Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/encyclopedietheo0062abbe

TROISIÈME ET DERNIERE

ENCYCLOPÉDIE

THÉOLOGIQUE,

OU TROISIÈME ET DERNIÈRE

SERIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT EN FRANÇAIS, ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES :

CES DICTIONNAIRES SONT, POUR LA TROISIÈME SÉRIE, CEUX :

DES SCIENCES POLITIQUES, — DES MUSÉES, — D'ÉCONOMIE CHARITABLE, — DES BIENFAITS DU CHRISTIANISME, — DE MYTHOLOGIE, — DE LA SAGESSE POPULAIRE, — DE TRADITION PATRISTIQUE ET CONCILIAIRE, — DES LÉGENDES, — DES ORIGINES DU CHRISTIANISME, — DES ABBAYES, — D'ESTHÉTIQUE, — D'ANTIPHILOSOPHISME, — DES HARMONIES DE LA RAISON AVEC LA FOI, — DES SUPERSTITIONS, — DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE SCHOLASTIQUE, — DES APOCRYPHES, — DE DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE, — D'ORFÉVRERIE ET ORNEMENTATION RELIGIEUSES, — DE TECHNOLOGIE, — DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES, — DES CARDINAUX, — DES PAPES, — DES OBJECTIONS POPULAIRES, — DE LINGUISTIQUE, — DE MYSTIQUE, — DU PROTESTANTISME, — DES PREUVES DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, — DU PARALLÈLE ENTRE LES DIVERSES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES, ET LA FOI CATHOLIQUE, — DE BIBLIOGRAPHIE ET DE BIBLIOLOGIE, — DES ANTIQUITÉS BIBLIQUES, — DES SAVANTS ET DES IGNORANTS, — DE PHILOSOPHIE, — D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, — DES DROITS DE LA RAISON DANS LA FOI, — DE PHYSIOLOGIE, — DES MISSIONS, — DES CANTIQUES, — DE LÉGISLATION CANONICO-CIVILE, THÉORIQUE ET PRATIQUE, DES CONTROVERSES HISTORIQUES, — DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE, PAR LES SEULS CANONS DES CONCILES, — DES LEÇONS ET EXEMPLES DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN PROSE ET EN VERS;

Publication sans laquelle on ne saurait parler, lire et écrire utilement et exactement, n'importe en quelle situation de la vie;

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, OU A 50 VOLUMES CHOISIS DANS LES TROIS *Encyclopédies;* 7 FR. ET MÊME 8 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

62 VOLUMES, PRIX : 372 FRANCS.

TOME CINQUANTE-NEUVIÈME.

DICTIONNAIRE DES MISSIONS CATHOLIQUES.

TOME PREMIER.

2 VOL., PRIX : 14 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1863

COLLEGE LIBRARY
38655

DICTIONNAIRE

DES MISSIONS

CATHOLIQUES,

contenant :

1° UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LES SAINTS OU PIEUX PERSONNAGES AUXQUELS, APRÈS LES APOTRES, L'ÉGLISE DOIT LA PROPAGATION DE LA FOI CHEZ TOUS LES PEUPLES DE LA TERRE, ET QUI, PAR LEUR SANG, LEURS TRAVAUX OU LEUR DÉVOUEMENT, SONT AUTANT DE HÉROS DU CHRISTIANISME,

PAR M. LACROIX,
Employé supérieur au Ministère des Finances;

2° UNE INTRODUCTION OU LA SIMPLE EXPOSITION DE LA DIFFÉRENCE DES *points de départ*, DES *résultats* ET DES *moyens* DES MISSIONS CATHOLIQUES ET PROTESTANTES MONTRE LA SUPÉRIORITÉ DU CATHOLICISME SUR LE PROTESTANTISME;
3° UNE ÉNUMÉRATION DES MISSIONS PROTESTANTES DEPUIS LA RÉFORME JUSQU'A NOS JOURS;
4° UNE DESCRIPTION DE L'ÉTAT RELIGIEUX DES CONTRÉES OU LE CATHOLICISME N'EST PAS ENCORE DOMINANT;
5° UNE HISTOIRE ABRÉGÉE DE TOUS LES ORDRES, DE TOUTES LES CONGRÉGATIONS ET DE TOUTES LES INSTITUTIONS RELIGIEUSES S'OCCUPANT DES MISSIONS, D'APRÈS L'ORDRE ALPHABÉTIQUE DES DIOCÈSES, DES VICARIATS ET PRÉFECTURES APOSTOLIQUES;
6° UN APPENDICE REPRODUISANT LES INSTRUCTIONS DE LA PROPAGANDE DE ROME AUX MISSIONNAIRES, ET LES AVIS DE DIVERS SAINTS POUR LEUR SANCTIFICATION ET LE SUCCÈS DES MISSIONS,

PAR LE Dr ETIENNE DE DJUNKOVSKOY,

Ancien Préfet apostolique, Promoteur de l'Académie des Quirites à Rome, membre de la Société royale littéraire d'Islande, de la Société orientale, etc.;

PUBLIÉ PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME PREMIER.
DICTIONNAIRE DES MISSIONNAIRES.

2 VOLUMES, PRIX : 14 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1863

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

INTRODUCTION.

Les *Missions* sont la plus grande gloire et le premier devoir de l'Eglise. Ce sont elles qui ont engendré les martyrs et civilisé les peuples. *Euntes ergo docete omnes gentes* (*Matth.* XVIII, 19) : *Prædicate Evangelium omni creaturæ* (*Marc.*, XVI, 15) : « *Allez donc et instruisez tous les peuples ! Prêchez l'Evangile à toutes les créatures*, tel était le suprême commandement de Notre-Seigneur montant au ciel.

Les missions catholiques ont commencé en l'an 33 de Jésus-Christ et ont achevé de s'établir sur tout le globe le jour mémorable de la proclamation de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1854, d'où commence, on peut le dire, la nouvelle époque de l'Eglise. En effet les missions commençaient partout en proportion des nouvelles découvertes géographiques, et comme les dernières découvertes étaient celles des régions arctiques, l'établissement des missions du pôle nord, commencé au jour de l'Immaculée Conception 1854 (*Annales de la Propagation de la foi*, juillet 1861), a mis le globe entier dans la division hiérarchique de l'Eglise.

Le *Dictionnaire des Missions* peut par conséquent présenter une description complète et systématique de l'état religieux du globe. Ce sera le but du second et principal volume de cet ouvrage. Comme il est juste cependant de faire connaître les hommes à qui, après les apôtres, l'Eglise doit la propagation de la foi, les hommes qui, par leurs travaux, leur dévouement et leur sang, sont les héros du christianisme, le *Dictionnaire des missionnaires* forme la partie principale du I^er^ volume.

L'éditeur nous a prié de parler aussi des missions protestantes. Nous comprenons son désir légitime, d'autant plus que cela pourra faire ressortir avec plus d'éclat les avantages des missions catholiques, la supériorité du catholicisme sur le protestantisme. Cependant l'importance de cette comparaison nous a obligé d'allonger notre introduction, ce dont les lecteurs nous seront d'autant plus reconnaissants, nous l'osons espérer, qu'outre les recherches nombreuses et nouvelles, nous donnons des conclusions propres à faire aimer l'Eglise, et à travailler, chacun selon ses moyens, à répandre partout l'amour de notre bien-aimé Seigneur Jésus-Christ.

Nous n'avons rien corrigé du travail de M. Lacroix, parce qu'il peut servir aussi d'une espèce d'introduction au II^e^ vol., où tout sera rectifié, et parce que nous déclinons la responsabilité du travail d'un autre.

Pour montrer la supériorité du catholicisme sur le protestantisme au point de vue des missions, il suffit d'exposer la différence des *résultats*, des *moyens*, des *points de départ* des missions catholiques et protestantes. C'est ce que nous faisons dans les cinq chapitres qui forment la partie principale de cette introduction. Comme point de départ du protestantisme, nous considérons les doctrines de Luther; et comme point de départ du catholicisme, l'Evangile généralement pris à la lettre. Quand on compare la doctrine catholique avec celle de Luther, les moyens employés par les catholiques, et ceux mis en usage par les protestants, on ne s'étonne plus des immenses résultats des missions catholiques et des résultats presque nuls des missions protestantes.

I. — Triomphe du Catholicisme au XIX^e^ siècle.

« Si l'établissement du christianisme au milieu des obstacles de tout genre, et par les moyens les plus faibles, est considéré comme un miracle et comme une preuve de la divinité de la religion chrétienne, et si, en général, il est plus difficile de conserver et d'étendre les conquêtes que de les faire, l'état du catholicisme au XIX^e^ siècle est un miracle bien plus grand encore, et une preuve plus frappante de sa divinité. »

§ I. Un écrivain Islandais (1), dont le souvenir vit depuis plus de huit siècles dans

(1) Elyfr Gudrunarson, célèbre poëte islandais, qui vécut vers l'an 1000 après Jésus-Christ. Après avoir écrit un poëme sur Thœr, le Mars de la mythologie scandinave, il se convertit au christia-

la mémoire de sa patrie, dit que Jésus-Christ a fondé à Rome son royaume sur une pierre inébranlable, et qu'un jour il doit subjuguer tous les peuples de la terre. Il est à remarquer que plusieurs Pères grecs ont fait autrefois une observation analogue: Jésus-Christ sur le Calvaire, disent-ils, expira en fixant les yeux sur l'Occident, voulant désigner par là les régions où devait s'élever la nouvelle Jérusalem terrestre, la capitale de son royaume (2). Si, au XIX^e^ siècle, il est permis d'ajouter quelques réflexions à ces témoignages, nous dirons, l'histoire à la main: Voyez ; les vagues ont toujours surgi contre le roc de saint Pierre, contre les missions catholiques, contre le catholicisme; les tempêtes se sont déchaînées avec furie; elles ont paru devoir engloutir ou renverser le roc, mais toujours ces vagues sont retombées avec fracas de leur hauteur orgueilleuse, sont venues se briser contre le roc et ont fini par disparaître bientôt, ne laissant après elles qu'un vain bruit, à peine répété par les échos et l'agitation éphémère d'une onde écumante. L'histoire nous montre pareillement que des persécuteurs de toute espèce, et des calomnies sans nombre ont bien pu dérober la vraie connaissance de l'Eglise catholique aux yeux des nations et des individus, comme parfois les nuages dérobent la vue du soleil aux yeux des hommes : mais comme ces nuages ne ternissent pas pour cela la splendeur et la pureté du soleil en soi-même, aussi ces persécutions et ces calomnies n'ont jamais pu ternir dans le catholicisme ses anciens principes, ses vérités en matière de dogme, de morale et de discipline, nécessaires pour le salut du genre humain. Les expressions du poëte scandinave du XI^e^ siècle, que nous avons citées plus haut, ne sont que l'écho de ces magnifiques paroles de saint Prosper, qui vivait au IV^e^ siècle : *Rome*, dit-il, *Rome, siége de Pierre, est devenue par sa prééminence pastorale la tête du monde. Ce qu'elle n'a pu obtenir par les armes, elle l'a conquis par la foi : « Roma, sedes Petri, quæ pastoralis honoris Facta caput mundi : Quidquid non continet armis, religione tenet. »* Et cette pensée exprimée aux deux extrémités du monde n'est que la confirmation de ces paroles de saint Paul aux Romains : *Votre foi est annoncée par tout l'univers* (*Rom.* I, 8). Mais ces paroles n'ont été accomplies que dans le royaume de la nouvelle cité, dont la pierre fondamentale est posée à Rome, siége du prince des apôtres.

Ensuite, ces paroles solennelles adressées par Jésus-Christ à ses apôtres en général : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie* (*Joan.* XX, 2); *Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise me méprise* (*Luc.* X, 16), et à saint Pierre en particulier : *Sur toi je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle; et je te donnerai les clefs du royaume du ciel, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel* (*Matth.* XV, 18-19) : ces paroles, dis-je, ne nous montrent-elles pas clairement que saint Pierre doit avoir des successeurs jusqu'à la fin des siècles, et que ceux qui méprisent ces derniers méprisent le divin Sauveur lui-même. Si donc saint Pierre n'avait pas de successeurs légitimes, Jésus-Christ pourrait être accusé de mensonge. En effet, qui ne voit que, si les Papes ne sont pas les successeurs de saint Pierre, il n'en existe pas d'autres? Donc les haïr ou les mépriser, c'est haïr ou mépriser Jésus-Christ. Mais la raison elle-même vient admirablement sanctionner de son jugement cette constitution ecclésiastique divine. En outre, combien de savants protestants n'ont-ils pas reconnu, au point de vue du salut des âmes, que lors même que l'autorité du Pape n'aurait pas de base dans l'Evangile, l'existence d'une seule autorité, pour terminer les controverses les plus graves en matière de foi, serait encore indispensable pour la paix de l'Eglise.

§ II. En considérant les missions, on ne peut pas parler de Rome sans se rappeler le collége de la Propagande. Il nous semble voir encore cet étonnant et unique spectacle, qui a ravi d'admiration Goëthe et tant d'autres hommes célèbres, lorsqu'ils entendirent les louanges et les gloires de Jésus-Christ, chantées en un grand nombre de langues par les naturels réunis de toutes les parties

nisme, et pour le salut de son âme, comme il dit, c'est-à-dire pour réparer les fautes de ses poésies païennes, il composa un poëme en l'honneur de Jésus-Christ.

(2) S. Jean Damascène; S. Germain de Constant. *Voy.* la *Patrologie* de M. Migne.

du monde catholique, et venus des îles à peine découvertes, de l'Océanie, de l'ancienne Chaldée, de la Chine, de l'Amérique du Nord, de l'Afrique méridionale, de la froide Islande, dont un indigène a prononcé en cette circonstance les mémorables paroles d'Elyfr, que nous avons rapportées plus haut. Les nombreux protestants qui assistaient au spectacle de cette autre Pentecôte, se retiraient en disant : « Ce n'est qu'à Rome qu'on peut voir ces fruits magnifiques de l'apostolat, qui sont une véritable apologie du christianisme et qui font d'hommes si divers par la naissance un seul cœur et une seule âme. » Pourquoi aussi ne pas conclure de là, en toute vérité, que le catholicisme seul, avec sa papauté toujours constante, offre sur ce point, comme sur tous les autres, une apologie du vrai christianisme, tandis que toutes les Eglises d'Etat, séparées du centre commun, ne sont, à vrai dire, que l'apologie de ces religions à forme nouvelle, que Jésus-Christ est venu abolir, pour former de tous les peuples une seule famille de frères dans l'unité de foi, de baptême et de charité ?

§ III. Ce qui nous frappe dans l'Eglise universelle, c'est-à-dire catholique, dans les souvenirs de Rome et sous la papauté, ce n'est pas seulement cette réunion merveilleuse de tous les peuples, que les apôtres et les conciles, après Jésus-Christ, donnent comme la marque caractéristique qui doit distinguer la vraie Eglise des sociétés purement humaines, que nous voyons usurper le nom d'Eglise; ce qui nous frappe, ce n'est pas seulement cette multitude imposante et presque infinie de martyrs, cette émouvante grandeur des catacombes, qui montrent si bien que l'Eglise catholique seule est l'Eglise des premiers siècles, que seule, elle est basée sur l'Evangile et répond aux besoins de notre âme; ce qui nous frappe, ce n'est pas seulement le nombre immense de bienfaits, tels que la civilisation, la conservation et le progrès des sciences et des arts, les hôpitaux si salutaires, les écoles si utiles, le dévouement des sœurs de charité, tout à fait semblable à celui des apôtres, etc.; ce ne sont pas seulement encore les ruines du palais des Césars, prédication vivante des triomphes du christianisme, ni tant d'autres faits, dont chacun peut se servir comme d'une boussole pour reconnaître l'Eglise de Jésus-Christ : ce qui enfin nous frappe davantage, c'est la continuité de tous ces faits, se reproduisant dans chaque siècle, sans que la fureur de l'enfer ou la malice des hommes puisse en interrompre le cours. Car si la fondation de l'Eglise par des pêcheurs, auparavant si faibles, est un miracle qu'on ne peut expliquer que par d'autres miracles qui l'ont précédée, et si la conservation des conquêtes est toujours plus difficile que les conquêtes elles-mêmes, il est incontestable que la conservation de l'Eglise catholique est le plus prodigieux de tous les miracles.

§ IV. Macaulay, le seul écrivain anglais que ses talents et sa popularité aient élevé à la pairie, disait, il y a quelques années, en parlant de l'Eglise catholique, qu'elle est, par sa durée et ses progrès qui ont eu lieu en dépit de toutes les probabilités contraires, le phénomène le plus extraordinaire dont l'histoire fasse mention, qu'elle est la plus ancienne société de l'Europe et que les épreuves qu'elle a subies montrent bien qu'on ne peut guère désormais en supposer dont elle doive périr, au point que si un jour un habitant de la Nouvelle-Zélande venait sur les ruines de la ville de Londres, ce serait encore un catholique. Si naturellement, comme protestant, Macaulay veut se persuader que le progrès des sciences et de la civilisation est plus favorable au protestantisme, il n'en est pas moins vrai que les faits prouvent justement le contraire; car ce progrès s'allie plutôt au catholicisme. Le célèbre écrivain avoue en même temps généreusement que, dans sa lutte avec le protestantisme, le catholicisme a gagné sur tous les points et a opéré en son sein une véritable réforme des mœurs, et que dans sa lutte avec le philosophisme du XVIII^e^ siècle, il a donné lieu, par ses triomphes, à une hypothèse formidable contre le protestantisme, à savoir, qu'on vit en vérité tous les pays catholiques, séduits et envahis par la fausse philosophie, retourner à la doctrine catholique, sans qu'aucun songeât à tourner ses regards vers le protestantisme. Il ajoute ensuite que jamais le catholicisme n'a été plus triomphant que dans notre siècle, tant par sa supériorité en nombre, que par son étendue, etc. Mais le brillant auteur anglais, par crainte de blesser par trop les préjugés et les passions des protestants, laisse à un

autre écrivain le soin de décrire cette victoire.

§ V. Ce que le noble lord n'avait pas osé dire, cette même *Revue anglaise* (3), où il avait publié ses admirables pages en faveur de la vérité, l'a dit en 1857 pour des motifs tout opposés : par désespoir, par haine, et non par admiration pour le catholicisme : *Quand l'Eglise catholique est attaquée dans ses dogmes*, dit la *Revue*, qui croit par là blesser le catholicisme, *elle proclame un dogme encore plus mystérieux que les autres; quand on attaque sa hiérarchie, elle l'établit dans les pays où on ne l'avait pas vue depuis l'apparition du protestantisme, et la fortifie par des concordats là où on l'attaquait le plus et où l'on s'attendait à des concessions. Accuse-t-on l'action du catholicisme sur les familles et la société par le moyen de ses sacrements? alors l'Eglise s'empresse de redoubler encore cette action par la proscription des mariages et des écoles mixtes. Vient-on enfin à blâmer ses dévotions, dans la pensée que pour se concilier ses adversaires elle va les modérer? bien loin d'en agir ainsi, elle donne à ces dévotions une nouvelle vie, un nouvel ascétime...* En lisant ici sommairement ces paroles d'un adversaire, n'y voit-on pas la reproduction des paroles de saint Hilaire, prononcées, il y a quinze siècles, et par conséquent bien avant l'existence du protestantisme et même de l'Angleterre ? *C'est le propre de l'Eglise de vaincre, quand elle est attaquée*, dit l'illustre évêque de Poitiers, ce grand et magnifique défenseur de la divinité de Jésus-Christ ; *d'être comprise, quand on argumente contre elle; de s'étendre, quand elle paraît être abandonnée : « Hoc Ecclesiæ proprium est, ut tum vincat, cum læditur; tum obtineat, cum deseritur* (4). » L'auteur anglais qui, dans sa pensée, attaquait l'Eglise, ignorait certainement que ses propres paroles, même dans leur sens le plus violent, renfermaient une apologie aussi belle que les nobles idées de Macaulay, et que, selon les paroles de saint Hilaire, l'Eglise devient plus claire à ceux qui l'attaquent et argumentent contre elle : les traits lancés font jaillir la lumière.

Rappelons ici quelques détails des triomphes du catholicisme au XIX^e^ siècle, là où, pour des hommes peu clairvoyants, ils paraissent surtout difficiles à concevoir, c'est-à-dire, là où règnent incontestablement le protestantisme le plus violent et le paganisme le plus pratique, là où voulait dominer le plus souverainement une orgueilleuse et cynique incrédulité.

§ VI. Au commencement du XIX^e^ siècle, les principaux soutiens du protestantisme étaient assurément, ou du moins pouvaient être, l'Angleterre par ses richesses, par ses conquêtes, par sa redoutable puissance ; la Hollande, par la jalouse activité de son église d'Etat et des princes de Nassau qui la gouvernent ; les Etats-Unis de l'Amérique, par les sectes innombrables qui y sont répandues. Or, dans le cours du XIX^e^ siècle, quels qu'aient été antérieurement les progrès extraordinaires du protestantisme en ces pays, ils paraissent à peu près nuls, si l'on veut se donner la peine de les comparer aux progrès qu'y a faits le catholicisme, en face même d'une concurrence en apparence des plus formidables : il y a progrès numérique, progrès hiérarchique, progrès en œuvres de bienfaisance et de civilisation, en influences et en espérances, souvent hardies, que les faits mêmes devancent parfois de la manière la plus extraordinaire. Mais ce qui frappe le plus ici, c'est la faiblesse, c'est l'invraisemblance des moyens par lesquels ces progrès ont été obtenus. Souvent ces moyens paraissent si opposés à leur fin, selon la sagesse humaine, qu'on devrait plutôt les appeler des obstacles : leur triomphe nous montre visiblement le doigt et l'action de Dieu. Citons des faits : Au commencement du siècle, l'Eglise catholique, en Angleterre, n'avait pas même un fidèle sur cent protestants ; aujourd'hui elle en compte un sur dix. Elle n'y avait aucun évêque titulaire, mais seulement deux vicaires apostoliques avec une soixantaine de prêtres environ. Aujourd'hui que nous avons à peine dépassé la première moitié du siècle, elle possède une hiérarchie avec treize évêques, plus de mille prêtres et des églises nombreuses, sans compter les couvents, les colléges et les orphelinats, qui se multiplient au milieu des œuvres de zèle et de charité de tout genre. Quels sont donc les moyens apparents qui ont amené ces merveilleux résultats, à la fois si subits et si inattendus ? Dieu est inaccessible dans ses

(3) *Edinburg Review.*

(4) S. Hil. *de Trin.* VII.

conseils et étonnant dans ses voies ! Ces moyens, les voici : Ce sont 1° la sanglante et désastreuse révolution de 1793, pendant laquelle une multitude de prêtres français fidèles, fuyant devant le couteau de farouches assassins, et dans l'espoir d'un prochain retour sont venus demander à l'Angleterre l'aumône et un asile : la présence prolongée de ces vertueux prêtres en ce pays a contribué efficacement à détruire dans l'esprit des Anglais les préjugés contre les catholiques ; 2° le zèle qu'ont déployé contre le catholicisme les savants théologiens de l'école d'Oxford : ces hommes, d'un talent supérieur, se mirent à étudier à fond, et dans toutes ses phases historiques, la doctrine catholique, uniquement dans l'espoir et dans le but bien formulés de la réfuter victorieusement, de la proscrire et de lui donner enfin le coup de mort ; mais voici que, tout en examinant sérieusement cette doctrine, les savants et judicieux théologiens se convertissent par centaines au catholicisme ; 3° enfin l'émigration irlandaise en Angleterre, cette mère patrie qui, depuis la naissance du protestantisme, n'a cessé de pressurer, pendant trois siècles entiers, la pauvre et infortunée Irlande, au point que celle-ci a été réduite à l'impuissance de nourrir ses propres enfants..... — Ainsi, voilà des prêtres mourant de faim, et songeant plutôt aux premiers besoins de la vie qu'à toute autre chose, en présence de prédicants protestants millionnaires ou en tout cas gorgés d'or, de prédicants oisifs et pourtant non sans instruction humaine. Qui ne voit qu'au point de vue purement humain, ces malheureux exilés pouvaient bien peu de chose, et que si, comme catholiques, ils n'eussent pas été revêtus d'un caractère de force, que donnent seuls la vérité et la grâce divine, ils couraient bien plus le risque d'être convertis eux-mêmes, que la chance de favoriser la conversion des autres à leur religion ? Toute proportion gardée, c'est encore le miracle des origines du christianisme, quand les faibles convertissent les forts... Qui ne voit qu'au point de vue humain, les efforts d'Oxford devaient aboutir à la confusion du catholicisme et à un éclatant triomphe de la réforme ; mais ici la fin est la même que celle que l'on vit au commencement du christianisme : c'est l'histoire des juges païens, qui, cherchant à confondre les martyrs et les confesseurs de la foi, ont eux-mêmes fini par se convertir à la religion chrétienne ! Enfin qui ne voit que les pauvres Irlandais, venus en Angleterre sans aucun appui, devaient y devenir une proie facile, sinon certaine, du schisme anglican, habitué à les persécuter par le fer et la faim, ou à les pervertir par l'or et par la *soupe protestante*, si connue en Irlande ? Mais l'Irlandais catholique sait souffrir et mourir ; il n'apostasie pas. Citons ici encore un souvenir des origines du christianisme : *Quel bien peut venir de Nazareth*, ont dit les Juifs ? (*Joan.* I, 46.) Et le Saint-Esprit : *La pierre que l'on a rejetée est devenue la pierre angulaire. C'est le Seigneur qui a fait cela, et c'est admirable à nos yeux :* « *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* » (*Psal.* CXVII, 22, 23.) Les Irlandais persécutés, méprisés comme des ignorants, réduits à la pauvreté et à la misère, ne renient pas leur foi, tandis que l'on voit aujourd'hui les premiers savants de l'université d'Oxford, les nobles, des personnes de toutes les classes, et parfois des villages entiers dans certaines contrées de l'Angleterre, revenir à la foi catholique. Si le puséisme, auquel ont conduit des efforts scientifiques et moraux, n'est plus une secte ou un parti, c'est parce que ses idées sont répandues à peu près dans toute l'Eglise anglicane.

En Hollande, les efforts inouïs du roi Guillaume I^er^ et des sociétés secrètes contre le catholicisme ont abouti à diminuer le royaume de plus de moitié et à constituer la Belgique indépendante, ce beau pays, dont la foi semble oser se défier de ses ennemis, le socialisme et le voltairianisme déguisés dans les régions gouvernementales et dans la presse, et où, en dépit de leur petit nombre (5), les protestants s'empressent de plus en plus de rentrer dans le giron de l'Eglise. D'autre part, dans le royaume de Hollande, resté en apparence purement protestant, le catholicisme possède aujourd'hui une magnifique hiérarchie, un nombreux clergé, des couvents, des écoles, l'appui de l'opinion publique du monde protestant, un ministre d'Etat, et enfin la

(5) La Belgique compte 5,000,000 de catholiques sur environ 20,000 protestants : ce qui fait un protestant sur 250 catholiques.

majorité de la population, si, comme on le doit, on considère les protestants partagés en sectes reconnues, ou bien presque la moitié de la population, si l'on compte en bloc les protestants les plus opposés pourtant entre eux. Aux Etats-Unis, les catholiques, suivant le protestant Baird, s'élèvent à près de 3,000,000 (6), et ils se recrutent surtout parmi les émigrés, les savants distingués et les nègres. Avant de faire nos observations sur ces faits, nous dirons qu'au commencement du XIXe siècle, il n'y avait aux Etats-Unis que 25,000 catholiques avec un seul évêque. Cet évêque, si connu par son patriotisme, était le frère du premier amiral de Washington, et signa avec celui-ci l'acte de l'indépendance. Il n'avait qu'une vingtaine de prêtres, parmi lesquels se trouvait le prince russe Galitzin, célèbre converti, qui perdit toute sa fortune pour la foi, et qui, sous l'humble nom de M. Smith, forma dans ces contrées lointaines une chrétienté florissante. Actuellement, il y a aux Etats-Unis près de 50 évêques, plus de 2,000 prêtres, des universités, des instituts catholiques, où se pressent même les enfants des protestants de tous les partis, au point que naguère on y comptait des parents des trois derniers prétendants à la présidence, des parents de Buchanan, de Frémont et de Fillmore. L'archevêque de New-York, connu par ses discours comme prédicateur du sénat de Washington, a prouvé que, parmi les catholiques des Etats-Unis, se trouvent un nombre considérable d'Américains natifs, qui sont les descendants des hommes qui ont conquis l'indépendance. D'après la statistique publiée par l'*Aftonbladet*, en 1855, les biens de l'Eglise catholique, qui, il y a cinq ans, se réduisaient à rien, s'élèvent présentement à un milliard de dollars, et surpassent, ajoute ce journal, les possessions même du gouvernement. Enfin, loin d'entraver l'indépendance des Etats-Unis, les catholiques, selon l'expression d'un sénateur, homme d'Etat célèbre de l'Amérique, peuvent être regardés comme le principal appui de la République, en ce sens, qu'ils donnent aux Etats-Unis un élément de respectabilité et d'ordre, qui permet à la liberté de se développer sans danger de l'anarchie.

(6) *Aftonbladet*, de Stockholm, octobre 1857.

Eh bien! tout ce progrès du catholicisme s'est accompli, sans moyens matériels, contrairement à toutes les prévisions humaines et en dépit de toute espèce de difficultés et de luttes. Aussi les paroles de Baird, *que les catholiques ne convertissent que les Nègres et des hommes distingués*, » tels qu'un évêque protestant, des ministres, des savants de premier ordre, comme Browson, etc., expriment-elles bien la nature divine du catholicisme, qui brave toutes les difficultés et ne recule ni devant les sacrifices, ni devant les prestiges de la science.

Nous avons vu que Baird, d'après l'*Almanach officiel*, d'où il a tiré ses chiffres, porte à 3,000,000 le nombre des catholiques aux Etats-Uuis, et cela lui fait honneur; mais il n'en est pas ainsi des chiffres cités au parlement Suédois, relativement à l'Amérique : ils dénotent tout au moins une grande ignorance des sources et une audace peu ordinaire de citer des faits sans les vérifier. Cependant Baird oublie de dire avec l'*Almanach* que, vu le grand nombre des sectes protestantes et des personnes qui ont déclaré ne reconnaître aucune religion, le catholicisme est aux Etats-Unis la religion de la majorité; et le protestantisme a pourtant dépensé des milliards pour sa propagande et usé des moyens les plus illicites pour combattre le catholicisme. Mais qu'y a-t-il gagné? Depuis cinquante ans il ne fait que dépérir, au point qu'aujourd'hui la plupart de ses anciens membres, ses vieilles colonnes d'attaque, refusent de le soutenir et ne veulent appartenir à aucune religion. Là, plus qu'ailleurs, il se transforme continuellement et se divise en un nombre presque infini de sectes; mais au milieu de cette transformation sans fin, il perd la foi et les mœurs à un tel degré, qu'on voit les ministres protestants, non-seulement soutenir l'esclavage, mais vendre leurs propres enfants nés de femmes esclaves, fermer les temples en été et ne montrer du zèle que pour incendier les églises catholiques, ou, ce qui est pire encore, offrir de l'argent à des catholiques malheureux, pour les porter à l'oubli des devoirs de la morale et de la religion, non pas dans le but de les amener à leurs sectes, mais uniquement dans celui de les détourner de leurs devoirs. Si, dans ce monde de la prétendue réforme, il

se rencontre parfois des protestants zélés et honnêtes, ce sont pour la plupart des hommes qui marchent sur les traces de quelque catholique, comme, par exemple, Baird, qui, à l'imitation du Père Matthieu, religieux capucin, voulut créer et répandre les sociétés de tempérance parmi ses coreligionnaires. Au commencement du XIX^e^ siècle, on ne trouvait encore dans beaucoup de contrées de la Chine et de ses dépendances aucun Chrétien, tandis qu'aujourd'hui ces contrées possèdent des églises florissantes, fécondées par le sang des nombreux martyrs qui y ont péri. Sans parler de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, etc., peuplées par des Européens, et où le catholicisme a des diocèses aussi prospères que l'Europe en eut au moyen âge, plusieurs pays, surtout en Océanie, étaient alors encore inexplorés ou complétement inconnus. Il n'en est plus de même aujourd'hui : les insulaires de Sandwich, comme les habitants de Madagascar, deviennent peu à peu, non-seulement catholiques, mais ils soutiennent même déjà par leurs aumônes les missions de l'Eglise. Les îles de l'Océanie, à peine découvertes, ont des églises florissantes avec plusieurs milliers de catholiques, uniquement formés d'indigènes et parfois couvertis au prix du sang des missionnaires que buvaient naguère, avec leur ardente soif d'anthropophages, ces insulaires aujourd'hui si doux et si fidèles. A Siam, le nouveau roi semble convier l'Eglise catholique à recueillir la succession du paganisme, en annonçant au Saint-Père que le boudhisme est expirant dans ses Etats. Le Thibet, malgré ses montagnes et ses déserts, n'a plus de barrières infranchissables, les missionnaires catholiques habitent le pays des Lamas et peuvent y fonder en paix une église. Le Japon lui-même a de nouveau tressailli sous les pas des apôtres, qui viennent y ranimer la foi des trois cent mille martyrs d'une chrétienté jadis florissante, mais que le calvinisme hollandais, bien plus que la haine des païens, a contribué à détruire.

Pour donner une idée de l'état actuel du catholicisme en Chine, il suffit de citer quelques chiffres et quelques faits. Le visiteur des missions de Zi-ka-vei, près de Chang-haï, écrivait de cet endroit, le 29 septembre 1855, que le chiffre des adultes baptisés dans la seule province de Kiang-Nan, durant l'année 1855, s'élevait à près de 2,000; celui des confessions entendues à 90,817; celui des écoles primaires, tant de garçons que de filles, à 213; et celui des élèves fréquentant ces établissements à près de 3,000. Dans tout l'empire chinois, on compte 47 évêques, de nombreux prêtres, en partie natifs du pays, plus d'un million de catholiques indigènes. Un voyageur russe, qui a visité Pékin, il y a peu d'années, dit même qu'il doit y avoir en Chine près de 5,000,000 de catholiques.

Pour comprendre les moyens de triomphe du catholicisme en Chine, il suffit de dire qu'ils se réduisent au martyre, à la charité, à la science et à l'exemple du dévouement. Les martyrs catholiques de ce pays, au milieu du XIX^e^ siècle, ne le cèdent en rien aux martyrs des premiers siècles du christianisme. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire la vie et le procès-verbal de l'un des derniers martyrs, de l'abbé Chapdelaine, missionnaire apostolique français, martyrisé en 1856 avec deux néophytes. Quant à la charité dans les inondations, dans la famine et dans la guerre civile, les prêtres catholiques ont toujours été les premiers à en donner l'exemple et à se sacrifier, au point que, de même que jadis plusieurs missionnaires recevaient du gouvernement chinois des grades honorifiques pour leurs services scientifiques, ainsi, de nos jours, on vit offrir à quelques-uns d'eux des décorations pour leur dévouement et le soin donné aux malades.

Pendant que le catholicisme recueille ces triomphes en Chine, le protestantisme, avec les millions de francs mis à sa disposition, n'y a converti qu'un seul homme. C'est Gutzlaff lui-même, le plus célèbre missionnaire protestant en Chine, qui en fait l'aveu. Ce missionnaire, qui était en même temps consul anglais, a laissé après sa mort une somme de plus d'un million de francs, laquelle a donné lieu à un procès entre sa femme et les sociétés des missions protestantes.

Dans ce siècle, le catholicisme a également développé aux Indes, entre autres à Madras et à Goa, de grandes chrétientés, ainsi que plusieurs petites répandues sur différents points. Le protestantisme n'y a travaillé que pour gêner et entraver l'action catholique, pour exciter à la révolte par

son intolérance et pour amener, par la crainte des révoltés, l'apostasie formelle de ses premiers apôtres. Au milieu de tout cela, l'immoralité des protestants anglais a tellement grandi aux Indes, qu'elle a fondé une caste à part, dite des Eurasiens, c'est-à-dire issus d'un père européen et d'une concubine indienne : caste qui est si misérable, qu'elle fait honte au gouvernement et lui cause un véritable embarras.

Quant à l'Afrique, nous y voyons le protestantisme provoquer à la révolte au Cap et y permettre la polygamie, pendant que le catholicisme se développe paisiblement au centre et sur tous les points de ce vaste continent.

Pour ce qui est de l'Amérique, qui ignore, comme le dit Macaulay, que dans la partie méridionale de ce continent le catholicisme a formé des républiques qui compteront peut-être un jour plus de population que l'Europe!

§ VIII. Au commencement du siècle où nous vivons, la France elle-même a été le foyer de l'impiété. Comparons un peu sa situation religieuse à cette époque avec celle où elle se trouve aujourd'hui, et nous verrons tout de suite quel immense progrès y a fait, depuis cinquante ans, l'Eglise catholique sur l'impiété. A la fin du XVIII^e^ siècle, les Français, ou plutôt les terribles hordes révolutionnaires, ont mis à mort près de 40,000 prêtres, qui prouvèrent par leur martyre même qu'au milieu de la plus grande impiété le clergé était si intègre, qu'il préféra faire le sacrifice de ses biens et de sa vie plutôt que de prêter un serment contraire à sa conscience en reconnaissant l'autorité civile dans les choses de Dieu. Qu'on se représente l'horrible tableau qui suivit ce refus de prêter serment, l'époque affreuse de la Terreur : les prêtres, les religieux et les religieuses sont immolés; les citoyens fidèles à l'ordre et à leur conscience conduits à la guillotine; les églises dévastées, les monastères incendiés, les séminaires détruits, les évêchés privés de leurs ressources, le Saint-Père arraché de ses Etats et mourant en exil; enfin, l'impiété se répandant partout avec les progrès de la révolution, les victoires des armées françaises et les millions d'exemplaires d'ouvrages immoraux et obscènes, dont la lecture alors remplaça le vif intérêt qu'auparavant on prenait au culte.

Cinquante ans sont à peine écoulés, et le clergé français, aussi honoré que jamais, devient le premier du monde par sa piété, son zèle, son instruction et ses missions, qu'il arrose sans cesse, non-seulement de ses sueurs, mais aussi de son sang. Les évêchés refleurissent plus que jamais, aussi bien dans leurs chefs que dans leurs moyens. Presque chaque diocèse compte par centaines le nombre de ses établissements religieux libres, et par centaines aussi les églises se construisent et se reconstruisent chaque année; la plus magnifique littérature catholique compte dans ses rangs laïques les Châteaubriand, les Montalembert, les Veuillot, les Auguste Nicolas et tant d'autres écrivains éminents, aussi connus par leur piété que par leur talent. Le Pape est rétabli à Rome par la France, de nouveau républicaine, contre la république romaine, comme il le fut jadis par les Russes, les Anglais et les Turcs contre les Français. Enfin, les pratiques religieuses du peuple français, la mâle piété qui distingue l'armée depuis l'empereur et les maréchaux jusqu'au dernier soldat; et les progrès continuels sur le protestantisme et l'impiété, telle est l'image que la France nous présente au milieu du XIX^e^ siècle. Depuis saint Louis, jamais ce pays, dans son chef et dans ses habitants, n'a été plus dévoué à Rome; et si quelque chose manque, ce n'est pas la bonne volonté, mais bien le courage pour profiter des succès obtenus sans jamais rougir de soutenir la vérité et de favoriser ses triomphes pacifiques.

Mais à ces triomphes partiels, tant intérieurs qu'extérieurs du catholicisme au XIX^e^ siècle, j'ajoute un triomphe plus général : c'est le rapprochement évident vers lui de la partie saine des protestants. Cela devait arriver. Le protestantisme, dans ses diverses phases, comme dans ses variétés ou ses tendances, n'est que l'abus de telle ou telle vérité prise exclusivement du catholicisme et par conséquent souvent exagérée. En quittant l'Eglise catholique, chaque secte conserve donc un point particulier de rapprochement avec elle.

§ IX. En effet, dans les sectes protestantes comme dans toutes les erreurs et tous les vices en général, on peut voir des sortes d'antithèses aux différentes qualités, aux différents principes de l'Eglise, c'est-à-dire

des principes exagérés et, partant, sortis de l'état normal, sortis de l'équilibre, qui n'existe que dans la vérité. — Ainsi nous devons avoir de l'indifférence pour les choses de ce monde quand il s'agit d'éviter le péché : c'est là le vrai principe; son antithèse, le principe exagéré, c'est l'indifférence en matière de religion, née surtout des exagérations du jansénisme, du quiétisme, etc. L'antithèse du zèle ardent pour la gloire de Dieu, c'est la vie des passions, la vie de ces caractères de feu qui ne connaissent pas de milieu dans leurs voies, et qui, à cause de cela même, seraient si propres à glorifier Dieu s'ils voulaient consacrer leur ardeur à sa gloire. L'antithèse de ces exagérations philosophiques, qui sont tantôt en faveur des idées, tantôt en faveur de la matière, c'est le bon sens du catholicisme, qui équilibre tout et qui défend avec une égale ardeur la raison et la foi dès qu'on exagère les faiblesses de l'une ou de l'autre. Les contradictions si frappantes et pourtant si extraordinaires entre la conviction et la conduite de beaucoup de gens, de même que cette mauvaise foi qui veut servir en même temps et Dieu et le monde, par crainte de porter préjudice à ses intérêts, ont pour antithèse la conséquence logique dans les principes et les conclusions : conséquence qui ne permet jamais d'être catholique sans l'union de la profession extérieure avec la confession intérieure de la foi. Ce n'est pas cela qu'enseigne la fausse philosophie : suivant elle, on peut faire une profession de foi tout à fait en discordance avec les doutes et même avec les convictions intérieures libres. L'antithèse du mysticisme, c'est l'esprit et la doctrine admirable des Pères de l'Eglise ; l'antithèse du protestantisme exégétique sans la foi, c'est la théologie catholique, plus riche encore en exégèse, sans pourtant l'être aux dépens de la foi; l'antithèse du piétisme, c'est l'ascétisme catholique ; l'antithèse de l'esprit de secte, c'est la satisfaction offerte dans les divers ordres religieux, dans les communautés ou monastères, aux besoins particuliers de ces cœurs qui cherchent la tranquillité et la solitude : là ils trouvent un plein contentement sans rompre avec le corps de l'Eglise, dont ils forment la couronne de perfection. Le puséisme, le grundtvigianisme et tout ce qu'on appelle le protestantisme ecclésiastique, trouvent leur antithèse dans l'autorité toujours vivante de l'Eglise catholique. Enfin, l'esprit de schisme a, lui aussi, son antithèse dans l'unité de foi catholique, qui n'exclut pas, mais qui, bien plus, favorise le patriotisme en se basant partout sur des faits historiques. Ainsi chaque secte est caractérisée par une antithèse au principe catholique. Ce principe, qu'elle a abandonné et qu'elle connaît, est pour elle un avertissement vivant, continuel, et un moyen de retour au catholicisme, à moins qu'elle ne veuille fermer les yeux. De plus, l'antithèse est, dans le camp ennemi, un témoignage importun en faveur du principe vrai, auquel il est opposé, comme l'est chez les Juifs l'Ancien Testament, et, chez les protestants, le Nouveau.

Les puséistes se rapprochent de l'Eglise par la considération de son autorité et de sa hiérarchie.

On peut en dire autant des *anciens luthériens :* en Suède même, on trouve des auteurs théologiques qui, de ce côté, se rapprochent du catholicisme.

Les calvinistes s'en rapprochent par la logique de leurs principes, malgré la fausseté de leur point de départ.

Les piétistes, par le côté pieux et ascétique qui les caractérise, mais qu'ils voient exceller dans le catholicisme.

Les quakers, par l'indépendance de l'autorité civile; les presbytériens et les méthodistes, par le zèle; les swedenborgiens, par le principe des bonnes œuvres et de la nécessité d'une origine divine.

Enfin, les cullingiens ou eardleyens, c'est-à-dire, ces aventuriers, comme les appelle le journal le *Times*, qui, sans mission, sans abandonner ni leurs revenus ni la profession particulière de leurs sectes respectives, se sont naguère réunis à Berlin pour adopter un symbole d'union en neuf articles; les cullingiens, disons-nous, se rapprochent également du catholicisme par leur tendance vers l'unité, bien que ces efforts, ces nouveaux symboles d'union ne servent d'ordinaire qu'à augmenter le nombre des sectes protestantes. Quoi qu'il en soit, cette tendance, nous l'espérons, les rapprochera bientôt, non de l'union à cravates blanches, comme à Berlin, mais de l'union en esprit et en vérité, sous la houlette du Pape, le

pasteur perpétuel du troupeau, ainsi qu'il est marqué dans l'Evangile.

A propos de cette secte nouvelle que les graves protestants ont repoussée, on peut se rappeler l'existence d'une association évangélique d'un tout autre genre, établie non pour disputer sur des vérités dont on doute et dont on ne peut se rendre compte, comme on a coutume de le faire dans les conventicules, les meetings, les congrès et les synodes des protestants, mais pour la conversion des pécheurs. Je veux parler de l'association catholique connue sous le nom d'*Archiconfrérie* et établie à Paris en l'église de Notre-Dame des Victoires. Cette association repose certainement sur des bases aussi libres que l'alliance *eardleyenne*, et dans quelques années, sans le secours d'un ministre d'Etat, comme Palmerston, beau-père de sir Culling Eardling, le fondateur de la secte cullingienne, ni d'aucun roi, comme le bon roi de Prusse, elle a pu réunir 10,000,000 de membres libres qui ont la même foi et le même esprit, et qui promettent, non d'assister à des repas philanthropiques et de calomnier les catholiques sous le prétexte d'union dans la vérité, mais de prier, de combattre leurs propres passions, leurs vices et ceux de leurs frères, et tout cela par l'unique motif de l'amour de Dieu.

§ X. Avant de tirer la dernière conclusion de ces considérations sur les triomphes constants de l'Eglise catholique pendant tout le cours des siècles écoulés depuis la naissance du Sauveur jusqu'à nos jours, et, d'un pôle à l'autre, dans toute l'étendue du globe, citons encore en faveur de cette Eglise une étonnante manifestation de vie : c'est ici un fait extraordinaire, qui paraît le moins propre à supporter des épreuves aussi nombreuses que celles auxquelles elle a été soumise, et qui, par ses triomphes purement moraux, non-seulement extérieurs mais surtout intérieurs, montre bien que la conclusion de ces considérations s'applique à l'Eglise catholique, aussi bien dans chaque rameau, dans chaque rayon de ses manifestations divines, que dans toute la durée de son existence. Nous voulons parler ici de la Papauté considérée, sous le rapport du personnel, dans la longue série des Papes, depuis saint Pierre jusqu'au temps présent, et aussi sous le rapport de l'infaillibilité de tous et de chacun d'eux depuis plus de dix-huit siècles. En effet, prouver au point de vue humain, que presque tous les Papes ont été bons ou des saints, ce serait prouver un phénomène historique qui frapperait et qui ferait réfléchir tout historien comme tout lecteur; car si vous lisez l'histoire, vous verrez combien il est rare, sinon impossible, de trouver dans une succession au même trône, une série de dix princes sans quelques taches notables. Et pourtant sur deux cent soixante-cinq Papes, il s'en trouve à peine cinq qui méritent personnellement des reproches! Tous les autres sont ou des martyrs, ou des confesseurs de la foi, ou au moins des exemples de vertu et de science, et en même temps les promoteurs actifs de la civilisation dans leur siècle respectif. Sur douze apôtres élevés sous les yeux du Fils de Dieu, il s'est trouvé un Judas, et sur une série de Souverains Pontifes près de vingt-cinq fois plus nombreuse, et cela dans tout le cours des siècles qui nous éloignent du berceau du Sauveur, nous en trouvons, non un sur douze, mais *un* sur *cinquante* et même moins, qui se sont réellement montrés infidèles dans leur *conduite privée*. Néanmoins en ce qui touche la doctrine, jamais aucun Pape n'a commis la moindre erreur. C'est bien là un miracle persévérant qui ne peut s'expliquer que par les promesses de Dieu.

En dehors des cinq, ou peut-être même seulement des deux Papes coupables en leur conduite privée, les autres, comme, par exemple, saint Grégoire VII et Innocent III que les protestants ont le plus calomniés, sont aujourd'hui estimés par les savants protestants modernes qui les regardent comme des modèles de sainteté chrétienne, comme des modèles d'héroïsme dans la défense et la propagation de la foi et de la civilisation. Qui ne connaît les ouvrages de Voigt et de Hurter? Il suffit de les lire pour se convaincre que la calomnie a dénigré, parmi les Papes, justement les plus grands hommes dont puisse s'honorer l'histoire. Il faut avoir des idées bien bornées et un cœur bien étroit pour douter aujourd'hui encore de cette vérité. — La question que nous touchons ici est fort attaquée par le protestantisme : elle est le principal point de mire de tous ses traits envenimés, et il veut la ruiner parce qu'elle démontre toute son ini-

quité. Citons encore un exemple : Les protestants ont osé répéter à satiété, que le Pape Jean VIII était une femme connue sous le nom de papesse Jeanne. Sans doute, c'est là une fable calomnieuse; mais quelle peut en avoir été l'origine ou l'occasion? La voici : Le Pape Jean VIII, pendant son pontificat, eut à traiter une question liturgique avec les Slaves; il les autorisa, en vue des faibles, à conserver leur liturgie propre afin de conserver ainsi dans la communion des millions de chrétiens, et en cette cause, il se prononça avec ce courage qu'ont montré après lui les Eugène IV, les Sixte IV et les Benoît XIV. Malgré cela, quelques écrivains polonais, autant par préjugé que par ignorance, en parlant à cette occasion du Pape Jean, le qualifièrent de *faible comme une femme*. Et voilà précisément ce qui donna occasion aux ennemis de l'Eglise de fabriquer la fable ridicule de la papesse Jeanne, comme au commencement de l'ère chrétienne, l'ignorance du mystère de l'Eucharistie fit qu'ils accusèrent les chrétiens de manger de petits enfants.

« Il faut le reconnaître, le Pape est le gardien de l'unité catholique, le principe de l'unité de foi; son établissement en l'Eglise est donc une admirable institution. Mais on reproche au chef de l'Eglise d'être un souverain étranger ! Ce chef est étranger, c'est vrai, et il faut en remercier le Ciel. En effet, comment, dans un même royaume ou empire, peut-on se figurer une si haute autorité à côté du gouvernement de l'Etat? Réunie au gouvernement, cette autorité deviendrait le despotisme des sultans; séparée, elle serait hostile peut-être, car elle produirait une rivalité nuisible et intolérable. Le Pape n'est ni à Paris, ni à Vienne, ni à Madrid, c'est bien, car c'est aussi pourquoi l'on supporte son autorité spirituelle dans les Etats respectifs de ces grandes capitales. Croit-on que s'il était à Paris, l'Autriche et l'Espagne consentiraient à recevoir ses décisions? Chaque Etat voit donc avec plaisir que le Pape ne réside pas chez un gouvernement rival, mais qu'il habite cette vieille Rome, loin de la main des empereurs d'Allemagne, loin de celle des rois de France ou des rois d'Espagne, et que de l'antique capitale du monde, il vise à tenir, entre les souverains catholiques, l'équilibre de la balance qui toujours tend à pencher vers le plus fort; et il fait de pieux efforts pour la relever à l'égalité quand le plus fort devient oppresseur. Voilà l'œuvre des siècles, et certainement pour le gouvernement des âmes, c'est la plus sage et la plus bienfaisante institution qu'on puisse imaginer. Je ne soutiens pas ces choses, ajoutait le premier consul, par entêtement de dévot, mais par raison. » (Thiers, *Hist. du Consul. et de l'Empire*, liv. XII.)

En résumant, nous pouvons dire que le fait de l'histoire de la papauté confirme autant la divinité de l'Eglise, qu'il sanctionne évidemment la doctrine sur les rapports de la foi et de la raison, ainsi que les actions de la grâce et de la libre volonté. Demander que tous les Papes soient sans défauts, c'est demander une impossibilité; s'il y en avait de tels, cela supposerait leur infaillibilité en conduite, laquelle serait contre la liberté humaine. Il ne faut donc nullement s'étonner des quelques accidents qui sont arrivés, et qui peuvent également arriver encore. Mais quant à l'infaillibilité en matière de doctrine, la papauté peut la revendiquer individuellement; car qui peut nommer un Pape ayant erré dans la doctrine? La papauté est donc revêtue de ce privilége extraordinaire d'infaillibilité qui, sans détruire aucun principe de la raison, est la plus belle sauve-garde de l'Eglise. En effet, cette infaillibilité enseigne puissamment, dirige sans crainte, confirme avec assurance, unit fermement, termine les controverses qui, sans elle, seraient sans fin, et vient compléter admirablement les preuves de la divinité du Fondateur de l'Eglise, qui seul peut promettre et lui faire obtenir ses merveilleux triomphes.

§ XI. Nous croyons avoir suffisamment montré que, si l'établissement du christianisme dans le fait de la Pentecôte est une preuve de l'intervention divine, le fait de l'existence permanente et des triomphes constants de l'Eglise en est une preuve plus grande encore; car si, dans le premier, il s'agissait simplement, uniquement de l'établissement du catholicisme, dans le second il s'agit de sa conservation persévérante et de son extension progressive, qui, aujourd'hui encore, comme dans toute la durée des dix-huit siècles écoulés, triomphent des persécutions sanglantes, des empereurs despotes, des rois et des républiques tyran-

niques, des noires calomnies, des hérésies orgueilleuses et intolérantes, des faux philosophes, des ridicules et des cruautés de tout genre, tant sous les gouvernements les plus libéraux que sous les plus arbitraires; comme aussi elles triomphent de la simplicité et de l'ignorance des pauvres et de la science des grands de chaque siècle. Le catholicisme, qui a vu naître, se diviser et périr toutes les sectes, s'est développé constamment et compte aujourd'hui plus de 200,000,000 de membres, parmi lesquels se trouve tout ce que la piété, la moralité et la civilisation offrent de plus remarquable dans le nouveau comme dans l'ancien monde.

II. — Motifs des triomphes de l'Eglise.

Les motifs qui ont fait triompher l'Eglise catholique au XIX^e^ *siècle, comme dans tous les âges, ne sont ni sa sagesse politique, ni ses bienfaits, mais uniquement cette promesse de Jésus-Christ : que l'Eglise, bâtie sur saint Pierre, c'est-à-dire sur la papauté, triomphera toujours. L'accomplissement constant de cette promesse est une nouvelle preuve de la divinité de Jésus-Christ.*

§ I. Quand Jésus-Christ, selon l'expression de l'Ecriture sainte, agissait et enseignait sur la terre comme ayant autorité et puissance, et non comme les scribes et les pharisiens, on vit les uns le suivre, les autres le calomnier et chercher à le perdre; d'autres encore, qui n'avaient ni le courage de le suivre, ni assez de cynisme et de méchanceté pour nier des faits évidents, se contentèrent de dire : C'est par Béelzébub qu'il opère ces merveilles. Ils concédaient donc les bienfaits et les miracles de Jésus-Christ, mais ils n'avaient pas la noble humilité de s'avouer vaincus par un Vainqueur-Dieu, qui est *la voie, la vérité et la vie* (*Joan.* XIV, 6), et se rendaient plutôt esclaves de leurs préjugés et de quelques pharisiens ignorants et intéressés. Ce que Jésus-Christ répondit à ces orgueilleux, nous le répondons aux timides de ce siècle, qui, assez éclairés et assez honnêtes pour ne pas douter des immenses bienfaits du catholicisme, n'ont pas néanmoins assez de noble énergie pour passer sous ses bannières. Pour justifier leur conduite et excuser leur faiblesse, ces malheureux attribuent les triomphes du catholicisme à la sagesse diplomatique et politique de Rome : *Si le démon est divisé, comment son royaume pourra-t-il subsister*, a dit le Sauveur? (*Matth.* XII, 26.) Mais il est bien évident que, si les soins qu'elle a pris des sciences, des arts et de la discipline hiérarchique, font admirer l'Eglise catholique, il est bien évident, disons-nous, que son soin fondamental et le but principal de ses martyrs, de ses pontifes et des longs travaux de ses religieux pour conserver les manuscrits et d'autres débris de la civilisation, pour fertiliser les terres les plus arides, pour donner une bonne éducation aux enfants, pour soigner les pauvres et les malades, etc., n'ont été dirigés que vers ce seul et suprême but : *combattre le péché partout où il est et sous quelque forme qu'il se présente, et faire aimer Jésus-Christ à quelque prix que ce soit.*

Comment donc la politique et la diplomatie, dans le sens qu'on les prend ici, c'est-à-dire dans le sens d'une sagesse diabolique, pourraient-elles avoir en vue de pareils buts et de pareils résultats? En entrant dans un examen un peu détaillé, on voit tout de suite, aujourd'hui comme au premier siècle de notre ère, ainsi que nous l'avons fait observer en parlant du XIX^e^ siècle, dans les événements de l'Eglise une telle disproportion entre les moyens presque nuls et souvent même opposés et les prodigieux et constants succès obtenus, que si, au point de vue humain, on peut reprocher quelque chose à l'Eglise, c'est assurément la folie de la croix. Nous nous expliquons du reste facilement l'illusion de ceux qui ne voient dans les succès de l'Eglise que les victoires d'une politique purement humaine : cela vient de ce qu'ils prennent les résultats pour les moyens, et qu'en voyant l'admirable sagesse des résultats, ils ne se donnent pas la peine de s'enquérir des moyens employés, qui toujours sont faibles, mais qui aussi toujours sont saints. Cependant cet effort seul d'expliquer, par une sagesse humaine et exceptionnelle, les glorieux résultats qu'obtient l'Eglise, nous indique que ces résultats sont d'une grande importance, et que Dieu, pour les réveiller de leur indifférence, donne, aux yeux des hommes, à son Eglise tout le prestige de la prudence du serpent, unie à la simplicité de la colombe, cet admirable symbole de sa

patience, de sa douceur, de sa pureté et de sa bienfaisance.

§ II. Si par ce simple principe, *qu'il n'est pas permis d'user du moindre mensonge, fût-ce même pour sauver le monde tout entier*, l'Eglise repousse tout ce qui pourrait la faire soupçonner d'agir et de triompher par la ruse diplomatique, elle repousse aussi la charitable supposition que ses conquêtes soient dues à ses bienfaits, n'attribuant qu'à Dieu seul, qu'à ses promesses et à sa puissance, tout ce qu'elle opère d'admirable dans le cours de sa vie et de sa durée. Châteaubriand, ce chef de l'école des auteurs hardis, purs et profonds, comme dit Goerres, et, à cause de son influence en Allemagne, appelé par Napoléon Ier lui-même la sixième grande puissance de l'Europe, est assez connu du monde instruit pour qu'il nous suffise de citer, d'après lui, le sommaire des bienfaits qu'il attribue au catholicisme. Le grand et impartial écrivain, après avoir parlé de l'immensité de ces bienfaits, résume ainsi ses conclusions :

« Ce ne serait rien connaître que de connaître vaguement les bienfaits du christianisme; c'est le détail de ses bienfaits, c'est l'art avec lequel la religion a varié ses dons, répandu ses secours, distribué ses trésors, ses remèdes, ses lumières; c'est ce détail, c'est cet art, qu'il faut pénétrer. Jusqu'aux délicatesses des sentiments, jusqu'aux amours-propres, jusqu'aux faiblesses, la religion a tout ménagé en soulageant tout. Pour nous qui, depuis quelques années, nous occupons de ces recherches, tant de traits de charité, tant de fondations admirables, tant d'inconcevables sacrifices sont passés sous nos yeux, que nous croyons qu'il y a dans ce seul mérite du christianisme de quoi expier tous les crimes des hommes; culte céleste, qui nous force d'aimer cette triste humanité qui le calomnie. Pour se faire d'abord une idée de l'immensité des bienfaits du christianisme, il faut se représenter la chrétienté comme une vaste république, où tout ce que nous rapportons d'une partie se passe en même temps dans une autre. Ainsi, quand nous parlerons des hôpitaux, des missions, des colléges en France, il faut se figurer les hôpitaux, les missions, les colléges de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre, de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie; il faut voir deux cents millions d'hommes au moins, chez qui se pratiquent les mêmes vertus et se font les mêmes sacrifices; il faut se ressouvenir qu'il y a dix-huit cents ans que ces vertus existent et que les mêmes actes de charité se répètent. Calculez maintenant, si votre esprit ne s'y perd, le nombre d'individus soulagés et éclairés par le christianisme chez toutes les nations et pendant une aussi longue suite de siècles. » Et ici le brillant auteur expose le développement catholique des hôpitaux, de l'hôtel-Dieu, des sœurs de charité, des enfants trouvés, des traits de bienfaisance, de l'éducation, des écoles, des colléges, des universités, presque toutes fondées par des Papes; il énumère encore les bienfaits rendus par l'Eglise à la société dans le droit civil et criminel, dans la diplomatie ou les relations amicales de tous les peuples, dans les beaux-arts, l'agriculture, la fondation des villes et des villages, des ponts et des grands chemins, et enfin dans les utiles établissements où se développe la culture des arts et métiers, pour ne pas parler de la foi, des mœurs et de la discipline religieuse.

Nous pouvons ajouter que, depuis les cinquante ans, qui nous séparent de l'époque où Châteaubriand a écrit son magnifique *Génie du christianisme*, on voit toutes les saintes inventions venir de Rome: sociétés de tempérance, écoles du soir et du dimanche, prisons cellulaires ou du silence, salles d'asile, petites sœurs des pauvres, etc., tout cela a été engendré à Rome ou dans le catholicisme, uniquement par esprit de dévouement. Pour ne dire qu'un mot des petites sœurs des pauvres en particulier, et afin de faire voir combien le zèle catholique est inépuisable et divin, nous nous contenterons de rappeler que, dans un court espace de temps, en dix ans seulement, elles ont pu, sans le secours d'aucun gouvernement, former plus de cinquante asiles, où elles reçoivent, nourrissent, entretiennent et soignent de cent à trois cents vieillards dans chacun de leurs établissements. Balmès, dans son ouvrage du *Catholicisme comparé au protestantisme sous le rapport de la civilisation*, ouvrage qui a trouvé un si prodigieux écho en Angleterre et en Amérique, prouve que tout ce qu'il y a de civilisation en Europe, même de civilisation protestante, n'est que le fruit exclusif du catholicisme.

En effet, comparez, d'un côté, l'Europe catholique et la protestante avec la Russie et la Turquie de l'autre. Quelle différence immense! Or cette différence ne vient que de ce que la Russie a abandonné l'Eglise dès avant le moyen âge, et prouve d'une part l'importance infinie que la civilisation avait en ce temps par l'influence libre de la papauté; et de l'autre que, si jamais quelque chose a pu motiver les triomphes du catholicisme, ce fut son génie vraiment civilisateur; mais nous repoussons même ce motif, n'en voyant d'autre que l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ dans la seule Eglise catholique.

§ III. Déjà dans les premiers siècles, les apologistes chrétiens, pour établir les miracles de Jésus-Christ, que les païens niaient, répondaient que, la conversion du monde, supposé qu'elle pût être faite sans miracles, serait un miracle bien plus grand que tous les autres. Dans le même temps, saint Augustin disait: « Si les apôtres croyaient à l'Eglise en voyant Jésus-Christ, qui en est le chef, nous, nous croyons en Jésus-Christ en voyant l'Eglise, qui est son corps mystique.» En effet, l'existence de l'Eglise, considérée soit dans son ensemble, soit dans son chef, ne pourrait jamais être expliquée que par un nouveau miracle, si l'on n'admettait pas la divinité de son Fondateur, ni la correspondance parfaite de l'Eglise catholique aux notes qu'il a données à l'Eglise par lui fondée. En lisant l'Evangile, on y trouve indiquées les quatre notes de l'Eglise, que le Symbole de Nicée a résumées comme les quatre marques qui distinguent l'Eglise de Jésus-Christ de toutes les sectes, quelque étendues, quelque remuantes qu'elles soient en apparence. Mais ces notes ne manquent pas non plus de fondement ou de convenance purement philosophique, puisqu'elles sont en rapport avec les quatre notes de la vérité. Nous disons cela pour ceux qui, ne voulant ni reconnaître l'autorité du Symbole, ni se contenter de la note de la catholicité, laquelle renferme les autres, désireraient d'autres preuves pour confirmer la raison de ces quatre notes. Il n'est personne qui puisse nier ce que dit saint Augustin du désir du bonheur, à savoir que ce désir est si naturel à l'homme que, quelle que soit la diversité d'opinions, de nation, d'âge ou d'éducation, nous sommes toujours tous parfaitement d'accord sur ce point. Aussi au point de vue général, et dans un siècle comme le nôtre, les preuves de convenance, quoiqu'elles ne soient aux arguments que ce que sont les ornements dans l'architecture, peuvent-elles néanmoins satisfaire davantage les besoins de réflexion, que ces arguments pris isolément. Du reste, si tout le monde déduit cette nécessité de l'unité de l'Eglise, de l'unité de la vérité, on peut également appliquer cette déduction essentielle aux trois autres notes de l'Eglise, pour montrer que dans la nature même de notre intelligence on peut trouver un certain motif de la vérité de cette même Eglise. En effet, comme le bonheur se trouve au fond de tous nos désirs, de même aussi la vérité se trouve au fond de toutes nos pensées. Ainsi, la vérité suprême étant l'objet de notre intelligence, comme le souverain bien est celui de notre volonté, nous pouvons déduire facilement des principales notes, que saint Thomas et les théologiens donnent au souverain bien, les notes de la vérité. De même que le souverain bien ne peut être qu'un, — de même aussi la vérité ne peut être qu'une. Comme le souverain bien, qui doit perfectionner l'homme, est saint, pareillement aussi la vérité est sainte. Comme le souverain bien, devant satisfaire tous les hommes en même temps, doit être universel, de même aussi la vérité doit être universelle. Enfin, comme le souverain bien est immuable, de même aussi la vérité est immuable.

Epouse sans tache de Jésus-Christ, l'Eglise est sur la terre l'image et l'expression de la vérité, de la Divinité même. La vérité est une et l'Eglise, selon les notes que Jésus-Christ lui a données, doit être une : *Père saint*, dit le Sauveur à son Père, en allant à la passion, *je vous recommande ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous : « Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi, ut sint unum, sicut et nos. »* (*Joan.* xvii, 21.) Cette prière, prière d'un Dieu, devait naturellement être exaucée; car elle n'était exprimée que pour nous apprendre à prier et pour manifester ce qui devait s'accomplir. C'est l'unité qui, par la liaison et le rapport des parties, fait la beauté immortelle et la force invincible de l'Eglise. C'est pour signifier cette même unité que les saints Pères l'ont si souvent comparée à la

robe sans couture et au corps même de Jésus-Christ, comme le divin Sauveur l'a lui-même comparée à un royaume, à une maison, à un troupeau. L'unité a pour base le consentement dans la foi, et les brebis de Jésus-Christ entendent sa voix, la charité. Les chrétiens sont donc obligés de conserver l'unité dans les liens de la paix et de l'unité de la discipline ; car Dieu a institué l'Eglise comme une société visible. Or une société visible sans gouvernement peut être créée par le démon, et non par un Dieu, qui a dit : *Tout royaume divisé sera désolé.* (*Matth.* XII, 29.) Dans les premiers siècles du christianisme, au temps des conciles, cette vérité était si connue, que le peuple pressentait et signifiait cette unité comme par une sorte d'inspiration soudaine, prévenant ainsi souvent les discours des Pères par ces cris : *Dieu est un, l'Eglise est une : « Unus Deus, una Ecclesia. »* Tel était alors le vivat et le hourra du peuple chrétien. Nous le répétons, la vérité est sainte, et l'Eglise, selon les notes que Jésus-Christ a données, doit être sainte, parce que son fondateur, parce que ses apôtres ont été saints et que tous les membres ont la possibilité de parvenir à une sainteté héroïque. C'est dans le mariage divin qu'on trouve la source de la sainteté qui devait distinguer l'épouse de l'époux. Il est écrit de ce mariage : *Ce sacrement est grand en Jésus-Christ et en l'Eglise.* (*Ephes.*, V, 32.)

Comme le premier Adam, Jésus, sur la croix, voulut aussi faire venir sur lui le sommeil, celui de la mort; comme lui, il voulut aussi laisser ouvrir son côté, afin que la nouvelle Eve, sa virginale fiancée, l'Eglise, mère de tous les vivants, en fût formée; il voulut lui donner le sang de la rédemption, l'eau de la purification et le feu de son Esprit, ces trois grandes choses qui rendent témoignage ; il voulut lui conférer les saints sacrements, afin qu'elle fût une fiancée pure, sainte et sans tache; enfin, il voulut être sa tête, et nous, nous devions être les membres soumis à cette tête, être l'os de ses os, la chair de sa chair. La vérité est universelle, avons-nous dit, et l'Eglise aussi devait être universelle, c'est-à-dire, *catholique.* L'Eglise est catholique, parce que, selon saint Cyrille de Jérusalem, elle est disséminée par toute la terre et qu'elle enseigne partout les mêmes dogmes : il y a plus de quatre mille ans qu'Abraham a été l'objet d'une bénédiction, par suite de laquelle tous les peuples devaient être bénis dans celui qui est sorti de son sein. Plusieurs siècles avant la venue du Sauveur, Isaïe s'écriait (XI, 1) : *Le rejeton de Jessé sera exposé devant tous les peuples comme un étendard et les nations le chercheront.* Ce sont là des paroles qui montrent la catholicité de l'Eglise, et l'accomplissement exact d'une prophétie, faite au moment où il n'y avait aucune chance humaine de sa probabilité, est une preuve irréfragable de cette catholicité. Les dernières paroles de Notre-Seigneur sur la terre, paroles que rapportent les évangélistes, démontrent aussi bien l'apostolicité que la catholicité de l'Eglise.

La vérité est *immuable*, et l'Eglise de Jésus-Chrit devait également être *immuable* ou apostolique, parce qu'elle était fondée par les apôtres, et que l'apostolicité, selon les théologiens, consiste en ce que l'Eglise, aussi bien dans sa doctrine que dans la succession de ses pasteurs, reste toujours telle qu'elle était au commencement. Voici comment Tertullien, ce docteur si sublime dans ses premiers écrits et si terrible dans l'exemple de sa chute, s'exprime, d'après les paroles mêmes du Sauveur, au sujet de l'apostolicité de l'Eglise : *Si Notre-Seigneur Jésus-Christ a envoyé ses apôtres pour prêcher, il ne faut par conséquent recevoir d'autres prédicateurs, parce que personne ne connaît le Père que le Fils et ceux à qui le Fils l'a révélé, et que ce Fils ne l'a révélé qu'aux apôtres envoyés par lui pour prêcher ce qu'il a révélé. Mais qu'ont prêché les apôtres, c'est-à-dire, que leur a révélé Jésus-Christ? Le précepte qu'on ne peut le connaître que par les églises fondées par eux, instruites par eux, d'abord de vive voix, ensuite par leurs lettres. Si cela est, il est incontestable*, conclut Tertullien, *que toute doctrine, qui s'accorde avec la doctrine de ces Eglises apostoliques et mères, aussi anciennes que la foi, est la véritable, puisque c'est celle que les Eglises ont reçue des apôtres, celle que les apôtres ont reçue de Jésus-Christ, celle que Jésus-Christ a reçue de Dieu, et qu'en conséquence toute autre doctrine ne peut être que fausse, vu qu'elle est opposée à la vérité des Eglises, des apôtres, de Jésus-Christ et de Dieu.*

§ IV. — Telle devait être l'Eglise de Jésus-Christ, et il suffit de jeter nos regards sur

les sociétés religieuses qui se trouvent dans le monde, pour nous écrier avec assurance: *Enfants de l'Eglise romaine, réjouissez-vous, et je vous le répète, réjouissez-vous :* « *Gaudete, et iterum dico, gaudete* (*Philipp.* IV, 4) de la vérité que vous possédez; car s'il y a quelque possession dont l'homme puisse se réjouir, c'est certainement la possession de la vérité. Il est certain que là où on ne connaît d'autre fondateur de croyance que Jésus-Christ et où tous obéissent à un seul, là aussi est l'*unité*. Or, dans l'Eglise romaine seulement, on ne peut assigner et servir d'autre maître que Jésus-Christ, tandis que partout ailleurs on reconnaît tantôt le nom de Nestorius, tantôt celui de Photius, tantôt celui de Luther, tantôt celui de Calvin, etc. Partout ailleurs, non-seulement on n'a pas l'unité de juridiction, mais on ignore même les rapports hiérarchiques des églises entre elles. Les semences de sainteté que Jésus-Christ a répandues produisent jusqu'à nos jours, dans l'Eglise Romaine, des saints dont la gloire et les miracles évidents ne peuvent être revendiqués par aucune secte. Tous les conseils évangéliques, toutes les vertus peuvent vivre et être pratiquées dans l'Eglise romaine, tandis que partout ailleurs elles meurent comme des plantes exotiques, qu'on transporte dans un climat trop rude. C'est dans cette Eglise seulement, que tous les sacrements, ces sept grandes sources de la sainteté, apparaissent dans toute leur pureté. Par le *baptême*, où se lave la culpabilité du péché originel, l'homme devient l'enfant adoptif de Dieu, et peut ainsi parvenir au royaume éternel, si, par le secours de la grâce, il dompte les passions qui l'attachent à la terre. Par la *confirmation*, il se fortifie dans le chemin qu'il parcourt et dans la lutte qu'il a à soutenir. Par l'*Eucharistie*, l'homme se nourrit du pain céleste et s'unit avec Jésus-Christ, afin de vivre de sa vie, comme il vit de la vie de son Père. Cette union divine, manifestant l'amour infini de Dieu, élève l'être humain à la Divinité. La *confession* est pour l'homme le moyen le plus facile d'obtenir le pardon de ses péchés, s'il les déteste du fond de son cœur et s'il est résolu de les éviter à l'avenir. Le *mariage* fortifie la foi des époux et les prépare à donner à leurs enfants une éducation chrétienne. Les *ordres sacrés* établissent les hommes dispensateurs des dons célestes et demandent d'eux une pureté et une disposition capables de les rendre dignes du secours divin. Enfin l'*extrême-onction* porte aide et secours aux moribonds, afin que l'homme ne déchoie pas de sa part à la béatitude. Le célèbre Goëthe, quoiqu'il fût loin d'être catholique, disait comme par une intuition du génie : « L'Eglise catholique, par ses sacrements, répond si admirablement à toute la suite de la vie, que le protestantisme doit bien les lui envier. » Qu'on n'objecte pas que l'Eglise n'est pas sainte, parce que tous ses membres ne sont pas saints. On ne nie pas qu'une université ne soit savante, parce que quelques-uns de ses membres ne le sont pas. De plus, l'Eglise, en sanctifiant les hommes par les moyens qu'elle seule possède, ne les prive pas cependant de leur libre arbitre. Certes, elle doit être, et est véritablement *catholique*, cette Eglise, dont le poëte saint Prosper disait : *Rome, le siége de Pierre, devenue par ce titre la capitale de l'Eglise pour tout l'univers, s'assujettit par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguer par les armes.* Oui, elle est catholique, cette Eglise qui se propageait en proportion que le monde connu devenait plus vaste, au point qu'en tout temps on put dire ce que disait saint Paul de son époque : *Le son de leur voix a retenti par toute la terre et leur parole a été portée jusqu'aux extrémités du monde.* (*Rom.* X, 18.) Oui, elle est catholique, cette Eglise qui est pour tous les âges, pour toutes les conditions, pour tous les degrés de civilisation. Elle est catholique, cette Eglise, devant laquelle courbent également leurs fronts et les génies les plus sublimes et les hommes les plus simples, un Descartes comme un Hottentot ; cette Eglise, qui protégea les sociétés romaines et barbares, les empereurs et les républiques. Elle est catholique, cette Eglise dont la victime non sanglante s'offre en tout temps et en tout lieu, selon que l'a prédit le prophète Malachie. Enfin, elle est *apostolique*, cette Eglise qui sans interruption, depuis saint Pierre, ne reconnaît d'autres chefs que ses successeurs, d'autre doctrine que celle qu'elle a reçue de ses ancêtres et à laquelle on peut appliquer à la lettre ce que disait Tertullien de son apostolicité : *Je ne m'arrête ici que sur ces preuves, parce qu'on peut dire de l'Eglise ce que disait saint Jean des actes de Jésus-Christ, à savoir que, s'il fallait les énumérer, le monde tout*

entier lui-même n'aurait pas de place pour les livres. Si donc les témoignages sur lesquels est établie l'Eglise n'ont aucune valeur, il faut douter de tout ce qui nous entoure et de notre propre existence, dont pourtant le doute même est une preuve.

Non-seulement les sectes protestantes, mais toutes les doctrines opposées à l'Eglise portent les notes de l'erreur, comme cette Eglise même porte les notes de la vérité. Au lieu d'avoir l'unité, elles ne vivent que de discussions et de diversités ; au lieu d'avoir la sainteté, elles ne font que protéger formellement les passions, sinon toutes, au moins l'orgueil individuel, source de toutes les autres, et présentent dans leur essence, comme le dit un profond écrivain, plus de ressemblance avec le paganisme qu'avec le christianisme. En effet, le protestantisme, comme le paganisme, consiste dans l'émancipation du jugement individuel de l'autorité divine, dans l'émancipation de la chair de l'esprit, dans l'émancipation de la société de Dieu, ou dans le césarisme. Au lieu d'avoir la catholicité, les sectes protestantes ne peuvent supporter la lumière de la science, et ne sont, d'ordinaire, destinées par quelques intrigants, leurs fondateurs, que pour telle classe d'hommes, pour telle ou telle nation. Si l'on veut chercher la civilisation, la raison, aussi bien que l'histoire de tous les temps et de tous les peuples, nous dira qu'on ne la trouvera que par l'Eglise Romaine. Si les protestants ont de la civilisation, ce n'est qu'autant qu'ils conservent quelques débris de cette Eglise, c'est surtout parce qu'ils ont été élevés par elle au moyen âge des idées de l'arbitraire aux idées du droit, non du droit du plus fort, mais du plus juste, lesquelles sont la première condition de la civilisation.

§ V. « On était membre fidèle, enfant docile de cette grande société religieuse, composée de maîtres qui enseignent et de disciples qui écoutent et qui croient, » dit le célèbre Haller (6*), société qu'on nomma Eglise chrétienne *Catholique* ou *Universelle*, parce qu'elle embrasse tous les temps et tous les lieux; qu'elle est *Une* dans sa foi, dans sa morale et dans son culte ; qu'elle est gouvernée par le même chef et ne porte le nom d'aucun pays, ni d'aucun homme particulier ; l'Eglise formée par Jésus-Christ lui-même, qui, avec ses Apôtres et ses disciples, en forma le premier noyau, et de laquelle, comme du grain de sénevé, devait sortir un grand arbre ; l'Eglise qui, d'après les ordres de son divin fondateur, fut perpétuée par saint Pierre et les Apôtres, qu'il envoya dans le monde comme son Père l'avait envoyé, et qu'il chargea, *non de distribuer des livres et d'en abandonner l'interprétation à chaque individu*, mais d'instruire tous les peuples de la terre et de leur apprendre à garder tous ses commandements (*Matth.* xxviii, 18-20), en leur adressant ces paroles mémorables : *Qui vous écoute, m'écoute, qui vous rejette, me rejette.* (*Luc.* x, 16.) Il appela cette Eglise son *Corps*, c'est-à-dire, l'organe visible de son esprit, et comme la bouche par laquelle il parle. Enfin il lui promit, comme à un corps social immortel, qui, par le remplacement successif de ses membres, ne devait jamais s'éteindre, son assistance jusqu'à la consommation des siècles. Aussi cette Eglise a-t-elle continué d'exister dans la même forme et de s'agrandir, toujours gouvernée, comme à sa naissance, par les successeurs de saint Pierre, chef et centre de l'unité, et par les successeurs des apôtres, ses frères et ses coadjuteurs. L'enseignement de vive voix avait précédé et devait nécessairement précéder l'Ecriture, puisque les évangélistes ne pouvaient consigner dans leurs écrits que les faits qui s'étaient passés auparavant, et que les apôtres ne pouvaient adresser de lettres qu'aux Eglises déjà existantes. C'est pourquoi les Evangiles et les Epîtres n'étaient jamais censés contenir tout ce qu'un chrétien devait croire et pratiquer. L'Eglise elle-même avait recueilli et reconnu pour authentiques et sacrés ces monuments inappréciables de l'antiquité chrétienne ; mais elle ne perdit pas pour cela son droit d'enseigner, de même que tout homme, tout maître d'une science parle avant d'écrire et ne cesse pas de parler et de s'expliquer, lors même qu'une partie de ses paroles a été fixée par l'écriture. Les successeurs de ceux qui avaient composé ou adopté les livres sacrés en demeurèrent tout naturellement les interprètes authentiques pour lever les doutes et terminer les disputes. La parole

(6*) Haller, membre du Conseil souverain et du Conseil secret de Berne en Suisse : *Histoire du protestantisme dans la Suisse occidentale*, 4e édit., Paris, 1839.

vivante et la parole écrite se donnaient même un mutuel appui, de telle sorte que l'une ne pouvait se passer de l'autre. L'Ecriture justifiait l'enseignement verbal, et l'enseignement verbal prouvait l'existence de l'Evangile. »

§ VI. Dans un siècle comme le nôtre, où l'on ne peut jamais dire, en s'adressant aux lecteurs, jusqu'à quel degré peut aller leur foi ou leur incrédulité, on est obligé, pour prévenir toutes les objections et pour se placer au niveau de tous, de rappeler toutes les idées logiques qui précèdent le principe sur lequel on veut s'arrêter. Autrement les hommes passionnés ou ignorants trouveraient toujours un refuge dans le scepticisme, vrai ou apparent, contre l'admission de la vérité la plus évidente, surtout quand elle oblige leur conduite. Pour ceux qui croient sincèrement à l'Evangile, nous pourrions citer des paroles de Jésus-Christ, qui seules expliquent les triomphes de l'Eglise; mais pour ceux qui, tout en faisant profession d'être évangéliques, sont au fond des athées, des panthéistes, des rationalistes, ayant assez de doutes intérieurs et volontaires pour être appelés impies, nous ferons précéder l'explication des textes évangéliques de l'exposé de l'enchaînement des arguments faciles à démontrer.

1° Si l'on nie l'*Eglise Catholique*, il faut nier la divinité de Jésus-Christ, qui a prédit l'existence, jusqu'à la fin des siècles, de l'Eglise une, sainte, universelle (catholique) et apostolique.

2° Si l'on nie la *divinité de Jésus-Christ*, pourtant si clairement constatée par les prophéties, les miracles et ses paroles, il faut nier toute révélation divine.

3° Si l'on nie *toute révélation divine*, si clairement constatée par l'histoire de tous les peuples, par la nature de la Bible, par les besoins indispensables de la raison humaine, il faut nier la Providence divine.

4° Si l'on nie la *Providence divine*, si clairement constatée, non-seulement par la nature de Dieu, qui, privé de cette providence, serait limité, mais aussi par l'ordre de la création, il faudra également nier l'existence de Dieu.

5° Si l'on nie l'*existence de Dieu*, si clairement prouvée par tous les motifs de la certitude, l'évidence, les sens, le témoignage universel, il faudrait aussi nier notre propre existence.

6° Si l'on nie *notre propre existence*, il faut également nier la distinction entre *le oui* et *le non*. Or, toute négation, toute affirmation, toute parole, toute idée prouve cette distinction...

Si maintenant nous plaçons en tête de nos déductions l'argument que, si on nie la Papauté comme base de l'Eglise, comme institution purement divine, chose qui est la seule explication des triomphes de l'Eglise, il faut pareillement nier cette Eglise, on comprendra de quel poids est cet argument; car alors, pour être logique, il faut nier par les mêmes motifs et la divinité de Jésus-Christ, et la Bible, et la providence de Dieu, et son existence et même jusqu'à notre propre existence.

Mais quelle logique, quelle honêteté tiennent contre les passions? Toutes les raisons pour attaquer la Papauté n'ont jamais eu et n'ont pu avoir d'autre motif, que de s'emparer en tout ou en partie de l'autorité divine qui lui a été conférée d'en haut. Si l'on dit avec raison des cruels cipayes des Indes, qui, pour se révolter, invoquaient des motifs religieux, comme, par exemple, l'usage de certaines cartouches, usage qu'ils appelaient impie, et qui bientôt, pour soutenir leur révolte, se servaient eux-mêmes de ces cartouches, qu'ils prouvaient par là que le vrai motif de leur révolte n'était que le désir de remplacer les officiers européens, à plus forte raison encore peut-on dire, que tous les hérétiques et schismatiques, soit prêtres, soit évêques, soit patriarches ou princes, n'ont abandonné la Papauté, que pour s'emparer d'une partie de l'autorité divine conférée aux Papes.

§ VII. Ni dans l'Evangile, ni chez les Pères de l'Eglise des premiers siècles, il n'y a aucun dogme plus solidement établi que l'autorité du Pape, divinement préposé sur toute l'Eglise. Si l'amour de Dieu est la base de toute la loi, l'obéissance au Pape, selon l'explication de Jésus-Christ lui-même, est la preuve la plus sûre de l'amour de Dieu. Aimer Dieu de toute notre âme constitue l'essence et comme le résumé de toute la loi. En effet, si, suivant les paroles de Jésus-Christ, on distingue ici l'énergie de l'âme et de l'affection du cœur et des élans de l'intelligence, on compren-

dra qu'il s'agit uniquement de cet amour de notre volonté libre, qui est la base de nos mérites et de notre responsabilité. C'est cela surtout qui sera considéré au moment de notre mort et qui exercera une influence très-réelle sur toute notre éternité. Donc, ne négligeons rien pour nous pénétrer de cette vérité et pour nous assurer si véritablement nous aimons Dieu de toute notre âme. *Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur! qui entreront dans le royaume des cieux*, dit Jésus-Christ, *mais ceux qui observent mes commandements.* (*Matth.* VII, 21.) Par conséquent, la preuve décisive de l'amour de Dieu, c'est l'observation de ses commandements. La raison et l'Ecriture nous disent également que, sous le nom de commandements, il faut comprendre tous les commandements ; car *manquer à un seul volontairement*, dit saint Jacques, *c'est manquer à toute la loi.* (*Jac.* II, 10.) Aussi Jésus-Christ, en montant au ciel, dit à ses disciples : *Enseignez d'observer tous les commandements*, et saint Paul dit formellement : *Celui qui n'aime pas Jésus-Christ, qu'il soit anathème.* (*I Cor.* XVI, 22.) Or, d'après les paroles du Sauveur lui-même, celui qui n'observe pas les commandements ne l'aime pas. Si nous ouvrons l'Evangile, nous y trouverons un commandement qui est tellement essentiel et si spécial, relativement à la loi de Jésus-Christ, qu'on peut dire qu'il est la pierre de touche et la base de l'observation des autres commandements et de l'amour du Sauveur. Ce commandement est accompagné, pour ceux qui refusent de s'y soumettre, d'un anathème aussi terrible que celui que saint Paul applique à ceux qui refusent d'aimer Jésus-Christ. Ce commandement est : *Celui qui n'écoute pas l'Eglise, qu'il vous soit comme païen et comme publicain.* (*Matth.*, XVIII, 17.) Examinons ces paroles avec le respect dû à celui qui les a prononcées, et dont la seule parole a suffi pour tirer le monde entier du néant. Les mots : *Celui qui*, indiquent l'universalité, c'est-à-dire que les paroles qui suivent s'appliquent à tous les hommes, de quelque race, de quelque condition, de quelque siècle qu'ils soient depuis la venue de Jésus-Christ. Le mot *écoute* indique qu'il s'agit d'une autorité sensible ou visible, vu qu'on ne peut pas écouter ce qui est invisible, et ensuite aussi, parce que Jésus-Christ, étant invisible depuis son ascension, n'avait pas de raison pour établir une autorité invisible, mais bien pour établir une autorité visible. Aussi le mot *écoute* est-il employé dans un autre endroit de l'Evangile dans ce sens, alors que Jésus-Christ dit aux Apôtres : *Qui vous écoute, m'écoute, qui vous méprise, me méprise.* (*Luc.* X, 16.) Le troisième mot, *l'Eglise*, désigne donc une autorité visible et qui doit durer jusqu'à la fin des siècles, d'abord, parce que la parole du Sauveur est prononcée d'une manière absolue, ensuite, parce qu'il dit que les portes de l'enfer, c'est-à-dire, que rien ne pourrait prévaloir contre son Eglise, et enfin, parce qu'au moment de monter au ciel, il prescrit d'observer tous les commandements et qu'il ajoute : *Je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles.* (*Matth.* XXIII, 20.) — Quant aux paroles : *Qu'il vous soit comme païen et comme publicain*, c'est l'anathème le plus terrible, vu que cela indique l'exclusion de la grâce, l'exclusion du royaume de Dieu, qui menace les païens qui ne reçoivent pas le baptême, et les publicains qui sont ici synonymes de pécheurs ou de ceux qui refusent de se repentir. Il est donc évident que ceux qui n'écoutent pas volontairement l'Eglise, ne peuvent pas avoir la prétention d'aimer Jésus-Christ ; loin de là, on peut les considérer comme ceux qui le haïssent. Or, tout cela ne montre-t-il pas suffisamment, que le premier pas à faire par une âme qui ne joue pas son éternité, c'est de s'assurer si elle n'ignore pas ce que c'est que l'Eglise de Jésus-Christ, ou si elle n'en doute pas. Aussi, si, en préférant à Dieu quelque créature que ce soit, on a raison de craindre de ne pas l'aimer, à plus forte raison, si on préfère à ce soin de s'assurer de l'Eglise, à laquelle le Sauveur exige d'obéir, une occupation ou un avantage quelconque, on comprend qu'on n'aime pas Jésus-Christ et qu'on se berce dans une illusion, qui peut avoir les conséquences les plus irréparables. Ouvrons encore une fois l'Evangile, et cherchons-y ce mot *Eglise*, afin d'avoir de nouvelles lumières. *Tu es Pierre*, dit Jésus à l'apôtre saint Pierre après avoir confessé sa divinité, *et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ; et je te donnerai les*

clefs du royaume des cieux, et ce que tu lieras sur la terre, sera lié au ciel, et ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel. (*Matth.* XVI, 18, 19.) — Examinons de nouveau, avec tout le respect qui est dû à celui qui a prononcé ces paroles, et dont la seule parole a suffi pour faire sortir l'univers du néant, quel est le sens de chaque parole de cette autre déclaration du Dieu d'amour, auquel certes, après qu'il a donné tout son sang pour nous, nous devons avoir confiance.

Le mot *Tu es* indique évidemment la personne à qui Jésus-Christ parle, et il ne parlait qu'à Simon. *Tu es Pierre:* depuis la prononciation de ces paroles, on retrouve ce nom de *Pierre* chaque fois que les Evangélistes donnent le catalogue, si je puis m'exprimer ainsi, officiel des apôtres, quoique Jésus-Christ n'ait pas appelé saint Pierre *le premier* de ses apôtres et que les autres ne soient pas toujours appelés dans le même ordre; ce qui montre que, si le rang des autres apôtres a pu être accidentel, la primauté du nom de saint Pierre ne l'est pas. De plus, ce que le Sauveur dit à tous les apôtres ensemble, il le dit à saint Pierre en particulier et à lui seul, mais il le lui dit avec plus d'étendue qu'à tous les apôtres réunis. Pour montrer que cette préférence ne s'adressait pas à la personne de saint Pierre, mais à sa charge, il lui fait même des reproches, quand il se scandalise des souffrances de son divin Maître, au lieu que par la charge que celui-ci lui donnait, il devait comprendre que, si les souffrances ne pouvaient pas servir de contradiction au divin fondateur de l'Eglise, elles ne devaient pas non plus être en contradiction avec cette même charge qu'il confiait à lui, Pierre. Ce qui vient après le mot Pierre, savoir : *Et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*, démontre deux choses : 1° que la constitution de l'Eglise de Jésus-Christ a pour base l'unité monarchique ; 2° que cette constitution doit durer telle jusqu'à la fin des siècles. Les paroles qui suivent les précédentes, savoir : *Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et ce que tu lieras*, etc, renchérissent encore sur cette autorité, à tel point que, même sans le témoignage de plus de dix-huit siècles, témoignage écrasant par son évidence, elles doivent rendre coupables de doute contre la véracité de Jésus-Christ tous ceux qui voudraient nier la constitution monarchique de l'Eglise. Effectivement, en examinant attentivement ces dernières paroles de Jésus-Christ, nous voyons qu'elles se trouvent en réalité deux fois encore dans les Evangiles, d'abord dans saint Matthieu, XVIII, 18, où le Sauveur dit aux apôtres, saint Pierre y compris : *Ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel, et ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel ;* ensuite, dans saint Jean, XX, 22, 23, où Jésus-Christ, après sa résurrection, dit aux Apôtres, encore y compris saint Pierre : *Recevez le Saint-Esprit : ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés; ceux à qui vous ne les pardonnerez pas, ils ne leur seront pas pardonnés.* Donc Jésus-Christ établit : 1° la nécessité de la confession auriculaire ; car du moment où il dit de donner ou de refuser l'absolution, il exige de ceux qui en sont juges la connaissance des fautes, sur lesquelles ils doivent juger. 2° Il établit que les apôtres seuls et leurs successeurs peuvent être ces juges; car ses paroles ne s'adressent qu'aux apôtres, et s'adressent non-seulement aux hommes qui vivaient alors, mais aussi à ceux de tous les siècles à venir. 3° Enfin, en s'adressant à saint Pierre seul, Jésus-Christ lui donne quelque chose de plus qu'il ne donne à tous ses apôtres réunis : il lui donne les clefs, qui indiquent l'autorité spéciale, l'autorité suprême, sans laquelle les apôtres mêmes paraissaient ne pas pouvoir exercer leur juridiction. Donc, quand nous voyons que Jésus-Christ dit qu'il faut obéir à son Eglise comme à lui-même, que la charge fondamentale, la charge suprême, la grande base de cette Eglise, le droit suprême d'ouvrir ou de fermer (et de juger par conséquent, si l'on doit être considéré comme obéissant à cette Eglise et comme aimant Jésus-Christ) appartient et appartiendra toujours à lui seul Jésus-Christ, il établit que dans tous les siècles son Eglise sera gouvernée par les successeurs de saint Pierre, et qu'en conséquence, toute autre société, qu'elle s'appelle église ou non, n'est pas l'Eglise de Jésus-Christ.

Nous avons démontré ici par la simple déduction des paroles de l'Evangile, qu'il y a aujourd'hui et qu'il y aura toujours une société visible fondée sur l'unité monarchi-

que des successeurs de saint Pierre. Si cela n'était pas, il faudrait nier tout le Nouveau Testament ; car tout l'*Evangile*, les *Actes des Apôtres* comme leurs *Epîtres*, si on les lit avec attention, ne peuvent être compris d'une manière complète que dans ce sens. Même chaque objection contre le sens littéral de ces paroles de Jésus-Christ est leur confirmation. Ainsi, quand on objecte que le Sauveur parle de la foi de saint Pierre, et non de sa personne, il faudrait, d'après cela, conclure que saint Pierre aussi parlait de la vertu, et non de la nature de Jésus-Christ, lorsqu'il l'appelle Fils de Dieu. Quand on dit que le Sauveur s'adresse à tous les apôtres, et non à saint Pierre seul, on prouve qu'on s'inquiète si peu de ses paroles, qu'on confond le singulier avec le pluriel ; car Jésus-Christ dit à plusieurs reprises : *Tu es*, etc. *Je te donnerai*, etc. Quand on dit que saint Pierre est mort et que l'Eglise doit exister, on constate la nécessité de l'existence de ses successeurs. Quand on dit que saint Pierre n'a jamais été à Rome, on nie tout d'abord un fait historique aussi facile à prouver que l'existence de Napoléon, et l'on constate l'importance qu'on attache à l'argument principal ; car lors même que, par impossible, cet apôtre n'aurait pas été à Rome, les paroles de Jésus-Christ ne lui supposeraient pas moins formellement un successeur dans le gouvernement de l'Eglise, et où le trouverait-on, si ce n'est dans le Pape ? Si on objecte que le Sauveur dit ensuite à Pierre : *Va en arrière, Satan* (*Marc.*, VIII, 33), cela fait voir que Jésus-Chrit, en donnant la charge suprême à cet apôtre, voulait lui faire comprendre qu'il ne devait pas se scandaliser des souffrances qu'elle entraînerait, comme de celles de la vie du Sauveur sur la terre. Quand, enfin, Jésus-Christ ajoute ces paroles : *Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son âme* (*Matth.* XVI, 26), il paraît montrer que même l'autorité de Pierre sur le monde ne garantirait pas son salut, s'il le négligeait. Lorsqu'on dit que Jésus-Christ n'a dit à saint Pierre de paître ses brebis et ses agneaux, qu'après qu'il a renoncé à son divin Maître, on constate que toutes les fautes de saint Pierre n'ont pas pu changer l'autorité que le Sauveur lui a donnée. De plus, lorsqu'on dit que saint Paul a travaillé plus que cet apôtre, qu'il n'a visité que saint Jacques et ce même saint Pierre, on voit que l'autorité dépend, non de beaucoup de travaux, mais de la nomination suprême ; que saint Paul, comme tout converti, ne s'est adressé qu'à la hiérarchie, savoir, au prêtre Ananie, à l'évêque saint Jacques, au Pape saint Pierre, et que s'il a résisté à ce dernier dans les choses de la discipline, tout en l'imitant dans la suite dans ses voyages avec Timothée, cela ne montre que son courage et plus encore l'humilité de saint Pierre, qui a prévenu les objections tirées de saint Paul, en déclarant dans une de ses Epîtres que les hommes pervers abusent des paroles de saint Paul.

De tout cela il résulte, non-seulement que la divinité de la Papauté explique seule ses triomphes, mais encore qu'elle doit nécessairement les expliquer, sans quoi on donnerait lieu à un blasphème, à la supposition que Jésus-Christ a menti en promettant son assistance divine à l'existence et à l'infaillibilité de l'Eglise. Si les Papes, si l'Eglise emploient tous les moyens de la sagesse et de la prudence pour conduire leurs enfants, il ne faut pas moins convenir que tout cela ne ferait rien sans l'assistance divine promise par Jésus-Christ au moment où il n'y avait aucune chance humaine de la possibilité d'y croire. Ne pas y croire aujourd'hui, c'est braver Dieu lui-même. Croire, c'est constater avec les vrais motifs du triomphe de l'Eglise, la divinité de Jésus-Christ.

III. Aperçu historique sur l'intolérance protestante depuis Luther jusqu'à la tyrannie suédoise en 1858.

Depuis Luther, Zwingle et d'autres hérésiarques du XVI^e^ *siècle, le protestantisme n'a vécu que par les persécutions contre les Catholiques, et qu'en favorisant le despotisme et l'anarchie. — En considérant les moyens matériels dont il a disposé et dont il dispose encore, il faut s'étonner davantage de sa dissolution actuelle, que de ce qu'il a pu s'établir dans quelques pays.*

§ I. De même qu'à l'aspect de ces fleuves de la Norwége, qui, sous forme de cascades, se précipitent parfois, à travers plusieurs lieues, du sommet des montagnes vers la mer, on ne s'étonne pas de les voir entraîner des morceaux de bois et jusqu'à des

arbres entiers, tandis qu'on croirait certainement à un miracle, si l'on voyait ces mêmes débris ligneux remonter de soi-même le cours de ces torrents, de même dans la vie et dans l'histoire des hommes et des peuples, il ne faut pas s'étonner, quand on voit les peuples et les hommes entraînés par le courant des passions et des doctrines qui relâchent la discipline et les mœurs, ou par les moyens coercitifs de la force brutale et matérielle. Et pourtant tels étaient les moyens d'introduction, les moyens d'existence du protestantisme, tandis que le catholicisme, luttant contre les passions, contre le relâchement des mœurs et de la discipline, contre la force brutale et matérielle, n'a pu s'introduire et se conserver, comme on l'a prouvé dans les pages précédentes, que par un miracle, que par l'action divine surnaturelle. Aussi ce seul contraste entre le protestantisme et le catholicisme doit-il frapper et convaincre tout esprit calme. Le mahométisme ainsi que toutes les doctrines qui favorisent les passions, qui se propagent par la force, lors même qu'elles se conserveraient pendant des siècles, ne doivent pas surprendre davantage que ces gros blocs de bois ou ces gros arbres, qu'entraîne, du sommet des montagnes jusqu'à la mer, le courant des fleuves. Comme le relâchement des passions et les efforts matériels sont relatifs dans l'influence qu'ils exercent, il est facile de prouver que plusieurs doctrines, même beaucoup meilleures en soi que le mahométisme, et ayant beaucoup d'analogie apparente avec le christianisme, doivent nécessairement présenter à un observateur attentif un sujet d'étonnement plus grand encore, que la religion de Mahomet, surtout quand il considère, qu'avec tous les moyens à leur disposition, elles succombent ou tendent vers leur décadence, et même vers l'anéantissement dès leur berceau. Tout cela peut se dire de l'arianisme et de tant d'autres hérésies.

Examinons simplement les faits, pour savoir comment s'est introduit et comment se soutient le protestantisme, et nous verrons s'il faut s'étonner davantage encore, qu'avec les moyens les plus puissants, relativement aux passions, qu'avec l'or et le fer, il soit néanmoins en décadence, tandis que dans le sens humain, *il aurait au contraire dû prospérer*.

§ II. L'introduction du protestantisme s'est faite par la triple concupiscence dont parle l'Apôtre saint Jean, savoir : 1° par les avantages charnels offerts au clergé, aux moines, aux religieuses, comme le mariage, auquel ils avaient renoncé par des vœux solennels ; aux princes, comme, par exemple, à l'électeur de Hesse, par la polygamie; enfin à tous par l'abolition de la confession, de l'indissolubilité du mariage, et surtout par l'enseignement de Luther, que le concubinage n'est pas aussi illicite qu'on le croyait; 2° par les avantages pécuniaires faits aux princes et aux nobles, en leur donnant le droit de dépouiller les églises et les couvents, et celui de s'emparer de leurs biens; 3° par les avantages d'une folle indépendance, d'abord de ceux qui dépendaient des liens de la foi, ensuite de tous, soit par rapport à leurs supérieurs civils ou ecclésiastiques, soit par rapport à l'autorité divine dans la religion, de sorte que chacun pouvait faire désormais à sa manière. Aussi, sous tous ces rapports, reprenait-on le triple avantage, si funeste, du paganisme, savoir : l'émancipation de la raison à l'égard de Dieu; l'émancipation de la chair à l'égard de la raison; l'émancipation de la religion, absorbée même par les princes de chaque pays, comme elle l'a été jadis dans le césarisme. En entrant dans les détails, on est frappé de voir comment, malgré la tolérance de tous les péchés, de tous les vices, de toutes les concupiscences, qui, pour ceux qui voulaient embrasser le protestantisme, laissait amonceler sans mesure tous les avantages terrestres, on est frappé de voir, disons-nous, que toutes ces abominations ne se soient pas répandues davantage. Certainement, le mahométisme, tout en concédant la polygamie générale, n'avait pas détruit, comme le protestantisme, tout frein de dépendance et de mortification, et par conséquent l'extension du premier serait même plus difficile à expliquer que celle du second. Et nous ne voulons pas parler ici des mensonges bien plus graves qui ont servi à établir le protestantisme; bien plus graves, disons-nous, si on les compare avec quelques mensonges ridicules de Mahomet. Car, dans le protestantisme, les peuples, tout en étant soulevés par des cris mensongers d'émancipation et de réforme, ont été entraînés, comme des troupeaux, par la

force brutale, sans compter qu'avec cela on leur faisait accroire un autre mensonge, celui de ne pas changer de religion.... De même qu'en restant dans une chambre dont l'air est empoisonné, on finit quelquefois par s'y habituer, de même on finit par s'habituer au joug du protestantisme jusqu'à ce qu'enfin on en reconnaisse la laideur.

Tout ce que nous venons de dire deviendra plus clair, quand nous considérerons les moyens par lesquels le protestantisme se conserve aujourd'hui, et que nous dirons quelques mots sur les prétendus réformateurs et la prétendue réforme en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, en Suède, en Danemark, en Norwége, en Islande.

§ III. « Avec sa déloyauté ordinaire, dit Altzog (et personne n'a pu réfuter les allégations de cet auteur), Luther, après avoir provoqué, excité, égaré le peuple, voyant qu'il ne réussissait pas dans sa révolte, écrivait aux princes : Assommez comme des chiens enragés ces paysans damnés, qui appartiennent corps et âme au diable. » (Altzog, vol. III, page 36.) Mélanchthon, pour excuser Luther, ajoute : « Ce que les princes font est toujours bon, et les Allemands doivent se laisser prendre leurs biens, tout comme les Juifs ont dû se laisser prendre les richesses de leur temple par les Romains. » Aussi le protestant Bunsen (§ 19 de l'*Histoire de la guerre des paysans*, Erlangen, 1840) dit : « Tandis que jamais l'Eglise catholique n'autorisa, du moins en théorie, de l'oppression de la part des prêtres et des princes, et que toujours elle défendit vigoureusement et le plus souvent victorieusement les droits des individus et des peuples, même contre les empereurs; ces réformateurs évangéliques méritent le juste reproche d'avoir les premiers prêché et enseigné, parmi les Allemands, la doctrine de la servitude et le droit du plus fort. »

Louis XIV, Pierre Ier et tout ce qu'il y avait de despotique en eux ont été introduits, par imitation, dans le protestantisme, surtout dans le protestantisme de la Suède. Jamais, dans l'histoire, on n'a vu une censure plus tyrannique que celle qu'a introduite le protestantisme. Et d'abord pour la théologie, même le droit de juger les livres est passé des universités et des évêques aux princes temporels. Le seul bien qui en est résulté, ce fut l'empêchement des divisions quotidiennes. Mais de cela même on peut tirer pour l'histoire cet argument, que sans ce moyen, purement humain, les divisions et les variations du protestantisme seraient plus grandes encore. Luther et Mélanchthon prêchaient à la fois, que les princes doivent brûler, ou détruire d'une manière quelconque, les livres contraires à leurs idées. L'arbitraire, le despotisme était si grand, que Luther, ayant appris qu'Emses venait de faire une nouvelle traduction du *Nouveau Testament*, en fut si furieux, qu'il écrivit de tous côtés pour en empêcher l'impression. Luther et ensuite aussi les princes luthériens ne considéraient pas d'où venait l'opposition : tous ceux qui avaient des pensées qui leur étaient contraires, devaient céder leur imprimerie, leurs livres, etc. En Prusse, on défendit (1550) de rien imprimer sans l'avis du Sénat universitaire, et comme les partis y étaient nombreux, c'était l'esprit de parti qui sacrifiait ses adversaires. Le prince Louis de Wurtemberg (1585) alla plus loin et voulut que rien ne fût imprimé sans qu'il l'eût lu lui-même. Le roi de Danemark, Frédéric VI, les dépassa tous, en disant que les controversistes allemands faisaient plus de mal que les Turcs. Bien plus, en 1580, il menaça de la peine de mort tous ceux qui introduiraient ou qui vendraient des livres qu'il aurait défendus, quels que fussent d'ailleurs ces livres. En général presque toutes les persécutions venaient à la suite de la demande des prédicants. Les honnêtes protestants disaient : Il est évident que tout est tromperie dans le luthéranisme. Il est né sous prétexte de la censure catholique, et il a une censure bien plus terrible.

§ IV. Zwingle était aussi réformateur. L'an 1524, ce même Zwingle, Engelhardt et Léon de Juda, avec douze sénateurs, parcoururent la ville de Zurich, pénétrèrent armés dans les églises, firent ôter les images, briser les statues et détruire tous les objets sacrés qu'on y trouva. (Audin, *Histoire de la vie de Calvin*. tome Ier, chap. 10.) Encouragé par ces premiers succès, et voyant qu'il ne pourrait propager sa doctrine que par la force, il dit publiquement : *L'Evangile a soif de sang*. Et en tête de son livre *sur l'instruction chrétienne*, qu'il dédia au roi François Ier, il mit ces paroles de l'Evangile :

Je ne suis point venu pour apporter la paix, mais le glaive (*Matth.* x, 34), paroles qu'il expliqua selon sa manière.

Des lois, qui menacèrent de mort tous ceux qui prêchaient la religion catholique, qui disaient la messe et distribuaient un sacrement quelconque, des lois qui menacèrent de proscription chaque prêtre qui n'était pas marié, et qui infligeaient la punition d'emprisonnement et de grandes amendes à tous ceux qui ne voulaient pas écouter les prédications fanatiques des nouveaux ministres de l'Evangile, des lois contre tous ceux qui garderaient une image ou un chapelet, la déclaration de guerre ouverte contre les cantons restés fidèles à l'Eglise, voilà tout ce que faisaient les réformateurs à la gloire de Celui qui est l'amour et la miséricorde.

L'esprit inquiet de l'hérésie est toujours le même; car le fanatique ne peut changer de nature. Si les circonstances du moment ne lui permettent une persécution ouverte, il en garde dans son cœur le désir avec toute sa rage, qui n'attend qu'un moment favorable pour éclater. Il a raison, cet auteur qui est évêque anglican, et qui donne la définition suivante du protestantisme : *C'est la haine contre le papisme* (*l'Eglise catholique*) *et l'exclusion des papistes* (*catholiques*) *de toute fonction publique, soit civile, soit ecclésiastique.* (*The protestant's catechism*, by the bishop of saint Davids, pag. 2.)

Pour ce qui est de Genève, *la Rome protestante*, ce furent les Bernois qui y introduisirent la réforme, et voici un exemple de ce que la sainte sœur de Jussie appelle avec une ironie naïve *la guerre sainte* : « Ils versèrent sur terre l'eau baptismale et crachèrent dessus. Ils commirent des excès encore plus odieux contre nos mystères les plus augustes. » (*Relation de l'apostasie de Genève*, par sœur Jeanne Jussie, Paris, 1682.) Quand Napoléon concéda aux catholiques une église à Genève, les protestants, voyant leur nombre s'augmenter rapidement, fondèrent, par envie, une association pour ne rien acheter chez les catholiques, pour ne leur procurer aucun travail, etc. Et ceci a encore lieu de nos jours, dans notre XIX^e^ siècle. (Voir les *Annales catholiques de Genève*, 3^e^ livraison.)

Le calvinisme se répandit en France de la même manière qu'à Genève. Pendant tout le cours de deux siècles, l'histoire de ce pays ne nous raconte que les crimes les plus atroces et les plus abominables, et ne nous entretient que des pillages et des révoltes, faites par les huguenots. Pendant le siége de Rouen (1562), le duc de Guise échappa à peine au poignard d'un gentilhomme. Le malfaiteur fut saisi, et déclara, qu'il n'avait agi que dans l'intérêt de la religion : *C'est bien*, dit le prince de Lorraine : *je vous montrerai que ma religion a plus de clémence que celle que vous professez. Votre religion vous a inspiré de me tuer, quoique je ne vous aie jamais fait de mal ; ma religion, au contraire, me dit de vous pardonner, quoique vous soyez convaincu d'avoir voulu me tuer sans aucune raison. Allez, je vous remets la liberté.*

§ V. En Angleterre, la reine Elisabeth se distinguait par son zèle pour la réforme. Elle fit punir par des amendes énormes ceux qui ne fréquentaient pas avec assiduité les temples de l'église inventée par elle. Les catholiques n'avaient qu'à choisir entre leur conscience et la ruine complète de leurs familles. Après vingt ans de son règne, il n'existait plus en Angleterre qu'un très-petit nombre de prêtres catholiques : tous les autres avaient quitté le pays. La plupart de ceux qui y étaient restés avaient été ordonnés sous le règne précédent, l'entrée en Angleterre ayant été défendue aux prêtres étrangers sous peine de mort. La même peine de mort menaçait aussi tous ceux qui recevaient sous leur toit, tout prêtre catholique qui remplissait ses fonctions en Angleterre, tout homme qui allait se confesser.

Le nombre des catholiques emprisonnés fut à la fin si considérable, que dans plusieurs districts la population s'adressa au gouvernement et se plaignit des dépenses que lui occasionnait leur entretien. Les persécuteurs, après les avoir fouettés, stigmatisés, et leur avoir fait percer les oreilles d'un fer rouge, furent donc obligés de mettre en liberté tous ces malheureux. On trouvera à ce sujet de plus grands détails chez le protestant Cobbeth, dans son *History of the protestant reformation.* (Lettre II, p. 341 à 346.)

On a calculé que, pour plus de deux cents millions de fidèles environ, le clergé de toutes les églises chrétiennes avait à peu

près un revenu de 250 millions de francs, tandis que le clergé anglican, chargé de 6,500,000 âmes seulement, reçoit plus de 230 millions de francs. Encore cela ne leur suffit-il pas; car dernièrement, les évêques protestants de Londres et de Durham, après avoir reçu leur démission, ont exigé, chacun, une pension de 262,500 francs. En présence de ces ressources énormes, l'église anglicane ne fait que dépérir, et a si peu de charité que, toute proportion gardée, nulle part au monde, depuis l'établissement du protestantisme, on ne trouve tant de pauvres et d'ignorants, que parmi les membres de cette église.

L'inquisition espagnole, depuis son établissement jusqu'à nos jours, n'a pas demandé tant de victimes que la cruauté d'Elisabeth en a fait tuer pendant son règne, dit Cobbet. (Lett. x.) — Cette papesse protestante, que les anglicans appellent la reine vierge, quoiqu'elle ait eu six amants, parmi lesquels les deux comtes de Leister, père et fils; cette atroce Elisabeth, dis-je, avait déjà, dès avant 1588, fait massacrer, en Angleterre seulement, douze cents catholiques, et dans les années suivantes, elle fit éventrer et couper en pièces deux cent quarante-deux prêtres de cette religion. La fille illégitime de Henri VIII et d'Anne de Boleyn imitait en cela son cruel père, si fameux par ses débauches, qui fit couper la tête à deux cardinaux, à deux archevêques, à dix-huit évêques, à treize abbés, à cinq cents prieurs et moines, à trente-huit docteurs en théologie et en droit, à douze ducs et comtes, à cent soixante-quatre nobles, à cent vingt-quatre bourgeois et à cent dix femmes. C'est ainsi aussi qu'en Irlande où les protestants cassèrent la tête à tous ceux qui portaient la tonsure ecclésiastique, suivant en cela l'exemple de Liska en Bohême, se comportèrent ces farouches persécuteurs. Sous le règne de Cromwell, deux mille catholiques irlandais furent vendus comme esclaves et transportés dans les Indes, et plus de 500,000 ares de terre furent confisqués. En Ecosse, Knox était si féroce que, comparé à lui, Luther n'était qu'un enfant timide. « Il est impossible, dit Robertson dans son *Histoire de l'Ecosse* (tom. I^er^), de ne pas regretter le zèle fanatique des réformateurs, de ne pas pleurer la destruction de tant de nobles édifices, témoins de la grandeur de nos ancêtres. » — En Hollande, Guillaume d'Orange introduisit la réforme à travers des torrents de sang. Sans nous occuper des détails de toutes les cruautés de ce prince, nous nous bornerons à citer l'ouvrage d'un Hollandais protestant, l'*Abrégé de l'histoire de Hollande*, de M. Kerreoux (Leiden, 1778). L'auteur y raconte, tome II, page 310, les raffinements de cruauté qu'on employait envers ceux qui rejetèrent les doctrines des réformateurs.

§ VI. Dans les pays Scandinaves, Gustave Wasa propageait le protestantisme par les mêmes moyens dont se servait le mahométisme, c'est-à-dire par le fer et le feu, par des rapines et des cruautés de tout genre. Tout en protestant de son dévouement pour le Pape, et en prétendant ne pas proclamer une nouvelle doctrine, il confisqua les biens ecclésiastiques, lesquels étaient le principal objet de sa convoitise. Il alla même jusqu'à chasser les prêtres et les évêques qui étaient restés fidèles à l'ancienne foi. Les deux évêques Kunt, et Sunnanwander, dont l'un avait été le précepteur et l'autre l'ami du roi, furent condamnés à mort. Sunnanwander fut, après avoir été indignement maltraité, roué à Upsale (15 février 1527), et Kunt subit le même supplice à Stockholm, trois jours après. Le *Spiktunna*, espèce de tonneau rempli de clous à l'intérieur, et qui fut inventé par le surintendant Georg Norman pour y mettre les catholiques, nous fait assez voir quels supplices on imagina pour éloigner le peuple de la foi de ses pères. (*Rhyzelii Episc. suevogothica*, p. 266, Linkoping, 1752). Après la mort de Gustave Wasa, les ministres luthériens continuèrent de se servir de ces instruments de torture; nous en avons pour preuve la réponse du roi Jean III à l'archevêque Petrus Gothus, qui, dans une lettre du 17 juillet 1578, demanda l'autorisation de ce souverain pour continuer ses persécutions. *Votre grandeur*, dit le roi, *veut introduire une nouvelle inquisition, à laquelle on ne trouve nulle part rien de semblable, pas même en Italie, où règne le Pape.* On voit par ces paroles que Jean III regardait toujours encore les catholiques comme des modèles de cruauté. Il ajoute ensuite que le *Spiktunna* dépassait en cruauté tout ce que l'inquisi-

tion des catholiques avait inventé. (Voyez Spegel, *Documenta*, p. 114, n° 53.)

Tout le monde connaît la condamnation du peintre Nilsson, qui, pour avoir embrassé le catholicisme, fut exilé avec toute sa famille, comme aussi la conduite du Consistoire luthérien, qui, pour prosélytisme, condamna, en 1845, le vicaire apostolique de Stockholm, parce qu'il avait donné, contre les lois suédoises, du pain et des vêtements à quelques pauvres enfants qui fréquentaient l'école catholique. — En Danemark et en Norwége, Christian II et Frédéric Ier commencèrent la réforme par des violences, et Christian III accomplit cette œuvre en emprisonnant tous les évêques. En Norwége, le peuple, après une vive résistance, fut obligé de céder aux protestants, qui étaient appuyés par le Danemark (1536). Les évêques s'enfuirent, et la nation dut accepter la nouvelle doctrine. En Islande, aussi, le combat fut long et acharné, jusqu'à ce qu'enfin, après la décapitation de son dernier évêque catholique, le peuple isolé et abandonné à lui-même succomba, et se soumit à la nouvelle autorité religieuse. Un autre de ses évêques, vieillard octogénaire, avait été envoyé dans les prisons du Danemarck. Tels sont les traits saillants de la réforme. Tout homme qui veut écouter la voix de la conscience et de la justice peut juger s'ils ressemblent à l'esprit de Jésus-Christ et à la doctrine de l'Evangile. A moins qu'on ne veuille dire que l'esprit du mensonge, de la fourberie, de la calomnie, du vol, de la concupiscence, soit l'esprit de Jésus-Christ, — ce qui serait le blasphème le plus abominable. — On ne trouvera aucune trace de ce dernier dans l'œuvre de la réforme qui, malgré la plus vive résistance, fut imposée aux peuples catholiques par des violences de tout genre.

Cet esprit de persécution n'est pas changé dans le protestantisme de nos jours : nous en voyons une preuve dans toute l'histoire moderne des pays protestants. Dans aucun de ces pays, les catholiques n'ont encore obtenu complétement, avec les protestants, l'égalité devant la loi, et partant le libre exercice et la propagation de leur culte sont plus ou moins entravés.

§ VII. Pour connaître l'histoire des moyens de conservation employés par le protestantisme jusqu'à nos jours, moyens qui néanmoins vont toujours s'affaiblissant, il suffit de rappeler à la mémoire ce qui s'est passé lors de l'établissement de cette religion, et de considérer avec attention les moyens non-seulement ordinaires, mais aussi les moyens désespérés qu'on emploie aujourd'hui pour l'empêcher de périr. Ces moyens sont : 1° avantages temporels ; 2° persécutions ; 3° escroqueries ; 4° tolérance des péchés et de l'impiété, afin de conserver ses membres, d'en séduire d'autres ou de gagner des alliés ; 5° des calomnies en opposition directe avec les faits ; 6° le monopole dans certains journaux.

Parcourons en détail tous ces faits, tels qu'ils existent aujourd'hui encore dans tous les pays où le protestantisme n'est pas complétement mort :

1° En Angleterre, les impôts pris sur les catholiques comme sur les protestants, et sur les biens volés des premiers, servent à nourrir le clergé, en grande partie fainéant, de manière que les places qu'il occupe sont naturellement recherchées par tous les hommes qui aiment à joindre l'oisiveté à de gros revenus. Et ces revenus sont si énormes que beaucoup de petits Etats européens n'en ont pas autant. Un évêque anglican reçoit près d'un demi-million de francs par an, et un curé parfois une centaine de mille....!! Avec tout cela, des centaines de mille, et même des millions de leurs ouailles meurent de faim. D'autre part, le clergé catholique ne se soutient que par les offrandes volontaires. On comprend donc quels moyens d'influence doit avoir cet agent pécuniaire, non-seulement pour répandre l'erreur, mais aussi pour corrompre dans les élections et dans d'autres exercices des droits politiques.

En Prusse, en Hollande, aux Etats-Unis, le protestantisme profite de son influence gouvernementale, quelque petite qu'elle puisse être, pour donner des avantages matériels et politiques à ses sectaires, énormités qui feront certainement rougir de honte la postérité.

En Norwége, dont le peuple a en général de si nobles sentiments, ceux qui ne sont pas de l'Eglise de l'Etat sont considérés comme on considère les Parias dans les Indes, surtout sous le rapport politique ; et le prosélytisme, c'est-à-dire l'achat des âmes

et des consciences, y est exercé en grand sur les pauvres employés, qui, s'ils voulaient réfléchir sur le salut de leurs âmes, seraient exposés à perdre leurs places.

En Suède, on trouve le meilleur argument pour prouver que le protestantisme n'a été qu'un faux prétexte en faveur de la liberté de conscience; car non-seulement ce pays, qui, sous Gustave-Adolphe, avait arboré le drapeau du protestantisme, est aujourd'hui le pays le plus intolérant du globe après le Japon, mais la plupart des mesures religieuses prises, il y a près de deux siècles, dans les Etats catholiques contre les protestants, comme, par exemple, la révocation de l'édit de Nantes, n'ont été inspirées que par les actes du gouvernement Suédois d'alors.

Mais les moyens matériels du protestantisme se manifestent encore bien davantage dans l'achat des consciences, comme en Savoie; dans l'achat des âmes pour la soupe, comme en Irlande; dans les immenses richesses des sociétés bibliques de la Grande-Bretagne, qui s'inquiètent fort peu de convertir les âmes au christianisme, mais dont la grande affaire est de distribuer gratis, pour perdre les âmes et sous l'apparence des bibles, des écrits révolutionnaires et anticatholiques.

2° Les persécutions comme moyens de répandre, ou plutôt de soutenir le protestantisme, se font de trois manières: *a*) les persécutions des gouvernements contre les peuples, comme, par exemple de l'Angleterre contre l'Irlande; *b*) les persécutions des peuples même en minorité, contre leurs semblables, comme, par exemple, des Hollandais contre les Belges, des *Orangemen* contre les Irlandais catholiques; *c*) les persécutions des gouvernements forts contre les gouvernements faibles, comme, par exemple celles dirigées contre Naples, et surtout la Pologne, où la Prusse, l'Angleterre et la Suède s'unirent à la Russie pour détruire ce royaume, sous prétexte de soutenir le protestantisme, prétexte, dont la Russie seule a profité.

3° Venons aux escroqueries, où se présentera à nous le plus triste spectacle. Un savant écrivain pose aux clercs grecs schismatiques, qui nient le purgatoire et qui cependant ramassent beaucoup d'argent chez le peuple pour dire des messes en faveur des morts, ce dilemme: Ou vous croyez au purgatoire, ou vous n'y croyez pas. Si, *oui*, pourquoi le niez-vous; si, *non*, pourquoi prenez-vous l'argent pour les prières en faveur des morts? Hélas! on peut poser un dilemme analogue aux protestants et leur dire: Ou vous croyez que chacun peut expliquer la Bible, qui suffit pour le salut, ou vous ne le croyez pas. Si vous le croyez, pourquoi établissez-vous des prêtres et prenez-vous l'argent de vos fidèles? Si vous ne le croyez pas, pourquoi n'avouez-vous pas que la Bible ne suffit pas? Ou bien encore: Ou vous croyez, comme Luther, que tout homme est prêtre, ou vous ne le croyez pas. Si, *oui*, pourquoi faites-vous une caste à part, obligeant les autres à vous payer? Si, *non*, prouvez votre sacerdoce; et si vous ne le pouvez pas, pourquoi prenez-vous l'argent destiné aux prêtres qui peuvent prouver leur mission?

Si nous voulions rapporter tous les faits d'escroquerie dont nous avons été témoins, toutes les escroqueries qu'on ne reconnaît pas comme telles, à cause du fréquent usage qu'on en fait dans le protestantisme, nous en ferions un volume, qui ne le céderait pas en intérêt aux confessions de Barmeni. Ainsi en Prusse, nous avons vu des professeurs de théologie et des ministres protestants enseignant en chaire que Jésus-Christ est un mythe, que Dieu n'existe que dans l'imagination, et recevant pourtant un traitement comme professeurs et comme prédicateurs chrétiens. En Angleterre, nous avons vu des secrétaires de missions protestantes employer sans aucun scrupule l'argent de ces missions, dont ils se moquaient, pour augmenter leurs propriétés. Sir John Paul, par exemple, qui présidait tous les meetings protestants contre la hiérarchie de l'Eglise catholique d'Angleterre, y fut condamné aux travaux forcés pour escroqueries. En Norwége nous avons entendu marchander le prix des sacrements : de pauvres gens offraient tout ce qu'ils pouvaient pour être mariés par le prédicant; mais celui-ci, tout à fait inflexible, exigeait un prix vingt fois plus élevé qu'il ne devait le faire d'après les lois du pays. Il faisait payer de même la communion, la confirmation, le baptême, etc., etc. Mais ces faits isolés ne sont rien en comparaison d'autres actes généraux, et passés en système, tels que la prétention des prédicants de vivre aux dépens des an-

ciens biens de l'Eglise catholique, légués sous des conditions qu'ils ne remplissent pas, et de vivre ainsi de ces biens aux frais de l'Etat et des pauvres. Et tout cela se fait sans prouver et même en niant la nécessité de leur ministère. Hélas ! c'est bien ici qu'on voit deux poids et deux mesures: un poids pour refuser la soumission à l'Eglise, et un autre pour ramasser l'argent des pauvres!

4° La tolérance des péchés et de l'impiété dans le protestantisme, pour quiconque connaît bien cette religion, dépasse toute imagination, et, sous ce rapport, le mahométisme, le judaïsme et même le boudhisme feraient rougir les protestants. Au moins, dans ces religions fausses, le sacerdoce existe et a le courage de s'opposer à certains vices, de s'opposer à la tyrannie, à la persécution contre l'Eglise, etc. Dans le protestantisme il n'y a rien de tout cela, et si l'Eglise anglicane s'oppose en ce moment aux lois iniques sur le divorce, c'est parce qu'elle est sur la route du catholicisme. Ce qui le prouve suffisamment, c'est précisément la question qu'elle choisit, question qui est purement catholique; car les prétendus réformateurs n'ont jamais sérieusement tenu à la sainteté, à l'indissolubilité du mariage, puisqu'on a vu de soi-disant archevêques de Cantorbéry nier la nécessité du baptême et la sainteté de l'Eucharistie, pour plaire à une reine, ou plutôt à un caméléon, tel qu'est nécessairement un ministère politique, qui change sans cesse et qui, en changeant, change nécessairement d'idées, etc. Mais c'est justement cela qui conserve le protestantisme. En conservant dans ses rangs des hommes qui ne veulent croire qu'à une chose, c'est-à-dire, qui ne veulent rien croire et qui ne veulent avoir d'autres limites que celles que trace la satiété des plaisirs des sens et de l'imagination, on atteint son but.

5° Les calomnies contre le catholicisme sont de plusieurs espèces. Les principales sont : 1° La défiguration des dogmes catholiques; 2° la confusion des abus accidentels avec la religion; 3° le remplacement des injustices venues des protestants par des accusations contre les catholiques.

Voltaire disait en parlant du christianisme: *Ecrasez l'infâme, et calomniez-le sans pudeur; car il restera toujours quelque chose de ces calomnies.* Personne n'a mieux mis en pratique ce système qu'un certain K. Graul. Aussi a-t-il été récompensé, par les fanatiques détenteurs des biens de l'Eglise en Saxe, du titre de directeur de la mission hérétique luthérienne de Leipzig. Si ce Graul a rendu un véritable service à ses confrères en leur procurant l'avantage de vivre en paix aux dépens des malheureuses populations, qu'ils détournent de leurs vrais pasteurs par des mensonges, il nous a également rendu un service en réunissant dans un livre les calomnies protestantes disséminées dans les journaux et les sermons du protestantisme. De même que dans les grammaires on a des exemples de solécismes qui aident à faire reconnaître le véritable style, de même aussi, en théologie, la connaissance des objections favorise la connaissance de la vérité. Quoique jamais aucun auteur protestant n'ait fait contre le catholicisme d'objections qui, depuis saint Thomas jusqu'à Perronne, n'aient été présentées et réfutées par chaque théologie catholique, la gravité des livres théologiques a néanmoins empêché de joindre à ces objections des calomnies aussi ridicules que celles, par exemple, qui expliquent les habits ecclésiastiques des prêtres catholiques par la supposition que ces prêtres étant des diables, et ayant par conséquent des cornes, une queue et des pieds, ils portent barette, soutane et souliers (7).

Un Ecossais, nommé Wyllie, a rendu aux catholiques le service le plus signalé en faisant voir au monde jusqu'à quel degré de bassesse est tombé le protestantisme au point de vue pratique. Même les protestants les plus fanatiques des autres pays, entre autres Bernstorp en Norwége, déclarent ces calomnies de Wyllie contre le catholicisme si excentriques, que le protestantisme doit en avoir honte. Mais Graul, dans ce système de calomnies, surpasse beaucoup Wyllie, et si le motif de ce dernier est bien connu, si l'on sait que c'est l'argent qu'il a reçu des sociétés bibliques qui l'a fait agir ainsi, le motif du premier se manifeste clairement à la troisième page de son livre. Il y appelle *diables* les sœurs de charité, qui cependant font l'admiration de tous les

(7) Cela a été dit en chaire plusieurs fois par les ministres protestants en Ecosse. Wyllie a publié ces calomnies aux frais des Sociétés bibliques.

protestants honnêtes, et il dit en note que Luther ne voulait pas appliquer aux couvents protestants ce nom ; ce qui veut dire que Graul combat, non pour les principes, mais pour l'argent, vu que ces prétendus couvents religieux des protestants ne sont autre chose que les détenteurs oisifs des biens de l'Eglise catholique, biens qu'on employait jadis pour les œuvres de charité, et qui aujourd'hui servent à nourrir dans le luxe de nobles demoiselles dans le Danemark, des marchands, dits chanoines de Saint-Thomas, à Strasbourg, etc.

Le livre de Graul commence par la prétendue profession de foi de Luther, profession que cet hérésiarque a en grande partie prise des catholiques, en y ajoutant toutefois quelques injures contre les œuvres de charité, qu'il a soin d'appeler diaboliques. Et cependant ni Luther, ni les Luthériens, pris en masse, n'ont jamais toujours tenu la même profession, et l'on peut affirmer avec certitude qu'à Leipzig, il y a peu de ministres protestants, et peut-être pas un seul, qui y croient ; plusieurs ne croient pas même à la divinité de Jésus-Christ.

Vient ensuite l'injure d'appeler *prétention* l'épithète de *catholique* (universelle) que se donne l'Eglise de Rome depuis Jésus-Christ. Graul ne croit sans doute pas lui-même à ce qu'il dit ; car il sait bien que l'Eglise de Rome est répandue partout, et que par conséquent elle est universelle.

Dans le paragraphe premier, Graul commence son système de mensonges. Ainsi il dit : « Les catholiques appellent canoniques les livres apocryphes de l'Ancien Testament. » C'est comme s'il disait : Copernic dit que le soleil tourne autour de la terre ; ce qui serait tout juste le contraire de ce que cet astronome a soutenu. Mais, répondra Graul, j'appelle terre le soleil et soleil la terre, et c'est dans ce sens que je parle. En effet, il appelle apocryphes les livres canoniques qui réfutent quelques hérésies luthériennes ; comme Luther, plus hardi que Graul, appelait apocryphes, d'abord l'*Epître de saint Jacques*, parce qu'elle enseigne la nécessité d'une foi pratique ; ensuite l'*Apocalypse*, parce qu'elle parle des prières, des anges et des saints. C'est ici le cas d'appliquer les paroles du célèbre Newman, à savoir que tout le système du protestantisme se réduit à dire : Les catholiques n'enseignent pas la vérité, parce qu'il nous plaît de supposer qu'ils enseignent ce qu'ils n'enseignent pas. C'est tout juste comme les païens qui accusaient les premiers chrétiens de manger les petits enfants, parce qu'ils voulaient croire que c'est en cela que consiste l'Eucharistie.

Le paragraphe deuxième du même article prétend que les catholiques mettent la traduction latine au-dessus du texte grec et hébreu, tandis que ces mêmes catholiques ne font qu'approuver, de préférence, une traduction bonne aux mauvaises. C'est comme si un peintre, par exemple, un Raphaël, déclarant que telle copie ressemble plus à l'original qu'une autre, déclarait par cela que l'original ne vaut rien. C'est ici encore que nous pouvons dire que le reproche de rendre divin ce qui est humain sous ce rapport appartient en entier à Luther, qui, non-seulement voulait qu'on brûlât les traductions allemandes de la Bible, soit pour gagner plus d'argent, soit pour monopoliser sa traduction, mais qui a même écrit de sa propre main dans un Nouveau Testament : *Ce sont mes ennemis qui osent appeler le livre « Nouveau Testament de Jésus-Christ,» sans y ajouter mon nom*, etc. Graul peut lire cette folle vanterie de son idole à Erfurt, dans la chambre même de l'hérésiarque Luther.

Au paragraphe troisième, Graul prétend que l'Eglise enseigne que tous les Pères sont unanimes pour expliquer l'Ecriture sainte, tandis que l'Eglise ne parle que des points où ils sont unanimes. C'est comme si quelqu'un disait : Il faut détruire les phares sur mer, parce qu'ils n'existent pas partout. Rien ne prouve mieux la nécessité du principe établi par l'Eglise pour le salut des âmes que l'état du protestantisme, où l'on ne trouve pas deux ministres d'accord sur les points les plus essentiels, bien que Jésus-Christ demande clairement l'unité et l'obéissance aux successeurs légitimes de saint Pierre, lesquelles sont le moyen de conserver l'accord. Les protestants le sentent eux-mêmes, puisqu'ils ont mis à la place des apôtres des prédicants sans mission ; à la place des Pères de l'Eglise, des théologiens sans foi, et souvent même des voltairiens ; à la place de Jésus-Christ, un hérésiarque du nom de Luther.

Dans le quatrième paragraphe du même

livre, on soutient que les catholiques méprisent l'Ecriture sainte, parce qu'ils disent qu'elle doit avoir une interprétation pour être comprise. C'est comme si l'on soutenait qu'un peuple méprise son roi, parce qu'il respecte les magistrats établis par lui. Ensuite Graul, tout en faisant l'éloge des Sociétés bibliques, se met à parler contre les Bibles catholiques comme ces marchands qui, pour mieux débiter leur marchandise, se permettent toutes sortes de charlatanisme. Et ce que nous disons là est bien prouvé dans la Considération sur la vraie doctrine évangélique.

Dans le second article de son livre, Graul fait un aveu bien rare dans la bouche d'un protestant fanatique, à savoir que les catholiques *n'adorent pas* les saints. Mais cet aveu n'est-il pas une plate imitation du système de Voltaire, qui consiste à mêler quelques vérités à une profusion de mensonges pour mieux cacher ces derniers? Dans tout le reste de cet article, Graul est iconoclaste, et l'on y trouve tous les textes de l'Evangile rapportés dans la Considération sur la vraie doctrine évangélique. Mais c'est déjà trop que de nous arrêter à un livre qui n'a d'autre prix ni valeur que celle de s'être répandu, par milliers d'exemplaires, dans l'intérêt pécuniaire des Sociétés bibliques, ressemblant en cela à la multitude de ces insectes qui se multiplient pendant l'été et qui, par leur multiplication même, prouvent la présence du soleil. Aussi l'ouvrage en question ne fait-il que constater les progrès du catholicisme, ce grand soleil de la vérité, et rien de plus.

Quoi qu'il en soit, par charité pour les dupes des Sociétés bibliques, on a publié le résumé des principales calomnies des protestants, exprimées dans une série de déclarations qui ont été imprimées, d'abord en Angleterre, et ensuite dans la *Gazette catholique scandinave*, pendant l'année 1857.

Il y a une différence immense entre le protestantisme et le catholicisme, surtout au point de vue des abus qui peuvent se trouver dans l'un ou dans l'autre. D'abord il est facile de prouver que, dans le catholicisme, les abus n'existent que *malgré lui*, tandis que, dans le protestantisme, selon les paroles de ses propres fondateurs, ils existent *à cause de lui*. Aussi, quand on rencontre de mauvais catholiques, peut-on dire qu'ils font du mal *quoique* catholiques, et, quand on rencontre de mauvais protestants, qu'ils en font *parce qu'ils* sont protestants, vu que les fondateurs de ces derniers ont toujours fait plus de mal en fait d'immoralité, de l'amour de l'argent, etc., que les premiers, d'ailleurs, on peut affirmer que les protestants sont meilleurs que leurs principes, qui sont humains, et que les catholiques ne sont jamais aussi parfaits que leurs principes, parce que ceux-ci sont divins. Ensuite, — et c'est le point important, — les protestants nient la libre volonté de l'homme et enseignent la justification par la foi seule : donc toute mauvaise conduite des protestants retombe sur leur doctrine et prouve l'absurdité de celle-ci, tandis que les catholiques, ayant pour dogme la libre volonté de l'homme, ne peuvent être attaqués pour les abus de leurs confrères: car l'abus ne détruit pas les principes : *Abusus non tollit usum*. Voici, du reste, un exemple relatif à la tolérance qui prouve tout d'abord ce que nous venons de dire et qui, ensuite, fait voir que les protestants reprochent précisément aux catholiques leurs propres défauts ou crimes.

Les journaux français et allemands, du 14 mai 1753, ainsi que les journaux anglais du 15 du même mois, annonçaient une nouvelle qui doit avoir vivement frappé les protestants, amis de la liberté religieuse et du progrès, qu'ils applaudissent aussi bien chez leurs adversaires que chez eux : Un décret du Pape de la fin du mois d'avril, en condamnant l'écrit d'un certain M. Martin, qui soutenait que le catholicisme s'opposait à la liberté des cultes, déclarait contraire aux principes de ce même catholicisme l'intolérance exercée contre les personnes d'une autre croyance. On sait, d'un autre côté, que presque tous les historiens catholiques expliquent les faits qui pourraient faire croire le contraire dans le même sens. Ainsi, on dit que Louis XIV, dans la révocation de l'édit de Nantes, n'a fait que copier un édit d'intolérance publié à la même époque contre les catholiques en Suède, que les évêques français ont toujours condamné la vengeance qu'a tirée Catherine de Médicis des calvinistes en révolte, et que les Papes ont désapprouvé le terrorisme de Canning aux Indes, quoique, suivant l'auteur protestant

Cobbet (*History of Reformation*), Elisabeth ait exercé plus de persécutions en un an, que l'inquisition n'en a exercé pendant un siècle.

Si donc on considère que les persécutions sont doublement contraires à l'esprit du protestantisme, qui n'a été fondé que sous le prétexte de corriger les abus et d'établir la liberté de conscience, on comprend que rien ne peut faire tant de mal à ce même protestantisme que l'intolérance croissante de la Suède, et que rien, au contraire, ne peut faire tant de bien au catholicisme que la tolérance croissante de Rome. Si la liberté de conscience consiste dans ces quatre points : 1° la liberté de professer sa religion selon sa conviction; 2° liberté de se convertir; 3° égalité pour les emplois civils et politiques; 4° égalité de la rétribution ou non rétribution des cultes; si cette liberté, disons-nous, consiste en ces quatre points, on doit nécessairement s'étonner comment ces conditions existent en France, en Belgique, en Piémont, et même en Autriche, et qu'elles n'existent pour ainsi dire dans aucun pays protestant, malgré trois siècles de cris et de protestations en faveur de la liberté religieuse. Est-ce que, pour craindre d'applaudir le progrès du catholicisme et de signaler les abus du protestantisme, la presse aussi doit se courber sous l'influence des ministres protestants?

La presse protestante serait un véritable représentant de l'intolérance protestante, si les Juifs et les impies n'étaient venus modérer son esprit de monopole, ou plutôt son esprit de dépit contre les triomphes du catholicisme. Si les journaux, en Norwége, et l'*Aftonbladed*, en Suède, ont pris la défense de la liberté, c'est parce que, dans ces journaux, l'élément de la liberté politique l'emporte sur l'esprit protestant. Cependant, si, en Suède, l'*Aftonbladed* est un véritable exemple de la noblesse des sentiments, son concurrent, le *Folkets Post* y offre le plus grand exemple de déloyauté qu'on ait jamais vu dans la presse. En effet, en envoyant aux abonnés de son concurrent l'*Aftonbladed*, ses numéros avec des notes, où il est dit qu'il a le même esprit, qu'il est recommandé et qu'il coûte moins cher, ce journal se rend coupable de l'escroquerie la plus formelle. Ce procédé fait perdre à l'*Aftonbladed* libéral un grand nombre d'abonnés, qui reçoivent aujourd'hui le *Folkets Post*, journal intolérant et organe du clergé, lequel, n'ayant accepté sa vocation que pour agir en faveur du parlement de Suède, cette institution monstrueuse, où les neuf dixièmes des habitants qu'il représente sont privés du droit de choisir leurs représentants, n'exerce son ministère que comme une ferme à exploiter, tant sous le rapport politique, que sous le rapport matériel.

D'autres journaux encore, tels que le *Punch*, le *Freischutz suédois*, le *Charivari de Paris*, la *Gazette ecclésiastique de Norwége*, sont les dupes du clergé protestant, non moins que le *Faedrelandet* et d'autres organes de la presse danoise, si connus par le monopole qu'ils exercent. Tout cela ne prouve du reste qu'une chose, le dépit du protestantisme expirant; dépit qu'on peut comparer à celui de certains pays qui, voyant qu'ils sont trop faibles pour lutter franchement en faveur d'une cause perdue, se vengent en s'interdisant de fumer les cigares du pays avec lequel ils sont en hostilité, ou même en refusant de contempler les chefs-d'œuvre des artistes de leur ennemi.

Voilà l'histoire des moyens employés par le protestantisme pour s'établir et pour se soutenir. Ni le mahométisme, ni aucune puissance politique du monde n'ont jamais eu à leur disposition autant de moyens matériels que le protestantisme, qui, en Suède, dont le gouvernement est son dernier représentant, conserve tout seul, et cela en plein XIX^e^ siècle, les lois draconniennes des temps passés. On ne voit même rien de semblable en Chine ou en Turquie. Maintenant, en considérant les choses au point de vue humain, ne faut-il pas plus s'étonner de ce que le protestantisme se dissout, que de ce qu'il a pu exister, et persécuter, pendant si longtemps, les honnêtes gens?

IV. La vraie doctrine évangélique.

L'Eglise catholique seule enseigne tout ce qui se trouve dans l'Evangile, auquel le protestantisme est contraire sous tous les rapports, excepté dans les principes qu'il a empruntés au catholicisme. Si les sectes d'Etat, établies depuis le XVI^e^ siècle dans les pays scandinaves, peuvent s'appeler évangéliques, c'est uniquement dans le sens dans lequel Scipion fut appelé Africain; car le protestantisme a dévasté

l'Evangile, comme Scipion a dévasté l'Afrique.

§ I. Le comte de Maistre, ce grand philosophe chrétien, auteur du plus bel ouvrage sur la divine Providence, exprime quelque part une vérité aussi claire que simple, mais que souvent on oublie, savoir, que les noms ne sont pas des choses indifférentes, et que si on se les donne sans y avoir droit, ils prouvent tout le contraire de ce qu'ils doivent prouver. Si nous examinons à ce point de vue les noms : *orthodoxe*, *luthérien*, *anglican*, *évangélique* et *catholique*, nous verrons de suite que tous les noms que les sectes se donnent, contiennent des prétentions injurieuses, soit à leurs rivales, soit à elles-mêmes. Ainsi s'appeler *orthodoxe*, *évangélique*, *réformé*, sont des prétentions qui s'excluent; car, par exemple, les Russes, les piétistes allemands et les mahométans s'appellent tous également *orthodoxes*, c'est-à-dire vrais croyants. Aussi un évêque anglican, Warburton, définissait ainsi un jour l'orthodoxie : L'*orthodoxie* est *ma doxie*, c'est-à-dire, ce que je crois, et l'*hétérodoxie* ce que croit *un autre*. S'appeler *Luthérien*, *Swedenborgien*, etc., c'est se faire une injure à soi-même; car comment peut-on prétendre appartenir à une autre Eglise qu'à celle de Jésus-Christ, qui est *une* et *universelle*, et nullement *nationale* ou *particulière*, sans s'exposer à être considéré, non suivant Dieu, mais suivant l'homme. Ne sait-on pas que Dieu seul peut imposer à l'homme la religion?

Aussi répéterons-nous ici les paroles d'un célèbre prince de l'Eglise, du cardinal Micara, qui, en parlant des protestants, s'exprime ainsi : « Si le protestantisme peut être appelé évangélique, c'est seulement dans le sens, dans lequel Scipion a été appelé Africain; car le protestantisme n'a pas moins dévasté l'Evangile que Scipion l'Afrique. » Il suffit, en effet, d'ouvrir l'Evangile pour comprendre qu'il condamne tous les points essentiels du protestantisme, et qu'il est complétement conforme à la doctrine de la sainte Eglise universelle, c'est-à-dire, catholique, doctrine qui, nulle part, n'a jamais été vaincue par des raisons, mais, dans quelques pays, seulement par la force et la ruse du protestantisme, lequel, maintenant laissé à lui seul, après avoir fait tant de bruit, s'approche nécessairement, comme toute œuvre humaine, de sa décadence. Nous exposons sans aucun commentaire les textes de l'Ecriture sainte qui sont la pierre de touche du protestantisme, quoique ses prétendus savants, tout en accusant les catholiques d'invoquer toujours, avec l'Ecriture sainte, les textes des Pères des cinq premiers siècles, ne laissent passer aucune occasion de remplir des commentaires les plus arbitraires et les plus contradictoires leurs sermons et leurs théologies. Et tout cela, ils le font en suivant une routine qu'ils savent habilement cacher. Comment ne pourrait-on pas se rappeler ici le mot d'une tête couronnée, qui, à force de persécuter les catholiques et de flatter Voltaire et Frédéric II, roi de Prusse, est arrivée à posséder une sorte d'auréole d'autorité auprès des protestants et d'autres incrédules. Nous voulons parler de Catherine II, qui, sollicitée par les Anglais d'introduire le protestantisme en Russie, leur a fait une réponse que tout homme de sens ne peut qu'approuver : « Comment! leur dit-elle, vous prétendez être chrétiens, et vous préférez les témoignagnes modernes, éloignés de dix-huit siècles de l'événement, aux témoignages des premiers siècles, des docteurs protestants, aux Pères de l'Eglise (8)? »

§ II. Si la mission de Jésus-Christ sur la terre a été le salut du genre humain, réconcilié avec Dieu par le sacrifice sanglant de son Fils sur le Calvaire, une des premières conséquences de la Rédemption a été de réunir tous les peuples dans une seule et grande famille, dont tous les membres seraient unis par les liens de la charité, de la paix et de l'union chrétienne. Ainsi, déjà sous ce rapport, le judaïsme devait disparaître, comme ayant les imperfections d'une religion nationale. Car si l'Eglise consacre le patriotisme dans les choses civiles, elle bannit l'égoïsme national dans les choses divines, surtout quand cet égoïsme met l'Etat à la place de Dieu, comme si l'Etat pouvait aider l'homme dans son éternité, ou, ce qui n'est pas moins ridicule, comme si l'unité religieuse était limitée par les frontières d'un pays, ainsi qu'on l'a exprimé dans le Parlement Suédois, en 1857. Dieu

(8) Krapovitskoy, secrétaire de Catherine : *Mémoires*, dans les *Annales de la Patrie*, Revue Russe, année 1825.

désirant, non-seulement le salut des Juifs ou des Suédois, mais même celui de tous les hommes, l'Eglise de Jésus-Christ a dû conserver toujours son caractère d'universalité, son nom de *catholique*, c'est-à-dire, d'universelle. Aussi, à ce point de vue, déjà le protestantisme, avec ses noms d'Eglise d'Etat, d'Eglise *anglicane*, *suédoise*, *danoise*, etc., exclut-il l'idée fondamentale du christianisme, laquelle est l'*universalité*, et rétablit-il le judaïsme, qui est l'exclusion et le nationalisme en matière de religion. Ce qui devait suivre cette exclusion est arrivé. Toutes ces Eglises nationales, s'excluant l'une l'autre, sont devenues comme des bureaux de police, et, seulement à ce titre, elles sont moins sujettes au changement que les sectes indépendantes. En effet, leurs symboles participent du caractère des règlements de police, que la routine empêche de modifier trop fréquemment. L'universalité est le seul caractère du christianisme qui ne peut être usurpé sans détruire les sectes nationales dans leur essence, et qui, constatant un fait, n'a aucune prétention exclusive ou offensante. Aussi, dès le IV^e^ siècle, saint Augustin faisait-il remarquer que le nom de *catholique* (universel) est si intimement lié à la véritable Eglise, que les hérétiques, malgré tous leurs efforts, n'ont jamais pu l'enlever à l'Eglise romaine, seule une et universelle. Après les quatorze siècles écoulés depuis saint Augustin, on peut toujours encore faire la même remarque que lui, car dans tous les pays, le peuple n'applique le nom de catholiques qu'aux enfants de l'Eglise romaine. Ainsi aujourd'hui, en dépit des efforts que fit le gouvernement anglais, pendant plus de trois siècles, pour donner à ses Eglises d'Etat le nom de catholiques, personne, excepté les papiers officiels, n'applique ce titre glorieux à d'autres, qu'aux chrétiens qui reconnaissent le Pape. Demandez de nos jours à Londres ou à Saint-Pétersbourg, comme on le demandait, il y a quinze siècles, à Carthage, demandez n'importe à qui, à tout homme que vous rencontrerez, où est l'Eglise catholique, et tous vous indiqueront des églises où l'on prie pour le Pape! Tous adoptent ce mot comme synonyme de l'Eglise romaine, parce que c'est un fait, et non une prétention.

C'est ici le lieu de faire observer que les apôtres, dans leur Symbole, ne donnent d'autre note à l'Eglise que celle de l'universalité, afin que tous puissent distinguer la vraie Eglise des sectes, même dans leurs noms distinctifs, sans s'arrêter aux abus, qui n'empêchent pas la sainteté de l'Eglise, appelée dans le Symbole, une, sainte et universelle ou catholique. Aussi le grand nombre de protestants qui conservent le Symbole, doivent-ils comprendre que ce n'est pas dans une Eglise évangélique qu'ils ont été baptisés, mais bien dans une Eglise universelle ou catholique, à laquelle ils appartiennent de plein droit, du chef même de ce baptême. Luther comprenait si bien cette vérité que, ne pouvant point la nier, il a falsifié le Symbole dans sa traduction, en mettant le mot *chrétien* à la place du mot *catholique*. D'ailleurs, tous ces mots si prétentieux, comme ceux d'*orthodoxe*, d'*évangélique*, de *chrétien*, ne suffisent pas pour prouver la réalité de la dénomination, tandis que le mot que les protestants jettent comme une injure à la face des catholiques, à savoir, le mot *papiste*, prouve beaucoup, vu qu'il fait voir qu'on a l'unité, qu'on forme une famille sous un père, et que c'est parce qu'on est papiste, qu'on est seul catholique, orthodoxe, vraiment chrétien, vraiment évangélique.

§ III. En examinant les textes évangéliques, on est placé dans trois alternatives diverses, aux conclusions desquelles on ne peut échapper, sans reconnaître que la seule doctrine évangélique véritable, c'est le catholicisme.

En effet, ou bien *on croit* que l'Ecriture sainte est la parole de Dieu *qui par conséquent doit être suivie*, ou bien *on ne le croit pas*. Dans le premier cas, il faut suivre l'Eglise catholique, parce que les textes évangéliques prouvent qu'elle est la seule qui soit vraie. Dans le second cas, il faut reconnaître qu'on n'est pas protestant non plus, vu que les sectes protestantes admettent l'Ecriture sainte comme le seul juge dans la foi.

Ensuite, ou bien *on croit* qu'il suffit à chacun d'examiner dans l'Ecriture sainte ce qu'il faut pour se sauver, ou bien *on croit au contraire* que Jésus-Christ a établi une autorité pour expliquer cette même Ecriture sainte et pour indiquer les moyens du salut. Dans le premier cas, il ne faut pas rester dans le protestantisme, parce que l'on n'a

besoin, chacun suffisant pour soi, d'aucune sorte de ministre, de prédicant ou de secte. Dans le second cas, il faut se faire catholique ; car l'Evangile prouve que l'Eglise catholique seule possède les notes de l'autorité établie par Jésus-Christ.

Enfin, ou bien *on suppose* que chacun est obligé d'examiner lui-même dans l'Ecriture sainte ce qui est nécessaire pour son salut, ou bien *on ne le suppose pas*. — Dans le premier cas, afin de s'assurer de l'époque où l'Ecriture sainte a été écrite, du sens dans lequel elle a été rédigée et de l'exactitude de ses traductions, il faut au moins posséder : 1° la langue hébraïque ; 2° la langue grecque et ses dialectes particuliers ; 3° l'histoire et la géographie anciennes ; 4° la mythologie grecque, égyptienne, etc. ; 5° la langue des diverses traductions, etc. Mais on pense bien que peu de personnes, dans le peuple, pourraient accomplir une tâche aussi difficile ; bien que tous soient appelés au salut, tous doivent être baptisés et croire. Tout cela prouve donc l'absurdité du principe protestant qui veut que chacun examine l'Ecriture. Aussi le protestant Wiéland lui-même dit qu'un livre même divin ne saurait être juge en matière de foi, qu'autant qu'il ressemblerait à un traité de géométrie, dont chaque axiome, compréhensible à qui s'en est approprié la notion, représente à l'œil de l'intelligence la même idée. — Dans le second cas, si l'on n'admet pas le principe protestant, il faut s'adresser à l'autorité établie par Jésus-Christ, qui n'est autre que l'Eglise catholique.— Donc on est coupable contre Dieu, si on ne veut pas suivre la voie qu'il a indiquée, et que toutes les calomnies et toutes les prétentions des protestants ne sauraient modifier.

§ IV. En effet, si le mot *évangélique*, que les protestants s appliquent si bénévolement, n'est qu'une prétention et un mensonge, tout ce qu'ils disent pour priver le catholicisme du droit de s'appeler seul évangélique, malgré l'évidence des textes de l'Evangile à cet égard, n'est que mensonge et calomnie.

Ainsi on dit que Luther a été le premier qui ait fait connaître l'Evangile au monde. Luther avait d'ailleurs lui-même cette prétention ; car aujourd'hui encore, on voit à Erfurt, dans son ancienne chambre, un exemplaire du Nouveau Testament, traduit par lui, avec cette note écrite de sa main : « Il y a des personnes qui disent *Nouveau Testament de Jésus-Christ*, sans dire *Nouveau Testament de Martin Luther*. Ces personnes sont mes ennemis ; car c'est moi qui ai manifesté le *Nouveau Testament* au monde. »

Le mensonge de Luther et de ses sectaires se réfute par les faits que voici : Avant l'apparition de la traduction de la Bible par le docteur Martin Luther, on a eu neuf traductions allemandes, parmi lesquelles il y en a eu une qui eut huit éditions. Une traduction italienne a paru à Venise en 1471, douze ans avant la naissance de Luther, et cette traduction a eu, avant l'apparition de sa Bible, au moins cinquante éditions. En même temps on avait publié trois autres traductions italiennes. La Bible a paru en français en 1478, 1484, 1487, et 1512, ainsi aussi avant la traduction de Luther. Une traduction flamande a été publiée en 1475, et par conséquent huit ans avant la naissance de Luther, et une autre en 1518, et ainsi six ans avant la sienne. Il y a une traduction espagnole de la Bible qui date de 1478, donc cinq ans avant la naissance de Luther. Enfin, il existe une traduction bohémienne ou tchèque de la Bible, qui est de 1488 et qui a eu trois éditions.

Quand on dit que l'Eglise catholique défend la lecture de la Bible, c'est un autre mensonge. Nous renvoyons à ce sujet à l'ouvrage en deux volumes de Mgr Malou, évêque de Bruges, qui a le mieux traité cette question. Nous ajouterons seulement les faits suivants : Les éditions catholiques de la Bible, publiées en anglais, portent à leurs premières pages une lettre du Pape Pie VI, qui y recommande la lecture de cette même Bible. En 1856, on a soutenu, à l'université de Rome, une thèse publique pour prouver que c'est un mensonge protestant, que de dire que l'Eglise catholique cache la Bible au peuple. On a, dans cette Eglise, la Bible traduite dans presque toutes les langues, et répandue ainsi dans presque tous les pays. Seulement au lieu de ravaler et de falsifier ce saint livre, comme le font les sociétés bibliques par des motifs purement pécuniaires, l'Eglise romaine a un grand respect pour lui, vérifie ses traductions, y ajoute parfois des commentaires, et, selon l'ordre du Sauveur, ne le jette pas

aux pourceaux. Un homme de beaucoup d'esprit disait à propos des sociétés bibliques : *Ces sociétés sont les sociétés des dupes et les dupes des sociétés.* Même les voyageurs protestants qui ont vu de près les catholiques et leurs coreligionnaires, disent que, malgré la profusion sacrilége des Bibles falsifiées par les sociétés bibliques, on lit beaucoup plus la Bible chez les catholiques que chez les protestants, qui la plupart du temps se contentent d'acheter et de posséder ce livre, afin de faire croire, tout en ne croyant à rien, qu'ils sont pieux; car aux yeux des protestants, il n'y a pas de distinction entre être vrai chrétien et payer pour la Bible. Aussi les prétendus missionnaires protestants comptent-ils leurs néophytes, non d'après les conversions, mais d'après la vente des Bibles, quoique les Chinois et les Indiens ne les achètent guère que pour s'en servir comme de papier et de cuivre, et que parfois les missionnaires, pour cacher leur négligence, ajoutent même le nombre des Bibles pourries dans leurs dépôts au nombre des prétendues conversions.

Pour répondre au mensonge protestant relatif à la falsification de la Bible ou à l'augmentation du nombre des livres canoniques chez les catholiques, il suffit de dire que, de même que dans les dogmes, de même aussi dans les traductions et les éditions les protestants n'ont de bon que ce qu'ils ont emprunté aux Catholiques, et que pour le reste ils varient sous tous les rapports. Qui, par exemple, a raison chez les protestants, ou de Luther qui rejette l'*Epître de saint Jacques*, ou des modernes qui l'admettent? Il n'y a pas d'autre raison pour les protestants d'appeler apocryphe le *Livre de Tobie*, etc., que celle qu'avait Luther pour rejeter l'*Epître de saint Jacques*, et que tant de docteurs protestants, même des plus piétistes, ont pour rejeter certaines parties de l'Evangile de saint Marc, etc. La Bible catholique seule est toujours semblable à elle-même, et les protestants l'auraient déjà admise en plusieurs endroits si par une simonie affreuse les sociétés bibliques ne leur donnaient de l'argent sous la condition d'appeler apocryphe ce qu'elles appellent apocryphe, et tout cela, sur la seule parole de l'anglicanisme, par haine du catholicisme et contre l'autorité des conciles, des saints Pères et de la science

Enfin, nous le demandons, Jésus-Christ a-t-il jamais commandé de répandre les Bibles comme moyens de salut? Il a dit : *Allez, enseignez tous les peuples* (*Matth.* XXVIII, 18); — *Qui vous écoute, m'écoute.* (*Luc.* X, 16.) La Bible, pour l'Eglise, n'est donc autre chose que ce qu'est un code pour la société civile. Le premier présuppose la seconde et ne peut exister sans elle. Il en est de même pour l'Eglise : elle a existé avant le *Nouveau Testament.* D'ailleurs il est plus important pour l'Evangile d'être *Catholique*, selon l'expression analogue de saint Augustin, que pour l'Eglise d'être *évangélique.*

§ V. Les protestants (luthériens) disent qu'il est impossible de garder les commandements de Dieu. L'Evangile, au contraire, dit :

Mon joug est doux, et mon fardeau est léger. (*Matth.* XI, 36.)

Ils (Zacharie et Elisabeth) *étaient si fidèles à garder les commandements de Dieu, qu'il n'y avait rien à reprendre dans leur vie.* (*Luc.* I, 6.)

Notre amour envers Dieu consiste à garder ses commandements, et les commandements qu'il nous a faits ne sont point difficiles. (*I Joan.* V, 3.)

Voyez aussi, en particulier, le *Deutéronome* chap. XXX, 11, etc.

§ VI. Les protestants (luthériens) disent que la foi seule justifie le pécheur (9).

Abraham, notre père, ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit Isaac, son fils, sur l'autel? (*Jac.* II, 24.)

Vous voyez donc que l'homme est justifié par les œuvres, et non-seulement par la foi. (*Ibid.* 24.)

Quand j'aurais toute la foi, en sorte que je transportasse les montagnes d'un lieu à un autre, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. (*I Cor.* XIII, 2.)

Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. (*Luc.* VII, 47.)

Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements. (*Matth.* XIX, 17.)

(9) Dans les livres symboliques, au quatrième article de l'Abrégé des articles de foi luthérienne, il est dit : « Nous condamnons la proposition qui enseigne que les bonnes œuvres sont nécessaires. »

La foi qui n'a pas des œuvres, est morte en elle-même. (*Jac.* II, 17.)

Ce ne sont pas ceux qui écoutent la loi, qui sont justes devant Dieu, mais ce sont ceux qui gardent la loi, qui seront justifiés. (*Rom.* II, 13.)

Ayez grand soin d'assurer votre vocation et votre élection par de bonnes œuvres. (*II Petr.* I, 10.)

Tout homme qui me dit : Seigneur, Seigneur, n'entrera pas dans le royaume des cieux; mais celui qui fait la volonté de mon Père entrera dans le royaume des cieux. (*Matth.* VII, 421.)

§ VII. Les protestants prétendent que si *l'on croit*, on doit se tenir pour assuré qu'on est dans la grâce de Dieu. L'Ecriture sainte, au contraire, dit :

L'homme ne sait pas s'il est digne d'amour ou de haine. (*Eccl.* IX, 1.)

Qui peut dire : Mon cœur est pur, je suis exempt de tout péché? (*Prov.* XX, 19.)

Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. (*Philipp.* II, 12.)

Encore que je ne me sente coupable de rien, je ne suis néanmoins pas justifié pour cela, mais c'est le Seigneur qui doit me juger. (*I Cor.* IV, 4.)

§ VIII. Les protestants soutiennent que la doctrine de notre Sauveur et des apôtres, quant à tous les points nécessaires au salut, se trouve en son entier dans la *parole écrite*, et qu'on ne doit rien croire comme article de foi, pas même ce qui nous a été transmis par la tradition universelle, à moins qu'on ne puisse le prouver clairement par la *parole écrite*

C'est là une maxime contraire à cette même *parole écrite*, qui déclare ouvertement que tout ce que nous devons croire n'est point écrit. Et d'abord, l'apôtre saint Paul ne dit-il pas bien clairement qu'il a enseigné verbalement plusieurs choses qu'il n'avait point écrites, savoir :

1° *C'est pourquoi, mes frères, demeurez fermes, et conservez les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par notre lettre.* (*II Thess.* II, 15.)

2° *Nous vous ordonnons, mes frères, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous retirer de tous ceux d'entre vos frères qui se conduisent d'une manière déréglée, et non selon la tradition qu'ils ont reçue de nous.* (*II Thess.* III, 6.)

3° *Je vous loue, mes frères, de ce que vous vous souvenez de moi en toutes choses, et que vous gardez les traditions que je vous ai données.* (*I Cor.* II, 2.)

4° *Ces choses, que vous avez apprises de moi devant plusieurs témoins, donnez-les en dépôt à des hommes fidèles, qui soient capables d'en instruire les autres.* (*II Tim.* III, 2.)

Et ensuite saint Jean :

5° *Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses, et si on les rapportait en détail, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres qu'on en écrirait.* (*Joan.* XXI, 23.)

§ IX. Les protestants soutiennent que tout particulier laïque, homme ou femme, a le droit de juger du sens de l'Ecriture et de l'interpréter de lui-même, sans qu'aucune puissance sur la terre puisse le priver de ce droit.

C'est là encore une fois une maxime expressément contraire aux paroles de l'Ecriture. Voici deux passages qui le démontrent :

1° *Etant persuadé, avant toutes choses, que nulle prophétie de l'Ecriture ne s'explique par une interprétation particulière; car les saints hommes de Dieu ont parlé par le mouvement du Saint-Esprit.* (*II Petr.* I, 20.)

1° *Et se levant, il s'en alla. Or, un Ethiopien eunuque, l'un des premiers officiers de Candace, reine d'Ethiopie, et surintendant de tous ses trésors, était venu à Jérusalem pour adorer; et, s'en retournant, il était assis dans un chariot, et lisait le prophète Isaïe. Alors l'Esprit dit à Philippe : Avancez et approchez-vous de ce chariot. Aussitôt Philippe accourut, et ayant ouï que l'eunuque lisait le prophète Isaïe, il lui dit : Croyez-vous entendre ce que vous lisez? Il lui répondit : Comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me guide?* (*Act.* VIII, 27 et *seqq.*)

§ X. Les protestants soutiennent que dans les controverses et disputes de religion nous ne sommes point tenus de nous soumettre à la décision des pasteurs de l'Eglise, mais que les parties qui sont en contestation doivent consulter les Ecritures, et que chaque partie a le droit de décider la controverse par la *parole écrite*, ainsi que chacun l'aura interprétée de son mieux suivant son propre jugement.

Cette maxime est contraire à plusieurs

endroits du texte de la *parole de Dieu écrite*, entre autres à ceux-ci :

1° *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même.* (*Joan.* XX, 21.)

2° *Comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde.* (*Joan.* XVII, 18.)

3° *Allez donc et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* (*Matth.* XXVIII, 19.)

4° *Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise ; et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé.* (*Luc.* X, 16.)

5° *Or, quelques-uns, qui étaient venus de Judée, enseignaient cette doctrine aux frères : Si vous n'êtes circoncis, selon la pratique de la loi de Moïse, vous ne pouvez être sauvés. Paul et Barnabé s'étant donc fortement élevés contre eux, il fut résolu que Paul et Barnabé, et quelques-uns d'entre les autres, iraient à Jérusalem vers les apôtres et les prêtres, pour leur proposer cette question.* (*Act.* XV, 1 et suiv.) *Les apôtres donc et les prêtres s'assemblèrent pour examiner et résoudre cette affaire, et, après en avoir beaucoup conféré ensemble, Pierre se leva et donna son jugement,* etc. (*Act.* XV, 6.)

6° *Lui-même, donc, a donné à son Eglise quelques-uns pour être apôtres, d'autres pour être prophètes, d'autres pour être évangélistes, d'autres pour être pasteurs et docteurs ; afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous ; afin que nous ne soyons plus comme des enfants, comme des personnes flottantes et qui se laissent emporter à tous les vents des opinions humaines par la tromperie des hommes, et par l'adresse qu'ils ont à engager artificieusement dans l'erreur.* (*Ephes.* IV, 11, 12, 13, 14.

7° *Que si votre frère a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier, entre vous et lui. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. Mais s'il ne vous écoute point, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit confirmé par l'autorité de deux ou trois témoins. Que s'il ne les écoute pas non plus, dites-le à l'Eglise, et s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit, à votre égard, comme un païen et un publicain.* (*Matth.* XVIII, 15, 16, 17.)

§ XI. Les protestants affirment que nous ne pouvons pas, avec sûreté, nous en rapporter au jugement de l'Eglise et des conciles généraux relativement aux points controversés de foi et de morale, parce que les pasteurs de l'Eglise ne sont que des hommes, parce qu'ils peuvent se tromper, et par conséquent nous induire en erreur, si nous obéissons sans réserve à leurs décisions. Mais :

1° *Et moi aussi je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* (*Matth.* XVI, 18.)

2° *Allez donc et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées, et assurez-vous que je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.* XVIII, 19, 20.)

3° *Et je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit même de vérité.* (*Joan.* XIV, 16.)

4° *Toutefois, quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité.* (*Joan.* XVI, 13.)

5° *Je vous écris ceci, quoique j'espère de vous aller voir bientôt, afin que, si je tardais plus longtemps, vous sachiez comment il se faut conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et la base de la vérité.* (*I. Tim.* III, 14, 15.)

§ XII. Les protestants soutiennent que l'Eglise de Jésus-Christ tout entière peut, non-seulement tomber dans l'erreur, mais qu'elle y est effectivement tombée, et qu'elle a été infectée d'erreurs condamnables, d'idolâtrie et de superstition, plusieurs siècles avant leur réformation. Et ils prétendent que, par cette raison, ils ont été obligés en conscience de se séparer de cette Eglise et de sortir du milieu de la Babylone, expressions dont ils se servent ordinairement.

Ces allégations sont opposées à un nombre infini de passages de leur Bible.

1° *Dans le temps de ces rois, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, et un royaume qui ne passera point*

dans un autre peuple, qui renversera et qui éduira en poudre tous ces royaumes, et qui ubsistera éternellement. (*Dan.* II, 44.)

2° *Je considérais ces choses dans une vision 'e nuit, et je vis comme le Fils de l'homme ui venait avec les nuées du ciel, et qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours. Ils le présentèrent devant lui, et il lui donna la puissance, l'honneur et le royaume, et tous les peuples, et toutes les tribus, et toutes les langues le serviront; sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera jamais détruit.* (*Dan.* VII, 13, 14.)

3° *Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de David, son père; il régnera éternellement sur la maison de Jacob; et son règne n'aura point de fin.* (*Luc.* I, 32, 33.)

§ XIII. Les protestants prétendent que notre Sauveur Jésus-Christ n'a donné à saint Pierre aucun pouvoir sur le reste des apôtres; mais que les apôtres étaient tous égaux en pouvoir et en autorité, et que les Ecritures ne nous ont rien révélé sur la suprématie de saint Pierre, ni par conséquent sur la suprématie de ses successeurs, évêques de Rome.

Cette opinion est expressément contraire aux paroles de l'Evangile :

1° *Après donc qu'ils eurent dîné, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ne font ceux-ci? Il lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes agneaux. Il lui demanda encore une seconde fois : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes brebis.* (*Joan.* XXI, 15, 16.)

2° *Et moi aussi je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera aussi lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans les cieux.* (*Matth.* XVI, 18, 19.)

§ XIV. Les protestants soutiennent que les saints qui sont morts ne savent plus rien de ce qui se passe sur la terre, et qu'ils ne peuvent point entendre les demandes que nous leur adressons, lorsque nous implorons leur intercession.

Proposition contraire à l'Evangile :

1° *Je vous dis, de même, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.* (*Luc.* XV, 7.) *Je vous dis, de même, que c'est une joie parmi les anges de Dieu, lorsqu'un seul pécheur fait pénitence.* (*Ibid.* 10.)

2° *Et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints.* (*Apoc.* V, 8; VIII, 3, 4.)

3° *Et la fumée des parfums, composée des prières des saints, s'élevant de la main des anges, monta devant Dieu.* (*Apoc.* VIII, 4.)

4° *Et de l'enfer, étant dans les tourments, il éleva les yeux en haut, et vit de loin Abraham et Lazare dans son sein; et s'écriant, il dit ces paroles : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, parce que je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme. Mais Abraham lui répondit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation et vous dans les tourments. De plus, il y a pour jamais un grand abîme entre nous et vous,* etc. (*Luc.* XVI, 23 *et seqq.*)

5° *Le cœur du roi de Syrie fut troublé de cet accident; et ayant fait appeler ses serviteurs, il leur dit : Pourquoi ne me découvrez-vous point qui est celui qui me trahit auprès du roi d'Israël?* (*IV Reg.* VI, 11.) *L'un de ses serviteurs lui répondit : Ce n'est point qu'on vous trahisse, ô roi mon seigneur; mais c'est le prophète Elisée, qui est en Israël, qui découvre au roi d'Israël tout ce que vous dites en secret dans votre chambre.* (*Ibid.* 12.)

6° *Et j'entendis une grande voix dans le ciel qui dit : C'est maintenant qu'est établi le salut et la force, et le repos de notre Dieu et la puissance de son Christ, parce que l'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité.* (*Apoc.* XII, 10.)

§ XV. Les protestants disent que les saintes reliques de notre Sauveur, comme la croix sur laquelle il est mort, et autres, non plus que les reliques des saints, ne doi-

vent point être honorées, et que Dieu n'opère point de miracles par ces reliques.

Cette opinion est contraire à l'Evangile :

1° *En même temps une femme qui, depuis douze ans, était affligée d'une perte de sang, s'approcha de lui par derrière et toucha la frange qui était au bas de son vêtement, car elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher le bord de son vêtement, je serai guérie. Jésus se retournant alors et la voyant, lui dit : Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a guérie, et cette femme fut guérie à l'heure même.* (*Matth.* IX, 20, 21, 22.)

2° *Elisée mourut donc et fut enseveli. Cette même année, il vint des voleurs de Moab sur les terres d'Israël. Et il arriva que quelques-uns, enterrant un homme, virent ces voleurs, et jetèrent le corps mort dans le sépulcre d'Elisée. Le corps ayant touché les os d'Elisée, cet homme ressuscita et se leva sur ses pieds.* (*IV Reg.* XIII, 20-21.)

3° *Et le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, tant des hommes que des femmes, se multipliait de plus en plus, de sorte qu'on apportait les malades dans les rues, et qu'on les mettait sur des lits et sur des paillasses, afin que, lorsque Pierre passerait, son ombre au moins en couvrit quelqu'un d'eux.* (*Act.* V, 14-15.)

4° *Et Dieu faisait des miracles extraordinaires par les mains de saint Paul, jusque-là même que les mouchoirs et les linges qui avaient touché son corps, étant appliqués aux malades, ils étaient guéris de leurs maladies, et les esprits malins sortaient du corps des possédés.* (*Act.* XIX, 11-12.)

§ XVI. La plupart des protestants disent qu'il n'est point permis de placer, comme nous le faisons, dans nos églises, les images ou représentations du Christ, ou des saints et des anges. Tous les protestants, en général, soutiennent que la vénération qu'on a pour ces saintes images, en considération des objets qu'elles représentent en tout ou en partie, est une chose absolument défendue, et que toute espèce de vénération pour les saintes images est même une idolâtrie.

Ces opinions sont contraires à leur Bible :

1° *Et vous ferez deux chérubins d'or; ils seront travaillés en or battu, et placés des deux côtés du propitiatoire.* (*Exod.* XXV 18.)

2° *Il fit dans l'oracle deux chérubins d'olivier qui avaient chacun dix coudées de haut.* (*III Reg.* VI, 23.)

3° *Il orna toutes les murailles du temple tout alentour de moulures et de sculptures, où il fit des chérubins*, etc. (*III Reg.* VI, 29.)

4° *Et le Seigneur me fit entendre toutes ces choses en me les donnant par écrit de sa propre main, et même tous les ouvrages de ce modèle.* (*I Paral.* XXVII, 19.)

§ XVII. La plupart des protestants croient qu'il nous est absolument défendu de faire et de conserver dans nos églises des peintures de Dieu, parce que Dieu étant, par sa nature, invisible et spirituel, aucun homme ne l'a vu sous quelque forme que ce soit.

Leur Bible va détruire cette opinion :

1° *L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé, et le bas de ses vêtements remplissait le temple.* (*Isa.* VI, 1)... *Et j'ai vu le Roi, le Seigneur des armées, de mes propres yeux.* (*Ibid.* 5.)

2° *J'étais attentif à ce que je voyais, jusqu'à ce que des trônes furent placés, et que l'Ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme la laine la plus blanche et la plus pure. Son trône était des flammes ardentes, et les roues de ce trône, un feu brûlant.* (*Dan.* VII, 9.)

3° *J'ai vu le Seigneur assis sur son trône, et toute l'armée du ciel qui était autour de lui, à droite et à gauche.* (*III Reg.* XXII, 19.)

§ XVIII. Les protestants nient qu'il y a un purgatoire, un lieu tiers, un état mitoyen pour les âmes qui souffrent en l'autre monde, et ils prétendent, en conséquence, que la coutume de prier pour les morts est une pratique vaine et superstitieuse.

On voit le contraire dans la *parole de Dieu écrite :*

1° *Et quiconque aura parlé contre le Fils de l'Homme, il lui sera remis; mais si quelqu'un a parlé contre le Saint-Esprit, il ne lui sera remis, ni dans ce monde, ni dans le monde à venir.* (*Matth.* XII, 32.)

2° *Pour moi, selon la grâce que Dieu m'a donnée, j'ai jeté le fondement comme fait un sage architecte, un autre bâtit dessus; mais que chacun prenne garde comment il bâtit sur ce fondement. Car personne n'en peut poser d'autre que celui qui a été posé, qui est*

Jésus-Christ. Que si l'on élève sur ce fondement un édifice d'or, d'argent, de pierres précieuses, de bois, de foin, de paille ; l'ouvrage de chacun paraîtra enfin, et le jour du Seigneur fera voir quel il est, parce qu'il sera découvert par le feu, et que le feu mettra à l'épreuve l'ouvrage de chacun. Que si l'ouvrage de quelqu'un demeure sans être brûlé, il en recevra la récompense. Si, au contraire, l'ouvrage de quelqu'un est brûlé, il en souffrira la perte : il ne laissera pas néanmoins d'être sauvé, mais comme en passant par le feu. (*I Cor.*, III, 10 *seqq.*)

3° *Puisque Jésus-Christ même a souffert une fois la mort pour nos péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il pût nous offrir à Dieu, étant mort en sa chair, mais étant ressuscité par l'esprit, par lequel aussi il alla prêcher aux esprits qui étaient retenus en prison, qui, autrefois, avaient été désobéissants, lorsqu'au temps de Noé, ils s'attendaient à la longue patience et à la bonté de Dieu, pendant qu'on préparait l'arche.* (*I Petr.*, III, 18, 19 20.)

4° *Qui rendra à chacun selon ses œuvres.* (*Rom.* II, 6.) *Et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.* (*Matth.* XVI, 27.) *Et j'ai ma récompense avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres.* (*Apoc.* XXII, 12.)

6° *Mais le très-vaillant Judas exhortait le peuple de se conserver sans péché, en voyant devant leurs yeux ce qui était arrivé à cause des péchés de ceux qui avaient été tués. Et ayant recueilli d'une quête qu'il fit faire, douze mille drachmes d'argent, il les envoya à Jérusalem, afin qu'on offrît un sacrifice pour les péchés de ces personnes qui étaient mortes, ayant de bons et religieux sentiments touchant la résurrection.* (*II* (*Mach.* XII, 41-43)... *C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.* (*Ibid.*, 46.)

§ XIX. Les protestants prétendent que dans le sacrement de la sainte Eucharistie ou de la Cène du Seigneur, les éléments du pain et du vin restent toujours, après la consécration, dans leurs substances naturelles, et que le Corps et le Sang de Notre-Seigneur ne sont point véritablement, réellement ni substantiellement présents dans ce sacrement (10).

Sentiment contraire aux quatre évangélistes :

1° *Or, pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain, et l'ayant béni, il le rompit et le donna à ses disciples, en disant : Prenez et mangez, ceci est mon Corps. Et prenant le calice, il rendit grâces, et il le leur donna, en disant : Buvez-en tous: car ceci est mon Sang, le Sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour plusieurs pour la rémission des péchés.* (*Matth.* XXVI, 26, 27, 28.)

2° *Pendant qu'ils mangeaient encore, Jésus prit du pain, et l'ayant béni, il le rompit, et le leur donna, en disant : Prenez ; ceci est mon Corps. Et ayant pris le calice, après avoir rendu grâces, il le leur donna, et ils en burent tous : et il leur dit : Ceci est mon Sang, le Sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour plusieurs.* (*Marc.* XIV, 22.)

3° *Puis il prit le pain, et ayant rendu grâces, il le rompit et le leur donna, en disant : Ceci est mon Corps qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même la coupe après souper, en disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon Sang, qui sera répandu pour vous.* (*Luc.* XXII, 19, 20.)

4° *Car c'est du Seigneur que j'ai appris ce que je vous ai aussi enseigné; qui est, que le Seigneur Jésus, la nuit même qu'il devait être livré à la mort, prit du pain, et ayant rendu grâces, le rompit et dit à ses disciples : Prenez et mangez, ceci est mon Corps qui sera livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice après avoir soupé, en disant : Ce calice est la nouvelle alliance en mon Sang ; faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous boirez.* (*I Cor.* XI, 23, 24, 25.)

§ XX. Les protestants prétendent que la communion, sous une seule espèce, n'est que la moitié du Sacrement, laquelle n'est point suffisante pour le salut; et que les laïques sont obligés, par l'institution et le commandement de notre Sauveur, de recevoir le Sacrement sous les deux espèces.

Opinion contraire à l'Evangile :

1° *Voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point.* (*Joan.* VI, 50.)

2° *Je suis le pain vivant qui suis descendu*

(10) Rubrique à la fin du service commun, dans le livre de la Prière commune.

du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. (*Joan.* LI, 51-52.)

3° *De même celui qui me mange vivra éternellement.* (*Joan.*, VI, 58.)

4° *Celui qui mange de ce pain vivra éternellement.* (*Ibid.*, 59.)

5° *C'est pourquoi, quiconque mangera ce pain et boira ce calice du Seigneur indignement, sera coupable du Corps et du Sang du Seigneur.* (*I Cor.* XI, 27.)

§ XXI. Les protestants soutiennent que la sainte Eucharistie n'a été instituée par Jésus-Christ que pour que nous y participions comme sacrement, et qu'on ne peut pas l'offrir à Dieu sur l'autel comme un sacrifice propitiatoire sans faire injure au sacrifice de Jésus-Christ sur la croix.

Opinion contraire à l'Evangile :

1° *Ceci est mon Sang, le Sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés.* (*Matth.* XXVI, 28.)

2° *Ceci est mon Sang, le Sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs.* (*Marc.*, XIV, 24.)

3° *Ceci est mon Corps qui est donné pour vous.... Cette coupe est la nouvelle alliance en mon Sang, qui sera répandu pour vous.* (*Luc.* XXII, 19, 20.)

4° *Le Seigneur a fait un serment, et il ne le rétractera point : Vous êtes le Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech.* (*Psal.* CIX ; *Hebr.* V, 6.)

§ XXII. Les protestants soutiennent que ni les apôtres, ni ceux qui leur ont succédé en leur office, pouvoir et juridiction, les évêques et prêtres de l'Eglise, n'ont reçu de notre Sauveur Jésus-Christ le pouvoir de remettre les péchés; et que le pouvoir de pardonner les péchés est un attribut de Dieu, tellement propre et inhérent à la majesté divine, que Dieu n'a pas pu le donner et communiquer aux hommes.

Opinion contraire aux paroles mêmes de l'Evangile :

1° *Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il alors au paralytique, emportez votre lit, et vous en allez en votre maison.* (*Matth.* IX, 6, 8.)

2° *Et il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. Ayant dit ces mots, il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* (*Joan.* XX, 21, 22, 23.)

3° *En vérité, en vérité je vous le dis, que tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié aussi dans le ciel; et que tout ce que vous délierez sur la terre, sera aussi délié dans le ciel.* (*Matth.* XVIII, 18.)

§ XXIII. Les protestants croient que nous ne devons confesser nos péchés qu'à Dieu seul, et qu'il n'y a nulle nécessité de les confesser aux hommes, et que nous ne sommes pas obligés de nous confesser à des prêtres.

Opinion contraire aux paroles expresses de leur Bible :

1° *Confessez vos péchés l'un à l'autre.* (*Jac.* V, 16.)

2° *Dites ceci aux enfants d'Israël : Lorsqu'un homme ou une femme auront commis quelqu'un des péchés qui arrivent d'ordinaire aux hommes, et auront violé par négligence le commandement du Seigneur, et seront tombés en faute, ils confesseront leur péché, et ils rendront à celui contre qui ils ont péché le juste prix du tort qu'ils lui auront fait, en y ajoutant encore le cinquième par dessus. Que s'il ne se trouve personne à qui cette restitution se puisse faire, ils la donneront au Seigneur, et même au prêtre.* (*Num.* V, 6 *et seqq.*)

3° *Alors la ville de Jérusalem, toute la Judée, et tout le pays des environs du Jourdain, venaient à lui; et confessant leurs péchés, ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain.* (*Matth.* III, 5, 6 ; *Marc.* I, 5.)

4° *Et plusieurs de ceux qui avaient cru, venaient confesser et déclarer ce qu'ils avaient fait de mal. Il y en eut aussi beaucoup de ceux qui avaient exercé les arts curieux qui apportèrent leurs livres et les brûlèrent devant tout le monde : et quand on en eut supputé le prix, on trouva qu'il montait à cinquante mille pièces d'argent.* (*Act.* XIX, 18, 19.)

§ XXIV. Les protestants prétendent que la pénitence consiste uniquement dans le regret de nos péchés et dans l'amendement de la vie ; que la punition de la personne du pécheur, la pénitence imposée par l'Eglise, la satisfaction par les prières, les aumônes et le jeûne, ne sont point nécessaires pour apaiser la colère de Dieu offensé ; que même toutes ces sortes de satisfactions sont inu-

tiles et superflues, et qu'elles sont même injurieuses à la satisfaction que Jésus-Christ a déjà faite pour nous.

Cette opinion est contraire aux paroles expresses de la Bible des protestants :

1° *C'est pourquoi l'épée ne sortira jamais de votre maison, parce que vous m'avez méprisé, et que vous avez pris pour vous la femme d'Urie Héthéen.... David dit à Nathan: J'ai péché contre le Seigneur, et Nathan lui répondit: Le Seigneur aussi a transféré votre péché, et vous ne mourrez point. Mais néanmoins, parce que vous avez été cause, par votre péché, que les ennemis du Seigneur ont blasphémé contre lui, le fils qui vous est né perdra la vie.* (*II Reg.* XII, 10, 13.)

2° *Maintenant donc, dit le Seigneur, convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements.* (*Joel*, II, 12.)

3° *C'est pourquoi je m'accuse moi-même, et je fais pénitence dans la poussière et dans la cendre.* (*Job*, XLII, 6.)

4° *Malheur à toi, Corozaïn! malheur à toi, Bethsaïde! parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre.* (*Matth.* XI, 21.)

5° *Les Ninivites crurent à la parole de Dieu, ils ordonnèrent un jeûne public, et se couvrirent de sacs, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.* (*Jon.* III, 5.)

§ XXIV. Les protestants disent que l'usage des indulgences n'était point établi du temps des apôtres, et qu'il n'est point autorisé dans les Ecritures.

Opinion contraire à ce que nous lisons dans saint Paul :

1° *Il suffit pour lui, en l'état où il est, qu'il ait subi la correction, et la peine qui lui a été imposée.* (*II Cor.* II, 6.)

2° *Ce que vous accordez à quelqu'un par indulgence, je l'accorde aussi, car si j'use moi-même d'indulgence, j'en use à cause de vous, au nom et en la personne de Jésus-Christ.* (*II Cor.* II, 10.)

§ XXV. Les protestants prétendent que la confirmation n'est point, à proprement parler, un sacrement de la loi nouvelle, ordonné par Jésus-Christ pour nous communiquer des grâces.

Sentiment contraire à la *parole de Dieu écrite :*

1° *Les apôtres qui étaient à Jérusalem, ayant appris que ceux de Samarie avaient reçu la parole de Dieu, leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant venus, firent des prières pour eux, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit (car il n'était descendu sur aucun d'eux, mais ils avaient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jésus). Alors ils leur imposèrent les mains, et ils reçurent le Saint-Esprit.* (*Act.* VIII, 14.)

2° *Lorsqu'ils eurent entendu ces choses, ils furent baptisés au nom du Seigneur, et lorsque Paul leur eut imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux: et ils parlaient diverses langues et prophétisaient.* (*Act.* XIX, 5.)

3° *Quittant donc les instructions que l'on donne à ceux qui ne font que commencer à croire en Jésus-Christ, passons à ce qu'il y a de plus parfait, sans nous arrêter à établir de nouveau ce qui n'est que le fondement de la religion, comme est la pénitence des œuvres mortelles, la foi en Dieu, et ce qu'on enseigne touchant le baptême, l'imposition des mains,* etc. (*Hebr.* VI, 1, 2.)

§ XXVI. Les protestants prétendent que l'extrême-onction n'est point un des sacrements de la loi nouvelle, ordonné par Jésus-Christ pour donner la grâce et pour être administré aux malades.

Sentiment contraire aux paroles expresses de l'apôtre saint Jacques :

Quelqu'un parmi vous est-il malade : qu'il appelle les prêtres de l'Eglise, et qu'ils prient sur lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur; et la prière de la foi sauvera le malade, le Seigneur le soulagera, et s'il a commis des péchés, ils lui seront remis. (*Jac.* V. 14, 15.)

§ XXVII. Les protestants prétendent que les ordres sacrés ne sont point un des sacrements de la loi nouvelle, ordonné par Jésus-Christ pour conférer la grâce.

Sentiment contraire à la *parole de Dieu écrite :*

1° *Ne négligez pas la grâce qui est en vous, qui vous a été donnée, suivant une révélation prophétique, par l'imposition des mains des prêtres.* (*I Tim.* IV, 14.)

2° *C'est pourquoi je vous avertis de rallumer ce feu de la grâce de Dieu que vous avez reçue par l'imposition de mes mains.* (*I Tim.* I, 6.)

3° *Et ils les présentèrent* (les sept diacres qui venaient d'être élus, et qui sont nommés

dans les *Actes*) *aux apôtres qui leur imposèrent les mains en priant.* (*Act.* VI, 6.)

4° *Ayant donc ordonné des prêtres en chaque Eglise, en leur imposant les mains* (χειροτόνησαντες) *et avec des prières et des jeûnes, ils les recommandèrent au Seigneur, auquel ils avaient cru.* (*Act.* XIV, 23.)

§ XXVIII. Les protestants disent que le mariage n'est point un sacrement de la loi nouvelle qui donne une grâce sanctifiante.

Sentiment opposé à la sainte Ecriture :

1° *C'est pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et de deux qu'ils étaient ils deviendront une même chair. Ce sacrement est un grand mystère, je dis en Jésus-Christ et en l'Eglise.* (*Ephes.* V, 31, 32.)

2° *Comme donc l'Eglise est soumise à Jésus-Christ, les femmes doivent aussi être soumises en tout à leurs maris : et vous, maris, aimez vos femmes, comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise, et s'est livré lui-même à la mort pour elle.* (*Ephes.* V, 24, 25.)

§ XXIX. Les protestants soutiennent que l'honneur qu'on rend aux anges et aux saints, dans l'Eglise de Rome, n'est autre chose qu'une idolâtrie.

Sentiment contraire à la *parole de Dieu écrite :*

1° *Honneur, gloire et paix à tout homme qui fait le bien.* (*Rom.* II, 10.)

2° *Ce que voyant les enfants des prophètes, qui étaient dans Jéricho, vis-à-vis de ce lieu-là, ils dirent : L'esprit d'Elie s'est reposé sur Elisée; et, venant au devant de lui, ils se prosternèrent à ses pieds avec un profond respect.* (*IV Reg.* II, 16.)

3° *Et lorsqu'Abdias était en chemin, Elie vint au devant de lui. Abdias, l'ayant reconnu, se prosterna le visage contre terre, et lui dit : Est-ce vous Elie, mon seigneur?* (*III Reg.* XVIII, 7.)

§ XXX. Les protestants disent que de regarder de certains endroits comme des lieux saints, et de donner, dans ces endroits des marques extérieures de respect, c'est une des superstitions de l'Eglise de Rome.

Cependant l'Eglise de Rome est, en ce point, guidée par la *parole de Dieu écrite :*

1° *Et le général de l'armée du Seigneur dit à Josué : Otez vos souliers de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes est saint.* (*Josue* V, 16.)

2° *Et Dieu dit : N'approchez pas d'ici. Otez les souliers de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes est une terre sainte.* (*Exod.* III, 5.)

§ XXXI. Les protestants soutiennent que l'eau, le pain, l'huile et les autres créatures ne peuvent point être sanctifiées par les bénédictions, les prières et les consécrations de l'Eglise, ni devenir plus saintes qu'elles ne l'étaient avant leur première création.

Ce sentiment est contraire aux paroles expresses de saint Paul, et à ce que nous disons dans l'Evangile de Jésus-Christ :

1° *Insensés et aveugles que vous êtes, lequel doit-on plus estimer, ou l'or, ou le temple qui sanctifie l'or?* (*Matth.* XXIII, 17.)

2° *Aveugles que vous êtes, lequel doit-on plus estimer ou le don, ou l'autel qui sanctifie le don?* (*Matth.* XXII, 19.)

3° *Car tout ce que Dieu a créé est bon, et l'on ne doit rien rejeter de ce qui se mange avec action de grâces; parce qu'il est sanctifié par la parole de Dieu et par la prière.* (*I Tim.* IV, 3.)

4° *Et ils chassaient beaucoup de démons; ils oignaient d'huile plusieurs malades et les guérissaient.* (*Marc.* VI, 13.)

5° *Car l'ange du Seigneur, en un certain temps, descendait dans la piscine et en remuait l'eau : et celui qui y entrait le premier, après que l'eau avait été ainsi remuée, était guéri, quelque maladie qu'il eût.* (*Joan.* V, 4.)

§ XXXII. Les protestants prétendent que les religieux, hommes et femmes, qui ont fait le vœu de continence perpétuelle, peuvent, malgré ce vœu, s'engager dans l'état de mariage.

Cette opinion est contraire aux paroles expresses de leur Bible :

1° *Lorsque vous aurez fait un vœu au Seigneur votre Dieu, vous ne différerez point de l'accomplir, parce que le Seigneur votre Dieu vous en demandera compte, et que si vous différez, il vous sera imputé à péché. Vous ne pécherez point en ne vous engageant par aucun vœu; mais lorsqu'une fois la parole sera sortie de votre bouche, vous la garderez et l'observerez.* (*Deut.* XXIII, 21-22-23.)

2° *Celui qui n'est point marié s'occupe du soin des choses du Seigneur, et de ce qu'il doit faire pour plaire à Dieu; mais celui qui est marié s'occupe du soin des choses du monde et de ce qu'il doit faire pour plaire à*

sa femme. (*I Cor.* VII, 32 *et seqq.*) *Une femme qui n'est point mariée s'occupe du soin des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit ; mais celle qui est mariée s'occupe du soin des choses du monde, et de ce qu'elle doit faire pour plaire à son mari... Ainsi, celui qui marie sa fille fait bien, et celui qui ne la marie point, fait encore mieux.* (*I Cor.* VII, 34, 38.)

§ XXXIII. Les protestants soutiennent que la macération de la chair et l'austérité de la vie ne sont que folie et superstition.

Sentiment contraire à la *parole de Dieu :*

1° *Or Jean avait un vêtement de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour des reins, et sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage.* (*Matth.* III, 4.)

2° *Or ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés.* (*Galat.* V, 24.)

3° *Portant toujours dans notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus paraisse aussi dans notre corps.* (*II Cor.* IV, 10.)

4° *Mais je traite rudement mon corps, et je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même.* (*I Cor.* IX, 27.)

§ XXXIV. Les protestants soutiennent que le jeûne et l'abstinence de certains aliments, ordonnés par l'Eglise en Carême et autres jours de jeûne, sont folie et superstition, et que cette doctrine n'est point fondée sur la *parole de Dieu écrite.*

Cette opinion est démentie par une infinité de passages du texte sacré, tant dans leur Bible que dans le Nouveau Testament :

1° *Achab, ayant entendu ces paroles, déchira ses vêtements, couvrit sa chair d'un cilice, jeûna et dormit avec le sac, et marcha ayant la tête baissée. Alors le Seigneur adressa la parole à Elie de Tesbé, et lui dit : N'avez-vous pas vu Achab humilié devant moi? Puis donc qu'il s'est humilié à cause de moi, je ne ferai point tomber sur lui, pendant qu'il vivra, les maux dont je l'ai menacé, mais sous le règne de son fils, je les ferai tomber sur sa maison.* (*III Reg.* XXI, 27-28-29.)

2° *J'ai affligé mon âme par le jeûne... j'ai pleuré et j'ai affligé mon âme par le jeûne, et on en a pris occasion de me couvrir d'opprobres..... Mes genoux sont affaiblis par le jeûne, et ma chair a perdu tout son embonpoint.* (*Psal.* XXXIV, 13; LXVIII, 11; CVIII, 24.)

3° *Lorsqu'un homme ou une femme auront fait un vœu de se sanctifier, comme les Nazaréens, et qu'ils auront voulu se consacrer au Seigneur, ils s'abstiendront de vin et de tout ce qui peut enivrer; ils ne boiront pas de vinaigre qui est fait de vin, ou de tout autre breuvage, ni rien de ce qui se tire des raisins. Ils ne mangeront point de raisins nouvellement cueillis, ni de raisins secs.* (*Num.* VI, 2-3.)

4° *Et je mis devant les enfants de la maison des Réchabites des tasses et des coupes pleines de vin, et je leur dis : Buvez du vin. Ils me répondirent : Nous ne boirons point de vin, parce que Jonadab, notre père, fils de Réchab, nous a fait ce commandement, en disant: Vous ne boirez jamais de vin, ni vous, ni vos enfants* (*Jerem.* XXXV, 5) .... *Nous avons donc obéi à Jonadab notre père, fils de Réchab* (*Ibid.* 8) ...*Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : La race de Jonadab, fils de Réchab, ne cessera point de produire des hommes qui se tiendront toujours en ma présence.* (*Ibid.* 19.)

5° *Des courriers en vinrent apporter la nouvelle à Josaphat, et lui dirent : Voici une grande multitude qui vient contre vous, des lieux qui sont au delà de la mer et de la Syrie, et ils sont campés à Asasonthamar qui est Engaddi. Alors Josaphat, saisi de frayeur, s'appliqua entièrement à prier Dieu, et fit publier un jeûne dans tout le royaume de Juda.* (*II Paral.* XX, 2, 3.)

6° *J'arrêterai mes yeux devant le Seigneur mon Dieu, pour le prier et le conjurer dans les jeûnes, le sac et la cendre.* (*Dan.* IX, 2.)

7° *Maintenant donc, dit le Seigneur, convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements.* (*Joel.* II, 12.)

8° *Les ministres crurent à la parole de Dieu ; ils proclamèrent un jeûne public et se couvrirent de sacs, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.* (*Jon.* III, 5, 10.)... *Dieu donc considéra leurs œuvres ; il vit qu'ils s'étaient convertis en quittant leur mauvaise voie, et la compassion qu'il eut d'eux l'empêcha de leur envoyer les maux qu'il voulait leur faire.* (*Ibid.* 10.)

9° *Allez, assemblez tous les Juifs que vous trouverez dans Suze, et priez pour moi. Ne mangez point, et ne buvez point pendant*

trois jours et trois nuits, et je jeûnerai de même avec les femmes qui me servent, et après cela j'irai trouver le roi. (*Esther*, III, 16.)

10° *Etant sur le bord du fleuve Abava, je publiai un jeûne pour nous affliger devant le Seigneur notre Dieu, et pour lui demander qu'il nous conduisît heureusement dans notre chemin, nous, nos enfants, et tout ce que nous portions avec nous.* (*I Esdr.* VIII, 21.)

11° *Ayant entendu ces paroles, je m'assis, je pleurai et je demeurai tout triste pendant plusieurs jours. Je jeûnai et je priai en la présence du Dieu du ciel.* (*II Esdr.* I, 4.)

12° *Mais vous, lorsque vous jeûnez, parfumez votre tête, et lavez votre visage, afin de ne pas faire paraître aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père qui est présent à ce qu'il y a de plus secret. Et votre Père, qui voit ce qui se passe dans le secret, vous en rendra la récompense ouvertement.* (*Matth.* VI, 17.)

13° *Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim.* (*Matth.* IV, 2.)

14° *Alors les disciples de Jean vinrent le trouver et lui dirent : Pourquoi les pharisiens et nous, jeûnons-nous souvent, et vos disciples ne jeûnent-ils point ? Jésus leur répondit : Les amis de l'Epoux peuvent-ils être dans la tristesse et dans le deuil pendant que l'Epoux est avec eux ? mais il viendra un temps que l'Epoux leur sera ôté et alors ils jeûneront.* (*Matth*, IX, 14, 15).

15° *Or, pendant qu'ils s'acquittaient des fonctions de leur ministère devant le Seigneur, et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Saül et Barnabé, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés; et après qu'ils eurent jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent aller.* (*Act.* XIII, 2-5.)

16° *Ayant donc ordonné des prêtres en chaque Eglise avec des prières et des jeûnes, ils les recommandèrent au Seigneur auquel ils avaient cru.* (*Act.* XIV, 22.)

17° *Mais agissant en toutes choses comme des ministres de Dieu, nous nous rendons recommandables par une grande patience dans les maux, dans les nécessités pressantes, et dans les extrêmes afflictions; dans les plaies, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles et dans les jeûnes.* (*II Cor.* VI, 4, 5.)

18° *J'ai souffert toutes sortes de travaux et de fatigues, de fréquentes veilles, la faim, la soif, beaucoup de jeûnes, le froid et la nudité.* (*II Cor.* XI, 27.)

§ XXXV. Les protestants disent que l'usage de la célébration du service divin et de la liturgie, en toute autre langue que la langue vulgaire, est un abus; parce que le peuple qui y assiste doit entendre et comprendre tout ce qui s'y dit.

Ce sentiment est contredit, tant dans leur Bible que dans le Nouveau Testament :

1° *Et que nul homme ne soit dans le tabernacle de l'assemblée, quand le pontife y entrera pour faire la prière d'expiation dans le sanctuaire, jusqu'à ce qu'il en soit sorti et qu'il ait fait sa prière, pour soi-même, pour sa maison et pour toute l'assemblée d'Israël.* (*Levit.* XVI, 17.)

2° *Or, il arriva que Zacharie, faisant sa fonction de prêtre devant Dieu dans le rang de sa famille, selon ce qui s'observait entre les prêtres, ce fut à lui à entrer dans le temple du Seigneur pour y offrir les parfums; cependant toute la multitude du peuple était dehors, faisant sa prière.* (*Luc.* I, 8, 9, 10.)

§ XXXVI. La plupart des protestants soutiennent que l'union de communion avec la véritable Eglise n'est point nécessaire pour le salut; et que tout homme, à quelque secte qu'il soit attaché, peut se sauver, pourvu qu'il soit de bonnes vie et mœurs, et qu'il croie en Jésus-Christ.

Sentiment contraire à la *parole de Dieu écrite :*

1° *Et le Seigneur augmentait tous les jours le nombre de ceux qui devaient être sauvés dans l'unité d'un même corps.* (*Act.* II, 47.)

2° *Or, il est aisé de connaître les œuvres de la chair, qui sont la fornication, l'impureté, l'impudicité, la dissolution, l'idolâtrie, les sortiléges, les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hérésies,* etc., *dont je vous déclare, comme je vous l'ai déjà dit, que ceux qui commettent ces crimes, ne seront point héritiers du royaume de Dieu.* (*Galat.* V, 19, 20, 21.)

3° *Aussitôt donc qu'il eut cessé de parler, la terre se rompit sous leurs pieds, et s'entr'ouvrant, elle les dévora avec leurs tentes et tout ce qui était à eux : ils descendirent*

tout vivants dans l'enfer, étant couverts de terre, et ils périrent au milieu du peuple. (*Num.* XVI, 31.) *Le nombre de ceux qui furent frappés de cette plaie fut de quatorze mille sept cents hommes, sans compter ceux qui avaient péri dans la sédition de Coré.* (*Num.* XVI, 49.)

VI. Les moyens des Triomphes des Missionnaires catholiques.

Les moyens des triomphes des missionnaires catholiques sont la prière, l'obéissance, le zèle et surtout la charité pour le prochain et la confiance en Dieu.

Notre-Seigneur dit : *Priez donc le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson : « Rogate Dominum messis ut mittat operarios in messem suam. »* (*Matth.* IX, 38.) Donc c'est la prière qui fait venir et réussir les missionnaires. Les protestants ne comprennent pas cette vérité. C'est pour cela qu'ils mettent les apôtres ou les Pères de l'Eglise au-dessus de la Mère de Dieu, qui n'a pas fait des actions d'éclat, a exercé et exerce l'Apostolat de la prière: *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.* Chaque Chrétien, à plus forte raison chaque prêtre peut contribuer selon les paroles de Jésus-Christ à la propagation de la foi, à l'œuvre des missions par ses prières.

Saint Luc nous apprend qu'avant la Pentecôte les apôtres étant entrés au cénacle, ils y persévéraient tous dans un même esprit de prière avec les femmes et Marie, Mère de Jésus : *Omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus et Maria Matre Jesu.* (*Act. Apost.* I, 45.) On sait quel immense changement s'est fait dans les apôtres après cette prière et la descente du Saint-Esprit. Nous voyons saint Thomas, qui, quelques jours auparavant, ne voulait pas croire la résurrection de Jésus-Christ, sans le voir et le toucher, aller enseigner un pays, les Indes, dont la visite seule après plusieurs siècles rendait célèbres les noms des voyageurs les plus hardis. Nous voyons saint Jean qui, quelque temps auparavant, supplie Notre-Seigneur de faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains, brûlant lui-même du feu de la charité, de la tolérance et répétant sans cesse : *Mes frères, aimons-nous les uns les autres.* Nous voyons saint Pierre, qui, malgré toutes ses promesses, nia son Sauveur et son Dieu par la crainte d'une servante, faisant trembler après la prière de la Pentecôte, par sa parole, les pontifes et les rois. Lui qui ne voulait pas quitter la montagne illuminée du Thabor, il passe les nuits dans les cachots souterrains de Rome, et ne les quitte que pour aller mourir sur la croix, comme un misérable étranger, aux yeux de la foule; comme successeur des Césars aux yeux de la postérité, et comme vicaire de Jésus-Christ au yeux de Dieu et des fidèles...

Si tel fut l'effet produit à la Pentecôte sur le zèle des apôtres, peut-on croire que l'Esprit-Saint n'ait pas fortifié le zèle de la sainte Vierge ? Même avant la Pentecôte elle pouvait leur servir de modèle en toutes les vertus. En effet, la tradition nous enseigne que la sainte Vierge édifiait et encourageait les apôtres dans leurs travaux. Quant à ses prières pour la propagation de la foi, qui peut en douter, sachant qu'à l'âge de trois ans elle fut présentée au temple, où elle priait jour et nuit, et sachant que la plus grande joie de Marie, c'est de voir son Fils régner dans les âmes? Mais c'est après l'Assomption que ces prières devaient recevoir encore plus de force, et saint Augustin dit que comme Marie a coopéré pendant sa vie mortelle à la formation des fidèles, de même à présent que sa charité et sa perfection sont infiniment plus élevées, elle contribue d'une manière plus parfaite encore à la sanctification des membres mystiques de son Fils. Oui, en quittant la terre, Marie n'a quitté rien qui lui fût cher, comme dit saint Alphonse de Liguori; par conséquent elle avait emporté avec elle la prière pour la propagation de la foi, parce que cette prière lui était chère.

Pour rendre plus irrécusable la vérité que nous avançons, prenons les époques les plus difficiles de l'Eglise, et nous verrons que presque chacune d'elles est comme une preuve suffisante de la participation de la Reine des apôtres dans les combats de l'Eglise et du monde. De cette participation si nous jetons nos regards sur les persécutions des martyrs, nous voyons qu'ils témoignent par leur sang la vérité apostolique, et par leurs catacombes leur confiance dans les prières de la sainte Vierge. En effet, aujourd'hui même on voit à Rome, au milieu des tombeaux des martyrs, des images contem-

poraines de la sainte Vierge en position de la prière... Après que l'Eglise se découvre dans son éclat aux yeux de l'univers, en même temps que les palais des Césars tombent en ruines et se couvrent de cendres, et que sur les cendres des apôtres et en l'honneur de leur Reine s'élèvent des basiliques, les passions donnent naissance aux hérésies. Pour connaître l'esprit des Pères de l'Eglise par rapport à la participation de la sainte Vierge dans l'extirpation des hérésies, il suffit de nous rappeler les paroles de saint Cyrille au concile d'Ephèse : *Marie*, dit-il, *est le soutien de la foi orthodoxe, le ferme appui de toutes les Eglises... par qui l'idolâtrie est détruite et le monde converti... par qui les apôtres ont annoncé le salut à toutes les nations.* Dans les troubles de l'Eglise au moyen âge le Rosaire reçu par saint Dominique de la sainte Vierge nous montre en même temps et sa participation dans les combats de l'Eglise et la manière par laquelle, à son exemple, nous pouvons agir sous ce rapport. Dans les deux dernières époques difficiles de l'Eglise au XV^e^ et au XVIII^e^ siècle, nous voyons de nouveau l'accomplissement des paroles de saint Hilaire, que c'est le propre de l'Eglise d'être outragée pour vaincre : *Ut tum vincat cum lœditur.* (S. Hilar. lib. VII *De Trinit.*) La participation de la sainte Vierge dans les combats de l'Eglise n'est pas moins éclatante. Par rapport au XV^e^ siècle il suffit de dire que d'un côté nous voyons cesser les prières à la sainte Vierge, mais aussi se développer l'esprit de l'orgueil, de l'amour-propre et de la persécution, et de l'autre nous voyons la dévotion envers la Reine des apôtres redoubler et s'accroître, mais aussi se développer l'esprit d'humilité de saint Ignace, de charité de saint François de Sales et du zèle apostolique de saint François Xavier. Et pourquoi aurait-elle envoyé dans ce temps saint Stanislas et saint Louis mourir parmi les hommes apostoliques, sinon pour les préparer à l'apostolat de la prière ? Quant à l'époque qui vient de se découvrir devant nos yeux après les combats du XVIII^e^ siècle, il suffit de dire que dans ce pays même la participation de Notre-Dame des Victoires dans la conversion des pécheurs et de Notre-Dame de Fourvière dans la propagation de la foi est si évidente qu'il n'est pas nécessaire de présenter d'autres preuves pour constater la participation de la sainte Vierge dans les travaux des apôtres et des missionnaires.

En même temps, si nous voyons que Marie, qui est comme le modèle de tous les saints parmi les hommes, unit à la vie cachée, humble et obscure, les conquêtes de l'Eglise, nous ne pouvons pas douter que tous les autres saints ont part semblablement à la gloire de l'Eglise. Du reste, il suffit de citer les conversions produites par les prières de sainte Thérèse ou du bienheureux Alphonse pour nous dispenser des autres détails sur ce sujet.

Si on veut considérer maintenant *les raisons* qui doivent nous porter à prier pour la propagation de la foi, il faut dire qu'elles découlent de notre texte et touchent nos devoirs envers Dieu, envers notre prochain et notre propre intérêt.

Quant à nos devoirs *envers Dieu*, l'Oraison Dominicale nous montre déjà d'un côté que nous devons désirer que le nom de Dieu soit sanctifié partout, et de l'autre l'utilité de la prière en ce point que nous traitons, car ce n'est pas pour un autre dessein que Notre-Seigneur nous ordonne de le supplier pour cela. Ensuite le prix que tous les hommes apostoliques, depuis l'apôtre saint Paul jusqu'aux missionnaires de nos jours, donnaient et donnent aux prières, nous montre comment nous devons les apprécier; car qui peut juger mieux du prix, de la valeur d'un objet, que ceux qui en ont besoin ? Après cela on voit que nous pouvons et nous devons considérer les prières dans l'œuvre de la conversion comme les Israélites considéraient Moïse pendant leur combat, sachant qu'ils ne restaient vainqueurs qu'autant qu'il élevait ses bras vers le ciel. Connaissant donc l'importance des prières dans l'œuvre de la conversion, nous ne pouvons pas douter de leur efficacité, et de cette manière si nous prenons intérêt à l'œuvre de la propagation de la foi, nous sommes obligés par nos devoirs envers Dieu d'user des moyens qu'il nous donne à cette fin. Saint Augustin s'étonnait que Dieu nous eût fait un commandement de l'aimer, puisque de lui-même il est souverainement aimable; conformément à cette pensée du saint docteur, n'y a-t-il pas lieu de nous étonner encore davantage quand il nous engage dans une œuvre qui, comme

nous verrons de suite, satisfait non-seulement notre propre intérêt, mais nous rend encore glorieux et nous aide à nous sanctifier nous-mêmes?

Quant à nos devoirs *envers le prochain*, il faut dire que dans les actions de charité il y a presque toujours des circonstances qui augmentent ou qui diminuent notre responsabilité à cet égard. Ordinairement ces circonstances consistent dans la proportion du mal, où se trouve celui à qui nous pouvons être utiles et dans la faculté avec laquelle nous pouvons remplir nos devoirs envers lui. Les abominations, les maux qui règnent dans les pays privés de la lumière de l'Evangile, et le nombre immense de ceux qui en ont besoin, montrent suffisamment la grandeur du mal sous le rapport de la propagation de la foi. On sait encore que sur 900 millions de la population du globe, à peu près 600 restent encore dans les ténèbres de la mort, et que la moitié des Chrétiens mêmes sont séparés de l'Eglise par le schisme et l'hérésie. Quant à la facilité de remplir nos devoirs à cet égard, elle est évidente parce que tout le monde peut prier et réciter le Rosaire, le *Pater* ou quelques autres paroles provenant du cœur, et c'est là ce que demande Notre-Seigneur en disant : *Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.* Mais même à côté du grand profit pour les pays lointains, ces prières sont aussi utiles pour le nôtre, parce que, comme l'expérience le prouve, elles font descendre sur lui les grâces particulières et excitent la piété en tous. Par là étant habitués à estimer les hommes selon leur influence sur la société, nous estimerons même les gens simples, sachant que par la sainteté et par la prière ils contribuent très-efficacement au bien-être des hommes. Aussi l'intérêt chrétien que nous prendrons pour les païens, qui sont loin de nous, nous inspirera plus d'une fois la charité et l'affection pour ceux avec lesquels nous sommes ou nous serons nous-mêmes en rapport.

Enfin *notre propre intérêt* nous invite à prier pour la propagation de la foi. Sans parler des consolations humaines que ces prières nous peuvent donner, et même sans parler des grâces et des indulgences que nous pouvons attendre de ces prières, nous pouvons en tirer aussi un avantage pour chacun de nous. Ceux qui sont prêts eux-mêmes à travailler personnellement dans l'apostolat et en sont empêchés par une autre vocation, trouveront dans ces prières non-seulement la consolation d'assister positivement aux travaux apostoliques, mais aussi la consolation dans les persécutions du monde et du démon. En effet, la patience dans les afflictions peut seule montrer à Dieu, que nous désirons participer non-seulement à la gloire, mais aussi aux fatigues de l'apostolat, parce que chercher le prix sans le travail est indigne du chrétien. Pour nous tous les prières pour la propagation de la foi seront un nouveau moyen de nous garder des tentations et des défauts, et la faiblesse de notre nature nous oblige à profiter de chaque moyen de ce genre. En effet, connaissant d'un côté l'efficacité des prières pour la propagation de la foi, et de l'autre que leur qualité dépend de notre confiance en Dieu et de la sainteté de vie, nous serons garantis de tomber dans les imperfections, par la compassion pour ceux pour qui nous devons prier. Rappelons-nous à chaque faute volontaire : Je plains les pauvres Chinois et les catholiques persécutés, mais si je n'avais pas fait cette faute, peut-être que ma prière eût été plus facilement exaucée.

Après la prière, c'est l'obéissance qui fait la force et explique les triomphes des missionnaires catholiques. Saint Paul dit qu'on ne peut pas prêcher sans être envoyé : *Quomodo prædicabunt nisi mittantur?* (*Rom.* x, 15.) Mais comme dans l'ordre de la Providence la conservation du monde est la continuation de la création, ainsi dans l'ordre de l'apostolat, l'obéissance est la continuation de la mission. On a beaucoup de préjugés contre l'obéissance; cependant soit qu'on interroge l'intelligence, la philosophie, soit les sentiments, l'héroïsme, soit même les progrès de l'industrie, le matérialisme, on voit l'excellence de l'obéissance. Il en est de l'idée de l'obéissance, comme de l'idée du travail. Maintenant que nous avons appris toute l'excellence du travail, nous ne voulons pas en entendre parler sans un respect particulier, tandis qu'auparavant, ce n'étaient que les hommes saints ou les hommes simples qu'on pouvait exhorter nettement à l'admiration et à l'exercice du travail. Du reste non-seulement dans la pratique des

vertus, mais encore dans les sciences et les beaux-arts, on est obligé de ménager ceux qui ont des préjugés et de ne découvrir que peu à peu le voile qui cache l'objet que nous devons connaître. Voilà pourquoi, avant d'exposer les obligations que nous impose cette vertu, avant de la nommer même, je parlerai de son excellence. Comme tout doit être rappelé à la plus grande gloire de Dieu, selon l'expression de saint Grégoire de Nazianze, en louant la vertu je louerai Dieu de qui découle la vertu sur les hommes, afin que l'éclat qu'elle répand les élève, ou plutôt les ramène à Dieu : *Virtutem laudans Deum laudabo a quo virtus hominibus est, illudque ut per cognitam illuminationem ad Deum evehantur vel potius reducantur.* Puis, selon une autre expression de ce même Père, c'est par les œuvres que se prouve l'amour : *Opus enim affectionis animæ declaratio.* Nous méditerons, appuyés sur des textes irrécusables, nous méditerons sur les obligations que Dieu impose à tous les Chrétiens en leur prescrivant la pratique de cette vertu ; car souvent le plus difficile pour un homme de bien n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître.

De quelque point de vue que je considère l'excellence de cette vertu sublime et cachée dont saint Joseph est le type, partout je vois la vérité des louanges que prodiguent à cette vertu saint Augustin, et saint François de Sales, le plus profond et le plus doux des hommes. Il paraît même que pour éloigner les préjugés du monde contre cette vertu il suffit d'ajouter à ces louanges qu'elle ne peut exister sans avoir Dieu en vue, et qu'elle seule parmi toutes les vertus, comme une rose sans épines, ne peut offenser personne ni par la vanité, ni par l'ostentation. Cependant comme le erreurs philosophiques ont produit dans notre siècle une diversité de points de vue aussi grande et aussi fatale que la diversité des langues, le ministre de Dieu a toujours besoin de se mettre au niveau des idées, des pensées, des sentiments de ceux qui l'écoutent. Or, dans le cas actuel, quelle que soit la diversité de points de vue, nous pouvons les réduire tous à trois, selon que la réflexion, le sentiment ou l'action ont présidé à la formation de notre caractère, et je tâcherai de prouver d'après chacun de ces points de vue l'excellence de la vertu qui est l'objet de ce discours.

Et d'abord ceux qui, habitués aux réflexions spéculatives, apprécient les actions et les vertus selon leur valeur intrinsèque, trouveront ici des preuves prises dans les dernières conséquences des doctrines modernes, afin que, quelle que soit l'influence de ces doctrines sur notre esprit, nous puissions toujours admettre l'excellence de la vertu que j'examine. Ainsi par leurs théories poussées jusqu'au panthéisme ils prétendent voir l'excellence de l'homme, en l'identifiant avec la substance divine et ils le dégradent jusqu'au néant; car s'identifier avec Dieu de cette manière, c'est cesser d'être soi-même. Or, dans la vertu dont saint Joseph fut le type, nous trouvons en un sens vrai ce que recherchent les idéalistes comme résumant toute l'excellence de l'homme. C'est cette vertu bien comprise qui nous unit tellement avec Dieu que sa volonté devient notre volonté, son jugement notre jugement, ses sentiments nos sentiments, ses pensées nos pensées, ses désirs nos désirs. Mais si, d'un côté, elle nous élève jusqu'à la majesté divine, elle nous laisse libres et indépendants malgré notre union avec Dieu, comme l'Epoux bien-aimé de nos âmes... Et en détournant nos regards de ces doctrines, d'où, malgré leur fausseté, on peut déduire l'excellence de cette vertu, vers des doctrines vraiment philosophiques, si nous nous demandons quelle est notre fin, quel est le moyen de trouver le bonheur que nous désirons tous, nous verrons de nouveau l'excellence de cette vertu dans laquelle seule se trouve la promesse d'un bonheur constant, inaltérable, éternel. Si déjà dans la conformité passive à la volonté divine nulle crainte ne trouble la félicité de l'homme, dans cette vertu qui n'est que la conformité à la volonté de Dieu dans son action, l'homme est semblable à un navigateur audacieux qui, dans une petite nacelle au milieu de l'Océan, voit venir à lui les vagues les plus furieuses sans être effrayé, et prend plaisir à les considérer et à se laisser porter par elles de tous côtés, sachant qu'il a avec lui un pilote invisible, sans lequel la moindre écume ne peut apparaître sur la surface des flots. C'est ce pilote qui paraît diriger sa nacelle, tandis qu'en réalité uni à son généreux compagnon dont il veut récom-

penser la libre confiance, il ne fait que le préserver des dangers et exécuter les ordres qu'il en reçoit. Aussi chaque fois que saint Joseph apparaît dans l'Evangile, il apparaît dans l'exercice de cette vertu, dont l'excellence doit être admise par tous ceux qui jugent de l'excellence des vertus au point de vue spéculatif, parce que, comme je viens de le prouver, c'est par elle que se fait l'union la plus intime de l'homme avec Dieu. Quoique dans le style de l'Ecriture les mêmes paroles soient souvent répétées, nous devons remarquer cependant cette unité d'action qu'on observe dans mon texte aussi bien que dans les autres traits de l'Evangile, rapportés sur saint Joseph : *Levez-vous et prenez l'enfant et sa mère et fuyez. Et lui s'étant levé prit l'enfant et sa mère durant la nuit et partit : « Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et fuge. Et consurgens accepit puerum et matrem ejus nocte, et secessit.»* (*Matth.* II, 13, 14.) Saint Joseph paraît se conformer à la volonté divine avec l'exactitude d'un membre qui suit le mouvement que la volonté, qui anime tout le corps, lui imprime. Cependant son action est libre. Pendant de longues années, en même temps qu'il donne l'exemple de la soumission, il commande à celui qui pour le bien de ses élus met en mouvement tout l'univers, comme le pilote agite les vagues les plus impétueuses de l'Océan pour porter ceux qui se confient en lui à un port désiré.

Ceux qui jugent l'excellence d'une vertu par l'héroïsme qu'elle renferme trouveront ici la réalisation de cet idéal du grand et du beau qui fait vibrer leurs âmes. C'est par la force de cette vertu que les armées comme un seul homme marchent à la victoire. C'est par la force de cette vertu que germent ces héros dont les noms sont transmis à la postérité, comme la gloire de nos ancêtres, qui reconnaissent eux-mêmes, dans cette vertu, le plus grand degré d'héroïsme. C'est par la force de cette vertu, qu'Agésilas, au moment même de porter ses armes victorieuses en Perse, obtient sur soi une victoire que l'antiquité elle-même considère comme la plus grande de toutes celles qui ont illustré les héros de la Grèce. C'est par la force de cette vertu que se sont élevées les merveilles des arts antiques. C'est par la force de cette vertu que l'homme se dévoue non-seulement, afin d'acquérir une gloire passagère, mais jusqu'à devenir le rebut du monde, afin de savoir consoler les prisonniers dans leurs cachots, les infirmes sur leurs grabats. C'est par la force de cette vertu que les apôtres ont parcouru le globe, sans quoi l'Europe serait encore couverte de ces temples et de ces abominations qui se trouvent aux Indes et chez les sauvages C'est par la force de cette vertu que les vierges, abandonnant leurs palais et leurs richesses, vont panser les plaies des infirmes, et que tant d'âmes saintes passent les jours et les nuits pour faire descendre les grâces sur la terre et correspondre à cette parole du Sauveur : *Priez le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson : « Rogate Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.* » C'est par la force de cette vertu que dans la retraite et le silence l'homme se régénère et subit comme une nouvelle création, quand la considération de ses misères prépare en lui la matière de cette nouvelle création à laquelle la contemplation de la vie du Sauveur donne la forme, le spectacle de sa passion, les muscles et les nerfs, et la méditation de sa résurrection, l'esprit qui vivifie le nouvel homme. Cette vertu, aussi douce que forte, est comme l'huile qui conserve le feu sacré du zèle du salut des âmes. C'est elle qui conserve l'activité et la pureté de ce zèle sans lesquelles il est stérile comme le figuier condamné avant de porter ses fruits, et également injurieux à Dieu et aux hommes. C'est par la force de cette vertu que les faibles deviennent vigoureux et supportent avec joie la persécution et les souffrances. C'est par la force de cette vertu, qu'avec l'énergie d'un vaillant soldat ou d'un intrépide missionnaire, saint Joseph, le pauvre artisan reçoit les paroles de l'ange : *Levez-vous et prenez l'enfant et sa mère et fuyez : « Surge et accipe puerum et matrem ejus, et fuge.* » *Et s'étant levé il prit l'enfant et sa mère durant la nuit et partit : « Et consurgens accepit puerum et matrem ejus nocte, et secessit*, » sans avoir un instant pour se préparer au voyage, par des chemins offrant une infinité de dangers, sans savoir le temps de son retour, car l'ange ajouta ces paroles : *Restez jusqu'à ce que je vous dise : « Et esto ibi donec dicam tibi.* » Il n'examine pas le commandement, car il sait qu'un Dieu qui est plein de sagesse n'i-

gnore pas ce qui nous convient le plus, qu'un Dieu tout bon et tout-puissant fait tout pour le bien de ceux qui l'aiment. C'est par la force de cette vertu que saint Joseph paraît digne d'être le père nourricier de Jésus, et c'est particulièrement pour la pratique de cette vertu qu'il protége les fidèles dans l'exil de ce monde.

Enfin les hommes d'action, les hommes qui jugent tout selon l'utilité et le bien commun, trouveront dans cette vertu les moyens les plus simples et les plus faciles pour parvenir aux plus grandes fins. C'est cette vertu qui est l'unique moyen pour conserver la paix, la vraie liberté et le bonheur dans les familles et les Etats. C'est elle qui a produit tout ce que les sociétés ont de solide en fait de richesses, d'industrie, de commerce et de civilisation. C'est comme un levier qui peut soulever les masses populaires pour les porter aux grandes entreprises d'utilité publique matérielle ou morale. On juge de l'excellence des moyens par la facilité avec laquelle ils mènent au but. Or cette vertu, fondée sur la sagesse divine aussi bien que sur la prudence humaine, est certainement le moyen le plus pratique pour mener à la perfection du progrès les individus et les sociétés. C'est en elle qu'on peut trouver ce point d'appui, que cherchait vainement Archimède, pour soulever non la terre, mais ceux qui l'habitent, et les conduire au bonheur temporel, aussi bien qu'au bonheur éternel. Aussi en considérant saint Joseph voyons-nous que toute autre conduite que celle qu'il a tenue serait peu utile aussi bien que peu raisonnable, tandis qu'*obéissant* à celui qui ne peut pas nous tromper ni se tromper, il est devenu l'homme qui a *commandé* le plus sur la terre et qui protége du haut de sa gloire tant de fidèles et tant de sociétés. Tâchons donc, nous aussi, d'aimer cette vertu par amour pour saint Joseph et d'aimer saint Joseph par amour pour l'*obéissance*.

Je prononce cette parole parce qu'enfin, si nous jugeons de l'excellence des choses par la spéculation, nous devons ou renoncer à nos préjugés et admirer l'obéissance, ou soutenir, malgré nos tendances idéalistes, qu'il n'y a rien de plus grand que de servir Dieu en mercenaire et en esclave, qu'il n'y a rien de plus grand que la satisfaction des plaisirs des sens, rien de plus grand que cette oisiveté, cette fainéantise, que nous voyons chez les sauvages, qui à force de refuser d'obéir sont devenus si dégradés, que des savants ont douté s'ils possèdent la même nature que les autres hommes. Si nous jugeons de l'excellence des vertus selon l'idéal que l'imagination nous fait voir dans le courage, dans le dévouement, dans l'héroïsme, nous devons aussi ou renoncer à nos préjugés et admirer l'obéissance, ou soutenir, malgré l'énergie et l'enthousiasme que nous prétendons avoir, qu'il n'y a rien de plus grand que cette lâcheté dont parle un fameux philosophe de l'antiquité, en disant que celui qui aime la vie ne doit pas obéir à l'appel de sa patrie, mais fuir devant l'ennemi, qu'il n'y a rien de si grand que la conduite de ces hommes qui, quand il s'agit de faire quelque sacrifice pour le bien du prochain s'excusent, avec un sang-froid satanique par cette maxime dont on a tant de fois abusé que la charité bien ordonnée commence par soi-même. Si nous jugeons enfin de l'excellence des vertus selon l'utilité, selon le bien public, selon le principe rigoureux, et les moyens par la fin, il faut ou renoncer à nos préjugés et admirer l'obéissance, ou soutenir, malgré l'expérience quotidienne, qu'il n'y a rien de plus admirable dans une famille que la révolte et le mépris des enfants à l'égard de leur mère, mépris qu'un tigre serait honteux de témoigner à celle qui lui donne la naissance, qu'il n'y a rien de plus grand que de s'empresser à brûler tout ce que les savants ont conservé pour guider l'humanité dans la voie des sciences, afin de nous rendre indépendants de tout guide ; qu'il n'y a rien de de plus grand que de s'attacher aux utopies absolument impraticables, afin que la société soit non-seulement démoralisée, mais encore persuadée, pour comble de découragement, qu'elle ne peut pas sortir elle-même de cette démoralisation. En un mot on peut dire avec saint Jean Chrysostome que refuser l'obéissance à Dieu, c'est devenir esclave du démon. Est-ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Dieu éternel, le modèle suprême des missionnaires, ne s'est pas fait obéissant et obéissant jusqu'à la mort pour nous sauver ? Est-ce que son humanité n'a pas trouvé dans cette obéissance le triomphe sur l'enfer, sa glorification, le salut du genre humain ? *Factus obediens usque ad mortem, mortem*

autem crucis. Propterea Deus exaltavit eum, et donavit ei nomen super omne nomen, ut in nomine Jesu flectatur omne genu cœlestium, terrestrium et infernorum. (*Philipp.* II, 9,10.)

Après avoir parlé de l'obéissance, parlons du zèle, car l'obéissance sans zèle n'est qu'une apparence de la charité. Saint Jean Chrysostome dit qu'un seul homme enflammé de zèle peut convertir tout un peuple. Saint Grégoire le Thaumaturge, modèle du zèle chrétien, n'a trouvé que 17 catholiques en entrant dans son diocèse, et il l'a quitté en ne laissant que 17 individus qui n'étaient pas catholiques. Le zèle est comme le feu. Il doit être ardent, pur et actif. Pur dans ses principes, ses moyens. Si un moyen manque, la prière en inspirera un autre. Comme un soldat dévoué à la patrie, même en perdant un bras, combat avec l'autre, ainsi un missionnaire zélé, tout en perdant un moyen d'action, en cherchera et trouvera toujours un autre. Notre siècle indifférent, matérialiste, corrompu a surtout besoin du zèle apostolique. Il suffit de le désirer, de le pratiquer et il ne cessera pas de brûler.

Sans parler des erreurs, des vices et des péchés, il est évident que le mal principal de notre siècle, c'est le peu de zèle et de charité véritable dans les hommes de bonne volonté. Le salut des âmes est la fin de l'Eglise, et par conséquent le zèle, qui est le premier moyen pour parvenir à cette fin, est le premier besoin de l'Eglise. *Honor Dei salus animarum*, dit Tertullien. *Quamvis peccaverit, attamen zelum Dei habuit* : Quoiqu'il ait péché, cependant il a eu le zèle de Dieu, dit la dernière prière que nous devons entendre, la prière des agonisants. Si le zèle doit être pur dans ses principes, dans ses motifs, dans ses moyens, il doit être aussi actif. C'est le défaut de cette activité du zèle qui est le mal de notre siècle, comme le protestantisme était celui du XVI^e^ siècle. On accuse de fatalisme, de folie un homme qui, dans l'ordre temporel et matériel des choses, veut gagner, veut réussir sans agir, et on croit que c'est de la prudence que de rester les bras croisés en présence des obstacles qu'on rencontre à chaque pas pour le salut des âmes. La véritable raison qui fait qu'on ne veut pas agir, qu'on ne veut pas se remuer, c'est le désir du repos, le désir du confortable, la lâcheté. Quand le zèle est pur, il est prudent ; ne pas agir dans ce cas, c'est indifférence ou manque de courage. Comme un vaillant soldat, même en perdant son bras, ne se décourage pas et combat avec l'autre, de même un chrétien zélé, à défaut de moyens ordinaires, se sert d'autres, en vertu de ce principe que le zèle est toujours inventif.

En considérant l'état actuel du globe, les vicissitudes qu'il a traversées, l'activité de la civilisation moderne, le zèle des personnes ne trouvant que déception dans le monde, on est porté à croire que les efforts chrétiens demandent comme une nouvelle impulsion et de nouvelles méthodes pour étendre notablement le règne de l'Evangile et réparer les pertes auxquelles l'Eglise est journellement exposée. Si on apprécie les œuvres du zèle, moins par l'extension locale que par le nombre des prosélytes et des pratiquants, qui constitue sa véritable mesure, on est obligé de reconnaître que non-seulement de nos jours, mais même depuis trois siècles le succès des œuvres du zèle est loin de contre-balancer les pertes de l'Eglise. Pour les missions les plus brillantes de saint Xavier, il n'a fallu même qu'un quart de siècle pour les ruiner et les conduire à deux doigts de leur anéantissement, et aujourd'hui on n'est pas encore parvenu, malgré tous les efforts, à reconquérir ce qui a été perdu depuis chez les gentils, qui ne figurent que par des nombres presque insignifiants dans les statistiques des conversions. Les lettres que nous recevons presque en même temps de la Chine, du Maduré, de l'Océanie, du Canada, et les nouvelles toutes récentes des peuples Slaves, de l'Allemagne, et même les chiffres du nombre des hommes communiants en France, font frémir tout homme de zèle. Cependant ces considérations, loin de décourager, ne peuvent que consoler en portant à la recherche des remèdes et en rappelant que c'est de Dieu seul qu'il faut attendre le succès, qu'aucun effort, même totalement infructueux, n'est perdu, et que la générosité et la raison ne doivent être que plus invoquées. La bonté divine, ayant égard aux efforts et aux prières des âmes zélées, peut bien vivifier les germes du salut qu'elles ont semés et les faire fructifier par d'autres, quand même ils ne les égaleraient pas en vertu : *Alii laboraverunt et vos in labores eorum introistis.* D'autres ont pris la peine

de la culture, et vous êtes appelés à recueillir les fruits de leurs travaux. Toutes ces considérations, loin d'exclure la coopération des causes secondes, des moyens humains, de l'activité, les exigent avec plus d'efficacité, d'énergie et d'universalité que jamais, et les indiquent dans des résolutions, des associations à la portée de toutes les personnes de bonne volonté pour gagner des âmes par les prières, les secours matériels, la sainteté et les exercices du zèle. Si quelques paroles de salut, quelques démarches, soit directes, soit indirectes, dans l'intérêt de la conversion, peuvent remplacer les aumônes temporelles, on peut mesurer cette aumône du zèle, ou par le temps employé dans ce but, ou par le nombre des conversions. Ces conversions peuvent être le résultat des efforts réunis, et partout être régularisées en décuries, centuries, et selon le modèle de l'œuvre de la Propagation de la foi ; ou en associations de zèle et de la charité, modelées sur les associations de Saint-Vincent de Paul, etc. Comme avant les succès de l'œuvre de la Propagation de la foi on ne pouvait assez comprendre ce que peuvent valoir, par voie de multiplication, les plus faibles ressources, on ne comprendra que plus tard tout ce qu'il y a de trésors dans le zèle direct ou indirect qui n'omet jamais de porter tôt ou tard ses fruits. Aussi un homme très-compétent dans cette matière dit « que c'est vers ce but que les prêtres doivent diriger tous leurs efforts, puisque l'expérience du présent, encore plus que celle du passé, leur démontre qu'en suivant une autre direction, ils ne pourront jamais raisonnablement approcher, même de très-loin, d'un pareil résultat. Le soin de faire travailler les plus simples fidèles à la conversion de leurs proches et de leurs concitoyens est d'ailleurs essentiellement conforme à l'Evangile, aussi bien qu'à la conduite de l'Eglise primitive, à celle des apôtres et des grands missionnaires de tous les âges, qui ont dû à l'emploi de ce puissant moyen leurs principaux succès. C'est d'ailleurs Jésus-Christ lui-même qui nous en a révélé le secret dans plusieurs des paroles évangéliques. »

Ainsi on peut citer la parabole de la femme qui a mis son levain dans trois mesures de farine, image des trois classes sociales qui, par un effet d'assimilation, font fermenter le tout. Le zèle, c'est le feu céleste qui, se communiquant de proche en proche, finit par embraser tout. Ainsi, outre les apôtres, les personnes du monde furent chargées par Notre-Seigneur de l'apostolat, par exemple, le Généraséen délivré qui fut envoyé par Notre-Seigneur dans sa maison pour y annoncer, ainsi que dans le pays, la miséricorde du Seigneur. Les apôtres exhortent tous les Chrétiens à être en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ par l'édification, leur prescrivant des prières afin que tous soient sauvés : *Vult omnes homines salvos fieri* (*I Tim.* II, 4), et ajoutent qu'il n'y a pas plus de moyen efficace de se sauver soi-même qu'en sauvant les autres : *Salvabit animam suam et operiet multitudinem peccatorum.* (*Jac.* V, 21.) *Mandavit Dominus unicuique*, etc. (*Eccli.* XVII, 12.) Les apôtres citent avec éloge et recommandent dans leurs Epîtres les fidèles de l'un ou de l'autre sexe qui se sont distingués par leur zèle pour la propagation de l'Evangile. Ce zèle universel se propagea et fut consacré par l'institution des parrains et des marraines, censés qu'ils étaient avoir pris la meilleure part dans leur conversion. Dans tous les siècles, le zèle du même genre a enfanté des prodiges par les plus faibles instruments.

Dans notre siècle matérialiste on comprend si peu le zèle, qu'on le confond avec l'ardeur, et même l'exagération du prosélytisme. Non, le zèle, tel que l'Ecriture sainte dans les paroles mêmes de Notre-Seigneur, et les Pères de l'Eglise le représentent, c'est la perfection de la charité, c'est la charité appliquée au salut des âmes. Notre très-saint Père Pie IX me disait un jour en me donnant une haute mission : *Cœpit facere et docere.* (*Act.* I, 1.) Les paroles expliquent la nature du zèle. Elles sont tirées des Actes des apôtres. Pour avoir le zèle il faut avoir la charité pratique. Notre-Seigneur Jésus-Christ dit dans le chapitre VIII, verset 2, de saint Marc : *J'ai pitié de ce peuple : car il y a déjà trois jours qu'ils ne me quittent point, et ils n'ont rien à manger : « Misereor super turbam, quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent.* » La manière d'évangéliser de Notre-Seigneur a été aussi très-simple : prouver le dogme par la charité corporelle, matérielle, dont le zèle, c'est-à-dire la charité spirituelle, est le complément, la perfection. Notre-Seigneur a

gagné les disciples d'Emmaüs en éveillant en eux la charité avant la foi. Notre-Seigneur ne cherchait que le sacrifice de soi-même, charité pour tous, vérité toute pure aux puissants et affabilité et indulgence aux pécheurs pénitents, aux enfants et aux simples. Notre-Seigneur, n'ayant en vue que le salut des âmes, prenait cependant l'occasion des besoins corporels pour annoncer les plus grandes vérités, par exemple la doctrine sur l'Eucharistie à propos de la multiplication du pain. C'est ainsi que doivent agir les missionnaires. Se dévouer au peuple et puis lui prêcher les vérités. C'est ce qui manque aux missionnaires protestants. Un auteur célèbre du XVIII^e^ siècle dit avec raison qu'autant que l'homme, et à plus forte raison le missionnaire, manque de charité, c'est-à-dire, ne considère que soi, il ne peut pas avoir de succès. L'amour de soi règne chez l'homme, lorsque, dans les choses qu'il pense et fait, il ne considère pas le prochain, ni par conséquent le public, ni encore Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais ses intérêts ou les intérêts de ses parents, car les siens, ses parents, comme c'est le cas ordinaire chez les ministres et les missionnaires protestants, font un avec lui. « Ainsi quand quelqu'un fait quelque chose pour son épouse, ses enfants, ses petits-enfants, ses gendres, ses brus, il le fait pour lui-même, parce que ceux-ci sont les siens; pareillement si c'est pour des alliés et pour des amis qui sont favorables à ses intérêts. L'amour du monde règne chez l'homme, c'est-à-dire, l'homme est dans l'amour du monde, lorsque dans les choses qu'il pense et fait il ne considère et n'a en vue que le lucre. L'homme a été créé de manière à ce qu'il puisse regarder en haut ou au-dessus de lui, et aussi regarder en bas ou au-dessous de lui. Regarder au-dessus de soi c'est tourner ses regards, vers le prochain, vers la patrie, vers l'Eglise, vers le ciel; mais regarder au-dessous de soi, c'est tourner ses regards vers la terre, vers le monde, et principalement vers soi. Bref la charité est une affection interne, qui consiste en ce que l'homme veut de cœur faire du bien au prochain, et que c'est là le plaisir de sa vie; et cela sans rémunération. »

Mais on ne peut pas avoir cette charité sans la confiance en Dieu : «Ceux qui pensent sur la Providence divine d'après les choses mondaines, en concluent qu'elle est seulement universelle, et que les événements singuliers dépendent de l'homme, mais ces hommes ignorent l'ensemble de la conduite divine. » Un missionnaire, qui ne se confie pas en Dieu pour chaque acte de sa vie, de son apostolat, est un mauvais missionnaire. Tous les grands succès des missions catholiques sont dus à la confiance en Dieu. Saint Cyrille dit que toutes les choses ici-bas sont basées sur la confiance. En effet tout le monde vit de la confiance. Ainsi un marchand se confie au mouvement du commerce ou à l'incertitude de la navigation, le laboureur dans l'instabilité des saisons, le soldat dans l'incertitude de la guerre, le père de famille à un enseignement de ses enfants, enseignement qu'il ne connaît pas, tous à l'opinion du monde. Que dans l'avenir incertain le missionnaire mette donc sa confiance, mais dans un Dieu qui dirige cet avenir, et le dirigera dans l'intérêt de chaque mission avec sa toute-puissance, sa toute-sagesse, sa toute-bonté. Comme le soleil se représente également dans chaque morceau d'un miroir, comme dans le miroir tout entier, de même la Providence divine agit pour chaque homme qui se confie en elle comme pour le monde entier. C'est la première condition des succès des missionnaires catholiques : *Quemadmodum speravimus in te.* (*Psal.* XXXII, 22.)

DICTIONNAIRE
DES MISSIONS
CATHOLIQUES.

A

AARON (Saint) abbé, qui florissait en Bretagne au VI^e^ siècle.—Il gouvernait un monastère situé dans une île séparée par un bras de mer de la ville d'Aleth (côte nord de la Bretagne.) Il accueillit saint Malo avec empressement et avec affection lorsque celui-ci passa en France (*Voy.* Malo), et il partagea avec lui la gloire de son apostolat. C'est tout ce qu'on sait de saint Aaron. Les Eglises de Saint-Malo et de Saint-Brieuc l'honorent le 21 juin.

L'île où était son monastère prit dans la suite le nom d'Aaron. Au XII^e^ siècle, Jean de la Grille, évêque d'Aleth, y transféra son siége. La ville d'Aleth ayant ensuite été abandonnée de ses habitants donna naissance à celle de Saint-Malo qui remplit toute l'île d'Aaron. Son évêché a été supprimé en 1801 par le Pape Pie VII. Aujourd'hui le titre en est uni à celui de Rennes.

AARON DE BISITRA (Pierre-Paul), moine catholique du rite grec au XVIII^e^ siècle. — Il était Hongrois, Slave ou Roumain de nation et religieux de l'ordre de Saint-Basile. Feller qui lui consacre un article dans son *Dictionnaire historique* ne fait pas connaître l'époque et le lieu de sa naissance. Il semble qu'il était de quelque une des provinces soumises à la maison d'Autriche. Devenu évêque de Fogaras, le principal diocèse des Grecs unis en Transylvanie, il se distingua par sa vie austère, son zèle et ses travaux pour la foi. Lors de sa mort, arrivée en 1760 à Nagybania dans le collége des Jésuites, il était amaigri d'une manière excessive par les austérités : son corps transporté à Balas-Salva dans un monastère de l'ordre de Saint-Basile, s'y conserve encore aujourd'hui, desséché, et à peu près dans l'état où il se trouvait au moment de la mort. Aaron avait écrit, sur le concile de Florence et sur l'union de l'Eglise grecque avec l'Eglise Romaine, un petit ouvrage qui a beaucoup contribué à affermir les Grecs de la Transylvanie dans le catholicisme et à resserrer leur attachement pour le centre de l'unité. Ce livre a pour titre en latin : *Definitio et exordium sanctæ et œcumnicæ synodi Florentinæ ex antiqua Græco-Latina editione desumpta.* Il a été imprimé en valaque à Balas-Salva en 1762, in-12. On sait qu'il y a toujours en Hongrie et en Transylvanie un grand nombre de Grecs attachés à l'Eglise orientale, c'est-à-dire schismatique. Ils sont plusieurs millions.

ABADA, Japonais qui vivait au XVII^e^ siècle dans le Tong-King. — C'était sans doute le fils d'un ces émigrés chrétiens qu'on trouvait alors dans tous les pays de l'extrême Orient et qui avaient fui leur patrie pour mettre leur religion en sûreté. Abada ne soutint point l'honneur de sa nation et du nom chrétien. Ayant acquis de grandes richesses au Tong-King il menait une vie fort licencieuse. M. Deydier, missionnaire français, lui fit des remontrances réitérées sur ses désordres qui scandalisaient l'Eglise. Au lieu d'en être touché il en fut très-irrité et fit menacer le missionnaire de le perdre par le crédit qu'il avait auprès du roi, car son fils était marié à une princesse du sang, et sa fille était dans le sérail du prince héréditaire où il l'avait fait entrer malgré elle. Il ne s'en serait pas tenu sans doute aux menaces; mais Dieu, jaloux des intérêts de son Eglise, frappa cet indigne Chrétien : il lui vint à la joue une maladie cancéreuse qui ne lui laissait nulle espérance. Effrayé de ce châtiment, Adada écrivit à M. Deydier, malgré la violence de son mal, lui demandant pardon et le priant de venir lui administrer les sacrements. Le missionnaire fit volontiers cette démarche : mais il commença par exiger, avant de le réconcilier à Dieu, qu'il retirât sa fille du sérail. Il fallait pour cela adresser au prince une requête accompagnée d'un présent considérable. Abada ne le voulut pas, disant que nulle autre personne que lui dans sa famile n'oserait présenter cette requête, mais il promit que si Dieu lui rendait la santé, il exécuterait ce qui lui était ordonné par la loi de Jésus-Christ ; qu'en attendant il ferait connaître à sa fille la dou-

leur et le repentir dont il était pénétré de l'avoir mise dans un danger si évident de perdre son âme et l'exhorterait à faire tous ses efforts pour en sortir. Comme les Japonais se font un point d'honneur de garder leur parole même au péril de leur vie, M. Deydier, persuadé qu'Abada tiendrait sa promesse, lui administra tous les sacrements et il mourut quelques jours après.

Après sa mort, le prince renvoya sa fille qu'il n'aimait pas; sa bru quitta son fils et découvrit ses grandes richesses au roi qui s'en empara. Ainsi la vanité, qui est de tous les pays et qui porte les riches à allier leur famille à ce qu'il y a de plus grand, ruina entièrement celle d'Abada.

ABAIDE (Saint), confesseur chez les Ethiopiens. — Il est inscrit au Martyrologe le 31 octobre, avec les saints Azirien et Epimaque, martyrs, du même pays. Bien que je ne puisse donner aucune autre indication que leurs noms et l'ordre auquel ils appartiennent dans l'Eglise, j'ai cru devoir recueillir et placer ici tous les saints de cette nation qui a été évangélisée par les apôtres, puis par saint Frumence; qui est restée catholique pendant bien des siècles; qui est encore chrétienne aujourd'hui, quoiqu'elle ait été à peu près délaissée, à l'extrémité du monde, depuis quinze cents ans. Les Abyssins sont le seul peuple nègre qui ait eu le bonheur d'être appelé à la connaissance de Jésus-Christ; tandis que les immenses contrées qui sont l'apanage de cette race sont encore à attendre le bénéfice de la rédemption. D'ailleurs l'Ethiopie, qui devrait avoir sa place dans les annales de l'Eglise, n'y apparaît que de loin en loin, bien qu'elle ait produit des saints qui figurent au Martyrologe romain. Il n'y a que l'histoire spéciale des missions qui s'en occupe : c'est à ce titre que ses saints figureront dans cet ouvrage, comme j'y mettrais les saints chinois ou iroquois, s'il en existait.

Nous n'avons aucune histoire intérieure de l'Eglise d'Abyssinie; toutes les fois qu'il en est parlé dans l'histoire ecclésiastique en général, c'est pour faire mention des rapports assez rares qu'elle a eus avec le reste du monde chrétien. Quant à son histoire particulière, au récit de ses luttes, de ses développements, de ses vicissitudes, de ses personnages indigènes, moines, évêques, confesseurs, martyrs, etc., on n'en a pas, je le répète, d'histoire suivie. Le nom de ses saints figure dans nos livres comme celui de quelques saints coptes, chaldéens, persans, syriens, sans doute par suite des recherches que des savants européens auront faites dans des livres et des manuscrits éthiopiens apportés en Europe. Comme il s'y mêle beaucoup de légendes fabuleuses, que les documents n'étaient pas complets, et qu'il n'en serait résulté, après bien du travail, que des récits dont l'objet intéresserait peu de monde, on aura dédaigné de citer autre chose que les noms des saints, sans même y ajouter le siècle dans lequel ils vivaient. Actuellement qu'il y a deux évêques catholiques et des missionnaires lazaristes et capucins en Abyssinie, il est permis d'espérer que cette lacune sera comblée, que l'Eglise d'Europe connaîtra, par les soins de quelques missionnaires, l'histoire et l'hagiologie de l'Eglise d'Ethiopie, dont plus de cent mille enfants sont déjà rentrés dans le bercail de Rome.

ABALA (Melca Christos), prêtre abyssin catholique, missionnaire dans sa patrie au XVII^e siècle. — *Voy.* Melca Christos.

ABALIATI (Fr. Nicolas), Prêcheur italien, fut sacré évêque en 1318 avec cinq autres religieux de son ordre, et envoyé comme eux dans les missions de la Perse en qualité de suffragant de Fr. Franco de Pérouse, élu archevêque de Sultanyeh.—Il n'est pas dit qu'on leur ait assigné aucun diocèse particulier : ils étaient probablement évêques régionnaires et simples auxiliaires du métropolitain. — *Voy.* Franco de Pérouse.

ABARANCO (Fr. Thomas), Prêcheur arménien, de la congrégation des Frères-Unis, et onzième archevêque de Sultanieh (Perse) au XV^e siècle. — *Voy.* Thomas d'Abaranco.

ABASHADE (Saint), abbé éthiopien, honoré dans sa patrie le 23 décembre comme martyr. — L'époque à laquelle il souffrit n'est pas indiquée.

ABASSI, nom d'une monnaie en usage dans la Perse. — Un abassi vaut environ un franc, ou un franc vingt centimes. Il en faut cinquante pour un toman.

ABBA. — Ce mot en éthiopien, comme dans toutes les langues orientales, veut dire *père*. Les Abyssins l'ajoutent au nom de leurs supérieurs de monastères et de plusieurs de leurs saints. Comme abba Kefri, abba Daniel, abba Ambassa; tous les saints moines le portent. Abba Agathon, abba Boula, abba Andréas, abba Philippos, abba Moïse, abba Libanos, abba Abib, abba Beg. Enfin on le donne à saint Frumence, apôtre du pays, et aux neuf missionnaires qui prêchèrent la foi chrétienne dans le pays. Ce sont abba Garima, abba Aragoï, abba Asfa, abba Pantaléon, abba Tsama, abba Gouba, abba Likanos, abba Alef, et abba Yemasa.

ABBA SALAMA. — Surnom par lequel les Abyssins désignent ordinairement saint Frumence, qui convertit leur nation à la foi chrétienne dans le IV^e siècle. Frumence en langue éthiopienne se dit Frémonat. — Abba Salama veut dire *le Père du salut*.

ABBAN (Saint), moine et abbé. — Irlandais qui vivait au VI^e siècle. Il était neveu de saint Ibar, disciple de saint Patrice. (*Voy.* Ibar.) Marchant sur les traces de ces deux saints évêques, il convertit un grand nombre d'idolâtres dans sa patrie, et fonda deux monastères, l'un au nord, l'autre au midi de Leinster (Irlande). Il mourut dans l'une de ces maisons, sur la fin du VI^e siècle, et on honore sa mémoire le 27 octobre.

ABBONA (M.), prêtre italien, de la congrégation des Oblats de Turin, missionnaire dans l'empire Birman. — Il est parti de Turin pour cette destination au mois d'août 1839, avec M. Bruno, membre de la même société, et également Piémontais. En 1833

un autre de leurs confrères, M. Enrici, les y avait précédés. Ce sont les premiers missionnaires que cette congrégation récente ait envoyés au delà des mers.

ABDALLA, archevêque syrien d'Edesse, au XV^e^ siècle. — Frère Antoine de Troja, Mineur italien, que le Pape Eugène IV avait établi commissaire apostolique auprès des Tartares, des Assyriens, des Perses, des Ethiopiens, des Maronites, des Druses, des Nestoriens et des Syriens, amena ce prélat au concile de Florence, où tous les schismatiques orientaux semblaient s'être donnés rendez-vous pour s'embrasser dans l'unité catholique romaine. L'archevêque Abdalla, en son nom et comme député d'Ignace, patriarche des Syriens, souscrivit, le 30 septembre 1444, au palais de Latran, une profession de foi par laquelle il reconnaissait qu'il y a en Jésus-Christ deux natures sans confusion, deux volontés sans opposition, et que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ; car il suivait avec sa nation les erreurs d'Eutychès. Comme toutes les autres réunions effectuées par les Orientaux à diverses époques, celle-ci eut peu de durée, et la plus grande partie des Chrétiens de la nation syrienne est encore aujourd'hui dans le schisme. — *Voy.* SYRIENS.

ABEL (CLARK ABEL), médecin, voyageur et naturaliste anglais, mort à Calcutta en 1826, dans un âge peu avancé, avait été attaché à l'ambassade de lord Amherst, que le gouvernement anglais envoya en 1816 à l'empereur de Chine. Cette légation échoua complétement par suite du refus que fit l'ambassadeur de se soumettre au cérémonial chinois, qui, sans doute, répugnait à sa dignité. Lord Amherst, revenant avec sa suite de Yuen-Min-Yuen, où résidait l'empereur, voyagea par les rivières et les canaux jusqu'à Canton, où il arriva le 1^er^ janvier 1817. Clark Abel a publié la relation de ce voyage sous le titre suivant : *Relation d'un voyage dans l'intérieur de la Chine, et de la traversée pour y aller et pour en revenir, dans les années* 1816 *et* 1817, *contenant un récit des événements les plus importants de l'ambassade de lord Amherst à la cour de Pékin, et des observations sur les pays qu'il a visités.* Londres, 1818, in-4°, avec cartes et figures. La carte générale de la Chine et celle de la route de l'ambassade sur l'Yang Tse Kiang qui y sont annexées, sont réduites, d'après la grande carte levée par les Jésuites et donnée par d'Anville. Abel en vante l'exactitude, et c'est le motif pour lequel je le fais figurer dans cette galerie, à laquelle il est du reste tout à fait étranger. Le témoignage d'un médecin anglais et protestant en faveur de la science des missionnaires jésuites, est, sous un triple point de vue, important à recueillir. Un protestant n'est pas suspect quand il loue des religieux catholiques romains ; un Anglais est le seul observateur, le seul rapporteur et le seul appréciateur, à la parole et au jugement duquel ses compatriotes puissent avoir confiance. (*Voy.* à ce sujet l'article MACARTNEY.) Enfin, il n'est pas jusqu'au titre de médecin qui n'entoure de quelque prestige la valeur de l'opinion émise par Clark Abel. Les médecins sont une classe d'hommes plongés, la plupart, dans des erreurs grossières et pitoyables sur les points les plus importants de la philosophie et de la religion ; cependant ils jouissent d'une grande considération, sans doute à titre de savants dégagés des préjugés vulgaires. Parce qu'ils connaissent les sciences naturelles, on accepte leur opinion sur des matières dont ils ignorent l'*a b c* ; c'est absurde, mais cela est. Vienne un miracle attesté par vingt hommes graves et instruits, il sera nié imperturbablement ; les témoins sont des niais : que parmi les signataires il se trouve deux ou trois médecins ou même un seul, le *Constitutionnel* (l'ancien, qui faisait l'opinion publique) sera troublé dans le débit de ses tartines qui ont tant affligé le bon sens. Voilà pourquoi l'opinion d'un médecin en faveur de la religion, de ses ministres, de ses œuvres, de ses preuves matérielles, est toujours bonne à recueillir. Intrinsèquement, elle est d'une importance ordinaire, mais comme elle n'est pas suspecte, elle est précieuse, et constitue un argument *ad hominem*.

ABIB (SAINT), moine abyssinien, un des principaux saints honorés dans l'Eglise d'Ethiopie. Il est cité dans le *Voyage* de Combes et Tamisier. — *Voy.* LALIBELA.

ABIBE (SAINT), moine égyptien, honoré par les Chrétiens d'Ethiopie.—Sa fête, d'après le Martyrologe, se célèbre le 22 octobre.

ABIDE, évêché en Phénicie, sous la métropole d'Héliopolis. — *Voy.* ABYDE OU ABYDOS en Hellespont.

ABONDE OU ABUNDIUS (SAINT), prêtre espagnol, martyrisé à Cordoue du temps des califes persécuteurs, parce qu'il prêchait énergiquement contre la religion mahométane.— L'Eglise honore sa mémoire le 11 juillet.

ABOU FAZEL, docteur mahométan qui vivait au XVI^e^ siècle à la cour du Grand-Mogol. — Ayant étudié le Koran dès son enfance, il en avait pénétré toutes les absurdités, et professait l'indifférence en matière de religion, ne voyant dans les croyances et les cultes qu'un moyen politique. Par ce motif, il portait l'empereur Akbar à protéger les missionnaires jésuites, et même à embrasser le christianisme, dont il aurait fait la religion de son empire. Mais ce monarque, bien que convaincu de la vérité de l'Evangile, dont il admirait vivement la beauté, n'eut pas le courage de plier ses mœurs à une loi si sainte, et prit le parti plus commode de fonder une religion nouvelle dont il était le dieu et le pontife. Ce culte ridicule et éphémère, mélange de mahométisme, de brahmisme et de christianisme, ne dura qu'un moment, et ne jeta aucune racine. — *Voy.* AQUAVIVA.

ABOUGIT (Le P. LOUIS), Jésuite français du diocèse du Puy, missionnaire en Syrie. — Il est parti de Marseille pour cette contrée le 1^er^ octobre 1846, avec le P. Cuche, religieux de la même société.

ABOUNA, c'est-à-dire *Notre Père*. — Titre qu'on donne en Abyssinie, à l'unique évêque qui gouverne l'Eglise de ce royaume. Depuis environ six cents ans, cet évêque est toujours choisi dans la nation des Coptes en Egypte, par conséquent il est engagé dans le schisme et l'hérésie d'Eutychès. Son pouvoir spirituel est très-grand et autrefois il balançait même l'autorité de l'empereur.

ABRAHAM (SAINT), solitaire, missionnaire dans le Liban, puis évêque de Carrhes en Mésopotamie. — Il vivait dans le IV^e^ et V^e^ siècle. On ne dit rien du lieu et de l'époque de sa naissance et de sa retraite. Tout ce qu'on sait de lui, c'est que, plein de zèle pour l'accroissement de l'empire de Jésus-Christ, il alla prêcher l'Evangile dans un village du mont Liban qui était encore plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les habitants de ce village ne l'eurent pas plutôt entendu parler contre les dieux, qu'ils résolurent sa mort; mais ils furent si touchés de sa douceur et de la patience avec laquelle il souffrit les plus rudes traitements, qu'ils lui laissèrent la vie. Peu de temps après, ils reçurent de lui un service signalé, et la reconnaissance qui gagna leurs cœurs ouvrit aussi leurs yeux à la lumière. Les officiers, chargés de lever les deniers publics, étant venus dans le village, trouvèrent que la plupart des habitants étaient hors d'état de payer leurs impôts. Ils se préparaient à les conduire en prison, selon les lois du temps et du pays qui n'étaient pas encore inspirées par l'humanité chrétienne. Saint Abraham attendri sur le sort de ces malheureux, fit un emprunt et paya pour eux. Touchés d'un procédé si généreux, ils s'attachèrent à leur bienfaiteur qui profita de leur confiance pour les instruire dans la religion chrétienne. Abraham resta trois ans avec eux, puis retourna dans sa solitude après avoir confié le soin de leurs âmes à un prêtre vertueux; mais il ne jouit pas longtemps du repos qu'il était allé chercher dans la retraite, car on l'éleva sur le siége épiscopal de la ville de Carrhes en Mésopotamie (aujourd'hui Haran). Pour avoir changé d'état, il n'en vécut pas moins dans le recueillement et les austérités de la pénitence. Il travailla avec une ardeur infatigable à la ruine de l'idolâtrie et à la destruction des vices qui en sont la suite. Sa bienheureuse mort arriva l'an 422, dans la ville de Constantinople, où l'empereur Théodose II, le Jeune, l'avait fait venir. Ce prince garda un des vêtements du saint qu'il portait à certains jours par respect pour sa mémoire. Saint Abraham est honoré le 14 février.

ABRAHAM (SAINT), martyr éthiopien. — Il est honoré le 10 août avec saint Jacques et saint Jean, qui sans doute souffrirent avec lui; mais le Martyrologe ne dit pas à quelle époque.

ABRAHAM (GEORGE), Jésuite maronite, missionnaire au XVI^e^ siècle dans l'Indoustan, puis en Abyssinie où il fut martyrisé à 32 ans par les Turcs. — *Voy.* GEORGES.

ABRANTÈS (Le P. JEAN D'ABRANTÈS OU JEAN DE LA PIÉTÉ D'), Dominicain portugais, évêque de Macao, et vicaire apostolique en Chine au commencement du XVII^e^ siècle. — Abrantès, d'où il tire son nom, et qui était sans doute sa patrie, est une ville de Portugal dans l'Estramadure, à trente lieues au nord-est de Lisbonne. — *Voy.* JEAN DE LA PIÉTÉ; c'est le nom que ce prélat portait en religion.

ABRÉHA OU AISAN, roi d'Ethiopie au IV^e^ siècle, monta sur le trône étant encore enfant. — Sa mère, qui était régente, reçut de grands services de deux jeunes Grecs nommés Frumence et Edèse, que le feu roi son mari aimait beaucoup et avait promus à des charges importantes. L'Abyssinie, à cette époque, était juive en grande partie, et elle tenait la loi de Moïse, de Salomon par l'intermédiaire de la reine de Saba, aïeule d'Abréha. Selon la tradition éthiopienne, Frumence, désirant amener ce pays à la connaissance de Jésus-Christ, se rendit à Alexandrie, auprès de saint Athanase, pour le prier d'y envoyer un évêque. Cet illustre prélat le sacra lui-même évêque d'Axum, capitale d'Abréha. Frumence revint prêcher l'Evangile, convertit le roi ainsi que son frère Atzbéha, associé au trône; et tout le peuple d'Abyssinie embrassa avec ardeur et courage la nouvelle religion. C'est vers 330 ou 341, selon M. Sapito, que les deux monarques reçurent le baptême. Ils contribuèrent beaucoup, par leurs efforts, leur zèle, leurs prédications mêmes, à répandre la foi dans leur royaume. L'Eglise d'Abyssinie les honore comme saints, et leur office dans la liturgie éthiopienne contient ces paroles remarquables : « Salut, Abréha et Atzbéha, qui avez régné simultanément avec le plus grand accord; qui avez prêché de votre bouche la religion du Christ à ceux qui pratiquaient la croyance de Moïse, et qui avez élevé des temples en son honneur. »

Un de leurs successeurs, Tazena, à la fin du V^e^ siècle ou au commencement du VI^e^, porta la foi en Nubie, et, à ce qu'il paraît, jusque dans le Bournou, au centre du Soudan.

Caleb, son fils, surnommé le Béni (Elesbaan), est honoré comme saint dans l'Eglise romaine. Il protégea la foi par ses armes jusqu'en Arabie, où les Juifs tyrannisaient les Chrétiens.

On voit que les commencements de l'Eglise en Ethiopie sont aussi glorieux que peu connus.

ABUNDIUS (SAINT), prêtre espagnol, martyrisé à Cordoue du temps des Maures, pour avoir prêché contre Mahomet. — *Voy.* ABONDE.

ABYDE OU ABYDOS, ville épiscopale de l'Hellespont en Asie, sous la métropole de Cyzique. — On ne voit pas qu'elle ait eu d'évêques latins au moyen âge; cependant il paraît que c'est le même titre qui est occupé aujourd'hui par le coadjuteur de Pékin (Chine). Ce prélat est un Lazariste français, et il a été institué le 28 mars 1849. C'est-à-dire que les bulles sont de ce jour, mais le sujet n'est pas désigné nominativement, sans

doute parce que le choix n'en a pas été déterminé à Rome, mais laissé soit à M. Mouly, administrateur apostolique de l'Eglise de Pékin, soit à la congrégation de Saint-Lazare. Il arrive quelquefois que le Saint-Siége autorise les évêques dans les missions à choisir eux-mêmes leurs coadjuteurs, et à les sacrer sous le titre qui est désigné dans les bulles. En ce cas, il est évident que le nom de l'élu ne peut être connu que plus tard.

Il y a un autre évêché d'Abyde en Phénicie, sous la métropole d'Héliopolis. Cette ville n'a pas eu non plus d'évêques latins au moyen âge.

ACCA (Saint), évêque d'Haugustald, ou plutôt d'Hagulstadt dans le Northumberland, en Angleterre. — Il est honoré le 20 octobre, et le Martyrologe dit qu'il prêcha l'Evangile dans la Frise (Hollande). L'époque à laquelle il vivait n'est pas indiquée ; mais il est présumable que c'était vers le temps de l'apostolat de saint Boniface.

ACCOLTI (Le P.), Jésuite italien, de Conversaro dans le royaume de Naples, missionnaire chez les sauvages de l'Amérique du Nord (Etats-Unis et Orégon). — Il est parti d'Anvers (Belgique), le 12 décembre 1843, avec cinq autres religieux de la Compagnie qui se rendaient à la même destination : le P. de Smet, l'apôtre des Têtes Plates, qui retournait chez ses Indiens, le P. Vercruysse, Flamand, le P. Ravalli, de Ferrare, le P. Nobili, de Rome et le Fr. Huybrechts, Belge d'Anvers. — *Voy.* Smet.

ACCURSE (Saint), frère Mineur, fut envoyé en 1219, par saint François d'Assises, prêcher l'Evangile aux mahométans de l'Occident. — Il remplit sa mission d'abord à Séville, puis à Maroc, où il fut en butte aux persécutions les plus cruelles, et enfin décapité, l'an 1220, dans cette dernière ville, avec ses quatre compagnons, Franciscains comme lui, saint Bérard, saint Othon, saint Adjute et saint Pierre. — *Voy.* Bérard (Saint).

ACHILLEE (Saint), diacre, disciple de saint Irénée de Lyon, qui l'envoya avec saint Félix, prêtre, et un autre, diacre, nommé saint Fortunat, pour prêcher l'Evangile à Valence en Dauphiné. — Ils convertirent une grande partie de la ville, furent arrêtés, torturés cruellement, et enfin mis à mort vers l'an 212. On les honore le 23 avril. — *Voy.* Félix (Saint).

ACHMIN, ville ou bourg de la haute Egypte. C'est l'ancienne Panopolis. Les Mineurs Réformés ayant été chargés par le Pape Innocent XII (1691-1700) de la mission d'Ethiopie où il était très-difficile de pénétrer, obtinrent l'autorisation d'avoir à Achmin un hospice de leur ordre pour servir de point de correspondance entre le Caire et leur mission, et de pied à terre à leurs religieux qui iraient en Ethiopie ou en reviendraient. Mais malgré leurs tentatives ils ne purent jamais s'établir à poste fixe dans cet empire (*Voy.* Joseph), et ils s'employèrent auprès des Chrétiens coptes de la haute Egypte qui sont en grand nombre. Ils cultivent encore cette mission depuis 160 ans.

Autrefois ils pénétrèrent de là en Nubie et ils avaient un des leurs attaché, en qualité de médecin, au roi de Sennaar. Sans doute qu'ils firent leur possible pour sauver des âmes dans ces ingrats pays, mais ils n'y ont rien fondé de solide. Ces régions sont toujours dans les ténèbres les plus épaisses.

De nos jours les Lazaristes italiens ont entrepris de rétablir une mission dans le Sennaar.

AÇORES (Les îles des) ou LES ILES DES MILANS. Groupe d'îles de l'Europe, situées à l'occident du Portugal dont elles font partie intégrante. — Elles furent découvertes de 1432 à 1446 et nommées îles des Açores, parce qu'elles n'étaient habitées que par un grand nombre de milans, cet oiseau se nommant en Portugais açor. Elles sont au nombre de neuf. La principale est Terceira, dont la capitale, Angra, l'est aussi de tout l'archipel. Cette ville a été érigée en évêché sous la métropole de Lisbonne au XVI^e^ siècle. Le prélat qui occupe ce siége aujourd'hui est le P. Etienne de Jésus et Marie, Mineur Observantin, institué le 28 janvier 1828. Il était auparavant évêque de Saint-Thomas de Méliapour dans l'Indoustan. Les îles Açores ont 180 à 200,000 âmes, tous catholiques et dont beaucoup sont des nègres esclaves.

La plupart des géographes rangent ces îles dans l'Afrique ; c'est une erreur. En réalité, elles font partie de l'Europe, étant moins éloignées du Portugal que du continent de l'Afrique.

ACOSTA (Simon d'), Jésuite portugais, fut envoyé en 1570 au Brésil avec le P. d'Azevedo, premier provincial de ce pays. — Celui-ci emmenait dans les missions qu'il était chargé de diriger environ soixante-dix religieux de la Compagnie outre plusieurs postulants. Il en prit quarante avec lui sur le Saint-Jacques (Simon d'Acosta était de ce nombre) et distribua les autres sur différents navires. Près des îles Canaries, ils furent rencontrés par Sourie, protestant français à la tête de cinq vaisseaux. Les Portugais furent pris à l'abordage et les Français firent, par haine religieuse, un affreux massacre des Jésuites qui s'y trouvaient. Le P. d'Azevedo, le P. de Castro, le P. d'Andrada, Alvaro, Ribeiro, Fonséca, Escrivani, Mendez, avaient déjà été tués de différentes manières plus ou moins cruelles. On amène devant Sourie un jeune homme de dix-huit ans, que la distinction de ses manières, son air, sa figure noble et fine signalaient comme le rejeton d'une illustre famille : c'était Simon d'Acosta. Sourie espérait une riche rançon, car ce religionnaire fervent était en même temps forban. Il demande au jeune gentilhomme s'il est aussi Jésuite. Une simple dénégation pouvait lui sauver la vie. Peut-être ne portait-il pas l'habit, ou lors même qu'il en aurait été revêtu, le corsaire se fût contenté d'une faiblesse et aurait demandé seulement qu'il répudiât la Société. Loin de se faire renégat, Simon déclare qu'il est le compagnon et le frère de ceux qui meurent

pour la foi catholique apostolique et romaine. Transporté de fureur, Sourie le fait aussitôt étrangler et jeter à l'eau. Ensuite on pille le navire, on profane les choses saintes, on parodie la religion catholique et on se livre à des raffinements de cruauté sur les Jésuites qui survivaient. — *Voy.* Covillo, Sanchez ; d'Azevedo ; Sourie ; Ribeiro, etc.

ACOSTA (Le P. Joseph), Jésuite espagnol du XVI^e^ siècle, né vers l'an 1529, à Médina del Campo (royaume de Léon), et mort à Salamanque en 1600, à l'âge d'environ 70 ans. — Il fut provincial de sa compagnie au Pérou, et il travailla longtemps et avec succès à la conversion des Indiens d'Amérique. On a de lui les ouvrages suivants : *Histoire naturelle et morale des Indes*, 1591, in-8°, traduite en français par R. Regnault, et un *Traité sur l'art, le soin ou le devoir de procurer le salut des Indiens* (*De procuranda Indiorum salute*) : Salamanque, 1588, in-8°. Cette production, dit Feller, peut-être utile aux missionnaires.

Le P. Joseph d'Acosta avait quatre frères, tous Jésuites. Ils s'appelaient Jérôme, Jacques, Bernard et Christophe d'Acosta.

ACOSTA (Le P. Antoine), Jésuite portugais, missionnaire dans l'Indoustan au XVI^e^ siècle. — On ne connaît qu'un trait détaché de sa vie apostolique. En 1556, il entreprit avec le P. de Figueredo, et six autres Jésuites qui n'étaient pas prêtres, de faire une mission dans la petite île de Divar au nord de Goa, chez les Indous, obstinément attachés au culte des idoles. En même temps le P. Rodriguez et six autres Jésuites évangélisaient les païens de Choran, petite île voisine. Les habitants de ces deux îles avaient jusque-là fermé l'oreille à toutes les exhortations des missionnaires ; mais l'attaque simultanée dont ils furent l'objet eut cette fois un plein succès. Ils ouvrirent les yeux à la lumière et demandèrent le baptême. On bâtit une église dédiée à Notre-Dame, et le P. Barretto, Jésuite, patriarche d'Ethiopie, vint les régénérer dans les eaux salutaires. La cérémonie se fit dans la nouvelle église. Auparavant il y avait à Divar un pèlerinage célèbre où l'on venait des différentes parties de l'Indoustan adorer une idole à tête d'éléphant, représentant Ganésa, fils de Siva. La mère de ce Ganesa lui ayant réduit la tête en cendres par l'éclat de ses regards, Siva ordonna à ses serviteurs d'aller couper la tête au premier être vivant qu'ils rencontreraient dormant la tête tournée vers le nord. Ce fut un éléphant qu'ils aperçurent le premier dans cette position et sa tête coupée aussitôt fut ajustée sur le cou de Ganésa. Voilà l'intéressante théogonie que les Jésuites cherchaient à déraciner du cœur des Indous, ceux qui ont quelque souci de la dignité humaine devraient garder du respect, de la reconnaissance et de l'admiration pour les hommes qui, au péril de leur vie et au prix de mille souffrances, vont arracher leurs frères à une telle dégradation.

ACOSTA (Paul), prêtre portugais du XVII^e^ siècle, vicaire général de l'archevêque de Goa, à Macassar, dans l'île Célèbes (Océanie). — Il occupait cette place vers 1660, époque à laquelle les Hollandais chassèrent les Portugais de l'île de Célèbes, et en bannirent par conséquent la religion catholique. M. Acosta, chassé du pays, se retira avec un autre prêtre de sa nation dans le Camboge, où il prit soin d'une paroisse composée de Cochinchinois, de Malais, de Chinois et de Portugais, formant en tout environ 400 âmes. Mais lui et son compagnon étaient si âgés et si infirmes qu'ils ne pouvaient presque exercer aucune fonction ecclésiastique. A cette époque (1665) M. Chevreuil, missionnaire français et provicaire de l'évêque de Bérythe *in partibus*, vint dans le Camboge pour y travailler à la conversion des idolâtres. M. Acosta et l'autre prêtre portugais, résolus de se retirer à Goa, le prièrent avec les plus vives instances de se charger de ce troupeau, qui allait se trouver sans pasteur. M. Chevreuil, espérant qu'il pourrait de là travailler à la conversion de deux villages de Cochinchinois païens, accepta avec la permission de son évêque, et M. Acosta, après lui avoir remis tous ses pouvoirs, partit pour Goa avec son compagnon, au commencement de l'année 1666.

M. Chevreuil travailla avec zèle à la réformation des mœurs et au rétablissement de la discipline dans cette Eglise ; il enseigna les vérités essentielles de la religion à ceux qui vivaient dans une grossière ignorance ; mais la guerre ayant éclaté trois mois après entre le roi de Camboge et celui de Cochinchine, une partie de ses Chrétiens et de ses catéchumènes furent massacrés (les Cochinchinois). Il paraît que le reste fut dispersé : ces Chrétiens n'étaient pas d'ailleurs en assez grand nombre pour le retenir.

L'*Histoire de l'établissement du christianisme dans les Indes*, d'où ceci est tiré, dit que M. Acosta était vicaire général du diocèse de Macassar : c'est une erreur. Il n'y a jamais eu de diocèse de Macassar ni de Mozambique. L'archevêque de Goa, qui étendait sa juridiction épiscopale en Océanie, dans l'Afrique orientale, à Ormus en Perse, à Macao, dans toute l'Inde, le Japon, la Chine et l'immensité de l'Orient, avait des vicaires généraux qui résidaient dans les villes trop éloignées de son siége. Ensuite on démembra son diocèse en érigeant les évêchés de Cochin, de Malacca, puis de Macao, de Saint-Thomas de Méliapour, du Japon, de Nankin, de Pékin, de Cranganor ; mais il n'a jamais été créé d'évêché à Macassar ni à Mozambique.

ACRATES (Saint), Ethiopien. — Le Martyrologe fixe sa fête au 10 août, et ne cite que son nom.

ACRI (Le B. Ange d'), Capucin italien du XVIII^e^ siècle, missionnaire pendant 40 ans dans sa patrie — *Voy.* Ange d'Acri.

ACTONE, ville épiscopale de la Grèce, sous la métropole de Lépante. — Au moyen âge elle a eu des évêques latins. On connaît les deux suivants, qui vivaient au commencement du XV^e^ siècle : Théodoric ou Thierri.

Il eut pour successeur Fr. Hermann, Mineur allemand, nommé le 6 mars 1415. — C'est par la mention qu'en fait le P. Wadding dans les *Annales de l'ordre de Saint-François*, qu'on connaît Théodoric et le siége même d'Actone.

ADADE, ou ADADA, ADADATA, DADA, ville épiscopale de Pisidie (Asie Mineure), sous la métropole d'Antioche de Pisidie. — On ne voit pas qu'elle ait eu d'évêques latins au moyen âge; cependant le Saint-Siége en a donné le titre, le 5 septembre 1848, à un Lazariste français, missionnaire en Chine, qui est institué vicaire apostolique des Tartares du Kou-Kou-Noor (Asie centrale). Ce religieux n'est pas nommé, le Saint-Siége en ayant sans doute laissé le choix aux supérieurs immédiats, auxquels les bulles ont été expédiées en 1848. Le Cracas de 1851 ne fait pas encore connaître quel est le missionnaire appelé au périlleux honneur de fonder cette nouvelle Eglise.

ADAM (Guillaume), Prêcheur français, fut sacré à Avignon en 1318, ainsi que cinq autres religieux Dominicains, Italiens de nation, et envoyé avec eux par le Pape Jean XXII dans les missions de la Perse, où la ville de Sultanieh venait d'être érigée en archevêché. — Fr. Franco de Pérouse, Prêcheur italien, qui exerçait avec succès son zèle apostolique dans ces contrées soumises aux Mongols, avait été élu métropolitain de ce nouveau siége; et Fr. Adam reçut la commission de lui porter et de lui présenter les lettres apostoliques d'institution, de le sacrer sur les lieux mêmes où il travaillait avec tant de zèle à la propagation de la foi et de lui remettre le pallium.

Quelques années après, cet apôtre ayant renoncé à son archevêché, soit à cause de son âge, soit plutôt pour aller plus librement prêcher au loin l'Evangile, le Pape Jean XXII, qui résidait à Avignon, accepta sa démission le 1er juin 1323, et nomma immédiatement Fr. Guillaume Adam pour le remplacer. On n'a pas de détails sur l'épiscopat de ce dernier qui dura tout au plus cinq ans, puisque Fr. Jourdain Catalan, Dominicain français et missionnaire en Orient, ayant été, en 1328, institué évêque de Colombum ou Côlam dans l'Inde (c'est évidemment la même ville que Koulan dans le Malabar), fut chargé de porter le pallium à son nouveau métropolitain Fr. Jean de Cora, archevêque de Sultanieh. — *Voy.* Franco de Pérouse et Catalan.

ADAM (Fr.), Mineur français, prédicateur célèbre, qui vivait au XIVe siècle. — Par ses exhortations, il amena dans son ordre un saint homme qui fut connu en religion sous le nom de Fr. Livin; puis ils partirent ensemble pour la mission de la Palestine et résidèrent au couvent du mont Sion. Fr. Livin fut envoyé de là au Caire pour donner les secours spirituels à la colonie chrétienne qui habitait cette capitale. C'étaient sans doute, comme aujourd'hui, des marchands européens et peut-être un petit nombre de Chrétiens orientaux ramenés à l'unité. Pendant ce temps, Fr. Adam était resté à Jérusalem où une maladie le retenait. Il y apprit que son fils spirituel avait eu le bonheur et la gloire d'être martyrisé par les mahométans qui lui coupèrent la tête en haine de Jésus-Christ (1345), et il fut vivement affligé de n'avoir pu partager son sort. Pendant qu'il gémissait de rester dans cette vallée de larmes, tandis que celui qu'il avait attiré et conduit dans la voie de la perfection avait déjà reçu sa récompense, il fut consolé par une apparition de son disciple chéri. Fr. Livin lui assura que Dieu lui réservait aussi la grâce de mourir pour la foi, et il lui montra un livre, véritable livre de vie, où étaient écrits tous les noms des Frères Mineurs qui avaient déjà obtenu ou qui devaient cueillir dans la suite la palme du martyre.

On ignore le lieu, l'époque et les circonstances dans lesquels s'accomplit cette prédiction. Tout ce qu'on sait de Fr. Adam se borne au peu qui vient d'être dit : par conséquent, ce religieux est moins un missionnaire proprement dit qu'un simple gardien du saint sépulcre, comme l'ordre de Saint-François en a produit depuis six cents ans des milliers qui ont passé leur vie à prier auprès des lieux sanctifiés par la présence, les douleurs, la mort et la résurrection de Notre-Seigneur. Les noms de tous ces martyrs de l'amour divin sont inscrits au ciel; on ne les trouve guère dans les livres des hommes. Voilà pourquoi j'ai cru devoir citer Fr. Adam comme l'un d'eux; d'ailleurs ces histoires de visions célestes, venant animer d'un beau et doux reflet la vie austère des religieux placés entre le martyre de charité et le martyre de sang, exhalent un si suave parfum de christianisme, une si délicieuse odeur de modestie claustrale, qu'on ne saurait de nos jours recueillir avec trop de soin tout ce qui nous en arrive. Il n'y en aura jamais trop pour faire diversion à tout ce positivisme, cette froideur et cette sécheresse où nous vivons terre à terre.

ADAMAS, empereur d'Abyssinie au XVIe siècle, persécuteur des missionnaires catholiques.—C'est le même qui est nommé Ménas dans d'autres relations. — *Voy.* Ménas.

ADELARD (Saint), moine français de l'ordre de Saint-Benoît, était petit-fils de Charles-Martel et neveu de Pépin le Bref.— Il prit l'habit monastique à Corbie (en Picardie), à l'âge de vingt ans; on le mit à cultiver le jardin; il s'acquittait de cette charge avec zèle et humilité. Il devint ensuite abbé de son monastère, et, en 796, l'empereur Charlemagne, son cousin, le fit premier ministre de Pépin, son fils aîné, roi de Lombardie. Aussitôt qu'Adélard put quitter les cours, il retourna dans son abbaye, et mourut le 2 janvier 827, à l'âge de soixante-treize ans. A cette époque, le zèle apostolique avait pour principal objet les pays du Nord, et en particulier ces terribles Saxons de l'Allemagne septentrionale, que les pré-

dications et la force elle-même trouvaient si rebelles. Saint Adélard avait conçu le projet de fonder en Saxe un monastère où l'on formerait des ouvriers évangéliques pour travailler à l'instruction et à la conversion des peuples du Nord. Il communiqua son plan à un de ses disciples nommé aussi Adélard, qu'il avait choisi pour le remplacer lui-même en son absence. Celui-ci jeta les fondements du nouveau monastère qui ne fut entièrement achevé qu'en 823. Saint Adélard y alla deux fois et y demeura assez longtemps pour donner une consistance solide à l'œuvre que l'amour de la religion lui avait fait entreprendre. La règle monastique était pratiquée avec ferveur et exactitude. Ce monastère fut nommé la Nouvelle-Corbie, parce qu'on le peupla dans l'origine avec des moines pris dans l'abbaye de Corbie, en Picardie. Il était situé sur le Weser, dans le diocèse de Paderborn en Westphalie. Il acquit plus tard beaucoup plus d'importance et une grande splendeur. L'abbé dépendait immédiatement du Pape : il avait un domaine temporel et 30 à 40,000 florins de revenu ; il était aussi prince de l'empire. Mais le plus beau titre de gloire pour l'abbaye de la Nouvelle-Corbie, le seul qui nous occupe ici, c'est d'avoir produit saint Anschaire, apôtre du Nord, et un grand nombre d'autres personnages illustres qui ont porté la foi dans plusieurs contrées barbares. La ville de Corvey doit son existence au monastère fondé par saint Adélard. Elle fut, en 1794, érigée en évêché en faveur du prince-abbé M. de Lunick ; mais le siége ne subsista pas trente ans. Il fut supprimé à l'époque du concordat avec la Prusse, lorsqu'on rétablit l'archevêché de Cologne qui avait été éteint en 1801. Le domaine temporel de l'abbé avait été sécularisé à la suite de la révolution française.

ADELBERT D'EGMOND (Saint), missionnaire anglais en Hollande, au VIII^e^ siècle. — Il était issu du sang des rois de Northumberland ; mais il renonça à tout afin de vivre pour Dieu. S'étant joint, vers l'an 700, à saint Willibrod qui prêchait l'Evangile dans l'Allemagne septentrionale, il convertit une grande partie des peuples qui habitaient la Frise et la Hollande. Après environ quarante ans d'apostolat, il mourut à Egmond, vers l'an 740, et y fut enterré. Il paraît qu'il n'était pas prêtre ; ses actes ne lui donnent que le titre de diacre ou de lévite. L'Eglise honore sa mémoire le 25 juin.

Egmond n'est plus qu'un village de la Hollande septentrionale, à huit kil. d'Alkmaer qui lui-même est à trente kil. d'Amsterdam. Il y avait autrefois à Egmond une abbaye qui portait le nom de Saint-Adelbert, et un château qui a donné son nom aux célèbres seigneurs d'Egmond.

ADEODAT. — Diacre envoyé de Rome au III^e^ siècle, avec saint Clair, pour prêcher l'Evangile dans les Gaules. Saint Clair fut le premier évêque de Nantes. — *Voy.* Clair.

ADJUTE (Saint), frère Mineur, fut envoyé par saint François d'Assises, en 1219, avec saint Bérard et trois autres, pour prêcher la foi aux musulmans de l'Occident. Ils annoncèrent Jésus-Christ à Séville, où dominaient alors les Maures, puis à Maroc où ils souffrirent de cruels supplices. Ils furent décapités dans cette dernière ville le 16 janvier 1220. — *Voy.* Bérard.

ADJUTEUR, évêque africain, missionnaire dans l'Italie méridionale au V^e^ siècle. — Après avoir souffert dans sa patrie divers tourments pour la foi catholique, il fut embarqué avec onze autres sur un vieux navire qui les porta vers les côtes de la Campanie. Ayant abordé heureusement, ils se dispersèrent dans ce pays, et y propagèrent merveilleusement la foi catholique. Ces zélés confesseurs eurent le gouvernement de plusieurs Eglises. Le Martyrologe romain les cite tous le 1^er^ septembre. Ce sont saint Prisque, saint Castrense, saint Tammare, saint Rosius, saint Héraclius, saint Secondin, saint Adjuteur, saint Marc, saint Auguste, saint Elpide, saint Conion et saint Vindonius.

ADNET (M.), prêtre français de la société des Missions-Etrangères, et du diocèse de Verdun en Lorraine (Meuse), missionnaire en Asie, dans l'extrême Orient. — Il est parti de France en 1846, et s'est embarqué à Bordeaux avec six autres prêtres de sa société, parmi lesquels était M. Borie, de Tulle, frère de l'évêque d'Acanthe, martyrisé, en 1839, au Tong-King. La destination de M. Adnet n'était pas fixée à son départ de France, et devait l'être seulement à Macao, suivant le besoin des missions voisines. — *Voy.* Borelle.

ADRAN, titre d'évêché *in partibus*. — Adran est évidemment la traduction imparfaite d'Adranus, qualificatif d'Adra; et Adra, nommée aussi Adrasus, est une ancienne ville épiscopale de l'Arabie seconde, sous la métropole de Bostra. Il en est question dans les auteurs des croisades sous le nom de *Château-Bernard*. — Il y avait une autre ville épiscopale d'Adrasus dans l'Isaurie, sous le patriarcat d'Antioche et la métropole de Séleucie montueuse (*Seleucia aspera*).

Le titre d'évêque d'Adran a été illustré par M. Pigneaux de Béhaine, prélat français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Cochinchine, et vicaire apostolique de ce royaume à la fin du XVIII^e^ siècle. — Il a été porté aussi par M. Audemar, prélat de la même nation et de la même société, et mort coadjuteur de la même mission. Il est porté actuellement par Mgr Tirmache, du diocèse d'Amiens. Ce dernier est connu sous le nom d'évêque d'Adras.

ADRIAN ou ADRIANSEN (Le P. Corneille), Franciscain hollandais, né à Dordrecht, en 1521, et mort en 1581. — Il prêcha avec tant de zèle et de succès à Bruges, qu'il fut appelé l'apôtre de cette ville.

Les hérétiques dont il était le fléau tâchèrent, par tous les moyens imaginables, de le perdre de réputation. Les sermons publiés sous son nom sont remplis de turlupinades et même d'expressions obscènes que les hérétiques y ont ajoutées après sa mort, dans le

dessein de rendre sa mémoire méprisable et odieuse. Le P. Adrian fut inhumé à Bruges dans l'église de l'hôpital de Saint-Jean. On y lisait, ainsi que dans l'église des Récollets de la même ville, des épitaphes honorables pour sa mémoire, ce qui rend plus invraisemblables encore les calomnies dont Van Meteren, de Thou et Jean Boileau l'ont noirci. Le premier avait le jugement trop faussé par le fanatisme de secte, et le second ne fait que le copier. Sanderus et Valère André disculpent la mémoire du religieux flamand, et ce sont des autorités plus compétentes que celle de Meteren ou de ses échos.

ADRIEN (Saint), missionnaire dans les Pays-Bas au VII^e^ siècle. — Il était disciple de saint Landoald, prêtre romain que le Pape saint Martin envoya avec saint Amand, évêque, et saint Amand, diacre, prêcher l'Evangile aux peuples païens de la Hollande et de la Frise. On ne sait rien de particulier sur saint Adrien, sinon qu'il partagea les travaux des deux illustres apôtres Amand et Landoald, et qu'il fut assassiné par des voleurs en revenant de Maestricht à Wintershoven. C'est une ville située sur la Hersk, non loin de Maestricht, et qui doit son origine à un monastère fondé par saint Landoald.

ADRIEN (Saint), évêque de Saint-André (Ecosse), au IX^e^ siècle. — On ne dit rien de la naissance de ce saint pasteur, ni de sa promotion à l'épiscopat. Pendant qu'il gouvernait l'Eglise de Saint-André, il se trouva souvent exposé à la fureur des Danois qui, dans le IX^e^ siècle, firent de fréquentes descentes sur les côtes d'Ecosse, et qui, après avoir ravagé plusieurs provinces, en massacrèrent encore la plupart des habitants; mais il était toujours venu à bout d'arrêter le cours de leur barbarie et d'en convertir même un grand nombre au christianisme. Ces pirates étant tombés sur l'Ecosse avec encore plus de fureur que jamais, il se retira dans l'île de May, située à l'embouchure du Forth. Ils ne l'y eurent pas plutôt découvert, qu'ils le mirent à mort avec un autre évêque nommé Stalbaud et d'autres Chrétiens, au nombre de six mille six cents, d'après la tradition du pays. Ce massacre arriva en 874, sous le règne de Constantin II. On bâtit depuis un monastère dans l'île de May, en l'honneur de saint Adrien : les reliques de ce martyr y étaient conservées avec une grande vénération.

ADRIEN IV, Pape anglais au XII^e^ siècle. — Avant son exaltation au pontificat suprême, il se nommait *Nicolas Breakspeare*, c'est-à-dire *Brise-Lance*. Sa condition était la plus humble qu'on puisse imaginer. Il naquit dans une ferme de Langley (comté d'Hereford), dépendant de l'abbaye de Saint-Alban. Son père était valet au service de cette abbaye; sa mère vivait des aumônes de l'Eglise de Cantorbéry. Pour lui, il se présentait chaque jour à la porte de l'abbaye et on lui donnait par charité quelque chose de ce qui restait de la table des moines. Mais son père l'ayant chassé, il erra longtemps de pays en pays, sans doute en mendiant sa subsistance. Il arriva ainsi jusqu'à Arles en Provence, où les chanoines de Saint-Ruf le reçurent en qualité de valet. De vagabond, le voilà devenu domestique : sa fortune commençait et elle ne se fit pas tout d'un coup. Les religieux charmés de son caractère aimable, de son esprit vif, de son intelligence accompagnée de réserve et de raison, pensèrent qu'on pouvait faire de ce jeune homme mieux qu'un serviteur : ils l'admirent parmi les novices et lui donnèrent l'habit de religieux; il devint donc le compagnon et bientôt le supérieur de ceux qui avaient été ses maîtres, car ils l'élurent, à cause de son mérite, abbé et général de leur ordre. Les hommes en place ont toujours des ennemis et des envieux, surtout lorsqu'ils ont été dans une position malheureuse avant de devenir puissants. D'un autre côté, les religieux ne sont pas tous des saints, quoique leur état n'ait pas d'autre but que de les rendre tels. Partout où il y a des hommes, il y a toujours des passions, c'est-à-dire des infirmités de l'âme, il ne faut donc pas s'étonner outre mesure que l'élévation de Nicolas ait été vue par quelques-uns avec dépit. Il pouvait avoir des confrères qui approchaient déjà de la dignité abbatiale lorsqu'il fut accueilli par charité dans l'ordre à titre de domestique : ces religieux, on le conçoit, durent être froissés de voir ce nouveau venu, parti de si bas, les supplanter dans une place à laquelle ils se croyaient beaucoup plus de droits que lui. Le démon de l'envie aidant, il y avait là matière à des ressentiments terribles. L'abbé Nicolas Breakspeare fut accusé de plusieurs crimes dont le Pape Eugène III voulut connaître en personne; cette affaire en apparence si fâcheuse fut pour lui l'occasion d'une élévation bien plus grande, car sans cela il serait peut-être resté à gouverner sa congrégation jusqu'à la fin de ses jours. S'étant justifié pleinement des accusations qui pesaient sur lui, il gagna la confiance d'Eugène III qui le créa cardinal évêque d'Albano et l'envoya dans les royaumes du Nord, le Danemark, la Suède, la Norwége, pour y prêcher la foi aux infidèles que ces pays renfermaient encore. Il eut pour compagnon d'apostolat en Suède saint Henri, son compatriote, qu'il sacra archevêque d'Upsal en 1148. Ce dernier, après avoir converti plusieurs provinces de Suède, passa jusqu'en Finlande pour annoncer la foi de Jésus-Christ et il y termina sa vie par le martyre. Quant au cardinal Nicolas Breakspeare, il paraît qu'il travailla principalement en Norwége puisqu'il est regardé comme apôtre de ce pays. A son retour en Italie, il fut élu Pape le 3 décembre 1154 : et cet homme, qui dans sa jeunesse avait mendié son pain et un gîte, vit l'empereur Frédéric Barberousse lui servir d'écuyer en présence de son armée et de sa cour, et lui tenir, à ce titre, l'étrier de son cheval l'espace d'un jet de pierre. Son pontificat, qui dura quatorze ans et neuf mois, fut employé tout entier à

résister aux empiétements des empereurs allemands, qui, sans les Papes, auraient réduit l'Europe occidentale à l'état politique et social de la Russie et de la Turquie, où le pouvoir spirituel est dans la même main que l'autorité temporelle. Adrien IV avouait qu'il était bien plus heureux dans son cloître, lorsqu'il était simple religieux, qu'au milieu des graves soucis et des tribulations du souverain pontificat. Il mourut le 1er septembre 1159. Sa pauvre mère avait vécu assez pour le voir placé à le tête de la chrétienté : mais il ne voulut point la tirer de son infime condition. Quant à son père, étant devenu veuf, il fut reçu à l'abbaye de Saint-Alban comme frère convers. Adrien IV est le seul Anglais qui se soit assis sur la chaire de saint Pierre.

ADRIEN (Fr.), Mineur et simple frère lai dans son ordre. — Il travaillait dans la mission de Servie lorsqu'il fut emprisonné et massacré avec Fr. George Hararvich, Franciscain aussi et prêtre. Cet événement se passa vers l'an 1450. Ce sont les schismatiques grecs qui les firent périr. Peu après, les invasions de Turcs y vinrent augmenter encore la détresse des catholiques que les Grecs persécutaient si cruellement. Même aujourd'hui, les catholiques de Servie gémissent dans une dure oppression, et sont réduits à l'état le plus déplorable tant au temporel qu'au spirituel.—*Voy.* Hararvich et Marc de Bologne.

ADRIEN (Fr.), Mineur flamand de l'Observance, se trouvait à Constantinople avec seize autres religieux observantins et le vicaire ou supérieur, lorsque cette ville fameuse tomba au pouvoir des Turcs musulmans commandés par Mahomet II. Tous ces Franciscains furent réduits en esclavage, à l'exception d'un qui périt, et leur couvent fut pillé. On recueillit des aumônes en Italie pour racheter les seize missionnaires. C'est ainsi que Fr. Adrien fut délivré au bout de deux ans de captivité. Il revint demeurer au couvent de Bruges en Flandre, et il y finit saintement ses jours dans un âge très-avancé.

ADULA, ville épiscopale d'Afrique ; on croit que c'est aujourd'hui Zeylah, entre l'Abyssinie et la côte d'Adel. Il paraît qu'elle reçut la foi à la suite de la prédication de saint Frumence en Ethiopie, et qu'elle eut son évêque propre. Pallade, auteur d'une *Histoire des Indiens et des Brachmanes*, raconte qu'ayant eu le dessein de se rendre dans leur pays, il prit avec lui le bienheureux Moïse évêque d'Adula ; mais que les chaleurs excessives qu'il ressentit à l'entrée de l'Inde l'empêchèrent de pénétrer plus avant. On sait que la signification géographique du mot Inde était ce qu'il y avait de plus vaste et de plus vague au monde. Les chaleurs excessives dont il est parlé ici paraîtraient indiquer qu'il s'agit de pénétrer dans l'Afrique intérieure : mais il n'y a jamais eu de brachmanes dans ces pays. La désignation de brachmanes exclut donc toute contrée autre que l'Indoustan.

Quant au personnage qui raconte le fait où Moïse est cité comme évêque d'Adula, on n'est pas sûr si c'est Pallade, évêque d'Hélénopolis, puis d'Aspone au commencement du Ve siècle, ou un autre évêque d'Orient qui vivait à la même époque. Ce qui n'est pas douteux, c'est que la tentative de ce Pallade eut lieu vers l'an 400.

Il est inutile d'ajouter qu'il n'y a maintenant à Zeylah que des mahométans et quelques païens, mais point de Chrétiens et surtout pas de catholiques. Puisse la foi véritable illuminer de nouveau ces malheureuses contrées, adoucir les mœurs cruelles de ces peuples et répandre parmi eux les bienfaits de la civilisation après tant de siècles de barbarie et de ténèbres !

AGABE (Saint), disciple des apôtres et peut-être même de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; du moins les Grecs tiennent pour cette dernière opinion. — Le Martyrologe romain qui place la fête de saint Agabe le 13 février, lui donne le titre de prophète, ce qui est presque unique parmi les saints de la nouvelle alliance. Saint Luc, dans les *Actes des apôtres*, fait mention d'Agabe à l'occasion d'une prophétie qu'il fit dans la ville de Césarée à saint Paul lui-même : il lui prédit qu'il serait arrêté à Jérusalem par les Juifs, enchaîné et livré aux gentils. (Chapitre XXI, verset 10 des *Actes*.) L'événement se réalisa en effet. C'est tout ce qu'on sait de la vie de saint Agabe qui se passa sans doute comme celle de tous les Chrétiens de ces temps apostoliques, dans la pratique et la prédication de l'Evangile ; les Grecs croient que le prophète Agabe fut martyrisé à Antioche ; ils l'honorent le 10 mars. Le Martyrologe romain a consacré la même tradition au sujet du lieu de sa mort, et il place sa fête au 13 février, comme nous l'avons dit.

AGATHANGE de Vendôme (le P. de Vendôme), Capucin français, missionnaire au XVIIe siècle en Afrique et martyr. — Son nom indique qu'il était de la ville ou du pays de Vendôme en Orléanais (Loir-et-Cher). Il fut envoyé en Orient et il se trouvait supérieur de la mission de son ordre en Egypte, lorsqu'on apprit dans ce pays que l'empereur Facilidas (1632 à 1665) venait de monter sur le trône d'Ethiopie, qu'il persécutait ouvertement la religion catholique et qu'il avait expulsé de ses Etats les missionnaires européens. Le P. Agathange s'empressa d'aller trouver le patriarche d'Alexandrie, le conjurant de prendre en pitié le sort des catholiques persécutés et d'envoyer dans cet empire un évêque dont la prudence et la charité calmassent l'effervescence des esprits. En effet, le patriarche écrivit à Facilidas de traiter les catholiques avec moins de dureté, et il sacra évêque d'Ethiopie ou d'Axum, l'abbé Marc, ami du P. Agathange, qui avait eu plusieurs conférences avec lui et qui croyait lui avoir inspiré des sentiments favorables à l'unité. Le Capucin redoutait seulement l'influence que pouvait exercer sur ce prélat un luthérien allemand, nommé Pierre Neyling, dont il était accompagné. Le

P. Mendez, Jésuite, patriarche latin d'Ethiopie, exilé de sa mission et réfugié alors à Souakem en Nubie, reçut par Marc une lettre du P. Agathange, mais il ne partagea pas son illusion. En effet le bon religieux devait être cruellement détrompé.

Comme les Capucins français avaient une mission en Egypte, depuis plusieurs années, le Pape crut devoir les charger à cette époque de ranimer la foi catholique en Abyssinie. Alors six d'entre eux, à la tête desquels se trouvait le P. Agathange de Vendôme, tentèrent de pénétrer dans l'empire. Le P. Agathange partit du Caire le 27 décembre 1637, avec le Fr. Cassien, de Nantes ; puis ils s'embarquèrent avec un pacha que l'empereur de Turquie envoyait à Souakem. Leur passage fut heureux ; le pacha les traita avec bienveillance ; mais à peine eurent-ils mis le pied en Abyssinie qu'ils furent reconnus, bien qu'ils fussent déguisés en marchands arméniens. On les prit et on les conduisit à l'évêque Marc, dont ils réclamèrent la protection. Celui-ci ne chercha nullement à les sauver; il déclara que c'étaient des prêtres romains, ennemis de l'Eglise d'Alexandrie qu'ils venaient combattre et détruire. Ces paroles équivalurent à un arrêt de mort. On assomma sur-le-champ les deux religieux à coups de pierres. C'était en 1638.

D'autres Capucins destinés à la mission d'Ethiopie furent martyrisés peu de temps après à Massouah, et à Magadoxo (Zanguebar). — *Voy.* François, Cherubin, Petra-Santa, Severin (Saint), Tortulania.

AGANDURU (Le P. Roderic-Maurice), Augustin espagnol, de la congrégation des Déchaussés, missionnaire dans l'extrême Orient au XVII^e^ siècle, vivait sous les règnes de Philippe III et Philippe IV (1621 à 1700).— Les religieux de son ordre, ayant opéré des conversions consolantes parmi les Japonais et les Tagals ou indigènes de l'île Luçon (Océanie—Philippines), le P. Aganduru, qui sans doute y avait contribué, fut chargé d'apporter au Pape Urbain VIII (1623-1644) l'hommage de ces nouveaux Chrétiens. C'est tout ce que Feller dit de ce missionnaire; il n'indique les dates, ni de sa naissance, ni de son départ pour les Indes, ni de sa mort, ni aucun détail sur ses travaux, sur son origine, etc. La forme de son nom indique qu'il était des provinces basques ou navarraises. Quant aux événements dont il venait rendre compte au Saint-Siége, le premier n'eut pas de conséquences stables et heureuses, puisque dès l'an 1640 le christianisme était entièrement détruit au Japon. Pour les Tagals, ils ont toujours persévéré dans la foi, et ils forment aujourd'hui une partie importante de l'Eglise, avec un archevêque, plusieurs évêques, plus de mille religieux ou prêtres, dont une partie sont indigènes, et des millions de catholiques.

Le P. Aganduru a laissé trois ouvrages qui paraissent fort intéressants pour l'histoire des missions. En voici les titres : *Histoire des conversions faites au Japon et aux Philippines. — Histoire générale des îles Moluques et Philippines depuis leur découverte*, 2 vol. in-8°, et la *Relation détaillée de son ambassade religieuse.* Le premier expose sans doute les conversions opérées par le ministère des PP. Augustins déchaussés. — Le second doit développer, en même temps que l'histoire profane, la prédication du catholicisme dans les îles de l'archipel Indien, où la religion a été autrefois plus florissante qu'aujourd'hui, abstraction faite des possessions espagnoles. — Le troisième ouvrage n'est qu'une monographie d'un intérêt secondaire. L'histoire ecclésiastique des Moluques et des Philippines, si elle est bien traitée, doit être d'autant plus curieuse qu'elle n'est généralement pas connue. Les auteurs des différentes histoires de l'Eglise ne daignent jamais parler de ces plages lointaines, où il s'est passé des faits honorables pour la religion, des événements intéressants et importants en eux-mêmes, et dont la connaissance serait d'une autorité évidente, ne fût-ce qu'au point de vue de la catholicité de l'Eglise, et pour avoir occasion de relater l'état malheureux où de si beaux et de si grands pays sont tombés sous le rapport spirituel.

AGATHE (Fr. Jacques de Sainte-), ou *DE SANTA AGATA.* — Mineur italien, missionnaire en Tartarie et en Chine au XIII^e^ siècle. — *Voy.* Jean de Sainte-Agathe.

AGATHON (Saint), martyr en Ethiopie avec ses quatre frères, saint Ammon, saint Amone, saint Pierre et saint Jean, et sa mère sainte Ratique. Ils sont honorés tous ensemble le 4 septembre. Le Martyrologe ne donne malheureusement que leurs noms.

AGATHON (Saint), moine abyssin, un des principaux saints honorés dans l'Eglise d'Ethiopie. — Il est cité dans le *Voyage* de Combes et Tamisier. — *Voy.* Lalibela.

AGATHOPLE ou AGATHOPOLIS, évêché de l'Hénimont, en Thrace sous la métropole d'Andrinople. — Ce n'est plus qu'un village du nom de Gotopoli. Agathople a eu quelques évêques latins au moyen âge. On en cite deux, du XV^e^ siècle : Léonce, et son successeur immédiat, Thomas (Fr. Thomas Buelder) Franciscain, nommé par le Pape Pie II le 2 mars 1460. Ce prélat n'était que titulaire. On le donna pour suffragant à Burchard, évêque de Constance. (Allemagne.)

Le titre épiscopal d'Agathopolis a été possédé par un illustre missionnaire français du XVIII^e^ siècle, M. Pothier, du séminaire des Missions-Etrangères, vicaire apostolique du Sutchuen en Chine. (*Voy.* ce nom.) M. Lanneluc, aujourd'hui évêque d'Aire, était évêque d'Agathopolis *in partibus* lorsqu'il était coadjuteur de ce siége 1839-1840.

AGILBERT, évêque français et missionnaire en Angleterre au VII^e^ siècle. — Il succéda en 650 sur le siége de Dorchester à saint Birin, italien, premier évêque de ce siége et apôtre du Wessex ou des Saxons occidentaux. Une multitude innombrable de païens avait été convertie par ce dernier, et le roi Cynegils se trouvait du nombre ; mais le pays n'était cependant pas encore tout chrétien, lorsque

Agilbert fut promu à l'épiscopat. Il ne siégea que dix ans au plus, et revint en France en 660, parce qu'il ne connaissait pas assez bien la langue du pays. On voit que dès lors l'idiome des Anglais était fait pour désespérer les Français qui sont obligés de l'apprendre et de le parler.

AGILOF (Saint), premier évêque de Cologne, honoré le 31 mars. — Il fut tué par des scélérats dans la forêt des Ardennes où il s'était retiré après s'être démis du gouvernement de son Eglise.

AGNEAU (Fr.), Mineur, missionnaire au Maroc et premier évêque de cette ville. — A l'époque de la glorieuse mort de saint Bérard et de ses compagnons (*Voy.* Bérard), que l'empereur exécuta lui-même en 1220, la peste et la famine ravageaient le royaume depuis cinq ans. Ce prince ayant vu les fléaux s'apaiser par l'intercession des martyrs qu'on avait invoqués, permit que la foi fût prêchée dans tous ses Etats, et même qu'un évêque fût choisi pour Maroc, pourvu qu'on le tirât de l'ordre de Saint-François. Le Pape établit donc un siége épiscopal dans la ville de Maroc ; cette fondation avait un double but : la conversion des mahométans, et l'administration permanente des Chrétiens qui existaient dans cette capitale. Il y eut même au service de l'empereur une garde de Chrétiens mosarabes (mêlés aux Arabes) qui comptait plus de cinq cents cavaliers, avec leurs femmes et leurs enfants. Yacoub al Mansour (1258-1286) les amena d'Espagne pour la garde de sa personne. On leur permettait le libre exercice de leur religion, et ils avaient une église dans leur quartier. Cette garde subsista jusqu'au temps de Jean I^er^ (1379-1390), roi de Castille, qui les rappela en Espagne et leur donna de grands biens et de grands priviléges.

L'évêché de Maroc fut érigé en 1220, l'année même de la mort de saint Bérard. Il paraît que la peste et la famine qui s'apaisèrent à son intercession et à celle de ses compagnons avaient commencé en 1215 et qu'elles finirent l'année même du martyre des disciples de Saint-François qui fut aussi comme on vient de le dire l'époque de l'érection de l'évêché de Maroc et de la nomination de Fr. Agneau à ce siége, dont il fut le premier titulaire.

Il a eu plusieurs successeurs, et cette Eglise s'est conservée après bien des vicissitudes malheureuses jusqu'à nos jours ; mais l'évêché n'est plus que *in partibus*, c'est-à-dire que le titre seul existe, la juridiction des prélats étant liée par le souverain Pontife. M. Guillon, auteur de la *Bibliothèque des Pères*, fut évêque de Maroc pendant environ quinze ans ; il est mort en 1847. — Aujourd'hui Maroc est une préfecture apostolique desservie, je crois, par les Franciscains espagnols, qui donnent les secours spirituels à un petit nombre de Chrétiens.

AGOWS (Les), peuple d'Abyssinie, qui a presque toujours conservé une sorte d'indépendance dans les montagnes. — L'histoire de cet empire fait très-souvent mention de révoltes des Agows. Il y eut en particulier, sous le règne de Socinios, empereur catholique, une formidable insurrection des Agows du Lasta ; ces montagnards refusaient de recevoir la religion catholique qui leur était imposée. Ils battirent plusieurs fois les troupes impériales, et on dut leur faire des concessions. — *Voy.* Socinios.

AGRICE (Saint), évêque de Trèves au IV^e^ siècle. — Il fut, à la prière de l'impératrice Hélène, mère de Constantin le Grand, envoyé sur les bords du Rhin par le Pape saint Sylvestre, et il y travailla avec zèle à étendre le règne de Jésus-Christ. A cette époque, le paganisme dominait encore dans cette partie de la Germanie ; et, quoique le vrai Dieu y comptât beaucoup d'adorateurs, le culte des idoles était toujours celui du grand nombre. Par son zèle, son innocence et ses vertus, tous les peuples des bords du Rhin et de la Moselle se convertirent à la foi chrétienne. Il gouverna le diocèse de Trèves pendant près de vingt ans, veillant avec un soin infatigable à préserver son troupeau des erreurs de l'arianisme qui s'introduisaient alors dans les Gaules, et il mourut dans un âge avancé vers l'an 335. Son culte est très-ancien dans le pays. On l'honore le 19 janvier.

AGUIRRE (Le P. André de), Augustin espagnol du XVI^e^ siècle, un des premiers apôtres des îles Philippines (Océanie). — *Voy.* André de Aguirre.

AHUMADA (Le P.), Jésuite espagnol, missionnaire dans les îles Mariannes, à la fin du XVII^e^ siècle. — Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il échappa à la mort avec les PP. Cardenoso, Bustillos, Le Roux, Tilpe, dans la révolte des indigènes qui eut lieu vers l'an 1682-1686, et qui coûta la vie aux PP. Strobach, Boranga, de Angelis, Solorzano. — *Voy.* Tilpe, Sanvitores, Ezquerra.

AIDAN (Saint), *Aidanus* ou *Aideus*. — Nom qu'on donne à saint Maidoc, évêque de Ferns (Irlande) au VII^e^ siècle et missionnaire. — *Voy.* Maidoc.

AIDAN, moine écossais au VII^e^ siècle, puis évêque et missionnaire en Angleterre. — Il naquit dans les îles Hébrides et se fit religieux au monastère de Iona, dans l'une des îles de cet archipel. Oswald, roi de Northumberland, ayant demandé à Ségène, abbé du monastère où vivait Aidan, quelques-uns de ses moines pour travailler à l'entière conversion de ses sujets, qui n'avaient point encore tous embrassé le christianisme, Ségène se rendit aux désirs de ce prince et nomma Aidan supérieur de la colonie de missionnaires qu'il envoyait en Angleterre. Il lui fit même conférer l'ordination épiscopale. Le nouveau prélat s'établit dans une petite île de la côte de Northumberland, nommée alors Lindisfarne ; il y fonda son évêché, y bâtit un monastère sous la règle de Saint-Colomban, et, secondé par ses frères, il travailla à l'objet de sa mission avec beaucoup de zèle et un grand succès. Le Vén. Bède, dans son *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, représente saint Aidan comme un modèle consommé de toutes les vertus chrétiennes.

Il mourut le 31 août 651, en grande réputation de sainteté. L'île de Lindisfarne a pris depuis le nom d'Ile-Sainte, en anglais Holy-Island.

AIGUILLON (Marie-Madeleine de Vignerod, duchesse d'), dame chrétienne du XVII^e siècle. — Elle était nièce du cardinal de Richelieu, et joua pendant plus de vingt ans un rôle à la cour de Louis XIII, où son oncle était tout-puissant. Après la mort de ce grand ministre, la duchesse d'Aiguillon se livra à la piété et à l'exercice des bonnes œuvres, sous la direction de saint Vincent de Paul. Elle fit des dons immenses, fonda des hôpitaux, fit racheter des esclaves en Afrique et pourvut à la subsistance et aux besoins de beaucoup de missionnaires dans les deux mondes. Elle mourut en 1675, dans un âge avancé, car elle avait été mariée en 1620. C'est sous le règne de Louis XIV, et de 1643 à 1675 qu'elle s'adonna spécialement à la charité chrétienne, faisant le plus noble et le plus saint emploi de sa grande fortune. Fléchier a prononcé son oraison funèbre.

AILBEE ou ALBEE (Saint), évêque irlandais, missionnaire dans sa patrie au V^e siècle. — Il était originaire de la province de Munster (sud-ouest de l'Irlande). Il y prêcha l'Evangile à l'époque de la mission de saint Patrice (431 à 464 ou 483) et il devint premier évêque d'Emly ou Emily dans la même province. Il fonda aussi dans l'île d'Arran un monastère fameux dont il établit saint Enna ou Endée premier abbé, et il composa une règle pour les religieux. Quelques-uns ne placent son apostolat qu'un siècle plus tard (en 540). On honore saint Ailbée le 12 septembre.

Le siége d'Imly (*Imelaca* en latin), ou Emely (*Emelia*), a été uni à l'archevêché de Cashel, métropole de la province de Munster. L'abbé de Commanville dit que cette union ne s'est faite qu'après l'invasion du protestantisme. Ailleurs il la rapporte au XIII^e siècle. — Emly n'est plus qu'un village du comté de Tipperary, sur le Brodwater. Cependant elle a été longtemps métropole du Munster, puisque Cashel n'a été érigé en évêché qu'au X^e siècle.

Quant à l'île d'Arran, elle est bien éloignée de là, et se trouve sur la côte occidentale d'Ecosse à l'embouchure de la Clyde.

AINVILLE (Pierre d'), missionnaire français en Orient au XVII^e siècle. — *Voy.* Dainville.

AISAN ou ABREHA, premier roi chrétien d'Ethiopie, fut baptisé en 341 et prêcha la foi à ses sujets, qui pratiquaient comme lui la loi de Moïse. (*Voy.* Atzbeha et Saint Frumence.) Il est honoré comme saint dans l'Eglise d'Abyssinie.

AKAY (Jean), prince abyssin au XVII^e siècle. — Il était Baharnagash, c'est-à-dire roi particulier d'une province d'Abyssinie située non loin de la mer Rouge (Bahar), d'où on l'appelle *Baharnagash*, c'est-à-dire *roi de la mer*. Sous le règne de l'empereur Socinios qui avait embrassé la foi de l'Eglise romaine et en avait fait la religion de l'Etat (1626), il fit sans doute comme tous les courtisans et la plus grande partie de la noblesse, c'est-à-dire qu'il se convertit à la foi catholique. Lorsque Basilidès, fils du monarque, s'appuyant sur le parti schismatique pour arriver plus promptement au trône eut apostasié et eut fait proscrire la vrai religion sous peine de mort, les missionnaires frappés d'exil trouvèrent (1633) d'abord un protecteur dans la personne de Jean Akay. Il était à peu près indépendant dans ses Etats : les Jésuites lui ayant demandé un asile furent bien accueillis. Basilidès, aussitôt qu'il en fut informé, envoya un corps de troupes contre le Baharnagash qui les força à la retraite. Reconnaissant qu'il ne réussirait point par la force, l'empereur eut recours à la prière et invita Akay à faire partir les Jésuites pour l'Inde, mêlant les plus belles promesses à la menace de fondre sur lui en cas de refus avec toute son armée. Les parents et les amis d'Akay le pressaient de déférer à la redoutable volonté du monarque. Il en fut ébranlé, et les Jésuites s'aperçurent que l'esprit de leur protecteur était changé à leur égard. Alors il se résignèrent à s'embarquer, à l'exception d'un petit nombre : le Baharnagash leur donna une lettre de recommandation pour le pacha de Massouah et les fit accompagner jusqu'à ce port par un détachement de 600 hommes.

Le P. Almeida, évêque de Nicée, et six autres Jésuites s'étaient dévoués à rester en secret dans l'Abyssinie, pour ne pas abandonner entièrement la mission à la rage des persécuteurs. Akay en retint deux chez lui après les avoir fait habiller en laïques, c'est-à-dire comme les autres Portugais qui étaient à son service et dans ses troupes. Trois des missionnaires qui étaient restés en Ethiopie furent surpris dans le Tigré et percés de coups le 25 avril 1635, c'étaient les PP. Paez (Gaspard), Pereira et de Sainte-Croix. Alors l'empereur feignit d'être apaisé et simula des dispositions favorables pour les autres Jésuites qui pouvaient rester encore dans ses Etats; c'était un piége pour les connaître et les prendre. Ayant donc défendu de les inquiéter et leur ayant accordé la liberté de retourner dans leurs maisons, il témoigna même le désir de les voir à sa cour. A cette époque le P. Almeida était réfugié chez Jean Akay. Il ne se méprenait point sur les véritables intentions de l'empereur. Mais l'excès des maux qu'il endurait sans grand succès pour le salut des âmes, le détermina à se livrer; c'était le conseil que lui donnait Jean Akay : soit qu'en cela il fût de bonne foi, soit qu'il fût las de rendre service aux missionnaires, il paraissait croire à la sincérité de Basilidès. Le P. Almeida, après avoir enduré mille tourments, fut pendu en juin 1638 avec ses deux compagnons les PP. Franceschi et Rodriguez. Depuis lors il n'est plus parlé de Jean Akay.

Après lui, les Jésuites eurent parmi la noblesse éthiopienne d'autres protecteurs pen-

dant la persécution de Basilidès. — *Voy.* Tecla, Emmanuel et Za-mariam.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins au commencement du v^e^ siècle. — Il était d'abord païen, et faisait des incursions en Palestine, mettant à mort les solitaires qui vivaient dans le désert. Les miracles qu'il vit ensuite opérer par les Chrétiens le touchèrent si fort qu'il demanda à embrasser leur religion, et il fut baptisé vers l'an 510.

L'histoire de l'Eglise cite la conversion de ce monarque, non pas tant à cause de son importance qu'à l'occasion d'un trait ingénieux par lequel il réfuta l'erreur des Eutychiens. Ces hérétiques n'admettaient qu'une nature en Jésus-Christ, la nature divine. Comme ils cherchaient à l'attirer à leur sentiment, envoyant même des évêques de leur part pour le circonvenir pendant qu'on le préparait au baptême, il feignit d'avoir reçu des lettres qui lui apprenaient la mort de l'archange saint Michel, et il leur demanda ce qu'ils pensaient de cette révélation. Ne soupçonnant pas le piége, ils ne purent lui dissimuler que c'était une extravagance, et que les anges étant de purs esprits ne sont pas sujets à la mort. Si un ange, leur répliqua-t-il, ne peut ni souffrir ni mourir, comment voudriez-vous que Jésus-Christ fût mort sur la croix puisque, selon vous, il n'a qu'une nature, qui étant divine est impassible? Pour un barbare l'argument était fort bien trouvé et même péremptoire.

De nos jours il existe encore dans ces pays beaucoup d'hérétiques eutychiens : ils sont du rite syrien, du rite arménien, du rite copte, du rite abyssin. Leur ignorance et leur obstination les rendent très-difficiles à convertir. Il y a aussi des Sarrasins qui font, comme leurs ancêtres, des incursions pour piller et tuer les Chrétiens. On les appelle maintenant Bédouins, et ils sont mahométans, c'est-à-dire qu'ils ne se convertissent pas comme Alamundar : une malédiction terrible semble peser sur les sectateurs du faux prophète, et leur aveuglement est humainement incurable.

ALARY, prêtre des Missions-Etrangères, né à Pampelune (Espagne) en 1731. — Il partit pour Siam en 1753, âgé seulement de vingt-deux ans, et il y fit beaucoup de conversions, ainsi qu'à la Chine et au Bengale où il se rendit successivement. Après une assez longue carrière apostolique dans ces contrées de l'extrême Orient, il rentra en France et fut nommé directeur du séminaire des Missions-Etrangères. Obligé de s'expatrier lors de la révolution, il passa en Angleterre et ne rentra en France qu'en 1802. Croyant alors la paix et la liberté rendues définitivement à l'Eglise, il reprit la direction du séminaire des Missions jusqu'en 1809. Un décret supprima alors cet établissement. M. Alary vécut depuis dans la retraite, et mourut à Paris en 1817.

ALASIA (Fr. Jean), religieux italien, du diocèse de Turin, membre de la congrégation des Oblats de Piémont. — Il a été envoyé dans les missions de l'empire Birman (Indo-Chine), et il est parti pour cette destination, en 1842, avec M. Ceretti, évêque d'Antinople, et dix autres Oblats, dont quatre prêtres, deux clercs et cinq frères coadjuteurs ; le Fr. Alasia était au nombre de ces derniers.

ALASIO (Le P. Thomas d'), Mineur Observantin, Italien, missionnaire de nos jours chez les sauvages de la Bolivie, dans l'Amérique du Sud.

ALBEE ou AILBIN (Saint), Irlandais, un des apôtres de son pays (v^e^ siècle) et premier évêque d'Emily, l'antique métropole de la province de Munster. — *Voy.* Aïlbée.

ALBERIC (Saint), évêque d'Utrecht, (Pays-Bas), au viii^e^ siècle. — Il succéda dans le gouvernement de cette Eglise à saint Grégoire, qui avait été sacré par saint Boniface. C'est lui qui ordonna prêtre saint Ludger, et il lui confia la paroisse de Dokem, où saint Boniface avait été martyrisé. Le jeune curé était animé d'un grand zèle pour l'extension de la foi catholique, et les inspirations qu'il dut puiser au tombeau de l'apôtre de l'Allemagne, ne purent qu'animer encore son ardeur pour les missions : c'est pourquoi saint Albéric le chargea, avec quelques autres ecclésiastiques pieux, d'aller détruire les temples des idoles qui restaient encore dans les provinces du nord de l'Allemagne et dans la Frise. On trouva des trésors dans ces temples, ils furent partagés entre le roi Charlemagne qui en prit les deux tiers, et Albéric qui les affecta au bien de la religion. Le saint évêque eut la consolation de voir ses efforts couronnés de succès. Partout la foi prit de nouveaux accroissements sous son administration sage et paternelle. Le soin qu'il mit à correspondre avec les ouvriers évangéliques qu'il avait envoyés dans les pays idolâtres, prouve combien il avait à cœur le triomphe de la foi véritable. Albéric fut enlevé à son troupeau pendant qu'il se livrait avec ardeur à la prédication, le 14 novembre 784. On n'a pas cessé de l'honorer comme saint le jour anniversaire de sa mort. D'autres auteurs mettent l'avénement de saint Albéric en 784, et sa mort en 787 ou 794. Il fut inhumé auprès de son prédécesseur. L'Eglise d'Utrecht fut, après lui, gouvernée par Théodard ou Thiédard.

ALBERT, évêque de Brême, au xi^e^ siècle. — Pour faciliter la conversion des Vandales païens qui étaient trop éloignés de sa ville épiscopale, ce prélat établit, en 1058, un évêché à Ratzebourg, petite ville qui aujourd'hui est partie dans le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, partie dans le grand-duché de Lauembourg. Saint Ariste en fut le premier évêque. Après lui, l'Eglise de Ratzebourg fut ravagée par les barbares jusqu'au temps du B. Evesmode, qui vivait près d'un siècle après.

ALBERT, archevêque de Prusse, de Livonie et d'Esthonie, au xiii^e^ siècle. — Il fut envoyé en Russie en 1246, avec le titre d'archevêque de Russie et de légat du Saint-

Siége, après que Daniel, duc de Russie, eût renoncé au schisme et se fut uni de communion avec l'Église romaine pour être couronné roi de sa nation. Mais ce prince ne demeura pas longtemps dans le sein de l'Eglise catholique et embrassa de nouveau le schisme en 1249. Alors Albert fut obligé de sortir de ces Etats. Il y avait à cette époque un évêque latin des Russes, c'était Fr. Gérard, Dominicain polonais, mais celui-ci était, selon toute apparence, plus au midi, du coté de Kiev.

Dans la suite des grands-ducs de Russie, on n'en trouve pas du nom de Daniel; mais comme les Russes étaient, à cette époque féodale, divisés en une foule de principautés, il s'agit, sans doute, d'un duc particulier qui régnait dans une province sous la prééminence réelle ou nominale du grand-duc.

Il y a eu un autre évêque latin des Russes du nord, c'est Jacques de Bruna, Bohémien, institué au XIV^e^ siècle.

ALBERT (Le P. Maurice de Saint-), Carme italien, missionnaire au XIX^e^ siècle, dans l'Indoustan, à Bombay.

ALBERT DE LAS CASAS, premier évêque des îles Canaries, dont le siége fut créé entre 1404 et 1415, par le Pape Innocent VII. — La bulle d'érection porte en substance que parmi les îles Fortunées ou Canaries, sept sont peuplées de nations naguère païennes, savoir Lancerote, Fortaventure, Grande-Canarie, Ténériffe, Gomère, Palma et Fer; que le noble chevalier Jean de Béthencourt aidé de plusieurs fidèles de Jésus-Christ, guerriers et prêtres, a soumis au joug chrétien Lancerote, Fortaventure et Fer; que les habitants de ces trois îles et une partie de ceux de Gomère et de Grande-Canarie, ont été convertis à la foi catholique; qu'on a construit quatre églises, savoir : une à Lancerote, deux à Fortaventure et une à Gomère; qu'il y aurait grand avantage pour l'affermissement et la diffusion de la foi dans les îles, tant celles qui sont chrétiennes que celles de Palma et de Ténériffe qui ne le sont pas encore, à établir un pasteur particulier à Fortaventure, choisie entre toutes, à cause de sa situation à portée de tout l'archipel : en conséquence, le Pape institue évêque des Canaries Albert de Las Casas, présenté par le roi de Castille. Ce prélat fut reçu avec une grande joie, parcourut l'archipel en prêchant, et à chaque instruction il faisait réciter des prières pour le chevalier de Béthencourt, à qui les insulaires devaient, après Dieu, le bienfait de la foi. Ce prélat fut secondé dans la prédication par les Franciscains. Ces religieux s'appliquèrent à la conversion des Guanches qui persévéraient encore dans le paganisme. (*Voy.* Grande-Canarie.) L'apostolat de ces îles avait été commencé par le P. Bontier, Franciscain, et le prêtre Leverrier. — *Voy.* Bontier et Jean de Baeza.

ALBERT DE SARZANA (Fr.), Mineur Observantin italien, de Sarzana, dans le pays de Gênes, reçut en 1435 avec Fr. Barthélemy d'Yano, du même ordre et de la même nation, la mission d'amener les schismatiques à l'unité et les infidèles à la foi. — Ils commencèrent leur apostolat par les Grecs et déterminèrent les prélats de cette nation à venir assister au concile de Florence où la réunion de l'Eglise orientale à l'Eglise catholique fut en effet prononcée l'an 1439. Mais malheureusement elle dura fort peu.

Le 31 août de la même année, le Pape Eugène IV chargea Fr. Albert d'une nouvelle mission, ainsi que Fr. Baptiste de Levanto et Fr. Barthélemi de Pelacane, tous deux Observantins italiens, celui-ci de Florence et le premier de Gênes. Les trois religieux avaient la faculté de s'adjoindre d'autres missionnaires de leur ordre. Albert de Sarzana, institué commissaire général pour Jérusalem, l'Inde et l'Ethiopie, et muni de lettres adressées aux prélats jacobites, ainsi qu'à l'empereur d'Abyssinie et aux princes indiens, s'embarqua aussitôt à Venise (1439). En arrivant à Jérusalem, il justifia de la réunion des Grecs, remit les lettres du Pape aux Jacobites de Syrie et conféra avec Nicodème, supérieur du couvent que les Abyssins possédaient depuis longtemps dans la ville sainte (1441). Ce couvent était enrichi des dons de Zara Jacob, qui, en montant sur le trône d'Abyssinie l'an 1434, avait pris le nom de Constantin. Les Ethiopiens le regardent comme le meilleur modèle qu'un souverain puisse imiter.

Le bon accueil des Jacobites de Syrie, encouragea Fr. Albert à passer en Egypte. Sur le chemin, il se trouva, ainsi que ses compagnons, dans une grande disette et réduit à une telle faiblesse qu'épuisé de faim et de fatigue, il s'appuya contre un arbre. Près de rendre le dernier soupir : « Seigneur, dit-il à Dieu, dans une plainte affectueuse, vous avez promis à votre serviteur François que vous ne manqueriez jamais de pourvoir aux besoins de ses enfants. Cependant nous voici au moment de mourir de faim sans pouvoir exécuter les ordres de votre vicaire pour le salut des âmes que vous avez rachetées et qui périssent. Mon Dieu, ayez compassion de nous. » A peine avait-il achevé ces mots qu'il aperçut devant lui un jeune homme de la plus grande beauté. C'était Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, lui adressant la parole en italien, lui présenta de la nourriture et ajouta, pendant qu'il réparait ses forces : « Vous ne devez pas manquer de confiance en la miséricorde et en la Providence divine. C'est moi qui ai promis à mon serviteur François des secours en temps opportun, et jusqu'à présent vous n'avez vu dans votre ordre aucun juste abandonné ni aucun religieux mort de faim. » A l'instant même le jeune homme disparut.

Albert de Sarzana poursuivit sa route vers le Caire et demanda un sauf-conduit au sultan d'Egypte pour passer en Abyssinie et dans l'Inde. Ce prince reçut le légat avec honneur, mais supposant qu'on voulait organiser une ligue contre lui, il refusa le sauf-conduit. Il eut avec les Franciscains plu-

sieurs entretiens dont il se montra satisfait; mais dès que la conférence eut pour objet la religion, Albert ayant voulu établir en présence des imans la vérité de la foi chrétienne, et démontrer les erreurs de l'islamisme, le sultan le condamna à mort attendu qu'il venait d'outrager Mahomet. Les Chrétiens du Caire et même les Mamelouks qui prévoyaient le préjudice qu'entraînerait pour eux le supplice du légat, firent révoquer cette sentence par leurs prières. Fr. Albert fut soustrait à la mort au moyen d'une rançon, le sultan le traita même avec bienveillance et permit aux religieux de parcourir l'Egypte et la Syrie; mais il leur défendit de passer en Abyssinie ni dans l'Inde. Ils ne s'arrêtèrent pas à la défense de ce prince infidèle et aimèrent mieux obéir à leur légitime supérieur que de manquer le but de leur voyage.

Cependant Albert tomba gravement malade, et se voyant ainsi retenu, il commit à ses compagnons le soin de poursuivre la mission. Il chargea particulièrement Fr. Thomas de Scarlino et trois autres de porter en Abyssinie et dans l'Inde les lettres du Pape Eugène IV, en se dérobant, par des chemins détournés, à la surveillance des musulmans. Ces événements se passaient vers 1444 ou 1445. Les quatre religieux souffrirent horriblement : l'un d'eux mourut même de faim, de misère et de mauvais traitements, et les trois autres revinrent en Europe sans avoir pu pénétrer en Abyssinie, ayant été arrêtés aux frontières de ce pays (par conséquent dans le Sennaar en Nubie), et condamnés à mort. Albert qui avait été informé de leur position en instruisit le Pape Eugène IV qui fit passer une rançon pour les racheter. — *Voy.* Thomas de Scarlino.

Cependant le commissaire général avait fait pénétrer d'autres religieux en Abyssinie par un chemin différent, et c'est ainsi qu'il avait appris le danger de Fr. Thomas et de ses deux compagnons. — On ignore le nom et le nombre de ces missionnaires ainsi que le détail de leurs travaux; seulement on présume qu'ils purent pénétrer en Ethiopie et leur présence n'y fut pas sans succès. — *Voy.* Zara Jacob.

Quant à celui qui les avait envoyés, c'est-à-dire Fr. Albert de Sarzana, après avoir recouvré la santé, il travailla activement en Orient à la réconciliation des schismatiques. Au retour de sa longue pérégrination, il fut témoin, dans une ville occupée par les Turcs, du martyre de deux Chrétiens attachés dos à dos à une perche qui les tenait suspendus au-dessus d'un brasier. Leur chair attaquée par la vivacité du feu rôtissait avec bruit et les gouttes de leur graisse tombaient sur les charbons ardents. Les martyrs apercevant Fr. Albert et ses compagnons que la Providence semblait leur envoyer pour les aider à supporter ce cruel supplice, leur dirent d'une voix assurée : « Ne vous étonnez pas et ne vous affligez pas de l'épreuve à laquelle vous nous voyez soumis pour la foi de Jésus-Christ, car nous n'éprouvons aucune douleur, si ce n'est aux nerfs qui se retirent à cause de la violence du feu. » Ainsi ces héros encourageaient eux-mêmes ceux qui voulaient les consoler. Les entrailles des religieux s'émurent à ce spectacle; des larmes de compassion et de joie tout ensemble coulèrent de leurs yeux : ils exhortèrent les généreux athlètes à la persévérance, et après ce glorieux combat, ils donnèrent la sépulture aux restes qui n'avaient pas été consumés.

Depuis ce moment, les infidèles ne mirent plus aucun obstacle au départ de Fr. Albert de Sarzana, et il n'est plus question de ce missionnaire dans la suite. C'est probablement par ses soins que le patriarche copte d'Alexandrie avait député au concile de Florence en 1441, André, abbé du monastère de Saint-Antoine et le diacre Pierre; ces deux ecclésiastiques étaient en même temps ambassadeurs de Zara Jacob, empereur d'Ethiopie. L'Eglise copte se réunit solennellement à l'Eglise romaine le 5 février 1441 et l'Eglise d'Abyssinie un peu plus tard, mais dans la même année.

ALBERTIN (Le P. Ignace), Jésuite grec missionnaire dans le Levant à la fin du XVII^e^ siècle. — Il était apparemment de l'île de Chio, et il fut un des premiers prêtres qui y rentrèrent avec le P. Martin, Jésuite français, après la reprise de la ville sur les Vénitiens (1695). L'exercice de la religion catholique était interdit sous peine de mort, tout le clergé séculier ou régulier proscrit, les églises abattues ou changées en hôtelleries; le seul asile que possédât la religion catholique était la chapelle du vice-consul français envoyé à Chio dans cette vue par M. de Castagnère, ambassadeur de Louis XIV à la Porte. Les catholiques du pays se portaient en foule à cette chapelle pour y recevoir les secours de la religion et les encouragements dont ils avaient besoin dans cette circonstance. De six Jésuites qui se livraient à ce ministère deux succombèrent au travail et à l'excès de fatigue, c'étaient le P. Albertin et le P. Ottaviani. Il y a lieu de croire qu'ils moururent l'un et l'autre dans les premières années du XVIII^e^ siècle (entre 1700 et 1705).

ALBUQUERQUE (Fr. Jean d'), Franciscain portugais, évêque de Goa au XVI^e^ siècle.—Prélat illustre par son grand nom, sa piété plus grande encore, son zèle et les choses importantes qu'il fit et qui se firent sous son épiscopat pour la propagation de la foi dans le plus immense diocèse qu'on ait jamais vu.

ALCAMO (Fr. Louis d'), Capucin italien, d'Alcamo en Sicile (c'est une petite ville située à dix lieues au sud-ouest de Palerme.) —Il vivait au XVI^e^ siècle, et fut esclave en Barbarie où il donna de beaux exemples de vertu.—*Voy.* Louis d'Alcamo.

ALCANTARA DE SAINTE-THERÈSE (Le P. Pierre d'), Carme déchaussé, missionnaire au XVIII^e^ siècle dans l'Indoustan, évêque de Sicopolis *in partibus* et vicaire apostolique du Grand-Mogol.

ALCANTARA DE LA TRES-SAINTE TRINITÉ (Le P. Pierre d'), Carme italien du XVIII^e^ siècle, évêque d'Aréopolis *in partibus*, missionnaire dans l'Indoustan et vicaire apostolique du Grand-Mogol.

ALDOBRANDIN DE FLORENCE (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Perse, fut mis à mort en 1284, lorsque Abaka eut été tué par son frère. On sait qu'Abaka était en relation d'amitié avec les Papes et qu'il envoya des ambassadeurs au concile de Lyon. L'islamisme monta sur le trône avec le fratricide; les Chrétiens furent persécutés, et surtout les prêtres. C'est dans ces circonstances que le Fr. Aldobrandin donna sa vie pour Jésus-Christ.

ALDRIC (Fr.) religieux laïque de la congrégation de Sainte-Croix du Mans, envoyé en 1847 dans les missions de l'Amérique du Nord avec sept autres Frères, trois Pères et quatre Sœurs de la même société.

ALEF (Saint), un des neuf personnages qui vinrent dans l'Ethiopie pour y prêcher le christianisme après saint Frumence.—Les autres sont saint Gauma, saint Aragoï, saint Asfa, saint Pantaléon, saint Tsama, saint Gouba, saint Likanos et saint Yemasa. J'ignore si leur apostolat fut simultané, ou s'ils évangélisèrent l'Abyssinie à différentes époques. La première hypothèse paraît plus plausible. Comme l'histoire ecclésiastique ne parle pas de cette mission, qui est un événement assez important, on pourrait conjecturer sans trop d'invraisemblance qu'ils ne vinrent point de l'extérieur comme saint Frumence, mais qu'ils étaient des indigènes formés par lui, et qu'ils continuèrent et complétèrent son œuvre après sa mort. — *Voy.* Lalibela.

ALEGAMBE (Le P. Philippe), Jésuite flamand, né en 1592 à Bruxelles, mort à Rome en 1652. — Il a laissé, outre plusieurs ouvrages de mérite, un livre écrit en latin et qui a pour titre : *Morts illustres et histoires de ceux qui ont été tués par les hérétiques ou autres, en haine de la foi*. Rome, 1657, in-fol°. C'est comme le martyrologe de la compagnie de Jésus, dont il ne comprend guère que le I^er^ siècle. Les membres de cette illustre et glorieuse société qui ont ainsi versé leur sang pour Jésus-Christ sont au nombre de plusieurs centaines : il y a parmi eux des noms de toutes nations, des Japonais et des Français, des Polonais et des Maronites, des Italiens et des Ecossais, des Allemands et des Chinois, des Hongrois et des Portugais, des Espagnols et des Slaves, etc. Les cinq parties du monde et toutes les contrées qui les composent ont vu ces témoins intrépides qui ont combattu jusqu'à la mort toutes les erreurs et toutes les mauvaises passions.

J'ignore si le catalogue du P. Alegambe a été continué et par qui. Il y manque l'espace de plus d'un siècle, savoir : de 1657 à la suppression de la Compagnie. Depuis cette époque, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle et dans la première partie du XIX^e^, il y a eu infiniment moins de martyrs jésuites; je crois même qu'il n'y en a pas eu un seul depuis 1814, époque où la Société a été rétablie solennellement. Ce n'est pas que le dévouement ne soit le même; mais les circonstances ont changé. L'Angleterre ne les écartelle plus et ne coupe point leurs corps en quartiers par la hache du bourreau. Ils y sont plus libres que dans l'Espagne et le Portugal : la plupart de leurs missions, qu'ils ont arrosées de tant de sueurs et de sang, sont aujourd'hui ou abandonnées ou entre les mains d'autres congrégations. Ils ne trouvent plus les supplices et la hache du bourreau sur les plages lointaines; mais un climat malsain les dévore en grand nombre au Maduré, et des souffrances obscures et fécondes sont toujours leur partage quotidien dans leurs chrétientés des quatre parties du monde.

Il serait bien à désirer, dans l'intérêt de l'histoire, de la vérité et de la piété, qu'un écrivain de talent comme il y en a tant dans cette compagnie, réunît en un seul volume, écrit d'un bon style et avec onction, de courtes notices sur tous les Jésuites qui, depuis trois siècles, ont péri de mort violente en témoignage de la foi catholique. Quel tableau édifiant et instructif! Peut-être dissiperait-il chez bien des lecteurs une partie des monstrueuses préventions auxquelles la compagnie de Jésus est en butte dans tout l'univers civilisé, sans qu'elle veuille s'en préoccuper et y remédier. C'est là à mes yeux, pour le dire en passant, le plus grand de ses torts : elle dédaigne l'opinion publique, la principale puissance du monde aujourd'hui et surtout dans l'avenir. Elle laisse amonceler l'erreur, l'ignorance, la haine, le mépris universels dont elle est l'objet, et qui se traduisent en expulsions et en persécutions à chaque élan, à chaque étape des peuples vers l'avenir et la justice. La compagnie de Jésus, et ce reproche pourrait être étendu en partie à l'Eglise elle-même, ne veut pas voir tout cela, ne veut pas éclairer ses détracteurs en repoussant ces calomnies aussi sottes qu'innombrables dont elle est l'objet; elle ne veut pas utiliser le courant général qui se manifeste dans ce siècle, et sur lequel elle naviguerait d'une manière prospère, comme aux Etats-Unis; elle paraît tenir à honneur et à devoir de le remonter; il en résultera, pour la masse, des malheurs effroyables qu'on eût pu éviter.

ALENI (Le P. Jules), Jésuite italien, missionnaire en Chine au commencement du XVII^e^ siècle. — Il se trouvait ainsi que les PP. Longobardi, Vagnon et Semedo dans la résidence de Nankin, lorsque vint à éclater sur cette ville la persécution excitée en 1615 par le mandarin Kiotchin. Le P. Longobardi, supérieur de la mission depuis la mort du P. Ricci, partit immédiatement pour Pékin avec le P. Aleni, afin d'arrêter, s'ils le pouvaient, par leurs démarches, le cours de cette persécution: mais ils ne purent faire parvenir un mémoire à l'empereur, et un décret de bannissement rendu contre

tous les missionnaires fut exécuté avec la plus barbare rigueur contre les PP. Semedo et Vagnon, principalement ce dernier. (*Voy.* VAGNON.) Néanmoins la persécution ne tarda pas à s'apaiser : les Jésuites rentrèrent en secret, et environ dix ans après ils reparurent ostensiblement, l'empereur les ayant rappelés à cause de leurs talents qu'il se proposait d'utiliser dans l'intérêt de l'Etat menacé par les Tartares.

Le P. Aleni fut ensuite envoyé dans la province de Fo-Kien avec le P. Emmanuel Diaz. Il est probable que leur apostolat y précéda celui des Dominicains, arrivés en 1631 (*Voy.* COQUI); car ils y avaient déjà bâti dix-sept églises lorsqu'ils en furent exilés, ainsi que les PP. Moralès et Antoine de Sainte-Marie, le premier Dominicain et le second Franciscain, mais tous deux Espagnols. Ce qui avait soulevé ce nouvel orage, c'est que les missionnaires Dominicains condamnaient les cérémonies en usage parmi les Chinois pour honorer Confucius et les ancêtres, et défendaient aux nouveaux Chrétiens de participer à ces cérémonies. Ils furent expulsés les premiers avec beaucoup de mauvais traitements. Les Jésuites, qui suivaient une ligne opposée, furent également chassés, sans doute par contre-coup et comme étant aussi étrangers et Chrétiens, prédicateurs d'une religion nouvelle. Ces faits se passaient après 1633, date de l'arrivée du P. Moralès et du P. Antoine de Sainte-Marie, et avant l'année 1637, puisque le P. Aleni était déjà rentré en Chine le 14 juillet de cette dernière année, et avait racheté une église. Depuis cette époque, il n'est plus parlé de lui ; l'époque et le lieu de sa mort ne sont pas indiqués, non plus que la durée de sa carrière apostolique.

ALEP, ville d'Asie, sous la domination des Turcs. — C'est l'ancienne Bérée, et actuellement la plus grande ville de Syrie. On y compte environ 200,000 âmes, dont beaucoup de Chrétiens des différents rites orientaux, et en majorité schismatiques. Il y a cependant des catholiques grecs, maronites, arméniens et syriens. Chacune de ces nations a son archevêque, ou plutôt deux archevêques, l'un schismatique et l'autre catholique. Les archevêques catholiques d'Alep sont : M. Basile Haivalian, du rite arménien ; M. Paul Arutin, du rite maronite ; M. Démétrius Antachi, du rite grec : quant à l'archevêché syrien, il est toujours administré par le patriarche de cette nation. — Depuis plusieurs siècles, le Saint-Siége entretient dans le mont Liban un prélat latin, qui a le titre de délégué apostolique auprès des catholiques orientaux. Ce prélat remplit en outre les fonctions de vicaire apostolique auprès des quelques Chrétiens latins dispersés en Syrie, et il prend à cet effet le titre de vicaire apostolique d'Alep. Les délégués apostoliques dans ce siècle ont été M. Gandolphy, Anglais ou Irlandais ; M. Losanna, Italien, évêque d'Abyde, qui a été ensuite transféré à un évêché du Piémont ; M. Auvergne, Français, archevêque d'Icone ; le P. Ange de Fazio, Capucin italien, évêque de Tipase ; le P. Villardell, Mineur Observantin espagnol, archevêque de Philippes, et actuellement M. Brunoni, Italien, également archevêque *in partibus*, et auparavant missionnaire dans l'île de Chypre.

ALEXANDRE DE CAFFA (Fr.), Mineur, 14e archevêque de Cambalu, ou Pékin en Chine, succéda à Barthélemy II. — Il fut pris par les Turcs lorsque Mahomet II, leur empereur, s'empara de Caffa en 1475, et il resta sept ans en esclavage. C'est tout ce qu'on sait de lui et sans doute il ne parvint jamais à son Eglise. Du reste, il est le dernier qui en ait été pourvu ; depuis cent ans, l'archevêché de Pékin n'était plus que titulaire. — *Voy.* CAMBALU.

ALEXANDRE DE LUGO (Le P.), Dominicain italien, missionnaire, au XVIIe siècle, dans le Levant, et martyr. Il s'appelait dans le siècle Baldrati. — *Voy.* sa *Vie* sous ce nom.

ALEXANDRE DE CASSINE (Le P.), Capucin italien de la province de Montferrat (Etats-Sardes), missionnaire dans le Levant. — Il est parti au mois de mai 1846 pour la Syrie, avec le P. Fidèle de Saint-Georges, religieux savoyard du même ordre.

ALEXANDRE (SAINT), évêque d'Axum en Ethiopie. — Il est cité dans le *Voyage* de Combes et Tamisier comme un des principaux saints honorés en Abyssinie ; mais ces auteurs n'indiquent pas à quelle époque il vivait. — *Voy.* LALIBELA.

ALEXANDRE ou ALESSANDRI (Le P.), Barnabite italien, de Bergame. — Il partit de Rome en 1719 et accompagna avec trois autres religieux de son ordre M. Mezza-Barba, patriarche d'Alexandrie *in partibus*, et légat apostolique auprès de l'empereur de Chine. Ces trois Barnabites étaient les PP. Calchi, Ferrari et Rosini, tous hommes de mérite et excellents missionnaires. LE P. Calchi est le premier apôtre des Pégouans et des Birmans. Le légat, touché de l'abandon où se trouvaient ces peuples infidèles auxquels personne n'avait encore annoncé l'Evangile, avait dirigé vers leur pays l'abbé Vittoni, prêtre séculier. Je ne trouve aucun document sur les travaux apostoliques des trois autres Barnabites et en particulier du P. Alexandre, qui est nommé Alexandre de Bergame dans la lettre du P. Abbona, historien de la mission d'Ava et Pégu. (Voy. *Annales de la Propagation de la foi*, tome XIII, page 326.) Mais on a sans doute confondu son nom avec celui de sa patrie.

ALEXANDRE DE ROME (Le P.), Mineur Observantin italien, parti de Gênes en 1852, avec seize autres religieux de son ordre, pour aller évangéliser les sauvages de la Bolivie (Amérique du Sud). — *Voy.* MUZZANI.

ALEXANDRE DE SOLERO (Fr.), Mineur Observantin italien, missionnaire de nos jours chez les sauvages de la Bolivie (Amérique Méridionale. — Il est parti de Gênes, le 22 mai 1852, avec le P. Muzzani et quinze autres religieux du même ordre qui se rendaient tous dans la même contrée.

Le Frère Alexandre, comme son titre l'indique, n'est pas prêtre : les Franciscains qui sont revêtus du sacerdoce reçoivent toujours le titre de Pères. Cette coutume n'existait pas dans l'origine et jusqu'au XV^e^ ou XVI^e^ siècle.

ALEXANDRE SAULI (Le B.), Barnabite italien, de Milan, évêque d'Aleria et apôtre de la Corse au XVI^e^ siècle. — *Voy.* SAULI.

ALEXANDRIE (Le P. PHILIPPE D'), Capucin italien, missionnaire au XIX^e^ siècle dans l'Indoustan.

Il paraît que l'Alexandrie dont ce religieux porte le nom parce qu'il en tire sans doute son origine, n'est pas la ville d'Alexandrie de la Paille en Piémont, mais un endroit du même nom situé dans la Romagne, car le P. Philippe est indiqué comme étant de la province (religieuse) de la Romagne qui ne peut pas s'étendre jusque dans les Etats-Sardes.

ALEXANDRIE (Le P. VALÉRIEN D'), Capucin italien, d'Alexandrie de la Paille en Piémont, missionnaire en Suisse, chez les Grisons. — *Voy.* VALÉRIEN D'ALEXANDRIE.

ALEXANDRIE (Fr. FRANÇOIS D'), Mineur italien, d'Alexandrie de la Paille en Piémont, missionnaire au XIV^e^ siècle dans le Djaggathaï, royaume Mongol de l'Asie centrale, fut martyrisé à Ili (dans le Dzoungarie, près de la Sibérie et de la Tartarie Indépendante d'aujourd'hui.) — *Voy.* FRANÇOIS D'ALEXANDRIE.

ALEXANDRIE (Fr. FRANÇOIS D'), Mineur italien, missionnaire en Orient au XV^e^ siècle avec Fr. Paul de Hongrie. — *Voy.* FRANÇOIS D'ALEXANDRIE.

ALEXANDRIE (Fr. LAURENT D'), Mineur laïque, d'Alexandrie en Piémont, fut martyrisé au XIV^e^ siècle dans le Djaggathaï, royaume Mongol situé à l'occident de la Tartarie chinoise actuelle. — *Voy.* LAURENT D'ALEXANDRIE.

ALEXANDRIE DE LA PAILLE (Fr. JACQUES D'), Mineur Observantin italien, missionnaire en Palestine au XV^e^ siècle et gardien du Mont-Sion. Il mourut en 1477. — *Voy.* JACQUES D'ALEXANDRIE.

ALEXIS (SAINT), archevêque de Kiev (Russie) au XV^e^ siècle. — Il naquit en Russie de parents catholiques, au commencement du XV^e^ siècle, et reçut au baptême le nom d'Eleuthère qu'il changea en celui d'Alexis, lorsqu'il embrassa la vie monastique à l'âge de 16 ans. Se pénétrant de l'esprit de son nouvel état, il tendait continuellement à la perfection et se livrait aux veilles, à la prière et à des jeûnes continuels. Sa charité, sa conduite exemplaire, lui attirèrent le respect de tout le monde. Ivan ou Jean II, grand duc de Russie (1353-1359), avait pour lui une grande vénération. Enfin le pieux moine fut, pour ses vertus, élevé sur le siége métropolitain de Kiev qui était comme l'Eglise primatiale de toute la Russie.

Le grand duc l'ayant chargé d'aller porter des paroles de paix à un prince scythe ou tartare, qui inquiétait continuellement ses voisins après avoir été le fléau de ses sujets et de sa propre famille, Alexis, par ses exhortations, fit entrer quelques sentiments d'humanité dans le cœur du barbare.

La réputation du saint évêque s'étendit au loin : on rapporte que l'empereur des Turcs pria Démétrius (1359-1362), fils et successeur du grand duc Jean, de l'envoyer auprès de lui pour recommander à ses prières sa fille unique qui était aveugle de naissance et qu'en effet elle fut guérie miraculeusement. Saint Alexis mourut peu de temps après, vers 1362 ou 1365. Il est honoré le 12 février, et on le compte parmi les patrons de la Lithuanie.

Ses actes ont été tirés des archives de Vilna (Lithuanie) par le célèbre professeur Casimir Sacbierius qui les communiqua aux Bollandistes et ceux-ci les ont insérés dans leur gigantesque recueil consacré à la gloire de l'Eglise et des saints qu'elle a produits dans tous les temps et chez toutes les nations. — Je crois que le nom de Sacbierius est ici estropié : il s'agit sans doute du P. Casimir Sarbiewski, en latin Sarbievius, Jésuite polonais et excellent poète latin.

ALEXIS (Le P.), Jésuite portugais, missionnaire au commencement du XVII^e^ siècle dans le Monomotapa (intérieur de l'Afrique méridionale et orientale). — Dès sa plus tendre jeunesse il était décidé à renoncer au monde et voulait entrer dans la Compagnie de Jésus. Ses parents qui étaient nobles et n'avaient que lui d'enfant, s'y opposèrent avec force : rien ne pouvait les déterminer à se séparer de l'unique espoir de leur famille. Mais un jour il prend par la main sur la place publique un pauvre enfant tout crotté et couvert de haillons, il le conduit à la maison paternelle, puis s'agenouillant devant son père et sa mère : « Voyez, leur dit-il, Jésus-Christ m'appelle dans sa compagnie ! Recevez ce petit enfant à ma place, il sera votre fils ! » Frappés, émus de cette touchante prière, le père et la mère y consentent en pleurant, et font à Dieu le sacrifice de leur propre fils.

De tels commencements promettaient un religieux parfait. En effet, le P. Alexis fut un homme éminent en savoir et en sainteté. Pour se rendre utile dans les missions, il apprit quatre langues très-difficiles, l'arabe, le persan, le chaldéen et l'abyssin. Quant à ses vertus, rien n'égalait son humilité, si ce n'est sa charité héroïque et son admirable pureté dont le parfum embaumait tous ceux qui l'approchaient. Pour conserver cette belle fleur, il la cultivait par l'oraison, les austérités, le jeûne, passant des nuits entières dans la contemplation des choses divines et maltraitant rudement sa chair pour la maintenir soumise à l'esprit.

Ses supérieurs l'envoyèrent du Portugal dans l'Inde ; comme il se trouvait à Goa, on décida d'envoyer une mission dans le Monomotapa. L'empereur de ce pays venait de recevoir un service signalé des Portugais et ceux de ses sujets qui étaient Chrétiens, avaient, quelques années auparavant, redemandé les Jésuites pour pasteurs, car on se

souvenait encore de l'apostolat et du martyre de l'un d'entre eux, le P. Sylveira (*voy.* ce nom.) Le P. Alexis fut jugé digne de reprendre l'œuvre de cet illustre missionnaire. On le fit passer en Afrique avec le P. Suarez et quatre autres religieux de la compagnie. Le vaisseau qu'ils montaient, étant arrivé sur les côtes de la Cafrerie, s'échoua contre un banc de sable par l'incurie du pilote. On se hâte de jeter les marchandises à la mer, mais bientôt le danger paraît si imminent que tout le monde s'abandonne au désespoir. Cependant le reflux donne quelque lueur d'espérance. On se jette à l'eau, on oublie tout, l'énergie des volontés se concentre dans la conservation de la vie propre. Pendant que chacun ne songeait qu'à soi, le P. Alexis charge sur ses épaules un pauvre esclave cafre qui était malade et se trouvait par ce motif dans l'impossibilité absolue de se sauver. Il le porte ainsi l'espace de dix-huit mille pas, marchant le plus souvent dans la vase jusqu'à la poitrine, heurtant contre les écueils et les bancs de corail dont les branches déliées lui déchirent les pieds et les jambes. Les Cafres, à la nouvelle du naufrage, accourent sur la côte. Les Jésuites les gagnent par un petit présent et en obtiennent une barque dans laquelle une partie des passagers, encore enfoncés dans la vase, trouvent leur salut.

Le P. Alexis, échappé du naufrage avec la vie sauve, continua sa route et parvint jusqu'à la capitale du Monomotapa ; mais il était mûr pour le ciel et Dieu l'appela bientôt à lui (en 1610 ou 1611). Le P. Suarez et les quatre autres Jésuites arrivés quelques jours après, ranimèrent et étendirent la religion dans le pays, prêchant au loin l'Evangile et purifiant les mœurs des Chrétiens. — *Voy.* Suarez.

ALEXIS DE CENEZES (Le P.), Augustin portugais, archevêque de Goa à la fin du XVI^e^ siècle et au commencement du suivant. C'est le même personnage que le P. Alexis de Menezès dont on trouve le nom écrit quelquefois ainsi, par corruption sans doute.

ALEXIS, Chrétien cochinchinois du XVII^e^ siècle. — Il fut martyrisé en 1664 dans une persécution cruelle où plus de cinquante autres Chrétiens donnèrent leur vie pour Jésus-Christ. — *Voy.* Kim

ALEXIS DE SAINT-LO (Le P.), Capucin normand, partit en 1634 avec le capitaine Emmery, de Caen, pour le cap Vert, dans le royaume de Cayor en Afrique. — Il s'y trouvait des colons français et portugais et des nègres convertis, qui étaient tous dénués de secours spirituels depuis huit ans. Le P. Alexis de Saint-Lô était accompagné du P. Renouard, du même ordre et du même pays. Ils abordèrent à Rufisque le 3 novembre 1635. Là un noir, surpris de l'habit de ces religieux, demanda si le P. Alexis était la femme du capitaine ; mais, ayant appris que c'était un Père, il s'inclina et parut très-honteux de sa méprise. On trouvait à Rufisque des hommes de toutes les nations et de toutes les religions. Les Capucins y virent en un seul jour des catholiques, des calvinistes, des luthériens, des arméniens, des juifs, des musulmans. Ils disposèrent une chapelle dans la maison d'une dame portugaise nommée dona Philippa, puis ils convertirent et baptisèrent un certain nombre d'indigènes. Ayant appris que le gouverneur du cap, Gaspard, était Chrétien, ils allèrent le visiter. En les apercevant, ce vieillard fit le signe de la croix. Il leur montra les portraits des rois de France et d'Espagne qu'il avait dans sa cabane, et il les respectait, dans sa simplicité, comme si les originaux avaient déjà été en paradis. Un de ses fils avait passé cinq ou six ans en France, y avait été baptisé et avait ensuite porté les armes pour le roi Louis XIII au siége de la Rochelle. Les religieux restèrent quinze jours au port de Joal, où presque tous les noirs parlaient portugais, mais étaient livrés à d'étranges superstitions. La ville de Joal ayant été brûlée récemment, ils dirent la messe sous une tente formée avec des voiles de navires. De là ils se rendirent à Portudale où le capitaine Emmery offrit des présents au roi. Celui-ci n'en fut pas satisfait et il montra quelque dépit de n'être pas aussi bien partagé que le roi de Cayor. Le roi de Portudale, quand il reçut les Capucins, était assis sur le sable et appuyé contre un grand calebassier. Il était vêtu d'une robe de coton blanc. Il donna aux blancs une espèce de divertissement où figuraient des ânes, des chevaux et des chameaux. Un maure de sa suite enfonça devant lui dans le sable deux poignards mis en croix, ce qui émut les religieux. Leur crainte devint plus grande quand ils virent un gouverneur se prosterner devant le roi et prendre ensuite les deux poignards. Mille pensées sinistres roulèrent alors dans leur esprit. Elles furent tout à coup dissipées lorsque, à leur grande surprise, le gouverneur se servit des deux poignards pour faire la barbe au roi.

Les missionnaires se retrouvèrent à Rufisque en 1636 à la fête de Pâques, qu'ils célébrèrent avec solennité. Les nègres s'y montraient fort pieux. Lorsqu'ils n'avaient pas de croix à vénérer, ils croisaient leurs pouces et baisaient cette croix vivante avec respect.

Le P. Alexis et le P. Renouard, revenus à Joal, y trouvèrent la chapelle qu'ils avaient construite beaucoup plus ornée qu'à leur départ. Ils achevèrent en ce lieu plusieurs conversions, notamment celle d'un parent du roi, qui se nommait Bourmaroles et qui devint le protecteur des Français. Ils partirent de Joal le 15 mai 1636, regrettés des Portugais qui les chargèrent d'obtenir une mission permanente de leur ordre pour le cap Vert où ils n'avaient demeuré que huit mois.

Il est probable qu'ils retournèrent peu après à Rouen où le P. Alexis de Saint-Lô publia une relation du voyage au cap Vert et mourut en 1638.

L'ouvrage de ce religieux renferme des détails intéressants; on y trouve beaucoup de bonhomie et de simplicité, quoiqu'elle ne soit pas toujours sans malice. Mais le style est excessivement prolixe et obscur.

ALFARO (Le P. Pierre d'), Mineur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines et en Chine. — C'est le premier Franciscain qui ait annoncé la foi dans ce grand archipel où ses compagnons d'apostolat obtinrent en peu de temps des succès immenses. C'est également le premier religieux de son ordre qui ait cherché à prêcher la foi en Chine dans les temps modernes. — *Voy.* Pierre d'Alfaro.

ALFONSO (Fr. Dominique de Silos), Bénédictin espagnol, missionnaire en Océanie au XIX^e^ siècle.

ALGHERO (Le P. Augustin d'), Capucin italien, d'Alghero dans l'île de Sardaigne, missionnaire en Suisse chez les Grisons. —

ALLACCI ou ALLAZZI (Léon), en latin *Leo Allatius*, savant grec du XVII^e^ siècle. — Il naquit en 1586 dans l'île de Chio, de parents schismatiques, et ayant été amené dès son enfance dans l'Italie méridionale, il fit ses premières études en Calabre, d'où on l'amena à Rome en 1600. Il se perfectionna au collége des Grecs, établi dans cette ville, et devint un des maîtres de cette maison. Pendant qu'il occupait cette place, il donna des preuves de son érudition, de la pureté de sa foi et de son zèle ardent pour la conversion de ses compatriotes schismatiques. Le désir de les réconcilier à l'Eglise romaine le porta à fonder divers colléges dans l'île de Chio, où il passa lui-même quelques années. En 1639 il était de retour à Rome, et y jouissait d'une haute réputation; car sa mémoire prodigieuse, sa facilité, son amour pour le travail, en avaient fait un des hommes les plus instruits et des meilleurs littérateurs de l'Italie. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart en latin, sur l'histoire ecclésiastique et la théologie des Grecs, au point de vue catholique. Les plus célèbres de ses écrits sont : *Des livres ecclésiastiques des Grecs*, Paris, 1645, in-8°; *Des temples modernes des Grecs*, Cologne, 1645, in-8°; — *Symmicha, ou Opuscules grecs et latins, anciens et modernes, en deux livres*, Cologne, 1653, in-folio; — *Les écrivains de la Grèce orthodoxe*, Rome, 1652 et 1657, 2 vol. in-4°; — *De l'accord de l'Eglise grecque avec l'Eglise latine sur le dogme du purgatoire*, Rome, 1655, in-8°; — *De la mesure des temps anciens, principalement chez les Grecs*, Cologne, 1645, in-8°; — *Concorde des nations chrétiennes d'Asie, d'Afrique et d'Europe dans la foi catholique;* — *Du huitième concile de Photius*, Rome, 1662; — *De la patrie d'Homère*, Lyon, 1640; quelques ouvrages de littérature en italien, etc. Mais la plus célèbre et la plus importante de ses nombreuses productions, c'est le *Consentement perpétuel de l'Eglise orientale avec l'Eglise occidentale*, Cologne, 1648, in-4°. Pour rapprocher les Grecs des Latins, il entreprend de prouver dans cet ouvrage que les deux Eglises ont toujours été unies dans la même foi. Il fait voir que les Grecs s'accordent avec les Latins sur le dogme et même sur les points les plus essentiels de la discipline, et qu'ils ont condamné, aussi bien que les catholiques, les erreurs des faux réformés du XVI^e^ siècle, témoin Cyrille Lucar, patriarche de Constantinople, qui fut déposé et anathématisé (vers 1640) par les Grecs, parce qu'il favorisait les nouveautés des luthériens et des calvinistes. Léon Allatius produit un grand nombre de prélats illustres et d'autres grands personnages de l'Eglise grecque qui sont toujours demeurés unis au Saint-Siége, surtout depuis le concile de Florence. Il montre ensuite que les deux Eglises, en divers temps, ont changé bien des choses dans leurs anciens rites; il ajoute que la foi seule est immuable, et que la diversité des cérémonies ne doit point causer de division. Ce livre, en un mot, contient une histoire exacte de l'Eglise grecque, et fait connaître les auteurs de la même nation qui ont écrit pour ou contre l'Eglise romaine. Allatius était tout occupé de ce travail quand il commença à connaître le P. Goar, Dominicain français, qui revenait du Levant, où il avait été missionnaire pendant huit ans. C'était un homme fort savant dans la littérature, la religion, la discipline et les coutumes des Grecs, pour lesquels il avait un goût prononcé. La conformité de goût et d'études unit étroitement ces deux hommes. Ils se communiquèrent leurs lumières, et furent réciproquement utiles l'un à l'autre pour la composition de leurs ouvrages. Allacci mourut au mois de janvier 1669, à l'âge de 83 ans. Il n'avait jamais voulu s'engager dans les ordres sacrés, afin, ajoutait-il, de pouvoir se marier quand il lui plairait. Mais il ne se maria jamais, afin, disait-il en conversant familièrement avec le Pape Alexandre VII, de pouvoir entrer dans les ordres quand il voudrait.

ALLARD (M.), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, et du diocèse de Gap; missionnaire en Asie, dans la presqu'île de Malacca. — Il est parti de Londres pour Sincapour le 12 septembre 1848, avec quatre autres prêtres de la même société, destinés pour la Cochinchine, la Malaisie asiatique et le séminaire chinois de Pulo-Pinang. — *Voy.* Bouillevaux.

ALLARD (M. François), religieux Oblat de Marie Immaculée (congrégation établie à Marseille par M. de Mazenod, évêque de cette ville), premier missionnaire en Cafrerie (Afrique méridionale) et premier évêque de ces peuples. — Il a été, en 1850, institué à Rome et sacré à Marseille, sous le titre d'évêque de Samarie *in partibus* et de vicaire apostolique de Natal. *Les Annales de la Propagation de la Foi* ne font point connaître de quel diocèse est ce prélat, et le cracas de Rome ne donne pas la date de sa promotion

à l'épiscopat. On voit combien, à notre époque de publicité, on est peu renseigné sur les choses qu'il importe de connaître. Tout ce que je sais au sujet de Mgr Allard, c'est que la congrégation des Oblats s'étant chargée de l'apostolat de la Cafrerie, que le Saint-Siége désirait depuis longtemps faire évangéliser, le P. Allard a été choisi par ses supérieurs pour ouvrir cette mission. On l'a fait évêque, et on l'a envoyé avec quatre religieux, dont un frère catéchiste et trois prêtres, deux Français et un Irlandais. Ces courageux missionnaires ont quitté la France au mois de novembre 1851. Il convient de faire connaître les compagnons et coopérateurs du premier évêque des Cafres; leurs noms sont vénérables entre tous les noms des autres missionnaires; les voici : le P. Sabon, du diocèse de Valence; le P. Logegaray, du diocèse de Bayonne; le P. Dunne, Irlandais, du diocèse de Dublin; et le Fr. Compin, catéchiste. Ce sont peut-être, dans les desseins de Dieu, les premiers artisans d'une grande Eglise, dont ils vont creuser les fondements et édifier les assises jusque vers les régions immenses et presque inconnues de l'Afrique orientale, méridionale et intérieure.

Depuis plus de dix-huit siècles que la grâce de la rédemption est accordée au vieux monde, il n'y a encore eu personne qui ait été en communiquer le bienfait à ces contrées sans limites connues. La bonne nouvelle de Jésus-Christ n'a jamais été annoncée à des centaines de nations qui vivent là dans un état à moitié sauvage. D'après un chaleureux appel que M. Devereux, évêque de Pameas et vicaire apostolique au Cap de Bonne-Espérance, avait adressé aux missionnaires français dans les Annales de la Propagation de la Foi, il paraît que l'intérieur de cette mystérieuse et impénétrable Afrique renferme des peuples neufs, que le contact des Européens n'a pas encore corrompus et qu'on pourrait facilement conquérir à Jésus-Christ. Mgr Allard ne va pas immédiatement à ces peuples : mais de la côte de Cafrerie, il peut pousser son action apostolique vers l'intérieur et au moins préparer les voies à d'autres évêques et d'autres missionnaires qui iraient porter l'Evangile et la civilisation entre le Congo et le Mozambique. Oh ! puisse le Seigneur envoyer d'innombrables ouvriers dans cette vigne si longtemps délaissée ! Fasse le ciel que ces appelés de la onzième heure réparent promptement le temps pendant lequel ils sont restés oisifs ! Il importe grandement que les supérieurs auxquels Dieu demandera compte du salut de tant d'âmes se hâtent et n'écoutent que l'élan de leur zèle et de leur charité : car l'hérésie est là qui s'apprête à devancer la véritable Eglise. On sait combien elle est entreprenante et envahissante. Elle a déjà pénétré fort loin chez les Hottentots et fait grand bruit des milliers de conversions qu'elle y obtient. D'ailleurs les Anglais, en attendant qu'ils puissent pacifiquement tuer tous ces indigènes par l'eau-de-vie et les maladies, afin de se substituer en leur lieu et place, exterminent à coups de fusil les tribus qui les avoisinent. Il n'y a que la civilisation chrétienne et catholique qui puisse sauver ces peuples d'une destruction certaine. Honneur donc à la congrégation des Oblats de Marie Immaculée qui la première a mis la main à l'œuvre dans cette partie de l'Afrique. Dieu la bénira pour avoir si bien compris l'honneur et l'avantage de l'Eglise; il tirera de ce grain de sénevé un grand arbre où s'abriteront des nations entières rangées sous l'étendard glorieux de Jésus et de Marie.

ALLARD (M. Maurice), prêtre français de la congrégation du Sacré-Cœur de Marie, missionnaire en Afrique chez les nègres de la Sénégambie et de la Guinée.—Il s'est embarqué pour cette destination à Lorient, le 20 mai 1850, avec trois autres prêtres et deux frères de la même société. (*Voy.* Logier.) M. Allard est du diocèse de Saint-Claude (Jura).

ALLETAG (M. Jean-Joseph), prêtre allemand, du diocèse de Freyburg dans le grand duché de Bade, missionnaire en Océanie.—Il est parti pour la Nouvelle-Zélande en 1849 et s'est embarqué le 27 août à Anvers (Belgique) avec M. Pompallier, évêque d'Amkland et onze autres missionnaires anglais, français, allemands, irlandais, belges, savoyards, que ce prélat emmenait dans son diocèse. Il y avait de plus sur le même navire huit religieuses irlandaises de la congrégation de la Miséricorde, destinées également pour la mission d'Amkland. — *Voy.* Garnett.

ALMAGUER (Fr. André), Prêcheur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines (Océanie).—Il partit pour ce pays vers l'an 1586 avec le P. Jean Chrysostome de Séville, le P. Jean de Castro, le P. Benavidès et plus de vingt autres religieux de son ordre qui firent des fruits admirables de conversion dans cet archipel. (*Voy.* Jean de Castro, Jean Chrysostome de Séville, Benavidès, Dominique de Salazar.) On ne sait rien de particulier sur le P. Almaguer : le détail de ses travaux apostoliques et l'époque de sa mort ne sont pas rapportés.

ALMANCA ou ALMANZA (M. Antoine d'), prêtre portugais, missionnaire au XVII^e^ siècle en Abyssinie. — Il exerça le ministère apostolique dans ce pays sous le règne de Facilidas (1632-1665), empereur apostat et persécuteur, qui, après avoir exilé ou martyrisé presque tous les missionnaires européens (de 1632 à 1640), parvint à détruire la religion catholique dans ses Etats. En 1640, lorsque les deux derniers Jésuites (le P. Cardeira et le P. de Sainte-Croix) furent pendus et assommés à coups de pierres, il ne resta plus en Abyssinie pour secourir, fortifier et consoler les néophytes restés fidèles, qu'une dizaine de prêtres dont moitié étaient Portugais et moitié indigènes. M. Almança se trouvait du nombre des premiers. On ne connaît pas bien les détails de leur vie et de leurs travaux; mais on sait qu'ils endurèrent une misère inexprimable. Ils étaient nus, mourants de faim, manquant de tout, et continuellement sur le point d'être égor-

gés, comme ils le furent presque tous. M. Almança vivait encore en 1849. M. Nogueira, vicaire général du patriarche Mendez, exilé dans l'Inde, en fait mention dans une lettre qu'il écrivit à son évêque. Il rapporte que lui et ses collègues n'étaient plus que des squelettes animés; qu'ils avaient été réduits à mendier de porte en porte, traînés en prison, battus et accablés de mauvais traitements; que par suite de la misère extrême dont ils avaient eu à souffrir, leur peau était tombée. M. Nogueira, qui donnait ces détails, fut pris et pendu en 1653. On ne sait pas quelle fut la fin de M. Almança, ni à quelle époque Dieu l'appela à jouir de la récompense réservée aux apôtres, aux confesseurs et aux martyrs.

ALMEIDA (Le P. Antoine d'), Jésuite portugais, missionnaire en Chine au XVI^e^ siècle, un des premiers apôtres de sa compagnie dans ce vaste empire. Il pénétra en 1585 avec le P. de Sande jusqu'à Tchao-King (province de Canton) par le moyen du P. Ruggiéri, qui avait gagné la faveur des mandarins, et il fit avec lui une excursion apostolique dans le Tché-Kiang, à Nang-Tcheou, ville de 600,000 âmes et capitale de cette province. Ils instruisirent plusieurs personnes qui leur demandèrent de l'eau bénite et le baptême; mais ne devant pas y rester, ils ne baptisèrent que le père d'un mandarin leur protecteur. C'était un vieillard de soixante-dix ans qui était bien disposé. Ils régénérèrent encore un enfant en danger de mort qui de suite se trouva mieux, et guérit en peu de jours. Le 8 novembre 1586 ils étaient de retour à Tchao-King où ils trouvèrent quarante nouveaux Chrétiens. Le P. Ruggiéri revint en Europe pour les affaires de sa mission, et le P. d'Almeida resta à Tchao-King cultivant cette chrétienté naissante avec le célèbre P. Ricci qui, plus tard, alla planter la foi au cœur de l'empire jusqu'à Pékin dans la cour du monarque.

Peu de temps après, les mandarins qui gouvernaient la province de Canton et qui avaient autorisé le séjour des Jésuites à Tchao-King, contrairement aux prescriptions formelles de la loi de l'empire, ayant été changés selon l'usage de la Chine, les missionnaires furent obligés de quitter cette résidence; mais ils obtinrent bientôt de se fixer à Tchao-Tcheou, autre ville de la province de Canton. C'est là que le P. d'Almeida mourut, ainsi que le P. Pelvi, son compagnon, avant l'année 1595, époque où le P. Ricci entreprit pour la première fois de pénétrer jusqu'à Pékin. Ils furent remplacés par le P. Cattaneo. — *Voy.* ce nom.

ALMEIDA (Le P. Antoine d'), Jésuite portugais, de Viseu dans Beira, missionnaire au XVII^e^ siècle en Abyssinie. — Nommé visiteur de cette mission par le P. Vitelleschi, général de la Compagnie, il arriva en Ethiopie en 1623 avec trois autres Jésuites, les PP. Baradas, Gardeira et Gaspard Paez. L'empereur Melec-Seghed (1605-1632) qui régnait alors en Abyssinie, venait d'abjurer le schisme (1622) entre les mains du P. Pierre Paez, restaurateur de la mission, et il protégeait de tout son pouvoir l'apostolat des prêtres catholiques. Les Jésuites se multipliaient dans ses Etats et y multipliaient les conversions à la vraie foi. Ils avaient trois maisons à Frémona, à Gorgora et à Collela.

Le P. Mendez, Jésuite aussi, sacré à Lisbonne en 1624 patriarche d'Ethiopie, arriva dans cet empire en 1625, et l'année suivante l'empereur reconnut solennellement la primauté du Pape, lui jura obéissance et fidélité avec tous les grands, et la religion catholique devint la religion de l'Etat. Le monarque employa même son autorité pour extirper le schisme et l'hérésie. Les mesures qu'on prit à cet effet ne furent ni assez habiles ni assez modérées, et il arriva que les schismatiques, exaspérés de la contrainte qu'on leur faisait pour les amener à quitter leur ancienne religion, se soulevèrent à main armée. Il fallut étouffer leur révolte dans le sang; mais l'insurrection, comprimée sur un point, renaissait dans une autre province, de sorte que les dernières années du règne de Melec-Seghed furent ainsi ensanglantées par des guerres civiles continuelles. Ce monarque se lassa de verser ainsi le sang de ses sujets : son propre fils d'ailleurs ambitieux de régner à son tour, s'étant mis à la tête du parti schismatique. L'empereur intimidé se laissa arracher toute l'autorité. Facilidas, c'était le nom du fils apostat, fit proscrire la religion catholique dans une assemblée des grands de l'Etat; les missionnaires furent frappés d'exil; le patriarche, traité de séditieux, reçut défense de prêcher. Melec-Seghed réduit à l'impuissance vit toute cette réaction avec douleur, et mourut en 1632, fidèle à l'Eglise catholique. Facilidas, qui régna de 1632 à 1665, la détruisit entièrement dans ses Etats. Il exila les missionnaires (1633) et le patriarche, fit mettre à mort ceux qui étaient restés dans l'empire (1635, 1638, 1640) et n'eut pas de peine ensuite d'amener à l'apostasie ses sujets dépourvus de pasteurs.

Exilé dans l'Inde, le P. Mendez, patriarche, regardait toujours l'Eglise catholique d'Abyssinie comme son épouse et ne songeait qu'à lui envoyer des secours pour empêcher sa ruine. Les Jésuites, naguère compagnons de ses travaux et chassés avec lui, s'offrirent d'y retourner. La mort de leurs confrères ne faisait qu'animer leur zèle, et ils ne se pardonnaient pas d'être sortis d'un pays où la couronne du martyre leur eût été assurée, s'ils y fussent restés plus longtemps. Le P. Calaca, fit, le premier, une tentative, mais il ne put dépasser Massouah; le P. Antoine d'Almeida se présenta à son tour; mais il lui fut impossible d'aller plus loin que Moka en Arabie; le P. Botelko passa par Souakim (Nubie) sans être plus heureux. Les Capucins français et italiens essayèrent aussi de pénétrer dans l'Empire : deux d'entre eux y trouvèrent la mort dès leur arrivée : c'étaient le P. Agathange de Vendôme et le Fr. Cassien de Nantes; deux autres, les PP. Cherubi et François furent massacrés à Magadoxo (Zanguebar); trois enfin eurent la tête tranchée à

Massouah par le pacha turc à l'instigation de Facilidas : c'étaient les PP. Antoine de Petra-Santa, Felix de San-Severino et Joseph d'Altino.

Quant au P. Antoine d'Almeida, il est probable qu'il retourna dans l'Inde et qu'il y acheva sa carrière apostolique et sa vie.

ALMEIDA (Le P. Apollinaire d'), Jésuite portugais, de Lisbonne, évêque de Nicée, coadjuteur du patriarche d'Ethiopie, missionnaire et martyr dans cette contrée au XVII^e siècle. — Le P. Mendez, religieux de la même nation, ayant été sacré à Lisbonne patriarche d'Ethiopie le 25 mai 1624, on lui donna deux coadjuteurs, le P. Sicco, évêque de Nicée, qui périt dans la traversée, et le P. de la Rocca, évêque d'Hieropolis, qui fut obligé de rester à Goa (Inde). Ils furent remplacés par le P. Almeida, sous le titre d'évêque de Nicée. Après deux années de voyage, celui-ci arriva en Ethiopie en 1630, sur la fin de décembre. Le patriarche et plusieurs missionnaires Jésuites travaillaient depuis cinq ans avec un succès incroyable dans cette vigne que la persécution vint bientôt ravager et détruire. Le P. d'Almeida apportait d'Europe trois lettres du Pape Urbain VIII, une pour l'empereur, une pour son fils et une pour le patriarche. A ces lettres était joint un bref qui accordait à l'Ethiopie, pour l'année 1631, le jubilé publié à Rome en 1625. Cette faveur fut accueillie avec joie et reconnaissance par l'empereur, et elle fut une source de bénédictions pour l'Eglise catholique d'Abyssinie.

C'était Melec-Seghed qui régnait alors (1605-1632). Il avait été converti par le P. Paez, Jésuite portugais, en 1621, et il faisait profession publique de la foi romaine. Par un zèle louable sans doute, mais peu éclairé et peu modéré, il contraignait ses sujets de n'avoir d'autre religion que la sienne. De telles mesures, même quand elles sont prises en faveur de la vérité, témoignent d'un grand mépris pour la conscience humaine. Il arriva que les adhérents du schisme, désolés et furieux de l'obligation qu'on leur imposait, excitèrent des soulèvements, et le prince, las à la fin de tant de guerres civiles et de tant de sang versé, mollit par la crainte de perdre sa couronne, et les haines qu'il avait allumées contre la foi catholique se donnèrent libre carrière, grâce à sa faiblesse. Beaucoup qui s'étaient convertis par une complaisance hypocrite pour le monarque, levèrent le masque et devinrent apostats et persécuteurs. A leur tête était le fils même de l'empereur, Facilidas, qui, dévoré d'ambition et impatient de régner, se mit à la tête du parti schismatique pour renverser son père du trône. Il parvint en effet à s'emparer de toute l'autorité : une assemblée nationale fut convoquée pour décider des affaires de religion; on eut soin d'en éloigner le patriarche et les missionnaires, et la foi catholique fut proscrite à la majorité des voix. Un grand nombre sans doute de ceux qui donnèrent leurs suffrages dans ce sens subissaient l'influence de la crainte ou voulaient faire leur cour au monarque. Le patriarche, accusé comme chef de sédition, reçut défense de prêcher, et l'on assigna aux missionnaires un lieu où ils devaient attendre leur embarquement pour les Indes. Le 14 mai 1632, Facilidas publia un décret qui ordonnait d'embrasser la foi d'Alexandrie. C'était une réaction naturelle de la violence employée auparavant en faveur d'une autre cause meilleure. L'empereur Melec-Seghed mourut le 26 septembre de cette année, dans les meilleures dispositions. C'était un prince faible et peu habile, qui par son imprudence causa la ruine de la foi catholique dans son empire.

Facilidas, qui régna de 1632 à 1665, fut un persécuteur cruel et acharné : il détruisit entièrement la véritable Eglise en Ethiopie. Après avoir reconnu pour évêque un aventurier égyptien qui se disait envoyé par le patriarche d'Alexandrie, il confirma l'ordre d'exil des Jésuites, malgré les réclamations du patriarche, qui demandait une conférence afin de vider le différend par la discussion. Cette arme loyale ne peut plus être invoquée avec fruit par ceux qui, dans le temps de leur faveur, la délaissent et ont recours à la contrainte. Aussi, Facilidas sachant bien que ceux qu'il haïssait avaient pour eux le bon droit, la raison, la science, la piété et tous les genres de supériorité, repoussa leur demande, et, au mois de mars 1633, leur intima l'ordre de se rendre de Dancas à Frémone pour être ensuite embarqués. Les missionnaires confièrent à des prêtres et des moines indigènes le soin de leurs néophytes; mais, n'étant pas encore rassurés par cette précaution, ils résolurent de rester secrètement en Abyssinie, au péril de leur vie. D'abord, ils avaient trouvé un protecteur dans la personne de Jean Akay, un des rois particuliers du pays; ce personnage, gagné par les promesses de l'empereur, les abandonna ensuite, de sorte que, la position n'étant plus tenable, ils durent se retirer, à l'exception de sept qui se dévouèrent pour le salut du troupeau. C'étaient le P. Almeida, évêque de Nicée, les PP. Franceschi, Rodriguez, Bruno de Sainte-Croix, Gaspard Paez, Pereira et Cardeira. Tous périrent martyrs : le P. Paez, le 25 avril 1635; le P. Pereira, le 2 mai suivant; les PP. Almeida, Franceschi et Rodriguez, au mois de juin 1638, comme je vais le raconter; et les PP. de Sainte-Croix et Cardeira, le 12 avril 1640.

Le patriarche Mendez et la majorité des Jésuites qui formaient la mission d'Abyssinie, s'étant retirés à Massouah afin de s'y embarquer pour l'Inde, furent retenus en captivité par le gouverneur turc de ce port, et ils ne purent être délivrés que par l'intervention du consul français au Caire. Pendant ce temps le P. Almeida et les six Jésuites qui étaient restés cachés en Abyssinie, y exerçaient en secret le ministère apostolique; mais le genre de vie qu'ils menaient était des plus pénibles. Obligés de changer souvent de retraite, de passer le jour dans les ténèbres, ils se trouvaient sans cesse

exposés à être dévorés par les bêtes féroces ou à mourir de faim. L'empereur Facilidas apprit bientôt qu'il restait des Jésuites cachés dans ses Etats ; il fit charger de fers Técla-Emmanuel, vice-roi du Tigre, qui les protégeait, et confia le gouvernement de cette province à Melca-Christos, frère de Técla-Emmanuel et ennemi violent du catholicisme. Le nouveau gouverneur ne tarda pas à donner des preuves de son zèle : ayant placé des troupes en embuscade dans un vallon qui lui avait été désigné, il y prit trois Jésuites : les PP. de Sainte-Croix, Paez et Pereira, et les fit percer de coups le 25 avril 1635. Les deux derniers succombèrent, et le P. de Sainte-Croix parvint à guérir pour être martyrisé de nouveau plus tard.

Informé de cet événement, l'empereur feignit d'être apaisé, afin de prendre plus facilement l'évêque de Nicée et les autres Jésuites qui restaient encore en Abyssinie. Il défendit donc de les inquiéter ou de les maltraiter, leur accorda la liberté de retourner dans leurs anciennes maisons et témoigna même le désir de les voir à sa cour. Jean Akay, chez qui l'évêque de Nicée était réfugié, lui conseilla de profiter de la faveur du prince. Za-Mariam, vice-roi du Temben, l'en dissuadait, disant que cette bienveillance soudaine de l'empereur n'était qu'un piége. Tel était aussi l'avis du P. Almeida et de ses compagnons ; mais ils aimèrent mieux s'exposer à une mort glorieuse que de continuer un genre de vie si pénible et qui compromettait les Chrétiens dont ils recevaient l'hospitalité. En conséquence, l'évêque de Nicée et les PP. Franceschi et Rodriguez se rendirent au camp où se trouvait l'empereur : sur leur passage, ils ne reçurent que des marques d'honneur ; mais à peine arrivés, ce prince les fait charger de chaînes. L'évêque schismatique, devant qui ils comparaissent d'abord, les traite avec hauteur et avec dédain ; puis un tribunal formé des grands de l'empire les condamne à mort. Cependant l'empereur fait différer l'exécution, et les confie à la garde d'un hérétique inhumain qui leur fait endurer la faim, la soif, les charge de chaînes pesantes et les accable de traitements barbares. La nuit, il les faisait coucher sous son lit, et leurs chaînes étaient si étroitement rivées qu'ils ne pouvaient, sans éprouver les plus cuisantes douleurs, remuer leurs pieds couverts d'ulcères. Ensuite, ils furent exilés dans une île du lac Dembea, peuplée de moines fanatiques qui ne les firent guère moins souffrir. Mais ils recevaient en secret la visite des Chrétiens dont ils ranimaient le courage. Les moines hérétiques se plaignirent à l'empereur de ce qu'on laissait vivre ces ennemis de la foi d'Alexandrie. Alors l'empereur leur abandonna le sort des exilés. Aussitôt ils les dépouillent d'une partie de leurs vêtements, leur passent la corde au cou, les pendent aux branches des arbres et les font mourir sous une grêle de pierres. C'était au mois de juin 1638. Le P. d'Almeida avait donc travaillé sept ans et demi à la mission d'Abyssinie, sous les règnes de Melec-Seghed et de son fils

ALMEIDA (Le P. Emmanuel), Jésuite portugais du XVII^e^ siècle.—Il paraît qu'il appartenait aussi à la mission d'Abyssinie comme les PP. Antoine et Apollinaire d'Almeida ses homonymes et peut-être ses parents. On le voit par la lettre que M. Nogueira, vicaire général du P. Mendez, écrivait de Massouah en 1649 à ce patriarche et à tous les prélats et ecclésiastiques de l'Inde. Il tenait principalement à ce qu'elle fût lue par le P. Emmanuel d'Almeida ; ce qui permet de conjecturer que ce religieux avait été aussi missionnaire en Abyssinie et qu'il en avait été exilé avec les autres Jésuites.

ALMERAS (M. Réné), prêtre et supérieur de la congrégation de la Mission, après saint Vincent de Paul, hérita du zèle de ce patriarche pour le salut des âmes et de sa tendresse et de sa compassion pour les infidèles. Il envoya un essaim d'apôtres à Madagascar. Mais cette mission ne fut pas heureuse ; un des prêtres fut tué par les Malgaches que les procédés violents des Français avaient irrités contre tous les membres de cette nation, sans distinction ; un autre fut brûlé dans sa propre habitation ; un troisième revint en France, ainsi que M. Montmasson, qui fut dans la suite vicaire apostolique à Alger et y termina sa vie par une mort glorieuse. L'île fut définitivement abandonnée en 1674 par le gouvernement Français et par les missionnaires.

ALMONASTER (M.), riche Espagnol de la Louisiane, mort au commencement du XIX^e^ siècle. — Il fit construire à ses frais, à la Nouvelle-Orléans, une fort belle église en maçonnerie, de pierres étrangères au pays, avec des tours carrées ou clochers, un presbytère, un hôpital de 24 lits gratuits, complétement meublé et doté, lui léguant cinq esclaves et des rentes. Cette fondation fut déclarée par le roi d'Espagne (alors maître de la Louisiane) sous sa protection immédiate. M. Almonaster fit encore bâtir à ses dépens l'église du couvent des Ursulines de la même ville et les écoles tenues par ces religieuses pour les externes, et il en fit un don gratuit à la communauté. La veuve de M. Almonaster vivait encore en 1823, et était immensément riche.

ALOPH (Saint) martyr au IV^e^ siècle. — Il naquit en Lorraine d'une famille de saints : son frère et ses trois sœurs sont honorés dans l'Eglise. Il s'attira par son zèle pour la religion chrétienne la haine des Juifs et des païens qui le firent arrêter sous le règne de Julien l'Apostat. On le mit en prison à Toul, mais il fut relâché quelque temps après. Emprisonné une seconde fois, il souffrit divers genres de tortures. Son courage et ses discours touchèrent plusieurs idolâtres qui embrassèrent la vraie religion. Enfin il fut condamné à perdre la tête, vers l'an 362. On l'enterra sur une montagne qui prit son nom dans la suite et il s'opéra plusieurs miracles par son intercession. Sa fête tombe le 16

octobre. Saint Aloph est aussi appelé saint Eliphe ou saint Elof.

ALPHÉE (Saint), martyr abyssin.—Il paraît avoir souffert à Asmanuje en Ethiopie avec saint Romain, saint Zacchée, saint Jean, saint Thomas, saint Victor et saint Isaac qui sont honorés avec lui par l'Eglise de leur pays. Leurs noms sont au Martyrologe, inscrits dans la *Vie des saints* de Godescard; mais cet ouvrage ne fait point connaître l'époque et les circonstances de leur martyre, la situation d'Asmanuje où ils souffrirent, qui étaient les persécuteurs et à quelle condition appartenaient ces sept athlètes de la foi.

ALPHONSE (Fr.), Mineur espagnol, partit, en 1370, avec sept autres religieux de son ordre, pour les missions de la Chine et de la Tartarie; soixante autres Franciscains venaient de les précéder à la même destination; enfin, douze avaient accompagné le chef de tout l'essaim apostolique, Fr. Guillaume de Prato, institué, en 1370, quatrième archevêque de Cambalu ou de Pékin. — *Voy.* Guillaume de Prato.

ALPHONSE, second roi chrétien du Congo, portait le nom de Sundi lorsqu'il était encore idolâtre; il fut baptisé, peu de temps après son père (*Voy.* Jean), et persévéra courageusement dans la foi, au milieu de la défection générale; son frère puîné, Mani Pango (Mani veut dire prince, Pango est une province du Congo), qui était resté païen, parvint à le faire disgracier et déshériter; mais cette mesure rigoureuse fut annulée. Après la mort de Jean, en 1492, Alphonse, qui était éloigné, arriva à Banza-Congo avec la rapidité de la foudre, et, grâce à sa mère Eléonore, qui avait caché la mort du roi, on apprit cette nouvelle en même temps que l'avénement d'Alphonse au trône. Le prince de Pango leva l'étendard de la révolte au nom du paganisme, l'ancienne religion nationale, et il fondit sur la capitale avec deux cent mille hommes. On a contesté ce chiffre en le taxant d'exagération démesurée. Sans doute, il ne s'agit pas d'armées régulières comme les nôtres; mais il est à croire que tout homme valide s'était levé en armes pour défendre les coutumes et les dieux de la nation, qu'un culte nouveau et étranger venait supplanter.

Alphonse n'avait que dix mille hommes, dont une centaine de nègres chrétiens et quelques Portugais. Ses amis effrayés lui conseillaient de tenter un accommodement en sacrifiant la religion chrétienne. Il repoussa ces avis avec mépris; alors ceux qui tenaient encore pour lui allaient l'abandonner, lorsque son grand oncle, le vieux prince de Sogno. Emmanuel, releva leur fidélité et les ramena sous ses ordres. Ce changement inattendu fut regardé comme le présage de la victoire. Par reconnaissance, Alphonse promit au ciel d'ériger une grande croix en mémoire de cet événement, et de travailler sans relâche à la diffusion de la vraie foi. Un prodige vint redoubler sa confiance. Le prince et tous ceux qui l'entouraient virent tout à coup une lumière extraordinaire, dont ils demeurèrent quelque temps éblouis. Alphonse tombe à genoux en versant des larmes de joie. Revenus à eux-mêmes, les courtisans virent cinq épées brillantes qui paraissaient comme gravées sur le roi. Ce spectacle dura plus d'une heure. Pénétré des faveurs du ciel, le prince qui en était l'objet adopta les cinq épées pour ses armes, et s'en servit par la suite dans ses ordonnances. Cependant, le prince de Pango fit sommer son frère de renoncer à la religion, et de le reconnaître pour roi. Alphonse lui répondit que sa confiance était au ciel, et qu'il redoutait peu les forces des hommes; qu'en qualité de frère, il exhortait Mani Pango à briser ses vaines idoles, et à reconnaître la religion et les droits de son frère aîné.

Cette démarche fut inutile. Dès la pointe du jour, le lendemain, le prince de Pango commença un assaut furieux, mais il fut repoussé deux fois par un pouvoir invisible. Les assiégeants racontèrent eux-mêmes qu'ils avaient vu une femme vêtue de blanc dont l'éclat admirable les avait presque aveuglés, et un chevalier monté sur un palefroi qui portait une croix rouge sur sa poitrine. Alphonse informé de cette merveilleuse apparition fit prévenir son frère de ne pas s'obstiner à combattre le ciel; que la femme blanche était la sainte Vierge, mère du Sauveur dont il avait embrassé la religion; que le chevalier était saint Jacques, et que tous deux étaient descendus du ciel pour le secourir. Pango se rit de cet avis et prépara un nouvel assaut pour la nuit suivante. Il fut complétement défait; et, probablement à la suite d'une panique, ses troupes s'enfuirent en désordre par un marais où il avait fait préparer des pieux pour interdire cette issue aux assiégés; lui-même fut pris, chargé de chaînes et amené à son frère. Le pieux roi lui pardonna et fit tout ce qu'il put afin de le gagner à Jésus-Christ, employant à cet effet les attentions les plus tendres. Une pareille générosité ne fit qu'exaspérer le malheureux qui ne voulut rien entendre, refusa tous les remèdes et succomba à ses blessures. Le prince Bunda, complice de cette usurpation, eut un meilleur sort. Il demanda d'être instruit et baptisé avant de marcher au supplice. Alphonse lui fit grâce de la vie à condition qu'il emploierait le travail de ses mains à la construction de l'église de pierres qu'on devait élever; qu'il demeurerait attaché au service de cette église et qu'il y porterait l'eau quand il y aurait des idolâtres à baptiser. Bunda mourut en effet dans ces exercices de piété, ce qui prouve la sincérité et la solidité de sa conversion.

On commença l'église le 3 mai, jour de la Sainte-Croix, et elle fut dédiée sous ce vocable. Le roi porta sur ses épaules le premier panier de terre, et la reine se chargea du premier panier de sable. A leur exemple, les seigneurs concoururent religieusement à la construction, et le peuple montrant le même zèle, l'édifice fut bientôt achevé.

Alphonse fit publier dans son royaume un

décret ordonnant à tous ses sujets de porter leurs idoles et leurs amulettes aux gouverneurs des provinces. De toutes parts on rassembla avec empressement, pour obéir aux volontés du prince, les animaux, les reptiles, les oiseaux, les arbres, les plantes, les blocs, les pierres, les figures peintes ou gravées, en un mot tous les objets auxquels on avait jusqu'alors rendu un culte. Ces détestables monuments de la superstition furent brûlés dans le lieu où Alphonse avait vaincu Pango, et chaque nègre y apporta sa charge de bois pour cette exécution.

Les idées purement intellectuelles, lorsqu'elles ne sont pas en quelque sorte rendues palpables par le secours de choses matérielles, ne sont pas suffisamment à la portée de l'esprit du plus grand nombre, du peuple en un mot ; et il faut nécessairement des signes extérieurs pour diriger sa pensée vers les objets de son culte et y appeler de temps à autres ses souvenirs. Pénétré de cette vérité, le roi eut une pensée aussi juste qu'ingénieuse. Il fit distribuer au peuple une quantité infinie de crucifix, et de saintes images apportés du Portugal. Il ordonna aussi à tous les chefs de son royaume de bâtir des églises dans le lieu de leur résidence et d'y élever des croix. Lui-même fit construire dans sa capitale trois églises, une dédiée à Saint-Sauveur, en l'honneur de sa victoire sur la faction païenne et pour servir de sépulture à la famille royale ; une autre consacrée à Notre-Dame des Secours, et la troisième sous le nom de Saint-Jacques.

Il compléta toutes ces grandes et pieuses œuvres de rénovation, par un acte réparateur : il prodigua ses bienfaits et sa protection aux successeurs des missionnaires que son père avait dépouillés.

Les fidèles se multipliaient sous un tel prince, par les efforts des prêtres ; mais ceux-ci diminuaient rapidement, succombant sous le poids de l'âge, des fatigues et du climat. En 1505, Emmanuel, roi de Portugal y envoya de zélés Franciscains, des maîtres d'école pour instruire les plus jeunes enfants et des ouvriers habiles dans les divers arts, afin que la civilisation matérielle suivît le progrès de la régénération morale. Les vaisseaux portugais apportèrent de plus des vases sacrés, des ornements, des livres et tout ce qui était nécessaire pour l'entretien des missionnaires. Le roi Alphonse et son peuple reçurent la colonie apostolique avec respect et amour ; ils regardaient ces apôtres et ces civilisateurs comme des anges envoyés du ciel. Les nègres à la vue des riches objets destinés à leur pays par la munificence d'Emmanuel, et touchés de l'intérêt qu'un prince étranger et un peuple éloigné témoignaient pour leur salut éternel et leur bonheur dès cette vie, se pressèrent à l'envi autour des fonts du baptême. Le roi Emmanuel ne laissa presque pas écouler une année sans envoyer des missionnaires au Congo, ou sans donner à ce pays des preuves de sa sollicitude. En 1512, notamment, il y députa un de ses chevaliers en qualité d'ambassadeur, et il le fit accompagner d'un nouvel essaim d'ouvriers évangéliques, la plupart de l'ordre des Frères Mineurs. Sensible à cette démarche, Alphonse, roi de Congo, envoya à son tour en Portugal un ambassadeur nommé Pierre, qui conduisit avec lui deux jeunes fils du roi, dont l'un se nommait le prince Henri, et des enfants pris dans les premières familles du Congo. Ces jeunes gens devaient recevoir en Europe une éducation chrétienne et une instruction conforme à leur rang. Ils furent à Lisbonne l'objet de grands honneurs et de la plus vive sollicitude. L'ambassadeur s'attira la confiance d'Emmanuel par sa sagesse, et Marie, reine de Portugal fit de riches présents à l'ambassadrice. Enfin les deux rois Emmanuel et Alphonse conclurent une alliance solide par l'intermédiaire de Simon de Sylva, seigneur portugais, que son souverain avait envoyé au Congo pour cet objet. Il en résulta des avantages sérieux pour les progrès de la foi en Afrique.

La conduite d'Alphonse jusqu'ici révèle un grand et beau caractère. Ses derniers actes dénotent un génie organisateur et un esprit pratique.

Il créa dans son royaume une noblesse à l'instar de celle d'Europe, et tout le territoire fut divisé en duchés, en marquisats et en comtés. Ce qu'une pareille institution vaut en elle-même, ce n'est pas ici le lieu de l'examiner ; mais il faut prendre les temps et les hommes pour ce qu'ils sont, et l'on ne peut pas douter que la mesure adoptée par le roi ne fût pour ses peuples un puissant moyen de civilisation et de progrès. Une seconde entreprise, encore plus importante et plus grande, plus féconde en beaux résultats, fut la formation d'un clergé indigène. Le roi envoya en Portugal ses fils, ses petits-fils, ses neveux pour y faire leurs études, et être appelés au sacerdoce s'il y avait lieu. Deux de ces jeunes princes furent plus tard jugés dignes de l'épiscopat. (*Voy.* Pierre.) Enfin Alphonse, qui désirait que l'Eglise de Portugal fît un effort décisif pour affermir les bases de l'Eglise du Congo, qu'elle avait pour ainsi dire engendrée, et faire entrer dans le bercail de Jésus-Christ un grand nombre d'infidèles, qui, faute de prêtres pour les instruire, restaient encore assis à l'ombre de la mort, reçut en 1521 cinq Dominicains, cinq Franciscains et cinq Augustins, avec plusieurs prêtres séculiers, tous sujets choisis pour leurs talents et leur mérite. Cette troupe apostolique se partagea les provinces, y prêcha l'Evangile, y convertit et y baptisa une telle multitude d'idolâtres, que les prêtres ne suffisaient point à cet office. On comprit alors combien des prêtres nègres seraient utiles pour seconder les missionnaires européens, et pour prêcher les gens du pays dans leur propre langue. Les ouvriers apostoliques ouvraient partout des temples au vrai Dieu, et préparaient des résidences pour ceux qui viendraient travailler après eux dans cette nouvelle vigne. Ils procurèrent au roi la satisfaction de voir une

bonne partie de ses sujets Chrétiens, quand après un règne glorieux et utile de trente-trois ans, ce prince mourut en 1525, recommandant à son fils et successeur, Pierre, de protéger les missionnaires, et d'extirper l'idolâtrie. (*Voy.* PIERRE.)

L'histoire d'Alphonse offre un spectacle imposant et régulier, surtout pour un théâtre comme le Congo; sa vie fut pure et chrétienne, dans un pays où des passions d'une violence effroyable ne connaissaient aucun frein. Sa foi, au milieu des superstitions les plus grossières et les plus invétérées, fut inébranlable, et arriva à un tel degré d'héroïsme que le ciel la soutint par des miracles, car le merveilleux lui-même ne fait pas défaut à cette épopée chrétienne. Certaines personnes voudraient peut-être voir effacer comme suspects ces traits de l'intervention divine. Il me semble, au contraire, qu'ils animent le tableau, et qu'un peu d'enthousiasme ne nuit pas à un tel récit. Après tout, les faits qu'on a cités ne sont pas plus impossibles ni plus incroyables que l'histoire de Tolbiac et de la sainte ampoule, de Jeanne d'Arc, du signe de la victoire apparaissant à Constantin, de saint Léon arrêtant Attila, de saint Jacques combattant plus d'une fois pour les Espagnols contre les Maures, de la légion fulminante, de la croix de Migné, et de tant d'autres que l'histoire a enregistrés et qu'on est bien obligé de croire, à moins d'avoir trop de préjugés voltairiens et trop peu de sens commun.

On ne doit donc pas regarder ces naïves légendes comme des ombres au tableau : loin de là, elles donnent une grande chaleur au coloris, et je me serais fait scrupule de retrancher cette page, digne de figurer à un rang honorable dans l'histoire de l'Eglise universelle.

ALPHONSE (Fr), religieux français de l'Instruction chrétienne du Sacré-Cœur, missionnaire en Amérique, aux Etats-Unis. — Il est parti le 27 octobre 1846 pour le diocèse de Mobile (république d'Alabama, Etats-Unis), avec quatre autres Frères de la même société, les FF. Jean-Baptiste, Placide, Athanase et David. Ce dernier est du diocèse de Mende, et les trois premiers sont, comme le Fr. Alphonse, du diocèse du Puy.

La congrégation de l'Instruction chrétienne du Sacré-Cœur est une société vouée à l'enseignement, comme son nom l'indique. Elle a son siége dans le diocèse du Puy. Les cinq religieux dont on vient de lire les noms sont les premiers qu'elle ait envoyés dans les missions extérieures. Peut-être a-t-elle depuis fait partir d'autres de ses membres. Mais on ne l'a pas publié, du moins à ma connaissance.

ALPHONSE D'ALVARADO (Le P.), Augustin espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines. Le P. Du Jarrie, Jésuite français, rapporte dans son *Histoire des choses les plus mémorables qui se sont passées aux Indes-Orientales* (tome II, page 601), que Charles-Quint l'avait envoyé avec plusieurs autres à la découverte de la Nouvelle-Guinée. En 1575 le P. d'Alvarado, parvenu à un âge très-avancé, était provincial de son ordre à Manille, lorsque le gouverneur général, saisissant une occasion favorable (*voy.* MARTIN DE ERRADA) d'envoyer des missionnaires en Chine, le pria de lui en désigner quelques-uns parmi ses prêtres. Le vénérable et saint religieux, rempli de joie, offrit de s'y rendre lui-même, tout vieux qu'il était; mais son offre ne fut point agréée par le gouverneur, et le P. Martin de Errada fut choisi pour cette mission, qui n'eut pas de résultats. C'est tout ce qu'on sait du P. Alphonse d'Alvarado.

ALPHONSE D'ESPINAR (Fr.), Mineur Observantin espagnol, missionnaire en Amérique au commencement du XVI^e^ siècle. — Il partit de San-Lucar (Andalousie), le 6 février 1502, avec dix religieux de son ordre dont il était supérieur, et en outre Fr. François Ruiz, Fr. Jean de Trassiera et Fr. Jean Robles, Mineurs castillans, liés d'une étroite amitié avec le cardinal de Ximenès. Ce grand ministre, qui les avait déjà employés à la conversion des musulmans d'Espagne et avait une pleine confiance dans leur probité, leur confiait, outre le ministère apostolique auprès des indigènes américains, une mission délicate dont ils s'acquittèrent de manière à satisfaire l'opinion publique : ils devaient juger le gouverneur Bobadilla, accusé de toutes sortes de crimes. Ils s'embarquèrent donc sur la flotte que conduisait Ovando, le nouveau gouverneur, et arrivèrent le 14 avril à Saint-Domingue.

Quoique la religion occupât la place principale dans les idées, les mœurs et le gouvernement des Espagnols de cette époque, on peut concevoir facilement que les circonstances n'étaient guère propres à faire fructifier le ministère apostolique des religieux en Amérique. Le rebut de la population du vieux monde s'abattait sur cette Californie; et, abusant de l'infériorité des Indiens, les Espagnols les réduisaient en esclavage, les accablaient des plus pénibles travaux. Le pouvoir métropolitain, placé trop loin pour bien voir, laissait leur cours aux abus qu'il ne pouvait réprimer ou bien rendait des édits contradictoires, permettant quelquefois les distributions d'Indiens comme esclaves, les interdisant ensuite sur les réclamations de quelques généreux amis de l'humanité. Il ne manquait pas alors de gens qui préconisaient l'esclavage comme un moyen de civilisation. Des missionnaires même plaidaient cette triste cause : il faut croire que leurs vues étaient droites et pures; mais évidemment ils étaient, sans le vouloir et sans le savoir, les instruments et les dupes d'hommes cupides dont ce système faisait la fortune et qui ne cherchèrent jamais, sous couleur de moralisation des esclaves, qu'à dépouiller ceux-ci des fruits de leur travail.

En 1511, Fr. Alphonse d'Espinar fut député en Europe par ces bons planteurs qui s'enrichissent si honnêtement du travail d'hom-

mes faibles réduits par eux à la fonction de bêtes de somme. A les entendre, c'est uniquement dans l'intérêt de ceux-ci et pour se dévouer à leur moralisation qu'ils en agissent ainsi. Fr. Alphonse avait mission de représenter au pouvoir royal que les Indiens étaient de grands enfants incapables de se conduire, puisqu'à cinquante ans ils ont l'esprit moins avancé que les Espagnols ne l'ont ordinairement à l'âge de dix ans; que les choses les plus aisées à concevoir ne pouvaient leur entrer dans la tête; qu'ils oubliaient, dès qu'on avait cessé de leur parler, les vérités qu'on avait le plus cherché à inculquer dans leur mémoire; qu'on avait une peine infinie à leur faire retenir les prières les plus courtes, même en les leur faisant réciter tous les jours; qu'on avait beau les vêtir et leur faire sentir l'indécence de leur nudité; qu'ils déchiraient leurs habits aussitôt qu'ils étaient hors de la vue de leurs maîtres et couraient nus dans les bois, où ils s'abandonnaient sans retenue aux passions de la chair; que leur plus grand bonheur était de ne rien faire, et que cette oisiveté les rendait indolents pour toute espèce de bien : en un mot, qu'ils n'étaient pas à même de bien user de leur liberté, et que ce serait leur faire le présent le plus funeste que de ne pas les en priver; qu'ainsi on ne pourrait jamais les convertir et enformer des sociétés organisées, s'ils n'étaient réduits en esclavage pendant au moins une ou deux générations.

Quand on réfléchit qu'une population immense avait été détruite en l'espace de quinze ans par les travaux forcés; que dès l'an 1508 il avait fallu recourir aux indigènes des îles Lucayes, et qu'on avait amené quarante mille de ces malheureux pour les jeter dans les mines; qu'il restait alors à peine vingt mille Indiens d'un million qu'on avait trouvés à Haïti lors de la découverte, en 1492, on s'étonne, non pas que des colons en qui la cupidité étouffe tout autre sentiment, aient réclamé la continuation et la confirmation de l'esclavage en alléguant des raisons hypocrites, mais que des religieux, des missionnaires aient pu plaider une semblable cause. Il y avait bien du vrai dans tout ce qu'ils exposaient; les Indiens d'Amérique, comme tant d'autres peuples, sont réellement de grands enfants, extrêmement paresseux, d'une faible intelligence et d'une telle mollesse de caractère, qu'il est bien difficile d'en faire des Chrétiens un peu sérieux. Mais tout cela ne légitime point leur asservissement et encore moins l'épouvantable destruction qu'on en fit en si peu de temps, et il est vraiment étrange qu'il se soit trouvé des missionnaires pour demander la continuation d'un aussi affreux système. Les Indiens n'étaient point incivilisables, surtout si on se fût appliqué à former leurs enfants aux exercices intellectuels et à un travail modéré : ce qu'on a fait plus tard au Mexique, au Paraguay, dans presque toute l'Amérique et aux Philippines, où les religieux de différents ordres ont civilisé et converti des millions d'Indiens qui forment encore la base de la population, preuve surabondante que les théories de Fr. Alphonse d'Espinar n'étaient bonnes qu'à faire enrichir les bourreaux et à détruire les victimes, mais non à produire des Chrétiens.

Heureusement et à l'éternel honneur de l'Eglise, d'autres moines, d'autres missionnaires proclamaient hautement les droits de l'humanité, de la raison et de la religion. C'étaient les Dominicains et entre autres l'illustre Las Casas et Fr. Antoine de Montesino. (*Voy.* ces noms.) Ils plaidèrent avec plus de courage que de succès le droit entier, absolu, rigoureux, imprescriptible, que les Indiens avaient à la liberté; mais dès cette époque la question d'argent passait avant la question de principe; on convenait bien que l'esclavage était odieux, souverainement inique, infâme; mais l'abolir, c'eût été ruiner les colonies, léser les négociants, les riches, les hommes en place, des ministres même : alors on faisait une transaction dérisoire, on apportait à l'esclavage des adoucissements tout à fait inefficaces, et l'abus poursuivait son chemin sans trop de trouble pour ceux qui en profitaient; c'est ce qu'on appelle l'ordre, un bien beau nom, qui couvre malheureusement beaucoup de brigandages! De toutes ces passions assouvies et éteintes, il ne reste rien aujourd'hui que l'honneur, pour les Dominicains, d'avoir soutenu une noble et sainte cause. Quand on a fait ce qu'on doit, on peut se consoler de n'avoir pas eu le succès.

On ignore si Fr. Alphonse d'Espinar retourna en Amérique; mais il est probable qu'il contribua au départ de vingt-trois Frères Mineurs que le roi Ferdinand le Catholique envoya, l'an 1511, dans l'île de Porto-Rico pour y fonder des églises et un couvent de leur ordre. Dès l'an 1506, les Observantins possédaient assez de couvents à Haïti, à Cuba, à la Jamaïque, etc., pour qu'on y érigeât une province de l'ordre à laquelle on donna le nom de Sainte-Croix.

ALPHONSE DE SAINT-DOMINIQUE (Le P.), Hiéronymite espagnol, missionnaire en Amérique au XVI^e^ siècle. — Le cardinal Ximenès l'envoya à Haïti, en 1516, avec le P. Louis de Figueroa, prieur, et un autre religieux du même ordre. Ils avaient le titre de commissaires et l'autorité de déclarer libres les Indiens retenus en esclavage par les Espagnols; mais ils se laissèrent prévenir par ceux qui tiraient profit de l'injustice, et ils ne remplirent point leur commission, malgré les vives et pressantes sollicitations de Las Casas, qui avait provoqué leur intervention, et qui était venu avec eux sur le même vaisseau. — *Voy.* BARTHÉLEMI DE LAS CASAS et LOUIS DE FIGUEROA.

ALPHONSE DE SAINT-DOMINIQUE (Fr.), Prêcheur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines, puis en Chine. — Il partit d'Europe en 1586 avec le P. Jean de Castro, vicaire général, et plus de vingt autres religieux Dominicains envoyés dans la même mission. Des îles Philippines il passa

à Macao avec le P. Lopez et le P. Antoine de Arcedian, qui fondèrent un couvent de Frères Prêcheurs dans cette ville. C'était une station nécessaire pour pénétrer dans l'empire chinois; en effet, les Dominicains y établirent, dans la province de Fo-Kien, une mission florissante qu'ils desservent encore. Quant à Fr. Alphonse, on ignore le détail de ses travaux apostoliques et le temps de sa mort. — *Voy.* Jean-Chrysostome de Séville.

ALPHONSE PERNAS (Fr.), Mineur, évêque de Maroc au xv^e^ siècle. — *Voy.* Pernas.

ALSINA (Fr. Bonaventure), Bénédictin espagnol du diocèse de Barcelone, missionnaire en Océanie. — C'est un des trente-neuf moines de l'ordre de Saint-Benoît qui sont partis en avril 1853 pour l'Australie avec M. Salvado, évêque de Port-Victoria. — *Voy.* Garrido.

ALTIN (Saint), missionnaire dans les Gaules au iii^e^ siècle. — Il était, comme saint Potentien, compagnon de saint Savinien premier évêque de Sens. Après avoir travaillé à la prédication de la foi dans cette ville, saint Altin la quitta avec saint Eodald (c'était un habitant de Sens que les trois apôtres avaient converti à Jésus-Christ) et passa à Orléans, où il séjourna quelque temps, travaillant à la diffusion de l'Evangile ainsi que saint Eodald qui de néophyte était devenu coopérateur dans le ministère. Quelques auteurs ont donné à saint Altin le titre de premier évêque d'Orléans; mais sans fondement.

D'Orléans il se rendit à Chartres, puis à Paris, toujours accompagné de saint Eodald et prêchant l'Evangile avec de grands succès. Partout ils opérèrent un grand nombre de conversions : ils convertirent surtout saint Agoard et saint Aglebert à Creteil près de Paris. Pendant ce temps saint Potentien était allé porter le flambeau de la foi à Troyes. Tous ces saints missionnaires furent martyrisés à Sens où ils étaient revenus auprès de saint Savinien. On les honore le 31 décembre.

ALTINO (Le P. Joseph d'), Capucin italien missionnaire au xvii^e^ siècle en Abyssinie et martyr. — *Voy.* Joseph d'Altino.

ALTON (Saint), moine écossais d'une grande vertu, passa en Allemagne vers le milieu du viii^e^ siècle, s'y rendit célèbre par ses miracles et fonda en Bavière par les libéralités du roi Pépin l'abbaye d'Altenmunster. Les peuples parmi lesquels il vivait étaient alors barbares et plongés dans tous les vices qui sont les suites de l'ignorance et de la superstition; mais sa piété et son humilité firent sur eux une impression si profonde qu'un très-grand nombre se convertirent. On l'honore en Allemagne le 9 février et en Angleterre le 5 septembre.

ALVARADO (Le P. Alphonse d'), Augustin espagnol, missionnaire en Océanie au xvi^e^ siècle, un de ceux que Charles-Quint envoya à la découverte de la Nouvelle-Guinée, ensuite provincial dans les îles Philippines. — *Voy.* Alphonse d'Alvarado.

ALVARE I^er^, septième roi chrétien du Congo, succéda à Henri (*voy.* ce nom), et monta sur le trône en 1542. — Son long règne de 45 ans fut une époque de calamité et le commencement de la décadence du christianisme dans le pays. — A son avénement il écrivit d'abord au roi de Portugal pour renouveler l'ancienne alliance religieuse et politique. Il s'adressa ensuite à l'évêque de Saint-Thomas que les troubles avaient empêché de paraître au Congo, et l'autorité de ce prélat portugais rétablit heureusement la tranquillité dans le royaume et le bon ordre dans le clergé. C'est la seconde fois qu'il accomplissait une pareille tâche, car il avait déjà été obligé sous le règne de Jacques de prendre quelques mesures de rigueur dans l'intérêt de la discipline ecclésiastique. Il retourna ensuite dans l'île de Saint-Thomas où il trouva la fin d'une vie sainte et laborieuse. C'était le troisième évêque du double siége de Saint-Thomas et Congo. Son prédécesseur était un jeune nègre du sang royal du Congo, qui fut sacré à Rome par le Pape Clément VII et qui mourut en revenant dans son Eglise, et le premier évêque de Saint-Thomas est celui qui institua un chapitre sous le règne de Pierre, dans l'église cathédrale de Sainte-Croix, à Banza-Congo. (*Voy.* Pierre.) — Ces vastes régions se trouvèrent donc pour la troisième fois sans pasteur. L'immensité des distances ne permettait pas au Saint-Siége de pourvoir promptement à l'institution d'un nouvel évêque, et cet état de choses amena une décadence dans la religion et les mœurs.

Cependant les premiers Jésuites arrivèrent au Congo par les soins de Jean III. Ce prince les avait demandés au collége de Coïmbre qu'il avait fondé lui-même. C'étaient les PP. Vaz, supérieur; Ribera, Diaz et Soveral. (*Voy.* ces noms.) Après avoir payé leur tribut au climat dans l'île Saint-Thomas, ils abordèrent à Pinda, port situé à l'embouchure est du Zaïre; le roi Alvare les reçut honorablement; il envoya d'abord à leur rencontre deux de ses principaux officiers, puis il alla lui-même avec sa famille au-devant d'eux jusqu'à une croix placée hors de l'enceinte de sa capitale. Il les accueillit avec une grande bienveillance et leur donna une maison dont le P. Soveral fit un collége. Ce religieux y enseigna la lecture, l'écriture et surtout le catéchisme à six cents jeunes nègres. Les autres Jésuites s'appliquèrent, du consentement du roi, à réformer par leurs prédications les mœurs dépravées des Chrétiens et à convertir les idolâtres. En cinq mois le P. Ribera instruisit et baptisa 1,700 indigènes; le P. Diaz, 400; le P. Vaz, 300; ce dernier étant allé évangéliser, avec un interprète, plusieurs villages à proximité de la capitale, y recueillit en outre une moisson de 2,700 néophytes et bâtit dans les faubourgs de Banza (la capitale) trois églises dédiées à Saint-Sauveur, à Notre-Dame Auxiliatrice et à saint Jean-Baptiste. Ce qui

faisait six en comptant les trois autres construites par Alphonse Ier. Tant de fatigues amenèrent la mort du P. Vaz, et le P. Soveral croyant s'apercevoir que les deux autres missionnaires suivaient une voie fausse et compromettaient leur ministère, partit pour l'Europe afin d'en rendre compte aux supérieurs. Saint Ignace approuva son opinion, révoqua les PP. Ribera et Diaz, et envoya pour les remplacer les PP. Noguera et Gomez. Le premier fut prévenu par la mort au moment de commencer ses travaux apostoliques. Le second eut à lutter contre des obstacles insurmontables ; l'imprudence des PP. Ribera et Diaz avait éveillé des défiances contre lesquelles échouèrent son abnégation et son zèle. Cette circonstance fâcheuse jointe à l'inconstance du roi amena l'expulsion des Jésuites en 1555. Alvare donnait toute sa confiance à des jeunes gens qu'emportait la fougue des passions. François Bullamatare, son parent, déclama ouvertement contre la religion parce qu'elle défend d'avoir plus d'une femme. Il produisit une fâcheuse impression sur un peuple qui de tous ses anciens usages regrettait surtout la polygamie. Ce courtisan sensuel mourut dans un âge peu avancé, et, malgré son apostasie, le roi le fit enterrer dans la cathédrale Sainte-Croix. On dit que pendant la nuit on entendit un grand bruit, et que le lendemain on s'aperçut avec horreur que le cadavre du Chrétien scandaleux en avait été arraché. Cet événement si extraordinaire ne convertit point le roi, mais Dieu lui envoya une terrible leçon. Les Jagas, peuple féroce de l'intérieur, après avoir ruiné par leurs pillages la plupart des pays voisins, envahirent le Congo par la province de Batta. Après avoir battu l'armée d'Alvare, ils avancèrent sur la capitale ; le roi en sortit avec quelques troupes peu nombreuses pour résister à un pareil ennemi. Il fut contraint de se retirer avec la noblesse dans une île du Zaïre. Les habitants de Banza furent obligés de fuir dans les montagnes : l'ennemi entra dans la ville sans résistance et la brûla.

Les Jagas se divisèrent ensuite en plusieurs armées pour se répandre dans différentes directions et piller le pays : ils le réduisirent ainsi à une affreuse misère. La plus grande partie des habitants errant dans les lieux déserts pour éviter le fer de ces cruels ennemis, périrent de faim et de maladie. La noblesse elle-même, retirée avec le roi, fut en butte à la famine et à la peste : on donnait un esclave pour un morceau de viande ; les pères vendaient un de leurs enfants pour se procurer la subsistance d'un jour, et se trouvaient le lendemain dans la nécessité d'en vendre un autre. Ces malheureuses victimes étaient achetées par les Portugais de l'île Saint-Thomas, qui les troquaient contre des provisions. Ils acceptaient volontiers l'esclavage dans la seule vue d'obtenir de quoi soulager leur faim, et, dans ce nombre, il se trouva des nobles des plus grandes familles, et même des princes du sang royal. Un tel excès d'infortune ramena à des sentiments de religion le roi, qui d'ailleurs venait d'être atteint d'une hydropisie. Il implora le secours de Sébastien, roi de Portugal, en reçut un corps auxiliaire qui battit les Jagas en plusieurs rencontres, et le rétablit dans sa capitale. Il voulait d'abord, par gratitude, faire hommage de son royaume à son bienfaiteur et le reconnaître pour son suzerain. Sébastien refusa généreusement cette offre, et se contenta d'être le protecteur de celui qui demandait à être son vassal. Alvare, dans une circonstance moins importante, se comporta ensuite envers son bienfaiteur d'une manière au moins inconsidérée. Le roi de Portugal, informé qu'il existait au Congo des mines d'or et d'argent, envoya deux personnes pour les découvrir et étudier le moyen d'en tirer parti ; mais Alvare donna aux explorateurs de fausses indications, qui les déroutèrent. Il avait été conseillé ainsi par un prêtre portugais, nommé François Barbuto, qui lui avait fait comprendre qu'il était contraire à ses intérêts de faire connaître les mines aux Portugais. Les commerçants de cette nation ayant perdu cette espérance de gain rapide, négligèrent le Congo et tournèrent leur commerce sur d'autres régions ; alors les occasions manquèrent pour le passage des missionnaires, la mission se trouva presque déserte et la foi mal cultivée. Les ambassadeurs d'Alvare faisaient des instances en Portugal pour obtenir de nouveaux apôtres ; on répondait par des promesses qu'on ne se hâtait point de réaliser. Les mêmes envoyés étaient chargés de racheter les nègres chrétiens qu'on avait vendus dans le moment de la famine. Mais plusieurs de ces esclaves aimèrent mieux demeurer dans leur condition, au milieu d'un pays chrétien où abondaient les moyens de salut. D'autres, surtout ceux qui étaient d'une naissance distinguée, retournèrent dans leur patrie, et contribuèrent à y soutenir le christianisme. Trois ans se passèrent encore ; enfin on envoya un évêque à l'île de Saint-Thomas, dont le siége était depuis longtemps vacant ; c'était André de Gliova, Espagnol. Il avait commission de visiter l'Eglise du Congo : c'était vers l'an 1560. Le gouverneur de l'île, prévenu contre ce prélat, le reçut mal, et lorsque Gliova fit voile vers le Congo, il le dépeignit à Alvare comme un ambitieux, d'un caractère superbe et opiniâtre, de sorte que l'entrée de la capitale fut interdite au pontife, qui fut tenu pendant quelques mois dans cet éloignement. Cependant on reconnut la calomnie. Les nuages dissipés, Alvare envoya le prince héréditaire au-devant de Gliova, qu'il reçut avec honneur. Le prélat consacra huit mois à sa visite pastorale. Il partit ensuite pour le Portugal, laissant au Congo six prêtres, dont quatre séculiers, et deux religieux. Ce secours ne suffisait pas à la centième partie des besoins.

Alvare, apprenant l'avénement du cardinal Henri au trône de Portugal, en 1578, écrivit à ce prince pour lui demander des missionnaires ; la mort de Henri prévint sa

réponse ; mais Philippe II, roi d'Espagne, qui, deux ans après, réunit aussi le Portugal sous son sceptre, promit au roi de Congo les secours spirituels qu'il réclamait. Alvare fit aussitôt partir un ambassadeur, Sébastien da Costa, qui périt sur les côtes du Portugal. Il fut remplacé par Edouard Lopez, nommé ambassadeur du Congo à Madrid et à Rome. Les démarches de cet envoyé eurent peu de succès dans la première cour. Quittant l'épée, il se revêtit d'un habit grossier, sans doute un habit religieux, et se rendit à Rome ; ses vues étaient chrétiennes, car il fit vœu de consacrer toutes les richesses qu'il possédait en Afrique à entretenir les prêtres qui se destineraient à l'instruction de la jeunesse du Congo, à bâtir une maison pour cet objet, et un hôpital pour le soulagement et la guérison de tous les pauvres malades chrétiens. Sixte V lui fit le plus grand accueil, mais il ne put terminer son affaire, et fut obligé de le renvoyer au roi d'Espagne de qui il dépendait principalement d'en hâter la solution. Lopez, après avoir fait rédiger la relation de son voyage, retourna, en 1589, au Congo, où il paraît qu'il périt. Dans les dernières années d'Alvare Ier, le royaume, privé de missionnaires, puisqu'il n'y avait qu'une douzaine de prêtres au plus pour desservir trente mille localités, reçut quelques secours des Jésuites établis à Saint-Paul. Le roi Alvare mourut en 1587, et eut pour successeur Alvare II. On voit que son long règne est une époque de décadence pour la religion. L'incursion des Jagas qui y causa de si terribles ravages, a dû extrêmement diminuer le nombre des Chrétiens, des missionnaires, des églises. Il paraît que le clergé nègre, création d'Alphonse, et qui avait eu de si beaux commencements, fut négligé dans la suite, puisqu'on voit le pays dans un tel dénûment de prêtres, et sollicitant continuellement l'envoi de missionnaires européens. Enfin le relâchement des mœurs commença à se faire sentir ; cette plaie a presque toujours empiré depuis, et le défaut d'unité et de stabilité dans la mission a beaucoup contribué à un pareil malheur, en privant le pays d'un clergé suffisant qui eût été nécessaire pour contenir cette Eglise et dessécher le torrent du mal.

ALVARE II, 8e roi chrétien de Congo, succéda en 1587 à Alvare Ier.—Un Jésuite de la résidence de Saint-Paul de Loanda (Angola) ayant rendu de grands services à ce monarque au moment de son avénement au trône, il publia, le 7 juillet 1587, première année de son règne, un édit pour rappeler les Jésuites, qui avaient été chassés du royaume, en 1555, par Alvare Ier, et il facilita toujours, autant qu'il put, le ministère de ces religieux dans ses Etats. Sous son gouvernement le Congo obtint un évêque particulier. Par conséquent cette Eglise fut séparée du diocèse de Saint-Thomas, et forma un évêché distinct. Le prélat qui fut nommé pour le remplir amena plusieurs prêtres séculiers et un assez grand nombre de missionnaires réguliers qui firent refleurir la religion. Alvare mourut en 1614, après un règne de vingt-sept ans ; il eut pour successeur Alvare III. Depuis cette époque il n'est plus question de l'évêché du Congo ou de San-Salvador. Cependant Vaissette, dans sa Géographie publiée au milieu du XVIIIe siècle, fait mention, en termes positifs, de cathédrale de Sainte-Croix, servant de sépulture à la famille royale, et il dit que le chapitre en a été uni à celui d'Angola. — Il prétend aussi que cette Eglise, soumise d'abord à l'évêque de l'île Saint-Thomas, l'a été ensuite à celui d'Angola, et il paraît que tel était l'état des choses de son temps. Aujourd'hui le Congo n'est qu'une préfecture apostolique. — *Voy.* Congo, San-Salvador, etc.

ALVARE III, 9e roi chrétien de Congo, succéda à Alvare II mort en 1614. — Il fut couronné en 1615, et envoya une ambassade au Pape Paul V pour lui protester de son obéissance au Saint-Siége. Le Pape défraya cet ambassadeur, qui tomba malade à Rome. Le Saint-Père alla le voir plusieurs fois, et lui témoigna une extrême bonté. La mort l'ayant enlevé, il le fit inhumer avec pompe à Sainte-Marie-Majeure. Cet ambassadeur était chargé de demander des Capucins pour le Congo. On organisa en effet, en 1618, une mission de cet ordre, et le Pape donna, le 12 janvier 1621, un bref à cet effet ; mais les Capucins ne partirent pas. En revanche, une seconde mission de Jésuites, arrivée au Congo sous ce règne, y fit des fruits extraordinaires, grâce au zèle du roi, qui mourut le 4 mai 1622, après un règne de sept ou huit ans. Il est le dernier roi de Congo dont il soit fait nommément mention. Cependant il paraît qu'au XVIIIe siècle les rois de ce pays étaient encore Chrétiens et n'avaient qu'une femme légitime ; mais ils entretenaient beaucoup de concubines malgré les reproches du clergé. Depuis lors auront-ils entièrement secoué le joug et renoncé à cet extérieur de christianisme ? on n'a sur ce sujet aucun renseignement, non plus que sur l'état du pays. On peut seulement faire des conjectures à cet égard. — *Voy.* Congo.

Quant aux Capucins, ce n'est qu'en 1640 qu'ils abordèrent pour la première fois au Congo (*voy.* Bonaventure), et leurs missions y ont jeté un vif éclat.

ALVAREZ (Le P.), Dominicain, confesseur de Jean II, roi de Portugal, fut envoyé, sur le désir de ce prince, avec cinq autres religieux du même ordre, dans les missions du Congo, dont le roi venait d'être baptisé sous le nom de Jean, en 1490. C'est Fontana qui rapporte ce fait, ajoutant que ces six Frères Prêcheurs ont été envoyés à la demande d'autres Dominicains qui, après avoir arboré la croix au Congo, pénétrèrent de là au cœur même de l'Afrique. L'historien Dominicain est en désaccord là-dessus avec le P. Wadding, historien Franciscain. (*Voy.* Cam.) Il est très-possible, il est même probable, que les assertions des deux religieux sont vraies dans le fond, car elles ne sont pas contradictoires ; mais la différence d'opinion et le dé-

bat portent sur la question de savoir lequel des deux ordres a, *le premier*, prêché la foi dans le Congo. Ce point est assez secondaire au point de vue général du catholique ; il n'avait d'importance que pour l'historien de l'un des deux ordres en particulier.

ALVAREZ (François), prêtre portugais, du XVI^e^ siècle, un des premiers prêtres catholiques qui aient pénétré en Abyssinie dans les temps modernes. — Il était chapelain de l'ambassadeur Rodrigue de Lima, envoyé par Emmanuel le Fortuné, roi de Portugal, à David III, empereur d'Éthiopie. C'est au mois d'octobre 1520 que Rodrigue de Lima fut reçu par le Negus. Ce diplomate était d'un caractère brusque ; d'ailleurs les secours demandés au Portugal, après s'être fait attendre indéfiniment, n'étaient plus nécessaires, et David était mécontent des promesses exorbitantes que sa mère avait faites au roi de Portugal pendant sa minorité. Aussi il reçut froidement Rodrigue de Lima et le laissa passer six ans à sa cour sans s'arrêter à aucun plan. Alvarèz séjourna tout ce temps en Abyssinie avec l'ambassadeur. Cependant les Turcs devenant de plus en plus redoutables et menaçants, David se décida à renouer des relations avec le roi de Portugal et à lui demander des secours. Il renvoya à cet effet Rodrigue de Lima en Europe et le fit accompagner d'un moine abyssin, qui avait appris la langue portugaise, et qu'il accrédita en qualité d'ambassadeur auprès de Jean III, roi de Portugal. Quant à Alvarèz, il le nomma son ambassadeur auprès du Pape Clément VII. Rodrigue de Lima, Zaga-Zaab et Alvarèz partirent d'Abyssinie en 1526 et arrivèrent à Lisbonne en 1527 ; mais c'est seulement en 1532 qu'Alvarèz put se rendre auprès du Pape. Il le trouva à Bologne, sur le point de sacrer l'empereur Charles V. Il baisa, au nom de David, les pieds du Pontife romain, lui présenta la lettre de ce prince et le harangua.

Peu de temps après, Paul III, successeur de Clément VII, institua Jean Bermudèz, Portugais, en qualité de patriarche d'Alexandrie. Il devait gouverner l'Abyssinie. Marc, évêque égyptien de ce pays, converti à la foi catholique, l'avait désigné pour son successeur à la demande du Negus.

François Alvarèz a laissé une relation estimée de l'ambassade d'Éthiopie.

ALVAREZ (François), prêtre portugais, missionnaire dans îles Moluques (Océanie) au commencement du XVI^e^ siècle. — Il contribua avec un de ses confrères, Simon Vaz, à l'établissement de la chrétienté de Giloio. Le roi de cette île, baptisé à Ternate (vers l'an 1515 à 1520), évangélisait ses États comme un missionnaire ; mais les mahométans opérèrent une réaction, pendant laquelle le prêtre Vaz fut massacré, et Alvarèz, blessé de plusieurs coups, put à peine regagner Ternate dans un canot. Voilà tout ce qu'on sait de sa carrière apostolique.

ALVAREZ DE CORDOUE (Le B.), Dominicain espagnol que son zèle pour le salut des âmes porta jusqu'en Palestine vers la fin du XIV^e^ siècle. — Ses discours ne déterminaient pas toujours la conversion des musulmans, des schismatiques et des hérétiques auxquels il s'adressait ; mais alors ses yeux lui fournissaient des larmes abondantes pour pleurer leur endurcissement : il en répandait d'amères en méditant la miséricorde et l'excès de tendresse qui avaient engagé l'Homme-Dieu à arroser de son sang ces lieux vénérables, maintenant possédés par les ennemis de sa divinité ; ou en réfléchissant sur l'ingratitude des Chrétiens qui, pour n'avoir pas cessé de souiller la terre sainte de leurs péchés, avaient mérité que la justice de Dieu livrât à un peuple infidèle ce qui aurait dû former notre plus précieux héritage et faire notre plus douce consolation. Fr. Alvarèz de Cordoue retourna vers l'an 1405 en Espagne, où il travailla avec un nouveau zèle à ranimer la foi. Le pape Benoît XIV a étendu son culte à tout l'ordre de Saint-Dominique.

ALVAREZ (Gaspard), Jésuite portugais, fut, comme le suivant (Emmanuel Alvaro), envoyé, en 1570, au Brésil avec quarante autres missionnaires, sous la conduite du P. Ignace d'Azevedo (*Voy.* ce nom), et massacré le 15 juillet 1570 par les protestants qui s'étaient emparés du vaisseau. Ils liaient les Jésuites deux à deux ou trois à trois, les perçaient à coups de poignard et les jetaient à la mer. On eut même la barbarie de couper à quelques-uns les mains ou les bras, afin de leur ôter la facilité de se rattacher au navire dans les convulsions de l'agonie. — *Voy.* Alvaro.

ALVARO ou ALVARES (Emmanuel), Jésuite portugais, fut massacré le 15 juillet 1570 avec une atroce barbarie par des protestants français qui rencontrèrent près des Canaries le vaisseau sur lequel il se rendait au Brésil, dans les missions de sauvages. Il y avait quarante Jésuites sur ce navire, nommé le *Saint-Jacques ;* un petit nombre seulement étaient prêtres ; les autres étaient ou des jeunes gens qui poursuivaient le cours de leurs études, ou des coadjuteurs temporels ou des postulants. Les Portugais abordés par l'ennemi se défendirent tant qu'ils purent. Alvaro les encourageait à combattre ; reprochant aux calvinistes leur aveuglement et leur obstination ; le P. d'Azevedo, provincial, venait d'être tué et jeté à la mer. Alvaro fut blessé au visage ; on l'étendit à demi mort sur le tillac, on lui rompit les jambes, on brisa ses os pour ajouter à ses souffrances. Dans ses angoisses le Jésuite tournant les yeux vers ses compagnons leur dit : « Mes frères, ne me portez pas compassion, mais portez-moi plutôt envie à cause de ces tourments que j'ai le bonheur d'endurer pour la gloire de Dieu ; je n'avais pas mérité une telle grâce. Il y a quinze ans que je suis dans la Compagnie ; il y en a plus de dix que je demande à partir pour le Brésil et que je me prépare à cette mission. J'estime que mes travaux sont bien récompensés par une fin si heureuse. » Les calvinistes, furieux de ce langage,

lancent à la mer le martyr agonisant.

ALVERNE (Fr. Barthélemy d'), Mineur italien, missionnaire en Bosnie au XIVe siècle. — Le mont Alverne (*monte Alverino* en italien) est situé en Toscane, dans l'Apennin, non loin de Camaldoli et de Vallombreuse, et à 25 kilomètres de Florence. Il jouit d'une grande renommée et d'une grande vénération dans l'ordre des FF. Mineurs, puisque ce fut là que saint François d'Assise, leur patriarche, se retira à la fin de sa carrière et reçut sur son corps l'impression des plaies de Notre-Seigneur: c'est ce qu'on appelle les saints stigmates.— *Voy.* Barthelemy d'Alverne.

AMANCE ou AMAND (Saint), missionnaire italien dans les Pays-Bas, au VIIe siècle. —Il était diacre de l'Eglise romaine, lorsque le Pape saint Martin l'envoya avec le prêtre Laudoald prêcher l'Evangile aux païens du Nord ; il le donna à saint Amand pour compagnon de ses travaux apostoliques, lorsque ce prélat eut quitté l'évêché de Maëstrich afin de s'adonner plus librement à l'œuvre des missions dans les Pays-Bas. On honore saint Amand, en même temps que saint Laudoald, le 19 mars et le 13 juin ; du reste, on ne sait rien de particulier sur sa vie et ses travaux.

AMANT (Saint), premier évêque de Rodez au Ve siècle. — Il était de la ville même de Rodez, dont il devint le pasteur. Etant entré de bonne heure dans l'état ecclésiastique, il fut, à cause de ses vertus, choisi pour évêque de l'Eglise du Rouergue, et il travailla avec un zèle infatigable à la conversion des idolâtres, qui étaient encore en grand nombre dans ce pays. Son zèle fut couronné du plus grand succès : les miracles qu'il opérait donnaient encore plus d'autorité à la force de ses discours, et il gagna beaucoup d'infidèles à Jésus-Christ. Il savait joindre aux fatigues apostoliques les austérités de la pénitence. Sa douceur et sa charité eurent aussi beaucoup de part aux conversions qu'il opéra. Il mourut vers la fin du Ve siècle, et eut pour successeur saint Quintien. Saint Amant est honoré le 4 novembre sous le nom de saint Chamant, qui lui est donné par le peuple. Bien qu'il ait été le premier évêque de Rodez, on voit, par les circonstances de sa vie, qu'il y avait avant lui des Chrétiens et des clercs dans le Rouergue : cette province dépendait sans doute de quelque diocèse voisin, et lorsqu'on en eut formé une Eglise particulière, surtout avec un chef tel que saint Amant, le règne de Jésus-Christ s'y étendit beaucoup et s'y affermit. C'est ce qu'on remarque encore aujourd'hui dans les pays infidèles : chaque fois qu'une mission trop vaste est démembrée, et confiée à plusieurs saints évêques, il y a autant de conversions dans chaque district qu'il s'en opérait précédemment pendant la mission tout entière.

AMANTES DE MARIE AU PIED DE LA CROIX, congrégation de religieuses fondée aux Etats-Unis au commencement du XIXe siècle, par M. Nérinckx, missionnaire flamand dans ce pays, qui en institua trois monastères. — Le genre de vie de ces religieuses est dur et laborieux; elles observent un silence perpétuel et sont presque ensevelies sous leur voile. Elles se rendent très-utiles pour l'éducation des filles pauvres, catholiques ou non catholiques. Ces religieuses doivent s'être multipliées et répandues aux Etats-Unis ; mais on n'a pas de renseignements positifs à cet égard, faute de journaux religieux qui rendent compte en France de ces sortes de faits.

AMAT (M.), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse de Toulouse, missionnaire en Chine.—Il est parti du Havre le 28 janvier 1849, avec deux autres prêtres de sa société envoyés à la même destination ; M. Maillfait, de Reims, et M. Eyraud, de Gap.

AMBASE (Saint), abbé éthiopien.— On le représente monté sur un lion, sans doute en mémoire de quelque circonstance de sa vie mortelle ou par allusion à son caractère. Le Martyrologe, qui place sa fête au 31 août, ne donne pas d'explication à ce sujet, et ne dit rien non plus du temps où vivait le bienheureux Ambase. La qualification d'abbé, qui lui est donnée, signifie supérieur de moines, et ne s'emploie pas dans le sens le plus communément en usage aujourd'hui.

AMBROISE (Fr.), Prêcheur, missionnaire dans l'Indoustan au XVIe siècle. — Il évangélisa le royaume de Cochin, pénétra chez les Chrétiens indigènes du Malabar, dits Chrétiens de Saint-Thomas, et travailla à les ramener à l'unité catholique. Le Saint-Siége, informé de ses efforts, l'établit archevêque dans ce pays, dont il gouverna le peuple jusque dans sa dernière vieillesse. Il était secondé par plusieurs religieux de son ordre qui, après sa mort, restèrent au milieu de son troupeau.

C'est le P. Fontana, dans ses *Monuments dominicains*, qui cite ce personnage, dont il rapporte la mort à l'an 1526. L'existence de Fr. Ambroise, comme archevêque des Syro-Chaldéens de l'Inde, est peu connue, et le P. Paulin de Saint-Barthélemy n'en parle pas dans son *Inde orientale chrétienne*. On doit en conclure qu'elle aurait besoin d'être confirmée.

AMBROISE DE LOMBEZ (Le P.), Capucin français du XVIIIe siècle, se nommait dans le siècle La Peyrie.— Il naquit à Lombez le 20 mars 1708, entra en religion à 16 ans, fut successivement professeur de théologie, gardien (c'est-à-dire supérieur), et remplit dans son ordre d'autres places importantes. Il travailla avec beaucoup de zèle au salut des âmes, fonction pour laquelle il avait des talents rares. Il fut l'instrument dont Dieu se servit pour convertir un grand nombre de pécheurs, pour affermir les justes dans la pratique de la vertu, pour consoler les pusillanimes et rassurer ceux qui étaient d'une conscience trop timorée. Ce pieux et savant Capucin mourut en 1778, à Saint-Sauveur, près de Barèges. Il a laissé plu-

sieurs ouvrages de théologie ascétique qui sont des chefs-d'œuvre dans leur genre.

AMBROISE DE SIENNE (Fr.), Mineur italien, était missionnaire à la fin du XIV^e^ siècle chez les Tartares du Nord (*voy.* ROGER et FRANÇOIS DE PODIO). — Son supérieur l'envoya, en 1390 ou 1391, avec Fr. Roger, Anglais, demander un renfort de missionnaires au Pape, qui leur en accorda vingt-quatre à prendre dans toute nation, pourvu qu'ils partissent de plein gré et qu'ils fussent approuvés de leurs supérieurs.

AMBROSI (Le P.), religieux italien de Vérone, dans la partie soumise à la domination allemande, missionnaire en Chine. — Il s'est embarqué à Naples le 17 janvier 1846. En annonçant son départ, les *Annales de la Propagation de la foi* n'ont point fait connaître à quel ordre appartient ce religieux, et dans quelle province de la Chine il se rendait. Peut-être est-ce un Franciscain destiné pour le Hou-kouang, ou pour les vicariats du Chensi, du Chansi et du Changon.

AMENDOLA (Le P. GABRIEL), Dominicain italien, de Naples, missionnaire en Amérique. — Il est parti pour les Etats-Unis, vers la fin de 1846, avec deux autres religieux de son ordre, le P. Farinacci et un Frère lai. Ils se rendaient dans l'Etat de Wisconsin (diocèse de Dubuque), et en particulier à la mission de Sinsinava, située dans cette république.

AMHARA, une des provinces principales d'Abyssinie. — Elle est située à peu de distance, et à l'orient du lac Dembea, dans la direction de ce lac à Zéila, sur la mer Rouge, mais en fléchissant un peu vers le sud.

L'Amhara est borné au nord par le Beghemder et le Lasta, au nord par le Choa, à l'ouest par le Gojam et le Dancot, et à l'est par différents peuples Gallas.

AMHARIQUE, une des langues parlées en Abyssinie (Afrique) et particulièrement dans la province d'Amhara, d'où elle tire son nom. — Le P. Paez, missionnaire Jésuite, composa, au XVII^e^ siècle, dans cette langue, un traité des mœurs des Abyssins.

AMMON (SAINT), martyr en Ethiopie. — Il est honoré le 4 septembre avec sa mère, sainte Rafique, et ses quatre frères, les SS. Agathon, Amone, Pierre et Jean, qui furent tous martyrisés ensemble.

AMONE (SAINT), martyr en Ethiopie. — Il est honoré le 4 septembre, avec ses quatre frères et sa mère, martyrisés tous ensemble. — *Voy.* RAFIQUE.

AMOREE (SAINT), confesseur en Ethiopie. — Il est cité au Martyrologe, le 15 septembre, sans aucune mention de l'époque à laquelle il vivait, ni des principales circonstances de sa vie

AMPLIAT (SAINT), disciple des apôtres et martyr. — Saint Paul parle de lui dans sa *Lettre aux Romains;* il mentionne aussi Urbain et Narcisse (XVI, 8, 9, 11). Ces trois saints sont honorés ensemble, le 31 octobre, et le Martyrologe dit qu'ils furent tués par les Juifs et les gentils pour l'Evangile de Jésus-Christ.

AMYCLES ou AMYCLÉE, nommée aussi *Taygète*, ville épiscopale de la Grèce, dans le Péloponèse, sous la métropole de Lacédémone, dont elle était à environ deux lieues, étant située sur les bords de l'Eurotas et au pied du mont Taygète. C'est aujourd'hui un bourg nommé Vordamia.

Au moyen âge, Amycles a eu des évêques latins; on en connaît deux : Imbert et Gilbert tinrent ce siége vers le temps du Pape Innocent III. Ce Pontife en parle dans une lettre du 15 mars 1210, à Addon, archevêque de Patras.

L'Eglise romaine a toujours continué de pourvoir l'Eglise d'Amycles. Dans ces derniers temps, deux prélats français en ont porté le titre : M. Daigneville de Millancourt, suffragant de Cambrai, institué en 1760, et M. de Latil, plus tard archevêque de Reims, préconisé évêque d'Amycles, dans les premières années de la Restauration.

ANAM, nom indigène, c'est-à-dire vrai nom de la Cochinchine; on l'écrit plus communément Annam, et il s'applique aussi à Tong-King, depuis que ce pays est réuni à la Cochinchine. — *Voy.* ANNAM.

ANANIE (SAINT), Chrétien de Damas (peut-être était-il prêtre) à qui saint Paul fut amené lorsqu'il eut été frappé sur le chemin de cette ville. — Par l'imposition des mains, Ananie guérit l'Apôtre de sa cécité : des écailles tombèrent des yeux de Saul, comme il en tombe de temps en temps à certains Juifs aussi fanatiques que l'était saint Paul avant d'être terrassé par Celui contre qui on ne lutte pas. Il faut pour cela une miséricorde particulière du Seigneur. Le raisonnement est impuissant pour leur faire voir ce soleil qu'on appelle le Messie, et au point de vue purement humain, il n'y a vraiment rien de si désespérant pour notre faible raison que cette inexplicable obstination de quelques millions de Juifs à ne pas voir ce que l'univers voit distinctement. Ananie était l'instrument dont Dieu voulait se servir à l'égard du grand Apôtre, comme aujourd'hui encore il emploie souvent des instruments bien chétifs, des intelligences bien ordinaires pour convertir des génies supérieurs, afin que la main de Celui qui fait ce changement ne soit pas méconnue. Saint Ananie est inscrit au Martyrologe romain sous la date du 1^er^ octobre.

ANASTASE (SAINT), prêtre espagnol au IX^e^ siècle, martyrisé par les musulmans pour avoir prêché publiquement contre l'absurde religion de Mahomet. — C'était un homme très-savant et d'une vie fort sainte : son évêque l'avait chargé de défendre la foi de Jésus-Christ violemment persécutée par les infidèles, et de préserver les Chrétiens contre les séductions dont ils étaient environnés. Ayant donc appris que le roi maure, persécuteur de la vraie religion, venait de faire arrêter un grand nombre de Chrétiens, il courut au palais pour soutenir leur courage par ses exhortations et par sa présence, et même pour partager leur sort si telle était la volonté de Dieu. Ses vœux furent exaucés; car ayant été aussitôt accusé d'avoir mal

parlé de Mahomet et du Koran, il fut condamné sur-le-champ à avoir la tête tranchée et son corps à être attaché au poteau. La sentence fut exécutée de suite : ceci se passait à Cordoue le 14 juin 853, le lendemain même du martyre de saint Fandilas ou Fandilla.

Godescard, de qui ceci est tiré, a commis évidemment une erreur en disant que saint Anastase fut conduit au supplice par l'ordre d'Abderame, puisque le même auteur, dans la Vie de saint Fandilla, rapporte qu'après la mort de ce cruel persécuteur, son fils Mohammed, qui lui succéda, montra encore plus de cruauté et mit à mort, entre autres Chrétiens, l'héroïque moine Fandilas qui l'avait menacé des jugements de Dieu. Anastase ayant été exécuté le lendemain 14 juin 853, son martyre ne peut avoir été ordonné par Mohammed. Abderame régna de 822 à 852, et Mohammed de 852 à 885.

ANASTASE (Saint), moine italien et missionnaire en Espagne au XI^e^ siècle. — Il naquit à Venise, reçut une bonne éducation et fit de grands progrès dans les sciences; puis ayant fait de sérieuses réflexions sur la vanité du monde, il résolut de tendre à la perfection. Il quitta donc sa patrie, vint en France et jusqu'en Bretagne (Armorique), et embrassa la vie religieuse au monastère du Mont-Saint-Michel, où il était encore en 1058. Après avoir mené quelque temps la vie érémitique dans une petite île voisine, il vint à Cluny, à la prière de Hugues, abbé de ce célèbre monastère. Le Pape saint Grégoire VII le choisit ensuite pour aller prêcher la foi aux musulmans d'Espagne. Godescard, à qui nous empruntons ces indications, ne donne aucun détail sur la mission de saint Anastase chez les infidèles. Il paraît cependant qu'elle ne dura pas longtemps, et le bon moine revint à Cluny, que son amour pour la solitude lui fit encore quitter une seconde fois pour aller vivre dans un désert des Pyrénées. Il mourut à Doydes, dans le diocèse de Rieux, en 1085, et il est honoré le 16 octobre.

ANATHALON (Saint), second évêque de Milan. — Selon le Martyrologe romain qui place sa fête au 25 septembre, il fut le disciple de saint Barnabé et lui succéda dans le siége de Milan, fondé par cet apôtre.

ANCIENNE (Sainte-Marie l'). — Ville d'Amérique, fondée au commencement du XVI^e^ siècle sur le golfe de Darien, près de l'Isthme de Panama. Le premier évêché de l'Amérique continentale y fut fondé en 1514 par Léon X; mais la ville ayant été abandonnée en 1519 et transférée à Panama, on y transporta également le siége épiscopal qui subsiste encore. — *Voy.* Darien.

ANDIAM-RAMACH, nom d'un chef Malgache qui, au XVII^e^ siècle, avait été à Goa, la Rome des Indes, et y avait reçu le baptême. — M. de Champortin et M. Gondrée, missionnaires français de la congrégation de Saint-Lazare à Madagascar, en 1648 et 1649, allèrent lui faire visite. Il leur récita en portugais l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des apôtres, leur dit qu'il avait été baptisé à Goa, leur permit d'évangéliser ses sujets et promit d'assister lui-même aux prières. Les noirs étaient dociles et assez bien disposés; mais cette mission n'eut pas de suites heureuses, et, quoiqu'on y eût envoyé d'Europe un bon nombre de prêtres, la foi ne put jeter des racines dans le pays par suite de différentes circonstances fâcheuses, comme le naufrage de plusieurs missionnaires, la mort successive et rapide de presque tous les autres, l'exaspération des naturels contre les Français qui les traitaient durement. Aujourd'hui Madagascar est en grande partie soumise au sceptre d'un seul souverain qui en a fait une espèce de Chine impénétrable aux étrangers. Les Jésuites sont chargés de l'évangéliser.

ANDO, Abyssin catholique au XVII^e^ siècle et martyr. — Il avait dans sa patrie la dignité de sénateur. De plus, c'était un homme personnellement recommandable par sa piété et par ses talents. Il fut mis à mort en haine de la foi, le 21 octobre 1647, avec un prêtre éthiopien nommé Zara Christos. C'était sous le règne de Facilidas (1632-1665), empereur apostat qui détruisit le catholicisme en Ethiopie.

ANDOCHE (Saint), prêtre et missionnaire dans les Gaules. — Il fut envoyé d'Orient par saint Polycarpe, évêque de Smyrne, dont il était disciple, pour répandre dans nos contrées la connaissance de Jésus-Christ. Il était accompagné de saint Thyrse, diacre, et de saint Andéol, aussi disciples de saint Polycarpe. Andoche et Thyrse portèrent le flambeau de l'Evangile dans plusieurs provinces et fondèrent un grand nombre d'Eglises. Ils furent enfin martyrisés sur la fin du II^e^ siècle à Saulieu, en Bourgogne. Saint Andéol, qui avait prêché dans le Vivarais, versa aussi son sang pour la foi.

ANDRADA (M. Antoine), prélat abyssin, Portugais, évêque de Callipolis *in partibus*, et vicaire apostolique d'Ethiopie au XVII^e^ siècle. — Il était natif d'Ethiopie, mais son nom portugais indique son origine créole ou métisse, c'est-à-dire qu'il était né de parents portugais établis en Abyssinie, ou qu'il était fils d'un Portugais et d'une Ethiopienne. Quoi qu'il en soit, il avait été chapelain du patriarche d'Ethiopie (sans doute le P. Mendez, Jésuite portugais, chassé par l'empereur Facilidas, en 1633, et qui, de l'Indoustan où il résida ensuite, gouverna la mission jusqu'à sa mort arrivée environ vingt ans après). Un Maronite, qui avait été trente ans en Ethiopie, étant arrivé à Jérusalem en 1665, et ayant donné des nouvelles favorables du pays où il se trouvait encore, disait-il, un grand nombre de catholiques, on résolut, en 1666, d'ouvrir une nouvelle mission en Abyssinie, et d'y envoyer Andrada avec le caractère épiscopal et le titre de vicaire apostolique. Il était accompagné de quelques missionnaires à qui on fournit des livres, de l'argent et tous

les objets nécessaires. Etant arrivé à Suez, en 1669, ils firent savoir à la Congrégation (sans doute la congrégation de la *Propagande* à Rome) que la persécution régnait toujours en Abyssinie, mais pas avec la même violence que dans les commencements. En 1671 la Congrégation apprit que les missionnaires et le vicaire apostolique avaient été mis à mort par un effet de la haine contre la religion catholique.

Ces détails bien incomplets sont tirés de l'ouvrage de Cerri sur l'état présent de l'Eglise romaine. Le même auteur ajoute que depuis lors la mission d'Ethiopie fut abandonnée et réunie à celle d'Egypte, la congrégation de la Propagande ayant ordonné au supérieur de cette dernière d'envoyer des missionnaires en Abyssinie, dès qu'il y aurait une occasion favorable pour cela.

Des tentatives infructueuses ont été faites depuis lors par les Jésuites (les PP. Brevedent et du Bernat), et par les Franciscains le P. Weis et ses deux compagnons.

ANDRADA (Le P. Jacques d'), Jésuite portugais, se rendait avec le P. Azevedo, provincial, et quarante autres Jésuites au Brésil, pour y travailler à la conversion des sauvages, lorsque le *Saint-Jacques* sur lequel ils étaient embarqués fut rencontré en mer, près des îles Canaries, par des vaisseaux portugais que commandait un hérétique zélé nommé Sourie, de Dieppe. Il crut faire une action agréable à Dieu en massacrant ces religieux qui furent tous jetés à la mer, sauf le frère cuisinier. On l'épargna à cause de l'utilité qu'on voulait retirer de son art. C'est par lui qu'on a su tout ce drame arrivé le 15 juillet 1570. — *Voy.* Azevedo, Sourie.

Le P. d'Andrada, devenu supérieur après que le P. Azevedo eut été assassiné, entendait la confession de quelques-uns de ses compagnons; les protestants reconnurent un prêtre à cet acte de religion, et l'entendant s'écrier : « Mes frères, préparez vos âmes, car la rédemption approche, » ils furent transportés d'indignation, se ruèrent sur lui, et, après l'avoir frappé de plusieurs coups de poignard, ils le jetèrent dans la mer lorsqu'il était encore à moitié vivant.

ANDRÉ, Chinois chrétien qui vivait au commencement du XVII^e^ siècle. — Dans la persécution excitée en 1615 contre la religion chrétienne dans tout l'empire, il succomba à la violence des coups dont on punit sa constance héroïque. Le P. Sémédo, missionnaire Jésuite, qui rapporte ce trait et qui fut lui-même victime de la même persécution, n'indique pas dans quelle ville ou quelle province André fut martyrisé. Il dit seulement que c'était un vieillard. — *Voy.* Vagnon.

ANDRÉ, Chrétien cochinchinois, martyr au XVII^e^ siècle. — Il allait visiter des confesseurs dans les prisons lorsqu'il fut arrêté lui-même, mis aux fers, puis condamné à mort, ainsi que Lin, Pierre et Barthélemy, pris avec lui dans les mêmes circonstances. C'était en 1666. On leur coupa les bras, puis on leur trancha la tête. — *Voy.* Lin.

ANDRÉ (Fr.), Mineur missionnaire au XIV^e^ siècle dans la Bulgarie, ou la Rascie et la Bosnie, vint, en 1368, avec Fr. Jean, religieux du même ordre, rendre compte au Pape Urbain V des heureux progrès que la foi faisait dans tous ces pays, et particulièrement en Bulgarie, où, deux ans auparavant, huit FF. Mineurs de la mission de Bosnie avaient converti deux cent mille âmes à l'Eglise catholique. — *Voy.* Jean.

ANDRÉ, prêtre copte et abbé ou supérieur du monastère de Saint-Antoine au XV^e^ siècle. — Jean, patriarche d'Alexandrie pour la nation copte, ayant été disposé par les missionnaires Dominicains à la réunion avec l'Eglise romaine, envoya au concile de Florence l'abbé André, parce que sa pauvreté ne lui permettait pas de s'y rendre lui-même. Le Pape Eugène IV, auquel il adressait une lettre très-satisfaisante sur la primauté du Saint-Siége, le reçut à la communion catholique, et signa le traité de réunion des Coptes à l'Eglise romaine, le 5 février 1441. — *Voy.* Jean.

André était en même temps avec le diacre Pierre, ambassadeur de Zara-Jacob, empereur d'Ethiopie, auprès du même concile, et l'union des Abyssins avec l'Eglise romaine fut également prononcée. — *Voy.* Zara-Jacob.

ANDRÉ (Fr.), Picpussien français, du diocèse de Viviers (Ardèche), missionnaire en Océanie. — Il est parti de Brest en 1845, comme catéchiste, avec vingt et un autres religieux de sa congrégation. — *Voy.* Favens.

ANDRÉ (Fr.), religieux laïque de la congrégation de Sainte-Croix du Mans, envoyé, en 1847, dans les missions de l'Amérique du Nord, avec sept autres Frères, trois Pères et quatre Sœurs de la même société. — *Voy.* Saunier.

ANDRÉ (Saint), un des douze apôtres de Notre-Seigneur. — Il était frère de saint Pierre, et les Grecs le surnomment le *Protoclet*, c'est-à-dire le *premier appelé*. Bethsaïde, petite ville de Galilée, sur le bord du lac de Génésareth, était sa patrie, ou du moins le lieu de sa résidence, qui fut ensuite transférée à Capharnaüm, non loin de là. Son père, qui exerçait l'état de pêcheur, se nommait Jonas ou Jean. On croit assez généralement que saint André était l'aîné de saint Pierre, mais il n'est pas bien sûr que cette aînesse doive s'entendre de l'âge. Il y en a qui la rapportent à la vocation apostolique. Saint André, en effet, fut appelé le premier par Notre-Seigneur, et c'est lui-même qui amena aux pieds de ce divin Maître son frère Simon, depuis surnommé Pierre, et établi Prince des apôtres.

Saint André fut d'abord disciple de saint Jean-Baptiste; puis il suivit le Sauveur, mais sans s'attacher définitivement à sa personne dès le premier moment. Après avoir entendu ses instructions, il retournait faire son métier de pêcheur et vaquer à ses affaires, comme faisait aussi saint Pierre. Cependant ils assistaient l'un et l'autre au miracle opéré à Cana, et ils baptisaient dans le Jourdain par l'autorité et au nom de Jésus-Christ. Dès

la première année de sa vie publique, Notre-Seigneur logeait chez eux, à Capharnaüm, lorsqu'il se trouvait dans cette ville, et il y guérit leur belle-mère de la fièvre.

Peu de temps auparavant, comme ils pêchaient dans le lac, il les avait appelés au ministère évangélique en leur disant qu'il les ferait pêcheurs d'hommes. Ils quittèrent leurs filets pour le suivre, et ne se séparèrent plus de lui. Saint André est toujours cité, après saint Pierre, le premier dans le collége des apôtres. Le V. Bède lui donne le titre d'introducteur auprès de Jésus-Christ, en premier lieu parce qu'il lui amena saint Pierre, et ensuite parce que des Grecs, attirés à Jérusalem par la fête de Pâques, s'étant adressés à saint Philippe, pour voir Notre-Seigneur lorsqu'il était à Béthanie, chez Lazare, cet apôtre, ne voulant rien faire seul, en parla à André, et que tous deux prévinrent leur divin Maître.

Après l'ascension de Jésus et la descente du Saint-Esprit, qui transforma entièrement les apôtres en hommes nouveaux, et en fit véritablement des pêcheurs d'hommes et des conquérants de l'univers, saint André alla prêcher l'Evangile chez les Scythes, que les armes romaines ne purent jamais dompter. Du reste, l'Ecriture sainte ni l'histoire ne nous ont rien conservé de certain sur l'apostolat de saint André et des autres, à l'exception de saint Paul et de saint Pierre en partie. On est obligé de glaner dans les Pères de l'Eglise, qui ont consigné par écrit quelques traditions. C'est Origène qui rapporte la mission de saint André dans la Scythie. Sophrone, qui écrivait peu de temps après saint Jérôme, le fait aussi apôtre de la Sogdiane et de la Colchide. La Sogdiane est dans la Scythie asiatique, et répond à une partie de la Tartarie indépendante (royaumes de Boukhara, de Khokand, etc.). La Colchide est dans les pays russes du Caucase, et comprend ce qu'on nomme aujourd'hui Imméréthie, Mingrélie, Gourie, Abasie, Souanéthie.

D'autres écrivains ecclésiastiques rapportent qu'il prêcha dans la péninsule orientale de l'Europe ; leurs assertions ne sont point contradictoires avec ce qui précède : saint André a pu annoncer l'Evangile dans plusieurs régions différentes et fort éloignées. — Théodoret dit qu'il passa dans la Grèce ; saint Grégoire de Nazianze, qu'il prêcha particulièrement en Epire ; saint Jérôme, qu'il porta le flambeau de la foi en Achaïe ; saint Paulin, que prêchant à Argos il réduisit les philosophes au silence ; saint Philastre, évêque de Brescia au IVe siècle, dit qu'il vint du Pont dans la Grèce, et que de son temps la ville de Sinope se glorifiait d'avoir son vrai portrait et la chaire dans laquelle il avait annoncé la parole de Dieu.

Les Russes regardent saint André comme leur apôtre, et sont persuadés qu'il a prêché l'Evangile dans leur pays jusqu'à l'embouchure du Dniéper, au lieu où est maintenant la ville de Kiev et jusqu'aux frontières de la Pologne. Si les anciens, en faisant de la Scythie le théâtre des travaux du saint, ont voulu parler de la Scythie d'Europe, leur témoignage serait favorable à cette opinion. Suivant les Grecs, il s'agirait de la Scythie d'Asie, au delà de la Colchide ; il pourrait aussi être question de la Scythie européenne, puisque, au rapport de ces mêmes Grecs, saint André planta la foi dans la Thrace, et en particulier à Byzance, devenue plus tard Constantinople ; mais rien dans l'antiquité ne peut donner d'éclaircissement pour décider laquelle des deux Scythies fut évangélisée par saint André. Quant à sa mission en Thrace et son épiscopat à Byzance, ils paraissent avoir été inventés pour le besoin du schisme. Saint André étant l'aîné de saint Pierre, ayant été appelé avant lui, ayant établi son siége à Byzance, où il a eu des successeurs (on en a fait une liste que le P. Lequien a insérée dans son *Orient chrétien*), les patriarches de Constantinople pouvaient se regarder comme au moins égaux aux Papes de Rome, successeurs de saint Pierre et indépendants de leur autorité. Malheureusement, jusqu'à Constantin, on ne voit point que ces successeurs de saint André sur le siége de Byzance aient fait aucun acte d'autorité dans l'Eglise, même celle d'Orient, qu'ils aient été reconnus au-dessus des patriarches d'Antioche et d'Alexandrie. Loin de gouverner l'Eglise à cette époque, leur existence paraît très-problématique.

Quant à saint André, son épiscopat à Byzance est incertain ; on convient sans difficulté qu'il souffrit le martyre à Patras, en Achaïe. Plusieurs calendriers parlent de la fête de sa chaire dans cette ville. Saint Paulin rapporte qu'après avoir pris beaucoup de peuples dans les filets du Sauveur, il confirma la foi qu'il avait prêchée, par l'effusion de son sang dans la ville de Patras. Il fut crucifié, suivant saint Sophrone, saint Gaudence et saint Augustin ; saint Pierre Chrysologue dit que ce fut à un arbre.

On rapporte que le saint voyant sa croix de loin, s'écria : « Je vous salue, croix précieuse, qui avez été consacrée par le corps de mon Dieu, et ornée par ses membres comme avec de riches pierreries, je m'approche de vous dans de vifs transports de joie ; recevez-moi dans vos bras, ô croix salutaire, qui avez été embellie par les membres du Seigneur ! Je vous ai ardemment aimée ; il y a longtemps que je vous désire et que je vous cherche : enfin mes vœux sont accomplis ; recevez-moi dans vos bras, en me tirant du milieu des hommes, et présentez-moi à mon Maître ; que celui qui s'est servi de vous pour me racheter puisse me recevoir par vous. » Au IVe siècle, le corps de saint André fut transféré de Patras à Constantinople avec ceux de saint Luc et de saint Timothée. Plusieurs Eglises d'Italie, Milan, Brescia, Nole en Campanie, reçurent en même temps quelques portions de ces reliques. Après la prise de Constantinople par les Latins au moyen âge, les reliques de saint André furent apportées à Amalfi en Italie, et elles y sont restées depuis. Les Ecossais, qui honoraient cet apô-

tre comme le principal patron de leur pays, prétendaient conserver aussi quelques parties de son corps.

On pense communément que la croix sur laquelle saint André fut martyrisé était formée de pièces de bois qui se croisaient obliquement par le milieu, et représentaient la forme de la lettre X. Il est certain qu'on a fait quelquefois usage de ces sortes de croix ; mais il n'est point prouvé que celle de saint André ait eu cette forme.

L'Eglise fait la fête de saint André le 30 novembre. — En résumé les pays où il a annoncé l'Evangile sont la Tartarie asiatique, les provinces caucasiennes, la Russie d'Europe, le littoral de la mer Noire, la Thrace et la Grèce : mais ce qui concerne la Thrace et la Russie est loin d'être prouvé.

ANDRÉ (Saint), moine éthiopien, du monastère de Debra-Libanos. — On fait sa fête le 11 juillet. Le Martyrologe ne fait point connaître à quelle époque il vivait ; mais la mention du célèbre monastère auquel il appartenait permet de conjecturer qu'il vivait au moyen âge, ou même à une époque plus récente ; car c'est seulement à partir de cette époque qu'il est parlé du monastère de Debra-Libanos, dans l'histoire d'Abyssinie.

ANDRE DE AGUIRRE (Le P.), Augustin espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle, dans les îles Philippines (Océanie). — Il est un des premiers qui aient évangélisé ces îles ; ayant abordé à celle de Zébu, en 1555, avec Michel de Legaspi, chargé par le roi d'Espagne d'en faire la conquête. Il avait pour compagnons trois autres religieux de son ordre et le P. André de Urdaneta pour supérieur. C'est par le conseil de ce dernier que Philippe II avait donné l'ordre d'y envoyer une expédition. Ainsi, la plus belle possession lointaine qui reste à l'Espagne lui a été aquise à la persuasion d'un moine, et d'autres moines missionnaires des ordres de Saint-Augustin, de Saint-François, de Saint-Dominique et de Saint-Ignace, en ont converti et civilisé les indigènes. On ne sait rien de particulier sur le P. de Aguirre, sinon qu'il fit partie du couvent de Zebu, le premier qui ait été bâti dans les îles Philippines ; ce fut la première station apostolique de l'île et de tout l'archipel.

ANDRE DE CHIO (Le B.), martyr au XV^e^ siècle, chez les Turcs. — Il paraît qu'il était Franciscain, et de l'île célèbre dont il porte le nom. Comme il se trouvait à Constantinople, en 1465, on l'accusa faussement d'avoir quitté le Christianisme et d'y être retourné ensuite, ce qui est un crime capital aux yeux des Turcs. Rien ne fut négligé pour l'amener à se déclarer mahométan. Aux séductions de tout genre succédèrent les raffinements de la plus atroce barbarie. Chaque jour on marquait avec un couteau, dans son corps, quelque morceau de chair, qui était ensuite arraché avec violence. Lorsque ce corps dépouillé ne fut plus qu'une plaie et que les os, presque tous à nu, ne formèrent plus qu'un squelette sanglant et agité, d'où le dernier souffle de vie allait s'exhaler, on trancha la tête du martyr. Mahomet II lui-même, admirant le courage d'André, permit que ses restes reçussent une sépulture honorable au faubourg de Galata, dans une église dédiée à la sainte Vierge.

George de Trébisonde, ayant été préservé par l'intercession du B. André d'un naufrage inévitable, écrivit l'histoire de ce martyr. Il rapporte avoir vu son corps enseveli depuis plusieurs années, sans qu'on y remarquât aucune trace de corruption. — Le P. Wadding, annaliste des Franciscains, a relaté dans son ouvrage l'*Histoire d'André de Chio*.

ANDRE DE FLORENCE (Fr.), Mineur italien, fut, en 1278, envoyé par le Pape Nicolas III à la cour de Koublaï, empereur mogol de la Chine.—Il devait, ainsi que ses compagnons FF. Gérard de Prato, Matthieu d'Arezzo, Antoine de Parme et Jean de Sainte-Agathe, travailler à la conversion des Tartares. (*Voy.* Gérard de Prato.) On a peu de détails sur leur apostolat.

ANDRE DE HONGRIE (Fr.), Mineur hongrois au XV^e^ siècle, fut chargé avec Fr. Jean de Biscaye, de porter à Mantoue une commission par laquelle le Pape Martin V chargeait le patriarche de Grado (Illyrie), l'archevêque de Nicosie (Chypre), et l'archevêque de Colocza (Hongrie), de juger un différend relatif aux missions des Franciscains en Orient. Des rivaux leur disputaient le glorieux privilége de prier et de souffrir aux lieux où Notre-Seigneur avait jadis racheté les hommes par ses sueurs et par son sang. Une information juridique fit reconnaître qu'ils possédaient sans contestation et depuis plus de soixante ans les sanctuaires de la Terre-Sainte, et le patriarche de Grado rendit le 7 janvier 1421, dans la cathédrale de Mantoue, une sentence solennelle qui les confirmait dans leurs droits acquis. Le Pape ratifia ce que ses délégués avaient jugé et chargea les archevêques de Candie, de Nicosie et de Colocz d'exécuter la décision. Il accorda en même temps de nouveaux priviléges aux FF. Mineurs de Terre-Sainte.

Lorsqu'il est question de soixante ans de possession dans ce procès, on ne veut pas dire que les Franciscains occupassent la Palestine depuis soixante ans seulement ; mais il suffisait pour leur donner gain de cause qu'ils prouvassent soixante ans de possession paisible, et il ne leur était pas nécessaire d'établir, par exemple, que depuis S. François d'Assise ils n'avaient jamais cessé de travailler dans cette vigne particulièrement sainte et chère à l'Eglise entre toutes, à cause des glorieux souvenirs de la foi : c'est là un point d'histoire qui n'est pas contestable, mais qui n'était point essentiel pour vider la cause en question.

Environ douze ans après, le même Pape Martin V substitua les Mineurs observantins aux Mineurs conventuels dans la mission de Terre-Sainte, parce que la manière dont ceux-ci la gouvernaient laissait à désirer, et que la nouvelle réforme donnait des reli-

gieux plus fervents pour gardiens du tombeau de Notre-Seigneur. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis 400 ans, ce sont toujours les Observantins qui remplissent cette belle fonction dans l'Eglise et donnent les secours spirituels aux catholiques de Jérusalem, de Palestine, s'étendant même au dehors en Syrie et jusqu'en Egypte. Ils sont environ cent Pères, avec un nombre à peu près égal de Frères lais et de prêtres séculiers coadjuteurs.

Il n'est pas inutile de rappeler ici que le nom d'Observantins vient de ce qu'ils observaient plus rigoureusement la Règle de leur instituteur, S. François ; celui de Conventuels, vient de *conventus*, couvent, parce que contrairement à la volonté du saint fondateur ils habitaient de beaux et grands couvents. C'est du vivant même de S. François que ce relâchement s'était produit par le Fr. Elie, qui trouva moyen de surprendre la religion du séraphique patriarche. La première réforme tira son nom de Fr. Césaire de Spire, d'où ils furent appelés Césariens. — Les Silvestrins avaient été fondés par S. Silvestre Gozzolini, en 1231, c'est-à-dire un peu auparavant. On vit dans ce siècle et dans le suivant les Pauvres Ermites, les Célestins, les Spirituels, les Clarenins, les Colletans, les Amadéistes, etc. — Quant aux Observantins, ou du moins aux religieux qui ont retenu ce nom, ils ont été fondés par le B. Paulet de Foligni à la fin du XIV^e^ siècle, en 1368. Ils furent reconnus indépendants en 1415, obtinrent cette année-là le célèbre couvent de la Portioncule, berceau de l'ordre. Le Pape Léon X leur attribua en 1517 la prééminence sur tout l'ordre de Saint-François, et le Pape Jules II, son prédécesseur, ayant supprimé toutes les autres congrégations particulières dont quelques-unes ont été nommées plus haut, elles se réunirent pour la plupart aux Observants. Cependant quelques réformes plus sévères encore se sont maintenues malgré cette union ou ont été instituées depuis. On appelle Mineurs Réformés ceux qui y sont attachés : les plus célèbres sont les Réformés de Saint-Pierre d'Alcantara, qui ont un général; les Récollets, fondés en 1500 par le P. Jean de Guadalupe, Espagnol ; les Capucins, établis en 1525 par le P. Matthieu Baschi, Italien. Ceux-ci ont aussi leur général. — Ces détails mènent bien loin de Fr. André de Hongrie ; mais il a paru utile de donner quelques explications sur une matière intéressante et qui n'est pas assez connue.

ANDRÉ DE MONTRÉAL (Le B.), Ermite italien de l'ordre de Saint-Augustin, et missionnaire en France et en Italie pendant le XV^e^ siècle. — Il naquit en 1397 à Masciuni, bourg situé près de Montréal dans le diocèse de Rieti (Etats-Romains). Ses parents étaient des gens sincèrement pieux, mais fort pauvres, en sorte qu'ils ne purent le faire instruire, malgré ses bonnes dispositions. Ils l'employèrent donc à garder leur troupeau. Cette occupation paisible contribua sans doute à l'entretenir dans les sentiments de dévotion dont il fut rempli dès son enfance. Parvenu à l'âge de 14 ans, il rencontra un jour le prieur d'un couvent d'Augustins, se jeta à ses pieds en lui exprimant le désir qu'il avait de mener une vie plus parfaite, le priant instamment de le recevoir dans son ordre et lui promettant d'en observer fidèlement la règle. Le supérieur fut touché de la démarche de cet enfant et il accueillit favorablement sa demande. Après son temps de probation, on l'admit à prononcer ses vœux et il parvint plus tard au sacerdoce. Il joignait la science à la piété, et telle était sa capacité qu'on lui confia plusieurs charges, entre autres celle de provincial d'Ombrie ; on l'envoya aussi en France pour des affaires de l'ordre et il fut reçu docteur ; mais sa carrière fut principalement employée à la prédication. Pendant cinquante ans, il annonça les vérités du salut, tant en France qu'en Italie, avec un zèle infatigable. Sa vie donnait une grande autorité à ses paroles, et ses austérités continuelles l'avaient rendu l'objet de la vénération des peuples. Rien en effet n'était plus rigoureux que sa pénitence. Trois fois chaque semaine il jeûnait au pain et à l'eau, portait constamment un long et rude cilice, se déchirait chaque jour le corps par de sanglantes disciplines, se frappait la poitrine avec un caillou, couchait sur une simple paillasse avec une pierre pour oreiller, ne donnait que quelques heures au sommeil et employait le reste du temps à prier, à prêcher, à instruire le prochain. Ce genre de vie qu'il mena constamment ne l'empêcha pas d'arriver à l'âge de 83 ans : il rendit sa belle âme à Dieu le 11 avril 1479. Avant de mettre son corps en terre on fut obligé de le laisser exposé trente jours pour satisfaire la vénération des fidèles dont le concours fut immense. Dieu glorifia son serviteur par des miracles, et le Pape Clément XIII approuva, le 18 février 1764, le culte non interrompu qu'on lui rendait depuis sa mort.

ANDRÉ DE PÉROUSE (Fr.), Dominicain italien, missionnaire chez les infidèles, eut la tête tranchée en l'an 1300, après avoir opéré beaucoup de conversions.—Des rayons lumineux firent resplendir son corps et montrèrent combien la mort de ce vaillant athlète de Jésus-Christ avait été précieuse devant Dieu. Ce fait est rapporté par le P. Fontana, cité par Henrion qui ne désigne point le pays où Fr. André de Pérouse prêcha l'Evangile et versa son sang pour confirmer la doctrine qu'il annonçait.

ANDRÉ DE PÉROUSE (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Chine au XIV^e^ siècle et évêque de Zeyton dans ce pays, fut envoyé à Cathaï (Chine septentrionale) en 1307, par le Pape Clément V, à qui le ministre général de l'ordre des FF. Mineurs l'avait désigné. — Un autre Franciscain de la même nation, qui fut quarante ans missionnaire dans ces pays, faisait beaucoup de bruit à Kan-Balikh ou Cambalu (c'est-à-dire résidence royale), qui est la même ville que Pékin. Clément V l'ayant appris érigea la

capitale de l'empire Mongol en archevêché, nomma à ce siége Fr. Jean de Montecorvino et chargea le ministre général de l'ordre de Saint-François de lui présenter sept de ses religieux pour les sacrer évêques et les envoyer à Pékin en qualité de suffragants, et pour donner la consécration à leur métropolitain. Sur ces sept prélats, trois moururent en route, un revint en Italie et les trois autres arrivèrent en 1308 à Pékin, consacrèrent leur archevêque, qui par sa bulle d'institution avait reçu du Pape le pouvoir d'ériger des évêchés, et de les pourvoir de pasteurs. Fr. Jean de Montecorvino usa de cette prérogative, entre autres pour la ville de Zeyton ou Siventcheu, située près de l'Océan, par conséquent vers les riches provinces où l'on trouve aujourd'hui Nankin et Canton. Fr. Gérard et Fr. Pérégrin furent successivement évêques de Zeyton ; le dernier mourut en 1322. Fr. André de Pérouse, qui avait déjà refusé cette charge à la mort de Gérard, fut nommé pour lui succéder. Il s'était fixé précédemment auprès de Zeyton, et l'empereur Timour l'y avait fait accompagner par une escorte d'honneur. Au moyen de la pension que lui faisait le monarque, il avait bâti dans un bois, non loin de la ville, une église et un beau couvent, pour vingt-deux religieux. Outre les lieux réguliers, cet édifice renfermait quatre appartements que des évêques pouvaient commodément habiter. Fr. André jugeait que dans la province de Pérouse il n'existait pas un couvent qui pût entrer en parallèle avec le sien. Il fut obligé de le quitter malgré l'attrait qu'il avait pour la solitude. Son métropolitain l'obligea, comme on vient de le dire, à gouverner l'Église de Zeyton, devenue vacante en 1322 par la mort de Fr. Pérégrin. Il obéit et se partagea dès lors entre le couvent et la ville. En 1326, il écrivait encore au gardien du couvent de Pérouse en Italie. Sa lettre renferme des renseignements curieux sur les missions lointaines et peu connues de la Chine au XIV^e^ siècle. Il y avait, dit-il, dans le vaste empire des Tartares des hommes de toutes les nations et de toutes les sectes ; on y permettait à chacun de suivre sa religion ; en conséquence les missionnaires pouvaient prêcher la foi librement et en sûreté ; aucun juif ou mahométan ne se convertissait ; au contraire, un grand nombre d'idolâtres recevaient le baptême, mais ensuite plusieurs ne vivaient pas en Chrétiens. La lettre d'André de Pérouse faisait aussi mention du martyre des FF. Thomas de Tolentino, Jacques de Padoue, Pierre de Sienne et Démétrius de Tiflis, les trois premiers Italiens, et le dernier Géorgien, tous de l'ordre des Mineurs, qui avaient été martyrisés dans l'Inde en 1322 et dont le B. Oderic de Frioul, aussi Franciscain, apporta les reliques à Zeyton.

Fr. André de Pérouse parvint à un âge très-avancé, et survécut à tous les évêques ses confrères ; on ignore la date de sa mort et le nom de son successeur. Fr. Jean de Montecorvino mourut en 1330. Il fut remplacé sur le siége métropolitain des Tartares par Fr. Nicolas, Mineur français, qui avait été professeur de théologie à la Faculté de Paris.

ANDRÉ DE PESCHIERA (Le B.), Dominicain italien, missionnaire au XV^e^ siècle dans la Valteline.—La Valteline est un petit pays italien qui alors appartenait tantôt aux évêques de Coire, tantôt aux ducs de Milan ou à la ville de Côme. Aujourd'hui il fait partie du royaume Lombard-Vénitien soumis à l'Autriche. La ville principale en est Sondrio. Il ne forme, pour ainsi dire, qu'une vallée, et pour la configuration de terrain il ressemble beaucoup à la Suisse.

Le B. André de Peschiera, dont le nom séculier est André Grégo, naquit au commencement du XV^e^ siècle, à Peschiera, dans le diocèse de Vérone. Ses parents étaient de pauvres gens, mais honnêtes et vertueux. Etant entré dans l'ordre des Frères Prêcheurs, et ayant été ordonné prêtre, il fut adjoint au P. Dominique, de Pise, qui allait en mission dans la Valteline. Saint Dominique avait autrefois visité lui-même cette contrée et y avait laissé des souvenirs profonds de sa charité et de son zèle. Le P. André résolut de marcher sur les traces d'un si glorieux prédécesseur.

Plusieurs fois il parcourut en tous sens ces pays montagneux et sauvages. Les plus grandes difficultés, les privations les plus cruelles n'étaient point capables de l'arrêter. Il visitait les cabanes des pauvres bûcherons et partageait souvent leur frugal repas : ses seuls aliments étaient du pain noir, des châtaignes et l'eau d'une source voisine : un peu de paille sous une humble chaumière était sa couche habituelle. Continuellement occupé de la prédication de l'Evangile, il ne se délassait de toutes ses fatigues qu'en allant visiter les pauvres et les malades pour les faire participer aussi par les consolations qu'il leur portait aux fruits de son apostolat. Il fit construire plusieurs églises et institua dans les gorges et les vallées les plus reculées du pays des monastères qui perpétuassent son œuvre apostolique en faveur des pauvres gens de la campagne, ordinairement si délaissés. Son ardeur pour la prédication évangélique ne lui permit de se fixer dans aucune de ces maisons : seulement il se retirait quelquefois dans celle de Morbegno (Grisons), pour s'y livrer à la contemplation et à la prière.

Le B. André passa ainsi quarante-cinq ans dans la Valteline et les pays voisins, exerçant pendant tout ce temps les fonctions de missionnaire, au milieu de fatigues et de travaux excessifs. Il parvint cependant à un âge très-avancé et ne mourut que le 18 janvier 1485. Son corps fut enterré sans appareil, mais plusieurs miracles ayant illustré son modeste tombeau, on lui érigea un monument plus convenable. En 1670 la peste ravagea Morbegno et les environs ; les magistrats de cette ville firent un vœu en l'honneur du B. André, et en 1671, après l'entière cessation de ce fléau, on transféra

ses reliques dans l'église où elles ont été depuis cette époque l'objet de la vénération particulière des fidèles du pays. Le Pape Pie VII a, le 23 septembre 1820, approuvé le culte rendu à ce saint missionnaire.

ANDRÉ DE SPOLÈTE (Fr.), Mineur italien, missionnaire au XVI^e^ siècle, dans l'empire du Maroc, à Fez où il fut martyrisé. — Pendant les guerres civiles des Guelfes et des Gibelins qui ensanglantèrent sa patrie, André était capitaine dans l'une de ces factions ; mais réfléchissant au mal qu'il faisait et aux dangers qu'il courait habituellement pour le salut de son âme, il résolut de quitter cette carrière et embrassa la vie monastique dans l'ordre de Saint-François. Il s'adonna avec tant de zèle à l'étude des saintes lettres qu'il devint un célèbre prédicateur. Il exerçait ce ministère depuis quelques années, lorsqu'il passa en Afrique, chez les mahométans, où il espérait verser son sang pour la foi et réparer ainsi les dommages qu'il avait causés en répandant le sang des autres par vengeance. C'était en 1531.

Il s'embarqua donc dans un port de l'île de Corse ; mais les vents contraires le repoussèrent jusqu'à Gênes. Il s'embarqua de nouveau et aborda en Andalousie où il attendit l'occasion de passer en Barbarie, se préparant par des prières continuelles et par des jeûnes rigoureux à la couronne du martyre qu'il désirait uniquement. Enfin il trouva passage sur un navire marchand qui allait à Centa, ville du Maroc, soumise alors, comme aujourd'hui, aux Chrétiens. (De 1415 à 1580, elle appartenait aux Portugais ; depuis 1580 elle est aux Espagnols.

Fr. André demeura quelque temps dans cette ville, chez les Frères Mineurs Conventuels, qui le reçurent avec beaucoup de charité. Lorsqu'il leur eut communiqué son projet de passer outre et d'aller prêcher Jésus-Christ aux musulmans, ils firent tous leurs efforts pour l'en détourner : mais le courage du saint religieux ne fut point ébranlé par la crainte des tourments qu'on lui faisait envisager. Il alla donc à Fez où il annonça l'Evangile, non-seulement au peuple, mais en présence des princes. On refusa d'ajouter foi aux vérités qu'il prêchait, et au lieu de s'arrêter aux raisonnements dont il appuyait sa doctrine, on lui demanda de la prouver par des miracles.

Fr. André, à leur grand étonnement, offrit de rendre la vue à un aveugle, ou de ressusciter un mort, ou de descendre dans une fosse pleine de lions, ou d'entrer dans une fournaise embrasée. Craignant alors de voir réaliser ce qu'ils venaient de demander, les mahométans ordonnèrent au missionnaire de quitter la ville et de retourner en pays chrétien. Il n'en fit rien, malgré leurs menaces, qui ne l'effrayaient guère. Mais, entrant dans la synagogue des Juifs, il se mit à discuter avec leurs rabbins. Voyant qu'il ne gagnait rien sur ces aveugles volontaires, il retourna sur la place publique pour y prêcher contre l'islamisme. Les musulmans, se doutant de son dessein, l'empêchèrent de l'exécuter et le chassèrent avec des injures et des coups. L'apôtre avait été reçu dans la maison d'un Portugais, nommé Ferdinand de Menezès, fils du gouverneur de Tanger. Il pria son hôte de s'entendre avec les mahométans qui refusaient de l'écouter, pour qu'ils lui permissent au moins d'entrer dans une fournaise ardente, fermement convaincu que Dieu le ferait sortir triomphant de cette épreuve pour la gloire de son nom. Ferdinand, homme plein de foi, fut ravi de cette proposition, et, persuadé que la constance d'André ferait rejaillir un grand honneur sur notre sainte religion, il alla, lui, trouver les principaux musulmans, leur reprocha la honte dont ce défi allait couvrir leur loi s'ils ne l'acceptaient pas. Il obtint enfin qu'on ferait l'épreuve. Le 10 janvier 1532, la fournaise ayant été allumée, André, après avoir ôté ses vêtements, y entra sans crainte à la vue d'une grande multitude d'infidèles et en présence de tous les Chrétiens de Fez. Il resta au milieu des flammes sans en recevoir aucun mal et sans cesser de chanter les louanges de Dieu.

Ce prodige n'eut point l'effet qu'on devait en attendre. Les mahométans, aveuglés par l'endurcissement de leur cœur, par l'ignorance et par leurs préjugés obstinés, attribuèrent à la magie la conservation du missionnaire, au lieu d'y reconnaître l'intervention de Dieu, qui seul peut suspendre ainsi les lois de la nature. Proférant tout à coup des cris effroyables, les assistants accablèrent le saint d'une grêle de pierres et mirent son corps en pièces. Un Portugais enleva un de ses pieds qui se conserve parmi les reliques de la chapelle des rois de Portugal ; un autre ossement fut porté en Andalousie, au couvent de San-Lucas de Barrameda.

On croit avec quelque probabilité que Fr. André de Spolète est le même personnage que Martin de Spolète, martyrisé à Fez en 1530 de la même manière. Ils sont du même ordre, de la même nation, de la même ville ; leur apostolat eut le même théâtre ; leur mort, arrivée à peu près dans le même temps, eut lieu dans des conditions à peu près identiques. Ce qui diffère dans la vie de ces deux missionnaires ne porte que sur des faits tout secondaires. Certaines circonstances omises à l'égard de l'un sont reportées au compte de l'autre, mais rien n'est contradictoire. Les différents chroniqueurs auront pu faire deux personnages du même religieux, en variant ou en se trompant d'un an ou deux sur la date de sa mort.

ANDRÉ DE URDANETA (Le P.) Augustin espagnol du XVI^e^ siècle, un des premiers missionnaires qui aient prêché l'Evangile dans les îles Philippines (Océanie). — Avant de se faire religieux, il avait été dans le monde un habile navigateur, et c'est peut-être à cause de l'influence que son ancienne profession exerçait sur ses idées qu'il conseilla à Philippe II, roi d'Espagne, de réaliser la conquête des îles Philippines. Ce prince ordonna au vice-roi de la nouvelle Espagne

(Mexique) d'y envoyer une expédition sous la conduite de Michel de Legaspi, Espagnol né au Mexique, et il voulut que le P. de Urdaneta s'y rendît en même temps avec quatre autres Augustins : les PP. Jacques de Herrera, Martin de Errada, Pierre de Gomboa et André de Aguirre. La flotte arriva en 1555 à l'île Zébu. L'année suivante, Legaspi bâtit la ville de Zébu, ou Nom-de-Jésus, et les Augustins y fondèrent leur premier monastère pour la conversion des indigènes. En 1571, les Espagnols poursuivant leurs conquêtes arrivèrent à l'île Luçon, la plus grande de l'archipel, et Legaspi y fonda la ville de Manille qui en devint la capitale.

Le P. André de Urdaneta ne prit d'autre part à l'apostolat des Philippines, que d'en avoir déterminé la conquête par l'Espagne et d'y avoir conduit les premiers missionnaires. Dès le 1er juin 1555 il revint au Mexique et il n'est plus parlé de lui dans la suite.

ANDRE HIBERNON (Le B.), Mineur espagnol au XVIe siècle. — Il naquit en 1554 d'une famille noble et ancienne, mais pauvre, à Alcantarilla, bourg situé à trois lieues de Murcie. Sa pieuse mère, que ses vertus avaient fait surnommer la bonne Marie, l'éleva dans l'amour de la religion et du travail. On le plaça ensuite auprès d'un de ses oncles, pour le servir. Comme il destinait à la dot de sa sœur les petites sommes qu'il gagnait ainsi, il se rendit un jour chez son père pour lui remettre le fruit de ses épargnes. Mais il fut volé en route par des brigands. Il avait alors vingt ans; cet accident fit sur lui une vive impression, le porta à réfléchir sur la vanité des choses humaines et lui fit prendre la résolution de quitter le monde et d'embrasser l'ordre de Saint-François. Il passa d'abord quelque temps dans une maison de Conventuels, mais attiré par la régularité qui régnait dans les monastères reformés par saint Pierre d'Alcantara, il entra dans un couvent de l'Etroite-Observance. Toute sa vie, il resta simple Frère lai, et dans cette humble condition, il pratiqua les vertus les plus héroïques, partageant son temps entre la prière et le travail et passant souvent une partie des nuits en oraison. Sous les dehors d'une extrême simplicité il cachait l'âme la plus grande et alliait d'une manière admirable les distractions de la vie active aux douceurs de la contemplation. Quoiqu'il ne fût point dans les ordres sacrés, il travailla avec zèle à la conversion des Maures. Ses supérieurs l'envoyèrent successivement dans plusieurs provinces d'Espagne pour y soutenir par son exemple la régularité des couvents réformés. Il mourut d'une pleurésie au monastère de Gandie, le 18 avril 1602, à l'âge de 88 ans. Ceci est tiré de Godescard, que je n'ai aucun moyen de contrôler. Mais il y a évidemment une erreur, soit dans l'énoncé de l'âge, soit dans les dates de la naissance ou de la mort. Le Fr. André Hibernon a été mis au rang des bienheureux par le Pape Pie VI, le 22 mai 1791.

ANDREINO (M. Ferdinand), prêtre italien, du diocèse de Turin, membre de la congrégation des Oblats de Piémont, missionnaire dans l'empire Birman. — Il partit pour ce pays en 1842 avec Mgr Ceretti, évêque d'Antinople *in partibus*, et dix autres religieux de la même société. — *Voy.* Delpino.

ANDREIS (M. des), prêtre italien, missionnaire en Amérique aux Etats-Unis. — Il suivit Mgr Dubourg dans la Louisiane, en 1817, et y travailla plusieurs années sous la direction du prélat.

ANDREVILLE, évêché de Grèce, sous la métropole de Patras. — Le Pape Innocent III en fait mention dans une de ses lettres adressées au trésorier de l'Eglise de Thèbes le 24 mars 1210. Cette ville a eu des évêques latins au moyen âge. On cite les trois suivants, qui ont siégé dans le XIVe siècle :

Fr. Jean (Tolon), Mineur, en 1342;

Fr. Thomas (Renda de Tropano), Prêcheur, nommé par le Pape Boniface IX, le 26 janvier 1391;

Fr. Augustin de Plumbino (ou peut-être plutôt de Piombino), Ermite de Saint-Augustin, nommé par le même Pontife le 31 mars 1396.

Il existe une particularité fort remarquable, ou plutôt une singularité vraiment unique au sujet d'Andreville. On voit que ce nom a une forme française et nullement grecque. Serait-il la traduction d'Andreapolis? La géographie de la Grèce ancienne ne présente pas un nom de ville dans ce genre-là. D'ailleurs on n'a pas coutume de traduire Neaville, Maximianoville, Aureliaville, Cæsaroville, Megaloville; on laisse Neapolis, Aureliapolis, Maximianopolis, Cæsaropolis, Megalopolis, etc. Serait-ce une ville fondée au moyen âge en Grèce par les Occidentaux, les Vénitiens ou une autre population de qui elle aurait reçu ce nom? La supposition n'est guère plus acceptable. Enfin, Andreville est le seul évêché pour lequel le *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques* du P. Richard ne donne pas la traduction du nom vulgaire en latin et ne cite pas *l'Orient chrétien* du P. Lequien, comme la source où l'article a été puisé.

ANDRIA (Le P. Stanislas d'), Jésuite italien, missionnaire à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, en Orient, et particulièrement dans l'île de Chio. — Lorsque la religion catholique fut proscrite de cette île, en 1695, le gouvernement de Louis XIV y établit un vice-consul avec un Jésuite pour chapelain, en vue de porter secours aux fidèles persécutés et d'empêcher le triomphe complet du schisme grec. Le P. Martin, Jésuite français, qui remplit le premier la place de chapelain, fut bientôt secondé par quelques confrères : les PP. Albertini, Ottaviani, Grimaldi, D'Andria, Gorré, etc. Les deux premiers succombèrent aux fatigues excessives du ministère, car il n'y avait dans toute l'île d'autre prêtre que six Jésuites. Le P. Grimaldi et le P.

D'Andria ouvrirent séparément deux grandes écoles, afin de suppléer autant que possible à la destruction de leur collége. Ces établissements firent le plus grand bien : les Grecs les plus acharnés contre l'Eglise romaine y envoyaient leurs enfants avec ceux des Latins.

Aussi la foi catholique, loin de s'éteindre à Chio, comme ses ennemis l'avaient espéré, réparait chaque jour ses pertes, et il y eut bientôt six à sept mille personnes ralliées au bercail. La persécution néanmoins avait continué de sévir. D'abord, on envoyait à la mort les catholiques les plus influents; ensuite on se bornait à accabler le peuple d'avanies et d'amendes. Ces vexations devinrent de moins en moins fréquentes, et en 1709 la communauté latine fut douloureusement surprise de voir quatre chefs de ses principales familles arrêtés avec le P. D'Andria, chargés de fers, jetés sur une galère et emmenés à Rhodes. Ils n'en revinrent qu'après quatre mois de souffrances et en payant chacun une exaction de 300 écus. Le P. Tarillon, Jésuite français, ancien missionnaire dans le même pays, qui rapporte ce trait dans une lettre à M. de Pontchartrain, était à Chio lorsqu'ils revinrent de leur captivité, tout pâles et décharnés. Leur premier soin fut d'aller, non dans leurs familles, mais à la chapelle, remercier Dieu à deux genoux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour lui.

On ne sait rien autre chose du P. D'Andria; ce qui vient d'en être rapporté est extrait des *Lettres édifiantes*, qui ne font pas connaître l'époque de sa mort et la durée de sa carrière apostolique. — *Voy.* Cachod.

ANDRUCE D'ASSISE (Fr.), en italien *Andruccio de Assisi*, Mineur italien, compatriote de saint François, patriarche de cet ordre, fut sacré évêque en 1307, avec six autres Franciscains, et envoyé en Orient, chez les Tartares du Cathaï, où il devait être suffragant de Fr. Jean de Montecorvino, récemment élu archevêque de Cambalu ou Pékin. Il mourut en route, dans un pays très-cruel situé à l'entrée de l'Inde inférieure. Sur sept évêques, il n'en arriva que trois en Chine. — *Voy.* Nicolas de Banthera et Jean de Montecorvino.

ANDUJAR, ville d'Andalousie (10,000 âmes), sur le Guadalquivir, à 35 kilomètres de Jaen. — Elle est bâtie à 4 kil. des ruines d'Illiturgis, ville romaine où mourut saint Euphrase, évêque, un des premiers missionnaires qui aient prêché l'Evangile en Espagne, puisque, selon la tradition, il y fut envoyé de Rome par l'apôtre saint Pierre.

ANGE (Fr.), Mineur, missionnaire en Orient, fut envoyé en 1307 avec quatre autres religieux du même ordre, FF. François, Thomas, Jean et Monald d'Ancône, pour soutenir la foi des Chrétiens et travailler à la conversion des infidèles. Fr. Ange fut martyrisé par les Bulgares dont il traversait le pays, en allant chez les Tartares.

ANGE (Saint), Carme juif (1), missionnaire et martyr en Sicile au XIII[e] siècle. — Il naquit à Jérusalem de parents juifs. Ayant eu le bonheur de connaître Jésus-Christ, il embrassa la vie austère de certains anachorètes qui vivaient sur les bords du Jourdain. Il se retira ensuite parmi les ermites du mont Carmel. On croit qu'il était avec eux lorsque le B. Albert leur donna une Règle en 1286. Il est au moins certain qu'il fut un des premiers religieux de l'ordre des Carmes, ainsi nommé du mont Carmel où ils prirent leur origine à une époque fort contestée. Saint Ange étant passé dans l'Occident, y prêcha l'Evangile avec beaucoup de zèle. Indigné du scandale que donnait un homme puissant de Sicile, qui entretenait un commerce criminel avec sa propre sœur, il l'avertit plusieurs fois de renoncer à ses désordres; mais ses exhortations ne produisirent aucun effet, il n'y eut que la sœur qui se laissa toucher et revint sincèrement à Dieu. L'incestueux s'efforça de renouer son commerce criminel avec la malheureuse victime de sa passion; furieux de ne pouvoir y parvenir, il voulut au moins se venger contre le saint, et le fit massacrer par des scélérats qu'il avait apostés à cet effet. Le martyre de saint Ange arriva en 1225, à Ali-

(1) Ces deux mots ne paraissent guère faits pour être réunis, mais une distinction qu'il importe d'établir fera voir qu'ils ne s'excluent point.

On peut être Juif de nation ou de religion. Le plus souvent on l'est à la fois par la nationalité et par la croyance. Cependant il y a eu bien des personnes qui ne descendaient pas d'Abraham selon la chair, et qui ont embrassé la religion judaïque. Avant la venue de Notre-Seigneur, on les appelait prosélytes et ils étaient très-nombreux. Depuis la dispersion jusqu'à nos jours, les juifs, dans tous les siècles et dans toutes les parties du monde, ont toujours recruté quelques adeptes à leur croyance parmi les païens ou les partisans des autres religions. Il y a, par exemple, en Abyssinie, des populations nègres qui sont juives depuis plus de vingt-cinq siècles et qui ne descendent point d'Abraham. D'un autre côté, il y a eu beaucoup de Juifs, enfants de ce patriarche selon la chair, qui ont cru à Notre-Seigneur et ont quitté la Synagogue pour l'Eglise. Pendant quelque temps, il n'y a pas eu d'autres Chrétiens que des Juifs convertis, et depuis Saul jusqu'à M. Ratisbonne et à M. Drach, il y a eu dans tous les siècles et dans tous les pays des Juifs qui se sont convertis à Jésus-Christ. Comme ce peuple providentiel a toujours conservé sa nationalité en se mêlant aux autres nations, et qu'on distingue parfaitement un Juif allemand d'un Allemand et un Français d'un Juif français, on peut dire de M. Alphonse-Marie Ratisbonne que c'est un Jésuite juif, parce qu'il est de cette nation. De plus il était du culte juif avant d'embrasser la religion chrétienne. Il n'y a donc dans les mots Dominicain juif, Carme juif, Franciscain juif, une apparence d'opposition que parce qu'on envisage la religion juive et non la nationalité. Il est évident que quand on est Juif de religion, on ne peut pas être en même temps religieux chrétien, c'est incompatible; mais un homme de la nation juive peut, comme un homme de la nation turque ou de la nation des Bohémiens, quitter l'erreur de sa religion nationale, se faire Chrétien, devenir religieux, prêtre, évêque, Pape, comme saint Pierre, saint Augustin, saint Ambroise et tant d'autres. En un mot l'expression Juif, appliquée à saint Ange, désigne sa nationalité et non son ancienne religion.

cata, ville de Sicile. Les Annales de l'ordre des Carmes rapportent toutes les circonstances de cette glorieuse mort. Il s'est fait par l'intercession de saint Ange un grand nombre de miracles qui ont rendu son culte célèbre en Sicile. On l'honore surtout à Palerme et à Alicata.

Cette dernière ville, nommée aussi Licata, Licate, Leocata ou Leocate, et dans l'antiquité Phintias, est située sur le bord de la mer, à 40 kil. sud-est de Girgenti. Elle a 12,000 âmes.

ANGE (Saint), Frère Mineur et missionnaire dans l'empire de Maroc, fut, le 10 octobre 1221, décapité et mis en morceaux à Ceuta, avec saint Daniel et six autres Franciscains. — *Voy.* Daniel.

Ils sont tous honorés le 13 octobre.

ANGE d'ACRI (Le B.), Mineur italien de l'ordre des Capucins, et missionnaire dans sa patrie. — Il naquit le 19 octobre 1669 à Acri, dans la Calabre citérieure (royaume de Naples). Etant entré dans l'ordre des Capucins, il fut employé aux missions pendant près de quarante ans. Son zèle était infatigable et ses discours, auxquels on accourait en foule, opéraient toujours quelque conversion éclatante. Il avait reçu une grâce particulière pour ramener les incrédules à la foi : il prévit les maux que la fausse philosophie du XVIII^e^ devait faire à la religion, et il en versait des larmes abondantes. Le B. Ange mourut en odeur de sainteté le 30 octobre 1739 : il a été béatifié par le Pape Léon XII le 18 décembre 1825.

ANGE DE CINGOLI (Fr.), Mineur italien, envoyé en 1290 dans la mission d'Arménie avec Fr. Raymond (*voy.* ce nom), et quatre autres Franciscains italiens.

ANGE DE SAINT-JOSEPH (Le P.), religieux français, de l'ordre des Carmes déchaussés, missionnaire en Perse au XVII^e^ siècle. — Il était né à Toulouse, et son nom dans le monde était La Brosse. Il travailla assez longtemps dans les missions de la Perse, acquit une connaissance de ce pays. Il a publié en latin un : *Trésor de la langue persane* (*Gazophylacium linguæ Persarum*), Amsterdam, 1684, in-fol., ouvrage recommandable par la justesse des remarques et par divers traits historiques. On y trouve cependant bon nombre d'inexactitudes. L'auteur y explique les termes en latin, en français et en italien, pour rendre son livre d'un usage plus général aux nations les plus éclairées de l'Europe. On lui attribue encore une traduction latine de la *Pharmacopée* persane, qui vit le jour à Paris en 1681, in-8°. Hyde croit que cette traduction est du P. Matthieu, qui était sans doute un religieux du même ordre et également missionnaire en Perse.

Le P. Ange de Saint-Joseph devint provincial de son ordre en Languedoc, et mourut à Perpignan en 1697.

ANGE FRANÇOIS DE SAINTE-THÉRÈSE, (Le P.), Carme italien, missionnaire dans l'Indoustan aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, évêque *in partibus* et vicaire apostolique du Malabar.

ANGE DE VALENCE (Le P.), Capucin, partit d'Italie en 1648 pour le royaume de Bénin, avec quarante-quatre religieux de son ordre, dont une partie était destinée au Congo. (*Voy.* Jean-François de Rome), et l'autre, qu'il dirigeait, devait évangéliser le royaume de Bénin, dans la Guinée septentrionale. — Le peuple de ce pays, outre un grand nombre de divinités inférieures, reconnaissait deux principes : l'un bon, qu'ils trouvaient par ce motif inutile d'honorer; et l'autre mauvais, qu'ils tâchaient d'apaiser par des prières et des sacrifices pour l'empêcher de nuire. Ils plaçaient l'enfer et le paradis dans la mer, et avaient une singulière croyance relativement à l'ombre de l'homme : ils prétendaient que c'est un être distinct et réel, nommé conducteur, qui doit un jour rendre témoignage de la bonne ou de la mauvaise conduite de celui qu'il n'a pas cessé d'accompagner

Les habitants de Bénin divisaient l'année en quatorze mois et se reposaient de cinq en cinq jours.

C'est à ce peuple que le P. Ange de Valence allait annoncer l'Evangile. Il était tellement livré à l'idolâtrie et à la superstition que ses cabanes étaient remplies de fétiches, et qu'on n'omettait jamais de les consulter dans toutes les entreprises; il était asservi aux prêtres des idoles, et de plus astreint à des épreuves judiciaires par l'eau, le feu et d'autres moyens, comme cela se pratiquait en Europe au moyen âge; enfin, par une conséquence assez naturelle du paganisme, il faisait fumer les autels de ses faux dieux du sang des victimes humaines. On en devait immoler vingt-cinq à la fête anniversaire de la mort du dernier roi, et en outre un grand nombre d'animaux; si le premier nombre n'était pas complet, les officiers du roi parcouraient, pendant la nuit, les rues de la capitale, et enlevaient à leur gré autant de personnes qu'il en fallait : les riches pouvaient se racheter, mais les pauvres étaient immolés sans pitié. Quelquefois on égorgeait ainsi jusqu'à trois cents personnes. Les Capucins coururent souvent risque de la vie dans cette mission, en essayant de corriger des mœurs aussi barbares, qui cependant étaient loin d'approcher de ce qui se voit encore de nos jours dans le royaume de Dahomey. (*Voy.* ce nom).

Les efforts des missionnaires n'eurent guère de succès dans le Bénin, mais ils réussirent mieux dans celui d'Overry ou Awari dont le chef était livré, comme tous les rois du pays, à une polygamie effrénée. Ce prince chassa toutes les femmes de son palais, et épousa devant l'Eglise une jeune insulaire de l'île Saint-Thomas, originaire d'Europe et élevée à sa cour. On n'a pas d'autres détails sur les travaux ultérieurs du P. Ange de Valence et de ses compagnons; mais il est très-présumable que par leurs efforts la religion chrétienne jeta dans ce pays des racines assez profondes puisque, aujourd'hui encore, ce peuple, retombé dans le paganisme, est d'une grande douceur de carac-

tère et d'une civilisation assez avancée. Tous les géographes mentionnent le fait; et, en le rapprochant des coutumes cruelles qu'on remarque dans l'empire de Dahomey, dans le royaume de Bénin et chez des nations voisines qui sont toutes plus ou moins féroces, les mêmes géographes en concluent que cette amélioration sociale de l'Etat d'Awerri est la conséquence du christianisme qui a dû y dominer et qui s'est éteint depuis. Les voyageurs Palisot de Beauvais (1786) et Adams signalent même des restes de christianisme à Overry ou Owara, nommé encore Owyhere.

ANGELIN (Le P. Angélin de St-Joseph), Carme autrichien, missionnaire au XVIII^e^ siècle dans l'Indoustan, évêque d'Antedona *in partibus*, vicaire apostolique de Bombay.

ANGELIS (Le P. ANTOINE DE), Jésuite italien, missionnaire au XVII^e^ siècle en Abyssinie. — Etant passé d'Europe dans l'Indoustan, il fut envoyé de Goa en Ethiopie, l'an 1604, avec le P. Fernandez, Portugais. L'un et l'autre s'étaient préparés à l'apostolat par la retraite et la mortification. Déguisés en Arméniens ils parvinrent à pénétrer dans leur mission à travers mille difficultés et mille périls. Le P. Paez qui les y avait précédés s'était concilié la faveur de l'empereur Za-Denghel, et il avait ainsi ouvert de nouveau à la vraie foi la porte de cet empire d'où elle avait été bannie par une violente persécution. Le P. de Angelis évangélisa l'Abyssinie pendant dix-huit ans (1604 à 1622) : sous les règnes de Za-Denghel (1595 à 1604), Jacob II (1604 à 1605), et Melec-Seghed (1605 à 1622). Ce dernier monarque avait également une grande confiance dans le P. Paez : il le vénérait comme un apôtre, il le chérissait comme un ami et ne savait rien lui refuser de ce qui pouvait être avantageux à la religion. Il finit par abjurer le schisme entre ses mains en 1621. Longtemps auparavant, vers 1610, le P. de Angelis avait également reçu dans l'Eglise catholique le frère de ce monarque, nommé Sela-Christos, c'est-à-dire image du Christ. C'était un prince brave, très-instruit dans la littérature sacrée, et habile dans l'art de la guerre. En revenant victorieux d'une expédition contre les Gallas, il fit présent aux Jésuites d'un terrain pour bâtir une maison. Le P. Paez y construisit effectivement un couvent, le troisième de son ordre en Abyssinie (les deux autres étaient à Gorgora et à Fremona : ce dernier était à Collela). On n'a pas de détails sur les travaux particuliers du P. de Angelis, qui mourut le 24 novembre 1622 (six mois après le P. Paez) et laissa la mission d'Abyssinie dans un état florissant.

ANGELIS (Le P. THÉOPHILE DE), Jésuite italien, missionnaire aux îles Mariannes (Océanie). — Le P. de Sanvitores, illustre et saint religieux espagnol de la même société, ayant prêché l'Evangile en 1668 dans cet archipel, la Compagnie y entretint toujours par la suite un certain nombre de missionnaires, et plusieurs d'entre eux y scellèrent leurs prédications de leur sang. (*Voy.* EZQUERRA, SANVITORES). Les Jésuites avaient coutume de se rassembler tous chaque année, pour la fête de saint Ignace, à Agana, capitale de l'île Guaham. Ils y tenaient une réunion qui était à la fois une retraite et un synode, et ils conféraient sur les moyens les plus propres à procurer le bien de la mission, et surtout ce qui pouvait ajouter à la solidité et à l'extension de l'Eglise qu'ils édifiaient. Cependant une partie de la population était restée païenne, et ceux qui avaient embrassé la vraie religion étaient sans doute, pour la plupart, bien faibles dans la foi et surtout dans l'amour de la morale évangélique. Ils se révoltèrent contre les Espagnols, contre les missionnaires, brûlèrent les séminaires, la maison des Jésuites et massacrèrent les PP. Strobach, Boranga et de Angelis. La sédition éclata au moment où les Jésuites se rendaient à Agana. C'était après l'an 1681 et avant 1689. Cependant les Espagnols reprirent courage, surtout ceux de l'île de Saïpan, que le P. Cuculino exhorta à défendre la religion, et leur propre vie qui était menacée. Le P. Bouvens, supérieur de la mission, tira ensuite la chrétienté de ses ruines et fit refleurir le christianisme.

Le P. de Angelis évangélisait l'île de Guaham depuis l'année 1681, lorsqu'il tomba sous le fer des idolâtres, à un endroit nommé Ritidian; les deux autres martyrs reçurent le coup de la mort dans les îles de Tinian et de Rota.

ANIEN ou ANNIEN (SAINT), évêque d'Alexandrie (Egypte) après saint Marc, évangéliste, disciple de saint Pierre, et fondateur de cette illustre Eglise. — Anien était, dit-on, simple cordonnier, lorsqu'il se convertit à la prédication de saint Marc qui l'avait guéri miraculeusement d'une blessure à la main. Après sa conversion, il fit tellement de progrès dans la connaissance et la pratique des vertus chrétiennes que sa capacité et sa ferveur déterminèrent saint Marc à l'ordonner évêque, afin qu'il pût en son absence gouverner l'Eglise d'Alexandrie comme son coadjuteur et son vicaire général. Quatre ans après cette ordination, saint Marc fut martyrisé, et saint Anien, devenu évêque d'Alexandrie, édifia et accrut cette Eglise pendant dix-neuf ans encore, selon la Chronique orientale publiée par Abraham Ecchellensis. Il mourut le 25 novembre 86, et il est honoré le 25 avril avec saint Marc, son père dans la foi. Le Martyrologe romain donne à entendre qu'il ne mourut pas de la main des bourreaux, ce qui était alors une exception pour les évêques et les prêtres : « A Alexandrie, dit-il, saint Anien, disciple de saint Marc et son successeur dans l'épiscopat, qui, après s'être rendu recommandable par ses vertus, s'endormit dans le Seigneur. »

ANLIARD (Le P. JEAN-BAPTISTE et le Fr. MICHEL), Maristes français du diocèse de Clermont, missionnaires dans l'Océanie centrale. — Ces deux religieux, dont le premier est prêtre et le second simple frère,

sont probablement parents. Ils sont partis ensemble pour les îles de la Polynésie avec M. Douarre, évêque d'Amata, leur compatriote, qui retournait dans son vicariat apostolique de la nouvelle Calédonie. Avec eux étaient deux autres prêtres de Clermont (les PP. Monnet et Forestier), un de Saint-Flour (le P. Vigouroux), deux de Lyon, un de Bayeux et un autre frère. Tous ces missionnaires, de la société de Marie, se rendaient dans les archipels de l'Océanie centrale et de la nouvelle Calédonie. Un d'eux, le P. Monnet, mourut dans la traversée.— *Voy.* Bernin.

ANNAM, c'est-à-dire dans la langue du pays *Paix-du-Midi*, nom sous lequel on désigne collectivement le Tong-King et la Cochinchine.— Ce nom, en usage depuis longtemps, a cessé d'être officiel depuis 1802, l'empereur Gia-Laong l'ayant remplacé par celui de Viêtnam ; mais il a continué parmi les Européens d'être employé beaucoup plus souvent que celui de Viêtnam. Annamite est donc un terme générique qui s'applique aux Tong-Kinois et aux Cochinchinois sans distinction, comme le mot Italien s'applique aux habitants de l'Italie sans acception de Romains, de Piémontais et de Napolitains.

ANOT (M. Antoine), Lazariste français, du diocèse de Soissons (Aisne), missionnaire en Chine. — Il est parti pour ce pays au commencement de l'année 1843, et a pris passage sur la *Cléopâtre*, frégate de l'Etat. Depuis cette époque, les *Annales de la Propagation de la foi* n'ont rien fait connaître de ce missionnaire.

ANSELME (Fr.), religieux français de la congrégation de Sainte-Croix, du Mans, missionnaire aux Etats-Unis (Amérique). —Il est parti en 1841, avec cinq autres Frères de sa communauté, sous la direction du P. Sorin, qui les conduisait dans le diocèse de Vincennes (Illinois.)

ANTARADE, ville épiscopale de Phénicie, sous la métropole de Tyr.—Elle était située sur la côte, et, comme son nom l'indique, vis-à-vis d'une petite île où était la ville d'Arade, également le siége d'un évêché. Les deux cités sont complétement ruinées. Antarade, qu'on nommait aussi Orthose ou Tortose et Constancia, a été réduite en désert par les Turcs. Auparavant elle était tombée au pouvoir des croisés en 1098. On y établit alors un évêché latin, et on connait quelques-uns des prélats qui l'ont occupé.

Le Pape Innocent II écrit vers l'an 1130 à Gérard, évêque de Tripoli, et à R., évêque de Tortose, de reconnaître l'archevêque de Tyr pour leur métropolitain.

Pierre. Ce prélat siégeait au commencement du XIII^e^ siècle ; il assista au concile de Latran sous Innocent III.

En 1238, Grégoire IX écrit à l'évêque d'Antarade. On ignore si le prélat qui gouvernait cette Eglise est le même qui assista au concile de Latran.

Guillaume (Fr.), Prêcheur en 1247

Daniel I, Carme, en 1249

Barthelemi, en 1274.

En 1278, le Pape Nicolas III fait revenir à Rome l'évêque d'Antarade, dont le nom n'est pas cité.

Marc, évêque de Famagouste (en Chypre) et d'Antarade en 1340, les deux siéges étant unis.

Itèse de Nabinallis (Fr.), Mineur, succéda immédiatement à Marc dans le gouvernement des deux Eglises, en 1346.

Lucien. Au commencement du XV^e^ siècle, il eut pour successeur immédiat le suivant.

Daniel II, en 1412. Il paraît qu'il était aussi Frère Mineur.

Salomon Cardon (Fr.), Dominicain nommé par Martin V le 16 décembre 1420.

ANTIGUA (Santa-Maria), c'est-à-dire *Sainte-Marie l'Ancienne*. — Ville bâtie en Amérique par les Espagnols dès les premières années du XVI^e^ siècle. Elle était sur le golfe de Darien près de l'Isthme de Panama. Le Pape Léon X y créa un évêché en 1514. C'est le premier qu'on ait établi sur le continent américain. En 1519 la ville fut abondonnée et transférée ainsi que le siége épiscopal à Panama. — *Voy.* Darien.

ANTIPAS (Saint), disciple des apôtres. — Le Martyrologe romain qui le nomme à la date du 21 avril rapporte ainsi son martyre: « A Pergame, en Asie, le martyre de saint Antipas, ce témoin fidèle dont parle saint Jean dans l'*Apocalypse* (II,13). Ayant été placé dans un bœuf d'airain embrasé, il y consomma son sacrifice sous le règne de l'empereur Domitien. »

ANTOINE (Le B.), Prêcheur italien, du XV^e^ siècle, missionnaire dans sa patrie et principalement à Côme. — Il était de l'illustre famille des marquis de Chiesa de' Rodi, et naquit en 1394 à San-Germano, près de Vercelli en Piémont. Dès sa plus tendre jeunesse, il se sentit un attrait prononcé pour la vie religieuse et il obtint enfin de ses parents, après beaucoup de résistance, la permission d'entrer chez les Dominicains. Le progrès dans les vertus et dans les sciences en firent bientôt un des religieux les plus distingués de l'ordre. En 1422, on le nomma à l'âge de 28 ans prieur du couvent de Côme et il y fit observer la règle d'une manière plus rigoureuse. Les monastères de Savone, de Bologne et de Florence lui durent aussi de sages réformes que son zèle parvint à y établir. Pendant plusieurs années il fut le compagnon de saint Bernardin de Sienne dans ses travaux apostoliques. La ville de Côme entr'autres changea presqu'entièrement de face par l'effet de ses prédications, et ses habitants passèrent des mœurs les plus dissolues à une vie régulière et chrétienne.

Les mortifications du B. Antoine étaient extrêmes et on a peine à comprendre comment il pouvait les supporter. Il mourut le 22 janvier 1459 à 65 ans, et fut inhumé dans une église près de Côme. Le 28 juillet 1810 on transféra solennellement ses dépouilles vénérables dans l'église de San-Germano, sa patrie, et le culte que les fidèles continuaient de lui rendre a été approuvé le 15 mai 1819 par le Pape Pie VII.

ANTOINE (Fr.), religieux laïque de la Congrégation de Sainte-Croix, du Mans, envoyé en 1847 dans les missions de l'Amérique Septentrionale avec sept autres Frères, trois Pères et quatre Sœurs de la même société. — *Voy.* SAUNIER.

ANTOINE, Chrétien chinois, qui vivait au XVII^e^ siècle. — Il était de la province du Fo-Kien ; c'était un lettré, qui avait fait vœu de chasteté, au grand étonnement des Chinois, et il refusa des partis considérables qu'on lui présentait. On l'avait admis à faire profession dans le tiers ordre de Saint-Dominique. Il mourut à l'âge de 36 ans, après avoir mené une vie exemplaire. Le P. Navarrette, Dominicain espagnol et missionnaire en ce pays, le cite dans ses Traités historiques de la Chine imprimés à Madrid en 1676 et 1677. Antoine était mort à cette époque.

ANTOINE (Le P.), religieux français de la congrégation des Oblats de Marseille et du diocèse de Saint-Dié (Vosges). — Il a été envoyé au mois de mars 1851 avec le P. Laillier, du diocèse de Nancy, dans les missions du haut Canada (Amérique) pour évangéliser les sauvages de cette province.

ANTOINE (Fr.), Mineur, missionnaire en Perse du temps d'Abaka. — Ce prince ayant été tué par son frère, celui-ci embrassa l'islamisme, et persécuta les Chrétiens, surtout les prêtres : Fr. Antoine prédit sa mort et fut martyrisé à Salmas en 1284.

ANTOINE (SAINT), illustre martyr Lithuanien, qui souffrit pour la foi à une époque où le pays était encore plongé dans les ténèbres d'une grossière idolâtrie. — Antoine était un jeune seigneur d'une famille très-illustre. Il devint, ainsi que Jean, son frère, chambellan du grand-duc Olgerd (1329-1381), père du célèbre Jagellon. Ayant été élevés dans la religion du pays, ils n'adoraient d'autre divinité que le feu ; mais ils eurent le bonheur de connaître la vérité, se convertirent au christianisme et reçurent le baptême des mains d'un prêtre nommé Nestorius. Le refus qu'ils firent de violer les lois de l'abstinence un jour de jeûne leur coûta la liberté et la vie. Ils furent mis en prison par l'ordre du grand-duc, avec un autre chambellan plus jeune qu'eux et nommé Eustache. — Après qu'ils eurent souffert diverses tortures, Olgerd les condamna à mort. S. Jean fut exécuté le 24 avril, S. Antoine, le 14 juin et S. Eustache le 13 décembre. Ce dernier avait été l'objet de traitements atroces avant d'être mis à mort. Ils furent pendus tous les trois à un grand arbre qui servait de potence pour les malfaiteurs, mais après leur martyre on n'y pendit plus personne : les Chrétiens achetèrent du prince l'arbre et le terrain et y bâtirent ensuite une église.

C'est à Wilna et vers l'an 1342 que le supplice des trois jeunes seigneurs avait eu lieu. On fait leur fête dans le pays le 14 avril, et la ville de Wilna les regarde comme ses principaux patrons. On leur donne encore vulgairement d'autres noms, savoir : à S. Antoine celui de Kucley, à S. Jean celui de Milhey, et à S. Eustache celui de Nizilon : ce sont peut-être leurs noms de famille.

ANTOINE, archevêque de Sultanieh (Perse) au XIV^e^ siècle, siégeait en 1347. — C'est le P. Fontana qui donne cette indication : on pourrait peut-être en inférer qu'Antoine était de l'ordre de Saint-Dominique. Du reste, c'est tout ce qu'on sait de lui : il est le quatrième archevêque cité pour le siége de Sultanieh. Boniface gouverna cette Eglise après lui. Le P. Wadding, Franciscain, en parle sous l'an 1393. Peut-être ne lui avait-il pas succédé immédiatement. — *Voy.* FRANCO DE PÉROUSE.

ANTOINE (Fr.), Mineur, fut envoyé en 1370 par le Pape Urbain V, avec le titre d'évêque de Mela, vers les Géorgiens et les autres Chrétiens schismatiques de l'Orient. — Vingt-cinq Frères Mineurs accompagnaient ce prélat. C'est tout ce qu'on sait à son sujet. Mela, dont le Pape l'avait fait évêque, paraît être une des deux villes épiscopales d'Arménie nommées ordinairement Meli.

On remarque, à cette époque, sous le pontificat d'Urbain V et celui de Grégoire XI son successeur, une suite de nombreux départs de missionnaires. En 1370, Fr. Guillaume de Prato, Mineur italien, archevêque de Pékin, se rend à son Eglise avec quatre-vingts autres religieux. Fr. Nicolas Melsat, Mineur, est envoyé en Russie et en Lithuanie avec vingt-cinq compagnons, bientôt suivis de trente autres. Fr. Antoine et ses vingt-cinq missionnaires partent aussi cette année 1370. En 1371, Fr. François de Podio, Mineur italien, se dirige vers la Tartarie du Nord avec douze compagnons. En 1372, le Pape envoie soixante Franciscains en Bosnie, en Servie, en Bulgarie, à la demande de Fr. Barthélemy d'Alverne : deux cent trente-six missionnaires en deux ans, pour quelques provinces seulement ; car on est bien loin d'avoir une histoire suivie pour chaque mission : les prétendues histoires générales donnent çà et là quelques faits saillants relatifs à tel ou tel pays, et composent ainsi une espèce d'ensemble, mais qui n'offre rien de suivi ni de complet. Deux cent trente-six missionnaires pris seulement dans l'ordre des frères Mineurs ! Et il est certain que celui des frères Prêcheurs était aussi nombreux et aussi zélé. Ses apôtres foulaient tous les chemins du monde connu depuis le Malabar jusqu'au Groënland, et depuis le royaume musulman de Grenade jusqu'au Cathaï.

ANTOINE (Fr.), Mineur, de la province de Saint-Ange, que je présume être en Italie. — Il était un des huit missionnaires partis en 1370 pour la Chine, avec Fr. Guillaume de Prato, archevêque de Cambalu ou Pékin, qui en emmenait douze autres, lesquels furent peu après suivis d'un essaim de soixante apôtres du même ordre des Franciscains. — *Voy.* GUILLAUME DE PRATO.

ANTOINE DE ARCEDIAN (Fr.), Prêcheur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines et en Chine. — Il partit d'Europe en 1586 avec le Fr. Jean Chrysostome de Séville, le Fr. Jean de Castro, le

Fr. Benavidès, et plus de vingt autres Dominicains qui se rendaient aux Philippines. Fr. Antoine de Arcedian fut un des fondateurs du couvent de son ordre à Macao, ville de Chine qui appartient au Portugal. C'est tout ce qu'on sait de lui : on ignore l'époque de sa mort et le détail de ses travaux. — *Voy.* Dominique de Salazar, etc.

ANTOINE DE BORGO SAN SEPOLCRO (Fr.), Mineur italien, partit en 1370 avec sept autres missionnaires de son ordre pour la Chine et la Tartarie. — En cette même année étaient déjà partis pour la même destination soixante autres apôtres Franciscains, puis douze autres, toujours du même ordre et en la même année. Ils étaient destinés à seconder les travaux de Fr. Guillaume de Prato, quatrième archevêque de Pékin. — *Voy.* Guillaume de Prato.

ANTOINE DE FERRARE (Fr.), Mineur Observantin italien, fut désigné en 1480 avec Fr. Antoine de Monza et deux autres religieux de son ordre pour aller dans la mission d'Abyssinie que Fr. Jean de Calabre et Fr. Baptiste d'Imola venaient de commencer. (*Voy.* Jean de Calabre). — Mais au moment où ils allaient s'embarquer, il survint un évêque qui leur déclara être nommé supérieur de la mission. Soit qu'ils ne crussent pas à la légitimité et à l'autorité du prélat, ou qu'ils n'eussent pas confiance en son caractère personnel, ou bien inquiets de se voir placés sous la direction d'un chef étranger à leur ordre, à leur vie religieuse, ils furent tellement émus de la nouvelle qu'au lieu de s'embarquer ils se dispersèrent et retournèrent à leurs couvents. Le Pape Sixte IV, qui prenait vivement à cœur la mission d'Ethiopie, en fut très-affligé et fit reformer une nouvelle colonie apostolique sous la direction de Fr. Antoine de Monza; mais Fr. Antoine de Ferrare n'en fit point partie. — *Voy.* Antoine de Monza.

ANTOINE DE GARAY (Fr.), Mineur, missionnaire en Egypte au XVI^e^ siècle. — Son nom semblerait indiquer qu'il était du nord de l'Espagne. Nommé évêque de Tanis sur le Nil (*Voy.* Tanis), il séjourna vingt ans dans son Eglise opprimée par les infidèles et désolée par les schismatiques. Pendant un si long séjour au milieu des mahométans et des Coptes, il ne cessa de prêcher la vérité catholique. Sa mort arriva en 1514. Voilà ce qu'on sait des travaux de ce prélat.

ANTOINE DE LISBONNE (Fr.), Mineur portugais, du XV^e^ siècle, fut choisi en 1487, par Jean II, son souverain, pour aller en Orient faire un voyage d'exploration à la recherche d'un roi mystérieux du nom d'Ogane, qu'on croyait être le même que le prêtre Jean. (*Voy.* Ogane.) — Mais Fr. Antoine ne sachant pas l'arabe, ne put aller plus loin que Jérusalem et revint en Portugal. Alors on donna sa mission à Covilham et à Païva. Celui-ci mourut; mais le premier visita l'Inde, la côte orientale d'Afrique, et pénétra jusqu'à la cour de l'empereur d'Abyssinie Iscander, qui envoya en ambassade à Jean II et au Pape, Lude Marc, abyssin. Ces relations préparèrent l'importante mission qui fit fleurir le catholicisme en Abyssinie, au XVI^e^ siècle.

ANTOINE DE MILAN (Fr.), Mineur italien, de la ville illustre dont il porte le nom, était gardien du mont Sion (Palestine), à la fin du XV^e^ siècle. — Le soudan d'Egypte l'envoya à Ferdinand, roi d'Aragon, et à Isabelle, reine de Castille, sa femme, pour les menacer, s'ils ne renonçaient pas à la conquête de Grenade, de faire retomber tout le poids de sa vengeance sur les nombreux Chrétiens d'Egypte et de Syrie, qui lui étaient soumis. Cette ambassade n'eut pas le résultat qu'en attendait le prince musulman : les souverains espagnols députèrent au Caire Fr. Pierre d'Anghiera, qui eut ordre de répondre au soudan qu'en reprenant un royaume que les Maures avaient par force et sans droit enlevé à leurs prédécesseurs, Ferdinand et Isabelle ne faisaient rien de contraire à la justice. On ne rapporte pas l'impression que cet argument tel quel fit sur l'esprit du soudan, mais il n'est pas dit non plus qu'il ait réalisé ses menaces de vengeance et de représailles contre des innocents.

ANTOINE DE MILAN (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Asie, fut mis à mort à Erzingan, en Arménie, avec les FF. Monald d'Ancône et François de Pitriolo qui prêchaient l'Evangile aux musulmans. C'était en 1288, d'après Wadding, ou en 1314, selon Fiérot. — *Voy.* Monald d'Ancône.

ANTOINE DE MONDOLA (Le B.), religieux italien de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin et missionnaire dans sa patrie aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles. — Il vint au monde en 1260, dans les environs de Mondola (près d'Ancône). Dès sa première jeunesse il eut l'avantage d'être instruit dans les lettres par un religieux Augustin, et lorsqu'il fut en âge de faire choix d'un état, il entra dans cet ordre à peu près à l'époque où saint Nicolas de Tolentino y florissait par ses vertus éclatantes. Antoine devint imitateur de ce grand serviteur de Dieu et se consacra comme lui à la plus austère pénitence. Rempli de charité pour le prochain, il travaillait avec zèle au salut des âmes, ramenant à Dieu les pécheurs, visitant les prisonniers et soulageant les pauvres par des quêtes qu'il faisait pour eux. Après avoir rempli une vaillante carrière de quatre-vingt-dix ans, toujours en lutte avec lui-même et avec les exigences du vieil homme, il mourut en 1350, de la mort des justes. On l'honore dans son ordre le 6 février, le Pape Clément XIII ayant approuvé son culte par décret du 11 juillet 1759.

ANTOINE DE MONZA (Fr.), Mineur Observantin italien. — C'était un docte religieux et un éloquent prédicateur. Il fut destiné, vers l'an 1480, à la mission d'Abyssinie, que le Pape Sixte IV avait vivement à cœur. On lui adjoignit trois religieux de son ordre : Fr. Jérôme de Novarre, Fr. Antoine de Ferrare et Fr. Simon de Reggio, et on leur permit à tous de choisir tels autres compagnons qu'ils voudraient pour ce voyage.

A cette époque, il y avait deux missionnaires Franciscains en Abyssinie : c'étaient Fr. Jean de Calabre et Fr. Baptiste d'Imola. Ils s'y étaient rendus de Jérusalem avec un neveu de Beda-Mariam, empereur d'Ethiopie, lequel était venu en pèlerinage à Jérusalem. Mais lorsqu'ils arrivèrent au but de leur mission, ce prince était mort, et son successeur n'était point favorable aux Latins. Les missionnaires séjournèrent trois ans dans le pays, bien que leurs travaux y fussent à peu près stériles, et c'était pour leur envoyer du renfort qu'on avait choisi Fr. Antoine de Monza et les autres religieux dont on a parlé plus haut. Mais lorsqu'ils furent sur le point de s'embarquer à Venise, il survint un évêque qui leur déclara avoir été nommé supérieur de la mission. Cette mesure les déconcertait entièrement ; ils virent que l'œuvre qu'ils entreprenaient serait paralysée par une direction étrangère et par un vice d'organisation ; en un mot, ils s'émurent tellement qu'ils abandonnèrent leur projet et retournèrent dans leurs couvents, au grand regret du Pape. Cette dispersion ne fut pourtant que momentanée. Fr. Pierre de Naples, vicaire-général de l'Observance, comprenait la nécessité d'envoyer des auxiliaires aux Franciscains qui se trouvaient en Abyssinie, afin qu'une mission si importante ne fût pas abandonnée. Fr. Antoine de Monza fut donc nommé supérieur de la colonie apostolique et FF. Jérôme de Novare, Simon de Reggio lui furent adjoints, ainsi que Fr. Bernardin de Soncino qui n'était que laïque. C'est en 1482 que cette mission fut organisée. J'ignore entièrement les suites qu'elle put avoir, ainsi que celle de Fr. Jean de Calabre. Je ne vois même nulle part que Fr. Antoine se soit embarqué, ou, s'il prit la mer, il dut s'arrêter en Egypte ou bien en Terre-Sainte, car le Pape Sixte V, promoteur de cette entreprise apostolique, mourut à peu près en 1484, et sans doute que Fr. Jean de Calabre et son compagnon étaient revenus d'Abyssinie en voyant que tous leurs efforts échouaient devant les dispositions défavorables de l'empereur Iscander.

C'est seulement au commencement du XVI^e^ siècle qu'il est de nouveau parlé de l'Abyssinie à l'occasion de ses relations avec les Portugais. Si Fr. Antoine de Monza et ses compagnons y avaient pénétré, séjourné et opéré des conversions, il serait impossible que l'histoire eût complétement passé tout cela sous silence, puisque les circonstances et la suite des faits auraient obligé de le rappeler.

ANTOINE DE NAPLES (Fr.), Mineur italien, dont le nom indique assez la patrie. — Le Pape Nicolas V l'envoya en 1449, avec les compagnons qu'il voudrait se choisir, prêcher en Dalmatie, en Albanie, en Bosnie, en Croatie, en Servie, en Hongrie et en Russie. C'est tout ce que le P. Wadding, annaliste de l'ordre de Saint-François, rapporte d'une mission aussi grande et aussi intéressante.

ANTOINE DE PARME (Fr.), Mineur italien, fut envoyé en 1278 dans l'extrême Orient avec Fr. Girard de Pralo (*voy.* ce nom) et trois autres Franciscains, avec mission de prêcher l'Evangile à la cour de Koublaï, petit-fils de Gengis-khan et successeur de Mangou Khan son frère. — L'empire de Koublaï s'étendait du Dniéper à la mer du Japon. Il comprenait jusqu'au Thibet, à l'Annam à l'empire Birman, à la Chine, sans parler de la Tartarie. — Les cinq Frères Mineurs eurent quelques succès, mais on ne sait presque rien de leur mission. Fr. Jean de Montecorvino eut plus tard le bonheur de baptiser dans le même pays un grand nombre d'infidèles et devient archevêque de Cambalu ou Pékin, la résidence de Koublaï.

ANTOINE DE PETRA-SANTA (Le P.), Capucin italien, missionnaire au XVII^e^ siècle en Afrique. — Il était destiné pour l'Ethiopie, mais il ne put y pénétrer à cause de la persécution. C'était sous le règne de l'empereur Facilidas (1632-1665), monarque apostat qui détruisit la religion catholique en Ethiopie. Le P. de Petra-Santa demeura longtemps à Massouah sur la côte. Il avait pour compagnon le P. de Virgoleta, religieux du même ordre et de la même nation. Ces deux missionnaires s'étant concilié la bienveillance du pacha turc de Suakem exerçaient en paix leur ministère auprès des Abyssins attirés à Massouah par le commerce. Mais l'empereur Facilidas éprouvait de l'inquiétude et du déplaisir à les voir si près de ses Etats. D'ailleurs après la mort du P. de Virgoleta arrivée en 1642, le P. de Petra-Santa ayant été rejoint par deux nouveaux confrères (les PP. de San-Severino et d'Altino), l'arrivée de ces religieux fut bientôt sue en Abyssinie et y jeta l'alarme. Comme le pacha qui les protégeait avait été changé et remplacé par un autre fonctionnaire cupide et féroce comme sont presque tous les ottomans, l'empereur Facilidas envoya au nouveau pacha un ambassadeur avec cent cinquante onces d'or (18 à 20,000 fr.) et cinquante esclaves en le priant de lui remettre ces étrangers ou de les faire mourir.—C'était là une excellente occasion pour le Turc de satisfaire à la fois son fanatisme musulman et son avidité. Il fit donc couper la tête aux trois Capucins ; cet événement fit voir sans doute que le port de Massouah sous le gouvernement des infidèles offrait une situation trop précaire pour qu'on pût jamais en faire le Macao de l'Abyssinie, et il y a lieu de croire qu'on renonça dès lors à y envoyer des missionnaires à poste fixe. Le martyre du P. de Petra-Santa et de ses compagnons arriva au plus tôt en 1642, car le P. de Virgoleta mourut dans les commencements de cette année-là, et c'est après sa mort qu'arrivèrent les PP. de San-Severino et d'Altino décapités avec lui.

ANTOINE DE RIPOLIS (Fr.), Prêcheur italien, de Florence, et martyr en Afrique au XV^e^ siècle. — Il avait été reçu dans l'ordre de Saint-Dominique par saint Antoine Pierrozi qui est connu sous le nom de saint

Antonin. (On lui donnait ce nom d'*Antonin* ou *Petit Antoine* à cause de sa petite taille.) Un si excellent maître communiqua à Fr. Antoine de Ripolis le goût de la piété et de l'observance régulière. Mais une funeste circonstance vint changer la direction de toute sa vie. Il se rendait à Palerme, en Sicile, pour y suivre un cours de théologie; mais pendant qu'il naviguait de Naples vers cette île, il fut pris par des pirates barbaresques, conduit à Tunis, et réduit en esclavage. Une si malheureuse condition le jeta dans le désespoir et la pensée lui vint de déserter la foi catholique. Encore faible dans la vertu, il n'eut pas le courage de résister à la tentation, abjura sa religion avec impiété en prenant même une épouse. Il paraît qu'il était prêtre ou du moins dans les ordres sacrés, ou qu'il avait fait des vœux; autrement, cette dernière circonstance que l'histoire rapporte avec horreur ne serait pas criminelle de sa nature. Cependant des marchands italiens de Florence, qui se trouvaient à Tunis, lui ayant annoncé la précieuse mort de saint Antoine (2 mai 1459), son père en religion, qui brillait alors de l'éclat des miracles, l'apostat, ému de ce doux souvenir, fut tout à coup touché intérieurement de la grâce, peut-être par l'intercession de celui qu'on lui rappelait. Il tombe à genoux, et, levant les yeux au ciel : *Seigneur*, s'écrie-t-il, empruntant les paroles de David, *Seigneur, ne nous traitez pas selon nos péchés et ne nous punissez pas selon nos iniquités. Seigneur, oubliez nos iniquités passées; que vos miséricordes se hâtent de nous prévenir, parce que nous sommes réduits à une extrême misère. Assistez-nous, ô Dieu notre Sauveur, et délivrez-nous, Seigneur, par la gloire de votre nom, et pardonnez-nous nos péchés à cause de votre nom.* (*Psal.* CII, 10; LXXVIII, 8, 9.)

Cette prière terminée, il vole à sa maison, prend ce qu'il possède, le distribue aux pauvres Chrétiens, remet la femme qu'il avait épousée à sa famille, et, dégagé de tous les liens humains, il se présente au chef des mahométans, et proteste qu'il a commis une impiété en répudiant la loi véritable, sainte et divine de Jésus-Christ; mais qu'en expiation de ce crime, il est prêt à subir la mort. Etonné de son courage, ce chef le renvoie en lui disant de revenir dans trois jours lui déclarer sa résolution dernière. Antoine s'éloigne. Après avoir passé trois jours dans le jeûne et la prière, il reparaît devant le prince, parle avec horreur de la fausse religion de Mahomet et il est condamné à être lapidé. Son exécution eut lieu le 10 avril 1459. Conduit ce jour-là sur la place publique, il s'agenouilla du côté de l'orient, détesta son crime à haute voix, et ajouta : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.* Accablé d'une grêle de pierres, il rendit son âme au Créateur en disant comme saint Etienne : *O mon Dieu! pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.* (*Act.* VII, 58, 59.)

Son corps jeté dans un immense bûcher qu'on avait préparé ne subit pas les atteintes du feu, ses vêtements et même ses cheveux restèrent intacts à la grande surprise des musulmans, dont quelques-uns, frappés du prodige, se convertirent et embrassèrent la foi catholique. Le corps du serviteur de Dieu fut inhumé honorablement dans l'église de Tunis et plusieurs miracles s'opérèrent à son tombeau.

Antoine était né en 1389 : il entra dans l'ordre de Saint-Dominique à 16 ans en 1405; il fut successivement prieur à Rome, à Naples, à Gaëte, à Cortone, à Sienne, à Fiesoli, à Florence, puis visiteur des couvents de son ordre en Toscane et dans le royaume de Naples. C'est en 1446 qu'il devint archevêque de Florence sa patrie et mourut comme on l'a vu plus haut en 1459. Ces dates ne peuvent pas indiquer au juste quel pouvait être l'âge du Fr. Antoine de Ripolis; mais elles font voir qu'il était resté longtemps dans l'apostasie, au moins tout le temps de l'épiscopat de saint Antonin; car ce dernier n'avait pu le recevoir dans l'ordre de Saint-Dominique pendant qu'il était sur le siége de Florence. Il n'est pas douteux qu'il ne l'ait admis lorsqu'il était prieur, et la circonstance que Fr. Antoine de Ripolis allait étudier la théologie, lorsqu'il fut pris sur mer, montre qu'il était jeune religieux, qu'il venait seulement d'achever son noviciat et de prononcer ses vœux. A défaut d'indications positives, ces inductions et ces rapprochements permettent de se faire une idée moins vague du personnage dont nous avons reproduit l'édifiante histoire.

ANTOINE DE ROSATO (Fr.), Mineur italien, du Milanais, résidait à Jérusalem comme gardien du Saint-Sépulcre, lorsqu'il fut pris par les musulmans, qui le placèrent entre deux planches et le scièrent au milieu du corps. — La mort atroce de ce martyr eut lieu vers l'an 1370. En 1369, douze autres Frères Mineurs, gardiens de la terre sainte, qui habitaient Jérusalem, furent jetés en prison avec les autres Chrétiens; les incommodités de leurs cachots et les mauvais traitements firent mourir tous ces religieux à l'exception d'un seul qui survécut plusieurs années, mais à la fin les ennemis de la foi l'égorgèrent en secret.

Les mahométans exerçaient toutes ces cruautés contre les Chrétiens, parce qu'ils étaient irrités des tentatives des croisés contre leurs possessions. Naguère encore en 1365, des Latins avaient formé le siége d'Alexandrie en Egypte, et avaient échoué. Cette entreprise malheureuse amena une recrudescence de persécution contre les Chrétiens du Levant, et particulièrement contre les catholiques et les religieux latins qui résidaient dans tous ces pays.

ANTOINE DE SAINTE-MARIE (Le P.), Franciscain espagnol, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle. — Il entra dans cet empire en 1633 avec le P. Moralès, Dominicain de la même nation : c'est dans la province du Fo-Kien qu'ils pénétrèrent, après avoir l'un et l'autre appris la langue chinoise à Manille (Iles Philippines). Ils se mirent à examiner attentivement sur les lieux les

pratiques à l'occasion desquelles il existait une dissidence, au sein même de la Compagnie de Jésus : plusieurs lettrés, convertis par les Jésuites, leur affirmèrent sous la foi du serment, que les sacrifices étaient offerts à Confucius et aux ancêtres pour en obtenir des faveurs temporelles. Les deux religieux transmirent le résultat de leurs observations à leurs supérieurs respectifs, à Manille, en demandant une règle de conduite. (*Voy.* Moralès.) Provisoirement ils ne crurent pas pouvoir permettre aux Chrétiens et à ceux qui demandaient le baptême de participer à ces cérémonies, parce qu'ils les jugeaient avec raison entachées de superstition et d'idolâtrie. Au contraire, les Jésuites qui les regardaient comme des coutumes purement civiles ou profanes, en toléraient la pratique dans leurs néophytes. Le P. Antoine de Sainte-Marie et le P. Moralès, accusés de vouloir renverser les usages et les rites de l'empire furent emprisonnés, battus de verges, puis embarqués pour Macao, avec défense de rentrer en Chine. Les PP. Diaz et Aleni, Jésuites qui cultivaient une chrétienté florissante dans le Fo-Kien, furent également expulsés, non pour le même motif qui n'existait point à leur égard, mais sans doute comme Européens et professant la même religion.

Les Dominicains et les Franciscains de Manille ayant jugé à propos d'envoyer à Rome un religieux de chaque ordre pour exposer au Saint-Siége, à leur point de vue, l'affaire des cérémonies chinoises, et obtenir une décision qui terminât le différend, le P. Antoine de Sainte-Marie et le P Moralès furent choisis pour remplir cette commission. Mais le premier ayant été retenu à Macao, le P. Moralès parvint seul à Rome, en 1643, après deux ans de voyage. Il paraît que le P. Antoine de Sainte-Marie n'avait pas tardé à rentrer en Chine (vers 1638) dans la province de Fo-Kien, où il convertit à la religion chrétienne un jeune chinois né de parents idolâtres dans la ville de Foutcheou, la capitale. Ce jeune homme s'attacha aux missionnaires qui l'avaient instruit, les suivit à Pékin, où ils avaient été obligés de se rendre, soit pour les affaires de la mission, soit qu'ils y eussent été appelés par suite d'une persécution qui éclata vers l'an 1640. Ensuite, lorsqu'ils furent obligés de sortir de la Chine, Lopez suivit ses maîtres dans la foi jusqu'à Macao, puis en Cochinchine, où ils étaient allés fonder une nouvelle mission : mais ils n'obtinrent que de mauvais traitements et faillirent être mis à mort. On ne sait pas si toutes ces circonstances s'appliquent bien au P. Antoine de Sainte-Marie ou à d'autres Franciscains. Si c'est du P. Antoine qu'il s'agit, il réussit à quitter la Cochinchine et passa à Manille, vers 1647 ou 1648, avec Lopez qui devint plus tard Dominicain, prêtre, missionnaire dans sa patrie pendant plus de trente ans et enfin évêque et vicaire apostolique de Nankin et d'une grande partie de la Chine. C'est le seul Chinois qui ait jamais été promu à l'épiscopat. Il fut sacré à Manille en 1682 et mourut en 1687 à Nankin.

Quant au P. Antoine de Sainte-Marie, il serait retourné de Manille en Chine, dans la province de Canton ou dans la ville même de ce nom ; il est certain qu'il y travailla de toutes ses forces à faire connaître le nom de Jésus-Christ, étant secondé dans ce ministère par un autre religieux espagnol de son ordre, le P. Bonaventure Hanez, et il y fut nommé préfet apostolique. Le P. Navarrette, Dominicain, rapporte dans le tome II[e] de ses *Traités historiques de la Chine* (publiés en 1677), que ces deux religieux avaient en peu de temps converti quatre mille personnes dans la ville métropolitaine de Canton (Kantung), sans permettre les cérémonies que les Chinois pratiquent à l'égard de leurs morts ; et qu'ils furent réduits à une si grande nécessité que leur meilleure nourriture était les herbes qu'ils cueillaient dans les fossés de la ville.

En 1661, mourut l'empereur Chuntchi qui aimait beaucoup le P. Schall, Jésuite allemand, et qui, à sa sollicitation, avait accordé la liberté aux prédicateurs de la foi dans tout son empire. Pendant la minorité de son successeur, Kanghi, les ministres qui gouvernaient l'Etat, excités à la haine du nom chrétien par les bonzes à qui les succès des missionnaires donnaient de sérieuses inquiétudes, allumèrent une persécution générale en 1664 : le P. Schall fut emprisonné, on le condamna à être étranglé et coupé en mille morceaux. Tous les missionnaires qui se trouvaient en Chine furent appelés à Pékin, puis on décida qu'ils seraient renvoyés à Macao, mais on les retint à Canton en prison dans la maison des Jésuites de cette ville. Ils étaient au nombre de vingt-cinq dont 21 Jésuites, 3 Dominicains et 1 Franciscain. Ce dernier, sans doute, n'était autre que Antoine de Sainte-Marie. Ainsi, ce religieux serait allé deux fois à Pékin et aurait été chassé trois fois de l'empire. La captivité des missionnaires détenus à Canton se prolongea plusieurs années, et c'est alors que le P. Antoine mourut, en 1669, le 13 des calendes de juin, qui répond au 20 mai.

M. Guillemin, missionnaire français, a récemment (1850) retrouvé son tombeau dans la province de Canton, en une île nommée Ho-nan, située à une demi-heure de distance de la ville et vers l'embouchure de la rivière de Canton. Les Chrétiens croyaient à tort que c'était le tombeau de saint François Xavier. Voici l'inscription qu'il recueillit sur cette tombe :

Au Très-Révérend Père Frère Antoine de Sainte-Marie, de l'ordre des Mineurs, Ministre et préfet vraiment apostolique, appelé de l'exil de Canton à la céleste patrie, l'an 1669, le 13 des calendes de Juin. Frère Grégoire Lopez, évêque de Basilée et Vicaire apostolique de Nankin, après avoir restauré son tombeau, lui érigea, comme à son père spirituel, cette pierre, monument de sa reconnaissance.

Cette inscription était en latin. Le P. Lopez, évêque de Basilite ou Basilée, dont il est ici question, est ce Dominicain Chinois, sacré à Manille en 1682 et mort en 1687, et qui avait été converti à la foi par celui qu'il appelle à bon droit son père spirituel. Quant au titre de ministre (serviteur) donné au P. Antoine de Sainte-Marie, il fait voir qu'il était constitué supérieur d'une mission importante. Dans l'ordre de Saint-François, le général, par humilité, s'appelle ministre général ; les provinciaux se nomment ministres provinciaux ; les simples supérieurs ont le titre de gardiens.

La carrière apostolique du P. Antoine de Sainte-Marie avait donc duré trente-six ans depuis son entrée en Chine jusqu'à sa mort (1633-1669). La province de Canton a toujours fait partie du diocèse de Macao, érigé au XVI^e^ siècle ; mais en 1848 elle en a été détachée par le Saint-Siége et confiée à la congrégation des Missions : Etrangères, bien plus apte que les ecclésiastiques portugais à y faire refleurir la religion chrétienne.

ANTOINE DE SAINT-JEAN EN MARIGNAN (Le P.), Capucin italien, missionnaire en Afrique. — Il est parti pour Tunis (Barbarie) en 1847, ainsi que deux autres religieux du même ordre et de la même nation : le P. Jean Gabriel de Saint-Laurent, de la province de Rome, et le Fr. Benoît de Bologne, dont le nom indique assez le pays. Quant au P. Antoine, il est de la province des Marches (Italie centrale). On sait que la mission de Tunis est confiée aux Capucins ; et c'est un moine italien de cet ordre, le P. Fidèle de Ferrare, qui en est vicaire apostolique, avec le titre d'évêque de Rosalie *in partibus*.

ANTOINE DE SARRAVEZZA (Le P.), Capucin italien et missionnaire au XVII^e^ siècle, dans le royaume de Matamba, seconda le P. Cavazzi dans sa mission de la petite *Ganghella*. Ils baptisèrent le chef jaga de cette province, nommé Cassangé Coquingurii ; mais la conversion de ce personnage n'était qu'extérieure, et il continua d'être adonné aux superstitions, à la polygamie et à la cruauté. — *Voy.* CAVAZZI.

ANTOINE DE SAXE (Fr.), Mineur, allemand, missionnaire en Bulgarie au XIV^e^ siècle, eut, ainsi que quatre autres Franciscains, le bonheur de cueillir la palme du martyre dans un pays où le prince protégeait cependant avec ardeur la vraie foi, et où des succès éclatants avaient couronné le zèle apostolique des Frères Mineurs, puisque, trois ans auparavant, huit de ces religieux, tirés de la maison de Bosnie, y avaient converti, en cinquante jours, deux cent mille personnes tant infidèles que schismatiques. Voici dans quelle circonstance s'accomplit le martyre de Fr. Antoine de Saxe et de ses compagnons :

Ce religieux se trouvait, avec neuf missionnaires de son ordre, dans la capitale de la Bulgarie. Les relations ne donnent pas le nom de cette ville ; elles disent seulement qu'elle était située sur le Danube. Peut-être était-ce Marcianopolis (ou Prébeslaw, Péréjaslav), que Innocent III érigea en métropole sous la primatie de Ternove. Bussarath, prince schismatique qui régnait au delà du fleuve et qui était d'intelligence avec les schismatiques de la cité, la surprit par trahison ; cinq des Franciscains se réfugièrent dans la citadelle ; des cinq autres, l'un fut mis en pièces, et les quatre derniers eurent la tête tranchée le 12 février 1369. Ces religieux étaient Fr. Antoine de Saxe, qu'on dépeint comme un homme de contemplation et un prédicateur éloquent ; Fr. Grégoire de Tran, Dalmate ; Fr. Nicolas de Hongrie, Hongrois, tous trois prêtres, et Fr. Thomas de Foligno, Italien, avec Fr. Ladislas de Hongrie, dont les noms indiquent assez la nationalité ; ces deux derniers étaient laïques. C'est au milieu du tumulte qui eut lieu au moment de la prise de la ville que l'un d'eux fut massacré ; les quatre autres, conduits devant Bussarath et interpellés sur leur croyance par les prêtres schismatiques grecs, confessèrent la foi catholique, et en rendirent raison d'une manière si ferme et si solide que leurs accusateurs en furent confondus. Suppléant, comme toujours, par la violence, aux bonnes raisons qu'ils n'avaient pas, ils sollicitèrent Bussarath de les faire périr ; mais celui-ci était plus préoccupé du pillage que des querelles entre les Chrétiens de l'Eglise orientale et ceux de l'Eglise romaine : alors les prêtres grecs, sans qu'il les y eût autorisés, firent aussitôt traîner les quatre confesseurs hors de la ville, sur le bord du fleuve, et c'est là que ces martyrs furent décapités, le 12 février 1369.

Le P. Wadding rapporte qu'une splendeur merveilleuse apparut à l'endroit où gisaient les quatre corps, et qu'on y entendit retentir un concert céleste. Bussarath, informé de ces prodiges, accourut lui-même ; mais, quoiqu'il stimulât son cheval de l'éperon, il ne put le faire approcher des corps des martyrs. Mettant pied à terre, il tenta de s'avancer : un spectre horrible lui barra le passage. Les caloyers ou moines grecs, afin d'empêcher qu'on ne rendît des honneurs à ces corps, dont la sainteté éclatait par de tels prodiges, firent venir des chiens pour les dévorer ; mais, contre l'attente des acharnés persécuteurs, on vit ces animaux reculer avec des hurlements affreux, et comme frappés par une main invisible. Un seul mordit le corps d'un des religieux, et les spectateurs de cette scène impie furent glacés d'épouvante ; car le chien n'eut pas plus tôt touché la chair du martyr que sa gueule parut tout enflammée, et vomit des gerbes de feu avec des hurlements atroces. Enfin, pour combler tant de miracles, le Danube, sortant de son lit, alla chercher sur le rivage les quatre glorieux corps, et ses flots, dociles à la voix de Dieu, les déposèrent dans quatre cercueils préparés par les anges, et que le fleuve reçut dans son sein.

ANTOINE DES MARTYRS (Fr.), Mineur espagnol, missionnaire en Amérique au commencement du XVI^e^ siècle. — Il évangélisait en 1505 ou 1506 l'île de Haïti ou Saint-

Domingue. Les Espagnols donnaient là, comme les Européens font sur tous les rivages du monde, des scandales extrêmement préjudiciables à la diffusion de l'Evangile parmi les indigènes. Ils vivaient ostensiblement en concubinage avec les femmes du pays. Le Fr. Antoine des Martyrs, affligé des obstacles que ces unions honteuses apportaient à son ministère évangélique, mit tout son zèle à les faire rompre ou à les sanctifier par le mariage. Il sollicita même à cet effet l'autorisation du gouverneur Avando. Un bon nombre d'Espagnols prirent le parti d'épouser les femmes avec lesquelles ils entretenaient un commerce illégitime. Le missionnaire rendit ainsi service à la colonie; car ces mariages étaient le meilleur moyen d'arriver à la soumission du pays par la fusion des races. On ne sait rien autre chose sur Fr. Antoine des Martyrs.

ANTOINE DE SOTO (Le P.), Capucin espagnol, missionnaire en Orient. — Il est parti en 1847 pour la Mésopotamie (Turquie d'Asie), avec un autre religieux de son ordre, le P. Philippe de Turin.

ANTOINE DE SPALATRO (Fr.), Mineur dalmate, missionnaire au XIV^e^ siècle, en Valachie et en Moldavie, avait, par ses prédications, gagné beaucoup d'âmes à la foi catholique. — L'Eglise de Valachie se composait, comme celles de Bosnie, de Bulgarie et de Servie, de schismatiques convertis par les Franciscains et les Dominicains, soit sous les auspices de Louis, roi de Hongrie, qui protégeait avec zèle la propagation de la vraie foi dans toutes ces contrées, soit auparavant; mais, contrairement à ce qui s'était fait en Bosnie et surtout en Bulgarie où les succès étaient si éclatants (*voy.* STRATINIRE, PÉRÉGRIN), il y avait en Valachie peu de réunions à l'unité romaine, parce que le peuple valaque ne parlant pas la langue slave comme tous ceux qui l'entourent, était peu accessible aux prédications des prêtres hongrois, dont un grand nombre appartenait à cette race, et qui étaient les plus nombreux sur ces théâtres de l'apostolat, à proximité de leur patrie.

Par ce motif, le Pape Grégoire XI manda aux archevêques de Gran et de Colocza (Hongrie) de s'entendre avec le roi Louis pour établir un siége épiscopal en Valachie, et d'y placer, s'il y avait lieu, Fr. Antoine de Spalatro. Du reste, malgré la protection que le monarque hongrois accordait aux missionnaires dans toutes ces provinces sur lesquelles il étendait son influence ou sa suzeraineté, ces derniers étaient exposés à des persécutions locales et passagères : ainsi, en 1378, deux Franciscains s'élevant avec zèle dans la Valachie proprement dite contre le culte insensé rendu aux arbres et y prêchant le vrai Dieu, les idolâtres les massacrèrent de la manière la plus cruelle. De même, en 1369, Fr. Antoine de Saxe, Mineur allemand, avait subi un glorieux martyre en Bulgarie, avec ses quatre compagnons, mis à mort comme lui, par la haine des prêtres grecs schismatiques.—(*Voy* ANTOINE DE SAXE.)

Les auteurs ne disent pas autre chose de Fr. Antoine de Spalatro, et j'ignore si l'évêché projeté en Valachie à cette époque, fut érigé. Actuellement il n'en existe pas dans cette principauté qui forme un vicariat apostolique administré par l'évêque de Nicopoli en Bulgarie, on n'y trouve que neuf mille catholiques, c'est-à-dire un sur cent habitants. En Moldavie, il y a eu l'évêché de Bacon, éteint seulement au XIX^e^ siècle, et la proportion des catholiques y est bien plus forte : elle est de un sur neuf, car le vicariat de Moldavie compte plus de cinquante mille fidèles sur quatre cent cinquante mille âmes. — *Voy.* MOLDAVIE, VALACHIE, BACON.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que Fr. Nicolas Melsat, Mineur, envoyé en 1370 dans les missions de la Russie et de la Lithuanie, avec vingt-cinq compagnons de son ordre, bientôt suivis de trente autres, étendait sa juridiction jusque sur la Valachie. — *Voy.* MELSAT.

ANTOINE DE TROIE (Fr.), Mineur italien, de Troïa dans le royaume de Naples, fut, le 16 décembre 1440, établi par le Pape Eugène IV, commissaire apostolique auprès des Tartares, des Assyriens, des Perses, des Ethiopiens, des Maronites, des Druses, des Nestoriens et des Syriens.—Lorsque ce légat eut arrêté, avec les Maronites et les Druses, les conditions de leur retour à l'unité, il vint trouver le Pape qui le renvoya, en 1442, en Orient, afin de consommer la réunion convenue.

L'histoire des Maronites, comme celle de toutes les Eglises d'Orient, est incertaine dans le moyen âge et les temps modernes : pour eux, ils se glorifient de n'avoir jamais professé les erreurs si répandues en Orient, et d'avoir toujours été soumis au Saint-Siége. Ce point n'est pas admis par tous les auteurs; mais lors même qu'il serait bien établi, on peut encore entendre ce qui est dit plus haut de quelques points de discipline qui différaient trop de ceux de l'Eglise catholique d'Occident, ou de quelques pratiques d'obéissance envers Rome, lesquelles ont toujours été en se resserrant avec le temps. — Quant aux Druses, c'est un peuple païen dont le vrai culte est si infâme qu'ils ne le révèlent à personne, mais ils font profession extérieure de mahométisme ou de christianisme, selon l'intérêt du moment. Ce qui est dit d'eux au sujet du Fr. Antoine de Troïa, doits'entendred'unesoumission momentanée et bien superficielle qu'ils firent sans doute à cette époque, et qui n'eut pas de suite.

Le Pape Eugène IV continuait le concile de Florence à Rome, dans le palais de Latran, quand Fr. Antoine conduisit à ses pieds Abdallah, archevêque d'Edesse, qui accepta, au nom de la nation des Syriens eutychiens et de son patriarche Ignace, une confession de foi par laquelle ils reconnaissaient deux natures distinctes et deux volontés au sens catholique, ainsi que la procession du Saint-Esprit du Fils comme du Père. — Elie, évêque des Maronites qui étaient tombés également dans l'eutychianisme, fit aussi, l'année sui-

vante, une profession de foi orthodoxe par la bouche d'Isaac, son représentant au concile; enfin, Timothée de Tarse, archevêque des Chaldéens nestoriens, revint en même temps à la saine doctrine avec tout son peuple. On voit combien fut fructueuse la mission de Fr. Antoine de Troïa en Orient.

ANTOINE DE VALENA (Fr.), Mineur, missionnaire en Arménie au XIV^e^ siècle, fut, l'an 1343, envoyé par Guy, roi de ce pays, en qualité d'ambassadeur auprès du Pape Clément VI. — Il était accompagné de Fr. Georges de Ségio, autre Mineur italien, accrédité comme lui. Ces sortes de députations des rois d'Arménie en Occident, et surtout vers les Papes, étaient assez fréquentes au milieu du XIV^e^ siècle : elles avaient pour but de demander des secours aux Latins contre les infidèles qui attaquaient et tyrannisaient les Chrétiens d'Arménie. Les Papes en profitaient pour tâcher de rétablir l'unité catholique dans cette antique Eglise ; mais l'opiniâtreté, la mauvaise foi, l'ignorance ou la subtilité propres aux Orientaux opposaient de grandes difficultés à leurs entreprises qui n'étaient peut-être pas non plus assez soutenues ; aussi on ne fit rien de stable et de grand, et comme les Arméniens ne s'étaient pas réunis d'une manière solide à l'Eglise romaine, l'Occident les secourut mollement, et, à la fin de ce siècle, ils furent détruits comme nation. Leur dernier roi vint mourir à Paris, en 1391.— *Voy.* ARMÉNIE et DANIEL.

ANTOINE DE VIRGOLETA (Le P.), Capucin italien, missionnaire en Afrique au XVII^e^ siècle. — Envoyé en Abyssinie sous le règne de l'empereur Facilidas (1632-1665), monarque apostat et persécuteur, il ne put pénétrer dans l'intérieur de cette contrée, mais il demeura longtemps à Massouah, sur la côte, avec le P. de Petra-Santa, autre Capucin, et leur ministère n'y était pas infructueux. Ayant su se concilier la bienveillance du pacha turc de Suakem, de qui dépendait Massouah, ils remirent dans la bonne voie plusieurs marchands abyssins naguère convertis par les Jésuites, mais retombés, faute d'instruction et de secours spirituels, dans leurs premières erreurs. La moisson devint si grande, que les missionnaires ne purent y suffire. Le P. de Virgoleta mourut au commencement de l'année 1642, et le P. de Petra-Santa, resté seul, fut rejoint par les PP. Félix de San-Severino et Joseph d'Altino. Tous les trois furent martyrisés par un pacha qui avait succédé à leur protecteur, et que l'empereur Facilidas gagna par de riches présents.

ANTOINE D'ORSOGNA (Le P.), Mineur Observantin italien, missionnaire en Egypte. — Il s'est embarqué en 1844 ou 1845 pour la Basse-Egypte. Les *Annales de la Propagation de la Foi*, en annonçant le départ de ce religieux, disent qu'il est de la province de Saint-Bernard, sans faire connaître dans quelle partie de l'Italie se trouve cette province.

ANTOINE DU LAURIER (Fr.), Mineur, missionnaire au XVI^e^ siècle dans l'île de Socotora (Afrique) et dans l'Indoustan. — L'île de Socotora, située près des côtes de l'Arabie et de l'Afrique, à l'orient de cette dernière contrée et au midi de la première, a été évangélisée, à ce qu'on croit, par l'apôtre saint Thomas, et il s'y est toujours conservé une Eglise indigène. Le P. Lequien, dans son *Oriens Christianus*, fait mention de cet évêché et il cite les noms de deux de ses prélats, un au IX^e^ siècle et un au XVI^e^ siècle. Mais ces pauvres Chrétiens, isolés du centre de l'unité, étaient tombés dans l'hérésie eutychienne, et surtout dans une incroyable ignorance. Leurs mœurs s'étaient dépravées à mesure que leur foi s'obscurcissait; ils avaient d'ailleurs sous les yeux les pernicieux exemples des mahométans auxquels ils étaient assujettis. Les Portugais les affranchirent de ce joug au commencement du XVI^e^ siècle. Tristan d'Acunha et Alvare Tellez firent la conquête de l'île vers l'an 1508. Alphonse de Noranha en fut nommé premier gouverneur. On convertit une mosquée en église sous l'invocation de la sainte Vierge, et Fr. Antoine du Laurier, chargé du soin de ce nouveau temple, s'appliqua pendant plusieurs années (1508-1510), avec un zèle apostolique, à purifier la foi et les mœurs de ce peuple. En 1510 il se rendit dans l'Indoustan; mais, ayant fait naufrage sur la côte de Cambaye, il fut réduit en captivité avec tous ceux de ses compagnons qui avaient pu, comme lui, échapper aux périls de la mer. Après quelques mois d'un triste esclavage, les naufragés voyant que personne ne songeait à venir les délivrer, s'accordèrent pour envoyer Fr. Antoine à Goa demander qu'on payât leur rançon. Le roi de Cambaye, frappé de la vertu et de la foi du religieux, lui permit de faire ce voyage, à condition que si, dans un délai fixé, il n'obtenait pas du gouverneur de Goa la rançon convenue, il reviendrait se constituer prisonnier. Le Franciscain laissa au roi idolâtre pour gage de sa parole la corde qui lui servait de ceinture, selon les usages de son institut (Cordeliers). A son arrivée à Goa, il n'y trouva point le gouverneur, et, ne pouvant traiter de rançon pendant l'absence de ce personnage, il reprit fidèlement la route de Cambaye. Cette loyauté jeta le roi et ses ministres dans l'admiration et leur inspira une grande estime pour la parole et la probité des Portugais, dont la réputation se répandit au loin. Le prince, charmé de la vertu dont il avait vu un si éclatant exemple, traita les captifs avec douceur et avec égards, et même les renvoya libres en les comblant de présents.

Fr. Antoine, délivré des chaînes de l'esclavage, recommença aussitôt ses travaux de missionnaire et obtint, dans diverses contrées de l'Inde, des fruits merveilleux. On n'a pas de détails sur la suite de sa carrière apostolique qui fut très-longue ; car à près de quarante ans de là, en 1550, le P. Barzée, Jésuite flamand, abordant dans un port de l'Inde, en trouva les habitants presque tous chrétiens, et leur temple, autrefois consacré aux idoles, était transformé en église.

Les néophytes qui reçurent le Jésuite au bruit des trompettes, avaient pour pasteur Fr. Antoine du Laurier : c'est lui qui les avait convertis et baptisés, et qui avait prescrit d'accueillir le P. Barzée avec les plus grandes démonstrations de joie.

ANTOINE JOACHIM (Fr.), Mineur, missionnaire en Amérique au commencement du XVI^e^ siècle. — Il partit en 1507 avec un compagnon pour l'île de Haïti, et le roi Ferdinand le Catholique les pourvut de tous les objets nécessaires à l'exercice du culte. On ne sait rien de particulier sur les détails de leur apostolat. Il y avait dès cette époque un grand nombre de Franciscains dans les Antilles, et ces îles formaient une province de l'ordre, sous le nom de Sainte-Croix. — *Voy.* SAINTE-CROIX, ALPHONSE D'ESPINA, CHAVES, etc.

ANTOINE MARIE DE MONTE PADRONE (Le P.), Capucin italien et missionnaire dans la Guinée méridionale, fut chargé de porter à Rome les lettres que la reine Zingha écrivit après sa conversion vers l'an 1650, au Pape Innocent X. — On envoya, pour satisfaire aux vœux de cette princesse, douze Capucins italiens qui partirent d'Europe en 1654, et se rendirent dans les royaumes de Congo, d'Angola et de Matamba. Le P. Séraphin de Cortone était préfet de cette mission. — *Voy.* ZINGHA et SÉRAPHIN de Cortone.

ANTOINE-MARIE DE SAVIGLIANO (Le P.), Capucin italien de la province de Piémont, missionnaire en Suisse dans le pays des Grisons. — Il s'est rendu dans ce pays en 1847 ainsi que six autres religieux italiens du même ordre, savoir : le P. Valérien d'Alexandrie (province de Montferrat); le P. Hyacinthe de Casale (même province); le P. Augustin d'Alghero (province de Sassari dans l'île de Sardaigne); le P. Ugolin de Pettinengo (province de Piémont); le P. Jean-Marie d'Oville (province de Montferrat), et le Fr. Basie d'Introdacqua (province de l'Abruzze).

ANTONELLI (le cardinal Léonard Antonelli, préfet de la Propagande à la fin du XVIII^e^ siècle.) — Il naquit en 1730 à Sinigaglia (Etats-Romains), devint cardinal en 1775, puis préfet de la Propagande, et enfin doyen du sacré collége en 1797. C'était un prélat fort distingué. Savant, pieux, zélé, universellement estimé, pour sa sagesse et ses lumières, il jouissait de toute la confiance du Pape Pie VII, et il partagea la persécution que Napoléon fit subir à ce Pontife. Il mourut en 1811. C'est sans doute entre les années 1775 et 1797 qu'il fut préfet de la Propagande, c'est-à-dire à une époque où les missions étaient partout dans l'état le plus lamentable pour le présent et plus encore pour l'avenir. Cette décadence tenait à la suppression des Jésuites et au progrès du philosophisme qui allait bientôt déchaîner la révolution et tarir pour un temps presque toutes les ressources de l'apostolat.

C'est pendant cette époque pénible que M. Antonelli fut préfet de la Propagande. Il eut la douleur de voir presque toutes les missions, dans toute l'étendue de l'univers, courir à une ruine infaillible par le défaut de bons missionnaires, par la dispersion des ordres religieux, la vente de leurs biens et la persécution même qui grondait jusqu'au cœur de la chrétienté. Toutes les missions françaises étaient en pleine décadence : les missions anglaises et irlandaises dans les colonies britanniques n'annonçaient pas encore l'immense développement qu'elles ont pris depuis, grâce à la liberté; les missions espagnoles, italiennes et portugaises languissaient au Paraguay, au Congo, dans l'Inde. Le ministère du cardinal Antonelli consista sans doute à retarder et atténuer la chute des missions que les Jésuites et d'autres sociétés religieuses avaient fondées, entretenues, cultivées, agrandies avec tant de peine. — On avait fait à ce prélat une réputation d'intolérance qu'il ne méritait point, à ce qu'il paraît par sa *Lettre aux évêques d'Irlande*. Depuis qu'elle gémit sous l'horrible tyrannie du protestantisme légal, l'Irlande est considérée à Rome comme un pays de mission, bien que la grande majorité de sa population soit catholique. La haute direction des affaires ecclésiastiques de ce pays est attribuée par conséquent à la Propagande, et c'est en qualité de préfet de ladite congrégation que le cardinal Antonelli écrivit cette lettre pour intervenir dans un différend assez grave qui partageait l'épiscopat et troublait la bonne harmonie entre les pasteurs et les fidèles d'Irlande. Le détail de cette affaire occupe une place notable dans l'histoire ecclésiastique contemporaine, mais n'entre pas dans le cadre où je dois me renfermer. Le cardinal Antonelli était neveu du savant Nicolas Antonelli, que Clément XIII avait décoré aussi du chapeau, et qui mourut en 1767.

APELLE (SAINT), un des premiers disciples de Jésus-Christ selon le Martyrologe romain, qui ajoute qu'il mourut à Smyrne. Il est honoré le 22 avril avec saint Lucius.

APHRODISE (SAINT), premier évêque de Béziers (France). — Il fut, d'après la tradition du pays, ordonné et sans doute envoyé par saint Paul, premier évêque de Narbonne. Après avoir établi le christianisme à Béziers et y avoir fondé une Eglise, il mourut d'une mort paisible. On fait sa fête le 22 mars. Quant à l'époque de son apostolat, elle dépend de l'opinion qu'on choisit sur le temps où saint Paul de Narbonne vint prêcher dans les Gaules. — *Voy.* ce dernier nom.

A PINHO (CUSTODE DE, en latin *Custodius a Pinho*, comme on dit François *à Silva*, Emmanuel *a Costo*, Joseph *a Cunha*, etc.), nom d'un brahme indou du XVII^e^ siècle, élève du collége de la Propagande de Rome et missionnaire dans sa patrie. — Le Pape l'institua évêque d'Hiérapolis *in partibus*, et le fit vicaire apostolique du Grand-Mogol, de Vizapour et de Golconde, dans sa patrie. — *Voy.* CUSTODE DE PINHO, car c'est ainsi qu'il faut traduire. Il est évident que c'est un nom Portugais qu'il avait pris par suite de ses relations avec les Européens.

APOTRE, du grec ἀπὸ-στέλλω, *envoyer*. Ce

mot signifie *envoyé;* il est absolument synonyme de missionnaire, qui vient du latin *mitto*, envoyer, participe *missus*, envoyé. Mais l'usage a restreint le terme d'apôtre aux grands missionnaires qui ont jeté un éclat extraordinaire dans l'Eglise par la conversion de quelque peuple, comme saint Remi, apôtre des Français; saint Augustin, apôtre des Anglais; saint Patrice, apôtre des Irlandais; saint Pallade, apôtre des Ecossais; saint Boniface, apôtre des Allemands; saint Anscaire, apôtre des Scandinaves; saint Etienne, apôtre des Hongrois; saint Xavier, apôtre des Indes et du Japon; saint Frumence, apôtre des Abyssins; saint Léon, apôtre des Basques; saint Willebrod, apôtre des Frisons, etc., etc.

Le mot *apôtre* se dit surtout, et par excellence, des douze premiers missionnaires choisis, appelés, formés et envoyés par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, et qui ont annoncé l'Evangile dans une immense étendue de pays, de l'Espagne à la Chine, de la Russie à l'Abyssinie. Voici les noms de ces hommes illustres : Pierre, leur chef, et André, son frère; Jacques le Majeur et Jean évangéliste, frères également; Jacques le Mineur et Jude Thaddée, qui étaient encore frères, et proches parents du Sauveur; Simon le Chananéen, Barthélemi, Matthieu ou Lévi, Philippe, Thomas ou Didyme, et Matthias choisi dans le cénacle par saint Pierre et ses collègues afin de remplir la place du traître Judas Iscariote, car il y avait eu parmi eux un renégat qui vendit son maître à ses ennemis, et qui ensuite se pendit de désespoir. Son nom est en exécration depuis dix-huit cents ans chez tous les peuples chrétiens de l'univers : dans un rang si sublime, un apostat ne peut être un scélérat médiocre.

Saint Paul et saint Barnabé ont aussi le nom d'apôtre; le premier est même très-souvent nommé l'Apôtre, par excellence, par antonomase. Il reçut sa mission de Jésus-Christ même, mais après que ce divin Maître fut remonté au ciel, et il n'est point compté au nombre des douze.

Dans le cours de cet ouvrage j'ai souvent, quoique ce ne soit pas un usage bien autorisé, donné le nom d'apôtre à des missionnaires distingués qui ont fleuri dans différents siècles, et ont les premiers planté la foi dans une contrée, chez un peuple, ou qui se sont consacrés à évangéliser une classe particulière de gens. J'ai même employé indifféremment le nom d'apôtre comme synonyme de missionnaire; en réalité il n'y a de différence que dans l'usage des mots; il est vrai que l'usage change singulièrement le sens des mots; ainsi un ministre et un serviteur ne sont pas le même personnage, bien qu'ils soient désignés par des noms exactement synonymes. Il en est de même du mot abbé et du mot père : c'est rigoureusement le même terme, la même étymologie en différentes langues. Cependant ils diffèrent tellement par l'usage qu'ils expriment aujourd'hui une opposition : abbé se dit des clercs séculiers, et père ne s'applique qu'aux religieux.

Le titre de missionnaire apostolique que portent aujourd'hui la plupart des missionnaires est conféré par le Saint-Siége : on ne nomme pas apôtres les prêtres ou évêques envoyés dans les temps modernes chez les infidèles pour annoncer l'Evangile; on les appelle du nom plus modeste de missionnaires, en y joignant la qualification d'apostolique pour marquer qu'ils continuent le ministère et l'office des apôtres de Jésus-Christ.

AQUAVIVA (Le P. Rodolphe), Jésuite italien, missionnaire au XVI^e^ siècle dans l'Indoustan, auprès du Grand Mogol Akbar, qu'il faillit convertir, puis martyrisé par les idolâtres près de Goa. — Il était fils du duc d'Atri (royaume de Naples), et neveu du célèbre P. Claude Aquaviva, qui gouverna glorieusement la Compagnie de Jésus en qualité de général pendant 34 ans (1581-1615). Malgré une si illustre origine et une parenté si avantageuse, il était simple religieux à Goa, lorsque l'empereur mogol de l'Inde, Akbar, petit-fils de Baber et descendant de Tamerlan, ayant demandé des missionnaires, il fut, vers l'an 1578 ou 1579, désigné par le provincial de Goa avec deux autres Jésuites pour aller entreprendre de nouvelles conquêtes dans une partie de l'Inde où les prédications de l'Evangile n'avaient encore pour ainsi dire pas pénétré.

Akbar, l'un des plus illustres souverains dont l'histoire du monde fasse mention, était mahométan de religion comme ses ancêtres. Il régna cinquante ans (1555 à 1605) sur le vaste empire que son grand-père avait fondé dans l'Indoustan (1525), et cette époque, avec le règne d'Aureng-Zeb (1658-1707), son arrière-petit-fils, forme l'apogée de la puissance mogole dans le nord de l'Inde. C'était aussi le temps de la plus grande splendeur des Portugais en Orient.

Akbar, qui avait l'esprit vaste et élevé, et n'était point animé de l'esprit de fanatisme si commun parmi les musulmans, voulut connaître ces étrangers illustres dont les exploits jetaient tant d'éclat loin de leur patrie. Deux Jésuites de cette nation, envoyés en 1576 au Bengale, y commençaient leurs travaux apostoliques. L'empereur entendit parler d'eux. Antoine Cabral, ambassadeur du vice-roi à sa cour, et un autre Portugais, nommé Pierre Tavero, ayant stimulé le désir qu'il manifestait de connaître le christianisme, il fit venir du Bengale un missionnaire : on croit, sans en être sûr, que c'était un Jésuite. Afin de l'entretenir plus souvent et en secret, Akbar apprit la langue portugaise avec une étonnante facilité. Il avait alors 34 ans, et régnait depuis 21 ans. A la persuasion de ce prêtre, qui le portait à mépriser le Coran et à estimer l'Evangile, il résolut de faire venir dans ses Etats autant de Jésuites qu'il pourrait. Il écrivit donc à Goa la lettre suivante, adressée sans doute au provincial des Jésuites :

« Akbar, le grand empereur du monde, aux vénérables Pères de Saint-Paul (nom sous lequel les Jésuites étaient désignés dans l'Inde). Je vous adresse Ebadola avec

un interprète pour vous témoigner l'affection que j'ai pour vous. Il vous priera d'envoyer à ma cour quelques-uns de vos Pères versés dans la connaissance des livres saints, et capables de m'expliquer les profonds mystères de votre religion. J'ai un égal désir de m'en instruire et de l'embrasser : vous pouvez juger par là que vos Pères seront reçus ici avec plaisir et avec honneur; qu'ils viennent donc, et qu'ils soient assurés que je leur permettrai de retourner librement à Goa. Du reste, qu'ils comptent sur ma protection. » On conçoit quel transport de joie cette lettre excita dans le cœur des Jésuites, et c'est alors que le P. Aquaviva fut choisi par le provincial pour fonder cette mission qui donnait de si magnifiques espérances. On lui donna deux compagnons : le P. Montserrat, dont le nom semble indiquer qu'il était Espagnol et le P. Henriquez, Persan de nation. Aquaviva fut constitué supérieur de la petite troupe apostolique.

Akbar qui attendait les missionnaires à Fétipour, les reçut avec une extrême bonté, passa toute la nuit à les entretenir et sous prétexte de pourvoir à leurs besoins, il leur offrit une assez forte somme d'argent que les religieux refusèrent constamment d'accepter, en représentant au monarque la rigueur de leur vœu de pauvreté. Un désintéressement si peu commun parmi les ministres de la religion mahométane charma Akbar et lui donna une haute idée de la religion chrétienne. Selon l'usage de l'Orient, les PP. firent leurs présents à l'empereur, c'était une Bible en quatre langues, d'une belle impression et deux tableaux dont l'un représentait Jésus-Christ et l'autre la sainte Vierge. Akbar prit la Bible, la mit sur sa tête en signe de respect, baisa les images et les fit baiser à ses enfants.

Dans les autres visites que lui rendirent les missionnaires, l'empereur voulut être instruit à fond de la fausseté du Coran et des raisons par lesquelles on démontre la vérité de l'Evangile. On commença donc au palais tous les samedis des disputes réglées avec les docteurs mahométans. Les Jésuites avaient apporté de Goa un Coran et le P. Henriquez servait d'interprète à ses compagnons. On insista principalement sur le genre de bonheur que Mahomet établit en l'autre vie pour les musulmans, en montrant l'infamie des promesses que ce séducteur a jetées comme un appât aux hommes grossiers et charnels afin de les attirer à lui par l'ignoble satisfaction des passions. Akbar convint de l'imperfection du Coran sur ce point. Il compara l'esprit d'orgueil et de sensualité qu'on y aperçoit avec l'esprit d'humilité et le spiritualisme dont l'Evangile est rempli.

« Les Chrétiens, disait-il, se sont propagés par toute la terre en répandant leur sang, et c'est en versant le sang d'autrui que l'islamisme a prévalu en Orient. »

Ces préjugés généraux semblaient avoir ébranlé l'empereur. Les Pères étaient reçus au palais avec les plus grandes démonstrations d'amitié ; mais ils connaissaient l'esprit des Orientaux, chez lesquels les protestations ne répondent pas toujours aux véritables sentiments du cœur. C'est pourquoi le P. Aquaviva, pour s'assurer de la bonne foi d'Akbar, osa lui dire : « Prince, vous n'ignorez pas à quelles conditions nous avons quitté une moisson abondante pour venir vous annoncer Jésus-Christ. Nous avons la promesse qu'on ne s'opposera point à notre départ si la semence de la parole reste stérile dans votre cœur. J'ose donc vous prier de fixer un délai dans lequel vous voudrez bien vous prononcer pour Jésus-Christ ou pour Mahomet. »

L'empereur ne fut point choqué de la liberté du missionnaire. « Un changement si sérieux, répondit-il, est entre les mains de Dieu : pour moi, je ne cesserai pas d'implorer ses lumières et son secours. » Ayant su que la maison des Pères était incommode et exposée au bruit des passants, il les fit loger dans l'enceinte de son palais. On vit alors pour la première fois un autel érigé à Jésus-Christ au milieu d'une cour mahométane. Il est probable que ce fait ne s'est jamais renouvelé en aucun lieu du monde.

Les Jésuites eurent même des disciples de la famille impériale, car l'éducation de Pahari second fils d'Akbar, âgé de treize ans, fut confiée au P. Montserrat qui l'instruisit dans les sciences d'Europe et dans la religion chrétienne. L'empereur visitait souvent les Jésuites à l'heure des leçons. Le jeune prince ayant une fois en sa présence commencé à réciter la leçon du jour par ces paroles : « En l'honneur du Dieu tout-puissant... — Ajoutez, mon fils, dit Akbar : et de Jésus-Christ le vrai prophète. » Il entra ensuite dans la chapelle des religieux, s'y prosterna avec respect ; puis s'asseyant sur des carreaux suivant l'usage du pays, il commença avec les missionnaires une conversation qui leur découvrit le fond de son cœur.

« Vous savez, dit-il, quels sentiments de vénération j'ai conçus pour la religion que vous m'avez enseignée. Tout me parle en sa faveur : les miracles du Messie attestés même par le Coran, la morale saine de l'Evangile, son établissement par la voie des souffrances et non par la force des armes, sont des motifs qui me conduisent à reconnaître Jésus-Christ comme un prophète envoyé de Dieu ; mais lorsque vous élevez mon esprit au delà de ce qui paraît sensible dans la personne du Messie, je me perds dans la sublimité de vos mystères. — Prouvez-moi, ajouta-t-il, la génération du Verbe dans le sein de son Père et son incarnation miraculeuse dans le temps, et je souscrirai sans hésiter à tous les articles que vous me proposez de croire. »

Les missionnaires partant des principes dont Akbar semblait convaincu en tirèrent des conséquences favorables à nos mystères les plus incompréhensibles : « Jésus-Christ, lui dirent-ils, vous paraît avoir prouvé suffisamment sa mission par des miracles que le Coran atteste lui-même ; la sainteté de sa morale rend témoignage à la vérité de sa

religion. Il faut donc le croire sur sa parole. Or, Jésus-Christ nous assure qu'il était avant Abraham. Evidemment les miracles que vous croyez donnent la certitude aux mystères qu'il nous a révélés et que vous ne comprenez pas. »

Akbar, pénétré de la force de ce raisonnement, abandonna la conversation les larmes aux yeux et répéta plusieurs fois : « Devenir Chrétien, changer la religion de mes pères, quel péril pour un empereur, quel poids pour un homme élevé dans la mollesse et dans la liberté (charnelle) de l'Alcoran. » Cependant bien convaincu de la fausseté de Mahomet, il se plaisait à confondre les docteurs de l'islamisme. « Si les livres de Moïse, leur demandait-il, et le livre des Psaumes sont inspirés, comme Mahomet en convient, pourquoi nous défend-il de les lire? Il est dit dans le Coran, que les Evangiles de Jésus-Christ sont des Ecritures véritables; néanmoins quelle différence pour le fond de la doctrine (et pour la morale) ne trouve-t-on pas entre l'un et les autres? Mahométans et Chrétiens conviennent que les Evangiles sont saints; mais on ne convient pas parmi les Chrétiens que le Coran soit l'ouvrage de Dieu, la sagesse me prescrit donc de me ranger au parti le plus sûr, et d'abandonner le Coran que les Chrétiens réprouvent pour l'Evangile que les mahométans admettent. »

Akbar, ainsi disposé en faveur du christianisme, permit de le prêcher dans tout son empire; il souffrit que nos cérémonies se déployassent au dehors dans toute leur majesté, il voulut qu'on enterrât un Portugais avec toute la pompe de la religion, et la croix fut portée pour la première fois dans les rues de Fétipour.

Mais l'incontinence avait endurci le cœur sur lequel tombait la semence évangélique, et qui s'applaudissait de ces triomphes procurés à Jésus-Christ. Toutefois, l'ambition d'un docteur musulman nommé Abou-Fazel faillit réaliser ce que le zèle des Jésuites n'avait pu obtenir. C'était un de ces esprits faux et superficiels qui se croient beaucoup de profondeur, et qui ne faisant acception d'aucune religion, ne voient dans les croyances qu'un moyen politique, un levier dans la main des hommes de génie afin qu'ils s'en servent pour arriver à leur but. Il représenta à l'empereur que l'islamisme, religion des vainqueurs, ne serait jamais accepté des Indous; que l'unité de religion était cependant un élément essentiel pour la solidité des empires, et il lui conseilla d'essayer si le christianisme ne réussirait pas à prendre seul dans l'Indoustan la place du mahométisme et de l'idolâtrie. Dans ce but il lui parlait sans cesse de Jésus-Christ, et faisait ressortir à ses yeux toutes les absurdités du Coran qu'il avait étudié dès l'enfance. Akbar ébranlé, faisait espérer aux missionnaires une démarche décisive, lorsque sa foi naissante fut tentée par l'adversité. Les Patans (les Afghans, sur lesquels son grand-père Baber avait conquis l'Inde), se soulevèrent; Hakem, frère de l'empereur, seconda leur révolte, les docteurs mahométans lui présentèrent ces événements comme une punition de Dieu pour l'abandon qu'il semblait faire de l'islamisme. C'était vers l'an 1582. Depuis lors, Akbar se sentit refroidi pour la religion chrétienne.

Cependant il permettait à ses sujets d'embrasser l'Evangile et le zèle des Jésuites devenu inutile à la cour, aurait trouvé là, ce semble, une vaste carrière; mais ils n'ignoraient pas combien il est difficile de convertir les mahométans. Il n'y a guère que l'autorité du prince qui puisse les détacher d'une religion de boue et de sang, imposée par la violence extérieure qui s'exerce mutuellement. Les Jésuites savaient, d'ailleurs, que la corruption du cœur humain fait jeter à cette religion des racines si profondes, qu'on ne peut guère espérer que dans les générations futures, élevées et façonnées à des mœurs plus pures. C'est ce qui est arrivé dans le midi de l'Espagne, au commencement du XVI^e^ siècle.

Voyant donc le ministère apostolique paralysé, le P. Aquaviva et ses compagnons pensaient à retourner à Goa quand Abou-Fazel les retint. « L'empereur, leur dit-il, vous voit avec plaisir dans son palais. Des raisons d'Etat l'empêchent seules de se déclarer pour la religion que vous lui avez prêchée. Je l'ai vu hier mettre l'Evangile avec respect sur sa tête, honneur qu'il n'a pas fait au Coran lorsqu'on le lui a présenté. Persévérez donc et laissez le temps mûrir une conversion que votre zèle a commencée. »

Averti par Abou-Fazel, Akbar traita les Jésuites avec plus de bienveillance, leur parla encore de religion, et les chargea d'apprendre aussi à son fils aîné les sciences européennes.

Cependant, le P. Aquaviva, pour ne pas laisser dans l'inaction des ouvriers évangéliques dont le reste de l'Inde était si dépourvu, avait écrit à ses supérieurs à Goa qu'un seul missionnaire suffirait pour prendre soin des Chrétiens étrangers et pour surveiller les bons moments de l'empereur. Celui-ci déclara bientôt aux Pères que le moment de sa conversion était très-éloigné.

« Je me sens attaché à l'islamisme, dit-il, par des liens que je ne puis rompre. Les mollahs (prêtres mahométans) du palais et la sultane ma mère ne cessent d'invectiver contre la religion nouvelle que je protége. J'ai encore de plus violents combats à soutenir contre les femmes de mon sérail : dans la crainte d'être toutes renvoyées dès que le christianisme m'aurait limité à une seule, elles redoublent de caresses pour m'arracher Jésus-Christ du cœur. En un mot, l'Evangile est trop saint et mes mœurs sont trop corrompues. »

Le P. Aquaviva ayant pris occasion de cet aveu pour obtenir la liberté de retourner à Goa, Akbar parut se repentir de sa franchise « Ignorez-vous, mon Père, dit-il, combien votre présence m'est nécessaire; plus ma chaîne est difficile à dénouer, plus j'ai besoin d'une main habile qui en démêle tous

les nœuds. M'abandonnerez-vous dans cette extrémité ? »

Vaincu par des protestations si touchantes, le P. Aquaviva consentit à rester à Fétipour auprès de l'empereur. Quant à ses compagnons, le P. Henriquez retourna à Goa, et le P. Montserrat se rendit à Agra, avec le prince impérial son disciple. La considération dont le monarque entourait le saint religieux resté auprès de lui, suscita à celui-ci de tels envieux qu'on attenta souvent à sa vie. Akbar ayant voulu lui faire accepter des gardes : « Non, prince, répondit le Père, un homme apostolique est assez défendu par la confiance qu'il doit avoir en Dieu. Il vaudrait mieux pour lui périr que d'en manquer. »

Tant que l'empereur demeura à Fétipour, les études que nécessitait la controverse avec les mollahs, occupèrent le missionnaire. Les guerres ayant obligé Akbar à se rendre à Lahore, le P. Aquaviva mit à profit cet intervalle de repos pour travailler à sa perfection. Il employait presque tout le jour et une grande partie de la nuit à la prière. Il ne prenait un peu de sommeil que couché sur la terre ou étendu sur une natte, sa nourriture était du riz cuit à l'eau. Ses austérités semblaient surpasser les forces de la nature, souvent on le trouvait au lever de l'aurore, priant dans la position où il s'était mis au coucher du soleil.

Cependant les distractions de la guerre et l'orgueil né de la victoire, rendirent Akbar méconnaissable, et on crut alors qu'il n'avait eu précédemment d'autre mobile que le désir de cimenter, au moyen des Jésuites, ses relations avec les Portugais, et de s'initier aux sciences de l'Europe. Adoptant en partie le plan d'Abou-Fazel, il voulut fondre en un seul culte le brahmanisme, le mahométisme et le christianisme, inventa une religion nouvelle, et s'érigea en dieu, sous le nom de Scha-Geladin, c'est-à-dire, le puissant roi de la loi souveraine.

A cette nouvelle, le P. Aquaviva alla trouver Akbar à Lahore. « Prince, lui dit-il, les larmes aux yeux, le moment de mon départ est arrivé, il ne m'est plus permis de demeurer dans votre cour. Vous ne vous êtes servi de la connaissance que nous vous avons donnée du christianisme, que pour le profaner en le mêlant avec l'idolâtrie et l'impiété mahométane. Le scandale de cette innovation retombe en partie sur moi qui en suis regardé comme l'auteur. Mon devoir est de protester par un désaveu public, et mon départ volontaire apprendra à tout l'empire Mogol que mes enseignements n'ont pas préparé la révolution que vous commencez. Non, mes yeux ne vous verront pas plus longtemps occuper la place de Dieu et recevoir un culte qui n'appartient qu'à l'Eternel. Je le prierai cependant de suspendre ses vengeances, et de vous laisser le temps de rentrer en vous-même. »

Malgré l'ivresse que lui causait l'encens des peuples, Akbar ne fut pas irrité de ce langage ; mais il n'en fut pas non plus touché. Il s'efforça de retenir le P. Aquaviva, mais le missionnaire fut inflexible. L'empereur lui donna à son départ une preuve touchante d'affection. La sultane, mère d'Akbar, avait à son service une esclave polonaise mariée à un esclave russe. La Polonaise surtout jouissait de la confiance de la princesse, qui ne semblait pas pouvoir s'en passer. Néanmoins, à la prière du P. Aquaviva, l'empereur obtint de sa mère la liberté de cette esclave, de son mari et de ses deux enfants. Ce furent les seules richesses que le missionnaire emporta du pays le plus opulent du monde, et il reprit la route de Goa avec ces dépouilles enlevées à l'infidélité.

A son arrivée à Goa, le provincial le nomma recteur du collége que les Jésuites avaient dans l'île de Salecta. C'était pour ainsi dire l'envoyer au martyre, car le pays était encore presque tout idolâtre, et les habitants montraient le fanatisme le plus haineux envers ceux qui leur annonçaient l'Evangile. Le P. Rodolphe Aquaviva y fut en effet immolé pour Jésus-Christ, avec quatre autres Jésuites, trois prêtres et un Frère coadjuteur. C'étaient le P. Alphonse Pacheco, le P. Antoine François, le P. Pierre Berna, et le Fr. François Aragna. Ils remportèrent la palme du martyre le 15 juillet 1583, peu de mois après que le P. Aquaviva était revenu de l'empire Mogol.

Quant à Akbar, il restait encore un missionnaire dans ses Etats, le P. Montserrat, précepteur de ses fils. On lui envoya ensuite successivement le P. Leitan et le P. Jérôme Xavier, qui l'assista à la mort. Ce religieux était parent du saint apôtre, son illustre homonyme. — *Voy.* Leitan et Xavier.

Il semble que le sang du P. Aquaviva criait miséricorde pour ce monarque, dont la conversion eût entraîné celle de tant de millions d'hommes. On remarqua qu'après la mort du saint missionnaire, Akbar fit ce à quoi il n'avait jamais pu se résoudre. Il maria toutes les femmes de son sérail, ne s'en réservant qu'une seule ; mais, après cet effort il retomba dans son hésitation et sans doute dans les chaînes honteuses qu'il avait un moment secouées, de sorte qu'il ne se convertit jamais ouvertement.

Ces faits sont si importants pour l'histoire de la religion et des missions, et si peu connus, que j'ai cru devoir les rapporter en détail. Ils sont tirés presque textuellement de M. Henrion, qui les a empruntés au P. Catrou, au P. Du Jarric, au P. D'Outremau et au P. Tanner, Jésuites et historiens.

AQUILA, Chrétien du 1er siècle, était Jui avant sa conversion à la foi chrétienne qui fut opérée par l'apôtre saint Paul. — Il naqui dans le Pont (Asie). Sa profession était de confectionner des tentes, et sa femme Prisque ou Priscille exerçait le même métier et était de la même religion que lui. Ils vinrent s'établir à Rome ; mais l'édit de bannissement que l'empereur Claude porta contre les Juifs les ayant contraints de sortir de cette ville, ils se retirèrent à Corinthe. C'est chez eux que saint Paul logea pendant son

séjour dans cette ville, et il travailla lui-même de leur état. Ils risquèrent leur vie pour sauver celle de l'Apôtre, qu'ils conduisirent jusqu'à Ephèse, quand il quitta Corinthe. Ils repassèrent ensuite à Rome. Ils y étaient lorsque saint Paul les salua dans son *Epître aux Romains*. Enfin, ils retournèrent une seconde fois à Ephèse, où ils étaient, lorsque saint Paul écrivit sa *IIe Epître à Timothée*, dans laquelle ils sont salués tous deux. Les Grecs font l'office d'Aquila, comme d'un apôtre, le 14 juillet. L'Eglise romaine l'honore, ainsi que sainte Priscille, le 8 du même mois.

AQUIRA (Fr. Matthieu), Mineur de la fin du XVIe siècle, ambassadeur d'Espagne près le roi kabyle de Conco en Algérie. Son compagnon Fr. François Ziran fut écorché vif à Alger en 1603. — *Voy.* Ziran.

AQUOAONI, prêtre italien, missionnaire en Amérique au XIXe siècle. — Il partit en 1817 pour la Louisiane, avec M. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, qui emmenait un grand nombre d'ecclésiastiques italiens et français. M. Aquoaoni était probablement Lazariste, et il exerça le ministère apostolique aux Etats-Unis pendant plusieurs années

ARAGNA ou ARANA, ARANHA (Fr. François), Jésuite espagnol ou portugais, missionnaire dans l'Indoustan au XVIe siècle. —Pendant qu'il évangélisait l'île Salsette (près de Goa) avec quatre autres religieux de la compagnie, il fut martyrisé le 15 juillet 1583 ainsi que ses compagnons qui étaient tous prêtres : c'étaient les PP. Berna, François et Pacheco et le P. Aquaviva leur supérieur, l'apôtre du Grand Mogol, où il avait été sur le point de convertir l'empereur Akbar. Le Fr. Aragna était simple coadjuteur dans la Compagnie de Jésus. — *Voy.* Aquaviva.

ARAGON, prêtre espagnol et religieux de l'ordre de Saint-Benoît et missionnaire dans l'Australie Occidentale — Il est parti de Cadix le 6 octobre 1849 avec M. Serra (Joseph-Marie-Benoît), évêque de Daulie *in partibus* et trente-huit autres religieux du même ordre. — *Voy.* Serra.

ARCA, ville épiscopale d'Arménie, sous la province de Mélitène. — Au moyen âge, elle eut des évêques latins, cependant on n'en connaît qu'un seul : c'est Fr. Thomas, Mineur qui fut institué par le Pape Nicolas V le 5 juillet 1449. Peut-être est-il le premier et le seul qui ait été préposé à cette Eglise, par exemple pour mener à bonne fin l'union de l'Eglise arménienne avec l'Eglise romaine qui avait été décidée au concile de Florence quelques années auparavant. — Du reste les auteurs n'indiquent point le lieu précis où était Arca et il ne paraît pas que ce siége ait jamais été rempli depuis.

ARCADIE, ville épiscopale de l'île de Crète sous la métropole de Candie.— Au moyen âge elle a eu des évêques latins parmi lesquels on connaît les cinq suivants : Raphaël I, Raphaël II, Frère Mineur, ministre de la province de Crète ; il fut nommé par le Pape Clément VI (1342 à 1352) pour succéder sur le siége d'Arcadie à un évêque nommé comme lui Raphaël. André, Augustin, nommé par Urbain V, le 23 juillet 1369 ; Michel ; Pierre de Ceno, Frère Prêcheur, nommé par Martin V, le 18 octobre 1424.

ARCADIOPOLIS, nom de deux anciennes villes épiscopales, l'une en Europe sous la métropole de Héraclée (Thrace), l'autre en Asie sous la métropole d'Ephèse. — L'une ou l'autre (probablement la première) est aujourd'hui dans l'Eglise catholique un titre d'évêché, *in partibus*, porté actuellement par M. Spaccapietra, Lazariste italien, délégué apostolique à Haïti auprès de l'empereur Soulouque.

ARCHAMBAUT (Le P. Grégoire), Picpussien français, du diocèse de Langres en Champagne (Haute-Marne), missionnaire dans la Polynésie Orientale (Océanie). — Il s'est embarqué à Marseille pour ces lointains archipels avec le P. Delalande et six autres religieux de sa congrégation. — *Voy.* Delalande.

ARCHIPPE (Saint), disciple de saint Paul et le compagnon de ses travaux. — Ce grand apôtre en fait mention dans sa lettre à Philémon et dans celle qu'il a écrite aux Chrétiens de Colosses. — On honore saint Archippe le 20 mars.

ARCISAS (Le P. Augustin d'), Trinitaire au XVIIIe siècle, fit plusieurs rachats en Barbarie (*Voy.* Augustin d'Arcisas). — Quoique ce religieux fût de la maison de Montpellier, il ne serait pas impossible qu'il appartînt, comme son nom l'indique, à l'Espagne par sa naissance ou son origine.

ARCUDIUS (Pierre), prêtre Grec, de l'île de Corfou, missionnaire en Pologne et en Russie.— A la fin du XVIe siècle, après avoir étudié à Rome, il fut envoyé par le Pape Grégoire XIV (1590-1591) dans ces deux royaumes pour y travailler à l'extinction du schisme des Grecs. Son voyage fut assez heureux ; mais les fruits n'en subsistèrent pas longtemps. Revenu à Rome, Arcudius se mit à composer des ouvrages de polémique contre le schisme où sont tombés la plus grande partie de ses compatriotes. Ce sont : *Concordance de l'Eglise occidentale et de l'Eglise orientale dans l'administration des sept sacrements* (imprimé à Paris, 1762, in 4°) ; — *S'il existe un purgatoire?* Rome, 1632, in 4° ; — *Du feu purificateur*, Rome, 1637, in 4° ; — Opuscules *Sur la procession du Saint-Esprit*, Rome, 1630, etc. Toutes ces productions et d'autres qu'on a encore de lui sont en latin. Le fonds en est très-estimé, mais l'ordre y manque quelquefois et le style est un peu négligé. Arcudius était catholique zélé et selon Allatius, savant grec attaché à l'Eglise romaine, il haïssait jusqu'au nom des novateurs : ce qui pour un vrai Chrétien ne saurait être qu'une bonne note. Comme il défend dans ses ouvrages l'Eglise romaine et sa croyance contre le schisme grec, on conçoit qu'il n'a pas été ménagé par les schismatiques : l'abbé Renaudot semble l'accuser de s'être proposé

de décrier l'Eglise grecque ; quoi qu'il en soit de cette intention supposée, comme il s'agit des Grecs tombés dans le schisme, l'ignorance, la superstition, la simonie et dans une dégradation pareille à celle des Juifs, il est à croire qu'Arcudius ne leur a pas fait grand tort.

Ce généreux catholique est mort à Rome, au collége de sa nation, entre 1633 et 1637.

ARDIEUX (M. Ignace), prêtre Suisse, membre de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire dans le royaume de Siam à la fin du XVII^e^ siècle. — Il ne fournit pas une bien longue carrière, car étant parti de France en 1678, la même année que MM. Bugnon et Pascot, ses confrères, envoyés dans la même mission, il fut enlevé par la mort dès le 20 février 1684.

ARÉGE ou AREY, ARÉ, ARIDIUS (Saint) évêque de Nevers au VI^e^ siècle. — Il succéda à Rustique après l'an 541 et assista au concile d'Orléans en 549 et à celui de Paris en 551. On ne le connaît guère que par ces circonstances et par l'ancienneté de son culte. Il montra beaucoup de zèle pour extirper de son diocèse les restes de l'idolâtrie et pour le purger du poison de l'hérésie et du vice. Il mourut vers l'an 558, le 16 août, jour auquel il est honoré dans le diocèse de Nevers. Le lieu de sa sépulture était à Decize ville située sur la Loire à sept lieues de Nevers.

ARÉTHUSE, ville épiscopale de Syrie. — Elle est nommée aussi Artésie (*voy.* Artesia), et elle a eu des évêques latins au moyen âge. Il existe aujourd'hui un évêché *in partibus* d'Aréthuse, qui est occupé depuis le 28 septembre 1849 par M. Baudri (Antoine-Frédéric), né à Eberfeld en Prusse, et suffragant de l'archevêque de Cologne.

AREZZO (Thomas), cardinal italien, né le 17 septembre 1756 à Orbitello en Toscane. — Le Pape Pie VII, au commencement de son pontificat, le fit archevêque de Séleucie *in partibus*, et l'envoya avec une mission extraordinaire auprès de l'empereur de Russie, à Saint-Pétersbourg. Il défendit avec zèle les intérêts de la religion catholique. Revenu ensuite en Italie, il fut inquiété par Napoléon I^er^, devint cardinal en 1816, évêque de Sabine en 1820, après avoir autrefois refusé l'archevêché de Palerme et l'évêché de Novare. A sa mort, arrivée le 3 février 1833, il laissa une grande partie de son bien à la Propagande. Le reste était légué aux pauvres de son diocèse et aux gens de sa maison. Ces dernières dispositions lui font, à mon sens, beaucoup d'honneur ; et celle en particulier qui concerne la Propagande est bien digne d'un prélat vraiment Chrétien, et qui connaît le prix des âmes.

ARGEMI (Sebastien), Bénédictin espagnol, parti de Cadix, le 6 octobre 1849, pour la Nouvelle-Hollande avec Mgr Serra et trente-huit autres Bénédictins espagnols ou italiens. — *Voy.* Serra.

ARGENIS (Sainte), martyre en Ethiopie. — L'Eglise l'honore le 13 juin. Le Martyrologe ne cite aucune circonstance de sa bienheureuse mort, ni l'époque où elle souffrit pour Jésus-Christ.

ARGOS, célèbre ville de la Grèce. — Les Vénitiens la possédaient encore au XVIII^e^ siècle. Au moyen âge elle a eu des évêques latins, parmi lesquels on connaît les suivants : Venturin. Il siégeait en 1356. Le Pape Innocent VI le transféra sur le siége de Belcastro (Italie méridionale). Nicolas. Il succéda immédiatement à Venturin ; Jacques I^er^, Prêcheur français, nommé par Urbain V, le 8 novembre 1368 ; Jean, mort en 1395 ; Conrad I^er^, nommé par Boniface IX le 29 novembre de la même année. Siguntonanes siégeait en 1421 ; Conrad II, Frère Dominicain, nommé par Martin V. Il siégeait en 1424 ; François de Rimbertinis. Il mourut avant 1434 ; Barthélemi I^er^, Prêcheur, nommé par Eugène IV le 16 avril 1434. Il siégea jusqu'en 1439 qu'il fut fait cardinal ; Barthélemi II, en 1440 ; Paul I^er^ ; Jacques II Richei, Frère Prêcheur, nommé par Calixte III le 5 mai 1458 ; Augustin ; Tryphon ; Paul II, nommé le 20 mars 1504. Il mourut à Padoue le 25 juillet 1525.

L'Eglise d'Argos du rite latin était sous la métropole de Corinthe. — Elle a eu des évêques avant Venturin, mais on ne sait pas leurs noms. Le Pape Alexandre IV écrivait à l'un d'eux en 1255 ; un autre siégeait en 1264, sous Urbain IV ; un troisième, également innommé, gouvernait cette Eglise en 1207.

ARIA, ville épiscopale de l'île de Crète (Grèce). Elle a eu des évêques latins au moyen âge. — On en connaît dix-sept sans compter celui que le Pape Clément V invita au concile de Vienne (1315), et dont le nom est perdu.

Voici la succession de ces prélats :

Lazare, mort en 1349 ; Raymond, Frère Mineur. Il succéda à Lazare le 8 juillet 1349 ; Raymondin, Frère Mineur, institué en 1351 ; Gérard, Ermite de Saint-Augustin, nommé par Urbain V en 1367 ; François, Carme, nommé en 1388. Il abdiqua en 1410 et mourut en 1418 ; Rolland. Il refusa ou mourut presque immédiatement, à moins qu'il n'y ait eu simultanément deux évêques dans ce temps de schisme ; Franchione, Frère Mineur, nommé par Jean XXIII le 28 juillet 1410 ; Bertramin, Frère Mineur ; il fut transféré à Mellipotame ou Milopotamo le 30 juillet 1414 ; Antoine Guidius, Frère Prêcheur. Il refusa ce siége auquel Martin V l'avait nommé. On lui substitua le suivant ; Jean I^er^ de Chorono, Frère Prêcheur aussi ; Jean II de Vanno, Frère Mineur. Il succéda à Jean I^er^ et mourut en 1433 ; Nicolas Salma, Frère Mineur, nommé par Eugène IV le 16 novembre 1433 ; Benoît de Paconeto, Frère Prêcheur, nommé par le même Pape le 10 septembre 1434 ; Antoine II Mina, Crétois, nommé par le même Pape le 2 novembre 1438. Ensuite il y a une lacune de près d'un siècle jusqu'à Barthélemi Abraham, nommé par Clément VII le 12 avril 1526 ; Louis de Martinis. Le P. Wadding dit qu'il était Mi-

neur; mais il paraît plus probable qu'il appartenait à l'ordre des Prêcheurs, puisqu'on lit dans l'église des Dominicains de Venise, dédiée à saint Jean et saint Paul, l'épitaphe suivante en latin : *Frère Louis de Martinis, Vénitien, de l'ordre des Frères Prêcheurs, évêque d'Arie; il mourut en* 1441. Ce monument est formel et Wadding a dû faire erreur.

Timothée Justiniani, Frère Prêcheur, évêque tout à la fois d'Aria, de Cisame, de Chéronèse et de Calamone, réunis en un seul siége. Toutes ces villes sont en Crète. Comme la religion catholique dépérissait dans cette île et que chaque diocèse n'était plus assez important pour avoir un évêque, on les unit successivement ensemble. Le 1er juin 1520, Léon X avait uni Cisame à Aria; en 1526, Clément VII y unit encore Chéronèse; et le 5 octobre 1551, Jules III joignait à ces trois Eglises celle de Calamone.

ARIÈS (Melchior), Portugais, évêque de Macao (Chine) au XVIe siècle. — Les Portugais jouent le rôle dominant dans la grande épopée des missions catholiques en Orient au XVIe siècle. Malheureusement leur histoire ecclésiastique à cette époque n'est pas assez connue, et celle des temps postérieurs est totalement omise, je crois même qu'on l'ignore d'une manière complète hors du Portugal. Il suit de là que bien des points importants restent dans l'obscurité. Ainsi il m'a été impossible de découvrir l'époque à laquelle a été fondé le siége épiscopal de Macao. Les auteurs les plus spéciaux, Vaissette, Commanville, Richard, etc., n'en disent pas un mot ou rapportent vaguement que c'est au XVIe siècle. Quant à l'année, elle n'est indiquée nulle part. Lorsque l'évêché de Goa fut érigé en métropole (1557) et que des évêchés suffragants furent établis à Cochin et à Malacca, le siége de Macao n'existait pas encore et ne fut pas créé à cette époque, car tous les auteurs disent formellement que le diocèse de Goa fut démembré par Paul IV en trois diocèses : Goa, Cochin et Malacca (ces deux derniers érigés en même temps), mais on ne fait jamais mention de Macao, qui pourtant dépendait du diocèse de Goa. On ne manquerait donc pas de mentionner l'établissement de son évêché s'il avait eu lieu dans cette circonstance. Il me paraît donc acquis que Macao n'était pas évêché en 1557.

On trouve dans l'*Histoire des Missions*, de M. Henrion, que Melchior Ariès était évêque de Macao en 1578 et 1579. Cet auteur a pris ce fait dans Ferot et Du Jarric et le cite par occasion, mais n'a fait aucune recherche pour déterminer l'année de cette fondation, qui intéresse cependant l'histoire des missions. C'est donc entre l'année 1557 et l'année 1578 que Macao fut érigé en évêché. En l'absence de documents plus complets, la fixation de ce point me paraît précieuse et importante.

Quant à Mgr Ariès, sa vie, peu connue du reste, n'est pas précisément comprise dans le sujet qui nous occupe. Ce prélat autorisa, en 1579, la fondation d'un couvent de Franciscains dans sa ville épiscopale. — *Voy.* Pierre Alfaro.

On cite encore la conduite généreuse qu'il tint dans la circonstance suivante :

Un Jésuite portugais étant allé à Canton, en 1578 avec des marchands de sa nation, commença la conversion d'un jeune bonze chinois, et le détermina à venir le trouver à Macao où ce religieux était obligé de retourner lorsque la saison du commerce fut close. De Macao, les Jésuites l'envoyèrent au Japon afin qu'on pût l'instruire avec plus de secret dans la foi qu'il voulait embrasser. Il revint ensuite à Macao et y reçut le baptême. Son père, instruit de cette conversion, se plaignit aux mandarins de Canton, que les Portugais lui avaient ravi son fils, et qu'on l'avait forcé à se faire Chrétien. Les magistrats chinois firent saisir les marchandises des Portugais et menacèrent de les ruiner s'ils ne rendaient le jeune homme. Ces négociants écrivirent donc de Canton, au commandant de Macao, de rendre le bonze converti. Les Jésuites craignant que leur néophyte ne fût pas encore assez affermi dans la foi pour endurer le martyre, ne furent pas d'avis qu'il se livrât; et comme leur refus pouvait entraîner un grave préjudice à la nation portugaise, ils pensèrent avec raison à décliner la responsabilité de cette affaire, et remirent le bonze à l'évêque de Macao, persuadés que c'était à ce prélat d'intervenir et que son caractère imposerait aux murmures et aux ressentiments des intéressés. Le prélat remplit son devoir de pasteur avec fermeté. Il déclara au commandant qu'il ne pouvait en conscience mettre cette brebis à la gueule des loups, et, qu'obligé de rendre compte de cette âme à Dieu, il n'exposerait pas le nouveau Chrétien au danger de l'apostasie. Mais le jeune homme, informé du débat dont il était l'objet, se présenta au pontife et lui dit qu'il ne demandait pas mieux que de paraître devant les mandarins, dans l'espoir que Dieu lui donnerait la grâce et le courage de confesser son saint nom, bien qu'il y allât de sa vie. Le prélat, cédant à ses instances, lui permit de retourner à Canton, mais il voulut l'y accompagner. Lorsque le généreux néophyte comparut au tribunal des mandarins, on se saisit de lui et on commença par le battre. L'évêque eût éprouvé le même traitement si les Portugais ne l'eussent éloigné au plus vite. On appliqua la première fois vingt-quatre coups de bambou au bonze. Pendant ce supplice, il baisait avec dévotion la croix de son chapelet, invoquait le nom de Jésus et émerveillait les mandarins par sa patience. On le mena ensuite en prison ; mais il ne cessa de protester qu'il n'abandonnerait jamais le christianisme, dût-il lui en coûter la vie. Pendant sa captivité, il reçut en différentes fois quatre-vingts coups de fouet sans que sa fermeté se démentît. L'évêque, qui était resté pour voir l'issue de cette épreuve, allait le visiter en prison aussi souvent qu'il le pouvait et l'encourageait à supporter ses tourments avec

constance. Enfin les mandarins voyant qu'ils ne gagnaient rien sur leur prisonnier, le condamnèrent à un exil perpétuel. Le confesseur de la foi, joyeux d'avoir souffert pour Jésus-Christ, retourna donc à Macao avec le prélat.

J'ignore en quelle année mourut Mgr Ariès : son successeur ou un de ses successeurs immédiats, le P. Jean de la Piété, Dominicain espagnol, fut institué évêque en 1604.

ARIOSTE (Fr. Alexandre), Mineur italien, de Bologne, missionnaire en Orient au XV^e^ siècle. — Sur la demande du Pape Sixte IV, il fut désigné par le vicaire général de l'Observance, à la place de Fr. Louis de Ripa, qu'une maladie retint à Venise, pour aller chez les Maronites continuer et conserver le bien que Fr. Griffon et Fr. François de Barcelone y avaient opéré par vingt ans de prédications et de travaux. Etant parti avec deux compagnons, il fut plus heureux que Fr. Louis, et il parvint à Jérusalem, d'où il écrivit deux lettres qu'on a conservées et qui sont datées de 1477. L'année précédente, le Souverain Pontife avait pris une mesure importante afin de perpétuer parmi les Maronites le ministère de Fr. Arioste. Il avait donné pouvoir à Fr. Pierre de Naples, vicaire général de l'Observance et à ses successeurs, de choisir un nonce commissaire apostolique, révocable à leur volonté, pour veiller à ce que la pureté de la foi se maintînt chez les Maronites et à ce que les abus communs aux Orientaux ne vinssent pas s'introduire dans le gouvernement de leur Eglise. Il y a lieu de croire que c'est là l'origine des délégats apostoliques que le Saint-Siége entretient encore aujourd'hui au Mont-Liban : mais ils ne sont plus à la nomination du général des Observantins. M. Auvergne, qui a rempli cette charge de nos jours, n'était point de l'ordre de Saint-François. Je crois que MM. Losana et Gandolphy, celui-ci Irlandais et le premier Italien, qui ont été aussi délégats au Mont-Liban, n'étaient pas Franciscains. Mais MM. Fasio, évêque de Tipase, et Villardell, archevêque de Philippes, ont été pris parmi les Mineurs. L'un était un Capucin italien et il mourut vers 1838 ; l'autre était un Observantin espagnol, et il est décédé tout récemment, en 1852. Je crois qu'aujourd'hui, les prélats qui exercent la délégation apostolique au Liban, représentent le Saint-Siége, non-seulement auprès des Maronites, mais encore auprès des catholiques des différents rites orientaux qui habitent la Syrie, comme les Grecs, les Syriens, et même le patriarche Arménien résidant au Mont-Liban. C'est ainsi que l'archevêque catholique latin de Babylone est délégué du Pape auprès des Chaldéens, et que le vicaire apostolique latin de l'Egypte représente également le Saint-Siége auprès des Coptes unis.

ARISTARQUE (Saint), disciple et compagnon inséparable de saint Paul. — C'est de lui que parle ce grand apôtre, quand il dit dans sa *Lettre aux Chrétiens de Colosses* (IV, 10) : *Aristarque, mon compagnon de captivité, vous salue.* Le Martyrologe romain rapporte que ce zélé coopérateur de l'œuvre évangélique fut ordonné évêque de Thessalonique (Salonique, aujourd'hui) par l'Apôtre son maître, et qu'après avoir grandement et longuement souffert sous Néron, il fit une mort tranquille dans laquelle il reçut sa couronne de Jésus-Christ. Sa fête est célébrée dans l'Eglise le 4 août.

ARISTE (Saint), premier évêque de Ratzebourg (Allemagne septentrionale), au XI^e^ siècle. — Ce siége avait été érigé en 1058, par Albert, archevêque de Brême, qui voulait par ce moyen avancer la conversion des Vandales, encore païens et à peu près sauvages. Après la mort d'Ariste qui fut un évêque vraiment apostolique, le diocèse fut entièrement ravagé par les barbares et resta dans cet état de confusion et de désolation jusque vers la seconde moitié du XII^e^ siècle, que Henri le Lion, duc de Saxe, le fit relever. — *Voy.* sur Ratzebourg, l'art. Isefroi.)

ARISTION (Saint), un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur. — On lit son nom au Martyrologe, le 17 octobre, mais on ne sait pas à quelle époque, en quel lieu, après quels travaux et dans quelles circonstances il rendit son âme à Dieu.

ARKANSAS, république d'Amérique dans les Etats-Unis, entre la Louisiane, le Mississipi, le Missouri et le Mexique.—Cet Etat tire son nom du fleuve Arkansas, qui prend sa source dans les montagnes Rocheuses et se jette dans le Mississipi, après un cours de 800 lieues. La capitale de la république d'Arkansas est Arkopolis, nommée plus ordinairement Littelrock. Cette ville a été érigée en évêché en 1843. L'Arkansas faisait autrefois partie de la Louisiane, et dépendait du diocèse de la Nouvelle-Orléans, puis de celui de Saint-Louis (1826 à 1843). Il fut érigé en territoire en 1819, et devint un Etat en 1836. Sa population était de 14,800 habitants en 1820 ; en 1835, elle dépassait 58,000 âmes, et actuellement elle doit être quadruplée. Malheureusement, une grande partie de cette population est esclave. Il y a bien peu de catholiques dans ce pays (1000 environ) et six prêtres ; l'évêque est M. André Byrne, institué en 1843.

ARKIKO, ville ou bourg d'Afrique, sur la côte d'Abyssinie, vis-à-vis de Massouah, dans la mer Rouge. — C'est le passage le plus ordinaire pour pénétrer en Ethiopie. Arkiko ne fait point et n'a jamais fait partie de cet empire, qui est confiné au milieu des terres. Le pouvoir politique est exercé à Arkiko par un prince indépendant qui a le titre de naïb, et dont la principale utilité consiste à rançonner les voyageurs européens, arabes ou arméniens qui passent sur ses terres pour aller en Abyssinie, ou les Abyssins qui veulent communiquer avec l'étranger par Massouah.

ARMALECH, nom donné dans les chroniques du moyen âge à une ville de la Haute Asie, dans la vicairie du Cathay, où il y eut, au XIV^e^ siècle, un évêché latin occupé

par Fr. Richard de Bourgogne, Mineur français.— Les anciens auteurs placent Armalech dans la Médie qui répond à la partie occidentale du royaume actuel de Perse. C'est une erreur. On a reconnu depuis, en comparant et examinant bien les relations du temps, et en mettant à profit les progrès récents de la géographie, qu'Armalech répond à la ville tartare d'Ili en Dzoungarie, frontière de Sibérie et de l'empire chinois. Fr. Richard de Bourgogne et ses compagnons y souffrirent le martyre. On sait que le Cathay était le nom donné, pendant le moyen âge, à la Chine septentrionale. On appelle vicairie, dans les ordres religieux, une réunion de couvents qui, n'étant pas assez considérable pour avoir un provincial, est gouvernée par un vicaire, lorsque la nature des lieux ou les circonstances ne permettent pas de la faire dépendre d'une province voisine. Ainsi la Chine, au XIV^e^ siècle, était une vicairie de l'ordre de Saint-François. L'île de Corse était dans le même cas, parce qu'elle n'avait pas l'importance qu'il faut pour une province, et que c'était du reste un pays dont le caractère, les limites et l'état politique exigeaient un supérieur spécial. — *Voy.* ILI.

ARMAND (LOUIS-CLAUDE), prêtre français, de Paris, membre de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan au XVIII^e^ siècle. — Parti en 1738, il mourut dès le 9 septembre 1739, à Chandernagor dans le Bengale.

ARMANDI (Fr. JEAN), Mineur italien au XV^e^ siècle, parcourut avec Fr. Petruccio de Pérouse, du même ordre et de la même nation que lui, la Terre-Sainte, Rhodes, Chypre, la Russie, la Bosnie et d'autres contrées orientales, en examinant quels étaient les meilleurs moyens d'y propager la foi. Les deux Franciscains vinrent ensuite exposer au Pape Jean XXIII le résultat de leurs pénibles explorations. Ce Pontife loua leur zèle et leur permit, en 1453, de retourner en Orient avec les FF. Paul de Hongrie, François d'Alexandrie, et six autres religieux à leur choix. Il leur donna les pouvoirs ordinaires des missionnaires apostoliques, les autorisa à établir des couvents et des noviciats partout où ils le jugeraient à propos, et à se faire seconder même par des religieux des autres ordres, pourvu que ceux-ci eussent reçu l'autorisation de leurs supérieurs. C'est le P. Wadding qui rapporte ces dispositions, sans dire quel fut le résultat de leurs travaux.

ARMANGOLE (SAINT PIERRE D'), religieux espagnol de la Merci, de Tarragone en Catalogne, appartenait à l'illustre famille de Moncade et d'Urgel. — Il fut missionnaire en Barbarie au XIII^e^ siècle et mourut en 1304. Des événements surprenants et admirables signalèrent sa carrière apostolique. — *Voy.* PIERRE D'ARMANGOLE.

ARNAL (Fr. BENOIT), Bénédictin espagnol du diocèse de Valence, missionnaire en Océanie. — Il est un des trente-huit moines le Saint-Benoît que M. Salvado, évêque de Port-Victoria en Australie, a emmenés dans sa mission au mois d'avril 1853. — *Voy.* GARRIDO.

ARNAUD (Le Fr.), religieux français, de la congrégation des Oblats de Marseille, missionnaire dans l'Amérique du Nord.— Il est parti en qualité de catéchiste le 10 octobre 1847 avec cinq autres oblats dont trois PP. et deux frères. — *Voy.* LEMPFRIT.

ARNKIEL (TROGILLUS), ministre protestant dans le Holstein, vivait dans le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle. Il a fait entre autres ouvrages une histoire de la conversion des peuples du Nord (en allemand.) Son fils Frédéric Arnkiel a aussi publié dans la même langue une intéressante histoire de l'établissement du christianisme dans le Nord. Gluckstadt, 1712, in-4°. Trogill est mort en 1713. L'époque de la mort de Frédéric n'est pas indiquée. Leurs œuvres qu'on vient de citer sont d'un intérêt capital pour l'histoire des missions dans une partie de l'Europe au moyen âge.

ARNOLD DE COLOGNE (Fr.), Mineur allemand, alla rejoindre en Chine Fr. Jean de Montecorvino qui, depuis onze ans, exerçait l'apostolat avec succès à Pékin dont il devint ensuite archevêque. (*Voy.* ce nom.) Il est présumable que c'est vers l'an 1304 que le missionnaire allemand vint partager les fatigues de son confrère italien. On n'a aucun autre détail sur Arnold de Cologne. En 1308, la mission de la Chine septentrionale reçut un puissant renfort dans la personne de trois évêques franciscains, les FF. Gérard, Pérégrin et André de Pérouse. En 1312, il en arriva trois autres, également de l'ordre de Saint-François et revêtus du caractère épiscopal: c'étaient les FF. Thomas, Jérôme et Pierre de Florence. F. Jean de Montecorvino ayant été en 1308 sacré archevêque de Pékin, il y avait ainsi sept prélats. On voit dans les relations que pendant cinq années les missionnaires de Cambalu ou Kan-Balikh (Pékin) reçurent de l'empereur une pension annuelle pour l'entretien de huit personnes. Ce renseignement ferait supposer que Fr. Arnold travaillait encore à cette vigne lointaine; mais du reste il n'est plus fait mention de son nom, de ses efforts, de ses succès, de ses traverses. C'est sous l'œil de Dieu qu'il supportait le poids de la chaleur et du jour, et le récit de ses fatigues n'est point parvenu à la connaissance des hommes, ainsi qu'il arriva de tant de milliers d'autres apôtres dont nous ignorons même les noms.

ARNOUX (M.), missionnaire du diocèse de Besançon, de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris.—Il a été envoyé en 1851 dans la Cochinchine orientale, avec quatre autres de ses confrères, destinés pour l'Inde, Siam et la presqu'île de Malacca.

AROASTE (SAINT), missionnaire au VI^e^ siècle dans le diocèse de Coutances, où il y avait encore beaucoup de païens.—Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut le compagnon de travaux de saint Paterne ou saint Pair qui convertit au vrai Dieu un si grand nombre d'idolâtres

dans cette partie de la Normandie. — *Voy.* PATERNE.

ARRAGON (M. STANISLAS-AUGUSTE), prêtre français, du diocèse de Grenoble, de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, missionnaire en Afrique, chez les nègres de la Guinée. — Il est parti pour cette destination en 1845, ainsi que six autres membres de la même société. — *Voy.* BRIOTDE LA MAILLERIE.

ARRIAGA (Le P. PAUL-JOSEPH D'), Jésuite espagnol, missionnaire en Amérique dans le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle. — C'est en 1579 qu'il embrassa la règle de Saint-Ignace. On l'envoya au Pérou et il fut le premier qui y enseigna la rhétorique. Il eut grand soin des missions et en établit en plusieurs endroits. Une grande partie de son temps fut aussi consacrée à l'enseignement, car il fut recteur du collége de Lima pendant vingt-quatre ans, en divers temps. En 1622, s'étant embarqué pour revenir en Europe, le vaisseau qu'il montait fit naufrage près de la Havane, et il périt dans le sinistre. Ce digne Jésuite a laissé plusieurs ouvrages de piété, et un traité fort utile aux missionnaires. Sur la manière de travailler à la conversion des infidèles, Lima, 1621, in-4°. Ce livre, en latin ou en espagnol, est sans doute très-difficile à trouver, et il serait à désirer qu'on le réimprimât.

ARSÈNE (SAINT), premier archevêque de Corfou (îles Ioniennes. — Il est honoré le 19 janvier. Le Martyrologe ne donne aucun détail sur son compte, et n'indique point l'époque à laquelle il vivait. Il paraît que c'était vers la fin du VIII^e^ siècle. — Avant lui les évêques de Corfou ne prenaient point le titre de métropolitains.

ARTEMAS (SAINT), disciple de saint Paul, et missionnaire dans l'île de Crète, fut envoyé dans ce pays avec saint Tychique par le grand Apôtre des nations, qui avait précédemment ordonné évêque pour la même Eglise saint Tite, son disciple chéri. Mais prescrivant à celui-ci de venir le trouver à Nicopolis, en Epire, il fit passer en Crète pour le remplacer deux autres missionnaires, Artémas et Tychique, et recommanda à saint Tite de partir aussitôt leur arrivée. C'était pendant l'automne de l'an 64. Saint Paul comptait passer l'hiver suivant dans la contrée où il donnait rendez-vous au premier pasteur de la Crète. On ne sait pas si Artemas était revêtu du caractère épiscopal, mais c'est une supposition très-plausible. Saint Tite ayant ordonné des évêques dans toutes les villes, il eût été sans utilité d'envoyer des missionnaires qui n'auraient pas été revêtus d'un caractère égal à ceux qu'ils devaient diriger avec une autorité supérieure. On peut conclure de là qu'ils avaient comme saint Tite la dignité d'archevêques. C'est tout ce qu'on sait d'Artémas. — (*Voy.* TYCHIQUE, TITE). Selon le Martyrologe, qui place sa fête au 30 octobre, il mourut en Asie.

ARTESIA ou ARÉTHUSA, ville épiscopale de la Syrie, sous la métropole d'Apamée. Les Latins la prirent en 1097, avant de faire le siége d'Antioche. Elle a eu alors des évêques de ce rite. Le premier fut Bernard, de Valence (France), chapelain d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy, et légat apostolique à l'armée des croisés. Il fut ordonné par Daibert, patriarche de Jérusalem, en 1099, et promu en 1100 à l'Eglise patriarcale d'Antioche.

Dans l'ouvrage *Gesta Dei per Francos* (ce que Dieu a fait par le bras des Francs), il est parlé d'un autre évêque d'Artésie.

ARTIGUES (M. JACQUES D'), prêtre français, du séminaire des Missions-Étrangères de Paris, missionnaire en Chine au XVIII^e^ siècle. — Parti de France en 1739, il mourut prématurément le 10 octobre 1744, après cinq ans seulement d'apostolat employées surtout en voyage et à l'étude de la langue chinoise. M. Jacques d'Artigues était de l'ancien diocèse de Lescar, dans le Béarn, à une lieue de Pau (Basses-Pyrénées).

ARTOIS (Le P. PIERRE-PAUL DE SAINT FRANÇOIS, appelé dans le monde PALMA PIGNATELLI D'ARTOIS, duc de Saint-Elie), Carme déchaussé italien, missionnaire au XVII^e^ siècle dans l'Indoustan, puis archevêque d'Ancyre *in partibus*, et vicaire apostolique du Grand Mogol. Ce religieux était neveu du Pape Innocent XI.

ARVIEUX (LAURENT), consul français en Orient au XVII^e^ siècle. — Il naquit à Marseille en 1635 et fut emmené dans le Levant en 1653 par un de ses parents, consul à Saïda en Syrie. Pendant douze ans qu'il séjourna en différentes villes de la Syrie et de la Palestine, il apprit les langues orientales et s'appliqua à la connaissance de l'histoire ancienne et moderne des peuples du Levant. Revenu en France, il fut envoyé en 1668 à Tunis pour y négocier un traité, et il y procura la liberté à 380 esclaves français. Il fut ensuite consul d'Alger, puis d'Alep en 1679. Il y fit fleurir le commerce, respecter le nom français et répandre la religion catholique. Le Pape Innocent XI lui envoya un bref par lequel il le nommait à l'évêché latin de Babylone, et en cas de refus, il lui permettait de faire choix du sujet qui lui plairait. M. Arvieux refusa en effet, et usant de la liberté que le Pape lui avait accordée, il présenta pour cet évêché le P. Pidou, Carme déchaussé. (Le P. Richard, dans son *Dictionnaire ecclésiastique*, fait du P. Pidou un Théatin, et rapporte son institution à l'an 1687). Arvieux mourut en 1702, après avoir reçu d'autres marques d'estime de la part d'Innocent XI. Il n'était que laïque; mais sa piété, son caractère, son dévouement pour la religion le rendaient digne de l'épiscopat.

En 1735 le P. Labat, Dominicain (*voy.* ce nom), a publié à Paris, en 6 vol. in-12, les Mémoires du chevalier Arvieux, contenant son voyage à Constantinople, en Asie, etc. On trouve une Vie de M. Arvieux en tête du *Voyageur d'Arabie*, par La Roque (Paris, 1717, in-12), ouvrage qui a été fait sur un de ses manuscrits.

ARYSDAGHÈS (SAINT), missionnaire en Arménie au IV^e^ siècle. — Il naquit à Césarée

en Cappadoce, mais il était Arménien d'origine, étant second fils de saint Grégoire l'Illuminateur, apôtre des Arméniens. Après avoir étudié avec ardeur sous un maître habile nommé Nicomaque, Arysdaghès fut appelé dans la capitale de l'Arménie par Tiridate, roi de ce pays, afin d'y soutenir, par son zèle et ses lumières, la religion encore naissante. Il fut sacré évêque de Diospont par son propre père, qui lui-même avait reçu l'ordination épiscopale de Léonce, évêque de Césarée. Ce saint vieillard laissa à son fils le soin de consolider l'œuvre qu'il avait entreprise et si fort avancée. Arysdaghès déploya, dans l'exercice de son ministère, une grande fermeté alliée à une piété éminente et un zèle ardent pour la conversion des païens. Il fonda des monastères qu'il remplit d'ouvriers apostoliques qui pussent lui succéder. On rapporte qu'il bâtit deux églises, l'une dans le bourg de Tilveman et l'autre à Khosan, dans la province de Sophène. En se rendant à cette dernière il fut surpris par le gouverneur de cette province, Archélaus, son ennemi, qui le mit à mort, l'an 339. Vertanes, fils aîné de saint Grégoire l'Illuminateur et frère de saint Arysdaghès, gouverna l'Eglise d'Arménie après celui-ci, et il eut lui-même pour successeur Hésychius, son fils. Il ne faut tirer de ces faits aucune conclusion contre le célibat ecclésiastique, saint Grégoire et Vertanes ayant eu des enfants seulement avant leur ordination.

Saint Arysdaghès assista au concile de Nicée (325). Les Arméniens ont une tradition à ce sujet : leur martyrologe rapporte que le patriarche, ayant l'extérieur un peu disgracié, parut sans mérite aux Pères du premier concile œcuménique ; mais que s'étant mis à labourer la mer avec des bœufs et une charrue, le blé poussa sur l'eau en un instant, et qu'après un si éclatant miracle, il reçut les honneurs auxquels il avait droit

Le nom de saint Arysdaghès est diversement modifié dans les auteurs en Aristarcès ou Aristarque, et même parfois en Rostacès. —La capitale de l'Arménie, Artaxate, est aussi appelée Artaxiasata, en arménien *Vagarsciabat*. Feller, que j'ai sous les yeux, écrit *Valarsabad*. En défigurant ainsi les noms à l'infini, il est bien difficile de se reconnaître dans l'histoire et la géographie. Le célèbre monastère d'Etchmiadzin, aujourd'hui compris dans les limites de l'empire russe, est bâti à la place où était cette capitale.

ARZAN, pontife païen qui vivait en Arménie au commencement du IV^e^ siècle. — Il prenait le titre fastueux d'*enfant du soleil*, gardien des temples des dieux Kissané et Themetz. Il était le boulevard de l'idolâtrie en Arménie au temps où saint Grégoire l'Illuminateur vint y établir l'Evangile. Arzan chercha inutilement à s'opposer aux efforts de ce missionnaire ; mais il ne céda qu'à la force, et avec six mille hommes, partisans de l'ancien culte, il livra une bataille rangée au roi Tiridate, qu'accompagnait saint Grégoire. Malgré son grand âge, le vieux pontife des idoles voulut livrer la bataille, et ayant même défié le général de l'armée ennemie en un combat singulier, il reçut dans ce duel un coup à la tête et périt à la vue des deux troupes, en 302.

Un autre Arzan, qui vivait au V^e^ siècle, était Chrétien, et il traduisit en arménien les OEuvres de saint Athanase. On a de lui un *Traité contre le pyrisme* ou la religion du feu, professée alors comme aujourd'hui par les Perses, dont les descendants sont connus actuellement sous le nom de Parsis ou Guèbres.

ASCALON, ville épiscopale de Palestine, sous la métropole de Césarée. — Ce n'est plus guère qu'un village nommé Scalona par les Grecs, et Djanlah par les Arabes. Ascalon était une des villes principales des Philistins ; Hérode, roi des Juifs, l'embellit beaucoup. Du temps de Julien, on y éventra des prêtres chrétiens et des vierges : on mettait de l'orge dans leurs corps pour les faire manger aux pourceaux. Les croisés prirent Ascalon, en 1167, sur Saladin. Son évêché fut alors transféré à Bethléem par les Latins. Saladin la reprit et la rasa. C'est d'Ascalon que vient le nom d'*échalotte* (*cœpe ascalonicum*).

Le titre d'évêque d'Ascalon a été porté par M. Deydier, prélat français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Orient au XVII^e^ siècle, vicaire apostolique du Tong-King oriental. Nommé en 1679, sacré au Tong-King le 21 décembre 1682, il mourut le 1^er^ juillet 1693. Il était de Toulon en Provence.

ASCETE (Saint Jacques l'), Ethiopien, honoré le 15 septembre. — Il y a un autre saint nègre qui porte le même surnom. C'est saint Mathieu l'Ascète dont les Abyssins font la fête le 18 du même mois.

On ne sait rien autre chose de ces deux personnages, sinon qu'ils sont inscrits au martyrologe.

ASCIONE (Fr. Joseph), Bénédictin italien, parti de Cadix le 6 octobre 1849, avec Mgr Serra et trente-huit autres religieux du même ordre. Cette nombreuse colonie apostolique se rendait en Australie. — *Voy.* Serra.

ASCOLI (Le P. Vincent-Marie d'), Capucin italien, missionnaire au XIX^e^ siècle chez les sauvages du Brésil.

ASFA (Saint), un des neufs propagateurs de la foi en Ethiopie après saint Frumence, l'apôtre de ce pays. —*Voy.* Alef.

L'Eglise d'Abyssinie les honoe tous parmi ses principaux saints.

ASIE MINEURE, province de l'Asie ottomane. — Ce pays où l'on comptait autrefois tant d'Eglises illustres et florissantes est habité aujourd'hui par des infidèles qui y dominent, par des Chrétiens schismatiques et par un très-petit nombre de catholiques. L'archevêque de Smyrne remplit les fonctions de vicaire apostolique pour une partie d'entre eux, principalement ceux qui sont du rit latin. Les autres sont placés sous la

juridiction de prélats de leur rit, la plupart arméniens.

ASPREN (Saint), premier évêque de Naples. — Selon la tradition de cette Eglise, il avait été miraculeusement guéri par l'apôtre saint Pierre, sans doute lorsque celui-ci passa à Naples en se rendant à Rome ; il fut ensuite admis au baptême, puis ordonné évêque de Naples. Après avoir travaillé dans cette ville à communiquer aux autres la grâce de la foi qu'il avait reçue, et rempli avec zèle les devoirs d'un évêque chargé de prêcher la foi aux païens, il mourut en paix au milieu du troupeau qu'il avait formé. Le Martyrologe romain place sa fête au 3 août.

ASSENSI (Le P. Ignace d'), Jésuite espagnol missionnaire en Amérique. — Il est parti du Havre le 16 novembre 1845 pour la Nouvelle-Grenade avec le P. Sauré et neuf autres religieux de la Compagnie. — *Voy.* Sauré.

ASSISE, petite ville d'Italie, dans l'Etat Romain, a l'immortel honneur d'avoir donné naissance à saint François qu'on nomme pour cela d'Assise, et qui a fondé un ordre religieux dit des *Frères Mineurs*. — Cet ordre existe depuis six siècles : il est bien affaibli, mais il compte encore plus de cinquante mille membres ; il en a eu jusqu'à cent cinquante mille et davantage. Il a produit une cohorte innombrable de saints, d'évêques, d'écrivains, de martyrs ; des cardinaux, des Papes, des docteurs de l'Eglise, et des missionnaires, ceux-ci par milliers et la plupart inconnus des hommes. Saint François d'Assise a été lui-même missionnaire en Egypte. — *Voy.* son nom.

ASSISE (Fr. Andruce d') Mineur italien, missionnaire et évêque en Tartarie et en Chine, au XIV^e^ siècle. — *Voy.* Andruce d'Assise.

ASTI (Fr. Conrad d'), Prêcheur italien, d'Asti en Piémont, général de son ordre au XV^e^ siècle ; il rétablit les FF. Pèlerins de Jésus-Christ qui avaient été supprimés par son prédécesseur. — *Voy.* Conrad d'Asti et Auribelli.

ASTRIQUE (Saint), Bénédictin italien, archevêque de Gran ou Strigonie en Hongrie. — Il avait été moine à Rome dans le monastère de Saint-Alexis avant de passer chez les Madgyars probablement vers le temps qui suivit leur conversion au christianisme. (XI^e^ ou XII^e^ siècle.) D'ailleurs ces intéressants et généreux pays de l'Europe centrale sont peu connus sous le rapport de l'histoire ecclésiastique et paraissent avoir produit un bien petit nombre de saints qu'il n'est pas tout à fait hors de propos de citer ici.

ATACAPAS (Les), quartier de la Louisiane près de la Nouvelle-Orléans, à quelques lieues de la mer. — Ce nom a été conservé des Indiens anciens habitants du pays. il signifie dans leur langue *mangeurs d'hommes*.

ATBARAH ou TACAZZE, rivière d'Afrique dans l'Abyssinie et la Nubie. — Elle se jette dans le Nil, en Nubie. C'est surtout dans sa partie inférieure que le Tacazzé porte le nom d'Atbarah. — On donne aussi le nom d'Atbarah au pays baigné par cette rivière. Il se trouve par conséquent en Nubie. Balbi cite un village appelé Atbarah, de cent familles environ, situé sur la rivière du même nom : c'est la principale localité du pays d'Atbarah.

ATHANASE (Saint), martyr en Ethiopie. — Il souffrit avec saint Irace. Le martyrologe fait mention de l'un et de l'autre à la date du 30 octobre.

ATHANASE (Fr.), religieux français, du diocèse du Puy, et de la congrégation de l'Instruction chrétienne du Sacré-Cœur, missionnaire en Amérique aux Etats-Unis. — Il est parti pour Mobile (Alabama) le 27 octobre 1846 avec quatre autres Frères de sa société. — *Voy.* Alphonse.

ATHANASE DE CASTEL-CIRIOLO (Le P.), Mineur observantin italien, missionnaire en Amérique, chez les sauvages de la république de Bolivie. — Il est parti de Gênes en 1852, avec seize autres religieux de son ordre envoyés à la même destination.

ATHANASE DE COSTA (Le P.), Mineur observantin italien, missionnaire chez les sauvages de la Bolivie (Amérique du Sud). — Il est parti de Gênes en 1852 pour cette destination, avec seize autres religieux de son ordre. — *Voy.* Muzzani.

ATHELBERT (Le Vén.), premier archevêque de Magdebourg. Selon le Martyrologe, où on lit son nom le 20 juin, il mourut près de Wolfenbuttel.

ATHUMAR (Le B.), premier évêque de Paderborn aux VIII^e^ et IX^e^ siècles. — Il naquit de parents païens et barbares dans ce qu'on appelait alors la Saxe, c'est-à-dire la Basse Allemagne, et il fut un des otages que l'empereur Charlemagne exigea des Saxons vaincus, pour les empêcher de se révolter encore comme ils l'avaient déjà fait tant de fois. C'est l'évêque de Wurtzbourg qu'on chargea d'instruire Athumar des vérités de la religion chrétienne. Le prélat en prit un grand soin, lui donna le baptême et fit son éducation. Comme ce jeune seigneur montrait beaucoup de piété et avait fait d'assez grands progrès dans l'étude, il fut ordonné prêtre, et plus tard devint le premier évêque de Paderborn (Westphalie), lorsque Charlemagne fit établir des évêchés dans la Westphalie et dans la Saxe. Il convertit la plus grande partie des peuples de son diocèse qui étaient encore païens, et construisit, par les libéralités de l'empereur, un grand nombre d'églises. Le B. Athumar était encore jeune lorsqu'il mourut le 9 août 815 ou 816. Sa fête a toujours été célébrée le jour de son trépas.

S'il est une vérité incontestable en histoire, c'est que les Allemands ont été tirés de la barbarie et amenés à la civilisation par la religion catholique et par les missionnaires. Charlemagne, et plus tard les chevaliers militaires, ne firent que prêter à ceux-ci l'appui et la protection que les sociétés constituées donnent aujourd'hui à

chacun de leurs membres. Par quel étrange aveuglement la majorité de ce grand peuple s'obstine-t-elle à déchirer le sein de l'Eglise qui l'a enfanté? L'ingratitude des nations est aussi odieuse que celle des particuliers.

ATRASESSE (Sainte), martyre en Ethiopie. — On l'honore le 14 novembre avec Sainte Jone, sa compagne de triomphe. Le Martyrologe ne cite que leurs noms et leur titre.

ATZBEHA ou SAZAN, frère de Abréha ou Aïsan, premier roi chrétien d'Abyssinie au IVe siècle, et associé par lui au trône, fut baptisé comme son frère par saint Frumence, apôtre de l'Ethiopie.— Les deux monarques prêchèrent l'Evangile à leurs sujets, qui embrassèrent la foi avec courage et persévérèrent pendant plusieurs siècles dans la ferveur et dans l'unité catholique. L'Eglise d'Abyssinie honore comme saints Abréha et Atzbéha. — Un de leurs descendants, Caleb, surnommé Elesbaan, c'est-à-dire le Béni, est aussi placé au nombre des saints, même dans l'Eglise romaine. — *Voy.* Saint Frumence.

AUBER (Le Fr. Charles-Edouard), Mariste français du diocèse de Poitiers, missionnaire dans l'Océanie centrale.—Il est parti en 1844, avec le P. Junillon et le P. Violette, et un frère de la même société, et s'est embarqué au mois d'octobre à Brest, sur une corvette de l'Etat. — *Voy.* Junillon.

AUCHY (Saint Silvin d'), évêque régionnaire et missionnaire aux VIIe et VIIIe siècles dans le nord de la France, et principalement dans le diocèse de Thérouanne. — Il est appelé Silvin d'Auchy, parce qu'il mourut à Auchy en Artois. C'est sans doute le village nommé aujourd'hui Auchy-les-Moines (Pas-de-Calais), à 20 kil. de Saint-Pol.

AUDEBERT (M.), prêtre français de la société du Saint-Cœur de Marie, missionnaire en Afrique chez les nègres de Guinée.— Il est un des dix premiers que sa congrégation envoya dans ce nouveau champ si difficile à défricher. C'est au mois de septembre 1843 qu'il est parti avec M. Bessieux, M. Bouchet, M. Roussel, M. Maurice, M. de Regnier, un autre prêtre et trois frères. Dès la première année l'insalubrité du climat le conduisit au tombeau ainsi que cinq de ses confrères. M. Bessieux seul survécut, c'est lui qui maintenant gouverne la mission en qualité d'évêque.

AUDEMAR (M. Jean-Joseph), prélat français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire au XIXe siècle, dans l'empire annamite (Indo-Chine), évêque d'Adran *in partibus* et coadjuteur du vicaire apostolique de la Cochinchine. — Il était du diocèse de Digne, en Provence (Basses-Alpes) (2-3). Il partit de Rome en 1804 pour les missions de l'Orient, et fut envoyé dans la Cochinchine, où il devint, sous le titre d'évêque d'Adran, coadjuteur de M. Labartette, évêque de Vère, et vicaire apostolique de ce royaume. Il mourut le 8 août 1821, après 17 ans d'apostolat.

AUDIBERT (Le P. Désiré), Jésuite français, du diocèse de Fréjus en Provence (Var), missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1844, pour le Maduré, et s'est embarqué à Marseille le 1er mars de cette année-là avec sept autres religieux français, italiens et suisses, tous de sa Compagnie, et envoyés dans la même mission. C'étaient le P. Punicelli et le P. Berlendis, italiens; le P. Trincal, du Puy; le P. Hugla, de Rhodez; le P. Bertrand (Prosper), de Saint-Claude, en Franche-Comté (Jura); le Fr. Gonon, de Grenoble, et le Fr. Gillard, de Lausanne (Suisse.)

AUDRUGER (Le P. Philippe), religieux français de l'ordre de la Merci, fut, après la réforme de Cerfroi, envoyé à Tunis, avec le P. Deshées, pour y racheter des esclaves chrétiens, et ils en ramenèrent un certain nombre au mois de novembre 1638. — *Voy.* Charles d'Arras.

AUGURIUM, ville épiscopale sur la position de laquelle il y a de l'incertitude. — L'opinion qui paraît la plus fondée, c'est qu'Augurium était dans la Phrygie Pacatienne, sous la métropole d'Hiérapolis; que son vrai nom était Ancyre ou Angyre, mais qu'on l'appelait communément Anguri, d'où l'on a fait Augurium. — On la place à dix lieues au midi de Nicée. Elle a eu des évêques latins au moyen âge. On ne connaît que les deux suivants qui siégeaient dans le XVe siècle: 1° François, 2° Fr. Gonzalve, Prêcheur, institué le 22 décembre 1434, par le Pape Eugène IV, pour succéder à François.

AUGUSTE (Saint), évêque africain, et missionnaire dans l'Italie méridionale au Ve siècle. — Il est un de ceux que la persécution des Vandales chassa de leur pays après divers tourments endurés pour la foi. On les abandonna au nombre de douze sur un vieux vaisseau et on les livra ainsi au caprice de la mer; mais Dieu ne laissa pas périr misérablement ses serviteurs, et trompa l'espérance des hérétiques. Les vents poussèrent ces zélés confesseurs sur les côtes de la Campanie; ils s'y dispersèrent en différents lieux, prêchant avec beaucoup de fruit la foi pour laquelle ils avaient souffert. On leur donna des Eglises à gouverner. Le Martyrologe romain cite tous ces saints par leurs noms, ce sont: saint Prisque, saint Castrense, saint Tammare, saint Rosius, saint Héraclius, saint Secondin, saint Adjuteur, saint Marc, saint Auguste, saint Elpide, saint Conion et saint Vindonius.

AUGUSTE DE CASTELLAZZO (Le P.), Capucin italien, de la province de Montferrat (Piémont), missionnaire dans l'Indoustan septentrional. — Il est parti pour Patna à la fin de 1846, avec trois autres religieux du même ordre et de la même nation: c'étaient le P. Philippe d'Alexandrie, de la province de Romagne (Etats-Romains); le

(2-3) M. Taberd, dans une lettre du 2 octobre 1821, insérée au n° 21 des *Annales*, dit que ce prélat était originaire de Toulouse.

P. Fortunat d'Ancône, de la province des Marches (Etats-Romains); et le P. Ignace de Naples, de la province de Naples (Italie méridionale). Ces quatre moines étaient envoyés dans la mission de Patna, récemment démembrée du vicariat apostolique d'Agra.

AUGUSTIN, archevêque de Naxivan au XVII^e siècle, était Arménien de nation. — Il succéda à Paul Cittadini, Italien, et siégea vingt-six ans, depuis 1627, date de son élection, jusqu'à 1653, où il mourut. Son successeur fut le P. Paul Pyromalle, Dominicain italien.

AUGUSTIN, Chrétien cochinchinois du XVII^e siècle. — Il fut martyrisé dans la persécution de 1664; mais on n'a aucun détail particulier sur le genre de mort qu'il endura. — *Voy.* KIM.

AUGUSTIN D'ARCISAS (Le P.), religieux de l'ordre des Trinitaires, ministre de la maison de Montpellier, fit en 1723 et années suivantes un voyage en Barbarie, avec le P. de la Faye et autres missionnaires de son ordre, pour racheter les esclaves chrétiens qui s'y trouvaient. — *Voy.* LA FAYE et DAVID.

AUGUSTIN DE SORSO (Le P.), Capucin italien, de la province de Sassari (île de Sardaigne), missionnaire dans le Levant. — Il est parti au mois de mars 1846 pour la Mésopotamie (Turquie d'Asie), avec deux autres religieux du même ordre et du même pays : le P. Joseph de Fiesi, province de Sassari, et le P. Benoît d'Iglesias, province de Cagliari (île de Sardaigne).

AUGUSTIN DE TORDESILLA (Fr.), prêtre espagnol, de l'ordre des Fr. Mineurs; missionnaire au XVI^e siècle, en Chine et dans les îles Philippines. — Il exerçait sans doute les fonctions apostoliques dans cet archipel, lorsqu'il prit part à la tentative courageuse que le P. Pierre d'Alfaro, son supérieur, fit sur la Chine, en 1578 ou 1579, pour pénétrer dans cet empire et y prêcher l'Evangile. On ne signale aucune circonstance particulière au P. Augustin de Tordesilla. — *Voy.* PIERRE D'ALFARO.

AUGUSTIN DE VISSO (Le P.), Capucin italien, de la province d'Ombrie (Italie centrale), missionnaire dans la Turquie d'Asie. — Il est parti au mois de mai 1846 pour Constantinople, avec deux autres religieux de son ordre envoyés à la même destination. — *Voy.* DOMINIQUE DE MONA.

AUGUSTIN DE ZUNIGA (Fr.), Prêcheur portugais ou espagnol, fut envoyé en 1503 dans l'Inde, avec dix autres religieux de son ordre, que dirigeait Fr. Dominique de Souza, en qualité de vicaire général. — Ce sont les premiers Dominicains qui aient abordé dans l'Inde en passant par la route nouvellement découverte du cap de Bonne-Espérance. Ils évangélisèrent les peuples de la côte occidentale de cette presqu'île (Malabar), principalement le royaume de Koulan ou Côlam, et y opérèrent des conversions d'idolâtres. On ne rapporte aucune circonstance particulière relativement au P. Augustin de Zuniga.

AULUCET (SAINT), confesseur en Ethiopie. — Son nom est au Martyrologe sous la date du 12 novembre : mais il n'y a aucune autre indication historique.

AUMONT (M. PAUL), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans le royaume de Siam. — Il partit pour les Indes en 1718, revint ensuite en France et fut directeur au séminaire de sa congrégation. J'ignore combien de temps il travailla dans le vicariat apostolique de Siam; mais il ne mourut que le 23 février 1773, cinquante-cinq ans après l'époque où il avait débuté dans la carrière des missions. M. Aumont était du diocèse de Paris.

AURE, titre d'évêché *in partibus*. — C'était une ville d'Afrique, aujourd'hui ruinée. Lorsque les Espagnols prirent Oran sur les Musulmans du temps du cardinal Ximenès (1509), ce prélat avait obtenu du Pape qu'elle dépendrait du diocèse de Tolède. Un Franciscain espagnol, qui était alors évêque d'Aure *in partibus*, prétendit qu'Oran n'était autre que sa ville épiscopale; mais il fut prouvé qu'il était dans l'erreur et qu'Aure était située plus à l'est (dans l'Algérie actuelle).

Le titre d'évêque d'Aure a été porté par M. de Bourges, prélat français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Orient au XVII^e siècle, et premier vicaire apostolique du Tong-King occidental. Il fut sacré à Siam en 1682 et y mourut le 9 août 1714, à 83 ans. Il était de Paris. Son apostolat avait duré près de cinquante-cinq ans.

AURELIOPOLIS, ville épiscopale de l'Asie Mineure, sous la métropole d'Ephèse et à 20 lieues au nord de cette illustre cité. Elle a eu quelques évêques latins au moyen âge. On cite le suivant qui siégeait au XIV^e siècle :

Nicolas (Fr.), Frère Mineur. Il était à Rome quand Jean Paléologue, empereur d'Orient, y fit profession de foi le 16 octobre 1359. — Ferdinand Vaqueiro, Fr. Mineur portugais, fut institué évêque d'Auréliopolis *in partibus* par le Pape Clément VII, le 27 novembre 1531. Ce prélat fut envoyé dans l'Indoustan pour y faire les fonctions épiscopales. Avant lui Fr. Edouard Nunez, Dominicain, évêque de Laodicée, y avait été également envoyé dans les premières années du XVI^e siècle. Mais on ne tarda pas à ériger un évêché en titre à Goa. — *Voy.* NUNEZ et VAQUEIRO.

Le Saint-Siége a toujours continué depuis lors à pourvoir l'Eglise d'Auréliopolis de pasteurs titulaires. M. Whelan, Carme anglais, nommé en religion le P. Jean-François de Sainte-Thérèse, a été institué, le 7 juin 1842, évêque d'Auréliopolis *in partibus* et coadjuteur du vicaire apostolique de Bombay (Indoustan). Depuis lors il est devenu vicaire apostolique; mais actuellement il ne gouverne plus l'Eglise de Bombay. J'ignore si c'est par suite de décès ou de démission.

Il y avait une autre ville épiscopale d'Auréliopolis en Lydie sous la métropole de

Sardes. Elle était appelée aussi Péricomé. On ne lui assigne aucun évêque latin.

AURIBELLI (Fr. Martial), maître général de l'ordre des Fr. Prêcheurs au XV^e^ siècle, est cité dans l'histoire des Missions parce qu'il supprima la congrégation des FF. Voyageurs pour Jésus-Christ : on sait que c'étaient des Dominicains spécialement voués aux missions. Ils avaient accompli de grandes choses pendant le XIII^e^ et le XIV^e^ siècle ; puis la ferveur avait sans doute diminué, de sorte que l'existence et les priviléges de cette congrégation particulière au sein de l'ordre introduisaient quelque confusion dans le gouvernement des religieux en général : c'est sans doute pour cela que Fr. Martial Auribelli la supprima. Cependant on ne tarda pas à reconnaître qu'elle était d'une grande utilité, et Fr. Conrad d'Asti, successeur d'Auribelli, la rétablit en 1464.

AUSGÈNE (Saint). — Il fut martyrisé en Egypte dans une extrême vieillesse et il est honoré le 31 décembre par les Coptes et les Abyssins. Le Martyrologe ne dit rien autre chose au sujet de ce saint.

AUSIER (M. Jean-Baptiste), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères et du diocèse de Cahors, missionnaire en Cochinchine au XVII^e^ siècle et au commencement du XVIII^e^.—Il partit de France en 1680 ainsi que M. de Capponi envoyé dans la même mission ; ils moururent tous les deux en 1707, M. Ausier le 1^er^ août et son confrère le 20 du même mois, après avoir l'un et l'autre évangélisé le royaume de Cochinchine pendant plus de vingt-cinq ans. M. Capponi était d'Auvergne.

AUSONE (Saint), missionnaire en France et premier évêque d'Angoulême. Les différentes Vies qu'on a de lui sont tellement remplies de fables qu'il est fort difficile de démêler le vrai d'avec le faux. Ce qu'on sait de plus probable, c'est qu'il prêcha l'Evangile dans le territoire d'Angoulême lorsque l'idolâtrie y régnait encore (vers le milieu du III^e^ siècle). Ayant converti un grand nombre de païens, il se fixa dans le pays pour continuer de travailler à leur sanctification et eut le bonheur de couronner par le martyre sa carrière apostolique. On dit qu'il eut la tête tranchée, soit par l'ordre des magistrats du lieu, soit par celui d'un chef de barbares qui s'étaient jetés dans les Gaules. On présume que c'est vers l'an 260.

En 1568, les protestants ayant pris la ville d'Angoulême, profanèrent et brûlèrent les restes sacrés de ce vénérable apôtre dont la fête est célébrée le 11 juin.

AUSSOLEIL (M. Louis), prêtre français, du diocèse et de la congrégation des Missions-Etrangères de Tulle, missionnaire en Cochinchine. — Il est parti en 1848 et s'est embarqué à Anvers (Belgique), le 4 avril, avec M. Cordier, de Gap, envoyé dans le même royaume et cinq autres prêtres de la même société destinés pour diverses missions de l'extrême Orient. — *Voy.* Cordier.

AUSTREMOINE (Saint), en latin *Stremonius* ou *Strymonius*, apôtre et premier évêque d'Auvergne au III^e^ siècle.—Il était un de ces sept illustres missionnaires qui vinrent évangéliser les Gaules à cette époque. Il fonda l'Eglise d'Auvergne dont il fut le premier évêque. Ce siége fut transféré à Clermont au VIII^e^ siècle. Le mot *Arverni* qu'on traduit par Auvergne désignait non-seulement le peuple et la province, mais encore la ville principale.

Par la nature du pays et le caractère des habitants, on peut conjecturer que saint Austremoine dut avoir beaucoup à souffrir pour déraciner l'idolâtrie et la superstition ; mais le détail de ses actions est entièrement inconnu. Tout ce qu'on sait de lui, c'est le fait de sa mission qui est incontestable ; quant à l'époque, elle est loin d'être certaine : on croyait jadis qu'elle remontait au I^er^ siècle de l'Église ; les critiques modernes la placent au III^e^ siècle, avec beaucoup plus de fondement. L'apôtre de l'Auvergne fut enterré, à ce que l'on assure, dans l'endroit où l'on a bâti depuis l'abbaye d'Issoire, et sa tête y a été conservée jusqu'à ces derniers temps ; la plus grande partie de ses reliques se gardait près de Riom, dans l'abbaye de Mauzac et à Pierre-Encise ou Saint-Ivoine, dans le midi. La fête de saint Austremoine est célébrée le 1^er^ novembre.

AUTONOME (Saint), évêque et martyr au commencement du IV^e^ siècle. — Fuyant la persécution de Dioclétien, il quitta l'Italie, sa patrie, et vint en Bithynie. Sans doute il n'était pas encore évêque à cette époque ; car si Jésus-Christ a recommandé à ses disciples, quand on les persécuterait dans un pays de passer dans un autre, il a dit aussi que le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, tandis que le mercenaire les abandonne, et il faudrait des circonstances d'une nature particulière pour autoriser un évêque à abandonner son siége en temps de persécution. Quoi qu'il en soit, saint Autonome ayant converti beaucoup de monde à la foi dans la Bithynie, fut immolé à l'autel par des païens fanatiques, pendant qu'il célébrait la messe, et il devint ainsi une victime de Jésus-Christ, selon l'expression du Martyrologe. Sa fête se célèbre le 12 septembre.

AUVRY (Le P. Michel), religieux français de l'ordre de la Merci, revint en 1662 à Aix, en Provence, avec des Chrétiens qu'il avait rachetés de la captivité sur les côtes de Barbarie. Il composa ensuite la relation de son voyage sous le titre de *Miroir de la Charité* ou *Voyage des Pères de la Merci en Alger*.

AVENDANO (Le P. Jacques d'), Jésuite espagnol, missionnaire, probablement dans le XVII^e^ siècle, en Amérique.—Il entra dans la Compagnie à Lima, capitale du Pérou, et s'y consacra aux missions et à l'éducation, les deux grandes carrières ouvertes au dévouement des Jésuites. Il fut deux fois recteur du collége de Lima, provincial de sa société, et occupa encore d'autres charges. On a de lui plusieurs ouvrages ; le plus considérable

est le *Trésor indien*, pour le gouvernement de la conscience en ce qui regarde les Indiens, Anvers, 1668, 2 vol. in-fol. en latin.

AVENIC (Le P. Matthieu de), Dominicain arménien, au XVII^e siècle, missionnaire apostolique et vicaire général de Naxivan, après ou sous l'épiscopat du P. Pyromalle, succéda à ce Dominicain italo-grec transféré en 1664 à l'évêché de Bisignano, en Italie. Mais c'est seulement en 1668 qu'il fut institué par le Pape Clément IX. Il siégea jusqu'en 1674, année de sa mort. Les ennemis de la foi catholique, qui persécutaient cruellement son Eglise, l'empoisonnèrent pendant qu'il allait réclamer la protection du roi de Perse. Ce prélat, nommé Matthieu IV dans la série des archevêques de Naxivan, eut pour successeur Thomas II de Jatume.

AVENIC (Le P. Paul-Baptiste de), Dominicain arménien, devint archevêque de Naxivan sous le pape Innocent XII, en 1692, à la place de Sébastien Knab, Allemand, mort l'année précédente.— Son épiscopat fut d'environ dix ans, et il mourut vers 1702. Son successeur fut Etienne Sciran. C'est sous le nom de Paul III qu'il figure dans la liste des archevêques de Naxivan. Les deux autres Paul étaient Dominicains italiens, et avaient siégé comme lui dans le XVII^e siècle.

AVERATI (Le P.), Barnabite italien, missionnaire en Birmanie à la fin du XVIII^e siècle.—Il aborda dans ce pays en 1761, avec le P. Percoto, religieux du même ordre que lui. Il n'y avait alors qu'un seul missionnaire pour tout le vicariat d'Ava et Pégu : c'était le P. Gallizia, neveu de l'évêque d'Uisma, du même nom. Les trois prêtres déployèrent un zèle vraiment apostolique, et dilatèrent au loin le nom de Jésus-Christ. Mais le P. Averati ne tarda pas à succomber aux fatigues d'un si laborieux ministère. Il mourut dès l'année 1762. Sa carrière évangélique n'avait pas duré un an. On peut dire de lui ces paroles que l'Eglise applique au modèle de la jeunesse chrétienne : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* (*Sap.* IV, 13.)

AVIEDIK, docteur arménien schismatique qui vivait dans les premières années du XVIII^e siècle. — Il se signala comme un violent persécuteur des missionnaires catholiques.

AVVARO (Le P. Georges), Jésuite italien du diocèse de Pignerole (Piémont), missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti en 1847 pour cette destination, ainsi que neuf autres Pères et sept Frères de la même compagnie. — *Voy.* Caveng.

AWERRI (*voy.* Overry), royaume de Guinée septentrionale, où l'Evangile a été annoncé par les Capucins, au XVII^e siècle. (*Voy.* Ange de Valence.) — Le roi renonça à la polygamie, et il paraît que le peuple se fit chrétien, puisque aujourd'hui encore on trouve chez lui des traces de religion.

AXUM, ville d'Ethiopie (Afrique). — Elle est située entre le Tacazzé au midi, et le Mareb, affluent de cette rivière, vers le nord. Axum est dans la partie septentrionale de l'Abyssinie, presque à égale distance entre Massouah sur la mer Rouge, et Gondar qui est un peu au nord du lac Dembea. Axum se trouve sur le chemin direct de l'une à l'autre de ces villes.

AZAMBUSA (Jacques de), navigateur portugais, fonda, sous le règne de Jean II, vers 1482 ou 1483, un établissement sur cette partie de la côte de Guinée qu'on nomme *Côte de l'Or*, parce qu'on s'y procurait ce métal en abondance. — Il y fit élever les armes de Portugal, puis dressa un autel au pied d'un grand arbre, et un prêtre y célébra solennellement les saints mystères, comme pour faire prendre possession par Jésus-Christ de ces terres asservies au démon. Le roi nègre du pays se nommait Karamansa ; Jacques lui représenta que Jean II, son maître, voulait récompenser par un bienfait signalé les facilités qu'il offrait au commerce.

« Ce bienfait, continua-t-il, consiste à vous faire connaître un Dieu maître et créateur du ciel et de la terre, rémunérateur de ceux qui croient en son nom et le servent avec fidélité. Tous les potentats de l'Europe reconnaissent ce Dieu de majesté et soumettent leurs cœurs au joug de sa loi. Si vous voulez le connaître vous-même et recevoir le saint baptême, qui est une profession publique de cette loi, le roi mon maître vous regardera comme son frère et son allié, puisqu'il vous sera uni par le même lien de religion et que vous devrez participer avec lui dans le ciel à un bonheur qui n'aura jamais de fin. En cette qualité il fera avec vous un traité de ligue offensive et défensive contre vos ennemis communs. »

Voilà de quels nobles procédés les Portugais et les Espagnols usaient alors envers les peuples nouveaux qu'ils découvraient. En Chrétiens vraiment dignes de ce nom, la première chose qu'ils tâchaient de leur faire comprendre, c'était la connaissance du vrai Dieu et de la religion chrétienne. Aujourd'hui on méprise beaucoup cette manière de faire, et l'on s'occupe exclusivement de coton, de sucre, d'ivoire, d'esclaves, de café, de pacotille. Je ne trouve pas qu'il y ait progrès : les anciens Chrétiens comprenaient mieux que nous la noblesse et la dignité de l'homme.

Jacques de Azambusa établit sur le territoire de Karamansa un fort pour la construction duquel les Portugais profitèrent des matériaux et des anciens ouvrages des Normands. (*Voy.* La Mine.) Les Hollandais, qui possèdent aujourd'hui ce fort avec la ville voisine, ont reconnu la véracité du fait : il est donc prouvé que les Français ont devancé dans ces lieux les nations qui s'y sont ensuite établies.

A l'endroit où avait été érigé l'autel provisoire au pied d'un arbre, Jacques construisit une église qui fut mise, ainsi que la forteresse, sous la protection de saint Georges. Tel fut le commencement de l'établis-

sement de Saint-Georges de La Mine, qui est aujourd'hui une belle ville de 15,000 âmes appartenant aux Hollandais.

AZARIE FRIDONIS, archevêque de Naxivan, en Arménie, après Nicolas, mort en 1598, fut sacré à Rome, en 1604, par le cardinal d'Ascoli; et, étant mort peu après dans cette capitale du monde chrétien, il fut enterré dans l'église des Arméniens. — Il eut pour successeur Marc, qui mourut également à Rome en 1607.

AZEVEDO (Le P. Louis de), Jésuite portugais, missionnaire, au XVII^e^ siècle, en Abyssinie (Afrique). — Il fut envoyé de Goa (Indoustan) dans cet empire, en 1604, avec le P. Romano, religieux italien de la même société. C'était sous le règne de Za-Denguel, prédécesseur de Socinios, qui prit sur le trône le titre de Melec-Seghed, et fut le dernier empereur d'Ethiopie qui protégea la religion catholique. Le P. Paez, restaurateur de cette mission, s'était concilié l'amitié et l'estime de ce dernier monarque, et il eut le bonheur de le convertir. La mission d'Abyssinie jeta alors le plus vif éclat. C'est à cette époque que le P. de Azevedo fut appelé à y travailler. Il partagea les fatigues et les succès de ses confrères pendant tout le règne de Melec-Seghed (1605 à 1632). On sait que les dernières années du règne de ce monarque furent signalées par des conversions très-nombreuses. La religion catholique était devenue religion de l'Etat : elle avait pour elle l'appui des lois et de la force publique. L'intervention d'un pareil élément de prosélytisme lui fut fatal. La contrainte provoqua des soulèvements à main armée, et l'héritier de l'empereur, son propre fils, se mit à la tête du parti schismatique pour arriver plus vite au trône. Du vivant même de Melec-Seghed, qu'il avait intimidé, il s'empara de toute l'autorité, proscrivit la religion catholique, ordonna, sous peine de mort, de revenir à la foi d'Alexandrie, et décréta l'exil des missionnaires, qui furent effectivement expulsés avec leur évêque, le P. Mendez, Jésuite portugais et patriarche d'Ethiopie. C'était en 1632. Le P. Azevedo, à cause de son grand âge, fut seul excepté de cette mesure désastreuse; mais il expira quelques mois après, dans le courant de l'année 1633. Ainsi, il avait été vingt-neuf ans missionnaire en Ethiopie, et y avait éprouvé les vicissitudes de la prospérité et de la persécution.

AZIRIEN (Saint), martyr éthiopien honoré le 30 octobre avec saint Epimaque qui souffrit comme lui en Ethiopie. — Le Martyrologe cite encore le même jour un confesseur de cette nation, c'est saint Abaïde.

AZPILCUETA (Le P. Jean), Jésuite espagnol, originaire de la Navarre, comme saint François Xavier, fut un des six premiers missionnaires envoyés au Brésil, en 1549, par saint Ignace de Loyola, sous la conduite du P. Nobrega (*Voy.* ce nom). Le P. Azpilcueta avait une grande facilité à apprendre l'idiome des sauvages, et était animé d'un zèle brûlant.

AZPILCUETA (Martin), surnommé *Navarre*, c'est-à-dire *Le Navarrais*, à cause de sa patrie, célèbre théologien espagnol du XVI^e^ siècle. Après avoir étudié à Cahors et à Toulouse, il devint prêtre et chanoine régulier de Saint-Augustin, et enseigna à Toulouse, à Salamanque, à Coïmbre. A l'âge de quatre-vingts ans, le Pape le fit son pénitencier, et il atteignit l'âge de quatre-vingt-treize ans, étant mort, le 21 juin 1580, dans la capitale du monde chrétien; cependant, il était d'une santé très-délicate, et mangeait fort peu. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon en 1597, et à Venise en 1602, en 6 vol. in-fol. Martin Azpilcueta était oncle de saint Xavier, Jeanne Azpilcueta, mère de l'illustre Jésuite, étant sa sœur. Il aurait voulu accompagner son neveu dans la mission des Indes, et se consacrer à la conversion des infidèles, quoiqu'il eût cinquante-quatre ans à l'époque où celui-ci s'embarqua; mais son courage était au-dessus de ses forces. « J'aurais fini là mes jours, dit-il dans un de ses ouvrages, si Xavier, à cause de mon âge, ne m'eût jugé incapable des fatigues de sa mission, et s'il ne m'eût écrit, en partant, que je me consolasse de son absence par l'espérance de nous voir au ciel. »

Le P. Barthélemi Caranza, Dominicain, archevêque de Tolède, était l'ami du saint chanoine. Ce prélat, ayant été accusé par l'inquisition, trouva dans Azpilcueta un défenseur dévoué. Le bon religieux, quoique âgé de quatre-vingts ans, se rendit à Rome pour plaider la cause de son ami auprès du Pape. Il était extrêmement charitable pour les pauvres, et ne manquait jamais de faire l'aumône à ceux qu'il rencontrait. Sa mule y était habituée, et s'arrêtait d'elle-même lorsqu'elle en voyait venir. On a raconté le même fait de Kosciusko, l'Epaminondas de la Pologne.

B

BA (Anne), Chrétienne cochinchinoise, qui vivait au XVII^e^ siècle et qui souffrit des tortures atroces pour la foi dans la persécution de 1664. Elle était âgée alors de cinquante ans et faisait depuis longues années l'office de cathéchiste pour les femmes. Ses humbles travaux fructifiaient abondamment par la grâce et la bénédiction de Notre-Seigneur, et elle gagnait beaucoup d'âmes, Aussi elle était en grande estime parmi les Chrétiens, et les païens la détestaient à proportion des conversions qu'ils lui voyaient opérer. Ayant été dénoncée aux mandarins, elle fut fouettée cruellement; puis on la condamna à être brûlée à petit feu avec des plaques de fer rouges qu'on lui appliquait

sur le visage, sur les mamelles et sur les côtés : on lui mettait des mèches allumées dans les oreilles, dans les narines et sur les yeux : ces tourments affreux ne purent l'ébranler. Les bourreaux émerveillés de sa constance et voyant qu'ils ne gagneraient rien sur elle la laissèrent aller en liberté, après l'avoir dépouillée du peu de bien qu'elle possédait. Ainsi elle survécut aux supplices qui viennent d'être décrits et le martyre lui manqua plutôt qu'elle ne manqua au martyre. Les relations ne nous apprennent pas l'époque de la mort de cette sainte femme. Ceci se passait en 1664 ou au commencement de 1665 à Fai-Fo, ou près de cette ville.

On compta cette année-là quarante-trois martyrs de tout sexe, de tout âge, de toute condition qui donnèrent leur vie pour la foi en Cochinchine, savoir : dans la capitale, dans la province de Cham et dans le Ciampa cochinchinois.

Il est bon de remarquer que ces peuples sont, entre tous les Asiatiques, particulièrement mous, indolents, timides, d'un caractère apathique et faible. Voilà comment ils sont transformés par la religion chrétienne ou plutôt par la grâce de Jésus-Christ.

BA (Marie), Chrétienne cochinchinoise qui vivait au XVII^e^ siècle. Elle était veuve d'un grand mandarin gouverneur de province, et elle soutenait de son crédit et de ses libéralités toutes les églises avoisinant le lieu de sa résidence (Fai-Fo). Dans la persécution de 1663, on en brûla une belle qu'elle avait fait bâtir à une demi-lieue de Fai-Fo. On brûla aussi sa maison qui en était voisine, on la dépouilla de presque tous ses biens, en sorte qu'elle était réduite à demeurer dans une petite chaumière. Elle se trouvait néanmoins fort contente d'être assujettie à cette pauvreté pour l'amour de Jésus-Christ. Rien n'avait pu l'ébranler. M. Chevreuil pro-vicaire de M. de la Mothe-Lambert évêque de Berythe, la visita en 1664, la salua de la part du prélat, et fut très-édifié de sa piété et de son zèle.

Peu après, on vint l'arrêter chez elle, par ordre du roi : cependant on lui gardait toujours quelque respect en considération de son mari, et on ne lui mit pas la cangue au cou. Un grand nombre d'autres Chrétiens avaient été pris, entre autres des Japonais fort riches et qui paraissaient être les colonnes les plus fermes de l'Eglise de Fai-Fo. Ils descendaient sans doute des confesseurs de la foi exilés de leur patrie au commencement de ce siècle pour cause de religion. Menacés d'être privés de leurs biens, de leurs maisons et réduits à la pauvreté, ces malheureux eurent la lâcheté de déshonorer leur caractère de Chrétien et leur nationalité en apostasiant publiquement. Ils entraînèrent ainsi un grand nombre de Cochinchinois, surtout les plus riches : tant il est vrai que les biens de la terre mettent un grand obstacle au salut ; ils énervent l'âme et la rendent souvent incapable de vertu.

Au milieu de tant de scandales, une femme de vingt-cinq ans dont on ne sait pas le nom fendit la presse et fit à haute voix sa profession de foi devant les mandarins : son courage et son assurance frappaient tout le monde d'admiration ou de stupeur : elle fut condamnée à être exposée aux éléphants ainsi qu'un catéchiste tonkinois qui avait aussi confessé ; d'autres furent condamnés à avoir la tête tranchée. Quant à Marie Ba, elle fut, par ordre exprès de la cour, condamnée à mourir de faim dans une petite cellule que l'on bâtit pour l'y enfermer et que l'on fit environner de soldats.

Cette pauvre dame soutint ce cruel supplice pendant cinq jours au bout desquels elle faiblit, ne pouvant endurer la soif dont elle était tourmentée. Ayant demandé à sortir, elle fut portée devant le mandarin à la grande joie des païens : elle fut relâchée. Tous les Chrétiens restés fidèles versèrent des larmes amères sur sa chute. Elle-même ne cessait de pleurer et de se lamenter. Aussitôt qu'elle put aller à l'église, la nuit, elle demanda humblement miséricorde en présence de plusieurs Chrétiens, protestant de son vif repentir : elle se confessa ; mais le missionnaire M. Chevreuil lui refusa la communion : cette discipline rigoureuse est nécessaire dans les églises situées parmi les infidèles, sans quoi les autres Chrétiens imiteraient facilement la lâcheté des apostats.

Peu de temps après, Marie Ba se confessa une seconde fois, et le missionnaire à qui on avait signifié son exil lui administra les sacrements.

BABONNEAU (M.), du diocèse de Nantes, missionnaire en Amérique. — Il est parti de Nantes le 30 octobre 1849, pour le diocèse de Natchez (Etats-Unis), avec M. Morisset, un autre prêtre du diocèse de Rennes, et trois clercs du diocèse de Nantes. M. Babonneau lors de son départ n'était que diacre.

BAC (Rue du), grande et belle rue de Paris, sur la rive méridionale de la Seine et dans le riche et noble quartier dit du faubourg Saint-Germain. Cette rue est extrêmement célèbre dans l'histoire des missions, parce que c'est là qu'est le séminaires des Missions-Etrangères, qui depuis près de deux cents ans envoie des apôtres dans une grande partie de l'Asie (c'est-à-dire de la Chine, de l'Indo-Chine et de l'Indoustan), et dans des chrétientés d'une grande importance, fort bien administrées, et des plus connues pour leur histoire et leur état présent. Ce séminaire est souvent désigné sous le nom de séminaire de la rue du Bac et de la rue de Babylone : son église sert de paroisse à un quartier de Paris. C'est de la rue de Babylone qu'on voit le mieux le bâtiment du séminaire qui est un assez bel édifice dans le style du XVII^e^ siècle: De la rue du Bac, on ne peut l'apercevoir, à cause de constructions accessoires qui bordent la rue.

Le terrain où est le séminaire des Missions-Etrangères avait été donné par des personnes pieuses et riches au P. Jean Duval, Carme déchaussé connu sous son nom de

religion qui est le P. Bernard de Sainte-Thérèse. Ce religieux était évêque de Babylone (institué en 1637, revenu en France en 1647, et mort à Paris en 1669.) Comme il ne pouvait retourner en Asie à cause de ses infirmités, il traita avec la congrégation naissante des Missions-Etrangères, lui céda (vers l'an 1663) ces terrains pour y bâtir un séminaire qui fournirait des missionnaires aux divers pays de l'Orient, et surtout au diocèse de Babylone, et à la Perse, dont le prélat avait la charge. La rue actuelle de Babylone s'appelait alors rue de la Fresnaie, et c'est à cause de l'évêque de Babylone quelle a pris son nom sous lequel elle est connue aujourd'hui.

La rue du Bac s'étend depuis la Seine, au pont des Tuileries, jusqu'à la rue de Sèvres où sont maintenant les Lazaristes au n° 93. Le séminaire de la rue du Bac est au n° 120.

BAC, mot annamite qui signifie *Nord*. Il y a au Tong-Kin, une province du Nord appelée *Xu Bac*, dans la langue du pays. — *Voy.* Xu Bac.

BAÇAIN ou BAÇAIM, ville de l'Indoustan, sur le golfe d'Oman. — Elle est située à dix lieues au nord de Bombay, et appartient aujourd'hui aux Anglais depuis 1780. Elle a été soumise longtemps aux Portugais ; par conséquent elle avait des couvents de moines, et elle était un point de départ pour des missions dans le pays avoisinant ; sans doute qu'il y a encore aujourd'hui des catholiques soumis à la juridiction du vicaire appostolique de Bombay.

BACHIA ou BACS (Fr. Jacques de), Mineur hongrois, de la ville archiépiscopale dont il porte le nom, était au XV^e^ siècle missionnaire en Valachie, en Moldavie, en Bulgarie, en Esclavonie et principalement en Bosnie. — *Voy.* Jacques de Bachia.

L'archevêché de Bachia est uni à celui de Colocza, le second de la Hongrie. La ville de Bacs a environ 7,000 âmes et elle n'est pas éloignée de Pesth.

BADASEE (Isaac), saint éthiopien. — On lit son nom au Martyrologe le 10 septembre ; l'ordre auquel il appartient dans l'Eglise n'est pas désigné.

BADICIA, ou BADICIUM, ville épiscopale de l'île de Crète, d'après le P. Wadding qui prétend dans ses *Annales des Frères-Mineurs*, que le Pape Clément VII nomma à ce siége le 23 septembre 1530 Fr. Jacques, religieux de l'ordre de Saint-François. Mais on ne trouve d'ailleurs aucun évêché de ce nom dans la province de Crète.

BADIN (M. S. T.), prêtre français, missionnaire en Amérique à la fin du XVIII^e^ siècle et au commencement du XIX^e^. — Il était du diocèse d'Orléans et il passa aux États-Unis n'étant encore que lévite, car il fut ordonné prêtre à Baltimore en 1793 par M. Carroll, évêque de cette ville, qui l'envoya de suite dans le Kentucky, vaste province qui commençait alors à se peupler (elle avait environ 70,000 âmes). Il eut à lutter, dans ce poste, contre la misère, l'hérésie, les préjugés du peuple qui regardaient les catholiques comme idolâtres : en outre son inexpérience, son peu de connaissance de la langue anglaise et des mœurs du pays lui offraient de nouvelles difficultés. D'ailleurs il était dans un isolement complet : un autre prêtre français, M. Barrières, parti de Baltimore avec lui en qualité de vicaire général, avait été bientôt dégoûté des manières agrestes et du genre de vie des Kentuckiens et au bout de quatre mois il s'était retiré à la Nouvelle-Orléans. M. Badin se vit donc chargé seul pendant plusieurs années de la mission du Kentucky qui s'accroissait chaque jour par l'affluence des émigrants catholiques venus du Maryland et d'autres pays. Il était continuellement en voyages apostoliques, en controverse avec les protestants, formant de nouvelles paroisses ou congrégations, érigeant des églises ou des chapelles, préparant des établissements ecclésiastiques à des distances convenables, etc. Le prêtre le plus proche de lui quoique éloigné de soixante-dix lieues était M. Rivet, ancien professeur de rhétorique au collége de Limoges, qui vint en 1795 résider comme curé et vicaire général au Poste-Vincennes, dans l'Illinois. M. Badin lui écrivait de temps en temps, et en recevait des avis salutaires ; mais ils ne pouvaient jamais se voir.

Enfin deux prêtres du diocèse de Blois, M. Fournier et M. Salmon, vinrent successivement, le premier en 1797 et le second en 1799, au secours du missionnaire du Kentucky. D'autres prêtres français, chassés de leur patrie par la révolution, rendirent également service à l'Eglise naissante de cette province. En 1799 arriva M. Thayer, ancien ministre presbytérien, converti à Rome par les miracles du bienheureux Labre, puis ordonné prêtre à Paris. Il était reparti comme missionnaire dans son pays où il avait jadis prêché l'erreur ; sa conversion excitait la curiosité générale et ses antécédents donnaient beaucoup de poids à sa parole : il voulait servir la religion en multipliant sa personne ; il parcourut les États-Unis, le Canada et une grande partie de l'Europe.

M. Salmon mourut en 1799 victime de son zèle ; M. Fournier mourut de même en 1803, et M. Thayer étant parti pour l'Irlande, M. Badin se retrouva seul missionnaire au Kentucky, et fut seul chargé, pendant dix-sept mois, du soin de cette vaste province où l'on comptait environ mille familles catholiques disséminées sur un espace immense. La mort de M. Rivet arrivée aussi en 1803 le priva des conseils de ce prêtre vénérable. Les prêtres les plus voisins de M. Badin étaient alors M. Olivier, de Nantes, vieillard vénérable qui résidait à la prairie du Rocher-Illinois, et M. Richard, Sulpicien, qui demeurait au Détroit (Michigan). L'un et l'autre étaient à 130 lieues du jeune missionnaire.

En 1804 arriva à son secours un saint prêtre flamand, M. Nérinkx qui n'a cessé de travailler en apôtre et qui institua trois monastères de religieuses fort utiles pour l'éducation des jeunes filles. Ces religieuses,

nommées Amantes de Marie au pied de la croix, étaient presque toujours voilées et menaient un genre de vie dur et laborieux.

Peu de temps après, la mission du Kentucky s'enrichit d'une colonie de trappistes conduite par le P. Urbain Guillet, leur supérieur. Ils fondèrent une maison d'éducation gratuite : mais ils ne purent trouver de secours suffisants pour maintenir cette bonne œuvre, le pays étant alors trop pauvre. Le P. Guillet avait formé le projet de travailler à la civilisation des sauvages en se chargeant d'élever leurs enfants et par ce moyen de faciliter leur conversion. Dans ce dessein il se rapprocha d'eux et fonda un nouvel établissement près de Cahokia. Les Trappistes édifièrent beaucoup le pays par leurs austérités, leur silence et leurs travaux : mais comme les missions étaient un objet étranger à leur institut, ils rentrèrent en France lors de la restauration des Bourbons en 1815.

Avec eux, c'est-à-dire vers 1805, étaient arrivés au Kentucky d'autres religieux qui s'établirent plus solidement dans cette province, puis dans celle de l'Ohio. C'étaient deux Dominicains anglais, le P. Wilson, qui devint provincial, et le P. Tuite, qui devint maître des novices. Un américain, né au Maryland, sujet très-distingué, se joignit à eux : c'était le P. Fenwick qui avait fait ses études en Flandre et y était devenu professeur. De retour dans sa patrie, il employa son patrimoine à fonder le couvent de Sainte-Rose et une école qui fournirent plusieurs missionnaires natifs du pays. En 1823, il en était déjà sorti sept. Du monastère de Sainte-Rose situé dans le comté de Washington, partirent les premiers apôtres qui aient évangélisé l'Ohio en 1820 ou 1821 : c'étaient le P. Fenwick et son neveu le P. Young.

En 1808, le Saint-Siége érigea un évêché au Kentucky, dans la petite ville de Bardstown. M. Flaget, Sulpicien, de Clermont, qui était arrivé en Amérique en 1792, fut nommé à ce siége, et malgré les alarmes de sa modestie qui le fit persister pendant deux ans à refuser l'épiscopat, il fut obligé de courber les épaules sous le fardeau. Le 11 juin 1811, il arriva avec deux prêtres et quatre séminaristes à Saint-Etienne, résidence de M. Badin, qui logeait dans une pauvre maisonnette de bois meublée d'un lit, de six chaises, de deux tables et de quelques rayons pour une bibliothèque. Le diocèse de Bardstown embrassait alors le Kentucky, l'Ohio, le Tennessée, le Michigan, l'Illinois et l'Indiana. En 1823, il y avait déjà dans cette vaste étendue de pays 25 prêtres, 7 couvents, 2 séminaires ou colléges, 35 églises ou chapelles et environ 40,0000 catholiques.

En 1819, M. Flaget avait obtenu un coadjuteur dans la personne de son vénérable ami et compagnon M. David, supérieur du séminaire, qui fut sacré le 15 août de cette année-là, évêque de Mauricastre *in partibus*. Tels furent les commencements de l'Eglise du Kentucky, dont M. Badin peut être regardé comme l'apôtre. Après avoir passé 25 ans dans les travaux de cette mission (1793-1818), il revint en France pour y prendre un peu de repos et pour y invoquer, d'après le vœu de son évêque, la générosité des bons Chrétiens en faveur du diocèse de Bardstown. Il résidait à Paris, au séminaire de Saint-Nicolas, rue Saint-Victor. Il a écrit sur les origines de la mission du Kentucky, une *Notice* insérée dans le n° 2 des *Annales de la Propagation de la Foi* (1823), et d'où ceci est extrait.

BADOUR (Le P. Jean-François), Jésuite français, du diocèse de Tulle en Limousin, missionnaire dans le Levant. — Il est parti en 1847 pour la Syrie avec deux autres religieux de la même société, le P. Séguin, de Lyon, et le Fr. Brun, du Puy.

BAEZA ou BEZA (Jean), Jésuite espagnol, était de cette nombreuse colonie d'enfants de Saint-Ignace que le P. Azevedo, provincial du Brésil, obtint de saint François de Borgia, 3e général de la Compagnie, pour former en Amérique même une pépinière de missionnaires. — Il fut, ainsi que ses compagnons, percé à coups de poignards et jeté à l'eau, par les calvinistes français que commandait le vice-amiral Sourie. Ce corsaire animé d'une haine violente contre les catholiques et surtout contre les Jésuites criait à ses marins : *Tuez, tuez cette canaille qui allait au Brésil propager les erreurs du papisme; jetez à la mer tous ces chiens de Jésuites.* — Cet événement, honteux pour l'hérésie et qui a donné de glorieux martyrs à l'Eglise, se passait le 15 juillet 1570 près des îles Canaries.

BAGNE, lieu où l'on renferme les forçats. — Ce mot a été emprunté aux pays musulmans et il vient originairement de la langue franque qui se parle à Constantinople et dans les échelles du Levant. Son étymologie est *bagno*, qui en italien signifie *bain*, parce qu'il y avait des bains turcs auprès de la prison où l'on renfermait les Chrétiens détenus en captivité dans cette grande ville. Le bagne de Constantinople était une vaste enceinte fermée de hautes et fortes murailles, avec une seule entrée où il y avait toujours une garde armée; cette enceinte renfermait le Grand-Bagne et le Petit-Bagne. Les esclaves qui étaient enchaînés dans cet horrible séjour étaient des Chrétiens pris en temps de guerre ou sur les armateurs ennemis de la Porte. Tous les jours de l'année excepté les quatre fêtes solennelles, on les menait de grand matin travailler à l'arsenal ou aux autres ouvrages publics. Ils allaient au travail par troupes de trente à quarante, enchaînés deux à deux. Leur nourriture consistait en deux mauvais pains noirs pour la journée de chaque homme.

On ne leur ôtait jamais leurs chaînes, ni le jour ni la nuit, ni même en maladie, mais seulement lorsqu'ils étaient morts; et avant de sortir leur cadavre du bagne, on avait soin de le percer avec de longues broches de fer, pour déjouer les tentatives d'évasion.

Les missionnaires Jésuites de Constantinople s'employaient avec une charité admirable à rendre service à ces pauvres gens. Ils les entretenaient dans la foi et la crainte de Dieu, leur procuraient des soulagements, les assistaient dans leurs maladies et enfin les aidaient à bien mourir.

Outre les visites qu'ils leur rendaient pendant la semaine, deux Jésuites allaient toute l'année, fêtes et dimanches, aux deux bagnes, s'y renfermaient dès la veille avec les esclaves, faisaient la prière publique, puis une courte instruction appropriée à leur état; ensuite entendaient les confessions, après quoi le Père allait veiller quelque mourant ou prenait du repos. A quatre heures du matin en hiver et à trois heures en été, on éveillait tout le monde pour la messe, pendant laquelle les captifs entendaient une courte explication de l'Evangile. La messe finie, le Jésuite distribuait des aumônes qu'il avait pu ramasser parmi les fidèles et chaque détenu allait ensuite faire river ses chaînes à celle d'un compagnon pour se rendre au travail.

En temps de peste, ce qui arrivait très-souvent, l'usage était qu'un seul Père se renfermait au bagne tout le temps que durait le fléau, de peur de répandre la contagion. Celui qui obtenait la permission de se sacrifier ainsi, faisait d'abord une retraite et allait à son ministère comme une victime dévouée à la mort. Quelquefois il échappait au danger. Le P. Tarillon, dans une lettre qu'il écrivit en 1714 à M. de Pontchartrain, parle des deux derniers Jésuites qui étaient morts de la peste dans le bagne de Constantinople : c'étaient le P. Van der Mans, Flamand, et le P. Besnier, Français, homme d'un beau génie et d'un rare talent. Le P. Cachod, Jésuite suisse, fut pendant huit ou dix ans incessamment occupé aux œuvres de charité qui offraient le plus le péril, soit dans le bagne, soit sur les vaisseaux et les galères du Grand Seigneur. La Providence veilla sur lui et le protégea d'une manière extraordinaire.

En 1707, année où la peste emporta près d'un tiers de la population de Constantinople, il était dans le bagne au milieu de 4 à 5,000 captifs. Pendant qu'en plein air il mourait des milliers de personnes, il ne ferma les yeux en trois semaines qu'à 86 mourants. Son intrépidité, son dévouement et le genre de ministère auquel il s'appliquait l'avaient fait surnommer le Père des esclaves.

Les bagnes qui existaient encore en Turquie, en Barbarie et même à Malte au commencement du XVIII^e^ siècle ont été supprimés il y a plus de cinquante ans. Les puissances chrétiennes n'endurent plus de pareilles horreurs de la part des mahométans. C'est la France, c'est Charles X qui a eu l'honneur de détruire à Alger le dernier repaire de la piraterie. Le bagne de cette ville était célèbre aussi autrefois par le nombre de Chrétiens qui y souffraient les plus mauvais traitements. Des religieux espagnols et des Lazaristes français y montrèrent le même dévouement que les Jésuites à Constantinople et en Orient.

Quant au bagne de Malte, que le P. Cachod évangélisa aussi dans les premières années du XVIII^e^ siècle, il était la contrepartie de ceux des infidèles. On y voyait des Mahométans, Turcs, Barbaresques, Arabes, Egyptiens, Maures, etc., pris par les chevaliers de l'Ordre et qui malheureusement n'étaient pas beaucoup mieux traités que les Chrétiens chez les Musulmans. Tous ces séjours d'horreur ont disparu de la face du monde, qui sera purifiée de bien d'autres institutions encore, si l'avenir ne ment pas au présent.

BAHAR NAGASH, roi et province en Abyssinie. *Bahar* en arabe signifie mer, et *Nagash* ou *Negus* en abyssin veut dire roi. — Baharnagash qu'on défigure souvent en Barnagas, signifie donc roi de la mer. On donne ce nom à un prince particulier dont les Etats compris dans l'empire d'Ethiopie sont peu éloignés de la mer Rouge. Par extension on appelle du même nom la province même qu'il gouverne. Cette province est à peu près à moitié chemin de Massouah à Axum. On y trouve la petite ville de Dixan.

Sous le règne de l'empereur Melec-Seghed ou Socinios (1605-1632), et particulièrement de 1626 à 1630, les Jésuites, aidés de prêtres du pays qu'ils avaient ramenés à l'unité, convertirent dans le Baharnagash trente mille hérétiques. Peu après, lorsque la persécution exécutée par Facilidas, fils apostat de Socinios, vint ruiner l'espérance des missionnaires, Jean Akay, roi du Baharnagash, protégea ces religieux à main armée, puis il les abandonna à la haine de l'apostat, et ils furent obligés de quitter l'Abyssinie avec le patriarche.

BAHRAIN ou BAHREIN, groupe d'îles de l'Asie dans le golfe Persique.—Elles dépendent géographiquement de l'Arabie, et ont autrefois appartenu aux Portugais. Les Anglais en sont aujourd'hui les maîtres. Il y a une ville et une cinquantaine de villages. Les habitants vivent de la pêche. L'Evangile a dû y être annoncé autrefois sous la domination portugaise : mais je ne crois pas qu'il y ait actuellement de catholiques. On pourrait y rétablir une mission maintenant sous la protection des Anglais et à la faveur de la liberté qu'ils accordent à toutes les religions partout où ils sont maîtres.

BAJON (Fr. ANTOINE), en religion Fr. LIÉFROY, du diocèse d'Auch, Frère de la Doctrine chrétienne, parti le 10 décembre 1851 pour Sincapour (Indo-Chine), avec cinq autres de sa congrégation. — M. Beurel, missionnaire français chargé de la chrétienté de Sincapour, au midi de la presqu'île malaise, était venu en Europe chercher les moyens de procurer aux enfants de ses néophytes le bienfait de l'instruction chrétienne. Il eut la consolation d'emmener six frères, dont deux français, deux irlandais, un savoyard et un allemand : c'étaient Antoine Bajon en religion Fr. Liéfroy; A. Combes, en religion Fr. Lothaire, du diocèse de Cahors;

Jean Connolly en religion Fr. Grégoire, de Londonderry en Irlande; Jacques Doyle, en religion Fr. Swibert, de Kildare, même pays; Joseph Geug en religion Fr. Jérôme de Jésus, du diocèse de Freyburg, dans le grand duché de Bade, et Paul Chapuis, en religion Fr. Vénéré, du diocèse d'Annecy en Savoie.

M. Beurel était en outre accompagné de cinq religieuses, dont quatre françaises et une anglaise: ces dames étaient destinées à l'éducation des enfants de leur sexe.

Enfin, sur le même vaisseau, se trouvaient deux missionnaires, M. Chagot, de Limoges, envoyé en Chine, et M. Beuret, envoyé dans le Camboge (Indo-Chine).

BAKOU, ville d'Asie, dans le Schyrvan.

BALANÇA, ville épiscopale de Syrie, sous la métropole d'Apamée. — Ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village sur les bords de la mer. Elle eut au moyen âge des évêques latins; aucun d'eux n'est connu nommément; mais on sait que du temps du Pape Innocent III le siége était occupé par un prélat de ce rite.

BALCON (M.), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, et du diocèse de Saint-Brieuc, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti pour Pondichéry en 1848, et s'est embarqué à Bordeaux le 15 juillet avec cinq autres prêtres de la même société: M. Bouquet, du Puy; M. Cornevin, de Langres; M. Prieur, de Dijon; M. Rovel, de Digne, et M. Tuffou, de Rodez. Tous étaient envoyés dans les vicariats apostoliques de Pondichéry, de Maissour et de Coimbatour, dans l'Indoustan méridional. Le 17 août suivant, six autres prêtres de la même congrégation partaient pour la Chine et les pays voisins (*voy.* GUILLEMIN), et le 12 septembre de la même année, le séminaire des Missions-Etrangères envoyait encore cinq autres prêtres dans l'Indo-Chine. (*Voy.* BOUILLEVAUX). Ainsi pendant que le monde paraissait s'ébranler de fond en comble, pendant que la France s'abîmait dans la guerre civile (juin 1848), de nombreux apôtres poursuivaient avec calme et persévérance la mission de l'Eglise à travers les siècles.

BALDRATI (Le P. ALEXANDRE), Dominicain italien, missionnaire au XVII^e^ siècle dans le Levant, et martyrisé par les Turcs dans l'île de Chio. — Il naquit en 1595 à Lugo, bourg situé dans la province de Ferrare, d'où il est souvent nommé le P. Alexandre de Lugo. A l'âge de 17 ans, il embrassa la vie religieuse, étant entré chez les Frères Prêcheurs le 15 janvier 1612. Après avoir étudié dans un de leurs couvents de Naples, on lui fit enseigner la théologie dans celui de Bologne. Il jouissait d'une grande réputation comme prédicateur, lorsqu'une maladie l'arrêta tout à coup dans cette carrière évangélique, et tourna ses idées vers les missions chez les infidèles. Comme son zèle et son caractère étaient extrêmement vifs, il partit pour Venise, sans attendre que le repos et les remèdes l'eussent entièrement guéri, et s'étant embarqué sur un vaisseau prêt à faire voile pour l'Orient, il arriva à l'île de Scio vers le milieu de l'année 1644, étant pour lors âgé de 49 ans. Les Dominicains avaient plusieurs couvents dans cette île qui était presque toute chrétienne, bien que soumise aux Turcs. L'archevêque de Smyrne, le P. Pierre de Marchis, Dominicain italien, s'y trouvait à cette époque ; et son coadjuteur élu, le P. Subbiani, du même ordre et de la même nation, étant arrivé d'Italie peu de temps après le P. Baldrati, y fut sacré le 29 septembre 1644, sous le titre d'archevêque d'Edesse, par le P. de Marchis lui-même. Le nouveau prélat associa le P. Baldrati à sa mission, et lui vit opérer des conversions nombreuses. Mais ces succès excitèrent l'envie et la haine des ennemis de la foi. Un renégat nommé Aga Cusaïm imagina, pour y mettre fin, de faire courir le bruit que le P. Baldrati avait aussi renié Jésus-Christ et embrassé l'islamisme. Cette calomnie répandue au loin ébranla les faibles dans la foi. L'imposteur, soutenant son mensonge, ne craignit pas d'aller déclarer au gouverneur de l'île, musulman fanatique, qu'il avait des preuves de son assertion, et celui-ci agit comme s'il eût été persuadé de la réalité du fait. Ayant mandé le prétendu prosélyte, il le reçut avec honneur, loua son changement, et il commençait à lui faire de grandes promesses si, constant dans sa démarche, il se montrait désormais bon musulman.

Le P. Baldrati fut saisi d'une sainte indignation aussitôt qu'il comprit l'idée qu'on avait de lui et le rôle qu'on cherchait à lui faire jouer. « Moi, mahométan ! s'écria-t-il, quelle imposture ! Sachez que par la miséricorde de Dieu, je suis Chrétien ; j'ai toujours vécu et je veux mourir en Chrétien ; j'ai l'honneur d'être religieux, prêtre et prédicateur de l'Evangile, et je suis prêt à donner ma vie et à répandre tout mon sang plutôt que de renoncer à la foi de Jésus-Christ, sauveur de tous les hommes. Puissiez-vous..... »

Le gouverneur l'interrompit en lui disant qu'il ne lui était plus permis de se nommer Chrétien ni de faire profession de l'Evangile, puisqu'il avait reconnu la sainteté du Coran et était devenu disciple de Mahomet. Ces paroles enflammant de plus en plus le zèle du saint religieux, il témoigna avec la plus grande énergie d'expression son horreur pour le Coran et le faux prophète. Dès lors le gouverneur et les Turcs qui l'environnaient s'écrièrent : « Cet homme a blasphémé, il mérite la mort. » L'apostat Cusaïm fut déchargé de l'obligation de prouver ce qu'il avait avancé faussement contre le P. Baldrati et il ne fut plus question que d'obtenir de celui-ci réparation du tort qu'il avait fait à la religion musulmane en déclamant contre le prophète et sa loi. Quelqu'un ajouta que la réparation ne serait convenable qu'autant qu'il se ferait musulman. Dès lors le missionnaire dut voir le piége dans lequel il était tombé : il lui fallait mourir dans les tourments pour avoir mal parlé de la religion de l'Etat ou rétracter ce qu'il avait dit

contre Mahomet; sa conscience ne lui permettant pas de prendre le dernier parti, il comprit qu'il allait verser son sang pour attester sa foi. Cette idée le combla de joie et redoubla son courage : il se mit à prêcher hautement la divinité de Jésus-Christ et la nécessité de croire en lui pour être sauvé. Insensible à tout le reste, il ne daignait écouter ni les menaces, ni les promesses des infidèles. Le gouverneur remettant l'affaire au lendemain fit conduire en prison le P. Baldrati qui passa la nuit à se préparer par la prière au martyre.

Le lendemain qui était un mercredi, on le fit paraître devant le cadi ou chef de la justice de la ville. Les Turcs l'accusèrent d'avoir blasphémé contre le grand prophète et parlé de sa loi avec mépris. Le divan ou conseil étant assemblé, on renouvela les exhortations, les menaces et les promesses pour ébranler le saint religieux; mais il protesta de nouveau, avec fermeté, qu'il endurerait tous les supplices, plutôt que de rien faire contre ce qu'il devait à Dieu. On envoya chercher le prieur (ou supérieur) des Dominicains de Chio, et le cadi le regardant d'un air farouche lui demanda pourquoi il avait gardé un traître et d'où venait qu'il avait été assez hardi pour l'empêcher d'embrasser l'islamisme. Le P. Baldrati, sans donner à son supérieur le temps de parler, répondit lui-même que, n'ayant jamais eu la pensée de se faire musulman, on ne devait pas demander pourquoi on l'avait empêché de le devenir; qu'il n'était passé de l'Italie dans l'île de Chio que pour y prêcher l'Evangile, et qu'il avait reçu pour cela mission de l'archevêque de Smyrne son prélat.

Sur cette réponse le Cadi envoya des soldats au couvent avec ordre de lui amener l'archevêque de Smyrne qui s'y trouvait alors. C'était le P. Pierre de Marchis, Dominicain. Interrogé de quel pays il était, ce prélat répondit : « De Florence. » Interrogé ensuite sur sa profession : « Je suis, dit-il, Chrétien, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, archevêque et supérieur général de tous les Dominicains qui se trouvent dans l'île de Chio.— Tu es donc, répliqua le cadi, l'ennemi du Grand Seigneur et digne de mort pour avoir prêché et fait prêcher ta religion sur les terres de Sa Hautesse. » L'archevêque présenta le firman qui l'autorisait, ainsi que les religieux de son ordre à résider et à prêcher dans les Etats du sultan. Alors le cadi se borna à demander au prélat pourquoi il avait empêché le P. Baldrati d'embrasser l'islamisme. Le confesseur qui s'était tu jusqu'alors prit la parole pour répondre seul à cette interrogation périlleuse, et il le fit de la même manière que lorsqu'on avait adressé une demande semblable à son prieur. Le divan trouvant l'archevêque et le prieur suffisamment justifiés, les renvoya tous les deux au couvent avec défense toutefois d'en sortir jusqu'à nouvel ordre, et on voulut savoir le nom de tous les religieux de la maison. Le P. Baldrati demeura donc seul en cause. On n'omit rien pour le surprendre et pour abattre sa constance. Voyant que toutes les tentatives étaient inutiles, le cadi dit au confesseur qu'il lui donnait encore trois jours pour prendre de meilleurs conseils, et pour déclarer s'il aimait mieux mourir criminel et misérable que de vivre heureux sous la loi du prophète. Si vous n'attendez qu'une réponse précise, répondit le P. Baldrati, il n'est pas besoin de trois jours pour vous satisfaire. J'ai déjà répondu et je déclare de nouveau que rien ne sera jamais capable de me faire renoncer à la foi de Jésus-Christ. Je lui serai fidèle jusqu'au dernier soupir, et j'assurerai ainsi mon bonheur et mon salut éternels. Hé quoi ! reprit le cadi, crois-tu donc que nous ne pouvons nous sauver en suivant notre loi ? Non, répartit sans hésiter le religieux, il n'y a de salut que par Jésus-Christ. Votre prophète est un prophète menteur, et votre loi est l'œuvre du diable.

Le juge voyant la fureur que ces paroles allumaient dans le cœur des Turcs, les excita encore davantage : Vengez donc notre prophète, dit-il, et punissez de son insolence ce chien qui blasphème notre loi. On déchargea sur le confesseur une grêle de coups de bâton avec tant de violence qu'il faillit mourir sur place. Tout couvert de sang et de plaies, il fut traîné dans un cachot. Arrivé à la porte, on ne lui donna pas le temps de descendre les douze marches de l'escalier, on le poussa rudement et on le précipita en bas. Ces mauvais traitements ne lui arrachèrent pas une plainte.

Cependant le bruit courait dans la ville de Chio que le Divan avait résolu la mort de tous les religieux du couvent de Saint-Sébastien (c'était celui où demeurait le P. Baldrati) et de fait les musulmans les maltraitèrent. Ils étaient surtout irrités contre l'archevêque de Smyrne et son coadjuteur qui se trouvaient réunis avec leurs frères dans cette communauté. Le P. de Marchis, sans s'inquiéter de l'attitude menaçante des Turcs, ordonna de faire des prières publiques, d'exposer le saint-sacrement dans toutes les églises et d'exhorter tous les Chrétiens à demander au ciel pour le confesseur de la foi la grâce de la persévérance.

La rigueur avec laquelle on le gardait ne permit à aucun religieux de pénétrer dans son cachot. Mais un menuisier catholique, connu de quelques Turcs à l'occasion de son métier, ayant réussi à y entrer, le vit en prières, prosterné la face contre terre et baigné dans son sang. Le geôlier, qui était musulman, témoigna qu'il ne l'avait jamais trouvé qu'en prière, ne se plaignant de personne, ne prenant aucune nourriture, mais ne cessant de gémir et de répandre des larmes. Il ajouta qu'un Juif, en prison avec lui, ayant, par une fausse compassion, représenté au religieux qu'il était bien simple de tant s'affliger et de tant souffrir, puisqu'il pouvait se délivrer de ses peines par une seule parole, le P. Baldrati lui avait répondu : Mon ami, ne pensez pas que l'excès de mes souffrances ni la crainte des suppli-

ces qui m'attendent m'arrachent les larmes que vous me voyez verser. Ces peines me sont agréables et je voudrais en souffrir de plus cruelles encore pour la défense de ma foi. Je ne pleure que mes péchés, et je ne m'afflige que de l'aveuglement des infidèles, particulièrement des Juifs. Voulez-vous me consoler véritablement? ouvrez dès aujourd'hui les yeux à la lumière du christianisme; reconnaissez dans Jésus-Christ le Messie promis à vos pères, et s'il le faut mourez avec lui pour moi. Si vous avez d'autres pensées, laissez-moi en paix et ne perdez pas le temps à me donner d'inutiles consolations.

Le troisième jour indiqué par le cadi pour prononcer la sentence étant arrivé, les Turcs essayèrent encore de faire fléchir le religieux. Avant de l'amener au tribunal, ils lui envoyèrent un savant docteur de leur loi qui employa tour à tour les exhortations, les témoignages d'affection, les promesses; qui essaya de lui prouver la fausseté des mystères de l'Incarnation et de la Trinité, qui lui peignit enfin avec les plus sombres couleurs les supplices auxquels il s'exposait en repoussant obstinément le Coran. Tout fut inutile, le docteur musulman trouva dans le P. Baldrati un religieux inaccessible à la cupidité, à l'ambition et aux autres passions humaines, un théologien instruit et capable de rendre raison de sa foi, un homme enfin déterminé au martyre.

On l'amena donc chargé de chaînes, entouré de soldats et de bourreaux devant le divan ou tribunal qui allait l'envoyer à la mort. Il parut le front serein et répondit avec calme et assurance aux questions qu'on lui faisait. Le juge lui demanda s'il était toujours opiniâtre; il répliqua qu'il était toujours Chrétien. Alors il fut condamné à être brûlé vif et à recevoir la bastonnade dans sa prison jusqu'à ce que le feu fût préparé. Le confesseur ayant écouté ce cruel arrêt avec sa fermeté ordinaire se tourna vers le juge : Je vous remercie, lui dit-il, de la grâce que vous me procurez aujourd'hui. Vous réduirez mon corps en cendres et mon âme s'envolera au ciel dans la gloire que Jésus-Christ nous a méritée.

Le bûcher fut dressé sur la plus grande place de la ville de Chio, où accourut avec empressement une foule innombrable de Turcs et de Chrétiens, sans distinction de schismatiques et de catholiques. Les Grecs étaient animés des mêmes sentiments que les Latins, et un d'entre eux eut le courage de fendre la presse et d'aller se jeter aux pieds du martyr pour se recommander à ses prières. Je prie le Seigneur, lui répondit le généreux martyr de vous accorder ce que vous souhaitez; mais pour obtenir sa miséricorde ne différez pas de vous réconcilier à l'Eglise.

Au moment où on allait le précipiter dans le feu, un iman (prêtre mahométan) vint l'assurer qu'on pouvait le sauver encore s'il consentait seulement à lever un doigt vers le ciel. C'était un signe d'apostasie, le patient témoignant par là qu'il abjurait la sainte Trinité et reconnaissait un seul Dieu à la manière des mahométans. Le P. Baldrati protesta de son aversion pour l'islamisme et levant trois doigts en haut, il dit à haute voix : Sainte-Trinité, un seul Dieu. En montant sur le bûcher, il continua sa profession de foi, et répéta à plusieurs reprises : Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. On assure que Dieu renouvela en cette occasion le prodige autrefois opéré en faveur de trois Israélites dans la fournaise. Les flammes parurent respecter le martyr; en vain, les musulmans jetaient de nouveaux combustibles au milieu du feu ou l'attisaient avec de longues perches. Tous leurs efforts étaient inutiles. Alors un Turc s'avisa d'asséner un coup de fourche sur la tête du missionnaire; un autre lui enfonça une pique dans la poitrine, un troisième jeta dans les flammes un sachet de poudre à canon. Le P. Baldrati périt ainsi sous les coups et asphyxié par la fumée. C'est le 10 février 1645 qu'il consomma son martyre en présence de plus de quarante mille spectateurs. Bien des Grecs, touchés de son courage héroïque se joignirent aux Latins pour crier : Vive la foi romaine pour laquelle on meurt si généreusement!

Les Turcs, après avoir retiré le corps du saint du milieu du brasier qui ne l'avait pas consumé, le mirent en petits morceaux; les uns agissaient par une haine fanatique; les autres par cupidité : comptant vendre chèrement ces reliques aux Chrétiens; en effet plusieurs, soit Grecs, soit Latins, donnèrent des sommes considérables pour en racheter une partie. Dans la ville et dans toute l'île de Chio, on invoqua dès lors le confesseur, et Dieu fit connaître sa sainteté par des miracles.

Le P. Subbiani, archevêque d'Edesse et coadjuteur de Smyrne, ayant dressé la relation exacte de ce martyre, l'envoya à Rome. Elle a été imprimée par le P. Fontana, Dominicain. Le savant Grec Léon Allacci, qui était de l'île de Chio, et résidait à Rome, s'en était servi pour écrire l'histoire du P. Baldrati; ensuite de nouveaux documents qu'il fit venir du pays, le mirent en état de suppléer des détails qui ne se trouvaient pas dans la première relation. Il y inséra des miracles opérés en Italie par l'intercession de ce saint religieux que les fidèles commencèrent aussi à y invoquer.

BALLACHI (Le B. Simon), Dominicain italien, né à San-Arcangelo, près de Rimini, vers le milieu du XIII^e^ siècle. — Pendant sa jeunesse il vécut dans le désordre comme il n'arrive que trop souvent et les troubles dont sa patrie était le théâtre à cette époque contribuèrent encore à l'entraîner dans la voie des passions. Mais son cœur fut touché de la grâce dans le moment où il pensait le moins à son salut, et il entra aussitôt dans l'ordre de Saint-Dominique en qualité de simple frère lai, afin que son sacrifice fût plus entier et plus agréable à Dieu. Jamais il ne voulut consentir à accepter aucune

charge dans l'ordre, et il fit pendant toute sa vie ses délices des fonctions les plus basses et les plus pénibles. Sans cesse on le voyait occupé à nettoyer la maison et l'église, à travailler au jardin, à porter l'eau, à fendre le bois Ces travaux devaient être pénibles pour lui, puisqu'il n'en n'avait point contracté l'habitude pendant sa jeunesse : cependant il se livrait encore à des austérités secrètes dont le récit épouvante la nature. Souvent aussi il parcourait les rues de Rimini, une croix à la main, rassemblant autour de lui les enfants pour leur faire le catéchisme, exhortant les pécheurs à la pénitence et les menaçant des jugements de Dieu. La voix de ce saint religieux, qui était lui-même une prédication si éloquente, touchait profondément les cœurs, et plusieurs conversions éclatantes furent le fruit de son zèle. Fr. Simon Ballachi mourut en 1319. Le culte qu'on n'avait jamais cessé de rendre à sa mémoire depuis cinq cents ans a été approuvé en 1821, par le Pape Pie VII.

BALMA (M. Jean), missionnaire italien, de la congrégation piémontaise des Oblats de Marie. — Il partit de Civita-Vecchia, le 4 août 1843, avec deux autres prêtres de sa congrégation, les PP. Griffa et Gallo, et cinq clers ou frères coadjuteurs. Cette colonie était appelée à Madras pour y fonder une mission qui, je crois, a cessé, d'exister depuis quelque temps. Le P. Balma, a été institué le 5 septembre 1848, évêque de Ptolémaïde et vicaire apostolique d'Ava et Pégu ou de l'empire Birman, et il a succédé dans cette charge à M. Ceretti, évêque d'Antinopolis. On sait que la mission de Birmanie, d'abord confiée aux Barnabites italiens est, depuis plus de vingt ans, remise aux soins des religieux Oblats de Marie, de la même nation.

BALMAUD (M.), ecclésiastique savoyard de la congrégation de Saint-François de Sales, et du diocèse d'Annecy, missionnaire dans l'Indoustan.—Il est parti en juillet 1849 pour le vicariat apostolique de Vizagapatam avec un autre membre de la même société : M. Décompoix, prêtre. M. Balmaud, n'était alors que diacre : il a dû être élevé à la prêtrise dans l'Inde, par M. Neyret, évêque d'Oléna, du même pays et de la même congrégation.

BALSORA. Dans les relations des missions on trouve quelquefois écrit ainsi le nom de *Bassora :* c'est une ville située en Asie, au fond du golfe Persique et à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate. Elle appartient aux Turcs. — *Voy.* Bassora.

BALTIMORE, ville des Etats-Unis dans le Maryland, à quatorze lieues de Washington. — Elle a un port vaste, commode et très-commerçant. Sa population, qui était à peine de treize mille âmes, en 1792, s'élevait, en 1840, à plus de cent trois mille âmes, et elle a dû augmenter beaucoup depuis. La ville de Baltimore a été fondée en 1729, par un seigneur irlandais, lord Calvert, comte de Baltimore (dans le comté de Cork, en Irlande), qui a peuplé le Maryland. Par reconnaissance, on a donné son nom à la ville de Baltimore en Amérique, et celle-ci est devenue bien autrement importante et célèbre que la Baltimore d'Irlande. Baltimore a joué un grand rôle dans la guerre de l'indépendance d'Amérique. En 1814, elle fut attaquée sans succès par les Anglais.

En 1789, le Souverain Pontife Pie VI y fonda le premier évêché catholique des Etats-Unis. M. Carroll, ex-Jésuite américain, fut institué sur ce siége. En 1808, le Pape Pie VII érigea Baltimore en archevêché, et lui donna pour suffragants New-York, Philadelphie, Boston et Bardstown. Le premier archevêque de Baltimore fut encore M. Carroll, qui mourut en 1815. Il eut pour successeur son coadjuteur, M. Neale, ex-Jésuite américain comme lui. Ce dernier prélat survécut peu à M. Carroll, et fut remplacé par M. Maréchal, Français, d'Orléans; après M. Maréchal, le siége de Baltimore a été occupé successivement par M. Witefield et M. Eccleston, auquel a succédé récemment M. Kenrick, transféré de Philadelphie. Sous ces six archevêques l'Eglise de Baltimore a grandi d'une manière étonnante. Le nombre de ses suffragants s'est élevé à plus de vingt : enfin, en 1850, le Pape Pie IX a partagé en cinq ou six provinces ecclésiastiques les diocèses formant sa circonscription métropolitaine. Aujourd'hui l'archevêché de Baltimore n'a plus que six suffragants : Philadelphie et Pittsbourg, en Pensylvanie ; Charleston, dans la Caroline du Sud ; Richmond et Wheeling, dans la Virginie, et Savannah en Géorgie. La population catholique de toute cette province est d'environ trois cent quarante mille âmes. Quant au diocèse de Baltimore, il comprend la république de Maryland et le district de Colombie, et compte environ cent mille catholiques, avec plus de cent prêtres et autant de séminaristes. La religion est fortement assise dans ce pays, grâce à la liberté : elle y fait grande figure, et occupe un rang important entre toutes les sectes protestantes.

BALZANO (Fr. Augustin), Bénédictin italien, parti de Cadix le 6 octobre 1849 pour la Nouvelle-Hollande, avec Mgr Serra et trente-huit autres religieux du même ordre. — *Voy.* Serra.

BANCELLS (Fr. Jean), Bénédictin espagnol, du diocèse de Girone (Catalogne), missionnaire en Océanie. — Il s'est embarqué pour l'Australie le 17 avril 1853, avec trente-huit autres moines de son ordre et quelques prêtres et catéchistes séculiers que M. Salvado, évêque de Port-Victoria, emmenait dans sa vaste et lointaine mission. — *Voy.* Ganido

BANSARD (M.), prêtre français du diocèse Bayeux en Normandie (Calvados), et de la congrégation des Missions étrangères, missionnaire dans l'Indoustan.—Il est parti pour Pondichéry le 3 novembre 1847 avec un autre prêtre de la même congrégation, M. Grimault, de Rennes, envoyé aussi à cette destination.

BAPTISTE DE LEVANTE (Fr.), Mineur

italien, de l'Observance, était sans doute des environs de Gênes. — Il fut adjoint à Fr. Albert de Sarzana, célèbre missionnaire en Orient, en Syrie, en Egypte, en Ethiopie pendant le XV^e^ siècle. — *Voy.* ALBERT DE SARZANA.

BAPTISTE DE PIZARRO ou PISARO (Fr. JEAN-), prêtre espagnol de l'ordre des FF. Mineurs, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines (Océanie) et en Chine. — *Voy.* PIERRE D'ALFARO.

BAPTISTE D'IMOLA (Fr.), Mineur italien du tiers ordre, se trouvait à Jérusalem vers l'an 1477, lorsqu'une mission fut envoyée de cette ville en Ethiopie, par le gardien du Mont-Sion. — Elle se composait de deux religieux Franciscains, l'un Italien, Fr. Jean de Calabre, et l'autre Espagnol, Fr. François Sagera. Baptiste d'Imola, qui n'était pas prêtre, leur fut adjoint. Ils partirent pour l'Abyssinie avec un neveu du roi de ce pays, lequel était venu en pèlerinage au tombeau de Notre-Seigneur. Le P. Sagera tomba malade pendant le chemin, et fut obligé de revenir à Jérusalem. Le Fr. Jean de Calabre et le Fr. Baptiste d'Imola arrivèrent en Ethiopie après onze mois de voyage; mais l'empereur Beda Mariam, sur la bonne volonté duquel ils comptaient pour obtenir la liberté de leur ministère, n'était plus de ce monde; son successeur Iscander, qui régna de 1478 à 1495, leur fut hostile, en sorte que leurs efforts ne furent point couronnés de succès, et après un séjour de trois ans, il est probable qu'ils revinrent en Egypte dans leurs couvents.

BARADAS (LE P. EMMANUEL) de Mont-Fort, Jésuite portugais, missionnaire en Abyssinie au XVII^e^ siècle. — Il parvint dans ce pays en 1623, avec le P. Antoine d'Almeida, nommé visiteur de la mission, et deux autres Jésuites, les PP. Gardeira et Gaspard Paez. C'était sous le règne de l'empereur Melu Segued (1605-1632), qui protégeait la religion catholique, et qui venait même de l'embrasser à la prière du P. Pierre Paez, restaurateur de cette mission. En 1625, le P. Baradas alla au-devant du patriarche Mendez, qui amenait cinq ou six autres Jésuites, et qui reçut l'abjuration publique de l'empereur dans une assemblée solennelle de tous les grands de la nation.

BARBARA (Fr. RAYMOND), Bénédictin espagnol, missionnaire en Australie — Il est parti de Cadix le 6 octobre 1849, avec trente-huit autres religieux du même ordre, dirigés par Mgr Serra, Bénédictin aussi. — *Voy.* SERRA.

BARBARY (Fr. ALPHONSE), Mariste français du diocèse de Cahors, missionnaire en Océanie. — Il est parti, en 1847, avec treize autres religieux de sa Société, et s'est embarqué à Marseille sur le *Stella del Mare*. — *Voy.* CHATELUT.

BARBÉ (M.), prêtre français de la congrégation des Missions étrangères et du diocèse de Tarbes, missionnaire de l'Indoustan. Il est parti de Bordeaux le 13 juillet 1849, pour Pondichéry, avec M. Monge et quatre autres prêtres de la même société envoyés aussi à cette destination. — *Voy.* MONGE.

BARBIEUX (Le Fr. MARTIN), Jésuite belge du diocèse de Tournay, missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti pour ce pays en 1847, comme frère coadjuteur. Pendant la même année, seize autres religieux, Pères ou Frères de la Compagnie de Jésus, tirés de la France, de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie, se sont également rendus dans les missions du Canada ou des Etats-Unis. — *Voy.* CAVENG.

BARDÈS ou BARDEZ, canton de l'Indoustan, situé près de l'île de Goa. — Il appartient au Portugal, et la majorité de ses habitants probablement (100 à 200, 000 âmes), est catholique, et dépend du diocèse de Goa. C'est un reste de l'apostolat des Jésuites et autres religieux portugais : mais la religion y est fort déchue par suite du funeste système que le gouvernement portugais a adopté depuis longtemps. Les prétentions exagérées de cette nation et de son clergé, donnent au diocèse de Goa une tendance peu éloignée du schisme. Le Saint-Siége a été obligé naguère de retirer l'archevêque de Goa qui fomentait, dans le reste de l'Inde, et hors de son diocèse, la révolte contre les vicaires apostoliques, en ordonnant un grand nombre de prêtres indigènes qu'il envoyait soutenir le parti schismatique. — *Voy.* SALSETTE.

BARDSTOWN, petite ville des Etats-Unis, dans la république de Kentucky, chef-lieu du comté de Nelson, et à 16 lieues sud-ouest de Frankfort. — En 1823 elle n'avait guère que 1,000 âmes. Le Souverain Pontife Pie VII, ayant voulu ériger un évêché pour le Kentucky, en 1808, Bardstown fut choisi, à cause de sa position centrale, pour être le siége de cet évêché; mais comme cette ville n'a pas prospéré ainsi qu'on l'attendait de l'avenir, l'évêché a été transféré en 1842 ou 1843 à Louisville, ville importante du Kentucky. Le premier et unique évêque de Bardstown a été M. Flaget, institué en 1808, et transféré à Louisville lors de la création de ce dernier évêché. Il a eu pour coadjuteur M. David, sacré évêque de Mauricastre, en 1819, puis M. Chabrat, évêque de Bolina, tous deux français. Le diocèse de Bardstown comprenait d'abord le Kentucky, le Tennessée, l'Ohio, le Michigan, l'Indiana et l'Illinois. Successivement chacune de ces républiques fut pourvue d'un évêché, l'Ohio en a même deux, et le diocèse de Bardstown fut restreint au Kentucky qui forme une étendue égale à la cinquième partie de la France. — *Voy.* LOUISVILLE.

BAREILLE (M.), missionnaire du diocèse de Bayonne, de la congrégation des Missions étrangères de Paris. Il a été envoyé en 1851, à Pondichéry (Indoustan), avec M. Boutelon, du Mans. — *Voy.* ce nom.

BARIOD (M. VITE), missionnaire français du diocèse de Saint-Claude (Franche-Comté), et de la congrégation des Missions étrangères de Paris. — Il est parti pour la Chine le 3 mai 1852 en compagnie de cinq autres missionnaires, dont quatre destinés pour le

même pays et le dernier pour la Cochinchine. — *Voy.* CHAPDELEINE.

BARNABÉ (SAINT), apôtre au 1er siècle de l'Eglise, et compagnon de saint Paul. — Il n'était pas du nombre des douze qui furent choisis et envoyés par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, mais il est qualifié apôtre par les premiers Pères de l'Eglise et par saint Luc lui-même dans les *Actes*, chapitre XIV, verset 13.

Saint Barnabé était Juif, de la tribu de Lévi. Il naquit dans l'île de Chypre, où sa famille possédait du bien. Il s'appelait d'abord Josué ou Joseph. Après l'ascension du Sauveur, les apôtres changèrent son nom en celui de *Bar-nabé*, qui selon saint Luc, signifie *fils de consolation*. Il fut nommé ainsi, dit saint Chrysostome, à cause du talent admirable qu'il avait de consoler les affligés. Saint Jérôme ajoute que le nom de Barnabé signifie encore *fils de prophète*, parce que cet apôtre avait d'une manière excellente le don de prophétie.

Les auteurs et les traditions de l'Eglise grecque (Clément d'Alexandrie, Eusèbe, saint Epiphane), nous apprennent que les parents de saint Barnabé l'envoyèrent dans sa jeunesse à Jérusalem où il fréquenta l'école du fameux docteur Gamaliel : il fut ainsi condisciple de saint Paul. On lit dans les mêmes auteurs qu'il fut un des premiers ou même le principal des soixante-dix disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est dans les *Actes des apôtres* que l'Ecriture parle de lui pour la première fois. Il fut un de ceux qui vendaient leurs biens et en déposaient le prix aux pieds des apôtres, pour être distribué aux pauvres ; mais excepté Ananie, il est le seul qui soit cité nommément : peut-être donna-t-il l'exemple de cette sainte pratique, ou avait-il des propriétés considérables. Pour l'un ou l'autre de ces motifs, le souvenir de sa démarche parut sans doute digne d'être consigné dans l'histoire sacrée. Quoi qu'il en soit, à la différence d'Ananie, qui fut frappé de mort aux pieds de saint Pierre pour avoir voulu mentir au Saint-Esprit, saint Barnabé fit sincèrement, en faveur de la petite communauté chrétienne, l'abandon de tout ce qu'il possédait ; son zèle et sa piété le rendirent très-recommandable aux yeux des fidèles, et il avait beaucoup de part au gouvernement de l'Eglise

Son ancien condisciple, saint Paul, qu'il avait devancé dans le service de Jésus-Christ, s'étant ensuite converti lui-même, après avoir vivement persécuté les Chrétiens, vint, trois ans après, à Jésusalem pour voir saint Pierre. Les frères redoutaient de l'admettre dans leurs assemblées. La plupart se souvenaient de la haine violente qu'il portait autrefois à l'Eglise, et les néophytes admis plus récemment au baptême le craignaient également sur sa renommée.

Mais saint Barnabé qui le connaissait particulièrement le présenta à saint Pierre et à saint Jacques. Sur sa recommandation, le chef des apôtres, mettant de côté toute défiance et toute crainte, le reçut dans sa maison, et demeura quinze jours avec lui.

Environ quatre ou cinq ans après, les prédications de quelques disciples qu'on croit être Lucius de Cyrène, Manahen, Simon le Noir, ayant eu un grand succès dans la ville d'Antioche, capitale de l'Orient, il fut question d'envoyer quelqu'un d'un ordre supérieur, et qui fût même, selon toutes les apparences, revêtu du caractère épiscopal pour confirmer les néophytes et pour donner une forme à la nouvelle Eglise. Le choix des apôtres tomba sur saint Barnabé. Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, il ressentit la joie la plus vive des progrès qu'y avait faits l'Evangile : il exhorta fortement les fidèles à la ferveur et à la persévérance ; il prêcha lui-même et augmenta de beaucoup le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ. Bientôt il eut besoin d'un coopérateur qui l'assistât. Saint Paul étant alors à Tarse, sa patrie ; il alla l'y trouver et l'invita à venir partager ses travaux à Antioche. Saint Paul, charmé de ce qu'il apprenait, le suivit et passa un an avec lui. Dieu répandit de grandes bénédictions sur les travaux des deux apôtres. L'Eglise d'Antioche devint de jour en jour plus nombreuse, et ce fut dans cette ville que les fidèles commencèrent à porter le nom de chrétiens.

La vie de Paul et de Barnabé était comme un martyre continuel, tant ils étaient exposés aux persécutions et aux dangers pour la défense de l'Evangile. Aussi les apôtres rassemblés au concile de Jérusalem dirent-ils en parlant de ces deux zélés prédicateurs, qu'ils avaient donné leur vie pour le nom du Seigneur Jésus.

Cependant une cruelle famine, prédite autrefois par le prophète Agab, sévissait dans tout l'Orient, et particulièrement en Palestine. C'était sous le règne de l'empereur Claude. Au rapport de Josèphe, historien juif, elle désola la Judée pendant quatre ans. Les fidèles d'Antioche recueillirent une somme considérable pour assister les frères de Judée qui étaient dans le besoin. Saint Barnabé et saint Paul furent chargés de faire le voyage de Jérusalem, pour remettre la somme aux chefs de l'Eglise de cette ville.

En revenant à Antioche, Barnabé ramena avec lui son neveu Jean Marie, fils de sa sœur Marc. C'était une fervente Chrétienne de Jérusalem, dont la maison servait d'asile aux apôtres durant les persécutions, et leur fournissait un lieu sûr et convenable pour célébrer les divins mystères.

L'Eglise d'Antioche devint alors de plus en plus florissante. Outre les deux apôtres elle avait plusieurs prédicateurs, comme Simon le Noir, Lucien, de Cyrène et Manahen, tous doués du don de prophétie. Ce dernier était frère de lait d'Hérode le Tétrarque.

Comme ils étaient occupés du jeûne et du service du Seigneur, le Saint-Esprit fit séparer, c'est-à-dire mettre à part Paul et Barnabé, pour l'œuvre à laquelle il les destinait. Cette œuvre était la conversion des gen-

tils. Toute l'Eglise joignit le jeûne à la prière pour attirer la bénédiction du ciel sur cette importante entreprise. Après cette séparation, Paul et Barnabé reçurent l'imposition des mains. Quelques interprètes croient qu'il s'agit ici de la consécration épiscopale : mais d'autres pensent, et leur sentiment paraît plus probable, que les deux saints étaient déjà évêques, et que l'imposition des mains qu'ils reçurent en cette circonstance était un simple rite, une cérémonie par laquelle on leur donna commission de prêcher l'Evangile aux peuples idolâtres, et on les établit apôtres des gentils.

Ayant donc reçu ainsi leur mission, ils partirent d'Antioche avec Jean-Marc, et allèrent à Séleucie, ville maritime de Syrie : ils s'y embarquèrent pour l'île de Chypre et vinrent à Salamine, où ils prêchèrent Jésus-Christ dans les synagogues des Juifs. De là, ils se rendirent à Paphos, autre ville de l'île, célèbre par le culte de Vénus. Ils y convertirent le proconsul romain, nommé Sergius Paulus. Les deux apôtres se rembarquèrent à Paphos, firent voile vers la Pamphylie et abordèrent à Pergé, ville de cette province. Là, Jean-Marc les quitta et revint à Jérusalem. Il était rebuté par les fatigues de ces longs et pénibles voyages et par les dangers continuels auxquels leur mission les exposait de la part des Juifs et des païens. Saint Barnabé fut affligé de cette démarche de son neveu.

De Pergé, Paul et Barnabé se dirigèrent vers la Pisidie, et arrivés à Antioche, qui en était la capitale, ils prêchèrent dans la synagogue des Juifs ; mais voyant que ceux-ci refusaient opiniâtrément de les écouter, ils leur dirent qu'ils allaient s'adresser aux gentils comme le Seigneur l'avait ordonné par ses prophètes. Les Juifs irrités les firent chasser de la ville.

Les deux saints passèrent alors en Lycaonie, et ils prêchèrent quelque temps à Icone, métropole de ce pays. La malice des Juifs les força encore d'en sortir : ils avaient failli être lapidés. Ils dirigèrent leur course du côté de Lystre, ville de la même province ; là, les idolâtres ayant vu saint Paul guérir miraculeusement un homme perclu de ses membres, s'écrièrent que les dieux étaient venus parmi eux. Comme saint Barnabé avait un aspect majestueux et vénérable et que son extérieur était d'une grande beauté, ils le prirent pour Jupiter. Saint Paul, au contraire, était de petite taille, c'était lui qui portait la parole : par ce motif ils l'appelaient Mercure. Déjà ils se préparaient à leur offrir des sacrifices, et les deux saints eurent beaucoup de peine à les en empêcher. Passant bientôt à des dispositions tout opposées, et excités d'ailleurs par les Juifs, ils poussèrent la fureur jusqu'à lapider saint Paul, qui fut laissé pour mort. Mais quand les frères furent venus, apparemment pour l'enterrer, il se leva tout à coup et retourna dans la ville. On voit par là qu'ils avaient pu opérer quelques conversions, en dépit de tous les obstacles. Quant à saint Barnabé, il paraît qu'il avait échappé aux poursuites des barbares, car le lendemain il partit de Lystre avec saint Paul et ils se rendirent à Derbé. Ils y prêchèrent tous les deux avec beaucoup de zèle et y firent de nombreuses conversions.

Ensuite, parcourant de nouveau les villes qu'ils venaient d'évangéliser, (Derbé, Lystre, Icone, Antioche en Pisidie, Pergé, Paphos et Salamine), ils y confirmèrent les fidèles dans la doctrine évangélique et établirent des prêtres dans chaque église. Enfin, après leurs courses apostoliques, ils arrivèrent à Antioche la Grande, où ils passèrent un temps considérable avec les disciples, étant remplis de joie et remerciant Dieu qui avait donné tant de succès à leur ministère.

Ce fut durant leur séjour dans cette ville, que s'éleva la fameuse dispute sur l'observation des rites de la loi mosaïque. Quelques Juifs convertis prétendaient qu'on était obligé, même sous l'Evangile, aux pratiques cérémoniales de la loi ancienne, et que les païens ne pouvaient arriver au baptême, qu'en passant par la circoncision.

Saint Barnabé, de concert avec saint Paul, s'opposa à cette doctrine ; l'affaire fut déférée à l'autorité des apôtres, qui, pour l'examiner mûrement, s'assemblèrent au concile à Jérusalem, l'an 51 de Jésus-Christ. Saint Paul et saint Barnabé y furent confirmés dans leur mission, après avoir rendu compte des grands succès qu'avaient eus leurs travaux parmi les gentils. Ils rapportèrent aux fidèles de Syrie et de Cilicie, la lettre synodale du concile qui exemptait les nouveaux Chrétiens des observances légales.

Saint Barnabé avait été appelé avant saint Paul à la connaissance de Jésus-Christ. Il passait pour le principal docteur de l'Eglise d'Antioche ; c'était lui qui avait présenté saint Paul aux apôtres ; cependant, en toute circonstance, il avait pour son compagnon une déférence pleine d'humilité, il lui cédait toujours l'honneur de porter la parole, ainsi que la prééminence. De son côté saint Paul n'avait qu'une ambition, c'était de supporter tout ce qu'il y avait de plus pénible dans leurs travaux du ministère. Ces deux saints étaient unis par les liens d'une charité sincère, et cette charité ne reçut aucune atteinte d'une diversité de sentiments qui s'éleva entre eux et qui les sépara l'un de l'autre.

Voici à quelle occasion : saint Paul proposa à saint Barnabé de faire la visite des Eglises qu'ils avaient fondées dans l'Asie Mineure ; Barnabé y consentit, mais il demanda à emmener Jean-Marc qui alors se trouvait à Antioche. Saint Paul fut d'un avis différent, et crut qu'ils ne devaient point s'associer un homme qui précédemment avait donné des preuves de son peu de courage. Les deux apôtres ne pouvant tomber d'accord se séparèrent : Paul parcourut, avec Silas, la Syrie et la Cilicie ; Barnabé, prenant son neveu avec lui, se rendit dans l'île de Chypre. Du reste, Jean-Marc parut dans la suite tout autre qu'il n'avait été, et rendit de

grands services à l'Eglise dans le ministère apostolique. (*Voy.* JEAN-MARC.) La division dont il fut le sujet entre deux amis, l'un et l'autre d'une haute vertu, fait voir que les hommes, fussent-ils de grands saints, conservent toujours quelque chose de l'infirmité humaine. D'ailleurs elle eut un bon résultat : c'est que l'Evangile fut annoncé dans un plus grand nombre de lieux.

Depuis l'arrivée de saint Barnabé dans l'île de Chypre avec son neveu Jean-Marc, l'Ecriture sainte n'apprend plus rien sur le reste de sa vie. Théodoret rapporte qu'il rejoignit saint Paul, et que celui-ci l'envoya à Corinthe avec Tite. Selon d'autres auteurs, il aurait passé jusqu'à Rome. La ville de Milan l'honore comme son patron. Elle se fonde sur une ancienne tradition appuyée sur des monuments qui paraissent être du IV^e^ siècle, et qui portent que le saint prêcha la foi dans cette ville, et qu'il en fonda l'Eglise. Saint Charles Borromée, dans l'un de ses sermons, l'appelle l'apôtre de Milan. Nicolas Sormani a tâché de justifier cette tradition dans ses Apologismes, et dans un ouvrage qu'il a publié en 1754 à Milan, en italien, sous le titre de : *Origine apostolique de l'Eglise de Milan.*

Quant au lieu, à l'époque et aux circonstances de la mort de saint Barnabé, voici ce qu'on en sait. Après s'être dévoué principalement au salut des Juifs, ses compatriotes, il termina sa vie parmi eux en versant son sang pour la foi. On a une relation de son martyre par Alexandre, moine, Cypriote, qui vivait au VI^e^ siècle. Il y dit en substances que la foi ayant fait des progrès considérables dans l'île de Chypre, par les prédications, les exemples et les miracles de saint Barnabé, les Juifs qui l'avaient persécuté en Syrie, vinrent à Salamine et soulevèrent contre lui les personnes les plus puissantes de cette ville. On arrêta le saint, qui après avoir été insulté par la populace, et avoir souffert plusieurs tortures, fut enfin lapidé. Saint Paul parle de saint Barnabé comme vivant encore en l'an 56, et saint Chrysostome suppose qu'il n'était point mort en l'an 63. Il paraît que ce saint apôtre parvint à une extrême vieillesse. Les reliques furent trouvées dans la suite près de Salamine. Il y avait dans le cercueil une copie de l'*Evangile de saint Matthieu*, en hébreu. Cette copie avait été écrite de la propre main de saint Barnabé ; elle fut envoyée à l'empereur Zénon, en 485, selon Suidas et Théodore, lecteur.

Il existe en grec une lettre qui porte le nom de saint Barnabé, et qui est citée comme étant de cet apôtre, par Origène, Clément, d'Alexandrie, etc. ; mais saint Jérôme et Eusèbe la rangent parmi les livres apocryphes, et il est certain que l'Eglise ne l'a jamais reçue au nombre des Ecritures canoniques. Les savants sont divisés sur la question de savoir si saint Barnabé en est vraiment l'auteur. Mais on admet communément qu'elle est du I^er^ siècle, et, à ce titre seul, c'est un monument intéressant. La pièce est adressée aux Juifs convertis, et elle est partie dogmatique, partie morale.

L'Eglise catholique honore la mémoire de saint Barnabé, le 11 juin. Sa fête est de précepte dans l'Eglise de Milan depuis l'ordonnance que saint Charles Borromée publia en 1582, dans son 6^e^ concile provincial. Le Martyrologe romain résume sa vie en ces lignes : « Saint Barnabé, originaire de Chypre, ayant été ordonné apôtre des gentils, avec saint Paul, par les disciples, parcourut avec lui un grand nombre de provinces, remplissant partout avec succès le ministère de la foi évangélique. Enfin, étant venu en Chypre, il y accomplit son apostolat par un glorieux martyre ; son corps, par la révélation qu'il en fit lui-même, fut trouvé du temps de l'empereur Zénon, avec un exemplaire de l'*Evangile de saint Matthieu*, écrit de sa propre main. »

BARON (M. EDOUARD), évêque anglo-américain, missionnaire en Afrique, chez les nègres de Guinée.—Il était vicaire général de Philadelphie (Etats-Unis), lorsque le Saint-Siége, désirant faire annoncer la foi catholique dans les colonies que les Américains ont établies sur les côtes de Guinée avec des nègres affranchis, et qui paraissent destinées à une grande prospérité, jugea que cette mission devait être confiée à un prêtre de la nation-mère, et invita l'épiscopat américain à faire ce choix. On jeta les yeux sur M. Barron, et le Pape l'institua évêque de Contantine *in partibus*, et vicaire apostolique des deux Guinées. Le nouveau prélat, qui était venu en Europe pour les affaires de la mission, avait été assez heureux pour trouver en France une congrégation nouvellement fondée dans le but admirable de se vouer principalement à la conversion des nègres : c'était la société du Saint-Cœur de Marie. Elle fournit à M. Barron ses premiers coopérateurs ; c'étaient sept prêtres et sept frères qu'il fit partir au mois de septembre 1843. Voici les noms de ces hommes vénérables, qui furent tous martyrs de la charité.

M. Bessieux, supérieur, du diocèse de Montpellier — C'est le seul qui ait survécu : il est aujourd'hui évêque et gouverne la mission ; tous les autres périrent en peu de temps victimes de leur dévouement ; M. Bouchet (François), savoyard, d'Annecy; M. Rousel, d'Amiens ; M. Maurice, de Nantes ; M. de Regnier; M. Audebert et un autre prêtre; — le frère Fabé, de Toulouse, et deux autres frères.

Deux mois après, M. Bessieux partit lui-même de Londres le 21 novembre 1843, et se rendit au cap Palmas avec M. Kelly, prêtre irlandais, et le frère Egan, simple coadjuteur, de la même nation.

BAROUX (Le P.), religieux français de la congrégation de Sainte-Croix du Mans. — Il a été envoyé, en 1852, dans le Bengale (Indoustan) pour y fonder une mission nouvellement confiée à sa société. On sait que le Bengale, qui appartient aux Anglais, forme deux vicariats apostoliques, Calcutta et Dacca, gouvernés par deux prélats an-

glais ou irlandais, MM. Carew, archevêque d'Edesse et Oliffe, évêque de Milène. Il y a dans la contrée un certain nombre de missionnaires qui travaillent sous leur direction ; mais ils s'occupent principalement du soin de la population européenne : il est probable que la congrégation de Sainte-Croix du Mans devra s'appliquer principalement à la conversion des indigènes qui sont innombrables, et encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Le P. Baroux est accompagné de deux autres religieux de sa société : ce sont les PP. Vérité et Lefèvre ; il emmène également avec lui trois frères et trois sœurs dont voici les noms : Fr. Paulin, Fr. Théogène et Fr. Bénédict ; sœur Marie de Jésus, sœur Marie de Saint-Victor, et sœur Marie de Saint-Vincent de Paul. Puisse celui qui donne l'accroissement aux plantes et la vie à toute la nature, répandre ses bénédictions les plus abondantes sur cette petite colonie, et faire pousser de ce grain de sénevé un grand arbre, à l'ombre duquel viendraient se reposer les peuples innombrables du Bengale qui croupissent dans l'erreur et la corruption.

BARREAU (M. Abel Benjamin), prêtre français, du diocèse du Mans, membre de la congrégation des Missions étrangères et missionnaire dans l'Indoustan au commencement de ce siècle. — Il travailla pendant vingt-six ans dans la chrétienté de Pondichéry (1791 à 1817 année de sa mort), à une époque fort pénible pour les missions. — *Voy.* Lambert

BARRET (Le P. Joseph), Jésuite français du diocèse de Lyon, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Bordeaux pour le Maduré le 24 février 1846 avec deux autres religieux de sa Société envoyés à la même destination, le P. Burthey, de Besançon et le P. Verdier, du Puy. Depuis lors on n'a rien publié au sujet de ces trois missionnaires.

BARRET (Le P. Justin), religieux Français, de la congrégation des Oblats de Marseille et du diocèse de Bayonne (Basses-Pyrénées), missionnaire en Afrique dans la Cafrerie. — Il est parti de Marseille le 23 avril 1853 avec deux autres membres de sa Société envoyés à la même destination ; le P. Gérard, de Nancy, et le Fr. Bernard, de Grenoble. Ces courageux missionnaires se rendaient à Port-Natal pour y rejoindre Mgr Allard, évêque de Samarie et ses compagnons. (*Voy.* Allard). Le jour où ils appareillaient pour l'Afrique, d'autres religieux de la Société de Marseille quittaient aussi le port des Oblats pour se rendre en Asie et en Amérique. — *Voy.* Rouffiac et Reboul.

BARRETTO (Le P. Thomas), Jésuite portugais, d'Evora, missionnaire au xvii^e^ siècle en Abyssinie. — Il arriva dans ce royaume en 1622 avec deux autres religieux de la Compagnie les PP. Lameira et Franco. C'était sous le règne de Melec-Segreed, qui venait de se convertir à la foi romaine par les soins du P. Paez, et qui protégeait de tout son pouvoir les missionnaires catholiques.

BARRIÈRES (M.), prêtre français, missionnaire en Amérique à la fin du xviii^e^ siècle. — Forcé de fuir sa patrie lors de la grande révolution, il passa en Amérique où M. Carroll, évêque de Baltimore, chercha à l'utiliser. Il l'envoya, en 1793, comme vicaire général, dans le Kentucky, avec M. Badin, jeune prêtre récemment ordonné. Le Kentucky n'avait encore qu'un très-petit nombre de colons, qui étaient en guerre avec la population indigène ou sauvage : la majorité de ces colons était du reste composée de protestants. M. Barrières fut bientôt dégoûté des manières agrestes des habitants et de leur genre de vie. Après quatre mois au plus d'apostolat, il se retira à la Nouvelle-Orléans, laissant tout le fardeau de la mission du Kentucky à son jeune confrère, M. Badin, qui montra plus de courage et évangélisa ce pays pendant vingt-cinq ans. M. Barrières avait exercé le saint ministère entre autres à Galliopolis, chef-lieu du comté de Gallia (dans l'Ohio). C'était une colonie fondée par des Français qui lui avait donné le nom de leur patrie. Les deux prêtres y baptisèrent une quarantaine d'enfants (1793).

BARROCUS (Saint), premier évêque de Cork en Irlande. C'est le même personnage que saint Fiubarr, et il porte encore les noms de Lochan et d'Arrus. — *Voy.* Fiubarr.

BARRY (M.), missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti le 4 octobre 1847 pour le vicariat apostolique d'Agra, avec M. Rooney et deux religieuses de Jésus-Marie. — *Voy.* Rooney.

BARSIMEE (Saint), évêque et martyr dans les premières années du ii^e^ siècle. — C'est à Edesse qu'il remporta la palme du martyre, après avoir converti à la foi plusieurs païens qu'il envoya devant lui au triomphe, selon l'expression du Martyrologe romain. Saint Barsimée est honoré le 30 janvier. Il avait souffert sous Trajan.

BARTETTE (M. Jean La), prélat français, évêque de Vère (Veren) et vicaire apostolique de la Cochinchine au commencement du xix^e^ siècle.

BARTHELEMI (Saint), un des douze premiers apôtres envoyés par Notre-Seigneur pour prêcher l'évangile dans le monde entier et convertir l'univers. — Barthélemi signifie fils de Tholomée ou Tholmoi qui est peut-être Ptolémée. Dans la langue syro-chaldaïque, qui était alors en usage chez les Juifs, Bar veut dire *fils*. Ainsi saint Pierre dont le nom primitif était Simon, est appelé Barjona, fils de Jona ou de Jean. Plusieurs savants comme le P. Gavanti, Barnabite, et le P. Stilting, Jésuite croient que saint Barthélemi est le même que Nathanaël, docteur de la loi, un des soixante-douze disciples, lequel fut mené à Jésus par saint Philippe et dont le Sauveur loua l'innocence et la simplicité de cœur. Une circonstance qui milite en faveur de cette opinion, c'est que l'apôtre saint Jean dans son Evangile

ne nomme jamais saint Barthélemi parmi les douze, tandis qu'on ne trouve point le nom de Nathanaël dans les autres évangélistes : ils joignent constamment ensemble Philippe et Barthélemi, et saint Jean dit que Philippe et Nathanaël vinrent ensemble trouver Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, saint Barthélemi fut, avec les autres apôtres, témoin de la résurrection et des principales actions de Notre-Seigneur sur la terre. La Vérité même lui servit de maître. Il est nommé parmi les disciples assemblés pour prier après l'Ascension. Dans le grand jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit le remplit de zèle, de charité et de toutes les vertus. Revêtu, ainsi que les autres apôtres, d'une force surnaturelle et changé en un homme nouveau, il ne songea plus qu'à faire connaître Jésus-Christ et à porter son nom jusqu'aux extrémités du monde. Lors de la grande dispersion des douze, il se dirigea à l'Orient et porta l'évangile aux nations les plus barbares de cette partie du monde. Eusèbe et d'autres anciens écrivains ecclésiastiques rapportent qu'il pénétra jusqu'à l'extrémité des Indes, et par ce nom on doit entendre non-seulement l'Arabie ou la Perse, mais l'Inde proprement dite : car il est parlé des brahmanes de ce pays, fameux dans l'univers par leur prétendue connaissance de la philosophie et par leurs mystères superstitieux : or il n'y a de brahmes que dans l'Indoustan. D'ailleurs saint Pantène, prêtre égyptien, ayant été dans les Indes au commencement du IIIe siècle pour réfuter les brahmanes y trouva des traces du christianisme et on lui montra une copie de l'*Evangile de saint Matthieu* en hébreu, qu'on lui assura avoir été apportée dans ce pays par saint Barthélemi, quand il y avait planté la foi.

De l'Inde, le saint apôtre revint dans les pays situés au nord-ouest de l'Asie, c'est-à-dire dans l'Asie Mineure. On ne sait rien de la route qu'il tint et en général tout ce qui nous reste de sa vie consiste dans quelques circonstances isolées recueillies çà et là dans différents auteurs. Il est permis de croire, toutefois, qu'il suivit la voie de terre, c'est-à-dire qu'il traversa en annonçant Jésus-Christ ce qu'on nomme aujourd'hui le Pendjab, l'Afghanistan (où il n'y a pas un seul Chrétien maintenant), la Perse, etc. Il rencontra saint Philippe à Hiéraple en Phrygie. De là il se rendit en Lycaonie où saint Chrysostome assure qu'il instruisit les peuples dans la religion chrétienne; mais on ignore les noms de la plupart des contrées dans lesquelles il annonça la foi.

Saint Grégoire de Tours dit qu'étant allé dans la grande Arménie pour y prêcher l'Evangile à un peuple opiniâtrément attaché aux superstitions de l'idolâtrie, il y reçut la couronne du martyre. Selon les historiens grecs modernes, il aurait été condamné, par le gouverneur d'Albanopolis, à être crucifié comme le divin Maître qu'il annonçait. D'autres prétendent qu'il fut écorché vif, ce qui n'exclut pas le crucifiement, car la réunion de ce double supplice était en usage chez les Perses, et les Arméniens, leurs voisins, pouvaient leur avoir emprunté ce genre de barbarie. Albanopolis était sans doute la capitale de l'Albanie, pays de montagnes qu'on appelle aujourd'hui le Chyrvan et le Daghestan, et qui fit successivement partie de l'empire perse, de celui des Parthes et de l'Arménie. Les Russes en sont maîtres aujourd'hui. Il y avait une autre ville d'Albanie, aux confins de l'Assyrie et de la Médie (c'est maintenant Holwan).

Avant d'arriver à être ainsi crucifié et écorché, saint Barthélemi avait dû souffrir d'une manière indicible L'histoire ne nous apprend rien à ce sujet; mais on peut s'en faire quelque idée en réfléchissant à la cruauté des mœurs de cette époque et des pays qu'il a évangélisés, en se rappelant son dénûment absolu de tout moyen humain, en se représentant ce pauvre étranger qui allait par les empires et les royaumes d'Orient attaquer les croyances et les mœurs de vingt peuples divers, leur enseignant la divinité d'un Juif naguère mis à mort comme un malfaiteur, et leur prêchant la pureté, l'humilité, le renoncement aux biens et aux joies de la terre. Cette doctrine était dure pour des hommes entièrement livrés aux passions de leur cœur et de leurs sens. Combien de prisons, de mauvais traitements n'a-t-elle pas dû lui attirer! Et la faim, la soif, les douleurs de toutes sortes! à quelles atrocités n'a-t-il pas été exposé! quel héroïsme surhumain!

Les précieux restes de saint Barthélemi ont été, dans la suite des temps, transférés à Durazzo, puis à Lipari au VIe siècle, à Bénévent au IXe, et à la fin du Xe, elles ont été apportées à Rome, où on les vénère encore dans l'église dédiée à ce saint apôtre, et qu'on appelle Saint-Barthélemi en l'Ile, parce qu'elle est effectivement bâtie sur une île du Tibre. C'est le titre d'un cardinal-prêtre. L'Eglise latine honore ce saint apôtre le 24 août; les Grecs font sa fête le 11 juin.

BARTHÉLEMI ou BARTHOLOMÉE (Saint), évêque d'Axum en Abyssinie. — Combes et Tamisier le citent dans leur voyage en ce pays comme un des principaux saints qu'honore l'Eglise éthiopienne — *Voy.* Lalibela.

1. BARTHÉLEMI Ier, Frère Mineur, institué, le 15 avril 1448, archevêque de Cambalu ou Pékin, succéda à Léonard, et fut lui-même remplacé par Bernard. Tous ces prélats ne furent que titulaires. — *Voy.* Titulaires.

BARTHÉLEMI II, treizième archevêque de Cambalu ou de Pékin, siégeait dans la seconde moitié du XVe siècle. — Il eut pour successeur Fr. Alexandre de Caffa, Mineur.

BARTHÉLEMI D'ALVERNE (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Bosnie au XIVe siècle, — Il était vicaire de cette province, c'est-à-dire supérieur régulier ou provincial de tous les religieux qui s'y trouvaient. De concert avec Louis, roi de Hongrie, et prince zélé pour l'extension de la foi catholique, il envoya au Pape Grégoire XI, en 1372, Fr.

Béranger d'Aragon pour réclamer un renfort de missionnaires. Les Franciscains obtenaient les plus éclatants succès dans toutes ces provinces, en Bosnie, en Rascie, en Servie, et surtout en Bulgarie, où six ans auparavant huit missionnaires de leur ordre, tirés de la Bosnie, avaient converti, en cinquante jours, deux cent mille personnes. (*voy.* STRATIMIRE, sur la question de savoir si ce chiffre serait exagéré). A l'exemple de son prédécesseur, Urbain V, qui étendait sa sollicitude sur tant de peuples infidèles ou hérétiques, et qui envoyait des missionnaires à tant de nations barbares, Grégoire XI accorda à Fr. Barthélemi soixante Franciscains et autorisa l'érection dans ces pays de plusieurs couvents qui devinrent autant de foyers d'où rayonnaient les apôtres.

Aujourd'hui, la Bosnie est la seule province où la vraie foi se soit conservée d'une manière prospère. Il y a cent trente mille fidèles et plus de quatre cents Franciscains, la plupart Bosniaques. La religion catholique est, au contraire, dans un état déplorable en Servie, en Bulgarie, en Valachie, où on ne trouve pas vingt-cinq mille catholiques en tout.

BARTHÉLEMI DE BOLOGNE ou BARTHÉLEMI LE PETIT (Fr.), Prêcheur italien et missionnaire illustre en Arménie au XIV^e^ siècle.— Il naquit à Bologne d'une famille noble et y embrassa fort jeune la vie religieuse dans l'ordre de Saint-Dominique. Habile théologien, prédicateur éloquent, il était surtout rempli de charité et d'un zèle ardent pour le salut des âmes. Ces précieux dons étaient encore relevés en lui par un esprit brillant et solide. Il commençait à recueillir les premiers fruits de ses prédications et sa réputation devenait tous les jours plus éclatante dans les différentes provinces de l'Italie, lorsque l'Esprit de Dieu le porta à travailler, dans les pays lointains, à la conversion des schismatiques, des hérétiques et des infidèles. Vers l'an 1318, le Pape Jean XXII le fit venir à Avignon et le sacra évêque de Maraga, ville d'Arménie située aujourd'hui dans l'Adjerbijan, à 80 kilomètres au sud de Tauris. Le Souverain Pontife destinait Fr. Barthélemi à être le chef des missions de son ordre en Arménie. Les musulmans, les païens et les schismatiques dominaient dans cette contrée et en formaient presque toute la population. Aussitôt que le zélé Dominicain eut appris la langue du pays, il se mit à annoncer la foi aux habitants. Les idolâtres furent les prémices de sa moisson spirituelle, puis les mahométans eux-mêmes commencèrent à céder à l'ascendant de sa parole et des miracles dont elle était appuyée. Le prélat menait d'ailleurs la vie la plus austère, habitait un pauvre monastère dont les cellules étaient taillées dans le roc, s'y retirait chaque jour avec ses compagnons et chantait l'office divin une partie de la nuit.

Le plus beau fruit de salut et de bénédiction qu'ait opéré Fr. Barthélemi en Arménie, c'est la réunion des moines de cette nation à l'unité catholique. Ils suivaient tous la règle de Saint-Basile, du moins ils en faisaient profession, mais ils vivaient dans un grand relâchement, et leur foi était aussi défectueuse que leur conduite était peu conforme à la règle. Isaïe, supérieur général de ces moines, qui le considéraient tous comme leur maître et leur oracle, apprenant les merveilles que Dieu opérait par le ministère de l'évêque de Maraga, chargea un de ses religieux nommé Jean, abbé du monastère de Chernac, d'aller trouver le prélat, d'examiner sa manière de vivre et de prêcher, et de vérifier ce qu'il fallait croire de ses conversions dont le bruit remplissait l'Arménie. Jean se rendit auprès de Fr. Barthélemi en 1328, resta six mois avec lui et s'instruisit à fond de la croyance et des usages des Latins. Il reconnut la nécessité d'abandonner le schisme et s'occupa ensuite des moyens d'en retirer ses frères. L'évêque de Maraga composa plusieurs instructions dans lesquelles tous les points de la doctrine catholique, obscurcis ou contestés par les schismatiques, se trouvaient nettement exposés et prouvés solidement. Jean traduisit ces instructions en arménien. On convoqua ensuite à Chernac une assemblée générale des principaux religieux et de tous les supérieurs de l'ordre. Fr. Barthélemi se rendit avec un de ses compagnons à cette espèce de synode, où l'on reconnut les erreurs du schisme que tous les moines arméniens abjurèrent unanimement, de sorte que le retour à l'unité romaine fut réalisé sans opposition. C'était en 1330. Afin de consolider cette œuvre, l'évêque prolongea son séjour à Chernac, traduisit différents livres en arménien pour l'instruction du peuple nouvellement converti et des prêtres eux-mêmes. C'est ainsi que les Arméniens purent lire dans leur langue le Psautier, les quatre livres de saint Thomas *contre les gentils* et une partie de la *Somme théologique;* l'abbé de Chernac et un des missionnaires Dominicains aidèrent dans ce travail Fr. Barthélemi, qui composa en outre un *Traité des cas de conscience* et quelques opuscules *sur les sacrements.*

Pendant que Fr. Barthélemi se livrait à tous ces travaux, Jean XXII le nomma archevêque de Naxivan, l'une des plus anciennes villes d'Arménie, située au pied du mont Ararat. Dans ce siége nouvellement érigé, et qu'il occupa le premier, il se concilia tellement la confiance des peuples, qu'il eut la consolation de voir la vraie foi embrassée par les grands et par les petits, honorée de tous et publiquement professée dans cette province. Il en bannit le schisme et l'islamisme, réussit à corriger et épurer les mœurs, affermit et perpétua, en construisant des églises et des monastères, les conversions qu'il avait faites. Telle fut l'origine de cette célèbre église de Naxivan qui résista à de fréquentes révolutions politiques et subsista presque jusqu'à nos jours. Les archevêques, dont un existait encore en 1815, étaient presque toujours pris dans l'ordre de saint Dominique, comme Barthélemi ; le

siége était rempli au moyen de l'élection faite par les supérieurs des huit couvents qui composaient la province dominicaine d'Arménie et par les huit principaux habitants d'autant de villes où la religion catholique se conserva. Le saint fondateur statua qu'aussitôt après l'élection, le nouvel archevêque irait se présenter au Siége apostolique pour en recevoir son institution,

Barthélemi fut encore l'auteur d'une réforme ou d'une institution précieuse qui contribua beaucoup à enraciner la foi catholique dans ce pays, où, en effet, elle se conserva si longtemps, tandis que partout ailleurs les chrétientés qu'on fondait avec tant de peines n'étaient qu'éphémères et disparaissaient dès que les missionnaires venaient à manquer. Non content d'avoir fait accepter la foi catholique au clergé régulier d'Arménie, il s'appliqua à en bannir le relâchement. Aidé de l'abbé Jean, dont il a déjà été parlé, il ramena ces moines à un genre de vie plus chrétien et plus conforme à la pratique des conseils évangéliques. La plupart s'étant rendus à ses sollicitations, il en forma un nouvel institut sous le nom de *Congrégation des Frères-Unis*, dont les membres recevaient l'habit de saint Dominique et faisaient profession de vivre en vrais religieux suivant la règle de saint Augustin et les constitutions des FF. Prêcheurs. Comme ils ne savaient que l'arménien, Fr. Barthélemi, aidé de Fr. Jean, Prêcheur anglais, et de l'abbé Jean, de Chernac, traduisit pour leur usage la règle, les statuts, le bréviaire et le missel de son ordre.

Barthélemi ne vit que le commencement de cette belle et utile réforme; mûr pour le ciel, dont il avait montré le chemin à tant de peuples, il s'endormit dans le Seigneur le 15 août 1333. Il avait, par conséquent, quinze ans d'épiscopat et de mission et devait être encore dans la force de l'âge. Non-seulement la bonne odeur de ses vertus se répandit dans son Eglise, mais encore Dieu glorifia par un grand nombre de prodiges le tombeau du missionnaire que les Chrétiens et les musulmans eux-mêmes visitaient avec respect. Les premiers rendirent un culte religieux à celui qui les avait fait rentrer dans le sein de la véritable Eglise, et tous les auteurs lui donnent le titre de bienheureux; les infidèles demandèrent et obtinrent quelquefois, par son intercession, la guérison de leurs maladies, comme si, encore après sa mort, le saint prédicateur annonçait, par des miracles, les vérités qu'il avait prêchées avec tant de zèle pendant sa vie.

Il eut pour successeur dans l'Eglise de Naxivan, après une longue vacance à ce qu'il paraît, Fr. Thomas de Cihaux, Dominicain arménien de la Congrégation des Frères-Unis, qui fut sacré à Rome en 1356, sous le pontificat d'Innocent VI. — *Voy.* Naxivan.

Parmi les compagnons de Fr. Barthélemi on cite principalement Fr. Jean d'Angleterre, dont il a été question, et Fr. Jean de Florence, qui devint évêque de Tiflis et qui gouverna l'Eglise d'Arménie de 1333 à 1348, après la mort du premier archevêque latin. — *Voy.* Jean de Florence.

BARTHÉLEMI DE FOLIGNO (Fr.), Mineur italien, de Foligno (Italie centrale), comme l'indique son nom. — Il était missionnaire en Orient au XV^e^ siècle et compagnon de Fr. Louis de Bologne, dont la carrière apostolique fut si remarquable (*voy.* Louis de Bologne). Envoyé à titre de légat en Perse, en Arménie et en Abyssinie, celui-ci avait amené d'Egypte au Pape Calixte III huit moines abyssins qui désiraient vénérer le vicaire de Jésus-Christ. Le Pontife l'envoya ensuite (1457) vers l'empereur Zara-Jacob, auprès de qui les moines nègres avaient promis de le conduire. On voit dans Wadding qu'il avait laissé en Orient (sans doute en Egypte, lorsqu'il vint à Rome) Fr. Barthélemi de Foligno, missionnaire dont les travaux étaient couronnés par de grands succès. Pour encourager le zèle de ce dernier, le Pape lui accorda tous les priviléges dont jouissaient les religieux de Terre-Sainte. Ce fait est rapporté par le P. Wadding, annaliste de l'ordre des Franciscains, et voilà comme une circonstance très-accessoire a permis de conserver le nom et le souvenir d'un missionnaire zélé, qui a contribué à l'édification de l'édifice mystique de l'Eglise en y apportant bien des pierres, c'est-à-dire bien des âmes ramenées à l'unité catholique, ou à la vertu chrétienne, ou même tirées des ténèbres de l'infidélité. C'est là tout ce qu'on sait de ce religieux. Sa naissance, sa vie, sa mort, le détail de ses travaux sont ensevelis dans l'oubli; le parfum de son zèle et l'exemple de ses vertus sont perdus pour l'Eglise. Combien d'autres dans ces ordres gigantesques de Saint-François et de Saint-Dominique et à cette prodigieuse époque du moyen âge, combien d'autres, dis-je, dont les noms mêmes ne sont pas arrivés jusqu'à nous!

BARTHÉLEMI DE OJEDA (Fr.), Prêcheur portugais ou espagnol, missionnaire dans l'Indoustan au XVI^e^ siècle. — Vasco de Gama venait de découvrir la route maritime de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance; l'attention et les efforts de l'Europe se tournaient vers ces belles contrées devenues à peu près inaccessibles depuis que la barbarie musulmane avait prévalu dans l'Asie occidentale, c'est-à-dire depuis un siècle et demi. Les ordres de Saint-François et de Saint-Dominique s'empressèrent donc de profiter d'une si belle découverte dans l'intérêt du salut des âmes. Fr. Henri de Coimbre, Mineur, partit en 1500 avec une troupe de religieux de son ordre et de séculiers. Fr. Jean, Prêcheur, provincial de Portugal, fit embarquer, en 1503, Fr. Dominique, vicaire général (supérieur) et onze autres missionnaires, parmi lesquels était Fr. Barthélemi de Ojeda. Un évêque tiré de leur institut leur était adjoint par le Pape Alexandre VI, à la prière du roi de Portugal, c'était le P. Edouard Nunez, évêque de Laodicée et prédicateur illustre. Cette dernière

troupe apostolique porta le flambeau de la foi principalement dans le royaume de Colam, ou Koulan (Malabar), et dans les pays voisins. Plusieurs idolâtres furent amenés à la foi de Jésus-Christ, et, trois ans après, Fr. Dominique réclama un renfort d'ouvriers, que le Pape Jules II ordonna de choisir dans l'ordre de Saint-Dominique. On n'a pas de détails précis sur la suite de cette mission, et, en particulier, l'époque de la mort du Fr. Barthélemi de Ojeda n'est pas indiquée.

BARTHÉLEMI DE PELACANE (Fr.), Mineur Observantin de Florence, fut adjoint avec Baptiste de Levanto, Observantin italien aussi, au Fr. Albert de Sarzana, célèbre missionnaire en Orient au XV^e siècle, qui fit pénétrer la foi catholique jusqu'en Ethiopie. — *Voy.* ALBERT DE SARZANA.

BARTHÉLEMI DE PODIO (Fr.), Prêcheur italien, fut sacré évêque en 1318, ainsi que cinq autres religieux de son ordre, et envoyé en mission avec eux dans la Perse, à titre de suffragant de l'archevêché de Sultanyéh, nouvellement érigé et confié à Fr. Franco de Pérouse, missionnaire du même ordre et de la même nation, dont la juridiction s'étendait sur toute l'Asie occidentale et jusque dans l'Ethiopie et dans l'Indoustan. (*Voy.* FRANCO DE PÉROUSE. — On ne marque pas les travaux particuliers de ces six prélats, ni l'époque et le lieu de leur mort.

BARTHÉLEMI D'YANO (Fr.), Mineur italien, de l'Observance, reçut en 1435 avec Fr. Albert de Sarzana, Observantin génois comme lui, la mission d'amener les schismathiques à l'unité et les infidèles à la foi. — Ils déterminèrent, en effet, les prélats grecs à assister au concile de Florence, et la réunion de l'Eglise orientale y fut en effet publiée le 6 juillet 1439; celle des Arméniens, ménagée aussi par des missionnaires Observantins (*voy.* PRIMADICE), fut également conclue le 22 novembre suivant. — *Voy.* ALBERT DE SARZANA

En 1444, Fr. Barthélemi d'Yano fut ainsi que Fr. Louis de Sienne, institué par le Pape Eugène IV, vicaire du ministre général dans toute la province d'Orient.

BARTHÉLEMY, Chrétien cochinchinois et confesseur du XVII^e siècle. — C'était un militaire distingué par sa naissance et par sa bravoure. Etant allé, avec trois autres Chrétiens, visiter des confesseurs en prison, il fut interrogé sur sa religion et mis aux fers avec ses trois compagnons, qui ensuite souffrirent le martyre. Pour lui on le relâcha en 1666 — *Voy.* LIN

Repris une seconde fois, il fut longtemps détenu en prison, puis expulsé de l'armée et cruellement bâtonné. Enfin on lui coupa les cheveux pour marque d'ignominie et on le renvoya encore.

BARTIER (M.), prêtre français, du diocèse de Saint-Dié en Lorraine (Vosges), membre de la société des Missions étrangères et missionnaire en Orient. — Il est parti de Bordeaux, le 18 mai 1842, avec M. Vachal du diocèse de Tulles. Ces deux ecclésiastiques devaient se rendre à Macao (Chine), d'où on leur assignerait une destination définitive. Depuis lors, il n'a plus été parlé de M. Burtier dans les *Annales de la Propagation de la Foi* ni dans la Prese religieuse.

BASARTE (Le P. ETIENNE), Mineur Observantin italien, missionnaire en Palestine. — Il est parti de Civita-Vecchia en mai 1845 pour Jérusalem, avec un autre religieux du même ordre et de la même nation, le P. Jean d'Argile.

BASILE (Fr.), religieux français de la Congrégation de Notre-Dame du Mans, missionnaire en Afrique. — Il est parti pour Bone (Algérie), le 25 août 1844, avec le Fr. Marcel de la même société. Quatre autres frères de Notre-Dame, embarqués avec eux, étaient destinés pour Oran et Philippeville. — *Voy.* HILARION.

BASILE DE MAZZARA (Le P.), Capucin sicilien, missionnaire dans le Levant. — Il est parti, en 1847, pour Constantinople, ainsi que trois autres religieux du même ordre et de la même nation. — *Voy.* CHÉRUBIN DE MACERATA

BASILE D'INTRODACQUA (Fr.), Capucin italien de la province des Abruzzes (Italie méridionale), missionnaire en Suisse, chez les Grisons. — Il s'est rendu dans ce pays, en 1847, ainsi que six Pères de son ordre, tous du royaume de Piémont et de l'île de Sardaigne. — *Voy.* ANTOINE-MARIE DE SAVIGLIANO.

BASILEE ou plutôt BASILITE, ou BASILIS (*Basilitana Ecclesia*), titre d'évêché *in partibus*. — L'abbé de Commanville, dans son *Histoire de tous les archevêchés et évêchés de l'univers*, n'en indique pas la situation, non plus que les autres grands ouvrages spéciaux. On trouve en Afrique, sous la métropole de Carthage, un évêché nommé Basita, il faut peut-être lire Basilita, et ce serait alors le même que Basilée. Cet évêché est célèbre pour avoir été occupé au XVII^e siècle par un Dominicain chinois, missionnaire et vicaire apostolique dans sa patrie. Il était né vers l'an 1620, à Foutcheou, capitale du Fokien, de parents idolâtres. Un missionnaire Franciscain, le P. Antoine de Sainte-Marie, espagnol, le convertit vers l'an 1638. Depuis lors, il s'attacha à ses maîtres dans la foi, les servit comme interprète et catéchiste, les suivit à Pékin, à Macao, en Cochinchine, aux Philippines; devint religieux de l'ordre de Saint-Dominique, fut ordonné prêtre en 1654, à 34 ou 35 ans, exerça avec grand succès le saint ministère parmi ses compatriotes, et le Pape Clément X le fit évêque de Basilée, en le nommant vicaire apostolique de Nankin, en 1674. Comme il avait refusé cette charge et cette haute dignité, le Pape Innocent XI, successeur de Clément X, l'institua de nouveau évêque de Basilée, en 1679. Les bulles n'arrivèrent à l'élu qu'en décembre 1681. Il fut sacré à Manille en 1682, et mourut à Nankin en 1687. Il était vicaire apostolique de cette ville, ainsi que de Pékin et de tout le nord-est de la Chine. C'est le premier et le seul Chinois qui soit jamais

devenu évêque. Il fut même l'un des premiers prêtres de sa nation, sinon le premier, et il est fort probable que, de son vivant, il ne vit pas six de ses compatriotes élevés au sacerdoce. On n'en cite qu'un seul, nommé Nicolas, disciple du P. Navarrette ; il était curé dans le diocèse de Cacères (îles Philippines), mais on le cite de manière à faire voir qu'il n'en existait pas d'autres que lui et le P. Lopez, à cette époque. Il y avait depuis longtemps des Jésuites chinois, mais il paraît que c'étaient des frères et non des prêtres ; du moins je ne trouve aucun ecclésiastique indigène dans leur ordre. Au XVIII^e^ siècle, ils en ont eu : on en connaît quelques-uns par leurs noms. Les Dominicains sont donc les premiers qui aient élevé des Chinois au sacerdoce dès le milieu du XVII^e^ siècle.

Depuis lors, il y a eu des prêtres chinois en grand nombre, absolument parlant, car, relativement, ce nombre est très-minime. Aujourd'hui, on compte dans toute l'Eglise de Chine de cent à cent-cinquante prêtres du pays. Les Lazaristes, les prêtres des Missions étrangères, les Jésuites, les Franciscains et les Dominicains rivalisèrent de zèle pour la formation d'un clergé indigène dans ce grand empire. Il est reconnu que c'est l'œuvre capitale des missions.

BASSAC, port et ville de l'Indo-Chine, à l'embouchure occidentale du Ménam.—Le roi de Cochinchine, Gia-Laong, s'en est emparé au commencement du XIX^e^ siècle sur le roi de Camboge. Jusque-là Bassac avait toujours appartenu au Camboge. Ce dernier pays se trouve ainsi relégué dans l'intérieur des terres et les Annamites commandent à peu près toute la côte, surtout l'embouchure du fleuve, qui est l'artère vivifiante de la contrée.

BASTAMMON (SAINT BASTAMMON), un de ces missionnaires égyptiens, au nombre de trente-six, qui, sous la conduite de saint Paul leur chef, (*voy.* ce nom), se dispersèrent dans tout le territoire de leur patrie pour y prêcher l'évangile. — Après avoir travaillé avec un zèle infatigable, ils furent martyrisés, par le fer, le feu ou le supplice de la croix. On les honore le 18 janvier. L'époque à laquelle se rapporte leur mission n'est pas connue ; mais on ne doit pas la placer plus tard que dans les quatre premiers siècles.

BATALAN (SAINT), martyr honoré dans l'Eglise le 13 juillet. —Il souffrit vers les confins de l'Egypte et de l'Ethiopie, c'est-à-dire, sans doute, en Nubie, car l'Egypte ancienne ne s'étendait guère au delà du tropique. Le christianisme a fleuri en Nubie dans les siècles reculés et s'y est conservé bien longtemps contre la persécution. Mais la barbarie dans laquelle ce pays est tombé, les incursions continuelles des ennemis, le schisme et l'hérésie qui dominaient en Egypte, la séparation du reste de l'univers catholique, ont éteint tout vestige de religion et aujourd'hui encore, on ne trouve en Nubie que des païens et des musulmans. Je ne crois pas qu'il y ait de missions, à moins que les Lazaristes italiens n'en aient fondé une depuis quelques années.

BATATZUN (SAINT), abbé éthiopien, (c'est-à-dire supérieur de moines), honoré le 11 juin. — Le *Martyrologe* fait mention de son incroyable abstinence. Les Abyssins ont à ce sujet une foule d'histoires aussi merveilleuses que peu connues ; malheureusement il s'y mêle souvent des fables grossières. Il est probable que ces traditions et ces légendes, qui ont au moins le mérite d'être pittoresques et d'être appuyées sur un fond vrai, seront bientôt connues de l'Europe par les soins des missionnaires italiens, Lazaristes et Capucins, qui évangélisent l'Abyssinie avec succès.

BATAVIA, ville d'Océanie , dans l'île de Java. — Elle appartient aux Hollandais, et elle est la capitale de toutes leurs possessions dans cette partie du monde, et la résidence du gouverneur général. Elle fut fondée en 1619, sur l'emplacement de l'ancienne et célèbre ville de Jacatra. Ce fut longtemps un des séjours les plus malsains de l'univers entier. Au commencement du XIX^e^ siècle, on faillit l'abandonner pour ce motif et elle fut presque détruite ; mais un nouveau gouverneur, M. Van des Capellen, y replaça le siége du gouvernement, l'assainit et c'est aujourd'hui une splendide et opulente cité peuplée de Hollandais et autres Européens, de Malais, de Chinois et de marchands de toutes les nations.

La religion catholique n'y est tolérée que depuis le commencement du XIX^e^ siècle. Il y a eu successivement huit préfets apostoliques, tous hollandais, jusqu'en 1842, qu'on y érigea un vicariat apostolique. Le premier qui remplit cette place, fut M. Jacques Groof, évêque de Canée, *in partibus*, c'était un prélat éminent. Ayant voulu remédier à quelques abus et à quelques scandales qui existaient dans son clergé, composé seulement d'un petit nombre de prêtres, il encourut l'animadversion de M. de Rochussen, gouverneur général, qui était armé d'un pouvoir despotique et qui expulsa l'évêque de la colonie. Revenu en Europe, M. Groof fut utilisé par le Saint-Siége qui l'envoya comme visiteur apostolique dans la Guyane hollandaise, mais en conservant son titre de vicaire apostolique de Batavia. Il est mort dans ces nouvelles fonctions et a eu pour successeur M. Vancken, évêque de Colophon, *in partibus*, qui était déjà son coadjuteur et administrateur apostolique de la mission de Batavia.

En général, on est peu informé de ce qui se passe dans ce pays, au point de vue catholique, parce qu'il n'existe plus en France de journal religieux qui s'attache à rendre compte des faits contemporains, concernant la religion dans les divers pays étrangers. Quant aux *Annales de la Propagation de la Foi*, elles sont encore bien plus discrètes sous ce rapport, et à vrai dire le vicariat apostolique de Batavia n'est pas le terrain classique des missions. Il comprend environ quinze millions d'âmes, soumis à la puis-

sance et à l'influence hollandaise, dans les îles de la Sonde, les Moluques, Célèbes, Gilolo, Bornéo, Sumatra et surtout Java. Cette dernière île seule a près de dix millions d'âmes et elle est entièrement soumise à la Hollande. Les Javanais sont mahométans : le gouvernement hollandais met tous ses soins à les exploiter avec le plus d'intelligence possible, en améliorant peut-être un peu leur sort matériel : mais il est interdit de les éclairer, soit par l'instruction profane, soit par la prédication religieuse. Si une fois ces peuples avaient dans leur cœur la dignité du Chrétien, on ne pourrait plus aussi facilement les pressurer et en tirer de l'or : par conséquent, au nom de l'ordre on les tient dans l'abrutissement par le despotisme. Les missionnaires qui passent à Batavia pour se rendre en Chine et dans les autres pays voisins, ont souvent gémi sur cet état de choses ; quelques-uns l'ont flétri avec une noble énergie. On trouve à cet égard des sentiments fort honorables exprimés dans les *Annales* des Lazaristes, qui, malheureusement, sont cachées avec soin au public chrétien.

La ville de Batavia a plus de 50,000 âmes, en majorité Malais, Javanais, Chinois. Les Européens qui dominent, sont cependant en minorité. Le plus grand nombre d'entre eux sont Hollandais de nation et protestants de religion, ou plutôt le culte le plus commun est celui du veau d'or, du bien-être matériel. Il y a un petit nombre de catholiques, principalement parmi les militaires, dont les trois quarts professaient cette religion en 1821, parce qu'il y avait alors beaucoup de Français et d'Allemands ; mais cet état de choses a pu changer depuis. Il y avait aussi à la même époque quelques chinois catholiques: sans doute qu'ils avaient été convertis dans leur patrie par les missionnaires et avaient émigré ensuite pour chercher fortune. *Les Annales de la Propagation de la Foi*, en 1842 évaluaient les catholiques au nombre de 1000 ; ce chiffre paraît beaucoup trop faible ; je ne crois pas qu'il y ait d'indigènes chrétiens. Je ne sache pas non plus qu'on travaille à évangéliser la colonie chinoise qui offrirait de meilleures dispositions à la foi que les musulmans du pays. Mais il faudrait pour cela la liberté des missionnaires. Les prêtres hollandais qui sont dans le pays ne sont pour ainsi dire que des curés coloniaux et non des missionnaires.

Outre la ville de Batavia, il y a encore des catholiques dans différentes villes ou localités de l'île de Java : il doit y en avoir aussi dans les Moluques et dans les autres îles soumises à la Hollande. Mais leur nombre ne s'élève pas au-dessus de 15,000 et il est probablement inférieur à ce chiffre : c'est-à-dire qu'il y a comme en Chine, un catholique sur 1000 âmes. Quel vaste champ inconnu à défricher ! Vienne la liberté pour ce pays et le zèle apostolique ne fera pas défaut.

BAUDET (Le P.), Jésuite français, missionnaire au XVII^e^ siècle, en Cochinchine. — Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était originaire de Grenoble ; qu'il travaillait dans la mission de Cochinchine, au port de Faifo en 1664, lorsque M. Chevreuil provicaire de M. de La Motte-Lambert, évêque de Berythe et vicaire apostolique de ce pays, y aborda pour faire reconnaître la juridiction déléguée par le Souverain Pontife à ce prélat. Les Portugais, jaloux de tous les missionnaires qui n'étaient pas de leur nation ou qui ne voulaient pas s'y inféoder, cherchèrent à enlever M. Chevreuil ; mais quelques Chrétiens (ou peut-être le P. Baudet) le firent charitablement avertir de leur mauvais dessein par un Chrétien japonais émigré dans ce pays. Pour échapper au danger qui le menaçait, M. Chevreuil se rendit immédiatement à la ville capitale de Cochinchine où il était hors de l'atteinte des Portugais. J'ignore combien de temps le P. Baudet fut missionnaire en ces contrées des Indes et en quelle année il mourut.

BAUDIN (Fr. Etienne), Jésuite, au XVIII^e^ siècle. — Il accompagna les PP. Duberron et Cortil dans la malheureuse tentative qu'ils firent pour porter l'évangile aux îles Pelew ou Palaos (Océanie). Ces deux missionnaires étant débarqués le 5 décembre 1710 aux îles Sonsorol (dépendance des îles Pelew) le Fr. Baudin resta à bord du navire *la Sainte-Trinité*, sans doute par l'ordre qu'il en reçut, les deux prêtres ayant jugé à propos de ne pas exposer toute la colonie apostolique au même danger sans nécessité. C'est à cette mesure que le Fr. Baudin dut la vie, car les PP. Duberron et Cortil furent tués et mangés par les sauvages, pour le bien desquels ils s'étaient dévoués. — *Voy.* Duberron.

BAULE (Saint), surnommé le Juste. — Ce saint est honoré par les Coptes et les Ethiopiens : il mourut à Téméï, qui paraît être une ville d'Egypte. Le *Martyrologe* qui le cite à la date du 4 octobre ne donne pas l'époque à laquelle il vécut et n'indique pas quel rang il occupait dans l'Eglise.

BAYAMO, district de l'île de Cuba que Las Casas parcourut en 1513 en baptisant les enfants et en s'interposant pour la population indigène qu'opprimaient les conquérants espagnols. A cette époque, Las Casas, qui était déjà le protecteur déclaré des Indiens de l'Amérique exerçait les fonctions de curé dans l'île de Cuba. C'est seulement huit ou dix ans plus tard qu'il se fit Dominicain.

BAYLOUR, ville maritime d'Afrique, dans le royaume de Dankali, qui forme la côte d'Abyssinie sur la mer Rouge. — C'est là que débarqua en 1625 le P. Mendez, Jésuite, patriarche d'Ethiopie, sous le règne de Socinios.

BAYOUX, nom qu'on donne en Louisiane (Amérique du Nord) à des rivières navigables sans courants, qui forment la communication d'un lac à un autre, ou d'un lac au fleuve Mississipi. La Louisiane étant un pays très-bas, arrosé par un fleuve immense qui l'inonde souvent de ses débordements,

ces bayoux sont des espèces de canaux naturels qui coupent le pays comme il arrive dans la Hollande, où le sol est également bas et sujet aux inondations.

BAZALLA (M. Jean), religieux italien, membre de la congrégation des Oblats de Turin, missionnaire dans l'empire Birman. — Il est parti de Civita-Vecchia (Italie centrale) le 14 août 1845 avec quatre autres prêtres ou clercs de sa société envoyés à la même destination. A cette époque il n'était encore que clerc et il a peut-être été promu au sacerdoce en Asie par le vicaire apostolique de la mission, qui est toujours évêque. M. Bazalla est de Partula, dans la province de Bielle (Piémont). Il faut entendre ici le mot province, non pas d'une division civile ou ecclésiastique, mais de la circonscription religieuse, spéciale à la congrégation des Oblats de Turin.

BAZAN, nom d'un catéchiste qui faisait partie de l'Eglise des îles Mariannes pendant les premières années de son établissement. — Il est probable qu'il était Espagnol et de la Compagnie de Jésus. Ce qui est certain, c'est qu'il secondait l'apostolat du P. Sanvitores, Jésuite, qui le premier annonça l'évangile dans l'île de Guaham en 1668. Peut-être le Fr. Bazan était-il arrivé avec les PP. Solano, Ezquerra et autres, qui vinrent en 1671 seconder les premiers missionnaires. Quoi qu'il en soit, il eut le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ, et il fut un des premiers martyrs qui fécondèrent cette terre nouvellement conquise à l'Eglise. Le chef Kipoha, qui s'était converti le premier de sa nation et avait été baptisé sous le nom de Jean, déshonorait son caractère de Chrétien par la licence de ses mœurs ; sa conduite était un sujet de douleur continuelle pour les missionnaires. Fr. Bazan lui ayant fait quelques représentations au sujet du scandale qu'il donnait aux autres néophytes, Kipoha, aveuglé par sa passion, le fit assassiner le 31 mars 1672. Ainsi se réalisa une parole ou plutôt une prédiction de l'illustre P. de Sanvitores, l'apôtre de ces îles et leur plus glorieux martyr. C'est lui qui avait enrôlé le Fr. Bazan dans sa troupe évangélique, en lui disant : Mon enfant, voudriez-vous venir avec moi pour être martyr?

Peu après, deux autres catéchistes, les FFr. Nicolas de Figueroa et Damien Bernal scellèrent aussi de leur sang la vérité de la doctrine qu'ils enseignaient, et le P. de Sanvitores succomba le 2 avril de la même année, sous la lance d'un Chrétien apostat dont il avait baptisé la fille. — *Voy.* Sanvitores.

BEATUS ou BEAT (Saint), missionnaire italien en France au v^e^ siècle. — Voulant servir Dieu avec plus de liberté, il distribua ses biens aux pauvres et vint de Rome dans les Gaules vers le milieu du v^e^ siècle. Puissant en œuvres et en paroles, il produisit de grands fruits de bénédiction. Il resta quelque temps à Nantes et y porta plusieurs fidèles à la perfection ; mais, animé d'un ardent désir de se livrer entièrement à la contemplation, il se retira dans un lieu solitaire près de Vendôme, y vécut en anachorète dans la plus austère pénitence et y finit sa bienheureuse vie. On l'honore le 8 mai.

BEAUDERIN (Le P. Victor), Jésuite français du diocèse de Versailles, missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti pour le Nouveau Monde en 1847, n'étant pas encore prêtre : on a dû l'ordonner prêtre sur le lieu de sa mission. — *Voy.* Caveng.

BEAUME (Le Fr.), religieux français de la congrégation de Saint-Viateur de Vourles (diocèse de Lyon), missionnaire dans l'Indoustan. Il est parti en 1844 avec deux prêtres et trois frères de son institut, que M. Borghi, évêque de Bethsaïde et vicaire apostolique d'Agra, emmenait avec lui pour les appliquer à l'instruction chrétienne des jeunes Indiens. — *Voy.* Morin.

BEAUMER (Saint), diacre, honoré le 3 novembre. — Le *Martyrologe* le cite comme ayant été catéchiste sous saint Innocent, évêque du Mans, au vi^e^ siècle.

BEAURY (M.), prêtre français de la congrégation des Missions étrangères et du diocèse du Mans, missionnaire en Orient. — Il est parti en 1841 avec : M. Chopard, de Besançon, destiné comme lui à la mission de Siam ; M. Fontaine, son compatriote (du Mans), envoyé en Cochinchine ; M. de la Brunière, de Paris, en Mandchourie, où il périt sous le fer des Tartares ; M. Guérin, de Bordeaux ; et M. Blanchin, d'Angers, auxquels le Sutchuen était assigné.

BECCARIA (Le P. Hippolyte-Marie), général des Dominicains à la fin du xvi^e^ siècle. — Ceux de ses religieux qui évangélisaient les îles Philippines lui ayant rendu compte des résultats et des espérances de leur mission dans cet archipel, du nombre et de l'état de leurs couvents, qui étaient autant de séminaires d'ouvriers évangéliques, le P. Beccaria leur écrivit de Milan, le 3 novembre 1592, que dans le dernier chapitre général tenu à Venise tous leurs couvents avaient été agréés de l'ordre pour former une nouvelle province nommée du Saint-Rosaire ; il les félicitait de leurs travaux et de leurs conquêtes en Océanie, et les encourageait à la persévérance. Les succès dont il veut parler sont ceux du P. Benavidès, qui devint premier archevêque de Manille ; du P. de Salazar, qui en avait été le premier évêque, du P. de Castro, vicaire général et regardé comme fondateur de la province du Saint-Rosaire.

BECOTIA (Fr. Sébastien de), Mineur espagnol missionnaire au xvi^e^ siècle en Chine et dans les îles Philippines. — *Voy.* Pierre d'Alfaro.

BEG (Saint), moine abyssin que l'Eglise d'Ethiopie honore parmi ses principaux saints. — Son nom Abba-Beg signifie le Père Mouton. Il est cité dans le voyage de Combes et Tamisier. — *Voy.* Lalebéla.

BEGHEMDER, province d'Abyssinie, au sud-est du lac Dembea. — Elle est arrosée à l'ouest par le Nil.

BEISACH (Le Fr. Joseph), Rédemptoriste allemand d'Inspruck en Tyrol (Autriche), mis-

sionnaire en Amérique. — Il est parti pour les Etats-Unis en 1846, et s'est embarqué au Hâvre le 16 décembre, avec quatre prêtres de son ordre, le P. Charles, les PP. Leimgruber et Holzern, allemands, le premier du Wurtemberg, et le second de la Bavière, et le P. Urbanezick, Slave, de la Moravie (Autriche). Tous ces religieux étaient envoyés à destination de New-York. — *Voy.* CHARLES.

BEITIA (Le Fr. JEAN), Jésuite espagnol, missionnaire dans l'Amérique Méridionale. — Il est parti du Hâvre pour la Nouvelle-Grenade, en qualité de frère coadjuteur, le 16 novembre 1845, avec le P. Sauré et neuf autres religieux de la compagnie, dont cinq Pères, trois scolastiques et un frère coadjuteur. — *Voy.* SAURÉ.

BELLA (Le Fr. RAYMOND), Bénédictin espagnol, du diocèse de Lerida, missionnaire en Australie. — Il est parti le 17 avril 1853, avec M. Salvado, du même ordre, évêque de Port-Victoria, et trente-huit autres Bénédictins espagnols que ce prélat emmenait en Océanie. — *Voy.* GARRIDO.

BELLOMO (Le Fr.), Jésuite italien, missionnaire en Amérique. — Il s'est embarqué le 15 novembre 1846 pour l'Orégon (Etats-Unis), avec trois autres Jésuites italiens, dont un Père et deux frères. — *Voy.* GAZZOLI.

BEMERY ou plutôt BEAURY (M.), missionnaire français en Orient. — A son départ en 1841, il a été nommé Bemery dans les *Annales :* il faut lire Beaury. — *Voy.* ce nom.

BENARD (M. JEAN), prêtre français de la congrégation des Missions étrangères, missionnaire en Orient à la fin du XVII^e^ siècle. — Il était de Lisieux en Normandie (Calvados). Parti en 1689, il travailla dans la chrétienté de la Chine, où il eut le bonheur d'être emprisonné pour le nom de Jésus-Christ, en l'an 1700. Il fut ensuite relâché, et le cardinal de Tournon, légat du Pape Clément XI auprès de Kang-hi, empereur de Chine, l'envoya à Rome pour les affaires de la mission; mais, pendant le voyage, il mourut à Moka en Arabie. C'est en 1705 que le patriarche de Tournon vint en Chine, et il n'y séjourna que deux ans. Il mourut en 1710 à Macao, où les Portugais le retenaient en prison depuis trois ans. C'est vers 1706 ou 1707 qu'il faut rapporter le voyage et la mort de M. Bénard, qui ainsi avait été seize à dix-huit ans en mission.

BENAVIDÈS (Fr. MICHEL), Prêcheur espagnol du XVI^e^ siècle, missionnaire dans les îles Philippines et en Chine, premier évêque de Nouvelle-Ségovie, et ensuite premier archevêque de Manille. — C'est un des plus illustres personnages évangéliques de son ordre, et un des principaux apôtres des îles Philippines en Océanie. — *Voy.* PIERRE D'ALFARO, ANDRÉ DE URDANETA, FRANÇOIS DE MONTILLA.

Le P. Benavidès naquit en 1552 à Carrion de los Comtes (Carrion des Comtes), petite ville d'Espagne dans le royaume de Léon, et située à 15 lieues à l'ouest de Burgos. Dès l'âge de 15 ans, il embrassa la vie religieuse et entra dans l'ordre des FF. Prêcheurs, à Valladolid. C'était en 1567. Il y étudia la théologie sous le P. Bannès, et ce célèbre professeur, charmé de ses talents et de la vivacité de son esprit, se flattait de voir en lui son successeur. Mais le jeune Dominicain aspirait à un ministère plus pénible, et il partit en 1586 pour les missions des îles Philippines, avec le P. Jean Chrysostome de Séville et plus de vingt autres religieux de son ordre

La religion était déjà répandue dans une partie de ces îles par les soins des Augustins, des Franciscains, de quelques Dominicains et de quelques Jésuites. Un évêché y avait été institué en 1579, et il était rempli par le P. Dominique de Salazar, Prêcheur. Le nouvel essaim de missionnaires dont le P. Benavidès faisait partie déploya, pour la conversion des infidèles, un zèle et un dévouement extraordinaires. Ils enduraient la faim et la soif, ne se nourrissant quelquefois que de racines, et trouvant à peine de l'eau potable; persécutés par les prêtres idolâtres, entravés par une foule d'obstacles dont ils ne se laissaient point abattre, ils amenèrent à la foi des peuplades entières, et vécurent sous une observance si régulière, qu'on eût cru voir revivre la ferveur des premiers temps de l'ordre.

Fr. Michel Benavidès reçut de l'évêque de Manille la mission d'évangéliser les négociants chinois qui se trouvaient toujours en grand nombre dans la ville. Personne n'avait encore consenti à se charger de ce ministère ingrat, à cause de la langue qu'il fallait apprendre. On sait que le chinois est le plus difficile de tous les idiomes. Le P. Benavidès ne se laissa pas rebuter, et n'épargna rien pour se mettre en état de bien remplir sa mission. Dès qu'il put comprendre les marchands chinois et en être compris, il se mit à leur parler de Jésus-Christ et de sa religion. Pour les gagner à Dieu par l'exercice de la charité chrétienne, il engagea l'évêque et la ville de Manille à bâtir un grand hôpital pour les malades de leur nation. Le missionnaire les y servait de ses propres mains, les disposant par ses bons offices à recevoir les vérités du salut qu'il leur annonçait; il en gagna ainsi plusieurs à Jésus-Christ. En même temps, pour faciliter aux autres missionnaires le ministère qu'il avait entrepris lui-même, il travailla à réduire par la méthode les difficultés de la langue chinoise. Remarquant la complication immense des caractères (des lettres ou mots) de cet idiome, qui sont au nombre de plus de trente mille, tous très-différents les uns des autres, ce qui en rendait l'étude extrêmement difficile aux Européens et constituait un obstacle sérieux à la propagation de la foi, il partagea ingénieusement ces caractères ou lettres en quatre catégories principales. Cette méthode, à ce que je crois, est encore en usage dans tous les livres européens qui traitent du chinois, et les missionnaires ont dû, dans la pratique, pousser encore plus loin le système du P. Benavidès. Chaque lettre chi-

noise formant un mot, une idée, et ces lettres étant au nombre de quatre-vingt mille, à ce qu'on dit, personne ne peut arriver à les savoir toutes, pas même les Chinois les plus instruits, après trente ans d'étude. C'est comme s'il fallait apprendre par cœur non-seulement un dictionnaire de la langue française, mais un énorme volume où il n'y aurait que des chiffres. Dans la pratique, on fait un choix des mots ou lettres nécessaires, ensuite des plus utiles, et on les apprend ; le reste on le laisse de côté, comme chez nous les personnes les plus instruites ne peuvent pas se flatter de comprendre tous les mots de leur langue et toutes les nuances de signification de chaque mot. Seulement en chinois, quand on ne sait que les caractères usuels, on se fait comprendre, il est vrai, dans le cercle d'idées qu'on a embrassé, mais on ne comprend pas toujours ce que disent les autres, si, par exemple, ils emploient un caractère qui ne figure pas dans le catalogue que vous avez imposé à votre mémoire.

On conçoit que dans les commencements, lors des premières relations que les Européens eurent avec les Chinois, leur langue était un labyrinthe tout à fait inextricable ; il fallait un homme d'une mémoire prodigieuse, qui apprît un nombre immense de caractères et sût les classer, distinguer les plus usuels des autres, les simples des composés, etc. C'est ce que fit le P. Benavidès ; il rendit ainsi un grand service à tous les missionnaires qui l'ont suivi, qui ont profité de ses travaux et les ont sans doute perfectionnés.

Non content d'évangéliser les Chinois de Manille, le zélé Dominicain conçut le projet d'aller porter la foi dans le sein de leur patrie, persuadé, comme saint Xavier, que si l'on prenait le centre de la place, toutes les dépendances se rendraient d'elles-mêmes. Il y avait à Macao un couvent de FF. Prêcheurs fondé depuis peu (1587) par les PP. Lopez et Antoine de Arcedian ; il servit sans doute de pied à terre au P. Benavidès pour son entreprise. Ce religieux pénétra en Chine au mois de mai 1589, avec quelques compagnons, le P. Jean de Castro, vicaire général aux Philippines, le P. Jean de Saint-Pierre et le P. Cobo. Deux Chinois qu'ils avaient convertis et baptisés à Manille, et dont l'un se nommait Thomas Seignan, les avaient introduits. Le P. Fontana, annaliste des Dominicains, rapporte que, familiarisés avec la langue chinoise, ils annoncèrent Jésus-Christ, firent plusieurs conversions, établirent une église dédiée à saint Gabriel, et même formèrent un collége pour y élever les enfants dans la religion chrétienne. Selon le P. Touron, autre historien de l'ordre, il n'est pas certain qu'ils aient fait de nombreuses conversions en Chine, la persécution étant venue détruire leurs espérances : bientôt arrêtés et dénoncés, ils souffrirent une rude prison à Hay-Teng, confessèrent le nom de Jésus-Christ devant les tribunaux, et ne recouvrèrent la liberté qu'à condition de sortir immédiatement de l'empire.

Revenu à Manille, le P. Benavidès fut, pendant quelques années, comme le bras droit et le conseil de l'évêque. Cependant il fit toujours de la prédication son objet principal ; sa vie était très-austère et son travail continuel ; aussi opéra-t-il de nombreuses conversions. L'intérêt des Eglises établies aux îles Philippines l'ayant appelé en Espagne, en qualité de procureur général des Dominicains de l'Archipel, le roi Philippe II remarqua son zèle, son habileté et sa prudence, et lui accorda ce qu'il venait lui demander ; bien plus, il le désigna pour premier évêque de la Nouvelle Ségovie, où l'on venait d'élever un siége épiscopal. Le Pape Clément VIII institua le P. Benavidès le 31 août 1595, et expédia les bulles au roi, qui les remit au P. Benavidès, en lui déclarant qu'il n'admettrait pas ses excuses et qu'un refus l'offenserait. Le religieux fut obligé d'accepter le fardeau qui lui était imposé. Dès lors il ne pensa plus qu'à réunir des ouvriers pour l'aider à défricher la vigne du Seigneur. Il en choisit vingt dans le sein de son ordre, et s'embarqua avec eux pour le Mexique, d'où il passa à Manille. Après avoir rendu compte à l'évêque de cette ville du résultat de son voyage en Europe, il alla droit dans son nouveau diocèse.

La Nouvelle Ségovie (*Nueva Segovia* en espagnol) est une petite ville de l'île de Luçon, dans la province de Cagayan dont elle porte aussi le nom, et le diocèse qu'on venait de créer embrassait trois provinces. Ce pays était encore rempli d'idolâtres lorsque le P. Benavidès y arriva comme évêque. A l'exception des Espagnols, on y comptait à peine deux cents personnes converties et baptisées. C'étaient les Dominicains qui avaient soin de cette mission, qui n'était fondée que depuis peu, et où sans doute ils n'avaient pas porté leur principal effort. En moins de sept ans le nouvel évêque changea complétement la face du pays, et le rendit presque tout chrétien. Deux provinces à peu près entières renoncèrent à leurs superstitions pour embrasser la foi, et le prélat opéra de nombreuses conversions dans la troisième : c'est par ses ferventes prières, par la sainteté de sa vie autant que par ses prédications continuelles, qu'il avança à ce point l'œuvre de Dieu. Ce qui lui gagnait principalement la confiance des indigènes, c'est la fermeté avec laquelle il les défendait toujours contre les vexations et la tyrannie des gouverneurs espagnols, dont il ne craignait ni la puissance ni le mécontentement. Il méprisait également les injures et les menaces, et combattait les mœurs corrompues des Européens avec autant de vigueur que les grossières superstitions des indigènes. Suivant l'avertissement de saint Paul (*II Tim.* IV, 2), il ne lassait pas d'annoncer aux uns et aux autres la parole de Dieu, de les presser à temps et à contre-temps, de les reprendre, de les supplier, de les menacer, de les tolérer et de les instruire. Des milliers

de conversions parmi les indigènes, et l'amendement d'un grand nombre d'Espagnols, furent les fruits d'un zèle si pur et si ardent.

Le P. Dominique de Salazar, évêque de Manille, étant mort, cette ville fut érigée en archevêché, et le P. Benavidès en fut institué premier archevêque. C'est le 15 avril 1602 que le roi Philippe III obtint ses bulles du Pape Clément VIII. En les lui envoyant, le monarque lui exprima qu'il souhaitait, pour la gloire de l'Eglise et du nom espagnol, de le voir vivre assez longtemps pour faire à Manille ce qu'il avait déjà fait dans le diocèse de Ségovie la Neuve.

Lorsqu'il fut transféré à l'archevêché de Manille, il n'était encore que dans sa cinquantième année : mais ses grandes mortifications et ses travaux continuels avaient bien affaibli sa santé, sans diminuer rien de son zèle. Il en donna de nouvelles preuves par son application à cultiver et à perfectionner tout le bien que son prédécesseur avait commencé, et à déraciner un reste de superstition dont on n'avait encore pu désabuser entièrement les indigènes. Le ciel répandit de nouvelles bénédictions sur ce prélat. On rapporte que Dieu favorisa son apostolat par des miracles. Un jour de fête, les indigènes virent une lumière éclatante au-dessus du couvent et de l'église des Frères Prêcheurs et une échelle brillante qui conduisait au ciel les nouveaux baptisés. Attirés par cette vision, les indigènes accouraient en foule vers l'archevêque en lui demandant le baptême.

Le P. Michel Benavidès mourut à Manille le 26 juin 1607, en grande opinion de sainteté. Il avait 55 ans : il avait été quarante ans religieux : vingt-un ans missionnaire, douze ans évêque et cinq ans archevêque de Manille.

BENEDICT ou BENOIT (Fr.), religieux laïc de la congrégation de Sainte-Croix du Mans, envoyé en 1852 au Bengale où une nouvelle mission va être établie par sa société. — Il est parti pour ce pays le 10 novembre de la même année avec deux autres frères et trois prêtres, les PP. Baroux, Verité et Lefèvre. Trois religieuses les accompagnaient. On sait combien le dévouement de ces dernières est utile dans les missions pour l'éducation des enfants de leur sexe : c'est un genre d'apostolat que Dieu bénit comme celui de la prédication, et auquel il réserve quelquefois de plus grands succès.

BENEN ou BENIGNE (Saint), Irlandais, évêque et missionnaire dans sa patrie au v^e^ siècle. — Il sortait d'une famille distinguée. Son père avait logé chez lui saint Patrice, apôtre de l'Irlande, et c'est dans cette maison que le grand missionnaire célébra sa première pâque. En récompense de l'hospitalité qu'il avait donnée à l'envoyé de Dieu le père de Benen eut le bonheur de connaître la vérité, et il se convertit à la foi chrétienne avec toute sa famille. Benen, qui était alors fort jeune, conçut tant d'estime et d'affection pour celui qui l'avait tiré des ténèbres du paganisme, qu'il pria le saint de le recevoir à sa suite, lui promettant de ne jamais le quitter. Saint Patrice le prit avec lui du consentement de ses parents, et il en fit le compagnon inséparable de ses travaux apostoliques. Il lui prédit même qu'il serait un jour son successeur. Tous les auteurs des *Actes* de saint Patrice parlent de saint Benen comme d'un personnage également illustre par sa sainteté et ses miracles. Après la mort de l'apôtre de l'Irlande, il fut placé sur le siége archiépiscopal d'Armagh, qu'il occupa dix ans. Il mourut dans le v^e^ siècle, et il est honoré le 9 novembre.

BENIGNE (Saint), apôtre de la Bourgogne au II^e^ siècle. — On croit communément sur la foi de presque tous les Martyrologes, et en particulier du Martyrologe romain, que saint Bénigne était disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui l'envoya dans les Gaules prêcher l'Evangile. Il paraît avoir eu pour compagnons d'apostolat saint Andoche et saint Thyrse.

Ils exercèrent d'abord leur zèle à Autun où ils baptisèrent la famille de Fauste, père de saint Symphorien. Bénigne passa à Langres et de là à Dijon. Sa mission fut partout couronnée des mêmes succès ; il eut le bonheur de terminer sa carrière par le martyre. Rien n'est plus affreux que la description du supplice qu'on lui fit endurer. Il fut étendu sur des poulies, et déchiré avec des nerfs de bœuf ; les bourreaux lui enfoncèrent des alènes sous les ongles, lui scellèrent les pieds avec du plomb fondu sur une pierre qui fut conservée et qu'on voyait encore au VI^e^ siècle. En cet état, on l'enferma avec des chiens furieux, on le battit sur le cou avec des barres de fer, et enfin il fut percé d'un coup de lance. On l'enterra près du lieu où il avait souffert. Sa fête tombe le 1^er^ novembre.

Le martyre de saint Bénigne eut lieu sous le règne de Marc-Aurèle le Philosophe. On est vraiment émerveillé de voir combien la philosophie adoucit les mœurs, lorsque de telles atrocités étaient commises par les ordres ou du consentement du zélateur de la philosophie ; et pourquoi ces tortures, ces raffinements de barbarie que les indigènes des îles Fidgi et les cannibales de l'Afrique intérieure ne voudraient pas employer ? pour punir un homme d'avoir propagé une religion autre que celle de l'Etat, et désagréable à l'empereur philosophe à cause d'un point assez délicat : elle refusait de lui rendre les honneurs divins. O sagesse ! ô tolérance ! ô vertu de l'homme laissé à ses propres forces !

BENIGNE (Saint), disciple de saint Patrice, apôtre de l'Irlande, lui succéda immédiatement sur le siége primatial d'Armagh, et gouverna même cette Eglise du vivant de saint Patrice. — On ne peut douter qu'il n'ait secondé l'œuvre apostolique de ce grand saint : le fait seul d'avoir été évêque d'une Eglise naissante, entourée encore d'un grand nombre de païens qui se convertirent peu à peu, autorise pleinement à donner à saint

Benigne le titre de missionnaire. Il eut pour successeur sur le siége d'Armagh, Jerlath, autre disciple de saint Patrice, puis Cormac, nommé encore du vivant de cet apôtre, vers l'an 482. Benigne est honoré le 19 novembre.

BENIGNE (Sainte), vierge, honorée par l'Eglise le 20 juin. — Elle était religieuse dans l'ordre de Cîteaux, et fut martyrisée à Breslau (Silésie) par les Tartares, lors des invasions qu'ils firent jusque dans le centre de l'Europe, pendant le moyen âge. Cette sainte fille appartenait à la nation polonaise; elle est citée ici à cause du peuple infidèle par qui elle fut immolée à Jésus-Christ. Puisse-t-elle intercéder dans le ciel pour les descendants de ceux qui versèrent son sang innocent! Ils sont encore assis à l'ombre de la mort depuis les bords du Don jusqu'à ceux du Saghalien, et des rivages glacés de la Sibérie jusqu'au delà du Sahara asiatique, vers les confins du Thibet et de la Perse.

BENIN, royaume d'Afrique, dans la Guinée supérieure, un des plus puissants et des moins connus du pays. — C'était un grand marché d'esclaves, et la traite n'y est pas encore entièrement abolie, non plus que l'usage d'immoler des victimes humaines. Selon Balbi, la sépulture du roi est dans un puits profond et toujours ouvert, où l'on précipite par force tous ceux dont on peut se saisir, afin que le monarque retrouve de ses sujets dans l'autre monde. Ce pays fut évangélisé sans succès au XVII^e^ siècle par le P. Ange de Valence, Capucin. (*Voy.* ce nom.) — Longtemps auparavant, à la fin du XV^e^ siècle ou au commencement du XVI^e^, le roi avait incliné vers le christianisme. Il avait envoyé des ambassadeurs en Portugal pour y demander des missionnaires ; on les lui accorda ; mais ce n'était point dans l'intention de se convertir qu'il faisait cette demande. La politique et la cupidité étaient les seuls mobiles de sa conduite ; il voulait attirer dans ses Etats le commerce des Portugais; on comprend assez que l'entreprise des missionnaires échouât devant de pareilles dispositions.

BENISTIAND (M. Jean-Baptiste), prêtre savoisien du diocèse de Chambéry, membre de la Société de Saint-François de Sales et missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1848, au mois de juillet, pour le vicariat apostolique de Vizigapatam, avec trois autres ecclésiastiques savoyards de la même congrégation, M. Larive, prêtre du diocèse de Saint-Jean de Maurienne ; M. Sermel, diacre, et M. Gavard, sous-diacre, tous deux du diocèse d'Annecy. Ces derniers ont dû être élevés au sacerdoce en Asie par M. Neyret, évêque d'Olène et vicaire apostolique de Vizigapatam.

BENOIT (Saint), ermite et martyr en Pologne. — Il est honoré le 12 novembre avec ses compagnons : saint Jean, saint Matthieu, saint Isaac et saint Christin. Le Martyrologe romain cite leurs noms sans indiquer le temps où ils reçurent la couronne du martyre. Il est permis de conjecturer que c'était dans les siècles les plus rapprochés de la prédication évangélique en ce pays.

BENOIT DE FILICAJA (Fr.), Prêcheur italien, de Florence. — Il fut nommé par le Pape Pie II (1458-1464) supérieur de la congrégation des Pèlerins de Jésus-Christ, qu'on venait de rétablir dans tous ses couvents, en y ajoutant de nouvelles maisons en Lithuanie, en Podolie, en Russie, en Moldavie et en Valachie. Le P. Benoît de Filicaja était un religieux consommé dans l'exercice de toutes les vertus et très-zélé pour la propagation de la foi. Il ne désirait rien tant que de souffrir pour la gloire de l'Evangile et de mourir en confessant le nom de Jésus-Christ. C'est tout ce qu'on nous apprend de ce missionnaire et des œuvres accomplies par l'institut qu'il dirigeait.

BENOIT I, archevêque de Naxivan, en Arménie, fut institué en 1478, et siégea pendant quatorze ans, de 1478 à 1492. — Il avait succédé à Jean IV, et il fut remplacé par Jean-Baptiste, élu en 1492, sous Alexandre VI. Tous ces prélats étaient Arméniens.

BENOIT II, quinzième archevêque de Naxivan (Arménie), siégeait au commencement du XVI^e^ siècle ; il mourut en 1509 ou 1510, et fut remplacé par Grégoire, Arménien de nation.

BENOIT III (Fr.), Prêcheur arménien, archevêque de Naxivan au XVI^e^ siècle, succéda à Grégoire, mort en 1538. — Il vint à Rome sous le Pape Paul III, en 1542. Son élection ayant été confirmée la même année, il repartit pour son église, et mourut en route, l'année suivante, dans l'île de Chypre. Il eut pour successeur Etienne II.

BENOIT DE SAINT - PHILADELPHE (Saint), Franciscain nègre du XVI^e^ siècle, canonisé en 1807 et honoré principalement par les nègres d'Amérique qui l'ont adopté pour leur patron, et qui lui portent une grande vénération. — Il naquit l'an 1526 en Sicile à San-Filadelfo, village du diocèse de Messine. Ses parents étaient esclaves et avaient vu le jour en Abyssinie, du moins la Vie des saints de Godescard d'où ceci est tiré dit qu'ils étaient de l'Ethiopie et compatriotes de l'eunuque de la reine Candace : mais on sait combien ce mot d'Ethiopie est vague, et généralement on s'imagine que les immenses régions habitées par les nègres ne forment dans leur ensemble qu'un seul royaume et que tous les peuples noirs ne sont qu'une seule nation. Quoi qu'il en soit, le père et la mère de notre saint étaient de pauvres esclaves nègres à qui on donnait pour cette raison le surnom de Maures, comme nous dirions Mauricauds. Saint Benoît fut élevé dans la religion catholique et montra dès sa première jeunesse les dispositions les plus marquées pour la piété ; du reste presque tous les nègres sont d'un caractère très-religieux et il ne manque à ces malheureux que d'être bien élevés pour faire de bons Chrétiens et de bons citoyens. A l'âge de douze ans le petit Benoît entra dans un institut de solitaires récemment établi, mais cette congrégation ayant été

supprimée peu de temps après par le Pape Pie IV et Sa Sainteté ayant ordonné aux membres qui la composaient d'entrer dans quelque ordre religieux approuvé, Benoît choisit celui des Mineurs Observantins ; il fut reçu dans leur couvent de Palerme et ayant fait profession en qualité de frère lai, il s'acquitta avec une ferveur extraordinaire se tous les devoirs attachés à son état. Il d'abstenait de viande pendant toute l'année, dormait peu et toujours sur le plancher de sa cellule, portait les vêtements les plus grossiers et priait continuellement. Frère Benoît se livrait à la contemplation des choses divines et il avait une telle réputation de piété dans son ordre qu'il fut nommé supérieur d'un monastère, bien qu'il fût laïque. Après une vie pleine de vertus et de mérites, il mourut saintement le 4 avril 1589, âgé de plus de soixante ans. En 1592, on ouvrit son cercueil : son corps fut trouvé dans un état de conservation parfaite et exhalant une odeur très-agréable. Le Pape Benoît XIV mit Fr. Benoît de Saint-Philadelphe au rang des bienheureux en 1743, et en 1807 il a été canonisé solennellement par le Pape Pie VII.

Saint Benoît n'est pas le seul saint de sa race : l'Ethiopie en a produit un grand nombre, et saint Elesbaan, un de ses rois, dont le règne ne fut pas sans gloire, est honoré par l'Eglise romaine ; mais l'esprit et le cœur du Chrétien s'arrêtent avec une douce émotion sur ce pauvre fils d'esclaves qui vivait dans nos temps modernes, dans notre société Européenne, et que le Saint-Siége, après un examen dont la maturité séculaire est passée en proverbe, a placé sur les autels, le proposant à la vénération et à l'imitation de tous les membres de l'Eglise catholique, et déclarant par là même d'une manière positive que l'antique malédiction était bien réellement révoquée, puisque voilà un enfant de Cham qui est incontestablement en possession de la gloire céleste.

Par cette canonisation, la race noire, qui semblait écrasée sous le poids d'un anathème éternel, est aussi déclarée participante des mérites de la rédemption, et par conséquent elle est réhabilitée de la manière la plus solennelle. On n'a jamais douté dans l'Eglise que le sang de Jésus-Christ n'ait été versé pour tous les hommes, sans distinction de ceux qui ont la peau noire, rouge, jaune ou blanche ; c'est là un principe, une théorie ; mais lorsqu'on descend à l'application, on vous objecte qu'il y a certaines nations, certaines familles humaines qui, de fait, sont privilégiées et d'autres qui semblent vouées à un malheur irrémédiable ; assurément les Chinois n'ont pas dans les vues de la Providence la même place que les Italiens, les Français et les Espagnols, puisque les premiers ont toujours croupi dans l'erreur, n'ayant sur tant de millions d'hommes qu'un très-petit nombre appelés à la profession du christianisme, tandis que l'Europe occidentale produit des saints depuis la prédication de l'Évangile et jouit en abondance de tous les biens spirituels. Dans cet ordre de choses la race nègre, pour une foule de raisons, semblait une des plus déshéritées de la terre, et il ne manque pas de gens qui disent et paraissent croire que cette déshérence est tellement réelle qu'on aurait tort de vouloir atténuer le déluge de maux spirituels et temporels que les nègres ont eu en partage jusqu'ici. L'insuccès de toutes les tentatives faites pour prêcher l'Evangile aux nègres, pour entamer cette masse de superstitions, de vice et de barbarie leur ferait volontiers croire que c'est lutter contre les intentions de la Providence que de poursuivre une œuvre jusqu'ici stérile. Il a été de bon ton autrefois parmi les gens bien pensants et même faisant profession de piété, de railler les négrophiles comme d'une sorte d'hérésie et de ridicule. Heureusement l'avenir s'annonce enfin sous des couleurs plus satisfaisantes pour les cœurs généreux : on commence à douter qu'il soit juste à un homme ou à une société de condamner son frère ou ses frères aux travaux forcés à perpétuité, parce qu'ils sont plus faibles, plus divisés, moins intelligents, qu'ils ont la peau noire, qu'ils sont laids et qu'on peut gagner des millions très-vite en les faisant périr sous les coups.

« O vous qu'une ineffable miséricorde du Père commun a glorifié dans ces derniers temps, sans doute pour servir d'intercesseur à vos frères opprimés, et qui languissent à l'ombre de la mort, jetez un regard favorable sur ces cent cinquante millions d'hommes de la même race que vous et auxquels le nom de Jésus-Christ n'a pas encore été annoncé dans les profondeurs de l'Afrique centrale! Priez aussi pour ces millions d'autres frères que les Chrétiens ont emmenés à travers les mers dans une maison de servitude, où l'on fait d'eux des instruments de jouissance en méconnaissant entièrement leur sublime caractère d'hommes rachetés par le sang de Jésus-Christ. O saint Benoît! qui êtes vous-même entré dans cette vallée de larmes et de misère par la porte de l'esclavage, priez pour que cette funeste et infâme institution disparaisse bientôt de la terre, car elle flétrit les âmes encore plus qu'elle ne cause de préjudice matériel, elle rend le salut impossible pour des millions d'hommes réduits à l'état de bestiaux ; elle détourne la création de ses voies, avilit ce qu'il y a de plus noble et corrompt ce qu'il y a de plus sublime dans l'œuvre sortie des mains de notre Père céleste ; l'injustice n'a jamais pris des proportions aussi gigantesques, c'est le péché organisé et discipliné, fonctionnant d'un pôle à l'autre et en vertu de lois faites par de grandes nations chrétiennes ; priez Dieu que le jour soit avancé où tous les hommes, sans distinction de race, de langue, de nation et de couleur, se regarderont et s'aimeront comme des frères sans aucune de ces distinctions de maîtres et d'esclaves, de nobles et d'ignobles, qui ne sont qu'une injustice sociale et un vol du fort organisé au préjudice du faible divisé et ignorant. »

BENOIT, Chrétien cochinchinois du XVII^e^ siècle et martyr. — C'est dans la persécution de 1664 qu'il donna sa vie pour Jésus-Christ ; mais c'est tout ce qu'on sait de lui. — *Voy.* KIM.

BENOIT, catéchiste cochinchinois du XVII^e^ siècle, confesseur, puis apostat. — Ayant été pris avec quarante autres Chrétiens dans la persécution de 1666, il fut, comme eux, condamné à mourir de faim. Bien que fort âgé, il parvint à s'évader, fut saisi de nouveau et tourmenté par le feu. Il souffrit généreusement ce supplice; mais il succomba quelques jours après à la faim. Seize autres suivirent son mauvais exemple, mais le plus grand nombre persévérèrent avec une constance héroïque, et comme ils étaient devenus couverts d'ulcères et fort affaiblis, on les relâcha par pitié. Une jeune fille de 18 ans, nommée Foi, souffrit la faim jusqu'à la mort, et une femme nommée Monique remporta également la palme du martyre; après avoir été à moitié brûlée, elle mourut de faim en prison.

BENOIT (Le P. DOMINIQUE), Mineur Observatin espagnol, missionnaire en Chine. — Il est parti, en 1844 ou 1845, pour la province du Chansi, avec le P. Sandrini, religieux italien du même ordre, et le P. Pierre de Lucques. — *Voy.* SANDRINI.

BENOIT D'IGLESIAS (Le P.), Capucin italien, de la province de Cagliari ; (île de Sardaigne) missionnaire dans le Levant. — Il est parti au mois de mai 1846 pour la Mésopotamie avec deux autres religieux du même ordre : le P. Augustin de Sorso et le P. Joseph de Fiesi, l'un et l'autre de l'île de Sardaigne

BENOIT DE BOBBIO (Le P.), Capucin italien, de la province de Montferrat (Piémont), missionnaire en Amérique. — Il est parti en 1847 pour le Nouveau Monde, ainsi que cinq autres religieux de son ordre, presque tous italiens. Les *Annales de la Propagation de la Foi*, en annonçant ce départ, n'ont point indiqué dans quelle partie de l'Amérique se rendaient ces Capucins ; il est probable que c'est le Brésil, où ils ont entrepris la civilisation de plusieurs tribus sauvages. Peut-être est-ce dans les missions que l'Ordre possède au Vénézuéla et sur les rives de La Plata. Les moines envoyés d'Europe dans ces missions ne doivent pas être confondus avec les Capucins qu'on trouve en grand nombre dans toute l'Amérique espagnole, et qui, en général, ne font pas honneur à la religion. L'héroïque pauvreté dont cet ordre fait profession n'a pas aussi bien garanti ses membres du relâchement que la forte organisation et l'obéissance étroite qui caractérisent les Jésuites : on a fait beaucoup de reproches à ceux-ci, mais jamais on n'a incriminé leurs mœurs. Il faut être pur ou cesser d'être Jésuite. On ne pourrait pas en dire autant de tous les religieux, par suite d'un défaut dans leur organisation.

BENOIT DE BOLOGNE (Fr.), Capucin italien, missionnaire en Afrique. — Il est parti en 1847 pour Tunis (Barbarie), ainsi que deux autres religieux du même ordre et de la même nation. — *Voy.* ANTOINE DE SAINT-JEAN EN MARIGNAN.

BENOIT DE, GUARCINO (Le P.) Capucin italien, de la province de Rome, missionnaire dans le Levant. — Il est parti pour Constantinople en 1847, ainsi que trois autres religieux du même ordre et de la même nation. — *Voy.* CHERUBIN DE MACERATA.

BENOITE, chrétienne cochinchinoise du XVII^e^ siècle, et martyre. — Elle remporta la palme du triomphe en 1664. On ignore les circonstances qui accompagnèrent son glorieux sacrifice. — *Voy.* KIM.

BERANGER D'ARAGON (Fr.), Mineur espagnol, missionnaire en Bosnie au XIV^e^ siècle. — Il fut envoyé, en 1372, par son supérieur Fr. Barthélemi d'Alverne, italien, vers le pape Grégoire XI pour lui demander un renfort d'ouvriers apostoliques. A cette époque Louis, roi de Hongrie, qui étendait son influence ou sa suzeraineté sur la Moldavie, la Valachie, la Servie, la Bosnie et la Bulgarie, s'occupait avec zèle de la propagation de la foi catholique dans toutes ces contrées, et son vassal Stratimire, roi de Bulgarie, protégeait ouvertement et activement les missionnaires. En 1366 huit Frères Mineurs convertirent dans ses Etats, en l'espace de cinquante jours seulement, deux cent mille personnes. (*Voy.* STRATIMIRE), et le roi Louis écrivit, soit au Pape, soit au ministre général de l'Ordre de Saint-François, qu'il faudrait bien deux mille religieux pour instruire tous ceux qui demandaient à entrer dans l'Eglise. Grégoire XI accueillit la demande de Béranger d'Arragon, et accorda soixante Franciscains. Il autorisa en outre l'érection de plusieurs monastères en Bosnie, en Servie, en Rascie, en Bulgarie : c'étaient autant de foyers d'où rayonnait l'action des missionnaires. Son prédécesseur, Urbain V, envoyait également des apôtres à tous les peuples de l'Orient égarés dans les sentiers de l'hérésie ou de l'infidélité. Les Syriens et les Russes, les Bulgares et les Alains, les Arméniens et les Scythes, les Lithuaniens et les Géorgiens, les Grecs et les Indiens entendirent la parole des envoyés de Jésus-Christ, auxquels ce Pontife zélé avait donné les pouvoirs nécessaires pour travailler à leur salut.

BÉRARD (SAINT), Frère Mineur, fut envoyé en 1219 par saint François d'Assise avec quatre autres moines, saint Pierre, saint Othon, saint Adjute et saint Accurse, pour prêcher l'Evangile aux mahométans de l'Occident. — Ils commencèrent leur mission en Espagne par les Maures de Séville. Ils demeurèrent huit jours chez un Chrétien du pays, passant tout leur temps dans les mortifications et les prières, et demandant à Dieu la force du martyre. Leur hôte chercha à les détourner de leurs projets, dans la crainte que le commerce des Chrétiens au milieu des infidèles n'en subît du préjudice. Ils quittèrent sa maison et allèrent successivement dans deux mosquées d'où on les

repoussa avec violence. Alors ils se présentèrent à la porte du roi musulman, se disant ambassadeurs et envoyés de la part de Jésus-Christ, Roi des rois. Le prince, voyant cinq pauvres religieux, fut outré d'un procédé qu'il prit pour une supercherie, et d'ailleurs son fanatisme mahométan s'enflamma ; il les aurait fait mettre à mort sur le champ, si son propre fils n'eût modéré son courroux. Il se borna à les faire enfermer dans une tour, du haut de laquelle ils annonçaient encore Jésus-Christ à tous ceux dont ils pouvaient se faire entendre. On interrompit leur apostolat en les mettant dans une basse fosse, d'où ils furent tirés de nouveau au bout de cinq jours. Le roi les fit amener en sa présence et leur promit de grandes faveurs s'ils voulaient renoncer à la foi. Ils lui répondirent généreusement en l'exhortant lui-même à abjurer l'erreur de sa fausse religion et à ouvrir les yeux à la lumière de l'Evangile. Vous pouvez, dirent-ils, faire périr nos corps ; mais vous enverrez nos âmes au ciel, nous sommes sûrs que la mort nous procurera l'immortalité. Le roi de Séville les voyant animés d'une telle constance les laissa s'embarquer pour Maroc sur un vaisseau qui conduisait en Barbarie plusieurs Chrétiens mécontents.

Maroc était une ville toute mahométane ; il y avait cependant quelques Chrétiens parmi lesquels ils trouvèrent même un prince de Portugal, nommé Pierre, qui s'y était retiré à cause de quelques différends avec Alphonse II, son frère. Les cinq religieux lui furent présentés et il apprit ce qui leur était arrivé chez les Maures d'Espagne. Ce prince les engagea à modérer leur zèle afin de ne pas éprouver le même sort en Afrique. Mais dès le lendemain à l'aurore, ils se mirent à prêcher Jésus-Christ aux musulmans partout où ils les rencontraient ; le roi, que les chroniqueurs du temps nomment Miramolin, c'est-à-dire Emir al Moumein, prince des croyants, étant venu un jour à passer au moment où saint Bérard, qui savait mieux l'arabe que ses compagnons, était entouré d'un groupe nombreux qu'il s'efforçait d'attirer au christianisme, la présence de ce prince, loin d'intimider le missionnaire, ne fit que rendre ses exhortations plus animées. L'émir crut que Bérard était fou et ordonna de le ramener en pays chrétien, ainsi que les autres religieux. Le prince portugais dont il a été question précédemment leur procura des guides pour les conduire à Ceuta, port de mer, situé à portée de l'Espagne ; mais en route ils échappèrent à leurs conducteurs et revinrent à Maroc où ils recommencèrent à prêcher sur la place publique. Cette fois le roi donna l'ordre de les arrêter, de les jeter dans une basse fosse et de les y laisser mourir de faim. Des chaleurs excessives ayant tout à coup multiplié les maladies, il leur rendit la liberté et les dirigea sur un port. Ils s'échappèrent comme la première fois et reparurent à Maroc, espérant que les vérités de l'Evangile y trouveraient, à la fin, des cœurs plus dociles. Les Chrétiens de Maroc craignant que l'ardeur d'un zèle si généreux ne leur attirât des persécutions, firent garder les missionnaires dans la demeure de l'infant. Ces religieux l'accompagnèrent dans une expédition contre des tribus rebelles de l'intérieur de l'empire. L'armée revenant victorieuse, mais épuisée par une marche de trois jours dans le désert et souffrant tous les tourments de la soif, Fr. Bérard frappa le sable aride, comme fit autrefois Moïse par l'ordre de Dieu, et il en jaillit une source abondante. Dieu voulait ainsi manifester sa puissance aux yeux des infidèles, donner de l'autorité à son apôtre et rendre témoignage à la vérité des doctrines qu'il prêchait. Revenus à Maroc, les Franciscains se mirent à annoncer de nouveau Jésus-Christ. Le roi irrité ordonna cette fois de les décapiter. Celui qui devait exécuter cet ordre avait été témoin du miracle opéré par saint Bérard ; aussi dans l'espoir de fléchir le prince, se borna-t-il à envoyer les missionnaires en prison. Ils y endurèrent toutes sortes d'outrages de la part du geôlier qui était un chrétien renégat. Mais la captivité et les souffrances ne diminuaient ni leur courage ni leur zèle pour la conversion des Maures ; en conséquence, on les livra aux bourreaux. Ils furent fouettés à deux reprises avec tant de cruauté que leurs côtes restèrent à découvert. On versa ensuite sur leurs plaies de l'huile bouillante et du vinaigre ; on les traîna sur des morceaux de pots cassés. Pendant ces affreux supplices, ils étaient intérieurement fortifiés par la grâce de celui qui les envoyait et ne faisaient entendre que les louanges de Dieu. Le souverain voulut les faire comparaître devant lui. Pendant qu'on les lui amenait dépouillés et garottés, un musulman les sollicita d'embrasser la loi de Mahomet. Saint Othon, pour marquer l'horreur que lui causait l'apostasie, cracha à terre, ce qui lui attira un soufflet. Il présenta aussitôt son autre joue en priant Dieu de pardonner à celui qui lui faisait du mal. L'émir les interrogea ; ils confessèrent courageusement leur foi et parlèrent avec liberté et énergie du faux prophète Mahomet. Croyant gagner par les séductions ceux qui résistaient aux tourments, il leur offrit de l'or, fit venir des femmes richement parées et les leur promit en mariage avec de grandes richesses, s'ils voulaient reconnaître la loi de Mahomet. — « Gardez vos biens et vos faux plaisirs, répondirent les confesseurs, nous ne voulons que Jésus-Christ. Tourmentez-nous par de plus cruels supplices : nous les appelons de tous nos vœux. » Le persécuteur, furieux de l'inutilité de ses efforts pour ébranler leur constance, tira son cimetère et faisant les fonctions de bourreau en même temps que de juge, il leur fendit la tête de sa propre main. C'était le 16 janvier 1220. Le prince de Portugal fit recueillir ou racheter leurs reliques, qui furent rapportées à Coïmbre. — Le Pape Sixte IV canonisa ces saints religieux en 1481. Leurs noms sont

inscrits dans le Martyrologe romain, et leur fête est célébrée le 16 janvier.

BERGENTAHL (Fr. Joseph), Jésuite allemand, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1847 pour le Maduré comme simple coadjuteur : la même année, neuf Pères de sa compagnie, français, italiens et anglais, se sont rendus dans la même mission. — *Voy.* Strickland.

BERGIER (M. Pierre), prêtre français du diocèse de Clermont, missionnaire en Cochinchine au XVIII^e^ siècle. — Il était envoyé par le séminaire des Missions étrangères, mais la mort l'enleva au début de sa carrière. Etant parti en 1735, il mourut dès le 16 novembre 1737, à peine entré en mission.

BERILLE (Saint), missionnaire en Sicile, premier évêque de Catane, sacré en cette qualité par saint Pierre, qui lui donna la mission de faire connaître Jésus-Christ dans l'île et d'y jeter les fondements d'une église. — Le Martyrologe romain qui rapporte cette tradition, ajoute que saint Bérille mourut dans une extrême vieillesse après avoir converti un grand nombre d'infidèles. On l'honore le 21 mars.

BERINGTON (M. Charles), prêtre anglais, missionnaire dans sa patrie et évêque dans le vicariat apostolique de l'Angleterre centrale. — Il naquit en 1748, dans le Shropshire, fit ses études sur le continent et fut reçu docteur en théologie à Paris en 1776. Dix ans après, le Saint-Siége le nomma évêque d'Hiérocésarée *in partibus* et coadjuteur de M. Talbot, vicaire apostolique du district du milieu. M. Berington mourut le 8 juin 1798.

Il avait un frère, Joseph Berington, qui fut aussi prêtre, mais qui montra des sentiments fort peu orthodoxes sur bien des points. Après avoir étudié à Saint-Omer et à Douai, il reçut les ordres dans cette dernière ville et remplit les fonctions sacerdotales en France pendant 20 ans. Il retourna ensuite dans sa patrie, et y exerça le saint ministère. De 1814 au 1^er^ décembre 1827, date de sa mort, il desservit la paroisse de Buckland. Les ouvrages qu'il a publiés sont presque tous étrangers au sujet qui nous occupe. L'auteur s'y déclare contre la croyance aux miracles, le culte des images, le célibat du clergé, et il pense que les monastères sont le fruit de la superstition Malgré tous ces écarts, l'autorité ecclésiastique ne sévit point contre l'auteur. Une des productions de M. Berington est utile à consulter pour l'histoire des missions ; c'est celle qui a pour titre : *De l'état et de la conduite des catholiques anglais depuis la Réforme*, 1792. On démontre dans cet écrit que les catholiques anglais se sont toujours distingués par leur soumission aux lois et leur amour de la paix. Il s'y trouve aussi une statistique du catholicisme en Angleterre.

BERISSE, ville épiscopale de l'Arménie, sous la métropole de Sébaste ; on l'appelle aussi *Cérisse* et *Mérisse*. — Elle a eu au moyen âge des évêques latins. On ne connaît que les deux suivants qui siégeaient au XV^e^ siècle :

Jean. Il eut pour successeur en 1470, d'après le P. Wadding, Fr. Libert de Brebun, Frère Mineur.

BERLENDIS (Le P. Louis), Jésuite italien, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Marseille le 1^er^ mars 1844, pour le Maduré, avec le P. Audibert et six autres religieux de la compagnie, envoyés aussi dans le Maduré. — *Voy.* Audibert.

BERLIN (M.), prêtre français, missionnaire dans l'Amérique du Nord, à la fin du XVIII^e^ siècle. — Il arriva aux Etats-Unis en 1792, avec M. Flaget et M. David, qui devinrent l'un et l'autre évêques, le premier, de Bardstown (Kentucky) en 1808, et le second de Mauricastre, (*in partibus*) en 1819. Les *Annales de la Propagation de la Foi* ne font mention de M. Berlin qu'à l'occasion de son arrivée en Amérique, et il y a même lieu de croire que sous le nom de Berlin on veut parler de M. Badin, d'Orléans : ce serait simplement une faute d'impression.

BERMOND (M.), prêtre de la congrégation des Oblats de Marseille, missionnaire en Amérique.— Il est parti en 1846 pour le Haut Canada, avec quatre autres ecclésiastiques de la même société, M. Malloys, M. Faraud, M. Ryan et M. Chevalier. — *Voy.* Malloys.

BERMUDEZ (Le P. Jacques), Dominicain portugais, missionnaire au XVI^e^ siècle dans l'Indoustan. — En 1545, il fonda dans son ordre une association particulière sous le nom de *Congrégation orientale des Indes:* C'était une imitation et une rénovation des Frères Voyageurs pour Jésus-Christ, qui produisit tant de missionnaires pendant le moyen-âge. Comme son titre l'indique, la congrégation formée par le P. Bermudez, avait pour but de multiplier les apôtres dans l'Orient. En 1548, ce zélé religieux se rendit lui-même dans l'Inde avec douze autres Frères Prêcheurs de la province de Portugal, qui furent chargés d'évangéliser l'île de Goa ; ils y bâtirent quatre églises. La congrégation orientale produisit de grands fruits et prit une extension immense, non-seulement dans l'Indoustan méridional, et la presqu'île de Malacca, mais dans tout l'Orient, et particulièrement dans les îles de l'Océanie, connues sous le nom d'Archipel indien ou Notasie.

BERMUDEZ (M. Jean), prélat portugais au XVI^e^ siècle, patriarche latin d'Alexandrie, et missionnaire en Ethiopie. — Il était d'abord médecin, et il accompagna en cette qualité Rodrigue de Lima, envoyé par Emmanuel, roi de Portugal, en qualité d'ambassadeur auprès de David III, empereur d'Ethiopie. C'est au mois d'octobre 1520 que Rodrigue de Lima arriva à la cour du négus, qui le reçut froidement. Le caractère brusque de l'ambassadeur avait indisposé le prince, mécontent d'ailleurs de la lenteur infinie qu'on mettait à lui donner des secours, et des promesses exorbitantes faites par sa mère au roi de Portugal pour obtenir cet appui, dont le besoin était alors passé. Aussi il laissa Rodrigue attendre pendant six ans, sans

s'arrêter à aucun plan. Si ce diplomate déplut à David par son caractère bizarre et impatient, Bermudez sut au contraire obtenir les bonnes grâces et la confiance du monarque, qui, renvoyant Rodrigue en Europe avec sa suite (1526), retint auprès de lui Bermudez. A cette époque, les relations de l'Abyssinie étaient entièrement interrompues avec l'Egypte, tombée en 1517 au pouvoir de Sélim, empereur des Turcs. L'Eglise d'Ethiopie a reçu la foi par celle d'Egypte, et en a toujours dépendu; depuis le XIII^e^ siècle, l'évêque d'Abyssinie a toujours été un Egyptien. Marc, qui occupait alors le siége patriarcal d'Ethiopie, s'étant converti à la foi catholique, désigna Bermudez pour son successeur, à la demande de David. Bermudez consentit à accepter cette dignité, à condition qu'il serait institué par le Pape, et recevrait de lui sa mission. De nouveaux revers éprouvés par l'empereur dans sa lutte contre les musulmans l'ayant obligé à demander une seconde fois du secours aux monarques chrétiens de l'Europe, Bermudez fut chargé de cette ambassade. Il traversa la mer Rouge et la Palestine, se rendit à Rome, où le Pape Paul III (1534-1549) l'institua patriarche d'Alexandrie. De Rome, il gagna Lisbonne, où il obtint du roi Jean III des secours importants pour l'Ethiopie, savoir : une flotte, commandée par Etienne de Gama, et un petit corps de troupes de terre, sous les ordres de Christophe de Gama, frère de l'amiral. Ayant eu ainsi un plein succès dans sa négociation, il s'embarqua avec Zaga-Zaab, moine abyssin, que David avait envoyé dans le même but en 1526, et qui, menant une vie plus douce en Portugal que dans sa patrie, ne s'était point pressé de remplir sa mission.

Cependant elle était bien urgente; car David soutenait contre les musulmans une guerre malheureuse, et était accablé de revers. Il avait affaire à Mohammed-Géragn, connu dans l'histoire d'Ethiopie comme un Attila et un Tamerlan. Ce musulman féroce parcourut en vainqueur toute l'Abyssinie; il promena la dévastation et commit des ravages épouvantables dans toutes les provinces; David était vaincu chaque fois qu'il livrait bataille. Ces défaites n'ont rien de surprenant : les soldats de Géragn étaient des aventuriers bosniaques et albanais, rompus au métier de la guerre, d'une bravoure personnelle et d'une énergie de caractère qui les rendait bien supérieurs aux Abyssins; ayant d'ailleurs les avantages de la tactique européenne et le prestige que la couleur blanche a toujours exercé sur les noirs.

Lorsque Bermudez revint en Ethiopie avec les Gama, David était mort (1540). Son fils Claudius, qui lui succéda à l'âge de 18 ans, et qui en régna dix-neuf (1540 à 1559), avait obtenu quelques succès cor' ; les musulmans. Christophe de Gama, venant à son secours avec sa petite troupe de cinq cents Portugais, aida encore à rétablir ses affaires. Le premier combat fut long et sanglant. Les deux généraux y furent blessés; mais les Portugais restèrent maîtres du champ de bataille. Dans un second engagement, ils furent vaincus par suite de la défection des Abyssins; mais les janissaires ayant ensuite abandonné leur chef, dont ils étaient mécontents, Claudius battit ses ennemis, et le terrible Géragn mourut les armes à la main. Loin de se montrer reconnaissant envers les Portugais, qui lui avaient porté secours, Claudius déclara qu'il ne reconnaissait Bermudez que comme évêque des Européens fixés dans ses Etats, et il fit venir d'Egypte un patriarche schismatique. Il est vrai que Bermudez avait été institué par le Saint-Siége patriarche d'Alexandrie, et non d'Ethiopie; mais David ayant manifesté l'intention de donner à ce prélat le gouvernement de l'Eglise d'Abyssinie après la mort de Marc, le fils de ce prince ne montrait pas beaucoup de respect pour sa mémoire en changeant ainsi les dispositions que son père avait prises, et sa conduite en ceci n'est pas marquée au coin de la bonne foi. Le fait est que Claudius était personnellement très-attaché au schisme. Bermudez déclara publiquement à ce prince ingrat qu'ayant été l'ambassadeur de David à Rome, et s'étant porté en son nom garant du retour de l'Abyssinie à l'unité, il espérait que Claudius tiendrait les engagements de son prédécesseur. Le négus nia les promesses faites par son père, et engagea avec le patriarche d'Alexandrie une controverse théologique qui donna occasion à Bermudez de composer un traité sur les matières en discussion. La lecture qu'en fit l'empereur parut l'impressionner, et un certain nombre d'Abyssins se déclarèrent en faveur de l'unité catholique, tandis que les autres prenaient parti pour l'Eglise nationale. Afin de mettre un terme à cette scission, Claudius envoya Bermudez dans le pays de Cafa, où il croyait qu'on le ferait périr. Cependant, après une absence de sept mois, Bermudez reparut à la cour, sans plus de succès qu'auparavant : il reçut même le conseil de s'éloigner, pour éviter les violences dont l'empereur pourrait user contre lui. En conséquence, il se rendit à Dobarwa, et y demeura deux ans tranquille, exerçant le ministère auprès de quelques Portugais, anciens soldats de Gama. Ensuite il gagna, avec ses compatriotes, l'île de Massouah, et s'y embarqua pour Goa, où il arriva en 1556.

Pendant que Claudius se comportait d'une manière si dure avec Bermudez, il s'adressait, par une contradiction singulière, au Pape et à Jean III, roi de Portugal, afin d'en obtenir un patriarche et des évêques. On destina pour cette mission treize Jésuites, dont deux, les PP. Oviédo et Carnero, furent revêtus du caractère épiscopal, et un autre, le P. Nugnez, fut institué patriarche d'Ethiopie. Il fut sacré à Goa, où il se trouva en même temps que Bermudez. Celui-ci lui contesta la légitimité de son titre. Le Jésuite était tout disposé à céder : il n'avait accepté l'épiscopat qu'avec la plus grande répugnance; mais son institution était parfaite-

ment valide et légitime, et c'étaient les prétentions de Bermudez qui n'étaient point fondées. Après avoir couru de nouveaux dangers, le prélat évincé reprit le chemin de l'Europe. Arrivé à Lisbonne, il y reçut du roi de Portugal un traitement honorable, et il mourut vers l'an 1575, laissant sur l'Abyssinie une *Relation* écrite d'un style simple et d'un ton digne de foi.

Il avait été plus de trente ans dans ce pays (1520-1555), d'abord comme médecin et favori de l'empereur; ensuite ambassadeur en Europe, évêque, missionnaire persécuté, puis exilé, et enfin expulsé de la contrée. — *Voy.* NUGNEZ.

BERNA (Le P.), Jésuite espagnol ou portugais, missionnaire dans l'Indoustan à la fin du XVI^e^ siècle. — Il évangélisait les idolâtres de l'île Salsette près de Goa avec quatre autres Jésuites lorsqu'ils furent tous massacrés en haine de la foi, le 15 juillet 1583. Ses compagnons d'apostolat et de martyre étaient le P. Pacheco, le P. François, le Fr. Aragna et leur vénérable supérieur le P. Aquaviva, fils du duc d'Atri et neveu du général de la compagnie : il revenait du Grand Mogol où il avait été sur le point de convertir l'empereur Akbar. — *Voy.* AQUAVIVA.

BERNAL (Fr. DAMIEN), catéchiste du P. de Sanvitores, apôtre des Iles Mariannes au XVII^e^ siècle. — Ce catéchiste, qui était probablement espagnol et jésuite, fut martyrisé par les indigènes en 1672, ainsi que les Frères Bazan et Nicolas de Figueroa. Le P. de Sanvitores lui-même eut le même sort quelques jours après. Il avait baptisé cinquante mille sauvages et n'était âgé que de quarante-cinq ans dont il avait passé douze dans les missions. — *Voy.* SANVITORES, EZQUERRA.

BERNARD (Fr.), Mineur italien, de la province de Rome, fut envoyé en 1370 par le Pape Urbain V, avec sept autres religieux du même ordre que lui en Tartarie et en Chine. — Ils devaient seconder les travaux de Fr. Guillaume de Prato, quatrième archevêque de Pékin, qui emmenait douze autres missionnaires, suivis de soixante qui partirent tous en la même année 1370. *Voy.* GUILLAUME DE PRATO.

BERNARD, onzième archevêque de Cambalu ou Pékin, en Chine, vivait au XV^e^ siècle. — Il eut pour successeur Fr. Jean de Pelletz, nommé par Calixte III vers l'an 1456. — *Voy.* CAMBALU.

BERNARD DE SAINT DOMINIQUE (Fr.), Prêcheur espagnol, missionnaire en Amérique. — Il partit pour Haïti (Antilles), en 1510, avec le Fr. Pierre de Cordoue, vicaire général, et trois autres religieux de son ordre. Ils opérèrent des fruits de salut dans la vigne qui leur était assignée, mais ayant entrepris de réprimer avec une liberté tout apostolique la tyrannie dont les Espagnols accablaient les Indiens, ils furent en butte à la haine des puissants, sans pouvoir adoucir le sort des faibles auxquels ils portaient un tendre intérêt. Le roi d'Espagne, devant qui ils plaidèrent la cause de ces infortunés, loua leur zèle, sans en approuver le but, et les engagea à ne pas se mêler de la police et du gouvernement. — *Voy.* MONTESINO, PIERRE DE CORDOUE.

BERNARD DE LA CROIX (Fr.), Prêcheur, missionnaire dans l'Inde au XVI^e^ siècle. — Tout ce qu'on sait de ce religieux, c'est qu'il était revêtu du caractère épiscopal et qu'il fut envoyé en 1540 à Méliapour (près de Madras) où un évêché en titre fut érigé dix-sept ans plus tard, en 1557. — Le Frère Bernard était sans doute portugais comme presque tous les missionnaires de l'Inde à cette époque.

BERNARD (Le P. JOSEPH), Religieux français de l'ordre des Trinitaires, se rendit en 1720 à Alger avec le P. Comelin (*voy.* ce nom) et d'autres missionnaires sous la protection de M. du Sault, envoyé extraordinaire de France auprès des puissances Barbaresques. Il fut reçu par le dey d'Alger; ensuite pendant que ses compagnons revenaient en France, après avoir accompli leur mission, lui, de son côté, se rendit à Tunis, et il ramena en triomphe les esclaves français qui se trouvaient dans cette ville.

BERNARD (Le P. JEAN-SIMON), Mariste français, du diocèse de Nantes, missionnaire en Océanie. — Il est parti dans les premiers jours d'août 1842 pour la Nouvelle Zélande, et s'est embarqué à Toulon avec deux autres religieux de sa société : le P. Moreau, d'Angers et le P. Chouvet, d'Avignon. J'ignore si ces trois prêtres travaillent encore dans la mission de la Nouvelle Zélande. Les *Annales de la Propagation de la Foi* n'ont jamais parlé d'eux que pour annoncer leur départ.

BERNARD (Le P.), Religieux français de la congrégation des Oblats de Marseille, et du diocèse de Grenoble, missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti le 10 octobre 1847 avec cinq autres Pères ou Frères de la même société. — *Voy.* LEMPFRIT

BERNARD (M), prêtre de la congrégation des Missions étrangères de Paris, missionnaire dans le Thibet. — Il s'est embarqué à Londres pour cette destination le 25 décembre 1849. Deux autres ecclésiastiques français de la même société M. Kirck, de Nancy, et M. Rabin, de Nantes, étaient du même départ. C'est par Calcutta qu'il devait pénétrer dans le Thibet où il n'existe pas encore de Chrétiens. M. Bernard est, comme M. Rabin, du diocèse de Nantes.

BERNARD (Le Fr.), religieux français de la congrégation des Oblats de Marseille, et du diocèse de Grenoble, missionnaire en Cafrerie, dans le midi de l'Afrique. — Il est parti pour cette destination en qualité de catéchiste, le 23 avril 1853, avec deux prêtres de sa société, le P. Barret, de Bayonne et le P. Gérard, de Nancy.

BERNARDIN (Le P.), Capucin hongrois et missionnaire en Afrique, dans la Guinée méridionale, partit d'Italie en 1648 avec le P. Jean-François de Rome et quarante-trois autres Capucins dont une partie étaient des

tinés pour le royaume de Bénin, avec le P. Ange de Valence (*voy.* ce nom), et l'autre pour le Congo. — Le P. Bernardin évangélisa le Loango, et il paraît qu'il fournit une carrière apostolique assez longue pour ces régions où le climat, le poison, la persécution dévorèrent tant de missionnaires. Il mourut en 1664, après bien des traverses et des souffrances, et il n'eut pas la consolation de rendre le dernier soupir au milieu de néophytes nombreux, dévoués, car son corps fut jeté à la mer, la multitude idolâtre n'ayant point permis qu'il fût enterré.

BERNARDIN DE FELTRE (Fr.), Mineur italien, missionnaire dans sa patrie au XV^e^ siècle. — Il naquit en 1438, d'une honnête famille, dans la ville de Feltre, comme son nom l'indique. Ayant fait d'assez bonnes études, les talents qu'il annonçait paraissaient le destiner à remplir dans le monde quelque place honorable, lorsqu'il se détacha entièrement du siècle et résolut d'embrasser la Règle de saint François. Ce changement s'opéra en lui à la suite d'un sermon qu'il entendit prêcher par saint Jacques de la Marche, à Padoue, où il se trouvait pour suivre le cours de droit de l'Université. Son exemple entraîna un de ses frères, et trois de ses sœurs prirent le voile dans un monastère. D'abord Bernardin ne pouvait, par humilité, se résoudre à annoncer en public la parole de Dieu; mais son directeur étant parvenu à vaincre sa répugnance, le saint religieux opéra bientôt des merveilles par ses discours Il prêcha devant le pape Innocent VIII et les cardinaux; les plus grandes villes d'Italie voulurent l'entendre, et partout on admira sa piété et son éloquence. Sa charité et son zèle le portèrent à prendre mille peines pour délivrer ses concitoyens des exactions des usuriers, qui alors exerçaient encore plus de ravages qu'aujourd'hui et ruinaient des familles entières. Enfin, après avoir été successivement gardien, provincial, et avoir consacré sa vie entière à procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain, Fr. Bernardin mourut à Pavie, le 28 septembre 1494, à l'âge de 56 ans. Dans le cours du XVIII^e^ siècle, le Saint-Siége a permis à l'ordre de Saint-François d'honorer la mémoire de Fr. Bernardin le jour où son âme avait été appelée à goûter les célestes récompenses.

BERNARDIN DE LAGONEGRO (Le P.), Capucin italien, de la province de Basilicate (royaume de Naples), missionnaire en Amérique, — Il est parti au mois de mai 1846, avec cinq autres religieux italiens de son ordre, pour se rendre parmi les tribus sauvages du Brésil. — *Voy.* FABIEN DE SCANDIANO.

BERNARDIN DE MANZANEDO (Le P.), Hiéronymite espagnol, missionnaire en Amérique au XVI^e^ siècle, — Il fut envoyé en 1516 à Haïti, ainsi que le P. Louis de Figueroa, prieur, et un autre religieux de son ordre, en qualité de commissaires avec plein pouvoir de rendre à la liberté les débris de la nation haïtienne tyrannisée et presque détruite par les Espagnols; mais ces religieux eurent la faiblesse de céder aux obsessions intéressées des possesseurs d'esclaves, et ils laissèrent les choses dans le même état, malgré les instances pressantes de Las-Casas, qui revint en Espagne éclairer la religion du roi Charles V et demander justice. — *Voy.* BARTHÉLEMY DE LAS-CASAS ET LOUIS DE FIGUEROA.

Les commissaires entreprirent de s'opposer à ce voyage, mais ils n'y purent réussir. Alors le P. de Manzanedo fut envoyé en Espagne immédiatement après Las-Casas, sans doute pour soutenir devant le roi le système qu'ils avaient cru devoir suivre, mais il n'est pas fait mention des démarches qu'il fit à ce sujet.

BERNARDIN DE PLAISANCE (Fr.), Prêcheur italien, fut sacré évêque en 1318 avec cinq autres Dominicains, et envoyé comme eux dans les missions de la Perse par le Pape Jean XXII, en qualité de suffragant de Fr. Franco de Pérouse, Prêcheur italien aussi, élu nouvellement archevêque de Sultanyéh (Perse), avec juridiction sur toute l'Asie occidentale occupée par les Mongols, et même sur l'Inde et l'Abyssinie. — *Voy.* FRANCO DE PÉROUSE.

BERNARDIN DE SONCINO (Fr.), Mineur italien de la famille des Observantins, et simple frère lai dans son ordre. — Il fut adjoint à la colonie apostolique que Fr. Pierre de Naples, général des Observantins, envoya en Ethiopie en 1482 sous la direction d'Antoine de Monza; on n'a aucun renseignement sur ce que devinrent ces missionnaires; il n'est guère présumable qu'ils soient arrivés en Abyssinie.

BERNARDON; c'était le nom patronymique de saint François d'Assise, qui fut nommé Jean au baptême; ainsi il s'appelait Jean Bernardon ou Bernardoni. — On le surnomma Français, ou François comme on écrivait anciennement (*Franco, Francesco; Francese, Francesco* en italien), parce que son père commerçait avec la France, et que pour lui il savait en parler la langue et en prenait volontiers le goût et les manières. C'est sous ce surnom qu'il a acquis, après sa conversion, une immense célébrité et une gloire immortelle. — *Voy.* FRANÇOIS D'ASSISE.

BERNAT (Le P. DU), Jésuite français, missionnaire en Egypte au commencement du XVII^e^ siècle. — Il entreprit, en 1703, de pénétrer en Ethiopie avec M. Charles Poncet, médecin et aventurier français, qui avait déjà été à la cour de Gondar et qui revenait de Paris avec un arménien nommé Mourad, envoyé par le negus auprès de Louis XIV. Le P^r^ du Bernat alla les attendre à Suez, et lorsque Poncet fut arrivé, il se mit à sa suite et se fit passer pour son domestique, comme le P. de Brèvedent avait fait quelques années auparavant. Mais arrivé à Djedda, port d'Arabie sur la mer Rouge et près de La Mecque, il fut obligé de revenir au Caire, rappelé sans doute par ses supérieurs qui le jugeaient nécessaire à la mission d'Egypte. Il exerça le ministère apostolique dans ce pays pendant plusieurs années. Les *Lettres*

édifiantes contiennent une très-longue lettre qu'il écrivit du Caire le 20 juillet 1711, et qui roule entièrement sur l'état des Coptes à cette époque, leur clergé, leur liturgie, leurs erreurs, leur histoire, etc. Il y est aussi parlé des Grecs habitant l'Égypte, et des autres Chrétiens du pays; mais le P. du Bernat n'y dit pas un seul mot de lui-même et de ses travaux; on ignore pendant combien de temps il fut employé dans la mission d'Égypte, et à quelle époque il mourut.

BERNAT (Le Fr.), Picpussien français, du diocèse de Cahors, missionnaire en Océanie. — Il est parti en 1844, comme catéchiste, pour les îles Sandwich, et s'est embarqué au Hâvre le 2 mars, avec un autre frère et deux prêtres de la même société, envoyés aussi à cette destination. — *Voy.* GROULD.

BERNÈDE (Le P. IGNACE), religieux français de la Merci au XVII^e^ siècle. — *Voy.* MONNEL.

BERNEUX (M.), prêtre français de la congrégation des Missions étrangères et du diocèse du Mans, missionnaire dans l'empire d'Annam, puis en Mandchourie. — Il est parti du Hâvre en février 1840, avec deux confrères de la même société : M Maistre, Savoyard, qui après dix ans de tentatives infructueuses est enfin parvenu en Corée, et M. Chamesson, qui alors était destiné pour la Cochinchine. Quant à M. Berneux et à M. Maistre, on les envoyait au Tong-King. Mais la destination de ces trois prêtres n'était pas fixée d'une manière irrévocable : la persécution sévissant contre l'Eglise annamite, ils devaient, dans le cas où ils n'auraient pu pénétrer au Tong-King et en Cochinchine, être dirigés de Macao sur le Sutchuen, la Tartarie ou la Corée.

BERNICH (Fr. CHARLES), Bénédictin espagnol, du diocèse de Girone (Catalogne), missionnaire en Océanie. — Il s'est embarqué pour l'Australie le 17 avril 1853, avec M. Salvado, évêque de Port-Victoria, qui emmenait trente-huit autres novices de l'ordre de Saint-Benoît et quelques prêtres séculiers ou catéchistes. — (*Voy.* GARRIDO.)

BERNIÈRE LOUVIGNY (M. DE), gentilhomme normand du XVII^e^ siècle, faisait non-seulement profession de piété, mais il s'adonnait à la contemplation comme le plus fervent reclus. — Son amour de Dieu n'était point stérile pour le prochain; brûlant de zèle pour la propagation de l'Evangile, il envoya des missionnaires dans les Indes orientales et occidentales, ainsi que dans d'autres régions étrangères : c'est-à-dire qu'il leur procura au moyen de sa fortune, toutes les ressources nécessaires sans lesquelles leur apostolat n'aurait pu être entrepris. M. de Louvigny fut, dans la vie spirituelle, le maître de M. Boudon, le célèbre archidiacre d'Evreux; il forma aussi plusieurs autres ecclésiastiques qui montrèrent une rare piété. J'ignore en quelle année mourut ce saint laïque.

BERNIN (Le P. CLAUDE), Mariste français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Toulon, le 13 octobre 1848, pour le vicariat apostolique de la Nouvelle Calédonie, avec huit autres Maristes, dont cinq étaient envoyés à la même destination que lui. C'étaient le P. Vigouroux, de Saint-Flour, en Auvergne (Cantal), le P. Forestier, le P. Monnet, le P. Anliard et le Fr. Anliard, tous du diocèse de Clermont; les trois autres se rendaient dans le vicariat apostolique de l'Océanie centrale; c'étaient le P. Dubreuil, de Lyon, revenu précédemment en Europe pour les affaires des missions, le P. Piéplu, de Bayeux (Calvados), et le Fr. Pichelin, de Reims (Marne et Ardennes). Tous ces missionnaires suivaient M. Douarre, évêque d'Amata, à qui le vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie, démembré peu de temps auparavant de celui de l'Océanie centrale, venait d'être confié par le Saint-Siége (11 août 1844). Cette circonstance sans doute et les besoins des missionnaires l'avaient rappelé momentanément en Europe, et il repartait pour les îles de la Polynésie, avec une troupe de nouveaux apôtres. Il eut la douleur de perdre l'un d'entr'eux avant même d'être arrivé au terme de son long voyage : le P. Monnet mourut pendant la traversée, comme le P. Bret, un des premiers maristes missionnaires en Océanie, et compagnon de M. Pompallier. Je n'ai pas besoin de dire que les *Annales de la Propagation de la Foi* n'ont encore rien publié, depuis cinq ans, sur aucun de ces missionnaires. C'est dans le journal *La Presse*, et non dans ce recueil... de tous les documents relatifs aux missions... qu'il faut chercher la relation de la mort du P. Monnet. Les *Annales de la Propagation de la Foi* ne jugent plus à propos d'insérer les faits de ce genre, comme cela avait lieu autrefois.

Ordinairement les Maristes, qui sont religieux, reçoivent presque toujours le titre de Père. En annonçant le départ du P. Bernin et de ses compagnons, on les a dénommés *Monsieur*, comme des prêtres séculiers. J'ignore le motif de cette anomalie.

BERNINI (Le P. JOSEPH-MARIE), Capucin italien, missionnaire aux Indes, dans le XVIII^e^ siècle. — On sait fort peu de chose de sa carrière apostolique, sinon qu'il travailla dans le nord de l'Indoustan, parcourut surtout la province de Népaul et mourut en 1753, sur la route de Patna. Il est surtout connu par ses ouvrages qui sont d'un mérite remarquable. Le principal est la *Description de la province de Népaul*, qui a été traduite en anglais et insérée dans le tome XI des *Recherches asiatiques*. Cette description existe beaucoup plus ample et plus correcte à Rome, dans les archives du collége de la Propagande, mais elle est manuscrite. En voici le titre : *Notices laconiques sur quelques usages, sacrifices et idoles dans le royaume de Népaul, recueillies en* 1747, (en italien). Le P. Bernini est encore auteur de dialogues en langue indienne, qui font aussi partie des manuscrits de la Propagande. Enfin, selon quelques bibliographes, ce capucin a traduit plusieurs ouvrages sur la religion des brames, entr'autres le livre intitulé

Adhidtmat-Ramâyama, qui contient une ample histoire de Rama, et le Djâna-Sagâra, c'est-à-dire *la mer de science*, où se trouvent les principes de Cabir, fameux tisserand, qui fonda une nouvelle secte appelée de son nom, Cabir-prand. On a publié à Vérone, en 1767, les *Mémoires historiques* du P. Bernini, in-8°.

BERNOU (Le P.), missionnaire français, mort à Nîmes au commencement du XVIII^e^ siècle. Il est auteur de différents livres de piété, comme : *Manuel de l'écolier chrétien ; Jeux historiques sur l'Ancien Testament ; Cantiques des familles chrétiennes ; Paraboles de l'Evangile, mises en vers français ;* avec un *Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*, etc. — Feller, à qui cet article est emprunté, ne fait pas connaître à quel ordre ou à quelle congrégation appartenait le P. Bernou, ni quel était son pays ; il ne donne non plus aucun aperçu de ses travaux et de sa carrière évangélique.

BERTELOT (Le P. Pierre), appelé en religion le P. Denis de la Nativité, carme français du XVII^e^ siècle. — Il naquit à Honfleur, en 1600, et il était devenu premier pilote et cosmographe du roi de Portugal aux Indes-Orientales, lorsqu'il entra dans l'ordre des Carmes, sans discontinuer son service de cosmographe. Ayant été envoyé comme interprète de l'ambassade portugaise, près du roi d'Achem, dans l'île de Sumâtra (Océanie), il y perdit la vie par la trahison de ce prince qui voulut forcer les Portugais à se faire mahométans. M. Perennès ajoutant cet article au *Dictionnaire* de Feller, d'où il est tiré, n'indique pas en quelle année le P. Denis et ses compagnons furent ainsi mis à mort pour la foi. — Le royaume d'Achem existe toujours et il est même assez puissant. Il occupe l'extrémité nord de Sumâtra. Son indépendance est garantie par un traité entre la Hollande et l'Angleterre. Le mahométisme y est toujours la religion dominante. C'est assez dire que les missionnaires catholiques ne pourraient pas y aborder. Il n'y a pas de Chrétiens, et je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de mission.

BERTRAND (Le P. Prosper), Jésuite français, du diocèse de Sainte-Claude, en Franche-Comté (Jura), missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1844, pour le Maduré, avec le P. Audibert, quatre autres Pères et deux frères, tous de la même société et envoyés comme lui dans la même mission. — Ils se sont embarqués à Marseille, le 1^er^ mars. — *Voy.* Audibert.

BERTRAND (M.), prêtre français, du diocèse de Gap, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti pour la mission d'Agra, en 1844, avec M. Borghi, évêque de Béthsaïde, qui était venu en Europe recruter des auxiliaires apostoliques.

BESNIER (Le P.), Jésuite français, missionnaire dans le Levant au commencement du XVIII^e^ siècle. — On sait peu de chose sur sa vie et sur ses travaux apostoliques. C'était un homme d'un beau génie et de talents rares. Après avoir travaillé dans la mission de Constantinople à laquelle il avait rendu les plus grands services, il revint ou fut rappelé en Europe : mais sur la fin de ses jours il se consacra de nouveau à cette même mission. La peste le prit en confessant un malade, et il mourut dans l'espace de trois jours, pendant lesquels ses confrères l'avaient entouré de soins assidus. Le caractère de sa maladie ne se révéla qu'après sa mort. Cependant les Pères qui l'avaient soigné jour et nuit ne furent pas atteints par la contagion.

Ces faits sont extraits d'une lettre que le P. Tarillon, Jésuite français, écrivit en 1714 à M. de Pontchartrain, ministre de Louis XIV. On y voit bien que le P. Besnier mourut après le P. Van der Mans, emporté aussi par la peste, mais l'époque précise à laquelle Dieu appela à lui ces martyrs de la charité, n'est pas indiquée. Il est permis de conjecturer que c'était dans les premières années du XVIII^e^ siècle.

BESSELLE (Le Fr. Claude), Mariste français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Océanie. — Il faisait partie de cette illustre colonie apostolique envoyée au mois de décembre 1844 avec M. Epalle, évêque de Sion, dans la Mélanésie et la Micronésie, nouvellement érigées en vicariat apostolique. Le prélat à peine arrivé dans ces îles barbares les arrosa de son sang. Sur les douze missionnaires qui l'accompagnaient, il y avait six Pères et six frères.

BESSIEUX (M. Jean-Remi), membre de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, missionnaire en Afrique chez les nègres, premier apôtre de cette Société sur les plages de Guinée, évêque de Callipolis et vicaire apostolique de la même contrée. — Ce prélat est du diocèse de Montpellier. Il partit de France au mois de septembre 1843 avec six prêtres de sa société qui tous furent emportés en peu de temps par l'insalubrité du climat, et trois frères de la même congrégation. Voici les noms glorieux de tous ces martyrs de la charité, du dévouement chrétien :

M. Bouchet (François), d'Annecy en Savoie ; M. Rousel, d'Amiens ; M. Maurice, de Nantes ; M. de Régnier, M. Audebert et un autre prêtre ; le frère Fabé, de Toulouse et deux autres frères : M. Bessieux était le supérieur de cette colonie apostolique, la première qui ait été envoyée aux côtes africaines par la congrégation du Saint-Cœur de Marie. C'est M. Baron, évêque de Constantine et vicaire apostolique des deux Guinées, qui les avait embarqués pour la mission confiée à son zèle par le Saint-Siége. Deux mois après le prélat partit lui-même de Londres avec un prêtre et un frère irlandais.

BESSON (Le P. Joseph), Jésuite français, missionnaire au XVII^e^ siècle en Syrie. — Il naquit en 1607 à Carpentras et entra dans la société de Jésus dès l'âge de 16 ans en 1623. Après avoir parcouru le cycle de l'enseignement comme font la plupart des religieux de cette compagnie, il se livra à la

prédication et devint ensuite recteur du collége de Nîmes. Depuis plusieurs années, il sollicitait la permission d'aller prêcher l'Evangile aux infidèles ; il l'obtint enfin et fut envoyé dans les missions de la Syrie où il travailla jusqu'au terme de sa longue carrière, étant mort à Alep le 17 mars 1691, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il est auteur de plusieurs écrits dont le plus curieux est intitulé : *La Syrie sainte* ou *Les Missions des Pères de la Compagnie de Jésus en Syrie*, Paris, 1690, in-8°.

BESSY (Le Fr. Achille-François), Picpus sien français, du diocèse de Grenoble, missionnaire en Océanie. — Il est parti comme catéchiste le 15 décembre 1842 avec M. Rouchouze, évêque de Nilopolis, six prêtres, un sous-diacre, cinq autres frères et dix religieuses, tous de la congrégation de Picpus. Cette nombreuse colonie évangélique se rendait aux îles Hawaii ou Sandwich, mais le vaisseau qui la transportait fut englouti dans les flots vers la pointe de l'Amérique méridionale et tout ce qu'il contenait périt submergé. — *Voy.* Lannes.

BÉTHENCOURT (Jean de), baron de Saint-Martin le Gaillard dans le comté d'Eu et chambellan de Charles VI, roi de France. Ce gentilhomme normand conquit le premier une partie des îles Canaries au nom du roi de Castille qui s'en était réservé la souveraineté. Il soumit à ce monarque et à Jésus-Christ les îles de Lancerote, de Fortaventure, de Fer, de Palma, et poussa même ses entreprises jusque sur le continent de l'Afrique. Mais son plus beau titre de gloire, c'est d'avoir procuré avec zèle et dévouement la conversion des Guanches qui habitaient ces îles ; il fut le parrain du premier de leurs chefs qui se fit chrétien, et lui donna le nom de Louis. Il avait eu soin d'amener avec lui deux prêtres, Jean Le Verrier et le P. Bontier, franciscain ; il fit distribuer aux naturels un *Catéchisme* que ces ecclésiastiques avaient composé ; enfin après avoir résigné le pouvoir entre les mains de son neveu Massiat de Béthencourt, il recommanda par dessus tout aux nouveaux Chrétiens qu'il quittait d'être fidèles à Dieu et à l'Eglise catholique, et il leur fit sentir le bonheur qu'ils avaient de posséder la foi. Il leur annonça aussi qu'il irait à Rome solliciter pour eux un évêque et il tint parole ; c'est à ses démarches que les îles Canaries doivent ce nouveau bienfait qui est le complément de leur conversion. Béthencourt mourut en Normandie dans ses terres, l'an 1415, neuf ans après son retour des Canaries. Il est du petit nombre de ces héros chrétiens qui dans une haute position ont su servir l'Eglise plutôt pour Dieu que pour leur propre intérêt temporel. — *Voy.* Canaries.

BEURET (M. François), prêtre français du diocèse de Besançon, membre de la congrégation des Missions étrangères de Paris et missionnaire dans le Camboge (empire d'Annam, Indo-Chine). — Il est parti pour ce pays le 10 décembre 1851, en même temps que M. Chagot, destiné aux missions de la Chine. Avec eux se trouvait M. Beurel, missionnaire de la même société, chargé de la chrétienté de Syncapour (péninsule Malaise). Il retournait au milieu de son troupeau avec six Frères de la Doctrine chrétienne et cinq Sœurs, qu'il était venu chercher pour procurer aux enfants de ses néophytes le bienfait de l'instruction chrétienne.

BEURIER (Le P. Vincent-Toussaint), prêtre français de la congrégation des Eudistes, missionnaire dans sa patrie au XVIII^e^ siècle. — Il naquit à Vannes le 1^er^ novembre 1715 et mourut à Blois le 2 septembre 1782. C'était un homme instruit, plein de zèle et de piété. Il demeura quelque temps à la tête du grand séminaire de Rennes et fit ensuite avec succès des missions en Bretagne, en Normandie, dans les diocèses de Chartres, de Paris, etc. Il a laissé sur les matières de théologie et de controverse des écrits qui peuvent être utiles aux missionnaires et aux curés : ce sont des conférences ecclésiastiques, au nombre de dix-huit, contre les ennemis de la religion, et sur le sacerdoce, les fêtes, les mystères ; des sermons sur les dimanches et fêtes de l'année et sur plusieurs points de morale ; des remarques théologiques sur l'administration des sacrements.

BEZE (Le P. de), Jésuite français, missionnaire dans les Indes à la fin du XVII^e^ siècle. — Il y fit de curieuses et utiles observations de physique et de mathématiques, qui furent envoyées à l'Académie des sciences de 1666 à 1699. On a aussi de lui une Description de quelques arbres et de quelques plantes de Malacca, avec des annotations du P. Gouge, jésuite.

C'est tout ce que la *Biographie* de Feller rapporte sur le P. de Bèze. Son pays, l'époque de sa naissance et de sa mort, l'histoire de son apostolat sont passés sous silence. Il semblerait, d'après le temps où il était en relation avec l'Académie des sciences, qu'il aurait été missionnaire pendant au moins trente ans. Nonobstant le titre de l'ouvrage de botanique qui a été cité plus haut, je pense que c'est l'Indoustan qui a été le théâtre de son zèle plutôt que la presqu'île de Malacca où il y avait fort peu de missions et de Chrétiens et où les Jésuites français n'ont jamais eu d'établissement.

BIARD (Le P. Paul), Jésuite français, missionnaire en Amérique au commencement du XVII^e^ siècle. — Il était né à Grenoble et entra de bonne heure dans la société. Ses supérieurs l'envoyèrent dans le Canada dont il fut un des premiers missionnaires. Il eut beaucoup à souffrir des peuples barbares auxquels il portait la lumière de l'Evangile ; et il commençait à les adoucir, lorsque les Anglais, ayant prévalu dans le pays, le renvoyèrent en France après l'avoir fort maltraité en haine du catholicisme et des Jésuites. Il professa neuf ans la théologie à Lyon et mourut à Avignon en 1622. Il a laissé, entre autres ouvrages, une relation de la Nouvelle-France et du voyage que les Jé-

suites y ont fait. Lyon 1606, in-12 : cette relation fut insérée dans les *Lettres édifiantes* : mais on ne la trouve plus dans le recueil qui porte ce titre. Je crois que le pays où le P. Biard a été missionnaire est la Nouvelle-Ecosse plutôt que le Canada proprement dit.

BIARMIE ou PERMIE, région autrefois indépendante, comprise aujourd'hui dans la partie orientale de la Russie européenne. — Elle était habitée par un peuple particulier que saint Etienne, dit de Perm, éclaira des lumières de l'Evangile au XIV^e^ siècle. Un évêque qui avait tenté de leur prêcher la foi avant saint Etienne avait été écorché vif. — *Voy.* ETIENNE. — Cet article renferme quelques détails sur l'état de la religion dans ces pays à peu près inconnus de l'Europe civilisée.

BIENNO ou DE BEAMO (Le P. SAMUEL DE), Franciscain italien de la province de Milan, missionnaire au XVIII^e^ siècle en Abyssinie. — Il fut envoyé dans ce pays en 1704 par le Pape Clément XI, ainsi que le P. Pie de Zerbe, religieux du même ordre, sous la conduite du P. Weiss, préfet apostolique. Arrivés à Gondar en 1712 après bien des difficultés, ils furent bien accueillis par l'empereur Oustas ; mais David IV, successeur de ce monarque, les abandonna à la haine des schismatiques et ils furent tués à coups de pierre le 3 mars 1716. — *Voy.* WEISS.

BIESEMBACH (Le Fr. LOUIS), Picpussien allemand, de Prusse, missionnaire en Océanie ou en Amérique. — Il est parti comme catéchiste en 1849 et s'est embarqué au Havre le 17 juillet sur le paquebot des mers du Sud avec treize autres religieux de son ordre, cinq dames des Sacrés-Cœurs et huit Maristes. — *Voy.* BOSSEN.

BILLOTTET (Le P. EDOUARD), Jésuite français du diocèse de Besançon, missionnaire dans le Levant. — Il est parti de Marseille le 11 décembre 1845 pour la Syrie avec un autre religieux de son ordre, le P. Monier, d'Avignon. — On n'a rien publié, depuis lors sur les travaux apostoliques de ces deux missionnaires.

BINESA (Le Fr. FRANÇOIS), Bénédictin espagnol, du diocèse de Lérida, missionnaire en Océanie. — Il est parti le 17 avril 1853 pour l'Australie avec M. Salvado, évêque de Port-Victoria, et trente-huit autres religieux de l'ordre de Saint-Benoît. — *Voy.* GARRIDO.

BINH-KHANG, province de Cochinchine, nommée aussi Nha-ru ; elle est située au nord de la province de Nhatrang et comprise comme elle dans la Cochinchine centrale (dite aussi *Cochinchine Orientale*). — Quelques-uns font du Binh-khang une seule province avec le Nha-trang ; d'autres les distinguent.

BINH-THUAN, province de Cochinchine, nommée aussi Phan-rang. — Ce pays faisait autrefois partie du puissant Etat de Ciampa que les Cochinchinois ont entièrement conquis et subjugué et qu'ils ont annexé à leur royaume. Les Ciampois sont un peuple différent des Cochinchinois ; mais ils ont été presque anéantis et il n'en reste plus qu'un petit nombre dans les montagnes de la province de Binh-thuân. Cette province fait partie de la Cochinchine centrale, dite aussi *Cochinchine orientale*. On divise quelquefois le Binh-thuân en deux provinces nommées Phan-rang et Phan-ri.

BIRIN (SAINT), Missionnaire italien en Angleterre, apôtre des Saxons occidentaux de ce pays et premier évêque de Dorchester au VII^e^ siècle. — Saint Birin était un prêtre de Rome qui s'adressa au Pape Honorius pour lui demander la permission d'aller prêcher l'Evangile aux idolâtres de la Grande-Bretagne. Honorius loua son zèle et le fit sacrer évêque. Birin ayant débarqué dans le royaume de Wessex (ou des Saxons occidentaux) y convertit un grand nombre de païens, entre autres le roi Cynegils qui régna de 611 à 642 : c'était le cinquième successeur de Cerdic qui avait fondé ce royaume en 519. Le saint apôtre fixa son siége à Dercis, aujourd'hui Dorchester, sur la Tamise, dans le comté d'Oxford, vers les frontières de celui de Berks. Il fit des conversions innombrables et bâtit beaucoup d'églises. Sa mort arriva vers l'an 650. Il fut enterré d'abord dans sa ville épiscopale : dans la suite ses reliques furent transférées à Winchester par l'évêque Hedda, un de ses successeurs. On honore saint Birin le 3 décembre.

Le siége épiscopal de Dorchester fut occupé après lui par un français nommé Agilbert qui retourna dans sa patrie en 660, parce qu'il n'entendait pas assez la langue du pays. Son successeur Wina transféra sa résidence à Winchester, et c'est encore cette ville qui est l'évêché. Du diocèse de Winchester ou Dorchester tel qu'il était alors, on a formé depuis ceux de Salisbury, d'Exeter, de Wells, de Lichtfield, de Worcester et d'Hereford.

BISCAYE (Fr. JEAN DE), Mineur basque, au XV^e^ siècle. — *Voy.* ANDRÉ DE HONGRIE.

BISCH (M.), missionnaire français du diocèse de Poitiers, membre de la congrégation des Missions étrangères de Paris. — Il est parti de Lorient en 1851 pour la Chine, avec deux autres prêtres de la même société et un évêque français, M. Verrolles, qui retournait en Mandchourie. — *Voy.* JACQUEMIN.

BISCHOP (M. GUILLAUME), évêque anglais missionnaire dans sa patrie au XVI^e^ et XVII^e^ siècles. — Il naquit en 1553 à Brayles dans le comté de Warwick, et fit ses premières études à Oxford, d'où il passa au séminaire anglais de Reims, puis à celui de Rome. Revenant en Angleterre pour y travailler aux missions, il fut arrêté à Douvres comme prêtre catholique et mis en prison. Ayant recouvré sa liberté, il se rendit à Paris, y prit sa licence et reçut le bonnet de docteur en théologie. Retourné une seconde fois en Angleterre, il put y exercer le ministère apostolique. Après la conspiration des Poudres (1605), le serment d'allégeance ayant été exigé des catholiques, Bischop crut qu'on pouvait le prêter ; cependant il s'en abstint par respect pour l'autorité du Pape qui l'avait proscrit. En 1623, ayant atteint l'âge de

70 ans il fut nommé par le Saint-Siége vicaire apostolique d'Angleterre et évêque de Chalcédoine *in partibus*. Son sacre eut lieu à Paris le 4 juin de la même année. Il s'occupa aussitôt et avec beaucoup d'activité de l'organisation de l'Eglise catholique dans sa patrie où depuis un siècle l'hérésie et le schisme avaient prévalu par la plus odieuse persécution. Il se créa un chapitre, nomma des grands-vicaires, des archidiacres, des doyens ruraux qui se répandirent dans toutes les provinces de l'Angleterre. A peine eut-il le temps d'achever ce grand ouvrage : attaqué d'une maladie grave, il mourut le 16 avril 1624. Son successeur fut M. Richard Smith, qui eut aussi le titre d'évêque de Chalcédoine.

On a de Guillaume Bischop divers écrits de controverse ; une édition de l'ouvrage de Pitts, sur les écrivains illustres de l'Angleterre (en latin) ; *Protestation de loyauté par treize ecclésiastiques, la dernière année du règne d'Elisabeth.* Ce dernier écrit valut aux catholiques quelque liberté dans l'exercice de leur religion.

BLAAN (Saint), évêque des Pictes (Ecosse) au v^e^ siècle.—La forme de son nom paraît indiquer qu'il était de l'ancienne race bretonne ou gaélique qui subsiste encore en Irlande, à l'ouest de l'Ecosse, dans le pays de Galles et dans la province française de Bretagne. Saint Congall et saint Kenneth furent ses maîtres dans la vie spirituelle. Ayant été sacré évêque des Pictes, il fixa sa résidence à Kinngaradha. Il fit un voyage à Rome par dévotion aux saints apôtres Pierre et Paul, et mourut vers l'an 446. Le lieu où il fut enterré prit depuis son nom et a toujours été un siége épiscopal jusqu'à l'époque où les Ecossais apostasièrent l'antique foi qui les avait tirés du paganisme et de la barbarie. Saint Blaan était honoré dans l'église d'Ecosse le 19 juillet et le 19 août. Ce prélat avait composé plusieurs hymnes sacrées, des instructions pour les catéchumènes et quelques autres ouvrages de piété. On a encore tous ces écrits.

Quant à la ville de Saint-Blaan, dont l'abbé Butler fait un évêché supprimé au xvi^e^ siècle, elle a peut-être changé de dénomination, car il est très-difficile de s'orienter dans les noms gallois, et la géographie ancienne des trois royaumes britanniques est quelque chose de fort obscur, particulièrement en ce qui concerne l'Ecosse, l'Irlande et le pays de Galles. On ne trouve pas de ville moderne de Saint-Blaan.

BLAISE (Fr.), Mineur esclavon, missionnaire au xv^e^ siècle, en Hongrie, en Dalmatie, en Esclavonie et en Bosnie, travaillait avec saint Jean Corethye, dalmate. — *Voy.* ce nom.

BLAISE de CASTELLA (Fr.), Prêcheur espagnol ou portugais, missionnaire dans l'Inde au xvi^e^ siècle. — Il partit en 1503 avec Fr. Dominique de Souza, vicaire général et dix autres religieux de son ordre : c'étaient les premiers Dominicains qui passaient aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. Ils annoncèrent l'Evangile dans le royaume de Côlam ou Koulan (Malabar), ainsi que dans les provinces voisines, et attirèrent plusieurs idolâtres à la foi. Mais on ne sait rien de particulier sur le Fr. Blaise de Castella, et les auteurs ne donnent point de détails sur la suite de cette mission.

BLAISE (Le P. Alphonse), Jésuite, missionnaire au Brésil, arriva dans ce pays en 1550, avec le P. Roteric. (*Voy.* ce nom.) et trois autres religieux qu'on envoyait rejoindre le P. Nobrega, fondateur de la mission.

BLANC (Saint), moine écossais, évêque et missionnaire dans sa patrie au x^e^ siècle. — Il s'était d'abord rendu illustre dans le monde par ses talents dans les belles-lettres et dans la connaissance des divines Ecritures. Mais pour arriver à une science plus parfaite, sans laquelle toutes les autres ne sont que vanité, il prit l'habit monastique dans une abbaye qu'il avait fondée, et qui de son nom a été appelée *Dumblain*. L'amour de la solitude n'excluait pas chez lui le zèle pour le salut du prochain, mais l'exercice de la contemplation où il vivait, imprimait à ses prédications un caractère d'onction et d'éloquence qui subjuguait les cœurs. On l'obligea malgré sa résistance à recevoir la consécration épiscopale, et, pendant plusieurs années, il remplit les devoirs d'évêque avec un zèle vraiment apostolique. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 1000. On l'honore le 10 août.

La ville de Dumblain subsiste encore dans les géographies du xviii^e^ siècle. D. Vaissette la cite encore (1755), ainsi que sa belle cathédrale, et la place dans le comté de Menteith. Mais aujourd'hui on ne trouve plus ni comté de Menteith, ni ville de Dumblain. Les noms ont changé ou les circonscriptions, ou bien ce qui était ville il y a cent ans n'est plus qu'un bourg ignoré.

BLANC (M. Jean-Baptiste Le), prêtre créole de l'île Bourbon (Afrique), missionnaire en Cochinchine (Asie) au xviii^e^ siècle.

BLANC (Fr. Basile), Picpussien français du diocèse de Rhodez, missionnaire en Océanie. — Il est parti en 1843 pour les îles Marquises et s'est embarqué à Toulon sur un vaisseau de l'État avec cinq autres membres de sa société, trois prêtres, M. Duboize, nommé depuis évêque d'Arathie, M. Dumonteil et M. Escoffier, et deux frères, le Fr. Ragant, du Mans, et le Fr. Reveili de Tours.

BLANCHET (Le P.), religieux français du diocèse de Grenoble, membre de la congrégation des Oblats de Marseille, missionnaire dans l'Orégon (Amérique du Nord). — Il est parti du Havre pour le nouveau diocèse de Walla-Walla, le 4 février 1847, avec le P. Chirouse et trois autres membres de la société. La congrégation des Oblats de Marseille a dans l'Orégon des missions qui exigent un grand dévouement et une grande abnégation. Cette contrée maintenant si ingrate présentera plus tard à la place d'Indiens sur le point de s'éteindre des cités européennes qui reconnaîtront pour leurs apôtres les obscurs missionnaires d'aujourd'hui.

BLANCHIN (M.), prêtre français de la congrégation des Missions étrangères et du diocèse d'Angers, missionnaire en Chine. — Il partit en 1841 avec M. Beaury, du Mans, et M. Chopard, de Besançon, apôtres des îles Nicobar; M. de la Brunière, de Paris, qui périt dans les profondeurs de la Mandchourie ; M. Fontaine, du Mans, destiné pour la Cochinchine, et enfin M. Guérin, de Bordeaux, envoyé au Sutchuen.

BLEMMYENS ou BLEMMYES. Il est fait quelquefois mention, dans l'histoire ecclésiastique ancienne, de ce peuple qui, du reste, était en dehors du monde civilisé et de la chrétienté.— C'était une nation nègre qui habitait au sud-est des Nobates ou Nubiens, et les empereurs romains avaient chargé ceux-ci de défendre la frontière égyptienne contre leurs incursions. Les auteurs anciens les dépeignent comme ayant une figure affreuse, le teint noir, le cou très-court, les épaules très-élevées, de manière qu'elles emboîtaient la tête; les yeux très-écartés, le nez aplati, une grande bouche, un regard féroce, enfin le corps musculeux et trapu. Cette bizarre construction fit dire qu'ils n'avaient point de tête, et qu'ils portaient leur bouche et leurs yeux sur la poitrine. Les Romains en menèrent plusieurs fois à Rome dans leur triomphe, et la vue de ces barbares causa autant d'étonnement que d'horreur. Je ne saurais dire dans quelle tribu moderne de la Nubie ou de l'Abyssinie on pourrait retrouver ces Blemmyes dont les anciens ont peut-être, selon leur habitude, exagéré la laideur déjà très-grande.

BLIMOND (Saint), simsionnaire au VII^e^ siècle dans le nord de la France. — Dégoûté du monde et brûlant du désir d'étendre le royaume de Dieu, il se joignit à saint Valery, auvergnat, d'abord berger, puis apôtre de plusieurs provinces vers la Belgique. Ils annoncèrent ensemble la parole de Dieu aux peuples idolâtres de ces contrées, et après avoir prêché avec un grand succès la foi de Jésus-Christ et ramené de leurs erreurs une foule de païens, ils se retirèrent en Ponthieu, dans un lieu désert nommé Leuconay, y construisirent deux cellules qui devinrent dans la suite le monastère de Saint-Valery, autour duquel se forma la ville de ce nom (Saint-Valery sur Somme, non loin d'Abbeville).

S. Blimond mena dans cette retraite une vie admirable. Jamais il n'était oisif; il ne buvait que de l'eau, ne mangeait qu'après le coucher du soleil ; quelquefois, il restait plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. Il couchait sur la dure ou sur des branches d'arbre, étendues dans un coin de sa cellule. Tout ce dont il pouvait disposer, il le donnait aux pauvres, sans jamais songer au lendemain. Il mourut à peu près vers le milieu du VII^e^ siècle.

BLOND (Le Fr. Joseph), Jésuite anglais, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1843, pour le Bengale, n'étant encore que scholastique. Cinq autres religieux de la compagnie, dont deux Pères et trois scholastiques, envoyés à la même destination, s'embarquèrent avec lui à Southampton, le 24 août 1843. — *Voy.* Havers.

BOBILIER (Le P.), Jésuite français, du diocèse de Besançon, missionnaire en Afrique dans l'île de Madagascar. — Il s'est embarqué pour cette destination le 10 septembre 1844, avec le P. Cotain et quatre autres religieux de la compagnie que M. Dalmond, préfet apostolique de Madagascar, emmenait avec lui. Sur le même vaisseau étaient embarqués deux prêtres du Saint-Esprit et deux catéchistes, dont un français et un malgache. Tous ces missionnaires se destinaient également à évangéliser la grande île de Madagascar. — *Voy.* Weber.

BOGUSLAW ou BOGUSLAS, Mineur polonais du XV^e^ siècle. — Il était simplement frère lai dans son ordre et avait été le compagnon de saint Jean de Capistran, à la glorieuse journée de Belgrade. Parvenu à une vénérable vieillesse, il se trouvait en 1498 dans une ville de sa patrie lorsque les Turcs firent une invasion, promenant partout le fer, le feu et la terreur. Lorsque tout le monde fuyait à leur approche, Fr. Boguslas, animé par le désir du martyr voulut rester ferme à son poste. Un autre vieux frère laïque, nommé Jean de Hongrie, homme d'une vertu admirable, prit aussi ce parti. Les Turcs, étant arrivés, brûlèrent la ville et massacrèrent les deux religieux à coup de haches. Le gardien du couvent, et sept autres Mineurs, qui s'étaient enfuis, tombèrent entre les mains de l'ennemi et furent retenus captifs.

BOI (Le P.), Jésuite italien, de l'île de Sardaigne, missionnaire en Afrique, dans la grande île de Madagascar. — Il est parti en 1849, avec M. Monnet et onze religieux ou ecclésiastiques que ce prélat emmenait dans sa périlleuse mission. C'est le 15 mai qu'ils s'embarquèrent tous à Cherbourg (France). Il y avait sept Jésuites, dont quatre Pères italiens et trois Frères français, un Bénédictin français, un prêtre du Saint-Esprit, un prêtre séculier, un autre ecclésiastique et un Frère coadjuteur. — *Voy.* Romani.

BOIRET (Denis), prêtre français, membre de la congrégation des Missions étrangères et missionnaire en Orient au XVIII^e^ siècle. — Il partit de France en 1760, travailla dans le vicariat apostolique de Cochinchine jusqu'en 1773, époque où il revint en Europe pour exercer à Rome les fonctions de procureur de sa congrégation, auprès du Saint-Siége. Devenu ensuite directeur du séminaire de la rue du Bac, à Paris, il mourut dans cette ville le 16 février 1813. Ainsi il y avait plus d'un demi-siècle qu'il était consacré aux missions, soit qu'il y travaillât directement, soit en s'occupant de leurs intérêts auprès du Père commun des fidèles, soit en formant de jeunes lévites à la carrière apostolique.

BOISSIER (Le P. Théodore), Picpussien français, du diocèse de Clermont, missionnaire en Océanie.— Il est parti de Bordeaux à la fin de janvier 1841, avec le P. Doumer,

promu depuis à l'épiscopat, cinq autres Pères et sept Frères de la même société, envoyés ainsi que lui dans les archipels de l'Océanie orientale. — *Voy.* Doumer.

BOISSY (Le P. Louis de), Jésuite français, missionnaire dans le Levant, à la fin du XVII^e^ siècle et au commencement du XVIII^e^. — L'île de Santorin (archipel grec) fut particulièrement le théâtre de ses travaux apostoliques. Il y mourut en 1705 ou 1706. Les Les Grecs à qui il était cher depuis longtemps, ne l'appelaient que le saint homme. Dès qu'ils le surent en danger, ils vinrent de toutes parts lui demander sa bénédiction, se recommander à ses prières, eux et leurs petits enfants qu'ils lui amenaient auprès de son lit. Quand il eut expiré, ils se jetèrent, sans qu'on pût les en empêcher, sur ses habits, sur les pauvres meubles de sa chambre, qu'ils gardèrent longtemps comme les reliques d'un saint.

A cette époque, il n'y avait pas, comme maintenant, une ligne de démarcation bien tranchée et une sorte de mur de séparation entre les schismatiques et les missionnaires catholiques qui confessaient, prêchaient, catéchisaient les Grecs dans leurs propres églises, après avoir demandé les pouvoirs aux pasteurs ordinaires. Il y avait des confréries ou congrégations pieuses mi-partie de Latins, mi-partie de Grecs schismatiques. Mais déjà les patriarches de Constantinople commençaient à condamner cet état de choses et à interdire toute communication avec les missionnaires et les autres Latins.

BOLADERAS (Ignace), Frère Bénédictin espagnol, parti de Cadix, le 6 octobre 1849, pour la Nouvelle-Hollande, avec Mgr Serra, religieux aussi de l'ordre de Saint-Benoît, et trente-huit autres moines espagnols ou italiens, tous Bénédictins. — *Voy.* Serra.

BOLANOS (Pierre) [on prononce *Bolagnos*], Frère Prêcheur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle, dans les îles Philippines. — Il partit d'Europe, en 1787, avec le Fr. Jean de Castro et plus de vingt autres Dominicains qui se rendaient dans cette mission. C'est tout ce qu'on sait de lui. — *Voy.* Jean Chrysostome de Séville, Bénavidès, Dominique de Salazar.

BOLARD (Clovis), missionnaire français du diocèse de Besançon, et de la congrégation des Missions étrangères. — Il est parti, le 20 août 1852, pour le vicariat apostolique de Pondichéry (Inde). De ces cinq compagnons, trois avaient la même destination; un autre était envoyé dans le Mayssour, royaume voisin de Pondichéry, et enfin M. Bourrey, de Poitiers, avait reçu en partage la nouvelle mission du Thibet.

BOLDUC, prêtre canadien du diocèse de Québec, missionnaire dans le territoire anglo-américain de Colombie (Orégon). — Il est parti pour cette destination, en 1841 ou 1842, avec un autre jeune prêtre du même pays, M. Langlois, qu'ils ont ensemble fait le tour de l'Amérique par le cap Horn, afin d'aller rejoindre MM. Blanchet et Demers, ecclésiastiques canadiens, qui travaillaient déjà à la même œuvre avec beaucoup de fruit. — *Voy.* Langlois.

BOLIVAR (Le P. Grégoire de), Mineur Observantin espagnol, missionnaire en Amérique et en Océanie, au XVII^e^ siècle.—Avant de partir pour le nouveau monde, il avait composé dans sa patrie un ouvrage qui a pour titre : *Memorial de arbitrios para la reparacion de Espana;* Madrid, 1626, in-fol. S'étant dévoué aux travaux des missions, il évangélisa avec le plus grand zèle les peuples indiens du Mexique et du Pérou. Sa foi et son courage lui firent supporter des fatigues et des dangers sans nombre dans ce pénible apostolat. Il passa ensuite dans les îles Moluques (Océanie), où il exerça son zèle avec la même ardeur. C'est tout ce qu'on sait de sa vie et de ses travaux. Il paraît qu'il avait des connaissances en médecine, et que cet art lui fut utile pour approcher sans danger des peuplades sauvages qu'il voulait convertir. Quelques notions sommaires sur les maladies les plus communes et sur la manière de les traiter, sont, en effet, après la grâce de Dieu, le meilleur et l'indispensable passeport des missionnaires destinés à évangéliser les peuples sauvages ou demi-civilisés. Ils ne sont même inutiles dans aucun pays. — *Voy.* Capello.

BOLOGNE (Fr. François de), Mineur italien, missionnaire en Orient au XV^e^ siècle, avec Fr. Jacques Primadice, Observantin.

BOLOGNE (Fr. Marc de), Mineur italien au XV^e^ siècle.

BONACURSE (Fr.), Prêcheur, missionnaire au XIV^e^ siècle chez les Tartares. — On ignore dans quelle partie de ces immenses régions il exerçait son apostolat; on sait seulement que, peu vigilant sur lui-même, il se laissa prendre aux attraits de la volupté, et que craignant ensuite la sévérité de la pénitence, il embrassa la doctrine plus commode du mahométisme, et combattit l'Evangile qu'il avait prêché. — Le Pape Jean XXII signala avec douleur l'apostasie de ce missionnaire, ainsi que celle du Fr. Philippe, Prêcheur aussi, et du Fr. Jacques de Pistoia, Mineur italien.

A cette époque, la plus grande partie des Tartares n'avait pas encore embrassé le mahométisme; il n'y avait que ceux de l'occident qui l'eussent fait, et encore en petit nombre. On en voit la preuve dans le Kaptchack, où saint Etienne de Hongrie devint aussi renégat puis martyr en 1334, sous le règne d'Urbeck (*Voy.* Etienne), en Perse, où le roi Oldjaïtoa, qui se fit musulman, avait été, dit-on, Chrétien sous le nom de Nicolas. — Il mourut en 1317, et son successeur, Abou-Saïd (1317-1335), laissait la religion chrétienne en liberté. Il y avait des archevêques et des évêques latins dans ses Etats. (*Voy.* Franco de Pérouse.)

En 1338, le roi du Tchagathaï protégeait les missionnaires; seulement son parent et successeur, qui l'avait assassiné et qui était musulman, fit, en 1342, décapiter Richard de Bourgogne, évêque d'Illi, et les au-

tres missionnaires. (*Voy.* Richard.) A cette époque, l'empereur tartare qui régnait à Pékin avait à sa cour des nonces du Pape, et les Franciscains, qu'il recevait à sa table et entourait de toutes sortes d'égards, prêchaient avec beaucoup de succès et une entière liberté l'Evangile de Jésus-Christ dans toute la Chine et la Mongolie. On peut donc conjecturer que c'est dans les pays soumis aux Tartares occidentaux et non dans l'extrême Orient que les trois apostats, Bonacurse, Philippe et Jacques, donnèrent l'affreux scandale dont il a été parlé. Mais Dieu leur fit la grâce à tous de revenir à résipiscence et de pleurer leur crime ; et le Pape donna pouvoir à leurs supérieurs de les réconcilier avec l'Eglise. Ces événements se passaient vers l'an 1333. — *Voy.* Philippe.

BONAVENTURE (Le P.), Capucin italien et préfet apostolique du Congo, partit de Livourne en 1640 pour sa mission avec trois autres religieux de la même nation et du même ordre que lui, et deux frères laïques, dont l'un était le Fr. François, de Pampelune. (*Voy.* ce nom.) — Arrivés à Lisbonne, les missionnaires ne purent s'y embarquer que le 20 janvier 1645, et arrivèrent à San-Salvador, capitale du Congo, où le chapitre, les Jésuites et tout le clergé vinrent leur rendre visite. On leur donna l'église de Notre-Dame de la Victoire et on leur bâtit un couvent.

Les Hollandais étaient alors maîtres de la colonie portugaise de Saint-Paul de Loanda, et dans leur haine contre les Espagnols, leurs anciens oppresseurs, ils confondaient les Portugais, qui venaient à peine de se séparer de l'Espagne après une fusion de soixante ans ; et le catholicisme, religion commune des Espagnols et des Portugais, et dont ils avaient secoué le joug en même temps que celui de l'Espagne

On explique ainsi leur conduite infâme au Japon, les rigueurs qu'ils exercèrent contre les établissements religieux des Portugais dans les Indes, en Afrique et ailleurs ; c'est ainsi qu'ils eurent le triste courage de renverser une croix de pierre jadis érigée par Diégo Cam à l'embouchure du Zaïre. Le P. Bonaventure la remplaça par une de bois auprès de laquelle on bâtit une chapelle.

Le roi de Congo réclama à ces sectaires quatre Capucins qui étaient tombés entre leurs mains, et auxquels ils avaient fait subir d'étranges vicissitudes. Ils perdirent peu après Saint-Paul de Loanda et le royaume d'Angola, dont cette ville est la capitale ; le roi de Portugal, Jean IV, étant rentré dans la possession de cette colonie, le roi de Congo renouvela avec lui, par l'entremise des Jésuites et des Capucins, l'alliance qui avait uni autrefois les deux pays. Le P. Bonaventure mourut en 1649.

BONAVENTURE DE CARRIGLIO (Le P.), Capucin italien et missionnaire au Congo, où il arriva le 6 mars 1648, sous la direction du P. Mareschi. — Ce religieux faisait avec le P. François de Veas une mission dans la province d'Ovando, quand il fut pris par des Nègres ennemis qui avaient envahi le pays. C'étaient les Matambas et les Jagas, sur lesquels régnait Zingha, femme cruelle et altière, qui avait, vingt ans auparavant, apostasié la religion chrétienne. Les missionnaires furent enchaînés et conduits devant cette princesse. Elle les reçut avec distinction. Ils profitèrent de cet accueil pour l'exhorter vivement à se repentir et à se réconcilier avec Dieu, en rentrant dans le giron de l'Eglise. Dieu bénit leur parole et il leur fit la grâce de toucher le cœur de cette femme. Elle se convertit et demanda des missionnaires pour instruire ses sujets. Le P. Antoine-Marie de Monte-Pradone fut chargé d'aller à Rome porter des lettres qu'elle écrivait au Pape à ce sujet. Quant aux PP. Bonaventure et François, Zingha leur permit de retourner à San-Salvador. Ils eurent à parcourir un chemin pénible, couvert de roseaux et d'épines qui leur déchirèrent les pieds. Ils arrivèrent à San-Salvador dans un état déplorable et mirent quatre mois à se guérir. — *Voy.* Zingha et Séraphin de Cortone.

BONAVENTURE DE FLORENCE (Le P.), Capucin italien, de la ville ou du diocèse dont il porte le nom, missionnaire dans l'Inde orientale. — Il est parti en 1844 pour le vicariat apostolique d'Agra, avec M. Calderari, prêtre italien de Milan ; M. Bertrand, prêtre français de Gap en Dauphiné ; deux frères de la congrégation du Saint-Viateur de Lyon ; M. Morin et M. Mermet, le Fr. Verrière, le Fr. Beaume, le Fr. Chavanne et le Fr. Guibert ; et enfin seize religieuses de la congrégation de Jésus-Marie, dont le siége est à Lyon. Ces vingt-cinq personnes étaient emmenées dans l'Inde par M. Borghi, Capucin italien, évêque de Bethsaïde *in partibus* et vicaire apostolique d'Agra (Mogol). Six Capucins devaient, pour le rejoindre, partir de Rome dans le courant de novembre de la même année ; et enfin quatre ecclésiastiques irlandais ont dû également s'embarquer en 1844 et prendre la voie du cap de Bonne-Espérance pour se rendre dans la même mission.

Les religieuses de Jésus-Marie se proposaient, selon le but de leur institut, de diriger des pensionnats de jeunes personnes et de recueillir de jeunes orphelines dans des providences pour leur apprendre un état et les former à la vertu. Elles ont dû fonder deux établissements de cette nature dans le Mogol, l'un à Landour, l'autre à Mireth. Déjà, le 1er février 1841, six sœurs de cette congrégation étaient parties pour Agra, sous la conduite de M. Caffarel, prêtre du diocèse de Gap. Depuis leur arrivée dans l'ancienne capitale du Mogol, elles avaient travaillé dans le but de leur institut et avec des succès prodigieux. En effet, ces pays sont à peu près dépourvus de tout moyen d'instruction, surtout pour les jeunes filles, et un pareil dénûment est vivement senti des Européens qui l'habitent.

Quant aux frères de la congrégation du Saint-Viateur, ils sont aussi voués à l'ensei-

gnement. Leur but, en se rendant dans la mission d'Agra, était de se charger de l'éducation des jeunes gens de toute classe ; mais principalement de l'instruction chrétienne des jeunes Indiens.

BONAVENTURE DE GÊNES (Fr.), religieux italien, de l'ordre des Mineurs Observantins, partit en 1852 avec quinze Pères et un autre Frère de la même nation et du même ordre pour les missions des sauvages de la Bolivie (Amérique du Sud). — *Voy.* MUZRANI.

BOND (Fr. JEAN), Jésuite anglais, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1843 pour le Bengale n'étant que scolastique, et s'est embarqué à Southampton, le 24 août, avec les PP. Havers et Raby et trois autres Jésuites, scolastiques comme lui, envoyés aussi au Bengale. — *Voy.* HAVERS.

BONET (M.), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans le royaume de Siam au XVIII^e^ siècle. — Il était du diocèse de Lyon, et partit en 1753 pour les Indes ; mais une mort prématurée l'enleva, dès les premiers pas qu'il faisait dans la carrière apostolique, le 19 mars 1756.

BONET (Fr. NICOLAS), Mineur français, professeur de théologie, fut envoyé en Chine au XIV^e^ siècle par le Pape Benoît XII avec Fr. Jean de Florence (*Voy.* ce nom), Fr. Nicolas de Molano et Fr. Grégoire de Hongrie. — Ils avaient le titre de nonces apostoliques et étaient revêtus de grands pouvoirs. Le Kakhau (ou suprême empereur Tartare) Chun-ti, le dernier de sa dynastie qui ait régné à Pékin, avait envoyé une ambassade au Pape pour le prier de se souvenir de lui, de lui envoyer des nonces et d'établir par ce moyen des relations permanentes entre les deux cours impériale et pontificale. C'était en 1338. Les nonces partirent au mois de novembre de la même année, avec des lettres pour l'empereur et pour les souverains du Kaptchak et du Tchagathaï. Lorsqu'ils arrivèrent dans ce dernier pays, qui occupe la Tartarie occidentale ou Asie centrale, ils trouvèrent la persécution déchaînée contre l'Eglise. (*Voy.* RICHARD DE BOURGOGNE, évêque d'Ili). En Chine, au contraire, la foi catholique était professée et prêchée librement, l'empereur autorisait par des édits l'exercice du ministère apostolique, et montrait personnellement la plus grande bienveillance aux missionnaires. Fr. Nicolas, Mineur français, qui avait été professeur de théologie à Paris, était alors archevêque de Pékin ; il ne faut pas le confondre avec Fr. Nicolas Bonet, nonce apostolique, parti en 1338 : l'archevêque était parti en 1333 et avait séjourné longtemps à Ili, en Tchagathaï. C'est précisément le retard qu'il mettait à arriver dans son Eglise qui provoqua l'ambassade de Fr. André Franco, envoyée par l'empereur et l'envoi de quatre nonces apostoliques. Les prédications de ces derniers, et particulièrement de Fr. Jean de Florence, firent faire à la religion Chrétienne des progrès immenses dans différentes parties de l'empire. Cet état prospère cessa à l'époque de la révolution chinoise qui expulsa en 1368 la dynastie tartare et isola la Chine du reste du monde. Le défaut de communication avec le Saint-Siége y éteignit peu à peu la religion chrétienne.

BONFER (Le P.), Franciscain français du XVI^e^ siècle, missionnaire dans les Indes orientales et particulièrement du royaume de Pégu (Indo-Chine, Birman). — C'était un homme d'un grand zèle pour le salut des âmes, et cette disposition l'avait porté à passer en Orient. Se trouvant à Goa, il entendit parler du royaume de Pégu qu'on lui dépeignait comme fort grand et important. Il résolut d'aller au secours de ce peuple encore païen et de l'éclairer des lumières de la foi. Dans ce but il passa d'abord à Méliapour, sur la côte orientale de l'Indoustan, d'où il était à même de trouver une occasion pour passer au Pégu. S'étant lié avec le P. Cyprien, Jésuite, vicaire de la ville, et avec quelques Portugais, leur entremise le fit recevoir sur un navire de charge. La traversée ne fut pas sans danger; mais enfin il aborda dans un port du Pégu. Pendant trois ans il s'y appliqua à l'étude de la langue et de la religion du pays. Il trouva un peuple plongé dans les grossières erreurs de la métempsycose et du polythéisme et fort obstiné dans ses croyances. Il leur annonça d'abord le dogme de l'unité divine, et peu à peu leur développa toutes les vérités chrétiennes. Cette doctrine ne fut point goûtée des Péguans, bien qu'elle leur fût prêchée avec une grande ferveur ; les uns s'en moquaient, d'autres la méprisaient ; quelques-uns même s'en trouvaient offensés, et tous les cœurs restèrent fermés à la semence évangélique. Le P. Bonfer ne recueillit de fruit qu'auprès des Portugais et des autres Européens attirés dans ce royaume par le commerce : il leur procura les secours spirituels dont ils se trouvaient dénués. Mais voyant que le but principal de sa mission lui échappait entièrement et qu'il perdait son temps à évangéliser les Péguans, qu'il était même souvent en danger d'être massacré par eux, il céda aux sollicitations de ses amis, et secouant la poussière de ses pieds, il retourna dans l'Indoustan vers 1557.

Le P. Bonfer n'est connu que par cette tentative infructueuse sur le royaume de Pégu : il continua sans doute d'évangéliser ensuite l'Indoustan comme il le faisait auparavant, mais on n'a pas de détails sur ses travaux apostoliques et sur l'époque de sa mort.

BONIFACE (SAINT), missionnaire italien en Écosse, au VII^e^ siècle. Un zèle ardent pour le salut des âmes l'engagea à quitter sa patrie pour aller prêcher l'Evangile dans le nord de la Grande-Bretagne. — Ayant débarqué près de l'embouchure de la Tees, il bâtit dans le pays une église sous l'invocation de saint Pierre ; ensuite il en éleva successivement deux autres à Tellin et à Restennet. Ses prédications produisirent des effets merveilleux dans les provinces d'Angus, de

Buchan, d'Elgin, de Murray et de Ross. Devenu évêque de Ross, il fonda plusieurs églises dans cette province et fit fleurir partout la religion et la piété. Il mourut vers l'an 630, après avoir érigé, à ce qu'il paraît, cent cinquante églises ou oratoires. L'Eglise honore ce saint prélat le 14 mars.

BONIFACE, archevêque de Sultanieh (Perse), au XIV^e^ siècle.—Le P. Wadding, Franciscain, annaliste de son ordre, cite ce prélat sous l'année 1393. Il est permis de supposer qu'il était de l'ordre des Frères Mineurs. Son successeur fut Fr. Jean, Prêcheur, transféré de Naxivan (Arménie). Fr. Boniface est le cinquième archevêque connu de Sultanieh.

BONJEAN (M.), prêtre français, du diocèse de Clermont, et de la société des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan.—Il est parti en 1847 pour Pondichéry, avec M. Martin et trois autres prêtres de la même congrégation envoyés aussi dans la mission de l'Inde. —*Voy.* MARTIN.

BONNARD (M.), prêtre français, de la société des Missions-Etrangères, et du diocèse de Lyon, missionnaire dans l'Asie orientale. — Il partit en 1849 à destination de la Chine, et s'embarqua à Nantes, le 16 février avec M. Latry et deux autres prêtres de la même congrégation, envoyés également en Chine.—*Voy.* LATRY.

BONOSE (SAINT), évêque de Trèves, au IV^e^ siècle.— Il eut le bonheur de préserver son diocèse de l'invasion de l'arianisme sous le règne de l'empereur Constance qui favorisait cette hérésie, et d'augmenter par de nombreuses conversions les disciples de la foi dans son diocèse à une époque où le paganisme, encore puissant, s'épuisait en derniers efforts contre la religion de Jésus-Christ. C'est ainsi que ce bon pasteur préserva, et fit prospérer son troupeau pendant une des époques les plus critiques que l'Eglise ait jamais eu à traverser.

Il se distingua encore par son zèle et son inébranlable fermeté sous le règne de Julien, l'empereur apostat et persécuteur, et il mourut dans un âge avancé, le 17 février 381. On l'honore le jour de sa mort.

BONTIER (Le P. PIERRE), religieux français de l'ordre de Saint-François, accompagna avec un autre prêtre de la même nation, nommé Jean Leverrier, le chevalier Jean de Béthencourt dans la conquête que ce seigneur fit des îles Canaries.—Ils baptisèrent en premier lieu beaucoup d'insulaires de Lancerote, la première île où aborda Béthencourt, et la plus civilisée, quoiqu'on y pratiquât la coutume révoltante de donner plusieurs maris à la même femme. Le chef de cette île demanda à se faire Chrétien, et Jean Leverrier lui conféra le baptême le 20 février 1404. Le pieux conquérant fut son parrain, et lui donna le nom de Louis. La plus grande partie des insulaires suivit cet exemple. Béthencourt leur fit distribuer un catéchisme composé par Leverrier et le P. Bontier; il contenait les principaux points et mystères de la religion. Lorsque les habitants de Fortaventure furent soumis, ils embrassèrent volontiers le christianisme à leur tour. Les deux chefs de cette île furent aussi baptisés, le premier sous le nom de Louis, le 18 janvier 1405, et le second, le 25 du même mois, sous le nom d'Alphonse; dès lors les conversions s'y multiplièrent, Leverrier et le P. Bontier ne cessant de prêcher avec zèle la foi catholique aux idolâtres. Béthencourt étant retourné en Europe, le 15 décembre 1405, après avoir résigné son autorité à son neveu Maciat, sollicita et obtint du Pape l'érection d'un évêché pour les îles Canaries, vers 1410. Albert de Las-Casas fut institué le premier évêque de ce siége. Leverrier et le P. Bontier rendent un excellent témoignage du zèle, de la douceur, de la modestie, de la charité, et des manières aimables de ce prélat (*voy.* ALBERT DE LAS-CASAS). L'apostolat des îles Canaries fut continué par les Franciscains.—*Voy.* GRANDE-CANARIE et DIDACE.

BONZES, prêtres des idoles en Chine, dans l'empire d'Annam en Corée et au Japon.—A Siam on les nomme *Talapouins*, au Tibet et en Mongolie *Lamas*, et dans l'Inde *Brahmes;* mais ces derniers sont d'une religion différente.

BORANGA (Le P. CHARLES), Jésuite autrichien, né à Vienne, au XVII^e^ siècle. — (La province d'Autriche et la ville de Vienne sont allemandes; mais le nom de Boranga est illyrien, ou slave, ou italien; la famille du religieux, quoique fixée à Vienne, pouvait être d'une de ces nations). Quoi qu'il en soit, le P. Boranga fut envoyé dans la mission des îles Mariannes, où il versa son sang pour la foi, les indigènes l'ayant massacré dans l'île de Rota, vers l'an 1682, dans le même moment que le P. Strobach, Moravien, était égorgé dans l'île de Tinian, et que le P. de Angelis, Italien, succombait à Ritidian. Il y avait alors quatorze ans que le P. de Sanvitores, l'apôtre de ces îles, était venu y planter la croix. Les immenses travaux de ce religieux qui baptisa cinquante mille infidèles avaient été aussi couronnés par le martyre, et le même sort fut réservé à plus de dix Jésuites dans ce petit groupe d'îles. (*Voy.* SANVITORES, EZQUERRA.) C'est par les souffrances, les privations, les fatigues, les dangers et la mort même, que les Jésuites ont fondé solidement leurs chrétientés, soit chez les sauvages de l'un et l'autre hémisphère, soit chez les nations à demi civilisées de l'Orient. Aucune secte hérétique ne peut alléguer rien de pareil : les Russes font beaucoup de conversions, à ce qu'on dit, parmi les nombreux païens et catholiques de l'empire; mais le zèle des popes russes n'a d'autre nerf que le fouet dont ils peuvent menacer les endurcis : la lance du cosaque, la perspective de la Sibérie et des mines de l'Oural, sont les moyens apostoliques de sa majesté Nicolas I^er^, seul empereur, pape et missionnaire de toutes les Russies : les prêtres, les évêques, et les religieux, ne sont que d'infimes manœuvres à sa solde. Aussi, il ne peut pas convertir le Caucase où cependant l'Eglise romaine avait des évêques Francis-

cains et Dominicains au moyen âge. Le protestantisme anglais, ou autre, convertit par argent; à la vérité, la plupart du temps il ne convertit pas du tout. Quelquefois il emploie la violence et les intrigues politiques, comme en Océanie. Jamais il ne paye de dévouement, et le martyre est monnaie inconnue pour lui. L'argent est son seul nerf. Depuis un demi-siècle qu'il s'est mis en tête de singer l'Eglise catholique sur les missions, il a prélevé des *milliards* de francs sur la crédulité, la niaiserie, le fanatisme ou le patriotisme de ses adhérents; il a, à ce qu'il paraît, plus de douze mille missionnaires répandus dans tous les coins du globe, c'est-à-dire partout où l'on peut être protégé par le canon anglais, comme M. Pacifico; les chemins des pays de persécution ne sont point fatigués par ses agents. Quelles conquêtes a-t-il faites? Il citera la Sibérie, la Cafrerie, Tonga, Taïti, Sandwich, et quelques cas sporadiques par tout le globe; mais de tous ces néophytes qui croient à Christ, la plupart pour des raisons trop substantielles, y en a-t-il deux qui aient la même religion? Sont-ils anglicans, ou calvinistes, ou d'Augsbourg, ou méthodistes, ou anabaptistes? ou plutôt ne sont-ils pas tous protestants, c'est-à-dire se fabriquant chacun une religion à sa guise? Où est le lien, la subordination de toutes ces Eglises? où est le centre, l'autorité, la juridiction, la mission divine? Est-ce dans la sainte compagnie des pasteurs de Genève qui ne peuvent s'entendre entre eux sur la doctrine, ou bien est-ce sous le tablier de la reine d'Angleterre? Quel pandémonium! J'avoue que la variété et la diversité sont d'une richesse incomparable, la catholicité de lien est même complète, mais l'unité est nulle. Hélas! s'il plaisait à la miséricorde divine de retirer les moyens humains de cette Babylone, comme l'édifice croulerait vite!

BORDEREAU (M.), prêtre de la congrégation des Missions-Etrangères, parti en 1851 pour l'Indoustan, avec M. Henri, du diocèse de Verdun (Meuse), et M. Malhoire, de Séez (Orne).—M. Bordereau appartient au diocèse de Meaux (Seine-et-Marne).

BORELLE (M.), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse de Toulouse, missionnaire en Cochinchine. — Il est parti de Bordeaux au commencement de l'année 1846 avec six autres prêtres de la même société : M. Borie et M. Negrerie, l'un et l'autre du diocèse de Tulle, le premier est le frère de M. Borie, évêque nommé d'Acanthe et martyrisé au Tong-King en 1839; M. Adnet, de Verdun (Meuse), M. Mesnard, de Poitiers, M. Sage de Besançon et M. Pinchon de Limoges. M. Borie était destiné pour le royaume de Siam. Les cinq autres missionnaires devaient se rendre d'abord à Macao, d'où ils seraient dirigés dans celles des missions qui auraient un plus grand besoin d'ouvriers apostoliques.

BORGIA (Etienne), prélat italien du XVIII^e^ siècle. — Il naquit en 1731 à Vellétri (Italie centrale), fut élevé auprès de son oncle qui était archevêque de Fermo et contracta sous lui le goût de l'étude. Après avoir passé par différentes charges de la cour de Rome, il fut fait cardinal, en 1789, et devint préfet de la Propagande. Il avait beaucoup de zèle pour les missions. Expulsé de Rome en 1798 lors de la révolution, il se retira dans l'Etat de Venise. Après l'élection du Pape Pie VII, il se livra de nouveau au soin des missions, et c'était pour les rétablir en France qu'il accompagna le Souverain Pontife dans son voyage à Paris. Mais il tomba malade pendant ce voyage. Il mourut à Lyon le 23 novembre 1804. Le cardinal Borgia était un homme distingué par ses connaissances, il a publié plusieurs ouvrages de critique et d'érudition. Le P. Paulin de Saint-Barthélemy, Carme allemand, a écrit un abrégé de sa Vie en 1805.

BORGUIET (Le P.), Jésuite français, du diocèse d'Arras, missionnaire en Chine, dans le Kiang-Nan (diocèse de Nankin.) — Il est parti en 1847 avec les PP. Loriquet et Granier, de la même compagnie. — *Voy.* Loriquet.

BORIE (M.), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse de Tulle, missionnaire en Asie, dans le royaume de Siam. — *Voy.* Borelle.

BORIS (Saint), prince de Kiovie (Russie) au XI^e^ siècle, et oncle paternel d'Anne de Russie, femme de Philippe I^er^ roi de France. — Son frère Swentopolk ou Zuentipolk le fit assassiner par trahison. Boris est honoré comme saint dans l'Eglise russe et dans l'Eglise catholique. La même chose a lieu pour saint Vladimir et la plupart des saints russes (*voy.* Wolodimir). La fête de saint Boris est célébrée le 24 juillet.

BORJON (Le P. Michel), Mariste français, du diocèse de Belley (Ain), missionnaire en Océanie. — Il est parti de France pour la Nouvelle-Zélande, vers la fin de 1840, avec les PP. Séon, Gavin, Rozet et plusieurs catéchistes (*voy.* Séon). Après quelques années d'apostolat, le P. Borjon, à ce que nous croyons, trouva la mort dans les flots. Dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande où il travaillait, les voyages se font presque continuellement par eau, le pays étant coupé de bras de mer. C'est dans une de ces traversées qu'il a dû être submergé, ainsi que plusieurs personnes dont il était accompagné. On a été longtemps incertain sur ce qu'il était devenu, faute d'indice matériel qui donnât la preuve de sa mort. Ce funeste accident a dû arriver vers l'année 1844.

BOROROS, nation de l'Afrique orientale et méridionale; elle avoisine les établissements portugais du Monomotapa et est assez civilisée : ce sont les Dominicains qui sont chargés de les évangéliser. — *Voy.* Monomotapa, Sylveira, Mozambique.

BORRI (Le P. Christophe), Jésuite italien, missionnaire dans les Indes au commencement du XVII^e^ siècle. — Il était de Milan. Ses supérieurs l'ayant envoyé dans les con-

trées de l'extrême Orient, il pénétra un des premiers en Cochinchine et séjourna cinq ans dans ce pays dont il publia à son retour en Europe, une *Relation* en italien, Rome 1631, in-8°. Cet ouvrage a été traduit la même année en français par le P. Antoine de la Croix, Rennes, in-8°; en latin l'an 1633, à Vienne (Autriche); en anglais, par Robert Atsley, Londres, 1633 in-4°. Churchill a inséré cette dernière traduction dans le IIe volume de sa *Collection de voyages*, mais il y ajouta une seconde partie. Le principal mérite de la *Relation* du P. Borri, c'est qu'elle est la première qu'on ait sur la Cochinchine. L'auteur y traite d'abord du climat et de la fertilité du pays, des animaux singuliers qui s'y trouvent, des éléphants, des rhinocéros qu'il appelle abadas, de leur nom en portugais; des mœurs et coutumes des habitants, et de leur état politique. La seconde partie est entièrement consacrée au récit de la prédication de l'Evangile et des succès obtenus par les missionnaires.

De retour en Europe, le P. Borri enseigna les mathématiques, dans les colléges de Coïmbre et de Lisbonne, et crut avoir trouvé un procédé utile à la navigation par le moyen de l'aiguille aimantée. Il s'agissait probablement de la recherche des longitudes. Le P. Borri mourut en Italie le 24 mai 1632, après avoir été exclu de la Compagnie qu'il avait, paraît-il, cherché à desservir.

BOSSAN (Le P. Jean), Jésuite français, du diocèse de Valence, missionnaire dans l'Inde orientale. — Il est parti en 1847, pour le Maduré, ainsi que neuf autres religieux de la même société et de diverses nations. — *Voy.* Strickland.

BOSSEN (M. Anicet), Picpussien français, du diocèse du Mans, missionnaire en Océanie ou en Amérique.—Il est parti du Havre le 17 juillet 1849 sur le paquebot des mers du Sud avec treize autres membres de sa congrégation, dont quatre sous-diacres, deux minorés, un tonsuré, deux étudiants ecclésiastiques et quatre catéchistes. M. Bossen était seul prêtre dans cette troupe apostolique; mais ses compagnons, à l'exception des catéchistes, ont dû recevoir les ordres sacrés et le sacerdoce sur le lieu de la mission où ils sont envoyés. En annonçant leur départ, les *Annales de la Propagation de la Foi* ont seulement indiqué d'une manière générale qu'ils étaient destinés pour l'Amérique et l'Océanie, sans distinguer ceux qui se rendaient dans chacune de ces parties du monde. Les missions d'Amérique dont on veut parler ici sont probablement celles de Californie où les Picpussiens ont fondé une maison, il y a quelques années. Il était urgent en effet de jeter quelques éléments moraux au sein de cette société qui se fonde avec l'écume de toutes les nations du globe. C'est pourquoi on y a envoyé quelques bons prêtres dont la disette est extrême. Les Jésuites y ont aussi fondé une maison, à ce que rapportèrent les journaux l'année passée. L'évêque actuel du pays est un Dominicain espagnol, M. Alemany.

Quant aux missions d'Océanie où peuvent être envoyés les missionnaires partis avec M. Bossen, il est inutile d'ajouter que ce sont les îles Sandwich, Marquises, de la Société, Gambier, etc.

Voici les noms des treize clercs ou catéchistes partis du Havre, le 17 juillet. Il y avait huit Français, quatre Allemands, un Hollandais et un Espagnol; savoir: M. Roullay, du diocèse de Chartres; M. Pepin, de Coutances (Manche); M. Sonbat, de Carcassonne et M. Heuel, de Paderborn, en Westphalie (Allemagne), sous-diacres; M. Vossen du vicariat apostolique du Limbourg (Hollande), et M. Venisse, de Coutances en Normandie, minorés; M. Pivet, de Coutances, tonsuré; M. Morichon, de Poitiers; M. Unkel, de Trèves (Allemagne), étudiants ecclésiastiques; M. Lucas, de Rennes; M. Carballeda, de Madrid (Espagne); M. Vethaut, de Paderborn (Allemagne), et M. Biesembach, de la Prusse (Allemagne), catéchistes.

Sur le même vaisseau étaient embarqués huit Maristes français, qui se rendaient dans les îles de l'Océanie centrale (*Voy.* Dezest); enfin cinq religieuses du Sacré-Cœur (Société de Picpus), destinées pour Lima (Pérou), se trouvaient encore à bord avec cette nombreuse colonie apostolique.

BOSTON, ville d'Amérique, dans les Etats-Unis, chef-lieu de la république de Massachussets, port de mer excellent et qui peut contenir 500 navires. — La ville de Boston a été fondée en 1630 par une colonie composée principalement d'Anglais, de la ville de Boston, dans le comté de Lincoln, d'où lui vient son nom. C'est à Boston, patrie de Franklin, qu'éclatèrent les premiers troubles qui ont amené l'indépendance des Etats-Unis (1765-1775). La population de cette ville qui était de 61,000 âmes en 1830, dépassait 93,000 âmes en 1840, et elle a dû augmenter beaucoup depuis.

En 1808 le Pape Pie VII érigea un évêché à Boston et institua pour premier évêque de ce siége, M. Lefebvre de Chévérus, Français, qui devint par la suite archevêque de Bordeaux dans sa patrie, et cardinal. Il a eu pour successeur à Boston, M. Fenwick, ancien Jésuite, puis M. Fitz-Patrick qui est du pays même et qui gouverne actuellement son Eglise avec distinction. Le diocèse de Boston, autrefois suffragant de l'archevêché de Baltimore (1808-1850), l'est actuellement de New-York. Il comprend l'Etat de Massachussets, ceux du Maine, de Vermont, de New-Hampshire. Il a plus de 60 prêtres et environ 100,000 catholiques, c'est-à-dire à peu près un vingtième de la population, qui est en général protestante.

BOSWALD (M.), ecclésiastique allemand, de la Bavière, missionnaire en Amérique. — Il partit du Havre, le 17 mars 1843, sur le paquebot américain, *le Saint-Nicolas*, pour se rendre dans le diocèse de Louisville (Etats-Unis—Kentucky). Sur le même navire étaient

deux prêtres ses compatriotes, se rendant également en Amérique : le P. Gteunach, Rédemptoriste, et M. Scelos qui se proposait d'entrer dans le même ordre.

BOTELKO (Le P.), Jésuite du XVII^e^ siècle, missionnaire en Asie et en Afrique.—Il est connu principalement par une tentative qu'il fit pour pénétrer en Abyssinie, sous le règne de Facilidas (1632-1665), monarque apostat et persécuteur. C'était après l'exil du patriarche Mendez et des autres Jésuites (1633), et après le martyre des sept religieux de cet ordre qui étaient restés secrètement dans l'empire (1635, 1638, 1640). Le P. Mendez retiré dans l'Inde, cherchait tous les moyens de faire passer des secours à son Eglise désolée, et d'en empêcher la ruine totale, qui eut lieu en effet. Les Jésuites, ses anciens compagnons de travaux, exilés avec lui, s'offrirent d'y retourner : le P. Calaca se présenta le premier; mais il ne put dépasser Massouah. Le P. Antoine d'Almeida n'alla pas au delà de Moka, en Arabie. Le P. Botelko prit la voie de Nubie; mais sa tentative fut aussi infructeuse que celle de ses confrères. Il ne put dépasser Suakem. Des Capucins français et italiens qui cherchèrent également à pénétrer en Abyssinie payèrent de leur vie leur courage apostolique : les PP. François et Chérubin furent massacrés à Magadoxo (Zanguebar), les PP. de Petra-Santa, de San-Severino et d'Altino, Italiens, eurent la tête tranchée à Massouah; le P. Agathange de Vendôme, et le Fr. Cassien de Nantes furent assommés à coups de pierre dans l'intérieur de l'empire. Toutes les tentatives faites du dehors pour porter secours aux catholiques d'Abyssinie furent donc inutiles, et ainsi séquestrés par la main du despotisme qui les privait de pasteur, ils furent tous amenés à l'apostasie.

BOTELLO (Fr. DIDACE, c'est-à-dire *Jacques*), Mineur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle, en Amérique, chez les Caraïbes. — Il fut massacré, coupé en morceaux et mangé par ces anthrophages qu'il cherchait à apprivoiser. Deux autres moines partagèrent le même sort. — *Voy.* SALZEDO.

BOTUIDE (SAINT), Chrétien suédois, apôtre de la Sudermanie au commencement du XI^e^ siècle et martyr. — On ne voit pas qu'il ait jamais reçu les ordres. Il naquit en Suède, dans la province de Sudermanie, de parents fort riches, mais païens. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, ayant rencontré un saint prêtre rempli de science et de vertu, il se sentit touché de la grâce et se détermina à quitter le culte des idoles pour embrasser la religion de Jésus-Christ. De retour dans sa patrie, il voulut faire participer ses concitoyens à son bonheur, et se fit l'apôtre de toute la contrée. Son zèle n'y fut pas stérile, et il eut la consolation de renverser presque partout la superstition du paganisme.

La charité et le dévouement de Botuide ne connaissaient point de bornes. Ayant appris qu'un malheureux esclave était traité durement par son maître, il alla le voir, l'acheta et le mit en liberté. Ensuite il s'embarqua avec lui pour le rendre à sa famille, l'instruisant en route des vérités de la foi chrétienne; mais il avait affaire à un monstre d'hypocrisie et d'ingratitude qui, pendant le voyage, le surprit à l'improviste ainsi que son compagnon Hesbern, et les massacra tous deux à coups de hache au milieu de leur sommeil.

Les habitants du pays inhumèrent avec respect le corps de saint Botuide, puis construisirent une église sur son tombeau, et dès lors il n'a pas cessé d'être invoqué comme martyr et apôtre de la Sudermanie. Cette ancienne province avait pour villes principales Nikoping et Strœgnœs; elle est comprise dans les provinces actuelles de Stockholm et de Nykœping.

Non-seulement Godescard ne rapporte pas la date précise des principaux événements de la vie de saint Botuide, comme sa naissance, sa conversion, sa mort, la durée de sa vie et de son apostolat; mais, après avoir cité le XIII^e^ siècle comme l'époque à laquelle il florissait, il tombe ensuite dans une contradiction palpable en disant que le saint était contemporain de l'empereur Henri IV (1056-1106), et du Pape Pascal II (1099-1118). Cette dernière version m'a paru la plus sûre.

BOUCHARD (M. GABRIEL), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire en Cochinchine dans le XVII^e^ siècle. —Il était du diocèse d'Evreux, en Normandie, et avait le degré de licencié de Sorbonne lorsqu'il partit pour l'Orient en 1666. Après avoir travaillé quinze ans dans la mission de Cochinchine, il mourut au mois de janvier 1682.

BOUCHET (M. FRANÇOIS), prêtre savoyard, de la congrégation du Saint-Cœur de Marie et du diocèse d'Annecy, missionnaire en Afrique chez les nègres de la Guinée. — Il est un des premiers apôtres que sa société ait envoyés sur ces plages autrefois réputées maudites. Il partit de France, en septembre 1843, avec M. Bessieux, supérieur; M. Rousel, M. Maurice, M. de Regnier, M. Audebert, un autre prêtre et le Fr. Fabé, avec deux autres Frères, tous de la même société. M. Bessieux vit encore; les six prêtres, y compris M. Bouchet, furent, dès la première année, emportés par l'insalubrité du climat, et périrent ainsi victimes de leur dévouement et de leur charité.

BOUCHET (M. MAURICE), prêtre savoyard, membre de la congrégation du Saint-Cœur de Marie et missionnaire en Australie (Océanie.) — Il est parti pour cette contrée, le 16 septembre 1845, avec M. Thévaux, prêtre français de Clermont, en Auvergne, et le Fr. Odon, du diocèse de Bordeaux; tous deux membres de la même société. Ils étaient emmenés dans le diocèse de Perth (côte occidentale de l'Australie) par M. Brady, Irlandais, récemment institué premier évêque de cette ville.

BOUCHET, prêtre savoyard, du Saint-Cœur de Marie, missionnaire en Afrique chez les nègres de la Guinée. — Il est parti de Bordeaux pour cette destination, le 15

avril 1847, avec Mgr Truffet, evêque de Callipolis et vicaire apostolique de cette immense mission, et trois autres prêtres avec deux catéchistes, tous de la même société; M. Bouchet est du diocèse d'Annecy.

BOUCHET (Le P. Paul), Jésuite savoyard, du diocèse de Chambéry, missionnaire au mont Liban (en Syrie, chez les Maronites). — Il est parti pour ce pays, le 4 octobre 1851, avec le P. Henry, d'Avignon. On sait que la Compagnie de Jésus a, chez les Maronites, une mission importante où elle fait beaucoup de bien.

BOUDON (M. Henri-Marie), prêtre français du XVII^e siècle.—Il naquit à La Fère, en 1724, et mourut le 31 août 1702; ce fut un des plus vertueux ecclésiastiques de son siècle. Il était archidiacre d'Evreux, en Normandie, et se livrait au ministère, prêchant, catéchisant et faisant des missions, même hors de son dicèse. On lui doit des ouvrages de piété fort estimés. Sa Vie a été écrite par plusieurs historiens; la meilleure est celle de M. Collet, Lazariste. Elle présente de grands exemples de vertu, de zèle et de ferveur.

BOUHOURS (Le P. Dominique), Jésuite français au XVII^e siècle. — Il naquit à Paris, en 1628, et mourut le 27 mars 1702. Outre plusieurs ouvrages de littérature, soit profanes, soit religieux, il a écrit une Vie de saint Ignace de Loyola, et celle de saint François Xavier, qui contiennent un grand nombre de faits ayant trait à l'histoire des missions. Le P. Bouhours était versé dans la littérature et avait la réputation de bel esprit. Les deux Vies qu'on vient de citer sont cependant écrites avec piété et avec beaucoup de simplicité.

BOUILLEVAUX (M.), prêtre français, de la société des Missions-Etrangères, et du diocèse de Langres, en Champagne (Haute-Marne), missionnaire en Cochinchine. — Il est parti de Londres, le 12 septembre 1848, pour Sincapour, avec quatre autres prêtres de la même congrégation : M. Combes, d'Alby, envoyé aussi en Cochinchine; M. Allard, de Gap, et M. Maistre, Savoyard, d'Annecy, envoyés dans la Malaisie asiatique; enfin M. Languereau, de Dijon, destiné pour le séminaire chinois de Pulo-Pinang. (*Voy.* Balcon.) — De Sincapour, point central pour la facilité des communications par mer, ils devaient se rendre chacun dans la contrée qui leur était assignée : M. Bouillevaux et M. Combes avaient pour lot spécial le vicariat apostolique de la Cochinchine occidentale, dirigé par M. Lefèvre, évêque d'Isauropolis.

BOUILLON (M.), Picpussien français, du diocèse de Coutances, en Normandie (Manche), missionnaire dans l'Océanie orientale. — Il est parti du Havre, le 2 mars 1846, pour les îles Sandwich, avec M. Grould et deux Frères catéchistes de la même société, envoyés comme lui aux îles Sandwich. — *Voy.* Grould.

BOUISSON (Le P. Augustin), Jésuite français, du diocèse de Rhodez, missionnaire en Afrique, dans l'île de Madagascar. — Il est parti en 1847 pour cette destination avec un confrère, le P. Matthieu, d'Aix en Provence.

BOULA (Saint), martyr éthiopien, un des principaux saints honorés par l'Eglise d'Abyssinie. — Il est cité dans le *Voyage* de Combes et Tamisier. — *Voy.* Lalibela.

BOULANGER (M. Isaïe-François), prêtre français, du diocèse de Poitiers, membre de la congrégation du Sacré-Cœur de Marie et missionnaire en Afrique, chez les nègres de Sénégambie ou de Guinée. — Il est parti de Brest pour cette destination le 31 janvier 1850 avec cinq autres prêtres, quatre Frères de la même société et quatre religieuses de l'Immaculée-Conception, de Castres.

Les prêtres étaient : MM. Thiérard, de Reims; de Régnier, de Metz; Ramboz, de Saint-Claude; Bourget, de Nantes, et Duret, d'Annecy, en Savoie.

Les Frères étaient : Fr. Wurm, de Strasbourg; Fr. Roussel, de Saint-Claude; Fr. Guy, d'Autun, et Fr. Mugnier, d'Annecy, en Savoie.

Voici les noms des quatre sœurs : Mlles Pénarie (Flavie), en religion sœur Sophie, du diocèse d'Alby; Roques (Anne), en religion sœur Thaïs, du même pays; Rivals (Mélanie), en religion sœur Madeleine, du diocèse de Montpellier; et Barège (Claire), appelée en religion sœur Véronique. Cette dernière est du diocèse de Toulouse.

Trois autres religieuses de la même congrégation sont allées les rejoindre au mois de mai 1850. C'étaient Mlles Rahoux (Aglaé), Viala (Cécile) et Ségouzac (Marie). Celles-ci se sont embarquées à Lorient avec quatre missionnaires et deux Frères. — *Voy.* Logier.

BOUQUET (M.), prêtre français, de la société des Missions-Etrangères et du diocèse du Puy, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Bordeaux pour Pondichéry le 15 juillet 1848 avec cinq autres prêtres de la même congrégation, envoyés aussi dans les vicariats apostoliques de Pondichéry, de Maissour et de Coimbatour. — *Voy.* Balcon.

BOURAND (M. Théophile), prêtre français du diocèse de Sens, en Bourgogne (Yonne), missionnaire en Océanie. — Il est parti pour la Nouvelle-Zélande en 1849 et s'est embarqué à Anvers le 27 août avec Mgr Pompallier, évêque d'Auckland, et onze autres missionnaires français, anglais, irlandais, allemands, belges, savoyards, qui accompagnaient ce prélat. Il y avait en outre sur le vaisseau huit religieuses irlandaises de la Miséricorde, destinées également pour le diocèse d'Auckland. — *Voy.* Garnett.

BOURCHIER (Thomas), auteur d'une *Histoire du martyre des Pères Récollets qui ont été mis à mort pour la foi, en Angleterre, en Irlande et dans les Pays-Bas, depuis l'an* 1536 *jusqu'à l'an* 1582; Paris, 1582, in-8°, en latin. — Il y a apparence que cet écrivain était un Franciscain anglais; la date de son ouvrage indique qu'il vivait au XVI^e siècle. On peut trouver dans ce livre des documents inté-

ressants pour l'histoire des missions au XVI^e^ siècle et quelques épisodes de la lutte soutenue alors par le catholicisme contre l'hérésie dans le nord-ouest de l'Europe.

BOURDAISE (M. TOUSSAINT), prêtre Lazariste du diocèse de Blois, fut envoyé par saint Vincent de Paul à Madagascar, pour seconder MM. de Champmartin et Gondrée, qu'il trouva morts à son arrivée. — Il paraît que M. Bourdaise partit avec quelques confrères et qu'il les perdit successivement par l'inclémence d'un climat malsain. Il demeurait seul en 1657 et demanda à cette époque du renfort à ses supérieurs, qui lui envoyèrent cinq missionnaires; mais ceux-ci firent naufrage au cap de Bonne-Espérance et une flotte hollandaise les ramena en Europe. Sur ces entrefaites, M. Bourdaise était mort lui-même comme ses devanciers. M. Alméras, supérieur général de la congrégation de la Mission, après saint Vincent de Paul, envoya un nouvel essaim d'apôtres, dont le supérieur était M. Montmasson, prêtre savoyard, qui fut dans la suite martyrisé à à Alger (*voy.* MONTMASSON.) — En 1674, on abandonna la mission de Madagascar, qui avait produit peu de fruits et beaucoup de désastres; des quatre derniers missionnaires, un fut tué par les Malgaches, un autre fut brûlé vif dans sa propre habitation; M. Montmasson et le dernier revinrent en France. Cette terre paraissait dévorer les étrangers; Louis XIV défendit à ses vaisseaux d'y aborder désormais. Depuis, on a reconnu que le climat n'était pernicieux que dans certains endroits, mais que le pays, en somme, est aussi salubre que tout autre. Malheureusement on a longtemps dirigé toutes les entreprises de colonisation et tous les efforts de l'apostolat sur les points malsains. Aujourd'hui que cette mission a été reprise, elle a à lutter contre un autre obstacle : c'est le fanatisme politique et national qui expulse et massacre tous les étrangers. — *Voy.* MONNET, JOUEN, MADAGASCAR, DALMAND.

BOURDALOUE (Le P. LOUIS), Jésuite français, du XVII^e^ siècle, le plus grand orateur sacré qu'ait produit notre pays. — Il naquit à Bourges en 1632, et mourut le 13 mai 1704. Après avoir prêché la parole de Dieu à la cour de Louis XIV et dans les chaires de Paris et de la province, à l'admiration de ce que la France avait de plus élevé par la naissance et le talent, il fut envoyé, en 1686, à Montpellier, pour y travailler à la conversion des protestants. Sa piété et sa douceur le rendaient propre à ce ministère de persuasion. Sur la fin de sa vie, il se dévoua aux œuvres de charité, visitant les prisonniers, assistant les malades, consolant les pauvres, et réussissant dans ces soins pénibles et touchants comme dans les fonctions les plus relevées de sa carrière évangélique. Comme orateur, le P. Bourdaloue est remarquable par la pureté, la noblesse de son style, et par la solidité de ses raisonnements.

BOURÉ, petit royaume de Sénégambie, en Afrique, célèbre par ses mines d'or. — Les nègres de ce pays, selon le P. Labat, répétaient souvent dans leurs prières, et au commencement de toutes leurs actions, les noms d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et l'on ne sait comment ils avaient pu connaître ces noms vénérables des anciens patriarches. Peut-être quelques Juifs ont-ils essayé d'introduire leur religion parmi eux; mais, dans cette supposition, leur tentative n'aura pas été couronnée de succès : car ils sont fétichistes, et portent leurs dieux à leur cou. C'est une corne ou une racine, un clou, une tête d'oiseau, une épine ou autres objets. — Balbi fait mention du roi de ce pays, nommé Boucary, et il le dépeint comme un despote guerrier, professant l'islamisme.

BOURG (M. LOUIS-GUILLAUME-VALENTIN DU), prélat français, missionnaire dans l'Amérique du Nord, évêque de la Nouvelle-Orléans (Louisiane), au XIX^e^ siècle. — *Voy.* DU BOURG.

BOURG DU SAINT-SÉPULCRE (*Borgo San-Sepolcro*), ville d'Italie, en Toscane, a produit plusieurs missionnaires connus sous son nom. — On traduit quelquefois *Borgo San-Sepolcro* par *Bourg du Saint-Sépulcre*. C'est un tort : les noms propres devraient toujours rester dans leur langue originale, autrement on introduit de la confusion en histoire et en géographie. — *Voy.* ANTOINE DE BORGO SAN-SEPOLCRO.

BOURGERIE (M. JACQUES DE), prêtre belge, du diocèse de Liége, missionnaire au XVIII^e^ siècle, en Orient. — Il fut envoyé, par le séminaire des Missions-Etrangères, en Cochinchine, et partit pour ce pays, en 1733, avec M. Rivoal, prêtre breton. Il y a lieu de croire qu'ils arrivèrent dans la chrétienté à laquelle ils étaient destinés, et, qu'après y avoir travaillé quelque temps, ils revinrent en Europe. M. Luquet, dans le catalogue qu'il a publié à la suite des Lettres sur sa congrégation, ne donne que la date de leur départ.

BOURGET (M. JOSEPH), prêtre du diocèse de Nantes, membre de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, et missionnaire, en Afrique, chez les nègres de la Sénégambie ou de la Guinée. — Il est parti de Brest le 31 janvier 1850 avec neuf autres prêtres ou Frères de la société. — *Voy.* BOULANGER.

BOURGINES (PAUL-JEAN-BAPTISTE), prêtre français, de la société des Missions-Etrangères, missionnaire en Cochinchine au XVIII^e^ siècle. — Il était du diocèse de la Rochelle, et partit pour l'Orient en 1726. Il paraît qu'il arriva en Cochinchine; mais on ignore pendant combien de temps il y exerça le ministère évangélique. Peut-être revint-il en France. M. Luquet, dans le catalogue qu'il a publié à la suite des *Lettres à l'Evêque de Langres*, ne donne que l'année de son départ.

BOURGNON (Le P. JACQUES), Jésuite français, missionnaire, au commencement du XVIII^e^ siècle, dans le Levant, et en particulier dans l'île de Santorin (archipel grec). — On ne sait presque rien de ses travaux apostoliques : seulement il est cité dans la lettre que le P. Tarillon écrivit en 1714 à M. de Pontchartrain. On l'y représente comme un

homme d'un grand mérite, en qui toute l'île avait une grande confiance. Il était très-habile en médecine, et mettait son talent au service de son zèle. Par là il avait gagné le cœur des habitants des cinq îles voisines: Nio, Amorgo, Policandro, Séchino et Anasi. Les excursions qu'il y faisait durant l'année, y entretenaient la pureté de la foi et la régularité des mœurs.

On ne saurait exprimer trop vivement le désir que dans chaque mission il y eût un ou deux prêtres instruits des premiers principes de la médecine. Ce peu de science contribuerait puissamment au succès de leur apostolat. En généralisant un pareil procédé, on n'encourrait point pour cela l'accusation de mettre sa confiance dans des moyens humains. Dieu ne défend pas les industries de la charité, la plus ingénieuse de toutes les vertus. Sans doute la grâce est le principal appui des missionnaires; aussi c'est elle qui inspire et soutient leur dévouement que l'hérésie, le schisme et la philosophie ne peuvent pas contrefaire; mais elle n'enfante que rarement les miracles si fréquents dans la vie des premiers apôtres. On peut y suppléer en quelque sorte par des miracles naturels et opérés à volonté : la connaissance de la médecine donnerait le moyen de faire ces derniers; et en guérissant les corps on toucherait et on ouvrirait les cœurs les plus hostiles comme les plus apathiques.

Quant au P. Bourgnon, il exerçait encore ce genre de ministère en 1714. On ne sait combien de temps il travailla encore parmi les Grecs de l'Archipel, et l'époque de sa mort n'est pas rapportée. — *Voy.* Cachod.

BOURGOING (M. François), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan à la fin du XVIII^e^ siècle. — Il partit en 1784 pour la mission de Pondichéry avec M. Grandmottet, son compatriote; après y avoir travaillé pendant cinq ans, ils moururent l'un et l'autre en 1790, M. Bourgoing le 10 avril et son confrère un mois après, le 12 mai. Ils étaient Francs-Comtois. M. Grandmottet étant du diocèse de Saint-Claude (Jura), et M. Bourgoing, du diocèse de Besançon.

BOURLIER (M.), prêtre français, du diocèse de Dijon et du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'extrême Orient. — Il a été envoyé en 1847 dans la Malaisie asiatique ou presqu'île de Malacca et s'est embarqué pour cette destination à Anvers (Belgique) sur la fin du mois de juillet, avec trois autres prêtres de la même congrégation. — *Voy.* Naude, Theil.

BOURNOUD (M.), prêtre français du diocèse de Nantes et du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1849 pour Pondichéry avec M. Monge et quatre autres prêtres de la même société, envoyés aussi dans ce pays : c'est à Bordeaux que tous les six se sont embarqués le 13 juillet. — *Voy.* Monge.

BOURRY (M. Augustin-Etienne), missionnaire français du diocèse de Poitiers et de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris. — Il est parti le 20 août 1852 pour le Tibet. Cinq autres prêtres de la même congrégation quittaient la France en même temps que lui : c'étaient MM. Dallet, Thirion, David, Digard et Bolard. Ils étaient tous destinés pour les missions de l'Indoustan (Maïssour et Pondichéry).

BOURSE, monnaie de compte usitée en Turquie. Une bourse vaut 500 piastres (la piastre vaut 30 centimes). Une bourse d'or vaut 30,000 piastres.

BOUTELON (M.), prêtre de la congrégation des Missions-Etrangères, et du diocèse du Mans, parti en 1851 pour la mission de Pondichéry (Indoustan) avec M. Bareille, du diocèse de Bayonne. — Ces ecclésiastiques avaient pour compagnons de voyage trois de leurs confrères : M. Arnoux, du diocèse de Besançon, destiné pour la Cochinchine orientale; M. Caré, du diocèse de Bayeux (Calvados), envoyé dans la mission de Siam, et M. Leturdu, de Saint-Brieuc, dans celle de la presqu'île de Malacca. Ce dernier est sans doute parent du missionnaire du même nom qui avait fait une tentative sur le Japon, par les îles Lieou-Khieou et qui est aujourd'hui en Chine dans la mission du Quang-Tong.

BOUTON (Le P. François), savant Jésuite français des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, missionnaire dans le Levant. Il naquit, en 1578, à Chamblay, près de Dôle, en Franche-Comté, et fut au commencement de sa carrière sacerdotale envoyé dans les missions. A son retour, le vaisseau sur lequel il était monté fit naufrage près des côtes de la Calabre; mais le P. Bouton parvint à se sauver à la nage. — Il professa pendant plusieurs années la philosophie et la rhétorique à Lyon et y mourut le 17 octobre 1628 à l'âge de 55 ans, victime de son zèle à secourir les pestiférés. Ce religieux avait composé plusieurs ouvrages restés manuscrits. On cite entre autres, une *Théologie spirituelle* en six livres; une traduction des œuvres de saint Dorothée, du grec en latin; des commentaires (en latin) sur le *Deutéronome*, au sujet du voyage, tant littéral que mystique, des Israélites vers la terre promise, d'après les Ecritures et surtout le *Livre des Nombres*, et un *Dictionnaire latin-hébreu*, auquel il travailla pendant douze ans et qu'il eut la patience de transcrire lui-même jusqu'à six fois. En voici le titre : *Clef de l'Ecriture sainte ou Dictionnaire hébreu dans lequel sont placés sous les mots latins, les mots hébreux correspondants; ouvrage recueilli des lettres sacrées et de la comparaison de la Vulgate latine avec l'édition hébraïque*, 1 volume in-4°. Cet ouvrage se trouve actuellement dans la bibliothèque publique de Lyon. Tous les autres travaux du P. Bouton ont péri dans le siége de cette ville (pendant la révolution de 1793). Il avait aussi entrepris un *Dictionnaire latin-syriaque* et l'avait même laissé fort avancé. Il y a un autre P. Bouton (Jacques), Jésuite aussi, mort en 1638. Celui-ci a laissé une bonne *Relation de l'établisse-*

ment des Français dans l'île de la Martinique depuis l'an 1635, Paris, 1640, in-8°. On consulte encore avec fruit cet ouvrage pour les renseignements qu'il donne sur les mœurs des Caraïbes, nation à peu près détruite aujourd'hui.

BOUVENS (Le P. Gérard), Jésuite du XVII^e^ siècle, missionnaire aux îles Mariannes (Polynésie). — Cet archipel avait été évangélisé en 1668 par un saint religieux espagnol, le P. Sanvitores, de la Compagnie de Jésus, lequel en fut le premier apôtre et un des premiers martyrs, ayant succombé sous les coups d'un apostat après avoir baptisé cinquante mille sauvages. Depuis lors, les païens et les mauvais Chrétiens versèrent souvent le sang des prêtres. Entre l'année 1681 et 1689, le P. Bouvens étant supérieur de la mission, il éclata une révolte générale. Le parti des idoles voulut chasser les Espagnols et les missionnaires, brûler les églises et retourner librement à la licence et aux superstitions nationales. Comme les Espagnols, en petit nombre, s'étaient retirés dans la forteresse, les insurgés brûlèrent les séminaires et la maison des Jésuites, et massacrèrent trois ou quatre de ces religieux, les PP. de Angelis, Boranga, Strobach ; c'est peut-être aussi dans cette circonstance que périt le P. Solorzano, car il fut martyrisé vers la même époque. Cependant le P. Cuculino, qui évangélisait l'île de Saïpan, ayant encouragé les Espagnols, les choses changèrent bientôt de face, et les païens, intimidés, se retirèrent dans les montagnes et dans les bois. Le P. Bouvens s'appliqua à réparer les ruines de l'Eglise des Mariannes ; et il fit refleurir la religion. Quelques années plus tard, le capitaine Quiroga, gouverneur de l'archipel, contribua beaucoup à l'extirpation complète des superstitions païennes. Il maintenait les sauvages dans le devoir par la force et leur disait : « Je ne vous demande qu'une chose, c'est d'écouter les prédicateurs de l'Evangile et de vous montrer dociles à leurs instructions. » C'est à dater de cette époque, c'est-à-dire de l'an 1699 ou 1700, que les Mariannes ont été comme elles sont encore un pays tout à fait catholique.

Le P. Bouvens, qui était je crois Flamand de nation, fut remplacé comme supérieur de la mission, vers l'an 1692, par le P. Laurent Bustillos, un des premiers apôtres du pays, et compagnon du P. de Sanvitores qui l'avait appelé du Mexique. Un passage de la lettre écrite le 20 mars 1722 par le P Cantova au P. d'Aubenton, confesseur du roi d'Espagne, donne lieu de croire que le P. Bouvens lui-même était aussi un des premiers missionnaires de cet archipel, et contemporain du P. de Sanvitores ; car il est raconté dans cette lettre, que plein d'ardeur pour la conversion des îles Carolines dont on venait de découvrir quelques-unes au sud de Guaham, il exprimait un jour au P. Sanvitores le vif désir qu'il avait d'aller leur annoncer l'Evangile : « Ne vous impatientez pas, lui répondit le vénérable supérieur ; attendez que la moisson soit mûre. Alors, on verra les habitants des Carolines venir eux-mêmes chercher les moissonneurs pour la recueillir. » A cinquante ans de là, des indigènes des îles Farrailes ou Falélep, nommées aussi Egoï, et comprises dans les Carolines, furent, en effet, jetés par la tempête sur les côtes des îles Mariannes. On les instruisit dans la religion, et leur naufrage donna lieu d'envoyer des missionnaires dans leur propre pays. (*Voy.* Cantova.) Aussi cet événement fut regardé comme l'accomplissement de la prédiction du P. de Sanvitores.

Dans les *Lettres édifiantes*, le religieux dont il vient d'être question est nommé Bauvens ; M. Henrion l'appelle Bouvens. Cependant rien n'indique d'une manière certaine que ce soit le même personnage.

BOYER (M.), Picpussien français, du diocèse de Mende, missionnaire en Océanie.—Il est parti en 1844, comme catéchiste, et s'est embarqué au Havre, le 2 mars, avec deux prêtres et un Frère de sa société, envoyés comme lui aux îles Sandwich. — *Voy.* Gould.

BOYER (M.), prêtre français, de la congrégation des Missions étrangères, missionnaire dans l'Indoustan, envoyé à Pondichéry. — Il est parti en 1847, et s'est embarqué au Hâvre le 15 avril, avec M. Bonjean son compatriote, M. Martin, M. Vanthier et M. Bruyère, tous prêtres de la même société, destinés également pour la mission de l'Inde. — *Voy.* Martin.

BOYER (Le P. Luc), religieux français de la congrégation de Picpus (Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie), missionnaire en Amérique. — Il est parti du Havre, le 23 avril 1850, pour la Californie, avec trois autres prêtres, un étudiant et trois Frères, tous de la même société. Le P. Boyer appartient au diocèse de Rodez. — *Voy.* Fontaine.

BRACHMANES, prêtres de l'Inde. — *Voy.* Brames.

BRACONNIER (Le P. François), Jésuite français, missionnaire dans le Levant, au commencement du XVIII^e^ siècle. — La mission de Salonique ayant été rétablie en 1706, par la protection de Louis XIV et de M. de Pontchartrain, secrétaire d'Etat, qui y remit des Jésuites pour chapelains du consul de France, le P. Braconnier fut jugé propre à faire cette fondation. C'était, en effet, un homme de manières affables et d'un caractère insinuant ; par là il sut gagner l'esprit des Grecs schismatiques, et fit beaucoup de bien auprès d'eux et auprès des Arméniens que le commerce attire dans cette ville. Il avait un talent singulier pour traiter avec les dissidents, leur faisant sentir avec amitié le danger de leurs erreurs.

De Salonique, il alla visiter plusieurs fois l'île de Thasso, peuplée d'environ huit mille habitants, répartis en quinze villages ou bourgades. Il y était toujours très-bien venu, ainsi que les autres missionnaires. Quelquefois aussi il évangélisait l'île de Scopoli, où les gens du pays souhaitaient avec ardeur d'avoir des Jésuites, et la Cavala, ville de

Roumélie où il y avait quelques Chrétiens francs ; il fit encore quelque séjour dans les monastères du mont Athos, ainsi qu'aux îles Lemnos et Négrepont, opérant partout un bien considérable. De son côté, le P. Matthieu Pipéri, le seul missionnaire qu'il eût avec lui, avait dirigé des excursions vers le mont Olympe et aux environs des monts Pélion et Ossa, et il y avait trouvé partout des gens d'une humeur fort douce, bien disposés et manquant seulement d'instruction. Tous ces voyages, pratiqués entre 1706 et 1714, n'étaient guère que des explorations qui mettaient les Jésuites à même de jeter leurs vues sur les points les plus propres à recevoir des résidences. Ils formaient le projet, s'ils avaient été plus nombreux, de s'établir à Scopoli et de reprendre leur mission de Négrepont, que les guerres des Vénitiens, les fréquentes pestes et la disette de missionnaires leur avaient fait abandonner momentanément, mais où ils possédaient encore leur maison et leur chapelle. La peste y avait enlevé coup sur coup six de leurs Pères, tous hommes d'un grand mérite, et leur mémoire était encore en grande bénédiction.

Ces faits sont extraits de la lettre écrite en 1714 par le P. Tarillon à M. de Pontchartrain. On ne sait pas autre chose sur la carrière apostolique du P. Braconnier, par les motifs qui sont exposés à l'article Cachod. — *Voy.* ce mot.

BRAMES ou BRAHMES, BRAHMANES et BRACHMANES, prêtres idolâtres dans l'Indoustan. — Ils forment une caste particulière, la plus noble de toutes, étant soi-disant sortis du cerveau du dieu Brahma. Leur orgueil est incroyable : ils croiraient se souiller par le moindre contact avec un étranger ou un Indou d'une autre caste que la leur. Ils forment un des principaux obstacles à la conversion des Indous qu'ils entretiennent dans les superstitions les plus grossières.

Il y a eu des brames Chrétiens, mais en petit nombre. Au XVII^e^ siècle, un d'eux devint évêque de Chrysopolis *in partibus*, et vicaire apostolique : il établit dans les royaumes de Golconde et de Visapour une mission composée de brames convertis, promus au sacerdoce chrétien, et qui annonçaient la foi à leurs compatriotes. Cet évêque de Chrysopolis mourut à Rome à la Propagande. Il eut pour successeur un autre brame nommé Custode de Pinho, évêque d'Hiérapolis *in partibus*. — *Voy.* ce nom.

BRANCATI (Le P.), Jésuite, probablement italien. — Il vivait au XVII^e^ siècle, et il publia, peu de temps avant l'année 1669, un écrit sur les cérémonies chinoises, à la suite duquel, dit Feller, le P. Navarrete, Dominicain espagnol, qui condamnait fortement les honneurs rendus à Confucius et aux ancêtres, parut revenir de son opinion, car, en 1669, il écrivit une lettre dans ce sens au P. Govea, vice-provincial de la Compagnie de Jésus, en Chine. — *Voy.* Govea et Navarrete.

BRASSONI (Le P. François-Joseph), ou plutôt Bressoni, Jésuite italien, missionnaire au Canada, dans le XVII^e^ siècle. — Il naquit à Rome en 1612, et fut envoyé dans l'Amérique du Nord où il travailla avec zèle et succès à la conversion des Hurons ; mais ayant été pris par les Iroquois qui leur faisaient la guerre, ces barbares lui firent souffrir les traitements les plus cruels : ils lui coupèrent plusieurs doigts, le couvrirent de plaies, et, dans cet état, le vendirent à des Hollandais de la Nouvelle-Amsterdam, qui l'achetèrent par compassion, lui donnèrent des soins et le ramenèrent, en 1644, à la Rochelle. Le P. Brassoni leur fit donner le prix de sa rançon, et toujours zélé pour le salut des âmes, il retourna, aussitôt que ses forces le lui permirent, parmi les Hurons qui le reçurent comme un père. Il passa encore plusieurs années avec eux, et ne revint en Italie que lorsque la faiblesse de sa santé ne lui permit plus de se livrer à un travail aussi pénible. Il exerça alors le ministère de la prédication avec d'autant plus d'autorité qu'il portait sur son corps mutilé les marques honorables de son apostolat. Il mourut à Florence, en 1672. Il a laissé (en italien) une courte *Relation* de quelques missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France. Cette *Relation* est bien écrite, mais elle ne contient guère que ce qui est relatif à la mission des Hurons. On vient d'en publier une nouvelle édition.

BRAUD (M. Gabriel), prêtre français du diocèse de Nantes, membre de la société des Missions-Etrangères, missionnaire dans les Indes à la fin du XVII^e^ et au commencement du XVIII^e^ siècle. — Il partit de France, en 1688, pour le royaume de Tong-King, et évangélisa ce pays pendant longtemps, à ce qu'il paraît, car il ne mourut qu'en 1722, à Batavia (Océanie). Ainsi il avait passé trente-quatre ans dans l'extrême Orient.

BRAVA, ville et pays de l'Afrique, sur la côte orientale, dans le Zanguebar. — Les habitants professent la religion mahométane. Ils se gouvernent sous forme de république aristocratique. Cet Etat, au XVIII^e^ siècle, était tributaire et sous la protection des Portugais. Cependant je ne vois pas qu'ils y aient jamais annoncé l'Evangile, le fanatisme musulman rendrait toute tentative très-dangereuse et à peu près inutile.

BREA (Fr. Anastase), Bénédictin espagnol, parti de Cadix, le 6 octobre 1849, avec Mgr Serra et trente-huit autres moines de l'ordre de Saint-Benoît. — Cette nombreuse colonie apostolique se rendait dans la Nouvelle-Hollande, en Océanie. — *Voy.* Serra.

BREAKSPEARE ou BRISE-LANCE (Nicolas), religieux anglais de la congrégation des Chanoines réguliers de Saint-Ruf, apôtre de la Norwége, missionnaire et légat dans les trois royaumes scandinaves, cardinal, et enfin Pape sous le nom d'Adrien IV, au XII^e^ siècle. — Il est le seul Anglais qui se soit assis sur la chaire de saint Pierre. — *Voy.* Adrien IV.

BREDART (M. Georges), prêtre français,

directeur des missions du diocèse d'Amiens sous la Restauration. Il naquit à Roubaix (Nord), fit ses études avec succès, et fut ordonné prêtre quelques années avant la Révolution.—Il était vicaire à Roneq lorsqu'elle éclata. Pendant la Terreur il se tint caché, continuant toujours d'administrer les sacrements à ceux qui les réclamaient, et disant la messe en secret pour quelques fidèles. Après le concordat, il exerça le saint ministère dans le diocèse de Gand, et montra autant d'attachement aux principes que de zèle pour ses fonctions. Lors de la Restauration, M. de Bombelle, évêque d'Amiens, le pria de se charger de la direction des missions de son diocèse. Il produisit des fruits extraordinaires dans toutes les paroisses qu'il visita. En 1823, il prêcha le carême dans la cathédrale d'Arras avec un tel succès que l'évêque, pour lui témoigner sa satisfaction, le fit chanoine de son diocèse. L'année suivante, il prêcha le carême à Saint-Omer, et, n'écoutant que son zèle, il donnait chaque jour un sermon dans une des paroisses de la ville. Enfin, le 9 avril, quoique indisposé, il voulut monter en chaire, mais il tomba sans connaissance. On le descendit aussitôt, et on n'eut que le temps de lui administrer l'extrême-onction. Il expira quelques moments après. Le jour même il s'était confessé, et avait annoncé à ses amis qu'il ferait bientôt un grand voyage. Son zèle était infatigable, et il employait souvent une partie de la nuit à confesser. On a de lui : *Dialogues sur la sanctification du dimanche, sur le blasphème et sur l'usure*, Amiens, 1824, in-18. — *Instructions sur le blasphème, en forme de dialogue*, Lille, 1825, in-12. — *Instructions familières en forme de notes*. Elles devaient avoir plusieurs volumes. Le premier seulement a paru à Lille en 1823, in-12. (Feller—Pérennès)

BREHERET (Le P. Jean-Baptiste), Mariste français, du diocèse d'Angers, missionnaire en Océanie. — Il est parti de France au mois d'avril 1843, et s'est embarqué à Toulon avec M. Douarre, évêque d'Amata; les PP. Calinon, Roudaire, Rougeyron, Matthieu et six autres Maristes, dont quatre Frères.

BRENDAN L'ANCIEN (Saint), Irlandais, fondateur d'ordre religieux, vivait au VI^e^ siècle.— Il est extrêmement célèbre dans les légendes bretonnes, irlandaises, écossaises et galloises; mais l'histoire en dit peu de chose, sinon qu'il était fils de Finloga; qu'il fut d'abord disciple de saint Finian, à Clonard, d'où il passa dans le pays de Galles, et y vécut sous la conduite de saint Gildas; il demeura aussi quelque temps dans l'abbaye de Llan-Carvan (comté de Glamorghan), et fonda le monastère d'Ailegh, en Angleterre. Etant retourné en Irlande, il y fonda des écoles et des monastères qui devinrent célèbres, et écrivit une *Règle* monastique longtemps fameuse parmi les Irlandais. Sa mort arriva le 16 mai 578, lorsqu'il était dans la 94^e^ année de son âge. L'Eglise honore sa mémoire le 16 mai.

Saint Brendan est cité ici parce qu'il fonda, dans la province de Connaught (ouest de l'Irlande) un grand monastère nommé Cluain-Fearta. (Ces mots signifient, en ancien irlandais : *Retraite des miracles.*) Cluain-Fearta, dont le nom s'est modifié ou transformé en Clonfert, est devenu un évêché suffragant de Tuam, et a donné naissance à la petite ville de Clonfert, sur la Shannom, dans le comté de Galloway ou Galway. — Il y a eu une autre Cluain-Fearta dans le Leinster. Elle avait été fondée par saint Luan ou Molua, ce qui lui fit donner le nom de Cluain-Fearta Molua. Elle était, comme celle de Saint-Brendan, chef-lieu d'ordre.

Il ne faut pas confondre saint Brendan l'Ancien avec saint Brendan de Bir, disciple aussi de saint Finian, et fondateur de l'abbaye de Birra, au milieu de l'Irlande. Celui-ci mourut en 564 ou 572 : il est moins célèbre que son homonyme.

BRENNAU (M. Denis), missionnaire irlandais en Amérique, envoyé du séminaire de Druracondra (Irlande).—Il est parti, en 1850, pour les Etats-Unis, n'étant encore que sous-diacre. Quatre autres ecclésiastiques irlandais, sortis du même établissement, se sont aussi rendus, en 1850, dans les missions des Etats-Unis; ce sont M. O'Reilly, prêtre; M. Jeelins et M. Jalty, sous-diacres, et M. Sheahan, prêtre : ce dernier était destiné au Texas.

BRETON (Le P. Raymond), Dominicain français, missionnaire, au XVII^e^ siècle, en Amérique.—Il naquit à Beaune (Bourgogne), le 3 septembre 1609. Ses supérieurs le destinèrent aux missions de leur ordre en Amérique; il y passa vers l'an 1633 ou 1634, exerça le ministère à Saint-Domingue (Haïti) pendant douze ans. Ensuite pendant huit autres années il visita les Antilles et en évangélisa les insulaires, s'étant rendu habile dans leur langue. Rappelé en France en 1654, après un apostolat d'au moins vingt ans, il s'y livra à la prédication et à la direction des consciences. Le temps que lui laissait cette double occupation, il l'employait à composer des ouvrages utiles aux missions et à ceux qui y étaient destinés. Parmi ces ouvrages, on distingue : *Petit catéchisme ou sommaire des trois premières parties de la doctrine chrétienne*, traduit du français en langue des Caraïbes insulaires. Auxerre, 1664, in-8°. — *Relation de ce qui a été fait, de l'an 1634 à l'an 1643, par les premiers missionnaires de l'ordre des Frères Prêcheurs dans les îles d'Amérique soumises à la domination de la France, principalement près des Indiens indigènes, vulgairement appelés Caraïbes*, en latin. Ce dernier ouvrage fut composé par l'ordre du général de l'ordre de Saint-Dominique et resta inédit. Cependant le P. Mathias Dupuis, Prêcheur, et le P. Jean-Baptiste Dutertre, Jésuite, en ont eu connaissance, et en ont profité pour la composition de quelques ouvrages sur le même sujet. Le P. Breton mourut le 8 janvier 1679, à l'âge de 70 ans. Il avait encore fait un *Dictionnaire français* mêlé de quantité de remarques historiques pour l'éclaircissement de la langue, 1665 à 1677, in-8°.

On voit que c'était non-seulement un missionnaire dévoué et plein de zèle, mais encore un homme instruit et laborieux.

BRETON (M.), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans le Tong-King au commencement du XVIII^e^ siècle.—Il partit en 1708 et mourut dès l'an 1711, lorsqu'il débutait dans la carrière apostolique. On n'indique pas le diocèse dont cet ecclésiastique était originaire.

BREVEDENT (Le P. CHARLES-FRANÇOIS-XAVIER DE), Jésuite français, missionnaire, au XVII^e^ siècle, dans le Levant.—C'était un homme distingué par ses talents et par sa piété. Il exerça le ministère apostolique pendant environ quinze ans, soit dans les îles de l'Archipel grec, soit en Syrie ou en Egypte, après quoi il fit, dans le but de porter la foi catholique en Abyssinie, une tentative par laquelle il est principalement connu. Un marchand nommé Hadgi-Ali vint au Caire (Egypte) en 1698. Il était chargé de plusieurs commissions par Yassous, empereur d'Ethiopie, et, entre autres, de lui amener quelques médecins, s'il en trouvait. Ayant eu besoin pour lui-même d'être traité, le hasard lui fit connaître un médecin français, M. Charles Poncet, établi au Caire. Il s'en trouva fort bien, et lui proposa, sur cette expérience, de le conduire à la cour de l'empereur d'Ethiopie, où il lui promit de lui faire faire fortune. M. Poncet en fit part au consul français du Caire, M. de Maillet, qui l'engagea à accepter la proposition. Ce dernier avait l'espoir d'introduire ainsi quelques Jésuites à la cour d'Abyssinie. Il s'en trouvait alors deux au Caire, un Italien et le P. Brévedent. Ils approuvèrent fort les vues du consul : on donna avis de la chose au P. Verseau, supérieur général des missions de la Compagnie de Jésus en Syrie et en Egypte. Comme le temps du départ de Hadji-Ali pressait, on n'attendit pas son approbation, sur laquelle on n'avait aucun doute; et le P. de Brévedent, déguisé en domestique, partit du Caire, le 10 juin 1698, avec M. Poncet, sans avoir l'approbation formelle de son supérieur. La caravane ayant été retenue longtemps dans la haute Egypte, le P. Grenier, Jésuite, envoyé par le P. Verseau pour détourner le P. de Brévedent de son voyage, arriva assez à temps pour le rappeler; mais trouvant la chose à moitié consommée, et, satisfait des mesures qui avaient été prises, il lui laissa continuer sa route.

Les *Lettres édifiantes* contiennent la relation du voyage de M. Poncet.

BRICART (M. NICOLAS-BENOIT), prêtre français du sémianire des Missions-Etrangères, missionnaire au Tong-King dans le XVIII^e^ siècle. — Il partit de France en 1759, travailla environ huit ans dans le vicariat apostolique du Tong-King occidental, et mourut le 7 juin 1768. Il était Lorrain, du diocèse de Verdun (Meuse).

BRICE (SAINT), évêque en Italie et confesseur.—Le Martyrologe romain fixe sa fête au 9 juillet, sans faire connaître l'époque à laquelle il vivait. — Ce saint prélat, après avoir souffert beaucoup de tourments pour Jésus-Christ sous le juge Marcius, et converti au christianisme une grande multitude de peuple, mourut en paix à Sainte-Marie de Pantano.

BRICET (M. THÉODORE), Lazariste français, du diocèse de Rennes, missionnaire en Afrique.—Il est parti vers la fin de 1842 pour l'Algérie avec M. Viaillier et deux autres prêtres de la même congrégation : un Frère et treize filles de la Charitité les accompagnaient. — *Voy.* VIAILLIER.

BRINOLF (SAINT), évêque suédois, né dans la partie occidentale de Gothland. — Il demeura dix-huit ans à Paris, y édifiant tout le monde par sa doctrine et par la sainteté de sa vie, et étant retourné en Suède, il devint successivement chanoine de Skar, doyen de Linkoping, et évêque de Skar. On fait sa fête le 6 février. Le Martyrologe, qui rapporte toutes ces circonstances n'indique pas l'époque à laquelle vivait saint Brinolf.

BRIOT DE LA MAILLERIE (M. ERNEST-HIACYNTHE), prêtre français, de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, missionnaire en Afrique, chez les nègres de la Guinée. — Il est parti en 1845, ainsi que MM. Arragon, Tisserant, Lassedat et Warlop, et les FF. Mersy et Hugues, tous de la même société, et envoyés également en Guinée. M. de la Maillerie est Breton, du diocèse de Vannes.

BRIS (Le P. FRANÇOIS DE), savant Capucin, qui vivait, sans doute, au XVII^e^ siècle, et fut missionnaire en Orient. — M. Pérennès, dans son édition de Feller, n'indique point de quelle nation était ce religieux, ni à quelle époque il florissait, et se contente de rapporter qu'il avait appris la langue arabe dans le cours de ses missions du Levant, et qu'il y était très-versé; que ses connaissances le firent appeler à Rome et que la Propagande le chargea de la traduction de plusieurs grands ouvrages qu'elle voulait faire passer dans cette langue. Les résultats de ses travaux furent la traduction en arabe des *Annales ecclésiastiques* de Baronius et de Sponde, jusqu'à l'an 1646, 3 vol. in-4°, Rome, 1653, 1655, 1671. 2° Une version arabe de la Bible, en 3 vol. in-f°, avec la Vulgate en regard, publiée à Rome, par Mazari, en 1771 (peut-être plutôt, 1671.) Ces ouvrages sont devenus très-rares, parce que la plupart des exemplaires ont passé dans le Levant. L'époque de la mort du P. François de Bris, n'est pas plus connue que celle de sa naissance et la durée de ses travaux apostoliques.

BRIS (Fr. ALMAQUE), Picpussien français, missionnaire en Océanie. — Il s'est embarqué à Marseille, le 10 octobre 1847; à destination de la Polynésie orientale, avec sept autres religieux de la même congrégation, quatre Pères et trois Frères. — *Voy.* DELALANDE.

BRISACIER (Le P. JEAN DE), Jésuite français, missionnaire dans sa patrie, au XVII^e^

siècle. — Il naquit à Blois, en 1603, entra dans la Compagnie de Jésus, en 1619, à l'âge de seize ans, et après avoir enseigné les humanités et la philosophie dans plusieurs colléges, comme font ordinairement les religieux de sa société, il se livra à la prédication et fut employé dans les missions du diocèse de Castres (Tarn). Il fut successivement recteur de plusieurs maisons comme le collége de Rouen, celui de Clermont à Paris, la maison professe de cette dernière ville; il exerça aussi la charge de provincial de Portugal, et mourut à Blois, sa patrie, le 10 septembre 1668. Il était adversaire déclaré de l'hérésie janséniste, et comme il est difficile de faire la guerre à une erreur actuellement vivante, sans attaquer des personnes, surtout quand il s'agit des jansénistes qui ont toujours voulu se faire passer pour un mythe, le P. de Brisacier fut en butte à des animadversions ardentes, et même censuré par M. de Gondi, archevêque de Paris.

BRISACIER (Jacques-Charles de), prêtre français, des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, docteur de Sorbonne, et supérieur du séminaire des Missions-Etrangères de Paris.— Selon M. Pérennès, dans l'édition qu'il a donnée du *Dictionnaire* de Feller, il aurait exercé cet emploi pendant soixante et dix ans, ce qui est bien difficile à croire. Le même ajoute que M. de Brisacier mourut en 1736, à 94 ans. Ainsi il aurait été supérieur depuis 1666 jusqu'en 1736, et dès l'âge de 24 ans. Mais Tiberge, mort en 1730, est aussi appelé supérieur du même séminaire par le P. Richard, dans son *Dictionnaire des sciences sacrées*, et par M. Picot, dans ses *Mémoires*. Il est vrai que Feller ne lui donne que le titre de directeur du séminaire des Missions-Etrangères. Quoi qu'il en soit, sur la durée phénoménale de cette fonction entre les mains de M. de Brisacier, ce vénérable prêtre n'alla jamais évangéliser les pays infidèles. — Il jouissait d'une grande considération à la cour, et refusa plusieurs évêchés. Il eut beaucoup de part aux écrits et mémoires de sa congrégation contre celle des Jésuites, dans l'affaire des cérémonies chinoises. On a de lui l'*Oraison funèbre de la duchesse d'Aiguillon* (*voy.* ce nom), et celle de Mlle de Bouillon. La première a été imprimée à Paris, en 1675, in-4°, et la seconde à Rouen, en 1683, même format. M. de Brisacier était de la même famille que le P. Jean Brisacier, Jésuite. — *Voy.* l'article précédent.

BRISARD (M.), prêtre français, de la société des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan. — Il s'est embarqué à Bordeaux, à la fin du mois de juillet 1847, pour la mission de Pondichéry, avec deux autres prêtres qui y étaient envoyés aussi; ses deux autres compagnons de voyage, M. de Gélis et M. Mauduit, étaient destinés l'un pour le Combatour, l'autre pour le Maïssour (Indoustan.) M. Brissard est du diocèse de Nantes, en Bretagne. — *Voy.* De Gélis.

BRISSAUD (Le P. Pierre), Jésuite français du diocèse de Grenoble, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1842 pour le Maduré avec le P. Combe et deux autres religieux de la Compagnie. — *Voy.* Combe.

BROCARD (Fr.), Prêcheur allemand, né à Strasbourg selon les uns, et selon d'autres en Westphalie, fut envoyé, en 1283, en terre sainte, où il y avait de nombreuses missions de son ordre. — Il parcourut le pays et put pénétrer dans bien des lieux où il fut impossible d'aller dans la suite lorsque la Palestine retomba au pouvoir des musulmans. Il vit des villes et des villages qui disparurent par les ravages du temps et de la guerre. Ce religieux a laissé la relation de ses voyages. Il y donne des détails piquants non-seulement sur la terre sainte, mais même sur la Cilicie et l'Arménie. On reconnaît un observateur attentif, judicieux, exact et plein de sagacité. Plusieurs végétaux étrangers aux contrées froides de l'Europe sont décrits par lui avec tant de clarté et de précision, qu'on les reconnaît sans peine, quoiqu'il n'en indique pas les noms. Sa relation fut imprimée pour la première fois dans une espèce d'histoire universelle traduite en français gothique sous le titre de *Mère des histoires*. On y a joint une carte de la terre sainte gravée sur bois, la plus ancienne peut-être qui existe en ce genre.

Les travaux apostoliques de ce Dominicain sont à peu près oubliés aujourd'hui, et son œuvre accessoire est ce qui excite le plus d'intérêt. Les idées ont changé depuis son temps, et on ne voit pas que l'objet des préoccupations des hommes du jour soit aussi élevé et aussi important qu'au moyen âge. Alors on s'inquiétait par-dessus tout du salut des âmes, de la gloire de Dieu, des grandes fins de l'homme ici-bas et dans l'ordre éternel; dans nos jours de progrès et de lumières, on méprise beaucoup tout cela et on envisage le côté matériel des choses, leur utilité relativement au corps, au bien-être temporel. Pour tout homme de bonne foi, le progrès est triste et misérable; c'est même un grand progrès d'écrevisse.

Puisque je suis sur ce sujet, je ne voudrais cependant pas exalter le moyen âge sous tous rapports, au détriment du temps où nous vivons. J'avoue très-volontiers et je suis convaincu que, dans un plan inférieur, dans un ordre de choses moindres, nous valons mieux que nos pères. Il ne faut pas que l'amour de la vérité, même en dehors des préjugés et des idées en vogue, entraîne à soutenir des absurdités. Assurément il y aurait folie et mauvaise foi à déguiser le déluge de maux effroyables produits au moyen âge par l'anarchie, la féodalité, le brigandage, l'oppression, l'ignorance, l'exaltation des idées religieuses, quelquefois mal entendues, le servage et la dégradation du grand nombre sous une infime minorité, et par tant d'autres causes. De nos jours, la douceur des mœurs, l'équité des lois et des institutions politiques ou civiles, l'amélioration matérielle apportée dans la condition du grand nombre par l'étude et la diffusion

des sciences qui soumettent, en partie, la création à l'homme sont également des faits constants et nous assurent une grande supériorité, à cet égard, sur les temps qui ont précédé le nôtre. Mais il ne faut pas se laisser éblouir par ces avantages ; ils n'ont malheureusement été acquis qu'au détriment de biens incomparablement plus grands, c'est-à-dire la foi, la piété, la connaissance de Dieu et de ses lois, la soumission à sa volonté, le sentiment de sa Providence, tout l'ordre et le but divin de la création en un mot. Tout cela est généralement oublié ou nié par les petits et par les grands, par les savants et les ignorants. L'homme a dévié de la vraie voie que le christianisme lui avait révélée, et il adore aujourd'hui la matière, l'or, l'argent, le bien-être, son ventre, ses sens, son orgueil et toutes sortes d'objets fort indignes et fort petits assurément. Au moyen âge, malgré bien des crimes, bien des désordres partiels, il y avait en somme, en considérant les choses de haut et dans leur ensemble, un ordre bien plus grand, en ce que, dans la république chrétienne, on reconnaissait généralement et pleinement le domaine de Dieu, on pratiquait sa loi par l'innocence ou le repentir ; en un mot l'homme était, somme toute, dans sa véritable voie et tendait à son seul but, qui est autrement sublime que la satisfaction du ventre ou des autres infirmités nommées passions. Il n'y a donc pas un véritable progrès.

Le lecteur pardonnera cette longue digression qui ne se lie pas assez au sujet ; mais comme je n'aurai sans doute jamais l'occasion d'écrire, j'ai cédé à la tentation d'exposer mon sentiment sur une question qu'on discute aujourd'hui avec beaucoup d'amertume et d'âcreté, du moins du côté qui ne devrait pas en montrer, et où l'on est, pour ainsi dire, d'accord au fond, quoiqu'on ne veuille pas s'entendre.

BROCHARD (Fr.), Prêcheur et missionnaire en Asie, fut envoyé par Fr. Jourdain de Saxe, deuxième général de l'ordre, en Palestine avec plusieurs Frères, et établit à Damas le premier couvent de Dominicains. — Il en fonda ensuite à Nazareth, à Bethléem et en d'autres lieux, de sorte qu'en peu d'années les Frères Prêcheurs possédèrent dix-huit maisons dans la Terre sainte.

BRODERICK (M. Matthieu), missionnaire irlandais en Australie. — Il est parti pour cette contrée lointaine, le 17 avril 1853, en qualité de catéchiste, avec Mgr Salvado, Bénédictin espagnol et évêque de Port-Victoria, qui emmenait, en outre, quarante-deux autres auxiliaires prêtres, moines ou catéchistes. — *Voy.* Garrido.

BROSSE (Le P. La), Carme français, missionnaire en Perse au XVII^e^ siècle. — Il est plus connu sous son nom de religieux, qui est le P. Ange de Saint-Joseph. — *Voy.* Ange.

BROUGHTON (Richard), prêtre anglais, missionnaire dans sa patrie au XVII^e^ siècle. — Il naquit dans le comté de Huntingdon, et fut envoyé très-jeune au collége anglais de Reims, d'où, après avoir reçu les ordres, il revint en Angleterre comme missionnaire, et se consacra tout entier à son ministère et à la recherche des antiquités. M. Smith, évêque de Chalcédoine et vicaire apostolique d'Angleterre, le fit son vicaire général. M. Perennès, dans son édition de Feller, d'où ceci est tiré, semble dire que Broughton, après avoir été pro-vicaire de M. Smith, devint successivement évêque de Chalcédoine et vicaire apostolique, comme l'avaient été Bischop et Smith. Je crois qu'il y a là une erreur. Le dernier de ces prélats mourut en 1655, après trente ans d'épiscopat, dont il n'avait passé que trois en Angleterre et le reste sur le continent, particulièrement en France. On ne voit pas que le Pape lui ait retiré sa juridiction ni donné un successeur, et on ne cite aucun vicaire apostolique en Angleterre jusqu'à Jean Leyburn, évêque d'Adrumète, institué en 1685. Depuis 1655 jusqu'à cette époque, la juridiction fut sans doute exercée par le chapitre qu'avaient institué MM. Bichop et Smith, et, d'un autre côté, par les supérieurs des missionnaires réguliers, qui puisaient leur juridiction à Rome. On sait qu'il y avait lutte ouverte entre les deux camps. — *Voy.* Bischop et Smith.

M. Broughton a laissé plusieurs ouvrages d'histoire, de polémique, d'apologétique, où l'on trouve plus d'érudition que de style, ce sont ; *Jugement des temps apostoliques sur les trente-neuf articles de la confession de foi anglicane.* Douai 1632, in-8°. — *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à la conversion des Saxons* (en anglais). Douai 1633, in fol., et Londres 1651. — *L'état monastique en Angleterre*, ou *Fastes monastiques* (*Monasticum Britannicum*). Londres 1655, in-8°, en anglais. — *Epître apologétique en réponse à un livre où l'on prétendait prouver que les catholiques ne sont point des sujets fidèles.* — *Continuation de l'apologie des catholiques, tirée des auteurs protestants.* Cette apologie était de Jacques Anderton, pieux laïque anglais. Elle avait paru en 1604, et avait été regardée comme un chef-d'œuvre d'érudition, de raisonnement et de précision, écrit avec une politesse et une modération admirables ; c'est le jugement qu'en ont porté les protestants eux-mêmes. Morton, qui devint plus tard évêque de Durham essaya, en 1608, d'en faire une contre-partie en faveur des anglicans, mais il obtint peu de succès. C'est à l'ouvrage d'Anderton que M. Broughton fit une suite, qui sans doute ne valait pas la production du savant controversiste laïque.

BROULION (Le P. Nicolas), Jésuite français du diocèse de Langres (Haute-Marne), missionnaire en Chine, dans le diocèse de Nankin. — Il est parti pour cette mission en 1847, avec deux autres religieux de la même compagnie, le P. Troyet et le P. Vuilbert : ces trois prêtres se sont embarqués à Cherbourg (Manche) sur la corvette française *la Bayonnaise.*

BRUN (Fr. Jean), Mariste français, du diocèse du Puy, missionnaire en Océanie. — Il est parti au mois de décembre 1844 pour la Mélanésie avec le premier vicaire apostolique de cette mission, M. Epalle, évêque de Sion, et onze autres religieux de sa société, six Pères et cinq Frères. *Voy.* Epalle.

BRUN (Le P. Jean), Jésuite français, du diocèse du Puy, en Velay, missionnaire dans le Levant.—Il est parti, en 1847, pour la Syrie, avec les PP. Badour et Séguin, prêtres de la même société.

BRUNEL (René), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, un des premiers missionnaires qu'elle ait envoyés dans l'extrême Orient. — Il partit en 1662, et mourut au mois de décembre 1663, à Masulipatan (Indoustan, sur la côte de Coromandel, au nord de Madras), avant d'arriver au lieu de sa mission. M. Brunel était de la Normandie. M. Périgaud, son confrère, mourut dans la même ville et dans le même voyage qui fut bien malheureux, car trois autres missionnaires, M. Chevreau, M. Robert et M. de Sessonnat étaient déjà morts en mer pendant la traversée.

BRUNET (M. Jean), missionnaire français dans l'île de Madagascar (Afrique). — Il est parti pour cette destination en 1844, comme catéchiste avec M. Dalmoud, préfet apostolique, six Jésuites, deux prêtres du Saint-Esprit, et un jeune catéchiste malgache, qui retournait dans sa patrie.—*Voy.* Weber.

BRUNI (Le P. Antoine), Jésuite italien de la Sicile, missionnaire au XVII^e^ siècle, en Abyssinie. — Il arriva dans ce royaume en 1618 avec le P. de Matos, Portugais.

C'était sous le règne de Mélec-Segued (1605 à 1632), qui protégeait la religion catholique, et qui finit par l'embrasser, en 1622, à la persuasion du P. Paez.

BRUNI (Le P. André), Jésuite italien, de Rome, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti, en 1847, pour le Maduré, ainsi que neuf autres religieux de la même société, anglais, français, italiens et allemands. *Voy.* Strickland.

BRUNIERE (M. de la), prêtre français, du diocèse de Paris, et de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Mandchourie, évêque élu de Trémite. — Il était d'une naissance distinguée selon le monde, et d'un mérite personnel qui aurait pu lui tenir lieu de noblesse et de fortune. Après avoir fait de fortes et brillantes études qui lui promettaient le plus bel avenir, il renonça à tous les avantages temporels, se fit prêtre, et se dévoua au ministère le plus rude et le plus pénible. Ses supérieurs l'envoyèrent dans la Mandchourie. Il partit en 1841 avec cinq confrères, dont un mourut aux portes de la Chine (M. Blanchin, d'Angers); deux autres payèrent de leur vie leur courageuse tentative pour convertir et civiliser les sauvages des îles Nicobar (M. Beaury, du Mans, et M. Chopard, de Besançon). Un quatrième (M. Fontaine, du Mans) était envoyé en Cochinchine, et le dernier, M. Guérin, de Bordeaux, était destiné au Sutchuen.

BRUNO (Vincent), prêtre italien de la congrégation des Oblats de Turin, missionnaire dans l'empire Birman. — Il est parti de Turin pour le vicariat apostolique d'Ava et Pégu au mois d'août 1839 avec M. Abbona, ecclésiastique piémontais de la même société.

On lui donna à desservir dans le vicariat apostolique d'Ava et Pégu un petit troupeau de trois cents catholiques. J'ignore si ce religieux exerce encore le saint ministère au milieu des infidèles, ou bien s'il est mort ou de retour dans sa patrie. Les *Annales de la propagation de la Foi* n'apprennent rien sur son compte. Il paraît que le Saint-Siége vient de décharger les Oblats de Turin de la mission d'Ava pour la confier à la congrégation des Missions-Etrangères de Paris, qui ainsi desservira toute l'Indo-chine, sauf le Tong-King oriental.

BRUNO DE SAINTE-CROIX (Le P.), Jésuite italien, missionnaire au XVII^e^ siècle, en Abyssinie, et martyr. — Il naquit à Civitelle, près d'Ascoli (Italie centrale, Etats de l'Eglise). L'époque de son arrivée en Ethiopie n'est pas connue. Il y a lieu de croire qu'il partit en 1624, avec le P. Mandez, Jésuite portugais, qui venait d'être sacré à Lisbonne en qualité de patriarche d'Ethiopie, et qui emmena avec lui huit religieux de son ordre. Quoi qu'il en soit, après quelques années de brillants succès, sous le règne de Melec-Segued (1605 à 1632), qui était converti à la religion catholique, les missionnaires furent persécutés d'une manière ouverte par Facilidas (1632 à 1665), fils et successeur de Melec-Segued. Condamnés à l'exil et connus de tous les apostats, leur position n'était pas tenable; ils furent forcés de se retirer avec le patriarche: mais six d'entre eux se dévouèrent à rester en secret, pour fortifier les néophytes fidèles contre la persécution : c'étaient le P. Almeida, évêque de Nicée, coadjuteur du patriarche, et les PP. Paez, Pereira, de Sainte-Croix, Franceschi, Rodriguez et Cardeira : tous furent martyrisés.

Le 25 avril, le P. de Sainte-Croix fut pris ainsi que les PP. Paez et Pereira, dans une sombre vallée où ils s'étaient cachés avec quelques Portugais. C'était Melca-Christos, vice-roi de Tigré, qui dirigeait le guet-apens. Ce prince, ennemi violent du catholicisme, fit percer de coups les trois missionnaires qui lui avaient été dénoncés et qui étaient tombés en son pouvoir. Le P. Paez expira sous les coups, les PP. Pereira et de Sainte-Croix, laissés également pour morts, respiraient encore lorsque les Portugais avertis de leur martyre vinrent enlever leurs restes. Le P. Pereira expira le 2 mai. Quant au P. de Sainte-Croix, il parvint à guérir et exerça encore cinq ans le ministère apostolique au milieu de dangers continuels, vivant de privations et dans une misère indicible. Sans

la protection d'un vice-roi du Temben, nommé Za-Mariam, il n'aurait pu échapper aussi longtemps à la haine des persécuteurs. A la fin Za-Mariam fut tué, et le P. de Sainte-Croix qui avait vu succomber tous ses compagnons, à l'exception du P. Cardeira, fut découvert à son tour avec ce dernier. Tous deux furent pris, pendus à des arbres, et tués à coups de pierres. C'était le 12 avril 1640. Facilidas régna encore 25 ans, et anéantit le catholicisme dans ses Etats. — *Voy.* NOGUEIRA.

BRUNON (SAINT), Camaldule allemand, archevêque et apôtre des Russes et martyr, au commencement du XI^e^ siècle. — Il était d'une des plus nobles familles de Saxe et parent des rois. Après avoir étudié à Magdebourg, sous Giddon le philosophe, et gouverné même cette école, il devint clerc de la chapelle de l'empereur Othon III, qui l'aimait extrêmement et l'avait fait venir près de lui. Vers l'an 997 Brunon quitta la cour et embrassa la vie monastique : le récit de ses austérités est incroyable ; il vivait du travail de ses mains et souvent ne mangeait que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi ; il allait toujours nu-pieds et quelquefois poussait la mortification de son corps jusqu'à se rouler dans des orties ou des épines.

En quittant l'empereur Othon, Brunon s'attacha à saint Romuald et le suivit au mont Cassin, puis à Perée près de Ravenne. Après avoir longtemps mené la vie érémitique, il voulut aller prêcher Jésus-Christ aux infidèles et se rendit à Rome pour en demander la permission au Pape. Il fit ce voyage non-seulement à pied, mais nu-pieds, mangeant un demi-pain par jour pour soutenir la fatigue, et ne buvant que de l'eau, même les jours de fête où il ajoutait quelques fruits ou racines. Le Pape lui accorda la permission non-seulement de prêcher, mais de se faire sacrer archevêque, lui donnant d'avance le pallium. En retournant en Allemagne il allait à cheval, mais toujours nu-pieds, même par les plus grands froids en sorte qu'il fallait quelquefois de l'eau chaude pour détacher son pied collé à l'étrier.

Etant venu à Mersbourg (Saxe-Prussienne) trouver l'empereur Henri II, il y fut sacré par Tagmon, archevêque de Magdebourg et revêtu du pallium qu'il avait apporté ; sa promotion à l'épiscopat ne lui fit rien diminuer de ses austérités. Il récitait tous les jours son office ecclésiastique et en sus l'office canonique, jeûnait, se privait de sommeil malgré la fatigue de ses grands voyages. Boleslas, duc de Pologne, et d'autres seigneurs lui firent de grands présents ; mais il donna tout aux églises, à ses amis et aux pauvres sans se rien réserver.

Enfin la douzième année depuis qu'il avait quitté le monde, c'est-à-dire en 1009, il alla prêcher en Prusse, mais sans succès. Il s'agit ici de ce qu'on nomme aujourd'hui la Province de Prusse, dont Kœnigsberg et Dantzig sont les chefs-lieux. S'étant avancé sur les confins de la Russie, il commença à y annoncer l'Evangile sans s'arrêter à la défense des habitants qui voulaient s'y opposer. Enfin comme il continuait toujours, ils le prirent et lui coupèrent la tête, ainsi qu'à dix-huit des siens : c'était le 14 février 1009. Les corps de ces martyrs demeurèrent sans sépulture jusqu'à ce que Boleslas les acheta pour être la protection de sa maison. L'Eglise honore saint Brunon le 15 octobre. Le Martyrologe romain rapporte une circonstance qui n'est pas dans le récit précédent tiré tout entier de Fleury : c'est que les barbares coupèrent les pieds et les mains du saint archevêque avant de le décapiter. Aujourd'hui que les mœurs sont bien adoucies, saint Brunon, s'il recommençait sa tentative, ne serait ni mutilé ni décapité, la peine de mort étant philanthropiquement abolie en Russie ; mais comme il est absolument défendu de convertir les Russes à la religion que prêchait ce Camaldule si dur à lui-même, on donnerait au missionnaire, après jugement, trois mille coups de fouets. Ceux qui reçoivent ce châtiment ne sentent jamais les mille derniers coups, car ils meurent uniformément au premier ou au second mille

BRUYERE (M.), prêtre français, du diocèse du Puy, et du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan.—Il est parti pour Pondichéry en 1847, et s'est embarqué au Havre le 15 avril, avec quatre autres prêtres de la même société, envoyés comme lui dans le vicariat de Pondichéry. — *Voy.* MARTIN.

BUCHMAGER (Le P. AMBROISE), Capucin hongrois ou allemand, de Presbourg en Hongrie (diocèse de Gran en Strigonie), missionnaire dans l'Amérique du Nord, aux Etats-Unis. — Il est parti du Havre (France), pour New-York, le 26 mai 1844, avec le P. Schiveininger, Bénédictin tyrolien, et le Fr. Feihl, Rédemptoriste bavarois. Avec eux étaient embarqués quatre Franciscains : le P. Unterthiener, les FF. Hober, Wieser et Kellner, destinés pour Cincinnati, dans l'Ohio, et un autre scholastique Rédemptoriste le Fr. Relmpracht, qui devait entrer dans le noviciat de son ordre à Baltimore. Tous ces religieux allemands étaient emmenés en Amérique par M. Raffeiner, prêtre de leur nation, vicaire général du diocèse de New-York pour les allemands, qui était venu en Europe chercher des prêtres de son pays pour les besoins spirituels des nombreux émigrants de l'Allemagne. Faute de missionnaires qui parlent leur langue, ces malheureux restent souvent sans religion et leurs enfants tombent dans le protestantisme.

Il est presque inouï dans les temps modernes de trouver des missionnaires polonais, autrichiens, bohémiens (tchèques) et surtout hongrois. Au moyen âge cette nation en donnait un certain nombre dans les ordres de Saint-François et de Saint-Dominique comme les autres peuples de la chrétienté. A quoi faut-il attribuer la stérilité

actuelle? Sans doute à ce que la religion a peu de séve dans ces pays. Le peuple y est bon, l'Eglise catholique y est dans un état matériel florissant. Elle a des richesses, elle a l'appui du pouvoir temporel, et cependant elle est dans un état de torpeur inexplicable, ne prenant point de part à ce mouvement général qu'on remarque en Italie, en France, en Angleterre, aux Etats-Unis; elle est indifférente à cette pacifique et glorieuse croisade de notre siècle qui envoie des apôtres de la foi et de la civilisation à tous les peuples de l'univers encore assis à l'ombre de la mort. Cet état de choses ressemble assez à l'immobilité et à la décrépitude du schisme grec. Quel en est le motif? Je n'en vois pas d'autre que le despotisme autrichien qui étiole et étouffe tout ce qui lui est soumis : une Eglise vivace serait dangereuse pour lui; il lui faut l'isolement, un silence de mort : tout ce qui pourrait éveiller des idées grandes et généreuses est écarté avec soin. Voilà pourquoi l'œuvre de la Propagation de la Foi est proscrite dans ce saint empire apostolique. Si l'Eglise venait à perdre ses priviléges et ses chaînes d'or dans ce pays, et qu'on lui laissât seulement la liberté comme aux Etats-Unis, et que le Saint-Siége pût correspondre avec elle et la gouverner sans entraves selon son droit divin, elle reprendrait de la séve, elle participerait au mouvement et à la vie des autres nations catholiques et produirait des missionnaires en grand nombre.

Ces réflexions sont peut-être quelque peu déplacées à propos du P. Buchmager, car si ce religieux est de Presbourg en Hongrie, il ne paraît pas Hongrois, son nom est allemand. Il y a en effet beaucoup d'individus de cette nation en Hongrie, sans compter les Slaves, les Juifs, les Bohémiens, les Arméniens (Zigueunes), les Roumains, etc.

BUGNON (M. Joseph-Pierre), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans le royaume de Siam à la fin du XVII^e^ siècle.—Il partit en 1678; mais la mort l'enleva au début de ses travaux apostoliques, le 20 juillet 1681. Ce missionnaire était de la Flèche en Anjou, alors du diocèse d'Angers, aujourd'hui dans celui du Mans.

BUIL, BUYL ou BUEL (Dom Bernard), Bénédictin espagnol du XV^e^ siècle, missionnaire et premier vicaire apostolique de l'Amérique. — Il était religieux dans l'abbaye de Mont-Serrat en Catalogne, lorsque Ferdinand et Isabelle le désignèrent au Pape Alexandre VI pour être chargé d'établir la religion chrétienne dans les îles de l'Inde, que Christophe Colomb venait de découvrir en allant du côté de l'Occident. (C'étaient Saint-Sauveur, dans l'archipel des Lucayes, Cuba et Haïti. On croyait alors que l'Indoustan, dont l'extrémité orientale n'était pas explorée, s'étendait jusque-là : c'est pourquoi on appelait ces nouveaux pays Inde et leurs habitants Indiens. Le nom s'en est conservé concurremment avec celui d'Amérique, qui est plus précis; mais, pour les distinguer de l'Indoustan, on les appelle Indes occidentales; les habitants naturels de toute l'Amérique s'appellent toujours Indiens et jamais Américains.)

Le Souverain Pontife nomma Dom Buil supérieur d'une mission de douze prêtres, en partie séculiers et en partie religieux de divers ordres, Franciscains, Augustins, Dominicains, Bénédictins. Il lui donna de plus les pouvoirs de vicaire apostolique. C'est à tort que certains auteurs prétendent qu'il était abbé de Mont-Serrat, que tous ses compagnons étaient des Bénédictins, qu'il fut évêque, patriarche, légat *a latere*, etc. Ces faits et ces titres ont été imaginés après coup par des historiens qui, par un esprit de corps mal entendu, ont voulu faire honneur à leur ordre aux dépens de la vérité. Du reste, chacune des congrégations religieuses dont les noms ont été cités plus haut revendique la gloire d'avoir été une des premières à évangéliser l'Amérique. Le fait est que le premier religieux qui ait mis le pied en Amérique est le P. Solorzano, de la Merci, aumônier de la flotte de Colomb, lors de son premier voyage. Mais il ne faut pas, comme beaucoup l'ont fait, s'appesantir jusqu'à la puérilité sur ces questions obscures et insignifiantes de primauté chronologique.

C'est au second voyage de Colomb que se rapporte la mission de Dom Bernard Buil et de ses compagnons, parmi lesquels on cite Fr. Jean Perez de Marchena, Mineur observantin, qui contribua tant à la découverte du nouveau monde. Le vicaire apostolique, parti de Cadix le 25 septembre 1493, arriva le 26 novembre à Haïti, qu'on nommait alors Espagnola ou Spagnola (Petite-Espagne ou île espagnole). La petite garnison que Colomb y avait laissée à son premier voyage avait été massacrée par les indigènes exaspérés par la mauvaise conduite de ces aventuriers. L'expédition qui arrivait n'était guère mieux composée que la précédente : c'était un ramas de brigands dont on avait purgé l'Espagne et vidé les prisons; la plupart des chefs eux-mêmes qui commandaient sous Colomb étaient jaloux de son autorité, et ne voulaient agir que d'après leurs vues particulières. Des gens de ce caractère n'étaient propres qu'à détruire : ils entreprirent contre les Indiens une guerre cruelle, et malgré la médiation d'un cacique ou roi du pays, nommé Guacanagary, très-dévoué aux Espagnols, les Indiens résolurent de se retirer dans les montagnes et d'affamer les féroces étrangers qui voulaient les réduire en esclavage; mais ce système ne leur réussit pas plus que la force, et ils furent obligés de se rendre à discrétion. Le vainqueur usa de ses droits avec une rigueur barbare. Colomb, voulant mettre un peu de discipline dans sa troupe et d'ordre dans la colonie, prononça contre quelques-uns de ses subordonnés des punitions d'une sévérité inouïe. Il condamnait à mort pour des fautes minimes. Dom Buil crut devoir s'opposer à une répression si exagérée, et en vint jusqu'à prononcer des censures ecclésiastiques con-

tre l'amiral. Il paraît qu'ils se réconcilièrent bientôt, et que la bonne intelligence ne fut plus troublée entre les deux autorités. Cependant Dom Buil revint en Espagne dès le mois de mai 1494, pendant que Colomb était passé à l'île de Cuba. Ainsi le premier vicaire apostolique d'Amérique n'était demeuré que six mois au plus dans sa mission, et les circonstances doublement pénibles où il se trouva rendirent son zèle absolument infructueux.

On conçoit combien il était difficile de convertir ces pauvres peuples, victimes de la plus odieuse et de la plus injuste tyrannie. Les cruautés auxquelles ils étaient en butte, et l'oppression qu'on faisait peser sur eux, devaient les animer d'une haine bien naturelle contre ces étrangers malfaisants, qui n'usaient de leur supériorité que pour commettre des infamies. Comment auraient-ils pu distinguer les anges de paix au milieu de leurs cruels tyrans? N'étaient-ils pas tous de la même nation, et l'étrange religion que leur annonçaient quelques-uns de ces nouveaux venus n'était-elle pas un moyen de les subjuguer et de les réduire aux plus durs travaux pour le seul profit des aventuriers? Sans doute les missionnaires devaient gémir de l'affreuse position qui leur était faite et qui condamnait leur ministère à la stérilité. Ils voyaient un peuple immense condamné à périr corps et âme par le fait et au bénéfice d'une poignée de scélérats qui n'avaient d'autres mobiles que la cupidité, la débauche et la férocité. Plus d'un parmi les missionnaires était animé des sentiments de Las Casas, et si les indigènes du continent n'éprouvèrent pas le sort de ceux des îles, c'est à l'intervention du clergé catholique, qui seul les sauva. On a trop déclamé contre la conduite des Espagnols dans le nouveau monde. C'est un fait qu'une population faible comme celle de l'Amérique, mise brusquement en contact avec des nations civilisées et vigoureuses de corps et d'esprit comme le sont les Européens, se trouve, par la nature des choses, condamnée à disparaître devant les envahisseurs. Les Anglais, qui ont le plus crié contre la barbarie espagnole, en donnent les exemples les plus péremptoires. Il suffit de jeter les yeux sur l'Amérique du Nord. Qu'est-ce que la race anglo-saxonne a fait de tant de nations indiennes? Quel sort réserve-t-elle aux Cafres et aux Hottentots en Afrique, aux Maoris de la Nouvelle-Zélande, aux sauvages de l'Australie? Tous ces peuples indigènes sont radicalement supprimés ou à la veille de l'être. Je ne parle pas de la Californie, où l'écume des deux mondes s'est répandue naguère, comme l'écume de l'Espagne à Haïti. Tout le monde sait que les Européens tuent les Indiens de la Californie comme des bêtes fauves. Mais ces Européens n'étant pas des Espagnols, on se tait là-dessus.

Il y a au monde un seul exemple de nations sauvages ou inférieures en civilisation qui aient été conquises et épargnées par un peuple européen, et c'est l'Espagne qui a donné cet exemple. Du Chili et de la Plata au Mexique, l'espace de quinze cents lieues, la masse de la population est indigène; elle a été civilisée et conservée par l'Espagne et principalement par ses missionnaires. Un autre exemple se voit à Manille, où le clergé catholique, les moines espagnols, contre lesquels on a tant de mépris et de haine, ont préservé de l'extermination, converti à Jésus-Christ et civilisé trois millions d'Indiens que les Anglais auraient déclaré absolument brutes, incapables d'instruction et de moralisation, et qu'ils auraient anéantis pour les remplacer par une population anglo-saxonne. C'est ce qu'ils ont fait en Australie, à Van-Diémen, à la Nouvelle-Zélande, aux Etats-Unis, dans leurs possessions de l'Amérique du Nord : c'est ce qu'ils font et feront partout en déclamant contre la cruauté des Espagnols.

Il ne faut pas se lasser de répéter mille et mille fois des faits si importants, si peu connus, qui vengent la vérité, la justice, la religion, et sont un honneur incomparable pour les missionnaires

BUJAN (Le P. Emmanuel), Jésuite espagnol, missionnaire en Amérique. — Il est parti du Havre, le 16 novembre 1845, pour la Nouvelle-Grenade, avec le P. Sauré et neuf autres religieux de la compagnie. — *Voy.* Sauré.

BURCKARD (Saint), missionnaire anglais en Allemagne et premier évêque de Wurtzbourg (Bavière) au VIII^e^ siècle. — Saint Boniface, son compatriote, ayant besoin de coopérateurs dans sa mission d'Allemagne, l'invita, ainsi que saint Luc, à venir se joindre à lui. Ces deux ministres, puissants en œuvres et en paroles, se rendirent à sa prière et quittèrent l'Angleterre, leur pays, vers l'an 732. Saint Burckard fut sacré évêque de Wurtzbourg en Franconie, où saint Kilien avait prêché l'Evangile et souffert le martyre environ cinquante ans auparavant. Il vint à bout par son zèle de gagner tout le pays à Jésus-Christ; mais ses forces se trouvant entièrement épuisées au bout de dix ans de travaux, il renonça au gouvernement de son Eglise avec l'agrément de Pépin le Bref, de qui ce pays dépendait. Ne pouvant consulter sur sa démission saint Boniface, qui alors était allé prêcher la foi en Frise (Hollande), il prit l'agrément de saint Luc, son compagnon d'apostolat. Ayant donc obtenu pour successeur Megingaud, disciple de saint Wigbert, il se retira dans une solitude située dans la partie de son diocèse appelée Hohenbourg, et y passa le reste de sa vie, avec six moines ou ecclésiastiques fervents, dans le jeûne, les veilles et la prière. Il mourut le 9 janvier 752, et fut enterré auprès de saint Kilien. Pépin avait une grande vénération pour ce prélat : il voulut en donner une marque éclatante en déclarant les évêques de Wurtzbourg, ducs de Franconie, avec droit de toute juridiction civile. Cette puissance temporelle, qui était une vraie souveraineté et qui était commune à la plupart des évêques d'Allemagne, a été perdue par

le contre-coup de la révolution française. Il me semble que les vrais amis de la religion doivent peu le regretter, et si l'Eglise avait obtenu la liberté à la place du pouvoir qu'elle perdait, l'échange aurait été, ce me semble, avantageux et honorable. Cette puissance matérielle, respectable par son origine, très-utile aux temps barbares, n'avait plus de raison d'être quand la société se fut transformée, et l'Eglise aurait dû y renoncer d'elle-même. Il me semble que la religion n'y aurait rien perdu, à beaucoup près.

Saint Burckard est honoré dans l'Eglise le 14 octobre. Le diocèse de Wurtzbourg, qui était extrêmement vaste, a été démembré sous l'empereur saint Henri II (1002-1024), qui fit ériger l'évêché de Bamberg. Inutile d'ajouter que les circonscriptions actuelles de ces deux évêchés ont été fixées par le concordat de 1817, qui a érigé Bamberg et Munich en métropoles et réduit à six les évêchés de Bavière. Les diocèses, en Allemagne, sont généralement, comme en France, beaucoup trop vastes; mais l'Eglise a les mains liées par la puissance civile.

BURGER (Fr. Antoine), Jésuite allemand du diocèse de Paderborn en Westphalie (Prusse), missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti pour le nouveau monde en 1847 comme Frère coadjuteur. Pendant la même année, seize autres religieux de la même compagnie, français, autrichiens, bavarois, belges, suisses, italiens, se sont également rendus dans les missions des Etats-Unis et de l'Amérique anglaise. — *Voy.* Caveng.

BUROT (M.), Prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse de Tulle, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Bordeaux pour Pondichéry, au commencement du mois de mai 1844, avec deux autres prêtres de la même société : M. Garnier, de Besançon, et M. Laugier, de Digne, envoyés à la même destination.

BURTHEY (Le P. Benoit), Jésuite français du diocèse de Besançon, missionnaire dans l'Inde orientale. — Il est parti en 1846 pour le Maduré, et s'est embarqué à Bordeaux, le 24 février, avec le P. Barret, de Lyon, et le P. Verdier, du Puy, tous les deux de la même Compagnie et envoyés à la même destination. — *Voy.* Barret.

BUSTILLOS (Le P. Laurent [prononcez *Boustilios*]), Jésuite espagnol, un des premiers missionnaires qui évangélisèrent les îles Mariannes, en Océanie, sous la conduite de l'illustre P. de Sanvitorès, qui y reçut le martyre en 1672, après avoir baptisé cinquante mille sauvages. — Le P. Bustillos travaillait auparavant dans l'Eglise du Mexique, lorsqu'il fut appelé, avec trois de ses confrères du même pays et un des îles Philippines, pour aller fonder la mission dont il vient d'être parlé. Ils débarquèrent à Guaham, avec le P. de Sanvitorès, au mois de juin 1668. Dès la première prédication faite par le supérieur, qui avait appris la langue pendant la traversée, quinze cents personnes se convertirent, et le royaume de Jésus-Christ s'étendit rapidement, malgré les obstacles de plus d'un genre qui entravaient le zèle des missionnaires. — Il est à croire que le P. Bustillos survécut à tous ses confrères, dont deux furent tués par les indigènes; en 1692, il était vice-provincial et supérieur de la mission, lorsque vingt missionnaires Franciscains firent naufrage à Guaham, en se rendant aux Philippines, et furent témoins du zèle et des succès des Jésuites dans cette belle vigne défrichée par eux. — Il est le dernier supérieur de cette mission que les relations fassent connaître. Trois de ses prédécesseurs furent martyrisés; pour lui, on ne sait pas quel fut le genre et le moment de sa mort; mais il avait eu la consolation de voir le christianisme triompher complétement après bien des traverses et plus d'une réaction en faveur de l'idolâtrie, qui fut complétement abolie à la fin du XVII^e^ siècle : le ministère apostolique, dans la suite, n'a été qu'une œuvre de conservation, à peu près comme en pays chrétien. — *Voy.* Sanvitorès.

BUTHROTE, ville épiscopale de l'Epire, sous la métropole de Lépante; elle était située dans une presqu'île du même nom, peu éloignée de Corfou. — Au moyen âge elle eut des évêques latins; mais on ne connaît que les deux suivants, qui ne paraissent pas y avoir résidé : Nicolas, Frère Prêcheur. Il accompagna l'empereur Henri VII de Luxembourg dans le voyage qu'il fit à Rome pour se faire couronner. Le P. Brémond, général des Frères Prêcheurs, croyait que ce prélat s'appelait Fr. Nicolas de Ligny, et était coadjuteur de Toul. Il siégeait vers l'an 1316. — François, Frère Mineur, nommé par le pape Urbain V (1362-1370).

BYBLOS ou BYBLUS, ville épiscopale de Phénicie, sous la métropole de Tyr. On la nommait plus anciennement Evea; elle s'appelle aujourd'hui, en arabe, Giblet ou Zibellet : c'est probablement la même ville que Gibaïl, évêché maronite actuellement existant, et uni à celui de Potri. — Il est question de Byblos dans le livre du prophète Ezéchiel, chap. XXVII, verset 9. La Vulgate écrit Giblis : c'est la prononciation arabe de Byblos. Cette ville, sous le paganisme, était consacrée à Vénus. Son premier évêque chrétien fut saint Jean Marc, dont il est parlé dans les *Actes des apôtres*, chap. XV. Le Martyrologe latin place sa fête au 27 septembre.

Au moyen âge, les croisés s'étant emparés de Byblos, on y établit des évêques latins, au commencement du XII^e^ siècle, sous le patriarche d'Antioche. En 1130, le siége était occupé par un prélat de ce rite qu'on ne connaît que par l'initiale de son nom, H. En 1198, le 23 décembre, le pape Innocent III écrit à l'évêque de Byblos, également innommé. En 1243, l'évêque de ce siége était un homme ignorant, rebelle à son patriarche et méprisant ses censures. Le premier prélat dont le nom soit connu est Garcie (Garcias de Martinez), Frère Prêcheur espagnol, mort en 1382. — Après lui siégea Volkere, qui eut

pour successeur, en 1396, Jacques Ier (Jacques de Vesp), Frère Prêcheur, institué par Boniface IX le 19 janvier 1396. — Solkere ou Folkere. C'est à peu près le même nom que celui du prédécesseur de Jacques Ier : seulement, la prononciation en est figurée de différentes manières, ou la transcription s'en est trouvée altérée. Cette similitude n'empêche pas que les deux personnages ne soient différents, puisque l'un eut pour successeur Ulric, en 1400, et l'autre, Jacques, en 1396, à moins, cependant, qu'à cette époque de schisme chacun des deux Papes ait pourvu simultanément au siége de Byblos. — Ulric (Ulric Galgari), Frère Prêcheur. Il succéda à Solkere le 8 novembre 1400. — Jacques II, Frère Prêcheur flamand, de Gand. Il mourut en 1422. — Jacques III (Jacques de Vesp), Frère Prêcheur, institué par Martin V le 23 janvier 1422. Il est clair que ces derniers prélats n'avaient que le titre de l'Eglise de Byblos, les musulmans, à cette époque, ayant depuis bien longtemps repris toute la Syrie sur les Latins. Néanmoins, le Saint-Siége a toujours continué, depuis lors, à remplir l'évêché *in partibus*. Le titulaire actuel est Mgr Pellerin, missionnaire breton, de la congrégation des Missions-Etrangères. Il a été institué, le 2 mars 1844, évêque de Byblos *in partibus* et vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale.

Byblos a eu aussi des évêques maronites. On en cite trois au XVIIe siècle : Joseph Ier, qui souscrivit, le 12 juin 1673, au témoignage qu'Etienne d'Edrène, patriarche des Maronites, rendit à la foi de l'Eglise romaine contre les erreurs des calvinistes; Jean, qui siégeait en 1694; Joseph II, qui siégeait en 1699.

Les siéges unis de Gibaïl et Potri (rite maronite) sont indiqués comme vacants dans le *Cracas* de 1851.

BYRNE (M. Denis), prêtre irlandais, sorti du collége de Tous-les-Saints, près de Dublin, et parti en 1849 pour les missions d'Angleterre, avec M. Roger Mac-Cart, prêtre du même séminaire. — Le but de l'apostolat de ces ecclésiastiques est sans doute de porter les secours de la religion à leurs compatriotes, dont un si grand nombre, comme on le sait, émigrent en Angleterre pour éviter la famine et trouver du travail.

BYRNE (Fr.), religieux anglais ou irlandais, de la congrégation des Oblats de Marseille, envoyé au mois de février 1851 dans les missions du Canada, avec six confrères, dont cinq prêtres, la plupart des diocèses d'Annecy et de Maurienne en Savoie. — *Voy.* Salaz.

C

CABANE (Fr. Joseph), Bénédictin espagnol, du diocèse de Lérida; missionnaire en Australie. — Il est un des trente-huit moines de l'ordre de Saint-Benoît que Mgr Salvado, évêque de Port-Victoria, a emmenés dans sa mission au mois d'avril 1853. — *Voy.* Garrido.

CABERO (Le P. Jean), religieux espagnol de l'ordre de la Merci, se trouvait à Alger en 1632 avec quelques-uns de ses confrères. — Après avoir délivré deux cent cinquante Chrétiens qui s'y trouvaient en captivité, l'argent leur manqua pour en racheter d'autres qui restaient encore dans les fers. Quelques-uns de ces derniers, agités d'un violent désespoir en voyant partir avec leurs rédempteurs leurs compagnons libres, tandis qu'eux-mêmes restaient en esclavage, voulurent renier leur foi. Le P. Cabero les racheta sur parole, et resta en ôtage. Il s'occupait de consoler les Chrétiens dans leurs prisons et parlait avec un zèle ardent contre les erreurs de Mahomet. Les Turcs irrités lui firent souffrir d'étranges cruautés. Il fut condamné au feu : on l'attacha à un poteau qu'il regarda comme une croix. Le bûcher était déjà allumé et le courage intrépide du confesseur n'était point ébranlé. Alors un Turc, touché de compassion, offrit 600 écus pour lui sauver la vie. Les Maures, dont l'avarice était plus grande encore que le fanatisme, préférèrent cette somme à l'honneur outragé de leur prophète, et le P. Cabero fut délivré. Il s'humilia devant Dieu et ne manqua pas au martyre, mais le martyre lui manqua. Le Turc qui l'avait retiré de ce danger, craignant que son zèle ne le fît retomber dans un autre, le garda chez lui jusqu'à l'arrivée du P. Jean Itaïcoz, religieux du même ordre, et natif de Pampelune, qui paya sa rançon et les 600 écus que son généreux bienfaiteur avait avancés pour lui sauver la vie. (*Histoire de l'ordre de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des captifs.*

CABRAL (Le P. François), Jésuite portugais, missionnaire en Orient à la fin du XVIe siècle. — Il était en 1584 provincial de l'Inde, c'est-à-dire de toute l'Asie orientale, et se trouvait à Macao, lorsque le P. Ruggieri, Jésuite italien, qui était parvenu à gagner l'amitié du vice-roi de Canton et à pénétrer dans l'intérieur de la Chine, vint le chercher avec l'autorisation des mandarins, l'introduisit à Teaho-King, à vingt lieues à l'ouest de Canton. Là, le P. Cabral baptisa les prémices de l'apostolat de ses religieux en Chine; c'étaient un lettré qui reçut le nom de Paul et un autre chinois qui avait donné l'hospitalité aux missionnaires. Cette cérémonie eut lieu le 18 décembre 1584 avec la plus grande solennité possible. Paul quitta bientôt après les missionnaires pour retourner dans sa ville natale où il voulait gagner à la foi sa femme, ses enfants et ses compatriotes. Quant au P. Provincial, après avoir achevé

la visite de cette mission naissante et si pleine d'espérance il retourna dans l'Inde. Le célèbre P. Ricci qui plus tard parvint jusqu'à la cour de l'empereur et fonda une chrétienté florissante à Pékin, travaillait alors à Tchao-King avec le P. Ruggieri qui l'avait précédé en Chine. — *Voy.* Ricci.

CABRAL (Antoine), portugais, ambassadeur du vice-roi de Goa auprès du Grand-Mongol Akbar (XVI^e siècle). — Il excita dans le cœur de ce monarque un vif désir de connaître le christianisme, et le détermina à appeler des missionnaires jésuites qu'il accueillit avec honneur. On croit qu'Akbar mourut Chrétien. — *Voy.* Aquaviva, Leitan, Xavier.

CACCIOLI (Le B. André), Mineur italien, du XIII^e siècle, missionnaire dans sa patrie. — Il était issu d'une illustre famille de Spello (près de Foligno, délégation de Pérouse, États-Romains) et il fut d'abord prêtre séculier et curé d'une paroisse dans le diocèse de Spolette. Ayant, à l'âge de quarante ans, perdu sa mère et sa sœur, ces malheurs domestiques le détachèrent de plus en plus du monde, et il se détermina à entrer dans l'ordre que saint François d'Assise venait de fonder. Il eut le bonheur d'assister à la mort de ce saint patriarche et de recueillir ses dernières leçons. A l'exemple de saint François, il prêcha la pénitence avec un grand zèle et convertit une multitude de pécheurs. Après avoir longtemps annoncé la parole de Dieu, il se retira dans un couvent solitaire pour n'y penser qu'à son salut. Sa bienheureuse mort arriva en 1294. Saint François avait fondé son ordre des Frères Mineurs en 1208 et était mort en 1226, le B. André Caccioli avait par conséquent plus de 68 ans de profession religieuse et était âgé d'au moins 108 ans, s'il n'y a pas d'erreur dans la date de sa mort. Le Pape Benoît XIV a autorisé le culte qu'on rendait à ce bienheureux. On l'honore le 3 juin.

CACHOD (Le P. Jacques), Jésuite suisse, missionnaire dans le Levant au commencement du XVIII^e siècle. — Il était de Fribourg, en Suisse. Avant de se consacrer aux missions de l'Orient, il avait fait pendant quelques années l'office de missionnaire à Fribourg en Brisgau (Allemagne) pendant la guerre : les officiers français l'honoraient de leur confiance, et l'un d'eux, le célèbre M. Du Faï, voulut à la mort être assisté par lui.

De l'Allemagne, il fut envoyé dans les missions du Levant, passa à Malte, où il évangélisa les malheureux captifs détenus dans le bagne, préludant ainsi au dévouement héroïque qu'il devait déployer dans les bagnes de Constantinople. C'est pourquoi on le surnommait, tant à Malte que dans cette dernière ville, le Père des esclaves.

Il y a apparence que c'est dans les premières années du XVIII^e siècle qu'il quitta l'Europe pour aller en Grèce, et qu'il séjourna peu à Malte. Le P. Tarillon, Jésuite français, dans une lettre qu'il écrivit en 1714 à M. de Pontchartrain, cite le P. Cachod, comme incessamment occupé depuis huit ou dix ans aux œuvres de charité où il y avait plus de péril, soit dans les bagnes (*voy.* ce mot), soit sur les vaisseaux et les galères du grand seigneur. Les esclaves savaient l'y introduire par le moyen de leurs gardiens, avec qui ils étaient d'intelligence. En 1707, année où la peste fut si furieuse qu'elle enleva près du tiers de la population de Constantinople, il se trouvait enfermé dans le bagne au milieu de quatre ou cinq mille captifs. Mais par un véritable miracle de la Providence qui veillait sur l'héroïque missionnaire, il ne ferma les yeux en trois semaines qu'à quatre-vingt-six mourants, tandis qu'en ville et en plein air, il mourait des milliers de personnes. Le plus grand danger qu'il courut de sa vie, comme il écrivait en 1707 au P. Tarillon, c'est à fond de cale d'une sultane (vaisseau turc) de 82 canons. Les esclaves, de concert avec les gardiens, l'y avaient fait entrer sur le soir pour les confesser toute la nuit et leur dire la messe de grand matin. « Nous fûmes, dit-il, enfermés à double cadenas, comme c'est la coutume. De cinquante-deux esclaves que je confessai et communiai, douze étaient malades et trois moururent avant que je fusse sorti. Jugez quel air je pouvais respirer dans ce lieu renfermé, et sans la moindre ouverture. Dieu, qui par sa bonté m'a sauvé de ce pas-là, me sauvera de bien d'autres. Maintenant je me suis mis au-dessus de toutes les craintes que donnent les maladies contagieuses, et s'il plaît à Dieu je ne mourrai plus de ce mal, après les dangers que j'ai courus. »

Non-seulement le P. Cachod s'occupait avec un courage et une charité héroïque de rendre service aux pauvres esclaves Chrétiens, mais il travaillait avec le plus grand zèle à la conversion des schismatiques.

En 1712, il ramena dans le sein de l'Eglise plus de quatre cents schismatiques et confessa à lui seul plus de trois mille personnes. En 1713, le nombre des schismatiques qu'il réconcilia, montait à sept ou huit cents. Il avait toujours à sa disposition un certain nombre de catholiques zélés et sages, qui, se répandant de tous côtés, lui amenaient sans bruit ceux qu'ils avaient disposés à se convertir. C'est surtout parmi les Arméniens qu'il avait plus de succès, car cette nation est plus docile et mieux disposée que les Grecs. Pour cela on le nommait le Père des Arméniens aussi bien que le Père des esclaves.

Bien des personnes s'imaginent que les *Lettres édifiantes* sont une histoire des missions : mais il n'en est rien ; c'est comme son titre l'indique, un choix de quelques lettres détachées sur les missions des seuls Jésuites ; on y trouve quelques beaux traits édifiants et curieux et qui font honneur à la religion, mais rien de suivi ni de complet dans les événements, comme il convient à une histoire. Il serait donc impossible d'indiquer si le P. Cachod continua son apostolat longtemps après l'année 1714, date de la lettre du P. Tarillon. Il n'en est point parlé

ailleurs; l'époque et les circonstances de sa mort sont inconnues.

CAFFAREL (M.), prêtre français du diocèse de Gap, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti pour le vicariat apostolique d'Agra dans le Mogol, vers la fin de janvier ou le commencement de février 1841, ou plutôt 1842 (*Annales*, t. XIV, page 152 et t. XVI, page 532), emmenant avec lui six religieuses de la congrégation de Jésus-Marie de Lyon. Ces dames se proposaient de travailler selon le but de leur institut à l'éducation des jeunes personnes dans les pensionnats, et à la direction de Providences où elles recueillent les orphelins, leur apprennent un état et les forment à la vertu. Aussitôt leur arrivée dans la capitale du Grand-Mogol, elles se sont mises à l'œuvre et ont obtenu un succès prodigieux : c'était en effet une chose nouvelle et admirable que les soins touchants, le dévouement et l'aptitude de ces religieuses, dans un pays entièrement dépourvu d'institutions convenables pour l'éducation des personnes du sexe.

Le tome XIV des *Annales*, n° 81, de mars 1842, annonce qu'un prêtre et six religieuses sont partis de France dans le mois de janvier pour la mission d'Agra (Indoustan). Il s'agit évidemment du mois de janvier 1842. Le tome XVI, n° 97, de novembre 1844, en enregistrant le départ pour la même mission de seize religieuses de Jésus-Marie de Lyon, avec M. Borghi, évêque de Bethsaï, et vicaire apostolique d'Agra, ajoute : On se rappelle qu'il est parti au 1er février 1841, pour Agra, six religieuses de cette congrégation sous la conduite de M. Caffarel, prêtre du diocèse de Gap. — Pendant toute l'année 1841, il n'a été annoncé dans les Annales aucun départ de la nature de celui qui est rappelé dans le tome XVI. Celui qu'on rapporte au mois de janvier 1842 dans le cahier de mars suivant, a pu être effectué le 1er février, et c'est sans doute celui-là qu'on a voulu désigner dans le tome XVI en le fixant par erreur à 1841; la date réelle et précise doit être le 1er février 1842.

CAHOKIA, petite ville d'Amérique dans les Etats-Unis (Haute-Louisianne ou Missouri.) — C'est une des plus anciennes paroisses catholiques du pays. Dès la fin du XVIIIe siècle elle était desservie par un prêtre, M. Olivier, de Nantes, curé de la Prairie du Rocher, dans l'Illinois, qui visitait en outre de temps en temps Kaskaskias, Saint-Louis, Sainte-Geneviève, etc.

Au commencement du XIXe siècle, les Trappistes, ayant pour supérieur le P. Guillet, avaient fondé près de Cahokia un établissement de leur ordre dans le but de travailler à la conversion des sauvages ; mais cet établissement n'eut pas de suite, les Trappistes étant rentrés en France lors de la restauration des Bourbons (1815).

CAIO ou CAIUS, Chrétien cochinchinois, martyrisé dans la persécution de 1664, ainsi que Anne Ba, Marthe Phuoc, Pierre Ky, Luce Ky sa fille, Michel Mien, Ignace Vang, Matthieu Ven, Damase Dao, Thomas Nghé, Jean Lau, Jean Nhiem et plusieurs autres au nombre de près de cinquante, sur lesquels il a été dressé des procès-verbaux juridiques pour leur canonisation. On ne rapporte aucune circonstance particulière sur le martyre de Caio.

CAIUS (Saint), évêque, disciple de l'apôtre saint Barnabé, selon le Martyrologe romain qui le cite à la date du 27 septembre. — Cet homme apostolique, après avoir souffert dans la persécution de Néron, mourut en paix à Milan.

CAIUS (Saint), Chrétien de Corinthe et disciple de saint Paul. — Le grand Apôtre fait mention de lui dans sa *Ire Epître aux Corinthiens*. On l'honore avec saint Crispus le 1er octobre.

CAJETAN (Fr.), maître général de l'ordre des Frères Prêcheurs au commencement du XVIe siècle.—Il s'occupa avec zèle des missions de son ordre, envoya en Afrique Fr. Jacques de Saint-Pierre, religieux arragonais dont l'apostolat si remarquable fut couronné par le martyre en 1516. — Afin de conserver et de propager la foi catholique en Palestine, Fr. Cajetan nomma le provincial de Grèce son vicaire général en terre sainte, en lui enjoignant d'y envoyer tous les religieux qu'il jugerait propres à cet apostolat ; et afin que la province de Grèce, dont la plus grande partie était tombée sous la puissance ottomane, ne fût pas privée par leur départ des missionnaires dont elle avait besoin, il y envoya pour renfort un certain nombre de Frères Prêcheurs. Ceci se passait en 1512.

CALACA (Le P. Damien), Jésuite portugais ou italien, missionnaire au XVIIe siècle en Ethiopie ou dans l'Indoustan. — On ne sait en quelle année il fut envoyé dans le premier de ces pays, mais c'était sous le règne de Melec-Segued, empereur catholique (1605-1632). Facilidas, fils et successeur de ce prince (1632-1665), fut un monarque apostat et persécuteur qui, pendant un règne de trente-trois ans, parvint à détruire la religion catholique dans ses Etats. — Il commença par exiler (1633) les missionnaires européens et le patriarche à leur tête. Ce prélat était le P. Mendez, Jésuite portugais ; il était secondé par un certain nombre d'autres Jésuites portugais et italiens. Le P. Calaca était de ce nombre. La troupe apostolique obligée de sortir d'Abyssinie, s'embarqua à Massouah où le pacha turc pensa en faire une troupe de martyrs, puis se borna à les rançonner en retenant en ôtage le P. Mendez et deux autres Jésuites, qui furent délivrés par l'intervention diplomatique de la France. De Massouah, les confesseurs se rendirent dans l'Indoustan, où le P. Calaca se consacra entièrement au ministère des missions. Il prêcha et catéchisa entre autres lieux à Diu, il s'y fit aimer des banians, marchands indous, dont il avait converti plusieurs. Comme il y a à Massouah des négociants de cette caste, il espérait se bien faire venir d'eux et par ce moyen pénétrer dans la mission d'Abyssinie, qui avait un pressant besoin de secours. En effet, six

Jésuites qui y étaient restés en secret avec le P. Almeida, évêque de Nicée, furent successivement martyrisés en 1635, 1638 et 1640.

Le P. Calaca s'étant donc offert au patriarche Mendez pour tenter de pénétrer en Ethiopie, obtint de ce prélat l'autorisation nécessaire, et fit voile pour Massouah. Mais à peine arrivé il fut chargé par le pacha d'une négociation auprès du vice-roi des Indes, et comme il ne pouvait refuser cet office il fut obligé de repasser à Goa. C'était un piége que le musulman lui avait tendu, et qu'il ne fut pas en son pouvoir d'éviter, bien qu'il le vît clairement. Ainsi échoua la tentative du P. Calaca suivie de celle du P. Almeida et du P. Bothelko également infructueuses. Il n'est plus parlé dans la suite du P. Calaca, qui acheva sans doute sa carrière dans les missions de l'Inde.

CALAMONA, ville épiscopale de l'île de Crète. — Elle a eu au moyen âge ses évêques latins, parmi lesquels on connaît les suivants : Léon, qui siégeait vers l'an 1286; Julien, vers l'an 1375; Barthélemi, au commencement du XVI^e^ siècle. Il eut pour successeur Albert, Frère Prêcheur, nommé par le Pape Paul III, le 29 octobre 1537; Vincent (Vincent Quirini). Il se démit en 1551 et eut pour successeur Timothée (le P. Timothée Justiniani) Dominicain italien, évêque d'Aria (Crète) depuis le 21 juin 1550, le Pape Jules III ayant uni l'évêché de Calamone à celui d'Aria le 5 octobre 1551. — *Voy.* ARIA.

CALANGSOR (PIERRE), catéchiste du P. de Sanvitorès, Jésuite espagnol et apôtre des îles Mariannes, fut martyrisé avec lui le 2 avril 1672 à Thumbam, village de l'île Guaham où ils s'étaient rendus pour baptiser la fille d'un Chrétien apostat nommé Matapang. — Cette enfant était malade; mais son père refusant obstinément de la laisser baptiser, chassa les deux religieux de chez lui, et le zèle de ces deux hommes de Dieu excitant sa fureur, il résolut de les tuer. Pendant qu'il était sorti pour aller chercher quelqu'un qui voulût le seconder dans son infâme dessein, le P. de Sanvitorès et son catéchiste rentrèrent dans sa cabane et baptisèrent l'enfant. Matapang étant revenu sur ces entrefaites avec un païen nommé Hirao, celui-ci tua d'abord le catéchiste Calangsor, ensuite il porta un coup au P. Sanvitorès, qui fut achevé par Matapang. Les deux scélérats que le fanatisme avait poussés à une action aussi abominable portèrent les corps de leurs victimes jusqu'au bord de la mer, leur attachèrent une grosse pierre aux jambes et les jetèrent à l'eau. — *Voy.* SANVITORÈS.

Il est possible que Pierre Calangsor fût un jeune catéchiste indigène, de ceux qui étaient formés dans le séminaire fondé à Agagna par le P. de Sanvitorès et doté par Marie-Anne d'Autriche, reine d'Espagne; mais je crois plutôt qu'il était Espagnol et Frère coadjuteur dans la Compagnie de Jésus.

CALCHI (Le P. SIGISMOND), Barnabite italien, de Milan, premier missionnaire connu dans le pays que nous nommons aujourd'hui l'empire Birman. Ces régions étaient autrefois attribuées aux diocèses Indo-Portugais de Saint-Thomas de Méliapour près de Madras; mais les évêques qui occupaient ce siége de loin en loin n'exerçaient la juridiction au-delà du Gange que sur les Portugais attirés là par le commerce. Le P. Calchi trouva ainsi un prêtre de cette nation à Rangoun et un autre à Ava; mais ils ne savaient pas la langue des indigènes et la conversion des idolâtres était restée étrangère à leur zèle. Ils se bornaient à évangéliser leurs compatriotes.

Voici à quelle occasion le P. Calchi vint jeter les fondements de l'Eglise qui est régie aujourd'hui par les vicaires apostoliques d'Ava et Pégu. Le pape Innocent XII espérant qu'une ambassade solennelle envoyée à l'empereur de la Chine, intéresserait la bienveillance de ce prince en faveur de la religion, désigna pour cette grande mission M. Mezzabarba, patriarche d'Alexandrie *in partibus*. Le prélat partit de Rome en 1719 avec un cortége imposant. Au nombre de ceux qui le suivirent se trouvaient quatre Barnabites, Italiens comme lui et savants aussi distingués que bons religieux. C'étaient les PP. Honorat Ferrari, Alexandre, Sigismond Calchi et Sauveur Rosini, le premier de Verceil, le second de Bergame, le troisième de Milan et le dernier de Nice. Malgré tout le mérite de ceux qui composaient cette légation et la pompe dont elle fut environnée, elle ne réussit pas, et ce fut un bonheur pour les infidèles de Pégou. M. Mezzabarba avait reçu du Pape le pouvoir de diriger sur les provinces qu'il saurait avoir le plus besoin de prêtres, les religieux attachés à sa suite. Pegou le frappa le plus vivement par son abandon et il y envoya avec le pouvoir et le titre de vicaire apostolique le P. Calchi qui partit de Canton le 3 octobre 1721 et aborda dans les premiers jours de 1722 à Siriam, ancien port de Pégu. Il était accompagné d'un prêtre séculier italien, nommé Joseph Vittoni.

C'est donc en 1722, il y a cent trente ans, que cette mission commença à s'ouvrir. L'Evangile n'avait pas encore été annoncé aux gentils de ces contrées; du moins les investigations les plus persévérantes n'en ont pu faire découvrir aucune trace au P. Abbona, Oblat piémontais et missionnaire dans ce pays. C'est lui qui a réuni dans une lettre adressée en 1840 au P. Simonin, chapelain du roi de Sardaigne, l'intéressante histoire de cette chrétienté peu connue; elle a été publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, tome XIII, page 326. « En 1548, dit-il, saint François Xavier écrivant au P. Rodriguez, religieux de sa compagnie, demanda des missionnaires savants et vertueux pour les envoyer en Chine, au Japon ou à Pégu, mais je ne vois pas qu'il ait reçu d'Europe les ouvriers qu'il réclamait. En 1642 deux Capucins français dirigés sur Pégu furent retenus à Madras et y fondèrent une mission de leur ordre qui a duré très de

deux siècles.» Le P. Abbona dit que le nom de ces religieux lui échappe ; l'un d'eux était probablement le P. Ephrem de Nevers qui fonda une Eglise dans la partie noire ou Indienne de la ville de Madras où il avait été appelé par les Anglais eux-mêmes ; son nom est cité dans l'*India orientalis Christiana* du P. Paulin de Saint-Barthélemi.

Quant au P. Calchi, voici au milieu de quelles traverses et de quelles vicissitudes il jeta les fondements de l'Eglise de Pégu : la persécution la plus odieuse vint se déchaîner contre lui au début de son œuvre, l'envie répandit sur son compte et celui de son compagnon des calomnies si atroces que le roi ne put y croire sur parole et interrogea pour éclaircir ce mystère, des Européens et des Arméniens fixés à Siriam. Ayant reconnu l'innocence des deux missionnaires il la proclama par un acte solennel et voulut que de leur modeste résidence ils passassent au palais d'Ava.

A cette époque, l'empire Birman n'était pas aussi étendu qu'aujourd'hui ; la grandeur de cette nation est toute récente. Pégu, Martaban, Prome formaient des royaumes indépendants, et ils n'étaient pas les seuls ; tous ont été absorbés dans les Etats de sa majesté aux pieds d'or, (c'est le titre que prend le souverain des Birmans) il semble par la suite de l'histoire qu'Ava était la capitale d'un royaume très-distinct de celui de Pégu. Cependant en 1722 s'il n'y a pas quelque lacune, quelque obscurité ou une erreur dans le récit du P. Abbona, le roi de Pégu se trouvait momentanément être en même temps roi d'Ava.

Quoi qu'il en soit, le P. Calchi fut admis à parler du christianisme en présence du monarque, et il le fit avec tant de force et de persuasion qu'il excita l'enthousiasme de ce prince. Subjugué par les discours du zélé missionnaire, il déclarait qu'à ses yeux le Souverain Pontife était la première puissance du monde, et il voulut que l'abbé Vittoni retournât à Rome sur-le-champ avec des rubis, de l'ambre et mille pierres précieuses qui devaient être déposées aux pieds du Pape comme un témoignage de la haute estime du roi de Pégu pour sa dignité et sa personne. A défaut d'un résultat plus complet sur l'esprit et le cœur du roi, le P. Calchi obtint au moins la liberté pour son ministère apostolique. Un édit que le monarque fit publier dans tous ses Etats défendait à qui que ce fût d'entraver le zèle des missionnaires. Enfin par un dernier témoignage de bienveillance, il accorda pleine liberté au P. Calchi de prêcher l'Evangile et à ses sujets de l'embrasser. L'habile religieux mettant à profit ces heureuses dispositions, entreprit de suite la construction d'une église qui fut, dit le P. Abbona, la première où nos saints ministères aient été célébrés. Il paraît, alors, que le prêtre portugais qui résidait à Ava avant l'arrivée du P. Calchi n'avait qu'une chapelle pour un petit nombre de Chrétiens ses compatriotes qui lui formaient comme une paroisse.

Cependant l'abbé Vittoni étant parti pour Rome, le P. Calchi était resté seul. Ses prédications obtinrent un succès merveilleux : aussi fit-il, à la sollicitation même du prince les instances les plus ardentes auprès de ses supérieurs pour en obtenir des ouvriers qui l'aidassent à cultiver plus convenablement une vigne si féconde et si riche d'espérances. On répondit à ses vœux et en 1727 l'abbé Vittoni s'embarqua pour le rejoindre avec deux missionnaires, savoir, un prêtre séculier nommé Rosetti et un Barnabite le P. Gallizia, l'un et l'autre Italiens. Le Saint-Siége avait décidé que la mission serait partagée en deux, dont l'une resterait aux PP. Barnabites et l'autre serait remise aux prêtres séculiers. Mais le P. Calchi mourut avant d'avoir reçu cet ordre et d'avoir vu les nouveaux apôtres qui venaient à son aide ; en sorte que la chrétienté se trouva dans l'abandon. C'est seulement trois mois après son décès que parut le P. Gallizia, qui fut un digne continuateur de ses œuvres et de son zèle évangélique. (*Voy.* Gallizia). Quant au partage de la mission, s'il fut exécuté momentanément, il n'eut aucune suite ; tout l'empire Birman est encore aujourd'hui gouverné au spirituel par un seul évêque qui prend le titre de vicaire apostolique d'Ava et Pégu. Il y aurait certainement bien pour occuper le zèle de deux prélats avec de nombreux coopérateurs : l'un des deux vicaires apostoliques serait placé à Ava et l'autre à Rangoun qui a remplacé Pégu ; mais les catholiques Birmans sont en petit nombre et s'accroissent fort peu. D'ailleurs la guerre que l'Angleterre fait aujourd'hui à S. M. aux pieds d'or changera peut-être la face du pays sous le rapport politique, ce qui ne peut que faciliter l'action apostolique et exciter le zèle des missionnaires.

CALDEIRA (Marc), Jésuite portugais, partit en 1570 pour la mission du Brésil avec le P. Azevedo et quarante autres religieux de la Compagnie, sur le vaisseau *le Saint-Jacques*. — Les protestants français, supérieurs en nombre, ayant rencontré ce navire près des îles Canaries, le prirent à l'abordage et tuèrent tous les Jésuites qui étaient sur le pont. Après ce massacre, ils se jetèrent sur les novices qui, au nombre de vingt-huit ou trente, étaient restés à fond de cale durant le combat ; Caldeira était de ce nombre. C'étaient des étudiants jeunes et timides : on railla leur innocence, on insulta à leur modestie. Le jour qui éclairait cette scène de martyre était un vendredi. On voulut les forcer à rompre l'abstinence ; on leur portait de la viande à la bouche ; ils la foulèrent aux pieds ; pendant plus d'une heure ils servirent de jouet à une foule enivrée de vengeance.

Quand les hérétiques furent fatigués de prodiguer les outrages, ils prirent le parti de massacrer encore. Ils écrasaient, à l'endroit de la tonsure, la tête de ceux qui étaient dans les ordres ; pour les autres, ils les liaient deux à deux par les pieds, les poussaient ainsi jusqu'au bord du navire. Là, avec des cris moqueurs, on leur plon-

geait une épée ou un poignard dans le corps et on les laissait tomber au fond de l'abîme. L'un d'eux, par la force de son tempérament, semblait résister à toutes ses blessures; on le mit à la gueule d'un canon qui lança dans les flots ses membres dispersés. Un seul Jésuite fut épargné : c'était le Fr. Sanchez, cuisinier. Il survécut, ainsi que douze matelots qui avaient posé les armes et dont on avait épargné la vie; plus tard ils rendirent témoignage contre les bourreaux, devant le tribunal de l'opinion. Il paraît que Sourie, vice-amiral des protestants, qui était animé d'une haine fanatique contre les Jésuites, voulait, par ce moyen, qu'on sût ses exploits et que les Jésuites épouvantés ne fussent plus aussi disposés à traverser les mers pour se rendre dans les missions lointaines et y propager le catholicisme. Il connaissait bien peu ses victimes. La perspective du martyre ne pouvait qu'enflammer le zèle de ces religieux. Au lieu de les glacer de terreur et de paralyser leur zèle comme le croyait le barbare calviniste, il ne faisait qu'offrir l'appât d'une récompense magnifique à leur carrière d'abnégation, de pauvreté, d'obéissance et de sacrifices de tout genre. Mais un autre sentiment a survécu à ces scènes affreuses, c'est la honte des persécuteurs, l'horreur d'un si grand crime et la gloire des martyrs que le pape Benoit XIV a déclarés tels par un décret du 21 septembre 1742. — *Voy.* Azevedo, d'Acosta, Ribeiro etc.

CALDERARI (Jules-César), prêtre italien, de Milan, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1844 pour le vicariat apostolique d'Agra avec M. Borghi, évêque de Bethsaïde, qui était venu en Europe chercher des auxiliaires. M. Calderari était noble milanais, et, ce qui est bien préférable au hasard de la naissance, il était homme d'un grand cœur et d'un beau dévouement puisqu'il a su renoncer à sa patrie et aux avantages temporels que sa condition pouvait lui procurer ou lui réserver en Europe pour embrasser une carrière pénible, sans éclat et hérissée de souffrances, uniquement afin de gagner des âmes à Jésus-Christ. J'ignore si ce bon prêtre vit encore : car on est vite dévoré par le climat brûlant de l'Inde, combiné avec les fatigues de l'apostolat et les privations qu'impose la misère.

CALDWELL (Les deux frères), Bénédictins anglais, de Douai, missionnaires en Océanie. — Ils sont partis le 7 octobre 1847, pour Sydney (Nouvelle-Galle du Sud), avec M. Polding, archevêque de cette ville, trois autres Bénédictins, un Passioniste, deux ecclésiastiques séculiers, deux séminaristes et deux Sœurs. Ils n'étaient à cette époque que sous-diacres : mais ils ont dû être promus au sacerdoce en Australie. — *Voy.* Pierre, Passioniste.

CALLIER (M. François), Prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire au Tong-King à la fin du xvii[e] siècle. — Il était de Dijon, et avait le degré de docteur en théologie lorsqu'il se dévoua à l'apostolat des infidèles. Mais Dieu se contenta de son dévouement; car étant parti de France, en 1686, il fit naufrage l'année suivante sur les côtes du Tong-King, et périt dans le sinistre.

CALINON (Le P. Philippe), Mariste français, du diocèse de Saint-Claude, en Franche-Comté (Jura), missionnaire dans l'Océanie centrale. — Il est parti de France, en 1843, et s'est embarqué au mois d'avril, à Toulon, avec M. Douarre, évêque d'Amata, le P. Bréheret, le P. Roudain, le P. Rougeyron, et sept autres Maristes, dont deux Pères, un clerc et quatre Frères.

CALLIPOLIS, ville épiscopale de Thrace, dans la Chersonèse, sous la métropole d'Héraclée. — C'est aujourd'hui Gallipoli, ville assez considérable de la Turquie d'Europe, sur le détroit des Dardanelles. Elle a eu des évêques latins au moyen âge et le siége était occupé par un prélat de ce rite sous le pontificat d'Innocent III (1198-1216). On ne sait pas son nom. Voici ceux qui sont connus : Daniel, de Liége, Frère Prêcheur, nommé par le Pape Boniface IX, en 1401 : il siégea trois ans; Bernard Arcuficis, Frère Prêcheur, nommé par Innocent VII, en 1405; Antonelli (ou Antoine), Frère Mineur : il siégeait en 1451; Jérôme, qui eut peu après le titre d'évêque de Callipolis : son successeur fut Jean I[er] (de Cocedorio), Frère Prêcheur, nommé par Calixte III, le 14 juillet 1458; Jacques ou Didace, Frère Mineur, nommé par Innocent VIII, le 28 juillet 1485; Jean II, Frère Prêcheur, nommé par Léon X, le 23 juillet 1518.

La plupart de ces prélats n'ont eu que le titre de l'Eglise de Callipolis, comme on le voit par l'époque où ils siégeaient. Depuis lors les Souverains Pontifes ont toujours pourvu cet évêché. M. Truffet, vicaire apostolique de la Guinée, décédé il n'y a pas longtemps, était évêque de Callipolis, *in partibus*, et son successeur, M. Bessieux, a été institué sous le même titre, le 20 juillet 1848.

CALOJEAN, c'est-à-dire Beaujean, roi de Bulgarie, au commencement du xiii[e] siècle. — Il reconnut en 1202 l'autorité spirituelle du Pape Innocent III, et mourut vers l'an 1207 ou 1208, après avoir vaincu et fait prisonnier Baudouin, empereur latin de Constantinople. Calojean est aussi désigné dans l'Histoire sous le nom de Joannice, qui est à peu près le même nom que Jean.

CALVARIN (M.), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, et missionnaire en Afrique, puis en Amérique au commencement du xviii[e] siècle. — Il partit en 1698, avec M. de la Vante, pour l'île Bourbon. (*Voy.* De la Vante.) De là il revint en France, et passa dans les missions du Canada. On ignore combien de temps il travailla et à quelle époque il mourut. M. Calvarin était de la Bretagne. Son confrère, M. de la Vante, qui était Normand, se rendit aussi au Canada.

CALVI (Fr. Gérard de), Prêcheur italien,

de Calvi, en Corse, ou plutôt de Calvi, dans le royaume de Naples.— Ce missionnaire était évêque et l'un des suffragants de l'archevêque de Sultanieh, en Perse, au XIVe siècle. — *Voy.* GÉRARD DE CALVI.

CALVINHAC (M.), Prêtre français du séminaire du Saint-Esprit et du diocèse de Saint-Flour (Auvergne, Cantal), missionnaire en Afrique, à Madagascar. — Il est parti pour cette île en 1849, avec M. Monnet, évêque de Pelles, vicaire apostolique, et onze prêtres, religieux, ecclésiastiques, ou Frères coadjuteurs, que le prélat emmenait dans sa mission. Tous se sont embarqués à Cherbourg, le 15 mai. Il y avait parmi eux quatre Jésuites italiens, un Bénédictin français, etc. — *Voy.* ROMANI.

CAM (JACQUES OU DIEGO), navigateur Portugais, découvrit le Congo en 1484. (Pour les mœurs du pays, *voy.* CONGO.) — Il envoya au roi quelques Portugais avec des présents, et repartit pour sa patrie sans attendre leur retour; il emmenait plusieurs indigènes que Jean II, roi de Portugal, fit instruire. Ces nègres revinrent au Congo l'année suivante, avec Cam qui y retrouva les Portugais qu'il avait laissés. Pendant leur séjour, ils avaient fait concevoir au roi idolâtre une telle estime de la religion catholique, que le roi choisit plusieurs de ses principaux sujets et pria Cam de les mener en Portugal et de les faire baptiser, puis de les renvoyer au Congo avec des apôtres de la foi. Ils furent en effet baptisés à Béjà ; le roi et la reine tinrent sur les fonts sacrés leur chef Zacunta et lui donnèrent le nom de Jean. Les seigneurs de la cour servirent également de parrains aux autres nègres, qui prirent aussi leurs noms. Pendant leur absence, un prêtre que Cam avait laissé sur la côte avec plusieurs Portugais, fut favorablement accueilli par le prince de Sogno, qui résidait dans l'intérieur, à un port situé sur le fleuve Zaïre ; il lui proposa les vérités de l'Evangile et lui fit détester l'idolâtrie; ce prince donna avis de sa conversion au roi du Congo, son neveu, qui désira voir le prêtre et ne montra pas moins d'inclination pour le christianisme. Non-seulement il promit de l'embrasser, mais il fit écrire au roi de Portugal, par les premiers vaisseaux, pour réclamer des missionnaires. Le prêtre informa aussi Jean II du succès miséricordieusement accordé à ses efforts.

En 1491, les missionnaires arrivèrent sur la flotte de Ruy-Souza, chargé de ramener l'ambassadeur du roi de Congo, alors bien instruit de la foi. Ils achevèrent d'instruire le prince de Sogno, qui coupa de sa propre main les matériaux d'une église en bois dans laquelle les missionnaires élevèrent trois autels. Le jour de Pâques il y fut baptisé avec son jeune fils. Celui-ci reçut le nom d'Antoine et le père fut appelé Emmanuel ; c'était le nom du duc de Deja, frère de la reine. Un sermon fut prononcé dans cette belle cérémonie et disposa le peuple à suivre l'exemple des princes. Le roi, satisfait de la conversion de son oncle, augmenta son domaine et l'autorisa à détruire toutes les idoles dans son gouvernement. Telle était la foi et la piété de ce nouveau Chrétien, qu'il voulait mettre à mort quelques nègres coupables d'avoir, pendant la messe, fait du bruit hors de la chapelle où l'on continuait à célébrer chaque jour les saints mystères. Mais l'amiral et les missionnaires modérèrent son zèle excessif.

Du Sogno, la colonie apostolique se rendit avec un nombreux cortége et au bruit des instruments de musique, à Banza-Congo (Banza veut dire ville dans la langue du pays), capitale du royaume. C'est une ville assez considérable à laquelle on donne encore aujourd'hui 20 ou 25,000 âmes. La cour s'avança au-devant des prêtres portugais, qui, arrivés dans la capitale, furent reçus par le roi. Il était devant son palais, assis sur un trône d'ivoire. L'ambassadeur portugais lui exposa l'objet de sa mission et le monarque se leva pour exprimer sa joie, et tout le peuple fit éclater la sienne par des acclamations, des chants et des fanfares. Le monarque logea les missionnaires dans son palais. Dès la première conférence qui eut lieu le lendemain, on convint de bâtir une église où la cérémonie de son baptême serait célébrée avec solemnité. Il ordonna qu'on fît les provisions nécessaires de matériaux que les ouvriers portugais mettraient en œuvre.

Les Anzicos qui habitaient vers le cours inférieur du Zaïre ayant tué leur chef et levé l'étendard de la révolte, cet incident fit rompre l'entreprise. Sundi, fils aîné du roi, marcha contre les insurgés; le monarque lui-même fut obligé de s'y rendre de sa personne. La considération de cette expédition prochaine détermina les missionnaires à abréger la durée des épreuves pour le roi et pour le peuple. Le temps ne permettant pas de bâtir l'église de pierre, le prince en fit élever une de bois qui fut dédiée sous le vocable de Saint-Sauveur. Il y fut baptisé au milieu d'un concours de plus de cent mille de ses sujets que les préparatifs de la guerre y avaient réunis. Sur les fonts baptismaux, il reçut le nom de Jean et la reine celui d'Eléonore. C'est ainsi que s'appelaient le roi et la reine de Portugal. Un très-grand nombre de chefs nègres furent baptisés à leur exemple. Ruy de Souza remit au nouveau Chrétien un étendard que le Pape Innocent VIII avait envoyé à Jean II et lui donna la croix pour les faire participer, lui et les siens, au mérite de la croisade prêchée contre les infidèles. Le Roi de Congo partit plein de confiance dans le signe du salut et il vainquit ses ennemis. Son fils aîné, Sundi, qui était absent lors du baptême du roi, voulut aussi se faire Chrétien, et sur les fonts sacrés, il reçut le nom d'Alphonse

Tels furent les beaux commencements de la mission de Congo. On croit lire le récit du baptême de Clovis par saint Remi : la seule différence, c'est que la nation du Congo ne persévéra point (*voy.* JEAN, roi de Congo). J'ai voulu rattacher dans son entier le fait de la

conversion et du baptême du roi au nom du navigateur portugais par l'intermédiaire duquel la foi pénétra dans ce pays, parce qu'on ne sait pas bien les noms, ni même l'ordre des missionnaires qui opérèrent cette conversion. Chaque historien religieux en attribue l'honneur à la société dont il est membre. Le P. Fontana, Dominicain, rapporte que ce sont les Dominicains portugais qui ont arboré la croix au Congo, que plusieurs pénétrèrent de là au cœur même de l'Afrique; que leur nombre n'étant pas en rapport avec l'importance de la mission, ils demandèrent des auxiliaires à leur supérieur le provincial de Portugal; celui-ci en ayant parlé au roi Jean, ce prince voulut que six nouveaux missionnaires, parmi lesquels le P. Alvarez son confesseur, partissent pour le Congo; qu'enfin les FF. Prêcheurs opérèrent d'innombrables conversions dans ce pays et y recueillirent de grands fruits pendant cinquante ans. Jean de Barros, historien portugais, le P. Maffi Jésuite italien, le P. Du Jarric, Jésuite français abondent dans le sens des Dominicains. Le P. Wading, Franciscain, dit au contraire que ce sont des Frères Mineurs, et qu'ils étaient très-nombreux. Il nomme Fr. Jean leur supérieur qui baptisa le roi et Fr. Antoine qui baptisa la reine, le Fr. Jean étant mort sur ces entrefaites. Il déclare qu'il suit le récit de Garcie de Resende, historiographe de Jean II et secrétaire de son cabinet à l'époque de cette mission, lequel devait être bien informé. Jean de Barros au contraire ne fait paraître son ouvrage que sous Jean III, successeur de Jean II. Il avoue n'avoir trouvé que Gomez Eanes qui ait pu lui servir pour son histoire, et convient que cet auteur ne traite que des expéditions de Henri infant du Portugal. Barros n'avait donc pas lu Résende. Maffii et Du Jarric ont copié Barros. D'après cela, l'opinion de Wading paraît mieux fondée. Mais il est possible que les Dominicains aient envoyé des missionnaires de leur ordre au Congo, peu après le baptême du roi Jean. (*Voy.* ALVAREZ).

Les rois de Congo ont été Chrétiens depuis; quelques-uns ont même jeté de l'éclat. (*Voy.* ALPHONSE.)

Mais l'influence du christianisme n'a pu triompher de leurs penchants grossiers et de ceux du peuple. Vaissette, dans sa Géographie qui est du milieu du XVIII^e^ siècle, dit que le roi de Congo est Chrétien et n'a qu'une femme; mais qu'il entretient beaucoup de concubines, malgré les reproches du clergé. — En 1775, il y avait encore, au témoignage du cardinal Castelli, préfet de la Propagande, plus de cent mille Chrétiens fervents dans le Congo. — Depuis lors ce pays sur lequel on n'a, pour ainsi dire, aucune relation, est-il tout à fait retombé dans l'idolâtrie? Il est permis d'en douter, malgré le témoignage de Tuckey. — *Voy.* GUINÉE-MÉRIDIONALE.

CAMA (SAINT JEAN). — Le Martyrologe cite le nom de ce saint à la date du 21 décembre et dit qu'il est honoré par les Coptes et les Abyssins. — *Voy.* JEAN CAMA.

CAMACA (*Camaches*, ou *Camaque* en français), ville archiépiscopale du Pont, aux confins de l'Arménie mineure. — Elle existe encore actuellement sous le nom de Chemach ou Kemach, dans la Turquie d'Asie. Le P. Richard, après avoir placé cette ville en Cilicie, dit, deux lignes plus bas, qu'elle est située en Tartarie, près des monts Caspiens. Il y a évidemment là une contradiction géographique, car la Cilicie, la Tartarie et les monts Caspiens sont trop distincts et trop éloignés pour être confondus. Quoi qu'il en soit, Camaca a eu au moyen âge des évêques latins; on connaît les trois suivants; j'ignore s'ils ont résidé dans leur église.

Emeric, général de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, vers l'an 1391; Jean, nommé par Martin V, et mort le 24 novembre 1422; Ambroise, Frère Mineur, succéda à Jean. — Le P. Richard, déjà cité, semble dire qu'il y avait un autre archevêché de Camaca dans le Pont, mais c'est évidemment le même. Léon le Sage en fit la métropole de la troisième Arménie. Elle est aujourd'hui comprise dans la Carmanie (capitale Konieh).

CAMARA Y MURGA (CHRISTOPHE DE LA), savant prélat espagnol du XVII^e^ siècle, naquit à Arciniega, près de Burgos (Castille); enseigna l'Ecriture sainte à Tolède avec distinction, fut ensuite nommé évêque des îles Canaries (Afrique), et transféré de là sur le siége de Salamanque (Espagne), où il mourut en 1641. — Il a laissé un ouvrage important intitulé : *Constitutions synodales de l'évêché de Canaries, sa première fondation et sa translation, Vies de ses évêques et courte relation des îles de cet archipel.* Madrid, 1634, in-4° en espagnol. On y trouve des détails exacts, intéressants et peu connus sur la conquête et la domination espagnoles aux îles Canaries, et sur l'établissement et l'histoire de la religion catholique dans ce pays.

CAMARASA (LE P. PASCAL DE), Capucin, missionnaire au Chili, chez les Araucans. — Il est parti en 1852 pour cette destination avec cinquante-trois autres Capucins. (*Voy.* PASCAL DE CAMARASA). — Le nom de Camarasa, qui est la patrie du P. Pascal, est italien ou espagnol, et tous les religieux ses compagnons appartiennent sans doute à ces deux nations. On ne cite les noms que du P. Germain d'Annecy, Savoyard, et du P. Raymond de Lerida, Espagnol.

CAMBALU (*Cambalum* en latin, *Cambale* dans le français des vieilles relations, *Khan-Balick* en mongol, ce qui veut dire *Résidence royale et impériale*), ville située dans le fond de l'Asie, était la capitale du Cathaï au moyen âge, et elle eut un archevêché latin au XIV^e^ siècle. — A cette époque sa situation était connue d'une manière positive et pratique, puisqu'on avait des relations avec elle; ensuite dans le XV^e^ siècle et les suivants on l'oublia, de sorte qu'on a beaucoup cherché et disserté quelle pouvait être cette mys-

térieuse ville de Cambale où résidait l'empereur Koublaï à l'époque de la splendeur de l'empire mongol. Etait-ce quelque ville ruinée aujourd'hui, comme Caracorum, autre capitale tartare dont on ignore actuellement la situation? Enfin, on a reconnu assez récemment et d'une manière indubitable, que Cambalu était absolument la même ville que Pékin. C'est aux orientalistes qu'on doit cette découverte, et elle n'a pas exigé de pénibles et périlleux voyages, puisqu'on la doit seulement à l'étude des langues asiatiques. Du moment qu'on a su que *Khan Balick* signifie *résidence impériale*, cette notion se combinant avec tout ce qu'en disent les chroniqueurs du moyen âge, et en particulier avec la circonstance remarquable que Koublaï fonda une ville tartare à côté de la ville qui existait déjà, il devint évident et incontestable que Cambalu et Pékin sont la même cité. Il y avait, dit Marc Polo qui y résida dix-sept ou dix-huit ans, il y avait là une ancienne cité grande et noble, nommée Cambalu, ce qui veut dire dans notre langue la cité du Seigneur, du maître; et le grand khan, sachant par les astrologues que cette ville devait se révolter et mettre en péril l'autorité de l'empereur, fit bâtir une nouvelle cité près de l'autre, et transféra les habitants de l'ancienne dans celle qu'il avait bâtie et qui est appelée *Taï-Tou* (*grande résidence, grande cour*). Vient ensuite la description des murailles, des rues qui sont immensément larges et droites. On n'avait sans doute pas réfléchi à ces indications claires et précises, qui ne permettent pas de méconnaître la ville de Pékin, où existe encore le quartier chinois et le quartier tartare, quoique les Mongols aient été chassés depuis, et que les Chinois aient eu pendant longtemps des souverains de leur nation, remplacés depuis deux cents ans par un nouveau pouvoir tartare, mais mantchou.

Fr. Jean de Montecorvino, Mineur italien, qui fut plus de cinquante ans missionnaire en Asie, pénétrant vers l'Orient plus loin que ne l'avaient fait Fr. Ascelin, Fr. Jean de Plan-Carpino, Fr. Guillaume de Rubruquis, arriva jusqu'à cette immense cité, y demeura onze ans seul, prêchant le christianisme en liberté et avec un grand succès, au point qu'il baptisa plus de six mille personnes (*Voy.* Jean de Montecorvino). — Le Pape Clément V en ayant été instruit, érigea, l'an 1307, Cambalu en métropole, y nomma Fr. Jean, avec pouvoir d'ériger des évêchés, d'en instituer les pasteurs, de les sacrer, d'ordonner des clercs et des évêques dans toutes ces régions de l'Asie, mais à condition de reconnaître l'autorité du Pape et d'en recevoir lui-même l'institution et le pallium. On ordonna évêques sept Frères Mineurs et on les lui envoya en qualité de suffragants, avec mission de lui conférer à lui-même le caractère épiscopal. Il en mourut trois en chemin; trois autres furent renvoyés pour les remplacer. Sans doute Fr. Jean érigea plusieurs évêchés dans un pays aussi vaste et aussi peuplé; mais le seul dont on ait connaissance, c'est Siven-Tcheu, plus connu sous le nom persan de Zeyton ou Cayton, mais on en ignore la position.— *Voy.* Zeyton.

Le premier archevêque de Pékin mourut en 1330, après avoir gouverné son Eglise vingt-trois ans depuis la création du siége métropolitain. Il eut pour successeur, Fr. Nicolas, Mineur français, qui avait été professeur de théologie, et qui emmena vingt-six Franciscains avec lui. Il séjourna longtemps à Ili, ville de la Dzoungarie actuelle, alors capitale des rois mongols de Tchagataï, et qui avait également un évêché occupé par Fr. Richard de Bourgogne, Mineur français (*voy.* ce nom). Fr. Nicolas fut très-bien reçu de l'empereur Chun-Ti, qui avait des légats apostoliques à sa cour (*voy.* Jean de Florence). On ne sait pas combien de temps il gouverna le diocèse de Pékin, et à quelle époque il mourut. — Le troisième archevêque de Pékin fut Fr. Côme, Mineur aussi, dont on ne sait rien, sinon qu'il fut transféré en 1370 à Seraï, ville épiscopale et capitale du Kaptchak (on en voit aujourd'hui les ruines dans le gouvernement de Saratow en Russie). Le P. Richard dit qu'il ne fut sans doute que titulaire, à cause de la révolution de 1369 qui expulsa les Tartares de la Chine, et avec eux les missionnaires Franciscains et tous leurs disciples. Il donne ainsi à entendre qu'il fut institué peu avant cet événement, ainsi que Fr. Guillaume de Prato, Mineur italien, institué par Urbain V, qui lui donna douze Frères Mineurs pour compagnons, puis soixante autres, et enfin huit dont on sait les noms. Il était de plus vicaire général des Franciscains au Cathaï, et en même temps Fr. François de Podio, autre Mineur, était vicaire du même ordre dans la Tartarie du Nord, avec douze compagnons. C'était sans doute la Mandchourie et la Mongolie, où les Tartares venaient de rentrer après avoir été chassés de la Chine. Ces pays sont au nord du Cathaï, et horriblement froids, bien que d'une latitude relativement peu élevée. Le P. Richard dit de Fr. Guillaume, comme de Côme, qu'il fut sans doute simplement titulaire, c'est-à-dire qu'il n'avait que le titre d'archevêque de Cambalu, et qu'il ne put gouverner effectivement son Eglise, ni même pénétrer jusqu'à elle. En effet, il est permis de croire qu'à partir de la révolution de 1369, la Chine fut fermée pour les Européens. D'ailleurs les épouvantables ravages de Tamerlan par toute l'Asie, et le trouble et le relâchement de l'Occident mirent fin à ces lointaines et glorieuses missions du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle, qui ne furent reprises qu'au XVI^e^ par la voie de mer. On cite encore dix archevêques de Cambalu qui très-probablement ne furent que des prélats *in partibus;* ce sont: Joseph, qui eut pour successeurs les suivants: Fr. Dominique, Mineur, nommé par Boniface IX, le 9 août 1403; Fr. Corrade, Prêcheur, nommé par Innocent VII vers l'an 1408; Fr. Jacques, Prêcheur aussi, nommé par Martin V, le 18 janvier 1427; Léonard, qui eut pour successeur le suivant : Fr.

Barthélemy, Mineur, qui fut nommé le 13 avril 1448; Bernard, qui eut pour successeur Fr. Jean de Pellez, Mineur, nommé par Calixte III vers l'an 1456; Barthélemy II, auquel succéda Fr. Alexandre de Caffa, Mineur. Il resta sept ans en esclavage chez les Turcs, qui l'avaient pris au pillage de Caffa. Sans doute il est question ici de la prise de cette ville par Mahomet II, en 1475.

Il paraît que, depuis lors, les Papes n'ont plus pourvu au titre de Cambalu. On avait peut-être perdu jusqu'à la notion de sa position géographique, et tout espoir d'arriver à cette Eglise détruite était abandonné. Les Tartares, autrefois accessibles au christianisme, s'étaient tous convertis à Mahomet : toute l'Asie était remplie de ces fanatiques sectateurs, et en même temps le grand schisme, la décadence des ordres religieux, détournaient de ce théâtre les préoccupations de l'Occident.

En 1690, le 10 avril, le Pape Alexandre VIII érigea de nouveau Pékin en évêché, à la sollicitation du roi de Portugal. Il est probable qu'à cette époque on ne pensait guère que cette ville est identique avec Cambalu, car on aurait pu, à la rigueur, lui donner un prélat sans y créer d'évêché, puisqu'il y existait une métropole, vacante il est vrai depuis deux cents ans.

L'évêché de Pékin subsiste encore, mais comme le roi de Portugal a la singulière prétention de continuer à y nommer, quoique les temps soient bien changés, le Saint-Siége y a nommé un administrateur apostolique, le siége vacant. C'est M. Mouly, Lazariste français, évêque de Fussule *in partibus*, et vicaire apostolique de la Mongolie qui, depuis le 2 octobre 1845, occupe cette charge importante. Il y a environ 30,000 catholiques dans le diocèse de Pékin.

CAMBOGE, royaume d'Asie, dans l'Indo-Chine. — Il est borné, au nord, par le Laos Annamite; à l'est, par la Cochinchine ou par des tribus sauvages et indépendantes (les Moies) qui habitent une chaîne de montagne entre le Camboge et la Cochinchine; à l'ouest, par le royaume de Siam; au sud, par la mer : du moins il en était ainsi au commencement du XVIII^e^ siècle. Mais, depuis lors, les Cochinchinois se sont peu à peu emparés de toutes ses côtes, en sorte que le Camboge est relégué dans l'intérieur des terres. Il est baigné par le beau fleuve Mécon qui le fertilise; c'est un pays admirable, mais peu peuplé, à cause de la mollesse et de l'indolence de ses habitants. Les Siamois et les Cochinchinois leur font souvent la guerre, portent chez eux le ravage et l'extermination, dépeuplent le pays en faisant des prisonniers qu'ils emmènent avec eux. Les Cochinchinois surtout, qui sont aguerris, énergiques et entreprenants, quittent leurs montagnes et se répandent dans le Camboge, qu'ils finiront par peupler entièrement de colonies de leur nation. Le roi de Camboge est tributaire du roi de Siam et de l'empereur d'Annam : il réside à Camboge, ville situé sur le Ménam, à soixante lieues de la mer. Les vaisseaux ne peuvent plus y remonter depuis que les Cochinchinois se sont rendus maîtres des bouches du fleuve.

Il y a peu de Chrétiens au Camboge, et tous sont Cochinchinois de nation. Le Camboge avait toujours été sous la juridiction des vicaires apostoliques de Cochinchine. En 1848 le Saint-Siége l'a érigé en un vicariat apostolique distinct, et le Laos Annamite y a été joint. M. Miche, missionnaire français, qui avait souffert les chaînes et les tortures dans la persécution de Cochinchine, a été institué évêque de Dansara et vicaire apostolique du Camboge et du Laos. Le pays que ce prélat doit évangéliser est immense, peu connu, d'un accès très-difficile; la population y est clair semée, et il y a une ample moisson de souffrances à recueillir.

CAMP. — Dans les royaumes de Camboge et de Siam on donne le nom de *camp* à des villages, soit païens soit Chrétiens, ou à une agglomération quelconque de personnes d'une même profession, ou placées dans les mêmes conditions. — Ainsi, au lieu de dire qu'il y a quatre paroisses ou quatre congrégations dans la ville actuelle de Siam, on dit qu'il y a quatre camps : le camp de l'Assomption, le camp Saint-François Xavier, le camp de la Conception, etc.

CAMPIAN (Le P. Edmond), Jésuite anglais, missionnaire dans sa patrie au XVI^e^ siècle et martyr. — Il était né à Londres, en 1540, dans la religion anglicane, et après avoir fait ses études à Oxford, il fut ordonné diacre par un évêque de l'Eglise établie. Il embrassa ensuite la religion catholique, et entra dans la Compagnie de Jésus, à Rome, en 1573, à l'âge de 33 ans. Sa piété et sa science le firent bientôt remarquer. Après divers voyages, le Pape Grégoire XIII l'envoya, comme missionnaire, en Angleterre. Il y fut pris et mis à mort, en haine de la foi catholique, le 28 novembre 1501. C'était sous le règne de la cruelle et impudique Elisabeth. On a une histoire de la vie et du martyre du P. Campian, par le P. Paul Rombino, Jésuite.

Le P. Campian avait écrit différents ouvrages d'histoire et de théologie polémique : une *Chronique universelle*, une *Histoire du divorce de Henri VIII*, imprimée dans l'*Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, par Hapsfeld, Douai, 1622, in-f°; une *Histoire d'Irlande*, Dublin, 1633, in-fol.; un *Traité contre les protestants d'Angleterre*, et d'autres ouvrages qui prouvent qu'il était versé dans les belles-lettres et la théologie.

CAMPO (Alexandre de), évêque indou au XVII^e^ siècle, vicaire apostolique du Malabar.

CAMPO (Mathieu de), prêtre indou au XVII^e^ siècle. — Son oncle, Alexandre de Campo, évêque de Mégare, eût voulu l'avoir pour coadjuteur, mais il ne put l'obtenir. — *Voy.* Matthieu de Campo.

CAMUL, province comprise dans le Tangut, pays de la haute Asie qui répond au Kan-Sou, au Khou Khou-Noor et à la Mongolie méridionale d'aujourd'hui. — Marc Polo

dans ses *Voyages*, rapporte que le Camul, borné par deux déserts, abonde en tout ce qui est nécessaire à la vie. — Les habitants, dit-il, parlent une langue particulière, et ne paraissent nés que pour jouer et pour danser. Ils sont idolâtres et adorent les démons. En 1266, il y avait dans ce pays un évêque chaldéen nommé Jean : c'est une marque qu'il y avait aussi des Chrétiens. Jean assista à la promotion de Denhar, patriarche de sa nation. On voit jusqu'où s'étendait le christianisme à l'Orient, pendant le moyen âge. — *Voy.* SIGAN-FOU.

CANARIES, groupe d'îles situées près de la côte occidentale d'Afrique, et appartenant aux Espagnols. — Il se compose de vingt îlots ou îles dont les principales sont Canarie, qui a donnné son nom à l'archipel nommé autrefois îles Fortunées; Ténériff, célèbre par son pic, qu'on aperçoit en mer d'une distance de 150 kilomètres; Palma, Gomera, Lancerote et l'île de Fer, par laquelle tous les géographes anciens faisaient passer leur premier méridien. Depuis, chaque nation a imaginé d'avoir le sien : les Américains à Washingthon, les Anglais à Greenwich, les Français à Paris, etc. Cette innovation n'est pas un progrès, et ne peut qu'introduire une certaine confusion dans la géographie.

Les îles Canaries étaient habitées autrefois par un peuple aujourd'hui éteint, les Guanches. Leur langue, dans laquelle *Guan* veut dire homme, révèle qu'ils étaient originaires de l'Afrique septentrionale; et, en effet, des côtes du Maroc, ils auront pu se rendre facilement aux îles Fortunées. Ils étaient d'une très-grande taille, et presque tous allaient nus. Ils avaient un gouvernement féodal consacré par leur religion, qui n'était qu'une grossière idolâtrie sabéiste. Leurs prêtres embaumaient les morts comme les prêtres égyptiens, et on trouve encore dans des cavernes du pays des momies bien conservées, mais dans un état de dessiccation incroyable, puisqu'un de ces corps ne pèse que le tiers d'un squelette, récemment dépouillé de sa chair. Leur manière d'embaumer, analogue à celle des Egyptiens, offrait aussi des traits de ressemblance avec celle des Péruviens, des Mexicains et des Chinois. Ils pratiquaient la polygamie et la polyandrie, et leurs unions n'étaient, pour ainsi dire, assujetties à aucune loi.

L'archipel des Canaries était divisé en plusieurs petits Etats ennemis les uns des autres, et quelquefois une même île était divisée en deux royaumes indépendants. Ainsi l'île de Lancerote, dont les habitants étaient le plus civilisés, formait deux petites souverainetés rivales qui avaient élevé, pour séparer leurs possessions, une muraille dans le genre de celle construite par les Romains au nord de l'Angleterre. Par suite des guerres intestines qu'entretenaient trop souvent les nations commerçantes, les Guanches faits prisonniers étaient vendus aux Européens; si quelques-uns de ceux-ci tombaient au pouvoir des insulaires, ils les employaient à nettoyer les chèvres, et à tuer les mouches dont ces animaux étaient tourmentés, ce qui était le signe de la dernière infamie.

En 1344, Louis de la Cerda, comte de Clermont, du sang royal de Castille, entreprit la conquête de ces îles. Le Pape Clément VI l'en couronna roi à Avignon, et il mit à cette faveur une condition, c'est que Louis ferait prêcher la foi à ses sujets.

Le B. Urbain V, Pape français, de l'ordre des Bénédictins, s'occupa aussi de faire évangéliser les îles Canaries ; deux habitants de Barcelone lui exposèrent que le peuple Guanche était sans lois et sans religion, ne reconnaissant d'autres dieux que le soleil et la lune, à qui il adressait ses vœux et ses sacrifices. Le Souverain Pontife, qui était animé d'un grand zèle pour la propagation de la foi et l'amélioration des mœurs, voulut que les Dominicains de la province d'Espagne désignassent parmi eux quelques missionnaires pour instruire ces idolâtres, et il donna à ce sujet une bulle datée de Viterbe, le 2 septembre 1369. On ne sait pas si ses ordres ont été suivis d'exécution.

Henri III, roi de Castille, de 1390 à 1406, accorda à Robert de Braquemont, seigneur normand qui l'avait servi dans la guerre de Portugal, la permission de conquérir les îles Fortunées. Braquemont en chargea Jean de Béthencourt son proche parent, qui se rendit par mer à la Rochelle, où le chevalier Gaidefer de la Salle, son compatriote, s'associa à ses aventures. Ils partirent ensemble de cette ville, le 1er mai 1402, relâchèrent en Espagne, puis firent voile pour l'archipel. Béthencourt aborda à Lancerote, qui était la plus civilisée des îles; les Guanches y avaient des maisons construites en pierres de taille, tandis que ceux de Canaries habitaient des cavernes. Mais la polyandrie était pratiquée à Lancerote ; un mari n'était regardé comme tel que pendant une révolution lunaire, et ensuite il restait confondu avec les serviteurs de la maison, pendant qu'un autre lui succédait et exerçait à son tour les prérogatives du mari. On voit combien le christianisme était nécessaire pour guérir une telle dégradation de mœurs. Jean de Béthencourt se conduisit en héros chrétien, conquit successivement Lancerote, Fortaventure, Palma, l'île de Fer, et fit même des entreprises sur la côte continentale d'Afrique; mais la grande Canarie lui résista. Il avait avec lui deux prêtres français, Jean Leverrier et le P. Pierre Bontier, Franciscain (*voy.* ces noms), qui opérèrent beaucoup de conversions dans les deux premières de ces îles, et composèrent un catéchisme dans la langue du pays. En 1405, Jean de Béthencourt, qui avait reçu du roi d'Espagne le droit de battre monnaie, résigna son gouvernement à son neveu Maciot de Béthencourt, lui recommanda de traiter ses peuples avec humanité, les juger selon les coutumes de France et de Normandie, et d'entretenir des relations commerciales avec cette dernière province. Ensuite il assembla les chefs Guanches, et, sur le point de les quitter, il leur adressa un discours, leur recommandant

d'être bons Chrétiens, fidèles au service de Dieu, et attachés à l'Eglise catholique, et il leur annonça que si Dieu lui prêtait vie il se rendrait à Rome pour leur obtenir un évêque. C'est ainsi que ce noble Chrétien avait compris sa mission. Il partit le 15 décembre 1405, se rendit successivement en Espagne et à Rome où il obtint du Pape l'érection d'un évêché pour les Canaries (*voy.* ALBERT DE LAS CASAS). — Béthencourt se trouva de retour dans ses terres de Normandie au commencement de 1406 et mourut en 1415 avec la gloire d'avoir cherché de bonne foi la conversion des Guanches, et d'avoir donné une nouvelle nation à l'Eglise de Jésus-Christ.

On a cru à tort que Jean de Béthencourt était roi des Canaries. Le roi de Castille avait toujours entendu garder la souveraineté de ce pays : Béthencourt n'était que son vassal; et même le fief ou la seigneurie de son neveu Maciot se trouva réduit aux îles dont la conquête était effectuée, c'est-à-dire Lancerote et Fortaventure. En effet, par cédule royale du 29 août 1420, confirmée par une autre du 23 juin 1439, Jean II, successeur de Henri III, donna à Alphonse de Casans la seigneurie de la Grande-Canarie, de Ténériffe, de Gomère et de l'île de Fer. Quant à Maciot de Béthencourt ou Massieu, il paraît que sa famille s'est perpétuée dans le pays ; au XVII^e^ siècle, on trouvait encore aux Canaries et aux Açores, plusieurs personnages de ce nom qui prétendaient être de la famille du conquérant. On dit qu'il existe encore aujourd'hui à la Grande-Canarie et à Ténériffe une famille Massieu qui se dit descendue du neveu de Jean de Béthencourt. D'un autre côté, il y a dans le pays de Caux une famille honorable et ancienne du nom de Massieu qui peut avoir des relations de parenté avec celle des Canaries.

La conquête complète et l'entière conversion de tout l'archipel n'eut lieu que plus d'un siècle après l'entreprise de Béthencourt. Le 10 septembre 1450, cinq Franciscains furent encore martyrisés par les sauvages de la Grande-Canarie au saut des Castillans. (*Voy.* GRANDE-CANARIE). — La soumission de ces îles fut achevée en 1512, par l'extermination des Guanches, disent laconiquement certains historiens. Il faut entendre, par l'extermination des Guanches sauvages, car le plus grand nombre s'étaient faits Chrétiens et s'étaient sans doute fondus dans les rangs des conquérants, en prenant la langue et les mœurs des Espagnols.

Aujourd'hui ces îles font partie intégrante de la monarchie espagnole, et sont représentées aux cortès, faveur que ne possèdent point les colonies. Leur population est évaluée à 200,000 âmes dont beaucoup sont des nègres esclaves. La religion catholique y est seule pratiquée. Les blancs de cette île ont la réputation d'être des hommes actifs, intelligents, d'un esprit hardi. Ils ont fourni des hommes distingués.

En 1824, le Pape Pie VII, sur la demande du roi Ferdinand VII, a divisé en deux le diocèse de Canarie et a érigé un évêché à Saint-Christophe de Laguna, dans l'île Ténériffe, qui a 80,000 âmes. M. Folgueras-y-Sion, d'Oviédo, en a été le seul évêque ; à sa mort, et par le concordat récent avec l'Espagne, Pie IX a supprimé le siége épiscopal, et tout l'archipel ne forme plus, comme auparavant, qu'un diocèse dont l'évêque actuel est M. Codina, Lazariste de Girone, institué en 1847.

CANATHE ou CHANOTES ou ANITHE, titre d'évêché *in partibus*. — C'était une ville épiscopale d'Arabie, sous la métropole de Bostres. Elle eut des évêques dès le IV^e^ siècle. Le titre d'évêque de Canathe a été porté au XVIII^e^ siècle, par M. Piguel, prélat français de la congrégation des Mission-Etrangères, missionnaire en Cochinchine, puis vicaire apostolique de ce royaume. Il fut sacré à Siam, le 9 décembre 1764, et mourut au Camboge, le 21 juin 1771, après vingt-quatre ans d'apostolat.

CANCAO, petit pays d'Asie, dans l'Indo-Chine. — Il est situé à l'extrémité méridionale du Camboge, sur la côte orientale du golfe de Siam. Les Cochinchinois l'appellent Hà-tiên, aussi bien que sa capitale. Le Cancao forme une petite principauté : son chef prend simplement le titre de gouverneur. Il dépendait autrefois des rois de Camboge; mais depuis le commencement du XIX^e^ siècle, il est tributaire du roi de Cochinchine ou plutôt de l'empereur d'Annam: ses Etats sont contigus à la Basse-Cochinchine et sont censés en faire partie. La ville de Cancao, sa capitale, est au dixième degré de latitude septentrionale. Les Chrétiens qui s'y trouvent sont tous Cochinchinois. Le Cancao a toujours dépendu du vicariat apostolique de Cochinchine. Il doit être maintenant de la juridiction du vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale.

CANDIE, capitale et ville archiépiscopale de l'île de ce nom (Grèce), a été construite à la place de Gortyne, l'ancienne métropole qui était ruinée. — Les Turcs la prirent en 1699 aux Vénitiens, qui possédaient l'île depuis cinq cents ans, l'ayant achetée le 12 août 1204, au comte de Montferrart. Candie succéda aux droits métropolitains de Gortyne et elle a eu des archevêques latins pendant tout le moyen âge. On les connaît presque tous. En voici la liste

N.... il assista au concile de Latran, en 1215, sous le Pape Innocent III ; Jean I^er^, transféré à Ferrare le 17 juillet 1252 ; Ange, Frère Prêcheur italien, de Venise, transféré à Grado, par Alexandre IV, le 28 mai 1255, et mort en 1271 ; Léonard I^er^, patriarche de Constantinople : ne pouvant plus résider dans cette ville que les Grecs avaient reprise en 1261, ce prélat accepta l'administration de Candie que lui offrit Boniface VIII ; Alexandre I^er^ (de Saint-Elpide), général des Augustins, élu en 1312 ; Alexandre II, Frère Prêcheur hongrois, nommé par Jean XXII, en 1327 ; Fr. Gilles, du même ordre, mort en 1340 ; François I^er^, nommé par Benoît XII, archevêque de Ravenne, transféré en

1342 à l'archevêché de Candie ; Ursus Ier (Delfini), Vénitien, transféré de l'évêché de Trieste en 1347, à l'archevêché de Candie, d'où il passa sur le siége de Grado, en 1355; Ursus II, mort en 1363 ; Pierre Ier, nommé par Innocent VI en 1363 : il siégeait encore en 1364 ; François II, transféré en 1367 à l'Eglise patriarcale de Constantinople ; Ursus III : il eut pour successeur Pierre II, en 1375 ; Léonard II, de Venise, nommé le 29 avril 1392 ; François III : il siégeait vers l'an 1406 ; Pierre III : j'ignore si la date du 14 février 1421, à laquelle on rapporte son épiscopat, en marque la fin ou l'inauguration : il eut pour successeur Pierre IV, (Pierre Donato), en 1423 : ce prélat fut transféré à l'évêché de Padoue ; Fantin (Valaresso), Vénitien, transféré de Parenzo en 1426 à l'archevêché de Candie, et ensuite de ce siége métropolitain à l'évêché de Padoue, comme son prédécesseur ; Philippe (Paruta), Augustin, mort en 1458 ; Jérôme, de Venise, institué en 1459 ; Michel, Frère Prêcheur : il siégeait en 1491 ; Pierre V (Lando), de Vénise : il fut nommé en mars 1535, par Paul III et assista au concile de Trente en 1563 ; N... du temps du Pape Sixte V ; Luc (Stella), de Venise : il mourut en 1642 et avait été successivement évêque de Retimo (dans l'île de Candie), archevêque de Zara et de Candie, et évêque de Vicence et de Padoue ; Mozzenigo, mort en 1644 ; Quirini, nommé par Innocent X, qui lui donna le pallium.

Les Turcs sont maîtres de Candie depuis deux cent cinquante ans. La ville a environ 15,000 âmes avec un archevêché grec schismatique. Le titre n'en a pas été conservé pour être donné *in partibus* à des prélats titulaires. Mais il existe des évêques latins de Gortyne. Le vénérable M. Longer, vicaire apostolique au Tong-King, mort du temps de la Restauration, était évêque de Gortyne *in partibus infidelium*.

CANDRE (Saint), évêque régionnaire dans le nord de la France. — D'après le Martyrologe, où son nom est inscrit le 1er décembre, il mourut à Maestricht ; mais le temps où il florissait n'est pas indiqué, non plus que les circonstances et le lieu de son apostolat

CANG-HI, empereur de Chine au XVIIe et au XVIIIe siècle, le second de la dynastie Mandchoue et surnommé le Louis XIV de la Chine.

CANGUE, en chinois *tcha*, instrument de supplice en usage en Chine et dans l'empire d'Annam. — On s'en sert envers toutes sortes de criminels, et les Chrétiens y sont souvent condamnés ; les relations des missions font continuellement mention de ce genre de torture. La cangue consiste en deux pièces de bois ayant chacune dans le milieu une échancrure semi-circulaire. Le cou du patient une fois engagé dans cette lunette, on réunit solidement les deux parties, comme chez nous on rive les fers d'un forçat ; le sceau du mandarin est apposé sur la jointure et sur une large bande de papier collé où la sentence se trouve écrite, de sorte que le gardien, fût-il ému de pitié, ou corrompu à prix d'argent, ne peut procurer de soulagement au malheureux condamné. Deux autres trous pratiqués de même aux angles de la machine servent à loger les mains. Le poids de la cangue varie de soixante à deux cents livres, suivant la gravité du délit et la teneur de la sentence. On conçoit que ce genre de supplice doit être atroce : il prive de sommeil et ôte la possibilité de manger : le condamné ne peut prendre de nourriture que celle qui lui est mise dans la bouche morceau par morceau. Or, en Chine, dans cet empire soi-disant civilisé, l'Etat ne se charge pas de nourrir les prisonniers : ce sont leurs parents ou amis qui doivent y pourvoir. Aussi la faim n'est pas une des moindres douleurs de ces malheureux. Il y a ensuite la gêne que cause l'immobilité des bras, de la tête et le poids de l'instrument du supplice. On peut être condamné à la cangue pour un, deux, trois ou quatre mois. Il y a des Chrétiens qui l'ont été à perpétuité.

C'est un supplice préventif aussi bien que répressif : aussitôt que la force armée s'empare de quelque criminel, ou d'un Chrétien, on le met à la cangue : ce sont les menottes du pays. On conçoit en effet qu'une pareille gêne distance de beaucoup toutes les entraves en usage chez nous. Il est impossible de s'évader, de chercher même à s'enfuir.

CANNÈS (Le P. François), Franciscain espagnol, missionnaire en Syrie au XVIIIe siècle. — Il était né à Valence, dans le royaume de ce nom. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il passa seize ans de sa vie au collége de Saint-Jean, à Damas, et qu'étant revenu dans sa patrie il mourut à Madrid en 1795. Il est connu par ses travaux sur la langue arabe, qui sont estimés et recherchés. Ce sont 1° une *Grammaire arabe-espagnole*, avec un *Dictionnaire arabe-espagnol*, dans lequel on se sert des mots les plus usités dans la conversation familière, Madrid, 1775, in-4°. Cet ouvrage contient le texte de la doctrine Chrétienne en langue arabe. — 2° Un *Dictionnaire espagnol-latin-arabe*, dans lequel, en suivant le dictionnaire abrégé de l'Académie, on trouve les mots correspondants en latin et en arabe pour faciliter l'étude de la langue arabe aux missionnaires, et à ceux qui voyagent ou commercent dans l'Afrique et dans le Levant. Madrid, 1787, 3 vol. in-fol. C'est a la sollicitation du comte de Campomanès, célèbre ministre espagnol, que le P. Cannès se détermina à le publier

CANTIA, ville épiscopale de l'île de Crète ; on l'appelait aussi Cantuano et elle a eu des évêques latins au moyen âge : on n'en connait qu'un seul par son nom.

L'évêque de ce siége étant mort en 1346, le Pape Clément XI lui donna pour successeur Fr. François, Mineur. En 1475, l'Eglise de Cantia était encore gouvernée par un prélat à qui le Pape Grégoire XI écrivit le 17 avril de cette année. On ne sait si c'était encore Fr. François ou son successeur.

CANTOVA (Le P. Jean), Jésuite espagnol, missionnaire aux îles Carolines (Océanie) pendant le XVIII^e^ siècle. — Il exerçait d'abord le saint ministère aux îles Mariannes, lorsque, le 19 juin 1721, vingt-quatre insulaires des îles Carolines furent poussés par le naufrage sur la côte de Guaham, l'une des îles Mariannes. Les Jésuites et les Espagnols, particulièrement le gouverneur, traitèrent ces sauvages avec beaucoup de bonté : on s'efforça de leur inculquer la connnaissance de notre sainte religion, on baptisa leurs petits enfants; on s'informa de leur pays, de leurs croyances, de leurs coutumes. Tous les détails qu'on en put tirer inspirèrent au P. Cantova un vif désir d'aller annoncer l'Evangile dans leur propre pays, où le nom de Jésus-Christ n'avait pas encore été porté. On a ces renseignements par une lettre qu'il écrivit au P. d'Aubenton, confesseur du roi d'Espagne, en date d'Agana (île Guaham) 20 mars 1722. Le zélé missionnaire annonce à son confrère en religion qu'il a sollicité auprès de ses supérieurs l'autorisation de se consacrer à l'apostolat des îles Carolines mais que sa demande n'a pas été accueillie. «Au moment dit-il où je finis cette lettre (qui est fort longue) je reçois la permission d'aller reconnaître ces terres infidèles et de monter une des barques que M. notre gouverneur y doit envoyer immédiatement après les fêtes de Pâques. Ainsi mes vœux sont enfin accomplis. »

Voilà tout ce que les *Lettres édifiantes* contiennent à ce sujet.

M. Henrion, dans son *Histoire des Missions*, a complété ce qui regarde les îles Carolines en racontant la malheureuse tentative faite par les PP. Cantova et Walter. Mais il n'indique pas la source à laquelle il a puisé. M. de Rienzi, dans sa compilation intitulée *Océanie*, a donné le même récit, et il est facile de voir que M. Henrion y a copié exactement en le retournant un peu. De son côté, Rienzi attribue à Valdès Tamon, alors gouverneur des Philippines la relation qu'il donne. Ce qu'il y a de singulier c'est qu'il rapporte tous ces faits à 1731, 1732 et 1733, tandis que les *Lettres édifiantes*, comme on l'a vu plus haut, mentionnent que le naufrage des Carolines aux Mariannes eut lieu en 1721, et que le P. Cantova devait s'embarquer pour les nouvelles îles vers Pâques de l'année 1722. Car c'est bien cette année qu'il veut désigner, quoiqu'il dise que le départ des insulaires était retardé. D'où peu venir une différence si considérable dans les dates? C'est ce qu'il m'est impossible d'expliquer. Rienzi n'est pas un auteur auquel on puisse s'en rapporter. Sa compilation indigeste fourmille d'erreurs, je ne veux pas dire d'impostures. Cependant, il indique, dans la circonstance présente, plusieurs dates d'une manière si précise et si vraisemble qu'on ne peut guère douter de l'exactitude de sa reproduction. Il est à regretter qu'il n'indique pas s'il a tiré ce document d'un livre imprimé ou d'un manuscrit. Pour concilier tout cela, M. Henrion paraît soupçonner que la date de la lettre du P. Cantova aura été mal imprimée dans les *Lettres édifiantes*, et il la laisse en blanc dans son ouvrage : à la rigueur il pourrait en être ainsi. Mais c'est trop s'appesantir sur une simple circonstance de temps. Le récit qu'on va lire, et qui est tiré textuellement de l'*Océanie* de Rienzi et de l'histoire de M. Henrion, est empreint, dans tous ses détails, d'un caractère de vérité qui ne permet pas de le suspecter, quoique l'époque à laquelle il se rattache soit incertaine.

Les PP. Cantova et Walter partirent de Guaham le 2 février 1731, pour aller convertir à la foi chrétienne les îles qu'on venait de découvrir au sud des Mariannes. Ils arrivèrent heureusement à l'une des Carolines, le 2 mars suivant, et y séjournèrent trois mois, s'occupant de leur mission. (Cette île Caroline est Falalep que Balbi place dans le groupe d'Egoï. Les sauvages naufragés aux Mariannes étaient des îles Farrailep, qui malgré la ressemblance du nom ne paraissent pas être les mêmes que Falalep. Une carte anonyme que j'ai sous les yeux place cette dernière entre Guaham et Yap, tandis que les Farrailep sont dans une direction toute différente vers l'est. Balbi mentionne aussi un groupe Pélélap ou Mac-Askil différent de Falalep.) Les deux Jésuites n'avaient pas débarqué seuls à l'île Falalep : ils étaient accompagnés d'un certain nombre de personnes, comme on le verra plus bas. Le récit de Rienzi donne pour des Mariannais les quatorze hommes qui restèrent avec le P. Cantova : plus loin, il dit que c'étaient huit espagnols, cinq Indiens des Philippines et un esclave. Ces versions contradictoires ne sont pas aussi inconciliables qu'elles paraissent : Européens et Tagols auront été nommés en premier lieu Mariannais, parce qu'ils venaient des îles de ce nom ou même y étaient fixés.

Comme on manquait de tout aux îles Falalep, le P. Walter s'embarqua pour revenir chercher aux Mariannes les choses nécessaires à la subsistance de son confrère, qui resta avec quatorze compagnons. Mais les vents contraires l'obligèrent de relâcher aux îles Philippines où il fallut attendre un an entier l'occasion du bâtiment qui va chaque année aux Mariannes. Il ne se rembarqua donc que le 12 novembre 1732, et, malheureusement, après trois mois et demi de navigation, le bâtiment échoua à l'entrée du port. (Il s'agit sans doute de la navigation entre Manille et Guaham, et c'est en vue de cette dernière terre qu'on aura échoué sans qu'il en soit résulté de malheur pour le P. Walter.) Les missionnaires, loin de se décourager, firent à grands frais construire et charger de provisions un autre navire sur lequel le P. Walter s'embarqua le 31 mai 1733 avec quarante-quatre personnes. Après neuf jours de navigation, ils se trouvèrent près des îles où avait été laissé le P. Cantova et aussitôt ils tirèrent plusieurs coups de canon pour lui donner avis de leur arrivée. Mais aucune barque ne parut, ce qui

leur fit soupçonner que les barbares pouvaient l'avoir tué. En approchant du rivage à une portée de pistolet on s'aperçut que l'ancienne maison avait été brûlée et que la croix élevée sur le rivage n'existait plus. Enfin quatre petites barques des insulaires s'étant approchées du bâtiment en apportant des noix de coco, on leur demanda en leur langue des nouvelles du P. Cantova et de ses compagnons. Ils répondirent d'un air embarrassé qu'ils étaient allés à la grande île d'Yap ; mais la frayeur peinte sur leur visage, leur refus obstiné de monter à bord du navire malgré toutes les offres qu'on put leur faire, ne laissèrent aucun doute que le missionnaire et les quatorze autres personnes n'eussent péri de la main des barbares. On vint enfin à bout de prendre un des insulaires. Les autres, abandonnant aussitôt leurs barques, se jetèrent à la nage avec de grands cris. Les Espagnols interrogèrent leur prisonnier en lui assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal s'il avouait la vérité. Il raconta enfin que peu de temps après le départ du P. Walter on avait tué le P. Cantova et tous ses compagnons.

Voici comment les choses s'étaient passées. Le missionnaire s'étant rendu avec son interprète et deux soldats (espagnols) dans l'île de Mogmog pour y faire un baptême, ses compagnons restèrent à Falalep pour garder la maison. A peine eut-il mis le pied dans l'île que les habitants s'attroupèrent en grand nombre armés de lances, et, poussant des cris affreux, s'avancèrent vers le P. Cantova qui leur demanda avec douceur pourquoi ils voulaient lui ôter la vie, à lui qui ne leur avait jamais fait de mal. Tu viens, lui répondirent-ils, pour détruire nos coutumes et nos usages, nous ne voulons point de ta religion. A ces mots, ils le percèrent de trois coups de lance, dépouillèrent le cadavre de ses habits, l'enveloppèrent dans une natte et lui donnèrent une sépulture honorable comme à un chef, c'est-à-dire qu'ils l'enterrèrent sous une petite maison. Ayant massacré également l'interprète et les deux soldats, ils mirent leurs corps dans une barque qu'ils abandonnèrent au gré des flots. Après ces assassinats, ils s'embarquèrent et vinrent à l'île Falalep, au lieu où les onze autres étaient restés. A l'approche de ces barbares qui paraissaient transportés de rage, les soldats se mirent en défense et tirèrent quatre petits canons qu'ils avaient placés devant leur maison, et dont quatre insulaires furent tués. Ils continuèrent à défendre leur vie à coups d'épée et de sabre ; mais enfin accablés sous le nombre, ils furent tous percés à coups de lance et leurs corps enterrés au bord de la mer. Sur quinze personnes, savoir : le P. Cantova, huit Espagnols, cinq Indiens des iles Philippines et un esclave, il n'échappa qu'un jeune Indien ou Tagal qui fut épargné, parce qu'un des principaux de l'île eut compassion de lui et l'adopta pour son fils. La maison fut pillée par les barbares qui partagèrent entre eux tout ce qui s'y trouvait et la détruisirent.

Voilà toute la suite qu'eut cette mission. Lorsqu'on en lit les détails superficiellement et dans différents auteurs, on y découvre des contradictions qu'un examen attentif fait disparaître de la manière la plus satisfaisante.

Il n'est pas jusqu'aux époques qu'on peut expliquer convenablement. Après l'autorisation que le P. Cantova dit avoir reçue en 1722, il sera survenu des difficultés qui ont forcé d'ajourner les projets formés en premier lieu, et c'est seulement neuf ans après qu'on aura pu les réaliser. La mission des îles Pelew dont l'idée fut conçue dans des circonstances identiques ne fut exécutée qu'après quatorze ans de retard. Du reste, il y avait bien longtemps que les indigènes naufragés avaient été ramenés dans leur pays. Ceux que la tempête avait jetés aux Mariannes étaient des îles Farrailep, les mêmes sans doute que Balbi nomme Pélélap et dont il dit que les habitants sont doux et paisibles. Il ne donne au contraire aucun détail sur Falalep à laquelle il adjoint comme principale île Mogmog : il est impossible de ne pas reconnaître Mogmog où le P. Cantova a été immolé. Ce n'est pas une petite difficulté que de trouver une telle concordance au milieu de la confusion des noms géographiques de l'Océanie.

On s'étonnera peut-être que la mission n'ait pas été tentée de préférence dans les îles Farrailep dont les sauvages, plus humains d'ailleurs, devaient conserver le souvenir des bons traitements que plusieurs d'entre eux avaient reçus aux Mariannes lors de leur naufrage. Le P. Cantova, connu personnellement de plus de vingt d'entre eux qui devaient exister encore, aurait eu dans leur reconnaissance une sauvegarde centre la violence des autres, si l'on avait entrepris quelque chose contre lui. Ces raisons sont spécieuses. La reconnaissance des sauvages est un mobile bien faible et il ne faut guère y compter. Du reste, les relations ne disent pas pour quel motif on choisit pour y établir la mission, les îles Falalep et Mogmog entre toutes les autres qui sont innombrables, et surtout de préférence à celle où étaient retournés les naufragés rendus à la vie et à leur patrie, et déjà instruits des principaux points de la religion.

Voilà donc le funeste dénoûment de la mission des Carolines. Ce qui était arrivé aux îles Pelew, vingt ans auparavant, avait encore été plus terrible: les PP. Duberron et Cortil furent mangés par les sauvages, et le P. Serrano fut enseveli dans les flots de la mer. Je ne sache pas que depuis lors on ait tenté de nouveau de prêcher la foi à ces malheureux peuples qui sont fort nombreux et dispersés dans des îles que les géographes ne peuvent compter. En 1845, le Pape Grégoire XVI a érigé pour eux un vicariat apostolique que la Propagande a confié à la Société de Marie. Mais cette congrégation, peu nombreuse, chargée d'ailleurs d'autres archipels d'une étendue immense et dont les besoins sont infinis, n'a pas encore pu y envoyer un seul

missionnaire. Le premier évêque qui avait reçu juridiction sur eux, M. Epalle a péri sous le casse-tête des sauvages de l'île Isabelle, dans la Mélanésie. Son successeur, M. Collomb, est mort à la fleur de l'âge dans le même vicariat ; et les pauvres Carolins attendent encore ceux qui doivent leur annoncer la bonne nouvelle. Voilà plus de dix-huit cents ans que Notre-Seigneur Jésus-Christ a versé son sang sur le mont Golgotha pour racheter tous les hommes de la tyrannie du démon, et depuis tant de siècles, il n'y a pas un seul apôtre qui ait appliqué le bienfait infini de son sacrifice aux immenses archipels de l'Océanie centrale, car on peut à peine compter ces cinq ou six missionnaires qui n'ont mis le pied que sur deux ou trois petites îles et ont succombé aussitôt à une mort violente. Il est bien certain que leur parole n'a eu aucun retentissement hors de Sonsorol, de Mogmog et de Falalep ou Falalec. Qu'un pareil abandon est navrant et combien ne doit-il pas exciter le zèle des missionnaires que Dieu suscite aujourd'hui par milliers comme pour faire honte à notre siècle lâchement indifférent !

Combien surtout cet abandon ne doit-il pas émouvoir le zèle des supérieurs, le zèle de ceux qui sont au timon de l'Eglise, et qui sont bien plus responsables que les humbles ouvriers exposés au poids de la chaleur du jour : car c'est surtout la direction, l'impulsion, un gouvernement ferme et actif qui fait défaut. Les dévouements individuels ont toujours abondé d'une manière étonnante dans l'Eglise et dans les ordres religieux ; mais par un impénétrable jugement de Dieu, ils n'ont pas été suffisamment coordonnés, utilisés, dirigés. Si les enfants de lumière étaient aussi avisés que les enfants de ténèbres, que de millions d'âmes ne s'égareraient pas dans les sentiers de l'erreur et ne tomberaient pas chaque jour dans l'abîme !

CANTU (Le P. Sebastien de), Dominicain portugais, missionnaire au XVI^e^ siècle, dans l'Inde orientale, principalement à Siam où il fut martyrisé. — Le vicaire général de la Congrégation orientale (société particulière formée dans le sein de l'ordre de Saint-Dominique, pour les missions de l'Orient), l'envoya de Goa à Malacca, avec le P. Jérôme de la Croix ; de Malacca ils passèrent à Siam, dont ils apprirent la langue avec facilité, et opérèrent beaucoup de conversions. Le compagnon du P. Sebastien (*Voy.* Jérôme de la Croix), fut tué en haine de la foi, et le P. Sébastien lui-même blessé dangereusement ; mais il ne succomba pas : c'était en 1555. A peine guéri, il demanda au vicaire général de la Congrégation orientale des Indes, de lui donner des auxiliaires. Avec leur secours, il prêcha nuit et jour, baptisa les convertis et leur administra les sacrements. Après avoir travaillé environ quinze ans avec beaucoup de succès au milieu de ces infidèles, il fut massacré avec ses compagnons, le 11 février 1569. Ces généreux martyrs eurent à ce qu'il paraît des successeurs, car on voit dans l'ouvrage du P. Fontana, sous l'année 1570 (*Monuments dominicains*), que les PP. Cardoso et Madeira firent une multitude de conversions dans les royaumes de Siam et de Camboge.

CANUTI (P. Louis), Jésuite italien, de Verone (Italie autrichienne), missionnaire dans le Levant. — Il est parti en 1843 pour la Syrie, avec le P. Soragna, autre religieux italien de la même Compagnie, et ils se sont embarqués ensemble le 29 octobre à Livourne (Toscane.)

CAO (M. Frédéric), évêque de Zama *in partibus* et vicaire apostolique d'Ava et Pegu (empire Birman), dans l'Indo-Chine. — Ce prélat qui était, je crois, Italien, a administré sa mission de 1830 à 1841. Il a eu pour successeur M. Ceretti, évêque d'Antinople, Italien aussi. M. Cao est probablement revenu en Europe, comme font souvent les évêques et missionnaires italiens, après avoir passé un certain nombre d'années dans les pays infidèles.

Avant M. Cao, la mission de Birmanie était à peu près abandonnée à la suite de la révolution, et il avait été question entre 1815 et 1830 de la réunir à celles qui sont confiées au séminaire des Missions étrangères de Paris.

CAO-BANG, pays situé dans les montagnes du nord du Tong-King. La famille des Mac, qui avait usurpé le trône de Tong-King au XVI^e^ siècle, sur les Lê, ayant été évincée, après plus de soixante ans de guerres civiles, se retira dans les dernières années de ce siècle au nord du royaume dans les montagnes Cao-Bang, dont l'empereur de Chine lui accorda la souveraineté. — Cette principauté subsista ainsi jusqu'en 1680 que les rois de Tong-King en dépossédèrent les Mac ; mais ceux-ci furent rétablis en 1682, par l'empereur de Chine Khang-hi. Peu de temps après néanmoins ils prirent le parti de se retirer en Chine, abandonnant entièrement le pays de Cao-Bang, qui depuis lors est toujours resté soumis au Tong-King.

CAO-MIÊN ou CAO-MEN, nom sous lequel les Tonkinois désignent le Camboge. — Ils l'appelaient autrefois Chân-Lap. Les Chinois le nomment Chim-la : c'est le même mot prononcé de deux manières différentes.

CAONAO, canton de l'île de Cuba. — Las Casas étant curé dans cette île, avant d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, la parcourut en 1513, comme missionnaire, baptisant les enfants, et faisant rendre justice autant qu'il le pouvait aux indigènes tyrannisés par les Espagnols.

CAPELLO (Fr. Ange), Barnabite italien, partit en 1741 pour les missions de la Birmanie avec M. Gallizia, évêque d'Uisma et vicaire apostolique d'Ava et Pegu, dans ce pays ; le prélat emmenait aussi les PP. Nerini, Mondelli et del Corte, Barnabites italiens comme lui. — Fr. Ange Capello était un très-habile médecin, soit qu'il eût étudié cet art dans le monde avant d'entrer en religion, soit que ses supérieurs l'eussent appliqué à l'étude de la médecine en vue

des missions. La *Relation* du P. Abbona dont ceci est extrait ne dit pas explicitement qu'il fût Barnabite, mais il n'est guère possible d'en douter. Les missionnaires arrivés en vue de Siriam, l'ancien port de Pegu, y débarquèrent le 3 juin 1743. M. Gallizia et les PP. Mondelli et del Corte se dirigèrent immédiatemant vers Pegu, la capitale, avec le Fr. Ange, et ils reçurent un accueil bienveillant de la part du roi, qui leur permit d'exercer leur ministère en toute liberté. Placés dans des conditions si favorables ils obtenaient des succès très-consolants lorsqu'une espèce de pirate ou de condottier allemand étant venu à Pegu avec l'intention d'abord de s'emparer de la ville, puis de fonder une colonie, inspira au roi une répulsion mêlée de terreur au point que ce prince résolut de le faire massacrer avec toute sa suite. L'aventurier en ayant eu vent s'enfuit précipitamment et entraîna avec lui l'évêque et les deux missionnaires dans la crainte que le roi ne les enveloppât dans la même disgrâce que lui en qualité d'étrangers. Les Birmans purent rejoindre les Allemands dans leur fuite, ils en firent un grand carnage, et les trois apôtres périrent dans la mêlée (1745). On ne sait si le Fr. Capello put s'échapper, ou s'il avait quitté Pegu quelque temps auparavant pour venir rejoindre le P. Nerini qui restait à Siriam ; ce qui est certain, c'est qu'il put s'échapper de cette ville et monter à temps sur un vaisseau avec le P. Nerini, que deux Allemands échappés seuls du carnage étaient venus prévenir en toute hâte. C'est ainsi que les deux religieux évitèrent le sort de leurs confrères.

Après la dispersion et la mort des missionnaires, les édifices chrétiens furent détruits, églises et presbytères ; les infidèles irrités brûlèrent ou démolirent tout. Le Fr. Capello ne quitta pas le P. Nerini, errant à Mergui, à Pondichéry, à Madras, à Chandernagor, dans les deux péninsules de l'Inde. Enfin, après quatre ans d'éloignement ils eurent la consolation de remettre ensemble le pied sur cette terre, arrosée du sang de son premier évêque. C'est le 21 avril 1749, qu'ils reparurent à Siriam. A leur aspect, les Chrétiens qui avaient été si longtemps privés de pasteur, firent délater une joie sans bornes. Le roi oubliant ce qui s'était passé, leur rendit ses bonnes grâces. Une foule immense se convertit à la voix du P. Nerini, et il termina ses jours par le martyre en 1756, lors de la prise de Pégu par les Birmans. Cette ville avait soutenu un long siége pendant lequel Fr. Ange Capello exerça son ministère sacré et son art avec une charité héroïque. Au fort des assauts, il courait çà et là portant des secours aux blessés lorsqu'un boulet mit fin à sa vie toute de piété et de dévouement. (1756.)

Le P. Abbona, déjà cité, ne fait aucune mention des services directs que le Fr. Ange dut rendre à la mission au moyen de son art. Cependant, parmi les connaissances humaines, aucune n'est plus propre à faciliter le ministère apostolique, que la médecine. Elle ouvre les portes et les cœurs qui seraient fermés au missionnaire ; elle frappe vivement l'esprit des peuples simples ; avec elle on dompte les naturels les plus féroces, car la douleur et la maladie triomphent des caractères cruels, et la médecine dispose souvent en maîtresse de la maladie et de la douleur. Un missionnaire qui sait guérir les corps rencontre rarement des difficultés invincibles dans la guérison des âmes. Excepté pour quelques privilégiés de la grâce, la prédication, le raisonnement, l'exemple d'une vie vertueuse ne font jamais autant d'impression sur des esprits grossiers ou prévenus, incapables de comprendre les choses grandes ou délicates, que les bienfaits matériels semés par la main de l'étranger savant qui calme les douleurs en même temps qu'il annonce un Dieu bon et clément. La médecine donne aux apôtres qui annoncent aujourd'hui Jésus-Christ chez les nations barbares ou ignorantes, le moyen de frapper l'attention en quelque sorte par ses miracles journaliers : car tout est relatif, et ce qui importe principalement, c'est d'amener les âmes à la connaissance de la vérité et au bonheur de connaître et d'aimer le vrai Dieu. Pour le moyen employé, on ne saurait trouver mauvais que le missionnaire imite son divin maître en faisant le bien. *Pertransivit benefaciendo.* (*Act.* x, 38.) Notre-Seigneur guérissait miraculeusement en vertu de son pouvoir divin, et pour démontrer sa mission d'une manière supérieure à tous les arguments du raisonnnement. Ses premiers disciples avaient le même pouvoir, parce qu'il était nécessaire à l'établissement de l'Eglise. Aujourd'hui que le ministère apostolique n'a plus pour objet que de compléter la prédication de l'Evangile, les miracles ne sont plus nécessaires, et Dieu ne les prodigue plus, du moins dans le même ordre qu'autrefois. Il y en a un cependant dont sa miséricorde n'est point avare : c'est ce fait de l'existence de son Eglise après dix-huit siècles, quand rien de ce qui a été fondé par les hommes ne subsiste si longtemps ; c'est la place éminente qu'elle occupe dans le monde : les premières nations du globe lui sont soumises, et celles qui vivent en dehors de son sein végètent dans une infériorité évidente ; c'est ce dévouement incessant qui jette chaque année des centaines de missionnaires sur toutes les plages du monde, à toutes les persécutions, à tous les martyres, aux souffrances de tout genre. L'Eglise de Dieu ayant conquis (il vaudrait mieux dire formé, façonné, enfanté) les nations qui dominent le reste du globe par leur drapeau ou par leur influence irrésistible, la manière naturelle de compléter l'apostolat chez les nations secondaires, c'est donc de mettre au service de la religion la supériorité humaine de ceux qui la professent et qui la propagent, sur ceux à qui on l'annonce. Or, la médecine est une des principales manières d'exercer la supériorité de l'homme civilisé sur le sauvage, de l'Européen sur le musulman, l'Indou, le Chi-

nois, le nègre, et il serait à désirer qu'on pût en généraliser les notions les plus pratiques parmi tous les religieux ou autres prêtres qui se dévouent aux missions; qu'aucun d'eux ne fût étranger à l'art de guérir les infirmités et les maladies les plus communes à notre pauvre nature, et que dans chaque mission, dans chaque district de mission, dans chaque couvent, il y eût un frère plus habile que les autres dans la médecine. On a mis bien des siècles avant de comprendre, du moins d'une manière pratique, qu'il fallait sous peine d'avoir éternellement à recommencer la même tâche, apporter dans la direction des missions un esprit de suite et d'ensemble; qu'il fallait surtout faire prendre des racines à la religion catholique dans tous pays, en formant un clergé indigène, et aujourd'hui la Propagande recommande tellement cette œuvre qu'en allant porter la foi aux peuples les plus bas placés dans l'échelle sociale, les missionnaires sont aussi préoccupés de former des prêtres parmi eux que de former des Chrétiens. Eh bien ! peut-être un jour les supérieurs ecclésiastiques, et principalement les religieux, comprendront-ils ainsi de quelle utilité la médecine serait pour les missions, et combien les connaissances les plus élémentaires de cet art aideraient le dévouement de l'apôtre, contribueraient à la réussite de ses plans, et le mettraient à même de gagner des âmes à Dieu par la reconnaissance. J'ai dit principalement les religieux, parce qu'il est évident qu'ils sont plus à même que les séculiers, soit de donner une teinture de la médecine à la plupart de leurs missionnaires, soit de former spécialement quelques sujets qui, dans chaque mission, excelleraient dans cet art.

CAPILLAS (Le P. François Fernandez de), Dominicain espagnol, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle et martyr. — Ayant embrassé la vie religieuse dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, il fit ses vœux à Valladolid, et après avoir reçu le sacerdoce, il commença à exercer les fonctions apostoliques en Espagne. Il s'y était préparé par une vie pauvre, retirée et austère, par la pratique de l'oraison, le renoncement à lui-même, par l'humilité et une grande innocence de mœurs. Bientôt on le jugea digne d'être choisi pour aller prêcher l'Évangile chez les infidèles. Le saint religieux envisageant la volonté de Dieu dans celle de ses supérieurs, quitta tout sans balancer et traversa les mers pour se rendre en Chine, où son ordre avait fait depuis près d'un siècle bien des tentatives courageuses.

Arrivé dans l'île Formose, il y trouva un missionnaire Dominicain, le P. François Diaz, qui l'y avait précédé, et avec qui il entra en Chine, dans la province de Fokien, l'an 1642. Le P. de Capillas s'arrêta à Fogan, près de la capitale de cette province, y apprit la langue mandarine en assez peu de temps, puis il s'appliqua aux fonctions de l'apostolat et parcourut à pied plusieurs provinces de l'empire, toujours vêtu pauvrement, ne portant avec lui que son bréviaire et un crucifix. On ne saurait dire les fatigues qu'il lui fallut endurer, ni les dangers qu'il courut dans ses continuels voyages. Mais son ministère fut couronné des plus beaux succès : un grand nombre d'infidèles instruits et baptisés, d'apostats ramenés et réconciliés à l'Eglise, de vierges consacrées à Dieu dans un pays où la pratique de la virginité est à peu près inconnue, la bonne odeur de Jésus-Christ répandue de toutes parts par les nouveaux Chrétiens; tels furent les fruits de salut qui dédommagèrent le P. Capillas de ses fatigues.

Il continuait sa mission avec courage lorsque le mandarin de Fogan commença à persécuter cruellement tous ceux qui faisaient profession du christianisme, et à rechercher activement les pasteurs. C'était vers l'an 1645. L'empereur de la Chine (peut-être Yung-Li, dont la femme et le fils étaient baptisés), moins prévenu que la plupart de ses mandarins contre les disciples de Jésus-Christ, envoya à Fogan un commissaire général, avec ordre d'écouter les plaintes des idolâtres et la défense des Chrétiens. Cet envoyé, pour connaître et juger l'affaire, provoqua une controverse publique entre un lettré infidèle et un Chrétien, chosis l'un et l'autre par les principaux et les plus savants de chaque parti respectivement. Celui qui défendit la cause des Chrétiens fut Pierre Chin, savant chinois et digne élève du P. Capillas. Il parla d'une manière à la fois si sensée, si solide, si vive et si pathétique, que le commissaire général prononça en faveur des Chrétiens et défendit de les inquiéter à l'avenir. Cet arrêt ne fit que suspendre la persécution : les bonzes renouvelèrent leurs intrigues, et par leurs mensonges excitèrent les mandarins à la haine du nom chrétien; en sorte que la persécution se renouvela avec plus de violence qu'auparavant.

Le P. Capillas fut arrêté au moment où, accompagné d'un jeune garçon qui portait les ornements sacrés dans une corbeille, il allait administrer les sacrements dans les environs de Fogan. On le chargea de chaînes, et des soldats tartares le traînèrent en prison le 13 novembre 1647. Aux interrogations du mandarin, qui lui demandait chez qui il était nourri et logé, le saint missionnaire répondit : « qu'il n'avait point d'autre maison que le monde, d'autre lit que la terre, d'autres provisions que ce que la Providence lui envoyait chaque jour, d'autre but que de travailler et de souffrir pour la gloire de Jésus-Christ et le bonheur éternel de ceux qui croyaient en lui. » Si une pareille réponse avait été faite par quelque philosophe païen de la Grèce, le monde la connaîtrait et l'admirerait; elle serait célèbre dans toutes les écoles de l'univers civilisé; mais, comme il s'agit d'un Chrétien qui pratiquait réellement et avec l'héroïsme le plus sublime ce qu'un philosophe de l'antiquité se serait borné à dire avec ostentation, le monde ignore et méprise généralement

ce beau trait arrivé il y a deux siècles à peine.

Le P. de Capillas, lorsqu'il se vit arrêté, ne perdit aucune occasion de parler des vérités du salut qu'il était venu annoncer aux peuples de la Chine. Sa fermeté et ses courageuses réponses irritèrent le mandarin, qui le fit frapper d'une manière cruelle et le renvoya ensuite en prison. Le saint confesseur y passa les nuits et une partie des jours en prières, prêchant à tous ceux qui eurent la liberté de le visiter. Par ses vives exhortations et par l'éloquence de son exemple, il opéra, quoique enchaîné, des conversions nombreuses. Ce fut pour les mandarins un nouveau motif de haine, et ils en prirent occasion de hâter sa perte. Cet homme, disaient-ils, méprise les esprits et les dieux de notre pays; il détruit notre religion et propage de fausses doctrines. En conséquence, le P. de Capillas fut condamné à la peine de mort. Jusqu'au dernier soupir, il montra la même constance et la même fermeté et ne cessa de prier pour la conversion des Chinois.

La sentence fut exécutée (sans doute à Fogan ou dans les environs de cette ville) le 15 janvier 1648. Ainsi la carrière apostolique du P. de Capellas, après avoir duré seulement six ou sept ans en Chine, fut couronnée par un glorieux martyre. Les Chrétiens, loin d'être intimidés par la mort de leur missionnaire, furent remplis d'un nouveau courage et affermis dans la foi. A Macao, dans les îles Philippines et en Espagne, on honora ce triomphe par de solennelles actions de grâces. La tête du serviteur de Dieu fut, bientôt après, portée à Manille, et de là à Valladolid, où il s'était consacré à Dieu par la profession religieuse. Son corps fut exposé pendant deux mois sans se corrompre, puis mis en dépôt dans une maison de Chrétiens. D'autres missionnaires Dominicains ne tardèrent pas à arriver à Fogan et ils s'occupèrent à recueillir les reliques du P. de Capillas pour les envoyer en Europe. Les Actes de son martyre ont été adressés à Rome. Le P. Navarette dit qu'ils étaient, de son temps, dans les archives de la congrégation des Rites.

A cette époque, les Jésuites avaient aussi des missions florissantes, non-seulement à Pékin et dans d'autres provinces de la Chine, mais encore au Fokien. Les Dominicains qui évangélisaient ce dernier pays étaient les PP. Coqui, Serra, Moralès, etc. C'était le temps où les Mandchous s'emparaient de l'empire chinois sur la dynastie indigène des Mings; Chunt-chi, le premier monarque de la dynastie tartare régnait à Pékin, et Iung-li, le dernier des Mings, résistait encore dans le midi. Les missionnaires jésuites étaient en grande faveur dans l'une et l'autre cour. — *Voy.* Miao-fou et Boym.

CAPITEIN (Jacques-Eliza), nègre du XVIII^e^ siècle, théologien, littérateur et missionnaire protestant dans la Guinée, sa patrie. — Il naquit, vers l'an 1715, sur les côtes de cette contrée et fut acheté, à l'âge de 7 ans par un négrier qui l'amena en Hollande. C'est sans doute dans ce pays qu'on lui donna le nom sous lequel il est connu dans l'histoire. Doué d'une grande intelligence et de beaucoup de mémoire, il apprit promptement le hollandais, ensuite le latin, puis les éléments du grec, de l'hébreu et du chaldéen. Il entra ensuite à l'université de Leyde, y étudia la théologie et prit ses grades en cette faculté. On l'envoya en 1742 en Guinée comme missionnaire. Il avait alors de 25 à 30 ans et avait composé différents ouvrages en hollandais et en latin. Quelques relations avancent que, dans sa patrie, il reprit les mœurs et les croyances des gens du pays, c'est-à-dire que ce théologien, ce savant littérateur redevint adorateur des fétiches et reprit la vie moitié sauvage des nègres parmi lesquels il était né et qui l'avaient vendu. Le fait est révoqué en doute, et c'est à bon droit, à ce qu'il semble. Il est non-seulement pénible, mais difficile de croire qu'un homme poli, instruit, qui a goûté le charme de la civilisation et la vérité du christianisme, retombe si bas dans l'échelle sociale, et, dégradant son intelligence au rang de la brute, se prosterne devant des serpents et autres dieux aussi ridicules; qu'il mène, en un mot, la vie barbare que toutes les relations attribuent aux nègres de Guinée. Quoi qu'il en soit, la date de la mort de M. Capitein est restée inconnue

Il a laissé 1° une Elégie en vers latins sur la mort d'un ministre hollandais, son maître et son ami, composée pour son admission à l'Université de Leyde; 2° un recueil de sermons en hollandais, Amsterdam, 1742, in-4°; 3° deux dissertations latines, l'une *sur la vocation des gentils*, et l'autre sur la proposition suivante : *L'esclavage n'est pas contraire à la liberté chrétienne.* Cette dernière a été imprimée à Leyde en 1742, in-4°, et traduite en hollandais. Le sujet en est au moins étrange relativement à l'auteur, mais il y a plus de talent à défendre une mauvaise cause qu'une bonne.

Les entreprises évangéliques des protestants n'entrant pas dans le cadre de cet ouvrage, ce n'est pas comme missionnaire hérétique que j'ai cité ici M. Capitein; c'est pour donner, entre tant d'autres, un exemple de l'aptitude intellectuelle des nègres. Cette aptitude a été niée par les personnes qui y ont un grand intérêt, et par d'autres qui leur servent d'écho ou que l'esprit de système égare. Les préjugés, l'ignorance générale secondant les calomnies semées par la cupidité, il est admis aujourd'hui, par presque tout le monde, que les nègres sont des brutes, des idiots; qu'il est aussi impossible d'éveiller en eux l'intelligence que de blanchir leur peau et de modifier les traits de leur visage. Voilà donc englobés dans ce jugement flatteur soixante ou quatre-vingt millions d'hommes, formant plusieurs centaines de nations, différentes de mœurs, de langue, de religion, de gouvernement, d'état social, de caractère, de couleur même et de structure physique. Il

est impossible qu'une pareille sentence, portée d'ailleurs sans connaissance de cause, soit équitable et se trouve fondée sur la vérité et la justice. Quand on songe que sept millions de ces malheureux nègres gagnent, à la sueur de leur corps, les fortunes immenses, l'or, les jouissances, le bien-être de tant d'Européens et d'Américains opulents et oisifs, il est impossible de ne pas se défier des jugements que ceux-ci ont portés, répandus, accrédités et perpétués sur le compte de leurs victimes. Il ne manque pas d'ailleurs d'exemples de nègres qui se sont fait un nom dans l'histoire, dans la science et la religion. L'Ethiopie a donné à l'Eglise un grand nombre de saints ; le Congo a produit un évêque que le Pape a sacré lui-même à Rome, après l'avoir examiné solennellement.

Toussaint-l'Ouverture a été un homme d'Etat dont le mérite n'est point à dédaigner. Dans les Antilles anglaises, les nègres n'ont quitté que d'hier le joug abrutissant de l'esclavage et déjà ils remplissent en grand nombre les fonctions municipales et autres places avec au moins autant d'intelligence que la plupart de nos paysans. Dans les hécatombes de martyrs que les blancs de Cuba ont immolés au dieu de l'or, il se trouvait des poëtes nègres dont les chants, semblables à notre Marseillaise, faisaient vibrer d'une manière terrible le sentiment de la liberté dans le cœur de ces bestiaux à face humaine, comme disent leurs bourreaux. Mais il existe un exemple, une preuve vivante que les nègres, lorsqu'on leur donne de l'instruction, sont des hommes intelligents comme les blancs, qu'ils sont aussi susceptibles de sentiments moraux et qu'il suffit de former leur esprit, leur cœur et leur caractère pour obtenir d'eux les mêmes résultats que donnent les Européens. Les missionnaires français du Saint-Cœur de Marie ont fondé récemment dans la Sénégambie, un petit séminaire de négrillons, ils rendent un témoignage éclatant de la piété de ces enfants qui pétillent d'intelligence ; il n'y a pas à douter qu'ils en fassent dans la suite d'excellents prêtres catholiques, aussi instruits et d'aussi bonnes mœurs que la plupart de nos curés de campagne. Si l'on entreprenait de recueillir le nom et l'histoire de tous les nègres qui se sont distingués par leur talent, leurs vertus, leur caractère, on verrait que cette race a produit en hommes célèbres tout ce qu'on est raisonnablement en droit d'en attendre, vu le peu d'instruction qu'elle a reçue et les conditions extrêmement défavorables dans lesquelles elle se trouve.

CAPPONI (M. Jean de), prêtre français, missionnaire en Cochinchine, au XVII^e^ siècle, et au commencement du XVIII^e^. — Il était de la société des Missions étrangères, et il partit pour l'Orient, en 1680 ; ainsi que M. Ausier, de Cahors, envoyé dans le même royaume. Ils moururent l'un et l'autre, au mois d'août 1727, M. de Capponi le 20, et M. Ausier le 1^er^. Ainsi, ils avaient fourni une belle carrière apostolique de plus de 25 ans. Le nom de M. de Capponi semble italien : cependant cet ecclésiastique était de l'Auvergne.

CAPROLLI (Le P. Sylvestre), Franciscain italien, missionnaire en Chine, dans la province de Hou-quang. — Il est arrivé dans le vicariat apostolique en 1842, avec le P. Fulignani, du même ordre et de la même nation et deux autres religieux de la congrégation de la Sainte-Famille, l'un grec, le P. Dracopoli et l'autre chinois, le P. Tien, tous deux venus d'Italie, où ils avaient été formés à l'apostolat.

CARAFFA (Charles), ecclésiastique italien, du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, fondateur de la congrégation des Ouvriers Pieux. — Il était de l'illustre maison de Caraffa, et naquit en 1561. D'abord, il se fit Jésuite, mais le mauvais état de sa santé l'ayant obligé de quitter la Compagnie au bout de cinq ans, et sans doute avant d'avoir reçu les ordres, il embrassa la carrière des armes et s'y distingua par sa bravoure. En 1595, à l'âge de 34 ans, ressentant un grand dégoût pour le siècle, il changea encore de genre de vie, et renonça au métier des armes pour prendre l'état ecclésiastique. Depuis lors, il mena une vie très-austère et se livra entièrement aux exercices de la charité et de l'apostolat. Lorsque les malades ne l'occupaient pas dans les hôpitaux, il instruisait le peuple sur les places publiques et travaillait à la conversion des pécheurs. Il établit à Naples plusieurs maisons de filles repenties à l'imitation de celle que saint Ignace de Loyola avait fondée à Rome. On le fit supérieur des catéchumènes et du séminaire de Naples qu'il réforma. Il perpétua les effets de son zèle en fondant une congrégation pour les missions. Le Pape Grégoire XV approuva le nouvel institut sous le nom de Congrégation des Ouvriers Pieux. Ces ouvriers ne font pas de vœux, mènent une vie très-austère et sont peu nombreux. Le P. Charles Caraffa, mourut le 8 septembre 1633.

CARAMUEL DE LOBKOWITZ (Jean), Cistercien flamand, du XVII^e^ siècle, théologien, missionnaire, ingénieur, mathématicien, guerrier, évêque et écrivain fécond. Il naquit à Madrid, en 1606, d'un père flamand et d'une mère allemande. Ayant embrassé l'état religieux dans l'Ordre de Cîteaux, l'abbé de cet ordre le fit son vicaire général dans les îles Britanniques, et lui donna le titre d'abbé de Melrose, en Ecosse. Il paraît qu'il remplissait la première de ces fonctions sans être fixé de sa personne en Angleterre, à cause de la persécution que les catholiques et surtout les religieux y enduraient. Quant à la charge d'abbé de Melrose, on comprend facilement qu'après le triomphe du calvinisme, en Ecosse, elle ne pouvait être qu'une sinécure et un titre. Caramuel résidait dans les Pays-Bas, à proximité de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. En 1638, il prit le bonnet de docteur, à Louvain, puis il fut fait abbé (supérieur) de Saint-Dissibide ou Dissembourg, dans le bas Palatinat. Ses premiers soins furent d'y réparer les dé-

sordres que le protestantisme y avait causés ; il y travailla avec un zèle infatigable et un succès éclatant à la conversion des hérétiques. L'archevêque de Mayence le choisit pour son suffragant, et Caramuel fut, en cette qualité, institué évêque de Mysie *in partibus*. Mais il n'est pas dit formellement qu'il ait été sacré de suite. Devenu ensuite vicaire général de l'archevêque de Prague, il crut que sa qualité de religieux ne devait pas l'empêcher de prendre les armes pour défendre cette ville, assiégée en 1648, par les Suédois protestants. Il se signala à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques, et l'empereur le récompensa en lui donnant un collier d'or. Lorsque la paix fut rendue à la Bohême, Caramuel travailla à la conversion des protestants, avec un zèle et un succès prodigieux : Le cardinal de Harrach, archevêque de Prague, assure qu'il en convertit vingt-cinq mille. Ces travaux apostoliques lui valurent l'évêché de Kœnigsgratz (Bohême) ; il en eut le titre et la charge, mais non les revenus, qui étaient entre les mains des protestants. Le Pape Alexandre VII le nomma, en 1657, évêque de Campagna, (Italie méridionale). Il s'y fixa jusqu'en 1673, qu'il fut transféré à Vigevano, en Piémont : c'est là qu'il mourut le 8 septembre, 1682, à l'âge de 76 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres, une *Théologie* en 7 vol. in-folio. Ce n'est pas ici le lieu de l'apprécier et de la juger : cependant, pour le dire en passant, les principes et les décisions morales qu'on y trouve ne sont pas à l'abri de la critique. Sans doute, on prend plus de mouches avec une goutte de miel qu'avec un tonneau de vinaigre, et il faut bien se défier d'imposer à l'homme de lourds fardeaux que Dieu ne lui commande pas de porter ; en d'autres termes, les ministres de Jésus-Christ ne doivent astreindre les fidèles qu'à la loi de Dieu, et tout ce que Dieu n'exige pas d'une manière certaine, il faut laisser à la conscience du Chrétien le soin de décider s'il est tenu de le faire ou s'il peut s'en dispenser. Mais d'un autre côté, il serait déplorable que les pasteurs, les sentinelles du peuple de Dieu, les gardiens-nés de la morale, vinssent tolérer le désordre, et par une condescendance cruelle, égarer ceux qu'ils doivent guider et conduire dans le bon chemin. Si un aveugle, dit Notre-Seigneur, conduit un autre aveugle, ils tomberont tous les deux dans la fosse et périront. Il faut donc garder un sage milieu entre la rigueur pharisaïque, qui a été longtemps de mode en France, par suite de l'hérésie janséniste, et le relâchement de certains théologiens. Il paraît que Caramuel n'a pas su garder assez de mesure et qu'il est tombé dans le laxisme. Ce n'est pas une raison pour déclamer contre lui et contre l'Eglise. Un théologien, et même les décisions de plusieurs théologiens, ne font pas autorité contre le sens commun et la conscience.

Quant aux théologiens d'estaminet qui se scandalisent de la morale relâchée des Jésuites, déclament avec horreur contre des immoralités imaginaires, comme ils ne se refusent l'infraction d'aucun précepte divin, à l'exception de ce qui pourrait les mener à la géole ou au bagne, il faut rire de leur beau zèle et de leur pyramidale ignorance, ou plutôt avoir pitié de leur aveuglement rendu incurable par une dose exagérée d'assurance et de fatuité.

CARATCH, impôt de capitation que payent au gouvernement turc tous les sujets non musulmans, particulièrement les Chrétiens.

CARAVANSÉRAIL, mot turc qui signifie *maison de louage, hôtellerie.* — Ce sont les auberges de l'Orient. L'étymologie de Caravansérail est peut-être seraï (sérail) palais, maison et caravane, troupe de voyageurs. *Caravansérail* voudrait dire littéralement *maison pour loger les voyageurs.* L'on trouve de ces maisons dans un grand nombre de villes du Levant, chez les mahométans. Elles sont bâties pour l'utilité du commerce ; elles servent d'entrepôts, de marchés et d'auberges.

CARBALLEDA (M. Ignace), Picpussien espagnol, de Madrid, missionnaire en Amérique ou en Océanie. Il est parti comme catéchiste en 1849, et s'est embarqué au Havre, le 17 juillet, sur le paquebot des mers du Sud, avec treize autres Picpussiens, cinq religieuses du même ordre et huit Maristes. — *Voy.* Bossen.

CARBEN (Victor de), rabbin allemand, puis prêtre catholique au xv^e^ et au xvi^e^ siècle. — Il naquit en 1423 de parents peu aisés, fit cependant de très-bonnes études, et devint très-savant dans les langues, les coutumes et les lois des peuples de l'Orient. Les Juifs de Cologne le choisirent pour leur rabbin, et, dans cet emploi, il acquit une telle réputation, que l'archevêque de cette ville attacha une grande importance à sa conversion. Il l'entreprit, et y réussit. A l'âge de cinquante-neuf ans, Carben, abandonnant sa femme, plus attachée que lui à la foi judaïque, et trois enfants nés de leur mariage, reçut le baptême en présence d'un grand concours de peuple. Quelque temps après, il entra dans les ordres (vers 1483), fut fait prêtre, et, dès lors, consacrant sa vie à la conversion de ses coreligionnaires, il employa ses talents à combattre les erreurs qu'il avait partagées si longtemps. Il mourut à Cologne, le 2 février 1515, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il a laissé des ouvrages qui sont devenus rares, et dont les plus remarquables sont : *Bouclier de la foi chrétienne, en forme de dialogue, entre un Chrétien et un Juif*, in-4°, sans date ; l'autre porte un titre naïf, s'il est de l'auteur : *Erreurs et mœurs des Juifs, ouvrage précieux et nouveau, et longtemps attendu par les hommes savants*, Cologne, 1509, in-4°. Ces deux productions sont en latin. La dernière a été traduite en allemand, et imprimée à Cologne, en 1550, in-8°. En rajeunissant ces écrits, et en les modifiant dans la mesure nécessaire, on pourrait peut-être en tirer d'excellentes instructions pour éclairer les Juifs, dont l'Allemagne fourmille aujourd'hui.

CARBONNIER (Le Fr.) Picpussien français, du diocèse de Cahors, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Brest, en 1845, comme catéchiste, avec le P. Favens, son compatriote, et vingt autres religieux de sa congrégation. *Voy.* FAVENS.

CARDENOSO (Le P. THOMAS), Jésuite espagnol et missionnaire aux îles Mariannes ou des Larrons. — Il fut un des premiers qui évangélisèrent cet archipel, ayant été choisi par le P. de Sanvitorès, leur apôtre, pour l'accompagner avec les PP. de Medina, de Casanova, de Moralès et Bustillos. Ils y abordèrent au mois de juin 1668, Le P. Cardenoso fut envoyé avec le P. de Moralès dans l'île de Tinian, où des ruines colossales témoignent que l'archipel avait été autrefois habité par un peuple civilisé dont l'histoire est totalement perdue.

Les deux Jésuites n'avaient pas encore fait un long séjour dans le poste qui leur était assigné, lorsque leur supérieur vint les visiter sur la fin de l'année 1668, et envoya le P. de Moralès prêcher l'Evangile dans d'autres îles ; il donna ensuite pour successeurs ou pour coopérateurs au P. Cardenoso, deux autres missionnaires, les PP. de Casanova et de Medina : ce dernier fut martyrisé le 29 janvier 1670. On ne donne du reste aucun détail sur l'apostolat et la mort du P. Cardenoso, qui était missionnaire aux îles Philippines avant de passer aux îles Mariannes (*Voy.* SANVITORES), et qui évangélisait encore ce dernier archipel en 1682, à l'époque où plusieurs de ses confrères, le P. de Solorzano, les PP. de Angelis, Strobach et Boranga, furent martyrisés. Le P. Cardenoso avait aussi survécu aux PP. de Sanvitores, Ezquerra, de Saint-Basile, de Maurey, également massacrés par les indigènes, ainsi que cinq Frères catéchistes.

CARDICE, ville épiscopale, dont le Pape Innocent III parle souvent dans ses lettres. — On croit qu'elle était située dans la Thessalie, sous la métropole de Larisse, car l'archevêque de cette ville unit l'évêché de Cardice à celui de Dimitrie dans sa province. Quoi qu'il en soit, Cardice eut au moyen âge des évêques latins, parmi lesquels on connaît les suivants : Barthélemi; il siégeait sous le pontificat d'Innocent III (1198 à 1216), qui lui écrivit souvent. — Benoît, Anglais, mort en 1342.—Julien; il fut transféré à Nebbio (Corse) en 1363. — Luc, Servite; il succéda à Julien. — Martin de Toda, Augustin ; il succéda à Luc le 9 novembre 1389.

Le titre de Cardice ou Cardique paraît avoir été conservé dans l'Eglise romaine, car M. Alphonse de Donato, Mineur Observantin italien, a été institué, le 9 septembre 1831, évêque de Cardica *in partibus*, et coadjuteur de M Salvetti, vicaire apostolique du Chansi et du Chensi en Chine. En 1845, à la mort de ce vénérable prélat, M. de Donato est devenu vicaire apostolique du Chensi, et M. Chiais l'a remplacé dans ce poste il y a quelques années.

CARDOSO (Le P. GONZALEZ, ou peut-être GONZALVE), Jésuite portugais, missionnaire au XVI^e^ siècle dans l'Ethiopie, un des premiers apôtres de sa Société dans cette contrée. — Il fut adjoint avec neuf autres Jésuites au P. Nugnez nommé (entre 1550 et 1555) patriarche d'Ethiopie, sur la demande de Claudius, empereur de ce pays (1550-1559). On avait donné au prélat deux coadjuteurs tirés, également, de la Société de Jésus : c'étaient le P. Oviedo, évêque d'Hiérapolis, qui lui succéda, et le P. Carnero, évêque de Nicée, qui dans la suite passa en Chine et au Japon. Le P. Cardoso s'embarqua à Lisbonne avec ce dernier prélat qui n'était pas encore sacré, et huit autres Jésuites, dont trois moururent de faim dans une île déserte pendant la traversée (*Voy.* GONZALEZ.) Arrivé à Lisbonne où il se rendait d'abord, l'évêque élu à Nicée y reçut la consécration, et fut rejoint par le patriarche et par le P. Oviedo son premier coadjuteur. Comme les dispositions de l'empereur Claudius n'étaient pas satisfaisantes, on jugea que le patriarche devait rester provisoirement à Goa, ainsi que le P. Carnero, et que l'évêque d'Hierapolis irait avec quelques missionnaires préparer les voies. Ce prélat s'embarqua donc à Goa avec les PP. Cardoso, Lobo, Gualdanez et Fernandez. Ils arrivèrent heureusement en Abyssinie, l'an 1557, après avoir échappé comme par miracle aux Turcs. L'empereur Claudius les reçut avec bienveillance, mais il refusa positivement de revenir à l'unité catholique, et mourut deux ans après, obstiné dans le schisme. Menas (1559-1563), son frère et son successeur, fut un persécuteur barbare ; il traita indignement le P. Oviedo, qui peu après devint patriarche par la mort du P. Nugnez : condamné à l'exil, réduit à la plus extrême misère, ce prélat faillit mourir de faim ; il avait à peine des vêtements pour se couvrir, et était obligé de cultiver la terre pour en tirer sa subsistance. Les autres missionnaires étaient traités à peu près de même, et ne pouvaient guère vaquer aux soins de l'apostolat. Melec-Seghed, fils et successeur de Menas (1563-1595), était un prince plus tolérant que son père ; cependant le sort des missionnaires ne paraît pas s'être amélioré sous son règne ; ils étaient toujours confinés dans leur exil à Frémona, près d'Axum, et y formaient un petit trouprau de fidèles. Le P. Cardoso, envoyé de là à Dembea, peut-être pour réclamer du soulagement et la liberté, fut, pendant la route, assassiné dans les bois par des voleurs, le 22 mai 1574. Trois ans après, le patriarche mourut à Fremona. Le P. Lobo survécut à tous ses confrères, et ne mourut qu'en 1596. Sept ans après arriva le P. Pierre Paez, restaurateur de la mission d'Ethiopie.

CARDOSO (Le P. LOUP), Dominicain portugais, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les Indes orientales, le royaume de Siam et le Camboge. — Il prêchait la foi dans ces pays vers l'an 1570, avec le P. Madeyra, religieux du même ordre. Le roi de Camboge les traita avec bienveillance, et ils opérèrent une multitude de conversions. D'autres Do-

minicains partageaient leurs travaux. L'année précédente, le P. Cantu avait été massacré avec ses compagnons dans le royaume de Siam, qu'il évangélisait. — *Voy.* ce nom.

CARÉ (M.), missionnaire français, du diocèse de Bayeux (Calvados), membre de la congrégation des Missions étrangères. —Il est parti en 1851 pour le royaume de Siam (Inde) avec M. Leturdu, envoyé dans la presqu'île de Malacca; M. Arnoux destiné à la Cochinchine, et MM. Boutelon et Bareille qui devaient rester dans la mission de Pondichéry confiée à cette société.

CARLI (Le P. Denis), Capucin italien, né à Plaisance, fut, en 1666, envoyé au Congo par la congrégation de la Propagande, avec le P. Guattini et quatorze autres missionnaires de son ordre.—Ils arrivèrent heureusement à leur destination; mais ils ne purent résister longtemps à la chaleur du climat, à la fatigue de leur apostolat et aux difficultés de toutes sortes qu'ils rencontrèrent. Le P. Guattini mourut, et le P. Carli éprouva une maladie longue et cruelle qui l'obligea de revenir en Europe : il avait baptisé deux mille sept cents indigènes. Il aborda à Lisbone, visita deux fois Cadix, fit le pèlerinage de saint Jacques, fut témoin d'un combat avec un corsaire, traversa l'Espagne, s'embarqua pour la Sardaigne, fut jeté par une violente tempête sur la côte du Roussillon, traversa le midi de la France, et se rendit, par Gênes et Plaisance, à Bologne, où il publia la relation de ses voyages sous le titre : *Le Maure transporté à Venise, ou Récits des costumes, des mœurs et de la religion des peuples d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Europe.* Cet ouvrage fut réimprimé en 1778, avec un titre nouveau, à Bologne : *Voyage dans le royaume de Congo*, par Michel-Ange de Guattini, et par le P. Denis Carli, décrit par lettres avec une narration fidèle du pays. Il a été traduit en français, en anglais et en allemand, et obtint beaucoup de succès parce que les pays parcourus par l'auteur étaient alors presque inconnus, et ils sont encore aujourd'hui fort mystérieux. — Le livre du P. Carli est écrit avec une sorte de naïveté et de bonhomie qui en rend la lecture fort intéressante; mais il renferme quelques contes ridicules, et il n'y a pas assez de critique dans les faits et d'exactitude dans les notions géographiques. Ces défauts sont communs à beaucoup d'auteurs anciens, par exemple, au P. de Charlevoix, Jésuite, homme grave, et historien probe, qui raconte cependant dans ses histoires du Japon et du Paraguay des détails d'histoire naturelle qu'on n'admet plus aujourd'hui, et qu'un peu de critique lui eût fait rejeter. Ces réserves faites sur l'ouvrage du P. Carli, il est juste de déclarer que cet auteur paraît mériter une entière confiance pour les récits qui lui sont personnels. Ainsi, quand il dit avoir mesuré la peau d'un serpent qui avait vingt-cinq pieds de long, quand il raconte qu'étant impotent il faillit être dévoré par des rats, et une autre fois par des fourmis; que les premiers de ces animaux lui venaient mordre les jambes malgré la précaution qu'il avait de coucher au milieu de la case avec des nègres tout autour de son lit; qu'il en fut délivré par le roi de Bamba, lequel lui donna un petit singe privé, dont l'odeur de musc faisait fuir les rats et dissipait la puanteur des nègres, il n'y a rien là que de très-vraisemblable, et des faits analogues sont rapportés par tous les voyageurs qui ont visité les pays de la zone torride. Sous les climats brûlants, les fourmis dévorent des bœufs, des éléphants entiers, des maisons, des vaisseaux qu'en peu de temps elles rendent vermoulus et réduisent en poussière.

Le P. Carli se trouvait à Gênes lorsqu'y arriva le P. Michel d'Orvieto, Capucin comme lui, qui revenait également du Congo, mais en était parti plus tard et chargé par le vicaire apostolique de la mission de se rendre à Rome pour représenter au Pape le triste état où elle était réduite. La plupart des missionnaires venaient de mourir, et il n'en restait que trois dans tout le royaume.

Le P. Carli se retira à Bologne dans un couvent de son ordre, et il conserva jusqu'à sa mort, des restes de la maladie qu'il avait apportée du Congo. La traduction française de son ouvrage a été insérée par le P. Labat, Dominicain, dans sa *Relation de l'Ethiopie orientale*, et l'abbé Prévost dans ses *Voyages*, en a aussi donné un extrait.

CARMODY (M.), prêtre irlandais, du séminaire des Missions étrangères de Dublin, missionnaire en Amérique, dans la Nouvelle-Ecosse. — Il est parti pour Halifax, en 1845, avec M. Lyons, autre prêtre de la même nation et du même séminaire.—Pendant cette année 1845, le séminaire des Missions étrangères de Dublin envoya encore six prêtres, tant aux Etats-Unis qu'aux Antilles; c'étaient M. O'Reilly, M. Quin et M. Plunkett, pour l'île de la Trinité (Antilles anglaises). M. Molony, M. Ryan et M. Mac-Dermott, pour le diocèse de Vincennes (Indiana-Etats-Unis).

CARNERO (Le P. Melchior), prélat espagnol de l'ordre des Jésuites, un des premiers disciples de saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie; évêque de Nicée *in partibus*, et coadjuteur du patriarche d'Ethiopie, puis missionnaire en Asie, dans l'extrême Orient, au XVI^e^ siècle Claudius, empereur d'Abyssinie (1540 à 1559), ayant demandé au Pape et à Jean III, roi de Portugal, un patriarche et des évêques, ce prince, qui avait vu saint François-Xavier à sa cour, et qui avait la plus grande estime pour la société naissante des Jésuites, pria saint Ignace de choisir parmi ses disciples des hommes de dévouement, comme il en fallait dans cette mission. Saint Ignace jeta les yeux sur les PP. Nugnez, Oviedo et Carnero; le premier fut fait patriarche, et les deux autres furent institués évêques *in partibus* avec la charge de lui succéder à sa mort. On leur adjoignit dix compagnons pris aussi dans la Compagnie de Jésus. C'est le Pape Jules III (1550-1555), qui institua les trois prélats, sous les titres de patriarche d'Ethiopie, évêque d'Hiérapolis et évêque

de Nicée. Les deux premiers furent sacrés à Lisbonne.

Le P. Carnero prenant les devants, s'embarqua avec neuf Jésuites qu'il conduisit à Goa. C'étaient les PP. Gualdanez, Cardoso, Lobo, Antoine et Emmanuel Fernandez, Gonzalès, Pascal et Alphonse Lopez. Ces trois derniers moururent de faim dans une île déserte pendant la traversée. Les cinq autres fournirent une longue carrière apostolique en Abyssinie. Quant au P. Carnero, il fut sauvé à Goa, où le P. Nugnez vint le rejoindre ainsi que le P. Oviedo. Pendant que celui-ci allait préparer les voies en Abyssinie, l'évêque de Nicée et le patriarche vécurent en simples religieux au collége de Goa. Nugnez y mourut en 1562, sans avoir jamais pu aller dans sa mission. Le P. Oviedo lui succéda comme patriarche. Pour l'évêque de Nicée, qui y était comme second coadjuteur de Nugnez, et qui devint coadjuteur d'Oviedo, il faisait des courses fréquentes dans les royaumes de Cochin et de Coulan (Malabar); se trouvant à Cochin avec le P. Gonzalve Rodriguez, il s'attacha à combattre l'erreur que semait un évêque nestorien et suivit sa trace jusque dans les montagnes. Un partisan de cet hérétique faillit au retour le tuer d'un coup de flèche.

Pendant que le P. Carnero s'utilisait ainsi, le Pape S. Pie V ordonna au P. Oviedo, en 1566 de quitter l'Abyssinie, où la persécution rendait son zèle infructueux et de passer dans le Japon pour y faire les fonctions épiscopales et prendre le gouvernement de cette Eglise; mais le saint patriarche n'ayant pas voulu quitter sa mission, par la raison même qu'il n'y recueillait que des souffrances, le Pape admira sa vertu, et sans insister, ordonna au P. Carnero qu'il avait nommé son coadjuteur pour le Japon, comme il l'était pour l'Ethiopie, de prendre sa place et d'aller au Japon qui manquait d'évêque. Le prélat s'embarqua en conséquence pour Macao où Dieu l'appela à lui. Le P. de Charlevoix rapporte qu'il devait résider dans cette ville, parce qu'il était également chargé d'administrer l'Eglise de Chine. M. Henrion dit qu'il comptait continuer son voyage jusqu'au Japon. Il paraît en effet impossible qu'un seul prélat pût administrer deux aussi vastes Eglises que la Chine et le Japon. A Macao, son action aurait été à peu près nulle sur l'une et l'autre contrée, et à coup sûr il n'aurait pu exercer les fonctions épiscopales, comme les ordinations à une époque et dans des contrées où les communications étaient si lentes et si difficiles.

Je n'ai pu trouver nulle part la date de sa sa mort, qui arriva apparemment vers l'année 1570. Le P. Oviedo, mourut en 1577. — L'époque précise à laquelle ces prélats s'embarquèrent pour les missions n'est point non plus indiquée. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elles furent instituées par Jules III qui gouverna l'Eglise de 1550 à 1555, que le P. Nugnez était arrivé à Goa en même temps que s'y trouvait aussi Bermudez, patriarche d'Alexandrie. Or ce dernier aborda à Goa en 1556. C'est donc entre 1550 et 1556 qu'il faut placer leur départ. Ainsi le P. Carnero aurait été missionnaire et évêque pendant environ quinze ans.

CAROLINE, nom de deux républiques d'Amérique, dans les Etats-Unis (Caroline du Nord, et Caroline du Sud).—La première à 900,000 âmes environ, et Raleigh pour capitale; l'autre est peuplée de 600,000 âmes. Le siége du gouvernement est Columbia, mais la ville la plus importante est Charleston. La Caroline fut découverte en 1512, par Ponce de Léon, Espagnol; en 1562, Jean de Ribault, Français, envoyé par Charles IX, roi de France, y forma un établissement et donna au pays, en l'honneur de son prince, le nom de Caroline qui lui est resté. En 1565, les Espagnols detruisirent la colonie française, mais sans en former d'autres de leur nation. En 1663, les Anglais s'établirent dans le pays et le possédèrent plus d'un siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où il conquit sa liberté.

Les deux Carolines sont peuplées en grande partie de nègres esclaves, qu'on tient dans un abrutissement systématique pour enrichir les blancs; ceux-ci sont des défenseurs forcenés de leur propriété humaine et tout ce qui pourrait, de loin ou de près, amener l'émancipation sociale de leur bétail humain, est proscrit avec une barbarie cynique. Il n'y a pas d'espérance que cet état de choses soit modifié de longtemps, car les sentiments de cupidité sont trop âcres, dans la population anglo-américaine, pour ne pas étouffer toute pensée de philanthropie ou de religion.

En 1820, le Pape Pie VII a érigé un évêché dans la ville de Charleston, et a institué sur ce siége M. Jean England, prélat d'un caractère distingué. Le diocèse de Charleston, comprenait les deux Carolines et la Géorgie ; ce dernier Etat en a été distrait en 1850, la ville de Savannah ayant été érigée à son tour en évêché. Le diocèse de Charleston, réduit à la Caroline du Sud avec la Caroline du Nord, est gouverné maintenant par son second évêque M. Jean Ignace Reynolds. Il ne possède que seize prêtres et comprend 5,000 catholiques sur plus de deux millions d'âmes. Il est vrai qu'il faut déduire près d'un million de nègres esclaves dont on fait de pures machines à travailler et qu'on traite comme s'ils n'avaient pas d'âme. Le reste de la population est protestante de nom, mais se voue principalement au culte du veau d'or. On conçoit combien l'apostolat doit être pénible et épineux dans un tel pays, où l'état social est basé sur une iniquité aussi violente et aussi monstrueuse.

CARPATHOS, île de l'Archipel grec; son nom moderne est Scarpanto. Elle a eu autrefois des évêques catholiques latins. — *Voy.* SCARPANTO

CARPE (SAINT), Chrétien du temps des apôtres. Il était disciple de saint Paul et travailla probablement à l'extension de la foi, comme presque tous les néophytes de cette époque, qui ne négligeaient rien dans ce

but. — Selon le Martyrologe romain, saint Carpe serait mort à Troade, en Asie Mineure (ville dont Mgr Daguin, qui gouverne aujourd'hui la chrétienté de Mongolie, est évêque *in partibus*). — L'Eglise honore la mémoire de Carpus le 13 octobre.

CARTHAG LE JEUNE (Saint), surnommé Mochuda, moine irlandais et fondateur d'ordre monastique, évêque et missionnaire dans sa patrie au VI^e^ et au VII^e^ siècle. — Après avoir vécu sous la discipline de saint Carthag l'Ancien et de saint Comgall, il prêcha l'Evangile dans le territoire de Kiarraigh (Irlande), où il reçut la consécration épiscopale. De là il passa dans la partie occidentale du pays de Meath et y fonda un grand monastère du nom de Rathenin ou Raithin, qui devint la plus nombreuse et la plus célèbre école de science et de religion qu'il y eut dans toute l'Europe. Il le gouverna pendant environ quarante ans et composa pour ses disciples une règle qu'on a encore en ancienne langue irlandaise. Les moines de Raithin menaient une vie fort austère, ne se nourrissant que d'herbes et de racines, et e livrant tous les jours au travail des bras, ant pour gagner leur vie à la sueur de leur front, que pour soulager la misère des pauvres. C'est ainsi que font de nos jours les Trappistes dans différentes contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, mais principalement en France, où ils ont le plus de monastères.

La persécution d'un petit roi du voisinage obligea saint Carthag de prendre la fuite ; c'est pourquoi il se retira avec ses disciples dans la province de Leinster, et fonda un monastère à Lismore, dont il est regardé comme le premier évêque. Il y mourut le 14 mai 637, dans un âge sans doute très-avancé. La grande église de Lismore était dédiée sous son invocation, et la ville était appelée de son nom Lismore-Mochuda. On honore la mémoire de saint Carthag le 14 mai.

Il y a deux Lismore, l'un qui est connu aussi sous le nom de Kilmore, en Ecosse, dans le comté d'Argyle ; c'était un évêché avant la Réforme, et il était suffragant de Glascow. L'autre, en Irlande, dans le comté de Waterford, a été évêché de 630 à 1363, époque où il a été uni au siége de Waterford, la ville étant à peu près ruinée (5). C'est sans doute celui-ci qui a eu pour premier évêque saint Carthag. Cependant il ne se trouve pas dans le Leinster, mais près de cette province, dans celle d'Ulster.

Quant au célèbre monastère de Raithin, on sait bien qu'il était à proximité de ceux de Saint-Colomb et de Saint-Colman ; mais on n'en indique pas la situation par rapport à la géographie moderne de l'Irlande. Il en est de même du territoire de Kiarraigh. L'abbé Butler, qui était Anglais, et qui, dans sa *Vie des saints* s'est beaucoup étendu sur les saints de son pays, aurait bien dû débrouiller cette matière si peu connue ; mais elle était peut-être obscure pour lui-même.

CARTON (Le Fr. Pierre), Savoyard, du diocèse d'Annecy, membres de la société des missionnaires de Saint-François de Sales, et missionnaire dans l'Inde orientale, à Vizagapatam, sur la côte de Coromandel. — Il est un des premiers qui aient été envoyés dans ce champ nouvellement ouvert par le Saint-Siége au zèle des ouvriers évangéliques. Parti de Bordeaux le 7 juin 1845, avec le Fr. Fontanel et quatre prêtres de la congrégation, M. Martin, M. Lavorel, M. Tissot et M. Thevenet, il est arrivé comme eux à Pondichéry le 8 septembre, après une heureuse navigation. — *Voy.* Martin.

CARVALHO (Le P. Valentin), Jésuite portugais du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle. — Il a publié, en italien, un *Supplément aux lettres écrites annuellement par les Jésuites missionnaires au Japon et en Chine.* Cette production est in-8°, et porte la date de Rome 1603. Le P. Carvalho est cité dans le catalogue des écrivains jésuites par le P. Algambe.— *Voy.* ce nom.

CARY (M. Edouard), prêtre anglais, missionnaire dans sa patrie au XVII^e^ siècle. — Il avait d'abord été militaire, ayant servi en qualité d'officier dans les troupes anglaises du parti du roi. Ensuite il passa sur le continent, où il embrassa l'état ecclésiastique ; puis il repassa en Angleterre comme missionnaire et mérita l'estime de ses collègues. Le roi Jacques II le fit chapelain général de son armée pour les catholiques. L'abbé Cary a laissé un écrit de circonstance : *le Catéchiste catéchisé, relativement au serment d'allégence*, 1682. L'époque de sa mort n'est pas mentionnée.

Il est facile de voir, par ce qui précède, que M. Cary fut officier du parti royaliste sous la république anglaise ; qu'il passa sur le continent pendant le règne de Charles II, et que sa carrière de missionnaire se rapporte au même règne et à celui de Jacques II.

CASALE (Le P. Hyacinthe de), Capucin italien de Casale (Piémont), missionnaire en Suisse, chez les Grisons.

CASANOVA (Le P. Pierre de), Jésuite espagnol, fut appelé du Mexique, où il travaillait, par le P. de Sanvitores, qui l'emmena avec lui aux îles Mariannes pour établir une mission. — Il y avait en outre quatre autres Jésuites : les PP. Cardenoso, de Moralès, de Medina et de Bustillos.

La troupe apostolique arriva près de l'archipel des Larrons au mois de juin 1668. Le P. Casanova prit terre le premier avec le P. de Medina. Ils étaient envoyés seuls afin de sonder les dispositions des naturels, et de reconnaître le pays. Lorsqu'ils eurent débarqué, on leur fit bon accueil, et ils purent élever une grande croix sur le rivage pour arborer le drapeau de Jésus-Christ sur cette plage nouvelle, dont ils voulaient faire la conquête spirituelle au prix de leurs

(5) Les évêchés unis de Waterford et Lismore sont aujourd'hui occupés par M. Nicolas Foran, institué le 6 juin 1857.

sueurs et même de leur sang. Ils retournèrent ensuite au navire avec les pricipaux d'entre les indigènes, et le supérieur de la mission, le P. de Sanvitores, prit terre à son tour avec tous ses religieux, qu'il distribua dans les principales îles. Le P. de Casanova fut envoyé seul dans l'île de Rota, puis il passa dans celle de Tinian, où il eut pour compagnon le même P. de Medina, qui devait bientôt être le premier martyr de l'Eglise des Mariannes.

C'est tout ce que l'on sait, en particulier, sur le P. de Casanova. Ses compagnons, et surtout le P. de Sanvitores, eurent de grands succès; ils opérèrent la conversion de tout l'archipel; et malgré le caractère inconstant et quelquefois cruel des indigènes, qui firent périr un certain nombre de missionnaires, ce pays est resté chrétien, et le catholicisme est la seule religion qu'on y pratique depuis plus de cent ans. *Voy.* SANVITORES.

CASAS (Fr. BARTHÉLEMI DE LAS), Dominicain, missionnaire en Amérique au XVI^e^ siècle, et évêque de Chiapa (Mexique); célèbre par ses efforts courageux et persévérants pour protéger les Indiens d'Amérique contre la tyrannie des Espagnols. — *Voy.* BARTHÉLEMI DE LAS CASAS.

CASEARIUS (JEAN), missionnaire de Cochin (Indoustan) au XVII^e^ siècle. — Il est connu pour avoir donné la *Description des plantes du Jardin Malabare*, en 12 vol. in-f°, années 1678 et suivantes. C'est tout ce qu'on sait de lui. Le nom Casearius est évidemment latinisé. C'était sans doute un Portugais qui exerçait le saint ministère dans le diocèse de Cochin, sur la côte de Malabar; mais on n'a aucun détail sur ses travaux, sur la durée de sa carrière apostolique, le temps et le lieu de sa mort, etc.

CASSAN, évêque irlandais au IV^e^ siècle.— Il accompagnait, avec quatre autres ecclésiastiques de la même nation, saint Kiaran, le premier-né des saints Irlandais, lorsque celui-ci quitta Rome après y avoir été, dit-on, sacré évêque, et vint dans sa patrie y prêcher l'Evangile.

Cassan fut lui-même dans la suite ordonné évêque, soit par saint Kiaran, soit plutôt par saint Patrice. On ne sait rien autre chose sur sa vie : mais il est à croire qu'il secondait le ministère évangélique de saint Kiaran.

CASSIEN DE NANTES (Le Fr.), Capucin français, de la ville ou du pays de Nantes missionnaire en Ethiopie au XVII^e^ siècle e martyr. — Il y a apparence qu'il était simple frère laïque et qu'il secondait l'apostolat des prêtres de son ordre en qualité de catéchiste, ou en leur rendant les services matériels qui sont dévolus aux frères coadjuteurs dans les sociétés religieuses. Envoyé d'abord en Egypte, où les Capucins français avaient une mission depuis plusieurs années, il fut ensuite choisi pour la mission d'Ethiopie dont le Souverain Pontife venait de charger les Capucins français d'Egypte. Il partit du Caire, le 23 décembre 1637, avec le P. Agathange de Vendôme, supérieur de la mission d'Egypte, qui prenait les devants sur les autres missionnaires destinés à l'Abyssinie. Ils abordèrent heureusement à Souakem (Nubie) en la compagnie d'un pacha que l'empereur de Turquie envoyait dans ce port. Mais à peine eurent-ils mis le pied en Abyssinie qu'ils furent reconnus, bien que déguisés en marchands arméniens. On les prit, on les condamna à mort, et ils furent sur-le-champ assommés à coups de pierres. C'était en 1638 sous le règne de Facilidas, empereur d'Ethiopie (1632-1665), et sous le pontificat du Pape Urbain VIII (1623-1644).

CASSIUS ou CASSI (SAINT), missionnaire et martyr en Auvergne au III^e^ siècle. — On croit qu'il avait été élevé au sacerdoce par saint Austremoine, apôtre du pays; qu'il continua son œuvre, et convertit saint Victorin dont il fit le compagnon de ses travaux évangéliques. Ils souffrirent le martyre ensemble, vers l'an 266. L'Eglise d'Auvergne honore la mémoire de saint Cassius et de Victorin le 15 mai. On joint à eux saint Maxime dont la vie et les actions sont tout à fait inconnues.

CASSIUS (Le P. BARTHÉLEMI), Jésuite dalmate, né en 1575, missionnaire au XVII^e^ siècle en Turquie. — Il devint ensuite pénitencier de Saint-Pierre à Rome sous le Pape Urbain VIII, et mourut en 1660 à 85 ans. Les livres qu'il a composés ont dû rendre des services à la religion parmi les populations slavonnes de l'Europe centrale et orientale. Ce sont : *Institutions de la langue slavonne*, en latin, Rome, 1604, in-8°; — *Histoire de Lorette*, Rome, 1607, in-8°. Plusieurs ouvrages de piété écrits en slavon. — *Traduction* du *Rituel Romain* d'Urbain VIII, Rome, 1670; in-4°. *Traduction des épîtres et des évangiles du missel*, 1641, in-folio; — *Traduction de plusieurs Vies de saints*. Toutes ces traductions sont en slavon. Feller, à qui ces indications sont empruntées, ne fait pas connaître la durée des travaux apostoliques du P. Cassius, et n'entre dans aucun détail à cet égard.

CASTAGNERES (M. DE), ambassadeur français auprès de l'empereur des Turcs à la fin du XVII^e^ siècle.— Ce diplomate s'occupait activement, comme tous les agents diplomatiques de la France à cette époque, de protéger les missionnaires catholiques dans le Levant. Il employait son influence à assurer leur liberté d'action, et à écarter les obstacles dont le fanatisme des Grecs ou la cupidité des Turcs entravait souvent leur zèle. C'est lui qui fit rétablir à Chio, en 1696, l'exercice de la religion catholique qui y était proscrit depuis la reprise de la ville sur les Vénitiens (1695). Pour cela, il prescrivit d'établir dans cette île un vice-consul français, avec un Jésuite pour chapelain. Cette mesure sauva l'Eglise de Chio qui, sans cela, serait retombée dans le schisme, comme tant d'autres îles de l'archipel. La chapelle du consulat français étant hors de l'atteinte des Turcs et des Grecs, servit de refuge aux catholiques de l'île, et peu à peu l'exercice public du culte s'étendit au

dehors, de sorte que la persécution diminua et cessa avec le temps, et les Latins qui avaient été préservés de l'apostasie et de la dispersion se retrouvèrent aussi nombreux qu'auparavant.

CASTEL (Le Fr. Joseph), religieux français de la Merci au XVII^e siècle. — *Voy.* Monnel.

CASTELA (Le P. Henri), Mineur observantin français du XVII^e siècle, né à Toulouse. — Il partit de Bordeaux au mois d'avril 1600 pour se rendre à Rome, et de là à Venise, où il s'embarqua pour faire le voyage de la terre sainte. Il revint à Bordeaux au mois d'octobre 1601, après avoir visité Alep, le Caire, Jérusalem, le mont Sinaï, Alexandrie. La relation qu'il a écrite de son pèlerinage respire la simplicité, et annonce un homme instruit et un bon observateur. En voici le titre : *Le saint voyage de Jérusalem et du mont Sinaï, en l'an du grand jubilé* 1600, Bordeaux, 1603, in-8° ; 2^e édition, Paris, 1612, in-12. Le P. Castela a encore donné le *Guide et adresse de ceux qui veulent faire le voyage de terre sainte*, Paris 1604, in-12 et quelques ouvrages de piété. L'époque de la mort de ce religieux n'est pas indiquée.

CASTELLI (Le P. Jean Vincent), Dominicain italien, de Lombardie, fut institué archevêque de Naxivan en Arménie, en 1708 ou 1709. — Il fut transféré, la même année 1709, à l'église de Marcianopolis, et de là, en 1714, à San Angelo-in-Vado et Urbania, évêchés unis en Italie (Etats Romains).

Marcianopolis est une ancienne ville archiépiscopale, située en Mœsie; c'est aujourd'hui Preslaw, ou Prebeslaw, ou Perejaslaw, en Bulgarie. Elle était évêché et même métropole dès les premiers siècles. Le Pape Innocent III l'érigea de nouveau en archevêché ; mais, au XVIII^e siècle, cette Eglise était certainement de celles qu'on appelle *in partibus*. — Le successeur du P. Castelli fut Pierre Martyr, Dominicain italien, de Parme.

CASTEX, prêtre français du diocèse de Toulouse, missionnaire au Tong-King. — Il s'embarqua, en 1845, à Bordeaux, avec sept autres prêtres envoyés comme lui par le séminaire des Missions étrangères, et destinés pour Siam, Malacca et d'autres vicariats de la Chine ou des pays voisins.

CASTILLE D'OR. On donnait autrefois ce nom à la terre ferme en Amérique, c'est-à-dire à ce que nous appelons aujourd'hui l'isthme de Panama, Véragua et Darien. — *Voy.* Terre-ferme.

CASTRENSE (Saint), évêque africain, au V^e siècle. — Il fut un de ceux que la persécution des Vandales chassa de leur pays après bien des tourments. On les embarqua sur un vieux navire, et ils arrivèrent ainsi dans l'Italie méridionale, s'y dispersèrent en différents lieux, et propagèrent merveilleusement la foi catholique. On leur avait donné le gouvernement de plusieurs Eglises. Les compagnons de saint Castrense sont saint Prisque, saint Tammare, saint Rosius, saint Héraclius, saint Secondin, saint Adjuteur, saint Marc, saint Auguste, saint Elpide, saint Conion et saint Vindonius. Ils sont tous cités au Martyrologe romain, le 1^er septembre.

CASTRO (Le P. Alphonse de), Jésuite espagnol ou portugais, missionnaire, au XVI^e siècle, en Océanie, et l'un des premiers apôtres de sa société. — Saint François Xavier, en quittant Goa, en 1549, pour se rendre au Japon, l'emmena avec lui, ainsi que le P. Moralès jusqu'à Malacca, d'où il les envoya aux Moluques. Ces îles avaient déjà été évangelisées par le saint lui-même, en 1546 et 1547, et il y avait fait passer trois Jésuites, les PP. Beira, Nugnès et Ribera.

CASTRO (Le P. Benoît de), Jésuite portugais, se rendait dans les missions du Brésil avec le P. Azevedo, provincial, et 40 autres Jésuites, lorsque le Saint-Jacques qu'ils montaient fut rencontré par des protestants français que commandait Sourie de Dieppe. — Cet hérétique, animé d'un sombre fanatisme, fit massacrer tous les missionnaires en haine de la religion catholique et du nom de Jésuite ; c'était le 15 juillet 1570. Le P. de Castro, qui au moment de l'abordage priait au fond du vaisseau avec les jeunes Jésuites, remonta, un crucifix à la main, et s'avançant au plus fort de la mêlée, il montrait le signe de la rédemption aux calvinistes, et leur disait avec courage : Je suis catholique, fils de l'Eglise romaine, et je veux mourir tel. On répondit à sa profession de foi en lui tirant trois coups d'arquebuse, et comme il continuait, on le frappa de plusieurs coups d'épée, et il fut jeté à la mer encore vivant. — *Voy.* Azevedo, Sourie.

CASTRO (Thomas de), évêque indou ou indo-portugais au XVII^e siècle. — Il était natif de Goa et fut fait vicaire apostolique dans le midi de l'Indoustan.

CATALAN ou CATALAIN (Fr. Jourdain), Prêcheur français, né à Séverac, probablement dans le Rouergue, qui est encore aujourd'hui fécond en apôtres de la foi. — Il entra dans l'ordre des FF. Prêcheurs, et fut envoyé dans les missions du Levant, notamment dans la Perse, dont il apprit la langue. Ce pays était alors le théâtre des prédications d'un autre Dominicain célèbre, Fr. Franco de Pérouse, Italien, qui fut en 1328 institué par le Pape Jean XXII, archevêque de Sultanyéh. Fr. Jourdain se trouvait, en 1321, à Caga ou Kounouk, port de la Perse, situé sur le golfe Persique. Il écrivait de là aux Frères Mineurs et Prêcheurs résidant à Tauris, à Tongan ou Djagorgan, et à Maroga ou Merga (peut-être la même ville que Maraga, évêché en Arménie). Il leur indiquait des stations propres à recevoir des missionnaires, savoir Supera ou Sefer, Paroco et Columbum, trois lieux situés dans l'Inde. On ignore la position du premier, mais il est certain que Paroco est Baroche ou Baroutch, ville de plus de 30,000 âmes, actuellement dans la circonscription de la présidence de Bombay ; et Columbum, qui fut bientôt érigée en évêché, est Kou.an,

dans le Malabar, où il y a encore aujourd'hui une mission gouvernée par les Carmes italiens, dont le supérieur est le P. Bernardin de Sainte-Thérèse, institué le 26 janvier 1847 évêque d'Héraclée *in partibus*. D'autres disent cependant que c'est Colombo, dans l'île de Ceylan. Cette dernière opinion me paraît moins fondée.

La lettre ou circulaire inspirée par le zèle ardent de Fr. Jourdain Catalan ne fut pas sans résultat. A la réception de cette missive, Fr. Nicolas Romain, vice-custode des Dominicains en Perse, partit pour la contrée indiquée par son confrère. Jourdain lui-même, voulant aller semer la parole de Dieu jusque dans le Cathai (Chine septentrionale), se joignit, dans ce but, à quatre Frères Mineurs, Fr. Thomas de Tolentino, qui avait déjà évangélisé l'Arménie, Fr. Jacques de Padoue, Fr. Jacques de Sienne, tous trois Italiens et prêtres ; enfin Fr. Démétrius de Tiflis, laïque, Géorgien de nation, versé dans les langues orientales, et qui servait d'interprète aux trois prédicateurs de son ordre. Ces Franciscains se trouvaient à Tauris, la principale ville de Perse, lorsque l'espérance du martyre et le désir de propager la foi parmi les musulmans et les idolâtres, au prix même de leur sang, les portèrent à s'embarquer avec Jourdain dans le port d'Ormuz. Ils firent d'abord voile pour Columbum ou Colam, Koulan, sur la côte de Malabar; ils comptaient aller de là visiter l'église de Saint-Thomas, à Meliapour ; mais la tempête, ou plutôt encore le mauvais vouloir du pilote, les conduisit, au mois d'avril 1322, à Tana, dans l'île de Salcette (près de Bombay). Ils y furent accueillis par des Chrétiens nestoriens. Ceux-ci les ayant priés d'envoyer l'un d'eux à Paroco (Baroche, dans le Guzerate), instruire et baptiser quelques Chrétiens qui s'y trouvaient, mais qui ne l'étaient que de nom, Jourdain fut désigné d'un commun accord pour cette mission, parce qu'il savait mieux que ses compagnons la langue persane. Il s'arrêta, chemin faisant, à Supera ou Sefer, et il y demeura quinze jours. On se rappelle que dans sa lettre écrite aux FF. Mineurs et aux FF. Prêcheurs de Perse, il avait signalé ce lieu comme une station avantageuse pour la prédication de l'Evangile. Pendant qu'il y était, il apprit que ses compagnons, qu'il avait laissés à Tana, y avaient été arrêtés ; il revint aussitôt en toute hâte pour faire des démarches en leur faveur auprès des autorités du pays, ou partager avec eux la couronne du martyre. A son arrivée, il sut qu'ils avaient subi tous les quatre une glorieuse mort. — *Voy.* Jacques de Padoue.

A l'aide d'un jeune Génois qui se trouvait à Tana, il s'occupa d'enlever les corps de ses confrères : celui de Fr. Pierre de Sienne ne put être trouvé ; mais ceux des FF. Jacques, Thomas et Démétrius, gisaient encore au lieu du supplice, personne n'ayant osé leur donner la sépulture. Ils exhalaient une odeur suave et étaient aussi frais que le jour de la mort. Fr. Jourdain les transporta secrètement à Supera, et les déposa avec honneur dans une église. De là ils furent transférés, par le B. Odéric de Frioul, à Zeyton ou Siventchen, ville épiscopale de Chine. Le gouverneur, qui avait ordonné ou permis le supplice des martyrs, ayant changé de dispositions envers les Chrétiens à la suite d'une vision dont il avait été épouvanté, Fr. Jourdain convertit un grand nombre de musulmans et de païens, et resta plusieurs années à Tana, où il exerçait en liberté le ministère apostolique. Il écrivit même de cette ville, en janvier 1323, aux supérieurs des FF. Prêcheurs et Mineurs, pour leur demander des auxiliaires.

A Sefer et à Tana, Fr. Jourdain avait trouvé des idolâtres, des Chrétiens nestoriens, des musulmans, des adorateurs du feu ou Guèbres, nommés aussi Parsis : ce sont les anciens Perses d'Assuérus, de Darius, de Sapor, que l'invasion arabe et mahométane a dispersés et diminués : on en trouve encore de nos jours un grand nombre dans l'Inde, et surtout à Bombay, où ils forment une classe de commerçants opulents. — De Tana il est présumable que Fr. Jourdain se transporta plus au midi, à Columbum, sur la côte de Malabar, cette troisième station dont il avait, dès la Perse, entrevu et apprécié les avantages. Il avait sans doute l'intention d'y faire simplement une exploration. Il y trouva des dispositions favorables pour l'Evangile, soit que l'islamisme, cet ennemi né de Jésus-Christ et de sa sainte loi, n'eût pas encore pénétré aussi avant vers le sud, de manière à y dominer, soit que les Chrétiens de Saint-Thomas, ainsi nommés parce qu'ils descendent très-probablement de ceux que l'Apôtre de l'Inde a faits en grand nombre avant de subir le martyre à Méliapour, montrassent le désir de s'attacher à l'unité catholique du siége de saint Pierre, qui est le chef de saint Thomas et de tous les autres apôtres.

Ce qui rend ces conjectures très-plausibles, c'est que le Pape Jean XXII érigea, en 1328, Colam ou Columbum en évêché, et nomma Fr. Jourdain Catalan pour gouverner cette Eglise. Le courageux Dominicain était revenu de Malabar en France; il repartit pour les contrées lointaines de l'Inde qu'il brûlait d'évangéliser, et il fut chargé par le Pape de porter le pallium à son métropolitain, Fr. Jean de Cora, Prêcheur, récemment institué archevêque de Sultanyéh après Guillaume Adam.

Pour se rendre en Perse et de là au Malabar, Fr. Jourdain passa par le détroit de Messine, par la Grèce, où il visita Thèbes, et par la Grande-Arménie, qu'il traversa presque en entier. Dans la relation qu'il a laissée de ses voyages, il représente Tauris comme une ville très-peuplée, et prétend avoir passé dans une cité fort riche qui n'était autre que la ville d'Ur en Chaldée, patrie d'Abraham. Sultanyéh était la capitale de la Perse, et venait d'être fondée vingt-cinq ans auparavant. De la Perse, Fr. Jourdain passa dans l'Inde pour aller prendre possession de son évêché : il s'était sans doute embarqué dans un port du golfe Persique. Il nomme

Petite-Inde celle où il aborda en premier lieu (c'est la péninsule formée par le midi de l'Indoustan). Il y fit des conversions parmi les idolâtres et les musulmans. Il rapporte que les femmes ont coutume de s'y brûler sur le bûcher de leur mari, ce dont il a été témoin plusieurs fois. Fr. Jourdain avait mission non-seulement d'évangéliser les Indous mahométans ou païens, mais encore de ramener à l'unité les Chrétiens de saint Thomas dont il a été question plus haut. Jean XXII lui avait remis des lettres, en date du 9 avril 1330, dans lesquelles il invitait ces hérétiques à abjurer l'erreur, et la même année ce Pape envoya plusieurs religieux Mineurs et Prêcheurs, afin de seconder l'évêque de Colam dans sa mission. Malheureusement ces missions du moyen âge qui jetaient tant d'éclat ne furent que passagères : les troubles, les guerres, les révolutions, les déchirements survenus en Asie, le grand schisme en Occident, le relâchement et les divisions qui s'introduisirent peu à peu dans les deux ordres des Mineurs et des Prêcheurs, dont les premiers membres avaient pendant plus d'un siècle entrepris des choses si gigantesques, et jeté, dans tous les pays du monde alors connu, des milliers de missionnaires dont les noms et les travaux ne sont point parvenus jusqu'à nous, ou dorment dans la poussière des archives conventuelles; toutes ces causes ont empêché la conversion entière et solide des pays de l'extrême Orient, qui sont encore à évangéliser aujourd'hui. Les régions lointaines parcourues par les grands apôtres saint Hyacinthe de Konski, Fr. Jean de Montecorvino, le B. Oderic de Frioul, Fr. Jérôme d'Ascoli, Fr. Franco de Pérouse, Fr. Jourdain Catalan, et par les voyageurs comme Marc Polo, furent tellement oubliées qu'on crut découvrir des pays tout nouveaux lorsque les Portugais, ayant doublé la pointe méridionale de l'Afrique sous Vasco de Gama, abordèrent à Calicut à la fin du xv^e^ siècle. Ils retrouvèrent ces Chrétiens de saint Thomas et en convertirent la plus grande partie; aujourd'hui il y en a plus de cent mille qui ont gardé leur rite, mais qui sont catholiques et gouvernés par trois évêques italiens de l'ordre des Carmes. Ils ont trois ou quatre cents prêtres. Mais il y en a encore d'hérétiques, en moins grand nombre, il est vrai. Il est bon de faire observer toutefois que ces Chrétiens syro-malabares ou syro-chaldéens n'avaient pas été isolés de toute autre Eglise depuis l'apostolat de saint Thomas ; ils étaient soumis au patriarche nestorien de Séleucie en Chaldée, qui prétendait aussi être successeur de saint Thomas. Ces prélats étant tombés dans l'hérésie nestorienne dès le v^e^ siècle, y entraînèrent naturellement les Eglises de l'Inde qui dépendaient d'eux, et ils les ont entretenues dans l'erreur de siècle en siècle ; car tous les prélats de ces Chrétiens de saint Thomas venaient directement de la Chaldée, et étaient envoyés et sacrés immédiatement par le patriarche. Il en est sans doute encore ainsi. Cette Eglise reculée présente une situation fort ressemblante à celle d'Abyssinie, également entraînée dans le schisme et l'hérésie par le patriarche copte d'Alexandrie, qui lui députe toujours directement son évêque depuis quinze cents ans.

Pour Fr. Jourdain Catalan, que cette digression nous a fait perdre de vue, il ne se contenta pas de prêcher l'Evangile dans son diocèse de Colam ou Columbum, il passa jusque dans l'Inde transgangétique ou Indo-Chine; il la nomma Grande-Inde, parce qu'alors on comprenait, sous ce nom très-vague d'*Inde*, tous les pays éloignés, peu connus et à peine découverts, pourvu qu'ils fussent vers l'Orient. On croyait que l'Inde s'étendait indéfiniment de ce côté. Aussi Christophe Colomb, lorsqu'il eut réfléchi que la terre était ronde, sachant d'ailleurs que l'Inde s'étendait excessivement loin du côté de l'orient au delà du Gange, pensa qu'en prenant par l'occident on rencontrerait l'autre extrémité de ce pays assez près de l'ouest de l'Europe. Il fut entraîné plus loin qu'il ne croyait, et, quand il découvrit la première terre d'Amérique, il crut que c'était l'Inde, ne la désigna jamais autrement, appela les habitants Indiens, et lorsque Américo Vespuce lui eut volé sa découverte en donnant son nom au pays, les habitants indigènes de l'Amérique ont continué d'être appelés Indiens; et c'est encore leur seul nom aujourd'hui pour les distinguer des Anglais, des Espagnols, des Portugais, des Allemands, des Français et des Nègres, qui forment la masse de la population en Amérique. Aujourd'hui encore, il est fort en usage de donner le nom d'Indes-Occidentales à l'Amérique et particulièrement aux Antilles. Or, si l'Indo-Chine s'était étendue, comme on le croyait, jusqu'à l'Amérique, on comprend qu'on aurait pu l'appeler à bon droit Grande-nde, par rapport à l'Indoustan et surtout à la presqu'île méridionale du pays que Catalan appelait Petite-Inde. Il parle encore, mais par ouï-dire, de l'empire du grand khan (Chine et Tartarie), des îles de la Sonde et d'une troisième Inde (*India tertia*) : était-ce le Japon, ou l'Australie, ou l'Amérique, ou seulement les îles de la Sonde? les données sont trop vagues pour opiner dans un sens ou dans un autre.

Fr. Catalan éprouva, surtout de la part des musulmans, des persécutions qui l'obligèrent à se retirer; mais, dans sa relation, il laisse ignorer l'époque et les circonstances de son départ, celles de son retour et les lieux qu'il habita depuis lors. Il y a lieu de présumer que l'évêque de Colam revint en Europe par l'Arabie, l'Asie Mineure et l'île de Chio.

Sa *Description d'une partie des merveilles de l Asie* présente des détails curieux et alors très-neufs et très-piquants sur les productions naturelles des pays lointains qu'il avait vus. Il vante la force et la sagacité des éléphants, et décrit la manière de les chasser et de les dompter; il parle de chauves-souris grosses comme des chats, qu'il vit étant à Colam ; d'oiseaux au plumage varié et no-

tamment de perroquets de toutes couleurs, excepté le noir; de serpents en grande quantité, quelquefois énormes, mais rarement malfaisants; d'innombrables petites fourmis blanches qui rongent en peu de temps le bois, les étoffes et tout ce qu'elles attaquent, et qui se bâtissent d'admirables petites demeures à l'abri du soleil tropical, dont l'ardeur les tuerait; de grosses guêpes qui attaquent et tuent des araignées non moins fortes et les transportent dans leurs retraites souterraines; enfin, des plantes et particulièrement du poivrier, du gingembre, du cinamome. Peut-être un plus long séjour et un ministère moins surchargé d'occupations et de contrariétés eussent-ils permis au prélat de réunir un plus grand nombre d'observations du même genre. Le titre *Mirabilia*, que porte sa relation, était fort ordinaire au moyen âge, époque où les pays lointains, leurs productions, leurs habitants, leur climat étaient presque totalement inconnus; d'ailleurs, les esprits étaient naïfs et crédules, et l'appât du merveilleux excitait la curiosité de pareils lecteurs. Le style de Jourdain ressemble à celui de quelques autres ouvrages de cette époque, et on peut le mettre sur la même ligne que la traduction latine des voyages de Marc Polo. Peut-être ceux qui composaient ces sortes de livres évitaient-ils d'employer un langage plus épuré, dans la crainte d'embarrasser les lecteurs peu familiarisés avec un latin élevé et correct. Quant au désordre, au défaut de liaison, aux lacunes qui se font remarquer dans la *Relation* de l'évêque Catalani, il est probable qu'il faut les attribuer, non pas à ce religieux, membre d'un ordre célèbre par sa science, et lui-même assez distingué parmi ses confrères pour mériter d'être promu à une dignité éminente, mais à une main malhabile qui aura mutilé l'ouvrage primitif en écartant tout ce qui ne paraissait pas assez surprenant pour être rangé parmi les merveilles (*mirabilia*); de sorte qu'il n'est parvenu jusqu'à nous que des fragments de la relation de Fr. Jourdain. C'est l'opinion de M. Henrion et de M. Coquebert-Montbret, hommes plus compétents, à qui cette critique et ces réflexions appartiennent presque en entier.

CATALAN, surnom qu'on donnait à Fr. François de Podio, missionnaire au XIV^e^ siècle chez les Tartares du Nord et supérieur d'une nombreuse colonie apostolique qui gagna bien des âmes à Jésus-Christ parmi ces peuples peu connus. C'est peut-être pour rappeler le nom de sa patrie qu'on donnait à ce Franciscain le surnom de Catalan; cependant le nom de Podio semblerait aussi bien et même plutôt italien (*voy.* FRANÇOIS DE PODIO). — Peut-être même n'est-il qu'une traduction latine du mot le Puy, ville de France, en Velay.

CATHERINE, reine d'Inhambane, en Cafrerie. — Elle fut baptisée au XVI^e^ siècle avec le roi son mari, qui fut nommé Constantin. — C'est par les soins des Jésuites que ces conversions eurent lieu : un grand nombre de Cafres furent également régénérés, mais la mission n'eut pas les suites heureuses qu'on avait d'abord espérées. Le P. Sylveira, qui avait évangélisé ce pays, passa dans le Monomotapa, où il fut martyrisé; le P. Fernandez, son compagnon, fut ensuite envoyé dans le même empire.

CATTANEO (LE P. LAZARE), Jésuite italien, un des premiers missionnaires de sa compagnie en Chine à la fin du XVI^e^ siècle. — Il naquit à Sarzana, près de Gênes, en 1560, et, étant entré dans la Compagnie de Jésus, sollicita avec instance la permission de passer dans les Indes en 1588. Lorsqu'il l'eut enfin obtenue, il alla rejoindre en Chine son compatriote, le P. Ricci, qui était encore à Tchao-Tcheou, dans la province de Canton, et n'avait pu encore, malgré le vif désir qu'il en avait, pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'empire. Mais ayant trouvé, au mois d'avril 1595, l'occasion de se rendre à Pékin, il laissa le P. Cattaneo à Tchao-Tcheou, et partit pour la capitale avec un mandarin dont il avait entrepris de guérir le fils.

En 1598, un grand mandarin de l'ordre judiciaire, ami des Jésuites, ayant passé à Tchao-Tcheou pour se rendre à Pékin, le P. Cattaneo se rendit à Nan-Tchang-Fou pour en prévenir le P. Ricci, qui profita effectivement de cette occasion et se rendit à Pékin, mais ne put être admis auprès de l'empereur. Il revint donc à Nan-Kin, et y fonda une troisième résidence, où il laissa le P. Cattaneo. C'était avant l'année 1600; car, le 20 mai de cette année-là, il entreprit une seconde fois de se rendre à Pékin, partit avec le P. Pantoja, et réussit pleinement.

En 1606, le P. Cattaneo était revenu de Nankin à Macao pour les affaires de la mission, lorsque des Européens, animés par une de ces haines comme la compagnie en a toujours suscité, répandirent méchamment parmi les Chinois le bruit que les Jésuites avaient l'intention de s'emparer de l'empire; que, dans ce but, ils cherchaient, depuis vingt-cinq ans, à gagner dès partisans dans l'intérieur du pays; qu'ils devaient être secondés par une flotte hollandaise et par les Chrétiens du Japon; que le P. Cattaneo était celui d'entre eux sur la tête duquel ils voulaient faire tomber la couronne impériale. Cette conjuration, d'une absurdité révoltante, comme tant d'autres imputations répandues contre les Jésuites, et crues de confiance en Europe par les neuf dixièmes des gens qui se disent civilisés et instruits; cette conjuration, dis-je, fut jugée possible et réelle par les Chinois et leurs mandarins, et elle valut un cruel supplice et une mort atroce à un pauvre frère de cette nation, affilié à la compagnie sous le nom de François Miz; puis on en reconnut le ridicule et la sottise.

Lorsque l'orage fut passé, le P. Cattaneo rentra en Chine et y poursuivit longtemps encore le cours de ses travaux apostoliques, qui durèrent quarante-six ans; car il ne mourut qu'en 1640, à Hang-Tcheou, ville de 400,000 âmes ou même d'un 1,000,000, selon d'autres, et capitale de la province de Tché-

Kiang. Il était âgé de 80 ans; il y en avait cinquante-deux qu'il était en Orient, dont quarante-six passés en Chine et consacrés à la conversion de ce vaste empire.

Le P. Cattaneo a écrit en chinois plusieurs ouvrages pour l'instruction des néophytes; on ne connaît d'imprimé que celui qui a pour titre : *De la contrition et de la douleur des péchés.*

CAUHÉ (Le Fr.), Lazariste espagnol, missionnaire aux Etats-Unis (Amérique). — Il est parti pour ce pays en 1839, au mois d'octobre, avec deux prêtres ses compatriotes; c'étaient MM. Maller et Pascual, formés et ordonnés à la maison des Lazaristes de Paris. Ils s'étaient agrégés à cette société, qui les envoyait dans ses missions du Nouveau-Monde.

CAULIER (Le Fr. Florent et le Fr. Benjamin), Jésuites français du diocèse de Cambrai (Nord), missionnaires en Afrique, dans la grande île de Madagascar. — Ils sont partis pour cette destination en 1849, et se sont embarqués à Cherbourg, le 15 mai, avec quatre Pères italiens de leur compagnie, un Bénédictin français, un prêtre du Saint-Esprit et quelques ecclésiastiques que Mgr Monnet, évêque de Pella, vicaire apostolique, emmenait dans sa lointaine et périlleuse mission. — *Voy.* Romani.

CAUNEILLE (Le P. Benjamin), Jésuite français, du diocèse de Carcassonne, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1846 pour le Maduré, et s'est embarqué à Bordeaux, le 9 novembre, avec le P. Mecati, Italien, et deux autres religieux français, tous de la même compagnie. — *Voy.* Mecati.

CAVAZZI (Le P. Jean Antoine), Capucin italien, né à Montecuccolo, dans le duché de Modène, partit d'Europe en 1654, avec onze autres religieux Capucins, sous la direction du P. Séraphin de Cortone, préfet apostolique de Matamba. (*Voy.* Séraphin de Cortone.) Cet essaim de missionnaires était destiné pour les royaumes de Congo, d'Angola et de Matamba. — Ils arrivèrent au mois de novembre de la même année. — Les dispositions du roi de Congo, qui avait demandé des missionnaires, parurent refroidies. Quand on les distribua dans les diverses contrées, le P. Cavazzi et le Fr. Ignace de Valsana furent envoyés dans le Maopongo, le pays peut-être le plus curieux de l'univers. (*Voy.* Maopongo). — Le roi de ce canton se nommait Angola Aarii et il était frère de la fameuse Zingha. (*Voy.* ce nom.) — Un des fils de ce prince vint au-devant des religieux et les accompagna à pied jusqu'auprès des rochers, au-dessus desquels la capitale était située. La porte qui donnait entrée dans cette ville était un passage étroit et si bas qu'on ne pouvait le franchir qu'en se traînant sur les coudes et sur les genoux. Le prince montra le chemin et les Capucins le suivirent. Quand ils eurent franchi ce passage assez long, ils se trouvèrent dans un labyrinthe affreux de rochers et de buissons épineux, qui dure plus d'un kilomètre et qui se termine au pied d'un rocher escarpé et coupé en précipices sur lesquels les nègres du pays grimpent et sautent comme des chevreuils, mais où les Capucins, après bien des tentatives inutiles, se virent obligés de demander du secours. Des nègres forts et adroits les chargèrent sur leurs épaules, et, sautant de rochers en rochers, les déposèrent enfin à un endroit peu éloigné du palais du roi Angola Aarii.

Le P. Cavazzi prêcha avec beaucoup de zèle dans ce pays. Il tonnait contre les vices même des grands, avec une liberté tout apostolique. Il paraît qu'il baptisa le roi : mais la conversion de ce monarque ne fut qu'apparente. Son amour-propre était flatté du titre de chrétien qui l'assimilait en quelque sorte aux princes européens, mais il n'entendait point sacrifier ses penchants sanguinaires, son goût pour la polygamie et les pratiques superstitieuses de sa nation.

Ensuite le P. Cavazzi alla annoncer l'Evangile dans la petite Ganghella, province centrale du royaume de Matamba. Il fut secondé dans cette mission par le P. Antoine de Sarraveza, du même ordre que lui. Le gouverneur de la petite Ganghella était un Jaga, nommé Cassangé Coquingurii, que les deux missionnaires baptisèrent le 7 juin 1657. Ce chef était à peu près dans les mêmes dispositions qu'Angola Aarii. Il était bien aise de se dire chrétien comme les blancs, mais à condition de conserver ses superstitions, ses mœurs païennes et ses goûts féroces. Il avait vaincu dix-huit chefs de district, entre autres Guzambambé, qui se réfugia dans une île de la Coanza. Pour recouvrer ses domaines, celui-ci résolut d'en faire hommage au roi de Portugal et d'embrasser le christianisme. Le P. Cavazzi se rendit auprès de lui et le baptisa sous le nom de Louis Antoine. Il avait soixante-dix ans. De là, le Capucin fut envoyé par ses supérieurs à Matamba, auprès de la reine Zingha. Il partit, quoique malade, mais il y resta peu de temps, à cause de sa mauvaise santé. En 1661, il évangélisa les îles de la Couanza soumises à cette princesse, y détruisit les idoles, revint à la cour et remit à Zingha un bref du Pape Alexandre VII. Il possédait toute la confiance de cette grande souveraine et lui administra les derniers sacrements en 1663. La sœur de Zingha avait aussi beaucoup d'attachement pour le P. Cavazzi. (Il est probablement question ici de Barbe, qui succéda à Zingha, et qui, après avoir hésité quelques temps, tomba dans l'apostasie.) Malheureusement cette princesse était d'un caractère faible et esclave de son mari qui détestait les missionnaires. Il empoisonna le P. Cavazzi : celui-ci put prendre à temps du contre-poison et guérit. Exposé à de nouvelles tentatives et à une mort imminente, ne pouvant plus travailler avec fruit au salut des âmes dans le royaume de Matamba, et sentant d'ailleurs sa santé dépérir de jour en jour, le courageux apôtre se fit porter à Loanda où il

exerça le ministère jusqu'en 1666. Ses confrères ayant un pressant besoin de renfort l'envoyèrent en Europe, pour y déterminer le départ de nouveaux missionnaires. D'ailleurs ses infirmités l'obligeaient à revenir. Il arriva en Italie en 1666. La Propagande l'engagea à écrire une relation et voulut lui conférer le caractère épiscopal: l'humble religieux refusa constamment et ne voulut accepter que le titre de préfet apostolique. Il retourna donc en 1670 au Congo avec l'ordre de continuer ses observations et de ne rien négliger pour augmenter et perfectionner les connaissances qu'il avait déjà acquises sur le pays. Il échappa encore une fois à l'intempérie du climat, revint de nouveau en Europe et mourut à Gênes en 1692. Le long séjour qu'il avait fait en Afrique (34 ans environ) lui avait fait presque oublier l'italien; aussi la Propagande prescrivit au général des Capucins de choisir un religieux capable pour rédiger ses mémoires. Ce soin fut confié au P. Fortuné Alamandi, Capucin de Bologne, homme lettré et prédicateur en renom qui s'en acquitta avec honneur. Ses mémoires ont pour titre: *Description, par J. Ant. Cavazzi, des trois royaumes de Congo, Matamba et Angola, et des missions apostoliques, desservies par les religieux Capucins, rédigée en style actuel par le P. Fortuné Alamandini:* cet ouvrage a été traduit en français par le P. Labat, Dominicain, qui l'a amélioré en y intercalant divers documents à lui fournis par les Portugais. Le P. Cavazzi parle avec un ton de vérité qui persuade. La moitié à peu près de son livre est consacrée à la description du pays et l'autre à l'histoire des missions. Les notions géographiques qu'on y trouve sont aujourd'hui reconnues, par les hommes compétents, comme généralement exactes.

Il fait quelquefois des récits de faits épouvantablement atroces, que certains critiques ont regardés comme des fables. Dans ces derniers temps les voyages de Pruneau de Pommogorge et de Dalzel chez les Dahomeys, et de Dupuis chez les Achantis, ont confirmé ce que Cavazzi rapporte de l'extrême férocité de certains peuples nègres. Lorsque l'espèce humaine se dégrade, il est bien difficile de savoir quelles sont les bornes qu'on peut assigner à sa perversité. Ces réflexions et ces appréciations sont du savant Walckenaer. En résumé, la *Relation* du P. Cavazzi est encore aujourd'hui le meilleur ouvrage qu'on puisse consulter sur la Guinée méridionale, pays peu connu et oublié des voyageurs modernes et d'ailleurs à peu près inaccessible pour les étrangers.

CAVÉ (Pierre), prêtre français, du diocèse de Beauvais, membre de la congrégation des Missions étrangères et missionnaire en Orient dans ces derniers temps. — Il partit en 1788 pour le royaume de Siam, et travailla trente-six ou trente-sept ans dans cette mission, puisqu'il mourut à Pulo-Pinang en 1827. Malgré la longueur de sa carrière apostolique, il est très-peu parlé de M. Cavé dans les relations assez abondantes pour cette époque et la mission à laquelle il était attaché.

CAVENG (Le P. Luc), Jésuite suisse, du diocèse de Coire (Grisons), missionnaire dans l'Amérique du nord. — Il est parti en 1847 pour le Nouveau-Monde. Seize autres Jésuites de diverses nations se sont aussi rendus cette année-là aux Etats-Unis, dans le Canada et chez les Indiens indépendants qui habitent les deux grandes régions Anglo-Américaines. Voici les noms de ces apôtres avec leur nationalité :

Le P. Fritsch, Allemand, de Ratisbonne en Bavière; le P. Grimot et le P. Beauderin, de Versailles; le P. Thiry, de Metz, et le P. Fremiot, de Saint-Dié en Lorraine (Vosges), tous quatre Français; le P. Avvaro, Italien, de Pinerolo (Piémont); le P. Sadler, de Saint-Polten (Autriche); le P. Pramstaller, de Brixen (Tyrol), et le P. Weger, de Trente (Tyrol); tous trois Allemands. — Ces neuf premiers religieux étaient prêtres à l'exception des PP. Thiry et Beauderin qui ont dû être ordonnés en Amérique.

Tous ceux dont les noms suivent sont des FF. coadjuteurs : le Fr. Chouvy, de Clermont; le Fr. Moreaux, d'Amiens, et le Fr. Fütsch, de Strasbourg, Français tous les trois; le Fr. de Pooter, de Malines en Brabant, et le Fr. Barbieux, de Tournay, Belges; le Fr. Joset, Suisse, de Bâle; et le Fr. Burger, Allemand, de Paderborn.

CAVERY, fleuve de l'Indoustan, dans le midi de la presqu'île. — Il prend sa source dans les monts Gâtes, au royaume de Courg, non loin de la côte de Malabar. Il se dirige à l'est, et après un cours d'environ cent trente lieues, il se jette dans le golfe du Bengale par plusieurs embouchures. — Ce fleuve se subdivise en mille canaux, arrose et fertilise d'immenses contrées qui sans lui ne seraient qu'un amas de sables brûlants. C'est surtout dans le Tanjaour qu'il répand ses bienfaits; il y forme un delta magnifique dont rien n'égale la fertilité. Négapatam, reliée à Trichinopoli et à Tanjaour par deux superbes routes, est l'entrepôt du commerce de toute la contrée avec l'extérieur.

CAYTON, évêché latin en Chine, au XIV^e^ siècle, est la même ville que Zeyton, Siventcheu, Queytum, Queite. — *Voy.* Zeyton

CAZARRÉ (Le Fr. Pierre), Lazariste français, missionnaire en Algérie. — Il est parti pour cette destination vers la fin de l'année 1842, en qualité de frère lai, avec M. Viaillier et trois autres prêtres de la congrégration de la Mission. Treize filles de la Charité les accompagnaient. — *Voy.* Viaillier.

CAZEMBES (Les), nation puissante de l'Afrique méridionale, une de celles qui ont démembré l'empire du Monomotapa. — *Voy.* ce dernier nom, et Mozambique Sylveira.

CEA ou CEOS, en grec moderne Zea, île de la Grèce dans l'Archipel, entre Syra et l'Attique. — On lui donne cinq ou six mille habitants, dont une bonne partie habitent

la capitale nommée Zea comme l'île. Ce pays a eu au moyen âge des évêques latins. On connaît les huit suivants : Puricival. Il eut pour successeur, en 1371, Fr. Simon, Mineur, nommé par le Pape Grégoire XI. — François I. — François II. — François III. Ces trois prélats paraissent être des Frères Mineurs, qui ont siégé successivement de 1422 à 1443 : — Fr. Denis, Mineur grec, en 1529; — Fr. Constantin, Prêcheur grec, de l'île de ce nom, institué par Paul III, en 1540; — Jacques de la Rocha, en 1648. Ces huit prélats se sont succédé à d'assez longs intervalles, et comprennent un espace de près de trois cents ans. Je ne sais si Zea a eu encore des évêques latins après Jacques de la Rocha; le titre ne paraît pas en avoir été conservé dans l'Eglise romaine. Il est inutile de dire que le schisme grec domine aujourd'hui dans ce pays. S'il y a quelques catholiques, ils sont sous la juridiction de Mgr Alberti, évêque de Syra.

Une circonstance fort curieuse, c'est que, autrefois, Cea avait environ vingt lieues de tour; elle n'en a plus guère que treize aujourd'hui, une partie de l'île s'étant affaissée dans les flots de la mer. Ces sortes de phénomènes et d'autres analogues ont lieu quelquefois dans l'Archipel Il y naît des îles, comme d'autres terres s'engloutissent par suite de mouvements volcaniques.

CÉDRÈNE (Saint), confesseur en Abyssinie. — Il est honoré le 15 juin. Le Martyrologe ne cite que son nom et son titre hiératique.

CÉLESTE (Saint), missionnaire dans les Gaules aux premiers siècles de l'Eglise, et deuxième évêque de Metz. — Il vint de Rome, dans notre patrie, avec saint Clément et saint Félix, pour y prêcher l'Evangile; et, après la mort de saint Clément, qui avait fondé l'Eglise de Metz, il fut le second évêque de cette ville, et eut pour successeur saint Félix. L'époque de leur mission, qui est celle de saint Clément, est controuvée. Le Martyrologe romain la place au 1er siècle, et les critiques modernes deux cents ans plus tard. Saint Céleste est honoré le 14 octobre.

CELLOT (Le P.), Jésuite français du XVIIe siècle. Il naquit à Paris en 1588, entra dans la société en 1605, fut recteur de la Flèche, puis provincial de son ordre en France, et mourut, le 20 octobre 1658, à l'âge de 70 ans. — Ce religieux écrivait bien en latin et en grec; il a laissé une foule d'ouvrages historiques, théologiques, littéraires. On le cite ici, parce qu'il prit part à la querelle qui s'éleva de son temps dans l'Eglise d'Angleterre au sujet de la juridiction, entre les misssionnaires réguliers et le vicaire apostolique, Richard Smith, évêque de Chalcédoine. Le différend fut poussé beaucoup trop loin, et il se fit une espèce de schisme parmi les catholiques du royaume d'Angleterre. Le Pape, pour terminer le différend, déclara que le vicaire apostolique n'était point un évêque ordinaire en Angleterre, mais un simple délégué dont le pouvoir était limité et révocable. Le P. Cellot fit un livre sur la hiérarchie et sur ceux qui sont investis de l'autorité spirituelle dans l'Eglise (*De hierarchia et hierachis*), en neuf livres in-folio. Rouen 1641. Il se montrait beaucoup trop partial en faveur des réguliers : l'esprit de corps le faisait sortir des limites de l'équité; aussi son livre fut-il condamné à Rome par la congrégation de l'Index, avec la mention : Jusqu'à ce qu'il soit corrigé. En 1648, il publia une apologie de ses sentiments sous le titre de : *Horarum subscisivarum liber singularis*, in-4°.

La question n'a plus un intérêt aussi vif aujourd'hui : les décisions du Saint-Siége ont fait, en partie, disparaître la plupart des éléments de dispute, en réglant les droits respectifs des religieux et des évêques à qui il délègue le gouvernement des Eglises dans les pays des missions. A cette époque le vicaire apostolique, envoyé en Angleterre, représentait un pouvoir nouveau, et devait nécessairement faire sentir son action aux Jésuites, aux Bénédictins et aux autres religieux qui jusque-là n'avaient dépendu que de leurs supérieurs respectifs. De là des plaintes, des tiraillements, des luttes fâcheuses et qu'on ne supprimera jamais tant que les hommes resteront des hommes, lors même qu'on réglementerait la matière avec beaucoup plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'ici. La Propagande prend maintenant un moyen fort sage : elle s'attache à éviter les causes d'antagonisme en traçant nettement le champ de chaque ouvrier, en ne mettant jamais en présence et dans la même mission des religieux de différents ordres, ou des religieux avec des séculiers et en établissant la subordination dans le sein de la même famille. Ce système ne peut que faire régner un ordre parfait et un admirable ensemble dans l'œuvre apostolique.

CENARRURA (Le Fr. Jacques), Jésuite espagnol, missionnaire dans l'Amérique du Sud. — Il est parti du Havre pour la Nouvelle-Grenade le 16 novembre 1845, avec le P. Sauré et neuf autres religieux de la compagnie, dont cinq Pères et quatre Frères. Le Fr. Cenarrura était alors scolastique.

CENEZÈS (Le P. Alexis de), Augustin portugais, archevêque de Goa à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. — C'est le même personnage qu'Alexis de Menezès dont on trouve quelquefois le nom écrit ainsi — *Voy.* Menezès.

CEOMANIE, titre d'évêché *in partibus*, dont l'abbé de Commanville ne fait pas mention dans son *Histoire de tous les évêchés de l'univers*. Sa situation géographique m'est inconnue. — Le titre d'évêque de Céomanie a été porté, au XVIIIe siècle, par M. Néez, prélat français de la congrégation des Missions étrangères, missionnaire au Tong-King, puis vicaire apostolique dans ce royaume. Il fut nommé évêque de Céomanie en 1738, sacré le 23 novembre 1739 au Tong-King, et il y mourut le 19 octobre 1764, après cinquante ans d'apostolat. Ce prélat, d'un mérite distin-

gué, était du diocèse de Bayeux, en Normandie.

CÉRÉ (Saint), premier évêque d'Eause; on lit son nom au Martyrologe le 24 avril. — Eause, à six lieues de Condom, est une petite ville, jadis métropole de la Novempolanie. Les Normands l'ayant détruite au IXe siècle, la dignité métropolitaine fut tranférée à l'évêché d'Auch, et il n'y eut plus de siége épiscopal à Eause lorsqu'elle se rétablit. L'époque à laquelle siéga saint Céré n'est pas indiquée.

CEREDANO (Le B. Pacifique de), Mineur italien du XVe siècle, missionnaire dans sa patrie.

CERETTI (M.) Jean-Dominique Faustin), missionnaire italien de la congrégation piémontaise des Oblats de Marie, évêque d'Antinople *in partibus*, et vicaire apostolique d'Ava et Pegu (empire Birman), dans l'Inde orientale. — Il fut institué en cette double qualité le 5 juillet 1842 : il était revêtu du caractère épiscopal lorsqu'il partit d'Europe avec onze autres missionnaires de sa congrégation, dont quatre prêtres. Ce prélat est revenu en Europe après avoir gouverné sa mission pendant six ans. Il a eu pour successeur M. Balma, Oblat italien, institué évêque de Ptolémaïde *in partibus*, et vicaire apostolique le 5 septembre 1848. Son prédécesseur avait été M. Frédéric Cao, évêque de Zama.

CERISSE, évêché latin d'Arménie au moyen âge. — *Voy.* Bérisse.

CERIZIER (Le P. Henri), religieux français, de l'ordre de Saint-Dominique, partit de la Rochelle le 28 août 1687, avec le P. Gonzalve (*voy.* Gonzalve) pour les missions de la Guinée. — Ils arrivèrent le 24 décembre suivant à Issiny, dont le roi les accueillit fort bien : mais une sainte mort abrégea la carrière du P. Cerizier, et le P. Gonzalve étant passé au Widah, avec tous les autres prêtres, cette mission resta abandonnée.

CERIZIER (M. François), missionnaire français dans l'Indoustan au XVIIIe siècle (*voy.* Srizier). — C'est ainsi que M. Luquet l'écrit dans son catalogue, à la fin des lettres à l'évêque de Langres. Cette dernière orthographe n'est pas vraisemblable, mais on doit croire qu'elle est vraie.

CERRI (M. Urbain), ecclésiastique, prélat italien, qui vivait au commencement du XVIIIe siècle ou peut-être à la fin du précédent. — Il était, à ce qu'il paraît, de la congrégation de la Propagande à Rome. Il a publié un ouvrage intitulé : *Etat présent de l'Eglise romaine*, qui contient, sur l'histoire des diverses missions du globe, une foule de détails très-curieux, et d'autant plus intéressants qu'on ne saurait les trouver ailleurs. La position de M. Cerri lui facilitait la connaissance de documents précieux qui n'existent que dans les archives de la Propagande. Il serait bien à désirer que cette congrégation, au lieu de laisser enfouis dans ses archives des faits importants pour l'histoire de l'Eglise et très-glorieux pour la religion catho ique, se décidât à faire connaître au public les nombreux mémoires qu'elle reçoit sur toutes les missions du globe, ou du moins la partie de ces documents qui peut être mise au jour sans inconvénient.

CESAIRE (Saint), diacre africain, martyr en Italie à la fin du IIIe siècle. Je le cite ici parce qu'il s'éleva contre une coutume impie et barbare qui régnait à Terracina (Etats-Romains) du temps du paganisme, et qu'il contribua, par le sacrifice de sa vie, à la faire abolir. Cette coutume consistait en ce que, dans certaines occasions solennelles, un jeune homme faisait volontairement le sacrifice de sa vie à Apollon, la divinité tutélaire de la ville. Ses concitoyens l'ornaient avec la plus grande magnificence ; dans cet état il sacrifiait à Apollon ; puis, la cérémonie achevée, il se précipitait dans la mer où il était englouti par les flots. Césaire, qui était un saint diacre nouvellement arrivé d'Afrique, fut une fois témoin de cette horrible scène. Il ne put contenir son zèle, et condamna hautement une superstition aussi abominable. Le prêtre de l'idole le fit arrêter sur-le-champ, et on le conduisit devant le gouverneur. Celui-ci ordonna qu'on le renfermât dans un sac, avec un prêtre chrétien nommé Lucien, qui avait sans doute exprimé le même blâme, et qu'on les jetât tous deux dans la mer. La sentence fut exécutée en l'an 300, pendant la persécution de Dioclétien. Cette date permet de croire que saint Césaire, par son courage, son dévouement et le sacrifice de sa vie, racheta la ville de Terracina du honteux tribut qu'elle payait au démon ; car, quelques années plus tard, Constantin donnait la liberté à l'Eglise, et dès que celle-ci, délivrée de toute entrave, put exercer son influence naturelle et peser, dans les affaires publiques, dans les lois, dans l'opinion, de tout le poids que lui donnait le nombre de ses enfants, les coutumes locales dans le genre de celle qui déshonorait Terracina durent naturellement disparaître. Aujourd'hui la cathédrale de cette ville, qui est à vingt lieues au sud-est de Rome, est l'ancien temple d'Apollon. On voit d'une manière sensible la transformation, et l'humanité sans doute y a beaucoup gagné. Combien de services de ce genre la religion chrétienne n'a-t-elle pas rendus dans tous les siècles, chez toutes les nations ? Son influence a plus empêché de suttées dans l'Inde que l'autorité matérielle des Anglais ; elle fait plus contre l'infanticide, qui est une coutume nationale des Chinois, que ne pourraient le faire des lois civiles. Elle empêche les sauvages des îles de la mer du Sud de se couper les doigts des mains en signe de douleur à la mort d'un parent. Elle a aboli bien d'autres barbaries, même dans les pays de l'Europe occidentale, qui sont aujourd'hui placés si haut dans la civilisation. C'est à la longue influence de l'Eglise sur les mœurs et les idées qu'on doit un état social où l'humanité a prévalu et gagne encore chaque jour. Pour apprécier le bienfait et pour ranimer la reconnaissance éteinte, il suffit de comparer les institutions des pays chrétiens

avec celles des peuples encore païens, ou bien avec ce qu'on sait de l'empire romain. On a retrouvé naguère, sous la lave et la cendre des volcans, des villes que la main de la Providence semble avoir surprises et momifiées pour révéler à notre siècle, ingrat et dédaigneux envers la religion, combien cette divine mère de toute civilisation a changé l'état social du monde, et combien le paganisme romain, avec toutes ses grandeurs, était barbare envers les faibles, les pauvres, les malades! Les passions infâmes étaient partout en honneur jusqu'au foyer domestique; la férocité publique, compagne nécessaire de la dissolution, faisait égorger des gladiateurs pour l'amusement des grands et du peuple; mais il n'y avait pas un hôpital, pas l'ombre d'une institution pour protéger ou secourir les enfants abandonnés, les indigents, les infirmes, les vieux esclaves; il est bien clair que le fort broyait le faible et le malheureux, et qu'on ignorait dans l'empire de Rome idolâtre, comme aujourd'hui en Chine, au Japon, dans l'Annam, les droits sacrés que l'humanité confère aux petits et aux malheureux.

CESAR DE CASTELFRANCO (Le P.), Capucin italien, de la province de Lombardie, missionnaire en Ethiopie, chez les Gallas. — Il est parti au mois de mai 1846, avec deux autres capucins, le P. Juste d'Urbin et le Fr. Pascal de Duno, et un évêque tiré de cet ordre, Mgr Massaja, de la province de Piémont, institué évêque de Cassie *in partibus*, et premier vicaire apostolique de cette mission.

CESLAS DE KONSKI (Saint), Dominicain polonais et frère de saint Hyacinthe (*voy.* ce nom), était de la famille des comtes Oldrovanski. Il passa ses premières années près de Cracovie, alors capitale de la Pologne. — S'étant consacré à Dieu dans l'état ecclésiastique, il se rendit recommandable par sa piété, son savoir et l'innocence de ses mœurs. Il était chanoine de Cracovie et menait dans cette place la vie la plus pénitente et la plus pauvre. Ses grandes richesses étaient employées au soulagement des malheureux.

Ayant fait un voyage en Italie avec son frère saint Hyacinthe et avec Ives de Kouski, son oncle, évêque de Cracovie, il prit, en 1218, l'habit de Frère Prêcheur des mains de saint Dominique lui-même. Il partit bientôt de Rome et annonça la parole de Dieu avec un succès merveilleux en Allemagne et en Pologne. En 1222 il fonda à Prague un couvent où il assembla cent vingt-six religieux. André, évêque de la ville, y prit lui-même l'habit après avoir donné la démission de son siége du consentement du Pape Honorius III. Le saint fonda dans la même ville un couvent de Dominicains où la princesse Marguerite, fille de Léopold, archiduc d'Autriche, et veuve de Henri, roi des Romains, fit depuis profession, et par humilité voulut n'être que sœur converse. Saint Ceslas envoya vingt-sept religieux de son ordre prêcher la foi dans la Bosnie : ils y reçurent tous la couronne du martyre.

Il prêcha lui-même dans la Silésie et résida longtemps à Breslau. Il conduisit dans les voies de la perfection sainte Hedwidge, duchesse de Silésie, puis de Pologne, belle-sœur des rois de France et de Hongrie, sœur du patriarche d'Aquilée et de l'évêque de Bamberg. Cette princesse, après avoir eu six enfants de son mari Henri le Barbu, duc de Silésie, vécut trente-trois ans dans la continence avec lui et de son consentement. Elle fonda le célèbre monastère de Trebnitz où il y avait 100 religieuses et 900 jeunes demoiselles, et elle finit par s'y retirer.

Saint Ceslas peupla les royaumes du nord, encore à moitié païens, de fervents serviteurs de Dieu, et sauva la ville de Breslau par un miracle éclatant. Les Tartares qui avaient envahi la Russie, la Pologne, la Hongrie, l'Esclavonie, et qui menaçaient l'Allemagne et toute la chrétienté d'une nouvelle expédition d'Attila, commencèrent à rétrograder : l'Europe dans l'épouvante fut rassurée et peut-être sauvée par l'œuvre d'un simple religieux. Voici le fait : les Barbares, victorieux à Wolstadt où ils tuèrent Henri II, le Pieux, duc de Silésie et de Pologne, et fils de sainte Hedwidge, marchaient contre Breslau dont les habitants se retirèrent dans la citadelle, après avoir brûlé ou caché leurs effets les plus précieux. Saint Ceslas les y accompagna pour les assister et les consoler. Une large brèche était déjà faite et les assiégeants se préparaient à escalader les murailles, lorsque parut saint Ceslas qui venait d'offrir les saints mystères. Aussitôt il tomba du ciel un globe de feu dans le camp des infidèles. La terreur et la confusion s'emparèrent d'eux tout à coup : ils prirent la fuite; les Chrétiens firent en même temps une vigoureuse sortie; enfin voyant que le ciel combattait visiblement contre eux, les Tartares, dont plusieurs périssaient par les flammes, abandonnèrent leur entreprise.

Saint Ceslas mourut au mois de juillet 1242. Le culte qu'on lui rendait de temps immémorial fut approuvé par Clément XI, en 1713.

CEYLAN. — Ile d'Asie, au midi de l'Indoustan, dont elle dépend. Elle appartient aujourd'hui à l'Angleterre; auparavant elle a été successivement sous la domination des Portugais et des Hollandais. On y compte au moins un million d'habitants sur lesquels il y a environ cent cinquante mille Chrétiens. L'Evangile a peut-être été annoncé à Ceylan par l'apôtre saint Thomas, ou par des missionnaires orientaux dès les premiers siècles de l'Eglise. Il paraît probable aussi que des moines latins y ont prêché la foi au moyen âge. Enfin saint François Xavier y étant abordé au XVI^e^ siècle, y fit de nombreuses conversions, et depuis lors l'île de Ceylan n'a pas cessé de posséder dans son sein une Eglise catholique, considérable par le nombre et la ferveur de ses enfants. Cette Eglise était cultivée par les Franciscains, les Jésuites, les Oratoriens. Tant que le Portuga-

garda son influence ou sa domination sur les Indes, les progrès de la foi à Ceylan furent rapides, mais lorsque le pays passa entre les mains des Hollandais, la religion catholique fut persécutée ; et les missionnaires, obligés de se cacher comme dans les pays infidèles, ne purent faire autre chose que de veiller à la conservation du troupeau. Les Anglais, s'étant rendus maîtres de Ceylan il y a environ soixante, ans accordèrent plus de liberté au catholicisme, et cette religion qu'on croyait presque éteinte par la persécution reparut bientôt avec une masse imposante de fidèles. Cependant cette belle Eglise était confiée à des prêtres portugais ou malabares ordonnés à Goa, la plupart peu dignes du sacerdoce : le Saint-Siége voyait que la foi était menacée de dépérir plus rapidement entre les mains de mauvais ministres que sous le feu de la persécution hérétique. Il jugea donc à propos d'ériger Ceylan en vicariat apostolique, et à cet effet il démembra le pays du diocèse de Cochin dont il faisait partie. Le P. Vincent du Rosaire, oratorien, fut nommé évêque et vicaire apostolique de Ceylan. Après sa mort un prêtre indou lui succéda : c'est M. Gaëtan Antoïne, évêque d'Usula. Ce prélat est avec Custodius à Pinho le seul indou qui ait jamais été élevé à l'épiscopat. Il paraît qu'il ne s'est pas montré à la hauteur de cette dignité. Le Saint-Siége lui a donné un coadjuteur italien, Mgr Bravi, évêque de Tipase, qui est chargé d'administrer le vicariat. De plus le pays a été divisé en deux juridictions : Colombo qui est resté à Mgr l'évêque d'Usula avec l'évêque de Tipase pour coadjuteur, et Jafnapatan qui a pour vicaire apostolique M. Horace Bettachini, Oratorien italien, évêque de Torone *in partibus*. Ce dernier a appelé à son aide les Oblats de Marseille : chaque année on baptise dans son vicariat 5 ou 600 infidèles adultes. Dans le vicariat de Colombo, il y a des villes comme Negapatan qui renferment 30,000 catholiques. Il serait à désirer que cette belle chrétienté de Ceylan fût gouvernée par des évêques et des prêtres tirés d'une seule et même congrégation, comme les Oblats de Marseille, les Jésuites, ou tout autre; qu'on y formât un nombreux clergé indigène, et qu'ensuite on y érigeât une province ecclésiastique (un archevêché et quatre ou cinq évêchés suffragants), chaque diocèse aurait environ 200,000 âmes dont un dixième de chrétiens. Il y a bien là de quoi occuper le prélat le plus actif. Saint Liguori, le modèle des évêques laborieux, n'avait que 25,000 diocésains et il succombait sous le faix.

CHABANES DE CAUNA (M. Pierre Daniel), prêtre français de la congrégation des Missions étrangères, missionnaire en Orient au XVIII^e^ siècle. — Il était du diocèse d'Aire (Landes), et partit pour les Indes, en 1738. Après avoir évangélisé le vicariat apostolique de Siam, pendant près de 18 ans, il mourut le 13 janvier 1756.

CHAGOT (M. Michel), missionnaire français, de la congrégation des Missions étrangères à Paris, et du diocèse de Limoges.—Il est parti le 10 décembre 1851 pour la Chine, avec M. Beurel, son confrère, destiné aux missions de Camboge. Sur le même navire se trouvait une colonie de six frères de la Doctrine chrétienne et cinq Sœurs de Saint-Maur, que M. Beurel, missionnaire à Syngapour, emmenait dans cette ville pour y établir des écoles chrétiennes en faveur de la jeunesse des deux sexes.

CHAIS, corruption du mot schiites. — Les schiites sont une des principales sectes musulmanes. — *Voy.* Schiites.

CHALIPPE (Le P. Louis-François), Franciscain de la congrégation des Récollets, né à Paris, en 1684, mort en 1757 à 73 ans. — C'était un religieux vertueux et savant. Il a laissé entre autres ouvrages une excellente *Vie de saint François d'Assise*, Paris, 1729, in-4°, et 1736, 2 vol. in-12. Elle est pleine de recherches et de bonne critique, et elle a effacé toutes les histoires de saint François, qui avaient paru auparavant. On y trouve des détails intéressants sur la vie apostolique de ce grand saint et sur les missions qu'il confia à ses premiers disciples, dans les différentes contrées de la chrétienté et chez les peuples infidèles.

CHALLONER (M. Richard), évêque de Dibra, *in partibus*, et vicaire apostolique de Londres au XVIII^e^ siècle. — Ce prélat était né le 29 septembre 1691, de parents protestants. C'est seulement vers l'âge de vingt ans qu'il embrassa la religion catholique. Il mourut en 1782, à l'âge de 91 ans. Il s'était, par ses belles qualités, attiré l'estime des protestants eux-mêmes. On doit à M. Challoner une foule d'excellents ouvrages de polémique très-goûtés par les catholiques anglais, et qui doivent être fort redoutés par les protestants. Les titres de quelques-uns permettront d'en juger : *Mémoires pour servir à l'histoire de ceux qui ont souffert en Angleterre pour la religion*, Londres, 1741. Il y prouve avec évidence que les Anglais ont fait mourir un grand nombre de personnes pour cause de religion et réfute les hérétiques qui ont fait tous les efforts possibles pour déchirer la Mémoire de ces témoins de la foi catholique. Ils objectent que la justice du pays les a condamnés pour crime de lèse-majesté. C'est aussi pour ce crime que les empereurs romains condamnaient les premiers martyrs. Les empereurs de Chine, de Japon, d'Annam, adoptent aussi des arguments du même genre. Il y a une raison bien plus simple, c'est que les empereurs païens voulaient se faire adorer comme dieux et que les rois d'Angleterre prétendaient qu'on les tînt pour chefs de la religion : deux choses que les catholiques repoussent également comme contraires à leurs convictions. Ceci posé, donnez à la croyance et à la généreuse résistance des catholiques, le nom de crime de lèse-majesté si vous le jugez à propos, ils n'en sont pas moins mis à mort pour avoir obéi à leur conscience et refusé de renier leur foi. On

a, en outre, de M. Challoner : — *Les fondements de la Doctrine catholique. — Histoire abrégée des commencements et des progrès de la religion protestante. — La Pierre de touche du Protestantisme. — Le jeune homme instruit sur les fondements de la Religion chrétienne. — Le Chrétien catholique instruit dans les sacrements. — Les fondements de l'ancienne religion* (le catholicisme abjuré par les Anglais au XVI^e siècle). — *Précaution contre les Méthodistes. — L'Autorité infaillible de l'Eglise, fondée sur les promesses de Jésus-Christ et prouvée par les ouvrages mêmes des protestants. — Britannia sancta*, 2 vol. in-4°. C'est la vie des saints les plus célèbres de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, etc.

Tous ces ouvrages ont porté des coups terribles à l'hérésie, car ils sont solides, instructifs, bien écrits ; ils ont dissipé les préjugés d'un grand nombre de personnes qui vivaient dans le protestantisme par ignorance. L'apostolat du digne évêque anglais a donc été fructueux de son vivant ; il l'est encore beaucoup plus après sa mort, car le mouvement qui, de nos jours, ébranle l'Angleterre vers le catholicisme, et donne à l'Eglise tant de consolation et d'espoir, a été préparé par les hommes qui, comme Challoner, ont su faire lire des écrits de polémique et dessiller les yeux d'adversaires prévenus. Après la grâce de Dieu, c'est à l'instruction, à la controverse, qu'on doit attribuer les conversions nombreuses qui s'opèrent au delà de la Manche, et c'est en employant ce moyen de plus en plus qu'on mûrira la moisson jusqu'au jour où les ouvriers du père de famille seront suscités pour la cueillir et la disposer dans les greniers éternels.

CHALUCET (M. ARMAND-LOUIS BONNIN DE), prélat français du XVII^e et du XVIII^e siècle. — Avant d'être appelé à l'épiscopat, il avait eu de fréquentes conférences avec des protestants et avait été employé dans la mission du Poitou. Nommé en 1684, évêque de Toulon, il ne fut sacré qu'en 1692 et mourut en 1712. Il honora l'épiscopat et laissa des ouvrages de controverse contre les protestants.

CHAM, province de Cochinchine. — On la nomme aussi *Quang-nam* ; elle est dans la partie septentrionale du royaume.

CHAMAISON, CHAMESSON ou CHAMASSON (M. DE), prêtre français, du diocèse de Montauban, et de la congrégation des Missions étrangères, missionnaire dans l'Asie orientale. — Il est parti du Havre, en février 1840, avec deux confrères, M. Maistre, savoyard, et M. Berneux, français, du diocèse du Mans. A cette époque il était destiné pour la Cochinchine, et ses deux compagnons pour le Tong-King ; mais l'Eglise étant vivement persécutée dans ces trois royaumes, les trois prêtres devaient, au cas où ils ne pourraient y pénétrer, être dirigés de Macao sur le Sutchuen, la Tartarie ou la Corée.

CHAMAKIÉ, ville d'Asie, capitale du Chyrvan. — Les Jésuites y avaient autrefois une mission fondée au XVII^e siècle, par le P. Pothier, avec la protection de Jean Sobieski, roi de Perse. Le P. Pothier, assassiné en 1687, eut pour successeurs le P. de la Mare et le P. Champion ; et la mission du Chyrvan, se continua au XVIII^e siècle, sans doute jusqu'à la destruction de la Compagnie. Les Jésuites de Chamakié s'occupaient surtout d'instruire les Arméniens fixés dans la ville, et de donner les secours de la religion aux commerçants de toute nation qui y passaient en assez grand nombre.

CHAMBODUT (M. CLAUDE-MARIE), prêtre français du diocèse de Lyon, missionnaire en Amérique dans le Texas (Etats-Unis). — Il est parti en 1846 à la suite de M. Odin, son compatriote, vicaire apostolique de ce pays, lequel emmenait en outre douze ecclésiastiques français, espagnols, italiens, irlandais. M. Chambodut était diacre lors de son départ, mais il a sans doute été promu au sacerdoce en Amérique. — *Voy.* DUBOIS.

CHAMPION (Le P.), Jésuite français, missionnaire au XVII^e siècle dans le Chyrvan (Asie). — Le Chyrvan était alors une province de la Perse. Le P. Pothier, Jésuite français, y fonda une mission vers l'an 1585 par la protection de Jean Sobieski, roi de Pologne. Il fut assassiné en haine de la foi par un musulman, le 27 septembre 1687. Le P. de la Maze le remplaça. Comme il était âgé de plus de 65 ans et accablé de travail, on lui donna pour le seconder le P. Champion, qui, fort à propos, arrivait de France en Perse. C'était un jeune homme plein de feu, d'un naturel charmant, et qui depuis son entrée dans la Compagnie n'avait cessé de demander l'emploi des missions. Il avait même fait une étude particulière de la médecine pour s'y rendre plus utile. Cette étude, en effet, lui fut fort avantageuse à Chamakié, capitale du Chyrvan ; elle lui ouvrait, et à son compagnon, les portes de toutes les maisons.

Il semble par un mémoire sur le Chyrvan, écrit après l'an 1715, et inséré dans les lettres édifiantes, que le P. Champion était encore alors dans la mission de Chamaki. Ainsi il y serait resté vingt-cinq ans et plus. Mais ce n'est qu'une conjecture. La mission du Chyrvan avait surtout pour but l'instruction des Arméniens fixés dans le pays.

CHANAANITE ET CHANANEENS, surnoms donnés à l'apôtre saint Simon, soit qu'il fût de Cana en Galilée, et qu'on eût voulu le désigner par le nom de son pays, soit pour exprimer le zèle dont il était animé à l'égard de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; car *canath*, en syro-chaldaïque, veut dire *zèle*, et les surnoms décrits plus haut sont formés de ce mot. — *Voy.* SIMON (Saint).

CHANG-TCHUEN-CHAN. — C'est le nom chinois ou, si l'on veut, le vrai nom de l'île où mourut saint François Xavier, Jésuite espagnol, apôtre des Indes et du Japon. En Europe on la nomme communément Sancian. Elle a quinze lieues de tour, elle est stérile et peu habitée : sa situation est au midi de la Chine, à l'entrée du golfe de Canton.

CHAN-LAP. — Nom par lequel les Tong-

Kinois désignaient autrefois le Camboge : ils le nomment maintenant Cao-miên ou Cao-men.

CHANRION (M. Antoine-Marie), prêtre français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Amérique dans le Texas (Etats-Unis). — Il est parti en 1846 à la suite de M. Odin, son compatriote, vicaire apostolique de ce pays. Le prélat emmenait en outre douze ecclésiastiques de différentes nations, français, irlandais, italiens, espagnols, allemands. *Voy.* Dubois. — M. Chanrion n'était que sous-diacre lors de son départ; mais il a dû être élevé au sacerdoce en Amérique.

CHANSI, province de Chine dans le nord de l'empire. — C'est un pays de montagnes, dont les habitants passent pour être d'un caractère altier et énergique. Le Chansi est évangélisé par les Mineurs Observantins italiens. Il formait autrefois, avec le Chensi, un vicariat apostolique qui a été longtemps gouverné par le vénérable P. Joachim Salvetti, Franciscain italien (1815-1845), évêque d'Euric. Depuis quelques années le Saint-Siége a divisé cette mission et en a formé deux vicariats distincts, confiés l'un et l'autre aux Franciscains italiens, et gouvernés chacun par un évêque de cet ordre. Le vicaire apostolique actuel de Chansi et le P. Gabriel Damoretta, évêque d'Eurie, *in partibus*. Le 2 octobre 1845, le Saint-Siége lui a accordé la faculté de choisir et de sacrer un coadjuteur sous le nom d'évêque de Trapezopolis.

CHANTEBOIS (M. Claude), prêtre français, membre de la congrégation des Missions étrangères, missionnaire dans le royaume de Siam à la fin du XVII^e^ siècle. — Parti en 1670, il mourut au mois de décembre 1687, après avoir exercé le ministère pendant 17 ans. Il était de la Normandie.

CHANTONG, province maritime de Chine entre Nanking et Péking. — Les habitants passent pour avoir beaucoup plus d'énergie que les autres Chinois. Il y a environ huit mille catholiques gouvernés par des missionnaires franciscains, jésuites et de la Sainte-Famille, sous l'autorité d'un vicaire apostolique franciscain. Autrefois cette province dépendait du diocèse de Pékin. En 1840, le Pape Grégoire XVI l'ayant démembrée de ce diocèse, l'érigea en vicariat apostolique qu'il confia à M. le comte Louis de Besi, évêque de Canope, chargé en même temps d'administrer le diocèse de Nankin vacant depuis longtemps. M. Maresca, italien comme M. de Besi, et évêque de Soles, *in partibus*, lui succéda dans cette double dignité. Enfin on sentit que le Chatong a lui seul pouvait occuper le zèle d'un évêque, et le P. Louis de Castellazzo, Mineur Observantin italien, institué en 1844 évêque de Zénopolis, fut fait vicaire apostolique du Chantong. Depuis 1848 il a reçu la faculté de choisir et de sacrer un coadjuteur sous le titre d'évêque de Parène.

CHAPDELEINE (M. Auguste), missionnaire français du diocèse de Coutances (Normandie) et de la congrégation des Missions étrangères de Paris. — Il est parti le 3 mai 1852 pour la Chine avec cinq autres missionnaires, dont quatre à la même destination, savoir : MM. Deluc, Bariod, Payan et Chirou; le dernier, M. Verdié, étant destiné pour la Cochinchine.

CHAPUIS (Paul), en religion, Fr. Vénéré, du diocèse d'Annecy (Savoie), Frère de la doctrine chrétienne, parti en 1851 pour Syngapour (presqu'île Malaise, Indo-Chine) avec cinq autres, à la suite de M. Beurel, missionnaire apostolique chargé de la chrétienté de cette ville. — *Voy.* Bajon.

CHAPUY (Le P. François-André), Mariste français du diocèse d'Avignon, missionnaire en Océanie. — Il est parti pour cette destination en 1847 et s'est embarqué à Marseille le 23 octobre sur le *Stella del Mare* avec treize autres religieux de sa Société, tous envoyés comme lui dans l'Océanie centrale, la Nouvelle Calédonie et la Milanésie, et douze sœurs de la Charité qui se rendaient en Chine. — *Voy.* Chatelut.

CHARBONNIER (M.), prêtre français de la Société des Missions étrangères et du diocèse de Digne, missionnaire au Tong-King. — Il est parti en 1848 et s'est embarqué à Londres pour Hong-Kong le 17 août avec cinq autres prêtres de sa congrégation, destinés pour la Chine, la Mandchourie et le Tong-King (*voy.* Guillemin). — Quant à lui il était envoyé dans le vicariat apostolique du Tong-King méridional, où il devait se rendre de Hong-Kong.

CHARCHA ou CHARCH. Marc Polo parle dans ses Voyages d'une ville de ce nom, située à cinq jours de distance de Samarcande. On connaît un évêque chaldéen de Charch, appelé Moïse; mais son Eglise n'était peut-être pas dans la province dont parle le voyageur italien. — On la place au midi de Bagdad.

CHARIGNON (Le P. Victor), Jésuite français du diocèse de Valence en Dauphiné, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1842 pour le Maduré avec le P. Combe et deux autres religieux de la compagnie. — *Voy.* Combe.

CHARISE (Le Fr.), Mariste français, du diocèse de Valence, missionnaire en Océanie. — Il est parti pour le vicariat apostolique de l'Océanie centrale le 17 juillet 1849, et s'est embarqué au Havre sur le paquebot des mers du sud avec le P. Dezest et plusieurs autres Maristes, le P. Bossen et treize autres Picpussiens de diverses nations, et enfin cinq dames des Sacrés-Cœurs. — *Voy.* Dezest et Bossen.

CHARLES (Le P.), Rédemptoriste, missionnaire dans l'Amérique du nord. — Il est parti d'Anvers (Belgique) pour New-York (Etats-Unis) le 16 décembre 1846 avec quatre religieux de son ordre, trois Allemands et un Slave : ce sont le P. Leimgruber, du diocèse de Rottembourg (Wurtemberg); le P. Urbanezik, de la Moravie (Autriche); le P. Holzern, Bavarois d'Alt-Ottingen et le Fr. Beisach, Tyrolien, d'Inspruck. — Le P. Charles était auparavant supérieur de la maison de son ordre à Saint-Trond en Belgique.

CHARLES D'ARRAS (Le P.), religieux français de l'ordre de la Merci et de la Réforme de Cerfroi, fut envoyé à Tunis par ses supérieurs, pour y racheter des esclaves chrétiens, et il en ramena une troupe à Paris au mois de mai 1635. — Depuis plus de trente ans l'ordre de la Merci en France négligeait son but, qui est la rédemption des esclaves. Cette époque de relâchement cessa à la réforme de Cerfroi (Cerfroi était la plus illustre maison de l'ordre). On y tint un chapitre provincial qui avait pour objet de reprendre l'œuvre des rachats, et c'est à la suite de cette résolution que le P. Charles d'Arras fut envoyé à Tunis avec d'autres religieux. — Trois ans après, on y envoya encore les PP. Andruger et Deshées, et plus tard le P. Hérault et le Fr. des Bois. — *Voy.* AUDRUGER et HÉRAULT.

CHARLES DE MONOPELLO (Le P.), Capucin italien, de la province de l'Abruzze (Italie méridionale), missionnaire en Syrie. — Il est parti vers la fin de 1846 avec le P. Emile de Pesaro, autre Capucin italien, envoyé à la même destination.

CHARLESTON, ville d'Amérique dans la Caroline du sud (Etats-Unis). — C'est une cité très-commerçante, et bien qu'elle soit située à trois lieues de la mer, elle a un beau port sur l'océan atlantique. Elle n'est pas la capitale de l'Etat, mais elle en est, de beaucoup, la ville la plus importante. Sa population, qui était de 30,000 âmes en 1840, a dû augmenter depuis. Charleston a été fondée en 1671 par les Anglais sous le règne de Charles II dont on lui a donné le nom : Charleston, formée de Charles-town, signifie en effet ville de Charles. Le Pape Pie VII a érigé en 1820 un évêché à Charleston, et M. England, prélat distingué, fut alors nommé au gouvernement de cette nouvelle Eglise qu'il administra pendant plus de vingt ans. M. Reynolds lui a succédé en 1843, et il occupe encore le siége. Le diocèse de Charleston comprenait primitivement la Caroline du sud et la Georgie : en 1850 le Pape Pie IX en a distrait cette dernière république pour laquelle il a érigé un évêché à Savannah, de sorte que le diocèse de Charleston ne comprend plus que les deux Carolines dont la population s'élève à près de 2,000,000 d'âmes. Sur ce chiffre il n'y a que 5,000 catholiques, c'est-à-dire un sur 400, comme dans certaines contrées de l'Inde, de la Chine ou de la Tartarie. Les Carolines sont des pays classiques d'esclavage, et cette horrible institution qui consiste à réduire des hommes en brutes pour satisfaire la cupidité d'autres hommes, ne paraît pas près d'être abolie. Les maîtres se sentent les plus forts; ils réalisent paisiblement leurs bénéfices, et ils ne prennent pas même la peine de dire hypocritement comme dans d'autres pays que c'est pour le bien des esclaves, et dans l'intérêt véritable de ces malheureux qu'ils les maintiennent aux travaux forcés à perpétuité. La religion catholique est peu florissante dans ce pays protestant; elle n'y fait aucun progrès, et du reste on n'est pas bien instruit de son état, de ses luttes, de ses succès et des obstacles particuliers qu'elle a à combattre.

CHATELLET (Le Fr. JOSEPH), Mariste français, du diocèse d'Autun, en Bourgogne (Saône-et-Loire), missionnaire en Océanie. — Il s'embarqua au mois de décembre 1844, ainsi que cinq autres Frères et six Pères de la Société de Marie, que M. Epalle, évêque de Sion, premier vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie, emmenait avec lui pour annoncer Jésus-Christ et gagner à la civilisation les innombrables peuplades des ces archipels. Le prélat fut tué à coups de hache et de casse-tête par les sauvages des îles Salomon, le 16 décembre 1845. C'est en abordant à l'île Isabelle et dès la première reconnaissance du pays qu'il fut mis à mort par les naturels.

CHATELUT (Le P. JEAN), Mariste français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Marseille le 23 octobre 1847, sur le *Stella del Mare*, avec treize autres membres de sa société, dont huit Pères et cinq Frères, destinés comme lui pour les vicariats apostoliques de l'Océanie centrale, de la Nouvelle-Calédonie et de la Mélanésie. Sur le même vaisseau se trouvaient douze sœurs de la Charité, les premières que l'on ait envoyées en Chine.

Voici les noms de ces apôtres et de ces héroïnes chrétiennes : les premiers vont tirer de malheureux sauvages de leur abrutissement pour en faire des hommes ; les autres vont donner à la Chine païenne le spectacle de la charité, que Jésus-Christ a révélée au monde. Les sociétés civilisées en dehors de cet esprit que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre, et dont saint Vincent de Paul a donné dans les temps modernes un modèle si admirable, foulent aux pieds les droits les plus sacrés de l'humanité avec un raffinement de barbarie souvent inconnu des peuplades les plus dégradées, témoin les anciennes sociétés païennes, où l'on trouvait tant d'esclaves à jeter aux murènes et tant de gladiateurs à donner en pâture à la curiosité publique, mais pas un hôpital pour les pauvres ; témoin la Chine actuelle, où chaque année on jette dans les immondices environ un million d'enfants nouveaux-nés, et où la multitude des personnes qui périssent littéralement de faim dépasse toute croyance.

Les Maristes embarqués à bord du *Stella del Mare*, avec le P. Chatelut étaient :

Le P. Mondon, de Valence; le P. Nivelleau, de Luçon (Vendée); le P. Palazy, d'Alby ; le P. Chapuy, d'Avignon ; le P. Ducrettet, Savoyard, d'Annecy ; le P. Trapenard, de Clermont; le P. Goujon, de Belley (Ain); le P. Gagnère, de Clermont, et cinq Frères, savoir : le Fr. Mallet, de Lyon ; le Fr. Michel, d'Avignon; le Fr. Barbary, de Cahors; le Fr. Conil, de Valence, et le Fr. Reboul, de Fréjus, en Provence (Var).

Les sœurs de la Charité, au nombre de douze, étaient la sœur Durand, de Béziers (Hérault), âgée de 62 ans, assistante de la maison mère à Paris ; la sœur Augé de Pa-

ris, supérieure de la maison de la Miséricorde de Notre-Dame, à Dijon ; la sœur Lapierre, de Montpellier, supérieure de l'hospice civil, à Montluçon ; la sœur Ville, de Châlons-sur-Saône (Saône-et-Loire), supérieure de la maison de Charité, à Naples ; la sœur Louy, de Saint-Omer (Pas-de-Calais); la sœur Desroys, de Lyon ; la sœur Hoquart, de Sully (il y a un Sully dans le Loiret et un dans la Nièvre); la sœur Cellard, de Lyon ; la sœur Martinière, de Châlons-sur-Saône ; la sœur Labat, de Bazas (Gironde) ; la sœur de Gélis, de l'Ile-d'Albi, et la sœur Perboyre, de Cahors; cette dernière est la propre sœur du célèbre martyr.

CHAURAIN (Le P. Etienne), Mariste français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Océanie. — Il est parti au mois de décembre 1844, pour la Mélanésie et la Micronésie que le Saint-Siége venait d'ériger en vicariat apostolique. M. Epalle, institué évêque de Sion et premier pasteur de ces immenses archipels, où l'Evangile n'avait pas encore été annoncé, emmena avec lui douze religieux de sa société, dont six prêtres et six Frères : Le P. Chaurain, l'un de ces courageux missionnaires, eut l'honneur de rendre compte dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, de la mort de son évêque, tué à coups de hache et de casse-tête, le 16 décembre 1845, par les sauvages de l'île Isabelle, une des îles Salomon. Le P. Frémont et le P. Chaurain qui accompagnaient le prélat échappèrent avec peine au même sort.

CHAUVEAU (M.), membre de la congrégation des Missions étrangères, missionnaire en Chine, dans la province du Yunnam, évêque de Sébastopolis *in partibus*, et coadjuteur du vicaire apostolique de la même province. — Ce prélat est français, du diocèse de Luçon (Vendée). — Il est parti pour la Chine en 1844, et s'est embarqué à Brest, sur le vapeur l'*Archimède*, avec M. Daveluy, d'Amiens, aujourd'hui en Corée, et M. Thivis, de Langres, prêtre de la même congrégation que lui. Ces trois ecclésiastiques devaient recevoir leur destination définitive du procureur des missions à Macao. Il dirigea M. Chauveau sur le Yunnam (sud-ouest de la Chine), et c'est peu de temps après qu'eut lieu l'élévation de M. Chauveau à l'épiscopat. Ses bulles pour l'évêché de Sébastopolis sont du 27 mars 1846. Peut-être le choix de la personne fut-il laissé aux supérieurs immédiats et eut-il lieu plus tard, comme il paraît avoir été pratiqué plusieurs fois depuis.

CHAVANNE (Le Fr.), religieux français, de la congrégation de Saint-Viateur de Vourles (diocèse de Lyon), missionnaire dans le Mogol (Indoustan). — Il est parti pour Agra en 1844, avec deux prêtres et trois Frères de son institut, afin de se vouer à l'instruction chrétienne des jeunes Indiens : c'est M. Borghi, évêque de Bethsaïde et vicaire apostolique de l'Indoustan et du Thibet, qui a emmené dans sa mission ces précieux auxiliaires. — *Voy.* Bonaventure de Florence et Morin.

CHAVES (Le P. François), Franciscain espagnol, missionnaire en Amérique, au commencement du XVI^e^ siècle. — Tout ce qu'on sait de ce religieux, c'est qu'il évangélisait, en 1504 ou 1505, les indigènes de Cuba, et qu'il fit bâtir dans cette île par ses néophytes un couvent de son ordre, sous l'invocation de Saint-Jacques.

CHAZELLE (M. Matthieu), prêtre français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Amérique, dans le Texas (Etats-Unis).—Il est un des nombreux missionnaires que M. Odin, alors évêque de Claudiopolis et vicaire apostolique du Texas, est venu recruter en Europe, et qu'il a emmenés dans son vicariat en 1846. M. Chazelle n'était alors que sous-diacre ; il a dû certainemet être ordonné depuis en Amérique — *Voy.* Dubois.

CHE-KIANG, province de Chine. — *Voy.* Tché-Kiang.

CHENSI, province de Chine, située au nord-ouest de la Chine propre. — Elle formait autrefois avec le Chansi un vicariat apostolique confié aux Franciscains italiens de l'Observance. Ce vicariat a été récemment partagé en deux, qui ont chacun leur évêque. Celui du Chensi est actuellement M. Ephyse Chiais, Mineur Observantin, institué évêque de Tiène, le 26 janvier 1847.

CHÉRUBIN (Le P.), Capucin, missionnaire au XVII^e^ siècle, dans le Levant, en Asie et en Afrique. — Après avoir exercé longtemps le ministère apostolique à Bassorah, sur les frontières de la Perse et de la Turquie d'Asie, il fut désigné avec le P. François, son compagnon, pour la mission d'Éthiopie. C'était sous le règne de l'empereur Facilidas (1632-1665), monarque apostat et persécuteur, qui parvint à détruire la religion catholique dans ses Etats. Le patriarche Mendez et la plupart des Jésuites avaient été expulsés ou martyrisés, et l'entrée du pays était interdite sous peine de mort. Le P. Agathange de Vendôme, et le Fr. Cassien de Nantes, qui y pénétrèrent par Souakem, déguisés en marchands arméniens, furent aussitôt reconnus et assommés à coups de pierre en 1638. Le P. Chérubin et le P. François, dont la tentative doit être placée vers cette année, cherchèrent à entrer en Ethiopie par une autre voie, celle du sud. Elle était infiniment plus périlleuse, plus difficile et plus longue. S'étant embarqués à Mascate (Arabie), pour Magadoxo (Zanguebar), ils voulaient remonter au nord dans l'intérieur des terres, à travers un pays à peu près inconnu encore aujourd'hui, et au milieu de peuples féroces et fanatiques. Les deux Capucins ne virent même pas les périls de cette route impossible, à l'entrée de laquelle ils furent massacrés. C'est à Madagoxo qu'ils versèrent leur sang, ayant sans doute été reconnus comme prêtres chrétiens par les mahométans du pays, qui sont en majorité, et qui joignent à leur barbarie naturelle le fanatisme propre à leur religion. Ainsi cette contrée inaccessible aux missionnaires, et où le nom de Jésus-Christ est encore entièrement inconnu aujourd'hui, a été sanctifiée, dès le XVII^e^ siècle, par le sang des deux vénérables religieux : le P. Ché-

rubin et le P. Francois, capucins. — *Voy.* François.

CHÉRUBIN DE MACERATA (Le P.), Capucin italien, missionnaire dans le Levant. — Il est parti en 1847 pour Constantinople ainsi que trois autres religieux de son ordre et de la même nation. Le P. Philippe Marie de Montalboddo, le P Benoît de Guarcino, et le P. Basile de Mazzara.

CHEVALIER (M. Jacques), prêtre français de la congrégation des Missions étrangères, missionnaire dans le royaume de Siam à la fin du XVII^e siècle. — Il s'embarqua en 1683 pour les Indes et travailla dans l'Eglise Siamoise. On le mit en prison pour la foi, et il mourut le 23 juin 1691, peu de temps après avoir été relâché. M. Chevalier était de la Bretagne.

CHEVALIER (Le P. Michel), Jésuite français du diocèse de Lyon, missionnaire dans l'Indoustan. — Il n'était pas encore prêtre lorsqu'il partit en 1847 pour le Maduré, ainsi que neuf autres religieux de sa compagnie, un anglais, deux italiens, cinq français et un allemand. — *Voy.* Strickland.

CHEVALIER (M.), prêtre français, de la Société du Saint-Cœur de Marie, missionnaire en Afrique chez les nègres. — Il est parti de Bordeaux, le 15 avril 1847, pour la Guinée, avec Mgr Truffet, évêque de Callipolis *in partibus*, et trois autres prêtres que ce fervent prélat emmenait dans son immense vicariat apostolique : MM. Bouchet, d'Annecy en Savoie, Dréano, de Vannes, et Gallais, de Nantes, ainsi que deux clercs-catéchistes de la même congrégation : M. Lamoize, de Saint-Dié en Lorraine (Vosges), et M. Durand, de Chambéry (Savoie).

CHEVALLIER (M.), prêtre de la congrégation des Oblats de Marseille, missionnaire en Amérique. — Il est parti en 1846 pour le Haut-Canada, avec quatre autres prêtres de la même Société : M. Malloys, M. Ryan, M. Faraud et M. Bermond, envoyés aussi dans ce pays. — *Voy.* Malloys.

CHEVILLARD (Le P. André), Dominicain français, né à Rennes, au commencement du XVII^e siècle, fut envoyé comme missionnaire en Amérique, et y mourut en 1682. — Dans un voyage qu'il fit en Europe, il publia l'ouvrage suivant : *Les desseins de Son Eminence le cardinal de Richelieu pour l'Amérique, ce qui s'y est passé de plus remarquable depuis l'établissement des colonies, avec un ample traité du naturel, de la religion et des mœurs des Indiens insulaires et de la Terre-Ferme*, Rennes, 1659, in-4°. On y trouve des documents curieux sur les événements politiques et sur les missions des Antilles depuis l'année 1635, époque à laquelle la Martinique, la Guadeloupe et plusieurs autres îles n'étaient encore habitées que par les sauvages.

CHEVREAU (M.), prêtre français du diocèse d'Orléans, de la congrégation des Missions, et un des premiers missionnaires que cette société ait envoyés en Orient. — Il partit en 1662, mais il mourut en mer. De quatre autres prêtres, ses compagnons de voyage, MM. de Sessonat et Robert expirèrent aussi pendant la traversée, et MM. Brunel et Périgaud moururent dans l'Inde en 1663, avant d'arriver à leur destination.

CHIEM-THANH ou XIEM-THANH. Nom cochinchinois et tongkinois de la province du Ciampa, qui était autrefois un royaume considérable, à présent détruit et incorporé dans la Cochinchine. — *Voy.* Ciampa.

CHIM-LA. — Nom donné par les Chinois au Camboge (Indo-Chine). — *Voy.* Cancao.

CHIN ou CHEN (Pierre), Chrétien chinois qui vivait au XVII^e siècle dans la province de FoKien. — Il était disciple du P. de Capillas, Dominicain espagnol qui fut martyrisé dans la même province en 1648, et on l'avait admis à faire profession dans le tiers ordre de Saint-Dominique. Une persécution s'étant élevée en 1645 contre les Chrétiens du Fo-Kien, en butte à la haine des mandarins, l'empereur de Chine (peut-être Yung-li, dont la femme et le fils étaient baptisés), moins prévenu contre la religion de Jésus-Christ que la plupart des fonctionnaires, envoya à Fogan, dans cette province, un commissaire général avec ordre d'écouter les plaintes des infidèles et la défense des Chrétiens. Le visiteur ordonna que ceux-ci d'une part, et les lettrés idolâtres de l'autre, choisiraient chacun de leur côté les plus savants d'entre eux pour défendre leur cause, que la dispute aurait lieu publiquement en sa présence, et qu'il prononcerait son jugement sur ce qui lui paraîtrait le plus raisonnable. Pierre Chin, qui était un savant, ayant été élu par les Chrétiens, porta la parole pour défendre la religion qu'il professait. Le lettré infidèle se plaignit que les Chrétiens s'assemblaient dans leurs églises pour s'exciter au mépris des lois de l'empire ; qu'ils refusaient aux ancêtres les honneurs que la piété et la coutume obligeaient de leur rendre, et qu'ils faisaient brûler leurs tablettes avec une irrévérence sacrilége.

L'apologiste des Chrétiens répondit que les fidèles s'assemblaient à l'église pour louer Dieu, lui offrir des sacrifices et des prières, lui demander la conservation de l'empereur, la paix et la prospérité de l'Etat ; que loin de mépriser les lois du pays, ils les observaient exactement et gardaient religieusement la fidélité au souverain ; qu'à la vérité ils ne rendaient pas des honneurs sacriléges aux ancêtres, et ne reconnaissaient pas les tablettes des morts comme dignes de leur culte ; mais qu'ils priaient Dieu pour leurs parents défunts et n'avaient d'ailleurs fait violence à personne afin de l'obliger à brûler les tablettes où étaient écrits les noms des ancêtres, se bornant à remontrer avec douceur et à persuader par la raison. Le fidèle Chinois poursuivit son discours avec tant de talent et d'énergie, d'une manière si vive et si pathétique, que le commissaire général, prononçant en faveur des Chrétiens, déclara que leur loi était bonne puisqu'elle commandait aux hommes d'éviter le mal et de faire le bien ; que ses prédicateurs et ses ministres étaient ver-

tueux et irréprochables, et il défendit aux lettrés et aux autres infidèles de les inquiéter désormais. Mais il fut bien mal obéi. Les païens, confus et irrités, se jetèrent, à la sortie de l'audience, sur le courageux soldat de Jésus-Christ, le frappèrent avec tant de cruauté qu'il vomissait le sang en rentrant chez lui. Il mourut deux jours après, muni des sacrements de l'Eglise.

Le P. de Capillas lui-même fut, comme on l'a dit plus haut, mis à mort pour la foi le 15 janvier 1648. A cette époque la Chine était livrée aux troubles et à la guerre civile. Les Tartares n'en avaient pas encore achevé la conquête, et l'ancienne dynastie résistait encore dans le midi. L'autorité était donc mal assurée, et on ne doit pas s'étonner d'y trouver des revirements subits de faveur et de persécution.

CHIRGO (Le Fr. Michel), Bénédictin espagnol du diocèse de Gironne (Catalogne), missionnaire en Océanie. — C'est un des trente-neuf moines de cet ordre que M. Salvado, évêque de Port-Victoria (Australie), a emmenés dans sa mission au mois d'avril 1853. —*Voy.* Garrido.

CHIRIBIQUI, nom d'une tribu d'Indiens qui au xvi^e^ siècle, vivaient sur la côte de Cumana ou de Paria (Amérique continentale), vers l'île de la Trinité. — Deux Dominicains les évangélisaient vers l'an 1520, lorsque la perfidie d'un Espagnol nommé Alphonse d'Ojeda vint causer la ruine de cette mission et la mort des deux religieux. Cet Espagnol, venu pour la pêche des perles ayant attiré des Indiens sur son navire, les fit prisonniers et s'éloigna avec eux pour les vendre comme esclaves ; mais un tel forfait ne demeura pas impuni : ayant eu l'imprudence de débarquer, il fut tué par un chef d'Indiens. Ces peuples crurent que les missionnaires étaient complices du traître parce qu'ils étaient de la même nation et le chef de Macparana, qui avait tué Ojeda, excita les Chiribiqui à se défaire des deux Dominicains qui les évangélisaient. Ceux-ci habitaient un petit couvent auquel ils donnaient le nom de Sainte-Foi. Ils ignoraient la scène tragique qui s'était passée à quelques lieues de leur demeure. Un d'entre eux, qui n'était pas prêtre, venait de se confesser pour communier ensuite (c'était un dimanche), l'autre se préparait à dire la messe quand les Indiens fondirent sur eux, les massacrèrent, mirent le feu au monastère, en brisèrent les cloches, les croix, les images, entre autres un grand Christ, dispersèrent les débris sur les chemins, coupèrent les orangers et beaucoup d'autres arbres apportés d'Europe. Ceux qui avaient le plus de relations avec les Espagnols se montrèrent les plus cruels. Ce désastre arriva en 1520. Les missions des Franciscains sur la même côte furent également détruites, et un d'eux, Fr. Denis, fut tué. Huit ans auparavant, deux autres Dominicains, les PP. François de Cordoue et Jean Garcès avaient été également massacrés à Venezuela.

CHIRINOS (Le P. Pierre), Jésuite espagnol, missionnaire dans les îles Philippines aux xvi^e^ et xvii^e^ siècles. — Il naquit à Ossuna (Espagne) en 1556 et passa une grande partie de sa vie dans l'Archipel nommé ci-dessus. Pendant un des voyages qu'il fit en Europe, il fit imprimer une *Relation des Philippines, et de ce qu'y a fait la Compagnie de Jésus*, Rome 1604 in-4°. Cet ouvrage est écrit en espagnol.

Le P. Chirinos mourut à Manille en 1634, à 78 ans. On n'a aucun détail sur ses travaux apostoliques.

CHIROU (M. Louis), missionnaire français du diocèse de Bayonne et de la congrégation des Missions Etrangères de Paris. — Il est parti le 3 mai 1852 pour la Chine avec M. Chapdelaine et quatre autres confrères, dont l'un était destiné pour la Cochinchine, et quatre étaient envoyés dans les missions de la Chine comme M. Chirou.

CHIROUSE (Le P.), religieux français, du diocèse de Valence, membre de la congrégation des Oblats, de Marseille, missionnaire, en Amérique, dans l'Orégon. — Il est parti du Havre le 4 février 1847, pour cette destination, avec le P. Ricard et le P. Pandosi, de Marseille, le P. Blanchet, de Grenoble, et un Frère de la même société, envoyés tous dans le nouveau diocèse de Walla-Walla (Orégon). Leur départ a été annoncé dans les *Annales de la Propagation*, cahier de mai 1847, n° 113, tome XIX, page 264. Trois ans après, le même recueil, n° 132, de juillet 1850, tome XXII, page 327, parle des PP. Chisonze, de Valence; Fandozi, de Marseille ; Blanchet, de Grenoble, partis pour l'Orégon sans désignation d'époque. Ce sont évidemment les mêmes noms défigurés. Peut-être s'appliquent-ils à d'autres missionnaires, parents de ceux qui sont partis en 1847, et portant, en conséquence, le même nom. Cette supposition est rendue plus plausible par la circonstance que le P. Blanchet, désigné en 1847 comme missionnaire, c'est-à-dire comme prêtre ou au moins dans les ordres, est compté la seconde fois comme simple Frère (ce qui n'est guère possible).

CHIZONCE (Le P.), religieux français, de la société des Oblats de Marseille, missionnaire dans l'Amérique du Nord. — C'est sans doute le même que le P. Chirouze, du diocèse de Viviers, dont le nom aura été défiguré.

CHOA, grande province de l'Ethiopie, qui forme actuellement un royaume indépendant et d'une assez grande importance. — C'est dans le Choa que se trouve le couvent de Debra-Libanos, si célèbre dans les annales de l'Ethiopie.

Le Choa est situé à l'extrémité méridionale de l'Abyssinie, au midi de l'Amhara, à l'est du Damot, et à l'ouest de l'Efat. En tirant une ligne droite de la ville de Zeyla (sur la mer Rouge) au lac Dembea, il se trouve au midi de cette ligne, mais beaucoup plus près du lac Dembea.

CHOCO, nom d'un Chinois qui se trouvait dans les îles Mariannes, en 1668, lorsque le P. de Sanvitorès y vint, avec quelques Jésuites, annoncer l'Evangile, que personne

n'avait encore prêché. — Ces missionnaires furent bien accueillis, et les succès qu'ils obtinrent répondirent à leur zèle. Choco, qui était païen, suscita des difficultés sérieuses à leur apostolat, et il indisposa tellement les crédules indigènes contre ceux qui venaient établir une religion nouvelle, que deux des prêtres qui secondaient le P. de Sanvitorès furent maltraités et gravement blessés par les insulaires : c'étaient les PP. de Médina et de Moralès; ce dernier dans l'île de Tinian, et le premier dans l'île de Guaham.

Il importait de couper ce mal dans sa racine; autrement il eût pu compromettre entièrement les progrès et même l'existence de l'Eglise naissante. Le saint apôtre de ces îles, le P. de Sanvitorès, se sentit tout à coup inspiré d'aller trouver l'ennemi de Jésus-Christ. Il engagea une discussion avec lui, en présence de la multitude, que ce séducteur avait égarée, en semant dans son sein des préventions si hostiles. Choco ne put résister à la logique, au zèle ardent et au talent du missionnaire. On conçoit qu'un homme d'une supériorité aussi grande que l'était le P. de Sanvitorès, et qui prêchait d'ailleurs la vérité, ait réduit au silence un Chinois, qui ne devait pas trouver de bien solides arguments en faveur des idoles. Ce résultat peut être obtenu humainement; mais ce qui dépend de Dieu seul, et ce que Dieu n'opère en général que par le ministère des saints, c'est la conquête ou la conversion du cœur. Une science humaine peut convaincre l'esprit, ou du moins réduire un adversaire au silence. La parole du Jésuite fit beaucoup plus : elle toucha et subjugua ce païen, qui, tombant aux pieds de l'envoyé de Dieu, demanda le baptême. — *Voy.* Sanvitorès.

CHONÉ (Le P. Jean-Pierre), Jésuite français, du diocèse de Metz, missionnaire en Amérique. — Il est parti en 1843 pour les missions des sauvages du haut Canada, et s'est embarqué au Havre le 1er juin avec deux religieux de sa société envoyés à la même destination. C'étaient le P. Point et le Fr. Lacoste.

CHOPARD (M.), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse de Besançon, missionnaire en Asie, principalement dans les îles Nicobar, situées entre l'Indoustan et l'Indo-Chine.

CHORAN, petite île de l'Indoustan, située sur la côte occidentale de cette contrée et au nord de l'île de Goa. — Ses habitants, Hindous de race, étaient fanatiquement attachés au culte des idoles, lorsqu'ils furent convertis au XVIe siècle par les Jésuites, entre autres par le P. Rodriguez et le P. Fernandez. Lorsque ce dernier aborda parmi eux en 1556, il n'y trouva que sept Chrétiens. Il mourut en 1583, après les avoir évangélisés vingt-sept ans, et laissant un troupeau de cinq mille fidèles.

L'île Divar, qui est tout proche, était un pèlerinage célèbre dans l'Indoustan; on y venait de fort loin adorer une idole de Ganesa avec sa tête d'éléphant. Elle était par conséquent un centre de superstition. Les Jésuites y firent une mission en même temps qu'à Choran, et eurent le bonheur de voir les yeux de ces idolâtres se dessiller. Les brames eux-mêmes demandèrent le baptême. Ce fut le patriarche d'Ethiopie, le P. Barretto, Jésuite, qui leur administra ce sacrement. — *Voy.* Divar.

CHOUVET (Le P. Joseph-Auguste), Mariste français du diocèse d'Avignon, missionnaire en Océanie — Il est parti de Toulon pour la Nouvelle-Zélande en août 1842 avec le P. Bernard et le P. Moreau, religieux de la même société.— *Voy.* Bernard.

CHOUVY (Le Fr. Alexandre), Jésuite français du diocèse de Clermont, missionnaire en Amérique. — Il est parti en 1847 pour le Nouveau-Monde comme Frère coadjuteur, ainsi que six autres Frères et dix Pères de sa Compagnie. — *Voy.* Caveng.

CHRÉTIENTÉ. — Ce nom, dans le sens absolu, signifie l'ensemble des nations chrétiennes par opposition aux peuples infidèles; les pays où règne la civilisation chrétienne, signe distinctif de la supériorité européenne sur le reste du monde.

Dans les missions on emploie le mot chrétienté pour désigner les Chrétiens d'un pays particulier, par exemple : la chrétienté du Japon, du Paraguay, de la Chine, du Sutchuen : alors il a le sens d'Eglise particulière située dans un pays infidèle ; on dit indifféremment la florissante chrétienté du Tong-King ou l'Eglise du Tong-King, l'Eglise du Maduré, de la Cochinchine ou la chrétienté de l'un et l'autre de ces pays.

Le sens principal et le plus ordinaire du mot chrétienté, dans l'histoire des missions, c'est une petite réunion de fidèles circonscrite dans un espace assez restreint : il correspond au mot paroisse ou doyenné dans les pays chrétiens. Aux Etats-Unis, où tout le monde à peu près est chrétien, mais où les catholiques ne font qu'une petite minorité, on appelle ces groupes partiels du nom de congrégation ; ainsi on dit : la congrégation de Florissant, de Détroit, de Savannah etc.; cela veut dire : la communauté catholique de ces pays. Les Allemands forment une congrégation importante à Cincinnati, etc., c'est-à-dire une paroisse catholique.

Au commencement du XVIe siècle, dans l'île de Haïti, on a donné le nom de chrétienté à des séminaires ou colléges de jeunes indigènes de race noble, c'est-à-dire des fils de cacique. Ces séminaires étaient dirigés par les Franciscains. Lorsque la population indienne eut extrêmement diminué dans cette île, par suite de la cruelle oppression des Espagnols, le roi Ferdinand, afin de mettre un terme à de si odieux abus ou au moins d'atténuer le mal, chercha à prendre sérieusement des moyens pour convertir les restes de ce peuple au christianisme, persuadé que c'était le seul moyen de le fusionner avec les conquérants et d'empêcher l'extinction totale de leur race. Il ordonna que tous les enfants des principales familles, âgés de moins de treize ans, seraient remis pendant

quatre ans entre les mains des Franciscains pour être instruits dans la foi et pour apprendre à lire et à écrire. Par ce moyen les principales familles reçurent le christianisme, les fils devenant les catéchistes de leurs parents, et le reste du peuple suivant naturellement l'exemple donné par les grands. Voilà ce qui a donné lieu à ces nombreux séminaires de Fr. Mineurs qu'on appelait vulgairement chrétientés parce que les enfants indigènes y étaient initiés aux mystères de la foi chrétienne.

L'institution des chrétientés dans ce dernier sens était fort habile, et elle eut un grand succès à Haïti et dans les îles voisines. Si on eût commencé par là, au lieu d'ouvrir l'Amérique à une foule d'aventuriers et de misérables avides de faire fortune à tout prix, les peuples de l'Amérique seraient devenus facilement et naturellement chrétiens ; le nom espagnol n'aurait pas été déshonoré par tant de crimes et par la destruction de millions d'innocents sacrifiés à la cupidité et aux appétits des vainqueurs.

Le fait de ces chrétientés indiennes et de la conversion des débris du peuple haïtien est une preuve que l'Espagne n'a pas exterminé, comme on le croit communément, tous les naturels de cette grande île ; il en resta une partie qui se fusionna avec les vainqueurs et dont on doit retrouver encore des traces. — *Voy.* Guanches, Porto-Rico.

CHRISPOLIS ou CHRYSOPOLIS, titre d'évêché *in partibus* qui fut possédé au XVII^e^ siècle successivement par un des premiers vicaires apostoliques que le Saint-Siége ait envoyés en Orient (Japon, Chine, Indoustan) puis par un brame converti qui fut vicaire apostolique dans sa patrie et eut pour successeur un autre brame nommé Custode de Pinho, évêque d'Hierapolis.

CHRISTEN (Le P. Ulric), Bénédictin suisse, de la congrégation de Notre-Dame des Ermites d'Einsielden, missionnaire en Amérique. — Il est parti vers la fin de 1852, ou plutôt au commencement de 1853, pour l'Amérique du Nord (sans doute les Etats-Unis), avec un autre religieux du même ordre et de la même congrégation, le P. Connor, anglais. Les *Annales de la Propagation* n'indiquent point dans quel diocèse, dans quel établissement particulier se rendirent ces deux moines. Leur institut fournit très-rarement des missionnaires. Le P. Christen est du canton d'Underwald, diocèse de Bâle.

CHRISTIN (Saint), ermite et martyr en Pologne, à une époque qui n'est pas indiquée. — On lit son nom dans le Martyrologe romain, le 12 novembre, avec ceux de quatre autres ermites, martyrs comme lui. — *Voy.* Benoit.

CHRISTOS (Tensa), prêtre abyssin catholique, missionnaire au XVII^e^ siècle dans sa patrie.

CHRYSONERGI (Fr. Theodore), Dominicain grec du XV^e^ siècle. Il était de Constantinople, et il devint en 1421 évêque d'Oiéna, dans le Péloponèse. — On n'a pas d'autres détails sur la carrière de ce religieux.

CHUMADL (Saint), missionnaire écossais en Allemagne, à la fin du VII^e^ siècle. — Il occupe une place distinguée parmi les prêtres zélés que sa nation a fournis à cette époque, et qui, par leurs prédications et leurs travaux, étendirent le règne de Jésus-Christ dans l'Allemagne. Saint Chumald fut pendant plusieurs années le collègue de saint Rupert, évêque de Saltzbourg (*Voy.* ce nom), auquel il fut fort utile dans l'exercice de ses fonctions apostoliques. On honore saint Chumald à Saltzbourg, le 27 septembre ; mais en Ecosse, sa patrie, on faisait sa fête le 21 février.

CIAMBERLANI (M. Louis), prélat italien, vice-supérieur des missions catholiques, en Hollande. — Il naquit en 1763, près d'Ancône, et fut d'abord secrétaire de M. Brancadoro, supérieur des missions de Hollande. Il accompagna le prélat dans les Pays-Bas, et fut chargé, en partie, du gouvernement spirituel des catholiques hollandais. Le gouvernement de Bonaparte ne mit point d'entraves à son ministère. Louis, roi de Hollande et frère de l'empereur, donna même une pension à M. Ciamberlani. Mais Guillaume de Nassau se montra plus ombrageux. Le prélat italien s'étant rendu à Malines, en 1815, fut arrêté et conduit en Hollande par la gendarmerie. Depuis cette époque, M. Ciamberlani résida hors du royaume, à Munster, jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 29 janvier, 1828. Il allait être promu à un évêché *in partibus*.

Pendant les treize années que le vice-supérieur demeura sur le territoire prussien, il gouverna la mission de Hollande, malgré les tracasseries du gouvernement ultra-protestant de Guillaume. En 1817, un procès avait été intenté à M. Cramer, archiprêtre d'Amsterdam, pour avoir correspondu avec M. Ciamberlani ; mais l'affaire n'eut pas de suites et on crut devoir renoncer à une si odieuse persécution.

CIAMIN (Le P. Joseph), religieux italien, de la congrégation des Oblats de Marseille, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti vers la fin de 1847, pour l'île de Ceylan, avec le P. Séméria, le P. Keating et le Fr. de Destephanis, tous les trois membres de la même congrégation. Le P. Ciamin est du diocèse de Nice (Piémont).

CIAMPA, ancien royaume d'Asie dans l'Indo-Chine, avant le XV^e^ siècle. — Il était borné au nord par le Tong-King, à l'est par la mer de Chine, à l'ouest et au sud par le Camboge et occupait tout le pays connu aujourd'hui sous le nom de Cochinchine et de Ciampa (moins la basse Cochinchine conquise sur le Camboge). C'était un royaume considérable que les Européens n'ont connu que dans son état de décadence et qui n'existe plus maintenant. Toutefois il était tributaire du Tong-King, à qui il faisait souvent la guerre avec l'aide du Camboge. Vers la fin du XV^e^ siècle, Thanh-Tông, roi de Tong-King 1460-1498), conquit la partie septentrionale

du Ciampa et en forma deux provinces qu'il appela Thuân-Hoa et Quang-Nam. Ces deux provinces correspondent à ce qu'on appelle maintenant la Cochinchine septentrionale. Le Ciampa fut donc réduit au pays connu actuellement sous le nom de Cochinchine centrale. Les Nguyên, gouverneurs tong-kinois des deux provinces Thuân-Hoa et Quang-Nam, se rendirent à peu près indépendants à la faveur des troubles qui agitèrent le Tong-King au XVI^e^ siècle et firent constamment la guerre au Ciampa et même aux Tong-Kinois ce qui rendit leurs sujets (les Cochinchinois) très-belliqueux. Ils parvinrent à conquérir peu à peu tout le Ciampa : il faut que les guerres aient été bien cruelles, car, non-seulement les Ciampois furent subjugués et soumis par leurs ennemis, mais ils furent presque anéantis et remplacés par le peuple conquérant. Il ne reste plus maintenant de Ciampois que dans les montagnes de la province de Binh-Thuân dont ils ont abandonné les côtes aux Cochinchinois. Ils sont en très-petit nombre, conservent leurs anciens usages et sont gouvernés par un chef de leur nation subordonné au gouverneur cochinchinois de la province de Binh-Thuân. Ce chef, bien que soumis à un simple gouverneur ou préfet avait encore, en 1815 ou 1820, le titre de roi; mais depuis lors il n'a plus que celui de trân ou gouverneur et il est toujours sous la dépendance du gouverneur cochinchinois de Binh-Thuân.

Ce qu'on nomme actuellement le Ciampa n'est autre que la province de Binh-Thuân qui cependant est presque toute cochinchinoise. De même l'Irlande conserve son nom quoique toute la nation irlandaise émigre en Amérique pour faire place à la population anglaise qui vient s'emparer du pays.

Les Ciampois sont donc une nation détruite par les Cochinchinois, qui se sont substitués à elle. Quant aux Cochinchinois, ce sont des Tong-Kinois émigrés au midi, qui se sont assimilés, ont absorbé ou détruit les aborigènes comme les Anglais ont fait aux Etats-Unis. Il y a pourtant une grande différence, une séparation, une antipathie marquée entre les Cochinchinois et les Tong-Kinois à cause des longues guerres qu'ils ont eues ensemble. La même chose a lieu en Europe, par exemple entre les Portugais et les Espagnols qui au fond ne sont qu'une même nation divisée par la politique, — et entre les Siciliens et les Napolitains, Italiens les uns et les autres, soumis au même sceptre et divisés néanmoins par des rivalités, des jalousies, des antipathies séculaires.

Les vicaires apostoliques de la Cochinchine ont toujours pris, au XVIII^e^ siècle, le titre de vicaires apostoliques de la Cochinchine et du royaume de Ciampa. Ils l'ont même gardé jusqu'à ces dernières années ; mais comme le nom de Ciampa s'est effacé avec le temps, on n'a plus conservé ce titre en 1846 et 1848 lors de la division de la Cochinchine en trois vicariats apostoliques distincts.

CIAMPI (Le Fr. Antoine), Jésuite italien, de la province de Rome (Italie centrale) missionnaire aux Etats-Unis (Amérique du Nord). — Il est parti pour ce pays en 1845 n'étant encore que scolastique. — *Voy.* Gacciarini.

CIANDI (Perambil), nom indigène d'un évêque indou, vicaire apostolique du Malabar au XVII^e^ siècle. — Ce prélat est plus connu sous son nom portugais (Alexandre de Campo). Il était évêque de Mégare *in partibus*. — *Voy.* Alexandre de Campo.

CIEL (Religion du maitre du). — C'est sous ce nom que le christianisme est connu en Chine, tandis qu'au Japon il était toujours désigné sous le nom de Religion de Jésus. Le mot ciel se dit en chinois *Tien*. Les premiers missionnaires, surtout les Jésuites avaient pris *Tien* dans le sens du Seigneur du ciel, tandis qu'il signifie le ciel matériel. De là de grandes contestations dans l'Eglise de Chine entre les missionnaires de différents ordres.

CINCINNATI, ville d'Amérique, dans les Etats-Unis du nord ; c'est la capitale de la république de l'Ohio : l'accroissement rapide et énorme qu'elle a pris en fait déjà une des principales villes de l'Amérique du Nord. — Elle date à peine de soixante ans et elle a déjà 100,000 âmes : elle n'en avait guère que 40,000, en 1840. Le Pape Pie VII a érigé un évêché à Cincinnati en 1821 et a nommé pour gouverner la nouvelle église un Dominicain, anglo-américain, le P. Fenwick, né au Maryland, et qui le premier avait évangelisé ce pays. M. Fenwick a eu pour successeur en 1833 M. Purcell qui gouverne encore le diocèse. En 1850 le Pape Pie IX a érigé Cincinnati en archevêché, lui donnant pour suffragants Cléveland, dans l'Ohio, érigé en 1847 ; Louisville, dans le Kentucky ; Détroit, dans le Michigan ; Vincennes, dans l'Indiana. Le diocèse de Cincinnati comprenait autrefois tout l'Ohio et le Michigan. Cette dernière république en fut distraite en 1833 lors de l'érection de Détroit en évêché ; en 1847 la circonscription diocésaine de Cincinnati qui était restreinte à l'Ohio fut encore divisée en deux parties par l'érection de Cléveland en évêché. L'Ohio comptait 3,000 âmes en 1799; en 1800 il y en avait déjà 42,000; en 1810, 228,000 ; en 1820, 582,000 ; en 1830, 937,000 ; en 1840, 1,520,000 ; et ce dernier chiffre a dû augmenter à proportion depuis quinze ans ; l'émigration ne cesse de s'y porter en masse ; on distingue dans le nombre beaucoup d'Allemands. Chacun des deux diocèses de l'Ohio (Cincinnati et Cléveland), a donc environ 1,000,000 d'âmes. Le premier compte 85,000 catholiques et le second 30,000, c'est-à-dire qu'il n'y a guère plus d'un catholique sur 20 personnes. Mais la vraie religion jouit d'une entière liberté, elle a l'avenir assuré ; elle étend paisiblement ses rameaux sur tout le pays et pendant que les sectes se fractionnent et se dissolvent, elle présente un corps compact qui, malgré sa minorité, sera bientôt investi de la prépondérance relative. L'Ohio est débarrassé de l'esclavage qui existe encore dans l'Etat voisin, le Kentucky. Le clergé catholique y est plus nombreux que dans beaucoup d'autres pays des Etats-Unis :

on compte 80 prêtres dans le diocèse de Cincinnati et 40 dans celui de Cléveland : l'un et l'autre sont pourvus de séminaires.

CIRON (M. Gabriel-Edme), Picpussien français, missionnaire en Océanie.—Il est parti de France pour les îles Sandwich, le 15 décembre 1842, avec Mgr Rouchouze, évêque de Nilopolis, cinq autres prêtres, un sous-diacre, sept catéchistes et dix religieux, tous de la Société de Picpus. Le vaisseau qui portait ce nombreux essaim d'apôtres s'est abîmé dans les flots vers le cap Horn, et on n'a jamais eu d'indices certains de ce sinistre. — *Voy.* Lannes.

CISTE (Saint), martyr en Ethiopie. — Il est cité dans le Martyrologe le 12 novembre. L'époque où vivait ce saint nègre n'est pas indiquée.

CITTADINI (M. Paul-Marie), missionnaire apostolique en Perse au XVII^e^ siècle, était de Bologne en Italie. — Il devint archevêque de Myre *in partibus* et coadjuteur de Naxivan, en Arménie, sous le Pape Paul V, et succéda, sur ce siége, à Matthieu Erasme, Dominicain indigène mort en 1620. L'épiscopat de Paul Cittadini dura sept ans : il mourut en 1627 et fut remplacé par Augustin, arménien, comme Matthieu III et vingt-cinq archevêques de Naxivan.

CLAIR (Saint), premier évêque de Nantes et un des prédicateurs de l'Evangile dans les Gaules. — Selon l'opinion la plus probable, il vint prêcher l'Evangile dans nos contrées vers l'an 280, sous le règne de l'empereur Probus. Le Pape saint Eutychien tenait la chaire de saint Pierre à cette époque. C'est du Saint-Siége, et non de saint Gatien de Tours, que saint Clair tenait sa mission, et il fut envoyé de Rome avec le diacre Adéodat. On croit qu'il est le même que saint Clair d'Aquitaine, qui de cette province pénétra dans la Bretagne. D'après le tradition du diocèse de Vannes, il aurait aussi évangélisé cette partie de l'Armorique. On fait sa fête le 1^er^, le 10 et le 15 octobre, suivant les lieux.

CLAIR (Saint), prêtre anglais, missionnaire et martyr en France au IX^e^ siècle. — Il naquit à Rochester, quitta sa patrie après avoir reçu l'ordination sacerdotale et passa dans les Gaules. S'étant arrêté dans le Vexin, au diocèse de Rouen, il y vécut plusieurs années dans la pratique des plus héroïques vertus. Souvent il sortait de la retraite qu'il s'était choisie, et allait prêcher les vérités du salut. Il mourut martyr de la chasteté : une femme qui n'avait pu le faire consentir à son infâme passion aposta deux assassins qui le massacrèrent. On place cet événement vers l'an 880 à 894. Saint Clair est nommé au Martyrologe romain le 4 novembre ; c'est le jour où l'on fait sa fête, qui est célébrée particulièrement dans les diocèses de Rouen, de Beauvais et de Paris. Le lieu où il souffrit le martyre porte son nom ; c'est Saint-Clair-sur-Epte (Seine-et-Oise), à 9 kilomètres de Magny, qui est situé non loin de Mantes. On montre encore actuellement un ermitage où on rapporte qu'il demeurait et qui est près du bourg : c'est un lieu de pèlerinage.

Il y a dans le diocèse de Coutances, en Normandie, un autre bourg du nom de Saint-Clair (c'est sans doute celui qui est à 11 kilomètres et au nord-est de Saint-Lô). On prétend que le saint y fit sa demeure avant de se retirer dans le Vexin.

Un autre Saint-Clair ou Saint-Clars (*Clarus*), martyr en Aquitaine et honoré le 1^er^ juin, n'a rien de commun avec le prêtre anglais dont il vient d'être parlé.

CLAIRE, princesse éthiopienne, était fille d'un des petits rois soumis à l'empereur d'Abyssinie. — Elle reçut l'habit de Saint-Dominique des mains de Fr. Philippe, Prêcheur abyssin, qui lui-même avait été admis dans l'ordre par les huit Dominicains qui vinrent en 1316 prêcher la foi catholique dans ces pays. La religieuse éthiopienne était d'une telle sainteté, qu'on la voyait chaque jour ravie en extase et quelle connut par la révélation plusieurs choses futures. Son père étant mort martyr, elle le vit monter au ciel couronné de gloire. Sainte Claire mourut le 2 juillet 1396, jour de la fête de la Visitation de la sainte Vierge, qui était célébrée avec solennité en Abyssinie.

L'existence de cette sainte Dominicaine a été contestée ainsi que la mission des huit religieux envoyés en 1316, par Jean XXII, pour prêcher la foi en Ethiopie; mais, quoique les auteurs de ce doute historique soient des hommes graves, leur opinion n'est pas suffisamment établie pour effacer le fait important qu'on a maintenu ici.

CLAUDIUS ou CLAUDE (Saint), roi d'Abyssinie, honoré dans ce pays comme un des principaux saints. — On ne trouve dans la liste des empereurs d'Ethiopie aucun monarque du nom de Claudius autre que celui qui régna au XVI^e^ siècle et défit le fameux Géragn avec le secours des Portugais. On sait combien est incertaine et obscure l'histoire de l'Abyssinie après le temps de saint Frumence et de saint Elesbaan le Béni. Il a pu exister à ces époques mystérieuses un autre roi du nom de Claudius qui a été mis au nombre des saints par l'Eglise d'Ethiopie. — *Voy.* Lalibela.

CLAUDIUS ou CLAUDE, empereur d'Ethiopie au XVI^e^ siècle. — Il succéda, en 1640, à son père David III. L'empire était dans la situation la plus désolante : Mohammed Géragn, musulman féroce, que les annalistes appellent l'Attila de l'Abyssinie, avait vaincu plusieurs fois David, pris Axum, ravagé successivement presque toutes les provinces, et mené la dévastation depuis le midi jusqu'aux frontières du Sennaar. A peine monté sur le trône, à l'âge de 18 ans, Claudius remporta quelques avantages sur son ennemi, puis il vit arriver à son secours les Portugais, sur une flotte commandée par Etienne de Gama. En effet, David avait envoyé un ambassadeur au roi Jean III, et ce monarque lui accordait les secours demandés, ayant principalement en vue l'extension de la foi catholique, car l'ambassadeur n'était autre que Jean Bermu-

dès, récemment institué par le Saint-Siége patriarche d'Alexandrie, à la demande de David même. Un corps de cinq cents Portugais fut débarqué sous la conduite de Christophe de Gama. Géragn avait reçu des fusils et des canons d'Arabie; ses troupes étaient exercées; deux mille cavaliers bien montés combattaient dans ses rangs, ainsi qu'une troupe de janissaires aguerris. Le combat fut long et sanglant : les deux généraux furent blessés; mais les Européens restèrent sur le champ de bataille. A une seconde rencontre Gama fut blessé de nouveau; sa troupe, abandonnée par les Abyssins, fut obligée de battre en retraite; il tomba lui-même au pouvoir des Maures, et, après mille outrages, on lui coupa la tête. De son côté, Géragn fut abandonné par ses janissaires mécontents, et Claudius, profitant de cette circonstance, vint attaquer son ennemi et le battit deux fois. Géragn mourut les armes à la main.

L'empereur ne manifesta pas de reconnaissance pour les services que les Portugais lui avaient rendus. Au lieu d'accueillir comme chef de l'Eglise éthiopienne, selon les intentions de son père, le patriarche Bermudès qui lui avait obtenu des secours de Jean III, et qui était venu avec les Portugais, il envoya demander un évêque schismatique en Egypte. Bermudès déclara publiquement à ce prince ingrat, qu'ayant été l'ambassadeur de David à Rome, et s'étant porté, au nom de ce monarque, garant du retour de l'Abyssinie à l'unité, il espérait que Claudius tiendrait les engagements de son prédécesseur. Le Negus nia les promesses faites par son père, ne regarda Bermudès que comme l'évêque des Européens qui se trouvaient dans ses Etats (6), et engagea avec lui une discussion religieuse. Le patriarche prit de là occasion de composer un traité dont la lecture parut impressionner vivement le monarque théologien. Sur ces entrefaites, arriva en Abyssinie l'évêque schismatique. Les Ethiopiens se divisèrent en deux partis, les uns restant attachés à l'ancienne foi nationale, d'autres se rangeant avec Bermudès du côté de la vérité. Alors Claudius prit le parti d'écarter les Portugais : il envoya Bermudès dans le pays de Kafa, espérant qu'on l'y ferait mourir. Mais après une absence de sept mois, ce prélat reparut à la cour sans plus de succès qu'auparavant. Il reçut même le conseil de se retirer pour éviter les violences de Claudius. En conséquence, il se rendit à Dobarwa et y demeura deux ans tranquille au milieu de quelques Portugais, après quoi il gagna avec eux l'île de Massouah et reprit la route de Goa et de l'Europe.

Par une étrange contradiction, Claudius, qui traitait si durement ce prélat, demandait en même temps à Jean III, roi de Portugal, et au pape Jules III (1550-1555) un patriarche et des évêques catholiques. Il fallait des hommes d'un grand dévouement pour une pareille mission. La compagnie naissante des Jésuites fournit une troupe apostolique dans laquelle on choisit un patriarche, le P. Nugnez, et deux évêques, les PP. Oviédo et Carnero. Saint Ignace de Loyola, en envoyant ses enfants dans cette nouvelle vigne que plusieurs devaient engraisser de leur sang, écrivit de Rome, le 28 février 1555, une longue lettre à Claudius, pour lui montrer combien l'unité est nécessaire dans l'Eglise, et pour lui recommander les prélats et les missionnaires que le Saint-Siége lui destinait. Le vice-roi portugais des Indes fit précéder ces religieux d'une ambassade destinée à sonder les dispositions avec lesquelles le monarque éthiopien les recevrait. Cette précaution n'était point inutile. Claudius, tergiversant de nouveau, protesta que, sans cesser d'être l'allié du roi de Portugal, il n'abandonnerait pas, en matière de religion, les coutumes de ses ancêtres. Comme on le pressait de déclarer s'il n'avait pas exprimé à Jean III l'intention de se réunir à l'Eglise romaine, il nia le fait d'un air confus, ou l'expliqua par l'inexactitude du secrétaire qui avait écrit sa lettre. Du reste, il n'interdit pas positivement l'entrée de l'Abyssinie aux missionnaires. Le P. Oviédo, évêque d'Hiéropolis et coadjuteur du patriarche, vint, avec cinq Jésuites, préparer les voies à ce prélat resté à Goa. Claudius les reçut avec bienveillance, mais refusa de renoncer au schisme. Alors les missionnaires se mirent à exercer leur ministère apostolique auprès des Portugais et des indigènes qu'ils réconciliaient à l'Eglise. Claudius fut irrité de leurs progrès. En vain l'évêque d'Hiérapolis réfuta, dans une discussion publique, les plus savants et les plus célèbres docteurs abyssins; en vain il composa et répandit plusieurs traités pour éclairer les esprits, le Négus déclara nettement, au mois de décembre 1558, qu'il ne se soumettrait jamais à l'autorité du Pape. Son règne ne se prolongea pas longtemps après. Claudius périt le 22 mars 1559, dans un combat contre les musulmans. Comme il ne laissait pas de postérité, Ménas, son frère, lui succéda, et fut encore plus hostile aux missionnaires; mais il n'occupa le trône que quatre ans

CLAVELIN (Le P. Stanislas), Jésuite français du diocèse de Besançon (Doubs), missionnaire en Chine, dans la province de Kiang-nan, diocèse de Nankin.— Il est parti de Brest en 1843, au mois de décembre, avec le P. Languillat et quatre autres religieux de la Compagnie, envoyés à la même destination. — *Voy.* Languillat.

CLAVIGERO (Le P. François-Xavier), Jésuite mexicain du XVIII^e^ siècle, missionnaire dans sa patrie pendant trente-six ans, et connu surtout comme historien. — Il naquit vers l'an 1720, et pendant sa longue carrière apostolique il parcourut le Mexique

(6) En rigoureuse justice, ce prince avait peut-être droit. Bermudez était patriarche d'Alexandrie et non d'Ethiopie; il était destiné à cette dernière dignité, mais le fait n'étant pas accompli, le souverain pouvait revenir sur ce qui avait été décidé, et non réalisé par son père; mais moralement il manquait de bonne foi et de cœur. (*Voy.* Nugnez.)

dans tous les sens. Après la suppression de la Compagnie de Jésus, il se retira en Italie, où il écrivit l'histoire de son pays sous ce titre : *Histoire ancienne du Mexique, d'après les meilleurs historiens espagnols et les manuscrits et peintures antiques des Indiens*, Cesena, 1780-1781, 4 vol. in-8°, en italien. Cette histoire a été traduite en anglais par Cullen. Londres, 1787, 2 vol. in-4°. Le P. Clavigero mourut à Cesena, en 1793.

CLÉMENT (Saint), premier évêque de Metz. — Il était originaire de la ville éternelle, et il fut envoyé, de ce centre de vérité et d'autorité, dans les Gaules, pour y prêcher la foi. Saint Céleste et saint Félix l'accompagnaient. Il fonda l'Eglise de Metz, et ses deux coopérateurs la gouvernèrent l'un et l'autre après sa mort. Le Martyrologe romain veut que saint Clément ait été disciple de saint Pierre et envoyé par lui. Cette opinion n'est point certaine. Les critiques modernes et entre autres Dom Cajot, Bénédictin, l'ont rejetée ou réfutée, et ils placent la mission de ce prélat au milieu du IIIe siècle.

CLÉMENT (M.), prêtre français de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire en Afrique, chez les nègres de la Guinée. — Il est parti de Toulon le 17 février 1849, avec M. Bessieux, vicaire apostolique, qui était venu se faire sacrer en France évêque de Callipolis, et son jeune coadjuteur, M. Kobès, évêque de Méthone. Ces deux prélats emmenaient en outre dans l'immense mission des Deux-Guinées, trois prêtres, deux diacres et trois frères de leur société, et six sœurs de l'Immaculée Conception de Castres. Voici les noms des ecclésiastiques et des frères : M. Duby, de Strasbourg; M. Luiset, savoyard, d'Annecy; M. Poussot, de Saint-Dié (Vosges); M. Lairé, diacre, de Reims; M. Peureux, diacre, de Saint-Die. — Le Fr. Démarchez, d'Amiens; le Fr. Pineau, du Mans, et le Fr. Martin, de Coutances. Quant à M. Clément, il est, comme M. Poussot et M. Peureux, du diocèse de Saint-Dié. Les deux diacres ont dû être ordonnés en Afrique. Les trois Frères et plusieurs des missionnaires sont restés à Dakar, en Sénégambie, avec le coadjuteur; les autres prêtres sont allés au Gabon (sur les côtes du golfe de Guinée), avec le vicaire apostolique qui y fait sa résidence. Des six religieuses, deux étaient destinées pour la maison qu'elles ont à Dakar; et les quatre autres pour commencer un établissement au Gabon.

CLÉOPATRE (Sainte), religieuse honorée en Moscovie, le 20 octobre. — Nous ignorons à quelle époque elle vivait, et si sa fête est célébrée seulement par l'Église schismatique russe, ou bien encore par les Grecs slaves, unis à l'Eglise romaine.

CLEOPHAS (Saint), disciple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il eut le bonheur de recevoir à sa table. — La tradition rapporte qu'ayant été tué par les Juifs, pour avoir confessé le nom de ce divin Maître, il fut enterré dans la maison même où il avait traité le Sauveur. On fait la fête de saint Cléophas le 25 septembre.

CLET (Saint), disciple de l'apôtre saint Pierre qui le sacra, dit-on, lui-même évêque, ainsi que saint Lin et saint Clément, afin de se décharger sur eux d'une partie du gouvernement de l'Eglise. — Il est indubitable que ces trois personnages apostoliques ont succédé à leur maître dans le siége épiscopal de Rome auquel est annexé, par l'institution divine, le gouvernement de l'Eglise tout entière; mais il est très-difficile de savoir les époques de chacun d'eux et même l'ordre dans lequel ont doit les placer. De graves autorités sont en contradiction, non sur le fait de leur existence comme papes, mais sur la partie chronologique de leur histoire. Quelques critiques modernes ont même prétendu que saint Clet était le même que saint Anaclet. Eusèbe, le père de l'histoire ecclésiastique, les confond à la vérité; mais il a commis une semblable méprise en ne faisant qu'un seul pape de saint Marcel et de saint Marcellin, et en prenant Novat et Novatien pour le même personnage. Saint Clet et saint Anaclet sont distingués l'un de l'autre dans les monuments les plus anciens et les plus authentiques, entre autres dans le calendrier de Libère, qui paraît avoir été copié sur les registres publics de l'Eglise romaine. Le cardinal Orsi réfute solidement l'opinion de l'identité de saint Clet et de saint Anaclet. Le Martyrologe romain place la fête du premier au 26 avril et celle du second au 13 juillet. La manière la plus ordinaire et la plus probable de fixer l'ordre des premiers Papes est donc celle-ci : Saint Pierre, saint Lin, saint Clet, saint Clément et saint Anaclet. Elle est du reste appuyée sur l'autorité respectable du livre qui vient d'être cité, et qui mérite encore plus de crédit lorsqu'il fixe les traditions de l'Eglise romaine sur ses propres antiquités. On croit que saint Clet, dont le nom est grec, et qui était d'Athènes, gouverna l'Eglise une douzaine d'années de 76 à 89, d'autres disent de 78 à 90 et fut martyrisé sous Domitien. On l'inhuma auprès de son prédécesseur et ses reliques sont encore dans l'église du Vatican. Il est inutile d'ajouter que si je cite ici saint Clet, c'est parce qu'il travailla indubitablement à propager l'Evangile dans l'immense ville de Rome et au dehors; à l'époque où il vivait, le christianisme n'y était pas beaucoup plus répandu qu'il ne l'est aujourd'hui à Pékin et à Nankin, et il a fallu trois siècles de travaux, de luttes, de martyres, de miracles, les sueurs et le sang d'une multitude innombrable de saints et de martyrs pour qu'il vînt à acquérir le droit de cité sous Constantin; et même il s'en fallait de beaucoup qu'il fût alors la religion de tous les Romains.

CLIFFORD (Le P. Gautier, ou Walter), Jésuite anglais, du district de Londres, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Bordeaux pour le Maduré, le 22 février 1841, avec trois autres religieux de sa compagnie, deux français et un belge : le P. Saint-Cyr, de Lyon, le P. de Saint-Sardos, de Montau-

ban et le P. Wilmet, de Namur (Belgique).

CLOS (Le Fr. Joseph), Bénédictin espagnol, du diocèse de Girone (Catalogne), missionnaire en Australie. — C'est un des trente-neuf moines de l'ordre de Saint-Benoît que M. Salvado évêque de Port-Victoria a emmenés dans sa mission au mois d'avril 1853 — *Voy.* Garrido.

COBO (Le P. Jean), Dominicain espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines et la Chine. Il partit en 1586, avec le P. Jean de Castro, vicaire général, et vingt-quatre autres Frères Prêcheurs envoyés aux îles Philippines. — De Manille où il était arrivé par la voie du Mexique, il passa en Chine avec le P. Benavidès et le P. Jean de Saint-Pierre. Des conversions assez nombreuses furent le fruit de leur zèle et ils concevaient pour l'avenir les plus belles espérances lorsque la persécution vint tout renverser : après les avoir emprisonnés on les expulsa. (*Voy.* Benavidès, Jean Chrysostome de Séville.) — C'est tout ce qu'on sait sur le P. Cobo. Il revint sans doute aux îles Philippines et continua d'y exercer le ministère apostolique jusqu'à sa mort.

COBO (Le P. Barnabé), Jésuite espagnol, missionnaire en Amérique au XVII^e^ siècle. — Il naquit en 1582 à Loperara, dans la province de Jaën (Andalousie), fut missionnaire pendant cinquante ans, tant au Mexique qu'au Pérou et mourut à Lima le 9 septembre 1657. Il avait composé en espagnol une histoire des Indes qui est demeurée manuscrite. Il s'était aussi beaucoup occupé de l'histoire naturelle de ces contrées, et avait écrit sur cette science dix volumes in-folio également manuscrits. Le nom de ce Jésuite si savant et si laborieux était cependant resté à peu près inconnu jusqu'à ce que ses manuscrits eussent été trouvés, sur la fin du dernier siècle, dans la bibliothèque de Séville. Un naturaliste moderne, Cavanilles, voulant perpétuer le souvenir des travaux du P. Cobo sur la botanique et l'histoire naturelle, a donné le nom de Cobæa à une nouvelles plante du Mexique, qui, depuis 1820 ou 1825, a été mise en vogue en Europe, et fait par ses festons et ses guirlandes l'ornement de nos jardins.

COCHINCHINE (Basse). — La basse Cochinchine ou Cochinchine méridionale comprend la partie du Camboge qui a été conquise dans le XVIII^e^ et le XIX^e^ siècle, par les monarques annamites. On pourrait l'appeler en style français, département des Bouches du Ménam. On y trouve la ville de Saigon, qui a servi de résidence au roi Nguyên-Anh dans les dernières années du XVIII^e^ siècle. C'est de là que ce monarque a reconquis toute la Cochinchine et annexé le Tong-King à ses possessions. La basse Cochinchine se divise en cinq provinces dont les noms actuels ne sont pas connus. On la nomme tantôt Saigon, à cause de sa ville principale, et plus souvent Dong-nai, à cause de son principal district qui est voisin du Ciampa. Son vrai nom est Gia-dinh-phu. La basse Cochinchine, nommée aussi Cochinchine occidentale, a été érigée, en 1846, en un vicariat apostolique distinct.

COCHINCHINE CENTRALE — La Cochinchine centrale est la partie de ce royaume située entre la Cochinchine septentrionale et la Cochinchine méridionale. Elle commence au nord, vers Fai-fo et Touranne, et s'étend au midi jusqu'à l'ancien pays de Ciampa qu'elle comprend en entier. Elle se divise en six provinces, nommées Quang-ngia, Qui-nhon, Phu-yên, Nha-ru ou Binh-khang, Nha-trang et Binh-thuân. Quelques-uns ne font qu'une province de Binh-khang et de Nha-trang. Il en est aussi qui partagent le Binh-thuân (ancien Ciampa) en deux provinces, appelées Phan-rang et Phan-ri.

Depuis 1848 la Cochinchine centrale forme à elle seule un vicariat apostolique, sous le nom de Cochinchine orientale. En 1846 on en avait distrait la Cochinchine occidentale (ou méridionale), en en 1848 on a démembré encore pour en faire deux autres vicariats, la haute Cochinchine ou Cochinchine septentrionale et le Camboge avec le Laos Cochinchinois.

COCHINCHINE (Haute). — La haute Cochinchine ou Cochinchine septentrionale est la partie de ce royaume qui est bornée au nord par le Tong-King, et qui s'étend au midi jusque vers Fai-fo, au 16^e^ degré de latitude. Là commence la Cochinchine centrale. — La haute Cochinchine porte, dans la langue du pays, le nom de Huê, à cause de sa principale province, ou celui de Phu-Xuân, capitale de tout le royaume, et même de tout l'empire annamite : cette ville, qui est en même temps chef-lieu de la province de Huê, se trouve en effet comprise dans la haute Cochinchine. On compte dans cette partie du royaume quatre ou cinq provinces, nommées Dinh-cat ou Quang-duc, Huê ou Quang-tri, Cham ou Quang-nam, et Quang-binh qui renferme aussi le Dinh-ngoi. Cependant quelques-uns font de ce dernier district une province particulière. La haute Cochinchine a été érigée, en 1848, en un vicariat apostolique distinct, sous le nom de Cochinchine septentrionale.

COCHINCHINE MÉRIDIONALE. — La Cochinchine méridionale est la même partie du royaume qu'on appelle aussi basse Cochinchine. — *Voy.* ci-dessus.

COCHINCHINE OCCIDENTALE. — La Cochinchine occidentale est la même que la Cochinchine méridionale ou basse Cochinchine. — *Voy.* plus haut Cochinchine (Basse).

COCHINCHINE ORIENTALE. — La Cochinchine orientale est la même chose que la Cochinchine centrale. — *Voy.* ci-dessus.

COCHINCHINE SEPTENTRIONALE. — La Cochinchine septentrionale est la même partie du royaume qu'on appelle haute Cochinchine. — *Voy.* ci-après.

CODDE (M. Pierre), archevêque hollandais, aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. — Il naquit à Amsterdam, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut fait archevêque de Sébaste *in partibus*, et succéda en qualité de vicaire

apostolique des Provinces-Unies à M. Jean de Neercassel. Ce prélat se rendit tristement célèbre en embrassant l'hérésie des disciples de Jansénius. Les intrigues du parti auquel il était dévoué remplirent son église de troubles et de scandale. Appelé à Rome, il s'y justifia si mal qu'il fut déposé, par un décret du 3 avril 1704. De retour en Hollande, il continua d'y faire beaucoup de fracas, et mourut dans une impénitence obstinée, le 18 décembre 1710. On sait que la ténacité est la vertu dominante et comme le signe caractéristique du jansénisme. Il est inutile de faire observer, du reste, que M. Codde a été canonisé par son parti : ces sortes de jugements par lesquels une coterie se prodigue son propre encens, ne sont guère ratifiés par la postérité.

COEMGEN ou KEIVIN (Saint), Irlandais, mort en 615, fonda l'abbaye de Gleandeloch (Leinster), qui devint bientôt un siége épiscopal (*Glandelacum* ou *Bistagna*, en latin). — Cet évêché a été uni à l'archevêché de Dublin au XII^e^ siècle, du temps de Jean-sans-Terre (1190-1216). L'abbé de Commanville fait remonter à l'an 559 l'établissement d'un évêché à Glandelocc. Alors cette érection aurait eu lieu du vivant même de Coemgen, qui sans doute parvint à un âge très-avancé, comme beaucoup de saints et austères personnages de ces temps reculés.

COEUR (Sacré), congrégation de religieuses qui se livrent à l'éducation des jeunes personnes. (*Voy.* Sacré-Coeur.) — Il y a une autre congrégation très-distincte de la précédente, qu'on nomme la Société des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie; elle se compose de Pères, de Frères et de religieuses. On la connaît vulgairement sous le nom de Picpus, à cause de la rue de ce nom à Paris, où est leur maison-mère. (*Voy.* Picpus.) — Enfin il y a encore la congrégation du Saint-Cœur de Marie, fondée plus récemment, et qui se dévoue à l'apostolat des Nègres. — *Voy.* Saint-Coeur de Marie.

COINTET (M.), prêtre français de la congrégation de Sainte-Croix du Mans, missionnaire en Amérique aux Etats-Unis. — Il est parti du Havre en 1843, avec deux autres prêtres, quatre Sœurs et un Frère de la même Société, pour se rendre à leur établissement de Notre-Dame du Lac, dans le diocèse de Vincennes (Illinois). Les deux ecclésiastiques qui l'accompagnaient étaient MM. Marivault et Gonesse.

COLETI (Le P. Jean-Dominique), Jésuite italien de Venise, né en 1727, mort en 1798. — C'était un homme d'un savoir immense. Il entreprit de continuer l'*Italie sacrée* d'Ughelli, et travailla avec ardeur à ce projet jusqu'à l'époque de sa mort. Son travail aurait ajouté dix volumes aux dix qui existent ; mais il resta manuscrit. Il a laissé pareillement inédites plusieurs dissertations sur les monuments trouvés à Aquilée, à Venise, à Trévise, etc. Mais ce qu'on doit le plus amèrement regretter au point de vue de l'histoire des missions, c'est son ouvrage sur le Mexique. Il s'était rendu dans ce pays dans le dessein d'en écrire l'histoire sur les lieux, avec celle des missions qui y avaient été faites. Mais au moment où il allait travailler sur les nombreux matériaux qu'il avait rassemblés, Charles III, roi d'Espagne, bannit tous les Jésuites de ses Etats, et le P. Coleti fut obligé d'abandonner son projet et de retourner en Europe, où il publia, en italien, un *Dictionnaire géographique de l'Amérique méridionale*, Venise, 1771, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est estimé, mais les notions qu'il renferme doivent avoir perdu de leur mérite en vieillissant.

On sait comment se fit cette expulsion de Jésuites d'Espagne. Plusieurs milliers de religieux furent, le même jour, à la même heure, arrêtés en Europe, en Afrique, dans toutes les contrées de l'Amérique, depuis la Californie jusqu'à la Patagonie, et en Océanie, dans les Philippines; les exécuteurs aveugles des volontés absolues d'un roi trompé arrachèrent tous ces malheureux de leurs demeures, et les jetèrent en prison ou dans des vaisseaux qui devaient les déporter sur des rivages inconnus

COLL (Fr. François), Mineur espagnol, martyrisé en 1536 par les infidèles, à Mahon, dans l'île Minorque (Espagne), avec deux autres religieux de son ordre, pour avoir voulu sauver les saintes hosties de la profanation, lorsque les mahométans, commandés par Barberousse, prirent et saccagèrent la ville.

COLLELA, ville d'Abyssinie au XVII^e^ siècle : les Jésuites y avaient une maison de leur ordre qu'ils tenaient de la libéralité de Sela-Christos, frère de l'empereur Socinios. — Ce prince étant revenu victorieux des Gallas, après avoir abjuré le schisme et l'erreur entre les mains du P. de Angelis, Jésuite italien, avait, par un sentiment de reconnaissance, fait don aux missionnaires d'un terrain situé à Collela pour y bâtir une maison. — *Voy.* Sela Christos, etc

COLLIN (M.), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire dans l'Asie orientale. — Il est parti de Nantes le 9 novembre 1846, avec quatre autres prêtres de sa société. Sa destination n'était pas fixée. Il devait débarquer à Macao, d'où le procureur de sa congrégation l'enverrait dans celle des missions dont les besoins seraient les plus pressants. M. Collin est du diocèse de Saint-Dié en Lorraine (Vosges). — *Voy.* Issaly

COLLINS (M. Jérémie), prêtre séculier irlandais, fondateur de l'ordre de la Présentation, congrégation religieuse de femmes qui rend d'immenses services en Irlande et dans quelques missions anglaises. — M. Collins, après avoir fait ses études au séminaire de Bordeaux, fut rappelé dans sa patrie, en 1789, par M. Moylan, son évêque, qui le plaça dans la paroisse de Saint-Finbarr, à Cork. Le digne ecclésiastique y travailla quarante ans, dont ving-deux en qualité de vicaire (1789-1811), et dix-huit comme curé et vicaire général (1811 à 1829). Il

fut le directeur d'une communauté de cinq dames qui se consacraient à l'éducation de cent cinquante filles pauvres. Cette institution est devenue l'ordre de la Présentation, qui a fondé un grand nombre de maisons, et qui donne l'instruction gratuite et souvent même des vêtements à plus de vingt mille filles de la classe pauvre. M. Collins établit aussi une autre congrégation pour l'éducation des garçons. Ce vénérable prêtre est mort à Cork le 7 novembre 1829.

COLLOMB (Le P.), Mariste savoyard, du diocèse de Moutiers en Tarentaise, missionnaire en Océanie, évêque d'Antiphelles *in partibus* et vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie.—Il partit du Havre au mois de novembre 1845, sur l'*Arche d'alliance*, avec les PP. Villien et Crey ses compatriotes, et dix autres religieux de la même société, cinq Pères et cinq Frères. Tous ces missionnaires étaient envoyés dans les archipels de l'Océanie centrale et de la Mélanésie. — *Voy.* — MUGNERY.

COLMAN (SAINT), évêque irlandais au VI^e^ siècle, disciple de saint Finbarr, premier évêque de Cork, devint lui-même premier évêque de Cloyne, siége qu'il avait fondé, et il mourut le 4 novembre 604.

COLOMB (SAINT), missionnaire en Ecosse, au VI^e^ siècle. — Il alla, en 565, prêcher Jésus-Christ aux Pictes septentrionaux. Saint Kentigern, nommé aussi saint Mungo, évêque de Glascow, leur avait déjà envoyé de ses disciples pour leur annoncer l'Evangile. Ces deux personnages apostoliques eurent une conférence ensemble, sans doute pour concerter leur action, et pour mettre à profit l'expérience déjà acquise par des entreprises pénibles.

COLOMBAN, évêque irlandais au IV^e^ siècle, et missionnaire dans sa patrie. — Il était un de ces cinq ecclésiastiques qui partirent de Rome avec saint Kiaran, lorsque celui-ci revint dans son pays prêcher l'Evangile à ses compatriotes. Il mérita lui-même, par sa sainteté, d'être ordonné évêque, ainsi que les quatre autres compagnons de saint Kiaran, savoir : Lugace, Meldan, Lugad et Cassan. L'histoire ne dit rien de plus sur le compte d'aucun d'eux.

COLOMBET (M. LUCIEN), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse de Digne, missionnaire au Tong-King.— Il est parti d'Anvers le 4 avril 1848, avec M. Gassot, du diocèse de Coutances, envoyé à la même destination, et cinq autres prêtres de la même société, destinés pour diverses contrées de l'Orient.— *Voy.* CORDIER.

COMAGUEY, province de l'île de Cuba, que Las Casas parcourut en 1513, y baptisant les enfants et s'interposant en faveur des pauvres indigènes cruellement opprimés. — Le célèbre protecteur des Indiens était alors prêtre séculier et curé. Il entra dans l'ordre des Prêcheurs huit ou dix ans plus tard.

COMBE (Le P. JEAN), Jésuite français du diocèse de Viviers (Ardèche), missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti pour le Maduré en 1842, avec trois autres religieux de sa Compagnie : les PP. Faurie, de Viviers; Charignon, de Valence, et Brissaud, de Grenoble.

COMBES (M.), prêtre français, au séminaire des Missions-Etrangères et du diocèse d'Alby, missionnaire en Cochinchine. — Il est parti de Londres pour Syncapour (Indochine) le 12 septembre 1848, avec M. Bouillevaux et trois autres prêtres de la même société destinés pour la presqu'île de Malacca et le séminaire chinois de Pulo-pinang. De Syncapour, M. Combes et M. Bouillevaux devaient se rendre dans le vicariat apostolique de la Cochinchine occidentale. — *Voy.* BOUILLEVAUX.

COMBES (A.), en religion Frère Lothaire-Marie, de Cahors, Frère de la doctrine chrétienne, partit en 1851 pour Syncapour (Inde) avec M. Beurel, missionnaire apostolique et cinq autres membres de l'institut du vénérable de La Salle. Ils ont été envoyés par leurs supérieurs pour instruire les enfants des catholiques de cette ville qui sont pour la plupart Chinois. — *Voy.* BAJON.

COME (Fr.), Mineur, missionnaire en Tartarie au XIV^e^ siècle, fut nommé 3^e^ archevêque de Cambalu ou Pékin. — Les auteurs n'indiquent pas l'époque de son institution. On ne sait pas non plus celle de la mort de son prédécesseur, Fr. Nicolas, qui avait été professeur de théologie à Paris. Seulement le P. Richard donne à entendre que Fr. Côme ne fut pas institué avant la révolution de 1368, dans laquelle les Chinois se délivrèrent du joug des Tartares mongols et chassèrent la dynastie de cette nation qui dominait sur leur pays depuis le grand Koublaï. Par une réaction naturelle à la suite d'un pareil événement, la religion chrétienne, protégée par les empereurs mongols, devait être persécutée par le nouveau gouvernement. En effet, à peine les Chinois furent-ils maîtres de Pékin qu'ils obligèrent les Franciscains et leurs néophytes à en sortir. Il y en avait au moins dix mille, peut-être vingt et même plus. Car en 1307, lors de l'érection de cette capitale en archevêché latin, Fr. Jean de Montecorvino avait déjà un troupeau de plus de six mille convertis. Et depuis cette époque jusqu'en 1368, c'est-à-dire pendant 60 ans, la religion chrétienne fut toujours libre, respectée et même protégée par les empereurs qui avaient des nonces du Pape à leur cour : elle reçut un fort grand nombre de missionnaires Franciscains dont on marque que les progrès furent merveilleux par tout l'empire. Il n'est donc pas déraisonnable de supposer que lors de la révolution il pouvait exister 20,000 chrétiens dans une si grande ville. Ce nombre est bien loin d'être exagéré. Fr. Jean de Montecorvino, qui fut archevêque de 1307 à 1330, date de sa mort, baptisa à lui seul plus de 30,000 infidèles pendant le cours de sa carrière apostolique.

Le P. Richard, en disant que Fr. Côme n'a dû être que titulaire de son église, et en

donnant pour motif l'expulsion dont il vient d'être parlé, semble dire que ce prélat ne fut guère institué que vers cette époque : ce qui est certain, c'est que dès l'an 1370 il fut transféré à l'évêché de Seraï, capitale du Kaptchak, royaume mongol de la Russie d'Europe. On voit encore les ruines de cette ville dans le gouvernement de Saratov. Fr. Côme avait le titre d'évêque de Saraï des Tartares (*Voy.* à ce sujet, SERAI). — On n'en sait pas davantage sur son compte, et l'époque de sa mort n'est pas rapportée.— Il eut pour successeur à Pékin Fr. Guillaume de Prato envoyé en 1370 par Urbain V avec quatre-vingts Frères Mineurs.

COMELIN (Le P. FRANÇOIS) religieux français de l'ordre des Trinitaires. Il se rendit en Barbarie en 1720, avec les PP. Philémon de la Motte et Joseph Bernard, du même ordre, et les PP. Rivière et de la Case, religieux de la Merci, sous la protection de M. du Sault, envoyé extraordinaire de France près des puissances barbaresques. — Le dey d'Alger les admit à son audience dans son palais. L'appartement où il les reçut était orné de riches tapis et formait une belle panoplie dont les sabres étaient ornés de pierres précieuses. Le P. Comelin, sa mission accomplie, retourna à Marseille, avec le P. de la Motte et les religieux de la Merci, tandis que le P. Bernard se rendit à Tunis, d'où il ramena en triomphe les esclaves français qui se trouvaient dans cette ville. (*Voyage pour la Rédemption des captifs aux royaumes d'Alger et de Tunis, faits en* 1720, cités par Henrion).

COMPAGNIE. — Il est inutile de définir ce mot qui ne s'écarte point de son acception naturelle et ordinaire. Il s'entend dans le sens de société et s'applique aux Jésuites. On ne dit jamais la *compagnie des FF. Mineurs, des Trappistes, des Lazaristes, des Dominicains;* mais seulement *la Compagnie de Jésus,* ou par abbréviation *la Compagnie;* cette expression désigne clairement et exclusivement les Jésuites. On dit aussi *la Société de Jésus* et le mot *Compagnie de Jésus* n'est que la traduction du terme officiel en latin *Societas Jesu.* Lorsqu'on voit S. J. après un nom propre, une signature, c'est l'abréviation de *Societatis Jesu*, par exemple *Gotteland S. J.*, veut dire *Gotteland, de la Société de Jésus.* Chaque ordre a ainsi une manière consacrée d'énoncer la qualité de ses membres en quelques lettres : les Bénédictins mettent O. S. B., *de l'ordre de Saint-Benoît*, les Dominicains, O. FF. PP. *de l'ordre des Frères Prêcheurs;* les Oblats de Marseille, O. I. M., *oblat* ou *offert à Marie Immaculée;* les Maristes, S. M. *de la Société de Marie*, etc. Pour le faire observer ici en passant, on ne dit pas l'*ordre de Jésus, la congrégation de Jésus*, ces expressions ne sont pas consacrées par l'usage : au contraire on dit exclusivement *l'ordre des FF. Prêcheurs* et *des FF. Mineurs* les mots de *société* et de *congrégation* ne s'appliquent point à ces religieux. D'un autre côté on ne dit pas l'*ordre des Lazaristes, mais la Société des Lazaristes* ou de *Saint Lazare* : le terme officiel est *la congrégation de la Mission.* En général le mot *ordre* s'applique aux familles religieuses les plus anciennes et les plus étendues, excepté la Compagnie de Jésus ; *congrégation* se dit des sociétés les plus récentes, ou de celles qui ne sont pas liées par des vœux de religion proprement dits, ou bien encore des nombreuses branches de l'ordre de Saint-Benoît. Le mot *société* paraît tenir le milieu entre *ordre* et *congrégation. Compagnie*, comme je l'ai dit plus haut, se dit uniquement des Jésuites. Les ordres les plus récents sont les Rédemptoristes et les Passionistes. Il y a des congrégations anciennes comme celles des Lazaristes, des Missions-Etrangères, de Saint-Sulpice, du Saint-Esprit, etc.

COMPIN (Le Fr.), religieux de la congrégation des Oblats de Marseille.—Il est parti au mois de novembre 1851 en qualité de catéchiste, pour la mission nouvelle de Port-Natal, que sa congrégation est chargée de fonder en Cafrerie, dans l'Afrique australe. Le Fr. Compin, dont on n'indique pas le pays, mais qui paraît être français, accompagnait Mgr Allard, évêque de Samarie, *in partibus* et premier vicaire apostolique de Natal. La mission était composée en outre de trois prêtres Oblats : Le P. Sabon, du diocèse de Valence, le P. Dunne, Irlandais, du diocèse de Dublin et le P. Logegaray, du diocèse de Bayonne.

CONAIN (M. ANTOINE) prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Chine au commencement du XVIII^e^ siècle. — Il partit en 1729, et après avoir travaillé quelque temps dans la chrétienté du céleste Empire, il fut rappelé à Paris pour y être directeur du séminaire de sa société. Il exerça ses fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 12 avril 1755. M. Conain était de Nantes, en Bretagne.

CONCEPTION DE LA VÉGA-RÉAL (La), ville de l'île de Haïti ou Saint-Domingue, dans la partie nord-est. — Le Pape Jules II y érigea en 1504 un évêché sous la métropole de Xaragua, créée en même temps ; mais ces mesures n'eurent pas de suite : on ignore pour quel motif. En 1511 ou 1513, on érigea de nouveau un évêché dans la même ville, sous la métropole de Séville en Espagne, en même temps que des siéges épiscopaux étaient établis aussi à Saint-Domingue et à Saint-Jean de Porto-Rico. Don Alphonse Mansa, de Salamanque, institué en 1504 évêque de la Conception, et dont les bulles n'avaient pas été expédiées alors, fut nommé, en 1511, au siége de Porto-Rico. Pierre Deza, qui avait été fait archevêque de Xaragua, fut pourvu du siége de la Conception, dont il fut ainsi le premier prélat. Cet évêché fut réuni en 1527 à celui de Saint-Domingue, à cause du peu de ressources qu'il présentait. Saint-Domingue a été érigé en archevêché en 1547. La Conception tire son origine d'un château ou fort bâti en 1495 par Christophe Colomb, dans une plaine appelée la Véga

Réal. Elle comptait encore en 1564 quatorze mille habitants pouvant porter les armes, lorsqu'elle fut renversée par un tremblement de terre. De ses débris on a bâti le bourg de Véga, situé à deux lieues de distance et à sept lieues de la côte septentrionale de l'île. J'ignore si le docteur Deza, qui du reste ne put se rendre de suite dans son Eglise, a été le seul évêque de la Conception, ou s'il a eu un successeur dans l'espace de quatorze ans, que le siége épiscopal a subsisté

C'est sans doute à la Conception de la Véga qu'était arrivé le miracle de cette croix élevée par des Espagnols, et que les Indiens ne purent ni abattre ni brûler. En mémoire de cet événement, les Franciscains observantins nommèrent province de Sainte-Croix leur province des Antiles. — *Voy.* Sainte-Croix.

CONCERT. — On donne quelquefois ce nom, dans les Etats-Unis, aux offices religieux exécutés en musique.

CONFALONIERI (M. Ange), prêtre italien, du diocèse de Trente; élève du collége de la Propagande, de Rome, et missionnaire en Australie. — Il est parti en 1845 pour ce pays, avec M. Brady, ecclésiastique irlandais, que le Saint-Siége venait d'instituer premier évêque de Perth (sur la côte occidentale de l'Australie), et vicaire apostolique de Port-Essington et de la Sonde. C'est à Londres que le prélat s'est embarqué, emmenant une colonie de vingt-sept personnes dans les nouvelles et immenses missions que le Souverain Pontife venait de lui confier. Deux des compagnons de M. Confalonieri ont été depuis promus à l'épiscopat; ce sont le P. Serra et le P. Salvado, Bénédictins espagnols. — *Voy.* ces noms.

CONGO, vaste royaume de la Guinée inférieure, comprenait aussi l'Angola lorsque les Portugais le découvrirent, sous la conduite de Diégo Cam, en 1484. — Les habitants étaient adonnés au plus grossier paganisme : leurs idoles avaient la forme d'hommes, de femmes, de bêtes féroces, de monstres, de démons; ils leur offraient des victimes humaines, leur barbouillaient la figure de sang fumant, que tout le monde ensuite s'empressait de boire. On mangeait à peu près crus les corps des victimes qui avaient été offertes aux dieux. Quelques peuplades se contentaient de boire le sang et de s'en frotter le visage; d'autres se disputaient le foie et les entrailles. Les prêtres, nommés *gangas*, avaient un chef suprême, appelé *chitombé*, dont le pouvoir était fort grand, même dans les affaires temporelles. Il avait seul le droit de manger de certains poissons et animaux délicats. Les nègres croyaient qu'il ne mourait jamais de mort naturelle, et qu'un semblable accident bouleverserait la nature : aussi, quand il tombait malade, son successeur désigné l'assommait ou l'étranglait. Il y avait en outre une foule de prêtres de toutes sortes, qui avaient chacun leurs attributions et leurs priviléges : l'un marchait toujours accompagné de onze femmes, nombre mystérieux qui ne pouvait être ni augmenté ni diminué : elles rendaient des oracles; l'autre était maître de la pluie; celui-ci gouvernait la foudre; celui-là était invulnérable; presque tous guérissaient de quelques maladies. Il y avait encore certaines associations mystérieuses qui se réunissaient dans les lieux secrets, au fond des vallées et dans les bois les plus profonds, pour se livrer à des cérémonies superstitieuses et aux débauches les plus abominables. Les initiés s'appelaient *nequiti*. Du reste, les coutumes variaient suivant les pays. Il y avait des mets auxquels certains individus ne devaient jamais toucher, ayant reçu à leur naissance une sorte de consécration à ce sujet. Les nègres croyaient que l'infracteur de cette espèce de *tapou* serait infailliblement puni de mort. Dans le Sundi, on adorait le serpent; on l'encensait, on lui rendait le même culte qu'à un Dieu. Dans le Batta, on immolait un bouc noir au démon avant d'entreprendre un combat, et on augurait de la victoire par ses mouvements. Croyant à une vie future plus heureuse que celle-ci, les nègres du Congo hâtaient la mort des malades par leurs mauvais traitements. Lorsqu'un noble mourait, on enterrait quelques personnes mourantes dans le même tombeau, avec des provisions, afin que rien ne manquât au mort. Dans les accusations, on avait souvent recours à l'épreuve du poison. La plus grande dissolution de mœurs régnait au Congo : les nègres y prenaient autant de femmes qu'ils pouvaient en nourrir, et vivaient quelque temps avec elles avant de se marier; cette union préparatoire était admise aussi en faveur de la femme, et elle en profitait souvent pour se retirer avant la célébration du mariage. Chose singulière! au milieu de tant de souillures, la virginité était honorée : c'était à une vierge qu'étaient confiés l'étendard et les armes du chef. Au milieu de tant d'abominables superstitions, le nom de Jésus était connu et invoqué avant l'arrivée des Portugais. Lorsque les nègres étaient accablés de maladies ou de chagrins, il leur arrivait quelquefois de prononcer cette invocation : Dieu du ciel! Jésus, mon Seigneur!

Si ce fait est vrai, il faudrait en conclure que l'un des apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ a prêché l'Evangile dans tout l'intérieur de l'Afrique, et aura pénétré jusque dans ce pays à travers le continent et par l'Ethiopie. Cette opinion n'est point téméraire. L'histoire ne nous a transmis les actes que de trois ou quatre apôtres : pour les autres, dont les travaux n'ont sans doute pas été moins gigantesques, il n'y a que des traditions incertaines. Plusieurs auteurs pensent que saint André prêcha en Russie; saint Thomas, en Chine, jusque dans l'archipel Indien, et même en Amérique. D'autres ont pu évangéliser les pauvres enfants de Cham; et il n'est pas présumable qu'un aussi vaste continent, situé à portée du berceau de l'Eglise, ait été entièrement oublié par les premiers missionnaires de l'Evangile, à qui leur

divin Maître avait dit : *Euntes, docete omnes gentes.* (*Matth.* XXVII, 16.) Les Eglises inconnues fondées chez ces nations reculées auront péri faute de pouvoir communiquer avec le trone et de puiser la séve au Siége de Pierre. C'est aussi l'histoire de l'Eglise d'Abyssinie, de celles qui furent fondées dans la haute Asie et jusqu'en Chine par les nestoriens, aux VI^e^ et VII^e^ siècles. Celles que saint Thomas établit dans l'Inde, et qui entendirent encore deux siècles plus tard la parole du docte Pantène, s'éteignirent également par le même motif. Quinze cents ans plus tard, les gens du pays indiquèrent aux Portugais le tombeau de cet apôtre; mais ils n'étaient plus Chrétiens. Qui pourrait affirmer qu'il n'en a pas été ainsi au Congo? Seulement, la vraie religion s'y sera, conformément au caractère africain, effacée plus vite, d'une manière plus complète, et la barbarie, la corruption de mœurs et la superstition naturelles des nègres ont repris le dessus, et ont absorbé dans un profond et entier oubli toutes les notions chrétiennes. Il n'en est resté que ce seul mot : *Jésus! Mon Seigneur! Dieu du ciel!* Que les desseins de Dieu sont impénétrables! Après que la semence évangélique eut été disséminée par ses douze apôtres dans tous les pays du globe, le bonheur de conserver la vraie foi n'a été accordé qu'à un petit coin du globe, où la religion s'est conservée dans toute sa pureté, au milieu des épreuves et des combats; et de là elle s'est de nouveau disséminée dans l'univers, qui était recouvert des plus épaisses ténèbres. Quelle reconnaissance cette idée ne doit-elle pas exciter dans le cœur de ceux qui sont nés Chrétiens et catholiques!

Depuis l'an 1491, que le roi du Congo fut baptisé sous le nom de Jean, tous les rois du pays paraissent avoir été Chrétiens, et quelques-uns ont jeté de l'éclat. Alphonse, par exemple, a été un prince bon, valeureux, très-Chrétien, et comparable à certains souverains plus connus qu'on exalte trop : Radama, Finow, Taméhaméha, Runjet-Singh, Méhémet-Ali, Pierre le Grand. Il leur a même été bien supérieur sous le rapport moral et religieux, qui est le plus important : seulement, son œuvre n'a pas été continuée, et le pays paraît être retombé dans un état voisin du paganisme. Voilà la liste des neuf premiers rois chrétiens qui sont nominativement connus :

Jean, baptisé en	1491, mort en	1492
Alphonse	1492	1525
Pierre	1525	1530
François	1530	1532
Jacques	1532	1540
Henri	1540	1542
Alvare I^er^	1542	1587
Alvare II	1587	1614
Alvare III	1614	1622

Voy. tous ces noms, pour avoir l'histoire de la religion au Congo.

Aujourd'hui, l'état du pays est à peu près inconnu. On ne pourrait en avoir des relations que par le Portugal; et, s'il en est publié dans ce royaume, elles n'en dépassent guère les limites. Pour donner quelque idée du pays, je citerai Vaissette, qui, dans sa *Géographie*, imprimée en 1756, divise le Congo en six parties : les duchés de Bamba, de Sundi, de Batta, le comté de Sogno et le marquisat de Pemba. — Le roi Alphonse avait en effet institué la noblesse dans ses Etats.

Le comté de Sogno passe pour la province la plus chrétienne. Il y avait dix-huit églises ou chapelles et une mission de Capucins. — Le Bamba est le plus riche; il est subdivisé en plusieurs seigneuries vassales; les habitants sont forts, robustes, belliqueux et chrétiens pour la plupart. Il y avait des Jésuites et beaucoup de prêtres soit mulâtres soit nègres. Vaissette rapporte, mais d'une manière très-dubitative, que cette province pouvait armer 400,000 hommes et qu'elle avait 2,400,000 âmes. Ceci est plus que douteux. Le Sundi est un pays montagneux où la religion chrétienne a fait peu de progrès : l'héritier présomptif de la couronne en est oujours gouverneur. Le Pango a eu autrefois des rois particuliers avant d'être conquis par le Congo. Les habitants du Batta, voisins des Jagas, ont un caractère dur et farouche. Enfin le marquisat de Pamba a pour chef-lieu San-Salvador qui est en même temps la capitale de tout le royaume.

L'évêché qui y existait depuis le XV^e^ ou XVI^e^ siècle (*Voy.* SAN-SALVADOR), paraît supprimé ou vacant depuis longtemps. Il n'y a plus qu'un simple préfet apostolique. Tuckey, voyageur anglais qui a visité le Congo en 1816, peint les habitants comme païens, très-superstitieux et très-corrompus. Tout ce qu'il dit de la religion chrétienne, c'est que les idolâtres mêlent quelques superstitions catholiques à celles qu'ils avaient avant la prédication des Capucins et des Jésuites. Tuckey a dû voir fort mal les choses avec ses préjugés protestants; mais il est possible aussi que la religion y soit tombée dans une décadence extrême. Le Saint-Siége ne peut guère entretenir de relation avec le pays que par l'intemédiaire du Portugal. Or, depuis Pombal jusqu'à dom Pedro et dona Maria, ce pays, ombrageux vis-à-vis du Saint-Siége auquel il était jadis si dévoué, n'a guère fait que de susciter des tracasseries à l'Eglise, et l'esprit de son clergé autant que les mœurs du peuple aurait lui-même grand besoin d'être retrempé. Si le sel s'affadit, avec quoi salera-t-on?

Cependant, pour en revenir au sujet, le préfet de la Propagande, en 1775 (le cardinal Castelli) évaluait encore à plus de cent mille le nombre des catholiques qui existaient alors au Congo, et il dit qu'ils étaient fervents. Cette assertion mérite toute confiance. Mais depuis 1775, les Jésuites ne sont plus là pour guerroyer contre les superstitions, les devins, les idoles, les amulettes et la polygamie; la révolution a dû ralentir encore les envois des religieux, que la dégénération du Portugal moderne rendait déjà si peu nombreux et si peu zélés. Trois générations se sont écoulées, et les ronces

peuvent avoir étouffé entièrement le bon grain.

Le vicaire apostolique des deux Guinées, M. Bessieux paraît avoir juridiction sur cet intéressant pays. Mais outre que le petit nombre de ses prêtres, comparé à l'immensité des besoins des autres peuples, ne lui permettrait pas de prévenir la complète destruction de la foi du Congo, il ne pourrait utilement y faire une tentative à cause des Portugais qui sont excessivement susceptibles vis-à-vis des étrangers, et comme ils ont l'influence et l'ascendant d'un vieux patronage sur ce royaume, ils ne souffriraient pas volontiers que des missionnaires d'une nation autre que la leur vinssent y exercer l'apostolat

Ce pays est donc dans une triste situation et jusqu'à ce que les prières des catholiques zélés aient fait une sainte violence au ciel, son état ne peut que devenir de plus en plus déplorable aux yeux de la foi.

CONGO ou KONKUN, ville de la Perse dont il est souvent question dans les anciennes relations des missions. — Elle est située sur le bord du golfe Persique dans la province de Faristan, à l'embouchure d'une grande rivière et à trente-cinq lieues à l'ouest de Djaroun. Par conséquent elle est à peu près à moitié chemin entre Bassora et Ormus. On lui donne 6 à 7,000 âmes.

CONGREGATION. — Dans l'Amérique du Nord, aux Etats-Unis, on donne ce nom à la réunion de catholiques sur un point particulier. C'est la même chose qu'on nomme chrétienté au Tong-King et en Chine et paroisse dans les pays catholiques de l'Europe : seulement le mot de congrégation rappelle à l'idée un groupe de catholiques ordinairement mêlés dans un plus grand nombre d'hérétiques, de même que les chrétientés du Sutchuen sont comme perdues dans la foule des infidèles, tandis que les paroisses en général ont une population entièrement catholique ou du moins en très-grande majorité. Chaque congrégation a son église : certaines villes ont plusieurs congrégations distinctes, soit à cause de leur grandeur et du nombre des fidèles, soit à cause de la diversité des nations. Ainsi il y a des congrégations anglaises, allemandes, françaises, irlandaises, comme il y a une paroisse française à Moscou, une église italienne à Londres, etc.

CONIL (Le Fr. Sauveur), Mariste français, du diocèse de Valence, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Marseille en 1847, avec quatre autres Frères et neuf Pères de la même société, envoyés tous dans les vicariats de l'Océanie centrale. — *Voy.* Chatelut

CONION (Saint), évêque africain et missionnaire au v^e^ siècle dans le midi de l'Italie. — Les Vandales hérétiques, après l'avoir fait souffrir pour la foi dans son pays, le jetèrent, avec plusieurs autres confesseurs, sur un vieux vaisseau qui les porta en Campanie. Ils se dispersèrent en différents lieux de cette contrée, y prêchèrent la religion avec de grands fruits et on les promut au gouvernement de diverses églises qu'ils avaient édifiées. Les compagnons de saint Conion qui partagèrent son sort, ses souffrances, ses travaux et ses succès, sont saint Prisque, saint Castrense, saint Tammare, saint Rosius, saint Héraclius, saint Secondin, saint Adjuteur, saint Marc, saint Auguste, saint Elpide et saint Vindonius. On fait leur fête à tous le 1^er^ septembre.

CONNOLLY (Jean), en religion Fr. Grégoire, de Londonderry en Irlande, Frère de la doctrine chrétienne, envoyé avec cinq autres en 1851 à Syngapour (presqu'île de Malacca, Indo-Chine), pour seconder l'action des missionnaires. — *Voy.* Bajon.

CONNOR (Le P. Bède), Bénédictin anglais de la congrégation de Notre-Dame des Ermites d'Einsiedlen, missionnaire en Amérique. — Il est parti en 1853 avec le P. Christin, religieux suisse du même ordre et de la même congrégation. Ces deux moines se rendent dans l'Amérique du Nord. Le P. Connor est de Londres.

CONON (Saint), Ecossais, évêque de l'île de Man (Angleterre), et missionnaire dans la même île au vii^e^ siècle. Il était, dit-on, fils d'un roi d'Ecosse, nommé Eugène. Quoi qu'il en soit, il servit Dieu avec ferveur dès sa plus tendre enfance. — Ayant passé dans l'île de Man, il y fit fructifier les semences de la foi que saint Patrice y avait jetées, et fut chargé d'en gouverner l'Eglise. Il y mourut vers l'an 648. Son culte a été célèbre, jusqu'à la prétendue réforme, dans les îles Hébrides qui sont à l'occident de l'Ecosse. Il y avait encore, à l'époque où Butler écrivit sa *Vie des Saints* (xviii^e^ siècle), plusieurs de ces îles dont le seigneur et tous les habitants étaient catholiques.

Quelques auteurs font saint Conon évêque de Sodor qui, selon eux, était une ancienne ville de l'île de Man. Peu de temps après, cet évêché de Sodor fut uni à celui des îles Hébrides, dont le siége épiscopal était fixé dans l'île d'Hy ou Y-Kolom-Kill. Le savant Keith croit que le titre de Sodor, qui est uni à l'évêché de Man, est dérivé de la cathédrale d'Y-Kolom-Kill, dédiée à Notre-Seigneur. Quoi qu'il en soit, il existe encore en Angleterre un évêché protestant de Sodor et Man, et on voit quelle incertitude règne sur le sujet de savoir ce qu'est ce titre de Sodor, les uns en faisant une ancienne ville ruinée de l'île de Man, les autres croyant que c'est le nom de la cathédrale des îles Hébrides dont le siége a été uni à l'évêché de Man.

CONRAD (Fr.), Mineur, missionnaire en Perse, fut mis à mort en 1284, lorsque le frère d'Abaka, ayant assassiné ce prince et embrassé l'islamisme, se mit à persécuter les Chrétiens et surtout les missionnaires. — Fr. Conrad fut alors immolé en haine de Jésus-Christ ainsi que Fr. Voisel, un autre Fr. Conrad, Saxon, et Fr. Etienne, Hongrois. — *Voy.* Voisel.

CONRAD D'OFFIDA (Le B.) Mineur italien, né à Offida, en 1241, mort le 12 décembre 1306. — Entré dans l'ordre séraphique dès l'âge de quinze ans, il eut à cause

de ses éminentes vertus l'honneur d'être admis à vivre sur le mont Alverne, sanctifié par le séjour qu'y avait fait l'illustre patriarche François. Après y avoir puisé dans la contemplation, des grâces abondantes et une profonde connaissance des choses divines, Fr. Conrad fut appliqué au ministère extérieur, et il annonça la parole de Dieu avec fruit. Le culte qu'on lui rendait de temps immémorial a été approuvé par le Pape Pie VII. Pie VI avait béatifié, le 11 septembre 1795, Fr. Pierre de Tréja, Mineur italien aussi, ami et compagnon de Fr. Conrad.

CONRAD (Fr.), Mineur saxon, missionnaire en Perse, fut tué par les schismatiques vers l'an 1284, près des Portes-Caspiennes. — Fr. Etienne, religieux hongrois, du même ordre, subit aussi le martyr dans les mêmes lieux et à la même époque. — *Voy.* Etienne.

CONRAD D'ASCOLI (Le B.), Frère Mineur, italien, fut envoyé dans les missions d'Afrique l'an 1289, par Fr. Jérôme, ministre général de l'ordre de Saint-François. Il s'avança jusque dans l'intérieur, au midi de la Barbarie, et parcourut différentes contrées du centre. — Il attira par sa douceur, par l'éclat de toutes ses vertus, et par ses miracles, leurs habitants infidèles et gagna à Jésus-Christ plusieurs milliers d'âmes qu'il avait évangélisées. Sa vie était austère : couvert d'un vil vêtement, il marchait nupieds, ne se nourrissait guère que de pain et d'eau, jeûnait tous les huit jours et méditait sans cesse la passion du Sauveur. Ses supérieurs l'ayant rappelé en Europe, il professa la théologie à Paris. Le Pape Nicolas IV voulait le revêtir de la pourpre, mais cet apôtre de l'Afrique intérieure mourut à Ascoli, le 29 avril 1289, avant d'être déclaré cardinal. Le Pape Pie IV (1559-1565) a autorisé le culte de ce saint missionnaire.

CONRAD D'ASTI (Fr.), Prêcheur italien, au xv^e^ siècle, et maître général de son ordre, rétablit en 1464 la congrégation des Frères Voyageurs pour Jésus-Christ, que Fr. Martial Auribelli, son prédécesseur dans la charge de général des Dominicains, avait supprimée. — On sait que c'étaient des religieux prêcheurs spécialement voués aux missions chez les infidèles; ils étaient réunis en un corps particulier sous le nom de *Congrégation*, et avaient de grands privilèges. — *Voy.* Auribelli, Voyageurs.

CONRAD (Le P. Charles de Saint-), Carme allemand, missionnaire au xviii^e^ siècle dans l'Indoustan, évêque de Calame *in partibus*, coadjuteur du Malabar, vicaire apostolique de Bombay, administrateur ou commissaire apostolique du Malabar.

CONRAN (Saint), prélat écossais du vii^e^ siècle.—Il était évêque des îles Orcades, et il se rendit recommandable par l'innocence et l'austérité de sa vie, et par la grandeur de son zèle. C'est tout ce que Godescard dit de sa vie d'après Butler, et il renvoie à Lesley, Wion, King, etc. — Mais puisque le zèle de saint Conran est cité comme une de ses principales vertus, il est certain qu'il dut opérer de grandes choses, quoique le détail n'en soit pas rapporté. Les superstitions du paganisme n'étaient pas encore entièrement déracinées au vii^e^ siècle, dans ces pays de l'extrême nord après plusieurs siècles de travaux apostoliques. Les îles Orcades reconnaissent pour fondateur de leur Eglise, saint Pallade, apôtre de l'Ecosse, et pour leur premier évêque après lui, saint Sylvestre, un de ses disciples et de ses compagnons d'apostolat à qui il donna la conduite de cette chrétienté. — *Voy.* Sylvestre.

Avant la prétendue réforme, saint Conran était aussi célèbre en Ecosse, que saint Pallade et saint Kentigern Mungo. On fait sa fête le 14 février.

CONSTANT (M.), missionnaire français, de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse de Besançon.— Il s'est embarqué à Londres, le 27 octobre 1851, pour la presqu'île de Malacca dont il doit évangéliser les tribus indigènes qui vivent à l'état sauvage. — Son compagnon M. Delpech, d'Auch, était destiné au séminaire de Pulo-pinang, où l'on élève de jeunes Chinois pour le sacerdoce.

CONSTANT DE FABIANO (Le B.), Prêcheur italien du xv^e^ siècle, missionnaire dans sa patrie. — Il naquit à Fabiano près d'Ancône (Etats romains), et entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique où il eut pour maîtres le B. Conradin de Brescia et saint Antonin, devenu plus tard archevêque de Florence. Sous leur direction il s'éleva à un tel degré de perfection, qu'il était admiré de tous ses frères avant même de s'être irrévocablement consacré au Seigneur par les vœux religieux. Devenu profès, il marcha avec une telle ferveur sur les traces de saint Dominique, glorieux patriarche de l'ordre, qu'il semblait avoir hérité de son esprit. Ses austérités, ses mortifications, l'oraison continuelle et les jeûnes rigoureux auxquels il se livrait lui attirèrent une telle réputation de sainteté, que des personnages élevés dans l'Eglise vinrent lui demander d'arrêter par ses prières les conquêtes, les ravages et les effroyables cruautés des Turcs qui étaient près de prendre Constantinople, et faisaient aux Grecs une guerre d'extermination.

Fr. Constant était aussi adonné à l'étude et aussi savant que pieux; aussi la foule accourait toujours pour l'entendre prêcher la parole de Dieu. Il ne cherchait qu'à toucher les pécheurs et à les ramener dans le chemin de la vertu, sans s'embarrasser des grâces du style ni des charmes de l'élocution; mais ses succès n'en étaient que plus grands, et les conversions qu'il opérait étaient nombreuses et frappantes. Il eut le bonheur aussi de réconcilier des familles entières qui étaient divisées par des haines invétérées.

Ce saint religieux mourut le 25 février 1481, à Ascoli, comme il paraît. Son culte a été autorisé par le Pape Pie VII en 1821. On l'honore le 25 février.

CONSTANTIEN (Saint), moine et missionnaire dans le Maine au vi^e^ siècle. — Il était né en Auvergne, et il vécut toujours dans une

grande ferveur dès sa jeunesse. Ayant quitte son pays, il se retira au monastère de Micy, près d'Orléans; le désir d'une plus grande perfection lui inspira, ainsi qu'à saint Frambourg, son compagnon, qui se trouvait dans le même monastère, la sainte résolution de chercher quelque désert écarté où ils fussent inconnus au monde. Ils s'arrêtèrent dans la forêt de Javron (province du Maine). Saint Innocent, évêque du Mans, obligea depuis saint Constantien à recevoir les ordres sacrés, afin qu'il pût être utile aux habitants des villages voisins. Son zèle, sa douceur, ses exemples et ses prières opérèrent un grand nombre de conversions. Il continua ses missions sous saint Domnole, successeur de saint Innocent.

La réputation de sainteté dont il jouissait le fit connaître de toute la France. Clotaire Ier alla le visiter et se recommander à ses prières en 560, lorsqu'il passa par le Maine, pour se rendre en Bretagne où il portait la guerre contre la révolte de Chramne, son fils. On croit que saint Constantien mourut peu de temps après vers l'an 565. On fait sa fête dans le Maine le 1er décembre; il est honoré le lendemain dans le diocèse de Beauvais, où une partie de ses reliques avaient été transférées.

CONSTANTIEN (Fr.), religieux laïque de la congrégation de Sainte-Croix du Mans, envoyé en 1847 dans les missions de l'Amérique du Nord avec sept autres Frères, trois Pères et quatre Sœurs de la même société. — *Voy.* Saunier.

CONSTANTIN (Saint), missionnaire breton en Ecosse au VIe siècle. — On dit que ce saint était un roi breton qui, après avoir abdiqué la couronne, alla se faire religieux dans le monastère de Saint-David à l'ouest de sa patrie. On ajoute que s'étant joint ensuite à saint Colomb, il prêcha avec lui l'Evangile aux Pictes qui habitaient une grande partie du pays connu aujourd'hui sous le nom d'Ecosse. Il fonda un monastère à Govane près de la Clyde, et gagna à Jésus-Christ tout le territoire de Cantire. Les infidèles le martyrisèrent vers la fin du VIe siècle.

Il y a un autre saint Constantin, martyr en Ecosse, lequel, selon Colgan, était un moine irlandais. Plusieurs historiens écossais donnent encore le titre de saint à Constantin III, roi d'Ecosse au Xe siècle, qui abdiqua la couronne et se retira en 943 parmi les religieux de Saint-André.

CONSTANTIN, roi d'Inhambane (en Cafrerie). — Il fut baptisé en 1560 avec sa femme et sa sœur par les PP. Sylveira, Fernandez et Acosta, Jésuites portugais, dont les deux premiers évangélisèrent ensuite le Monomotapa. — Mais la conversion de ce prince et de son peuple n'était pas bien solide, et le christianisme ne put prendre racine dans le pays.

COOPMANN (Le Fr.), religieux irlandais ou anglais de la congrégation des Oblats de Marseille. — Il est parti au mois de février 1851 pour les missions du Canada, n'étant encore que scholastique. Six autres missionnaires, dont quatre savoyards, étaient envoyés en même temps que lui au Canada.—*Voy.* Salaz.

COQUI (Le P. Ange), Dominicain italien, missionnaire en Chine au XVIIe siècle. — Il est un des premiers apôtres de son ordre qui se soient établis définitivement dans ce vaste empire : avant lui plusieurs autres Dominicains avaient fait des tentatives infructueuses. (*Voy.* Gaspard de la Croix, Antoine de Arcedian et ses compagnons, Benavidès et ses compagnons, Advarte, Mayor, etc.) Mais aucun n'avait encore pu y fonder une mission durable. Le P. Coqui étant entré dans la province du Fokien en 1631, avec le P. Serra, religieux espagnol du même ordre, vit arriver deux ans après un nouveau compagnon, le P. Moralès, qui fut le premier supérieur des missions de son ordre en Chine, puis le P. Garcia, ancien missionnaire en Amérique, le P. François Diaz, le P. de Capillas, martyr, le P. Navarrette, qui succéda au P. Moralès dans la charge de préfet apostolique, en sorte que depuis cette époque (1631), c'est-à-dire depuis plus de deux cents ans, ils n'ont pas cessé d'avoir une chrétienté florissante dans le Fokien. A l'époque où le P. Coqui et le P. Moralès travaillaient dans cette province, les Jésuites y cultivaient une mission florissante, puisque les PP. Emmanuel Diaz et Aleni, religieux de la Compagnie, y avaient déjà bâti dix-sept églises lorsqu'ils en furent exilés quelque temps avant l'année 1637.

Les auteurs n'entrent dans aucun détail sur la vie du P. Coqui, et ne font point connaître la durée de son apostolat. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut le premier anneau de cette chaîne de missionnaires Dominicains qui depuis plus de deux siècles ont arrosé de leur sueur et quelquefois de leur sang la province du Fokien, confiée encore aujourd'hui à leurs soins. C'est aussi à partir de son entrée en Chine (1631) que le différend sur les cérémonies chinoises, qui existait bien depuis environ vingt-cinq ans au sein de la Compagnie de Jésus, commença à prendre de plus grandes proportions, à s'envenimer et à diviser d'une manière plus fâcheuse les missionnaires des divers ordres. — *Voy.* Moralès, Navarrette, etc.

CORBETT (M.), prêtre irlandais du séminaire des Missions-Etrangères de Drumcondra-Dublin, missionnaire en Asie, dans l'Indoustan.—Il est parti en 1844 pour le Bengale, ainsi que cinq autres prêtres ses compatriotes, envoyés à Calcutta par la même maison; c'étaient M. Prendergast, M. Tracy, M O'Shea, M. Maguire et M. Daly.

CORCHON (Le Fr. Philippe), Bénédictin espagnol du diocèse de Soria (7), missionnaire

(7) Peut-être faut-il lire Coria. Soria, située près des ruines de Numance, si célèbre dans l'antiquité, dépendait, avant le Concordat de 1850, du diocèse d'Orense (en Galice). C'est une ville peu considérable, mais chef-lieu de département. On n'y a pas érigé d'évêché en 1850.

en Océanie.—Il est parti le 17 août 1853, pour l'Australie, avec M. Salvado, évêque de Port-Victoria et quarante-deux missionnaires, dont trente-huit moines de l'ordre de Saint-Benoît. — *Voy.* GARRIDO.

CORCODÈME (SAINT), diacre, missionnaire en France au IIIe siècle, était un des compagnons de saint Pérégrin, premier évêque et apôtre d'Auxerre. — On ne connaît aucune circonstance particulière à ce saint diacre. Il était probablement d'Italie comme saint Pérégrin et toute sa colonie apostolique qui fut envoyée par le Pape saint Sixte II.

CORDARA (Le P. JULES-CÉSAR), Jésuite italien du XVIIIe siècle. — Il naquit en 1704 à Alexandrie-de-la-Paille (Piémont), et mourut le 6 mars 1784. Il a composé une *Vie du P. Simon de Roxas*, Trinitaire espagnol, et a travaillé à la continuation de l'*Histoire de la Compagnie de Jésus* après les PP. Orlandini, Sacchini et Jouvency. On trouve dans cet ouvrage des matériaux précieux et abondants pour l'histoire des missions.

CORDELIERS, nom vulgairement donné aux Mineurs observantins, et en général à tous les Franciscains, parce que tous les religieux de cet ordre, pauvres en tout, n'ont pour ceinture qu'une corde grossière. — *Voy.* MINEURS.

CORDIER (M. FRANÇOIS), prêtre français, du séminaire des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au XVIIIe siècle dans le Tong-King. — Il partit de France en 1714, et travailla pendant près de vingt ans dans le Tong-King qu'il évangélisa jusqu'à sa mort arrivée le 2 mai 1734. M. Cordier était Bourguignon, de l'ancien diocèse de Châlon-sur-Saône, compris aujourd'hui dans celui d'Autun (Saône-et-Loire).

CORDIER (M. LAURENT), prêtre français, du diocèse de Gap, membre de la société des Missions étrangères, et missionnaire en Cochinchine. — Il est parti d'Anvers (Belgique) le 4 avril 1848, avec six autres prêtres de la même congrégation : M. Aussoleil, de Tulle, envoyé aussi en Cochinchine; M. Gassot, de Coutances en Normandie, et M. Colombet, de Digne en Provence, destinés pour le Tong-King; M. Lequeux, d'Autun en Bourgogne, pour Siam; et MM. Lyons, de Digne, et Girard, de Bourges, dont la destination définitive devait être fixée à Macao.

CORÉE, royaume d'Asie, au nord de la Chine proprement dite, dont il est tributaire. — Il y a environ 7,000,000 d'âmes dans ce pays; d'autres l'évaluent à douze et même à vingt millions. L'Evangile y fut porté en premier lieu au commencement du XVIIe siècle par une armée de Japonais, la plupart chrétiens, que l'empereur Taïcosama envoya dans ce pays, en apparence pour en faire la conquête, et en réalité pour se débarrasser d'elle. Quelques Jésuites accompagnaient les guerriers japonais. Cette invasion n'eut pas de suites, et le pays resta païen. A la fin du XVIIIe siècle, un Coréen nommé Ly se convertit à Pékin, par le moyen d'un livre de religion que les Jésuites lui avaient prêté. La doctrine chrétienne lui parut si belle qu'il en fit part à tous ses amis. Ceux-ci se convertirent et en convertirent d'autres à leur tour, et l'on vit, à cette extrémité de l'Orient, une merveille admirable qui ne s'est peut-être jamais présentée dans aucun lieu du monde ni à aucune époque de l'histoire. Une Eglise entière de plusieurs milliers de Chrétiens se forma spontanément par les conversions opérées sans la prédication d'un apôtre et sans l'administration des sacrements. Cette Eglise résista même à de sanglantes persécutions : des centaines de Chrétiens scellèrent leur foi de leur sang. L'évêque de Pékin, de qui dépendait la Corée, y envoya un prêtre chinois nommé Pacifique Ly. Après la mort de ce dernier, la Corée resta encore sans prêtre pendant plus de trente ans. Enfin le Saint-Siége l'érigea en vicariat apostolique, confié à la congrégation des Missions-Étrangères. M. Bruguière, évêque de Capse, premier vicaire apostolique nommé à ce poste, mourut à l'entrée du pays. M. Imbert, évêque de Canope, y pénétra et fut martyrisé en 1839 avec deux prêtres français, M. Maubant et M. Chastan. M. Ferréol, évêque de Belline, son successeur, exerça le ministère apostolique en Corée avec quelques prêtres pendant une douzaine d'années, et il a eu récemment pour successeur M. Berneux, évêque de Tipase, jadis missionnaire en Cochinchine, puis en Mandchourie. M. Berneux a deux ou trois prêtres avec lui, un Français, un Savoyard, un Coréen. Le nombre des Chrétiens est d'environ 7,000. Il s'y fait chaque année quelques centaines de conversions, mais il n'existe aucun pays au monde où la persécution ait un caractère aussi barbare et aussi destructeur que dans ce royaume. Ce n'est que par un miracle continuel qu'il peut y subsister des Chrétiens.

CORENTIN (SAINT), premier évêque de Quimper (Kemper, en bas-breton), qui, de son nom, a été appelé Quimper-Corentin. — On ne sait rien des actions et des travaux apostoliques de ce prélat. La Vie qu'on a de lui ne contient que des fables; on ignore jusqu'au temps où il a vécu. Cependant on pense qu'il était disciple de saint Martin de Tours (IVe et Ve siècles). On l'honore à Quimper, le 1er mai, le 5 septembre et le 12 décembre, et il est le second patron de la cathédrale.

CORETHYE (Fr. JEAN), Mineur Dalmate, apôtre zélé de la foi en Hongrie, pendant le XVe siècle. — Il travaillait avec Fr. Blaise, religieux esclavon du même ordre, à procurer les secours spirituels à un grand nombre de catholiques délaissés dans ces contrées. Le Pape Eugène IV les autorisa, en 1431, à ériger des couvents de leur ordre dans les montagnes de la Hongrie, appelées la Chaîne du Monde (ce sont peut-être les Monts Carpathes), et en quelques lieux de la Dalmatie, de l'Esclavonie et de la Bosnie, d'où les consolations de la religion seraient portées aux peuples abandonnés. Six ans après, le même pontife les autorisa à en ériger sept pour réparer en partie les per-

tes que leur avaient causées les invasions des Turcs. Ces barbares infidèles avaient naguère ruiné seize couvents en Bosnie.

CORISH (M. Michel), prêtre irlandais, du collége de Kilkenny, missionnaire en Australie. — Il est parti le 22 novembre 1846, pour le diocèse de Sydney, avec deux autres prêtres irlandais. M. Coyle, destiné pour l'Australie du Sud, et M. Mac-Ginty, du séminaire de Drumcondra, pour le diocèse de Sydney.

CORNEVIN (M.), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères et du diocèse de Langres, en Champagne (Haute-Marne), missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Bordeaux, le 15 juillet 1848, avec cinq autres prêtres de la même maison, destinés comme lui pour les missions de Pondichéry, de Maïssour ou de Coïmbatour. — *Voy.* Balcon.

CORONADO (Le P. Dominique), Dominicain espagnol, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle. — Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il évangélisa la province du Fokien, où il fut le compagnon d'apostolat du P. Navarrette. Ce dernier le cite dans ses traités historiques de la Chine, et rapporte qu'il mourut à Pékin, martyr, selon le sentiment de six Pères Jésuites, qui le lui ont donné par écrit. Il y a lieu de croire que le P. Coronado avait été appelé à Pékin, lors de la persécution de 1665, pendant la minorité de l'empereur Kang-hi, et qu'il mourut des mauvais traitements, ou des suites de ce voyage forcé. Tous les missionnaires qui se trouvaient dans l'empire avaient été également appelés à Pékin, d'où on devait les expulser de la Chine, mais on les retint en prison à Canton, pendant plusieurs années. Ils étaient au nombre de vingt-cinq, dont vingt-un Jésuites, trois Dominicains et un Franciscain.

Le P. Coronado sortait du couvent de Saint-Etienne, à Salamanque, d'où l'on peut conjecturer qu'il était des environs de cette ville.

CORONELLO (Les Coronelli), famille italienne, établie autrefois dans les îles de l'Archipel grec, nommément à Naxos. — Ce sont les Coronelli qui appelèrent les Jésuites à Naxos, en 1627, et y fondèrent la mission de la Compagnie. Ils leur firent donner l'ancienne chapelle ducale, dont on a fait ensuite une grande et belle église, en y ajoutant une nef. Ces nobles et pieux seigneurs leur donnèrent encore une de leurs maisons pour les loger et leur ont toujours fait de grands biens, comme le rapporte le P. Tarillon, dans sa lettre écrite le 4 mars 1714, au comte de Pontchartrain, secrétaire d'Etat de Louis XIV, et protecteur lui-même des missions.

Quelques années après avoir fondé l'établissement des Jésuites de Naxie, MM. Coronello appelèrent aussi dans cette île les Pères Capucins et leur donnèrent un bel emplacement.

Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis deux cent vingt-cinq ans environ, les Jésuites et les Capucins ont toujours eu une résidence à Naxie, et ils y sont encore. C'est à peine s'il y a eu une courte interruption à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci.

CORRADE (Fr.), Prêcheur, nommé par le Pape Innocent VII, vers l'an 1408, archevêque de Cambalu ou Pékin, en Chine. — Il est le septième prélat qu'on connaisse pour ce siége, occupé jusqu'alors par les Franciscains. Fr. Dominique, qui y avait été nommé en 1403, était de cet ordre. Corrade eut pour successeur Fr. Jacques, Dominicain comme lui, nommé en 1427. Tous ces archevêques ne furent sans doute que titulaires, ou *in partibus*. — *Voy.* In partibus.

CORREA (Le P. Pierre), Jésuite portugais au XVI^e^ siècle. — Il était laïque et séculier, et se trouvait au Brésil lorsqu'il eut occasion d'être témoin du dévouement et de la sainteté des premiers missionnaires jésuites envoyés dans ce pays, en 1549, par saint Ignace de Loyola. Voici ce qui le mit en rapport avec ces religieux :

Quoique issu de la famille royale de Portugal et propriétaire d'un navire, il faisait un métier qui ressemble beaucoup à celui des forbans algériens : il parcourait les côtes, s'emparait de vive force des sauvages, et ensuite les vendait aux colons, ses compatriotes, qui les faisaient travailler au labourage ou dans les sucreries. Il s'imaginait même être agréable à Dieu par ce moyen, attendu que les esclaves qu'il faisait se civilisaient un peu au contact des Portugais et embrassaient le christianisme. Le P. Nugnez, un des missionnaires dont il a été question un peu plus haut, et qui était plus spécialement chargé du soin des esclaves, lui représenta qu'il n'avait nullement le droit de réduire en esclavage des malheureux qui ne lui avaient point fait de tort, et que la religion ne demandait pas des serfs, mais des hommes libres. Ces paroles éclairèrent et touchèrent Correa, qui résolut dès lors de compenser le mal qu'il avait fait aux indigènes, en leur procurant tout le bien qui serait en son pouvoir, et en se consacrant même de sa personne au service de leurs âmes. Pour mieux atteindre ce but, il entra dans la Compagnie de Jésus, et il ne tarda pas à verser son sang en travaillant à leur salut. Les Tupiniquins, tribu barbare, ayant massacré d'autres sauvages qui venaient de loin trouver les missionnaires pour leur demander le baptême, et ayant fait, dans la même troupe, des prisonniers qu'ils engraissaient pour les rôtir et les dévorer plus tard, un Espagnol, qui voyageait avec ces malheureux, parvint à s'échapper, et apporta à Saint-Vincent la nouvelle de ces cruautés. Les Jésuites de cette ville résolurent d'envoyer aux Tupiniquins Pierre Correa, qui était très-familiarisé avec leur langue, et qui réussit, par son éloquence insinuante, à tirer de leurs mains les prisonniers qu'on n'avait pas encore mangés, ainsi que deux Espagnols qu'il ramena avec lui. Les sauvages délivrés d'un péril aussi imminent

étaient de la tribu des Carijos, ou Cariges. Le P. Correa reconnut que ces hommes étaient doués de belles qualités ; il s'affectionna à leur nation, et, dans son zèle, il demanda au P. Nobrega, son provincial, la permission d'aller prêcher la foi à ce peuple. Il obtint ce qu'il désirait : on lui adjoignit le Fr. Jean Souza, et on lui recommanda expressément d'être de retour pour la fête de Noel 1554.

La fatigue et les périls de toute nature ne les arrêtèrent pas ; ils arrivèrent chez les Carijos ; ils leur firent détester leurs superstitions, connaître et aimer la loi de Jésus-Christ, et désirer avec ardeur le baptême. Mais le délai accordé par le supérieur étant sur le point d'expirer, ils allaient se mettre en route pour satisfaire à l'obéissance, en même temps rendre compte au provincial des dispositions de ce peuple et lui demander des auxiliaires pour achever sa conversion. Ils avaient pour guide un des Espagnols que le P. Correa avait délivrés des Tupiniquins, au moment où on l'engraissait pour un barbare festin. Les missionnaires avaient séparé ce même Espagnol d'une femme dont l'intimité scandaleuse aurait été du plus mauvais exemple pour les néophytes. Ce malheureux, égaré par la passion et par le ressentiment terrible qu'il avait conçu, étouffa dans son cœur la reconnaissance envers celui qui l'avait arraché à une mort affreuse, et il résolut de satisfaire sa vengeance en faisant mourir son bienfaiteur. Abusant de la confiance qu'avait en lui un peuple simple et crédule, il persuada aux Corijos que le P. Correa et son compagnon s'entendaient avec une tribu voisine pour les faire égorger. La haine succéda sur-le-champ à l'affection dont les missionnaires étaient l'objet. Au moment où ils allaient partir pour Saint-Vincent, on leur tendit une embuscade qu'ils étaient loin de soupçonner. Deux Brésiliens de leur escorte tombèrent les premiers percés de flèches. A cette vue, le Fr. Souza se mit à genoux pour recevoir la mort dans une attitude plus humble, et des flèches le percèrent de part en part. Le P. Correa, quoique blessé, adressait de douces paroles aux meurtriers ; mais le naturel sauvage de ceux-ci avait repris le dessus, et ils redoublèrent leurs coups. S'agenouillant alors comme le Fr. Souza, il dépose son bourdon, lève les yeux et les mains au ciel, invoquant Dieu pour ceux qui le mettent à mort, et il succombe sous une grêle de flèches.

Qui n'admirerait la bonne foi, la conversion généreuse et le noble dévouement de cet homme ? Peut-on trouver la mort dans des circonstances plus touchantes ? Il périt pour avoir rappelé à une conduite chrétienne un homme qui lui devait la vie. Il est martyr de la loi de Jésus-Christ, comme ceux qui versent leur sang, plutôt que d'apostasier, sont martyrs de la foi, et si ce vénérable religieux eût été mis au nombre des saints, on l'aurait certainement honoré à titre de martyr, comme on le fait de tant d'autres qui ont eu le bonheur de mourir dans des circonstances analogues.

CORREA (Antoine), Jésuite portugais, de Porto, était embarqué, en 1570, sur le *Saint-Jacques*, avec le P. Azevedo et sa nombreuse troupe apostolique qui devint un peuple de martyrs. — Ils se rendaient au Brésil pour y former une pépinière de prêtres et de missionnaires, au moyen d'un noviciat et d'un séminaire de Jésuites. La plupart étaient de jeunes étudiants qui achevaient leur théologie. Le *Saint-Jacques* tomba au pouvoir de protestants français commandés par Sourie, de Dieppe, vice-amiral de la reine de Navarre. Animé d'un fanatisme cruel contre les catholiques et surtout les Jésuites, il fit mettre à mort tous ceux qui remplissaient le vaisseau ; on poignardait les uns, on étranglait les autres ; on broyait la tête à ceux qui avaient une tonsure ; on en mit un à la gueule d'un canon, et les Algériens, plus de cent ans après, ne firent que suivre cet exemple à l'égard de M. Le Vacher et de M. Montmasson. Les protestants, en jetant à la mer leurs victimes attachées deux à deux par les pieds, eurent même la barbarie de couper les mains à quelques-uns, afin qu'ils fussent dans l'impossibilité de se cramponner au navire par cet instinct de conservation qui est si impérieux chez l'homme aux approches de la mort, surtout quand elle vient par submersion. — *Voy.* Azevedo, etc.

CORREA (Louis), Jésuite portugais, s'embarqua, en 1570, pour les missions du Brésil, avec le P. Azevedo et quarante autres Jésuites. — Tous furent mis à mort par des calvinistes qui les prirent en mer auprès des îles Canaries. On les liait plusieurs ensemble, et après les avoir poignardés on les précipitait à la mer. Il y eut même, dans le massacre de quelques-uns d'entre eux, des détails révoltants par leur caractère de barbarie. — *Voy.* Azevédo.

CORREA (Le P. Emmanuel), Jésuite portugais, missionnaire au XVIII^e^ siècle dans le Brésil. — Né en 1712 à Scalapa, bourg de Portugal, d'une famille noble et ancienne, il entra chez les Jésuites en 1729, et fut quelque temps après envoyé en Amérique, où il professa la philosophie à Fernambuco et la théologie à Bahia ; après avoir parcouru la carrière de l'enseignement, il se livra avec zèle aux travaux apostoliques. En 1759, lorsque la Compagnie de Jésus fut supprimée dans les Etats portugais par le ministre Pombal, homme intrigant, cruel et dévoré d'ambition, le P. Correa fut arrêté comme tous ses confrères, transporté à Lisbonne, et de là à Rome, où il mourut en 1761. On a sa Vie élégamment et judicieusement ecrite en latin, 1789, in-12, avec des notes intéressantes et propres à expliquer les événements du XVIII^e^ siècle.

CORSI (Le P. François), Jésuite italien, missionnaire dans l'Indoustan, et en particulier à Lahore (Grand-Mogol), pendant les premières années du XVII^e^ siècle. — Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il vint partager les travaux du P. Pinheiro, Jésuite portugais,

qui avait formé une chrétienté dans cette ville. A cette époque régnait Akbar, qui protégeait et aimait beaucoup les missionnaires. Les démonstrations éclatantes qu'il donna de ses sentiments firent, pendant longtemps, espérer qu'il allait embrasser la religion chrétienne. Il n'est plus parlé dans la suite de l'Eglise de Lahore, et le catholicisme n'existe plus dans cette ville, où il paraît avoir été anéanti depuis bien longtemps. — *Voy.* PINHEIRO.

CORTADA (Le Fr. JEAN), Bénédictin espagnol, parti de Cadix, le 6 octobre 1849, pour l'Australie, avec trente-huit autres religieux espagnols ou italiens de l'ordre de Saint-Benoît, guidés par Mgr Serra, évêque de Daulie, Bénédictin aussi. — *Voy.* SERRA.

CORTE (Le P. DEL), Barnabite italien, missionnaire en Birmanie au XVIII^e^ siècle. — Il partit pour l'Inde, en février 1741, avec les PP. Mondelli et Nerini, et le Fr. Capello, médecin. Tous les quatre étaient sous la direction de Mgr Gallizia, évêque d'Uisma et second apôtre de l'empire birman. Ils débarquèrent, le 3 juin 1743, à Siriam, l'ancien port de Pégu, où le P. Nerini se fixa, tandis que l'évêque, le P. Mondelli et le P. del Corte se rendaient à Pegou avec le Fr. Capello. Ils furent reçus avec bienveillance par le roi, qui leur permit d'exercer leur ministère en toute liberté. Ils avaient déjà opéré de nombreuses conversions, lorsque la guerre entre les Peguans et les Birmans vint paralyser leurs efforts, puis une catastrophe aussi terrible qu'inattendue interrompit violemment le cours de leurs succès et leur coûta la vie.

Un chevalier allemand, qui était devenu gouverneur d'une ville sur les bords du Gange, ayant été chassé par les musulmans, vint à Siriam avec une flotille de huit navires et tenta de se rendre maître de la ville par surprise. Le P. Nerini l'ayant détourné d'un dessein si inique, il changea de plan et demanda au roi l'autorisation de fonder une colonie allemande. On la lui accorda. Par reconnaissance, il voulut faire au roi une visite, et se rendit à son palais avec cinquante hommes de troupes et quelques officiers. Cet appareil imposant émut le roi : le danger qu'il avait couru le rendant soupçonneux, il se détermina à faire massacrer inopinément ses hôtes. Averti à temps, l'aventurier allemand s'enfuit à la hâte avec les siens du côté de Siriam. Il entraîna aussi l'évêque et ses deux missionnaires pour lesquels il craignait le ressentiment du roi, ce prince pouvant les confondre, comme étrangers, avec l'ennemi de son trône. Malheureusement les Pégouans s'aperçurent de son départ furtif et se mirent à sa poursuite. Ayant rejoint les fuyards, ils engagèrent une lutte terrible avec eux et en firent une telle boucherie que deux Allemands échappèrent seuls. Le P. del Corte et le P. Mondelli furent au nombre des victimes, ainsi que le vénérable évêque d'Uisma. Cet événement funeste eut lieu en 1745. Ainsi, la mission, qui promettait un si bel avenir, fut complétement détruite deux ans après son ouverture. Le P. Nerini, le seul prêtre survivant, n'eut que le temps de gagner un vaisseau avec le Fr. Ange Capello, et c'est lui qui plus tard releva la mission de Pégu de ses ruines

CORTIL (Le P.), Jésuite, missionnaire aux îles Pelew (Océanie), en 1710. — Il fut massacré et mangé par les sauvages avec le P. Duberron, son compagnon d'apostolat. On a su leur sort par des indigènes qu'on fit prisonniers et qu'on interrogea. C'est dans les îles Sonsorol que cette fatale catastrophe arriva, et les deux Jésuites n'ont point prêché l'Evangile dans les îles Pelew proprement dites, dont les premières sont un appendice géographique.

En 1783, un bâtiment anglais, l'*Antilope*, capitaine Wilson, fit naufrage aux îles Pelew. Le récit de ce naufrage avec une relation des îles a été publié par Georges Keate, et traduit en français sous le titre de *Relation des îles Pelew*, Paris, chez Le Jay et chez Maradan, 2 vol. in-8°. L'auteur peint les insulaires des Palaos, comme des peuples excessivement doux et timides et doués du plus heureux naturel ; malheureusement son ouvrage n'est qu'un roman assez fade dès lors qu'il n'a pas le mérite de la vérité. Les indigènes de Pelew sont, comme tous les sauvages océaniens, cruels, corrompus et perfides. Domeny de Rienzi, qui les a visités, en porte ce jugement dans sa compilation sur l'Océanie (3 vol. in-8° dans l'*Univers pittoresque*). Il ajoute que ces insulaires ont eu à se plaindre des navigateurs européens, ce qui a pu modifier leur caractère candide et généreux, s'ils l'ont jamais eu tel.

Les îles Pelew font aujourd'hui partie du vicariat apostolique de la Micronésie confié à la société des Maristes; mais on n'y a pas encore établi de missionnaires.

COSMAN (SAINT), évêque abyssin, honoré dans son église comme un des principaux saints.—Il est cité à ce titre par MM. Combes et Tamisier dans leur *Voyage;* mais ils ne disent pas à quelle époque il vivait. — *Voy.* LALIBELA

COTAIN (Le P.), Jésuite français, du diocèse de Bordeaux, missionnaire en Afrique, dans l'île de Madagascar. — Il est parti de France le 10 septembre 1844, avec cinq autres religieux de son ordre, deux prêtres du Saint-Esprit et deux catéchistes dont un Malgache. Tous ces missionnaires étaient sous la conduite de M. Dalmond, préfet apostolique. Depuis la mort de ce prêtre zélé et de M. Monnet, évêque de Pella, qui lui a succédé, la mission de Madagascar est confiée à la Compagnie de Jésus ; mais le pouvoir ombrageux des Hovas, nation dominante dans cette grande île, interdit à tout Européen, et par conséquent aux missionnaires de pénétrer dans le pays. — *Voy.* WEBER. Les cinq Jésuites embarqués avec le P. Cotain étaient le P. Denicau, de Bordeaux; le P. Bobilier, de Besançon ; le P. Neyraguet, de Rodez ; et les FF. Jouffre et Remacle

COTANILLA (Le P. Joachim), Jésuite espagnol, missionnaire dans l'Amérique du Sud. — Il est parti du Havre pour la Nouvelle-Grenade le 16 novembre 1845, avec le P. Sauré et neuf autres religieux de la Compagnie, quatre Pères, trois scolastiques et deux coadjuteurs. — *Voy.* Sauré.

COTE D'OR ou COTE DE L'OR, partie de la Guinée septentrionale, ainsi nommée parce que les premiers navigateurs s'y procuraient beaucoup d'or.—Les Normands y fondèrent l'établissement de la Mine en 1383, et l'évacuèrent en 1410. En 1482, les Portugais y fondèrent également un établissement avec une église dédiée à saint Georges, d'où la colonie, qui appartient aujourd'hui aux Hollandais, a conservé le nom de Saint-Georges de la Mine.— *Voy.* La Mine, Azambusa.

COUDERC (M.), prêtre français, du diocèse de Quimper en Bretagne, missionnaire dans l'Indoustan. —Il est parti de Bordeaux pour Pondichéry, le 6 juin 1845, avec M. Dépommier et deux autres confrères envoyés à la même destination. M. Couderc est du séminaire des Missions-Etrangères.

COUELLAN (M.), prêtre français du diocèse de Vannes, missionnaire en Asie. — Envoyé par le séminaire des Missions-Etrangères dans la mission de Malaca ou de Syncapore, il s'embarqua à Bordeaux en 1845, avec MM. Labbé, Larnaudie et Daniel, destinés pour le royaume de Siam, et quatre autres confrères qui devaient se rendre à Macao. — *Voy.* Labbé.

COULON (Le P.), Picpussien français, du diocèse de Versailles, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Brest le 29 juillet 1845, avec le P. Favens et vingt autres religieux de la même congrégation, envoyés tous dans les îles de l'Océanie orientale. — *Voy.* Favens.

COULON (M. Guillaume), missionnaire français, du diocèsède Montauban, et de la congrégation des Missions-Etrangères. — Envoyé en 1852 dans le royaume de Siam, il est parti le 19 septembre, avec cinq autres de ses confrères, destinés au Tong-King, à la Cochinchine ou à la Chine. C'étaient MM. Pernot, Lavigne, Vénard, Theurel et Perrier.

COULONGES (MM. Séverin-Jean-Louis et Lucien-Mathurin), Picpussiens français, du diocèse de Cahors, missionnaires dans l'Océanie orientale. — Envoyés aux îles Sandwich comme catéchistes, ils partirent le 15 décembre 1842, avec Mgr Rouchouze, évêque de Nilopolis, six prêtres, un sous-diacre, cinq autres catéchistes et dix religieuses, tous de la congrégation de Picpus. Le navire sur lequel ils étaient embarqués périt corps et biens vers le cap Horn, et toutes les personnes qui s'y trouvaient furent englouties dans les flots. — *Voy.* Lannes.

COUPLET (Le P. Philippe), Jésuite belge, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle.— Il naquit à Malines vers 1628, et étant entré dans la Compagnie de Jésus il fut destiné pour les missions de la Chine. On l'envoya dans ce pays en 1659, à l'âge d'environ 31 ans, avec les PP. Verbiest et Intorcetta, celui-ci Italien, et l'autre Flamand. Le P. Couplet, après avoir rempli pendant plus de vingt ans les fonctions apostoliques dans l'empire chinois, revint en Europe en 1680 par ordre de ses supérieurs, pour rendre compte à Rome et en France de l'état florissant de ces chrétientés lointaines, et aussi pour obtenir de sa société un nouveau secours d'ouvriers apostoliques. Ceux-ci manquaient à l'abondante moisson que présentait alors la Chine. Il avait encore un autre but sans doute, c'était l'impression de ses ouvrages qui virent tous le jour à Paris dans les années suivantes. Le P. Verbiest, connaissant le mérite du P. Fontaney, et ayant appris par le P. Intorcetta le vif désir qu'il avait de se consacrer aux missions de la Chine, avait aussi chargé le P. Couplet de dire à ce savant religieux qu'il l'attendait avec impatience à Pékin. En effet, le P. de Fontaney s'embarqua le 3 mars 1685. — Le P. Couplet ayant réussi dans son voyage, et après avoir séjourné en Europe plus de dix ans, et passé quelque temps dans sa famille, s'embarqua en Hollande pour retourner au milieu de ses chers néophytes et éclairer encore quelques idolâtres s'il le pouvait; mais pendant la traversée, il périt dans une tempête en 1692, étant âgé de 64 ans à peu près. Ses ouvrages l'ont rendu célèbre. Il en a composé quelques-uns en chinois et plusieurs en latin. En voici les titres : 1° *Confucius, philosophe de Chine*, ou *Science chinoise exposée en latin*. Ce livre imprimé à Paris, in-folio, en 1687 par ordre de Louis XIV, est effectivement en latin et fort rare. On y traite de la morale et de la politique des Chinois, et dans la préface, on expose la théologie et les mœurs de ce peuple : mais tout est envisagé sous des couleurs trop avantageuses; c'était le système du P. Ricci, suivi en général par ses successeurs, de ne pas heurter la vanité prodigieuse de cette nation, et de l'amener au christianisme par les points de sa morale et de sa croyance qui sont conformes à la vraie religion. — Après les préliminaires indiqués ci-dessus, vient la *Vie de Confucius*, puis les *Annales de l'histoire chinoise* (*Monarchiæ Sinicæ tabula chronologica*), qu'on fait remonter à 2952 ans avant Jésus-Christ. Les PP. Intorcetta, Herdrich et Rougemont ont travaillé à cet ouvrage avec le P. Couplet. Le *Confucius, Sinarum philosophus, sive scientia Sinensis Latine exposita*, est d'ailleurs le même ouvrage que le *Sinarum scientia politico-moralis* du P. Intorcetta, in-folio, imprimé à Goa, 1669, en chinois et latin. — Il est reproduit et paraphrasé. 2° *Catalogue des Pères de la Société de Jésus, qui ont propagé la foi du Christ dans l'empire de Chine*, Paris, 1686, d'abord composé en chinois, puis traduit en latin. C'est une histoire des missionnaires Jésuites qui, après la mort de saint François-Xavier, ont travaillé de 1581 à 1681 à établir la religion chrétienne en Chine. — 3° *Histoire d'une*

noble femme nommée Candide Hiu, chrétienne chinoise (en latin). Cette histoire parut en français, à Paris, 1688. Elle a été traduite aussi en espagnol et en flamand. — 4° *Relation sur l'état de la mission chinoise après le retour des Pères Jésuites de leur exil de Canton en* 1671 (en latin). Elle se trouve presque tout entière dans les Actes des Saints, des Bollandistes, au propylée du mois de mai.

COURTAULIN DE MAGUELONE (M. Jean), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Cochinchine au XVIIIe siècle. — Il était du diocèse de Narbonne et partit pour l'Orient en 1670; il paraît qu'il arriva en Cochinchine, mais j'ignore combien de temps il y travailla. Peut-être revint-il en Europe.

COUTO (Le P. Jérôme), Dominicain portugais, missionnaire à la fin du XVIe siècle dans l'Afrique orientale (Mozambique, etc.)— Le P. Fontana, auteur des *Monuments Dominicains*, le cite avec les PP. Ususmaris, Pantoja, Madeira, de Sanctis, comme exerçant l'apostolat en 1584 dans ces contrées peu connues. Mais on ne rapporte aucune circonstance particulière sur sa vie et ses travaux.

COVILHAM ou COVILLAN (Pierre), diplomate portugais à la fin du XVe siècle. — Il fut envoyé en Orient en 1487 avec mission de découvrir un roi ou personnage mystérieux, nommé Ogane, qu'on plaçait en Afrique, loin à l'orient de la Guinée. Covilham savait l'arabe. Il prit la voie du cap de Bonne-Espérance récemment découvert, passa à Aden en Arabie, visita l'Inde, la côte orientale d'Afrique, et se fixa à la cour d'Iscander II, empereur d'Abyssinie (1478-1495). Pendant qu'il y résidait, ce prince envoya en Europe un moine abyssin, nommé Lude Marc, qui se rendit à Rome, puis en Portugal, d'où le roi Jean II le renvoya dans sa patrie pour établir des relations entre les deux cours. Tels furent les premiers rapports entre les Portugais et les Ethiopiens.

Covilham vécut longtemps en Abyssinie; il y resta pendant tout le règne de Naod (1495 à 1508), et il s'y trouvait encore sous le règne de David III (1508-1540). Il fournissait ainsi un moyen de correspondre avec le Portugal. C'est après avoir conféré avec lui, qu'Hélène, mère de David et régente de l'empire pendant la minorité de ce prince, envoya en Portugal comme son ambassadeur l'arménien Matthieu, chargé de demander des secours contre les musulmans, dont les conquêtes inspiraient les plus vives inquiétudes. A cette ambassade, Emmanuel, roi de Portugal, répondit par celle de Rodrigue de Lima, dont le médecin, Jean Bermudez, devint le premier patriarche latin d'Ethiopie.

COVILLO ou DE COBILLA (François-Alvare), Jésuite portugais, partit, en 1570, pour les missions du Brésil, avec le P. Azevedo et sa nombreuse troupe d'apôtres qui devint une cohorte de martyrs. — Ils étaient quarante sur le *Saint-Jacques*, qui fut pris, près des Canaries, par Sourie, calviniste français, qui courait les mers avec cinq vaisseaux. Tous les Jésuites, et Covillo avec eux, furent massacrés, étranglés, fusillés, poignardés, mutilés ou noyés. Après avoir tué les principaux d'entre eux, les protestants profanèrent les objets de religion qui se trouvaient sur le *Saint-Jacques*, et en exécution des ordres de Sourie qui leur criait : « Tuez, tuez cette canaille qui allait au Brésil semer le papisme; jetez à la mer tous ces chiens de Jésuites, » ils attachèrent les Jésuites deux à deux ou trois à trois, les conduisirent sur le bord du navire, et les ayant percés de quelques coups de poignard, les précipitèrent dans les flots, où les martyrs tombaient en chantant le *Te Deum*. A quelques-uns on coupa les bras ou les mains pour leur ôter tout moyen de se rattacher au navire dans les convulsions de l'agonie. La plupart étaient des jeunes gens novices dans la Compagnie; les hérétiques ne pouvaient avoir aucun motif de vengeance contre eux : c'était le seul fanatisme de secte qui les portait à agir de la sorte.— *Voy.* Azevedo, Sourie, d'Acosta, Sanchez.

COYLE (M.), prêtre irlandais, missionnaire en Océanie. — Il est parti, le 22 novembre 1846, pour l'Australie du sud, avec deux autres prêtres de la même nation : M. Mac-Ginty, de Dublin, et M. Corish, du collége de Kilkenny, destinés l'un et l'autre au diocèse de Sydney.

CRASSET (Le P. Jean), Jésuite français du XVIIe siècle, écrivain ascétique fort estimé. — Il a laissé aussi une *Histoire du Japon* en deux volumes, in-4°; Paris, 1715. Les actes des martyrs y sont rapportés dans un très-long détail. Le P. Crasset, né à Dieppe en 1618, était mort en 1692.

CREY (Le P.), Mariste savoyard, du diocèse de Moutiers, en Tarentaise, missionnaire en Océanie. — Il est parti du Havre, au mois de novembre 1845, sur l'*Arche-d'Alliance*, avec les PP. Colomb, depuis évêque, et Villien, ses compatriotes, et dix autres Maristes, cinq Pères et cinq Frères, tous envoyés dans l'Océanie centrale, la Nouvelle-Calédonie et le vicariat apostolique de Mélanésie et de Micronésie. — *Voy.* Mugniéry.

CRISPUS (Saint), chrétien de Corinthe et disciple de saint Paul, qui en parle dans sa *Lettre aux Corinthiens* (I i, 14).— On l'honore le 2 octobre ainsi que saint Caïus.

CROISE (M.), prêtre français, de la Société des Missions Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti pour Pondichéry en 1849, et s'est embarqué, à Bordeaux, le 13 juillet, avec M. Monge et quatre autres prêtres de la même congrégation. (*Voy.* Monge). — M. Croisé est du diocèse de Rouen.

CROIX (Amantes de la), religieuses tong-kinoises et cochinchinoises.— *Voy.* Amantes de la Croix.

CROIX (Jean de la), Portugais métis (c'est-à-dire, né d'un Portugais et d'une Indienne), qui se trouvait, en 1664, à la cour du roi de Cochinchine, lorsqu'y arrivèrent

les missionnaires français, à qui le Saint-Siége avait confié la juridiction sur cette contrée. — Il était très-considéré du roi, à cause de son habileté à fondre les canons. La religion chrétienne, qu'il professait, n'avait point élevé son cœur au-dessus des sentiments étroits de nationalité, et il mettait plus d'orgueil dans son titre de Portugais que dans celui de catholique; aussi il desservit M. Chevreuil, pro-vicaire de M. de la Mothe-Lambert, évêque de Bérythe, et vicaire apostolique de la Cochinchine, lorsque cet ecclésiastique vint dans la capitale de la Cochinchine faire reconnaître le prélat comme délégué du Souverain Pontife. Il témoignait de grandes marques de respect et de reconnaissance au missionnaire, lui faisait beaucoup d'honnêtetés, et en même temps priait le grand mandarin (le premier ministre) de chasser M. Chevreuil du royaume: il mit fort peu de mesure dans ce double rôle. Mais le mandarin n'accéda point à son désir, et le pro-vicaire put sortir d'Hué sans y être contraint.

CROIX (Sainte-), province des Antilles, dans l'ordre des Mineurs observantins.

CROIX (Le chev. Jean de Sainte-), Indou chrétien, qui vivait au XVI^e^ siècle, et donna occasion à la conversion des Paravas.

CROSKELL (M.) Robert), prêtre anglais, de l'ancien vicariat apostolique d'York, missionnaire en Océanie. — Il est parti pour la Nouvelle Zélande en 1849, et s'est embarqué à Anvers le 27 août avec M. Pompallier, évêque d'Auckland, M. Garnett, de Liverpool, et dix autres missionnaires français, irlandais, allemands, savoyards et belges, et de plus, huit Sœurs irlandaises de la Miséricorde. Ces vingt et une personnes étaient toutes destinées pour le diocèse d'Auckland. — *Voy.* Garnett.

CTESIPHON (Saint), un de ces sept missionnaires que, suivant le Martyrologe romain, les apôtres saint Pierre et saint Paul ordonnèrent évêques, et envoyèrent en Espagne pour y prêcher Jésus-Christ. — Après avoir évangélisé plusieurs villes, et converti une grande multitude de peuples à la foi, ils moururent en divers lieux de cette contrée, savoir : saint Ctésiphon à Vierze, saint Torquat à Cadix, saint Second à Avila, saint Indalèce à Portilla, saint Cécilius à Elvire, saint Hésychius à Gibraltar, saint Euphrase à Andujar. On les honore tous ensemble le 15 mai. — *Voy.* Vierze, Portilla, Elvire, Andujar, pour la situation de ces villes.

CUA-HAN, nom que les Cochinchinois donnent au port de Touranne. — Ils l'appellent aussi *Hôi-an*. — *Voy.* Touranne.

CUBERO (Pierre), missionnaire espagnol du XVII^e^ siècle. — Il est le premier qui ait fait le tour du monde d'Orient en Occident, et en grande partie par terre. Il était né en 1645, dans l'Aragon, près de Calatayud, et il se sentit de bonne heure le désir de travailler à la propagation de l'Evangile. Dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, il partit de Sarragosse, en 1670, traversa la France et l'Italie, visita Rome et Constantinople, et, gagnant la Transylvanie, il parvint en Pologne, à Varsovie, où le roi Sobiesky lui donna une lettre pour Soliman, roi de Perse. De Varsovie, Cubero se rendit à Moscou, fut présenté au czar, qui le reçut avec bonté, et il partit ensuite avec un ambassadeur que ce prince envoyait en Perse. Il descendit le Volga jusqu'à Astracan, côtoya la mer Caspienne jusqu'à Derbent, passa de cette ville à Casbin, où il arriva en 1671, et présenta au roi de Perse les lettres qu'il était chargé de lui remettre. Ce prince lui accorda la même protection dont ses ancêtres avaient coutume d'entourer les missionnaires apostoliques, et lui fit même présent d'un habit d'honneur. Cubéro alla ensuite, par Ispahan et Chiras, à Bender-Abassy, travaillant sur sa route à répandre les lumières de la foi. De là il gagna le golfe Persique, s'embarqua sur un navire portugais, aborda à Diu, Surate, Damaun et Goa, doubla le cap Comorin, toucha à Ceylan et arriva à Malacca, où il fut mis en prison par les Hollandais. Relâché peu de temps après, il se rendit à Manille, d'où il voulut naviguer vers l'Amérique. Après six mois de traversée sur le grand Océan, il prit terre à Acapulco dans le Mexique. Il paraît qu'il séjourna quelques années dans cette contrée, car il partit de Mexico en 1679, et revint en Europe par la flotte qui de Véra-Cruz allait à Cadix. Son voyage autour du monde avait duré neuf ans. Il en publia la relation à Madrid, en 1680, in-4°, sous ce titre : *Courte relation du voyage fait dans la plus grande partie du monde, par Pierre Cubero Sébastian.* Le récit est succinct et assez exact; le style en est simple, tel qu'il convient à un missionnaire.

Gemelli Carreri fit, quinze ans après, le même voyage, de Naples, sa patrie, vers l'Orient, dont il visita un plus grand nombre de pays que Cubero; il se fit présenter à Aureng-Zeb et à l'empereur de Chine, et revint par Acapulco, Mexico et Cuba, à Cadix et à Naples. Il avait fait son tour du monde en cinq ans, 1693 à 1698. Il le publia à Naples en 6 vol. in-12, 1699 et 1700. Cubero est plutôt un voyageur comme Carreri, qu'un missionnaire dans le sens qu'on attache ordinairement à ce mot. Il est évident que lorsque le même homme entreprend de visiter tant de pays, il ne les voit que fort superficiellement; à plus forte raison s'il entreprend de prêcher en même temps la religion chrétienne à tant de peuples, différents par la langue, le caractère, les erreurs auxquelles ils sont attachés, comment pourrait-il, je ne dis pas jeter les fondements d'une œuvre solide, mais même opérer quelque bien? Il est évident que le système de Cubero est celui d'un amateur, et le personnage est cité seulement pour son tour du monde.

CUCHE (Le P. Philippe), Jésuite français, du diocèse de Besançon, missionnaire en Syrie. — Il est parti de Marseille le 1^er^ octobre

1846, avec le P. Abougit, religieux de la même compagnie. — *Voy.* Abougit.

CUCULINO (Le P. Matthias), Jésuite espagnol, missionnaire aux îles Mariannes à la fin du XVII^e siècle. — Il évangélisait l'île de Saïpan, lorsque, vers l'an 1682 ou 1685 environ, ceux des Mariannais ou Chamorris qui restaient idolâtres voulurent abolir la religion chrétienne dans leur pays, se défaire des missionnaires, chasser les Espagnols, regagner leur indépendance pour se livrer de nouveau à la vie sauvage et à la licence, et enfin rétablir, à l'exclusion de tout autre, le culte des idoles aboli en partie par les prédications du P. de Sanvitores, l'apôtre de cet archipel, et par ses successeurs. — La sédition éclata au moment où tous les missionnaires étaient en route des divers points de l'île Guaham pour se rendre à Agagna, la capitale, où ils se réunissaient chaque année huit jours avant la fête de saint Ignace, afin de conférer sur les moyens d'avancer l'œuvre de Dieu et sur toutes les mesures qui seraient avantageuses à la propagation de la foi. Plusieurs Jésuites furent massacrés, entre autres le P. de Angelis, Italien ; les PP. Boranga et Strobach, Autrichiens. Les Espagnols s'étant retirés dans la forteresse d'Agagna, les révoltés brûlèrent les deux séminaires et la maison des Jésuites. Le P. Cuculino, encourageant ceux de ses compatriotes qui se trouvaient dans l'île de Saïpan, passa avec eux dans l'île de Guaham, la principale du groupe. La face des affaires changea dès lors, les idolâtres intimidés prirent le parti de se retirer dans les montagnes et dans les bois. Le P. Bouvens, qui était alors supérieur de la mission, répara les ruines de cette chrétienté, releva les églises et s'appliqua à faire fleurir la religion.

CUEYBA, district de l'île de Cuba, que Las-Casas parcourut en l'an 1513, baptisant les enfants et soulageant autant qu'il le pouvait les indigènes opprimés par les Espagnols. — A cette époque il était prêtre séculier et curé. Il n'entra dans l'ordre de Saint-Dominique que vers l'an 1521 ou 1523.

CUN-TCHI, empereur de Chine au XVII^e siècle, le premier de la dynastie mandchoue.

CUSTODE, ou gardien, nom qu'on donne dans l'ordre de Saint-François aux supérieurs des maisons particulières ou couvents. — Ils relèvent du provincial, et les provinciaux à leur tour sont soumis au général : c'est comme un curé, son évêque, puis le Pape dans la hiérarchie ordinaire. Chez les Dominicains on donne le nom de prieur aux supérieurs de couvents ; les Jésuites appellent recteurs ceux qui sont à la tête de leurs colléges, et simplement supérieurs ceux qui gouvernent leurs maisons professes ou maisons ordinaires.

CUSTODIE, terme employé dans l'ordre de Saint-François pour désigner une agglomération de couvents qui n'est pas assez considérable pour former une province, et qui ne peut cependant être placée sous l'obéissance d'un autre provincial, à cause de l'éloignement ou d'autres circonstances. — Quelquefois il suffit d'un seul couvent pour former une custodie ; par exemple quand on envoie quelques religieux dans un pays où il n'y a pas encore de Franciscains, leur supérieur ou custode, s'il ne peut, à cause de l'éloignement ou d'autres motifs, dépendre d'un provincial, relève immédiatement du général ; les autres monastères qui viennent à se former dans le pays lui sont soumis comme s'il était provincial, et lorsque dans la suite l'ordre prospère et prend assez d'accroissement, on y érige enfin une province en titre, qui prend son rang dans l'ordre.

CYR (Saint), médecin égyptien qui vivait à Alexandrie à une époque difficile à préciser, mais comprise dans les trois ou quatre premiers siècles de l'ère vulgaire. — Il profitait des facultés que lui donnait son art pour désabuser les personnes malades des impiétés du paganisme. Ayant appris ainsi d'un Chrétien arabe, nommé Jean, qu'une femme de leur religion avait été arrêtée à Canope (Egypte), avec ses trois filles, ils partirent aussitôt pour cette ville, afin de les encourager à confesser généreusement Jésus-Christ ; mais les païens, les ayant reconnus pour ce qu'ils étaient, les arrêtèrent On les battit rudement, on brûla leurs côtes avec des torches ardentes, puis on mit du sel et du vinaigre dans leurs plaies pour les rendre encore plus douloureuses. Athanasie et ses filles, qui avaient été témoins de cette affreuse question, la souffrirent à leur tour. On les condamna ensuite tous les six à être décapités : le supplice des deux hommes fut différé de quelques jours, c'est-à-dire jusqu'au 31 janvier.

Les médecins de nos jours ne sont guère animés de la foi et du généreux dévouement spirituel qu'on voit briller dans saint Cyr, leur confrère égyptien. Quant aux Arabes, combien ils sont différents de saint Jean leur compatriote ! fanatiques partisans d'une religion qui n'a d'autre appui que l'ignorance et la sensualité, ils ressemblent depuis douze siècles, dans leur masse, à un énorme bloc de marbre que la vérité ne peut entamer. Cette grande nation si brave, si généreuse, si intelligente, susceptible de tant de civilisation et de politesse, croupit dans la barbarie et dans la misère, résultat inévitable du mahométisme. Après avoir donné tant de saints à l'Eglise, ils ont été réduits à cette affreuse condition par un jugement impénétrable de la Providence, et ils ont servi à plonger une notable partie de l'univers dans le même malheur. Cette malédiction sera-t-elle éternelle, et des jours de miséricorde ne se lèveront-ils pas aussi pour cette race ?

Saint Cyr et saint Jean sont honorés le 31 janvier, jour de leur mort. Les Coptes nomment le premier, Abba-Cher : il est appelé Abba-Cyrus dans d'anciens Martyrologes et dans plusieurs autres monuments antiques. Ses reliques sont à Rome, dans une église appelée Saint-Appassara. Tous ces noms sont le même que celui de Cyrus défiguré et

auquel est ajouté le mot oriental *Abba* qui signifie *Père*. C'est un terme d'honneur que les Egyptiens employaient communément sous la forme *pa*, pour désigner *les hommes* : ainsi ils disaient *Pa Chomis*, *Pa Phantis*, etc.

D

DAGOBERT (M.), prêtre français du diocèse de Bayeux (Calvados), missionnaire dans l'Asie orientale. — Il s'est embarqué à Bordeaux en 1845 avec sept autres ecclésiastiques envoyés comme lui par le séminaire des Missions-Etrangères, savoir, trois dans le royaume de Siam, un dans la presqu'île de Malacca, un dans le Tong-King, et les trois derniers, au nombre desquels se trouvait M. Dagobert, avaient ordre de débarquer à Macao où le procureur de la congrégation des Missions-Etrangères devait, suivant les besoins des divers vicariats apostoliques, leur assigner des destinations définitives. — *Voy.* LABBÉ.

DAGUIN (M. FLORENT), Lazariste français du diocèse de Lyon, missionnaire en Chine et en Tartarie, évêque de Troade *in partibus* et coadjuteur du vicaire apostolique de la Mongolie. — Il est parti de France pour l'Orient vers le commencement de l'année 1840 avec un confrère, M. Vincent, du diocèse de Versailles. La Chine était indiquée pour leur destination commune.

DAHOMEY, empire situé dans la Guinée supérieure, et l'un des plus puissants Etats de l'Afrique, a pour capitale Abomey. — C'est sans contredit le pays par excellence de la férocité et du carnage. Le palais de l'empereur est pavé de crânes ; à sa mort, on immole des milliers de victimes humaines, et dans beaucoup d'autres circonstances on égorge des hécatombes de malheureux dont on fait, au moyen de l'armée, une chasse presque continuelle. L'empereur est regardé comme un dieu et il est l'objet de respects proportionnés à cette croyance. Il exerce un pouvoir absolument despotique au moyen de ses soldats qui ne vivent que de pillage et de massacres. Le reste des habitants est foulé et broyé à discrétion ; aussi la population est-elle peu considérable pour un pays aussi vaste et aussi riche. Ce système exécrable de domination par la terreur, par le massacre et par l'adoration de la force, comprend aussi la traite des esclaves au profit de l'empereur Les. Anglais, qui pour un motif ou pour un autre entreprennent l'abolition de l'esclavage par tout le globe, ont trouvé là une raison de faire la guerre à Gleizo, l'empereur actuel, et cette guerre n'est point encore terminée. Il y a lieu de croire que l'humanité gagnera à l'intervention européenne et que la religion chrétienne pourra être enfin annoncée à ces infortunés enfants de Caïn qui ont été aussi rachetés sur le Calvaire. Le soin en revient à la congrégation du Saint-Cœur de Marie récemment fondée par M. Libermann et qui a déjà envoyé dans les pays adjacents de la Guinée environ soixante missionnaires

DAIN (Fr. LOUP-FERDINAND), Mineur aragonais, avait d'abord été autorisé à partir pour la Terre-Sainte. — Lorsque, le Pape lui donna cette permission, il ajouta en souriant que c'était à condition que le missionnaire se comporterait en agneau et non en loup. Ensuite le même Pontife Innocent IV changea sa destination. Fr. Agneau, évêque de Maroc étant mort, Fr. Loup fut choisi en 1246 pour lui succéder. Ces noms paraissaient alors tout aussi étranges qu'on peut les trouver aujourd'hui et ils étaient l'objet de plaisanteries continuelles. Innocent IV, en le nommant à Maroc, ajouta : *Celui que nous avions fait de loup agneau, mérite que d'agneau nous le fassions pasteur de loups.* Il donnait ce dernier nom aux musulmans; dont la barbarie et le fanatisme violent et brutal laissaient toujours aux missionnaires l'espoir du martyre. Fr. Loup accepta l'épiscopat par obéissance. Il s'achemina vers l'Afrique avec plusieurs de ses Frères, exerça sa charge avec un grand zèle et quelque fruit ; puis voyant après plusieurs années que les musulmans s'obstinaient dans leurs erreurs, il donna sa démission au Souverain Pontife.

DAINVILLE (M. PIERRE), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères. — Il était de la Picardie et partit pour l'Orient en 1662, à la suite des premiers vicaires apostoliques de cette Société. Il mourut au mois de novembre 1684, après plus de vingt ans d'apostolat. Le catalogue publié par M. Luquet à la suite de ses *Lettres à l'évêque de Langres* n'indique pas quelle mission particulière M. Dainville féconda de ses sueurs. Peut-être fut-il employé dans différentes contrées : cette circonstance expliquerait l'omission. Il paraît toutefois qu'il travailla principalement en Chine, et c'est à cette Eglise qu'il doit être rattaché.

DAI-VIÊT, c'est-à-dire *le Grand Viêt*, un des noms que porte le royaume de Tong-King, réuni à la Cochinchine.

DALLET (M. CLAUDE-CHARLES), missionnaire français du diocèse de Langres et de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris. — Il est parti le 20 août 1852 pour le vicariat apostolique du Maïssour, dans l'Indoustan. Des cinq autres missionnaires avec lesquels il était envoyé, l'un, M. Bourry, était destiné au Thibet, et les quatre autres pour le vicariat apostolique de Pondichéry (Indoustan).

DALY (M.), prêtre irlandais, missionnaire dans l'Indoustan, au Bengale. — Il est sorti du séminaire des Missions-Etrangères de Dublin, et s'est rendu au Bengale en 1844. Cinq autres prêtres de cette maison ont été envoyés également à Calcutta dans la même année : c'étaient M. Prendergast, M. O'Shea, M. Tracy, M. Maguire et M. Corbett.

DAMAUN, ou DAMAOUN, DAMAO et DAMAN, ville de l'Indoustan, située sur la côte occidentale de cette contrée, et à 20 ou 24 lieues au midi de Surate.—Elle appartient aux Portugais depuis l'an 1559, que Constantin de Bragance, vice-roi des Indes, la prit au roi de Cambaye avec lequel il était en guerre. Ce seigneur, qui était très-zélé pour la propagation de la foi, donna la mosquée au provincial des Jésuites, pour en faire une église (*voy.* Sylveira), et ces religieux l'ont desservie pendant deux cents ans, jusqu'à leur suppression. La ville de Damaun, qui appartient encore aux Portugais, est déchue comme tout ce que cette nation possède dans les Indes. Cependant, en 1815, d'après le géographe Hamilton, elle avait encore 6,000 habitants, sept églises, des couvents, un port, des chantiers de construction. Les parsis ou adorateurs du feu y avaient un temple célèbre, et sans doute que les musulmans, sur qui elle a été prise, y comptaient aussi de nombreux sectateurs. On dépeint l'inquisition des Portugais dans les Indes comme un système de terreur et de supplices contre tout ce qui n'était pas catholique : l'existence de sectes qui ont traversé trois siècles de ce régime, et ce fait cité par le même Hamilton, que les parsis se vantent de conserver dans leur temple, depuis six cents ans, le feu sacré apporté par eux de leur patrie en 1200, démontrent au contraire qu'on usait d'une grande tolérance pour des dogmes et des rites fort éloignés du christianisme.

DAMIATE (Saint), confesseur en Ethiopie. — Il est cité dans le Martyrologe le 17 août, sans autre indication.

DAMIEN DE VALENCE (Le B.), Mineur espagnol, missionnaire et martyr en Afrique au XVI^e^ siècle. — Il avait pris l'habit des Franciscains déchaussés au couvent de Badajoz en qualité de Frère lai. Les études qu'il avait faites le mettaient en état de recevoir les ordres sacrés; mais son humilité le détourna d'y aspirer. Néanmoins, après avoir pratiqué rigoureusement toutes les vertus religieuses, se sentant animé du désir d'aller annoncer l'Evangile aux mahométans, ses supérieurs, pour le rendre plus apte à remplir une telle mission, le firent ordonner prêtre. Ensuite il se rendit à Naples, afin d'y trouver un vaisseau à destination de l'Afrique. En attendant le moment où il pourrait s'embarquer, il se voua dans les hôpitaux au service des malades. Aussitôt qu'il fut arrivé chez les infidèles, il s'éleva contre l'absurdité de l'islamisme et prêcha la foi de Jésus-Christ. Les musulmans ne tardèrent pas à l'arrêter et voulurent d'abord le brûler vif; mais les flammes respectant son corps, ils prirent le parti de le lapider, et achevèrent de le tuer à coups de cimeterre en 1533. C'est ainsi que le zèle de Fr. Damien fut récompensé par le martyre. — Le titre de Bienheureux qui lui est donné est sans doute tiré du Martyrologe franciscain; par conséquent il ne faut pas l'entendre dans le sens propre et ordinaire du mot. Les ordres religieux donnent souvent cette qualification aux moines morts en odeur de sainteté sans que l'Eglise ait rien décidé à leur égard.

La partie de l'Afrique où Fr. Damien versa son sang pour Jésus-Christ n'est pas désignée d'une manière positive; mais il est présumable que c'était Tunis ou son territoire.

DAMOT, grande province d'Abyssinie située au midi du Gojam, qui lui-même est au midi du lac Dembea; le Damot est baigné par le Nil.

DANAHEC (M. François), prêtre irlandais, parti en 1850 pour les missions d'Ecosse. — Cet ecclésiastique sortait du séminaire de Drumcondra. — On sait qu'il y a beaucoup d'Irlandais catholiques en Ecosse : c'est sans doute à ces compatriotes que M. Danahec doit porter les secours de son ministère.

DANCAS, ville d'Abyssinie. — Elle était la capitale du pays au commencement du XVII^e^ siècle, lorsque l'empereur Za-Denguel (1595 à 1604) y faisait sa résidence. C'est là qu'il reçut le P. Paez, Jésuite portugais, et de cette entrevue date, pour la mission éthiopienne, une ère de prospérité qui dura environ vingt-cinq ans. Dancas est à peu de distance du lac Dembea et de Gondar.

DANG-NGOAI, c'est-à-dire, en langue annamite, *pays* ou *chemin extérieur*. — On emploie quelquefois ces expressions pour désigner en particulier le Tong-King, tandis que la Cochinchine s'appelle Dang-Traong, *pays* ou *chemin intérieur*. C'est pour distinguer l'un de l'autre chacun de ces royaumes compris ensemble sous le nom collectif d'Annam ou Viêt-nam.

DANG-TRAONG, mots annamites qui signifient *pays* ou *chemin intérieur*. — On s'en sert pour désigner la Cochinchine, tandis que le Tong-King s'appelle Dang-ngoai, *pays* ou *chemin extérieur*. Mais le vrai nom des deux royaumes est An-nam ou Viêt-nam, qui est leur dénomination collective. Il est évident que les mots Dang-traong et Dang-ngoai sont d'origine cochinchinoise. Par rapport à la Cochinchine, on dit qu'on entre du Tong-King en Cochinchine, et qu'on sort de la Cochinchine au Tong-King.

DANIAS (Saint), confesseur en Ethiopie. — Il est honoré le 30 août. Le Martyrologe ne dit rien autre chose à son sujet.

DANIEL (Saint), Ethiopien. — Il est cité dans le *Voyage* de Combes et Tamisier comme un des principaux saints honorés dans l'Eglise d'Abyssinie. — *Voy.* Lalibéla.

DANIEL, évêque breton, de la partie occidentale de la Grande-Bretagne (pays de Galles). — Il florissait au VI^e^ siècle. En 516 il fonda, près du canal qui sépare le pays de Galles de l'île d'Anglesey, un collége ou monastère près duquel une ville fut bâtie, qu'on nomma Bancor ou Bangor, à cause de la beauté du chœur du monastère. Saint Daniel en fut le premier évêque, ayant été sacré en cette qualité par saint Dubrice, ancien archevêque de Caernarvon. Après lui, les

évêques de Bangor sont inconnus jusqu'au XII^e^ siècle. Saint Daniel mourut en 545 : la cathédrale de Bangor a été depuis dédiée sous son invocation. L'Eglise honore la mémoire de ce prélat le 23 novembre. La ville de Bangor existe encore, et elle est le siége d'un évêque anglican.

DANIEL (M. MARIE-XAVIER-ALFRED), Picpussien français, missionnaire en Océanie. Il est parti de France le 15 décembre 1842 pour les îles Sandwich avec Mgr Rouchouze, évêque de Nicopolis, M. Lannes, quatre autres prêtres, un sous-diacre, sept catéchistes, dix religieuses, tous de la congrégation de Picpus. On présume qu'ils ont été engloutis dans les flots vers le cap Horn, car on n'a jamais eu de nouvelles du navire sur lequel ils étaient embarqués. — *Voy.* LANNES.

DANIEL (M.) prêtre français du diocèse de Quimper, missionnaire en Orient. — Il a été envoyé en 1845, par le séminaire des Missions-Etrangères, dans le royaume de Siam, avec MM. Labbé et Larnaudie ; un autre prêtre du même séminaire, envoyé dans la presqu'île de Malacca, s'embarqua à Bordeaux sur le même vaisseau, où se trouvaient aussi quatre autres missionnaires destinés pour divers pays de l'extrême Orient. — *Voy.* LABBÉ.

DANIEL (Fr.), Mineur, était provincial de Calabre lorsqu'il fut envoyé en 1221 avec six autres religieux de son ordre, saint Samuel, saint Ange, saint Domne ou Domnus, saint Léon, saint Nicolas et saint Hugolin, pour prêcher l'Evangile aux infidèles de l'Occident. — Ils partirent d'un port de Toscane et arrivèrent à Ceuta dans l'empire du Maroc; ils se mirent à prêcher pendant trois jours au faubourg de cette ville habité par des marchands chrétiens de Pise, de Gênes, de Marseille. Le samedi 2 octobre ils se préparèrent au martyre par la réception des sacrements, et suivant l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de ses apôtres la veille de sa passion, ils se lavèrent mutuellement les pieds. Le lendemain dimanche, ils entrèrent dans la cité et s'adressèrent aux infidèles, proclamant que Jésus-Christ est le seul vrai Dieu et qu'il n'y a de salut qu'en lui. On les arrêta aussitôt, on les accabla de coups, on les traîna devant le chef mahométan. Celui-ci, voyant leur vêtement grossier et leur tête rasée, les prit pour des insensés et les fit jeter dans une prison obscure où on les tourmenta de diverses manières. Du fond de leur cachot ils trouvèrent moyen d'adresser à l'aumônier des Génois, ainsi qu'à un Frère Mineur et à un Frère Prêcheur, une lettre où ils bénissaient Dieu des souffrances qu'ils enduraient pour lui, et racontaient les consolations spirituelles qu'ils éprouvaient, ainsi que l'espoir et la confiance que Jésus-Christ, dont ils avaient prêché la loi devant le roi et le peuple infidèles, recevrait leur vie comme un sacrifice agréable. Le chef mahométan, ayant été informé de la sérénité qu'ils montraient en prison, les fit venir et tenta de les faire renoncer à la foi en leur offrant des richesses : ses propositions furent repoussées avec mépris. Alors il ordonna de les séparer, espérant qu'isolément il les réduirait avec plus de facilité. Aux promesses il ajouta les menaces ; mais les confesseurs eurent une constance égale pour défier les tourments et pour refuser les vains plaisirs de la terre. Un musulman, transporté de colère, déchargea un coup de cimeterre sur la tête de saint Daniel ; un autre infidèle le pressa d'abjurer pour éviter un sort plus terrible. Le missionnaire répondit en l'engageant à se convertir lui-même, afin de ne pas aller aux enfers où Mahomet était déjà et où le Coran conduisait ses disciples. Les six autres religieux se jetèrent à genoux en remerciant Dieu de ce que leur supérieur avait les prémices du martyre auquel ils espéraient participer tous. Le confesseur les embrassa et les bénit. « Réjouissons-nous, leur dit-il, le ciel nous est ouvert : les anges viennent au-devant de nous : ce jour sera celui de notre victoire. » Le chef musulman, témoin de leur fermeté inébranlable, renonça à employer les caresses et les supplices, et il les condamna à mort. Ils marchèrent au supplice les mains liées derrière le dos, poursuivis par les clameurs et les injures des infidèles, mais le visage radieux, le cœur visiblement inondé de joie, et célébrant la miséricorde de Dieu qui les appelait à lui par le chemin royal des souffrances et du martyre. Ils eurent la tête tranchée et leurs corps furent mis en pièce, le 10 octobre 1221. Les marchands chrétiens auxquels ils avaient prêché pendant trois jours recueillirent leurs restes mutilés.

Le Martyrologe romain, qui inscrit leurs noms à la date du 13 octobre, mentionne qu'entre autres supplices, ils furent flagellés. Cette circonstance n'avait point été exprimée dans le récit qu'on vient de lire.

DANIEL (Fr.), Mineur, missionnaire en Arménie au XIV^e^ siècle, fut en 1341 envoyé comme ambassadeur par Léon, roi de ce pays, vers le Pape Benoît XII, sans doute pour demander à l'Occident des secours contre les agressions et la tyrannie des infidèles. — Le Pape lui remit, ainsi qu'à son compagnon (ils étaient deux députés), une liste des erreurs qu'il savait accréditées chez les Arméniens, et donna l'ordre de réunir le patriarche et les évêques de cette nation en concile pour en purger leur Eglise. Mais le roi Léon mourut sans doute l'année suivante, car on voit Gui, son successeur, envoyer au Pape Clément VI, en 1343, deux autres ambassadeurs Franciscains, Fr. Antoine de Valence et Fr. Georges de Segio. Fr. Daniel, devenu vicaire de son ordre en Arménie, fut aussi chargé par le même prince, en 1345, d'une seconde ambassade auprès du Pape : deux évêques, sans doute arméniens, étaient députés avec lui. Il annoncèrent au Souverain Pontife que la foi n'était point altérée partout dans cette nation. Cependant, afin d'extirper les erreurs qui l'y défiguraient, Clément VI fit partir pour l'Arménie deux légats, Fr. Antoine, Mineur, évêque de

Gaëte (Italie) et Jean, élu évêque de Coron (Grèce). On ne sait pas si le premier est le même que Fr. Antoine de Valence dont il a été parlé plus haut. Ce prélat mourut au retour de sa légation. Mais Jean rapporta au Pape une profession de foi du catholique ou patriarche d'Arménie ; elle était assez obscure, et plusieurs prélats orientaux furent chargés d'obtenir de lui des explications. (*Voy.* Arménie.) — On ne sait plus rien de Fr. Daniel.

DANKALI, province d'Afrique sur la côte occidentale de la mer Rouge et à l'est de l'Abyssinie dont elle est séparée par une chaîne de montagnes. — C'est un pays à peu près stérile, on n'y trouve d'autres habitants que des tribus nomades, misérables et barbares. Le Dankali s'étend depuis Massouah au nord jusque vis-à-vis de Moka en Arabie. C'est à Baylour, port du Dankali, que débarqua en 1625 le P. Mendez, patriarche d'Ethiopie, avec six ou sept missionnaires, membres comme lui de la Compagnie de Jésus.

DAO (Damase), Chrétien cochinchinois, martyrisé en 1664 avec Matthieu Ven. — Ils avaient été condamnés à mort ensemble, ainsi qu'une sainte veuve, nommée Marthe Puoc, qu'on fit souffrir plus longtemps. Quant aux deux Chrétiens, lorsqu'ils furent arrivés au lieu du supplice, Ven fit une touchante exhortation aux assistants avant de livrer sa tête aux exécuteurs. Pendant ce temps Dao se tenait à genoux. Accablé de lassitude et de faiblesse, il tomba par terre. Les soldats accoururent et le frappèrent rudement pour lui faire reprendre sa première posture, lui reprochant sa lâcheté. « Je ne ressens, répondit-il, ni lâcheté ni crainte ; ce n'est pas le courage, ce sont les forces qui me manquent. » Et se tournant vers son bourreau : « Faites au plus tôt, je vous prie, lui dit-il, ce qui vous est ordonné. » Il eut immédiatement la tête tranchée. Ven venait d'être décapité quelques instants auparavant.

DARIEN, golfe de l'Amérique Méridionale, formé par la mer des Antilles, tout près de l'isthme de Panama. — Dès les premières années du XVI^e^ siècle, les Espagnols bâtirent sur la côte occidentale de ce golfe une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Sainte-Marie l'Ancienne (*Santa-Maria-Antigua*), et qu'on appelait aussi par abréviation Darien. A la demande de Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne, le Pape Léon X y érigea un évêché en 1514 ; c'est le premier qu'on ait établi sur le continent de l'Amérique. Jusque-là, il n'y avait encore dans le nouveau monde que ceux des îles Haïti et Porto-Rico.

En 1519, les Espagnols abandonnèrent Sainte-Marie l'Ancienne pour se transférer à Panama, et il ne resta plus ni villes, ni villages sur la côte de Darien, qui fut peuplée seulement d'Indiens sauvages, indépendants et nomades. L'évêché de Sainte-Marie fut donc transféré à Panama, où il a toujours subsisté depuis. Le premier prélat institué sur ce siége fut Fr. Jean de Quevedo, Franciscain. (*Voy.* ce nom, et pour ses successeurs *voy.* Panama). — Les Espagnols, en arrivant dans ces contrées, commencèrent contre les habitants indigènes d'épouvantables cruautés rapportées par Fr. Barthélemi de Las-Casas. — *Voy.* cet article et François de Saint-Romain.

DARQUE (Fr.), Picpussien français, du diocèse de Tulle, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Brest en 1845, comme catéchiste, avec vingt-un autres religieux de sa congrégation. — *Voy.* Favens.

D'ARRIOLA (Fr.), Picpussien espagnol, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Brest en 1845, comme catéchiste, avec vingt et un autres religieux de sa congrégation, tous envoyés dans l'Océanie orientale. — *Voy.* Favens.

DARTEIL (Fr.), Picpussien français, du diocèse de Cahors, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Brest en 1845, comme catéchiste, avec vingt et un autres religieux de la même société. — *Voy.* Favens.

D'ARTOIS PIGNATELLI (Le P. Palma d'Artois), duc de Saint-Elie, dans le royaume de Naples, moine italien de l'ordre des Carmes déchaussés, missionnaire au XVII^e^ siècle dans l'Indoustan, vicaire apostolique du Grand-Mogol, sous le titre d'archevêque d'Ancyre *in partibus infidelium*. — Il était neveu du Pape Innocent XI. — *Voy.* Pierre-Paul de Saint-François.

DARUDE (Saint), abbé abyssin, honoré dans l'Eglise d'Ethiopie le 21 décembre. — Il est inutile de dire que le mot d'abbé est pris ici dans le sens de supérieur de moines et non dans l'acception moderne de simple ecclésiastique séculier.

DAU, Chrétien cochinchinois martyrisé dans la persécution de l'an 1664, avec Jean Nhiem, Jean Lau et Thomas Nghé ; pour lui, on ignore son nom de baptême. — Lorsqu'il était en prison, et avant de savoir qu'il était condamné à mort, la palme du martyre était l'objet de tous ses vœux. En embrassant un Chrétien, son compagnon de captivité, mais qui fut rendu plus tard à la liberté : « Je brûle par la miséricorde de Dieu, lui disait-il, du désir de souffrir pour Jésus-Christ. »

Lorsqu'on leur eut donné, à ses trois compagnons et à lui, lecture de leur condamnation à la peine capitale, il prononça dans le prétoire même un discours où il faisait l'apologie de la religion chrétienne, insistant principalement sur l'amour et le respect que les disciples de Jésus-Christ portent à leurs parents, parce que les païens qui rendent un culte superstitieux à leurs ancêtres accusent d'impiété filiale les Chrétiens qui ne peuvent pas y participer. Il termina en mettant les païens au défi de convaincre les vrais Chrétiens d'un seul crime. « Tout ce que vous condamnez en nous, dit-il, c'est que nous adorons et que nous servons le Dieu souverain qui a créé le ciel et la terre. »

Arrivés sur le lieu du supplice, où ils avaient marché d'un pas ferme et la sérénité sur le visage, Dau et ses compagnons se mirent dans la posture qu'il fallait pour re-

cevoir le coup de la mort. Le chef des soldats exécuteurs ayant ordonné qu'on les liât, Dau lui répondit: « Cela n'est pas nécessaire, nous n'avons nulle envie de fuir. » Ils reçurent tous quatre la palme du martyre par le tranchant du sabre. — *Voy.* NHIEM.

DAUBRESSE (Le P. ISIDORE), Jésuite français, du diocèse de Cambrai (Nord), missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti du Havre pour ce pays le 16 juillet 1846, avec les PP. Férard, Pernot, Hollinger, Desjacques et Tissot, religieux de sa compagnie, dont les quatre derniers n'étaient pas encore prêtres. Ils ont dû recevoir l'ordination sacerdotale sur le lieu de leur mission. C'est à New-York que les six missionnaires ont débarqué : de là ils ont été envoyés soit dans les colléges, soit dans les missions proprement dites de l'ouest des Etats-Unis ou du Canada.

DAUGNAC (Le P. CHARLES), Jésuite français, du diocèse de Rodez, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti pour le Maduré en 1845, à la même époque que le P. de Saint-Ferriol, le P. O'Kenny, Irlandais, le P. Lhoste, de Bâle et le P. Pereira, de Goa. — *Voy.* SAINT-FERRIOL.

DAULIE, ville épiscopale de Grèce, sous la métropole d'Athènes, à cinq lieues de Delphes, au nord, vers Elatée. Elle a eu des évêques latins dès le XIIIe siècle. — Le Pape Innocent III (1198-1216) écrivit plusieurs fois à l'un d'eux, mais son nom est oublié. Voici quelques-uns de ceux qui tinrent le siége depuis lors : 1° Antoine Ier, dans la seconde moitié du XIVe siècle ; 2° Fr. Philippe de Ardizoni, Mineur ; il succéda à Antoine Ier en 1376. 3° Antoine II ; il siégea jusque vers l'an 1392 ; 4° Fr. Nicolas de Neritano, Mineur, nommé en 1392 par le Pape Boniface IX ; 5° Jean, de l'Ordre de S. Augustin ; il mourut à Padoue en 1441.

Daulie est encore maintenant un titre d'évêché *in partibus* dans l'Eglise latine. Le prélat qui le possède aujourd'hui est M. Serra, Bénédictin espagnol, missionnaire en Océanie, et coadjuteur de Perth, dans l'Australie occidentale. Il est probable qu'il y a eu des évêques latins entre Jean, mort en 1441, et M. Serra, institué en 1847. Autrement cette Eglise aurait été vacante plus de quatre cents ans.

DAVELNY (M.), prêtre français, de la congrégation des Missions Etrangères et du diocèse d'Amiens, missionnaire dans l'extrême Orient. — Il est parti de Brest en 1844, sur le bâtiment à vapeur l'*Archimède*, avec deux autres prêtres de la même société, M. Chauveau, du diocèse de Luçon, et M. Thivis, du diocèse de Langres. Ils devaient débarquer à Macao, où le procureur des missions leur assignerait une destination définitive, suivant les besoins les plus pressants de chaque vicariat.

DAVID, roi d'Abyssinie, honoré dans l'Eglise de ce pays, comme un des principaux saints. — L'époque à laquelle il vivait n'est pas assignée. David II régnait au XIVe siècle. — *Voy.* LALIBELA.

DAVID III, empereur d'Ethiopie au XVIe siècle. — Il monta sur le trône en 1508, et gouverna d'abord sous la tutelle d'Hélène, sa mère. Cette régente, voyant avec inquiétude les conquêtes des Turcs en Arabie et sur la côte même d'Abyssinie, envoya aux Portugais un ambassadeur nommé Matthieu, Arménien de nation, qu'elle chargea de promettre le tiers de l'empire au roi de Portugal, s'il voulait attaquer les mahométans sur la mer Rouge. Emmanuel le Fortuné répondit à cette ambassade par celle de Rodrigue de Lima ; mais les choses avaient changé de face lorsque ce dernier arriva en Ethiopie. David, s'étant mis à la tête de ses troupes, avait vaincu seul les infidèles ; de sorte que le danger n'étant plus aussi pressant, il accueillit froidement Rodrigue (octobre 1520). En outre il était froissé de la conduite brusque de cet ambassadeur et mécontent des promesses exorbitantes faites par sa mère, et qu'il refusa de tenir. Après la mort de la régente, dont il redoutait les intrigues, David résolut de renouer, avec le roi de Portugal, les relations interrompues, parce que Sélim, empereur des Turcs, qui avait conquis récemment l'Egypte sur les Mamelouks (1517), fit massacrer, en 1525, la caravane qui chaque année se rendait d'Abyssinie à Jérusalem, en passant par le Caire. D'ailleurs ce sultan, maître de l'Arabie et de l'Egypte, méditait de compléter sa domination sur la mer Rouge en effectuant la conquête de l'Abyssinie. David, après avoir laissé Rodrigue de Lima six années sans réponse décisive, le renvoya donc en Portugal (1526) avec de nouvelles propositions pour son maître. Il le fit accompagner par Zaga-Zaab, moine abyssin, qui avait appris la langue portugaise. En même temps il accrédita, en qualité d'ambassadeur auprès du Pape Clément VII, François Alvarez, prêtre portugais, un des chapelains de Rodrigue de Lima. Les trois ambassadeurs arrivèrent en Portugal en 1527 ; mais ce fut seulement en 1532 qu'Alvarez put se rendre auprès du Souverain Pontife, qu'il trouva à Bologne : il lui baisa les pieds au nom de David et lui présenta ses lettres de créance.

L'Eglise d'Abyssinie a toujours dépendu de celle d'Egypte, par laquelle elle a reçu la foi. Le massacre de la caravane éthiopienne, en 1525, ayant interrompu tout rapport entre les deux pays, Marc, évêque d'Axum, se convertit à l'unité catholique, et, à la demande de l'empereur David, il demanda pour son successeur Jean Bermudez, Portugais. Celui-ci était médecin de l'ambassadeur Rodrigue, et, au départ de ce dernier, il avait été retenu en Abyssinie, où il obtint toute la faveur de David. Bermudez accepta cette dignité à la condition qu'il recevrait sa mission du Pape. De nouveaux revers, que l'empereur avait essuyés dans sa lutte contre les infidèles, l'obligèrent à envoyer en Europe une seconde ambassade pour demander du secours aux princes chrétiens. Il confia cette ambassade à Bermudez, qui prit la route de la mer Rouge et passa par la Palestine, d'où il

se rendit à Rome. Le Pape, qui était alors Paul III (1534-1549), l'institua patriarche d'Alexandrie. Le nouveau prélat partit pour Lisbonne, où il trouva Zaga-Zaab. Ce moine, menant en Portugal une existence plus agréable que dans sa patrie, ne se pressait pas de mettre fin à sa mission. Bermudez, plus zélé, obtint du roi Jean III les secours qu'il venait demander, et ne tarda pas à se rembarquer, emmenant avec lui Zaga-Zaab. Les renforts que le roi de Portugal envoyait en Ethiopie étaient une flotte commandée par Etienne de Gama, et un petit corps de troupes sous les ordres de Christophe de Gama, frère de l'amiral. Lorsqu'ils arrivèrent au secours de l'Ethiopie, David n'était plus sur le trône.

Ce monarque infortuné avait été vaincu plusieurs fois par Geragn, l'Attila de l'Abyssinie, qui ravagea l'Etat, s'empara du Choa, envahit l'Amhara et y fit un butin immense, puis se rendit maître du Tigr, en 1530, promena la dévastation dans toute l'Abyssinie jusqu'au Sennaar, et, après avoir vaincu David une troisième fois, prit la ville d'Axum, l'antique métropole nationale et religieuse des Ethiopiens.

En 1536, David éprouva de nouveaux échecs : plusieurs de ses gouverneurs l'abandonnèrent ; mais, doué d'un caractère fier et indomptable, il leva une nouvelle armée et fut encore défait. Son fils tomba au pouvoir de l'ennemi ; lui-même, obligé de fuir, se cacha dans des lieux solitaires et sauvages. Les musulmans, commandés par le féroce Geragn, étaient maîtres partout. Enfin David mourut (1540) abattu et accablé par ses revers et laissant son empire à la merci des mahométans.

Claudius, fils de David, lui succéda à l'âge de 18 ans.

DAVID (Le P. Anselme), religieux Franciscain et missionnaire à Alger en 1642. — Il ferma les yeux du P. Hérault, religieux de la Merci, qui, ayant engagé sa liberté pour racheter un plus grand nombre de captifs chrétiens, mourut misérablement par l'inhumanité des mahométans. (*Voy.* Hérault). — On n'a aucun détail sur le P. David ; tout ce qu'on sait, c'est qu'il se dévouait à consoler, à soulager les malheureux esclaves que des pirates enlevaient sur les mers et faisaient travailler au bagne jusqu'à ce que les religieux de la Merci vinssent les racheter avec les aumônes recueillies en pays chrétien et celles des parents des victimes. Ce ministère sublime, qui consistait soit à délivrer les captifs à prix d'or, soit à donner les secours de la religion à ceux qu'on ne pouvait racheter, s'est continué, de génération en génération, pendant plus de cinq siècles, et l'on ne saurait montrer trop d'empressement à sauver de l'oubli un petit nombre de noms obscurs que l'histoire nous a transmis ; ce sont ceux d'hommes héroïques qui se consacraient à passer leur vie dans un lieu d'horreur, par charité pour des frères malheureux dont ils adoucissaient les misères corporelles autant qu'ils le pouvaient, et qu'ils fortifiaient contre le désespoir. On ne réfléchit pas assez combien de pareils actes honorent l'humanité, et en particulier la religion catholique, qui seule a pu susciter des dévouements aussi absolus et aussi purs. Recueillons donc avec vénération, lors même qu'il ne s'y rattache pas en particulier des faits remarquables ou intéressants, le petit nombre de ces noms qui sont parvenus jusqu'à nous. L'opinion et la gloire des hommes leur manquent ; aussi bien cette récompense, qu'ils n'ambitionnaient pas, n'eût pas été assez grande pour un aussi noble courage. Dieu, dont la justice est parfaite, y a suppléé d'une manière digne de leurs mérites en les inscrivant au livre de vie.

DAVID IV, empereur d'Ethiopie au XVIII^e^ siècle.—Il succéda à Oustas, qui protégeait la religion catholique dans la personne de trois missionnaires Franciscains, le P. Weiss et deux Italiens. C'est en 1714 que David monta sur le trône. Il régna cinq ans ; son règne fut pacifique et prospère. David n'était pas dans les mêmes dispositions que son prédécesseur par rapport à la religion catholique. Il abandonna les trois missionnaires à la haine fanatique des moines du pays, qui les firent condamner à mort. La sentence fut exécutée d'une manière cruelle : on assomma les martyrs à coups de pierres. La lapidation, supplice judaïque, est encore en usage en Abyssinie, car les Ethiopiens sont à moitié juifs depuis la plus haute antiquité.

Depuis le règne de David IV jusqu'en 1837 ou 1838 que les Lazaristes italiens sont allés rétablir la mission d'Abyssinie, c'est-à-dire pendant cent vingt ans, ce pays avait été entièrement délaissé par l'Eglise catholique, du moins l'histoire n'a pas conservé le souvenir des tentatives qu'on a pu faire pendant cette période pour y ranimer la véritable foi. Au reste, l'empire s'est entièrement dissous et il est partagé maintenant entre plusieurs rois indépendants, dont les principaux sont ceux de Tigré, de Gojam et de Choa. Il y a encore à Gondar une ombre d'empereur qui est maître absolu dans sa capitale, mais que les rois ses subordonnés élèvent et renversent au gré de leurs caprices.

DAVID (M. Jean-Baptiste), prélat français, de la congrégation de Saint-Sulpice, missionnaire en Amérique à la fin du XVIII^e^ siècle et au commencement du XIX^e^, évêque de Mauricastre *in partibus* et coadjuteur de Bardstown, dans le Kentucky (Amérique du Nord). — Il était du diocèse de Nantes. Forcé, comme beaucoup d'autres ecclésiastiques, de s'exiler de sa patrie lors de la révolution française, il passa aux Etats-Unis, où il arriva en 1792 avec M. Flaget et M. Berlin. Cette année Mgr Carroll, évêque de Baltimore, l'unique diocèse des Etats-Unis, tenait un synode, où il réunit vingt-cinq prêtres. C'était à peu près tout le clergé de cette immense contrée, qui compte actuellement trente-huit à quarante diocèses et plus de treize cents prêtres. Mgr David partagea en Amérique les travaux apostoli-

ques de son ami Mgr Flaget, qui l'emmena avec lui dans le Kentucky, lorsqu'il en fut constitué premier évêque en 1809. Il le fit supérieur de son séminaire, l'obtint pour coadjuteur en 1817 (les bulles de Mgr David sont du 4 juin de cette année), et le sacra le 15 août 1819. Le nouveau prélat continua de diriger le séminaire, où il enseignait six ou huit heures par jour, ce qui ne l'empêchait pas de desservir une fois par mois quatre stations et de donner des soins à la paroisse Saint-Thomas, dont il avait été curé et sur le territoire de laquelle se trouvait le séminaire, nommé également séminaire Saint-Thomas. C'est dans ces travaux assidus et opiniâtres que l'évêque de Mauricastre passa près de quinze ans d'épiscopat. Mais il était un peu plus vieux que Mgr Flaget, et le temps arriva où le vaste diocèse de Bardstown se trouvait confié à l'administration de deux vieillards. Mgr Flaget, qui sentait le besoin d'un évêque jeune, actif et vigoureux, en qui se personnifiât et se perpétuât l'avenir de son Eglise, prit le parti d'envoyer secrètement sa démission à Rome; de la sorte, Mgr David serait devenu évêque de Bardstown, et on lui aurait donné un nouveau coadjuteur. La démission fut acceptée, et Mgr David ne fut informé de tout cela que lorsque la mesure était prise. Il se prit à pleurer et protesta qu'il ne consentait à rien de ce qui s'était fait et de ce qu'on exigeait de lui. De là une longue et touchante dispute de modestie entre les deux prélats. Mgr Rosate, évêque de Saint-Louis, dut s'interposer, et, à la fin, Mgr David donna sa démission de coadjuteur. Il fut remplacé en cette qualité par Mgr Chabrat, du diocèse de Saint-Flour, institué évêque de Bolena le 21 mars 1832, et sacré en 1835. C'était un ecclésiastique encore jeune, d'une forte santé, et très-habile dans l'administration des affaires. Quant à Mgr David, sa retraite ne fut point oisive : les moments qu'il ne donnait point à la prière, il les consacrait à traduire en anglais des ouvrages de piété. Il prolongea son existence jusqu'à l'âge de 80 ans et mourut dans le mois de juillet 1841 (8), après quarante-neuf ans d'apostolat en Amérique et plus de vingt ans d'épiscopat. C'était un homme distingué par la piété et par le savoir. Mgr Flaget disait de lui, dans une lettre datée de 1826 : «Mon cher coadjuteur, qui m'a été aussi utile dans l'administration de mon diocèse que les yeux le sont à la tête, a refusé deux évêchés dans les grandes villes d'Amérique pour être petit coadjuteur du très-pauvre évêque de Bardstown. »

DAVID (M.), Lazariste français, du diocèse de Paris, missionnaire dans le Levant.— Il est parti, en juillet 1839, pour Smyrne (Anatolie), avec M. Gastal, prêtre du diocèse de Saint-Flour, et Lazariste comme lui.

DAVID (M.), religieux français, de la Société de l'instruction chrétienne du Sacré-Cœur, missionnaire en Amérique aux Etats-Unis.— Il est parti, le 27 octobre 1846, pour le diocèse de Molle (république de l'Alabama), avec quatre autres membres de la même congrégation. Le Fr. David est du diocèse de Mende. — *Voy.* ALPHONSE.

DAVID (M. JEAN-DENIS-AMBROISE), missionnaire français du diocèse du Mans et de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris. — Il est parti, le 20 août 1852 pour les missions de l'Indoustan, vicariat apostolique de Pondichéry. De cinq autres prêtres envoyés en même temps que lui, l'un, M. Bourry, était destiné pour le Thibet; un autre, M. Dallet, pour le Maïssour, et les trois derniers pour la mission de Pondichéry qui en est voisine.

D'AZEMA (M. JOSEPH), prêtre français, membre de la congrégation des Missions-Etrangères, et missionnaire en Orient au XVIII^e^ siècle. — Il était du diocèse d'Auch, et il partit de France, en 1739. Après avoir travaillé près de vingt ans en Cochinchine, où il avait été envoyé, il mourut, le 19 juillet 1759, au Camboge, royaume voisin de sa mission, et dépendant alors du même vicaire apostolique.

DÉ (SAINT).— On honore sous ce nom, dans la Basse-Bretagne, saint Maidoc, évêque et missionnaire irlandais au VII^e^ siècle. — L'abbé Chatelain dit que *Dé* a été formé d'*Aidanus*, nom latin, de *m'Aidam* ou *m'Aidoc*.

DEBRA-LIBANOS, célèbre monastère situé en Abyssinie, dans la province de Choa, au midi de l'Ambara, à l'est du Damot, à l'ouest de l'Efat, au sud-ouest du Gojam et du lac Dembea, en un mot, dans la partie la plus méridionale de l'Abyssinie.

DE CARBON (M. JEAN), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire au XVII^e^ siècle en Cochinchine.—Il était du diocèse de Rhodez. Né dans la religion protestante, il se convertit à l'âge de 26 ans, et résolut d'aller prêcher aux idolâtres la foi qu'il avait eu le bonheur d'embrasser. Mais Dieu se contenta de sa bonne volonté et l'appela à lui dès le début de sa carrière. Il était parti en 1737, et il mourut le 6 septembre 1740.

DECLAN (SAINT), missionnaire en Irlande, et premier évêque d'Ardmore dans cette île. — Il prêcha la foi aux Irlandais, quelque temps avant l'arrivée de saint Patrice. Butler, d'où ceci est extrait, ajoute immédiatement qu'il mourut dans le VI^e^ siècle. Il y a évidemment là une erreur, une contradiction, saint Patrice étant mort lui-même à cette époque.

Quant au siége d'Ardmore, il n'existe plus depuis bien longtemps, ayant été uni à celui de Lismore, qui lui-même a été uni à Waterford.

DECOMPOIX (M.), prêtre savoyard de la congrégation de Saint-François de Sales et du

(8) Dans une lettre du 3 juillet 1841, M. Flaget dit que M. David était aux prises avec la mort depuis trois mois et qu'on lui avait administré les derniers sacrements. Il expira sans doute peu de temps après.

diocèse d'Annecy, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti au mois de juillet 1849, pour le vicariat apostolique de Vizagapatam, avec un diacre de la même société et du même pays, M. Balmaud. — A cette époque, quatre Sœurs de la congrégation de Saint-Joseph, du diocèse d'Annecy, ont aussi quitté la Savoie pour se rendre dans la même mission.

DECOMPOIX (M.), prêtre du diocèse d'Annecy, membre de la congrégation de Saint-François de Sales établie dans cette ville, et missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1851 pour Vizagapatam avec deux autres prêtres et un diacre de la même congrégation. — *Voy.* Richard Cugnet.

DE DIENNE (M. Vital-Gabriel), comte de Brioude, prêtre français, missionnaire en Orient, vers la fin du XVIII^e^ siècle. — Il était chanoine du chapitre noble de Saint-Julien de Brioude (9), ce qui lui donnait le titre de comte, et de plus, vicaire général du diocèse de Saint-Flour (Haute-Auvergne, Cantal). Renonçant à tous ces titres et aux avantages que lui promettait sa haute naissance, il se dévoua au ministère apostolique et fut envoyé par le séminaire des Missions-Etrangères dans la mission de Cochinchine, en 1787 ; mais il mourut au Tong-King dès le 29 octobre 1788, avant d'être arrivé à sa destination.

DE FLORY (M. Charles), prêtre français du diocèse de Lyon, membre de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris, et missionnaire en Orient au XVIII^e^ siècle. — Envoyé en Cochinchine, il partit de France en 1713, et après avoir exercé pendant près de vingt ans le ministère apostolique dans ce royaume, il mourut le 23 janvier 1733.

DEGANA (Saint), prêtre honoré le 11 septembre par l'Eglise d'Ethiopie. — Il est inscrit sous la date de ce jour dans le Martyrologe et la Vie des saints, par l'abbé Godescard, édition Doney. On y lit simplement ces paroles : « Au pays des Abyssins, saint Dégana, prêtre.» Il n'est pas fait mention du temps où il vivait.

DE GÉLIS (M.), prêtre français du diocèse de Toulouse, et du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti sur la fin du mois de juillet 1847 pour le vicariat apostolique du Coïmbatour, situé au midi de l'Indoustan, dans les terres. C'est à Bordeaux qu'il s'est embarqué avec quatre prêtres de la même société que lui, envoyés également dans l'Inde, savoir : M Mauduit, dans le Maïssour; M. Déléage, M. Brisard et M. Pierre dans le vicariat de Pondichéry.

DEGOUTS ou DEGOUST (M.), prêtre français du diocèse d'Auch, membre de la société des Missions-Etrangères, et missionnaire en Cochinchine. — Il est parti de Bordeaux à la fin du mois de décembre 1842, avec sept autres prêtres de la même société, destinés pour l'Indoustan, la Malaisie, le royaume de Siam, etc. Parmi eux se trouvaient M. Luquet, devenu depuis évêque d'Hésébon, et M. Sohier, évêque de Gadara, et coadjuteur de M. Pellerin, vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale.

DEHÉES (Le P. Athanase, religieux français, de l'Ordre de la Merci, au XVII^e^ siècle. — *Voy.* Audruger et Charles d'Arras.

DEKISE (Saint), confesseur éthiopien qu'on honore dans son pays, le 18 décembre. — Le Martyrologe ne cite que son nom.

DE LA BRUNIERE (M.), prêtre français, missionnaire chez les Tartares Mandchoux. — Ayant poussé trop loin ses explorations, il périt assassiné de la main de quelques sauvages. C'était un jeune homme d'élite; il avait renoncé aux avantages que sa naissance et son rare mérite lui permettaient d'ambitionner dans le monde et échangé l'avenir le plus riant et le plus heureux pour une vie de misères et de privations.

DELACOUR (M. Jean-Antoine), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire en Orient, au XVIII^e^ siècle.—Il fut envoyé en Cochinchine, partit pour ce royaume en 1739, et y travailla environ quinze ans, étant mort en 1756. Cet ecclésiastique était du Dauphiné.

DELALEN (M.), prêtre de la congrégation de Saint-François de Sales d'Annecy et missionnaire dans l'Indoustan.—Il a été envoyé en 1851, dans le vicariat apostolique de Vizagapatam, avec deux autres prêtres et un diacre de la même société. M. Delalen appartient au diocèsed'Annecy (Savoie).—*Voy.* Richard Cugnet.

DE LA MOTHE (M. Jean Baptiste), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangéres, missionnaire dans le Tong-King, au commencement du XVIII^e^ siècle. — Il partit pour l'Orient en l'an 1700. L'année de sa mort n'est pas indiquée, non plus que la durée de sa carrière évangélique. Peut-être revint-il en France. Cet ecclésiastique était de l'ancien diocèse de Noyon, aujourd'hui réuni à celui de Beauvais, et avait le degré de docteur en Sorbonne, lorsqu'il se dévoua à l'apostolat chez les infidèles.

DELANDE (Le P. Raymond), Picpussien français, du diocèse de Séez en Normandie (Orne), missionnaire dans l'Océanie orientale.—Il s'est embarqué à Marseille pour cette destination le 10 octobre 1847, avec sept autres religieux de sa société, dont trois Pères et quatre Frères envoyés également dans les archipels de la Polynésie. Voici les noms de ces apôtres : Le P. Archambaut, de Langres, en Champagne (Haute-Marne) ; le P. Préteseille de Vannes, et le P. Lecornu, de Bayeux en Normandie (Calvados) ; les FF. Lepart, Touloure, Pillet, et Bris .

DELAPLACE (M.), Lazariste français du diocèse de Sens, en Bourgogne (Yonne), évêque d'Andrinople *in partibus*, missionnaire

(9) Brioude est maintenant dans le département de la Haute-Loire, diocèse du Puy. Il dépendait autrefois du diocèse de Saint-Flour.

en Chine, et vicaire apostolique du Kiang-Si.— Il est parti de France le 12 juillet 1845 avec M. Peschaud, son confrère, du diocèse de Saint-Flour, envoyé dans le même pays. Le départ de ces deux prêtres a été annoncé deux fois dans les *Annales de la propagation de la Foi*, au cahier de janvier 1846, n° 104, tome XVIII, page 84, et dans celui de mars suivant, n° 105, page 184, même tome.

DELAVANTE (M.), prêtre français du diocèse de Bayeux (Normandie, Calvados), membre de la congrégation des Missions-Etrangères, et missionnaire en Afrique, puis en Amérique, au commencement du XVIII^e^ siècle. — Il partit en 1698 pour l'île Bourbon, avec un confrère, M. Calvarin, pour y établir une Mission de prêtres de leur Société, ou une maison de procure, ce qui en effet eût bien facilité les relations avec les chrétientés de Siam, de Cochinchine, de Tong-King et de Chine. Sans doute ils ne réussirent point, car ils revinrent bientôt en France, et passèrent de là au Canada. L'année de leur mort n'est pas indiquée dans le catalogue que M. Luquet a fait imprimer à la suite de ses *Lettres à l'évêque de Langres*.

DELAVIGNE (M. Gabriel), prêtre français, membre de la congrégation des Missions-Etrangères, et missionnaire dans le Tong-King, à la fin du XVII^e^ siècle et au commencement du XVIII^e^. — Il était de Vernon, en Normandie, dans le diocèse actuel d'Evreux, et partit pour l'Orient en 1681. J'ignore combien de temps il évangélisa ce royaume, et à quelle époque il revint en France; mais il mourut à Paris, au mois de mai 1710.

DE LA VILLE GONAN (M. Jean-Louis), prêtre français du diocèse de Vannes, missionnaire en Orient à la fin du XVIII^e^ siècle. — Il fut envoyé en Cochinchine par le séminaire des Missions-Etrangères, et partit en 1792 ainsi que MM. Jarot et Duval, envoyés dans le même royaume ; mais il fut emporté par une mort prématurée dès l'année 1794, alors qu'il avait à peine débuté dans le ministère apostolique. M. Duval était mort en arrivant, dès le mois d'octobre 1792. M. Jarot évangélisa le pays jusqu'en 1823.

DELCROS (M.), Lazariste français du diocèse de Saint-Flour, dans la Haute-Auvergne (Cantal), missionnaire en Amérique, sans doute aux Etats-Unis. — Il est parti en 1845. Les *Annales de la Propagation de la Foi* n'ont point fait connaître à quelle mission particulière il était envoyé.

DELEAGE (M.), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan.—Il est parti de Bordeaux à la fin du mois de juillet 1847, pour le vicariat apostolique de Pondichéry, ainsi que deux de ses confrères; deux autres prêtres de la même Société, embarqués avec lui, étaient destinés l'un pour le Coïmbatour, l'autre pour le Maïssour, deux missions contiguës à celle de Pondichéry. M. Déléage est du diocese du Puy, en Vélay (Haute-Loire). — *Voy.* De Gélis.

DE LESPINAS (M. Jacques), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans le royaume de Siam au XVII^e^ siecle. — Il partit pour l'Orient en 1681. Une mort prématurée l'enleva dès l'an 1685, au début de la carrière. M. de Lespinas était de la Bourgogne.

DELEUZE (M. Léopold), Jésuite belge, du diocèse de Tournay; missionnaire en Chine, dans le Kiangnan, diocèse de Nankin. — Il est parti pour ce pays en 1845, à la même époque que le P. Lemaître, le P. Rose, et le P. Werner.— *Voy.* Poissemeux.

DELEVAUD (M.), prêtre savoyard du diocèse d'Annecy, missionnaire en Amérique. — Il est parti en 1847 pour l'Orégon, et s'est embarqué avec M. Blanchet, qui venait d'être institué premier archevêque d'Orégon-City; dans cette province, à cette époque, quatre autres prêtres sortis également du diocèse, étaient allés les uns à l'orient, les autres à l'occident, porter la parole de vie dans des contrées lointaines : c'étaient le P. Desjacques, Jésuite, embarqué pour New-York; le P. Dupont, de la même compagnie, dirigé sur la Jamaïque; MM. Neyret et Dupont, de la congrégation de Saint-François de Sales, envoyés dans l'Indoustan, avec le Fr. Charles Vibert. — Peu de temps après, M. Neyret a été institué évêque d'Olène *in partibus*.

DELFIEU (Fr. Dominique), Picpussien français, du diocèse de Rhodez; missionnaire dans l'Océanie orientale. — Il est parti de Bordeaux en 1841, avec le P. Doumer, promu à la dignité épiscopale en 1848; six autres Pères et six Frères étaient embarqués sur le même vaisseau. — *Voy.* Doumer.

DELFINI (Fr. Jacques), Mineur italien, de Venise, était religieux de l'Observance; le pape Martin V le nomma directement, en 1434, à la charge de gardien du Saint-Sépulcre. — Le chapitre général de l'ordre de Saint-François, qui se tenait à Forli, avait élu pour cette place un conventuel, quoique le Souverain Pontife eût témoigné le désir d'y voir nommer un Observantin. Le Pape obligea l'élu à se démettre entre ses mains, et le remplaça par Fr. Jacques Delfini. C'est le premier Observantin qui ait été nommé gardien du Mont-Sion : depuis, cette fonction vénérable a toujours été remplie par les Observantins. — *Voy.* André de Hongrie.

DELGADO (Le P. Alexis), Jésuite portugais, fut envoyé au Brésil en 1570.—Il partit sur le navire le *Saint-Jacques*, avec le P. Azevedo et quarante autres religieux de la même Société. Ce nombreux essaim d'apôtres allait former un noviciat et un séminaire pour la création d'un clergé au sein même de la mission, où les besoins immenses ne pouvaient être satisfaits par les prêtres qu'on tirait d'Europe, et qu'il fallait demander toujours en plus grand nombre. Mais le fer des hérétiques mit à néant des projets dont la réalisation eût été si avantageuse pour la religion. Le *Saint-Jacques* fut rencontré en mer par Jacques Sourie, calviniste français, au service de la Navarre. Ce sectaire s'em-

para du vaisseau, et fit mettre tous les Jésuites à mort. — *Voy.* Azevedo et Sourie.

DELGADO (Le P. Ignace), prélat espagnol, de l'ordre des Dominicains ; missionnaire au Tong-King, évêque de Mellipatam *in partibus*, et vicaire apostolique du Tong-King oriental, au XIX^e^ siècle. — Ce bon religieux avait été nommé évêque et vicaire apostolique par Pie VI, vers 1797. Pris pendant la persécution de 1838, il fut mis en cage, accablé de mauvais traitements malgré son grand âge, et condamné à être décapité, comme Européen, prédicateur d'une fausse religion et magicien. Il mourut en prison, le 12 juin 1838, d'une dyssenterie à laquelle les mandarins défendirent d'apporter ni soulagement ni remède. Il avait 76 ans; il gouvernait la mission du Tong-King oriental depuis plus de quarante ans, avec autant de succès que de sagesse. Son coadjuteur, le P. Hénarès, fut décapité pour la foi le 25 juin suivant.

DELPECH (Fr.), Picpussien français, du diocèse de Cahors; missionnaire en Océanie. — Il est parti de Brest en 1845, comme catéchiste, avec vingt et un autres religieux de sa congrégation. — *Voy.* Favens.

DELPECH (M.), du diocèse de Montauban, missionnaire dans l'Asie orientale.—Cet ecclésiastique, membre de la société des Missions-Etrangères de Paris, s'est embarqué à Londres le 27 octobre 1851, avec M. Constant, du diocèse de Besançon. Sa destination était le séminaire chinois de Pulo-Pinang, près de la péninsule de Malacca. On y forme un grand nombre de prêtres indigènes. Quant à M. Constant, il avait mission d'aller évangéliser les sauvages de la même presqu'île.

DELPRINO (M. Charles-Dominique), prêtre italien, du diocèse d'Acqui (Piémont); membre de la congrégation des Oblats de Turin, et missionnaire dans l'empire birman (Indo-Chine). — Il est parti pour ce pays en 1842, avec Mgr Céretti, évêque d'Antinople, et vicaire apostolique d'Ava et Pégu, et dix autres religieux de la même Société : trois prêtres, deux clercs et cinq Frères coadjuteurs. Voici leurs noms : M. Isnart, de Nice; M. Pachietti et M. Andreino, de Turin, prêtres; M. Pogolotti, de Turin, et M. Gabutti, d'Alba, acolytes; le Fr. Tesio et le Fr. Alesia, de Turin; le Fr. Raffignone, de Pinerolo; le Fr. Voglialo, d'Asti, et le Fr. Operti, de Naples. — On voit que, à l'exception du dernier, tous ces Oblats étaient Piémontais, y compris leur évêque, qui appartient à la même congrégation et était du diocèse d'Ivrea. — Ce prélat n'est plus dans les missions, soit que la mort l'ait enlevé, soit qu'il ait repris le chemin de sa patrie, après avoir combattu dans les pays infidèles. Quant aux missionnaires dont on vient de lire les noms, les deux clercs auront sans doute été promus au sacerdoce sur le lieu de la mission; mais les *Annales de la Propagation de la Foi* ni les journaux religieux ne nous ont rien appris au sujet d'aucun d'entre eux. La chrétienté de Birmanie n'est point persécutée; mais elle ne fait guère de progrès, et c'est une des missions dont on parle le moins.

DELUC (M. Dominique), missionnaire français, du diocèse d'Agen et de la congregation des Missions-Etrangères de Paris. — Il est parti le 3 mai 1852 pour la Chine, avec M. Chapdeleine et trois autres; un cinquième missionnaire, M. Verdié, était destiné pour la Cochinchine.

DEMARCHEZ (M. Louis), religieux français du diocèse d'Amiens, membre de la congrégation du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie, et missionnaire en Guinée (Afrique). —Il est parti de Toulon le 17 février 1849 sur le même navire que M. Bessieux et M. Kobès, évêques, de la même Société, l'un vicaire apostolique, l'autre coadjuteur de la mission, et six ecclésiastiques; deux autres Frères, avec six religieuses, tous envoyés à la même destination. — *Voy.* Clément.

DE MARION (M.), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire en Cochinchine au XVIII^e^ siècle.— Il était du diocèse de Metz, et il partit en 1769 pour l'Orient. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il arriva dans sa mission et y travailla quelque temps ; ensuite il revint peut-être en France. La date de sa mort ou de son retour en Europe n'est pas connue.

DE MARION-BRESILLAC (M. Melchior), missionnaire français dans l'Indoustan, membre de la congrégation des Missions-Etrangères, évêque de Pruse *in partibus*, et vicaire apostolique de Coïmbatour. — Il est parti pour l'Orient en 1842, et s'est embarqué à Nantes, le 12 avril, avec un confrère de la même congrégation, M. Triboulot, de Saint-Diez, en Lorraine, destiné comme lui à la mission de Pondichéry. — M. de Brésillac est du diocèse de Carcassonne. Lors de la division du vicariat apostolique de ce nom en trois autres vicariats (vers 1847), il fut nommé évêque de Pruse *in partibus* et vicaire apostolique de Coïmbatour.

DEMBEA, grand lac d'Afrique, dans l'Abyssinie. Au nord-ouest de ce lac, il y a une province nommée aussi Dembea ; les Jésuites, aidés de prêtres et de moines indigènes convertis, y reçurent 4,000 abjurations en 1627 et années suivantes, sous l'empereur Socinios et le patriarche Mendez. — C'est dans une île du lac Dembea que le P. Almeida, Jésuite portugais, évêque de Nicée, et les PP. Franceschi et Rodriguez, ses compagnons d'apostolat, furent pendus et lapidés en haine de la foi véritable, au mois de juin 1638.

DEMETRIADE, ville épiscopale de Macédoine ou plutôt de Thessalie, sous la métropole de Larisse. — Selon le P. Richard, elle est aussi nommée Démétriat. Elle a eu des évêques latins au moyen âge. Le Pape Innocent III écrivit à l'un d'eux en 1208, pour l'obliger à se reconnaître comme suffragant de l'archevêque de Larisse. En 1212, le même Pape reçut la démission de l'évêque de Démétriade. Il paraît que ce dernier prélat était le successeur de celui qui siégeait

en 1208. Voici quelques-uns de ces évêque dont les noms se sont conservés : 1. Barthélemy. Il fut institué le 7 mai 1212. 2. Guillaume. Il siégeait au milieu du XV^e^ siècle. Par conséquent il y a près de 250 ans d'intervalle entre lui et le précédent. 3. Jean I^er^ Frère Mineur. Il fut nommé en 1447, et succéda à Guillaume. 4. Roderic. Il paraît que celui-ci était aussi Franciscain et qu'il fut destitué en 1466. 5. Jean II, Frère Mineur. Il fut nommé par le Pape Sixte IV, en 1478, et succéda, non à Fr. Roderic, mais à un évêque qui siégea après lui et dont on ne sait pas le nom. Il est fort probable que tous ces évêques, excepté Barthélemy, ne furent que titulaires du siége de Démétriade. Je ne sais pas d'une manière positive si l'Eglise romaine confère encore aujourd'hui le titre d'évêque de Démétriade *in partibus*.

DEMETRIUS (Saint), martyr à Thessalonique (en Macédoine). — Sa profession n'était pas de celles où l'on pût s'attendre à trouver un zélateur de la religion chrétienne. Il était proconsul, son office était d'exciter les Chrétiens à l'apostasie, de diriger le supplice des confesseurs, et de prononcer la sentence de mort contre les martyrs. Mais, au contraire, ami de la vérité plus que de l'empereur, et sacrifiant son intérêt matériel à la voix de sa conscience, il amenait un grand nombre de personnes à la foi de Jésus-Christ. Il eut le bonheur de sceller par le martyre la courageuse profession qu'il faisait de l'Evangile. C'est sous le règne de l'empereur Maximien (premières années du IV^e^ siècle) qu'il gagna la couronne immarcessible, selon la poétique expression de l'Ecriture.

DEMETRIUS DE TIFLIS, Fr. Mineur géorgien, et Frère lai dans son ordre, connaissait bien les langues orientales et servait d'interprète aux missionnaires. — Il partit de Tauris en 1321, avec trois autres Franciscains, les FF. Thomas de Tolentino, Jacques de Padoue et Pierre de Sienne, tous Italiens, se rendit à Ormus et de là dans l'Inde. L'intention de ces religieux était de passer jusqu'à la Chine, en prêchant l'Evangile ; l'espoir du martyre, et le désir de gagner des âmes à Jésus-Christ, les animaient dans ces grands et courageux desseins. Ils eurent le bonheur d'obtenir la palme qu'ils ambitionnaient. Arrivés à Tana, dans l'île Salsette, non loin de la ville actuelle de Bombay, ils furent traduits devant un juge musulman qui voulut leur faire apostasier la foi, les tourmenta cruellement, fit jeter deux fois Fr. Jacques de Padoue dans un bûcher : les flammes respectèrent ce saint missionnaire. Enfin on les massacra, la nuit, de différentes manières. Fr. Démétrius fut percé d'un coup d'épée à travers le corps ; les bourreaux tranchèrent ensuite leurs têtes, et mutilèrent leurs corps d'une manière horrible.

Fr Jourdain Catalani, Prêcheur français, était avec eux, et échappa au même sort, parce qu'en ce moment il était allé dans une autre ville instruire et baptiser des gens qui se disaient Chrétiens et n'en avaient que le nom ; il revint à Tana et recueillit leurs précieux restes, qui furent plus tard transférés en Chine par Fr. Oderic de Frioul. Des miracles opérés par les martyrs de Tana, après leur mort, déterminèrent la conversion d'un grand nombre de païens et de musulmans. — *Voy.* Jacques de Padoue, Catalani.

DENICAN (Le P.), Jésuite français, du diocèse de Bordeaux, missionnaire en Afrique dans l'île de Madagascar. — Il est parti pour cette destination le 10 septembre 1844, avec M. Dalmond, préfet apostolique de la mission, deux prêtres du Saint-Esprit, deux catéchistes dont un Malgache, le P. Cotain, de la compagnie, et quatre autres Jésuites, deux Pères et deux Frères — *Voy.* Weber.

DENIS (Fr.), Mineur, tué vers l'an 1520 par les Indiens de l'Amérique méridionale qu'il évangélisait. — Il faisait partie d'une mission de son Ordre venue d'Haïti à la côte de Eumana et de Paria (Venezuela actuel, près de l'île de la Trinité), sous la conduite du P. Jean Garcès : comme ces religieux ne s'occupaient pas de la recherche de l'or, à l'exemple des autres Espagnols, et qu'ils menaient la vie la plus édifiante, leurs instructions étaient écoutées et goûtées des Indiens ; mais la perfidie d'un Espagnol, nommé Alphonse d'Ojeda, qui vint enlever quelques personnes de la tribu pour les vendre comme esclaves, renversa entièrement la mission. Les Franciscains, regardés comme les complices de ce scélérat parce qu'ils étaient de la même nation, furent obligés de s'enfuir et de s'embarquer pour Haïti. Il n'y eut qu'un Frère lai, nommé Denis, qui resta et se cacha pendant six jours ; mais la faim l'ayant contraint à se livrer aux indigènes, ils se vengèrent sur cet innocent du crime d'Ojeda, le roulèrent par terre, l'accablèrent de coups de poings et de coups de pieds, et enfin lui firent sauter la cervelle de la tête Deux Dominicains, dont l'un était prêtre, et qui évangélisaient une tribu voisine, furent également massacrés en représailles du guet-apens d'Ojeda, et celui-ci ayant eu l'imprudence de descendre à terre, fut également tué par un chef indigène.

DENIS DE VILLAFRANCA (Le P.), Mineur observantin italien, parti de Gênes en 1852, avec seize autres religieux de son ordre, pour les missions des sauvages de la Bolivie (Amérique du Sud.) — *Voy.* Muzzani.

DE NOINVILLE (M. Noel-Alexandre), prêtre franciscain de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Afrique, au XVIII^e^ siècle. — Il partit, en 1726, pour l'île de Madagascar où saint Vincent de Paul et M. Alméras, son successeur, avaient jadis envoyé des missionnaires (de 1648 jusqu'en 1674). On ignore le succès de la tentative faite par M. de Noinville : il est probable qu'elle échoua. A cette époque les Européens n'avaient pas d'établissement sur cette terre

peu hospitalière qui est encore aujourd'hui fermée aux missionnaires. M. Luquet dans le catalogue qu'il a inséré à la suite de ses *Lettres à l'évêque de Langres*, cite le nom de M. de Noinville, mais ne donne aucun détail sur son apostolat. Ce missionnaire était du diocèse de Chartres, et il avait le degré de bachelier en Sorbonne.

DENYSE (Sainte), diaconesse éthiopienne, est honorée par les Abyssins comme une des principales saintes de leur Eglise. — On lit son nom dans le *Voyage* de Combes et Tamisier. — *Voy.* Lalibela.

DEODA (Fr.), Mariste français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Océanie. — Il est parti, en 1841, pour la Nouvelle-Zélande avec les PP. Forest et Grange, et trois autres religieux de la même société, et s'est embarqué comme eux à Londres dans le mois de novembre. — *Voy.* Forest.

DEPOMMIER (M.), prêtre savoyard du diocèse de Chambéry et du séminaire des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire de l'Indoustan — Il est parti de Bordeaux pour Pondichéry le 6 juin 1845, avec trois confrères, MM. Couderc, Godet et Moncourier, envoyés à la même destination.

DE POOTER (Fr.), Jésuite belge, du diocèse de Malines en Brabant, missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti pour cette destination, en 1847, comme Frère coadjuteur. La même année seize autres religieux de la Compagnie de Jésus se rendaient également en Amérique. — *Voy.* Caveng.

DEPSAN, ville d'Abyssinie, située à peu de distance du lac Dembea et de Gondar. — Le P. Mendez, Jésuite, patriarche du pays au xvii^e^ siècle, sous le règne de Socinios, y avait fixé sa résidence (1625 à 1630).

DERBENT, ville d'Asie, dans la province de Schyrvan.

DE REGNIER (M.), prêtre français de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, missionnaire en Afrique, chez les nègres de Guinée. — Il est parti de France au mois de septembre 1843, avec six autres prêtres et trois Frères de sa Société, envoyés à la même destination. C'étaient M. Bessieux, supérieur ; M. Bouchet, M. Rousel, M. Maurice, M. Audebert et un autre prêtre le Fr. Fabé, et deux autres Frères dont les noms ne sont pas connus. Six des sept prêtres moururent par l'insalubrité du climat, dès la première année de leur apostolat : M. Bessieux seul survécut; il gouverne aujourd'hui la mission en qualité d'évêque.

DE REGNIER (M.), prêtre français du diocèse de Metz, membre de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, missionnaire en Afrique, chez les nègres de Guinée. — Il est parti de Brest le 31 janvier 1850, avec M. Boulanger, quatre autres prêtres et quatre Frères de la même société, et quatre Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres, tous envoyés à la même destination. — *Voy.* Boulanger.

DE RETZ (M. Antoine-Louis-Augustin), prêtre français, de la congrégation de Missions-Etrangères, missionnaire en Chine, au xviii^e^ siècle. — Il partit en 1788, évangélisa pendant quatre ans le Sutchuen et mourut le 12 mars 1793. Il était du diocèse de Mende (Lozère.)

DE SAINT-PHALLE (M. Charles-Thomas), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans le Tong-King, au xviii^e^ siècle. — Il partit de France, en 1728. M. Luquet, dans le Catalogue qu'il a publié des missionnaires de sa société, ne dit pas combien de temps il exerça le ministère apostolique, ni à quelle époque il mourut. Peut-être revint-il en France. Cet ecclésiastique était de la Bourgogne.

DE SANY (Le P. Jean-Joseph), Prémontré belge, du diocèse de Malines, missionnaire dans le midi de l'Afrique, partie orientale de la colonie du cap de Bonne-Espérance. — Il est parti d'Anvers, en 1849, avec cinq autres missionnaires, dont un religieux de son ordre, le P. Hoendervangers, et dix Sœurs de l'Assomption : cette troupe apostolique était à la suite de Mgr Devereux, nouvellement institué évêque de Paneade, et vicaire apostolique de la partie orientale du cap de Bonne-Espérance. — *Voy.* Van Cauwelaer.

DE SESSONNAT (M. Pierre), prêtre français, du diocèse d'Amiens, membre de la congrégation des Missions-Etrangères, et un des premiers missionnaires que cette société ait envoyés en Orient. — Il partit, en 1662, avec MM. Chèvreau, Robert, Brunel et Périgaud. De ces quatre ecclésiastiques, les deux premiers moururent sur mer pendant le voyage, ainsi que M. Sessonnat; les deux derniers moururent, au mois de décembre 1663, à Masulipatan (dans l'Indoustan), avant d'arriver dans la vigne spirituelle qu'ils étaient destinés à cultiver.

DE SILOS ALFONSO (Fr. Dominique), Bénédictin espagnol, du diocèse de Logrono, missionnaire en Australie. — Il est parti, le 17 avril 1853, avec M. Salvado, du même ordre, et quarante-deux autres missionnaires, dont trente-huit Bénédictins espagnols, que ce prélat emmena avec lui à la Nouvelle-Hollande. — *Voy.* Garrédo.

DES BOIS (Le P. Boniface), religieux français de l'ordre de la Merci, au xvii^e^ siècle, accompagnait le P. Hérault à Alger, en 1642. — *Voy.* Hérault.

DESJACQUES (Le P. Marie), Jésuite savoyard, du diocèse d'Annecy, missionnaire dans l'Amérique du nord. — Il est parti du Havre, pour New-York (Etats-Unis), le 16 juillet, avec le P. Daubresse et quatre autres religieux de la compagnie. — Le P. Desjacques n'était pas encore prêtre alors : il a dû être ordonné en Amérique. — *Voy.* Daubresse.

DESMAZURES (M.), missionnaire français, en Chine, parti d'Europe à la fin de 1847. — Il était auparavant chanoine et vicaire général de Bayeux. — *Voy.* Thomine Desmazures.

DESTEPHANIS (Le P. Gaspard de), de la congrégation des Oblats, de Marseille,

Missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1847 pour l'île de Ceylan en qualité de catéchiste avec trois prêtres de sa société, deux Italiens et un Irlandais. — *Voy.* Semeria.

DESTRECHY (M. Charles), prêtre français de la société des Missions Etrangères, missionnaire en Orient au XVII^e^ siècle et au commencement du XVIII^e^. — Il partit de France en 1687 et après avoir travaillé dans le royaume de Cochinchine pendant plus de vingt ans, il mourut le 13 novembre 1709. Cet ecclésiastique était de la Normandie.

DETROIT, ville d'Amérique dans les Etats-Unis, capitale de la république du Michigan. — Elle fut fondée par les Français en 1683. Les Anglais la prirent en 1759 et la conservèrent jusqu'en 1795 qu'ils furent obligés de la céder aux Etats-Unis avec tout le Michigan. Elle a été en partie détruite par le feu en 1805. Mais elle s'est rétablie depuis et sa prospérité a augmenté rapidement, surtout depuis vingt ans. En 1836, le Michigan dont elle est capitale est devenu état, de simple territoire qu'il était auparavant. En 1840, Détroit avait environ 9,000, habitants il y a tout lieu de croire que ce chiffre est actuellement doublé.

Le Michigan, après avoir fait partie, sans doute, du diocèse de Québec, qui comprenait toutes les possessions des Français dans l'Amérique du Nord, fut probablement annexé au diocèse de Baltimore, qui comprenait, de 1789 à 1808, tous les Etats-Unis. Puis un nouvel évêché ayant été érigé, en 1808, à Bardstown dans le Kentucki, le Michigan passa sous la juridiction de cette Eglise. Plus tard, à mesure que l'Eglise américaine se fondait et étendait ses conquêtes, on comprit combien il serait utile d'établir un évêché à Détroit, et lorsque ce projet fut réalisé par le Pape Grégoire XVI en 1833, il y avait longtemps déjà qu'il en était question comme d'une chose à peu près décidée. M. Rézé, missionnaire allemand, élève du séminaire de la Propagande, a été institué le 8 mars 1833 premier évêque de Détroit. Le 23 juillet 1841 on lui a donné pour coadjuteur M. Lefévère, missionnaire belge, institué évêque de Zela *in partibus*. Le Saint-Siége s'étant vu dans l'obligation de retirer à M. Rézé l'administration de son Eglise, c'est M. Lefévère qui gouverne le diocèse avec le titre d'administrateur apostolique. Il y a dans le diocèse de Détroit, qui est suffragant de Cincinnati, 85,000 catholiques environ et 30 prêtres ; mais point de séminaire. On voit combien le clergé y est insuffisant. En revanche le nombre des catholiques y est considérable, surtout par rapport à la population ; c'est un des pays des Etats-Unis où ils sont le plus nombreux. Il y a parmi eux une forte population d'Allemands. Les Indiens Peaux rouges où indigènes, qui y étaient encore nombreux il y a une trentaine d'années, tendent à disparaître, et dans peu cette race sera éteinte grâce à la philanthropie anglaise qui les extermine, sans trop de massacres, en les affamant, en les abrutissant avec les liqueurs fortes, en leur donnant des maladies, et enfin en les expropriant et les expulsant de leurs terres.

DEZ (Le P. Jean), Jésuite français du XVII^e^ siècle. — Il naquit en 1643 à Saint-Menehould et mourut à Strasbourg le 12 septembre 1712. Il avait travaillé à la conversion des protestants à Sédan, puis à Strasbourg. Il a aussi écrit sur les cérémonies chinoises et contre les protestants, les déistes, etc.

DEZA (Fr. Jacques), Prêcheur espagnol, à la fin du XV^e^ siècle, était professeur de théologie à l'université de Salamanque et précepteur de l'infant Jean de Castille. — Ayant eu occasion, dans divers entretiens avec Christophe Colomb, d'apprécier le génie, la probité et l'habileté de ce navigateur, il le confirma dans son dessein et ranima en lui le courage et l'espérance à une époque où ses offres étaient repoussées partout. Les PP. Fontana et Touron ajoutent qu'il sollicita et obtint de Ferdinand et Isabelle, souverains d'Aragon et de Castille, les navires, les soldats et l'argent avec lesquels Christophe Colomb découvrit le Nouveau-Monde. Remesal, cité par le prélat Baluffi, dans son ouvrage sur l'Amérique espagnole, conclut formellement que les rois d'Espagne sont en grande partie redevables au P. Deza de la conquête de l'Amérique.

Un autre religieux, le P. Jean Perez, Franciscain, contribua aussi beaucoup à la réalisation des plans de Colomb, et alla ensuite prêcher la foi chez les peuples que ce grand navigateur avait découverts.

DEZEST (Le P.), Mariste français, du diocèse d'Aire (Landes), missionnaire en Océanie. — Il est parti en 1849 et s'est embarqué au Havre, le 17 juillet, sur le Paquebot des mers du Sud, navire de la société de l'Océanie, avec deux autres Pères et plusieurs Frères ou ecclésiastiques appartenant comme lui à la société de Marie, et dont voici les noms : le Père Sage, de Grenoble ; le Père Michel, de Nantes ; MM. Fonbonne, de Lyon ; Jean-Pierre Gras, Fr. Charise, de Valence, Fabien Geinte, Fr. Sorlin, de Viviers. C'est dans cette forme que les *Annales de la Propagation de la Foi* ont parlé du P. Dezest et de ses compagnons pour annoncer leur départ. L'ambiguïté est telle qu'il est impossible, à cause de la ponctuation et de la construction, de deviner s'il y avait huit Maristes ou six ou sept. — Pour les trois Pères Dezest, Sage et Michel, il n'y a pas de difficulté ; quant à MM. Fonbonne, y avait-il deux parents de ce nom, ou le MM. retombe-t-il sur Gras et Geinte? Ensuite Jean-Pierre Gras et Fr. Charise font-ils deux personnes ou une seule, et de même Fabien Geinte et Fr. Sorlin sont-ils le nom du siècle et le nom de religion du même frère? Il y a autant de raisons de s'arrêter à une supposition qu'à l'autre. S'il y a quatre personnes et non deux, il est singulier qu'on ait entremêlé ainsi les ecclésiastiques et les frères, et qu'on ait mis une virgule au lieu de la conjonction pour unir les noms des deux personnages du mê-

me diocèse ; si les quatre noms ne s'appliquent qu'à deux frères, il est bizarre qu'on ait choisi pour noms de religion des mots comme Charise et Sorlin, qui ne sont point dans la Vie des saints et le Martyrologe, et paraissent tout à fait des noms patronymiques et profanes. En définitive, il doit y avoir là quelque rébus, car il ne peut pas se faire qu'ayant à rédiger en trois lignes une liste de six ou huit noms pour la publier à 150,000 exemplaires dans tout l'univers chrétien, on tombe involontairement par hasard sur une forme aussi malheureuse.

Quoi qu'il en soit, le P. Dezest avec les ecclésiastiques et les Frères qui l'accompagnaient était envoyé dans les îles de l'Océanie centrale. Sur le même navire qui les transportait à cette destination, étaient embarqués quatorze Picpussiens envoyés en Océanie et en Amérique, et cinq religieuses de la même congrégation. — *Voy.* Bossen.

DIAN MANINGUE, prince malgache du XVII^e^ siècle. — Il fit empoisonner et assommer un missionnaire français de la congrégation de Saint-Lazare. — *Voy.* Etienne. C'est le nom de ce prêtre.

DIAZ (Le P. Jacques), Jésuite portugais, un des premiers missionnaires de cet ordre au Congo, partit du collége de Coïmbre vers l'an 1549 avec le P. Vaz, supérieur, et deux autres Jésuites. — Il prêcha avec fruit à San-Salvador et dans le royaume, et convertit, instruisit solidement et baptisa, en cinq mois seulement, quatre cents nègres païens. Mais après la mort du P. Vaz, la mission périclita en ses mains et dans celles du P. Ribéra et ils furent révoqués et remplacés par ordre de saint Ignace de Loyola, leur général. — *Voy.* Ribéra.

DIAZ (Le P. Emmanuel), Jésuite espagnol ou portugais, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle. — On sait peu de chose sur sa carrière apostolique. Après la persécution qui agita l'Eglise de Chine sur la fin du règne de Wan-li (1615) et qui se ranima en 1622 pendant le régne de son petit-fils Hi-Tsong, la paix et la liberté furent rendues pour quelques temps aux prédicateurs de l'Evangile : alors le P. Longobardi, supérieur général de tous les missionnaires Jésuites en Chine, accourut à Pékin avec le P. Diaz (c'était vers l'an 1625) et ils s'installèrent dans leur maison d'où ils avaient été expulsés, y reprenant leurs exercices et leurs travaux comme avant la tempête.

Environ dix ans après, le P. Diaz était, avec le P. Aleni, missionnaire dans le Fokien, province maritime située au nord de Canton. Ils y avaient déjà bâti dix-sept églises ; mais de fâcheux dissentiments s'élevèrent entre ces deux religieux et les Dominicains qui évangélisaient aussi le Fokien : il s'agissait de savoir si les honneurs rendus par les Chinois aux ancêtres et à Confucius étaient seulement civils et politiques ou religieux et par conséquent idolâtriques. Les Dominicains admettaient la dernière opinion et interdisaient ces sortes de cérémonies aux néophytes. Les Jésuites, d'un avis opposé, toléraient les usages nationaux de leurs Chrétiens ; il résultait de ces dissensions des éclats fâcheux : les Dominicains furent emprisonnés, battus, puis expulsés de Chine avec défense d'y rentrer, comme ayant osé condamner les coutumes en vigueur dans l'empire. Le P. Diaz et le P. Aleni eux-mêmes furent également exilés bien que le parti auquel ils étaient attachés fût tout opposé. Le P. Aleni rentra dans la province au mois de juillet 1637 ; quant au P. Diaz, il devint visiteur de sa compagnie, et joua un rôle accessoire à la vérité dans l'affaire des cérémonies chinoises. Le P. Moralès, Dominicain, lui ayant adressé un mémoire en douze articles où étaient formulés les doutes sur les principes de conduite adoptés par les Jésuites, le P. Diaz répondit qu'il avait besoin de s'entendre avec le P. Hurtado, vice-provincial de sa compagnie en Chine ; mais ayant trop tardé à communiquer aux adversaires le résultat de sa conférence, ceux-ci portèrent la suite de l'affaire devant le Saint-Siége. On ne voit plus après cela le P. Diaz reparaître dans l'histoire des missions.

DIAZ (Le P. François), Dominicain espagnol, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle. — On ne sait presque rien de sa vie et de ses travaux, si ce n'est qu'il est un des premiers missionnaires de son ordre en Chine, où il évangélisa le Fokien. Il était arrivé dans l'île de Formose vers l'an 1640 ou 1641. Le P. de Capillas, autre Dominicain espagnol, était venu l'y rejoindre. Ils entrèrent ensemble, en 1642, sur le territoire continental de la Chine, et le P. de Capillas, qui s'arrêta d'abord à Fogan, fut martyrisé six ans après, le 15 janvier 1648. Quant au P. Diaz, il n'est plus parlé de lui dans la suite ; et on ignore comment et à quelle époque il termina sa carrière.

DIDACE ou DIEGO (Saint), le même nom en espagnol que Jacques en français, religieux espagnol de l'ordre de Saint-François, naquit à Saint-Nicolas, bourg du diocèse de Séville, d'une famille de condition commune. — Il mena d'abord la vie érémitique avec un saint prêtre ; quelques années après il fut obligé de rentrer chez ses parents. Dès qu'il fut libre, il abandonna le monde, et entra chez les Mineurs Observantins en qualité de frère convers, c'est-à-dire laïque, et il fut occupé aux bas emplois du monastère. Lorsqu'il eut fait profession, il fut envoyé, avec un prêtre de son ordre, aux îles Canaries ; il y montra un zèle infatigable pour la conversion des idolâtres, et quoiqu'il ne fût que laïque, ses supérieurs le firent gardien, c'est-à-dire supérieur, d'un couvent qui venait d'être établi dans l'île Fortaventura. Cette île était encore peuplée d'un grand nombre de Guanches, qu'il catéchisa avec zèle et intelligence ; aussi il en gagna plusieurs à Jésus-Christ. Ayant appris que les indigènes de la Grande-Canarie étaient fort cruels et obstinés dans leur idolâtrie, il désira d'aller y prêcher la foi, comptant y trouver l'heureuse occasion du martyre. Après s'être fortifié des secours

de la religion, il partit; mais une tempête, et la crainte que ses compagnons avaient des sauvages, ne lui permirent pas de débarquer. Il revint à Fortaventure, continua de s'y appliquer à la conversion des Guanches, affermissant d'ailleurs, par son exemple et ses discours, les catholiques dans leur religion. Pendant une famine qui désola l'île, il en nourrit miraculeusement les habitants.

Après avoir été gardien pendant trois ans, il repassa en Espagne, habita successivement divers couvents, se rendit à Rome en 1450, et, revenu en Espagne, résida successivement à Séville et à Alcala, répandant partout la bonne odeur de ses héroïques vertus. Il mourut le 12 novembre 1463 au couvent d'Alcala. Il avait voulu qu'on lui mît une corde au cou, et, dans cet état, il demanda pardon à ses confrères. Sixte V l'a canonisé en 1588, et Innocent XI a fait insérer son office dans le *Bréviaire romain*. *Voy.* Jean de Logrono et Jean de Saint-Torcas.

DIDIER (Saint), archevêque de Vienne, en France, au VI^e^ siècle et au commencement du VII^e^. — Le Pape saint Grégoire le Grand lui recommanda les missionnaires qu'il envoyait en Angleterre, et se servit de son zèle pour déraciner des abus qui s'étaient glissés dans quelques églises de France.

Saint Didier était un prélat aussi savant dans la littérature profane que vénérable par sa vertu. Il paraît qu'il enseignait les lettres, même après son élévation à l'épiscopat, étant sans doute persuadé qu'on peut en tirer un grand avantage pour la religion. Des personnes mal intentionnées prirent de là occasion de le décrier auprès du Pape saint Grégoire, et le lui représentèrent comme un homme qui substituait les fables païennes à l'Ecriture sainte, et qui, d'une même bouche, chantait les louanges de Jésus-Christ et de Jupiter. Ainsi l'auteur du *Ver rongeur* a découvert, de nos jours, une chose qui était déjà oubliée avant le temps de la reine Berthe. Saint Grégoire le Grand ne donna pas gain de cause aux ennemis de saint Didier.

Ce prélat fut assassiné, en 612, dans le pays de Dombes (Ain), par l'ordre de Brunehaut, dont il n'approuvait pas les désordres, et après un sermon qu'il avait prêché sur la chasteté en présence de cette princesse et de son fils Thierri, roi de Bourgogne. On honore saint Didier le 23 mai. L'endroit où il fut massacré s'appelle de son nom Saint-Didier de Chalaronne, parce qu'il est près d'une rivière nommée *la Chalaronne*.

DIDIER (Le P.), religieux savoyard, de la congrégation des Oblats de Marseille et missionnaire au Canada. — Il est parti pour ce pays au mois de février 1851, avec quatre autres prêtres, dont trois savoyards et un irlandais, et deux Frères scolastiques. Le P. Didier est du diocèse de Saint-Jean de Maurienne; ses compatriotes envoyés au Canada en même temps que lui, les PP. Salaz, Rabel et Rouge, sont du diocèse d'Annecy.

DIDYME, traduction du nom de saint Thomas, Δίδυμος, qui, en grec, veut dire *Jumeau*, d'où on a formé Didyme; c'est aussi la signification du mot hébreu *Thomas*. — *Voy.* Saint Thomas.

DIEGO CAM, navigateur portugais au XV^e^ siècle, contribua, comme la plupart des voyageurs de ce temps-là, à faire connaître le nom de Jésus-Christ dans les pays qu'il découvrit. (*Voy.* Cam.) — Aujourd'hui on propage plus volontiers l'opium, l'eau-de-vie, les verroteries, les vices, les maladies, le scandale et l'incrédulité. Le progrès est fort triste sous ce rapport.

DIEGO DE SAINT-JACQUES, ou plutôt Fr. Jacques de Saint-Jacques, Jésuite portugais, fut un des six premiers missionnaires destinés au Brésil par saint Ignace de Loyola. (*Voy.* Nobrega.) — Il partit en 1549 et après avoir débarqué à la baie de tous les Saints où la ville de Bahia n'existait pas encore, il fut envoyé à Saint-Vincent avec le P. Nugnez.

DIÊN (M. Dominique), prêtre tong-kinois, missionnaire dans sa patrie au XIX^e^ siècle et martyr. — Il fut décapité pour la foi, le 1^er^ août 1838, avec un autre prêtre nommé Bernard Dué, âgé de 83 ans. Ces deux prêtres appartenaient au vicariat apostolique du Tong-King oriental.

DIEPPE (M.), prêtre français, de la congrégation de la Mission, mourut de la peste en 1649, à Alger, où il était missionnaire.

DIGARD (M. François-Xavier), prêtre français, du diocèse de Coutances (Manche) et de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris. — Envoyé dans le vicariat apostolique de Pondichéry, il est parti le 20 août 1852, avec trois de ses confrères, qui avaient reçu la même destination, et deux autres envoyés le premier au Thibet (c'est M. Bourry), et le second, M. Dallet, dans le Maysour, mission voisine de celle de Pondichéry.

DIMADE (Saint), confesseur en Ethiopie. — Le Martyrologe mentionne la fête de ce saint au 5 septembre et ne donne aucune autre indication.

DING-NGOI, province de Cochinchine, située au nord de celle de Quang-Binh, dans laquelle on la comprend quelquefois. Elle fait partie de la Cochinchine septentrionale, et elle se trouve au nord de la muraille de Luy-Say, construite par les Cochinchinois pour prévenir et empêcher les invasions des Tong-Kinois dans le pays.

DINH, nom d'une dynastie de rois qui régna au Tong-King à la fin du X^e^ siècle.—Elle eut pour fondateur un pâtre tong-kinois, nommé Bôlinh, qui devint général d'armée, chassa les Chinois de sa patrie, et fut institué par l'empereur de Chine Hâu-tông-thai-tô, roi de Tong-King (Giaochi), sous le nom de Tienhoang. Il régna douze ans. La dynastie Dinh est la première dynastie indigène qui ait régné au Tong-King. Elle ne dura guère plus longtemps que son fondateur, et fut remplacée en 981 par celle des Lê.

DINH-CAT ou QUANG-DUC, province de Cochinchine, située dans la partie septentrionale du royaume.

DINYS ou DYNIE (Nicolas), Jésuite portugais, de Bragance, se rendait au Brésil en 1570, avec le P. Azevedo, provincial, et un nombreux essaim d'apôtres, lorsqu'ils furent rencontrés en mer par un parti de calvinistes français qui s'emparèrent de leur vaisseau, et massacrèrent tous les religieux sur lesquels ils firent main basse.—Mais la Providence réservait un témoin par lequel tant d'affreuses barbaries furent dévoilées plus tard pour la honte de cette hérésie qui a toujours à la bouche, quand elle parle de l'Eglise romaine, les mots de bûchers, de massacres, de tortures, d'inquisition et d'intolérance, oubliant sans doute ses propres exploits et les flots de sang qu'Henri VIII, un de ses patrons, versa jadis, dans l'intérêt de la réforme, et le supplice de Servet, et les martyrs de Gorcum, et les rigueurs de Wasa et des autres souverains du Nord; et les lois atroces de l'Angleterre pendant deux siècles, et ces cinquante-deux missionnaires, la plupart jeunes et pleins d'ardeur apostolique, qui auraient sans doute civilisé des milliers de sauvages et assuré dans l'Eglise du Brésil la perpétuité d'une milice d'élite. Quand on a de pareilles taches dans son histoire, on devrait par pudeur déclamer un peu moins contre ses adversaires. — *Voy.* Cap-de-Ville, Azevedo, etc.

DIONTYRAS (Saint), confesseur, honoré le 3 décembre par les Ethiopiens. — Le Martyrologe ne dit point le temps où il vivait, ni les circonstances principales de sa vie.

DISEN ou DISIBODE (Saint), moine irlandais, missionnaire dans sa patrie et en France, au VIIe siècle. — Sa science et ses vertus rendirent son nom célèbre dans l'Eglise, et par ses instructions il engagea un grand nombre de Chrétiens à marcher dans les voies de la perfection. Il quitta l'Irlande vers l'an 652, et passa en France. Ses exhortations y produisirent des fruits admirables dans tous les lieux qu'il visita. La simplicité de ses paroles, son humilité, son recueillement donnaient à tous ses discours une autorité, une force, une énergie secrète qui pénétrait tous les cœurs, et faisait goûter les plus sévères maximes du christianisme. D'ailleurs sa douceur, sa patience et sa charité, touchaient les pécheurs les plus endurcis. Il fonda dans le diocèse de Mayence un monastère qui de son nom fut appelé Disenbourg. Le succès extraordinaire de ses travaux apostoliques lui avait mérité l'honneur d'être sacré évêque régionnaire, lorsqu'il mourut vers l'an 700. Sainte Hildegarde, abbesse du mont Saint-Tobert, à Bingen, a écrit la *Vie de saint Disen*.

DIU, petite île de l'Indoustan située à l'occident de cette contrée et de la presqu'île de Guzerate dont elle est séparée par un canal étroit. — Elle a trois lieues de long sur moins d'une lieue de large. Elle est stérile et manque d'eau potable; mais son port qui est bon lui donne de l'importance. Les Portugais y ont bâti en 1536 une ville nommée aussi Diu qui était autrefois très-forte, riche, commerçante et peuplée. Aujourd'hui, elle est déchue comme tout ce qui est portugais. La citadelle existe encore, mais désarmée. Des murailles inutiles entourent cette cité qui comptait, en 1815, 4,000 âmes, deux églises, plusieurs couvents. Aux beaux temps de la puissance portugaise en Orient et des conquêtes évangéliques faites par les religieux de cette nation, Diu était le centre et le point de départ de missions importantes pour tout le Guzerate et le littoral du golfe de Cambaye.

DIVAR, petite île de l'Indoustan, située sur la côte occidentale de cette contrée et au nord de l'île de Goa. — Ses habitants, autrefois païens, étaient fanatiquement attachés à leurs superstitions et à leurs idoles, et la cupidité des brames les entretenait dans cette disposition, en sorte que les efforts des missionnaires pour les convertir restèrent longtemps infructueux. Il y avait entre autres une célèbre idole de Ganesa, fils de Siva, qu'on représente avec une tête d'éléphant; les païens venaient l'adorer de différentes parties de l'Indoustan. Une autre petite île nommée Choran, et voisine de Divar, était également habitée par des païens obstinés. En 1556 les Jésuites résolurent de faire simultanément une mission dans ces deux sanctuaires du démon. Les PP. Acosta et de Figueredo, avec huit autres qui n'étaient pas encore prêtres, se chargèrent de l'île Divar; le P. Rodriguez, et six compagnons qui n'étaient pas prêtres, et parmi lesquels se trouvait le Fr. Fernandez, entreprirent l'île de Choran. Ce coup de filet évangélique eut un plein succès; les insulaires et les brames eux-mêmes demandèrent le baptême qui leur fut conféré par le P. Nugnez Barretto, Jésuite, patriarche d'Ethiopie. La cérémonie se fit dans l'église Notre-Dame qu'on venait d'y bâtir. Le Fr. Fernandez laissé dans l'île de Choran, sans doute après avoir été promu au sacerdoce, prit soin de cette chrétienté pendant vingt-sept ans; lorsqu'il y était abordé il n'avait trouvé que sept Chrétiens, à sa mort en 1583 il en laissa cinq mille.

L'île de Divar a sans doute une étendue et une importance minime : on ne la trouve point dans les géographies modernes; il y a lieu de croire qu'elle fait partie des possessions portugaises. Il en est de même de l'île de Choran.

DIZIER (Saint), évêque français du VIIe siècle. — On ne sait pas au juste quel siége il occupait. Il est appelé *episcopus Rudunensis*, quelquefois *Ruthenensis* ou même *Rhodonensis*. Est-ce Rodez en Rouergue ou bien Rennes ou Redon en Bretagne? La question est difficile à résoudre. Quoi qu'il en soit, c'était un prélat très-pieux et très-zélé, et fort attaché à l'orthodoxie. Les hérétiques et tous les hommes d'une doctrine suspecte avaient en lui un adversaire déclaré. Ayant fait le pèlerinage de Rome pour

visiter le tombeau des saints apôtres, il passa à son retour par la Suisse et s'arrêta quelque temps dans le pays de Bade où se trouvait un évêque accusé d'enseigner des erreurs à son peuple. Saint Dizier eut le bonheur de ramener à la vérité presque tous ceux que ce faux pasteur avait trompés. Mais ses prédications irritèrent quelques hommes obstinés et violents qui conçurent le dessein de s'en venger, car il fut assassiné dans un bois (de la Forêt Noire) avec son compagnon saint Rinfroy, au moment où ils revenaient dans leur pays. Ce crime fut commis le 18 septembre, vers la fin du VII^e^ siècle, près de la ville de Delle à quatre lieues de Béfort. On honore les deux martyrs le jour où ils succombèrent sous le fer des ennemis de la foi.

DOAI, mot annamite qui signifie *l'ouest*. — Il y a au Tong-King une province de l'ouest appelée dans la langue du pays Xu-Doai. — *Voy.* Xu-Doai.

DODOT (M. Nicolas-Joseph), prêtre français du diocèse de Verdun en Lorraine (Meuse), missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Marseille, pour le vicariat apostolique d'Agra, le 4 novembre 1846, emmenant avec lui quatre Sœurs de la congrégation de Jésus-Marie de Lyon. Il y avait déjà dans le Mogol vingt de ces religieuses parties précédemment. (*Voy.* Caffarel et Bonaventure de Florence.) — Elles se dévouent à l'enseignement et recueillent des orphelines : leurs succès dans ces œuvres de zèle et de charité sont admirables et contribuent beaucoup à la prospérité de la mission.

DOM, abréviation de *dominus*, *seigneur* ou *monsieur;* c'est le titre qu'on donne aux Bénédictins et aux religieux de quelques autres ordres comme les Chartreux. — Il est porté particulièrement par les abbés ou supérieurs : les religieux prêtres y ont aussi droit, mais non les frères lais ou laïques. Ainsi on dit : dom Mabillon, dom Vaissette, dom Mortaise, dom Serra, dom Salvado. A la vérité, on leur donne aussi le nom de *Père :* le P. Martène, le P. Pitra, et quelquefois on réunit les deux comme font aujourd'hui les Dominicains pour le titre de *Frère*, exemple le R. P. dom Prosper Guéranger, Bénédictin ; le R. P. Fr.-Henri-Dominique Lacordaire, Prêcheur.

Le titre de dom ou D. est aussi employé dans le style de la cour de Rome pour qualifier les évêques. On s'en sert par exemple aux consistoires, dans quelques-uns des annuaires dits *Cracas* ou *Notizie*, etc. La traduction en français est M. ou Mgr.

Dans certaines congrégations bénédictines ou autres l'abbé s'appelait le *dom;* sa place et par extension sa communauté, la *dommerie;* mais ceci est étranger aux missions.

DOMENGE-HÉRITIER (M.), missionnaire savoyard dans l'Inde, membre de la congrégation de Saint-François de Sales, d'Annecy. — Il est parti en 1851, pour le vicariat apostolique de Vizagapatan (côte d'Orissa), avec trois prêtres de la même société et six Sœurs de Saint-Joseph. M. Domenge n'était que diacre à cette époque, et il aura sans doute été promu au sacerdoce en Asie, par M. Neyret, évêque d'Olène et vicaire apostolique de la mission. Cet ecclésiastique appartient, ainsi que ses trois confrères, son évêque et presque tous les prêtres du vicariat, au diocèse d'Annecy. — *Voy.* Richard-Cugnet.

DOMINGO ou DOMINGUE. — *Domingo* est le même nom en espagnol que *Dominique* en français.—Lorsque les Espagnols découvrirent la grande île de Haïti, en Amérique, ils la nommèrent d'abord *Ile Espagnole* (*Española* ou *Espagnola*). Ensuite, y ayant fondé une ville de Saint-Dominique (dans leur langue *San-Domingo*), l'île entière prit le nom de cette ville, qui en était la métropole, et comme les Français en possédèrent dans la suite une bonne partie, ils francisèrent le nom de *San-Domingo* en *Saint-Domingue*, sous lequel elle a acquis une grande célébrité. Depuis qu'elle s'est rendue indépendante des Européens, elle a repris son nom naturel de Haïti. Cependant Saint-Domingue se dit encore de la partie autrefois espagnole, et qui est aujourd'hui une république indépendante de l'empire haïtien gouverné par Soulouque, monarque nègre dûment sacré et peu entravé par le parlementarisme. — *Voy.* Haïti.

DOMINGO (M. Joseph), Lazariste espagnol, missionnaire en Afrique. — Il est parti de France pour l'Algérie à la fin de l'année 1842 avec trois autres prêtres français de la même société ; un frère lai et treize filles de la Charité les accompagnaient. — *Voy.* Viaillier.

DOMINICAINS, religieux de l'ordre de Saint-Dominique. — Leur véritable nom, sous lequel ils ont été fondés par ce saint patriarche est Frères Prêcheurs, et l'Eglise, dans son langage officiel, n'en emploie jamais d'autre. (*Voy.* Prêcheurs.) En France, avant 1793, les Dominicains étaient communément appelés Jacobins, à cause de leur célèbre couvent dans la rue Saint-Jacques, à Paris.

DOMINIQUE, Chrétien cochinchinois du XVII^e^ siècle.—Il fut martyrisé en 1664, dans la persécution suscitée contre les missionnaires et la religion chrétienne. —*Voy.* Kim.

DOMINIQUE (Fr.), Mineur, missionnaire au XVI^e^ siècle, dans l'Amérique Méridionale sur la côte de Cumana (Venezuela actuel), où il fut massacré vers l'an 1520. — Les Espagnols avaient formé à l'embouchure de la rivière de Cumana un établissement et un petit fort nommés la Nouvelle-Tolède. Il y avait là une mission de Franciscains dont le supérieur était le P. Jean Garcès. Les colons espagnols de Cubagna, petite île voisine de cette côte, vendaient du vin d'Espagne aux indigènes qui habitaient les rives de Cumana : ils n'avaient pas honte de faire naître et de développer chez ces peuples la passion de l'ivrognerie pour en tirer profit : car avec du vin ils obtenaient de l'or, des perles et des esclaves. Las Casas arrivé à la Nouvelle-Tolède voulut mettre fin à cet infâme trafic. Les Indiens déjà dépravés par leurs relations

avec les Européens s'irritèrent des entraves apportées à l'échange de leurs enfants qu'ils troquaient contre du vin. Ils complotèrent la ruine du fort et le massacre des Franciscains : mais ceux-ci purent échapper dans un canot ; il n'y eut que le Fr. Dominique qui, s'étant d'abord caché dans des roseaux, ne fut pas à temps pour s'embarquer. Lorsqu'il vit ses confrères qui s'enfuyaient à force de rames, il courut les rejoindre ; mais il était fort difficile de remonter le courant pour revenir le prendre ; Fr. Dominique fit signe d'y renoncer, sacrifiant sa vie pour ne pas exposer à une perte certaine celle de tous les missionnaires. Il se cacha de nouveau dans les roseaux, et y resta trois jours. Enfin, croyant que la fureur des Indiens était peut-être apaisée, et d'ailleurs sur le point de mourir de faim, il recommanda son âme à Dieu, et alla se livrer à un parti d'indigènes dont il avait toujours été l'ami : on le traita en prisonnier, et pendant trois jours on délibéra sur son sort. Les uns voulaient lui conserver la vie afin qu'on pût s'en servir pour traiter avec les Espagnols. Les autres, et surtout un ancien domestique du couvent, nommé Orteguilla, demandaient sa mort : elle fut résolue à l'instigation de cet indigène. On passa la corde au cou du religieux, et, après l'avoir assommé d'un coup de hache, son cadavre fut traîné dans tout l'endroit, et on exerça sur lui toutes sortes d'outrages.—Le cruel Orteguilla dépouilla le martyr et porta sa robe pendant plusieurs jours.

Les chroniques des Frères Mineurs confondent Fr. Dominique avec Fr. Denis (*voy.* ce nom), autre religieux du même ordre martyrisé à la même époque et sur la même côte. Cependant, d'après le récit d'Herrera, il paraît que les circonstances du martyre ne sont point identiques dans les deux cas, et qu'il s'agit réellement de deux personnages différents.

DOMINIQUE (Fr.), Mineur, missionnaire à Maroc, y souffrit le martyre en 1232, ainsi que les FF. Hugues et Léon, du même ordre.—Fr. Agneau, Franciscain aussi, gouvernait alors l'Eglise de Maroc dont il avait été nommé le premier évêque.—*Voy.* Hugues et Agneau.

DOMINIQUE (Fr.), Mineur hongrois, missionnaire chez les Tartares au XIV^e^ siècle, fut écorché vif en 1334, par les infidèles qu'il évangélisait.

DOMINIQUE (Fr.), Mineur, institué par le Pape Boniface IX, en 1403, archevêque de Cambalu ou Pékin. — C'est le sixième prélat connu qui ait occupé ce siége. Il succéda à Joseph (*voy.* ce nom et Jean de Montecorvino, premier métropolitain du Cathay). — Après Fr. Dominique, Fr. Corrade, Prêcheur, eut le titre d'archevêque de Cambalu, en 1408.

DOMINIQUE DE CASALE (Le P.), Capucin italien de la province de Toscane, missionnaire dans l'Amérique méridionale — Il est parti au mois de mai 1846 pour se rendre chez les sauvages du Brésil, avec cinq autres religieux du même ordre et de la même nation. — *Voy.* Fabien de Scandiano.

DOMINIQUE DE HONA (Le P.), Capucin italien, de la province de Savoie, missionnaire dans la Turquie d'Europe. — Il est parti, au mois de mai 1846, pour Constantinople, avec deux autres religieux du même ordre et de la même nation : le P. Séraphin de Florence, de la province de Toscane, et le Fr. Augustin de Visso, de la province d'Ombrie (Italie centrale).

DOMINIQUE DE MENDOZA (Fr.), Prêcheur espagnol, missionnaire en Amérique au XVI^e^ siècle. — Il partit en 1510, avec Fr. Pierre de Cordoue, supérieur sous le titre de vicaire général, le P. Thomas d'Avila, le P. Bernard de Saint-Dominique et le P. Thomas Barlanga. Exerçant leur zèle apostolique dans l'île de Haïti, ils s'élevèrent courageusement contre la cruelle oppression que leurs compatriotes faisaient peser sur les Indiens. — *Voy.* Montesino, Pierre de Cordoue, etc.

On ne sait aucun détail particulier sur les travaux et la carrière du P. de Mendoza.

DOMINIQUE DE NIEVA (Fr.), Prêcheur espagnol, missionnaire, au XVI^e^ siècle, aux îles Philppines (Océanie). — Il fut un de ces fervents religieux que le P. Jean de Castro emmena en 1586, au nombre de plus de vingt, pour travailler à la conversion des infidèles de cet archipel, et qui y formèrent une nouvelle province de l'ordre de Saint-Dominique. On ne sait pas autre chose sur le P. de Nieva. C'est déjà un assez beau titre de gloire d'être compté parmi ces hommes qui ont gagné à Jésus-Christ et civilisé une immense population d'un caractère faible et borné, que d'autres nations, soi-disant moins féroces que l'Espagne, auraient détruite pour se substituer à sa place. — *Voy.* Dominique de Salazar, Jean-Chrysostome de Séville, Benavidès.

DOMINIQUE DE PISE (Fr.), Prêcheur italien, dont le nom indique la patrie. — Il fut envoyé au milieu du XV^e^ siècle, en mission dans la Valteline (Italie et Suisse), pays autrefois évangélisé par saint Dominique lui-même.—On lui adjoignit Fr. André de Pescheria (*Voy.* ce nom), du diocèse de Vérone, qui exerça dans ces montagnes les fonctions de missionnaire pendant quarante-cinq ans, et mourut en odeur de sainteté. Quant au P. Dominique de Pise, on ne dit rien de particulier sur son compte.

DOMINIQUE DE SAINT THOMAS (Le prince Osman ou le P. Dominique de Saint), Dominicain turc du XVII^e^ siècle. — Il était de la famille impériale. Il est connu sous le nom de P. Ottoman. — *Voy.* ce mot.

DOMINIQUE DE SALAZAR (Fr.), Prêcheur espagnol, premier évêque de Manille, au XVI^e^ siècle. — Il fut institué en 1579 sur ce siége nouvellement érigé. En se rendant à son Eglise, il y conduisit trois religieux de son ordre (sans doute les premiers qu'on y eût vus), cinq Frères Mineurs et trois Jésuites : c'est des îles Philippines que ceux-ci firent sur la Chine des tentatives réitérées, et

qu'ils parvinrent enfin à établir une mission dans cet empire.

C'est en 1555 (d'autres disent en 1556), que Legaspi, premier gouverneur espagnol des Philippines, chargé d'en faire la conquête pour Philippe II, aborda à Zebu, avec des missionnaires Augustins, les premiers qui aient évangélisé l'archipel. (*Voy.* André de Urdaneta.) C'est en 1571 que fut commencée la conquête de Luçon, la plus grande de ces îles, et que Manille, la capitale de tout l'archipel, fut fondée par le même Legaspi. En 1578 arrivèrent les missionnaires Franciscains réformés, au nombre de quatorze, sous la conduite de Fr. Pierre d'Alfaro : bientôt après, vers 1579 ou 1580, il en vint trente autres avec Fr. Pierre de Montillo : ces religieux convertirent, en neuf ou dix ans, deux cent cinquante-cinq mille idolâtres. On voit qu'à l'époque de l'érection de Manille en évêché et de la nomination de Fr. Dominique de Salazar au gouvernement de cette Eglise, les îles Philippines étaient un pays de mission, et une des plus magnifiques missions de l'univers : malheureusement on n'en connaît pas assez l'histoire hors de l'Espagne. On sait, en général, que les moines y ont converti et civilisé deux ou trois millions d'indigènes, et l'état présent du pays en témoigne encore d'une manière éclatante. L'immense majorité de la population soumise aux Espagnols est catholique ; il reste encore des sauvages sur lesquels les missionnaires: n'ont pas cessé, depuis trois siècles, de faire chaque année quelques conquêtes : ce sont des tribus fort dégradées. Lorsqu'on parvient à les gagner, on les annexe à quelque chrétienté, comme cela se faisait au Paraguay, et peu à peu on les fond avec leurs compatriotes anciennement convertis et civilisés.

Fr. Dominique de Salazar mourut vers l'an 1600, après environ vingt années d'épiscopat, c'est-à-dire d'apostolat, et on vient de voir si cet apostolat était fécond.

Il avait été puissamment secondé, non-seulement par les Augustins, les Franciscains et les Jésuites, mais encore par une nombreuse troupe de Dominicains qu'amena dans l'archipel, vers 1586, le P. Jean-Chrysostome de Séville. — *Voy.* ce nom.

Après le P. de Salazar, l'Eglise de Manille fut érigée en métropole ; Fr. Michel Bénavidès, Prêcheur, évêque, depuis 1595, de Nueva-Segovia, dans le même archipel des Philippines, y fut transféré en 1602 et mourut en 1607. C'était un illustre missionnaire. — *Voy.* Bénavidès.

DOMINIQUE DE SALAZAR (Fr.), Prêcheur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines. — Il faut le distinguer du précédent, bien qu'ils aient les mêmes noms, qu'ils soient du même ordre, du même pays, du même temps et missionnaires dans le même archipel. Le premier fut institué évêque de Manille en 1579, et emmena cinq Franciscains, cinq Dominicains et trois Jésuites, tandis que Fr. Dominique, qui fait l'objet du présent article, partit d'Europe, en 1586, avec le P. Jean de Castro et vingt-quatre autres Dominicains. Du reste, on ne sait rien de particulier sur sa vie, ses travaux apostoliques, l'époque et les circonstances de sa mort. — *Voy.* Jean-Chrysostome de Séville, Bénavidès.

DOMINIQUE DE SOUZA (Fr.), Prêcheur portugais du XVI^e^ siècle et missionnaire dans l'Inde. — Il fut envoyé en 1503 avec onze religieux de son ordre, savoir : Fr. Thomas de Martin, Fr. Jean de Ossias, Fr. François Martinez, Fr. Augustin de Zuniga, Fr. Louis de Ladrada, Fr. Martin de Truxillo, Fr. Pierre de Villoa, Fr. Gaspard de Carvajal, Fr. Barthélemi de Ojeda, Fr. Blaise de Castella et Fr. Jacques de Saint-Thomas. Cette colonie apostolique est la première de l'ordre des Dominicains qui ait évangélisé l'Inde, en s'y rendant par la voie nouvellement découverte du cap de Bonne-Espérance. Fr. Dominique avait le titre de vicaire général. Le roi de Portugal désirant qu'il y eût aux Indes un évêque pour exercer les fonctions pontificales et élever des sujets aux ordres sacrés, le Pape Alexandre VI les fit accompagner par le P. Edouard Nunez, religieux du même ordre, évêque de Laodicée *in partibus* et prédicateur illustre. Ce prélat évangélisa, avec les autres Dominicains, principalement le royaume de Koulan ou Colam (Malabar), où plusieurs idolâtres ouvrirent les yeux à la foi. En 1506, Fr. Dominique de Souza ayant réclamé des auxiliaires de son ordre, le Pape Jules II, informé des progrès de la religion dans l'Inde, voulut qu'on y envoyât d'autres Frères Prêcheurs. C'est tout ce qu'on rapporte sur les actions et la vie de ces premiers missionnaires Dominicains (10), qui ouvrent, avec Fr. Henri de Coïmbre et les autres Franciscains partis en l'an 1500 pour la même destination, l'ère des missions modernes de l'Orient (Inde, Chine et Japon). Le P. Nunez ou Nunius mourut en 1528 : il est compté dans l'*Oriens Christianus* comme premier évêque de Goa. Cependant l'Eglise de Goa ne fut érigée en évêché que quelques années plus tard, et le premier évêque fut Jean de Mello, sacré en 1532 à Lisbonne et mort avant de s'embarquer pour se rendre dans son diocèse.

DOMNIN (Saint), missionnaire africain dans le midi de la France au IV^e^ siècle. — Il était, avec saint Vincent, le compagnon de saint Marcellin, qu'on peut appeler, selon le Martyrologe romain, l'apôtre des Alpes maritimes. Celui-ci devint le premier évêque d'Embrun, qu'il avait converti à la foi, et il envoya saint Vincent et saint Domnin prêcher l'Evangile à Digne et dans d'autres

(10) Au moyen âge, il y avait dans l'Inde des missionnaires Dominicains et surtout Franciscains. (*Voy.* Jourdain Catalan, Pierre de Sienne, etc.) Ces missionnaires s'y rendaient par la voie de terre, Constantinople, la Perse, etc., et ils pénétraient jusqu'à Malacca, et dans l'archipel indien, en Chine au Japon, etc.

endroits où il ne pouvait se rendre en personne. Les corps des saints missionnaires ont été conservés avec vénération dans cette dernière ville, au moins jusqu'à la prétendue réformation. Saint Marcellin mourut vers l'an 374 à Embrun; mais j'ignore l'époque précise de la mort de ses deux compagnons.

DONAT (Fr.), Mineur catalan, de l'étroite observance établie par le B. Paulet, était né près de Perpignan, et fut envoyé comme missionnaire chez les infidèles sous la conduite de Fr. Nicolas de Taulicis, religieux dalmate du même ordre que lui. — Ils furent l'un et l'autre massacrés à Jérusalem le 11 novembre 1391, parce qu'ils avaient eu le courage d'aller prêcher Jésus-Christ et de dévoiler les impostures de Mahomet jusque dans la mosquée du temple, au milieu d'une fête des musulmans, qui y étaient réunis en grand nombre. Ces infidèles ne purent jamais parvenir à brûler les corps des martyrs, quoiqu'ils les eussent tenus pendant trois jours dans un feu sans cesse entretenu d'aliments abondants. — *Voy.* Nicolas de Taulicis.

DONATI (Le P. Sébastien), Barnabite italien, missionnaire dans l'empire Birman à la fin du XVIII^e^ siècle. — Il aborda à Rangoun en 1760 avec le P. Gallizia, neveu de l'évêque d'Uisma, du même nom. Il y avait quatre ans que la mission était abandonnée depuis la mort du P. Nérini, évêque nommé d'Oriense, qui fut tué par les Birmans, en 1756, avec le Fr. Capello. Laissant son confrère à Rangoun, le P. Donati s'avança dans l'intérieur du pays et vint se fixer à Ava, la capitale actuelle de l'empire. On lui fit dans cette ville le plus bienveillant accueil, mais il sembla n'y être venu que pour mourir. Dieu s'était contenté de sa bonne volonté et de son sacrifice, et il l'appela à lui le 21 janvier 1761. Le peuple d'Ava, qui avait déjà appris à le chérir, se montra très-sensible à cette perte. Le P. Gallizia, resté seul missionnaire pour tout l'empire, fit des prodiges de zèle et convertit un grand nombre de gentils; mais l'excès de ses fatigues le conduisit bientôt à la tombe, et il expira l'année suivante 1762, laissant le soin de son troupeau au P. Percoto, qui fut promu à l'épiscopat quatorze ans plus tard.

DONATIEN (Saint). C'était un illustre néophyte de l'Eglise de Nantes au III^e^ siècle. — Il était jeune et d'une grande naissance; mais les séductions du monde ne purent le détourner du sentier de la vérité que tant d'autres trouvent si étroit et si âpre. Ayant ouvert les yeux à la lumière de l'Evangile et reçu le baptême, il menait une vie édifiante et travaillait avec beaucoup de zèle à la conversion des idolâtres. Sa généreuse conduite lui valut bientôt la grâce de souffrir pour Jésus-Christ. Accusé devant le gouverneur romain (on croit que c'était le barbare Rictius Varus) de professer la religion chrétienne et de faire du prosélytisme; d'avoir, entre autres, converti son frère aîné Rogatien, il l'avoua hautement et fut emprisonné, ainsi que Rogatien qui n'était pas encore baptisé, parce que la persécution avait mis l'évêque en fuite. Le lendemain ils furent l'un et l'autre étendus sur le chevalet; on leur perça ensuite la tête à coups de lances, puis on les décapita. C'était vers l'an 287, sous le règne de Maximien et de Dioclétien.

DONG, mot annamite qui signifie l'*est*. — Il y au Tong-King une province de l'est appelée Xu-Dong dans la langue du pays. — *Voy.* Xu-Dong.

DONG-KINH, forme ou prononciation tong-kinoise, du mot *Tong-King*, qui signifie *ville royale située à l'orient* (Dong, *l'orient*; Kinh, *ville royale* ou *capitale*).

DONG-NAI, province de la Cochinchine méridionale, voisine de l'ancien royaume de Ciampa.—C'est la première qui ait été conquise par les Cochinchinois sur les Cambogiens. Ensuite les conquêtes faites au détriment du Camboge s'étant successivement accrues vers la fin du XVIII^e^ siècle jusqu'à nos jours, le nom de Dong-Nai s'est étendu à tout ce pays qui a été partagé en quatre, puis en cinq provinces distinctes; mais il arrive souvent que par Dong-Nai on entend toute la basse Cochinchine ou Cochinchine méridionale. Ce pays est appelé aussi Saigon, parce que la ville de ce nom s'y trouve située. Son vrai nom est Gia-Dinh-Phu.

DONULE ou DOMNUS (Saint), Frère Mineur, missionnaire dans l'empire de Maroc, fut, le 10 octobre 1221, décapité à Ceuta, et son corps mis en morceaux.—Saint Daniel, son supérieur, et ses cinq autres compagnons, religieux Franciscains comme lui, eurent le même sort, pour avoir prêché Jésus-Christ aux infidèles. On les honore tous le 3 octobre. — *Voy.* S. Daniel.

DORDILLON (Le P. Ildephonse), Picpussien français, du diocèse de Tours, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Brest le 29 juillet 1845 pour l'Océanie centrale, avec le P. Favens et vingt autres religieux de sa congrégation, envoyés dans les îles de l'Océanie orientale. — *Voy.* Favens.

DOROTHEE DE LORETTE (Le P.), Capucin italien, de la province des Marches (Etats de l'Eglise), missionnaire en Amérique. — Il est parti pour le Nouveau-Monde en 1847, ainsi que cinq autres religieux de son ordre. — *Voy.* Benoit de Bobbia.

DOTTI (Le B. André), Servite italien et missionnaire dans sa patrie au XIII^e^ siècle.— Il naquit vers l'an 1256 à Borgo San-Sepolero en Toscane d'une famille noble et riche. Entendant un jour un sermon de saint Philippe Beniti qui développait ces paroles de Jésus-Christ (*Luc.* XIV, 26) : *Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut pas être mon disciple*, il fut si touché qu'il renonça à ses biens et aux belles espérances que le monde lui promettait, quitta sa famille et alla se jeter aux pieds du saint prédicateur, le conjurant de l'admettre dans l'ordre des Servites. Lorsqu'André fut promu au sacerdoce, il travailla lui-même avec un zèle infatigable au salut des âmes. Ensuite il

obtint de ses supérieurs la permission de se retirer dans une solitude des monts Apennins, et y passa plusieurs années dans la prière et les exercices de l'ascétisme. Mais les ordres de son général l'obligèrent de quitter son paisible ermitage pour aller annoncer la parole de Dieu : on avait jugé avec raison qu'une lumière si vive et si pure ne devait pas davantage être laissée sous le boisseau. Ses discours enflammés par la charité excitèrent dans un grand nombre d'âmes l'amour des biens éternels. La réputation de sainteté qui le précédait donnait une nouvelle force à ses paroles. L'estime qu'on avait pour sa personne en inspira une plus grande pour l'ordre auquel il appartenait et détermina la fondation de plusieurs monastères de religieux Servites.

André continua pendant plusieurs années le cours de ses travaux apostoliques. Lorsque ses forces épuisées ne lui permirent plus de s'occuper du salut du prochain et de l'accroissement de son ordre, il retourna avec empressement à son ermitage, s'y livra tout entier à la prière, à la contemplation, à la pénitence et se prépara à la mort. Un matin qu'il était sorti pour aller prier Dieu sur un rocher, il rendit là son âme à Dieu, le 31 août 1315. On le trouva agenouillé, les yeux élevés au ciel, les mains jointes devant la poitrine, le visage animé, de sorte qu'au premier moment on ne pensait pas qu'il était mort. La vénération des peuples éclata à ses funérailles; il a toujours été honoré depuis, et le Pape Pie VII a approuvé son culte.

DOTTON (Saint), moine et abbé écossais du VI^e^ siècle.—Il fonda dans les îles Orcades un grand monastère dont le nom s'est conservé, et il mourut âgé de près de 100 ans. Le monastère dont il s'agit n'était pas le seul qu'il y eût dans les îles Orcades. Je cite ici saint Dotton, parce que l'Ecosse septentrionale et occidentale fut convertie à la foi par ces moines dont il y avait une multitude étonnante. Ce sont eux qui civilisèrent les rudes populations de ces montagnes et de ces îles. C'est par leurs soins et leurs efforts, par la profonde impression que leurs saints exemples ont produite sur ces natures opiniâtres, qu'ils ont si fortement enraciné le christianisme dans les mœurs des Gallois ou Celtes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande.

DOUAI (M. Léon), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères.— Il est parti en 1842 pour les missions de l'Asie confiées à sa congrégation. On trouve son nom dans le catalogue que M. Luquet a donné à la fin de ses *Lettres à l'évêque de Langres*, publiées en 1842. M. Douai y figure au nombre des missionnaires dont les missions ne sont point déterminées. Il est étonnant qu'en publiant son ouvrage, M. Luquet n'ait pu s'informer auprès des supérieurs de la destination assignée à un missionnaire qui venait de partir pendant l'année même. Du reste, le départ de M. Douai n'a point été annoncé dans les *Annales de la propagation de la foi*, non plus que celui de M. Barlier et de M. Huot qui sont en Chine. M. Douai est du diocèse de Chartres, mais agrégé à celui de Paris.

DOUARRE (M. Guillaume), Mariste français, du diocèse de Clermont, missionnaire en Océanie, évêque d'Amata, *in partibus*, coadjuteur de M. Bataillon, vicaire apostolique de l'Océanie centrale; puis vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie. — Ce prélat, institué évêque le 23 août 1842, fut sacré en France peu de temps après sa profession religieuse, et il partit ensuite pour les missions d'Océanie centrale au mois d'avril 1843, emmenant six prêtres, un clerc et quatre frères, tous les onze membres comme lui de la Société de Marie, et pour la plupart du diocèse de Clermont. Le vicariat apostolique de l'Océanie centrale venait d'être érigé par le Saint-Siége, et le P. Bataillon, qui évangélisait l'île Wallis depuis plusieurs années et en avait converti presque tous les habitants, avait été institué évêque d'Enos *in partibus*, et vicaire apostolique de cette nouvelle mission. M. Douarre nommé le même jour évêque d'Amata et coadjuteur de ce prélat, avait mission d'aller le sacrer, car M. Bataillon eût été obligé de faire un long et coûteux voyage pour se rendre à la Nouvelle-Zélande ou à Sydney recevoir l'onction sainte. C'est par ce motif que le P. Douarre fut élevé à l'épiscopat avant même d'avoir quitté la France. Ce n'est que dans des cas très-rares qu'on agit ainsi. Par exemple, M. Pérocheau, évêque de Maxula, fut sacré à Paris dans les premières années de la Restauration et envoyé ensuite au Sut-Chuen (Chine), pour y sacrer à son tour M. Fontana, élu vicaire apostolique et dont il était le coadjuteur M. Ceretti, italien, Oblat de Turin, était également sacré évêque d'Antinople, lorsqu'il partit en 1842 avec un essaim de missionnaires pour l'empire birman. Ce sont à ma connaissance les seuls exemples d'évêques qui soient partis dans ces derniers temps pour les missions après avoir reçu la consécration épiscopale et sans avoir exercé auparavant le ministère apostolique dans les pays où ils se rendaient. Ordinairement les missionnaires promus à l'épiscopat sont choisis et sacrés sur les lieux, et on les prend le plus souvent parmi les plus anciens dans la carrière. Il est évident qu'il ne faut pas compter ceux qui vont fonder une mission dans un pays tout à fait infidèle, où il n'y a pas un seul prêtre, comme M. Allard, Oblat de Marseille, évêque de Samarie et vicaire apostolique de la Cafrerie; M. Pompallier, Mariste, évêque de Maronée et vicaire apostolique de l'Océanie occidentale; M. Massaja, Capucin italien, évêque de Cassie et vicaire apostolique des Gallas en Ethiopie. — M. Griffith, Dominicain anglais, évêque de Paléopolis et vicaire apostolique du cap de Bonne-Espérance; M. Truffet, évêque de Callipolis et vicaire apostolique en Guinée, n'eussent pas trouvé dans les pays où ils allaient d'évêque pour les sacrer. Il en est de même de M. Rouchouze, Picpussien évêque de Nilopolis et vicaire apostolique en

Océanie; M. Monnet, évêque de Pella et vicaire apostolique à Madagascar; M. Epalle, évêque de Sion et vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie; M. Bessieux, évêque de Callipolis et vicaire apostolique de la Guinée; M. Taché, évêque de Juliopolis et coadjuteur de Saint-Boniface dans l'Amérique du Nord; M. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, etc., avaient été missionnaires dans les pays où ils retournaient comme évêques. Le sacre de M. Kobès, évêque de Méthone et coadjuteur du vicariat apostolique des Deux-Guinées, sacre qui eut lieu en France, s'explique par l'insalubrité extraordinaire du climat, qui eut pu, encore une fois, mettre le pays sans évêque, et par l'immense étendue de la mission qui fait que les deux prélats résident à des distances énormes l'un de l'autre.

Après cette digression que le lecteur voudra bien pardonner, revenons à M. Douarre, évêque d'Amata. Ce prélat s'embarqua à Toulon au mois d'avril 1843 avec le P. Calinon, du diocèse de Saint-Claude (Jura); le P. Bréhéret, d'Angers; le P. Roudaire, de Clermont; le P. Favier, de Moulins, agrégé au diocèse de Clermont; le P. Rougeyron, du diocèse de Clermont; le P. Matthieu, d'Amiens et M. Grezel, clerc, de Besançon : ce dernier devait être élevé aux saints ordres sur les lieux de la mission; quatre Frères complétaient le personnel de cette colonie apostolique : c'étaient le Fr. Tarragnat, le Fr. Reynaud, le Fr. Marmoiton et le Fr. Perol, tous quatre du diocèse de Clermont.

DOULEURS (Le P. François de Sales de la Mère des), Carme allemand, missionnaire au XVIII^e siècle, évêque *in partibus*, vicaire apostolique du Malabar.

DOUMER (Le P. Magloire), Picpussien français du diocèse de Cahors, missionnaire en Océanie, évêque de Juliopolis et coadjuteur du vicaire apostolique de Taïti. — Ce religieux est parti de Bordeaux pour les îles de l'Océanie orientale, avec treize autres membres de sa congrégation, six prêtres et sept frères. Voici leurs noms : les PP. Lestrade, de Cahors; Lebret, de Rennes; Maréchal, de Rouen; Fréchou, d'Auch; Boissier, de Clermont, et Saury, de Mende. Les sept Frères étaient les FFr. Pratourcy, de Cahors; Vigoureux, Treilles, Delfieu, de Rodez; Duhuy, de Versailles; Gourdelier, du Mans, et Victorin, de Viviers (Ardèche).

C'est après environ sept ans d'apostolat parmi les sauvages de ces lointains archipels, que le P. Doumer a été élevé à l'épiscopat, lors de l'érection du nouveau vicariat apostolique de Taïti. Le P. Jaussen en fut chargé avec le titre d'évêque d'Axière, et le P. Doumer fut institué le même jour, 9 mai 1848, évêque de Juliopolis et son coadjuteur. — Le *Cracas* de Rome, pour 1851, lui donne les noms d'Antoine Doumer. Il pourrait se faire que l'évêque de Juliopolis fût un homonyme du P. Doumer, parti en 1841, car la congrégation de Picpus n'a pas fait publier dans les *Annales de la Propagation de la foi*, les départs de tous les missionnaires qu'elle a envoyés en Océanie; cependant, je crois plutôt que c'est le même personnage et qu'il s'appelle Antoine-Magloire Doumer. Une circonstance peut contribuer à confirmer cette opinion, c'est que les quatorze Pères ou Frères, cités plus haut, sont tous uniformément désignés avec un seul prénom dans les *Annales*. — Le P. Jaussen, dont le P. Doumer est coadjuteur, est moins ancien que lui dans les missions; il n'est parti qu'en 1845, avec plus de vingt autres Picpussiens. Du reste, ce sont des ouvriers qui travaillent dans le silence, car il n'a jamais été rien publié sur leur compte. On conçoit que la modestie chrétienne aime à réserver pour l'œil de Dieu seul les souffrances, les périls, les obstacles, les succès et les revers du ministère apostolique. Ce sentiment est honorable dans les missionnaires; mais il est du devoir des supérieurs ecclésiastiques de ne pas tenir la lumière sous le boisseau, et d'édifier le monde chrétien par le spectacle de ces vertus, de le réjouir par la connaissance de ces beaux triomphes obtenus de nos jours parmi les peuples infidèles et sauvages. De pareils traits sont trop à l'honneur de l'Eglise pour être cachés; cependant on garde là-dessus le plus profond silence : je ne peux pas croire que ce soit faute de moyens de publicité. Espérons du moins que chaque congrégation conserve précieusement les documents qui permettront de publier plus tard l'histoire de l'apostolat dans ces pays nouveaux.

DOYLE (Jacques), en religion Fr. Swibert, de Kildare en Irlande, Frère de la Doctrine chrétienne, envoyé en 1851, avec cinq autres, à Syncapour, au midi de l'Indo-Chine, pour seconder dans ce pays l'action des missionnaires. — *Voy.* Bajon.

DRACOPOLI (Le P. Ignace), religieux grec, de la congrégation de la Sainte-Famille, missionnaire en Chine, dans la province de Hou-Quang. — Il est arrivé dans ce pays en 1842, avec un confrère chinois, le P. Tien, venu comme lui d'Italie, où ils avaient été formés à l'apostolat, et deux Franciscains italiens, le P. Fulignani et le P. Caprilli. Il est inouï de trouver un Grec missionnaire dans ces temps modernes, et surtout dans un pays aussi éloigné que la Chine. L'Eglise de Grèce est frappée d'une complète stérilité par le schisme; depuis huit cents ans et plus, c'est une ossification : plus de séve, plus de vie, une obstination, une ignorance et une dégradation incroyables; mais aucune œuvre de zèle, aucune industrie de charité, pas d'esprit apostolique, la décrépitude la plus caractérisée, voilà ce que présente l'Eglise grecque. Je suis porté à croire que le P. Dracopoli est un Italo-Grec, c'est-à-dire un Italien du Midi (Deux-Siciles) qui suit le rit grec, comme il y en a encore beaucoup dans ces pays. Ces Italiens grecs sont tous catholiques depuis longtemps; ils représentent les restes de la population hellénique qui vint dans l'antiquité, coloniser le sud de l'Italie, nommé de là Grande-Grèce; et comme ce pays appartint

fort tard aux empereurs grecs de Constantinople, le rit grec s'y est conservé, quoique en allant toujours en diminuant. Cette différence de rit est aujourd'hui à peu près la seule marque à laquelle on les reconnaît, car ce sont de vrais Italiens. Le nom du P. Dracopoli a une forme tellement hellénique, qu'il ne serait pas impossible qu'il fût vraiment de la Grèce, de l'Archipel, des îles Ioniennes ou d'un autre pays du Levant : ce serait une grande singularité qu'un homme de ce pays fût missionnaire en Chine.

La Société de la Sainte-Famille dont il fait partie, est une congrégation de l'ordre des Frères Mineurs; elle a été établie par M. Matthieu Ripa, missionnaire italien en Chine, au XVIII^e^ siècle. Ce zélé ecclésiastique étant revenu en Europe, fonda à Naples, sa patrie, un collége ou séminaire dont la destination est d'élever des Chinois pour le sacerdoce. On les renvoie ensuite dans leur patrie en qualité de missionnaires. Ils forment un corps particulier sous le titre de la Sainte-Famille. On reçoit aussi parmi eux, à ce qu'il paraît, quelques sujets non Chinois, principalement des Italiens. Ce collége subsiste depuis environ un siècle, et il rend des services aux missions de la Chine en les fournissant d'un certain nombre de prêtres indigènes.

DRAPEAU (M.), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères.—Il mourut à Bordeaux, en 1821, au moment où il allait s'embarquer pour les missions de l'Orient.

DRÉANO (M.), prêtre français, du diocèse de Vannes, en Bretagne, membre de la congrégatiou du Saint-Cœur de Marie, et missionnaire en Afrique, chez les nègres de la Guinée. — Il est parti de Bordeaux, pour cette destination, le 15 avril 1847, avec trois autres prêtres et deux clercs catéchistes de sa société, que M. Truffet, évêque de Callipolis, *in partibus*, emmenait avec lui dans son immense vicariat.

DREILHAC (Le P. GUILLAUME), religieux français de l'ordre de la Merci, accompagnait le P. Hérault à Alger, en 1645. — Pendant que ce dernier restait en ôtage pour des Chrétiens qu'il avait rachetés sur parole, le P. Dreilhac ramena en France les captifs libérés.— *Voy.* HÉRAULT et DAVID.

DRUSIPARE, ville épiscopale de la Thrace, sous la métropole d'Héraclée. On la nomme aussi Drysipare, Drus, Misinum et Mizinum. Elle a eu depuis le moyen âge des évêques latins, parmi lesquels on cite les suivants : 1° François; il mourut vers l'an 1397.—2° Fr. Nicolas Tzymernan, Prêcheur, nommé par le Pape Boniface IX, le 17 octobre 1397 — 3° Pierre. Il mourut vers l'an 1476.—4° Fr. Jean Tidela, Prêcheur, nommé le 30 janvier 1477 par Sixte IV.—5° Fr. Louis de Sighen, Mineur; il siégeait à la date du 20 mai 1502, et il mourut le 13 janvier 1508.

Le titre de Drusipare a été conservé par l'Eglise romaine. Ce siége est aujourd'hui occupé *in partibus* par M. Clément Bonnand, Français, vicaire apostolique de Pondichéry (Indoustan). C'est un missionnaire du diocèse de Lyon, membre de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris. Il a succédé, en 1837, à M. Hébert, évêque d'Halicarnasse *in partibus*, dont il était le coadjuteur.

DUBERRON (Le P.), Jésuite, missionnaire en Océanie au XVIII^e^ siècle. — Il partit des îles Philippines le 14 novembre 1710, avec le P. Cortil et le Fr. Baudin, pour aller porter la foi dans les îles Pelew ou Palaos, groupe de l'archipel des Carolines. Quelques indigènes de ce pays, jetés par les vents sur la côte de l'île Samar en 1696, avaient montré de bonnes dispositions et fait concevoir l'idée de conquérir leur pays à Jésus-Christ. Le peu de rapidité des communications à cette époque, et l'immensité des distances pour recourir au Saint-Siége et au gouvernement espagnol, qui était alors disputé par les maisons de France et d'Autriche, expliquent en partie ce long délai de quatorze ans qui s'écoula entre le naufrage dont il vient d'être parlé et l'établissement de la mission. Quoi qu'il en soit, le navire *la Sainte-Trinité*, qui portait les missionnaires, arriva le 30 novembre, après quinze jours de navigation, en vue de deux îles que les Jésuites nommèrent *îles de saint André*, parce que c'était la fête de ce saint apôtre. Lorsqu'on en fut proche, des insulaires montés sur un bateau vinrent en criant de loin : *Mapia! mapia!* (bonnes gens!) Un indigène des îles Pelew, qui avait été baptisé à Manille et qui était à bord de *la Sainte-Trinité*, se montra à eux et leur parla. Aussitôt ils quittèrent leur pirogue et vinrent sur le vaisseau. On sut d'eux que ces îles étaient les îles Sonsorol, et qu'elles étaient au nombre des îles Palaos. Ces sauvages faisaient paraître beaucoup de joie : ils embrassaient les Européens et leur baisaient les mains. Les deux missionnaires voulurent engager l'un d'eux à rester et ne purent l'y résoudre. Ils l'entretinrent de religion et lui firent prononcer les noms de Jésus et de Marie, ce qu'ils faisaient d'une manière très-affectueuse.

Quelques jours après, le 5 décembre, les PP. Duberron et Cortil, n'écoutant que leur zèle, formèrent le dessein d'aller à terre planter une croix, comme pour prendre possession du pays au nom de Jésus-Christ. Le capitaine, Joseph Padilla, et un des officiers nommé Joseph Somera, de qui on tient ces détails, cherchèrent à les dissuader de leur dessein, en leur représentant les dangers auxquels ils s'exposaient au milieu de sauvages dont ils ne connaissaient pas le caractère, et les embarras où ils se trouveraient si les courants venaient à jeter le bâtiment au large, de manière qu'on ne pût se rapprocher pour les reprendre ou les secourir. Ils persistèrent dans leur résolution, et en effet, les raisons qu'on apportait pour les en détourner n'étaient pas de nature à les retenir, puisque, en pareille circonstance, il faut toujours braver ces sortes de dangers pour fonder un premier établis-

sement. Les deux Jésuites, laissant le Fr. Baudin dans le navire, entrèrent dans la chaloupe avec le contre-maître, l'enseigne, l'interprète indigène, sa femme et ses enfants.

Après leur départ, le capitaine, le frère Jésuite, le pilote et l'officier Joseph Somera furent tous d'avis de faire route pour aller reconnaître l'île principale du groupe des Pelew, nommée Panlog, et éloignée de 50 lieues environ. Il faut avouer que cette détermination, du moins comme elle est expliquée, est fort singulière, surtout après les dangers qu'on avait dépeints aux Jésuites, et qui malheureusement n'étaient pas imaginaires. Toutefois, Padilla revint en vue des îles Sonsorol et croisa trois jours autour du groupe, sans qu'aucune pirogue se montrât; au bout de ce temps, un vent violent le força de s'éloigner.

Les deux missionnaires restèrent donc seuls abandonnés à la merci d'un peuple inconnu. On ne sait pas les circonstances qui précédèrent leur mort, ni la manière dont ils périrent. Les Jésuites de Manille, apprenant leur position critique par le capitaine Padilla, allèrent à leur aide aussitôt qu'ils purent. Le P. Serrano, revenu d'Europe où il était allé auprès des cours de Rome, de Paris et de Madrid préparer l'exécution de cette mission, partit de Manille pour les îles Sonsorol, mais après trois jours de navigation, le vaisseau qu'il montait fut brisé par la tempête et périt corps et biens; il n'y eut que trois personnes de sauvées. Quant au P. Serrano il fut enseveli dans les flots.

Plus tard, on n'indique pas au juste à quelle époque, un vaisseau espagnol passant auprès des îles Palaos se prit de querelle avec les indigènes et en emmena quelques-uns prisonniers. On leur demanda par signes ce qu'étaient devenus les deux Pères qui étaient restés dans leurs îles. Ils répondirent de même par signes que leurs compatriotes les avaient tués et ensuite mangés.

En 1732, les PP. Cantova et Walter firent une autre tentative sur les îles Carolines, mais elle coûta la vie au premier de ces Jésuites, et fut aussi infructueuse que la mission des îles Pelew.

Je ne sache pas qu'on ait tenté depuis de prêcher l'Evangile aux îles Carolines et aux îles Pelew qui n'en sont qu'une dépendance. L'archipel des îles Carolines est immense et il comprend, dit-on, douze cents îles, habitées pour la plupart. Les sauvages n'ayant encore eu que peu de rapports avec les Européens, il serait urgent de leur envoyer des missionnaires : plus tard le zèle apostolique s'exercera dans des conditions bien plus défavorables. Le Pape Grégoire XVI a érigé, sous le nom de Micronésie, un vicariat apostolique pour ces régions, mais il est uni avec celui de la Mélanésie : l'un et l'autre ont été confiés à la Société de Marie, et le premier évêque qui a été chargé d'annoncer Jésus-Christ à ces pauvres peuplades, M. Epalle, a été martyrisé dans l'île Isabelle avant d'avoir pu rien fonder. Son successeur, M. Collomb, évêque d'Antifelles, est mort à la fleur de l'âge, dans l'île Woodlark, près de la Nouvelle-Guinée. Quant aux îles Carolines ou Micronésie, on les a regardées comme un appendice de la Mélanésie, qui forme en effet un vicariat bien plus important sous tous les rapports, et comme on n'a pu envoyer encore que sept ou huit missionnaires dans ces immenses régions, les îles Carolines n'ont pas eu le bonheur de voir les pieds de ces apôtres. Une nouvelle congrégation italienne, dont le siége est à Milan, vient de faire partir sept de ses membres pour ces archipels. Puisse-t-elle, ainsi que la Société de Marie, produire d'ici à peu un grand nombre de ces envoyés de salut : il en faudrait des milliers pour tant d'îles connues seulement des géographes et de quelques marchands. Le temps presse extrêmement, d'abord parce que les âmes se perdent pour l'éternité, ensuite parce que le flot Européen ou plutôt Anglais commence à envahir ces beaux pays, et on sait que le contact anglais c'est pour les sauvages les maladies, la corruption, le dépérissement successif, et finalement une extermination complète. — Il n'y a que l'Eglise catholique et le dévouement de ses religieux qui puissent épargner à ces nations le sort de celles de la Nouvelle-Galle du sud, des Etats-Unis et de tous les pays où les Anglais exterminent philanthropiquement les possesseurs du sol pour se substituer en leur lieu et place.

DUBOIN (M. François), prêtre savoyard, de la congrégation du Sacré-Cœur de Marie, et du diocèse d'Annecy. — Il est parti en 1850 pour les missions d'Afrique avec trois autres prêtres et deux frères de sa Société qui se rendaient comme lui dans la Sénégambie et la Guinée. — *Voy.* Logier.

DUBOIS (M. Pierre-Germain), prêtre français, du diocèse de Poitiers, missionnaire dans les Indes-Orientales au XVIII^e^ siècle. — Il était membre de la congrégation des Missions-Etrangères qui l'envoya en 1745 dans le vicariat apostolique de Siam. Il mourut le 11 février 1756, après avoir évangélisé cette mission pendant dix ans.

DUBOIS (M. Claude-Marie), prêtre français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Amérique. — Il est parti en 1846, pour le Texas (Etats-Unis), avec une nombreuse colonie d'ecclésiastiques de diverses nations que M. Odin, évêque de Claudiopolis et vicaire apostolique de cette province, était venu recruter en Europe. Voici les noms de ceux qui se sont embarqués avec M. Dubois : M. Giraudon, prêtre de Lyon; M. Figuerola, prêtre espagnol, de Barcelone; M. Hennessy, prêtre irlandais, de Waterford; M. Chambodut, diacre; M. Chanrion, et M. Chazelle, sous-diacres; ces trois derniers, du diocèse de Lyon. — Il y avait en outre un certain nombre de clercs inférieurs, d'étudiants ecclésiastiques et un Frère. C'étaient M. Padey, minoré, de Lyon; M. Ferrière, tonsuré,

d'Agen ; M. Anstaett, et M. Domenech, étudiants en théologie, le premier de Strasbourg, et le second de Lyon ; M. Lacour, étudiant, de Lyon, et le Fr. Emile Gianozzi, Italien. — D'autres missionnaires en Italie, en Belgique, en Irlande se préparaient à suivre M. Odin, mais on n'a pas publié leurs noms à l'époque où ils sont partis.

DUBOIS (M. Pierre-François), prêtre Belge, du diocèse de Malines, missionnaire dans l'Afrique australe, colonie du cap de Bonne-Espérance. — Il est parti pour ce pays en 1849, et s'est embarqué à Anvers avec cinq autres missionnaires et dix religieux que M. Devereux, évêque de Panéade, emmenait dans son vicariat apostolique, récemment formé de la partie orientale de la colonie. — *Les Annales de la Propagation de la Foi*, en annonçant le départ de M. Dubois, lui donnent le titre de professeur, soit qu'il fut voué à l'enseignement en Belgique, soit même qu'il se proposât de suivre cette carrière dans la colonie du cap de Bonne-Espérance. La prédication n'est pas le seul mode d'apostolat, et le bien qu'on fait à la religion en donnant une saine éducation à la jeunesse est incalculable. — *Voy.* Van Cauwelaert.

DUBOISE ou DUBOIZE (M. Vincent-Ferrier-Symphorien), Picpussien français, du diocèse de Vannes, missionnaire dans l'Océanie orientale, évêque élu d'Arathie et vicaire apostolique des Iles Sandwich. — Il est parti de France au commencement de 1843, et s'est embarqué à Toulon sur un vaisseau de l'Etat avec deux autres prêtres et trois Frères de la même société, destinés comme lui pour les Iles Marquises. C'étaient M. Dumontéil, de Lyon ; et M. Escoffier, d'Avignon, prêtres ; le Fr. Blanc, de Rodez ; le Fr. Ragant, du Mans ; et le Fr. Reveil, de Tours.

Lorsqu'il ne fut plus possible de conserver d'espoir sur le sort de M. Rouchouze, évêque de Nilopolis et vicaire apostolique de l'Océanie orientale, le Saint-Siége divisa sa mission en deux, les Iles Sandwich et les Iles de la Société avec les autres archipels au midi de l'équateur, et M. Duboize fut élu évêque d'Arathie et vicaire apostolique de Sandwich : c'était au commencement de 1845. Il paraît que ce religieux refusa ou qu'il mourut vers le même temps, car le titre épiscopal et la charge de vicaire apostolique qui lui avaient été destinés ont été conférés le 11 août 1846 à M. Louis Maigret, prêtre de la même société, qui gouverne encore aujourd'hui la belle Eglise Hawaïenne.

DUBOURG (M. Louis-Guillaume-Valentin), prélat français, missionnaire en Amérique au XIX^e^ siècle, évêque de la Nouvelle-Orléans, dans la Louisiane (Etats-Unis d'Amérique), puis successivement évêque de Montauban, et archevêque de Besançon, en France. — Il naquit le 13 février 1766 au Cap Français (aujourd'hui Cap Haïtien), dans l'île de Haïti (partie française). M. Dubourg était donc créole. Revenu en France et se destinant à l'état ecclésiastique, il entra au séminaire de Saint-Sulpice, mais cette congrégation ayant été dispersée en 1792, il se retira dans sa famille à Bordeaux, d'où il passa en Espagne, puis en Amérique. Il se livra à l'enseignement à Baltimore, puis à Georsgestown (Etats-Unis) et ensuite à la Havane, d'où il revint à Baltimore, s'y agrégéa à la congrégation de Saint-Sulpice, et exerça pendant un certain nombre d'années le ministère évangélique, principalement auprès des nègres et des négresses ; et par sa douceur, son activité et son talent il obtint des succès dans cette œuvre

La Louisiane, colonie française, ayant été vendue aux Etats-Unis en 1803, par Bonaparte, l'évêché de la Nouvelle-Orléans, érigé en 1793 par le Pape Pie VI, se trouvait vacant, par suite de la translation de l'évêque espagnol à un autre siége ; un missionnaire français nommé M. Olivier, en fut d'abord administrateur ; puis l'archevêque de Baltimore y délégua M. Dubourg et le proposa même au Saint-Siége pour remplir le siége épiscopal de la Nouvelle-Orléans. A son arrivée dans la Louisiane M. Dubourg ne vit rien qui ne dût affliger son cœur : quelques prêtres seulement, dont une partie ne voulut pas reconnaître ses pouvoirs, pas de séminaire pour former un clergé du pays, pas d'églises, pas de monastères, ni de maisons d'éducation pour l'enfance chrétienne ; catholiques, protestants, indiens, nègres vivaient sans culte, dans l'oubli de Dieu, dans un grand désordre de mœurs et dans l'indifférence pour leur salut. Tout était à créer et M. Dubourg n'avait pas de ressources. Il tourna ses regards vers Rome et la France, s'embarqua pour l'Europe et vint exposer au Pape l'état déplorable de son diocèse. C'était en 1815 ; Pie VI le reçut avec bonté, et selon le désir qu'en avait manifesté M. Carroll, archevêque de Baltimore, il l'institua évêque titulaire de l'église qu'il administrait. Le dimanche 24 septembre 1815, M. Dubourg fut sacré à Rome dans l'église Saint-Louis des Français, par le cardinal Doria, assisté de M. de Pressigny, ancien évêque de Saint-Malo et ambassadeur de France à Rome, et de M. Pereira, évêque de Terracina.

Le nouveau prélat n'avait accepté l'épiscopat qu'en gémissant, et dans la seule espérance de faire le bien avec plus d'autorité. Il se mit en route pour la France ; en traversant l'Italie il s'attacha une troupe de jeunes et fervents ecclésiastiques qu'il emmena comme missionnaires dans son diocèse. Arrivé à Lyon en 1816, il y donna la confirmation et les ordres, et sa présence fit une profonde impression sur le clergé lyonnais, à cette époque où le zèle apostolique commençait à renaître : il y jeta les premiers germes d'une association d'aumônes et de prières pour les missions, qui devait être plus tard l'œuvre admirable de la propagation de la Foi. Sa présence dans la Rome des Gaules ne fut pas d'ailleurs inutile à son diocèse, puisque de 1816 à 1826 le

diocèse de Lyon fournit huit missionnaires à la Louisiane. De Lyon, M. Dubourg se rendit à Paris, fut reçu par le roi Louis XVIII, et intéressa ce nouveau monarque en faveur d'une mission encore alors toute peuplée de Français. Il reçut plusieurs marques de sa munificence et entre autres le passage gratuit sur un navire de l'Etat, *La Caravane*. Le prélat s'y embarqua à Bordeaux, le 28 juin ou le 1er juillet 1817, avec un bon nombre de missionnaires qui étaient venus l'y joindre de différents pays. La traversée dura 65 jours, et, le 4 septembre, M. Dubourg débarqua avec ses compagnons à Annapolis, dans le Maryland. La présence du prélat et de ses prêtres avait été très-utile sur le vaisseau : bien des marins se confessèrent, reçurent les sacrements d'eucharistie et de confirmation et firent une conversion sincère et solide.

M. Dubourg séjourna quelque temps à Baltimore, d'où il se dirigea vers la ville de Saint-Louis, dans la Haute-Louisiane. Il avait jugé à propos d'y fixer provisoirement sa résidence, parce que des prêtres espagnols qui formaient presque tout le clergé de la Nouvelle-Orléans, refusaient de reconnaître son autorité, et qu'il craignait sans doute d'envenimer le schisme en les heurtant de front. En allant résider sur un autre point de son diocèse, il tournait la difficulté et se ménageait le moyen d'aplanir les obstacles, c'est ce qui arriva en effet. Il passa à Bardstown, dans le Kentucky. L'évêque de cette ville, M. Flaget, Sulpicien français aussi, l'accompagna jusqu'à Saint-Louis, pour l'y installer; ils y firent leur entrée solennelle le 4 ou le 5 janvier 1818, après avoir été reçus avec le plus vif empressement à Sainte-Geneviève, à Kaskaskias, et dans d'autres paroisses. Partout on lui témoignait de l'affection, de la joie, et un respect sincère. M. Flaget, qui était connu et aimé dans le pays depuis vingt-quatre ans, contribua beaucoup à lui concilier l'estime et le respect des catholiques du Missouri. Du reste, les protestants eux-mêmes rivalisaient avec les catholiques dans les démonstrations de sympathie pour les deux prélats. Ce pays ne faisait que de naître ; il s'y portait une émigration immense et tout y était fort cher. Le nouveau prélat avait tout à créer et très-peu de ressources. Son zèle et sa confiance y suppléèrent; son premier soin fut la fondation d'un séminaire pour y former des prêtres du pays, car le prélat sentait bien que l'Europe ne pourrait jamais lui fournir assez de missionnaires. Il réunit quelques élèves, les logea dans de pauvres cabanes au milieu des bois, non loin de Saint-Louis ; ils consacraient une partie de la journée à l'étude et le reste à défricher un champ et à construire une maison. Ce séminaire ayant pris peu à peu une autre forme, fut confié aux Lazaristes et il ne tarda pas à fournir chaque année quelques prêtres. Ensuite le prélat s'occupa de l'éducation de la jeunesse laïque. Il établit à cet effet deux colléges tenus par des prêtres, l'un à Saint-Louis, l'autre à la Nouvelle-Orléans ; il chargea les Ursulines et les religieuses du Sacré-Cœur, de l'éducation des jeunes filles : cette dernière congrégation s'établit d'abord à Florissant, près de Saint-Louis, puis à la Nouvelle-Orléans. Les Ursulines étaient à la Nouvelle-Orléans. Ces dames par leur vie édifiante, dissipaient les préjugés des protestants contre la vie monastique, et elles semaient des germes précieux dans le cœur de leurs jeunes élèves. Enfin M. Dubourg, établit à Sainte-Geneviève, une école de Frères de la Doctrine chrétienne.

Une autre œuvre attira l'attention du prélat, c'était de procurer l'enseignement gratuit aux filles de parents pauvres et aux jeunes négresses. M. Flaget a fondé dans le Kentucky, une société de religieuses, dites *Loretaines* ou Sœurs de la Croix, qui se dévouent à ce ministère. Elles mènent une vie pauvre et très-dure, travaillent aux champs, font leurs habits et se suffisent à elles-mêmes. Sur la demande de M. Dubourg, il lui accorda, en 1823, douze de ses religieuses qui se mirent aussitôt à l'œuvre, et ayant accru considérablement leur nombre avec le temps, fondèrent d'autres établissements et se propagèrent au grand avantage de la religion.

Comme la main-d'œuvre était, surtout alors, excessivement chère dans le pays, et que le prélat avait peu de ressources et beaucoup d'églises à bâtir, son séminaire, des couvents, des colléges à fonder, il forma, pendant son séjour en Europe, une congrégation de pieux ouvriers, habiles dans toutes sortes de métiers, serruriers, charrons, maçons, charpentiers, etc., qui se dévouaient à travailler gratuitement en vue de Dieu. Ces artisans lui rendirent les plus grands services: un grand nombre d'entre eux étaient de Milan (Italie), et ils passèrent en Amérique, sous la conduite d'un supérieur. D'autres s'appliquaient à l'agriculture; ils furent occupés au séminaire et au collége. M. Dubourg avait encore en vue d'utiliser ces associations pour la conversion des Indiens sauvages, qu'il espérait attirer, fixer et civiliser par les arts mécaniques et la culture de la terre. Ce projet ne paraît pas avoir eu de suite et du moins on n'en a pas rendu compte. Il paraît aussi que ces congrégations d'ouvriers européens, n'étaient pas assujetties à des vœux et qu'elles n'eurent qu'un temps. On croit qu'elles n'existent plus depuis bien des années.

En 1823, les obstacles qui s'étaient opposés à l'entrée du prélat dans sa ville natale étant enfin levés, il se rendit à la Nouvelle-Orléans et s'y bâtit une église. La ville de Saint-Louis, située à une distance immense du chef-lieu du diocèse, se trouvait ainsi privée d'évêque, après avoir été pendant cinq ans la résidence de M. Dubourg; il jugea indispensable de remédier à cet abandon et demanda un coadjuteur au Souverain-Pontife, en lui proposant, pour remplir cette place, M. Rosati, Lazariste italien, un des missionnaires qu'il avait amenés avec lui en Amérique en 1817. Le Pape Pie VII en effet

institua peu après M. Rosati, évêque de Ténagre *in partibus* et coadjuteur de la Nouvelle-Orléans. En 1826, la ville de Saint-Louis devint évêché en titre, et à la même époque, M. Dubourg étant venu en France, Charles X le nomma évêque de Montauban. Le prélat gouverna cette Eglise six ans, puis il fut transféré à l'archevêché de Besançon, au mois de février 1833; mais la mort l'enleva dès le 12 décembre suivant. Il eut pour successeur en Louisiane M. Rosati, son coadjuteur, qui fut pendant quelque temps administrateur apostolique des deux diocèses de la Nouvelle Orléans et de Saint-Louis; puis, ce prélat ayant été nommé évêque de Saint-Louis, en titre, M. Léon de Neckère, prêtre flamand, fut placé sur le siége de la Nouvelle-Orléans.

M. Dubourg, pendant les dix années qu'il fût évêque de la Nouvelle-Orléans, mena en Amérique la vie d'un véritable missionnaire; il parcourait souvent l'immense pays confié à ses soins (haute et basse Louisiane, Florides, etc.), consolant, encourageant ses ouailles, au prix de mille fatigues et sans se laisser arrêter par la rigueur des saisons. Il faisait des voyages de plusieurs centaines de lieues dans des plaines désertes, coupées de rivières, couvertes quelquefois de forêts impénétrables. Par suite de la disette de prêtres, il était souvent obligé de soigner, comme curé immédiat, plusieurs paroisses fort éloignées. Les missionnaires qu'il avait amenés avec lui se répandirent dans toute la Louisiane, catéchisant les peuples, élevant des chapelles, faisant des conversions. C'est ainsi que M. Dubourg établit près de quarante paroisses, la plupart le long du fleuve Mississipi, entre Saint-Louis et la Nouvelle-Orléans.

L'*Ami de la Religion* rapporte que le prélat fut obligé, en 1823, de quitter Saint-Louis par suite de quelques désagréments, et qu'alors il alla se fixer à la Nouvelle-Orléans; mais le journal ne fait pas connaître de quelle nature étaient ces désagréments. Il explique aussi que M. Dubourg fût indignement trompé par un intrigant, Italien de nation, nommé Inglesi, qu'il avait ordonné prêtre et envoyé en Europe chercher des secours pour sa mission. Inglesi, après avoir recueilli d'abondantes aumônes, s'appropria le tout et fit peu après une fin malheureuse. Ce fut une source de chagrins pour l'évêque, et peut-être cette affaire contribua-t-elle à lui faire désirer de quitter son diocèse. Aujourd'hui, l'histoire ecclésiastique contemporaine ensevelit dans un profond oubli les aventures délicates du genre de celle-ci, lorsqu'il en arrive; autrefois, on les écrivait bonnement. On croit bien faire maintenant et on se persuade qu'on évite le scandale; il n'en est rien. Les affaires sont moins connues, mais elles le sont plus mal; la méchanceté les envenime à la faveur de l'ignorance; il s'ensuit que, faute d'exposer sincèrement la vérité, on arrive à ce résultat, que les personnes malintentionnées confondent, par exemple, l'intrigant Inglesi et le vénérable apôtre Dubourg, et que celui-ci, au lieu de passer pour dupe, passe quelquefois pour compère.

DUBRICE (Saint), évêque anglais ou plutôt breton, au v^e^ siècle. — Il naquit dans une île nommée Miserbdil, sur la côte occidentale de l'Angleterre, à l'embouchure de l'Avon ou de la Wye. Après avoir enseigné les Ecritures saintes dans le pays appelé actuellement le comté de Warwich, et dans le pays de Galles, il fut fait évêque de Landaff, vers 446, par saint Germain. En 495, on le transféra à l'archevêché de Caerléon. Il se démit de son siége en 512, en faveur de saint David, et se retira dans l'Eglise de Bardsey ou d'Euly, sur la côte de Caernarvon. Il y mourut peu après et y fut enterré. Cambden et d'autres auteurs disent que vingt mille saints, c'est-à-dire vingt mille ermites ou religieux furent enterrés dans cette île.

Lorsque saint Dubrice enseignait, avant d'être promu à l'épiscopat, il lui venait des disciples de toutes les parties de la Bretagne (Grande-Bretagne actuelle), et il en compta jusqu'à mille. Saint Samson, saint Théliau son successeur sur le siége de Landaff, furent de ce nombre. Saint Dubrice était un homme puissant en œuvres et en paroles; ses exemples et ses prédications contribuèrent à faire refleurir les mœurs chrétiennes chez les Bretons (indigènes de l'Angleterre), avant l'invasion des Anglo-Saxons, qui étaient païens, et qui ruinèrent l'antique Eglise du pays. On honore saint Dubrice le 14 novembre.

DUBUIS (M.), prêtre français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Amérique. — Il est parti pour le Texas, en 1846, à la suite de M. Odin, Lazariste lyonnais, et vicaire apostolique de ce pays, qui était venu en Europe chercher des auxiliaires, et qui emmena à cette époque un bon nombre d'ecclésiastiques français, italiens, espagnols, belges, allemands et irlandais. — *Voy.* Dubois.

DUBY (M.), prêtre français, du diocèse de Strasbourg, membre de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, et missionnaire en Afrique, chez les nègres de Guinée. — Il est parti de France, en 1849, et s'est embarqué à Toulon, le 17 février, avec deux évêques, trois prêtres, deux diacres et trois Frères, tous de la même société que lui, et destinés pour la même mission; enfin il y avait à bord six religieuses de l'Immaculée Conception de Chartres, envoyées aussi en Sénégambie et en Guinée pour seconder l'action apostolique des missionnaires. Les deux prélats étaient M. Bessieux, évêque de Callipolis, vicaire apostolique des Deux-Guinées, qui était venu se faire sacrer en France, et son coadjuteur, M. Kobès, évêque de Méthone ou Modon.— *Voy.* Clément.

DUCARPON (M. Yves), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Chine, au xviii^e^ siècle. — Il était de la Bretagne, et partit, en 1689. Mais la mort l'enleva au début de sa carrière apostolique, le 19 novembre 1691.

.DUÉ (Bernard), prêtre tongkinois, missionnaire au XIXe siècle dans sa patrie, et martyr. — Il était dans sa 83e année, quand il apprit la condamnation à mort de son évêque, le P. Delgado. Il voulut absolument mourir avec ce prélat, et supplia ceux qui l'entouraient de le porter aux mandarins, car il ne pouvait plus marcher. Les Chrétiens, loin de lui obéir, le cachèrent dans un lieu écarté, mais il se mit à crier qu'il était Chrétien, jusqu'au moment où des soldats, passant près de sa retraite, l'arrêtèrent et le portèrent au gouverneur. Malgré son âge, qui, d'après les lois du pays, l'exemptait du dernier supplice, quelque crime qu'il eût commis, il fut décapité, le 1er août 1738, avec un autre prêtre nommé Dominique Dien.

DUCHESNE (M.), Lazariste français, et vicaire apostolique à Alger, en 1720.—Les PP. Comelin et de La Motte, Trinitaires, rendent hommage au zèle et à la charité de ce successeur des Le Vacher et des Montmasson.

Collet fait remarquer, dans sa *Vie de saint Vincent de Paul*, que, parmi les missionnaires d'Alger et de Tunis, il y en avait toujours qui se trouvaient investis des titres de vicaires apostoliques et de vicaires généraux de l'archevêché de Carthage. Cette grande Eglise, qui était comme le patriarcat ou du moins la primatie d'Afrique, avait toujours été conservée, malgré les malheurs affreux que la religion y a éprouvés et qui ont abouti à la ruine de la ville et au retour de la Barbarie dans ces contrées. Aujourd'hui encore il existe dans l'Eglise catholique romaine des archevêques de Carthage. Le savant Devoti était titulaire de cette Eglise ; mais ses prélats ne sont plus qu'archevêques *in partibus infidelium;* c'est-à-dire que leur juridiction est liée par le Saint-Siége. Il paraît que du temps de saint Vincent de Paul, il n'en était pas de même, et que les archevêques de Carthage conservaient encore leur juridiction ordinaire, puisqu'ils la déléguaient à des vicaires généraux. Du reste ces derniers étaient aussi, comme on l'a dit plus haut, vicaires apostoliques, c'est-à-dire vicaires du Souverain Pontife. Ils puisaient donc leur juridiction dans le Saint-Siége lui-même, de sorte que leur second titre n'était point indispensable, puisque le Pape est propre évêque et propre curé dans toute l'Eglise, et seul évêque des pays qui n'en ont pas encore ou n'en ont plus. Tel est, pour le dire en passant, le sens du mot *vicaire apostolique*, qui joue un si grand rôle dans l'histoire des missions. La juridiction donnée par Notre-Seigneur Jésus-Christ aux apôtres, était divine, complète et universelle dans saint Pierre. Or, chaque apôtre n'a pas fondé une Église spéciale dont les évêques puissent avec raison être regardés comme successeurs de tel ou tel apôtre. Quel prélat prétendrait aujourd'hui être le successeur de saint André, de saint Barthélemi, de saint Thomas, de saint Simon et des autres apôtres? — Prenons les grands siéges de l'Eglise : Antioche a été fondée par saint Pierre ; Alexandrie, par un disciple de saint Pierre, saint Marc ; Constantinople n'est devenue une grande Eglise qu'à l'époque ou a commencé son importance politique au IVe siècle ; Jérusalem n'a été un siége patriarcal que depuis le Ve siècle, par décision d'un concile, et seulement parce qu'elle renferme les lieux vénérables où Jésus-Christ a souffert, a versé son sang pour racheter le monde, et a ressuscité glorieux. Ce titre ne lui a nullement été donné pour sa juridiction universelle, car elle n'avait que la juridiction restreinte d'une église ordinaire. Elle dépendait de la grande église d'Antioche, et était spécialement sous la métropole de Césarée.

Il n'en est pas ainsi de Rome, dont le siége a été fondé par saint Pierre ; cette ville a toujours eu ses évêques réputés successeurs de saint Pierre ; ils se sont toujours donné ce titre ; ils ont toujours parlé et agi, dans l'Eglise de Jésus-Christ, avec autorité, et ont toujours proclamé dans tous les siècles, sans excepter le premier et le second, qu'ils tenaient cette autorité de saint Pierre leur prédécesseur, et le fondateur de l'Eglise de Rome.

La succession de ces prélats s'est perpétuée de siècle en siècle jusqu'à nos jours, et les évêques de Rome ont, de tout temps, comme je viens de le dire, exercé sur leurs frères, dans l'épiscopat, par tout l'univers, les prérogatives de saint Pierre. Voilà un fait immense, éclatant comme le soleil, appuyé d'autres faits tellement décisifs, tellement nombreux, tellement certains, qu'il serait plus facile de nier toute l'histoire que de l'ébranler lui seul. Il existe donc un évêque qui peut se dire, et qui est incontestablement successeur d'apôtre ; cet évêque est absolument seul à ce titre dans l'Eglise, dans toutes les Eglises chrétiennes, et il est successeur du Prince des apôtres ; cet évêque, c'est l'évêque de Rome, c'est le Pape, en qui se résume, se concentre la juridiction divine et universelle donnée au collége apostolique et principalement à Pierre. Quelque soit la nature de la juridiction ordinaire des évêques dans l'Eglise, il est certain que le Pape, comme représentant saint Pierre, est chargé de continuer sa mission jusqu'à la consommation des siècles, qu'il a juridiction apostolique sur tous les pays du globe terrestre où l'Evangile n'a pas encore été annoncé, ou bien dans ceux où il a été prêché sans qu'on y ait fondé d'Eglises régulières, et dans ceux qui ont ensuite perdu la vraie foi, comme l'Orient, la Russie, l'Afrique, l'Angleterre et les autres pays protestants du Nord. Pour tous ces pays, qui forment bien les trois quarts de l'univers, le Pape est le propre évêque, le propre curé, le pasteur immédiat, l'apôtre chargé par Jésus-Christ d'évangéliser par continuation à la grande mission qui a commencé à la Pentecôte, à l'époque où ces mots ont été prononcés : *Ite et docete omnes gentes.* (*Matth.* XXVIII, 19.) Comme le Pape ne peut pas gouverner par lui-même tous ces pays, il délègue son autorité spirituelle, d'une manière révocable, à des ecclésiastiques qui

ont le titre de vicaires apostoliques, et qui, aujourd'hui, sont presque tous revêtus du caractère épiscopal. Pour qu'ils puissent être sacrés évêques, le Saint-Siége leur confère une Eglise dite *In partibus infidelium*, c'est-à-dire un évêché situé dans les pays infidèles. La plupart de ces Eglises sont anéanties, ruinées, soit matériellement, soit sous le rapport de la foi. Par le malheur des temps et des événements qui s'y sont succédés, on n'y trouve plus que des infidèles ou des schismatiques et quelquefois un nombre minime de catholiques; souvent ces villes sont tout à fait détruites. Dans tous les cas, le Pape, qui a la principale autorité et primauté de juridiction sur les évêques ordinaires, lie celle des prélats dont il s'agit, de sorte qu'ils sont non-seulement déchargés du soin d'aller ranimer la foi dans ces Eglises, mais encore ils n'ont pas en droit l'autorité, la mission indispensable pour le faire validement et légitimement. Il ne leur reste donc que le titre de leur évêché et le caractère épiscopal. C'est précisément ce que le Saint-Siége a eu en vue, puisqu'il leur confie, loin de leurs Eglises, un troupeau à paître, et un nombre immense d'infidèles à convertir. On pourvoit de la même façon au soin spirituel des catholiques et à la conversion des infidèles et des schismatiques qui se trouvent dans le pays où il y a des évêchés *in partibus*. Telle est la distinction importante à faire entre la juridiction ordinaire et la juridiction déléguée.

Ces principes étant exposés, on voit, pour en revenir à M. Duchesne, vicaire apostolique d'Alger, en 1720, que, s'il portait le titre de vicaire général de Carthage, c'était uniquement pour montrer que l'Eglise de Carthage, par son archevêque, successeur de saint Cyprien, était en communion avec le Saint-Siége.

Ces vicaires apostoliques d'Alger ou de Tunis, ont commencé dès le temps de saint Vincent de Paul à être pris dans la congrégation de la Mission, fondée par lui; tous les prêtres ou religieux esclaves étaient soumis à leur autorité : il n'y avait sans doute pas d'autres Chrétiens que ceux-là, et il eût été imprudent de chercher à convertir les mahométans, dont le fanatisme cruel était alors ombrageux et extrêmement redoutable.

DUCOTEY (M.), prêtre français du diocèse de Besançon et de la Société des Missions-Etrangères, missionnaire en Asie, dans la presqu'île de Malacca. — Il est parti de Bordeaux le 24 septembre 1844, avec trois prêtres de sa congrégation destinés pour l'Indoustan : M. Gouyon de Tulle, M. de Kirisouët de Quimper, et M. Fages de Rodez.

DUCRETTET (Le P. Eugène-Joseph), Mariste savoyard du diocèse d'Annecy, missionnaire en Océanie. — Il est parti en 1847, et s'est embarqué à Marseille le 23 octobre, sur le *Stella del Mare*, avec treize autres religieux de sa Société, envoyés comme lui dans les vicariats de la Milanésie, de l'Océanie centrale et de la Nouvelle Calédonie, et douze Sœurs de la Charité destinées pour la Chine. — *Voy.* Chatelut.

DUEGNAS (Fr. Pierre de), ou plutôt DUENAS, qu'on prononce *Dou-é-gnas*, Mineur espagnol, fut élevé à la cour de Castille, et ayant été prêcher l'Evangile aux Maures musulmans du midi de la Péninsule, il souffrit le martyre à l'âge de 18 ans, en 1397. — *Voy.* Pierre de Duegnas.

DUFFO (Le P.), religieux français, de la congrégation des Oblats de Marseille, et du diocèse de Tarbes. — Il est parti au mois de mai 1851, pour l'île de Ceylan (Inde), avec trois autres missionnaires de la même Société, les PP. Pulicani, Corse; Lallemand, Français, de Langres; et Pérréard, Savoyard, d'Annecy.

DUFRÉNAY (M. Henri-Joseph), prêtre savoyard, du séminaire des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire en Cochinchine au XVIII^e^ siècle. — Il était docteur en théologie lorsqu'il partit l'an 1737, avec un confrère, M. de Carbon, du diocèse de Rodez; ce dernier, né dans la religion protestante, s'était converti à l'âge de 26 ans. La mort les ravit tous les deux au début de l'apostolat. M. Dufrénay fut enlevé le 14 novembre 1740. M. de Carbon l'avait précédé dans la tombe, le 14 septembre de la même année.

DUHIREL (M.), Lazariste français, missionnaire en Afrique. — Il est parti pour Alger le 25 septembre 1845, avec deux autres prêtres de la même congrégation, M. Vivès et M. Schlick, deux frères coadjuteurs et vingt et une filles de la Charité.

DUHUY (Fr. Pascal), Picpussien français du diocèse de Versailles, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Bordeaux, en 1841, avec le P. Doumer, aujourd'hui évêque, six autres Pères et six Frères de sa congrégation, envoyés comme lui dans les Archipels de l'Océanie orientale. — *Voy.* Doumer.

DUKLA (Le B. Jean de), Mineur Observantin polonais, missionnaire au XV^e^ siècle dans sa patrie. *Voy.* Jean de Dukla. — La ville de Dukla dont il tire son nom est dans le cercle de Jaslo, en Gallicie. (Pologne Autrichienne.)

DUMAS (Fr. Dumas), Picpussien français, du diocèse de Saint-Flour, en Auvergne, (Cantal), missionnaire en Océanie. — Il est parti de Brest en 1845, comme catéchiste, avec vingt autres religieux de la même congrégation. — *Voy.* Favens.

DUMAS (M. Claude-Marie), missionnaire séculier du dioc. de Lyon, parti pour le Texas, (Amérique), le 23 mars 1852, avec six autres ecclésiastiques du même diocèse et neuf des diocèses de Strasbourg, Nancy, Carcassonne et Toulouse. Sur le même navire il y avait onze religieuses de diverses congrégations, trois Frères de Marie, six prêtres et un Frère de la congrégation des Oblats de Marseille. — Cette nombreuse colonie apostolique se rendait toute au Texas pour y seconder le zèle de M. Odin, Lyonnais, premier évêque de ce grand pays, où l'émigration européenne se

porte rapidement. *Voy.* VERDET. — M. Dumas n'était que diacre à l'époque de son départ. Deux de ses compagnons, MM. Dupéray et Planchet, du diocèse de Lyon étaient sous-diacres ; les autres n'étaient pas dans les ordres sacrés.

Voici leurs noms : MM. Faure (Antoine), minoré ; Néras (Jean-Claude), minoré ; Gennard (Jean), tonsuré ; Borias, de la Renaudie, tonsuré ; Kuntzmann (Edouard) ; Metz (Georges) ; Exel (Charles-Antoine) et Feltin (Nicolas), tous quatre du diocèse de Strasbourg ; Speth (Jean-George), Tarrillion (Pierre) et Gury (Victor), du diocèse de Nancy ; Desarnauts (Joseph-Marie-Gabriel-Adolphe), du diocèse de Carcassonne ; Raymond (Pierre-Victor-Casimir), du diocèse de Toulouse. — On ne voit pas si les ecclésiastiques de ces quatre derniers diocèses étaient prêtres ou même dans les ordres. En tout cas ils auront été promus au sacerdoce en Amérique. Cependant il arrive parfois que des clercs inférieurs, emmenés ainsi aux Etats-Unis pour y devenir missionnaires, se laissent tenter par les séductions du monde et par la richesse qui est facile à acquérir sur l'autre rive de l'Océan, et regardant derrière eux après avoir mis la main à la charrue, ils retournent au siècle comme ce disciple de saint Paul, s'engagent dans l'état du mariage et frustrent l'Eglise de ce qu'elle était en droit d'attendre d'eux s'ils eussent été mieux éprouvés.

Avec M. Dumas et ses compagnons, étaient encore trois frères de Marie, congrégation établie à Bordeaux ; quatre Sœurs du Verbe-Incarné, de Lyon, quatre Ursulines et trois postulantes. Voici les noms de toutes ces personnes religieuses :

Fr. Maculaire (Xavier-Albert), Fr. Raignoux (Jean-Baptiste) et Fr. Kœnig. — Sœur Marie, Sainte-Claire de Jésus ; Sœur Marie, Sainte-Ange de Jésus ; Sœur Marie, Saint-Ephrem de Jésus et Sœur Saint-Dominique de l'Enfant Jésus, religieuses du Verbe-Incarné. — Mme Saint-Joseph, du diocèse de Fréjus, (d'Aups, Var) ; Mme Sainte-Anastasie, du diocèse de Montauban, (de Mont-Pézat, Tarn-et-Garonne) ; Mme d'Amboise, d'Auch, (Gers) ; Mme Sainte-Magdeleine de Pazzi, du même pays, Ursulines. — Mlles Martignat (Gilberte), Aché (Philippine) et Birot (Marie), postulantes. — Quant aux Oblats de Marseille. — *Voy.* VERDET.

DUMONT (M.), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse de Bayeux, en Normandie (Calvados), missionnaire dans l'Asie orientale. — Il est parti de Nantes pour Macao (Chine) le 9 novembre 1846. Le procureur des Missions de sa société, résidant dans cette dernière ville, devait le diriger de là sur un des vicariats apostoliques, où le besoin de prêtres se faisait le plus sentir. Les compagnons de voyage de M. Dumont étaient MM. Waly, Jourdan, Collin et Pourquié.

DUMONTEIL (M. GASPARD-SIMÉON), Picpussien français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Toulon au commencement de 1843, sur un vaisseau de l'Etat, avec deux autres prêtres et trois frères de sa Société, envoyés ainsi que lui aux îles Marquises. Les deux prêtres étaient M. Duboize, qui fut ensuite élu évêque d'Arathre, et M. Escoffier. — *Voy.* DUBOIZE.

DUNNE (Le P.), religieux irlandais de la congrégation des Oblats de Marseille, et du diocèse de Dublin, missionnaire en Cafrerie (Afrique australe). — Il est parti au mois de novembre 1851 pour cette contrée lointaine, où il n'y a jamais eu de missionnaires catholiques. La société des Oblats a envoyé avec lui deux religieux français, les PP. Sabon et Logegaray, et un catéchiste. Ils sont sous la direction de Mgr Allard, évêque de Samarie *in partibus*, et premier vicaire apostolique de Natal. Un horizon immense s'ouvre devant ces courageux apôtres, et quel que soit leur zèle ils ne pourront suffire à la moisson. Il est vivement à désirer pour la congrégation des Oblats, qui a su tirer des apôtres de la Corse, de la Savoie, du Piémont, de toutes les parties de la France, du Canada même, de l'Angleterre et de l'Irlande, qu'elle s'applique à former un grand nombre de missionnaires irlandais pour les employer dans l'Afrique méridionale. Le clergé de l'Irlande est peu nombreux et fort pauvre, mais animé d'un grand zèle. Ses membres travaillent, dans les cinq parties du monde, à l'édifice mystique de l'Eglise ; mais on voit peu d'entre eux s'appliquer à l'OEuvre proprement dite des missions, à la conversion des idolâtres. Ils exercent le saint ministère dans les possessions britanniques. On n'en voit pas un en Chine et dans les contrées adjacentes, en Guinée, dans le Levant, etc. Cela tient aux circonstances ; car ceux qui sont incorporés dans les ordres religieux font d'excellents missionnaires, Jésuites, Picpussiens, etc.

DUPERAY (M. BARTHÉLEMI), missionnaire français du diocèse de Lyon, parti pour le Texas (Amérique) en 1852, avec trente-six autres ecclésiastiques, séculiers, religieux, ou Sœurs de diverses congrégations. (*Voy.* DUMAS et VERDET.) — M. Duperay n'était que sous-diacre lors de son départ pour les missions. Il est d'Amplepuis, canton de Tarare (Rhône).

DUPONT (M.), prêtre savoyard du diocèse d'Annecy, membre de la congrégation de Saint-François de Sales et missionnaire dans l'Indoustan. — Il s'est embarqué, au commencement de 1847 ou à la fin de l'année précédente, pour le vicariat apostolique de Vizigapatam, avec M. Neyret, de la même Société et du même diocèse, et le Fr. Charles Vibert. M. Neyret est devenu, depuis, évêque d'Olène et vicaire apostolique de cette mission.

DUPONT (Le P.), Jésuite savoyard, du diocèse d'Annecy, missionnaire en Amérique, dans la Jamaïque (Antilles anglaises). — Il est parti pour cette destination en 1846 ou au commencement de 1847. Il y a dans cette île six ou sept autres religieux de la même compagnie, et un vicaire apostolique pourvu

d'un coadjuteur. L'état de la religion catholique y est peu connu; on ne publie jamais rien qui puisse renseigner à cet égard.

DUPUIS (Le P. Mathias), Dominicain français, du XVII^e ou du XVIII^e siècle. — Il composa quelques ouvrages sur l'histoire de l'apostolat chrétien dans les îles de l'Amérique, car on voit dans la *Vie du P. Breton*, religieux, missionnaire et écrivain du même ordre qu'il eut connaissance et profita de la *Relation* que celui-ci avait composée sur le même sujet, en latin, par l'ordre de son général et qui ne fut point publiée. Je regrette de ne trouver nulle part la Vie et l'indication des ouvrages du P. Dupuis. — *Voy.* Breton.

DUPUY-DUFAYET (M. Pierre), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire en Cochinchine, au XVIII^e siècle. — Il partit en 1729, et travailla dans ce royaume pendant plus de vingt-cinq ans. Sa mort arriva au mois de décembre 1756. M. Dufayet était du diocèse de Paris.

DURAND (M.), membre de la congrégation du Saint-Cœur de Marie et missionnaire en Afrique, chez les nègres de Guinée. Il s'est embarqué à Bordeaux pour cette contrée infidèle, le 15 avril 1847, avec Mgr Truffet, évêque de Callipolis *in partibus*, et vicaire apostolique. Ce prélat emmenait en outre quatre prêtres et un catéchiste, tous de la même Société. M. Durand, qui est du diocèse de Chambéry (Savoie), partait à titre de clerc catéchiste. Peut-être, depuis lors, a-t-il été élevé aux ordres sur le lieu de la mission.

DURANQUET (Le P. Charles), Jésuite français, du diocèse de Clermont, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti pour le Maduré en 1845, à la même époque que saint Ferréol, le P. Péreira, de Goa; le P. O'Kenny, Irlandais, etc. — *Voy.* Saint-Ferréol.

DURANTI (M. Daniel), archevêque de Smyrne au commencement du XVIII^e siècle.— Il mourut de la peste en 1712, à l'âge de plus de 80 ans. On ne dit pas depuis combien de temps il gouvernait cette Eglise. Sa douceur et sa vertu le firent universellement regretter. Le fléau qui l'enleva fit mourir plus de 10,000 personnes à Smyrne. A cette époque, il y avait dans cette ville un bon nombre de catholiques, soit des Arméniens et des Européens attirés par le commerce, soit des Grecs et des Latins qui affluaient de toutes les parties de l'Archipel. Les Jésuites y avaient une mission avec quatre religieux y compris le P. Verzeau, leur supérieur.

M. Daniel Duranti était probablement Italien, comme l'ont été la plupart des archevêques catholiques de Smyrne.

DURET (Jean-Claude), prêtre savoyard, du diocèse d'Annecy, membre de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, et missionnaire en Afrique, chez les nègres de la Sénégambie ou de la Guinée. — Il est parti de Brest, pour cette destination, le 31 janvier 1850, avec cinq prêtres et quatre Frères de sa Société, et quatre Sœurs de l'Immaculée-Conception, de Castres. — *Voy.* Boulanger.

DUSTUYNE (M.), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Cochinchine. — Il est parti de France, en décembre 1843, avec M. Pellerin, aujourd'hui évêque, et M. Legrand, l'un et l'autre missionnaires aussi en Cochinchine, et trois prêtres destinés pour la presqu'île de Malacca : MM. Plaisant, Mauduet et Lacrampe.

DUTEIL (Le P.), Bénédictin français, de l'abbaye de Solesme (diocèse du Mans), missionnaire en Afrique, dans l'île de Madagascar. — Il s'est embarqué pour cette destination le 15 mai 1849, avec M. Monnet, évêque de Pella, vicaire apostolique qui emmenait de plus sept Jésuites (dont quatre Pères italiens), et quelques prêtres, ou ecclésiastiques séculiers. Le P. Duteil n'était alors que sous-diacre : il a pu être élevé au sacerdoce en Afrique, s'il n'a pas quitte la mission. — *Voy.* Romani et Ferroy.

On sait qu'outre l'évêque anglais de l'île Maurice, il y a un évêque français à l'île de la Réunion depuis la fin de 1850. M. Monnet était mort à Sainte-Marie, près de Madagascar, à la fin de 1849, et depuis la mission a été confiée aux Jésuites.

DUVAL (Le P. Jean), appelé en religion le P. BERNARD DE SAINTE-THÉRÈSE, Carme français au XVII^e siècle, missionnaire en Orient, évêque de Babylone, vicaire apostolique de Perse; il contribua beaucoup à la fondation du séminaire des Missions-Etrangères de Paris. (*Voy.* Bernard de Sainte-Thérèse.) — C'est de lui que la rue de Babylone, à Paris, tire son nom actuel

DUVAL (M. Nicolas-Victor), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire au XVIII^e siècle, en Cochinchine. — Il partit de France en 1792, au commencement de l'année; mais à peine arrivé dans le pays qu'il était destiné à évangéliser, il fut emporté par une mort prématurée, le 2 octobre de la même année 1792. Cet ecclésiastique était du diocèse de Meaux, en Champagne (Seine-et-Marne). — M. de la Villegonan, envoyé en même temps dans cette mission, mourut deux ans après, en 1794.

E

EBADOLA, ambassadeur envoyé au XVI^e siècle par Akbar, empereur du Grand-Mogol, au provincial des Jésuites de Goa, pour lui demander des missionnaires de la compagnie. — On lui donna le P. Rodolphe Aquaviva, Italien, fils du duc d'Atri, et neveu du célèbre général du même nom, qui gouverna trente-quatre ans la Société de Jésus. Ce religieux institué supérieur de la nouvelle mission, emmena avec lui deux compagnons

dont un était Persan de nation. On l'appelait le P. Henriquez. C'était un nom portugais qu'il avait pris pour vivre en pays chrétien. (*Voy.* AQUAVIVA.) — Plus tard le P. Jérôme Xavier, neveu du grand apôtre des Indes, remplaça le P. Aquaviva à la cour d'Akbar.

ECOMÈNE (SAINT), un de ces trente-six missionnaires égyptiens qui, sous la direction de saint Paul, leur chef, se dispersèrent pour aller prêcher l'Evangile dans toute l'étendue de leur patrie. — Ils furent tous pris après avoir travaillé avec un zèle infatigable à faire connaître Jésus-Christ. On en martyrisa vingt-huit par le fer et le feu, et les neuf autres furent crucifiés. Tous ces missionnaires qui paraissent avoir vécu au plus tard vers le IVe siècle, sont honorés le 18 janvier.

EFAT, grande province d'Abyssinie dans la partie méridionale de cet empire. — L'Efat est actuellement compris dans le royaume de Choa. Le Choa, proprement dit, est situé à l'ouest de l'Efat, qui lui-même est au midi de l'Angot, et à l'ouest de l'Hurrur, à environ cent lieues de Zeyla, dans l'intérieur des terres.

EGAN (Fr. JEAN), Irlandais, missionnaire en Afrique, chez les nègres de Guinée. — Il naquit à Carrick-on-Suir, diocèse de Waterford, et partit de Londres pour le cap Palmas (Afrique), le 21 novembre 1843, avec M. Baron, évêque de Constantine et vicaire apostolique des Deux-Guinées, et M. Kelly, prêtre irlandais, qui l'accompagnait. M. Egan avait simplement la qualité de Frère coadjuteur, c'est-à-dire qu'il se dévouait à rendre aux missionnaires les services matériels que les Frères coadjuteurs rendent aux prêtres dans les Ordres religieux, et que les séculiers obtiennent des domestiques salariés. Il ne paraît pas du reste qu'il fût attaché à aucune Société, à aucune congrégation; c'était un pieux séculier qui, pour l'amour de Dieu, se donnait à ses apôtres et faisait ainsi de sa personne, de son humble travail, un des emplois les plus nobles qu'on puisse imaginer.

EGMOND (SAINT-ADELBERT D'), missionnaire anglais en Hollande, au VIIIe siècle. — Il est ainsi nommé parce qu'il mourut à Egmond, dans la Hollande septentrionale. — *Voy.* ADELBERT.

EGZIÉ (FÉCUR [c'est-à-dire *le bien-aimé du Seigneur*]), Abyssin catholique au XVIIe siècle, ambassadeur de l'empereur Melec Seghed auprès du Pape Paul V et de Philippe III, roi d'Espagne. — *Voy.* FÉCUR EGZIÉ.

ELADE OU HELLADE (SAINT), évêque d'Auxerre au IVe siècle, succéda sur ce siége à saint Valérien. — On ne sait presque rien sur son compte, sinon qu'il fut d'abord marié; mais il forma ensuite la résolution de garder la continence, du consentement de sa femme : celle-ci se fit religieuse, et lui entra dans le clergé. Devenu évêque, il convertit beaucoup d'infidèles par ses discours et ses exemples. La diversité des noms qu'on lui a donnés fait qu'on ignore le pays dont il est originaire. On n'est pas plus instruit de l'année de sa mort. L'opinion la plus probable est qu'il mourut vers l'an 385. On a toujours célébré sa fête à Auxerre le 8 mai.

ELEU (Fr.), Mineur, missionnaire à Tunis, avait été envoyé dans cette ville avec Fr. Gilles. — La persécution les força de se retirer : ce dernier quitta tout à fait la mission, mais Fr. Eleu passa sur un autre point. Il y prêchait l'Evangile depuis quelques années, lorsqu'il fut poursuivi par une troupe de mahométans : comme ils accouraient pleins de fureur, l'apôtre se mit à genoux, prit sa règle à la main, demanda l'absolution à son compagnon, et tendant le cou à ses bourreaux, il reçut la palme du martyre. C'était en 1219.

Ces persécutions n'empêchèrent pas les Frères Mineurs d'accourir en foule sur le sol d'Afrique, et ils y formèrent bientôt une province de leur ordre. En 1235 le Pape Grégoire IX, écrivant au roi de Tunis, qui était mahométan, lui recommanda de traiter avec égards le Fr. Jean, Mineur, provincial de son Ordre en Barbarie. — *Voy.* AGNEAU.

Aujourd'hui encore la mission de Tunis est gouvernée par des religieux de Saint-François, qui ont à leur tête Mgr Sutter, du même Ordre, évêque de Rosalie *in partibus* et vicaire apostolique de Tunis.

ELEUTHERE, missionnaire normand chez les Basques au Xe siècle. — Il était frère de saint Léon, apôtre de la Biscaye, de la Navarre, du Lapurdan et du pays des Landes, et il partit avec lui et son autre frère Gérard, vers l'an 900, pour cette mission qui leur avait été confiée par le Pape. C'est tout ce qu'on dit d'Eleuthère. — *Voy.* SAINT LÉON.

ELEUTHERE, du grec ἐλεύθερος, qui, en français, veut dire *libre*. — C'est le nom que reçut au baptême saint Alexis, archevêque ou métropolite de Kiev (Russie) au XIVe siècle. Il est plus connu sous le nom d'Alexis, qu'il prit en entrant en religion. — *Voy.* ALEXIS. — Il est bon de faire observer ici que le mot *archevêque* n'a pas le même sens dans l'Eglise latine que chez les Grecs. Ce que nous appelons un archevêque se nomme dans l'Eglise orientale un métropolitain ou métropolite, et ce que les Grecs nomment archevêque revient, pour nous, aux évêques exempts ou archevêques honoraires sans suffragants.

ELEUTHERE (Fr.), Prêcheur arménien, de la congrégation des Frères Unis, vivait au XIVe siècle. — A cette époque les Frères Unis, réduits, par les persécutions des musulmans, à un petit nombre et à une extrême pauvreté, craignirent de voir leur congrégation tout à fait détruite, au grand détriment de l'Eglise et du peuple d'Arménie. Pour prévenir ce malheur, ils résolurent de s'incorporer à l'Ordre de Saint-Dominique, dont ils formaient une Société distincte, quoiqu'ils eussent l'habit, la même règle, les mêmes statuts et la même liturgie. En conséquence, ils envoyèrent, en 1355, Fr. Thomas et Fr. Eleuthère, deux d'entre eux, au

Saint-Siége, afin d'obtenir du Pape et du maître général des Frères Prêcheurs que celui-ci voulût bien recevoir sous son autorité leurs personnes et leurs monastères. La requête présentée par les deux députés fut accueillie favorablement. Fr. Simon de Langres, vingt et unième général des Dominicains, donna son consentement, et Innocent VI fit expédier deux bulles pour cette fusion, la première le 31 juin 1356, et la seconde le 30 juin suivant. Eleuthère fut établi supérieur de la congrégation des Frères Unis, comme vicaire du maître général de l'ordre de Saint-Dominique, et Fr. Thomas fut sacré par le Pape archevêque de Naxican. C'est le même qui, dans la liste de ces prélats, est nommé Thomas de Cihaux. — *Voyez* NAXIVAN.

Depuis cette réunion, l'Ordre de Saint-Dominique a continué d'envoyer de temps en temps quelques-uns de ses membres, soit comme missionnaires apostoliques, soit comme archevêques de Naxivan, soit pour conduire ou soutenir la congrégation. Plusieurs ont rendu des services importants aux catholiques de ce pays, mais leurs glorieux et pénibles travaux sont peu connus ; tout ce qu'on sait, en général, c'est qu'ils ont arrosé la mission de leurs sueurs et souvent même de leur sang.

ELPIDE (SAINT), évêque africain, missionnaire dans l'Italie méridionale au v^e^ siècle. — Saint Elpide est un de ces confesseurs que les Vandales ariens abandonnèrent sur un vieux vaisseau, après les avoir tourmentés inutilement pour les faire apostasier. Ils furent poussés sur les côtes de la Campanie, se dispersèrent dans le pays et y propagèrent merveilleusement la foi catholique qu'ils venaient de confesser. Les peuples édifiés les choisirent pour remplir divers évêchés. On ne sait, du reste, rien de particulier sur chacun d'eux. Le Martyrologe romain les nomme tous le 1^er^ septembre. Ils étaient douze, savoir : saint Prisque, saint Castrense, saint Tammare, saint Rosius, saint Héraclius, saint Secondin, saint Adjuteur, saint Marc, saint Auguste, saint Elpide, saint Conion et saint Vrudonius.

ELVIRE (en latin *Illiberis*). — Il y avait deux villes de ce nom : l'une dans la province tarraconaise, c'est Elne en Roussillon ; l'autre dans la Bélique, on en voit les ruines près de Grenade en Andalousie. C'est probablement dans cette dernière que mourut saint Cécilius, évêque, et l'un des sept missionnaires que l'apôtre saint Pierre envoya de Rome pour prêcher la foi dans la péninsule ibérique.

EMANA CHRISTOS, prince abyssin qui vivait au XVII^e^ siècle. — Il était frère de l'empereur Socinios (1605-1632), qui fut converti en 1621 par le P. Paez, Jésuite, et sous lequel le catholicisme était la religion de l'Etat. Emana Christos suivit une voie toute différente. Il appuya les partisans du schisme et soutint l'évêque hérétique dans sa lutte contre les missionnaires. Socinios le dépouilla de la dignité de ras (prince), qu'il conféra à son autre frère Sela Christos, fervent catholique. Tant que dura le règne de Socinios, Emana Christos fut en disgrâce ; mais à l'avénement de Facilidas (1632-1665), qui, après avoir apostasié, s'était mis à la tête du parti schismatique, la foi romaine ayant été proscrite et les missionnaires exilés, Emana Christos, animé d'une haine fanatique et aigri par les sentiments de vengeance, persécuta à son tour les catholiques, et en fit mourir un grand nombre. En 1649, c'est-à-dire après quinze ans d'une persécution ouverte, un missionnaire portugais, vicaire général du patriarche Mendez, exilé dans l'Inde, M. Nogueira, parle, dans une lettre, d'Emana Christos, qu'il représente comme le plus cruel ennemi des catholiques. Ainsi il vivait encore à cette époque et devait être avancé en âge, étant l'aîné des frères de Socinios. Quant à Sela Christos, il était dépouillé de tout et en exil : il confessa glorieusement la foi pendant plus de seize ans.

EMFRAS, ville d'Abyssinie, près du lac Dembea. — L'empereur Socinios (1605-1632) la donna avec son territoire au P. Mendez, Jésuite, patriarche d'Ethiopie.

EMILE DE PESARO (Le P.), Capucin italien, de la province des Marches (Italie centrale), missionnaire dans le Levant. — Il est parti, sur la fin de 1846, pour la Syrie avec le P. Charles de Monopello, religieux du même Ordre et de la même nation.

EMYGDE (SAINT), évêque et martyr au IV^e^ siècle. — Selon le Martyrologe romain, il fut ordonné évêque par le Pape saint Marcel (308-310), et envoyé à Ascoli (Italie centrale) pour y prêcher l'Evangile. Sa mission se termina par le martyre. Ayant confessé Jésus-Christ, il scella de son sang, comme tant de milliers d'autres, la doctrine qu'il avait prêchée : c'est dans la persécution exercée par l'infâme Dioclétien qu'il remporta la palme du triomphe. On fait sa fête le 5 août.

On sait que Dioclétien régna de 284 à 305 ; mais la persécution qui porte son nom se prolongea sous Maximin, son successeur.

ENDÉ, île d'Océanie, dans la Malaisie, où les Portugais avaient établi jadis une chrétienté florissante. *Voy.* FLORES, nom sous lequel on le connaît plus généralement. — Endé est le nom indigène. Les Portugais l'ont appelé *Flores* à cause de sa beauté.

ENFRAZ, ville ou bourgade de l'Abyssinie, située à peu de distance du lac Dembea et de Gondas. — L'empereur Socinios (1605-1632) la donna avec son territoire au P. Mendez, Jésuite, patriarche du pays, et il fonda plusieurs autres maisons pour les missionnaires dans ses diverses provinces.

ENRICI (M. J.), prêtre italien, de la congrégation des Oblats de Turin, missionnaire dans l'empire Birman (Indo-Chine). — Il est parti pour ce pays vers la fin de l'année 1838. C'est le premier religieux de sa Société qui ait été envoyé dans le vicariat apostolique d'Ava et Pegu, et même dans les missions d'outre-mer. En 1839, il a été suivi

de deux confrères, M. Abbona et M. Bruno Piémontais, et Oblats comme lui.

ENTHÉE (Saint), confesseur en Ethiopie. — Il est honoré le 10 août. Le Martyrologe ne donne aucune indication sur le temps où il vivait et sur les principales actions de sa vie.

EODALD (Saint), missionnaire de Sens, qui prêcha, au IIIe siècle, la foi chrétienne dans les villes d'Orléans, de Chartres, de Creteil et de Paris, avec saint Altin, compagnon de saint Savinien, apôtre et premier évêque de Sens. — Eodald était un habitant de cette ville, et il était, comme tous ses concitoyens, plongé dans les erreurs de l'idolâtrie, lorsque saint Savinien, saint Potentien et saint Altin vinrent l'éclairer des lumières de la foi. Ayant goûté la bonne nouvelle, il s'attacha à ses maîtres, et se consacra lui-même à partager leur ministère de salut. Accompagnant saint Altin dans les différentes villes nommées plus haut, il vit leurs travaux couronnés partout des plus grands succès, entre autres, à Creteil, où ils convertirent saint Agoard et saint Aglibert. Revenu ensuite à Sens, auprès de saint Savinien, il eut le bonheur de souffrir le martyre, ainsi que saint Serotin, autre Sénonais, devenu comme lui chrétien et missionnaire. On honore ces deux saints le 31 décembre, avec saint Savinien, saint Potentien et saint Altin. Ils furent tous mis à mort pour la foi à Sens, mais il ne paraît pas que ce soit en même temps.

EPIMAQUE (Saint), martyr, honoré chez les Ethiopiens, le 31 octobre, avec saint Arzirien, de la même nation, et qui souffrit en même temps.

EPIPHANE (Fr.), religieux laïque de la congrégation de Sainte-Croix du Mans, envoyé, en 1847, dans les missions de l'Amérique du Nord, avec sept autres Frères, trois Pères et quatre Sœurs de la même Société. — *Voy.* Saunier.

ERASTE (Saint), disciple de l'apôtre saint Paul, qui le laissa à Philippes, ville de Macédoine, en qualité d'évêque. — Il couronna son épiscopat par le martyre. Ces traditions sont consignées dans le Martyrologe romain, qui place au 26 juillet la fête de saint Eraste.

ERFURTH. — Le P. Fontana, dans ses *Monuments dominicains*, parle d'un Prêcheur allemand de la ville d'Erfurth, qui exerçait au XVe siècle les fonctions apostoliques avec des succès étonnants dans la Russie et la Livonie. Les églises se trouvant trop étroites pour contenir la foule des auditeurs qui le suivaient, il prêchait en pleine campagne. Il convertit et baptisa cinq mille idolâtres. Sa mort est rapportée à l'an 1464. Le nom de ce missionnaire n'est pas arrivé jusqu'à nous. L'ordre de Saint-Dominique, dont il faisait partie, cultivait assidûment la vigne du Seigneur chez ces peuples grossiers et sauvages du Nord : on ne sait pas tout le sang que les Frères Prêcheurs ont versé dans cette œuvre de civilisation, ni les sueurs et les fatigues qu'elle leur a coûtées. Les Frères Mineurs les secondaient avec dévoûment, et, en 1465, ils fondèrent en Livonie trois nouveaux couvents sur les instances du grand maître de l'ordre Teutonique, qui l'avait demandé au Pape Paul II. Quant aux Dominicains, ils avaient dans la même province deux couvents.

ERIC, évêque catholique du Groënland (Amérique du Nord) au XIIe siècle, passa, vers l'an 1120, dans le Winland, pour y instruire ses compatriotes scandinaves qui y avaient formé une colonie, et instruisit sans doute aussi dans la foi chrétienne les indigènes de ce pays. — On ne sait pas au juste comment se nomme aujourd'hui le pays que les navigateurs du moyen âge avaient nommé Winland. Les uns disent que c'est l'île de Terre-Neuve, d'autres pensent que c'est le Labrador ou la Gaspésie (Bas-Canada). Une tradition curieuse qui subsistait chez les indigènes de cette dernière contrée longtemps après la découverte de l'Amérique, au XVe siècle et avant la prédication de l'Evangile, paraîtrait une trace et une preuve de l'apostolat de l'évêque Eric. Les Gaspésiens, au rapport du P. Lafitau et d'autres graves historiens, avaient une profonde vénération pour la croix, et portaient continuellement avec eux ce signe sacré auquel ils donnaient toutes les marques du respect et d'une confiance sans bornes. — Du reste, le navigateur Antoine Zeno trouva, au XIVe siècle, chez les Winlandais, des livres latins qu'un évêque groënlandais y avait apportés au commencement du XIIe siècle. Ce fait se rapporte évidemment à la mission d'Eric.

Quant au Groënland, dont Eric était évêque, il a eu au moyen âge une série de prélats jusqu'au XVe ou XVIe siècle. En 1406, le dernier évêque y fut envoyé de Norwége, mais il ne put prendre possession de son siége ni aborder la côte, que des glaces énormes rendaient inaccessibles. Depuis, on a cessé d'avoir des relations avec cette colonie, jusqu'à ces derniers temps que les missionnaires protestants y ont rétabli le christianisme. La chrétienté du Groënland se composait de deux parties distinctes : la colonie orientale composée d'une centaine de villages, avec quatre églises paroissiales; elle fut détruite la première au XVe siècle par les indigènes esquimaux que les relations du temps nomment Skrœlingues; et la colonie occidentale, la plus considérable (11), puis-

(11) Une autre relation, que j'ai sous les yeux, attribue à la colonie orientale tout ce qui est dit ici de la colonie occidentale, *et vice versa*. Il ne m'est pas possible de vérifier lequel des deux récits a fait confusion; mais il semble plus probable que la principale importance de la colonie devait être sur la côte orientale qui regarde l'Islande et l'Europe: la proximité des lieux, la facilité des communications avec le monde civilisé, tout porte à croire que c'est là qu'étaient les villes, les couvents, le plus grand nombre de paroisses et l'évêché. Ce serait aussi au XVe siècle et non au XVIe qu'aurait eu lieu l'accumulation de glaces dont il va être parlé; du moins c'est à partir de cette époque que les relations ont été interrompues avec la colonie du Groënland.

qu'elle comptait cent quatre-vingt-dix villages, douze églises paroissiales, deux couvents et l'évêché ; elle a subsisté jusque vers l'an 1540 ; on attribue sa destruction à une révolution physique qui a amoncelé des glaces dans ces parages, où le navigateur Nicolas Zeno avait trouvé, au XIV^e^ siècle, un couvent de Dominicains composé de religieux norwégiens, suédois, et surtout irlandais, une église dédiée à saint Thomas, et située auprès d'un volcan. Les traces de cette colonie ont été retrouvées au XVIII^e^ siècle, par Egède, missionnaire protestant, qui y vint de la Norwége.

On cite encore un évêque catholique du Groënland, qui florissait au commencement du XVI^e^ siècle. Il était Italien et s'appelait Zacharie, de Vicence, en Lombardie ; mais il n'est donné aucun renseignement sur son Eglise, qu'il ne vit probablement jamais ; c'est à titre d'hymnographe et non de missionnaire que l'histoire fait mention de lui On ajoute cependant qu'il était zélé pour la discipline ; son évêché est appelé La Garde ; mais ce mot n'est évidemment qu'une traduction du nom véritable.

ERME, ou ERMIN, ou ERMINE (SAINT), moine, abbé de Lobes, en Hainaut, et missionnaire dans le nord de la France au VIII^e^ siècle. — Il était de la ville de Léon ; sa vertu et sa science lui méritèrent l'honneur d'être élevé au sacerdoce. Il se joignit à saint Ursmar (*voy.* ce nom), abbé de Lobes et évêque régionnaire, qui annonçait l'Evangile aux païens des Pays-Bas, de l'Allemagne rhénane et du nord de la France ; il partagea ses travaux apostoliques et fut jugé digne de lui succéder. En devenant abbé de Lobes, il fut en même temps sacré évêque comme l'avait été son prédécesseur, saint Ursmar. Après avoir édifié ses religieux par son humilité, l'austérité de sa vie et son grand amour pour la prière, il mourut le 25 avril 737, et il est nommé au Martyrologe romain sous cette date du 25 avril.

ERNEST (SAINT), martyr en Arabie. — On lit dans le Martyrologe à la date du 7 novembre : « A la Mecque, en Arabie, saint Ernest, martyrisé pour la foi. » Et pas un mot de plus, même dans la Vie des saints. Le nom d'Ernest n'est évidemment ni arabe, ni grec, ni d'aucun peuple oriental : mais il est allemand, il appartient à l'Eglise latine ; le saint personnage qui l'a porté devait être de l'Europe occidentale. A quelle époque aura-t-il été à la Mecque chercher et recevoir la palme des héros chrétiens ? Je l'ignore. C'est peut-être quelque enfant de saint Dominique ou de saint François qui, enflammé du noble désir de souffrir pour Jésus-Christ, aura quitté au moyen âge les forêts de la Germanie et se sera rendu directement au centre du fanatisme musulman pour faire retentir dans la patrie du faux prophète, au cœur même de son empire, le nom du seul vrai Dieu qui nous a rachetés et qui n'a pu envoyer pour continuer sa mission un homme aussi infâme que Mahomet. On comprend que les disciples de celui-ci n'ont pu entendre longtemps le fervent Chrétien, et comme leur seul raisonnement, c'est la violence, les supplices, la mort, ils auront vite mis le comble aux désirs de saint Ernest en lui procurant la gloire du martyre. — Tout ceci, j'en conviens, n'est qu'une supposition sur ces paroles : « A la Mecque, en Arabie, saint Ernest martyrisé pour la foi. » Dans quelles circonstances ? à quelle époque ? Qui était ce martyr qui a sanctifié de son sang des lieux frappés d'une épouvantable malédiction. Tout cela m'est inconnu ; et je me permettrai de croire qu'il y a infiniment peu de savants dans le monde qui le sachent. Hélas ! combien de traits héroïques enfantés par le christianisme restent ainsi ignorés ! Combien de personnes instruites passent une vie inutile au lieu d'exhumer des livres latins et de la poussière des manuscrits tant de choses qui frapperaient d'admiration, qui exciteraient dans les cœurs le respect, et peu à peu l'amour pour la religion.

C

ESCODECA DE LA BOISSONNADE (M. JEAN-ANTOINE), prêtre français de la Société des Missions-Etrangères, missionnaire en Chine au XIX^e^ siècle. — Il était du diocèse d'Agen, et il partit de Londres en 1800 pour les missions de l'Orient. Destiné à celle du Sut-Chuem, en Chine, il l'évangélisa pendant 36 ans, sous l'épiscopat de M. Dufresse et celui de M. Fontana, son successeur, et traversa la terrible persécution dans laquelle M. Dufresse eut la tête tranchée en 1814, et où la mission fut horriblement ravagée. Après la mort du prélat et de son coadjuteur, M. Florens, l'église du Sut-Chuem se trouvant sans évêque et sans chef, et réduite à deux prêtres, M. Escodéca et M. Fontana, le premier en prit le gouvernement comme étant le plus ancien, jusqu'au moment où M. Fontana fut institué vicaire apostolique. Dès l'année 1821, M. Escodéca était déjà très-infirme et ne pouvant plus prêcher ni confesser, il s'occupait, autant que son état languissant pouvait le lui permettre, à instruire quelques écoliers chinois au sacerdoce.

ESCOFFIER (M. LOUIS-DENIS), Picpussien français, du diocèse d'Avignon, missionnaire en Océanie. — Il est parti au commencement de 1843 pour les îles Marquises, et s'est embarqué à Toulon sur un vaisseau de l'Etat avec deux prêtres de sa Société, M. Dumonteil et M. Duboize, élu, depuis, évêque d'Arathie, *in partibus*. Trois Frères les accompagnaient. — *Voy.* DUBOIZE.

ESCRIVAIN (GRÉGOIRE), Jésuite portugais, se rendait au Brésil en 1570 avec le P. d'Azévédo, provincial, et quarante autres missionnaires du même Ordre. Le vaisseau qu'ils montaient fut rencontré et pris par des protestants français qui les massacrèrent tous en haine de la religion catholique, et les jetèrent dans la mer. Escrivain, malade, était dans son lit au moment de l'abordage ; il aurait pu éviter la mort en restant couché et sans dire qu'il était le compagnon des martyrs, il se leva à grand'peine, ainsi qu'un autre nommé Mendez ; ils passèrent leur

soutane sur leur chemise et à demi-vêtus, ils allèrent nu pieds, afin de ne pas perdre une si belle couronne, se mêler à ceux qu'on égorgeait ; et ils se firent tuer pour la même cause.

ESPRIT (Le Grand), mot par lequel les Indiens de l'Amérique du nord désignent ordinairement Dieu, le maître de la vie, comme ils disent aussi dans *leur langage simple et expressif*. — *Voy.* Grand Esprit.

ESPRIT (Le P. Barthélemi du SAINT-), Carme Déchaussé, missionnaire au XVII^e^ siècle dans l'Indoustan.

ESTEVAN (Fr. Manuel), Bénédictin espagnol, parti de Cadix le 6 octobre 1849 pour la Nouvelle-Hollande avec Mgr Serra évêque de Daulie et trente-huit autres moines espagnols ou italiens de l'ordre de Saint-Benoît. — *Voy.* Serra.

ETHIER (Fr. Jean), Mineur espagnol, était d'abord confesseur de Ferdinand, prince d'Aragon. — Le désir d'étendre la religion lui fit prendre la résolution d'aller à Jérusalem et d'y passer le reste de ses jours à fortifier les fidèles dans la religion et à prêcher l'Evangile aux mahométans. Mais peu de temps après son arrivée en Palestine, il fut arrêté par l'ordre du sultan d'Egypte et mis aux fers ainsi que Fr. Gonzalve : celui-ci survécut peu à son arrestation et mourut en prison le 16 mai 1370. Fr. Jean demeura seul captif et fut maltraité d'une manière barbare. Dans cette position affreuse, il sentit sa foi ou plutôt son courage chanceler et après avoir racheté sa vie en reniant Jésus-Christ dont il avait l'honneur insigne d'être le ministre, et il embrassa la loi de Mahomet. Mais retenu par son caractère de prêtre il n'osa se marier. Le renégat passa ainsi trois ans entiers dans son apostasie, combattu sans relâche par le remords et par la crainte du supplice s'il revenait à son devoir. Enfin, au bout de ce temps le cri de sa conscience fut plus fort que tous les intérêts et toutes les considérations terrestres : il sentit qu'il ne pouvait plus rester dans l'état horrible où sa faiblesse l'avait jeté. Pénétré de repentir à la vue d'une faute dont il connaissait parfaitement toute l'énormité, il écrivit aux Franciscains qui étaient dans l'île de Chypre, leur peignit son malheur et leur confia sa courageuse résolution, les suppliant de lui envoyer au Caire, où il se trouvait alors, deux de leurs compagnons pour recevoir son abjuration et l'admettre à pénitence dans le sein de l'Eglise. Aussitôt qu'il eut été réconcilié, il fit publiquement profession du christianisme et détesta hautement les erreurs de Mahomet. Comme il expiait ses égarements dans la pénitence, les musulmans le prirent et déployèrent sur lui toute la fureur que son retour à la vraie foi pouvait inspirer à des hommes qui en étaient les ennemis déclarés : en effet, après l'avoir fustigé cruellement, après avoir répandu sur ses plaies du vinaigre et du sel, ils l'attachèrent à une croix avec six clous, deux aux mains, deux aux pieds et deux aux coudes, le martyr qui, pendant les tourments préliminaires, était pâle et défiguré, devint vermeil et prit un visage riant dès qu'il fut élevé sur la croix. Ce changement subit frappa les spectateurs d'étonnement. Fr. Jean Ethier qui, à trois ans de là, n'avait pu supporter un simple isolement, la privation de la liberté et de mauvais traitements, endura sans faillir l'épouvantable supplice du crucifiement. Il eut ainsi la gloire de ressembler par son genre de mort avec le bon Maître qu'il avait malheureusement renié auparavant. Il expira doucement l'an 1373, en confessant Jésus-Christ et en disant anathème à Mahomet.

ETIENNE (Saint), un des sept premiers diacres qui aient été ordonnés dans l'Eglise, et le premier martyr ou témoin de Jésus-Christ, il était Juif, mais on ignore s'il l'était par extraction, c'est-à-dire, s'il descendait d'Abraham selon la chair ou bien s'il était issu de parents étrangers qui avaient été incorporés à la nation juive par voie de prosélytisme ; en un mot s'il était Grec de nation et d'origine et seulement converti à la loi de Moïse, soit personnellement, soit par ses parents qui l'auraient élevé dans leur nouvelle religion. On a beaucoup disserté à cet égard. Saumaise soutient avec chaleur que saint Etienne était Grec d'extraction ainsi que tous les hellénistes ; Mauduit, Huet, Bossuet, Calmet, Mariani ont prouvé que les hellénistes étaient des Juifs d'origine qui savaient la langue grecque et qui, pour se conformer au langage de ceux au milieu desquels ils vivaient, lisaient les Ecritures en grec, même dans la Synagogue.

Le nom de saint Etienne est grec : il signifie *couronne*. On a découvert sur son tombeau le nom de *Chéliel*, qui en hébreu moderne ou Syro-chaldaïque a la même signification. Comme la langue grecque dominait alors, il avait, afin de ne pas paraître étranger parmi ceux au milieu desquels il vivait, pu changer son nom propre Chéliel en Stéphanos qui a la même signification et que nous traduisons par Etienne. Quoi qu'il en soit, on convient généralement que saint Etienne était un des soixante-douze disciples. En effet, immédiatement après la Pentecôte, on le voit parfaitement instruit de la loi évangélique, orné de tous les dons du Saint-Esprit et même du don des miracles.

Les premiers Chrétiens de Jérusalem, dont la multitude augmentait chaque jour, se regardaient tous comme des frères et n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Les riches vendaient leurs biens et en déposaient le prix dans un trésor commun et les apôtres employaient ce fonds au soulagement des pauvres. Il n'est pas bien certain qu'ils pratiquassent le communisme dans la rigueur du mot : ce n'était peut-être qu'un système d'assistance des pauvres par les riches, système connu et réalisé sur la plus vaste échelle. Quoi qu'il en soit, cette institution sociale, bien volontairement embrassée et pratiquée par un peuple de saints, donna

presque aussitôt lieu à des plaintes : les Grecs murmuraient contre les Juifs sous prétexte que leurs veuves étaient négligées dans la distribution journalière des aumônes. Ces Grecs et ces Juifs étaient tous Chrétiens et tous convertis du judaisme, mais les uns étaient des Hébreux purs, c'est-à-dire d'origine, de nom, de langue et de pays; les autres, les Grecs, étaient nés et avaient été élevés parmi les familles juives dispersées chez les Grecs et les autres nations et ils étaient venus à Jérusalem, où pour ce motif on les appelait Grecs. Ils parlaient aussi cette langue et avaient changé leurs noms hébreux en noms grecs. Quelques-uns pensent qu'ils étaient vraiment étrangers, et n'appartenaient à la nation juive que par prosélytisme : c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas fils d'Abraham selon la chair, mais païens d'origine et convertis à la loi de Moïse, soit personnellement, soit du fait de leurs parents.

Il y avait donc déjà des partis et des dissensions parmi ces hommes fervents, tous membres d'une religion nouvelle et qui ne formait qu'un cœur et qu'une âme. Pour arrêter le mal dans sa source les apôtres assemblèrent les fidèles et leur firent observer qu'ils ne pouvaient quitter les principales fonctions de l'apostolat pour s'appliquer aux soins matériels, c'est-à-dire au service des tables et à la distribution des parts. Ils leur dirent de choisir sept Chrétiens d'une conduite irréprochable remplis de sagesse et du Saint-Esprit, afin qu'ils se chargeassent de ce soin : ajoutant que, par là, on les délivrerait eux-mêmes de toute distraction et qu'on les mettrait en état de s'occuper uniquement de la prière et de la prédication de l'Evangile.

Ce qu'ils proposaient fut agréé de l'assemblée et les fidèles élurent sur-le-champ Etienne, homme rempli de foi et du Saint-Esprit, ainsi que Philippe Prochore, Nicanor, Trucon, Parménas et Nicolas, prosélytes d'Antioche. Comme tous ces noms sont grecs, quelques auteurs en ont conclu qu'on avait à dessein choisi des diacres parmi les Grecs afin d'apaiser plus sûrement leurs murmures; mais cette conséquence n'est rien moins que certaine. Il arrivait souvent que les Hébreux changeaient leurs noms en des noms grecs qui avaient la même signification et qui étaient plus faciles à prononcer pour ceux avec lesquels ils avaient à vivre.

Ce fut donc l'administration des ressources matérielles de l'Eglise ou, comme on dit, le gouvernement du temporel qui donna l'occasion d'instituer les diacres : mais ils n'étaient pas établis dans ce seul but : ils servaient non-seulement aux tables, mais encore et surtout à l'autel : cette fonction principale n'est pas mentionnée formellement parce que les Chrétiens alors ne divulguaient pas ce qui avait rapport aux saints mystères. On voit encore par l'exemple de saint Etienne qu'ils vaquaient à la prédication. Les Pères des trois ou quatre premiers siècles de l'Eglise nous apprennent qu'ils étaient chargés du soin des ornements de l'autel, des vases sacrés, du trésor et des oblations des fidèles; ils lisaient l'Evangile au peuple, et administraient souvent l'Eucharistie surtout le sang du Seigneur, mais jamais en présence d'un prêtre, à moins qu'il ne le leur ordonnât. Ils conféraient aussi le baptême solennellement, mais toujours sous l'autorité et avec la permission de l'évêque. (Tertullien, saint Justin, saint Cyprien, saint Jérôme.) — Saint Ignace, disciple des apôtres, ordonne aux fidèles de respecter les diacres comme les ministres de Dieu, les ministres des mystères de Jésus-Christ. « Leur ministère, dit-il, ne consiste pas à distribuer le boire et le manger, mais à remplir d'augustes fonctions dans l'Eglise de Dieu. » On voit que ce saint évêque indique sans le nommer, sans le divulguer aux profanes, quels étaient les ministres de l'Eucharistie. Saint Paul dans sa *Lettre à Timothée* parle des fonctions des ministres inférieurs et demande qu'ils aient presque les mêmes qualités que les prêtres et les évêques.

Les apôtres, après avoir fait des prières, imposèrent les mains aux sept diacres élus, et par cette cérémonie leur communiquèrent le Saint-Esprit. Leur ordination se fit en vertu d'une commission que les apôtres avaient reçue de Jésus-Christ pour établir dans la nouvelle loi, comme il y en avait dans l'ancienne, des lévites ou ministres inférieurs qui pussent servir à l'autel. Cette commission, donnée aux apôtres par le divin Maître, était générale en ce sens, que Jésus-Christ n'avait pas déterminé quels ordres ils devraient instituer, ou peut-être particulière, au moins en ce qui concernait le diaconat; car cet ordre, créé presque aussitôt après l'Ascension, au berceau même de l'Eglise, existe chez tous les Chrétiens comme les Grecs, les Abyssins et autres schismatiques séparés depuis si longtemps de l'unité : tandis qu'il n'en est pas de même des sous-diacres.

Selon saint Chrysostome, saint Etienne eut la primauté et la préséance parmi les diacres qui venaient d'être élus et ordonnés. Dans la sainte Ecriture il est nommé le premier, et reçoit une qualification glorieuse : les six autres sont simplement désignés par leurs noms. Saint Augustin observe qu'il est nommé parmi les diacres comme saint Pierre parmi les apôtres : aussi le prêtre Lucien qui a écrit l'histoire de l'invention de ses reliques au v^e^ siècle, lui donne le titre d'archi-diacre, comme on pourrait donner à saint Pierre celui d'archi-apôtre (prince des apôtres), puisque Jésus-Christ l'avait fait chef du collége apostolique.

Comme saint Etienne était rempli du Saint-Esprit, il prêchait Jésus-Christ avec un zèle intrépide et la doctrine qu'il annonçait était confirmée par des miracles éclatants et bien avérés. Aussi le nombre des disciples de Jésus-Christ augmentait de jour en jour, les prêtres mêmes des Juifs se convertissaient. Le succès des prédications du saint diacre anima les Juifs contre lui, et ils

résolurent de le perdre. La conspiration fut formée par les affranchis, et par ceux de Cyrène, d'Alexandrie, de Cilicie et d'Asie-Mineure, lesquels avaient chacun une synagogue particulière à Jérusalem. Les affranchis, dont il est question, sont des Juifs qui avaient été emmenés captifs à Rome par Pompée, et qui depuis avaient été mis en liberté. Cette communauté dans leur infortune passée avait resserré les liens qui les unissaient, et ils formaient une société particulière. De même les Juifs originaires d'Egypte, de Lybie, d'Asie, et domiciliés à Jérusalem se réunissaient ensemble chacun selon leur pays. Tous sectateurs zélés de la loi de Moïse, dont ils n'entendaient que la lettre, voyaient avec dépit les progrès que faisait la doctrine de Jésus de Nazareth, récemment crucifié par le jugement de la nation, comme blasphémateur. Ils voulurent d'abord disputer avec Etienne, mais ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'esprit qui parlaient par sa bouche. Ayant volontairement fermé les yeux à la lumière de l'Evangile, et leurs cœurs à la grâce de Jésus-Christ, ils s'étaient endurcis à proportion des moyens de salut qu'ils avaient repoussés, et pour satisfaire au ressentiment et à la haine qu'ils avaient conçus contre le saint diacre, ils ne reculèrent devant aucun moyen, pas même l'assassinat.

Pour le faire périr juridiquement, ils subornèrent de faux témoins qui l'accusèrent de blasphème contre Dieu et contre Moïse. Chez une nation constituée théocratiquement, c'était le plus grand des crimes dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel. On obligea donc saint Etienne de comparaître devant le Sanhedrin ou conseil suprême des Juifs investi d'attributions religieuses politiques et judiciaires. Après la lecture des charges, le grand prêtre Caïphe lui dit de parler pour se défendre. Le fond de l'accusation intentée contre lui se réduisait à dire, qu'il assurait que le temple serait détruit, que les sacrifices prescrits par Moïse n'étaient que des ombres et des figures, et qu'elles avaient été abolies par Jésus de Nazareth.

Ceux qui étaient assis dans le conseil, ayant les yeux sur lui, virent son visage tout éclatant de lumière et semblable à celui d'un ange. Etienne profitant de la permission que le grand prêtre lui avait donnée fit son apologie tout en prêchant courageusement Jésus-Christ devant le Sanhédrin même. Il leur rappela que la nation juive n'avait pas toujours eu un temple, à l'époque même où Dieu la comblait de ses faveurs; que Moïse, en faisant ériger un tabernacle, avait prédit le Messie et la nouvelle loi; que le temple et les observances n'étaient pas pour toujours, et qu'une loi plus parfaite devait leur être substituée. Après leur avoir représenté que le Messie, Fils de Dieu, venait d'opérer ce changement, il ajouta, en s'adressant aux Juifs avec une énergie toute divine, qu'ils ressemblaient à leurs pères, et avaient comme eux la tête dure et inflexible, qu'ils étaient circoncis dans leur chair et non dans leur cœur, que comme leurs pères avaient persécuté et mis à mort les prophètes qui prédisaient Jésus-Christ, ils venaient de trahir ce même Jésus dont ils avaient été les meurtriers; que cette loi ancienne à laquelle ils étaient obstinément attachés faisait leur condamnation, puisqu'ils ne l'avaient point observée.

Des reproches si terribles et si bien mérités excitèrent dans le cœur des juges un redoublement de haine et de colère: ils grinçaient des dents contre le serviteur de Jésus-Christ. Etienne les yeux levés au ciel n'observait point ce qui se passait, Jésus-Christ lui apparut debout à la droite de Dieu: rempli du Saint-Esprit, il s'écria : *Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'Homme* (c'était le nom que Notre Seigneur se donnait ordinairement par humilité) *debout à la droite de Dieu.* (*Act.* VII, 55.) A ces mots, les Juifs, furieux de l'entendre parler ainsi d'un homme récemment exécuté comme imposteur par jugement de la nation, traitèrent Etienne de blasphémateur, et résolurent de le mettre à mort sans autre forme de justice. Ils n'attendirent point qu'on prononçât une sentence, ils n'eurent point recours au gouverneur romain, sans l'intervention duquel on ne pouvait faire mourir quelqu'un légalement. Ils se bouchèrent les oreilles pour ne point entendre ses prétendus blasphèmes, et se jetant sur lui avec de grands cris, ils le traînèrent hors de la ville à la porte occidentale, pour lui faire subir la peine portée dans la loi de Moïse contre les blasphémateurs. Ils devaient être tués à coups de pierres par le peuple. Les témoins qui, selon la loi, devaient jeter la première pierre, déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme à qui ils les donnaient à garder. Il était de Tarse, et s'appelait Saul : c'était un ennemi acharné du nom de Jésus, et son nom était la terreur des fidèles : on voit qu'il partageait le crime des assassins de saint Etienne. Mais peu de temps après il se convertit, et devint sous le nom de Paul, un des plus grands apôtres de l'Evangile.

Etienne, pendant qu'on le lapidait, priait et demandait grâce au Seigneur pour ses bourreaux. S'étant mis à genoux, il s'écria à haute voix : *Seigneur, ne leur imputez point ce péché. Après ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur*, selon la belle expression du texte sacré. (*Ibid.*, 59.) Saint Augustin et les autres Pères ont attribué la conversion de saint Paul aux prières de saint Etienne. L'Eglise fit une grande perte dans la personne de ce saint martyr, et, quoique les fidèles fussent persuadés que sa mort était un vrai triomphe, ils ne laissèrent pas de le pleurer longtemps.

Le corps de saint Etienne après être resté exposé un jour et une nuit sur le lieu du supplice, sans que les oiseaux et les bêtes osassent le toucher, fut, sur l'ordre de Gamaliel, enlevé pendant la nuit par les fidèles qui le transportèrent à Caphar-Gamala, à la maison de campagne de ce docteur, récem-

ment converti à Jésus-Christ. Il mit Etienne dans son propre tombeau, après avoir célébré ses funérailles quarante jours. Il y ensevelit aussi Nicodème, qui venait voir Jésus la nuit. L'attachement que celui-ci portait au Sauveur, l'ayant fait excommunier et chasser de Jérusalem par les Juifs, Gamaliel l'avait reçu à sa maison de campagne et l'y avait gardé jusqu'à la fin de sa vie. Il l'enterra honorablement auprès d'Etienne.

Ces saints corps furent découverts miraculeusement près de quatre siècles plus tard, par un vénérable prêtre, nommé Lucien, qui desservait l'Eglise de Caphar-Gamala, à vingt milles de Jérusalem. Gamaliel lui-même y était enseveli, et dans le même tombeau était son fils Abidas, mort avant lui à l'âge de vingt ans. Le corps de saint Etienne était en cendre, à l'exception des os qui se trouvèrent tout entiers et dans leur situation naturelle. L'Eglise catholique honore le 3 août Gamaliel, Nicodème et Abidas, et le même jour elle célèbre la mémoire de l'invention des reliques de saint Etienne, invention qui fut accompagnée et suivie de miracles éclatants, répétés par tout l'univers, principalement en Afrique. La fête de saint Etienne se célèbre le 26 décembre, car on croit communément qu'il fut martyrisé ce jour-là, à la fin de la même année, pendant laquelle Notre-Seigneur avait souffert, était mort sur la croix, était ressuscité et monté au ciel, d'où il avait envoyé le Saint-Esprit sur ses apôtres. Ainsi la prédication de saint Etienne avait à peine duré quelques mois; peut-être quelques semaines seulement.

D'après le système de chronologie le plus probable, Notre-Seigneur Jésus-Christ étant venu au monde à la fin de la quatrième année de l'ère vulgaire qui porte son nom, et ayant vécu, à ce qu'on croit, trente-trois ans, saint Etienne aurait reçu la couronne du martyre le 26 décembre 37, si Notre-Seigneur est mort à 32 ans et quelques mois, où le 26 décembre 38, s'il faut compter 33 ans et quelques mois pour la durée de la vie mortelle du Fils de Dieu sur la terre.

ETIENNE (Fr.), Franciscain hongrois, fut martyrisé vers l'an 1284 avec le Fr. Conrad, religieux saxon ou allemand du même ordre. — Les schismatiques les tuèrent près des Portes Caspiennes. Les Portes Caspiennes sont un défilé, nommé aujourd'hui Pas de Khaouar, qui conduit du Mazanderan dans l'Irac Adjemi.

ETIENNE (Fr.), Mineur, missionnaire dans le Kaptchak (royaume tartare occupant le sud et l'est de la Russie européenne d'aujourd'hui), fut institué vers l'an 1315, par le Pape Clément V, évêque de Seraï, capitale du Kaptchak. Ce siége venait d'être érigé. — Uzbek, roi de Kaptchak (1305-1342), était tolérant, quoique musulman; on prêchait dans sa capitale en toute liberté; on y expliquait sans contradiction les mystères de la foi chrétienne; on y célébrait publiquement et avec solennité le service divin et dans ce pays d'idolâtrie et de musulmans, on chantait avec ferveur les louanges de Jésus-Christ, on apprenait sa loi et on observait ses préceptes. Cependant des personnes ennemies de la religion, après plusieurs tentatives inutiles, vinrent à bout de persuader à quelques officiers d'Uzbek que le son des cloches, dont on se servait pour assembler les fidèles, était d'un mauvais augure pour les Tartares. Ces officiers plutôt par superstition que par haine contre le christianisme, communiquèrent leurs craintes au roi qui rendit aussitôt un édit pour interdire le son des cloches; mais il n'apportait aucune entrave à la prédication de l'Evangile, à la célébration du service divin, ni aux assemblées ordinaires des fidèles. Cependant les Chrétiens crurent voir dans cette mesure le premier pas dans la voie d'une persécution générale. Fr. Etienne, leur évêque les rassura, calma les alarmes et les exhorta à continuer leurs vœux et leurs prières, pour la prospérité du khan (roi). Afin de dissiper les nuages qui s'étaient formés dans cette Eglise, le Pape Jean XXII écrivit le 28 mars 1318, à Uzbek, pour le remercier de la liberté qu'il accordait aux missionnaires, l'exhortant lui-même à embrasser le christianisme, le priant enfin de révoquer l'édit rendu trois ans auparavant pour interdire le son des cloches. Seize ans après, arriva l'apostasie et le martyre d'un autre Franciscain, nommé Etienne. C'était un jeune religieux hongrois qui résidait dans un couvent de son Ordre, à une lieue de Seraï. Il fut mis à mort le 22 avril 1334. Uzbek régnait encore; mais on ne sait si l'Eglise de Seraï était encore gouvernée par Fr. Etienne. On ne connaît qu'un successeur à ce prélat, c'est Fr. Côme, transporté de Cambalu (Pékin), à Saraï ou Seraï, en 1370, par Urbain V. Le P. Waddigag donne à celui-ci le titre d'évêque de Saraï des Tartares, tandis que l'autre Fr. Etienne, était évêque de Saraï des Arméniens, et il prétend qu'il fut nommé en 1321, par le Pape Jean XXII. Alors, il y en aurait eu deux du même nom. Quant à la distinction d'Arméniens et de Sarrazins, peut-être y avait-il dès lors en Russie, comme aujourd'hui, beaucoup d'Arméniens, et l'un des évêques était spécialement chargé du soin de leur salut, tandis que le second s'occupait des Tartares. — *Voy.* SERAÏ.

ETIENNE (Fr.), Mineur hongrois, missionnaire au XIV^e^ siècle, dans le Kaptchack (Russie orientale), termina par un glorieux martyre et des miracles éclatants, une courte carrière pendant laquelle il avait eu le malheur d'apostasier la religion dont il était l'apôtre. (1334.)

Ce religieux, né à Grand-Waradin, ville épiscopale de la Haute-Hongrie, prit fort jeune l'habit de Frère Mineur et fut élevé à la dignité sacerdotale. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il résidait au couvent de Saint-Jean, près de Seraï, ville épiscopale, et capitale de Kaptchak. (*Voy.* SERAÏ.) Sa première ferveur ne tarda pas à s'y refroidir et la tiédeur le conduisant à cette indifférence qui nous fait négliger nos devoirs, il sentit

bientôt sa foi elle-même chanceler et finit par méconnaître tout ce qu'il avait cru.

Néanmoins ce ne fut pas sans lutter contre le tentateur qu'il succomba à ses suggestions. Soupçonné d'un écart de conduite et renfermé par mesure disciplinaire, il était tenté de s'enfuir du couvent ; mais il eut le courage de s'affermir contre cette pensée de désertion et se recommanda aux prières des religieux ses frères. Une autre fois, il avait déjà consenti à la même tentation, lorsque, apercevant la croix qui surmontait le clocher de l'église, il fut touché d'une sainte pensée: « Pourrais-je, » s'écria-t-il, « offenser à ce point celui qui, pour l'amour de moi, s'est livré au plus cruel supplice? » Le lendemain il se recommanda de nouveau aux prières de ses frères, qu'il supplia de veiller sur lui. Toutes ces chutes accompagnées de généreux retours et d'actes de franchise et de vrai courage, dénotent une âme qui voit parfaitement le bien, mais dont la vertu n'est pas assez soutenue pour la pratiquer d'une manière égale et assurée. De telles gens ne sont pas incapables de magnanimité, dans un moment donné ; mais cet effort ne dure pas longtemps, la pente naturelle les entraîne bientôt vers le mal et ils y succombent en gémissant. On voit que ce pauvre religieux se défiait de sa faiblesse et désirait ardemment qu'on vint à son secours, qu'on le protégeât contre lui-même, contre l'ennemi qu'il sentait à l'intérieur de la place, et qu'on employât jusqu'à des moyens coercitifs pour le mettre dans l'heureuse impossibilité de succomber.

Enfin Dieu permit qu'une occasion déplorable se présentât. Ses supérieurs ayant résolu de l'envoyer au couvent de Caffa, la négligence de ses compagnons lui permit de s'échapper. Il entra dans la ville de Séraï et s'ouvrit aux musulmans du dessein qu'il avait d'embrasser leur loi. Le cadi, juge civil chez les mahométans, et qui connaît parfois de matières religieuses, fut ravi de joie à cette nouvelle ; il accueillit Etienne, comprenant de quelle importance était pour l'islamisme l'adhésion d'un prêtre chrétien, membre d'un Ordre religieux reconnu par sa science et ses vertus, et dont les progrès parmi les infidèles de la Tartarie étaient notoires. Dès le lendemain, jour où les musulmans célébraient avec éclat une fête qu'ils nomment Mereth, on conduisit l'apostat à la mosquée. Justement et comme pour ajouter à la douleur des Chrétiens, cette solennité coïncidait avec le vendredi saint (an 1334). Fr. Etienne abjura le christianisme dans le temple de Mahomet et fit publiquement profession de l'Alcoran. Le cadi lui-même le dépouilla de son habit religieux et le malheureux prêtre ayant foulé aux pieds avec mépris cette glorieuse livrée, fut revêtu, par les mains du même magistrat, d'une robe écarlate et d'autres vêtements tissus d'or, en présence d'une multitude immense, car la mosquée pouvait contenir près de dix mille personnes. Le juge encouragea Etienne dans son apostasie et lui promit des honneurs et des richesses. En même temps il fit répandre partout le bruit qu'un prêtre des Chrétiens, venait de se convertir à Mahomet. Le peuple accourut de toutes parts : un cortége solennel s'organisa et Etienne, au milieu des principaux habitants, s'avança sur un cheval richement harnaché, précédé des étendards et notamment de ses habits religieux qu'on portait au bout d'une longue pique, comme une espèce de trophée. Le cortége parcourut ainsi la ville en grande pompe, au son des trompettes et aux acclamations de joie des musulmans ; mais à la confusion des catholiques et surtout des religieux qui, les larmes aux yeux, s'éloignèrent de cette foule enivrée de l'opprobre du nom chrétien.

Cependant celui qui avait, d'un seul regard, touché le cœur de Pierre après un triple reniement, et fait fondre en larmes ce faible disciple, se tourna aussi vers Etienne.

En voyant la consternation des catholiques et l'amère douleur des Franciscains, le renégat fut vivement ému, et commença à se troubler au milieu de cette pompe; il refusa même de proférer les nouveaux actes d'apostasie auxquels on le sollicitait. Pour lui faire confesser l'unité de Dieu, qui, dans l'idée des musulmans, est une négation de la sainte Trinité, ces infidèles voulaient qu'il élevât un doigt en l'air; mais il persista à en élever trois, indiquant par là que l'unité de la nature divine se concilie avec la trinité des personnes. Un festin splendide ayant succédé à cette cavalcade, Etienne, qui était le héros de la fête, ne toucha à aucun mets, préoccupé qu'il était par le regret de sa faute et les angoisses de son esprit. Lorsque les musulmans le questionnaient, il répondait qu'il était rempli de l'esprit de Mahomet. On le conduisit ensuite à sa demeure, avec un iman (un prêtre) chargé de l'instruire. Le même jour et le jour suivant (samedi saint), il reçut et mouilla de ses larmes les lettres pleines d'onction que lui écrivirent les religieux, pour lui faire sentir l'horreur de son crime. « J'ai péché comme Judas, répondit-il à Fr. Michel, l'un d'entre eux, mais je ne me livre pas comme lui au désespoir. Par la miséricorde de Dieu, j'ai reconnu ma faute et je m'en repens. Si vous pouvez me cacher sans vous compromettre, ni vous ni les Chrétiens, je suis prêt à subir une prison perpétuelle; si vous ne le pouvez pas, je désire du moins que vous veniez me préparer, par l'administration des sacrements, à l'épreuve du martyre; car, ainsi que j'ai renié Jésus-Christ avec éclat, je veux le reconnaître publiquement comme mon Dieu et mon Sauveur. »

On indiqua pour une entrevue la maison d'un Chrétien; et le lendemain, jour de Pâques 1334, Fr. Pierre de Bologne, Mineur italien et gardien, c'est-à-dire supérieur du couvent, s'y étant rendu avec les autres Frères, Etienne, prosterné à terre, demanda en pleurant, et d'une voix entrecoupée par les sanglots, pardon de son crime. Il supplia qu'on l'admît à la pénitence et à la commu-

nion des fidèles. Son attitude et ses paroles exprimaient une telle effusion de cœur et un si vif repentir, que les assistants versaient des larmes. Il reçut en effet, dans le sacrement de pénitence, l'absolution de ses péchés et du crime d'apostasie. Ayant conservé chez lui un habit religieux, il voulait s'en revêtir et paraître ainsi en présence des infidèles, détester devant eux sa perfidie, et se déclarer publiquement Chrétien; car il ne croyait pouvoir expier le crime qu'il avait commis qu'en donnant sa vie pour Jésus-Christ, dont il venait d'affliger la religion par un tel opprobre. Mais le Père gardien jugea à propos qu'Etienne couvrît son habit religieux du vêtement des musulmans, afin qu'après avoir fait publiquement sa profession de foi devant le cadi, il déchirât et déposât aussitôt sa robe d'écarlate, et apparût, par son vêtement comme par ses paroles, en véritable fils de saint François, confesseur de Jésus-Christ.

Le lendemain, lundi, Etienne, ainsi vêtu, entra dans la mosquée, où environ dix mille musulmans s'étaient réunis. Animé d'un noble courage et rempli du Saint-Esprit, il monta à la tribune, réclama le silence de la main, et, au moment où l'on s'attendait à l'entendre prononcer quelques blasphèmes contre Jésus-Christ : « J'ai été Chrétien pendant vingt-cinq ans, dit-il d'un ton ferme; j'ai examiné le christianisme : il est la véritable religion et la seule dans laquelle on puisse se sauver. Depuis trois jours que j'ai vécu chez vous comme apostat, je n'ai vu dans la vôtre que mensonges et superstitions; je me suis assuré que Mahomet n'est qu'un imposteur et un faux prophète. Je confesse donc que Jésus-Christ est vraiment Dieu, Fils de Dieu et Sauveur du monde; je reconnais que Marie, sa très-sainte mère, est vierge; j'abjure et je déteste votre fausse religion. » Déchirant et rejetant aussitôt sa robe d'écarlate, il parut avec l'humble habit de Frère Mineur, et ajouta que, comme Chrétien, il était prêt à mourir pour Jésus-Christ. Une action si hardie excita contre lui un déchaînement épouvantable. Ses auditeurs, furieux, l'accablaient de coups, et l'auraient massacré sur-le-champ, si le cadi, interposant son autorité, ne leur eût arraché Etienne, en déclarant qu'il subirait la peine du feu, comme le prescrivait la loi..

Le Franciscain fut donc de là conduit, les mains liées, chez le même cadi, où on le tourmenta jusqu'au soir; le juge l'ayant alors interrogé et trouvé constant dans la foi, on le livra au bourreau. Il y avait trois jours qu'il n'avait mangé, par suite des remords dont il était déchiré depuis son apostasie; il était, de plus, affaibli par de récentes tortures. Dans cet état, on le fouetta avec des sachets de cuir pleins de plomb et de sable; et on mit tant de violence dans ce supplice, que le martyr tomba demi-mort. Les bourreaux le suspendirent ensuite par un pied et par une main, et attachèrent aux membres opposés des poids très-lourds. Fr. Etienne passa toute la nuit dans cette posture atroce.

Le lendemain, mardi de Pâques, les satellites le retrouvèrent vivant. Etonné qu'il n'eût pas succombé, ils le détachèrent et lui permirent de prendre quelque nourriture, envoyée par la reine. Cette princesse était musulmane; mais la pitié, si naturelle au sexe faible, n'est pas toujours éteinte par le fanatisme religieux. Le soir, comme la constance d'Etienne ne se démentait pas, on recommença à le fouetter avec les mêmes sachets de cuir; puis on le suspendit par les pieds, les jambes écartées avec force et la tête en bas, chargée d'un gros poids. Le martyr passa encore la nuit dans cette posture, non moins douloureuse que celle de la veille.

Le jour suivant, mercredi, les musulmans virent avec stupéfaction qu'il n'était pas encore mort. Ils lui donnèrent le choix d'embrasser la loi de Mahomet ou de subir pendant la nuit le supplice le plus affreux. Fr. Etienne, qui évidemment n'était plus le même homme depuis qu'il correspondait à la grâce, répondit avec un courage invincible que rien ne pouvait lui être plus agréable ni plus doux que de souffrir la mort pour Jésus-Christ. Aussi, à la nuit, après l'avoir fustigé comme auparavant, on le pendit par une corde qui lui entourait le cou, et on alluma sous ses pieds un feu assez vif, sur lequel on jeta du fumier, afin qu'il fut étouffé par la fumée en même temps que la flamme le dévorerait. Après un certain temps, les bourreaux, qui cette fois enfin crurent qu'il avait rendu le dernier soupir, détachèrent la corde au moyen de laquelle il était suspendu, et le jetèrent comme un cadavre dans un coin de la prison.

Deux femmes mahométanes, frappées de tout ce qu'on disait sur le courage du martyr et sur l'espèce de prodige par lequel il avait survécu à tous les tourments, eurent la curiosité de venir le lendemain matin, jeudi, à l'aube, regarder dans quel état était son corps. Elles virent avec un profond étonnement qu'Etienne était à genoux, en prières; un globe de lumière semblable à une auréole céleste enveloppait sa tête et la partie supérieure de son corps, et deux blanches colombes étaient posées sur ses épaules. A cette nouvelle, le cadi vint lui-même; il vit le prodige et demeura incertain sur le parti qu'il devait prendre, craignant que s'il faisait brûler Etienne comme la loi l'ordonnait, Jésus-Christ ne le délivrât par un miracle semblable, qui aurait peut-être pour résultat de convertir tout le peuple à l'Evangile, et que s'il le renvoyait libre, il n'avouât ainsi sa défaite et celle de Mahomet. L'orgueil l'emporta, mais ce ne fut que pour prouver une nouvelle manifestation de la puissance de Dieu. Le cadi fit disposer sur la place publique un grand bûcher et répandre le bruit qu'Etienne allait être brûlé vif. Afin de mieux assurer sa mort, il ordonna qu'on chauffât une fournaise, et après que le martyr y eut été introduit, on en ferma la porte. Lorsque le magistrat crut que le

corps devait être réduit en cendres, il s'éloigna.

Le lendemain matin, vendredi, les satellites ayant ouvert la fournaise, y trouvèrent encore Etienne en prières, couvert seulement d'une sueur légère, comme s'il sortait d'un bain. Le cadi, profondément touché, déclara que c'était un miracle, et qu'il fallait rendre la liberté à ce Chrétien ; mais les musulmans qui semblaient s'endurcir à mesure que le ciel éclatait en prodiges, menacèrent de le brûler lui-même s'il délivrait un homme qui avait blasphémé contre Mahomet, et ils conduisirent le patient à la prison des condamnés.

A la nuit, ils s'y rendirent en foule et en armes, brisèrent les portes, et déclarèrent à Etienne qu'il fallait se résoudre à abjurer Jésus-Christ, ou à mourir sur-le-champ. Le martyr répondit qu'il préférait mille morts à l'apostasie. Il protesta qu'il était prêtre de Jésus-Christ dont la loi seule opère le salut, tandis que celle de Mahomet n'est qu'une superstition et une imposture. A ces mots un des musulmans lui décharge un coup de hache sur la tête et lui fait une horrible blessure ; un second spectateur lui donnant un coup d'épée dans le ventre, met ses entrailles à nu : les autres musulmans crient qu'il faut le réserver pour le supplice du feu, qu'il méritait aux termes de la loi. Accouru à ce tumulte, le cadi qui, ce matin même avait eu les yeux dessillés par un prodige, propose à Etienne de faire guérir ses blessures, de lui donner sa propre fille en mariage avec des richesses considérables et les plus grands honneurs, s'il voulait revenir à l'islamisme. Ainsi le fanatisme diabolique qui caractérise la secte mahométane reprenait le dessus dans le cœur de cet homme, ou bien la crainte pour sa propre personne et pour sa place, déterminait cet acte de zèle de la part du magistrat qui venait de se compromettre le jour même. Frère Etienne, dont le corps était épuisé, mais dont le cœur était indomptable, se renfermant dans une sorte de courage passif, se bornait à répondre : Faites de mon corps ce qu'il vous plaira. En conséquence l'infâme juge prononça que le Franciscain serait mis à mort par le supplice du feu. — Et on reconduisit la victime en prison.

Le lendemain, samedi, c'était le sixième jour de cet horrible martyre, on fit sortir l'athlète de Jésus-Christ, on le dépouilla de ses vêtements, et on l'attacha tout nu à la queue d'un cheval pour le conduire au bûcher. La puissance de Dieu se révéla encore dans cette circonstance à la confusion des infidèles ; car cet homme, privé de nourriture depuis plusieurs jours, atteint de deux blessures très-graves au cou et au ventre, déchiré par les fouets des bourreaux, mais soutenu et réjoui par l'espérance d'une récompense prochaine, s'élança avec la vigueur d'un lion, et, chantant des psaumes et des cantiques, il dépassa à la course le cheval auquel on l'avait attaché. Les Chrétiens admiraient en cela un nouveau miracle, et les musulmans en éprouvèrent un surcroît de fureur. En conséquence, avant de le précipiter dans le feu, ils voulurent lui faire endurer une dernière et cruelle flagellation. Les exécuteurs lui déchirèrent tout le corps, qui ruisselait de sang. L'un d'eux lui coupa une oreille, qu'il jeta dans le feu ; elle rejaillit dans le sein d'un spectateur qui était Chrétien, et qui la porta au couvent des Franciscains.

Etienne enchaîné et près du bûcher, demanda à Dieu de pouvoir, avant sa mort, faire de sa propre main le signe de la croix : ses liens se brisant par miracle à l'instant même, il se munit du signe du salut et s'élança spontanément dans le feu en invoquant Dieu. Au contact de son corps les flammes s'éteignirent. Les satellites outrés de tous ces contre-temps, apportent du bois sec, versent dessus des matières inflammables, et en induisent même le corps du martyr ; puis assujettissant ses mains avec d'autres cordes, ils le poussent dans le feu nouvellement rallumé.

Bien des personnes en lisant ce récit, refuseront dans leur cœur d'ajouter foi, non-seulement à tant de miracles, mais à un aussi incroyable aveuglement de la part des persécuteurs. Selon eux, l'homme le plus mécréant se convertirait au premier de ces prodiges réitérés. Hélas ! en raisonnant de la sorte, on connaît bien peu la nature humaine. Il y a dans le cœur d'insondables abîmes d'iniquité. Les musulmans, dont nous trouvons l'endurcissement absurde, étaient peut-être fermement persuadés que leur victime était un exécrable magicien ; qu'il avait un commerce infâme avec les esprits de l'enfer et qu'il disposait momentanément de leur puissance. Que dire des peuples qui croient faire un acte agréable à la Divinité en tuant leurs vieux parents, et de ceux qui jetaient leurs enfants dans le feu pour plaire à certaines idoles ? Est-il plus déraisonnable de s'acharner, comme on le ferait d'un chien enragé, à la destruction d'un être qu'on croit l'ami et l'instrument des démons ? L'ignorance, surtout quand elle est unie à la passion, est capable de tout, jusqu'à l'extrême dans l'absurde.

Les bourreaux ayant de nouveau lié Etienne et ayant enduit son corps de substances inflammables, le poussent une seconde fois dans le feu. Mais en ce moment ses liens se rompent encore, et, par la vertu du signe de la croix, il éteint le feu pour la seconde fois sans que son corps en ait reçu la moindre atteinte. La puissance divine se manifestait d'une manière trop sensible pour ne pas exciter la reconnaissance du martyr. Réunissant donc tout ce qui lui restait de force et de vie, il se mit à repousser la loi des musulmans et leur faux prophète, il exalta la miséricorde et le pouvoir de Jésus-Christ et défia les infidèles de faire brûler son corps tant qu'il serait en vie. Les mahométans dans leur rage se précipitèrent vers Etienne, armés les uns de haches, les autres d'épées, ceux-ci de fouets, ceux-là de pierres

ou d'immondices et s'acharnèrent sur lui jusqu'à ce qu'ils l'eurent mis en pièces. Il consomma ainsi par une mort glorieuse ce martyre de six jours. Son corps qui avait résisté aux flammes tant que son âme y était restée unie, se réduisit en cendres dès qu'elle en fut séparée. Cependant les Chrétiens purent sauver quelques-uns de ses os et les conservèrent pieusement. Dieu manifesta dans la suite la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles opérés auprès de ses reliques.

La nuit qui suivit sa mort, les Catholiques, les Juifs et les mahométans furent témoins d'un fait extraordinaire que Dieu permit pour la consolation des uns, et pour la conversion des autres : ils aperçurent des corps lumineux très-éclatants sur le lieu même ou le Frère Mineur avait reçu le martyre et rendu sa belle âme à Dieu.

Tout ce récit est extrait du P. Wadding, Mineur irlandais ; du P. Ferot, religieux du même ordre ; de Rinaldi ; des Chroniques des FF. Mineurs. Il est reproduit par M. Henrion, à qui je l'ai emprunté, pour ainsi dire, en entier et textuellement. Quoique cet ouvrage n'ait pas pour but de présenter l'histoire complète des missions, mais seulement d'indiquer, de rappeler, de résumer les faits principaux et d'expliquer les points obscurs ou difficiles, je n'ai pu résister au plaisir de citer cette belle et poétique légende, généralement inconnue et qui mérite bien de ne pas l'être. Lorsque je dis légende, je n'entends point en infirmer la certitude : les faits ont été recueillis par des témoins dont la véracité ne peut être suspecte à un homme raisonnable : ce sont des prêtres, des religieux, des missionnaires, les contemporains, les amis du martyr. Ils étaient parfaitement à même d'en recueillir les détails, puisqu'ils se trouvaient sur les lieux ; un peuple de Chrétiens a vu ce long et douloureux supplice. Ces témoins n'ont donc pu tromper ; ils n'ont pas non plus voulu nous tromper : leur caractère est un excellent garant de leur véracité.

On aurait donc tort de dédaigner ces Chroniques du moyen âge qui présentent au moins autant de signes de certitude que Tacite, Saluste, Xénophon, Plutarque, et beaucoup plus que Quinte-Curce, Hérodote, et tant d'autres. Elles renferment beaucoup plus de fables, dira-t-on ? — Moins peut-être que ne l'affirment ceux qui les connaissent seulement par ouï dire ; d'ailleurs, méprise-t-on Pline, parce que son histoire naturelle contient des contes à dormir debout ? On prend ce qu'il y a de bon et on laisse les inepties. Serait-il absurde d'en faire autant pour les Chroniques du moyen âge, où il y aurait infiniment moins à élaguer ? Tout cela est affaire d'opinion. On s'est engoué des Grecs et des Romains : tout ce qui est imprégné de christianisme, jouit au contraire de peu de faveur. Il serait sans doute d'un philosophe de mettre plus de raisonnement et moins de routine ou de passion dans ses appréciations. Il faut que les préjugés produisent une étrange aberration d'esprit pour enfanter le dédain de ces touchantes et naïves histoires qui parlent beaucoup plus à l'esprit et au cœur que bien des récits classiques de Rome ou d'Athènes. D'ailleurs on se plaint quelquefois que les Vies des saints ne sont pas assez à portée des lecteurs et découragent l'imitation au lieu de la provoquer et de l'exciter, parce que les héros qu'on a sous les yeux sont tellement au-dessus de la nature, qu'ils semblent ne plus lui appartenir, ne pas avoir nos penchants, nos misères. L'histoire de Fr. Etienne ne saurait encourir un pareil reproche. On y voit percer la faiblesse humaine d'une manière bien sensible, et plus qu'ordinaire peut-être, et comme pour faire contraste, cet homme chancelant dans la voie de la perfection, voit la fin de sa carrière couronnée par le plus étonnant courage et par une mort sublime. Sous tous les rapports, la belle légende du martyr hongrois méritait d'être reproduite ici.

Fr. Etienne n'était pas un missionnaire isolé chez les Tartares de la Russie orientale, on a vu qu'il était religieux d'un couvent, qu'il avait des confrères, un gardien ou supérieur. De plus, la chrétienté qu'ils administraient formait une Société parfaite : Saraï ou Seraï, capitale du Kaptchak était le siége d'un évêché latin érigé vers 1318. Fr. Etienne, Mineur, homonyme du martyr dont on vient de lire la glorieuse histoire, en avait été institué évêque à la même époque et le christianisme y était fort libre. Uzbek (1305-1342) régnait sur le Kaptchak à cette époque, et c'est sa femme qui eût pitié de Fr. Etienne et lui envoya de la nourriture. Le Pape Benoît XII écrivit à ce prince en 1338, pour le remercier d'une faveur qu'il avait faite aux Catholiques. *Voy.* l'article précédent.

C'est le samedi 22 avril 1334 que le martyr Etienne de Hongrie rendit le dernier soupir.

ETIENNE DE PERME (Saint), ainsi appelé parce qu'il fut l'apôtre de la Permie (Russie orientale), au XIVe siècle. — Ce prélat était sans doute de l'Eglise gréco-russe qui l'honore comme un saint : c'est lui qui apprivoisa et convertit les Permiens, à partir de l'an 1375. Ce peuple, aujourd'hui soumis aux Russes et presque absorbé par eux, était alors indépendant et barbare. Un évêque qui y avait été envoyé avant saint Etienne, pour prêcher l'Evangile, avait été écorché vif. L'apôtre des Permiens établit son siége épiscopal au couvent d'Oustwimsk, pour écrire les Evangiles et autres livres sacrés dans la langue du pays. Saint Etienne inventa un alphabet particulier, connu sous le nom d'*Alphabet permien* ou *biarmien*. Il subsiste encore ainsi que la langue, mais l'un et l'autre sont sur le point de disparaître pour faire place au russe. Le royaume de Permie ou Biarmie qui existait alors, fut soumis par la république de Novogorod, puis subjugué par Jean IV, le Terrible, en 1472. Outre le gouvernement actuel de Perme, il

comprenait probablement ceux de Wologda et d'Arkhangel. Le siége de l'archevêché russe de Permie était à Wologda. Il existe encore dans le gouvernement de Perme sur 12 à 1,300,000 âmes, 30,000 Permiens qui ont une langue et des mœurs particulières. Saint Etienne n'acheva pas leur conversion qu'il avait heureusement commencée; car, Paul Giovio, historien et géographe italien du XVI^e^ siècle(1483 à 1559), qui a écrit l'histoire de 1494 à 1547, dit qu'ils n'ont embrassé la religion chrétienne que peu avant le temps où il vivait.

Je vois dans l'*Almanach* de Gotha qu'il y a 89 catholiques dans le gouvernement d'Arkhangel, 126 dans celui de Perm, et 154 dans celui de Wologda. La population totale des trois gouvernements est de plus de 2,500,000. Quelle épouvantable nuit religieuse, politique et sociale pèse sur ces malheureux pays! On sait le despotisme atroce qui les gouverne. L'empereur de Russie permet à plusieurs millions de ses sujets de professer l'idolâtrie, et il ne demande pas mieux que de les voir se courber au christianisme russe; mais si un prêtre catholique baptise un idolâtre, il est, aux termes des lois, déporté en Sibérie. D'après le concordat passé le 3 août 1847 entre Sa Sainteté Pie IX et Sa Majesté Nicolas I^er^, les trois gouvernements de Perm, d'Arkhangel et de Wologda dépendent de l'archevêché de Mohiloff. Cet archidiocèse en comprend encore une quarantaine d'autres, dont plusieurs sont grands comme la France et dont pas un n'est aussi petit que la Belgique.

ETIENNE II, archevêque de Naxivan au XVI^e^ siècle, après Benoît III, qui était Dominicain arménien; son élection fut confirmée en 1546, et il mourut en 1559, son pontificat avait donc duré 13 ans. — Il eut pour successeur Nicolas qui était Arménien.

ETIENNE (M. Etienne), Lazariste français, missionnaire au XVII^e^ siècle, dans l'île de Madagascar (Afrique), où il fut empoisonné et assommé par les nègres. Je trouve son nom et ce qui le concerne dans le *Voyageur français*, mauvaise compilation de l'abbé De la Porte, où les récits romanesques et les faits aventurés disputent la place aux réflexions philosophiques. Il va sans dire que le zèle et le martyre de M. Etienne y sont présentés sous des couleurs peu favorables. Ce religieux était avec ses confrères au fort Dauphin, établissement fondé en 1642, à la côte sud-est de l'île, sous les auspices du cardinal de Richelieu, soutenu ensuite par le maréchal de la Meilleraye, et après la mort de celui-ci (1664), par le grand Colbert, ministre de Louis XIV. Les dates font complétement défaut dans le *Voyageur français;* mais on peut conjecturer que le martyre de M. Etienne arriva vers l'an 1660. Voici en substance comment les choses sont racontées : Un prince du pays, nommé Diau Manangue, et dont les Etats avoisinaient sans doute l'établissement français, jouissait auprès de ses compatriotes d'une grande réputation comme guerrier et comme homme d'esprit. Les missionnaires crurent que sa conversion aurait beaucoup d'influence sur les indigènes et entraînerait tous ses sujets à suivre cet exemple. Il était ami et allié des Français, dont il entendait parfaitement la langue. Le gouverneur, nommé Charmagou, approuvant le dessein des missionnaires, invita ce prince à venir au fort où M. Etienne devait lui faire la première ouverture touchant la religion. Diau Maningue s'empresse d'arriver et, croyant qu'il s'agissait de quelque affaire de guerre, offre joyeusement toutes ses forces au service de notre nation. « Il n'est aujourd'hui question ni de guerre ni de combat, lui dit le missionnaire, mais d'augmenter le nombre des disciples de Jésus-Christ. Nous sommes vos amis et vous êtes le nôtre. Nous voulons nous rendre utiles à votre bonheur, et en vous associant à notre religion vous faire participer au bonheur qu'elle promet; quittez vos dieux et vos femmes : le Dieu des Chrétiens vous dédommagera de ces sacrifices. » On voit à ce style et à ce genre d'idées quel degré de confiance inspire la véracité de la religion. Mais ce n'est pas tout, il faut que le prince malgache se comporte en homme d'esprit et de modération : c'est ce qui arriva en effet.

Cette proposition étonna Diau Maningue, cependant il répondit avec douceur qu'il laisserait à ses sujets et à ses enfants la liberté d'embrasser le christianisme; mais que pour lui, il était encore trop jeune pour quitter ses femmes et déjà trop vieux pour changer de façon de vivre. Le missionnaire lui déclara que les Chrétiens n'avaient pas de plus grands ennemis que ceux de leur Dieu et que s'il refusait de le reconnaître, les Français ne voulaient point d'alliance avec lui et qu'ils lui enlèveraient même ses Etats et ses femmes.

Ebranlé par cette menace, Diau Manangue demande quinze jours pour délibérer et revint au fort le jour convenu. Le missionnaire et le gouverneur renouvelèrent leurs sollicitations; mais toutes ses réponses furent celles d'un homme intrépide qui n'avait fait que se confirmer dans sa résistance : furieux d'une pareille obstination, le gouverneur tira le prêtre à l'écart et lui dit qu'étant armé d'un pistolet, il allait casser la tête à cet opiniâtre qui refusait de croire à l'Evangile. Le missionnaire loua son zèle, mais le détourna de ce dessein. Diau Maningue se doutant du péril où il était, changea insensiblement de langage et parut sans affectation se rapprocher peu à peu du parti qu'on lui proposait. Le missionnaire regarda ce changement comme un miracle de la grâce et le gouverneur s'en applaudit comme d'un effet de sa modération.

On se quitta de part et d'autre avec les marques de l'amitié la plus sincère et on fixa le jour auquel le prince devait recevoir

le baptême. Il fut réglé que la cérémonie se ferait devant son palais et en présence de tout son peuple. Le missionnaire s'y rendit au temps prescrit et, le zèle l'emportant sur la prudence, il ne se fit accompagner que d'un clerc et de six nègres qui portaient les ornements nécessaires pour la cérémonie. Le prince le reçut poliment; mais il lui fit comprendre qu'il s'était livré à des espérances vaines. M. Etienne employa pendant quelque jours les prières et les exhortations et, voyant que tout était inutile, l'emportement de sa charité lui fit déclarer la guerre à celui qu'il voulait convertir. Le prince plus modéré ménagea son ennemi et, affectant un air de respect et de crainte, semblait lui laisser toujours quelque espoir. Le missionnaire aussi imprudent dans sa confiance que dans ses menaces, prenait ses repas à la table du prince et ne se doutait pas de l'indignation qu'avait excitée en lui son dernier entretien. Il ne tarda pas à en ressentir les effets : les mets qu'on lui avait servi étaient empoisonnés, son clerc en mourut trois heures après, et le prince impatient de trouver M. Etienne encore en vie, ordonna qu'on l'achevât; et il fut en effet assommé à coups de bâton.

Cette action barbare lui ôtant toute espérance de se réconcilier avec les Français, il ne songea plus qu'à leur destruction et se mit immédiatement en guerre avec eux : d'abord il en fit massacrer 40 avant qu'on fût instruit de sa perfidie; puis ayant levé un corps de 4,000 hommes, il mit le petit établissement de Fort Dauphin (dont la garnison n'avait peut-être pas 200 soldats) dans le plus grand péril et réduisit les Français au désespoir. Dans cette consternation générale, quelques-uns osèrent s'emporter contre la mémoire du missionnaire qui était, disaient-ils, la cause de tous leurs malheurs. M. Manier son confrère et prêtre comme lui de la maison de Saint-Lazare, se crut obligé de prendre comme lui la défense de son compagnon, et de soutenir publiquement que le reste des Français ne devait leur conservation qu'aux prières du saint martyr. Il menaça d'excommunier ceux qui manqueraient de respect pour son nom; et Charmagou joignit la menace d'une peine rigoureuse à celle des censures ecclésiastiques.

On voit quel rôle ridicule et odieux l'auteur prête aux missionnaires; heureusement, tout ce récit n'a pas la moindre vraisemblance : les missionnaires, les Lazaristes en particulier, n'ont pas coutume d'exercer l'apostolat de cette manière. Croit-on, de bonne foi, qu'un religieux, un prêtre français, au XVII^e^ siècle, époque qu'on n'accuse pas de barbarie et d'ignorance, ait *fait venir* auprès de lui un prince idolâtre pour lui dire : Il s'agit d'augmenter le nombre des disciples de Jésus-Christ; nous sommes vos amis; vous êtes le nôtre; quittez vos femmes; qu'il ait pris jour, pour le baptiser, sans l'instruire, qu'il ait poussé l'emportement jusqu'à lui déclarer la guerre, etc.? Ce n'est pas là le fait d'un ministre de Jésus-Christ, et le bon sens veut qu'on croie du moins qu'un prêtre qui quitte sa patrie, et s'expose à tant de dangers et à une vie si dure pour gagner des âmes, n'est pas un homme ignare, d'un pauvre caractère et de vues étroites, animé d'un esprit opposé à celui de sa religion, et dévoué seulement à faire, d'une manière servile, les cérémonies extérieures du culte.

Les Lazaristes ont des missions en Chine, en Amérique, en Abyssinie, en Perse, dans tout le Levant; ils en avaient jadis en Pologne, en Ecosse, en Barbarie; ils ont eu des martyrs, comme M. Levacher, M. Montmasson, M. Clet, M. Perboyre, etc.; mais jamais ils n'ont fait répandre le sang de ceux qu'ils cherchent à éclairer des lumières de l'Evangile, au contraire.

L'auteur du *Voyageur français*, qui travaillait aux gages des libraires et dans un but de spéculation, a voulu simplement flatter le goût irréligieux de son siècle (le XVIII^e^), et affriander ses lecteurs en dénigrant des ecclésiastiques. Le titre d'abbé, qu'il porte, était propre à donner le change, et à rendre la chose plus piquante; mais il n'était, je crois, que tonsuré, et c'était juste suffisant pour vivre (au moyen d'un bénéfice) de l'Eglise, qu'il injuriait. — Il n'est pas très-honorable de manger le pain de ceux qu'on traîne dans la boue.

Au fond, je crois que le passage est vrai, en ce sens qu'il y a réellement eu, au XVII^e^ siècle, deux Lazaristes français, nommés Etienne et Manier, missionnaires à Madagascar, et que le premier fut martyr de son zèle. Voilà pourquoi il en est fait mention ici. — Les nègres de Madagascar, comme tous les hommes ignorants et sauvages, sont assez perfides et assez cruels pour expliquer la mort de M. Etienne par la simple notion de leur caractère sans avoir recours aux circonstances du récit qui vient d'être reproduit.

Du reste, l'abbé Delaporte convient, dans la suite de son histoire, que les missionnaires avaient du zèle : car il dit qu'ils restèrent au Fort Dauphin à peu près jusqu'au moment où cet établissement fut abandonné, et qu'ils persévéraient dans leur ministère lorsque les Français étaient dégoûtés déjà, depuis longtemps, de ce pays malsain, inhospitalier et barbare.

ÉTIENNE, Chrétien cochinchinois, martyrisé dans la persécution de 1664. — Une jeune fille, nommée Luce-Ky, qui fut témoin de son exécution, et qui, au péril de sa vie, procura la sépulture à ses restes vénérables, obtint elle-même, peu après, la couronne du martyre. Son père, Pierre-Ky, avait également donné sa vie pour Jésus-Christ. (*Voy.* Ky.) On ne sait rien autre chose du martyr. Etienne, et son nom annamite n'est pas cité.

ETIENNE DE LANICH (Fr.), Mineur corse de la Réforme dite de l'Etroite Observance, établie par le B. Paulet, faisait partie d'une mission destinée à évangéliser les infidèles, sous la conduite de Fr. Nicolas de Taulicis,

religieux dalmate du même ordre. Se trouvant à Jérusalem en 1391, ils eurent le courage d'aller prêcher l'Evangile et d'outrager Mahomet jusque dans la mosquée du temple, en présence d'une foule de musulmans rassemblés pour une grande fête de leur religion, et sur leur refus de se rétracter, ils furent massacrés à coups de cimeterres et de haches, le 11 novembre 1391. Dieu manifesta la sainteté de ses serviteurs par un prodige éclatant qui n'ouvrit point les yeux des infidèles. Ces mécréants ayant jeté les restes des martyrs dans le feu par trois fois, et ayant apporté des combustibles pendant trois jours consécutifs, ne purent jamais réduire en cendres ces précieuses reliques de leurs victimes.

En thèse générale, il n'est point permis d'aller dans les temples des infidèles briser les idoles ou invectiver contre l'erreur établie. Une telle conduite ne serait pas conforme aux règles de la prudence et exposerait au danger de l'apostasie ceux qui s'en rendraient coupables. Il n'y a qu'une inspiration particulière du Saint-Esprit qui puisse justifier un pareil acte ; c'est ce qui eut lieu sans doute dans le cas présent, car Dieu ne fait point de miracles pour glorifier les restes ou la mémoire d'hommes qui ont agi par un esprit différent du sien. — *Voy.* NICOLAS DE TAULICIS.

ETIENNE DE SEGHES (Fr.) Mineur, 5e archevêque de Naxivan, institué en 1400 par le Pape Boniface IX.—Il remplaça F. François de Taurésio, prêcheur, qui venait d'être sacré, mais qui avait négligé de se faire expédier ses bulles. — Il paraît qu'Etienne siégea fort peu de temps, ainsi que Jean II, son successeur, puisque celui-ci fut transféré à Sultanyeh, dès l'an 1404.

ETIENNE SCIRAN, 31e archevêque de Naxivan, en Arménie, siégeait au XVIIIe siècle. (*Voy.* SCIRAN.) — Ce prélat est nommé Sciranus dans les auteurs : on a peut-être latinisé Scirani, qui est un nom italien, ou bien Sciran serait Arménien comme son prédécesseur, le P. de Avénic.

ETRANGERES (MISSIONS), congrégation de prêtres qui ont, à Paris, rue du Bac, un séminaire célèbre où ils forment des missionnaires pour la Chine, l'empire d'Annam, l'Inde et divers autres pays de l'Orient.

ETROITE OBSERVANCE — On donne le nom d'*observance* à une réforme de religieux qui, lorsque l'ordre est tombé dans le relâchement, reviennent à l'observation primitive de la règle. Lorsque ces Observants ou Observantins sont eux-mêmes déchus de leur première ferveur par le poids du temps et de la nature humaine, il s'élève quelquefois parmi eux de nouveaux réformateurs. Pour distinguer ceux-ci on les nomme les *Observantins réformés*, et leur institut l'*Etroite Observance ;* quelquefois ils tirent leur nom d'une circonstance particulière, par exemple s'ils vont pieds nus, on les appelle *Déchaussés*. Tout ceci s'applique aux Carmes, aux Augustins, aux Trinitaires et surtout aux Franciscains, chez qui les réformes furent très-nombreuses, au point que l'Ordre est encore aujourd'hui divisé en cinq ou six congrégations distinctes. On trouve quelquefois dans les auteurs, des Franciscains, dits *de la plus Etroite Observance*, je ne sais si c'est une réforme particulière qui serait venue après les autres et aurait enchéri sur toutes, ou bien si c'est la même que l'Etroite Observance. Chez les religieux où l'obéissance est bien organisée, les Jésuites, par exemple, il n'y a jamais de ces réformes ; elles sont impossibles, et il n'en est jamais besoin.

EUCAIRE, EUCHAIRE ou EUCHARIE (SAINT), premier évêque de Trèves, fut, selon le Martyrologe romain, disciple de saint Pierre. — Mais cette tradition est loin d'être certaine. Saint Euchaire est honoré le 8 décembre.

On lit dans le *Catalogue des évêques de Trèves*, que saint Euchaire, un des soixante disciples de Notre-Seigneur, fut envoyé dans ce pays avec saint Valère, diacre, et saint Materne, sous-diacre, par l'apôtre saint Pierre ; qu'à sa mort arrivée en l'an 73, il eut pour successeur saint Valère, mort en l'an 88, et remplacé par saint Materne, qui gouverna en même temps les Eglises de Trèves et de Tongres.

EUDOXE (SAINT), prêtre en Ethiopie. — Il est cité au Martyrologe, le 14 septembre, jour de sa fête ; mais on ne donne aucun détail sur sa vie, et c'est ce qui arrive pour tous les saints indigènes de cette Eglise lointaine, séparée pendant le cours des siècles, du reste du monde chrétien et civilisé.

EUGENE (SAINT), disciple de saint Denis, de Paris, et son compagnon d'apostolat. — Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il souffrit le martyre peu de temps après son bienheureux maître, à Deuil, en Parisis, où il fut enterré. Son corps fut depuis transféré à l'abbaye de Saint-Denis.

La tradition de l'Eglise d'Espagne est que ce saint alla prêcher la foi dans la Péninsule, qu'il fut le premier évêque de Tolède, et qu'il termina sa vie dans cette ville par le martyre. Le P. Florès, dans son *Espagne sacrée*, tome V, soutient cette opinion commune aux écrivains de son pays. Je laisse à de plus compétents, le soin de décider entre les savants espagnols et les savants français. — Saint Eugène est honoré le 15 novembre.

EUGÈNE DE RUMILLY (Le P.), Capucin savoyard, général de son Ordre, mort en 1841. — Ce religieux, célèbre à plus d'un titre, a particulièrement bien mérité de la religion et des missions, en fondant à Rome, pour les Capucins, un collége ou couvent destiné à éprouver et à former les religieux de cet Ordre qui veulent se consacrer aux missions étrangères. L'ordre des Capucins est le plus nombreux de tous ceux qui subsistent encore : on dit qu'il compte 18,000 membres dans tout l'univers. Dans ce nom-

bre sont probablement compris ceux qui vivent dans l'Amérique espagnole et portugaise (Brésil, Chili, Mexique, Colombie, Pérou, etc.), et dont quelques-uns déshonorent leur habit et la religion catholique. Il faut aussi compter pour une forte part les Capucins espagnols et portugais qui ne sont pas tous non plus de dignes enfants de saint François; d'ailleurs la susceptibilité nationale de ces deux peuples, et le despotisme séculaire sous lequel ils ont vécu, ont porté une grave atteinte à la discipline ecclésiastique régulière : le général de l'Ordre à Rome ne tient pas les religieux espagnols sous son obéissance immédiate. Il ne reste donc que les Capucins italiens, qui sont, à la vérité, fort nombreux. Et c'est encore parmi eux que le zèle apostolique recrute le plus de missionnaires. Les *Annales de la Propagation de la Foi* ont enregistré de loin en loin, depuis une dizaine d'années, plusieurs départs de missionnaires capucins toujours en grand nombre : ces religieux étaient presque tous des Italiens. Le P. de Rumilly a donc eu une grande et utile pensée en fondant pour son Ordre une maison qui servît de foyer au zèle apostolique, et qui fût le centre vers lequel convergeraient les desseins et les efforts individuels de chaque membre de l'Ordre; car, dans la Règle des Capucins, il n'y a pas une organisation aussi vigoureuse que chez certaines Sociétés religieuses. La hiérarchie n'a pas le même ressort; les supérieurs ne disposent pas d'une manière aussi entière et aussi absolue de tout ce qui leur est subordonné; par conséquent les moyens d'action et les résultats ne sont pas aussi grands; à défaut de la simultanéité qui produit une obéissance passive et rigoureuse, il y a une grande déperdition de forces, c'est-à-dire de zèle, de bonnes intentions, de bons sujets qui restent inutiles ou peu utiles, et qui, dans d'autres mains, feraient d'excellents missionnaires. Le P. de Rumilly a paré autant que possible à cet inconvénient en établissant la maison dont il vient d'être parlé. Il a mis son Ordre à même de rendre à l'Eglise en général, et particulièrement aux missions, de grands services qu'on n'eût pu en attendre sans cet établissement. Du reste, j'ignore s'il subsiste toujours et s'il est florissant. Les *Annales de la Propagation de la Foi* n'en ont pas annoncé de départ depuis longtemps, et la *Presse religieuse*, en France, s'occupe de toute autre chose que de tenir le public chrétien au courant de ces matières-là. Le P. Eugène de Rumilly est mort en 1841. Le P. Louis de Bagnaja, qui a été vicaire général de l'Ordre après lui, portait, dit-on, un vif intérêt à la maison instituée par le P. Eugène. — Le général des Capucins était naguère (1851) le P. Venance, de Turin.

EULOGE (Fr.), religieux laïque de la congrégation de Sainte-Croix du Mans, envoyé, en 1847, dans les missions de l'Amérique septentrionale, avec sept autres Frères, trois Pères et quatre Sœurs de la même Société. — *Voy.* SAUNIER.

EUNOBE (SAINT), confesseur éthiopien, honoré le 20 septembre.

EUPHRASE (SAINT), évêque, un des premiers missionnaires qui aient évangélisé l'Espagne. — Selon le Martyrologe romain, il aurait été ordonné à Rome par les saints apôtres, et envoyé, avec six autres évêques, saint Torquat, saint Ctésiphon, saint Indalèce, saint Second, saint Cecilius et saint Hesychius, pour prêcher la foi en Espagne. Ils auraient annoncé Jésus-Christ dans plusieurs villes de cette contrée, et, après avoir converti à la foi une multitude d'infidèles, ils seraient morts en paix dans différents lieux, à Cadix, à Avila, à Elvire, à Gibraltar, etc. Saint Euphrase finit ses jours à Andujar. On honore tous ces saints prélats ensemble le 15 mai. Andujar est situé en Andalousie; c'est l'ancienne Illiturgis.

EUSÈBE (SAINT), moine de Terracina, en Campanie. — C'est lui qui ensevelit le corps de saint Césaire (*voy.* ce nom), qui avait souffert un si glorieux martyre. Non content d'avoir rempli ce devoir de piété, il convertissait des infidèles par ses exhortations, et les amenait au prêtre Félix qui les baptisait : ils furent arrêtés tous deux (c'était sans doute pendant les dernières années de la persécution de Dioclétien, au commencement du IV^e^ siècle), et sur leur refus persévérant de sacrifier aux idoles, on leur trancha la tête. L'Eglise les honore ensemble le 5 novembre.

EUSTACHE (SAINT), illustre martyr lithuanien au XIV^e^ siècle. — C'était un jeune seigneur d'une très-noble famille du pays; il devint chambellan du grand-duc Olgerd, père du célèbre Jagellon. Ayant été élevé dans la religion du pays, il n'adorait d'autre divinité que le feu; mais il eut le bonheur de connaître la vérité, et fut baptisé par un prêtre nommé Nestorius. Deux autres seigneurs, qui occupaient à la cour la même charge que lui, partagèrent son bonheur, et leur sort ne fut point séparé dans la suite. Comme ils refusaient de manger de la viande un jour de jeûne, le grand-duc les fit mettre en prison, et, après divers tourments, ils furent tous trois condamnés à mort et pendus, savoir : saint Jean et saint Antoine, qui étaient frères, le 24 avril et le 14 juin. Le supplice de saint Eustache fut différé : il était le plus jeune des trois et on lui fit endurer des supplices épouvantables, sans doute pour le contraindre à apostasier. Il eut le corps meurtri à coups de bâton; on lui cassa les jambes; on lui arracha les cheveux et la peau de la tête : enfin il fut étranglé le 13 décembre. Tout ceci se passait à Vilna vers l'an 1342. La Lithuanie ne devint chrétienne que plus tard à la fin du même siècle et au commencement du suivant. La ville de Vilna fait la fête des trois saints martyrs le 14 avril, et elle les regarde comme ses principaux patrons. C'est Alexis, patriarche catholique de Kiev, qui ordonna qu'on leur rendît un culte public.

Saint Eustache est aussi connu sous le nom de Nizilon. C'était peut-être son nom de famille.

EUTROPE (Saint), premier évêque de Saintes (France) et martyr. — Selon le Martyrologe romain, il fut ordonné et envoyé par le Pape saint Clément Ier (disciple et successeur de saint Pierre), au Ier siècle de l'Eglise. Ayant prêché la foi fort longtemps, il eut la tête brisée pour le témoignage de Jésus-Christ, et mourut victorieux. Cette dernière expression, qui vient après le récit d'un supplice barbare, est noble et forte comme la physionomie d'un personnage dont elle peint la mort et le courage invincible. Je sais que ces traditions et cette haute antiquité ne sont pas admises par tout le monde. Mais peu importe, au fond, que saint Eutrope ait annoncé l'Evangile en Saintonge au Ier ou au IVe siècle, il n'en a pas moins dû éprouver des difficultés et des souffrances incroyables dans sa lutte contre l'idolâtrie et les mœurs barbares qui régnaient à cette époque, et dont l'administration de la justice elle-même nous donne tant de preuves. L'apôtre de Saintes est honoré le 30 avril.

EUTYCHE ou EUTYCHIUS (Saint), disciple de saint Jean l'Evangéliste.— On honore sa mémoire le 24 août. Le Martyrologe romain dit, qu'après avoir souffert, en différents pays, la prison, le fouet et le feu, pour la prédication de l'Evangile, ce généreux Chrétien mourut enfin en paix.

EVERMODE (Le B.), évêque de Ratzebourg (Allemagne septentrionale) au XIIe siècle.— Après la mort de saint Ariste, premier évêque de ce siége, qui avait été érigé en 1058, pour la conversion des Vandales, le diocèse fut entièrement ravagé par les barbares et demeura en cet état jusqu'après l'an 1150. Henri le Lion, duc de Saxe, le rétablit vers cette époque. Le B. Evermode, qui eut le bonheur de voir cette restauration, s'efforça de réparer les ruines qu'avait amoncelées un siècle de désolation, et il travailla de toutes ses forces, comme l'avait fait saint Ariste, à évangéliser ses diocésains encore idolâtres et à moitié sauvages. Son successeur, le B. Isfroy, mort en 1204, poursuivit l'œuvre avec un zèle apostolique. C'est à ces prélats, aujourd'hui peu connus, que les peuples du nord du Mecklembourg et du Lauenbourg doivent leur civilisation; cependant, par une inconséquence étrange, ils suivent aujourd'hui la religion inventée au XVIe siècle par quelques moines libertins, et ont apostasié l'antique foi que des hommes vénérables avaient enseignée à leurs aïeux au prix de tant de sueurs, de fatigues, de dangers, de privations et de la mort elle-même.

EVODE (Saint), premier évêque d'Antioche après saint Pierre, avait fondé ou organisé l'Eglise de cette métropole de l'Orient. — Lorsqu'après six ou sept années d'épiscopat, saint Pierre voulut aller établir son siége à Rome, où il était mieux à même de gouverner l'Eglise universelle, il remit à saint Evode le soin du diocèse d'Antioche, à saint Evode, qu'il avait sacré lui-même, comme le rapporte saint Ignace, son illustre successeur. Selon le Martyrologe romain, Evode termina sa vie par un glorieux martyre, qu'il souffrit au milieu de son troupeau. Il est honoré le 6 mai.

EXUPÈRE (Saint), vulgairement appelé SAINT SPIRE, premier évêque de Bayeux. — Sa vie est à peu près inconnue, et le temps même où il vivait est incertain. Quelques auteurs disent qu'il était Romain de naissance. Il prêcha l'Evangile dans la Neustrie, appelée depuis Normandie, et y fonda l'Eglise de Bayeux. Les uns mettent sa mission au IIIe siècle, les autres vers la fin du IVe. Ce dernier sentiment paraît le plus probable. Saint Spire est honoré par l'Eglise de Bayeux le 1er août. Saint Rufinien occupa le siége épiscopal après lui.

EYRAUD (Le P. Jules), Jésuite français, du diocèse de Viviers (Ardèche), missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1847 pour le Maduré, n'étant pas encore prêtre, mais il a dû être élevé au sacerdoce en Asie. — *Voy.* Stuckland.

EYRAUD (M.), prêtre français de la société des Missions-Etrangères et du diocèse de Gap, missionnaire en Chine.— Il est parti du Havre le 28 janvier 1849, avec M. Mailfait et M. Amat, prêtres de la même congrégation envoyés aussi dans cet empire.

EZQUERRA (Le P. François), Jésuite espagnol, missionnaire aux îles Mariannes, en Océanie. — Il arriva dans cet archipel le 9 juin 1671, avec trois autres Jésuites. Le P. de Sanvitores, qu'on peut appeler l'apôtre des Mariannais, travaillait depuis trois ans avec un zèle infatigable à défricher une vigne inculte jusque-là. Un de ses religieux, le P. de Medina, avait déjà payé de sa vie le dévouement avec lequel il évangélisait l'île de Saïpan. Le Fr. Hippolyte de la Croix, catéchiste, qui l'accompagnait, avait eu le même sort. En voyant arriver ce renfort d'ouvriers, le P. de Sanvitores se réjouit de pouvoir réparer les pertes que le martyre occasionnait à sa petite troupe évangélique, et il distribua ses nouveaux coopérateurs dans différentes îles : le P. Ezquerra eut en partage celle de Rota, où le P. de Casanova avait déjà été envoyé précédemment, mais il n'y resta que peu de temps. Le fer des indigènes moissonnait vite les missionnaires. Un Chrétien apostat tua d'un coup de lance le P. de Sanvitores, qui venait de baptiser sa fille : c'était le 2 avril 1672, que ce saint religieux versa son sang pour Jésus-Christ. Le P. Solano, qui lui succéda en qualité de supérieur, étant mort le 13 juin suivant, fut remplacé par le P. Ezquerra, que les idolâtres massacrèrent à son tour le 2 février 1674. Les PP. de Saint-Basile et de Mauroy eurent le même sort quelques années après; ces martyrs ne sont pas les seuls dont le sang ait cimenté les fondements de l'Eglise des Mariannes. Les PP. Solorzano, de Angelis, Strobach, Boranga furent massacrés successivement, et l'idolâtrie ne fut déracinée que dans les dernières années du XVIIe siècle.

Combien le catholicisme n'a-t-il pas produit de ces héros dont le monde s'inquiète ou qu'il ne connaît même pas. On est telle-

ment habitué à ces dévouements surhumains qui abondent dans l'Eglise, et en particulier dans les ordres religieux, qu'on ne daigne plus en faire : c'est un prodige qui se renouvelle tous les jours depuis les apôtres; par conséquent il n'excite aucune attention. Quel pitoyable préjugé peut amener une pareille appréciation. Si Socrate, Platon ou quelque philosophe du XVIII^e^ siècle eût tout quitté, renoncé à sa famille, à ses biens, à sa patrie, à ses amis, à lui-même, en un mot, et se fût rendu, au péril de sa vie, chez une nation barbare pour lui prêcher la philosophie, dissiper ses ténèbres, améliorer son sort matériel, l'initier à la connaissance de la vérité et à la civilisation, et qu'il eût trouvé la mort en accomplissant cette noble tâche, l'univers entier, et avec raison, admirerait un trait aussi héroïque, tout le genre humain s'en trouverait honoré. Mais cela n'est jamais arrivé sous le soleil. On ne trouve ces sortes de dévouements que dans l'Eglise catholique, par exemple, chez les Jésuites, dont le nom est aujourd'hui, sans doute pour cela, comme un opprobre et une insulte dans le monde. A la vérité, ces mêmes dévouements y sont si communs qu'on ne les compte pas, qu'ils n'excitent plus d'étonnement, et qu'on les regarde comme chose ordinaire et toute naturelle : on aurait trop à faire de s'occuper de leur apothéose; à eux tous ensemble, ils ne recueillent pas de la bouche du monde la centième partie des louanges que les siècles enthousiasmés auraient données à ce philosophe imaginaire dont je parlais, s'il avait jamais existé. Quelle contradiction ! comme les passions hébètent le jugement des hommes en général, et même de presque tous les grands esprits en particulier.

F

FABÉ (Fr. JEAN-MARCELLIN), religieux français de la congrégation du Saint-Cœur de Marie et du diocèse de Toulouse, missionnaire en Afrique, chez les nègres de Guinée. — Il est parti de France en septembre 1843, avec M. Bessieux, six autres prêtres et deux Frères, tous de la même Société. De ces dix missionnaires, les premiers que la congrégation du Saint-Cœur de Marie ait envoyés en Afrique, six moururent la première année par l'insalubrité du climat. — *Voy.* BESSIEUX.

FABIEN DE SCANDIANO (Le P.), Capucin italien, de la Lombardie, missionnaire dans l'Amérique méridionale. — Il est parti au mois de mai 1846 pour le Brésil, avec cinq autres religieux du même Ordre et de la même nation : le P. Sébastien de Ploaghe, de la province de Sassari (île de Sardaigne); le P. Dominique, de Casale, province de Toscane; le P. Bernardin, de Lagonegro, province de Basilicata (Italie méridionale); le P. Raphaël, de Foggia, de la province de Rome, et le P. Vincent-Marie, de Ascoli, de la province de la Marche (Italie moyenne). Ces six missionnaires allaient renforcer les établissements créés auprès des sauvages pour attirer ceux-ci à la civilisation chrétienne.

FACILIDAS ou BASILIDES, empereur d'Ethiopie, au XVII siècle. — Il naquit en 1607, et était fils de Socinios, qui régna de 1605 à 1632, et qui fut converti à la foi catholique en 1621, par le P. Paez, Jésuite. A l'arrivée du P. Mendez, patriarche latin d'Ethiopie (1625), Socinios convoqua avec grande pompe une assemblée de tous les notables de la nation pour reconnaître la religion catholique comme religion du pays. Il y prêta serment de fidélité et d'obéissance au Pape Urbain VIII; son exemple fut suivi par son frère et tous les courtisans. Facilidas montra alors beaucoup d'enthousiasme et s'écria qu'il persévérerait, jusqu'au dernier soupir, dans la foi de Rome, qui était celle de son père. Peut-être était-il sincère, car on croit plutôt à l'entraînement qu'à l'hypocrisie dans un jeune homme de 19 ans.

Mais bientôt l'ambition entra dans son cœur et le porta aux plus grands crimes; il lui tardait de monter sur le trône à son tour. Pour avancer ce moment désiré, il tira parti des fautes de son père, et celui-ci en fit de grandes dans le gouvernement de l'empire. Non content de donner la liberté aux missionnaires et de favoriser leurs travaux apostoliques, il voulut, selon l'esprit de son temps et les mœurs de sa nation, employer la rigueur pour faire du prosélytisme. Il était défendu, sous peine de mort, d'embrasser une autre foi que la foi catholique. Les partisans de l'ancienne religion, exaspérés par ces violences, levèrent l'étendard de la révolte, tantôt dans une province, tantôt dans une autre. Ecrasés sur un point, ils levaient la tête ailleurs, de sorte que le règne de Socinios se passa en guerres intestines et fatigua la nation. Facilidas se mit à la tête du parti schismatique, qui était très-puissant. Un bon nombre de seigneurs, qui n'avaient embrassé la foi catholique que pour suivre l'exemple du souverain ou même par hypocrisie, pressentaient que les choses changeraient à l'avénement de Facilidas : il y en eut, comme toujours, qui voulurent donner des gages de dévouement au nouveau pouvoir lorsqu'il y avait du mérite à le faire. Serca-Christos, vice-roi du Gojam, homme violent et cruel, conspira pour renverser Melec-Seghed et mettre son fils sur le trône. Son trop grand empressement fit découvrir le complot. L'empereur fut consterné et n'osa user de sévérité, de peur d'aigrir son fils et de le porter à une révolte ouverte, qui aurait été suivie de la perte du monarque; car celui-ci s'appuyait sur la minorité catholique, et avait opprimé ses sujets dans leur croyance.

D'ailleurs, on se portait plus volontiers vers le futur roi que vers l'ancien.

Dans ces dispositions Facilidas n'eut pas de peine à intimider son père et à attirer à lui toute l'autorité. Il fit donc convoquer une assemblée de tous les corps de l'Etat pour y traiter la question religieuse et rendre une décision à la majorité des voix. On ne permit point au patriarche et aux missionnaires d'assister à cette réunion. Leur cause devait succomber, car personne ne doutait que Facilidas n'eût apostasié dans son cœur, et la volonté du nouveau monarque entraînait les esprits bas et serviles et tous les gens sans caractère qui sont toujours en immense majorité. Le catholicisme fut donc proscrit sous peine de mort, les missionnaires frappés de bannissement, et il y eut ordre de revenir à la foi d'Alexandrie. Melec Seghed réduit à l'impuissance était navré de douleur; il avait perdu l'appétit et le sommeil. Bourrelé de remords, il appela le P. de Matos, Jésuite, renouvela devant lui la promesse de rétablir la religion catholique dans son empire s'il recouvrait la santé, et il expira entre les bras du missionnaire le 26 septembre 1632.

Dès lors Facilidas qui prit à son avénement le nom de sultan Seghed, c'est-à-dire *souverain auguste*, fut tout à fait libre de ses mouvements et s'appliqua à déraciner le catholicisme de ses Etats. Il commença par faire emprisonner, égorger ou empoisonner tous ses frères au nombre de vingt-cinq; redoutant les talents et le courage de son oncle Sela Christos qui était fervent catholique, il le dépouilla et l'exila dans un désert; puis il reconnut pour évêque un aventurier égyptien, ignorant et fanatique; mais il était ennemi fougueux de la foi romaine. Son caractère flatteur plaisait d'ailleurs au monarque. Sur la demande de cet intrus il pressa l'exil du patriarche et des Jésuites. Cette mesure avait été seulement décrétée en 1632. En mars 1633, ils reçoivent ordre de se rendre de Damas à Frémona pour y être embarqués. Un petit roi indépendant nommé Jean Akay, qui avait la dignité de Baharnagash, paraît d'abord vouloir les retirer dans ses Etats et les défendre contre l'empereur. Celui-ci envoie des troupes qui sont battues par Akay; puis, désespérant de le réduire par la force, il le séduit par des promesses et le détermine à faire embarquer le patriarche et les missionnaires à Massouah. Ce port étant au pouvoir des Turcs, Facilidas avait demandé au pacha de couper la tête à tous ces Européens. Le pacha, homme féroce et fanatique, était dans la même disposition, mais il était encore plus cupide que cruel, et une calomnie répandue contre les Jésuites par les schismatiques, sauva probablement la vie de ces religieux. On avait semé le bruit qu'ils emportaient avec eux tout l'or de l'Abyssinie. Le fait est qu'ils se trouvaient dans un dénûment complet. Le pacha leur demanda une rançon en menaçant de les faire empaler s'ils ne rachetaient pas leur vie : heureusement les marchands portugais qui se trouvaient dans le port purent leur avancer 4,300 écus, moyennant quoi ils furent libres. Le patriarche resté en otage avec deux autres prêtres fut délivré par l'intervention de la diplomatie française qui s'adressa au pacha d'Égypte.

Cependant Jean Akay qui s'était laissé ébranler par les menaces de Facilidas et séduire par ses promesses, protégeait encore les Jésuites, mais mollement. Sept d'entre eux s'étaient dévoués pour rester en secret dans l'empire afin d'y fortifier et d'y consoler les néophytes pendant la persécution. Il est probable que cette mesure avait été prise du consentement et avec la coopération d'Akay, car il retint deux Jésuites chez lui après les avoir fait habiller comme les autres portugais qu'il avait à son service et dans son armée.

Ces missionnaires trouvaient également un protecteur dans la personne du Tecla Emmanuel, vice-roi du Tigré : Facilidas le destitua, le fit charger de chaînes et donna sa place à son propre frère Melca Christos qui était animé de dispositions bien différentes, car c'était un violent ennemi du catholicisme. Il se signala bientôt par la prise de trois Jésuites; les PP. Paez, Percira et de Sainte-Croix, qui furent percés de coups le 25 avril 1635. Ensuite Basilidès feignit d'être apaisé, afin de connaître s'il y avait encore d'autres Jésuites dans ses Etats et de pouvoir les saisir. Il fit défendre de les inquiéter ou de les maltraiter, leur permit de retourner dans leurs anciennes maisons, et témoigna même le désir de les voir à sa cour. Le P. Almeida et ses compagnons virent bien que ce retour de bienveillance cachait un piége; c'était aussi l'avis de Za Mariam vice-roi de Técuben qui leur était dévoué; mais les missionnaires aimèrent mieux se livrer que de continuer à compromettre les Chrétiens qui leur donnaient l'hospitalité. Le P Almeida, évêque de Nicée et les PP. Franceschi et Rodriguez partirent en conséquence pour la cour. Sur leur passage ils ne reçurent que des marques d'honneur; mais arrivés auprès de l'empereur, celui-ci les fit enchaîner, condamner par un tribunal complaisant ou composé d'ennemis des accusés. Par l'ordre du monarque on surseoit à l'exécution; les confesseurs sont confiés à la garde d'un geôlier inhumain qui leur fait endurer la faim, la soif et toutes sortes de tourments, et puis on les exile dans une île du lac de Dembea, peuplée de moines fanatiques, et là avec l'autorisation de l'empereur ils sont pendus et assommés à coups de pierre en 1638. Za Mariam qui défendait le catholicisme à main armée et avec succès, ayant été tué dans une rencontre, les deux derniers Jésuites qui restaient dans l'empire furent pris et subirent, en 1640, le même supplice que le P. Almeida : c'étaient le P. Cardeira et le P. de Sainte-Croix, déjà martyrisé en 1635 et qui avait guéri de ses blessures.

Deux Capucins français, le P. Archange de Vendôme et le Fr. Cassien de Nantes, déguisés en marchands arméniens, étaient accou-

rus au secours de l'Eglise d'Abyssinie si ravagée par la persécution. A peine ont-ils mis le pied sur le territoire de l'empire en 1638, qu'ils sont saisis et condamnés à mort. La sentence fut exécutée sur-le-champ. On les assomma à coups de pierre. D'autres Capucins, les PP. de Petra Sancta, Félix de San Severino, Joseph d'Altino, Italiens, venus à Massouah pour pénétrer à leur tour en Abyssinie, s'ils le pouvaient, furent décapités après l'année 1643, par le pacha musulman de ce port, à qui Fasilidas avait envoyé un ambassadeur avec un présent de 150 onces d'or et de cinquante esclaves en le priant de lui remettre ces étrangers ou de leur couper la tête.

Le patriarche Menden retiré dans l'Inde, s'efforçait d'envoyer des missionnaires à son Eglise désolée. Les PP. Calaca, Antoine Almeida et Botelko, Jésuites, firent successivement trois tentatives infructueuses, par Massouah (Abyssinie), par Suakem (Nubie) et par Moka (Arabie). Ils ne purent arriver jusqu'en Abyssinie. Les PP. Chérubin et François, Capucins, partis de Bassora pour la même destination, prirent la voie de Magadoxo (Zanguebar). Ils y furent massacrés.

Après le martyre des derniers Jésuites en 1640, l'Eglise catholique d'Abyssinie fut administrée par M. Fogueira, prêtre portugais, vicaire général du patriarche. Il était secondé de quelques autres prêtres de sa nation et de plusieurs prêtres indigènes. Le ministère apostolique qu'ils exerçaient au milieu d'une persécution ouverte était hérissée de difficultés et de dangers. On ne peut exprimer toutes les misères, les privations et les souffrances qu'ils eurent à endurer. Presque tous subirent le martyre. En 1647, Zara Christos, prêtre indigène, et le sénateur Ando, homme pieux et instruit, furent mis à mort en haine de la foi catholique. En 1653, M. Fogueira fut pendu pour le même motif. On n'a point de détails sur la mort des autres confesseurs et sur les derniers soupirs de cette malheureuse Eglise; mais lorsque Facilidas mourut en 1665, le catholicisme était à peu près éteint dans son empire. Toute l'histoire de ce monarque consiste dans ce fait de la destruction de la foi romaine en Abyssinie. Le prince Melka Christos, de la famille impériale, après avoir dirigé l'insurrection schismatique du Lasta, sous le règne de Melec Seghed, tenait toujours dans ce district montagneux ; bien que l'avénement de Facilidas eût dû mettre le comble à ses vœux et lui faire baisser les armes : c'est une preuve que la religion n'était à ses yeux qu'un prétexte pour se soulever; Facilidas l'ayant attaqué fut d'abord vaincu. Dans une seconde tentative l'empereur fut plus heureux, il défit son ennemi. Melka Christos se défendit bravement et mourut les armes à la main; Lacca son fils lui succéda. En 1636, Facilidas défit les Agows du Gojam, et repoussa les Gallas. En 1637, il vainquit encore les Agows. En 1638, il entreprit d'apaiser une révolte excitée dans le Lasta par Lacca; mais il y perdit presque toute son armée. Lacca s'étant soumis volontairement, reçut une fille de l'empereur en mariage. En 1639, Facilidas organisa contre les Changalla une expédition dont les suites lui furent funestes. Le reste de son règne est peu intéressant à ce qu'il paraît ; car Combes et Tamisier dans leur *Voyage en Abyssinie* n'en font aucune mention. Facilidas, d'après ces écrivains, était d'un caractère ferme quoique doux. Il eut le malheur de gouverner dans un temps où la sévérité seule pouvait apaiser les troubles occasionnés par les querelles qui ensanglantèrent le règne de son père ; sa rigueur envers les Jésuites fut nécessaire, et l'on ne saurait, sans être injuste, le blâmer d'avoir pris une mesure qui devait ramener un peu de calme dans ce malheureux pays. Voilà comme des auteurs prévenus, ignorants, superficiels, travestissent les faits et portent des jugements. Après ce qu'on a lu plus haut des actions de Facilidas, on sait à quoi s'en tenir sur sa douceur. Combes et Tamisier, qui confondent l'Eglise abyssine avec l'Eglise grecque, dont elle diffère autant que l'Eglise latine pour le dogme, le rite et la langue, peuvent bien approuver l'hypocrisie du monarque, son ambition parricide, sa cruauté, sa politique injuste à tous les points de vue ; mais leur jugement a aussi peu de poids que de raison. Dans l'indifférence religieuse qui est la seule croyance de bien des écrivains, il perce toujours une haine instinctive de la seule vraie religion et un penchant ridicule pour les fausses, quelles qu'elles soient. Facilidas, attaqué d'une maladie de langueur, mourut le 30 septembre 1665, et laissa la couronne à Hannès ou Jean, l'aîné de ses enfants.

FACTOR (Le B. Nicolas), Mineur espagnol de l'Etroite Observance, missionnaire dans sa patrie, au XVI^e^ siècle. — Il naquit à Valence le 29 juin 1520, et entra, en 1537, dans l'Ordre de Saint-François ; par conséquent il n'avait que dix-sept ans. Après avoir reçu l'ordination sacerdotale, il s'adonna à la prédication, et ramena une infinité de Chrétiens de leurs égarements. On ne sera pas surpris de tels succès, si l'on considère que le B. Nicolas était un homme d'une mortification extraordinaire. Le roi Philippe II le fit appeler à Madrid, et il dirigea dans cette ville un couvent de religieuses. Saint Pascal Baylon, saint Louis Bertrand, et plusieurs autres personnages qui faisaient alors, par leurs vertus, l'édification et l'ornement de l'Eglise d'Espagne lui témoignaient la plus grande vénération. Il mourut le 23 décembre 1583, âgé 63 ans. Le Pape Pie VI l'a mis au rang des Bienheureux, le 26 août 1786.

FAGE (M.), prêtre français, du diocèse de Tulle en Limousin, et de la Société des Missions-Etrangères, missionnaire en Asie, dans le Thibet. — Il est parti d'Anvers sur la fin de l'année 1847, avec six autres prêtres de sa congrégation destinés pour la Chine et le Tong-King. — *Voy.* Thomine Desmazure.

FAGES (M.), prêtre français, du séminaire des Missions-Étrangères et du diocèse de Rhodez, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Bordeaux le 24 septembre 1841, avec M. Gouyon et M. de Kirésouët, destinés comme lui pour Pondichéry, et M. Ducotey, envoyé dans la presqu'île de Malacca.

FAIFO, ville d'Asie dans la Cochinchine, sur le Han, petite rivière qui va se jeter, à cinq lieues de là, dans la baie de Touranne. — Elle était autrefois très-considérable, étant le siége du commerce avec l'étranger, comme naguère Canton par rapport à la Chine. Elle a été ruinée par les guerres vers la fin du XVIII^e^ siècle (1778). Le commerce en grande partie entre les mains des Chinois, se fait à la baie de Touranne. La population de Faïfo, qui a été de 60,000 âmes, n'est plus guère que de 15,000, dont les deux tiers sont chinois. Cette ville porte aussi le nom de Hué-Fan : il ne faut pas pour cela la confondre avec Hué, capitale nouvelle de la Cochinchine : celle-ci est plus au nord, et est beaucoup plus considérable.

Il est beaucoup parlé de Faïfo dans les anciennes relations des missions. C'était en effet par là que les prêtres européens pouvaient le mieux pénétrer dans le pays.

FANDILAS ou FANDILLA (SAINT), religieux espagnol et martyr au IX^e^ siècle. — Il vivait sous le règne du calife Abdérame II (822-852) et Mohammed (852-885) son fils, qui persécutèrent les Chrétiens avec fureur. Le premier avait fait verser des flots de sang, le second montra encore plus de cruauté. Saint Fandilas, abbé, c'est-à-dire supérieur du monastère de Piguamellar, indigné de tant de barbarie, eut le courage de se présenter devant le roi Mohammed, et non-seulement il essaya de lui prouver que Mahomet n'était qu'un imposteur et un faux prophète, mais encore il osa le menacer de la colère de Dieu, lui et les siens, s'il ne cessait de persécuter les Chrétiens. Cette sainte liberté mit Mohammed en fureur, et immédiatement il fit couper la tête au courageux moine. C'est le 13 juin 853 qu'il versa son sang pour Jésus Christ, dans la ville de Cordoue. On honore saint Fandilas le jour anniversaire de sa mort.

FANDOSI (Le P.), Oblat de Marseille, missionnaire dans l'Amérique du Nord. — C'est sans doute le même que le P. Pandosi, dont le nom aura été défiguré. — *Voy.* PANDOSI.

FARAUD (M.), prêtre de la congrégation des Oblats de Marseille, missionnaire en Amérique. — Il est parti en 1846 pour le Haut-Canada avec MM. Malloys, Ryau, Bermond et Chevallier, prêtres de la même Société.

FARGAS (Fr. FRANÇOIS), Bénédictin espagnol du diocèse de Barcelone, missionnaire en Océanie. — Il est un des trente-neuf moines de l'Ordre de Saint-Benoît que M. Salvado, évêque de Port-Victoria en Australie, a emmenés avec lui au mois d'avril 1853. — *Voy.* GARRÉDO.

FARIA (DENIS DE), prêtre catholique negre de la Guinée méridionale. — Il fut, après la conversion de Zingha en 1622, envoyé auprès de Ngolam-Bandi, roi de Matamba et frère de cette princesse, pour l'instruire des vérités de la religion et le baptiser; mais, sur le point d'être régénéré, le roi déclara qu'il ne convenait pas à sa dignité de s'humilier devant un homme qui était le fils d'une de ses esclaves, et, sous ce vain prétexte, il ajourna la cérémonie et éloigna le prêtre. — *Voy.* NGOLAM-BANDI.

FARINACCI (Le P. PAUL), Dominicain italien de Naples, missionnaire dans l'Amérique du nord. — Il est parti en 1846, pour les Etats-Unis, avec le P. Amendola, religieux du même Ordre et du même pays, et un Frère lai aussi Dominicain. Tous trois se rendaient dans le Wisconsin (nord-ouest des Etats-Unis).

FARNELLI (M. ESPRIT), prêtre italien, de la congrégation des Oblats de Turin, missionnaire dans l'empire Birman. — Il est parti de Civita-Vecchia, près de Rome, le 14 août 1845, avec M. Martin, prêtre, et trois clercs de sa Société. M. Farnelli est de Cirée ou plutôt Cirié, à cinq lieues au nord de Turin. — *Voy.* MARTIN

Cirié a aussi donné naissance à M. Blancis, Franciscain, évêque de Canath, puis de Syra (Archipel), et délégué apostolique en Grèce. Ce prélat joignait à son nom celui de Cirié, comme font souvent les religieux de Saint-François.

FAUCHER (M. JACQUES-PIERRE), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans le Tong-King, au XVIII^e^ siècle. — Il partit de France en 1725, et mourut en 1736, après avoir évangélisé ce royaume pendant environ dix ans. Il était de Port-Louis, en Bretagne, dans le diocèse de Vannes.

FAULET (M. JULIEN), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Orient au XVIII^e^ siècle. — Il partit en 1773 pour le royaume de Siam, et mourut 10 ans après à Batavia (Océanie), où sans doute il se trouvait de passage. Cet ecclésiastique était breton de l'ancien diocèse de Saint-Malo, aujourd'hui uni à celui de Rennes.

FAURE (Le P. JOSEPH-LOUIS), Jésuite français, du diocèse de Valence, missionnaire en Afrique. — Ce religieux a été envoyé à Madagascar avec trois confrères les PP. Galtier, Perrot et Ramasso. Ils sont partis le 27 septembre 1851. On sait que la compagnie est seule aujourd'hui chargée d'évangéliser Madagascar. C'est le P. Jouen, prêtre de la Société qui en est préfet apostolique.

FAURIE (Le P. PIERRE), Jésuite français, du diocèse de Viviers (Ardèche), missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1842 pour le Maduré avec trois autres religieux de sa compagnie. — *Voy.* COMBE.

FAURIE (M.), prêtre de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire en Chine. — Il est parti de Londres en 1851

pour Hong-Kong, avec deux autres ecclésiastiques de la même Société. (*Voy.* SALINIER.) — M. Faurie appartient au diocèse de Bordeaux.

FAUSTIN (SAINT), missionnaire et martyr en Italie au commencement du IIe siècle. — Tout ce qu'on sait de certain sur sa vie et sur celle de saint Jovite, son compagnon, c'est qu'ils étaient frères et qu'ils sortaient d'une famille distinguée, et qu'ils prêchèrent généreusement la foi dans la ville de Brescia en Lombardie, dont l'évêque s'était caché pendant la persécution. Leur zèle ayant excité la fureur des païens, ils furent arrêtés par un seigneur nommé Julien, et sur leur refus de renoncer à Jésus-Christ qu'ils prêchaient, l'empereur Adrien qui se trouvait à Brescia les fit décapiter. On croit que c'était vers l'an 121. Leurs reliques sont dans la ville de Brescia qui les honore comme ses premiers patrons. Leur fête tombe le 15 février.

FAVENS (Le P.), Picpussien français, du diocèse de Cahors, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Brest le 29 juillet 1845, avec huit autres prêtres, deux sous-diacres et onze catéchistes, tous de la même Société, envoyés dans l'Océanie orientale. Dans ce nombre se trouvaient deux Espagnols. Il y avait sans doute un jeune kanak des îles Hawaïi ou Sandwich, qui avait fait quelques études en France et retournait dans sa patrie avec les missionnaires. — Je n'ai pas besoin d'ajouter que le nom officiel des Picpussiens est : *Religieux de la congrégation des sacrés Cœurs de Jésus et Marie.* On les appelle *Picpussiens* du nom de la *rue de Picpus*, à Paris, où est leur maison mère, comme les *Lazaristes* sont ainsi appelés de la *rue Saint-Lazare ;* comme les *Jacobins* tiraient leur nom de la *rue Saint-Jacques*, et les *Mathurins* de la *rue* ou de l'église *Saint-Mathurin*, à Paris.

Voici les noms des vingt et un Picpussiens partis avec le P. Favens :

Ce sont les PP. Dordillon, de Tours; Mouret, de Mende; Holbien, de Rennes; Hébert, de Coutances (Manche) ; Coulon, de Versailles ; Pouzot d'Orléans ; Jaussen, de Viviers (Ardèche). Il est devenu, depuis, évêque d'Oxière et vicaire apostolique de Taïti ; Fouruon, de Rouen ; — c'est huit premiers sont prêtres ; les deux suivants étaient sous-diacres et ont dû être ordonnés en Océanie : c'étaient le P. Migorel de Séez (Orne), et le P. Moreno, espagnol. — Enfin les onze catéchistes étaient : les FF. Gabriac, de Rodez; Vallée, de Chartres; Darteil, Guerric, Carbonnier et Delpech, de Cahors ; Prévost et André, de Viviers (Ardèche); d'Arriola, espagnol ; Darque, de Tulle, et Dumas, de Saint-Flour (Cantal). Enfin le jeune Sandwichois s'appelait Evariste Lohéolé.

Par suite du défaut d'espace dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, de l'absence de tout journal vraiment ecclésiastique en France, et d'un système de silence qui résulte nécessairement d'une combinaison, car le public chrétien dans notre pays n'est pas indifférent aux progrès de la religion chez les infidèles, il m'est tout à fait impossible de donner le moindre détail sur les travaux de ces missionnaires. Je crois que la plupart cultivent la chrétienté des îles Sandwich, fondée, il y a plus de vingt ans, par M. Bachelot. Depuis une douzaine d'années, on y a opéré environ 20,000 conversions. La population de l'archipel est de 130,000 âmes, en majorité gagnées au protestantisme par les missionnaires américains et anglais de diverses sectes.

FAVEYRIAL (M.), Lazariste français, du diocèse de Lyon, missionnaire dans le Levant. — Il est parti de France pour l'île de Santorin (Grèce), le 1er août 1845, avec un confrère M. Richou, d'Angers, envoyé à Smyrne et embarqué le même jour, ainsi que quatre Sœurs de la Charité et deux Frères coadjuteurs, destinés également pour Smyrne. Les *Annales de la Propagation de la Foi* ont annoncé deux fois consécutivement le départ de M. Richou et de M. Faveyrial, dans le n° 104, de janvier 1846, tome XVIII, p. 84, et dans le cahier de mars suivant, n° 105, p. 184, même tome.

FAVIER (Le P. JEAN-BAPTISTE), Mariste français, du diocèse de Moulins, agrégé au diocèse de Clermont, missionnaire en Océanie. — Sont partis de Toulon au mois d'avril 1843, avec M. Douarre, évêque d'Amata, les PP. Calmon, Breheret, Roudaire, Rougeyron, et six autres Maristes destinés comme lui pour l'Océanie centrale.

FAVRE, prêtre français du diocèse d'Orléans, membre de la congrégation des Missions-Etrangères, et missionnaire dans la Malaisie asiatique (Indo-Chine). — Il est parti de France au mois de décembre 1842, avec M. Luquet, depuis évêque d'Hésébon, et M. Virot, destinés pour l'Indoustan ; sur le même vaisseau étaient embarqués quatre autres missionnaires de la même Société, envoyés en Cochinchine, à Siam, etc., et M. Martin, Savoyard, de Moutier, en Tarantaise, destiné comme lui pour le collége ou séminaire chinois de l'île Pulo-Penang, sur la côte occidentale de la presqu'île de Malacca.

FÉCUR EGZIÉ (c'est-à-dire *le bien-aimé du Seigneur*), Abyssin catholique au XVIIe siècle. — Il fut un des premiers qui embrassa la foi catholique sous le règne de Melec-Segned. Lorsque le P. Paez vint rétablir cette mission (1604), Fécur Egzié, envoyé en ambassade par l'empereur auprès du Pape Paul V et de Philippe III, roi d'Espagne et du Portugal, partit en 1613 pour l'Europe avec le P. Fernandez, missionnaire jésuite. Ils devaient, se dirigeant vers le Sud à travers des contrées peu connues et des peuplades infidèles et barbares, gagner la ville de Mélinde sur l'Océan indien. Là ils se seraient embarqués pour Goa et Lisbonne. Mais, après deux ans de voyage et de souffrances de tous genres, ils se virent obligés de revenir sur leurs pas sans avoir pu atteindre Mélinde. Fécur Egzié persévéra dans la foi catholique jusqu'à la fin de sa vie.

FEIHL (Fr. Jean), Rédemptoriste allemand, du diocèse de Ratisbonne en Bavière, missionnaire dans l'Amérique du Nord, aux Etats-Unis. — Il est parti du Havre (France) pour New-York (Etats-Unis) le 26 mai 1844, avec un autre religieux de son Ordre et de son pays, simple scholastique comme lui, c'était Fr. Joseph Relmpracht qui se rendait au noviciat de Baltimore. Sur le même vaisseau étaient embarqués quatre Franciscains, le P. Unterthiener, les FF. Kellner, Wieser et Stober, destinés pour Cincinnati; un Bénédictin du Tyrol, le P. Schiveninger et un Capucin de Presbourg en Hongrie, le P. Buchmager, tous deux pour New-York ainsi que le Fr. Jean Feihl. Ces religieux allemands étaient conduits en Amérique par M. Raffeiner, prêtre de leur nation, vicaire général du diocèse de New-York pour les allemands, qui était venu en Europe chercher des prêtres pour cette langue pour les besoins spirituels des nombreux émigrants de la Germanie.

FÉLICISSIME DE CORTEMIGLIA (Le P.), Capucin italien, de la province de Turin (Piémont) missionnaire en Afrique. — Il est parti sur la fin de 1846 pour le pays des Gallas en Ethiopie, où son Ordre a un évêque et plusieurs religieux occupés à la conversion des nègres. — *Voy.* Massaja.

FELIN (Fr. Bonaventure), Jésuite espagnol, missionnaire dans l'Amérique du Sud. — Il était scolastique lorsqu'il partit du Havre le 16 novembre 1845 pour la Nouvelle-Galles du Sud, avec le P. Sauré et neuf autres religieux de la compagnie. — *Voy.* Sauré.

FÉLIX (Saint), prêtre missionnaire en Dauphiné dans le IIe et le IIIe siècle. — Il était disciple de saint Irénée de Lyon, qui l'envoya, ainsi que les diacres saint Fortunat et saint Achillée, prêcher l'Evangile à Valence, sur le Rhône. Ils y convertirent un grand nombre de païens, leur constance et leurs miracles donnant beaucoup de force à leurs discours. Ayant été arrêtés pour la foi, ils furent condamnés à mort par un officier nommé Corneille, qui exerçait les fonctions de juge à Valence. Leur martyre arriva, suivant l'opinion la plus probable, en 211 ou 212. Les précieux restes de ces hommes apostoliques furent brûlés et dissipés par les protestants au XVIe siècle.

Mgr de Catellan, évêque de Valence (de 1705 à 1725), a laissé : *Les antiquités de l'Eglise de Valence*, ouvrage dans lequel on trouve des détails sur les trois saints prédicateurs de la foi. Ils sont honorés le 23 avril. Le Martyrologe romain dit qu'ils avaient converti la plus grande partie de la ville de Valence, lorsqu'ils furent mis en prison par Corneille, général romain, et qu'ils subirent ensuite une longue flagellation, eurent les jambes brisées, furent attachés à des roues qu'on faisait tourner avec violence, puis suspendus sur le chevalet au milieu d'une épaisse fumée, et, enfin, mis à mort par le glaive.

FÉLIX (Saint), missionnaire en France dans les premiers siècles et troisième évêque de Metz. — Il fut avec saint Céleste, le compagnon de saint Clément : tous trois vinrent ensemble de Rome prêcher la foi dans les Gaules. Saint Clément fonda l'Eglise de Metz, saint Céleste la gouverna après sa mort et saint Félix succéda à saint Céleste. Le temps de leur prédication n'est pas certain. Selon le Martyrologe romain, saint Clément aurait été disciple de saint Pierre et envoyé par lui. Les critiques modernes et, en particulier don Cajot, Bénédictin, pensent qu'ils ne furent envoyés par le Saint-Siége que vers le milieu du IIIe siècle. Le pieux livre cité plus haut n'est sans doute pas un *criterium* de certitude historique; mais il mérite le plus grand respect surtout pour ce qui a trait aux traditions de l'Eglise romaine, et on sait que les élucubrations savantes de nos modernes, même de plusieurs Bénédictins, ne sont pas toujours exemptes d'un esprit de parti qui a pu en fausser le résultat. Il faut profiter de leurs travaux, les compléter et réviser leurs jugements, s'il y a lieu.

Saint Félix est honoré le 21 février. Il a eu pour successeurs sur le siége de Metz une longue suite de prélats que l'Eglise a proposés à la vénération des fidèles : Saint Patient, saint Victor, saint Siméon, saint Ruffe, qui florissait à la fin du IVe siècle, etc.

FÉLIX (Saint), prêtre de Terracina en Campanie, honoré le 5 novembre. — Il baptisait les infidèles convertis par saint Eusèbe : mais ils furent arrêtés ensemble et conduits devant le juge qui les fit mettre en prison après les avoir vainement pressés de renoncer à Jésus-Christ. Comme ils persistaient à ne point sacrifier, ils furent décapités dès la même nuit. C'était vers la fin de la persécution de Dioclétien et, par conséquent, dans les premières années du IVe siècle.

FÉLIX (Saint), missionnaire français en Angleterre au VIIe siècle. — Félix était un saint prêtre bourguignon qui, dans sa patrie, convertit et baptisa Sigebert, roi des Est-Angles, lorsque ce prince eut été obligé de passer en France pour se soustraire aux coups de ses ennemis. Sigebert ayant ensuite été rappelé pour monter sur le trône de ses ancêtres, il engagea Félix à le suivre en Angleterre, afin qu'il pût lui aider à procurer la conversion de ceux de ses sujets qui étaient encore idolâtres : il s'agissait des habitants des comtés de Norfolk, de Suffolk et de Cambridge. Notre saint fut sacré évêque par Honorius, archevêque de Cantorbéry, puis chargé d'aller prêcher la foi dans l'Est-Anglie. Sa mission eut tant de succès qu'il amena presque tous les idolâtres à la connaissance de la vérité.

Sigebert qui, selon Bède, était un roi très-éclairé et très-chrétien, seconda de tout son pouvoir les travaux apostoliques de l'évêque Félix. Il fonda des églises, des monastères, des écoles : quelques auteurs avancent même qu'il fut le fondateur de l'université de Cambridge. Deux ans après il descendit du trône, qu'il céda à Egric son

cousin, et se fit moine à Burgcastle, dans le comté de Suffolk. Il vécut tranquillement dans sa retraite pendant quatre ans; mais ses sujets, dans un péril imminent, l'en tirèrent pour le mettre à la tête de l'armée destinée à repousser une invasion ennemie. Sigebert refusa de porter les armes, parce que cela lui parut contraire à la profession monastique, et il ne voulut avoir qu'une baguette à la main. Ce vertueux prince fut assassiné avec Egric, en 642. Il est honoré comme martyr en Angleterre le 27 septembre, et en France le 7 août. Egric eut pour successeur le bon roi Annas, qui régna dix-neuf ans, et eut six enfants qui sont tous saints; c'étaient Erconwald, évêque, sainte Etheldrède, sainte Sexburge, sainte Ethelburge, sainte Edilburge, et sainte Witburge: les quatre premières furent abbesses.

Quant à saint Félix, il établit son siége à Dummoc, dans le comté de Suffolk; il mourut en 646, après avoir gouverné dix-sept ans son Eglise avec tout le zèle d'un bon pasteur. On l'enterra dans sa ville épiscopale. Sa fête se fait le 8 mars. Dummoc ou Dunwich était anciennement une grande ville où l'on comptait cinquante-deux maisons religieuses. La mer a un peu envahi le lieu où elle était bâtie: On découvre aujourd'hui des restes de clochers sous l'eau, à environ huit kilomètres du rivage.

FELIX DE SAINT-SEVERIN ou DE SAN SEVERINO (Le P.), Capucin italien, missionnaire au XVII^e^ siècle en Afrique. — Il était destiné pour la mission d'Abyssinie, mais il ne put pénétrer dans cet empire à cause de la cruelle persécution que Facilidas (1632-1665) exerçait contre le catholicisme dans ses Etats. Ce monarque apostat avait expulsé ou martyrisé presque tous les missionnaires européens, et il parvint, pendant la durée de son règne, à détruire la vraie religion en Ethiopie. Les Capucins, chargés de cette mission par le Pape Urbain VIII, avaient établi une résidence à Massouah, port situé sur la côte de la mer Rouge, à proximité de l'Abyssinie, et appartenant aux Turcs. Le P. Antoine de Virgoleta y étant mort en 1642, les PP. Félix de San Severino et Joseph d'Altino y furent envoyés pour seconder son compagnon, le P. Antoine de Petra Santa. L'arrivée des deux missionnaires fut bientôt connue en Abyssinie, et jeta l'alarme dans le camp des persécuteurs. Alors l'empereur Facilidas envoya au pacha turc une ambassade et de riches présents (150 onces d'or et 50 esclaves), lui demandant de faire mourir ces étrangers ou de les lui livrer. Le Turc cupide et cruel s'empressa de déférer à un désir qui flattait son fanatisme. Il fit donc couper la tête aux trois capucins et toucha le prix du sang : c'était peu de temps après l'année 1642. — *Voy.* ANTOINE DE VERGOLETA, CHÉRUBIN, FRANÇOIS AGATHANGE DE VENDÔME.

FELIX (Le P. ANTOINE) DE MILAN, Capucin italien, de la ville ou du diocèse dont il porte le nom, missionnaire dans le Levant. — Il est parti sur la fin de 1846 pour Trébizonde, dans l'Asie Mineure (Turquie d'Asie).

FENI (Le P. ARCHANGE), Dominicain italien, de la congrégation de Sainte-Sabine, fut institué en 1722 archevêque de Naxivan en Arménie. Après la mort du P. Pierre, martyr, du même Ordre, de la même congrégation et de la même nation que lui. — Le P. Feni gouverna l'Eglise de Naxivan moins de dix ans, et il fut remplacé par le P. Salvini, Dominicain italien aussi.

FENOUIL (M.), prêtre français du diocèse de Cahors, et de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Chine dans le Yunnam. — Il est parti vers la fin de 1847, et s'est embarqué à Anvers (Belgique) avec M. Thomine Desmazure et cinq autres prêtres de la même Société, destinés pour la Chine, le Tong-King et le Thibet. — *Voy.* THOMINE DESMAZURE.

FERARD (Le P. MARTIN), Jésuite français du diocèse de Tours, missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti du Havre le 15 juillet 1846 avec le P. Daubresse et quatre autres religieux de sa compagnie, envoyés à la même destination. — *Voy.* DAUBRESSE.

FERDINAND DE TALAVERA (Le P.), Hiéronymite espagnol du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, premier archevêque de Grenade après que cette ville eut été reprise sur les Maures, en 1492. — D'abord confesseur de la reine Isabelle, il avait usé de son influence auprès de cette princesse pour l'engager à accueillir les vues et le projet de découverte de Christophe Colomb, comme Fr. Jean Perez de Marchera, Franciscain et son prédécesseur dans la même charge, le lui avait conseillé avec instance; nommé en 1483 évêque d'Avile, il fut, en 1492, transféré à l'archevêché de Grenade. C'était alors une ville immense, de trois à quatre cent mille âmes, et le diocèse était d'une étendue et d'une importance proportionnée. La population de la cité et de la contrée était en grande partie infidèle; c'était donc une véritable mission à entreprendre plutôt qu'une Eglise ordinaire à gouverner. La seule différence avec les missions ordinaires, c'est qu'ici les prédicateurs évangéliques étaient appuyés par le glaive de l'autorité temporelle, au lieu d'être en butte au martyre. Mais on sait qu'avec les musulmans il n'y a pas de discussion possible, s'ils ne sont contenus par la force : ces fanatiques ressemblent à nos rationophobes avec lesquels il ne peut être question que de violence, soit qu'ils l'imposent, soit qu'ils la subissent. L'esprit chrétien est animé de plus de douceur et ne demande pas qu'on rejette avec horreur tout raisonnement et toute raison. Ainsi le pensait l'illustre Ximenez, archevêque de Tolède. Consulté sur les moyens à employer pour attirer à la foi les musulmans du royaume de Grenade, il émit l'avis qu'on usât de douceur. De son côté, l'archevêque Talavera employait tous ses soins à la conversion de son peuple. Les efforts de ces deux prélats obtinrent de grands succès, et, en un seul jour, le 16 décembre 1499, Fr. Ximenez baptisa de ses

propres mains plus de trois mille catéchumènes. Quant au P. Talavera, après avoir travaillé pendant quinze ans à défricher la vigne spirituelle qui lui avait été confiée, il mourut le 14 mai 1507, à 81 ans.

FERNANDEZ (Jean), prêtre portugais du XVI^e^ siècle, un des premiers prêtres catholiques qui aient abordé en Abyssinie dans les temps modernes. — Il était chapelain de Rodrigue de Lima, ambassadeur d'Emmanuel le Fortuné, roi de Portugal, auprès de David III, empereur d'Ethiopie (1508-1540). C'est au mois d'octobre 1520 que l'ambassade portugaise fut reçue par le Negus. Elle ne repartit pour le Portugal qu'en 1526, après un séjour de six ans, et elle arriva à Lisbonne en 1527. Le médecin de l'ambassadeur nommé Jean Bermudet, ayant gagné les bonnes grâces de David, devint le premier patriarche latin d'Ethiopie.

FERNANDEZ (Les PP. Antoine et Emmanuel), Jésuites portugais ou espagnols, missionnaires en Ethiopie au XVI^e^ siècle. — Ils partirent de Lisbonne (entre les années 1550 et 1555) avec le P. Carnero élu évêque de Nicée, second coadjuteur du P. Nugnez, patriarche d'Ethiopie, et sept autres Jésuites destinés à la même mission. Ayant abordé à Goa où le P. Carnero fut sacré, ils furent rejoints dans cette ville par le patriarche et par le P. Oviedo, évêque d'Hiéropolis, premier coadjuteur du prélat. Afin de ne pas exposer la dignité patriarchale aux insultes d'une nation hérétique, le P Nugnez resta à Goa et le P. Oviedo se rendit en Abyssinie avec les deux PP. Fernandez et les PP. Gualdanez, Cardeso et Lobo. Ils eurent le bonheur d'échapper aux Turcs et furent bien reçus par l'empereur Claudius (1540-1559) qui avait demandé des évêques au Saint-Siége ; mais ce monarque était obstinément attaché au schisme, de sorte que leur ministère fut paralysé sous son règne.

Ménas son frère et son successeur (1559-1563) fut un cruel persécuteur; il maltraita indignement l'évêque d'Hiéropolis et faillit le tuer de sa propre main ; ensuite il l'exila sur une montagne déserte où il souffrit beaucoup. Melec-Seghed fils et successeur de Menas (1563-1595) fut plus doux et plus tolérant que son père. Néanmoins la sentence d'exil prononcée contre les missionnaires ne paraît pas avoir été levée sous son règne. Réduits à la dernière misère, ils furent obligés de labourer la terre afin de se procurer un peu d'orge pour leur subsistance. Le P. Oviedo, devenu patriarche en 1562 par la mort du P. Nugnez, manquait même de vêtements pour se couvrir. Dans leur exil à Frémona près d'Axum, ils formèrent un petit troupeau de fidèles. Le patriarche y mourut en 1577 laissant une grande réputation de sainteté. Le P. Antoine Fernandez, établi par ce prélat comme supérieur de la mission, lui survécut peu ; Le P. Emmanuel Fernandez, l'un des plus âgés, mourut ensuite, on ne sait au juste en quelle année. Le P. Lobo vécut jusqu'en 1596. En 1603 arriva le P. Paez restaurateur de la mission.

FERNANDEZ (Le P. Dominique), Jésuite portugais, missionnaire dans l'Indoustan au XVI^e^ siècle. — Il débuta, n'étant pas encore prêtre, dans une mission que quatorze religieux de sa compagnie donnaient, en 1556, dans les îles Divar et Choran, près de Goa. Les habitants de ces deux petites îles étaient fanatiquement attachés au culte de leurs idoles, et toutes les tentatives qu'on avait faites jusque-là pour les éclairer avaient échoué contre leur obstination. Cette fois la grâce dessilla leurs yeux et triompha de leurs cœurs. Ils demandèrent le baptême, même leurs brahmes, qui auparavant les entretenaient dans l'erreur par cupidité. C'est l'île de Choran qui avait été assignée au Fr. Fernandez et à cinq autres scolastiques que dirigeait le P. Rodriguez : les PP. Acosta et de Figueredo avaient évangélisé Divar avec six autres jeunes Jésuites qui n'étaient pas encore prêtres. On bâtit une église dans cette dernière île et le P. Barretto, patriarche d'Ethiopie, qui résidait à Goa, vint conférer solennellement le baptême aux néophytes dans les deux îles. Ensuite Fernandez fut laissé, sans doute après avoir été promu au sacerdoce, à Choran pour consolider et étendre le bien qui y avait été opéré : il resta vingt-sept ans dans cette île. Lorsqu'il y avait mis le pied pour la première fois, en 1556, il n'y avait trouvé que sept Chrétiens ; quand il mourut en 1583, il en laissa cinq mille. Quelle belle couronne! que cette carrière ignorée est bien remplie ! On calcule que la Compagnie de Jésus a produit ainsi douze mille missionnaires, presque tous hommes d'élite, et la plupart oubliés du monde; mais ils trouvent dans la céleste patrie une place brillante et sont entourés de millions d'élus qu'ils ont gagnés à Jésus-Christ.

FERNANDEZ (Le P. Jean), Jésuite portugais, de Braga, faisait partie de la nombreuse colonie apostolique envoyée en 1570 au Brésil avec le P. Azevedo, et qui tomba tout entière sous le fer homicide des protestants. —Quarante Jésuites, qui auraient pu rendre des services immenses à l'humanité en civilisant de nombreux sauvages, furent barbarement assassinés en mer par quelques partisans d'une secte nouvelle, qui avait fait son apparition dans le monde en levant l'étendard de la liberté religieuse. Il paraît que, comme tant d'autres, ils voulaient la liberté pour eux seulement, ou bien qu'ils la voulaient pour tout le monde, à condition que tout le monde penserait comme eux — *Voy.* Alvaro.

FERNANDEZ (Le P. Jean), Jésuite portugais, de Lisbonne, fut, comme le précédent, massacré, en 1570, avec le P. Azevedo et quarante autres Jésuites qui se rendaient dans les

(12) Le prénom d'Anton qu'il donne au missionnaire est le même qu'Antonio ou Antoine.

missions du Brésil. Les hérétiques français qui commirent cet acte monstrueux de férocité et de fanatisme étaient commandés par Jacques Souvic, zélé calviniste de Dieppe et vice-amiral de la reine de Navarre. A la vérité, il fut désavoué, mais il est permis de croire qu'un pareil exploit méritait plus qu'un désaveu. — *Voy.* ALVARO, RIBEIRO, D'ACOSTA.

FERNANDEZ (Fr. SÉBASTIEN), Jésuite chinois, missionnaire dans sa patrie, au XVII^e^ siècle.—Il avait été élevé à Macao, et avait pris un nom portugais, selon l'esprit et la coutume des temps. A cette époque, en effet, on croyait en Orient qu'on ne pouvait guère être bon Chrétien à moins de quitter, avec les superstitions païennes, le vêtement national et tout ce qui, à l'extérieur, choquait le goût européen. Le Fr. Sébastien Fernandez fut compagnon d'apostolat du P. Ricci. Il partit avec lui et le P. Pantoya, de Nankin pour Pékin, le 20 mai 1600, et ils entrèrent dans cette capitale le 4 janvier 1601. Cette date est remarquable, car elle est à proprement parler, celle de la fondation de l'Eglise de Chine dans ces temps modernes. Tout ce que les missionnaires Dominicains, Franciscains ou Jésuites avaient fait jusque-là dans les provinces de l'empire, était minime, essentiellement local et précaire. Ce n'est qu'en plantant la foi dans la capitale et à la cour de l'empereur, qu'on lui a fait jeter par toutes les provinces, les racines sur lesquelles elle s'appuie encore,

On ne sait guère, du Fr. Fernandez, autre chose que son existence, son entrée à Pékin, et l'honneur qu'il a eu d'être associé à l'œuvre du P. Ricci.

FERNANDEZ (Le P. ANTOINE), Jésuite portugais, missionnaire en Abyssinie au XVII^e^ siècle. — Le P. Paez ayant rouvert en 1604 cette mission où il avait pu enfin pénétrer à travers mille dangers et ayant trouvé des dispositions très-favorables dans l'empereur Za-Den_guel, le P. Fernandez fut envoyé de Goa pour le seconder. Il partit de cette ville en 1604 avec le P. de Angelis, Italien. Après s'être préparés à l'apostolat par la retraite et la mortification, les deux missionnaires déguisés en Arméniens s'embarquèrent pour l'Abyssinie et ils parvinrent à y pénétrer. On a peu de détails sur les travaux évangéliques du P. Fernandez. Mais comme voyageur, il est encore cité aujourd'hui, car il a traversé des pays affreux et impénétrables où pas un Européen n'a pénétré depuis: le géographe Albi fait mention expresse de cette circonstance page 908 (12). Voici à quelle occasion eurent lieu les explorations du P. Fernandez: Melec-Séghed (1605 à 1632) empereur d'Abyssinie après Za-Dengel (1595 à 1604) et qui protégeait aussi les missionnaires Jésuites, avait écrit au Pape et au roi de Portugal en 1607. Il demandait à ce dernier un certain nombre de soldats pour l'aider à repousser l'invasion des Gallas, barbares du Midi qui désolèrent longtemps l'Abyssinie. Le Pape Paul V et Philppe III ayant répondu à Melec-Séghed en 1609 et en 1611, celui-ci leur renvoya de suite une ambassade et il accrédita pour cette mission un de ses sujets nommé Fécur-Egzié, c'est-à-dire, *le Bien-Aimé du Seigneur*, fervent catholique, à qui on adjoignit le P. Fernandez. Ces deux envoyés partirent en 1613. Comme la côte d'Abyssinie sur la mer Rouge était au pouvoir des Musulmans, ce qui rendait extrêmement périlleuses et incertaines les communications par ce côté, Fécur-Egzié et le P. Fernandez prirent une autre route beaucoup plus longue, mais qu'on croyait plus sûre : ils devaient se diriger vers le midi et arriver à Melinde (Zanguebar) d'où ils se seraient embarqués pour Goa et de là ils auraient facilement gagné le Portugal. Ils entreprirent donc cette route inexplorée et que nul Européen n'a parcourue jusqu'à ce jour : mais après deux ans de marche et d'avanies de toute espèce à travers des pays païens et mahométans, et chez des peuples très-barbares et inhospitaliers, ils furent obligés de revenir sur leurs pas et de rentrer en Abyssinie sans avoir pu parvenir jusqu'à Mélinde.

Entre autres royaumes situés dans ces contrées totalement inconnues, le P. Fernandez fait connaître celui de Gengiro ou Zendero, dont le gouvernement offre toutes les horreurs du despotisme le plus atroce, jointes aux superstitions les plus absurdes et les plus inhumaines. Lorsque le roi désire quelque objet précieux apporté par les marchands étrangers, il leur donne en échange le nombre d'esclaves qu'ils désirent en faisant enlever dans les maisons désignées par ses agents les fils et les filles des paisibles habitants. A son avénement, le nouveau roi fait mettre à mort tous les favoris de son prédécesseur. C'est avec le sang de ses malheureux sujets égorgés tout exprès, qu'on teint les seuils et les poteaux de la demeure royale ainsi que le pilier principal qui soutient le trône. En un mot, là le pouvoir ne semble être institué et exister qu'au profit de celui-là seul qui l'exerce : les sujets sont des instruments de jouissance pour le souverain, et pas plus. Combien de rois chrétiens ont été bercés dans cette idée païenne ! Que de pays chrétiens où l'on regarderait encore aujourd'hui comme un propos très-révolutionnaire, cette proposition que les souverains sont faits pour les peuples, qu'ils ont des devoirs à remplir, que leur place est une charge et non pas seulement un droit, une propriété héréditaire, ainsi qu'ils le répètent sans cesse.

Rentré en Abyssinie, le P. Fernandez y exerça le ministère apostolique pendant tout le règne de Melec-Séghed. Il vit ce prince embrasser la religion catholique en 1622, à la persuasion du P. Paez; puis arriva un patriarche latin envoyé par le Saint-Siége à la prière du monarque; c'était le P. Mendez, Jésuite portugais, sacré à Lisbonne en 1624. Ce prélat était secondé par un bon nombre de Jésuites. (*Voy.* MENDEZ.) — L'année qui suivit son entrée en Ethiopie (1626), l'empereur, dans une assemblée des grands de

la nation, reconnut solennellement la primauté du Pape, et la religion catholique fut déclarée religion de l'État. On employa même des moyens de coaction extérieure pour la faire embrasser par tous les peuples d'Abyssinie. Il y eut des conversions innombrables; malheureusement elles n'étaient pas toutes suffisamment mûres, solides, libres et sincères. Ceux qui refusaient de renoncer au schisme étaient exaspérés de la violence qu'on voulait leur faire. Il y eut des révoltes continuelles. Le fils de l'empereur lui-même, poussé par l'ambition de régner plus tôt, se mit à la tête du parti schismatique qui était fort puissant; il intimida son père, se saisit de toute l'autorité en 1631, et fit décider dans une nouvelle assemblée des grands de l'Etat, que l'ancienne foi devait être rétablie, la religion catholique proscrite sous peine de mort, et les missionnaires expulsés. Melec-Séghed, accablé de douleur à la vue de tous ces maux qu'il ne pouvait empêcher, expira en 1632, entre les bras du P. de Matos. Alors commença une persécution déclarée, qui aboutit à l'entière destruction du catholicisme en Ethiopie. Les missionnaires chassés du pays, avaient d'abord trouvé un protecteur dans un petit roi particulier, nommé Jean Akay; mais bientôt il les abandonna; six Jésuites se dévouèrent à rester en secret dans l'intérieur de l'empire pour fortifier leurs néophytes; mais ils furent tous martyrisés. (*Voy.* Almeida.) — Les autres, obligés de sortir d'Ethiopie, faillirent trouver la mort au port de Massouah, par suite des calomnies que les schismatiques avaient répandues contre eux et surtout par la férocité du pacha musulman qui gouvernait ce port. A la fin, il les laissa partir moyennant une rançon que les marchands portugais avancèrent; mais il retint en otage le P. Mendez, patriarche, le P. de Matos et le P. Fernandez. Ce dernier avait plus de quatre-vingts ans; aussi chacun de ses compagnons s'offrait à rester en captivité à sa place. Le P. Lobo parvint à persuader au pacha que ce vieillard pouvant mourir entre ses mains, il perdrait une rançon, et qu'il valait mieux retenir un autre Jésuite pour lui. C'est ainsi que le P. Fernandez fut mis en liberté. De Massouah, il est à croire qu'il passa dans l'Inde, avec les autres missionnaires, et qu'il y acheva ses jours dans quelque maison de la compagnie.

Le patriarche et ses deux compagnons restés à Massouah, furent délivrés par l'intervention du consul français, au Caire. — *Voy.* Lobo.

FERNANDEZ (Fr. Sébastien), Jésuite espagnol ou portugais (si l'on en juge par son nom), missionnaire en Chine au commencement du XVII^e^ siècle. — Il se trouvait à Nankin en 1615 lorsqu'une persécution excitée par un mandarin nommé Kro-tchin vint à éclater contre la religion chrétienne dans tout l'empire, surtout à Nankin. Les PP. Semedo et Vagon Jésuites qui desservaient cette résidence furent extrêmement maltraités, surtout le dernier. (*Voy.* Vagon.) — Le Fr. Fernandez eut aussi l'honneur d'être emprisonné avec plusieurs Chrétiens : c'est tout ce qu'on sait de lui, son nom n'étant cité qu'en cette circonstance.

FERRARI (Le P. Honorat), Barnabite italien, de Verceil. — Il partit de Rome pour les missions de l'Asie, en 1719, avec M. Mezzabarba, patriarche d'Alexandrie *in partibus*, et ambassadeur du Pape auprès de l'empereur de Chine. J'ignore sur quelle mission en particulier ce prélat dirigea le P. Ferrari, qui était un savant distingué et un parfait religieux. Trois autres Barnabites italiens, les PP. Alexandre, Calchi et Rosini, faisaient également partie du cortége de M. Mezzabarba, qui envoya le second prêcher l'Evangile dans l'empire birman. — *Voy.* Calchi.

FERRARI (M. André), prêtre italien de la congrégation des Lazaristes, missionnaire au XIX^e^ siècle dans l'Amérique du Nord. — Il naquit à Port-Maurice, dans l'Etat de Gènes, en 1791, de parents solidement vertueux, qui lui procurèrent, outre une excellente éducation, une instruction soignée. Dès l'âge le plus tendre, il faisait leurs délices par sa douceur, sa piété filiale, ses progrès dans les sciences et son tendre amour pour la religion. Il suivit avec distinction les cours de mathématiques et d'anatomie; il lisait avec facilité les auteurs grecs et espagnols; il parlait et écrivait élégamment le latin, l'anglais, le français et l'italien. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il entrevit dans le nouveau monde un vaste champ à son zèle, et comprit qu'il serait plus utile à la religion dans ces pays lointains que dans sa patrie, où les prêtres ne manquaient point. Il se joignit donc à Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, qui était venu en Europe recruter des missionnaires pour son Eglise, et, s'étant arraché aux larmes et aux embrassements paternels, il franchit l'océan, et aborda en Amérique en 1817.

L'évêque de la Louisiane, ayant jugé à propos d'aller résider à Saint-Louis du Missouri, conduisit dans cette partie septentrionale de son diocèse la troupe apostolique qu'il amenait d'Europe et principalement d'Italie. M. Ferrari traversa donc le Kentucki, et édifia les fidèles de ce pays par sa ferveur, sa simplicité noble et ses aimables vertus : en même temps il les remuait par son éloquence douce et entraînante. Du Kentucki il passa dans la Haute-Louisiane, et exerça successivement le ministère apostolique à Vincennes (Indiana) et à Saint-Louis (Missouri). Partout il fit entendre la parole de Dieu avec force, et, dévoué tout entier aux malheureux, il sut se concilier l'estime et la vénération des peuples. S'étant rendu à la Nouvelle-Orléans, il se dévoua sans réserve et on peut dire sans mesure à soigner les malades pendant que la fièvre jaune ravageait la ville. Ni les dégoûts de la misère, ni l'influence d'un climat brûlant, ni les fatigues de son pénible ministère ne purent le rendre moins assidu au chevet des

infirmes, des délaissés et de tous ceux qui souffraient. La mort le frappa dans l'exercice de cette charité héroïque, et il expira en souriant le 2 novembre 1822 : il avait 31 ans. C'était un homme vraiment distingué par les dons de l'intelligence comme par la noblesse du caractère ; il réunissait toutes les qualités dont un prêtre a besoin pour que son ministère porte des fruits de salut : il était théologien profond, moraliste éclairé, prédicateur éloquent et solide, un homme impartial, savant et judicieux. M. Lucas, magistrat à Saint-Louis, disait à son fils, en parlant de M. Ferrari : « Allez, mon fils, écouter ce jeune orateur ; étudiez, dans ses exhortations familières, l'art de raisonner, de toucher et de pénétrer jusqu'au cœur. »

Parmi les missionnaires italiens que M. Dubourg amena en Amérique, plusieurs ne rendirent pas, à beaucoup près, à la religion catholique, un témoignage aussi honorable que M. Ferrari l'avait fait par sa vie pure et par sa sainte mort.

FERRAVA (Fr. Pierre), Bénédictin italien, parti le 6 octobre 1849 de Cadix avec trente-huit autres moines de l'ordre de Saint-Benoît. — Cette nombreuse colonie apostolique se rendait chez les sauvages de l'Australie occidentale, sous la direction de Mgr Serra, Espagnol, évêque de Daulie *in partibus*, et tiré aussi de l'Ordre des Bénédictins. — *Voy.* Serra.

FERRER (Fr. Jean), Bénédictin espagnol, du diocèse de Majorque, missionnaire en Océanie. — Il est parti pour l'Australie le 17 avril 1853, avec M. Salvado, évêque de Port-Victoria, et trente-huit autres moines du même Ordre et de la même nation, que ce prélat emmenait dans son diocèse. — *Voy.* Garrédo.

FERRET (M. Toussaint), prêtre français, du diocèse d'Evreux, membre de la Société des Missions-Etrangères et missionnaire en Cochinchine au XVII^e^ siècle. — Parti de France en 1678, il évangélisa en Orient pendant plus de vingt ans, et eut l'honneur de mourir en prison pour la foi le 12 juin 1700.

FERRETI (Le P.), Jésuite italien, missionnaire en Afrique, dans la grande île de Madagascar. — Il est parti de France en 1849, avec M. Mormet, évêque de Pella, vicaire apostolique, et onze autres missionnaires, séculiers ou religieux, entre lesquels un Bénédictin français, que ce prélat emmenait à Madagascar. — *Voy.* Romani.

FERREUX (M. Pierre), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Orient au XVII^e^ siècle. — Il partit en 1680, exerça le ministère apostolique pendant dix-sept ans et lorsqu'il mourut, le 11 janvier 1698, il était nommé évêque de Sabule *in partibus*, mais on ne voit pas qu'il ait été sacré. Il figure parmi les évêques vicaires apostoliques de Siam, après M. Laneau, évêque de Metellopolis *in partibus*, mort en 1696. Il semble cependant qu'on doit placer entre ces deux prélats M. Bernard Martineau qui mourut dans l'île d'Haïnan en se rendant en Chine. (*Voy.* Martineau.) — M. Ferreux était Franc-Comtois, du diocèse de Besançon.

FERROY (M.), prêtre français du diocèse de Grenoble, missionnaire en Afrique à Madagascar. — Il est parti de Cherbourg le 15 mai 1849 avec onze autres missionnaires, Jésuites, Bénédictins, etc. et M. Monnet évêque de Pella, vicaire apostolique. Ce prélat l'avait fait son vicaire général ou plutôt provicaire apostolique, car c'est le terme usité dans les missions ; il n'y a que les évêques ordinaires qui aient des vicaires généraux. Les provicaires apostoliques ont les mêmes pouvoirs que ceux-ci ; de plus à la mort du vicaire apostolique, s'il n'a pas de coadjuteur ils gouvernent la mission jusqu'à l'arrivée d'un nouveau délégué du Saint-Siége. M. Monnet fut emporté par l'insalubrité du climat peu de temps après son arrivée dans sa mission, à la petite île Sainte-Marie près de Madagascar. M. Weber, prêtre du Saint-Esprit, fut provicaire apostolique après lui et on ne voit pas que M. Ferroy ait succédé à M. Monnet. Peut-être mourut-il prématurément comme son évêque ou revint-il en France, car la mort de l'évêque de Pella amena un changement dans la mission de Madagascar dont la direction passa aux Jésuites. Cette mesure fut d'un grand avantage à cause de l'unité d'action qui est d'une réalisation si difficile avec des missionnaires de différents instituts et sans laquelle cependant il n'y a guère de bon ordre et de succès à espérer, il est probable que les ecclésiastiques séculiers et autres qui étaient attachés à la mission de Madagascar se retirèrent lorsque les Jésuites en furent chargés directement.

FIDALQUE. On trouve quelquefois ce mot dans les relations des missions de l'Orient. Il veut dire gentilhomme portugais C'est probablement le même terme que l'espagnol hidalgo, qui signifie noble, gentilhomme, fils de Goth dans l'origine.

L'aspiration rendue par un *h* en castillan est traduite par un *f* en portugais.

FIDELE DE FANO (Le P.), Mineur observantin italien, de Fano dans l'Etat de l'Eglise missionnaire en terre sainte. — Il est parti de Livourne pour Jérusalem le 8 septembre 1845 avec deux autres religieux de son Ordre le P. Gonzalve, Portugais, et le P. Raphaël Castel-Emile, Italien.

FIDELE DE SAINT-GEORGES (Le P.), Capucin savoyard, missionnaire dans le Levant. — Il est parti pour la Syrie au mois de mai 1846 avec un autre religieux italien du même Ordre, le P. Alexandre de Cassine, Piémontais.

FIDELE DE SIGMARINGEN (Saint), Capucin allemand, missionnaire en Suisse au XVII^e^ siècle et martyr. — Il naquit d'une honnête famille de roturiers en 1577 à Sigmaringen petite ville de l'Allemagne méridionale dans l'ancien diocèse de Constance. Son nom de famille était Rey, au baptême il fut appelé Jean comme son père. Dès sa plus tendre enfance, la nature et la grâce firent briller en lui leurs dons d'une façon

toute particulière et l'ornèrent à l'envi. Après avoir fait ses premières études dans l'université de Fribourg, en Suisse, il s'appliqua à la jurisprudence, et prit le degré de docteur en droit. Il menait, dès lors, une vie très-mortifiée, ne buvait jamais de vin, et pratiquait des austérités continuelles. Ses vertus, entre autres, sa modération et sa douceur, lui attiraient l'estime et le respect de tout le monde.

En 1604, il partit avec trois jeunes gens de grande famille, qu'on envoyait voyager dans les différentes parties de l'Europe. Il s'attacha principalement à leur inspirer des sentiments de religion, leur donnant, en toute circonstance, l'exemple de la piété. Dans toutes les villes qui se rencontraient sur la route, il assistait les pauvres selon ses facultés.

Après ses voyages, il obtint une place dans la magistrature, à Colmar, en Alsace, et il s'en acquitta avec beaucoup de distinction. La justice et la religion faisaient la règle invariable de sa conduite. Il s'intéressait vivement en faveur des indigents, ce qui le fit surnommer l'avocat des pauvres. Quelques injustices, qu'il ne pouvait empêcher, lui donnèrent du dégoût pour sa charge. Craignant donc de n'avoir pas toujours la force d'obéir à sa conscience, il prit la résolution de quitter le monde, et d'embrasser la vie religieuse : il entra dans l'Ordre des Capucins, au couvent de Fribourg, et y prit l'habit, en 1612, à trente-cinq ans. C'est alors qu'il reçut le nom de Fidèle, sous lequel il est connu. C'est une coutume chez les Capucins, et dans d'autres Ordres, de quitter, au moment où l'on entre en religion, le nom qu'on portait dans le siècle. On se dépouille du vieil homme jusque dans les choses extérieures.

Fidèle, après avoir donné ses habits aux pauvres, disposa de son bien et de sa bibliothèque en faveur du séminaire épiscopal (de Fribourg), afin de pourvoir à l'entretien et à l'instruction des jeunes clercs sans fortune. Délivré ainsi de tous les liens matériels qui entravent souvent l'essor de l'âme, et placé dans cette disposition que Notre-Seigneur demandait à ceux qui veulent devenir parfaits, il n'eut plus d'ardeur que pour les humiliations et les austérités de la pénitence ; les mortifications prescrites par la règle austère des Capucins ne suffisaient point encore à sa ferveur ; pendant l'Avent, le carême et les vigiles des fêtes, il ne vivait que d'eau et de fruits secs.

Aussitôt qu'il eut fini son cours de théologie, on le chargea du soin de prêcher la parole de Dieu et d'entendre les confessions des fidèles : il remplit ce double ministère avec un très-grand succès. Devenu gardien ou supérieur du couvent de Weltkirchen (13) il opéra des prodiges de conversion dans cette ville et dans les lieux voisins ; il éclaira aussi plusieurs calvinistes et les ramena à la foi. Le Bréviaire romain fait connaître qu'il fut en outre supérieur dans plusieurs couvents de son Ordre et qu'il y fit régner la pauvreté la plus stricte ; adonné aux jeûnes, aux veilles et aux macérations, il montrait pour ses subordonnés un amour de mère pendant qu'il se traitait lui-même avec une sainte rigueur. Il montra aussi un grand dévouement et une charité héroïque envers les troupes autrichiennes qui étaient décimées par des fièvres pestilentielles.

La nouvelle des fruits qui accompagnèrent ses travaux apostoliques étant parvenue à Rome, la congrégation de la Propagande le nomma pour aller prêcher chez les Grisons. Il fut le premier missionnaire envoyé à ce peuple depuis qu'il avait, pour la plus grande partie, embrassé le calvinisme (près d'un siècle auparavant). On lui associa huit religieux de son Ordre qui devaient travailler sous sa conduite.

Les Grisons sont un peuple et un canton qui fait partie de la Suisse depuis 1798. A cette époque ils formaient une espèce de république, indépendante depuis plus de 200 ans, et alliée de quelques cantons suisses. La ville la plus importante est Coire, siége d'un antique évêché, occupé alors par Jean Pflug d'Apremont, quatre-vingt-dixième évêque, qui occupa ce siége 33 ans (1594 16.7).

Saint Fidèle étant donc entré en mission vers l'an 1618 à 1620 (l'époque précise n'est pas bien indiquée) ne se laissa rebuter ni par les fatigues, ni par les menaces qu'on fit de lui ôter la vie. Il convertit deux gentilshommes calvinistes dans ses premières conférences. En 1622 il pénétra dans un canton particulier des Grisons nommé Pretigoul et y convertit beaucoup d'hérétiques, plutôt par ses prières que par ses prédications.

Tant de conversions excitèrent les alarmes et le ressentiment des calvinistes qui résolurent d'en arrêter le cours en se défaisant de celui qui en était le principal instrument : les Grisons étaient alors en guerre avec l'empereur d'Allemagne et cette circonstance facilitait l'exécution de leurs desseins criminels. Le saint averti de ce qui se tramait contre lui, se prépara à tout événement. Le 24 avril 1622, il se confessa à un de ses compagnons, dit la messe et prêcha dans le bourg de Gruch : il prononça son sermon avec encore plus de feu qu'à l'ordinaire. Il prédit sa mort à plusieurs personnes et ayant écrit quelques lettres, à partir de ce moment il signa : *Frère Fidèle, qui doit être bientôt*

(13) *Kirchen*, pluriel du mot *Kirche*, signifie en allemand *églises*. Il n'est pas douteux que Weltkirchen ne soit une petite ville d'Allemagne ou d'Alsace ou de la Suisse allemande ; mais on ne la trouve pas dans les géographies, soit à cause de son peu d'importance, soit que le nom se trouve ici défiguré. Vaissette parle d'une ville de Veldkitch ou Feldkirch (eau du champ), sur l'Yll, près de son embouchure dans le Rhin, à cinq lieues d'Appenzell et à huit de Bregenz : il y a lieu de croire que c'est la même qui est désignée dans la vie du saint sous le nom de Weldkirchen. — Elle appartient actuellement à l'Autriche et dépend du Tyrol. Le pays d'où l'on tirait autrefois les lansquenets en est tout proche (land, terre, et knecht, valet, serf, garçon.)

la pâture des vers. De Gruch il alla prêcher à Sevis, autre bourg des Grisons, et il exhorta fortement les catholiques à persévérer dans la foi, et à rester attachés à l'unité. Un calviniste ayant tiré sur lui un coup de mousquet dans l'église, mais sans l'atteindre, les fidèles le prièrent instamment de se retirer : il leur répondit qu'il ne craignait point la mort et qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour la cause de Dieu.

En retournant à Gruch, il tomba entre les mains d'un parti de soldats calvinistes qui avaient avec eux un ministre de leur secte : ils le traitèrent de séducteur et voulurent le forcer à embrasser leur prétendue réforme : « Que me proposez-vous là, répondit le P. Fidèle? Je suis venu parmi vous pour réfuter vos erreurs et non pour les embrasser. La doctrine catholique est la foi de tous les siècles, je n'ai donc garde d'y renoncer : au reste, sachez que je ne crains pas la mort. » Un soldat l'ayant renversé par terre d'un coup d'estramaçon (coup de sabre donné avec le tranchant), il se releva sur les genoux et fit cette prière : « Seigneur, pardonnez à mes ennemis; aveuglés par la passion, ils ne savent ce qu'ils font. Seigneur Jésus, ayez pitié de moi; sainte Marie, Mère de Dieu, assistez-moi. » Cette prière finie, il reçut un second coup qui le jeta par terre baigné dans son sang. La fureur des soldats ne fut point encore satisfaite, on lui perça le corps à coups de poignards, et on lui coupa une jambe. Sa bienheureuse mort arriva en 1622 : il paraît que c'était le 24 avril, puisque l'Eglise célèbre sa fête ce jour-là. Les catholiques l'enterrèrent le lendemain. Saint Fidèle était dans sa quarante-cinquième année, et il y en avait dix qu'il était Capucin. Il est le premier martyr que cet ordre ait donné à l'Eglise. Plein de dévotion pour la sainte Vierge et assidu à la pratique du Rosaire, il avait souvent demandé par l'intercession de la mère de Dieu la grâce de verser son sang pour la foi catholique.

Quelque temps après sa mort, les Grisons calvinistes furent battus par les troupes de l'empereur d'Allemagne, conformément à une prédiction du saint. Le ministre qui accompagnait les soldats lors de la perpétration du crime, fut si frappé de cette circonstance qu'il se convertit et abjura publiquement l'hérésie.

Le corps du saint missionnaire est dans l'église des Capucins de Weltkirchen où il avait été gardien; pour sa tête et sa jambe gauche qui avaient été séparées du tronc, elles sont dans la cathédrale de Coire (Grisons). En 1729, le Pape Benoît XIII déclara le P. Fidèle de Sigmaringen bienheureux, et Benoît XIV l'a placé au nombre des saints en 1746. Voici ce que le Martyrologe romain dit de lui sous la date du 24 avril : « A Sevis, dans le pays des Grisons, saint Fidèle de Sigmaringen, de l'ordre des Capucins, qui, envoyé en ce lieu pour y prêcher la foi, fut massacré par les hérétiques. Le Pape Benoît XIV l'a mis au nombre des saints martyrs. »

Le P. Daniel de Paris, Capucin français, a écrit la vie de saint Fidèle de Sigmaringen, son confrère; Paris 1745, in-12. — Le P. Théodore de Paris, religieux du même ordre et de la même nation, avait recueilli les mémoires concernant la vie du saint missionnaire.

Le récit de son martyre dans les leçons du bréviaire romain diffère pour quelques circonstances. Il y est dit que les hérétiques de Sevis, qui la veille avaient feint de se convertir, l'invitèrent à prêcher dans une intention perfide; qu'il se rendit au milieu d'eux, après s'être préparé à la mort, car il pressentait intérieurement le piége qu'on lui tendait; que son sermon ayant été interrompu par un grand tumulte, on l'accabla de coups et de blessures cruelles; qu'il souffrit tout avec joie et avec un grand courage, et reçut ainsi une mort glorieuse.

Depuis cette glorieuse mort, les Capucins ont toujours entretenu une mission de leur ordre dans les Grisons; elle est gouvernée par un préfet apostolique. Le P. Séraphin de Civita-Nova, Italien, remplissait cette charge en 1843 et en 1845; on peut le regarder comme le successeur de saint Fidèle de Sigmaringen, puisque celui-ci avait le titre de supérieur des huit premiers Capucins envoyés dans le pays. — Il y a dans le canton des Grisons trente mille catholiques sur quatre-vingt mille âmes; l'évêque actuel de Coire est M. de Karl de Hohenbalken (Gaspard), né dans les Grisons en 1781; il a succédé à M. Bossi en 1840, par coadjutorerie.

FIERABRAS (M.), ecclésiastique séculier, missionnaire en Amérique. — Il est parti le 30 octobre 1849 de Nantes, pour le diocèse de Natchez (Etats-Unis), avec M. Grignon, prêtre de Rennes, M. Morisset, prêtre de Nantes, deux diacres et un minoré de ce dernier diocèse, et douze Trappistes qui tous se rendaient aux Etats-Unis. — *Voy.* MORISSET. — M. Fierabras, à l'époque de son départ pour les Etats-Unis, n'était encore que sous-diacre.

FIGUEREDO (Le P. MELCHIOR DE), Jésuite portugais, missionnaire dans l'Indoustan au XVI^e^ siècle. — Il fut envoyé en 1556 avec le P. Acosta, et six autres religieux de la Compagnie, dans la petite île de Divar située non loin de Goa, où il y avait un célèbre pèlerinage d'Indous païens, et où la superstition s'était retranchée comme dans un fort inexpugnable. Les Jésuites eurent le bonheur de convertir presque toute cette population, même les brahmes. On bâtit dans l'île une église qui fut dédiée à Notre-Dame, et le P. Barretto, patriarche d'Ethiopie, que la persécution tenait éloigné de son Eglise, vint conférer solennellement le baptême aux néophytes. En même temps d'autres Jésuites, le P. Rodriguez, le P. Fernandez, et cinq frères scolastiques convertissaient les habitants de Choran, petite île voisine de Divar. On ne sait rien autre chose de la vie du P. de Figueredo. — *Voy.* DIVAR.

FIGUEROA (RODRIGUE DE), Espagnol, envoyé en Amérique par Charles V (1518), à la prière de Las Casas, pour mettre en li-

berté les Indiens injustement opprimés par les conquérants. — *Voy.* Barthélemi de Las Casas.)

FIGUEROA (Fr. Nicolas de), catéchiste du P. de Sanvitores, l'apôtre des îles Mariannes, à la fin du XVII^e^ siècle. — Il est à croire que ce catéchiste était Espagnol et membre de la Compagnie de Jésus ; il fut martyrisé par les sauvages, en 1672, ainsi que le Fr. Damien Bernal ; le Fr. Bazan l'avait été peu auparavant, et le P. de Sanvitores obtint aussi la palme du martyre, le 2 avril de la même année, après avoir converti et baptisé cinquante mille insulaires.

FIGUEROLA (M. Jean-Baptiste), prêtre espagnol, du diocèse de Barcelone, missionnaire en Amérique, dans le Texas (Etats-Unis). — Il est parti, en 1846, à la suite de Mgr Odin, évêque de ce pays, avec douze autres prêtres, élèves ou étudiants ecclésiastiques français, espagnols ou italiens. — *Voy.* Dubois.

FILIPPINI (Le Fr.), Lazariste italien, missionnaire en Afrique. — Il est parti de Naples le 6 décembre 1843, avec un prêtre de sa congrégation, M. Serao. On les envoyait dans le Sennaar (Nubie méridionale) où M. Montuori, autre Lazariste italien de la mission d'Abyssinie, venait d'ouvrir récemment une mission importante. — *Voy.* Serao.

FILOMENO (Fr. Nicolas), Bénédictin italien, parti de Cadix, le 6 octobre 1849, pour l'Australie occidentale, avec Mgr Serra, évêque de Daulie, *in partibus*, et trente-huit autres moines espagnols ou italiens, de l'ordre de Saint-Benoît. — *Voy.* Serra.

FINAS (Le P. Marc), Jésuite français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Afrique, dans l'île de Magadascar. — Il est parti de Toulon, en 1846, pour cette destination avec le P. Jouen et le Fr. Lebrotse, coadjuteur. Le premier est aujourd'hui préfet apostolique de la mission. On n'a rien publié au sujet du P. Finas, depuis l'époque de son départ.

FINBAR (Saint), premier évêque de Cork, en Irlande. — On l'appelle aussi saint Arrus, saint Barrocus ou saint Lochan. Il naquit dans le Connaugt, province d'Irlande, et fut élevé au monastère de Louh-Eirc, où il se forma à la science et à la vertu. Ce monastère était fort célèbre, et le concours y était si considérable qu'il donna plus tard l'origine à la ville de Cork. Saint Finbar fut dix-sept ans évêque de cette ville, et il mourut à Cloyne, vers la fin du VI^e^ siècle, premier évêque de Cloyne. Saint Colman, saint Nessant, le premier fondateur de la ville de Cork, et saint Brandan, si célèbre dans les légendes, étaient ses disciples.

FINIEN (Saint), évêque irlandais, missionnaire dans sa patrie, au VI^e^ siècle. — Après saint Patrice, c'est un des plus illustres pontifes d'Irlande. Il était né dans la province de Leinster, et il dut la connaissance de la religion aux disciples de saint Patrice. Animé d'un ardent désir de faire de plus grands progrès dans la vertu, il traversa la mer, et se rendit dans le pays de Galles, où il vécut avec saint David, saint Cildas, saint Cathmaël, etc. Revenu dans sa patrie trente ans après, c'est-à-dire vers l'an 520, ses vertus et sa science le mirent en état de ranimer parmi ses compatriotes l'esprit de religion qui s'affaiblissait de jour en jour. Il prit les moyens les plus efficaces pour assurer le succès de ses travaux apostoliques : il établit en différents endroits des monastères et des écoles. Il faisait sa principale résidence à Cluain-Irerd ou Clonard, dans le West-Meath ; c'était là qu'il avait formé sa principale école : il en sortit un grand nombre de saints et savants personnages, tels que les deux saints Kiéran, saint Colomkille, saint Colomb, fils de Craimthaïm, les deux saints Brendan, etc.

Saint Finien fut dans la suite sacré évêque de Clonard. Le monastère qu'il y avait fait bâtir devint très-célèbre, et on y venait de toutes parts pour s'y former aux sciences et à la piété. Le saint pasteur prenait pour modèles les Basile et les Chrysostome : il aimait tendrement son troupeau et travaillait avec un zèle infatigable au salut des âmes qui lui étaient confiées. Son austérité était extrême : il ne vivait que de pain et d'herbes, ne buvant que de l'eau et couchant sur la terre nue avec une pierre pour oreiller. Il mourut le 12 décembre 552, et on fait sa fête le jour de sa mort. Saint Colomb et saint Comac furent ses principaux disciples ; ils étaient l'un et l'autre supérieurs de moines : le premier ne doit pas être confondu avec l'apôtre de l'Ecosse qui porte son nom.

Le siége épiscopal de Clonard, qui avait été occupé par saint Finien, subsista jusqu'à la fin du XII^e^ siècle. Ses évêques prirent alors le titre d'évêques de Meath. Eugène et Simon Rochefort furent les premiers évêques de Meath : à ce dernier évêché on en unit deux autres vers le XIII^e^ siècle, savoir : Kenlis ou Kells (Cellæ), et Dulek, autrefois Damleag, qui avait été fondé par saint Kenan ou Cianan, disciple de saint Martin de Tours.

FINOTTI (Le Fr. Joseph), Jésuite italien, de la province de Rome (Italie centrale), missionnaire en Amérique (Etats-Unis). — Il est parti en 1845, à l'époque où il n'était encore que scolastique. — *Voy.* Gacciarini.

FIRMIN (Saint), premier évêque d'Amiens, au III^e^ siècle. — Il naquit à Pampelune, en Navarre, où il est honoré comme principal patron. Il eut pour maître saint Honestus, de Nîmes, disciple lui-même de saint Saturnin, évêque de Toulouse, qui l'avait envoyé porter le flambeau de la foi dans la Navarre. Saint Firmin n'eut pas moins de zèle que ses pères dans la foi : ayant été sacré évêque, il annonça Jésus-Christ dans le territoire d'Albi, à Agen, puis en Auvergne, en Anjou, à Beauvais et enfin à Amiens, dont il est regardé comme le premier évêque, c'est-à-dire qu'il parcourut en missionnaire presque toute la France, du midi au nord. Il couronna sa carrière apostolique par le martyre, ayant répandu son sang pour la foi, vers l'an 287. On l'honore le 25 septembre.

FLAGET (M. Benoît-Joseph), prélat français de la congrégation de Saint-Sulpice, missionnaire à la fin du XVIII^e^ siècle, dans l'Amérique du Nord, puis évêque de Bardstown et ensuite de Louisville, dans le Kentucky. — Il naquit le 7 novembre 1763, d'une famille de cultivateurs, à Contournat, hameau de la commune de Saint-Julien, près de Billom, en Auvergne (Puy-de-Dôme). Son père était mort lorsqu'il vint au monde et il perdit sa mère à l'âge de trois ans. Il avait deux sœurs et deux frères. Une tante recueillit les trois garçons et se chargea de leur éducation, en quoi elle fut aidée par un chanoine de Billom, nommé Benoît Flaget, qui était leur oncle. Dieu bénit les petits orphelins. L'aîné devint un excellent et vertueux prêtre : il est mort à l'âge de 85 ans à Billom, dont il avait été curé pendant près de vingt ans ; le second fut près de cinquante ans notaire dans la même ville, et lorsqu'il mourut, à 87 ans, il laissa pour héritage à sa nombreuse et chrétienne famille une réputation d'intégrité et de charité qu'on ne rencontre plus guère dans le monde des affaires. Quant au troisième, Benoît-Joseph, Dieu le destinait à devenir apôtre.

Il commença ses études au collége de Billom et les acheva à celui de Clermont. Lorsqu'il reçut la confirmation, il voulut ajouter à son nom de baptême (Benoît) celui de Joseph. Son cœur vif, sensible, aimant, se tourna de bonne heure vers la piété. Bientôt se manifestèrent en lui d'heureuses dispositions pour l'état ecclésiastique. Il entra au séminaire de Clermont, alors dirigé par les Sulpiciens. Il y fit sa théologie, et fut ensuite appelé au sacerdoce. Il ne tarda pas à entrer dans la congrégation de Saint-Sulpice, qui avait dirigé son éducation cléricale : après une année d'épreuve, il fut envoyé au séminaire de Nantes, pour y remplir les fonctions d'économe. C'était en 1788 : il avait 25 ans. Il y resta peu de temps, et néanmoins sa vertu y produisit une profonde impression, de sorte que son souvenir y vivait encore lorsqu'il reparut dans cette ville après plus de quarante ans d'absence.

Vers les premiers mois de 1792, il fut envoyé par ses supérieurs aux Etats-Unis, où la congrégation de Saint-Sulpice avait quelques établissements. Il partit avec deux compagnons de la même société : M. David, de Nantes, destiné à devenir son coadjuteur vingt-cinq ans plus tard, et M. Badin, d'Orléans, qui n'était pas encore prêtre, et qui fut l'apôtre du Kentucky, avant M. Flaget.

Les Etats-Unis, libres depuis vingt ans, grandissaient déjà d'une manière qui faisait présager leur avenir : mais l'Eglise catholique y était encore au berceau. Sur quatre ou cinq millions d'Européens et de nègres, il n'y avait que quelques milliers de vrais fidèles. Le pays avait, jusqu'en 1789, fait partie du vicariat apostolique de Londres. En cette année le Pape Pie VI érigea un évêché à Baltimore, et y nomma M. Carroll, ancien Jésuite américain, né au Maryland, mais d'origine irlandaise. C'était un homme très-distingué par sa vertu et ses talents. Il était frère du célèbre Carroll, l'un des signataires de l'acte d'indépendance. Son sacre eut lieu en Angleterre, le 15 août 1790. Le diocèse de Baltimore comprenait alors tout le territoire des Etats-Unis, moins la Louisiane, l'Alabama, la Floride, le Michigan, qui n'y furent réunis que plus tard. Pour cette vaste étendue de pays, il avait environ trente prêtres : ainsi l'Église, dans cette partie de l'Amérique était encore au berceau. Heureusement la révolution française y jeta, comme en Angleterre, un grand nombre de prêtres, dont les travaux eurent les résultats les plus heureux pour l'accroissement de la vérité.

M. Flaget, en quittant la France, faisait un sacrifice vraiment héroïque. Il portait à ses frères une affection profonde. Quant à sa tante qui l'avait recueilli orphelin, son amour pour elle allait jusqu'à l'exaltation. Neuf ans après son départ, il écrivait (en 1801), une lettre remplie des sentiments de la plus vive tendresse pour elle. Son enthousiasme de reconnaissance et la simplicité de ses expressions arrachent des larmes.

Il arriva à Baltimore le 28 mars 1792. Après un séjour de peu de durée dans cette ville, il fut envoyé par ses supérieurs à trois cents lieues vers l'ouest, c'est-à-dire à Vincennes, dans l'Indiana, où il y avait environ deux mille Français, mêlés avec des Indiens. Un compagnon de voyage lui fut donné : c'était M. Levadoux, autre Sulpicien français, destiné pour la mission des Illinois. M. Carroll les avait placés sous la protection du général Clark, qui les prit en affection et vous particulièrement son amitié à M. Flaget.

Les deux missionnaires passèrent à Pittsbourg, puis à Louisville dans le Kentucky. C'est aujourd'hui une grande cité. Il n'y avait alors que quatre ou cinq cabanes et deux maisons, dont l'une appartenait à un Français catholique, riche et sans enfants. Il prit tellement M. Flaget en affection, qu'il lui offrit de le faire son héritier s'il voulait rester avec lui. Le généreux prêtre n'avait pas quitté sa patrie et tout ce qu'il avait de plus cher au monde pour s'enrichir des biens de la terre : il refusa. S'il avait accepté, il serait devenu l'un des particuliers les plus opulents du monde ; car le Français était possesseur de la moitié du sol sur lequel est bâtie Louisville, cité de trente mille âmes, qui en aura cent mille dans un avenir d'un demi-siècle.

Bientôt M. Flaget fut obligé de se séparer de son compagnon. Ils se confessèrent l'un à l'autre au pied d'un arbre, puis ils se dirigèrent chacun vers le lieu où Dieu les envoyait par la bouche de leurs supérieurs.

Arrivé à Vincennes, notre missionnaire se mit à l'œuvre avec un courage infatigable ; il prêchait, catéchisait, confessait ses ouailles, évangélisait les sauvages, s'intéressait vivement au bien-être matériel des uns et des autres, et travaillait pour la civilisation comme pour la religion ; car bien des Fran-

çais avaient pris les mœurs des Indiens. Pendant une épidémie qui ravagea Vincennes, il se dépouilla de ses vêtements et se prodigua lui-même pour son troupeau. Aussi, longtemps après, son souvenir provoquait les bénédictions et les éloges de tout le monde, et lorsqu'il fut rappelé à Baltimore par ses supérieurs, vers la fin de 1794, après avoir gardé ce poste pendant deux ans et demi, les habitants de Vincennes firent par trois fois des démarches auprès de l'évêque de Baltimore pour se faire rendre leur bon prêtre.

De retour au Maryland, il fut envoyé comme professeur au collége que les Jésuites tenaient à Georgestown, à vingt lieues de Baltimore. Il s'y instruisit dans la langue anglaise, qu'il ne connaissait que très-imparfaitement et qui est indispensable aux missionnaires des Etats-Unis. Il y apprit aussi à estimer et à vénérer les Jésuites, dont il vit de près la solide piété, le dévouement et le talent pour l'éducation de la jeunesse.

En 1798 on l'envoya à la Havane dans l'île de Cuba, et son intime ami, M. Dubourg, autre Sulpicien français, né dans l'île Saint-Domingue, ne tarda pas à l'y aller rejoindre. Ils devaient fonder dans cette ville un collége pour l'éducation de la jeunesse. Plusieurs familles importantes de l'île en avaient fait la demande; mais le gouvernement espagnol s'opposa à la réalisation du projet; l'évêque, qui était un vieillard perclus de tous ses membres, se laissa prévenir contre eux, les traita avec une extrême rigueur, et leur interdit même la célébration des saints mystères. M. Dubourg repartit pour Baltimore, avec un autre Sulpicien. M. Flaget, qu'une grave maladie venait de mettre à deux doigts de la mort, séjourna encore quelque temps à la Havane pour rétablir sa santé. Il y trouva un généreux protecteur dans la personne de M. Nicolas Calvo, homme riche et influent, distingué par ses connaissances et plus encore par sa vertu, et membre d'une famille ancienne et recommandable. L'estime, l'affection qu'il avait conçues pour le pieux prêtre, étaient telles qu'il lui promit de lui faire rendre tous ses pouvoirs par l'évêque, et qu'il lui offrit de magnifiques propriétés s'il voulait rester avec lui et se charger de l'éducation de son fils. M. Flaget ne se laissa pas arrêter par cette perspective séduisante : il ne voyait que la volonté de Dieu manifestée par celle de ses supérieurs, et considérait toute autre voie comme illusoire. A la Havane il eut occasion de connaître Louis-Philippe d'Orléans, alors proscrit par la révolution française, et qui fut accueilli par la famille Calvo. M. Flaget lui rendit même quelques services, et le prince chercha plus tard à lui en témoigner sa reconnaissance par l'envoi d'un cabinet de physique dont il dotait le séminaire de Bardstown. Cet envoi eut lieu avant l'avénement de Louis-Philippe au trône en 1830.

M. Flaget était depuis dix-huit mois chez M. Calvo, lorsque ce généreux bienfaiteur fut enlevé par une mort prématurée à l'âge de quarante-deux ans. C'était au mois de mai 1801. Le bon missionnaire écrivit que la mort de son propre père n'aurait pu lui causer une douleur plus profonde. En effet, le chagrin le fit tomber dans un tel état de langueur qu'on craignait pour sa santé.

Après la mort de M. Calvo, les supérieurs de M. Flaget le laissèrent encore six mois à la Havane, puis ils le rappelèrent à Baltimore (en 1802). Il partit avec son élève (M. Calvo fils) et quelques autres jeunes gens de la Havane; car plusieurs familles avaient conçu pour lui une telle estime qu'elles furent heureuses de pouvoir lui confier l'éducation de leurs fils. Arrivé à Baltimore, il fut placé comme professeur au collége que les Sulpiciens dirigeaient dans cette ville. Il y retrouva son ami M. Dubourg, et partagea son temps entre l'enseignement et quelques bonnes œuvres, comme l'assistance spirituelle des prisonniers et des condamnés à mort. Souvent il tournait son cœur et ses regards vers sa chère patrie. Son biographe, que nous suivons pas à pas, fait à ce sujet une bien belle réflexion : Il est, dit-il, pour certaines âmes des sacrifices dont le poids se fait encore sentir longtemps après qu'ils ont été offerts au ciel. Dieu les connaît et les contemple avec amour; il compte toutes leurs angoisses; il mûrit tous leurs soupirs, et lorsque viendra le moment d'épancher sur elles sa tendresse, chacune de leurs larmes recevra une récompense aussi grande que son éternité.

Malgré les souvenirs quelquefois pleins de tristesse qui lui venaient de la France, M. Flaget ne songeait pas à y rentrer, et ne regardait pas en arrière, mais il souffrait quelquefois de la privation de nouvelles de ses parents, les communications étant fort difficiles à cause de la guerre que les Anglais faisaient à Bonaparte, alors maître de la France.

Quelques années après, vers 1808, notre missionnaire eut la pensée d'embrasser un genre de vie plus austère et de se faire Trappiste. Une colonie de moines de cet ordre qui erraient hors de France, depuis la révolution, arriva à cette époque à Baltimore, sous la conduite du P. Urbain Guillet. M. Flaget lui communiqua son projet qui fut approuvé; mais Dieu avait d'autres vues sur l'humble prêtre.

Le nombre des catholiques augmentait tous les jours aux Etats-Unis : il était évident qu'un seul évêque ne pouvait suffire à porter un tel fardeau. M. Carroll, malgré son zèle et sa capacité, succombait sous le faix. Enfin, en 1808, le Pape Pie VII démembra le diocèse de Baltimore, érigea des évêchés à Boston, à New-York, à Philadelphie et au Kentucky, dans une petite ville nommée Bardstown, et les fit suffragants de Baltimore érigé en archevêché. M. Flaget proposé par M. Carroll au Souverain Pontife pour occuper le siége de Bardstown, fut institué premier évêque de la nouvelle Eglise. Ce fut pour lui un coup de foudre. Il était forte-

ment convaincu qu'il n'avait ni les talents, ni les vertus nécessaires pour exercer une pareille charge. « Dire que la nouvelle de ma promotion me rendit malade, » écrivait-il à son frère le 12 août 1809, « ce n'est pas vous exprimer la centième partie de ce qui se passait dans mon cœur. Je faillis en perdre la tête. » Ses confrères les Sulpiciens paraissaient d'avis qu'il devait refuser, leur congrégation n'étant pas dans l'usage de se laisser imposer les dignités de l'Eglise. Ils lui conseillèrent de suivre la première idée qu'il avait eue de se rendre en France pour détourner l'orage. Il le fit en effet, traversa l'Océan en 1809, et vint Paris ; mais il fut mal accueilli par M. Emery, son supérieur, qui lui déclara qu'il y avait un ordre formel du Pape et qu'il devait se mettre à l'œuvre en retournant promptement dans son diocèse. Il n'y avait pas à balancer, M. Flaget obéit. Au commencement de 1810, après quelques semaines données à sa famille, il se rendit dans le diocèse de Saint-Flour (Cantal), afin d'y recruter quelques missionnaires pour son nouveau diocèse. Le supérieur du séminaire, dans ce pays, était M. Levadoux, ancien compagnon d'apostolat de M. Flaget dans les solitudes du Nouveau-Monde. Sachant par expérience la disette de prêtres dans ces pays, il se prêta volontiers aux vues de son ami et lorsque celui-ci alla s'embarquer à Bordeaux, pour l'Amérique, le 10 avril 1810, il emmena six compagnons : M. Bruté, qui devint évêque de Vincennes. M. Chabrat, sous-diacre, qui devint coadjuteur de M. Flaget ; M. Didier, qui évangélisa l'Indiana et fournit une longue carrière ; M Derogand, mort après un bel apostolat, et deux autres clercs, dont l'un se fit Jésuite en Amérique, et l'autre mourut prématurément au séminaire avant d'avoir achevé ses études.

A cette époque, la guerre entre la France et l'Angleterre était poussée avec acharnement et les communications par mer étaient extrêmement difficiles. Le navire qui portait M. Flaget et sa petite troupe, tomba deux fois dans les croiseurs anglais et faillit être envoyé prisonnier aux îles Britanniques, mais la Providence le fit échapper à tous ces dangers et il arriva aux Etats-Unis. Il y fit, dans la solitude, à quelques lieues de Baltimore, une retraite de quarante jours, puis il fut sacré le 4 novembre 1810, fête de saint Charles Borromée. Le prélat consécrateur était M. Carroll, archevêque de Baltimore, assisté de MM. Egan, évêque de Philadelphie, et de Cheverus, évêque de Boston.

La nouvelle dignité du prélat n'ajoutait rien à ses richesses. Il n'avait pas même les ressources nécessaires pour se rendre au Kentucky. Ses amis durent faire un appel à la charité des catholiques de Baltimore ; de son côté M. Badin, qui évangélisait le Kentucky depuis près de vingt ans, et que M. Flaget nomma son vicaire général, s'efforça de lui procurer quelques secours Néanmoins on fit une partie de la route à pied, une partie à cheval et le reste en bateau. On dut pour cela emprunter 1,000 francs. M. Flaget emmenait avec lui M. David, M. Chabrat, M. Dérigaux et deux jeunes étudiants. La petite troupe partit de Baltimore le 12 mai 1811 et passa par Pittsbourg ; les catholiques kentuckiens accueillirent leur évêque avec joie, surtout ceux de Bardstown, qui montrèrent beaucoup d'empressement pour lui faire une réception convenable.

A cette époque il n'y avait aucun évêque dans tout l'ouest des Etats-Unis, et on n'y trouvait d'autre évêché que celui de la Nouvelle-Orléans qui était vacant. Le diocèse de Bardstown comprenait, outre le Kentucky et le Tennessée, qui sont deux grands Etats, l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Michigan. Il fallait aussi prendre soin du Missouri, qui dépendait de la Nouvelle-Orléans, mais qui était comme abandonné. Tous ces pays forment une étendue deux ou trois fois aussi grande que la France. La population alors y était clair-semée, et elle a presque décuplé depuis. Les catholiques, peu nombreux, étaient disséminés et dispersés à des distances énormes : on conçoit combien il était difficile de les évangéliser et de les administrer. Cependant, dès qu'il le put, M. Flaget les visita avec un courage infatigable. Peu à peu il vit alléger son fardeau. En 1818, M. Dubourg, nommé, depuis 1815, évêque de la Nouvelle-Orléans, vint résider à Saint-Louis dans le Missouri. En 1821 l'Ohio, en 1833 le Michigan, en 1834 l'Indiana, en 1838 le Tennessée, en 1843 l'Illinois devinrent des diocèses particuliers, dont les chefs-lieux furent fixés à Cincinnati, à Détroit, à Vincennes, à Nashville, à Chicago, et le diocèse de Bardstown se trouva restreint au seul Kentucky, dont l'étendue est égale à la cinquième partie de la France ; la population, qui était de soixante-dix mille âmes environ en 1792, atteint aujourd'hui le chiffre de huit cent mille âmes au moins.

En 1785, il était venu s'y établir une vingtaine de pauvres familles catholiques du Maryland, attirées par le bon marché des terres. Leur nombre s'accrut bientôt. Un Franciscain irlandais, nommé le P. Wheelan, leur fut envoyé en 1788, ; mais la guerre avec les sauvages, qui désolait alors le pays, et l'intolérance des hérétiques, qui formaient la majorité des colons, l'obligèrent à s'éloigner au bout de deux ans et demi. Le petit troupeau fut sans pasteur jusqu'à 1793. A cette époque, M. Carroll ordonna prêtre M. Badin, d'Orléans, un des compagnons de voyage de M. Flaget, et il l'envoya aussitôt dans le Kentucky. C'était le premier prêtre ordonné dans cette partie de l'Amérique. M. Badin évangélisa le Kentucky pendant près de vingt-cinq ans. Il fut secondé de temps en temps par quelques prêtres français que la révolution jetait sur les rives étrangères, et que le zèle portait à l'apostolat. En 1797 et 1799, arrivèrent M. Fournier et M. Salmon, de Blois, puis M. Thayer, Irlandais, ministre presbytérien à Boston, converti et ordonné prêtre en Europe. M. Salmon mourut l'année même de son arrivée.

M. Fournier le suivit au tombeau en 1803; M. Thayer, vers cette époque, retourna en Irlande, et M. Badin se retrouva seul pendant dix-sept mois. En 1804, il vit venir à lui un excellent missionnaire flamand, M. Nérinckx, du diocèse de Malines; puis, un peu plus tard, quelques Dominicains anglais qui fondèrent, près de Bardstown, le couvent de Sainte-Rose; ils avaient à leur tête le P. Fenwich, Américain, qui devint premier évêque de Cincinnati.

Lorsque M. Flaget arriva dans son diocèse, le clergé du Kentucky se composait donc de M. Badin, M. Nérinckx et quatre Dominicains. Les deux premiers résidaient à Saint-Etienne, petite ville éloignée de Bardstown de quatre heures de chemin; c'est là aussi que M. Flaget alla se fixer avec ses compagnons, et il y demeura un an au milieu d'un pauvre logement improvisé, où tout manquait. Quant à la ville de Bardstown, elle offrait alors moins de ressource encore.

Aussitôt installé, le nouvel évêque se mit à visiter son diocèse. Pendant les cinq premières années (1811-1816) que dura cette visite, il ne lui arriva peut-être pas une fois de passer quatre jours sous le même toit, comme il l'avoua lui-même plus tard. Il était continuellement à cheval, ou à prêcher, ou à confesser, dès les quatre heures du matin jusqu'à midi, deux heures et quelquefois quatre heures du soir. Cette vie de courses continuelles, de travaux incessants, dura presque autant que lui : à quatre-vingts ans, on le voyait encore monter à cheval et parcourir son diocèse. Or, les voyages sont fort pénibles dans ces pays dépourvus de chemins, et l'on y souffre des privations et des douleurs de toute sorte.

En 1818, M. Flaget, sur la prière de M. Dubourg, qui se rendait dans son diocèse, alla à Saint-Louis lui préparer les voies. Il revint du Missouri à Bardstown, embrassa son ami et confrère d'épiscopat, et retourna avec lui pour l'installer. Après quoi il reprit le chemin de Bardstown.

En 1819, il se mit à parcourir l'Indiana, le Michigan, l'Ohio, sur lesquels il avait juridiction. Dans ce voyage de sept cents lieues, il donna des missions partout où il rencontrait quelques catholiques. La même année, le 15 août, il eut la joie de sacrer, pour son coadjuteur, M. David, qu'il avait proposé depuis longtemps au Souverain Pontife, et qui était institué évêque de Mauricastre *in partibus*, depuis le mois de juin 1817.

Le jubilé de 1826 fut, pour M. Flaget, une occasion précieuse d'exercer son zèle. Il commença par convoquer le clergé du diocèse au séminaire, et lui fit donner une retraite par son coadjuteur, puis il prit des mesures pour que toutes les congrégations ou paroisses pussent profiter de la faveur spirituelle du jubilé. Se mettant à la tête de ses missionnaires, il voulut partager leurs travaux, et, pendant deux ans, il redoubla ses fatigues accoutumées : aussi cette époque du jubilé produisit au Kentucky des fruits admirables de salut. Sept ans après, il se présenta une nouvelle circonstance d'un genre différent, qui mit en relief le dévouement du vénérable prélat. C'était au mois de mai 1833 : le choléra s'abattit sur le Kentucky avec une violence inouïe, sévissant surtout sur les esclaves. M. Flaget put employer plus de soixante religieuses aux œuvres de charité; partout les membres du clergé rivalisèrent de zèle et de courage, et leur vieil évêque était à leur tête, au plus fort du danger. On le voyait se prodiguant lui-même aux malheureux cholériques; il était continuellement au milieu d'eux, les consolant, leur frottant les pieds et les mains et leur rendant tous les services en son pouvoir. Le fléau l'atteignit à son tour, et avec tant de violence que les médecins désespérèrent de lui. Le vénérable septuagénaire voyait la mort avec joie; mais la responsabilité de sa longue administration l'effrayait. Il se confessa à son coadjuteur, M. David, qui était son intime ami depuis quarante-cinq ans et son confesseur ordinaire depuis trente ans, et en reçut des consolations qui ramenèrent la sérénité dans son âme. Bientôt il s'opéra une crise favorable : M Flaget était sauvé. Il vécut encore dix-huit ans.

Mais il convient de résumer, de grouper, comme l'a fait son biographe, les fondations que l'Eglise du Kentucky doit à son apôtre, et de présenter en un coup d'œil les résultats du bien qu'il a opéré ou préparé.

Lorsque M. Flaget arriva dans son diocèse, il trouva quinze à seize mille catholiques dispersés. Il y avait au Kentucky dix à douze églises dont deux seulement étaient en briques, et encore elles étaient inachevées; la cathédrale n'était qu'une chétive maison ouverte à tous les vents; il n'y avait pas une maison d'instruction, en sorte que les catholiques étaient obligés d'envoyer leurs enfants aux écoles protestantes où ils couraient un grand danger pour la foi et les mœurs. L'évêque de Bardstown comprit que le premier et le plus urgent de tous les besoins de son Eglise était un séminaire pour recruter et former son clergé. Il le fonda dès l'année de son installation (1811), sur une plantation que M. Thomas Howard, mort sans enfants, avait léguée à l'église du Kentucky. Ce séminaire, situé à une lieue de Bardstown, fut placé sous le patronage de saint Thomas. M. David en fut supérieur; il vint s'y fixer, en 1811, avec trois élèves; en 1812, ce nombre était déjà quadruplé. Quelques années après, un beau lot de terre fut acheté à Bardstown même; on y éleva : 1° une jolie cathédrale, à trois nefs, de cent quarante pieds de long, avec une flèche de cent trente pieds; elle fut dédiée au mois d'août 1819; 2° un collége qui fut bientôt en grande réputation, et attira des élèves de tout le Kentucky; 3° un vaste bâtiment en briques devant servir de séminaire, de palais épiscopal et de presbytère. Le tout était placé sous le vocable de Saint-Joseph. M. Flaget et M. David vinrent y présider, en 1820, avec dix séminaristes, dont quelques-uns étaient dans les ordres sacrés. Les élèves plus jeunes et moins avan-

cés restèrent à Saint-Thomas qui, depuis lors, servit de petit séminaire jusqu'à ces derniers temps, où il a été transféré dans la suite à cinq ou six lieues au sud-est de Bardstown, dans un endroit consacré sous le vocable de Sainte-Marie. Un collége du même nom a été bâti sur le même terrain; il est très-florissant et dirigé par des prêtres séculiers, comme le séminaire Sainte-Marie. Le collége Saint-Joseph subsiste toujours, il a été confié aux Jésuites, et sa situation est très-prospère. Il a encore été fondé au Kentucky un troisième collége, également dirigé par les Jésuites.

Quant aux établissements de religieuses, qui étaient également un des besoins les plus pressants du pays, les compagnons de Mgr Flaget y pourvurent de bonne heure, sous l'inspiration du prélat. En 1812, M. Nérinckx jeta les fondements de la congrégation des Lorettaines, ou Amantes de Marie au pied de la croix. Elles mènent un genre de vie austère, et se consacrent à l'éducation des jeunes filles pauvres et au soin des orphelines. Elles ont quatre établissements magnifiques dans le Kentucky et cinq dans le Missouri, où Mgr Flaget en envoya de bonne heure une colonie à Mgr Dubourg, vers 1820. En 1813, M. David forma à la vie religieuse une famille de Sœurs de la Charité, à l'aide des statuts des Sœurs du même ordre en France. Cette famille a également prospéré : elle compte cinq maisons au Kentucky et une au Tennessée. Les religieuses de la Charité se livrent à l'éducation, soignent les malades et élèvent les orphelines, à Louisville, dans un asile où elles en ont plus de cent. En 1820, les Dominicains du couvent de Sainte-Rose créèrent un établissement de religieuses du tiers ordre de Saint-Dominique. Ces dames se livrent aussi à l'enseignement. Elles ont deux maisons dans le Kentucky et deux dans l'Ohio. Enfin, en 1842, il arriva à Louisville une colonie de Dames du Bon-Pasteur d'Angers, qui de là se sont déjà répandues dans les diocèses de Saint-Louis et de Philadelphie. Ces quatre congrégations de Sœurs ont ensemble, au Kentucky, quatre ou cinq cents religieuses, qui rendent les plus grands services à l'Eglise catholique, par l'exercice de l'enseignement et des œuvres de charité.

Les ordres religieux qui servent d'auxiliaires au clergé séculier, dans le Kentucky, sont : 1° les Dominicains, établis depuis près de cinquante ans. Ils ont, dans leur couvent de Sainte-Rose, six Pères et quinze novices; 2° les Jésuites, dont quelques-uns se livrent aux missions proprement dites, et le plus grand nombre se consacrent à l'enseignement de la jeunesse; 3° enfin les Trappistes. Ces moines bien connus se dévouent à une œuvre à part : ils ennoblissent le travail et ils prient. Un pareil ministère est bien utile dans un pays à esclaves, où les préoccupations du commerce, de l'industrie, du bien-être matériel, absorbent toutes les pensées; où la vie semble n'avoir qu'un seul mobile : la soif du gain. Quarante Trappistes sont partis en 1848 du monastère de la Meilleraie près de Nantes; ils étaient sous la conduite du P. Marie-Eutrope. L'établissement qu'ils allaient fonder, sous le nom de Gethsémani, est situé au milieu d'une forêt, à quelques lieues de Bardstown. Leur exemple est une prédication puissante, qui doit dissiper bien des préjugés, et qui a déjà commencé à porter ses fruits. Une nouvelle colonie de douze Trappistes est déjà allée rejoindre les premiers fondateurs de Gethsémani.

Enfin, pour terminer ce tableau, le clergé séculier du Kentucky compte cinquante-cinq prêtres, pour une population de trente-cinq mille catholiques disséminés au milieu de sept à huit cent mille protestants.

Maintenant qu'on a vu en résumé le fruit des travaux apostoliques de M. Flaget, le bien qu'a produit son long épiscopat, il est à propos de reprendre la suite de sa vie.

M. David, coadjuteur de M. Flaget, était de quelques années plus âgé que celui-ci. Vers l'époque où le choléra exerça ses ravages au Kentucky, le diocèse se trouvait donc confié aux mains de deux vieillards. M. Flaget comprit que les travaux qui restaient à entreprendre demandaient des mains plus vigoureuses. Trop modeste et trop bon pour inviter M. David à donner sa démission, il crut tout concilier en offrant secrètement la sienne au Souverain Pontife, et il trouva moyen de la faire accepter. M. David devenait ainsi évêque de Bardstown; mais lorsqu'il apprit tout ce qui avait été fait, il se mit à pleurer, et protesta qu'il ne consentait à rien. Il fallut, pour terminer la contestation, employer le ministère de M. Rosati, évêque de Saint-Louis. Le résultat de son intervention officieuse fut la démission de M. David et la présentation de M. Chabrat pour la coadjutorerie. Ce missionnaire était encore jeune, d'une santé forte et vigoureuse; il avait beaucoup de piété, et était très-habile dans l'administration des affaires ecclésiastiques : c'était l'homme qu'il fallait au diocèse, alors travaillé par quelques esprits trop remuants. Son nom fixa le choix du Souverain Pontife, qui l'institua, le 21 mars 1834, évêque de Bolena *in partibus* et coadjuteur de l'évêque de Bardstown, avec future succession. Le sacre du nouveau prélat eut lieu en 1835.

M. Flaget n'était pas alors sans embarras : quelques-uns de ses prêtres semblèrent oublier le respect dû à son autorité. Cette conduite l'affecta extrêmement; mais s'il était homme à toujours pardonner, il n'avait pas le caractère taillé pour la lutte. D'ailleurs, sa santé se ressentait encore de l'attaque de choléra qu'il avait eue : il avait donc besoin de calme et de repos. On lui conseilla de profiter de la liberté que lui laissait la nomination de son nouveau coadjuteur pour aller en Europe rendre compte au Souverain Pontife de son administration, et revoir en même temps son pays, ses parents et les amis qu'il avait en France.

Les évêques d'outre-mer, au jour de leur sacre, promettent de se rendre tous les dix

ans à Rome, déposer aux pieds du successeur de saint Pierre le tribut de leur foi et de leur amour. M. Flaget crut, en 1825 pouvoir acquitter cette dette. Il en écrivit à la cour de Rome, détaillant les raisons pour et contre. Le Pape ne crut pas le voyage opportun et jugea que la présence de M. Flaget dans son diocèse était indispensable. En 1835 il n'en fut pas de même. M. Flaget put sans inconvénient, et même avec avantage, laisser le fardeau de l'administration aux mains plus vigoureuses de son coadjuteur et satisfaire sa piété en allant baiser les pieds du chef de l'Eglise et lui rendre compte de ce qu'il avait fait pendant 24 ans d'épiscopat.

Il quitta l'Amérique avant la fin de 1835 et arriva à Nantes, où il avait été autrefois économe du séminaire : son souvenir y était encore vivant : aussi on fit au prélat l'accueil le plus empressé et le plus affectueux. On lui témoignait une profonde vénération ; on l'appelait le saint ; l'opinion publique lui attribua des miracles. Mais, au milieu de ce triomphe, sa modestie et sa simplicité étaient toujours les mêmes. Sur la demande de M. de Guérines, évêque de Nantes, il parcourut onze paroisses et confirma environ 5,000 personnes. De Nantes il passa à Angers ; mais deux jours avant Noël (23 décembre 1835), il fut atteint d'une fluxion de poitrine qui l'obligea de séjourner près de cinq mois dans la ville. De là il se rendit à Poitiers, puis à Billom, dans sa famille, recueillant partout sur sa route les mêmes témoignagnes de vénération. De l'Auvergne il se dirigea vers Rome, en passant par Avignon. Le Pape Grégoire XVI, aux pieds duquel il se prosterna humblement, l'aida de ses deux mains à se relever, le serra dans ses bras, lui fit mille caresses, le combla de distinctions, le retint à Rome autant qu'il put, pourvut à sa dépense et exigea qu'il passât l'hiver dans la capitale du monde chrétien ; car il était bien informé du mérite de ce bon prélat, et il en faisait une estime toute particulière. M. Flaget logeait à Rome chez les Lazaristes. Il reçut là de son Eglise une nouvelle désolante : un horrible incendie avait dévoré une grande partie du collége de Bardstown. Quelque douloureux que fût ce coup, il le supporta avec courage et résignation, et il quitta Rome quelques jours après Pâques, 1837, se rendant à Vienne pour y solliciter en faveur de son diocèse les secours de l'Association Léopoldine. Il passa par Viterbe, Assise, Lorette, Ancône, Bologne et Venise. Après avoir terminé à Vienne les affaires qui l'avaient appelé dans cette capitale, il reprit le chemin de la France. Quoique étranger à la politique, il ne voulut pas quitter l'Autriche sans rendre visite aux membres de la branche aînée des Bourbons qui y étaient en exil. On le pria de bénir le duc de Bordeaux (alors âgé de près de 17 ans), et ce jeune prince se jeta à ses pieds, en repoussant avec vivacité le coussin sur lequel on voulait le faire agenouiller.

De retour en France M. Flaget entreprit une mission d'un genre particulier. A la prière des administrateurs de l'OEuvre de la Propagation de la Foi et avec l'approbation du Souverain Pontife, il parcourut un grand nombre de diocèses du Midi pour exciter le zèle du clergé et des fidèles en faveur de l'œuvre qui est dans ce siècle la mère nourrice des missions. S'étant mis en route le 18 octobre 1837, il visita dans une première tournée les douze diocèses du Puy, de Clermont, de Moulins, de Nevers, de Bourges, de Limoges, de Tulle, de Cahors, de Montauban, de Rodez, d'Alby et de Saint-Flour (Cantal), puis sa santé chancelante l'obligea d'aller chercher du repos dans sa famille. Rentré à Clermont, le 20 mars 1838, il en repartit le 6 juin, visita Valence, Viviers (Ardèche) ; Montpellier, Toulouse, Auch, Aire (Landes) ; Bayonne (Basses-Pyrénées) ; Tarbes, Pamiers (Ariége) ; Perpignan, Carcassonne, Nîmes, Avignon, Aix, Marseille, Fréjus (Var) ; Digne et Gap, en tout dix-huit diocèses. Il rentra à Lyon le 6 octobre, et après quelques jours de repos il en repartit le 29, pour visiter Grenoble, Belley (Ain), Autun (Saône-et-Loire), Saint-Claude (Jura), Besançon et une grande partie des Etats sardes, savoir : Annecy, Saint-Jean de Maurienne (Savoie) ; Turin (Piémont) ; Asti, Alexandrie, Gênes, Savone, Albenga, Vintimille, Nice et Chambéry (Savoie) ; en tout quarante-six diocèses parcourus par cet infatigable vieillard malgré le poids de ses soixante-quinze ans. M. Flaget était missionnaire en Amérique depuis près de cinquante ans ; il connaissait très-bien les missions et leurs besoins ; la haute opinion qu'on avait universellement de sa sainteté donnait le plus grand poids à ses paroles et à ses démarches, et le rendait très-propre à la bonne œuvre qu'on lui avait fait entreprendre. L'Association de la Propagation de la Foi en retira des fruits merveilleux. Jusque-là elle n'avait pas été connue et répandue comme elle l'a été depuis. Il eût été à désirer que le prélat pût également visiter le nord de la France. Il consulta à cet égard le Souverain Pontife qui l'engagea à repasser dans son diocèse dont il était absent depuis quatre ans. Il avait passé à Nice le carême de 1839. Il quitta cette ville le 8 avril, arriva à Chambéry le 12. Ensuite il passa à Lyon où il embrassa un confrère d'Amérique, M. Purcell, Irlandais, évêque de Cincinnati, avec qui il se rendit à Clermont ; peu de jours après il se mit en route pour Paris et le Hâvre. En quittant de nouveau sa chère famille il comprenait bien que c'était pour la dernière fois ; aussi ce sacrifice lui causa la douleur la plus vive.

Vers les premiers jours de juillet 1839, il quitta la France avec un seul ecclésiastique qu'il emmenait dans son diocèse. Plusieurs autres sur lesquels il avait compté lui manquèrent par suite de diverses circonstances,

et ce fut encore un sujet d'affliction. M. Purcell, plus heureux, emmenait dix jeunes missionnaires. Après quarante jours de traversée ils arrivèrent à New-York, d'où M. Flaget regagna le Kentucky et reparut au milieu de son troupeau.

L'âge et les travaux avaient singulièrement affaibli ses forces, mais ils n'avaient point diminué son dévouement. Il reprit donc aussitôt sa vie de missionnaire, visita son diocèse, à la joie universelle des catholiques qui ne croyaient plus le revoir. Quant à l'administration de son Eglise, il la laissait tout entière entre les mains de M. Chabrat, son coadjuteur, et il s'effaçait avec la modestie d'un enfant pour le laisser paraître. Il lui remettait scrupuleusement tous les secours qu'il recevait, ne se réservant que les sommes nécessaires pour quelques aumônes.

Une œuvre importante tenait encore à cœur à M. Flaget, c'était la translation de son siége épiscopal de Bardstown à Louisville. Lorsque Bardstown fut choisi, en 1808, pour y établir la résidence de l'évêque du Kentucky, toutes les villes de ce pays ne faisaient que de naître, et Bardstown offrait des espérances de prospérité future qui ne se réalisèrent pas. Pendant que tout grandissait rapidement autour d'elle, elle resta une petite ville de deux mille âmes, dont trois ou quatre cents catholiques. Il était évident qu'elle était destinée à être stationnaire; puisqu'elle se trouvait confinée au milieu des terres, loin du mouvement du commerce. Il importait donc de fixer le chef-lieu du diocèse sur un point plus important et plus central. Louisville, une des principales cités du Kentucky, située sur la rivière l'Ohio que vingt mille bateaux à vapeur sillonnent chaque année, parut présenter toutes les conditions convenables pour y transférer le siége épiscopal. C'était déjà une ville de vingt à trente mille âmes dont cinq ou six mille catholiques, et tout lui annonçait un avenir brillant. M. Flaget, pendant son voyage en Europe, avait déjà parlé au Souverain Pontife Grégoire XVI de transférer dans cette ville l'évêché de Bardstown. Le Pape avait paru disposé à s'en rapporter à la décision de l'épiscopat américain, réuni en concile national à Baltimore. Les dispositions des habitants de Louisville étaient d'ailleurs très-favorables : protestants et catholiques voyaient avec plaisir l'évêque du Kentucky venir fixer sa résidence dans leur cité. De son côté, le concile de Baltimore donna à cette translation une approbation à peu près unanime. Alors M. Flaget se décida à solliciter du Souverain Pontife une bulle qui l'autorisât à transférer son siége de Bardstown à Louisville. La bulle arriva dans les premiers mois de 1841, elle laissait à l'évêque le soin de déterminer le moment convenable pour mettre le projet à exécution. Il attendit encore quelque temps et partit enfin avec son coadjuteur (M. Chabrat) pour Louisville.

A cette époque la mort frappa autour de lui des coups redoublés et douloureux. Il perdit successivement son frère, le curé; son vieil ami et coadjuteur, M. David, évêque de Mauricastre, décédé en juillet 1841, à 80 ans environ. Une autre épreuve non moins pénible lui était encore réservée, M. Chabrat, pour qui il avait autant d'affection que d'estime, vit sa belle santé s'altérer à tel point qu'il ne put supporter le fardeau de l'administration. A de premières infirmités se joignit un affaiblissement de la vue qui l'obligea de venir consulter en France. M. Chabrat retourna en Amérique; mais la maladie fit de nouveaux progrès, et il fut obligé de se séparer encore de M. Flaget. Ce dernier, effrayé de la solitude à laquelle sa vieillesse allait être condamnée, écrivit à Rome demandant la permission de faire agréer sa démission par le concile de Baltimore; l'autorisation arriva; mais les Pères du concile ne voulurent point accepter sa démission; l'évêque de Cincinnati et celui de Nashville, voisins de M. Flaget, offrirent de visiter, l'un le nord, l'autre le sud du Kentucky. Les choses en étaient là lorsque M. Chabrat partit pour la France la seconde fois. Le médecin qu'il consulta à Paris, après avoir bien examiné sa maladie, déclara au nonce que le prélat était perdu s'il retournait en Amérique. Peu de temps après M. Chabrat apprit que sa démission était acceptée à Rome. Il se retira dans les montagnes du Cantal, au sein du pays qui l'a vu naître et se soumit là au traitement le plus rude et le plus douloureux. M. Flaget se trouvait donc encore une fois sans coadjuteur, et cette fois il avait quatre-vingt-quatre ans, et était épuisé par près de soixante ans de travaux apostoliques. Le Saint-Siége comprit qu'il était urgent de donner à ce vénérable vieillard un soutien, un appui, pour les derniers jours de son pèlerinage. Ce devait être la consolation suprême de M. Flaget. On lui donna pour coadjuteur un prêtre américain, M. Spalding, né au Kentucky un an avant l'arrivée de M. Flaget dans le pays. Il fut institué le 9 mai 1848; son sacre eut lieu à Louisville le 10 septembre de la même année. M. Spalding avait fait ses premières études dans les écoles du diocèse, ensuite il était allé à Rome, et avait étudié la théologie au collége de la Propagande. C'est un écrivain distingué, M. Flaget l'avait déjà nommé son vicaire général.

Avant de mourir, le vénérable patriarche de l'Eglise d'Amérique eut encore la joie de voir poser la première pierre de la nouvelle cathédrale à Louisville. Cette cité s'était montrée fière et heureuse de recevoir son évêque dans ses murs. Ses habitants s'empressèrent de répondre aux divers appels de sa charité pour diverses bonnes œuvres, comme l'établissement des religieuses du Bon-Pasteur; souvent les protestants eux-mêmes lui apportèrent le tribut de leur vénération avec le concours de leurs généreuses offrandes. D'ailleurs on remarqua que la

population de cette grande ville accourut dès lors avec un empressement sensible dans les églises catholiques ; celle qui servait d'abord de cathédrale devint bientôt trop étroite et l'on songea bien vite à en bâtir une autre. Le terrain était acheté dès l'an 1842, mais les ressources qu'on avait destinées pour commencer les travaux ayant été absorbées par l'établissement du couvent du Bon-Pasteur, ce ne fut qu'en 1849 qu'on put mettre la main à l'œuvre, avec l'assistance de l'Association pour la Propagation de la foi. M. Flaget, retenu dans son lit par ses infirmités et sa faiblesse, ne put présider à la cérémonie de la pose de la première pierre ; mais il se traîna quelques instants sur un balcon d'où il dominait la foule. De là il adressa aux assistants quelques paroles vives et chaleureuses et leur donna une suprême bénédiction.

Le moment approchait où il allait rendre sa belle âme à Dieu et recevoir la récompense de ses longs travaux. Les dernières années de sa vie furent éprouvées par une série d'infirmités et de douleurs que Dieu ménage souvent aux justes pour achever de les purifier. Dès l'année 1844, il éprouvait souvent des pesanteurs de tête qui lui rendaient tout travail sérieux extrêmement pénible, et, plus tard, cette difficulté se changea en une impossibilité absolue. Ses lettres devenaient de plus en plus rares, il finit par ne plus en écrire, se contentant de signer d'une main tremblante celles qu'on écrivait en son nom. Ses facultés intellectuelles s'affaiblirent, surtout sa mémoire ; et il en faisait quelquefois le sujet de ses plaisanteries. Le bureau de ma mémoire, disait-il, se dégarnit sensiblement. Mais son jugement resta sain et entier jusqu'au dernier jour. Il n'oublia jamais non plus le secret de la prière. La récitation du bréviaire lui étant devenue difficile, il se faisait assister par un ecclésiastique. Puis sa vue ayant baissé au point de lui permettre à peine de lire quelques lignes, il fut obligé d'y renoncer entièrement, et remplaça son office par la récitation de nombreux rosaires. Au mois d'août 1849 une tumeur se manifesta à l'un des bras du saint vieillard : c'était le signe d'une décomposition prochaine.

Lorsqu'il ne lui fut plus possible de monter à l'autel, ce fut la dernière et la plus cruelle privation que lui imposa l'âge avec son cortége d'infirmités et de douleurs. Bientôt une tumeur semblable à celle du bras vint affecter les deux jambes. Enfin le 11 février 1850, après une nuit extrêmement douloureuse et agitée par le délire, il recouvra un peu de calme, pendant lequel on lui administra dans la matinée les derniers sacrements. Il les reçut avec une entière connaissance et une foi vive, répondant aux prières de l'Eglise. Dans l'après-midi, il demanda à sa nièce, qui était à ses côtés, de lui lire quelque chose des souffrances de Notre-Seigneur ; il écouta attentivement, fit même quelques réflexions pieuses sur ce sujet. On s'aperçut aussitôt qu'il allait expirer, on lui présenta un crucifix sur lequel il colla ses lèvres, et, sans secousse et sans agonie, il rendit alors son âme à son Créateur.

Dès que la nouvelle de cette mort fut répandue dans Louisville, ce fut un deuil général. Protestants et catholiques vénéraient le saint évêque : tous le pleurèrent. Il se fit un concours immense autour de sa dépouille mortelle. On l'enterra au bout de trois jours ; il faisait un temps affreux ; néanmoins plus de cinq mille personnes voulurent l'accompagner jusqu'au lieu de son repos. Il fut enseveli dans l'église du Bon-Pasteur, en attendant que le caveau construit dans le chœur de la nouvelle cathédrale pût le recevoir.

M. Flaget n'était point un homme d'un grand génie ; mais il avait un jugement droit, beaucoup de bon sens, une vertu solide et aimable. Lorsqu'il mourut après soixante ans d'apostolat, dont quarante en qualité d'évêque du même diocèse, il était vénéré par tous les catholiques de l'Amérique, et même de l'Europe et du monde entier. Il fut pour l'ouest des Etats-Unis ce que M. Carroll avait été dans l'est, pour les Etats du littoral ; premier évêque de cette moitié des Etats-Unis, il fut le premier phare d'où la lumière de la vérité se répandit dans d'immenses régions, et, aujourd'hui, l'Eglise, dont il jeta les premières fondations au prix de tant de sueurs et de fatigues, compte plusieurs beaux rameaux, devenus, à leur tour, de grands arbres, et à qui l'avenir promet les plus belles et les plus sublimes destinées.

FLANERIC (M. Patrice), ecclésiastique irlandais, de la congrégation de Saint-Basile, établie à Annonay, en France (Ardèche), missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti du Hâvre, au commencement de 1853, pour le diocèse de Toronto (Haut-Canada), avec MM. Soulerin et Malbos, prêtres français, de la même société. Il n'était encore que tonsuré lors de son départ. *Voy.* Soulerin.

FLAVIEN (Le Fr.), religieux laïque de la Congrégation de Sainte-Croix, du Mans, envoyé, en 1847, dans les missions de l'Amérique septentrionale, avec sept autres frères, trois pères, et quatre sœurs de la même société. — *Voy.* Saunier.

FLEESON (M. Thomas), missionnaire irlandais, dans l'Inde, envoyé du séminaire de Drumcondra. — Il est parti, en 1850, n'étant encore que diacre, pour le vicariat apostolique de Madras. — Un prêtre, M. Bernard Shéridan, du même établissement, a été aussi envoyé, en 1850, dans cette mission, qui est gouvernée par un évêque irlandais, M. Fennelly, évêque de Castorie.

FLEUVE DU FRÈRE. — Rivière du Brésil, ainsi nommée, parce qu'un missionnaire, poursuivi par les sauvages, qu'il cherchait à éclairer, s'y noya en voulant la traverser ; les autres furent cruellement massacrés : c'étaient des Franciscains réformés, presque tous Italiens. On sait que le vrai nom des Franciscains est : *Frères Mineurs*, voilà pour-

quoi on dit : *Fleuve du Frère*. D'ailleurs, chez les nations catholiques du midi de l'Europe, et particulièrement en Espagne et en Portugal, le mot frère, employé dans ce sens, signifie moine, religieux. Ainsi, *Fleuve du Frère*, en Portugais, devrait être traduit, dans notre langue, par *Fleuve du Moine*.

Les premiers missionnaires qui mirent le pied au Brésil, sont : Fr. Henri de Coïmbre, Mineur portugais, et ses compagnons, qui s'étaient embarqués pour l'Inde sur la flotte de Cabral. Celui-ci découvrit le Brésil sans le vouloir (1500), et envoya porter cette nouvelle, au roi Emmanuel, par Gaspard de Lemos et un frère Mineur. Le religieux monarque y fit de suite passer une colonie d'ouvriers apostoliques pour évangéliser les indigènes. C'étaient, comme nous l'avons dit, des Franciscains réformés, qui périrent tous victimes de leur zèle.

L'histoire, soi-disant impartiale, qui nous a conservé le souvenir de tant de personnes inutiles ou méprisables, a laissé ensevelis dans l'oubli les noms de tous ces héros de dévouement dont l'humanité devrait s'honorer bien plus qu'elle ne fait en général.

Quant au *Fleuve du Frère*, il a changé de nom, ou c'est un cours d'eau peu important; car les géographes n'en font pas mention, et je n'ai pu découvrir sa position précise.

FLORENT (Saint), missionnaire dans le Poitou aux IV^e^ et V^e^ siècles. — Il était né dans les Gaules, et il quitta son pays pour aller se mettre sous la conduite de saint Martin de Tours, qui l'ordonna prêtre. Après avoir passé quelque temps à prêcher l'Evangile dans le Poitou, il se retira sur la montagne de Glone, entre Nantes et Angers, et y mena la vie solitaire, ce qui donna naissance à un monastère connu depuis sous le nom de Saint-Florent le Vieux. Saint Florent est patron de la ville de Roye, qui posséda longtemps de ses reliques.

FLORENT DE JESUS DE NAZARETH (Le P.), évêque polonais de l'ordre des Carmes, missionnaire dans l'Indoustan, au XVIII^e^ siècle, vicaire apostolique du Malabar sous le titre d'évêque d'Areopolis *in partibus*.

FLORENTIN (Le P. Guillaume), religieux de l'ordre de la Merci, se rendit à Alger et à Bougie, avec saint Pierre d'Armeugole, du même ordre, pour y racheter des captifs. — Ils en délivrèrent trois cent quarante-six à Alger, et les firent embarquer pour l'Espagne, sous la conduite de quatre religieux; à Bougie, ils en rachetèrent cent dix-neuf; au moment de partir, saint Pierre conclut encore un marché pour la liberté de dix-huit enfants qui étaient très-exposés à apostasier la foi et à servir aux passions brutales de leurs maîtres, et il engagea sa liberté pour 1,000 ducats, représentant le prix de leur rançon. Le P. Florentin partit donc, emmenant avec lui cent trente-sept Chrétiens, et lorsqu'il revint dégager à prix d'argent son compagnon, il apprit qu'il était pendu depuis six jours à un gibet. En proie à une amère douleur, il demanda et obtint la permission de détacher son corps de la potence pour lui rendre les honneurs d'une sépulture chrétienne. Il se rendit au lieu de l'exécution en versant des larmes; mais Pierre d'Armeugole, que tout le monde croyait mort, vivait encore, et lui adressa la parole pour lui dire que la sainte Vierge l'avait conservé à la vie. Tous les habitants de la ville de Bougie furent témoins de ce prodige, et plusieurs mahométans se convertirent; le divan ou conseil local reconnut lui-même la vérité du fait, puisqu'il priva les créanciers du P. d'Armeugole des 1,000 ducats de sa rançon, et employa cette somme à acheter vingt-six autres esclaves chrétiens, que les religieux de la Merci emmenèrent à Barcelone. Par cette décision les autorités mahométanes proclamaient assez haut que, si le P. d'Armeugole vivait, c'était contrairement aux lois de la nature; qu'ayant été étranglé et étant resté six jours suspendu à la potence, il devait, en droit, être regardé comme mort, et que ses créanciers n'avaient plus par conséquent le droit de réclamer sa rançon. — Saint Pierre d'Armeugole vécut encore dix ans depuis son supplice; il en garda toujours la preuve dans son corps, ayant le visage très-pâle et le cou tordu. — *Voy.* ce nom.

FLORÈS ou plutôt ENDÉ, île de l'Océanie, dans la Malaisie. Elle a environ 300 kilomètres de long sur 60 à 80 de large, et est peu connue. — Les Portugais y ont eu des établissements dès le XVI^e^ siècle, et il n'y a pas bien longtemps qu'ils l'ont complétement abandonnée. Elle est aujourd'hui soumise à la puissance, ou du moins à l'influence des Hollandais. Les habitants sont sans doute des Malais qui professent la religion mahométane. Cependant on y trouve encore des descendants de Portugais qui professent la religion chrétienne. Au XVI^e^ siècle, les religieux Dominicains, Jésuites et autres, y avaient fondé, comme dans les Moluques et dans beaucoup d'autres îles de cet immense archipel, des chétientés florissantes, qui ont langui depuis, et sont tombées dans une entière décadence. L'île de Florès doit être soumise aujourd'hui à la juridiction du vicaire apostolique hollandais de Batavia, M. Vrancken, évêque de Colaphon *in partibus*.

FLORÈS (Le P. Pierre), Prêcheur espagnol, missionnaire aux îles Philippines dans le XVI^e^ siècle. — Il partit d'Europe, en 1586, avec le P. Jean de Castro et plus de vingt autres Dominicains que ce saint religieux emmenait en Océanie pour y travailler à la conversion des indigènes, et en former une province de l'ordre de saint Dominique. A cette notion générale se réduit tout ce qu'on sait du P. Florès. Le détail de sa vie apostolique n'est point parvenu jusqu'à nous. — *Voy.* Dominique de Salazar, Jean Chrysostome de Séville, Bénavidès.

FLORIDE, contrée de l'Amérique du Nord, comprise aujourd'hui dans les États-Unis d'Amérique, dont elle forme un Etat;

sa capitale est Tallahassée. — Elle fut découverte par l'Espagnol Jean Ponce de Léon, en 1512, le jour de Pâques fleuries, d'où lui vient le nom de Floride. Après bien des vicissitudes, les Espagnols restèrent maîtres du pays, en 1570, et le possédèrent jusqu'en 1763, époque à laquelle il fut cédé à l'Angleterre. En 1781, les Espagnols le reconquirent, et en restèrent maîtres encore trente-huit ans, jusqu'en 1819, qu'ils le vendirent aux Etats-Unis. D'abord simple territoire, la Floride devint, en 1836, un Etat de l'Union américaine. La population y est encore peu considérable (60 à 70,000 âmes), et elle ne s'accroît pas rapidement, parce que les Indiens Peaux-Rouges qui l'habitent ont fait longtemps une vigoureuse résistance aux Anglo-Américains qui voulaient les dompter pour les expulser ensuite. La présence de ces ennemis rendait le pays peu sûr, et empêchait les progrès de la civilisation. Mais les Indiens ont dû à la fin céder devant la tactique des Blancs, et il est probable qu'actuellement leur sort est décidé comme celui de tous les Peaux-Rouges des Etats-Unis : ce sort, c'est l'extermination ou l'expulsion. La nation dominante dans la Floride était connue sous le nom de Séminoles ou Crics inférieurs ; c'est elle qui a opposé tant de résistance, depuis 1819, aux Anglo-Américains.

Le nom de Floride s'étendait autrefois à tout le pays situé à l'Ouest jusqu'au Mississipi, et comprenait par conséquent l'Alabama, qui en a été détaché pour former un Etat distinct, et qui est devenu très-florissant et très-peuplé. On y comptait six nations indiennes : les Séminoles, les Crics supérieurs, dans l'Alabama, les Chactas ou Têtes-Plates, et les Yasous dans l'Etat actuel du Mississipi, les Natchez dans l'Etat de ce nom, et les Tchikkava. On divisait la Floride en deux parties : la Floride Orientale, capitale Saint-Augustin, et la Floride Occidentale, capitale Pensacola, d'où le nom de Deux-Florides était souvent donné à ce territoire. — L'esclavage des nègres y règne sous la domination Anglo-américaine, et cette institution inique ne peut manquer de durer, de s'affermir et de s'étendre à mesure que le pays sera mis en valeur. Le nombre des nègres est encore peu considérable, la spéculation s'est portée tout entière sur l'Alabama, pays voisin, qui est beaucoup plus beau, et qui s'est peuplé très-rapidement. On y compte les esclaves noirs par centaines de mille. La Floride est un pays plat, bas et marécageux, entrecoupé de sables stériles avec des savanes immenses. Il y règne une chaleur étouffante, et souvent des fièvres terribles. L'émigration ne s'y portera donc d'une manière considérable que lorsque les pays voisins seront à peu près pleins.

La Floride a été depuis plus de trois siècles le théâtre de l'apostolat catholique ; cet apostolat s'exerçait d'abord sur les Indiens indigènes du pays. Il n'a rien laissé à désirer sous le rapport de l'héroïsme des missionnaires : un grand nombre, surtout des Jésuites, ont payé leur dévouement de leur vie et ont expiré sous la flèche des malheureux qu'ils voulaient éclairer et civiliser. Mais le succès a constamment fait défaut aux entreprises du zèle évangélique, soit à cause du naturel des sauvages qui n'avaient point la douceur des Guaranis du Paraguay et que les Espagnols ne purent jamais dompter, soit par suite des cruautés de ceux-ci, soit que les tentatives apostoliques ne fussent pas faites avec assez de suite, mais d'une manière détachée et suivant les inspirations d'un zèle momentané.

Pendant la domination espagnole, c'est-à-dire au XVI^e^ siècle, au XVII^e^ et au XVIII^e^, la Floride dépendit sans doute du diocèse de Saint-Domingue ou de quelque autre diocèse espagnol des Antilles, comme Porto-Rico, Saint-Jacques-de-Cuba ou la Havane ; peut-être qu'elle passa sous la juridiction de l'évêque de la Nouvelle-Orléans, lorsque ce siége fut érigé en 1793. Du reste l'état de la religion y était alors presque nul et présentait des misères affligeantes. A la cession du pays aux Etats-Unis en 1819, le Saint-Siége devint plus libre de pourvoir aux besoins des catholiques et de prendre des mesures efficaces pour les tirer de l'état fâcheux où ils languissaient. Un missionnaire français, M. Portier, de Lyon, qui était passé en Amérique en 1817 à la suite de M. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, fut institué évêque d'Olène et vicaire apostolique de l'Alabama et des Florides. — Peu après la ville de Mobile dans le premier de ces Etats fut érigée en évêché (1825), et M. Portier placé sur ce nouveau siége le gouverne encore depuis près de trente ans. Malheureusement la capacité administrative du prélat n'a pas égalé son zèle et sa piété, et d'un autre côté les circonstances n'ont point favorisé l'extension de l'Eglise catholique dans ce pays. La véritable Eglise y compte seulement dix à douze mille fidèles sur six à sept cent mille âmes. Il serait désirable qu'un évêque particulier fût donné à la Floride : si peu nombreux qu'y soient les catholiques, cette mesure aurait pour effet de leur donner une existence plus assurée, une forme plus solide, et l'avenir se chargerait de les multiplier davantage, tant par suite des émigrations que des conversions : en effet la religion étant mieux connue et mieux pratiquée, les préjugés des protestants s'affaibliraient peu à peu, et un certain nombre reviendraient à l'unité.

FLORISSANT, petite ville des Etats-Unis dans la Haute-Louisiane (Missouri). — Elle est à cinq lieues de la ville de Saint-Louis. Ce fut une des premières paroisses catholiques dès l'arrivée de M. Dubourg dans le pays en 1817. Ce prélat y forma un établissement de Dames du Sacré-Cœur pour l'éducation des jeunes personnes.

FLOUR (SAINT), en latin *Sanctus Florus*, premier évêque de Lodève (Hérault), et apôtre de cette partie du Languedoc au IV^e^ siècle. — Non-seulement il prêcha la foi dans la Gaule

Narbonnaise, mais il pénétra dans les Cévennes, et jusque dans la Haute-Auvergne où il mourut vers l'an 389, à ce qu'on croit. —Une église fut bâtie à l'endroit où il avait été enterré. Saint Odilon, l'illustre abbé de Cluny, qui était Auvergnat de naissance, y fonda une abbaye au commencement du XI^e siècle, et Jean XXII, Pape français, l'érigea en évêché en 1317. La ville de Saint-Flour est encore une de celles qui doivent tout ce qu'elles sont à la religion et aux moines. Le siége épiscopal y subsiste toujours, et, d'après le concordat de 1801, sa circonscription embrasse tout le département du Cantal. Les reliques du saint missionnaire, patron de la cité et du pays, sont dans la cathédrale, et on célèbre sa fête le 3 novembre et le 1^er juin.

FO-GAN ou FOU-GAN, ville maritime de Chine, dans la province de Fo-Kien.—Elle est située à douze ou quinze lieues au nord de Fou-Tcheou-Fou, capitale de cette province. Le P. de Capillas, Dominicain espagnol, l'évangélisa en 1642, et ayant été pris dans les environs, le 13 novembre 1647, il fut martyrisé le 15 janvier suivant.

FOI (SAINTE-), confrérie établie à Goa, en 1541, par Michel Vaz, prêtre portugais, vicaire général de l'évêché, et Fr. Jacques de Borba, Franciscain de la même nation.—Cette confrérie avait pour but de former des catéchistes et des prêtres indigènes. C'était un excellent moyen de répandre la foi; et l'œuvre prit, sous la direction des Jésuites, un développement immense. On y élevait des jeunes gens de l'Inde, de l'Abyssinie, de la Chine, de l'Océanie et de toutes les nations de l'Orient. — *Voy.* SAINTE-FOI.

FOI, Chrétienne cochinchinoise, martyre au XVII^e siècle. — C'était une jeune fille de 18 ans environ; elle fut cruellement fustigée pour sa religion dans la persécution de 1664. Arrêtée de nouveau deux ans après, avec environ quarante autres chrétiens, elle fut comme eux condamnée à mourir de faim : après avoir souffert quelques jours les rigueurs de ce supplice, elle trouva moyen de s'évader ainsi que quelques-uns de ses compagnons de captivité, mais elle tomba entre les mains des soldats, et ramenée encore en prison, elle y persévéra avec un courage héroïque, confessant Jésus-Christ jusqu'à ce quelle mourut d'inanition. — Une femme nommée Monique, endura le même supplice, avec d'autres cruautés plus terribles encore. — *Voy.* MONIQUE.

FOKÉOU. — Ville de Chine, dans la province de Honan. On trouve quelquefois dans les relations des missions, le nom de Fokéou pour Fou-Tcheou, autre ville de Chine, capitale du Fo-Kien, et fort éloignée de Fokéou. — *Voy.* FOU-TCHEOU.

FO-KIEN, province de Chine, sur la côte méridionale, entre Canton et Nankin, et vis-à-vis de l'île de Formose, qui en fait partie. — On y compte environ dix millions d'âmes dont quarante mille catholiques, évangélisés depuis un siècle et demi par les Dominicains espagnols des îles Philippines. La foi y avait été annoncée auparavant par les Jésuites, les Augustins, les Franciscains, les Dominicains et les prêtres français du séminaire des Missions-Etrangères. M. Pallu, évêque d'Héliopolis, un des fondateurs de cette dernière congrégation, y mourut en 1682. M. Charles Maigrot, évêque de Conon, et membre de la même société, en fut ensuite vicaire apostolique. Pendant le XVIII^e siècle, le Saint-Siége confia cette charge aux Dominicains espagnols, et le séminaire des Missions-Etrangères y conserva seulement une petite mission qu'il faisait desservir par un de ses prêtres ; mais il l'a cédée aux Dominicains vers 1840. Les vicaires apostoliques du Fo-Kien au XIX^e siècle ont été M. Calvo, M. Carpena et M. Calderon, qui administre aujourd'hui la mission sous le titre d'évêque de Bodone. Il a pour coadjuteur M. Aguilar, évêque de Sebaste *in partibus*. Ces deux prélats sont secondés par quelques Dominicains espagnols et chinois, par quelques prêtres séculiers du pays et des catéchistes. Les Chrétiens ne sont pas dispersés dans toute la province : le plus grand nombre se trouve aggloméré dans quelques districts, entre autres à Fougan, résidence de l'évêque.

FONBONNE (M.), Mariste français, du diocèse de Lyon, missionnaire dans l'Océanie centrale.—Il est parti en 1849, avec le P. Dezest et plusieurs autres Pères ou Frères de la même société. Le Paquebot des Mers du Sud, navire de la société de l'Océanie, sur lequel ils s'embarquèrent le 27 juillet, portait aussi en Océanie quatorze Picpussiens et cinq dames des Sacrés-Cœurs. (*Voy.* DEZEST et BOSSEN.) — M. Fonbonne, n'ayant pas le titre de Père, que portent les prêtres maristes, était sans doute dans les ordres et destiné à recevoir le sacerdoce en Océanie.

FONSECA (PIERRE), Jésuite portugais, se rendait, en 1570, dans les missions du Brésil avec le P. d'Azevedo, son provincial, et quarante autres Jésuites, lorsqu'il fut massacré en mer ainsi que tous ses compagnons, par des protestants français qui les prirent près des îles Canaries. — Après l'abordage, ce religieux et Ribeiro, son confrère, priaient Dieu devant une image. Les calvinistes, transportés de colère à la vue d'un acte contraire à leurs croyances, frappent Ribeiro à la tête avec les pommeaux de leurs épées et lui font jaillir la cervelle; l'un d'eux donne à Fonseca un coup de poignard dans la bouche, l'arme brise la mâchoire du martyr, lui coupe la langue et lui donne bientôt la mort. — *Voy.* ALVARO, SOURIE.

FONTAINE (M. LOUIS), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Asie, au commencement du XVIII^e siècle. — Il mourut au début de sa carrière apostolique. Parti de France en 1719, avec M. Nicolas Loison, de la même société, il passa à une meilleure vie le 6 septembre de la même année, avant d'être arrivé sur le lieu de sa mission. Son compagnon, parti le même jour que lui, expira au même lieu et également le même jour.

C'est au Bengale qu'ils moururent l'un et l'autre

FONTAINE (M.), prêtre français, du séminaire des Missions étrangères et du diocèse du Mans, missionnaire en Cochinchine. — Il partit en 1841 avec M. Beaury, son compatriote, et M. Chopard, de Besançon, qui tous deux payèrent de la vie leur héroïque tentative d'apostolat dans les îles Nicobar; M. de la Brunière, de Paris, jeune homme, qui avait renoncé à une position très-brillante dans le monde pour se vouer aux missions; il fut assassiné par des sauvages au fond de la Tartarie-Mandchoue. Enfin M. Guérin, de Bordeaux, et M. Blanchin, qui mourut à la fleur de l'âge, aux portes de la Chine, étaient aussi ses compagnons de voyage.

FONTAINE (Le P. Flavien), religieux belge de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, dite de Picpus, missionnaire en Amérique. — Il est parti du Hâvre le 23 avril 1850, pour la Californie (États-Unis), avec trois autres prêtres, un étudiant et trois frères, tous membres de la même société. Ce sont les PP. Prouet, d'Avignon; Périer, de Rennes; Boyer, de Rodez; M. Vaefsen, Hollandais, élève en philosophie; les FF. Labrunie, de Cahors; Tastevin, de Viviers, et Ribo, Espagnol. Quant au P. Fontaine, il est de Tournay, et a été curé dans ce diocèse. Cette colonie apostolique va porter les secours de la religion dans un pays aussi misérable sous le rapport spirituel qu'il est favorisé du côté des richesses de ce monde. En effet, on trouve en Californie un mélange de toutes les nations de l'Europe et de l'Amérique, et même des Chinois et des Océaniens, et en général c'est l'écume de chaque pays qui s'y donne rendez-vous. Ces aventuriers, de toute langue et de toute couleur, appartiennent donc à vingt religions différentes; mais pour le moment ils n'en ont qu'une seule, celle de l'or. Cette préoccupation les absorbe tellement que la pensée de leurs intérêts éternels et des richesses impérissables ne peut guère se faire jour dans leur esprit. Et puis combien de crimes, d'assassinats, de vols, de désordres de tout genre, n'entraîne pas la soif de l'or, surtout quand elle est excitée à un tel point et attisée encore par la fureur du jeu? Cet état de surexcitation, qui provient de l'abondance des mines, durera sans doute longtemps encore. Il ne s'apaisera guère avant que la population soit notablement augmentée. Cependant il importe que la religion catholique marque sa place dans cette société nouvelle qui se fonde sur des assises gigantesques. Aussi, outre les Picpussiens qui y ont fondé un établissement, les Jésuites se sont empressés d'apporter le tribut de leur dévouement à ce pays qui donne aux uns l'opulence, à beaucoup la déception, et qui ne promet aux religieux qu'un ministère ingrat et une vie de sacrifices et de privations. Les journaux ont annoncé, en 1851 ou 1852, que le supérieur de la maison fondée en Californie par les Jésuites était un Français, le P. Renaud, qui a jadis servi dans la garde royale sous la Restauration. On sait que le nouvel évêque, de Californie est M. Alimany, Dominicain espagnol. Son siége est à Monterey.

FONTANA (M. Louis), prélat italien, de la congrégation des Missions étrangères de Paris, missionnaire en Chine au XIXe siècle, évêque de Sinite *in partibus*, et vicaire apostolique de la province de Sutchuen. Il était du diocèse d'Ivrea (Piémont). — Il partit de Rome en 1807 pour les missions de l'Orient et fut dirigé sur la florissante mission du Sutchuen. Une cruelle persécution ayant ravagé cette Eglise en 1814, et enlevé ses deux évêques, le vicaire apostolique par le glaive, et le coadjuteur par une mort prématurée, la mission se trouva dépourvue de chef. On dut nommer un nouveau vicaire apostolique, qui était M. Fontana, et en même temps le Saint-Siége institua pour coadjuteur un jeune missionnaire qui était encore en France et se disposait à partir pour la Chine. Ce missionnaire était M. Pérocheau, qui fut sacré à Paris évêque de Maxula et qui alla conférer à son tour l'ordination épiscopale à son vicaire apostolique.

FONTANEL (Le Fr. Sulpice), religieux savoyard, de la Société de Saint-François de Sales, et du diocèse d'Annecy, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Bordeaux le 7 juin 1845, pour le vicariat apostolique de Vizigapatam (au nord de Madras), avec un autre frère et quatre prêtres, tous du même diocèse et de la même congrégation. — *Voy.* Martin.

FONTAURA ou FONTAVRA (Pierre de), Jésuite portugais, fut envoyé au Brésil avec le P. Azevedo et quarante autres Jésuites, la plupart novices, étudiants, ou simples frères. — Il y en avait encore environ trente du même départ, mais sur deux autres navires, sans compter plusieurs postulants. Cette nombreuse colonie apostolique était destinée à porter aux missions du Brésil un secours décisif et dont l'effet importait surtout à l'avenir, en perpétuant le sacerdoce. Toutes ces brillantes espérances furent anéanties par la cruauté des hérétiques. — Les Jésuites périrent presque tous en mer sous le feu des calvinistes français, que commandait Sourie. Ce corsaire, après avoir pris le vaisseau le *Saint-Jacques*, où étaient le P. Azevedo et ses compagnons, leur fit subir mille outrages avant de les précipiter dans les flots. C'était en 1570, le 15 juillet. — *Voy.* Azevedo, Ribeiro, d'Acosta, Sourie.

FORCADE (M.), prélat français, du diocèse de Versailles, membre de la congrégation des Missions étrangères, missionnaire dans l'Asie orientale, principalement aux îles Lou-Tchou, évêque de Samos *in partibus*, et vicaire apostolique du Japon, d'où il a été transféré cette année, 1853, à l'évêché de la Guadeloupe (Amérique française). — Il était parti de Brest, au mois de décembre 1842, avec M. Titand, prêtre du Puy; leur destination définitive n'était point fixée. Ils de-

vaient être, de Macao, dirigés par le procureur des missions sur le Sutchuen, le Tong-King ou la Tartarie, suivant qu'ils seraient réclamés par les pressants besoins de l'une ou de l'autre de ces missions.

FOREST (Le P.), Mariste français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Océanie. — Il est parti en 1841 pour la Nouvelle-Zélande avec cinq autres religieux de sa Société : le P. Reigner, de Nantes ; le P. Grange, de Grenoble ; M. Lampila, d'Alby ; le Fr. Luc, d'Angers ; et le Fr. Déodat, de Lyon. Tous les six se sont embarqués à Londres pour leur destination au mois de novembre 1841. A l'exception du P. Grange, qui est passé ensuite dans les archipels de l'Océanie centrale et a évangélisé principalement les îles Tonga, les *Annales de la Propagation de la Foi* n'ont plus fait mention de ces missionnaires.

FORESTIER (Le P. Benoît), Mariste français, du diocèse de Clermont, missionnaire en Océanie — Il est parti de Toulon le 15 octobre 1848, avec son compatriote M. Douarre, évêque d'Amata, qui l'emmenait dans son vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie, érigé depuis peu. — Sur le même vaisseau étaient huit autres religieux de la même Société, dont trois du diocèse de Clermont. Tous ces missionnaires étaient envoyés dans les archipels de l'Océanie centrale et de la Nouvelle-Calédonie. Un d'entre eux mourut pendant la traversée : c'était le P. Monnet, de Clermont. On n'a rien publié au sujet des autres depuis leur départ de France. D'après des informations particulières, on serait actuellement inquiet sur le sort du P. Forestier, dont on n'a pas reçu de nouvelles depuis longtemps. — *Voy.* Bernin.

FORGET (M. René), prêtre français, du diocèse du Mans, et de la Société des Missions étrangères, missionnaire dans l'empire d'Annam (Indo-Chine) au XVII^e^ siècle. — Il partit de France en 1670, et, après avoir travaillé trente ans en Cochinchine, il mourut le 22 octobre 1700.

FORNIER (Le P. Léon), Jésuite français du diocèse de Carcassonne, missionnaire en Chine dans la province de Kiang-nan (diocèse de Nankin). — Il est parti en 1846, et s'est embarqué à Marseille le 1^er^ novembre avec le P. Pacelli, religieux italien de la même compagnie. — *Voy.* Pacelli.

FORTAVENTURE, une des îles Canaries, la seconde qui fut conquise par Jean de Béthancourt. Les deux chefs furent baptisés au mois de janvier 1405 par les soins de ce gentilhomme chrétien ; ils furent nommés Louis et Alphonse. — Les conversions se multiplièrent ensuite, aux prédications de Jean Le Verrier et du P. Bontier. L'île entière ne tarda pas à être chrétienne ; c'est de là que partaient les missionnaires franciscains, et notamment saint Didace, pour évangéliser d'autres parties de l'archipel. En 1450, son couvent de Frères Mineurs comptait trente religieux, et fournit les martyrs du saut des Castillans. (*Voy.* Canaries, saint Didace.) L'île nommée Fortaventura par les Espagnols a encore aujourd'hui pour chef-lieu Santa-Maria de Bethancuria (Sainte-Marie de Béthancourt) ; son étendue est de 90 kil. sur 50, et elle a 13,000 âmes.

FORTERESSE DES PIERRES, nom sous lequel les Portugais désignent le canton de Maopongo (Guinée méridionale), parce qu'en effet ce pays est presque tout composé de rochers, et qu'il forme une forteresse naturelle. — *Voy.* Maopongo.

FORTUNAT (Saint), diacre du I^er^ siècle de l'Eglise. — Il était attaché à saint Hermagore, disciple de saint Marc l'évangéliste, et premier évêque d'Aquilée ; il partagea les fatigues, les privations et les périls de son apostolat, et reçut avec lui la couronne du martyre, ayant eu l'un et l'autre la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ.

FORTUNAT (Saint), diacre, disciple de saint Irénée de Lyon, qui l'envoya avec saint Félix, prêtre, et saint Achillée, diacre, prêcher la foi à Valence en Dauphiné. — Ils y convertirent beaucoup de païens, et y furent martyrisés vers l'an 212. Leur supplice, d'après le Martyrologe romain, fut atroce. On les honore le 23 avril. — *Voy.* Félix.

FORTUNAT D'ANCONE (Le P.), Capucin italien, de la province des Marches (Italie centrale), missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti sur la fin de 1846 pour Patna, avec trois autres Capucins italiens. — *Voy.* Auguste de Castellazzo.

FORTUNAT DE TURIN (Le P.), Mineur Observantin italien, missionnaire de nos jours chez les Indiens sauvages de la Bolivie (Amérique du Sud). Il est parti de Gênes le 22 mai 1852, avec le P. Muzzani et quinze autres Mineurs Observantins envoyés dans ce pays.

FOU, mot chinois qui veut dire ville de premier ordre ; il s'ajoute au nom de la ville, ou plutôt de la province, car les villes n'ont pas de nom. Ainsi Tchong-King-fou veut dire la ville chef-lieu du district de Tchong-King, laquelle ville est du premier ordre. Les villes du second ordre s'appellent Tcheou, et celles du troisième ordre Hiên.

FOU-GAN ou FO-GAN, ville maritime de Chine, dans la province de Fo-Kien.

FOUGEROUSE (Le Fr. Gérard), Mariste français du diocèse de Clermont, missionnaire en Océanie. — Il est parti du Hâvre en 1845 comme catéchiste et s'est embarqué au mois de novembre sur l'*Arche-d'Alliance* avec le P. Mugniéry, le P. Collomb et dix autres religieux que la société de Marie envoyait dans l'Océanie centrale et la Mélanésie. — *Voy.* Mugniéry.

FOU-KIAN, province maritime de la Chine, dans la partie méridionale, au nord de celle de Canton. — *Voy.* Fo-Kien.

FOULON (M. Louis-René), prêtre français, membre de la congrégation des Missions-Etrangères et missionnaire en Chine au commencement de ce siècle. Il partit de Londres pour Macao en 1799 et mourut dans cette dernière ville au mois de février 1805.

J'ignore s'il avait pu pénétrer jusqu'au Sutchuen, lieu de sa destination. Ce missionnaire était du diocèse d'Avranches en Normandie (Manche).

FOURNIER (M.), prêtre français du diocèse de Blois, missionnaire en Amérique à la fin du XVIII^e^ siècle. — Obligé de fuir sa patrie lors de la révolution, il passa aux États-Unis, et M. Carroll, évêque de Baltimore l'envoya au Kentucky en 1797 : il n'y avait dans cette vaste province qu'un jeune missionnaire français d'Orléans, nommé M. Badin. M. Fournier y exerça le ministère apostolique avec lui pendant six ans, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort arrivée au mois de février 1803, d'une manière imprévue et prématurée. Un de ses compatriotes, M. Salmon, arrivé aussi dans la mission du Kentucky en 1799, y mourut la même année de fatigue et d'un excès de zèle.

FOURNON (Le P.), Picpussien français du diocèse de Rouen, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Brest le 29 juillet 1845 avec vingt et un autres religieux de sa congrégation, tous envoyés dans les îles de l'Océanie orientale. — *Voy.* FAVENS.

FOU-TCHEOU, ville de Chine, capitale de la province du Fo-Kien. — On écrit quelquefois Fotcheou. Elle est située sur la rive gauche du Siho et près de son embouchure dans la mer. — C'est une ville de premier ordre, comme l'indique son nom Fou-Tcheou-Fou. Le vice-roi ou gouverneur de la province y réside. Sa population est sans doute égale à celle d'une des capitales de l'Europe. On prétend qu'il y a un pont en pierre blanche supporté par cent arches : mais il faut se défier des merveilles de la Chine. — Fou-Tcheou est une ville industrieuse et très-commerçante. Elle a un bon port ouvert aux Européens en 1842. On y trouve aussi des établissements d'instruction ; c'est la résidence d'un grand nombre de savants, ce qu'on appelle en Europe une ville littéraire, comme Oxford, Goëttingen, etc.

Sous le rapport chrétien, Fou-Tcheou est remarquable pour avoir donné naissance au P. Grégoire Lopez, Dominicain chinois du XVII^e^ siècle, qui devint évêque et mourut à Nankin en 1687, vicaire apostolique d'une grande partie de la Chine. C'est le seul Chinois qui ait jamais été élevé à l'épiscopat. — *Voy.* LOPEZ.

Fou-Tcheou est, comme tout le Fo-Kien, desservi depuis deux cents ans par les Dominicains espagnols ; les Franciscains de la même nation et les prêtres français du séminaire des Missions-Etrangères y ont travaillé autrefois. — Le P. Varo, Dominicain espagnol et évêque, et le P. Lopez, dont il vient d'être parlé, y baptisèrent un bon nombre de païens au XVII^e^ siècle (entre 1660 et 1675).

FOU-THAI-YE, mot chinois qui signifie *gouverneur* d'une ville de premier ordre. *Ye* signifie *mandarin* en général, *thai*, *gouverneur* et *fou*, *ville de premier ordre*.

FOU-XAN, ville de Chine, dans la province et à sept lieues au-dessus de Canton. — Il y a une douane dont les missionnaires redoutent le passage, parce qu'on y surveille de près les Européens qui tentent de s'introduire dans l'empire. On représente Fou-Xan comme une ville considérable.

FRACHEY (M. JACQUES-FRANÇOIS), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Orient au XVII^e^ siècle. — Il partit de France en 1666, et mourut au royaume de Golconde, en 1668. M. Luquet, dans le catalogue qu'il a inséré à la fin de ses lettres à l'évêque de Langres, place ce missionnaire parmi ceux qui moururent avant d'arriver au lieu de leurs travaux. Cependant le royaume de Golconde, situé dans l'intérieur de l'Indoustan, où la société dont M. Frachey faisait partie n'avait point alors de mission, ne paraît pas situé sur la route maritime de France à Siam ou à la Chine et aux royaumes adjacents.

Peut-être cet ecclésiastique, débarqué en passant à Pondichéry, avait-il été envoyé au Golconde dans le but d'étudier le pays, et de reconnaître si sa congrégation pourrait y former un établissement. Dans tous les cas, ce projet n'a pas eu de suite. — M. Frachey était du diocèse d'Agde (Hérault).

FRANCESCHI (Le P. HYACINTHE), probablement le même que le P. Hyacinthe Franco. *Voy.* ce nom.

FRANCILLON (Le Fr FRANÇOIS), religieux laïque de la congrégation de Saint-Lazare, était depuis quarante ans en Barbarie, occupé à servir les esclaves, lorsqu'il fut pris avec M. Montmasson, prêtre et vicaire apostolique, et mis à la bouche d'un canon, le 5 juillet 1688, lors du bombardement de la ville d'Alger, par M. D'Estrées. (*Voy.* MONTMASSON et LE VACHER). — Quelle mort ! quelle carrière héroïque ! Combien le christianisme, principalement dans les ordres religieux, n'a-t-il pas produit de ces dévouements surhumains ! Que d'hommes obscurs mériteraient une gloire autrement grande que celle des célébrités de premier ordre qui dans l'histoire se partagent l'admiration du genre humain !

FRANCISCAINS, religieux de l'ordre de Saint-François d'Assise. — Leur véritable appellation, qui leur a été donnée par leur saint fondateur, est Mineurs ou Frères Mineurs, et l'Eglise ne leur en donne jamais d'autre.

FRANCLET (M.), prêtre français, du diocèse de Rennes et du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire en Manchourie. — Il est parti en 1848, et s'est embarqué à Londres, le 17 août, avec M. Guillemin et quatre autres prêtres de la même congrégation, envoyés en Chine et au Tong-King. — *Voy.* GUILLEMIN.

FRANCO ou FRANC DE PEROUSE (Fr.), *François* n'est qu'une modification du même nom. — Prêcheur italien, et missionnaire en Orient au XIV^e^ siècle. Il embrassa la Règle de Saint-Dominique, vers l'an 1270, et parut dès lors rempli de l'esprit de ce saint patriarche. Il fit d'abord en Italie l'essai de ses

talents pour la prédication; ensuite il fut destiné, vers le commencement du XIV^e^ siècle, aux missions étrangères qui avaient toujours été l'objet de ses désirs. Il passa en Orient où il évangélisa les Arméniens, les Persans, les Tartares. Aidé de plusieurs de ses frères, il combattit avec succès les superstitions païennes, renversa les idoles des nations et leurs temples profanes, éleva des autels au vrai Dieu et baptisa plusieurs milliers d'infidèles. Le plus grand nombre de ces conversions s'opéra dans la Perse, alors soumise aux Mongols, et dans les contrées voisines.

La Perse était alors soumise à Casan ou Haçan, dont on écrit encore le nom Ghazan, en exprimant l'aspiration. Ce prince, qui régna de 1295 à 1304, avait de la prédilection pour les Chrétiens, et ce sentiment était assez ostensible chez lui : on ignore s'il était idolâtre ou chrétien, mais il est certain qu'il se fit musulman. Cette conversion était motivée par la politique et non par la conviction. — Son successeur Aldjaptou ou Oldjaïton (1304-1317), avait été, dit-on, baptisé sous le nom de Nicolas; mais après la mort de sa mère il se fit musulman et assujettit les Chrétiens et les Juifs à un tribut, les obligeant par une distinction humiliante, qui aujourd'hui encore est fort en usage dans tout l'Orient, à porter un costume particulier pour les distinguer des mahométans. Ce prince fonda et acheva en deux ans, au commencement de son règne, la ville de Sultanyéh, où il établit sa résidence, et qui devint bientôt le centre du commerce entre l'Europe et les Indes. Abou-saïd, fils et successeur d'Oljaïtou, régna de 1317 à 1335, et ne mit pas plus d'obstacles que ses prédécesseurs à la propagation de la religion chrétienne; de sorte que l'Eglise catholique devint très-florissante. Fr. Franco faisait chaque jour des conquêtes spirituelles à Sultanyéh et le nombre des Chrétiens s'y multiplia tellement qu'ils y eurent jusqu'à vingt-cinq églises; on remarquait entre autres celle des Dominicains qui était fort belle.

Fr. Franco envoya en Europe un religieux français de son ordre, Fr. Guillaume Adam, pour informer le vicaire de Jésus-Christ de l'état de la mission et pour demander des auxiliaires. De Sultanyéh, où la religion était florissante, le zélé Dominicain voyait la possibilité de faire pénétrer l'Evangile non-seulement dans la Perse, mais jusque dans les Indes et même en Ethiopie; car huit Frères Prêcheurs, dont les historiens de de l'ordre taisent les noms, y avaient déjà fait une moisson abondante en 1316. Ils quittèrent Rome, dit le P. Fontana, après avoir baisé les pieds du Pape Jean XXII; ils visitèrent la terre sainte et le saint sépulcre, passèrent en Egypte, pénétrèrent, au prix des plus pénibles fatigues, chez les Ethiopiens et les Abyssiniens, y prêchèrent la foi catholique et donnèrent l'habit de Saint-Dominique à un certain nombre de convertis, notamment à un prince du sang royal, à qui ils confièrent, après sa profession, le soin de cette Eglise naissante. Fr. Franco pensait que, si on envoyait un plus grand nombre de missionnaires, on pourrait consolider et étendre les conquêtes apostoliques et agrandir le royaume de Jésus-Christ en annonçant la parole divine à des peuples nouveaux qui ne l'avaient point encore entendue.

Le Pape Jean XXII fut du même avis, et, le 1^er^ mai 1318, il prit une mesure très-importante pour ces Eglises lointaines. Dans le but d'affermir la religion en Perse, il érigea la ville de Sultanyéh en métropole, et nomma le Fr. Franco de Pérouse, archevêque de cette ville. Outre l'administration de son diocèse, le zélé missionnaire fut encore chargé par le vicaire de Jésus-Christ de l'instruction, du gouvernement et du salut de tous les fidèles qui se trouvaient dans les pays occupés par les Mongols à l'occident de l'Asie, dans les divers royaumes des Indes et jusqu'en Ethiopie. Onze ans auparavant, Clément V avait confié à Fr. Jean de Montecorvino et aux Frères Mineurs une mission aussi immense dans l'Asie orientale, et il avait également érigé, pour servir de point central, un archevêché à Pékin, avec sept évêchés suffragants, et ce nombre ayant été réduit à trois, par la mort et d'autres circonstances, il en ajouta trois nouveaux.

Jean XXII donna de même à Fr. Franco de Pérouse six évêques suffragants pour le seconder dans les différentes régions où s'étendait sa juridiction; c'étaient FF. Gérard de Calvi, Guillaume Adam, Barthélemy de Podio, Bernardin de Plaisance, Bernard Moreti et Barthélemy Abaliati, tous Dominicains et italiens, à l'exception d'Adam qui était français. Outre le bref portant érection de Sultanyéh en archevêché et instituant Fr. Franco pour cette nouvelle Eglise, le même Pape expédia une bulle particulière qui autorisait l'archevêque élu à choisir lui-même parmi les missionnaires apostoliques d'autres évêques, s'il le jugeait nécessaire pour la propagation de la foi, et à les sacrer. Le Souverain Pontife ordonna encore que, dans le cas où les prélats décédés ne pourraient être remplacés aussitôt, les communautés des FF. Prêcheurs se trouveraient chargées du soin ou de la conduite des Eglises qui seraient sans pasteurs. Ces religieux se trouvaient, pour ainsi dire, investis de la juridiction comme les chapitres pendant les vacances du siége. Cette disposition pontificale montre que l'ordre de Saint-Dominique avait déjà plusieurs maisons en Perse, en Arménie, en Ethiopie, ou que les évêques et les prédicateurs de cette société, profitant dès lors des favorables dispositions des peuples et des princes, avaient suivi, dans ces provinces de l'Asie, la même méthode que saint Hyacinthe dans tous les royaumes du nord pour assurer le fruit de ses missions, c'est-à-dire, avaient fondé des couvents partout où quelques-uns des convertis, plus fervents et plus généreux que les autres, demandaient à leurs apôtres à pratiquer les conseils évangéliques.

Le Pape Jean XXII accorda encore un privilége signalé à Fr. Franco ; persuadé que la présence de ce religieux était nécessaire dans les pays qu'il évangélisait, il le dispensa de venir se faire sacrer à Rome, conformément à la discipline et à l'ancienne coutume, selon laquelle les nouveaux métropolitains devaient se rendre en personne auprès du Saint-Siége pour y recevoir la consécration ; il voulut que l'archevêque de Sultanyéh reçût sur les lieux, comme naguère Fr. Jean de Montecorvino, archevêque de Pékin, l'imposition des mains et le pallium. Fr. Guillaume Adam, sacré lui-même à Avignon, fut chargé de faire la cérémonie et de présenter lui-même les lettres apostoliques à son métropolitain.

Franco de Pérouse se démit bientôt de son siége, soit pour pouvoir vaquer dans un plus grand repos à la prière et à la contemplation des choses célestes, car il y avait déjà plus de quarante-huit à cinquante ans qu'il était dans l'ordre de Saint-Dominique et qu'il supportait le poids de la chaleur et du jour ; soit dans le dessein de porter encore plus loin la lumière de l'Evangile et de travailler avec plus de liberté à la propagation de la foi dans différentes contrées de l'Asie. Jean XXII, par un bref daté d'Avignon le 1er juin 1323, accepta la démission du saint religieux, en permettant à Franco de porter toujours les insignes de la dignité qu'il déposait, et de donner la bénédiction épiscopale aux Grecs et aux autres peuples parmi lesquels « vous travaillez, dit le Pontife, au salut des âmes et au progrès de la foi catholique. » Cette dernière phrase autorise la supposition faite précédemment, que l'archevêque de Sultanyeh ne quitta l'administration de son diocèse que pour se livrer dans des régions plus reculées aux fatigues et aux périls de l'apostolat. S'il en est ainsi, on ignore les détails de ses derniers travaux. Guillaume Adam, son suffragant, qui l'avait sacré, lui succéda immédiatement comme métropolitain de Sultanyéh.—*Voy.* Catalani, Jean de Montecorvino.

FRANCO (Fr. André), Mineur, missionnaire au fond de la Tartarie et en Chine, vint de ces régions reculées de l'Orient jusqu'à Avignon en 1338. — Il était accompagné de quinze autres envoyés, et apportait au Pape Benoît XII des lettres du kakhan ou empereur suprême des Tartares mongols. C'était alors Chunti (1333 à 1367), le dernier souverain tartare de la famille de Gengiskan qui ait régné en Chine. Cet empereur des empereurs, comme il se qualifiait, suppliait le Pape de se souvenir de lui, demandait sa bénédiction, l'invitait à envoyer des nonces pour établir des relations suivies entre le Siége apostolique et la cour impériale, lui recommandait enfin les Alains chrétiens, ses sujets.

L'ambassade apportait aussi des lettres des princes alains, qui payaient un tribut de reconnaissance à la mémoire de Fr. Jean de Montecorvino, premier archevêque de Pékin (1307-1330), et se plaignaient de n'avoir pas encore vu arriver son successeur et d'être privés de premier pasteur depuis huit ans. On voit par là que Fr. Nicolas, nommé archevêque à la place de Fr. Jean, n'était pas encore arrivé en 1338 dans sa ville métropolitaine. Des lettres de Benoît XII nous apprennent que ce prélat et ses compagnons se trouvaient alors dans l'empire tartare du Tchaggathaï (Asie centrale, v. p. Kachgar), où ils contribuaient beaucoup aux progrès de la foi. Le Pape déféra au désir de l'empereur Chunti, et lui envoya quatre légats apostoliques, dont deux italiens, un hongrois et un français. — *Voy.* Jean de Florence.

FRANCO (Le P. Hyacinthe), Jésuite italien, de Florence en Toscane, missionnaire au XVIIe siècle en Abyssinie. — Il arriva dans ce royaume en 1622, avec deux religieux portugais de la compagnie, les PP. Lameira et Barretto. Le P. Paez, restaurateur de cette mission, venait de mourir après avoir reçu l'abjuration de l'empereur Mélec Séghed, qui protégeait de tout son pouvoir l'apostolat des missionnaires catholiques. Ce monarque demanda au Saint-Siége un patriarche catholique. Le P. Mendez, Jésuite portugais, élu pour cette dignité, fut sacré à Lisbonne en 1624, et arriva en Ethiopie en 1625, avec plusieurs missionnaires de la compagnie, et en 1626 l'empereur déclara solennellement la religion catholique religion de l'Etat, avec défense, sous peine de mort, d'en embrasser une autre. Pendant quatre ou cinq ans, les missionnaires, travaillant sans relâche, et aidés de prêtres du pays, qu'ils avaient réconciliés, firent, grâce à cet état de choses, d'innombrables conversions, mais qui ne furent pas assez solides ni assez sincères, n'ayant pas toujours été bien libres de toute coaction extérieure. Les schismatiques, aigris par la violence qu'on leur faisait pour les forcer à abandonner leurs erreurs, excitèrent des révoltes à main armée, et il fallut éteindre dans le sang ces insurrections successives. Le fils et héritier de l'empereur, Facilidas, dévoré d'ambition, se mit à la tête du parti schismatique qui était fort puissant ; il intimida le monarque, se saisit de toute l'autorité du vivant de son père, et fit proscrire la religion catholique (1632). Le patriarche et les missionnaires reçurent injonction de quitter le pays. Mélec-Séghed étant mort en 1632, Facilidas monta sur le trône et la persécution commença. Le P. Mendez et ses compagnons d'apostolat furent forcés de se rembarquer pour les Indes. Cependant six Jésuites, ayant à leur tête le P. Almeida, évêque de Nicée et coadjuteur du prélat, se dévouèrent à rester cachés dans l'intérieur de l'empire pour consoler et fortifier les néophytes pendant la persécution. Ces six Jésuites étaient les PP. Paez, Pereira, Rodriguez, Cardeira, de Sainte-Croix et Hyacinthe Franceschi. Il y a tout lieu de croire que ce dernier n'est autre que le P. Hyacinthe Franco : car le prénom est le même, la nationalité paraît la même, et la différence qui existe dans les noms n'est

qu'une modification légère. Ces six religieux et leur évêque trouvèrent quelques protecteurs dans la noblesse éthiopienne. C'était d'abord Jean Akay, bahar-négus ou roi de la mer, qui se laissa ensuite gagner par l'empereur; puis Técla-Emmanuel, vice-roi de Tigré; mais il fut disgracié, destitué et chargé de chaînes. L'empereur le remplaça par Melca-Christos, ennemi violent du catholicisme, qui prit et martyrisa les PP. Paez, Pereira et de Sainte-Croix. Za-Mariam, vice-roi de Temben, fut aussi un protecteur zélé des missionnaires. Facilidas, ayant feint, après le martyre du P. Paez et de ses compagnons, d'être apaisé et de vouloir rendre aux Jésuites, qui pouvaient rester encore dans ses Etats, la liberté et même sa bienveillance, Za-Mariam vit bien et déclara hautement que c'était un piége du persécuteur, qui voulait seulement savoir s'il existait encore des missionnaires européens. Le P. Almeida était bien de cet avis, mais il préféra se livrer, avec les PP. Rodriguez et Franceschi, parce que la vie de misères et de privations à laquelle ils se trouvaient réduits était insupportable, et qu'ils compromettaient leurs hôtes sans beaucoup de profit pour le salut des âmes.

L'empereur les ayant appelés à sa cour, ils s'y rendirent, prévoyant bien le sort qui les attendait. Sur leur passage ils ne reçurent que des marques d'honneur, mais à peine arrivés, ils sont chargés de chaînes par ordre du prince. Un tribunal composé des grands de l'empire les condamne à mort; puis l'empereur ordonne de différer l'exécution, et les confie à la garde d'un hérétique inhumain qui leur fait endurer la faim, la soif, les chaînes et tous les genres de supplice; — puis on les exile dans une île du lac Dembea, peuplée de moines fanatiques. Comme les néophytes venaient les visiter en secret et retremper leur courage auprès d'eux, les moines demandèrent à l'empereur et obtinrent de ce prince l'ordre de mettre à mort les trois confesseurs. Ils furent pendus à des branches d'arbres et assommés à coups de pierres au mois de juin 1638.

Le P. Cardeira subit le même sort en 1640. Il ne resta plus ensuite que quelques prêtres portugais et abyssins pour consoler les néophytes dont la présentation n'avait pas encore fait des apostats. Ces courageux ministres endurèrent des misères inexprimables et furent presque tous martyrs. M. Bernard Nogueira, prêtre portugais, et vicaire général du patriarche, fut pendu en 1653. Lorsque Facilidas cessa de régner en 1665, le catholicisme était à peu près éteint en Ethiopie.

FRANÇOIS (Fr.), Mineur, missionnaire en Orient, fut envoyé en 1307 vers ce grand théâtre de l'apostolat au moyen âge, avec quatre autres religieux du même ordre, FF. Ange, Thomas, Jean et Monald d'Ancône, pour soutenir la foi des Chrétiens et travailler à la conversion des infidèles. Il fut martyrisé dans ce glorieux ministère et reçut la mort en célébrant la messe. Deux autres de ses compagnons d'apostolat périrent aussi de mort violente; F. Monald fut tué en prêchant, et F. Ange, qui se rendait en Tartarie, tomba sous le glaive des Bulgares.

FRANÇOIS (Fr.), Prêcheur italien, né à Camérino, fut envoyé dans les missions d'Orient, et s'appliqua avec Fr. Richard, anglais, du même ordre que lui, à la conversion des peuples fixés au nord de la mer Noire. — C'était vers l'an 1330. Dans ces régions se trouvaient, notamment des Ziques et des Alains schismatiques, dont les chefs chargèrent les FF. François et Richard de porter l'acte de leur soumission au Saint-Siége. En traversant Constantinople, les deux missionnaires essayèrent d'y préparer aussi les esprits à la réunion. Enfin ils arrivèrent auprès du Pape Jean XXII, qui fut transporté de joie en apprenant d'eux les succès et les espérances de la religion dans ces pays. Le 22 mai 1333, ce Pontife pressa le chapitre des Frères Prêcheurs assemblé à Dijon, de proportionner dans cette partie du monde le nombre des ouvriers à l'importance de la moisson. De plus, il érigea en archevêché la ville de Vospro ou Bosphore, située sur le détroit de Iénikalé, (Russie méridionale), et nomma à ce siége Fr. François, qui en fut aussi le premier pasteur. Ce zélé Dominicain repartit pour se rendre dans son église et passa à Constantinople. Il était investi du titre de nonce apostolique et chargé de travailler, ainsi que Fr. Richard, son collègue, à l'union de l'Eglise grecque avec l'Eglise catholique; mais l'obstination du clergé schismatique trompa leur attente et leurs efforts restèrent infructueux auprès de ces Chrétiens dégénérés. En revanche, ils éclairèrent les musulmans et les idolâtres de Vospro, qui était devenu le point de départ de fréquentes missions. Fr. François rayonnait de là dans un vaste cercle, et envoyait de toutes parts les ouvriers évangéliques que différents ordres lui fournissaient pour la propagation de l'Evangile.

Quant à Fr. Richard, il fut institué évêque de Chersone, ou Chersonèse, siége érigé en même temps que Vospro. — *Voy.* RICHARD.

FRANÇOIS (Fr.), Mineur italien, se trouvait au couvent de son ordre à Jérusalem, en 1358, lorsqu'un chevalier hongrois, nommé Thomas, qui avait eu le malheur d'apostasier la foi chrétienne pour se faire musulman, et qui servait dans l'armée du sultan d'Egypte, vint visiter la terre sainte et entra dans le couvent, sans doute par un mouvement de la grâce. Fr. Nicolas de Montecorvino, autre Mineur italien, sut tellement toucher et changer le cœur du renégat, qu'il le détermina à rétracter publiquement son apostasie en présence du sultan. Ce religieux lui promit de plus de l'accompagner dans cette démarche, pour fortifier son courage. Ils n'ignoraient pas qu'ils allaient à une mort certaine. Fr. François et Fr. Pierre, animés d'un vif désir du martyre, voulurent aussi se joindre à eux. Ayant tous confessé Jésus-

Christ devant Hassan, sultan d'Egypte, ils furent condamnés, le 4 avril 1358, à être coupés en morceaux, puis brûlés. Cette sentence fut exécutée de la manière la plus cruelle; on commença par Thomas, et on en vint ensuite aux trois Franciscains. A la faveur d'une lumière miraculeuse, qui épouvanta les infidèles, les Chrétiens purent dérober au bûcher les précieux restes des martyrs. — *Voy.* Nicolas de Montecorvino.

FRANÇOIS (Fr.), Mineur, missionnaire en Egypte au XIV^e^ siècle; il se trouvait à Damiète vers l'an 1370. — Ayant alors soutenu dans cette ville une controverse publique contre les musulmans, qui avaient été confondus, il fut saisi par ses adversaires furieux, qui, à défaut de raisons et du bon droit, employèrent la force et les menaces. On le somma de renoncer à Jésus-Christ, en le prévenant qu'un refus de sa part lui coûterait la vie. Le généreux Franciscain aima mieux confirmer par sa mort la vérité de la foi qu'il avait défendue, que de déserter la cause de Jésus-Christ pour celle de Mahomet, vaincu dans une discussion solennelle. Les musulmans lui coupèrent le corps en deux à coups de cimeterre. A peu près à la même époque, ils avaient scié par le milieu Fr. Antoine de Rosato, Mineur milanais, qui demeurait à Jérusalem. — *Voy.* ce nom.

FRANÇOIS DE BOLOGNE (Fr.), Mineur italien, de Bologne, partit pour Caffa en 1439, avec Fr. Jacques Primadice, Observantin, de la même ville. — Ils se rendirent aussi en Arménie, et ils amenèrent des députés de ce pays au concile de Florence, où l'union des Grecs et des Arméniens à l'Eglise romaine fut conclue en 1439. — *Voy.* Primadice.

FRANÇOIS, quatrième roi chrétien du Congo, frère et successeur immédiat de Pierre, et par conséquent fils d'Alphonse, le héros de cette dynastie. — Il monta sur le trône en 1530, et fut aussi zélé que ses deux prédécesseurs pour la propagation de la foi et l'extinction de l'idolâtrie; mais, malheureusement, il mourut après un règne éphémère de deux ans. Jacques, son cousin, le remplaça sur le trône. — *Voy.* Jacques.

FRANÇOIS (Le P. Antoine), Jésuite, missionnaire au XVI^e^ siècle dans l'Indoustan. — Il évangélisait les idolâtres de l'île Salsette (près de Goa), lorsqu'il fut martyrisé par eux le 15 juillet 1583, avec quatre autres religieux du même ordre, ses compagnons d'apostolat; c'étaient les PP. Pacheco et Berna, le Fr. Aragna, et le P. Aquaviva, leur supérieur, qui avait évangélisé le Grand-Mogol, et qui faillit convertir l'empereur. — *Voy* Aquaviva.

FRANÇOIS (Le P.), Capucin, missionnaire au XVII^e^ siècle dans le Levant, en Asie et en Afrique. — Après avoir exercé longtemps le ministère apostolique à Bassora, près du golfe Persique, il fut envoyé en Abyssinie avec le P. Chérubin, son compagnon. La persécution sévissait dans ce pays; l'entrée en était interdite sous peine de mort; le patriarche catholique et la plupart des missionnaires en avaient été expulsés ou avaient péri par le martyre. C'était sous le règne de Facilidas (1632 à 1665), empereur apostat, qui parvint à détruire le catholicisme en Ethiopie. Les deux Capucins jugeant la voie de Massouah et celle de Zeilah trop dangereuses, s'embarquèrent à Mascate (Arabie), pour Magadoxo, dans le Zanguebar. De là ils devaient remonter au nord et arriver en Abyssinie, par une frontière moins bien gardée que celle de la mer Rouge. Mais ils furent massacrés à Magadoxo. D'ailleurs la route qu'ils avaient à faire, avant de parvenir à la frontière éthiopienne, était tellement difficile qu'on est pénétré d'admiration à la vue du courage qu'il a fallu pour concevoir une telle idée et en entreprendre l'exécution. Aujourd'hui encore, que les aspérités des voyages sont bien adoucies, que les distances sont supprimées, que l'univers presque tout entier est exploré, aucun de nos voyageurs européens, si nombreux, si hardis, si entreprenants, n'oserait faire ce voyage par terre de Magadoxo au lac Dembea, que deux pauvres Capucins entreprirent au XVII^e^ siècle, sans recommandations auprès des souverains indigènes, sans ressources pécuniaires ou scientifiques et avec le caractère de prêtres chrétiens qui les exposait au fanatisme d'arabes et de nègres féroces. On est pénétré d'admiration à la vue de tant de courage, tant d'héroïsme dans des hommes que le monde ne connaît pas, et qu'il méprise, car il est vraiment indigne d'eux, selon la parole divine. — *Voy.* Chérubin.

FRANÇOIS ANTOINE DE FABERNE (Le Fr.), Capucin italien, missionnaire en Amérique, chez les sauvages du Brésil. — Il est parti pour cette destination en 1844, et s'est embarqué à Gênes avec le P. Grégoire Marie de Bene et deux autres religieux italiens, de son ordre, qui se dévouaient aussi à ce périlleux apostolat. — *Voy.* Grégoire Marie de Bene.

FRANÇOIS D'ALEXANDRIE (Fr.), Mineur italien, missionnaire au XIV^e^ siècle, dans le Djaggathaï, royaume Mongol de l'Asie centrale, qui correspond aux pays nommés actuellement Petite Boukharie et Dzoungarie ou Tartarie chinoise, et Turkestan ou Tartarie indépendante. — Fr. Richard de Bourgogne, Mineur français, était évêque d'Ili-Balik, capitale de ce royaume. (Balik, en mongol, veut dire *résidence.*) Lorsque la mission s'établit dans ce pays, le roi, dont on ne dit pas le nom, était malade. Fr. François, doué sans doute de quelques connaissances en chirurgie, le guérit d'un chancre et d'une fistule. Le monarque reconnaissant voua au religieux son amitié et sa confiance. Il lui donnait le nom de père et se conduisait par ses conseils. La supériorité de talents, la pureté de mœurs et le désintéressement parfait des missionnaires étrangers avaient d'ailleurs fait une profonde impression sur l'esprit de ce prince; cependant il n'eut pas le courage d'embrasser une religion dont la morale faisait son admiration, et dont les ministres

étaient, à ses yeux, des hommes saints et d'un mérite éminent : la politique lui conseillait peut-être de ne pas indisposer ses peuples par une démarche aussi éclatante, et qui eût paru au moins prématurée. Il y a lieu de croire aussi que les passions et les plaisirs des sens régnaient dans son cœur, et que leur voix étouffait celle de la raison et de la conscience. Voulant du moins que son fils profitât des beaux enseignements que sa propre pusillanimité l'empêchait de goûter d'une manière efficace, il confia le jeune prince, âgé de 8 ans, à Fr. François d'Alexandrie, afin que ce missionnaire l'élevât dans le christianisme. En effet, il fut baptisé sous le nom de Jean.

Cette circonstance, l'exemple éclatant qui partait de si haut, la faveur du monarque, par la libéralité duquel on venait de bâtir une belle église, le zèle et la sainteté des apôtres, les conversions déja opérées, tout annonçait que le pays allait embrasser en masse la loi de Jésus-Christ dans un avenir plus ou moins rapproché. Fr. Nicolas, archevêque de Pékin, se rendant dans sa mission avec vingt-six missionnaires français, dont vingt prêtres, s'était arrêté longtemps à Ili, pour mettre à profit des circonstances si favorables à la fondation d'une chrétienté solide au cœur de la Tartarie, dans le centre de l'Asie, entre son Eglise lointaine et l'Europe occidentale, d'où venaient les prêtres et les secours, et où siégeait le vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Lorsque ce prélat crut les fondements de la mission bien établis, il quitta Fr. Richard et se rendit à son Eglise de Pékin, où il arriva en 1338. Il y avait huit ans que le précédent métropolitain, Fr. Jean de Montecorvino, était mort, et cinq ans que Fr. Nicolas était parti de France, où il avait été professeur de théologie à Paris. L'empereur Chunti, qui venait d'envoyer une ambassade au Pape Benoît XII, le reçut parfaitement bien, et la religion chrétienne fit des progrès étonnants par toute la Chine, grâce principalement au zèle de Fr. Jean de Florence, mineur italien, et nonce du Pape. — *Voy.* Jean de Florence.

Quant à la mission du Tchaggathaï, la suite ne répondit pas aux beaux commencements qu'elle avait eus : une révolution politique l'anéantit. Le roi fut empoisonné par un prince de sa famille, qui était mahométan, et qui s'empara du trône. Cet usurpateur voulut que tous ses sujets chrétiens abjurassent leur foi pour se faire mahométans. Les Franciscains ne furent pas exceptés de cette ordonnance, et, sur leur refus énergique, on les attacha tous ensemble, au moyen d'une longue corde ; on les accabla d'outrages et de cruels traitements ; on leur coupa les oreilles et le nez, et comme ces mutilations et ces opprobres ne les empêchaient pas de prêcher Jésus-Christ et de parler contre l'Alcoran, on leur trancha la tête. C'était au mois de juin 1342. Ils étaient sept, savoir : 1° Fr. Richard de Bourgogne, français et évêque de d'Ili ; 2° Fr. François d'Alexandrie, italien et prêtre ; 3° Fr. Pascal de Vittoria, espagnol et prêtre, qui était arrivé après les autres : il avait traversé le Kaptchak (Russie orientale et méridionale) et le Djaggathaï, annonçant partout l'Evangile, disputant avec les imans (prêtres de Mahomet), et endurant toutes sortes d'outrages pour Jésus-Christ ; 4° Fr. Raymond Ruffi, italien et prêtre ; 5° Fr. Pierre Martel, français et laïque ; 6° Fr. Laurent d'Alexandrie, italien et laïque ; 7° Fr. Jean des Indes, noir indien et laïque aussi. Ce dernier n'était religieux que du tiers-ordre de Saint-François ; il avait été amené à la foi par les FF. Mineurs et s'était attaché à eux en qualité d'interprète.

Les pasteurs frappés, le troupeau naissant fut dispersé sans peine, par la fuite ou l'apostasie. Cependant un certain nombre de Chrétiens endurèrent pour leur foi la captivité et une longue misère. On ne sait s'ils reçurent de nouveaux apôtres plus tard, mais il n'en est plus parlé dans l'histoire de l'Eglise. La révolution chinoise de 1368, qui ferma les portes du pays au christianisme, les conquêtes et les ravages de Tamerlan, qui partit du Tchaggathaï même, à la fin du XIV^e^ siècle, et les progrès décisifs du mahométisme, religion grossière et très-intolérante, qui ne tarda pas à dominer dans tous ces pays, concourant avec le relâchement des ordres religieux et par conséquent du zèle apostolique, toutes ces églises de l'Inde, de la Chine, de la Perse, de la Tartarie qui avaient coûté tant de fatigues, de sueurs, de sang aux Hyacinthe de Konski, aux Oderic de Frioul, aux Jean de Montecorvino, aux Jourdain Catalan, aux Franco de Pérouse, aux Richard de Bourgogne et à tant d'autres illustres apôtres, dont la plupart nous sont inconnus, même de nom, toutes ces missions, dis-je, furent à peu près anéanties, et lorsque cent cinquante ans plus tard, les Portugais vinrent dans l'Inde, par mer, l'Eglise recommença à nouveau la prédication de l'Evangile dans ces contrées qui n'en présentaient presque plus de vestiges.

Pour l'état actuel de la religion dans le Tchaggathaï, ou du moins à Ili et dans les pays voisins. — *Voy.* Richard de Bourgogne et Pascal de Vittoria.

FRANÇOIS D'ALEXANDRIE (Fr.), Mineur italien, fut envoyé dans les missions d'Orient en 1413, avec Fr. Paul de Hongrie et six autres, pour seconder Fr. Jean Armanoj et Fr. Petruccio de Pérouse, qui venaient de parcourir d'immenses régions, depuis la Russie et la Bosnie, jusqu'à la terre sainte et aux îles de la Méditerranée. — Le Pape Jean XXIII les renvoyait avec des auxiliaires et des pouvoirs apostoliques pour travailler au salut des âmes dans ces contrées lointaines. — *Voy.* Petruccio de Pérouse.

FRANÇOIS D'ANGERS (Le P.), Capucin français du XVII^e^ siècle. — Il joignait aux vertus de son état un amour ardent pour les lettres. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, le suivant rentre dans le cadre de ce dictionnaire : *Histoire de la mission des Capucins dans le royaume du Maroc en Afrique*,

etc., Madrid 1644, in-8° en latin. — Le P. François a encore fait (en latin) une *Vie du P. Joseph Leclerc, Capucin*, Paris, 1645, in-4°. C'est le célèbre Père Joseph, qui a joué un rôle politique sous Louis XIII.

FRANÇOIS D'ASSISE (Saint), fondateur de l'ordre des Frères Mineurs, qui, depuis six cents ans, a fourni, chaque siècle, des milliers de missionnaires, a donné à l'Eglise des millions de religieux et a enrichi le ciel d'un peuple de saints. François naquit, en 1182, à Assise, petite ville de l'Ombrie, aujourd'hui dans l'Etat de l'Eglise. Son père, nommé Pierre Bernardoné, était originaire d'une noble famille de Florence; mais il exerçait le négoce, particulièrement avec la France, et il se trouvait même dans ce dernier pays, lorsqu'il lui naquit un fils qui fut nommé Jean au baptême. A son retour, il y ajouta le nom de Français ou François, comme on disait alors. L'enfant était ordinairement appelé de ce dernier nom, que la vénération de l'univers a ensuite adopté exclusivement.

L'éducation de François fut un peu négligée par son père et sa mère qui étaient tout occupés de leur commerce. Cependant il apprit le français et assez bien. Un ecclésiastique lui enseigna aussi le catéchisme et lui donna quelque teinture des sciences humaines. Mais bientôt François s'adonna tout entier au commerce. Son père était un homme dur et avare, mais fort riche. François, au contraire, était d'un caractère compatissant et prodigue à l'excès. Il aimait les beaux vêtements et tout ce qui était splendide. Selon le reproche de son père, on eût plutôt dit le fils d'un prince, que celui d'un marchand. Il traitait magnifiquement ses amis, dépensait largement tout ce qu'il gagnait. Son faste, la position sociale de ses parents, l'ascendant qu'il avait su prendre sur les autres fils de famille, l'avaient fait surnommer par les habitants d'Assise, *la fleur de la jeunesse*.

A cette époque, il faillit s'engager dans la carrière des armes, à la suite d'un chevalier français qui se rendait dans le royaume de Naples, pour combattre sous la bannière de Gauthier de Brienne. Arrêté à Spolète par une maladie, il y eut une vision qui le détourna de ses projets. Il revint à Assise et y reprit sa vie de jeune homme. C'est alors (il avait moins de vingt-quatre ans), que la grâce le métamorphosa complétement. Il renonça à tout, pour embrasser la pauvreté de Jésus-Christ. Ni les reproches, les rigueurs et les mauvais traitements de son père, ni les prières, les larmes et la douceur de sa mère ne purent ébranler sa résolution. Il se mit à mendier de porte en porte dans la ville d'Assise, et à soigner les lépreux qui auparavant lui causaient une horreur indicible. Ce jeune homme, d'une nature fine et délicate, se couvrit d'un cilice, se vêtit à la manière des pauvres, et travailla comme un manœuvre à réparer une vieille église située hors d'Assise et dédiée à saint Pierre. Un tel spectacle était une prédication éloquente, qui ne tarda pas à porter des fruits. Dès l'année 1208, François eut des disciples. Le premier fut Bernard de Quintavalle, riche citoyen d'Assise. Le second fut Pierre de Catane, autre habitant de la même ville. Le troisième fut le B. Egidius ou Gilles, aussi d'Assise.

Le plan de cet ouvrage ne comporte pas de plus longs détails sur l'histoire de saint François; il suffit d'ajouter que le Pape Innocent III approuva son ordre en 1209. En 1215, au concile de Latran, douzième œcuménique, ce Souverain Pontife lui donna une nouvelle et plus solennelle approbation. Tels furent les progrès des Frères Mineurs, qu'en 1219, au chapitre général, connu sous le nom de Chapitre des Nattes, il se trouva cinq mille religieux, indépendamment de ceux qui étaient restés dans chaque couvent.

Ce n'est pas seulement à titre de fondateur d'ordre que saint François d'Assise figure ici, mais encore à titre d'apôtre. En effet, après avoir consulté et fait consulter Dieu dans la prière, il décida que son ordre ne serait pas seulement contemplatif, mais qu'il s'adonnerait aussi à la prédication. Et aussitôt il se mit lui-même à exhorter les pécheurs à la pénitence, guérit miraculeusement, à Bevagna, une jeune fille aveugle, fit beaucoup de conversions, et résolut d'aller en Orient prêcher la foi et mourir pour Jésus-Christ. Après avoir soumis son désir au Souverain Pontife, et laissé Pierre de Catane pour supérieur de son ordre, il part accompagné d'un seul frère. Il s'embarque sur un vaisseau qui faisait voile en Syrie: mais, poussé en Esclavonie par des vents contraires, il attendit quelques jours, espérant trouver un autre vaisseau. Aucun ne s'étant présenté, il fut reçu comme pauvre par des matelots qui allaient à Ancône, et il rentra ainsi en Italie, où il reprit le cours de ses prédications. Cette première tentative eut lieu en 1212.

En 1214, il entreprend d'aller dans le Maroc prêcher l'Evangile à l'empereur de ce pays qu'on nommait alors Miramolin, corruption d'émir-al-moumein, *prince des croyants*. Il part au mois d'avril, à peine guéri d'une grave maladie. Il était accompagné de Bernard de Quintavalle et de quelques autres Frères. Ils franchirent les Alpes et l'Italie, prêchant la pénitence et la paix, faisant des miracles, gagnant des disciples et fondant des couvents. Après avoir traversé à pied le midi de la France, ils entrèrent en Espagne par la Navarre. François se rend à Burgos; il expose ses projets à Alphonse IX, roi de Castille, qui l'autorise à établir son ordre dans ses Etats. Le saint fonde un couvent à Logrono; mais au moment où il allait passer en Afrique, une violente maladie l'arrêta. Il sacrifia ses désirs à la volonté de Dieu, et revint en Italie attendre un moment plus favorable.

En 1219 eut lieu, comme je l'ai dit plus haut, le chapitre des Nattes, ainsi nommé parce que les religieux qui le formaient ne pouvant contenir dans le couvent de Por-

tioncule, se rassemblèrent à l'entour près d'Assise et s'abritèrent dans des cabanes formées avec des nattes de jonc et de paille. Saint François qui, en 1216, avait déjà partagé avec ses frères les différents pays à évangéliser, envoya des missionnaires en diverses contrées, notamment en Afrique, et se réserva pour lui la mission de Syrie et d'Egypte, où il espérait trouver la couronne du martyre. Il s'embarqua, cette année 1219, à Ancône, avec onze religieux de son ordre, s'arrêta quelques jours à l'île de Chypre et arriva enfin à Saint-Jean d'Acre, ou Ptolémaïde en Palestine. De là il se rendit à Damiète en Egypte. Cette ville était assiégée par les Chrétiens qui formaient la sixième croisade ; mais eux-mêmes étaient renfermés dans leurs retranchements par le soudan de Babylone ou d'Egypte, et par celui de Damas en Syrie, son allié. François entre au camp des croisés avec frère Illuminé ; il s'efforce de détourner les Chrétiens d'un combat qu'il savait, par révélation, devoir leur être funeste. Ses avis n'ayant pas été suivis, les infidèles furent victorieux, et les croisés éprouvèrent une perte de six mille hommes. Cette bataille se livrait le 29 août 1219. Pendant que les armées étaient en présence, on ne pouvait sans danger s'éloigner du camp, les chefs musulmans ayant promis un besant d'or à quiconque leur apporterait la tête d'un Chrétien. Cette circonstance n'intimida point François. Après avoir passé de longues heures dans la prière, il prend le chemin du camp des infidèles en chantant les louanges de Dieu. Il n'avait qu'un seul compagnon. Une troupe de Sarrasins ne tarda pas à les faire prisonniers. Ils furent garrottés et chargés d'injures et de coups ; François leur dit : «Je suis Chrétien ; conduisez-moi à votre maître. » On le mena à Melek-el-Kamel ou Meledin, soudan de Babylone ou d'Egypte, qui lui demanda par qui il était envoyé, et quel était son but. « Je ne tiens pas ma mission des hommes, lui dit le saint, mais du Dieu très-haut qui m'envoie pour vous montrer le chemin du salut à vous et à votre peuple, et pour vous annoncer l'Evangile de la vérité. » Il prêcha alors avec une ferveur et une force admirables un seul Dieu en trois personnes, et Jésus-Christ sauveur du monde. Etonné d'un pareil courage, le sultan l'écouta paisiblement pendant quelques jours, et l'engagea instamment à rester près de lui. « Si vous voulez vous convertir avec votre peuple, lui répondit saint François, je consens volontiers à demeurer avec vous pour l'amour de Jésus-Christ ; et si vous balancez d'embrasser sa loi en quittant celle de Mahomet, faites allumer un grand feu dans lequel j'entrerai avec vos prêtres, et le Dieu créateur des éléments vous manifestera quelle est la foi qu'il faut suivre. » Le sultan répliqua qu'il ne croyait pas qu'aucun des docteurs de sa loi acceptât ce défi et voulût entrer dans le feu pour sa religion. En effet, il avait vu un des imans les plus anciens et les plus élevés en dignités qui venait de s'esquiver promptement en entendant la proposition du saint. « Eh bien, reprit François, si vous voulez me promettre pour vous et pour votre peuple d'embrasser la religion chrétienne dans le cas où je sortirai du feu sain et sauf, j'y entrerai seul. Si je suis brûlé, on l'imputera à mes péchés ; mais si Dieu me conserve, vous reconnaîtrez Jésus-Christ pour vrai Dieu et sauveur de tous les hommes. » Melek-el-Kamel lui avoua qu'il n'osait accepter sa proposition, de peur d'une sédition dans le peuple. Il offrit à François de riches présents, que cet amateur passionné de la pauvreté méprisa comme de la boue. Le souverain infidèle en conçut encore plus de vénération pour lui ; mais, craignant que quelques-uns de ses sujets, touchés des discours du saint homme, ne désertassent la cause de l'islamisme pour embrasser le parti des croisés, il congédia le courageux apôtre en lui recommandant de prier pour lui, afin que Dieu lui fît connaître la religion qui lui était le plus agréable. Et il lui donna une escorte pour veiller à sa sûreté et l'accompagner jusqu'au camp des Chrétiens. Depuis lors le soudan d'Egypte se montra beaucoup plus favorable aux Chrétiens : quelques auteurs ont même prétendu qu'il reçut le baptême avant sa mort.

François, n'ayant pu trouver le martyre auprès des infidèles, prêcha la concorde et la pénitence aux guerriers chrétiens qui assiégaient Damiète. De là il se rendit en Palestine et à Antioche, faisant partout des conquêtes spirituelles et donnant l'habit de son ordre à un grand nombre de religieux. Depuis lors jusqu'à nos jours ses disciples se sont toujours perpétués dans la Terre Sainte. La garde du tombeau de Notre-Seigneur leur a été confiée : ils ont un toit et un autel non-seulement au Saint-Sépulcre, mais encore à Bethléem, à Nazareth, à Jaffa, partout où l'histoire de la rédemption a laissé un souvenir du Sauveur. Les vexations, les avanies et les persécutions des infidèles n'ont pu les rebuter depuis six cents ans, et les Frères Mineurs regardent comme une des principales gloires de leur ordre le privilége de prier et de mourir auprès du berceau et du tombeau du Sauveur du monde.

Saint François revint en Italie (en 1220), fort à propos pour les intérêts de son ordre. Frère Elie ou Elias, à qui il avait remis son autorité en partant pour l'Orient, altérait la rigueur de la règle, au point que le saint eut peine à reconnaître ses disciples. Il ôta la charge de vicaire général à ce prévaricateur et la donna à Pierre de Catane. Ses propres infirmités et le nombre toujours croissant de ceux qui embrassaient son institut ne lui permettaient plus de vaquer lui-même aux soins du gouvernement. Il voulait que Pierre de Catane fût ministre général, c'est-à-dire supérieur en titre de l'ordre, mais ses frères ne voulurent pas y consentir, et tant qu'il vécut, aucun ne porta le titre de ministre, mais seulement de vicaire.

En 1223, la règle fut écrite. Jusque là

elle s'était transmise verbalement. Cette précaution était bien nécessaire, contre les entreprises de certains religieux dont le relâchement tendait à la destruction de l'ordre. En effet, après la mort de Pierre de Catane (10 mars 1221), Frère Elie trouva moyen de se faire nommer une seconde fois vicaire général du vivant et même du consentement de saint François. Cette même année 1221, vingt-sept Frères Mineurs, dont plusieurs allemands et hongrois, furent envoyés prêcher en Allemagne sous la conduite du Frère Césaire de Spire. Ils se dispersèrent dans toute cette contrée et leur parole y produisit des fruits immenses de salut. En 1222, ils pénétrèrent jusqu'en Suède et dans les autres pays du nord, où l'un d'eux, Laurent Octave, élu dans la suite archevêque d'Upsal, fut contraint par l'ordre exprès d'Innocent IV d'accepter cette dignité.

La relation des missions de Ceuta, de Maroc, de Tunis et de Grèce, n'a pu trouver place dans la suite de ce récit; elles rentrent davantage dans mon sujet, et font chacune l'objet d'un article séparé.

Saint François, ayant renoncé à la prédication et à la vie active, se retira dans une solitude de l'Apennin où il vaquait exclusivement à la contemplation, et s'adonnait au jeûne et aux rigueurs de la pénitence. Il reçut sur son corps l'impression des cinq plaies de Notre-Seigneur. Il vécut encore pendant deux ans, mais sa santé était fort altérée, et il expira le 4 octobre 1226, dans sa 45e année, dix-huit ans après la fondation de son ordre qui était alors répandu dans tous les pays de la chrétienté, en Orient, et chez les infidèdes où il avait déjà donné bien des martyrs à l'Eglise.

A la même époque, saint Dominique fondait l'ordre des Frères Prêcheurs, qui eut un accroissement aussi grand et aussi rapide que celui des Frères Mineurs. On peut dire que toute l'étendue de l'univers chrétien présentait alors le spectacle d'une mission merveilleuse par la sainteté et le nombre immense des prédicateurs, et par les fruits prodigieux qu'ils opéraient.

Pour le malheur de l'ordre des Frères Mineurs, Fr. Elie en imposa à saint François par son hypocrisie, au point que le fondateur le désigna au choix de l'ordre pour lui succéder en qualité de ministre général. Cette nomination et le relâchement que le nouveau supérieur voulut introduire brusquement parmi les Frères, causèrent des déchirements intérieurs, dont les Franciscains se sont toujours ressentis. Cet ordre n'a jamais présenté le spectacle de l'unité ; aujourd'hui il est divisé en cinq branches distinctes, ayant chacune leur général. — L'esprit de saint François et le fond de sa règle consistent dans la perfection de la pauvreté, dans un renoncement absolu et héroïque à tous les objets extérieurs qui charment et enchaînent le cœur de l'homme ; c'est seulement trois siècles plus tard qu'un autre ordre religieux a été assis sur une base nouvelle et plus solide : la perfection de l'obéissance et le renoncement à soi-même, à sa propre volonté : voilà ce qui a maintenu l'unité des Jésuites, voilà le secret de leur incomparable organisation intérieure qui en fait une milice si redoutable, si exécrée par le génie du mal, et qui a produit des merveilles, en partie enregistrées par l'histoire, mais encore trop peu connues dans bien des détails.

La suite de l'histoire des Frères Mineurs est utile à connaître, du moins en partie, relativement aux missions. On la trouvera à l'article Frères Mineurs.

§ FRANÇOIS DE BARCELONE (Fr.), Mineur espagnol, missionnaire en Orient, au xve siècle.— Les historiens ne font pas connaître à quelle époque il quitta sa patrie, pour se rendre en Orient : il est dit seulement, que l'an 1450, époque à laquelle il passa chez les Maronites, un long séjour dans le Levant lui avait rendu les idiomes de ce pays très-familiers. Il se mit à prêcher dans le Liban avec Fr. Griffon, Mineur belge, et leurs efforts persévérants changèrent la face de cette chrétienté. Les abus introduits dans l'administration des sacrements et dans les cérémonies de l'Eglise furent réformés, les erreurs corrigées, les rituels revus, les églises réparées, l'union avec l'Eglise romaine affermie et cimentée.

Après avoir ainsi travaillé ensemble pendant vingt-cinq ans (1450 à 1475), parmi les Maronites pour les mettre en complète harmonie avec l'Eglise Romaine, le zèle et bientôt la mort vinrent les séparer. Fr. Griffon expira en 1475 au moment où il se disposait à entreprendre un nouvel apostolat en Perse, et Fr. François, son fidèle compagnon, se rendit en Italie pour exposer au Pape Sixte IV l'état satisfaisant de la chrétienté du Liban. Afin de perpétuer cet heureux ordre de choses, le pontife envoya chez les Maronites Fr. Louis de Ripa, Mineur italien, qui, étant tombé malade à Venise, ne put remplir sa mission.

Il n'est plus question, dans la suite, de Fr. François de Barcelone, qui resta, sans doute en Europe et alla se reposer dans sa patrie des fatigues qu'il avait endurées pendant une si longue carrière, car il avait dû passer trente ou quarante ans parmi les Orientaux et son zèle était fort actif.

FRANÇOIS DE BRANCA LÉON, peintre vénitien qui vécut longtemps en Abyssinie au xve siècle et y mourut. Bruce, voyageur anglais dans ce pays, croit que c'est lui qui, le premier d'entre les Latins, disputa de religion avec les Ethiopiens : il avait pour antagoniste l'Abba George : la controverse eut lieu en présence du roi Zara-Jacob (*voy.* ce nom), et le catholique fut confondu. Il n'est pas absolument impossible qu'un laïque, un peintre, ne pût soutenir victorieusement la lutte contre un moine ou un ecclésiastique hérétique, surtout dans le pays et devant le compatriote de celui-ci. Mais il est possible aussi que les préjugés protestants de Bruce l'aient fait tomber dans une grosse erreur. Si le schisme et l'hérésie étaient sortis victorieux de la discussion soutenue

avec les Latins ou Occidentaux (Frangi, les Francs), devant l'empereur Zara-Jacob, cet illustre prince aurait-il été disposé à envoyer, comme il l'a fait, des ambassadeurs au concile de Florence et à reconnaître la suprématie du Pape, comme il l'a reconnue à l'exemple du patriarche d'Alexandrie, successeur de saint Marc —*Voy.* JEAN, ANDRÉ, PIERRE.

M. Henrion pense que l'antagoniste de l'Abba George était peut-être un des missionnaires Franciscains envoyé en Abyssinie par Albert de Sarzana pendant la captivité de Fr. Thomas de Scarlino. Cette opinion est très-plausible. — *Voy.* THOMAS DE SCARLINO et ALBERT DE SARZANA.

FRANÇOIS DE CORDOUE (Fr.), Prêcheur espagnol, missionnaire en Amérique (dans le Venezuela actuel), au commencement du XVI^e^ siècle. — Les Dominicains n'ayant pu parvenir à empêcher ou à faire supprimer dans les îles d'Amérique soumises à l'Espagne, l'horrible institution de l'esclavage, qui en vingt ans y avait détruit un million de malheureux Indiens, acquirent la conviction que l'apostolat exercé parmi les débris de ces peuples serait infructueux, les indigènes étant aigris et exaspérés par les iniquités et les infamies commises envers eux, et confondant dans la même réprobation le nom chrétien et le nom espagnol. En conséquence ils résolurent d'aller prêcher l'Evangile aux Indiens du continent Américain, dans les contrées où ils n'étaient pas encore soumis aux Espagnols. Le P. Pierre de Cordoue, vicaire général de l'ordre, désigna pour cette mission le P. de Montesino (*voy.* l'article MONTESINO), le P. François de Cordoue et le P. Jean Garcès. Le premier de ces religieux, retenu à Porto-Rico par la maladie, ne put accompagner ses confrères ; mais le P. François et son compagnon débarquèrent sur les côtes de l'Amérique méridionale à l'endroit où l'on bâtit plus tard la ville de Coro ou Venezuela qui a donné son nom au pays. Les Indiens reçurent bien les deux religieux. Ils écoutèrent leurs exhortations, et déjà les missionnaires se promettaient une abondante moisson quand l'événement le plus funeste vint ruiner leurs espérances et causer leur mort.

Les Espagnols faisaient souvent des courses sur les terres nouvellement découvertes, et, abusant de leurs forces et de la supériorité que leur donnaient les armes à feu, ils enlevèrent par violence ou par ruse de malheureux indigènes pour en faire des esclaves. Cet infâme commerce n'était pas autorisé : mais les forbans gagnaient les agents du pouvoir en leur donnant une part du butin. D'ailleurs, le roi d'Espagne avait permis de faire esclaves les cannibales, ceux qui mangeaient de la chair humaine : on s'autorisait de cette disposition et, sans examen, on supposait tous les habitants du Nouveau Monde anthropophages. Les Indiens des côtes, sachant par expérience la manière dont les Espagnols en usaient envers eux, prenaient la fuite aussitôt qu'ils voyaient un vaisseau de cette nation

Or il en arriva un pendant que les Dominicains faisaient leur mission à Coro ou Venezuela. Cependant les indigènes, comptant sur l'appui des missionnaires, restèrent dans leurs habitations. Le capitaine du navire invita à dîner le chef ou cacique du pays et les principaux de sa suite. Ce chef s'appelait Alphonse. Ainsi il paraîtrait qu'il était déjà baptisé. Il se rendit à l'invitation avec sa femme et dix-sept personnes de sa famille. A peine furent-ils sur le vaisseau que le capitaine les déclara prisonniers et mit à la voile pour Haïti, où il voulait les vendre : mais les magistrats les revendiquèrent comme marchandise de contrebande et se les partagèrent : en sorte que ce brigand fut volé par des hommes encore plus misérables que lui.

Cependant à la nouvelle de l'enlèvement, les missionnaires accourent sur le rivage et trouvent les indigènes dans une telle indignation de la perfidie des Espagnols qu'ils faillirent en être immédiatement les victimes. Néanmoins un reste d'estime et de vénération pour leurs personnes arrêta les bras levés sur leurs têtes. L'horreur témoignée par les Dominicains pour une si noire trahison, et la promesse faite par eux que les prisonniers seraient rendus à la liberté, empêchèrent qu'on ne les massacrât. Un autre vaisseau qui se rendait à Haïti étant venu mouiller au lieu où ils étaient, les deux moines firent savoir par ce moyen à leur vicaire général ou supérieur (le P. Pierre de Cordoue qui résidait à Haïti), tout ce qui s'était passé, et le péril où ils étaient. Le P. Pierre fit toutes les démarches possibles pour sauver la vie de ces deux missionnaires : il usa de tout son crédit auprès de l'amiral gouverneur ; mais cet officier n'avait pas de pouvoir sur les juges. Quant à ceux-ci, rien ne put les émouvoir. Ni la considération des deux religieux dont la vie dépendait de la délivrance des Indiens injustement enlevés, ni les instances de leurs confrères, ni l'infamie dont la nation allait se couvrir, ni le discrédit de la religion, ni l'intérêt du bien public, rien ne fut capable d'empêcher ces gens commis pour rendre la justice de commettre la plus criante iniquité qui fut jamais. Las Casas, qui récemment venait d'être nommé protecteur universel des Indiens et qui se trouvait alors à Haïti, interposa également son autorité et ses prières sans aucun succès.

Les indigènes, ne voyant pas revenir leurs compatriotes dans le délai fixé par les missionnaires, égorgèrent le P. Garcès sous les yeux de son confrère, et celui-ci, le P. François de Cordoue, subit ensuite le même sort, en sorte que la semence de l'Evangile, qui allait fructifier au centuple dans les cœurs d'un peuple disposé, fut étouffée par la cupidité de quelques mauvais Chrétiens.— *Voy.* MONTÉSINO.

FRANÇOIS DE PAMPELUNE (Fr.), Capucin espagnol, se nommait dans le monde

Tiburce de Redin; il était chevalier de Saint-Jacques et mestre de camp général des armées d'Espagne. Ayant embrassé l'humble état de Frère laïque dans l'ordre des Capucins, il fut, en 1640, envoyé au Congo avec le P. Bonaventure et d'autres missionnaires; mais il y resta peu de temps, et aussitôt que son supérieur eut pris connaissance du pays, il le chargea d'aller en Europe demander du renfort. On ne dit pas si le Fr. François retourna en Nigritie.

FRANÇOIS DE PAVIE (Le P.), Capucin italien et préfet apostolique de la mission du Congo en 1698, résidait à Loanda, et accueillit le P. Zucchelli, du même ordre. (*Voy.* Zucchelli.) — On n'a pas d'autres détails sur les travaux de ce missionnaire.

FRANÇOIS DE PITRIOLO ou DE FERMO (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Asie, fut mis à mort à Erzingam en Arménie, à la fin du XIII^e^ ou au commencement du XIV^e^ siècle, avec les FF. Monald d'Ancône et Antoine de Milan, du même ordre, pendant qu'ils prêchaient l'Evangile aux musulmans. Leurs corps furent coupés en quartiers et exposés dans les lieux publics. — *Voy.* Monald.

FRANÇOIS DE PLAISANCE (Fr.), Mineur observantin italien au XV^e^ siècle, missionnaire en Terre-Sainte, et gardien du mont Sion, vers l'an 1468. — Il était, ainsi que ses compagnons, en butte à la cruauté des musulmans et des schismatiques, et même aux vexations des mauvais Chrétiens, peu accoutumés à la retenue de Frères Observantins; car ceux-ci avaient remplacé naguère les Conventuels dans la garde du Saint-Sépulcre. Une circonstance singulière apporta quelque adoucissement à la position de Fr. François et de ses religieux. Deux amiraux, nommés Khatibey et Isbel, au service du soudan d'Egypte, étant tombés en disgrâce, furent exilés par leur maître à Jérusalem : comme il arrive souvent dans les revers, ils furent délaissés de leurs amis, et ils ne trouvèrent de sympathie que chez les FF. Mineurs : ceux-ci subvinrent à leurs besoins avec une charité parfaite, et leur prodiguèrent toutes sortes d'attentions. Plus tard le soudan reconnut l'innocence des deux exilés, leur rendit leurs honneurs, et même à la mort de ce prince, Khatibey, un des deux amiraux, lui succéda sur le trône. A cette nouvelle, Fr. François de Plaisance envoya deux de ses religieux pour le féliciter. Le nouveau sultan d'Egypte, reconnaissant les bons offices qu'il avait reçus de leur supérieur, les accueillit avec une extrême bienveillance, et institua Isbel, son ancien compagnon d'exil, protecteur des Franciscains dans tous ses Etats. Celui-ci s'acquitta de sa charge avec zèle, et il ne tolérait pas la moindre insulte faite aux FF. Mineurs. C'est ainsi qu'il fit emprisonner, fustiger et destituer le gouverneur de Jérusalem, qui avait extorqué cent écus d'or à Fr. Jacques de Magnavana, successeur de Fr. François de Plaisance, et que Fr. Jean Thomarelli, autre gardien du mont Sion, put faire réparer les églises de Bethléem et du Saint-Sépulcre.

FRANÇOIS DE PODIO (Fr.), Mineur, surnommé Catalan, peut-être parce qu'il était de cette province de l'Espagne; cependant cette circonstance n'est pas certaine, et il se pourrait qu'il fût italien, ou français, du Puy en Velay. Dans tous les cas, il était missionnaire, et il reçut en 1371, sous le pontificat de Grégoire XI, le titre de vicaire des Frères Mineurs dans la Tartarie du Nord où il fut envoyé avec douze compagnons dont on lui laissa le choix. Quels pouvaient être ces Tartares du Nord? De quel peuple veut-on parler? Le champ des conjectures est immense, et s'étend depuis les Samoyèdes jusqu'au Mandchous : en 1371 la géographie de ces pays était assez vague, et les noms d'Inde et de Tartarie, comme celui de Scythie, douze ou quinze cents ans auparavant, avaient une élasticité prodigieuse. Pour le cas présent aucun document ne me donne le moyen de faire une hypothèse plausible sur le pays et le peuple dont il est ici question; s'agit-il du Kaptchak vers Kasan, du Tchaggathaï, où il y avait eu jadis un évêque; ces deux suppositions ne sont pas impossibles : elles ne sont pas probables non plus. Le Kaptchak n'est jamais désigné sous le nom de Tartarie du Nord; d'ailleurs il était mahométan. Cette dernière objection s'applique encore plus au Tchaggathaï. On pourrait entendre encore la désignation de Tartarie du Nord, de la Sibérie, de la Mongolie, de la Mandchourie : mais il ne faudrait peut-être pas aller chercher si loin. On ne doit jamais s'attendre à trouver l'exactitude et la précision actuelle dans les indications géographiques des temps anciens. Selon l'Evangile, les mages qui adorèrent Notre-Seigneur dans la crèche venaient de l'Orient. Voilà qui est clair. Eh bien! cette donnée n'a pas empêché des commentateurs de penser qu'ils étaient arabes, de l'Arabie-Heureuse. L'Arabie n'est cependant guère à l'orient de Bethléem.

Quoi qu'il en soit de la véritable situation de cette Tartarie du Nord, les Frères Mineurs y avaient une mission établie et importante, puisqu'on y nommait un vicaire (ce terme répond à peu près à celui de provincial dans les autres ordres religieux).

D'ailleurs une circonstance autorise beaucoup l'opinion qu'il ne s'agit pas ici des misérables tribus tartares dans la mer Glaciale. Il est dit plus bas que, dans cette mission des Tartares du Nord, plus de dix mille personnes se convertirent dans les seuls monts Caspiens. Je ne sais pas quels sont les monts qu'on appelle ainsi : on ne les trouve nulle part. Mais il existe des portes Caspiennes : c'est un défilé situé dans la Perse d'aujourd'hui, et d'ailleurs il est évident que ces monts Caspiens ne sont pas bien éloignés de la mer Caspienne. Si on appelle ce pays Tartarie du Nord, quels Tartares trouvera-t-on au sud? Du reste il y avait des peuples nommés Caspiens, au sud-ouest de la mer Caspienne, et il y en avait d'au-

tres à l'est de la Sogdiane, aujourd'hui Grande-Boukharie ; par conséquent dans la Boukharie chinoise, vers Yarkand et Kachgar. Pour ce qui est de Khasan, de la Sibérie, de la Mandchourie, de la Mongolie et de tant d'autres pays excentriques, il n'est point ridicule d'en avoir parlé. Le moyen âge n'a rien à envier à notre époque en fait de voyages lointains, de grandes entreprises apostoliques et d'explorations audacieuses. — *Voy.* Oderic de Frioul, Jourdain Catalan, Hyacinthe de Konski, Jean de Montecorvino.

Et leur zèle y était couronné d'un tel succès que plus de dix mille infidèles embrassèrent la foi dans les seuls monts Caspiens (le pays au sud de la mer Caspienne).

Vingt ans après, l'âge et les fatigues ayant diminué successivement le nombre des ouvriers évangéliques dans la mission, le vicaire franciscain de ces régions députa au Saint-Siége Fr. Roger, anglais, et Fr. Ambroise de Sienne, italien, pour en obtenir des auxiliaires. Le Pape leur en accorda vingt-quatre à prendre dans toute nation, pourvu qu'ils partissent de leur plein gré et que leurs supérieurs les jugeassent propres à ce ministère. C'était en 1391. On ne sait pas si le vicaire Franciscain dont il est parlé, est le même Fr. François de Podio, nommé à cette charge en 1371.

FRANÇOIS DE POTENZA (Fr. Jean), Mineur italien, missionnaire au XVI^e^ siècle, dans le Levant. — Il fut envoyé en 1516 chez les Maronites avec Fr. François de Riéti. Il était revêtu du titre de nonce apostolique. Les deux Franciscains dissipèrent quelques erreurs qui obscurcissaient la foi de ce peuple le plus orthodoxe de l'Orient, et ils en amenèrent trois ambassadeurs au concile de Latran pour reconnaître la primauté de juridiction du Pape et faire leur profession de foi.

FRANÇOIS DE RIÉTI (Fr.), Mineur italien, missionnaire au XVI^e^ siècle, dans le Levant. Il fut envoyé en 1616 chez les Maronites avec F. Jean François de Potenza, religieux du même ordre et de la même nation que lui, revêtu de la dignité de nonce apostolique. (*Voy.* François de Potenza.) On ne sait rien de particulier sur les travaux de Fr. François de Riéti.

FRANÇOIS DE SAINT-ROMAIN (Fr.), Mineur espagnol, missionnaire en Amérique au commencement du XVI^e^ siècle. — Il était un des coopérateurs de Jean de Quevedo, religieux du même ordre et premier évêque de Darien ou Panama. (*Voy.* Darien.) Son ministère apostolique fut entravé, comme il arrivait généralement alors sur tous les points de l'Amérique, par la cruauté des Espagnols envers les Indiens. Le roi d'Espagne avait défendu d'user de violence envers ces peuples, de leur faire la guerre, de les opprimer, d'employer la force contre eux, excepté dans le cas de légitime défense. Mais que pouvaient ces règlements pour contenir une troupe d'aventuriers, l'écume de l'Espagne, qui arrivaient tout enflammés par la cupidité, dans un pays nouveau, chez des peuples faibles, timides, sans caractère, sans aucun moyen de résistance? Quand une troupe arrivait dans une ville, dit Las Casas, elle s'arrêtait à un quart de lieue pour y passer la nuit. Le lendemain matin le chef faisait à peu près la proclamation suivante, qui n'était ni entendue ni comprise d'aucun indien. « Caciques et Indiens, habitants de tel lieu, nous vous faisons savoir qu'il y a un Dieu, un Pape et un roi de Castille, qui est le maître de cette terre, parce que le Pape, qui est le vicaire tout-puissant de Dieu et qui dispose du monde entier, l'a donné au roi de Castille, à condition qu'il rendra ses habitants chrétiens pour qu'ils soient éternellement heureux dans la gloire céleste après leur mort. Ainsi donc, Caciques et Indiens, venez, venez! Abandonnez vos faux dieux, adorez le Dieu des Chrétiens, professez leur religion, croyez à l'Evangile, recevez le saint baptême, reconnaissez le roi de Castille pour votre roi et votre maître; prêtez-lui serment d'obéissance et faites ce qui vous sera commandé en son nom et par son ordre, attendu que, si vous résistez, nous vous déclarerons la guerre pour vous tuer, vous rendre esclaves, vous dépouiller de tous vos biens et vous faire souffrir aussi longtemps et toutes les fois que nous le jugerons convenable. »

Après cette avertissement, les Espagnols entraient dans la ville à la pointe du jour, pénétraient de force dans les maisons, et y mettaient le feu : elles étaient exclusivement en paille; en sorte que les Indiens brûlaient dans leurs lits. Ceux qui parvenaient à s'échapper des flammes étaient réduits en esclavage et à cet effet marqués d'une empreinte sur leurs corps.

Fr. François de Saint-Romain, ayant accompagné dans l'intérieur un capitaine que le gouverneur de Darien y envoyait, vit périr plus de quarante mille indigènes, brûlés, égorgés, pendus, dévorés par des chiens ou détruits de quelque autre manière.

On peut juger de la douleur qu'éprouvaient les missionnaires témoins de pareilles atrocités sans pouvoir les empêcher. Fr. François ne resta que deux ou trois ans dans cette mission où ses efforts étaient sans doute frappés d'une stérilité radicale, par suite du scandale que donnaient les Chrétiens et de l'exaspération où devaient être les indigènes contre tous ces étrangers, la haine contre les bourreaux rejaillissant sur les missionnaires qui étaient de la même race. En 1517, il repassa donc en Espagne, afin de faire connaître au gouvernement ce qui se passait dans le Nouveau Monde, et de réclamer les droits de l'humanité. Il y fut suivi l'année suivante par Fr. Jean de Quevedo, son évêque. Las Casas les y avait précédés tous les deux. Il venait aussi plaider la cause de ses chers Indiens. (*Voy.* Jean de Quevedo, Barthélemi de Las Casas.) Les missionnaires firent entendre leurs réclamations au roi Charles V, mais leur démarche eut peu d'effet. Quant à

Fr. François de Saint-Romain, il n'est plus parlé de lui dans la suite. Peut-être ne retourna-t-il pas en Amérique.

FRANÇOIS DE SPOLETTE (Fr.), Mineur, missionnaire en Egypte au XIII^e^ siècle. Il exposait les vérités de l'Evangile aux musulmans de Damiette, lorsqu'il fut massacré par ces infidèles dans les circonstances ci-après. L'esprit de ses auditeurs mahométans s'ouvrait à la lumière, mais dans leur cœur ils préféraient rester attachés à leur ancienne religion, parce que celle-ci donnait satisfaction à leurs passions. Alors, pour étouffer la vérité qui leur était importune, ils tendirent un piége au missionnaire : ils lui demandèrent ce qu'il pensait de l'Alcoran? Le saint religieux ne put leur cacher que la doctrine de ce livre était fausse et entraînait le malheur éternel de ses sectateurs. Dénoncé et emprisonné aussitôt, il ne tarda pas à être condamné à la peine capitale. Les musulmans allèrent le trouver dans son cachot et lui présentèrent l'alternative d'une prompte abjuration ou de la mort. «Je choisis de grand cœur, répondit-il, ce dernier parti pour l'amour de Jésus-Christ mon Sauveur, et je regarde comme la plus grande des grâces de pouvoir quitter cette vie si pleine de misères pour m'envoler au ciel où l'on vit toujours heureux. Mon seul regret est de vous laisser plongés dans les grossières erreurs et dans les plaisirs coupables autorisés par votre fausse loi. Elle vous conduira au supplice éternel que souffre déjà votre pervers Mahomet. » A ces mots, les infidèles poussent unanimement un cri d'indignation et de mort. Ils se précipitent sur lui, et l'un d'eux lui assène un tel coup de cimeterre qu'il le fend en deux. François expire en invoquant le nom de Jésus-Christ qui lui ouvrait la porte du ciel, et il y entre couvert de la pourpre des martyrs.

Wadding rapporte sa mort à l'an 1288.

Il est inutile de désigner la nationalité du Fr. François de Spolète : le nom de la ville qu'il portait donne assez à entendre qu'il était italien.

FRANÇOIS DE TAURISIO (Fr.), Prêcheur, dont le nom paraît italien. — Il fut institué, par Boniface IX, archevêque de Naxivan, après Jean I^er^ transféré à Sultanyéh. Mais comme il avait négligé de faire expédier ses bulles dans le temps prescrit, le Souverain Pontife nomma à sa place, et quoiqu'il fut déjà sacré, Fr. Etienne de Séghes, Mineur. — L'institution de ce dernier prélat est de l'an 1400. — Fr. François était le quatrième archevêque de Naxivan.

Aujourd'hui c'est une discipline rigoureuse dans l'Eglise de ne pas sacrer un évêque sans qu'il soit muni de ses bulles d'institution. On en fait même lecture dans la cérémonie de son sacre. Il paraît qu'alors ce point n'était pas aussi fixé que maintenant : d'ailleurs on était à une époque de confusion déplorable. Il y avait deux Papes reconnus chacun par une partie presque égale de la catholicité, et souvent ils instituaient, l'un et l'autre et simultanément, des évêques pour la même Eglise.

FRANÇOIS DE TERNI (Fr.), Mineur italien.—Il partit en 1370 pour les missions de Chine et de Tartarie.—Il était un des quatre-vingts Franciscains envoyés pour seconder Frère Guillaume de Prato, archevêque de Pékin. — *Voy.* ce nom.

FRANÇOIS DE TORO (Fr.), Prêcheur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle en Océanie. — Il partit vers l'an 1586, pour les îles Philippines, avec Fr. Jean Chrysostome de Séville; Fr. Jean de Castro, et plus de vingt religieux de son ordre, entre lesquels on remarquait Fr. Michel Benavidès, qui devint le premier archevêque de Manille. On ne sait rien de particulier sur les travaux et la mort du Fr. François de Toro. Quant au zèle apostolique et aux éclatants succès des Dominicains et autres religieux, dans les îles Philippines, il est attesté par les faits et par l'état présent du pays. — *Voy.* DOMINIQUE DE SALAZAR.

FRANÇOIS DE VEAS (Le P.), Capucin et missionnaire au Congo en 1648, fut pris avec le P. Bonaventure de Carriglio, et conduit devant la reine Zingha, qui avait renié la religion chrétienne. Ils eurent le bonheur de déterminer sa conversion. — *Voy.* BONAVENTURE DE CARRIGLIO.

FRANÇOIS D'OSIMO (Fr.), Mineur observantin, italien, parti de Gênes en 1852, avec seize compagnons tous religieux du même ordre, pour aller évangéliser les sauvages de la république de Bolivie. (Amérique Méridionale). — *Voy.* MUZZANI.

FRÉCHOU (Le P. ORENS), Picpussien français, du diocèse d'Auch, missionnaire en Océanie.—Il est parti de Bordeaux à la fin de janvier 1841, avec le P. Doumer, devenu depuis évêque, et douze autres Pères ou Frères de la même congrégation, tous envoyés comme lui dans les îles de l'Océanie orientale. Depuis lors, les *Annales de la Propagation de la foi* n'ont plus parlé de ce religieux.

FREIRE (Le P. FULGENCE), Jésuite portugais, missionnaire au XVI^e^ siècle, en Orient. — Comme on ignorait ce qui se passait en Ethiopie, pendant la cruelle persécution de l'empereur Menas (1559-1563), qui exila le patriarche Oviédo, un Jésuite, nommé le P. Freire, tenta d'y pénétrer. Il s'embarqua (sans doute à Goa) avec seize portugais; mais, arrivés à l'entrée de la mer Rouge, ils tombèrent entre les mains des Turcs qui tuèrent les uns et firent les autres esclaves. Le P. Freire fut de ce nombre ; on l'emmena à Massouah, où il fut mis aux galères pour ramer avec les forçats. Pendant sa captivité, il convertit six personnes, dont trois moururent après leur baptême. Le roi de Portugal ayant fait racheter ce religieux, il retourna en Europe, mais avec l'intention de revenir aux Indes, car, de telles épreuves, au lieu d'abattre le courage des missionnaires, les animaient à courir au-devant des plus grands périls. Cet épisode est tout ce qu'on rapporte des travaux du P. Freire.

FREMIOT (Le P. Nicolas), Jésuite français, du diocèse de Saint-Dié, en Lorraine, (Vosges), missionnaire dans l'Amérique du Nord.—Il est parti pour le Nouveau-Monde en 1847, ainsi que seize autres Pères ou Frères de sa compagnie appartenant à diverses nations de l'Europe. — (*Voy.* Caveng.)

FRÉMONT (Le P. Jean-Pierre), Mariste français, du diocèse d'Angers, missionnaire en Océanie.—Il est parti au mois de décembre 1844, pour le vicariat apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie nouvellement érigé par le Saint-Siége et confié à la Société de Marie. Le P. Frémont s'est embarqué avec M. Epalle, évêque de Sion, premier vicaire apostolique de cette mission et onze autres Maristes dont cinq prêtres et six Frères. — *Voy.* Epalle.

FRÈRE (Fleuve du). On a donné ce nom à une rivière du Brésil dans laquelle se noya un des premiers missionnaires qui aient évangélisé le pays. —*Voy.* Fleuve du Frère.

FREYDIER DUBREUL (Le P. Antoine), Mariste français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Océanie. —Il est parti au mois de novembre 1844, avec deux autres religieux, le P. Rocher et le Fr. Leblanc, de la même société. Ils se sont embarqués à Londres pour l'Australie, où ils allaient fonder à Sydney une maison de procure destinée à servir d'intermédiaire entre les missions chez les sauvages des îles voisines et le siége de la congrégation en Europe.

Le P. Dubreul est revenu en France, comme on le voit.

FRIDOLIN (Saint), abbé irlandais ou écossais, et missionnaire au VI^e^ siècle, en France, en Suisse et dans les pays adjacents à l'orient de la France. — Non-seulement il prêchait l'Evangile dans ces contrées, mais il y fondait des monastères, ce qui était le moyen de perpétuer son œuvre de salut. Le dernier qu'il institua fut celui de Sekingen, dans une île du Rhin. De là est venue la ville du même nom, qui était autrefois une des quatre villes forestières du pays. Saint Fridolin y mourut en 538. Il est le patron titulaire des Suisses du canton de Glaris.

FRITSCH (Le P. Bernard), Jésuite allemand, du diocèse de Ratisbonne en Bavière, missionnaire dans l'Amérique du Nord.—Il est parti pour le Nouveau-Monde en 1847, ainsi que seize autres religieux de la même compagnie, français, belges, suisses, italiens, allemands. — *Voy.* Caveng.

FROJET ou TROYET (Le P. Louis), Jésuite français, missionnaire en Chine au XIX^e^ siècle, dans la province de Kiang-nan.— Le départ de ce religieux, en 1847, avec les PP. Broulion et Vuilbert, a été annoncé deux fois, et son nom a été estropié, car on a écrit Frojet et Troyet.

FRONT (Saint), premier évêque de Périgueux, honoré le 25 octobre.—On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il fonda l'Eglise de Périgueux, et en fut le premier évêque. Mais quelle était sa patrie et dans quel siècle vint-il prêcher l'Evangile en Gaule ? C'est ce qu'on ne saurait indiquer d'une manière certaine. Selon le Martyrologe romain, il fut ordonné et envoyé par saint Pierre, et il convertit à Jésus-Christ, avec le prêtre George, une grande multitude de français. Mais le premier point n'est pas appuyé sur une autorité suffisante.

FRUMENCE (Saint), apôtre de l'Ethiopie au IV^e^ siècle, appelé par les Abyssins Frémonat. Il fut amené par un concours de circonstances étonnant à prêcher l'Evangile dans l'intérieur de l'Afrique, et y fonda une Eglise chrétienne qui subsiste depuis quinze siècles dans des conditions à peu près uniques sur le globe. Voici ce que les historiens rapportent sur l'établissement de la religion en Abyssinie :

Au commencement du IV^e^ siècle, un philosophe grec, nommé Métredore, pénétra dans la Perse et jusque dans l'Inde ultérieure, nom sous lequel l'Ethiopie était connue des anciens. A son retour, il présenta à l'empereur Constantin-le-Grand, qui, depuis peu, était devenu le maître de l'Orient, des pierres précieuses et d'autres objets de curiosité. Encouragé par le succès de Métrodore, Mérope, philosophe de Tyr, mais grec de naissance, entreprit le même voyage et conduisit avec lui ses deux neveux Edèse et Frumence. Leur navire s'étant arrêté dans un port de la côte d'Abyssinie, les naturels du pays en massacrèrent tous les passagers. Frumence et Edèse dont la beauté les intéressait furent seuls épargnés et conduits au roi, qui résidait alors à Axoum. C'était Fl-Séméra, d'après les chronologies du pays. Ils apprirent promptement la langue des Abyssins et inspirèrent au monarque une grande affection. Edèse fut nommé maître du garde-meuble et de la maison du roi, et depuis lors cette place a été constamment remplie par un étranger comme lui et de la même nation que lui. Frumence devint trésorier ou ministre des finances. Au moment de mourir, le roi les récompensa tous deux de leurs services en leur donnant la liberté. Il laissait pour successeurs deux fils en bas âge nommés Abréha et Atzbéha, et, d'après les lois du royaume, la reine mère gouverna en leur nom sous le titre de régente. Les deux jeunes grecs, au lieu de profiter, pour retourner dans leur patrie, de la liberté qu'ils avaient reçue, s'efforcèrent de rendre service à la régente et la secondèrent utilement. Frumence, qui avait la principale part aux affaires et qui désirait faire connaître l'Evangile aux Abyssins, engagea plusieurs marchands chrétiens à s'établir dans le pays, en leur obtenant de grands priviléges et en leur procurant le moyen de pratiquer leur culte.

A cette époque l'Ethiopie se partageait entre deux religions, le judaïsme et le sabéisme. Le judaïsme était la religion nationale depuis près de quatorze siècles. C'est une tradition constante dans le pays et attestée par tous les peuples d'alentour, Arabes, Maures ou Abyssins, juifs ou païens, que la reine Makeda, qui était païenne et dominait de la mer Rouge à la mer des Indes, de Sofala à Axum, et jusque sur l'Arabie Heureuse, est

cette reine de Saba ou d'Aziab, c'est-à-dire du midi, qui alla voir Salomon dans sa splendeur. Elle en eut un fils nommé Ménilek, et elle le lui donna à instruire. Ménilek embrassa la loi de Moïse, comme avait fait sa mère, et il prit le nom de David. Il est aussi désigné dans la liste des monarques Ethiopiens sous le nom d'Ebn-Makino, c'est-à-dire l'enfant du Sage, par allusion à son père qui avait demandé à Dieu la sagesse. En revenant dans son empire d'Aziab, c'est-à-dire du Midi, Ménilek y conduisit une colonie de Juifs, parmi lesquels étaient plusieurs docteurs de la loi de Moïse, et particulièrement un de chaque tribu. Il était aussi accompagné d'Azarias, fils du grand prêtre Sadoc, lequel apporta à Axum une copie de la loi qui resta confiée à sa garde. On trouve encore dans les institutions de l'Abyssinie, des traces, des souvenirs de tous ces faits, et même des descendants d'Azarias et des docteurs dont il vient d'être parlé. C'est ainsi que le judaïsme s'établit en Ethiopie, et le gouvernement y fut modelé sur celui de Jérusalem, tant au spirituel que sous le rapport politique.—Au temps de Nabuchodonosor d'autres juifs, qu'on surnomma Falachas, c'est-à-dire *émigrés*, vinrent se fixer en Abyssinie, et furent gouvernés par un chef particulier. Bruce prétend que plusieurs peuples de la Syrie et de la Palestine, frappés de terreur à l'approche de Josué, avaient aussi cherché un refuge dans ces lointains pays du Midi, chez une nation que son commerce avait rendue célèbre, et s'y étaient fixés. Enfin les habitants aborigènes de l'Abyssinie étaient les enfants de Cush, fils de Cham; et parallèlement à ceux-ci vivait une nation différente ayant les cheveux longs, les traits européens, le teint brun et non pas noir; peuple fort industrieux, nomade, et occupé du soin de nombreux troupeaux : c'étaient les Berbers ou pasteurs. Car telle est la signification de ce mot, d'où est venu le nom de *Barbarie*, donné à l'Afrique du Nord. On voit quel mélange de peuples différents, superposés à plusieurs époques, avaient formé l'empire Abyssin : aussi le mot Abyssin vient-il, à ce qu'il paraît, d'Abbas-Chi, qui signifie en arabe une origine mélangée : ceux auxquels on l'applique ne s'en servent pas volontiers : ils s'appellent eux-mêmes dans leurs livres Itiopiawans, d'où on a formé Ethiopiens. La loi de Moïse était professée non-seulement par la famille royale issue de Salomon, par les descendants d'Azarias et des docteurs de chaque tribu, par ceux des colonies juives venues à différentes époques, mais encore par un grand nombre d'Abyssins indigènes qui s'étaient convertis du temps de Ménilek, ou s'étaient agrégés à la religion nationale dans les siècles suivants. Cependant le sabéisme ou adoration des astres était encore professé par un grand nombre d'Abyssins : on sait que ce culte est très-ancien en Arabie et dans les contrées adjacentes.

Tel était l'état du pays que saint Frumence désirait vivement gagner à Jésus-Christ. A la majorité d'Abréha, Edèse retourna à Tyr où dans la suite on l'ordonna prêtre. Quant à lui, poursuivant son généreux dessein, il se rendit à Alexandrie, afin de prier saint Athanase d'envoyer un évêque au peuple qu'il venait de disposer à recevoir la parole de salut. Saint Athanase réunit un synode pour traiter de cette affaire : tous les prélats qui composaient la réunion décidèrent que personne n'était plus propre que Frumence à achever la bonne œuvre qu'il avait commencée. Il fut en conséquence sacré évêque d'Axum par saint Athanase, patriarche d'Alexandrie.

Le nouveau prélat revint en Abyssinie où ses discours et ses miracles opérèrent un très-grand nombre de conversions. La nation embrassa le christianisme avec ardeur. Abréha, et son frère Atzbéha qu'il avait associé au trône, reçurent le baptême, et contribuèrent beaucoup par leur ferveur à propager l'Evangile parmi les Abyssins, qui les honorent encore aujourd'hui comme des saints, et récitent dans leur liturgie la prière suivante :

« Salut Abréha et Atzbéha, qui avez régné simultanément avec le plus grand accord, qui avez prêché de votre bouche la religion du Christ à ceux qui pratiquaient la croyance de Moïse, et qui avez élevé des temples en son honneur ! » — C'est en 330, selon Combes et Tamisier, ou en 341, d'après les recherches plus récentes de M. Sapito, missionnaire en Abyssinie, qu'eut lieu le baptême de ces deux rois.

A cette époque l'arianisme troublait la chrétienté, mais saint Frumence resta uni de sentiment avec saint Athanase ; aussi l'empereur Constance, protecteur des ariens, écrivit-il une lettre menaçante aux rois d'Abyssinie, pour qu'ils le livrassent entre les mains de George, patriarche intrus d'Alexandrie. Ces princes n'eurent aucun égard à sa lettre, et la communiquèrent à saint Athanase, qui l'inséra dans son *Apologie* à Constance.

Saint Frumence continua d'instruire et d'édifier son troupeau jusqu'à sa mort, dont on ne sait pas l'année. Les Abyssins l'honorent, sous le nom de saint Frémonat, comme l'apôtre du pays des Axumites, c'est-à-dire du Tigré, qui formait la partie la plus importante de leur empire, et dont Axum était la capitale. Les rois Abréha ou Aïzan et Atzbéha ou Sazan sont également au nombre des saints dans l'Eglise d'Abyssinie. Après eux, la foi compléta ses conquêtes, et les nouveaux convertis se conservèrent dans la ferveur et l'unité catholique pendant bien longtemps. En effet, au v^e^ ou vi^e^ siècle, entre 480 et 528, le roi Tazéna porta la foi en Nubie et jusque dans le Bournou, au cœur de la Nigritie, ainsi que le prouve M. Sapeto, déjà cité plus haut. Son fils Caleb, surnommé Elesbaan ou le Béni, protégea le christianisme par les armes contre la tyrannie des Juifs qui persécutaient les fidèles en Arabie. Ce monarque est honoré dans l'Eglise romaine et dans l'Eglise grecque. Il

est indubitable que l'Abyssinie resta catholique jusque vers la fin du VII^e^ siècle, et peut-être même jusqu'au VIII^e^ ou au IX^e^.

On remarque que les Falachas ne se convertirent point à la parole de saint Frumence ni dans la suite : retranchés dans les montagnes du Sémen, et très-nombreux dans d'autres provinces, ils faillirent étouffer le christianisme en Ethiopie ; leurs princes occupèrent le trône national aux X^e^ et XI^e^ siècles; mais l'évêque Tecla-Haimanout rendit le sceptre à la race de Salomon. Il fonda aussi l'ordre des Moines de Debra-Libanos, dont le supérieur étend sa surveillance sur tous les religieux de l'empire. C'est lui, enfin, qui disposa qu'à l'avenir l'évêque d'Ethiopie ne pourrait plus être un clerc indigène, mais qu'il devrait toujours être pris dans l'Eglise d'Alexandrie. Cette règle a été constamment suivie depuis lors, et c'est toujours un moine copte qui est institué et sacré évêque d'Axum par le patriarche d'Alexandrie. — *Voy.* ABYSSINIE.

FUCCIO (Le P. ANTOINE), Jésuite sicilien, provincial de la province de Manille (îles Philippines en Océanie) à la fin du XVII^e^ siècle. — Il est fait mention de ce religieux dans les *Lettres édifiantes*. On y rapporte qu'il visitait, en 1696, les îles des Bissayos, dans l'archipel des Philippines, et qu'il s'y trouvait alors quarante-et-un Pères Jésuites avec deux Frères coadjuteurs. Ces missionnaires gouvernaient au spirituel une population de soixante-dix-sept mille Chrétiens. Ce nombre étonnera peut-être, et on pourrait être tenté d'y voir une exagération. Il n'en est rien, tout au contraire. On ne veut parler ici que d'une petite partie de la vérité. Les îles Philippines ont une population de près de cinq millions d'âmes, dont plus de quatre millions sont Chrétiens catholiques et soumis à l'Espagne. Et ce n'est pas ici une population européenne implantée comme les Anglais dans l'Amérique du Nord, et substituée aux peuples primitifs; ces quatre millions de catholiques sont à peu près tous indigènes : il n'y a guère qu'un Européen sur mille. Ce sont les missionnaires, et non la force des armes, qui ont soumis un peuple si nombreux à la civilisation d'abord et à l'autorité espagnole ensuite, et il n'y a que la religion qui les retienne dans les liens de la civilisation et sous la dépendance européenne. Du jour qu'on enlèverait les prêtres et les religieux de ce pays, les habitants massacreraient les quatre ou cinq mille Espagnols qui les dominent, et retourneraient à l'état sauvage. Cependant ils forment maintenant une société fort bien réglée : ils ont des libertés municipales assez étendues, et l'esclavage qui déshonore Cuba et l'Espagne n'existe point ici.

On ignore trop les travaux que la conquête de ce bel archipel a dû coûter aux missionnaires qui, depuis trois siècles, n'ont pas cessé d'y exercer leur zèle : car actuellement encore ils font chaque année des conversions parmi les barbares de l'intérieur, dont ils font des hommes avant d'en faire des Chrétiens et des citoyens. Les Dominicains, les Augustins et les Jésuites sont les trois ordres religieux qui ont eu le plus de part à cette grande œuvre. Les derniers, lors de leur suppression par le Pape Clément XIV, avaient aux Philippines une province de cent vingt-six religieux, dont quatre-vingt-dix-sept prêtres. Je ne sais s'ils y ont été rétablis à la restauration de Ferdinand VII : dans ce cas ils ont dû partager, sous la reine Christine, le sort de leurs confrères de Madrid, et il n'est guère présumable qu'on en trouve actuellement à Manille ou dans les missions de l'intérieur de Luçon et dans les autres îles. Mais il y a un grand nombre de Dominicains, et un religieux de cet ordre, le P. Romuald Ximenez ou Ximeno, autrefois missionnaire et évêque dans le Tonquin, est aujourd'hui évêque de Zébu ou Nom de Jésus, un des quatre diocèses entre lesquels les îles Philippines sont partagées. Il a été institué le 19 janvier 1846. Il est extrêmement regrettable qu'il n'y ait qu'un si petit nombre d'évêchés pour trois ou quatre millions de catholiques dispersés sur une étendue immense, et dont le nombre est encore susceptible d'augmentation par la conversion de plus d'un million d'infidèles. Si l'on consultait seulement les intérêts de la religion, et non les susceptibilités étroites d'une fausse politique, il faudrait à Luçon et aux îles qui en dépendent une Eglise nationale composée d'une trentaine de diocèses, comme celle des Etats-Unis.

Parmi les missionnaires qui ont fondé, agrandi, conservé cette belle portion de l'Eglise de Jésus-Christ, les Jésuites tiennent, comme nous l'avons dit, un rang distingué. On voit qu'à la fin du XVII^e^ siècle ils y gouvernaient soixante-dix-sept mille Chrétiens. Cette indication n'a pas par elle-même un sens restrictif, c'est-à-dire qu'elle peut ne pas comprendre toutes les missions dont ils étaient chargés aux îles Philippines. C'est là d'ailleurs que le P. de Sanvitorès et ceux qui l'ont suivi ont pris leur point de départ pour aller soumettre à l'Evangile les îles Mariannes. C'est en visitant les Bissayes ou îles des Pintades, en 1697, que le P. Fuccio trouva, dans l'île Samar, des indigènes des îles Pelew ou Palaos (Carolines occidentales), qui donnèrent occasion de tenter une mission dans ce dernier archipel. — *Voy.* DUBERRON.

Ces pauvres sauvages, au nombre de vingt-neuf, avaient été jetés par les vents d'est à trois cents lieues de leur patrie, sur la côte de Samar, le jour des Saints Innocents de l'année 1696. On les amena au missionnaire du bourg de Guivan. Frappés du respect qu'on témoignait à ce Jésuite, ils le prirent pour le roi du pays, entre les mains de qui étaient leur sort et leur vie. Ils se jetèrent tous à ses pieds en implorant sa miséricorde. Le Père, touché de leur désolation, les releva avec bonté, caressa leurs enfants, pourvut à leurs besoins, et bientôt ils furent si contents d'avoir en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, qu'ils offrirent de re-

tourner dans leur pays pour attirer leurs compatriotes. Ils admiraient la majesté des cérémonies de l'Eglise : on profita de cette circonstance pour les instruire de la religion, et on baptisa leurs petits enfants. Le projet fut bientôt formé d'établir une mission dans les Carolines occidentales ou îles Pelew, et les PP. Serrano et Medel furent à cet effet envoyés à Rome pour traiter de cet objet auprès du Pape.

FULCIVILE, titre d'évêché *in partibus*, qui fut porté au XVII^e^ siècle par un Indou, vicaire apostolique dans sa patrie. (*Voy.* THOMAS DE CASTRO.) — Fulcivile est omis dans la liste des évêchés par l'abbé de Commanville.

FULIGNANI (Le P. SYLVÈRE), Franciscain italien, missionnaire en Chine, dans le Hou-Quang. — Il est arrivé dans cette province en 1842, avec un autre religieux du même ordre et de la même nation, le P. Caprilli, et deux religieux de la congrégation de la Sainte-Famille, l'un grec, le P. Dracopoli, et l'autre Chinois, le P. Tien, tous formés en Italie.

FUNGI, province d'Afrique, située sur les confins de l'Ethiopie. Un grand nombre de familles catholiques de cet empire s'y retirèrent en 1640 ou 1641, pour se dérober à la persécution de l'empereur apostat Facilidas (1632-1655), qui pendant un règne de 33 ans, parvint à déraciner de ses Etats la foi romaine. Les Franciscains réformés ayant offert au Pape Innocent XII (1691 à 1700), d'aller porter à ces catholiques les secours de la religion, le Pape donna une somme considérable pour l'entretien perpétuel d'un grand nombre de sujets destinés à cette mission, qu'on appela d'Ethiopie. On permit en même temps aux Franciscains réformés d'avoir, pour le service de leur mission d'Ethiopie, un couvent à Achmin, dans la Haute-Egypte. Ils entretenaient aussi un de leurs religieux en qualité de médecin auprès du roi de Sennaar (Nubie). Un Franciscain réformé, nommé le P. Joseph, pénétra même en 1701-1702, jusqu'à la cour de Yassous, premier empereur d'Ethiopie, et revint à Rome, avec une lettre de ce monarque pour le Pape; mais on ne put jamais rien fonder dans cet empire. Il fut même reconnu, dit-on, que le pays de Fungi était imaginaire; les Franciscains réformés, dans l'impossibilité d'évangéliser l'Abyssinie, restèrent dans la Haute-Egypte, où ils s'emploient encore à la conversion des Coptes.

FURET (M. LOUIS-THÉODORE), prêtre français, de la Société des Missions-Etrangères et du diocèse du Mans, missionnaire en Chine. — Il est parti au commencement de 1853, avec M. Mallet, son compatriote, envoyé en Mandchourie; M. Herrengt, de Cambrai, destiné pour la Cochinchine; et M. Le Guilcher, de Saint-Brieuc, pour la province de Yun-Nan, en Chine.

FUSCH (Le P. ANDRÉ), Capucin allemand, missionnaire en Amérique. — Il est parti vers la fin de 1842, pour le diocèse de Louisville (Kentucky, Etats-Unis), avec un autre religieux de son ordre, le P. Schonat, et un prêtre séculier, M. Heiss, tous deux de la même nation et destinés pour le même diocèse — *Voy.* MULLER.

FUSCH (FR. SÉBASTIEN), Jésuite français, du diocèse de Strasbourg, missionnaire dans l'Amérique du Nord.—Il est parti pour cette destination en 1847, comme frère coadjuteur. —*Voy.* CAVENG.

FUSCIEN (SAINT), missionnaire dans le Nord de la Gaule, et martyr au III^e^ siècle. — Il paraît qu'il était compagnon de saint Denis de Paris, comme saint Victoric, avec lequel il pénétra plus au nord et vint annoncer l'Evangile aux Morins. Le pays qu'habitaient ces peuples répond à ce qu'on nomme aujourd'hui le nord de l'Artois et la Flandre. Dans le même temps, saint Quentin prêchait la foi à Amiens. Pour saint Fuscien et saint Victoric, ils firent de Térouanne le siége et le centre de leur mission. On sait que cette ancienne ville, détruite par l'empereur Charles V, au XVI^e^ siècle, n'est plus qu'un village à onze kilomètres de Saint-Omer. Le détail des travaux des deux apôtres n'est point parvenu jusqu'à nous; mais nous connaissons les circonstances de leur mort, qui fut affreuse. Ayant entrepris d'aller à Paris, sans doute pour conférer avec saint Denys sur les affaires de leur mission, ils passèrent par Amiens, dans le but de se réjouir, avec saint Quentin, des progrès de l'Evangile; mais ils apprirent d'un vieillard nommé Gentien, que ce saint apôtre avait depuis peu versé son sang pour Jésus-Christ. Gentien n'avait pas encore reçu le baptême, mais il connaissait la religion chrétienne et voulait l'embrasser. Il logea dans sa maison Fuscien et Victoric. Rictius Varus, préfet des Gaules, en ayant été informé, fit couper la tête au néophyte : pour les deux missionnaires, ils furent chargés de fers et conduits à Amiens où on leur fit souffrir d'horribles tortures. Les bourreaux leur mirent des tringles de fer dans les narines et les oreilles; ils leur percèrent les tempes avec des clous embrasés, ensuite, leur ayant arraché les yeux et percé le corps de dards, ils leur tranchèrent la tête. On croit que c'est vers l'an 286, sous l'empire de Maximien et le gouvernement de Rictiovare, comme nous l'avons dit. Ces détails sont tirés de Godescard et du Martyrologe romain.

Combien nous devrions avoir de reconnaissance et de vénération pour des hommes qui ont enduré de telles choses, afin de rendre la France chrétienne, c'est-à-dire afin de la tirer de la barbarie! N'est-il pas déplorable qu'on oublie, qu'on ignore des bienfaiteurs de ce genre-là? Même au point de vue purement humain, nous leur devons beaucoup plus qu'on ne croit; sans eux, il n'y aurait pas de France : mais une grande région habitée par quelques peuplades sauvages; car l'empire Romain alors s'affaissait, se déchirait en lambeaux; la barbarie lui aurait succédé; puis l'état social qu'on voit aujourd'hui à Tongatabou; car sans la religion les peuples s'amoindrissent de plus en plus, s'étiolent, descendent les degrés de l'échelle sociale, arrivent à la brute et disparaissent

G

GABALA ou GABALE, ville épiscopale de Syrie, sous la métropole d'Antioche. — Elle était située au bord de la mer, et à quatre lieues de Laodicée; Guillaume de Tyr en fait mention sous le nom de Gebel ou Gibel, et rapporte que les croisés en firent le siége en 1098 sans la prendre. Mais ils s'en mirent en possession plus tard et y placèrent des évêques latins, parmi lesquels on cite les suivants :

1° Guillaume, qui siégeait en 1115.

2° Hugues. Il assista au concile d'Antioche en 1136. On sait que le siége était occupé en 1145 et en 1179 : mais on ignore les noms des titulaires. A cette dernière date l'évêque de Gabale assista au concile de Latran sous Alexandre III.

3° Gauthier (Fr. Gauthier), Prêcheur, nommé par Urbain V en 1264.

4° Adam (Fr. Adam), Mineur, nommé après une longue vacance, le 28 juin 1345, par Clément VI.

5° Henri (Fr. Henri de Henreberch), Prêcheur, nommé vers 1393.

Il est évident que ces derniers prélats ne possédèrent que le titre de l'évêché de Gabale, comme ceux qu'on nomme encore aujourd'hui, car le Saint-Siége pourvoit toujours cette Eglise de pasteurs qui en sont évêques *in partibus*. Il y avait une autre Eglise de Gabale en Lydie, sous la métropole de Sardes; mais il n'est pas question qu'elle ait eu des évêques latins.

GABRA (Joannes), saint Ethiopien, dont on ne cite que le nom, sans lui donner aucun titre. — Il est évident que le mot de Gabra-Joannes est composé de Jean et a un sens dans la langue d'Abyssinie. On honore ce saint le 23 novembre, le même jour que saint Tecla Hawariat. Le Martyrologe dit de tous les deux : « Aux confins de l'Egypte et de l'Ethiopie saint Tecla-Hawariat confesseur, et saint Gabra Joannes. » Comme il est bien certain que ces deux saints sont Abyssiniens et non Egyptiens ou Nubiens, on peut en conclure que les autres personnages dont le Martyrologe rapporte la mort au même lieu appartiennent aussi à la première de ces nations, ou au moins à la Nubie, mais non à l'Egypte. Cette observation s'applique à plusieurs saints cités dans cet ouvrage.

GABRIAC (Fr.), Picpussien français, du diocèse de Rodez, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Brest comme catéchiste avec vingt et un autres religieux de sa société. — *Voy.* Favens.

GABUTTI (M. Vincent), ecclésiastique italien du diocèse d'Alba (Piémont), membre de la congrégation des Oblats de Turin et missionnaire dans l'empire Birman (Indo-Chine). — Il partit pour ce pays avec M. Ceretti en 1842, n'étant encore que minoré. — *Voy.* Delpino.

GACCIARINI (Basile), Jésuite italien, de la province de Rome, missionnaire aux Etats-Unis. — Il est parti pour cette destination en 1845, ainsi que les FF. Ciampi et Finoti de la même province, et les FF. Paresce, Zappone, Vicinanza, Tetromile et Vigilante, de la province de Naples. Tous ces religieux n'étaient alors que clercs, c'est-à-dire dans les ordres inférieurs.

GAFATS, province d'Abyssinie (Afrique), où fut relégué le patriarche Bermudès, au XVI^e^ siècle. C'est probablement le pays de Kafa.

GAGNÈRE (Le P. Matthieu), Mariste français, du diocèse de Clermont, missionnaire en Océanie. — Il est parti en 1847. — *Voy.* Chatelut.

GALANI (Le P. Raymond), Dominicain Ragusais, archevêque d'Ancyre *in partibus* et vicaire apostolique de Constantinople au commencement du XVIII^e^ siècle. — Le P. Tarillon, Jésuite français, parle de ce prélat dans sa lettre à M. de Pontchartrain. — (*Voy.* Tarillon.) C'était, dit-il, un pontife d'une très-exacte régularité et d'une grande attention à tous ses devoirs. Il était en 1713 et 1714 supérieur ecclésiastique de tous les catholiques latins de Constantinople au nombre de plus de 30,000, dont 25,000 esclaves francs, soit au bagne, soit chez les particuliers. Il y avait en outre 12,000 catholiques Arméniens, souvent persécutés par les schismatiques de leur nation. — *Voy.* Der Goumidas.

GALICZON (M. Gatien de), prélat français du XVII^e^ et XVIII^e^ siècle, missionnaire dans le Levant. — Il était né en Anjou et fut longtemps chanoine de Tours, se livrant à l'étude de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise. En 1708 il fut sacré évêque d'Agathopolis, et coadjuteur de l'évêque de Babylone. Il partit pour la Perse où il obtint plusieurs avantages en faveur des missionnaires. Il mourut à Ispahan, le 22 septembre 1711, après trois ans d'épiscopat.

GALLAIS (M.), prêtre français du diocèse de Nantes en Bretagne, membre de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, et missionnaire en Afrique, chez les nègres de Guinée. — Il est parti de Bordeaux pour cette contrée le 15 avril 1847 avec Mgr Truffet, évêque de Callipolis *in partibus*, et cinq autres missionnaires de la même société, dont trois prêtres et deux catéchistes qu'il emmenait avec lui dans son immense vicariat.

CALLES (Ile du prince de). — Nom anglais de l'île Pulo Pinaug, située près et à l'ouest de la péninsule de Malacca (Indo-Chine). — *Voy.* Pulo Pinaug.

GALLINGER (M. Joseph), prêtre séculier allemand, du diocèse de Munich (Bavière), missionnaire en Amérique. — Il est parti en 1842 ou au commencement de 1843, à destination du Texas, avec le Père Inama, Prémontré autrichien qui se rendait aux Etats-Unis.

GALLIOPOLIS ou GALLOPOLIS, ville des Etats-Unis dans la république de l'Ohio, chef-lieu du comté de Gallia. — Elle fut fondée en 1791 par une colonie de Français

qui lui donnèrent le nom de leur patrie. M. Barrière et M. Badin, prêtres français, l'évangélisèrent en 1793, lorsqu'ils passèrent à Galliopolis pour se rendre dans le Kentucki, et ils y baptisèrent une quarantaine d'enfants. L'établissement de Galliopolis ne prospéra pas; les Français étant devenus victimes d'une spéculation abandonnèrent pour la plupart le pays. En 1822 Galliopolis avait 830 habitants, ce chiffre a pu augmenter depuis : mais il est probable qu'en dépit du nom la population est tout anglaise.

GALLIZIA (Le P.), Barnabite italien, évêque d'Uisma et second vicaire apostolique d'Ava et Pégu au XVIII^e^ siècle. Le premier avait été le P. Calchi, autre Barnabite, de Milan, qui fonda cette mission en 1722 et y travailla pour Jésus-Christ avec un grand succès jusqu'à sa mort arrivée en 1727 ou 1728, c'est-à-dire trois mois avant l'arrivée du P. Gallizia envoyé à son aide. Celui-ci était accompagné de l'abbé Vittoni et de l'abbé Rosetti, prêtres séculiers italiens. L'abbé Vittoni, ancien compagnon du P. Calchi, avait été envoyé à Rome par le roi de Pégu pour offrir des présents au Pape : et il avait obtenu du Saint-Siége que la mission serait partagée en deux, savoir : celle de Pégu, qui serait confiée aux PP. Barnabites et celle d'Ava dont les deux prêtres séculiers auraient le soin. MM. Vittoni et Rosetti se rendirent en effet à Ava, mais il n'existe aucune trace de leurs travaux, et on ne sait pas combien de temps ils y exercèrent leur ministère ni à quelle époque et en quel lieu ils moururent. La chrétienté d'Ava ne tarda pas à être réunie de nouveau à celle de Pégu, ce qui subsiste encore.

Quant au P. Gallizia, il montra le même zèle que son prédécesseur, le P. Calchi : une église, la seconde de la mission, s'éleva par ses soins à Siriam, port de Pégu. L'ardeur infatigable du nouvel apôtre opéra des prodiges, et à sa voix d'innombrables gentils embrassèrent l'Evangile : mais que peut un homme quand il est seul, dit avec raison l'historien déjà cité, du moins aucune tradition n'a pu l'apprendre au P. Abbona, Oblat piémontais de nos jours et missionnaire dans les mêmes contrées. C'est lui qui a réuni dans une lettre que les *Annales de la Propagation de la Foi* ont reproduite, les détails connus sur l'histoire de l'Eglise Birmane.

Accablé de son isolement, le P. Gallizia écrivit plusieurs fois en Europe sans recevoir de réponse. Enfin espérant que sa voix serait plus éloquente que ses lettres, il résolut d'aller plaider à Rome même la cause de ces peuples abandonnés. Il repartit donc pour l'Italie (1727 ou 28 à 1737 ou 38) après avoir séjourné dix ans sur cette terre étrangère où il devait périr. Le pape Clément XII alors assis sur le siége de saint Pierre accueillit avec bienveillance ce religieux venu de si loin pour intéresser l'Europe à son église naissante. Mais pendant son absence, la religion déclina au Pégu, et elle se trouvait dans une détresse extrême lorsqu'on fit en 1741, pour en relever les débris, une nouvelle expédition d'ouvriers apostoliques.

Le cardinal Vincent Petra, préfet de la Propagande, considérant les services qu'avaient rendus à cette mission les PP. Calchi et Gallizia, proposa de confier exclusivement à la congrégation des Barnabites toute la partie des missions orientales qui s'étendait au delà du Gange, bornant, bien entendu, ce territoire, à l'orient, par les missions françaises de Siam et de l'Annam. Le pape Benoît XIV approuva ce projet du cardinal, et vers le mois de février 1741, le P. Gallizia, nommé évêque d'Uisma et vicaire apostolique, s'embarqua une seconde fois pour l'Asie : il était accompagné de quatre missionnaires, le P. Nevini, qui fut son successeur, le P. Mondelli et le P. del Corte avec Fr. Capello, très-habile médecin. Séparés pendant le voyage, les bons religieux se réunirent enfin en vue de Siriam où ils débarquèrent le 3 juin 1743. Jusqu'à cette date il n'y avait pas encore eu d'évêque à Pégu.

Mgr. Gallizia, les PP. Mondelli, del Corte et Fr. Capello se rendirent presqu'aussitôt vers la capitale (Pégu) où ils reçurent du roi un accueil bienveillant et obtinrent la liberté de prêcher et de bâtir des églises. Ainsi maîtres d'exercer leur apostolat au gré de leur zèle, les PP. Barnabites opérèrent des conversions nombreuses. Ils étaient pleins de confiance dans l'avenir quand la guerre vint arrêter leurs progrès; ensuite un événement funeste et singulier anéantit l'Eglise de Pégu.

C'est entre les Birmans et les Péguans que la guerre éclata : les premiers se jetèrent sur Siriam et y détruisirent jusqu'aux temples chrétiens. Dans un tel désastre le P. Nérini qui était chargé de cette chrétienté ne put sauver que les vêtements qu'il avait sur le corps. A leur tour les Péguans animés par la vengeance se précipitèrent sur les Birmans, les battirent en diverses rencontres, envahirent leur territoire et par d'affreuses représailles ébranlèrent la mission jusque dans ses fondements.

Plus tard en 1745 arriva la ruine totale de l'Eglise Birmane : l'évêque et deux missionnaires périrent dans cette catastrophe : l'autre prêtre fut obligé de quitter le pays avec le frère médecin qui avait aussi échappé à la mort. Voici les circonstances déplorables de cet événement :

Un aventurier allemand à qui on donne le titre de chevalier étant allé chercher fortune dans les Indes, devint gouverneur de Banquibazar, ville située sur les bords du Gange. Après en avoir été chassé par les musulmans, il vint avec une flottille de huit navires se présenter devant le port de Siriam dans l'intention de se rendre maître de la ville. Détourné par le P. Nérini de ce dessein digne d'un flibustier, il demanda au roi de Pégu la permission d'établir une colonie allemande dans le pays. Le roi y consentit : mais frappé du danger qu'il courait de la part des étrangers et de l'appareil déployé par leur chef, il résolut de le massacrer avec ses gens, à Pégu où il était venu

lui rendre visite. L'allemand fut averti à temps et se retira précipitamment sur Siriam, son départ furtif ne put le sauver : les Birmans s'étant mis à sa poursuite accablèrent sa troupe et la massacrèrent en entier sauf deux allemands qui vinrent à Siriam en apporter la nouvelle au P. Nérini. Celui-ci se retira en toute hâte sur un navire avec Fr. Ange Capello. Quant au P. Gallizia, il avait été tué ou noyé dans la mêlée avec les PP. Mondelli et del Corte. Le gouverneur allemand, craignant que le roi ne les enveloppât comme européens dans le massacre qu'il voulait faire de tous les étrangers, les avait pris avec lui et ils partagèrent son sort. Le P. Nérini et le frère Capello prirent un sage parti en fuyant Siriam, car ils n'auraient pas échappé à la fureur des Péguans qui après leur départ détruisirent les édifices chrétiens ; église et presbytère, tout fut démoli ou brûlé. La fuite de l'évêque et de ses deux prêtres avait peut-être fait croire au roi et à son peuple qu'ils étaient complices du coup de main médité par l'aventurier. Il semble en effet que les missionnaires avaient eu tort de se réfugier sous sa protection et de partager sa fortune : mais si l'on connaissait mieux en détail les circonstances qui accompagnèrent cet événement, on verrait sans doute que le P. Gallizia et ses deux religieux n'ont pas agi d'une manière déraisonnable et surtout qu'ils n'ont pas trempé dans la trahison. Cette notice est tirée presque en entier de la lettre écrite le 15 octobre 1840, par le P. Abbona, qui y a résumé l'histoire de la mission Birmane. Cette lettre est insérée dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, XIII, page 326. On n'y trouve pas d'explication entièrement satisfaisante sur le fait dont il s'agit.

Ainsi périt après dix-huit ans d'un fructueux et infatigable apostolat le second vicaire apostolique de l'empire Birman, et le premier évêque qu'on eût vu dans ces contrées. Il eut l'amère douleur à ses derniers moments de voir que l'Eglise, qu'il avait étendue et consolidée au prix de tant de sueurs, allait être tout à coup privée de tous ses pasteurs et ensevelie dans une ruine totale : car il ne pouvait prévoir que le P. Nérini échapperait : ce religieux, qui devint par la suite évêque d'Oria et vicaire apostolique de Pégu et d'Ava, répara les maux sans nombre que la tentative criminelle du chevalier allemand avait causés à cette mission.

GALLIZIA (Le P.), Barnabite italien, neveu du précédent et comme lui missionnaire dans l'empire Birman. — Il arriva à Rangoun en 1760 avec le P. Donati, du même ordre et de la même nation. Il y avait quatre ans que la mission de Pégu était abandonnée par suite de la mort du P. Nérini, évêque nommé d'Oria et le seul missionnaire de tout le vicariat apostolique. Le P. Donati se rendit à Ava et le P. Gallizia se fixa à Rangoun : suppléant au nombre par le zèle, cet excellent missionnaire travailla dans la vigne du Seigneur avec des efforts prodigieux que Dieu bénit par d'éclatants succès. Un grand nombre de gentils se convertirent à sa parole, et tel fut l'éclat que jetèrent ses vertus apostoliques qu'aujourd'hui même son nom est encore révéré du peuple qu'il évangélisa. Toutefois l'isolement dans lequel il se trouvait depuis la mort (21 janvier 1761) prématurée de son unique confrère, ne dura pas longtemps. Après dix-sept mois d'attente, il vit arriver deux nouveaux missionnaires, les PP. Percoto et Avérati dont l'infatigable concours contribua puissamment à la dilatation de l'Eglise de Birmanie. Mais l'année suivante, 1762, les fatigues d'un si laborieux ministère conduisirent au tombeau le P. Gallizia et le P. Avérati, dont la carrière avait été aussi courte que bien remplie. Le P. Percoto devint plus tard évêque et vicaire apostolique d'Ava et Pégu.

GALLO (M. Louis), prêtre italien, du diocèse du Turin, membre de la congrégation des Oblats de Piémont, et missionnaire dans l'Indoustan, à Madras. — Il est parti de Civita-Vecchia le 4 août 1843 avec MM. Balma et Griffa. — *Voy.* Griffa.

GALLOT (Fr. Jean), missionnaire à Madagascar (Afrique). — C'est un humble frère coadjuteur du diocèse de Coutance (Manche), parti en 1849 avec M. Monner, évêque de Fella et vicaire apostolique, et onze autres religieux ou ecclésiastiques que ce prélat emmenait dans la mission. Il paraît que le Fr. Gallot n'est attaché à aucune congrégation. — *Voy.* Romani.

GALTIER (Le P. Jean), Jésuite français, du diocèse de Mende, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1847 pour le Maduré n'étant pas encore prêtre. — *Voy.* Stuckland.

GALTIER (Le P. Philippe), Jésuite français, envoyé en qualité de missionnaire à Madagascar (Afrique). — Il est parti pour cette grande île le 27 septembre 1851. — *Voy.* Faure.

GALVAN (Antoine), gouverneur portugais des îles Moluques (Océanie) au commencement du XVI^e^ siècle (après l'an 1521). — Il commença par les soumettre à son roi Jean III. Ensuite, on le vit parcourir le pays, un crucifix à la main, prêchant l'Evangile comme un missionnaire. Il convertit un grand nombre d'idolâtres et entre autres deux rois indigènes avec leurs familles. A la place des temples d'idoles qu'il faisait abattre, il éleva des églises et consacra à ces constructions plus de 70,000 cruzades (la cruzade valait environ 3 francs. La somme représente donc environ 200,000 fr., ce qui est énorme pour le temps). Enfin il fonda dans l'île de Ternate, qui est une des Moluques, un collége pour les jeunes enfants de tout l'Archipel, et il a servi de modèle au fameux collége de Goa qui fut comme le séminaire de la Propagande en Orient. Le zèle du gouverneur était secondé par un missionnaire nommé Ferdinand Venaigre, prêtre portugais.

Galvan, après s'être ruiné pour Dieu et son roi, se vit réduit à chercher un asile dans un hôpital de Lisbonne et il y servit les malades pendant quatorze ans sans que le

souvenir de ses grands services fit naître la pensée de le retirer de la misère. Ainsi Dieu voulut être sa seule récompense : en effet un tel homme était trop au-dessus des récompenses humaines, qui conviennent seulement aux âmes ordinaires.

GAMA (Etienne de), portugais, fils du célèbre Vasco de Gama qui le premier parvint dans l'Inde par la route de mer. — C'est sans doute par considération pour les services de son père qu'Etienne fut nommé gouverneur de l'Inde. Dans cette place il contribua, comme tous les vice-rois Portugais du XVI^e^ siècle, à la diffusion de la foi catholique : les conquérants et gouverneurs de cette nation avaient alors autant de zèle pour étendre le règne de Jésus-Christ que de bravoure et d'ambition au service de leur roi et de leur pays. Etienne de Gama est cité en particulier parce qu'il contribua directement et activement à la conversion d'un peuple Indou célèbre dans l'histoire de l'Eglise, les Paravas, habitants de la côte de la Pêcherie. Ils étaient alors païens. Opprimés par les musulmans, ils demandèrent le secours des Portugais d'après le conseil d'un malabare chrétien nommé le chevalier de Sainte-Croix. Leurs députés ayant été accueillis à Cochin par un prêtre zélé, nommé Michel Vaz, qui les recommanda au vice-roi, ils résolurent de se faire Chrétiens et reçurent en effet le baptême. Ils retournèrent ensuite dans leur pays avec Vaz et d'autres prêtres sur la flotte portugaise que Gama envoyait à leur secours.

Les musulmans ne purent tenir contre les armes Européennes et les Paravas affranchis du joug témoignèrent leur reconnaissance en demandant le baptême. Vaz et ses compagnons en régénérèrent plus de vingt mille, et saint François Xavier consolida plus tard leur conversion. Tout ceci se passait au commencement du XVI^e^ siècle.

GAMBA (M.), Lazariste, missionnaire dans le Levant.— Il est parti le 1^er^ juin 1845 pour Constantinople où cinq filles de la charité ont été envoyées le 21 novembre suivant. Les *Annales de la Propagation de la Foi* ne font pas connaître le diocèse dont cet ecclésiastique est originaire.

GANDULTO (Fr. Louis), Prêcheur espagnol, missionnaire dans les îles Philippines (Océanie) au XVI^e^ siècle.—Il quitta sa patrie en 1586 et se joignit à un essaim d'ouvriers évangéliques de son ordre que le P. Jean de Castro emmenait en Océanie.— *Voy.* Jean-Chrysostome de Séville.

GARCES (Le P. Jean), Mineur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle en Amérique sur la côte de Cumana (Venezuela actuel). — Sans se laisser rebuter par le sort des PP. Salzedo et Botello, massacrés et mangés en 1516 par les Caraïbes qu'ils voulaient évangéliser, le P. Garcès passa cette même année d'Haïti sur la côte de Paria (près de l'Orénoque). Il était accompagné d'autres missionnaires de son ordre. On leur fit un accueil favorable; ils montrèrent à lire et à écrire aux enfants des principaux indigènes, établirent un couvent et gagnèrent l'affection de ces peuples qui à leur considération permirent aux Espagnols de venir commercer librement chez eux.

Mais au bout de trois ou quatre ans, la perfidie d'un capitaine espagnole, nommé Alphonse d'Ojeda, vint ruiner cette mission. Venu sur la côte pour la pêche des perles, il attira sur son navire des Indiens qu'il fit prisonniers, pour aller les vendre plus loin comme esclaves. Les missionnaires, qui étaient de la même nation que ce forban, furent regardés comme ses complices et obligés de prendre promptement la fuite pour sauver leur vie. Les Dominicains, qui avaient sur cette côte un petit couvent nommé Sainte-Foi, ne furent pas si heureux : les Indiens qu'ils évangelisaient les massacrèrent; un frère lai, de l'ordre des Mineurs, nommé Denis, y fut aussi mis à mort, n'ayant pu s'échapper.

Les Espagnols revinrent en force dans le pays et fondèrent à l'embouchure de la rivière de Cumana un fort et un établissement auxquels ils donnèrent le nom de Nouvelle-Tolède. Le P. Garcès et ses religieux revinrent s'y établir pour tenter encore de travailler à la conversion des Indiens. Mais outre les perfidies et les mauvais traitements dont ceux-ci étaient l'objet et qui aliénaient leurs cœurs de l'Evangile, les marchands espagnols les excitaient encore à l'ivrognerie, pour exploiter cette passion qu'ils avaient fait naître et développaient en eux. Car en échange du vin d'Espagne, les naturels donnaient de l'or, des perles et même leurs enfants pour être vendus comme esclaves. Las Casas, arrivé à la Nouvelle-Tolède avec le titre de protecteur des Indiens et une certaine autorité politique, voulut, pour commencer son œuvre, empêcher cet abominable trafic. Les Indiens, déjà dépravés par leur commerce avec les Européens, en furent irrités et complotèrent de détruire la Nouvelle-Tolède et de massacrer les Espagnols et les missionnaires qui s'y trouvaient: de cette manière ils auraient pu commercer librement avec les colons de Cubagua qui leur fournissaient du vin. Les missionnaires eurent vent de ce projet et passèrent quelques jours dans la plus vive inquiétude. Une chrétienne indigène nommée Marie, interrogée pour savoir si le complot était réel, avait déclaré que rien n'était plus faux, mais ses yeux et ses traits annonçaient clairement qu'elle le croyait véritable. Enfin le jour fixé pour l'exécution les Indiens arrivent en poussant de grands cris et mettent le feu aux magasins. Heureusement le personnel de la colonie et les missionnaires purent échapper dans une barque. Il y avait en tout cinquante personnes : le gouverneur Soto atteint d'une flèche empoisonnée expira dans des souffrances atroces; quelques hommes avaient été tués, et un missionnaire Fr. Dominique qu'on n'eut pas le temps de recueillir se cacha pendant trois jours dans des roseaux : à la fin il se livra aux Indiens qui l'assommèrent et traînèrent son corps la corde au cou. (*Voy.* Dominique.) Cependant la fuite du P. Garcès, de ses autres religieux et des Espagnols, ne se fit pas sans les plus

grands périls, et les plus cruelles douleurs. Les Indiens avaient cru d'abord que tout le monde était dans le fort ; mais quand ils virent échapper leurs victimes, ils les poursuivirent dans une pirogue : les deux barques échouèrent presque en même temps et fort près l'une de l'autre sur une côte qui était garnie de chardons épais et tellement grands et serrés qu'un homme armé, c'est-à-dire presque garni de fer comme on l'était à cette époque, avait peine à y pénétrer. Ils s'y engagèrent cependant, malgré les longues épines qui les blessaient partout : ce fut cette circonstance qui les sauva. Le P. Garcès, se voyant sur le point d'être atteint et se croyant à sa dernière heure, s'était mis à genoux les yeux fermés, et recommandant son âme à Dieu attendait la tête baissée le coup qui devait l'immoler. Quelques moments s'étant écoulés, il lève les yeux et regarde autour de lui : les Indiens qui étaient nus, n'avaient pas pu ou n'avaient pas osé pénétrer aussi avant de peur de se blesser. Il attendit donc avec ses compagnons retranchés dans ce fourré comme dans une forteresse, et ils en sortirent quand leurs ennemis se furent éloignés. Ils avaient tous le corps percé de mille épines. Arrivés à la côte ils trouvèrent par bonheur deux navires espagnols qui les reçurent avec empressement et charité. Ils étaient sauvés.

Quant au couvent, les Indiens le pillèrent, profanèrent les choses sacrées, tuèrent un enfant qui traînait la machine hydraulique et dévastèrent entièrement un beau jardin où les Pères cultivaient toutes sortes de fruits importés d'Europe ; orangers, vignes, melons et autres végétaux, tout fut détruit. Les Indiens laissèrent partout des traces de la fureur dont ils étaient animés contre de bons religieux qui ne leur avaient jamais fait que du bien. Mais il faut convenir que les Espagnols furent la première cause de tout le mal et qu'ils sont encore plus inexcusables que les sauvages.

Quant au P. Garcès, il n'en est plus parlé dans la suite ; on ignore s'il fit de nouvelles tentatives pour évangéliser les Indiens indépendants ou s'il exerça le ministère apostolique dans les Antilles soumises aux Espagnols. Il est évident qu'il ne faut point le confondre avec son homonyme le P. Jean Garcès (*Voy.* l'article suivant), Dominicain, massacré en 1622 à Coro, ou Venezuela, sur la même côte, mais à une grande distance vers l'ouest.

GARCES (Le P. Jean), Dominicain espagnol, missionnaire en Amérique au commencement du XVI^e^ siècle. — Il annonçait avec fruit la bonne nouvelle de Jésus-Christ aux Indiens de la côte de Cumana (Amérique méridionale), lorsqu'il fut massacré avec son compagnon d'apostolat, le P. François de Cordoue, en représailles de la perfidie avec laquelle les Espagnols étaient venus enlever le chef de ce peuple avec sa famille pour les vendre comme esclaves. — *Voy.* François de Cordoue.

GARCIA (Le P. Jean), Dominicain espagnol, missionnaire au XVII^e^ siècle en Amérique, en Orient et en Asie. — Après avoir prêché l'Evangile avec fruit, successivement au Mexique et dans les îles Philippines, il entra en Chine le 7 septembre 1635, à la suite des PP. Coqui, Serra et Moralès, religieux de son ordre, qui y avaient pénétré en 1631 et 1633. Ces religieux exerçaient le ministère apostolique dans la province de Fokien. La persécution ne tarda pas à sévir contre les Chrétiens et surtout contre les prédicateurs de l'Evangile. Le P. Moralès et le P. Antoine de Sainte-Marie, ce dernier de l'ordre de Saint-François, furent emprisonnés, mis à la cangue, battus de verges, puis expulsés du territoire de l'empire, vers 1635 ou 1636. Plus tard, le P. de Capillas, Dominicain, fut mis à mort le 15 janvier 1648. Le P. Garcia, exposé constamment aux plus rudes épreuves, ne cessa pas de remplir avec un courage invincible tous les devoirs du saint ministère pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Ses supérieurs qui résidaient dans les îles Philippines lui firent passer des secours par un Chinois nommé Lopez, natif de Trougtcheou, capitale du Sutchuen. Il y avait été converti (vers l'an 1638) par le P. Antoine de Sainte-Marie ; s'étant attaché aux missionnaires, il les avait sauvés à Pékin, à Macao, en Cochinchine et aux îles Philippines, et il désirait devenir religieux, et travailler au salut de ses compatriotes. Envoyé en Chine par le provincial des Dominicains, pour porter quelques secours pécuniaires au P. Garcia, il le trouva à Trugtcheou dans le Fokien, et s'associa aussitôt à ses fatigues et à ses peines, se chargeant volontiers de l'instruction des néophytes et des catéchumènes. Sa qualité et son habit de chinois lui permettaient de se montrer partout. Il en profitait pour faire les voyages nécessaires, et il parvint même avec les aumônes qu'il recueillit à bâtir un hospice et une petite église à Trugtcheou. Ces modestes édifices auxquels Lopez avait travaillé de ses propres mains, portant le bois, les pierres, le sable, le ciment, furent achevés avant la fin de l'année 1651. Depuis lors, il n'est plus parlé du P. Garcia : il y avait déjà seize ans qu'il exerçait le ministère apostolique en Chine (1635 à 1651) sans compter ses travaux en Amérique et ses immenses voyages alors si lents, si pénibles et si dangereux. On peut donc croire qu'il était à peu près au terme de sa carrière. Mais l'époque de sa mort n'est pas indiquée.

GARCIE DE PADILLA (Fr.), Mineur espagnol, institué en 1504 évêque de Lavet de Guahaba dans l'île de Haïti (Amérique). — L'érection de ce siége n'ayant pas eu de suite, ses bulles ne furent pas expédiées, et l'évêché de Guahaba fut formellement supprimé en 1513, année où l'on créa ceux de Saint-Domingue de la Conception, de la Vega, dans la même île et de Saint-Jean dans l'île de Porto-Rico. Alors le P. Padilla fut nommé premier évêque de Saint-Domingue, sous la métropole de Séville, mais il mourut en Espagne peu après

son sacre, et ne vit jamais l'église à laquelle il avait été préposé. On ignore si ce religieux avait été missionnaire dans l'île de Haïti avant d'être promu à l'épiscopat : mais dès les premières années qui suivirent la découverte les Franciscains avaient un grand nombre de prédicateurs et de catéchistes dans les Antilles, à Cuba, à Haïti, à Porto-Rico, et en 1505, les Observantins y érigèrent la province de Sainte-Croix.

GARDEIRA (Le P. Louis), Jésuite portugais, missionnaire au XVII^e^ siècle en Abyssinie. — Il arriva dans cet empire en 1623 avec trois autres jésuites, le P. Gaspard Paez, le P. Baradas et le P. Antoine d'Alméida, qui était nommé visiteur de la mission. L'empereur Melec Seghed (1605-1632), qui régnait alors, venait de se convertir (1622) à la persuasion du P. Pierre Paez, restaurateur de la mission, et il protégeait l'action apostolique des Jésuites. Comme il avait demandé au Saint-Siége un évêque ou patriarche catholique du rite latin, le P. Mendez, Jésuite portugais, fut choisi en cette qualité et sacré à Lisbonne l'an 1624. En 1625, il arriva en Ethiopie avec un renfort de missionnaires de son ordre. L'année suivante (1626) l'empereur fit profession solennelle de la religion qu'il avait embrassée et la déclara religion de l'Etat avec défense d'en embrasser une autre sous peine de mort. Pendant quatre ans les missionnaires se livrant au travail sans relâche firent d'innombrables conversions, mais toutes ne furent pas assez sincères et assez libres. Aussi, lorsque vint la réaction, il y eut bien des apostasies. Les schismatiques, irrités de la violence qu'on employait pour leur faire quitter leur religion, excitèrent d'incessantes révoltes qu'il fallut étouffer dans le sang. L'empereur mollit dans le système de répression qu'il avait adopté ; son fils, par ambition, se mit à la tête du parti schismatique, saisit toute l'autorité et fit proscrire la foi romaine. Les missionnaires furent frappés d'exil et obligés la plupart de se rembarquer pour les Indes (en 1633) avec le P. Mendez, patriarche. Six d'entre eux ayant à leur tête le P. Almeida, évêque de Nicée, et coadjuteur de ce prélat, se dévouèrent à rester en secret pour secourir les néophytes dans la persécution. Ces prêtres courageux furent tous martyrisés, les PP. Paez et Pereira, en 1635, les PP. Alméida, Franceschi et Rodriguez, en 1638, et le P. Gardeira, en 1640, avec le P. de Sainte-Croix, italien, qui avait déjà été pris en 1635, en même temps que les PP. Paez et Pereira, et laissé pour mort sur la place. Ce n'est que par la protection de quelques seigneurs catholiques comme Tecla-Emmanuel; vice-roi du Tigré, Jean Akay, barharnégus, ou roi de la mer, et Za-Marians, vice-roi du Tembeu, qu'ils avaient pu subsister sept ou huit ans dans le feu de la persécution : mais le premier fut disgracié et chargé de chaînes ; le second abandonna leur cause par complaisance pour l'empereur; et le troisième, après avoir remporté une victoire sur le vice-roi du Tigré-Melca Christos (1), fut tué par un détachement de troupes ennemies entre les mains duquel il tomba. C'est à la suite de cette catastrophe que les deux derniers Jésuites, les PP. Gardeira et de Sainte-Croix furent pris, pendus à des arbres et assommés à coups de pierres, le 12 avril 1640 (2).

L'Eglise éthiopienne, qui ne présentait plus que des ruines, fut ensuite gouvernée par M. Nogueira, prêtre portugais, et vicaire général du patriarche. Il était secondé de quelques autres prêtres, les uns portugais, les autres abyssiniens, qui presque tous furent martyrisés après avoir enduré des misères et des privations inexprimables. — *Voy.* Nogueira, Andrada.

GARDETTI (Fr. Pierre), religieux italien du diocèse d'Ivrée (Piémont), membre de la congrégation des Oblats de Turin, missionnaire dans l'Indoustan, à Madras. — Il est parti de Civita-Vecchia, le 4 août 1843, avec cinq ecclésiastiques de sa société et deux autres frères, coadjuteurs comme lui.

GARIMA (Saint), abbé éthiopien, c'est-à-dire supérieur de moines. — Il est honoré le 11 juin. Le Martyrologe le cite comme un des neuf principaux propagateurs de la foi chrétienne en Abyssinie, et semble dire qu'il mourut au monastère de Tigra, (on sait qu'une des principales provinces de cette contrée s'appelle le Tigré). La circonstance qu'il répandit la religion en Ethiopie, permet de supposer qu'il vivait après saint Frumence, c'est-à-dire au V^e^ siècle, et qu'il était indigène, comme son nom l'indique, l'Eglise d'Asie et d'Europe n'ayant conservé dans leurs Martyrologes, leur histoire et leur liturgie, le souvenir d'aucun missionnaire étranger à cette partie de l'Afrique après saint Frumence.

GARIN (Le P. Antoine), Mariste français, du diocèse de Belley (Ain), missionnaire en Océanie. — Il est parti de France pour la Nouvelle-Zélande, vers la fin de 1840 avec les PP. Séon, Borjon et Rozet, et sept autres Maristes. (*Voy.* Séon.) Le P. Garin a toujours exercé le ministère apostolique auprès des Maoris (indigènes de la Nouvelle-Zélande).

GARNETT (M. Henri-Augustin), prêtre anglais, du diocèse de Liverpool, missionnaire en Océanie, dans la Nouvelle-Zélande. — Né d'un père protestant et d'une mère irlandaise catholique, il courut d'abord le monde, mais la grâce le rencontra aux Antipodes : des missionnaires français de la société de Marie, l'ayant converti, l'envoyèrent en France, afin de le préparer pour le sacerdoce. Après environ sept ans d'études, principalement dans la maison de Belley (Ain), il est reparti en 1849 pour la Nou-

(1) Frère et successeur de Tecla-Emmanuel et ennemi violent du catholicisme.

(2) Il y a tout lieu de croire que le P. Gardeira, martyrisé en 1640 et né à Beja, en Portugal, est le même que le P. Louis Gardeira arrivé en Ethiopie en 1623. Ainsi, il aurait été dix-sept ans missionnaire, dont neuf ou dix ans au milieu d'une cruelle persécution.

velle-Zélande avec M. Pompallier, évêque d'Amkland. Ce prélat s'est embarqué à Anvers (Belgique), le 27 août, emmenant pour son nouveau diocèse douze missionnaires séculiers dont deux anglais, quatre français, un savoyard, deux irlandais, deux allemands et un belge. Voici leurs noms : M. Garnett, de Liverpool, et M. Croskell, d'Yorck, anglais ; M. Reynaud, de Meaux (Seine-et-Marne); M. Pairier, de Rennes; M. Bouvand, de Sens (Yonne); M. Scegala, de Mende, français ; M. Garovel, de Chambéry, savoyard ; M. O'Clery, de Cork, et M. O'Roucke de Kerry, irlandais; M. Alletary, de Freyburg (Bade); et M. Klotz, d'Ausbourg (Bavière) allemands ; enfin, M. Kunis, de Malines, belge. Il n'est pas dit que ces missionnaires fussent tous prêtres ; peut-être un certain nombre d'entre eux devaient-ils être promus au sacerdoce en Océanie.

Sur le même vaisseau étaient embarquées huit sœurs irlandaises de la congrégation de la Miséricorde : la mère Marie-Cécile Maher, de diocèse d'Ossory ; sœur Philomène Droyer, sœur Joséphine Flattery (peut-être Slattery ; et sœur Catherine-Françoise Hughes, toutes trois de Dublin ; sœur Marie-Xaxier Franklin, de Cashel ; sœur Marie-Alphonse Saglor, de Waterford ; sœur Marie Aloya Devineux (peut-être Deveneux), de Wextford (1) ; et sœur Marie-Brigitte Maher, du diocèse de Leighlin.

GAROVEL (M. Joseph), prêtre savoyard, du diocèse de Chambéry, missionnaire en Océanie. — Il est parti d'Anvers (Belgique) pour la Nouvelle-Zélande, le 27 août 1849 avec M. Pompallier, évêque d'Amkland, M. Garnett et dix autres missionnaires français, anglais, allemands, irlandais et belges, et de plus, huit religieuses irlandaises de la Miséricorde. — *Voy.* Garnett.

GARRIDO (Le P. Venance), Bénédictin espagnol, du monastère de Saint-Martin de Santiago dans le diocèse de Burgos, missionnaire en Australie. — Il est parti pour ce pays en 1853, le 17 avril, avec M. Salvado, du même ordre, évêque de Port-Victoria (Nouvelle-Hollande), et quarante-deux autres missionnaires que le prélat emmenait dans sa lointaine mission. Dans ces quarante-trois apôtres il y avait deux prêtres séculiers, un italien et un irlandais, trente-sept novices bénédictins, tous espagnols, à l'exception d'un seul, français, du diocèse de Perpignan (2), et enfin deux prêtres profès du même ordre, le P. Garrido et le P. Rivaga. Les *Annales de la Propagation de la Foi*, en annonçant cet important départ, indiquent, comme but de leur apostolat, la mission de la Nouvelle-Murcie. Ce serait un nom que les missionnaires espagnols auraient donné en souvenir de cette province de leur patrie à une partie de la Nouvelle-Hollande. Mais les Anglais sont les maîtres du pays; ce sont eux qui le baptisent, et ils n'emploient pas pour cela des noms espagnols, de sorte que ma conjecture a bien peu de chance de se trouver vraie. Quoi qu'il en soit, je ne saurais dire dans quelle partie de l'Australie se rendent ces quarante missionnaires bénédictins, ayant à leur tête un évêque de leur ordre. Les géographies qui existent en France sont toutes trop arriérées pour donner le moindre renseignement à cet égard.

Les *Annales de la Propagation de la Foi* sont complétement muettes sur ce point important. Ce sont là des pays tout à fait neufs qui s'ouvrent à l'activité européenne, des provinces, des villes, qui sortent du néant, et marchent avec rapidité vers un grand avenir. La religion s'empresse autour de ces peuples au berceau; elle bénit ces futures nations, aujourd'hui en germe; elle se hâte de fixer sa demeure au milieu d'elles d'une manière permanente. C'est ainsi que le Saint-Siége a érigé depuis dix ans un archevêché et au moins huit évêchés dans la Nouvelle-Hollande, la terre de Van-Diémen et la Nouvelle-Zélande. Ces siéges sont, pour la plupart, placés dans des villes qui n'existaient pas il y quinze ans, et qui sont encore complétement inconnues en Europe, du moins en France. Il en est ainsi de Port-Victoria, évêché de M. Salvado, qui a été nommé au mois d'août 1849, comme de tant d'autres de cette contrée. C'est sans doute là qu'il emmène ses quarante moines, comme M. Serra son confrère, coadjuteur de Perth (Australie occidentale), conduisit, dans sa mission, en 1849, quarante autres religieux du même ordre. Les Bénédictins qui, autrefois, convertirent, défrichèrent et civilisèrent l'Europe, vont essayer les mêmes moyens sur les sauvages de l'Australie, la prédication, le travail des mains et l'instruction Si Dieu bénit leurs pieux efforts, s'ils convertissent une partie des tribus indigènes, ce seront sans doute les seules qui éviteront l'extermination. On sait que les Anglais, lorsqu'ils s'abattent sur une contrée lointaine, en suppriment les habitants et se mettent à leur lieu et place.

Voici les noms des religieux et des autres missionnaires qui sont partis avec le P. Garrido et M. Salvado, évêque de Port-Victoria. Il convient de recueillir ces noms avec respect ; ce sont les fondateurs, les premières pierres d'une Eglise à qui les siècles réservent sans doute de grandes destinées.

Le P. Salvado Rivaga, prêtre profès, du monastère de Saint-Sauveur de Onna, dans le diocèse d'Oviédo. — M. Rassade Martelli, prêtre séculier italien, d'Ancône (Etats-Romains); M. Thomas O'Neil, prêtre séculier irlandais, du collége de Waterford; M. Michel Mulroong et M. Mathieu Broderick, catéchistes irlandais, et enfin les trente-sept novices bénédictins, dont treize du diocèse de Girone, en Catalogne, Fr. Sauveur Simon, Fr. Dalmace Mas, Fr. Martin Oliveras, Fr. Michel Torralva, Fr. Isidore

(1) Wexford n'est pas un diocèse, mais simplement le lieu de résidence d'un évêque qui porte un autre titre.

(2) On sait que les habitants du département des Pyrénées-Orientales (Roussillon et Cerdagne), sont plus Catalans que Français.

Oriol, Fr. Charles Bernich, Fr. Jean Bancells, Fr. Joseph Clos, Fr. Michel Chirgo, Fr. Augustin Planella, Fr. Manuel Tomas, Fr. François Ventura et Fr. Joseph Serra; sept du diocèse de Lérida, Fr. Raymond Bella, Fr. Raymond Palou, Fr. François Salvado, Fr. François Binesa, Fr. Pierre Pich, Fr. Joseph Cabané, et Fr. Charles Rivera; trois du diocèse de Barcelone, Fr. François Fargas, Fr. Joseph Tomas et Fr. Bonaventure Alsina; trois du diocèse de Tarragone, Fr. Martin Palleja, Fr. Mathias Monner et Fr. Marien Miro; trois du diocèse de Valence, Fr. Benoît Arnal, Fr. Vincent Oltra et Fr. Manuel Martinez; trois du diocèse de Majorque (Baléares), Fr. Barthélemi Ramis, Fr. Barthélemi Sala et Fr. Jean Ferrer; un du diocèse de Logrono, Fr. Dominique de Silos Alfonso; un du diocèse de Soria, Fr. Philippe Corchon; un du diocèse de Zamora, Fr. Maur Velada; un du diocèse de Valladolid, Fr. Placide Martin, et un du diocèse de Perpignan (France), Fr. Laurent Pesqué.

Le P. Garrido est peut-être le même que le P. Garredo (*Voy.* l'article précédent), parti pour l'Australie en 1849, avec M. Serra, évêque de Daulie. Il pourrait être revenu avec M. Salvado chercher une nouvelle colonie de moines; l'identité du prénom Venance appuie beaucoup cette supposition.

GARRIGA (M. Joseph), prêtre espagnol, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Marseille le 4 octobre 1845, pour le vicariat apostolique d'Agra, dans le Mogol.

GARREDO (Fr. Venance), prêtre espagnol, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, et missionnaire en Australie, dans la partie occidentale de cette grande île. — Il est parti de Cadix le 6 octobre 1849, avec Mgr Serra. — *Voy.* Serra.

GARTENER (le P. Max ou Maxime, Maximilien), Prémontré, Austro-Allemand, missionnaire en Amérique. — Il est parti en 1845 ou 1846, avec trois religieux de son ordre pour l'Etat du Viscousin (diocèse de Dubuque), dans les Etats-Unis. Il se rendait à la Prairie du lac dans cet Etat, pour y fonder une mission, couvent ou établissement de l'ordre de Saint-Norbert, en même temps que le P. Vimmer, Bénédictin allemand, allait avec vingt-deux moines en fonder un autre sous la Règle de Saint-Benoît, dans la Pensylvanie.

GASPARD de CARVAJAL (Fr.), Prêcheur espagnol ou portugais, missionnaire en Orient au commencement du xvi^e^ siècle. — Il partit pour l'Inde en 1503, avec Fr. Dominique de Souza, vicaire général, et dix autres religieux de son ordre, et fut ainsi un des premiers Dominicains qui passèrent dans l'Inde par la route maritime que Vasco de Gama venait de découvrir. Cette troupe apostolique évangélisa la côte occidentale de l'Indoustan, et spécialement le royaume de Côlam ou Koulan où ses efforts ne furent pas infructueux. Un évêque Dominicain, le P. Edouard Nunez, leur était adjoint pour faire les fonctions épiscopales: ce prélat avait le titre d'évêque de Laodicée (Syrie, ou Asie-Mineure); il mourut en 1528. Quant au P. Gaspard de Carvajal, on ne voit pas quelle fut la durée de sa carrière apostolique.

GASPARD DE LA CROIX (Le P.), Dominicain portugais du xvi^e^ siècle, missionnaire dans les Indes orientales, en Chine, dont il est le premier apôtre dans ces temps modernes, et enfin dans la Perse. — Il était originaire d'Evora, et il partit pour l'Orient avec douze autres religieux de son ordre. M. Henrion dit, d'après les PP. Touron et Fontana, qu'il fut un des premiers de son ordre envoyés dans les Indes : s'il en était ainsi, le P. Gaspard serait parti avec le P. Dominique de Souza en 1503, et serait peut-être le même que Fr. Gaspard de Carvajal; Gaspard de la Croix était son nom de religion, et Carvajal le nom qu'il avait dans le monde. Mais je crois qu'il en est ainsi. Le P. Gaspard de la Croix pénétra en Chine en 1555, refusa l'évêché de Malacca après 1557, passa de là en Perse, revint en Portugal, et se mit à y servir les pestiférés dans un hôpital. Ce serait donc après cinquante-deux ans d'apostolat qu'il aurait fait sa tentative sur la Chine : ce n'est pas à l'âge de quatre-vingts ans, ou à peu près, qu'on forme de pareilles entreprises; il faut donc plutôt croire que le P. Gaspard partit pour l'Inde en 1548, avec le P. Bermudez, fondateur de la Congrégation orientale des Indes, qui emmena aussi 12 missionnaires Dominicains avec lui.

Saint François-Xavier était mort en 1552 aux portes de la Chine, sans pouvoir y pénétrer. Trois ans après, le P. Gaspard de la Croix fut plus heureux, il franchit l'entrée de cet empire inhospitalier et ses prédications eurent quelque succès. Les Chinois, frappés de sa vertu, et persuadés par ses discours, abattirent eux-mêmes une des pagodes consacrées aux idoles. Plusieurs demandèrent le baptême, qui fut conféré à quelques-uns. Mais les mandarins firent arrêter ce prédicateur étranger qui renversait la religion nationale. Ils avaient d'abord l'intention de le condamner à mort; mais ils se bornèrent à l'expulser dans la crainte qu'il ne détruisît leur fausse religion.

Arraché ainsi à ceux qu'il venait d'engendrer à Jésus-Christ, et enlevé aux plus grandes espérances, le Dominicain repassa sans doute à Malacca qui venait d'être érigé en évêché (1557). Il refusa d'être le premier pontife de ce siége qu'on lui offrait, et passa en Perse, dans le petit royaume d'Ormuz, qui appartenait aux Portugais depuis le grand Albuquerque (1514), ou qui du moins était soumis à leur influence. Ormuz est un îlot du golfe persique : mais la pêche des perles et le commerce lui donnaient beaucoup d'importance, et le xvi^e^ siècle fut l'époque de sa plus haute splendeur. Le P. Gaspard de la Croix fit encore des conversions dans ce pays. Enfin, usé de travaux, il revint en Portugal, et se dévoua au service des pestiférés à Lisbonne, couronnant ainsi sa carrière apostolique par un exercice admirable de la charité chrétienne. Il mourut victime du fléau et de son dévoue-

ment héroïque. La date de sa précieuse mort n'est point indiquée. On doit sans doute la fixer entre les années 1560 et 1570. Cardoso, dans son Martyrologe, rapporte que le P. Gaspard de la Croix avait composé, en portugais, une relation de ce qui lui était arrivé en Chine, et des espérances que cette mission faisait concevoir. Cette relation ne paraît pas avoir été imprimée. Elle serait curieuse pour fixer d'une manière incontestable le fait et la date de l'apostolat exercé en Chine par le Dominicain portugais. Car l'existence du P. Gaspard de la Croix est généralement peu connue, et les Jésuites qui vinrent planter la foi dans le même empire, longtemps après, sont beaucoup plus célèbres. Il est vrai qu'ils obtinrent des résultats bien autrement grands et solides, mais à cause de la circonstance de priorité qui appartient aux Dominicains, le récit de leur mission en Chine, au XVI^e^ siècle, et le nom du P. Gaspard de la Croix n'auraient pas dû rester dans l'obscurité et l'incertitude.

GASPARD DE LEMOS, personnage qu'Alvarez de Cabral envoya avec un Frère Mineur au roi de Portugal pour lui annoncer qu'il venait de découvrir le Brésil en allant aux Indes (1500). — Le monarque (c'était Emmanuel le Grand ou le Fortuné) y envoya une flotte avec plusieurs missionnaires, presque tous italiens et de l'ordre des Mineurs réformés. Ces religieux, arrivés au Brésil en 1503, travaillèrent à la conversion des indigènes avec plus d'ardeur que de succès. Avant même d'avoir bien appris la langue dans laquelle ils avaient à parler, ils prêchèrent l'Evangile. Ecoutés d'abord avec une admiration qui n'était peut-être que de la surprise et de la curiosité, ils furent ensuite méprisés, maltraités et chassés. L'un d'eux, voulant passer une rivière, dont il ne connaissait pas la profondeur, se noya, et cet accident fit, depuis, donner à la rivière le nom de fleuve du Frère. Les autres, poursuivis par une troupe d'indigènes, furent cruellement massacrés. Mais le sang de ces premiers martyrs, en arrosant le Brésil, devait le féconder pour la foi. Bientôt, en effet, les Franciscains réformés y possédèrent assez de couvents pour former une province; d'autres ouvriers vinrent défricher ce champ sans bornes, et, avant la fin du siècle, il y avait un archevêché et trois évêchés.

GASSOT (M. AMBROISE), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire au Tong-King. — Il est parti en 1848 avec M. Colombet. — *Voy.* CORDIER.

GASTAL (M.), Lazariste français, du diocèse de Saint-Flour en Auvergne (Cantal), missionnaire dans le Levant. — Il s'est embarqué au mois de juillet 1839, à destination de la ville de Smyrne (Asie-Mineure, Turquie d'Asie), avec un frère de sa société, le Fr. David du diocèse de Paris.

GATIEN (SAINT), premier évêque de Tours. — Il vint de Rome dans les Gaules, avec saint Denys de Paris, vers le milieu du III^e^ siècle. Selon le Martyrologe romain, il avait été ordonné par le pape saint Fabien. Tours fut le principal théâtre de ses travaux apostoliques et il y fixa son siége épiscopal. Il trouva dans ceux auxquels il annonçait l'Evangile, un penchant extrême à l'idolâtrie; mais il ne se laissa rebuter ni par les contradictions, ni par les souffrances; il continua de prêcher avec zèle et il eut la consolation de convertir un certain nombre d'infidèles. Pour se soustraire à la persécution, il assemblait son petit troupeau dans des lieux souterrains et y célébrait les divins mystères; souvent il fut obligé de se cacher lui-même afin d'échapper à la mort dont il était menacé. Ce n'était pas qu'il craignît de donner sa vie; il pouvait dire au contraire, avec saint Paul, que la mort était pour lui un gain, ce qui pouvait lui arriver de plus heureux; mais par une charité héroïque, il voulait se conserver pour l'avantage de ceux qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. Il mourut en paix après avoir travaillé près de cinquante ans avec un zèle infatigable. Son glorieux successeur, saint Martin, allait souvent prier sur son tombeau. — On fait la fête de saint Gatien le 18 décembre. En 1562, les protestants brûlèrent les reliques de cet apôtre. Ces prétendus réformateurs qui voulaient ramener l'Eglise à la pureté des siècles apostoliques, faisaient tout le contraire des premiers Chrétiens. Ceux-ci conservaient pieusement les précieux restes des martyrs et des confesseurs: il faudrait être sceptique et insensé pour nier un fait si certain. Les protestants témoignaient leur vénération pour les apôtres et les autres héros chrétiens en profanant leurs cendres. Il serait odieux d'en user ainsi à l'égard de personnes ordinaires; on ne le ferait même pas pour des gens peu honorables. La dépouille mortelle des grands hommes, dans un ordre purement naturel, est conservée avec soin; et des réformateurs du christianisme, des restaurateurs du véritable esprit de piété souillent la tombe des amis de Dieu, de nos Pères dans la foi, qui ne nous ont communiqué le bienfait de la révélation qu'au prix de leurs sueurs et le plus souvent de leur sang! C'est monstrueux, c'est honteux, c'est inconséquent.

GATIEN (Fr.), religieux français de la congrégation de Sainte-Croix du Mans, missionnaire en Amérique, aux Etats-Unis. — Il partit en 1841, pour le diocèse de Vincennes (Indiana), avec le P. Sorin et cinq autres frères de la même communauté. — *Voy.* SORIN.

GAUD (SAINT), missionnaire au VI^e^ siècle, dans le diocèse de Coutances. — Il est cité comme un des principaux coopérateurs de saint Paterne ou saint Pair, qui convertit un très grand nombre de païens dans cette partie de la Normandie, et mourut évêque d'Avranches (*Voy.* PATERNE). Pour saint Gaud, il devint évêque d'Evreux et il est honoré le 31 janvier.

GAUDET (Le P.), religieux français de la congrégation des Oblats de Marseille, et du diocèse de Grenoble, missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti le 10

octobre 1847, avec cinq autres membres de la même société, dont deux Pères et trois Frères. — *Voy.* LEMPFRIT.

GAUTHIER (SAINT), religieux français, missionnaire dans sa patrie au X^e^ siècle.— Il naquit vers l'an 990, dans le midi, qu'on appelait alors l'Aquitaine. Son père, nommé Raimond, était de race consulaire, et sa mère, Gauberge, était issue de seigneurs français, c'est-à-dire de la race des conquérants ou du nord de la France. Le jeune Gauthier fut élevé avec beaucoup de soin dans la religion et la piété. Arrivé à l'âge de choisir une carrière, il se consacra au service de Dieu sous la conduite du B. Israël, chanoine régulier du Dorat en Limousin (à 11 kil. de Bellac). Ayant fait lui-même profession dans la communauté de son maître, sa vertu et ses mortifications lui attirèrent, de la part de ses confrères relâchés, des désagréments tels qu'il fut obligé de se retirer à Confonlans ou Conflans (à 35 kil. de Limoges, à l'ouest). Près de là était l'abbaye d'Esters occupée par des chanoines réguliers. Saint Gauthier alla y fixer sa demeure, en fut élu abbé l'an 1032, et gouverna ses religieux avec beaucoup de sagesse, de piété, de modestie et surtout de charité.

Le pape Victor II, instruit de son rare talent pour la prédication, lui envoya des pouvoirs extraordinaires. Le saint abbé s'en servit pour la conversion d'une infinité de pécheurs. Sa bienheureuse mort arriva le 11 mai 1070. Il était devenu aveugle sept ans auparavant. On l'honore dans l'Église le 11 mai.

GAVARD (M. MARIE), prêtre savoyard, du diocèse d'Annecy, membre de la congrégation de Saint-François de Sales, et missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en juillet 1848, pour le vicariat apostolique de Vizigapatam avec M. Bénistiand. — *Voy.* BÉNISTIAND.

GAYME (M. CLAUDE), prêtre savoyard, membre de la congrégation des Missions-Etrangères, et missionnaire dans le royaume de Siam, vers la fin du XVII^e^ siècle. — Il partit en 1670, la même année que MM. Chantebois et Sevin. Il mourut en 1682, en conduisant les ambassadeurs de Siam.

GAZZOLI (Le P. GRÉGOIRE), Jésuite italien, du diocèse de Terni (Etats-de-l'Eglise), missionnaire en Amérique, dans l'Orégon. — Il s'est embarqué le 15 novembre 1846, avec trois autres religieux italiens de sa compagnie, les FF. Marchetti, Savin et Bellomo, envoyés à la même destination.

GEDDES (M. ALEXANDRE), prêtre écossais, missionnaire dans sa patrie, au XVIII^e^ siècle. — Il naquit en 1737, étudia à Paris au collége des Ecossais, retourna en Ecosse en 1767, fut ordonné prêtre à Dundée, et exerça le ministère apostolique dans sa patrie. Mais ses liaisons avec les protestants lui inspirèrent peu à peu des idées hardies sur la religion : il en vint à regarder comme peu importantes les différences qui existent entre le catholicisme et le protestantisme. M. Nay, son évêque, ayant cherché inutilement à le ramener à des sentiments meilleurs, Geddes quitta ses fonctions en 1779, vint à Londres et y publia des ouvrages où les dogmes chrétiens sont peu respectés. Il paraît qu'il ne s'est pas rétracté à la mort, et M. Douglas, évêque vicaire apostolique de Londres, défendit de célébrer publiquement la messe pour lui. Geddes était vif et peu tolérant dans la dispute. On ne peut nier qu'il eût des connaissances en littérature biblique, mais il les gâta par une critique outrée par son orgueil et son entêtement. Il mourut le 26 fév. 1802.

GEFFRARD (M. PIERRE), prêtre français, membre de la congrégation des Missions-Etrangères, et missionnaire dans le royaume de Siam, vers la fin du XVII^e^ siècle.— Il partit pour les Indes en 1674, ainsi qu'un autre de ses confrères, M. Leclergne, envoyé comme lui dans la mission de Siam. Après seize ans d'apostolat, M. Geffrard mourut au mois de septembre 1680, en sortant de prison. Il était de la Picardie.

GELAND (M. PIERRE-JACQUES), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères. — Il partit en 1820, pour les missions de l'Asie, mais il revint l'année suivante avant d'être arrivé à destination. Cet ecclésiastique était du diocèse du Mans.

GENESTOR (Fr. BARTHÉLEMI), Mineur espagnol, martyrisé par les infidèles, en 1536, dans l'île Minorque (Baléares), pour avoir voulu sauver les saintes hosties de la profanation, lorsque les mahométans commandés par Barberousse prirent et saccagèrent Mahon. — Fr. François Coll et le gardien du couvent éprouvèrent le même sort que Fr. Genestor et dans les mêmes circonstances.

GENTIL (Le B. GENTIL), Mineur italien, missionnaire en Orient au XIV^e^ siècle, naquit à Matelica, ville épiscopale située près d'Ancône, et prit fort jeune l'habit de saint François. — Après avoir terminé ses études, il demeura plusieurs années au couvent du Mont Alverne en Toscane où le patriarche de l'ordre avait reçu sur son corps les stigmates des cinq plaies de Notre-Seigneur. La sainteté du lieu, les bons exemples des religieux, les heureuses dispositions des jeunes Franciscains, l'élevèrent bientôt à la pratique des vertus les plus sublimes. Son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes lui fit concevoir le dessein d'annoncer l'Evangile en Egypte et en Perse. Il passa la mer et s'appliqua à apprendre l'arabe : mais ses espérances furent trompées : il échoua complétement dans cette étude. Après bien des essais inutiles, il avait résolu de retourner en Italie. Comme il était sur le point de partir, le Seigneur lui apparut et lui dit : J'ai mis mes paroles dans ta bouche, tu iras où je t'enverrai et tout ce que je t'ordonnerai tu le diras à ces peuples infidèles. Après cet événement miraculeux, il se trouva que saint Gentil possédait subitement et d'une manière si parfaite la langue persane, qu'il prêchait avec une grande facilité en cet idiome. Con-

vaincus par sa doctrine, par ses miracles répétés, par son admirable vertu, les Persans accouraient en foule demander le baptême. Dix mille infidèles lui durent leur conversion, et lorsqu'on leur demandait quelle était leur foi, ils répondaient : Celle de saint Gentil. L'affection qu'on avait pour lui porta à lui offrir des terres considérables et de grosses sommes d'argent ; mais le bon religieux préférait les trésors spirituels : il observait rigoureusement la pauvreté qu'il avait embrassée, se contentait d'une nourriture grossière, d'un vil vêtement, et, après avoir prélevé sur ce qu'on lui offrait le strict nécessaire, il faisait distribuer le reste aux autres pauvres.

Marc Cornaro, ambassadeur de la république de Venise en Perse, étant tombé malade dans ce pays, le bienheureux Gentil lui prédit non-seulement qu'il guérirait, mais qu'il parviendrait à la première magistrature de son pays, c'est-à-dire, qu'il deviendrait doge, qu'il perdrait son père, sa femme, ses enfants, et que lui-même serait jeté en prison et dans les fers. L'avenir vérifia ces prédictions de point en point. Mais auparavant l'ambassadeur étant allé faire un voyage au mont Sinaï en Arabie pour visiter et vénérer le tombeau de sainte Catherine, Fr. Gentil l'accompagna dans ce pèlerinage et y fit un miracle éclatant. Pendant qu'ils gravissaient ensemble la montagne sainte, le missionnaire disparut tout à coup aux yeux de son compagnon et ne le joignit que huit jours après. L'ambassadeur le pressant de dire où il avait été et ce qu'il avait fait pendant cet invervalle, il répondit qu'il avait assisté à la mort de son père qui venait d'expirer à Matelica en Italie, qu'il avait procédé à ses funérailles et réglé ensuite les intérêts de famille. En effet, au retour de Cornaro en Italie, les habitants de Matelica attestèrent que Fr. Gentil avait ainsi employé ces huit jours conformément à la promesse que, par une inspiration prophétique, il avait faite à son père vieux et affligé au moment de son départ pour la Perse.

Les miracles et les prédications du B. Gentil le rendirent celèbre en Orient, mais le signalèrent à la haine des fanatiques musulmans qui s'irritèrent surtout des nombreuses conversions et des éclatants prodiges qu'il fit à Salmar et à Trébizonde. Aussi ce saint missionnaire termina-t-il sa vie par le martyre le 5 septembre 1340. On ne dit pas au juste dans quel endroit, mais il est certain que c'est dans l'une ou l'autre des contrées que nous nommons aujourd'hui Turquie d'Asie, ou Perse, ou peut-être dans la Russie Asiatique au sud du Caucase. Nicolas Quirini, vénitien, acheta ses reliques et elles furent apportées à Venise. Marc Cornaro qui avait tant de raison pour vénérer le B. Gentil, obtint sa tête et la donna dans la suite aux FF. Mineurs. Ces précieux restes furent honorés d'un grand nombre de miracles.

GEORGES (Saint), apôtre du Velay (Languedoc). — On sait que l'Eglise du Velay fut fondée par saint Georges, mais on ignore complétement les circonstances et même l'époque de sa vie. L'histoire qu'on a de lui est défigurée par des fables qui doivent lui ôter toute créance. La tradition du pays est qu'il fut envoyé de Rome par l'apôtre saint Pierre, mais rien n'appuie cette opinion. A l'époque où saint Georges vint annoncer l'Evangile dans le Velay, la capitale de cette province se nommait Villava ou Ruesium; elle prit depuis le nom de Saint-Paulien (1), d'un évêque de ce nom, le sixième qu'on connaisse parmi les évêques du Puy (sa fête est célébrée le 14 février). Enfin saint Evade ou saint Vosy, son successeur, transféra le siége épiscopal au Puy, à cause des miracles innombrables qui s'y opéraient dans le temple célèbre dédié à la sainte Vierge sur le mont Anicium.

GEORGES, prêtre missionnaire, cité dans le Martyrologe romain (25 octobre), comme compagnon de saint Front apôtre du Périgord, avec lequel il convertit une grande multitude de Français. — *Voy.* Saint Front.

GEORGES, prêtre abyssin au XV^e^ siècle, soutint en présence de l'empereur Zara Jacob une dispute sur la religion avec un Italien qui se trouvait à la cour du même empereur. C'est le voyageur anglais Bruce qui rapporte le fait, et il ajoute que cet italien était un peintre vénitien nommé François de Branca Léon, et qu'il fut confondu dans la discussion. Il serait possible que ce peintre n'eût pas été en état de rendre raison de sa foi et de soutenir une controverse avec un prêtre, même schismatique, et par conséquent en dehors de la vérité. Mais il y a lieu de croire que les choses ne se passèrent pas comme les raconte le protestant anglais. Si les latins eussent été vaincus dans la discussion, l'empereur n'aurait pas envoyé des ambassadeurs au Pape et au concile œcuménique et n'aurait pas accepté l'union avec l'Eglise romaine. M. Henrion, dans son *Histoire des Missions*, présume avec raison que l'antagoniste du prêtre Georges était, non le peintre vénitien, mais un des missionnaires Franciscains que Fr. Albert de Zarzana aura trouvé moyen de faire passer en Abyssinie pendant la captivité de Fr. Thomas de Scarlino. — *Voy.* Zara Jacob.

GEORGES (Le P. Abraham), Jésuite maronite, missionnaire au XVI^e^ siècle dans l'Indoustan, puis en Abyssinie, où il fut martyrisé à l'entrée du pays par les mahométans. — Il était né en 1562 à Alep (Syrie) d'une famille maronite du mont Liban et avait été élevé à Rome dans le collége des Maronites que les Jésuites y dirigeaient. En 1582 il embrassa leur institut à l'âge de vingt ans, fut élevé au sacerdoce et envoyé en 1592 dans l'Inde, où il exerça pendant quelque temps un pénible mais utile ministère parmi les Chrétiens de Saint-Thomas. Au mois de

(1) Saint-Paulien est aujourd'hui un chef-lieu de canton, à 10 kilom. du Puy, et il a plus de 2,000 âmes.

janvier 1595 il s'embarqua pour l'Abyssinie déguisé en marchand turc avec tant d'art, que dans la visite de congé qu'il fit au vice-roi portugais de Goa, celui-ci, après une longue conversation, le reconnut seulement lorsqu'il se nomma lui-même. Il éprouva dans la traversée une longue tempête, à la suite de laquelle il aborda à Massouah, ville maritime appartenant aux Turcs. C'est par là qu'il espérait s'introduire dans sa mission. Un jeune Abyssin qui l'accompagnait le fit soupçonner par son imprudence, et bientôt il eut la faiblesse de le trahir : une bastonnade suffit pour lui faire avouer qu'il était Chrétien, ainsi que son maître, et même pour le faire apostasier.

Le P. Georges, interrogé, déclara qu'il était Syrien de nation, Chrétien de religion, et même prêtre et missionnaire : « Comment as-tu osé nous tromper ainsi par ton déguisement, lui dit le gouverneur turc; tu mérites la mort, à moins que tu n'embrasses la loi du prophète. Choisis : la mort ou la profession de l'islamisme. — La mort la plus cruelle me semble un bien, répondit le Jésuite. » Etonné de cette intrépidité, le gouverneur se borna pour le moment à le faire enchaîner. Quelques jours après, ramené devant son juge, il eut à résister aux caresses par lesquelles on cherchait à le séduire : « Adore dans ton cœur, si tu le veux, le Christ, que j'ai moi-même autrefois adoré; mais professe au moins de bouche la foi de Mahomet.— Quoi! dit le P. Georges, je trahirais ce bon et divin Maître, qui fut toujours le mien et qui a été le vôtre? Quel motif aurais-je d'abandonner une religion si sainte, confirmée par tant de miracles, appuyée sur tant de preuves? Pourquoi ne pensez-vous pas vous-même par un sincère retour... » Le renégat l'interrompit par un sourire dédaigneux et cruel et le fit ramener en prison.

Dans un dernier interrogatoire devant tous les juges assemblés, le saint confesseur s'étant écrié : « Sachez-le bien, je crois, j'adore Jésus-Christ, Fils de Dieu et Dieu lui-même : ce Mahomet, que vous appelez prophète et grand homme, je le regarde, je l'abhorre comme un imposteur : » à ces mots le gouverneur furieux s'élance sur lui le sabre à la main; mais, après un premier mouvement d'impétuosité, il appelle le bourreau.

Les historiens rapportent que dans la main de cet homme deux cimeterres s'émoussent et se brisent sans que le confesseur en soit blessé. C'est seulement sous le troisième qu'on voit tomber la tête présentée par la généreuse victime. Le P. Abraham Georges, martyrisé ainsi au mois d'avril 1595, n'avait pas encore trente-trois ans. Son cadavre, jeté à la voirie, fut pendant quarante jours éclairé par des lumières miraculeuses rouges en forme de couronne, et des oiseaux inconnus, d'une éclatante blancheur, le défendirent contre les animaux carnassiers. On remarqua que ses juges et ses bourreaux périrent misérablement.

GEORGES DE SAINTE-LUCIE (Le P.), Dominicain portugais du XVI^e^ siècle, missionnaire dans les îles Açores, puis dans l'Inde orientale, et premier évêque de Malacca. — Le P. Grégoire de Saint-Jacques, qui était sans doute un religieux du même ordre et de la même nation, ayant été institué évêque des Açores, c'est-à-dire d'Angra, capitale de cet archipel, choisit le P. Georges de Sainte-Lucie pour compagnon de son apostolat. Le zélé religieux s'appliqua donc pendant plusieurs années à la conversion des idolâtres (c'étaient sans doute des nègres esclaves tirés de la Guinée). Ensuite les intérêts de sa mission l'ayant conduit à Lisbonne, le roi de Portugal, frappé de ses vertus, le proposa au Souverain Pontife pour être le premier évêque de Malacca (1577). Cette ville, située dans l'Indo-Chine, à l'extrémité méridionale de la presqu'île à laquelle elle a donné son nom, venait cette année-là même d'être érigée en évêché, en même temps que Cochin ; saint François Xavier l'avait évangélisée, et il en avait fait le centre de ses missions dans tout l'archipel malais (Océanie), le Japon et la Chine), et de là il gouvernait les missions de sa société dans l'Indoustan et jusqu'à Ormus.

Les missionnaires Dominicains évangélisaient ces pays de l'extrême Orient. Dès l'an 1549 et années suivantes, ils avaient, d'après le P. Fontana, converti au moins soixante mille idolâtres dans la presqu'île de Malacca, et y avaient baptisé plusieurs petits souverains dont les Etats étaient épars sur une étendue de plus de cent lieues. Ils avaient même prêché l'Evangile plus loin encore, dans les îles Flore, Solor, Lamalla, etc. (Océanie), et y avaient bâti des églises et des couvents comme dans la presqu'île de Malacca.

Le P. Georges de Sainte-Lucie étant donc institué évêque de Malacca par Paul IV, en 1557, se rendit en toute hâte dans son Eglise où il mena une vie tout apostolique, prêchant, catéchisant, administrant les sacrements et baptisant de ses propres mains une multitude d'infidèles. Son glorieux épiscopat dura vingt-deux ans, pendant lesquels il fit entrer un très-grand nombre d'âmes dans le bercail de Jésus-Christ. Il avait soif du martyre, comme tous les Chrétiens d'élite, et principalement les missionnaires. Mais Dieu, tout en le soumettant à diverses épreuves, permit néanmoins pour le bien de son Eglise, qu'il atteignît une vieillesse avancée. Il mourut de sa mort naturelle, le 18 janvier 1579. Après lui, l'Eglise de Malacca fut encore florissante pendant une soixantaine d'années; mais les Hollandais s'étant emparés de cette ville, en 1641, les évêques portugais n'y résidèrent plus et le catholicisme y tomba dans la plus triste décadence. On ne trouve son histoire nulle part : le P. Paulin de S. Barthélemi, Carme autrichien, n'en dit rien dans son *India Orientalis Christiana*; en effet, cette histoire n'est pas glorieuse : dans les pays où la religion succombe sous la violence, comme au Japon, il se trouve volontiers des écrivains qui transmettent à la pos-

térité le récit de luttes honorables lors même que la destruction en est le résultat. Mais une Eglise qui s'affaisse elle-même, qui méconnaît la main paternelle du souverain pasteur et qui tombe finalement dans une dégradation de mœurs, d'intelligence, de sentiments telle qu'on la voit chez les schismatiques Indo-Portugais, qui oserait entreprendre de tracer le récit de sa décadence? Ce qu'on peut en dire de plus éloquent et de plus formel, c'est de se taire. Aussi il y a sur ce sujet un silence unanime dans tous les historiens et dans toutes les monographies ecclésiastiques.

Qu'il me soit permis de faire ici une réflexion à propos des immenses et éclatantes conquêtes spirituelles opérées par les Dominicains dans la presqu'île de Malacca et dans la partie de l'Océanie qu'on nomme Malaisie, conquêtes qui eurent sans doute leur apogée sous l'épiscopat du P. Georges de Sainte-Lucie. Je ne voudrais pas infirmer les graves autorités d'après lesquelles ces religieux baptisèrent soixante mille infidèles dans la presqu'île de Malacca, vers les années 1549 et suivantes. Le P. Lacordaire a jugé ces faits assez certains pour les reproduire dans les écrits publiés par lui il y a dix ou quinze ans en manière d'apologie de l'Ordre qu'il venait d'embrasser et qu'il a rétabli en France.

Ces conversions si nombreuses étaient opérées par de saints religieux, membres de la congrégation orientale des Indes, que le P. Bermudez (*voy.* ce nom) fonda à cette époque dans le sein de l'ordre des FF. Prêcheurs. Ces sortes d'associations particulières, plus restreintes et plus récentes que les grandes sociétés dont elles sont comme des rejetons, comportent presque toujours une grande ferveur et souvent une grande sainteté dans leurs premiers membres. D'ailleurs l'histoire de saint François Xavier, plus connue, mieux établie aussi, confirme le fait de ces innombrables conversions. Le grand Jésuite a baptisé des milliers d'infidèles dans la presqu'île de Malacca et dans l'Océanie malaise. Cependant si l'on considère le naturel des Malais, tel que le dépeignent les missionnaires de nos jours; lorsqu'on réfléchit surtout à la religion mahométane qu'ils professent, on serait porté à craindre que les chroniqueurs religieux, en relatant les fruits du zèle de leurs confrères, n'aient commis quelque exagération. Il n'y a pas aujourd'hui, pour la semence évangélique, de sol plus ingrat que la race malaise; ce sont des natures rebelles, asservies aux sens, dominées par des passions vives et âcres, l'orgueil, la défiance, la haine et par-dessus tout incapables de comprendre l'esprit de sacrifice, de renoncement et d'humilité qui fait le fond du christianisme. On sait de plus que le propre du mahométisme est d'obscurcir l'intelligence et d'endurcir le cœur de ceux qui le professent, au point que cette secte, suivie par plus de cent millions d'hommes depuis douze cents ans, n'a jamais donné à l'Eglise chrétienne que des conversions infiniment peu nombreuses. Rejetant de prime abord toute discussion, tout raisonnement comme une impiété, ils en viennent de suite à la plus extrême violence. S'ils sont contenus par une force supérieure, ils montrent la plus grande obstination dans leur erreur; témoin ce qui a eu lieu en Espagne. Convertis de force, ils ne l'étaient pas sincèrement, et c'est seulement après plusieurs générations qu'ils sont devenus Chrétiens. — Si donc les Dominicains et saint François Xavier ont converti par leurs prédications, dans la Malaisie, plus de cent mille infidèles musulmans en peu d'années, c'est un phénomène unique dans l'histoire du monde. Si la religion musulmane n'avait pas encore envahi les îles de l'Archipel indien et la presqu'île de Malacca, la conversion de tant de personnes est encore un fait digne de la plus vive admiration, en raison du naturel de cette race. J'ajouterai que le mahométisme domine dans la presqu'île de Malacca et l'île de Java, depuis une époque antérieure à la prédication des missionnaires catholiques du XVI^e^ siècle. Quant aux autres îles de l'Océanie évangélisées par saint François Xavier et les Dominicains, le culte du faux prophète s'y est introduit et répandu plus tard, du moins dans beaucoup d'entre elles.

GERARD (Fr.), Prêcheur polonais, missionnaire au XIII^e^ siècle, en Russie, et évêque latin de ce pays. — Plusieurs russes s'étant convertis à la foi catholique en 1231, par le ministère des religieux de l'ordre des FF. Prêcheurs, le pape Grégoire IX envoya pour évêque à ces peuples Fr. Gérard, ex-provincial de Pologne. On n'ajoute aucun détail sur cette intéressante mission. Fr. Gérard paraît avoir eu des successeurs dans le titre d'évêque des Russes; mais s'il en est ainsi, leurs noms sont inconnus pendant environ un siècle, jusqu'à Henri. —*Voy.* ce nom.

GERARD (Fr.), Mineur, évêque de Zeyton, fut enyoyé en Chine au XIV^e^ siècle, en 1307, lors de l'érection de Pékin ou Cambalu en évêché, auprès de Fr. Nicolas de Montecorvino, missionnaire du même ordre au Cattrai ou Chine septentrionale. — Il était revêtu du caractère épiscopal, ainsi que ses six compagnons, et ils devaient sacrer Fr. Jean métropolitain de Kan-Balick (c'est-à-dire *résidence impériale*, ou Pékin, *cour du Nord*), et lui servir de suffragants. Trois d'entre eux moururent dans cet immense voyage par terre, de Rome ou de Pérouse à Pékin; un autre fut obligé de revenir en Italie; Fr. Gérard, Fr. Pérégrin et Fr. André de Pérouse, arrivèrent auprès de leur archevêque en 1308, et lui donnèrent la consécration épiscopale. Les bulles qu'ils lui avaient remises portaient érection de Kambalick en métropole avec nomination de Fr. Jean de Montecorvino pour premier titulaire; celui-ci avait ainsi que ses successeurs le pouvoir d'ériger des évêchés, d'instituer des évêques, d'ordonner des prêtres dans tout l'Orient, dont il était primat, et n'était astreint qu'à l'obéissance en-

vers le Saint-Siége, dont il devait recevoir l'investiture et le pallium.

On ne connaît pas tout ce que F. Jean fit d'établissements pour la diffusion et l'affermissement de la religion ; un seul évêché est désigné comme ayant été érigé par lui, c'est celui de Siven-Tchen, grande ville de Chine, nommée en persan Zeyton. Tout ce qu'on dit de sa position, c'est qu'elle était près de l'Océan. Il est si difficile de se reconnaître dans la géographie de la Chine, à cause de l'ignorance de la langue, qu'on peut seulement conjecturer que Zeyton était située là où nous voyons aujourd'hui Nankin ou peut-être Canton. Une seule donnée présente quelque certitude à cet égard, c'est que cette ville épiscopale était dans une des provinces maritimes de la Chine proprement dite. Une riche dame arménienne y avait fait construire une église, et c'est à sa prière que F. Jean de Montecorvino l'érigea en cathédrale, et il nomma Fr. Gérard premier évêque. Cet apôtre y mourut, et y fut enterré, on ne dit pas à quelle époque. F. Pérégrin lui succéda, au refus d'André de Pérouse, qui après la mort de F. Pérégrin, fut enfin obligé d'accepter cette charge.

GERARD DE CALVI (Fr.), Prêcheur italien, fut sacré évêque en 1318, avec cinq autres religieux du même ordre, les FF. Adam, Abaliati, Moreti, Barthélemy de Podio et Bernardin de Plaisance, et envoyé comme eux dans les missions de la Perse en qualité de suffragant de Fr. Franco de Pérouse, Dominicain italien aussi, élu archevêque de Sultanyeh. L'immense juridiction de ce prélat sur l'Asie occidentale, la Judée et l'Ethiopie, et les évêques auxiliaires qu'on lui avait adjoints, présentent beaucoup d'analogie avec l'institution de l'archevêché de Kambalu ou Pékin, dans l'Asie-Orientale, en faveur des FF. Mineurs. Les relations du temps ne nous rapportent pas les travaux particuliers, les succès ou les souffrances, le lieu et le temps de la mort de chacun des six évêques Dominicains nommés plus haut. — *Voy.* FRANCO DE PÉROUSE.

GERARD DE PRATO (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Asie, fut envoyé par le pape Nicolas III, avec quatre autres religieux de son ordre, à la cour de Koublaï, empereur Mongol, qui régnait sur la Chine, l'Annam et toute l'Asie orientale. — Ils accompagnaient à leur retour des ambassadeurs envoyés à Jean XXI par Abaka, successeur d'Houlagou, qui régnait sur la Perse et l'Asie occidentale. Tous ces princes étaient mogols et descendaient de Gengis-khan. Précédemment seize ambassadeurs d'Abaka avaient paru au second concile général de Lyon ; trois d'entre eux reçurent le baptême le 16 juillet 1274. Le pape Grégoire X leur fit de riches présents.

Quant au Fr. Gérard de Prato et ses compagnons, ils se rendirent en Asie en 1278, avec d'autres envoyés du même prince, qui retournaient dans leur pays. Ces missionnaires avaient ordre de travailler à la conversion des Mongols. Mais la barbarie des Tartares, l'indifférence des Chinois, les préventions de l'idolâtrie, la rivalité des nestoriens, opposèrent des obstacles au zèle de ces apôtres ; cependant leurs efforts ne furent point infructueux. — *Voy.* ANDRÉ DE FLORENCE.

GERDIL (M. HYACINTHE-SIGISMOND), prélat savoyard, de l'ordre des Barnabites, au XVIII^e siècle. — Il naquit le 23 juin 1718, à Samoen en Savoie, entra dans l'ordre des Barnabites, et fut professeur de théologie à Turin, puis précepteur du fils de Victor-Amédée III, roi de Sardaigne. Son mérite l'avait fait choisir pour cet emploi ; il composa pour son élève d'excellents ouvrages et s'attacha à lui inspirer surtout la connaissance et l'amour de la religion. A la mort de M. Percoto, Barnabite, évêque de Maxula et vicaire apostolique de l'empire Birman, M. Gerdil fut nommé pour lui succéder sous le titre d'évêque de Dybone *in partibus*, mais cette mission n'eut pas de suite, parce qu'on ne voulut pas sans doute priver l'Europe des travaux et des services d'un homme aussi distingué. M. Gerdil fut fait cardinal en 1777, et devint préfet de la Propagande. Il vivait dans cette dignité avec la simplicité d'un religieux, et travaillait sans relâche à défendre la religion par de savants et solides ouvrages, qui l'ont placé au rang des plus beaux génies dont s'honore l'humanité. Il mourut le 12 août 1802.

GERMAIN (SAINT), évêque anglais, breton, missionnaire en France, en Espagne et en Angleterre au V^e siècle. — Il était filleul de saint Germain, évêque d'Auxerre. Cet illustre prélat ayant passé dans la Grande-Bretagne pour y combattre l'hérésie des Pélagiens (1), convertit un seigneur nommé Audin, et sa femme nommée Aquila. Ils avaient un fils encore très-jeune. Saint Germain fut si charmé de la physionomie heureuse de cet enfant, qu'il voulut être son parrain et lui donner son nom. Le jeune Germain fut élevé par ses parents dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Dans la suite il renonça à tous les avantages qu'il pouvait espérer dans le monde, et se consacra entièrement aux fonctions du ministère évangélique. Ayant quitté sa patrie, il alla prêcher Jésus-Christ dans les Gaules. Les bords de la Moselle furent le premier théâtre de son zèle. Ses prédications étaient accompagnées de miracles qui opérèrent un grand nombre de conversions.

Saint Sévère, évêque de Trèves (2), le

(1) Saint Germain d'Auxerre fit deux voyages en Angleterre en 426 et 448. On ne dit pas auquel de ces deux voyages se rapporte le baptême de Germain et la conversion de ses parents, mais tout porte à croire que c'est au premier.

(2) Dans les évêques de Trèves il n'y en a qu'un seul du nom de Sévère, et il mourut en 455. Saint Germain aurait donc été sacré au plus tard 27 ou 28 ans après son baptême, mais il avait peut-être une dizaine d'années lorsqu'il fut fait chrétien par le saint évêque d'Auxerre.

sacra évêque, mais sans lui assigner de siége particulier, afin de lui laisser plus de liberté dans l'exercice de ses fonctions apostoliques. Germain fit un voyage à Rome, pour visiter les tombeaux des apôtres et obtenir par leur intercession la grâce d'imiter leur zèle. Il vint ensuite en Espagne, et de là il passa dans sa patrie, faisant partout de nouvelles conquêtes à l'Evangile; car il parcourait toutes les contrées en missionnaire, et non en voyageur.

De retour dans les Gaules, il se rendit en Normandie, et annonça Jésus-Christ dans les territoires de Coutances et de Bayeux. De là il s'avança dans la Picardie, où la gloire du martyre couronna ses travaux. C'est sur les bords de la Brêle, entre Aumale et Sénarpont (1) qu'il souffrit la mort, le 2 mai, on ne sait de quelle année, mais c'était vers la fin du IIe siècle. On bâtit sur son tombeau une église qui prit son nom, et où ses reliques furent conservées jusqu'à l'invasion des Normands. Saint Germain est honoré le 2 mai.

GERMAIN D'ANNECY (Le P.), Capucin savoyard envoyé en 1852 au Chili pour travailler à la conversion des Araucans, peuple indigène de cette contrée. — Ce religieux est parti de Rochefort au mois de novembre de ladite année, avec cinq autres missionnaires de son ordre; le P. Raymond de Lérida, espagnol, en conduisait sept avec lesquels il s'est embarqué aussi à Rochefort. Quinze autres étaient partis de Brest au mois d'octobre, et vingt-cinq sous la direction du P. Pascal de Camarasa avaient quitté le port de Gênes dans le mois de septembre. Les quatre troupes apostoliques comprennent ensemble cinquante missionnaires dirigés sur le même point. L'œuvre qu'ils se proposent est d'une extrême difficulté. Dans les siècles passés, les Jésuites qui, généralement, s'entendent mieux que les Capucins à l'œuvre des missions, ont consacré bien des soins à la conversion des Araucans : et cependant ce peuple n'a pu être réduit sous le joug de Jésus-Christ. C'est cependant le seul moyen de civilisation pour ce peuple; c'est son unique planche de salut, même au point de vue temporel : en devenant Chrétien, la société espagnole se l'assimilera; s'il reste sauvage, il disparaîtra devant la supériorité européenne. Puisse l'heure de la miséricorde avoir enfin sonné pour ces pauvres peuplades, et que les Capucins aient la joie de voir leurs travaux couronnés de plus de succès que ceux de leurs devanciers!

GERVAIS, missionnaire normand chez les Basques au Xe siècle. — Il était frère de saint Léon, apôtre de la Biscaye, de la Navarre, du pays de Lapurdan et des Landes; il fut aussi le compagnon de ses travaux évangéliques et de son martyre. On ne dit pas d'une manière formelle qu'ils soient honorés ensemble.

GERVAIS (M. Nicolas Gervais), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans le royaume de Siam à la fin du XVIIe siècle. — Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il s'embarqua pour les Indes en 1681. Le catalogue donné par M. Luquet à la fin de ses lettres à l'évêque de Langres ne dit point combien de temps il travailla dans les missions, s'il revint en France et à quelle époque il mourut. M. Gervais était du diocèse de Paris.

GHEEZ ou GHEZ, langue qui se parle en Abyssinie (Afrique). — Le P. Paez missionnaire Jésuite dans ce pays au XVIIe siècle y était fort habile; le P. Mendez, autre jésuite, patriarche d'Ethiopie (1625 à 1630) la possédait aussi très-bien ; il composa des livres en cette langue, un Catéchisme, une collection des six premiers conciles qu'il publia avec des notes où étaient réfutées les principales erreurs des Abyssins.

GHIOSSO (M. Jean), ecclésiastique italien, du diocèse d'Alba (Piémont), membre de la congrégation des Oblats de Turin et missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Civita-Vecchia le 4 août 1843 avec sept autres prêtres clercs ou frères de sa société. Lors de son départ il n'était encore que clerc, mais il a dû être élevé au sacerdoce en Asie.

GIA DINH-PHU, nom Cochinchinois de la Basse-Cochinchine méridionale qu'on nomme aussi plus communément Dong-nai. — Elle comprend toute la partie du Camboge conquise dans le IXe siècle par les empereurs d'Annam.

GIALLA (Le P. Georges), Capucin italien, partit en 1648 avec le P. Jean-François de Rome pour le Congo. — Pendant qu'il y prêchait l'Evangile à un peuple barbare au milieu des obstacles et des difficultés de tout genre, il fut assommé à coups de bâtons. On n'a aucun autre détail sur l'époque et le lieu précis de sa glorieuse mort.— *Voy.* Jean-François de Rome.

GIANNELLI (Le P. Joseph, en religion Joseph de Lucques), Mineur Observantin italien de Lucques, missionnaire en Amérique. — Il est parti vers la fin de l'année 1845 avec dix-huit religieux de son ordre pour les missions de l'Amérique méridionale. Les *Annales de la Propagation de la Foi* en annonçant ce départ ne donnent pas les noms des moines qui accompagnèrent le P. Giannelli, et ne font pas non plus connaître en particulier dans quelle mission de l'Amérique méridionale ils se rendaient. C'est probablement chez les Indiens sauvages qui vivent encore en grand nombre sur ce vaste continent.

GIAO CHI, nom ancien du royaume de Tong-Kin (Indo-Chine). — *Giao* signifie *union* et *chi* veut dire *orteil*. Le nom de

(1) La Bresle tombe dans la Manche à Tréport, après avoir servi de limite aux départements de la Somme et de la Seine-Inférieure ; Aumale est dans ce dernier, à 22 kilom. est de Neufchâtel. C'est une petite ville de 2,000 âmes. Quant au village de Senarpont, les géographes n'en font pas mention.

Giaochi (*union des orteils*) donné au Tong-Kin dans les temps reculés vient de la forme des pieds des Tong-Kinois : leurs orteils sont écartés en dehors et peuvent se toucher lorsqu'ils approchent les pieds l'un de l'autre. Cette conformation singulière est attribuée à ce qu'ils sont habitués à marcher nu-pieds dans une boue très-glissante, et qu'ainsi ils se trouvent obligés d'écarter leurs orteils des autres, doigts de pied pour pouvoir faire une espèce de fourche qui leur serve d'appui. Le Tong-Kin a porté le nom de Giaochi lorsqu'il était une province de la Chine.

GILDAS L'ALBANIEN ou L'ECOSSAIS (Saint), moine missionnaire au v^e^ siècle, en Ecosse sa patrie. — Il était né en effet dans le nord de la Grande-Bretagne et son père nommé Caunus était un des petits rois bretons du pays. Gildas embrassa l'état religieux et se retira avec saint Cado, abbé de Llan Carvau, dans des îles désertes pour y mener la vie anachorétique. Il passa ensuite quelque temps dans les îles de Ronech et d'Eeni, puis alla prêcher la pénitence aux pécheurs, afin d'étendre le royaume de Jésus-Christ. Godescard, d'où ceci est tiré, ne marque pas quel fut le théâtre de ses travaux apostoliques, mais il est évident qu'il s'agit de l'Ecosse ou tout au moins de la Grande Bretagne en général. Après quelques années il quitta les fonctions de missionnaire pour se retirer dans l'abbaye de Glastenbury (comté de Sommerset), et il y mourut en 512. On l'honore le 29 janvier.

GILLES DE SAINTE-IRENE (Le B.), Dominicain portugais, missionnaire au xiii^e^ siècle dans sa patrie, en Espagne et principalement dans les îles Baléares. — Il naquit en 1190 à Vassèle dans le diocèse de Viseu. Son père, le duc Rodrigue Pélage, était gouverneur de Coïmbre et l'un des grands officiers de la couronne de Portugal. On le destina à l'état ecclésiastique et dès son enfance il fut chargé de bénéfices, par suite d'une coutume abusive que l'Eglise a toujours eu peine à réprimer efficacement. Les biens considérables qu'il tenait de l'Eglise ne servirent qu'à alimenter ses passions et il s'y abandonna sans réserve. D'un autre côté, au lieu de s'appliquer à l'étude de la théologie et des saintes Ecritures, il s'adonna à la physique et à la médecine avec ardeur. Il vint même à Paris pour cultiver cette dernière science avec succès et y reçut le grade de docteur. Pendant qu'il ne songeait qu'à continuer sa vie licencieuse, la Providence avait des vues de miséricorde sur lui, et c'est saint Dominique qui en fut l'instrument. Gilles, ayant un jour rencontré par hasard cet illustre personnage, fut si touché de sa vertu et de la piété de ses discours, qu'il résolut sur-le-champ de quitter le monde et d'embrasser le nouvel institut que le saint venait de fonder.

En changeant d'état, il changea aussi de mœurs, et à la vie molle et sensuelle qu'il avait menée jusqu'alors, il fit succéder la mortification, la pénitence la plus sévère, la pratique de l'humilité, la prière et des efforts continuels pour extirper de son âme les racines mauvaises que les passions y avaient jetées. Les supérieurs songèrent bientôt à mettre à profit son zèle et ses talents. Ils l'envoyèrent bientôt en Espagne pour y travailler à l'instruction des jeunes novices, puis à Santarem (Portugal) pour l'établissement d'un couvent de frères Prêcheurs que le roi de Portugal voulait y fonder. De là il passa à Coïmbre, ville qui avait été autrefois le théâtre de ses désordres, mais qu'il édifia alors par l'austérité de ses mœurs et le zèle de ses prédications. Il eut la consolation d'y opérer un grand nombre de conversions. On le rappela ensuite en Espagne pour y remplir la place de provincial dont il se démit en 1242, mais dont il fut encore chargé quelques années plus tard. C'est pendant qu'il en faisait les fonctions pour la seconde fois qu'il passa dans l'île de Majorque pour y faire entendre la parole de Dieu.

Il n'y avait pas plus de dix ans que Majorque était sous la domination des rois d'Espagne, qui l'avaient reprise aux Maures, et la longue habitude qu'avaient eue les habitants de vivre parmi les mahométans les avait rendus extrêmement superstitieux et ignorants. Le zélé missionnaire aidé de quelques-uns de ses frères donna une nouvelle face à la religion dans cette terre inculte et y laissa en la quittant des chrétiens instruits et fervents.

En 1249 F. Gilles assista au chapitre général de son ordre qui se tenait à Trèves et il obtint d'y être déchargé des fonctions de provincial. Rendu à lui-même et à sa patrie, il continua ses prédications et sa vie austère, ne songeant qu'à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, mais n'oubliant pas la sienne et travaillant surtout à sa propre sanctification. Il parvint ainsi jusqu'à l'âge de 75 ans et s'endormit paisiblement dans le Seigneur le 15 mai 1265. Son culte a été approuvé par Benoît XIV le 9 mai 1784. Il a toujours été honoré par l'Eglise de Portugal. On fait sa fête le 14 mai.

GINGIRO, royaume barbare, situé dans l'Afrique intérieure et connu par la *Relation* du P. Fernandez, Jésuite portugais et missionnaire au xvii^e^ siècle en Abyssinie. — *Voy.* Fernandez.

GIRARD (M. François-Joseph), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Orient à la fin du xviii^e^ siècle et au commencement de celui-ci. — Il était du diocèse de Besançon et il partit de France en 1785. Après avoir travaillé pendant plus de vingt-cinq ans dans le royaume de Cochinchine où il avait été envoyé, il mourut au mois de décembre 1812, à une époque où les missions en décadence n'entrevoyaient pas encore un avenir meilleur.

GOA (Ile de), petite île de l'Indoustan, située sur la côte occidentale de cette con-

trée ; elle a pour capitale la ville célèbre qui porte le même nom, et contient aussi le bourg de San-Pedro et la nouvelle ville de Goa ou Pandjim. — Les habitants sont portugais, ou métis ou indiens : ces deux dernières catégories sont de beaucoup les plus nombreuses. Quant à la religion, il reste peu de païens. Pendant trois siècles de domination portugaise, le catholicisme a fini par triompher de l'obstination des idolâtres et est devenu dominant par le nombre comme par la puissance matérielle. Dès le XVI^e^ siècle l'apostolat de cette île fut réservé particulièrement aux Jésuites, tandis qu'on assignait Ceylan aux Franciscains et que les Dominicains évangélisaient Ormus. On agissait très-sagement en assignant à chaque ordre un théâtre distinct et bien déterminé pour exercer son zèle : en effet, les religieux, même lorsqu'ils sont des saints, sont toujours des hommes, et l'esprit de corps, qui en somme est une chose avantageuse et excellente, a de grands inconvénients lorsque les supérieurs les plus élevés dans la hiérarchie ne prennent pas le soin d'éviter les occasions de divergence et les froissements que la diversité de vues engendre nécessairement.

Les Jésuites ont toujours passé pour mettre au service de la religion une grande habileté, une connaissance approfondie du cœur humain : ces moyens d'action joints à un dévouement absolu, à une direction unique et à une parfaite obéissance, font tout le secret de leur force et sont le mobile des succès qu'ils ont obtenus dans les missions et l'enseignement. Ceux qui évangélisaient l'île de Goa avaient jugé avec raison que la pompe extérieure était très-propre à frapper des peuples qu'on ne peut guère prendre que par les sens, à les attirer à la religion en les détachant du culte de leurs vaines idoles. Pour cela ils environnaient le baptême des adultes de cérémonies magnifiques et très-touchantes. C'est dans la ville même de Goa qu'on leur conférait le sacrement une ou deux fois par an, à la Circoncision de Notre-Seigneur ou à la fête de la Conversion de saint Paul. On ornait l'église des plus riches tapisseries qu'on pût trouver dans la ville, on les parait de fleurs, de verdures et de branchages (car c'était alors la saison dans l'Inde), on tapissait aussi les rues que les catéchumènes devaient traverser et chacun s'étudiait à mettre devant sa demeure ce qu'il possédait de plus riche ; tous les catéchumènes recevaient, aux frais du vice-roi, de l'archevêque et des portugais riches et pieux, des habits neufs en rapport avec leur condition : les enfants de la Doctrine chrétienne, congrégation établie par saint François Xavier, sortaient en procession vêtus de leurs robes blanches avec une croix rouge sur la poitrine ; les élèves du collége Saint-Paul, y compris ceux qui étudiaient la philosophie et la théologie, venaient ensuite avec une musique harmonieuse et éclatante. Enfin les religieux de la Compagnie placés deux à deux fermaient la marche sous l'étendard de la croix. Le cortége se rendait ainsi au catéchuménat où les néophytes qu'on devait baptiser attendaient qu'on vînt les chercher. A l'arrivée de la procession ils sortaient vêtus à neuf et une palme à la main, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. On les conduisait ainsi en grande pompe à l'église. Des Jésuites revêtus du surplis et de l'étole faisaient à l'entrée du saint édifice les exorcismes et les autres cérémonies, et on leur conférait ensuite le baptême dans l'intérieur. C'était quelquefois l'archevêque lui-même qui leur administrait ce sacrement, le vice-roi et les plus notables habitants de la ville répondaient pour eux sur les fonts du baptême. Pendant la cérémonie, qui était longue, car il y avait toujours plusieurs centaines de catéchumènes, des musiciens exécutaient des motets choisis sur des airs d'allégresse et de triomphe. Après le baptême tous les nouveaux Chrétiens allaient en bon ordre se présenter devant l'autel où reposait le Saint-Sacrement remercier Notre-Seigneur de la grâce qu'il venait de leur accorder en les mettant au nombre de ses enfants. Les hommes et les garçons dînaient ce jour-là chez les Jésuites, et ils étaient servis à table par les religieux eux-mêmes. Les femmes et les jeunes filles étaient reçues par les premières dames de la ville, qui les traitaient avec magnificence et avec charité. On conçoit de quelles caresses, de quelle fête ces Chrétiens encore revêtus de la robe de l'innocence baptismale devaient être l'objet de la part d'un peuple aussi pieux que les portugais. Aussi les néophytes retournaient joyeusement dans leurs villages, et malgré leur mobilité naturelle, ils gardaient toute leur vie un précieux souvenir de ce beau jour. Du reste on avait soin d'aller ensuite les visiter chez eux quelquefois pour les engager à persévérer et à vivre en bons chrétiens.

Cet appareil imposant fut employé à partir de l'an 1556, et détermina sans doute beaucoup de conversions. On a conservé le registre des baptêmes qui se firent annuellement à cette époque. Sans parler des conversions opérées par les Dominicains et les Franciscains, qui avaient leurs couvents dans l'île, les Jésuites baptisèrent d'abord 1086, puis 1916, puis 3260 et jusqu'à 12742 infidèles par an.

GOAR (Le P. Jacques), Dominicain français du XVII^e^ siècle et missionnaire dans le Levant. — Il naquit à Paris l'an 1601 et s'appliqua de bonne heure à l'étude de la langue grecque pour laquelle il eut toujours un goût particulier. A l'âge de dix-huit ans il embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Frères Prêcheurs. On venait de fonder à Paris, dans la rue Saint-Honoré, un nouveau couvent de cet ordre. Il y entra en 1619, lorsque la première ferveur de la réforme y régnait encore. Après avoir terminé son cours de philosophie et de théologie, il alla professer l'une et l'autre science à Toul, en Lorraine ; mais il continuait pendant ce

même temps, de s'adonner à l'étude du grec, pénétrant par ce moyen la doctrine des Orientaux, cherchant à connaître exactement leurs rites, leurs cérémonies, toutes leurs liturgies, ce qui s'était pratiqué et ce qui se pratiquait encore dans leurs églises, et généralement tout ce qui avait rapport à leur croyance, à leur morale, à leur discipline ou à leurs coutumes, soit dans la célébration des saints mystères soit dans l'administration des autres sacrements.

Le P. Nicolas Adolphe, général des Dominicains, étant venu à Paris en 1631, résolut de lui fournir le moyen de compléter ses connaissances et de s'occuper en même temps de la conversion des Grecs schismatiques. Il le fit missionnaire apostolique, le nomma prieur (c'est-à-dire supérieur) d'un couvent de l'ordre dans l'île de Chio (Asie Mineure), et l'emmena avec lui à Rome, d'où le P. Goar se rendit à sa destination. Il n'avait alors que trente ans environ.

Son inclination naturelle pour les Grecs, l'estime qu'il faisait de leurs enfants, la connaissance qu'il avait de leur religion, lui attirèrent bientôt leur amitié et leur confiance ; de sorte que les plus habiles d'entre eux, les prêtres et les prélats aimaient à converser avec lui, à lui communiquer leurs livres, à le recevoir dans leurs assemblées, à lui proposer leurs difficultés et à écouter ses réponses. Il passa ainsi huit ans dans l'île de Chio, toujours occupé à fortifier les fidèles, à examiner les sentiments et les usages des Grecs, et à ramener les schismatiques à l'unité romaine, car il leur montrait clairement la vérité de tous les dogmes de l'Eglise latine, la conformité de sa doctrine avec celle de tous leurs anciens docteurs et le peu de fondement des prétextes que pouvaient alléguer les modernes pour excuser leur séparation. Ses connaissances vastes et approfondies des Pères Orientaux le mettaient à même de battre les Grecs avec leurs propres armes. Outre l'avantage de la logique, il avait encore celui de plaire personnellement aux schismatiques, en sorte qu'il en gagna un bon nombre. De plus, il profita de ces huit années de mission dans l'île de Chio pour apprendre à fond tout ce qui concerne la croyance et les coutumes de l'Eglise grecque moderne, et il y recueillit de riches matériaux qu'il utilisa dans ses ouvrages.

De retour à Rome vers 1639, il fut nommé prieur de Saint-Sixte : c'était un couvent réformé récemment par des religieux français, de la communauté de la rue Saint-Honoré, à Paris. Dans cette place il s'adonna tout entier à ses études favorites, profitant pour cela des inappréciables ressources qu'offrent les bibliothèques de Rome. Il s'y lia d'amitié avec plusieurs savants, surtout avec le célèbre Léon Allacci, né dans l'île de Chio de parents schismatiques, converti ensuite en Italie où il avait été amené fort jeune et rempli de zèle pour la conversion de ses compatriotes. Allacci était plus ancien que le P. Goar, plus profond dans la science des Grecs, plus connu par ses ouvrages ; mais les recherches plus récentes que le P. Goar venait de faire dans les églises de Scio, lui servirent pour perfectionner les écrits qu'il n'avait pas encore publiés. Dans son grand et célèbre ouvrage *du Consentement perpétuel de l'Eglise orientale et occidentale*, il cite le témoignage du P. Goar, pour prouver que parmi les Orientaux comme parmi les Latins, les fidèles communient sous une seule espèce.

En 1642, le P. Goar revint à Paris et y fut nommé maître des novices dans le couvent de la rue Saint-Honoré. L'année suivante les affaires de son ordre le rappelèrent momentanément à Rome ; mais à partir de 1644 il résida constamment à Paris où il remplissait la charge de maître des étudiants et travaillait surtout à ses ouvrages. Le plus important est son *Euchologe* ou Rituel des Grecs qu'il publia en 1647, in-folio grec-latin. Ce livre contient toute la liturgie sacrée des Orientaux ; tout ce qui appartient aux cérémonies et aux pratiques observées par les anciens et par les nouveaux grecs dans la célébration des divins offices, dans l'administration des sacrements et l'ordination des ministres, dans les consécrations, les bénédictions, les funérailles, les prières publiques, etc. L'auteur explique par de savantes remarques l'origine, l'antiquité, le sens véritable des saintes cérémonies, et parmi cette diversité de pratiques modifiées quelquefois selon les temps et les lieux, il signale la foi constante des peuples touchant la vérité, l'unité, la perpétuité et l'uniformité du sacrifice qui a toujours existé dans l'Eglise chrétienne.

Le P. Goar donna encore des traductions de quelques livres grecs de l'histoire byzantine, qui ont été imprimés au Louvre et font partie de la collection de l'histoire byzantine. Ces livres sont enrichis de notes savantes et très-précieuses ; tels sont Georges Codin, 1648 ; Georges Syncelle et Nicéphore, 1652 ; Georges Cedrenus 1647 ; Léon le Grammairien, imprimé en 1655 (posthume) et d'autres qui sont restés manuscrits. Depuis huit ans, le P. Goar avait presque constamment la plume à la main lorsqu'il fut élu vicaire général de la congrégation de Saint-Louis dont il faisait partie (c'était une réforme particulière dans le sein de l'ordre de Saint-Dominique). Cette charge le détournant de ses études, il ne l'accepta qu'en esprit de sacrifice. Mais déjà sa santé était ruinée par le travail, et il mourut le 23 septembre 1653, à l'âge de 52 ans. Ce savant religieux est plus connu comme écrivain, liturgiste et historien, que comme missionnaire.

GOARD (Saint), prêtre français, missionnaire dans sa patrie et en Allemagne au vi^e^ siècle. — Il était d'une famille illustre de l'Aquitaine. Ayant reçu l'ordination sacerdotale, il travailla avec fruit au salut des âmes, puis quitta sa patrie pour passer en

Allemagne en 519. Il s'établit dans le territoire de Trèves et s'y renferma dans une cellule où il vécut plusieurs années dans l'exercice de la prière et dans la pratique de toutes les mortifications de la pénitence. Par amour de Dieu et pour zèle pour le salut des âmes, il quitta sa retraite et annonça la foi aux idolâtres qui habitaient les bords du Rhin et en convertit un grand nombre. On lui offrit l'évêché de Trèves ; mais il fut impossible de le déterminer à l'accepter. Sa bienheureuse mort arriva en 575. Il s'est formé une ville autour du lieu où était sa cellule : on l'appelle Saint-Guver ; elle est sur la rive gauche du Rhin, entre Wesel et Boppart. Saint Goar est honoré le 6 juillet.

GODEFROY (M. François), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Orient au XVIII^e^ siècle. — Il partit de France en 1701 pour le royaume de Cochinchine où il exerça le ministère apostolique pendant environ 17 ans, étant mort le 16 mai 1718. — Cet ecclésiastique était de la Normandie.

GODELLE (M.), prêtre français, du diocèse de Reims en Champagne (Marne et Ardennes), missionnaire dans l'Indoustan. — Envoyé par la société des Missions-Etrangères dans le vicariat apostolique de Pondichéry, il s'est embarqué à Bordeaux, en janvier 1840, avec deux confrères à qui la même destination était assignée : c'étaient M. Prevelle, de Coutances en Normandie, et M. Leroux, de Nantes.

GODOY (François Perez), Jésuite espagnol, missionnaire destiné au Brésil, fut massacré en 1570 avec ses 40 compagnons par des calvinistes français qui crurent faire une action agréable à Dieu en tuant des Jésuites. — Ces libres penseurs n'entendaient pas qu'on pensât autrement qu'eux. Ils levaient l'étendard de la liberté d'examen, mais ce n'était pas la liberté du bien et du vrai, ils n'admettaient que la liberté de l'apostasie et des extravagances nouvelles.

GOES (Le P. Benoit de), Jésuite portugais, missionnaire au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle dans l'Indoustan, le Grand Mogol, l'Asie centrale, la Tartarie et la Chine. — Il fut envoyé en 1597 ou 1598 de Goa à Lahore, pour y rejoindre le P. Xavier et le P. Pinheiro qui résidaient à la cour de l'empereur Akbar. Ce monarque avait des missionnaires auprès de sa personne depuis près de vingt ans. (*Voy.* Aquaviva, Leitan, Xavier.) Bien que musulman, il protégeait la religion chrétienne, l'aimait et manifestait ses sentiments, au point qu'on espéra longtemps qu'il se ferait baptiser. De Lahore, le P. de Goes se rendit avec le P. Xavier à Cachemir à la suite de l'empereur, et bientôt après laissant son confrère auprès du prince, il vint à Goa. Le provincial de la Compagnie résidant en cette ville venait d'être informé par le P. Xavier d'un fait qui parut surprenant. Etant à la cour d'Akbar en 1598 (à Lahore), ce religieux avait entendu un marchand mahométan dire qu'il venait de Kanbalick, capitale du Cathai, visité jadis par Marc Polo et qu'il y avait des Chrétiens dans ce pays. Le P. de Goes arrivant du Mogol sur ces entrefaites, fut chargé par son supérieur d'aller vérifier ce fait, auquel on attribuait une extrême importance pour le cas où on irait établir une mission dans un empire si éloigné et si mystérieusement célèbre.

En conséquence, au mois de février 1602, il se rendit à Agra avec le P. Antoine Machado qu'il y laissa. L'empereur Akbar, approuvant son dessein, lui donna des lettres de recommandation pour divers petits rois, ses tributaires ou ses amis, et même une somme d'argent pour les frais du voyage. Le P. de Goes était d'autant plus propre à une telle entreprise qu'il entendait parfaitement la langue persane et connaissait les usages des mahométans. Il prit le costume arménien, adopta le nom de Branda Abdula (serviteur de Dieu) qui lui fut imposé par le P. Xavier. Ce déguisement lui assurait la liberté du passage qu'on ne lui aurait pas accordé s'il eût été reconnu pour Portugais. Accompagné de quatre mahométans convertis, il se rendit à Lahore où il arriva le 8 décembre. Laissant ses compagnons, il prit à leur place un arménien nommé Isaac, et se joignit avec lui à une caravane de marchands persans qui partaient tous les cinq ans pour la Chine en prenant la qualité d'ambassadeurs de leur souverain, afin d'avoir plus de facilité pour leur commerce. Ayant quitté Lahore en 1603, il parvint à Caboul (Afghanistan), après cinq mois de marche. Dans cette ville il rencontra une princesse musulmane qui revenait du pèlerinage de la Mecque. C'était une sœur du roi de Caschgar ; comme elle commençait à manquer d'argent, il ne fit pas difficulté de lui en prêter, mais sans vouloir retirer d'intérêt. La princesse, reconnaissante, l'appuya plusieurs fois de sa recommandation, et le remboursa en pièces de marbre, marchandise la plus précieuse que l'on pût porter au Cathai. Il faut avouer cependant que ces blocs, si prisés qu'ils fussent, ne constituaient pas une monnaie très-portative pour faire le voyage de Caschgar à Pékin.

De Caschgar, la caravane se dirigea vers Yarkand dans la Boukharie, mais elle fut attaquée en route par des brigands ; Isaac faillit se noyer ; le P. de Goes perdit six chevaux dans un chemin périlleux. Enfin on entra dans Yerkand au mois de novembre 1603. Le P. de Goes fut présenté au roi qui lui donna des lettres de protection, et après un séjour de près d'un an dans cette ville, il en sortit avec une nouvelle caravane, composée d'habitants du pays, dont on lui avait bien recommandé de se défier.

A Chalis, petite ville dépendante du roi de Caschgar et gouvernée par son fils, il vit arriver une caravane qui revenait du Cathai ; les marchands lui racontèrent que dans la capitale de ce pays, ils avaient habité

pendant trois mois avec des étrangers chrétiens récemment arrivés à Kanbalik. Le P. de Goes reconnut que c'étaient des religieux de sa compagnie, c'est-à-dire le P. Ricci et ses compagnons (le P. Pantoja et le F. Fernandez) entrés en Chine en 1580, et parvenus à Pékin une première fois en 1598, et ensuite le 4 janvier 1601. Depuis cette époque ils séjournaient dans cette ville. Mais la lenteur et la difficulté des communications étaient telles à cette époque qu'en Boukarie le P. Goes ignorait probablement tout cela au commencement de l'année 1605. Mais il pouvait conjecturer que le P. Ricci, après vingt ans d'efforts, était enfin arrivé à la capitale de l'empire Chinois.

Continuant sa route avec la caravane, après avoir traversé sans doute tout le grand désert de Cobi, il arriva à la grande muraille de la Chine (frontière nord-ouest) et demeura convaincu que le Cathai n'était autre chose que la partie septentrionale de la Chine. Il fallait pour pénétrer dans l'empire la permission du vice-roi de la province, auprès de laquelle ils se trouvaient. C'était le Chensi. Il attendit vingt-cinq jours cette permission, et l'ayant obtenue, il gagna vers la fin de 1605 une ville nommée Socheo dont on n'indique pas la situation. C'est peut-être Fou-tcheou, dans le Chensi. De là il écrivit au P. Ricci pour lui annoncer son arrivée. Les chinois chargés de sa lettre ne purent la remettre à destination, parce qu'ils ne connaissaient pas les noms chinois des Jésuites, et que l'adresse était écrite en caractères européens.

L'année suivante (1606), le P. de Goes écrivit encore. Cette fois, sa lettre, confiée à un mahométan, parvint à Pékin au mois de novembre. Le P. Ricci envoya vers son confrère un jeune chinois nommé Jean Ferdinand, qui se destinait à embrasser la Règle des Jésuites et n'avait pas encore commencé son noviciat. Ce dernier, volé en route et abandonné par son domestique, atteignit Socheo au mois de mars 1607. Il y trouva le P. de Goes au lit de la mort. Ce bon missionnaire, en recevant les lettres de ses confrères, les baisa avec une pieuse joie et entonna le cantique du vieillard Siméon : *Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser mourir votre serviteur en paix.* Et il succomba à ses fatigues onze jours après, le 18 mars ou le 11 avril, d'après le P. du Jarric.

On soupçonna les mahométans de l'avoir empoisonné, surtout quand on les vit aussitôt après sa mort mettre la main sur tout ce qu'il avait laissé. Ils firent même emprisonner l'arménien Isaac qui l'accompagnait. Jean Ferdinand vendit jusqu'à ses habits pour soutenir un procès qui dura six mois. Enfin on lui restitua les effets du P. de Goes, mais il ne s'en retrouva qu'une partie, la plupart des papiers furent perdus. Jean Ferdinand revint à Pékin avec Isaac. Ce que celui-ci raconta du voyage du P. de Goes, suppléant à peu près aux papiers perdus, permit au P. Ricci d'écrire la relation de ce voyage fait à travers des pays à peu près inconnus. Aucun européen ne les avait parcourus depuis le temps de Rubruquis, qui d'ailleurs ne suivit pas absolument la même route. Encore maintenant, deux siècles et demi après la mort du P. de Goes, il est, je crois, inouï qu'un voyageur anglais ou autre soit allé de Lahore au Chensi (Chine) par Yarkhand et la Mongolie. La haute Asie avec l'intérieur de l'Afrique est la partie du globe la moins explorée. Le voyage du missionnaire portugais offre donc le plus grand intérêt. Les détails informes de cette pérégrination si longue et si périlleuse sont, dit M. Henrion, d'une singularité attachante. Ils fournissent des notions curieuses sur plusieurs peuplades et sur divers lieux de la grande Tartarie; ils font surtout estimer le caractère du courageux Jésuite. Après un mois de séjour à Pékin, Isaac, voulant revenir dans l'Inde, mais par mer, la seule voie praticable, passa à Macao et s'y embarqua. Pris et dépouillé en route par les Hollandais, il fut racheté par les Portugais de Macao. Mais ayant reçu la nouvelle que sa femme était morte, il renonça à retourner dans le Mogol et à Goa.

GOJAM, province d'Abyssinie (Afrique).— C'est une des parties de l'empire où le christianisme s'est le mieux conservé, c'est-à-dire où il y a le moins d'infidèles, où le peuple est le plus fervent et où la religion est le moins défigurée par les superstitions et le mélange des autres religions.

GOMES (Le P. Amédée de), Hiéronymite portugais, au XV^e^ siècle, voulut aller évangéliser les infidèles de Grenade et de la Barbarie. — Il menait depuis dix ans la vie la plus édifiante parmi les ermites du célèbre monastère de Guadalupe (Espagne), lorsque ses supérieurs lui permirent, selon ses ardents désirs, d'aller affronter le martyre chez les sectateurs de Mahomet. Il se rendit donc à Grenade pour prêcher Jésus-Christ. C'était vers l'an 1449, plus de quarante ans avant que cette ville ne retombât au pouvoir des Chrétiens. On le prit pour un espion et il fut condamné au fouet et à la mort. Mais les bourreaux qui le dépouillèrent, voyant son corps tout piqué des pointes d'un cilice qu'il portait et ceint d'une rude chaîne de fer, se sentirent émus d'une compassion profonde. Sur leur demande, on se contenta de faire subir au missionnaire une cruelle flagellation, après quoi il fut mis en liberté.

Animé par cette épreuve, au lieu d'en être rebuté, le P. de Gomès tourna ses vues vers l'Afrique, et, espérant trouver en Barbarie le martyre qui lui avait manqué chez les mahométans d'Espagne, il s'embarqua, sans doute pour le Maroc, par un temps très-favorable ; mais une tempête vint encore traverser ses desseins et l'empêcha d'arriver à son but. Il retourna donc à son monastère en se soumettant à la volonté de Dieu.

En 1452, il passa de l'ordre des Ermites de

Saint-Jérôme à l'ordre des FF. Mineurs de Saint-François.

GOMEZ (Le P. Corneille), Jésuite, missionnaire au Congo, où il dut arriver en 1553 ou 1554. — Il remplaçait deux religieux, les PP. Diaz et Ribera qui, s'étant occupés d'une manière fâcheuse de soins temporels et de l'extension des relations commerciales entre le Portugal et les nègres du Congo, furent révoqués par saint Ignace de Loyola, alors encore général de la Compagnie. L'imprudence de ses prédécesseurs avait éveillé des défiances qu'il ne put surmonter; il montra en vain la plus entière abnégation, le zèle le plus admirable. Le roi Alvare Ier, prince inconstant et d'ailleurs égaré par suite des fausses démarches des autres Jésuites, exclut, en 1555, le P. Gomez de son royaume, et ne voulut plus recevoir de religieux de cet ordre. Le P. Noguera, compagnon du P. Gomez, était mort en arrivant, sans doute par l'insalubrité du climat. — *Voy.* Ribera, Alvare, Congo.

GOMEZ DE SALAZAR. — Ce personnage, qui était probablement un frère Mineur espagnol, accompagna, ainsi que F. Alphonse Paez de Santa-Maria, en 1403, Ruy Gonzalès de Clavijo, ambassadeur de Henri III, roi de Castille, auprès de Tamerlan. Le conquérant mongol avait lui-même accrédité des envoyés auprès des princes d'Occident, entre autres François Stathra, qu'on a lieu de croire Dominicain arménien, et qui lui rapporta des lettres du roi de France. Le 21 juillet 1402, après la victoire d'Ancyre, Tamerlan chargea encore Fr. Jean, Dominicain, archevêque de Sultanyeh, d'une autre mission auprès du même roi de France, Charles VI. Le P. Catrou, Jésuite, historien du Mongol, a cru que Tamerlan connut la religion chrétienne, et sans la professer, l'aima et la protégea toujours. Il y a lieu de penser que ces données ne sont pas exactes. On crut en Occident que le farouche Mongol protégeait le christianisme, parce qu'il fit aux Turcs musulmans une guerre acharnée que le succès couronna à la grande bataille d'Ancyre, et que d'ailleurs il envoyait des ambassadeurs aux princes chrétiens. C'était par politique qu'il agissait ainsi, et son antagonisme avec les Turcs s'explique fort bien par une circonstance qu'on ne connaissait pas alors. Les Turcs sont sunnites, c'est-à-dire qu'ils reconnaissent la tradition outre la loi écrite de Mahomet. Les schyites (sectaires, hérétiques) n'admettent que l'Alcoran. Le nom de schyites leur est donné par les sunnites : eux se nomment adélies, c'est-à-dire sectateurs de la justice. Pour fixer la mémoire on pourrait les comparer aux protestants, et les sunnites (de sunna, tradition), aux catholiques et aux Grecs. Or Tamerlan était musulman zélé de la secte schyite, tandis que les Turcs sont sunnites : il y avait là un motif suffisant de haine et de guerre, et comme les Ottomans étaient plus connus en Occident, on crut que leur lointain et formidable adversaire qui surgissait des profondeurs mystérieuses de l'Orient devait au moins incliner vers le christianisme. Ce fut lui au contraire qui, en propageant le mahométisme chez les Tartares, ferma les contrées reculées de l'Asie aux missionnaires catholiques.

Clavijo, revenu de Samarkande en 1406, écrivit la relation de son voyage; on y voit que la conduite déloyale des Génois indisposa le conquérant Mongol contre les Chrétiens, en sorte que ceux de sa domination s'en trouvèrent mal.

GONÇALEZ (Le P. Dominique), Dominicain espagnol, missionnaire au XVIIe siècle dans les îles Philippines. — Il remplissait les fonctions de provincial de son ordre dans cet archipel vers l'an 1648 à 1650 et étendait son autorité sur quelques-uns de ses religieux qui exerçaient à cette époque le ministère apostolique en Chine, particulièrement dans la province de Fokien. L'un d'eux, le P. François de Capillas, y avait été mis à mort pour la foi le 15 janvier 1648. Cependant, malgré la persécution, il y en avait encore d'autres qui s'étaient dévoués à rester dans ce poste périlleux pour prendre soin des Chrétiens. On cite particulièrement le P. Jean Garcia, ancien missionnaire au Mexique (Amérique) et aux îles Philippines (Océanie), qui évangélisait le Fokien (Asie) depuis 1635. Le P. Gonçalez, voulant envoyer des secours à ces courageux apôtres, se servit pour cela d'un Chinois, nommé Grégoire Lopez, qui était natif de Fout-cheou, capitale de cette même province, où il avait été converti par le P. Antoine de Sainte-Marie, Franciscain espagnol. Grégoire avait à peu près trente ans et désirait devenir Dominicain, prêtre et missionnaire dans son pays. On l'admit effectivement plus tard, après les épreuves nécessaires, à faire ses vœux dans l'ordre; il fut ordonné prêtre en 1654, devint un bon missionnaire, travailla avec fruit dans son pays pendant plus de trente ans, fut même élevé à l'épiscopat, et sacré à Manille en 1682, sous le titre d'évêque de Basilée; il mourut à Nankin en 1687 vicaire apostolique de cette ville et de tout le nord-est de la Chine (six provinces). Quant au P. Gonçalez, on ne rapporte aucune autre particularité sur sa vie.

GONÇALEZ (M. Christophe), prêtre portugais, missionnaire en Ethiopie au XVIIe siècle. — Il exerça le ministère apostolique dans cet empire sous le règne de Facilidas (1632 à 1665), monarque apostat et persécuteur qui avait succédé à un empereur catholique, Socinios, son père. Facilidas commença par expulser ou livrer à la mort presque tous les missionnaires européens; ensuite il obtint assez facilement l'apostasie des simples fidèles, ses sujets. A l'époque (1640) où les derniers Jésuites, les PP. Cardeira et de Santa-Croce furent pendus et assommés à coups de pierres, il ne restait plus pour consoler et fortifier les néophytes abyssins qu'une dizaine de prêtres tant portugais qu'abyssins, sous l'autorité de M. No-

gueira, vicaire général du patriarche Mendez, alors en exil. M. Gonçalez était du nombre des prêtres portugais. On ne peut exprimer tout ce que souffrirent ces saints confesseurs. Ils étaient nus, mourant de faim, manquant de tout et continuellement sur le point d'être égorgés. C'est ainsi qu'ils passèrent une dizaine d'années dans l'intérieur de l'empire, abandonnés pour ainsi dire de tout l'univers chrétien, car ils étaient matériellement séquestrés : on ne pouvait aller à leur secours ni leur rien faire passer, et ceux qui l'auraient pu ne s'en inquiétaient pas. Outre leurs souffrances physiques, les confesseurs avaient la douleur plus grande d'assister à l'agonie de l'Eglise catholique éthiopienne et de ne pouvoir, malgré tous leurs efforts, retarder que de bien peu sa perte totale. On sait que M. Gonçalez vivait encore en 1649. Une lettre, écrite alors par M. Nogueira à son évêque, apprend que lui et ses compagnons n'étaient plus que des squelettes vivants; qu'ils avaient été obligés de mendier de porte en porte, traînés en prison, battus, accablés de mauvais traitements, etc.; que par suite de la misère qu'ils avaient eu à souffrir, la peau leur était tombée. M. Nogueira fut pris et pendu en 1653 ; mais on ne sait pas quelle fut la fin de M. Gonçalez, ni à quelle époque il fut appelé à recevoir la couronne immortelle.

GONDOLPHE (Saint), évêque de Maestricht (Pays-Bas) au VI^e^ siècle. — Il était d'une des premières familles de l'Austrasie (France orientale et rhénane), mais il se distinguait encore plus par ses talents, sa piété, sa mortification, que par l'éclat de sa naissance. On l'éleva sur le siége de Maestricht après la mort de saint Monolphe, et il remplit dignement les devoirs de l'épiscopat, parcourant souvent son diocèse pour veiller sur le dépôt de la foi et s'informer des besoins des peuples et des pasteurs. L'histoire rapporte que, sous son épiscopat, plusieurs hommes pieux, formés par ses exemples et par ses conseils, propagèrent au loin l'Evangile et firent d'heureuses conquêtes dans les provinces du Nord voisines de son diocèse. Saint Gondolphe mourut le 26 juillet 607, après sept ans et quelques mois d'épiscopat. L'Eglise honore sa mémoire le jour anniversaire de sa mort.

GONDREE (M. Nicolas), prêtre lazariste du diocèse d'Amiens, fut envoyé en 1648 par saint Vincent de Paul, fondateur et premier supérieur de cette congrégation, pour prêcher la foi à Madagascar.— Ce missionnaire, ignorant sans doute les dangers du climat et les précautions qu'il est nécessaire de prendre dans ces pays, suivit à pied des officiers français dans un voyage, et contracta ainsi une fièvre violente à laquelle il succomba le 26 mai 1649. M. de Champmartin, son confrère, lui ferma les yeux. — *Voy.* Nacquart de Champmartin.

GONZALÈS (André), appelé à tort dans quelques relations Gonzalve de Viana — Il est a présumer qu'on a commis cette erreur en prenant son pays pour son nom et en formant le prénom Gonzalve avec son nom. Gonzalès, Jésuite portugais, de Viana, faisait partie d'un nombreux envoi de missionnaires au Brésil; ils étaient à peu près soixante-dix, dont 52 furent mis à mort par les protestants avant d'arriver au terme de leur voyage; sur quarante, qui étaient, avec Gonzalès et le P. Azevedo, provincial, sur le vaisseau le Saint-Jacques, il n'en échappa qu'un seul, le F. Sanchez, cuisinier, que les hérétiques épargnèrent. Tous les autres périrent par différents genres de supplice et furent jetés à l'eau. Ces scènes d'horreur se passaient le 15 juillet 1570 non loin des îles Canaries. Le Pape Benoît XIV déclara, par un décret du 21 septembre 1742, que tous ces Jésuites étaient martyrs et que leur sang avait été versé en haine de la foi catholique. *Voy.* Azevedo, d'Acosta, etc.

GONZALÈS DE MENDOZA (Le P. Jean), Augustin espagnol, du XVI^e^ siècle, que le roi Philippe II nomma en 1576 son ambassadeur auprès de l'empereur de Chine (c'était Chin-Tsoung, 1573 à 1619).— Cette légation n'avait d'autre but que de favoriser l'introduction du christianisme dans le vaste empire du milieu: et elle avait été sur les indications d'un capitaine chinois conseillée au roi par le P. Martin de Errada, Augustin, qui venait de faire une tentative infructueuse pour évangéliser ce pays. Il paraît que le P. de Mendoza se trouvait alors au Mexique; le vice-roi de ce pays, au lieu de favoriser son départ immédiat pour la Chine, le renvoya en Espagne, et cet ajournement empêcha malheureusement de donner suite à sa mission. — *Voy.* Martin de Errada.

GONZALEZ (Le P.), Jésuite espagnol ou portugais, missionnaire au XVI^e^ siècle en Orient. — Il partit de Lisbonne entre les années 1550 et 1556 pour la mission d'Ethiopie avec le P. Carnero évêque élu de Nicée, coadjuteur du P. Nugnez patriarche d'Ethiopie et huit autres Jésuites, parmi lesquels se trouvaient les PP. Gualdanez, Cardoso, Lopez, etc. Pendant la traversée de Lisbonne à Goa, où ils se rendaient d'abord, le vaisseau fit naufrage sur une île déserte dans les parages de l'Afrique orientale. Tous ceux qui se trouvaient sur ce bâtiment parvinrent à gagner la terre; ils étaient au nombre de plusieurs centaines; mais c'était une plage stérile et inhabitée et qui n'offrait aucune ressource pour vivre. Les malheureux naufragés échappèrent donc aux flots pour mourir de faim; car l'autre navire qui naviguait de conserve avec eux ne pouvait ni les recevoir à son bord ni se priver de ses vivres pour les leur donner. Tout ce qu'il put faire, ce fut de leur promettre qu'aussitôt arrivé à Goa il enverrait à leur secours; mais à cette époque la navigation était si lente et si incertaine qu'une telle promesse, avec la distance énorme qui les séparait de l'Inde, équivalait à un arrêt de mort. Parmi les naufragés,

les missionnaires auraient pu par exception être rembarqués sur l'autre vaisseau qui portait leurs confrères et qui arriva à Goa; mais voyant un si grand nombre de Portugais leurs compagnons d'infortune destinés à une mort affreuse, ils ne voulurent point s'en séparer et partagèrent leur sort pour consoler leurs derniers moments. Ainsi ils moururent de faim, avec les autres naufragés, et furent martyrs volontaires de la charité.

GONZALEZ (Le P. Louis), Jésuite portugais, fit en 1548 avec le P. Nugnez Barretto une mission à Ceuta, ville chrétienne de l'Afrique, dont les habitants étaient livrés à une extrême dissolution de mœurs. Ils eurent le bonheur d'y faire refleurir la pureté chrétienne; étant ensuite passés à Tétouan, qui n'est pas éloignée, et qui appartenait aux mahométans, ils donnèrent les secours de la religion à six cents malheureux esclaves dont il purent racheter une partie.

GONZALVE (Fr.), Mineur espagnol, était missionnaire en Palestine quand il fut arrêté et jeté en prison ainsi que Fr. Jean Ethier, par l'ordre du sultan d'Egypte. Il survécut peu, et mourut en captivité le 16 mai 1370. Son compagnon resté seul, captif et en butte à des traitements barbares, ne sortit pas victorieux de cette épreuve; il eut le malheur d'apostasier: mais trois ans après il se repentit et scella son retour à la foi par un glorieux martyre: il fut, comme notre divin Sauveur, flagellé, puis crucifié: on employa six clous pour cet atroce supplice, deux aux pieds, deux aux mains et deux aux coudes. — *Voy.* Ethier.

GONZALVE (Fr.), Mineur espagnol, missionnaire en Chine et en Mongolie au XIV^e^ siècle, partit pour ces missions en 1370 avec sept autres religieux de son ordre; mais on doute qu'ils y soient arrivés. Ils étaient destinés à seconder soixante-douze autres Franciscains envoyés la même année par le Pape Urbain V dans les contrées de l'Asie orientale avec Fr. Guillaume de Prato, archevêque de Cambalu. — *Voy.* ce nom.

GONZALVE DE TRANSTORNA (Fr.), Mineur, missionnaire en Orient au XIV^e^ siècle. — Il partit d'Avignon vers 1330 ou 1332 avec Fr. Pascal de Vittoria, Mineur basque-espagnol, dont il était sans doute le compatriote. Ayant reçu la bénédiction de leur général, ils se rendirent à Assise pour gagner l'indulgence; passèrent de là à Venise, s'y embarquèrent sur la mer Adriatique et arrivèrent à Constantinople. F. Pascal, traversant la mer Noire pour se rendre au Kaptchak, entra dans la ville de Seraï, capitale de ce royaume tartare. Il était seul alors, frère Gonzalve étant revenu en Europe, on ne sait pour quel motif. Quant à F. Pascal il eut le courage de pénétrer jusqu'en Dzoungarie dans la Tartarie centrale, et il subit le martyre en juin 1342 à Ili, capitale de ce pays. — *Voy.* Pascal de Vittoria.

GONZALVES (Le P.), Dominicain français, du diocèse du Puy, partit de la Rochelle le 28 août 1687 pour la Guinée avec le P. Cerizier et d'autres missionnaires. Ils arrivèrent le 24 décembre au pays d'Issiny, reçurent un excellent accueil du roi Zéna, qui leur remit deux jeunes nègres, nommés Aniaba et Banga. Les religieux envoyèrent ceux-ci en France pour les instruire et les baptiser. Le P. Gonzalves, laissant le P. Cerizier à Issiny, se rendit avec ses autres compagnons au royaume de Wydah où ils moururent presqu'en même temps; on conjectura que les ennemis de la religion avaient avancé leur fin. Cette mission resta délaissée jusqu'en 1700. — *Voy.* Loyer et Wydah.

GORGORA, lieu situé en Abyssinie. — C'est une presqu'île qui s'avance dans le lac Dembea, sur la côte méridionale. Le voyageur Bruce vante la beauté du site et la salubrité de l'air qu'on y respire. L'empereur Melec-Segued (1605 à 1632) en fit présent au P. Paez, Jésuite portugais, qui y bâtit une maison de son ordre et ensuite un palais pour le monarque. Les Jésuites avaient alors deux autres maisons en Abyssinie, à Frémona et à Collela.

En 1625 ou 1626 le P. Mendez, Jésuite, patriarche éthiopien, tint à Gorgora un synode où il fut décidé qu'on élèverait le plus tôt possible aux ordres sacrés les indigènes qui en seraient jugés dignes et qu'on réitérerait sous condition l'ordination des prêtres du pays; car on avait de graves raisons de croire à la nullité de celle qu'ils avaient reçue. Les missionnaires qui composaient ce synode étaient des Jésuites portugais et italiens.

Il y eut aussi à Gorgora un séminaire pour l'éducation du clergé abyssin, et c'est sans doute en vertu des résolutions prises à ce synode qu'il fut établi sur le lieu même. On voit dans l'histoire de la persécution par laquelle l'empereur Facilidas (1632-1665) détruisit la religion catholique en Abyssinie, qu'un des derniers missionnaires qui luttèrent pour la conservation de la foi romaine dans l'empire (1640 à 1649) était Melca Christos, prêtre éthiopien, supérieur du séminaire de Gorgora. — *Voy.* Melca Christos.

GORRÉ (Le P. Richard), Jésuite français, missionnaire au commencement du XVIII^e^ siècle dans le Levant, en particulier dans l'île de Chio. — Il avait succédé dans ce poste au P. Tarillon, autre religieux français de la même société, par qui on apprend ce peu de détails: Le P. Gorré, dit-il, mourut il y a près de trois ans (par conséquent en 1711) dans l'exercice du ministère apostolique auprès des malheureux captifs espagnols, italiens, allemands et français détenus sur les galères turques. La maladie (la peste d'Orient) exerçait ses ravages parmi ces infortunés, au nombre de plus de douze cents. Comme les galères allaient partir sous peu de jours pour la mer Noire, le Père se hâta de faire faire les Pâques aux esclaves qui l'en suppliaient et qui appréhendaient tous

de mourir sans sacrements. Il y était les jours entiers ayant compassion, disait-il, de tant de pauvres âmes abandonnées. A la fin il lui prit une fièvre maligne qui l'emporta en quarante-huit heures. Toute la ville alla à son enterrement, chacun le pleurant comme son père et l'invoquant comme un saint.

On ignore combien dura la carrière apostolique de ce saint religieux. Il paraît qu'elle fut extrêmement courte, du moins à Chio. En effet le P. Tarillon, à qui il succéda, y était encore en 1709. Mais peut-être le Fr. Gorré avait-il été auparavant missionnaire dans quelqu'autre partie du Levant. Les lettres édifiantes d'où ceci est extrait, n'apprennent rien à cet égard. — *Voy.* CACHOD.

GOTER (M. JEAN), prêtre anglais, missionnaire au XVII^e^ siècle dans sa patrie. — Il naquit dans le comté de Southampton et mourut le 2 octobre 1704. Il avait été élevé dans la religion anglicane; mais s'étant converti au catholicisme il alla étudier au collége anglais de Lisbonne, y fut ordonné prêtre et revint exercer les fonctions de missionnaire dans sa patrie. Sa résidence ordinaire était à Londres, et on le vit à la tête des controversistes sous Jacques II. Il mourut en se rendant à Lisbonne pour quelques affaires de l'Eglise catholique d'Angleterre. Il avait été question de le faire évêque en 1702, et il méritait cette distinction par son zèle, ses talents et ses vertus. C'était un prêtre humble, retiré, laborieux. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages de polémique et de piété qui sont estimés encore aujourd'hui par les catholiques d'Angleterre.

GOUBA (SAINT), missionnaire en Abyssinie, un des neuf principaux propagateurs de la foi chrétienne dans ce pays après saint Frumence qui en fut l'apôtre au IV^e^ siècle.— *Voy.* ALEF.

GOUGES (M. CHARLES), prêtre français, de la congrégation des Missions-Étrangères, missionnaire en Orient au XVII^e^ siècle et pendant une partie du XVIII^e^. — Il partit de France en 1685 et travailla pendant près de 48 ans en Cochinchine, où il mourut le 9 octobre 1733. Bien peu de missionnaires fournissent une carrière aussi longue. M. Gouges était du diocèse de Reims en Champagne (Marne).

GOVEA (Le P.), Jésuite portugais, missionnaire au XVII^e^ siècle en Chine. — Tout ce qu'on sait de ce religieux, c'est qu'il était vice-provincial de sa compagnie dans cet empire en 1669, lorsque le P. Navarrette, Dominicain espagnol, lui écrivit au sujet des cérémonies chinoises. C'était à l'époque où les missionnaires des différents ordres étaient exilés à Canton et emprisonnés dans la maison des Jésuites de cette ville, par suite de la persécution suscitée en 1664 et 1665 pendant la minorité de l'empereur Kang-hi. Le P. Navarette dans la lettre au P. Govea, citée par Feller, semble avoir adopté les opinions et la ligne de conduite des Jésuites, auxquels cependant il fit toujours la plus vive opposition. — *Voy.* NAVARRETTE.

GRANDE CANARIE, la principale île du groupe de ce nom, est située au centre de l'Archipel. Elle paraît avoir été soumise la dernière aux Espagnols. Lancerote était déjà subjuguée et à peu près chrétienne en 1404, et Fortaventure l'année suivante, tandis qu'on voit en 1450 cinq Franciscains sortis d'un nombreux couvent de cette dernière île, aller prêcher la foi aux Guanches de la grande Canarie qui étaient encore idolâtres. Ces courageux missionnaires souffrirent toutes sortes d'outrages, et le 10 septembre de cette année ils furent précipités dans la mer, en un lieu qu'on a nommé depuis, en mémoire de cet événement, le Saut des Castillans.—L'île a 45 kil. de diamètre, sa population est de 50,000 âmes, son chef-lieu est la ville de Palmas.

GRAND-ESPRIT. — Nom que les sauvages de l'Amérique, principalement de l'Amérique du nord, donnent communément à Dieu ; ils l'appellent aussi le Maître de la vie. Ils désignent la religion chrétienne sous le nom du Grand-Esprit ou simplement *la Prière*.—Quelles que soient leurs superstitions, ils reconnaissent le plus souvent un Dieu unique, le Grand-Esprit, et lui offrent volontiers, le matin, la première bouffée de fumée de leur calumet ou pipe, et le premier morceau de leur repas.

GRAND MOGOL. — On donne ce nom à un empire fondé au XVI^e^ siècle dans le nord de l'Indoustan par Baber, roi de Caboul et descendant de Tamerlan. Cet empire extrêmement puissant, embrassant presque toute la péninsule, était surtout célèbre par son incomparable opulence. Il jeta le plus vif éclat aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, déchut au XVIII^e^, et il est aujourd'hui sous la puissance d'une société de marchands anglais qui pensionnent le souverain, le tiennent en prison dans son palais et gouvernent ou plutôt exploitent ses Etats.

Tamerlan et Baber étaient Mongols de nation, et leurs descendants Akbar, et Aureng-Zeb, rendus si célèbres en Europe par leur magnificence, leur faste prodigieux et la splendeur de leur règne, conservaient avec soin cette origine dont ils se faisaient gloire. Ils ne voulaient pas plus être confondus avec les Indous que les Turcs ne consentent à l'être aujourd'hui avec les Grecs. On appelait donc le souverain de ce célèbre empire : le grand Mogol (corruption de Mongol), comme on dit le grand Turc. Par extension on donna le même nom à ses Etats qu'à lui-même. Après avoir dit : L'empire du grand Mogol, on se borna, pour être plus court, à dire : le Grand-Mogol, le Mogol. Ainsi d'un nom de peuple l'usage a fait, sans y apporter de modification, le nom d'une contrée. C'est comme si l'habitude prévalait, pour désigner l'ensemble des Etats du roi de Sardaigne, de dire le Sarde, par abréviation de : Etats de Sa Majesté sarde.

Il y a eu au XVI^e^ siècle une mission de Jésuites dans le Grand-Mogol. Elle compta au nombre de ses apôtres les Aquaviva et les Xavier, l'un et l'autre neveux de leurs illustres homonymes. Longtemps on espéra voir convertir à la religion chrétienne l'empereur Akbar et son successeur Selim Géhanghir. Mais, comme en Chine, comme au Monomotapa, en Abyssinie, au Japon, plus récemment au Thibet et naguère encore dans l'Annam, les espérances humaines les mieux fondées s'évanouirent devant les terribles et impénétrables décrets de la Providence qui n'avait pas marqué encore l'heure de la conversion de ces grands empires.

Les Jésuites ont eu pour successeurs les Carmes dans la mission du Grand-Mogol, et ceux-ci y comptent une série (*Voy.* BOMBAY) de vicaires apostoliques depuis près de deux cents ans, tous de leur ordre à l'exception des deux premiers, qui étaient Indous, brahmes, élèves de la Propagande et sacrés évêques à Rome. (*Voy.* CUSTODE DE PINHO.) Par suite de diverses circonstances, cette mission a successivement changé de résidence, et de puis longtemps elle a son chef-lieu à Bombay.

Par contre, les Capucins qui au XVIII^e^ siècle ont eu dans le Thibet (après les Jésuites), une mission florissante et surtout pleine de grandes espérances, se sont vus forcés par la persécution de se retirer de ce côté-ci des monts Himalaya d'abord dans le Nepal, ensuite sur les bords du Gange dans le Mogol où ils sont encore. Je ne sais si les vicaires apostoliques carmes de Bombay prennent toujours le titre de vicaires apostoliques du Grand-Mogol comme du temps du P. Pierre-Paul de Saint-François Palma Pignatelli d'Artois, duc de Saint-Elie, archevêque d'Ancyre qui gouvernait cette mission au commencement du XVIII^e^ siècle : mais les vicaires apostoliques capucins ont gardé celui de vicaires apostoliques du Thibet.

A l'égard de cette dernière contrée, successivement évangélisée par les Frères Mineurs, les Jésuites, les Capucins, deux hommes héroïques, deux apôtres d'un courage étonnant, MM. Huc et Gabet, lazaristes français, ont pénétré au prix de fatigues et de dangers inouïs dans ce pays moralement le plus inaccessible du monde; ils l'ont exploré, y ont fondé une mission que le Saint-Siége a ensuite confiée à la congrégation des Missions-Etrangères, n'en attribuant qu'une part (le koukounoor) aux Lazaristes.

Quant à l'état présent de la religion catholique dans le Grand-Mogol (qu'on appelle aujourd'hui en géographie profane la présidence d'Agra, et partie de celle de Calcutta et de Bombay, et en géographie ecclésiastique, les vicariats apostoliques d'Agra et de Patna), cet état est peu florissant et peu connu. Les deux vicariats dont il s'agit comprennent plus de cinquante millions d'infidèles, musulmans ou brahmanites, au salut desquels on ne travaille pas ou presque pas, faute de ressources matérielles et de missionnaires, dont le petit nombre ne peut que donner les secours de la religion à ceux qui sont catholiques, et essayer d'éclairer ceux qui sont dans l'hérésie, en attendant qu'il plaise à la Providence d'envoyer aux Indous, qui sont fort dégradés d'ailleurs et d'une obstination incroyable dans leur idolâtrie, et aux populations du Népal des ouvriers qui leur annoncent la la bonne nouvelle de l'Evangile.

GRANDMOTTET (M. CLAUDE-PIERRE), prêtre français, du diocèse de Saint-Claude (Jura), membre de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris, et missionnaire dans l'Indoustan au XVIII^e^ siècle.—Il partit de France en 1784, et, après avoir travaillé cinq ans dans la mission de Pondichéry, il mourut le 12 mai 1790. — M. Bourgoin, son confrère, qui était également de la Franche-comté, et qui était parti aussi en 1784, pour la même mission, mourut un mois avant lui le 10 avril 1790.

GRANGE (Le P. JÉROME), Mariste français, du diocèse de Grenoble, missionnaire en Océanie. — Il est parti en novembre 1841 et s'est embarqué à Londres avec le P. Forest et quatre autres maristes. La Nouvelle-Zélande était la destination qui lui était alors assignée, mais depuis, il passa dans les archipels de l'Océanie centrale.

GRANGER (Le P.), prêtre français de la congrégatiou de Sainte-Croix du Mans, missionnaire dans l'Amérique du nord. — Il est parti du Havre le 10 septembre 1844 avec trois frères et trois sœurs de sa société destinés comme lui à l'établissement de Notre-Dame du Lac dans le diocèse de Vincennes, (Etats-Unis).

GRAVET (M. JEAN), prêtre français, de la société des Missions-Etrangères, missionnaire à la fin du XVII^e^ siècle en Orient. — Il partit de France en 1683 et près avoir travaillé environ douze ans dans le royaume de Cochinchine, il mourut le 2 mars 1696 à Surate (Indoustan) où il se trouvait momentanément. Cet ecclésiastique était du diocèse de Vannes, en Bretagne.

GRAVIERE (M. JÉROME), prêtre français de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, et du diocèse de Clermont, missionnaire en Afrique chez les nègres de Guinée et préfet apostolique. — Il est parti en cette dernière qualité et s'est embarqué au Havre le 12 mai 1846 avec un prêtre et un frère de sa société, envoyés à la même destination : c'était M. le Berre, du diocèse de Vannes, prêtre, et le frère Thiersé (Jean-Baptiste) de Strasbourg. M. Gravière a succédé comme préfet apostolique des missions de Guinée à M. Tisserant, de Paris, prêtre de la même société, qui partit de France en 1845 (juillet ou novembre) et périt dans un naufrage sur les côtes d'Afrique ; il a été lui-même remplacé par M. Truffet,

évêque de Callipolis, et premier vicaire apostolique.

GREGOIRE (Saint), évêque de Langres au VI^e^ siècle, avait été dans le monde un des principaux sénateurs d'Autun. — Après la mort de sa femme, on le jugea digne d'entrer dans le sanctuaire, et à l'âge de 57 ans on le fit malgré lui évêque de Langres. Il gouverna encore cette Eglise 33 ans et mourut en 541, âgé par conséquent de 90 ans. Il avait un zèle ardent et réglé par la prudence. Son diocèse contenait encore des païens, et il s'occupait de leur salut autant que de celui des fidèles, arrachant ceux-ci à leurs désordres et les premiers aux erreurs de l'idolâtrie. On croit trop communément que saint Remi convertit toute la France en baptisant Clovis et ses guerriers; ceux qui pensent ainsi se font une fausse idée des choses. Il resta encore longtemps des païens en France, et il fallut dans chaque diocèse le zèle de bien des saints évêques et des siècles d'efforts pour déraciner le culte des idoles.

GREGOIRE, archevêque de Naxivan au XVI^e^ siècle, succéda à Benoît II mort en 1510. Il vint en Italie après son élection sous le Pape Jules II et retourna en 1511 en Arménie où il mourut en 1538. Il eut pour successeur F. Benoît, Dominicain arménien qui dans la série des archevêques de Naxivan est nommé Benoît III.

GREGOIRE (M. François), prêtre français, membre de la congrégation des Missions-Etrangères, et missionnaire en Orient au XVII^e^ siècle. — Parti de France en 1678, il mourut en Perse l'année suivante. Il paraît qu'il était destiné pour les missions de la Chine, ou de l'Indo-Chine, car dans le catalogue que M. Luquet a inséré à la fin de ses lettres à M. l'évêque de Langres, il est compris parmi les missionnaires qui moururent avant d'arriver à leur mission. Cette observation est faite parce que la congrégation des Missions-Etrangères avait alors une mission en Perse. M. Grégoire était de l'Auvergne.

GREGOIRE, moine abyssin qui vivait au XVIII^e^ siècle. — Il avait été à Jérusalem et était très-attaché à la communion de Rome. Lorsque le P. Weiss, et les PP. Pie de Zerlec et Samuel de Bienne, Franciscains, arrivèrent à Gondar en 1712, l'empereur Oustas qui les accueillit favorablement, leur donna Grégoire pour interprète; mais David IV, successeur d'Oustas en 1714, était moins bien disposé pour les missionnaires catholiques ; il les abandonna à la haine des partisans du schisme qui les firent lapider le 3 mars 1716. Ces fanatiques voulaient aussi immoler Grégoire; mais David IV, considérant que Grégoire n'avait fait qu'accomplir les ordres d'Oustas son souverain, n'autorisa point sa mort et l'envoya dans sa province.

GREGOIRE (Fr.), en anglais GREGORY. — Frère irlandais de la Doctrine chrétienne envoyé en 1851 avec cinq autres à Syncapoure dans la presqu'île Malaise. Son nom dans le monde était Jean Connolly, et il est de Londonderry dans le comté de ce nom en Irlande.— *Voy.* Connolly et Bajon.

GREGOIRE CELLI (Le B.), religieux italien, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, missionnaire dans sa patrie aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles. — Il naquit en 1225 à Veruchio, dans le diocèse de Rimini (Etats-Romains), de parents nobles et pieux, et dès l'âge de trois ans il fut consacré à la sainte Vierge, à saint Augustin et à sainte Monique par sa mère, qui alors devint veuve. A quinze ans, il entra dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin et fit don de ses biens patrimoniaux au couvent où il prit l'habit religieux. Il passa dix ans dans sa ville natale à Veruchio, et il édifia tellement ses concitoyens par ses vertus qu'on l'appelait ordinairement le Bienheureux Grégoire, contrairement à ce qui arrive ordinairement selon le sens attribué à ce proverbe : *Nul n'est prophète dans son propre pays.* L'adage est presque toujours vrai, et il s'est réalisé dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Il fallait donc que la sainteté de Grégoire fût bien éclatante et son caractère extraordinairement doux, humble et aimable.

Ses supérieurs l'ayant ensuite employé à travailler au salut des âmes, il convertit un grand nombre de pécheurs et combattit avec succès des ariens qui semaient leurs erreurs à Banco, petite ville des Etats-Romains. Persécuté par quelques mauvais religieux de ses confrères, le P. Celli fut obligé de quitter le couvent qu'il habitait : il se rendait à Rome, lorsque passant par le diocèse de Riet, il trouva des ermites qui servaient Dieu sur une montagne; il se joignit à eux et vécut dans la pratique de la perfection religieuse jusqu'à l'âge de cent dix-huit ans. Il mourut comblé de mérites en 1343. On l'honore dans son ordre le 22 octobre, et son culte a été approuvé par Benoît XIV, le 16 septembre 1769.

GREGOIRE DE HONGRIE (Fr.), Mineur hongrois, nonce du Saint-Siége auprès de l'empereur de Chine et de Tartarie, dans le milieu du XIV^e^ siècle, partit au mois de novembre 1338, avec Fr. Jean de Florence, Fr. Nicolas Bonet et Fr. Nicolas de Molano, Franciscains et nonces apostoliques comme lui. Ils étaient munis de lettres pour l'empereur Chun-ti qui, dans une précédente ambassade envoyée au Pape, lui avait demandé l'établissement de relations permanentes; pour le roi tartare du Kaptchak (Russie orientale et méridionale), où il y avait des missions et des Eglises chrétiennes et plusieurs évêchés ; pour le souverain du Djaggathaï, résidant à Ili (dans la Dzoungarie actuelle), où il y avait également un évêché occupé par F. Richard de Bourgogne, et enfin pour quatre princes chrétiens, Alains de nation, qui servaient l'empereur des empereurs Chun-ti. Arrivés à la

cour de ce monarque les nonces furent accueillis avec le respect dû à leur caractère : la religion chrétienne était parfaitement libre dans ces régions immenses et reculées; le nombre des Chrétiens s'augmentait et les missionnaires profitaient de ces heureuses circonstances pour étendre leurs prédications non-seulement par toute la Chine, mais encore dans le Mongol, où ils avaient des résidences mobiles conformément au genre de vie du peuple nomade qu'ils évangélisaient. F. Nicolas, Mineur français, ancien professeur de théologie à Paris, était alors archevêque de Pékin, et il était secondé par un bon nombre de missionnaires, car il avait amené vingt-six frères Mineurs, dont vingt étaient prêtres. L'apostolat des quatre nonces, s'exerçant en toute liberté sous la protection éclatante de l'empereur, produisit des fruits extraordinaires de salut dans la vaste étendue de la Chine et de la Tartarie, et cet état de choses ne cessa qu'à la révolution de 1369 qui mit fin à la dynastie tartare en Chine. Un tel événement coïncide avec les conquêtes et les ravages de Tamerlan en Asie; le relâchement et les divisions qui survinrent ensuite en Europe dans les ordres religieux et même dans l'Eglise à l'époque du grand schisme, isolèrent complétement la mission de Chine du centre de la chrétienté et la religion catholique s'y éteignit peu à peu. Au XVI^e^ siècle les Européens y étant revenus par mer recommencèrent à y prêcher l'Evangile et y fondèrent des Eglises florissantes qui, à travers différentes vicissitudes, ont subsisté jusqu'à nos jours. — *Voy.* JEAN DE FLORENCE.

GREGOIRE DE OXOA (Fr.), Prêcheur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines. — Il partit en 1586 avec le P. Jean de Castro. — *Voy.* JEAN CHRYSOSTOME DE SÉVILLE.

GREGOIRE DE SAINT-JACQUES (Le P.), évêque des îles Açores, au milieu du XVI^e^ siècle, vers l'an 1550 à 1555. — C'était sans doute un Dominicain portugais. Les îles Açores, découvertes au XV^e^ siècle par les Flamands, n'avaient pas d'habitants indigènes. Les Portugais qui s'en emparèrent ensuite les nommèrent Açores, à cause d'une espèce d'oiseaux dont elles étaient remplies et qui se nomme en portugais Açor, ou Azor. Les premiers habitants des Açores furent donc des Flamands, et on trouve encore leurs descendants dans plusieurs îles, en particulier Pico et Faval. Ensuite des Portugais y émigrèrent. Aujourd'hui la population, généralement blanche, est d'environ 200,000 âmes. Il y a beaucoup de noblesse; le pays est bien cultivé; le peuple est laborieux, intelligent, sobre, d'une constitution belle et solide : beaucoup émigrent en Amérique pour gagner de l'argent.

Les nègres paraissent n'être pas nombreux relativement à la population. J'ignore s'il y en a encore qui soient esclaves.

Les Flamands qui découvrirent ces îles étaient des marchands partis de Lisbonne; en 1432 la cour de Portugal y envoya Cabral; en 1457 l'Archipel était connu tout entier. Ces notions préliminaires étant posées, on se demande à quelle époque fut fondé l'évêché des Açores qui existe actuellement à Angra, L'abbé de Commanville, dans son ouvrage spécial, dit que c'est au XV^e^ siècle; ailleurs il dit que c'est vers le XVI^e^ siècle. Dom Vaissette désigne nettement le XVI^e^ siècle, mais il ne dit pas l'année. Tout ce qui concerne l'histoire ecclésiastique du Portugal dans ces derniers siècles est complétement inconnu, sinon en Portugal, du moins dans le reste de la chrétienté, et il lui a été impossible de découvrir l'époque de l'établissement de cet évêché, comme de celui de Macao et d'autres encore.

Si l'évêché d'Angra fut établi au XVI^e^ siècle, le P. Grégoire de Saint-Jacques en fut un des premiers pontifes, et peut-être même le premier. M. Henrion semble l'insinuer lorsqu'il dit qu'il choisit pour compagnon de son apostolat le P. Georges de Sainte-Lucie, illustre missionnaire Dominicain, qui s'appliqua pendant quelques années à la conversion des infidèles dans les îles Açores, et devint ensuite, en 1557, premier évêque de Malacca, et occupa glorieusement ce siége l'espace de vingt-deux ans. (*Voy.* GEORGES DE SAINTE-LUCIE.) Dans la supposition que les expressions d'*apostolat* et de *conversion des infidèles* dont s'est servi M. Henrion sont bien exactes, il faut croire qu'alors la colonie européenne encore naissante, n'ayant qu'une population peu considérable, on avait tiré de Guinée des esclaves nègres qui étaient païens, et qui formant les habitants les plus nombreux du pays, furent l'objet des soins apostoliques des deux zélés religieux. C'est tout ce qu'on sait du P. Grégoire de Saint-Jacques.

Quant aux Açores, la plupart des géographes les classent dans l'Afrique. Il est plus juste de les regarder, avec Balbi, comme une dépendance de l'Europe, puisqu'elles en sont plus près que de l'Afrique. Par la même raison l'Islande et Malte sont, contre l'opinion commune, la première en Amérique et la seconde en Afrique, quoiqu'on les attribue l'une et l'autre à l'Europe.

GREGOIRE DE SPOLÈTE (Saint). — Il est ainsi nommé de la ville qu'il habitait. C'était un saint prêtre de Spoletto dans l'Italie moyenne (aujourd'hui l'Etat de l'Eglise), qui vivait sur la fin du III^e^ siècle et au commencement du IV^e^, et qui prêchait l'Evangile avec beaucoup de zèle. Pendant la dernière persécution générale qui affligea l'Eglise sous Dioclétien et Maximin, il fut accusé de séduire les sujets de l'empire et de mépriser les dieux et les empereurs. On l'arrêta et on le conduisit devant le tribunal de Flaccus, général envoyé avec ordre de sévir contre les Chrétiens. N'ayant pu obtenir de Grégoire qu'il renonçât à sa religion, il le fit tourmenter cruellement, puis donna l'ordre de lui couper la tête :

c'est en 304 qu'arriva le martyre du saint prêtre : on garde encore son corps à Spoletto, dans l'église qui porte son nom. Sa mémoire se célèbre le 24 décembre.

GREGOIRE DE TRAU (Fr.), Mineur dalmate, missionnaire au XIV^e^ siècle en Bulgarie où l'Eglise Romaine remportait alors les plus beaux triomphes, fut martyrisé le 12 février 1369 par les schismatiques grecs, avec Fr. Antoine de Saxe, Mineur allemand, et trois autres Franciscains dont deux Hongrois et un Italien.

Fr. Grégoire était né à Trau, petite ville de Dalmatie, jadis évêché. C'était un prêtre d'une grande humilité et de beaucoup de zèle pour la foi. Il joignait à ces belles vertus une science profonde de l'Ecriture. Des prodiges inouïs glorifièrent les corps de quatre des martyrs. Le cinquième avait été massacré ailleurs, et les chroniques ne disent rien de semblable à son sujet. — *Voy.* ANTOINE DE SAXE.

GREGORY (M.), prêtre anglais, missionnaire en Australie. — Il était venu en Europe en 1842, avec M. Polding, évêque de Hiéro-Césarée, et vicaire apostolique de la Nouvelle-Galles du Sud. Lorsque le Saint-Siége eut érigé une province ecclésiastique dans la mission, M. Grégory y retourna avec M. Polding qui venait d'être institué premier archevêque de Sydney, et qui emmenait avec lui des Passionnistes italiens, et d'autres missionnaires.

En 1847 M. Polding qui était encore revenu en Europe pour les besoins de son Eglise, repartit avec un nouvel essaim de missionnaires de divers ordres et de diverses nations, et emmena, entre autres, deux Bénédictines anglaises, dont l'une appelée sœur Scolastique Grégory, était peut-être parente du docteur Grégory.

GRENIER (Le P.), Jésuite français, missionnaire dans le Levant et en Ethiopie à la fin du XVII^e^ siècle et au commencement du suivant. — Lorsque le P. de Brevedent quitta le Caire (Egypte) le 10 juin 1698 pour se rendre en Ethiopie, le P. Verseau, supérieur général des missions de la compagnie de Jésus en Syrie et en Egypte, envoya le P. Grenier au Caire pour détourner ce religieux de son entreprise ; mais le courageux missionnaire était déjà dans la haute Egypte; la chose se trouvant ainsi à moitié consommée, et les mesures qui avaient été prises étant satisfaisantes, il lui laissa continuer sa route.

Le P. de Brevedent parvint jusqu'en Ethiopie ; mais il mourut le 9 juillet 1699, lorsqu'il était sur le point d'arriver à la capitale. Comme on n'en recevait aucune nouvelle, les PP. Grenier et Paulet, Jésuites pleins de zèle pour la mission d'Abyssinie, partirent à sa recherche avec des lettres de M. de Maillet, consul français en Egypte. Ils traversèrent la Nubie ; le roi de Sennaar les reçut avec honneur comme des envoyés du roi de France, et les recommanda à un ambassadeur de l'empereur d'Ethiopie qui était venu conclure la paix entre son maître et lui. Ils accompagnèrent cet ambassadeur à son retour en Abyssinie : mais il n'est plus fait mention d'eux dans la suite.

Le P. Du Bernat fit encore une tentative en 1703 pour pénétrer en Ethiopie, mais il ne dépassa point Djedda en Arabie. M. Lenoir du Roule, vice-consul français à Damiète, envoyé par le gouvernement de Louis XIV auprès de Yassous, empereur d'Ethiopie, dans la vue principale d'ouvrir ce pays à la prédication évangélique, fut assassiné en 1705 dans le Sennaar. Un peu auparavant un Franciscain italien, le P. Joseph, était parvenu à la cour du même monarque, et avait été chargé par lui de remettre une lettre au Pape Clément XI ; cette lettre est datée du 28 janvier 1702. Le P. Joseph retourna à Rome, où il ramena avec lui sept Abyssins. On aurait donc pu, ce semble, avoir des nouvelles des P. Grenier et Paulet, et, s'ils ont péri dans leur tentative, savoir des détails sur le lieu, l'époque et les circonstances de leur mort. Cette lacune ne peut être attribuée qu'à l'absence de documents qui existent peut-être quelque part.

GRENIER (M. BLAISE), du diocèse de Saint-Flour, en Auvergne (Cantal), missionnaire en Orient au XVIII^e^ siècle. — Il fut envoyé par le séminaire des Missions-Etrangères dans le royaume de Cochinchine et partit en 1772 ; mais la mort l'enleva prématurément dès le 10 juin 1777 après quelques années d'apostolat.

GREZEL (M. ISIDORE), Mariste français, du diocèse de Besançon, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Toulon pour l'Océanie centrale au mois d'avril 1843 avec M. Douarre évêque d'Amata, les PP. Calinon, Bréheret, Matthieu, Roudaire, Rougeyrou et Favier, et quatre Frères. A cette époque il n'était que clerc et devait être élevé aux saints ordres sur les lieux de la mission. Le dessein qu'on en avait d'abord annoncé a été longtemps différé, et j'ignore si l'ordination de ce lévite a enfin eu lieu. Il paraît qu'il rendait de plus grands services dans l'état où il se trouvait, et qu'il avait en particulier le soin de l'imprimerie établie dans ces îles: c'est effectivement une œuvre fort importante et qui ne nécessite point le caractère sacerdotal.

GRIFFA (M. LOUIS), prêtre italien du diocèse de Turin, membre de la congrégation des Oblats de Piémont et missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti pour Madras en 1843 avec M. Balma et M. Gallo prêtres de sa société; deux clercs et trois frères coadjuteurs les accompagnaient. M. Balma, du diocèse de Pinerolo, est devenu évêque de Ptolémaïde *in partibus* et vicaire apostolique de l'empire Birman. La mission qu'ils allaient fonder à Madras avait pour objet la conversion des Indous infidèles et le soin des Chrétiens de cette nation, déjà cultivés par les prêtres anglais ou irlandais à qui est confié le vicariat apostolique. Par suite de difficultés avec l'évêque (M. Fenelli) et son clergé,

difficultés dont la nature m'est inconnue, les Oblats ont été, je crois, obligés d'abandonner Madras.

Voici les noms des clercs et des catéchistes qui accompagnaient MM. Balma, Griffa et Gallo : Sgherlino, de Turin, M.Ghiosso d'Alba, clercs ; le Fr. Rosia d'Asli ; le Fr. Gardetti, d'Ivrée ; le Fr.Romans de Turin. C'est le 4 août 1843 qu'ils s'étaient embarqués à Civita-Vecchia.

GRIFFÉ (M. François), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire au Tong-King dans le XVII^e^ siècle. — Il était du diocèse de Pamiers (Ariége), et partit pour l'Orient en 1741 ; mais après avoir travaillé quelques années dans le vicariat du Tong-King occidental, il fut enlevé par une mort prématurée, le 30 juin 1745.

GRIMALDI (Le P.), Jésuite italien, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle. — Il n'est connu que par un beau trait de dévouement, honorable à la fois pour lui personnellement et pour l'illustre compagnie dont il était membre :

Une persécution générale s'étant élevée dans l'Empire contre la religion chrétienne pendant la minorité de Kang-hi, tous les missionnaires furent appelés à Pékin, puis on décida qu'ils seraient chassés de la Chine et déposés à Macao. Mais par suite de différends avec le Portugal, on les garda à Canton, en prison, dans la maison des Jésuites de cette ville. Ils étaient vingt-cinq, savoir : un Franciscain, trois Dominicains et vingt-un Jésuites. Leur détention dura plusieurs années. Ces missionnaires étaient en désaccord sur un point de doctrine et de morale. Il s'agissait de savoir si les honneurs qu'on a coutume de rendre en Chine aux ancêtres et aux morts étaient des cérémonies indifférentes et qu'on pouvait permettre aux Chrétiens du pays, ou bien si elles étaient entachées d'idolâtrie et dès lors illicites. Les Jésuites, connaissant bien l'attachement obstiné des Chinois à leurs usages, croyaient qu'on pouvait tolérer ces cérémonies. Les Dominicains et les Franciscains voulaient qu'on les interdît rigoureusement aux Chrétiens, parce qu'elles étaient essentiellement mauvaises, et ils avaient raison au fond. Le différend déjà ancien s'était envenimé et il avait amené une sorte d'animosité très-fâcheuse entre les missionnaires. L'un d'entre eux, le P. Navarette, Dominicain espagnol, montrait beaucoup d'ardeur pour son opinion et traitait la personne même de ses adversaires avec trop peu de ménagements. Ayant trouvé moyen de s'évader, il le fit et revint en Europe. Les mandarins auraient pu faire retomber sur les autres captifs leur colère et leur vengeance. Le P. Grimaldi, Jésuite, qui avait pu sans doute se cacher pour prendre soin des Chrétiens, eut la générosité de se mettre parmi les prisonniers, afin qu'on ne s'aperçût pas de la fuite de l'un d'entre eux. C'est à cette circonstance que son nom doit de n'être pas tombé dans l'oubli comme il est arrivé à tant d'autres missionnaires dont la vie de dévouement est connue de Dieu seul.

GRIMALDI (Le P. Antoine), Jésuite italien à la fin du XVII^e^ siècle et missionnaire au commencement du XVIII^e^ dans le Levant, en particulier dans l'île de Chio. — Il fut un des premiers prêtres qui rentrèrent dans ce pays après la violente persécution de 1695 et 1696, pendant laquelle toutes les églises latines furent démolies ou aliénées, le clergé proscrit et l'exercice de la religion prohibé sous peine de mort. Le P. Martin, Jésuite français, reparut le premier en 1696 comme chapelain du vice-consul que la France venait d'établir dans le but de protéger le catholicisme. D'autres Jésuites furent envoyés successivement à son aide, entre autres les PP. Albertin, Ottaviani, Grimaldi, d'Andria, etc. Les deux premiers succombèrent de fatigue. Ne pouvant, à cause du petit nombre de prêtres, donner les secours de la religion à tous ceux qui les réclamaient, le P. Ottaviani et le P. d'Andria ouvrirent séparément de nombreuses classes, afin de suppléer autant que possible à la destruction du collége de la compagnie. Les Grecs les plus haineux ne laissaient pas d'y envoyer leurs enfants avec ceux des Latins, et l'œuvre de l'enseignement produisait autant de fruits que les autres travaux du zèle.

On ne sait rien autre chose sur la carrière apostolique du P. Ottaviani. Les faits qui précèdent sont tirés de la lettre écrite le 4 mars 1715 par le P. Tarillon, Jésuite français, à M. le comte de Pontchartrain, ministre de Louis XIV et protecteur des missions.

GRIMAULT (M.), prêtre français, du diocèse de Rennes et de la société des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti le 3 novembre 1847 pour Pondichéry avec un confrère de la même congrégation, M. Bansard, de Bayeux en Normandie.

GRIMON, diacre arménien qui vivait à la cour du Grand-Mogol Akbar vers la fin du XVI^e^ siècle. — Ce monarque aimait et admirait la religion chrétienne sans avoir la force de l'embrasser. Il avait déjà eu à sa cour des missionnaires Jésuites, entre autres le P. Aquaviva qu'il traitait avec honneur et affection. Ce religieux s'étant retiré, Akbar désirait le voir remplacé, et Grimon l'ayant confirmé dans cette disposition, il l'envoya lui-même à Lyon avec une lettre pour le provincial des Jésuites à qui il demandait des missionnaires. On lui envoya le P. Leitan, puis le P. Xavier, neveu du grand apôtre des Indes. — *Voy.* Aquaviva et Leitan.

GRIMOT (Le P. Joseph), Jésuite français, du diocèse de Versailles, missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti pour le Nouveau-Monde en 1847 ainsi que seize autres religieux de la compagnie, suisses, allemands, italiens, français, belges. — *Voy.* Caveng.

GRIVER (Fr. Martin), Bénédictin espagnol,

prêtre, et missionnaire chez les sauvages de l'Australie occidentale. Il est parti de Cadix le 6 octobre 1849 avec Mgr Serra.— *Voy.* SERRA.

GROULD (M.), Picpussien français, du diocèse de Coutances en Normandie (Manche), missionnaire en Océanie. — Il est parti du Havre pour l'île Sandwich sur le paquebot des mers du Sud le 2 mars 1846 avec un autre prêtre et deux frères catéchistes de sa société envoyés à la même destination; ce sont M. Bouillon, prêtre du diocèse de Coutances; M. Bernet du diocèse de Cahors, et M. Boyer de celui de Mende, catéchistes.

GTEUNACH (Le P.), Rédemptoriste allemand, de la Bavière, missionnaire en Amérique dans les Etats-Unis.— Il est parti du Havre le 17 mars 1842 pour Baltimore avec deux frères de son ordre; un prêtre séculier, M. Scelos, son compatriote, était embarqué avec lui sur le paquebot Américain le Saint-Nicolas et allait se joindre au noviciat de la société en Amérique. Enfin un troisième ecclésiastique bavarois, M. Boswald, diacre, se rendait par le même navire dans le diocèse de Louisville (Kentuki).

GUALDANEZ (Le P. ANDRÉ), Jésuite espagnol ou portugais, missionnaire en Ethiopie au XVI^e^ siècle, un des premiers apôtres de sa compagnie dans cette contrée. — Il partit de Lisbonne pour Goa (entre les années 1550 et 1555) avec le P. Carnero, évêque élu de Nicée, coadjuteur du P. Nugnez patriarche d'Ethiopie et huit autres Jésuites dont trois moururent de faim sur une île déserte. (*Voy.* GONZALÈS.) Arrivés à Goa, où le P. Carnero se fit sacrer ils furent rejoints par le patriarche et par le P. Oviedo évêque d'Hierapolis, premier coadjuteur de ce prélat.

D'après les informations que le P. Rodriguez venait de recueillir en Ethiopie, l'empereur Claudius, qui avait demandé des évêques au Saint-Siége, n'était pas dans des dispositions favorables à l'unité. On ne voulut donc pas exposer la dignité patriarcale au mépris d'une nation hérétique et il fut décidé que le P. Nugnez resterait à Goa pendant que le P. Oviedo irait préparer les voies en Abyssinie. Le coadjuteur s'étant embarqué avec cinq Jésuites, les PP. Lobo, Cardoso, Fernandez et Gualdanez, ils arrivèrent tous heureusement à Massouah où ils échappèrent aux Turcs, et de là ils parvinrent à la cour de l'empereur (1557), qui les reçut avec bienveillance, mais refusa obstinément de quitter le schisme dans lequel il mourut deux ans après en 1559. Menas son frère et son successeur (1559-1563) persécuta d'une manière barbare le P. Oviedo qu'il faillit tuer de sa propre main. Après l'avoir fait battre il l'exila sur une montagne stérile; et tous les missionnaires par les mesures que ce cruel monarque prit contre eux se trouvèrent réduits à une telle indigence que le P. Oviedo, devenu patriarche en 1562 par la mort du P. Nugnez, manquait de vêtements et se trouvait obligé de labourer avec des bœufs pour récolter un peu d'orge et ne pas mourir de faim. Sous le règne de Melec-Segued(1563 1595),fils et successeur de Menas, les choses ne changèrent pas sensiblement, quoique ce prince fût d'un caractère plus doux et plus tolérant que son père. Les missionnaires étaient toujours confinés dans leur exil à Frémone près d'Axum. Ils y souffraient la misère et formaient un petit troupeau de fidèles qui venaient à eux pour trouver la vérité. Le P. Oviedo y mourut saintement en 1577. Peu après le P. Gualdanez ayant été envoyé à Massouah par ses confrères, sans doute pour aviser au moyen de se procurer quelques secours près des négociants portugais, il fut rencontré par des Turcs qui le massacrèrent. Le P. Lobo, qui survécut le dernier de tous, mourut en 1596. Sept ans après arriva le P. Paez, restaurateur de la mission.

GUANCHES.—Ce peuple indigène des îles Canaries offrait par sa langue beaucoup d'analogie avec les habitants du versant de l'Atlas, dont il était sans doute une ramification. On trouvait chez eux, avec l'adoration des astres, le singulier et révoltant usage de la polyandrie. (*Voy.* CANARIES.) C'était un peuple à gouvernement féodal et il formait un certain nombre d'Etats indépendants et même ennemis. Une particularité curieuse, c'est que leurs prêtres embaumaient les morts d'une manière qui rappelle les coutumes des Egyptiens, des Mexicains et des Péruviens. Ce peuple a été subjugué par les Espagnols au XV^e^ siècle. Jean de Béthencourt (*Voy.* ce nom) en a conquis une partie de l'an 1402 à l'an 1406, et ce guerrier chrétien eut soin de leur procurer les moyens de connaître la vraie religion. Il obtint notamment du Saint-Siége la création d'un évêché pour le pays. Les Guanches résistèrent soit à la domination espagnole, soit aux efforts des missionnaires qui voulaient les élever à la dignité de Chrétiens. Ceux qui paraissent avoir cédé les derniers sont ceux de la grande Canarie, qui en 1450 martyrisaient encore leurs apôtres. (*Voy.* SAUT DES CASTILLANS.) — Aujourd'hui ce peuple a disparu entièrement. Il n'y a plus dans les Canaries que des Espagnols ou des esclaves nègres. On dit communément que les Guanches sont éteints. Sans doute on ne parle plus leur langue dans le pays, personne ne s'y dit Guanche, leurs coutumes n'existent plus; mais il serait inexact de dire que les Guanches ont été anéantis pour faire place aux Espagnols; je crois plutôt qu'ils se sont transformés et que le peuple vainqueur a absorbé le peuple vaincu. (*Voy.* CANARIES.) C'est ainsi que les Romains ont disparu, que les Gaulois n'existent plus comme tels; il en est de même des Indiens de Porto-Rico. On croit assez généralement sur la parole de certains déclamateurs protestants copiés et représentés depuis par des centaines d'auteurs, que les catholiques espagnols étaient des tigres dont le plus grand plaisir consistait à massacrer, à éventrer, à brûler vifs les Indiens, par vengeance ou simplement en guise de passe-temps. C'est

ainsi qu'ils en auraient exterminé des millions, c'est ainsi que des nations entières excessivement nombreuses lorsqu'elles ont été découvertes n'existèrent bientôt plus que dans l'histoire. Il serait temps de faire justice de pareilles inepties. Il existe à Porto-Rico environ 100,000 personnes libres qu'on appelle blancs du pays (blancos de tierra); ce n'est pas par la couleur du visage qu'ils sont blancs, mais c'est par l'égalité. Certaine couleur de la peau étant une aristocratie, elle se constate sur parchemin comme un titre de baron. Or ces petits blancs ne sont autres que les anciens Indiens du pays qui ont subi une transformation de nom. Tout le monde sait qu'au Mexique, au Pérou, dans toute l'Amérique du Sud, il existe plus de deux millions d'Indiens la plupart Chrétiens et civilisés, que la domination espagnole, réputée si féroce, a eu le talent de conserver jusqu'ici depuis trois siècles. On en peut dire autant des Philippines, où plus de trois millions d'Indiens civilisés vivent sous l'autorité de quelques milliers d'Espagnols. *Voilà des faits éclatants.* On ne peut pas les contester. Or, quels sont les plus infatigables calomniateurs des Espagnols ? quel peuple les méprise le plus à titre de catholiques, d'hommes cruels et fanatiques ? Les Anglais. Eh bien ! comparez. Il y a peu de temps, très-peu de temps que cette race Anglo-Saxonne colonise en grand les vastes régions de l'Amérique du Nord. A l'époque de la déclaration de l'indépendance des colonies anglaises dans cette partie du monde, les treize Etats qui s'appelèrent Etats-Unis avaient environ trois millions d'habitants. Depuis quatre-vingts ans que cette république existe elle s'est agrandie, sa population blanche et noire s'est plus que septuplée ; elle s'élève aujourd'hui à vingt-quatre millions d'âmes au moins, dont vingt millions d'Européens. Pas un Indien n'est compté dans ce chiffre. Les Peaux-Rouges, encore nombreux en 1772, sont aujourd'hui totalement anéantis de l'Océan Atlantique au Mississipi ; on leur fait la guerre comme aux bêtes fauves en Californie, au Texas, et il n'est pas difficile de prévoir l'époque peu éloignée où le dernier homme de cette race descendra dans la tombe.

Autre exemple : Il y a à peine une douzaine d'années que les Anglais colonisent la Nouvelle-Zélande en Océanie. Or, depuis cette époque, les indigènes de ce pays, lesquels étaient une race d'homme très-forts et très-grands au physique et du reste fort intelligents, ces Maoris disparaissent tellement vite qu'il en sera bientôt comme des naturels de la terre de Vandiemen. Or, de ceux-ci, il n'en reste plus un seul. A la vérité les Anglais ont dit et on a répété dans tout l'univers, que c'étaient des êtres tellement bas dans l'échelle de l'espèce humaine qu'il n'était pas bien certain que ce ne fussent pas de simples quadrumanes. On accuse aussi les Australiens d'être horriblement laids, d'avoir des bras longs comme ceux des orangs-outangs et d'être complétement incivilisables. Il est vrai que les Anglais ont enlacé cet immense continent dans un réseau de leurs colonies. Je crains que dans un demi-siècle il n'y ait plus d'Australiens. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les bourreaux calomnient leurs victimes. Les Anglais et les Hollandais disent encore beaucoup de mal des Cafres, des Hottentots, des Betchuanas ou Betchouans, des Saëbs ou Boscjemans qui avoisinent la colonie du Cap, en Afrique. Les naturalistes feront bien, par précaution, de mouler les têtes et de conserver quelques crânes de cette espèce d'hommes. Il arrivera là d'ici à cent ans, ce qui est arrivé aux Peaux-Rouges des Etats-Unis. En résumé les Anglais exterminent les races inférieures qu'ils trouvent dans les pays où ils s'établissent; ils emploient pour cela l'eau-de-vie, les maladies, la famine en les privant de gibier, la guerre civile en les excitant à se battre entre eux, même la chasse faite individuellement aux sauvages par les colons ; ce système est employé avec persévérance sur toute la ligne. — Les Espagnols missionnaires qui savaient affronter les privations, les souffrances les plus horribles, les supplices et la mort, ont civilisé environ quinze millions d'êtres dégradés, abrutis par la vie sauvage, et d'une intelligence vraiment inférieure. Eh bien ! consultez la renommée, la voix publique, l'opinion de tout le monde et de chacun : on vous dira : Les Anglais sont des philanthropes, des sages; les Espagnols sont des hommes cruels, ils ont du sang arabe dans les veines, ils ont exterminé plus de nations sous le soleil qu'ils n'ont de bourgades dans leur patrie. Une calomnie fait quelquefois un superbe chemin, et s'il importe de bien faire, il importe beaucoup plus de ne pas laisser établir sur son compte l'opinion contraire à la vérité.

Il y a de part et d'autre, je le sais, des disparates dans le parallèle qu'on vient de voir. Les Espagnols ont anéanti, à ce qu'il paraît, le race rouge à Haïti, à Cuba, et en général dans les Antilles, et d'un autre côté les Anglais ont cent cinquante millions de sujets indous qu'ils n'exterminent pas pour occuper eux-mêmes la riche péninsule du Gange. Quant au premier fait, dans l'état actuel des connaissances, il n'est pas facile de le justifier ou de le nier, et c'est précisément ce qui a permis de faire aux Espagnols une réputation qu'ils sont loin de mériter. Pour le second, il suffira de répondre que jusqu'ici l'Inde n'appartient directement aux Anglais qu'en très-petite partie. Le reste est soumis à leur influence, non à leur puissance. Il ne leur serait pas difficile d'extirper tous les souverains de l'Indoustan, mais encore faudrait-il le faire avant de détruire les Indous par l'émigration anglaise. Or il n'y a que cinquante ans que les Anglais sont la puissance prédominante dans l'Inde; d'ailleurs on peut faire une ré-

ponse péremptoire : L'Angleterre, ou plutôt l'aristocratie qui domine l'Angleterre, est très-égoïste : elle compose un gouvernement fort, uni et prévoyant, sa politique n'est pas de faire entre les mers du Bengale et d'Oman, une quatrième édition des Etats-Unis : c'est bien assez d'en avoir une seconde et une troisième pour un lointain avenir en Australie et en Cafrerie. La noblesse et le commerce anglais trouvent plus de bénéfice à pressurer cent cinquante millions d'Indous qui ne se révolteront jamais qu'à agrandir encore le lit à leur race qui l'a déjà bien assez large sur la terre. La preuve de ce que j'avance est dans un fait concluant : l'émigration anglaise est strictement prohibée dans l'Inde orientale.

Cette digression peut-être trop longue m'a semblé utile pour venger le catholicisme contre l'hérésie anglaise et l'impiété voltairienne dénigrant l'Espagne. Un mobile de leurs diatribes contre ce pays, c'est probablement la gloire qu'il a fait rejaillir sur la religion catholique et sur les missions.

GUATTINI) Le P. Michel-Ange), Capucin italien, né à Reggio, fut envoyé en 1666 au Congo avec le P. Carli par la congrégation de la Propagande et quatorze autres religieux du même ordre. Ils se préparèrent, dans le port de Loanda, à leur carrière apostolique. Le supérieur de la mission du Congo leur donna mission d'évangéliser les pays de Sogno et de Bamba. Le P. Guattini mourut après avoir baptisé trois cent soixante indigènes, la plupart enfants, les adultes ne pouvant être amenés à renoncer à leurs mœurs corrompues. Il avait couru toutes sortes de dangers dans ces pays barbares. On a de lui une série de Lettres intéressantes qui forment l'historique de ses travaux et de ses voyages : la Relation du P. Carli en est la suite et le complément. — *Voy.* Carli.

GUDELIE (Sainte), martyrisée en Perse au IV^e^ siècle, sous le règne du cruel Sapor II. — Ayant converti beaucoup de monde à Jésus-Christ, et refusé d'adorer le soleil et la lune, elle souffrit plusieurs tourments ; elle eut entre autres la peau de la tête arrachée et consomma son sacrifice dans des supplices non moins barbares.

GUEBRA MASCAL (Saint), roi d'Abyssinie au VI^e^ siècle après Elesbaan le Béni. — Il est honoré dans l'Eglise d'Ethiopie comme un des principaux saints. Le mot Guebra paraît un titre plutôt qu'un nom.

GUEBRA MENFES GODEUS (Saint). — Autre saint éthiopien, cité dans le Voyage de Combes et Tamisier, comme un des principaux qu'honore l'Eglise d'Abyssinie. — *Voy.* Lalibela.

GUENAU ou GUENAEL (Saint), moine et abbé breton, missionnaire au VI^e^ siècle en Angleterre et en Irlande. — Les parents de ce saint religieux, nommés Romale et Lectice, étaient l'un et l'autre distingués par leur noblesse. Ils le firent élever dans le monastère de Landevenec (à trois lieues de Brest), sous la conduite de saint Guigniolé qui en était le premier abbé. Il y prit l'habit dans la suite et devint par sa ferveur le modèle de tous ses frères. L'abbé étant près de mourir le désigna pour son successeur, et ses intentions furent suivies ; mais Guénau ne consentit à son élection que sur la promesse qu'on lui fit de lui rendre sa liberté au bout de sept ans.

Ce terme expiré, il passa en Angleterre avec douze de ses religieux dans l'espérance d'y vivre obscur et inconnu. Mais l'éclat de ses vertus et de ses miracles le fit bientôt découvrir. Il prêcha l'Evangile sur les côtes de l'Angleterre et passa jusqu'en Irlande pour y faire connaître Jésus-Christ. Il retira un grand nombre d'âmes des ténèbres de l'idolâtrie et arracha au vice une infinité de mauvais chrétiens. Il rétablit aussi la régularité dans plusieurs monastères qui avaient dégénéré de l'esprit de leur premier institut.

Il revint depuis en Bretagne pour se dérober à la haute réputation de sainteté dont il jouissait en Angleterre, et il fonda dans le diocèse de Quimper plusieurs monastères, et entre autres un dans l'île de Grouaix. Etant passé encore une fois en Cornouailles (Grande-Bretagne) par amour de la solitude, il y fut reconnu et obligé de recevoir des disciples auxquels il bâtit un monastère. On place sa mort vers l'an 570 le 3 novembre, jour où sa fête est célébrée dans l'Eglise. Trois cents ans après, ses reliques furent apportées en France, à Corbeil, dans la crainte des Danois et des Normands.

Saint Guenau est honoré à Vannes sous le nom de saint Guenael. — D'après le Martyrologe, la mort de ce saint religieux aurait eu lieu en France, à Landevenec sans doute, au milieu des moines qu'il avait gouvernés.

GUERARD (M. Jean-Jacques), prélat français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire à la fin du XVIII^e^ siècle dans l'empire annamite (Indo-Chine) évêque de Castorie *in partibus* et coadjuteur du vicaire apostolique du Tong-King occidental. — Il était du diocèse de Bayeux, en Normandie (Calvados). Il partit pour l'Orient en 1789, fut destiné à la mission du Tong-King, devint évêque de Castorie *in partibus* et coadjuteur de M. Longer, évêque de Gortyne et vicaire apostolique de cette mission. Mais il mourut avant ce prélat, le 18 juin 1823. Les *Annales de la Propagation de la Foi* ouvrent par une lettre de lui en date du 22 novembre 1820 à M. Guérard son frère, curé dans le diocèse de Bayeux. Il y rend compte des ravages épouvantables que le choléra avait faits cette année-là dans le Tong-King, principalement parmi les païens. Il ne mourut pas, proportion gardée, un Chrétien sur cent infidèles.

GUERIN (M.), prêtre français du diocèse de Bordeaux et du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire en Chine. — Il est parti en 1841 avec M. Blanchin d'Angers, destiné comme lui pour le vicariat apostolique du Sutchuen, et mort à Macao aux portes de la Chine. Ses autres compagnons de

voyage étaient M. Fontaine du Mans envoyé en Cochinchine; MM. Beaury, du même diocèse, et Chopard, de Besançon, qui allaient évangéliser les îles Nicobar au prix de leur vie, et M. de la Brunière, de Paris, qui avait sacrifié les plus brillants avantages et un bel avenir selon le monde pour embrasser la carrière apostolique : on l'envoyait dans une des missions les plus pénibles pour la nature : il y fut assassiné par les sauvages du nord de la Mandchourie.

GUÉRIN (Fr. Roger), Mineur, missionnaire en Orient, partit l'an 1333 avec plusieurs religieux dont il était supérieur; leur destination était l'Arménie. Ils passèrent par l'Egypte, et Fr. Roger obtint du sultan de ce pays que les Franciscains pussent demeurer dans quelques sanctuaires de la Terre sainte.

On ne dit rien des travaux et de la mort de ces missionnaires. Leurs noms seuls sont arrivés jusqu'à nous à l'occasion d'un fait presque étranger à leur carrière apostolique.

GUÉRIN (M. Louis), prêtre français de la congrégation de la Mission, fut envoyé à Tunis en 1645 en qualité d'aumônier du consul de France dans cette ville. C'est saint Vincent de Paul lui-même qui le fit partir pour cette destination. Il y avait été invité par Louis XIII, qui donna 10,000 livres pour cette bonne œuvre. — D'ailleurs saint Vincent ayant été lui-même en esclavage à Tunis, on conçoit facilement avec quel empressement il se prêtait à soulager ses anciens compagnons d'infortune. En 1648 M. Guérin vit arriver pour le seconder M. Levacher (*Voy.* ce nom) et fut peu après enlevé par la peste. Ce saint missionnaire avait toujours désiré être empalé ou brûlé vif pour la gloire de Jésus-Christ.

GUÉRIN DU ROCHER (Le P. Pierre ou Robert), Jésuite français, missionnaire au XIII^e^ siècle en Orient. — Il en avait rapporté des connaissances très-étendues et des Mémoires qu'il se proposait de mettre au jour, lorsqu'il fut massacré le 3 septembre 1792 à Paris dans le séminaire Saint-Firmin. Il était frère aîné du P. Guérin du Rocher, aussi Jésuite, et auteur de l'*Histoire véritable des temps fabuleux*. Ce dernier fut aussi massacré en même temps.

GUERRERO (M. Ferdinand), ou Dom HERNANDO GUERRERO, prélat espagnol du XVII^e^ siècle, archevêque de Manille dans les îles Philippines (Océanie).— Il prit quelque part à l'affaire des cérémonies chinoises. Les supérieurs des Dominicains et des Franciscains consultés par les missionnaires qu'ils avaient au Fokien sur la marche qu'ils avaient à suivre à l'égard de ces cérémonies, rédigèrent sous ce titre, *Les quinze doutes* (*quinze dudos* en espagnol), un Mémoire sommaire des difficultés proposées et le communiquèrent à l'archevêque; celui-ci, d'accord avec l'évêque de Zebu son suffragant, en informa le Souv. Pontife. C'était vers l'an 1635 ou 1636. Les deux prélats présentaient les choses au Pape dans le sens des informations prises en Chine par le P. Moralès, Dominicain, et le P. Antoine de Sainte-Marie, Franciscain. Néanmoins, quelque temps après, sur un exposé conforme à l'appréciation des Jésuites, les deux évêques écrivirent au Pape dans un sens différent en 1637. En 1645 Clément X rendit sur la poursuite du P. Moralès un jugement qui proscrivait les cérémonies chinoises. Ce jugement fut notifié à Goa, à Macao, à Manille, à tous les religieux des îles Philippines et aux Jésuites de Chine. Mais la teneur même du décret indiquait qu'il n'était pas définitif. En 1656, les Jésuites ayant exposé l'affaire sous un jour différent par l'organe du P. Martin, l'un d'eux, obtinrent un nouveau jugement qui autorisait à tolérer la pratique desdites cérémonies. On ne doit pas s'étonner de ces décisions contradictoires, le fait sur lequel elles étaient basées n'étant pas le même. Il fallut que la cour de Rome en vînt à faire prendre directement des informations sur la nature des cérémonies; après quoi le Pape Benoît XIV termina pour toujours ce long et affligeant procès, dans lequel tout le monde eut des torts.

GUERRIC (Le Fr.), Picpussien français du diocèse de Cahors, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Brest en 1845 comme catéchiste avec vingt et un autres religieux de sa Société. — *Voy.* Favens.

GUIBERT (Fr.), religieux français, de la congrégation de Saint-Viateur, de Vourles (diocèse de Lyon), missionnaire dans le Mogol (Indoustan). — Il est parti pour Agra en 1844 avec deux prêtres et trois Frères du même Institut que lui. Le but de ces religieux était de se vouer à l'instruction chrétienne des jeunes indiens. C'est M. Borghi, évêque de Bethsaïde et vicaire apostolique de l'Indoustan et du Thibet, qui a emmené dans sa mission ces précieux auxiliaires. — *Voy.* Morin et Bonaventure de Florence.

GUIGUES (M. Antoine), prêtre français, du séminaire des Missions-Étrangères de Paris, missionnaire en Chine au commencement du XVIII^e^ siècle. — Tout ce qu'on sait à son égard c'est qu'il était d'Avignon et qu'il partit de France en 1704 pour l'Asie. La durée de sa carrière apostolique et l'année de sa mort ne sont point indiquées dans le catalogue que M. Luquet a fait imprimer à la suite de son ouvrage sur les congrégations des Missions-Étrangères.

GUILLAUME (Saint), missionnaire anglais en Danemark pendant le XI^e^ siècle. — C'était un prêtre d'une éminente sainteté et il était chapelain du roi Canut. Ayant accompagné ce prince dans un voyage qu'il fit d'Angleterre en Danemark, il fut extrêmement touché de compassion à la vue de l'ignorance dans laquelle les Danois encore païens étaient plongés. L'Evangile avait été annoncé depuis longtemps à ces peuples par saint Anschaire, par Ebbon, Withmar, Kembert, etc., et Eric I^er^ leur roi avait reçu le baptême en 826, sous le règne de Louis le Débonnaire; mais l'idolâtrie et la barba-

rie n'étaient pas choses faciles à déraciner de leurs mœurs, et ils y retournèrent plus d'une fois.

Saint Guillaume voulut donc rester dans le pays pour travailler à la conversion des infidèles ; et il fut placé sur le siége épiscopal de Roschild dans l'île de Séeland. Il lutta avec le plus grand courage contre les mœurs licencieuses et cruelles du roi Suénon III, et sut inspirer un grand respect, de la crainte et quelque retenue à ce monarque, qui depuis s'appliqua à procurer la gloire de Dieu, c'est-à-dire à civiliser son peuple. Quant à saint Guillaume, il travailla pendant quarante ans à extirper les ronces de la vigne spirituelle qui lui était échue en partage, et il ne mourut qu'en 1067. On ne connaît pas assez en détail les combats que les missionnaires chrétiens ont livrés pendant deux ou trois siècles contre la religion sanguinaire d'Odin. Quarante ans de travaux sont souvent, comme dans la vie de saint Guillaume, rappelés par un seul mot. Aujourd'hui les peuples scandinaves ont apostasié l'antique foi qui les tira jadis de la barbarie, et ils emploient même, au nom d'une religion de libre examen, des persécutions odieuses contre ceux qui tenteraient de les ramener dans les sentiers de la vérité. Que Dieu daigne leur ouvrir les yeux!

Il convient de remarquer quel rôle important les missionnaires anglais ont rempli dans la conversion de la Scandinavie. Suénon II, roi de Danemark, ayant apostasié, Canut II le Grand envoya ou conduisit d'Angleterre, dont il était roi, plusieurs missionnaires zélés en Danemark (1027), où ils rétablirent la foi. Aujourd'hui le retour de l'Angleterre à l'unité catholique paraît devoir être dans les vues de la Providence le signal et l'instrument de la conversion des autres pays protestants du nord de l'Europe.

GUILLAUME (Fr.), Mineur anglais, missionnaire en Perse au XIV^e^ siècle, fut tué à coups de sabre vers l'an 1335 à Salmas, ville de ce royaume. — Il exposait les vérités de la foi, lorsque les musulmans l'interrompirent pour lui demander ce qu'il pensait de leur loi et de leur prophète. Il répondit simplement et avec prudence : « Je crois en Jésus-Christ. » Mais comme on le pressait d'exprimer le sentiment des chrétiens sur Mahomet, il ne put taire que ce prophète de mensonge n'avait donné qu'une loi fausse et mauvaise. A ces mots on se saisit de lui, on le garrotte et on le jette dans une prison obscure avec les fers aux mains et aux pieds. En même temps les infidèles publient par toute la ville qu'un vil pourceau venait de vomir d'atroces injures contre l'islamisme. Cette expression dont ils se servaient pour désigner le courageux missionnaire, ne doit point surprendre de la part de musulmans irrités ; le terme ordinaire qu'ils emploient de sang froid pour nommer les chrétiens, c'est : *Un chien de chrétien.* Un pareil mot dans leur bouche est presque l'indice d'une bienveillance relative. Lors donc que le peuple fut assemblé, on proposa au martyr l'alternative de l'apostasie ou de la mort. Fr. Guillaume renouvela sans hésiter sa profession de foi, aux cris furieux des musulmans, dont l'un lui passa son glaive au travers du corps. Le bon religieux, mettant la main sur la plaie, s'écria qu'il mourait volontiers pour la vérité et qu'il détestait les erreurs de Mahomet. Plusieurs coups de cimeterre tranchèrent alors les derniers liens qui tenaient son âme captive et elle s'élança au sein de Dieu.

GUILLAUME BELCTS (Fr.), Prêcheur anglais, fut en 1401 institué par Boniface IX archevêque de Sultanyeh (Perse), à la place de Nicolas Robert, qui venait d'y être transféré de Ferrare et qui négligeait de se faire délivrer ses bulles. — Fr. Guillaume ne siégea pas longtemps et il eut pour successeur Jean, transféré en 1404 de Naxivan à Sultanyeh. Il est le huitième archevêque de Sultanyeh parmi ceux qu'on connaît.

GUILLAUME DE CASTELLAMARE (Fr.), Mineur italien, missionnaire dans le Levant au XIV^e^ siècle, fut martyrisé par les fanatiques sectateurs de Mahomet. — Ce religieux évangélisait la ville de Gaza en Palestine, célèbre autrefois par la captivité, la mort et la noble vengeance de Samson. Comme il prêchait hardiment l'Evangile aux infidèles et qu'il disait sans doute la vérité sur le compte du faux prophète, les musulmans se saisirent de lui et voulurent lui faire rétracter ses paroles. Ils employèrent les promesses et les menaces pour l'amener à apostasier ; mais comme ni les séductions, ni les opprobres de tout genre ne pouvaient ébranler la constance de sa foi, les persécuteurs lui coupèrent le corps en deux en présence d'une grande foule de peuple ; son cadavre mutilé fut ensuite réduit en cendres avec son bréviaire. Plusieurs mahométans, touchés de sa piété, de son courage et de sa sainte mort, embrassèrent la foi de Jésus-Christ. Le martyre de ce missionnaire fut consommé en 1364.

GUILLAUME DE LA TERRE DE LABOUR (Fr.), Mineur italien, missionnaire dans la haute Asie au XIV^e^ siècle, fut massacré pour la foi, en 1362, par les mahométans, ainsi que Fr. Jacques de Florence, religieux de Zeyton ou Siventcheu (en Chine). — C'est en Perse qu'ils souffrirent le martyre, dans la Médie, qui correspond à l'Irak-Adjumi actuel. On ne sait si ce prélat se rendait dans son Eglise ou en Europe, mais il est plutôt à présumer qu'il revenait de Chine avec son compagnon, et qu'ils y avaient fourni une assez longue carrière apostolique.

A peu près dans le même pays (la Perse) et à la même époque, les hérétiques nestoriens firent périr deux autres FF. Mineurs en haine du nom romain.

GUILLAUME DE PRATO (F.), Mineur italien, dont quelquefois on francise à tort le nom en celui de Prat, fut institué en 1370, par Urbain V, quatrième archevêque de Pékin.

On nommait alors cette ville Cambalu, de Khan-Balick, c'est-à-dire résidence royale. — Fr. Côme, Mineur aussi, et prédécesseur de Guillaume de Prato, venait d'être transféré de ce siége à celui de Seraï dans la Russie tartare, et presque tous les Franciscains qui cultivaient la belle mission de Chine et de Mongolie étaient morts. Le Pape, en nommant Fr. Guillaume à cette lointaine église, lui donna douze FF. Mineurs pour compagnons, et il les fit suivre d'environ soixante autres, les chargeant de préparer, en passant à Constantinople, la réunion de l'Eglise grecque. Enfin, il en fit encore partir huit dont on sait les noms : ce sont Fr. François de Terni, Fr. Antoine de Borgo San Sepolcro, Fr. Pierre de Montepulciano, Fr. Bernard de Rome, Fr. Antoine de Saint-Ange, Fr. Paul de Borgo San Sepolcro, italiens, et Fr. Gonzalve, et Alphonse, espagnols. Ces quatre-vingts missionnaires partirent tous en 1370, puisque c'est la date de l'institution de leur archevêque, et que le Pape Urbain V mourut le 17 décembre 1370. La même année il avait envoyé Fr. Nicolas Melsat, Mineur, en Russie et en Lithuanie avec vingt-cinq missionnaires Franciscains qui furent suivis de trente autres l'année suivante; vingt-cinq étaient encore partis en 1371 avec Fr. Antoine, évêque de Mela, envoyé vers les Géorgiens, et les autres chrétiens schismatiques de l'Orient. — Douze Mineurs suivirent aussi en 1371 Fr. François de Podio destiné aux missions chez les Tartares du Nord. En 1372 Grégoire XI à la prière de Louis, roi de Hongrie, et de Fr. Barthélemy d'Alvergne, provincial de Bosnie, envoya encore en Bosnie, en Servie, en Bulgarie, soixante missionnaires toujours de l'ordre de Saint-François. On voit combien l'esprit apostolique était abondant dans l'Eglise catholique, pendant cet affreux moyen âge, que les protestants et autres dépeignent sous de si noires couleurs. Et ces apôtres avaient souvent des succès : ils convertissaient parfois 100 ou 200,000 infidèles ou hérétiques. (*Voy.* Fr. Stratimire.) Jean de Montecorvino et Fr. Oderic de Frioul en avaient baptisé plus de trente mille chacun. (*Voy.* ces deux noms.) Sur ces deux cent trente-quatre missionnaires, douze seulement ont leurs noms dans l'histoire. Les deux cent vingt-deux autres sont indiqués in globo, en masse. Et sur les travaux, les souffrances, les succès, les vicissitudes, la mort de chacun, rien.... Quels pays ont-ils parcourus, quels combats ont-ils soutenus ? Dans quelles villes, au milieu de quelle nature de peuple leur zèle les a-t-il portés ? Pas un mot pour satisfaire la curiosité de l'homme ! tout sous l'œil de Dieu seul ! Et combien de milliers d'autres, tant des Mineurs que des Prêcheurs leurs émules par le zèle et le nombre, n'ont pas même laissé après eux cette faible trace qui nous permette de conjecturer ici l'existence de tant de héros inconnus ! Quelle admirable abnégation ! Comme ces hommes ont bien réussi à se soustraire à la vaine gloire de ce monde ! Dieu ne dira sans doute pas à ceux-là qu'ils ont eu leur récompense dès ici-bas. Quel incomparable spectacle, que l'Eglise de Dieu, à travers les siècles ! Sans doute l'ivraie est toujours mêlée au bon grain dans ce champ du Père de famille ; mais à quelle époque a-t-il cessé de produire du pur froment ? Quand l'Eglise romaine a-t-elle manqué de saints, d'apôtres et de martyrs ? Il faut que les préjugés mettent une triple écaille sur les yeux des protestants pour qu'ils viennent nous parler de la disparition ou de l'éclipse de la véritable Eglise pendant douze siècles, de Constantin à Zuingle et à Luther.

Quant à Fr. Guillaume de Prato et à ses compagnons, il est douteux s'ils arrivèrent jamais à leur destination. Déjà Fr. Côme, qui paraît avoir occupé peu de temps le siége de Cambalu, n'avait pu d'après le P. Richard résider dans son Eglise : ce changement dans une mission autrefois florissante, si paisible et si prospère du temps de Fr. Jean de Montecorvino et de Fr. Nicolas, alors que les empereurs Mongols qui régnaient en Chine protégeaient la religion, recevaient les missionnaires à leur table, et avaient à leur cour des nonces apostoliques envoyés par le Pape, ce changement, dis-je, provient sans aucun doute de la Révolution de 1368, par laquelle les Chinois expulsèrent les Tartares de chez eux, mirent fin à la dynastie de Gengiskhan et se donnèrent un empereur et un gouvernement de leur nation. Les Chinois ont toujours méprisé et détesté tout ce qui est étranger : encore aujourd'hui ils regardent les Anglais qui les ont vaincus et tous les autres européens comme nous regardons les indigènes de Tonga ou sauvages de la Paponasie. La population se révolte unanimement à la vue d'un étranger qui ose franchir les limites des traités et pénétrer dans leur pays. Outre cet orgueil qui existe plus ou moins chez tous les peuples (il n'en est pas un qui ne se croie le premier du monde), orgueil d'où découlent le mépris et la haine de toutes les autres nations, il y a encore dans l'histoire de Chine un fait constant et invariable qui est peut-être la cause, l'effet de celui qui vient d'être signalé. Depuis qu'ils existent, depuis le déluge, les Chinois ont été gouvernés par une politique immobile qui a eu pour principe aussi invariable que le cours du soleil, d'isoler l'Empire du reste du monde, d'éviter tout rapport diplomatique, commercial, littéraire, scientifique avec toutes les autres nations, dont ils ne cherchent pas même à connaître l'existence, la force, le degré de civilisation, l'importance, etc. Ils tiennent tout cela pour non avenu, représentant obstinément la Chine sur leurs cartes comme occupant le milieu et les trois quarts de la terre et le reste comme des pays misérables, peu étendus et habités par des races d'une nature inférieure. Ces idées-là sont immuables en Chine, depuis près de cinq mille ans. Elles ont plus changé de 1840 à 1852, qu'elles n'avaient fait de

Fo-hi, leur Pharamond (2953 ans avant Jésus-Christ), jusqu'à Tao-Kouang (monté sur le trône en 1820 de Jésus-Christ). Dans une génération ou deux la Chine sera emportée d'une manière complète par ce grand mouvement d'idées qui rapproche les peuples, et fait une seule nation de la grande famille humaine.

Mais à l'époque de Fr. Guillaume de Prato, il y avait une réaction en sens contraire. Les étrangers venaient d'être chassés, et la Chine se repliait sur elle-même et fermait ses portes à tout ce qui venait du dehors. Cet isolement porta d'autant mieux ses fruits, qu'il coïncide à peu près avec les effroyables ravages de Tamerlan en Asie, de sorte que le passage était intercepté ; avec la conversion des Tartares au mahométisme, ce qui rendait leur pays bien plus inaccessible et bien plus difficile à traverser; enfin, avec le grand schisme d'Occident, époque de confusion dans l'Eglise et de relâchement même dans les ordres religieux, chez ces deux grandes familles des Mineurs et des Prêcheurs, qui auparavant produisaient des légions d'apôtres.

Aussi pendant tout le XV^e^ siècle, il n'est point question de la religion à la Chine, on ne voit plus de mission aussi lointaine qu'aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Dès la fin de ce dernier, le silence se fait déjà sur l'Eglise de Cambalu et les missions mongoles. Je ne trouve dans aucun auteur la trace de Fr. Guillaume de Prato et de ses compagnons ; et tout porte à croire qu'ils ne sont pas arrivés en Chine; la religion s'y sera éteinte peu à peu par l'absence de pasteurs. C'est ainsi que l'empereur de Russie agit pour anéantir le catholicisme dans ses Etats : il isole; pas de relations avec Rome, pas de prêtres qui ne soient russes; des évêquss choisis autant que possible de la main du persécuteur et pour servir ses vues, de manière à étrangler l'Eglise par la main de ses propres ministres. C'est ainsi que l'archevêque Siémasko, et deux autres ont fait apostasier à son profit trois millions de catholiques en 1839. Mais le monarque chinois n'était pas si près de Rome et du monde civilisé ; il n'avait pas besoin d'une politique aussi transcendante ; il a laissé le temps faire lentement son œuvre de destruction, et comme le catholicisme y était incomparablement moins enraciné qu'en Pologne, il s'est éteint bien plus facilement. Cependant, quand les Européens ayant découvert le cap de Bonne-Espérance, puis l'Inde, revinrent en Chine par mer, ils y trouvèrent encore après plus de cent cinquante ans quelques vestiges de la religion chrétienne, principalement au Fokien et dans la province de Nankin. Il paraît qu'il existe à Florence, dans la bibliothèque Médicis une Bible latine que des Chrétiens Chinois s'étaient transmise de génération en génération depuis le temps de la domination Mongole jusqu'à l'époque (XVI^e^ siècle), où les missionnaires Dominicains et Jésuites revinrent en annonçant de nouveau l'Evangile.

Guillaume de Prato a eu sur le siége de Pékin des successeurs dont le dernier vivait encore vers l'an 1480. Mais il est moralement certain qu'ils n'avaient que le titre de leur église, et qu'aucun ne put communiquer avec les Chrétiens de Chine et de Mongolie s'il en existait encore. — *Voy.* CAMBALU.

GUILLAUME DE SAINT-LEONARD (Fr.), religieux français, de l'ordre de la Merci, fut envoyé à Alger avec le frère Raymond de Saint-Victor pour y racheter des captifs. Ils firent naufrage, tombèrent ensuite entre les mains des mahométans qui les dépouillèrent de l'argent destiné à la rançon des esclaves. Enfin ils furent retenus en Andalousie par d'autres infidèles dont le chef, irrité du mépris qu'ils faisaient del'Alcoran, leur fit trancher la tête en prison. C'était vers l'an 1242.

GUILLAUME DE TRIPOLI (Fr.), Prêcheur, né à Tripoli, en Syrie, vers l'an 1220, prit l'habit de Saint-Dominique dans la ville de Saint-Jean d'Acre, et étudia la langue orientale afin de faire connaître Jésus-Christ aux infidèles. — Dans un de ses livres intitulé : *De l'Etat des Sarrazins*, et composé pour réfuter l'islamisme, il dit que ses efforts furent couronnés par la conversion de plus de dix mille musulmans. Le Pape Grégoire X, qui, étant archidiacre de Liége, avait contracté avec lui une étroite amitié, voulut utiliser la parfaite connaissance qu'il avait des affaires d'Orient et le nomma vers 1272 nonce auprès du Grand Khan, ou empereur des Tartares. Marc Polo et son frère, voyageurs vénitiens, passaient alors à Saint-Jean d'Acre se rendant à la cour de ce monarque; Guillaume de Tripoli se joignit à lui avec le Fr. Nicolas de Vicence, Dominicain italien. Mais quand il entra en Arménie, il se trouva comme cerné par les troupes de Bibars, soudan d'Egypte, et fut obligé de revenir en Palestine. Il y continua ses travaux apostoliques jusqu'à sa mort.

GUY (Fr. CHARLES), membre de la congrégation du Sacré-Cœur de Marie. — Il a été envoyé en Afrique dans les missions de la Sénégambie et de la Guinée, et s'est embarqué à Brest pour cette destination le 31 janvier 1850. Ce religieux est du diocèse d'Autun (Saône-et-Loire).—*Voy.* BOULANGER.

GUZEL-HISSAR, ville de la Turquie d'Asie, non loin de Smyrne. Elle est bâtie avec les ruines d'une cité des plus illustres dans la primitive Eglise, c'est-à-dire Ephèse, évangélisée par saint Pierre et saint Jean. Au commencement du XVIII^e^ siècle, un Jésuite de la mission de Smyrne se rendait ordinairement, pour Pâques et Noël, à Cuzel-Hissar, à Thyatire et autres lieux avoisinants, où le commerce attirait beaucoup d'Arméniens. A chaque voyage, le P. réconciliait toujours quelques schismatiques à l'Eglise.

Guzel-Hissar est encore une ville de 30,000 âmes, très-commerçante : on croit qu'elle est sur l'emplacement de l'ancienne Tralles ou de Magnésie sur le Méandre.

H

HAI-DUONG-XU, une des provinces du Tong-King; elle est à l'intérieur du royaume dans la direction de l'est. Son nom vulgaire et familier est Xu-Dong. Xu veut dire *province*, et Dong, l'*orient*. Sa situation est en effet à l'orient, relativement à Kecho, la capitale. Elle est une des quatre provinces appelées *tu-trân*, c'est-à-dire les quatre gouvernements principaux ou intérieurs. Cependant elle est baignée par la mer.

HARATCH ou KARATCH, impôt de capitation que payent au gouvernement turc tous ses sujets, non musulmans, en particulier les Chrétiens.

HARAVICH (Fr. Georges), Mineur, missionnaire en Servie au XVI^e^ siècle, à une époque de confusion, de troubles et de cruelles persécutions. — Les prêtres latins, en butte à la haine des schismatiques grecs, étaient souvent bannis, emprisonnés ou massacrés par leurs fanatiques adversaires. Fr. Georges Haravich, qui était prêtre, fut mis à mort de cette manière avec Fr. Adrien, laïque, du même ordre que lui. C'était vers l'an 1450.

Le nom de ce missionnaire indique d'une manière certaine qu'il était Slave, soit d'une province de l'Autriche actuelle, soit de la Bosnie, soit même qu'il fût indigène de la Servie. Dès le XV^e^ siècle, les Franciscains qui desservaient ces pénibles missions, étaient comme aujourd'hui Austro-Slaves ou Bosniaques ou Serbes. Actuellement le plus grand nombre sont des Bosniaques.

HATUEY, cacique ou chef indien, de l'île de Haïti (Amérique). — Fuyant la cruelle oppression des Espagnols, il quitta sa patrie vers l'an 1510 et se sauva dans l'île de Cuba avec un grand nombre de ses sujets. Lorsqu'il apprit que ces étrangers avides commandés par Vélasquez venaient envahir à son tour l'île qui lui avait donné asile (c'était en 1511), il dit à ses compatriotes : Vous savez ce que les Chrétiens ont fait ailleurs ; ils viennent ici pour en faire autant s'ils le peuvent. Savez-vous pourquoi ils se comportent ainsi ? Avez-vous compris la cause des malheurs d'Haïti ? Connaissez-vous le motif pour lequel ils ont exterminé presque toute notre nation ? Eh bien ! sachez que c'est la religion qu'ils suivent qui a causé toutes ces calamités. Ils adorent un Dieu qu'ils appellent Or : ils ont vu que ce Dieu était parmi nous, et ils veulent nous détruire pour en avoir seuls la possession.

Hatuey avait près de lui un panier plein d'or et de pierreries. Il le leur montre et dit : Voilà le dieu des Chrétiens. Honorons cette divinité par des fêtes et des danses. Peut-être réussirons-nous à lui plaire, et elle nous sauvera de nos ennemis qui vont arriver. Les indigènes répondent : Vous avez raison, et aussitôt on se met à la prier. Hatuey leur dit alors : Ecoutez, si nous conservons ce dieu, les Chrétiens le sauront, ils viendront nous tuer et l'or tombera entre leurs mains; ne vaut-il pas mieux le jeter dans le fleuve ? Oui, répondirent les indigènes, cela vaudra mieux. Et à l'instant ils lancent dans les flots le panier plein d'or et de pierres précieuses.

Hatuey s'enfuit avec les siens, craignant de tomber entre les mains des Espagnols. Il ne put cependant éviter ce malheur, et il fut condamné à être brûlé vif. On l'attache au poteau qu'entoure le bûcher. Un missionnaire franciscain l'exhorte à se faire chrétien et lui promet qu'il ira tout droit au ciel. Le cacique lui demande : « Quels hommes y trouve-t-on, dans le ciel ? Les Espagnols y vont-ils aussi, dans le ciel ? — Oui, répond le religieux, mais il n'y a que les bons. — Si cela est, réplique Hatuey, je ne veux pas m'y trouver, j'aime mieux descendre dans l'enfer pour avoir loin de moi une race si cruelle. » Le missionnaire épuise en vain toute son éloquence pour lui faire changer cette funeste disposition. Hatuey ne voulut plus l'écouter et se laissa brûler.

Ce trait est rapporté par le P. de Charlevoix dans son *Histoire de Saint-Domingue*. Il donne une idée de la cruauté des premiers aventuriers espagnols, qui s'abattaient sur l'Amérique comme sur une proie. Il fait voir aussi quels obstacles une pareille conduite suscitait aux missionnaires de l'Evangile. Si on eût employé la douceur à l'égard des Indiens, quoique ce fussent des peuples très-bornés, et plongés dans l'oisiveté et la débauche, l'immense ascendant que les Européens avaient sur eux les auraient portés à embrasser la croyance professée par des êtres si supérieurs, et après quelques générations ils seraient devenus de bons Chrétiens.

HAVEQUEZ (Le P. Arsène), Jésuite français, du diocèse d'Amiens, missionnaire en Amérique. — Il est parti du Havre le 16 septembre 1846 avec le P. Maurice et le F. Veconau. Leur destination était l'Amérique du Nord (Canada, Orégon, Etats-Unis ou Montagnes-Rocheuses), où la Compagnie de Jésus a des missions très-importantes.

HAVERS (Le P. Charles), Jésuite anglais, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Southampton le 14 août 1843, pour le Bengale, avec cinq autres religieux de la même nation et de la même société envoyés aussi dans cette mission. C'étaient le P. Raby, le Fr. Thompson (George), le Fr. Blond et le Fr. Thompson (Henri). Ces quatre derniers étaient scolastiques. — A cette époque la compagnie de Jésus avait à Calcutta et dans le Bengale une mission florissante. Elle comprenait l'instruction donnée à la jeunesse dans des colléges, e

le saint ministère. L'une et l'autre œuvre étaient couronnées de succès et promettaient les plus belles espérances : mais les Jésuites ayant eu avec les missionnaires séculiers du Bengale des difficultés dont la nature ne m'est pas connue, ils se virent obligés de quitter le pays. Humilions-nous, adorons les desseins inscrutables de la Providence qui permet que les enfants de lumière soient quelquefois moins prudents que les enfants de ténèbres.

HAY-TAO, mot chinois qui sert à désigner une espèce de magistrat. — Les hay-tao n'existent que dans les ports de mer : ce sont des espèces de préfets maritimes ou de commissaires de port. Ils sont en même temps investis de hautes fonctions judiciaires. — Dans les relations des missionnaires et des voyageurs qui ne connaissent pas toujours bien les attributions des autorités chinoises, ces magistrats sont quelquefois appelés gouverneurs des villes où ils exercent leurs fonctions.

HEAN ou HIEN, ville du Tong-King dans le Xu-Nam, — *Voy.* HIEN.

HEBERT DE SAINT-GERVAIS (M. PIERRE), prêtre français, du séminaire des Missions-Étrangères, missionnaire au XVIII^e^ siècle dans le Tong-King. — Il était bachelier en théologie lorsqu'il partit pour l'Asie en 1713. Il évangélisa près de trente ans la vigne qui lui avait été assignée, étant mort le 23 décembre 1742. M. de Saint-Gervais était d'Alençon en Normandie, dans le diocèse actuel de Séez.

HELENE, princesse éthiopienne au XVI^e^ siècle. — Elle était régente de l'empire pendant la minorité de son fils David III (1508-1540). A cette époque les Turcs, après s'être emparés de l'Arabie, parurent sur la côte d'Abyssinie, et inspirèrent à la régente de vives inquiétudes. C'est pourquoi elle résolut de s'allier aux Portugais pour repousser ces conquérants infidèles, et elle leur envoya en ambassade un Arménien nommé Mathieu, autorisé à promettre au roi de Portugal le tiers de l'empire s'il venait à son secours. Mathieu se rendit aux Indes; mais son caractère fut méconnu; on le prit pour un imposteur, et ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il put s'embarquer pour Lisbonne.

Emmanuel, roi de Portugal, le reçut avec les égards dus à son titre, et il envoya de son côté un ambassadeur en Ethiopie. C'était Rodrigue de Lima, jeune homme d'une humeur bizarre, d'un caractère impétueux et impatient. Il arriva en Abyssinie avec Mathieu par la voie de Massouah et d'Arkiko. Mais les choses avaient bien changé de face dans ce pays. David III avait vaincu les musulmans et n'avait plus aussi besoin de secours : aussi accueillit-il froidement l'ambassadeur portugais, et ne consentit point à tenir la promesse qu'avait faite sa mère de céder le tiers du royaume.

Rodrigue de Lima était accompagné de trois chapelains nommés Fernandez, Mendez et Alvarez, et d'un médecin appelé Bermudez. Ces quatre personnages jouèrent un rôle dans l'histoire religieuse de l'Ethiopie. Bermudez devint le premier patriarche latin d'Ethiopie.

La régente Hélène mourut peu de temps après l'arrivée de l'ambassade portugaise.

HELIO (Le P.), Trappiste français, du diocèse de Nantes où il avait été curé de la Renaudière. S'étant ensuite fait religieux au monastère de la Meilleray, il fut envoyé en Amérique avec onze autres moines de la même maison. Ils s'embarquèrent à Nantes le 30 octobre 1849, se rendant dans le Kentucki (Etats-Unis), où douze autres de leurs frères les avaient précédés de quelques mois et avaient fondé un nouveau couvent du nom de Gethsémany.

Ils avaient pour compagnons de voyage six ecclésiastiques bretons destinés au diocèse de Natchez : c'étaient MM. Morisset, prêtre de Nantes; Grignon, prêtre de Rennes; Bobonneau et Guillon, diacres de Nantes; Fierabras, sous-diacre du même diocèse et un clerc minoré.

HELIOPOLIS, c'est-à-dire la *Ville du soleil*, titre d'évêché *in partibus*.—Il y a deux villes d'Héliopolis, très-distinctes l'une de l'autre. La première était en Phénicie, sous la métropole de Damas. Elle existe encore sous le nom de Balbeck. Ce n'est qu'un bourg de 1,200 âmes, mais on y voit de magnifiques ruines. Elle a été presque ruinée en 1759 par un tremblement de terre. On la regarde comme la capitale des Montouatis, montagnards farouches et avides de pillages qui rôdent aux environs. Balbeck avait été célèbre du temps des croisades.

La seconde ville d'Héliopolis était en Egypte, sous la métropole de Léontopolis dans l'Augustamnique. On y voit encore un village nommé tantôt Matarea, tantôt Einisciens, c'est-à-dire ville du soleil. Ce village est à une lieue du Caire. Il y avait encore au XVIII^e^ siècle un évêque copte. Lors des croisades, on y établit un évêque latin.

Le titre d'évêque d'Héliopolis a été illustré par M. François Pallu, prélat français, un des fondateurs de la congrégation des Missions-Etrangères au XVII^e^ siècle, vicaire apostolique du Tong-King, puis d'une grande partie de la Chine. Il était de Tours. Il fut sacré à Rome en 1659, et mourut en Chine dans le Fokien, le 24 octobre 1684.

HELLADE, ELADE (SAINT), évêque d'Auxerre au IV^e^ siècle. — *Voy.* ELADE.

HENARES (Le P. DOMINIQUE), prélat espagnol de l'ordre des frères Prêcheurs, missionnaire au XIX^e^ siècle dans l'empire d'Annam, évêque de Feissette *in partibus* et coadjuteur du vicaire apostolique du Tong-King oriental et martyr.—Il naquit à Vaina en Andalousie, et embrassa l'ordre de Saint-Dominique. Il passa au Tong-King comme missionnaire, vers 1789. En 1800 il fut nommé évêque de Feissette et coadjuteur du P. Delgade, vicaire apostolique au Tong-King oriental. Pendant la persécution de

1838, comme il fuyait avec une barque, il fut arrêté par la perfidie d'un païen et mis en cage, puis conduit au gouverneur, interrogé et condamné à avoir la tête tranchée. Cette sentence fut exécutée le 25 juin 1838. Le P. Hénarès avait 73 ans, dont 38 d'épiscopat, et il en avait consacré 49 au bien de la mission. C'était un homme d'une vie très-pure, d'un grand zèle pour le salut des âmes, assidu à la prière et à l'étude, et rempli de charité pour les malheureux. Son catéchiste, François Chiêne, arrêté en même temps que lui, fut aussi décapité le même jour.

HENNESY (M. Richard), prêtre irlandais du diocèse de Waterford, missionnaire en Amérique dans le Texas. — Il est parti en 1846, à la suite de M. Modin, évêque de ce pays, qui emmenait douze autres prêtres, clercs ou étudiants ecclésiastiques de diverses nations, français, espagnols, italiens. — *Voy.* Dubois.

HENRI, sixième roi chrétien du Congo, monta sur le trône en 1540, à la mort de Jacques (*voy.* ce nom), et fut tué en 1542, dans une guerre contre les Anzicos, peuple anthropophage de l'intérieur de l'Afrique. — J'ignore pourquoi les relations le nomment Henri V, puisqu'il est le premier de ce nom. En effet, il n'est pas présumable qu'il y ait eu au Congo, avant la découverte du pays et l'introduction de la religion chrétienne, des rois portant le nom Européen et chrétien de Henri, et l'on a depuis cette époque la série de ces princes avec l'époque de leurs règnes; ce sont : Jean, baptisé en 1491 et mort en 1492; Alphonse, roi de 1492 à 1525 pendant 33 ans; Pierre, roi de 1525 à 1530 pendant 5 ans; François, roi de 1530 à 1532 pendant 2 ans; Jacques, roi de 1532 à 1540 pendant 8 ans; Henri, sixième roi, de 1540 à 1542 pendant 2 ans. Il eut pour successeur Alvare I^er^, roi de 1542 à 1587, pendant 45 ans. — *Voy.* tous ces noms.

HENRI (Saint), missionnaire anglais dans la Scandinavie et la Finlande, archevêque d'Upsal et martyr au XII^e^ siècle. — Il alla prêcher la foi aux peuples du Nord avec Nicolas Breakspeare son compatriote, qu'on regarde comme l'apôtre de la Norvége, et qui devint cardinal-légat du Saint-Siége, puis Pape en 1154, sous le nom d'Adrien IV. C'est lui qui sacra saint Henri archevêque d'Upsal en 1144. La Suède avait alors pour roi Eric nommé aussi Henri, et qui était un prince religieux. Le nouvel archevêque, après avoir réglé tout ce qui concernait son Eglise et procuré la conversion de plusieurs provinces, alla porter la lumière de l'Evangile dans la Finlande nouvellement conquise par le roi. Ses travaux évangéliques, que Dieu combla de bénédictions, lui ont mérité le titre d'apôtre de cette contrée, mais il ne put les continuer longtemps. Il fut lapidé en 1151 à l'instigation d'un meurtrier qu'il avait tâché en vain de faire rentrer dans le devoir. Son tombeau a été en grande vénération à Upsal jusqu'au XVI^e^ siècle, que les protestants dispersèrent ses cendres. On peut juger de la sainteté de la réforme par ces exploits souvent répétés.

Benzélius a publié une *Vie de saint Henri* dans ses *Monuments suédois*.

HENRI (Le P. Henri), Oblat piémontais, missionnaire dans l'empire Birman. — On voit dans une lettre du P. Abbona, son confrère, datée de Maulmein, 15 octobre 1840, qu'il administrait alors trois chrétientés dont la population s'élevait à 500 âmes. La situation de ces paroisses n'est pas indiquée : il est à croire cependant qu'on veut parler de localités peu éloignées de Maulmein.

HENRI, évêque latin des Russes au XIV^e^ siècle. — Tout ce qu'on sait de ce prélat, qui ne paraît pas avoir appartenu à un ordre religieux, c'est qu'il eut pour successeur Théodoric de Judagine, nommé par Urbain VI le 30 avril 1367. Ce sont les missions des Dominicains en Russie pendant le XIII^e^ siècle qui avaient donné naissance à ce titre épiscopal. — *Voy.* Gerard.

HENRI DE COIMBRE (Fr.), Mineur portugais du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, missionnaire dans l'Inde, et le premier de son ordre qui y soit allé par mer, en doublant le cap de Bonne-Espérance. — Il s'embarqua le 13 mars 1500 sur la flotte d'Alvarez Cabral, avec sept autres Franciscains et quelques prêtres séculiers. En se rendant au Malabar par la voie nouvellement découverte, Cabral prit trop à l'ouest, et le 24 avril il découvrit par hasard le Brésil. Les Portugais étant descendus pour reconnaître le pays, y dressèrent un autel sur lequel on offrit le sacrifice de propitiation, et Fr. Henri prêcha à cette première cérémonie. Quoique les indigènes ne comprissent ni les mystères qu'ils voyaient, ni la langue qui frappait leurs oreilles, ils assistèrent à la messe avec respect et écoutèrent la prédication en silence. Une croix fut élevée solennellement sur le rivage. C'est à cette circonstance que le Brésil dut alors le nom de territoire de Sainte-Croix. Cabral envoya au roi de Portugal Gaspard de Lemos et un frère Mineur pour informer ce souverain de sa découverte, c'était alors Emmanuel qui régnait : on l'a surnommé le Grand, le Très-Heureux, le Fortuné. Quand on réfléchit aux découvertes, aux exploits et aux conquêtes de Vasco de Gama, d'Albuquerque, de Cabral, et de Figueira en Afrique, en Asie, en Amérique et en Océanie, on ne trouve point ces titres exagérés. A cette époque, l'ambition des souverains de l'Europe chrétienne était anoblie par un mobile sublime qui aujourd'hui a disparu de la politique : c'était le soin d'étendre le royaume de Jésus-Christ. Ainsi, on voit qu'Emmanuel sur le rapport des envoyés de Cabral, fit partir en 1503 pour le Brésil une flotte sur laquelle il y avait plusieurs missionnaires franciscains presque tous italiens. Ces premiers apôtres du Brésil furent massacrés par les sauvages qu'ils évangélisaient; mais le sang des martyrs féconda une vigne si agreste, et bientôt les Franciscains réformés, qui avaient four-

ni au Seigneur de si glorieuses prémices, possédèrent au Brésil assez de couvents pour qu'on en formât une province.

Lorsque Cabral reprit la route des Indes, une tempête fit périr la moitié de ses vaisseaux. Il en rallia six avec lesquels il se rendit à Mozambique, à Quiloa, à Mélinde (côte orientale d'Afrique), et de là à l'île Anchedive située à douze lieues de Goa. Fr. Henri de Coïmbre y admit tous les Portugais de l'escadre aux sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Mais ne sachant pas la langue du pays, et n'ayant point d'interprète, il ne put malgré son désir annoncer la bonne nouvelle aux insulaires.

D'Anchedive, Cabral se rendit à Calicut, le premier endroit de l'Inde où les Européens fussent arrivés par mer dans la personne de Vasco de Gama qui y avait touché deux ou trois ans auparavant (20 mai 1498). Un traité de commerce fut conclu entre l'amiral portugais et le souverain de cette ville, auquel les voyageurs donnent ordinairement le titre de *Samorin* ou *Zamorin*. A la faveur des relations établies, Fr. Henri et ses compagnons annonçaient l'Evangile parmi les indigènes, lorsque la jalousie des marchands égyptiens et musulmans, dont la concurrence des Portugais détruisait le monopole, suscita contre ceux-ci un mouvement populaire. Fr. Henri et quatre autres missionnaires, couverts de blessures, réussirent avec peine à gagner la flotte : trois apôtres de la foi périrent sous les coups des mahométans et des Malabares. Cabral tira vengeance de cette trahison et alla ensuite traiter avec le roi de Cochin par l'entremise d'un Indien que les missionnaires avaient converti. C'est ainsi que furent fondés les premiers comptoirs des Portugais dans l'Inde. Les Franciscains, loin de se rebuter de ce qu'ils avaient déjà souffert pour Jésus-Christ, animés au contraire par le martyre de leurs trois compagnons, se mirent à évangéliser les Indiens du royaume de Cochin, comme ils avaient fait sur le territoire de Calicut. Un renfort leur arriva sur ces entrefaites, et les pertes qui avaient éclairci leurs rangs furent réparées. Le roi Emmanuel, sans même savoir ce qui était arrivé à Cabral, envoya dans les parages du Malabar une nouvelle flotte à bord de laquelle se trouvaient quatre Fr. Mineurs; ceux-ci, arrivés en 1501, se joignirent à la troupe apostolique dirigée par Fr. Henri de Coïmbre, et partagèrent ses travaux.

Bientôt apparut un nouveau secours encore plus efficace, car les peuples indous voyant l'appareil formidable déployé par les étrangers concevaient une plus grande idée de la religion prêchée par leurs prêtres, et les écoutaient plus volontiers; et les rois frappés également de la puissance des Portugais, montraient des dispositions plus conciliantes. Le roi Emmanuel, instruit du massacre de ses sujets à Calicut, chargea Vasco de Gama, créé amiral des Indes, de s'y rendre avec un armement considérable. Cette flotte imposante détermina les princes de l'Afrique orientale à se soumettre sans résistance, et Gama forma des établissements à Mozambique et à Sofala. Ces circonstances politiques ne sont point hors du sujet, car tout établissement portugais dans un pays nouveau, était alors une porte ouverte à l'Evangile. Aucun fort n'était construit, aucun comptoir n'était fondé dans une ville infidèle, sans que bientôt on ne vît bâtir auprès un couvent de Franciscains, de Dominicains ou d'autres religieux, et c'était là un centre d'apostolat pour le pays.

Cependant Gama arrive en vue des côtes de l'Inde où l'avait précédé la terreur de son nom. Les Chrétiens indigènes connus sous le nom de Chrétiens de saint Thomas, parce qu'ils prétendent que leur Eglise a été établie par l'apôtre de ce nom, voyant des coreligionnaires dans les puissants étrangers survenus depuis quelques années, envoient des députés à Gama afin de lui présenter en signe de soumission le sceptre de leurs anciens rois, qui était un bâton rouge garni en argent et surmonté de trois clochettes de menu métal. C'étaient des hommes d'une belle taille, au teint brun, vêtus de longues robes en calicot blanc, portant la barbe longue et épaisse : leurs cheveux, qu'ils laissaient croître aussi, étaient retroussés sous leurs turbans. Fr. Henri et ses compagnons inspirèrent à l'amiral des sentiments de bienveillance pour ces Chrétiens qui venaient les visiter à Cochin, et qu'ils allaient eux-mêmes évangéliser chez eux, à Cranganor, leur ville principale, afin de leur rendre la foi chrétienne dans toute leur pureté, car ils partageaient les erreurs de Nestorius et reconnaissaient non l'autorité du successeur de saint Pierre, mais celle des patriarches chaldéens.

Gama répondit aux députés qui suppliaient de recevoir leur nation sous la protection du roi de Portugal, qu'il n'avait rien tant à cœur que de les soustraire au joug des idolâtres, et que si la nécessité de son prompt départ et l'attitude hostile du roi de Calicut ne lui permettaient pas de réaliser promptement leurs vœux, du moins, il ne négligerait rien auprès de son souverain pour qu'on leur envoyât des secours. De leur côté, les missionnaires franciscains promirent de pourvoir à leurs besoins spirituels en attendant que le roi de Portugal s'occupât de leurs besoins temporels. Mais le roi de Calicut ayant déclaré la guerre à celui de Cochin, parce que ce dernier ne voulait pas lui livrer les Portugais ni les chasser de ses Etats, ce fâcheux contre-temps, en interrompant les communications, empêcha les missionnaires de compléter la conversion des Chrétiens de saint Thomas. Les Franciscains virent donc leurs efforts pour propager la foi, paralysés par la complication des événements, et même ils eurent beaucoup à souffrir personnellement de la guerre qui s'éleva en cette circonstance.

Il n'est plus question dans la suite de Fr. Henri de Coïmbre et de ses compagnons qui continuèrent sans doute à travailler autant

qu'ils le purent. J'ignore l'époque, le lieu et les circonstances de la mort de ces missionnaires. Quant aux Chrétiens de saint Thomas, dits aussi Nestoriens et appelés plus communément Syro-Chaldéens, les archevêques de Goa, les Jésuites portugais et les archevêques de Cranganor qu'on institua exprès pour eux, plus tard les Carmes italiens et les vicaires apostoliques du Malabar, ont fait depuis 350 ans bien des efforts pour déterminer leur réunion au centre de l'unité, et cette affaire n'a jamais pu être menée à bonne fin, du moins d'une manière complète. Il y en a 100,000 de convertis avec environ 350 prêtres de leur rite. Quant aux schismatiques, je n'en sais pas le nombre : c'est peut-être vingt ou trente mille. Ils ont un évêque qui reconnaît l'autorité du patriarche des Chaldéens. Schismatiques quant à eux, ils font un mélange des erreurs d'Eutychès et de Nestorius, c'est-à-dire qu'ils se tiennent en deçà de la vérité et vont au delà, mais pour la vérité elle-même ils n'en veulent pas, parce que c'est la vérité. Cette contradiction n'existe pas seulement dans l'Inde. Du reste rien n'égale leur ignorance si ce n'est leur obstination. Ce sont aujourd'hui les Carmes italiens qui sont chargés de la tâche ingrate de ramener ces pauvres brebis au bercail de l'Eglise.

HENRI DE NOCERA (Le P.), Mineur observantin italien, missionnaire dans l'Albanie (Turquie d'Europe). — Il est parti dans ce pays en 1844 ou 1845 avec le P. Jacques de Turin, religieux du même ordre et de la même nation.

HENRI DE PORTUGAL, duc de Viseu, surnommé le Navigateur, né en 1392, mort en 1463, était le troisième fils du roi Jean I^er^. — Il fit une étude approfondie de la géographie et de l'art de la navigation. Il s'intéressait beaucoup aux découvertes maritimes, à la gloire et à l'agrandissement de sa patrie, et à la propagation de la foi catholique dans les pays nouveaux. Ces nobles soins l'occupèrent pendant une carrière de plus de 50 ans. On lui doit la découverte de Madère et de nombreuses explorations sur la côte occidentale d'Afrique, jusqu'à Sierra-Leone. Il contribua puissamment à diriger les idées et les efforts du Portugal vers ce but extérieur qui a donné à un si petit pays tant de splendeur, de prospérité et une renommée immortelle, pour avoir porté ses armes dans les quatre parties du monde, conquis des contrées immenses dans les Indes, dans l'Archipel asiatique et sur les deux côtes orientale et occidentale de l'Afrique, de Ceuta au Congo, et de l'Abyssinie à Mozambique. Cet essor et cette expansion extraordinaires facilitèrent beaucoup la diffusion de l'Evangile aux xv^e^ et xvi^e^ siècles. Le prince Henri était très-zélé pour cet objet, plus important encore que la gloire des armes, la prépondérance politique et l'extension du commerce.

Il était grand maître de l'ordre du Christ, dont le but était de combattre les ennemis de la loi de Jésus-Christ. En 1418, deux gentilshommes de ce prince envoyés à la découverte, furent jetés par la tempête sur une petite île qu'ils nommèrent Porto-Santo (Port-Saint). L'année suivante, ils découvrirent Madère au Sud. Ils lui donnèrent ce nom (*Madeira* en portugais veut dire *bois de construction*), parce qu'elle était couverte de forêts. Pour encourager son frère Henri, le roi Edouard lui céda sa vie durant le domaine de Porto-Santo, Madère, et de tous les pays qu'il pourrait découvrir sur la côte occidentale d'Afrique, Madère fut placée sous la juridiction spirituelle de l'ordre du Christ.

En 1430, le prince Henri, voulant mettre sous la protection du Saint-Siége ses entreprises de découvertes et de conquêtes qui avaient pour but la propagation de la foi chez les peuples infidèles, envoya à Rome un chevalier du Christ. Admis en plein consistoire aux pieds de Martin V, le chevalier parla du zèle de Henri, qui depuis plus de vingt ans avait fait une dépense royale pour découvrir des pays immenses, dont les habitants, esclaves de l'islamisme ou de l'idolâtrie, gémissaient depuis des siècles sous le joug tyrannique du démon. Il ajouta que le principal but de ces voyages était la gloire de Dieu et l'accroissement du bercail du bon Pasteur ; que les Portugais dévouant leurs biens et leur vie même dans cette vue si chrétienne, il priait le Pape de reconnaître leur zèle pour l'extension de la foi, en attribuant à la couronne de Portugal toutes les terres qu'on découvrirait le long de l'Afrique jusqu'aux Indes inclusivement, puisqu'on devait regarder comme des possesseurs injustes toutes les nations infidèles qui y étaient établies, et dont cependant on ne recherchait que le salut; qu'il suppliait aussi le Pontife de défendre à tous les princes chrétiens, sous les peines canoniques les plus graves, de traverser les Portugais dans leurs entreprises, et de s'établir dans les pays découverts par eux qui leur étaient naturellement acquis ; qu'enfin, comme il s'agissait du bien des âmes, on demandait au Vicaire de Jésus-Christ d'ouvrir les trésors de l'Eglise en faveur de ceux qui, se mettant à la merci d'un élément perfide, s'exposaient à périr loin de leur patrie, privés des secours spirituels et corporels dont on les y eût environnés. Martin V conçut de ce discours les plus vives espérances pour la religion, et fit expédier une bulle dans la forme et la teneur que l'infant souhaitait. Ces donations et priviléges furent depuis confirmés par les Papes Eugène IV, Nicolas V et Sixte IV.

C'est à la suite de cette bulle de Martin V et pendant la vie du prince Henri que furent découvertes les îles Açores, de 1432 à 1446, celles du cap Vert en 1456. — Le cap Blanc avait été franchi en 1442, le cap Vert en 1445, toujours par les Portugais, sous les auspices du prince Henri qui vit arriver les navigateurs de sa nation jusqu'à Sierra-Leone.

Après sa mort, arrivée en 1463, l'impulsion était donnée. D'ailleurs le roi Jean II

encourageait les découvertes. En 1481, Jacques de Azambusa vint jusqu'à la côte d'Or fonder un établissement, où il bâtit une église. En 1484, Jacques Cam arriva au fleuve Zaïre. Le Congo était ainsi découvert. En 1486 Barthélemy Biaz parvint au cap des Tourmentes, à la pointe de l'Afrique. Le roi Jean II mieux inspiré voulut qu'il s'appelât cap de Bonne-Espérance. En effet, il fut doublé en 1497 par Vasco de Gama qui, en mai 1498, jeta l'ancre devant Calicut dans l'Inde, et revint à la cour de Lisbonne en 1499.

HENRI DE TAVORA (Le Fr.), Dominicain portugais du XVI^e^ siècle, et deuxième évêque de Cochin dans l'Indoustan. — Le premier pasteur de cette église érigée en 1557 par le Pape Paul IV avait été Fr. Grégoire Temudo, religieux du même ordre, transféré à l'archevêché de Goa en 1568. Il paraît que le siége de Cochin fut quelques années vacant, car le Fr. Henri ne partit pour l'Inde qu'en 1576. Dès l'année 1578 il fut transféré à Goa, comme l'avait été son prédécesseur mort en 1571. Préposé au gouvernement spirituel de cette grande métropole, il fit faire de tels progrès à la religion catholique que les prêtres des Idoles (les brahmes), voyant tarir la source de leurs revenus, l'empoisonnèrent en 1583. Il avait été cinq ans archevêque de Goa, et deux ou trois ans évêque de Cochin. Son épiscopat qui n'était qu'une véritable mission fut ainsi couronné par le martyre. Fr. Henri de Tavora eut pour successeur sur le siége de Goa un autre Dominicain, Fr. Vincent de Fonseca.

HENRIQUEZ (Gonzalve), Jésuite portugais, était diacre quand il fut envoyé aux missions du Brésil en 1570 avec le P. Azeveda et un grand nombre d'autres religieux de son ordre. — Il fut massacré, ainsi que ses compagnons, par des protestants qui les prirent non loin des îles Canaries.

HENRIQUEZ (Le P. François), Jésuite persan, missionnaire au XVI^e^ siècle dans l'Indoustan et principalement dans l'empire du Grand-Mogol. — Akbar, petit-fils de Baber et descendant de Tamerlan, qui gouvernait ce puissant Etat à la fin du XVI^e^ siècle, désirant connaître la religion chrétienne, écrivit au provincial des Jésuites de Goa de lui envoyer des missionnaires. Trois religieux furent désignés pour se rendre à sa cour. C'étaient le P. Rodolphe Aquaviva, Italien, fils du duc d'Atri et neveu du P. Claude Aquaviva qui gouverna la compagnie de Jésus pendant 34 ans en qualité de général; le P. Montserrat, espagnol et le P. Henriquez, persan. Ce dernier servit d'interprète à ses confrères qui avaient apporté avec eux un Koran, et qui chaque semaine avaient une controverse religieuse avec les molloks ou prêtres mahométans dans le palais même d'Akbar. Ce monarque montra d'abord les plus belles dispositions pour embrasser la religion chrétienne, pour laquelle il témoignait un goût et un empressement marqués, une vive admiration, et même une prédilection singulière; mais c'était une de ces âmes abâtardies par les plaisirs des sens, et que l'habitude enchaîne de ses honteux liens. Il n'eut jamais la force de renoncer à son sérail et donna même dans des extravagances incroyables. Le P. Henriquez voyant son ministère stérile se retira à Goa.

C'était vers l'an 1580. Il n'avait guère séjourné à la cour d'Akbar que deux ou trois ans. Il n'est parlé de lui qu'à cette occasion. C'est peut-être le seul Persan qui ait été Jésuite. Le nom d'Henriquez par lequel il est désigné est évidemment un nom portugais qu'il avait dû prendre en vivant au milieu des Chrétiens, pour qui il eût été trop étrange de l'appeler par son nom véritable. C'est ainsi que les missionnaires européens en entrant en Chine prennent des noms chinois. — *Voy.* Aquaviva.

HERACLIUS (Saint), missionnaire au V^e^ siècle dans l'Italie méridionale. — C'était un de ces confesseurs africains que les Vandales ne purent faire apostasier et qu'ils embarquèrent sur un vieux vaisseau, après s'être lassés à les tourmenter sans succès. Le Martyrologe romain cite sous la date du 1^er^ septembre les noms de ces saints au nombre de douze, savoir : saint Prisque, saint Castrense, saint Tammare, saint Rosius, saint Héraclius, saint Secondin, saint Adjuteur, saint Marc, saint Auguste, saint Elpide, saint Conion et saint Vindonius. Le même livre rapporte qu'ils abordèrent en Campanie, qu'ils se dispersèrent en différents lieux de cette province, y propageant la religion catholique avec le plus grand succès, et qu'on leur donna à gouverner plusieurs Eglises, car il est probable qu'ils étaient évêques dans leur patrie.

HERAULT (Le P. Lucien), religieux français de la Merci et de la Réforme de Cerfroi, fut envoyé à Alger par ses supérieurs en 1642 avec le Fr. Boniface des Bois pour l'œuvre du rachat. —Les esclaves chrétiens, objet de sa mission, s'y trouvaient en grand nombre. Le P. Hérault brisa les fers de beaucoup de ces malheureux et les rendit à leur patrie. En 1645 il retourna encore à Alger dans le même but avec le P. Guillaume Dreilhac. Ce dernier ramena en France les esclaves arrachés à la servitude, tandis que le P. Hérault, pour augmenter le nombre des captifs délivrés, engagea sa propre liberté et resta entre les mains de ses créanciers mahométans. On lui fit endurer des supplices atroces, que la plume se refuse à décrire. Il fut notamment jeté dans une basse fosse remplie de reptiles; dans une prison aussi affreuse, il s'estimait plus heureux qu'auparavant, parce qu'il n'entendait plus blasphémer le saint nom de Dieu; à chaque pas il écrasait un crapaud ou un lézard; il marchait pieds nus dans le venin; il fallut qu'avec ses ongles il se creusât dans l'épaisseur de la muraille un appui pour son corps. Il passa six semaines sans soulagement dans ce séjour d'horreur, bénissant Dieu de ce qu'il n'était plus obligé de res-

pirer l'air que souffle l'impiété des barbares. L'impossibilité où se trouvait le P. Hérault de soulager ou de délivrer tant de malheureux Chrétiens qu'il savait accablés de tourments et en danger d'apostasier la foi, contribua plus que les mauvais traitements à accélérer sa mort. Le P. Anselme Davil recueillit son dernier soupir le 28 janvier 1646. Il exposa son corps pendant trois jours à la vue des Turcs et des esclaves; par ses démarches, il obtint du divan et de la douane quelque temps de relâche aux travaux des pauvres Chrétiens, afin qu'ils pussent librement rendre les derniers devoirs à celui qui avait souffert la mort en voulant leur rendre la liberté. Les Turcs à qui était confiée la garde de ce corps mort ne purent s'empêcher de verser des larmes, tant ils avaient le cœur ému de compassion à la vue de l'extrême affliction des esclaves. La posture de ces derniers, leurs regrets sans fin, leurs cris, témoignaient un véritable désespoir. Les femmes que le malheur avait précipitées dans cette région inouïe pour y partager avec leurs maris les souffrances de la captivité, étaient surtout inconsolables; elles apportaient leurs petits enfants auprès de ce Père; elles leur faisaient invoquer le secours du ciel pour le repos de son âme, baiser ses mains, sa bouche et ses pieds; elles s'attachaient à ses habits et à son cercueil avec une assiduité opiniâtre. Enfin il fut enlevé par des prêtres qui étaient précédés de deux Turcs, et son corps fut suivi jusqu'à la chapelle des pri sons de la douane par plus de trois mille esclaves. Un religieux portugais fit son oraison funèbre, et plus de quarante prêtres, tant séculiers que réguliers, assistaient à ses obsèques; ce qui de mémoire d'homme ne s'était jamais vu dans ce pays. — Ces faits sont tirés d'un ouvrage sur le P. Hérault, cité par Henrion et intitulé : *Les victoires de la charité ou Relation des voyages de Barbarie, faits en Algérie par le R. P. Lucien Hérault, pour le rachat des Français esclaves pendant les années* 1643 *et* 1645; *avec ce qui s'est passé dans sa captivité, son emprisonnement et sa mort, arrivée audit Alger le* 28 *janvier* 1646.

HERMAGORE (Saint), disciple de saint Marc l'évangéliste et premier évêque d'Aquilée. — La tradition de cette illustre Eglise est qu'il en fut le fondateur, qu'il prêcha la foi avec zèle, fit beaucoup de conversions, et qu'il eut la tête tranchée, ainsi que son diacre Fortunat, après avoir enduré de grands tourments pour Jésus-Christ. On l'honore le 12 juillet.

Les successeurs de saint Hermagore furent reconnus patriarches dès les premiers siècles; mais la ville d'Aquilée n'ayant plus aucune importance, et la haute dignité de ses prélats étant un sujet de contestation fâcheuse entre l'Autriche et Venise, le Pape Benoît XIV a supprimé le siége au XVIII^e^ siècle. Aujourd'hui Aquilée n'est plus qu'un pauvre bourg de quinze à dix-huit cents âmes.

HERMAS (Saint), chrétien de Rome et disciple des apôtres. — Saint Paul le salue dans sa *Lettre aux Romains*. Origène le regarde comme l'auteur du livre intitulé *le Pasteur*, en quoi il a été suivi par quelques écrivains modernes; mais d'autres savants pensent que l'auteur du *Pasteur* était un autre Hermas qui vivait dans le II^e^ siècle.

On pense que saint Hermas était Grec d'origine, comme le prouve son nom, mais qu'il faisait son séjour ordinaire en Italie et à Rome. Les Grecs le mettent au rang des apôtres et des soixante-douze disciples. Ils ajoutent qu'il fut fait évêque de Philippes en Macédoine ou de Philippopolis en Thrace, et ils font sa fête le 8 mars et le 8 octobre. Les Latins la célèbrent le 9 mai. Il est plus vraisemblable que Hermas, auteur du livre du *Fasteur*, était un simple laïque qui était marié et avait encore sa femme et ses enfants lorsqu'il écrivit l'ouvrage en question. Mais si le fidèle que saluait saint Paul n'est pas le même que l'auteur, le premier a pu être fait évêque d'une des Eglises citées plus haut. Les deux opinions se concilieraient ainsi.

HERNANDEZ (Antoine), Jésuite portugais de Montemayor (quelques relations l'appellent Fernand de Montemayor; il est probable qu'on aura pris son pays pour son propre nom et qu'on aura fait de son nom Hernandez le prénom Fernand), faisait partie de la nombreuse troupe apostolique qui fut égorgée en 1570 sur le Saint-Jacques par les calvinistes, non loin des îles Canaries. — *Voy.* Alvaro.

HERNANDEZ ou FERNANDEZ (Dominique), Jésuite portugais, se trouvait en 1570 sur le Saint-Jacques comme le précédent et eut le même sort. Les martyrs tombaient à la mer en chantant le *Te Deum*. — *Voy.* Alvaro d'Acosta.

HERODION (Saint), disciple des apôtres, honoré par les Grecs du titre d'évêque et de martyr. — Saint Paul en fait mention dans son *Epître aux Romains*. Hérodion est inscrit au Martyrologe le 28 mars.

HERRERA (Le P. Jacques de), Augustin espagnol du XVI^e^ siècle, un des premiers missionnaires des îles Philippines.

HERRUC (Saint), évêque de Werden, dans l'Allemagne septentrionale. — Il est honoré le 15 juillet. Le temps auquel il vivait n'est pas indiqué, mais il est à présumer que c'était lors de l'établissement de la religion dans ces contrées. On sait que la barbarie s'y était retranchée, et qu'il fallut bien des efforts, des travaux, des prédications, des prières, des martyres, pour y faire pénétrer la religion, qui les a enfin civilisées.

HERUMBERT (Saint), missionnaire au VIII^e^ siècle dans l'Allemagne septentrionale et premier évêque de Minden (Westphalie). — On ignore son origine; tout ce qu'on sait, c'est qu'il était un des missionnaires chargés par Charlemagne d'aller instruire dans les vérités de la foi les Saxons encore païens et barbares. Ce prince comprenait

sionnaires qu'il avait chargés, sous la conduite de saint Augustin, de travailler à la conversion de l'Angleterre. Il prit donc part à cet apostolat si important et si fécond qui a fait entrer la nation anglaise dans le giron de l'Eglise. Il survécut même aux principaux missionnaires, puisque, en 630, il fut élu archevêque de Cantorbéry, à la mort de saint Just, qui avait gouverné cette Eglise après saint Augustin. C'est saint Paulin, archevêque d'Yorck, qui sacra Honorius à Lincoln. Le royaume de Jésus-Christ continua de s'accroître de jour en jour sous son épiscopat. Notre saint prélat y contribua beaucoup par ses exemples, par ses instructions, et par le soin extrême qu'il prenait de mettre partout des pasteurs pieux et éclairés. Saint Honorius mourut le 30 septembre 653, après plus de vingt ans d'épiscopat et plus de cinquante ans de mission. Saint Deusdedit ou Dieudonné, fut son successeur sur le premier siége d'Angleterre. On honore saint Honorius le 30 septembre.

HOPPE (Fr. Jean), Dominicain, dont le nom paraît allemand, fut, le 4 mai 1403, institué par le Pape Boniface IX, évêque des Russes, du rite latin. — Ce titre avait eu pour origine les conversions opérées au XIII^e^ siècle, en Russie, par le ministère des Frères Prêcheurs. (*Voy.* Gérard.) J'ignore si Fr. Hoppe continua cette œuvre et s'il gouverna effectivement son Eglise : mais il est plus vraisemblable qu'il n'en eut que le titre. On lui connaît encore un successeur dans les siècles suivants : c'est Georges Rust, savant Irlandais, et premier évêque de Dromore (1668), mais celui-ci n'a évidemment aucun rapport avec les missions.

HORPRESE (Saint), missionnaire égyptien dans sa patrie. — Il faisait partie de cette généreuse troupe apostolique qui, sous la conduite de saint Paul, son chef, se dispersa par toute l'Egypte, pour y prêcher l'Evangile, à une époque où les empereurs romains persécutaient encore l'Eglise. Après avoir travaillé avec un zèle infatigable à faire connaître Jésus-Christ, ils furent tous pris, au nombre de trente-six, et martyrisés soit par le feu, soit par le fer, soit par le supplice de la croix. On les honore tous le 18 janvier. — *Voy.* Paul (Saint).

HOSTE (Le P. Louis), Jésuite suisse, missionnaire au XIX^e^ siècle, dans l'Indoustan.

HOU-NAN, province de Chine, dans l'intérieur de l'Empire. — Elle forme avec le Hou-Pé, la province de Hou-Quang, évangélisée par les Franciscains italiens. — *Voy.* Hou-Quang.

HOU-PE, province de Chine, dans l'intérieur de l'Empire. — *Voy.* Hou-Quang.

HOU-PI-LAI ou HOU-PI-LIE. — C'est le même nom que Kou-blaï; seulement dans l'un on exprime l'aspiration initiale par un H, et dans l'autre par un K. Du reste, il est facile de concevoir qu'on ait fait Blaï avec Pi-laï. Hou-pi-lie est le nom chinois de ce monarque mongol, qui a jeté une si grande splendeur dans l'histoire de sa nation. Les missions d'Asie et de Chine étaient florissantes sous son règne (XII^e^ siècle). — *Voy.* Kou-blaï.

HOU-QUANG, province de Chine, dans l'intérieur de l'Empire. — Elle se compose de deux provinces distinctes, le Hou-Pé et le Hou-Nan. Elle est évangélisée par les Franciscains italiens, de la famille des Réformés. Le vicaire apostolique actuel, est M. Joseph-Marie Rizzolati, institué le 30 août 1839 évêque d'Arade, *in partibus*, et vicaire apostolique. Il a pour coadjuteur M. Joseph Novella, comme lui, Mineur Réformé italien, et évêque de Patare *in partibus*, depuis le 22 mai 1847.

La persécution sévit sans relâche dans le Hou-Quang, sans cesse désolé par les inondations, les guerres civiles, la famine, etc.; et la foi catholique, au milieu de tous ces fléaux, a peine à y conserver ses anciennes conquêtes au lieu de pouvoir les étendre. Il serait à désirer que le Hou-Pé et le Hou-Nan formassent, en raison de leur étendue, deux vicariats apostoliques distincts, gouvernés chacun par un évêque.

HUE, province de la Cochinchine, dans la partie septentrionale du royaume. On l'appelle aussi Quang-tri. Le nom Hué s'emploie quelquefois pour désigner toute la haute Cochinchine ou Cochinchine septentrionale. Son chef-lieu, appelé aussi Hué, mais dont le vrai nom est Phu-xuan, est en même temps la capitale du royaume de Cochinchine, et depuis le commencement du XIX^e^ siècle, la capitale de tout l'empire d'Annam. La province de Hué, prise dans le sens de haute Cochinchine, s'étend du Tong-King jusqu'au midi de Fai-fo, ville située par le seizième degré de latitude; comme province particulière, Hué ne forme qu'une portion de ce pays (un quart ou un cinquième).

HUGLA (Le P. Vincent), Jésuite français, du diocèse de Rhodez, missionnaire au XIX^e^ siècle. — Il est parti en 1844 pour le Maduré et s'est embarqué à Marseille le 1^er^ mars avec sept autres Jésuites envoyés à la même destination. — *Voy.* Audibert.

HUGOLIN (Saint-), Frère Mineur et missionnaire dans l'empire du Maroc, fut, le 10 octobre 1221, décapité et coupé en morceaux à Ceuta avec saint Daniel, son supérieur, et cinq autres Franciscains pour avoir prêché Jésus-Christ aux Mahométans. — Ils sont tous honorés le 13 octobre. — *Voy.* Daniel.

HUGOLIN DE PELTINENGO (Le P.), Capucin italien, du Piémont, missionnaire en Suisse chez les Grisons.

HUGUES (Fr. Siméon), membre de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, missionnaire en Afrique chez les Nègres de Guinée. — Il a été envoyé dans ce pays en 1845 ainsi qu'un autre Frère et cinq ecclésiastiques de la même société. (*Voy.* Briol de la Maillerie.) Le Fr. Simon Hugues est du diocèse de Bordeaux.

HUGUES (Fr.), Mineur et missionnaire au

Maroc, y souffrit le martyre vers l'an 1232, ainsi que les FF. Léon et Dominique. — La religion chrétienne était cependant libre dans ce pays, et l'empereur avait même permis l'érection à Maroc d'un évêché dont le siége était rempli par le Fr. Agneau, aussi de l'ordre des Mineurs. Mais il y avait sans doute des alternatives de persécution, car un changement de règne, une révolution, la pression d'un peuple fanatique, le caprice même du souverain pouvaient amener ces événements malheureux. — *Voy.* AGNEAU.

HUNG-HOA-XU, une des provinces du Tong-King. — Dans le langage vulgaire et familier on l'appelle simplement Xu-Hung (Xu signifie *province*). Hung-Hoa-Xu est le nom officiel. Le Hung-Hoa est situé à l'ouest du royaume et touche au Laos.

HURAS (SAINT), martyr en Ethiopie. — Son nom est inscrit au martyrologe le 23 octobre.

HURLIN (Le P. EUGÈNE), Jésuite français, du diocèse de Bayonne (Basses-Pyrénées), missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti pour le Maduré en 1845 à la même époque que le P. de Saint-Ferréol, le P. Pereira, de Goa, le P. O' Kenny, irlandais etc. — *Voy.* SAINT-FERRÉOL.

HURTADO (Le P.), Jésuite espagnol ou portugais, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle. — Tout ce qu'on sait de ce religieux, c'est que vers l'an 1637 il était vice-provincial de sa compagnie en Chine et que son nom est prononcé dans l'histoire du différend sur les cérémonies chinoises. — (*Voy.* MORALES.)

HUYEN, c'est-à-dire arrondissement, division administrative en usage au Tong-King. Chacune des treize provinces ou *xu* de ce royaume se divise en plusieurs départements (*phu*), subdivisés en arrondissements (*huyén*), subdivisés eux-mêmes en plusieurs *tong* ou cantons.

Chaque *huyên* a un sous-préfet militaire (en tong-kinois *quan-phân-sucât*, et un sous-préfet civil, *quan-phân-tri*.

HYACINTHE (SAINT), simple chrétien d'Amastris, dans la province de Paphlagonie en Asie. — Il vivait au III^e^ siècle et au commencement du IV^e^ et jouissait de l'estime de tous ses concitoyens à cause de son caractère aimable et de ses excellentes qualités. Mais la ville d'Amastris était encore plongée dans l'idolâtrie, et le jeune Hyacinthe, qui professait la religion chrétienne, avait le cœur navré de douleur lorsqu'il considérait que toutes les personnes de sa connaissance étaient ainsi retenues sous l'esclavage du démon. Son zèle pour leur conversion s'enflammait chaque jour davantage à proportion des difficultés qu'il rencontrait, et déjà il était parvenu à faire embrasser la foi véritable à un assez grand nombre. Il y avait un obstacle insurmontable qui retenait la multitude et l'empêchait d'écouter ses prédications avec fruit : c'était le culte que toute la ville rendait de temps immémorial à un arbre du voisinage qui était d'une beauté remarquable. Plusieurs fois Hyacinthe avait essayé de désabuser les habitants de cette erreur grossière ; mais la superstition était plus forte que tous ses discours, et comme il n'espérait plus de succès par cette voie, il choisit une occasion favorable pour l'abattre secrètement. A peine cet événement fut-il connu qu'on en soupçonna l'auteur. On se précipita en foule vers la maison où demeurait Hyacinthe, on l'accabla de coups et de mauvais traitements et on le fit mettre en prison où il mourut de ses blessures. L'Eglise honore sa mémoire le 17 juillet.

Combien le christianisme n'a-t-il pas ruiné de ces erreurs méprisables, mais obstinées, où l'esprit humain croupirait encore aujourd'hui sans le dévouement de tant de Chrétiens généreux qui n'ont pas craint de faire le sacrifice de leur vie pour le bien de leurs frères !

HYACINTHE (SAINT), OLDROVANSKI DE KONSKI, Dominicain polonais, l'apôtre du Nord, le Thaumaturge de son siècle, était de la maison des comtes Oldrovanski, l'une des plus anciennes et des plus illustres de la Silésie alors province de la Pologne. — Son grand-père commanda des armées contre les Tartares. Son père Eustache, comte de Konski, mena une vie vertueuse dans le monde. Son oncle Ives devint chancelier de Pologne et évêque de Cracovie. Pour lui il montra de bonne heure de grandes dispositions pour la vertu, et ses parents eurent soin de les cultiver. Il fit ses études à Cracovie, à Prague, à Bologne, il prit à l'université de cette dernière ville le grade de docteur en théologie. Il avait conservé son innocence au milieu des écueils auxquels la jeunesse est exposée dans les écoles. De retour en Pologne il s'attacha à Vincent évêque de Cracovie, qui distingua ses vertus, lui donna une prébende et l'associa au gouvernement de son diocèse. Hyacinthe montra dans cette place beaucoup de capacité, de zèle et de prudence, et malgré la multiplicité des affaires il sut conserver l'esprit de prière et de recueillement. Il pratiquait des mortifications extraordinaires, assistait régulièrement à tout l'office divin, visitait et servait les malades dans les hôpitaux et distribuait tous ses revenus aux pauvres.

Vincent ayant résigné son évêché de Cracovie pour se préparer à la mort dans la solitude, on plaça sur son siége Ives de Konski, chancelier de Pologne. Ce prélat se rendit à Rome, emmenant avec lui ses deux neveux Hyacinthe et Ceslas. C'était en 1218. Saint Dominique était alors à Rome. Ives, touché de sa sainteté, de l'onction de ses discours et du fruit de ses prédications, lui demanda des missionnaires pour son diocèse, espérant beaucoup de succès de la part de tels ouvriers. Saint Dominique ne put satisfaire le désir d'Ives : il venait d'envoyer un si grand nombre de disciples en mission qu'il ne lui en restait presque plus.

Sur ses entrefaites, plusieurs personnes de la suite de l'évêque de Cracovie, embrassèrent la Règle des FF. Prêcheurs, en-

tre autres Hyacinthe et Ceslas. Ils reçurent l'habit des mains de saint Dominique lui-même, au mois de mars 1218 dans l'église Sainte-Sabine. Ils travaillèrent d'abord à se sanctifier eux-mêmes par le détachement du monde, le mépris d'eux-mêmes, la mortification de leurs sens, le renoncement à leur volonté, l'exercice de la prière, un zèle ardent à glorifier Dieu dans toutes leurs actions et toutes leurs souffrances. Ils obtinrent une dispense pour faire leurs vœux après six mois de noviciat. Saint Hyacinthe avait alors trente-trois ans et il fut établi supérieur de la mission que saint Dominique envoya en Pologne.

Les missionnaires partirent de Rome en même temps que l'évêque de Cracovie, mais ils prirent une autre route pour se conformer à la Règle qui leur ordonnait d'aller à pied et sans provisions. Ils traversèrent le territoire de Venise, arrivèrent dans la Haute Carinthie où ils séjournèrent six mois ; Hyacinthe y donna l'habit de Saint-Dominique à plusieurs personnes et y fonda un couvent. Ils passèrent ensuite dans la Haute Autriche où l'archevêque de Salzbourg les reçut avec vénération ; enfin ils traversèrent le Styrie, l'Autriche, la Moravie, la Silésie, annonçant partout la parole de Dieu avec succès.

Leur arrivée en Pologne causa une joie extraordinaire et générale : ils étaient l'objet de la vénération universelle. Les sermons de saint Hyacinthe produisirent des effets merveilleux à Cracovie, et bannirent les vices honteux qui régnaient publiquement dans cette capitale. L'usage fréquent des sacrements fut rétabli ; on vit renaître l'esprit de prière, de charité et de mortification; les personnes divisées se réconcilièrent, le bien mal acquis fut restitué. Les grands, par leur docilité, donnaient l'exemple au peuple. Les discours d'Hyacinthe, pleins de force et de piété, étaient soutenus par l'exercice de l'oraison et du recueillement, et même par la vertu des miracles.

Il fonda des couvents de Frères Prêcheurs à Cracovie, à Sandomir, à Plosko, en Moravie. Etant venu, un jour, avec trois de ses compagnons, sur le bord de la Vistule qu'il avait l'intention de passer pour aller prêcher à Visgrade, il trouva les eaux du fleuve grossies par une crue extraordinaire, en sorte que pas un batelier n'osait hasarder le passage. Le saint, ayant fait le signe de la croix, marcha sur les eaux à la vue d'une grande multitude qui l'attendait sur la rive opposée et qui l'écouta avec une docilité et un respect faciles à imaginer.

Après avoir prêché dans les principales villes de Pologne, Hyacinthe entreprit de porter l'Evangile chez les peuples barbares du Nord. Animé d'un zèle immense, il ne pouvait vivre dans le repos, pendant qu'il voyait tant d'âmes en danger de périr éternellement faute de connaître le vrai Dieu. La longueur et la difficulté des voyages, l'étendue des déserts qu'il avait à franchir, rien ne fut capable de le décourager : le désir de procurer la gloire de Dieu lui rendait tout facile. Il bannit de plusieurs contrées l'idolâtrie et les vices qui en sont la suite ordinaire. Il parcourut la Prusse, la Poméranie, toute la Pologne septentrionale, en prêchant et fondant partout des couvents de son ordre, à Camin, à Prémislaw, à Culm, à Elbing, à Kœnigsberg, dans l'île de Rugen, dans la presqu'île de Gdansk, où environ soixante-dix ans plus tard, en 1295, Prémislas, roi de Pologne, jeta les fondements de la ville de Dantzick. Le saint prédit que dans cette péninsule presque déserte, il se formerait plus tard une grande ville. On dit que l'Eglise fondée par lui subsiste encore et qu'elle est desservie par les Dominicains, quoique presque toute la ville soit devenue protestante et que la plupart des églises aient été détruites ou profanées par les hérétiques.

Notre apôtre quitta la Prusse et la Poméranie, pour aller prêcher en Danemark, en Suède, en Gothie, en Norwége, pays où il y avait encore beaucoup d'idolâtres. Il fonda partout des monastères, et y mit de dignes ouvriers afin de perpétuer le bien qu'il avait commencé. Malgré la rigueur du climat et les fatigues du ministère parmi des nations barbares, il ne diminuait rien des austérités de sa Règle; il en pratiquait même d'extraordinaires. Ses jeûnes étaient presque continuels ; en outre, les vendredis et les veilles de fêtes, il se réduisait au pain et à l'eau. Il couchait sur la terre nue et souvent au milieu des champs. La faim, la soif, l'intempérie des saisons, il méprisait tout pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Il était humble, compatissant, charitable, et avait des entrailles de père pour tous les hommes. Il ne pouvait voir des malheureux sans verser des larmes : il les consolait et les encourageait à mourir d'une manière chrétienne.

Après avoir évangélisé les pays Scandinaves, le saint passa dans la Russie Rouge qu'on appelle aujourd'hui Gallicie et y fit un long séjour. Il engagea le prince et une partie de son peuple à renoncer au schisme des Grecs pour se réunir à l'Eglise catholique romaine. Il bâtit des couvents à Lemberg et à Halitz. De là il pénétra jusqu'à la mer Noire et dans les îles de l'Archipel. Il prit ensuite sa route vers le Nord et entra dans la Grande Russie ou Moscovie et dans la Russie Noire vers Minok et Grodno. Il employa les armes de son zèle contre les idolâtres, les mahométans et les Grecs schismatiques. Les Chrétiens orthodoxes du pays étaient en si petit nombre qu'ils n'avaient pas même une église pour s'assembler. Le duc Vladimir (sans doute Vladimir III, qui régnait à Kiew, de 1230 à 1239) resta opiniâtrement attaché à l'erreur, mais il permit au saint de prêcher aux catholiques. Les infidèles et les schismatiques, attirés par la renommée de son éloquence et de ses miracles, accouraient en foule pour l'entendre quand il annonçait l'Evangile, et un grand nombre ouvrirent les yeux à la vérité. Le saint missionnaire fonda un couvent à Kiew, qui était alors capitale de la Russie. Un jour

que des idolâtres étaient a genou devant un arbre, dans une île du Dniéper, il fit un miracle en leur présence et les détermina à briser leurs idoles, à renverser l'arbre et à embrasser la religion chrétienne. Toutes ces conversions irritèrent le duc ; il menaça ceux qui croyaient en Jésus-Christ, et en vint même contre eux à la persécution. Il ne tarda pas à être puni de son endurcissement. Les Tartares vinrent assiéger Kiew, la prirent d'assaut et la réduisirent en cendres. Tandis que la ville brûlait et que des ruisseaux de sang coulaient de toutes parts dans les rues, Hyacinthe, tenant un ciboire d'une main et une image de la sainte Vierge de l'autre, passa au milieu des flammes et traversa le Dniéper.

De là il retourna à Cracovie en 1231. Il avait alors 56 ans. Après avoir pris quelque repos au couvent de son ordre, il continua de prêcher soit à la ville, soit dans les campagnes voisines. Deux ans après, en 1233, il entreprit la visite des couvents qu'il avait fondés en Danemark, en Suède, en Prusse, en Russie et dans les autres contrées où il avait prêché l'Evangile ; il pénétra jusque chez les Tartares.

Saint Dominique avait toujours ardemment désiré d'aller annoncer l'Evangile aux Cumans et aux Jazyges, que l'on regardait comme les plus barbares de tous les peuples infidèles. Ne l'ayant pu faire par lui-même, il y envoya quelques disciples qui commencèrent leur mission en 1228. Six ou sept ans après, saint Hyacinthe entreprit de travailler à cette vigne ingrate et son zèle fut suivi d'un heureux succès. Il convertit en très-peu de temps un grand nombre de barbares, entre autres un prince du pays qui en 1245 se rendit au concile de Latran, avec plusieurs seigneurs de sa nation. En 1248 saint Louis reçut dans l'île de Chypre une ambassade d'un puissant prince de ces peuples de race tartare, lequel professait la religion chrétienne.

Les Cumans et les Jazyges habitaient les pays situés entre le Bas Danube et l'Oural. Plus tard ils se fixèrent en Hongrie, où l'on trouve encore le district de grande Cumanie, petite Cumanie et Jazygie. Mais il est probable qu'à l'époque où saint Hyacinthe leur prêcha l'Evangile ils étaient dans la Russie méridionale. Cet héroïque Dominicain avait alors plus de soixante ans : il vit devant lui un pays sans bornes, la Grande Tartarie, habitée par une foule de nations barbares auxquelles il entreprit d'annoncer la bonne nouvelle de Jésus-Christ. On est stupéfait à la vue d'un courage aussi invincible et d'aussi immenses résultats. Saint Hyacinthe parcourut la Grande Tartarie, malgré les vastes déserts dont elle est coupée, il pénétra jusqu'au Thibet, voisin de l'Indoustan et jusqu'au Cathay, c'est-à-dire à la Chine septentrionale, où plus tard fut érigé l'archevêché de Cambalu (Pékin). De nos jours ces pays sont moins mystérieux, et plus accessibles qu'alors. Cependant un homme qui ferait de pareils voyages acquerrait une renommée aussi grande que Mungo-Park. Quelles difficultés, quelles fatigues, quels périls ne devait pas présenter au moyen âge une entreprise aussi gigantesque ! Godescard, que je suis, ne donne aucun détail sur ces travaux que nul missionnaire peut-être n'a égalés, sauf peut-être saint François Xavier. Il ne dit même pas le temps que mit cet apôtre à parcourir cette masse énorme de pays situés en dehors du monde civilisé et où les communications étaient difficiles, les peuples, les religions, les coutumes si étranges. Tout ce qu'il dit, c'est que saint Hyacinthe, retournant en Pologne, rentra en Gallicie, y convertit beaucoup de schismatiques, entre autres le prince Coloman et Salomé sa femme, qui depuis embrassèrent l'un et l'autre la pratique des conseils évangéliques et vécurent dans la continence. Il inspira aussi de vifs sentiments de componction aux habitants de la Podolie, de la Volhynie et de la Lithuanie et fonda à Vilna, capitale de cette dernière province, un couvent qui devint le chef-lieu d'une province considérable de Dominicains.

Après avoir parcouru quatre mille lieues, il arriva à Cracovie en 1257 dans la soixante-douzième et dernière année de sa vie. Le roi Boleslas V le Chaste et Cunégonde, sa femme, se conduisirent par ses conseils et marchèrent de concert dans les voies de la perfection. On dit qu'à cette époque il ressuscita un mort dans la circonstance suivante : Une dame noble avait envoyé son fils pour le prier de venir faire des instructions à ses vassaux. En retournant chez lui, le jeune homme se noya dans une rivière qu'il traversait. La mère, accablée de douleur, fit porter le corps de son fils aux pieds du serviteur de Dieu qui, après avoir prié quelque temps, prit le mort par la main et lui rendit la vie.

Saint Hyacinthe tomba malade le 14 août 1257, et Dieu lui fit connaître qu'il mourrait le lendemain, fête de l'Assomption de la sainte Vierge qu'il avait toujours honorée comme sa patronne. Il exhorta ses religieux à pratiquer la douceur, l'humilité, la pauvreté. Le lendemain, il assista à Matines et à la Messe ; il reçut ensuite le saint viatique et l'extrême-onction au pied de l'autel, et quelques heures après il expira tranquillement. Sa sainteté fut attestée par un grand nombre de miracles dont le récit occupe trente-cinq pages in-folio dans les *Actes des Saints* par les Bollandistes. Il a été canonisé par Clément VIII en 1594. On avait de ses reliques à Paris, au couvent des Jacobins Saint-Honoré ; mais elles ont été perdues à la fin du XVIII^e^ siècle pendant la révolution. Le couvent est devenu un club fameux, il est aujourd'hui remplacé par un marché.

Le plus grand missionnaire du christianisme, celui qu'on assimile volontiers aux apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est saint François Xavier. Celui-ci a une renommée universelle : il est connu de presque tous les chrétiens ; il ne paraît étranger chez aucune nation. Des églises sont

consacrées à son honneur dans les cinq parties du monde. Saint Hyacinthe, au contraire, est peu connu ; cependant, sans chercher à déprimer la gloire de saint François-Xavier, ni engager une discussion puérile sur les mérites et la grandeur de ces deux saints, ce qui serait déplacé, on peut, je crois, comparer les actes extérieurs de chacun d'eux au point de vue historique et matériel. Saint Hyacinthe de Konski me semble, sous ce rapport, un plus grand apôtre que saint François-Xavier ; celui-ci, il est vrai, a pénétré plus loin du centre de la chrétienté, de ce qu'on pourrait appeler le cœur du monde, mais il a fait par mer les huit dixièmes de la route ; dès lors il ne soutient plus la comparaison. On a dit, dans des discours, des panégyriques, des sermons, même dans des réflexions historiques, que saint François-Xavier avait conquis à l'Église romaine, dans l'Inde et le Japon, autant de fidèles que Luther et les faux réformateurs modernes lui en avaient arraché ou perverti dans le nord de l'Europe, à peu près dans le même temps. Le style oratoire permet de dire d'étranges choses ; mais celle-ci est trop forte. En lisant l'histoire de Bouhours, qui résume convenablement la vie de saint François-Xavier, on ne voit rien qui puisse autoriser une exagération aussi énorme. Luther, Calvin, Henri VIII, ont jeté dans la voie de l'erreur près de cinquante millions d'hommes, et cette erreur persévère depuis des siècles ; les descendants des apostats du XVI^e^ siècle forment encore plus de soixante-dix millions d'individus. Quant à Xavier, on ne peut guère savoir le nombre d'hommes qu'il a baptisés ou convertis. En les évaluant à huit cent mille, on serait probablement peu éloigné de la vérité ; et aujourd'hui, de ces huit cent mille, il reste à peine le quart qui ait persévéré. Enfin, il est une autre considération qu'on ne saurait négliger, c'est qu'en général ce grand saint n'a prêché que dans des pays de domination portugaise ou soumis à l'influence de cette nation, dont le prestige alors était immense. C'est comme un Anglais, qui prêcherait aujourd'hui le christianisme dans l'Indoustan, dans l'Egypte, dans le Portugal, dans certaines parties de la Guinée, etc. Tel est le caractère général des régions évangélisées par Xavier, l'Indoustan méridional, Malacca, l'Océanie, le Japon. On voudra bien remarquer que je suis le premier à admettre quelques exceptions qui n'infirment point la règle. On pourrait me citer, par exemple, les îles du More. Je crois qu'elles n'étaient pas éloignées des Moluques, soumises aux Portugais, et d'ailleurs cette allégation n'aurait pas la valeur d'une bonne réponse.

Au contraire, saint Hyacinthe a parcouru *par terre*, ce qui était, au moyen âge, et même encore aujourd'hui, incomparablement plus difficile, les pays situés du Danemarck à la Chine, de la Norwége à l'archipel, de l'Autriche au Thibet ; les plaines incommensurables de la Pologne, de la Russie et de la Tartarie, il les a parcourues, de la Silésie jusque chez les Mongols. Ce qu'il y a fait de chrétiens, je ne le sais pas. L'histoire rapporte en trois lignes ces étonnants exploits, qui font bien pâlir ceux d'Alexandre. Ce qu'il y a souffert, on ne le sait pas, mais tout le monde conçoit que cela doive être prodigieux ; il ne sera pas inutile non plus de faire observer que les régions où ce grand missionnaire a jeté les semences de la foi, étaient tout à fait en dehors du monde pour ainsi dire. Car le monde, c'était la chrétienté. La Mongolie en était à une distance fabuleuse pour l'époque : elle est encore assez excentrique aujourd'hui, et personne ne tente d'y aller par le chemin qu'a suivi saint Hyacinthe. Le Thibet aussi était tout à fait en dehors de l'action et de l'influence de la Pologne et de tout prince chrétien. Les travaux gigantesques de saint Hyacinthe me paraissent par conséquent d'une nature à part, infiniment glorieux pour l'Eglise et pour l'ordre de Saint-Dominique, et dignes d'être toujours cités à côté de ceux de saint François-Xavier.

I

IBAR (Saybar), évêque irlandais, qui fut, dit-on, sacré par saint Patrice (V^e^ siècle). — Ayant travaillé avec zèle à la conversion des païens, comme celui dont il était disciple, il fonda sur la côte méridionale du Leiceter un monastère qui fut nommé Beckerin ou Beg-Ervin, c'est-à-dire Petite-Irlande. C'est dans cette retraite que saint Ibar mourut vers l'an 500, le 23 avril, jour où l'on faisait autrefois sa fête. — Son neveu, saint Abban, marcha sur ses traces et convertit aussi un grand nombre d'idolâtres.

ICARIA, île de l'Archipel (Grèce). — Elle a eu des évêques catholiques. Son nom moderne le plus connu parmi nous est Nicaria (*Voy.* ce mot). Les Grecs l'appellent aujourd'hui Ni-Kouri ou Achicria.

ICHAIS, corruption du mot Schiites. — Les schiites sont une des principales sectes musulmanes. — *Voy.* Schiites.

IGNACE, patriarche des Syriens au XV^e^ siècle. — Il fut ramené à la vérité catholique et à l'unité romaine par les soins de Fr. Antoine de Troja, Mineur italien que le Pape Eugène IV avait établi commissaire apostolique auprès des Chrétiens de presque tous les rites orientaux, et même auprès des Tartares, des Persans, des Druses et des Ethiopiens. Les Syriens étaient infectés des erreurs d'Eutychès : mais Abdallah, arche-

vêque d'Edesse, que Fr. Antoine conduisit à Rome, aux pieds d'Eugène IV, souscrivit, le 30 septembre 1444, tant en son nom qu'en celui du pontife Ignace et de toute la nation des Syriens, une profession de foi dans laquelle il reconnaissait en Jésus-Christ deux natures, sans confusion, et deux volontés, sans opposition : la procession du Saint-Esprit selon le dogme orthodoxe y était aussi formulée explicitement.

Le Vicaire de Jésus-Christ continuait alors dans le palais de Latran, à Rome, ce concile œcuménique célèbre à tant de titres qui fut d'abord convoqué à Bâle, puis transféré à Ferrare, à Florence, et enfin à Rome, et qui est connu dans son ensemble sous le nom de concile de Florence. On y vit tous les peuples orientaux faire successivement profession de la foi véritable, et reconnaître que le successeur de saint Pierre a la primauté d'honneur et de juridiction dans toute l'Eglise de Dieu, et qu'il est le pasteur des pasteurs eux-mêmes, selon la parole de Notre-Seigneur à saint Pierre : *Confirma fratres tuos* (*Luc.* XXII, 32) ; *Pasce oves meas* (*Joan.* XXI, 17). Le schisme le plus désolant avait déchiré l'Eglise jusque dans ses entrailles. Lorsque cette horrible plaie fut fermée, tous les peuples orientaux qui végétaient dans une erreur et une rébellion séculaires, parurent s'ébranler comme par un élan sublime : les Grecs, les Russes, les Valaques, les Ibériens, les Chaldéens, les Arméniens, les Syriens, les Maronites, les Druses, les Coptes et les Abyssins, vinrent aux pieds du successeur de Pierre se réunir avec l'Eglise latine en un seul faisceau. Le ciel dut tressaillir d'allégresse à un tel spectacle, qui, en effet, était trop beau pour la terre et ne dura qu'un instant. Excepté les Maronites, pas une de ces nations n'a persévéré dans la vérité et l'unité.

IGNACE, Chinois chrétien qui vivait au commencement du XVII^e^ siècle à Kia-Ting, ville de la province de Nankin. — Les Jésuites bannis de leur résidence par la persécution qui, en 1615, s'éleva contre la religion dans tout l'empire, furent obligés d'en fonder de nouvelles. Ils organisèrent donc à Kia-Ting, chez le Chrétien Ignace, qui était de la classe des lettrés, leur académie ou collége, composé d'environ douze Chinois. C'était un nombre considérable en raison des circonstances. Heureusement, la persécution ne tarda pas à se ralentir, et les Jésuites furent même rappelés à la cour vers l'an 1625, à cause de leurs talents que l'empereur voulait utiliser. — *Voy.* VAGNON.

IGNACE DE LA PURIFICATION (SAINT), Dominicain portugais, missionnaire en Asie au XVI^e^ siècle. — Il évangélisa l'Inde portugaise, et y travailla pendant de longues années à la conversion des Indous. Le P. Fontana rapporte de ce saint religieux qu'il prédit sa mort. C'était en 1552. Comme il prêchait aux infidèles le jour de la fête de saint Barthélemi, apôtre, il dit : « Le moment de ma mort approche, » et après avoir fait ses adieux à son auditoire, il se retira dans sa cellule, y fut aussitôt pris de la fièvre et expira trois jours après. On ne cite de lui que ce trait, et sa vie est oubliée.

IGNACE DE NAPLES (Le P.), Capucin italien, de la province dont il porte le nom, missionnaire dans l'Indoustan. —Il est parti sur la fin de 1846 pour la mission de Patna avec le P. Auguste de Castellazzo et deux autres religieux du même ordre et de la même nation. — *Voy.* AUGUSTE DE CASTELLAZZO.

IGNACE DE VALSANA (Fr.), Capucin italien et Frère Lai dans son ordre, partit d'Europe pour le Congo en 1654, avec onze autres Capucins, dont dix prêtres, parmi lesquels le P. Séraphin de Cortone et le P. Cavazzi, successivement préfets. (*Voy.* ces noms.) Le Fr. Ignace de Valsana seconda le P. Cavazzi dans sa mission de Maopongo. (*Voy.* ce nom.) On n'a pas d'autres détails sur cet humble religieux.

ILI ou ILI-BALIK, ville de la Tartarie asiatique, ancienne capitale de Djaggathaï ou Tchaggathaï, aujourd'hui capitale de la Dzoungarie, sur les frontières de l'Asie russe et de l'empire chinois dans les limites duquel la Dzoungarie est comprise. — C'est une ville assez importante. Il y a beaucoup de commerçants et d'ouvriers et une garnison chinoise de 4,000 hommes destinés à surveiller et à contenir tous les Tartares nomades des environs sur lesquels on perçoit l'impôt comme font les troupes françaises sur les Arabes d'Algérie. Ili est sur la rivière du même nom ; elle s'appelle aussi Gouldja ou Goltza ; son nom chinois est Noéi-Yuan-Tching.

Cette ville a été, au XIV^e^ siècle, le siége d'un évêché catholique. Fr. Richard de Bourgogne, Mineur français qui l'occupait, a été martyrisé au mois de juin 1342, avec ses compagnons franciscains comme lui. Il y avait trois Italiens, un Espagnol, un Français et un Indien. C'était lors de l'invasion du mahométisme dans le pays. Depuis ce temps-là, la religion chrétienne a disparu totalement de ces contrées impénétrables aux missionnaires, car il faudrait passer par Macao, traverser toute la Chine et l'immense plateau de la Haute-Asie pour y arriver. On dit cependant qu'il y a beaucoup de Chrétiens chinois exilés dans cette province, précisément pour cause de religion, comme les Polonais et les Lithuaniens, prêtres ou simples fidèles, que l'autocrate russe Nicolas I^er^ a exilés près de là par centaines et par milliers sous les glaces de la Sibérie et dans les Mines de l'Oural. — (*Voy.* RICHARD DE BOURGOGNE, PASCAL DE VITTORIA, FRANÇOIS D'ALEXANDRIE, JEAN DES INDES.

ILLA (Fr. FRANÇOIS-XAVIER), Bénédictni espagnol, partit de Cadix le 6 octobre 1849 avec Mgr Serra, évêque de Daulie *in partibus*, et trente-huit autres moines de l'ordre de Saint-Benoît. — Tous ces religieux se rendaient dans l'Australie occidentale pour travailler à la conversion des sauvages de ce continent.

ILLINOIS, rivière de l'Amérique du Nord, affluent du Mississipi. — Elle donne son nom au pays qu'elle baigne et qui forme aujourd'hui une république importante, peuplée d'environ 500,000 âmes, et dont le chef-lieu, placé d'abord à Vandalia, est depuis 1837 à Spricegfield. L'Illinois faisait d'abord partie de la Louisiane, et ce sont les Français qui y formèrent les premiers établissements européens à la fin du XVII^e^ siècle (1693). Ils furent obligés de céder ce territoire à l'Angleterre en 1763 : cette puissance dut à son tour y renoncer en 1783, en faveur des Etats-Unis. L'Illinois fut d'abord compris dans l'Indiana : en 1809 il devint un territoire particulier, et en 1818 il fut érigé en Etat. C'est un pays plat et très-fertile, couvert de bois, de prairies, de marais, avec un climat généralement sain et agréable. Il s'y porte une grande affluence d'émigrants qui, peu à peu, mettent le pays en valeur. Malheureusement l'esclavage y règne, et cette institution barbare fait pour ainsi dire la base de l'état social du pays.

Les Jésuites français ont évangélisé, au XVIII^e^ siècle, les Indiens peaux rouges, qui habitaient alors l'Illinois ; en même temps ils prenaient soin des quelques colons de leur nation établis dans un petit nombre de postes qu'on y avait fondés. La destruction de la Compagnie de Jésus fut suivie de l'abandon du pays sous le rapport religieux : il est difficile et presque oiseux de savoir s'il dépendait de l'évêque de Québec ou s'il passa sous la juridiction de l'évêque de la Nouvelle-Orléans. L'évêché de Baltimore ayant été érigé en 1789 et l'Illinois appartenant dès-lors aux Etats-Unis depuis six ans, il est plus présumable qu'il faisait partie de ce dernier diocèse. En 1808, lors de la création de l'évêché de Bardstown, dans le Kentucky, l'Illinois fut compris dans ce nouveau diocèse, mais, comme il en était très-éloigné, il fut, depuis l'installation (1818) de M. Dubourg à Saint-Louis, évêque de la Nouvelle-Orléans, administré provisoirement par ce prélat. Vincennes, dans l'Indiana, ayant été érigé en évêché en 1837, et démembré de Bardstown, l'Illinois fut partagé entre le diocèse de Saint-Louis, et celui de Vincennes. Enfin, en 1843, le pape Grégoire XVI établit pour l'Illinois un évêché particulier dont le siége fut fixé à Chicago, et il préposa à cette Eglise M. Quarter, qui a eu pour successeur, en 1848, le P. Van de Velde, Jésuite belge. Le diocèse de Chicago compte environ 55,000 catholiques et 54 prêtres; l'Eglise y est pleine d'avenir, ses bases sont assurées sous le régime de la liberté pour tout le monde, elle ne peut manquer de prospérer, de s'agrandir, et d'étendre de jour en jour ses conquêtes sur l'erreur.

L'Etat d'Illinois a une superficie plus grande que le quart de la France; sa population, qui était de 5,500 âmes en 1820, de 157,000 en 1830, de 300,000 en 1840, doit s'élever à plus de 500,000 âmes actuellement, et elle ne peut que s'accroître avec rapidité par la suite. Le pays peut nourrir facilement 10 à 12 millions d'âmes. Il est inutile d'ajouter qu'il n'est plus question maintenant des Indiens peaux rouges ou indigènes; ces peuples ont entièrement disparu devant les Européens, les Anglais, qui les ont exterminés ou expulsés. Toute la population de l'Illinois est anglaise, allemande, française, nègre et mulâtre. Les Anglais et les nègres en forment au moins les huit dixièmes.

INAMA (Le P. ADALBERT), Prémontré autrichien, missionnaire en Amérique. — — Il est parti pour les Etats-Unis en 1842 ou au commencement de 1843, on ne dit pas pour quel diocèse en particulier. Ce religieux est d'Inspruck, dans le diocèse de Brixen, en Tyrol. Il était accompagné de M. Gallinger, prêtre de Munich, destiné pour le Texas.

INDALECE (SAINT), évêque missionnaire en Espagne, au I^er^ siècle. — Le Martyrologe romain dit qu'il fut ordonné à Rome par les saints apôtres et envoyé avec six autres en Espagne, pour y prêcher la foi, qu'ils y évangélisèrent plusieurs villes, convertirent à Jésus-Christ une multitude d'idolâtres et moururent en paix dans différentes villes du pays, savoir, saint Indalèce à Portillo, saint Torquat à Cadix, saint Ctésiphon à Viezze, saint Second à Avila, saint Cécilius à Elvire, saint Hésychius à Gibraltar et saint Euphrase à Andujar. On les honore tous ensemble le 15 mai. Il existe non loin de Tolède un bourg de Portillo; j'ignore si c'est le même lieu que Portilla par lequel on traduit dans le Martyrologe le nom latin d'*Urcum*. La situation de cette dernière ville m'est inconnue.

INNOCENT. — Dans la liste des missionnaires envoyés à Siam par la congrégation des Missions-Etrangères de Paris, on trouve un prêtre qui n'est désigné que sous le nom d'Innocent; cette indication est évidemment incomplète : c'est sans doute le nom de baptême de cet ecclésiastique qui paraît être parti pour les Indes dans les premières années du XVIII^e^ siècle. — C'est tout ce qu'on sait de lui.

INNOCENT DE SAINT LEOPOLD (Le P.), Carme, missionnaire dans l'Indoustan au XVIII^e^ siècle, institué évêque d'Aurélio-polis *in partibus* et coadjuteur du vicaire apostolique du Malabar.

IN PARTIBUS.— Evêque, évêché *in partibus*, se dit ordinairement et par abréviation pour *évêque, évêché in partibus infidelium*, « *dans les pays des infidèles.* » On appelle ainsi les évêques institués pour des Eglises ruinées ou tombées au pouvoir des infidèles, des hérétiques, des schismatiques, et dans lesquelles il n'y a plus ou presque plus de catholiques, de sorte que les prélats qui en sont titulaires n'y résident pas, et sont chargés d'autres fonctions dans l'Eglise universelle. Ils sont par exemple coadjuteurs, auxiliaires, suffragants, administrateurs, nonces, internonces, abbés réguliers, prélats à la cour de Rome, délégués aposto-

liques et surtout vicaires apostoliques, c'est-à-dire vicaires ou lieutenants du Pape dans les pays qui n'ont pas d'évêque ordinaire. Il ne faut pas confondre évêque *in partibus* avec évêque titulaire. Ainsi on lira dans une Géographie ecclésiastique : Les Russes ayant repris Smolensk aux polonais, l'évêché latin de cette ville n'est plus depuis lors que titulaire. — Les évêchés de Nankin et de Pékin en Chine ne sont plus guère que titulaires depuis les dernières persécutions. — Les évêchés d'Ispahan (Perse), Nicopolis (Bulgarie), Famagouste (Chypre), ne sont plus que des évêchés *in partibus*. — C'est le cas de bien distinguer : tous les évêques *in partibus* sont titulaires de leurs Eglises et ne sont que titulaires. Les évêques ordinaires de la chrétienté sont titulaires ; mais on ne dit pas d'eux qu'ils ne sont que titulaires. Cette dernière expression induit ordinairement en erreur. Leurs coadjuteurs sont titulaires d'Eglises *in partibus*, et non des diocèses dont ils ont le gouvernement en expectative. Actuellement l'évêque d'Euménie, coadjuteur de Chartres, n'est pas titulaire de Chartres; l'évêque de Taumacum, *in partibus*, est devenu récemment titulaire de Belley. — L'évêque de Sirmich (Autriche), est de plus titulaire de Bosnie, mais il n'en est que titulaire, car il n'a pas la juridiction sur le diocèse de Bosnie qui est gouverné par des vicaires apostoliques. L'évêque de Lausanne n'est guère que titulaire, car les dix-neuf vingtièmes de sa ville épiscopale sont protestants, et il en est de même des 98 centièmes du canton. Cependant il conserve la juridiction ordinaire sur son diocèse qui s'étend d'ailleurs hors du canton et comprend beaucoup de catholiques. L'évêque de Malte, en même temps archevêque de Rhodes, n'est que titulaire de Rhodes. L'évêque de Tine et Nicone (dans l'Archipel) qui administre l'Eglise d'Andros n'est pas titulaire de celle-ci quoiqu'il y ait la juridiction. Lorsqu'une Eglise est réduite à peu de chose par les guerres, les apostasies, les persécutions, on dit souvent que son évêque n'est que titulaire : cependant ce prélat conserve quelquefois la juridiction de droit; seulement l'exercice en est empêché par la force. D'autres fois il est déchargé par le Pape de ses devoirs de pasteur, alors il est purement titulaire. En général, évêque *in partibus* dit moins qu'évêque titulaire : celui-ci a ou n'a pas sa juridiction naturelle, l'évêque *in partibus* ne l'a jamais.

On dit souvent qu'un évêque n'est que titulaire lorsque le temporel de son Eglise est réduit à peu de chose, qu'il n'a plus guère de revenus, de bien-être, de sécurité personnelle et de fidèles qui reconnaissent son pouvoir. Cette attention pour le temporel est poussée si loin chez certains auteurs ecclésiastiques d'autrefois qu'elle leur fait perdre de vue l'autorité et la légitimité spirituelles, l'orthodoxie même. Ainsi, en traitant des évêques d'Islande et d'Angleterre, D. Vaissette et le P. Richard font une singulière confusion : ils voient toujours l'évêque là où sont les biens, les revenus et les honneurs. Pour les prélats catholiques dépouillés et persécutés et ne conservant que la juridiction légitime, ils n'en parlent pas, ou, s'ils en font mention, c'est avec une humiliation conforme à leur malheur et en proportion de leur sainteté.

En résumé, les évêques ordinaires de la chrétienté sont titulaires et ne sont pas *in partibus*. On ne dit pas non plus qu'ils ne sont que titulaires : cela serait faux, excepté dans le cas où un prélat, sans donner sa démission, abandonnerait le gouvernement de son diocèse à un coadjuteur, ou bien dans le cas où le Pape pourvoit à cette administration pour caducité de l'évêque, pour indignité ou autrement, en nommant soit un vicaire apostolique, soit un administrateur.

Les évêques des Eglises ruinées soit sous le rapport temporel, soit sous le rapport spirituel, sont titulaires aussi, et on dit volontiers d'eux qu'ils ne sont que titulaires. Quelquefois ils conservent la juridiction, quelquefois ils ne l'ont pas : ainsi l'évêque catholique grec de Kiovie (archevêque de Lemberg) n'a pas, je crois, juridiction sur Kief. L'évêque titulaire de Bosnie (évêque de Sirmium) ne l'a certainement pas sur ce diocèse qui est gouverné par des vicaires apostoliques. L'évêque titulaire de Kuin en Croatie ou Dalmatie n'a pas, je crois, de juridiction sur ce qui était le diocèse de Kuin. Il est simplement auxiliaire ou suffragant de Strigonie en Hongrie. Quelquefois ces prélats ont la juridiction de droit, et la persécution seule les empêche de l'exercer. D'autres fois, elle leur est retirée et transportée à d'autres par le Saint-Siége, et ils ne conservent que le titre.

Enfin les évêques *in partibus* sont titulaires, et ne sont que titulaires, comme il a déjà été dit. Mais ce qui les distingue tout particulièrement, d'une manière toute spéciale et bien tranchée, c'est que leur juridiction ordinaire est liée ou suspendue par le Pape, de telle manière que si cette interdiction venait à être levée, ils ne seraient plus évêques *in partibus*, mais évêques ordinaires. Ils exercent le plus souvent une juridiction à titre délégué et révocable, soit dans les pays infidèles soit en chrétienté.

Ainsi, pour ne pas faire de confusion quand on parle d'évêque titulaire, il faut donner un régime à cet adjectif. M. de Quélen, du vivant de M. de Talleyrand Périgord, n'était pas titulaire de Paris, mais il l'était de Trajanople. Après la mort du cardinal de Talleyrand, il n'était pas titulaire de Trajanople ni de Samosate, mais il l'était de Paris. L'évêque *in partibus* est l'opposé d'évêque ordinaire, évêque titulaire se dit par opposition à celui qui gouverne une Eglise sans en avoir le titre, ou qui en a le titre sans la gouverner soit de fait, soit de droit : comme exemple du premier cas, M. Wedeckin, qui gouverne depuis 1850 l'Eglise d'Hildesheim (en Allemagne), en est titulaire parce qu'il est évêque d'Hildesheim, et M. Lupke son voisin, qui gou-

verne depuis 1830 l'Eglise d'Osnabruck, n'en est pas titulaire, parce qu'il n'est pas évêque d'Osnabruck, mais évêque d'Autedona *in partibus*. Comme exemple du second cas, M. Rezé, évêque du Détroit (Etats-Unis), est titulaire de cette Eglise, mais il est privé de la juridiction. C'est le Pape qui a pris cette mesure et a confié le diocèse du Détroit à M. Lefévère, évêque de Zela *in partibus*. M. Fransoni est archevêque titulaire de Turin, quoique de fait il ne gouverne pas son diocèse sur lequel il a cependant tous les droits.

Il n'est point indifférent de dire qu'un évêque est titulaire ou de dire qu'il n'est que titulaire. M. de Mazenod est titulaire de Marseille; auparavant il n'était que titulaire d'Icosie en Afrique; M. de Bianchi Dottula est titulaire de Trani (Italie), et il n'est que titulaire de Nazareth. — *Voy.* TITULAIRE.

INTORCETTA (Le P. PROSPER), Jésuite italien, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle. — Il naquit en 1625 à Piazza en Sicile. Ses parents le placèrent au collége de Catane pour y étudier le droit. Brûlant de zèle pour se dévouer aux missions étrangères, il s'échappa à l'âge de seize ans et se rendit à Messine afin d'entrer chez les Jésuites. Les supérieurs de l'Ordre de cette ville ayant obtenu le consentement de ses parents après bien des difficultés, lui donnèrent l'habit de Saint-Ignace, et lorsque ses études théologiques furent terminées, ils l'envoyèrent en Chine en 1656 avec le P. Couplet et quinze autres religieux de la société. Il avait alors 31 ans. La navigation fut longue et périlleuse; le P. Intorcetta resta quelque temps à Macao, y fit les quatre vœux de sa profession religieuse, et entra enfin sur le territoire chinois en 1659, sous le règne de Chun-Tchi. Il fut envoyé d'abord dans la province de Kiang-Si, où ses supérieurs lui confièrent le soin d'une chrétienté qui depuis plus de vingt ans se trouvait sans pasteur. Le zélé missionnaire y bâtit une nouvelle église, et en deux ans baptisa environ deux mille néophytes. Le gouverneur de la ville de Kien-Tsaïan où il résidait, l'ayant dénoncé au vice-roi de la province, le fit passer pour le chef d'une troupe de brigands qui, au nombre de cinq cents, ravageaient la contrée. L'église fut démolie et le P. Intorcetta obligé de se cacher.

En 1664, pendant la minorité de l'empereur Khang-Hi, il s'éleva une persécution générale, excitée par la haine des bonzes et la jalousie des savants de la Chine contre les missionnaires européens. Le P. Intorcetta fut alors arrêté, conduit à Pékin et condamné, comme la plupart de ses confrères, à une rude bastonnade et à l'exil en Tartarie. Mais la sentence fut adoucie et l'on se contenta de les envoyer en prison à Canton d'où on devait les expulser de l'empire. Ils étaient vingt-cinq missionnaires prisonniers, vingt-un Jésuites, trois Dominicains et un Franciscain. Les compagnons de captivité du P. Intorcetta voulant l'envoyer à Rome auprès du général de la compagnie firent venir de Macao un autre religieux pour demeurer en prison à sa place.

C'était pour les besoins de l'Eglise chinoise que le P. Intorcetta était député en Europe. Il avait ordre d'exposer au supérieur de la société le triste état de la mission et le besoin d'un prompt secours; car on ne comptait plus, dit l'article de la Biographie universelle de Michaud que je suis ici, on ne comptait plus dans ce vaste empire que quarante missionnaires jésuites. S'il n'y a pas une grave erreur dans ce chiffre, il faut comprendre sans doute que quinze religieux avaient échappé aux persécuteurs et étaient restés dans leurs chrétientés en se cachant, ce qui avec les quatre jésuites détenus à Pékin (les P. Schall, Verbiest, etc.), et les vingt et un en prison à Canton, ferait quarante missionnaires de la société.

Les Chrétiens que le P. Intorcetta avait évangélisés étaient si pauvres qu'en se cotisant pour subvenir aux frais du voyage ils ne purent réunir que vingt écus d'or. Comptant néanmoins sur la Providence, il s'embarqua sur le premier navire et arriva à Rome en 1671. La persécution, la captivité, et le voyage avaient par conséquent duré sept ans (depuis 1664). En 1672, pendant qu'il était à Rome, le P. Intorcetta reçut une lettre d'un célèbre Jésuite de Paris, le P. de Fontaney, qui lui communiquait son vif désir de se consacrer comme lui à la conversion de la Chine.

Cependant le zélé religieux ne tarda pas à revenir dans sa mission, et à son arrivée il trouva ses anciens compagnons de prison, rendus à la liberté. Il travailla encore vingt ans à la prédication de l'Evangile, remplit la charge de vice-provincial de la compagnie en Chine, et se trouvant à Hang-Tcheou, dans le Tchi-Kiang, en 1687, il eut la consolation de revoir le P. de Fontaney qui avait enfin obtenu, après vingt ans de désirs, d'être envoyé dans les missions et amenait avec lui quatre Jésuites du plus grand mérite. Le P. Intorcetta avait succédé en 1673 dans la mission du Tche-Kiang au P. Augery, son cousin, qui la lui avait recommandée en mourant. L'empereur Chun-Tchi avait publié pour l'instruction de ses peuples seize articles dont le dernier ordonnait de ne point embrasser les fausses religions. La jalousie et la haine des mandarins pouvaient tirer parti de cette disposition vague, pour persécuter les Chrétiens; c'est pourquoi le P. Verbiest, qui avait un grand crédit auprès de l'empereur Khang-Hy successeur de Chun-Tchi, trouva moyen de faire abroger cet article en 1687. Le P. Intorcetta en poursuivant avec zèle l'exécution du dernier édit impérial, s'attira une violente haine de la part du vice-roi du The-Kiang qui jura la perte des Chrétiens, et laissa avec complaisance les idolâtres renverser leurs églises et les tourmenter par des vexations continuelles. Arrêté lui-même, le saint missionnaire fut interrogé (1691) par ses ennemis et leur répondit de manière à les intimider. C'était alors un vieillard vénérable, de plus de

soixante-cinq ans, qui avait blanchi dans les travaux apostoliques. Quoiqu'il ne fût que d'une taille médiocre, sa vieillesse et un certain air de majesté qui brillait sur son visage lui attiraient le respect des païens. Il avait des manières douces et engageantes qui inspiraient la confiance et gagnaient l'amitié. La vivacité de son esprit, jointe à une sagesse et à une prudence consommées, le faisaient regarder comme un homme extraordinaire, et ces qualités naturelles étaient soutenues d'une rare vertu, d'un zèle ardent et d'un courage héroïque capable de tout souffrir et de tout entreprendre pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes.

Dans son interrogation du 12 septembre 1691, il répondit avec beaucoup de présence d'esprit, qu'il était entré dans l'empire en 1659 avec le P. Verbiest, s'était d'abord établi dans le Kiang-Si et qu'étant venu en 1673 rendre les derniers devoirs au P. Augery, qui gouvernait l'Eglise de Hang-Tcheou (dans le Tchi-Kiang), il en avait pris soin depuis ; il rappela aux mandarins qu'en 1688, l'empereur Kang-Hi pendant la visite qu'il faisait de toutes ses provinces étant venu à Hang-Tcheou, lui avait fait remettre des présents pour son Eglise et que les gentilshommes de la Chambre chargés de les lui apporter avaient reçu l'ordre d'adorer le vrai Dieu, ce qu'ils avaient fait dans l'église même; que le monarque avait eu la bonté en outre de lui envoyer des plats de sa table et qu'il l'avait admis trois fois en sa présence.

Un accusé qui parlait ainsi ne pouvait guère être condamné, surtout pour une cause injuste. D'ailleurs il avait de puissants appuis à Pékin. Le P. Gerbillon fit écrire au vice-roi du Tchi-Kiang, une lettre de recommandation par le prince Sosan, et le P. Intorcetta fut mis en liberté ; peu de temps après les Jésuites de Pékin s'adressant à l'empereur lui-même, en obtinrent, malgré les tribunaux, un décret, qui permettait aux Chinois la libre profession du christianisme, 22 mars 1692.

Le P. Intorcetta vécut encore quatre ans : il termina sa laborieuse carrière le 13 octobre 1696. Il avait alors 71 ans et il en avait passé quarante dans les missions de la Chine, sous les empereurs Chun-Tchi et Khang-Hi. Les voyages, les persécutions, les prisons, les soins incessants qu'exigent la prédication de l'Evangile, le gouvernement des chrétiens, la conversion des idolâtres, l'administration des sacrements, les relations obligées avec les grands et avec les pauvres, toutes ces occupations n'ont pas empêché le P. Intorcetta, comme tant d'autres missionnaires, d'écrire des ouvrages considérables. On cite entre autres : *La science politique et morale des Chinois* (*Sinarum politica-moralis*), in-folio, imprimé à Goa, en chinois et en latin, très-rare. Il a encore coopéré avec les PP. Rougemont et Herdrich à la *Vie de Confucius*, par le P. Couplet, in-folio, imprimée à Paris par ordre de Louis XIV en 1687. — *Voy.* Couplet.

IONE (Sainte), martyre éthiopienne honorée dans son pays, le 14 novembre, avec sainte Atrasesse, qui paraît avoir souffert en même temps. — Leurs noms se trouvent au Martyrologe, inséré dans la *Vie des saints* de Godescard.

IPHIGÉNIE (Sainte), vierge éthiopienne qui fut baptisée et consacrée à Dieu par l'apôtre saint Matthieu. — Elle vivait par conséquent dans le premier siècle de l'Ère chrétienne. Le Martyrologe romain, en fait mention le 21 septembre, le jour même de la fête de saint Matthieu, qui prêcha l'Evangile en Ethiopie.

IRACE (Saint), martyr éthiopien, honoré le 30 octobre, avec saint Athanase. — Ces deux saints cueillirent en même temps la palme du triomphe.

IRENEE D'AVALLON (Le P.), Capucin français, qui vivait à la fin du XVI^e^ siècle et au XVII^e^. — Il travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des Protestants. Les seigneurs de Passade, de Mazel, et autres gentilshommes, abjurèrent leurs erreurs entre ses mains. Il a laissé trois livres de Controverses contre les calvinistes, les huguenots et les anabaptistes. Lyon, 1628, 3 vol. in-4°, en latin. Le titre montre assez qu'on mettait alors quelque différence entre les calvinistes et les huguenots, mais il n'est pas facile de dire en quoi elle consistait. La véritable origine du mot *huguenot* n'est même pas bien connue, malgré tout ce que les érudits ont écrit sur ce sujet.

Le P. Irénée d'Avallon était né en Bourgogne, comme son nom l'indique. L'époque de sa mort n'est point indiquée dans Feller, d'où ceci est extrait.

IRENEE DE SAINTE-THERESE (Le P.), Carme italien, du Piémont, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1844 pour le vicariat apostolique de Bombay, avec deux autres religieux du même ordre et de la même nation : le P. Maurice de Saint-Albert, Piémontais, et le P. Jean Chrysostome de Saint-Joseph, Toscan.

ISAAC (Saint), martyr nègre, honoré le 18 novembre dans l'Eglise d'Abyssinie, avec six autres. — *Voy.* Alphée.

ISAAC (Saint), ermite et martyr en Pologne. — Il est honoré le 12 novembre, avec saint Benoît, saint Matthieu et saint Christin, ses compagnons. — *Voy.* Benoit.

ISNART (Honoré), prêtre italien, du diocèse de Nice, membre de la congrégation des Oblats de Turin, et missionnaire dans l'empire Birman (Indo-Chine). — Il est parti en 1842 pour l'Orient, avec M. Ceretti, évêque d'Antinople *in partibus*, vicaire apostolique d'Ava et Pégu, et dix autres religieux de la même société. — *Voy.* Delpino.

ISAAC BADASEE (Saint), Ethiopien, honoré le 10 septembre. — Il est cité ce jour-là au Martyrologe, sans aucune qualification.

ISABELLE, princesse Cafre, qui fut baptisée au XVI^e^ siècle par les Jésuites. — Elle était sœur du roi d'Inhambane, qui reçut aussi le baptême sous le nom de Constantin : la reine fut appelée Catherine. Un grand nombre de Cafres, leurs sujets, embrassèrent

aussi la religion chrétienne; mais ils retombèrent dans leur barbarie naturelle, Les PP. Sylveira et Fernandez, qui les avaient évangélisés, passèrent successivement au Monomotapa, et le premier y fut martyrisé, en 1561, après avoir converti l'empereur.

ISABELLE, reine de Castille, à la fin du xv^e^ siècle, femme de Ferdinand le Catholique, roi d'Arragon. — Cette princesse, née en 1450 et morte en 1504, était animée du plus grand zèle pour l'extenison de la religion: c'est en grande partie pour ce motif qu'elle acheva de détruire la puissance des mahométans dans l'Andalousie; elle accueillit Christophe Colomb, dont le génie donna un nouveau monde à l'Espagne, et après la découverte de l'Amérique, elle n'eut rien tant à cœur que de faire éclairer les indigènes des lumières de la foi. On se ferait, sans doute, une fausse idée de l'histoire et des mœurs du temps, si on rendait cette princesse responsable de n'avoir pas empêché les épouvantables atrocités que les Espagnols ont commises dans les Antilles, qu'ils ont dépeuplées en peu de temps. D'abord, il faut commencer par dégager les faits réels de l'exagération qu'on y a mêlée en grande quantité. Ensuite, il est bon de considérer que, tout absolus qu'ils étaient, les souverains espagnols ne pouvaient pas, à une si grande distance, contenir les passions, l'ardente cupidité, la soif de l'or de leurs sujets qui passaient aux îles : c'était la plupart du temps le rebut de la société; il n'est pas étonnant que ces hommes aient abusé de leur supériorité sur une race faible, timide et fascinée par la peur. En un mot, les Espagnols, regardés comme des êtres d'une nature différente des Indiens et convaincus eux-mêmes de cette opinion, ne se comportaient guère mieux à l'égard de ces malheureux, que les Anglo-Américains aujourd'hui ne le font en Californie. Toute la différence est que ce dernier pays est presque désert, par conséquent on a peu d'Indiens à y détruire, tandis qu'à Haïti et dans les autres Antilles, il paraît qu'il y avait des millions d'indigènes qu'on a détruits en une vingtaine d'années. Quand on se rend bien compte des circonstances au milieu desquelles s'est opéré ce grand crime collectif, il semble qu'on ne pourrait, sans injustice, l'attribuer aux souverains espagnols, au gouvernement de la mère patrie et même à la nation espagnole prise en général. C'est le fait de quelques individus, l'écume de leur pays, et de la mauvaise organisation d'un pouvoir le plus souvent excessif avec les faibles et méprisé par ceux qui auraient dû principalement le rendre redoutable.

Pour apprécier les sentiments qui animaient la reine Isabelle à l'égard des indigènes de l'Amérique, il suffit de se rappeler avec quelle constante sollicitude elle leur procura des missionnaires pour les instruire, les faire participer à la civilisation chrétienne; c'était là le seul moyen de les préserver de la destruction; c'est aussi par ses soins que le Saint-Siége avait érigé une province ecclésiastique dans l'île de Haïti. Enfin, ce qui fait bien connaître cette princesse pieuse et zélée, c'est le testament qu'elle a laissé. Le passage suivant est assez beau pour être cité au long; d'ailleurs il rentre parfaitement dans mon sujet :

« A l'époque, dit-elle, où les îles et la terre ferme de l'Océan, découvertes ou à découvrir, nous furent concédées par le Saint-Siége apostolique, notre intention formelle, en suppliant le Pape Alexandre VI de nous en accorder la propriété, fut de faire tous nos efforts pour engager les peuples de ces pays nouveaux à se convertir à notre sainte religion catholique, de leur envoyer des prélats, des religieux, des prêtres et d'autres personnes instruites et craignant Dieu pour leur inculquer les vérités de la foi; de leur inspirer le goût et les habitudes de la vie chrétienne, et d'y apporter toute la diligence nécessaire, conformément à ce qui est marqué plus en détail dans lesdites lettres de concession. Je supplie donc, avec les plus vives instances, le roi, mon maître (c'était Ferdinand, son mari, qui lui survécut douze ans), et je charge, par un ordre spécial, Jeanne, ma fille (Jeanne la Folle, née en 1480, mariée en 1496 à Philippe, archiduc d'Autriche, qui mourut en 1506, et dont elle eut le célèbre Charles-Quint : cette princesse mourut en 1555 : elle était enfermée depuis plus de cinquante ans, étant devenue folle par excès de jalousie pour son mari), et le prince Philippe, son époux, de le faire et de l'accomplir ainsi, de regarder cet objet comme leur occupation la plus importante et d'y mettre toute la diligence possible, de ne jamais consentir ni donner lieu à ce que les Indiens qui habitent dans lesdites îles et terre-ferme, conquises ou à conquérir, éprouvent *aucun dommage dans leurs personnes ou dans leurs biens*, mais de pourvoir, au contraire, à ce qu'ils soient bien et convenablement traités, et *si quelque tort leur a été causé*, de veiller à ce qu'il soit promptement réparé; enfin, de ne point s'écarter du contenu des lettres apostoliques, mais de se conformer à ce qui est prescrit et commandé. »

Voilà quelle démarche l'esprit chrétien dictait à cette reine au lit de la mort. Elle voulait qu'on ne fît aucun tort aux pauvres indigènes d'Amérique, et qu'on réparât le préjudice qui avait pu leur être porté. Sans doute, on fait quelque tort à un homme lorsqu'en le détenant en esclavage et le forçant à travailler toute sa vie, on le prive des fruits de son travail. Un individu ne peut pas toujours, il est vrai, remédier à une organisation sociale si vicieuse : mais que dire d'une société qui perpétue volontairement cet état de choses!

ISCANDER II, empereur d'Ethiopie au xv^e^ siècle. — Il régna de 1478 à 1495 d'abord sous la tutelle de sa mère, étant mineur lors de son avénement. Il vainquit les mahométants du pays d'Adel; mais son ministre Zasellasé qui le trahissait le fit assassiner. Après sa mort le trône fut occupé sept mois par André, puis Naod frère d'Iscander régna

de 1495 à 1508. Iscander avait reçu à sa cour un Portugais nommé Pierre Covillan, qui vécut longtemps en Abyssinie, c'est-à-dire, jusque sous le règne de David III (1508 à 1540) et qui servit à établir des relations entre les deux pays. Le même monarque (Iscander) envoya en Europe un moine abyssin nommé Lude Marc qui vint à Rome et à Lisbonne, d'où le roi de Portugal le renvoya dans sa patrie avec des instructions pour établir des rapports entre les deux cours. Mais cette affaire ne paraît pas avoir eu de suite immédiatement.

ISFROI (Le B.), religieux de l'ordre des Prémontrés, au XII^e^ siècle, puis évêque de Ratzebourg (Allemagne septentrionale), après le B. Evermode. — C'était un prélat plein de vertu et de zèle apostolique : il contribua beaucoup à fortifier dans la foi chrétienne les Vandales ses diocésains, dont la conversion remontait à un temps peu éloigné. Il mourut en 1201. L'Eglise honore sa mémoire le 15 juin.

Ratzebourg est une petite ville du duché de Lauenbourg, en Danemark; mais une partie, la moins considérable, est dans le grand duché de Mecklembourg-Schwérin. L'évêché y fut fondé en 1058 par Albert archevêque de Brême, qui voulait par là faciliter la conversion des Vandales païens. Son trente et unième évêque, Christophe de Mecklembourg, mort en 1592, y introduisit le protestantisme en 1566 et aujourd'hui encore la religion catholique est à peine connue et pour ainsi dire proscrite de ces contrées qu'elle a jadis tirées de la barbarie. Ce lamentable sort est en partie le résultat des richesses excessives dont l'Eglise s'était surchargée. Ceux qui occupaient la charge de pasteurs n'avaient en vue que le temporel. Au lieu d'évêques comme ceux qui avaient jadis planté la foi parmi les peuples encore à l'état sauvage, c'étaient de grands et puissants seigneurs : le moment de l'épreuve arrivé, on s'aperçut qu'ils n'étaient que des loups ravissants entrés dans la bergerie : au lieu de donner leur vie pour préserver le troupeau, ils le menèrent eux-mêmes aux pâturages empoisonnés de l'erreur.

ISOARD (M. JOSEPH), prêtre français, du diocèse de Gap, membre de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Cochinchine au commencement de ce siècle. — Il partit de Rome en 1803 et mourut en 1809.

ISSALY, prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, et du diocèse de Saint-Brieuc, missionnaire en Orient dans la Malaisie asiatique. — Il est parti de Nantes le 9 novembre 1846 avec quatre autres prêtres de sa société : M. Jourdan, de Dijon, destiné pour le séminaire chinois de Pulo-Pinang; M. Collin, de Saint-Dié (Vosges); M. Pourquié, de Toulouse, et M. Dumont, de Bayeux (Calvados). Ces trois derniers étaient envoyés à Macao d'où le procureur de leur congrégation devait les diriger sur les missions qui auraient un plus pressant besoin d'ouvriers apostoliques.

IVES ou IVIA (SAINT), évêque persan, missionnaire en Angleterre au VII^e^ siècle.— Tout ce qu'on sait de lui, dit Godescard, c'est qu'il était évêque en Perse, et qu'il passa en Angleterre où il prêcha la foi à peu près dans le même temps que saint Augustin; qu'il se prépara au passage de l'éternité par la retraite, les veilles, la prière et le jeûne et qu'il mourut à Slepe (comté d'Huntingdon) où il fut enterré. On fait sa fête le 25 avril.

Le nom d'Ives est anglais ou français et nullement persan : aucun doute n'est possible à cet égard : aussi il est à croire que l'évêque persan dont il est question ici et que nous appelons saint Ives aura pris en Angleterre ce nom du pays, comme nos missionnaires européens qui sont envoyés aujourd'hui dans l'extrême Orient prennent tous un nom chinois ou annamite sous lequel ils sont connus des chrétiens indigènes, parce que ceux-ci ne pourraient jamais prononcer des mots aussi barbares pour eux que Corney, Dumoulin, Borie, de Saint-Martin, etc.

J

JACOBINS, nom donné vulgairement en France, avant le XIX^e^ siècle, aux Dominicains ou FF. Prêcheurs, parce qu'ils eurent pour première maison à Paris un couvent devenu extrêmement célèbre et qui était dans la rue Saint-Jacques, entre la rue des Cordiers et la rue Sainte-Hyacinthe Saint-Michel. — On disait *un Jacobin, l'ordre des Jacobins*, comme on dit encore *un Lazariste, la société des Lazaristes*, pour désigner les prêtres de la congrégation de la Mission ou *Enfants de Saint-Vincent de Paul*, à cause de la rue Saint-Lazare où ceux-ci avaient leur maison au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle. Le nom de *Jacobin* a entièrement changé de sens et ne se dit plus des Dominicains; il signifie depuis soixante ans un républicain radical, exalté et sanguinaire, parce que ce parti tenait son club en 1793 dans le couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré, où est aujourd'hui le marché du même nom.—*Voy.* PRÊCHEURS (Frères).

JACQUEMIN (M.), prêtre du diocèse de Nancy, membre de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris. — Il est parti de Lorient en 1851 pour les missions de la Chine ainsi que deux autres prêtres de la même société, MM. Bisch de Poitiers, et Janson d'Alby avec M. Verrolles, évêque de Colombie *in partibus*, et vicaire apostolique de la Mandchourie, qui retournait dans son Eglise. Ces trois ecclésiastiques se sont embarqués sur le *Cassini*, navire à vapeur qui se rendait dans les mers de Chine.

JACQUES (SAINT), martyr éthiopien honoré le 10 août avec saint Jean et saint Abra-

ham qui paraissent avoir été ses compagnons de souffrance. — Le Martyrologe ne relate pas l'époque à laquelle ils vivaient.

JACQUES (Fr.), Mineur, missionnaire en Tartarie, vint en 1321, du fond de cette contrée lointaine, trouver le Pape Jean XXII, sans doute pour lui rendre compte des progrès de la foi et des obstacles qu'elle y rencontrait. — Le Souverain Pontife le combla de grâces spirituelles, et le renvoya dans sa mission, avec des brefs pour les chefs Mogols.

JACQUES (Fr.), Prêcheur, nommé le 18 juillet 1427, par le Pape Martin V, archevêque de Cambalu ou Pékin. — Il est le huitième prélat désigné pour ce siége dans lequel il succéda à Fr. Corrade, religieux du même ordre que lui. Ils n'étaient l'un et l'autre que titulaires. — *Voy.* Titulaire. Léonard fut archevêque après lui. — *Voy.* Jean de Montecorvino.

JACQUES ou Diego, cinquième roi chrétien du Congo, était cousin de François, auquel il succéda en 1532. Sous le règne de ce prince, le troisième évêque de Saint-Thomas et du Congo prit possession de son siége. Ce prélat portugais, d'une religion et d'une régularité de mœurs éprouvées, s'appliqua à ramener à la soumission quelques ecclésiastiques du Congo qui s'étaient accoutumés à l'indépendance. On a vu (art. Pierre) que le second évêque, qui était un jeune nègre de la famille royale du Congo, examiné, institué et sacré à Rome par le Pape Clément VII, mourut avant d'arriver dans son Eglise, et que le premier était également mort au Congo, sous le même règne de Pierre peu de temps après son arrivée. Le troisième évêque fut soutenu dans l'exercice de son autorité épiscopale par le roi du Congo qui prit même le parti, pour rétablir un ordre parfait dans le clergé, de faire arrêter plusieurs prêtres qu'on transporta à l'île Saint-Thomas et en Portugal. D'autres ecclésiastiques se retirèrent volontairement avec tout ce qu'ils possédaient. Ces divisions avaient nui à la religion dans le Congo, mais Jean III, roi de Portugal, y fit passer en 1538 ou 1539 des missionnaires de la compagnie de Jésus, que saint Ignace de Loyola venait de fonder récemment et qui devaient acquérir une gloire incomparable dans les missions. Ces religieux arrivèrent au Congo peu de temps avant la mort de Jacques arrivée en 1540, après un règne de huit ans, pendant lequel la religion fit de notables progrès dans le royaume. Cependant, d'autres relations prétendent que c'est en 1549 sous le règne d'Alvare que les premiers missionnaires Jésuites arrivèrent au Congo; et ils s'appuient sur ce fait que la Compagnie de Jésus ne fut approuvée par le Pape que le 27 septembre 1540, et que saint François Xavier, le premier missionnaire de cet ordre, ne s'embarqua à Lisbonne que le 7 avril 1541. Le départ des apôtres du Congo fut donc postérieur.

Il eut pour successeur Henri qui ne régna que deux ans et fut tué en 1542 dans une guerre contre les Anzicos, peuple anthropophage. Alvare Ier monta sur le trône en 1542 après Henri. — *Voy.* ce nom.

JACQUES, prêtre abyssin, catholique, au xvii^e^ siècle. — Il avait été élevé par les Jésuites au séminaire de Frémone et passait pour un des meilleurs maîtres de la vie spirituelle en Abyssinie. Técla Georges, vice-roi du Tigré et gendre de l'empereur Socinios, ayant apostasié la foi romaine et s'étant mis à la tête du parti schismatique pour lever l'étendard de la révolte (1627 ou 1628), la mort des missionnaires catholiques fut résolue; mais comme ils parvinrent à s'échapper, Tecla Georges fit retomber sa fureur sur Jacques qui était son confesseur. On le lui amena pieds et poings liés au milieu du camp; il lui porta le premier coup et les autres conjurés le percèrent de leurs épées en haine de la foi catholique. Ceux qui n'avaient pu contribuer à sa mort, trempèrent dans son sang la pointe de leurs dards et jurèrent d'anéantir la foi romaine en Abyssinie. Mais ils furent complétement défaits par les troupes de l'empereur Socinios. Técla Georges qui s'était caché dans une caverne fut pris et pendu.

JACQUES D'ALEXANDRIE, Mineur italien, de la famille des Observantins, missionnaire en Palestine au xv^e^ siècle. — Il succéda en 1476 ou 1477 à Fr. Jean Thomarelli, dans la charge vénérable de gardien du mont Sion. Un zèle indiscret le porta à acheter, sans la permission des supérieurs, deux métairies dans l'île de Chypre, afin que le revenu en fût consacré à l'entretien des Lieux-Saints. A peine Fr. Pierre de Naples, vicaire général de l'Observance, fut-il informé de ce fait, qu'il reprocha au gardien, dans une lettre sévère, le scandale qu'il venait de donner, en voulant rendre propriétaire des maisons si saintes, tandis qu'il devait avoir confiance et même être assuré que Jésus-Christ qui est mort pauvre, ne manquerait pas de pourvoir, comme il l'avait fait jusqu'alors, aux besoins des imitateurs de sa pauvreté, gardiens de son tombeau. Le vicaire général lui enjoignit de remettre les métairies à leurs anciens possesseurs et lui défendit d'en toucher aucun revenu. Six jours après avoir écrit sa lettre, Fr. Pierre apprit que le gardien du mont Sion étant parti pour aller traiter quelques affaires avec le sultan d'Egypte, avait été surpris d'un mal subit, au milieu du désert qui s'étend entre ce pays et la Syrie, et avait expiré en embrassant pieusement la croix, le jour même du Vendredi-Saint, 20 mars 1477. Ainsi, dit le P. Wadding, Dieu permettait que celui qui avait voulu acquérir des métairies, mourût hors des maisons. Les compagnons de Fr. Jacques d'Alexandrie portèrent son corps avec peine jusqu'à Alexandrie d'Egypte, où on l'inhuma dans l'église de Saint-Marc. Le vicaire de Jérusalem qui, à la mort du gardien, en remplissait les fonctions jusqu'à ce que le successeur du défunt fût nommé ou arrivé, reçut

l'ordre de Fr. Pierre de Naples, de se conformer à ce qui avait été prescrit.

Les enfants de Saint-François, en gardant une si stricte pauvreté, principalement dans leurs couvents de Terre-Sainte, avaient en vue leur Règle, l'exemple de leur patriarche, et surtout celui du divin Maître dont ils gardaient le tombeau et la crèche ; ils se proposaient d'arriver à la perfection religieuse, et se tressaient une couronne de privations qui devait se changer en un poids de gloire dans l'immortalité. En un mot ils agissaient par des motifs spirituels ; mais il faut remarquer aussi qu'ils montraient en cela beaucoup de prudence et d'habileté : en effet, s'ils avaient eu des revenus fixes pour l'entretien des Lieux-Saints, les fidèles, dans la Chrétienté, auraient mis peu d'empressement à faire des aumônes pour cet objet, et, ce qui est pire, les infidèles auraient augmenté le tribut qu'ils exigeaient : leurs vexations et les extorsions n'auraient pas eu de fin : aussi les guerres et la mort de quelques bienfaiteurs insignes, ayant fait diminuer d'une manière notable les ressources destinées à l'entretien de la mission de Palestine, Fr. Pierre de Naples ne voulut pas que la pureté de la Règle fût violée dans les sanctuaires où elle s'était conservée depuis deux siècles avec exactitude, et il obtint que le pape Innocent VIII n'expédiât pas des lettres apostoliques déjà préparées, et par lesquelles une taxe était établie en faveur des Saints-Lieux sur les bénéfices les plus riches d'Espagne, de France et de Bourgogne.

JACQUES DE BACHIA ou DE BACS (Fr.) Mineur hongrois, de Bacs ou Bachia, ville archiépiscopale de Hongrie dans le comitat de ce nom, était au XV^e^ siècle vicaire de son ordre en Bosnie, c'est-à-dire supérieur. En 1444, le Pape Eugène IV le chargea, avec plusieurs autres Frères Mineurs de l'Observance, de retirer des sentiers de l'erreur les Chrétiens de Moldavie, de Valachie, de Bulgarie, d'Esclavonie et d'autres provinces adjacentes désolées par les incursions des musulmans, qui souvent faisaient apostasier un certain nombre de fidèles par la terreur ou l'appât des biens de ce monde. Cette mission est rapportée dans Wadding sous les années 1444 et 1446.

JACQUES DE BORBA, Mineur portugais, missionnaire dans l'Inde au XVI^e^ siècle. — Il partit en 1537 ou 1538, avec Jean d'Albuquerque, second évêque de Goa. A cette époque il n'était encore que clerc, mais déjà célèbre par son talent pour la prédication. Il eut part à la fondation du célèbre collége de Saint-Paul de Goa où l'on formait un grand nombre de prêtres et de catéchistes indigènes de toutes les nations de l'Orient. — *Voy.* Paul (Saint).

JACQUES DE BRUNA, Bohémien, évêque latin des Russes au XIV^e^ siècle.— Il fut envoyé par le Pape en Moscovie pour avoir soin des catholiques qui se trouvaient dans ces contrées. Ensuite on le transféra à l'évêché de Bellune, en Italie, l'an 1353. Il est à regretter qu'on n'ait pas plus de détails sur la curieuse mission de ce prélat. Elle prouve au moins qu'il y avait au XIV^e^ siècle des catholiques dans la Russie septentrionale, car c'est le pays qu'on désigne sous le nom de Moscovie. Et ces catholiques étaient en assez grand nombre pour attirer l'attention du Saint-Siége au point de leur envoyer un évêque. D'un autre côté, il y avait dans le midi de la Russie, vers Kiew, une succession d'autres prélats, du rite latin, dont le premier fut Fr. Gérard, Dominicain polonais. Ce dernier titre s'est conservé jusqu'au XVII^e^ siècle. — *Voy.* Gérard, Hoppe, Rust, Albert.

JACQUES DE FLORENCE (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Asie au XVI^e^ siècle, était évêque de Zeyton ou Siven-Tcheu, en Chine, et avait succédé dans ce siége à Fr. André de Pérouse qui fut lui-même institué troisième évêque de cette ville par Jean de Monte-Corvino, archevêque de Pékin, nommé alors Cambalu ou Khan-Balick, c'est-à-dire résidence du Kham, résidence royale. Tout ce qu'on sait de Fr. Jacques, c'est qu'en 1362 il fut, ainsi que Fr. Guillaume de la Terre de Labour, immolé pour la foi par les mahométans de la Médie (aujourd'hui l'Irak Adjini, en Perse). On ignore s'il se rendait à son Eglise qui alors aurait été longtemps vacante, ou si plutôt il ne revenait pas en Europe après l'avoir gouvernée un bon nombre d'années. Il est probable qu'il n'eut pas de successeur. L'expulsion des Tartares par les Chinois, qui s'isolèrent du monde entier, les conquêtes et les ravages de Tamerlan, qui était musulman, fermèrent la Chine aux Européens ; ce n'est que plus d'un siècle et demi après que ceux-ci y retournèrent par mer et que l'Evangile y pénétra de nouveau avec eux. — *Voy.* André de Pérouse, Jean de Florence.

JACQUES DE HERRERA (Le P.), Augustin espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines (Océanie). — Il se rendit en 1555 dans cet archipel avec Michel de Legaspi que le roi Philippe II avait chargé d'en faire la conquête et qui en fut le premier gouverneur général. Trois autres Augustins espagnols accompagnaient le P. Jacques de Herrera, c'étaient les PP. Martin de Errada, Pierre de Gomboa et Martin d'Aguirre. Ils étaient tous sous la conduite du P. André de Urdaneta qui avait persuadé au roi d'entreprendre la conquête de ces îles. Ils bâtirent un couvent à Zebu ou nom de Jésus, et commencèrent par là l'œuvre d'apostolat et de civilisation qu'ils avaient entreprise. Ils firent même des tentatives jusque sur la Chine. — *Voy.* Martin de Errada. Mais on ne sait rien de particulier sur leurs travaux dans les îles Philippines. Seulement le résultat obtenu frappe encore les yeux après trois siècles. Zebu est le siége d'un évêché et tous les indigènes sont Chrétiens. Ce sont les missionnaires qui les ont conquis à la civilisation, tandis que dans tant d'autres pays les Européens les ont exterminés pour se substituer à leur place.

JACQUES DE LA MARCHE (Saint), Mineur italien du XIVe siècle, missionnaire dans sa patrie, en Allemagne, en Bohême et en Hongrie. — Il naquit en 1379 à Monte-Brandone, petite ville de la province ou Marche d'Ancône : c'est de là qu'il fut appelé Fr. Jacques de la Marche. — Ses parents étaient de condition médiocre, mais très-vertueux, et ils l'élevèrent dans de grands sentiments de religion. Un prêtre du voisinage lui apprit le latin : ensuite il alla étudier à l'université de Pérouse et y fit des progrès rapides. Un gentilhomme de Florence lui ayant confié l'éducation de son fils, apprécia le mérite et la vertu de Jacques et lui procura une place importante dans la république de Florence. Mais ces prospérités temporelles ne détournèrent point son cœur d'un but bien plus sublime qu'il se proposait. Il résolut d'embrasser la vie parfaite et entra chez les Frères Mineurs. Il paraîtrait qu'il avait alors cinquante ans.

On ne saurait croire à quel degré d'héroïsme il poussa l'austérité, la pureté, l'obéissance, le zèle du salut des âmes et toutes les vertus chrétiennes. Il ne dormait que trois heures chaque nuit, consacrant le reste à la prière et à la méditation. Il s'interdit l'usage de la viande, et mangeait si peu qu'on ne concevait pas comment il pouvait vivre. Son amour pour la pauvreté allait si loin que c'était pour lui un sujet de joie que de manquer du nécessaire. Les habits les plus grossiers et les plus usés étaient ceux qu'il portait de préférence. Toute sa vie il sut conserver une pureté inviolable : il ne parlait jamais à une femme à moins que la nécessité ou la charité ne l'y contraignît.

Son zèle pour le salut des âmes paraissait n'avoir pas de bornes; tous les jours il instruisait le peuple ou les religieux de son ordre. Ses discours étaient simples, mais pleins de force et d'onction. Un sermon qu'il prêcha à Milan fit entrer dans les voies de la pénitence trente-six femmes débauchées. On l'élut archevêque de cette grande ville, mais il prit la fuite, et lorsqu'on l'eut rejoint, il obtint à force de prières qu'on le laisserait exercer les fonctions de simple missionnaire. Il accompagna saint Jean de Capitran dans quelques-unes de ses missions en Allemagne, en Bohême et en Hongrie. Les Papes Eugène IV, Nicolas V et Calixte III l'envoyèrent trois fois dans ce dernier royaume. Le don des miracles rehaussait encore sa prédication : il en opéra plusieurs à Venise et en d'autres lieux.

Saint Jacques de la Marche, mourut près de Naples, au couvent de la Trinité, le 28 novembre 1479, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il fut béatifié par Urbain VIII, et canonisé en 1726, par Benoît XIII. Ce dernier Pape avait été témoin oculaire d'un miracle opéré par l'intercession du bienheureux. La fête de saint Jacques se célèbre le 28 novembre, jour anniversaire de sa mort.

La *Vie* de saint Jacques a été composée par Marc de Lisbonne, évêque de Porto; Sannazar l'a écrite en vers. Le P. François Lachère, Franciscain français, en a fait aussi une dans notre langue, Paris, 1728, in-12.

JACQUES DE MAGNAVACCA, Mineur Observantin italien, missionnaire en Palestine au XVe siècle, succéda vers l'an 1472 à Fr. François de Plaisance, dans la charge de gardien du mont Sion. Ayant été emprisonné par le gouverneur de Jérusalem, qui lui extorqua ainsi cent écus d'or, selon les procédés familiers aux musulmans, il eut recours à la protection de l'amiral Isbel, que le soudan Khatibey avait chargé de veiller à ce que les Frères Mineurs ne fussent en butte à aucune vexation. Isbel fit destituer ce gouverneur, le fit mettre dans la prison même où il avait renfermé le Franciscain, et le condamna, pour ses exactions, à être sévèrement fustigé.

Khatibey protégeait les Franciscains dans ses Etats, par un motif honorable pour ces bons religieux et pour lui-même. Avant de monter sur le trône, il avait été disgracié et exilé à Jérusalem. Pendant que ses amis le délaissaient dans l'infortune, il avait trouvé chez les PP. de Terre-Sainte une charité vraiment chrétienne, des secours, des consolations et des procédés délicats. Il n'oublia pas un pareil service, et sa reconnaissance se manifesta d'une manière efficace lorsqu'il eut recouvré les faveurs de la fortune.

JACQUES DE PADOUE, Mineur italien, missionnaire en Orient, se trouvait à Tauris, ville principale de Perse, au mois d'octobre 1321, lorsqu'il reçut avis de Fr. Jourdain Catalan (*Voy.* ce mot), Prêcheur français et missionnaire dans le même royaume, mais plus au midi, que les circonstances étaient favorables pour aller annoncer l'Evangile dans l'Inde, et que Supera, Paroco et Columbum, villes de ce pays, seraient propres à recevoir des stations apostoliques. Columbum paraît être Koulan dans le Malabar; Paroco est Barotch, située plus au nord; Supera, dont on ne sait pas le nom actuel et la position précise, est sans doute peu éloignée de Paroco. Fr. Jacques de Padoue partit avec Fr. Catalan et trois autres Franciscains, animés comme lui par l'espérance du martyre et par le désir de propager la foi chez les musulmans et les idolâtres, au prix même de leur sang. C'étaient Fr. Pierre de Sienne, Fr. Thomas de Tolentino, depuis trente ans missionnaire en Arménie, et Fr. Démétrius de Tiflis, géorgien de nation, et religieux du même ordre de Saint-François, mais simple laïque. Il était versé dans les langues orientales et devait servir d'interprète aux prédicateurs. Ils s'embarquèrent tous à Ormuz avec Fr. Jourdain, et faisant voile d'abord pour Columbum, ils comptaient aller de là visiter l'église de Saint-Thomas à Meliapour; mais la tempête ou plutôt le mauvais vouloir du pilote les conduisit, au mois d'avril 1322, à Tana, dans l'île de Salsette, non loin des lieux où se trouve aujourd'hui la ville de Bombay. Des Chrétiens nestoriens

les accueillirent, et les ayant priés d'envoyer l'un d'eux à Paroco pour instruire et baptiser quelques Chrétiens, qui l'étaient seulement de nom, Fr. Catalan fut désigné d'un commun accord pour cette mission, parce qu'il savait mieux que ses compagnons la langue persane.

Cependant une querelle s'étant élevée entre les hôtes des Franciscains, la femme alla se plaindre de son mari au juge musulman (le cadi), ajoutant qu'elle pouvait invoquer le témoignage de quatre religieux. Informé ainsi de leur présence à Tana, ce magistrat manda les Frères Mineurs. Thomas, Jacques et Démétrius allèrent le trouver, tandis que Pierre restait chez leur hôte pour y garder les ornements et les autres objets qu'ils avaient apportés avec eux. Interrogés sur la religion à l'instigation d'un nommé Youssouf (Joseph), mahométan d'Alexandrie en Egypte, les trois Franciscains proclamèrent la divinité de Jésus-Christ, et comme on leur demandait ce qu'ils pensaient de Mahomet, Thomas ne put taire que cet imposteur entraînait la perte éternelle de ceux qui suivaient sa fausse loi. Les musulmans irrités, exigeaient une rétractation, et pour l'obtenir ils employèrent tour à tour les menaces et les promesses. Voyant que les religieux, inébranlables dans la foi, refusaient d'apostasier, ils leur arrachèrent le capuchon, et après les avoir liés à des poteaux, les laissèrent exposés à l'ardeur du soleil dont on ne peut, sous ce climat et à pareille saison, supporter à découvert les rayons brûlants, seulement pendant une heure. Les trois missionnaires y demeurèrent six heures, de Tierce à None, c'est-à-dire de neuf heures du matin à trois heures du soir. Mais une douce rosée venait, de temps à autre, adoucir miraculeusement l'ardeur dévorante du soleil, et ils ne cessèrent de chanter les louanges de Dieu. Les persécuteurs, étonnés d'abord, ne devinrent que plus furieux de ce qui aurait dû les toucher. Par ordre du juge et du gouverneur, on éleva sur la place publique un grand bûcher pour les martyrs : on leur dit que si leur foi était vraie, ils ne seraient pas brûlés ; qu'au contraire si elle était fausse, ils seraient réduits en cendres. Nous sommes prêts, répondirent-ils, à monter sur ce bûcher et à endurer tous les tourments pour l'amour de Jésus-Christ ; mais si le feu nous consume en punition de nos péchés, notre foi n'en sera pas moins vraie, car elle émane de la source même de la vérité; et si nous ne sommes pas brûlés, nous ne le devrons qu'à la clémence divine, qui manifestera ainsi la vérité de la religion que nous prêchons. Fr. Thomas de Tolentino réclamait au nom de son âge, le privilége d'entrer le premier dans le feu, mais quatre musulmans, à la vue d'un peuple immense, en approchèrent Fr. Jacques de Padoue, le plus jeune des religieux. Muni du signe de la croix, il pénétra au milieu des flammes, les bras étendus, les yeux élevés au ciel, glorifiant Dieu et Jésus-Christ, son Fils unique, et invoquant la Vierge Marie ; il y demeura ainsi miraculeusement préservé, jusqu'au moment où tout le bois se trouvant consumé, les flammes s'éteignirent sans qu'un cheveu manquât à sa tête, ni un fil à ses vêtements. Le peuple ému de ce prodige inclinait vers le christianisme et proclamait la sainteté des serviteurs de Dieu, disant qu'ils étaient ministres d'une religion véritable et vivifiante. Mais le juge élevant la voix protesta qu'ils n'étaient ni saints, ni ministres d'une religion vraie et que Jacques avait été préservé par son vêtement tissu de laine provenant de la terre d'Abraham que le Seigneur avait bénite. On se rappelle que les missionnaires venaient en effet de la Perse, qui est tout près de la Chaldée, patrie d'Abraham. C'est là ce qui donnait lieu à l'étrange explication du cadi. Ce fanatique fit aussitôt préparer un autre bûcher deux fois plus grand que le premier ; on répandit dessus de l'huile et de la résine, le religieux fut mis tout nu, son corps lut lavé de la tête aux pieds pour détruire tout artifice et enlever tout préservatif magique : enfin on l'oignit d'huile et de beurre, et ainsi préparé Fr. Jacques de Padoue entra dans ce second bûcher avec la même liberté d'esprit que la première fois. Une foule compacte assistait à son supplice : on y voyait des musulmans en grand nombre, des idolâtres, des Parsis ou Guèbres, adorateurs du feu (comme il s'en trouve encore en grand nombre dans le pays), enfin quelques Chrétiens nestoriens et les trois compagnons du patient qui prosternés à terre priaient Dieu avec ferveur. — Toute cette multitude fut encore témoin d'un prodige éclatant : Fr. Jacques sortit sain et sauf de la fournaise qui devait le consumer, et alla revêtir ses habits. Le peuple frappé d'étonnement cria tout d'une voix que ces hommes étaient justes et saints. Le gouverneur voyant cette disposition des esprits, embrassa Jacques et les autres Mineurs ; il donna de grands éloges à leur religion, leur promit sa protection, mais les pria, pour échapper à la méchanceté du cadi et prévenir toute embûche, de passer le bras de mer et de se rendre sur le continent qui est tout voisin. Les Franciscains y consentirent, en protestant toutefois qu'ils ne fuyaient ni les embûches ni la mort dont on pouvait les menacer pour Jésus-Christ. Leur hôte, chrétien hérétique, les accompagna et les conduisit dans la maison d'un de ses amis, qui était idolâtre.

Mais la nuit suivante le juge alla trouver le gouverneur et se plaignit de l'injure faite à Mahomet, ajoutant que le peuple allait sans doute déserter la loi du prophète pour adopter la religion étrangère des Chrétiens. Le gouverneur résista d'abord à ses insinuations et parla de l'innocence des martyrs. L'inique magistrat fit alors entendre le langage de la menace et le faible gouverneur craignant, comme autrefois Pilate, la disgrâce du prince, consentit à leur arrestation. Il ordonna à quatre satellites de poursuivre ces hommes dont il avait reconnu l'innocence et la mission divine. Il

fit également saisir tous les Chrétiens de la ville. Les bourreaux cherchèrent d'abord en vain dans l'obscurité la nouvelle demeure des trois Franciscains; mais ceux-ci s'étant levés vers minuit pour dire Matines furent enfin aperçus; on s'empara d'eux; on les conduisit au pied d'un arbre : « Nous sommes chargés de vous mettre à mort, leur dirent les satellites; nous ne le faisons qu'à regret, sachant que vous êtes bons et saints; mais nous ne pouvons désobéir sans exposer notre vie et celle de tous les nôtres. » Les religieux reçurent cette nouvelle avec joie et s'exhortèrent au martyre. On saisit d'abord frère Jacques de Padoue que le feu avait respecté deux fois : d'un coup de cimeterre un exécuteur lui fendit la tête jusqu'aux yeux. Un autre prenant ensuite par la barbe le Fr. Thomas de Tolentino que son âge rendait vénérable, lui plongea son épée dans le dos; comme en tombant il invoquait la sainte Vierge à haute voix, un des bourreaux vint en aide au premier et acheva le martyr en l'égorgeant. Le Fr. Démétrius de Tiflis reçut plusieurs blessures; enfin on lui passa l'épée au travers du corps. Les satellites tranchèrent ensuite les trois têtes et mutilèrent les corps d'une manière horrible. En ce moment la nuit d'abord très-obscure s'éclaircit au point qu'on aurait cru le jour arrivé. Les éclairs, la grêle, le tonnerre se succédèrent d'une manière effrayante et au milieu d'une tempête telle qu'on n'en avait pas vu de semblable dans ce pays, le vaisseau qui avait frauduleusement amené les martyrs à Tana périt avec ses marchandises et ses matelots dans ce port ordinairement tranquille et sûr. Tous ces signes de la colère divine n'arrêtèrent pas les bourreaux, qui exécutèrent jusqu'au bout leur funeste mission. Ils retournèrent ensuite dans l'île de Salsette et se rendant au premier asile des Franciscains, y saisirent le Fr. Pierre de Sienne alors en oraison; ils le lièrent et le conduisirent devant le cadi qui le pressa d'apostasier, lui prodiguant les promesses et les menaces pour l'amener à renier sa foi. Le fidèle serviteur de Jésus-Christ, craignant sans doute de laisser échapper la couronne du martyre, ne répondait qu'en maudissant Mahomet. On le reconduisit en prison où il passa le reste de la nuit; puis on le fit de nouveau paraître devant le tribunal et on voulut le contraindre à prononcer le mot *Ilal* ou *Allah*, une seule fois. Cette expression qui signifie *Dieu* chez les musulmans n'a rien que de bon, de vrai et de saint en soi; mais les persécuteurs y attachaient un sens détestable. Ils voulaient par là que le Fr. Pierre confessât l'unité de Dieu par opposition au dogme chrétien de la sainte Trinité. Satisfaire au désir de ces religionnaires intolérants, c'eût été apostasier la foi dans un de ses points principaux. Le martyr ne voulut jamais faire ce qu'on exigeait de lui; on le frappa cruellement; on le suspendit avec une corde à un arbre. Là pendant deux jours, la corde ne l'étranglait pas, il continuait comme du haut d'une chaire à louer Dieu, à confirmer les néophytes dans la foi, à prêcher les infidèles. Le gouverneur ordonna enfin de le détacher et il fut décapité hors de la ville.

Quelque temps après les quatre martyrs apparurent ensemble à un Chrétien de Tana qui, les voyant environnés d'une splendeur éclatante, leur demanda s'ils vivaient : ils répondirent qu'ils jouissaient dans le paradis d'une vie de délices exempte de soins et de contradictions et qu'en ce moment Fr. Jourdain, leur compagnon, entrait au port. En effet ce religieux qui était parti pour Paroco, s'était, chemin faisant, arrêté à Supera (on voit que cette ville devait être située non loin de Surate), et y avait appris l'arrestation des Frères Mineurs restés à Tana. Retournant aussitôt sur ses pas pour faire des démarches en leur faveur auprès des autorités du pays ou pour partager leur couronne, il apprit à son arrivée que tous les quatre venaient d'être mis à mort. A l'aide d'un jeune Génois qui se trouvait à Tana, il s'occupa d'enlever les corps de ces martyrs. Celui de Fr. Pierre ne put être trouvé; ceux des Frères Jacques, Thomas et Démétrius gisaient encore au lieu où ils avaient été tués, personne n'ayant osé leur donner la sépulture, par la crainte du juge; ils exhalaient une odeur suave et étaient aussi frais que le jour de la mort. Fr. Jourdain les transporta secrètement à Supera et les déposa avec honneur dans une église, d'où ils furent ensuite transférés par Fr. Odéric de Frioul dans l'église cathédrale de Zeyton (Chine.)

Le supplice des martyrs ne demeura pas impuni, et le gouverneur qui l'avait ordonné ou permis expia son crime. Une nuit, pendant qu'il dormait, les quatre Franciscains lui apparurent aux quatre angles de son lit, brandissant chacun un glaive de feu et le menaçant de mort s'il ne traitait plus humainement les Chrétiens. Epouvanté de cette vision il jeta de grands cris et le lendemain, par le conseil même de l'inique cadi, il brise les fers des Chrétiens qu'il avait fait enchaîner, rappelle ceux qui étaient exilés, leur demande pardon à tous et défend sous peine de mort, par un édit public, de causer la moindre injure aux adorateurs de Jésus-Christ. Il répandit aussi beaucoup d'aumônes dans le sein des pauvres et éleva quatre oratoires en l'honneur des quatre martyrs. Ces dispositions nouvelles secondèrent la conversion d'un très-grand nombre d'idolâtres et de musulmans. Ils furent baptisés par Fr. Jourdain, qui séjourna plusieurs années à Tana, où il exerçait son ministère apostolique en liberté. Au mois de janvier 1323 il écrivit même de cette ville une lettre aux supérieurs des Frères Prêcheurs et Mineurs de la Perse pour leur demander des auxiliaires. De là, il passa sans doute plus au sud, dans le Malabar, dont il devint évêque par la suite.

Les réparations du gouverneur ne furent pas jugées suffisantes au tribunal de Dieu pour

un crime aussi grand que celui qu'il avait commis. Ce persécuteur fut puni de la main même du prince musulman dont il avait craint la disgrâce et envers lequel il avait poussé le dévouement jusqu'au servilisme et l'iniquité. Le souverain le fit venir en sa présence et le condamna à mort avec sa famille, en motivant la sentence sur ce que le gouverneur avait méprisé les miracles de Dieu et condamné avec impiété des hommes que tant de merveilles commandaient d'absoudre. C'est ainsi que sont punis quelquefois dès cette vie quelques-uns de ces plats courtisans, chez qui l'amour effréné de la faveur ou des places éteint le sens moral. Combien ne trouve-t-on pas, dans le monde, d'hommes capables des plus grandes injustices lorsqu'ils les croient utiles au prince, et qui, naturellement bons, auraient volontiers encouragé la vertu si les circonstances eussent été différentes! Cette classe de vils Pilates méritent assurément le mépris, le dégoût et l'aversion de tous les cœurs honnêtes.

JACQUES DE PISTOIA, Mineur italien, missionnaire en Orient chez les Tartares au XIV^e^ siècle, est un de ces malheureux religieux qui, peu vigilants sur eux-mêmes, se laissèrent prendre aux attraits de la volupté, et qui ensuite craignant la sévérité de la pénitence embrassèrent le mahométisme, dont la morale, en effet, n'exige pas de grands combats contre les passions, qui enfin de chute en chute tombèrent jusqu'au dernier degré d'infamie, et combattirent l'Evangile qu'ils avaient prêché. — Dieu eut pitié de leur dégradation et leur fit la grâce de se repentir et de pleurer leurs crimes. Le Souverain Pontife, qui avait gémi amèrement sur leurs scandales, conféra à leurs supérieurs le pouvoir de les réconcilier à l'Eglise: c'était en 1333 et probablement vers la Perse ou peut-être dans le Kaptchak. (*Voy.* BONACURSE, ETIENNE, ETHIER, FERREYRE, etc). Tous ces apostats doivent figurer ici aussi bien que les missionnaires qui ont toujours marché avec un courage inébranlable dans ce chemin rude et âpre pour les lâches, et que les hommes d'un grand cœur et d'une âme fortement trempée par l'esprit chétien savent trouver bien praticable et même facile: car si Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit que le chemin est escarpé et la porte étroite, il a dit aussi que son joug est doux et léger. Mais il faut le porter généreusement et ne pas le traîner. Celui qui regarde en arrière après avoir mis la main à la charrue n'est pas digne du royaume des cieux.

L'impartiale histoire doit enregistrer le récit des chutes et des misères de ces renégats aussi bien que la vie édifiante et les triomphes de la plupart des héros qu'elle nous présente : d'abord l'amour de la vérité en fait une loi; ensuite on trouve une utilité véritable à l'accomplissement de ce devoir. Le tableau d'une vertu constante et uniforme frappe moins que le spectacle de ces combats tellement réels et sérieux qu'ils n'ont pas toujours eu la victoire pour issue : lors même que les souillures ne seraient pas lavées plus tard par les larmes de la pénitence ou le sang du martyre, ce serait un tort de déguiser l'histoire : un petit nombre de taches fait ressortir l'éclat de tant de beaux et héroïques dévouements que rien n'a pu rebuter, qui ont triomphé de la faim, du froid, du chaud, des privations, des souffrances, de la prison, des supplices, des tortures les plus atroces et de la mort même. L'exemple de ces incomparables vertus serait pour ainsi dire perdu si on pouvait soupçonner la sincérité de l'historien : or, celui qui est capable d'atténuer, de cacher, de voiler le mal par son silence est suspect dans le récit du bien.

On ne réfléchit pas assez combien est étroite, sous ce rapport aussi, l'obligation de la probité historique ; et des auteurs recommandables font souvent tort à leurs caractères par une discrétion exagérée.

JACQUES DE PODIO (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Orient, fut massacré le 24 juin 1265, avec Fr. Jérémie du même ordre. — Bibars, sultan d'Egypte, ayant pris aux Chrétiens le château de Safed, fit, après le coucher du soleil, notifier à la garnison d'opter entre l'islamisme ou la mort. Cependant les Chrétiens avant de se rendre avaient stipulé que leur religion serait respectée. Pendant toute la nuit, les FF. Jacques et Jérémie les encouragèrent à préférer le martyre à l'apostasie ; en effet, plus de six cents présentèrent courageusement leurs têtes au cimeterre des mahométans. Pour punir les Franciscains d'avoir fortifié ces héros dans la foi, Bibars les fit écorcher vifs, ainsi que le prieur des Templiers; on les accabla ensuite à coups de bâton, et on les conduisit au lieu où les autres avaient été décapités. Ils y couronnèrent leur martyre par le même supplice.

JACQUES DE RUSSANO (Fr.), Franciscain, missionnaire en Asie, étant revenu à Rome, rapporta au Pape Grégoire IX que la mission était abondante dans ces contrées et réclamait beaucoup d'ouvriers apostoliques. Le Pape l'y renvoya en 1233 avec plusieurs compagnons, afin qu'ils pussent évangéliser les pays musulmans, et il écrivit au roi de Géorgie pour lui recommander les missionnaires. — La même année, d'autres Frères Mineurs portèrent au roi de Damas, au calife de Bagdad et à l'empereur du Maroc, des lettres du Pape Grégoire IX, qui exhortait d'une manière pressante tous ces souverains à embrasser la foi chrétienne.

JACQUES DE SAINT-PIERRE (Fr.), Prêcheur espagnol, de l'Arragon, missionnaire en Afrique au XVI^e^ siècle. — Fr. Cajétan son général l'ayant envoyé dans cette partie du monde comme missionnaire apostolique, avec plusieurs compagnons, ces religieux, enflammés de zèle, convertirent beaucoup de mahométans et d'idolâtres. Fr. Jacques scella de son sang la foi qu'il annonçait. C'était en 1516. On ne dit pas quelle partie de l'Afrique ils évangélisèrent : mais tout porte

à croire que c'était la Barbarie ou l'Egypte. Les détails manquent sur cette mission et sur le martyre de son chef.

JACQUES DE STREPAR (Le B.), Mineur polonais, missionnaire en Russie au XIVe siècle, puis archevêque d'Halitz (dans la Pologne autrichienne d'aujourd'hui). — Il était issu d'une riche et illustre famille de sénateurs de la Basse-Pologne. Renonçant à toutes les séductions du monde, il entra dans l'ordre si pauvre de Saint-François d'Assise et y devint un modèle d'humilité et d'abnégation. Ses supérieurs, pleins de confiance dans son zèle et ses talents, résolurent de l'envoyer en Russie en qualité de missionnaire afin d'y travailler à la conversion des schismatiques et des infidèles dont ce pays était alors rempli. C'était sur la fin du XIVe siècle. Le zèle avec lequel ce saint prêtre s'acquitta de ces fonctions le fit d'abord nommer supérieur du couvent de Lemberg, puis il devint vicaire général de cette mission par l'autorité du Saint-Siége ; enfin le Pape Boniface IX, à la demande de Wladislas Jagellon, roi de Pologne, le nomma archevêque d'Halitz ou Galitch, ville qui a donné son nom à la Gallicie actuelle et dont le titre métropolitain a été depuis transferé à Léopold ou Lemberg.

Fr. Jacques voulut conserver sur le siége archiépiscopal l'habit pauvre de son institut et employait ses immenses revenus en œuvres de charité de toute espèce. Il bâtissait et dotait des monastères, fondait des paroisses et des hôpitaux, soulageait les pauvres, donnait l'hospitalité aux étrangers, se montrait partout d'une générosité et d'un desintéressement absolus. C'était un évêque tout à fait apostolique, et en même temps un citoyen dévoué à son pays, auquel il rendit des services signalés en qualité de sénateur, méritant ainsi de son vivant les beaux noms de Protecteur de la patrie et de Gardien du royaume.

Le B. Jacques de Strépar, épuisé de travaux, d'années et de mérites, termina sa carrière en 1411. Dieu manifesta sa sainteté par un grand nombre de miracles, et le culte qu'on lui rendait a été approuvé par le Pape Pie VI le 11 septembre 1771.

JACQUES (Saint), L'ASCETE, moine éthiopien honoré dans son Eglise le 15 septembre. — Il est cité en ce jour dans le Martyrologe de la *Vie des Saints* de Godescard. C'est tout ce qu'on sait de lui.

JACQUES (Saint), LE MAJEUR, un des douze premiers apôtres choisis et envoyés par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. — *Voy* sa Vie dans toutes les hagiographies.

JACQUES LE MINEUR (Saint), aussi un des douze premiers apôtres. — Il était frère de l'apôtre saint Jude, et fils d'Alphée et de Marie sœur de la sainte Vierge : par conséquent il se trouvait proche parent de Notre-Seigneur selon la nature. — *Voy.* sa Vie dans toutes hagiographies.

JAGAS ou DJAGAS, JAGGAS, nation nègre de l'intérieur de l'Afrique méridionale. — Ils sont fort noirs, horriblement laids, vont nus et ne respirent que la barbarie, Ils ne sèment ni ne plantent et n'entretiennent point de troupeaux, vivant seulement de rapines et de brigandages. D'ailleurs, ils se nourrissent de chair humaine. On parle très-souvent, dans l'histoire des missions du Congo, de leurs incursions et de leurs ravages : ils ruinent tous les pays par où ils passent. Ce sont comme les Gallas par rapport à l'Abyssinie : mais ceux-ci sont moins féroces. Les Anzikois, puissante nation voisine des Jagas, sont également adonnés à l'anthropophagie : parmi eux, on vend et on expose de la chair humaine dans les boucheries : ils mangent des esclaves faits à la guerre, leurs propres esclaves, et se mangent souvent les uns les autres, sans excepter leurs parents. Je ne sache pas que jamais l'Evangile ait été annoncé à ces peuples et à tant d'autres qui remplissent l'intérieur de l'Afrique.

JALABERT (M. Jean-François), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan au XVIIIe siècle. — Il partit pour l'Orient en 1764. Après avoir évangélisé la mission de Pondichéry pendant dix-sept ans, il mourut le 22 février 1781. M. Jalabert était de l'ancien diocèse de Mirepoix, compris aujourd'hui dans celui de Pamiers (Ariége) et dans celui de Carcassonne (Aude).

JANDART (M. André), Lazariste français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Chine. — Il est parti de France au commencement de 1844, avec un autre prêtre de sa société, M. Yzabel, du diocèse de Saint-Flour, destiné aussi pour la Chine. M. Jandart, envoyé dans le vicariat apostolique du Kiang-Si, y travailla quelques années et, après la mort de M. Laribe, évêque de Sozopolis, il fut institué, le 27 août 1850, évêque d'Adrianopolis ou Andrinople *in partibus* et vicaire apostolique de cette province ; mais il refusa constamment la dignité épiscopale et aucune insistance ne put vaincre son humilité. C'est à M. Delaplace que le fardeau a été imposé depuis, et M. Jandart continue d'exercer les fonctions apostoliques comme simple missionnaire.

JANVIER (Saint), diacre et martyr, fut, selon le Martyrologe romain, envoyé avec le prêtre saint Protus, dans l'île de Sardaigne par le pape saint Caïus. — Ils furent l'un et l'autre mis à mort pour la foi dans la persécution de Dioclétien, première année du IVe siècle. On honore saint Protus et saint Janvier le 25 octobre.

JARRIE (M. Antoine), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan à la fin du XVIIIe siècle. — Il partit pour Pondichéry en 1778. Je ne sais pas jusqu'à quelle époque il travailla dans cette chrétienté : le catalogue donné par M. Luquet, dans son ouvrage sur la congrégation des Missions-Etrangères, n'indique point l'année de sa mort. Il paraîtrait que M. Jarrie revint en France. Il était du diocèse de Clermont.

JARROSIER (M. Jacques), prêtre français

du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans le royaume de Siam, à la fin du XVII^e^ siècle et au commencement du XVIII^e^. — Il était du diocèse de Tours et fut envoyé dans les Indes en 1693. Après avoir travaillé près de quatorze ans dans le vicariat apostolique de Siam, il mourut le 7 mai 1707.

JASON (SAINT). Selon le Martyrologe romain, il était un des disciples de Notre-Seigneur et mourut dans l'île de Chypre. — On ne saurait douter qu'il n'ait prêché les vérités de la foi que son divin Maître lui avait enseignées. On honore sa mémoire le 12 juillet.

JASSAI (SAINT), roi d'Ethiopie, est cité au Martyrologe le 6 septembre. — J'ignore à quelle époque il vivait: du reste, aucun des rois d'Abyssinie cités par Combes et Tamisier dans l'ouvrage qu'ils ont publié sur ce pays, ne porte un nom qui ressemble à celui de Jassaï; mais ces auteurs ne prétendent pas les avoir cités tous, ni avoir traité à fond l'histoire du pays, qui pour eux n'est qu'un objet accessoire. On sait d'ailleurs combien la connaissance des temps anciens est chose difficile et incertaine chez ces peuples à demi barbares.

JASSOUS ou JESUS, empereur d'Ethiopie à la fin du XVII^e^ siècle. — Il succéda en 1680 à Hannès ou Jean (1665-1680), fils de Facilidas, qui avait détruit le catholicisme dans son empire. Il régna vingt-quatre ans, constamment victorieux des Agous, des Gallas, les éternels ennemis de l'Ethiopie, et réprimant avec succès les révoltes intérieures. Ayant été attaqué d'une maladie qui menaçait de dégénérer en lèpre, il chargea un de ses facteurs nommé Hadgi-Ali de lui ramener du Caire un médecin européen. Celui-ci revint avec un docteur français, nommé Charles Poncet, qui était parti du Caire le 10 juin 1698 et qui arriva à Gondar en juillet 1699. Un Jésuite d'un grand mérite, le P. de Brevedent, qui s'était joint à lui pour reconnaître le pays et essayer d'y fonder une nouvelle mission, mourut malheureusement à Barko, à une demi-journée de Gondar, le 9 juillet 1699.

Poncet guérit l'empereur, qu'il représente comme un homme très-bien fait, d'un esprit vif et pénétrant, d'une humeur douce et affable, aimant les sciences et les arts, mais passionné surtout pour la guerre, personnellement brave et intrépide dans les combats, zélé pour la justice, humain, instruit et tolérant pour la religion. Ce portrait est peut-être flatté, car la relation de Poncet ne jouit pas d'une grande réputation de sincérité. Ce médecin, malade lui-même, et ayant besoin de respirer l'air natal, revint en France par Massouah, Djeddah, Tor, Suez et le Caire. Il amenait avec lui un ambassadeur nommé Mourad, que Jassous avait accrédité auprès de Louis XIV. Quelques-uns prétendent que Poncet et Mourad étaient deux imposteurs, et que le dernier n'avait pas le caractère d'envoyé. S'il en est ainsi, la cour de Versailles fut trompée, et Poncet fut renvoyé, ainsi que Mourad, vers l'empereur Jassous avec des présents de la part de Louis XIV, qui voulait faire pénétrer des missionnaires en Ethiopie. Le P. du Bernat suivit effectivement Poncet en 1703 depuis Suez jusqu'à Gedda, mais alors il fut rappelé au Caire. Mourad mourut à Mascate, et Poncet ayant gardé les présents passa dans l'Inde et en Perse.

Les PP. Grenier et Paulet, Jésuites, firent à peu près à la même époque une tentative plus heureuse à la cour de Jassous. Ayant pris la voie du Sennaar (Nubie), ils furent reçus avec honneur comme envoyés du roi de France, qui les recommanda à un ambassadeur de Jassous, venu pour conclure la paix entre son maître et lui. Ils accompagnèrent cet ambassadeur à son retour en Abyssinie; mais il n'est plus fait mention d'eux dans la suite.

Enfin un autre missionnaire européen eut plus de succès. C'est le P. Joseph, Franciscain italien, qui fut reçu à la cour d'Ethiopie en 1701, et remit à l'empereur d'Ethiopie un bref apostolique que le Pape lui adressait. Jassous répondit au Souverain Pontife (Clément XI) par une lettre en date du 28 janvier 1702, qui se trouve imprimée à la suite de la Relation historique d'Abyssinie du P. Lobo, traduite par Le Grand. Le P. Joseph revint à Rome où il conduisit sept Abyssins. Il paraît que, malgré la haine fanatique des Abyssins pour la foi romaine, on aurait pu alors établir une mission chez eux avec succès, grâce à la bienveillance et à la protection de l'empereur, qui avait conçu une idée avantageuse de la religion catholique; mais ce pays, situé au milieu des terres et environné de peuples barbares, était pour ainsi dire impénétrable. Ensuite le gouvernement n'y offrait aucune stabilité. Les provinces se révoltaient sans cesse; les souverains étaient précipités du trône par des catastrophes imprévues, et quand on croyait arriver à la cour d'un despote bien disposé pour la religion, on le trouvait remplacé par un autre despote animé de sentiments hostiles : de manière que la foi ne pouvait prendre racine dans le pays.

Jassous périt malheureusement. La mort lui ayant enlevé sa maîtresse favorite, cette perte lui causa tant de douleur et de regret, que l'impératrice, craignant de voir passer la couronne sur les enfants qu'il avait eus de cette femme, engagea Tecla Haimanout, son fils, à se révolter. Au moment où le père et le fils allaient en venir aux mains, Jassous, attaqué par la fièvre, fut assassiné dans une île où il s'était retiré (1704). Tecla Haimanout fut regardé avec raison comme l'auteur de la mort de son père; deux ans après, il fut lui-même assassiné par ses frères (1706).

JAUSSEN (le P. FLORENTIN-ETIENNE), Picpussien français, du diocèse de Viviers (Ardèche), missionnaire en Océanie, évêque, vicaire apostolique de Taïti, etc. — Il est parti de Brest pour les îles de l'Océanie orientale, le 29 juillet 1845, avec vingt-un autres reli-

gieux de sa congrégation envoyés à la même destination. Lorsqu'on partagea en deux le vicariat apostolique des îles Marquises et de la Société, il fut institué, le 9 mai 1848, évêque d'Axière *in partibus*, et vicaire apostolique de Taïti, de Mangareva, et des îles adjacentes. Le même jour, on le pourvut d'un coadjuteur dans la personne du P. Magloire Doumer, institué évêque de Juliopolis *in partibus*. — On n'a rien publié de ces deux prélats dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, et l'état de la religion catholique parmi les peuples des îles de la Société, est à peu près inconnu du public chrétien depuis une dizaine d'années.

JEAN (Saint), un des quatre évangélistes et un des douze premiers apôtres choisis par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui les envoya prêcher sa loi dans l'univers entier. — Il est appelé ordinairement le disciple bien-aimé de Jésus-Christ, et l'Evangile même le désigne sous ce nom. Les Grecs le surnomment le Théologien à cause de la manière sublime dont il raconte au commencement de son Evangile la génération éternelle du Fils de Dieu. Sa vie se trouve décrite dans toutes les Biographies et par tous les hagiographes. Il serait donc superflu de la donner ici de nouveau.

JEAN (saint), ermite et martyr en Pologne. — Il est honoré le 12 novembre avec quatre compagnons. — *Voy.* Benoît.

JEAN (Saint), martyr en Ethiopie. — Il est honoré le 10 août avec saint Jacques et saint Abraham, qui souffrirent probablement en même temps que lui.

JEAN (Saint), martyr nègre, honoré le 18 novembre avec six autres. — *Voy.* Alphée.

JEAN (Saint), martyr en Ethiopie. — Le Martyrologe met sa fête le 4 septembre. On honore, le même jour, saint Agathon, saint Ammon, saint Amone, saint Pierre, frères de saint Jean, et sainte Rafique, leur mère. Tous sont désignés avec la qualification de martyrs, et ils paraissent avoir consommé leur sacrifice ensemble.

JEAN (Saint), jeune seigneur lithuanien et chambellan du grand duc Olgerd au XIV^e^ siècle. — Ayant quitté le culte du feu pour embrasser, ainsi que son frère saint Antoine, la religion catholique, il fut comme lui condamné à mort et étranglé pour n'avoir pas voulu enfreindre le jeûne. Un autre courtisan partagea son sort : il se nommait Eustache et on le fit horriblement souffrir. C'est vers l'an 1342 que ces trois jeunes Chrétiens renouvelèrent, pour le même motif, l'héroïsme d'Ananias, Azarias et Misaël, les trois jeunes gens dans la fournaise. La ville de Vilna, où ils furent immolés, les honore comme ses patrons.

A cette époque, la Lithuanie était plongée dans le paganisme, la superstition et la barbarie. Ce n'est qu'en devenant chrétienne, sous Jagellon, fils d'Olgerd, qu'elle s'est civilisée.

JEAN (Fr.), Mineur, missionnaire à Valence, en Espagne, au commencement du XIII^e^ siècle. Cette ville était alors mahométane. — Les FF. Jean et Pierre étant allés y prêcher l'Evangile, furent arrêtés et conduits devant le roi. Ce monarque musulman les ayant mis dans l'alternative de renier Jésus-Christ ou de mourir, ils aimèrent mieux perdre la vie que la foi. Leur supplice eut lieu l'an 1231. En marchant à la mort, ils remercièrent leur persécuteur du bien qu'il leur procurait, et demandèrent à Dieu que, pour sa récompense, il lui plût de le convertir. Cette sublime prière fut pleinement exaucée. En 1238, Jacques, roi d'Aragon, s'empara de Valence, et le prince musulman, devenu chrétien sous le nom de Vincent, voulut affecter aux frères de ceux qu'il avait martyrisés le palais qu'on lui avait assigné pour sa résidence.

JEAN (Fr.), Mineur et missionnaire en Barbarie, était provincial de son ordre en 1235, lorsque le Pape Grégoire IX le recommanda au roi mahométan de Tunis à qui il écrivait. — Ce fait prouve qu'il existait alors un bon nombre de missionnaires Franciscains dans l'Afrique septentrionale. — Quelques auteurs ont conjecturé que ce frère Jean était le même que le saint Jean du Plan Carpui, missionnaire en Tartarie et dans beaucoup d'autres pays, et enfin archevêque d'Antivari, mais ce fait n'est point prouvé.

JEAN (Fr.), Mineur, missionnaire en Orient, fut envoyé, en 1307, dans ces régions, avec quatre autres religieux de son ordre, les FF. François, Ange, Thomas et Monald, pour soutenir la foi des Chrétiens et prêcher l'Evangile aux infidèles. Plusieurs d'entre eux périrent de mort violente par la barbarie de ceux au salut desquels ils allaient se dévouer. Fr. Ange, en se dirigeant vers la Tartarie, fut martyrisé par les Bulgares dont il traversait le territoire. Fr. Monald reçut la mort en prêchant, et Fr. François en célébrant les saints mystères. On ne sait rien des FF. Jean et François ; comme tant de milliers d'autres religieux de leur ordre, ils ont travaillé la vigne du Seigneur, l'ont arrosée de leurs sueurs sous les yeux du Maître seul, et leur humilité séraphique a obtenu du souverain dispensateur l'oubli des hommes et le silence de l'histoire.

JEAN (Fr.), Prêcheur anglais, missionnaire en Arménie au commencement du XIV^e^ siècle, alors que Fr. Barthélemy le Petit, évêque de Maraga, évangélisait ce pays avec tant de succès. — Le saint prélat ayant entrepris de réformer les moines arméniens qui faisaient profession de suivre la Règle de saint Basile, mais qui étaient fort relâchés, leur persuada d'adopter l'habit de saint Dominique et de prendre la Règle de saint Augustin avec les Constitutions des FF. Prêcheurs. Comme ils ne savaient tous que l'arménien, Fr. Barthélemy traduisit du latin, dans leur langue, la Règle, les statuts, le Bréviaire et le Missel de son ordre. Il fut secondé, dans ce travail, par Fr. Jean, dont il est ici question, et par l'abbé Jean, religieux arménien, d'une famille princière,

qui était supérieur d'un monastère dans la ville de Chernac, d'où on l'appelle ordinairement Jean de Chernac.

JEAN (Fr.), Mineur, missionnaire au XIV^e^ siècle, dans les pays connus aujourd'hui sous le nom de Turquie d'Europe, vint en 1368 avec Fr. André, religieux du même ordre, rendre compte au pape Urbain V des résultats consolants obtenus par les missionnaires Franciscains en Bosnie, en Servie, en Bulgarie. Dans ce dernier royaume surtout, les succès étaient éclatants, immenses. Huit Franciscains de la mission de Bosnie envoyés par leur vicaire ou provincial, à la prière de Louis, roi de Hongrie, et de Fr. Pérégrin, Mineur, et évêque de Bosnie, avaient converti en cinquante jours deux cent mille Bulgares, soit schismatiques, soit païens. (*Voy.* PÉRÉGRIN.) Fr. Jean et Fr. André suppliaient le Souverain Pontife de faire établir, dans ces contrées, des prêtres séculiers qui, cultivant la vigne nouvellement plantée, y prissent le soin ordinaire des âmes, afin que les missionnaires pussent s'occuper d'autres conquêtes. Fr. Wadding, annaliste de son ordre, fait remarquer que les religieux Mineurs en ont toujours agi ainsi. Après avoir surmonté les premières difficultés, ils laissent aux prêtres séculiers le soin d'exercer un ministère paisible et profitable sous le rapport temporel. C'est là en effet le caractère et la destination essentielle des religieux ; le dévouement, l'action, l'agression contre l'infidélité, le schisme, l'hérésie, l'idolâtrie, l'exploration, la conquête, le martyre, le dénûment, l'abnégation : voilà pour les réguliers; ensuite, les prêtres séculiers exercent le ministère ordinaire de conservation : ils labourent pendant des siècles le sol spirituel que les religieux ont défriché au prix de fatigues et de sueurs bien plus grandes, au milieu des périls de tout genre et souvent par le martyre. Tel est le vrai rôle de chacun ; les prêtres ordinaires à l'intérieur de la chrétienté, et les religieux à la frontière; ceux-ci forment l'armée active et d'élite. Par frontière, je n'entends pas parler du rapport géographique : la région du dévouement et de l'abnégation s'étend à tout le globe, aussi bien à Naples, à Paris, à Madrid qu'à Yédo; à Gondar, à Ouvéa, à Ké-Cho, Madagascar, à Tiflis, à Trichinopolis ou Caire. Ces hommes qui consacrent leur vie à élever la jeunesse, à servir les malades, à catéchiser les Chrétiens ignorants, à cultiver la terre dans les monastères de la Trappe; à exhumer les vieilles chartes dans l'intérêt de l'histoire ou de la littérature, qui faisaient des ponts pour l'amour de Dieu, ou qui, sur les montagnes de l'Isère, apaisent, par leurs prières et leurs austérités, la colère du ciel prête à frapper l'humanité pécheresse, qui donnent l'hospitalité sur le Saint-Bernard, ou apprennent aux petits enfants la lecture, le catéchisme, l'arithmétique en même temps que le respect de la religion, tous ces hommes détachés de tout, toujours disponibles entre les mains de leur supérieur, volant partout où il y a à faire quelque bien sans profit matériel et sans éclat, ces religieux, en un mot, sont, pour la plupart, identiques à ceux qui souffrent le martyre chez les Annamites, ou boivent le kava avec les sauvages de l'Océanie.

Cependant, tous les religieux n'ont pas toujours tenu la conduite que le P. Wadding attribue à son ordre : il y en a qui sont curés, ou même investis d'une juridiction épiscopale, et cela sans nécessité, au cœur même du monde catholique, en Italie, en Suisse, en Espagne, en Hongrie, en Portugal. Cet état de choses constitue une anomalie au milieu du bel ordre de l'Eglise qui offre, en ce genre, avec son unité de dogme, de morale, de discipline, de hiérarchie et de subordination, le plus magnifique et le plus imposant spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler sur cette terre. C'est vraiment une image du ciel : la régularité et la symétrie ne sont pas choses indifférentes, ou seulement chères à certains esprits qu'on dédaigne sous le nom de théoriciens et de spéculatifs : elles ont une beauté intrinsèque, au dire du Saint-Esprit lui-même, puisque pour dépeindre l'enfer, qui est sans doute l'antipode du ciel, il se contente de ce mot seul : « Il est habité par une confusion et un désordre éternels : » *Ubi confusio et sempiternus horror inhabitat.* (*Job*, X, 22.)

Quant à la requête de Fr. Jean et de Fr. André, elle fut accueillie par le Pape, qui écrivit dans ce sens à Louis, roi de Hongrie, à l'archevêque de Colocza, à l'évêque de Chonad, et à Pérégrin, évêque de Bosnie.

JEAN (Fr.), Prêcheur, troisième archevêque de Naxivan en Arménie, au XIV^e^ siècle, succéda à Fr. Thomas de Cîteaux, et fut transféré en 1398 à l'archevêché de Sultanyeh, en Perse. — En 1402 Tamerlan, après sa victoire d'Ancyre, l'envoya en ambassade auprès de Charles VI, roi de France. Ce fait curieux est mentionné sous l'année 1403 dans l'*Histoire de Charles VI*, traduite par Le Laboureur. La lettre dont Fr. Jean était chargé portait pour adresse : « Au grand roi de France et au plus puissant de la chrétienté. »

Ce prélat figure sous le nom de Jean I^er^ dans la liste des archevêques de Naxivan, et sous celui de Jean II dans les archevêques de Sultanyeh. Il eut pour successeur Nicolas Robert, évêque de Ferrare, transféré à Sultanyeh dès 1401, selon le P. Richard. Peut-être y a-t-il erreur de quelques années, ou bien Jean avait donné sa démission avant son ambassade en Occident. — C'est Fr. François de Taurisio qui lui succéda sur le siége de Naxivan.

JEAN (Fr.), surnommé *Le Petit*, Mineur polonais, missionnaire chez les Russes, les Lithuaniens et les Tartares au commencement du XV^e^ siècle. — Parmi les religieux de son ordre, il était un des plus occupés à la conversion de ces peuples. Voyant qu'une maladie contagieuse avait diminué le nombre

de ses confrères, il se rendit en Italie en 1410 pour solliciter du Souverain Pontife des auxiliaires et des pouvoirs nouveaux dans l'intérêt de la propagation de la foi. Il s'adressa à Grégoire XII, qui vivait alors retiré à Gaëte sous la protection du roi de Naples, et non à Alexandre V qui avait fixé sa résidence à Bologne. Cependant l'autorité du premier était alors bien déchue et sa légitimité fort douteuse. Mais la demande de Fr. Jean impliquait la reconnaissance des droits auxquels ce Pontife tenait d'autant plus qu'ils étaient plus incertains et plus contestés; aussi ne manqua-t-il pas d'y déférer, et le missionnaire retourna en Russie.

JEAN II, sixième archevêque de Naxivan en Arménie, siégea fort peu de temps, puisqu'il fut institué en 1401 ou 1402, et transféré en 1404 à l'archevêché de Sultanyeh (Perse). — Dans la série des prélats de cette dernière Eglise, il est appelé Jean III. On rapporte sa mort à l'an 1423. Il avait été remplacé à Naxivan par Fr. Jean Lycens, Prêcheur flamand, et il le fut à Sultanyeh par un autre Fr. Jean, Prêcheur arménien de la congrégation des Frères-Unis.

JEAN (Fr.), Dominicain arménien de la congrégation des Frères-Unis, fut élu en 1423 archevêque de Sultanyeh. — Il est le quatrième de son nom sur ce siége, et le dixième dans la liste des prélats que nous savons avoir gouverné l'Eglise de Sultanyeh. Son prédécesseur se nommait Jean III, et il avait siégé de 1404 à 1423. Jean IV mourut en 1425, et il fut remplacé par Fr. Thomas d'Abaranco, du même ordre et de la même congrégation que lui.

JEAN, patriarche copte d'Alexandrie au XV^e^ siècle. — Ayant été disposé à l'union par les missionnaires Franciscains (*Voy.* ALBERT DE SARZANA), il envoya en 1440 au concile de Florence André, prêtre de sa nation et abbé du monastère de Saint-Antoine. Celui-ci était accompagné du diacre Pierre. Ils étaient l'un et l'autre ambassadeurs de Zara-Jacob, empereur d'Ethiopie, auprès du même concile.(*Voy.* ZARA-JACOB.)

André, député par le patriarche d'Alexandrie, avait mission de tenir la place de son évêque dans cette réunion de l'Eglise universelle, où les Grecs et les Arméniens furent aussi représentés et reconnurent l'autorité du successeur de saint Pierre. La pauvreté du prélat ne lui permettait pas de s'y rendre en personne, parce qu'il n'aurait pu y figurer avec la dignité qu'exigeait son rang dans l'Eglise. Il prenait les titres suivants dans les lettres remises à André et adressées au Pape Eugène IV : *Jean, serviteur indigne des serviteurs de Dieu* (c'est le titre que prennent aussi les Souverains Pontifes de Rome), *évêque du siége de saint Marc, de la grande Alexandrie et de toute l'Egypte, de la Libye, de l'Ethiopie, de l'Afrique occidentale, et généralement de toute la mission du saint évangéliste.* Il reconnaissait le Souverain Pontife comme chef apostolique de toutes les Eglises chrétiennes, comme prince unique et véritable de tous les princes établis sur les autres siéges. Ces paroles sont très-remarquables. Leur forme positive les distingue fort bien entre toutes les hyperboles orientales qui brillent dans sa lettre, et elles sont la reproduction et l'application des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il dit à Pierre : *Pais mes agneaux*..... Puis : *Pais mes brebis.* (*Joan.* XXI, 18).

Le Pape Eugène IV signa le 5 février 1441 le décret de réunion des Coptes qui jusque-là étaient Eutychiens ou Jacobites et ne reconnaissaient point le concile œcuménique de Chalcédoine. Malheureusement cette union ne fut pas suffisamment entretenue, et les anciens chrétiens de l'Egypte retombèrent bientôt dans le schisme où ils croupissent encore pour la plupart.

JEAN IV, archevêque de Naxivan en Arménie, siégea de 1462 à 1477. — Ce prélat était Arménien, ainsi que Matthias I^er^ son prédécesseur et Benoît I^er^ son successeur.

JEAN, roi du Congo lors de la découverte de ce pays, qui fut faite par les Portugais sous la conduite de Diégo Cam (*Voy.* CAM). — Il reçut le baptême en 1491 dans sa capitale au milieu d'un concours immense. La reine fut aussi baptisée sous le nom d'Eléonore; l'oncle du monarque, gouverneur du Sogno, l'avait été précédemment; Sundi, fils aîné du roi, se fit aussi chrétien et prit le nom d'Alphonse; enfin un très-grand nombre de chefs nègres suivit le même exemple. Mais Pango, second fils du roi, refusa de se convertir et suscita plus tard de grands embarras à la religion. En effet, après le premier moment d'enthousiasme et d'entraînement, les nègres regrettèrent leur culte et leurs anciennes coutumes qui leur laissaient la faculté de se livrer à tous les penchants de la nature. Les dogmes de la religion n'excitaient chez eux aucune répugnance et aucune contestation, et même la morale chrétienne leur paraissait juste et fondée sur les principes de la raison. Mais comme la vie du chrétien est une guerre continuelle qu'il faut faire à soi-même, ces hommes, accoutumés à tous les vices depuis leur enfance, sentirent la difficulté qu'il y avait à contrarier toujours des passions flatteuses et à se gêner pour se conformer à des maximes qui contredisent tous les plaisirs des sens. L'esprit de superstition, si enraciné chez eux, ne s'était pas éteint dans les cendres de leurs idoles et de leurs fétiches qu'ils avaient brûlés solennellement en faisant profession de christianisme. Le feu de la luxure, de la cupidité, de l'intempérance et des autres passions, avait pris un nouveau degré de chaleur par la résistance de peu de jours qu'on avait faite à ces mêmes passions. Le roi lui-même, qui avait vieilli dans ces habitudes, trouvait plus d'obstacles que les autres à soutenir le personnage qu'il lui fallait faire, de sorte qu'il se forma bientôt une conjuration contre la religion nouvelle. Elle était composée de ceux

qui étaient restés païens, le prince Pango à leur tête, et de ces chrétiens lâches qui étaient les premiers à blâmer leur légèreté. Animés par les prêtres ou devins du pays, et soutenus par les femmes et concubines que le christianisme avait obligé de répudier, ils mirent la religion dans un tel risque qu'elle faillit être étouffée dans son berceau, et les missionnaires et les Portugais que Souza avait laissés pour retourner en Europe furent dans un péril imminent pour leur vie, n'attendant que le moment où l'on viendrait la leur arracher.

Le prince Alphonse était alors dans ses domaines où il avait fait brûler toutes les idoles, et où sa ferveur lui faisait presque remplir les fonctions d'un missionnaire. Averti des dangers que courait la religion, il accourut et modifia les dispositions que le relâchement avait produites dans l'esprit de son père. Alors l'orage se détourna de la tête de ce faible roi pour s'accumuler sur celle de son fils : on le noircit aux yeux du souverain par toutes sortes de calomnies; il fut disgracié et déshérité du trône; mais la reine Eléonore, sa mère, parvint à prouver son innocence. La faction païenne, avec le fils puîné du roi, recommençait à intriguer contre lui lorsque Jean mourut en 1492. Alphonse étant absent, Eléonore, fidèle à la foi, cacha la mort de son mari pendant plusieurs jours afin d'avertir son fils aîné. La rapidité avec laquelle ce prince arriva est incroyable. En un jour et deux nuits, il fit deux cent cinquante lieues sur les épaules de ses esclaves. Si cette distance n'est pas exagérée, on peut juger de l'étendue qu'avait l'empire du Congo. Balbi lui-même, d'après des renseignements qu'il a pris, il y a environ vingt ans, à Lisbonne, dit que cet Etat, quoique déchu et démembré, s'étend dans l'intérieur de l'Afrique beaucoup plus loin qu'on ne croit.

On voit que le premier roi chrétien du Congo ne régna pas longtemps après son baptême; encore trouva-t-il, pressé qu'il était par ses passions, le temps d'apostasier et de reprendre aux missionnaires les terres et les esclaves qu'il leur avait donnés, et de persécuter ces ecclésiastiques, qui succombèrent bientôt par suite des mauvais traitements et de la misère, combinés avec l'insalubrité du pays. La religion aurait entièrement péri dans le Congo sans l'héroïsme d'Alphonse. (*Voy.* ce nom.)

JEAN-BAPTISTE, quatorzième archevêque de Naxivan, élu sous le Pape Alexandre VI en 1492, mourut en 1501. — Ce prélat était Arménien ainsi que Benoît I^er^ son prédécesseur. Il fut remplacé par Benoît II.

JEAN-BAPTISTE de Caserte (Le P.), Capucin italien, de Caserta (royaume de Naples) ou des environs de cette ville, missionnaire dans l'Amérique du Sud. — Il s'est embarqué à Gênes le 21 juin 1844 avec sept ou huit autres religieux du même ordre dont il était supérieur. Leur destination était le Brésil, et ils allaient se dévouer aux missions chez les sauvages qui habitent encore une partie de ce vaste empire. Dans l'espace de moins d'un an, dix-huit de ces zélés apôtres sont allés, à cette époque, porter les lumières de la foi et les bienfaits de la civilisation chrétienne aux malheureuses peuplades qui croupissent depuis tant de siècles dans un état de dégradation impossible à décrire. D'autres missionnaires ont dû aller depuis rejoindre les premiers. C'est au zèle éclairé du P. Eugène de Rumilly, Capucin savoyard, général de son ordre, mort en 1841, qu'est due la formation de tous ces religieux pour les missions lointaines. Il avait fondé à Rome une maison ou collége de Capucins destiné exclusivement à préparer pour ce but les religieux qui se sentiraient la vocation de l'apostolat.

JEAN-BAPTISTE DE SAINTE-THERESE (Le P.), Carme italien, missionnaire au XVIII^e^ siècle dans l'Indoustan, et vicaire apostolique du Malabar sous le titre d'évêque de Limyra *in partibus*.

JEAN CAMA (Saint). Ce saint, honoré par les Coptes et les Ethiopiens le 21 décembre, était, à ce qu'il paraît, de la première de ces deux nations. Je suis porté à croire par la forme de son nom qu'il n'a pas vécu dans les premiers siècles de l'Eglise, et qu'il aura été connu en Occident par l'examen que les modernes ont pu faire des manuscrits et des liturgies de l'Orient.

JEAN CHRYSOSTOME DE SEVILLE (Fr.), Prêcheur espagnol, de Séville, en Andalousie, comme son nom de religion le fait connaître, missionnaire au XVI^e^ siècle en Amérique et en Océanie. — Après avoir exercé le ministère apostolique avec de grands succès dans le Mexique, il fut rappelé en Espagne par ses supérieurs afin de se disposer à une autre mission, celle des îles Philippines. Il chercha donc à réunir un essaim d'ouvriers évangéliques pour l'aider à défricher cette vigne nouvelle où d'autres cueillaient déjà des fruits merveilleux. (*Voy.* Pierre d'Alfaro.) Muni des pouvoirs du Pape Grégoire XIII^e^ et avec l'agrément de Philippe II, roi d'Espagne, il écrivit à tous les couvents de son ordre, dans cette contrée, pour inviter les religieux à se joindre à lui. Un grand nombre répondirent à son appel. On en connaît vingt-cinq dont voici les noms, cités par le P. Fontana, historien de l'ordre de Saint-Dominique : Fr. Jean de Castres, institué vicaire général de la mission, FF. François de Toro, André Almaguer, Antoine de Arcédian, Pierre Bolagaos, Albert Ximenez, Jean de Luperdi, Jean Cobo, Barthélemy Lopez, Michel de Barriaca, Grégoire de Ojoa, Jean Maldonat, Ambroise Rodriguez, Jean Ogeda, Jacques de Soria, Michel Benavidès, Louis de Gargia, Pierre de Toto, Joseph Mondana, François Navarro, Jean de Vrieta, Dominique de Nieva, Pierre Tilorès, Louis Gandulto et Dominique de Salazar. L'évêque de l'Archipel où ils se rendaient était comme eux de l'ordre de Saint-Dominique, et s'appelait Dominique de Salazar; il avait été institué

en 1579 sur le siége de Manille nouvellement érigé par le Pape. Quant à cette troupe apostolique, elle partit pour l'Océanie vers l'an 1586, d'après le P. Touron ; le P. Fontana commet une erreur en rapportant leur départ à l'année 1576.

On peut penser, d'après les succès obtenus aux îles Philippines par les Franciscains (*Voy.* PIERRE D'ALFARO), quels fruits de salut opérèrent tant de réligieux zélés, dont quelques-uns allèrent prêcher la foi jusqu'en Chine (*Voy.* LOPEZ et BENAVIDÈS). Mais on ne connaît pas bien le détail de leurs travaux, et même il n'est plus parlé dans la suite de saint Jean Chrysostome de Séville. L'époque à laquelle il commença à évangéliser le Mexique n'est pas plus connue que le temps où il cessa de prêcher et de catéchiser aux îles Philippines.

JEAN DE ARO (Fr.), Prêcheur espagnol ou portugais, missionnaire en Orient au XVI^e^ siècle. — Il fut envoyé en 1522 dans les Indes Orientales avec Fr. Louis de Vittoria, et d'autres religieux de son ordre. Tout ce qu'on dit d'eux, c'est qu'ils convertirent beaucoup d'idolâtres. Par les Indes où ils prêchèrent l'Evangile il faut comprendre non-seulement l'Indoustan et l'Indo-Chine, mais même les Moluques et en général tout l'extrême Orient.

JEAN DE BAEZA (Fr.), religieux espagnol de l'ordre de Saint-François, fut nommé par son compatriote l'antipape Benoît XIII (Pierre de Luna) supérieur des Franciscains qui évangélisaient l'archipel des Canaries. — Le Pape Martin V ratifia cette nomination (1425), ce qui évita un schisme, et il donna au F. Jean beaucoup de priviléges pour les couvents qu'il avait fondés. Il ne faudrait pas conclure, de ce que ce religieux est dénommé Frère, qu'il n'était que laïque. La fonction qu'il remplissait donne au contraire la certitude qu'il était prêtre. A cette époque, encore peu éloignée de la fondation de l'ordre des Frères Mineurs, ils portaient tous le titre de Frères sans distinction de prêtres et de laïques; plus tard l'usage s'est introduit de donner le titre de Pères à ceux des religieux qui étaient revêtus du sacerdoce, et le nom de frères a été réservé aux religieux laïques ou clercs inférieurs ou aux prêtres qui subissent leur probation avant d'être admis dans l'ordre, en un mot à tous ceux qui ne réunissent pas le sacerdoce et la profession religieuse. Ordinairement on supprime l'article pour désigner les religieux des temps anciens qui portaient tous le titre de frères, lors même qu'ils étaient prêtres : on les appelle par exemple Fr. Jean de Baeza et non le Fr. Jean de Baeza. Cette distinction indique seulement qu'il est impossible qu'il soit question d'un prêtre aussi bien que d'un laïque.

Les premiers apôtres des îles Canaries furent le P. Bontier, franciscain; Le Verrier, prêtre séculier; Albert de Las Casas, premier évêque. Après Jean de Baëza, F. Jean de Logrono continua à s'occuper de la conversion des Guanches. — *Voy.* tous ces noms.

JEAN DE BOURGOGNE (Fr. Jean de Bourgogne), Mineur français, de la province dont il portait le nom, fut un des premiers missionnaires qui évangélisèrent l'Amérique. — Il partit en 1493 avec dom Buil, Bénédictin catalan, qu'Alexandre VI venait d'instituer premier vicaire apostolique du Nouveau Monde. Embarqué à Cadix le 25 septembre 1493, il arriva à Haïti le 26 novembre avec son supérieur et ses onze compagnons, prêtres séculiers ou religieux de différents ordres. Parmi ces derniers se trouvait Fr. Jean Pérez qui avait beaucoup favorisé les desseins de Christophe Colomb et contribué en grande partie par son influence et ses démarches à la réalisation de cette belle découverte : c'est lui qui fonda la ville de Saint-Dominique, la première église et le premier couvent de Frères Mineurs.

Quant à Fr. Jean de Bourgogne, il évangélisa spécialement la Magna (la plaine) un des cinq royaumes entre lesquels était divisée l'île d'Haïti : le souverain s'appelait Guariana et était très-puissant. Le Franciscain opéra de nombreuses conversions chez ce peuple simple, naïf, faible et bon, que la supériorité des Européens fascinait d'ailleurs complétement. Mais la cupidité et la barbarie des aventuriers espagnols, rebut de la nation, qui accompagnaient Colomb, changèrent la face des choses : les missionnaires furent dépouillés et chassés par les indiens, les étrangers exercèrent d'épouvantables représailles; les pauvres Haïtiens furent réduits en esclavage malgré la bonne volonté et les ordres formels de la reine Isabelle; et en peu de temps une immense population succomba sous le fer et sous le poids des cruels traitements, et des travaux forcés auxquels les envahisseurs l'avaient condamnée.

On les remplaça par des nègres plus robustes qui résistèrent mieux à la fatigue : ils ont servi les blancs pendant trois cents ans, sans autre salaire que des coups et une mauvaise nourriture. Un jour, trouvant peut-être injuste dans leur étroit jugement d'être condamnés au métier de forçats à perpétuité, eux et leurs enfants, sans avoir commis de crime et uniquement pour faire gagner des millions aux colons, ils ont massacré et brûlé ceux-ci sans distinction d'âge, de sexe, de bons ou de mauvais. Les planteurs qui ont échappé et les colons des autres îles, ainsi que leurs amis, ont éprouvé à ce sujet la plus vive indignation, et ils se sont confirmés dans l'opinion que l'âme des nègres est aussi noire que leur peau et que ces êtres méritent bien un esclavage perpétuel.

JEAN DE CALABRE (Fr.), Mineur italien, et missionnaire de Terre-Sainte au XV^e^ siècle, fut envoyé en Abyssinie vers l'an 1476 ou 1477 par le gardien du Mont-Sion avec deux autres religieux de son ordre, savoir : Fr. François Sagera, espagnol, qu'une maladie arrêta en chemin, et Fr. Baptiste d'Imola, du tiers-ordre; ce dernier n'était pas

prêtre. Une circonstance extraordinaire avait déterminé la formation de cette mission : on avait vu arriver en pèlerinage à Jérusalem un neveu de Beda-Mariam, roi d'Abyssinie. Le noble pèlerin obtint du sultan d'Egypte, sous la domination duquel se trouvait alors Jérusalem, que durant le séjour qu'il ferait dans la sainte cité, les portes du saint sépulcre demeurassent ouvertes à tous les Chrétiens. Il logea dans le couvent des Franciscains du Mont-Sion et assista pieusement à tous les offices de la nuit et du jour, depuis le dimanche des Rameaux jusqu'au mardi de Pâques.

Le Pape Sixte IV (1471-1484) auquel on avait eu le temps de recourir, instruit que ce prince nègre désirait être accompagné de quelques frères Mineurs à son retour dans sa patrie, autorisa le gardien de Jérusalem à réaliser ses vœux. On comptait sur un bon accueil de la part de Beda-Mariam favorable aux catholiques (*Voy.* Beda-Mariam) ; mais ce prince était mort lorsque Fr. Jean de Calabre et son compagnon arrivèrent en Abyssinie après un voyage de onze mois. Son fils Iscander qui régna de 1478 à 1495 était mal disposé pour les Latins et il ne les reçut qu'à contre-cœur. Cependant les deux missionnaires restèrent trois ans en Abyssinie sans y recueillir de grands fruits. Le Pape Sixte IV qui avait cette mission vivement à cœur y destina quatre autres religieux Observantins italiens; mais on ne voit nullement qu'ils soient partis pour l'Ethiopie, ni que la mission de Fr. Jean de Calabre ait eu des suites.

JEAN DE CASTRO (Fr.), Prêcheur espagnol, missionnaire au xvi^e^ et xvii^e^ siècle dans les îles Philippines et en Chine. — Il paraît qu'il exerça d'abord le ministère apostolique en Amérique où il se trouvait en 1584. Revenu ensuite en Europe, il partit pour Manille en 1586 avec le P. Jean Chrysostome de Séville (*Voy.* ce nom) et vingt-cinq autres Dominicains, parmi lesquels on remarquait le P. Benavidès qui devint premier archevêque de Manille. Le P. de Castro fut institué à son départ vicaire général des Dominicains dans la nouvelle mission des Philippines qui forma bientôt une province célèbre sous le nom du Saint-Rosaire. Cette province existe encore et envoie des missionnaires en Chine et au Tong-King. Plusieurs de ses religieux s'appliquent aussi à la conversion de ce qui reste d'idolâtres et de sauvages dans les îles Philippines.

Le P. Jean de Castro évangélisa pendant plus de vingt ans les îles Philippines, fit même avec le P. Benavidès une tentative apostolique sur la Chine (*Voy.* Benavidès) et s'appliqua surtout à gouverner ses religieux, dont l'austérité, la régularité et le zèle ardent rappelaient le temps de saint Dominique. L'historien des Frères Prêcheurs rapporte ainsi sa mort : « En 1609 mourut aux îles Philippines le P. Jean de Castro, premier fondateur de la province du Saint-Rosaire des îles Philippines, homme plein de l'esprit de charité, qui après beaucoup de fatigues supportées pour la propagation de la foi, surtout en Chine, après avoir souffert les chaînes et la prison et refusé l'épiscopat que lui offrait le roi d'Espagne, s'enveloppant de la pauvreté et riche d'une vie pure, s'envola au ciel. »

Le P. Touron rapporte à l'an 1592 la mort du P. Jean de Castro : il est peu probable que ce religieux, qui en 1584 était encore en Amérique, d'où il revint en Europe pour y séjourner assez longtemps avant de passer aux Philippines, ait pu ensuite en six ans faire le voyage d'Europe à Manille par le Mexique, aller de Manille à Macao, de Macao dans l'intérieur de la Chine où il fut détenu en prison, revenir à Macao, de Macao aux îles Philippines, y fonder la province du Saint-Rosaire, etc. Il vaut mieux suivre l'opinion du P. Fontana qui a été cité plus haut. Touron dit également que Fr. Jean de Castro mourut en odeur de sainteté après mille glorieux travaux.

JEAN DE CETINA (Fr.), Mineur aragonais, martyrisé à Grenade le 19 mai 1397 avec Fr. Pierre de Duegnas, religieux castillan du même ordre.

Fr. Jean s'était d'abord attaché au service d'un gentilhomme, puis il renonça à toutes les espérances qu'il lui était permis de concevoir dans le monde, et pour vaquer avec plus de loisir à la grande affaire de son salut, il se retira dans un ermitage près de Carthagène. Il y passa quelques années dans un parfait recueillement, dans une oraison assidue et dans les exercices de la mortification chrétienne. Voulant ensuite donner une règle stable à sa vie pénitente et y joindre le mérite de l'obéissance, il retourna en Aragon et y prit l'habit de Saint-François. Ses supérieurs ayant reconnu en lui de l'intelligence et un grand fonds de vertu, l'envoyèrent étudier à Barcelone pour recevoir les ordres sacrés et il devint un bon prédicateur. Aussitôt qu'il fut en état d'annoncer l'Evangile, il s'appliqua à l'instruction des mahométans et des juifs, ce fut le but auquel tendaient ses efforts et ses désirs : il ne manquait jamais de catéchiser ceux qu'il rencontrait. Ses supérieurs l'envoyèrent ensuite à Chelvas dans le royaume de Valence et il y embrassa la nouvelle réforme des Observantins, se revêtant d'un habit grossier et marchant pieds nus. Son zèle s'enflamma à la nouvelle que quatre Mineurs observantins (*Voy.* Fr. Nicolas de Tanlixis) venaient d'être martyrisés à Jérusalem. Il se rendit à Rome et sollicita du Pape Boniface IX la permission d'aller prêcher dans la cité sainte où il espérait recevoir aussi la couronne du martyre. Le Pape, après avoir fait éprouver la fermeté du religieux, lui accorda le pouvoir de prêcher en Palestine, mais à condition de ne point entrer dans Jérusalem où ses prédications pourraient allumer la persécution et détruire le bien qu'y faisaient les Frères Mineurs, gardiens fidèles du Saint-Sépulcre et pasteurs ordinaires du petit nombre de catholiques vivant au milieu des fanatiques infidèles. Cette

restriction modifia le projet de Fr. Jean qui résolut de porter l'Evangile aux musulmans de Grenade et de l'Andalousie. De retour en Espagne, il demanda à Fr. Jean Vital, provincial de Castille, les pouvoirs nécessaires pour l'exécution de son entreprise. Ce supérieur, homme d'une grande expérience, lui représenta les dangers auxquels il s'exposait, ajoutant qu'en présence de périls si graves et si imminents il ne pouvait autoriser sa mission qu'après de sérieuses épreuves. Il lui conseilla d'employer les jeûnes et les plus ferventes prières pour connaître la volonté du ciel et pour en obtenir la force d'accomplir son généreux dessein. Enfin il le fit entrer dans un couvent près de Cordoue, pour y subir son épreuve dans la retraite. Fr. Jean de Cetina vit la volonté de Dieu dans celle de son supérieur et obéit avec empressement. S'étant construit avec des branches d'arbres une petite cellule près du couvent, il y passa une année entière dans l'oraison et les austérités. Dieu révéla par des merveilles éclatantes la sainteté de son serviteur et la gloire qu'il lui réservait de devenir un jour le témoin de son Evangile. C'est ainsi que par ses prières Fr. Jean arrêta un incendie qui consumait le couvent, en répara même les conséquences et en effaça jusqu'aux moindres traces. Il guérit Martin Fernandez, bienfaiteur du monastère, et transporta seul et sans efforts une pierre énorme que plusieurs ouvriers n'avaient pu remuer. Ces faits prodigieux n'étaient pas admis aussi légèrement qu'on croit : le chapitre provincial de l'ordre, tenu à Burgos, s'en fit présenter le rapport, l'examina avec soin, et en ayant constaté la certitude, décida enfin qu'on accorderait à Fr. Jean de Cetina la permission qu'il sollicitait avec tant d'ardeur et avec un zèle si persévérant. On lui adjoignit aussi Fr. Pierre de Duegnas, jeune religieux castillan qui, d'après une révélation faite à Jean, devait être associé à la gloire de son martyre. Pierre était frère lai, c'est-à-dire laïc : il n'avait que dix-huit ans et avait été élevé à la cour de Castille. Les deux athlètes de Jésus-Christ, après avoir reçu la bénédiction de leur supérieur, se dirigèrent vers Grenade. On sait que cette ville, le dernier rempart de l'islamisme en Espagne, était encore au pouvoir des Maures : leur domination ne cessa que dans les dernières années du XV^e^ siècle, cent ans après l'époque où se passèrent les faits que nous rapportons. Grenade était alors une ville d'une splendeur et d'une puissance extraordinaires, elle avait 400,000 âmes, et elle est bien déchue aujourd'hui de son opulence et de son éclat.

Les premiers mahométans que rencontrèrent Fr. Jean et Fr. Pierre les reconnurent à leur habit pour des religieux, et les interrogèrent sur leurs desseins. Les Franciscains répondirent nettement qu'ils allaient enseigner aux musulmans les vérités du christianisme et leur faire voir la fausseté de la religion de Mahomet. Quoique sur leur passage ils prêchassent avec force sur les impostures de l'Alcoran, personne ne les arrêta : ils ne furent même pas insultés. Ce fait surprenant s'explique par le caractère bien connu des Maures de Grenade, chez qui le contact des Chrétiens avait fait pénétrer des idées généreuses et chevaleresques, sans éteindre cependant le fanatisme qui caractérise la secte musulmane. La suite de ce récit va en fournir la preuve.

Les missionnaires arrivèrent à Grenade le 8 janvier 1397 : ils y trouvèrent Fr. Eustache, Mineur portugais, et chapelain des marchands chrétiens que le commerce obligeait d'y résider. Ce confrère leur apprit à connaître la ville, afin de déterminer ensuite le lieu le plus convenable pour leurs prédications. En voyant ces religieux parcourir la cité, le peuple conçut des soupçons et s'émut. Comme le roi était alors absent et se trouvait à Malaga, le cadi, ou juge, fit amener devant lui Fr. Jean de Cetina et Fr. Pierre de Duegnas. Ils lui déclarèrent qu'ils étaient venus tout exprès pour annoncer l'Evangile de Jésus-Christ, et pour dévoiler les erreurs et les impiétés de l'islamisme. Le magistrat ne voulant pas prendre sur lui de les maltraiter, leur ordonna sous peine de mort de quitter le territoire de Grenade. Mais Fr. Jean lui repartit : « Vous nous donnez par là une grande preuve de la fausseté de votre religion, que vous prétendez soutenir par la force matérielle et non par la raison. » On voit que ce saint missionnaire était un peu rationaliste (car il y a un bon rationalisme), et de plus fort libéral, pour son temps et sa nation. Il aurait pu en remontrer sous ce rapport à bien des progressistes du XIX^e^ siècle qui, en politique ou en religion, parlent toujours de liberté et n'en veulent que pour eux : ce qu'ils appellent liberté signifie oppression pour tous ceux qui ne sont pas de leur opinion, ou de leur parti. On pourrait peut-être dire que l'excellent argument opposé par Fr. Jean de Cetina au juge musulman, se retorque d'une manière fâcheuse contre beaucoup de personnes qui tiennent obstinément à employer la force matérielle au service de la vérité, même lorsque ces procédés causent moralement un tort incalculable à la cause qu'on veut défendre. Je crois que nul adversaire loyal ne voudrait décliner cette observation en répondant que la religion chrétienne étant le droit et la vérité peut, pour se propager et se conserver, employer tous les moyens licites, et entre autres, invoquer en sa faveur la liberté naturelle à défaut d'autres armes; mais que l'erreur n'est pas fondée à réclamer la liberté contre la religion catholique, parce qu'il n'y a pas de droit contre le droit. Quelle que soit la valeur intrinsèque de ce raisonnement, qui peut être en lui-même péremptoire, il ne sera accepté que par des catholiques, par conséquent il manque son but à l'égard de ceux qui sont dans l'erreur et qu'il s'agit d'amener à la vérité. Il expose même la religion à être taxée par eux de mauvaise foi, puisqu'elle trouve que certaine arme est bonne

contre ses adversaires, et que la même arme est déloyale et impie lorsqu'on l'emploie contre elle-même. A quoi sert-il qu'un argument soit excellent en spéculation intrinséquement, c'est-à-dire pour vous, s'il ne convainc point votre adversaire? Alors, il est radicalement mauvais et nul. Lorsqu'on possède la vérité et qu'on veut communiquer son trésor à une intelligence plongée dans les ténèbres, à quoi bon lui présenter des syllogismes irréprochables, mais ne faisant d'impression que sur celui qui les formule, tandis qu'ils sont faux aux yeux de celui à qui ils sont destinés ? Il faut, dans certains cas, laisser de côté le but, la vérité absolue, même dans son intérêt, et se placer sur un terrain commun, prendre une vérité acceptée de part et d'autre, et en déduire des motifs de conviction qui d'abord n'étaient pas partagés. Autrement, on suivra éternellement deux lignes parallèles sans se rencontrer : on n'atteindra jamais l'intelligence, le raisonnement de celui qu'on veut éclairer, et cet adversaire, encore assis à l'ombre des ténèbres et de la mort, qu'on ne l'oublie pas, c'est les trois quarts du genre humain qui ne sont point encore catholiques. On voit qu'il y a là tout un système, en vertu duquel on ne peut approuver que le catholicisme réclame la liberté aux protestants incrédules des Etats-Unis, d'Angleterre, de Belgique et de France, et refuse cette même liberté aux protestants et aux voltairiens d'Italie, d'Espagne, de Portugal, d'Autriche, etc. Les esprits superficiels se récrieront de suite qu'il y a mauvaise foi dans une pareille tactique, et ces esprits sont les quatre-vingt-dix-neuf centièmes du genre humain. L'autre centième a certainement raison, s'il répond que la liberté étant le principe essentiel du protestantisme et de l'incrédulité, ou de l'indifférence moderne, ces derniers sont souverainement inconséquents, odieux et ridicules, en refusant la liberté à qui que ce soit, même au catholicisme; tandis que ce dernier étant la vérité, qui de sa nature exclut tout ce qui n'est pas elle, est parfaitement dans son droit et dans son devoir, et de plus, très-conséquent avec lui-même, en refusant à l'erreur la liberté d'existence et de propagation; mais il restera toujours à dire qu'il est barbare de se renfermer dans son droit rigoureux, et de dédaigner d'éclairer tant d'esprits faux ou faibles, en cédant hardiment et généreusement les avantages légitimes de la bonne cause. Il n'y a pas non plus de devoir contre le devoir.

Fr. Jean de Cetina ne pensait peut-être pas à toutes ces théories, lorsqu'il disait devant le juge mahométan les paroles si sensées qui ont été rapportées plus haut; aujourd'hui, la discussion qu'on vient de lire et à laquelle j'ai été incidemment entraîné, agite profondément le monde d'un pôle à l'autre. Déjà le catholicisme combat sur ce terrain dans les pays les plus influents du globe; dans peu de temps il n'y en aura pas d'autre, et il serait peut-être aussi avantageux que honorable à l'Eglise à se prononcer dans le sens indiqué tout à l'heure. Les objections que j'ai faites arrêtent sur la voie de la vérité plus de cinquante millions de protestants allemands, hollandais, anglais, américains, dont la conversion entraînerait ces masses innombrables de païens et d'infidèles répandus encore dans tant de régions, dont on s'occupe peu ou point, et qui forment la plus forte partie du genre humain.

Revenons enfin aux missionnaires espagnols qui vont sceller de leur sang la vérité présentée par eux à des esprits aveuglés : « Vous nous donnez là, dit Fr. Jean de Cetina au juge mahométan, une grande preuve de la fausseté de votre religion en prétendant la soutenir par la force matérielle et non par la libre discussion. Pour vous endurcir dans votre incrédulité, vous attribuez à la magie les miracles que Dieu opère en faveur de la loi chrétienne ; mais nous vous offrons de nous soumettre à l'épreuve la plus décisive, afin de vous donner une démonstration irrécusable de l'erreur où vous vivez : nous entrerons, avec le plus hardi de vos imans (prêtres de Mahomet), dans un bûcher allumé, et celui qui en sortira sans être brûlé aura ainsi prouvé la vérité de sa croyance. Vous vous imaginez nous accorder une grâce en nous renvoyant sans nous faire subir aucune peine, vous nous obligeriez davantage si vous nous faisiez endurer la mort pour Jésus-Christ. »

La proposition des deux moines fut prudemment refusée. Le cadi, pour ne pas être forcé d'avouer qu'il craignait que sa croyance ne fût démontrée fausse par un miracle, affecta de regarder les Franciscains comme des insensés et maintint l'arrêt d'expulsion. Cette défense de reparaître dans la ville n'imposa pas aux missionnaires. Dès le lendemain, après s'être confessés à Fr. Eustache et avoir reçu sa bénédiction, ils prêchèrent avec intrépidité dans Grenade. Le peuple, auquel ils s'adressaient, révolté de leur audace et de ce qu'il appelait leur impiété, se saisit d'eux et les ramena devant le cadi, qui cette fois les fit conduire en prison. Ils y subirent pendant quelque temps les traitements les plus inhumains, sans qu'on parvînt à ébranler leur constance ni à obtenir d'eux la promesse de s'éloigner.

Le 17 février, on les tira de leur prison pour les envoyer travailler aux vignes avec d'autres esclaves chrétiens, qui éprouvèrent une grande consolation d'avoir pour compagnons les deux religieux. Ceux-ci suggérèrent aux malheureux captifs des motifs pieux de supporter avec patience les rudes travaux que leur imposaient les infidèles, et les injustes châtiments qu'ils en recevaient. Le P. Wadding, Mineur irlandais et annaliste de son ordre, rapporte un miracle éclatant opéré par l'un des deux confesseurs. Ce religieux devait célébrer la Messe dans un petit local qui ne pouvait pas contenir plus de soixante-dix personnes; les murailles, re-

culant à sa prière, donnèrent place à un plus grand nombre de Chrétiens qui désiraient assister au saint Sacrifice : ceux d'entre eux qui chancelaient dans la foi y furent confirmés par un tel prodige. M. Henrion, qui cite ce trait emprunté à Wadding, attribue le miracle à Fr. Pierre Duegnas qui, dit-il, devait offrir le saint Sacrifice. Il y a peut-être là une erreur de copie : on a vu plus haut que Fr. Pierre était un jeune frère lai, âgé de dix-huit ans; on n'a pas coutume d'ordonner prêtres des laïques de cet âge, lors même qu'ils sont religieux, et il n'est point fait mention, d'ailleurs, que F. Pierre ait reçu la consécration sacerdotale, soit à Cordoue, d'où il était parti, soit depuis son arrivée à Grenade, où les Chrétiens, en petit nombre, n'avaient probablement pas d'évêque.

Cependant les deux Franciscains étaient accablés le jour d'un travail fatigant et gênés la nuit par les incommodités de la prison; du reste, les exercices de leur zèle et leurs austérités les épuisaient encore plus que ce rude labeur et que la rigueur de la détention. Exténués tous les deux, ils tombèrent successivement malades. En cet état, ils s'inquiétèrent plus de se voir éloignés du martyre que de se sentir miner par la fièvre : ils ne craignaient que de mourir d'une mort ordinaire, souhaitant de succomber, non sous l'effort de la maladie, mais sous les coups des bourreaux. Dieu exauça leurs prières : ils recouvrèrent la santé, et la force du corps renouvelant celle de l'esprit, ils recommencèrent, le second dimanche après Pâques, à prêcher aux infidèles de Grenade : car, après deux mois de travail aux vignes, ils étaient revenus à la ville. F. Jean, ayant rencontré dans un quartier de Grenade un assez grand nombre de musulmans assemblés, se mit en devoir de leur expliquer la parabole du bon Pasteur, et après leur avoir montré, par tout ce que Jésus-Christ a opéré pour le salut des hommes, qu'à lui seul appartient le titre de Pasteur des âmes, il exposa avec détail les fourberies dont Mahomet s'était servi comme un véritable loup ravissant pour séduire ses sectateurs, et il finit en le qualifiant d'imposteur et de faux prophète. Ces expressions excitèrent la colère des auditeurs, qui portèrent leurs plaintes directement au roi.

Ce prince, nommé Mohammed Ben Balva, était revenu de Malaga dans sa capitale. Le samedi 19 mai il fit comparaître les deux missionnaires devant lui, et ayant appris de la bouche même de Fr. Jean sa ferme résolution de soutenir les vérités de l'Evangile et d'anathématiser les impiétés de Mahomet, lui appliqua un grand coup de bâton sur la tête : « Vous vous vantez, vous autres Chrétiens, lui dit-il, de faire des miracles. Eh bien ! je vous ferai trancher la tête et nous verrons si Jésus-Christ la réunira à votre corps. Si cela arrive, je croirai que votre religion est la véritable. »

Le peuple, à cette proposition du prince, craignit que les missionnaires ne l'acceptassent et qu'un prodige ne décidât de la vérité des croyances, il murmura donc et s'écria que Mohammed Ben Balva, en bon musulman, ne devait s'engager à rien envers des Chrétiens. On voit quel était le degré de fanatisme et d'endurcissement de ces infidèles. La crainte d'une émeute fit changer d'avis au monarque. Il ne fut plus question de conditions et, dans sa colère, ce barbare, qui cumulait les fonctions royales et celles de bourreau, appliqua à Fr. Jean un second coup de bâton qui lui fit sortir un œil de son orbite. Pour assouvir sa cruauté, il le fit dépouiller de tous vêtements, et s'étant lassé de le frapper, il commanda à ceux qui étaient présents de l'achever à coups de fouet. Obéissant aussitôt à cet ordre, les infidèles, par une flagellation aussi longue que douloureuse, découvrirent toutes les parties du corps de Fr. Jean de Cetina, au point qu'on lui voyait les entrailles.

Au milieu de ces tourments, le martyr ne perdit pas un instant la présence d'esprit : il ne cessa pas de louer le Seigneur qui l'avait trouvé digne de souffrir pour son nom, et de le prier d'éclairer ses persécuteurs. Apercevant dans la foule dont il était entouré Fr. Pierre de Duegnas qui d'un œil ferme et tranquille considérait avec envie le détail de ses tortures, il bénit ce cher compagnon, l'exhorta à persévérer et voulut lui donner le baiser de paix : mais le prince l'en empêcha. Le peuple impatient, exaspéré d'ailleurs de la constance du martyr, pressait son chef de terminer le supplice de Jean et demandait qu'on réservât Pierre. On espérait, en effet, à cause de sa grande jeunesse, pouvoir le réduire à apostasier. Alors le royal bourreau tira son glaive et trancha la tête du premier martyr, se tournant ensuite vers Fr. Pierre de Duegnas, il lui dit : «Imprudent, apprends à être sage aux dépens d'autrui. Si tu veux vivre et même être riche, ton sort est dans tes mains; si c'est la mort que tu désires, tu l'obtiendras avec les plus cruels tourments. Repens-toi du passé et je te comble de biens et d'honneurs ; mais si au contraire tu t'obstines dans tes sentiments, je te ferai endurer les supplices et la mort comme à ton compagnon. »

Animé par l'ardeur de sa foi, le jeune religieux lui répondit d'un air assuré : «Que vos trésors se perdent avec vous ! J'estime plus vos supplices que vos bienfaits. Mon compagnon a triomphé de vous au milieu de votre royaume, il est déjà dans la gloire du ciel, je ne souhaite que de le suivre et comme je lui ai été uni dans la foi, vous comblerez mes désirs en me faisant participer à son sort. » Voyant les promesses inutiles, le tyran fit fustiger cruellement son prisonnier et enfin lui trancha la tête de sa propre main, le même jour 19 mai 1397. La populace s'empara aussitôt des corps des deux martyrs, les traîna dans les rues avec ignominie et les mit en pièces. Cependant

les Chrétiens de Grenade recueillirent leurs membres dispersés, et des Catalans les transportèrent en pays catholique. Plusieurs villes d'Espagne et principalement Vich en Catalogne possèdent de ces précieuses reliques qu'elles entourent de leur vénération.

Quatre-vingt-quinze ans après l'événement qui vient d'être rapporté, les Chrétiens prirent Grenade sur les mahométans, et on y érigea un archevêché qui subsiste encore. Inutile de dire qu'aujourd'hui et depuis longtemps tout le pays est catholique sans exception.

JEAN DE COR, ou CORE, ou CORA (Fr.), Dominicain, qu'à son nom on pourrait présumer italien, était missionnaire en Orient au XIV^e^ siècle. — Il fut institué troisième archevêque latin de Sultanyeh, alors capitale de la Perse, et il y siégeait en 1330. Il assista aux obsèques de Fr. Jean de Montecorvino, Mineur italien et premier archevêque de Cambalu ou Pékin, lequel avait converti trente mille infidèles et avait fourni dans ces pays lointains un apostolat de plus de quarante années. Fr. Jean de Cora ou de Cor a laissé une relation du voyage qu'il fit en Chine : c'est un document très-curieux qui porte le titre suivant : *De l'Etat et de la gouvernance du grand-khan de Cathay, souverain empereur des Tartares et de la disposition de son empire et de ses autres princes*, etc.

En 1341, le Pape Benoît XII écrivit à l'archevêque de Sultanyeh et à d'autres prélats d'Orient d'engager le patriarche d'Arménie à tenir un concile pour condamner les erreurs qu'on attribuait à sa nation. On ne sait pas si cette lettre était adressée à Fr. Jean de Cor, ou à quelqu'un de ses successeurs, car il en a eu un certain nombre. — *Voy.* SULTANYEH.

JEAN DE DACIE (Fr.), Prêcheur au XV^e^ siècle. — S'étant appliqué avec plusieurs compagnons à la conversion des mahométans, il eut le rare privilége de mourir de mort naturelle. Le P. Fontana cite ce missionnaire sous l'année 1458, sans indiquer le lieu où il exerça son zèle : il est présumable que ce lieu n'est pas éloigné de la patrie du religieux et qu'il s'agit de ce qu'on nomme actuellement la Turquie d'Europe : peut-être aussi est-il question des Tartares de la Russie méridionale.

JEAN DE DUKLA (Le B.), Mineur polonais, missionnaire dans sa patrie au XV^e^ siècle. — Il naquit en Gallicie, à Dukla, petite ville dont il prit le nom en entrant en religion. Il était entré d'abord chez les Conventuels par les conseils de saint Jean de Canistran, il embrassa ensuite la règle plus sévère des Observantins. Ses prédications produisirent plusieurs conversions éclatantes. Il mourut à Lemberg ou Léopol le 29 septembre 1484. Le Pape Clément XII a autorisé son culte et a permis aux Polonais ainsi qu'aux Lithuaniens de l'honorer comme un de leurs patrons.

JEAN DE FLORENCE (Fr.), Prêcheur Italien, missionnaire en Orient au XIV^e^ siècle, était un des principaux compagnons du B. Barthélemy de Bologne, apôtre de l'Arménie et premier archevêque de Naxivan ; il devint lui-même évêque de Tiflis en Géorgie, et pendant un épiscopat de dix-neuf ans fit briller la foi catholique d'un vif éclat dans ces contrées éloignées.

Fr. Jean de Florence était d'une humble condition et il exerçait le métier de cordonnier lorsqu'il embrassa la Règle de Saint-Dominique, en qualité de frère lai, au couvent de Sainte-Marie-la-Neuve à Florence. La pureté de ses mœurs, sa modestie, son caractère aimable et prévenant, lui ayant concilié l'affection de ses supérieurs, on le fit étudier : ses progrès dans les lettres humaines et dans la science divine égalant ceux qu'il faisait dans la vertu et la piété, on l'éleva aux ordres sacrés. Ses prédications en Toscane et en Lombardie avec le B. Barthélemy de Bologne furent couronnées du plus grand succès, et lorsque le Pape Jean XXII jugea que leur zèle s'exercerait plus utilement en Orient qu'en Italie, Fr. Jean mérita le premier rang parmi les missionnaires placés sous la conduite de l'évêque de Maraga. Partis en 1318 pour l'Arménie, Jean et Barthélemy travaillèrent de concert pendant plusieurs années à détruire l'idolâtrie et l'islamisme, à extirper l'hérésie et à réunir les schismatiques, mais l'étendue du pays et la multitude de ceux qu'ils devaient évangéliser les forcèrent de se séparer. Fr. Barthélemy de Bologne continua sa mission en Arménie, et Fr. Jean de Florence alla porter le flambeau de la foi chez les Géorgiens.

Ce peuple reculé était alors comme aujourd'hui chrétien de nom, mais outre le schisme et l'hérésie qui infectaient son église, la corruption des mœurs et la superstition rendaient sa conversion aussi difficile que celle des païens. Les Géorgiens poussaient le respect et le culte des images jusqu'à l'idolâtrie, et c'était le principal de leur religion. Du reste, continuellement en guerre et vivant de violences et de rapines, ils faisaient de la vengeance leur passion dominante ; ce qu'ils demandaient surtout à leurs images, c'était de faire du mal à leurs ennemis. Les prêtres croupissaient dans une ignorance inouïe et favorisaient toutes les superstitions et les passions du peuple ; la fraude, la simonie, l'imposture n'étaient pas des vices à leurs yeux et l'ignorance la plus profonde n'était jamais un titre d'exclusion au sacerdoce. Tels étaient, sans parler d'autres plus grands encore, les abus et les vices que Fr. Jean de Florence eut à combattre.

Il eut dans cette mission laborieuse un succès égal à celui que Fr. Barthélemy obtenait en Arménie, et en 1329 le Pape Jean XXII lui écrivait d'Avignon à la date du 19 octobre : *Il y a déjà quelque temps que le désir d'étendre la foi chrétienne et le culte du saint nom de Dieu nous a fait concevoir le dessein d'ériger un nouvel évêché à Tiflis, ville importante dans le royaume de Géorgie. Nous avons jeté en même temps les yeux sur vous pour vous*

établir sur ce nouveau siége, sachant qu'une longue expérience vous a déjà mis au fait de tout ce qui concerne ces peuples et ces pays où on assure que par vos prédications vous avez déjà fait entrer un grand nombre d'hommes dans les sentiers de la justice et dans la connaissance de la vérité.

Jean de Florence, sacré premier évêque latin de Tiflis, occupa ce siége pendant dix-neuf ans et il se fit également aimer des Géorgiens chrétiens et infidèles dont ils étaient environnés. Il était secondé par des religieux de son ordre et par des FF. Mineurs qui attiraient les uns et les autres à la foi véritable. Quatre ans après sa promotion à l'épiscopat, il eut la douleur de perdre son ancien supérieur Fr. Barthélemy de Bologne, archevêque de Naxivan, à la mort duquel il fut chargé de l'église catholique d'Arménie en même temps qu'il continuait de gouverner celle de Géorgie. Il se fit comme son prédécesseur le promoteur et l'appui de la Réforme naissante connue sous le nom de Frères-Unis. C'étaient des moines arméniens de l'ordre de Saint-Basile qui, en abjurant l'hérésie et le schisme, renoncèrent aussi à leur vie relâchée pour prendre l'habit de Saint-Dominique, et suivre la Règle de saint Augustin avec les Constitutions des Frères Prêcheurs. Mais ils gardaient le rite arménien, du moins quant à la langue, parce qu'ils ne savaient pas le latin : il eût été difficile de les y plier, et peut-être tenaient-ils à leur idiome national : d'ailleurs en passant au rite latin ils eussent rendu beaucoup plus difficile la conversion du reste de la nation qui persévérait dans le schisme. C'est sans doute là une des raisons pour lesquelles le Saint-Siége maintient avec soin les catholiques orientaux dans leur rites respectifs.

Jean, un de ces Basiliens arméniens qui avaient embrassé la Réforme à l'instigation de saint Barthélemy, était auparavant abbé d'un monastère dans la ville de Chernac, et avait beaucoup contribué à l'union. S'étant rendu en Italie, sans doute auprès du Saint-Siége, il renouvela, de retour en Orient, sa profession religieuse entre les mains de l'évêque de Tiflis, commis par le Pape à cet effet. Tous ses frères la renouvelèrent de même, et avec l'autorisation de Fr. Jean de Florence, ils élurent l'ancien abbé premier provincial de leur congrégation. D'abord les religieux réformés s'étaient contentés d'emprunter aux Dominicains leurs Règles, leurs Constitutions, leur Missel, leur Bréviaire et leur habit. Fr. Jean de Chernac, qui les honorait comme ses pères, ses maîtres dans la foi et les fondateurs de sa société, chercha à unir les religieux arméniens encore plus étroitement aux Frères Prêcheurs. Cette nouvelle réforme répandit une odeur de vie dans le pays et y fut extrêmement utile. Fr. Jean de Florence fit recevoir les Frères-Unis en Géorgie et ils lui furent d'un grand secours pour ruiner les superstitions du pays. On leur bâtit des monastères jusqu'au delà de la mer Noire et ils eurent même à Caffa un collége d'où sortirent plusieurs hommes savants. Mais les Turcs détruisirent ce précieux établissement, et les Frères-Unis se trouvèrent renfermés dans la petite province de Naxivan où, environnés d'infidèles et de schismatiques, ils conservèrent la foi pure et les rites catholiques de l'Eglise romaine.

Cette belle fondation qui fait honneur au génie et au zèle apostolique des Dominicains italiens du XIV^e^ siècle et en particulier des FF. Barthélemy de Bologne et Jean de Florence, a subsisté environ quatre cents ans au grand avantage de la foi catholique. Elle est aujourd'hui remplacée par la congrégation de Mékhitariotas qui soutient et propage le catholicisme parmi les Arméniens.

Quant à Fr. Jean de Florence, après avoir annoncé l'Evangile pendant trente ans aux Orientaux, il mourut en 1348 à Péra, faubourg de Constantinople, dans un couvent de son ordre.

JEAN DE FLORENCE (Fr.), Mineur italien, missionnaire et nonce apostolique en Chine, au XIV^e^ siècle. — Fr. Jean de Montecorvino, 1^er^ archévêque de Cambalu ou Pékin étant mort en 1330, le Pape Jean XXII s'était empressé de lui donner un successeur dans la personne du Fr. Nicolas, Mineur français, ancien professeur de théologie à la faculté de Paris. Ce prélat partit en 1333 avec des lettres du Souverain Pontife pour Léon IV, roi d'Arménie et pour l'empereur Mongol de la Chine, qui était Kakhan, c'est-à-dire qui avait la suzeraineté du moins nominale, sur tous les autres rois Tartares, de Perse, de Russie, du Djaggathai, etc. Fr. Nicolas était accompagné de vingt-six missionnaires de l'ordre des Frères Mineurs : vingt d'entre eux étaient prêtres. Le prélat passa par le Djaggathaï (Tartarie centrale), et s'arrêta longtemps à Ili, capitale de ce royaume, où il y avait un évêque catholique latin, du même ordre et de la même nation que lui, qui se nommait Fr. Richard de Bourgogne. Les circonstances étaient si favorables à l'établissement du christianisme dans ce pays, et Fr. Nicolas jugea l'affaire si importante pour le bien général des missions et même pour l'avantage particulier de la mission de Chine dont il était spécialement chargé, qu'il resta à Ili jusqu'en 1338 environ.

Pendant ce temps l'empereur, qui était Chun-Ti, avait envoyé de Pékin une ambassade au Pape Benoît XII résidant à Avignon. La députation était composée de Fr. André Franco, Mineur, et de quinze autres envoyés. Le kakhan suppliait le Pape de se souvenir de lui, lui demandait sa bénédiction et l'invitait à envoyer des moines près de lui pour établir des relations suivies entre le siége apostolique et la cour impériale. Enfin il lui recommandait ses sujets chrétiens, principalement de la nation des Alains. Les princes de ce dernier peuple avaient aussi joint leurs lettres pour le Pape. Ils payaient un tribut de reconnaissance à la mémoire de Jean de Montecorvino, leur apôtre et premier métropolitain, et se plaignaient d'être

privés d'évêque depuis huit ans. Fr. Franco fut présenté au Pape au commencement de l'an 1338. Cette même année Fr. Nicolas arriva à Pékin (c'est le P. Richard, qui énonce formellement ce fait dans la *Bibliothèque sacrée*), et fut très-bien reçu par l'empereur.

Pendant que ceci se passait en Chine, le Pape Benoît XII congédiait au mois de juillet de l'année de 1338 les ambassadeurs tartares, qu'il avait accueillis avec bienveillance et comblés de présents. Il leur remit des lettres pour l'empereur Chun-Ti et pour les princes alains, avec une formule de foi, et recommanda au doge de Venise et au roi de Hongrie de les traiter honorablement sur leur territoire. A son tour, dès le mois de novembre, il fit partir en qualité de nonces apostoliques et revêtus des plus grands pouvoirs quatre missionnaires Franciscains, savoir, Fr. Jean de Florence, chef de la légation ; Fr. Nicolas de Molano, tous deux Italiens ; Fr. Grégoire de Hongrie, et Fr. Nicolas Bonet, professeur de théologie qui évidemment n'est pas le même que l'archevêque de Pékin, quoiqu'ils soient tous les deux appelés Nicolas, qu'ils aient l'un et l'autre professé la théologie, et que Fr. Bonet semble du moins par son nom avoir été Français comme le métropolitain l'était aussi. Benoît les munit de lettres pour le Kakhan, pour les souverains du kaptchak et du Djaggathaï et pour quatre princes alains.

Lorsque les nonces arrivèrent à Ili, ou Ili Balik (Balik veut dire résidence — Ili est dans le pays nommé aujourd'hui Droungarie près de la Sibérie), le monarque qui protégeait les Chrétiens et les missionnaires, était mort et la religion était persécutée par son successeur, usurpateur mahométan qui fit en 1342 trancher la tête à Fr. Richard de Bourgogne, évêque d'Ili, et aux six missionnaires composant cette Église. Au contraire dans les Etats directement soumis au kakhan ou empereur suprême, et où les nonces étaient envoyés, la foi catholique et l'ordre de Saint-François continuaient de faire de grands progrès. Le nombre des catholiques s'y augmentait et les Frères Mineurs, dont la doctrine, la prudence et la sainteté faisaient une grande impression sur les peuples, y multipliaient leurs résidences. Ceux des missionnaires qui habitaient le couvent construit à Pékin près du palais imperial étaient l'objet des plus grands égards; l'empereur les invitait souvent à sa table, et il n'allait prendre le repos de la nuit qu'après avoir reçu leur bénédiction. Outre les résidences fixes que les Frères Mineurs possédaient dans la vaste étendue de l empire tartare, ils en avaient de mobiles : ils n'habitaient pas seulement les villes. mais des maisons roulantes qui les transportaient à travers ces immenses régions partout où leur présence était réclamée par les besoins spirituels des peuples ou par l'espoir d'opérer des conversions. On voit qu'ici il n'est plus question de la Chine, mais de la Mongolie où les choses ont bien peu changé depuis cinq cents ans. Les enfants de Saint-Vincent de Paul sont aujourd'hui chargés de reconquérir à la foi ces peuples qu'évangélisaient les Frères Mineurs.

L'estime et l'ascendant dont jouissaient ces derniers s'accrurent encore à l'arrivée de Jean de Florence et de ses compagnons révêtus pour dix ans de la qualité de nonces apostoliques. L'empereur facilita l'exercice de leur ministère par un nouvel édit qui autorisait la prédication de la foi catholique dans son empire, et qui ordonnait aux autres princes de l'Orient de faire à ces missionnaires l'accueil le plus honorable. Fr. Jean de Florence, chef de la légation, s'armant d'un grand crucifix pour combattre l'esprit de ténèbres qui aveuglait ces peuples, leur prêcha avec un zèle ardent le nom de Jésus-Christ. A sa voix de nouvelles églises s'élevèrent pour les convertis et la foi catholique pénétra victorieuse dans différentes parties de l'empire.

Après avoir ainsi travaillé pendant quatorze ou quinze ans au milieu de cette innombrable population de la Chine, et sous la protection de l'empereur Chunti, Fr. Jean de Florence revint en Europe en 1353. Il était envoyé par ce prince auprès du Pape Innocent VI pour lui demander de nouveaux missionnaires. L'empereur, dans ses lettres, rendait témoignage à la foi chrétienne, qu'il déclarait bonne. Rempli de joie à cette nouvelle, le Pape écrivit en 1354 au chapitre des FF. Mineurs de choisir pour les envoyer en Chine et en Tartarie des religieux d'élite dont plusieurs seraient sacrés évêques. Mais les troubles qui ne tardèrent pas à s'élever en Tartarie ne permirent pas que cette mission eût des suites.

Tamerlan avait alors dix-huit ans. Ce n'était qu'un petit khan obscur entre les princes du Djaggathaï, mais bientôt il grandit rapidement par la ruse et la violence, vainquit et tua son suzerain, le khan du Djaggathaï, fils et successeur de Togluk Timour. De là il promena pendant quarante ans la dévastation et le carnage dans toute la Tartarie, la Perse, l'Arménie, l'Asie mineure, l'Inde, la Russie, etc. Les communications devinrent dès lors plus difficiles avec la chrétienté de l'extrême Orient, et les Chinois, ayant en 1368 expulsé la dynastie Tartare qui gouvernait depuis Koutlaï, isolèrent leur pays du reste du monde, et surtout de l'Europe ; ils ont constamment pratiqué cette politique. Ce n'est qu'à de bien rares intervalles et, pour ainsi dire, que par contrainte qu'ils se sont départis de ce système. Aujourd'hui que l'Europe déborde de son lit, et qu'elle est secondée par l'Amérique dans ce mouvement d'expansion, les Chinois ne peuvent plus bien longtemps rester murés comme ils l'ont été jusqu'ici. Ils vont se trouver entraînés dans le mouvement qui agite actuellement le monde. Déjà ils prennent part aux affaires de Californie et d'Australie. Ils émigrent à titre de travailleurs dans les colonies Européennes depuis qu'on en a extirpé la hideuse lèpre de l'esclavage qui les souillait encore.

On ignore si Fr. Jean de Florence retourna en Chine. Quant à Fr. Nicolas, archevêque de Pékin, je ne trouve aucune trace de lui dans les auteurs, et j'ignore à quelle époque il revint en Occident ou même s'il y retourna jamais. Il est probable cependant qu'il gouverna son église aussi longtemps que l'empereur Chunti régna à Pékin. Il eut pour successeur F. Côme. Le F. Richard paraît croire que ce 3e archevêque de Pékin a été institué seulement après 1369, car il dit : Fr. Côme n'a pu être que titulaire de cette église, car tous les religieux et les chrétiens furent obligés de sortir de Pékin en 1369, lorsque les Chinois reprirent cette ville sur les Tartares.

JEAN DE FRANCFORT (Fr.), missionnaire Dominicain à la fin du XIVe siècle. — C'était un théologien célèbre, probablement allemand de nation comme son nom paraît l'indiquer ; pressé du désir de sauver les âmes qui se perdaient hors du troupeau de Jésus-Christ, ce frère Prêcheur était allé annoncer la foi aux infidèles : il fut pris par les mahométans de Barbarie et jeté en prison. Pendant cinq ans on le tourmenta par la faim et la soif. Le Pape Boniface IX instruit de sa captivité songea à le racheter. Comme les musulmans mettaient sa liberté à un tel prix que l'ordre de Saint-Dominique ne pouvait subvenir à leur exigence, le Souverain Pontife fit un appel à la piété et à la libéralité des fidèles, accordant une indulgence d'un an et quarante jours à ceux qui concourraient au rachat du missionnaire. C'était en 1398. On ne dit pas si Fr. Jean de Francfort put enfin être arraché des mains de ses barbares géoliers. D'autres apôtres, Franciscains, Dominicains, Augustins, étaient retenus captifs depuis plusieurs années par les mahométans qui auraient voulu les forcer à embrasser l'islamisme : mais loin de donner aux catholiques de ces contrées l'exemple d'une lâche apostasie, ils soutenaient leur foi et leur prodiguaient de généreuses exhortations. En 1401, Boniface IX anima les fidèles par la concession d'indulgences à briser les chaînes qui empêchaient ces anges de salut d'aller porter au loin la bonne nouvelle.

JEAN DE HONGRIE (Fr.), Mineur, au XVe siècle. — Son nom indique assez sa nationalité. Il était simplement frère lai dans son ordre et avait reçu l'habit des mains de saint Jean de Capistran. Se trouvant, en 1498, dans une ville de Pologne, au moment où les Turcs promenaient par le pays la dévastation, le carnage et l'épouvante, il ne voulut pas quitter son couvent à l'approche de l'ennemi. La ville fut incendiée, Fr. Jean, qui était alors entouré de l'auréole de la vieillesse, et que sa vertu consommée rendait l'objet de la vénération générale, fut horriblement massacré par les barbares. Un coup de hache qu'on lui asséna sur la tête divisa son corps jusqu'à la poitrine. A ses côtés un autre vieux frère, nommé Boguslas, qui avait aussi voulu rester ferme à son poste, périt de la même manière. Le gardien du couvent et sept autres religieux, qui s'étaient enfuis, tombèrent entre les mains des ennemis et furent retenus en captivité.

JEAN DES MARIGNOLS DE SAINT-LAURENT, Mineur italien, se rendit en Chine par le Kaptchak et le Djaggathaï, passa à Seraï et à Ili, capitale de ces deux royaumes tartares; arriva, en 1342, au Cathay (Chine septentrionale), revint par l'Inde, la Palestine et Chypre, à Avignon. Il fut alors nommé évêque de Bisignano (Italie méridionale) et chapelain de l'empereur Charles IV. A la demande de ce prince, il fit un résumé des anciennes chroniques de Bohême, et trouva moyen de disséminer, dans sa rédaction, des fragments de son voyage dans l'extrême Orient et dans toute l'Asie. On présume que Fr. Jean s'était rendu à la cour du Kakhan, ou empereur suprême des Tartares, avec les quatre nonces apostoliques que le Pape Benoît XII envoyait à ce monarque. — *Voy.* JEAN DE FLORENCE.

JEAN DE LA PIETÉ (Le P.), Dominicain portugais, missionnaire à la fin du XVIe siècle dans le Mozambique (Afrique orientale) et martyr. — Son ordre avait dans la ville même de Mozambique un couvent dont les religieux allaient à des distances plus ou moins considérables annoncer l'Evangile parmi les peuplades indigènes. Le P. Jean de la Piété, l'un des religieux de ce couvent, prêchait, en 1592, sur les bords du fleuve Zambèze; mais pendant qu'il s'efforçait d'attirer à la foi un des chefs du pays, il fut saisi, jeté dans les fers et massacré d'une manière barbare, comme le rapporte le P. Fontana dans ses Monuments dominicains (1602). La même année, un des confrères du P. Jean de la Piété, qui avait porté le nom de Jésus-Christ jusque dans l'intérieur du Monomotapa, fut lié à un arbre, tué à coups de flèches, dépecé en morceaux par les infidèles, qui firent cuire son corps et le mangèrent.

JEAN DE LA PIETÉ ou JEAN D'ABRANTÈS, Dominicain portugais, missionnaire dans l'extrême Orient. — En 1604, il fut institué évêque de Macao. Le P. Pio, dans son bel ouvrage historique sur l'ordre des Frères Prêcheurs, lui donne le titre d'évêque de Canton. C'est une erreur. La ville de Canton n'a jamais eu de siége épiscopal et a dépendu du diocèse de Macao jusqu'en 1848.

L'an 1612, le P. Jean de la Piété était encore évêque de Macao et vicaire apostolique. En cette dernière qualité, il envoya en Chine deux missionnaires Dominicains, le P. Mayor et le P. Martinez; mais ces religieux ne purent parvenir à s'y établir. Les Jésuites, plus habiles et plus heureux, avaient alors des missions florissantes à Pékin, à Nankin et dans plusieurs autres villes des provinces maritimes de l'empire.

On n'indique pas pendant combien de temps le P. Jean de la Piété gouverna encore l'église de Macao.

JEAN DE LOGRONO (Fr.), religieux espagnol de l'ordre de Saint-François, fut, après le Fr. Jean de Baëza, vicaire, c'est-à-

dire supérieur des Franciscains qui, dans les îles Canaries, s'occupaient de la conversion des Guanches. — Le Pape Eugène IV l'autorisa, en 1441, à établir en Andalousie, près de la mer, un couvent pour faciliter aux religieux qu'il dirigeait les moyens de communiquer avec la mère patrie et de s'approvisionner des choses dont ils avaient besoin. En 1448, on en disposa un autre pour le même objet, sur la côte de Portugal. C'est pendant son vicariat que saint Dicace et saint Jean de Saint-Torcas exercèrent leur zèle dans les îles Canaries. — *Voy.* DICACE (S.), et JEAN DE SAINT-TORCAS.

JEAN DE MARCHENA (Fr.) ou JEAN PEREZ, Mineur Observantin espagnol, missionnaire au XV^e^ siècle en Amérique. — Il avait beaucoup contribué à la réalisation des vues de Colomb, en lui faisant obtenir par son influence et ses démarches les moyens d'entreprendre sa tentative de découverte.

JEAN DE MATHA (SAINT), fondateur de l'ordre des Trinitaires ou Mathurins, pour le rachat des captifs, naquit vers le milieu du XII^e^ siècle, de parents nobles et pieux, à Faucon, dans la vallée de Barcelonette, sur les frontières de Provence, et reçut le nom de Jean au baptême. — Il fit ses études à Aix où il montra une charité extraordinaire pour les pauvres. Il alla ensuite étudier la théologie à Paris, y prit le bonnet de docteur et y fut ordonné prêtre. Maurice de Sully, évêque de Paris, l'abbé de Saint-Victor, l'abbé de Sainte-Geneviève, le recteur de l'Université assistèrent à sa première Messe. C'est ce jour même qu'il forma le dessein de travailler à racheter les Chrétiens infortunés qui gémissaient dans l'esclavage chez les nations infidèles. Il avait en vue à la fois la délivrance des corps et le salut des âmes qui couraient les plus grands dangers chez les peuples barbares. Il se retira dans un lieu solitaire pour implorer les lumières divines sur son projet. Ayant entendu parler d'un saint ermite qui vivait dans une forêt près de Gandelu, au diocèse de Meaux, il alla le trouver et le pria de le recevoir dans son ermitage comme son disciple. Ce pieux personnage était saint Félix de Valois, ainsi nommé, soit de la province où il serait né, soit parce qu'il était de cette branche de la famille royale de France, comme le pensent quelques historiens et généalogistes. Saint Félix loua les vues de saint Jean de Matha et s'offrit même pour y concourir autant qu'il le pourrait. Ils partirent pour Rome en 1197, pendant l'hiver, sans se laisser arrêter par la rigueur de cette saison. Le Pape Innocent III les reçut comme deux anges, les logea dans son palais, approuva leur plan, les réunit en un ordre religieux, dont Jean fut déclaré premier ministre général. L'évêque de Paris et l'abbé de Saint-Victor furent chargés d'en dresser la règle, que le Pape approuva en 1198. Il confirma encore l'institut quelque temps après, et en 1209 il lui accorda, par une bulle, de nombreux priviléges.

Les deux saints revinrent en France, fondèrent dans l'ancienne retraite de saint Félix, en Brie, un monastère nommé Cerfroid, qui a toujours passé pour le chef-lieu de leur ordre. Ils bâtirent aussi plusieurs autres maisons en France et envoyèrent plusieurs de leurs disciples au comte de Flandre et aux croisés qui allaient s'embarquer pour la Palestine. Ces religieux avaient mission d'instruire les soldats, de prendre soin des malades et de travailler à racheter les captifs. Deux autres Trinitaires, envoyés au Maroc en 1201, rachetèrent 186 esclaves chrétiens : le Pape avait lui-même écrit au roi musulman de ce pays pour lui recommander les religieux. Saint Jean de Matha se rendit lui-même à Tunis, en 1202, et délivra plus de cent dix prisonniers. Il vint ensuite en Provence, y ramassa des sommes considérables qui lui servirent à procurer la liberté à un grand nombre de malheureux qui gémissaient dans les fers chez les Maures d'Espagne. L'éclat de ses bonnes œuvres grandit vite la réputation de l'ordre, et donna à saint Pierre Nolasque le désir d'en fonder un second à peu près sur le même plan.

Saint Jean de Matha fit un second voyage à Tunis, en 1210. Il eut beaucoup à souffrir des Mahométans irrités du zèle avec lequel il exhortait les captifs à supporter leurs maux patiemment et à mourir plutôt que de renoncer à leur foi. Le serviteur de Dieu s'étant embarqué avec cent-vingt esclaves qu'il venait de délivrer, les infidèles eurent la cruauté d'ôter le gouvernail et de déchirer les voiles de son navire, afin qu'il périt au milieu des flots. Jean, plein de confiance en Dieu, ne perdit point courage ; il pria le ciel de prendre la conduite du bâtiment ; puis ayant tendu les manteaux de ses compagnons en forme de voile, il se mit à genoux sur le tillac, le crucifix à la main, chantant des psaumes durant tout le trajet. Le vaisseau aborda heureusement et en peu de jours au port d'Ostie, en Italie. Comme la santé de Jean dépérissait sensiblement et que ses forces l'abandonnaient chaque jour, il se rendit à Rome pour y terminer sa vie. Saint Félix était resté en France, y gouvernait l'ordre, le propageait avec un merveilleux succès, et fondait une maison à Paris à l'endroit où l'on voyait auparavant une chapelle dédiée à saint Mathurin, d'où l'on a donné aux Trinitaires français le nom de Mathurins, comme on a appelé Jacobins les Dominicains français, à cause du célèbre couvent qu'ils avaient à Paris, rue Saint-Jacques, et Lazaristes, les prêtres de la Mission établie par saint Vincent de Paul, parce qu'ils avaient leur maison principale dans la rue Saint-Lazare, à Paris.

Saint Jean de Matha mourut à Rome le 21 décembre 1213 à soixante et un ans, et saint Félix de Valois rendit son âme à Dieu dans la solitude de Cerfroid, le 4 novembre 1212, à quatre-vingt-cinq ans sept mois. Il est de tradition dans l'ordre des Trinitaires qu'ils ont été canonisés par Urbain IV en 1262 ; mais on ne trouve la bulle nulle part. Quoi

qu'il en soit, on les honore de temps immémorial, et Innocent XI transféra la fête de saint Jean de Matha au 8 février, et celle de saint Félix de Valois au 20 novembre.

JEAN DE MOTECORVINO (Fr.), Mineur italien, célèbre missionnaire en Orient, fut le premier archevêque de Cambalu ou Khan-Balickh qui est évidemment la même ville que Pékin. Il est probable qu'il prêchait l'Evangile dans la Haute-Asie, où les Franciscains entretenaient une mission depuis longtemps, et qu'il vint rendre compte au Pape des bonnes dispositions des Arméniens en faveur de l'unité catholique. Il lui apprit aussi que divers princes mongols n'étaient pas éloignés d'embrasser le christianisme. Le Pape le renvoya en Orient auprès de Koublaï, empereur suprême des Tartares, que les ambassadeurs d'Argoun, roi mongol de Perse, lui avaient représenté comme disposé à recevoir des missionnaires. Il lui donna des lettres pour Koublaï et pour Argoun ; pour Denys, évêque de Tauris (on ne dit pas si ce prélat était un missionnaire latin ou un évêque du pays, appartenant à un des rites orientaux) ; pour Jolo, italien de Pise, qui résidait dans ce pays et secondait activement de sa coopération les apôtres de la foi en Orient, enfin pour le roi d'Arménie Hetoum II qui, dans la suite, prit l'habit de Saint-François; pour la princesse Marie, sa sœur, pour les chefs des Nestoriens et pour le roi de l'Inde. Frère Jean de Montecorvino était de plus revêtu du titre de légat apostolique et de nonce du Saint-Siége; il partit pour l'Asie en 1289, s'acquitta de sa mission près du roi d'Arménie, se rendit ensuite en Perse afin de remettre à Argoun la lettre du Souverain Pontife, s'arrêta quelque temps à Tauris, résidence de ce prince, partit de là, en 1291, pour se rendre dans l'Inde. Il eut pour compagnons de voyage, pendant treize mois, un marchand italien nommé Pierre de Lucalongo et un Dominicain de la même nation, F. Nicolas de Pistoie. Traversant une immense étendue de pays inconnus alors, et encore bien peu fréquentés aujourd'hui, ils arrivèrent à Méliapour près de Madras, dans l'Indoustan. Fr. Nicolas y mourut et fut enterré dans une église de Saint-Thomas. On voit que le christianisme n'était pas inconnu dans ces contrées reculées, soit que les familles de Saint-François et de Saint-Dominique, dont le zèle embrassait le monde entier, y eussent établi des missions depuis une soixantaine d'années, soit plutôt que les églises fondées par l'apôtre saint Thomas y subsistassent encore. Jean de Montecorvino y baptisa une centaine de personnes, puis s'avançant vers l'Orient ou plutôt vers le Nord-Est avec le seul compagnon qui lui restait, il arriva au Cathai ou Chine septentrionale et remit à Koublaï la lettre du Pape. Ce prince venait d'assurer et d'agrandir l'institution antique du Talé-Lamà et avait donné à un jeune Thibétain cette charge suprême du boudhisme réformé qui est aujourd'hui la religion des Mongols, des Thibétains et de presque tout l'Orient. Il était comme Mangou éclectique ou indifférent en matière de religions, pensant qu'elles étaient toutes bonnes, toutes vraies ou du moins qu'il y avait du bon et du vrai dans toutes et que Dieu avait ainsi donné à l'homme plusieurs chemins variés pour le faire arriver à lui. Cette fausse croyance par laquelle on admet que le oui et le non sont vrais en même temps et indifférents au Dieu de vérité, devait nécessairement faire de la religion une affaire de politique et une préoccupation secondaire. Aussi Koublaï accueillit le missionnaire catholique. Déjà il accordait beaucoup de faveurs aux Chrétiens et principalement aux historiens qui avaient fait de grands progrès dans ces contrées. (*Voy.* TARTARIE, TIMOTHÉE.) Fr. Jean de Montecorvino eut beaucoup à souffrir de la jalousie de ces hérétiques. Ils s'opposaient à ce que les Chrétiens d'un autre rit eussent le moindre oratoire et prêchassent une autre doctrine que la leur. Afin de perdre le missionnaire, ils répandirent contre lui une affreuse calomnie : c'était, disaient-ils, un aventurier qui se prétendait faussement envoyé par le Pape ; il avait tué dans l'Inde un ambassadeur chargé de présents magnifiques pour l'empereur et s'était substitué à sa place. Ils produisirent même des témoins subornés qui affirmèrent cette imposture. Le légat eût succombé devant une telle accusation, si la Providence ne fût venue à son secours. Il était déjà mis en jugement et allait être condamné au dernier supplice, lorsqu'un des faux témoins avoua la vérité à l'empereur, qui bannit les calomniateurs et leurs familles.

Fr. Jean sauvé de ce péril imminent s'appliqua à répandre sur un si grand théâtre la semence de l'Evangile; il mit six ans à bâtir une église à Cambalu ou Kan Balikh, qui veut dire résidence royale ; or, on sait que Koublaï résidait à Yan-King qui est la même ville que Pékin. Le missionnaire avait même construit un clocher où furent placées trois cloches que l'on sonnait à toutes les heures canoniales pour indiquer les offices. Il baptisa environ six mille personnes, et il en eût baptisé plus de trente mille, sans les tracasseries qu'il éprouva. Il avait acheté en outre cent cinquante jeunes garçons de onze ans au plus ; c'étaient des enfants de païens qui n'avaient encore aucune religion; il les instruisit dans la foi catholique, leur apprit le latin et le grec, écrivit pour eux des livres où étaient les psaumes, les hymnes de l'Eglise et toutes les prières du Bréviaire, de manière que ces enfants chantaient l'office comme des religieux dans un monastère. Ils tenaient le chœur en l'absence comme en présence de Fr. Jean de Montecorvino, et l'empereur se plaisait beaucoup à les entendre chanter.

Le disciple de saint François tira encore, pour la religion, plus d'avantages de la conversion d'un prince mongol nommé Georges qui descendait, suivant lui, de Ung-Khan ou Thogrul, lequel était Chrétien et même

prêtre de la secte hérétique des nestoriens (*Voy.* Timothée). Certains auteurs prétendaient même, non sans raison, que ce dernier était le personnage mystérieux connu au moyen âge sous le nom de prêtre Jean. Georges, revêtu des insignes de la royauté, servait quelquefois Fr. Jean de Montecorvino à l'autel. Une grande partie des chefs subordonnés à ce prince et attachés au nestorianisme suivirent son exemple et persévérèrent dans la foi catholique jusqu'à la mort de Georges, qui eut lieu en 1299. Alors ceux qui étaient restés nestoriens employèrent avec succès les séductions à l'égard des convertis, et les firent retomber dans l'hérésie et dans le schisme. Le missionnaire, retenu auprès de l'empereur, ne put ni les rejoindre ni leur envoyer personne pour combattre cette défection. Mais il reçut un renfort dans la personne de Fr. Arnold de Cologne, Mineur allemand, qui le rejoignit onze ans après que lui Jean de Montecorvino était arrivé près de Koublaï. C'était par conséquent vers l'an 1304. Cependant, une lettre que Fr. Jean écrivait en Occident le 8 janvier 1305 et qu'on a conservée, donne à croire qu'il était encore, à cette époque, dans un entier isolement. Il s'adressait aux religieux de son ordre, réclamait des coopérateurs, et demandait, entre autres secours, des livres d'église, comme un Antiphonaire, un Graduel, un Psautier et une Vie des saints. Il annonçait qu'il avait suffisamment appris la langue usuelle des Tartares, c'est-à-dire le mongol; qu'il lisait, écrivait et prêchait dans cet idiome; qu'il avait traduit en cette langue le Nouveau Testament et les Psaumes écrits avec le plus grand soin en caractères tartares; qu'il aurait, si le roi Georges eût vécu plus longtemps, complété la traduction des livres nécessaires pour les répandre dans tous les pays relevant de l'empereur Koublaï. En 1306 il écrivit encore une autre lettre, où il parlait de la bonté que ce souverain lui témoignait, des honneurs qu'il lui faisait rendre à titre d'envoyé du Saint-Siége, et de la nouvelle faveur qu'il lui avait accordée en lui permettant de construire une seconde église non loin du palais impérial et si près de la chambre même de Sa Majesté que ce prince pouvait entendre les chants de ceux qui célébraient les offices. Il ajoutait qu'ayant fait, pour l'instruction du peuple, exécuter des peintures qui représentaient les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, on y avait, par son ordre, gravé des inscriptions explicatives en caractères latins, tartares et persans, afin que tout le monde pût les lire.

Le pape Clément V, instruit des succès de Fr. Jean de Montecorvino, érigea Cambalu (ou Pékin) en archevêché en 1307, et le nomma premier archevêque de ce siége. De plus, il chargea le ministre général des Franciscains de choisir sept de ses religieux pour les envoyer rejoindre l'archevêque élu, dont ils devaient être les suffragants. On les sacra évêques avant leur départ afin qu'ils pussent eux-mêmes donner la consécration à leur métropolitain. Le Pape attachait de grandes prérogatives au siége de Cambalu en vue de l'importance qu'il pouvait avoir pour les progrès du christianisme aux extrémités de l'Orient. Jean de Montecorvino et ses successeurs étaient investis du droit d'instituer et de sacrer des évêques, d'ordonner des prêtres et des clercs dans toutes les provinces orientales; ils avaient aussi le droit de préséance sur tous les prélats à condition de reconnaître toujours la primauté du Pontife de Rome, de lui être soumis et de recevoir de lui le pallium. La bulle qui contenait ces dispositions recommandait à Fr. Jean de Montecorvino de faire peindre dans les églises nouvellement construites les mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament pour que les peuples barbares fussent attirés par cette vue au culte du vrai Dieu.

Des sept Franciscains sacrés évêques, et destinés à être suffragants de l'archevêque de Pékin, trois moururent pendant le voyage dans un pays très-cruel à l'entrée de l'Inde; c'étaient Fr. Nicolas de Banthera, Fr. Accurce d'Assise et un autre; le quatrième revint sur ses pas et retourna en Italie, et les trois derniers nommés FF. Gérard, Pérégrin et André de Pérouse, arrivèrent auprès de Fr. Jean de Montecorvino en 1308, le sacrèrent évêque et apportèrent des lettres du Pape pour le successeur de Koublaï nommé Temour. — En 1311 ou 1312 Clément V donna encore à l'archevêque de Cambalu trois autres suffragants, savoir, Fr. Thomas, Fr. Jérôme et Fr. Pierre de Florence, tous de l'ordre des Frères Mineurs par qui cette grande mission était tout entière cultivée. Dans la Bulle qui instituait ces trois derniers évêques, le Pape fait le plus grand éloge du métropolitain de la Chine et de ses coopérateurs.

Pendant cinq ans tous ces missionnaires reçurent de l'empereur une pension annuelle pour huit personnes; le Grand khan avait coutume d'en accorder de pareilles aux envoyés des grands, aux ambassadeurs, à des guerriers, à des artistes. Fr. Jean de Montecorvino érigea un évêché à Siventcheu, grande ville située près de l'Océan (peut-être dans les lieux où se trouvent actuellement Nankin ou Canton) et nommée en persan Zeytou. Une riche arménienne venait d'y bâtir une église, et elle pria l'archevêque de l'ériger en cathédrale. Ce prélat institua premier évêque de Siventcheu Fr. Gérard, qui y fut enterré et eut pour successeur Fr. Pérégrin. Celui-ci étant mort à son tour en 1322, fut remplacé par Fr. André de Pérouse qui gouvernait un beau couvent de vingt-deux frères bâti par lui dans un bois voisin de Zeytou, et pourvu d'une église. Ce prélat, qui précédemment avait refusé de se charger du gouvernement de l'église de Zeitou après la mort de Fr. Gérard, accepta enfin le fardeau de l'administration, se partageant entre son couvent et son évêché. Il parvint à un âge très-avancé et survécut à tous les autres évêques de Chine. En 1326 il écrivait au

gardien du couvent de Pérouse en Italie qu'un grand nombre d'idolâtres recevaient le baptême, mais qu'ensuite plusieurs ne vivaient pas en Chrétiens.

Le B. Oderic de Frioul, Mineur italien, dont les immenses voyages apostoliques peuvent être comparés à ceux de saint Hyacinthe, se rendit à cette époque en Chine; on présume qu'il y pénétra par l'empire Birman et il arriva à Zeytou avec les reliques de quatre Franciscains qui venaient d'être martyrisés dans l'Inde. De là il passa à Cambalu, y séjourna trois ans, et il rend compte dans la relation de son voyage de la position honorable qu'occupaient les Franciscains à la cour de l'empereur. Une place particulière leur était réservée dans les fêtes nationales; ils y marchaient toujours les premiers et donnaient leur bénédiction à ce puissant monarque. L'empereur demanda lui-même que Fr. Oderic retournât en Europe pour aller réclamer d'autres missionnaires. Fr. Jean de Montecorvino mourut en 1330 et ses obsèques furent faites par Fr. Jean de Cora, Prêcheur, et archevêque de Sultanyeh en Perse. Ce dernier s'était, comme on le voit, rendu en Chine et il publia sur son voyage une relation fort curieuse intitulée : *De l'Etat et de la gouvernance du grand Khan de Cathay souverain empereur des Tartares, et de la disposition de son empire et de ses autres princes*, etc.

De l'an 1289, époque à laquelle Fr. Jean de Montecorvino passait en Arménie pour se rendre à la cour de Koublaï jusqu'à la mort de ce prélat arrivée en 1230, il s'était écoulé quarante et un ans, et en admettant qu'il eût déjà précédemment évangelisé les Tartares, on peut croire qu'il a fourni une carrière apostolique de près de cinquante années, pendant laquelle les historiens rapportent qu'il convertit plus de trente mille infidèles.

Jean XXII lui donna pour successeur Fr. Nicolas, religieux français du même ordre, qui avait été professeur de théologie à la faculté de Paris et à qui on donna comme auxiliaire vingt Franciscains prêtres ou laïques.

JEAN DE MONTEPULCIANO (Fr.), Mineur italien, missionnaire et martyr en Egypte au XIV^e^ siècle. — Il se trouvait au Caire, capitale de ce Royaume, lorsqu'un Chrétien génois y renia le christianisme au mois d'avril 1345. Il alla trouver en secret ce malheureux et lui fit si bien comprendre et sentir sa faute que d'un apostat il fit un martyr. Après s'être muni des sacrements, le Génois rétracta publiquement dans la mosquée tout ce qu'il avait dit et fait contre la religion chrétienne. Cette généreuse démarche lui attira des tourments cruels et ensuite une condamnation capitale. Avant de la mettre à exécution, les musulmans apprirent que Fr. Jean était l'instigateur de son abjuration. Ils firent saisir ce religieux, le jetèrent dans la même prison que son compatriote et n'omirent ni prévenances, ni menaces, ni promesses, ni tortures pour les faire changer l'un et l'autre. Voyant leurs efforts infructueux devant le courage des deux confesseurs, ils tranchèrent la tête de l'ancien renégat et partagèrent en deux le corps du missionnaire en le fendant du haut en bas. Fr. Jean de Montepulciano eut ainsi la joie de voir son disciple monter au ciel, et de recevoir lui-même la palme du martyre.

Ainsi, cette année 1345, la ville du Caire vit deux Franciscains, un Italien et un Français (Fr. Livin), mis à mort par les mahométans pour le nom de Jésus-Christ. — *Voy.* LIVIN (Fr.).

JEAN DE PELLETZ (Fr.), Mineur nommé par le pape Calixte III, vers l'an 1456, archevêque de Cambalu ou Pékin. — Il est le douzième prélat connu qui ait accepté ce siége : mais il n'en fut que titulaire et eut pour successeur Barthélemy II. — *Voy* JEAN DE MONTECORVINO, titulaire.

JEAN DE PÉROUSE (Fr.), Mineur italien, missionnaire et martyr en Espagne au XIII^e^ siècle. — Il était un des premiers disciples de saint François d'Assise. Lorsque ce glorieux patriarche envoyait ses disciples dans les différentes contrées de l'Europe afin d'y prêcher l'Evangile, il choisit pour l'Espagne Fr. Jean de Pérouse, prêtre vertueux, et Fr. Pierre de Sasso-Ferrato religieux laïque. Ils s'arrêtèrent à Téruel, en Aragon, y fondèrent un monastère de leur ordre, et se mirent ensuite à parcourir le pays annonçant avec zèle la parole de Dieu. Arrivés à Valence, qui était la capitale d'un royaume musulman, ils furent arrêtés par ordre du roi et jetés en prison. Le monarque persécuteur, nommé Agoze dans les Chroniques, était un fanatique ennemi de la religion chrétienne. Il chercha à détacher les missionnaires de leur foi en leur faisant les plus belles promesses, mais se voyant trompé dans ses espérances, il les fit décapiter vers l'an 1230. Leurs corps furent ensevelis ensemble et ils furent glorifiés par plusieurs miracles.

Les prières des martyrs auprès de Dieu avancèrent beaucoup plus la cause de la religion que leurs travaux n'avaient pu le faire. Le roi Agoze en guerre avec Jacques le Pieux, roi d'Aragon, éprouva une telle série de revers et de défaites, qu'il n'hésita pas à attribuer ses malheurs à l'action de la Providence. Il comprit l'étendue du crime dont il s'était rendu coupable en faisant mourir les hommes de Dieu; touché de la grâce, il voulut réparer le mal qu'il avait fait, entra en négociation avec Jacques, demanda à être instruit de la religion de Jésus-Christ et céda à son adversaire par un traité du 28 septembre 1238 sa couronne, son trône, sa capitale et tout son royaume, ne se réservant que ce qui était nécessaire pour son entretien. Non content d'une satisfaction si éclatante, il voulut y ajouter encore quelque chose. Ayant appelé les FF. Mineurs à Valence, il leur donna son propre palais pour y établir un couvent. On voit combien la conversion de ce roi était sincère

et avec quelle fidélité il avait écouté la voix intérieure que tant d'autres oppriment et finissent par étouffer pour leur malheur éternel !

Quant aux deux martyrs par l'intercession desquels il avait sans doute obtenu le bonheur d'une telle conversion, on leur a rendu de tout temps un culte dans leur ordre, comme à des saints. Le pape Clément XI a autorisé ce culte ; Benoît XIV a approuvé l'office qu'on célèbre en leur honneur à Téruel et à Valence ; enfin Pie VI les a déclarés bienheureux le 2 avril 1783.

JEAN DE POLANCO (Le Fr.), Dominicain espagnol, missionnaire en Chine, au XVII^e^ siècle. — On ne connaît guère sa carrière apostolique, et il n'est question de lui qu'à propos de l'affaire des cérémonies chinoises. Le P. Moralès, religieux du même ordre et de la même nation, supérieur des missions des Dominicains en Chine, s'étant rendu à Rome, avait obtenu du Saint-Siége un décret, daté du 12 septembre 1645, qui condamnait comme superstitieux et idolâtriques les honneurs rendus à Confucius et aux ancêtres. Mais le P. Martini, Jésuite, qui alla à son tour à Rome, exposa les choses d'une autre manière, et le pape Alexandre VII rendit, le 23 mars 1656, un nouveau décret qui décidait que les cérémonies en question étaient innocentes et pouvaient être tolérées en conscience. Chaque parti présentait les faits à son point de vue. Il n'est donc pas surprenant que la question de droit reçût des solutions contradictoires. Le P. Moralès, retourné dans ses missions de Chine, adressa à la Propagande un nouveau mémoire au nom des Dominicains ses confrères : mais il mourut dans le Fokien, le 17 septembre 1664 sans avoir obtenu aucune décision. C'est alors que le P. Jean de Polanco se rendit à Rome pour la hâter, et il en rapporta un décret de Clément IX, en date du 20 novembre 1669, dans lequel le Pontife romain déclarait que supposés vrais les deux exposés contradictoires soumis naguère à ses prédécesseurs, les décrets auxquels ils servaient de base étaient également obligatoires selon leur forme et teneur sans que celui de 1656 annulât celui de 1645. Ainsi tous ces décrets ayant été rendus et promulgués d'après les exposés différents de la question, loin de terminer la controverse relative aux rites chinois, la rendirent au contraire plus ardente et plus vive ; car les missionnaires se séparant de plus en plus en deux partis opposés amenèrent les choses à un état de contention plus opiniâtre qu'auparavant. D'où il résulta avec un grand scandale une différence essentielle dans le mode de prédication et dans les enseignements et la discipline des nouvelles chrétientés. C'est ainsi que parle le pape Benoît XIV dans la bulle par laquelle il termina le différend.

Les exposés contradictoires des faits soumis au Saint-Siége par les Dominicains et les Jésuites, ne pouvaient pas être vrais en même temps, mais la diversité des provinces pouvait amener aussi une diversité dans les usages et dans les rites. Autrement il eût été évident que l'une des parties trompait le juge de la foi et de la discipline. Comment supposer de la mauvaise foi dans des hommes qui sacrifiaient tout pour Dieu, qui se dévouaient à une vie de privations et de souffrances, et quelquefois à la mort, sans espérance de dédommagement autre que de la part du souverain Juge, qu'on ne trompe pas ? La prévention ou l'esprit de corps peuvent-ils entraîner des hommes à ce point d'aveuglement ? Ce que le Saint-Siége avait à faire dans ces conjonctures, c'était d'informer lui-même sur la question de fait et prononcer ensuite après l'avoir éclaircie. Mais la chose n'était pas facile. Où trouver un homme assez impartial, et d'ailleurs apte à remplir une commission si délicate, si pénible, si difficile sous tous rapports ? Il eût fallu le choisir hors des deux ordres engagés dans la question. Le Saint-Siége mit encore quatre-vingts ans à s'éclairer sur les faits, après quoi il rendit un jugement définitif. La dispute sur les cérémonies chinoises, en divisant les prédicateurs de l'Evangile, avait causé le plus grave préjudice à la religion et avait arrêté les progrès de l'Eglise chinoise. Si ces malheureuses discussions n'avaient pas existé ; si les usages, à la fin reconnus idolâtriques, avaient pu être tolérés, les infidèles se seraient convertis par millions : la foi aurait pris solidement racine dans l'empire. C'était bien là le plan des Jésuites, sauf à purifier ensuite les nouvelles Eglises de tout ce qui pouvait choquer la délicatesse chrétienne. D'un autre côté, d'après les partisans de ces cérémonies, si l'on était tombé tout de suite d'accord que les honneurs rendus aux ancêtres et à Confucius étaient idolâtriques, et qu'on les eût par conséquent proscrits dès le premier abord, on ne serait jamais parvenu à faire pénétrer la religion chrétienne dans l'empire, à y établir des missions suivies, et à convertir des infidèles. Ce sentiment est extrêmement probable. Les tentatives infructueuses que les Dominicains ont faites de 1555 (le P. Gaspard de la Croix) à 1612 (le P. Mayor) et à 1631 (le P. Coque) seraient de nature à le prouver ; de même que celles des Franciscains et des Augustins (*Voy.* ERRADA, ALFARO, MONTILLO). Au contraire, les conversions opérées au XVII^e^ siècle et postérieurement par les Dominicains, les Franciscains, les prêtres des Missions-Etrangères qui proscrivaient ces cérémonies, ne paraissent pas prouver le sentiment opposé. Car ces derniers missionnaires, lorsqu'ils sont venus, avaient déjà un noyau de Chrétiens ; ils avaient l'autorité morale que donne dans les provinces l'exemple de la capitale ; ils pouvaient dire et disaient en effet aux mandarins et au simple peuple : Il y a une église de Chrétiens à Pékin. L'empereur a des missionnaires européens à sa cour et il les estime beaucoup. Or, si les Jésuites avaient de prime abord réprouvé la pratique des cérémonies chinoises comme idolâtriques, tout porte à croire qu'ils n'auraient

jamais été admis à la cour, n'auraient pu former une église à Pékin, gagner la bienveillance des empereurs, faire rendre des décrets pour la liberté de la prédication évangélique, etc. Dès lors, eux et les Dominicains, les Franciscains, les Augustins et autres n'auraient pu faire que des entreprises partielles dans quelque coin de province et ils n'auraient obtenu aucun succès, à moins de miracles qu'on n'est pas en droit d'attendre de la Providence.

La suite de ce raisonnement m'a entraîné fort loin du P. de Polanco. Du reste on ne sait de ce religieux rien autre chose que ce qui a été dit plus haut : l'époque de sa mort et la durée de sa carrière apostolique ne sont point indiquées.

JEAN DE PORTO-RICO (SAINT-) [San-Juan de Puerto-Rico], île de l'Amérique, dans les Antilles. — C'est avec Cuba la seule possession qui reste aux Espagnols dans le Nouveau-Monde. Elle fut découverte par Christophe Colomb en 1493. On admet communément qu'elle renfermait alors une population indigène d'environ 600,000 âmes, qui fut détruite par les Espagnols en fort peu de temps. Je suis porté à croire qu'il y a là une erreur et une grande exagération : en général la routine a une part incroyable à tout ce qui se dit sur certains pays et sur certaines choses. Un auteur avance un fait assez légèrement, et s'il frappe l'esprit, mille autres le répètent de confiance et le propagent de manière à étouffer la vérité. Il y a aujourd'hui 2 ou 300,000 âmes dans l'île de Porto-Rico, dont l'étendue est d'environ 150 kilomètres sur 70. L'esclavage des nègres y existe, et il se pratique d'une manière plus barbare qu'ailleurs. Cependant les nègres ne font que la minorité de la population. Il y a une classe de gens qu'on appelle *Blancs* du pays (*Blancos de Tierra*) qui ne sont blancs que par la légalité : ils ont des titres de blanc comme on a en Europe des titres de noblesse. Ce n'est pas ici le lieu de discuter sur le préjugé de couleur : mais il n'est pas ridicule quand on est jaune ou presque noir d'avoir des titres de blanc, si ces titres vous exemptent de l'affreuse condition du servage. Mais je parle de cette classe de blancs du pays, parce qu'il me paraît évident qu'ils sont les restes (mélangés sans doute) de l'ancienne population indigène qui a été absorbée, assimilée, mais non anéantie, massacrée comme le veut l'opinion vulgaire. Il est bon de dire que ces blancs du pays sont au nombre d'environ 100,000 ; qu'ils vivent en général dans une oisiveté et une dégradation inconnues aux sujets de Sa Majesté Soulouque, mais ils sont extrêmement fiers de n'être pas nègres.

Pour revenir au sujet qui nous occupe proprement, il est bon de rappeler que les Espagnols s'établirent à Porto-Rico en 1509, et qu'ils entreprirent aussitôt d'éclairer le pays des lumières de l'Evangile. On y envoya sans doute des moines en grand nombre et à différentes reprises : mais le seul fait de ce genre que je trouve indiqué en particulier, est le départ de 23 Frères Mineurs en 1511 pour l'île de Porto-Rico, où ils devaient fonder des églises et un couvent. Bientôt (1513) on y érigea un évêché, et on peut dire que l'histoire de l'apostolat du pays se concentre et se résume dans cette mesure. Voici quels furent les premiers prélats de l'église de Porto-Rico, dont le siége subsiste toujours à Saint-Jean (en espagnol San-Juan), capitale de l'île.

1. Alphonse Ier (Manso ou Mansa), chanoine de Salamanque, désigné en 1504 pour l'évêché de la Conception de la Vega (île de Haïti), puis nommé en 1513 évêque de Porto-Rico. Il mourut en 1534. C'est lui, à ce qu'il paraît, qui ordonna le premier prêtre dans le Nouveau-Monde, et ce prêtre était Fr. Barthélemy de las Casas, Prêcheur illustre par la protection dont il entoura les Indiens opprimés.

2. Rodrigue de Bastidas, nommé en 1541.

3. André (le P.) de Carvajal, Franciscain. Il fut transféré à l'archevêché de Saint-Domingue en 1568 et mourut en 1579.

4. Emmanuel (le Fr.) de Mercado, Hiéronymite, sacré en 1570.

5. Jacques (le P.) de Salamanque, Augustin. Il se démit de son siége en 1587.

6. Nicolas (le P.) Ramos, Franciscain. Il fut transféré à l'archevêché de Saint-Domingue.

7. Antoine Calderon, doyen de Grenade. Il fut transféré successivement sur les siéges de Panama et Santa-Cruz de la Sierra, dans l'Amérique continentale et méridionale.

8. François (le P.) de Cabrera, Dominicain. Il fut transféré à l'évêché de Truxillo dans le Pérou.

9. Martin (le P.) Vasquez, Dominicain, nommé en 1603, mort en 1609.

10. Alphonse II (le P.) de Monroy, religieux de la Merci, général de son ordre. Il mourut avant d'avoir pris possession de son Eglise.

11. Pierre (le P.) Solier, Augustin. Il fut transféré à Saint-Domingue en 1619.

12. Bernard Balbuena, nommé en 1620.

13. Jean Ier (Lopez). Ce prélat était créole, étant né à Mexico, où il fut professeur de théologie dans l'université. De Porto-Rico on le transféra à l'évêché de Venezuela ou Caraccas.

14. Jean II (le P.) Alphonse de Solis, Carme, nommé en 1635, mort en 1641.

15. Damien (le P.) Lopez de Haro, Trinitaire, de Tolède en Castille. Il fut sacré en 1644.

L'évêque actuel de Porto-Rico est M. Estève (Gilles) institué le 3 juillet 1849. Ce prélat est né en 1799, dans le diocèse de Solsona (Catalogne). San Juan de Puerto-Rico (Saint-Jean de Port-Riche), la capitale de l'île et la ville épiscopale, a changé plusieurs fois de situation. Au commencement du XVIe siècle elle fut fixée sur la côte nord. C'est une ville de 30,000 âmes environ. La cathédrale est dédiée à saint Jean-Baptiste.

JEAN DE PRADO (le B.), religieux Franciscain, né à Morgobrose, en Espagne, étudia à Salamanque, embrassa la Règle des Franciscains déchaussés de l'Etroite Observance et se sentit dès son noviciat embrasé du désir d'aller porter l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre. Son directeur lui ayant déclaré que de longtemps il ne pourrait avoir l'honneur d'évangéliser les infidèles, il se soumit humblement et annonça la parole divine en Espagne. Il remplit aussi les fonctions de commissaire général de la province de Saint-Didace, en Andalousie. Au milieu des occupations de son ministère, il ne perdit point de vue l'apostolat parmi les infidèles. Il voulait se rendre à la Guadeloupe; mais le pape Urbain VIII, qui connaissait ses talents et son activité, aima mieux l'envoyer en Afrique et lui donna des pouvoirs très-étendus. Après bien des difficultés, il arriva à Maroc, où il commença par secourir ou consoler les Chrétiens retenus dans les cachots et dont la foi était le plus exposée. Le souverain, apprenant qu'il les fortifiait, en fut irrité. Il le fit arrêter, charger de chaînes et jeter dans une obscure prison. Le B. Jean de Prado baisa ses fers, et transporté d'amour pour Jésus-Christ, il s'écria : *C'est maintenant, mon Dieu, que je vois que vous m'aimez, puisque vous me comblez de vos bienfaits.* Le travail forcé auquel il était soumis dans les fers, consistait à piler de la poudre à canon. Son gardien usait envers lui de rigueurs inouïes et augmentait autant qu'il le pouvait la fatigue du prisonnier : mais celui-ci n'opposait à toutes les cruautés que des prières pour ses persécuteurs.

Ayant été conduit devant le souverain, il exposa avec un courage étonnant les vérités du christianisme. Il y avait tant d'énergie et de clarté dans ses paroles que le prince ne put répondre. Outré d'être vaincu par ce pauvre religieux, il ordonna de le tourmenter. D'abord on attacha Jean de Prado à une colonne où son corps fut percé de coups et où il reçut une blessure profonde à la tête; ensuite on le précipita dans un brasier ardent. Réunissant toutes ses forces, il prêchait encore Jésus-Christ. Enfin un des exécuteurs lui ayant enfoncé le crâne d'un coup de bûche, il rendit le dernier soupir et sa belle âme alla recevoir au ciel la couronne de l'immortalité. C'était le 24 mai 1636. Le pape Benoît XIII, en considération des tourments qu'il avait soufferts et des miracles qui avaient été opérés par son intercession, le mit au nombre des Bienheureux et permit à l'ordre de Saint-François d'en faire l'office et de célébrer la Messe en son honneur. Les Franciscains, sur l'autorisation du Saint-Siége, érigèrent une province de son nom. (Ferot, *Abrégé historique de la Vie des saints des trois ordres de Saint-François*, cité par Henrion.)

JEAN DE QUEVEDO (Fr.), Mineur espagnol, institué en 1514 premier évêque de Darien ou de Panama (*Voy.* Darien). — C'est le premier prélat qui ait paru sur le continent de l'Amérique. Nommé par le roi Ferdinand le Catholique et confirmé par le Pape Léon X, promu à un siége d'érection récente, le religieux trouva tout à créer dans son église. Il était, il est vrai, secondé par des Frères Mineurs et des prêtres séculiers que le roi avait fait embarquer avec lui. Mais c'était un apostolat extrêmement difficile et pénible que celui des indigènes de l'Amérique. Tout entiers à l'oisiveté et à la débauche, d'un esprit stupide et grossier, ces peuples n'offraient aucune prise aux divers enseignements du christianisme, qui seul aurait pu réformer leurs mœurs, et les amener à la civilisation. Mais le principal obstacle que rencontrèrent l'évêque et les missionnaires, c'était la cruauté des conquérants. Le roi d'Espagne recommandait de traiter les Indiens avec douceur et de les attirer à la foi ; il défendait aux colons espagnols de leur faire la guerre, sauf le cas de légitime défense, et de les réduire en esclavage à l'exception de ceux qui étaient pris les armes à la main. Malheureusement le monarque n'était pas obéi à une si grande distance de la mère patrie. Las Casas rapporte des détails incroyables sur la barbarie et la férocité des Espagnols. Ils tuaient, ils torturaient, ils brûlaient les pauvres Indiens pour le seul plaisir de tuer. François de Saint-Romain, Mineur, un des missionnaires qui accompagnaient l'évêque de Darien, ayant accompagné dans l'intérieur des terres un capitaine envoyé par le gouverneur, vit périr ainsi plus de quarante mille indigènes brûlés, égorgés, pendus, dévorés par les chiens ou détruits de quelque autre manière. Il ne faut pas rendre la nation espagnole responsable et solidaire de ces forfaits : c'était sans doute la lie du peuple qui était jetée sur ces côtes inconnues. Les Anglais envoyés à Botany-Bay, à la fin du XVIII^e^ siècle et au XIX^e^, ont ainsi détruit entièrement la population du pays. D'ailleurs, au commencement du XVI^e^ siècle, les Indiens d'Amérique qu'on venait de découvrir présentaient une telle différence de caractère avec les Européens et avec tous les peuples connus qu'on croyait à peine avoir affaire à des hommes. Les aventuriers espagnols, dont plusieurs ne regardaient pas à un homicide dans leur propre pays, les tuaient à plaisir par manière de passe-temps comme ils auraient massacré des bandes d'orangs-houtangs pullulant dans une forêt. Ces idées sont monstrueuses sans doute. Mais le préjugé contre les nègres et les mulâtres, dans tous les Etats-Unis et toute l'Amérique, est-il moins révoltant?

On comprend combien était difficile et cruelle la position des missionnaires dans de pareilles circonstances. Quoique l'évêque de Darien fût revêtu d'un pouvoir politique, il avait peine à empêcher une partie du mal. Il luttait courageusement contre la cupidité et la cruauté des conquérants : il parvint au prix des plus grands efforts à empêcher le capitaine François Becerra de réduire en esclavage un grand nombre

d'Indiens. En 1517 Fr. François de Saint-Romain revint en Espagne pour obtenir de l'autorité métropolitaine qu'on fît cesser ces barbaries, sans quoi la conversion des indigènes n'était pas possible. Il fut suivi en 1518 par Fr. Jean de Quevedo lui-même. Ce prélat rencontra à la cour Barhélemy de Las Casas qui plaidait la même cause, mais d'une manière plus énergique et plus absolue. Les deux personnages comparurent à Barcelone devant Charles V. L'évêque convenait que les Indiens étaient nés pour l'esclavage et il se bornait à demander qu'on mît un terme aux cruautés des Espagnols. Il assura que les gouverneurs du Darien avaient fait un mal incalculable; mais en même temps il était d'avis qu'on devait user de contrainte avec les naturels : « Ce sont, dit-il, des âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort, j'en conviens; à Dieu ne plaise que je prétende les abandonner, mais je soutiens que l'asservissement est le moyen le plus efficace pour arriver à leur conversion. J'ajoute que c'est le seul qu'on puisse employer. Ignorants, stupides, vicieux comme ils sont, on ne viendra jamais à bout de leur inculquer les connaissances nécessaires à moins de les tenir dans une contrainte utile. Aussi légers et indifférents à renoncer au christianisme qu'à l'embrasser, on les voit souvent au sortir du baptême se livrer à leurs anciennes superstitions. » Assimilant donc ces peuples à des enfants qu'on est obligé d'assujettir à une sévère discipline et qu'on plie sous le joug pendant plusieurs années pour leur former l'intelligence et le caractère, il voulait qu'on employât l'autorité pour inculquer solidement la religion aux Indiens. S'il eût été question d'un esclavage régulier, comme par exemple celui qui existe dans nos bagnes, où le forçat n'est point exposé à l'arbitraire, au caprice d'un maître; où il ne dépend pas d'un garde-chiourme de tuer ou d'accabler de coups ou d'excéder de travail le malheureux confié à sa garde, on pourrait à la rigueur comprendre le système du prélat: mais livrer les faibles Indiens à la merci d'individus qui les tuaient, les torturaient en manière de passe-temps, qui ne les regardaient pas comme des hommes; qui du reste étaient eux-mêmes souvent le rebut de la population espagnole, des gens grossiers, brutaux, cruels, ne connaissant de loi que leur caprice et leurs passions: quelle monstruosité! Et l'évêque de Darien avait vu tout cela de ses propres yeux! Et il savait combien l'autorité métropolitaine était peu obéie si loin, combien on tenait peu de compte des règlements sages et humains faits par les rois! Malgré cette expérience, il proposait l'esclavage comme étant la seule chose réalisable. Quelle aberration!

L'attitude de Las Casas fut bien différente. Le prêtre vraiment évangélique soutenait au contraire que les Indiens étaient nés libres, qu'ils avaient un droit rigoureux à la liberté, et que toute espèce d'oppression exercée à leur égard était une iniquité. Il insista fortement sur cette idée, que le système de l'évêque Quevedo (savoir : que la nature avait fait les Indiens pour l'esclavage) était une théorie païenne; tandis que d'après l'Evangile tous les peuples et tous les hommes sont enfants du même Père dans l'acception la plus sublime aussi bien que selon la chair, et que la religion est surtout bien éloignée de vouloir qu'on rende aucune nation esclave sous prétexte qu'elle est formée pour cela. Un Franciscain qui avait été longtemps missionnaire à Haïti, et dont on ne sait pas le nom, supplia le monarque de la manière la plus pathétique de faire cesser la tyrannie; il lui montra le sang d'Abel criant vengeance, et lui dit formellement qu'un déni de justice attirerait sur sa couronne l'indignation du Seigneur des rois de la terre.

Ces généreux efforts n'eurent pas grand succès, non plus que les réclamations fort modérées de Fr. Jean de Quevedo. En accordant un peu à la cupidité des conquérants, celui-ci se flattait sans doute de faire cesser du moins les monstrueuses cruautés qu'il avait vu commettre sous ses yeux. Consulté sur les plans proposés par Las Casas pour la conversion et la civilisation des Indiens, il répondit qu'il croyait ce projet digne d'attention. Le prélat mourut bientôt après en Espagne (1519). Il eut pour successeur dans son siége Fr. Jean de la Guarda, Prêcheur.

JEAN DE SAINTE-AGATHE (Fr.), Mineur, missionnaire dans l'extrême Orient, fut, en 1278, envoyé par le pape Nicolas III avec le Fr. Gérard de Prato (*Voy.* ce nom) et trois autres Mineurs à la cour de Koublaï, qui régnait sur l'immense empire de Gengiskhan, son grand-père. Les cinq Franciscains accompagnaient des ambassadeurs tartares envoyés par Abaka au pape Jean XXI, et qui retournaient en Asie. On sait peu de chose sur leur apostolat, qui toutefois ne fut pas sans succès.

Il y a lieu de croire que Fr. Jean de Sainte-Agathe était Italien. Ses quatre compagnons étaient de cette nation, et plusieurs villes se nomment Santa-Agata. L'une d'elles était l'évêché de saint Liguori.

JEAN DE SAINTE-CROIX, Indien Malabare qui vivait au commencement du XVI^e^ siècle. — Il avait embrassé la religion chrétienne et avait été fait chevalier par le roi de Portugal. C'est lui qui conseilla aux Paravas opprimés par les musulmans de recourir au Dieu des chrétiens et à la protection des Portugais. Ils firent l'un et l'autre, furent délivrés de leurs ennemis, se soumirent à Jésus-Christ, et saint François Xavier acheva plus tard de les évangéliser; ils ont toujours conservé ses enseignements et sont encore aujourd'hui des chrétiens pieux et fervents. Par reconnaissance pour Jean de Sainte-Croix ils adoptèrent son surnom, et les plus distingués d'entre eux ne cessèrent de le prendre dès lors.—*Voy.* PARAVAS.

JEAN DE SAINT-PIERRE (Fr.), Prêcheur

espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines et en Chine. — Il partit d'Europe en 1586 avec le P. Jean Chrysostome de Séville et plus de vingt autres Dominicains, passa par le Mexique pour gagner Manille, d'où il pénétra en Chine, selon le P. Fontana, historien de l'ordre. Il avait pour compagnons dans cette dernière mission Fr. Jean de Castro, vicaire général, et Fr. Michel Benavidès, qui devint archevêque de Manille. Après avoir prêché Jésus-Christ avec quelque succès, ils furent emprisonnés, puis chassés. On ne sait pas autre chose au sujet de Fr. Jean de Saint-Pierre, qui revint sans doute dans les îles Philippines exercer le ministère apostolique parmi les païens. — *Voy.* JEAN CHRYSOSTOME DE SÉVILLE, BENAVIDÈS, DOMINIQUE DE SALAZAR, etc.

JEAN DE SAINT-THOMAS (Le P.), Dominicain (portugais probablement), missionnaire à la fin du XVI^e^ siècle dans l'île de Madagascar. — Il est cité par le P. Fontana, auteur des *Monuments dominicains*, qui rapporte que les habitants de cette île l'empoisonnèrent en 1585. On ignore les circonstances et la durée de son apostolat. Apparemment qu'il consomma son sacrifice dès le début de la carrière.

JEAN DE SAINT-TORCAS (Fr.), religieux Franciscain et missionnaire aux îles Canaries. — Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il était un exact observateur de sa règle, et par conséquent grand amateur de la pauvreté évangélique. Ses vertus commandaient le respect aux idolâtres, et il travaillait avec ardeur à leur salut. Il avait le don des miracles et fut lui-même l'objet d'un prodige. Etant tombé un jour dans une rivière dont le lit était très-profond, il demeura trois heures entières sous les eaux : on le croyait noyé ; mais il ne lui était pas arrivé le moindre mal. Des plongeurs le trouvèrent agenouillé sur le sable au fond de la rivière. Il mourut en 1483, laissant, comme saint Didace, son confrère (*Voy.* ce nom), une grande réputation de sainteté. De son temps, le couvent de Fortaventura comptait trente Frères Mineurs. Cinq d'entre eux, qui s'étaient dévoués à aller prêcher la foi aux indigènes de la grande île de Canarie, furent l'objet de mille outrages et enfin précipités dans la mer le 10 septembre 1450. En souvenir de cet événement, on donna au lieu où il s'était accompli le nom de Saut des Castillans.

JEAN DE SIJUTE (SAINT), confesseur honoré dans l'Eglise d'Ethiopie le 17 novembre. — Le Martyrologe ne dit point à quelle époque il a vécu. Le nom de Sijute qui lui a été donné pour le distinguer des autres saints appelés aussi Jean, et dont les Abyssins font mémoire, vient, soit de son pays, soit du monastère dans lequel il aura peut-être vécu.

JEAN DES INDES (Fr.), religieux du tiers ordre de Saint-François, martyr dans les missions de la Tartarie au XIV^e^ siècle. — C'était un noir qui avait été converti à la religion chrétienne par les FF. Mineurs. Quittant tout pour les suivre, il s'était attaché à Fr. Nicolas, archevêque de Cambalu ou Pékin. Lorsque ce prélat franciscain quitta le Djaggathaï pour se rendre à son Eglise en 1338, Fr. Jean resta avec Fr. Richard de Bourgogne, évêque d'Ili, et cinq autres missionnaires italiens, français et espagnols. Après avoir travaillé encore quatre années à la conversion de ces peuples, ils furent en butte à la persécution des mahométans, et, sur leur refus d'apostasier la foi, ils subirent mille outrages, furent liés, battus, conspués, percés de coups de couteau ; on leur coupa les oreilles et le nez ; et comme ils ne cessaient de prêcher contre l'Alcoran et d'annoncer Jésus-Christ, on leur trancha la tête au mois de juin 1342, puis on pilla et on brûla leur couvent ; les Chrétiens furent dispersés et emprisonnés ; en un mot, la chrétienté que les missionnaires avaient fondée fut à peu près anéantie. — *Voy.* RICHARD DE BOURGOGNE.

Le nom du Fr. Jean indique qu'il était indou, et probablement du sud de l'Inde, puisqu'il était noir. Du reste, il serait possible qu'il fût de l'Arabie ou de l'Afrique, ou d'autres pays lointains situés vers le midi et l'orient de l'ancien continent ; car le nom d'Inde, comme celui de Scythie et de Tartarie était excessivement vague. Au moyen âge, Christophe Colomb crut en avoir découvert l'extrémité orientale, lorsqu'en allant à l'occident il trouva l'Amérique. — Si l'on ne sait pas d'une manière positive quelle est la patrie de Fr. Jean des Indes, on ignore également à quelle époque, par quels missionnaires Mineurs et dans quelle contrée il a été amené à la foi catholique. Il est à peu près certain que ce n'était pas dans son pays, car les apôtres de la Chine au moyen âge se rendaient ordinairement dans leurs missions par l'empire grec, l'Arménie, la Perse et la Tartarie, quelquefois par le Kaptchak (Russie méridionale). Jean avait peut-être été attiré dans ces contrées par le commerce ou à la suite d'un grand, ou vendu comme esclave ; peut-être encore avait-il été converti dans le midi de la Chine, d'où il était venu à Pékin, et sa piété l'ayant fait remarquer, il aura pu être envoyé au-devant de l'archevêque qu'on attendait depuis longtemps et qu'on avait arrêté dans le Djaggathaï. Toutes ces suppositions n'ont d'autre intérêt que de montrer par un petit exemple de détail la catholicité de l'Eglise romaine sous les deux rapports même combinés des temps et des lieux : un Indien est martyrisé en Tartarie ; un Géorgien (Demetrius de Tiflis) dans l'Inde ; plus tard, des Polonais au Japon ; des Italiens au Congo ; des Dominicains évangélisent le Groënland ; on voit des Mineurs hongrois dans la mission de la Chine, du Kaptchak ; un Jésuite portugais est martyrisé en Cafrerie ; un Franciscain grec travaille aujourd'hui dans la mission de la Chine, etc. Par qui tout le nord de l'Europe a-t-il été tiré de la barbarie ? Je ne parle pas

de l'Amérique : c'est le catholicisme qui l'a faite ce qu'elle est, qui a sauvé de la destruction ses nations aborigènes, qui lui a donné une physionomie propre; car le protestantisme moderne et l'indifférence actuelle en matière de religion peuvent bien jeter sur ce sol vierge des populations européennes qui font table rase devant elles et fondent des républiques nouvelles avec les anciens peuples du vieux monde. La soif du lucre peut, par un commerce infâme, transplanter dans ces pays lointains des millions d'enfants de Cham auxquels les philosophes se chargent volontiers de faire sentir la malédiction de leur père, même lorsqu'ils les affranchissent de l'esclavage; mais le catholicisme seul sait subjuguer, sans les détruire, ces nations dans l'enfance, ces peuples primitifs que le colon anglais pourchasse comme une bête fauve au bout de sa carabine.

Si nous passons en Océanie, nous y trouvons la main du catholicisme plus que de toute autre secte chrétienne. Il a civilisé trois ou quatre millions de Tagals dans les Philippines. Il a été prêché dans les Moluques par saint François-Xavier et bien d'autres Jésuites. Il renouvelle dans des îles anthropophages les merveilles du Paraguay. Il fonde de grandes nations dans la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Hollande : l'émigration anglaise, qui s'attribue sans doute tout le mérite de cette dernière œuvre, ne fait que substituer une race européenne à la race océanienne, qu'elle détruit et que l'Eglise eût civilisée, comme elle l'a fait des Tagals, des Mexicains et des Péruviens.

Y a-t-il une des nombreuses Eglises chrétiennes, une seule, qui présente ce caractère frappant d'universalité ? Je n'excepte même pas l'établissement anglican, avec ses milliers d'apôtres de comptoir et de nationalité, ses distributeurs de Bibles et d'opium, qui vont avec femme et enfants partout où il y a à manger de gros appointements prélevés sur la niaiserie des ignorants, qui prêchent la parole de Dieu et le coton manufacturé; qui travaillent au placement de leur vérité tronquée et à mille facettes, et à la propagation des marchandises anglaises, pourvu toutefois que la persécution ne mette pas en danger la vie de ces messieurs et de leurs épouses; car ces commis voyageurs de religion, en même temps missionnaires des produits et de l'influence britanniques, il est inutile de les chercher au Japon, dans l'empire d'Annam, en Corée, en Mandchourie, en Chine, au Thibet, dans la petite Boukharie, dans cette chrétienté qui n'est peuplée que de confesseurs. Le martyre ne figure pas dans le tarif des apôtres protestants : ils ont réformé cela avec d'autres superstitions catholiques, comme le dévouement, la pauvreté et la charité monastiques, qui ont enfanté tant de prodiges.

Je ne parle pas de l'Eglise grecque : ce n'est depuis son schisme qu'une ossification. Le grand sabre qui la protége depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Jérusalem ne peut lui rendre la vie, le zèle apostolique, l'esprit divin dont elle n'est plus animée.

De bonne foi, ces considérations, ces faits n'indiquent-ils pas la véritable Eglise entre toutes, la seule divine, à moins que le Dieu de vérité soit indifférent au mensonge, à moins encore que le oui et le non soient vrais en même temps?

JEAN DE TRASSIERA (Fr.), Mineur espagnol, missionnaire en Amérique au commencement du XVI^e^ siècle. — Il partit en 1500 avec le gouverneur François Bovadilla, et s'appliqua avec dévouement à instruire et à convertir les idolâtres de l'île Hispaniola (Haïti). Depuis sept ans les Espagnols y avaient jeté l'écume de leur nation, et ce funeste système avait causé des maux incalculables aux pauvres Indiens, qui opprimés et massacrés ou réduits en esclavage par ces féroces étrangers devaient être bien mal disposés à écouter les missionnaires, membres de la même nation que leurs tyrans. Bovadilla chercha à faire prévaloir un régime plus humain: mais il ne fit que régulariser le plus cruel des systèmes en autorisant ses compatriotes à employer les indigènes au travail des mines et en introduisant les esclaves nègres, lorsque les esclaves rouges (les indiens) eurent péri sous les coups des maîtres. On conçoit que la fonction de missionnaire devait être bien difficile dans ces circonstances, comme elle l'est aujourd'hui à Cuba, à la Louisiane, partout où règne cette effroyable iniquité de l'esclavage : aussi le salut des pauvres esclaves y est à peu près abandonné. Du moins les prêtres espagnols et principalement les religieux, les missionnaires s'interposèrent avec tant de vigueur auprès de la mère patrie, qu'ils purent sauver une grande partie des indigènes de l'Amérique continentale : mais pour ceux des îles, surchargés de travaux et en butte à toutes sortes de cruautés, ils périrent à peu près tous.

JEAN DE TRÉVISE (Fr.), Prêcheur italien, était missionnaire en Arménie à la fin du XIV^e^ siècle, et revêtu du caractère épiscopal. — On ne sait rien de ses travaux et de la durée de son apostolat dans ce pays. Son nom est cité seulement à l'occasion du fait suivant : Traversant Constantinople vers l'an 1375 accompagné de plusieurs missionnaires de son ordre qui se rendaient avec lui auprès du Pape, il disputa dans cette ville sur la primauté du Saint-Siége avec un moine basilien fort instruit, théologien, historien, apologiste de la religion, littérateur, etc., et qui a laissé des ouvrages de quelque valeur dans ces différents genres. Ce moine se nommait Jean Cantacuzène et il avait été empereur d'Orient. L'enfant de saint Dominique s'entendit avec l'enfant de saint Basile et il finit par le convaincre de la doctrine catholique. Cantacuzène se montra disposé à procurer par ses efforts la réunion de l'Eglise grecque au Siége de saint Pierre. Fr. Jean de Trévise poursuivit

sa route jusqu'à Rome, et le pape Grégoire XI demanda aux Dominicains que ce prélat avait laissés à Constantinople pour s'occuper de cette importante affaire avec l'ancien empereur, de ne point partir qu'ils ne l'eussent réalisée. Alors les marchands vénitiens établis dans la capitale du Bas-Empire donnèrent aux FF. Prêcheurs un oratoire dédié à saint Marc, et un terrain pour y bâtir un couvent. Cette disposition fut approuvée par le sénat de Venise. Tous ces faits sont rapportés sous l'année 1375 par le P. Fontana, Dominicain, historien de son ordre. Il est inutile d'ajouter que cette fois, comme tant d'autres, les espérances qu'on avait conçues pour l'union des Grecs au Saint-Siége ne se réalisèrent pas.

JEAN DOMINIQUE (Le P.) DE LA TRES-SAINTE TRINITÉ, Carme déchaussé, missionnaire au XVIII^e^ siècle dans l'Indoustan, évêque d'Assur *in partibus*, vicaire apostolique du grand Mogol ou de Bombay.

JEAN DOS SANTOS (Le P.), Dominicain portugais, missionnaire à la fin du XVI^e^ siècle dans l'Afrique orientale (Mozambique, Cafrerie, Zanguebar, Monomotapa, etc.) et historien de ces contrées, les moins connues peut-être de l'univers entier. — M. Henrion, dans son *Histoire des Missions*, tome II, page 176, distingue deux missionnaires de ce nom : l'un, qu'il appelle Jean de Sanctis, évangélisait l'Afrique orientale en 1584 avec les PP. Couto, Usus Maris, Pantajo, Madeira, cités par le P. Fontana, dans ses *Monuments Dominicains;* l'autre, désigné sous le nom de Jean dos Santos, partit de Lisbonne pour Mozambique en avril 1586 avec treize missionnaires de son ordre. Ce dernier serait l'historien. Mais tout porte à croire qu'il s'agit d'un seul et même personnage. Jean dos Santos et Jean de Sanctis sont l'un en portugais, l'autre en latin, le même nom que Jean des Saints en français. Il faudrait alors admettre qu'il y eut dans le même temps et le même pays deux missionnaires du même nom, du même ordre et sans doute de la même nation. En ce cas, on ne manquerait pas d'en faire la remarque expresse.

Ce qui est dit de Jean dos Santos et de Jean de Sanctis, doit donc être réuni sur le compte d'un seul Dominicain qui était déjà missionnaire en 1584 dans l'Afrique orientale ; qui revenu ensuite en Portugal, sans doute pour en ramener un renfort d'ouvriers apostoliques, s'embarqua à Lisbonne pour Mozambique au mois d'avril 1586 avec treize religieux de son ordre. La navigation fut heureuse et le P. Jean dos Santos arriva à sa destination ou mois d'août. Aussitôt ses supérieurs l'envoyèrent à Sofala, au midi du fleuve Zambèze. Cette ville, alors plus florissante qu'aujourd'hui et déjà soumise aux Portugais, fut pendant onze ans le centre de ses travaux apostoliques et le point de départ de toutes ses excursions. Plusieurs fois il se rendit jusqu'à Mozambique située à cent soixante lieues au nord, et dans l'intérieur des terres il pénétra jusqu'à deux cents lieues, remontant le Zambèze jusqu'à Tete où les Dominicains avaient une résidence.

De retour en Portugal (1597?) le P. Jean dos Santos fit imprimer à Evora en 1609, ce qu'il avait appris dans ses missions et il donna à son ouvrage divisé en cinq livres le titre d'*Ethiopie orientale.* On peut consulter ce livre avec fruit pour l'histoire des missions dans des pays à peu près inconnus.

Mais ce qui s'y est passé depuis le temps du P. Jean dos Santos jusqu'à nos jours, tant sous le rapport ecclésiastique qu'au point de vue politique ou commercial, est encore plus ignoré s'il est possible que les événements du XVI^e^ siècle. La nation portugaise, ses livres, son histoire, ses archives, ses conquêtes, ses colonies, son Eglise semblent en dehors du monde européen. Le géographe Balbi, qui avait parcouru pendant toute sa vie les bibliothèques de l'Europe, et qui connaissait les savants de tous les pays du monde, convient dans sa Géographie que les pays de l'Afrique soumis à l'influence ou à la domination portugaise sont à peu près ignorés : on n'en a que des relations fort anciennes. Quant aux contrées adjacentes, il est obligé pour en donner la description de remonter aux relations publiées par quelques Jésuites dès le commencement du XVII^e^ siècle. Il faut avouer aussi que l'indifférence du public et en particulier du public chrétien pour ces pays malsains, barbares et presque impénétrables, où il n'y a que des âmes et des croix à gagner, contribue beaucoup au silence obstiné dont ils sont l'objet de la part de tous les auteurs.

JEAN FERDINAND, Chrétien chinois et novice Jésuite au commencement du XVI^e^ siècle. — Il s'était attaché à la compagnie à la suite du P. Ricci qui, en 1606, l'envoya de Pékin au Chen-si pour correspondre avec le P. de Goes. C'était un Jésuite portugais qui, parti de Goa, était arrivé à la frontière nord-ouest de la Chine, en passant par Agra, Lahore, Caboul, Yarkand, et en traversant tout le grand désert de Tartarie; mais Jean Ferdinand, volé en route et abandonné par son domestique, n'arriva auprès du P. de Goes qu'au mois de mars 1607 et le trouva mourant. Il expira quelques jours après. On crut que les mahométans l'avaient empoisonné, car ils mirent la main sur ce qu'il possédait, et malheureusement ses papiers furent en grande partie dispersés et perdus. Jean Ferdinand vendit jusqu'à ses habits pour soutenir un procès qui dura six mois ; enfin on lui restitua ses effets : mais la plus grande partie de ses papiers fut perdue, en sorte que la relation intéressante de son voyage n'est connue qu'imparfaitement, le P. Ricci n'ayant pu suppléer aux lacunes que par le récit d'un arménien nommé Isaac, son compagnon de route depuis Lahore jusqu'au Chen-si. Cet Isaac, emprisonné par les mahométans à la mort du P. de Goes et délivré par Jean Ferdinand, était venu avec lui à Pékin, d'où il repassa à Macao.

JEAN FRANÇOIS DE ROME (Le P.), Capucin italien, partit d'Italie en 1648 avec

quarante-quatre autres religieux de son ordre dont une partie sous la direction du P. Ange de Valence (*Voy.* ce nom) pour le royaume de Benin, et les autres sous sa propre autorité pour le Congo. Ils éprouvèrent des alternatives de protection et de persécution dans ce dernier pays où la religion avait déjà été implantée depuis longtemps, mais où la masse du peuple n'était point solidement convertie au christianisme. D'ailleurs la multitude des royaumes qu'on trouve dans un aussi vaste pays fait que les succès obtenus sont toujours restreints, et que la persécution renaît continuellement, suivant les caprices de quelque petit prince barbare. C'est ainsi que le P. Gialla fut assommé à coups de bâtons, et le P. Bernardin, Capucin hongrois qui évangélisait le Loangs, étant mort en 1664, la multitude idolâtre ne permit pas qu'on l'enterrât et son corps fut jeté à la mer. C'était un an après la mort de Zingha, qui avait fait respecter et propager la religion chrétienne dans son royaume de Matamba; mais après sa mort, il y eut réaction en faveur des idoles; on brûla les Eglises, et on revint avec fureur aux superstitions et aux mœurs désordonnées du paganisme.

JEAN-GABRIEL DE SAINT-LAURENT (Le P.), Capucin italien de la province de Rome, missionnaire en Afrique au XIX^e^ siècle.

JEAN LE MISOGYNE c'est-à-dire *qui hait les femmes*. — Le Martyrologe en fait mention le 26 décembre et dit qu'il est honoré particulièrement par les Ethiopiens. Le surnom qu'on lui a donné témoigne de son amour pour la pureté et du soin extrême avec lequel il fuyait les occasions du péché. Du reste l'époque à laquelle il vivait n'est pas indiquée, et il n'est pas dit non plus formellement qu'il fût abyssin de nation.

JEAN LE TAUROSCYTHE (Saint), évêque des Goths au VIII^e^ siècle. — L'empereur Léon III, l'Isaurien (717-741), qui était iconoclaste (ennemi du culte des saintes images), l'envoya en exil pour la foi. C'est tout ce qu'on sait de ce prélat, qui est honoré dans l'Eglise le 26 juin.

Les Tauroscythes étaient un peuple mélangé de Taures et de Scythes. Les premiers habitaient ce que, aujourd'hui comme dans l'antiquité, on nomme à cause d'eux la Tauride (Crimée et pays voisins). Ils étaient renommés pour leur férocité et immolaient aux idoles des victimes humaines avant que le christianisme eût un peu adouci leurs mœurs. Saint Jean était de cette nation. Quant aux Goths, dont il gouvernait l'Eglise, j'ignore où ils se trouvaient alors, car on sait qu'au moyen âge ils promenèrent leurs ravages de la Scandinavie et des bords du Volga jusqu'au midi de l'Italie et de l'Espagne, en Macédoine, en Thrace et en Asie mineure, et qu'ils établirent leur domination d'une manière fixe dans plusieurs des contrées qu'ils avaient envahies.

JEAN LYCENS (Fr.), Prêcheur flamand, de Bruges, septième archevêque de Naxivan en Arménie, fut institué pour ce siége en 1402 ou 1404. C'est tout ce qu'on sait de lui. Il figure sous le nom de Jean III parmi les archevêques de Naxivan. Mictareus gouverna cette Eglise après lui.

JEAN-MARC (Saint), évêque au premier siècle, compagnon d'apostolat de saint Paul et de saint Barnabé et parent de celui-ci. — Les uns disent qu'il était son cousin, d'autres qu'il était son neveu : ceux qui suivent ce dernier sentiment croient que Marie sa mère, dont la maison à Jérusalem servait d'asile aux apôtres durant les persécutions, était la sœur de saint Barnabé. Il est question de Jean-Marc pour la première fois à l'époque où saint Paul et saint Barnabé vinrent d'Antioche à Jérusalem apporter les aumônes de la première de ces Eglises aux Chrétiens de la ville sainte qui souffraient d'une cruelle famine, c'était sous le règne de Claude (41 à 54). Saint Jean-Marc alla à Antioche avec eux, et ensuite lorsqu'ils partirent de cette illustre cité pour aller annoncer Jésus-Christ aux Juifs dispersés et aux païens, il les suivit d'abord à Séleucie, ville maritime de Syrie, puis dans l'île de Chypre, à Salamine et à Paphos; de là il revint avec eux sur le continent, à Porgé en Pamphylie. Mais alors rebuté par les fatigues qu'entraînaient ces longs et pénibles voyages, et découragé par les dangers auxquels leur mission les exposait de la part des Juifs et des païens, il les quitta et revint à Jérusalem. Les deux apôtres évangélisèrent encore diverses contrées comme la Pisidie et la Pamphylie, puis ils revinrent eux-mêmes à Antioche la Grande d'où ils étaient partis.

Quelque temps après saint Paul ayant proposé à saint Barnabé d'aller faire la visite des Eglises qu'ils avaient fondées en Asie, celui-ci y consentit à condition que Jean-Marc, qui pour lors se trouvait à Antioche, viendrait avec eux. Saint Paul fut d'un avis différent et crut qu'ils ne devaient point s'associer un homme qui précédemment avait donné des preuves de son peu de courage. Ce dissentiment amena la séparation des deux apôtres, en sorte que l'Evangile fut annoncé en un plus grand nombre de pays.

Pendant que saint Paul, accompagné de Silas, parcourait la Syrie et la Cilicie, saint Barnabé prenant Marc avec lui, se rendit dans l'île de Chypre : depuis lors le dernier parut tout autre qu'il n'avait été et devint un modèle de ferveur et de fermeté dans les épreuves: il mérita même d'être compté parmi les prédicateurs les plus zélés. On ignore ce qu'il fit depuis son voyage de Chypre jusqu'à l'année 63 où on le retrouve à Rome avec saint Paul. Il rendit de grands services à cet apôtre pendant qu'il était en prison.

Deux ans après, l'an 65, Jean-Marc était en Asie avec Timothée. Saint Paul écrivant de Rome à celui-ci pour la seconde fois, lui recommande de venir le trouver et d'amener avec lui Jean-Marc *qui pourrait*, disait-il, *beaucoup servir pour le ministère de l'Evan-*

gile. Déjà dans sa *Lettre aux Colossiens* (en 62) il avait parlé de ce disciple d'une manière fort honorable.

On ne sait plus rien de lui avec certitude : l'année et le lieu de sa mort sont inconnus. L'Eglise grecque lui donne le titre d'apôtre et croit qu'il a été évêque de Byblos (ou Gibaïl Giblet) en Phénicie, où il aurait terminé sa course apostolique ; certains auteurs pensent qu'il mourut à Ephèse où son tombeau était célèbre. Le Martyrologe romain, adoptant le premier sentiment, donne également à Jean-Marc le titre d'évêque et s'exprime sur lui en ces termes : *A Byblos en Phénicie, saint Marc évêque, à qui saint Luc donne aussi le nom de Jean.* — L'Eglise latine et l'Eglise grecque honorent sa mémoire le 27 septembre.

JEAN-MARIE DE SAINT-THOMAS (Le P.), Carme italien, missionnaire au XVIII^e^ siècle dans l'Indoustan, évêque nommé de Castorie.

JEANNE (SAINTE), une des premières chrétiennes qui fut convertie à la foi par les apôtres ou peut être par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. — Elle était femme de Chuza, intendant d'Hérode. L'Evangéliste saint Luc en fait mention.

L'Eglise honore la mémoire de cette sainte néophyte le 24 mai.

JEANNE, Chrétienne cochinchinoise du XVII^e^ siècle, martyre. — Elle fut mise à mort pour la religion dans la persécution de 1664. C'est tout ce qu'on sait d'elle. — *Voy.* KIM.

JEAN THADDEE DE SAINTE-BRIGITTE (Le P.), Carme déchaussé, missionnaire au XVII^e^ siècle dans l'Indoustan.

JEBALLAHA, patriarche des Nestoriens, dans les premières années du XIV^e^ siècle, envoya au pape Benoît XI (1303 à 1304) des députés qui lui présentèrent une profession de foi orthodoxe, reconnaissant la primauté du Siége apostolique et demandant la communion de l'Eglise romaine. Le patriarche parlait en son nom et au nom de son clergé. Mais ses dispositions, comme celles de tous les Orientaux, ne présentèrent malheureusement pas de stabilité. Cette démarche avait sans doute été provoquée par les religieux Dominicains envoyés en Perse par le pape Benoît XI qui avait été moine du même ordre avant de ceindre la tiare. Ce Pontife avait recommandé aux missionnaires de reconnaître l'état religieux et moral du pays et les sentiments des évêques qui s'y trouvaient à l'égard du Saint-Siége.

Aujourd'hui la plus grande partie de ces peuples sont catholiques et par conséquent ils ne sont plus Nestoriens, car *Nestoriens* est le nom de leur hérésie, mais ils gardent le nom de Chaldéens qui est celui de leur nation et de leur rite, et le Saint-Siége tient à conserver ce dernier. — *Voy.* CHALDÉENS.

JENKS (M. SYLVESTRE), prêtre anglais, missionnaire dans sa patrie au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle. — Il naquit dans le comté de Shrop, fut élevé à Douai en Flandre et envoyé comme missionnaire en Angleterre en 1686. Jacques II le fit un de ses prédicateurs. En 1713 le pape Clément XI le nomma évêque de Casiopolis *in partibus*, et vicaire apostolique de l'Angleterre septentrionale. Mais M. Jenks refusa cette dignité par modestie. Il mourut à Londres en 1715 laissant des sermons et d'autres écrits.

JEREMIE (Fr.), Mineur, missionnaire en Orient, fut mis à mort au château de Safed, (probablement en Terre-Sainte) avec le Fr. Jacques de Podio et six cents Chrétiens qui ne voulurent pas apostasier, lorsque Bibars, soudan d'Egypte, s'empara de la place et viola la capitulation. Les religieux furent écorchés vifs. — *Voy.* JACQUES DE PODIO.

JEROME (Fr.), Mineur, évêque et missionnaire en Chine au XIV^e^ siècle. — Fr. Jean de Montecorvino, religieux du même ordre, et missionnaire pendant quarante ans au fond de la Tartarie, ayant converti un grand nombre d'infidèles dans ces pays soumis à l'empereur Koublaï, le pape érigea en archevêché Cambalu, la capitale, qui est évidemment la même ville que Pékin, conféra aux titulaires de ce siége les plus grands pouvoirs, et nomma premier métropolitain le même Jean de Montecorvino, fondateur de cette Eglise. C'était en 1307. Pour le sacrer, Clément V fit choisir dans l'ordre de Saint-François, par le ministre général, sept religieux qu'il nomma suffragants de l'archevêque élu, et ils reçurent l'ordination épiscopale avant leur départ. Dans l'immense et pénible trajet de Rome à Pékin, par terre, il en mourut trois, Fr. Nicolas de Banthera, Fr. Accurse d'Assise et un qui n'est pas nommé ; un quatrième revint sur ses pas ; Fr. Gérard et deux autres arrivèrent à Pékin en 1308 et sacrèrent Fr. Jean de Montecorvino, qui les fit successivement évêques de Zeytou. (*Voy.* JEAN DE MONTECORVINO et GERARD). Pour remplacer ceux que la mort avait enlevés, le pape Clément V envoya à Pékin trois autres évêques suffragants pris dans l'ordre de Saint-François. C'étaient Fr. Thomas, Fr. Jérôme et Fr. Pierre de Florence. C'était en 1311 ou 1312. Dans la bulle qui les institue, le Souverain Pontife fait un grand éloge de Fr. Jean de Montecorvino et de ses coopérateurs. Du reste on ne sait rien de leur voyage, de leurs travaux, de leurs succès et de leur mort.

En 1320, Jean XXII ayant érigé un évêché à Caffa en Crimée (Théodosie), que les Génois avaient prise aux Grecs, Fr. Jérôme fut nommé à ce siége ; mais les mauvais traitements des Génois l'ayant obligé de se retirer, le pape l'envoya en 1321 dans la Tartarie septentrionale avec quatre autres Frères Mineurs ; et un Dominicain nommé Thaddée, suffragant de Sultanyeh en Perse, fut nommé évêque de Caffa.

JEROME (SAINT), évêque, dont l'Eglise célèbre la mémoire le 25 août. — Selon le Martyrologe romain, il prêcha l'Evangile en Espagne au temps des apôtres, et après bien des travaux il mourut en prison à Talca,

ville de cette contrée dont la situation précise ne m'est pas connue.

JEROME DE LA CROIX (Le P.), Dominicain portugais, missionnaire au XVI^e siècle dans les Indes orientales et en particulier à Siam où il fut martyrisé. — Ses supérieurs l'envoyèrent en Orient lorsqu'il n'était encore que diacre à cause de sa régularité et son ardente charité, la vertu chez lui suppléant à l'âge. Il se rendit d'abord à Goa d'où le vicaire général de la congrégation Orientale le fit passer à Malacca avec un confrère le P. Sébastien de Cantu. De Malacca ils pénétrèrent dans le royaume de Siam, et ayant appris le langage de ce pays en peu de temps ils annoncèrent l'Evangile au peuple, qui était fort étonné de les entendre parler si facilement leur langue. Ils firent une moisson abondante, et baptisèrent un grand nombre de Siamois qui leur présentèrent ensuite leurs enfants à instruire dans la foi. Deux païens, mécontents de voir renverser les idoles, résolurent de tuer ces étrangers ennemis de leurs dieux. Ils feignent de se battre en duel devant la demeure des religieux; et comme ceux-ci accouraient pour apaiser la querelle, l'un des idolâtres perce avec son arme le cœur du P. Jérôme qui expire, martyr de la foi et de la charité; le P. Sébastien blessé grièvement ne succomba point; et s'étant rétabli il continua avec grand succès la mission pour laquelle on lui envoya des auxiliaires. C'est en 1555 que le P. Jérôme de la Croix tomba sous le fer d'un infidèle. Quatorze ans plus tard, son compagnon eut aussi le bonheur de cueillir la palme qu'ambitionnent tous les missionnaires. — *Voy.* CANTU.

JEROME DE MONTE-SARCHIO (Le P.), Capucin italien et missionnaire au Congo, à l'époque où le P. Mérolla s'y trouvait, c'est-à-dire vers la fin du XVII^e siècle. Le P. Mérolla travailla au Congo de 1683 à 1689. Quant au P. Jérôme de Monte-Sarchio, il y resta vingt ans et baptisa plus de cent mille nègres. Ce nombre prodigieux peut fort bien n'être pas exagéré. Il ne forme, après tout, que cinq mille par an, chiffre qui ne présente rien d'impossible, les historiens remarquant que les conversions étaient très-nombreuses à cette époque au Congo. Les rois étaient chrétiens depuis près de deux siècles, et les missionnaires avaient toute facilité de prêcher, de catéchiser, d'instruire un peuple nombreux et fort ignorant. Les incrédules, ceux qui ne voulaient pas du christianisme, faisaient cette objection, que les éléphans qui n'étaient point baptisés, devenaient cependant très-gros et très-gras et vivaient fort longtemps. On voit que les arguments de tels adversaires n'étaient pas bien subtils. Il n'y avait en réalité à combattre que le climat, ennemi très-redoutable, la polygamie et les superstitions, deux vices auxquels les nègres sont fortement enclins. Peut-être aussi n'exigeait-on pas des néophytes des dispositions bien parfaites, un entier amendement des mœurs et l'extirpation complète des vieilles croyances païennes. On espérait sans doute que si les parents ne formaient pas tous d'excellents chrétiens, leurs enfants au moins seraient élevés dans la foi, et qu'ainsi après quelques générations, le christianisme aurait pris racine dans le pays. L'avenir a prouvé que cette prévision n'était pas dénuée de fondement. (*Voy.* CONGO.) Que de fatigues, que de sueurs, que d'efforts n'a-t-il pas fallu à de courageux missionnaires pour atteindre de si grands résultats! Que n'ont-ils pas souffert pendant plus de trois cents ans dans ces contrées lointaines et inconnues, tant de missionnaires dont il n'est arrivé jusqu'à nous qu'un petit nombre de noms, et le récit de si grands travaux en quelques mots : Cent mille personnes baptisées par un seul apôtre! Quelle belle couronne dans le ciel! Que de mérites pour l'éternité!

JOANNICE, ou CALOJEAN, roi catholique de la Bulgarie au commencement du XIII^e siècle. — *Voy.* CALOJEAN.

JONIS, corruption du mot *Sonnis* ou *Sonnites*, *Sunnites*. — Les Sunnites sont une des principales sectes musulmanes. On les nomme ainsi du mot *Sunna* qui veut dire *tradition*. Ils admettent en effet, outre le Koran, l'autorité de la tradition.

JOSEPH (le P.), Franciscain réformé, missionnaire en Afrique à la fin du XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e. — Il était préfet ou supérieur de la mission de son ordre établie à Sennaar en Nubie. Il pénétra même en Abyssinie et reçut de l'empereur Yassous I^er (1680 à 1704) une lettre pour le pape Clément XI. Cette lettre datée du 28 janvier 1702 répond à un bref apostolique que le Souverain Pontife avait envoyé au même monarque. On la trouve imprimée à la suite de la *Relation historique d'Abyssinie*, par le P. Lobo. C'est à la suite de cette lettre que le pape Clément XI envoya en Abyssinie en 1704 les PP. Weiss et deux autres Franciscains qui furent martyrisés en 1716 sous le règne de David IV.

Quant au P. Joseph, qui avait conduit sept abyssins à Rome, lorsqu'il porta la lettre de l'empereur au Pape, il n'est plus parlé de lui dans la suite. Ce religieux était probablement italien. Les Franciscains réformés chargés par Innocent XII (1691 à 1700) de la mission d'Ethiopie, obtinrent d'établir une maison de procure de leur ordre au Caire et un hospice dans la Haute-Egypte, à Achmin (autrefois Panopolis), pour servir de pied-à-terre et de lieu de correspondance à ceux d'entre eux qui iraient en Ethiopie, et aussi pour travailler à la conversion des Coptes. Ils desservent encore cette mission de la Haute-Egypte; mais leurs tentatives sur l'Abyssinie n'ont jamais eu de succès.

JOSEPH, cinquième archevêque de Cambalu ou Pékin, après Fr. Guillaume de Prato. — Il eut pour successeur en 1403, Fr. Dominique, Mineur. On doit regarder comme très-douteux que l'archevêque Joseph ait jamais vu son Eglise, car depuis la révolution de 1368, par laquelle les Chinois chassèrent les Tartares, et se délivrèrent de

leur joug, il n'est plus question des missions de ce pays dans les Relations du temps. — *Voy.* Jean de Montecorvino pour les commencements de l'Église latine en Chine.

JOSEPH d'ALTINO (Le P.), Capucin italien, missionnaire au XVII^e^ siècle en Afrique et martyr. — Il s'appelait dans le monde Tortulani. Envoyé dans la mission d'Abyssinie, il n'y put pénétrer à cause de la cruelle persécution que Facilidas (1632-1665) exerçait contre les catholiques. Ce monarque apostat avait commencé par exiler ou mettre à mort la plupart des missionnaires européens. Ensuite il veilla à ce qu'il ne fût pas possible à d'autres de pénétrer dans ses États; puis il amena sans trop de difficulté les simples fidèles ses sujets à quitter la religion catholique pour retomber dans le schisme et l'hérésie. Les Capucins ayant été chargés par le pape Urbain VIII de ranimer la foi en Abyssinie après l'exil des Jésuites (1633) établirent une station apostolique à Massaouah sur la côte de la mer Rouge. Ce port appartenait dès lors aux Turcs. L'arrivée du P. Joseph d'Altino et du P. Félix de Saint-Séverin qui venaient seconder le P. Antoine de Pietra Santa (après l'an 1642) ayant donné de l'inquiétude à Facilidas, il envoya au pacha turc une ambassade avec de riches présents (150 onces d'or et 50 esclaves), lui demandant de faire mourir ces étrangers ou de les lui livrer. Le musulman, avide et féroce, trouva dans cette proposition le moyen de satisfaire à la fois sa cupidité et son fanatisme. Il fit trancher la tête aux trois Capucins et toucha le prix du sang. — *Voy.* Antonin de Vergolata, Chérubin, François Agathange de Vendôme.

JOSEPH DE FIESI (Le P.), Capucin italien, de la province de Sassari (île de Sardaigne), missionnaire dans le Levant. — Il est parti au mois de mai 1846 pour la Mésopotamie avec deux autres religieux du même ordre, le P. Augustin de Sorso et le P. Benoît d'Iglesias, l'un et l'autre de l'île de Sardaigne.

JOSET (Le P.), Jésuite suisse, du diocèse de Bâle, missionnaire en Amérique. — Il est parti en 1843 pour se rendre chez les sauvages du Nouveau-Monde et s'est embarqué au Hâvre, le 20 mars, avec trois autres religieux de sa société, le P. Soderrini et le P. Zerbinatti, italiens et le Fr. Mayri, maltais, coadjuteur temporel.

JOUEN (Le P.), Jésuite français du diocèse d'Evreux, missionnaire en Afrique dans l'île Madagascar dont il est préfet apostolique. — Il est parti de Toulon pour cette destination au commencement de 1846 avec le P. Finasse de Lyon, et le Fr. Lebrotse, coadjuteur, tous deux de la compagnie et envoyés aussi à Madagascar.

JOURDAIN (M.), prêtre français, missionnaire dans l'extrême Orient au commencement de ce siècle. — Il fut envoyé en Cochinchine par le séminaire des Missions-Etrangères dont quelques directeurs, réfugiés en Angleterre, travaillaient à pourvoir de prêtres les chrétientés délaissées de l'Asie. Il s'embarqua à Londres en 1799; mais malheureusement la mort l'enleva peu après son entrée en mission, le 25 juillet 1803.

JOURDAN (M.), prêtre français, du diocèse de Dijon, de la société des Missions-Etrangères, missionnaire en Asie. — Il est parti de Nantes le 9 novembre 1846 avec quatre prêtres de la même congrégation. On lui avait assigné pour destination le séminaire chinois de Pulo Pinang dans l'île de ce nom près des côtes de Malacca. Les missionnaires français y élèvent un grand nombre de jeunes gens pour le sacerdoce. Lorsque cet établissement ne contenait qu'une vingtaine de sujets vers 1822 à 1825, il était, dans les *Annales de la Propagation de la foi*, l'objet de détails fort intéressants, et même on insérait la touchante correspondance des séminaristes chinois de Pinang avec les séminaristes français de Lyon : maintenant que la maison a pris un accroissement prodigieux, on garde le silence le plus absolu sur tout ce qui peut la toucher. Cependant il s'agit là d'une œuvre capitale, la formation ou la multiplication du clergé chinois. Il paraît qu'il y a actuellement à Pulo Pinang deux cents séminaristes chinois, y compris peut-être des Cochinchinois. Le clergé indigène du Tong-King n'est pas obligé de sortir du royaume pour faire ses études, la nature du pays, l'ordre établi dans la mission et diverses circonstances le permettant ainsi.

JOURNET (M.), prêtre français, du diocèse de Carcassonne, et du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans la Malaisie Asiatique. — Il est parti de Bordeaux à la fin de décembre 1842 avec sept autres prêtres de la même congrégation destinés pour Siam, la Cochinchine, l'Indoustan, etc. Parmi eux se trouvaient M. Luquet et M. Sohier, devenus depuis évêques (*Voy.* Luquet). Nous tenons d'un ecclésiastique de Carcassonne, que M. Journet est mort pendant la traversée de Pondichéry à Syngapoure, ou peu de temps après son arrivée dans sa mission.

JOVIEN (Saint), sous-diacre, missionnaire en France au III^e^ siècle. — Le pape saint Sixte II le donna pour compagnon à saint Pérégrin, qu'il envoyait pour prêcher l'Evangile dans les Gaules. C'est tout ce qu'on sait de saint Jovien : il contribua probablement aux nombreuses conversions que son évêque fit à Auxerre et dans le territoire de cette ville.

JOVINIEN (Saint), lecteur, envoyé d'Italie dans les Gaules par le pape saint Sixte II, avec saint Pérégrin qui prêcha l'Evangile vers la fin du III^e^ siècle dans les Gaules au territoire d'Auxerre, et fut le premier évêque de cette ville. — On ne sait rien de particulier sur saint Jovinien. L'église d'Auxerre l'honore le 5 mai.

JOVITE (Saint), Prédicateur de la foi à Brescia en Italie, et martyr au II^e^ siècle. — Dans un moment de persécution où l'évêque de cette ville s'était caché, Jovite eut, avec son frère saint Faustin, le généreux

courage de lever la voix pour annoncer Jésus-Christ. Ils furent pris et mis à mort par ordre de l'empereur Adrien. C'était vers l'an 421. On ignore s'ils étaient prêtres, s'ils étaient du pays ou étrangers, et tous les autres détails de leur vie, car les actes qu'on a d'eux ne sont pas sûrs. L'Eglise honore ces glorieux martyrs le 15 février. — *Voy.* FAUSTIN.

JUDAS (ISCARIOTE), un des douze premiers apôtres, choisis par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, et le seul qui fut infidèle à sa vocation. — Ce fut l'amour de l'argent qui le perdit, et cette circonstance doit être une leçon terrible pour les missionnaires qui n'ont pas le cœur détaché de toute affection pour les biens de la terre. Judas, dont le nom est devenu une infamie, vendit son divin Maître à ses ennemis, et ensuite se pendit de désespoir peu de temps avant la Passion. Ainsi le malheureux ajouta à son crime du déicide un autre crime, plus grand s'il se peut : car le crime du suicide est irréparable. Après avoir été destiné par le Sauveur du monde à devenir un vase d'élection, à travailler au salut de milliers d'âmes, et de peuples entiers, et à parcourir comme ses confrères dans l'apostolat de vastes régions qu'il aurait éclairées des lumières de la foi, il devint un objet d'aversion, d'horreur, de malédiction éternelle pour Dieu et pour tout le genre humain, parce qu'il n'avait pas correspondu aux grâces dont il avait été comblé. Combien cet exemple doit faire frémir tous ceux qui se sont sentis appelés à travailler au salut de leurs frères et qui ont écouté la voix de la chair et du sang, et ceux qui, après avoir mis la main à la charrue, ont lâchement regardé en arrière!

Judas était fils de Simon Iscariote, ou plutôt Iscarioth, était le nom de son pays : le bourg d'Iscarioth est dans la tribu d'Ephraïm selon Eusèbe et saint Jérôme. D'autres veulent qu'il ait été de la tribu d'Issachar, et que de là on l'ait nommé Issachariotes, d'où par abréviation on a fait Ischariotes. D'autres enfin tirent ce nom du bourg de Carioth, dans la tribu de Juda.

Saint Irénée et saint Epiphane parlent d'un faux évangile sous le nom d'Evangile de Judas qui avait été composé par les Caïnites pour autoriser leurs erreurs.

JUDE (SAINT), surnommé THADDEE et LEBBEE, un des douze premiers apôtres choisis et envoyés par Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne. — Le surnom de Thaddée qui en syriaque veut dire *louange, confession*, le distingue de Judas Iscariote; le nom de Lebbée se trouve dans le texte grec de saint Matthieu ; saint Jérôme l'interprète d'un homme qui a de l'esprit, de l'intelligence. Saint Jude était frère de saint Jacques le Mineur, apôtre et évêque de Jérusalem, et de saint Siméon, deuxième évêque de la même ville, et ils sont tous appelés frères du Seigneur, c'est-à-dire ses proches parents, selon la manière de parler des Hébreux.

Ils étaient fils de Cléophas et de Marie sœur de la sainte Vierge. Quelques auteurs disent qu'ici il faut entendre le mot *sœur* par rapport à la sainte Vierge comme le mot *frère* à l'égard de Jésus-Christ et que la mère de Notre-Seigneur était fille unique.

Le livre des *Constitutions apostoliques* rapporte que saint Jude s'occupait aux travaux de la campagne avant que Jésus-Christ l'appelât à l'apostolat. La plupart des apôtres étaient des pêcheurs ; un d'entre eux, saint Matthieu, était un publicain ou receveur d'impôts, ce qu'on nommerait aujourd'hui dans notre langue un homme en place ou un employé; pour saint Jude, il aurait été laboureur. Il était marié, comme saint Pierre, saint Philippe et quelques autres des douze. On lit dans Eusèbe, père de l'histoire ecclésiastique, que les Juifs, en haine de Jésus-Christ, dénoncèrent deux petits-fils de cet apôtre comme étant descendants du roi David. L'empereur Domitien avait ordonné de mettre à mort tous les membres de cette famille pour ôter à la nation juive tout prétexte de se révolter. Les deux petits-fils de saint Jude cultivaient ensemble, de leurs propres mains, un champ qui leur appartenait : ils confessèrent généreusement leur foi. L'empereur charmé de leur simplicité et rassuré par la bassesse de leur condition, les renvoya comme des personnes qui n'étaient nullement à craindre pour la sûreté de l'Etat. On les éleva depuis à la prêtrise et ils gouvernèrent des Eglises considérables.

Revenons à la vie de saint Jude lui-même. Cet apôtre était cher à son divin Maître, à cause de l'ardeur et de la vivacité de son zèle plus encore que pour sa parenté. On ne sait ni quand, ni comment il devint disciple de Jésus-Christ. L'Evangile ne dit rien de lui jusqu'au moment où il est compté parmi les apôtres.

Après l'Ascension et la descente du Saint-Esprit, Jude travailla, comme ses confrères, à délivrer le monde des ténèbres de l'ignorance, de la superstition et de l'idolâtrie. Eusèbe rapporte que saint Thomas envoya à Edesse saint Thaddée, un des disciples du Sauveur, pour y prêcher la foi et que le roi Abgare reçut le baptême de ses mains avec un grand nombre de ses sujets. Saint Jérôme et autres pensent que ce Thaddée est l'apôtre saint Jude ; mais l'opinion la plus commune est que ce sont deux personnages distincts, et que le Thaddée dont il s'agit, était un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur. Les martyrologes placent sa fête au 21 août.

Selon Nicéphore, Isidore et les martyrologes, saint Jude prêcha dans la Judée, la Samarie, l'Idumée, la Syrie et surtout la Mésopotamie. On lit dans saint Paulin, qu'il planta la foi dans la Libye (Afrique), quelques auteurs ajoutent dans l'Arabie. Il retourna à Jérusalem en 62, après le martyre de l'apôtre saint Jacques le Mineur, son frère, évêque de cette ville, et il assista à l'élection que l'on fit de saint Siméon, qui

était aussi son frère, pour gouverner la même Eglise.

On a de saint Jude une lettre adressée à toutes les Eglises de l'Orient, et surtout aux Juifs convertis, qui avaient été l'objet principal de ses travaux. Cette lettre ou épître, est au nombre des livres canoniques, comme les Epîtres de saint Paul. L'apôtre saint Pierre avait précédemment adressé aux fidèles deux lettres, dont la seconde était spécialement destinée à les prémunir contre les erreurs des simoniens, des nicolaïtes, des gnostiques. Le zèle de saint Jude fut enflammé à la vue des ravages que ces hérésiarques continuaient de faire dans l'Eglise. Il adopte certaines expressions du Prince des apôtres, et lorsqu'il renvoie aux Epîtres de saint Pierre et de saint Paul, il insinue que ces apôtres ne vivaient plus ni l'un ni l'autre. Il se sert, en peignant les hérétiques, d'épithètes très-fortes et de similitudes très-expressives. Il les appelle des météores errants qui, après avoir ébloui un instant, vont se perdre dans la nuit éternelle. Leur chute, selon lui, vient de l'orgueil, de l'envie, de leur amour pour les plaisirs sensuels. Il exhorte les fidèles à traiter avec compassion ceux qui sont tombés, à tâcher de les ramener, de les arracher au feu du vice et de l'hérésie. — Les protestants n'admettent point cette lettre, comme inspirée. Ils sont sur ce point comme sur tant d'autres, en opposition avec la constante tradition. Mais alors, sur quoi s'appuient-ils pour croire à l'authenticité et à l'inspiration de l'Evangile? Sur des raisons humaines tirées intrinsèquement des principes de la critique, etc.? alors c'est une affaire d'érudition et d'opinion, et que devient, dans ce cas, la seule base qu'ils n'aient pas rejetée, l'autorité de la parole de Dieu?

De la Mésopotamie, saint Jude passa en Perse, suivant Fortunat et plusieurs martyrologes. Ceux qui le font mourir en paix à Bérythe, en Phénicie, le confondent avec Thaddée, un des soixante-douze disciples, qui prêcha la foi à Edesse, en Mésopotamie, et dont il a été parlé plus haut. Nous apprenons de Fortunat et des martyrologes d'Occident, que saint Jude souffrit le martyre en Perse. Le Ménologe de l'empereur Basile et quelques auteurs grecs mettent sa mort à Arat ou Ararat, en Arménie, qui dépendait alors de l'empire des Parthes, et qui était regardée conséquemment comme faisant partie de la Perse. Quelques auteurs grecs disent qu'il fut percé de flèches; d'autres ajoutent qu'on l'avait auparavant attaché à une croix. Les Arméniens honorent encore aujourd'hui saint Barthélemy et saint Jude, comme leurs premiers apôtres. L'Eglise latine fait la fête de saint Jude avec celle de saint Simon, le 28 octobre, et le Martyrologe romain parle ainsi d'eux :

« Fête des apôtres saint Simon le Cananéen et de saint Thaddée qu'on appelle aussi Jude. Ces deux apôtres prêchèrent l'Evangile, saint Simon en Egypte, et saint Thaddée en Mésopotamie; ensuite, étant entrés ensemble dans la Perse, et ayant soumis une grande multitude de cette nation à Jésus-Christ, ils consommèrent leur martyre. »

JUDE BARSABAS, Chrétien des temps apostoliques. — Il fut envoyé de Jérusalem avec Paul et Barnabé à l'Eglise d'Antioche, pour lui faire connaître la résolution qui avait été prise au concile de Jérusalem, sur le sujet des observances légales. Après avoir demeuré quelque temps à Antioche, il s'en retourna à Jérusalem; c'est tout ce qu'on sait de ses actions. Saint Luc dit qu'il était prophète, et des premiers d'entre les frères (les Chrétiens). On pourrait en conclure avec vraisemblance, qu'il était prêtre ou même évêque; il est indubitable qu'il travaillait dans le ministère, c'est-à-dire, à la propagation de la foi. On croit qu'il était du nombre des soixante-douze disciples.

JUGUET (M. Pierre), prêtre français, de la société des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire dans le royame de Siam, au XVIII^e^ siècle. — Il partit en 1771 pour les Indes; mais ravi par une mort prématurée, il expira le 27 janvier 1774, dans le Camboge, pays voisin de sa mission. Cet ecclésiastique était de l'ancien diocèse de Saint-Malo (Bretagne), aujourd'hui uni à celui de Rennes.

JULES (Saint), martyr, honoré par les Coptes et les Abyssins. — Le Martyrologe rapporte, à la date du 22 octobre, qu'il fut mis à mort pour Jésus-Christ, avec plusieurs autres fidèles de l'un et l'autre sexe : mais on ne voit pas en quel lieu ni en quel temps se consomma leur sacrifice.

JULIEN (Saint), évêque de Lescar au V^e^ siècle. — Il est regardé comme le premier évêque de Béarn, dont le siége fut fixé dans la suite à Lescar. Au milieu de ces populations énergiques, il fallut sans doute bien des travaux et des souffrances pour combattre l'erreur, l'idolâtrie, la superstition et pour fonder la religion chrétienne. Les hérétiques ariens le mirent à mort pour son attachement à la foi véritable. Ce ne peut être par un autre motif que les protestants ont profané et brûlé ses restes vénérables. Quelle réforme du Christianisme, que celle qui allait partout insultant à la cendre des morts, et de morts si glorieux, de nos Pères dans la foi, nos apôtres, nos modèles! Quel retour aux mœurs de la primitive Eglise! Comme si les premiers Chrétiens ne nous avaient pas laissé des preuves palpables de leur religieux respect envers les corps de leurs martyrs et de leurs confesseurs!

JULIEN (Saint), apôtre et premier évêque du Mans, au III^e^ siècle. — On ne sait absolument rien de sa vie et de ses travaux apostoliques, sinon qu'il faisait partie de cette célèbre mission des Gaules, envoyée de Rome, vers le milieu du III^e^ siècle, et composée de saint Denys de Paris, saint Austremoine d'Auvergne, saint Saturnin de Toulouse, saint Gatien de Tours, saint Paul de Narbonne, saint Martial de Limoges et saint Trophime d'Arles, selon une opinion assez

commune. Cependant il est permis de croire que ces trois derniers remontent à une époque bien plus reculée. Quant à saint Julien, Fleury dit qu'il souffrit le martyre comme tous les autres, et il paraît que ce serait vers la fin du IIIe siècle, qu'il aurait versé son sang. La ville du Mans garde avec vénération la tête de saint Julien, dans la cathédrale. Le corps de cet apôtre était dans une abbaye auprès de la même ville (Saint-Julien du Pré). En 1562, les protestants brûlèrent la plus grande partie de ces reliques vénérables, ce qui ne leur fait certainement pas honneur. La Bible, toute seule, n'aurait pas tiré les habitants du Maine de l'idolâtrie et de la barbarie. D'ailleurs il faut quelqu'un pour engager les païens et même les fidèles à lire et à goûter la Bible : de là, la nécessité d'avoir des hommes comme saint Julien, qui continuent le ministère des apôtres, et ceux qui brûlaient leurs reliques pour réformer l'Eglise, n'étaient certainement pas animés de l'Esprit de la véritable et primitive Eglise, l'Eglise des apôtres, qu'ils tiennent pour vraie et sainte, et qu'ils regardent comme type.

JULIEN (Saint), missionnaire à Beauvais, au IIIe siècle. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était le compagnon d'apostolat de saint Lucien, qui vint annoncer l'Evangile dans cette partie de la France, et qu'il souffrit le martyre avec lui vers l'an 290. — *Voy.* Lucien.

JULIEN SABAS L'ANCIEN (Saint). — Le martyrologe romain fait mention, le 14 janvier, de ce saint qui, du temps de l'empereur Valens, rétablit, dit-il, la foi catholique dans Antioche, où elle était presque anéantie. Le même jour, on honore quarante-trois moines égyptiens, qui furent mis à mort pour la foi de Jésus-Christ, dans le pays de Raïttre, par les Blemmyens, peuple nègre, dont la figure est représentée par les anciens sous des couleurs horribles. — *Voy.* Blemmyens.

JUNILLON (Le P. Ferdinand-François), Mariste français du diocèse de Valence, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Brest, au commencement d'octobre 1844, sur l'*Héroïne*, corvette de l'Etat, avec trois religieux de la même Société : le P. Violette, d'Amiens, le Fr. Auber, de Poitiers et le Fr Feloux, de Lyon, destinés comme lui pour l'Océanie centrale. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis neuf ans, il n'a rien été publié sur les travaux apostoliques de ces religieux.

JUSTE (Saint), moine et évêque italien, missionnaire en Angleterre au VIIe siècle. — Il était né à Rome et avait revêtu l'habit religieux dans le monastère de Saint-Grégoire. Le pape Grégoire le Grand, connaissant sa piété et ses talents, l'envoya en Angleterre, en 601, pour y partager les travaux apostoliques de saint Augustin. Saint Juste convertit un grand nombre de païens, et en 604 il fut sacré évêque de Rochester. Après avoir occupé ce siége pendant vingt ans et avoir éclairé des lumières de la foi une multitude d'idolâtres, il succéda, en 624, à saint Mellit sur le siége archiépiscopal de Cantorbéry, la première église d'Angleterre. Le pape Boniface V (619-625), en lui envoyant le pallium, lui écrivit une lettre où il le félicitait sur le grand nombre d'âmes qu'il avait gagnées à Jésus-Christ; il y louait sa patience et son zèle et l'exhortait à persévérer jusqu'à la fin pour ne pas perdre la couronne.

Saint Juste, qui avait sacré saint Romain, son successeur sur le siége de Rochester, conféra également l'ordination épiscopale à saint Paulin, archevêque d'Yorck. Il mourut le 10 novembre 627, et fut enterré avec ses deux prédécesseurs, saint Augustin et saint Mellit. Il est honoré le 10 novembre

JUVENCE (Saint), évêque. — Il est honoré le 8 février. Le Martyrologe romain en fait mention en ces termes : *A Pavie (Italie), saint Juvence, évêque, qui travailla avec zèle pour l'Evangile.* Il était d'Aquilée, selon la tradition, et disciple de saint Cyr et de saint Hermagore, apôtres, le premier de Pavie, le second d'Aquilée : il succéda à saint Pompée, deuxième évêque de Pavie, et mourut lui-même vers l'an 139, après environ quarante ans d'épiscopat. On ne sait rien de certain sur ses actions et sur sa vie, qui est toute dans ce mot : *saint*. Que pouvait être un saint évêque dans les premiers siècles de l'Eglise, au milieu d'un petit nombre de généreux Chrétiens et d'une foule innombrable d'idolâtres? Il ne pouvait être qu'un zélé missionnaire, comme sont aujourd'hui les vicaires apostoliques de la Chine, de la Corée, de la Mandchourie, de la Mongolie, du Thibet et de l'empire d'Annam.

K

KAITBAI, sultan d'Egypte, de la dynastie des Mamelouks Bordjites, régna de 1468 à 1496, et protégea en Egypte et en Terre-Sainte les missionnaires Franciscains, auxquels il devait personnellement de la reconnaissance. Son nom s'écrit aussi Khathybey. — *Voy.* ce dernier mot.

KALEB (Saint), roi d'Abyssinie au VIe siècle. Son vrai nom est Elesbaan, et il est honoré dans l'Eglise romaine. — Les Ethiopiens l'ont surnommé Caleb, qui signifie *le béni.*

KALENTER, sorte de magistrats en Perse. Ils rendent la justice. On ne doit pas les confondre avec les Calenders, qui sont des religieux musulmans.

KAMEL ou CAMELI (Fr. Georges-Joseph), Jésuite autrichien, missionnaire à la fin du XVIIe siècle, dans les îles Philippines (Océanie). — Il était né à Brünn, en Moravie. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il a laissé des Mémoires sur l'histoire naturelle de l'Archipel qu'il évangélisait. Du reste on ne donne aucun détail sur ses travaux apos-

toliques, leur date précise, leur durée, leurs succès, etc.

KAN-SOU, province de Chine, au nord-ouest de l'Empire. — Il n'y a presque pas de Chrétiens.

KAN-TUNG. — On trouve quelquefois écrit ainsi, dans les Relations des missions, le nom de la ville de Canton, en chinois, Kouang-tong. — *Voy.* CANTON.

KARATCH, impôt de capitation que paient au gouvernement turc tous les sujets non musulmans et particulièrement les Chrétiens.

KASKASKIA, petite ville des Etats-Unis d'Amérique, dans la haute Louisiane. — Elle est bâtie sur la rivière du même nom, à quatre lieues au-dessus de son embouchure dans le Mississipi. La population est presque toute française; ce sont les Français qui l'ont fondée, lorsqu'ils étaient maîtres de toute la Louisiane; aussi Kaskaskia est une des plus anciennes paroisses catholiques du pays. Il y avait un curé à poste fixe, bien longtemps avant l'arrivée (1818) de M. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans. Celui qui gouvernait alors cette paroisse était un vénérable septuagénaire, M. Olivier de Nantes. Il occupait le poste depuis plus de vingt ans (1797). Sa pauvreté était à peine imaginable. L'arrivée d'un évêque qui allait ressusciter la religion catholique dans le pays transporta de joie ce bon vieillard.

Les Jésuites avaient autrefois institué un noviciat à Kaskaskia; mais c'était probablement au XVIII^e^ siècle, avant la suppression de leur ordre par le Pape Clément XIV.

KE-BAC, mots annamites qui signifient *pays du nord*. — C'est le nom que les Cochinchinois emploient pour désigner le Tong-King, qui est effectivement au nord par rapport à eux; mais les Tong-Kinois n'aiment pas cette appellation. De leur côté, ils donnent à la Cochinchine, le nom de Quang à cause d'une de ses provinces ainsi appelée. Les Cochinchinois ne souffrent pas volontiers, pour désigner leur patrie, ce terme de *Quang*, qu'ils regardent comme injurieux.

KEBA CHRISTOS, prince abyssin au XVII^e^ siècle. — Il était vice-roi du Tigré, sous l'empereur Socinios (1605 à 1632). — C'était un catholique fervent. Il vainquit son prédécesseur, Técla Georges, qui avait apostasié et s'était mis à la tête d'une insurrection des hérétiques du pays. — *Voy.* TECLA GEORGES.

KEBO, village de Cochinchine. — Il est tout chrétien, ainsi que plusieurs autres dans le voisinage.

KE-CHO, capitale du Tong-King. — C'est le nom vulgaire et familier: il signifie le marché ou le grand marché, le marché par excellence, parce qu'il y a marché tous les jours, tandis que dans les autres villes du royaume, le marché n'a lieu qu'à certains jours. Dans le langage officiel et relevé, la capitale du Tong-King s'appelle Thang-Lông-Thanh, c'est-à-dire *la ville du Dragon jaune*. Ce nom lui a été donné au XI^e^ siècle, par le roi Thaï-tô (de la dynastie de Ly, 1010 à 1028), en mémoire d'une vision qu'il eut sur le grand fleuve. Ké-Cho avait été construite au commencement du VII^e^ siècle, lorsque le Ton-King n'était qu'une province de la Chine. Sur la fin du X^e^ siècle, le roi Tiên-Hoang (968 à 980) bâtit plus à l'ouest une ville nommée Hoa-lu, qui servit pendant quarante ou cinquante ans de résidence aux rois du Tong-King. Elle n'existe plus, mais on en trouve encore quelques vestiges. Elle est bâtie sur le Song-Ca, le grand fleuve, qui partage le Tong-King en deux parties à peu près égales: elle n'est comprise dans aucune des treize provinces du royaume; mais elle sert de noyau et de centre commun aux quatre provinces du nord, Xu-Bac, du midi, Xu-Nam, de l'est, Xu-Dong, et de l'ouest, Xu-Doaï, ainsi dénommées à cause de leurs positions, par rapport à Ké-Cho. On les appelle encore Tu-Trân, c'est-à-dire, les quatre gouvernements principaux.

La ville de Ké-Cho, qui ne dépend d'aucun grand gouvernement, forme à elle seule un département (*phu*), divisé en deux arrondissements (*huyên*), subdivisés en trente-six quartiers (*phuong*).

KEFRI (SAINT), un des principaux saints honorés dans l'Église d'Ethiopie. — *Voy.* LALIBÉLA.

KEIVIN ou COEMGEN (SAINT), Irlandais du VI^e^ siècle, fondateur du monastère de Glandelac. — *Voy.* COEMGEN.

KELLNER (Le Fr. DISMAS) (1), Franciscain allemand, missionnaire aux Etats-Unis (Amérique du Nord). — Il est parti du Havre pour New-Yorck, le 26 mai 1844, avec trois autres religieux de son ordre; le P. Unterthiener, et les Frères Wieser et Stober. Sur le même vaisseau étaient embarqués quatre autres moines allemands, le P. Büchmager, Capucin de Presbourg en Hongrie; le P.

(1) D'après une pieuse tradition, Dismas était le nom du bon larron, crucifié avec Notre-Seigneur, qui, en raison de son repentir, lui promit l'entrée du paradis pour le jour même. — Le mauvais voleur s'appelait Gesmas. C'était une nature brutale et un cœur endurci: il mourut impénitent à côté de Celui qui est la source du salut. Dans ses *Révélations sur la Passion*, la vénérable sœur Emmerich dit que les exécuteurs qui vinrent achever les trois suppliciés, le trouvèrent encore vivant et plein de vigueur. Ils ne se contentèrent pas de lui briser les jambes selon l'usage, ils furent encore obligés, pour lui arracher l'âme, de lui décharger des coups de leurs barres de fer sur l'estomac: ce misérable poussait des hurlements affreux. — En Allemagne, où l'on honore les trois rois Mages sous les noms de saint Gaspard, saint Melchior et saint Balthasar, il paraît qu'on fait aussi la fête de saint Dismas, et qu'on donne quelquefois son nom au baptême. Il n'est pas douteux, en effet, que ce voleur ne soit mort en saint, puisqu'il a obtenu de la bouche de Celui qui est la Vérité même, l'assurance qu'il entrerait, dès le jour de sa mort, dans la félicité céleste.

Schwessinger, Bénédictin tyrolien, et les Frères Reimpracht et Fichl, Rédemptoristes bavarois. Toute cette colonie était conduite en Amérique par M. Raffeiner, prêtre de la même nation, vicaire général du diocèse de New-Yorck pour les Allemands. Il était venu en Europe chercher des ecclésiastiques de sa langue, sans doute pour les besoins spirituels des émigrants allemands, dont le nombre va toujours en augmentant. Le Fr. Kellner et les trois autres Franciscains étaient destinés pour le diocèse de Cincinnati, dans l'Ohio, où l'élément germanique est dans une proportion considérable.

KELLY (M.), prêtre irlandais, missionnaire en Afrique, chez les nègres de Guinée. — Il naquit à Dungarvon, diocèse de Waterford, et partit de Londres pour le cap Palmas, le 21 novembre 1843, avec M. Baron, évêque de Constantine, et vicaire apostolique des deux Guinées. — Un Frère coadjuteur, nommé Jean Egan, Irlandais aussi, les accompagnait.

KENNY (Saint), en latin, *Canicus*, *Cainicus* et *Kenicus*, Irlandais du vi^e^ siècle, un de ces nombreux moines qui continuèrent, étendirent et consolidèrent fortement l'œuvre apostolique de saint Patrice. — Il naquit en 527. Pendant sa jeunesse, il passa quelque temps sous la conduite du saint abbé Docus, dans le pays de Galles, et ensuite il eut pour maître saint Firniau, abbé de Cluain-Irraird (Irlande). Son zèle et ses travaux pour la propagation de la piété en Irlande, l'ont fait regarder comme un des principaux ornements de cette île. Lié d'une étroite amitié avec saint Colomkille, il allait quelquefois le visiter dans l'île de Hey. C'est saint Kenny qui fonda le monastère d'Achadh-Bho, où ont siégé anciennement les évêques d'Ossory (1052-1160). Il mourut en 599, dans un lieu qui depuis a été appelé Kilkenny (*Cella sancti Canici : Cellule de saint Kenny*), et qui est devenu une ville importante (24,000 âmes), chef-lieu de comté, dans la province de Leicester (Est de l'Irlande). On y a transféré, au xii^e^ siècle, la résidence des évêques d'Ossory. — Ossory paraît être le nom ancien du territoire, et ne désigne pas une ville en particulier. Cependant l'évêché subsiste toujours sous le titre d'Ossory. Kilkenny n'est point un évêché, comme plusieurs le disent par erreur, mais simplement la résidence des évêques d'Ossory. Ce siége est occupé aujourd'hui par M. Edouard Walsh, institué le 12 mai 1846. — Saint Kenny est honoré le 11 octobre.

KENTIGERN (Saint), évêque de Glascow en Ecosse au vi^e^ siècle, est un des principaux apôtres de la foi chrétienne dans l'extrême nord de l'Europe. Il est plus connu sous le surnom de Mungho, Mongho, Mungo, qui veut dire *Bien-aimé*. Sa naissance était fort illustre, puisqu'il était issu du sang royal des Pictes. Il vint au monde vers l'an 516, et dès sa plus tendre jeunesse on le mit sous la conduite de saint Servan, évêque-abbé de Culros (près du Lottriau et du comté de Fife en Ecosse). Ce pieux prélat inspira à son élève de grands sentiments de douceur et de piété. La pureté des mœurs du jeune Kentigern et ses autres vertus le rendirent extrêmement cher à son maître et à tous ceux qui le connaissaient : c'est ce qui lui fit donner le doux nom de Mungo. Son éducation terminée, il se retira dans un lieu écarté nommé Glasghu (Glascow) où il mena une vie fort austère ; mais il fut obligé de quitter cette solitude, parce que le clergé et le peuple le demandèrent instamment pour évêque.

On sait que l'Eglise d'Ecosse présentait, dans les premiers siècles et jusqu'à la fin du moyen âge, cette singularité à peu près inouïe, que les évêques y étaient ambulants et n'avaient point de siége attitré. Chaque prélat choisissait pour résidence le lieu qui était le plus à sa convenance, ou le plus avantageusement situé pour le bien de la religion, ou le plus commode pour l'administration spirituelle de chaque tribu. C'est pourquoi saint Kentigern, après sa consécration, établit son siége à Glasghu ou Glascow; il y assembla un grand nombre de personnes pieuses qui retracèrent la vie des premiers Chrétiens de Jérusalem. Son diocèse était fort vaste, car il s'étendait de la mer du nord à la côte occidentale, c'est-à-dire dans toute la largeur de l'Ecosse; et les peuples en étaient fort ignorants : ces deux circonstances donnèrent beaucoup d'exercice à son zèle et à sa patience. Afin de répandre de plus en plus la lumière de l'Evangile, il en faisait souvent la visite et toujours à pied. Les païens, éclairés par les soins du pieux prélat, renonçaient en foule à leurs superstitions et venaient demander le baptême. Non-seulement saint Kentigern ruina l'idolâtrie dans le midi de l'Ecosse, mais il préserva son troupeau du venin de l'hérésie pélagienne qui faisait beaucoup de ravages dans la Grande-Bretagne. Bien plus, brûlant du désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ, il inspira les sentiments dont il était animé à plusieurs de ses disciples et les envoya prêcher la foi au nord de l'Ecosse, dans les îles Orcades, en Norwége et jusqu'en Islande. Ces grandes choses et ces succès ne doivent pas étonner de la part d'un prélat tel que Kentigern le bien-aimé, car c'était un homme de prière : sans cesse en oraison, récitant tout le Psautier chaque jour, il avait encore plusieurs autres pratiques de piété, de manière que son âme n'était jamais distraite de la présence de Dieu. Il mortifiait continuellement sa chair par des jeûnes rigoureux et par d'autres austérités extraordinaires. Pendant le Carême, il s'éloignait du commerce des hommes et allait passer ce saint temps dans une solitude absolue, ne s'entretenant qu'avec le ciel.

Cependant Dieu lui ménagea, comme il fait à ses fidèles serviteurs et à ses meilleurs amis, des épreuves douloureuses. Un usurpateur impie renversa du trône le bon

roi Rydderch le Généreux qui était parent de saint Kentigern. Par suite de ce changement de régime, le prélat fut obligé de fuir : il se réfugia auprès de saint David archevêque de Ménévith chez les Bretons du pays de Galles, et il resta dix- huit ans dans cet exil. Après la mort du tyran, il retourna vers son Eglise, en 560. Le roi Rydderch le Généreux et deux de ses successeurs avaient une grande confiance dans le prélat et faisaient le meilleur usage de leur autorité, l'aidant autant qu'ils pouvaient dans les pieux projets qu'il formait pour la propagation de l'Evangile et pour la réformation des mœurs. En 565, saint Kentigern eut une conférence avec saint Colomb qui commençait à prêcher l'Evangile aux Pictes septentrionaux. Ces peuples avaient déjà quelque connaissance de Jésus-Christ, parce que Kentigern leur avait envoyé des missionnaires tirés du nombre de ses disciples.

Le saint évêque de Glascow mourut en 601, à l'âge de 85 ans : ainsi il avait environ soixante ans d'épiscopat, ayant été élu fort jeune. On l'enterra dans sa cathédrale, et il en devint le premier patron. Son tombeau y a toujours été en grande vénération jusqu'à la prétendue réforme.

KENTUCKI, république de l'Amérique du Nord dans les Etats-Unis, entre l'Ohio, l'Illinois, l'Indiana, le Missouri, le Tennessée, et la Virginie. Sa capitale est Francfort. — Le Kentucki est grand comme un cinquième de la France. Il a été exploré pour la première fois en 1754 par Macbridge. Les premiers colons européens y pénétrèrent en 1785. C'étaient des catholiques du Maryland au nombre de vingt familles ; leur nombre s'accrut rapidement malgré les guerres qu'il fallut soutenir contre les sauvages qui défendaient leur pays et leur propriété. En 1790, il y avait déjà 73,000 âmes, et dans ce chiffre on ne comprend que les blancs ; aux Etats-Unis, les Indiens sont toujours en dehors des recensements. En 1792, le Kentucki, démembré de la Virginie, fut admis dans l'Union comme Etat distinct. En 1800, sa population s'élevait à 221,000 âmes ; en 1810, à 406,000 ; en 1820, à 564,000 ; en 1830, à 689,000. Depuis ce temps, elle doit s'être accrue au delà d'un million d'âmes. L'esclavage existe encore dans ce pays, mais il n'y a pas la même intensité qu'en Louisiane, dans l'Allabama, les Carolines, la Virginie, etc.

Le Kentucki a été évangélisé en 1788 par le P. Wheelan, Franciscain irlandais ; puis en 1793, M. Badin, prêtre français d'Orléans, venait d'être ordonné, y fut envoyé par M. Carroll : il y travailla pendant vingt-cinq ans et fut comme le fondateur de cette Eglise naissante. Quelques prêtres français l'aidèrent momentanément : c'étaient MM. Barrières, Fournier, Salmon ; puis M. Thayer, ministre protestant irlandais, qui s'était converti au catholicisme à Rome, et avait été ordonné prêtre en France. Vint ensuite, en 1804, M. Nérinckx, missionnaire flamand, rempli de zèle et de vertus. Peu après arriva une colonie de Trappistes sous la conduite du Fr. Urbain Guillet, leur supérieur : ils restèrent au Kentucki jusqu'en 1814 ou 1815. Des Dominicains anglais vinrent également dans les premières années du XIXe siècle travailler aux fondements de l'Eglise du Kentucki : les premiers étaient le P. Wilson et le P. Twite ; ils se recrutèrent dans le pays et ils y subsistent encore. Ce sont eux qui les premiers ont évangélisé l'Ohio vers 1820. Enfin en 1808 le Saint-Siége érigea un évêché pour le Kentucki et en fixa le siége à Bardstown, petite ville située dans le comté de Nelson, à seize lieues au sud-ouest de Francfort. M. Flaget, Sulpicien français, en fut nommé évêque, et malgré ses refus, il dut à la fin accepter le fardeau. Son sacre eut lieu en Amérique le 4 novembre 1810 ; le prélat consécrateur était M. Carroll, archevêque de Baltimore, assisté de MM. Egan et de Cheverus, évêques de Philadelphie et de Boston. L'épiscopat de M. Flaget a duré jusqu'en 1850, époque de sa mort, c'est-à-dire 40 ou 42 ans. Ce prélat est le véritable apôtre du Kentucki : il n'avait trouvé en arrivant dans le pays qu'une ébauche d'Eglise ; il laissa un diocèse florissant, un clergé relativement nombreux, des séminaires, des communautés religieuses, etc. Il avait eu trois coadjuteurs, M. David, Sulpicien de Nantes, institué le 4 juillet 1817 évêque de Mauricastre, sacré le 15 août 1819, mort en 1841 ; M. Chabrat, également français, institué le 21 mars 1834 évêque de Bolina, rentré en France à cause de sa santé qui est ruinée ; enfin M. Spalding, américain du Kentucki, institué le 9 mai 1848, et sacré le 10 septembre de la même année ; c'est lui qui a succédé à M. Flaget dans le gouvernement de cette Eglise, le 11 février 1850

Le diocèse de Bardstown comprenait d'abord outre le Kentucki, le Tennessée, l'Ohio, le Michigan, l'Indiana, et l'Illinois. Chacune de ces républiques en a été successivement détachée pour former des diocèses distincts. Celui de Cincinnati dans l'Ohio a été érigé en 1821 ; celui du Détroit dans le Michigan, en 1833 ; Vincennes dans l'Indiana, en 1834 ; Nashville dans le Tennessée, en 1837 ; Chicago dans l'Illinois, en 1843. On a même érigé en 1847 un second évêché dans l'Ohio, à Cleveland.

Cependant la ville de Bardstown, où avait été fixé le siége épiscopal en 1818, n'avait pas réalisé ce qu'on espérait à cette époque. Elle était restée presque stationnaire au milieu de toutes ces villes qui grandissent si rapidement en Amérique. Sa population qui s'élève à 2,000 âmes seulement, dont 3 ou 400 catholiques, était condamnée par la position qu'elle occupe à ne plus s'accroître parce qu'elle est confinée dans les terres, loin du mouvement du commerce. Le siége de l'évêché n'était donc pas fixé convenablement à Bardstown. M. Flaget avait à cœur

de changer cet état de choses. Il en obtint à cet effet l'agrément du concile de Baltimore et du Souverain Pontife. La bulle qui autorisait la translation du siége de Bardstown à Louisville arriva en 1841. M. Flaget alla quelque temps après résider dans cette dernière ville qui a environ 20,000 âmes, dont 5 à 6,000 catholiques. Une nouvelle cathédrale y a été commencée en 1849. Le Kentucki forme donc à présent le diocèse de Louisville, suffragant de Baltimore jusqu'en 1850 et, depuis lors, de Cincinnati érigé en archevêché. Il y a dans le Kentucki environ 35,000 catholiques et 55 prêtres, un grand et un petit séminaire, deux colléges dirigés par les Jésuites, un autre collége dirigé par les prêtres séculiers, un couvent de Dominicains, un de Trappistes, quatre établissements de Religieuses de Notre-Dame de Lorette, cinq maisons de Sœurs de la Charité, deux de Religieuses du tiers-ordre de Saint-Dominique, et une de Dames du Bon-Pasteur. Toutes ces religieuses se vouent aux œuvres de charité ou à l'enseignement. Elles honorent l'Eglise catholique aux yeux des protestants et rendent de grands services à la religion. Grâce à la liberté pour tous, l'avenir de l'Eglise est assuré au Kentucki. C'est encore un grain de senevé, mais qui ne peut manquer de devenir un grand arbre avec le temps, et par la vertu de la séve divine dont il est rempli.

KERHERVE (M. Pierre), missionnaire français, du diocèse de Quimper (Bretagne), membre de la Congrégation des Missions-Etrangères de Paris. — Parti de France en 1750 pour les missions de l'Orient, il fut nommé évêque de Gortyne *in partibus* et vicaire apostolique en Chine (sans doute de la province de Sutchuen); mais il mourut à Chantobon (entre Siam et le Camboge), sans avoir été sacré. C'est le 22 janvier 1766 que Dieu l'appela à lui. Pendant son apostolat de seize années, il avait probablement été missionnaire dans le royaume de Siam, ou bien il se trouvait de passage à Chantobon pour les affaires de sa chrétienté, quand il y fut surpris par une mort prématurée. MM. de Raymond, Maigrot et La Cerre, missionnaires français de la même congrégation, nommés avant lui évêques et vicaires apostoliques en Chine, avaient été enlevés également au début de leur épiscopat.

KHAN, titre de certains souverains chez les peuples tartares. — Il s'ajoutait au nom propre : c'est ainsi qu'on dit Gengis-Khan. L'empereur des Turcs, aujourd'hui même, porte encore ce titre : il s'appelle Abdul-Aziz-Khan, sultan des Ottomans. En Perse on donne le nom de Khan aux gouverneurs de provinces.

KHAN-BALICK, c'est-à-dire *résidence au roi*. — Au moyen âge, on donnait ce nom mongol à la ville de Pékin, et elle est toujours nommée Cambalu dans les relations de ce temps. Il y avait en cette ville un archevêché latin au XIV^e^ siècle; la religion catholique y était libre, protégée même, et très-florissante. — *Voy.* Cambalu.

KHANG-HI, empereur de Chine de 1662 à 1722, surnommé le Louis XIV de la Chine.

KIANG-SI, province de Chine. — Elle formait avec le Tchi-Kiang un vicariat apostolique confié aux Lazaristes et gouverné par M. Rameaux, évêque de Myre, membre de cette congrégation. Actuellement le Kiang-Si forme à lui seul un vicariat apostolique distinct, rempli par M. Delaplace, évêque d'Adrianople *in partibus*.

KHATHY-BEY, soudan d'Egypte, qui régna de 1468 à 1496 (près de trente ans). — Ce prince protégeait les missionnaires Franciscains dans ses Etats, particulièrement au Caire, et à Jérusalem qui dépendait aussi de son royaume. Il avait été autrefois exilé dans cette dernière ville, n'étant encore qu'amiral, et s'y était vu délaissé de tout le monde dans sa disgrâce. Fr. François de Plaisance, Mineur observantin italien et gardien du mont Sion, subvint au contraire à son dénûment et eut pour lui les procédés d'une charité vraiment chrétienne. Rentré en faveur et devenu ensuite Sultan, il accueillit avec une extrême bienveillance deux religieux que Fr. François lui envoya pour le féliciter, et il nomma un grand dignitaire de sa cour, protecteur des Franciscains, qui pendant son règne purent réparer les Lieux-Saints et furent exempts des vexations ordinaires. — *Voy.* François de Plaisance.

KIARAN ou KENERIN, ou PIRAN (Saint), évêque irlandais, le plus célèbre des saints qui parurent en Irlande avant saint Patrice. Les Irlandais l'appellent le premier-né de leurs saints. Les uns le font naître dans le comté d'Ossory, d'autres dans le comté de Cork. Il vint au monde vers l'an 352 suivant Usher. — Ayant fait un voyage à Rome pour se perfectionner dans la connaissance et la pratique de la religion chrétienne, dont il avait été médiocrement instruit, il repassa ensuite en Irlande avec cinq ecclésiastiques qui méritèrent depuis, par leur sainteté, d'être élevés à l'épiscopat. Ils se nommaient Lugace, Colomban, Meldan, Lugad et Cassan. Les écrivains irlandais supposent que saint Kiaran fut ordonné évêque à Rome; mais il est plus probable qu'il fut un des douze évêques que saint Patrice sacra pour l'aider à planter la foi en Irlande.

Kiaran mena d'abord la vie monastique dans un lieu environné de bois près de la rivière de Fuaran, où il se forma bientôt un monastère fort nombreux, puis une ville nommée Saigi, qui prit par la suite le nom de *Sier-Keran* (*Saint-Kiaran*). Le vertueux moine convertit toute sa famille, puis un grand nombre d'autres idolâtres; après quoi il passa en Grande-Bretagne, dans les Cornouailles pour y mener la vie érémitique dans une plus grande solitude : il forma

quelques disciples à la piété par ses discours et ses exemples, et mourut dans cette retraite près de la Sévern.

Quant à ses cinq compagnons, l'histoire ne nous apprend rien sur leur compte, et il n'est point dit d'une manière formelle qu'ils aient jamais été regardés positivement comme saints et honorés d'un culte public. Ce qui paraît certain, c'est qu'ils ont secondé saint Kiaran dans son ministère évangélique, et si plus tard ils devinrent évêques, peut-on douter qu'ils aient été sacrés par saint Patrice, l'apôtre de l'Irlande? Ainsi toutes les conjectures s'accordent à en faire des coopérateurs de la grande prédication qui gagna à Jésus-Christ cette île des saints, cette terre de douleur, de foi, d'héroïque persévérance.

KILIEN (Saint), évêque irlandais, missionnaire en France. Il est honoré le 13 novembre. — D'après le Martyrologe il serait mort à Aubigny, en Artois. J'ignore à quelle époque il vivait ; on peut présumer que c'est vers le VII^e^ ou VIII^e^ siècle, époque où un grand nombre de ses compatriotes, anglais, irlandais et écossais, venaient prêcher l'Evangile en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Scandinavie, en France, en Suisse et sur tout le continent.

KIM (Joseph), Chrétien cochinchinois, martyr au XVII^e^ siècle. — C'est dans la persécution de l'an 1664 qu'il fut mis à mort pour Jésus-Christ : mais on n'a aucun détail particulier sur le supplice qu'il endura. (*Voy.* Caio, Ky, Phuoc, Luce, etc., qui ont été immolés à Jésus-Christ dans la même persécution et la même année.) Tous ces généreux néophytes avaient été convertis et formés à la vertu par le P. de Rhodes et d'autres missionnaires Jésuites. D'autres fidèles, Benoît, Alexis, Dominique, Augustin, Simon, Jeanne et Benoîte, de la même nation que Kim, remportèrent aussi la palme du martyre en 1664 ; mais on ne sait rien de particulier sur le genre et les circonstances de leur glorieuse mort.

KING, mot chinois qui signifie *le ciel*. — Il y a eu, au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, de grandes controverses entre les missionnaires sur la question de savoir s'il signifiait aussi Dieu. Les Jésuites étaient, en général, pour l'affirmative; les Dominicains, les prêtres des Missions-Etrangères et les autres missionnaires prétendaient que ce mot exprimait seulement l'idée du ciel matériel, et ne voulait point dire le Seigneur du ciel. Le Saint-Siége a donné raison à ces derniers et a proscrit l'usage du mot *king* parmi les Chrétiens.

KING-BAC-XU, une des provinces du Tong-King. — Elle est située au centre du royaume, mais au nord de la capitale. Dans le langage vulgaire et familier on l'appelle Xu-Bac, la province du nord, *xu* signifiant *province* et *bac, le nord*. C'est une des provinces connues sous le nom de Tu-Trân, les quatre gouvernements principaux, placés au nord, au midi, à l'est et à l'ouest de Ke-Cho, la capitale, le centre du royaume.

KIO-TCHIN, mandarin chinois, qui vivait au commencement du XVII^e^ siècle. — Il excita une cruelle persécution contre les missionnaires, sur la fin du règne de l'empereur Wan-Li ou Chin-Tsoung (1573-1620). Voici à quelle occasion : Ayant été envoyé en 1615 de Pékin à Nankin, il fut excité à se déclarer contre les prédicateurs de l'Evangile par les bonzes, alarmés des progrès de la religion chrétienne. Le président du tribunal de Lipu, à Pékin, qui connaît des sectes, des coutumes, des étrangers, entra dans ses vues et représenta que l'expulsion des Jésuites importait à la sécurité de l'Empire. On fit, par surprise, apposer la signature de l'empereur sur un décret, et au mois d'août 1615, l'ordre fut envoyé dans toutes les provinces de la Chine de mettre les missionnaires en prison. Les PP. Vagnon, Alvarez et Semedo, qui se trouvaient à Nankin, furent renvoyés à Canton et à Macao, mais on leur fit souffrir auparavant les plus barbares et les plus indignes traitements, auxquels Kio-Tchin paraît avoir présidé lui-même. Les Jésuites de Pékin, de Kang-Tcheou et des autres résidences, souffrirent beaucoup moins. En 1622, cette persécution se ranima, parce qu'on affecta de confondre les Chrétiens avec certains sectaires qui venaient d'exciter des troubles dans la province de Chan-Tong. Les missionnaires furent obligés de se cacher jusqu'au moment où Kio-Tchin, leur persécuteur acharné, étant tombé en disgrâce, ils purent enfin respirer. Les incursions des Tartares Mantchous, qui commençaient alors à mettre l'Empire en danger, donnèrent même occasion à quelques Chrétiens de faire rappeler solennellement les Jésuites à titre de savants, dont les connaissances, soit en mathématiques, soit dans l'art de fondre les canons ou même dans la stratégie européenne, serait d'un grand secours contre l'ennemi. L'empereur Hi-Tsoung (1621-1627), petit-fils de Wan-Li, les appela et fit venir aussi de Macao à Pékin une compagnie de canonniers portugais, commandés par deux capitaines, Pierre Cordeiro et Antoine Rodriguez del Capo. Quant à Kio-Tchin, il n'en est plus question dans la suite. (*Voy.*, pour plus de détails, Vagnon.) Tchin paraît être le nom de la charge ou du grade qu'avait ce mandarin, car on dit *le tchin*, comme on dirait *le docteur, le colonel, le commissaire, le conseiller* Kio.

KIPOHA, nom d'un chef mariannais ou Chamorri qui, à Guaham, fit un accueil hospitalier aux Jésuites espagnols, lorsque ces religieux allèrent, en 1668, porter aux îles Mariannes l'Evangile, qui n'y avait pas encore été annoncé. — Il fut baptisé par le P. de Sanvitores, et il est le premier de sa nation qui ait été fait Chrétien, du moins sur le sol de l'archipel, car les îles des Larrons étant découvertes depuis plus de cent quarante ans, les naturels avaient sans doute des relations avec les îles Philippines, et il est indubitable que plusieurs y venaient chez les Espagnols, puisque le P. de Sanvi-

tores apprit leur langue pendant la traversée, de manière qu'il put les prêcher dès son arrivée à Guaham : par conséquent, quelques-uns avaient pu être faits chrétiens à Manille; cependant on n'en trouve aucune mention.

Kipoha, baptisé en 1668 à Guaham, sous le nom de Jean, n'était pas, à beaucoup près, un excellent néophyte. Il ne réforma ni ses mœurs corrompues, ni même son caractère cruel. Le catéchiste Bazan lui ayant fait quelques remontrances au sujet du scandale qu'il donnait, et lui ayant représenté la douleur dont son exemple abreuvait les missionnaires et l'Eglise naissante des Mariannes, Kipoha, aveuglé par sa passion, le fit assassiner le 31 mars 1672. Il ne faut pas être étonné outre mesure d'un pareil crime commis par un homme encore revêtu de la robe baptismale : les mêmes faits se sont présentés partout, et, en particulier, Clovis, notre premier roi chrétien, n'était guère moins barbare après avoir embrassé la vraie religion que lorsqu'il adorait les idoles; il signala même la fin de sa vie par des traits inouïs de cruauté. Il faut, en général, plusieurs générations pour que le christianisme imprègne complétement de son esprit de douceur et de pureté les peuples qui s'y convertissent, et les exemples du contraire font assurément exception.

Quoi qu'il en soit, les îles Mariannes, ainsi nommées parce qu'elles durent la foi au pieux zèle de Marie-Anne d'Autriche, reine d'Espagne, se convertirent entièrement dès la fin du XVII^e^ siècle, et depuis plus de cent cinquante ans, c'est un pays tout chrétien, qui fait partie du diocèse de Zébu ou Nom de Jésus (îles Philippines). — *Voy.* SANVITORES.

KIS (le P. EMERIC), Jésuite hongrois du XVII^e^ siècle. — Il naquit à Tyrnaw en 1631, et fut envoyé à la cour des princes Rakotzi qui venaient d'embrasser la religion catholique. Il resta dix ans avec eux, dirigeant leur conscience et prêchant avec succès. Il mourut vers 1714, âgé de plus quatre-vingts ans, et après avoir fait imprimer à Cashau plusieurs ouvrages de controverse contre les calvinistes.

KISSERNANETOU, c'est à-dire, *Maître de la vie*, mots par lesquels les Indiens de la Louisiane (Amérique) désignent Dieu, ou le Grand-Esprit.

KNAB (SÉBASTIEN), vingt-neuvième archevêque de Naxivan en Arménie, fut institué en 1638. — Il reçut le pallium à Vienne, en Autriche, des mains du cardinal Bonvisi, et mourut en 1691. Knab était Allemand, mais on ne dit pas de quelle province d'Allemagne il tirait son origine.

KO-LAO, mots chinois qui signifient *ministre d'Etat*. — Un Ko-lao de l'empereur Chin-Tsoug, nommé Siu, fut converti à la religion chrétienne par le P. Ricci. Il retoucha le style d'un ouvrage composé en chinois par ce missionnaire; c'était le livre sur la *Véritable doctrine de Dieu* (*Thien chu-chi-ly*), qui fut compris dans l'Encyclopédie des chefs-d'œuvre de littérature nationale recueillis par ordre de l'empereur Khien-Long, en 160,000 volumes.

KOLLONITZ (le P. DE), Carme hongrois, évêque *in partibus* d'Agathonique, etc. — *Voy.* INNOCENT DE SAINT-LÉOPOLD, son nom de religion.

KON-KUN, ville de Perse sur le golfe Persique. — Il en est souvent question dans les Relations des missions sous le nom de Congo. — *Voy.* ce mot.

KONSKI (Saint HYACINTHE OLDOVRANSKI), Dominicain polonais au XIII^e^ siècle, missionnaire dans toute l'Europe orientale et septentrionale, en Tartarie, au Thibet, et jusqu'en Chine. — C'est un des plus grands apôtres dont il soit fait mention dans l'Histoire des Missions. — *Voy.* HYACINTHE.

KOUBLAI, cinquième kakhan gengiskhanide, c'est-à-dire suprême empereur mongol de la race de Gengiskan, dont il était petit-fils, régna de 1259 à 1294. — Sa capitale était Pékin. Son empire ne comprenait pas que la Chine et la Mongolie, il s'étendait de la mer Glaciale au détroit de Malacca. La Corée et l'empire Birman étaient ses tributaires. Les membres de sa famille, qui régnaient sur l'Asie centrale, la Perse, la Moscovie, reconnaissaient sa suzeraineté et ne faisaient rien sans son consentement. Lorsque Houlagou, son frère, fut chargé de soumettre le kalifat de Paatha, c'est-à-dire le calife de Bagdad : Quand au bout de huit ans, dit l'histoire chinoise, il eut pris ce roi, passé la mer à l'occident et conquis jusqu'au pays des Foulang (des Francs), on lui donna le titre de garde héréditaire de ces contrées. Arghoun, fils d'Houlagou et roi de Perse (1284 à 1290), reçut aussi de Koublaï, son oncle, l'investiture de son royaume. Plus tard on oublia ces lointains tributaires.

Koublaï fit bâtir le quartier tartare de Pékin; la ville chinoise existait auparavant et se nommait Cambalu, qui veut dire résidence du kan : *Iluec avoit une ansiene cité grant et noble qe avoit a nom Cambalu qe ce vaut a dire en nostre lengaje la cité du Seingnor*. Telles sont les paroles de Marco Polo. Cette étymologie ou traduction mongole est confirmée par Abel Rémusat.

Une autre institution date du règne de Koublaï, Pa-ce-pa, jeune Thibétain, dont la famille était depuis mille ans en possession de la place de premier ministre du roi de Thibet, s'étant fait prêtre de la religion de Boudha, Koublaï le nomma à la charge de Talé-Lama qui existait bien avant lui; mais il l'entoura d'un lustre et d'une puissance extraordinaires et lui donna même quelque pouvoir temporel pour rehausser l'éclat de sa dignité suprême. Koublaï était boudhiste, mais d'une autre secte que les Chinois, boudhistes aussi depuis plus de douze cents ans; et le monarque chercha à faire prévaloir sa secte en Chine. Le boudhisme le plus pur est celui du Thibet et du Népal. Cette religion règne d'ailleurs en Mongolie, en Chine, au Japon, dans l'Inde, en Corée,

mais elle y est un peu défigurée. Ses prêtres, qui sont nommés *lamas* au Thibet et en Mongolie, s'appellent *bonzes* partout ailleurs. Cette religion paraît remonter jusqu'à mille ans avant l'ère chrétienne. Elle a été fondée dans l'Inde, où elle n'est plus dominante, et a été supplantée par le brahmisme. Propagée ensuite dans l'Asie centrale longtemps avant Jésus-Christ, puis en Chine au Ier siècle, au Thibet, en Corée, au Japon, etc., elle range sous sa loi, à elle seule, presque la moitié des habitants de la terre. Ses sectateurs sont bien plus nombreux que tous les Chrétiens ensemble, y compris le schisme grec et les sectes protestantes, et deux fois plus que les seuls catholiques. Mais le boudhisme est divisé comme le mahométisme en une foule de sectes, et les Chinois différant passablement des Thibétains et des Mogols, Koublaï en vint jusqu'à persécuter leurs bonzes en faveur des lamas.

Ce prince fit une expédition contre le Japon et ne réussit pas; mais il acheva le grand canal, fit explorer les sources du Noang-Ho, fit faire des progrès à l'astronomie, rétablit les colléges dans tout l'empire, appela des savants étrangers de la Perse, de la Transoxane, de l'Inde et même de l'Italie. Marco-Polo resta à sa cour pendant dix-sept ans. Koublaï encourageait les gens instruits, faisait fleurir les sciences, les mathématiques, les arts, le commerce, les manufactures, la statistique. Il fit faire des enquêtes sur les productions et sur la misère dans chaque province. Il envoya des ambassadeurs au pape Grégoire X, et en reçut. De son temps, le papier-monnaie existait en Chine, et avait cours forcé sous peine de mort. La monnaie réelle était en cuivre et basée sur le système décimal. On connaissait, à cette époque, et dans cet empire, la poudre, le canon, les catapultes, les bombes. Ces notions sommaires sur Coublaï, sa puissance, son génie, son caractère, etc., donnent une assez grande idée d'un pareil monarque. Il mourut en 1294, à quatre-vingts ans, après en avoir régné trente-cinq. C'est dans les dernières années de son règne (1292 ou 1293) que Fr. Jean de Montecorvino arriva à Pékin et lui remit des lettres du pape Grégoire X. Son successeur et petit-fils Temour, en chinois, Tsung-Tsoung, régna de 1295 à 1307, et professa comme lui une espèce d'éclectisme qui lui faisait tolérer, protéger même tous les cultes. C'est la dernière année de son règne, en 1307, que Pékin fut érigé en archevêché par le pape Clément V.

Il a paru utile de rappeler en peu de mots tous ces événements importants, mais dont la plupart ne rentrent pas, à proprement parler, dans le plan de cet ouvrage. Seulement, ils servent à montrer combien était grand, à cette époque, le théâtre de l'apostolat des FF. Mineurs en Chine et en Tartarie.

KOUEI-TCHEOU, province de Chine, dans l'intérieur de l'empire. — Depuis une dizaine d'années elle forme un vicariat apostolique, gouverné d'abord par M. Albrand, évêque de Sura, et actuellement par M. Fauri également évêque *in partibus*. Le Kouei-Tcheou a été autrefois évangélisé par les Jésuites. Le P. Turcotti, religieux italien de cet ordre, et évêque d'Andreville *in partibus*, en fut vicaire apostolique ainsi que le P. Wisdelou, Jésuite français, évêque de Claudiopolis. Ensuite le Kouei-Tcheou fut administré par le vicaire apostolique du Sutchuen, tiré de la congrégation des Missions-Etrangères. En 1846 on l'a érigé en vicariat apostolique distinct. Il y a quelques missionnaires français qui travaillent à y étendre la foi, car le nombre des Chrétiens y a toujours été et y est encore fort restreint. Cependant ils ont fourni d'illustres martyrs, qui seront peut-être canonisés un jour, entre autres Pierre Ou qui a déjà été déclaré vénérable.

KOUEN (*kia-Kouen*), nom chinois d'une sorte de torture qu'on emploie dans le pays pour faire faire des aveux aux criminels. Plusieurs missionnaires, entre autres M. Gleye, y ont été soumis.

KUOH (Le P. Joachim), Franciscain chinois de la province de Nou-Kou-Ang, missionnaire dans sa patrie. — Il était venu en Europe au collége de la Propagande de Rome où il fit ses études, se prépara aux saints ordres et prit l'habit des Fr. Mineurs. Après avoir reçu le sacerdoce, il partit de la ville éternelle le 12 février 1844 pour retourner en Chine comme missionnaire. Avec lui partirent en même temps cinq Franciscains, sans doute italiens, et un autre religieux du même ordre, Chinois de nation, natif de Canton. Il se nommait le P. François Liam et était aussi élève de la Propagande. Ces sept Mineurs étaient embarqués sur le navire à vapeur *la Cléopâtre* qui les déposa à Bombay (Indoustan) le 8 mai : de là ils continuèrent leur voyage à bord du navire *la Julia* jusqu'à Hong-Kong. Huit Pères Jésuites étaient partis de Rome en même temps qu'eux sur le navire à vapeur *la Julia* qui devait les déposer à Madras. La destination ultérieure de ces missionnaires ne m'est pas connue.

KY (Luce), chrétienne cochinchinoise, qui souffrit la mort pour Jésus-Christ au XVIIe siècle. — Son père, Pierre Ky, fut également martyr (*Voy.* l'article suivant) dans la même persécution en 1664. Luce ayant vu mettre à mort *en haine de la foi* un Chrétien nommé Etienne, resta auprès du corps après que les exécuteurs se furent retirés. Des païens, remarquant le soin qu'elle prenait de l'envelopper, en versant des larmes et en le priant d'intercéder pour elle, lui dirent en se moquant d'elle: « Jeune fille, que faites-vous là? ce mort ne peut être touché ni de vos soins, ni de vos larmes, ni de vos prières. — Vous qui ne connaissez, répondit-elle, d'autre Dieu que le démon dont vous adorez les idoles, vous ne savez pas que ce mort est dans le ciel couronné de gloire, et que dans ce fortuné séjour il peut m'obtenir de Dieu les secours dont j'ai besoin. Passez et laissez-

moi lui rendre les derniers devoirs et les honneurs que je puis.»

A l'entrée de la nuit elle fit transporter le corps du martyr dans un bateau et l'enterra. Sa piété reçut la plus belle des récompenses. Dès ce moment Dieu lui inspira un si ardent désir du martyre qu'elle n'attendit pas qu'on vînt la prendre. Ayant appris qu'on la cherchait, elle se recommanda aux prières des Chrétiens et alla se présenter d'elle-même au mandarin qui jugeait les Chrétiens et les envoyait à la mort. « Mon père, dit-elle au tribunal, a eu le bonheur et la gloire de mourir pour Jésus-Christ. Je suis donc les mêmes sentiments que lui, et je déteste vos idoles de bois et de pierre. — Attendez, jeune folle, lui dirent les soldats, que vous soyez sur les dents des éléphants ; là vous prêcherez plus à votre aise. — Je connais cela, répliqua-t-elle : je n'éprouve aucune crainte; j'irai au ciel, il me suffit. »

Le juge irrité la condamna immédiatement au dernier supplice et ordonna aux soldats de la traîner par les cheveux hors de l'audience et de l'exposer aux éléphants. La courageuse vierge ne poussa pas une plainte, pas un soupir pendant qu'on la traînait ainsi. Arrivée au lieu de l'exécution, elle s'assit, arrangea ses cheveux, prit la situation la plus modeste qu'elle put, tourna ensuite la tête et voyant un éléphant furieux qui venait fondre sur elle, elle fit le signe de la croix et joignit pieusement les mains. L'éléphant la remua d'abord avec sa trompe ; ensuite il la jeta trois fois en l'air. Pendant ce supplice, l'angélique créature tint toujours les mains élevées vers le ciel. Un second éléphant survint qui l'écrasa sous ses pieds et mit son corps en pièces.

Ainsi périt cette jeune fille vraiment héroïque. C'était vers la fin de l'an 1664. Des informations canoniques furent faites sur sa mort et sur celle de son père et d'environ quarante autres Chrétiens martyrisés en Cochinchine pendant cette persécution. Mais le Saint-Siége n'a pas encore procédé à leur béatification.

KY (Pierre), Chrétien cochinchinois, martyr au XVII^e^ siècle. — Il eut la tête tranchée pendant la persécution de 1664, après l'exil des missionnaires. Deux autres Chrétiens subirent le même supplice avec lui : c'étaient Michel Mien et Ignace Vang. Pierre fut exécuté le dernier; étant sur le point de recevoir la mort, il protesta à haute voix qu'il se soumettait de bon cœur à l'ordre du roi et qu'il mourait avec joie pour sa religion, pleine, ajouta-t-il, de vérité et de justice.

Le bourreau, en levant le sabre pour le frapper, lui dit, par manière de raillerie : « Ayez bon courage. — Faites votre métier, lui répondit Pierre, je ne crains pas la mort, ne craignez rien vous-même. »

Sa tête ne fut pas emportée d'un seul coup : le bourreau acheva de la lui trancher contre terre. Les soldats brisèrent les têtes des trois martyrs, coupèrent leurs corps par morceaux, qu'ils jetèrent de tous côtés. Mais les femmes de ces illustres défenseurs de la foi s'empressèrent de les recueillir. Leur amour pour de si dignes époux et leur respect pour ces martyrs de Jésus-Christ les mettaient au-dessus de la crainte de la mort : car elles s'y exposaient en accomplissant un tel acte de piété; mais les persécuteurs eux-mêmes admirèrent leur courage.

La fille de Pierre Ky, nommée Luce, fut également mise à mort pour la foi. — *Voy.* l'article précédent.

L

LAAB (Saint Nacueto), roi d'Ethiopie, honoré par les Abyssins comme un des principaux saints de leur Eglise. — *Voy.* Lalibéla.

LABAT (Le P. Jean-Baptiste), Dominicain français, missionnaire en Amérique aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. — Il naquit à Paris, en 1663, et fut d'abord professeur de philosophie à Nancy. Ses supérieurs l'envoyèrent en Amérique, en 1693. Il fut chargé de la cure de Macouba, dans l'île de la Martinique ; puis il visita, en qualité de supérieur des missions de son ordre, toute la chaîne des Antilles françaises, anglaises et hollandaises, depuis Grenade jusqu'à Saint-Domingue. Les Anglais étant venus, en 1703, attaquer la Guadeloupe où il se trouvait, le P. Labat donna des preuves d'un grand courage et contribua, par ses conseils éclairés, à la défense de cette colonie. Etant revenu en France par l'Espagne, en 1705 et 1706, il se rendit à Rome, en 1709, pour y veiller aux intérêts de la mission des Antilles. Il revint d'Italie à Paris, en 1716, et mourut dans cette ville, le 6 janvier 1738, à soixante-quinze ans, dans le couvent de son ordre de la rue Saint-Honoré.

Le P. Labat est connu par ses ouvrages, qui intéressent le géographe, l'historien et le lecteur ordinaire, et qui sont cités fort souvent comme une excellente description des colonies ou autres pays lointains, à l'époque où il écrivait. Je vais les citer d'après Feller, où j'ai puisé à peu près tout cet article. Seulement, je ne suivrai pas l'ordre du temps dans lequel ils ont paru, mais je les classerai selon leur importance relativement à mon sujet :

Nouveau voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ce pays, l'origine, les mœurs, la religion et le gouvernement des habitants anciens et modernes; les guerres et les événements singuliers qui y sont arrivés pendant le long séjour que l'auteur y a fait; le commerce, les manufactures qui y sont établies et le moyen de les augmenter, avec une descrip-

tion exacte de toutes ces îles, ornée de figures; imprimé à Paris, en 1722, 6 vol. in-12; à La Haye, en 1724, 6 vol. in-12, et en 1738, 2 vol. in-4°; et encore, à Paris, en 1742, en 8 vol. in-12.

On voit combien ce livre est utile à consulter sur une foule de matières, et on pourrait peut-être y puiser des renseignements assez rares et assez peu connus sur l'établissement de la religion chrétienne dans les petites Antilles et sur l'histoire ecclésiastique de ces pays, pendant les XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Voici le jugement que l'abbé Fontaines porte de la Relation du P. Labat :

« C'est un livre agréable et instructif, écrit avec une liberté qui réjouit le lecteur. On y trouve des choses utiles semées de traits historiques assez plaisants. Ce n'est peut-être pas un bon livre de voyages, mais c'est un bon livre de colonies. Tout ce qui concerne les nôtres y est traité avec étendue. On y souhaiterait seulement un peu plus d'exactitude dans certains endroits. La partie botanique est principalement sujette à critique. »

Il a été traduit en Allemand par Schad, avec le *Voyage*, de Laborde, *aux îles Caraïbes*. Nuremberg, 1783-1787; 6 vol. in-8°, avec figures.

Relation historique de l'Ethiopie occidentale, 1732; 5 vol. in-12. Ce que le P. Labat appelle Ethiopie occidentale, se nomme aujourd'hui Guinée inférieure, ou Guinée méridionale, ou Congo. Sa relation, traduite de l'Italien du P. Cavazzi (*Voy.* ce nom), Capucin et missionnaire au Congo, est augmentée de plusieurs Relations portugaises des meilleurs auteurs et enrichie de notes, de cartes géographiques et de figures.

Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale, Paris, 1728; 5 vol. in-12, avec figures, composée, non d'après ses observations personnelles, mais sur les Mémoires que lui avait fournis de Brue.

Voyage du chevalier Desmarchais en Guinée, dans les îles voisines et à Cayenne, avec des cartes et des figures, Paris, 1730; 4 vol. in-12.

Mémoires du chevalier d'Arvieux, envoyé du roi de France à la Porte, Paris, 1756; 5 vol. in-12. Le P. Labat a recueilli et mis en ordre les Mémoires de ce voyageur sur l'Asie, la Palestine, l'Egypte et la Barbarie. Il en a paru une *Critique* estimée, par Petit de la Croix.

Voyages en Espagne et en Italie, Paris, 1730; 8 vol. in-12. Le ton de cette production est peut-être trop léger, trop satirique, et les plaisanteries qui y abondent ne sont pas toujours de bon aloi.

Le style de tous les ouvrages du P. Labat est en général assez coulant, mais un peu diffus. Quoiqu'il y ait bien des erreurs, comme dans la plupart des livres, on peut les considérer, en général, comme des plus dignes de la confiance du lecteur, et le ton de simplicité, de vérité et de bonhomie qui y règne, en rend la lecture aussi attachante qu'instructive.

LABBÉ (M.), prêtre français, du diocèse de Verdun, en Lorraine (Meuse), missionnaire en Asie. — Cet ecclésiastique a été envoyé par la société des Missions-Etrangères dans le royaume de Siam avec deux autres prêtres de la même congrégation, MM. Larnaudre et Daniel. Ils se sont embarqués à Bordeaux en 1845, ainsi que cinq autres de leurs confrères : M. Couellan, destiné pour la mission de Malacca; M. Castex, pour celle du Tong-King, et MM. Dagobert, Pichon et Le Turdec, pour celle de la Chine ou des autres pays voisins. M. Labbé devait s'arrêter à Singapour avec les trois autres prêtres destinés pour Siam ou Malacca, et les quatre derniers étaient envoyés jusqu'à Macao, dont le procureur devait les faire passer dans leur mission en leur assignant un poste définitif, suivant les besoins les plus pressants des divers vicariats apostoliques.

LACÉDÉMONE ou SPARTE, ville de Grèce, dans le Peloponèse. — Sa constitution politique et sociale, la bravoure de ses habitants, ses guerres, ses conquêtes, sa rivalité avec Athènes, lui assignent une place illustre dans l'histoire de l'antiquité. Au moyen âge elle a eu des évêques latins sous la métropole de Corinthe. On n'en cite que les trois suivants, les autres étant sans doute oubliés :

1. Haymon. Il siégeait vers l'an 1278.

2. Jacques (Fr.), Prêcheur, nommé par Innocent VIII, en 1491.

3. Jean (Fr.), religieux du même ordre. Il siégeait en 1500.

Lacédémone, connue dans les derniers siècles sous le nom de Misitra, a repris, depuis l'indépendance Grecque, son glorieux nom de Sparte : elle est le chef-lieu du nome ou département de Laconie. Le schisme oriental y règne exclusivement. Je ne crois pas qu'on trouve des Catholiques dans ces cantons. Mais le titre de l'Eglise a été conservé par le Saint-Siége, qui le confère *in partibus*. Depuis cinquante ans, les suffragants du diocèse de Lisbonne (Portugal) ont souvent été archevêques de Lacédémone. Il n'est pas inutile de faire observer que Sparte était d'abord un simple évêché grec : c'est l'empereur Isaac Comnène qui l'érigea en métropole, en 1082. Dans le rite latin, elle est aussi archiépiscopale; j'ignore depuis quelle époque.

LA CERRE (M. PIERRE-ETIENNE), missionnaire français, du diocèse de Toulouse, membre de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris. — Il partit de France, en 1737, pour les missions d'Orient, exerça d'abord son apostolat à Siam, puis à Macao, fut ensuite nommé évêque de Zela *in partibus*, et vicaire apostolique du Su-Tchuen, en Chine. Mais il ne fut point sacré, non plus que ses trois successeurs, MM. Jean-Baptiste Maigrot, Kerhervé et de Raymond. L'époque de la mort de M. La Cerre, qui n'est point indiquée, paraît se rapporter à l'année 1750 environ.

LACRAMPE (M.), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, mis-

sionnaire en Asie, dans la presqu'île de Malacca (Indo-Chine). — Il est parti de France en 1843, au mois de décembre, avec cinq autres prêtres de la même société, dont deux, M. Plaisant et M. Mauduet, destinés comme lui pour la Malaisie asiatique, et les trois autres envoyés en Cochinchine. Ces derniers étaient M. Pellerin, depuis devenu évêque, M. Dustuque et M. Legrand.

LACROIX (M.), prêtre français, missionnaire au XIXe siècle dans l'Amérique du Nord, aux Etats-Unis.—Il exerçait le ministère apostolique dans la Haute-Louisiane, en 1822, sous l'épiscopat de M. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans. Pendant qu'il était aumônier des Dames du Sacré-Cœur, à Florissant, près de Saint-Louis (Missouri), il fit deux voyages chez les Indiens Osages, et même à cent lieues au delà de cette nation, sur les bords du Missouri, parmi un grand nombre d'autres tribus sauvages. Les Osages l'accueillirent très-bien; il baptisa parmi eux une quarantaine de personnes, tant enfants que vieillards, et conçut un grand espoir d'établir la religion solidement au milieu de ce peuple; mais à son second voyage, la fièvre qui le mina pendant presque tout le temps que dura son excursion, ne lui permit pas de prolonger son séjour autant qu'il l'aurait désiré, et de fonder quelque chose de fixe.

LA CROIX (HIPPOLYTE DE), catéchiste qui accompagnait le P. de Médina, lorsque ce missionnaire fut tué d'un coup de lance, le 29 janvier 1670, dans l'île de Saïpan, une de l'archipel des Mariannes. — Hippolyte eut le même sort : plusieurs coups de lance lui arrachèrent la vie. Son corps fut transporté à Agagna, capitale de l'île Galaham, et déposé dans l'église avec celui du P. Médina. L'évêque de Zébu, Jean Lopez, dans le diocèse duquel les Mariannes avaient été placées, fit faire des informations canoniques sur la mort de ces deux martyrs, les premiers qui eussent versé leur sang pour Jésus-Christ dans les îles de la Polynésie.

Il est probable qu'Hippolyte de la Croix était un frère Jésuite, et que l'Espagne était sa patrie. Dans ce cas, son nom serait La Cruz, qu'on aurait traduit en français.

LADISLAS Ier (en hongrois SAINT LALO, en français SAINT LANCELOT), roi de Hongrie, de 1077 à 1095, fut un digne successeur de saint Etienne, premier roi et apôtre de ce pays (997 à 1038). — Pendant l'intervalle qui sépare le règne de ces deux princes, il y avait eu beaucoup de troubles qui détruisirent la discipline et le bel ordre établi dans l'Eglise de Hongrie par le roi véritablement apostolique (*Voy.* ETIENNE). Saint Ladislas s'appliqua à relever les ruines que le ravage du temps et de la guerre avait accumulées. C'était un prince charitable, pieux, chaste, d'une sobriété exemplaire, plein d'ardeur dans la défense des droits de son trône et de ceux de l'Eglise. Il ajouta au royaume de Hongrie la Dalmatie et la Croatie, chassa les Huns, vainquit les Polonais, les Russes et les Tartares. La chrétienté lui avait déféré le commandement de la première croisade, mais il mourut le 30 juillet 1095 avant d'en avoir pris possession, et fut enterré à Waradin, où son corps se garde encore aujourd'hui. Le pape Célestin III canonisa saint Ladislas en 1198. On fait sa fête le 27 juin.

Notons en passant que le trône de Hongrie était alors électif, et que saint Ladislas fut roi à ce titre et non par hérédité. Ce système, comme on le voit, produisait quelquefois de bons résultats, et si jamais les Hongrois renoncent à l'hérédité, on ne pourra pas leur reprocher qu'ils innovent; ils ne feront que revenir à leurs anciennes coutumes, détruites par une perfidie séculaire qui n'est pas suffisamment stigmatisée par l'histoire.

LADISLAS DE GIELNIOW (Le Fr.), Mineur polonais, missionnaire au XVe siècle chez les Tartares kalmouks. — Il naquit, comme l'indique son nom de religion, d'après la Coutume des Franciscains, à Gielniow, qui est un bourg de Pologne, dans le diocèse de Gnesne. Il se consacra au Seigneur dès sa première jeunesse et fut au nombre des religieux Mineurs que saint Jean de Capistran, leur illustre confrère, dirigeait vers la perfection par ses leçons et surtout par ses exemples. Lorsqu'il eut fait profession, son zèle pour la gloire de Dieu le porta à entreprendre avec douze compagnons une mission chez les Tartares kalmouks, livrés à l'idolâtrie ou engagés dans le mahométisme; mais le grand duc de Russie mit à cette sainte entreprise des obstacles qui en empêchèrent le succès. Il y a toujours eu dans le gouvernement russe une défiance, une opposition, une sorte d'horreur instinctive pour le catholicisme : cette religion de liberté est en effet antipathique de sa nature avec un système de gouvernement qui a pour principal mobile le bâton, et qui réduit les hommes à l'état d'automates et de brutes. Rien ne serait funeste pour l'existence d'un tel régime comme l'esprit chrétien, qui, à vrai dire, se trouve seulement dans le catholicisme. Aussi l'empereur de toutes les Russies défend-il, sous peine de la Sibérie, à tout prêtre catholique de convertir à son Eglise, non-seulement les chrétiens grecs, protestants, arméniens, schismatiques, etc., mais même les païens, qui ne manquent pas dans son empire!

Le B. Ladislas, revenu en Pologne, se livra tout entier à l'accomplissement des devoirs de sa profession. Religieux humble et obéissant, il excellait aussi dans les charges dont il fut revêtu : on le nomma successivement gardien, c'est-à-dire supérieur à Varsovie et provincial de son ordre. Sa vertu et son éloquence lui attirèrent une grande réputation comme prédicateur. Pendant un sermon qu'il prêchait un vendredi saint, il fut ravi en extase après avoir prononcé le nom de Jésus et fut élevé au-dessus de la chaire à la vue de tout le peuple. Il tomba bientôt dans une maladie de langueur dont il mourut à Varsovie en 1505. Dieu mani-

festa tellement les mérites et la sainteté de son serviteur, que les Polonais et les Lithuaniens le choisirent pour un de leurs patrons. Le Pape Benoît XIV a permis qu'on l'honorât comme bienheureux, et l'ordre de Saint-François en fait la fête le 22 octobre.

Puisse ce grand saint, que ses compatriotes ont choisi pour patron dans des temps plus heureux, obtenir de Dieu que la grande et illustre nation dont il est membre et qui occupait une place importante dans la véritable Eglise, ne soit pas à jamais démembrée et asservie par ses féroces et hypocrites ennemis! La piété chrétienne demande qu'on fasse ce vœu, parce que la destruction de la nationalité polonaise a pour résultat direct et nécessaire l'extirpation de la vraie religion parmi eux, et cette œuvre satanique se consomme de jour en jour à la face de l'Europe étonnée ou indifférente, à la face du Saint-Siége qui est indignement trompé, et au nom du bon ordre, des principes, de la société, de la religion, de la famille et de la propriété. Avant que ce siècle ne se soit écoulé, un peuple de quinze ou vingt millions d'âmes aura été ainsi en grande partie arraché du bercail de l'Eglise catholique. Il serait bon qu'on tînt les yeux ouverts sur les péripéties de ce drame, qu'on écoutât attentivement les palpitations d'une grande nation chrétienne pendant sa lente agonie, qu'on ne prît aucune part à cette conspiration du silence, le plus utile auxiliaire d'un gouvernement de terreur, de violence, de ténèbres et de ruse!

LADISLAS DE HONGRIE (Fr.), Mineur hongrois, était un religieux laïque, remarquable par son assiduité à la prière. Il était employé dans les missions de la Bulgarie où l'Ordre de Saint-François obtenait les plus éclatants succès, lorsqu'il fut martyrisé, le 12 février 1369, en haine de l'Eglise romaine, par des prêtres ou moines grecs schismatiques. Quatre autres missionnaires partagèrent son triomphe: c'étaient Fr. Thomas de Foligno, Italien et frère lai comme lui; Fr. Antoine de Saxe, Allemand; Fr. Grégoire de Tran, Dalmate, et Fr. Nicolas de Hongrie, Hongrois: ces trois derniers étaient prêtres. Des prodiges inouïs éclatèrent à leur mort. — *Voy.* ANTOINE DE SAXE.

LA FAYE (Le P. JEAN DE), religieux français de l'ordre des Trinitaires, procureur général de son ordre, ministre de la maison de Verberie, fit en 1723, 1724, et 1725, un voyage dans les royaumes de Maroc et d'Alger, pour le rachat des captifs chrétiens. — Il était accompagné des PP. d'Arcisas et Leroy, Français, et du P. Mackar, Belge, tous du même ordre que lui. L'empereur de Maroc leur donna audience: c'était, d'après leur récit, un prince d'une taille moyenne; il avait la tête tremblante, le visage long et un peu maigre, les yeux noirs et petits, la barbe blanche, le teint très-basané, le nez un peu aquilin, une grande bouche, les lèvres fort épaisses, sur lesquelles il tenait sa langue quand il ne parlait pas, ce qui le faisait baver continuellement. Au reste, il paraissait d'un tempérament robuste et peu cassé, quoiqu'il fût âgé d'environ quatre-vingt-dix ans; son père en avait vécu cent dix-huit. A cette audience, l'empereur était dans la cour de son palais, assis les jambes croisées dans une espèce de calèche à quatre roues très-basses, sans impériale ni dossier. Derrière lui, un Maure tenait un grand parasol, et un garde du corps avait à la main une lance d'environ six pieds de longueur: à ses côtés, deux autres Maures tenaient des mouchoirs pour chasser les mouches; enfin tout autour étaient cinquante gardes, le fusil sur l'épaule. Quand l'empereur voulait cracher, les courtisans les plus chéris s'approchaient pour recevoir son crachat dans un mouchoir, l'un d'entre eux le reçut même dans ses mains et s'en frotta comme d'une liqueur précieuse.

Ce souverain n'accordait presque jamais la liberté aux esclaves, même moyennant rançon; à moins cependant qu'ils ne fussent invalides: il exigeait d'ailleurs des sommes exorbitantes; ainsi en 1704, pour des présents d'une valeur de plus de quatre mille piastres, il ne rendit que douze prisonniers. Les malheureux chrétiens, qui se trouvaient captifs au Maroc, étaient du reste traités plus durement qu'à Alger.

Le P. de la Faye et ses compagnons trouvèrent des esclaves de différentes nations, entre autres, cent soixante Portugais, parmi lesquels il y avait un Jésuite qui leur disait tous les jours la Messe dans un canot à deux heures du matin, ce qui était une grande consolation pour ceux des esclaves qui menaient une vie plus chrétienne que les autres. Ce Jésuite était fort recommandé aux Trinitaires du Rachat, par un fils du roi de Portugal, qui avait pour lui de la vénération; ils auraient bien désiré eux-mêmes le retirer des fers, si l'empereur y eût consenti; d'ailleurs ce religieux ne songeait pas à sa liberté à cause du besoin qu'avaient de lui les autres esclaves ses compatriotes.

Les Mathurins ne purent, pour une valeur de six mille piastres, délivrer que quinze prisonniers; ils passèrent de là à Alger, où ils se livrèrent à un pareil ministère.

On a une Relation en forme de journal, de leur voyage aux royaumes de Maroc et d'Alger. Elle est citée par Henrion.

LA GARDE, nom sous lequel on désigne quelquefois l'évêché catholique qui subsista au moyen âge dans le Groënland (Amérique), pendant au moins trois siècles (1100 à 1400). — Les Annales d'Islande font mention de dix-sept prélats qui s'y sont succédé durant cette période: le dernier, envoyé de Norwége en 1406, ne put aborder au Groënland à cause des glaces, et depuis lors on a cessé d'avoir des relations avec cette colonie, soit par suite des guerres qui déchirèrent alors les peuples Scandinaves, soit à cause de la défense que fit la reine Marguerite, de naviguer dans ces parages, parce que les colons lui avaient refusé le tribut ordinaire. On ne cite, nommément, qu'un

seul évêque de Groënland, c'est Eric qui, en 1120, alla évangéliser le Winland (Labrador ou Canada). — (*Voy.* Eric.) Le dernier évêque de La Garde, et qui sans doute n'en eut que le titre, fut Zacharie, Italien de Vicence, qui florissait au XVI^e^ siècle. L'évêché du Groënland était sous la métropole de Dronthein (Norwége). Il y a lieu de croire que la plupart des prélats qui l'ont gouverné étaient Islandais, Norwégiens, Suédois, Danois, Irlandais, etc. Beaucoup ont été tirés de l'ordre de Saint-Dominique. — *Voy.* Groenland.

La Garde n'est évidemment qu'une traduction du nom Scandinave, c'est-à-dire du vrai nom que portait la ville Groënlandaise, servant de résidence à l'évêque.

LAGNEAU DE LANGELLERIE (M. Nicolas), prêtre français de la société des Missions-Etrangères, missionnaire au XVIII^e^ siècle en Cochinchine. — Il partit pour l'Orient en 1725, et fut enlevé par une mort prématurée, dès le 2 mars 1732, après quelques années seulement d'apostolat. Cet ecclésiastique était de la Flèche dans l'ancien diocèse d'Angers, aujourd'hui dans celui du Mans.

LAIGRE-FILIATRAI (M.), prêtre français, du diocèse du Mans, et du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'extrême Orient. — Il a été envoyé en 1847 dans l'île de Pulo-Pinang, sur les côtes de la presqu'île de Malacca, pour y travailler à l'instruction des prêtres chinois qu'on élève dans un nombreux et florissant collége. C'est à Anvers (Belgique) et sur la fin du mois de juillet qu'il s'est embarqué pour cette destination avec trois autres confrères destinés pour la mission de la presqu'île de Malacca. — *Voy.* Naude-Theil.

LALIBELA (Saint), empereur d'Ethiopie vers le XII^e^ ou XIII^e^ siècle. — Il est en grande vénération dans l'Eglise de ce pays. C'était un monarque brave, éloquent, et ami des grandes entreprises. Il songea, dit-on, à détourner le cours du Nil pour se venger de l'Egypte où des marchands abyssiniens avaient été outragés. Les Arabes font mention de ce projet, mais leurs histoires le rapportent à une époque différente. Il paraît que le grand Albuquerque avait la même idée, et quoique la réalisation en soit aujourd'hui reconnue impossible, elle fait honneur au génie du saint roi nègre et du capitaine portugais. C'est encore à Lalibéla que l'Abyssinie doit ces fameuses églises creusées dans le roc et qui font l'admiration des voyageurs.

Le second successeur de Lalibéla, Nacueto Laab, est aussi honoré comme saint.

On trouve, dans le *Voyage en Abyssinie*, par Combes et Tamisier, une liste des principaux saints qui sont honorés par l'Eglise de ce pays. Cette liste fut remise aux deux jeunes voyageurs par un prêtre d'Axoum, et elle est fort curieuse. Il y a d'abord les noms de différents personnages de l'Ancien Testament, Adam, Eve, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Aaron, Judith, Susanne, les prophètes Jonas, Jérémie, Elie, Elisée, Osée et Daniel; les rois David et Salomon; le grand prêtre Sadoc; le prêtre Esdras, éditeur des Livres sacrés; Makéda, reine de Saba; Siméon, sans doute le saint vieillard qui tint Notre-Seigneur dans ses bras; saint Jean-Baptiste le précurseur. — Puis viennent les apôtres saint Pierre, saint Paul, saint Jean, saint André, saint Thomas, saint Matthieu, saint Philippe, — les personnages apostoliques, comme saint Lazare, ressuscité par le Sauveur; sainte Marie-Madeleine la pécheresse; puis l'archange saint Michel; l'illustre saint Georges martyr; saint Jean Chrysostome, évêque; l'empereur Théodose; dix-neuf patriarches d'Alexandrie, parmi lesquels saint Anastase et l'hérétique Dioscore; saint Cyrille, évêque de Jérusalem, etc. Enfin la partie la plus intéressante est celle des saints indigènes, savoir: saint Frumence, *le Père du salut* (*Abba Salama*), les neuf autres missionnaires du pays; saint Garima, saint Aragoï, fondateur du monastère de Devra-Damo; saint Asfa, saint Pantaléon, saint Tsama, saint Gouba, saint Likanos, saint Alef, saint Yemasa; — les souverains, au nombre de dix: saint Lalibéla, saint Elesbaan le Béni (Kaleb), saint Sabréha (Abraham) et saint Atzbéha, son frère; saint David, saint Théodose, saint Ménas, saint Claudius, saint Nacueso Laab et saint Guébra-Mascal et l'impératrice sainte Hélène. — Il y a aussi quatre évêques du pays ou abouna, c'est-à-dire *notre père*, ce sont saint Técla-Haimanont, saint Barthélemy, saint Alexandre et saint Cosman. — Quant aux moines, ils sont au nombre de huit: saint Agathon, saint Siméon, saint André, saint Abib, saint Libanos, saint Beg, saint Philippe, saint Moïse. — On y trouve aussi un martyr, saint Boula; un ermite, saint Ménas; un chantre, saint Técla; une diaconesse, sainte Denyse; trois saints qui n'ont pas de titre, saint Daniel, saint Kefri et saint Hyared; une autre a le titre de devineresse, ou plutôt de prophétesse, c'est sainte Sabile; il y a un peintre, saint Lucas; enfin saint Ambas (*Abba Ambassa, le père du Lion*), ainsi nommé parce qu'il avait un lion pour monture. Bien que cette liste soit assez considérable, elle ne comprend que les saints les plus vénérés. L'hagiologie aurait là une mine aussi abondante que peu connue: mais les Vies de ces saints sont surchargées de traditions merveilleuses et de fables trop absurdes pour en imposer. En recueillant toutes les légendes avec soin, et en les passant au crible de la critique, il resterait pour l'historien, le géographe, l'antiquaire et le savant, un certain nombre de faits vrais et fort intéressants. M. l'abbé Sapito, missionnaire italien dans le pays, a fait sur l'histoire de l'Eglise abyssinienne un travail destiné à voir le jour et dont M. Henrion a obtenu communication pour son *Histoire des Missions*. Si la conversion d'environ cent mille schismatiques éthiopiens qu'on a an-

noncée il y a deux ou trois ans se consolide et s'étend comme on est porté à l'espérer en voyant le Saint-Siége donner simultanément deux évêques à l'Abyssinie (M. de Jacobis et M. Massaja), il est impossible que le passé de cette Eglise ne soit pas exploré, que son état présent ne soit pas mieux connu et n'attire pas l'attention de l'Europe et du monde civilisé.

LAMALLA, petite île de l'Océanie (Malaisie), où les Portugais avaient établi le catholicisme au XVI^e^ siècle. — Elle est fort peu importante ou a changé de nom, car les géographes modernes n'en font pas mention.

LAMBERT (M. JEAN-LOUIS-MARIE), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire dans l'Indoustan au commencement de ce siècle. — Il était parti pour Pondichéry en 1791, et il travailla pendant vingt-quatre ans dans cette chrétienté, à une époque de désolation pour les missions, car les secours et les renforts d'Europe étaient supprimés par suite de la persécution qui agitait violemment l'Eglise de France et les pays voisins. L'avenir ne présentait d'autre perspective que l'abandon et la ruine. M. Lambert mourut le 6 janvier 1815, avant d'avoir entrevu la nouvelle ère du progrès des missions. Il était Bourguignon, du diocèse d'Autun (Saône-et-Loire).

LAMEIRA (Le P. D'ESTREMOS), Jésuite portugais, missionnaire en Abyssinie au XVII^e^ siècle. — Il était d'Estremos en Alemtejo (Portugal). Il arriva en Ethiopie l'an 1622 avec les PP. Baretto et Franco, de la même Compagnie. L'empereur Melec Seghued venait d'embrasser la foi catholique, et le P. Paez, qui avait converti ce monarque, était mort peu après.

LA MINE, établissement européen situé sur la côte de Guinée septentrionale en Afrique. — Les Normands de Dieppe et de Rouen, qui depuis 1364 commerçaient avec la Sénégambie et la Guinée fondèrent en 1383 un établissement dans ce lieu, qu'ils nommèrent La Mine, à cause de la quantité d'or qu'on s'y procurait. Deux grands navires qui y furent expédiés cette année-là étaient lestés avec des matériaux à bâtir : c'est ainsi qu'on établit la loge ou comptoir de La Mine qui s'accrut bientôt et acquit de l'importance au point qu'on y construisit une église. Mais les malheurs de la France sous Charles VI firent négliger ce commerce, et La Mine fut abandonnée en 1410.

Les Portugais y ont de nouveau fondé un établissement en 1482; en 1638 (*Voy.* AZAMBUSA) les Hollandais le leur ont enlevé et ils l'ont gardé depuis. La capitale, nommée Saint-Georges de la Mine ou El Mina, est une ville de 1,000 âmes environ.

LAMOISE (M.), membre de la congrégation du Saint-Cœur de Marie et missionnaire en Afrique sur les côtes de Guinée. — Il est parti de Bordeaux pour ce pays le 15 avril 1847 avec Mgr Truffet évêque de Callipolis, et vicaire apostolique, qui emmenait en outre dans son immense mission quatre prêtres et un catéchiste. M. Lamoise, du diocèse de Saint-Dié, en Lorraine (Vosges), était clerc catéchiste à cette époque. Peut-être depuis lors a-t-il été promu aux saints ordres en Guinée.

LA MOTHE-LAMBERT (M. NICOLAS DE), prêtre français du diocèse de Lisieux (Normandie, Calvados), membre de la congrégation des Missions-Etrangères et missionnaire en Orient au XVII^e^ siècle. — Etant parti de France en 1666, il mourut en mer pendant le voyage près des côtes de la Guinée. C'est le jour de la Fête-Dieu de cette année 1666 que Dieu l'appela à lui au début de sa carrière apostolique.

LAMPACAO, nom sous lequel on connaissait au XV^e^ siècle l'établissement portugais de Macao situé aux portes de la Chine. — Saint François Xavier, mort en 1552 dans l'île Sancian qui n'en est pas éloignée, ne se rendit jamais à Lampacao, qui n'était peut-être pas encore fondée. Quatre ans après, en 1556, le P. Nunez Baretto, religieux de la même société, et vice-provincial des Indes qui se rendait au Japon, aborda à Sancian, puis à Lampacao, d'où il alla prêcher la foi dans la ville de Canton. Le nom de Lampacao n'est plus usité.

LANCEROTE, une des îles Canaries, située vers le nord-est de l'archipel, était habitée par les plus civilisés des Guanches avant l'invasion européenne. C'est la première qui ait été conquise par Jean de Béthencourt; c'est aussi celle qui embrassa la première la religion chrétienne. Son chef fut baptisé par Jean de Verrier le 20 février 1404. Béthencourt, qui le tint sur les fonts, lui donna le nom de Louis. La plus grande partie des insulaires suivit cet exemple. Lancerote, nommée Lanzarote par les Espagnols, a 50 k. sur 20, avec 16,000 âmes et son chef-lieu est Teguise.

LANDOALD (SAINT), missionnaire italien dans les Pays-Bas au VII^e^ siècle. — Il était d'abord prêtre de l'Eglise de Rome, bien que par son origine il appartînt à la nation des Lombards. Le Pape saint Martin le donna pour compagnon d'apostolat à saint Amand qui venait de se démettre de l'évêché de Maëstricht pour aller prêcher l'Evangile dans les Pays-Bas. Après avoir visité l'un et l'autre plusieurs monastères de France, ils arrivèrent enfin dans le pays situé entre la Meuse et l'Escaut. Saint Rémacle, successeur de saint Amand dans l'évêché de Maëstricht, pria ce pontife de lui laisser Landoald pour le soulager dans les fonctions de l'épiscopat. Celui-ci s'appliqua avec autant de zèle que de patience à instruire les peuples et à déraciner les vices qui régnaient de toutes parts. Un des moyens les plus efficaces de consolider et de perpétuer le bien spirituel et temporel de ces peuples à demi sauvages, c'était de fonder des monastères. Les missionnaires de cette époque en semèrent une multitude en Allemagne, en Belgique, en Hollande et en France. Saint Landoald en établit un vers l'an 669, à Wintershoven sur la rivière Herck à l'ouest de Maestricht

et y fonda également une église. Il continua sous saint Théodard successeur de saint Rémacle, de servir l'Eglise à laquelle il était attaché par des liens d'obéissance et d'adoption. Clotaire II, roi d'Austrasie, avait pour lui une vénération singulière et il lui en donna des preuves en se chargeant de pourvoir à sa subsistance et à celle de sa communauté.

Saint Landoald mourut vers l'an 668 et fut enterré dans l'église de Wintershoven. On l'honore le 19 mars et le 13 juin avec ses compagnons dont les principaux sont saint Amance ou Amand, diacre qui était parti de Rome avec lui (le Martyrologe romain dit qu'il fut aussi envoyé par le Pape saint Martin pour prêcher l'Evangile), et saint Adrien, un de ses disciples qui fut assassiné par des voleurs en revenant de Maestricht à Wintershoven.

LANDRI (Saint), troisième évêque de Séez en Normandie, vers le v^e^ siècle. — Digne imitateur du zèle de saint Latuin et de saint Sigibolde apôtres du pays, il dut contribuer beaucoup à affermir l'Église qu'ils avaient fondée, à étendre la foi et à déraciner le paganisme du pays de Séez. On l'honore le 15 juillet.

LANG-BAC-XU, une des provinces de Tong-King. — Dans le langage familier et vulgaire, on l'appelle Xu-Lang : *Xu* veut dire *province* dans l'idiome du pays. — Le Lang-Bac est situé dans la partie septentrionale du Tong-King et confine à la Chine.

LANGLOIS (M. Pierre), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire en Cochinchine au xvii^e^ siècle. — Il était de Gisors dans le diocèse d'Evreux, en Normandie. Il partit de France en 1669 avec M. Vachet, prêtre normand comme lui et de la même congrégation. Après avoir travaillé plus de trente ans à évangéliser ce royaume, il mourut le 30 juillet 1700 dans les prisons où il avait été renfermé pour la foi.

LANGLOIS (M.), prêtre canadien, du diocèse de Québec, missionnaire chez les sauvages de l'Orégon. — Il quitta sa patrie à la fin de 1841 ou au commencement de l'année suivante avec un compagnon, M. Bolduc, prêtre du même diocèse, se rendit à Montréal, d'où il passa à Boston (Etats-Unis), afin de s'y embarquer pour Valparaiso (Chili) et de là gagner les côtes occidentales de l'Amérique du nord (Nouvelle-Bretagne et territoire de Colombia) où MM. Blanchet et Demers, autres missionnaires canadiens, exerçaient déjà leur zèle avec le plus grand fruit. Ainsi il leur a fallu faire le tour de toute l'Amérique pour se rendre des bords de l'Atlantique aux rives opposées de ce nouveau continent. Dans un demi-siècle, il n'en sera plus ainsi: on peut affirmer qu'alors les Indiens auront été détruits et que le pays sera peuplé d'anglo-américains avec des voies de communication très-rapides et à la portée de tout le monde. En attendant, les missionnaires cherchent à sauver de la destruction générale quelques-unes des tribus indiennes de ces vastes déserts : pour cela, ils s'efforcent de les initier à la civilisation chrétienne. C'est l'œuvre à laquelle se sont dévoués MM. Blanchet et Demers (promus depuis à l'épiscopat), MM. Langlois et Bolduc leurs compatriotes, et surtout les Jésuites belges, français et italiens, et dont le plus connu est le P. De Smet qui a obtenu de si grands succès chez presque tous les sauvages qui habitent l'ouest des Etats-Unis. — *Voy.* Smet, Blanchet.

LANGUEREAU (M.), prêtre français du diocèse de Dijon, membre de la société des Missions-Etrangères, et missionnaire dans l'Asie orientale. — Il est parti de Londres pour Syngapour le 12 septembre 1848, avec quatre autres prêtres de la même société envoyés dans la Malaisie asiatique ou en Cochinchine. Quant à lui, il était destiné pour le séminaire chinois de l'île de Pinang, sur les côtes de la péninsule de Malacca. C'est là qu'on donne à un bon nombre de jeunes gens choisis dans le Su-Tchuen et dans d'autres provinces de la Chine, l'instruction nécessaire au sacerdoce. Après les avoir éprouvés convenablement, on les ordonne et on les renvoie dans leur pays respectif : ils font en général de bons prêtres, et un grand nombre sont devenus des martyrs.

LANGUILLAT (Le P. Adrien), Jésuite français du diocèse de Châlons-sur-Marne, missionnaire en Chine, dans le Kiang-Nan, diocèse de Pékin. — Il est parti de Brest pour cette destination au mois de décembre 1843, avec cinq autres religieux de la même société : le P. Gonnet, du diocèse de Viviers (Ardèche); le P. Taffin, d'Arras; le P. Vanni, savoyard, de Chambéry; le P. Clavelin, de Besançon, et le Fr. Sinoquet, d'Amiens.

LANNES (M. Romain-Alexandre), Picpussien français, du diocèse d'Alby, missionnaire dans l'Océanie orientale. — Il est parti de France le 15 décembre 1842 avec M. Rouchouze, évêque de Nilopolis, qui emmenait dans son vicariat apostolique cinq autres prêtres, un sous-diacre, sept catéchistes, tous, comme lui, de la congrégation de Picpus ; dix religieuses du Sacré-Cœur, dont huit destinées pour les îles Sandwich, et deux pour le Chili. Le navire sur lequel était embarquée cette belle et nombreuse colonie apostolique a péri corps et biens à l'extrémité australe de l'Amérique, vers le cap Horn : on n'a jamais reçu de nouvelles certaines du sinistre, et personne n'a échappé. Ce funeste événement a retardé d'une manière fâcheuse les progrès rapides de la foi aux îles Sandwich, pour lesquelles tous ces missionnaires étaient destinés : il y a aujourd'hui dans cet archipel environ 25,000 catholiques, c'est-à-dire un cinquième de la population; le reste est protestant, tant de fait que de nom. Si M. Rouchouze et ses coopérateurs, prêtres, catéchistes et sœurs, étaient arrivés il y a dix ans dans le royaume Hawaïen, la foi véri-

table y serait peut-être en majorité sur l'hérésie.

Nous tenons d'informations particulières que sur le même vaisseau où M. Rouchouze a été englouti dans les flots avec vingt-quatre personnes de sa société, se trouvaient aussi douze sœurs de la charité destinées pour l'Amérique méridionale, et quelques jeunes Sandwichois qui retournaient dans leur patrie. S'il en est ainsi, ce seraient donc quarante personnes qui auraient trouvé la mort dans le sein de l'Océan. L'*Histoire des Missions* ne fait pas mention dans le cours des siècles d'un aussi épouvantable désastre arrivé dans les mêmes circonstances. Le P. Azevedo, Jésuite, et ses quarante compagnons, qui périrent dans la traversée du Portugal au Brésil sur la fin du XVI^e^ siècle, avaient été massacrés et noyés par les protestants; ce sont des martyrs de la foi; les Picpussiens et les religieuses qui ont accompli leur sacrifice près de trois cents ans plus tard dans les abîmes de l'Océan austral sont des martyrs de la charité et du zèle apostolique. Voici les noms glorieux des prêtres et des catéchistes : ceux des religieuses et des Kanaks n'ont pas été publiés : M. Gonet et M. Ciron, du Mans; M. Daniel, de Rouen; M. Roynel, de Coutances (Manche); M. Saunier, de Tours, prêtres; M. Souffrain, de Chartres, sous-diacre : il devait être ordonné diacre et prêtre à Sandwich; MM. Coulonges (Séverin et Lucien), de Cahors; M. Gibergues et M. Roconière, du même diocèse; M. Bessy, de Grenoble; M. Lacroix-Houen, de Metz, et M. Hujol, de Tarbes, catéchistes.

LAOS, contrée de l'Asie située dans l'intérieur de l'Indo-Chine et à peu près inconnue. — On doit distinguer 1° le Laos annamite, situé à l'ouest du Tong-King et au nord du Camboge. Les Tong-Kinois l'appellent Lao-Quai-Lao. Il est placé sous la juridiction du vicaire apostolique du Tong-King occidental, lequel est français : plusieurs tentatives ont été faites pour y annoncer la foi, mais toujours inutilement. 2° Le Laos siamois, situé au nord du royaume de Siam et à l'est de l'empire Birman. Il dépend du vicariat apostolique de Siam, également français; mais il n'y a pas non plus de chrétiens, les entreprises des missionnaires sur ce pays ayant toujours échoué, à cause des difficultés de communication et d'autres obstacles tirés de la nature du pays. Du reste, le peuple paraît y être bien disposé pour la religion chrétienne : ce sont des gens simples, dociles, d'un caractère assez doux, faciles à impressionner et peu asservis aux superstitions.

LAO-YE, mot chinois, qui signifie vice-gouverneur d'une ville de troisième ordre. — Les Relations des missionnaires parlent quelquefois de ces sortes de mandarins.

LARANDE, titre d'évêché *in partibus*. — C'était une ville de Lycaonie, sous la métropole d'Icone, dont elle était éloignée de seize à dix-sept lieues vers l'est. Elle était située près de la source du Cydnus, à peu de distance de Derbe, à six lieues à l'ouest d'Anazarbe. Ce n'est plus qu'un village. Elle a eu des évêques dès le IV^e^ siècle. Le titre d'évêque de Larande *in partibus* a été porté, au XVIII^e^ siècle, par M. Guisain, prélat français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire au Tong-King, vicaire apostolique dans ce pays. Il fut institué en 1718, sacré en 1721, et il mourut le 17 novembre 1723 après trente-cinq ans d'apostolat. Ce prélat était de Paris.

LAREZ DE GUAHABA, évêché érigé en 1504 dans l'île de Saint-Domingue (Amérique) par le pape Jules II, à la prière de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle. — Il était placé ainsi que la Conception de la Véga, sous la métropole de Xaragua érigée en même temps. Des prélats furent institués pour ces Eglises : le P. Garcia de Padella, Franciscain, fut désigné pour le siége de Larez; mais les bulles ne furent point expédiées et la création des trois siéges n'eut point de suite, on ignore pour quelle raison. Les villes désignées pour évêchés et pour métropoles perdirent leur lustre, excepté pourtant la Conception. Aujourd'hui on ne trouve plus dans les géographies modernes aucune mention de Larez de Guahaba, et j'ignore dans quelle partie de Saint-Domingue cet évêché était situé. Il est probable que Larez était le nom de la ville aujourd'hui déchue ou ruinée, et que Guahaba était le nom indien du district où elle se trouvai; maintenant il porte sans doute une autre dénomination. En 1511 ou 1513 on supprima cet évêché ainsi que la métropole de Xaragua, et on érigea trois siéges épiscopaux sous la métropole de Séville : Saint-Domingue et la Conception de la Véga dans l'île de Haïti ou de Saint-Domingue, et Saint-Jean de Porto-Rico dans l'île de Porto-Rico. Le P. de Padilla d'abord désigné pour évêque de Larez de Guahaba fut institué premier évêque de Saint-Domingue : mais il mourut en Espagne peu après avoir été sacré et ne vit jamais son Eglise.

LASTA, province d'Abyssinie (Afrique). — Elle est située à peu près au cœur du pays, entre le lac Dembea et le détroit de Bab-el-Mandeb, mais loin de l'un et de l'autre, surtout de ce dernier. La Lasta a au nord le Samen, à l'ouest le Beghemder, à l'est l'Angot, et au midi différents peuples Gallas. C'est un pays extrêmement montagneux.

LA-THANH, ancien nom de la ville de Ké-Cho, capitale du Tong-King. — Elle fut fondée au commencement du VII^e^ siècle lorsque le Tong-King était une province de la Chine. Au commencement du XI^e^ siècle le roi Thaito (1010-1028) la rétablit et lui donna son nom actuel de Than-Long-Thanh, la ville du Dragon-Jaune; c'est ainsi qu'elle est appelée dans le langage officiel du pays.

LATRY (M.), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse d'Aire (Landes), missionnaire en

Chine. — Il est parti de Nantes le 16 février 1849 avec trois autres prêtres de la même société envoyés aussi à cette destination; c'étaient M. Lalanne, de Bayonne (Basses Pyrénées); M. Bonnard, de Lyon, martyrisé depuis au Tong-King, et M. Marizieu, de Langres (Haute-Marne).

LATUIN ou LAIN (Saint), premier évêque de Séez en Normandie vers le v^e^ siècle. — Il est assez difficile de fixer l'époque de son apostolat : on croit pourtant que ce fut vers le commencement du v^e^ siècle qu'il vint d'Italie dans les Gaules avec plusieurs autres missionnaires. Il annonça le premier l'Evangile aux Sagiens, peuples du territoire de Séez, aux Ozimiens (probablement les Osismiens, qui habitaient à l'extrémité de la Bretagne actuelle, au territoire de Carhaix); il prêcha aussi Jésus-Christ à d'autres peuples voisins et fonda l'Eglise de Séez. La tradition du pays est qu'il mourut et fut enterré à une lieue et demie de Séez dans l'endroit où est actuellement l'église de Cléréy, la seule du diocèse qui soit dédiée sous son nom. On faisait autrefois sa fête à Séez le 20 juin; elle se célèbre maintenant le 19 janvier. Le second évêque de Séez est saint Sigibolde honoré le 8 juillet, et le troisième saint Landri dont on fait la fête le 16 du même mois. Quelques-uns mettent saint Sigibolde avant saint Latuin. Quoi qu'il en soit, c'étaient des pasteurs animés d'un zèle vraiment apostolique. Si l'occasion d'un martyre sanglant leur manqua, ils s'en firent un grand et peut-être aussi méritoire par leur application infatigable à remplir les fonctions pénibles du saint ministère.

LAN (Jean), Chrétien cochinchinois, martyrisé dans la persécution qui eut lieu en 1664. — Ayant été pris et condamné à mort à cause de sa religion ainsi que Nhiem, Nghé et Dan, il fit paraître dans sa prison les plus beaux sentiments, tels qu'on dépeint ceux dont les martyrs de la primitive Eglise étaient animés. Enfin il eut la tête coupée avec les trois Chrétiens qu'on vient de nommer. — *Voy.* Nhiem.

LAURENT (Saint), missionnaire en Angleterre au vi^e^ et vii^e^ siècle, puis archevêque de Cantorbéry. — Il était probablement Italien, et il fut un de ceux qui accompagnèrent saint Augustin envoyé dans cette île vers l'an 597 par le pape saint Grégoire le Grand pour y prêcher l'Evangile. On ne dit rien de particulier sur les travaux apostoliques de saint Laurent; cependant on ne saurait douter de son mérite et de son zèle, puisqu'après la mort de l'apôtre d'Angleterre, il fut jugé digne de lui succéder sur le siége de Cantorbéry, et il gouverna onze ans cette Eglise, continuant l'œuvre de Dieu commencée par saint Augustin et s'efforçant de consolider et d'étendre la foi dans ce pays encore païen. Il eut surtout à lutter contre le roi Eadbaud, fils et successeur d'Ethelred qui avait été converti par saint Augustin. Eadbaud revint aux superstitions de l'idolâtrie et épousa même la veuve de son père. Saint Laurent mit tout en usage pour le détourner de ce double crime; mais il eut la douleur de voir tous ses efforts sans succès. Désespérant donc de convertir un prince païen et incestueux, il résolut de passer en France comme quelques autres chrétiens anglais l'avaient déjà fait. Il était même sur le point d'exécuter son dessein, et il allait partir quand un événement extraordinaire le retint. Saint Pierre lui apparut en songe la veille de son départ et lui reprocha la lâcheté qui lui faisait abandonner un troupeau racheté de tout le sang de Jésus-Christ; il le fouetta ensuite si rudement qu'il en eut le corps tout couvert de plaies. Le roi, qui vit de ses propres yeux les plaies causées par les coups que Laurent avait reçus, en fut si vivement frappé que ses yeux s'ouvrirent à la lumière : il se convertit, embrassa la religion chrétienne et ne chercha plus que les moyens de faire connaître Jésus-Christ à ses sujets. Saint Laurent ne survécut pas beaucoup à ce merveilleux changement : il mourut en 619 après onze ans d'épiscopat comme on l'a déjà dit; sa fête est célébrée le 2 février, et le *Martyrologe Romain* cite son nom ce jour-là.

LAURENT D'ALEXANDRIE (Fr.), Mineur italien, missionnaire au xiv^e^ siècle à Ili, dans le Tchaggathaï, royaume Tartare de l'Asie centrale. — Cette Mission, après avoir eu des succès importants et excité les plus belles espérances, ne tarda pas à disparaître devant la persécution. Fr. Richard de Bourgogne, Mineur français et évêque d'Ili, y fut martyrisé avec ses six missionnaires. Parmi eux se trouvait Laurent, frère lai, d'Alexandrie en Piémont; on leur fit subir mille outrages, on leur coupa le nez et les oreilles, et enfin, comme ils ne cessaient d'annoncer Jésus-Christ et de prêcher contre l'Alcoran, on leur trancha la tête au mois de juin 1342. — *Voy.* Richard de Bourgogne, Pascal de Vittoria, etc.

LAURENT DE CASTRO (Fr.), Prêcheur florentin, et fameux prédicateur en Italie au xv^e^ siècle. — Le Pape, voulant que le talent qui lui avait été confié produisît le double parmi les infidèles, l'envoya comme évêque en Achaïe, c'est-à-dire en Grèce. En effet, un certain nombre de personnes qui s'égaraient dans les voies de l'erreur eurent le bonheur d'être éclairées par lui et embrassèrent la foi catholique. Ces paroles sont tirées presque textuellement du P. Fontana, Dominicain, historien de son ordre, et il place sous l'année 1438 la mission reçue par Fr. Laurent de Castro.

LAURENT DE PORTUGAL (Fr.), Mineur, choisi par le pape Innocent IV pour chef d'une mission envoyée chez les Tartares. — Il semblerait d'après la teneur de la lettre que le Souverain Pontife écrivait au grand Khan ou empereur de ce peuple, et dont le F. Laurent était chargé, qu'elle était la réponse à celle que le même prince envoya à Rome en 1248 par Aybeg et Sargis, ses ambassadeurs, à la suite de la mission de F. Ascelin, Dominicain. (*Voy.* ce nom.) Inno-

cent IV, après avoir exposé au Khan les mystères de la foi et le soin qu'en qualité de vicaire de Jésus-Christ il était obligé de prendre du salut de tous les hommes, ajoute, en effet, que ne pouvant aller vers lui en personne, il lui adressait Fr. Laurent et ses compagnons, hommes sages et savants, afin de l'instruire de toutes les vérités dont la connaissance lui était nécessaire, et qu'il avait choisi ces religieux, qui faisaient une profession particulière de l'humilité du Rédempteur, parce qu'il avait cru que de tels envoyés lui seraient plus agréables que d'autres d'une dignité plus élevée. — Le Khan, qui se regardait comme souverain de tout l'univers, ayant écrit au Pape de venir le trouver en personne, sous peine d'être exterminé, on voit que la lettre dont Fr. Laurent de Portugal était chargé peut passer pour une réponse à cette invitation, ou plutôt à cet ordre. Mais Wading rapporte la mission de Fr. Laurent de Portugal à l'an 1245. Si la date est exacte, elle détruit la supposition faite précédemment. Du reste, on n'a aucune relation du voyage de ce religieux, ni des résultats qu'il a pu obtenir. On sait seulement que deux ans après, en 1247, il fut établi légat en Orient avec un pouvoir absolu pour la Grèce, la Turquie, l'Arménie, Icone, les Maronites, les Nestoriens du patriarcat de Jérusalem, les Grecs de Chypre et du patriarcat d'Antioche. Il justifia dans ces fonctions sa réputation de prudence et de sainteté. (*Voy.* DU PLAN CARPIN.) A son retour, il fut fait archevêque d'Antivari en Albanie, et succéda dans ce siége à Fr. Jean du Plan Carpin, du même ordre, et qui avait aussi été envoyé dans les missions de la Tartarie. Mais le Khan auprès duquel se rendit Fr. Jean régnait dans le pays du Kaptchak, qui répond à la partie orientale et méridionale de la Russie européenne d'aujourd'hui. Quant à Fr. Laurent, on ne sait pas bien à quel souverain tartare il fut envoyé; il y en avait quatre, tous fils de Gengiskan; c'étaient Batou, dans le Kaptchack, Mangou, dans la Perse, Tchaggathaï dans le Turkestan et l'Asie centrale; enfin Okhtaï en Chine. Celui-ci avait la prééminence sur les autres; c'est lui qui écrivit au Pape Innocent IV, à la suite de la mission d'Ascelin, une lettre superbe qui fut apportée à Rome, comme on vient de le dire, par deux ambassadeurs tartares; on ne sait pas au juste auprès duquel de ces souverains furent envoyés Fr. Ascelin et Fr. Laurent. Le premier ne parvint même que jusqu'à Batchou, général qui commandait en Perse. Mais les missions de ces trois religieux datent de la même année 1245. Les Tartares étaient encore païens et même ennemis des mahométans, comme les Chrétiens. Cette conformité d'intérêt jointe à la croyance où l'on était qu'on trouverait dans ces vastes régions inconnues des royaumes chrétiens (*Voy.* TIMOTHÉE), et même un prince revêtu à la fois du double caractère sacerdotal et royal, fait comprendre pourquoi le chef de la chrétienté envoya en même temps trois ambassades aux princes tartares : c'était pour propager l'Evangile et pour écraser entre deux pressions les musulmans, qui étaient l'ennemi le plus imminent et le plus acharné du nom chrétien.

LAVATA, siége épiscopal de Grèce en Thessalie. — Il a eu au moyen âge des prélats du rite latin. On connaît les deux suivants qui siégeaient au commencement du XIV^e^ siècle, et étaient l'un et l'autre de l'ordre des Frères Mineurs. Jean (Fr.) fut remplacé par Fr. Henri de Apoldia, institué par le pape Jean XXII (1316 à 1334).

Il paraît que l'existence du siége et de la ville de Lavata n'est connue que par les *Annales de l'ordre de Saint-François*, où le P. Wadding mentionne les deux évêques cités plus haut.

LAVOREL (M. JOSEPH), prêtre Savoyard, de la société des missionnaires de saint François de Sales, et du diocèse d'Annecy, missionnaire dans l'Indoustan. — *Voy.* MARTIN.

LAZARE (SAINT).— L'Eglise de Marseille honore comme son premier évêque saint Lazare, le même que Notre-Seigneur Jésus-Christ ressuscita d'entre les morts. — La tradition de toute la Provence est qu'il vint dans cette partie de la France prêcher l'Evangile et qu'il jeta les fondements de l'Eglise de Marseille. Avec lui vinrent sainte Marthe et sainte Marie-Madeleine dont le culte est populaire en Provence. Les critiques du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle ont déclaré tous ces faits apocryphes : mais leur érudition animée d'un esprit de dénigrement à l'égard de toutes les vieilles croyances et des traditions les plus respectables s'est fourvoyée dans le cas présent.

La science de l'antiquité a fait des progrès de nos jours comme toutes les autres; on profite de ce qu'ont fait tous nos devanciers, on compare les documents cités de part et d'autre, on apporte de nouvelles preuves au procès et comme il n'y a point de parti pris et de système préconçu qui influence le jugement, on prononce d'une manière plus saine. Or il est aujourd'hui acquis par les plus savantes élucubrations que saint Lazare, ressuscité par Notre-Seigneur, est venu au premier siècle de l'ère chrétienne prêcher l'Evangile en Provence et qu'il était accompagné de ses deux sœurs. Les orgueilleux critiques qui traitent cette croyance comme une fable méprisable, auraient dû comprendre combien il était malséant pour des catholiques de proclamer qu'une tradition populaire enracinée dans les esprits et dans les cœurs des fidèles d'une portion importante de l'Eglise, était une pure fable, une mystification qui s'était introduite on ne sait quand, et dont un peuple entier avait été la dupe; que la dévotion si bien caractérisée des églises provençales portait à faux; que les pèlerinages, les liturgies consacraient des fables, etc.

M. l'abbé Migne a édité un ouvrage curieux et solide, intitulé : *Monuments inédits de l'apostolat de sainte Madeleine en Provence*, 2 gros vol. in-4.

LÊ, dynastie de rois qui ont régné au Tong-King à la fin du x^e^ siècle, puis du xv^e^ à la fin du xviii^e^. — Leur fondateur fut le roi Daihânh (981 à 1005). Après lui ses enfants se disputèrent la couronne les armes à la main, et ils furent supplantés en l'an 1010 par la dynastie de Ly, qui régna de 1010 à 1225 et fut remplacée par la dynastie des Trans 1226 à 1414. Le dernier roi de cette famille fut vaincu et fait prisonnier par les Chinois et le Tong-King retomba sous la domination directe du céleste empereur. Un nommé Loi, descendant des Lê, rassembla en 1418 des troupes pour combattre les oppresseurs de son pays. Après dix ans de guerre il chassa les Chinois et rétablit sa dynastie. Son règne dura sept ans (1428 à 1435), et il est connu comme roi sous le nom de Thai-To. Son troisième successeur Thanh-Tong (1460 à 1498) se rendit très-illustre. Il promulga un code de lois, divisa ses Etats en onze provinces, auxquelles il en ajouta deux (les Thuan-Hoa et Quang-Nam) conquis par lui sur le Ciampa et qui furent le noyau du royaume de Cochinchine (ces provinces répondent à la Cochinchine septentrionale).

Au xvi^e^ siècle les Lê furent renversés du trône par un général ambitieux nommé Mac-Dang-Daong qui régna deux ans et laissa la couronne à son fils Mac-Dang-Duanh. Celui-ci régnait depuis trois ans lorsqu'un général nommé Nguyên-Dô, né dans la province de Thanh-Hoa, replaça un prince Lê sur le trône de Tong-King, mais sans chasser entièrement les Mac, qui restèrent maîtres d'une partie du royaume jusqu'à la fin du xvi^e^ siècle. Pendant tout ce temps les deux familles se firent la guerre. Enfin les Mac succombèrent et se retirèrent dans les montagnes du nord du Tong-King nommées Caoleang dont l'empereur de Chine leur accorda la souveraineté. Ayant été dépossédés de cette principauté en 1680, ils furent rétablis en 1682 par ordre de Khonghi empereur de Chine. Mais peu après cette famille se retira en Chine et abandonna entièrement le pays de Casbang qui depuis est toujours resté soumis au Tong-King.

Cependant les Lê ne recouvrèrent jamais le pouvoir tel qu'ils l'avaient eu avant l'usurpation des Mac. Le général Nguyên-Dô, qui les rétablit sur le trône en 1533 étant mort en 1545, sa place de général en chef et de premier ministre fut conférée à son gendre Trinh-Kiêm et elle devint héréditaire dans la famille de celui-ci. La famille des Trinh avait en réalité tout le pouvoir et les rois Lê n'étaient que des monarques fainéants. Ils avaient le titre de vua ou (roi) et l'autorité nominale. Les princes Trinh se contentaient du titre de chua (on prononce Kioua) qui veut dire régent, et exerçaient l'autorité en maîtres absolus.

Cependant Nguyên-Hoang, fils de Nguyên-Dô, ayant été nommé sur la fin du xvi^e^ siècle gouverneur des deux provinces conquises sur le Ciampa, secoua le joug du Kioua du Tong-King, son neveu (1), tout en continuant de reconnaître l'autorité nominale du roi de la dynastie Lê. Il se rendit héréditaire dans son gouvernement, et ses descendants, ayant beaucoup agrandi leur territoire vers le midi par des conquêtes sur le Ciampa, formèrent ce qu'on appelle le royaume de Cochinchine, soumis de nom, comme le Tong-King, au roi ou empereur d'Annam de la dynastie Lê; mais en réalité les régents Trinh du Tong-King et les régents Nguyên en Cochinchine étaient de véritables rois indépendants qui se faisaient presque toujours la guerre entre eux. Sur la fin du xviii^e^ siècle il s'éleva en Cochinchine un parti politique connu sous le nom de Tay-Sou (c'est-à-dire Montagnes de l'Ouest) qui parvint à conquérir à peu près toute la Cochinchine et le Tong-King. La famille Trinh périt dans la conquête. La famille Nguyên faillit également être anéantie : il n'en resta qu'un rejeton nommé Nguyên-Anh qui avec l'aide des Français reprit sur les Tay-Sou la Cochinchine et le Tong-King. Lorsqu'il se vit maître de tout l'empire, au lieu de rétablir les Lê sur le trône, il supprima entièrement cette dynastie (1804) et se déclara empereur et roi sous le nom de Gia-Laong : il fonda ainsi la dynastie des Nguyên qui règne encore aujourd'hui sur tout l'empire d'Annam.

LEAOTONG, province maritime de l'empire Chinois, située entre Pékin et la Corée. — Elle faisait autrefois partie du diocèse de Pékin : en 1838, le Saint-Siége l'en a distraite pour l'ériger en vicariat apostolique confié à la congrégation des Missions-Etrangères de Paris. Ce vicariat s'étend en outre sur toute la Mandchourie, qui est bien plus grande que le Léaotong. On n'y compte qu'un petit nombre de Chrétiens, qui diminuent plutôt qu'ils n'augmentent. Le premier vicaire apostolique de la Mandchourie et du Leaotong est M. Verrolles, évêque de Colombie *in partibus*, institué en 1838. Il a eu successivement pour coadjuteurs M. de la Brunière institué évêque de Trémite *in partibus*, et assassiné par les Tartares, voisins de la Sibérie, puis M. Berneux, autrefois missionnaire en Cochinchine où il a souffert pour la foi, et actuellement vicaire apostolique de la Corée. M. Verrolles est secondé par un bon nombre de missionnaires français qui s'efforcent de répandre la foi et même de former des prêtres du pays.

LEBLANC (M. Jean-Baptiste-Aimé), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire dans l'extrême Orient à la fin du xviii^e^ siècle. — Il était de l'île Bourbon (Afrique), et avait le degré de docteur en Sorbonne, lorsqu'il

(1) Le fils de son beau-frère, Trinh-Taong, successeur de Trinh-Kiêm.

partit de France, l'an 1787, pour le royaume de Cochinchine : mais lorsqu'il commençait à évangéliser cette mission, il fut enlevé par une mort prématurée, le 4 mars 1791.

LEBLANC (Fr. Auguste), Mariste français, missionnaire en Océanie. — Il a été envoyé à Sidney avec le P. Dubreul et le P. Rocher, religieux de sa société, pour y fonder une maison de procure, destinée à servir d'intermédiaire entre les missions chez les sauvages des îles voisines et le centre de la congrégation en Europe. Le Fr. Auguste est de Dole dans le département du Jura, diocèse de Saint-Claude.

LE BRAS (M. Gabriel-Pierre), missionnaire français dans le royaume de Siam au XVIII^e siècle. — Il était de la congrégation des Missions-Etrangères et fut envoyé dans les Indes en 1737. Mais il fut enlevé par une mort prématurée dès le 8 octobre 1742. Il était du diocèse de Quimper, en Bretagne.

LE CHARTIER (M. François), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire au Tong-King dans le XVIII^e siècle. — Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il partit pour ce royaume en 1745. Le Catalogue publié par M. Luquet, à la suite de ses *Lettres* à l'évêque de Langres, ne fait pas connaître combien de temps il exerça le ministère apostolique, ni à quelle époque il mourut. Cet ecclésiastique était normand, de l'ancien diocèse d'Avranches, compris aujourd'hui dans celui de Coutances (Manche).

LECLERC (M. Tite), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire au XVIII^e siècle en Cochinchine. — Il partit en 1774. Mais une mort prématurée le ravit au début de son apostolat : Dieu l'appela à un monde meilleur le 21 septembre 1778. Cet ecclésiastique était de la Bourgogne.

LECLERQUE (M. Guillaume), prêtre français, membre de la congrégation des Missions-Etrangères, et missionnaire dans le royaume de Siam, vers la fin du XVII^e siècle. — Il partit de France en 1674, la même année que M. Geffrard. Après quatorze ans de travaux apostoliques, il succomba en 1686. Ce missionnaire était de l'Auvergne.

LE COMTE (M. Ignace), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères. — Parti de France en 1699, pour la mission de la Cochinchine, il mourut à Pondichéry (Inde) en 1700, avant d'être arrivé sur le lieu assigné à ses travaux apostoliques. M. le Comte était du diocèse de Rennes (Bretagne).

LE COVOT DE MONDORY (M. Anne), prêtre français, membre de la congrégation des Missions-Etrangères et missionnaire dans le royaume de Siam, à la fin du XVII^e siècle. — Il était de l'Auvergne et avait le degré de bachelier de Sorbonne. Il partit pour l'Orient en 1681 et mourut en 1689, après moins de huit ans d'apostolat.

LEFAUVE (Le P.), Jésuite, missionnaire en Chine au XVII^e siècle. — Son nom semble indiquer qu'il était français. On ne connaît son existence que par une lettre que le P. Rocha, religieux portugais de la même société, lui écrivait en 1666 ou 1667 du Camboge où il était missionnaire. Dans cette lettre il lui vante beaucoup le zèle, la mortification, le désintéressement, les succès et les mérites de M. Chevreuil, missionnaire français, que M. de la Mothe Lambert, évêque de Berythe avait choisi pour son provicaire. C'est tout ce qu'on sait du P. Lefauve.

LEFEUVRE (M.), prêtre du diocèse d'Autun (Saône-et-Loire), missionnaire français dans l'Inde. — Il est parti en 1851 de Bordeaux pour le vicariat apostolique de Coïmbatour avec trois autres prêtres, MM. Serougne, Maury et Léveillard, envoyés à Pondichéry. Ces quatre ecclésiastiques sont de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris.

LEFÈVRE (M. François), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Orient à la fin du XVII^e siècle. — Il partit pour le Tong-King en 1681, ainsi que MM. Delavigne et Sarrant, destinés pour la même mission. J'ignore combien de temps il y exerça le ministère apostolique ; mais il revint en Europe et fut envoyé à Rome, pour y remplir auprès de la Propagande la charge de procureur de sa société, pour les affaires des Missions. M. Luquet, dans le Catalogue qu'il a donné à la suite de ses *Lettres*, à l'évêque de Langres, ne dit point en quelle année mourut M. Lefèvre, qui était de la Normandie.

LEFÈVRE (M. Urbain), prêtre français, de la société des Missions-Etrangères, missionnaire en Chine au XVIII^e siècle. — Il partit en 1749, pour la mission de Tutchuen. Le Catalogue donné par M. Luquet à la suite de ses *Lettres*, à l'évêque de Langres, ne dit point combien de temps il resta en Chine, ni à quelle époque il mourut. M. Lefèvre était du diocèse de Tours.

LEGASPI (Michel Lopez de), Espagnol du XVI^e siècle, né au Mexique. — Il fut envoyé par ordre du roi Philippe II, pour faire la conquête de l'archipel Saint-Lazare (Océanie), découvert par Magellan qui y avait trouvé la mort. Legaspi arriva en 1553 à l'île Zebu, avec cinq missionnaires Augustins, entre autres le P. André de Urdaneta, qui avait conseillé cette expédition au roi ; il y bâtit en 1556 la ville de Zebu, passa en 1571 à l'île Luçon, la plus septentrionale et la plus grande de l'Archipel, où il fonda la ville de Manille, qui devint la capitale de tout l'Archipel ; il sut la défendre contre les incursions des pirates Malais et Chinois, et profita même de la défaite d'un forban de cette dernière nation pour essayer de faire pénétrer le christianisme dans le céleste empire. Mais le P. Martin de Errada et Fr. Jérôme Marin, Augustins, qu'il y avait envoyés en 1576, ne purent obtenir la permission de prêcher librement l'Evangile. Legaspi, reconnu dès l'an 1574 premier gouverneur général de ces îles, qui furent

nommées îles Philippines en l'honneur de Philippe II, acquit ainsi à l'Espagne une possession magnifique, la plus belle qui lui reste. A la vérité les missionnaires contribuèrent beaucoup plus que lui à en soumettre les habitants, les pacifier, les civiliser et consolider la domination de l'Espagne; mais Legaspi comprenait et favorisait de tout son pouvoir leur action morale sur les indigènes. On rapporte communément à l'an 1566 l'arrivée de Legaspi et par conséquent des premiers missionnaires aux Philippines; j'ai préféré suivre M. Henrion, qui cite des autorités positives et ne paraît pas s'être trompé. Cependant son opinion n'est pas absolument inattaquable.

LE GERMAIN (M. Jean-Louis), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire à la fin du XVIII^e^ siècle en Cochinchine — Il était du diocèse de Vannes, en Bretagne, et il partit pour l'Orient en 1795, ainsi que M. Lestrade du diocèse de Blois; mais une mort prématurée l'enleva dès l'année 1799. Son compagnon était mort à Macao l'année précédente. Ce fut, à une époque cruelle, un double coup bien désastreux pour la mission. Ces deux ecclésiastiques s'étaient embarqués à Londres, où quelques directeurs du séminaire étaient réfugiés et s'occupaient de procurer des prêtres aux Eglises de l'extrême Orient.

LEITAN (Le P. Edouard), Jésuite portugais, missionnaire à la fin du XVI^e^ siècle dans l'Indoustan et en particulier dans le grand Mogol.—L'empereur Akbar, bien que musulman, aimait la religion chrétienne, admirait la pureté et la sublimité de sa morale et paraissait disposé à se convertir. Il avait déjà eu à sa cour trois missionnaires Jésuites : le P. Aquaviva, Italien, le P. Montserrat, Espagnol, et le P. Henriquez, Persan. Ces religieux accueillis avec honneur, traités avec affection, n'avaient pu cependant le déterminer à quitter ses femmes et avaient dû se retirer. (*Voy.* Aquaviva.) Akbar, après avoir essayé de fonder une religion où se seraient fondus le mahométisme, le brahmisme et le christianisme, y renonça bientôt, et par le conseil d'un docteur musulman nommé Abou Fazel, et d'un diacre arménien appelé Grimon qui se trouvait à sa cour, il prit le parti d'écrire au provincial des Jésuites à Goa comme il l'avait déjà fait (vers l'an 1578) pour lui demander des missionnaires de sa société. Grimon fut chargé de négocier cette affaire auprès du vice-roi des Indes, et il apporta la lettre suivante du P. Provincial (c'était vers l'an 1590):

« Au nom du Seigneur. Le très-puissant et invincible empereur Akbar salue les Pères de Saint-Paul (c'est le nom sous lequel les Jésuites étaient connus dans l'Inde) qui ont été admis à la grâce de Dieu, qui ont goûté le don du Saint-Esprit, qui obéissent aux lois du Messie et qui amènent les hommes à la connaissance de la vérité. C'est à vous que je parle, vénérable Père qui avez quitté le siècle et qui méprisez les honneurs et les richesses. J'ai étudié avec soin toutes les religions du monde. Il me paraît néanmoins que je ne suis pas encore suffisamment instruit des mystères de la religion chrétienne. C'est par le moyen de vos Pères que j'aime et dont la conversation me fait plaisir, que je souhaite recevoir une instruction plus parfaite. L'Arménien Grimon, qui vous remettra ma lettre, m'a assuré que je trouverais parmi vous des hommes habiles et capables de résoudre tous mes doutes. Venez confondre les docteurs de la loi mahométane et soyez sûrs que j'applaudirai à vos victoires. Si les missionnaires que vous m'enverrez veulent se former un établissement fixe dans ma capitale, je leur donnerai une maison et des priviléges encore plus grands qu'à ceux qui les ont précédés. S'ils aiment mieux retourner à Goa, je leur en accorderai la permission et je les renverrai avec honneur. »

A cette lettre était jointe une somme considérable que le diacre arménien devait distribuer aux pauvres de Goa. Akbar valait mieux qu'il ne le faisait paraître dans sa lettre. Le mobile de sa démarche semblerait, d'après cette missive, être simplement la vanité puérile de connaître toutes les théogonies du monde, y compris la religion chrétienne. Au contraire son cœur avait eu une grande part dans ce retour vers les Jésuites : il était animé de dispositions excellentes et avait montré un grand courage en se séparant de toutes les femmes de son sérail. Il les avait mariées et n'en avait gardé qu'une seule. Le P. Aquaviva durant le temps de son séjour à la cour n'avait jamais pu le déterminer à faire un tel sacrifice à Dieu et à ses convictions; mais depuis que le saint religieux était monté au ciel par la voie du martyre, il semble que son intercession avait fait à Dieu une sainte violence. Outre cette détermination si courageuse et prise spontanément, on avait vu l'empereur honorer publiquement la sainte Vierge le jour de l'Assomption, lui faire ériger un trône, y déposer sa statue solennellement, se prosterner devant elle avec ses fils et récompenser par des faveurs ceux des courtisans qui avaient consenti à l'imiter.

C'est alors que le provincial de Goa choisit le P. Leitan et le P. de Vega pour les envoyer à la cour du monarque. Akbar les reçut avec honneur à Lahore en 1591, leur permit d'ouvrir une école pour apprendre aux Indous à lire et à écrire en portugais. Il leur proposa dans des entretiens intimes les objections les plus spécieuses contre le christianisme et parut satisfait de leurs réponses. Mais ayant laissé passer le moment de la grâce il retomba dans ses hésitations sans fin, admirant toujours la religion chrétienne sans l'embrasser. Les missionnaires animés d'un zèle trop ardent et dominés par une fâcheuse impatience retournèrent à Goa. Leur précipitation à s'éloigner fut, avec beaucoup de raison, désapprouvée à Rome, et le général des Jésuites ordonna d'en envoyer deux autres à l'empereur. On choisit le P. Jérôme Xavier, neveu de l'apôtre des

Indes, et le P. Pinheiro, qui partirent de Goa le 3 décembre 1594. Ainsi le P. Leitan et son compagnon étaient restés bien peu de temps à leur poste, et ils étaient animés d'un esprit tout différent de l'excessive condescendance que leurs confrères montrèrent plus tard en Chine auprès d'empereurs infiniment moins bien disposés qu'Akbar. Le P. Xavier était encore auprès d'Akbar quand celui-ci mourut et on croit qu'il avait été baptisé. — *Voy.* XAVIER.

LE MAIRE (M. FRANÇOIS), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans le royaume de Siam au XVIII^e^ siècle. — Il était du diocèse de Paris et fut envoyé aux Indes en 1722. Il y mourut en 1748, après avoir fourni une belle carrière puisqu'il avait rempli le ministère apostolique pendant plus de vingt-cinq ans.

LEMPFRIT (Le P. HONORAT), religieux français de la congrégation des Oblats de Marseille, missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti le 10 octobre 1847 avec cinq autres membres de la même congrégation : les PP. Bernard et Gaudet, de Grenoble, et les FF. Arnaud, Triole et Tisserand. — On sait que les Oblats de Marseille ont des missions fort importantes dans le Canada, l'Orégon, et l'Amérique anglaise sur une étendue immense de pays. C'est dans ces missions qu'ont été envoyés les six religieux dénommés plus haut. Le P. Lempfrit, l'un d'eux, est du diocèse de Nancy.

LENOIR (M. PIERRE), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire en Cochinchine au XVII^e^ siècle.—Il était du diocèse de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), et il partit pour l'Orient en 1674, ainsi que M. Thomas, du diocèse de Paris, envoyé dans la même mission. Il ne fournit pas une bien longue carrière, étant mort dès le mois de décembre 1685, après environ 10 ans d'apostolat. M. Thomas l'avait précédé au tombeau dès 1681.

LE NOIR DU ROULE (M.), diplomate français qui vivait au XVII^e^ siècle et dans le suivant. — Il était vice-consul à Damiette en Egypte dans les premières années du XVIII^e^ siècle, lorsqu'il fut envoyé par le gouvernement de Louis XIV en ambassade auprès de Yassous, empereur d'Ethiopie. Le roi de France voulait par là ouvrir la porte de cet empire aux missionnaires. Déjà les Jésuites avaient fait depuis quelques années plusieurs tentatives infructueuses pour y pénétrer (les PP. de Brevedent, Grenier, Paulet, Du Bernat) et rétablir, s'il était possible, les belles chrétientés formées soixante-dix ans auparavant par leurs prédécesseurs sous le règne de Socinios (1605-1632) et détruites par l'empereur apostat Facilidas (1632-1665).

Un Arménien nommé Elias, attaché au service de la nation française, fut envoyé en Ethiopie par la voie de Massouah pour préparer l'empereur à recevoir l'ambassadeur de Louis XIV, qui prit la voie de terre et s'avança par la Nubie ; mais il fut assassiné à Sennaar le 25 novembre 1705. Jacques Bruce, voyageur anglais et protestant, impute ce crime aux Franciscains réformés qui avaient une mission dans la Haute-Egypte et la Nubie et qui étaient chargés par le Pape d'évangéliser l'Abyssinie lorsque les circonstances le permettraient. Comme l'ambassade de M. du Roule aurait ouvert cet empire aux Jésuites particulièrement aimés de Louis XIV qui avait pour confesseur un religieux de cet ordre, Bruce pense que les Franciscains firent assassiner M. du Roule par jalousie contre leurs émules. L'imputation d'un crime si abominable ne repose sur rien. Il est parfaitement absurde de croire que des hommes qui ont renoncé à tout, biens, patrie, famille, pour aller annoncer l'Evangile à des peuples barbares, dans des pays affreux, et qui n'ont en vue que l'amour de Dieu et les récompenses du ciel, outragent ainsi la majesté divine et violent sa loi d'une manière atroce en commettant ou en faisant commettre un pareil crime. Et pour quel mobile? Ce n'est pas pour s'arracher l'or de la Californie, mais pour avoir le privilége d'affronter seuls dans tel pays la faim, la soif, le froid, le chaud, la misère, la prison, les supplices, la mort... Tombe-t-il sous le sens qu'on soit humainement jaloux de ces précieux trésors au point de ne pas reculer devant un assassinat pour se les procurer? En vérité le voyageur protestant juge mal, et son imputation ne révèle pas un homme délicat. La cupidité, excitée par les présents dont M. du Roule était chargé pour le négus des Nubiens, explique suffisamment le meurtre des Français, et les Franciscains ne séjournaient pas au Sennaar au moment de l'attentat.

LEON (SAINT), missionnaire français au X^e^ siècle, évêque de Bayonne, apôtre des Basques et martyr.— Il naquit vers l'an 856 à Carentan, diocèse de Coutances, dans la Basse-Normandie. Quelques auteurs ont prétendu qu'il était archevêque de Rouen lorsqu'il quitta la Normandie pour aller annoncer la foi dans le Midi; mais cette opinion ne repose sur aucun fondement. Il était tout simplement prêtre ou tout au plus évêque régionnaire à l'époque où il partit avec ses frères Gervais et Eleuthère pour aller prêcher l'Evangile dans le pays de Labour ou plutôt de Lapurdan, habité par les Basques.

Ce pays s'étend en France et en Espagne jusqu'à Saint-Sébastien dans le Guipuscoa. Le sol en est fort ingrat, et c'est à cause de cette stérilité que les habitants étaient exempts des impositions ordinaires. Le Labour est ainsi appelé de Lapurdun qui est l'ancien nom latin de Bayonne. Bayonne dérive lui-même de Baye et on a deux mots basques qui signifient bonne baie ou bon port.

Quant aux Basques, on prétend qu'ils descendent des Cantabres et que leurs colonies ont peuplé l'Irlande, le pays de Galles; leur langue serait la même pour le fond que celle des anciens Bretons et offrirait

encore de grandes analogies avec celle que les Gallois et les Bas-Bretons parlent aujourd'hui. Peut-être ceux qui ont hasardé ces conjectures ont-ils dit ce qu'ils ne savaient pas; car d'autres auteurs prétendent que la langue basque, par ses racines, par sa grammaire, sa syntaxe et son génie, diffère essentiellement de toute langue connue au monde, et le peuple lui-même présente par ses mœurs, ses idées, son caractère la physionomie la plus originale qui se puisse voir. C'est du reste une forte race, d'une incomparable énergie : elle a fourni beaucoup de grands hommes dans tous les genres et des caractères du premier ordre, comme saint Ignace de Loyola ; enfin ces fiers et rudes montagnards ont su défendre bravement et à peu près conserver leur indépendance, leur autonomie, et ils ne se sont amalgamés ni avec les Français ni avec les Castillans.

C'est à un tel peuple que saint Léon alla prêcher l'Evangile. Il y a des historiens qui prétendent que Bayonne avait eu des évêques dès l'an 381, mais la chose est plus que problématique. Le *Gallia Christiana* dit au contraire, qu'il n'y a point d'évêque de cette ville qui soit connu avant l'an 980. Cependant la lumière de la foi avait éclairé la contrée dès les premiers siècles du christianisme ; mais les conquêtes et les ravages des Sarrasins en avaient presque entièrement obscurci la clarté. Chargé par le Pape de faire une mission chez les Basques, Léon vint à Bayonne avec ses deux frères vers l'an 900. Il n'est pas bien sûr qu'il ait été évêque de cette ville, mais il est certain qu'il y fit connaître Jésus-Christ et qu'il y fonda une église sous l'invocation de la sainte Vierge. Ses travaux apostoliques rendirent la religion chrétienne florissante dans le pays de Labour, dans les Landes au midi de Bordeaux, dans la Biscaye et la Navarre. Il fut martyrisé par des pirates avec son frère Gervais le 1er mars, jour auquel on fait sa fête. On ignore l'année de sa mort ; ses reliques sont gardées dans la cathédrale de Bayonne et il est honoré comme patron du diocèse.

LEON (Saint), Frère Mineur, et missionnaire dans l'empire de Maroc, fut, le 10 octobre 1221, décapité et mis en morceaux à Ceuta avec saint Daniel, son supérieur, et cinq autres Franciscains, pour avoir annoncé l'Evangile aux infidèles. Ils sont tous honorés le 13 octobre. — *Voy.* Daniel.

LEON (Fr.), Mineur, missionnaire à Maroc, y souffrit le martyre vers l'an 1232, ainsi que les FF. Hugues et Dominique. Fr. Agneau, aussi de l'ordre de Saint-François, était alors évêque de Maroc et avait été nommé le premier pour remplir ce siége. —*Voy.* Hugues et Agneau.

LEON (M.), prêtre Tonkinois du XVIIIe siècle. — Il fut dénoncé en 1672 par un chrétien apostat qui l'accusait de tramer une révolte contre le roi. On le saisit et on le mit en prison ; comme il ne se trouva aucune preuve de la prétendue conspiration, le mandarin jugea que c'était une calomnie : il le condamna néanmoins à une amende pour avoir été convaincu d'enseigner la loi du Dieu du ciel.

LEONARD, archevêque de Cambalu ou Pékin au XVe siècle, succéda dans ce siége à Fr. Jacques, de l'ordre des Prêcheurs, institué en 1427 par Martin V, et il fut lui-même remplacé par Fr. Barthélemy Ier, Mineur, nommé le 15 avril 1448. — Il est à peu près certain que, de tous ces prélats, aucun ne put se rendre dans son Eglise. — *Voy.* Jean de Montecorvino.

LEONARD DE CHIO (Le Fr.), Dominicain du XVe siècle, missionnaire, légat, archevêque et martyr en Orient avec le cardinal Isidore. — Il était sans doute de l'île dont il porte le nom, car cette île comptait un grand nombre de Catholiques et en particulier de familles latines qui ont fourni à l'Eglise romaine beaucoup d'évêques et de religieux. Fr. Léonard fut envoyé à Constantinople peu de temps avant que cette capitale du schisme ne tombât au pouvoir des mahométans. Il cherchait à renouer encore l'union tant de fois rompue par laquelle ce qui restait du Bas-Empire eût pu être sauvé au moyen des armes et des secours efficaces de l'Occident. Nicolas V à qui les Grecs s'étaient adressés dans leur extrême détresse, leur envoya un secours avec ses deux légats nommés plus haut, mais il leur écrivit qu'ils lassaient depuis longtemps la patience de Dieu et des hommes ; que, selon la parabole de l'Evangile, on attendrait encore trois ans pour voir si le figuier, inutilement cultivé jusqu'alors, porterait enfin du fruit, et que s'il n'en portait pas, l'arbre serait coupé jusqu'à la racine. On sait comment le sultan Mahomet II réalisa cette prédiction et cette menace. Fr. Léonard de Chio et son collègue ne purent rien gagner sur l'endurcissement et sur l'obstination des schismatiques ; un des premiers sénateurs, amiral de l'empire, poussa le fanatisme jusqu'à s'écrier publiquement qu'il valait mieux voir le turban dominer dans Constantinople que le chapeau d'un cardinal latin. Comme les idolâtres des premiers siècles qui voulaient rendre les disciples de Jésus-Christ et son Eglise responsables des malheurs de l'empire romain et plus tard de la ruine de Rome, les Grecs n'attribuaient leur décadence et leur ruine imminente qu'à l'union que quelques-uns de leurs souverains et de leurs patriarches avaient contractée avec l'Eglise romaine, centre de l'unité catholique. Tant d'obstination et cet aveuglement tout à fait judaïque arrachèrent à Fr. Léonard les reproches suivants dont l'éloquence égale la vérité : « Non, dit-il, ce n'est point pour vous être unis à l'Eglise catholique, mais parce que vous ne vous êtes pas unis à elle sincèrement que la justice divine vous châtie avec tant de sévérité. Si c'est un crime de croire ce que croit le vicaire de Jésus-Christ avec toute l'Eglise romaine, vos premiers docteurs et vos frères saint Athanase, saint Basile, saint Cyrille, ces grandes lumières, ces

hommes célèbres dont vous révérez avec nous la sainteté, étaient coupables du même crime; ils ont cru ce que nous croyons; pleins de foi et de zèle pour l'unité de l'Eglise, ils ne se sont jamais séparés de son chef visible, ils ont toujours vécu dans sa communion et ils sont morts dans l'obéissance au Saint-Siége. Ah! dites plutôt que si votre sort aujourd'hui est semblable à celui des Juifs chassés de leur pays et dispersés dans toutes les contrées du monde, c'est parce que, aussi endurcis qu'eux, vous avez trop fidèlement imité leur aveugle et criminelle obstination. Si les enfants des patriarches avaient écouté avec docilité leurs prophètes; si, au lieu de les persécuter et de les faire mourir, ils avaient voulu profiter de leurs avertissements, Jérusalem subsisterait encore. Et si vous n'aviez pas fermé opiniâtrément vos oreilles à la voix du Père commun ou à la prédication de ses ministres, vous ne seriez pas à présent accablés de tous les maux dont le ciel punit visiblement l'orgueil des uns, et la profonde hypocrisie des autres. Dans le saint concile de Florence, pour ne point remonter plus haut, vos premiers pasteurs, après un long et sérieux examen, ont enfin embrassé la vérité qu'ils reconnaissaient; ils sont rentrés avec joie dans l'unité. Ils ont promis avec serment d'y demeurer toujours inviolablement attachés. Quelques-uns sont restés fidèles et vous les avez persécutés; vous les avez chassés de leurs Eglises en leur disant anathème. Les autres, par légèreté ou par l'effet de vos violences, ont lâchement supprimé le décret d'union. Il ne s'en est trouvé que trop qui en détruisant ainsi leur propre ouvrage vous ont donné l'exemple de la désobéissance; voilà leur crime et le vôtre : ne cherchez pas ailleurs la cause de vos désastres. » Cette sortie énergique résume toute l'histoire du schisme grec, tant qu'il se débattit encore avec lui-même, sous les étreintes de la vérité. Depuis la prise de Constantinople qui présente une analogie frappante avec celle de Jérusalem, comme le disait Fr. Léonard de Chio, l'Eglise grecque séparée du tronc s'est tenue pendant quatre siècles dans son immobilité, dans sa décadence, et elle ressemble à une momification. C'est, comme la Synagogue, un sépulcre blanchi; plus de vie, plus de zèle, plus d'unité, point de saints, de missionnaires, de docteurs, d'ordres religieux nouveaux; point d'unité, d'autorité, d'indépendance pastorale; une grossière et universelle simonie, les évêques se supplantant les uns les autres sur leurs siéges par intrigue et par argent; une incroyable ignorance dans les prêtres séculiers et dans les moines, et brochant sur tout cela une inconcevable obstination dans leur isolement. Rien ne ressemble plus au sort des Juifs que celui des Grecs. Depuis quatre cents ans ils éprouvent une punition divine dont la rigueur épouvante l'univers, et ils n'ouvrent pas les yeux. Sans pays, sans roi, sans nationalité, car les Turcs leur ont ôté tout cela; n'ayant pour pasteurs que des mercenaires, la longue oppression des infidèles et leur propre décadence qui date de plus loin ont imprégné leur caractère de quelque chose de bas, de vil et d'incorrigiblement dégradé comme le Juif. Quelle stérilité universelle que celle de cette Eglise! Comme elle présente l'image de la mort! C'est bien là une branche séparée depuis longtemps du tronc et où aucune séve ne circule plus.

Fr. Léonard de Chio vit de ses propres yeux éclater sur les Grecs le châtiment que la Providence avait tenu si longtemps suspendu au-dessus de leurs têtes. Il assista à la prise de Constantinople. Une multitude incroyable d'apostats de toute nation se trouvaient dans l'armée de Mahomet II et servaient sous l'étendard ottoman. La mort et la servitude devinrent le partage des missionnaires qui étaient à Constantinople. Sur dix-sept Frères Mineurs observantins, seize furent réduits en esclavage et l'autre fut tué. Les deux légats, le cardinal Isidore et Fr. Léonard, purent se racheter à la suite du sac. Ce dernier était archevêque de Mételin, la fameuse Lesbos des anciens. Rendu comme par miracle à son troupeau, il enviait le bonheur de ceux qui avaient mérité de mourir en confessant Jésus-Christ. Il eut aussi lui-même ce glorieux sort; mais c'est dans son église, sous les yeux de son peuple qu'il fut immolé par les ennemis du nom chrétien, et scella de son sang les vérités que Constantinople rebelle l'avait entendu prêcher avec tant de persévérance. On ne sait pas au juste en quelle année Mahomet II prit Mételin. Quelques historiens placent cet événement en 1458, d'autres en 1442. Quoi qu'il en soit, la capitale de l'île où se trouvait Fr. Léonard subit un rude assaut, puis capitula. Les infidèles avaient promis au gouverneur la vie sauve pour lui et les siens, on ne lui tint pas parole : une partie du peuple fut passée au fil de l'épée, l'autre fut, par l'ordre de Mahomet II transportée à Constantinople; mais il fit mourir par divers genres de supplices les principaux habitants, surtout les ecclésiastiques, et l'archevêque fut certainement un des premiers que le féroce monarque sacrifia à sa vengeance. Cependant on n'a aucune relation de sa mort, et les circonstances expliquent assez cette lacune. Les boucheries des Turcs pendant ces siècles d'invasion ne trouvaient pas toujours d'historiographes, et la mort ou l'esclavage faisaient quelquefois disparaître tous les témoins.

LEONARD DE JESI (Le P.), Mineur réformé italien, de la ville ou du diocèse de Jési, (Etats-Romains), missionnaire en Egypte. — Il est parti de Civita-Vecchia (Italie centrale) le 4 septembre 1845 à destination du Caire, avec le P. Ruffin de Parme, religieux du même ordre et de la même nation, lequel se rendait dans la mission de Constantinople.

LEPANTE, ville épiscopale de Grèce, sous la métropole de Corinthe. — Elle s'appelait dans l'antiquité Naupacte, et elle

est située au fond du golfe auquel elle donne son nom. Les Grecs en ont fait une métropole du temps du Bas-Empire. Elle a eu des évêques latins au moyen âge. On en connaît quatre qui ont siégé a i XIV^e^ siècle et le titre p raît avoir été conservé dans l'Eglise romaine, comme on le voit par le 5^e^ des prélats cités plus bas.

1. Rastagne (Fr. Rastagne Candola), Prêcheur français de Narbonne, transféré de Sidon en 1307 par le pape Clément V.

2. Jean. Il siégea jusqu'en 1345.

3. Eustache (Fr. Eustache d'Ancône), Mineur italien institué en 1345 par le pape Clément VI.

4. Herman. Il siégeait en 1366.

5. Antoine (Antoine-Marie Pallavicini), prélat romain. Il avait le titre d'évêque de Lépante *in partibus*, en 1731.

LE ROUX (Le P.), Jésuite au XVII^e^ siècle et missionnaire dans les îles Mariannes en Polynésie. — On voit par les relations qu'il évangélisait cet archipel vers l'an 1682 à 1686, époque où plusieurs de ses confrères y furent martyrisés ; c'étaient les PP. de Angelis Strobach, Boranga, Solozzano. Du reste on ne sait rien de particulier sur le P. Le Roux qui était français, à ce qu'il semble par son nom.

Le premier apôtre des îles Mariannes est le P. de Sanvitores, Jésuite espagnol qui vint y annoncer l'Evangile en 1668, et scella sa prédication de son sang quatre ans après, ayant baptisé cinquante mille idolâtres. — *Voy.* SANVITORES.

LEROUX (M. FRANÇOIS), prêtre français, du diocèse de Bayeux, en Normandie (Calvados), missionnaire de la congrégation des Missions-Etrangères au XVII^e^ siècle. — Il fut envoyé en 1676 dans le royaume de Siam ; mais une mort prématurée l'enleva au début de sa carrière apostolique : il expira au mois d'octobre de la même année 1676, en arrivant dans sa mission.

LEROUX (M. LOUIS), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire au Tong-King dans le XVIII^e^ siècle. — Il partit pour ce royaume en 1736, et l'évangélisa pendant environ 15 ans, jusqu'à sa mort arrivée le 23 février 1752. Cet ecclésiastique était de l'Auvergne.

LESTRINGANT (Le P. FRANÇOIS), Jésuite français, missionnaire dans le Levant au XVII^e^ siècle et au XVIII^e^. — Il était supérieur de la mission de Smyrne en 1688, lorsqu'un violent tremblement de terre détruisit cette ville tout entière le 10 juillet. On le retira demi-mort de dessous les ruines de la maison ; cependant il vécut encore longtemps ; et comme on avait institué parmi les catholiques une cérémonie anniversaire de cet événement, avec jeûne et exposition du Saint-Sacrement, il priait toujours, quoique arrivé à un âge très-avancé, qu'on lui laissât faire le sermon : Personne, disait-il, ne le pouvant faire avec autant de connaissance de cause, ni être aussi rempli de son sujet que lui. Le P. Lestringant vivait encore en 1714, mais il n'était plus supérieur Celui qui remplissait alors cette charge était le P. Verzeau.

LETARD (SAINT), évêque français au VI^e^ siècle. — Il accompagna en Angleterre, comme aumônier et directeur, la reine Berthe, fille de Caribert, roi de Paris, qu'on avait donnée en mariage à Ethelbert, roi de Kent. Ce prince était païen, mais Berthe était une bonne chrétienne et elle contribua beaucoup à la conversion d'Ethelbert, qui fut baptisé par saint Augustin et devint lui-même un saint honoré dans l'Eglise. Quant à saint Letard, il affermissait la reine dans sa piété, et il célébrait les mystères pour elle dans une ancienne église dédiée à saint Martin et située près de Cantorbéry. Outre ce ministère ordinaire, saint Letard jeta dans le royaume de Kent des semences de christianisme qui préparèrent les voies à saint Augustin, apôtre de l'Angleterre. Les païens, touchés de la vie exemplaire et des discours de ce vénérable prélat, revenaient peu à peu de leurs préventions, et le roi lui-même sentit diminuer son éloignement pour le christianisme. Saint Letard mourut à la cour de ce prince, j'ignore en quelle année ; mais comme Ethelbert régna 56 ans, dont il passa au moins 36 dans le paganisme, il est probable que cette mort de saint Letard arriva avant la conversion du roi. — L'évêque et le monarque sont honorés le même jour dans l'Eglise, le 24 février.

LEU OU LOUP (SAINT), évêque de Sens au VII^e^ siècle. — Né au diocèse d'Orléans, il entra de bonne heure dans le clergé de cette Eglise, mena une vie extrêmement mortifiée et répandit au loin la bonne odeur de ses vertus et de son ardente charité. Ayant succédé en 609 à Artémius sur le siége épiscopal de Sens, il fut pris en aversion par le roi Clotaire, que des délateurs avides avaient trompé sur son compte. Ce prince l'exila à Ausène, village de Vimeu, en Picardie, non loin de Saint-Valéry-sur-Somme, et il le fit conduire dans cette retraite par un officier païen nommé Landégésile.

Quand le saint évêque fut arrivé au lieu de son exil, il y vit les peuples prostituer un encens sacrilége aux idoles. Il crut que Dieu l'avait envoyé pour travailler à leur conversion. Ses discours, soutenus de ses exemples et de ses miracles, opérèrent les plus grands fruits. Landégésile se convertit lui-même et reçut le baptême avec plusieurs autres païens qui servaient dans les armées des Français.

Le roi Clotaire ne tarda pas à reconnaître la vérité au sujet de saint Leu : il punit ses calomniateurs et le rétablit sur son siége en lui demandant pardon de l'injustice qu'il avait commise à son égard, et du mauvais traitement qu'il lui avait fait endurer. Le saint prélat mourut vers l'an 623, le 1^er^ septembre, jour auquel on fait sa fête.

LE VACHER (M. PHILIPPE), prêtre français de la Congrégation de la mission, fut envoyé à Alger pour remplacer MM. Noueli, Le Sage, et Dieppe, morts de la peste en

1647, 1648 et 1649. Il revint en France en 1661 avec M. Barreau, consul de notre nation dans les Etats barbaresques. Il ramenait soixante-dix esclaves qu'il avait libérés, en continuant l'œuvre des Pères de la Merci et des Trinitaires. Il eut pour successeur son frère M. Jean Le Vacher, à qui les Algériens firent subir un genre de mort si terrible (*Voy.* le suivant).

LE VACHER (M. Jean), prêtre français de la Congrégation de la mission, né à Ecouen en 1619, fut envoyé en 1648 à Tunis pour seconder M. Guérin, aussi Lazariste, et aumônier du consulat de France, lequel ne tarda pas à mourir de la peste. — La mission de Tunis était fort pénible : car outre l'administration des chrétiens de la ville, elle embrassait aussi le soin des captifs répandus dans les habitations, fermes ou villages situés dans un rayon d'environ douze lieues autour de la capitale, et dont quelques-uns étaient perchés sur des montagnes peu accessibles. Plusieurs de ces pauvres esclaves, exclus pour toute leur vie du commerce des villes, ne s'étaient pas confessés depuis douze, quinze ou dix-huit ans; quelques-uns même, à force de n'entendre plus parler de religion et de n'en voir aucun exercice extérieur, en avaient perdu tout sentiment. M. Le Vacher, en donnant quelque rétribution, soit aux maîtres, soit aux gardiens de ces esclaves, obtint la permission de les rassembler, de les instruire et de les confesser. Il orna ensuite avec décence un endroit où il célébra la messe, et tous y reçurent la sainte communion. Ils n'avaient pas éprouvé une pareille consolation depuis qu'ils étaient à la chaîne. Le Vacher les embrassa, les régala autant que sa pauvreté put le lui permettre, et donna un quart de piastre aux plus nécessiteux. C'est ainsi qu'il raconte lui-même les soins ingénieux auxquels le portaient son zèle et sa charité.

De la mission de Tunis, il fut envoyé à celle d'Alger où, en 1677, il retira chez lui les esclaves attaqués de la peste. Ces esclaves étaient de malheureux chrétiens de toutes les nations de l'Occident de l'Europe, principalement des Français, des Espagnols, des Portugais et des Italiens que les corsaires d'Alger avaient pris en mer sur des vaisseaux marchands. Les pirates barbaresques s'adonnaient régulièrement depuis plus de trois siècles à cette chasse aux esclaves dans les eaux de la Méditerranée, dont ils désolaient toutes les côtes, et ils étaient l'effroi de la chrétienté. Louis XIV, qui régnait alors en France, entreprit, à l'occasion de quelques dévastations commises par eux sur les côtes de Languedoc et de Provence, de punir les Algériens de leurs abominables pirateries, et il envoya le célèbre Duquesne bombarder leur capitale à deux reprises différentes. Lorsqu'il parut pour la seconde fois devant le port en 1683, M. Le Vacher fut envoyé par les Algériens pour traiter avec lui, mais une révolution éclata ensuite dans la ville, et les négociations furent rompues. Le Dey fut renversé du pouvoir et massacré ainsi que tous ses ministres, et tous les négociants français qui étaient dans la ville. Un homme grossier, violent et très-cruel, nommé Mézomorto, devint tout à coup chef suprême de la régence. Les Musulmans voulurent forcer Le Vacher à renoncer au christianisme. Le saint missionnaire refusa courageusement, et se prépara au martyre. On le mit à l'embouchure d'un canon, et son corps fut lancé comme un projectile dans la direction de la flotte française. Ainsi mourut le premier Lazariste qui, dans ce pays infidèle et barbare, donna sa vie pour Jésus-Christ. M. Montmasson, de la même congrégation, subit aussi ce genre de mort cinq ans après. *Voy.* Montmasson.

M. Le Vacher, outre son caractère sacré de missionnaire, était consul de France. Duquesne, au nom du roi Très-Chrétien, tira du triple outrage fait à la France, à la religion et à l'humanité une vengeance terrible. Le bombardement interrompu par les négociations recommença avec fureur. La flotte algérienne fut détruite, toute la ville basse et les deux tiers de la haute ne présentèrent en peu d'heures que l'aspect d'un monceau de ruines. Un quart de la population avait péri. C'était la première fois depuis les croisades que la chrétienté faisait sentir une telle puissance à ces brigands féroces qui n'avaient pas cessé depuis l'époque de saint Louis de continuer contre tout le genre humain la guerre la plus odieuse et la plus lâche, celle d'écumeurs de mer.

LE VACHET (M. Jean-Antoine), prêtre français du XVII^e^ siècle, naquit en 1603 à Romans, en Dauphiné, d'une famille noble. — Après avoir distribué son bien aux pauvres, il se retira à Saint-Sulpice, s'appliqua aux missions dans les villages, et visita les prisons et les hôpitaux. Ses travaux lui occasionnèrent une maladie dont il mourut en 1681 à 78 ans. Il avait fondé la congrégation des Sœurs de l'Union chrétienne. Il a laissé quelques ouvrages de piété, écrits avec onction, entr'autres l'*Artisan chrétien ou Vie du bon Henri, instituteur et supérieur des frères cordonniers et tailleurs.* Paris 1670. L'abbé Richard a donné la Vie de M. Le Vachet en 1692.

LEVAVASSEUR (M. Nicolas-Jacques-Gervais), prêtre français, missionnaire au XVIII^e^ siècle dans le royaume de Siam. — Il était de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse de Séez en Normandie (Orne). On l'envoya aux Indes en 1765; il travailla pendant près de douze ans spécialement dans le vicariat de Siam et mourut le 1^er^ juin 1777, au Camboge, pays voisin de sa mission.

LEVEILLARD (M.), missionnaire français du diocèse de Saint-Brieuc, membre de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris. — Il est parti en 1851 de Bordeaux pour le vicariat apostolique de Pondichéry avec MM. Serougne et Maury, envoyés à la même destination. Un autre prêtre de la

même société, destiné à la mission de Combatour, était embarqué sur le même vaisseau.

LE VERRIER (Jean), prêtre français, accompagna Jean de Béthencourt aux îles Canaries, avec le P. Bontier, Franciscain. Ces deux prêtres commencèrent l'œuvre de la conversion des Guanches, et c'est Le Verrier qui le 20 février 1404 baptisa le premier chef de cette nation qui eût embrassé le christianisme. Jean de Béthencourt qui lui servit de parrain, lui donna le nom de Louis. Il était chef de l'île Lancerote. — *Voy.* Bontier.

LIAM (Le P. François), Franciscain chinois natif de Canton, missionnaire dans sa patrie.—Il était venu en Europe faire ses études au collége de la Propagande, à Rome, et, après y être entré dans l'ordre des Fr. Mineurs et y avoir reçu le sacerdoce, il repartit de la Ville éternelle le 12 février 1844 avec le P. Kuoh, autre Franciscain chinois, du Hu-Quang, élève aussi de la Propagande, et cinq religieux du même ordre, sans doute italiens, dont on n'a pas donné les noms. Tous les sept se rendirent en Chine, sur le navire à vapeur *la Cléopâtre* qui les conduisit jusqu'à Bombay (Indoustan) où ils arrivèrent le 8 mai. De là ils continuèrent leur voyage à bord du vaisseau *la Julia* jusqu'à Hong-Kong (Chine). En même temps qu'eux étaient partis de Rome huit Pères Jésuites, embarqués sur le navire à vapeur *l'Indoustan* qui devait les déposer à Madras. On n'a jamais publié les noms ni la destination de ces religieux. Etaient-ils envoyés au Maduré ou devaient-ils aussi se rendre jusqu'en Chine, dans leur mission de Kiang-Nan? C'est ce que j'ignore.

LIBANOS (Saint), abbé, honoré le 29 décembre. — Le Martyrologe dit qu'il mourut aux confins de l'Egypte et de l'Ethiopie, et par conséquent en Nubie. Cependant il est à croire qu'il était abyssin, et il est surtout honoré dans l'Eglise d'Ethiopie.

LIBANOS (Saint), moine abyssinien, un des principaux saints honorés dans l'Eglise d'Ethiopie. Il est cité dans le *Voyage de Combes et Tamisier.* — *Voy.* Lalibéla.

LIBERT DE BREHUN ou LIBERTUS (Fr.), Mineur au xv^e^ siècle. — On voit dans les Annales de Wadding qu'il fut en 1470 institué évêque latin de Bérisse, en Arménie sous la métropole de Sébaste. Il succéda sur ce siége à un prélat du même rite nommé Jean. C'est tout ce qu'on sait de l'un et de l'autre.

LICAN (Saint), abbé, c'est-à-dire supérieur de moines, propagateur de la foi en Ethiopie après saint Frumence, c'est-à-dire au iv^e^ ou v^e^ siècle. — Il est fort probable que c'était un indigène, un nègre abyssin, disciple de l'apôtre de ce pays et qui étendit et consolida son œuvre. L'Eglise d'Ethiopie, qui honore saint Lican le 24 novembre, célèbre aussi la mémoire de huit autres saints d'un ordre spécial en Abyssinie, où on leur donne le titre de propagateurs de la foi, ou apôtres secondaires de la nation après saint Frumence.

LICCIS (Le B. Jean), Prêcheur italien du xiv^e^ siècle, missionnaire dans sa patrie. — Il naquit vers l'an 1397, de parents pauvres, dans une ville du diocèse de Palerme (Sicile). A l'âge de six mois il perdit sa mère et l'indigence de son père le privant des soins d'une nourrice, il n'eut d'autre aliment que du jus de grenades jusqu'au moment où une femme pieuse, touchée de l'état d'épuisement dans lequel il était réduit, se chargea de l'allaiter et reçut aussitôt la récompense de sa bonne action; car le mari de cette femme, qui était impotent et obligé de garder le lit, n'eut pas plutôt touché l'enfant qu'il se trouva guéri de son infirmité. Jean, dès son bas âge, se livra avec ardeur à la prière. Il jeûnait fréquemment et traitait rudement son corps. Parvenu à un âge plus avancé, il voulut embrasser la vie religieuse et entra dans l'ordre de Saint-Dominique où ses supérieurs lui donnèrent mission d'annoncer la parole de Dieu. Il s'acquitta de cet emploi avec tant de bénédictions et son éloquence était si puissante qu'il excitait à la componction les cœurs les plus endurcis, et qu'il arrachait des larmes de repentir aux pécheurs les plus insensibles.

Fr. Jean passa par les emplois les plus élevés de l'ordre et arriva à un âge patriarcal. Il avait cent quinze ans lorsqu'il rendit paisiblement son âme au Créateur, au mois de novembre 1511. On avait une haute idée de sa sainteté: c'est pourquoi son corps resta exposé trois jours avant d'être inhumé, et il se fit un concours extraordinaire de peuple qui venait vénérer la dépouille mortelle du bienheureux. Le culte public qu'on lui rendait a été approuvé par le pape Benoît XIV le 25 avril 1753. On fait sa fête le 14 novembre.

LIDOIRE (Saint), évêque de Tours au iv^e^ siècle, peut être regardé comme l'apôtre du pays après saint Gatien. — Ce dernier étant mort vers le milieu du iii^e^ siècle, après vingt-neuf ans d'épiscopat, n'eut pas de successeur sur le siége qu'il avait fondé, et l'Eglise de Tours paraît être restée sans pasteur jusque vers l'an 377, c'est-à-dire environ 80 ans. Lidoire, né dans la ville de Tours, fut alors choisi pour remplir le siége vacant. Saint Grégoire de Tours loue sa piété singulière et dit que c'était un évêque vraiment animé de l'esprit des apôtres. C'est lui qui bâtit la première église dans sa ville épiscopale. Il mourut en 371 après avoir pendant un épiscopat de trente-trois ans gagné un peuple nombreux à Jésus-Christ. On fait la fête de saint Lidoire le 13 septembre.

LIEFWIN (Saint), prêtre anglais, apôtre de l'Over-Yssel (Pays-Bas). — Il est honoré le 12 novembre : d'après le Martyrologe il serait mort à Deventer, capitale de la province. Il n'y a aucun autre détail. Toute l'histoire du saint est dans ce mot : Apôtre de l'Over-Yssel; quant à l'époque de sa mis-

sion il faut la rapporter sans doute au VII[e] ou au VIII[e] siècle.

LIEU-CHUN-ZAO, Chinois qui vivait au XVII[e] siècle. — Il avait la dignité de vice-roi. Sa femme, nommée Marie Mien, était chrétienne, comme le P. Navarette, Dominicain espagnol, le rapporte dans ses traités historiques de la Chine, imprimés à Madrid 1676 et 1677.

LIGI ou LIGIUS (Fr. GUILLAUME), nommé aussi GUILLAUME DE CIGIIS ou de CIGI, Prêcheur, fut l'an 1328 institué premier évêque latin de Tauris en Perse. Tauris était alors la ville la plus importante de Perse, et l'emportait même sur Sultanyeh, la capitale, qui avait été érigée en archevêché le 1[er] mai 1318. — Du reste, Sultanyeh n'était que la résidence d'été, et Tauris avait aussi le rang de capitale ; elle a conservé une population immense jusqu'au XVIII[e] siècle, malgré beaucoup de revers (*Voy.* TAURIS.) Fr. Guillaume Ligi eut pour successeur Fr. Barthélemy de Abagliatis ou Abagliati, Dominicain comme lui, et l'un des six suffragants donnés en 1318 à Fr. Franco de Pérouse, premier métropolitain de Sultanyeh.

LIMAHON, corsaire chinois du XVI[e] siècle. — Il tint tête aux flottes impériales, et dévasta toutes les côtes de sa patrie. A la fin vaincu par des forces supérieures, il se rabattit sur Manille (dans l'île Luçon-Océanie), récemment fondée par Michel Legaspi, capitaine espagnol : il fut encore battu : sa défaite mit les Espagnols en faveur auprès des autorités chinoises, et Legaspi en profita pour envoyer des missionnaires en Chine. (*Voy.* MARTIN DE ERRADA.) Une partie des pirates que commandait Limahon et qui étaient au nombre de plusieurs mille se réfugièrent dans les montagnes et dans l'intérieur des îles de Luçon où ils s'allièrent aux indigènes. Il en est résulté une race de métis qu'on distingue encore aujourd'hui à leurs yeux bridés et à leur teint plus blanc que celui des gens du pays.

C'est en 1574 qu'eut lieu la tentative de Limahon sur Manille. Il est possible que ce soit le même pirate qui assiégeait la ville de Canton, lorsqu'elle fut délivrée par les Portugais, et que ceux-ci reçurent de l'empereur de Chine, en récompense du service rendu, la presqu'île où ils fondèrent Macao. On trouve un évêque de Macao dès l'an 1579. C'était Melchior Ariès. Par conséquent la fondation de cette ville remonte à une époque antérieure ; mais en 1552, lors de la mort de saint Xavier, elle n'existait pas encore.

LIN, Chrétien cochinchinois, martyr au XVII[e] siècle. — Etant allé avec trois autres fidèles nommés Pierre, André et Barthélemy, visiter quatorze confesseurs qui étaient en prison pour la foi, ils furent interrogés sur leur religion, confessèrent généreusement Jésus-Christ, et furent mis aux fers avec leurs frères. Ils persévérèrent constamment et eurent les bras coupés, puis la tête tranchée. C'était en 1666. Les païens et le roi lui-même ne purent s'empêcher d'admirer leur courage et leur constance. Les Chrétiens, loin d'être intimidés par cette cruelle exécution, allèrent en plus grand nombre visiter et soulager les prisonniers de Jésus-Christ.

LIN (SAINT), second pape, successeur de saint Pierre sur le siége de Rome, et un des coopérateurs des apôtres dans la prédication de l'Evangile en Italie. — On prétend que saint Pierre, dont il était disciple, le sacra lui-même pour être son auxiliaire et son vicaire chargé spécialement de gouverner son Eglise de Rome pendant les absences que le chef des apôtres était forcé de faire à cause du soin général de l'Eglise. Saint Irénée, Eusèbe, saint Epiphane, saint Optat, saint Augustin et d'autres Pères, affirment unanimement, et le Martyrologe romain le dit comme eux, que saint Lin succéda immédiatement à saint Pierre. On pense qu'il occupa sa chaire douze ans (de 65 à 76) et qu'il couronna sa sainte vie par le martyre. Il fut enseveli à côté de saint Pierre, et on fait sa fête le 23 septembre.

LIPU, nom d'un tribunal chinois qui siége à Pékin et qui connaît des coutumes, des sectes, des étrangers, etc. — Par la nature de ses attributions, il a eu souvent à s'occuper de la religion chrétienne, et il a décidé plus d'une persécution contre les missionnaires et les néophytes de l'empire.

LIVIN (SAINT), évêque écossais, missionnaire en Belgique et martyr au VII[e] siècle. — C'était un prélat pieux et savant qui étant déjà évêque quitta son pays pour venir en Flandre prêcher l'Evangile aux idolâtres. Avant de commencer sa mission, il voulut se consacrer au Seigneur d'une manière spéciale. Dans cette vue, il pria trente jours sur le tombeau de saint Bavon, à Gand, et n'en passa pas un sans offrir le saint sacrifice. Après cette consécration solennelle de sa personne au Sauveur du monde, il se mit à annoncer la parole de vie, et il convertit un grand nombre de païens vers les territoires d'Alost et de Hauthem. Il conserva toujours beaucoup de dévotion envers saint Bavon, et comme il avait cultivé la poésie dans sa jeunesse, il composa une élégie en l'honneur de ce saint qui était mort récemment. Des païens que saint Livin cherchait à éclairer le massacrèrent à Esche, en 659. On l'enterra à Hauthem, d'où ses reliques furent transférées à Gand, en 1006. Saint Livin est honoré le 12 novembre. On a de lui une *Lettre* et l'*Elégie* en l'honneur de saint Bavon. Ces deux pièces ont été publiées par Dom Mabillon, savant Bénédictin, qui a également donné la Vie de saint Livin par un auteur contemporain nommé Boniface.

La mission de saint Bavon n'avait duré que quelques années, puisqu'il fut martyrisé avant 660, que saint Bavon était mort vers 650, et qu'il fit une retraite de trente jours au tombeau de ce dernier pour inaugurer ses travaux apostoliques.

Alost est devenu une ville importante (plus de 12.000 âmes) et elle est à six lieues de Gand : Hauthem n'est qu'un village à une lieue seulement de cette dernière cité. Quant à Esche, j'ignore sa situation : mais il est évident qu'il ne doit pas être éloigné d'Hauthem : peut-être ces lieux ont-ils changé de nom, car on ne les trouve pas dans les géographies.

LIVIN (Fr.), Mineur français, missionnaire et martyr en Égypte au XIV^e^ siècle, avait été amené à entrer dans l'Ordre séraphique par les exhortations de Fr. Adam, prédicateur célèbre qui appartenait lui-même à cette société. — Après avoir fait de grands progrès en science et en piété, il accompagna en Palestine son père spirituel et vécut avec lui quelque temps dans le couvent du Mont-Sion, où la sainteté du disciple se manifesta d'une manière éclatante. Une nuit, par exemple, qu'il méditait avec une profonde application sur l'excès d'amour que Jésus-Christ nous a témoigné par l'institution du divin sacrement de l'Eucharistie, on vit trois globes de feu planer au-dessus de l'église, et les Musulmans qui virent le prodige crurent d'abord que le feu s'était déclaré chez les Franciscains, mais on trouva seulement saint Livin qui était ravi en extase.

De Jérusalem, on l'envoya au Caire, avec mission de pourvoir aux besoins spirituels des catholiques qui se trouvaient dans cette grande ville. La sainte Vierge lui apparut plusieurs fois et lui promit la palme du martyre; mais comme les Chrétiens vivaient en paix au milieu des infidèles, il y avait peu d'espoir que Fr. Livin versât son sang pour Jésus-Christ. Alors il se mit à étudier la question de savoir s'il pourrait, sans être homicide de lui-même, se hasarder à entrer dans une mosquée ou prêcher en public contre l'Alcoran, deux actions que les Mahométans avaient coutume de punir de mort. Il composa un traité sur ce point de théologie morale, et après avoir dans son écrit exposé et discuté les raisons pour et contre, il se prononça pour l'affirmative, s'autorisant de l'exemple de plusieurs martyrs qui se sont exposés à faire des démarches pour la foi, avec l'assurance morale qu'il leur en coûterait la vie, et qui cependant n'avaient pas craint d'être homicides d'eux-mêmes. Il se fondait aussi sur une raison de fait particulière au cas où il se trouvait, c'est que la loi mahométane, comme on en avait eu l'expérience, n'avait pas toujours été appliquée à ceux qui avaient osé la même chose que lui. Après avoir produit et appuyé son opinion, sauf le jugement de l'Eglise, à laquelle il soumettait sa décision, il entra un vendredi dans une mosquée, que Le Caire renfermait alors comme aujourd'hui, et il est à croire qu'il choisit la principale, car le sultan lui-même s'y trouvait. On sait, du reste, que le vendredi est, chez les mahométans, le jour de repos et de fête, comme le samedi chez les Juifs, et le dimanche chez les Chrétiens. Saint Livin, élevant la voix en présence du sultan et au milieu des personnages qui l'accompagnaient, et faisaient leur prière avec lui, leur dit que leurs oraisons étaient vaines sans la foi en Jésus-Christ; il exposa ensuite au sultan le mystère de la sainte Trinité, et l'exhorta à recevoir le baptême et à détester les erreurs et les impiétés de Mahomet. Comme il s'exprimait en français, le monarque ne le comprit pas, et quelques renégats interrogés par ce prince lui déguisèrent la vérité. Mais tout à coup Livin qui ne savait cependant pas l'arabe, se mit par la vertu du Saint-Esprit à renouveler son allocution avec feu et dans cette langue. Le sultan le comprenant alors, entra dans une violente colère et le condamna à mort. Toutefois, il ajourna l'exécution de sa sentence pour essayer de faire changer ce moine par la promesse des richesses et des honneurs. Mais il ne put obtenir de lui que cette réponse : «Vous me promettez des biens périssables si je consens à suivre la loi de Mahomet, et moi, je vous promets des jouissances éternelles, si vous voulez croire en Jésus-Christ.» La pauvreté des vêtements du missionnaire, la pâleur de son visage firent penser au prince que la misère et la faim avaient troublé la raison de ce pauvre religieux. En conséquence, il le remit à la garde d'un musulman qui avait l'ordre de réparer ses forces par une nourriture abondante.

Le lendemain samedi et le dimanche Fr. Livin, qui passait les nuits en prières pour demander à Dieu la force du martyre, parla encore avec un zèle ardent contre la fausse loi des mahométans. Cette constance lui valut les plus grossiers outrages et les plus cruels traitements jusqu'au moment si désiré où on lui trancha la tête sur la place publique. Il consomma ainsi son martyre l'an 1345. Fr. Adam son maître, qu'une maladie avait retenu à Jérusalem, éprouva la plus vive douleur à la nouvelle de sa mort; il eût désiré partager le sort glorieux de son cher disciple. Fr. Livin lui apparut et lui donna l'assurance que Dieu lui accorderait aussi la grâce de mourir pour la foi, et il lui montra un livre, véritable livre de vie, où étaient écrits les noms de tous les Frères Mineurs qui avaient déjà remporté ou qui devaient plus tard cueillir la palme du martyre. — *Voy.* Fr. ADAM, Fr. JEAN DE MONTEPULCIANO.

LIZOLI (Le P. RAYMOND), Dominicain italien, du diocèse de Milan, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle. — Il y devint vicaire apostolique et fut institué en 1696 évêque d'Olène *in partibus*. L'année de sa mort ne m'est pas connue. Il est bien regrettable que l'esprit de nationalité qui prévaut parmi les historiens, laisse dans l'ignorance sur tout ce qui concerne la carrière apostolique de ce prélat. Comme beaucoup d'autres il est inconnu parmi nous pour l'unique raison qu'il n'est pas français. Cette mesquine considération de nationalité devrait être écartée quand il s'agit d'affaires ecclésiastiques. Là est l'unité, la véritable fusion

humanitaire, les historiens de l'Eglise ne le comprennent pas assez : c'est pourquoi ils font peu mention des hommes et des choses qui ne sont pas de leur pays. Autrefois cela tenait à l'égoïsme national, aujourd'hui c'est pure ignorance. Comme on ne sait pas les faits, on fait de l'histoire avec des réflexions et des lacunes. Cherchez dans l'histoire universelle de l'Eglise ce qui s'est passé depuis trois cents ans en Portugal, en Pologne, en Espagne, en Hongrie, au Brésil, en Chine, dans l'Amérique méridionale, le Mexique, l'Irlande, etc.: vous ne trouverez rien ou à peu près, c'est-à-dire quelques banalités recopiées de génération en génération et toujours les mêmes : en dehors de cette ornière tout est passé sous silence. Cette lacune presque universelle est surtout fâcheuse en ce qui concerne le récit des conquêtes ou des entreprises évangéliques. C'est là, ce me semble, le point le plus intéressant, le plus glorieux pour l'Eglise. On le traiterait volontiers peut-être, mais comme il faudrait des connaissances, des recherches, on le laisse de côté, c'est le plus vite fait et le plus commode.

LOBO (Le P. Jérôme), Jésuite portugais, missionnaire au XVII^e^ siècle en Abyssinie. — Il naquit à Lisbonne en 1593 et fut envoyé en 1621 dans les missions des Indes, puis il pénétra en Abyssinie quelques années après à la suite du P. Mendez sacré à Lisbonne en 1624 patriarche d'Ethiopie. Dès son arrivée dans cet empire en 1625 il se mit à exercer les fonctions apostoliques aux environs de Fremona. L'année suivante 1626 il assista sans doute à l'assemblée solennelle dans laquelle l'empereur d'Ethiopie Mélec-Seghed fit entre les mains du patriarche sa profession de foi catholique en présence des grands de la nation. Ce monarque avait été converti par le P. Paez, et la religion fit sous son règne des progrès éclatants. Mais les mesures de rigueur qu'on employa contre les schismatiques causèrent beaucoup de révoltes que l'empereur étouffa dans le sang. A la fin son fils lui-même, Basilidès, héritier présomptif de sa couronne, se mit à la tête du parti hérétique afin d'arriver plus tard au trône. En effet Mélec-Seghed intimidé se laissa enlever toute l'autorité, et dans une nouvelle assemblée des grands de la nation tenue en 1632 la religion catholique fut proscrite sous peine de mort, et les missionnaires frappés d'exil. On leur accorda un délai assez court passé lequel ils durent se rendre à Frémona pour y attendre leur embarquement. C'était au mois de mars 1633. D'abord ils crurent pouvoir rester dans le pays malgré l'empereur, grâce à la protection d'un petit roi particulier nommé Jean Akay, lequel les soutint à main armée et avec succès ; mais bientôt il les abandonna ; alors il fallut quitter cette Eglise où ils avaient versé tant de sueurs et ramené tant d'âmes à la vérité. On les dirigea sur Massouah, port de la mer Rouge appartenant aux Turcs. Le gouverneur mahométan de ce port, homme féroce et cupide, avait été prié par Basilidès de les mettre à mort : on avait d'ailleurs répandu le bruit qu'ils emportaient tout l'or de l'Abyssinie. Cette noire et stupide calomnie les sauva : en éveillant la cupidité du pacha, elle mit leur vie à l'abri de son cimeterre. La rançon demandée était d'abord de 30,000, écus qui furent réduits successivement à 20,000 et à 15,000 avec menace d'empaler les Jésuites s'ils refusaient. Enfin moyennant 4,300 écus que payèrent les négociants portugais, ils furent mis en liberté à condition de s'embarquer dans deux heures et de laisser trois otages, le P. Mendez patriarche, et les PP. de Matos et Fernandez. Ce dernier avait plus de 80 ans ; chaque Jésuite voulait rester en captivité à sa place. Le P. Lobo obtint du patriarche la liberté de ce vénérable vieillard. Il essaya aussi de faire délivrer le patriarche, mais un regard courroucé que lui lança le Turc aux premiers mots, arrêta sa demande sur ses lèvres. S'étant donc embarqué avec les autres Jésuites, le P. Lobo arriva dans l'Inde d'où il passa en Portugal et en Italie, afin d'exposer la situation malheureuse de la mission d'Abyssinie et de travailler à la délivrance du P. Mendez et de ses compagnons restés en otage. En effet le P. Vitelleschi, général des Jésuites, informé de cet état de choses, s'adressa à l'ambassadeur de France à Rome qui écrivit au consul français, au Caire, et celui-ci obtint du pacha d'Egypte de qui dépendait celui de Massouah, la liberté du prélat et de ses auxiliaires.

Le P. Lobo sollicita vainement dans sa patrie l'établissement de plusieurs comptoirs portugais en Ethiopie, et il y fit un nouveau voyage sur lequel on n'a pas de détails. Ce ne pouvait être que pendant la cruelle persécution de Basilidès, qui anéantit la religion catholique. Lorsqu'il revint pour la seconde fois dans sa patrie, il fut fait recteur du collége de Coïmbre où il mourut en 1678, âgé d'environ 85 ans. — Il avait été sept ou huit ans missionnaire en Ethiopie (1625 à 1633) sous les empereurs Socinios et Basilidès. On a de ce missionnaire une relation historique de l'Abyssinie où il entre dans des détails satisfaisants sur les sources du Nil. L'abbé Joachim Legrand en publia une traduction française en 1728 in-4 avec des dissertations, des lettres et plusieurs Mémoires très-instructifs.

LOBO (Le P. François), nommé Lopès dans d'autres relations, Jésuite portugais ou espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle en Ethiopie, et un des premiers apôtres de sa société dans cette contrée. — Il fut adjoint au P. Nugnez nommé par le pape Jules III (1550-1555) patriarche d'Ethiopie à la demande de Claudius (1540-1559), empereur de ce pays. On avait donné au patriarche deux coadjuteurs avec future succession : le P. Oviédo, évêque d'Hiérapolis, et le P. Carnero, évêque de Nicée. Enfin dix autres Jésuites furent choi-

sis pour accompagner les trois évêques qui étaient également tirés de la compagnie de Jésus. — L'évêque de Nicée prit les devants et s'embarqua avant d'être sacré : il emmenait avec lui neuf des missionnaires, entre autres les PP. Cardoso, Gualdanez, Fernandez, Lobo, Gonzalès, Pascal et Alphonse Lopez. Ces trois derniers moururent de faim dans une île déserte, pendant la traversée. — *Voy.* GONZALES.

Arrivé à Goa, où il se rendait d'abord, le P. Carnero s'y fit sacrer et fut rejoint par le patriarche et l'évêque de Nicée. Comme l'empereur Claudius ne témoignait pas de disposition pour embrasser la foi catholique, on jugea que le patriarche devait attendre provisoirement à Goa pendant que le P. Oviédo irait préparer les voies avec quelques Jésuites. Il s'embarqua en effet accompagné des PP. Lobo, Cardoso, Gualdanez, Antoine et Emmanuel Fernandez, et ayant heureusement échappé aux Turcs, il parvint en Abyssinie en 1557 et se rendit à la cour de Claudius qui le reçut assez bien, mais déclara qu'il n'embrasserait point la foi romaine. Deux ans après ce prince mourut, obstiné dans le schisme. Les missionnaires n'avaient fait que de médiocres progrès sous son règne.

Ménas son frère et son successeur était un prince cruel, sombre et irritable. Il persécuta ouvertement le P. Oviédo et ses compagnons, et témoigna surtout une haine violente au saint prélat, qu'il faillit tuer de sa propre main dans un moment d'emportement et de fureur. Il le battit, lui arracha la barbe, lui déchira ses vêtements, puis l'exila avec le P. Lobo sur une haute montagne froide et stérile ; ils y passèrent huit mois exposés aux injures de l'air, aux bêtes féroces, et à un peuple encore plus farouche que les bêtes. Ensuite, ayant été rappelés de l'exil à la prière d'une princesse du sang royal et ayant opéré quelques conversions, Ménas les exila de nouveau dans un lieu plus affreux où ils devaient humainement périr de faim et de misère. Dieu, touché des prières du saint évêque, leur conserva miraculeusement la vie. Exilés une troisième fois à Frémona près d'Axum, ils y formèrent un petit troupeau de fidèles. Du reste tel était leur dénûment que le P. Oviédo, devenu patriarche en 1562 par la mort du P. Nugnez, avait à peine des vêtements pour se couvrir et qu'il était obligé de labourer afin de se procurer sa subsistance.

Melec-Seghed fils et successeur de Ménas (1563-1595) était un prince plus doux et plus tolérant que son père ; il admirait la vie innocente et pure des Jésuites. Cependant le sort de ceux-ci ne paraît pas s'être amélioré sous son règne. Le P. Oviédo mourut dans son exil à Frémona en 1577. Le P. Cardoso avait été assassiné trois ans auparavant en se rendant à Dembea ; le P. Antoine Fernandez, établi par Oviédo supérieur de la mission, lui survécut peu ; le P. Gualdanez envoyé à Massouah tomba entre les mains des Turcs qui le massacrèrent ; le P. Emmanuel Fernandez mourut ensuite dans un âge avancé; quant au P. Lobo, il leur survécut à tous et ne termina sa carrière qu'en 1596. Ainsi il avait été près de quarante ans en Ethiopie, et il avait souffert pendant trente-sept ans la persécution, l'exil et la misère.

Sept ans après arriva le P. Pierre Paez, Jésuite espagnol, restaurateur de la mission d'Ethiopie. — *Voy.* PAEZ.

LOCARD (M.), auteur ou éditeur d'un ouvrage publié à Paris en 1803, en 2 volumes in-12, sous le titre d'*Histoire du Christianisme dans les Indes-Orientales*. On y décrit l'origine du séminaire des Missions-Etrangères et les travaux des premiers missionnaires envoyés de France dans les Indes-Orientales depuis 1660 jusqu'en 1679.

LOCHAN (SAINT), premier évêque de Cork en Irlande, dans le VI^e^ siècle. On le nomme aussi Arrus, Barrocus.

LOG, mot anglais ou anglo-américain qui signifie un tronc d'arbre sans branches ; aux Etats-Unis, surtout dans les pays neufs de l'ouest, on place plusieurs de ces logs en terre à côté les uns des autres, et cela forme un genre de construction brute, sauvage, adaptée à la nature provisoire du pays, où le bois est abondant, où tout est à créer et où la main d'œuvre est fort rare et fort chère. Dans la Louisiane, à l'origine de la mission, sous l'épiscopat de M. Dubourg (1815 à 1825), on a plusieurs fois bâti en logs des églises, des presbytères, séminaires, couvents, etc. Le séminaire de Barrens, qui est comme le berceau de la nouvelle Eglise de la Louisiane, n'a pas d'autre origine.

LOGEGARAY (Le P.), religieux français de la congrégation des Oblats de Marseille et du diocèse de Bayonne. — Il est parti pour l'Afrique australe au mois de novembre 1851 avec Mgr Allard, évêque de Samarie *in partibus* et vicaire apostolique, et deux autres prêtres, un français et un irlandais; ils sont allés fonder une mission à Port-Natal, en Cafrerie, pays qui n'avait pas encore vu de prêtres. — *Voy.* ALLARD.

Le nom du P. Logegaray semble indiquer qu'il est Basque.

Il ne faut pas oublier, puisqu'il est question des Basques, que ce peuple, dont une très-faible partie habite la France et le reste l'Espagne, tient un rang des plus honorables et des plus importants parmi les peuples que l'Eglise a portés dans son sein et enfantés à la civilisation chrétienne. Saint Ignace de Loyola, le père de tant de milliers d'apôtres, tous hommes d'élite, était, ce me semble, un Basque. Si, dans un autre ordre de choses, Napoléon a illustré à lui seul l'île de Corse, sa patrie, le nom de saint Ignace doit suffire à faire rejaillir sur la Biscaye une gloire immortelle et bien supérieure aux yeux du vrai Chrétien.

LOGIER (M. PIERRE), prêtre du diocèse d'Arras, membre de la congrégation du Sacré-Cœur de Marie, qui se dévoua à l'apostolat des nègres. Il a été envoyé en Afrique dans les missions de la Guinée et

de la Sénégambie, et s'est embarqué à Lorient le 20 mai 1850 avec trois autres prêtres et deux frères de sa société, ainsi que trois sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres.

Voici les noms de ces divers religieux; les prêtres sont M. Dubois, d'Annecy (Savoie), M. Welty, de Strasbourg, et M. Allard, de Saint-Claude (Jura). Les frères sont le Fr. Guyomard de Quimper, et le Fr. Girardet de Saint-Claude. Les trois sœurs se nomment Aglaë Rahaux, Cécile Viala et Marie Ségouzac.

LOHEOLE (Evariste), jeune Chrétien kanak des îles Hawaïi ou Sandwich. — Il était venu en France avec les religieux Picpussiens qui évangélisent sa patrie, et il est reparti pour l'Océanie en 1845, sans doute après avoir fait quelques études. C'est le 29 juillet qu'il s'est embarqué à Brest sur le *Creisqueär*, avec le P. Favens et vingt et un autres religieux de la même congrégation qu'on envoyait évangéliser les îles de l'Océanie orientale.—*Voy.* Favens.

LOMAN (Saint), évêque irlandais, un des principaux missionnaires qui évangélisèrent le pays après saint Patrice.— Il était neveu ou du moins disciple de ce grand apôtre, et il devint le premier évêque de Trim, dans le comté de Meath. Son culte est fort ancien dans la ville de Port-Loman, qui a pris son nom. Saint Forchern, qu'il avait baptisé, lui succéda sur le siége épiscopal de Trim. L'Eglise d'Irlande honore saint Loman le 17 février et le 11 octobre.

Voilà tout ce que Butler rapporte de saint Loman, dont la vie est à peu près inconnue, comme on le voit. Cependant il est indubitable qu'il continua l'œuvre apostolique de saint Patrice, et à ce titre il devait figurer ici.

LOMBARD (Le P. Nicolas) ou plutôt LONGOBARDI. — *Voy.* Longobardi.

LONGER (M. Jacques-Benjamin), prélat français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire au XVIII^e^ siècle et au XIX^e^ dans l'empire d'Annam (Indo-Chine), évêque de Gortyne *in partibus* et vicaire apostolique du Tong-King occidental.—Il était du Havre en Normandie, et il avait le degré de bachelier de Sorbonne, lorsqu'il partit, en 1775, pour les missions orientales. Les *Annales de la Propagation de la Foi* contiennent dans daus leur 1^er^ vol., une touchante lettre de ce pieux prélat à un de ses anciens amis et condisciples, M. Julliard, curé de Saint-François à Lyon. Cette lettre, écrite au Tong-King, est datée de 1820, le jour du vendredi saint. M. Longer marque à son vieil ami qu'il a appris qu'il existait encore, qu'il garde une de ses lettres en date du 21 juillet 1773; il le félicite d'avoir survécu à la tourmente révolutionnaire, et raconte tout ce qui lui est arrivé depuis leurs adieux faits dans les premiers jours de décembre 1775. Ce qui suit est extrait de cette lettre.

M. Longer s'embarqua à Lorient le 9 janvier 1776 avec M. Dufresse qui devint évêque de Tabraca et vicaire apostolique du Sutchuen, en Chine, et qui eut la tête tranchée pour la foi quarante ans après, le 14 septembre 1815. Ils arrivèrent à l'Ile-de-France le 10 mai, à Malacca le 2 août, et le 31 du même mois à Macao. M. Dufresse partit de là pour le Sutchuen, en janvier 1777, et le 27 de la même année M. Longer s'embarqua pour la Cochinchine sur un vaisseau portugais. Il avait d'abord été destiné pour le Tong-King, mais le procureur de sa congrégation à Macao avait changé sa destination, la Cochinchine ayant un besoin plus pressant de missionnaires.

Dans la nuit du 10 au 11 avril, étant à l'ancre dans une barque qui le conduisait à la capitale de la Cochinchine, il fut assailli par des pirates qui l'emmenèrent en pleine mer pour lui trancher la tête : on parvint cependant à les apaiser, mais M. Longer avait reçu un coup de sabre qui lui fit une large plaie et le força de rester plus de deux mois sur le grabat : il passa ce temps en compagnie de M. Labartelle qu'il avait connu en Europe et qui devint évêque de Vere et vicaire apostolique de la Cochinchine. Le 14 juin, il put dire la Messe, et vers la fin d'août, il se rendit dans la province où est située la capitale de la Cochinchine et y administra les chrétiens des environs. Au mois de septembre, il fut obligé, par des bruits de persécution, de se cacher dans une chrétienté près des forêts. En 1778, il faillit encore tomber entre les mains des soldats, et n'échappa que grâce à la hardiesse et à la présence d'esprit d'un chrétien, son hôte, qui, pour faciliter sa fuite, éteignit la lampe entre les mains de ceux qui faisaient perquisition dans l'appartement où le missionnaire était caché. Le 3 décembre de la même année 1778, il y eut un nouvel édit de persécution. Un vaisseau anglais, qui commerçait dans la haute Cochinchine, avait, à la suite de quelques difficultés avec les indigènes, tiré le canon sur un fort de la côte, et en avait ensuite abattu deux autres avec son artillerie. Le ressentiment que les Annamites en éprouvèrent retomba sur les Chrétiens qui eurent quelques églises démolies.

De 1778 à 1786, les jours de notre pèlerinage, dit M. Longer, furent tantôt bons, tantôt mauvais, mais en 1786 il y eut une révolution politique et la Cochinchine changea de maîtres. Le parti des Tayson expulsa les Tongkinois du pays. Une circonstance affligea vivement les missionnaires, c'est que presqué tous les Chrétiens furent incorporés dans l'armée.

En 1787, il y eut des discordes intestines et une guerre civile entre les nouveaux maîtres de la Cochinchine; le roi fut détrôné par son frère qui, arrivé au pouvoir à son tour, n'en put jouir tranquillement. On faisait partout des perquisitions rigoureuses, principalement pour recruter l'armée : on dressait des chiens à chercher les hommes dans les forêts comme du gibier. On sondait avec des piques les amas de paille à brûler. M. Longer se retira dans une forêt

très-éloignée. Il y resta caché tout le mois de novembre et une grande partie de décembre, administrant un petit nombre de chrétiens qui venaient le trouver en secret.

Au mois de juin 1789, ne sachant où se cacher, il s'était retiré dans la capitale avec ses élèves, et il arriva un jour que le roi passa tout à côté du jardin où le missionnaire se trouvait incognito. Mais peu de temps après, celui-ci fut contraint de chercher gîte ailleurs.

M. Davoust, évêque de Céramis et vicaire apostolique du Tong-King occidental, étant mort le 17 août 1789, et l'évêque de Ruspe, Dominicain espagnol, vicaire apostolique du Tong-King oriental, l'ayant suivi dans le tombeau vingt jours après, tout le royaume de Tong-King se trouva sans évêque. Dès le commencement de 1786, M. Labartelle, missionnaire en Cochinchine, avait reçu des bulles d'évêque de Vère *in partibus* avec le titre de coadjuteur du vicaire apostolique de Cochinchine. Il avait différé jusque-là de se rendre au Tong-King pour s'y faire sacrer, ce qui lui devenait dès lors impossible. Le 10 décembre 1790, M. Longer reçut à son tour des bulles qui l'instituaient évêque de Gortyne *in partibus* et coadjuteur du vicaire apostolique du Tong-King occidental. La demande en avait été faite en 1785, à son insu : ces bulles ou brefs furent expédiées en mars et avril 1787, mais le Tong-King était alors en guerre avec la Chine, ce qui empêcha de les lui faire parvenir. Il eût bien voulu rester en Cochinchine où il exerçait le ministère apostolique depuis quatorze ans, mais tout le Tong-King et la haute Cochinchine se trouvant sans évêque, M. Labartelle lui conseilla d'accepter le fardeau, et il obéit d'autant plus volontiers que M. Davoust avait sollicité un ordre exprès qui le forçât d'accepter cette charge. En mars 1792, il passa dans le Tong-King oriental, afin d'y attendre un vaisseau espagnol qui devait le conduire en basse Cochinchine où il aurait été sacré par M. Pigneaux de Béhaine, évêque d'Adran. Car les communications qui étaient libres de la haute Cochinchine au Tong-King, ne l'étaient point par terre de la haute à la basse Cochinchine, à cause de la différence de domination politique et des guerres civiles. Le vaisseau espagnol, qui avait débarqué neuf missionnaires au Tong-King en 1790, ne put se trouver au rendez-vous assigné ; les courants le jetèrent sur les côtes d'une autre province, et, par crainte des pirates, il retourna à Macao sans être utile à M. Longer. Alors ce prélat prit le parti de se rendre à Canton par terre : il se rappela une coutume chinoise qui permet aux malheureux de voyager sur le territoire de l'empire pour se rendre dans le lieu désigné par eux. Il partit donc de sa résidence le 10 avril 1792, parcourut dans toute sa longueur le Tong-King oriental, et arriva le 10 mai sur les frontières de la Chine. Le mandarin Tong-Kinois lui donna, moyennant 15 piastres (75 fr.), un passe-port pour y pénétrer ; il le fit même conduire en palanquin chez le mandarin chinois, son plus proche voisin, qui l'accueillit bien, et lui donna un passe-port sur le modèle de celui qui lui avait été délivré par le mandarin tong-kinois. Ce fut le 27 mai, jour de la Pentecôte, qu'il entra en Chine, accompagné de deux chrétiens et d'un de ses écoliers, habillé en européen. Un des Chinois faisait fonction d'interprète, l'autre portait le bagage. Ils traversèrent dix à douze villes avant d'arriver à Canton : toutes sont murées et paraissent assez peuplées. M. Longer parut devant un grand nombre de mandarins qui le traitèrent assez honnêtement. Quelques-uns lui firent éprouver du retard, cherchant à en tirer de l'argent. On le mit une fois en prison avec ses compagnons : mais ce n'était qu'une vexation d'agents inférieurs. Enfin il parvint à Canton le 30 juin et se rendit chez les négociants espagnols de cette ville, qui mirent beaucoup d'empressement à l'obliger et lui facilitèrent son passage à Macao. Arrivé dans cette dernière ville le 13 juillet, il fut sacré le 30 septembre par M. de Silva (Marcellin-Joseph), évêque de Macao. La cérémonie se fit le plus secrètement possible pour ne pas compromettre la mission, et le 7 mars 1793, le nouveau prélat était de retour au Tong-King. Trois jours après, c'est-à-dire le 10, il sacra l'évêque de Fessette, Dominicain espagnol institué vicaire apostolique du Tong-King oriental. Le 21 septembre, il sacra aussi M. Labartelle, évêque de Vère, coadjuteur de Cochinchine. De 1793 à 1831, époque de sa mort, il gouverna la mission du Tong-King occidental au milieu d'épreuves de toutes sortes, guerre civile, choléra, persécution, disette de missionnaires, ravages de brigands, etc. Jusqu'en 1802, il y eut continuellement des troubles, des déchirements et des guerres intestines entre la dynastie cochinchinoise du Nguyên et le parti de Tayson qui finit par être complétement détruit, et Nguyên-Anh, nommé depuis lors Gia-Laong, réunit sous sa domination toute la Cochinchine et le Tong-King, et régna jusqu'en 1820. M. Pigneaux de Béhaine, évêque d'Adran et vicaire apostolique de la Cochinchine avait rendu à ce monarque de signalés services, de sorte qu'il honorait et respectait la religion, et il n'y eut point de persécution sous son règne. Son successeur Minh-Menh portait au contraire une haine violente au christianisme, et il faillit noyer l'Eglise annamite dans le sang; mais cette persécution n'eut lieu qu'après la mort de M. Longer.

Le vénérable prélat éprouva lui-même, dans les dernières années du XVIII^e^ siècle, plusieurs bourrasques (l'une en 1795 et l'autre en 1798). Cette dernière l'atteignit personnellement. Il fut arrêté le jour de Noël par quelques aventuriers qui cherchaient fortune : heureusement les chrétiens purent le délivrer de leurs mains. Dans cette persécution, deux prêtres, l'un Cochinchi-

nois, l'autre Tong-Kinois, avaient eu la tête tranchée, le premier le 17 septembre et l'autre le 28 octobre.

Quelque temps auparavant, le 10 avril 1796, il sauva son coadjuteur, M. Lamothe, élu évêque de Castorie *in partibus infidelium*, et ce prélat étant mort le 22 mai 1816, M. Longer, en vertu d'une faculté extraordinaire que le pape Pie VI avait accordée, le 23 juillet 1798, à tous les vicaires apostoliques de l'Orient, élut M. Guérard et le sacra le 25 juillet 1816 sous le même titre d'évêque de Castorie ; mais ce dernier mourut le 18 juin 1823. M. Longer a encore eu deux coadjuteurs sous le même titre d'évêque de Castorie : M. Olivier, mort le 27 mai 1827, et M. Havard, qui lui a succédé en qualité de vicaire apostolique du Tong-King occidental et qui est mort le 5 juillet 1838. Outre ces quatre coadjuteurs, M. Longer a aussi ordonné un grand nombre de prêtres du pays. Dans sa lettre du vendredi saint 1820, il marque qu'il en avait ordonné une centaine.

LONG-HO, province de Cochinchine dans la partie méridionale de ce royaume (basse Cochinchine). Elle a été conquise sur le Camboge. La division du pays a été modifiée vers 1820, et la dénomination de Long-Ho n'est peut-être plus en usage.

LONGIS (Saint), moine allemand du VII^e^ siècle. — Il était né vers l'an 580 de parents nobles, mais idolâtres. Ayant eu le bonheur de connaître la vraie foi, il quitta son pays, vint en Auvergne, y reçut le baptême et fut ordonné prêtre à Clermont. Il passa de là dans le Maine, où il était attiré sans doute par la réputation de saint Hadouin, évêque du Mans. Après avoir fait un pèlerinage à Rome au tombeau des saints apôtres, il revint dans le Maine en rapportant des reliques, et il se fixa dans le village de la Boisselière, où il mena la vie claustrale. Il convertit beaucoup de païens du voisinage et mourut vers l'an 653 à l'âge d'environ 73 ans. Sa fête est marquée au 2 avril et au 13 janvier.

LONGOBARDI (Le P. Nicolas, nommé Lombard par ceux qui ont voulu traduire son nom en français), Jésuite italien, missionnaire au XVII^e^ siècle en Chine, supérieur général de la mission de son ordre dans cet empire après le P. Ricci, qui en fut le fondateur. — Il naquit en 1565 à Caltagirone en Sicile, d'une famille noble, et fut admis en 1582 à l'âge de 17 ans dans la Compagnie de Jésus. Après quatorze ans d'épreuves et d'études, il fut envoyé en Chine en 1596 ; il avait 31 ans. Cette mission dont le P. Ruggieri jeta les premiers fondements était cultivée depuis plus de quinze ans par le P. Ricci, aidé de quelques autres Jésuites. Le P. Longobardi, à son arrivée en 1597, fut d'abord placé avec le P. Cataneo, son compatriote, et trois autres religieux dont deux postulants chinois, dans la province de Canton à Thao-Tcheou, pendant que le supérieur était dans le Kiang-Si à Nan-Tchang-Fou, n'ayant pas encore pu pénétrer jusqu'à la capitale. Ensuite il demeura plusieurs années dans le Kiang-Si n'ayant d'autre compagnon qu'un frère coadjuteur chargé de pourvoir à sa nourriture, tandis qu'il parcourait en apôtre les villes et les campagnes. Les nombreuses conversions opérées par son zèle excitèrent la jalousie des bonzes, qui le dénoncèrent comme adultère dans le but de décréditer sa parole. Le P. Longobardi insista pour que le mandarin du lieu éclairât une accusation aussi grave. Son innocence ayant éclaté dans l'instruction et le jugement de l'affaire, il pardonna à ses calomniateurs.

Cependant le P. Ricci, après avoir pénétré une première fois à Pékin, y était rentré le 4 janvier 1601, et depuis cette époque jusqu'au 11 mai 1610, date de sa mort, il avait résidé constamment dans la capitale, donnant aux grands et aux savants une haute idée de la religion chrétienne, de ses vertus personnelles, de son caractère et de ses talents. Il avait aussi fondé une Eglise florissante dans laquelle étaient entrés plusieurs personnages de distinction, et en mourant il avait désigné le P. Longobardi pour lui succéder en qualité de supérieur de la mission.

Ce dernier, investi d'une charge si importante, la remplit avec zèle pendant douze années (1610-1622), sous les règnes de Van-Li et Ni-Tsoung son petit-fils. Mais il vécut encore longtemps après, puisque Chuntchi, premier empereur de la dynastie tartare, lui fit faire ses obsèques au mois de décembre 1655. Elles étaient magnifiques et un détachement de la garde impériale y assistait. Le P. Longobardi aurait ainsi vécu 90 ans, dont 73 passés dans la Compagnie de Jésus, et 59 dans la mission de la Chine.

Pendant le temps de sa supériorité, la religion chrétienne fit des progrès remarquables en Chine; les Jésuites fondèrent de nouvelles résidences. L'un d'eux, le P. Trigault arrivé en 1610, retourna bientôt en Europe d'où il ramena, en 1618, 44 missionnaires de la compagnie. Cette troupe apostolique était destinée sans doute pour tout l'Orient, les Indes proprement dites, le Japon, l'archipel Indien et une partie pour la Chine, entre autres les PP. Rho et Schall dont le nom est illustre dans l'histoire des missions.

Une persécution sérieuse s'éleva en 1615 contre cette Eglise naissante; les PP. Vagnon et Semedo qui étaient à Nankin furent emprisonnés ; on leur donna la bastonnade, et après leur avoir fait souffrir des traitements indignes, on les expulsa de la Chine où ils rentrèrent secrètement. Le P. Longobardi, qui était à Pékin avec les PP. Pantoja et d'Orsi, ne put malgré ses efforts faire parvenir un mémoire à l'empereur. Cette persécution était excitée par un mandarin nommé Kio, à qui les bonzes jaloux des progrès de la foi avaient soufflé leur haine contre les missionnaires et les Chrétiens. Apaisée d'abord après l'expulsion du P. Vagnon et du P. Semedo, la persécution reprit en 1622 au commencement du règne de Hitsoung,

parce qu'on affecta de confondre les néophytes avec certains sectaires qui venaient d'occasionner des troubles dans la province de Chantong. D'ailleurs on faisait un crime aux Jésuites de leur peu de respect pour les ordres de l'empereur, puisque, chassés une première fois du pays, ils y restaient néanmoins ou y étaient rentrés malgré ses ordres. Regardés ainsi comme rebelles ils furent obligés de se cacher soigneusement jusqu'à ce que le mandarin Kio étant venu à mourir, leurs amis représentèrent à l'empereur qu'on avait eu tort de proscrire des hommes aussi distingués; qu'ils pouvaient rendre par leurs talents de grands services à l'Etat, menacé et envahi par les Tartares. Le monarque, sur le rapport favorable de son conseil militaire, autorisa le retour des Jésuites. Le P. Longobardi qui avait été obligé de quitter Pékin y revint promptement avec le P. Diaz, et tous deux s'installèrent de nouveau dans leur maison et ils reprirent leurs fonctions apostoliques. L'autorisation impériale protégea également les autres missionnaires qui résidaient dans les provinces.

Ce fut le P. Schall qui remplaça le P. Longobardi en qualité de supérieur, et celui-ci vécut en simple religieux pendant encore trente-trois ans. Dans la Compagnie de Jésus les charges ne sont pas autre chose que des fardeaux selon l'acception rigoureuse du mot, et excepté celle de général, elles sont temporaires : aussi rien n'est plus commun que de voir des religieux qui obéissent après avoir commandé sans qu'il y ait l'ombre d'une disgrâce dans ce fait. Tel était le cas du P. Longobardi qui travailla obscurément et en sous-ordre pendant plus de trente ans. Bien des événements curieux se passèrent sous ses yeux. Il vit les derniers empereurs chinois baptisés dans le midi pendant que le nord était au pouvoir des Tartares, et la dynastie nationale tomber définitivement du trône qui resta aux envahisseurs étrangers. —On a vu plus haut que le nouvel empereur Mantchou lui fit faire des funérailles magnifiques en 1655.

Le P. Longobardi ne partageait pas les vues du P. Ricci au sujet de Confucius et de sa doctrine, et des cérémonies chinoises. Ce dernier pensait que le meilleur moyen d'amener les Chinois à la connaissance de la vérité était de s'associer aux éloges extraordinaires qu'ils donnent à leur philosophe, l'appelant le sage par excellence, le maître de la grande science, le législateur de l'empire. Quant aux cérémonies superstitieuses par lesquelles ils honorent leurs ancêtres, le P. Ricci n'y avait vu que des rites civils et il regardait ces coutumes comme permises. Le P. Longobardi au contraire pensait que c'était un culte vraiment idolâtrique et qu'il fallait l'interdire aux Chrétiens. Il était d'avis aussi que les Chinois n'adoraient et ne connaissaient point Dieu, auteur de toutes choses, mais seulement le ciel matériel. Tant que vécut le P. Ricci l'estime qu'il avait pour ses talents et ses vertus avait suspendu son jugement et ses scrupules; mais quand il se vit placé à la tête de la mission et responsable des abus qui pouvaient s'y commettre, il crut de son devoir d'examiner de plus près ces questions importantes, lut les ouvrages de Confucius et ses commentateurs, consulta les lettrés et les missionnaires ses confrères dont les avis n'étaient pas en général conformes au sien. Il composa alors un traité où la matière est traitée à fond. Il y conclut que la doctrine de Confucius et de ses disciples n'est que l'athéisme et le matérialisme; que les Chinois ne connaissent pas la spiritualité de l'âme et que leur croyance ressemble assez à la métempsycose; enfin que les prostrations, les sacrifices et autres marques de vénération religieuse rendue aux ancêtres, sont une véritable idolâtrie dont il faut interdire rigoureusement la pratique aux nouveaux Chrétiens. Les partisans de cette opinion disaient qu'il fallait même changer les expressions chinoises dont on s'était servi jusque-là pour désigner Dieu, parce qu'elles signifiaient simplement le ciel et non le Créateur, l'Etre infini, spirituel, éternel.

La plupart des Jésuites partageaient le sentiment du P. Ricci; mais le Saint-Siége après de longues discussions qui furent extrêmement préjudiciables à la religion en Chine, a condamné et proscrit ce sentiment, en sorte que depuis un siècle la question est bien tranchée et il y a unité parfaite de croyance et de pratique. Telle est l'origine de la dispute des cérémonies chinoises qui a duré plus d'un siècle. Elle avait précédé l'intervention des autres corps religieux, ayant éclaté entre les premiers Jésuites. Ceux-ci étaient animés de vues grandes et pures assurément, mais ils poussèrent trop loin l'attachement à leur sens particulier et ne firent pas preuve d'obéissance. Leurs adversaires ne montrèrent pas toujours assez de charité. Les hommes sont toujours des hommes même lorsqu'ils sont des saints. C'est seulement dans l'Eglise catholique qu'on peut obtenir l'union dans une même pratique. Sans l'autorité du Saint-Siége, on n'y serait jamais parvenu, et hors de l'Eglise catholique il n'existe pas d'autorité analogue, par conséquent pas d'unité.

LOPEZ (Simon), Jésuite portugais, s'embarqua en 1570 sur le *Saint-Jacques*, pour aller au Brésil avec le P. Azevedo, et il fut massacré avec quarante Jésuites par les Calvinistes, comme nous l'avons déjà plusieurs fois raconté. — *Voy.* Azevedo, d'Acosta, etc.

LOPEZ (Jean), prélat espagnol, évêque de Zébu, ou Nom-de-Jésus, dans l'archipel des Philippines, en Océanie. — Le nom de ce prélat, qui gouvernait l'Eglise de Zébu à la fin du XVII^e^ siècle, est cité à l'occasion du martyre du P. de Médina dans les îles Mariannes. Jean Lopez fit faire des informations canoniques sur ce Jésuite, que les infidèles auxquels il annonçait l'Evangile avaient mis à mort, ainsi que son catéchiste Hippolyte de la Croix. C'est le 29 janvier 1670 que ces deux religieux tombèrent

sous la lance des indigènes de l'île Saïpan, une du groupe des Mariannes.

LOPEZ (Le P. Grégoire), Dominicain chinois, évêque de Basilée *in partibus*, missionnaire et vicaire apostolique dans sa patrie. — C'est le seul Chinois qui ait jamais été élevé à l'épiscopat, dans une nation plus nombreuse à elle seule que toutes les nations de l'Europe et de l'Amérique ensemble; dans une nation qui depuis plus de deux siècles, sans parler de l'antiquité et du moyen âge, a eu constamment dans son sein une Église assez importante, comptant plusieurs centaines de mille catholiques, de nombreux missionnaires européens, et même des prêtres indigènes, religieux ou séculiers, à peu près en aussi grand nombre que les prêtres européens qu'ils secondaient. Il y a aujourd'hui en Chine plus de cent prêtres chinois. — Du reste, jamais aucun Japonais, Coréen, Mandchéou, Mongol, Thibétain, Tong-kinois, Cochinchinois, Siamois, Malais ou Birman, n'a été promu à l'épiscopat; mais il y a eu trois ou quatre Indous, sans compter les Indo-Portugais ou les métis. — *Voy.* Pinho.

Le P. Lopez était Fo-Kinois. Les habitants de cette province, comme ceux du Chan-Tong et du Chansi, passent pour être d'un caractère plus énergique et plus altier que les autres Chinois. C'est à Fou-Tchéou, capitale de la province du Fo-Kien, que naquit vers l'an 1620 de parents idolâtres, celui qui le premier entre tant de milliards d'hommes (1) de sa nation devait être agrégé à l'ordre des Pontifes de la Nouvelle-Alliance. Il fut élevé dans la religion de ses parents, c'est-à-dire dans l'idolâtrie. C'est un missionnaire Franciscain, le P. Antoine de Sainte-Marie, qui lui donna la première connaissance de Jésus-Christ et de sa loi. Ayant reconnu dans Lopez un esprit solide, un caractère doux et aimable, une grande docilité et des mœurs très-pures, il s'attacha à lui montrer le chemin du ciel. Le jeune néophyte crut humblement ce qui lui était enseigné; il ne pouvait sans verser des larmes entendre parler de tout ce que l'Homme-Dieu avait daigné faire et souffrir pour nous racheter. Après s'être solidement instruit des vérités de la religion chrétienne, il renonça publiquement aux superstitions du paganisme, demanda la grâce du baptême, et le reçut avec le nom de Grégoire qu'il porta depuis.

Plein de reconnaissance pour le don qui lui avait été communiqué, il voulut faire part à ses compatriotes du trésor que la miséricorde de Dieu lui avait confié : il travailla donc à faire connaître aux Chinois le nom, la vie, les mystères, la loi et les exemples de Notre-Seigneur Jésus-Christ. N'ayant pu gagner ses parents et ses anciens amis, il eut du moins le courage de se séparer d'eux, et renonçant aux avantages, aux biens et aux douceurs de la famille, il s'attacha aux missionnaires qui lui avaient montré le chemin du salut. Il leur rendit tous les services qu'il put dans la ville de Fou-Tchéou, les suivit à Pékin, et s'utilisa comme interprète ou catéchiste.

A cette époque (ce devait être vers 1640, ou peu d'années auparavant), les Chrétiens, et surtout les missionnaires, étaient persécutés à Pékin. On punissait ceux qui donnaient asile ou assistance aux ouvriers apostoliques. Avec les prêtres, on arrêta leurs catéchistes et leurs interprètes, et après les avoir fait languir quelque temps en prison sans pouvoir les intimider ni les séduire, on les envoya en exil. L'invasion dont la Chine était menacée de la part des Barbares qui en firent bientôt après la conquête, alluma encore plus le feu de la persécution contre les missionnaires. Plusieurs saints religieux de différents ordres furent forcés de se cacher ou incarcérés. Les premiers, voyant ensuite la persécution se ralentir un peu, continuèrent avec de grandes précautions à soutenir les Chrétiens, à les fortifier et à les instruire. Les autres furent tirés de prison et transportés hors de l'empire. Ils se retirèrent pour la plupart à Macao. Il paraît que les Franciscains auxquels Lopez s'était attaché étaient de ce nombre. Comme la persécution s'opposait à ce qu'ils prêchassent l'Evangile en Chine, ils résolu-

(1) On estime communément à 300,000,000 d'âmes la population de la Chine proprement dite. Quelques-uns la font monter plus haut. Quant à l'antiquité de cette nation, on est en deçà de la vérité en la reportant seulement à 1500 ans avant Jésus-Christ. Supposons que la population se renouvelle en moyenne trois fois par siècle, et, comme dans les temps anciens, les hommes étaient moins nombreux, moins denses qu'aujourd'hui, en Chine aussi bien qu'en France et en Angleterre, réduisons notre supputation à 150,000,000 d'âmes au lieu de 300,000,000, — on trouve que, en 33 siècles, 14,850,000,000 d'hommes ont vécu et sont morts en Chine. Sur ces quatorze milliards huit cent cinquante millions, combien ont été baptisés? Peut-être deux ou trois millions depuis le P. Ricci (mort en 1660). Mettons quatre millions, à cause des enfants exposés qu'on baptise en grand nombre, surtout depuis un certain nombre d'années, et qui vont tout de suite au ciel. — Ajoutons, si l'on veut, quatre ou cinq autres millions que les missionnaires syriens ou chaldéens et les Franciscains ont pu baptiser au moyen âge, on aura au plus dix millions de Chinois baptisés, la quinze-centième partie de ceux qui ont existé, ou bien la huit centième partie, en ne tenant pas compte de ceux qui ont précédé la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tout porte à croire que ces calculs, loin d'être exagérés, sont au-dessous de la vérité, tant pour la proportion des Chrétiens aux infidèles, que pour le chiffre absolu, et pour la base de trois générations seulement par siècle, dans un pays où il meurt une si grande quantité d'enfants! Que de réprouvés! que les desseins de Dieu sont un abîme impénétrable! Mais ne dépendrait-il pas, au moins en partie, de ceux qui sont haut placés dans le gouvernement de l'Église, d'empêcher tant d'âmes de se perdre tous les jours? A la vérité, chacun sera jugé sur sa conscience et selon les lumières qu'il aura reçues; mais le jugement de ceux qui gouvernent sera très-dur.

rent d'aller annoncer Jésus-Christ dans un autre pays. Ils s'embarquèrent pour la Cochinchine, suivis de Lopez qui partagea leurs dangers sur terre et sur mer, et montra la même fermeté dans les fatigues et les périls.

Mais les païens de Cochinchine ne montrèrent pas des dispositions plus favorables que ceux de la Chine. Les Franciscains, à peine arrivés, furent traités plus cruellement encore qu'ils ne l'avaient été à Pékin. Le courage du fervent néophyte ne fut pas ébranlé de tant de traverses. Comme on se préparait à lui faire endurer des tourments et à le traîner au supplice, il regarda sans pâlir tout l'appareil de la mort. La Providence cependant le réservait à d'autres combats : il sortit donc de ce danger et parvint à Manille.

La tranquillité dont il jouit dans ce pays lui permit d'approfondir les vérités de la religion : il commença aussi à étudier les lettres soit profanes, soit ecclésiastiques, se mit à apprendre le latin, et se perfectionna dans la langue espagnole qu'il connaissait déjà un peu : les Franciscains auxquels il s'était attaché, qu'il avait suivis du Fo-Kien à Pékin, de Pékin à Macao, puis en Cochinchine et aux Philippines, étant pour la plupart de cette nation. C'est néanmoins chez les Dominicains qu'il étudia : les religieux de cet ordre qui tenaient le collége Saint-Thomas lui en facilitèrent les moyens et lui enseignèrent tout ce qui était à sa portée. On convient que ses progrès dans les sciences furent médiocres : mais ce défaut était amplement racheté par sa vertu, par les qualités de son cœur et de son caractère. Il conçut dès lors le dessein d'embrasser l'état religieux, ce qu'aucun autre chinois n'avait encore fait, et il aspirait au sacerdoce afin de pouvoir travailler avec plus de succès à la conversion de ses compatriotes.

La régularité et le zèle qu'il remarquait dans les Dominicains des îles Philippines lui firent désirer d'entrer dans cet ordre, et malgré la longue épreuve qu'on lui fit subir, il persista dans cette résolution. Le P. Gonzalez, provincial des Dominicains des îles Philippines, voulant envoyer des secours aux missionnaires qui continuaient de travailler en Chine malgré la persécution, Grégoire Lopez offrit de porter cet argent et s'acquitta de sa commission avec exactitude, quoiqu'il fallût pour cela voyager par terre pendant plus de quinze jours au milieu des difficultés et des périls de tout genre. Son arrivée fut une consolation pour le P. Garcia, Dominicain, qui, après avoir prêché avec fruit l'Evangile au Mexique et aux îles Philippines, exerçait l'apostolat en Chine depuis l'an 1635, c'est-à-dire depuis environ quinze ans. Lopez le trouva à Trug-Tchéou, et s'associa aussitôt à ses fatigues et à ses peines. Il se chargea volontiers de l'instruction des enfants, des catéchumènes et des néophytes. Comme sa qualité et son habit de chinois lui permettaient plus aisément de se montrer partout, il faisait les voyages qu'on jugeait nécessaires, et il obtint de ses compatriotes des aumônes assez considérables pour que le missionnaire bâtît un hospice et une petite église à Ting-Tchéou. Lopez porta lui-même le bois, les pierres, le sable et le ciment, et travailla à cette construction de ses propres mains. Cette église, qu'on devait en grande partie à ses soins, fut achevée en 1651, un peu avant la fin de l'année. Lopez, âgé alors de plus de trente ans, obtint enfin ce qu'il désirait avec tant d'ardeur : on lui donna l'habit de Saint-Dominique, et on le renvoya dans un couvent de Manille pour y être formé à l'état religieux et y étudier la théologie. Sa vocation à l'apostolat était si marquée, qu'on l'admit aux ordres aussitôt après qu'il eut fait ses vœux de religion. Ordonné prêtre en 1654 (à trente-quatre ou trente-cinq ans environ), on lui permit de se joindre à quelques missionnaires Dominicains qui partaient des îles Philippines pour la Chine.

Il exerça le ministère apostolique dans cet empire pendant six ou sept ans sans être inquiété; mais l'empereur Chun-Tchi étant mort en 1661, les ennemis du nom chrétien profitèrent de la minorité de son successeur pour exciter une grande persécution (1665) : le P. Schall, qui avait été en faveur à la cour, fut chargé de fers, traîné pendant neuf mois de tribunaux en tribunaux, et condamné enfin à être étranglé et coupé en morceaux. Les autres missionnaires qui s'appliquaient à la prédication de l'Evangile dans le reste de l'empire furent d'abord appelés à Pékin, puis exilés à Canton au nombre de vingt-cinq, savoir : vingt et un Jésuites, trois Dominicains.

Pendant qu'ils étaient relégués dans cette ville, où ils ne pouvaient guère que prier pour la conversion des Chinois, le P. Lopez, sous l'habit national, parcourut avec un zèle infatigable les provinces de l'empire où la persécution sévissait le plus, consolant les Eglises abandonnées, soutenant les faibles dans la foi et leur administrant les sacrements, réconciliant les apostats et faisant de nouvelles conquêtes. Pendant deux ans et demi, il parcourut ainsi dix grandes provinces et baptisa de sa main plus de deux mille cinq cents idolâtres qu'il avait convertis et instruits. C'est le P. Navarette, Dominicain espagnol et compagnon d'apostolat du P. Lopez, qui rapporte cette circonstance remarquable.

Il fait connaître aussi qu'en l'an 1666 Lopez convertit une centaine de Chinois dans la ville de Fou-Tcheou, et cinq cent cinquante-six autres païens dans une île située à sept lieues du continent. Il chassait les démons par la seule invocation du nom de Jésus-Christ ou par le signe de la croix : ce qui causait l'admiration des bonzes. Les idolâtres le respectaient; les fidèles le considéraient comme leur père ; les missionnaires de tous les ordres, et il s'en trouvait peu à

qui le P. Lopez n'eût rendu quelque service particulier, s'honoraient de son amitié ou de sa connaissance; en un mot le Dominicain chinois était en estime et en vénération dans toutes les provinces de la Chine et jusque dans les royaumes voisins. Les évêques de la congrégation naissante des Missions-Etrangères, vicaires apostoliques à Siam, en Cochinchine et au Tong-king, écrivirent au Pape pour lui représenter que cet apôtre, promu à un plus haut degré d'autorité, agirait d'une manière plus efficace pour la gloire de Dieu.

De son côté, le P. Navarette se trouvant en 1673 à Rome, où il s'était rendu pour l'affaire des cérémonies chinoises, rendit de son confrère chinois un témoignage absolument semblable. C'est pourquoi le Pape Clément X voulut élever le P. Lopez à la dignité d'évêque et de vicaire apostolique dans plusieurs provinces de la Chine. Il écrivit à cet effet à ce religieux le 4 janvier 1674, lui annonçant qu'il l'avait nommé évêque de Basilée *in partibus*. Après avoir loué les vertus et les travaux apostoliques de l'évêque élu, le Souverain Pontife lui déclare, dans cette même lettre, que, connaissant son zèle ardent pour la propagation de la foi orthodoxe et voulant répondre aux vœux de plusieurs illustres prélats, il l'établit vicaire apostolique de six provinces de la Chine à la place d'Ignace Cotolendi, français, évêque de Métellopolis, à qui le Pape Alexandre VII avait autrefois donné la même mission. Ces six provinces de Chine étaient le Petchily, capitale Pékin; le Kiang-Nan, capitale Nankin; le Chan-tong, le Chansi, le Chensi et le Honon, toutes situées au nord-est de la Chine. M. Cotolendi avait en outre reçu juridiction sur la Tartarie et la Corée.

Lorsqu'on remit au Dominicain chinois cette lettre du Souverain Pontife, une telle élévation effraya sa modestie, il résista tellement qu'il fallut le laisser libre de continuer ses fonctions comme simple missionnaire: c'est en cette qualité qu'il travailla encore plusieurs années à entretenir les anciennes chrétientés et à fonder de nouvelles églises.

Mais le Pape Innocent XI, reprenant le dessein de Clément X, donna le 12 octobre 1679 de nouvelles lettres apostoliques, qui instituaient le P. Lopez évêque de Basilée *in partibus* et lui conféraient la charge de vicaire apostolique dans les provinces de Chine dénommées plus haut. Ces lettres n'arrivèrent à leur destination qu'au mois de décembre 1681. Afin de prévenir de nouveaux refus, le général des Dominicains écrivit aussi à son religieux, l'exhortant à se soumettre à la volonté du Vicaire de Jésus-Christ. En même temps il enjoignit au provincial de son ordre dans les îles Philippines de donner au nouveau prélat un savant théologien pour compagnon et pour conseil. Cette précaution était doublement motivée. En premier lieu le P. Lopez était un saint religieux et un bon missionnaire, mais il avait peu de talents naturels et n'était pas solidement instruit dans la théologie; d'un autre côté, l'influence de sa première éducation et le louable désir de faciliter la conversion de ses compatriotes, le rendant moins scrupuleux à l'égard de leurs cérémonies, il semblait disposé à tolérer les honneurs que les Chinois rendent à leurs ancêtres et à Confucius. Les missionnaires de l'ordre de Saint-Dominique, auquel appartenait le P. Lopez, s'étaient signalés en général par leur zèle à combattre ces cérémonies que les Jésuites, au contraire, permettaient à leurs néophytes, mais comme le Saint-Siége n'avait pas encore prononcé son jugement sur la question d'une manière solennelle et définitive, l'opinion du Dominicain chinois, qui voyait dans ces cérémonies des honneurs purement civils, ne faisait pas tort à sa religion et n'obscurcissait pas l'éclat de ses éminentes vertus. On comprend toutefois que les FF. Prêcheurs n'envisageaient pas sans crainte et sans répugnance la défection d'un de leurs missionnaires, surtout lorsque celui qui passait au camp opposé réunissait dans sa personne la double autorité du caractère épiscopal et d'une origine, d'une éducation toutes chinoises. C'est ce qui explique l'adjonction d'un théologien instruit.

Lorsque le P. Lopez, évêque élu de Basilée, arriva à Manille, il se laissa représenter sous de mauvaises couleurs les avertissements du général de son ordre : on lui persuada que ses anciens supérieurs voulaient l'envoyer comme en exil dans la province de Cagayan (île de Luçon) sans espoir de revenir en Chine. Les Chinois sont naturellement très-soupçonneux. La défiance qu'on excita alors dans le cœur du P. Lopez le refroidit à l'égard des Dominicains, dont il s'éloigna pour un temps. Il choisit pour pro-vicaire un Franciscain, le P. Jean de Léonissa, et fit paraître sur le culte rendu aux ancêtres et à Confucius un opuscule de vingt pages, que le P. de Léonissa traduisit en latin. Le P. Lopez l'adressa lui-même à la Propagande cinq ans après, le 18 août 1686.

Cet écrit, composé en faveur des cérémonies chinoises, est précieux au point de vue de leur condamnation, à cause des aveux qui y sont contenus, des détails de fait dans lesquels entre l'auteur, parfaitement instruit des usages et des idées de sa nation. Il convient que les lettrés de la Chine sont athées; qu'à certaine époque on offre à Confucius et aux ancêtres un pourceau, une chèvre, du vin, des fruits, etc., des cierges, des parfums; qu'on éprouve et qu'on choisit les animaux à immoler; qu'on se prépare au sacrifice par un jeûne. Quant aux offrandes solennelles offertes aux ancêtres, on s'y dispose par le jeûne, l'abstinence du vin et des spectacles, par la retraite et l'éloignement des affaires, par des bains et des purifications, afin d'avoir communication avec leurs esprits le jour de la cérémonie, comme si ces esprits étaient présents. Le prélat ajoute que les Chinois offrent le sang et le

poil des animaux, et qu'avant le sacrifice ils avertissent les esprits des défunts, regardant cet avertissement comme une condition nécessaire. Enfin il reconnaît que les païens conservent dans leurs maisons les tablettes des ancêtres ; qu'ils les visitent tous les jours ; leur font des salutations profondes ; leur rendent compte de leurs affaires ; qu'ils avertissent leurs parents défunts quand un enfant leur est né ou qu'ils veulent marier leurs filles, etc. Tous ces détails, ces aveux, sont très-précieux comme points de fait, à cause du caractère de leur auteur. Quant aux raisonnements et à la partie dogmatique du Mémoire, il n'en est pas de même : on a vu que le P. Lopez n'était pas un esprit de premier ordre et que son autorité comme théologien était à peu près nulle. Il est difficile de comprendre en effet comment ce prélat peut tirer de tout ce qui précède la conclusion que les honneurs rendus à Confucius et aux ancêtres ne sont point superstitieux, mais constituent des rites, des usages purement profanes, des coutumes civiles ou nationales, auxquelles on n'attache nulle idée de religion ou de culte. Dans toute cette affaire, et surtout dans le mobile qui fit agir le P. Lopez, on voit paraître quelque chose de l'homme, c'est-à-dire quelque chose de défectueux et de conforme à l'infirmité de notre nature.

C'est sans doute à Manille que l'évêque chinois fut sacré (en 1682), soit par le métropolitain de cette ville, soit par quelque autre prélat espagnol. Après son sacre il retourna en Chine, au Fokien sa patrie ou dans le Kiang-nan (Nankin), centre de sa mission, partie principale et siége de son vicariat apostolique. Durant les cinq ou six années de sa vie, il fit avec le même zèle et les mêmes succès ce qu'on lui avait vu faire avec tant d'édification pendant près de trente années avant sa promotion à l'épiscopât : après une longue infirmité, il mourut saintement à Nankin le 27 février 1687, âgé d'environ soixante-sept ans. Il y en avait trente-trois qu'il était prêtre, religieux Dominicain et missionnaire ; mais si on remonte jusqu'à l'époque où il commença à s'attacher au service de l'Eglise, comme catéchiste ou interprète, sa carrière apostolique embrasse près de cinquante ans. Il fut évêque treize ans à partir de sa première nomination par Clément X (1674), ou seulement sept ans depuis qu'il reçut l'institution d'une manière définitive de la main d'Innocent XI (1679). Enfin son épiscopat dura à peine cinq ans à compter de sa consécration. Un évêque Franciscain, qui écrivait en Europe la nouvelle de sa mort, dit qu'on ne saurait représenter en peu de mots ses grands travaux, ni les grands services dont toute la mission de Chine lui est redevable, non plus que son fidèle attachement à l'ordre des FF. Prêcheurs, dont il faisait depuis longtemps profession. Le même prélat ajoute qu'on aura peine à trouver un évêque semblable dans l'espace de plusieurs siècles. Si exagéré que paraisse le jugement porté dans ces dernières paroles, il s'est confirmé à la lettre, car depuis près de deux siècles il ne s'est pas encore trouvé un second Lopez ! Puissent les évêques et les missionnaires des différents ordres qui travaillent dans l'Eglise de Chine s'appliquer avec le plus grand soin à la formation d'un nombreux clergé indigène d'où l'on puisse tirer des évêques et des archevêques chinois ! car avec les seuls apôtres européens, si multipliés qu'ils soient, la religion ne prendra pas véritablement racine dans ce grand empire, et on verrait éternellement, comme aujourd'hui, des diocèses de 60 à 70 millions d'âmes ! (Sutchuen, Nankin, etc.)

En 1690, trois ans après la mort du P. Lopez, les villes de Pékin et de Nankin furent érigées en évêchés en titre. Ces deux siéges épiscopaux subsistent encore depuis 163 ans.

Il est inutile de faire observer que Lopez est un nom espagnol que le prélat avait adopté pour vivre avec les Européens. Son nom chinois n'est pas venu jusqu'à nous.

LOPEZ (Les PP. Pascal et Alphonse), Jésuites portugais ou espagnols, missionnaires au XVI^e^ siècle en Ethiopie. — *Voy.* au mot Lobo le sacrifice généreux qu'ils firent de leur vie.

LOPEZ (Le P. Alphonse, Jésuite espagnol, missionnaire aux îles Mariannes, alla en 1671 avec trois autres religieux de son ordre seconder le zèle du P. de Sanvitorès. Ce saint religieux, le premier apôtre de la Polynésie, prêchait la foi depuis trois ans avec un éclatant succès dans les îles des Larrons auxquelles il donna le nom d'îles Mariannes, lorsqu'il obtint la couronne du martyre en 1672 après avoir baptisé cinquante mille sauvages. Quant au P. Lopez, on ne connaît pas en particulier le détail de ses travaux. (*Voy* Sanvitores.) Il est dit seulement qu'on lui assigna les îles Saipan et Tinian à évangéliser et qu'il établit dans cette dernière un séminaire ou collége pour l'instruction et l'éducation des jeunes indigènes dont les plus intelligents étaient choisis pour catéchistes.

LOPEZ (Fr. Barthélemi), Prêcheur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines, et en Chine. — Il partit d'Europe en 1586 avec plus de vingt religieux de son ordre qui se rendaient comme lui à Manille sous la direction des PP. Jean Chrysostome de Séville et Jean de Castro ; il ne se contenta pas d'évangéliser cet archipel ; il vint à Macao ville de Chine qui appartient aux Portugais et y fonda un couvent de Dominicains, d'où ces religieux pussent pénétrer dans l'intérieur de l'empire comme ils l'ont fait en effet après les PP. Benavidès et Jean de Castro : ils ont une belle chrétienté dans la province de Fon-Kien qu'ils desservent depuis plus de cinquante ans. C'est tout ce qu'on sait du P. Lopez : l'époque de sa mort n'est point

rapportée. (*Voy.* CHRYSOSTOME DE SÉVILLE, etc.)

LORETTAINES ou SŒURS DE LA CROIX, religieuses instituées aux Etats-Unis dans le Kentucky par M. Flaget, évêque de Bardstown. — Leur institut, qui s'est fort développé, a pour but de travailler gratuitement à l'éducation des jeunes filles pauvres et en particulier des négresses. Elles mènent d'ailleurs une vie pauvre et très-austère et subviennent à tous leurs besoins par le travail de leurs mains. M. Flaget établit cette congrégation dès avant l'année 1820 et vers cette époque il put déjà envoyer douze de ces religieuses dans la haute Louisiane à la demande de son ami M. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans.

LORIQUET (Le P. JEAN), Jésuite français, du diocèse de Reims, en Champagne (Marne et Ardennes), missionnaire en Chine, dans le Kiang-Nan (diocèse de Nan-Kin. — Il est parti en 1847 avec les PP. Granier, de Mende, et Borgniet, d'Arras, envoyés à la même destination. Trois autres Jésuites français les y avaient précédés dans le cours de la même année; c'étaient les PP. Brouillon, de Langres, Frojet, de Lyon et Vuilbert de Soissons. Enfin deux frères coadjuteurs de la même compagnie, le Fr. Van Paassen, Belge, et le Fr. Ferrer, Italien, y ont été aussi envoyés dans la même année.

LOTTEAUX (M. LOUIS), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire au XVIIe siècle. — Il partit de France en 1670, et mourut au mois de février 1671 à Madagascar (Afrique orientale) avant d'être arrivé dans la mission qui lui avait été assignée (la Chine ou l'Indo-Chine). M. Lotteaux était de la Bretagne.

LOUIS (Fr. LOUIS), Mineur, qui passa aux Indes-Orientales dès les premières années du XVIe siècle. — Il alla visiter le tombeau de l'apôtre saint Thomas, à Méliapour près de Madras. Dans son pèlerinage, ayant eu occasion de voir le roi de Narsinga (dans l'Orixa, sur la côte de Coromandel), il parla à ce prince de la puissance des Portugais et de leurs récentes expéditions. Le roi indou frappé du succès de leurs armes songea à faire alliance avec eux. En conséquence, lorsque Fr. Louis retourna vers la côte de Malabar, d'où il était parti, il le fit accompagner d'un ambassadeur qui arriva à Cananor où les Portugais avaient un fort depuis l'an 1501. François Almeyda, qui venait de faire des conquêtes importantes dans l'Afrique orientale, s'y trouvait alors et se disposait à aller combattre la flotte des Mahométans envoyée par le sultan d'Egypte pour ruiner le commerce des Portugais dans les Indes. L'envoyé du roi de Narsinga fut présenté à cet amiral et lui offrit de la part de son maître la liberté de commercer dans ses Etats, et la faculté d'y créer des établissements. Il lui proposa même l'appui de ses forces de terre et de mer et la main d'une de ses sœurs pour le roi de Portugal. Les présents qu'il offrit consistaient en perles en pierres précieuses et tapis tissus de fil d'or. Almeyda reçut cet envoyé avec honneur, conclut un traité avec lui et lui remit pour son maître des vases d'or et d'argent ciselés avec art. Ces faits se passaient vers l'an 1507 ou 1508. Sur la flotte qu'Almeyda amenait en Orient se trouvaient plusieurs missionnaires qui par leurs exhortations soutenaient le courage des soldats et n'avaient pas peu contribué à la prise de Mozambique en Afrique. On voit par cet exemple et par celui de Fr. Louis que les moines, les missionnaires, en disant au monde un adieu éternel pour se consacrer au salut des âmes dans des régions lointaines, n'étouffent point dans leurs cœurs l'amour de la patrie terrestre et qu'ils savent dans l'occasion le prouver à leurs concitoyens par des bienfaits et des services signalés.

LOUIS, Chrétien cochinchinoise, qui souffrit le martyre au XVIIe siècle.— C'était dans la persécution de 1664 où plus de quarante néophytes donnèrent leur vie pour Jésus-Christ. Pendant qu'on menait Louis au supplice, le juge lui fit des reproches de ce qu'il avait embrassé la religion chrétienne, contrairement à la défense du roi et de ce qu'il y persévérait opiniâtrément. Il y a vingt ans, répondit le martyr, que j'ai reçu la loi du vrai Dieu dans mon cœur; elle y a jeté de si profondes racines que ni la vie ni la mort ne sauraient l'en arracher. Alors le juge le menaça de lui faire souffrir les plus cruels tourments. Je suis prêt à tout souffrir et à mourir, répliqua Louis, et il s'avança à la hâte vers le lieu du supplice. Lorsqu'il y fut arrivé, et pendant qu'on faisait les préparatifs de l'exécution, les soldats lui arrachèrent violemment ses habits, et lui ayant étroitement lié les pieds et les mains, ils le suspendirent à une colonne, la tête en bas. Après qu'on l'eut laissé plusieurs heures dans cette cruelle position, un soldat s'approcha de lui et tira un grand couteau avec lequel il lui fendit la tête. Ensuite il coupa le corps par le milieu en quatre quartiers qu'on exposa tout sanglants pendant un jour entier.

Après lui furent martyrisés Matthieu Ven, Damase Dao et une vertueuse veuve nommée Marthe Phuoë qui était catéchiste. — *Voy.* ces noms.

LOUIS D'ALCAMO (Fr. LOUIS), Capucin italien, du XVIe siècle. — Ayant été fait esclave par les Barbaresques, il donna l'exemple d'une chasteté angélique dans un pays où l'islamisme et le climat déchaînent et excitent les passions les plus brutales. Fr. Louis était, comme son nom l'indique, d'Alcamo, petite ville de Sicile. Après avoir été deux ans ermite sur une montagne, au pied de laquelle est bâti Alcamo, il embrassa la Règle austère des Capucins, et s'y perfectionna tellement dans l'amour et la pratique de la pauvreté, qu'il ne porta jamais de tunique et qu'il dormait sur le bois, à peine couvert d'une natte. Il jeûnait presque tous les jours, et pendant l'Avent et le Carême il ne mangeait que quatre fois par semaine. Ses supérieurs l'ayant envoyé de Castella-

mare, en Sicile, dans la province de Basilicate, sur le continent, un brigantin turc le captura pendant la traversée. Vendu comme esclave en Barbarie, il tomba entre les mains d'un maître cruel qui lui donnait chaque jour la bastonnade, et le tenait presque continuellement à la chaîne. Pour toute nourriture, on lui donnait un morceau de biscuit souvent rempli de vers. Ces traitements rigoureux accompagnés des plus grossières injures, n'altéraient point la sérénité du saint prêtre; plus ses chaînes étaient pesantes, plus il les aimait; mais il eut à supporter des épreuves qui exigent beaucoup plus de vertu, et Dieu lui fit la grâce d'en sortir vainqueur. La femme de son maître, comme jadis celle de Putiphar, conçut pour lui des désirs infâmes, et le poursuivit de ses sollicitations. Le nouveau Joseph, les ayant repoussées avec constance, fut accusé du crime auquel il n'avait pas voulu condescendre, et son maître lui fit mettre les fers aux pieds, aux mains et au cou, de sorte qu'il se trouvait condamné à la plus gênante immobilité. Dans cette situation, d'autres femmes éhontées vinrent livrer des assauts à sa chasteté ; probablement que c'étaient des esclaves apostées par l'adultère qui, ayant reconnu l'impuissance de ses charmes, le faisait tenter par d'autres, espérant en avoir facilement raison lorsqu'il aurait succombé une fois, et c'était pour le réduire plus aisément qu'elle avait persuadé à son mari d'enchaîner ses pieds et ses mains. Mais le Capucin trompa son attente : on pouvait lui ôter l'usage de ses membres, on ne pouvait abattre son âme à qui la mortification des sens et l'oraison avaient donné une force surhumaine ; il ne répondit aux criminelles invitations dont il se voyait poursuivi, que par des regards foudroyants, des paroles sévères, et enfin par ses crachats, dernière expression de son mépris. Ce récit peut provoquer le sourire d'un libertin ; mais si la dépravation du cœur n'a pas éteint l'intelligence et faussé le jugement, on comprendra aisément qu'il faut, pour résister à de pareils assauts, un courage rare et admirable : ceux qui se laissent entraîner lâchement au courant de leurs sens, ont à coup sûr mauvaise grâce à se moquer des âmes assez héroïques pour mépriser la volupté et résister à ses attraits.

Le P. Louis n'avait pas encore été soumis à toutes les épreuves qui lui étaient réservées. La fille même de son maître le menaça de l'accuser auprès de son père, s'il résistait aux instances dont elle l'obsédait. Le chaste religieux, tirant du fond de son cœur l'éloge de la pureté, fit couler les larmes de la jeune tentatrice, qui se retira transformée. Une femme esclave livra un quatrième assaut à sa vertu, dont il triompha comme des trois premiers. Il eut alors la consolation de changer de demeure : à cette époque, un renégat italien, de Florence, qu'il avait converti, pénétré d'horreur pour son apostasie, voulut réparer le scandale qu'il avait donné et se déclara publiquement chrétien ; il fut aussitôt lapidé par une populace furieuse. Le P. Louis d'Alcamo ne tarda pas à retourner dans sa patrie, ayant été compris dans un échange de captifs. Il mourut en odeur de sainteté vers l'an 1590, à Bivona, en Sicile. — Cette ville est située à douze lieues au nord de Girgenti.

LOUIS DE BOLOGNE (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Orient au xv^e^ siècle. — Il était Frère lai dans les Observantins, lorsqu'il partit de Bologne le 10 juillet 1437, avec Fr. Jacques Primadice, son compatriote, et un autre missionnaire. La juridiction de Fr. Jacques était immense. Le pape Eugène IV l'avait investi des pouvoirs de vicaire du ministre général de l'ordre pour tous les pays des musulmans, des idolâtres, des Grecs, des Bulgares, des Comans, des Khazares, des Alains, des Ibères, des Ziques, des Géorgiens, des Arméniens, des Jacobites, des Nestoriens, des Syriens, des Perses, des Mèdes, des Indiens, des Turcs, des Tartares, des Nubiens, des Ethiopiens, des Goths, des Ruthènes, des Polonais, des Hongrois de la haute Hongrie, et des autres nations qui n'avaient pas encore embrassé la foi catholique. Tous ces peuples sont dénommés dans la commission du Franciscain; il est évident qu'un seul homme ne pouvait évangéliser une aussi immense étendue de pays, de la Russie à l'Ethiopie et de la Pologne à l'Inde. Il aurait même été impossible qu'il pût gouverner convenablement des missions de son ordre chez tant de nations; mais au moyen âge, les missionnaires n'avaient pas comme aujourd'hui pour but un point fixe et déterminé. Ils allaient du côté de l'Orient, marchant toujours devant eux, où la Providence les conduisait, et c'est sans doute afin de n'être pas dépourvus de juridiction, dans quelque pays que les circonstances leur donnassent accès, qu'ils étaient munis de pouvoirs aussi immenses. Il paraît que de tous les peuples désignés ci-dessus, Fr. Primadice ne s'adressa qu'aux Arméniens. Parti, comme nous l'avons dit, de Bologne, le 10 juillet 1437, pour Caffa, avec le Fr. Louis de Bologne et un autre compagnon, ils se rendirent tous trois en Arménie, et Fr. Jacques conduisit de ce pays à Florence, des députés catholiques. On sait que l'union des Arméniens avec l'Eglise romaine fut conclue dans ce célèbre concile, le 22 novembre 1439.

Il n'est plus question, dans la suite, de Fr. Jacques Primadice ; mais il paraît que Fr. Louis de Bologne s'acquitta en partie de sa mission auprès des peuples de l'Orient. Il parcourut la Palestine, l'Inde et l'Ethiopie, et s'instruisit de la situation des musulmans. Revenu à Rome pour communiquer au Saint-Siége le résultat de ses explorations, il fut admis auprès du pape Calixte III qui aimait à s'entretenir avec lui de ses projets pour l'extension de la foi chez les infidèles: aussi ce Pontife le renvoya de préférence en Orient, l'an 1455, pour ménager à l'Eglise des auxiliaires utiles. Il avait le titre de légat et il devait visiter l'Arménie, la

Perse et l'Abyssinie : mais il ne put pénétrer dans ce dernier empire ni conférer avec Zara Jacob. A son retour, il amena à Rome huit moines abyssins qu'il avait rencontrés en Egypte, et qui désiraient vénérer le Vicaire de Jésus-Christ au centre de l'unité. Ces moines ayant promis de conduire Fr. Louis de Bologne auprès de l'empereur de leur nation, Calixte III l'envoya de nouveau en 1457 à Zara Jacob, le chargeant d'ailleurs de préparer et de conclure, autant qu'il le pourrait, des alliances contre les musulmans. Ces terribles infidèles, qui opprimaient tant d'Eglises chrétiennes en Orient, et qui étaient un danger imminent pour le catholicisme en Occident, étaient l'objet de la préoccupation continuelle des Papes; et comme leur fanatisme violent et aveugle était totalement inaccessible à la parole, c'était par les armes qu'on cherchait à les réduire.

On ne voit pas que Fr. Louis de Bologne ait pu mener à bonne fin sa légation auprès de l'empereur d'Ethiopie : le pape Pie II, institué en 1458, avait confirmé sa mission, mais il paraît que certains obstacles ne permirent pas au Franciscain de pénétrer jusqu'en Abyssinie, et qu'il tourna ses vues et ses efforts d'un autre côté; car en 1460, il revint d'Orient pour la troisième fois, amenant par la Mingrélie, la Tartarie (Européenne), l'Allemagne et Venise, des ambassadeurs que plusieurs souverains orientaux envoyaient au Pape, pour s'entendre avec lui et avec les princes chrétiens contre les Turcs. L'un des envoyés représentait David Commène, dernier empereur de Trébizonde, et beau-frère d'Usum-Cassan (ou Ouzun-Hassan), roi de Perse, et fondateur de la dynastie turcomane du Mouton-Blanc.

L'ambassade pria le Pape d'instituer Louis de Bologne patriarche en Orient, et Pie II s'empressa d'accueillir cette demande. Du reste, le résultat obtenu par les envoyés dans les cours de l'Europe, fut à peu près nul : les princes d'Occident n'étaient plus aussi chrétiens qu'aux XI^e^, XII^e^, et XIII^e^ siècles, et occupés d'intérêts étroits et mesquins, ils n'entraient plus dans les grandes vues des Papes pour l'intérêt général de la religion et de l'humanité, et c'est ainsi qu'on laissa l'islamisme et la barbarie envahir tout l'Orient, c'est-à-dire, la moitié du monde civilisé, celle qui rappelait les plus beaux et les plus glorieux souvenirs tant profanes que religieux.

Quelques historiens ont regardé comme supposés les ambassadeurs que Fr. Louis de Bologne amena d'Orient, mais cette opinion n'a rien de plausible; les relations commerciales des Vénitiens avec l'Asie eussent fait dévoiler aisément l'imposture si elle eût existé, et d'ailleurs le Saint-Siége n'aurait pas continué à charger Fr. Louis de missions importantes. Or, on voit ce Franciscain, revêtu du titre de patriarche, négocier, en 1465, une alliance entre un prince Tartare et Casimir, roi de Pologne; et dix ans après, en 1475, il était encore ambassadeur de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, auprès du roi de Perse, Usum-Cassan. Il est bien certain que dans tout cet intervalle, le prélat n'était pas resté inactif, mais nous ne connaissons pas les voyages et les travaux auxquels il se livra; c'étaient sans doute des missions du même genre que les précédentes, c'est-à-dire beaucoup plus religieuses que politiques; car elles avaient pour but d'arrêter le torrent dévastateur des Turcs en Europe, et de donner quelque répit aux Chrétiens, que ce peuple féroce accablait d'une manière désastreuse. Wadding, cité par Henrion, dit formellement que Charles le Téméraire avait chargé un Frère Mineur, de se rendre en Perse, afin de déterminer Usum-Cassan à faire la guerre aux Turcs, dont cette utile diversion eût détourné les armes des terres des Chrétiens. Ce Frère Mineur était Louis de Bologne, patriarche d'Antioche; et Ambroise Contarini, ambassadeur de la république de Venise auprès du même monarque Persan, en parle dans la *Relation de son voyage :* « Le 30 mai 1475, dit-il, je trouvai près de Tauris Fr. Louis, patriarche d'Antioche, accompagné de six cavaliers. Je fus présent lorsqu'il exposa sa commission au roi, et qu'il lui offrit les présents que le duc de Bourgogne lui envoyait. Il eut, ainsi que moi, son audience de congé, en même temps que Marc, ambassadeur du grand-duc de Moscovie, et nous partîmes tous ensemble avec les ambassadeurs que le Persan envoyait à la république de Venise, au duc de Bourgogne, et au grand-duc de Moscovie. Pendant notre retour, Marc, par une lâche trahison, fit arrêter Fr. Louis, en Moscovie, et l'y fit retenir jusqu'au commencement de l'année suivante, que j'obtins sa délivrance étant retourné dans le pays. »

C'est la dernière mention que l'on trouve de ce prélat, qui remplit tant de missions importantes dans les contrées de l'Orient les plus reculées, au grand profit de la religion. En supposant qu'il soit revenu dans sa patrie se reposer de ses labeurs et mourir au milieu de ses frères, dans quelque couvent de Bologne ou de Rome, ce qui est vraisemblablement arrivé, Fr. Louis avait depuis sa première mission à Caffa et en Arménie, l'an 1437, jusqu'à sa délivrance de captivité en Moscovie l'an 1476, fourni une carrière apostolique de trente-neuf ans, abondamment remplie, quoiqu'on ne connaisse probablement qu'une partie de ses voyages, de ses entreprises et de ses travaux. Il avait fait maintes traversées de Rome à la Perse, puis à l'Ethiopie, puis dans d'autres contrées de l'Orient. Il avait vu les Nègres des sources du Nil et les Russes relégués alors dans la partie la plus septentrionale de leur empire d'aujourd'hui, Il connaissait le Caucase et ses peuples indomptables; il avait fréquenté les Tartares, les Cosaques et les Indous : il traitait facilement avec les Papes et avec les plus hauts potentats de l'Orient, et il avait commencé par être Frère lai dans son ordre. De cette humble condition il était

devenu prêtre, puis patriarche et légat, et ces dignités il les avait acquises par des services pénibles et glorieux rendus à l'Eglise. On peut conclure de tout cela, que Fr. Louis de Bologne devait être un homme d'un grand mérite, et il est à regretter qu'on n'ait sur sa vie que des traits détachés, ce qui lui est, du reste, commun avec bien d'autres personnages du moyen âge, aussi distingués que peu connus.

LOUIS DE FIGUEROA (Le P.), Hiéronymite espagnol, missionnaire en Amérique au commencement du XVI^e^ siècle. — Le cardinal Ximénès et le doyen Florent Boyers, régents du royaume d'Espagne pendant la folie de Jeanne et l'absence de Charles V, son fils, l'envoyèrent à Haïti avec deux autres religieux de son ordre dont il était prieur; c'étaient le P. Bernardin de Manzanedo et le P. Alphonse de Saint-Dominique. Les Franciscains et les Dominicains ne s'accordaient pas sur le système à suivre à l'égard des Indiens : les premiers voulaient qu'on usât d'autorité pour les convertir et les civiliser, et les autres plaidaient la cause de la liberté et demandaient qu'on n'employât que la douceur. Las Casas, qui plus tard entra dans l'ordre des Frères Prêcheurs, soutenait vivement ce dernier parti, et c'est à son instigation que les régents choisirent l'ordre de Saint-Jérôme, comme n'ayant pas de parti pris dans la question : sur douze religieux de cet ordre présentés à leur général, celui-ci en désigna trois qui sont nommés plus haut; ils étaient envoyés avec le titre de commissaires et avaient une autorité pleine et entière sur tous les agents du gouvernement, pour mettre les indigènes en liberté. Ces trois moines s'embarquèrent à Séville, le 11 novembre 1516, avec Las Casas, revêtu du titre de protecteur universel des Indiens. Arrivés au mois de décembre à Haïti, les commissaires se laissèrent circonvenir par les possesseurs d'esclaves, qui leur représentèrent que le système des commanderies pouvait seul rendre les Américains sociables, et garantir leur persévérance dans le christianisme. Las Casas essaya vainement de leur inspirer plus de courage et de fermeté, ils renoncèrent à suivre leurs instructions sur ce point, et lorsque celui-ci voulut s'embarquer pour l'Espagne, où il allait demander justice, ils cherchèrent à empêcher son départ, mais ils ne réussirent pas; alors ils le firent suivre par le P. Bernardin de Manzanedo, dont il n'est plus parlé dans la suite : quant au P. de Figueroa et à son autre compagnon, la suite de leur histoire n'a pas d'intérêt en ce qui regarde les missions.

LOUIS DE LADRADA (Fr.), Prêcheur portugais ou espagnol, missionnaire dans l'Inde au commencement du XVI^e^ siècle. — Il exerça son zèle apostolique sur la côte occidentale de ce pays, c'est-à-dire au Malabar, et particulièrement dans le royaume de Côlam ou Koulan, et dans les contrées voisines. Parti en 1503, avec Fr. Dominique de Souza, vicaire général, et dix autres religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs, il fut un des premiers de son ordre qui arrivèrent aux Indes orientales par la voie du cap de Bonne-Espérance, qu'on venait de découvrir. Le détail de ses travaux et la date de sa mort ne sont pas mentionnés.

LOUIS DE RIPA (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Orient au XV^e^ siècle. — Le pape Sixte IV l'envoya en 1475 chez les Maronites pour y perpétuer le bien que Fr. Griffon, Mineur belge, y avait opéré pendant un apostolat de vingt-cinq années, consacré tout entier à cimenter l'union de ce peuple avec le Saint-Siége, et à ramener ses croyances, ses usages et ses rites à une plus grande pureté. Il partit avec de beaux présents, destinés sans doute au patriarche des Maronites. C'était une croix d'argent, une mitre brodée, une crosse, des ornements en tissu de soie, des livres en langue syriaque, etc. Mais étant tombé malade à Venise, Fr. Louis de Ripa ne put continuer son voyage, et Sixte IV chargea, le 5 octobre 1475, le vicaire général de l'Observance, de lui substituer un autre Franciscain; ce fut Fr. Alexandre Arioste, de Bologne, qui fut choisi à cet effet et qui partit avec deux compagnons.

LOUIS DE SIENNE (Fr.), Mineur italien, de Sienne en Toscane, fut institué par le pape Eugène IV, en 1444, vicaire du ministre général de son ordre dans toute la province d'Orient; il partageait cette lourde charge avec Fr. Barthélemy d'Iano, qui avait travaillé à ramener les schismatiques orientaux dans la voie de l'unité catholique. — *Voy.* Barthélemy d'Iano.

LOUIS DE VITTORIA (Fr.), Prêcheur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle en Asie. — Il fut envoyé en 1522, avec Fr. Jean de Aro et d'autres religieux du même ordre, dans les Indes orientales, où beaucoup d'idolâtres se convertirent à leur prédication. C'est tout ce qu'on sait d'eux.

LOUIS MARIE DE JESUS (Le P.), Carme italien, missionnaire dans l'Indoustan au XVIII^e^ siècle, évêque d'Usula, et vicaire apostolique du Malabar.

LOUISIANE. — Contrée de l'Amérique du nord, comprise aujourd'hui dans les Etats-Unis. Ce pays fut ainsi nommé par les Français en l'honneur de Louis XV. Autrefois on comprenait sous le nom de Louisiane à peu près tout le bassin de l'immense fleuve Mississipi, et l'on distinguait la haute Louisiane située vers le confluent du Missouri avec le Mississipi et comprenant aussi l'Arkansas, l'Indiana, l'Illinois. La basse Louisiane dont la Louisiane actuelle ne forme qu'une partie, avait pour métropole la Nouvelle-Orléans, fondée en 1718. Les Etats actuels de Mississipi, de Natchez, etc., en dépendaient. Mais tous ces pays étaient au pouvoir des Indiens Peaux-Rouges, qui étaient de fait indépendants. Leurs principales nations étaient les Natchez, les Osages, les Sioux, etc.

La Louisiane fut découverte dès les premières années du XVI^e^ siècle par l'Espagnol

Soto. Les Français y firent inutilement diverses tentatives de colonisation (La Salle en 1682, Yberville en 1698, Crozat en 1712). C'est seulement pendant la minorité de Louis XV qu'elle reçut son nom, et commença à être connue du public, ayant été cédée à une compagnie dite du Mississipi et ayant servi de base aux spéculations de Law (1718-1720). La Nouvelle-Orléans fut fondée en 1718, par Lemoyne de Bienville, frère d'Yberville. Mais lorsque la fièvre d'agiotage fut passée, on ne s'occupa plus guère de la Louisiane en France. Ce beau pays restait improductif dans nos mains. Les sauvages en étaient les seuls maîtres et nous n'avions que quelques établissements sur la côte. En 1763 Louis XV céda aux Espagnols la Louisiane occidentale (la partie à l'ouest du Mississipi) et aux Anglais la Louisiane orientale (la partie à l'est du même fleuve). Ceux-ci en 1783 cédèrent aux Etats-Unis tout le pays situé au nord du 31e degré de latitude, et le reste aux Espagnols qui eux-mêmes vendirent ce territoire aux Etats-Unis en 1798. En 1800 on l'érigea en territoire du Mississipi qui en 1817 fut à son tour partagé en deux parties: Etat de Mississipi et territoire d'Alabama devenu Etat à son tour en 1819. — En 1800, par le traité de Saint-Ildephonse, l'Espagne abandonna à la France la Louisiane occidentale que le premier consul vendit en 1803 aux Etats-Unis, pour 80,000,000 de francs. Ils venaient d'acquérir en 1798, comme on l'a vu, la partie à l'est du fleuve. Depuis lors ce pays a pris un accroissement extraordinaire. On en a formé six ou sept républiques très-importantes: Louisiane, Mississipi, Alabama, Arkansas, Indiana, Illinois, sans compter le Texas qui est beaucoup plus récent.

Sous le rapport religieux, le Indiens de la Louisiane furent évangélisés par les Jésuites français pendant tout le cours du XVIIIe siècle. Ces intrépides apôtres parvinrent au prix de fatigues et de souffrances incroyables à convertir un petit nombre de sauvages: mais leurs vertus, leur héroïsme firent sur toutes ces nations une impression si vive et si forte que le souvenir des robes noires, comme ils les appelaient, a survécu dans leur souvenir plus de soixante ans après la destruction de la compagnie. Les indiens qui subsistent encore dans ces pays, à l'est du Mississipi où ils ont été relégués et où ils sont évangélisés de nouveau par les Jésuites, portent le plus profond respect aux missionnaires catholiques, qu'ils ne connaissent que sous le nom de *robes noires*. Pendant que les Jésuites évangelisaient les Indiens, les Capucins prenaient soin des colons français et de leurs esclaves. Ces religieux tenaient leurs pouvoirs immédiatement du Saint-Siége par leurs supérieurs généraux, et il n'est pas probable que l'évêque français de Quebec ait jamais étendu sa juridiction sur la Louisiane, du moins jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Lors de la cession du pays à l'Espagne, il paraît que le Saint-Siége le plaça sous la juridiction de l'évêque de la Havane (île de Cuba), et en 1793 Pie VI, à la prière du roi d'Espagne, érigea un évêché à la Nouvelle-Orléans. Le même pontife institua sur ce nouveau siége M. Penalver-y-Cardenas qui fut transféré dans la suite à une autre Eglise, et la Louisiane ayant passé au pouvoir des Anglo-Américains, l'évêque de Baltimore, M. Carroll, fut nommé par Pie VII administrateur apostolique du diocèse de la Nouvelle-Orléans. Il délégua le gouvernement de cette Eglise lointaine, d'abord à M. Olivier, missionnaire français dans la Haute-Louisiane, puis à M. Dubourg autre missionnaire français, qui vint en Europe chercher des secours pour ce diocèse délaissé. Pendant qu'il était à Rome en 1815, le pape Pie VII l'institua évêque en titre de la Nouvelle-Orléans. Le nouveau prélat, sacré dans la capitale du monde chrétien, passa encore deux ans en Italie et en France, et y recruta une nombreuse troupe de missionnaires qu'il emmena avec lui. Comme les prêtres espagnols de la Nouvelle-Orléans refusaient de reconnaître son autorité, il alla fixer sa résidence dans la Haute-Louisiane, à Saint-Louis du Missouri (1818), d'où il vint à la Nouvelle-Orléans en 1823 ayant eu le bonheur d'aplanir les obstacles qui s'opposaient à son entrée dans sa ville épiscopale. Peu après il obtint pour coadjuteur M. Rosati, Lazariste italien, l'un des missionnaires qu'il avait amenés d'Italie. Il le sacra évêque de Tenagre *in partibus*, et le fit résider à Saint-Louis. En 1826 le Saint-Siége érigea cette dernière ville en évêché. A la même époque M. Dubourg rentra en France et fut transféré à l'évêché de Montauban. M. Rosati, d'abord administrateur apostolique de la Nouvelle-Orléans et de Saint-Louis, fut institué évêque en titre de cette dernière ville, et M. Neckerc, missionnaire belge, fut nommé évêque de la Nouvelle-Orléans. Il a eu pour successeur en 1835 M. Antoine Blanc, missionnaire français, qui gouverne encore son Eglise. En 1850 le pape Pie VI a érigé la Nouvelle-Orléans en archevêché et lui a donné des suffragants. Plusieurs autres diocèses ont été formés successivement dans le territoire de l'ancienne Louisiane: 1° Mobile dans l'Alabama, érigé en 1825; 2° Vincennes dans l'Indiana, érigé en 1834; 3° Natchez dans le Mississipi en 1837; 4° Lettle-Rock dans l'Arkansas en 1843; 5° Galveston dans le Texas en 1848. On peut y ajouter Chicago dans l'Illinois (1843), Saint-Louis dans le Missouri (1826), et on pourrait même y joindre Bardstown dans le Kentucki (1808) transféré à Louisville en 1840 ou 1841, Détroit dans le Michigan (1833), Nashville dans le Tennessée (1837), Milwankie dans le Wiscousin (1843), Dubuque dans l'Iowa (1837), Saint-Paul dans le Minesota (1850).

Quant à l'Etat de Louisiane proprement dit qui forme le diocèse de la Nouvelle-Orléans, son étendue est le quart de la France, sa population est au moins de 500,000 âmes. En 1820 elle était de 150,000; en 1830 de 215,000; en 1840, 400,000. — La ville seule de la Nouvelle-Orléans a aujourd'hui plus

de 100,000 âmes. Il est triste d'ajouter que la Louisiane est un des pays classiques de l'esclavage : les noirs y forment près de la moitié de la population et très-peu sont libres. Il n'y a pas à espérer de régénération politique et sociale pour ces malheureux, à moins que nouveaux Sparcacus, ils ne ramassent un jour leur droit de cité sur le champ de bataille ; qu'ils ne s'arment du poison, du coûteau et de la torche pour venger, comme ils l'on fait à Saint-Domingue, la manière barbare dont ils sont traités depuis si longtemps par des maîtres soi-disant civilisés. Quant à ceux-ci, ils sont trop aveuglés par le sentiment de l'égoïsme et de la cupidité pour vouloir rien entendre à des mesures qui prépareraient dans l'avenir l'émancipation des nègres. Ils tiennent hautement à l'esclavage, non-seulement comme à un mal nécessaire, mais pour l'institution en elle-même, qu'ils jugent commode et excellente. Ils défendent donc d'apprendre à lire aux nègres, les traitent avec le dernier mépris, les accouplent comme des bestiaux, leur font produire le plus possible de travail, de dollars et d'enfants, les vendent comme leurs chevaux sans se préoccuper de ne point séparer ceux qui sont unis par les liens du sang, en un mot il n'existe aucun frein à ce pouvoir exécrable de l'homme sur l'homme, qui regarde son semblable comme sa chose, tue son âme et garde son corps pour en faire une machine à travailler et à gagner de l'argent. Ces monstrueuses infamies existent à trois semaines de distance de l'Europe chrétienne et civilisée chez une nation orgueilleuse de sa liberté, de son gouvernement, de son état social, de sa grandeur, de sa civilisation, de sa puissance, de la gloire de son nom. On y vend des âmes au marché comme on le faisait dans Athènes et dans Rome païennes. On voit là l'extrême misère matérielle et une entière dégradation morale en face de la splendeur du luxe et de l'opulence et des raffinements de la civilisation, splendeur et raffinements qui sont produits par le travail forcé auquel on condamne, à perpétuité, par le droit du plus fort, deux ou trois millions de malheureux qui n'ont commis d'autre crime que d'être noirs, laids et moins intelligents que leurs maîtres orgueilleux et barbares. Il y a lieu de croire que le soleil de la justice se lèvera enfin pour l'Amérique et que de pareilles infamies disparaîtront de la face du monde.

La Louisiane sous la domination française et espagnole était un pays tout catholique ; son annexion aux Etats-Unis a été suivie d'une immigration considérable d'Anglais, en sorte que le pays est aujourd'hui plus anglais que français. Cependant le catholicisme y a conservé une position respectable. Il y a dans le seul diocèse de la Nouvelle-Orléans 170,000 catholiques et seulement 82 prêtres. Les *Annales de la Propagation de la Foi* n'indiquent en (1851) que 8 séminaristes. Il en résulterait que le clergé déjà insuffisant se recrute avec difficulté.

LOUISVILLE. — Ville de l'Amérique du Nord dans la république du Kentucky (Etats-Unis). Elle est située dans le comté de Jefferson et bâtie sur la rive gauche de l'Ohio. Elle avait 4,000 âmes en 1820; en 1830, elle en avait 10,000, et 21,200 en 1840. Actuellement sa population s'élève au moins à 30,000 habitants. C'est la ville la plus industrieuse et la plus commerçante du Kentucky. Il y passe chaque année des milliers de bateaux à vapeur qui établissent des communications fréquentes, rapides et sûres avec Cuccinnati, Saint-Louis et la Nouvelle-Orléans. L'emplacement occupé aujourd'hui par Louisville ne contenait en 1792, lorsque M. Flaget y passa pour la première fois, que quatre ou cinq maisons. Le propriétaire de l'une d'elles, qui était français, voulait donner à ce missionnaire tout ce qu'il possédait. Si M. Flaget eût été moins désintéressé, il serait devenu maître du sol sur lequel est bâtie la ville de Louisville, c'est-à-dire qu'il aurait été, comme bien des américains enrichis par des circonstances semblables, un des particuliers les plus opulents du monde entier.

Le siége de l'évêché de Bardstown erigé en 1808 a été transféré en 1841 à Louisville, qui était pour la religion catholique dans le Kentucky un centre bien plus convenable. On y a commencé une nouvelle cathédrale en 1849. L'évêque de Louisville est actuellement (depuis 1850), M. Martin Spalding, américain, du Kentucky, élevé à Rome au collége de la Propagande. Le diocèse comprend environ 35,000 catholiques et il compte 55 prêtres.

LOUP (Saint), troisième évêque de Bayeux, ou du moins le troisième qu'on connaisse parmi les évêques de Bayeux. — Les deux premiers sont saint Exupère ou Spire, apôtre du pays au III^e^ ou IV^e^ siècle et saint Rufinien. Saint Loup continua et affermit l'œuvre évangélique de ses prédécesseurs, et combattit les superstitions païennes ; mais le détail de sa vie et de ses travaux n'est point parvenu jusqu'à nous. L'Eglise de Bayeux honore saint Loup le 25 octobre. C'est saint Grégoire de Tours qui apprend le peu qu'on sait de lui et de saint Spire.

LOYER (Le P. Godefroy), Dominicain français, de Rennes, animé d'un grand zèle pour le salut des âmes, désirait vivement propager la connaissance du vrai Dieu chez les peuples de la Guinée. Les missions qui avaient été tentées jusque-là par le P. Ange de Valence, le P. Gonzalve et d'autres religieux de différents ordres, n'avaient jamais pu prendre de consistance et s'étaient terminées par une prompte mort de tous les religieux qui s'y étaient consacrés et qui n'avaient pas eu de successeurs. Le P. Loyer se rendit donc à Rome pour le grand jubilé de l'an 1700. Il représenta à la Propagande les besoins spirituels de ce pays, et il en fut nommé préfet apostolique. Il prit avec lui le P. Villard et on lui promit de lui envoyer sur sa demande d'autres missionnaires. Avant de partir de France il vit le prince

nègre Louis Aniaba qui l'embrassa et lui dit que sa joie était parfaite, puisqu'après avoir été conduit idolâtre en France par un Dominicain (le P. Gonzalve), il en voyait un autre prêt à le ramener chrétien en Afrique. La Mission se dirigea sur Issiny; mais l'établissement français qu'on avait voulu y former pour le commerce n'ayant pas pu réussir, les PP. Loyer et Villard qui ne recevaient d'Europe ni secours, ni nouvelles, revinrent en France où le premier mourut en 1715. Il avait publié une *Relation du voyage au royaume d'Issiny, côte d'Or, pays de Guinée, en Afrique*, etc., contenant la description du pays, les inclinations, les mœurs et la religion des habitants, avec ce qui s'y est passé de plus remarquable dans l'établissement que les Français y ont fait, le tout exactement recueilli sur les lieux. Cet ouvrage est écrit avec simplicité et candeur, et il est le meilleur que nous ayons en français sur ce pays.

LUC (Saint), évangéliste, compagnon d'apostolat de saint Paul, et missionnaire au 1er siècle dans différentes contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. — *Voy.* sa Vie au *Dict. d'Hagiographie.*

LUC LE STYLITE (Saint). — Il est fait mention, au Martyrologe, le 11 décembre, d'un saint Luc le Stylite honoré par les Ethiopiens. — Il ne suit pas de là que saint Luc soit nécessairement éthiopien lui-même; mais on sait qu'à part les apôtres et quelques personnages du premier ordre qui illustrèrent l'Eglise orientale dans les premiers siècles, ce peuple chrétien séquestré pendant tant de siècles aux extrémités du monde ne rend de culte qu'à ses saints indigènes. Il y a donc de fortes raisons de croire que saint Luc le Stylite n'est point un égyptien ou un syrien, un grec dont on fait la fête spécialement en Abyssinie, mais que c'est un nègre, qui s'est sanctifié dans sa patrie, qui a été canonisé par son Eglise et auquel les indigènes du Gojam, de l'Amhara et du Tigré rendent un culte national. Cette race nègre dont une seule nation est entrée dans l'Eglise a ainsi produit à elle seule tous les ordres de saints qu'on voit dans l'Eglise universelle, jusqu'à des Stylites !

LUC (Saint), missionnaire anglais en Allemagne au viiie siècle. — Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était un ministre puissant en œuvres et en paroles, et que saint Boniface son compatriote, ayant besoin de coopérateurs dans sa mission d'Allemagne, l'invita ainsi que saint Burckhard à venir le seconder. Ces deux ecclésiastiques zélés, déférant au désir qui leur était exprimé, quittèrent l'Angleterre leur pays et se rendirent en Allemagne. Saint Burckhard fut sacré évêque de Wurtzbourg, et en dix ans de travaux il convertit tout le pays, puis se retira dans la solitude avec l'agrément de saint Luc qu'il avait consulté en l'absence de saint Boniface. L'histoire ne dit pas autre chose de saint Luc. Mais on voit que son apostolat en Allemagne avait duré au moins dix ans. La date et le lieu de sa mort sont inconnus.

LUCAS (Saint), peintre abyssin, honoré dans l'Eglise d'Ethiopie comme un des principaux saints du pays. Il est cité à ce titre dans le *Voyage* de Combes et Tamisier. — *Voy.* Lalibela.

LUCAS ou LUC, chrétien chinois, qui vivait au xviie siècle. — Il était de la province de Fo-Kien. Le P. Navarette, Dominicain espagnol, missionnaire en ce pays, le cite dans ses Traités historiques de la Chine (Madrid 1676 et 1677) comme un homme d'un rare esprit qui dans une controverse sur la religion, convainquit publiquement à Fogan un bonze de grande réputation dans sa fausse secte. La même chose était arrivée dans le même pays à un autre chrétien nommé Pierre Chen.

LUCE, chrétienne cochinchinoise martyrisée en 1664, à l'âge de quatorze ou quinze ans, avec deux garçons aussi jeunes qu'elle. — Ces trois enfants étaient de la ville royale, c'est-à-dire de la capitale de la Cochinchine; leurs parents ayant apostasié, ils ne voulurent plus demeurer chez eux et s'en allèrent chercher une mort glorieuse pour la foi que tant d'autres reniaient lâchement. Arrivés à Faïfo, ils rencontrèrent dans les rues quatre confesseurs de la province de Guang-Nai où parmi beaucoup de Chrétiens il y avait eu aussi un grand nombre de défections. L'un de ces confesseurs était un vieillard vénérable âgé de quatre-vingts ans, homme de condition, un des plus riches et des plus considérables de sa province; depuis longtemps il avait l'honneur de servir comme catéchiste. Comme on le conduisait, la cangue au cou, ainsi que ses compagnons, dans les rues de Faïfo, les trois jeunes chrétiens dont nous venons de parler les rencontrèrent, s'approchèrent du vieillard et le prièrent de les recevoir en sa compagnie. Cet homme plein de foi, admirant leur courage dans un âge si tendre, leur promit de leur servir de parrain et de père en ce combat.

Les sept confesseurs trouvèrent moyen d'aller voir les missionnaires dans leur prison à Faïfo : il y en avait six, savoir, trois Jésuites, M. Chevreuil, provicaire de Cochinchine, et deux Capucins qui, en allant par mer de Siam à Macao, avaient été forcés, par le mauvais temps, de relâcher à Faïfo et avaient été arrêtés aussi. Le vieillard, ses compagnons et les trois jeunes gens se confessèrent pendant qu'on régalait leurs gardes. Ceux-ci admiraient la générosité des jeunes victimes et les laissaient entrer et sortir librement sans les enchaîner et sans leur mettre la cangue. En prenant congé des prêtres, ils leur dirent avec un visage riant : Nos pères sont demeurés sur la terre (ils avaient renié Jésus-Christ), pour nous, nous allons au ciel. Dans cette circonstance les Chrétiens apostats voulant réparer en quelque sorte leur faiblesse habillèrent ces trois enfants de fort beaux habits de soie.

Les quatre premiers confesseurs, parmi lesquels se trouvait le vieux catéchiste du Quan-Nai, ayant eu la tête tranchée, Luce et ses compagnons se présentèrent devant les juges et dirent que ces Chrétiens ayant été condamnés comme criminels, parce qu'ils professaient la vraie religion, ils méritaient aussi eux-mêmes d'être mis à mort puisqu'ils professaient la même religion, hors de laquelle il n'y a pas de salut possible. Les juges, surpris et irrités de cette hardiesse, les condamnèrent sur-le-champ aux éléphants. Plusieurs païens émus de pitié leur disaient qu'ils étaient fous de vouloir mourir si jeunes : Laissez, disaient-ils, mourir ces vieillards qui étaient au bout de leur carrière; mais pour vous, songez donc à jouir de la vie. Luce leur répondit qu'il fallait toujours mourir n'importe à quel âge ; que les idolâtres seraient alors la proie du démon : Mais nous, ajouta-t-elle, nous allons entrer tout à l'heure dans la vie qui ne finit pas, et les anges vont venir recevoir nos âmes au sortir de nos corps.

Le gouverneur de la province avec les autres Chrétiens, et une grande multitude, parmi lesquels se trouvaient des Chrétiens et surtout des païens, voulurent assister à leur exécution. En arrivant sur le lieu du supplice et à la vue des éléphants, ces généreux enfants levèrent les yeux au ciel et firent le signe de la croix. Dans le même moment les éléphants les prirent avec leurs trompes, les jetèrent en l'air, et après les avoir reçus sur leurs défenses, les écrasèrent sous leurs pieds. Les Chrétiens qui assistaient à ce glorieux supplice eurent soin de recueillir les précieuses reliques des victimes. M. Chevreuil se procura aussi la tête de la petite vierge Luce et la fit passer à Siam, où M. de La Mothe Lambert, évêque de Bérithe, la fit déposer dans la suite sous l'autel de l'église.

Une autre Luce, dont le père avait été martyr, périt également peu de temps après sous les pieds des éléphants. — *Voy.* Ky, son nom de famille.

LUCIA (M. François de), zélé et saint missionnaire italien qui florissait à la fin du XVIII^e^ et au commencement du XIX^e^ siècle. — Il est cité dans la *Vie de sainte Philomène*, parce qu'en 1805 il obtint le corps sacré de cette illustre martyre et le fit transporter dans la petite ville de Muguano près de Naples, où une multitude de fidèles vont le vénérer.

Il est présumable que M. de Lucia était missionnaire dans sa patrie, l'Italie méridionale, et comme il est appelé don François de Lucia, il faut conclure du titre honorifique qui précède son nom qu'il était prêtre séculier.

LUCIEN (Saint), apôtre de Beauvais au III^e^ siècle. — Il vint de Rome répandre l'Evangile dans les Gaules. Les uns disent avec le Martyrologe romain qu'il était de la même mission que saint Denys qui prêcha à Paris; d'autres le font disciple de saint Quentin qui porta le flambeau de la foi plus au nord, dans le Vermandois. Quoi qu'il en soit, saint Lucien scella de son sang la doctrine qu'il annonçait. Il souffrit à Beauvais, vers l'an 290, sous Julien, vicaire ou successeur de Rictius Varus, préfet des Gaules. Maximien et saint Julien, ses deux compagnons d'apostolat et de supplice, furent d'abord mis à mort par le glaive; puis, saint Lucien, confessant généreusement Jésus-Christ, fut flagellé avec cruauté et enfin reçut le coup de la mort et consomma son martyre. On les honore le 8 janvier.

LUCIUS (Saint), disciple des apôtres. Saint Luc en fait mention dans les Actes. — Selon le Martyrologe romain il aurait porté la foi en Afrique dans la Libye Cyrénaïque, et il aurait fini ses jours à Cyrène dont il était le premier évêque. On l'honore dans l'Eglise le 6 mai.

LUCIUS (Saint). — Il est honoré le 22 avril avec saint Apelle. Le Martyrologe romain dit qu'ils étaient au nombre des premiers disciples de Jésus-Christ.

LUDE (Marc), prêtre abyssin, qu'Iscander, empereur d'Ethiopie (1478-1495), envoya en Europe, à Rome et à Lisbonne, auprès de Jean II, roi de Portugal, pour établir des relations entre les deux cours. — Ce dernier monarque avait d'abord envoyé en 1437 Fr. Antoine de Lisbonne, Mineur, et ensuite Covilham et Payva. Le Franciscain ne sachant pas l'arabe n'alla pas plus loin que Jérusalem. Payva mourut après avoir atteint Aden. Covilham visita l'Inde, la côte orientale d'Afrique, et se fixa à la cour d'Iscander. Jean II renvoya auprès de son souverain le prêtre Lude Marc, afin de resserrer les liens d'amitié entre les deux pays. Ces relations et ces tentatives avaient à la fois un but religieux, politique, commercial et scientifique. Elles préparèrent l'intervention des Portugais en Abyssinie au XVI^e^ siècle, intervention si importante au point de vue des missions et de la civilisation de l'Afrique.

LUGACE, évêque irlandais au IV^e^ siècle, et compagnon de saint Kiaran le premier-né des saints de cette nation. — Il est présumable que Lugace passa d'Irlande à Rome avec celui-ci et quatre autres ecclésiastiques qui méritèrent également d'être élevés plus tard à l'épiscopat. Saint Kiaran convertit en Irlande un grand nombre d'idolâtres. Mais on ne sait rien de particulier sur Lugace qui était sans doute le compagnon de ses travaux. — *Voy.* Kiaran.

LUGAD, évêque irlandais au IV^e^ siècle. — Il vint de Rome dans sa patrie avec saint Kiaran, et il fut sans doute le compagnon de ses travaux apostoliques. — *Voy.* l'article précédent et Kiaran.

LUGLIUS (Saint), évêque irlandais, pèlerin et missionnaire, martyrisé au VII^e^ siècle ou au commencement du VIII^e^, avec son frère saint Luglien. — Ils appartenaient, dit Godescard, à une illustre famille et étaient originaires d'Irlande : on croit que Luglius, sans

être attaché à un siége fixe était revêtu du caractère épiscopal, et que Luglien était laïque et possédait une seigneurie importante. Ils quittèrent leur patrie par dévotion et s'embarquèrent dans le dessein d'aller faire un voyage à Jérusalem. Une tempête les ayant jetés sur la côte de France, à Boulogne-sur-Mer, ils se rendirent à Térouanne, et sans perdre de vue leur premier projet, ils se mirent à annoncer la parole de Dieu tout en poursuivant leur route. Mais des brigands les assassinèrent dans la vallée de Ferfay, sur le territoire de Lillers petite ville d'Artois. On honore leur mémoire le 23 octobre.

LUL (Saint), abbé d'Ilmunster (Bavière) et missionnaire dans l'Allemagne méridionale au VIIIe siècle. — Il était un des disciples les plus fervents de saint Virgile archevêque de Salzbourg, et il prêcha la foi de Jésus-Christ avec les plus grands succès dans le pays qui avoisine la rivière d'Ilm (Bavière). Il y fonda dans la suite un monastère qui fut appelé Ilmunster et il en devint le premier abbé. La durée de sa vie et l'année de sa mort sont inconnues. On l'honore le 1er décembre.

LULLE. — *Voy.* Raymond Lulle.

LUPERDI (Fr. Jean de), Prêcheur espagnol, missionnaire au XVIe siècle dans les îles Philippines. — Il se rendit dans cet archipel par la voie du Mexique et sous la direction du P. Jean de Castro vicaire général, fondateur de la province du Saint-Rosaire, lequel emmenait plus de vingt autres Dominicains. On ne sait rien en particulier sur chacun d'eux, sinon qu'ils contribuèrent puissamment à la civilisation et à la conversion de nombreux indigènes. — *Voy.* Dominique de Salazar, Jean Chrysostome de Jéville, Bénavides.

LUQUET (M.), prélat du diocèse de Langres, en Champagne (Haute-Marne), membre de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan, évêque d'Hésébon *in partibus*, coadjuteur du vicaire apostolique de Pondichéry et auteur distingué de plusieurs écrits sur les missions et sur d'autres matières ecclésiastiques.

LUY-SAY, nom d'une muraille construite entre la Cochinchine et le Tong-King pour prévenir les invasions des Tong Ki is dans la Cochinchine. — Elle est à six ou sept lieues des limites actuelles du Tong-King et de la Cochinchine.

LY, dynastie de rois qui ont régné au Tong-King dans le XIe, le XIIe et le XIIIe siècle (1010 à 1225). — Leur fondateur fut Thai-To qui régna dix-huit ans. Il eut huit successeurs y compris la reine Chiêu-Hoang qui porta en se mariant la couronne dans la famille des Tran (1225).

LY (Paul), Chrétien chinois du XVIIe siècle, et un des plus illustres disciples du P. Ricci et du P. Puntoya, Jésuites qui le convertirent à Pékin dans les premières années du XVIIe siècle. — Il était mandarin lettré et était né à la cour. Il fut baptisé à l'âge de 43 ans, et de néophyte devenu apôtre, il attira à Jésus-Christ sa mère, sa femme, ses enfants, ses serviteurs, même les plus obstinés. Après avoir mis sa famille dans la voie du salut, et réglé sa maison en chrétien fervent, il fit des conquêtes parmi ses amis. C'était un homme d'un esprit élevé et d'un caractère beaucoup plus solide et plus énergique que ne le sont généralement les Chinois.

LYCENS (Fr. Jean), Dominicain flamand, archevêque de Naxivan en Perse au XVe siècle. — *Voy.* Jean Lycens.

LYDIE. — C'était une marchande de pourpre qui habitait la ville de Philippes en Macédoine, lorsque l'apôtre saint Paul vint y annoncer la foi. Elle fut la première à croire à l'Evangile et elle pratiqua avec une persévérante fidélité la religion qu'elle avait si généreusement embrassée. Il paraît qu'elle mourut en paix dans la même ville. Le martyrologe Romain la met au nombre des saintes et indique sa fête au 3 août.

M

MAC, nom d'une dynastie qui usurpa le trône du Tong-King au XVIe siècle. — Elle doit son origine à Mac-Dang-Daong qui de pêcheur se fit soldat, devint général, rendit d'importants services à son pays et profita de sa puissance pour renverser le roi Chieü-tong, de la dynastie Lê en 1528. Il monta lui-même sur le trône en 1533 et deux ans après il abdiqua en faveur de son fils Mac-Dang-Daong qui ne régna guère que trois ans. Un général nommé Nguyên Dô replaça sur le trône un prince de la dynastie des Lê, fils de Chieû-tong, mais les Mac ne furent pas entièrement chassés, ils restèrent maîtres d'une partie considérable du royaume jusque vers la fin du XVIe siècle, et pendant tout ce temps ils firent la guerre aux Lê. Mais ils finirent par succomber et se retirèrent dans les montagnes du nord du Tong-King appelées Cao-Bang dont l'empereur de Chine leur accorda la souveraineté. Ils en furent dépossédés vers 1680 et rétablis deux ans après par l'ordre de Phang-Ki empereur de Chine. Mais peu après cette famille se retira en Chine et abandonna entièrement le pays de Cao-Bang qui depuis est toujours resté soumis au Tong-King. C'est l'usurpation de Mac qui donna lieu à l'élévation de la famille Nguyên et de la famille Trinh (1). Ces deux familles régnèrent, la première en Cochinchine, la seconde

(1) Le premier des Trinh était gendre de Ngnyên-Do.

au Tong-King sous la souveraineté nominale des Lê qui depuis lors ne furent que des rois fainéants.

MACAO. — Ville épiscopale de Chine, située dans la partie méridionale de ce vaste empire et dans une presqu'île nommée Ngao-Men dépendant de la province de Canton ou Kouang-Tong. Elle est située à 20 lieues de cette dernière ville et appartient aux Portugais depuis près de trois cents ans. Un évêché catholique y fut érigé au XVI^e^ siècle et il subsiste encore.

Un chef de pirates s'était rendu si redoutable dans ces parages qu'il tenait assiégée la ville de Canton. Les Portugais l'ayant battu et ayant délivré la ville, l'empereur de Chine par reconnaissance leur céda la presqu'île sur laquelle ils bâtirent Macao, mais en gardant toujours une sorte de souveraineté. C'était vers le milieu du XVI^e^ siècle, mais j'avoue qu'il m'a été impossible de découvrir la date précise de la fondation de cette ville. Tous les auteurs en parlent vaguement et sans préciser d'époque. Quant à l'année où fut créé l'évêché, il est encore plus difficile de la connaître: tout ce qui concerne cet ordre de faits et en général l'histoire ecclésiastique de Portugal depuis trois ou quatre cents ans étant complétement ignoré en France. Les écrivains les plus spéciaux, par exemple Commanville, Vaissette, et les relations des missionnaires ne citent pas de date, mais simplement les siècles. La plupart même n'en font aucune mention; ainsi Lequien, Fleury, Henrion, etc. Le premier évêque connu fut Melchior Ariès qui siégeait en 1579. D'un autre côté, il n'est point fait mention de Macao dans la Vie et les lettres de saint François Xavier qui mourut en 1552 à l'île Sancian près de là. Ce serait donc entre 1552 et 1579 que la ville aurait été fondée et que l'évêché aurait été créé.

Pendant l'époque de splendeur de la puissance Portugaise dans les Indes, c'est-à-dire au XVI^e^ siècle et encore pendant presque tout le XVII^e^, Macao était une belle et opulente colonie marchande, et tant que le commerce du Japon fleurit, on aurait pu paver ses rues avec de l'argent. Mais peu à peu elle déchut avec le reste des possessions portugaises en Orient, à mesure que les Hollandais s'emparaient de tout le commerce et que les Anglais supplantaient à leur tour les Hollandais. Aujourd'hui c'est un établissement sans importance: tout le commerce est passé à Hong-Kong, île voisine que l'empereur Chinois a cédée aux Anglais il y a dix ans. C'était un rocher désert. Il y a aujourd'hui une ville bien plus considérable que Macao, des maisons comme des palais et un commerce immense.

Macao a dans l'histoire des missions une célébrité et une importance énorme, et hors de proportion avec sa valeur propre. Ce n'est qu'une bourgade en comparaison de tant de villes Chinoises dont les noms barbares sont inconnus, et cependant le nom de Macao est continuellement cité. C'est à cause de sa position maritime, et parce qu'étant pendant trois siècles la seule ville chinoise au pouvoir des Européens, elle était la porte par laquelle il fallait nécessairement passer pour pénétrer dans le céleste empire. Toutes les communications de la Chine avec l'Europe et de l'Europe avec la Chine passaient par Macao. Tous les missionnaires qui partaient d'Europe à destination de la Chine, abordaient d'abord à Macao; aussi le nom de cette ville est continuellement sous leur plume. C'était la clef de la mission la plus immense, la plus importante et une des plus célèbres du monde. Il y avait là plus de païens à convertir que dans le reste de l'univers ensemble, et les Jésuites étaient vus avec faveur à la cour des monarques. Malheureusement les Portugais à qui appartenait Macao montrèrent presque toujours un esprit étroit de nationalité, et au lieu de servir franchement et fidèlement la religion catholique et les missions, ils prétendaient au contraire en tirer profit, et même ils montraient à cet égard un exclusivisme national qui allait jusqu'à persécuter, emprisonner des légats envoyés par le Pape à l'empereur de Chine ! Le cardinal de Tournon, patriarche d'Antioche et légat du Saint-Siége auprès de l'empereur de Khang-Hi, mourut en prison à Macao, et ce fut l'évêque même de cette ville qui fut son persécuteur, son geôlier et son bourreau ! Voilà le point culminant et des interminables tracasseries et des odieuses vexations que les Portugais de Macao firent endurer pendant trois siècles à tous les missionnaires non portugais qui répugnaient à s'inféoder au roi de Portugal. Aujourd'hui Macao est mort, la puissance et la richesse ont passé avec la liberté à Hong-Kong chez les Anglais. Mais cette décadence si marquée n'ouvre point les yeux aux autorités portugaises et le même esprit d'exclusivisme les anime que par le passé. Aussi les missionnaires préfèrent aujourd'hui la voie de Hong-Kong, ils y ont même pour la plupart transféré leurs maisons de procure.

L'importance matérielle de Macao est peu considérable, et les renseignements à cet égard sont d'ailleurs fort contradictoires. Non-seulement les auteurs ne s'accordent pas, mais les missionnaires eux-mêmes donnent pour sa population des chiffres différents; la proportion des Chinois avec les Européens, créoles et métis, et des catholiques avec les païens, n'est pas non plus connue d'une manière exacte: la multiplicité des versions jette dans l'incertitude à cet égard.

MACARAPANA, nom d'une tribu indienne qui habitait au commencement du XVI^e^ siècle, sur la côte de Cumana ou de Paria (Venezuela actuel, vers l'île de la Trinité). — Le chef de cette tribu tua vers l'an 1520 un Espagnol nommé Alphonse d'Ojeda qui venait enlever des Indiens par surprise pour les vendre comme esclaves. Cette perfidie causa la ruine des missions que les Franciscains et les Dominicains avaient sur la côte et qui donnaient les plus belles espérances. Les indigènes virent dans les missionnaires des complices du traître, parce qu'ils étaient

de la même nation. Ces religieux furent donc obligés de prendre la fuite; mais un Franciscain, nommé Fr. Denys, laïque, n'ayant pu échapper, fut victime de la vengeance des naturels, et deux Dominicains, dont un prêtre, furent également massacrés, et leur couvent devasté et détruit. Cette dernière mission, dédiée à sainte Foi, était chez les Chribiques; et c'est à l'instigation du cacique de Macaparana que ceux-ci mirent à mort les religieux et brûlèrent leur couvent.

MACARTNEY (Le comte GEORGES DE), diplomate et homme d'Etat d'Angleterre, naquit en Irlande en 1737. Son père était un évêque protestant. La carrière de lord Macartney commença en 1764, où il fut envoyé comme ambassadeur en Russie. Nommé successivement secrétaire du vice-roi d'Irlande, membre du parlement, gouverneur de la Grenade et de Tabago en Amérique, puis de Madras, ensuite du Bengale, il fut enfin envoyé en 1792 en ambassade à la Chine. Pendant cette mission qui dura environ trois ans, il fit tous ses efforts pour obtenir un traité de commerce avec les Chinois. Ceux-ci pénétrant les intentions réelles du gouvernement britannique, se refusèrent à tout arrangement, et lord Macartney fut obligé de repartir pour Londres en 1794. Ainsi la Chine, loin de subir le sort de l'Inde, ne se laissa même pas entamer alors par cette puissance envahissante qui depuis a eu la gloire de lui imposer l'opium. Macartney fut fait comte à son retour, puis envoyé à Vérone auprès de Monsieur, depuis Louis XVIII; ensuite il fut nommé pair de la Grande-Bretagne et gouverneur du cap de Bonne-Espérance. Il mourut le 31 mars 1806 en Angleterre, dans le comté de Surrey où il s'était retiré. C'était un homme instruit et désintéressé, d'un esprit fin et conciliant. Entr'autres écrits il a laissé le *Journal de l'ambassade envoyée par le roi de la Grande-Bretagne à l'empereur de la Chine en* 1792, 1793 *et* 1794. Cet ouvrage a été rédigé par son secrétaire Georges Léonard Staunton que la mort vint interrompre au milieu de son travail, ce qui laissa la Relation incomplète. Elle fit cependant beaucoup de bruit à cause des détails extrêmement curieux que l'on y trouve sur la Chine. La traduction française par Castera est en 4 vol. in-8 et un atlas in-4, Paris, 1798. Le gouvernement anglais voulant suppléer à ce qui manquait dans le Journal de Staunton, fit rédiger une nouvelle Relation par M. Barrow en 1805.

Lord Macartney avait eu occasion de voir en Chine et particulièrement à Pékin les missionnaires catholiques, dont beaucoup étaient d'anciens Jésuites, et, bien que protestant et Anglais, ce qui est une double raison pour être partial contre des papistes étrangers, il rend un témoignage éclatant à leur mérite, à leurs talents et à leur beau dévouement. Cette autorité qui vient après tant d'autres et qui ne fait que répercuter, avec les mille voix de l'histoire, celle du sens commun, ne serait pas par elle-même fort importante; mais comme le témoignage est d'un Anglais, il est cité fort souvent. Il y a à cela une double raison. La première, je crois, c'est que les Anglais sont, après les Chinois, le peuple le plus exclusif du monde. Tout ce qui émane d'un esprit étranger leur est suspect: il n'y a qu'un observateur anglais qui observe bien pour eux, et tout jugement porté par un sujet non britannique ne doit être accepté qu'avec précaution, avec défiance et comme simple renseignement à vérifier, parce qu'il pèche par la base, parce qu'il est intrinsèquement vicié, n'ayant pas pour point de départ les idées anglaises qui sont l'objet de comparaison indispensable pour apprécier sainement. La seconde raison, c'est que les mêmes paroles de lord Macartney sont un argument concluant à l'adresse de tous les soi-disant philosophes, incrédules ou sceptiques, indifférents ou haineux, qui raisonnent fort mal aussi, bien qu'à un point de vue moins étroit que les Anglais, mais qui ne peuvent récuser dans la cause des missionnaires et des Jésuites le témoignage d'un protestant anglais.

MAC-CARTHY (LALLAGHAN), missionnaire irlandais en Australie, dans le diocèse de Sydney. — Il est parti du collége de Tous-les-Saints (près Dublin) où il avait étudié, et s'est embarqué en 1849 pour cette partie de l'Océanie. A cette époque il n'était encore que diacre, et sans doute il a été promu au sacerdoce dans sa mission par l'archevêque de Sydney ou quelqu'un des suffragants de ce prélat.

MAC-DONNEL (JEAN), prêtre irlandais du diocèse d'Aghadon, missionnaire en Amérique dans la Guyane Anglaise. — Il est parti pour cette destination le 18 janvier 1843 avec un autre prêtre irlandais, M. Jean O'Malley, du diocèse de Tuam. Les *Annales de la Propagation de la Foi* en annonçant leur départ donnent à ces deux ecclésiastiques le titre de RR. PP., sans indiquer à quel ordre ils appartiennent. Cette circonstance, jointe à ce que dans les Iles-Britanniques on emploie à l'égard de tous les prêtres même non-réguliers et des ministres des cultes chrétiens le terme honorifique de Révérend (respectable), cette omission, dis-je, et cet usage donnent lieu de croire que MM. Mac-Donnel et O'Malley sont des prêtres séculiers.

MACEDO (Le P. FRANÇOIS), Dominicain portugais, missionnaire au XVI^e^ siècle en Asie. — Il arrosa de ses sueurs l'Inde Portugaise, y convertit de l'idolâtrie à la foi chrétienne une foule d'Indous et ne cessa de prêcher et d'évangéliser jusqu'à sa mort arrivée en 1554.

MACEDO (Le P. ANTOINE DE), Jésuite portugais, né à Coïmbre en 1612. — Il fut envoyé comme missionnaire en Afrique, et à son retour il accompagna l'ambassadeur du Portugal en Suède. C'est à lui que la reine Christine fit les premières ouvertures du dessein qu'elle avait de renoncer à l'hérésie luthérienne. Le P. Macedo fut ensuite pendant vingt ans, de 1651 à 1671, pénitencier apostolique de l'église du Vatican à Rome, et étant retourné dans sa patrie il devint recteur du collége d'Evora, puis de Lisbonne. Il a laissé, en latin,

des Vies des papes et cardinaux portugais et un recueil de Vies des saints in-folio.

Il était frère d'un autre religieux dont l'esprit avait une étendue et une facilité prodigieuses : c'est le P. François de Macedo, Jésuite aussi, puis cordelier. Il était né à Coïmbre en 1596, et il occupa pendant quelque temps la place de maître de controverse au collége de la Propagande. Dans sa longue carrière, terminée seulement en 1681, il composa 109 ouvrages qui ont été imprimés et 30 autres qui sont restés manuscrits. Il paraît qu'il avait prononcé en public 53 panégyriques, 60 discours latins, 32 oraisons funèbres, et qu'il avait fait 4 comédies latines, 48 poëmes épiques, 110 odes, 115 épitaphes, 123 élégies, 212 épîtres dédicatoires, 700 lettres familières, 2600 poëmes héroïques, 3000 épigrammes, et qu'il avait écrit ou prononcé sur-le-champ plus de 150,000 vers. Quelle étonnante fécondité ! Sa mémoire était prodigieuse, et on conçoit facilement que son jugement s'en ressentait beaucoup. En général tous les hommes à mémoire phénoménale ont le jugement faux ou faible. Cependant on peut accepter leur érudition, leurs travaux purement littéraires ou historiques, en tant que les premiers sont de bon goût et que les autres, évitant les appréciations, se bornent à reproduire et à grouper les faits. Ce sont comme des clavecins à souvenirs. Il n'en est pas moins vrai que si le P. François de Macedo avait consacré sa facilité et sa fécondité à dénigrer et ridiculiser la religion, par exemple, il serait peut-être aujourd'hui, au lieu d'un phénomène inconnu, un grand homme aussi célèbre que l'incomparable Arouet, dit Voltaire. Comme les tendresses de l'opinion sont partiales !

MAC-GINTY (Guillaume), prêtre irlandais du diocèse de Dublin, élève du séminaire des Missions-Étrangères de cette ville, et missionnaire en Australie. — Il s'est embarqué le 22 novembre 1846 pour le diocèse de Sydney avec deux autres prêtres irlandais, M. Coyle et M. Corish. Le départ de M. Mac-Ginty a été annoncé deux fois dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, dans le cahier n. 110 de janvier 1847, tome XIX, page 95, et dans le cahier de mai suivant, n. 112, tome XIX, page 264. Du moins, je pense qu'il est question du même ecclésiastique. On dit en premier lieu qu'il est du diocèse de Dublin et qu'il s'est embarqué pour Sydney le 22 novembre avec deux autres prêtres dont l'un destiné pour l'Australie du sud. La seconde fois il figure au nombre des prêtres sortis en 1846 du séminaire de Drumcondra-Dublin pour se consacrer aux missions étrangères : la destination qui lui est assignée est la même. Toutes ces circonstances n'empêcheraient pourtant pas rigoureusement l'existence de deux homonymes de la même nation, du même diocèse, partis la même année et pour la même mission.

MAC-GOVERN (André), prêtre irlandais, du collége de Tous-les-Saints près de Dublin. Il est parti en 1849 pour l'île Maurice en Afrique. On sait que la masse de la population nègre de cette île (80,000 âmes au moins) est catholique de nom et qu'il existe tout au plus une dizaine de prêtres pour l'évangéliser. Il y a de plus, dans cette île, près de cent mille Indous qui viennent y travailler pour un temps : ils sont la plupart païens et montrent peu de propension à embrasser la foi. Les nègres au contraire sont bien disposés pour la religion. Le vicaire apostolique de Maurice est M. Allen-Collier, Bénédictin anglais, évêque de Milève *in partibus*.

Le collége de Tous-les-Saints, outre M. Mac-Govern, a fait partir en 1849 huit autres missionnaires, savoir, deux pour l'Indoustan (mission de Madras), MM. O'Donnell et Mac-Glue; deux pour la nouvelle Angleterre, MM. Byrne et Mac-Cart; un pour l'Océanie (diocèse de Sydney), M. Lallaghan Mac-Carthy, diacre, et trois pour les Etats-Unis, MM. Slock et Mulvey, destinés au diocèse de Richmond, et M. Tuohig envoyé à Pittsbourg en Pensylvanie. Ces trois derniers ecclésiastiques n'étaient que sous-diacres à l'époque de leur départ.

MACHADO (Le P. François), Jésuite portugais ou espagnol, missionnaire au XVII^e^ siècle en Abyssinie. — Il partit en 1624 avec le P. Mendez qui venait d'être sacré à Lisbonne en qualité de patriarche d'Ethiopie. Le prélat emmenait sept autres Jésuites : quatre pénétrèrent heureusement dans la mission par Massouah, deux prirent la route de Mélinde et furent obligés de revenir sur leurs pas; enfin le P. Machado et le P. Pereira passèrent par Zeila (côte d'Adel). Le roi de ce pays les jeta dans un cachot où ils languirent longtemps, puis il leur fit trancher la tête. C'est en vain que Socinios empereur d'Abyssinie qui était catholique avait offert à ce petit despote d'accepter toutes les conditions qu'il voudrait mettre à leur liberté : il ne voulut rien entendre et n'écouta que son fanatisme.

MACHAULT. — Il y a eu au XVI^e^ et XVII^e^ siècle, trois Jésuites de ce nom, tous trois nés à Paris : le premier, Jean de Machault, professeur, historien et critique (1561 à 1629) est étranger aux missions; les deux autres doivent être mentionnés ici.

Le P. Jean-Baptiste de Machault, né en 1591, mort à Pontoise le 22 mai 1640, avait été recteur des colléges de sa compagnie à Nevers et à Rouen. Il a traduit de l'italien en français l'*Histoire de ce qui s'est passé dans les royaumes de la Chine et du Japon*; Paris, 1627, in-8°; et il a composé en latin l'*Histoire de la Société de Jésus en Chine, au Thibet et en Ethiopie*, et quelques autres ouvrages curieux et édifiants. On conçoit, d'après les titres qui viennent d'être cités, que ces deux livres doivent être intéressants au point de vue des missions.

Le P. Jacques de Machault, né en 1600, mort à Paris, en 1680, après avoir été recteur à Alençon, à Orléans, à Caen, a composé en latin un assez grand nombre d'écrits sur les missions. Ils sont d'un bon style et offrent des détails fort curieux, « non-seulement pour les personnes qui ont à cœur, dit Feller, la

propagation de la foi, la conversion des infidèles, la civilisation des barbares, mais encore pour ceux qui recherchent les notions historiques et géographiques touchant les diverses régions du globe. » Mais qui est-ce qui lit en latin, et des livres imprimés au XVII^e^ siècle? D'ailleurs les *Lettres édifiantes*, qui ont paru depuis, ont fait oublier les ouvrages du P. Jacques de Machault, qui mériteraient cependant d'être encore consultés. On peut en juger par leurs titres : *Sur les missions du Paraguay et autres, dans l'Amérique méridionale.—Sur les affaires du Japon. — Sur les provinces de Goa, de Malabar et autres. — Sur le royaume de la Cochinchine. — Sur la mission des religieux de la Compagnie de Jésus en Perse.— Sur les royaumes de Maduré, de Tanjaour*, etc.

MACKAR (Le P. Denys), religieux belge de l'ordre des Trinitaires ou Mathurins, ministre de la maison d'Huy, dans le pays de Liége, fit en 1723, et années suivantes, un voyage au Maroc et à Alger, avec le P. de La Faye et autres missionnaires de son ordre, pour le rachat des captifs chrétiens.— *Voy.* La Faye et David.

MADEIRA (Le P. Jean), Dominicain portugais, missionnaire à la fin du XVI^e^ siècle dans l'Afrique orientale (Mozambique, Monomotapa, Cafrerie, Zanguebar, etc.) — On lit dans les *Monuments dominicains* du P. Fontana, qu'il évangélisait, en l'année 1584, quelque partie de ces contrées peu connues. Mais son nom seul est cité avec celui de ses compagnons, les PP. Conto, Ususmaris, Pantoja, De Sanctis, tous du même ordre et sans doute de la même nation. On ne trouve aucun détail sur la carrière apostolique de tous ces religieux, et l'époque de leur mort est inconnue.

MADERE (île d'Afrique), découverte par hasard, en 1418, par deux ou trois gentilshommes portugais, que la tempête avait poussés sur Porto-Santo, petite île voisine. — Madère n'avait pas d'habitants : un Anglais, nommé Machaun, qui y avait été, peu de temps auparavant, abandonné avec une compagne et y avait bâti une chapelle, était parvenu ensuite à gagner dans un tronc d'arbre le rivage de l'Afrique.

L'île était couverte de forêts quand les Portugais y abordèrent, c'est pourquoi ils lui donnèrent le nom de Madère (*Madeira*) qui, dans leur langue, veut dire *bois de construction*. Le prince Henri le Navigateur, au service duquel étaient les gentilshommes qui firent cette découverte, reçut de son frère Edouard, roi de Portugal, le domaine de Madère et de Porto-Santo, et l'Ordre du Christ, dont il était grand maître, en eut la juridiction spirituelle. On fonda bientôt dans l'île une colonie et deux églises, et en 1625 on y comptait déjà plus de 6,000 maisons. Le P. Lafitau prétend qu'on y avait érigé un archevêché, dont le titulaire était primat des Indes. S'il en est ainsi, Madère n'a pas conservé trop longtemps cette dignité, qui fut donnée à Goa, au XVI^e^ siècle. (*Voy.* Goa.) — L'abbé de Commanville dit que l'évêché y fut créé au XVI^e^ siècle, sous la métropole de Lisbonne; il est vrai qu'ailleurs il fixe au XV^e^ siècle l'époque de l'érection.

Dom Vaissette ne donne aucun renseignement à cet égard. La date précise de l'établissement d'un siége épiscopal à Madère n'est donc pas bien déterminée; mais ce qui est certain, c'est que les deux auteurs précités ne font ni l'un ni l'autre mention d'un archevêché, encore moins d'une primatie des Indes. Quoi qu'il en soit, l'évêché de Madère subsiste toujours à Funchal, la capitale de l'île, et il est occupé aujourd'hui par M. Emmanuel-Martin Manso, du diocèse de Bragance, institué le 20 mai 1850. L'île a de 150 à 200,000 habitants, dont la plus grande partie sont des mulâtres ou des nègres esclaves. Les Portugais qui en sont les maîtres et les Anglais que le commerce y attire en grand nombre, forment le reste de la population. La religion catholique domine dans l'île comme dans tous les pays soumis au Portugal.

MADEYRA (Le P. Jean), Dominicain portugais, missionnaire dans les royaumes de Siam ou de Camboge, au XVI^e^ siècle.— Il évangélisait ces royaumes, vers l'an 1570, avec le P. Cardoso et d'autres religieux du même ordre. Le roi de Camboge les traitait avec bienveillance et ils opérèrent une multitude de conversions. L'année précédente, le P. de Cantu, Fr. Prêcheur, qui annonçait la foi à Siam depuis quinze ans, avait été massacré ainsi que ses compagnons. — *Voy.* ce nom.

MADURE, province située à l'extrémité méridionale de l'Indoustan (Asie). — Elle avait autrefois pour capitale une ville du même nom, Maduré (ou Madoura), aujourd'hui déchue. Sa capitale actuelle est Trichinapoli, ville de 80 à 100,000 âmes, où il y a 10,000 catholiques indous.

Le Maduré a été évangélisé au XVII^e^ siècle, par les Jésuites portugais et italiens. L'aversion insurmontable que les Indous éprouvaient pour les Européens avait d'abord rendu infructueux l'apostolat pratiqué de la manière ordinaire. Alors les Jésuites imaginèrent de se faire passer pour des brahmes étrangers, qui n'avaient rien de commun avec les Européens : ils prirent le vêtement de pénitents, et celles des coutumes du pays qu'ils jugèrent propres à leur concilier la vénération publique, en écartant, bien entendu, tout ce qui était entaché de superstition. En prêchant Jésus-Christ de cette manière, qui n'a rien de répréhensible, le P. de Nobili, Jésuite italien, premier auteur de ce système, convertit cinquante mille païens; ses coopérateurs et successeurs agrandirent ses conquêtes au prix de travaux et de souffrances inimaginables, car le Maduré est le théâtre classique de ce que les missions présentent de plus héroïque. Le procédé des Jésuites ne plut pas à tout le monde. Ces religieux furent attaqués avec violence au sujet des coutumes du pays qu'ils embrassaient eux-mêmes ou toléraient dans leurs néophytes. Le Saint-Siége condamna ces coutumes, ce qui ébranla la chrétienté du

Maduré, jusque dans ses fondements. Lorsque la Compagnie de Jésus eut été supprimée, peu de temps après, c'est-à-dire sur la fin du XVIII^e siècle, la mission déclina sensiblement. Elle fut confiée aux prêtres français de la congrégation des Missions-Etrangères qui desservaient Pondichéry, mais ils n'étaient pas assez nombreux et ne purent que laisser dépérir ce troupeau. Enfin, en 1836, le pape Grégoire XVI le remit de nouveau entre les mains des Jésuites. Le P. Bertrand, leur premier supérieur, qui a rétabli cette mission, a publié sur le Maduré et sur l'Inde quatre volumes, dont trois de lettres historiques et un de notions préliminaires, qui touchent à beaucoup de points et offrent le plus grand intérêt. Malheureusement l'ouvrage est trop incomplet. Depuis, le Maduré a été érigé en vicariat apostolique, et le P. Canoz, Jésuite, institué évêque de Tamas et vicaire apostolique du Maduré, en 1846. Il est secondé par environ soixante religieux de son ordre, français, italiens, belges, anglais, espagnols, portugais, suisses, irlandais, etc. Ils ont un noviciat où ils recrutent quelques auxiliaires pour l'apostolat du pays. Il y a environ 130,000 catholiques dans le Maduré. Ce sont les débris de ceux qui furent convertis par le P. de Nobili et ses successeurs dans l'intérieur du pays, et de ceux qui avaient été convertis par saint François Xavier sur la côte. Les Jésuites d'aujourd'hui convertissent peu de païens, quelques centaines par an. Ils ont à combattre surtout, pour conserver l'ancien troupeau, contre le schisme portugais, l'hérésie anglaise et les mauvais exemples des Européens, sans foi et sans mœurs. Le climat a fait de terribles ravages parmi eux et a ralenti leur œuvre. Mais aujourd'hui la mission est solidement constituée et ne peut que prospérer avec les secours abondants que les Jésuites d'Europe fournissent chaque année en missionnaires zélés et forts de l'expérience que leurs devanciers ont acquise.

MAFFEE (Le P. JEAN-PIERRE), Jésuite italien, né à Bergame, en 1535, mort à Tivoli, le 20 octobre 1603. — Cet historien est surtout connu pour la beauté de son style, pour l'élégance et la pureté avec lesquelles il écrivait le latin. Je le cite ici, parce que ses œuvres contiennent des documents intéressants pour les missions. Ce sont : une *Vie de saint Ignace*, réimprimée à Bergame en 1747; 2 vol. in-4°. — *Histoires indiennes*, en 16 livres, traduites de l'espagnol du P. Costa. Outre le mérite littéraire, cet ouvrage a celui de l'exactitude; il a été composé sur les mémoires les plus sûrs que l'auteur ait pu se procurer dans ces régions lointaines, et on assure que c'est le travail de dix ans; malheureusement il ne va que jusqu'à l'année 1558. C'est à Lisbonne, où il avait été appelé, en 1570, par le cardinal Henri de Portugal, que le P. Maffée a composé cette histoire générale des Indes orientales, et il profita des documents conservés dans les archives publiques. La première édition parut à Cologne, en 1593, in-fol; et il y a eu plusieurs réimpressions. L'abbé de Pure en a donné une traduction en français; elle est peu estimée. Il en existe une autre, par Arnaud de La Borie. On trouve à la fin du livre du P. Maffée la traduction des lettres écrites des Indes par les missionnaires. Elles avaient aussi paru séparément, en latin, sous le titre de *Relation de ce qui a été fait en Orient par la Compagnie de Jésus*, Cologne, 1574, in-8°. Cinq livres de ces lettres traitent des affaires du Japon.

Le pape Grégoire XIII chargea aussi Maffée d'écrire l'histoire de son pontificat. Cet ouvrage, resté manuscrit, n'a été publié qu'en 1742, à Rome, en 2 vol. in-4°. La période de treize ans qu'il doit embrasser est glorieuse pour les missions, puisque Grégoire XIII fonda des colléges, soit pour les Maronites, soit pour les Allemands et les Slaves, savoir, en Autriche, en Bohême, en Moravie, en Lithuanie, en Transylvanie. Il en établit même au Japon, dont il reçut des ambassadeurs, en 1585. On sait que le catholicisme a toujours été bien plus précaire dans l'Europe orientale et même en Allemagne, que dans les pays latins. Les efforts des papes pour conserver et étendre la religion dans ces pays, sont aussi curieux que peu connus, et les soins de Grégoire XIII ne lui font pas moins d'honneur que la réforme du Calendrier.

MAGADOXO, royaume d'Afrique sur la côte de Zanguebar et au midi de celle d'Ajan. — Elle a pour capitale une ville du même nom qui paraît assez grande et bien bâtie : c'est la résidence du roi; elle fait un commerce considérable avec les pays voisins. Les habitants sont musulmans de religion ; les uns sont Arabes d'origine, les autres nègres indigènes, particulièrement dans l'intérieur, fort peu connu du reste. Tout ce qu'on sait, c'est que ces pays sont des plus inhospitaliers pour les Européens; le fanatisme religieux, l'ignorance, la barbarie des naturels le rendent à peu près inabordable; les Anglais, qui voyagent partout, n'explorent pas ces pays ignorés. L'Evangile n'y a jamais été annoncé. Deux Capucins, le P. François et le P. Chérubin, qui se rendaient en Abyssinie sous le règne de Facilidas (1632 à 1665), furent massacrés à Magadoxo vers l'an 1640. — *Voy.* FRANÇOIS et CHÉRUBIN.

MAGALLANES (FRANÇOIS MAGALLANES ou MAGELLAN), Jésuite portugais, un des quarante missionnaires que le P. Azevedo emmenait au Brésil en 1570 sur *le Saint-Jacques*, lorsque ce navire tomba entre les mains des protestants. En haine du catholicisme et du nom de Jésuite, ceux-ci massacrèrent tous les religieux et les jetèrent à la mer.

MAGDER (SAINT), abbé éthiopien, dont on honore la mémoire dans son église le 28 août. Il est cité au Martyrologe qui se trouve dans la *Vie des Saints* de Godescard, mais aucune circonstance de sa vie ne s'y trouve rapportée.

MAGDINIER (PIERRE), prêtre français de la congrégation des Missions - Etrangères, missionnaire en Orient au XIX^e siècle. — Il était du diocèse de Lyon et il partit en 1817

pour le Tong-King; mais il ne put y arriver. La mort l'enleva au mois de juillet 1819 en Cochinchine, étant passé par ce royaume pour se rendre à sa destination. Il avait la poitrine faible et n'avait pu s'acclimater dans ces pays brûlants. C'était un prêtre pieux et fervent, d'une générosité d'âme peu commune et enflammé de zèle pour le salut des infidèles.

MAGGI (Le B. Sébastien), Dominicain italien, missionnaire dans sa patrie au XV^e^ siècle. — Il naquit à Brescia (royaume lombardo-vénitien), d'une des plus anciennes et des plus nobles familles du pays. Le désir de travailler au salut du prochain le détermina dès sa première jeunesse à se consacrer à Dieu dans l'ordre des FF. Prêcheurs, où il se fit bientôt remarquer par l'austérité de sa vie, sa régularité et son ardeur à l'étude des sciences ecclésiastiques. Après de grands succès obtenus dans les lettres, il fut élevé au sacerdoce et s'y livra par l'ordre de ses supérieurs au ministère de la prédication. Il s'appliqua surtout à bien régler les mœurs des peuples auxquels il annonçait la parole de Dieu. Il convertit ainsi un grand nombre de pécheurs, réconciliant les ennemis, et rétablissant la religion et la piété dans plusieurs villes d'Italie. Sa vertu et son mérite le firent choisir successivement pour prieur de divers couvents de son ordre : il gouverna même deux fois en qualité de supérieur les Dominicains de Lombardie qui s'étaient formés en une congrégation particulière, mais cette dignité ne lui fit rien changer à l'austérité de sa vie. Sa prière était continuelle : il châtiait son corps par une rude mortification et s'appliquait à le réduire en servitude. Le B. Sébastien mourut à Gênes en 1494. Le Pape Clément XIII a autorisé son culte le 9 décembre 1760.

MAGGI (Le P. François-Marie Maggi ou plutôt Maggio), religieux italien, né en 1612, fut envoyé dans les missions de l'Orient en 1636 par la congrégation de la Propagande. — Il parcourut la Syrie, l'Arabie, l'Arménie et y fit beaucoup de fruit. Il alliait un grand zèle à beaucoup de prudence. De retour en Italie, il se rendit à Rome, où il travailla par ordre de la Propagande à la Grammaire des langues orientales ; ensuite il passa dans le royaume de Naples, y fonda plusieurs maisons de l'ordre des Théatins dont il était membre, et il mourut à Palerme en 1586. Feller, auquel nous empruntons cet article presque textuellement, et en particulier la mention que le P. Maggio était Théatin, dit un peu plus haut que c'était un chanoine régulier, ce qui n'est pas la même chose: il aura voulu dire sans doute clerc régulier, et alors les deux indications se concilieraient parfaitement, puisque les Théatins sont, comme les Jésuites, les Somasques et les Barnabites, des clercs réguliers ; peut-être aussi le P. Maggio aura-t-il passé des chanoines réguliers à l'ordre des Théatins, car on ne peut douter qu'il n'ait fait partie de ce dernier. Outre plusieurs ouvrages historiques, liturgiques et ascétiques, il a laissé une *Syntaxe des langues orientales qui sont comprises dans les pays de la Géorgie*, etc., Rome, 1643, in-folio.

MAGISTRIS (M. Simon ou Siméon de), prélat italien et savant orientaliste, naquit en 1728 à Serra, village de la Corse. — Il alla fort jeune à Rome, et s'adonna à l'étude des langues orientales. Le Pape Pie VI le fit évêque de Cyrène *in partibus*, et le mit à la tête de la congrégation chargée de corriger les livres et les liturgies des Eglises orientales. Les ouvrages et les éditions qu'il a donnés sur l'antiquité ecclésiastique et sacrée, sur la philologie, l'hagiographie, etc., ne peuvent être mentionnés ici : mais il convient de citer ses *Actes de cinq martyrs en Corée*, Rome, 1801, in-8°. Cette production, la seule qui rentre dans notre cadre, est en italien. Elle doit être consultée par ceux qui écriront les origines de l'Eglise Coréenne. M. de Magistris mourut à Rome l'année qui en suivit la publication, le 6 octobre 1802.

MAGNE (Le Magne), canton du Péloponèse (Grèce), entre la Laconie et la Messénie, habité par une population fort énergique (les Mainotes) qui n'a jamais subi le joug ottoman. — Au XIII^e^ siècle, ces peuples avaient des missionnaires latins et un évêque de l'ordre de Saint-François. — *Voy.* Maina.

MAGRI (le Fr. Vincent), Jésuite italien, de Malte, missionnaire dans l'Amérique du nord. — Il a été envoyé en 1843 chez les sauvages de cette partie du monde, et s'est embarqué au Havre le 20 mars avec trois Pères de sa société : deux Italiens, les PP. Sodérini et Zerbinatti et un Suisse, le P. Joset. — Le Fr. Magri est simplement coadjuteur temporel.

MAIDOC, moine, missionnaire en Irlande au VII^e^ siècle, et évêque de Torns. — Il naquit dans le Connaugth, qui est aussi une province d'Irlande. Dès son enfance, il parut vivement pénétré de la crainte de Dieu. Etant passé fort jeune dans le pays de Galles, il y mena longtemps la vie religieuse sous l'abbé saint David. Ensuite, il retourna dans sa patrie avec plusieurs moines d'une grande piété, y fonda une multitude d'églises et d'abbayes, et fut fait évêque de Torns. Usserius rapporte sa mort à l'an 632. Saint Maidoc ou Maédoc est célèbre parmi les saints irlandais. Il paraît que son nom s'écrit aussi M' Aidoc, en latin, *Aidens* ou *Aidanus*, d'où il est nommé saint Dé dans la Basse-Bretagne. Il y a dans cette dernière province une église et un village qui portent son nom. On y fait sa fête le 18 mai; cependant, il est honoré, en général, le 31 janvier. Son culte était répandu en Ecosse et dans le pays de Galles.

MAIGROT (Jean-Baptiste), missionnaire français en Asie au XVIII^e^ siècle. — Il était membre de la Congrégation des Missions-Etrangères, et du diocèse de Langres. Parti de France en 1740, il fut nommé évêque de Sura *in partibus* et vicaire apostolique en Chine (sans doute du Sut-Chuen); mais il mourut le 20 octobre 1752, avant d'avoir été sacré. C'est à Macao qu'il expira, soit qu'il

y fût venu de l'intérieur de la Chine pour recevoir la consécration épiscopale ou pour les affaires de son Eglise, soit qu'il y eût toujours résidé comme missionnaire ou dans l'intérêt des missions confiées à sa société. Il fut remplacé successivement par M. de Reymond et M. Kerhervé; ce dernier était évêque de Gortyne; mais ni l'un ni l'autre ne furent sacrés.

MAILFAIT (M.), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse de Reims en Champagne, missionnaire en Chine. — Il est parti du Havre le 28 janvier 1849, avec deux autres prêtres de sa société, M. Eyraud, de Gap, et M. Amat, de Toulouse, envoyés à la même destination.

MAILLET (Benoit de), diplomate et écrivain français qui vivait au XVII^e^ siècle et dans le XVIII^e^. — Il naquit à Saint-Mihel en Lorraine (Meuse), le 12 avril 1656, d'une famille noble. Le gouvernemet de Louis XIV le nomma, en 1689, consul général de France en Egypte. Il avait alors trente-trois ans, et il exerça cet emploi avec beaucoup d'intelligence jusqu'en 1702. — Il étendit le commerce de la France dans cette partie de l'Afrique. Il secondait aussi de tout son pouvoir les missionnaires français, principalement les Jésuites. C'est par ses soins que ces religieux acquirent une résidence au Caire, et que le P. de Brevedent entreprit son voyage en Abyssinie. C'est également lui qui accueillit dans sa maison le P. Verscau, premier missionnaire français en Egypte. M. de Maillet suivait en cela les instructions du gouvernement de Louis XIV et son propre penchant. Il fut récompensé par le consulat de Livourne qui était une place fort importante. Ensuite, ayant été nommé, en 1715, pour faire la visite des Echelles du Levant et de Barbarie, il s'acquitta de cette commission avec le plus grand succès, et se retira à Marseille avec une pension considérable. Il mourut dans cette ville le 30 janvier 1738, à quatre-vingt-deux ans. On a une Description de l'Egypte dressée sur les Mémoires de M. de Maillet, par M. l'abbé Le Mascrier, 1735, ou plutôt 1743, in-4^o^, et deux in-12. Il s'y trouve des remarques curieuses, mais tout n'est pas exact : le style sent l'enflure, l'affectation, la déclamation; et l'auteur ne s'est pas attaché à éviter la superfluité des mots et les répétitions importunes. M. de Maillet était un homme de beaucoup d'imagination et de peu de jugement. Aimant beaucoup à être loué et à être regardé comme un homme d'esprit, il se livra, pour acquérir cette réputation, aux plus étranges paradoxes. On a de lui un ouvrage intitulé : *Telliamed*, où l'on trouve des idées philosophiques fort singulières. Ce *Telliamed*, qui est l'anagramme du nom *de Maillet*, a été rédigé et édité par les soins de l'abbé Le Mascrier, sur les Mémoires de l'auteur.

MAINA, ville épiscopale de Grèce, dans la Laconie (Péloponèse). — Elle se nommait autrefois Leuctres. Dans les temps modernes, elle a acquis de la célébrité parce que les habitants de son territoire, les braves Maïnotes, n'ont jamais pu être soumis ou domptés par les Turcs. C'est une population à moitié barbare et très-jalouse de son indépendance. Du reste, ils sont Chrétiens et suivent le schisme grec. Maina est une ville maritime. Au moyen âge elle a eu des évêques latins sous la métropole de Corinthe : on connaît les deux suivants :

Raynier (Fr. Raynier), Mineur, nommé par le Pape Alexandre IV, en 1255.

Jacques (Augustin). Il assista au concile de Lyon en 1274.

Le territoire de Maina est quelquefois appelé le Magne : il est probable qu'on n'y trouve point de catholiques.

MAISTRE, prêtre savoyard, du diocèse d'Annecy, membre de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Asie Orientale et principalement en Corée. — Il est parti du Havre en février 1840 avec M. Berneux et M. Chamesson. Ce dernier était destiné pour la Cochinchine, et MM. Berneux et Maistre pour le Tong-King, mais ces chrétientés étant alors persécutées, les trois missionnaires, dans le cas où ils ne pourraient y pénétrer, devaient être dirigés de Macao sur le Sutchuen, la Corée et la Tartarie. En effet M. Maistre fut définitivement réservé pour la Corée : mais il ne lui fut pas facile de pénétrer dans ce pays, le plus inabordable de tous ceux où il y a des missions. Après bien des tentatives infructueuses pour y entrer par terre, du côté de la Mandchourie et du Léaotong, il prit le parti de s'y introduire par mer : un Jésuite français, missionnaire dans la province de Nang-King, le P. Hélot, qui a quelques connaissances dans l'art nautique, se dévoua pour lui servir de pilote et fut assez heureux pour le déposer sur les plages inhospitalières du pays qui faisait depuis si longtemps l'objet de ses vœux. Il y avait plus de dix ans qu'il s'efforçait en vain de réaliser son projet. M. Maistre est avec M. Daveluy et M. Ferréol, évêque vicaire apostolique de la Corée, le seul missionnaire qui travaille dans ce champ périlleux. Il n'y a aucun ecclésiastique indigène ni chinois. Un excellent prêtre coréen, M. Kim, a été martyrisé naguère.

MAITRE DE LA VIE (Le), nom sous lequel les Indiens de l'Amérique du nord désignent Dieu : ils l'appellent aussi fort souvent le Grand-Esprit (*Kissernanetou*).

MAITRES (*Maîtres de la religion du Seigneur du ciel*). — Dans la Chine et les contrées adjacentes c'est sous ce nom que sont connus les missionnaires, les évêques, les religieux et les prêtres indigènes. Au Tong-King les presbytères sont appelés *maisons de Dieu*.

MALDONAT (Le P. Jean), Prêcheur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines. — Il se rendit dans ces îles en 1586 avec plus de vingt autres religieux de son ordre que conduisait le P. Jean de Castro, vicaire général de la mission. Les détails de sa carrière apostolique ne sont pas arri-

vés jusqu'à nous. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il contribua à édifier l'Eglise des îles Philippines, Eglise peu connue du reste du monde chrétien et qui mériterait bien de l'être davantage dans son histoire et son état présent.

MALLEALAM. — Nom indigène du Malabar (Indoustan).

MALLER, Lazariste espagnol, missionnaire en Amérique. — Il est parti de France pour les Etats-Unis le 10 octobre 1839 avec un autre prêtre, M. Pascual et un frère, M. Cauhé, tous deux de la même nation et de la même société. Ces trois religieux étaient depuis 1835 dans la maison des Lazaristes de Paris et les deux prêtres y avaient fait leurs études et reçu les ordres sacrés.

MALLET (Augustin-Louis), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse du Mans, missionnaire en Mandchourie (Tartarie chinoise). — Il est parti de France au commencement de l'année 1853 avec trois autres prêtres de la même société : M. Furet, son compatriote, envoyé en Chine; M. Herreugt, de Cambrai, destiné pour la Cochinchine, et M. Leguilcher, de Saint-Brieuc, pour la province de Yun-Nan en Chine.

MALRUBE, ermite écossais, missionnaire et martyr dans sa patrie au XI^e^ siècle. — Il était uniquement occupé de la contemplation et des exercices de la pénitence, lorsque les incursions des Norwégiens encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie le firent sortir de son désert. Son but était d'aller consoler ses compatriotes dans leur malheur et d'adoucir s'il pouvait la fureur des Barbares. Par zèle pour leur salut il se mit à leur prêcher l'Evangile : mais il n'obtint que la mort pour récompense de sa charité. Les Norwégiens le massacrèrent dans la province de Mernis vers l'an 1040, sous le règne de Duncan. On honore sa mémoire le 27 août : il y a eu un autre saint Malrube dont on fait la fête le 21 avril.

MAMACHI (Le P. Thomas-Marie), Dominicain grec, né dans l'île de Chio le 3 décembre 1713. — Il vint fort jeune en Italie et s'y fit remarquer par la vivacité et la pénétration de son esprit, jointe à un grand amour pour l'étude. Après avoir professé la théologie à Florence, il fut appelé à Rome en 1740 et y fut professeur au collége de la Propagande. Ensuite il remplit d'autres places à la cour de Rome et mourut en juin 1792 laissant un grand nombre d'ouvrages de théologie, d'histoire ecclésiastique, de philosophie, de droit, d'érudition, etc. C'était un religieux d'un savoir immense, mais son caractère laissait à désirer.

MANAHEN (Saint), chrétien du temps apostolique. — Il était frère de lait du Tétrarque Hérode. Le Martyrologe romain qui place sa fête au 24 mai, lui donne le titre de docteur et prophète du Nouveau Testament et dit qu'il mourut à Antioche et y fut enterré.

MAMASOLA (Fr. Thomas), Prêcheur, missionnaire en Orient au XIV^e^ siècle, fut en 1328 institué évêque latin de la ville de Sémiscante qui venait d'être érigée en évêché par le Pape Jean XXII. Henrion place cette ville dans la petite Arménie, et le P. Richard, Dominicain, la met dans le Turkestan ou Khoraçan, ce qui est bien différent. L'Eglise de Sémiscante ne tarda sans doute guère à s'éteindre, car on ne lui connaît pas d'autre évêque que Fr. Thomas.

MANICA, province de l'Afrique orientale dans l'empire de Monomotapa. — Elle était extrêmement célèbre par ses mines d'or qui y ont attiré les Portugais au XVI^e^ siècle. Ils paraissent y avoir encore un établissement. — *Voy.* Monomotapa, Mozambique, Sylveira.

MANIER, Lazariste français, missionnaire au XVII^e^ siècle dans l'île de Madagascar (Afrique) et compagnon de M. Etienne, qui fut empoisonné et [assommé] par les nègres. — *Voy.* Etienne.

MANINGUE (Diau), prince Malgache qui fit empoisonner et assommer au XVII^e^ siècle un missionnaire français, M. Etienne, Lazariste. — *Voy.* ce nom.

MANNING (Robert), prêtre catholique anglais et missionnaire dans sa patrie au XVIII^e^ siècle. — Il était né en Angleterre et il vint faire ses études à Douai dans le collége anglais. Après y avoir été ordonné prêtre, il y professa la théologie et se livra à la controverse contre les protestants. Retourné en Angleterre, il y exerça les fonctions de missionnaire avec beaucoup de zèle et mourut dans le comté d'Essex le 4 mars 1730. Il n'appartenait à aucune congrégation religieuse et était simplement prêtre séculier. On a de lui quelques ouvrages de polémique et entre autres un livre dont l'idée est excellente : *La conversion et la réformation de l'Angleterre comparées*, 1725. C'est effectivement un rapprochement piquant que de mettre en regard les pieux moines qui ont tiré l'Angleterre de la barbarie en la faisant entrer dans la famille chrétienne, et ce monstre de férocité et de débauche qu'on appelle Henri VIII et qu'on peut surnommer à bon droit le Néron moderne, la honte et l'horreur du genre humain. Si Dieu avait voulu purifier son Eglise, la régénérer, il aurait choisi là un singulier instrument, et il aurait employé un moyen plus singulier encore et en contradiction avec tout ce qu'on savait de sa divine Providence dans le gouvernement de la religion ; ce n'est pas en versant des flots de sang que l'Esprit-Saint a manifesté son apparition dans le monde, et si Henri VIII a reçu mission de Dieu pour réformer l'Eglise, Mahomet n'est pas un faux prophète.

MANSA (Alphonse), prêtre espagnol, de Salamanque, fut nommé en 1504 évêque de la Conception de la Vega dans l'île de Haïti ; mais l'érection de ce siége nouvellement créé n'ayant pas eu de suite, les bulles du

prélat ne furent pas expédiées. En 1511 ou 1513, un autre évêché ayant été établi dans l'île de Porto-Rico, il fut nommé pour le remplir, en même temps que le P. Padilla, Franciscain, était nommé évêque de Saint-Domingue et Pierre de Deza, évêque de la Conception; ces trois siéges avaient été créés en même temps; les trois prélats désignés pour les remplir étaient les mêmes qui avaient été proposés en 1504 à l'archevêché de Xaragua, et aux évêchés de Larez de Guahala et de la Conception de la Vega dont l'établissement ne fut pas mis à exécution. Alphonse Mansa fut sacré en Espagne, ainsi que ses deux collègues: mais le P. Padilla mourut avant d'avoir vu son Eglise. Pierre Deza ne put à cause de divers empêchements se rendre de suite à Saint-Domingue, et Alphonse Mansa fut le premier évêque qui parut en Amérique. Il y ordonna prêtre le Dominicain Las-Casas si célèbre par son infatigable dévouement aux pauvres indiens. Le fondateur de l'Eglise de Porto-Rico eut un pontificat assez long, car il mourut en 1534. En 1511 on avait envoyé dans cette île vingt-trois frères Mineurs qui durent y répandre la semence évangélique et aider le prélat dans la tâche que le Saint-Siége lui avait confiée.

MANSU ou MANSUY (Saint), missionnaire écossais en France au IV^e^ siècle, et premier évêque de Toul en Lorraine. — Il florissait selon toute apparence sous le règne de Constant le Jeune, fils de Constantin le Grand, lequel résidait à Trèves et protégeait singulièrement les missionnaires qui prêchaient dans cette partie de l'empire. On a une Vie de saint Mansuy, écrite par l'abbé Adson au X^e^ siècle, mais ce n'est qu'une compilation de croyances et de traditions populaires qui n'ont aucune valeur historique; le détail des travaux apostoliques du premier évêque de Toul est donc entièrement perdu. Son nom n'est cependant pas oublié par le peuple qu'il éclaira autrefois du flambeau de la foi. Un faubourg de la ville épiscopale de Toul est appelé faubourg Saint-Mansuy, à cause d'une ancienne abbaye de Bénédictins qui se nommait ainsi.

C'est le Bréviaire toulois qui nous apprend que le saint évêque était Ecossais de naissance. Le Martyrologe romain ne dit rien de saint Mansuy à qui il donne la qualité d'évêque et confesseur. Sa fête se célèbre le 2 septembre.

MANUEL (Etienne), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire au XVII^e^ siècle dans le royaume de Siam. — Il était du diocèse de Paris et avait le degré de bachelier en théologie. C'est en 1685 qu'il partit pour les Indes. Dieu l'appela à lui après quelques années de travaux, car il mourut en 1693 dans la Cochinchine.

MAOPONGO, pays de la Guinée inférieure, situé à plus de 500 kilomètres dans l'intérieur des terres; il a environ 40 kilomètres de tour. Les Portugais le nomment la forteresse des Pierres. En effet il ne consiste qu'en une masse de rochers qui excède la hauteur des tours les plus élevées de l'Europe. De loin elle paraît compacte et sans division; mais quand on s'approche de plus près, on voit qu'elle se compose d'une quantité infinie de rochers distincts que séparent des ravins et des précipices taillés par la nature sous les formes les plus variées et les plus singulières, tellement qu'on semble avoir pénétré dans une grande ville, entourée d'une haute et forte muraille pleine de tours et de clochers en pierres, décorée d'arcs de triomphes, de mausolées, de portiques, d'obélisques et de toutes sortes de constructions que le génie de l'architecture pourrait imaginer. — Quand on est parvenu à la hauteur des rochers les moins élevés, on trouve dans les intervalles qui les séparent un labyrinthe de chemins remplis d'arbres et de buissons épineux; peu à peu l'espace s'agrandit et l'on arrive enfin dans des vallées spacieuses, dans des champs parsemés de bosquets, d'arbres toujours verts qui offrent un sol fertile et une végétation aussi puissante que variée. A un étage supérieur, on parvient à une vaste plaine qui couronne ces amas de rochers. Du milieu de la plaine s'élève un dernier roc dont la circonférence est taillée à pic et percée d'une infinité de petites cavernes naturelles sans aucune humidité. Ces cavernes communiquent entre elles par des pentes douces, au moyen desquelles on atteint au sommet de cette vaste pyramide qui est aplatie et offre l'image d'un petit Eden. Partout se déploie une riche végétation, des arbres chargés de fruits et de fleurs, des sources claires et limpides. On y respire ordinairement un air sain et frais dont on jouit avec délices et avec surprise sous le climat brûlant de la zone torride. Il y a trente-deux villages au pied et dans les intervalles de ce vaste amas de rochers, qui présentent un phénomène très-singulier; il en sort des sources salées qui s'élancent en jets d'eau à cent cinquante mètres au dessus du sol et qui suivent exactement les mouvements de la mer située à 500 kilomètres de là, augmentant de hauteur lorsque la marée monte et descendant lorsqu'elle se retire. Ces sources si chargées de sel se trouvent dans le voisinage d'autres sources très-abondantes d'eau excellente, légère, douce et très-propre à tous les usages de la vie.

Le pays de Maopongo est habité par des noirs de la nation des Jagas. Extrêmement indolents, ils vivent d'une manière assez misérable du peu de grains qu'ils y recueillent, des racines et des fruits qui y viennent en abondance et presque sans culture. Les ravins, les creux des rochers, les cavernes naturelles, les bois et les bosquets voisins recèlent un nombre prodigieux de serpents, de reptiles, de lions, de léopards, qui trouvent dans ces lieux des retraites commodes et sûres. Dans la saison des pluies, cet amas énorme de pierres échauffées par les rayons du soleil produit des exhalaisons qui s'élèvent de tous côtés, une atmosphère étouffante où s'enfantent des orages, des éclairs et de fréquents éclats de foudre. De loin, les sour-

ces et les torrents qui en découlent, les cavernes et les anfractuosités paraissent tout en feu et offrent un spectacle terrible et sublime. Les arbres croissent dans tout ce canton à une grosseur et à une hauteur excessives ; leurs fruits sont excellents, et il n'y a pas de lieu au monde où les oranges soient plus sucrées et d'un goût plus délicieux. Les goyaves, les dattes y ont une saveur exquise et qu'on ne retrouve point ailleurs.

Au milieu du XVII^e^ siècle le roi de ce pays était frère de la célèbre Zingha. (*Voy.* ce nom.) Il s'appelait Angola-Aarii. Le P. Cavazzi, Capucin (*Voy.* ce nom), y prêcha la foi avec un grand zèle, et il paraît qu'il baptisa le roi : mais ce prince ainsi que beaucoup d'autres du pays était bien aise de se dire chrétien comme les blancs, mais il ne quittait point les pratiques de l'idolâtrie, la polygamie et ses habitudes sanguinaires.

MARABOUT. — On donne ce nom aux prêtres musulmans, principalement chez les Arabes, dans l'Afrique septentrionale et en Nigritie. Par extension on appelle aussi de la même manière les prêtres idolâtres chez les nègres. Tous jouissent de la vénération publique et ont une grande influence.

MARAVIS (Les), nation puissante de l'Afrique Orientale, une de celles qui ont démembré l'ancien empire de Monomotapa. — *Voy.* ce dernier nom et MOZAMBIQUE, SYLVEIRA.

MARC (SAINT), évangéliste, missionnaire au I^er^ siècle dans différentes contrées et principalement en Egypte. On sait peu de choses de ses commencements. — *Voy.* ce mot au *Dictionnaire d'Hagiographie.*

MARC (SAINT), apôtre des Eques (Italie), au I^er^ siècle. — Il fut, selon le Martyrologe romain, ordonné évêque par l'apôtre saint Pierre, et il prêcha le premier l'Evangile aux Eques (peuples de la Campagne de Rome.) Ses travaux apostoliques furent couronnés par le martyre, qu'il souffrit à Atina ou Atino pendant la persécution de Domitien. Atina est une petite bourgade située dans le royaume de Naples, à trois lieues d'Aquino, patrie de saint Thomas le théologien. L'évêché d'Atino a été supprimé par Innocent III en 1200 à cause de son peu d'importance et de sa pauvreté. D'après la tradition de cette Eglise, saint Marc était Galiléen comme saint Pierre, qui l'aurait amené avec lui, et son épiscopat dura cinquante ans.

MARC, évêque africain et missionnaire en Italie au V^e^ siècle. — Après avoir souffert pour la foi dans la persécution des Vandales ariens, il fut abandonné sur mer dans un vieux vaisseau avec trois autres confesseurs. Les vents, instruments de la Providence qui veillait sur les serviteurs de Dieu, les poussèrent sur les côtes de Campanie où ils purent débarquer. Ils étaient au nombre de douze, savoir : saint Prisque, saint Castrense, saint Tammare, saint Rosius, saint Héraclius, saint Secondin, saint Adjuteur, saint Marc, saint Auguste, saint Elpide, saint Conion et saint Vindonius. Le Martyrologe qui cite tous leurs noms à la date du 1^er^ septembre, sans rien rapporter de particulier à chacun d'eux, donne à entendre qu'ils étaient évêques, puisqu'il dit qu'ils eurent dans leur nouvelle patrie le gouvernement de plusieurs églises, et qu'ils se mirent à prêcher, dans les différents lieux où ils s'étaient dispersés, la religion catholique pour laquelle ils avaient souffert les supplices, l'exil et la crainte de la mort ; de grands succès ayant couronné leurs travaux, ils se reposèrent dans le Seigneur.

MARC, prélat égyptien, patriarche d'Ethiopie au XVII^e^ siècle. — Il siégeait sous le règne de David III (1608 à 1640). L'Egypte étant tombée en 1617 au pouvoir des Turcs, ce monarque, déjà maître de l'Arabie, pensait à conquérir aussi l'Abyssinie pour avoir la domination exclusive de la mer Rouge. L'empereur d'Ethiopie, inquiet de ces projets et de ce voisinage redoutable, rechercha l'alliance des Portugais. Sélim, irrité, fit massacrer en 1625 la caravane qui, chaque année, allait d'Abyssinie à Jérusalem, en passant par l'Egypte. Les rapports religieux qui existaient depuis tant de siècles entre l'Ethiopie et l'Egypte se trouvèrent donc complétement interrompus. Marc se réunit à l'Eglise romaine, et sur la demande de l'empereur David, il désigna pour son successeur Jean Bermudez, médecin portugais, qui avait les bonnes grâces du monarque. Bermudez accepta cette dignité à condition qu'il serait institué par le Pape, et qu'il tiendrait sa mission de Rome, ce qui eut lieu en effet. — *Voy.* BERMUDEZ.

MARC, archevêque catholique de Naxivan en Arménie, succéda à Azavic Fridonis, mort à Rome en 1604 ou 1605, et mourut lui-même dans la même ville en 1607. — Ces deux prélats n'avaient pu se rendre dans leur Eglise. Le siége de Naxivan fut ensuite, après une vacance de neuf ans, rempli par Matthieu Erasme, Arménien, qui siégea de 1607 à 1620.

MARC, prélat copte, c'est-à-dire égyptien, évêque hérétique d'Abyssinie au XVII^e^ siècle. — Lorsqu'il était simple moine en Egypte, il connut le P. Agathange de Vendôme, Capucin français, missionnaire dans ce pays ; il eut plusieurs conférences avec lui, et le Capucin croyait lui avoir inspiré des sentiments favorables à l'unité catholique. Comme ce même religieux était en assez bons termes avec le patriarche Copte d'Alexandrie, qui choisit et sacra Marc pour évêque d'Abyssinie, il est à croire que le P. Agathange de Vendôme ne fut pas étranger au choix qui fut fait de Marc. Le même Capucin ayant été envoyé peu après par le pape Urbain VIII en Ethiopie pour porter secours à cette Eglise désolée par la persécution de Facilidas (1632 à 1665), il fut pris dès son arrivée dans le pays, quoiqu'il se fût déguisé en marchand arménien. On le conduisit à l'évêque Marc dont il s'était sans doute réclamé. Le prélat le reconnut, et déclara sans hésiter que c'était

un prêtre romain, ennemi de l'Eglise d'Alexandrie, et venu pour la combattre et la détruire. Ces paroles étaient une sentence de mort. En effet, le P. Agathange et son compagnon Fr. Cassien de Nantes furent condamnés au dernier supplice, et sur-le-champ on les assomma à coups de pierres. C'était en 1638.

MARC DE BOLOGNE (Fr.), Mineur italien du XV^e^ siècle. — Il fortifia le courage des missionnaires de son ordre en Servie, lors de l'invasion de ce pays par les Turcs à l'époque de la prise de Constantinople. Ces pauvres religieux qui supportaient depuis si longtemps les persécutions des Grecs, virent redoubler leurs maux et leurs dangers avec la domination des infidèles ; ils pensaient que dans ce cas extrême leur devoir était de se retirer ; la persécution qu'exerçaient les Ottomans était en effet d'une telle nature, qu'on devait, ce semble, épargner tout aliment à sa fureur, et déserter, pour éviter des désastres et des massacres inutiles, le poste où le dévouement plus longtemps prolongé aurait été inutile à ceux qui en étaient l'objet. Fr. Marc de Bologne ne fut pas de cet avis. Il consola les missionnaires dans leur affliction et les encouragea au martyre : « Si toutes choses, leur écrivait-il le 25 mars 1454, arrivent par la disposition de Celui sans la disposition duquel pas une feuille ne tombe à terre, comment vous qui, plus que tous les autres, devriez affronter le danger et la mort, cherchez-vous pourtant à l'éviter ? Qui détourne vos cœurs de recevoir la grâce des épreuves et vous fait mépriser la palme du martyre que des méchants même souhaitent d'obtenir ? Cette conduite peut-elle être celle des Chrétiens, et serviteurs de Dieu, que le paradis invite et attend ? La persécution ferme les yeux du corps, mais elle ouvre le ciel. L'Antechrist et le démon menacent, mais Jésus-Christ protége. On peut souffrir la mort, mais l'immortalité la suit. Pourquoi craindre, pourquoi pleurer ? Plût à Dieu que je fusse avec vous pour m'exposer à cette mort précieuse ! Mes paroles partent du fond de mon cœur. Je voudrais être en votre compagnie pour vous montrer que je ne dis rien que je ne fisse. Il ne me semble pas à propos que vous abandonniez les couvents, à moins d'y être contraints par la force, ni qu'un seul d'entre vous sorte du pays avant le chapitre général qui doit se tenir à Bologne. Vous y enverrez un exposé de la situation où vous vous trouverez, et l'on règlera ce qui vous concerne. Je vous conjure de vous maintenir jusque-là, car votre désertion serait un grand déshonneur pour l'ordre. Exhortez-vous et animez-vous mutuellement à la patience : votre couronne sera d'autant plus éclatante que votre combat aura été plus long et plus cruel. »

On voit que Fr. Marc de Bologne n'était pas lui-même missionnaire. Il arrivait sans doute d'Italie, et le ton général de sa lettre donne lieu de croire que c'était un supérieur, peut-être le général de l'ordre. Tout le monde connaît des lettres de missionnaires : il en a été publié en grand nombre ; mais on connaît peu en général celles que les supérieurs des missionnaires écrivent à ceux-ci, et il y a lieu de le regretter vivement. Le morceau qu'on vient de lire est loin de démentir l'idée qu'on peut se faire de cette correspondance, où brille la charité, l'onction, la franchise et l'héroïsme du dévouement. Qu'on songe aux sentiments qui doivent animer les Pères et les maîtres de ces apôtres dont les actions étonnent par leur grandeur et la sublimité de leur courage ! Ce doit être un beau et ravissant spectacle d'entendre consoler et animer ces hommes si audacieux et qui passent leur vie au milieu des souffrances de tous les genres. Il est vraiment fâcheux que le lecteur chrétien ne puisse être admis à profiter de si beaux enseignements. Lors même que çà et là il trouverait quelques ombres au tableau, quelques détails où la misère humaine perce au milieu de toute vertu, en serait-il moins édifié ?

MARC D'ESCLAVONIE (Fr.), Mineur slave, missionnaire en Moldavie au XV^e^ siècle, était vicaire de son ordre dans cette province, c'est-à-dire supérieur de ses confrères. — Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il se plaignit au Saint-Siége que l'évêque catholique de Moldavie portait atteinte aux priviléges dont les papes avaient doté son ordre dans les missions étrangères, et particulièrement la société des Frères Voyageurs pour Jésus-Christ. Le pape Martin V commit en 1421 l'archevêque de Gnesne (Pologne), pour juger ce différend. Voilà à quelle occasion le nom de Fr. Marc d'Esclavonie paraît dans l'histoire des Missions.

MARC DE MONTELUPONE (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Arménie, partit pour ce pays en 1290, avec Fr. Raymond (*Voy.* ce nom) et quatre autres religieux du même ordre. — Hétoum II, roi d'Arménie, conçut une profonde vénération pour ces fervents religieux, et il avait toute confiance en eux. Il accrédita, comme ses ambassadeurs en Occident, le Fr. Marc de Montélupone et le Fr. Thomas de Tolentino (*Voy.* ce dernier nom), et les chargea de demander au Pape Nicolas, aux rois de France et d'Angleterre, du secours contre les musulmans. Enfin il prit l'habit de Franciscain en 1294.

MARCEL (Saint), évêque d'Apamée (Syrie), au IV^e^ siècle. Théodoret l'appelle *un homme tout divin.* — Il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour ne pas être élevé à l'épiscopat. Mais ceux qui fuient avec tant d'ardeur les dignités remplissent avec le plus de zèle les devoirs de la charge qu'on leur a imposée. Saint Marcel arracha une foule de personnes au culte des idoles, et étendit avec un zèle incroyable la religion de Jésus-Christ. Il courut même souvent danger de la vie pour la défense de l'Eglise. Un jour qu'il faisait abattre un temple d'idoles par ordre de l'empereur Théodose le Jeune, les idolâtres l'entourèrent et mirent le feu à sa tu-

nique : il périt ainsi victime de son zèle le 14 août 389. Le Martyrologe romain place sa fête au 14 août, jour de sa glorieuse mort.

MARCELLIN (Saint)[1], missionnaire africain en France au IVe siècle, et premier évêque d'Embrun. — Il vint au monde dans cette partie de l'Afrique que nous nommons aujourd'hui Barbarie (peut-être en Algérie), et sa famille était distinguée par sa noblesse. Etant passé dans les Gaules par une inspiration divine, dit le Martyrologe romain, il se mit avec ses deux compagnons, saint Domnin et saint Vincent, à prêcher l'Evangile avec beaucoup de succès dans les pays voisins des Alpes; il vint ensuite se fixer à Embrun. Il s'était fait auprès de cette ville un oratoire, où il se rendait pendant la nuit pour vaquer à la prière. Ses exemples et ses discours convertirent un grand nombre d'idolâtres parmi lesquels il vivait. Toute la ville d'Embrun ayant embrassé le christianisme, il pria saint Eusèbe, évêque de Verceil, de faire la consécration de son oratoire, ce qui lui fut accordé. Il fut lui-même sacré évêque pour gouverner le peuple qu'il avait gagné à Jésus-Christ; on ne sait pas au juste en quelle année, mais il paraît que ce fut après l'an 363.

Saint Marcellin, brûlant de zèle pour la gloire de Dieu, travaillait de toutes ses forces à répandre la vraie religion. Il chargea ses deux coopérateurs, saint Vincent et saint Domnin, d'aller annoncer la foi à Digne, et dans d'autres endroits où il ne pouvait se rendre en personne. Il mourut à Embrun vers l'an 374, et il est honoré le 20 avril. Son culte devint fort célèbre dans toute la vallée du Rhône et des Alpes, c'est-à-dire dans le Dauphiné, la Savoie et la Provence.

Le Martyrologe romain, déjà cité, résume ainsi la carrière apostolique de ce saint évêque : « Il instruisit la plus grande partie des habitants des Alpes maritimes, et les convertit à la foi de Jésus-Christ tant par la force de sa parole que par la vertu de ses miracles, qui continuent encore aujourd'hui. »

MARCHI (Le P. Augustin), Dominicain italien, du diocèse de Lucques (Toscane), missionnaire en Mésopotamie. — Il est parti de Civita-Vecchia (Italie centrale) le 4 janvier 1843 avec un autre religieux de son ordre, le P. Jodice, pour se rendre à Mossul et y partager les travaux des Frères Prêcheurs, qui y dirigent avec succès une mission rétablie par eux quelques années auparavant.

MARCHIS (Le P. Pierre de), Dominicain italien, missionnaire en Orient au XVIIe siècle, évêque de Santorin (Grèce), archevêque de Smyrne (Asie-Mineure), etc. — Il était originaire de l'île de Chio, mais il naquit à Florence. Nommé d'abord sous le pontificat de Paul V (en 1621), évêque de Santorin, dans l'Archipel, il fut ensuite envoyé par Grégoire XV, en qualité de visiteur apostolique à Constantinople, dans les îles de l'Archipel et en Tartarie. Enfin Urbain VIII le transféra à l'archevêché de Smyrne vers l'an 1640. Il était en même temps supérieur général de tous les Dominicains qui se trouvaient dans l'île de Chio. On lui donna pour coadjuteur, en 1644, le P. Subbiani, Dominicain italien comme lui, et il le sacra de ses propres mains à Chio le 29 septembre de la même année, sous le titre d'archevêque d'Edesse. Le P. de Marchis se trouvait encore dans l'île de Chio lorsque le P. Baltradi, religieux du même ordre et du même pays que lui, ayant été accusé faussement d'avoir apostasié la foi chrétienne pour embrasser la loi de Mahomet et d'avoir ensuite quitté cette dernière religion, crime capital aux yeux des musulmans, fut martyrisé le 10 février 1645, en présence de plus de quarante mille spectateurs. A cette occasion le prélat fut arrêté, interrogé, et ayant confessé courageusement la foi, fut menacé de mort par les juges musulmans. Mais il montra le firman du Grand Seigneur qui l'autorisait, ainsi que les religieux de son ordre, à résider et à prêcher dans l'empire ottoman. Alors on le relâcha : mais son coadjuteur, le P. Subbiani, fut emprisonné pendant près d'un an et faillit être mis à mort. Il paraît, en rapprochant diverses circonstances, que le P. de Marchis tomba malade à Chio sur ces entrefaites et qu'il mourut bientôt après, car on voit que le P. Subbiani, après avoir été mis en liberté à son tour, se rendit à Smyrne, dont l'archevêque était retenu à Chio, et le *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques* des PP. Richard et Giraud dit que le P. de Marchis mourut vers 1645. C'était un pieux et savant religieux. Il est à regretter qu'on ne connaisse pas mieux les détails de sa carrière apostolique.

L'Eglise de Smyrne semble avoir été vacante pendant soixante ans avant d'être confiée au P. de Marchis; et comme le P. Subbiani fut nommé dès l'année 1645 vicaire apostolique de Constantinople, on ne nomme plus après lui aucun archevêque de Smyrne jusqu'à M. Duranti, qui mourut en 1712 à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

MARCIEN (Saint), évêque, missionnaire en Sicile et martyr au Ier siècle. — Il est honoré dans l'Eglise le 14 juin. Le Martyrologe romain rapporte qu'il fut sacré par l'apôtre saint Pierre qui l'envoya prêcher l'Evangile, et qu'après s'être acquitté de ce ministère, il fut tué à Syracuse par les Juifs.

MARCOU ou MARCULFE (vulgairement saint Marcou), prêtre normand, missionnaire dans sa patrie, moine et abbé au VIe siècle. — Il était originaire de Bayeux (Calvados), et sortait d'une famille noble et riche. Il fut élevé avec soin dans la piété, et reçut une instruction distinguée. Après la mort de ses parents, il quitta son pays, et renonça à ses biens pour se retirer à Coutances (Manche), dont saint Possesseur était alors évêque. Ce prélat le reçut dans son clergé, l'ordonna prêtre et l'établit missionnaire dans son diocèse. Dans les instructions que Marcou faisait aux fidèles, il insistait principalement sur la nécessité d'observer les obligations imposées par le

baptême, et de soutenir par des mœurs pures le titre glorieux de Chrétien. On assure que Dieu le rendit aussi puissant en œuvres qu'il l'était en paroles. Il bâtit ensuite un monastère à Nanteuil près de la mer, au lieu, dit-on, où se trouve aujourd'hui la paroisse de Saint-Marcou. On compte parmi ses disciples saint Crion, saint Domard, saint Hélier. Il permit à quelques-uns des plus fervents d'entre eux de se retirer dans l'île de Jersey pour y mener la vie d'anachorètes. Il y passa ensuite avec eux, et y fonda un monastère. Il fit encore d'autres pieux établissements, afin de peupler le pays de vrais serviteurs de Dieu. Sa mort arriva le 1er mai 558. Son corps fut enterré à Nanteuil par saint Lô, évêque de Coutances. Plus tard on le transporta dans le pays de Laon, à cause des incursions des Normands. — L'Eglise honore sa mémoire le 1er mai. Quant à saint Hélier, il était, dit-on, du pays de Liége (Belgique). La capitale de l'île de Jersey porte son nom, sans doute parce qu'elle lui doit son existence, comme tant d'autres villes d'Europe qui se sont formées autour de monastères aujourd'hui détruits et oubliés.

MARESCHI (Le P. Denys), Capucin italien, supérieur d'une mission de cet ordre envoyée au Congo, où elle est arrivée le 6 mars 1648. — Les religieux furent décimés par les maladies; ceux qui survécurent firent peu de progrès, par suite de leur difficulté à apprendre la langue du pays. Les interprètes dont ils se servaient profitaient de la vénération que le peuple portait aux missionnaires pour prélever de riches offrandes. Cet abus décria la religion chrétienne et ses ministres. Il y avait d'ailleurs un obstacle que tout le zèle des missionnaires ne put renverser, c'était la polygamie. Les nègres voulaient bien embrasser le christianisme, mais ils n'avaient pas le courage de renoncer à leurs passions, de réformer leurs mœurs déréglées, et ils prétendaient allier la croyance en Jésus-Christ, la pratique même des autres devoirs de la religion avec les désordres révoltants du paganisme. Cette contradiction ne se trouve pas seulement au Congo : c'est par toute la terre et dans tous les temps que les faiblesses du cœur et l'exigence des sens rendent l'homme inconséquent avec lui-même : *Video meliora proboque, deteriora sequor* (1). Les nègres, dominés par des passions ardentes et asssujettis à des coutumes enracinées, refusaient donc d'accepter le joug de l'Evangile. Mais une conquête précieuse vint dédommager les Capucins du peu de succès de leurs travaux. Les PP. Bonaventure de Carriglio et François de Veas, faisant mission dans la province d'Ovando, furent faits prisonniers par les Matambas et les Jagas qui avaient envahi le pays. Ils furent enchaînés et conduits à leur reine nommée Zingha, femme d'un caractère altier et cruel qui avait apostasié la religion chrétienne vingt ans auparavant. Elle les reçut avec distinction, écouta les exhortations qu'ils lui adressèrent pour la faire repentir du passé, et enfin ils eurent le bonheur de la convertir. Elle écrivit au pape, lui demandant un plus grand nombre de missonnaires pour travailler à la régénération de ses sujets. Le P. Antoine Marie de Monte-Pradone fut chargé de porter ses lettres à Rome. — *Voy.* Zingha.

MARIAMME, ville épiscopale de la Syrie, sous la métropole d'Apamée. — Elle a eu au moyen âge des évêques latins, dont on ne connaît que les deux suivants :

Denys : il mourut en 1450, et eut pour successeur Fr. Durand.

Durand (Fr. Durand Sapelli), Mineur, institué par le pape Nicolas V, le 6 septembre 1450.

L'époque où siégeaient ces deux prélats semble indiquer suffisamment qu'ils ne résidèrent point dans leur Eglise et qu'ils n'en eurent que le titre. Mais il est à croire qu'ils avaient eu des prédécesseurs dont les noms n'ont pas été conservés.

MARIE, chrétienne de 1er siècle, mère de Jean-Marc et suivant quelques-uns sœur de saint Barnabé. — Elle habitait Jérusalem, où sa maison servait d'asile aux apôtres durant les persécutions et leur fournissait un lieu sûr et convenable pour célébrer les divins mystères. C'était aussi un lieu d'assemblée pour les fidèles de la Ville sainte.

MARIE, princesse du Monomotapa, baptisée en 1561, par le P. Gonzalve Sylveira, Jésuite portugais. — Elle était mère de l'empereur, qui se convertit également et reçut au baptême le nom de Sébastien. Des Jésuites, les PP. Fernandez, de Toar et de Goes, évangelisèrent le pays avec quelque succès pendant plusieurs années : mais le catholicisme ne put y prendre racine et le Monomotapa est aujourd'hui à l'état sauvage. C'est une des contrées les moins connues du globe. — *Voy.* Sébastien et Sylveira.

MARIE, Indienne de la côté de Cumana (Amérique-Méridionale), convertie au commencement du XVIe siècle, par les Franciscains espagnols (*Voy.* Garcès). Las Casas, protecteur des indigènes Américains, se servit d'elle pour faire annoncer à ces naturels que le roi d'Espagne l'envoyait pour faire cesser les perfidies et les mauvais traitements dont ils étaient l'objet. Plus tard, lorsqu'on eut résolu le massacre des Espagnols et des missionnaires, interrogée sur le complot, elle le nia, mais laissa bien voir la vérité par son émotion et son trouble.

MARIE, princesse indienne du XVIe siècle, dont la conversion fut accompagnée de circonstances remarquables. — Elle était musulmane de naissance et petite-fille du roi de Dékan (Indoustan). Méale, son père, était l'héritier présomptif de la couronne. Les Portugais, pour des motifs de politique, ayant retenu ce prince à Goa avec sa famille, la jeune princesse eut connaissance de la religion chrétienne par les entretiens de quel-

(1) Ovid., lib. VII *Métam.*, vers. 20, 21.

ques dames portugaises et elle voulut embrasser cette loi. Son père l'avait promise en mariage à un prince mahométan : elle avait du reste tout à redouter de son ressentiment et de celui de sa mère, pour la résolution qu'elle venait de prendre. De l'avis du P. Rodriguez, Jésuite, elle réclama secrètement la protection du gouverneur. Ce gentilhomme, nommé Barretto, vint au nom du roi de Portugal la réclamer à son père comme chrétienne, lui déclarant qu'il était à sa connaissance qu'elle désirait le baptême. On avait eu soin que des dames Portugaises se trouvassent auprès d'elle en ce moment pour l'assister. En effet la princesse sa mère, informée de ce qui se passait, entra dans un violent transport de colère, et elle en serait venue aux dernières violences, si elle n'eût été retenue par la présence des dames étrangeres qui s'étant interposées, la couvrirent de leur protection. Au même moment le gouverneur parut, et la jeune princesse se jeta à ses pieds lui protestant que, de sa libre volonté, elle avait fermement résolu de devenir chrétienne. On la fit entrer dans une maison honorable où elle reçut l'instruction nécessaire, et elle fut baptisée solennellement le 15 août 1557, fête de l'Assomption. C'est en souvenir de ce jour qu'on lui donna le beau nom de Marie. L'exemple d'une princesse renonçant au trône qui l'attendait pour se revêtir de la robe baptismale fit la plus vive impression sur les esprits. Les mahométans et les idolâtres de l'île de Goa qui jusque-là étaient restés insensibles à tout le zèle et à toutes les exhortations des missionnaires, commencèrent à se convertir en grand nombre, et de cette époque date le mouvement qui se déclara parmi eux en faveur de la religion chrétienne. — *Voy.* Goa.

MARIE (Le P. Joseph de), Carme italien, missionnaire au XVII^e^ siècle dans l'Indoustan, puis évêque d'Hiéropolis, et premier vicaire apostolique du Malabar.

MARIE L'ANCIENNE (Sainte-), ville d'Amérique, bâtie sur le golfe de Darien dans les premières années du XVI^e^ siècle. Le premier évêché du continent américain y fut créé en 1514 par Léon X. Cette ville ayant été abandonnée en 1519 pour Panama, le siége épiscopal y fut également transféré à la même époque.— *Voy.* Darien.

MARIN (Fr. Jérôme), Augustin espagnol, né au Mexique, missionnaire en Chine au XVI^e^ siècle. — C'était un religieux pieux, instruit; il était né à Mexico (Amérique), et il exerçait à ce qu'il paraît le ministère apostolique dans les îles Philippines (Océanie), lorsqu'il fut choisi en 1575 pour être adjoint au P. Martin de Errada qu'on envoyait en Chine. — Ils y furent bien accueillis, même par un vice-roi (probablement celui de Canton), mais ils ne purent obtenir l'autorisation de prêcher la foi librement, et ils n'y séjournèrent que du 5 juillet au 14 septembre. C'est tout ce qu'on sait de Fr. Jérôme Marin. — *Voy.* Martin de Errada.

MARIN (Fr.), Mineur, missionnaire en Orient au XV^e^ siècle. — Il fut envoyé à la fin du règne de Sixte IV (1471-1484) en qualité de nonce du Saint-Siége dans le royaume de Perse et dans d'autres Etats d'outre-mer avec les pouvoirs les plus amples pour la réunion des hérétiques et des schismatiques du Levant. Je ne trouve aucune indication ultérieure sur ses travaux, sa mort et le succès qu'avait eu sa mission.

MARMOITON (Fr. Blaise), Mariste français, du diocèse de Clermont, missionnaire en Océanie. — Il est parti de Toulon au mois d'avril 1843 avec trois autres frères de la même société et du diocèse de Clermont. Ils accompagnaient M. Douarre, leur compatriote, évêque d'Amata, et les PP. Calinon, Bréheret, Roudacre, Rougeyron et deux autres, tous religieux de la société de Marie, envoyés dans les îles de l'Océanie centrale.

MARNAN (Saint), évêque écossais du VI^e^ et VII^e^ siècle. — Le siége qu'il occupait n'est pas indiqué; l'époque de sa mort est la seule date qu'on cite dans son histoire. Aïdan, roi des Ecossais, qui défit Ettrelfrid, roi païen des Anglais northumbres, attribua sa victoire aux prières de saint Marnan. Plein de reconnaissance envers Dieu, il recommanda à son fils Eugène IV, qui lui succéda peu de temps après, de traiter les prisonniers avec bonté pour les gagner à Jésus-Christ, et ce moyen réussit merveilleusement pour la gloire de notre religion. Saint Marnan instruisit encore des vérités du christianisme les deux rois northumbres Oswald et Oswi, et il mourut dans la province d'Anandale en 620. C'est tout ce que Godescard rapporte sur ce saint évêque.

MARSE (Saint), prêtre, missionnaire en France au III^e^ siècle et compagnon de saint Pérégrin, premier évêque d'Auxerre. — Il coopéra aux travaux apostoliques de ce prélat, qui convertit beaucoup d'idolâtres, mais on ne sait rien de particulier sur sa vie et ses actions, sinon qu'il fut envoyé de Rome ainsi que saint Pérégrin, saint Corcodème, saint Jovin et saint Jovite par le pape saint Sixte II.

MARTEL (Fr. Pierre), Mineur français de la province de Narbonne, missionnaire au XIV^e^ siècle dans le Tchaggathaï, royaume mongol de l'Asie centrale, qui correspond aux pays nommés aujourd'hui Turkestan, ou Tartarie indépendante, Petite-Boukharie et Dzoungarie ou Tartarie chinoise.— Fr. Richard de Bourgogne, Mineur français, était chef de cette mission et évêque d'Ili-Balik (*Balik*, en mongol, veut dire *résidence*).— La ville d'Ili existe encore; elle est soumise à la Chine, ainsi que toute la contrée qui en dépend. Les Frères Mineurs avaient au moyen âge jeté dans ces pays ignorés les fondements d'une chrétienté qui excitait les plus belles espérances; mais la persécution musulmane ne tarda pas à détruire ce que le zèle religieux avait édifié. L'évêque français et ses six missionnaires, dont un était Espagnol, trois Italiens, un Français et le dernier Indien noir, furent martyrisés au mois de juin 1342. On leur trancha la tête après leur avoir fait subir

mille outrages et de cruelles mutilations qui ne les empêchaient pas de prêcher Jésus-Christ et de combattre l'Alcoran. — Fr. Martel était laïque; il fut compris dans la persécution et mis à mort avec son évêque et ses cinq confrères. — *Voy.* RICHARD DE BOURGOGNE, PASCAL DE VITTORIA.

MARTIN (SAINT). — Le Martyrologe romain fait mention le 1er juillet d'un saint Martin, qui mourut à Vienne en France et auquel il donne le titre de disciple des apôtres. Il aurait par conséquent vécu dans le Ier siècle de l'Eglise.

MARTIN, catéchiste tong-kinois au XVIIe siècle.— Il est cité entre tous les autres qui gagnèrent tant d'âmes à Jésus-Christ, parce que dans la seule année 1667 il avait baptisé de sa propre main six cents païens. Ce beau trait est tout ce qu'on sait de lui.

MARTIN, prêtre savoyard, du diocèse de Moutiers en Tarantaise, membre de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris et missionnaire en Orient. — Il est parti de Bordeaux au mois de décembre 1842 pour le séminaire chinois de Pulo-Pinang (Indo-Chine, côte de Malacca) avec sept autres prêtres français de la même société : M. Favre, d'Orléans, aussi envoyé au collége de Pinang; M. Luquet et M. Virot destinés pour l'Indoustan; M Sohier et M. Degoust pour la Cochinchine ; M. Journet pour le royaume de Siam, et M. Venault dont la destination définitive devait être ultérieurement fixée. De ces huit missionnaires, deux, M. Luquet et M. Sohier, sont devenus évêques; deux autres sont morts, M. Virot et M. Journet. Peut-être même y en a-t-il encore parmi les quatre autres; car les apôtres passent vite dans ces climats brûlants et malsains où la misère, les fatigues et les persécutions éclaircissent continuellement leurs rangs.

MARTIN (VINCENT), prêtre italien de la congrégation des Oblats de Turin, missionnaire dans l'empire Birman. —Il est parti de Civita-Vecchia (Italie centrale), le 14 août 1845, pour le vicariat apostolique d'Ava et Pégu avec un autre prêtre, M. Farnelli et trois clercs de la même société, MM. Parazza, Pregni et Bazalla. M. Martin est désigné dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, qui ont annoncé son départ sous le nom de Vincent Martin de Mezze, province d'Ivrée. Je pense que Mezze n'est pas son nom, mais le nom de son pays ; quant à la province d'Ivrée et à celles de Turin, d'Albe, d'Asti et de Brielle d'où sortent les quatre autres missionnaires envoyés en même temps que M. Martin, ce sont les provinces de la congrégation des Oblats : on sait que chaque ordre religieux, chaque société ou congrégation est partagée pour son gouvernement intérieur en provinces comprenant une certaine étendue de pays dont tous les couvents ou toutes les maisons sont soumises à la direction d'un religieux appelé provincial.

MARTIN DE DUME (SAINT), Hongrois (1), missionnaire au VIe siècle en Espagne et en Portugal, puis successivement évêque de Dume et archevêque de Braga (Portugal). — Il était originaire de la Pannonie, et il se rendit si habile dans les sciences qu'au jugement de saint Grégoire de Tours, il surpassait tous ceux de son siècle. Après avoir fait un pèlerinage en Palestine pour visiter les Lieux-Saints, il passa dans la Galice où les Suèves qui professaient l'hérésie arienne, avaient établi leur domination. Martin instruisit dans la foi leur roi Théodomir qui avait été guéri de la lèpre par l'intermédiaire de saint Martin de Tours, Pannonien aussi. Par ses prédications le nouvel apôtre remena cette partie de l'Espagne à l'unité catholique. Il y bâtit vers l'an 360 plusieurs monastères, entre autres celui de Dume dont il prit la conduite. Dume était situé près de Braga, qui est aujourd'hui en Portugal. Les évêques de la province érigèrent ce monastère en évêché par respect pour le mérite extraordinaire de Martin qu'ils élevèrent sur le nouveau siége en 567. Les rois des Suèves voulurent qu'il fût évêque de leur cour. Le prélat continua son premier genre de vie et gouverna toujours les religieux avec une parfaite régularité.

On le transféra ensuite sur le siége de Braga, métropole de toute la Galice. Cette ville avait reçu la foi dès les premiers siècles.

Saint Martin a toujours été regardé comme une des plus brillantes lumières de l'Eglise d'Espagne, et comme un des plus beaux ornements de l'état monastique. Fortunat dit qu'il avait hérité du nom et du mérite de saint Martin de Tours. Il n'a pas moins servi l'Eglise par ses écrits que par ses vertus et ses travaux apostoliques. Sa bienheureuse mort arriva en 580, le 20 mars, jour auquel il est honoré dans l'Eglise. Son corps a été transféré de Dume à Brague en 1606.

L'Eglise de Brague ayant été délivrée de bonne heure du joug des Sarrasins, et l'établissement de la foi y remontant à la plus haute antiquité, ses archevêques ont prétendu longtemps à la primauté de toute l'Espagne,

(1) Je ne me dissimule pas que ce mot n'est pas parfaitement exact. Il n'y avait pas alors de Hongrois dans le pays connu aujourd'hui sous le nom de Hongrie. Par la même raison, on ne doit pas appeler Français un Gaulois des premiers siècles, ni Espagnol un Goth, ou un Suève de la péninsule Ibérique, ni surtout Anglais un Breton de la Grande-Bretagne avant l'invasion de ce pays par les Angles et les Saxons. Il est également inexact de parler du Portugal au VIe siècle, puisqu'alors il n'existai rient de ce nom-là, etc. Mais il faudrait être trop puriste pour s'astreindre à ne jamais donner aux personnes d'autrés dénominations de nationalité que celles qui sont applicables à leur époque, et aux lieux d'autres noms que ceux en usage dans le temps dont on parle. Le lecteur s'oriente plus vite et plus facilement lorsqu'on rapporte tout à la géographie actuelle.

que les siéges de Tolède et de Séville revendiquent également. Aujourd'hui ils sont reconnus sans contestation pour primats du Portugal.

MARTIN (Le P.), Jésuite français, missionnaire dans le Levant à la fin du XVII^e^ siècle et au commencement du XVIII^e^. — Il exerça son zèle en particulier dans l'île de Chio. Les Jésuites étaient établis depuis près de cent ans dans cette île où ils avaient un collége et ordinairement huit ou dix religieux, lorsque les Vénitiens prirent la ville de Chio aux Turcs en 1694, puis la leur abandonnèrent l'année suivante. Ceux-ci y entrèrent en commettant les plus horribles désordres. Croyant que la population latine de l'île était de connivence avec les Vénitiens, ils proscrivirent l'exercice de la religion catholique sous peine de mort, abattirent ou changèrent en mosquées les églises latines, en sorte que la religion catholique faillit être anéantie dans le pays. L'évêque, son clergé, tous les religieux avaient été obligés de fuir. Quatre des principaux catholiques furent mis à mort. C'est au roi de France Louis XIV, au comte de Pontchartrain, secrétaire d'Etat de ce prince, à M. de Castagnères son ambassadeur à la Porte, que l'église de Chio dut sa conservation. M. de Rians, consul français à Smyrne, eut ordre d'envoyer à Chio un vice-consul avec le P. Martin pour chapelain. Cette mesure fut confirmée par lettres patentes du roi en date de 1696 et 1699. Le P. Martin se trouvait ainsi dans une entière liberté d'action, les Turcs ni les Grecs n'ayant aucune autorité sur lui. Dès qu'on vit une chapelle ouverte sous la protection de la France, on s'y porta avec empressement pour recevoir les sacrements; bien que la persécution continuât vivement (1696-1699) contre les catholiques principalement à l'instigation des Grecs qui les faisaient accabler d'avanies, peu à peu les Jésuites revinrent. Ils furent suivis du vicaire général avec quelques prêtres ; les catholiques n'étant plus abandonnés reprirent courage. Le P. Martin et ses confrères travaillaient avec un zèle infatigable pour procurer à tous les secours de la religion. On ne peut exprimer les extrêmes fatigues que ces missionnaires eurent à essuyer, étant presque les seuls à soutenir et à encourager tant de monde. Aussi de six qu'ils étaient, deux succombèrent au travail et moururent : c'étaient les PP. Albertin et Ottaviani. Enfin le calme succéda à cette tempête (dans les premières années du XVIII^e^ siècle), et les choses se rétablissant peu à peu, les religieux des autres ordres commencèrent à revenir un à un. Le P. Martin les recueillit tous avec joie dans la chapelle, qui était comme l'église commune des catholiques, et la seule qu'ils eussent. Les prédications, les offices, les catéchismes s'y faisaient chaque jour sous la protection de la France avec un grand concours de peuple.

Cependant les avanies n'avaient pas entièrement cessé : chaque fois qu'il venait un nouveau pacha (gouverneur) ou un nouveau cadi (juge), les Grecs faisaient rançonner les Latins. En 1709, on arrêta même quatre chefs des principales familles catholiques avec un Jésuite, le P. Stanislas d'Andria : ils furent chargés de fers et jetés dans une galère qui les mena à Rhodes d'où ils ne revinrent qu'après quatre mois de souffrances et moyennant une exaction de 300 écus par tête. Le P. Tarillon qui rendait compte de tous ces faits à M. de Pontchartrain par une lettre en date du 4 mars 1714, se trouvait à Chio lorsque les confesseurs y revinrent. Malgré les persécutions, le nombre des latins croissait de plus en plus. En 1714 on en comptait plus de 7,000 sur 100,000 chrétiens qu'il y avait dans toute l'île. Beaucoup, sans quitter le rit grec, ne se confessaient qu'à des prêtres latins. Il y avait aussi, sur les galères des Turcs, environ 1,200 esclaves italiens, espagnols, allemands, français, ces derniers au nombre d'une centaine. Les Jésuites prenaient soin de tous ces malheureux. L'un d'eux, le P. Gorré, y mourut en 1711 des fatigues essuyées dans l'exercice de son ministère.

Il paraît que le P. Martin était encore à Chio en 1714. Depuis lors aucune relation ne parle de lui. On ignore par conséquent l'époque de sa mort et la durée de son apostolat.— *Voy.* CACHOD.

MARTIN (JACQUES), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères. — Il partit pour les missions en 1754. Le Catalogue que M. Luquet a donné à la fin de ses *Lettres* à l'évêque de Langres ne détermine point la contrée à laquelle il était destiné. On ignore également quelle fut la durée de sa carrière apostolique et à quelle époque il mourut. M. Martin était de Caen (Calvados), dans le diocèse de Bayeux en Normandie.

MARTIN (JACQUES), prêtre savoyard, du diocèse d'Annecy, membre de la congrégation des missionnaires de Saint-François de Sales et missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Bordeaux le 7 juin 1845 avec trois autres prêtres et deux frères de la même société et du même diocèse : c'étaient M. Lavorel, M. Tissot et M. Thévenet, prêtres, et les FF. Carton et Fontanel. Ils se rendaient tous les dix à Pondichéry, pour passer de là dans le vicariat apostolique de Vizagapatam, entre Madras et Calcutta, nouvellement confié à leur congrégation. Ce sont les premiers missionnaires qu'elle ait envoyés au dehors. Ils sont arrivés à Pondichéry le 8 septembre après une heureuse navigation.

MARTIN, prêtre français du diocèse de Digne, et de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti du Havre pour Pondichéry le 15 avril 1847 avec quatre autres prêtres de la même société envoyés à la même destination : ce sont M. Bruyures du Puy, M. Vauthier de Besançon, M. Bonjeau et M. Boyer, tous deux de Clermont.

MARTIN (Fr.), Mineur, missionnaire au XIV^e^ siècle dans les pays que nous appelons aujourd'hui Russie-Baltique, fut martyrisé par les Livoniens barbares et idolâtres. —

Son compagnon, Fr. Ulric, fut pris au moment où il prêchait Jésus-Christ, un crucifix à la main, et on le coupa en morceaux. Fr. Martin qui célébrait les saints mystères fut d'abord jeté en prison, puis comme il confessait généreusement la foi avec une constance inébranlable, on se mit à le torturer; entre autres tourments, on fit pénétrer par son gosier un long et mince tissu de soie qu'on retira ensuite avec violence, de manière qu'il entraîna avec lui une partie des intestins. Enfin on le pendit et on livra son corps en pâture aux chiens et aux bêtes fauves. Mais leurs dents le respectèrent, et une sœur du duc de Livonie qui était chrétienne et même religieuse, donna la sépulture au martyr dans le couvent qu'elle habitait. Ainsi le christianisme n'était pas absolument inconnu dans ces pays sauvages : d'un côté, les catholiques latins sur les côtes de la Baltique, de l'autre les chrétiens grecs russes dont l'antique capitale Nowgorod n'était pas très-éloignée; enfin au cœur même du pays, on voit une princesse de la famille régnante qui faisait profession de la vie religieuse. Malgré ces circonstances favorables et tout le zèle des missionnaires, la masse des Livoniens résista encore longtemps à la foi qui a civilisé le monde : même aujourd'hui la religion n'y règne guère que d'une manière superficielle. — *Voy.* ULRIC.

MARTIN (JEAN DE SAINT-), Jésuite portugais, massacré en 1570 avec quarante autres missionnaires qui se rendaient comme lui dans les missions du Brésil. — *Voy.* ARIDO et d'ACOSTA.

MARTIN DE CHIARI (Fr.), Prêcheur de la congrégation des Frères-Unis, archevêque de Naxivan en Arménie sous le pape Martin V, en 1419. — Il succéda à Mictareus et fut remplacé en 1423 par Fr. Pierre, du même ordre et de la même congrégation. Il est le huitième archevêque de Naxivan depuis le B. Barthélemy le Petit.

La congrégation des Frères-Unis était composée de religieux arméniens qui suivaient les statuts de l'ordre de Saint-Dominique. Il est possible cependant qu'il y ait eu parmi eux quelques Italiens, et le nom de F. Martin de Chiari semble montrer qu'il était de cette nation.

MARTIN DE ERRADA (Le P.), Augustin espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines (Océanie), et dans la Chine. — Il était de Pampelune en Navarre et fut envoyé en 1555 aux îles Philippines avec le P. André de Urdaneta, et trois autres Augustins qui accompagnaient Michel de Legaspi chargé d'en faire la conquête pour l'Espagne. En 1556, on bâtit la ville de Zebu ou Nom-de-Jésus, où les Augustins eurent leur premier monastère. C'est seulement en 1571 que Legaspi aborda dans l'île de Luçon, où il fonda la ville de Manille. Un pirate chinois, nommé Limahon, vint en 1574, avec deux ou trois mille aventuriers, attaquer cette nouvelle colonie; mais il fut repoussé. Cette circonstance donna occasion de faire une tentative apostolique sur la Chine. Un capitaine chinois chargé par son gouvernement d'observer Limahon qui avait tenu tête aux flottes de l'empereur, le suivit jusque dans Manille, et s'aboucha avec le gouverneur espagnol Legaspi. Ce dernier crut l'occasion favorable pour faire pénétrer l'Evangile en Chine; il pria le P. Alphonse d'Avarado, provincial des Augustins de lui désigner quelques missionnaires pour les envoyer dans ce vaste empire. Ce vénérable vieillard s'offrit lui-même; mais son grand âge ne permettait pas d'agréer une telle proposition. Alors le choix tomba sur le P. Martin de Errada, un des premiers religieux arrivés aux Philippines en 1555 avec le P. André de Urdaneta. Par conséquent il y avait vingt ans qu'il exerçait les fonctions apostoliques dans l'archipel, et il venait de remplir la charge de provincial. Il brûlait d'un tel désir de convertir les Chinois qu'après avoir étudié leur langue il avait proposé à des marchands de cette nation venus aux Philippines de l'emmener comme esclave dans leur patrie, dont il croyait s'ouvrir ainsi l'entrée. On leur adjoignit un autre religieux, Fr. Jérôme Marin, né à Mexico (Amérique). C'était un homme pieux et instruit. Le gouverneur Legaspi remit au capitaine chinois des présents, et tous les esclaves de sa nation que les Espagnols avaient pris à Limahon. Le 5 juillet 1575, les deux Augustins abordèrent en Chine dans un port nommé Tansuse : le mandarin de Chincheo leur fit bon accueil et les envoya au vice-roi de la province. Ils firent un trajet de trente lieues portés en palanquins. Le vice-roi qui résidait au Aucheo les reçut honorablement et leur fit des présents; mais quant à l'alliance qu'ils proposaient entre l'Espagne et la Chine, et l'autorisation qu'ils demandaient pour exercer leur ministère apostolique, le vice-roi en référa à l'empereur. En attendant la réponse de Pékin, les religieux achetèrent beaucoup de livres chinois, et visitèrent les pagodes ou temples d'idoles; ils crurent y voir des symboles de la Trinité et de l'Incarnation. Le gouverneur leur ayant exprimé le désir de voir quelque pièce d'écriture de leur main, ils lui copièrent l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, et les dix Commandements de Dieu, mettant la traduction chinoise en regard du texte espagnol. Le vice-roi prit grand plaisir à la lire. Quelque temps après il les congédia avec de riches présents pour le gouverneur espagnol des îles Philippines, en disant qu'ils pourraient revenir quand ils amèneraient Limahon mort ou vif. Ils quittèrent donc Auchéo, et retournèrent à Tansuse par Chinchéo; et après de nouvelles fêtes, le capitaine chinois qui les avait amenés fut chargé de les reconduire à Manille. Ils apprirent en route que Limahon bloqué par les Espagnols était parvenu à s'évader et à passer dans l'île Formose avec une partie de ses troupes. Ce contre-temps déconcerta le capitaine chinois et surtout les missionnaires; il aurait embrassé la religion chrétienne dont on lui avait expliqué les dogmes, mais il redoutait le châtiment infligé dans

sa patrie à ceux qui abandonnaient le culte national. Il dit qu'on réussirait aisément à convertir les Chinois si on gagnait d'abord l'empereur, au moyen d'une ambassade que lui enverrait le roi d'Espagne. Philippe II, à qui la relation du P. Martin de Errada fut envoyée en 1576, nomma pour son ambassadeur auprès de l'empereur chinois le P. Jean Gonzalès de Mendoza, Augustin; mais à cause de divers contretemps cette légation n'eut pas de suite. Quant au P. Martin de Errada, après sa tentative infructueuse sur la Chine, il n'est plus parlé de lui dans la suite. Il y a lieu de croire qu'il termina sa carrière apostolique dans les îles Philippines.

MARTIN DE SPOLÈTE, Fr. Mineur italien, missionnaire au XVI^e^ siècle dans l'empire de Maroc, où il reçut le martyre. — C'est en 1530 qu'il passa dans le royaume de Fez avec le dessein de convertir les musulmans à la foi. A son arrivée, il alla visiter le roi et son beau-frère : ce dernier était bienveillant pour les Chrétiens. Les deux princes instruits de sa résolution lui promirent qu'en ce qui les concernait, ils lui seraient favorables : mais ils voulurent le détourner de son projet. Cette opposition ne fit qu'allumer le zèle du religieux ; il commença à entrer en discussion avec les docteurs mahométans, dont plusieurs furent bientôt convaincus, en sorte que les Maures s'attachèrent à lui en assez grand nombre. Il eut aussi plusieurs controverses, en présence du roi, avec les principaux rabbins juifs qui, vaincus par ses raisonnements, cherchèrent, pour lui répondre, à allumer le fanatisme des musulmans, en persuadant aux assistants et au souverain que le missionnaire était inspiré par le diable; qu'il avait un démon familier, qu'il fallait le chasser du pays, sans quoi on courait le danger que la multitude et les Chrétiens fascinés par ses discours n'excitassent une révolution et ne dépouillassent le roi de ses États. Le beau-frère du monarque, qui affectionnait particulièrement Fr. Martin, le fit appeler et lui dit devant le roi et son conseil de mettre fin à ses prédications et à ses conférences et de retourner au pays chrétien. Le religieux répondit qu'il n'était venu que dans la vue de propager la foi dont il faisait profession et de tirer les musulmans de Fez de leur aveuglement; qu'il persévérerait dans sa généreuse entreprise ; que les Juifs n'étaient que des imposteurs qui cherchaient à perdre les Maures; que, pour lui, persuadé de la vérité qu'il prêchait, il n'hésiterait pas à entrer dans une fournaise ardente pour faire passer sa conviction dans leurs cœurs, si on lui promettait de reconnaître Jésus-Christ qui l'aurait fait triompher des flammes.

Le roi et son beau-frère promirent de se convertir, si en effet le feu venait à le respecter. On fixa le jour de l'épreuve, qui devait avoir lieu dans une rue de Fez, appelée la rue des Chevaux. On y apporta beaucoup de bois sec dont on forma un bûcher, en y ménageant une fournaise et une grande entrée. Le religieux, exact au rendez-vous, s'agenouilla devant un crucifix, et sa prière terminée, il s'avança nu, les reins seulement couverts d'une toile, et fit signe de mettre le feu. Ceci se passait en présence du roi, de son beau-frère, de ses femmes, de ses enfants, de son conseil, d'une foule de Mahométans, de Juifs et d'esclaves chrétiens. On mit donc le feu au bois qui s'enflamma et brûla avec impétuosité: le pieux Franciscain, soutenu par la foi et l'espérance qu'il avait en Jésus-Christ, s'approcha de l'entrée de la fournaise, et faisant le signe de la croix se jeta dans le feu. Il s'y agenouilla, le visage tourné vers l'orient, fit son oraison pendant le temps que devait durer la récitation de quatre *Pater* et trois *Credo* que quelques Chrétiens devaient dire pour lui et pour la conversion des infidèles. Le missionnaire se releva ensuite et sortit sans avoir reçu aucune atteinte du feu. Mais en ce moment un Maure fanatique lui enfonça sa lance dans la poitrine, un autre lui lança une tuile qui lui brisa la tête, en sorte qu'il mourut martyr.

Les esclaves chrétiens recueillirent quelques restes précieux de son corps et de la toile qui le couvrait. Au contact de ces objets vénérables, plusieurs malades recouvrèrent la santé. On crut que le roi, gagné par les Juifs, avait aposté des Maures avec ordre de le tuer s'il sortait sain et sauf du bûcher. Tant d'aveuglement, dira-t-on, n'est pas croyable en présence d'un miracle si éclatant. Je conviens que ce n'est pas excusable, mais il me semble qu'on peut le concevoir aisément. A part même l'obstination des préjugés, et l'endurcissement du cœur, la simple ignorance suffit pour l'expliquer. On regardait ce vil chrétien comme voué au démon, comme un homme habile dans la science des maléfices, et opérant des choses prestigieuses par un pouvoir diabolique. On le regardait comme un être exécrable et on croyait faire une chose méritoire, venger l'honneur de Dieu en l'exterminant.

Les deux bourreaux du Fr. Martin de Spolète portèrent bientôt la peine de leur crime: ils périrent misérablement huit jours après. Celui qui lui avait porté le coup de lance fut tué; l'autre qui lui avait jeté une tuile eut la tête fendue par une pierre qui tomba d'en haut.

On croit, avec quelque vraisemblance, que Fr. Martin de Spolète est le même que Fr. André de Spolète, religieux du même ordre, de la même nation, de la même ville, qui aurait été martyrisé à Fez deux ans plus tard dans des circonstances à peu près semblables. Les différents chroniqueurs auront parlé du même personnage sous deux noms différents.

MARTIN DE TRUXILLO ou TRUGILLO et TRUJILLO, qui se prononce de même dans les langues ibériques, religieux espagnol ou portugais de l'ordre des Frères Prêcheurs, et missionnaire dans l'Indoustan au commencement du XVI^e^ siècle. — Il fut un des douze premiers Dominicains envoyés aux Indes par la route maritime qu'on venait de découvrir (le cap de Bonne-Espérance), et partit en 1503 avec Fr. Dominique de Souza, vicaire général. C'est dans le Malabar et en particulier dans le royaume de Côlam ou

Koulan qu'ils exercèrent leur zèle apostolique ; leurs travaux s'étendaient aussi à d'autres contrées voisines, et plusieurs idolâtres furent éclairés par eux des lumières de la foi. Un évêque Dominicain leur était adjoint par les soins du roi de Portugal, pour faire les fonctions qui exigent ce caractère sacré : c'était le P. Edouard Nuñez, évêque de Laodicée, qui mourut en 1528. Quant au P. Martin de Truxillo et à ses douze compagnons, on n'a aucun détail particulier sur eux.

MARTINEAU (Bernard), d'Angers, missionnaire français de la congrégation des Missions Etrangères. — Il partit en 1678 pour l'Asie orientale, devint vicaire apostolique de Siam, puis fut chargé d'exercer la même fonction en Chine, mais il mourut pendant le voyage, dans l'île de Naï-Nan, le 25 août 1696.

Ces indications sont tirées du catalogue que M. Luquet a inséré à la fin de ses *Lettres* à l'évêque de Langres. Il est à regretter qu'elles ne soient pas plus précises et que les dates n'y soient pas mieux déterminées. La carrière apostolique de M. Martineau aurait duré 18 ans, de 1678 à 1696. C'est donc dans cet intervalle qu'il a dû être vicaire apostolique de Siam. M. Laneau exerça cette fonction depuis 1662 jusqu'à 1696, époque de sa mort ou au moins jusqu'à l'an 1684, qu'il devint administrateur général des missions. D'un autre côté on voit que M. Ferreux, évêque de Sabula et vicaire apostolique de Siam, mourut le 11 janvier 1698. Ce dernier ne paraît pas avoir été sacré, et bien qu'il fût en mission depuis l'an 1680, il y avait sans doute peu de temps qu'il était nommé vicaire apostolique de Siam quand il mourut. C'est donc entre les années 1684 et 1696 qu'il faut placer l'administration de M. Martineau à Siam. Maintenant dans quelle partie de la Chine était-il nommé vicaire apostolique, lorsqu'il mourut à Naï-Nan? Je l'ignore. La congrégation des Missions-Etrangères avait alors une influence générale sur les missions de ce vaste empire et n'y était pas localisée comme aujourd'hui dans cinq ou six provinces.— Aucun titre d'évêché *in partibus* n'est assigné à M. Martineau ; cependant son nom est précédé d'une croix + signe ordinaire de l'épiscopat, en sorte qu'il est encore incertain s'il fut évêque ou non. On sait que la charge de vicaire apostolique est assez souvent exercée par de simples prêtres, et qu'elle n'implique point nécessairement le caractère épiscopal.

MARTINEZ (Le P. Barthélemy, Dominicain espagnol ou portugais, missionnaire en Chine au commencement du XVII^e^ siècle. — Il fut envoyé dans le Céleste Empire en 1612 avec un autre religieux de son ordre par le P. Jean de la Piété, évêque de Macao et vicaire apostolique : mais par suite des difficultés qu'ils rencontrèrent ils ne purent s'y établir. C'est tout ce qu'on sait de ces deux missionnaires. Le compagnon du P. Martinez s'appelait le P. Thomas Mayor. Quant au P. Jean de la Piété, ou Jean d'Abrantès, il était également tiré de l'ordre de Saint Dominique. — *Voy.* Jean de la Piété.

MARTINEZ (Le P. François), Dominicain portugais ou espagnol, missionnaire dans l'Inde au XVI^e^ siècle. — Il partit en 1503 avec Fr. Dominique de Souza, vicaire général, et dix autres religieux du même ordre. Cette colonie apostolique évangélisa principalement le Malabar, le royaume de Côlam ou Koulan. Un évêque Dominicain y exerçait son zèle en même temps, c'était le P. Edouard Nuñez, évêque de Laodicée. On ne sait rien de particulier sur le P. Martinez : l'époque et le lieu de sa mort ne sont pas rapportés.

MARTINI (Le P. Martin), Jésuite italien, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle. — Il naquit à Trente dans le Tyrol en 1614, fut admis dans la société de Jésus à 17 ans et après avoir fait un cours de philosophie au collége Romain, fut désigné pour les missions de la Chine. Je ne trouve nulle part l'époque à laquelle il quitta l'Europe pour se rendre aux Indes ; mais comme il fut témoin oculaire de la révolution de 1644 qui plaça une famille tartare sur le trône de Chine, et que les Jésuites n'envoient guère leurs sujets dans les missions avant 30 ans, âge qu'il avait alors, on doit en inférer qu'il partit vers 1640 ou 1642. Il employa quatre ans à étudier la langue et les mœurs des habitants et fut ensuite élu supérieur de la mission de Hang-Tchéou, dans la province de Tché-Kiang. Feller dit qu'il instruisit les savants chinois dans la religion et dans les sciences, c'est-à-dire qu'il s'adressa aux classes instruites, persuadé que leur exemple entraînerait plus facilement la multitude ; les Européens étant bien supérieurs aux Chinois dans les sciences, et ceux-ci étant néanmoins fort curieux d'astronomie, de mathématique, de physique, etc., le P. Martini leur communiquait les notions de toutes ces branches des connaissances humaines qu'il faisait ainsi servir de passeport à la religion, à l'exemple des autres Jésuites ses confrères Ricci, Schall, Verbiest, etc.

Chargé en 1651 d'aller à Rome pour y exposer l'état et les besoins des missions, il courut de grands dangers dans la traversée. D'abord il fut fait prisonnier par les Hollandais et retenu à Batavia. Puis le navire sur lequel il s'était embarqué, poussé par la tempête vers les côtes d'Irlande et d'Angleterre, fut porté jusqu'à la pointe de la Norvége, d'où le P. Martini fut obligé de revenir en Hollande. Il passa ensuite en Italie en traversant l'Allemagne, et il ne parvint à Rome qu'en 1554, trois ans après avoir quitté Pékin. Aujourd'hui on fait le voyage de Chine en moins de deux mois et les jours de départ et d'arrivée sont prévus avec certitude, à quelques jours près. Il est bon de faire quelquefois ces rapprochements afin d'avoir une idée des dangers et des fatigues que souffraient les missionnaires d'autrefois.

Le P. Martini rapportait plusieurs remarques curieuses sur la géographie et l'histoire de la Chine. Il les publia à Anvers et à Rome (voir plus bas ses ouvrages). Puis aussitôt qu'il eut rendu compte à ses supérieurs du motif de son voyage et qu'il eut réglé les affaires qui l'avaient appelé en Europe il fut envoyé en Portugal où il s'embarqua pour retourner

en Orient avec treize jeunes missionnaires ou dix-sept, d'après la Biographie de Michaud. Son vaisseau fut encore battu des tempêtes; il tomba entre les mains des pirates qui le traitèrent avec beaucoup d'inhumanité : enfin après une navigation de deux années, pendant lesquelles sept de ses compagnons avaient succombé, il aborda, excédé de fatigues, au port de Macao. Il se hâta d'entrer dans la province qu'il était chargé d'évangéliser (le Tché-Kiang), où il opéra un grand nombre de conversions : il répara et embellit les anciennes églises et en construisit de nouvelles. Il se disposait à entreprendre de plus grandes choses lorsqu'il tomba malade. Ses talents et ses vertus lui avaient valu l'amitié des mandarins qui lui rendirent de fréquentes visites et ne négligèrent rien pour lui procurer quelque soulagement. Il supporta avec patience et résignation les douleurs dont il était affligé et mourut à Hang-Tchéou, le 6 juin 1661, emportant les regrets de tout le monde. Il n'avait que 47 ans et était missionnaire depuis près de vingt ans. Malgré tant de travaux, tant de voyages, de fatigues et de soins apostoliques, il a pu encore dans une carrière si courte composer les ouvrages suivants qui ne sont pas sans mérite et ont fait longtemps autorité. 1° Atlas chinois, (en latin *Atlas Sinicus*), in-fol., Anvers, 1654. C'est ce qu'on avait de plus exact pour la description de l'empire de Chine avant les travaux du P. du Halde. M. Pauthier, dans sa *Chine pittoresque*, 1837, en donne encore de longs extraits. Il aurait dû peut-être mettre le lecteur en garde contre un peu d'exagération, défaut commun au P. Martini et aux autres missionnaires Jésuites qui ont écrit sur la Chine. 2° *Première décade de l'histoire chinoise* (en latin), in-4 et in-8. Cette histoire va jusque vers le temps de la naissance de Jésus-Christ. Le Pelletier l'a traduite en français en 1692, deux vol. in-12. On y trouve des choses fort curieuses. Elle a encore été traduite en plusieurs langues et méritait de l'être; car ce livre, tiré par le P. Martini d'un original chinois, est le premier ouvrage traduit du chinois où l'on ait pu trouver des détails sur les événements de l'histoire chinoise dans les temps qui ont précédé l'ère chrétienne. 3° Une bonne *Histoire* en latin *de la guerre des Tartares contre la Chine* et de la conquête qu'ils ont faite de ce pays. Rome, 1654 in-12. L'auteur avait été témoin oculaire de ce qu'il rapporte, et M. Pauthier, qui cite et suit cet ouvrage, dit qu'on ne saurait guère adopter un meilleur guide. 4° Une *Relation du nombre et de la qualité des Chrétiens chez les Chinois*, in-12.

Le P. Martini a de plus traduit du latin en chinois des traités : *Sur l'existence et les attributs de Dieu*; — *Sur l'immortalité de l'âme*, par le P. Lessius; — *Sur l'amitié* (c'est un extrait des ouvrages de Cicéron, de Sénèque, etc.), et une *Réfutation du système de Pythagore sur la transmigration des âmes*.

MASCARON (M. Jules Mascaron), prélat français du XVII^e^ siècle, de la congrégation de l'Oratoire. — Il naquit à Marseille en 1634, fut nommé évêque de Tulle en 1671, puis d'Agen en 1679 et mourut le 16 novembre 1703. C'était un prédicateur distingué. Ennemi des mesures de rigueur et se bornant aux moyens de persuasion, il convertit, dit-on, par ses prédications, sa douceur et ses vertus, un grand nombre de protestants de son diocèse d'Agen.

MASSA (Les PP.), Jésuites italiens, de Naples, missionnaires en Chine, dans le Kiang-Nan, diocèse de Nankin. — Ils étaient cinq frères, tous Jésuites et missionnaires dans le même pays : le P. Augustin Massa et le P. René Massa sont partis de Naples, le 15 janvier 1846, avec le Fr. Nicolas Massa, coadjuteur.

MASSAC (Le P. Claude de), religieux trinitaire et général de son ordre. — Il s'est opéré successivement plusieurs rachats de captifs pendant le temps qu'il gouvernait l'ordre des Trinitaires, et il en existe des relations curieuses. Chez toutes les nations où cet ordre existait, on redoublait d'ardeur pour l'œuvre de miséricorde spirituelle et corporelle dont nous parlons. La France, l'Allemagne, l'Espagne, le Portugal, firent de si nombreuses rédemptions, que dans la seule année 1720, on peut compter plus de mille captifs délivrés des fers, les uns à Constantinople ou d'autres villes de l'empire ottoman, les autres dans les royaumes de Maroc, d'Alger, de Tunis et de Tripoli. — *Voy.* David.

MASSAJA (François-Guillaume), évêque de Cassie, *in partibus*, et premier vicaire apostolique des Gallas, en Afrique. — Ce prélat est Italien, de la province de Turin (Piémont), et il a été tiré de l'ordre des Capucins. C'est le 4 mai 1846 qu'il a été institué évêque et vicaire apostolique; dans le courant du même mois il est parti pour l'Ethiopie avec trois religieux de son ordre et de son pays : le P. Juste d'Urbin, de l'Etat de l'Eglise, le P. César de Castelfranco, de la Lombardie, le F. Pascal de Duno, Piémontais. Avec cette petite colonie apostolique, il a ouvert sa nouvelle mission, qui n'a pas été sans succès, et qui lui a donné surtout à moissonner bien des souffrances. D'autres Capucins italiens lui ont été envoyés depuis pour renforcer un personnel aussi insuffisant. Du reste, il en est de cette mission comme de beaucoup d'autres, elle est fort peu connue. Le fait saillant qui la caractérise, c'est qu'elle a à lutter avec le prosélytisme musulman, extrêmement actif dans l'intérieur de l'Afrique. Cette religion infâme, le plus exécrable produit de l'enfer, mine depuis longtemps le christianisme chez les Abyssins, et s'étend parmi les idolâtres d'Afrique, entre autres chez les Gallas païens. Ceux-ci forment le troupeau que M. Massaja est chargé d'évangéliser. Les Abyssins schismatiques sont confiés par le Saint-Siége à M. de Jacobis, évêque de Nilopolis, et aux Lazaristes italiens.

MASSIEN. — *Voy.* Maximien et Lucien.

MASSOUAH ou Matzoua, petite ville maritime d'Afrique, située sur un îlot de la mer Rouge, à peu de distance de la côte d'Abyssinie. — On lui attribue environ 2,000 habitants. Elle a un assez bon port où se fait le plus grand commerce maritime de l'Abyssinie. Plusieurs marchands indous y sont établis,

et il en était ainsi dès le XVII^e^ siècle. Massouah appartient depuis longtemps aux Ottomans, qui en rendaient le passage difficile et périlleux pour les missionnaires. Autrefois son gouverneur dépendait du pacha de Suakem, en Nubie. Il relève encore aujourd'hui du vice-roi d'Egypte.

MATERNE (SAINT), évêque de Cologne, de Trèves et de Tongres et apôtre des Pays-Bas, au I^er^ siècle. — Selon le Martyrologe romain, il était disciple de l'apôtre saint Pierre, et convertit à la foi de Jésus-Christ les habitants du pays de Tongres, de Cologne et de Trèves, et les peuples d'alentour. Au sujet de cette tradition, l'abbé Godescard se borne à dire que la vie de saint Materne a été extrêmement défigurée par les légendaires, qui en ont fait un disciple de saint Pierre. Tout ce qu'on en peut dire de certain, ajoute-t-il, c'est qu'il fut, sur la fin du III^e^ siècle, envoyé dans les Gaules par le Saint-Siége, avec saint Euchaire et saint Valère, pour y prêcher l'Evangile, qu'il fut successivement évêque de Cologne et de Trèves et qu'il mourut quelque temps avant l'année 347, après avoir assisté au concile de Rome, en 313, et au concile d'Arles, en 314. L'Alsace l'honore comme son apôtre : il y détruisit l'idolâtrie et y bâtit plusieurs églises sous l'invocation de saint Pierre. L'Eglise fait sa fête le 14 septembre.

Ceux qui ne traitent pas de fable la tradition que saint Materne aurait été disciple de l'apôtre saint Pierre, et envoyé par lui dans les Gaules, admettent qu'il y eut deux évêques de Cologne de ce nom : l'existence de celui qui vivait au IV^e^ siècle étant incontestable et n'offrant rien de commun que le nom avec celui qui aurait vécu au I^er^ siècle dans les temps apostoliques. Dans l'histoire des évêques de Trèves, il est dit que saint Euchaire, un des soixante-douze disciples de N.-S. Jésus-Christ, envoyé par saint Pierre à Trèves, dont il fut le premier évêque, était accompagné de saint Valère et de saint Materne, le premier diacre et le deuxième sous-diacre; qu'après lui ils gouvernèrent successivement l'Eglise de Trèves.

MATHON (LOUIS), prêtre français, de la Congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan, au XVIII^e^ siècle. — Il partit en 1743 pour Pondichéry, devint supérieur du collége de cette ville et y mourut le 8 novembre 1778, après trente-cinq ans d'apostolat. Il était du Forez (qui forme aujourd'hui le département de la Loire et fait partie du diocèse de Lyon.)

MATOS (LE P. JACQUES DE), Jésuite portugais, missionnaire au XVII^e^ siècle en Abyssinie. — Il arriva dans ce royaume en 1618, avec le P. Bruni, italien. C'était sous le règne de l'empereur Mélec-Séghed (1605 à 1632), qui protégeait la foi catholique et qui finit même par l'embrasser publiquement, en 1622, grâce aux soins du P. Paez. (*Voy.* ce nom.) Ce prince demanda au Saint-Siége un patriarche catholique : on lui donna le P. Mendez, qui fut sacré à Lisbonne en cette qualité, en 1624. A l'arrivée du prélat, Mélec-Séghed, connu aussi sous le nom de Socinios, reconnut la religion catholique comme religion de l'Etat (1626). Tous les grands firent avec lui profession de la foi romaine, et des mesures sévères furent prises contre l'hérésie. Les partisans du schisme et de l'ancienne religion se révoltèrent. Facilidas, fils de l'empereur, était impatient de régner; il se mit à la tête du parti hérétique et parvint sans peine a intimider son père et à lui enlever toute l'autorité. Alors la religion catholique, qui avait obtenu de grands succès pendant quelques années, mais qui les devait peut-être en partie à des moyens de coaction extérieure, fut proscrite et persécutée à son tour. L'empereur, qui avait été imprudent et peu habile, puis faible de caractère, vit avec douleur ce changement funeste; accablé de remords, ne pouvant prendre ni sommeil ni nourriture, il vit la mort qui s'approchait et fit appeler le P. de Matos; après avoir, en sa présence, renouvelé la promesse de rétablir la foi catholique dans ses Etats, s'il recouvrait la santé, il expira entre les bras du Jésuite, le 26 septembre 1632, à soixante et un ans. Il y avait dix ans qu'il était catholique et vingt-huit ans qu'il était empereur.

L'année suivante (1633), les missionnaires durent s'acheminer vers l'exil avec leur patriarche; six d'entre eux se dévouaient cependant à rester cachés en Abyssinie, pour ne pas laisser le troupeau à l'abandon. Ils furent tous martyrisés. (*Voy.* ALMEIDA.) Les autres, après avoir trouvé un protecteur dans le Baharnagash Jean Akay, furent obligés de s'acheminer vers le port de Massouah pour regagner l'Inde. Ce port appartenait aux musulmans. Le pacha qui y commandait était un homme cupide et féroce, à qui les Abyssins schismatiques avaient persuadé que les Jésuites emportaient tout l'or d'Abyssinie. De son côté, l'empereur Facilidas l'avait fait prier sous main de couper la tête à tous ces religieux; de pareils conseils s'accordaient parfaitement avec les dispositions personnelles du pacha; mais son avarice l'emporta sur sa haine et sa cruauté. Il consentit à laisser la vie aux Jésuites, moyennant une rançon de 30,000 écus, qu'il réduisit successivement à 20,000, puis à 15,000, menaçant de faire empaler tous les missionnaires s'ils ne versaient pas cette somme. Enfin, il se contenta de 4,300 écus, avancés par les marchands portugais, car les Jésuites étaient dépourvus de tout. Il avait été signifié qu'ils devaient s'embarquer sous deux heures; mais changeant brusquement d'avis, le pacha retint en otage trois des plus considérables entre ses prisonniers : c'étaient le P. Mendez, patriarche; le P. de Matos et le P. Fernandez. Comme ce dernier était plus qu'octogénaire, chacun de ses compagnons s'offrait à rester en captivité à sa place. Le F. Lobo, faisant appel à la cupidité du pacha, parvint à obtenir un échange; puis il alla en Portugal et en Italie travailler à la délivrance du P. de Matos et du patriarche. Le P. Vitelleschi, général des Jésuites, informé du triste état où se trouvaient quelques-uns de ses enfants,

eut recours à l'ambassadeur français à Rome. Ce diplomate écrivit au consul français du Caire d'agir auprès du pacha de qui dépendait celui de Massouah. Le pacha du Caire donna toute satisfaction et enjoignit à son subalterne de relâcher ses prisonniers. Le P. Mendez, mis en liberté, se retira à Suakem, puis dans l'Inde. Il est présumable que le P. de Matos l'y suivit et termina ses jours à Goa, ou dans quelque autre ville de l'Indoustan.

MATRIGA, siége archiépiscopal de la province de Zichie. — C'est peut-être la même église que Métracha. On connaît un évêque latin de Matriga; il s'appelait Fr. Jean, il était de l'ordre des Frères Mineurs, et siégeait sous le pontificat de Clément VI, en 1349.

La province de Zichie ou des Ziques répond à ce qu'on nomme aujourd'hui la Circassie ou le Caucase, où il y a encore, sur la côte de la mer Noire, une ville de Zichie, connue par son marché d'esclaves. Les Circassiens sont, sans contredit, le peuple le plus brave et le plus indomptable qu'il y ait sur le globe. L'empereur de Russie, dont l'armée seule est quatre fois plus nombreuse que cette nation, lui fait la guerre inutilement : depuis vingt-cinq ans, il publie le bulletin de ses victoires sur ces barbares, mais il ne peut les soumettre; il lui sera plus facile de les massacrer tous que de les dompter.

Au moyen âge, de pauvres Frères Mineurs, sans autres armes que la croix, allaient jusque chez ces peuples impénétrables, leur annoncer la bonne nouvelle du salut et leur prêcher la religion qui a civilisé tant de nations diverses; on a perdu le souvenir des travaux, des souffrances de ces courageux missionnaires, c'est à peine s'il reste çà et là quelque nom, comme celui de Fr. Jean, évêque de Matriga au XIV^e^ siècle; mais ce faible indice est comme un jalon qui permet à la pensée, à l'imagination, de reconstruire en partie l'édifice historique, détruit par l'injure du temps. On ne sait pas ce qu'ont fait les Frères Mineurs en Circassie au moyen âge, mais quand on connaît le pays et le caractère de ses habitants, on peut se figurer ce qu'ils ont dû endurer pour le nom de Jésus-Christ, et il reste ce fait plus éloquent que tous les commentaires : en plein moyen âge, il y avait des missions de religieux Franciscains jusque dans les montagnes du Caucase! et ces missions étaient assez importantes pour qu'on les fît gouverner par des évêques.

MATTHIAS (Saint), apôtre. (*Voy.* le *Dict. d'Hagiographie*).

MATTHIEU (Saint), nommé auparavant LEVI, un des quatre évangélistes et un des douze apôtres de Notre-Seigneur. — *Voy.* sa Vie au *Dict. d'Hagiographie*.

MATTHIEU (Saint), ermite abyssin honoré le 28 juillet dans l'Eglise d'Ethiopie. C'est tout ce que le Martyrologe rapporte de lui.

MATTHIEU (Saint), ermite et martyr en Pologne. L'Eglise célèbre sa mémoire le 12 novembre, avec celle des saints Benoît, Jean, Isaac et Christin, ses compagnons. — *Voy.* Benoit.

MATTHIEU, marchand arménien qui vivait au XVI^e^ siècle et qui joua un rôle dans l'histoire religieuse de l'Ethiopie. — C'était un homme intelligent, honnête et accoutumé à parcourir les Etats de l'Orient pour les besoins mercantiles du négus et des grands d'Abyssinie. Il avait été au Caire, à Jérusalem, à Ormus, à Ispahan, au Malabar, dans l'Indoustan, etc. Hélène, régente d'Abyssinie pendant la minorité de David III, son fils (1508-1540), voyant l'empire sérieusement menacé par les conquêtes des infidèles sur la mer Rouge et en Arabie, envoya Matthieu en Portugal pour demander du secours. Il était autorisé à promettre verbalement un tiers de l'Abyssinie au roi Emmanuel le Fortuné, s'il consentait à envoyer une flotte sur la mer Rouge contre les Turcs. Matthieu partit accompagné d'un jeune abyssin qui mourut en route. Il se rendit d'abord à Goa, d'où il devait passer à Lisbonne. Mais le gouverneur général de l'Inde portugaise, habitué aux ambassades fastueuses des monarchies européennes et asiatiques, prit le modeste arménien pour un imposteur, et ce ne fut qu'après trois années d'humiliations qu'il lui fut permis de s'embarquer à bord d'une flotte qui, par l'ordre d'Albuquerque, se rendait en Portugal.

Arrivé à Lisbonne, il fut reçu avec honneur par le roi Emmanuel qui, à son tour, envoya un ambassadeur à David : c'était Edouard Galvan; mais il mourut en route et fut remplacé par Rodrigue de Lima qu'accompagnaient trois chapelains, Alvarez, Mendez et Fernandez. Rodrigue avait en outre, avec lui son médecin, nommé Bermudez, qui devint le premier patriarche latin d'Ethiopie. Matthieu revint dans sa patrie adoptive avec l'ambassade portugaise; mais à peine avait-il mis le pied en Abyssinie qu'il mourut sans avoir pu rendre compte de sa mission à la régente et à David III. Ce prince, pendant la longue absence de Matthieu, avait d'ailleurs vaincu les infidèles, et il accueillit froidement Rodrigue de Lima.

MATTHIEU, Frère Prêcheur arménien de la congrégation des Frères-Unis, fut nommé archevêque de Naxivan dans sa patrie, vers l'an 1438, sous le pape Eugène IV. — Il mourut dans l'île de Chypre, sans doute pendant un voyage à Rome ou en revenant de cette ville. Il eut pour successeur Jean IV, arménien, qui siégea de 1462 à 1477.

MATTHIEU II, archevêque de Naxivan au XVII^e^ siècle. — Il fut élu en Arménie l'an 1607 selon les règles établies pour cette Eglise par le B. Barthélemy de Bologne, son fondateur. Il y avait neuf ans que le siége était vacant : deux évêques élus précédemment étaient morts successivement à Rome peu après leur sacre. Mais pendant qu'on procédait au choix d'un autre prélat à Naxivan, le Saint-Siége instituait un archevêque nommé Matthieu Erasme, Dominicain arménien, qui fut sacré en 1607 sous le pape Paul IV. Matthieu II, ayant appris la promotion d'Erasme, renonça à l'épiscopat et mourut peu après. — *Voy.* l'article suivant.

MATTHIEU III (Fr. Erasme), Dominicain arménien, sacré à Rome archevêque de Naxi-

van, comme il a été dit, gouverna son Eglise avec beaucoup d'édification jusqu'à sa mort, qui arriva en 1620. Il eut pour successeur Paul-Marie Ciltadini.

MATTIEU D'AQUIRA (Fr.), Mineur de la fin du XVI^e^ siècle, ambassadeur de Philippe III, roi d'Espagne, auprès du roi Kabyle de Conca en Algérie. — Son compagnon, Fr. Ziran, fut écorché vif à Alger en 1603. — *Voy.* ZIRAN.

MATTHIEU DE CIMARA (Le B.), Mineur italien, évêque et missionnaire dans sa patrie au XV^e^ siècle. — Il était probablement Sicilien. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il fut le compagnon de saint Bernardin de Sienne, qu'il imitait son zèle et partageait ses travaux. Ayant établi plusieurs couvents de son ordre en Sicile, il se trouvait dans celui de Girgenti lorsque l'évêque de la ville vint à mourir. Fr. Matthieu fut choisi pour lui succéder; mais ayant voulu faire observer la discipline par son clergé qui, sans doute, était fort relâché, il s'attira des ennemis qui l'accusèrent lui-même auprès du pape Eugène IV (1431-1439). Il se tira avec le plus grand honneur de cette persécution que ses propres enfants lui faisaient endurer pour la justice, mais il s'estima heureux de pouvoir faire accepter sa démission de l'évêché de Girgenti. Ainsi débarrassé d'un fardeau qu'il ne portait qu'à regret, il rentra dans son couvent et continua à travailler en simple religieux au salut des âmes et à sa propre sanctification jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva le 7 février 1451. On l'honore le 21 du même mois.

MATTHIEU L'ASCETE (SAINT), Ethiopien, honoré le 18 septembre. — Le Martyrologe ne donne que son nom sans autre indication historique.

MATURIN (SAINT), prêtre français du IV^e^ siècle. — Il naquit dans le diocèse de Sens de parents idolâtres, et ayant connu dès son enfance la vanité des idoles, il embrassa le christianisme. Non content de se soumettre aux préceptes de l'Evangile, il abandonna tout ce qu'il possédait au monde pour s'attacher uniquement à Jésus-Christ. On l'éleva au sacerdoce et la grâce de ce caractère sacré ne fut point infructueuse en lui : il convertit un grand nombre d'idolâtres, parmi lesquels on comptait son père et sa mère. Chargé de mérites et de bonnes œuvres, il mourut quelque temps avant l'an 388. On fait sa fête le 9 novembre. En 1568, les protestants ont brûlé une partie de ses reliques.

MAUDUIT, prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères et du diocèse de Bayeux en Normandie (Calvados), missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1847 pour le vicariat apostolique du Maïssour, situé dans l'intérieur des terres et dans la partie méridionale de l'Indoustan. Il s'est embarqué sur la fin du mois de juillet 1847 avec quatre autres prêtres de la même congrégation que lui, envoyés aussi dans les missions de l'Indoustan.

MAUR (Fr.), Mineur espagnol, missionnaire en Palestine au commencement du XVI^e^ siècle. — Il était, en 1504, gardien du mont Sion, lorsque le sultan d'Egypte, de qui dépendait alors Jérusalem, l'envoya comme ambassadeur en Occident auprès du Pape, du roi de Castille et de roi du Portugal. Ce monarque musulman, nommé Kanson (1496-1516), déjà irrité de ce que les Maures, ses coreligionnaires, avaient été expulsés d'Espagne (1492), s'alarma de la concurrence que les Portugais faisaient dans l'Inde aux marchands arabes, persans et égyptiens. Il fit répandre le bruit qu'il détruirait la basilique du Saint-Sépulcre avec le tombeau de Jésus-Christ, le monastère des Franciscains du mont Sion, et tous les sanctuaires placés dans son empire, qu'il effacerait jusqu'aux vestiges de la religion chrétienne, et contraindrait les fidèles à embrasser l'islamisme, si Ferdinand, roi d'Espagne, et Emmanuel roi de Portugal, ne renonçaient pas, le premier, à ses mesures contre les mahométans, et le second à ses établissements dans l'Inde. Il députa ensuite Fr. Maur vers le Souverain Pontife, feignant que ce religieux avait sollicité la permission d'aller annoncer les malheurs qui ne manqueraient pas d'arriver si le Pape, en qualité de chef de la chrétienté, n'empêchait pas les rois d'Espagne et de Portugal de poursuivre leurs entreprises.

C'était alors Jules II qui occupait la chaire de saint Pierre. Frère Maur lui présenta la lettre du sultan qui s'y donnait les titres les plus pompeux et les plus extravagants : du reste, il était tout aussi prodigue d'épithètes hyperboliques envers le Pape. Jules II, après avoir lu cette lettre et entendu Fr. Maur dont les discours le touchèrent beaucoup, envoya le religieux aux rois Ferdinand et Emmanuel pour s'entendre sur la réponse qu'il convenait de faire aux menaces du sultan. Fr. Maur rapporta au Pape des lettres des deux princes : mais on ignore ce que le roi d'Espagne écrivit. Quant au roi de Portugal, il déclarait ne regretter qu'une chose, c'était de n'avoir pu faire plus de mal aux infidèles, mais qu'il espérait leur donner à l'avenir des sujets de plainte beaucoup plus sérieux en démolissant les temples de la Mecque et le tombeau du faux prophète à Médine; qu'il ne fallait pas au reste s'effrayer des menaces du sultan d'Egypte, parce que l'intérêt était son seul mobile et que la considération des revenus que lui procuraient les pèlerins de Terre-Sainte l'empêcheraient d'en venir à la réalisation de ses prétendus desseins. En terminant, Emmanuel suppliait le Pape de travailler à rétablir la concorde entre les princes chrétiens et de les porter à unir leurs armes contre les ennemis de la foi.

Fr. Maur retourna en Orient, protégé par cette vigoureuse réponse, et comblé d'aumônes pour les Lieux-Saints. Il rendit au sultan un compte fidèle de son voyage.

Ce prince, comme l'avait prévu le roi de Portugal, recula devant l'exécution de ses menaces et se contenta d'envoyer par la mer Rouge une flotte dans les Indes pour s'y opposer aux progrès des Portugais. Après avoir eu des succès, cette flotte fut battue devant Diù par Almeida, qui fit un grand massacre des Egyptiens et des Indiens, leurs alliés.

Quant à Fr. Maur, on ne sait rien autre chose sur lui. La vie de ces bons religieux se passait à prier et à souffrir auprès des lieux que Notre-Seigneur avait sanctifiés de sa présence. Ils remplissaient aussi les fonctions du saint ministère auprès des Chrétiens de Jérusalem et de la Palestine, sans se laisser jamais rebuter par les vexations incessantes des infidèles. Lorsqu'ils étaient arrachés à leurs obscurs et pénibles travaux, c'était par suite de circonstances extraordinaires, comme celle dont il vient d'être parlé : voilà comment leurs noms apparaissent quelquefois dans les chroniques, mais la plupart ne sont connus que de Celui qu'ils avaient choisi pour unique héritage, et on n'en citerait aucun dont la vie n'ait été presque toute cachée en Dieu, qui sera leur éternelle récompense.

MAUR (Saint), Bénédictin, puis évêque de Cinq-Eglises en Hongrie. — Il est honoré le 4 décembre. Le Martyrologe n'indique point à quelle époque il vivait, mais il est présumable que c'est vers les premiers temps du christianisme dans ce pays (XI^e ou XII^e siècle) et il en fut sans doute un des apôtres. D'ailleurs tout ce qui regarde l'histoire ecclésiastique ancienne, moderne et contemporaine de certaines nations, comme celles de l'Europe centrale et orientale et celles du Portugal, est chose tellement inconnue parmi nous que je n'ai pu résister au désir de citer ce saint hongrois.

MAURICE DE CASTELLAZZO (Le P.), Capucin italien, de la province de Montferrat (Etats-Sardes), missionnaire dans la Turquie d'Europe.—Il est parti au mois de mai 1846 pour Philippopoli, en Roumélie, avec un autre religieux italien du même ordre, le P. Séraphin de Casteltermini, province de Palerme.

MAURICE DE SAINTE-THÉRESE (Le P.), évêque d'Anastasiopolis *in partibus*, vicaire apostolique du Grand-Mogol au XVIII^e siècle. — C'était un religieux de l'ordre des Carmes déchaussés. — *Voy.* Sainte-Thérèse (Maurice de).

MAUROY (Le P. Sébastien de), Jésuite, dont le nom semble indiquer qu'il était Français.— Envoyé comme missionnaire en Polynésie, dans les îles Mariannes que le P. de Sanvitores avait le premier évangélisées de 1668 à 1672, et qu'il arrosa de son sang, le P. de Mauroy n'y fournit pas une longue carrière, car il fut martyrisé en 1676, et tout fait présumer qu'il n'y était arrivé qu'après la mort du fondateur de la mission. Sept autres Jésuites et cinq catéchistes tombèrent en dix ou douze ans sous les coups des sauvages qu'ils voulaient éclairer et civiliser.— *Voy.* à l'article Ezqueira une réflexion sur le dévouement de ces héros inconnus.

MAXIME (Saint). — Quelques Martyrologes joignent ce saint à saint Cassius, prêtre, et à saint Victorin, missionnaire en Auvergne au III^e siècle, mais sa vie et ses actions sont entièrement inconnues.

MAXIME (Fr.), Dominicain grec du XIV^e siècle, avait d'abord été schismatique comme presque toute sa nation ; mais ayant abjuré l'erreur, il entra dans l'ordre des Frères Prêcheurs et s'occupa avec beaucoup d'ardeur de la conversion de ses compatriotes schismatiques. Ses efforts furent couronnés de succès : il eut le bonheur d'en ramener un grand nombre à l'unité. Le pape Boniface IX lui permit en 1398, pour la consolation des Grecs-unis de Constantinople, de chanter l'épître et l'évangile en leur langue dans les messes solennelles. Ce zélé religieux vint l'année suivante exposer au Pape la nécessité d'un plus grand nombre d'ouvriers apostoliques chez les Grecs de l'empire d'Orient et il reçut l'autorisation d'y fonder un couvent de son ordre. C'est principalement à Constantinople que le Fr. Maxime exerça son zèle. A cette époque l'empire grec était à l'agonie et ne s'étendait pas bien loin hors de la capitale. Les infidèles le pressaient de toutes parts, et son obstination judaïque dans le schisme l'isolait de la chrétienté et éloignait les secours qu'il en aurait pu recevoir.

MAXIMIEN ou MAXIEN (Saint), missionnaire à Beauvais dans le III^e siècle. — Il était le compagnon d'apostolat de saint Lucien, apôtre de ce pays, et il fut martyrisé comme lui vers l'an 290. On fait sa fête le 8 janvier. Maximien est appelé Maxien dans le Bréviaire de Beauvais : on le connaît vulgairement sous le nom de saint Massien.— *Voy.* Lucien.

MAXIMIN (Saint), premier évêque d'Aix en Provence. — On dit qu'il était disciple du Sauveur, et cette opinion est relatée au Martyrologe romain, mais elle n'est pas admise par Godescard. Quelques modernes, dit-il, mettent sa mission, mais sans preuve, avant la fin du premier siècle, prétendant qu'il était un des disciples du Sauveur ; la tradition populaire du pays porte qu'il est le même que l'aveugle de naissance guéri par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La ville de Saint-Maximin, à six lieues d'Aix, possède les reliques du saint dont elle porte le nom : elle doit son origine à un monastère qui fut occupé d'abord par des Bénédictins, puis par des Dominicains. Je ne sais ce que la Révolution et le progrès en ont fait, peut-être une prison, une filature, un magasin à fourrage ou des ruines.

MAXULA, titre d'évêché *in partibus*. — C'est une ville d'Afrique sous la métropole de Carthage. Le titre d'évêque de Maxula est porté actuellement par un illustre missionnaire, M. Perocheau, prélat français de la congrégation des Missions-Etrangères en Chine. Il l'occupe depuis 1817.

MAYOR (Le P. Thomas), Dominicain espagnol ou portugais, missionnaire en Chine au commencement du XVII^e siècle. — Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut envoyé en 1612 dans le Céleste Empire avec un autre Dominicain, le P. Barthélemy Martinez, par le P. Jean de la Piété, évêque de Macao et vicaire apostolique, tiré aussi de l'ordre des Frères Prêcheurs, et qu'ils ne purent parvenir à s'établir dans le pays. — *Voy.* Jean de la Piété.

MAYORGA (Jean), nommé à tort Jean de Majorque dans quelques histoires, Jésuite aragonais, fut envoyé au Brésil en 1570 et

partit avec quarante autres missionnaires de la même compagnie. Le vaisseau qui les portait fut rencontré par une flottille d'hérétiques qui les massacrèrent et les jetèrent à l'eau. — *Voy.* Azévedo. d'Acosta, etc.

MECATI (Le P. Pierre), Jésuite italien, de Rome, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Bordeaux pour le Maduré, le 9 novembre 1846, avec trois religieux français de sa compagnie, envoyés à la même destination : c'étaient les PP. Cauneille et Laroche et le Fr. Rivier.

MÉCON ou MEICON et MEI-KONG, grand fleuve d'Asie, qui arrose l'Indo-Chine. — Il prend sa source en Chine et traverse du nord au midi une immense et large vallée à l'extrémité de laquelle il se jette dans le golfe de Siam. Il déborde tous les ans comme le Nil et fertilise le pays qu'il arrose. Son bassin comprend au nord le Laos annamite et au sud le Camboge : l'un et l'autre pays sont fort peu connus, et toutes les tentatives faites par les missionnaires pour y porter l'Evangile ont été à peu près infructueuses. Le Mécon est aussi appelé Me-Nam et son nom s'écrit quelquefois Mei-Kong et Mei-Nam.

MEDEL (Le P. Dominique), Jésuite, se trouvait aux îles Philippines, sans doute en qualité de missionnaire, lorsqu'il fut envoyé, dans les premières années du XVIII^e^ siècle, à Rome, avec le P. Serrano, pour solliciter la protection du Pape en faveur d'une mission qu'on voulait établir dans les îles Pelew ou Palaos. — *Voy.* Serrano.

MEDILAME (Sainte), vierge et martyre, qui souffrit en Afrique, sur les confins de l'Égypte ou de l'Ethiopie, c'est-à-dire, dans la Nubie septentrionale. — Elle est honorée le 17 septembre.

MEDINA (Le P. Louis de), Jésuite espagnol au XVII^e^ siècle. — Il fut tiré des missions du Mexique par le P. Sanvitores, apôtre des îles Mariannes, pour aller avec lui et les PP. Cardenoso, de Casanova, de Moralès et Bustillos, annoncer Jésus-Christ aux insulaires des îles des Larrons, qui n'avaient pas encore reçu la lumière de l'Evangile. Les six religieux arrivèrent en vue de cet archipel au mois de juin 1668.

Le P. de Médina et le P. de Casanova furent choisis pour débarquer seuls en premier lieu, afin de s'assurer des dispositions des indigènes, qui leur firent bon accueil, entre autres, le chef Kipoha. Après avoir élevé une grande croix sur le rivage comme pour prendre possession de cette terre au nom de Jésus-Christ, les deux Jésuites retournèrent au navire conduisant avec eux les principaux insulaires. Alors le P. Sanvitores débarqua lui-même avec sa troupe apostolique, et ses prédications eurent beaucoup de succès, malgré les croyances stupides et enracinées qu'il avait à combattre. Le chef Kipoha fut baptisé le premier sous le nom de Jean; ensuite les autres insulaires furent régénérés tour à tour, et les missionnaires leur donnaient en même temps des vêtements pour cacher leur nudité : quinze cents d'entre eux avaient été convertis par le premier sermon du P. de Sanvitores.

Mais ces conversions étaient peu solides, particulièrement celle de Kipoha qui ne réforma point ses mœurs corrompues. Le P. Sanvitores, qui avait envoyé plusieurs de ses compagnons dans les îles de Tinian et de Rota et gardé le P. de Medina auprès de lui, eut à subir une opposition assez vive de la part d'un Chinois païen, nommé Choco, qui était dans ces îles et qui sema des préventions si hostiles contre les missionnaires, que les indigènes en vinrent à la violence. Le P. de Médina reçut de graves blessures dans cette occasion : mais l'idolâtre qui avait suscité ces entraves fut converti par le supérieur à la suite d'une discussion publique et demanda le baptême.

Quelque temps après, notre religieux fut envoyé à Tinian avec le P. de Casanova pour évangéliser cette île où les PP. Cardenoso et de Moralès avaient été envoyés auparavant. Il existait une inimitié déclarée entre les habitants de deux bourgades nommées Marpa et Sonharom. Les missionnaires ne purent ni la prévenir ni la calmer. Le P. de Sanvitores, accouru lui-même sur le théâtre de la dissension, ne réussit pas mieux à imposer par sa présence à ces furieux qui l'accablèrent d'une grêle de pierres : il n'échappa à la mort que par miracle. On parvint cependant à apaiser les combattants : après bien des négociations on les réconcilia solennellement le 24 janvier 1670, et il fut convenu qu'une église serait bâtie dans chaque village.

Cinq jours après, le P. de Médina qui avait passé dans l'île de Saïpan, y fut tué d'un coup de lance qui lui traversa la gorge. Un catéchiste nommé Hippolyte de la Croix qui l'accompagnait eut le même sort. Ce sont les premiers martyrs dont le sang ait arrosé cette nouvelle vigne du Seigneur. Il y en eut dix autres dans les dix ou douze années qui suivirent : le plus illustre est le P. de Sanvitores qui fut tué par un apostat, après avoir baptisé cinquante mille sauvages. — *Voy.* Sanvitores.

Le corps du P. Médina fut transporté à l'île de Guaham et déposé dans l'église d'Agaña, la capitale. Jean Lopez, évêque de Zébu, fit faire des informations sur sa mort et celle de son compagnon.

MEEN (Saint), en latin S. Mevennus, quelquefois S. Melanius, dans les légendes bretonnes, Conard Meen), moine breton (de la Grande-Bretagne), missionnaire dans l'Armorique (Bretagne française) au VI^e^ siècle. — Il était né d'une famille noble et riche du pays de Galles (Angleterre). On dit qu'il était parent de saint Samson et de sainte Magloire du côté de sa mère. Quoi qu'il en soit, il passa dans l'Armorique et y prêcha l'Evangile avec beaucoup de fruit. C'est lui qui fonda le monastère de Saint-Jean-Baptiste de Gael dont saint Samson l'établit abbé et où il mourut vers l'an 617. Cette maison prit dans la suite le nom de son fondateur et devint une abbaye fort célèbre. L'abbaye donna naissance à une ville qui subsiste encore : c'est un chef-lieu de canton avec deux mille

âmes, à cinq lieues de Montfort et à neuf lieues de Rennes. Autrefois du diocèse de Saint-Malo, elle dépend aujourd'hui de celui de Rennes.

Le moine Meen avait aussi fondé une autre maison de religieux près d'Angers, et il donna l'habit monastique à Judicael, roi breton qui renonça au monde en 616. L'Eglise honore saint Meen le 21 juin.

MEGARE, ville épiscopale de Grèce, dans l'Attique, entre Athènes et Corinthe et sous la métropole de cette dernière. — Elle a eu au moyen âge des évêques latins, parmi lesquels on connaît ceux dont les noms suivent:

1. Gratiadeus (c'est-à-dire, *Grâce de Dieu*). Il siégeait en 1303.

2. François Il siégeait en 1357.

3. Faustin (Fr. de Richettis), Prêcheur italien, de Brescia en Lombardie. Il siégeait en 1392.

4. Jean. Il siégeait peu d'années après et il eut pour successeur Fr. Nicolas.

5. Nicolas (Fr. de Pisiva ou de Pisina), Prêcheur. Il siégeait en 1400.

6. Laurent d'Alphonse, Augustin portugais. Il fut nommé en 1410.

7. André Ier, transferé en 1422 de Civitate (Italie méridionale), à Ajaccio (Corse), et en 1427 d'Ajaccio à Mégare.

8. André II (Fr. Diaz), Prêcheur portugais. Il fut sacré en 1432, assista au concile de Florence et y souscrivit au décret d'union en 1439.

9. Pierre *Aureacella*. Il avait le titre d'évêque de Mégare au commencement du XVIe siècle et il gouverna l'Eglise métropolitaine de Montréal (Sicile) pour Alphonse d'Aragon, archevêque de cette Eglise.

10. Jules ou Julien (Le P.) *Staniranus*, Prêcheur, nommé par Pie IV vers l'an 1561.

11. N. sacré à Rome le 22 décembre 1642.

12. Vincent Magnati, nommé par Benoît XIII, le 17 mars 1727.

Il est évident que plusieurs de ces prélats et surtout les derniers n'étaient que titulaires du siége de Mégare, et la cour de Rome continue sans doute à y nommer des évêques *in partibus*.

MEINOULPH (Saint, dont le vrai nom est Meenolf), diacre allemand missionnaire dans sa patrie au IXe siècle. — Il naquit en 793 ou 794 dans les environs de Paderborn, d'une famille noble du pays. L'empereur Charlemagne, son parrain, le confia à Athumar, évêque de Paderborn, afin que ce prélat l'élevât dans la piété et dans les sciences. Meinoulph étant déjà diacre entendit un jour l'évêque prêcher sur ces paroles de l'Evangile : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête. » Profondément touché des réflexions qu'elles avaient inspirées au bon prélat, il songea à embrasser la vie religieuse et fit en effet construire un monastère à cette intention dans une de ses terres. Mais il changea ensuite d'avis et il crut se rendre plus agréable à Dieu en s'appliquant à prêcher l'Evangile dans un pays presque entièrement idolâtre. Le nombre des conversions qu'il opéra fut immense. Toute cette contrée lui fut redevable de sa conversion à la foi chrétienne. Saint Meinoulph mourut au milieu de ses travaux apostoliques vers l'an 847. Il ne fut jamais promu au sacerdoce. On fait sa fête le 5 octobre. Les Allemands le désignent sous le nom de Meenolf.

MEL (Saint), Irlandais, neveu de saint Patrice, apôtre d'Irlande, continua sans doute la mission de celui-ci (Ve siècle) et devint premier évêque d'Ardagh (*Ardacha* ou *Ardachada* en latin) dans le comté de Longford, province de Leinster.

L'évêché d'Ardagh subsiste toujours: il est actuellement occupé par M. Guillaume O'Higgins qui a été institué sur ce siége le 2 octobre 1829.

MELAINE (Saint), évêque de Rennes à la fin du Ve siècle ou au commencement du VIe. — Il était né à Placs ou Plecs, dans le diocèse de Vannes et il mena d'abord la vie religieuse. Après la mort de saint Amand, évêque de Rennes, le clergé et le peuple de cette ville l'élurent pour lui succéder et il fut sacré malgré sa résistance. Une humilité profonde et une prière continuelle le soutinrent au milieu des travaux de l'épiscopat. Il extirpa l'idolâtrie qui régnait encore dans son diocèse. L'historien de sa vie rapporte qu'il opéra des miracles éclatants et entre autres qu'il ressuscita un mort. Aujourd'hui on admet difficilement l'authenticité de ces faits... Mais il y en a un qu'on est bien forcé d'admettre, c'est que la Bretagne était autrefois habitée par des païens : aujourd'hui au contraire elle est toute chrétienne, et la doctrine substituée aux superstitions druidiques s'est tellement ancrée dans les cœurs qu'elle résiste à l'action du temps qui ronge tout et aux efforts ennemis. Pour qui connaît le caractère des Armoricains, je demande si ce miracle dont on convient sans difficulté n'est pas aussi éclatant que la résurrection d'un mort.

La réputation de saint Melaine le fit connaître de Clovis, premier roi chrétien des Francs. Ce monarque eut toujours une grande vénération pour lui. On ignore l'époque de la mort du saint évêque. Quelques-uns la placent en 490, d'autres en diffèrent l'époque jusqu'après l'année 530. Il paraît qu'il avait fait bâtir un monastère au lieu de sa naissance et s'y était retiré pour se préparer à la mort. Le Martyrologe romain place sa fête au 6 janvier, mais on l'honore dans le diocèse de Rennes le 6 novembre.

MELCA-CHRISTOS, prince abyssin au XVIIe siècle. — C'était un ennemi violent du catholicisme. Au commencement du règne de Facilidas (1632-1680), il fut nommé vice-roi du Tigré, à la place de son frère Tecla-Emmanuel qui protégeait les missionnaires et qui pour ce motif fut chargé de fers. Melca-Christos ne tarda pas à signaler sa haine pour la religion catholique et à donner des gages de son dévouement au monarque persécuteur. Ayant appris que trois Jésuites étaient cachés dans une sombre vallée avec quelques Portugais, il place des troupes en embuscade et surprend les PP. Bruno de

Sainte-Croix, Gaspard Paez et Péreira. Ces religieux furent par son ordre percés de coups et laissés pour morts. C'était le 25 avril 1635. Les Portugais, instruits de leur martyre, enlevèrent leurs corps. Le P. Péreira et le P. de Sainte-Croix respiraient encore, mais le premier mourut de ses blessures le 2 mai. Quant au P. de Sainte-Croix il guérit et il fut martyrisé cinq ans après, en 1640.

MELCA-CHRISTOS, prêtre abyssin catholique, missionnaire dans sa patrie au XVII^e^ siècle sous les règnes de Socinios (1605 à 1632) et de Facilidas son fils (1632 à 1665). — Le premier de ces empereurs était catholique déclaré ; le second fut apostat et persécuteur. C'est sans doute sous le règne de Socinios que l'abbé Melca-Christos fut converti à la foi romaine par les Jésuites qui l'établirent supérieur du séminaire de Gorgora. Ces religieux ayant été exilés avec le patriarche Mendez en 1633, et six d'entre eux qui étaient restés secrètement dans l'empire avec le P. Almeida, évêque de Nicée, coadjuteur du patriarche, ayant été successivement martyrisés en 1635, 1638 et 1640, il ne resta plus pour administrer les sacrements aux fidèles, les consoler, les fortifier dans la persécution, qu'une dizaine de prêtres portugais ou indigènes gouvernés par M. Nogueira, vicaire général du patriarche Mendez. L'abbé Melca-Christos était du nombre de ces confesseurs. On ne peut exprimer tout ce qu'ils eurent à souffrir. Nus, mourant de faim, dénués de tout, ils étaient continuellement sur le point d'être égorgés et ils le furent presque tous. L'abbé Melca-Christos vivait encore en 1649 comme on le voit dans une lettre adressée cette année-là par M. Nogueira au patriarche exilé dans l'Inde. Ce vicaire général rapporte que les prêtres survivants, au nombre desquels était Melca-Christos, n'étaient plus que des squelettes animés ; qu'ils avaient été réduits à mendier de porte en porte, traînés en prison, battus, accablés de mauvais traitements, et que la peau leur était tombée par suite de la misère extrême qu'ils avaient soufferte. M. Nogueira fut pris et pendu en 1653, mais on ne sait à quelle époque ou comment Melca Christos termina sa pénible carrière. Il ne tenait qu'à ce saint confesseur de mettre un terme à ses maux : c'était d'abjurer la foi romaine. Son long martyre (car il dura plus de quinze ans (1633 à 1649) fut probablement terminé par une mort violente.

MELCA-CHRISTOS (Abala), autre prêtre abyssin catholique, missionnaire dans sa patrie en même temps que le précédent. — On peut lui appliquer tout ce qui est rapporté du supérieur du séminaire de Gorgora. Seulement il paraît qu'en 1649 il avait succombé aux fatigues et à la misère, car M. Nogueira n'en fait pas mention dans sa lettre datée de Massouah le 30 janvier 1649. Abala Melca-Christos était du monastère de Selalo. On sait que les prêtres abyssins pratiquent tous la vie monastique, c'est-à-dire que tout le clergé est régulier ; mais leurs règles se réduisent à peu de chose et ne les empêchent pas de vivre dans le monde.

MELCHER, prêtre séculier (son nom semble indiquer qu'il est Allemand), missionnaire en Amérique, aux Etats-Unis, et vicaire général du diocèse de Saint-Louis dans le Missouri. — Etant venu en Europe en 1846 pour y chercher des missionnaires dont la pénurie se fait toujours sentir de l'autre côté de l'Océan, il emmena avec lui, le 12 mai 1847, quatre prêtres et dix autres ecclésiastiques, la plupart Allemands. Voici leurs noms : M. Meister, de Bâle (Suisse) ; M. Ortlieb, de Strasbourg (France allemande) ; M. Zoppoth, de Linz (Autriche allemande) et M. Rutkuski de Breslau (Prusse polonaise). Ces quatre premiers sont prêtres ; les noms qui suivent sont ceux d'étudiants ecclésiastiques : M. Weise, de Strasbourg ; M. Sigrist, de Nancy (France allemande) ; M. Anselm, du même diocèse ; M. Blaarer, de Saint Gall (Suisse allemande) ; M. Siedert, de Munster (Prusse allemande) ; M. Cobbin, de Freyburg en Brisgaw (Bade-Allemagne) ; M. Carbot, de Nancy ; M. Girard, du même diocèse (ces deux noms paraissent français) ; M. Rosi et M. Trojan, de Modène (Italie). On sait quel mélange de nations afflue aux Etats-Unis ; les Allemands, dont beaucoup sont catholique, y affluent dans une forte proportion, voilà pourquoi les évêques désirent autant que possible avoir un certain nombre de prêtres de cette langue ; nous avons désigné quelques ecclésiastiques français comme provenant de la France allemande (Alsace et Lorraine). Ce sont ceux dont les noms indiquent une origine germanique et qui parlent probablement la langue que M. Melcher et son évêque avaient en vue en faisant cette recrue de missionnaires.

MELCHOU, prélat arménien, missionnaire dans le Levant au commencement du XVIII^e^ siècle. — Il était élève du collége de la Propagande à Rome et fut institué évêque de Mardin dans la province de Diarbékir (Turquie d'Asie). Le P. Tarillon, Jésuite français, dans une lettre écrite en 1714 à M. de Pontchartrain, rapporte que ce prélat venait d'amener presque tout son diocèse à la foi catholique. Il lui en avait coûté de grandes avanies et de grands périls, mais enfin il en était venu à bout. Pour affermir son ouvrage, il eut le courage de se rendre à Constantinople en 1713 et de venir demander au grand visir ou premier ministre, un firman qui mît sa personne et son troupeau à couvert des vexations du pacha de Mardin. Ne trouvant personne d'assez hardi pour consentir à plaider une cause si délicate, il l'alla plaider lui-même en plein Divan, et avec tant de force que le grand visir ordonna par sentence publique que le pacha de Mardin serait déposé et mis en prison jusqu'à ce qu'il eût restitué ce qu'il avait pris.

MELDAN, ecclésiastique irlandais du IV^e^ siècle, quitta Rome avec saint Kiaran et quatre autres compagnons et revint comme eux dans sa patrie où saint Kiaran prêcha l'Evangile aux infidèles avant la mission de saint Patrice. — Meldan, qui sans doute le seconda dans cette œuvre apostolique, mérita

par la suite à cause de sa sainteté d'être promu à l'épiscopat, ainsi que saint Kiaran l'avait été lui-même, et les quatre autres ecclésiastiques venus de Rome au même temps qu'eux, savoir Lugace, Colomban, Lugad et Meldan. On ne sait rien de particulier sur aucun d'eux.

MELEC-SEGHED ou MELEK-SEGUED, empereur d'Abyssinie au XVII^e siècle. — Il était catholique, ayant été converti par le P. Paez, Jésuite, et il protégeait les missionnaires. Sous son règne la foi jeta un vif éclat en Ethiopie: mais après lui la persécution n'a plus cessé et la véritable Eglise a disparu entièrement de ces contrées. Melec en arabe signifie *roi*. En langue éthiopienne Seghed signifie *Auguste*; le vrai nom de l'empereur était Susneis ou Socinios. — *Voy.* ce mot.

MELINDE, ville d'Afrique dans le Zanguebar, sur la côte orientale. — Elle est actuellement ruinée. Autrefois c'était une grande ville bien bâtie et bien peuplée. Les Portugais y avaient un fort aux XVI^e et XVII^e siècles. Vaissette dit, mais sans l'affirmer, qu'ils y avaient aussi dix-sept églises par la concession du roi du pays dont ils étaient les alliés. Cette indication est reproduite en 1803 dans le géographe anglais Matham. Il ajoute que ces églises sont en ruines ainsi que les autres édifices des Portugais. Quoi qu'il en soit, les nègres du pays n'étant pas musulmans, mais presque tous idolâtres, il est probable que les prêtres et les religieux portugais firent des conversions parmi eux, car il n'aurait pas fallu tant d'églises pour quelques marchands et soldats européens. On ne parle jamais de Melinde dans l'histoire des Missions, et tout ce qui concerne la côte orientale d'Afrique est à peu près inconnu, c'est une des parties les plus obscures de la géographie et de l'histoire. Quant au présent on sait que la décadence de la puissance portugaise dans le XVIII^e et le XIX^e siècle a eu pour résultat l'apostasie des nègres qui s'étaient faits chrétiens: ils ont embrassé le mahométisme qui est plus commode pour les désirs de la chair. L'influence des Arabes s'étend sur toute cette côte d'une manière pernicieuse.

MELISSANO (Le P.), Dominicain italien ou espagnol, missionnaire de nos jours dans le Levant, à Mossoul (Turquie d'Asie). — Son nom a été cité dans les correspondances des journaux religieux (en particulier de l'*Univers*) à propos des troubles qui ont eu lieu dans ces contrées en 1852 et des vexations que les catholiques y ont endurées. On sait que les Dominicains ont repris depuis l'année 1840 les missions qu'ils avaient autrefois en Mésopotamie et jusqu'en Perse, mais jusqu'ici les *Annales de la Propagation de la Foi* n'ont rien fait connaître des travaux, des souffrances et des succès de ces religieux.

MELLIPOTAME ou MILOPOTAME, ville de Crète, située dans la partie septentrionale de l'île. — Elle a été pendant plus de trois cents ans le siége d'un évêché latin qui a été uni, au XVI.^e siècle, à l'évêché de Rétime, dans la même province. Parmi les prélats qui s'y sont succédé, on connaît les suivants:

1. Michel (Fr.) de Vérone, Prêcheur italien. Il fut transféré par Clément VI, en 1344, à l'Eglise de Chiozza (Italie septentrionale).

2. Nicolas (Fr.), Mineur. Il succéda en 1344 à Fr. Michel.

3. Jacques (Fr.) de Ponto, Mineur, nommé par Clément VI en 1349.

4. En 1375 le pape Grégoire XI écrivit à l'évêque de Mellipotame de travailler à l'union des Grecs schismatiques de l'île de Crète: mais le nom de ce prélat est perdu.

5. Victor. Il fut transféré en 1399 à l'Eglise de Sétia (dans l'île de Crète) et l'évêque de cette dernière ville, Dominique, fut en même temps transféré à Sétia, c'est-à-dire que les deux prélats permutèrent. Il paraîtrait cependant que la mesure ne fut exécutée qu'en 1405, que Victor ne quitta son diocèse de Mellipotame qu'en cette année, par conséquent c'est à la même époque que Dominique, nommé ci-après, commença à gouverner l'Eglise de Mellipotame.

6. Dominique *de Dominicis*, Carme, transféré de Sétia.

7. Franchionus (Fr.), Mineur, transféré en 1414 d'Aria (île de Crète), par le pape Jean XXIII.

8. François. Ce prélat assista au concile de Latran, sous Jules II, en 1512 et sous Léon X, en 1514.

9. Vincent *de Masuriis*. Il mourut en 1538.

10. Denys (Fr.), Mineur. Il succéda à Vincent et assista au concile de Trente sous Paul III en 1546 et 1547, et sous Pie IV, en 1563. Il avait résigné son siége en 1555.

11. Jacques II. Ce prélat succéda à Denys et assista au concile de Trente, en 1563.

12. Luc Stella. Il gouverna les églises de Rétime (île de Crète) et de Mellipotame. En 1615 il fut transféré à l'archevêché de Zara (Dalmatie), et peu après à l'archevêché de Crète, ensuite à l'evêché de Vicence (Italie septentrionale) en 1632, et enfin à celui de Padoue (même contrée) en 1639.

13. Zerbin Lugo. En 1639 ce prélat fut transféré de Mellipotame à Feltre (Italie septentrionale).

14. Gozzadino, Italien, de Bologne. Il fut institué le 12 août 1641 évêque de Rétime et de Mellipotame, siéges unis.

Le titre de Mellipotame a été conservé dans l'Eglise latine et il était possédé naguère par deux prélats illustres. Le premier est M. Ignace Delgado, Dominicain espagnol, missionnaire et vicaire apostolique au Tong-King, martyrisé le 12 juin 1838 après plus de quarante ans d'épiscopat. Le second est M. Nicolas Wisemann, Anglais, institué sur ce siége le 11 mai 1840, d'où il a été transféré à l'archevêché de Westminster (Angleterre) le 29 septembre 1850 et déclaré cardinal-prêtre le lendemain.

MELLO ou MELO (François de), Portugais, premier évêque de Goa dans l'Indoustan, institué et sacré en 1532. — Il mourut à Lisbonne au moment de s'embarquer pour aller prendre possession de son siége. Avant lui

le P. Nuñez, Dominicain, évêque de Laodicée *in partibus*, et le P. Vaqueiro, Franciscain, évêque d'Auréopolis aussi *in partibus*, avaient exercé les fonctions épiscopales parmi les Portugais de l'Inde. En 1534, Goa, capitale des établissements de cette nation, fut érigée en évêché dont François de Melo fut pourvu. Il eut pour successeur le B. Jean d'Albuquerque, Franciscain, et après lui, Gaspard de Léon Péreira fut le premier archevêque de Goa.

MELLON (Saint), évêque de Rouen au III^e^ siècle.—Il naquit en Angleterre, fit un voyage à Rome, y fut converti et baptisé par le pape saint Etienne : ce Souverain Pontife l'envoya prêcher dans les Gaules vers l'an 257. Ceux qui pensent que saint Nicaise, premier apôtre de la Neustrie (Normandie), ne fut que prêtre, font saint Mellon premier évêque de Rouen. Dans cette opinion il aurait occupé le siége de cette ville en 260 et son épiscopat aurait duré cinquante ans. On lui attribue la fondation d'une cathédrale et celle de plusieurs autres églises. Mais en réfléchissant à l'époque de persécution où vivait saint Mellon, on ne peut guère s'arrêter à ce fait de la fondation d'une cathédrale. Quoi qu'il en soit, ses travaux et ses miracles gagnèrent à Jésus-Christ un grand nombre d'âmes, et il mourut en paix au commencement du IV^e^ siècle. Sa fête est fixée au 22 octobre.

MELSAT (Fr. Nicolas), Mineur, fut envoyé en 1370 par le pape Urbain V en Russie et en Lithuanie. Sa juridiction s'étendait jusque sur la Valachie. Il était accompagné de vingt-cinq missionnaires de son ordre, et l'année suivante, comme les fatigues avaient réduit le nombre de ceux qui travaillaient en Russie à convertir les idolâtres et à ramener les schismatiques à l'unité, le pape Grégoire XI accorda au vicaire ou supérieur de cette province (qui sans doute était F. Melsat lui-même) l'autorisation de faire venir trente autres missionnaires Franciscains de quelque province de l'ordre qu'il lui plairait, en les dispensant même du consentement de leurs supérieurs respectifs, pourvu toutefois que le choix portât sur des religieux d'une conduite édifiante.

Non-seulement la mort décimait les missionnaires, mais ils étaient encore entravés dans leur œuvre par un prêtre nommé Jean, du diocèse de Breslau, en Silésie, qui dans ses prédications cherchait à prévenir l'esprit du peuple contre les Franciscains. Il prétendait que ces religieux n'avaient pas le pouvoir d'administrer les sacrements en Russie et soutenait que leur baptême et tous les sacrements administrés par eux étant nuls, il fallait rebaptiser ceux qui avaient été baptisés de leurs mains et absoudre de nouveau ceux qui avaient reçu d'eux l'absolution de leurs péchés. Instruit d'un scandale si nuisible à la propagation de la foi, le Pape écrivit à l'archevêque de Gnesne en Pologne et à d'autres prélats leur recommandant de protéger le ministère des Frères Mineurs et de réprimer en employant les peines canoniques ceux qui chercheraient à les entraver dans l'exercice des fonctions apostoliques.

En Lithuanie, le peuple était encore païen à cette époque, et l'idolâtrie qui dominait était accompagnée de superstitions innombrables, car il n'y a pas d'animaux que les Lithuaniens n'aient adorés : les serpents et les aspics étaient cependant leurs dieux les plus ordinaires. Ils portaient aussi un grand respect aux forêts, et ils osaient à peine brûler du bois, de peur d'offenser quelque divinité inconnue. Enfin le feu, consacré par un prêtre et regardé comme perpétuel, était encore l'objet de leurs hommages.

Ce grossier paganisme fut déraciné à la fin du XIV^e^ siècle, lorsque Jagellon, grand duc de Lithuanie, s'étant marié avec Hedwige, reine de Pologne, les deux pays furent unis, et Jagellon, baptisé à Cracovie en 1386, voulut que la religion chrétienne devînt celle de la Lithuanie, On érigea sous le nom de Wladislas, à Vilna, un évêché relevant directement du Saint-Siége, et F. André Vasillo, Mineur polonais, en fut le premier évêque. On avait éteint le feu perpétuel et abattu les bois sacrés ; les lézards et les serpents adorés précédemment avaient aussi été tués pour désabuser le peuple. En effet les Lithuaniens, voyant que leurs dieux impuissants à se défendre succombaient sans venger leur ruine, furent tout disposés à reconnaître le vrai Dieu. Le clergé polonais, l'archevêque de Gnesne, le roi Wladislas lui-même travaillaient avec zèle à seconder cet immense mouvement de régénération ; et comme les missionnaires polonais n'étaient pas compris par le peuple lithuanien qui est d'une autre race et parle une langue différente, le prince prêchait et instruisait lui-même ses sujets. On comprend avec quel empressement les idolâtres demandaient le baptême : comme les prêtres n'auraient pu suffire à l'administrer à chacun en particulier, on le leur conférait par aspersion ; pour cela on les faisait ranger en troupes, les hommes et les femmes séparément : on donnait le nom de Pierre à tous ceux de la première troupe, celui de Paul à tous ceux de la seconde, et ainsi de suite. Les femmes, à leur tour, recevaient collectivement le nom de Catherine, Marguerite, etc. A cette époque la Lithuanie était un pays immense, Vilna, Grodno, Mohilew, Smolensk, Minsk, Polotsk, Vitepsk, Tchernogov, Kiev, la Podolie, la Volhynie y étaient renfermés.

Aujourd'hui tout ce pays appartient à la Russie. Le schisme y domine; et en 1839 trois évêques catholiques, corrompus par les intrigues et l'argent du czar, apostasièrent la foi avec plus de mille prêtres et trois millions de fidèles qui furent entraînés dans la défection de leurs pasteurs. On employa la ruse et la terreur, ces deux armes du despotisme en Russie comme ailleurs. Cent trente prêtres qui résistèrent courageusement furent envoyés en Sibérie et dans les mines de l'Oural ; le vieux père du principal apostat, de l'archevêque Sziemasko, était lui-même condamné à la Sibérie, mais son grand âge et sa parenté le firent épargner. On a vu des religieux Basiliens qui refusant d'abjurer furent pris par les esclaves armés de son auguste majesté

impériale et placés nus sous une pompe dont l'eau en les inondant gelait sur eux jusqu'au moment où ils expirèrent dans ce supplice nouveau. On a vu trente-huit pauvres religieuses qui, n'ayant jamais voulu renier leur foi, subirent un martyre de six ou sept ans dont les barbaries variées et les raffinements de cruauté dépassent de beaucoup ce qui se pratique au Tong-King et en Chine. L'abbesse, nommée Macrine Mieczyslawska, s'étant échappée comme par miracle, fit la relation de tout ce qu'elle avait souffert avec ses sœurs, la plupart mortes sous les coups ou dans d'autres supplices. Toute l'Europe civilisée frémit d'horreur à de pareils récits que la martyre avait jurés sur l'Evangile. Les agents russes balbutièrent quelques démentis qui les couvrirent de confusion. L'empereur lui-même eut l'audace de se présenter à Rome devant le pape Grégoire XVI, en 1845, un mois après la réception par ce pontife de l'abbesse Mieczyslawska. Ce bourreau couronné, en qui se personnifient et se concentrent toutes les atrocités que son monstrueux empire cache à l'indignation du monde chrétien, fut reçu avec les honneurs dus à un souverain. Il baisa l'anneau du Pape, s'entretint une heure et demie avec lui, nia ou désavoua avec une impudence et une hypocrisie parfaites tous les faits de persécution dont le Pape se plaignait, prétendit qu'on abusait de son autorité et qu'il ne pouvait pas être informé de tout. Depuis il a continué à pratiquer avec persévérance le système dont Julien l'Apostat ne connaissait que l'alphabet. Des correspondances de 1852, insérées dans l'*Union*, décrivent l'état de plus en plus déplorable où se trouve le catholicisme dans cet empire de la compression et du silence, en attendant le moment où la véritable Eglise de Jésus-Christ en aura tout à fait disparu devant l'horrible et abrutissant système païen revêtu, comme un sépulcre blanchi, d'une apparence de christianisme, qu'on appelle le schisme russe. Ce n'est que la théorie de la force dans ce qu'elle a de plus brutal et de plus odieux, pouvant à son gré reconnaître ou fouler aux pieds, selon son caprice ou son intérêt, la morale, l'humanité et toutes les lois divines et naturelles.

MEMMIUS (Saint), vulgairement appelé saint Menge), premier évêque de Chalons-sur-Marne (France), envoyé par saint Pierre. — Il était citoyen romain et c'est l'apôtre saint Pierre qui le consacra évêque de Châlons. Le Martyrologe romain qui rapporte ces traditions ajoute que saint Memmius persuada de la vérité de l'Evangile le peuple qui lui était confié. On honore ce missionnaire le 5 août.

MENAS (Saint), roi d'Abyssinie, honoré dans ce pays comme un des principaux saints de l'Eglise éthiopienne.—On ignore à quelle époque il vivait et la liste des rois d'Abyssinie ne présente aucun monarque du nom de Ménas, mais on sait que ces personnages ont souvent plusieurs noms et que d'ailleurs l'histoire de pareils pays est obscure et imparfaitement connue.—*Voy.* Lalibéla.

MENAS (Saint), ermite éthiopien.—Il figure comme le précédent dans la liste que les voyageurs Combes et Tamisier ont donnée des principaux saints honorés en Abyssinie.

MENAS, empereur d'Ethiopie au XVI^e^ siècles. — Il était fils de David III (1508 - 1540) sous le règne duquel il fut fait prisonnier par les Mahométans. Racheté ensuite par son frère Claudius (1540 - 1559) qui n'avait pas d'enfants, il lui succéda sur le trône d'Abyssinie. Ménas était un homme d'un caractère sombre et irascible, la dureté de ses manières occasionna des révoltes parmi les grands vassaux. Le Bahar-négus, entre autres, qui avait fidèlement suivi la mauvaise fortune de son père David, leva contre lui l'étendard de l'insurrection et fit alliance avec les Musulmans, mais il fut vaincu.

Ménas persécuta cruellement les missionnaires Jésuites. Il se porta surtout à des excès indignes sur la personne du P. Oviédo, Jésuite espagnol, évêque d'Hiérapolis et coadjuteur du patriarche Nuñez, puis il l'exila avec le P. Lobo, autre Jésuite, sur une montagne déserte où les deux apôtres éprouvèrent pendant sept mois toutes sortes de privations et de souffrances. Rappelé par son persécuteur, qui faillit être son bourreau, l'évêque d'Hiérapolis fut de nouveau battu et exilé, mais cette fois l'ordre de bannissement comprenait tous les Portugais, que Ménas traitait depuis quelque temps avec beaucoup de rigueur. Les missionnaires trouvèrent un protecteur dans le Bahar-négus Isaac, qui était en guerre avec Ménas; ils espérèrent même le convertir. Mais sur ces entrefaites l'empereur mourut (13 janvier 1563), après moins de quatre ans de règne, et sa mort changea la face des affaires. Mélec-Seghed qui lui succéda (1563-1595) se montra plus tolérant.

MÉNDEZ (Pierre-Alphonse), prêtre portugais du XVI^e^ siècle, un des premiers missionnaires qui aient abordé en Abyssinie.—Il était chapelain de l'ambassadeur Rodrigue de Lima, envoyé par Emmanuel le Fortuné à David III, empereur d'Ethiopie. Ce jeune diplomate fut reçu en octobre 1520 par le Négus; il séjourna à sa cour jusqu'en 1526, qu'il revint en Europe, et il arriva à Lisbonne en 1527 avec un moine abyssin nommé Zaga-Zaab que son maître accréditait auprès du roi de Portugal. Jean Bermudez, médecin de l'ambassadeur Rodrigue de Lima, devint le premier patriarche latin d'Ethiopie.

MENDEZ (Le P. Alphonse), prélat portugais, de l'ordre des Jésuites, patriarche d'Ethiopie au XVII^e^ siècle. — Mélec-Séghed, empereur de ce pays (1605 - 1632), converti à la foi catholique par le P. Paez (*Voy.* ce nom), ayant demandé au Pape un patriarche, le P. Mendez fut choisi pour remplir cette dignité. C'était, dit le voyageur écossais et protestant Jacques Bruce, un homme d'un grand savoir. Il fut sacré à Lisbonne le 25 mai 1624. On lui donna deux coadjuteurs: le premier, avec droit de succession immédiate, était le P. Jacques Sicco, professeur

de théologie à Coïmbre, puis à Rome. Il fut institué évêque de Nicée. Le second, qui était le P. Jean de la Rocca, Portugais, avait le titre d'évêque d'Hiérapolis. Mais le P. Sicco périt dans la traversée et le P. de la Rocca arrivé à Goa fut contraint d'y rester. Ils furent remplacés par un autre Jésuite portugais, le P. Apollinaire Almeida, de Lisbonne.

Dès que l'empereur Mélec-Séghed et son frère Séla-Christos furent informés de la nomination du patriarche Mendez, ils lui écrivirent de hâter son arrivée et d'amener beaucoup de missionnaires avec lui. C'était toujours une grande difficulté de pénétrer en Abyssinie, même sous des princes favorables à la foi, parce que ce royaume étant situé dans l'intérieur des terres et environné de peuples infidèles et barbares, on est exposé aux plus grands dangers de la part de ceux-ci. Le prince indiquait qu'on pouvait entrer dans ses Etats par Dankali, mais son secrétaire écrivit par erreur Zeila au lieu de Dankali. Cette erreur, ainsi qu'on va le voir, coûta la vie à deux missionnaires, les PP. Machado et Péreira.

Le P. Mendez partagea sa troupe apostolique en deux bandes, de chacune quatre missionnaires, à qui il fit prendre des routes différentes. La première entra heureusement en Abyssinie par Massouah. La seconde se subdivisa; deux des Jésuites qui la composaient tentèrent d'y pénétrer par Mélinde en se dirigeant dans l'intérieur de l'Afrique par le nord. Ils pénétrèrent fort avant dans les terres, chacun par une route différente; mais au bout de plusieurs mois ils furent obligés de retourner sur leurs pas et repassèrent dans l'Indoustan, à Bazaïm, où se trouvait le patriarche Mendez. Les deux autres Jésuites, les PP. Machado et Péreira, ayant suivi la route de Zeila, furent pris par le roi de ce pays qui les jeta dans un cachot; ils y languirent longtemps et eurent enfin la tête tranchée bien que l'empereur Séghed eût offert d'accepter toutes les conditions auxquelles on voudrait mettre leur liberté.

Le P. Mendez, s'étant embarqué à son tour avec les deux missionnaires qui n'avaient pu pénétrer par la voie de Mélinde, parvint heureusement en Ethiopie par Dankali. Mais pour cela il dut, ainsi que ses compagnons, faire une marche de six semaines à travers des déserts brûlants et infestés par les Gallas. Enfin ils arrivèrent, le 17 juin 1625, au pied des montagnes de Duan où ils trouvèrent le P. Baradas, ancien missionnaire du pays, qui les attendait depuis longtemps avec un nombreux cortége d'Abyssins de distinction et de Portugais.

Le 21 juin ils arrivèrent à Frémone et comme ils ne pouvaient à cause de l'hiver continuer leur voyage, les rivières étant débordées, ils firent des missions dans cet endroit et dans les villages environnants, instruisirent, confessèrent, baptisèrent, et communièrent un grand nombre de personnes récemment converties ou qu'ils tiraient eux-mêmes du schisme et de l'hérésie. Les prêtres et les moines abyssins, qui restèrent ennemis de la foi catholique, répandaient dans le peuple toutes sortes de calomnies contre les missionnaires, les accusant de traîner à leur suite les malédictions de Dieu et des nuées de sauterelles qui ravageaient le pays. Le peuple crut d'abord à ces discours, mais ensuite il reconnut par le fait que les sauterelles n'arrivaient pas à la suite des Jésuites.

De son côté Mendez convoqua un synode à Gorgora près du lac Dembéa. Il y fut décidé qu'on élèverait au plus tôt aux ordres sacrés les indigènes qui en seraient trouvés dignes, et qu'on réitérerait sous condition l'ordination des prêtres à cause des fortes raisons qu'on avait de révoquer en doute la validité de celle qu'ils avaient reçue.

Ensuite l'empereur revenant d'une guerre qu'il avait heureusement terminée alla trouver le patriarche. Leur entrevue eut lieu avec la plus grande pompe: d'abord le monarque envoya au-devant du prélat quinze mille hommes de troupe avec son fils, son frère, les vice-rois et l'élite de sa cour. Le patriarche, revêtu de ses ornements pontificaux, était monté sur un cheval blanc richement caparaçonné, et dont les neveux de l'empereur tenaient la bride; six vice-rois portaient un parasol étincelant d'or et de pierreries. Mélec-Séghed, qui attendait Mendez dans une église, se lève, à l'approche du pontife, l'embrasse et tous deux s'agenouillent au pied de l'autel pour rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. Une multitude innombrable était accourue à cette réception; le patriarche adressa à l'assemblée une courte et pathétique allocution; puis l'empereur fixa avec lui pour l'année suivante 1626 le jour où, tous les ordres de l'empire étant réunis, on reconnaîtrait la suprématie du Pontife Romain et l'on embrasserait la foi catholique.

Cette cérémonie se fit en effet avec le plus grand éclat, dans une vaste salle du palais. On voyait d'un côté le monarque, les princes, les chefs militaires, les gouverneurs des villes, les moines avec leurs archimandrites, et un peuple immense; de l'autre le patriarche, ses missionnaires avec la noblesse portugaise. Mendez fit un discours sur la foi catholique, sur les points de dogme qui séparaient l'Eglise d'Abyssinie et l'Eglise Romaine; rappela que saint Frumence, apôtre d'Ethiopie, avait été envoyé par saint Athanase, évêque d'Alexandrie, dont la foi était la même que celle de Rome; il rappela aussi les ambassades que plusieurs souverains d'Ethiopie avaient à différentes fois envoyées vers le Saint-Siége.

Un noble abyssin répondit au nom de l'empereur et déclara que ce prince avait résolu de suivre la foi de l'Eglise romaine et d'en faire profession au nom de tout son peuple. Alors Mélec-Séghed se lève, et la main sur l'Evangile il fait sa profession de foi, reconnaît explicitement la primauté de saint Pierre et de ses successeurs sur le Siége de Rome et jure obéissance et fidélité au Pape

Urbain VIII alors régnant. A l'exemple du monarque tous les princes font le même serment. Facilidas, fils aîné de l'empereur et héritier présomptif de la couronne, le même qui plus tard persécuta si cruellement les missionnaires, met le comble à l'enthousiasme en déclarant qu'il persévérerait jusqu'au dernier soupir dans la foi romaine que son père venait d'embrasser. Séla-Christos, frère de l'empereur et fervent catholique, tire son épée et la tenant levée proteste qu'il serait fidèle à Mélec-Séghed et à son fils tant que ces princes le seraient eux-mêmes à leurs serments, qu'autrement il tournera son glaive contre eux. Des édits sévères proscrivirent toute autre foi que la foi romaine. A cette époque on ignorait que la liberté pour tous est le plus solide fondement, le terrain le plus favorable à la vérité. La suite de cette histoire va montrer que la force matérielle est un appui fragile pour l'Eglise.

Le bruit de la renaissance de la foi catholique en Abyssinie s'étant répandu en Europe, excita le zèle des Jésuites pour cette mission. Quatre Pères italiens se hâtèrent de partir en prenant le chemin de l'Egypte, mais les Turcs les arrêtèrent longtemps dans leur voyage. Cinq autres s'embarquèrent à Lisbonne emportant le pallium pour le patriarche. Melec-Séghed fit à ce prélat de généreuses libéralités, fonda plusieurs maisons pour les missionnaires dans différentes provinces et à Frémone un séminaire qui réunit bientôt l'élite des Abyssins.

Mendez fixa sa résidence à Depsau, à une lieue du lac Dembéa et de Damas. Il donnait à tous ses missionnaires l'exemple d'un zèle infatigable. Devenu très-habile à composer des livres dans la langue gheez, il consacrait à composer des livres dans cet idiome les instants qu'il pouvait dérober à ses fonctions actives. Il parvint à publier ainsi les six premiers conciles avec des notes où les principales erreurs des Abyssins étaient réfutées. Il rédigea aussi un catéchisme dans la langue du pays.

Après avoir ainsi préparé les voies, il commença sa visite pastorale qui lui demanda plusieurs années. Il visita d'abord la province de Woggara et y confirma 40, 000 Chrétiens. Ce nombre fut bien plus grand encore dans les autres provinces. Les missionnaires imitèrent le dévouement des patriarches dans les provinces où ils étaient disséminés, mais comme ils ne pouvaient suffire à recueillir une moisson si abondante, ils choisirent des moines et des prêtres distingués par leur vertu et les chargèrent de parcourir les provinces en annonçant partout la doctrine du salut. Leur qualité d'indigènes et la connaissance plus parfaite qu'ils avaient de la langue faisaient accueillir leur ministère avec plus de bienveillance. En peu de temps ils firent une riche récolte. Dans la province de Dembéa ils reçurent 4, 000 abjurations ; dans celle de Woggara 22, 000 ; dans le pays du Baharnagah 30, 000 et un plus grand nombre dans celui des Agows. Dans une seule province un seul moine ramena 17, 000 hérétiques à l'unité. De tels succès n'étaient obtenus qu'au prix des plus grands dangers. Deux prêtres faillirent être assommés dans le Tigré. Les moines et les prêtres qui ne se convertissaient pas se distinguaient par leur haine contre l'Eglise catholique. Soixante moines d'un monastère aimèrent mieux se précipiter du haut d'un rocher que d'obéir aux ordres de l'empereur qui leur commandait de se réunir dans le sein de l'Eglise catholique. Il y eut des insurrections d'hérétiques qui voulurent défendre leur croyance à main armée et répondre à la force par la force. Dans un combat, ces insurgés avaient à leur tête six cents religieux et religieuses portant sur leur tête des pierres d'autel et affirmant au peuple ignorant que les catholiques s'enfuiraient à la seule vue de ces pierres. Comme ils furent les premiers tués, leur mort contribua à détromper les hommes simples qu'ils fanatisaient.

Quand une révolte était comprimée, il en éclatait une autre. La force est un mauvais moyen de conversion. Dans tous ces milliers d'abjurations dont il vient d'être parlé, plusieurs sans doute étaient le résultat de la contrainte. Du reste on ne pouvait pas en aussi peu de temps instruire convenablement un aussi grand nombre de néophytes. Puis l'hérésie, la superstition, la dissolution des mœurs avaient jeté depuis des siècles de trop profondes racines pour que la nation entière pût en l'espace de quelques années se convertir solidement et sincèrement à des doctrines nouvelles et adopter en pratique la morale si pure de la vraie religion. Ceux qui étaient contraints à le faire et qui ne voulaient pas s'y résoudre avaient donc recours à tous les moyens et saisissaient toutes les occasions de secouer ou de repousser le joug qu'on leur imposait. Un vice-roi du Tigré, nommé Técla Georges, qui avait contre l'empereur des sujets de ressentiment trop plausibles à la vérité, mais entièrement étrangers à la religion, se fit apostat par dépit, leva l'étendard de la révolte et appela à lui tous les mécontents qui étaient en grand nombre. Il fut entièrement défait, pris et mis à mort. Mais l'insurrection éclata dans une autre province. Les montagnards du Lasta, irrités contre leur gouverneur qui touchait à leurs priviléges et déployait en faveur de la vraie religion un zèle acerbe et trop violent, se soulevèrent, taillèrent en pièces à plusieurs reprises les troupes de ce vice-roi composées de la fleur des guerriers abyssins. Le mot d'ordre de cette insurrection formidable était le rétablissement de la liturgie nationale. Le patriarche Mendez l'avait supprimée parce qu'elle fourmillait d'erreurs. L'empereur ayant manifesté à ce prélat le désir qu'il éprouvait de la voir rétablie, Mendez y accéda volontiers, et la liturgie éthiopienne fut reprise par les catholiques du pays, mais après qu'elle eut été corrigée par le patriarche.

Sur la fin de 1630 le P. Almeida, Jésuite portugais, nommé coadjuteur du P. Mendez, arriva en Abyssinie. Il apportait trois lettres du pape Urbain VIII : une pour l'empereur,

une pour son fils, une pour le patriarche. Un bref joint à ces lettres accordait à l'Abyssinie, pour l'année 1631, le jubilé publié à Rome en 1625. L'empereur reçut avec vénération et avec les sentiments de la joie la plus vive ce témoignage de la sollicitude du Souverain Pontife. Le jubilé s'ouvrit et produisit des fruits abondants. Des provinces entières qui jusqu'alors étaient restées indifférentes, commencèrent à s'ébranler et de nombreuses conversions s'y opérèrent. Ce furent les derniers succès de l'Eglise catholique en Ethiopie. La persécution commença l'année suivante, et elle ne finit qu'avec l'entière destruction de la vraie foi dans cet empire.

Le fils de l'empereur, Facilidas, déjà avancé en âge, soupirait après la couronne et attendait avec impatience que son père la lui laissât. Il faisait de l'opposition à tous les actes politiques de ce monarque, et il entra même dans une conspiration ourdie par les partisans du schisme, pour renverser du trône Mélec-Séghed et y placer Facilidas lui-même. Ce complot ayant été découvert, l'empereur en fut épouvanté; il vit combien le schisme comprimé avait encore de partisans; et de peur d'aigrir son fils par des moyens de rigueur, il cessa d'employer la contrainte au service de la religion catholique. Il publia même un édit qui permettait de retenir tous les rites anciens. Sur les réclamations du patriarche il promit de faire corriger ce qu'ils avaient de contraire à la vraie foi.

Le monarque était alors occupé à réprimer l'insurrection du Lasta, dont les montagnards faisaient la principale force du schisme. Il réussit au delà de son attente, et ce succès, dû au vœu qu'il avait fait, ainsi que ses principaux officiers, de ne rien négliger pour rétablir la foi romaine dans toute l'Abyssinie, semblait assurer de nouveau le triomphe de la vraie foi; mais des partisans secrets du schisme circonvinrent habilement son esprit, attribuèrent à la religion catholique les guerres civiles qui désolaient l'empire, lui montrèrent tous ses sujets frémissants et prêts à la révolte. Ces exagérations perfides ébranlèrent le monarque qui n'avait pas assez de foi pour estimer sa foi plus que sa couronne et sa vie. Il voyait d'ailleurs son fils d'accord avec ses ennemis joindre à leurs sollicitations ses prières menaçantes. Alors il céda, et permit une nouvelle réunion de tous les corps de l'Etat, afin que la question religieuse discutée en leur présence fût décidée à la majorité des voix. On éloigna de l'assemblée le patriarche et les missionnaires. Les schismatiques triomphèrent et la religion catholique fut proscrite. Le patriarche, accusé comme chef de sédition, reçut défense de prêcher à l'avenir, et l'on assigna aux missionnaires une ville où ils devaient attendre leur embarquement. Ils furent donc forcés de quitter leurs églises qui leur avaient coûté tant de fatigues et de sacrifices. Facilidas fit publier, le 14 juin 1632, un décret qui ordonnait d'embrasser la foi d'Alexandrie. Ainsi, proscription de la vérité, obligation d'embrasser l'erreur, voilà le contre-coup ordinaire, la réaction ordinaire de la violence mise au service de la vraie religion. Si les missionnaires, au lieu d'applaudir au zèle peu éclairé de Mélec-Séghed qui employait son autorité pour étendre la religion, au lieu de se réjouir de ce mode de prosélytisme et peut-être même d'y pousser par leurs conseils, avaient usé de leur influence pour conseiller des mesures de liberté et avaient mis à profit les excellentes dispositions de l'empereur pour obtenir de lui plus de liberté vraie, c'est-à-dire de liberté pour tout le monde, ils n'auraient probablement pas excité cette haine fanatique de leurs adversaires; ils auraient obtenu des succès moins grands, mais plus solides, et il n'y aurait pas eu de réaction, ou bien elle eût été infiniment moins violente, et il serait toujours resté en Abyssinie un noyau de catholiques sincères et fervents. Lors même que l'avénement d'un despote ennemi de la foi romaine aurait renversé leur œuvre par la violence, comme il est arrivé, la cause des missionnaires inspirerait plus d'intérêt, plus de sympathie aux indifférents et à leurs ennemis : or, ces deux classes font l'immense majorité.

L'infortuné Mélec-Séghed, pere de l apostat Facilidas, qui avait saisi à peu près toute l'autorité, éprouvait les remords les plus poignants et ne pouvait prendre ni sommeil ni nourriture. Sentant sa fin approcher, il appela le P. de Matos, lui promit de rétablir le culte catholique s'il recouvrait la santé et expira entre ses bras, le 26 septembre 1632, dix ans après sa conversion. Il avait 61 ans et en avait régné vingt-huit.

Alors Fasilidas travailla ouvertement et activement à rétablir le schisme et à détruire la foi catholique. Il exila son oncle Séla-Christos, fervent prosélyte des missionnaires. Il reconnut pour évêque un aventurier égyptien qui se disait envoyé par le patriarche d'Alexandrie; plusieurs doutaient s'il était prêtre; mais hérétique, fougueux et flatteur, il plut à Facilidas et usa de son crédit pour hâter l'expulsion des Jésuites : un nouveau décret vint donc confirmer l'ordre de leur exil. Le P. Mendez adressa aussitôt à l'empereur une lettre respectueuse et pleine de force, où il le prie de lui indiquer pour quelle faute les Jésuites sont chassés, afin de pouvoir répondre au Souverain Pontife qui le lui demandera. Il sollicite ensuite la convocation d'une assemblée, où l'empereur réunira les principaux et les plus savants entre les prêtres et les moines abyssins, afin qu'on examine en sa présence la foi catholique. Ainsi le patriarche admettait bien la liberté et la discussion, mais il était trop tard : il eût fallu prôner ces moyens lorsqu'il le pouvait, au lieu d'employer l'autorité et la contrainte. Ses ennemis, qui voulaient comme lui la souveraineté du but, c'est-à-dire la réalisation de leurs desseins, même par la force, n'eurent garde d'accepter l'offre de cette conférence solennelle; ils connaissaient sa capacité et son érudition,

et sentaient bien qu'ils ne brilleraient pas par la raison et le bon droit, et que la force les dispensait de tout cela : ils déterminèrent donc l'empereur à refuser cette controverse publique, comme inutile, puisque, disaient-ils, la question était jugée. Ils redoublent d'ardeur pour presser le départ des Jésuites, et ceux-ci reçoivent, au mois de mars 1633, l'ordre de se rendre de Duncas à Fremone. Avant de s'éloigner, ils confient la garde du troupeau à des prêtres et des moines indigènes choisis entre les plus zélés et les plus instruits. Cette précaution ne les rassurait pas encore ; alors ils cherchèrent à rester secrètement en Abyssinie au péril de leur vie. Un des rois particuliers du pays, Jean Akay, Bahar-Negus, c'est-à-dire *roi de la partie maritime*, fut quelque temps leur protecteur : il les retira dans ses Etats et les protégea à main armée contre l'empereur. Mais bientôt celui-ci, qui ne pouvait le vaincre par la force, le gagna par des promesses, et les missionnaires s'aperçurent que l'esprit de leur protecteur était changé à leur égard ; ils comprirent qu'ils ne pouvaient plus rester en Abyssinie et décidèrent que le plus grand nombre devait quitter le pays. Le P. Almeida, évêque de Nicée, et six autres Jésuites furent seuls désignés pour rester en se cachant. Le patriarche Mendez et tous les autres missionnaires se dirigèrent vers Massouah pour s'y embarquer. Le roi Jean Akay leur donna des lettres de recommandation pour le gouverneur turc de ce port et les y fit conduire par un détachement de six cents hommes. Les schismatiques avaient fait croire à ce gouverneur que les Jésuites emportaient tout l'or d'Abyssinie. Il n'en fallait pas tant pour allumer la cupidité du cruel musulman. Il fit dire aux Jésuites de choisir entre la mort et une rançon de 30,000 écus, qu'il réduisit successivement à 20,000 et à 15,000, menaçant de les faire empaler si la somme n'est pas comptée sur l'heure. Enfin il se contente de 4,300 écus avancés par les négociants portugais, et il exige pour condition que les Jésuites s'embarqueront dans deux heures ; puis, changeant d'avis, il retient en otage le patriarche Mendez et les PP. de Matos et Fernandez. Comme ce dernier était plus qu'octogénaire, il y eut parmi les autres religieux une sainte émulation pour demeurer prisonnier à la place de ce vénérable vieillard. Le P. Lobo représenta au pacha que, dans un âge si avancé, le P. Fernandez pouvait mourir à Massouah et qu'alors il perdait un otage : il parvint ainsi à lui persuader de choisir un autre Jésuite plus jeune. Ce succès l'encourageant, il essaya d'entreprendre la même chose en faveur du patriarche ; mais à la première parole qu'il prononça, le Turc lui lança un regard courroucé qui lui ferma la bouche.

Le P. Lobo repassa dans l'Inde, puis à Lisbonne et à Rome, pour exposer l'état déplorable où se trouvait la mission d'Abyssinie. Aussitôt qu'il apprit la position du P. Mendez et de ses compagnons, le P. Vitelleschi, général des Jésuites, eut recours à l'ambassadeur de France à Rome, qui écrivit au consul de sa nation au Caire, le priant de négocier la délivrance des captifs auprès du pacha du Caire, de qui dépend celui de Massouah. Cette intervention du consul français eut un succès parfait. Le pacha du Caire fit de durs reproches à son subalterne, et lui enjoignit de rendre sur-le-champ la liberté à ses prisonniers. Celui-ci obéit, mais il parvint à extorquer encore 600 crusades aux marchands européens. C'est ainsi que le P. Mendez fut délivré de sa prison de Massouah avec ses compagnons. Il passa de là à Souakem en Nubie, puis dans l'Inde, d'où il ne cessa de s'intéresser à sa mission.

Il y avait laissé son coadjuteur et six Jésuites. Trois d'entre eux furent martyrisés le 25 avril 1635 : c'étaient les PP. Paez (Gaspard), Pereira et Bruno de Sainte-Croix ; celui-ci, quoique percé de coups, survécut et parvint à guérir. Les PP. Almeida, évêque de Nicée, Franceschi et Rodriguez subirent les tourments les plus indignes et les plus barbares, et furent ensuite pendus et lapidés au mois de juin 1638 dans une île du lac Dembéa. Les PP. Bruno de Sainte-Croix et Cardeira, les seuls survivants, furent pris aussi et subirent le même supplice le 12 avril 1640. Il n'y avait plus dans toute l'Abyssinie pour administrer les sacrements aux catholiques, que cinq prêtres séculiers portugais et prêtres abyssins réguliers ou séculiers. La mission était gouvernée par l'un des premiers, Bernard Nogueira, vicaire du patriarche Mendez. Il est incroyable combien ces neuf confesseurs souffrirent de la faim et du dénûment. Ils finirent presque tous par être égorgés. Des Capucins français et italiens, missionnaires en Egypte, furent chargés par le Saint-Siége de secourir l'Eglise d'Ethiopie. Le P. Agathange de Vendôme, leur supérieur, partit du Caire le 25 décembre 1637 avec le Fr. Cassien de Nantes et quatre autres religieux de son ordre ; ils passèrent à Souakem et pénétrèrent ensuite en Abyssinie ; mais à peine y avaient-ils mis le pied, qu'on les reconnut, bien qu'ils fussent déguisés en marchands arméniens : on les mena au nouvel évêque schismatique, nommé Marc. C'était un Egyptien que le P. Agathange avait connu au Caire, qu'il avait contribué à faire nommer Abouna d'Abyssinie par le patriarche d'Alexandrie, et à qui il croyait avoir inspiré des sentiments favorables à l'unité. Cet évêque déclara que les deux Capucins étaient des prêtres catholiques venus en Abyssinie pour combattre la foi d'Alexandrie : en parlant ainsi il savait bien qu'il les envoyait à la mort ; en effet ils furent lapidés en 1638. Deux autres Capucins, les PP. Chérubin et François, qui avaient cherché à pénétrer en Abyssinie par Mascate (Arabie) et Magadoxo (Zanguebar), furent massacrés dans cette dernière ville. Les PP. Antoine de Virgoleta et de Pietra-Santa exercèrent leur zèle avec succès à Massouah : le premier y mourut en 1642, le second fut décapité avec deux compagnons, les PP Félix de Saint-Séverin et Joseph Tor-

tulani d'Altino. C'est le pacha turc qui leur fit trancher la tête à l'instigation de Basilidès, empereur d'Abyssinie.

Cependant le P. Mendez, après avoir séjourné quelque temps à Souakem, repassa dans l'Inde. Pendant qu'il était à Souakem, Marc, cet évêque copte envoyé en Abyssinie par le patriarche d'Alexandrie à l'instigation des Capucins, lui remit une lettre du P. Agathange de Vendôme, supérieur de ces religieux; mais il ne partagea point l'illusion du bon Capucin. De retour dans l'Inde, il regardait toujours l'Eglise catholique d'Abyssinie comme son épouse et ne songeait qu'à envoyer des secours à tant de Chrétiens orthodoxes qu'il avait enfantés à Jésus-Christ. Les Jésuites, naguère ses compagnons de travaux et chassés avec lui de cet empire, s'offrirent à y retourner. Il y envoya successivement les PP. Calaca, Antoine Almeida et Botelko, qui ne purent pénétrer en Ethiopie. Le zèle de Mendez ne se ralentit pourtant jamais. Il sembla redoubler encore à la réception de deux lettres, l'une de Sela-Christos, oncle de l'empereur Basilidès, et exilé pour la foi : l'autre de Nogueira, prêtre portugais, sous-vicaire général en Abyssinie. Elles étaient de 1648 et janvier 1649. Le prince Sela-Christos exhalait des plaintes contre le peu de zèle du Portugal à secourir les catholiques d'Ethiopie et contre l'espèce d'abandon où les laissait le Souverain Pontife. Nogueira lui rendait compte des souffrances et des privations de ses compagnons d'apostolat. Il lui annonçait les noms des prêtres et des Chrétiens qui avaient été mis à mort pour la foi et lui parlait des ruines qui s'accumulaient dans l'Eglise. Ainsi, la petite colonie portugaise de Frémone avait apostasié et s'était conduite indignement envers les missionnaires. Nogueira qui écrivait cette lettre fut pendu en 1653 dans le Gojam.

C'est sans doute peu de temps après que le P. Mendez mourut aux Indes. Il était âgé de 76 ans. Ce prélat avait toutes les qualités d'un saint et vertueux missionnaire; beaucoup de piété, de patience, de fermeté, de zèle et d'érudition. On lui a reproché son intolérance pour le rite abyssin et le peu de modération avec lequel il voulut changer les usages dominants et des coutumes que des siècles avaient enracinées. Mais apparemment les contradicteurs de ce prélat, s'ils sont catholiques, ne désapprouveront pas qu'il ait voulu abolir la polygamie, alors généralement en usage chez les Chrétiens abyssins, la circoncision, le sabbat et plusieurs autres prescriptions judaïques, et ce mélange de superstitions mahométanes et païennes qui défigure la religion de Jésus-Christ en Ethiopie. Quant à la suppression du rite Ethiopien qui aurait dû seulement être corrigé, on peut regarder cette mesure comme une faute. Cependant si l'empereur Melec-Seghed avait été plus ferme et plus habile, et qu'il eût vécu assez pour voir convertir solidement au catholicisme la majorité des Ethiopiens, il est certain que l'introduction du rite latin aurait, à mon sens, consolidé davantage l'œuvre des missionnaires. Le reproche le plus grave qu'on puisse faire au P. Mendez et à ses compagnons, c'est d'avoir approuvé, et peut-être conseillé l'emploi des mesures de rigueur pour opérer la conversion des schismatiques. La persécution exercée par les catholiques contre ceux qui sont dans l'erreur, appelle presque toujours comme réaction la persécution des catholiques par les dévoyés. Si les uns et les autres convenaient de se tolérer mutuellement, et de n'employer pour éclairer et convertir leurs frères que la parole, le bon exemple, les œuvres de charité, jamais les amendes, la prison, l'exil, les supplices, les violences et la mort, ce terrain serait certainement le plus favorable au triomphe de la vérité. Mais de pareilles idées étaient à peu près inconnues du P. Mendez, et il n'est pas étonnant qu'il ne les ait pas conseillées à l'empereur Melec-Seghed sur qui il avait une entière influence.

MENDEZ (Alvaro), portugais, l'un des Jésuites parti en 1570 pour les missions du Brésil avec le P. Azevedo, massacrés par les hérétiques, puis jetés dans les flots. Mendez, malade, ainsi qu'un autre nommé Escrivain, gardait le lit et aurait pu éviter la mort en restant couché et en ne disant point qu'il était compagnon des martyrs. Mais il ne voulait pas perdre une si belle couronne ; il se lève à grand'peine ainsi que son confrère, ils passent leur soutane sur leur chemise, et à demi-vêtus, les pieds nus, ils vont se mêler à ceux qu'on égorge et se font tuer pour la même cause. — *Voy.* Azevedo, Sourie, d'Acosta, Ribero, Sanchez, etc.

MENFES (Saint Guebra-Godeus), un des principaux saints honorés par les abyssins. — Son nom est cité dans le *Voyage* de Combes et Tamisier, mais on ne lui assigne aucun titre, et le temps où il vivait n'est pas indiqué. — *Voy.* Lalibela.

MENSE. — On trouve quelquefois cette expression dans les Relations et Histoires des missions. Elle vient du mot latin *mensa, table*, et signifie le revenu destiné aux dépenses de la table. On ne l'emploie qu'avec l'adjectif *épiscopale :* la mense épiscopale est l'apanage d'un évêque, la rente ou le bien-fonds dont le produit sert à l'entretien de sa maison. Généralement il n'est question de mense épiscopale dans les missions que pour signaler l'absence de cette sorte de dotation.

MERBOD (Le B.), prêtre allemand martyrisé au XIIe siècle près de Bregenz. — Il ne faut pas écrire Bragance, comme l'auteur que j'ai sous les yeux, autrement on serait tout dérouté de voir tant de noms tudesques et le lac de Constance en Portugal. Il s'agit ici d'une petite ville actuellement à l'Autriche (Tyrol) et située près de la Suisse, du Wurtemberg et du duché de Bade, tandis que Bragance est, comme on sait, en Portugal. Ce point rétabli, venons au B. Merbod.

Quelques historiens disent qu'il était frère d'Ulric, comte de Bregenz, et que, préférant aux avantages de sa naissance dans le monde

des biens plus purs, plus solides et infiniment plus durables; il embrassa la vie monastique dans le diocèse de Constance; ensuite il quitta son couvent avec la permission de son supérieur, et alla vivre dans une forêt où on lui construisit une petite cellule. Là, il travaillait avec un zèle infatigable à son propre salut, à la conversion des pécheurs et à l'extirpation des vices qui déshonoraient les Chrétiens de son temps. Le Seigneur bénit ses pieux efforts; mais il lui arriva ce qui est presque toujours arrivé aux ministres les plus zélés de la religion, les plus généreux à reprendre les pécheurs scandaleux : il fut victime de son courage. Par ses remontrances et ses exhortations, il s'était attiré la haine de quelques scélérats, qui l'assassinèrent dans sa solitude vers l'an 1120. On l'honore le 23 mars.

MEROLLA (Le P. Jérome), Capucin italien, né à Sorrento dans le royaume de Naples, partit pour le Congo en qualité de missionnaire l'an 1682, avec le P. François de Monte-Sarchio, religieux Sarde du même ordre que lui et quelques autres Capucins. — Ils arrivèrent au mois de mai 1683 à la côte d'Afrique et débarquèrent à Loanda. Quinze jours après, le P. Mérolla se rendit dans la mission du Sogno, la plus ancienne du Congo et la meilleure. Il accompagnait le P. Joseph-Marie de Bassetto, Capucin d'un grand savoir et d'une expérience consommée. Au bout d'un an, le P. Mérolla fut privé d'un tel appui, qui peut-être lui eût été fort utile dans la circonstance suivante. Il reçut des lettres de la Propagande : le cardinal Cibo, préfet de cette congrégation, se plaignait de la traite des noirs et en demandait instamment la suppression. Le P. Mérolla et les autres religieux rencontrèrent beaucoup de difficulté à faire exécuter les ordres du Saint-Siége, attendu que tout le négoce du pays consistait en ivoire et en esclaves. Cependant pour donner une preuve de leur obéissance, ils s'adressèrent au roi de Congo et au comte de Sogno, et obtinrent que du moins on ne vendrait plus d'esclaves aux hérétiques, surtout aux Anglais qui en transportaient un grand nombre à la Barbade où ils ne pouvaient que leur inspirer de l'éloignement pour l'Eglise romaine.

Le P. Mérolla choisit un jour de fête pour expliquer au peuple les intentions de la Propagande et pour le détourner de la traite. Il ajouta que si l'on était absolument forcé de la pratiquer encore, il fallait traiter avec les Portugais, ou même avec les Hollandais qui s'étaient obligés à fournir chaque année des esclaves aux Espagnols. Entre deux maux nécessaires, il est raisonnable de choisir le moindre, et on conçoit très-bien le motif de la préférence que les missionnaires accordaient aux Espagnols et aux Portugais; au moins les nègres catholiques, qui avaient le malheur d'être emmenés en esclavage chez ces deux nations, pouvaient y pratiquer leur religion, et on s'occupait, dans les colonies espagnoles et portugaises, du salut de ceux qui étaient encore païens; tandis que catholiques et païens étaient destinés à tomber dans l'hérésie chez les Anglais. Les habitants du Sogno plus sensibles au lucre qu'à l'humanité, fermèrent l'oreille aux propositions des missionnaires.

Le P. Mérolla évangélisa ensuite le Cacongo et le Congo. Le roi de ce dernier pays l'ayant sollicité de se rendre à sa cour où les Capucins n'avaient pas paru depuis quelque temps, il déféra à son invitation. Un secrétaire d'Etat le reçut à quelque distance de la ville et le conduisit à la place publique, où le peuple divisé en chœurs, récitait le Rosaire. Le roi, galonné d'argent et couvert par-dessus son vêtement d'un grand manteau écarlate, était aussi assis sur cette place. A l'approche du missionnaire, il tira de son sein un crucifix d'ivoire, qu'il lui offrit à baiser, puis s'étant mis à genoux, il lui demanda humblement sa bénédiction. Le peuple marcha aussitôt vers l'église en fort bel ordre, et le P. Mérolla montant à l'autel satisfit, par un long sermon, l'avidité de plusieurs milliers de Chrétiens qui étaient affamés de la parole divine. Les conversions se multipliaient de jour en jour dans le royaume, au point que le P. Mérolla baptisa environ treize mille personnes de sa propre main, et qu'il en maria un grand nombre selon les lois de l'Eglise. Un autre Capucin en baptisa plus de cinquante mille. Le P. Jérôme de Monte-Sarchio, en vingt ans, conféra le baptême à plus de cent mille âmes, entre autres, à plusieurs personnes notables, au duc de Concobella, tributaire du roi de Micocco et au neveu de ce dernier. Les nègres incrédules, ceux qui refusaient de se faire Chrétiens, faisaient aux missionnaires une objection fort bizarre, c'est que l'éléphant, qui n'est pas baptisé, devient cependant fort gros, fort gras et vit très-longtemps.

Plusieurs ouvriers apostoliques succombèrent à des maladies que leur suscitait le climat du pays, toujours funeste aux étrangers. Le P. Mérolla en fut également atteint, et en 1689, au bout de six ans de mission, il se vit forcé de quitter l'Afrique, et il passa au Brésil pour se rétablir. Mais les soins qu'on prit à Bahia pour sa santé n'eurent pas de succès et il repassa en Europe. Le roi de Portugal lui fit l'accueil le plus gracieux à Lisbonne. Il baisa sa robe et se tint debout, la tête découverte, tout le temps qu'il s'entretint avec lui. Il lui parla de l'état des missions, du zèle de son ordre, surtout de la merveilleuse charité des missionnaires italiens, pour lesquels il témoigna le plus profond respect. Il avait interdit l'entrée des pays de sa dépendance en Afrique à tous les prêtres étrangers ; mais il en excepta formellement les Capucins italiens. De Lisbonne, le P. Mérolla se rendit à Gênes. Il a publié la Relation de ses voyages dont une traduction anglaise a été imprimée dans la Collection de Churchill.

MESQUITA (Le P. Jean de), Jésuite espagnol ou portugais, missionnaire en Orient. — Il s'embarqua à Lisbonne (entre les années 1150 et 1155) avec les PP. Nugnez et Oviédo,

Jésuites aussi, qui venaient d'être sacrés, le premier en qualité de patriarche d'Ethiopie, et le second sous le titre d'évêque d'Hiérapolis et coadjuteur avec future succession du patriarche. Ils se rendirent d'abord de Lisbonne à Goa, d'où ils devaient passer dans leur mission. Le P. Oviédo y alla le premier avec les PP. Fernandez, Gualdanez, Caldoso et Lobo pour préparer les voies au patriarche, qui mourut à Goa en 1562. Quant au P. de Mesquita, il ne paraît pas qu'il ait jamais pénétré en Abyssinie ; il travailla sans doute dans les missions des Indes: l'histoire de son apostolat est inconnue ainsi que le lieu et l'époque de sa mort.

MESURIL, ville d'Afrique, sur la côte orientale, près de Mozambique. — Presque toute la population, le commerce et l'importance de cette dernière ville ont passé dans une autre Mésuril, fondée dans un lieu plus sain. Le gouverneur général de Mozambique y réside lui-même. — *Voy.* sur ces possessions portugaises, les articles MOZAMBIQUE, MONOMOTAPA, SYLVEIRA.

METELIN, autrefois Mitylène, capitale de l'île de Mételin, qui, dans l'antiquité, se nommait Lesbos. — L'île est située près de l'Asie-Mineure, au nord de Chio, et au midi de Ténédos. On lui donne quarante-cinq lieues de tour : elle avait jadis plus de 1300 villages; mais elle n'en a guère conservé que la dixième partie. Mételin était d'abord un simple évêché sous la métropole de Rhodes : plus tard, les Grecs en firent une métropole, et ce rang lui est reconnu aussi dans l'Eglise latine. Elle a eu, au moyen âge, des évêques latins : la cour de Rome pourvoit toujours à remplir le siége. M. Emmanuel-Benoît Rodriguez, Portugais, suffragant de Lisbonne, a été institué le 24 novembre 1845 archevêque de Mitylène *in partibus*. Voici quelques-uns des évêques qui ont gouverné cette Eglise au moyen âge :

1. Ambroise (Fr.), de Abiate, Prêcheur, nommé par le pape Boniface IX en 1402.

2. Angèle. Ce prélat mourut vers l'an 1431.

3. Hughectus (Fr.), de Valentia, Prêcheur, nommé en 1431, sous Eugène IV.

4. Dorothée. Il siégea après Nughectus et eut pour successeur le célèbre Léonard de Chio.

5. Léonard Ier (Fr.), de Chio, Prêcheur. Il fut nommé évêque de Mételin en 1444, par Eugène IV. En 1446, il fut envoyé à Constantinople avec Isidore, cardinal archevêque de Kiew (Russie), vers Constantin Paléologue, empereur des Grecs, pour travailler à l'union de l'Eglise orientale à l'Eglise latine. Après la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453, Fr. Léonard se retira à Chio, et de là à Lesbos, où il demeura jusqu'à la prise de cette île par les Turcs (c'est-à-dire jusqu'en 1458 ou 1462). — *Voy.* LÉONARD DE CHIO.

6. Léonard II, Il succéda à Léonard de Chio.

7. Ange II (Fr.), de Barbianis, Mineur, inst tué en 1482.

L'île de Mételin est toujours soumise aux Turcs. Le schisme grec y domine, et le catholicisme y était à peu près anéanti depuis longtemps, lorsqu'on y a fondé, il y a quelques années, une nouvelle mission desservie par les Frères Mineurs réformés. Elle relève, je crois, de l'archevêque de Smyrne.

METHONE, nommée aujourd'hui Modon, ville épiscopale de Grèce, dans la Messénie (Péloponèse), sous la métropole de Patras. — Elle est tombée au pouvoir des Turcs sous le règne de Bajazet II (1481 à 1511). Elle a eu, au moyen âge, des évêques latins, dont voici la succession :

1. Jean ou Joseph. Il siégeait sous le pape Innocent III, en 1210 et en 1242.

2. Léonard Parapus, oncle du pape Boniface VIII, évêque d'Alatri, puis d'Aversa, puis de Capoue en 1300, et enfin cardinal, évêque d'Albano. Ce prélat occupa aussi le siége de Méthone.

3. Gilles (Fr.), de Ferrare, Prêcheur italien, nommé en 1291 patriarche de Grado (Illyrie), par le pape Boniface VIII, transféré ensuite à l'Eglise patriarcale d'Alexandrie (Egypte) du rite latin, fut institué en 1310 évêque commendataire de Méthone, par Clément V : mais il y a apparence qu'il ne posséda ce siége qu'un instant, aussi bien que son successeur.

4. Ange Ier. Il fut transféré à Grado la même année 1310.

5. Thomas Falério. Ce prélat était de Venise, et il fut transféré, en 1390, à l'évêché de sa ville natale.

6. Louis Ier Maurocéno, Vénitien, transféré de Trieste à Méthone en 1391.

7. Antoine Ier, nommé en 1405.

8. Laurent (Fr.), de Venise, Prêcheur italien, institué, en 1410 ou 1411, par Jean XXIII, en même temps que Grégoire XII nommait au même siége un autre prélat.

9. Paul Joannis, transféré de Chiusi (Toscane) à Méthone en 1410, par Grégoire XII. C'était pendant le grand schisme d'Occident.

10. François de Franciscis, élu en 1415.

11. Jacques (Fr.), de Foligno, Prêcheur italien, transféré de Nocéra (Italie) à Méthone, sous le pape Martin V, après l'an 1417.

12. Martin, nommé en 1428.

13. Gabriel de Gabrielis, Vénitien, nommé en 1431, transféré à Trieste en 1448.

15. Ange II. Il succéda à Marc en 1459.

16. Louis II (Fr.) le Long, Prêcheur italien, de Venise. Il fut nommé en 1466, et mourut en 1475.

17. Orewin (Fr.), Prêcheur. Il siégeait en 1476.

18. André Falconis.

19. Antoine II, d'Avila, Prêcheur espagnol. Il siégeait en 1506.

L'Eglise romaine a toujours continué de pourvoir l'Eglise de Méthone de pasteurs qui n'ont que le titre d'évêques *in partibus*. Le prélat, qui possède ce siége aujourd'hui, est Allemand, et il est missionnaire chez les nègres. C'est M. Louis Kobès, du diocèse de Strasbourg, institué le 27 septembre 1848. Il a été tiré de la Congrégation du Saint-

Cœur-de-Marie, et fut coadjuteur du vicaire apostolique de la Guinée (Afrique). Lors de sa consécration épiscopale il était un des plus jeunes prélats de la chrétienté.

Il est à propos de citer ici Théophane, évêque grec de Méthone au commencement du XVII^e siècle; parce que ce prélat se rendit à Rome avec plusieurs de ses collègues pour s'unir de communion au Saint-Siége apostolique.

MEYERE (ETIENNE), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans le Tong-King au XVIII^e siècle. — Il était du diocèse de Gap, et partit pour l'Orient en 1746, ainsi que M. Poncelouis, destiné à la même mission. Après avoir exercé le ministère apostolique pendant environ douze ans, M. Meyère mourut à Siam le 19 octobre 1759.

MIAMIS, nation indienne de l'Amérique du Nord. — Elle habitait, dans l'ouest des Etats-Unis, vers le Kentucky, et elle était considérable. En 1820, il y en avait encore des débris dans le pays; mais ils doivent être expulsés et anéantis maintenant. M. Rosati, Lazariste italien, et plus tard évêque de Saint-Louis, baptisa, vers 1820, le frère du roi de cette nation. Il avait fait huit jours de chemin pour venir trouver un prêtre qui lui lavât la tête avec l'eau de la prière (c'est leur expression), et il mourut aussitôt après avoir été régénéré.

MIAO-FOU, mots chinois, qui signifient *respectable père*. — C'est le titre que Tchun-Tchi, premier empereur de Chine, de la dynastie mantchoue (1644-1661), donnait au P. Schall, Jésuite allemand, pour lequel il avait beaucoup d'estime et d'affection. Il avait accordé à ce missionnaire le privilége de pouvoir lui présenter des requêtes et des mémoires directement et sans l'intermédiaire des tribunaux. Il lui permit même la libre entrée de ses appartements. Quatre fois par an il allait de sa personne visiter le P. Schall dans sa chambre. Il avait affranchi le savant Jésuite des exigences de l'étiquette : « Nous n'en sommes pas là, vous et moi, lui disait-il. » Le missionnaire profita de cette bienveillance impériale dans l'intérêt de la propagation de la foi. Il obtint un décret formel pour la liberté de l'apostolat, et, grâce à cette mesure, les missionnaires baptisèrent, en quatorze ans (1650-1664), plus de 100,000 Chinois. L'empereur Tchun-Tchi mourut en 1661, à vingt-quatre ans, après en avoir régné dix-sept.

MICHAUD, prêtre savoyard, missionnaire en Amérique au XIX^e siècle. — Il exerçait le ministère apostolique dans la Louisiane en 1822, sous l'épiscopat de M. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, qui probablement l'avait emmené aux Etats-Unis en 1817, dans la nombreuse colonie de prêtres qu'il recruta en Italie et en France.

MICHEL (SAINT), ou MIKAEL ou TECLA-MIKAEL en éthiopien. — C'est un des principaux saints honorés en Abyssinie : on lui donne le titre de chantre. Il figure dans une liste des personnages les plus vénérés de l'Eglise éthiopienne, qu'un prêtre d'Axum donna à MM. Combes et Tamisier, voyageurs dans ce pays. — *Voy.* LALIBÉLA.

MICHEL, Chrétien chinois, qui vivait au commencement du XVII^e siècle à Nang-Tchéou, capitale de la province de Tché-Kiang. C'était un lettré, disciple des Jésuites, et très-dévoué à la religion, car, dans la persécution de l'an 1615 où les missionnaires, frappés d'un décret de bannissement, furent obligés de se cacher, ils trouvèrent, dans la maison de Michel, un refuge préparé d'avance, et une église pour y réunir secrètement les Chrétiens. Quelques années après, la persécution se ralentit, et elle avait entièrement cessé vers l'an 1625.

MICHEL DE SALAMANQUE (le P.), Dominicain espagnol du XVI^e siècle, prédicateur du roi d'Espagne Charles V. — Il fut un des huit théologiens ou prédicateurs du roi que Las Casas détermina (c'était vers l'an 1520) à aller déclarer en plein conseil que tous ceux qui le composaient répondraient à Dieu de tout le mal qui se faisait dans les Indes (l'Amérique), puisqu'ils ne voulaient pas y apporter le remède qui était en leur pouvoir après toutes les représentations qu'on leur avait faites sur cela. C'est le P. Michel de Salamanque qui porta la parole. On eut la patience de l'écouter jusqu'au bout, mais quand il eut fini, l'évêque de Burgos, le regardant d'un œil sévère, lui demanda qui l'avait rendu si hardi, et depuis quand les prédicateurs du roi se mêlaient du gouvernement de l'Etat. Le docteur de la Fuente, autre théologien du roi que Las Casas avait également fait entrer dans ses vues, répliqua, et dans des termes beaucoup plus forts. Mais cette démarche insolite et audacieuse n'eut pas, à beaucoup près, tout le résultat que son auteur en attendait. (*Voy.* LAS CASAS.) C'est vers l'an 1520.

MICHEL D'ORVIETO (le P.), Capucin italien et missionnaire au Congo. — Il partit d'Europe probablement avec les PP. Guattini, Carli et quatorze autres Capucins en 1666. (*Voy.* CARLI.) Il revint après ce dernier qu'il trouva à Gênes. Il était chargé par le vicaire apostolique du Congo d'aller à Rome représenter au Pape le malheureux état auquel la mission était réduite. — La plupart des missionnaires venaient de mourir; un d'entre eux avait même été mangé. (*Voy.* PHILIPPE DE GALEFIA.) Il n'en restait que trois dans tout le royaume. Ces faits se passaient vers l'année 1675.

MICHEL L'ARAGAVE (SAINT), c'est-à-dire l'Ancien, un des neuf principaux propagateurs de la foi en Ethiopie après saint Frumence, apôtre de ce pays. — Il vivait, par conséquent, à la fin du IV^e siècle ou au commencement du V^e, et il y a lieu de croire qu'il était indigène, c'est-à-dire nègre, car il n'est pas question, dans l'histoire, de missionnaires étrangers en Abyssinie après saint Frumence, et les neuf missionnaires qui étendirent et consolidèrent après lui la religion chrétienne en Abyssinie étaient sans doute des indigènes qu'il avait formés à ce ministère.

MICHIGAN, république de l'Amérique du Nord dans les Etats-Unis; elle tire son nom du grand lac de Michigan qui la baigne, et elle est située au nord de l'Ohio et de l'Indiana. Son étendue est d'environ 140 lieues sur 70. Ce pays était autrefois peuplé par les Hurons. Les Iroquois les en chassèrent dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Les Anglais, devenus maîtres du Michigan par l'abandon des Français, se virent obligés de le céder aux Etats-Unis en 1796. D'abord simple territoire, le Michigan forme un Etat depuis 1836. Sa population, qui était de 180,000 âmes en 1840, s'accroît rapidement : mais les Indiens disparaissent du pays. La capitale du Michigan est Détroit, où le pape Grégoire XVI a érigé un évêché en 1833. Le premier évêque qui y fut institué est M. Rézé, allemand, élève du collége de la Propagande. Il a été institué sur ce siége le 8 mars 1833. En 1841 un coadjuteur lui a été donné dans la personne de M. Lefévère, Belge, institué évêque de Zéla *in partibus*. Le Saint-Siége, pour des raisons graves, s'est vu obligé de retirer à M. Rézé l'administration de son diocèse, qui a été confié au coadjuteur. La population catholique du Michigan s'élève à environ 85,000 âmes ; mais il n'y a que trente prêtres et pas de séminaire. On voit que la proportion des catholiques par rapport aux protestants est très-forte dans cet Etat : elle est au moins d'un tiers, en tenant compte de l'accroissement de la population.

Le Michigan a été longtemps, au XVIIIe siècle, sous les Jésuites, et encore récemment, le théâtre de missions indiennes. Mais comme on vient de le dire, la population de cette race disparaît par l'extermination ou l'expulsion que les Anglo-Américains pratiquent systématiquement et sur une grande échelle.

MICTAREUS, archevêque catholique de Naxivan (Arménie), au XVe siècle. — Il eut pour successeur Fr. Martin de Chiari, Dominicain, qui siégeait en 1419.

MIEN (MICHEL), Chrétien cochinchinois, martyrisé au XVIIe siècle, avec Ignace Vang et Pierre Ky.— Ces généreux athlètes eurent la tête tranchée dans leur patrie, vers la fin de l'année 1664, après l'exil des missionnaires Jésuites et de M. Chevreuil, provicaire du royaume. — *Voy.* KY.

MIGOREL (Le P.), Picpussien français, du diocèse de Seez (Orne-Normandie), missionnaire en Océanie. — Il n'était encore que sous-diacre, lorsqu'il partit de Brest le 29 juillet 1845 avec le P. Favens (*Voy.* ce nom) et vingt autres religieux de sa société, envoyés tous comme lui dans les îles de l'Océanie orientale. Il a du y être promu au sacerdoce par un des quatre évêques que les Picpussiens ont à la tête de leurs missions dans ces pays lointains.

MILHEY (SAINT), chambellan du grand duc de Lithuanie. — Il fut étranglé pour la foi en 1342 avec son frère saint Kucley ou Antoine, et un autre jeune seigneur nommé Nizilon ou Eustache. (*Voy.* JEAN. C'est le nom sous le quel saint Milhey est plus connu.) Le Martyrologe le cite au 14 janvier.

MILO. — Ile de l'archipel grec, l'une des Cyclades, située au nord de Candie, à peu près à l'ouest de Santoria et au midi de Syra. On lui donne environ vingt lieues de tour. Sa forme est presque ronde, et sa fertilité est très-grande. Elle a pour capitale une ville du même nom, bâtie dans la partie orientale. Milo a eu pendant plus de trois cents ans des évêques latins sous la métropole de Rhodes. En voici la succession ; en rapprochant les dates, il est facile de voir qu'il y a des lacunes dans cette liste, et que tous les prélats n'y sont pas nommés.

1. Jacques Ier. (Fr. Navel ou Novel), Prêcheur, nommé sous le pape Clément VI, vers l'an 1349.

2. Albert (Fr.), de Usti, Prêcheur aussi. Il siégeait sous le pontificat d'Urbain V, en 1364.

3. Vital Ier de Faenza, Augustin italien. Il siégeait en 1391.

4. Vital II, Frère Mineur. Il fut transféré en 1399 à l'église d'Abia, dans le patriarcat de Constantinople, et mourut en 1411.

5. Henri. Ce prélat mourut vers l'an 1418.

6. Jean Ier (Fr. de Médicis de Crète), Mineur, nommé en 1418 par le pape Martin V.

7. Gerlacus. Il succéda à Jean Ier, et n'occupa le siége que bien peu de temps.

8. Jean II (Fr. Botesach), Prêcheur, nommé en 1419, sous le même pontificat de Martin V.

9. Jean III. Il mourut vers l'an 1455.

10. Nicolas (Fr. Langen), Prêcheur, élu sous le pape Calixte III en 1455.

11. Jacques II. Il se démit du siége de Milo entre les mains du pape Innocent VIII, qui lui donna un successeur dans la personne de Fr. Marc.

12. Marc (Fr. Stella), Prêcheur, institué par Innocent VIII, le 28 juillet 1486.

13. François de Rhodes. Il fut élu en 1541 et donna sa démission sans avoir été sacré.

14. Jean IV (Jean-Pierre Ferretti), Italien, de Ravenne, homme savant. Il fut institué le 4 février 1542, et se démit quelque temps après. En 1550 on le fit évêque de Lavello, dans l'Italie méridionale.

15. Grégoire (Le P. Casella ou Castagnola), Prêcheur, fameux théologien. Il fut institué en 1545.

16. Antoine Serra, de Chio. Il siégeait vers le milieu du XVIIe siècle. Le cardinal Pallota sacra à Rome un évêque de Milo en 1642. C'est peut-être Antoine Serra. En 1658, les Turcs massacrèrent l'évêque de Milo. Il est encore possible que ce soit le même prélat.

L'île de Milo fait partie aujourd'hui du nouveau royaume de Grèce, et le schisme oriental y domine. Le catholicisme en a disparu complétement, et le siége épiscopal n'existe plus. S'il y a quelques fidèles attachés à l'unité, ils sont soumis pour le spirituel à l'un des évêques catholiques de l'Archipel.

MINDE ou MYNDE, ou MENDE ou AMINDE, titre d'évêché *in partibus*.— C'était une ville épiscopale de Carie, sous la métropole d'Aphrodisie. On lui connaît des évê-

ques dès le v^e^ siècle. Le titre d'évêque de Mende *in partibus* a été porté au XVIII^e^ siècle par le P. Rist, Franciscain, missionnaire en Cochinchine et coadjuteur du P. de Alessandris, vicaire apostolique de ce royaume. Il fut sacré par ce prélat en 1737, et mourut avant lui la même année.

MINH-MENH ou MINH-MANH (on prononce MIGNE-MÈGUE au Tong-King et MIGNE-MANGUE en Cochinchine), empereur d'Annam au XIX^e^ siècle, et persécuteur de la religion chrétienne. — Il monta sur le trône en 1820, et régna plus de 20 ans. Dès le commencement il ne dissimula point sa haine contre le christianisme, mais il se bornait à témoigner ses mauvaises dispositions et à prendre des précautions pour empêcher les missionnaires européens de s'introduire dans son empire. On voyait que des considérations politiques arrêtaient ses coups. Lorsqu'il se crut bien affermi sur le trône, il donna un libre cours à ses sentiments de haine.

C'est sous son règne que furent martyrisés M. Marchand, M. Gagelin, M. Jaccard, M. Dumoulin Borie, M. Cornay, M. Hénarès, M. Delgado, le P. Fernandez, en tout huit européens dont trois évêques, et un grand nombre de prêtres et de chrétiens indigènes.

MI-THO, province de la basse Cochinchine, dans l'ancien Camboge. — Elle a été conquise sur ce dernier royaume et annexée au royaume de Cochinchine. La division du pays a été changée en 1820 et le nom de Mi-Tho n'est peut-être plus en usage.

MIZ ou MARTINEZ (Fr. FRANÇOIS), Jésuite chinois, missionnaire dans sa patrie au commencement du XVII^e^ siècle et martyr. — Le P. Valignani, Jésuite italien, visiteur de toutes les missions de sa compagnie en Orient, l'avait envoyé de Macao dans l'intérieur de la Chine pour les affaires de la religion. Pendant qu'il remplissait la commission dont il était chargé, quelques européens, ennemis des Jésuites, répandirent adroitement le bruit que ces religieux avaient le dessein de s'emparer de l'empire chinois ; que la prédication de l'Evangile était simplement un prétexte et un moyen qu'ils mettaient en avant. Ils firent malignement remarquer la situation géographique des résidences établies depuis Macao jusqu'à Pékin. Une flotte hollandaise paraissait déjà depuis quelque temps sur les côtes de la Chine ; ils assurèrent que son unique but était de favoriser l'entreprise, que le gouvernement de Macao devait l'appuyer de toutes les troupes portugaises; que les Chrétiens du Japon viendraient au secours de ceux de la Chine et que la couronne impériale serait placée par les Jésuites sur la tête de l'un d'eux, le P. Cattanéo, qui se trouvait alors à Macao. Il n'y a pas d'imposture si grossière qui ne devienne croyable lorsqu'il s'agit des Jésuites. On en a bien souvent fait l'expérience hors de Chine. Le prétendu complot causa une vive fermentation dans les provinces et surtout parmi les mandarins de Canton. On prit toutes les mesures de sûreté comme si les flottes hollandaise et japonaise avaient déjà menacé la ville. Malheureusement, sur ces entrefaites, c'est-à-dire vers le mois de février 1606, le Fr. François Miz revint annoncer au P. Valignani le résultat de son voyage. Il apprit à Canton que cet illustre missionnaire était mort à Macao le 20 janvier. Informé des calomnies auxquelles les Jésuites étaient en butte et comprenant le danger qu'il y aurait en ce moment à être reconnu pour un d'entre eux, Fr. Martinez se cachait avec le plus grand soin : mais il fut découvert et jeté en prison comme complice du P. Cattanéo. On le mit à la question pour lui faire avouer le complot : on lui enfonça des pointes de roseaux fort aiguës sous les ongles des pieds et des mains, et on le soumit à une bastonnade si cruelle qu'il mourut de ces divers tourments le 31 mars 1606. La conspiration des missionnaires fut bientôt après reconnue pour ce qu'elle était réellement, une absurdité.

MIEU (JEAN), Chrétien chinois, qui vivait au XVII^e^ siècle. — Il était de la province de Fo-Kien, appartenait à une famille considérable et était mandarin. Le P. Navarette, Dominicain espagnol, le cite dans ses Traités historiques comme un des néophytes les plus distingués de la province.

MIEU (MARIE), Chinoise chrétienne qui vivait au XVII^e^ siècle. — Elle était de la province de Fo-Kien et femme d'un vice-roi nommé Lieu-Chun-Zao. Elle est citée à cause de sa haute condition dans les traités historiques de la Chine par le P. Navarette, Dominicain espagnol (1677). Peut-être était-elle sœur ou parente de Jean Mieu. — *Voy.* ci-dessus.

MODAN (SAINT), moine et abbé écossais, missionnaire dans sa patrie au VI^e^ siècle. — Il se consacra à Dieu dans la célèbre abbaye de Melbross. (On en voit encore les ruines près de la ville de ce nom, 4,400 habitants, située à 56 kilomètres d'Edimbourg, et dans le comté de Roxburg.) Saint Modan se livrait, dans cette sainte retraite, à la prière et à la contemplation pendant six ou sept heures par jour, et il excellait dans la mortification de ses sens, dans l'humilité, l'obéissance et l'abnégation de lui-même. Les religieux l'élurent abbé à cause de ses vertus, et dans cette charge, son zèle pour la discipline fut toujours tempéré par la douceur et la charité. Il prêcha la foi dans différents pays de l'Ecosse qui sont compris dans le comté actuel de Stirling. La ville de ce nom et celle de Falkirk furent le théâtre de ses travaux apostoliques. De temps en temps il interrompait ses missions pour se retirer sur les montagnes de Dumbarton où il passait trente à quarante jours dans l'exercice de la contemplation. Il mourut en paix dans le lieu de sa retraite qu'on appela depuis Dumbriton, aujourd'hui Dumbarton. Il a été jusqu'à la fausse réforme regardé comme le patron de Stirling, et on l'honorait d'une manière particulière à Falkirk et à Dumbarton. Sa fête est le 4 février.

Quant à l'époque précise où il mourut,

elle est incertaine. Godescard ou plutôt Butler, après avoir dit qu'il embrassa la vie monastique en 522, rapportent plus loin qu'il mourut au VII^e^ siècle et que quelques auteurs mettent sa mort plus tard : en admettant la première opinion, c'est-à-dire en plaçant la mort de saint Modan au VII^e^ siècle, même dans les premières années, ce personnage aurait déjà été moine pendant quatre-vingts ans, ce qui est bien honnête, mais point du tout incroyable. On a vu plus fort que cela de nos jours. Un Jésuite italien nommé le P. Albert de Montanto se présenta en 1815 pour rentrer dans la compagnie qui venait d'être rétablie. Ce bon vieillard avait professé plus de cent ans auparavant, et il avait 120 ans. Or on sait que les cas de longévité sont bien plus communs en Russie et dans tout le Nord qu'en Italie, et qu'il y en a plus d'exemples dans les temps anciens qu'au XIX^e^ siècle où l'on vit plus vite par suite de différentes causes.

Felkirk, le principal théâtre des prédications de saint Modan, est une ville de 13,000 âmes, située à 35 kilomètres d'Edimbourg, et dans le comté de Stirling; elle est célèbre par deux batailles (XIII^e^ et XVIII^e^ siècles) très-importantes dans l'histoire. — La ville de Stirling, chef-lieu du comté a 11,000 habitants, et elle est à 56 kilomètres d'Edimbourg. Dumbarton, capitale du comté du même nom est une petite ville de 3,600 âmes à 80 kilomètres d'Edimbourg. Tous ces pays sont aujourd'hui en très-grande majorité protestants.

MODESTE, évêque missionnaire en Carinthie, pays aujourd'hui compris dans l'empire d'Autriche. — Des missionnaires envoyés par saint Virgile évêque de Saltzbourg plantèrent la foi dans cette province sous la conduite d'un évêque nommé Modeste, vers l'an 775 : c'est tout ce qu'on sait de ce prélat. Son pays, sa famille, le détail de ses travaux, la date de sa naissance et de sa mort sont tombés dans l'oubli. Du reste, il paraît avoir été un personnage très-secondaire dans la conversion de la Carinthie : toute la gloire en revient à saint Virgile, Irlandais, qui baptisa Chétimar et Vetume successivement ducs de Carinthie qui envoya des missionnaires et ensuite vint en personne faire la visite de la province, pénétrant jusqu'aux frontières de ces terribles Huns ou Hongrois qui épouvantèrent tant l'Europe au moyen âge et dont le nom est resté dans celui d'ogre. C'est au retour de ce voyage que le saint prélat mourut en 780. On a érigé depuis (au XIII^e^ siècle) en Carinthie les évêchés de Gurk et de Lavant qui subsistent encore, et dont l'archevêque de Saltzbourg avait autrefois le droit de nommer les titulaires en qualité de fondateur.

MOGOLDOBONORCO (SAINT), évêque de Kildare (Irlande).—Il est honoré le 19 février. Le Martyrologe, qui le cite en ce jour, n'indique pas l'époque à laquelle il vivait et ne fait connaître aucune action de sa vie.

MOI ou RO-MOI ou KE-MOI, peuplades qui habitent les montagnes situées entre la Cochinchine d'une part et le Camboge et le Laos d'une autre part. Ils vivent en hordes indépendantes et occupent une lisière longue d'environ cent vingt lieues du nord au midi, sur vingt à trente de l'est à l'ouest. C'est un peuple très-distinct des Annamites.

MOINE. — Ce mot vient du grec *monos* qui veut dire *seul*. Il est donc synonyme de solitaire, tiré du latin *solus*, *seul*. Mais il ne faut pas se fier à l'étymologie, car moine signifie en réalité un religieux qui vit en communauté et il ne s'emploie jamais autrement. Les Antonins, les Basiliens, les Hiéronymites, les Bénédictins, les Franciscains et les Dominicains sont des moines. Pour exprimer un religieux qui vit seul, il faut dire un reclus (*reclusus*, *renfermé*) ou un ermite (de *eremos*, *désert*). Dans le fait moine est synonyme de cénobite (*koinos* et *bios*, *vie commune*), quoique ces deux mots désignent des choses toutes contraires.

MOISE (SAINT), évêque arabe, missionnaire dans sa patrie au IV^e^ siècle. — Il était Sarrasin d'origine, dit la *Vie des Saints* de Godescard, et naquit au temps de Constantin le Grand (306-337) dans cette partie de l'Arabie qui est située près de la Palestine. Ayant été de bonne heure converti au christianisme, il fut vivement impressionné du récit des austérités que pratiquaient les solitaires de la Thébaïde et résolut de les imiter. Il se retira donc dans un lieu désert situé entre l'Egypte et la Palestine, et y mena la vie d'anachorète en se livrant à une rigoureuse pénitence. Etant parvenu en peu de temps à un degré éminent de vertu et de sainteté, son nom devint célèbre par les miracles qu'il opérait, et il était le seul à qui son mérite ne fût pas connu : mais la Providence le tira de sa solitude par un moyen extraordinaire.

Les Sarrasins, sous la conduite d'une reine belliqueuse nommée Moavia, avaient remporté sur les Romains plusieurs victoires et les avaient contraints à solliciter une paix humiliante. Les ambassadeurs de ces derniers s'étant rendus auprès d'elle, s'attendaient qu'elle voudrait leur imposer des conditions humiliantes; mais la reine arabe, nouvellement convertie au christianisme, leur demanda seulement que l'empereur leur envoyât le saint homme Moïse qui vivait dans une retraite obscure entre la Palestine et l'Egypte et dont la réputation était venue jusqu'à elle.

C'était alors (364-370) Valens qui régnait sur la partie occidentale de l'empire romain ; il accepta avec empressement la proposition de la princesse qui usait si modérément de sa victoire, et pour donner à Moïse un caractère plus imposant, il voulut qu'il fût sacré évêque des Sarrasins. En conséquence, on conduisit le pieux solitaire à Alexandrie pour le faire ordonner par le patriarche de cette ville. Mais c'était Lucius, prélat intrus qui avait chassé Pierre II (371-380), évêque légitime, et qui se maintenait par la violence sur le siége de saint Marc et de saint Atha-

nase. Moïse refusa courageusement de recevoir une ordination sacrilége, reprocha en face à Lucius son usurpation et ses crimes, et se fit conduire dans le désert pour y recevoir l'imposition des mains des évêques exilés. Il se rendit ensuite auprès de la reine Moavia, dont il fut accueilli avec toutes les marques d'une grande vénération. Ce saint homme eut la consolation de faire en peu de temps parmi les Arabes infidèles un grand nombre de Chrétiens qu'il instruisit et édifia pendant de longues années. Le Martyrologe romain qui le cite à la date du 7 février rapporte également qu'il convertit à la foi une grande partie de la nation féroce des Sarrasins, et qu'il mourut en paix plein de vertus et de mérites. On ignore l'époque de sa mort, mais on sait qu'il parvint à un âge avancé. L'Eglise honore sa mémoire le 7 février comme il vient d'être dit. Saint Moïse est appelé, dans la *Vie des Saints* de Godescard, apôtre et évêque des Sarrasins. Les faits qui viennent d'être rapportés sont tirés de cet auteur qui cite Socrate, Ruffin, Sozomène et Théodoret comme les sources où il a puisé.

MOISE LE VOLEUR (Saint), prêtre nègre, solitaire, abbé et martyr au IVe siècle. — Son surnom lui vient de ce qu'il avait en effet commencé par être un insigne brigand. Du reste il n'a rien de commun avec les missions que sa qualité de prêtre nègre, et c'est uniquement à cause de cette particularité qu'il est cité ici. On peut donner plus de détail sur sa vie qu'à l'égard des autres saints nègres cités en assez grand nombre dans cet ouvrage, mais sans qu'on ait pu le plus souvent déterminer même l'époque à laquelle ils vivaient, ce qui est un des éléments constitutifs et par conséquent indispensables de l'histoire. La cause de cette différence, c'est que saint Moïse ne vécut pas confiné en Abyssinie, cette oasis chrétienne de l'Afrique; il vint en Egypte, y vécut longtemps et y reçut la couronne du martyre. Il se trouve ainsi plus positivement relié et incorporé à l'ensemble du monde chrétien. Du reste, saint Moïse n'était peut-être pas positivement de ce qu'on appelle aujourd'hui l'Abyssinie, car l'Ethiopie, où il naquit, embrassait aussi la Nubie. De plus, il était à peu près cotemporain de saint Frumence apôtre de ses compatriotes, et quand il quitta la maison de son père ou celle de son maître, le pays qu'il abandonnait n'était peut-être pas encore converti à la foi chrétienne. Voici du reste ce qu'on sait de lui :

Saint Moïse, né en Ethiopie vers le commencement du IVe siècle, s'abandonna pendant sa jeunesse à toutes sortes de désordres. Sa conduite était si mauvaise qu'il fut chassé de la maison du maître au service duquel il était engagé, et qu'il se retira dans les bois avec une troupe de voleurs et de brigands dont il devint bientôt le chef à cause de sa force, de son audace et de sa violence. Craignant d'être arrêté et jugé à raison d'un meurtre qu'il avait commis, il s'enfuit en Egypte et alla se cacher dans un monastère à l'extrémité du fameux désert de Scété. La retraite forcée qu'il fit en un lieu si saint fut le moyen dont Dieu se servit pour opérer sa conversion. Témoin des austérités que pratiquaient les solitaires et de l'austérité de leur vie, il sentit le remords s'élever dans son cœur et résolut d'expier ses crimes par toutes les rigueurs de la pénitence la plus sévère. Il se livra donc au jeûne, aux veilles et à des mortifications dont le récit épouvante. Durant six années entières il passa les nuits debout dans sa cellule priant avec larmes et demandant pardon à Dieu pour sa vie passée. En un mot il devint un des solitaires les plus fervents de ces déserts qui n'étaient peuplés que de saints. Le patriarche d'Alexandrie, informé de ses hautes vertus, l'ordonna prêtre malgré sa résistance et lui donna la conduite du monastère de Scété. Cette position élevée, les honneurs qu'on lui rendait, les visites qu'il recevait souvent des personnes les plus distinguées, le couvraient de confusion, car il avait toujours devant les yeux l'infamie de sa vie première. Les barbares ayant fait une incursion en Egypte, selon la prédiction du saint, le massacrèrent avec plusieurs de ses compagnons. Il avait 75 ans. L'Eglise honore sa mémoire le 31 août. Il est au Martyrologe romain sous la date du 28 de ce mois.

MOISE (Saint) évêque d'Axum en Abyssinie. — Il est honoré le 4 août. Il est à regretter que le Martyrologe ne fasse pas connaître l'époque à la quelle il vivait.

MOISE (Saint), autre évêque en Ethiopie. — Le Martyrologe, au 23 août, contient ces trois mots : « En Ethiopie, saint Moïse, évêque de Ferma. » Quelle est cette ville de Ferma? Ceux qui connaissent un peu les affaires de l'Orient savent combien la géographie de ces pays est incertaine, contradictoire et confuse, à cause de l'ignorance des langues, des changements survenus par les révolutions du temps, des explorations incomplètes des voyageurs, etc. Il n'y aurait donc pas à se préoccuper de la situation de Ferma si l'Ethiopie chrétienne ne se trouvait relativement à l'épiscopat dans une condition exceptionnelle et bien déterminée : c'est que depuis saint Frumence, il n'y a jamais eu dans le pays qu'un seul évêché, celui d'Axum, et c'est un point de la dernière importance dans les idées nationales des Abyssins qu'il ne peut y avoir qu'un évêque pour l'Ethiopie, comme nous croyons qu'il ne doit y avoir qu'un seul Pape pour la chrétienté. Aussi il y a peine de mort contre tout évêque autre que l'Abuna, qui prétendrait exercer les fonctions de son ordre dans le pays. Du reste saint Moïse était peut-être un prélat étranger, réfugié dans cette chrétienté reculée et vivant dans la retraite.

MOLLAH, prêtre ou docteur musulman. — La religion de Mahomet ne reconnaissant pas de sacrifice proprement dit, n'a pas de prêtre, mais seulement des ministres, des docteurs, comme chez les Protestants et les

Juifs depuis leur dispersion. Outre les mollahs et les ulémas, il y a en Turquie des religieux ou moines de différentes sortes, les derviches, les calenders, etc.

MOLOCK (Saint), évêque écossais, missionnaire dans sa patrie au VII^e^ siècle. — Tout ce qu'on sait de lui c'est qu'il naquit en Ecosse et partagea les travaux apostoliques de saint Boniface de Ross. (C'était un missionnaire italien qui à cette époque passa dans le nord de la Grande-Bretagne pour y prêcher l'Evangile, devint évêque de Ross et mourut vers l'an 630).

Quant à saint Molock, son nom était jadis en grande vénération parmi ses compatriotes, surtout dans les comtés d'Argyle et de Ross. Au XI^e^ siècle Malcolm II, roi d'Ecosse, attribuant à sa protection une victoire qu'il avait remportée sur les Danois envahisseurs de ses Etats, bâtit à Murlack, en l'an 1150, une abbaye que par reconnaissance il fit dédier à Notre-Dame et à saint Molock et fit aussi bâtir au même endroit une cathédrale magnifique. Il y établit un siége épiscopal qui fut depuis transféré à Aberdeen. — La fête de saint Molock est fixée au 25 juin.

MOMMOLIN (Saint), moine missionnaire et évêque français au VII^e^ siècle. — Il fut le premier abbé du monastère de Sithiu, connu plus tard sous le nom de Saint-Bertin : on l'élut ensuite pour succéder à saint Eloi sur les siéges unis de Noyon et de Tournai, et il gouverna pendant vingt-six ans ces vastes diocèses en marchant constamment sur les traces de son illustre prédécesseur. Avant son épiscopat il avait été un des trois compagnons de saint Omer dans ses travaux apostoliques (*Voy.* S. Omer). Saint Mommolin est honoré le 16 octobre.

MONALD D'ANCONE, Frère Mineur italien, fut envoyé en 1307 en Orient avec quatre autres religieux du même ordre que lui (les FF. François, Ange, Thomas et Jean) pour soutenir la foi chrétienne et travailler à la conversion des infidèles. Fr. Monald reçut la mort en prêchant. Plusieurs de ses compagnons d'apostolat périrent également de mort violente : Fr. François fut tué en célébrant les saints mystères ; Fr. Ange fut martyrisé par les Bulgares en se rendant en Tartarie.

On voit, par les circonstances, le lieu, la date du martyre de ce religieux, qu'il n'est pas le même que le suivant, quoiqu'il soit du même ordre, de la même nation, du même pays, du même nom, presque du même temps et qu'ils aient l'un et l'autre prêché la foi et souffert dans les mêmes contrées.

MONALDO D'ANCONE (Fr.), Mineur italien, prêchait l'Evangile avec les FF. François de Pitriola, ou de Fermo, et Antoine de Milan, du même ordre et de la même nation que lui, à Erzingan, ville célèbre d'Arménie, où saint Grégoire l'Illuminateur, premier apôtre du pays, renversa les idoles de la déesse Anahid, lorsqu'ils furent martyrisés par les musulmans en 1288, selon Wadding, en 1314 d'après le P. Férot. Ils choisissaient surtout le vendredi, jour consacré au Seigneur chez ces infidèles, pour leur annoncer Jésus-Christ, même en présence du magistrat de la ville. Celui-ci, voyant le peuple ébranlé par la prédication des trois apôtres, qui se déclaraient disposés à verser leur sang pour leur croyance, les renvoya avec colère ; le vendredi suivant, second du Carême, ils reparurent au même lieu et recommencèrent leur généreuse prédication. Le magistrat espérait leur fermer la bouche en les faisant discuter avec un vieux docteur de sa loi ; mais la controverse tournant au contraire à la confusion des musulmans, excita une vive émotion parmi les plus fanatiques ; cependant il laissa encore les religieux s'éloigner. Ayant rassemblé les anciens et les prêtres de Mahomet, il délibéra avec eux sur le parti qu'il y avait à prendre. Tous conclurent qu'on devait obtenir des Franciscains un désaveu public de leur doctrine. Le quatrième vendredi de Carême, on amena les trois religieux devant ce conseil, ou tribunal : au lieu d'y désavouer Jésus-Christ, ils exaltèrent son saint nom et signalèrent les impostures de Mahomet. Un aveugle se trouvait parmi les assistants. Le juge en prit occasion de dire aux confesseurs : « Vous prétendez que votre foi a été confirmée par des miracles. Eh bien ! faites que cet aveugle voie, et nous croirons ce que vous dites. — Dieu est tout-puissant, répondirent les religieux ; si sa volonté est de rendre la vue à cet homme, il la lui rendra. » Ayant prié un moment, ils firent le signe de la croix sur les paupières de l'aveugle ; il en sortit de l'eau, puis du sang, et ses yeux obscurcis s'ouvrirent de nouveau à la lumière. Mais le miracle ne convertit pas les musulmans endurcis qui en furent témoins. Ils éloignèrent l'aveugle, et condamnèrent les Mineurs à mort tout d'une voix. Conduits immédiatement au supplice, les trois religieux y marchèrent d'un air gai, se félicitant de voir leurs vœux accomplis. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu désigné pour l'exécution, ils s'agenouillèrent, les bras étendus vers le ciel, et les musulmans, qui les environnaient l'épée nue à la main, commencèrent à les frapper. Un mahométan, qui par un sentiment de compassion naturelle adressait quelques reproches aux meurtriers, fut mis à mort sur-le-champ. C'est un vendredi, à midi, que les trois Franciscains furent immolés. Les Chrétiens de la ville, épouvantés du fanatisme des musulmans, s'étaient dispersés au loin et cachés pour n'être pas égorgés en même temps. Les corps des martyrs furent partagés chacun en quatre parts, qu'on alla exposer aux portes de la ville et dans les autres lieux publics. Une garde veillait à ce que les Chrétiens ne vinssent point enlever ces précieuses reliques, qui furent ensuite jetées en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie. Un prêtre arménien, qui s'était déclaré en faveur des religieux lorsqu'ils discutaient avec les mahométans fut saisi avec un compagnon. On le dépouilla de ses vêtements, et au moyen d'une des

cordes qui servaient de ceinture aux Franciscains, on suspendit à son cou la tête d'un de ces religieux, puis on le fustigea par toute la ville. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il chercha à recueillir les restes des martyrs, et fut assez heureux pour réussir dans son dessein. Les Arméniens, les Grecs et les Latins honorèrent ces précieux restes avec un égal empressement.

MONAN (Saint), prêtre écossais, missionnaire dans sa patrie et martyr au IXe siècle. — Il fut, dès ses premières années, formé à la vertu par saint Adrien, évêque de Saint-André, qui l'ordonna prêtre et se servit de lui utilement pour le bien de son Eglise. Il l'envoya ensuite prêcher l'Evangile dans l'île de May située à l'embouchure du Torth.

Notre saint vint à bout d'y déraciner la superstition et les désordres qui en sont la suite. Lorsqu'il eut établi le règne de Dieu dans cette île, il passa dans la province de Tife, où il fut massacré par une troupe de barbares, en 874, avec six mille autres Chrétiens. C'est à Innerny qu'il souffrit le martyre; ses reliques y furent longtemps conservées avec vénération. Saint Monan est honoré le 1er mars.

MONDANA (Le P. Joseph), Dominicain espagnol, missionnaire au XVIe siècle dans les îles Philippines. — Il était du nombre de ces fervents et zélés religieux que le P. Jean de Castro emmena avec lui en 1586, et avec lesquels il forma la nouvelle province du saint Rosaire, qui existe encore, et tient une place honorable dans l'extrême Orient. Mais on ne sait rien sur la vie de la plupart de ces religieux, bien qu'elle ait été remplie par de grands travaux couronnés de succès non moins grands. — *Voy.* Dominique de Salazar, Jean Chrysostome de Séville, Benavidès.

MONEMBASIE, ville épiscopale de Grèce, dans le Péloponèse : on la nomme aussi Nauplie, ou Napoli de Malvasia, ou Malvoisie. — Elle est célèbre par ses vins. Elle a eu au moyen âge, sous la métropole de Corinthe, des évêques latins, parmi lesquels on ne connaît que les deux suivants :

1. Sybert de Bospardia, Carme, mort le 21 septembre 1359.

2. André. Il assista au concile de Latran sous Léon X, en 1514.

Monembasie est bâtie près des ruines d'Epidaure-Limyra. Les Vénitiens s'en emparèrent au XIIIe siècle, et la gardèrent jusqu'en 1540, qu'elle tomba au pouvoir des Turcs. De 1690 à 1715, elle appartint encore à la république de Venise. De nos jours, elle a repris son nom antique d'Epidaure-Limyra, et est chef-lieu d'une éparchie, ou sous-préfecture du nome (département) de Laconie. C'est une ville de 6 à 7,000 âmes.

Il y a actuellement dans l'Eglise latine des évêques *in partibus* de Limyra. Leur siége est peut-être le même que celui de Monembasie. C'est M. Gillis, évêque écossais, qui a ce titre depuis 1857.

MONGE, prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse d'Auch, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Bordeaux, le 13 juillet 1849, pour Pondichéry, avec cinq autres prêtres de la même société envoyés aussi à cette destination : c'étaient M. Barbé, de Tarbes; M. Bournoud, de Nantes; M. Poirault, de Poitiers; M. Croisé, de Rouen, et M. Renaudin, de Reims (Ardennes et Marne).

MONGOLIE, contrée de l'Asie intérieure, au nord-est de la Chine, à laquelle elle est soumise. — Au moyen âge, la Mongolie a jeté hors de son sein des masses de barbares qui ont ravagé ou conquis toute l'Asie occidentale, la Russie d'Europe, et se sont avancés jusqu'en Allemagne. A cette époque, de courageux missionnaires des ordres de Saint-François et de Saint-Dominique allèrent planter l'étendard de la foi jusque dans la patrie de ce peuple étrange. Les Mongols avaient également conquis la Chine au XIIIe et au XIVe siècle. Pendant qu'ils en furent maîtres, l'Evangile y fut annoncé avec liberté et avec succès par des archevêques, des évêques et des moines latins. Ensuite, la Mongolie retomba dans une nuit épaisse, les semences du christianisme y furent étouffées par suite de l'impossibilité où l'on était d'y faire pénétrer des missionnaires. A la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, des Chrétiens chinois, fuyant la persécution, se réfugièrent dans la Mongolie, qui faisait alors partie du diocèse de Pékin. En 1840, le Saint-Siége jugea à propos de l'en détacher et l'érigea en vicariat apostolique, qu'il confia aux Lazaristes : ces religieux étaient déjà chargés du diocèse de Pékin. Le premier vicaire apostolique de Mongolie a été M. Mouly, évêque de Fussule *in partibus*, administrateur apostolique de l'Eglise de Pékin. Ce prélat a deux coadjuteurs, M. Daguin, évêque de Troade, et M. Anouilh, évêque d'Abyde. Le premier est coadjuteur du vicariat apostolique de Mongolie; le second est coadjuteur de l'administrateur du diocèse de Pékin, en sorte que les deux charges réunies sur la tête de M. Mouly paraissent devoir être séparées plus tard. Le bien de la religion le demanderait instamment, car il est évident qu'un seul prélat ne peut gouverner à la fois un grand diocèse et un immense vicariat apostolique. Il est probable que les difficultés pendantes entre le Saint-Siége et le Portugal au sujet du patronnage de cette puissance sur les églises des Indes, empêchent seules le Souverain Pontife de prendre une décision réclamée par les intérêts de la foi.

Il y a en Mongolie une population très-clairsemée composée de Chinois et de Mongols nomades. On y compte environ 5,000 Chrétiens et un certain nombre de missionnaires français et de prêtres indigènes. Chaque année on y baptise quelques centaines d'adultes et quelques milliers d'enfants de païens. Les missionnaires Lazaristes de Mongolie ont entrepris, dans un but d'avenir, de grandes explorations poussées d'une

part jusqu'à la Sibérie, et de l'autre côté jusqu'à la capitale du Thibet. Ces voyages, opérés par M. Hue et M. Gabet, ont un caractère de grandeur qu'on ne trouve que dans les pérégrinations des moines voyageurs au moyen âge.

MONIQUE, chrétienne cochinchinoise, martyre au XVII^e siècle.— Quarante personnes, dont tout le crime était de professer la religion chrétienne, ayant été arrêtées dans la persécution de 1666, furent condamnées à mourir de faim : une jeune fille, entre autres, nommée Foi, endura ce cruel supplice jnsqu'à la mort. Une femme chrétienne voyant que les persécuteurs employaient les moyens les plus violents pour faire apostasier les confesseurs, se déclara chrétienne publiquement : elle fut étendue sur un bûcher enflammé. Pour prolonger ses souffrances on l'en tira à demi brûlée, et on la ramena en prison ; mais victorieuse de la flamme et de la faim, elle persévéra jusqu'à la mort et remporta la couronne du martyre.

MONNEL (Le P. BERNARD), religieux français de l'ordre de la Merci, visita à la fin du XVII^e siècle les villes de Méquinez, Salé, Tétouan, dans l'empire de Maroc, rachetant à force de prières et de sacrifices les Chrétiens qui y gémissaient dans l'esclavage. Il était accompagné des PP. Ignace, Bernède, Bernard, Mége et de Fr. Joseph Castel. Ils furent eux-mêmes emprisonnés à Tétouan, et n'obtinrent leur liberté qu'en payant une forte rançon. Revenus à Marseille le 26 mai 1681, avec les Chrétiens qu'ils avaient rendus à la liberté, ils parcoururent, suivant l'usage, plusieurs provinces, recueillant des aumônes pour payer la rançon de ceux qu'ils avaient rachetés sur parole et de ceux qu'ils se proposaient de délivrer encore.—Voy. *Relation nouvelle et particulière du voyage des RR. PP. de la Merci aux royaumes de Fez et de Maroc, pour la rédemption des captifs chrétiens négociée en l'année* 1681 *avec Muley-Ismaël, roi de Fez et de Maroc, régnant aujourd'hui*, par Demay, cité par Henrion.

MONNET (Le P. PIERRE), Mariste français du diocèse de Clermont, missionnaire en Océanie. — Il était parti de Toulon le 13 octobre 1848 avec huit autres religieux de sa société, et M. Douarre, évêque d'Amata, son compatriote, qui l'emmenait dans le vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie. Les journaux ont annoncé qu'il avait succombé pendant la traversée. Sans doute, il était mûr pour le ciel et Dieu s'est contenté du sacrifice qu'il lui avait fait dans son cœur. Ses compagnons n'ont pu pénétrer ou séjourner dans la Nouvelle-Calédonie à cause des dispositions hostiles des sauvages, et M. Douarre paraît être actuellement chargé de gouverner la mission des Iles des Navigateurs. — *Voy.* BERNIN.

MONOMOTAPA. — Vaste empire de l'Afrique méridionale et orientale. Les Jésuites y annoncèrent l'Evangile au XVI^e siècle, et y baptisèrent un empereur qui reçut le nom de Sébastien. (*Voy.* SYLVEIRA). Cette mission passa ensuite aux Dominicains dont les efforts y furent à peu près infructueux, tant à cause de circonstances fâcheuses indépendantes de leur action, que par suite de la décadence du zèle religieux en Portugal dans les siècles suivants. Du reste, le succès des Jésuites n'avait été qu'éphémère, et le premier apôtre du Monomotapa, qui avait converti l'empereur et une partie de sa cour, fut étranglé peu après par l'ordre de ce même prince.

L'empire du Monomotapa s'est dissous vers le milieu du XVIII^e siècle comme l'empire d'Ethiopie et par les mêmes causes, c'est-à-dire les guerres civiles : les Maravis, les Cazembes, les Méropuas sont les principaux peuples qui se sont partagé ses dépouilles. Les Maravis sont les plus puissants. Changaméra, leur roi au commencement du XIX^e siècle, siégeait, à ce qu'il paraît, dans l'ancienne capitale des empereurs du Monomatapa. Les Cazembes et les Méropuas viennent après les Maravis pour la puissance. Les Mavézos, peuples très-commerçants, sont tributaires des Cazembes. Les Bororos sont assez civilisés. Tous ces peuples et ces pays sont fort peu connus à cause de la jalousie des Portugais qui ne permettent pas d'y pénétrer. La même raison empêcherait d'y établir des missions qui ne seraient pas desservies par des prêtres portugais. Or, comme le clergé de cette nation, tant régulier que séculier, n'a pas depuis longtemps assez de zèle pour embrasser une pareille œuvre, l'idolâtrie et la barbarie se perpétuent par l'autorité de Sa Majesté Très-Fidèle, et sous le drapeau d'une nation autrefois si catholique, qui jadis a annoncé Jésus-Christ au Brésil, au Congo, dans l'Inde, en Chine, au Japon, en Océanie, au Thibet, en Perse, en Abyssinie, dans l'empire d'Annam, etc.

MONTANDRAUD (M. LOUIS-CLÉMENT), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse de Clermont, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti pour Pondichéry, au mois d'octobre 1846, avec cinq autres prêtres de la même société : M. Laouénan, de Saint-Brieuc ; M. Ligeon et M. Pajeau, Savoyards, le premier de Moutiers en Tarantaise, le second de Chambéry ; M. Géret, de Séez en Normandie (Orne), et M. Tirau, de Digne, en Provence : tous étaient envoyés dans la même mission.

MONTBARROS (Fr. FRANÇOIS DE), Mineur, du couvent de Noli près de Gênes, missionnaire au XV^e siècle dans les îles du cap Vert (Afrique).— Ces îles étaient dès lors, comme aujourd'hui, soumises au Portugal, dont les rois aussi zélés pour la religion chrétienne que pour la gloire et l'agrandissement de la patrie, avaient soin de les faire évangéliser. Parmi les Franciscains qui y exerçaient leur zèle à la fin du XV^e siècle, le P. Wadding, annaliste de l'ordre, cite le P. François de Montbarros qui y mourut en 1501. Je regrette donc de ne pouvoir entrer dans le détail de l'apostolat de ces îles, c'est une matière

peu connue et sur laquelle on ne trouve pas de documents. Le nom du religieux dont il est question, est plutôt portugais qu'italien, et bien qu'il fût d'un couvent de la province de Gênes, il pourrait bien se faire qu'il appartînt à la première de ces nations.

MONTECORVINO ou MONTCORVIN en français (Fr. Jean), Mineur italien, missionnaire pendant plus de quarante ans en Asie, chez les Tartares et jusqu'en Chine où il devint en 1307, archevêque de Pékin. — *Voy.* Jean de Montecorvino.

MONTECORVINO (Fr. Nicolas), Mineur italien, gardien du Saint-Sépulcre au XIV^e^ siècle, souffrit le martyre en Egypte en 1358.

MONTEGAZZA, prélat italien, missionnaire à la fin du XVIII^e^ siècle, évêque *in partibus* et vicaire apostolique d'Ava et Pégu (empire Birman). — Il est le dernier prélat qui ait gouverné cette Eglise avant la révolution française. Il mourut, je crois, en 1794, à moins que cette date ne soit celle de son institution, ce qui est peu présumable. Ce prélat était sans doute, comme ses prédécesseurs, un religieux Barnabite : car l'apostolat de l'empire Birman au XVIII^e^ siècle a été exercé presque exclusivement par cette congrégation, et c'est un de ses membres, le P. Calchi, qui y prêcha le premier l'Evangile aux infidèles en 1722. (*Voy.* Calchi.) Après la mort ou le retour en Europe de M. Montegazza, la mission d'Ava et Pégu fut à peu près abandonnée, et lorsque M. Scolopio, évêque et vicaire apostolique, s'y rendit en 1830 avec de nouveaux ouvriers, il ne trouva plus qu'un seul prêtre à la tête de cette chrétienté qui menaçait de s'éteindre. — *Voy.* Percoto.

MONTELEONE (Le P. François de), Capucin italien de la province de Sardaigne, forma le projet de travailler au salut des âmes dans le royaume de Congo et en fit la demande à la Propagande. Cette congrégation accueillit les offres du zélé missionnaire qui partit avec le P. Mérolla et d'autres Capucins. Ils firent voile de Cagliari en 1682 et arrivèrent, au mois de mai 1683, à la côte d'Afrique. Le P. François de Montéleone fonda, par ordre de la Propagande, un couvent de Capucins dans l'île de Saint-Thomas qui appartient aux Portugais. Ce couvent avait pour objet de servir comme de pied à terre et de refuge pour les missionnaires de l'ordre qui se destineraient à la Guinée méridionale. C'était aussi une procure, une intermédiaire entre l'Europe et le Congo où les conversions se multipliaient chaque jour d'une manière consolante. Le P. Mérolla (*voy.* ce nom) affirme, dans la Relation qu'il a écrite, qu'il y a baptisé treize mille personnes de sa propre main, et qu'il avait béni ou réhabilité un grand nombre de mariages. Un autre Capucin, dont le nom n'est pas cité, en avait baptisé plus de cinquante mille. Le P. Jérôme de Montésarchio, en vingt ans, conféra le baptême à plus de cent mille âmes, et notamment au duc de Concobella, tributaire du roi de Micocco, au neveu de ce dernier et à plusieurs personnages notables. — *Voy.* Jérome de Montesarchio.

MONTEMAYOR (Fernand de), Jésuite portugais, un des quarante missionnaires massacrés en 1570, sur le vaisseau *le Saint-Jacques*, pendant qu'ils se rendaient au Brésil. — Il paraît que ce religieux est le même qui est nommé par d'autres historiens Antoine Hernandez. — *Voy.* ce dernier nom.

MONTESINO (Le P. Antoine de), Dominicain espagnol, missionnaire en Amérique au commencement du XVI^e^ siècle. — On sait que les religieux de cet ordre prirent en général la défense des malheureux Indiens opprimés cruellement par les Espagnols. Le plus célèbre de tous est l'héroïque P. Barthélemy de Las Casas, dont le nom seul, comme celui de saint Vincent de Paul, est un grand honneur pour la religion même aux yeux des impies. Après Las Casas, le P. de Montésino est un des Dominicains qui se signalèrent le plus par leur zèle, leur indépendance et leur courageuse intervention en faveur des indigènes d'Amérique, qu'on accablait de travaux au-dessus de leurs forces. Ce n'était pas un zèle outré et intolérant qui poussait ces missionnaires dans une voie dont ils connaissaient bien le péril ; mais ils voyaient que l'injustice et la cruauté des Espagnols déshonoraient le nom chrétien, faisaient blasphémer Dieu par les idolâtres, et rendaient leur conversion impossible. En effet, les Indiens voyant que ceux qui leur prêchaient Jésus-Christ étaient de la même nation que leurs tyrans, devaient nécessairement éprouver de la répulsion et de l'horreur pour leur ministère. Pour eux, Espagnols et Chrétiens étaient deux mots dont ils ne pouvaient comprendre la distinction. Aussi on en a vu refuser obstinément le baptême à l'article de la mort, uniquement pour ne pas aller dans le Paradis où ils craignaient de trouver des Espagnols : on leur représentait vainement que parmi cette nation les bons étaient seuls admis dans le ciel. Les meilleurs d'entre les Espagnols leur paraissaient d'après ce qu'ils avaient vu les pires de tous les hommes. La conversion des indigènes était donc impossible dans de pareilles conditions. D'ailleurs, la dépopulation rapide que les mauvais traitements opéraient parmi cette race, ne donnait guère le temps aux ouvriers évangéliques de recueillir quelques fruits de leurs travaux. Les Dominicains pensèrent qu'il fallait attaquer le mal dans sa racine. Ils s'en prirent à l'esclavage.

Un jour, c'était vers l'an 1511, le P. Antoine de Montésino qui avait une grande réputation de sainteté et d'éloquence, monta en chaire, dans une église de Santo-Domingo qui était alors la capitale de la partie de l'Amérique découverte jusque-là. La présence de l'amiral, du trésorier royal, de toutes les personnes en place et d'un auditoire très-nombreux, il déclara que les distributions d'Indiens comme esclaves étaient illicites. Il ajouta que le terme de *tutelle*, dont on usait pour colorer cette mesure, cachait

une véritable tyrannie, à laquelle on assujettissait des innocents contre toutes les lois divines et humaines ; que cette conduite si contraire à l'esprit du christianisme avait déjà fait périr des milliers d'hommes dont on répondrait à Dieu, et qu'elle dépeuplerait infailliblement tant de vastes provinces que la Providence avait données à l'Espagne dans un autre but sans doute.

Les assistants, froissés dans leur cupidité, murmurèrent contre le prédicateur : il avait manqué de respect au roi et à ceux qui gouvernaient sous ses ordres. La légalité et l'ordre malheureusement comptent toujours parmi leurs partisans les plus zélés ceux qui profitent des abus, des iniquités sociales. Les mécontents s'adressèrent au supérieur de la mission, le P. Pierre de Cordoue, l'invitant à réprimer les écarts de son subordonné : mais ce moine répondit qu'à son avis le P. de Montésino n'avait rien dit qui ne fût vrai et qu'il ne fût nécessaire de dire, que tous tant qu'ils étaient de religieux de leur ordre, pensaient comme lui, et que le sermon dont ils se plaignaient avait été concerté entre eux.

Ceux à qui il parlait furent extrêmement choqués de sa manière de voir : et le prenant sur un ton très-haut ils lui dirent qu'il était bien étrange que des particuliers osassent blâmer publiquement l'ordre de choses établi par l'autorité avec le conseil et l'assentiment de personnes sages, et qu'il fallait en un mot que le P. de Montésino se rétractât en chaire ou que les Dominicains sortissent de l'île. Le supérieur les écouta paisiblement et promit que le P. de Montésino ferait le dimanche suivant ce qui était possible pour les satisfaire.

Au jour marqué il se fit, comme on peut le croire, un concours extraordinaire autour de la chaire du frère Prêcheur. Les intérêts étaient en jeu et la curiosité fortement piquée. Le P. de Montésino parut et commença par demander pardon à son auditoire de ce qui avait pu lui échapper d'offensant pour les personnes, et surtout pour les dépositaires de l'autorité ; puis il reprit sa théorie sur l'iniquité de l'esclavage auquel on soumettait les Indiens, développa ses idées, motiva sa doctrine en termes plus forts et plus énergiques que dans le sermon précédent ; il entra dans un détail extrêmement pathétique des abus qui se commettaient tous les jours en cette matière et demanda quel droit, des gens qui étaient sortis d'Espagne parce qu'ils n'y avaient pas de pain, avaient de s'engraisser de la substance d'un peuple né aussi libre qu'eux ; sur quoi ils étaient fondés pour disposer de la vie de ces malheureux, comme d'un bien qui leur fût propre ; qui avait pu les autoriser à exercer sur eux un empire tyrannique ? s'il n'était pas temps de mettre enfin des bornes à une cupidité qui enfantait tant de crimes, et si on voulait encore lui sacrifier quinze ou vingt mille Indiens qui restaient à peine de plus d'un million d'âmes qu'on avait trouvées dans l'île en y abordant dix-huit ans auparavant.

Une démarche aussi hardie fit comprendre aux intéressés qu'il fallait faire intervenir l'autorité de la métropole. Ils députèrent en Espagne le P. Alphonse d'Espinar, Franciscain, pour exposer au roi leurs griefs. Ce religieux et ceux de son ordre ne partageaient pas les vues des Dominicains. (*Voy.* ALPHONSE D'ESPINAR). De leur côté les FF. Prêcheurs envoyèrent le P. de Montésino plaider sa cause auprès du roi Ferdinand. Ce monarque convoqua à Burgos un conseil extraordinaire pour examiner la question. Ceux qui étaient portés en faveur des Indiens exposèrent ce grand principe, que tous les peuples sont nés libres et qu'il n'est pas permis à une nation d'attenter à la liberté d'une autre sans en avoir reçu des torts. Le Franciscain, de son côté, représenta que les Indiens étaient de grands enfants, qu'ils restaient tels toute leur vie ; qu'on n'en pouvait tirer aucun concours que par la contrainte ; que leur indolence et leur stupidité étaient extrêmes et qu'il fallait nécessairement les faire passer par la servitude pendant une ou deux générations si on voulait les voir arriver à la civilisation chrétienne. Il y avait du vrai et beaucoup d'exagération dans la thèse des partisans de l'esclavage. De nos jours cela révolte ; mais il faut un peu se reporter au temps pour comprendre et excuser le religieux qui soutenait une telle cause. Cependant quand on considère cette dépopulation rapide, cette véritable extermination d'Indiens, résultat des travaux forcés et excessifs imposés à des hommes faibles, timides, mous, indolents, accoutumés à une extrême paresse et incapables d'un labeur soutenu et contre nature, on a peine à concevoir ce religieux qui vient demander la continuation du même système, c'est-à-dire la mort de ce qui restait d'un million d'Indiens, et tout cela pour enrichir de vils aventuriers !

Le P. de Montésino fit sentir l'exagération des raisons apportées par son adversaire, et il n'eut pas de peine à gagner sa cause dans le cœur des juges : mais il était évident qu'en supprimant le travail forcé qui existait au profit des Espagnols on ruinait ceux-ci. Or c'est là, dit naïvement le P. de Charlevoix, un de ces inconvénients contre lesquels en matière de politique l'évidence même du droit tient rarement. Le roi donna donc tort aux Dominicains. Il recommanda, comme il l'avait fait plusieurs fois déjà, de bien traiter les Indiens, d'agir envers eux avec humanité et douceur, mais il maintint l'esclavage. En vain on lui représenta que ses intentions ne seraient point suivies et qu'il fournissait le moyen de perpétuer le mal. Il invita les Dominicains à repasser dans leur mission et à ne point incriminer un état de choses établi ; à édifier l'Amérique, comme il l'avaient fait, par leurs exemples et leurs discours, mais à ne pas se mêler de politique et de gouvernement. Ces religieux comprirent qu'ils ne pouvaient plus guère s'accorder avec les Es-

pagnols du Nouveau-Monde. Ils demandèrent en conséquence à aller fonder des missions chez les Indiens encore indépendants sur ce qu'on appelait alors la Terre-Ferme, c'est-à-dire le continent de l'Amérique. Le P. de Montésino fut désigné pour cette entreprise avec les FF. François de Cordoue et Jean Garcès. C'est sur la côte de Cumana (Vénézuéla) qu'ils devaient aller débarquer. Mais en passant à Porto-Rico, le premier de ces religieux tomba malade et ne put aller plus loin. Ses deux compagnons poursuivirent leur route ; ils obtinrent d'abord quelques succès et ils concevaient les plus brillantes espérances lorsqu'ils furent massacrés à la suite d'un brigandage infâme commis par quelques espagnols.— *Voy.* François de Cordoue, Alphonse d'Espinar et Pierre de Cordoue.

Depuis le moment où le P. de Montésino fut retenu à Porto-Rico par la maladie, les Relations ne font plus mention de lui ; on ne sait s'il mourut alors, ou s'il revint en Espagne. Peut-être continua-t-il d'exercer le saint ministère dans le couvent de saint Domingue ou dans quelque autre île soumise aux Espagnols.

MONTIGNY (François de), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Orient au commencement du XVIII^e^ siècle. — Il partit en 1701 pour la Chine, travailla dans cette Eglise jusqu'en 1707 qu'il fut exilé de l'empire, ainsi que plusieurs autres missionnaires. Rappelé à Paris au séminaire de sa société, il fut envoyé de là à Rome, où on le chargea de la procure des missions auprès de la Propagande et du Saint-Siége. Il mourut dans ces fonctions le 19 décembre 1742. M. de Montigny était du diocèse de Paris.

MONTILLI ou MONTILLO (Fr. François de), religieux espagnol, de l'ordre des Frères Mineurs réformés, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines (Océanie), en Cochinchine, en Chine et au Japon. — Il était issu d'une famille noble d'Espagne : dédaignant les avantages que sa naissance lui promettait dans le monde, il prit l'humble habit de Saint-François dans la congrégation des Réformés. Sa ferveur était extraordinaire ; cherchant uniquement la solitude et le silence, il s'adonnait à l'oraison, et s'occupait à lire et à transcrire des livres de piété. On vit briller en lui dans un degré éminent les principales vertus d'un bon religieux : un détachement absolu des biens de ce monde, une patience à toute épreuve, une ardente charité pour les pauvres et la plus ponctuelle obéissance. Doué de la plus heureuse physionomie, il apportait une extrême vigilance à garder le précieux et fragile trésor de la pureté, employant à cet effet les jeûnes, les cilices et toutes sortes de mortifications, surtout celles des yeux, par où la mort entre si souvent dans l'âme.

Après s'être affermi ainsi dans le sentier de la vertu, il entreprit de travailler au salut des autres et demanda à être envoyé dans les missions. Ses supérieurs le firent partir pour les îles Philippines, avec vingt-neuf autres Mineurs réformés que Philippe II, roi d'Espagne, avait obtenus pour ces îles. On n'indique pas l'année où cet essaim apostolique se rendit au lieu qui lui était assigné : Philippe II commença à régner en 1556, et le P. de Montillo, après avoir évangélisé une grande étendue de pays dans tout l'extrême Orient, était de retour à Rome en 1587. On voit donc à peu près l'époque à laquelle se rapporte son apostolat ; mais la durée n'en est pas bien déterminée. Il y a apparence cependant qu'il ne faut pas placer son départ avant l'année 1580, car Fr. Pierre d'Alfaro (*Voy.* ce nom), arrivé en 1578 à Manille, est désigné comme le premier Franciscain qui y ait abordé. Ce religieux était également Réformé et de la même province (de Saint-Joseph) que le P. de Montillo. Il vint aux Philippines avec quatorze religieux ; et les historiens rapportent que le zèle des Frères Mineurs produisit des fruits prodigieux dans cette vigne nouvelle, puisqu'en une dizaine d'années ils baptisèrent deux cent cinquante-cinq mille idolâtres. Sans doute que le Fr. François de Montillo et ses vingt-neuf compagnons avaient secondé les premiers venus dans les travaux d'une si belle moisson.

Arrivé à Manille, capitale des îles Philippines, Fr. François de Montillo y pratiqua dans le couvent de son ordre les austérités et les vertus auxquelles il s'était formé en Europe. Puis il se mit à instruire les idolâtres, et les succès qu'il obtint le dédommagèrent amplement des fatigues et des obstacles inséparables d'un pareil ministère : à sa voix plus de cinq mille infidèles renoncèrent à leurs idoles et à leurs superstitions. Après avoir régénéré ces néophytes dans les eaux du baptême, il se dirigea vers les côtes d'Asie. Ayant débarqué sur une île située près de la côte de Cochinchine, il fut arrêté au moment d'annoncer l'Evangile et envoyé au souverain, qui, après l'avoir entendu, le condamna à l'exil comme ennemi des idoles. Chassé de ce royaume, Fr. François se rembarqua et passa en Chine, où il réussit à pénétrer ; il paraît même, d'après Férot, historien de son ordre, qu'il alla jusqu'au Japon. Son apostolat dans ces dernières régions n'est peut-être pas suffisamment établi : mais il est certain qu'il eut à endurer la captivité, les opprobres, les coups, et qu'il affronta des dangers de toutes sortes.

De retour à Manille, on l'élut custode, et il fut obligé d'aller à Rome pour les affaires de son ordre. Après avoir assisté au chapitre général (assemblée de l'ordre) qui se tint dans cette capitale du monde chrétien en 1587, il se rendit à Madrid, et mourut dans le diocèse de Tolède le 31 décembre 1590. Fr. Jean de Sainte-Marie, Mineur, a écrit le détail de ses vertus et de ses actions.

MONTMASSON (Michel), prêtre savoyard, de la congrégation des Lazaristes, fut d'abord missionnaire à Madagascar. — Il avait été

envoyé dans cette grande île par M. Alméras, successeur de saint Vincent de Paul dans la charge de supérieur général de la congrégation. La mission de Madagascar avait été une suite de pertes et de désastres pour la religion, comme les entreprises de colonisation et les essais d'établissements faits par le gouvernement français. Aussi en 1674, Louis XIV abandonna cette île et défendit à ses vaisseaux d'y aller désormais. De quatre missionnaires qui s'y trouvaient alors, l'un fut tué par les noirs, un autre fut brûlé vif dans sa propre habitation, les deux autres qui étaient prêtres, revinrent en France. M. Montmasson, l'un de ces derniers, fut nommé vicaire apostolique à Alger en remplacement de M. Le Vacher, qui venait d'y subir une mort terrible. Il ne fut point intimidé par le sort de son illustre confrère.

Les Algériens, après le bombardement de 1683, avaient recommencé leurs pirateries. Louis XIV leur envoya le maréchal d'Estrées pour continuer la répression commencée par Duquesne. Ce capitaine parut devant la ville le 26 juin 1688. Tous les Français en résidence à Alger furent arrêtés, ainsi que le vicaire apostolique. On le rassasia d'opprobres et de mauvais traitements; enfin, le 5 juillet, on le mit à la bouche d'un canon, comme on avait fait à M. Le Vacher, et un boulet emporta son corps. — Le Fr. François Francillon, Lazariste, subit le même sort (*Voy.* Francillon). M. d'Estrées tira, comme Duquesne, une éclatante vengeance de ces outrages et de ces barbaries. Il fit pleuvoir sur Alger dix mille bombes qui ruinèrent complétement la ville et détruisirent tous les vaisseaux qui étaient dans le port. — *Voy.* Le Vacher.

Après M. Montmasson, comme avant M. Le Vacher, il y eut encore à Alger des vicaires apostoliques, pris pour la plupart dans l'institut qui avait produit ces deux martyrs.

MONTOUX (Antoine), prêtre piémontais, du séminaire des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire au XVIII^e^ siècle en Orient (Chine).—Il partit de France en 1773 et évangélisa pendant huit ou neuf ans la chrétienté de Cochinchine, où il avait été envoyé. Sa mort arriva le 9 avril 1783. Cet ecclésiastique était du diocèse de Pignerol.

MONTSERRAT (Le P. Antoine), Jésuite, dont le nom semble indiquer qu'il était Espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans l'Indoustan et en particulier dans le Grand-Mogol, où il fut précepteur des enfants de l'empereur Akbar.—Ce monarque musulman était très-bien disposé en faveur de la religion chrétienne. Il permettait de la prêcher dans ses Etats, l'aimait, paraissait être convaincu de sa divinité, et admirait la sublime pureté de sa morale; mais des considérations politiques, et surtout les habitudes dégradantes du sérail, qui avaient trop rivé ses chaînes, ne lui permirent pas d'en faire une profession éclatante. Il avait écrit au provincial des Jésuites, à Goa, de lui envoyer des missionnaires. Celui-ci désigna le P. Rodolphe Aquaviva, Jésuite italien, fils du duc d'Atri et neveu du P. Claude Aquaviva, illustre général de la Compagnie. Le P. Montserrat et un autre religieux, Persan de nation, nommé le P. Henriquez, furent envoyés avec lui. Ce dernier servait d'interprète, et tous les samedis ils avaient une controverse en règle avec les mollahs (docteurs mahométans). Akbar confia au P. Montserrat l'éducation de Pahari, son second fils, âgé de treize ans, et ensuite il le chargea, ainsi que les deux autres Jésuites, d'apprendre aussi les sciences européennes à son fils aîné Sélim, qui lui succéda sous le nom de Géhan-Ghir. On peut bien penser que les missionnaires ne négligeaient pas une si belle occasion de répandre avec fruit la semence divine. Pour Akbar, il endurcit son cœur, et dans l'ivresse de sa gloire, de ses triomphes et de sa puissance, il voulut se faire adorer comme Dieu. (*Voy.* Aquaviva pour tous les détails concernant ce prince dans ses rapports avec les missionnaires). Le P. Aquaviva, sur qui retombait le scandale de cette monstruosité (car on l'en croyait l'instigateur), alla le trouver à Lahore, lui reprocha son étrange égarement, et quitta solennellement sa cour, pour manifester autant qu'il le pouvait sa désapprobation. Le P. Monserrat était alors à Agra avec le prince son élève. Après le départ du P. Aquaviva, il persuada à l'empereur de l'envoyer auprès de Philippe II, roi d'Espagne, qui venait de réunir le Portugal à ses Etats. C'était sans doute dans l'intérêt des missions et pour le bien de la religion que le Jésuite avait recherché et préparé cette ambassade.

Plus tard, il fut désigné avec le célèbre P. Pierre Paez (*Voy.* ce nom) pour la mission d'Abyssinie (Afrique) par le provincial de Goa. Ils partirent de cette ville le 2 février 1589 et firent voile vers Zeila, ville maritime d'Afrique située au fond du golfe d'Aden, et par laquelle ils espéraient s'introduire en Abyssinie. Mais ils furent pris par des pirates qui les amenèrent à Omar, gouverneur de la contrée. Celui-ci les retint captifs pendant quatre mois. Hassan, gouverneur de l'Arabie ottomane, voulut qu'on les lui présentât. Interrogés, ils avouèrent leur patrie, furent regardés comme des espions et réduits à un dur esclavage : on leur faisait cultiver les jardins du maître avec d'autres malheureux captifs, au nombre desquels se trouvaient vingt-six Portugais et quelques Indous catholiques; malgré les travaux dont ils étaient accablés, ils purent leur procurer les secours de la religion. Deux ans se passèrent ainsi, après quoi ils faillirent être délivrés par une circonstance assez étrange. La première femme de Hassan était née d'une famille chrétienne; elle favorisait secrètement les Chrétiens. Elle se sentit touchée de compassion pour les deux Jésuites. Un jour, elle leur fit dire par un eunuque chrétien que Hassan irait dans le jardin pendant l'après-midi; qu'elle s'y trouverait elle-même avec son fils âgé de six ans; qu'elle les engageait à présenter à l'enfant

des fruits, des fleurs, ou quelque autre chose de semblable qui pût être offert à son père. Les missionnaires tressent aussitôt une couronne de fleurs et de fruits, la donnent à l'enfant, et celui-ci, plein de joie, la porte au farouche musulman. Le lendemain, le gracieux avocat présente à son père, en faveur des deux captifs, une supplique composée par sa mère. Hassan comprend les insinuations délicates de sa compagne, et pour lui complaire, déclare les religieux libres.

Mais la cupidité vint paralyser ce premier mouvement. Un marchand turc ayant aperçu dans les hardes du P. Montserrat quelques ornements sacerdotaux, représenta au gouverneur que probablement ce Portugais était évêque et qu'on en pourrait tirer une bonne rançon. Cette observation riva de nouveau les fers des Jésuites et prolongea leur esclavage de cinq ans. On les traita même avec beaucoup plus de rigueur, afin de les forcer à se faire racheter. On les mit à ramer sous un maître de galères très-cruel, et dont la barbarie native était encore augmentée par le ressentiment et le désir de la vengeance, ayant autrefois subi lui-même un sort semblable chez des Chrétiens. A cette époque, les infidèles qui tombaient entre les mains des Portugais étaient souvent réduits en captivité et accablés de travaux et traités avec beaucoup d'inhumanité. Le P. Montserrat, épuisé par une vie si dure et si misérable, n'était pas loin de succomber quand un marchand turc, agent secret de Mathias d'Albuquerque, vice-roi des Indes, arriva avec ordre d'acheter les deux prêtres à tout prix. Cachant soigneusement son mandat, il offrit mille écus de ces deux esclaves qui présentaient peu de chances de vie et de services, tant leurs corps étaient exténués par la faim et usés par les coups. L'offre fut acceptée, car la mort des captifs allait ôter à l'avide Hassan tout espoir de gain.

Les PP. Montserrat et Paez, réduits à cette affreuse extrémité, après sept ans d'esclavage regagnèrent donc Goa au mois de décembre 1596. Il n'est plus question du premier dans la suite : sans doute que l'épreuve cruelle par laquelle il avait passé avait tellement ruiné son organisme qu'il ne put jamais reprendre les forces nécessaires au ministère apostolique. Le P. Paez, au contraire, se rétablit; il passa en Abyssinie, y fut vingt ans missionnaire, convertit l'empereur, et par son zèle, ses talents, ses vertus, ses travaux extraordinaires, jeta le plus vif éclat sur l'Eglise d'Ethiopie. — *Voy.* PAEZ.

MONTROUZIER (Le P. JEAN-XAVIER-HYACINTHE), Mariste français, du diocèse de Montpellier, missionnaire en Océanie. — Il est un des premiers qui aient eu l'honneur d'annoncer l'Évangile dans les grands archipels de l'Océanie centrale, qui ont déja donné des martyrs à l'Eglise catholique et qui paraissent destinés à coûter bien des sueurs et du sang aux missionnaires. Le Saint-Siége ayant érigé ces pays en vicariats apostoliques sous le nom de Milanésie et de Micronésie, en confia le soin à la société des Maristes, et M. Epalle, religieux de cette congrégation, fut institué évêque de Sion et premier vicaire apostolique de la nouvelle mission. Il emmena avec lui au mois de décembre 1844 douze Maristes, six Pères et six Frères. Le P. Montrouzier faisait partie de cette illustre colonie apostolique.

MORAIS, prêtre portugais, qui se trouvait au XVII^e^ siècle dans l'extrême Orient. — C'était un homme qui portait très-loin le sentiment de sa nationalité, et était fort entiché des prétentions ridicules d'après lesquelles toutes les Indes (Indoustan, Indo-Chine, Chine, Japon, Archipel indien) devaient appartenir aux Portugais. L'idée que des missionnaires d'une autre nation que la sienne avaient le droit, s'ils étaient envoyés par le Saint-Siége, d'aller annoncer l'Evangile à ces diverses nations sans reconnaître l'autorité et le bon plaisir du roi de Portugal, lui semblait une violation évidente des lois de la justice. C'est sans doute par ce motif qu'il enleva en 1675 M. Chevreuil, prêtre français, de la mission du Camboge, où il recueillait une moisson abondante. Sans considérer que M. Chevreuil était catholique, qu'il tenait sa juridiction du Pape par Mgr de Bérythe son évêque, que le Camboge n'appartenait pas au Portugal, il le surprit inopinément au milieu de ses néophytes, l'emmena par force sur un vaisseau qui le conduisit à Macao. Le provicaire de l'évêque de Bérythe y fut détenu cinq mois en prison, puis expédié à Goa pour y répondre de sa foi et de ses mœurs devant l'Inquisition. C'était un homme précieux que ce Morais, et sans doute beaucoup plus royaliste que le roi, plus Portugais que Sa Majesté Alphonse VI et le régent Pierre, son frère, au nom desquels il commit cet acte de violence.

MORALÈS (Le P. JEAN-BAPTISTE), Dominicain espagnol, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle. — Il naquit en 1597 à Ecija, en Andalousie (1). Ayant embrassé la vie religieuse dans l'ordre de Saint-Dominique, il fut envoyé par ses supérieurs dans les missions. Après avoir séjourné d'abord dans les îles Philippines, chez les infidèles, il aborda en Chine l'an 1633, à l'âge de 36 ans. Les Frères Prêcheurs avaient déja depuis près de quatre-vingts ans fait dans cet empire plusieurs tentatives infructueuses : mais enfin les PP. Coqui et Serra venaient de s'y établir définitivement (1631) dans la province de Fo-kien. C'est là qu'aborda le P. Moralès avec un compagnon, le P. Antoine de Sainte-Marie, Franciscain. Ils avaient l'un et l'autre appris la langue chinoise à Manille, avant d'entrer en Chine. Aussi, dès leur arrivée dans la mission, ils se mirent à examiner sur les lieux les coutumes au sujet

(1) Ecija est une petite ville de 35,000 âmes située à 23 lieues est de Séville, et à 10 lieues sud-ouest de Cordoue.

desquelles il y avait une dissidence d'opinion et de pratique entre la majorité des Jésuites et les missionnaires des autres ordres. C'est donc à tort qu'on a reproché au P. Moralès et à son compagnon de la précipitation dans cette matière, car il y avait nécessité de se mettre d'accord avant de prêcher au peuple telle ou telle doctrine.

Plusieurs lettrés convertis par les Jésuites, ayant été interrogés chacun en particulier, affirmèrent sous serment que les sacrifices étaient offerts à Confucius et aux ancêtres dans le but de se les rendre propices et d'en obtenir des faveurs temporelles. Le résultat de ces informations fut transmis par les deux religieux à leurs supérieurs de Manille qui étaient consultés en même temps sur la conduite à tenir à cet égard. Les supérieurs des Dominicains et des Franciscains de Manille rédigèrent sous ce titre: *Les quinze doutes* (quinze dudas en espagnol) un sommaire des difficultés qui leur étaient proposées, et ils le communiquèrent à M. Guerréro archevêque de Manille. Ce prélat d'accord avec l'évêque de Zébu, son suffragant, en informa le Pape.

Cependant la mission du Fo-kien était devenue le théâtre de troubles fâcheux. Le P. Moralès et son compagnon, qui ne permettaient pas aux Chrétiens de concourir aux sacrifices en l'honneur de Confucius et des autres, furent emprisonnés, mis à la cangue, battus de verges, puis expulsés du territoire de l'empire. On les embarqua pour Macao, en leur défendant de remettre le pied en Chine. Les Jésuites qui avaient alors au Fo-kien une mission plus ancienne et plus importante que celle des Dominicains, furent également exilés (les PP. Diaz et Aléni), bien qu'ils tolérassent dans leurs néophytes les usages que les Dominicains proscrivaient comme idolâtriques.

Le P. Moralès banni de la Chine s'occupait néanmoins des affaires de sa mission. Il s'efforçait de terminer le malheureux différend sur les cérémonies, qui fut si funeste à l'Eglise de Chine. Ayant donc composé sur ce sujet un Mémoire en douze articles, où étaient formulés les doutes sur les principes de conduite adoptés par les Jésuites, il le communiqua au P. Diaz, missionnaire de cette compagnie, et visiteur apostolique. Celui-ci écrivit qu'il avait besoin de s'entendre avec le P. Hurtado, vice-provincial de sa société en Chine, et comme ils différaient indéfiniment l'un et l'autre de produire leur réponse, les supérieurs des Dominicains et des Franciscains de Manille prirent le parti d'envoyer à Rome le P. Moralès et le P. Antoine de Sainte-Marie afin d'informer le Souverain Pontife de l'état de l'affaire. Le P. Antoine fut retenu à Macao; mais le P. Moralès parvint à Rome en 1643 après un voyage de deux ans.

Pendant son séjour dans la capitale du monde chrétien, ce religieux obtint de la Propagande un décret daté du 12 septembre 1645 et confirmé par le Pape Innocent X, qui ordonnait en même temps à tous les missionnaires, sous peine d'excommunication majeure, de s'y conformer à l'avenir, jusqu'à ce que le Saint-Siége en eût décidé autrement. Ce décret décidait, dans un sens contraire à la pratique des Jésuites, dix-sept questions posées par le P. Moralès. Après avoir obtenu un jugement sur les cérémonies chinoises, le zélé religieux revint en Espagne, y réunit un grand nombre d'ouvriers évangéliques qu'il voulait conduire lui-même dans les missions étrangères et s'embarqua à San-Lucar (Andalousie) au mois de juin 1646 avec vingt-huit autres Dominicains espagnols parmi lesquels était le P. Navarrette qui devint célèbre dans la suite. Ils prirent leur chemin par l'occident, et arrivèrent au Mexique vers la fin de l'année 1646. Obligés d'attendre un vaisseau qui les conduisît aux îles Philippines, ils ne s'embarquèrent sur l'Océan Pacifique que le 5 avril 1648 et le 29 juin suivant ils arrivèrent à Manille: la plupart des Dominicains restèrent dans ce pays pour lequel ils étaient destinés. Le P. Navarrette y séjourna aussi quelque temps; quant au P. Moralès, il poursuivit sa route avec quelques-uns de ses compagnons vers la Chine où il était attendu. Le décret qu'il avait obtenu à Rome sur les cérémonies chinoises fut publié et signifié, selon l'ordre de la Propagande, à tous les religieux des îles Philippines, il le fut aussi à Goa et à Macao: le P. Moralès le notifia lui-même en 1649 au vice-provincial des Jésuites de la Chine.

Ceux-ci, ne pouvant encore se persuader qu'on dût absolument regarder comme idolâtriques des coutumes tolérées depuis plus de cinquante ans par leurs plus habiles et leurs plus saints missionnaires, firent de leur côté de grandes instances auprès du Souverain Pontife pour l'engager à réformer le décret rendu en 1645 sur l'exposé du P. Moralès. La chose était possible, puisque le décret portait la clause : Jusqu'à ce que le Saint-Siége en ait décidé autrement. Ils députèrent donc à Rome un d'entre eux, le P. Martini qui exposa les choses à la Propagande d'une autre manière que le P. Moralès et en obtint un nouveau décret daté du 23 mars 1656 et approuvé par le Pape Alexandre VII successeur d'Innocent X. Ce décret portait en substance qu'en supposant exact le nouvel exposé, les cérémonies étaient permises et pouvaient être tolérées en conscience, surtout si, en y participant, on protestait d'avance contre toute intention idolâtrique ou superstitieuse. Ainsi les choses étaient remises en l'état où elles se trouvaient avant le voyage du P. Moralès à Rome. Il y avait deux décrets du Saint-Siége rendus sur deux exposés tellement différents que d'après la première décision, les cérémonies étaient idolâtriques et proscrites, et d'après la seconde, on pouvait les tolérer. Evidemment il fallait pour un jugement définitif que le Saint-Siége informât lui-même sur les faits; c'est ce qu'on fit par la suite. Mais en attendant les discussions entre les missionnaires étaient extrêmement vives et elles dégénérèrent par malheur en un véritable scandale.

Comme les Jésuites cherchaient à tirer

parti du nouveau décret contre l'opinion des Dominicains opposés aux cérémonies chinoises, le P. Moralès rentré depuis bon nombre d'années en Chine où il exerçait le ministère apostolique dans le Fo-kien, rédigea un nouveau mémoire qu'il adressa à la Propagande en 1661, tant en son nom qu'au nom des autres missionnaires de son ordre dont il était devenu supérieur et préfet apostolique ; mais il mourut à Toning-Tcheou le 17 septembre 1664, avant d'avoir obtenu aucune décision : ce fut le P. Jean de Polanco, autre missionnaire Dominicain, qui poursuivit ensuite cette affaire à Rome.

Comme on le voit, la carrière apostolique du P. Moralès avait duré trente-un ans depuis son entrée en Chine jusqu'à sa mort, et elle fut tout entière absorbée dans ces tristes différends qui étaient bien de nature à paralyser tous les efforts du zèle ; car les peuples étaient scandalisés de voir que des docteurs étrangers prétendaient leur prêcher une nouvelle religion, tandis qu'ils n'étaient pas même d'accord entre eux et qu'ils se disputaient avec acrimonie sur tel ou tel point de doctrine et de morale, les uns regardant comme permis ce que les autres tenaient pour défendu. Le P. Moralès convertit néanmoins et baptisa un grand nombre de païens, fonda plusieurs églises ou chrétientés et édifia toutes celles de Fo-kien par ses vertus, principalement sa patience dans les souffrances. Il avait été longtemps le principal appui des missions dominicaines en Chine, et lorsqu'il mourut, il fut pleuré des nombreux Chrétiens qu'il avait enfantés à Jésus-Christ. Le P. Navarette qui s'honorait d'être son disciple, lui succéda en qualité de préfet apostolique des missions des FF. Prêcheurs dans l'empire Chinois.

Les partisans des cérémonies chinoises ont prétendu que le P. Moralès avait varié au sujet des opinions pour lesquelles il a tant combattu ; mais cette allégation est sans fondement : ce religieux ne cessa jusqu'à sa mort d'engager ses confrères à persister dans la même ligne de conduite.

MORALÈS (Le P. Louis de), Jésuite espagnol, quitta le Mexique sur la demande du P. Sanvitores pour aller avec lui aux îles Mariannes où ils annoncèrent l'Evangile avec succès. Le nom de Jésus-Christ n'avait pas encore été annoncé sur ces plages délaissées. C'est Marie-Anne d'Autriche, reine d'Espagne, qui s'intéressa aux habitants des îles des Larrons, comme Magellan les avait nommées, et les missionnaires que cette princesse leur procura, donnèrent par reconnaissance son nom à l'Archipel. Après avoir pris terre au mois de juin 1668 à Guahar, la principale île du groupe, ils se dispersèrent afin de prêcher sur plusieurs points à la fois. C'est l'île de Tinian qui échut en partage au P. de Moralès à qui le P. Cardénosa fut donné pour compagnon. Leur ministère ne s'y exerça pas sans opposition : c'est une pénible tâche que de déraciner des croyances absurdes, des superstitions ridicules ancrées dans une ignorance séculaire, et surtout de lutter contre la corruption du cœur chez des hommes dégradés qui n'ont jamais résisté aux penchants de la nature. Outre ces difficultés inhérentes à toute entreprise apostolique, il s'en présente très-souvent de particulières aux lieux et au temps. Un Chinois païen, nommé Choco, semait contre les missionnaires des préventions si hostiles que les indigènes égarés maltraitèrent le P. de Moralès et le P. de Médina à Guaham et les blessèrent grièvement. Mais ce Chinois ayant eu une conférence publique avec le P. de Sanvitores fut convaincu de la vérité de la religion et demanda le baptême.

De Tinian, le P. de Moralès fut envoyé par son supérieur pour évangéliser Anataxan, Sarignan, Alamaguan, Pagan et Grigan. On ignore les détails de ses travaux dans ces différentes îles, ainsi que l'époque et le genre de sa mort. Plusieurs de ses confrères furent martyrisés : le plus illustre est le P. de Sanvitores qui avait baptisé cinquante mille sauvages. Les Mariannais ou Chamorris, beaucoup plus nombreux alors qu'aujourd'hui, se convertirent presque tous en quelques années. Il y eut bien des réactions en faveur des vieilles superstitions et de la licence du paganisme ; mais, grâce au courage et au dévouement persévérant des Jésuites que le martyre n'intimidait point, l'idolâtrie fut complétement déracinée à la fin du XVII^e^ siècle.

MORCLOT (Jean), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans le royaume de Siam. — Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était de la Bourgogne et qu'il s'embarqua pour les Indes en 1687 avec M. Porquet destiné aussi à la mission de Siam ; mais l'année de sa mort n'est point indiquée dans le Catalogue de M. Luquet, non plus que la durée de son apostolat. Peut-être cet ecclésiastique revint-il en France.

MOREL (Claude-François-Aimé-Marie) prêtre savoyard de la congrégation du Saint-Cœur-de-Marie, missionnaire en Afrique chez les nègres de la Guinée. — Il est parti du Havre le 25 novembre 1849 avec M. Tanguy, prêtre de la même société et du diocèse de Quimper. M. Morel appartient au diocèse d'Annecy.

MORETI (Fr. Bernard), Prêcheur italien, fut sacré évêque en 1318, avec cinq autres religieux de son ordre, les FF. Guillaume Adam, Barthélemy Abaliat, Gérard de Calvi, Barthélemy de Podio et Bernardin de Plaisance ; et tous furent envoyés dans les missions de la Perse, en qualité de suffragants de l'archevêque élu de Sultanyeh ; c'était Fr. Franco de Pérouse, comme eux de l'ordre des Frères Prêcheurs. La juridiction de ce prélat missionnaire s'étendait sur presque toute l'Asie occidentale, sur les Indes et même l'Ethiopie, et les six prélats dénommés plus haut lui étaient donnés pour suffragants ou auxiliaires ; on ne donne aucun détail sur les travaux particuliers de chacun d'eux. — *Voy.* Franco de Perouse.

MORISSET (M.), prêtre séculier du diocèse de Nantes, missionnaire en Amérique. — Il est parti le 30 octobre 1849 pour le diocèse

de Natchez dans les Etats-Unis. Il était accompagné de M. Grignon, prêtre du diocèse de Rennes, et de MM. Babonneau et Guillon, diacres, Fierabras, sous-diacre, et d'un clerc minoré; ces quatre derniers du diocèse de Nantes.

Sur le même vaisseau se trouvaient douze Trappistes destinés au Kentucki où un pareil nombre de leurs frères les avaient précédés de quelques mois et avaient fondé un couvent nommé Gethsémani.

MOUCHET (Le P.), religieux de la congrégation des Oblats de Marseille. — Il est parti en 1850, ou peut-être en 1849, pour les missions de l'île de Ceylan, avec quatre autres prêtres et un frère de la même congrégation: ce sont le P. Lebescon, du diocèse de Quimper; le P. Leydier, du diocèse d'Avignon; le P. Maunit, du diocèse de Cambrai; le P. Viviers, du diocèse de Valence; le Fr. de Stephanis, Italien, du diocèse d'Asti (Piémont). Quant au P. Mouchet, il est du diocèse de Rouen.

MOUTIN (Pierre), prêtre français, du diocèse du Mans, et missionnaire dans le vicariat apostolique de Siam au commencement de ce siècle. — Il fut envoyé par le séminaire des Missions-Etrangères et partit en 1819; mais il mourut à Pullo-Pinang dès le 19 août 1822, au début de sa carrière apostolique. Sa perte fut vivement sentie, car, à cette époque les missions délaissées depuis près de vingt ans à cause des troubles d'Europe, tombaient en décadence faute de prêtres.

MOVIZAS, nation de l'Afrique orientale et méridionale dans l'ancien empire du Monomotapa. — Elle est très-commerçante et tributaire des Cazembes. — *Voy.* Sylveira, Monomotapa, Mozambique.

MOZAMBIQUE, petite île d'Afrique, au midi de la côte orientale, avec une ville très-déchue, mais célèbre, car elle donne son nom à tout le pays, et elle était la résidence du gouverneur général des possessions portugaises de l'Afrique orientale, sur une étendue de sept cents lieues. Aujourd'hui la population, le commerce et le siége du gouvernement sont transportés à Mesuril, gros bourg situé à peu de distance et plus important que la ville de Mozambique. Le gouvernement général de ce nom est divisé en sept gouvernements particuliers : Querimbé ou cap Delgado, capitale Fort-Ibo; Mozambique, capitale Mozambique; Quilimané ou Quelimané, capitale Saint-Martin; Séna, capitale Tete; Sofala, capitale Sofala; Inhambane, capitale Inhambane; Bacé de Lorenzo-Marquez, capitale Préside de Lorenzo-Marquez.

Tous ces pays sont fort peu connus, parce que les Portugais en interdisent l'entrée aux autres Européens; mais on sait que leur puissance y est en ruine. Quant à la ville de Mozambique, c'est son mauvais air qui lui a fait préférer Mesuril. Autrefois les Dominicains, les Franciscains, les Carmes déchaussés y avaient des couvents, et les Jésuites un collége. On lit dans beaucoup de géographies que Mozambique est un évêché; c'est une erreur : ce pays a toujours dépendu pour le spirituel du diocèse de Goa : seulement l'archevêque étant fort éloigné, il y avait peut-être en résidence à Mozambique un vicaire-général évêque *in partibus*; et je crois qu'on a préconisé à Rome vers 1815 un évêque de Léontopolis pour cet objet; on y disait même par erreur que cet évêque *in partibus* était destiné à la prélature de Mozambique dans le Brésil. Il n'y a pas de Mozambique au Brésil, mais seulement en Afrique. C'étaient les Dominicains qui étaient spécialement chargés de la mission des côtes orientales d'Afrique. Ce qu'ils ont fait pour la propagation de la foi est inconnu comme presque tout ce qui tient à l'histoire ecclésiastique du Portugal dans ces derniers siècles; mais il paraît que depuis plus de deux cents ans les résultats de la mission, entourée d'ailleurs de difficultés immenses, sont à peu près négatifs vis-à-vis des païens. Les missionnaires se bornent, je crois, à desservir les établissements portugais au moyen de quelques religieux placés dans chaque ville comme à Sofala, Tete, Quilimane, etc., Le mauvais exemple que donnent généralement les Européens suffirait bien pour rendre les indigènes inconvertissables.

Ce qu'il y a de plus triste dans la dégradation actuelle des Portugais, c'est leur orgueil national, leur jalousie, leur susceptibilité à l'égard des étrangers et même du Saint-Siége. Cette nation, qui ne produit presque plus de missionnaires, ne souffre pas que d'autres annoncent l'Evangile aux peuples païens dont ils ont la clef, par exemple à Timor, à Goa, à Malacca, dans toute l'Inde, dans la Guinée méridionale, au Mozambique, etc. Cela ressemble un peu au système de l'autocrate russe, qui veut bien la conversion des idolâtres de ses Etats, mais si un prêtre catholique en baptise un seul, il est envoyé en Sibérie. Qu'ils restent païens plutôt que de devenir catholiques romains. Les Portugais, n'ayant pas de religieux zélés qui puissent éclairer les Africains, les Indiens, etc., du flambeau de la foi, préfèrent les laisser dans leurs superstitions et à l'état sauvage, préfèrent même laisser tomber les anciennes chrétientés en décadence, plutôt que de permettre à des missionnaires étrangers l'accès de leurs possessions et la libre communication avec les peuples soumis à leur influence.

MOYSE, évêque au IVe ou Ve siècle, de Zeyla ou Adula, ville maritime de la côte d'Adel près de l'Abyssinie. — Pallade, évêque d'une ville d'Orient, voulant pénétrer chez les Indiens ou Brachmanes, prit avec lui le B. Moyse, évêque d'Adula : mais les chaleurs excessives qu'ils endurèrent à l'entrée du pays ne leur permirent point de mener à bonne fin leur pénible entreprise.

MUGNIERY (Le P.), Mariste français, du diocèse de Belley (Ain), missionnaire en Océanie. — Il est parti pour cette destination au mois de novembre 1845, et s'est embarqué au Havre, sur le navire *l'Arche-d'Al-*

liance, avec douze autres religieux de la même société, savoir : le P. Verne, de Belley ; le P. Vachon, de Lyon ; le P. Mériais et le P. Padel, tous deux de Nantes ; le P. Collomb (depuis évêque et vicaire apostolique) ; les PP. Villien et Crey, ces trois derniers Savoyards, du diocèse de Moutiers en Tarentaise, et les FF. Muraour, Optat, Fougerouse, Magnhodier et Saint-Martin. De ces treize religieux, huit étaient destinés pour le vicariat apostolique de l'Océanie centrale et pour la Calédonie, et cinq pour le nouveau vicariat de la Mélanésie et de la Micronésie. M. Mugniéry est rentré dans son diocèse.

MULLER (Joseph), prêtre allemand, missionnaire dans l'Amérique septentrionale. — Il est parti vers la fin de l'année 1852 pour le diocèse de Baltimore, dans le Maryland (Etats-Unis), avec quatre compatriotes, MM. Plathé et Heiss, prêtres séculiers comme lui et les PP. Fusch et Schonat, Capucins, destinés pour des diocèses voisins.

MULVEY (Thomas), missionnaire irlandais en Amérique. — Il est parti en 1849, du collége de Tous-Les-Saints (près de Dublin), pour le diocèse de Richmond (Virginie, Etats-Unis). Il a sans doute été promu au sacerdoce depuis cette époque, car il n'était que sous-diacre lors de son départ, comme M. Stock son condisciple, qui s'est rendu dans la même mission à cette époque.

MUNGHO ou MUNGO (Saint Kentigern), c'est-à-dire *le Bien-Aimé*, évêque de Glascow (Ecosse), au VI^e^ siècle. — Ce prélat, pendant un épiscopat de plus d'un demi-siècle, envoya des missionnaires dans le nord de l'Ecosse, dans les Orcades, la Norwége et même l'Islande. — *Voy.* Kentigern. Il est honoré en Ecosse sous le nom de Mungo.

MUZZANI (Le P. Zéphirin), Mineur Observantin italien, missionnaire de nos jours chez les Indiens sauvages de la république de Bolivie (Amérique méridionale). — Etant revenu dans sa patrie pour chercher des ouvriers catholiques, il est reparti pour sa mission le 22 mai 1852, emmenant avec lui seize religieux de son ordre dont quatorze prêtres et deux frères ; tous Italiens. Voici leurs noms : Le P. Alexandre, de Rome ; le P. Jacques, de Nocchi ; le P. Raphaël, de Novi ; le P. Athanase, de Castel-Ciriolo ; le P. François, d'Osimo ; le P. Vincent, de Montemilone ; le P. Joseph, de Montevidone ; le P. Denis, de Villafranca ; le P. Marin, de Sienne ; le P. Thomas, d'Alasio ; le P. Zacharie, de Graveno ; le P. Fortunat, de Turin ; le P. Pacifique, d'Olivastri ; le P. Athanase, de Costa ; le Fr. Alexandre, de Solero et le Fr. Bonaventure, de Gênes. C'est dans cette dernière ville que s'est embarqué le P. Muzzani avec ses seize compagnons.

N

NABUCE, titre d'évêché *in partibus* dont la situation géographique m'est inconnue. — L'abbé Commanville n'en fait pas mention dans son *Histoire de tous les évêchés de l'univers*. Le titre d'évêque de Nabuce a été porté au XVIII^e^ siècle par le P. de Alessandris, Barnabite italien, missionnaire en Cochinchine et vicaire apostolique de ce pays. Il fut sacré en 1727, et mourut en 1738.

NACQUART DE CHAMPMARTIN, prêtre Lazariste du diocèse de Soissons, fut envoyé par saint Vincent de Paul en 1648 dans l'île de Madagascar, pour y prêcher l'Evangile. — La congrégation de la Propagande, témoin du bien que les prêtres de l'institut naissant faisaient en Italie, avait chargé le nonce apostolique à Paris d'engager saint Vincent à envoyer quelques apôtres dans cette grande île où la France venait de former un établissement. Le saint fondateur choisit M. de Champmartin et M. Gondrée. Ils commencèrent leur apostolat par la garnison du fort Dauphin, dont les procédés violents à l'égard des Malgaches joints à l'inconstance naturelle de ces insulaires nuisirent à la propagation de l'Evangile. Néanmoins les commencements firent naître quelques espérances. M. de Champmartin ayant appris qu'un des chefs de l'île, nommé Andiam Ramach, avait habité Goa dans sa jeunesse, alla lui rendre visite. Ce chef lui avoua qu'il était baptisé, et lui récita en portugais l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des apôtres. Il permit aux missionnaires d'évangéliser ses sujets et promit même d'assister aux prières. Dès que M. de Champmartin put s'exprimer dans la langue du pays, il parcourut les campagnes et trouva beaucoup plus de docilité chez les indigènes que chez les Français. Le 26 mai 1649 il ferma les yeux de son confrère M. Gondrée, mort de la fièvre, et succomba peu de temps après. M. Bourdaix, que saint Vincent de Paul envoyait pour le seconder ne trouva que ses cendres.

NACUETO LAAB (Saint), roi d'Abyssinie au XIII^e^ siècle. — Il est un des saints les plus vénérés de l'Eglise éthiopienne — *Voy.* Lalibela.

NAIRON (Fauste), savant maronite du XVII^e^ siècle, né au mont Liban, mort à Rome en 1711, dans un âge avancé. — Il avait été professeur au collége de la Sapience, et il publia deux ouvrages sur la religion et l'histoire de son pays.

NAKSCHIVAN, ville d'Arménie aujourd'hui en Russie, a eu des archevêques catholiques latins, depuis le XIV^e^ siècle jusqu'à nos jours. — Ils étaient presque tous frères de l'ordre de Saint-Dominique. La réunion

de ce pays à l'empire du czar y a déterminé la ruine de la véritable Eglise. Il est strictement interdit d'y laisser pénétrer aucun prêtre et surtout aucun évêque étranger : c'est ainsi qu'on remplace doucement les pasteurs catholiques par des schismatiques au fur et à mesure que les vides s'y font. — *Voy.* NAXIVAN pour plus de détails et pour la succession des prélats qu'on peut considérer tous à bon droit comme des missionnaires.

NAM, mot annamite qui signifie *midi*. — Il entre dans la composition de plusieurs noms propres de la même langue, comme *An-Nam*, *la paix du midi*, *Nam-Viet* et *Viet-Nam*, qui signifient *Viet méridional*. Il y a aussi au Tong-King une province de Nam ou Xu-Nam, c'est-à-dire *province du midi*. (*Voy.* XU-NAM.) On la nomme ainsi, bien qu'elle soit à l'intérieur du pays, parce qu'elle est au midi de la capitale.

NAN-TCHANG-FOU, ville de Chine, capitale de la province de Kiang-Si, entre Canton et Nankin. — On lui donne une population de 300,000 âmes, et des murailles de deux lieues de tour. C'est une grande fabrique d'idoles pour tout l'empire.

Le P. Ricci, Jésuite, y fonda, dès les dernières années du XVI^e^ siècle la seconde résidence de sa société en Chine. C'était en 1596 ou 1597, avant qu'il eût encore pu pénétrer jusqu'à Pékin.

NARCISSE (SAINT), disciple des apôtres, dont saint Paul fait mention dans sa *Lettre aux Romains*. Il fut, d'après le Martyrologe, mis à mort pour l'Evangile de Jésus-Christ, et on l'honore le 31 octobre avec saint Urbain tué comme lui par les Juifs et les païens.

NARCISSE (SAINT), évêque de Girone en Catalogne au IV^e^ siècle, et missionnaire en Allemagne. — La persécution de Dioclétien l'ayant obligé de quitter momentanément son troupeau, il passa les Pyrénées, accompagné de son diacre Félix, traversa les Gaules et vint prêcher Jésus-Christ à Augsbourg (Bavière). Il y convertit à la foi et à une sainte vie, la célèbre courtisane Afre qui fut brûlée vive, en 304, plutôt que de renoncer à Jésus-Christ. Elle est honorée comme sainte, le 5 août.

Narcisse ordonna aussi, à Augsbourg, saint Denys qui devint dans la suite évêque de cette ville; il ranima le courage des Chrétiens de ces contrées, les soutint par ses exhortations et convertit un grand nombre de païens. L'histoire dit qu'il passa neuf mois dans la ville d'Augsbourg. Lorsqu'il crut que la persécution s'était ralentie en Espagne, il y retourna et gouverna encore pendant trois ans son diocèse : mais il fut ensuite arrêté pour la foi et reçut la palme du martyre avec son diacre Félix, vers l'an 307. On fait sa fête à Augsbourg le 29 octobre, et son nom se trouve dans le Martyrologe romain, le 18 mars.

NARNI (SAINT), premier évêque de Bergame (Italie). — Le Martyrologe romain dit qu'il fut baptisé et sacré par saint Barnabé, apôtre et premier évêque de Milan. La fête de saint Narni se célèbre le 27 août.

NATHALAN (SAINT), un des apôtres de l'Ecosse, au V^e^ siècle. — C'était un homme fort instruit dans les lettres profanes et sacrées : il menait la vie religieuse en Ecosse, sa patrie, et cultivait la terre de ses mains, alliant ce travail pénible à la contemplation. Un pèlerinage qu'il fit à Rome l'ayant fait connaître du Pape, celui-ci l'élut évêque d'Aberdeen. La conduite que mena Nathalan justifia ce choix; il était le père des pauvres, menait une vie fort dure et, comme saint Paul, subsistait du travail de ses mains. L'Ecosse qui le compte entre ses apôtres fut préservée par ses soins du venin du Pélagianisme. Il mourut en 452, et l'église d'Aberdeen garda son corps avec respect jusqu'à l'époque de la prétendue réforme.

NATURA, ville épiscopale du patriarcat de Constantinople. — Le P. Charles de Saint-Paul, Feuillant, en fait mention dans sa *Géographie sacrée*, mais sans indiquer sa situation d'une manière plus précise. Elle a eu au moyen âge des évêques latins. On connaît les onze suivants :

Thierri I^er^ (Fr. de Wischel). Prêcheur, en 1350; Thierri II, mort en 1392; Antoine I^er^ (Fr. de Frémonia), Mineur, nommé en 1392 par le pape Boniface IX; Jean I^er^, Augustin, en 1402; Erasme I^er^, Prêcheur, en 1414; Jean II, mort en 1430; Jean III, Mineur, institué en 1430; Erasme II; Jean IV (Fr. Joannis), Mineur, siégeant sous le pape Eugène IV, en 1434; Jean V; Antoine II (Fr. Nicolaï). Mineur, en 1469.

NAUDE-THEIL, prêtre français du diocèse de Tarbes, et du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire de nos jours dans l'Asie Orientale. — Il s'est embarqué à Anvers (Belgique) à la fin du mois de juillet 1847 pour la mission de la Malaisie Asiatique (presqu'île de Malacca), avec MM. Bourlier et Rassat, envoyés dans le même pays, et M. Laigre Filiatrai destiné à l'île de Pinang qui en est proche.

NAVARRETTE (Le P. ALPHONSE), Dominicain espagnol, missionnaire au Japon au commencement du XVII^e^ siècle. — Il y fut mis à mort pour la foi en 1617.

NAVARRETTE (Le P. FERDINAND-DOMINIQUE), Dominicain espagnol, missionnaire au XVII^e^ siècle en Océanie et en Chine, préfet apostolique au Fo-kien, et enfin archevêque en Amérique. — Il naquit à Pénafiel dans la vieille Castille (1). Ayant pris l'habit des Frères Prêcheurs dans sa patrie vers l'an 1630, il étudia et enseigna à Valladolid. En 1645, un religieux du même ordre, le P. Moralès, missionnaire en Chine, qui était revenu en Europe pour les affaires de ces Eglises lointaines, arriva de Rome en Espagne où il réunit un grand nombre d'ouvriers évangé-

(1) Pénafiel est une petite ville de 3 à 4,000 mes, située sur le Douro, dans la province de Valladolid, et à 18 lieues à l'est de cette dernière ville.

liques, afin de les conduire lui-même dans les missions étrangères. Le P. Navarrette, rempli de zèle pour le salut des âmes, se joignit à cette troupe d'apôtres (ils étaient vingt-sept), et s'embarqua avec eux et le P. Moralès à San Lucar (Andalousie) au mois de juin 1646. Ayant pris leur route par le Mexique, ils n'arrivèrent dans cette contrée que vers la fin de l'année et furent obligés d'y attendre un temps favorable, ainsi que le vaisseau qui devait les transporter aux îles Philippines. Le P. Navarrette mit à profit cet intervalle de quinze mois pour étudier la langue des différents peuples auxquels il voulait annoncer l'Evangile. Il avait dans la personne du P. Moralès un Père et un maître à la fois pieux, savant, zélé et plein d'expérience. Le 5 avril 1646, la troupe apostolique s'embarqua de nouveau sur l'Océan Pacifique, et le 29 juin suivant, ils arrivèrent aux îles Philippines, qui étaient la destination du plus grand nombre de ces missionnaires. Le P. Moralès, avec quelques-uns de ses compagnons, poursuivit sa route vers la Chine où il était attendu; mais le P. Navarrette, sur les instances qu'on lui en fit, séjourna quelque temps à Manille et y professa la théologie dans le collége de Saint-Thomas. En même temps qu'il formait des disciples destinés à porter un jour le flambeau de la foi au milieu des ténèbres de l'Orient, il se trouva à portée de converser fréquemment avec les Chinois, les Japonais, les Indiens, que le commerce attirait aux îles Philippines et qui l'instruisirent des lois, des usages, des mœurs, du génie et de la langue de leur pays.

Aussitôt qu'il put quitter l'enseignement, le P. Navarrette se livra exclusivement au ministère apostolique, commençant par l'île de Luçon d'où il passa dans celle de Célèbes. En 1659, il prêchait à Macao, et avant la fin de la même année, il entra en Chine. La langue de ce pays lui devint bientôt si familière qu'il la parlait et l'écrivait avec facilité, avec élégance même. En état de lire les livres chinois, il lui fut plus aisé de se former une opinion sur les idées et les usages de ce peuple, sur ce qui pouvait être toléré dans ses rites et ce qui devait être rejeté comme superstitieux. Depuis longtemps les missionnaires qui évangélisaient cette grande nation étaient divisés en deux partis : les uns, et c'étaient les Jésuites, du moins en grande majorité, regardaient comme des usages purement civils les honneurs rendus par les Chinois à leurs ancêtres et à Confucius; par conséquent, ils permettaient aux Chrétiens d'y participer; les autres, et c'était surtout la majorité des Dominicains, les Franciscains et quelques Jésuites, étaient d'un avis opposé, regardaient ces honneurs comme idolâtriques et ne les toléraient point parmi les nouveaux Chrétiens. Le P. Navarrette embrassa cette dernière opinion, qui était dominante dans son ordre et la soutint avec une grande vivacité, soit par les nombreux ouvrages qu'il écrivit, soit dans la pratique comme missionnaire. Car il aima mieux, quel que fût son zèle pour la propagation de la foi, multiplier un peu moins les Chrétiens dans les provinces qu'il évangélisa pour conférer le baptême à ceux-là seulement qui avaient la sincère résolution d'abandonner entièrement le culte et les cérémonies superstitieuses des ancêtres. Cette fermeté ne l'empêchait pas de conserver la charité et la paix avec les autres missionnaires qui n'appréciaient pas les rites chinois au même point de vue; elle ne rendit pas non plus son ministère stérile, mais le Seigneur répandit une bénédiction abondante sur ses travaux. Le zèle et le courage que plusieurs de ses nouveaux chrétiens montrèrent dans l'occasion, le remplit d'admiration et de joie.

Après avoir exercé pendant deux ans le saint ministère dans la province de Fo-kien, le P. Navarrette travailla une année entière avec le même succès dans celle de Tché-Kiang. Ses prédications étaient presque continuelles, et cependant, il trouvait encore le moyen de se livrer à une autre occupation également utile aux Chinois et aux missionnaires européens qui les évangélisaient. C'était la composition de plusieurs ouvrages publiés depuis, dans lesquels il combattait la superstition et l'idolâtrie : ces écrits, composés en langue chinoise, soutinrent la foi des indigènes convertis et facilitèrent aux ouvriers apostoliques la conversion des autres. En voici les titres : *Explication des vérités catholiques avec la réfutation des erreurs les plus communes en Chine. — Catéchisme ou instruction sur les noms admirables de Dieu.— Apologie de la religion chrétienne*, contre Yang-Kouang Sien, Chinois qui avait publié en 1659 un ouvrage contre les missionnaires. — Une Compilation ou extrait des meilleurs livres chinois.

Sur ces entrefaites, le P. Moralès, supérieur des missions des Dominicains en Chine, étant mort le 17 septembre 1664 dans la province de Fo-kien, le P. Navarrette, qui s'honorait d'être son disciple, lui succéda dans la charge de préfet apostolique des missions de son ordre dans le Céleste Empire. Ses talents et son zèle étaient si connus qu'on le vit avec plaisir occuper cette place dont il se croyait indigne.

Quelques années auparavant (1661), était mort l'empereur Chun-Tchi, qui, à l'instigation du P. Schall, Jésuite allemand, en grande faveur à sa cour, avait accordé la liberté aux missionnaires dans tout son empire. Pendant la minorité de Kang-Hi son successeur, les mandarins ennemis du nom Chrétien excitèrent une cruelle persécution (1665), le P. Schall fut chargé de fers, puis condamné à être étranglé et coupé en morceaux. Tous les missionnaires qui se trouvaient dans l'empire, à quelque ordre qu'ils appartinssent, reçurent l'ordre de se rendre à Pékin, d'où on les relégua ensuite à Macao. Néanmoins, à cause de quelques contestations survenues entre les Chinois et les Portugais, maîtres de cette ville, on les retint dans la ville de Canton, où ils furent renfermés dans la maison des Jésuites pri-

sonniers avec eux ; ils étaient au nombre de vingt-cinq, savoir : vingt et un Jésuites, trois Dominicains, y compris le P. Navarrette, et un Franciscain. Pendant cette captivité qui se prolongea plusieurs années, les religieux des divers ordres conférèrent souvent ensemble sur les intérêts de la religion, sur la manière de prêcher l'Evangile, sur ce qu'on pouvait tolérer et sur ce qu'il fallait interdire à ceux qui demandaient le baptême. Les conférences furent toujours pacifiques et la charité y présida constamment ; néanmoins, on ne put se mettre d'accord sur le caractère des cérémonies chinoises, et par conséquent, sur la ligne de conduite à suivre dans la pratique. Une dissidence si opiniâtre montre combien le principe d'autorité est indispensable dans l'Eglise, puisqu'il devenait nécessaire, avec de si saints hommes, qui avaient tout quitté pour avancer le progrès de la religion, dont toute la vie était un sacrifice héroïque et continuel ; des hommes façonnés d'ailleurs de longue main à l'humilité et à une stricte obéissance, et qui cependant ne savaient ni se faire mutuellement les concessions que la vérité et la charité exigeaient, ni convenir qu'ils avaient eu tort d'embrasser telle opinion, de suivre telle conduite. C'est que dans les ordres religieux l'humilité et l'abnégation sont individuelles, et n'existent plus lorsqu'il s'agit de l'ordre ou du moi collectif. Dans ce cas, l'homme reparaît tout entier avec la misère de son amour-propre, et il n'y a que l'autorité de l'Eglise qui puisse maintenir l'harmonie d'ensemble entre ces sociétés diverses.

Le P. Navarrette, qui mettait à profit les loisirs forcés de la prison pour terminer quelques-uns de ses ouvrages, n'ayant pas l'espoir de reprendre de sitôt ses fonctions apostoliques en Chine, se détermina à revenir en Europe. Il trouva moyen de s'évader et le fit, sans trop s'inquiéter des rigueurs que sa fuite pouvait attirer sur les autres captifs. Pour arrêter les vengeances des mandarins, un Jésuite qui était resté libre, le P. Grimaldi, eut la générosité de se joindre volontairement aux prisonniers. Ce dévouement héroïque contraste avec la conduite peu délicate, ou du moins imprudente du P. Navarrette.

Cependant il repassa en Europe, comme il en avait l'intention, et il se trouvait à Madrid au mois de mai 1672. De là il se rendit à Rome, où il arriva dans les premiers jours de l'année 1673. Son premier soin fut de présenter une relation exacte de sa mission au P. Jean Thomas de Rocaberti, général de l'ordre des Dominicains, à la Propagande et au pape Clément X lui-même. Sur son exposé, on sentit la nécessité d'envoyer en Chine un chef de toutes les missions de l'empire, en le revêtant d'un caractère qui lui attirât le respect des missionnaires des divers ordres, afin qu'il pût les réunir tous dans les mêmes pratiques. Le cardinal Ottoboni, préfet de la Propagande et ensuite pape, sous le nom d'Alexandre VIII, proposa d'élever le P. Navarrette à l'épiscopat et de lui confier la direction de toute la mission de la Chine ; mais il déclina cette charge ; en effet, autant le plan était bon, autant le choix était peu heureux ; car le P. Navarrette, qui était engagé dans un des partis, le soutenait avec ardeur, et dont le caractère personnel manquait d'ailleurs de modération, n'était pas l'homme qu'il fallait pour concilier le différend et pour apaiser les troubles de l'Eglise chinoise.

Le témoignage qu'il rendit d'un de ses confrères, d'accord avec ce que les vicaires apostoliques français de Siam, de Cochinchine et de Tong-King, et principalement M. Pallu, évêque d'Héliopolis, avaient fait connaître au Saint-Siége, détermina le pape Clément X à nommer évêque ce religieux qui était chinois de nation. On le nommait Grégoire Lopez. Il fut institué évêque de Basilée et vicaire apostolique de Nankin et de tout le nord de la Chine, le 4 janvier 1674, à la place d'Ignace Cotolendi, français, évêque de Metellopolis, qui était mort, le 16 août 1662, à Masulipatan dans l'Inde ; mais le refus du P. Lopez d'accepter cette dignité obligea le pape Innocent XI, successeur de Clément V, de l'instituer de nouveau le 12 octobre 1679, et il fut sacré à Manille en 1682.

Quant au P. Navarrette, après avoir soumis à la congrégation du Saint-Office plusieurs doutes sur lesquels il souhaitait qu'on prononçât, il reprit le chemin de Madrid où la composition de plusieurs ouvrages presque tous écrits en espagnol l'occupa sans relâche. Le plus grand de ces ouvrages est intitulé : *Traités historiques, politiques, moraux et religieux de la monarchie chinoise*. Il est divisé en trois parties : la première, qui contient sept traités, fut imprimée, à Madrid en 1676, en un volume in-folio, et dédiée au prince Jean d'Autriche. On y trouve d'après le titre une description de l'empire chinois, de la religion de ses habitants et plusieurs faits qui appartiennent à l'histoire des empereurs ou des plus célèbres philosophes du pays. C'est réellement un ouvrage important, mais beaucoup trop passionné pour pouvoir servir de base à un jugement assuré sur la matière. L'abbé Prévost en a donné un extrait intéressant dans son Histoire des voyages.

Quant à la seconde partie, dans laquelle il était parlé avec détails des anciennes et des nouvelles disputes touchant les missions de la Chine et du Japon, l'auteur y gardait si peu de modération que le volume fut supprimé par l'inquisition au moment qu'il venait d'être mis sous presse. Le troisième tome ne vit jamais le jour : toutefois, on conservait le manuscrit complet de ces deux derniers volumes dans les archives de l'ordre de Saint-Dominique qui les possède peut-être encore.

Les Jésuites se plaignent avec raison que les ouvrages du P. Navarrette, inspirés par la passion, n'ont peut-être que trop bien servi aux ennemis de leur société pour la noircir : mais eux-mêmes, en voulant le réfuter, sont tombés dans les mêmes excès qu'ils lui re-

prochent; en particulier le P. Le Tellier, dans son livre de la *Défense des nouveaux chrétiens de la Chine*, qui fut également condamné à Rome. Berault-Bercastel, Jésuite, accuse aussi le P. Navarrette d'inconstance et de mauvaise foi, et ne garde aucun ménagement pour son caractère.

Le second volume des *Traités historiques* venait d'être mis sous presse, lorsque le P. Navarrette fut nommé par le roi d'Espagne, Charles II, à l'évêché de Saint-Domingue (Amérique). On n'agréa ni ses refus ni ses excuses, et il fut obligé de faire céder les répugnances de sa modestie aux besoins de ce nombreux troupeau. Comme le premier volume de son grand ouvrage avait été imprimé en 1676, et que le nouvel archevêque prit possession de son siége avant la fin de l'année 1678, on doit en conclure que sa nomination eut lieu en 1677 ou 1678. Il gouverna l'Eglise de Saint-Domingue avec distinction pendant onze ans jusqu'à l'époque de sa mort. Les Jésuites qui se trouvaient dans son diocèse voulaient se retirer lorsqu'ils apprirent sa nomination, croyant qu'ils ne pouvaient plus être utiles au public sous un prélat qui avait montré tant d'animosité contre eux. Mais le P. Navarrette fit bien voir que s'il les avait combattus dans les missions orientales, c'est parce qu'il les croyait dans l'erreur comme ils l'étaient en effet; sa conduite prouva que le style de ses ouvrages était simplement un défaut de forme, et qu'au fond il savait parfaitement apprécier le zèle apostolique et l'expérience de ces religieux dans l'œuvre du salut des âmes. Il les engagea à rester dans son diocèse et à continuer leur ministère, promettant de leur procurer un établissement et de leur fonder un collége, car depuis plus de trente ans qu'ils étaient dans la ville de Saint-Domingue, ils n'y avaient pas encore de résidence fixe. Il écrivit même au roi d'Espagne et au gouverneur de Saint-Domingue, pour les prier de faire en sorte que les Jésuites restassent dans sa ville archiépiscopale, parce qu'ils étaient utiles pour l'instruction de la jeunesse et l'édification des fidèles. Ses lettres sont pleines d'éloges de la société. Peu d'évêques ont parlé avec plus d'étendue de l'utilité que les pasteurs et les peuples retirent de ces religieux.

Les marques d'estime et d'affection qu'il leur prodiguait étaient sincères, il tint les promesses qu'il leur avait faites, leur fonda un collége et une chaire de théologie, et ne cessa de les combler de nouveaux bienfaits. Le P. Navarrette mourut vers la fin de l'année 1689, après avoir édifié et instruit son Eglise. Il reçut toujours jusqu'à sa mort les plus grands témoignages d'estime de la congrégation de la Propagande et du Souverain Pontife lui-même. M. Luquet, dans ses *Lettres* à l'évêque de Langres, se plaint avec raison des attaques passionnées auxquelles le P. Navarrette a été en butte de la part de ses adversaires, en sorte que son caractère respectable au fond est resté défiguré dans l'histoire. Il faut avouer en effet que l'histoire moderne de l'Eglise est faite avec une légèreté et une précipitation incroyable. Tous les auteurs se répètent et copient çà et là quelques lambeaux, sans apporter à leur œuvre la moindre critique. Henrion reproduit Bérault, Bérault emprunte à d'Avrigny, et celui-ci, défenseur passionné de sa société, se trouve, en fait, prononcer un jugement définitif sur Navarrette qu'il traite pourtant avec une extrême partialité. Quant à l'excellente Histoire de M. Rohrbacher, elle ne fait qu'effleurer les temps modernes. Celle de Fleury avec la continuation ne va pas jusqu'au XVII^e^ siècle. Quand on veut s'éclairer sur ces matières, il faut donc recourir à des ouvrages détachés, à des monographies, et on retombe presque toujours sur des partisans et des adversaires, sans rencontrer l'impartialité désirable. Ainsi, M. Luquet, le dernier en date, se trouvant partie dans le débat à cause de la congrégation à laquelle il appartient, se montre peut-être trop favorable à la mémoire du P. Navarrette. Il rapporte que d'après les défenseurs des cérémonies chinoises, le sentiment des Jésuites aurait été adopté lors des conférences tenues à Canton par les missionnaires jusqu'alors opposés à cette pratique et par le P. Navarette lui-même. « Mais les confrères de ce dernier, dit-il, le nient d'une manière si positive qu'on peut regarder le fait comme au moins douteux. » On conçoit que des allégations et des dénégations, lorsqu'elles portent sur de simples paroles, ne sont pas d'une grande autorité ; mais il existe des monuments écrits qu'on n'aurait pas dû dédaigner. Feller, Jésuite, cite une lettre écrite en 1669, par le P. Navarette au P. Govea, vice-provincial de la Compagnie en Chine à cette époque : « Pour ce qui regarde les morts, les écriteaux et les cérémonies funèbres, dit le Dominicain, nous suivons au pied de la lettre, sans nous éloigner d'un seul point, tout ce qui fut arrêté dans l'assemblée de vos pères, qui se tint à Nang-Tcheou, au mois d'avril 1642. A l'égard de Confucius, nous permettons ce que vos pères permettent de pratiquer en retranchant les deux cérémonies solennelles que la Compagnie ne permet pas non plus. » M. Luquet ne discute pas cette pièce, ne la cite même pas et se borne à dire qu'il ne cherchera pas à excuser le P. Navarrette sur ses fluctuations par rapport au caractère des cérémonies contestées, et qu'au point où se trouvait la question, on pouvait varier à cet égard sans être accusé pour cela de légèreté ou d'imprudence. Plus loin il réprouve, comme empreint de légèreté et d'une partialité aveugle ce jugement de Bérault-Bercastel, Jésuite : « Pour ce qui est du P. Navarrette, en s'abstenant de toucher à sa personne, on peut assez juger de la foi qu'il mérite par sa conduite et par son livre. Quelle confiance d'abord peut inspirer un homme infidèle à ses propres engagements, qui fait tout le contraire de ce qu'il avait solennellement promis, qui nie en Europe ce qu'il avait confessé en Chine, et qui dès lors est

convaincu d'avoir trompé, soit en Chine, soit en Europe. » Malheureusement l'apologie par M. Luquet, et la critique par Bérault se ressemblent un peu, sauf la forme, et la conclusion qu'on tire des fluctuations du prélat : la cause de ce dernier serait peut-être bien mauvaise si le parti qu'il soutenait ne s'était pas trouvé être précisément celui en faveur duquel l'affaire fut décidée plus tard au tribunal de l'Eglise. La Vie et les Œuvres du P. Navarrette auraient donc grand besoin d'être étudiées de près par un homme impartial, afin qu'on en portât un jugement équitable au point de vue historique.

Dans le tome II de ses *Traités historiques*, celui-là même qui fut supprimé par l'inquisition, on trouve des faits intéressants sur l'histoire des missions des Dominicains en Chine. De 1631, époque où ils s'établirent définitivement au Fo-kien jusqu'en 1677, ils y avaient eu vingt missionnaires, qui tous savaient assez bien la langue mandarine : la plupart connaissaient même la langue particulière de la province où ils ont résidé. Navarrette cite nommément les PP. de Cappillas, Coronado, Moralès, Diaz, Lopez et Varo ; et deux Franciscains, le P. Antoine de Sainte-Marie et le P. Ibanez. Il parle également de quelques Chrétiens distingués, Pierre Chen, savant lettré, membre du tiers-ordre de Saint-Dominique et martyr; Jean Mieu, mandarin ; Marie Mieu, femme d'un vice-roi, nommé Lieu-Chun-Zao ; un lettré nommé Antoine, qui était aussi du tiers-ordre et qui avait fait vœu de chasteté, chose singulière en Chine ; Lucas, homme d'un esprit rare qui convainquit publiquement à Fo-Gan un bonze ; Nicolas, prêtre chinois, qui avait été disciple du P. Navarrette au collége de Saint-Thomas à Manille, et qui exerçait le ministère dans le diocèse de Cacerès (îles Philippines).

A l'époque dont il s'agit, les Dominicains exerçaient l'apostolat dans les trois provinces de Fo-kien, Tché-Kiang et Kouang-Tong (Canton). Ils y avaient, en 1668, environ dix mille Chrétiens. Lorsque la persécution éclata en 1664, ils avaient des églises dans cinq villes, trois bourgs et trois villages, en tout onze résidences, vingt églises et quelques oratoires dans les villages. Parmi leurs chrétiens, il y avait quatre mandarins militaires, trois bacheliers qui auraient pu parvenir au mandarinat, mais qui ne l'ont pas voulu, et plus de soixante-dix bacheliers inférieurs ou licenciés ; douze filles qui consacrèrent leur virginité à Dieu, toutes, excepté une, appartenant à des familles honorables.

Tous ces faits et d'autres, cités par Henrion, montrent combien l'ouvrage supprimé par l'inquisition devait être curieux, malgré le ton irritant qui y dominait. Il serait à désirer pour l'histoire des missions que ces écrits fussent mis au jour. Outre ses fameux traités historiques, et ses livres composés en langue chinoise, le P. Navarrette a encore laissé, entre autres, les *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb*, etc.

NAVARRO (Le P. François), Dominicain espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines (Océanie). — Il partit pour cet archipel en 1586, à la suite du P. Jean de Castro, vicaire général de la mission, qui emmenait plus de vingt Frères Prêcheurs et qui fonda en Océanie une nouvelle province de l'ordre de Saint-Dominique sous le nom de Saint-Rosaire des Philippines. On sait en général que ces fervents religieux firent de grandes choses pour la propagation de la foi parmi les indigènes de Luçon, mais on ignore les circonstances de la vie du P. Navarro ; elles ne sont pas rapportées. Il fut un de ces humbles ouvriers qui travaillent sous l'œil de Dieu et qui redoutent d'être connus des hommes. — *Voy.* Jean Chrysostome de Séville, Jean de Castro, Benavidès.

NAXAC, nom que les Pégouans idolâtres donnent à l'enfer : mais ils ne croient pas que ses tourments soient éternels, puisqu'ils admettent la métempsycose. Après avoir été détenues quelque temps dans le Naxac, les âmes des coupables retournent sur la terre et vont animer le corps de quelque animal. — Il en est de même de celles qui sortent du ciel ou *scuum;* la différence de leur destinée consiste dans le genre d'animaux ou d'êtres dont le corps leur est assigné pour prison, pour lieu d'expiation ou de récompense.

NAXIVAN, dont le vrai nom paraît être Nakchichvan ou Naktchivan, petite ville d'environ 4000 âmes, située dans la Russie Asiatique (province d'Erivan ou d'Arménie russe), était autrefois une des plus florissantes villes d'Asie. Elle avait plus de 200,000 âmes, lorsque le roi de Perse Abbas I^er^ le Grand qu'on devrait plutôt nommer le féroce, roi de Perse, la ruina en transportant ses habitants dans l'intérieur de la Perse. Quelques auteurs disent que c'est l'ancienne Artaxate capitale de l'Arménie.

Elle fut érigée en archevêché catholique au XIV^e^ siècle. Celui qui occupa le premier ce siége est :

1° Barthélemy le Petit, Dominicain italien, qui y fut transféré de Maraga et mourut en 1333.

2° D'autres auteurs prétendent que c'est Thomas de Cihaux, frère uni, sacré à Rome en 1356, sous le pontificat d'Innocent VI.

Voici l'ordre de ses successeurs d'après la *Bibliothèque sacrée :*

3. Jean I^er^, Dominicain, transféré à Sultanyeh (Perse), en 1398.

4. François de Taurisio, Dominicain. Ce prélat ayant négligé de se faire expédier ses bulles dans le temps prescrit, le Pape Boniface IX le remplaça par Fr. Etienne, Franciscain, quoiqu'il fût déja sacré.

5. Etienne I^er^ (Etienne de Seghes), Franciscain, en 1400.

6. Jean II, transféré à Sultanyeh (Perse) en 1398.

7. Jean III (Lycens), Dominicain, de Bruges, en 1402 ou 1404.

8. Mictarens.

9. Martin de Chiari, frère uni, en 1419, sous Martin V.

10. Pierre Ier, frère uni, en 1423.

11. Matthieu Ier, frère uni, Arménien, nommé vers 1438, sous Eugène IV.—Il mourut dans l'île de Chypre.

12. Jean IV, Arménien, siégea de 1462 à 1477.

13. Benoît Ier, Arménien, de 1478 à 1492.

14. Jean-Baptiste, Arménien, élu en 1492 sous Alexandre VI, mourut en 1501.

15. Benoît II, mort en 1509 ou 1510.

16. Grégoire, Arménien. Il vint en Italie après son élection, sous le Pape Jules II et retourna en Arménie en 1511. Il mourut en 1538.

17. Benoît III, Dominicain arménien, vint à Rome en 1541 sous Paul III, son élection ayant été confirmée la même année. Il mourut en 1543 dans l'île de Chypre en retournant à son église.

18. Etienne II, élu après la mort de Benoît, fut confirmé en 1546, et mourut en 1559.

19. Nicolas, Arménien, siéga sous Pie IV en 1560 et mourut dans un âge très-avancé en 1598. Il avait par conséquent près de quarante ans d'épiscopat.

20. Azarie Fridonis, fut sacré à Rome en 1604 par le cardinal d'Ascoli. Il mourut peu après dans cette capitale du monde chrétien et fut enterré dans l'église des Arméniens.

21. Marc, mourut également à Rome en 1607.

22. Matthieu II (Erasme), Dominicain arménien, fut sacré à Rome en 1607 sous le Pape Paul V. De leur côté, les Arméniens ne sachant pas ce qui se passait à Rome élurent à la place de Marc un autre qui s'appelait aussi Matthieu et qui céda volontairement ses droits à Erasme, en apprenant la promotion de celui-ci. Il mourut quelques mois après.

23. Matthieu III (celui qui fut élu en Arménie, pendant qu'à Rome le Pape faisait un autre choix). On pourrait se dispenser de l'inscrire au nombre des évêques de Naxivan. — Matthieu Erasme s'étant rendu à son Eglise la gouverna avec beaucoup d'édification jusqu'à sa mort, qui arriva en 1620.

24. Paul-Marie Cittadini, Italien de Bologne, missionnaire apostolique en Perse, coadjuteur de Naxivan, sous le titre d'archevêque de Myre, en 1621, sous Paul V, mourut en 1627.

25. Augustin, Arménien, siégea de 1627 à 1653.

26. Paul II (Pyromalle), Dominicain italien, de la Calabre, missionnaire apostolique en Perse et dans la grande Arménie, nommé archevêque de Naxivan en 1655, transféré en 1664 à l'évêché de Bissignano en Italie, mourut en 1667.

27. Matthieu IV (de Avenic), Dominicain arménien, missionnaire apostolique et vicaire général de Naxivan, devint archevêque de cette Eglise en 1668 sous Clément IX et y siégea jusqu'en 1674, époque où il fut empoisonné en allant réclamer la protection du roi de Perse contre les ennemis de la foi catholique qui persécutaient cruellement son Eglise.

28. Thomas Jatumensis (de Jatume), Dominicain arménien, provincial d'Arménie, docteur en théologie, élu archevêque de Naxivan, vint à Rome et fut confirmé par Clément X en 1676.

29. Sébastien Knab, Allemand, nommé en 1683, reçut le pallium à Vienne en Autriche des mains du cardinal Bonvisi, et mourut en 1691.

30. Paul III (Baptiste de Avenic), Dominicain arménien, provincial d'Arménie, devint archevêque de Naxivan en 1692, sous Innocent XII, et mourut vers l'an 1702.

31. Etienne III (Sciranus), institué en 1703, sous Clément XI.

32. Jean V (Vincent Castelli), Dominicain italien, de Lombardie, siégea en 1709. Il fut transféré la même année à l'Eglise de Marcianopolis, dans la seconde Mœsie, et de là, en 1714, à San-Angelo in Vado et Urbania, évêchés unis en Italie.

33. Pierre II (martyr), Dominicain italien, de Parme, élu en 1709, mort en 1722,

34. Archange Ferri, Dominicain italien, nommé en 1722 eut pour successeur le P. Salvini ci-après nommé.

35. Dominique-Marie Salvini, Dominicain italien, sacré en 1732.

Le Catalogue donné par le P. Lequien, Dominicain, s'arrête à cette époque; mais le siége de Naxivan subsista long-temps après. En 1815 il y avait encore un archevêque de Naxivan qui alors se nommait Adéodat de Babik et se trouvait à Rome. Ce n'est qu'en 1828 que Naxivan a passé de la domination persane au pouvoir des Russes. On sait que la persécution cruelle pratiquée dans cet empire contre le catholicisme depuis Catherine la Grande jusqu'à Nicolas, y compris, dépasse en ruse et en succès tout ce qu'on a vu jusqu'ici dans l'Eglise. Les malheureux Arméniens, que le traité de 1828 a parqués sous le sceptre du czar, sont destinés de toute nécessité à passer au schisme avant qu'il s'écoule une génération. D'après le dernier concordat conclu en 1847, entre Pie IX et Nicolas Ier, Naxivan ferait partie du diocèse de Kherson nouvellement érigé et occupé par le P. Kahn, Dominicain, qui a été institué sur ce siége en 1850; mais malheureusement il est presque certain qu'après tant de concessions faites à ce persécuteur émérite, l'arrangement dont il s'agit est purement illusoire.

NEGAPATAM, ville de l'Indoustan, au midi de la presqu'île. — Elle est située sur la côte de Coromandel, au sud de Pondichéry et de Karikal et à peu de distance de cette dernière ville, et elle se trouve comprise dans la mission du Maduré. Son nom en langue du pays signifie *la ville des Serpents Capelles*. Elle a environ 30,000 âmes.

NEGOUS ou NEGUS, c'est-à-dire *roi*, dans la langue d'Abyssinie. — On donne ce titre à l'empereur d'Ethiopie, et on l'appelle souvent le Négus par excellence, comme on dit *le czar* pour désigner l'empereur de Russie, et *le sultan* pour dire l'empereur des Ottomans ; *le Mogol*, *le Mira molin*, etc., *le calife*, *le scha* pour nommer d'un seul rot les souverains de l'Indoustan, du Maroc, de Bagdad, de Perse, etc.

NEGREPONT, grande île de l'Archipel, fait partie du royaume de Grèce, dont elle forme un nome (préfecture), sous le nom d'Eubée, chef-lieu Chalcis, avec 65,000 âmes. — Le nome d'Eubée se divise en quatre éparchies (districts), savoir : Chalcis, Xirochorion, Carystée et Scopelos, qui est une île voisine. Les habitants sont Grecs schismatiques : il y a sans doute quelques Juifs et quelques Turcs. J'ignore si on y trouve des catholiques : dans tous les cas, ils ne peuvent y être qu'en fort petit nombre. Autrefois, au XVII^e^ ou XVIII^e^ siècle, du temps que le pays appartenait aux Turcs, les Jésuites avaient à Chalcis ou Négrepont, capitale de l'île, une maison où ils enseignaient la jeunesse. La suppression de la Compagnie a fait tomber cette mission comme tant d'autres, et elle n'a pas été relevée depuis. Les Grecs modernes sont peu tolérants pour le catholicisme, comme on sait.

Négrepont a eu, au moyen âge, quelques évêques catholiques, sous la domination vénitienne. On connaît les suivants :

Théodore, évêque grec de Négrepont, s'étant uni de communion avec l'Eglise romaine, fut confirmé dans son évêché par le légat du Saint-Siége, au commencement du XIII^e^ siècle, lorsque les Latins se rendirent maîtres du pays. C'est pour cela qu'on le range aussi parmi les évêques latins de Négrepont. Ce prélat siégeait sous le pontificat d'Innocent II.

Gautier (Gualcherus ou Gualterus), en 1307, mort en 1313.

Après lui l'Eglise de Négrepont fut mise en commande par le pape Clément V, qui ordonna que les revenus seraient affectés à l'entretien des patriarches latins de Constantinople, tant que cette ville serait sous la domination des Grecs schismatiques. Nicolas, patriarche latin de Constantinople, fut chargé par le même Pontife, en 1314, de l'administration de l'Eglise de Négrepont.

Ange Corario de Venise, succéda à Nicolas vers la fin du XIV^e^ siècle. Il devint ensuite pape, sous le nom de Grégoire XII.

Avant Gautier, on est certain qu'il y avait eu des évêques latins de Négrepont. Ainsi le siége était occupé, en 1263, du temps du pape Urbain IV, et en 1295, sous le pontificat de Boniface VIII; mais on ignore le nom des prélats qui gouvernaient alors cette Eglise.

NEGREPONT (Fr. Thomas de), Mineur, évêque de Nicaria, dans l'Archipel, à la fin du XIV^e^ siècle (institué en 1363). — C'était un Grec catholique de l'île, ou peut-être Vénitien, qui y avait pris l'habit de Saint-François.

NEIBAN (LE NEIBAN), c'est-à-dire le néant, la privation de tout être, l'annihilation de l'âme et du corps.— D'après les idolâtres du Pégou (Indo-Chine), qui admettent la métempsycose, le neiban est le dernier terme de toutes les transmigrations des âmes ; après avoir mérité ou expié dans les corps de différents êtres, hommes ou animaux, et avoir passé dans le ciel (*scuum*) ou dans l'enfer (*naxac*), qui sont l'un et l'autre temporaires, elles sont enfin admises.

NELIA, ville épiscopale de Thessalie. — Elle a eu, au moyen âge, des évêques latins. Un seul est connu, il se nommait Pierre. Il avait été tiré de l'ordre des Carmes et siégeait en 1363, sous le pape Urbain V. On ignore si la ville de Nélia existe encore et si elle a un évêché grec schismatique. Je ne crois pas qu'il y ait des catholiques dans ce pays, qui appartient à la Turquie et qui forme le Sandjakat de Tricala.

NENNIE, en latin *Nennius* ou *Nennidhius* (SAINT), moine et missionnaire irlandais, qui florissait dans le VI^e^ siècle. — Il aurait pu goûter la satisfaction après laquelle on court si ardemment dans le monde ; sa naissance et ses richesses lui promettaient le pouvoir, les honneurs, le plaisir, puisqu'il était de la famille des rois d'Irlande. Il préféra renoncer à toutes ces fausses joies, pour entrer dans la voie étroite. S'étant retiré en Ultonie, dans un lieu écarté, pour y mener la vie solitaire, la réputation de ses vertus lui attira un si grand nombre de disciples, qu'il en forma un monastère. Il a mérité d'être compté, après sa mort, parmi les douze apôtres de l'Irlande. On l'honore le 17 janvier.

NENUPHAR BLANC (RELIGION DU), secte chinoise, dont le dogme et la morale sont assez obscurs, et qui, par son but et son existence secrète, a quelque ressemblance avec les francs-maçons d'Europe. Le gouvernement chinois les poursuit sans cesse et affecte de confondre les Chrétiens avec eux. On les appelle, en Chine, PE-LIEN-KIAO. — *Voy.* ce mot.

NERINI (Le P.), Barnabite italien, missionnaire au XVIII^e^ siècle dans l'empire Birman, puis évêque d'Oria *in partibus*, et vicaire apostolique d'Ava et Pégu. — Il partit d'Europe au mois de février 1741, avec deux autres missionnaires de sa congrégation et un frère : c'étaient les PP. Mondelli et del Corte, et Fr. Capello, habile médecin. Ils

étaient tous sous la conduite de Mgr Gallizia, évêque d'Ulisma, Barnabite aussi et second vicaire apostolique de cette mission.

Après avoir été séparés pendant le voyage, ils se réunirent en vue de Siriam (qui était le port de Pégu), et ils y débarquèrent le 3 juin 1743. Les conversions qu'ils opérèrent furent nombreuses, mais la guerre qui éclata entre les Péguans et les Birmans, vint arrêter leurs succès et leurs espérances. Les Birmans s'étant jetés sur Siriam, s'en emparèrent, détruisirent les églises des Chrétiens, et dans cette ruine le P. Nérini ne put sauver que les vêtements dont il était couvert. Enfin, un événement funeste, arrivé en 1745, coûta la vie à Mgr Gallizia et aux PP. Mondelli et del Corte, qui étaient à Pégu. Ils furent tués ou noyés avec un aventurier allemand qui avait voulu prendre Siriam, et que le roi, à son tour, fit massacrer avec sa suite, par une trahison dont sa victime lui avait donné l'exemple. Ce personnage, en fuyant de Pégu, pour éviter ce qui lui arriva plus loin, avait emmené les missionnaires et l'évêque, de peur que le roi ne les enveloppât dans l'extermination des étrangers; mais il fut atteint dans sa fuite, et il n'y eut que deux de ses gens qui échapèrent à la mort, et apportèrent le triste nouvelle de ce désastre au P. Nérini, qui résidait à Siriam. Celui-ci se hâta de gagner un navire avec le Fr. Capello, qui évita aussi la mort de cette manière. Ils s'éloignaient du rivage en versant des larmes sur leurs compagnons tués dans la mêlée, et sur l'église de Pégu, qui deux fois commencée sous les plus heureux auspices, s'était vue deux fois étouffée au berceau. Rien ne resta des édifices chrétiens après la disparition des missionnaires : églises et presbytères, tout fut brûlé ou démoli.

Le P. Nérini consacra le temps de sa fuite à visiter différentes villes de l'Inde. Il passa tour à tour à Mergui, à Pondichéry, à Madras; il séjourna à Chandernagor; mais, dans ses voyages, rien ne lui faisait oublier Pégu. C'était toujours vers le pays où ses premières sueurs avaient coulé que se reportaient ses désirs les plus ardents. Il put enfin accomplir le vœu de son zèle et retourner auprès de son cher troupeau que la tourmente avait dispersé. C'est le 21 avril 1749 qu'il reparut à Siriam avec le Fr. Capello, son fidèle compagnon d'exil : leur absence avait duré quatre ans. Ce qui restait de Chrétiens fit éclater une joie sans bornes à leur aspect. Le roi, oubliant le passé, rendit aux missionnaires ses bonnes grâces, et le fervent apôtre en profita pour construire un nouveau sanctuaire que la générosité des marchands arméniens lui permit d'achever en peu de temps. Dès lors le P. Nérini n'eut plus qu'à recueillir les bénédictions abondantes dont le Seigneur se plut à favoriser ses travaux. Ses lettres témoignent que son cœur était inondé de joie en voyant refleurir sa chère Eglise indienne: « Ah ! mon bien-aimé frère en Jésus-Christ, disait-il à un de ses amis, si vous saviez tout ce qu'on éprouve de bonheur à convertir des âmes, vous prendriez des ailes pour venir plus rapidement à Pégu. » Une autre fois, écrivant au général de son ordre, il lui demandait des collaborateurs, puis il ajoutait : « Dieu soit loué ! l'Eglise catholique, cette immortelle épouse de Jésus-Christ, multiplie chaque jour ici sa famille : on met à solliciter le baptême un empressement qui m'accable; le jour ne peut plus me suffire; il faut que je travaille toute la nuit. »

Une foule immense d'Arméniens schismatiques se convertirent à sa voix, et l'on va jusqu'à dire que tant que le P. Nérini fut à Siriam, il n'en mourut aucun sans s'être réconcilié avec Dieu et avec son Eglise.

Les succès du missionnaire épuisaient ses forces. Il appela donc du secours d'Europe : « Donnez-moi des coopérateurs, écrivait-il en 1751; je n'ai pas encore appris à faire des miracles. » Ses instantes prières furent enfin écoutées. En 1754 le Saint-Siége le nomma évêque d'Oria et vicaire apostolique de tous les États au centre desquels il était placé, et sa congrégation lui envoya en même temps une nouvelle colonie de religieux, mais aucun de ces missionnaires ne put arriver au terme de sa destination. Deux périrent dans les flots avec le navire qui les portait : deux autres finirent leurs jours sur les sables de Martaban, en vue et non loin de leur mission. Le P. Nérini et le Fr. Capello moururent aussi peu de temps après, victimes de leur charité.

C'est encore la guerre dont ces contrées étaient désolées, qui amena une nouvelle catastrophe et priva de nouveau la mission de tous ses pasteurs. Les Birmans, après avoir été agresseurs, en 1744, puis complétement battus peu de temps après par les Péguans, entreprirent, en 1755 ou 1756, de secouer le joug de leurs vainqueurs. Ayant levé une puissante armée, ils marchèrent contre Siriam qui, forcée de se rendre après un long siége, fut détruite de fond en comble et remplacée par Rangoun, cité nouvelle, qu'on bâtit non loin de ses ruines. Le Fr. Ange Capello courait ça et là, portant des secours aux blessés, lorsqu'un boulet mit fin à sa vie et à son pieux dévouement. Le P. Nérini, de son côté, animait le courage des Chrétiens, soutenait leur foi, et protégeait avec une sollicitude paternelle un monastère où de saintes filles vivaient sous une règle commune. Peut-être l'héroïque prélat eût-il évité la mort, sans un malheureux hasard qui amena tout à coup un vaisseau français à Siriam. Le roi des Birmans, soupçonneux comme tous les pouvoirs mal établis, crut que les Péguans avaient appelé les Français à leur secours, et que ce devait être par l'intermédiaire du P. Nérini. Le missionnaire porta donc la responsabilité de ce forfait imaginaire, et des soldats furent envoyés pour lui trancher la tête. Mais l'amour qu'ils avaient pour un pontife si vénérable, leur fit éluder cet ordre barbare : dans l'espoir de donner le change au roi, ils lui apportèrent la tête d'un prêtre portugais qu'ils avaient rencontré sur leur route. Le monarque, découvrant l'artifice, renouvela ses ordres avec

plus de sévérité. Les soldats se présentèrent donc au domicile de l'évêque, et pour ne pas le frapper sans ombre de prétexte, ils lui demandèrent de livrer les vierges rassemblées dans le monastère ; comme il s'y refusait, on le perça d'un coup de lance (1756).

Mgr Nérini, en mourant, comme Mgr Gallizia, son prédécesseur, par une malencontreuse circonstance à laquelle il était tout à fait étranger, eut aussi la douleur, à ses derniers moments, de voir que ses chers néophytes allaient de nouveau se trouver sans prêtre, sans sacrifice, sans sacrement, sans consolation, à la merci des conquérants qui les regardaient avec un œil de défiance et de haine. Cet abandon dura encore quatre ans. En 1760, le P. Gallizia, neveu del'évêque d'Uisma, arriva à Rangoun et y convertit un nombre prodigieux d'infidèles.

NESSAN (Saint), moine irlandais qui vivait dans les VI^e^ et VII^e^ siècles. —Disciple de saint Finbarr, il lui succéda dans son école ou monastère de Louh-Eric qui donna l'origine à la ville de Cork. On regarde même saint Nessan comme le premier fondateur de cette ville dont saint Finbarr fut le premierévêque.

NESTORIUS, prêtre catholique, vers l'an 1340, qui baptisa à Vilna, en Lithuanie, les trois saints martyrs, Antoine Kucley, Jean Milhey et Eustache Nizilon, chambellans du grand-duc Olgerd. A cette époque le paganisme dominait encore en Lithuanie. On ne dit pas si Nestorius était un missionnaire étranger au pays ou un Lithuanien qu'on avait promu au sacerdoce.

NETHELME (Saint), évêque missionnaire en Ecosse. — Il est inscrit au Martyrologe sous la date du 8 janvier. Le même jour on honore à Bruges le vénérable Thorphin, évêque d'Hamère en Norwége. J'ignore dans quelle partie de la Norwége est située cette ville d'Hamère et à quelle époque vivaient saint Néthelme et le V. Thorphin qui travaillèrent pour l'Evangile parmi les peuples du Nord aujourd'hui retombés dans l'erreur.

NGAN-TCHA-SOU, mot chinois, signifiant mandarin, qui préside à la justice criminelle de toute une province. Il va de pair avec le gouverneur ou vice-roi et lui est même supérieur. Il est bon d'observer que les provinces chinoises sont grandes et peuplées comme les royaumes d'Europe. La population du Sutchuen, par exemple, dépasse celle de toute la France.

NGAO-MEN ou NEGAO, nom chinois de la presqu'île sur laquelle est bâtie la ville de Macao qui appartient aux Portugais. — Elle a environ dix lieues de longueur et paraît former véritablement une île : mais elle est isolée du continent par des rivières et non par un bras de mer. C'est pourquoi on la regarde comme presqu'île. Les Portugais n'en possèdent qu'une pointe, et cette partie du territoire est réunie au reste de Ngao-Men par un isthme clos d'une muraille pour empêcher les Européens de pénétrer en Chine.

NGHE (Thomas), Chrétien cochinchinois, martyr au XVII^e^ siècle. — Ayant été pris dans la persécution qui eut lieu en 1664, il fut condamné à mort ainsi que Nhiem, Lau et Dau, et eut la tête tranchée avec eux. — *Voy.* Nhiem pour les circonstances de leur martyre.

Thomas Nghé eut un frère aussi martyr dans cette même persécution. On n'entre dans aucun détail à son égard.

NGHÉ-AN-XU, une des provinces du Tong-King. Dans le langage vulgaire et familier on l'appelle simplement Xu-Nghé (*xu* signifie *province*), *Nghé-An-Xu* est le nom officiel dont se servent les lettrés. Le Nghé-An est situé à l'ouest et au midi du royaume. Il confine avec le Laos au couchant et avec la Cochinchine au sud. Il s'étend aussi vers l'est, étant baigné par la mer de Chine. C'est une des principales provinces de Tong-King.

NGO, un des noms que les Tong-Kinois donnent aux Chinois.

NGO, dynastie de rois qui ont régné au Tong-King au X^e^ siècle. — Ils étaient Chinois. Leur règne ne dura guère que vingt-cinq ans. Ils furent remplacés par les Dinh, dont le fondateur Bô-Linh était Tong-Kinois et avait été berger.

NGOLAM-BANDI, roi de Matamba dans la Guinée méridionale, ayant fait un traité de paix avec Jean de Souza, gouverneur portugais d'Angola par l'intermédiaire de sa sœur Zingha, celle-ci se convertit à la religion chrétienne et fut baptisée en 1622 dans la cathédrale de Saint-Paul de Loanda, capitale de l'Angola. Le vice-roi portugais envoya à Ngolam-Bandi un prêtre nègre nommé Denis de Faria pour l'instruire dans la foi et le baptiser ; mais au moment d'être régénéré à son tour, ce prince déclara qu'il ne convenait pas à sa dignité de s'humilier devant un homme qui était le fils d'une de ses esclaves; et, sous ce prétexte futile, il ajourna la cérémonie et éloigna le prêtre. Peut-être qu'il n'eût pas éprouvé la même répugnance pour le baptême, s'il avait dû recevoir ce sacrement des mains d'un prêtre portugais; mais on voit que sa foi était bien faible et cet exemple fait comprendre que le peuple du Congo, après avoir été converti presque en entier et avoir vécu longtemps dans le christianisme, soit retombé, même plusieurs fois, dans l'idolâtrie, la polygamie et la superstition, vices auxquels ce malheureux peuple tient du fond du cœur. Tandis que le christianisme n'avait jeté que des racines peu profondes, les néophytes étant agrégés à l'Eglise assez légèrement et avec des dispositions trop superficielles,Ngolam-Bandi, soit par politique, soit pour un motif plus pur, envoya en 1625, à Saint-Paul de Loanda ses deux sœurs Cambi et Frangi pour être instruites et baptisées. Ce prince fut empoisonné deux ans après en 1627. On ne dit pas qu'il ait eu le temps de se convertir et il y a lieu de croire qu'il est mort dans son infidélité. Zingha lui succéda. — *Voy.* ce nom

NGUYEN, célèbre famille annamite, originaire de la province de Thang-Hoa dans le Tong-King, et qui règne depuis deux siècles

et demi sur la Cochinchine, et depuis un demi-siècle sur tout l'empire d'Annam. — Son chef est le général Nguyên-Do, né dans la province de Thang-Hoa. En 1533, il replaça sur le trône du Tong-King un prince de la dynastie des Lê, renversée cinq ans auparavant par un général nommé Mac-Dang-Daong qui avait usurpé la couronne et l'avait ensuite transmise à son fils. La guerre civile entre les Mac et les Lê dura à peu près tout le reste du XVI^e^ siècle. Nguyên-Do, qui avait le pouvoir militaire, ne laissa au roi Lê qu'une ombre d'autorité; et lorsqu'il mourut, en 1545, sa place de général en chef et de premier ministre passa à son gendre Trinh-Kiêm, parce que son fils Nguyên-Hoang était trop jeune. Trinh devenu régent du Tong-King se rendit héréditaire dans cette place et fut ainsi que ses descendants le vrai roi du Tong-King sous l'autorité nominale des rois de la famille Lê. Cet état de choses dura jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle. Quant au fils de Nguyên-Do, c'est-à-dire Nguyên-Hoang, il devint sur la fin du XV^e^ siècle gouverneur des deux provinces les plus méridionales du Tong-King (Thuân-Hoa et Quang-Unam) conquises au XV^e^ siècle sur le Ciampa. Ces deux provinces répondent à ce qu'on appelle aujourd'hui Cochinchine septentrionale. Voyant que le régent du Tong-King s'attribuait toute l'autorité, Nguyên-Do secoua le joug, et tout en reconnaissant la souveraineté nominale du roi Lê, il se réserva pour lui-même, dans son gouvernement, le même pouvoir que le régent avait dans le Tong-King. Il rendit également sa place héréditaire dans sa famille. Ses descendants furent presque toujours en guerre avec les régents du Tong-King; de plus ils s'agrandirent considérablement au midi par la conquête du Ciampa, puis des côtes du Camboge, en sorte que pendant tout le XVII^e^ siècle et le XVIII^e^, la Cochinchine put être regardée comme un royaume distinct du Tong-King. Souvent, en effet, dans les Relations on donne aux régents de la famille Nguyên comme à ceux de la famille Trinh le titre de roi, tandis que les rois fainéants de la famille des Lê sont oubliés.

Cependant, sur la fin du XVIII^e^ siècle, un Cochinchinois, nommé Nhac, de la province de Quinhon, forma un parti connu sous le nom de Tay-Son, qui parvint à conquérir presque toute la Cochinchine et le Tong-King. Ces deux pays furent, pendant plus de trente ans (1770 à 1804), ensanglantés par des guerres civiles continuelles. La famille des Trinh, régents du Tong-King, fut anéantie. Celle des Lê, les anciens rois du pays, disparut et se retira en Chine; les Nguyên faillirent périr entièrement comme les Trinh. Il n'en resta qu'un rejeton nommé Nguyên-Anh qui, dans les dernières années du XVIII^e^ siècle et les premières du XIX^e^, reconquit, avec l'aide d'officiers français, la Cochinchine et le Tong-King, supprima l'autorité nominale des Lê, et se déclara empereur et roi de l'Annam en 1804. Il mourut en 1820, et sa famille règne encore sur tout l'empire.

NHARON, province de Cochinchine, dans l'empire d'Annam (Indo-Chine).

NHA-RU, province de Cochinchine, nommée aussi Binh-Khang. — Elle est située au nord de la province de Nhatrang, et comprise comme elle dans la partie centrale du royaume dite aussi Cochinchine orientale. Quelques-uns confondent le Binh-Khang en une seule province avec le Nha-Trang; d'autres les distinguent en deux provinces différentes.

NHIEM (JEAN), Chrétien cochinchinois, martyrisé au XVII^e^ siècle.—C'est dans la persécution de 1664 qu'il fut arrêté à cause de sa religion, ainsi qu'un grand nombre de néophytes. Il se trouvait enfermé avec Jean Lau, Thomas Nghé et Dau. L'exemple de plusieurs autres qui avaient déjà donné leur vie pour Jésus-Christ (Dao, Ven, Marthe Phuoc, Ky, etc.), excitait une sainte jalousie dans leur cœur, et ils soupiraient à l'envi après une si belle destinée; leurs vœux furent exaucés : on les condamna au dernier supplice. Il paraît que Nhiem avait été battu et tourmenté avec une rigueur extrême : « Vous voyez, disait-il, à un autre Chrétien dans la prison, l'état où je suis; je prie le Seigneur de tout mon cœur de pardonner à ceux qui m'ont mis ainsi, et j'espère, avec le secours de Dieu, de marcher sur les traces de Jésus-Christ et de mourir pour lui comme il est mort pour moi. »

On tira les quatre martyrs de leur prison vers onze heures du matin. Un grand nombre de Chrétiens étaient accourus et s'étaient rangés sur le chemin par où ils devaient passer. Les martyrs, voyant que cette foule de spectateurs était presque toute composée de Chrétiens, les prièrent de prendre part à leur bonheur et de faire éclater la joie que leur causait la mort glorieuse qu'ils allaient souffrir. Animée par ces paroles, la multitude des fidèles éleva la voix, poussant des cris d'allégresse, sans réfléchir combien une pareille démonstration était imprudente et pouvait avoir des suites terribles pour la mission. Ils accompagnèrent donc les martyrs comme en triomphe, en chantant des hymnes. Après qu'on eut donné aux condamnés lecture de leur sentence, Dau prononça un discours où il faisait l'apologie de la religion chrétienne. Ceci se passait dans la salle d'audience.

Le cortége reprit sa marche pour se rendre au lieu du supplice. Les courageux athlètes de Jésus-Christ marchaient à grands pas, avec une contenance ferme et assurée, et l'air calme et heureux. Ils se mirent eux-mêmes dans la posture où il fallait pour recevoir le coup de la mort, et ils reçurent tous les quatre la couronne du martyre par le tranchant du sabre. — Ceci se passait comme on l'a dit plus haut, en 1664, vers la fin de l'année. Il y eut, dans cette persécution, plus de quarante Chrétiens mis à mort.

NICANOR (SAINT), un des sept premiers diacres à qui les apôtres imposèrent les mains à Jérusalem, afin de vaquer plus librement eux-mêmes à l'extension de la foi. —

Saint Nicanor est honoré le 10 janvier. Il mourut dans l'île de Chypre selon le Martyrologe romain qui loue beaucoup sa foi et sa vertu.

NICARIA, île de l'Archipel, entre Samos et Mycone. — On la nomme aussi Nikaria et Nizeria, et aujourd'hui Nicouri ou Achicria. C'est l'ancienne Icarie, ainsi nommée d'Icare, fils de Dédale. Elle fait partie du royaume de Grèce, et n'a guère que six lieues de long sur une de large, avec un millier d'habitants, qui sont schismatiques grecs. Je ne crois pas qu'il y ait de catholiques. Cette petite île a eu, au moyen âge, des évêques catholiques du rite latin.

L'évêché de Nicaria était sous la métropole de Rhodes, qui est aujourd'hui également anéantie. — J'ignore à quel prélat de l'Archipel appartient la juridiction de droit sur Nicaria, c'est sans doute à l'archevêque de Naxos ou à l'évêque de Tine.

NICETAS (Saint), évêque missionnaire en Dacie. — Le Martyrologe romain en fait mention à la date du 7 janvier, et il ajoute que, prêchant l'Evangile en Dacie à des nations farouches et barbares, il les rendit paisibles et traitables. A quelle époque vivait ce saint prélat? Une indication si utile me manque complétement. Le Martyrologe, on le sait, indique rarement la circonstance du temps.

NICETAS (Saint), évêque des Daces aux v^e^ et vi^e^ siècles. — L'histoire de l'Eglise ne fait aucune mention de ce saint avant sa promotion à l'épiscopat. Né dans le pays des Daces (Hongrie et Roumanie), il devint évêque de sa ville natale, et il exerça son zèle apostolique au milieu de plusieurs peuples barbares, les Daces, les Gètes, les Scythes, qui ne vivaient que de guerres et de rapines et n'avaient presque d'humain que la figure. Saint Paulin, de Nôle (Italie), ami de Nicétas, parle avec enthousiasme des travaux et des fatigues de ce saint avec qui il était lié d'amitié, comme on va le voir plus bas. Il le compare aux apôtres par son courage, sa patience, sa charité, sa douceur.

En 397, saint Nicétas fit le voyage de Rome pour consulter le Saint-Siége sur plusieurs points de discipline ecclésiastique. Avant de retourner à son Eglise, il visita, à Nôle, le tombeau de saint Félix, et contracta une étroite amitié avec saint Paulin, évêque de cette ville, un des plus grands hommes et des plus grands saints de son temps. Celui-ci composa, plus tard, un petit poëme, où il célèbre les vertus et les belles qualités de son ami.

Saint Nicétas est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'une dissertation en six livres sur la préparation au baptême. On ignore l'année de sa mort. L'Eglise célèbre sa mémoire le 22 juin.

Les Daces occupaient les pays nommés aujourd'hui Moldavie, Valachie, Transylvanie, et partie de la Hongrie. Leur ville principale était Temeswar. Les Gètes occupaient les montagnes des mêmes contrées, et s'étendaient plus à l'est, dans la Bessarabie, la Russie méridionale, la Bukowine. Quant aux Scythes, on sait que leur nom a, dans la géographie ancienne, une signification aussi vaste et aussi vague que maintenant celui des Tartares leurs descendants.

NICOLAS, prêtre chinois qui vivait au xvii^e^ siècle. — C'est un des premiers de sa nation qui aient été élevés au sacerdoce. Il avait été à Manille disciple du P. Navarrette, Dominicain espagnol, plus tard missionnaire en Chine, dans la province de Fo-kien, d'où Nicolas était originaire, à ce qu'il paraît. Lorsque le Père Navarrette, revenu en Europe, publia (1677) ses *Traités historiques de la Chine*, Nicolas était curé dans le diocèse de Cacérès (îles Philippines), et y menait une conduite édifiante. C'est tout ce qu'on sait de lui. On ne dit pas qu'il ait été engagé dans l'état religieux comme le fut un autre prêtre Chinois du même temps et de la même province, le P. Grégoire Lopez, Dominicain, missionnaire dans sa patrie, puis évêque et vicaire apostolique, mort à Nankin, en 1687, cinq ans après son sacre.

NICOLAS (Saint), Frère Mineur et missionnaire dans l'empire de Maroc, fut, le 10 octobre 1221, décapité et coupé en morceaux à Ceuta, avec saint Daniel, son supérieur, et cinq autres religieux Franciscains, pour avoir prêché la religion chrétienne aux mahométans. Ils sont tous honorés le 13 octobre. — *Voy.* Daniel.

NICOLAS (Fr.), Mineur français, institué second archevêque de Cambalu ou Pékin, xiv^e^ siècle. Le pape Jean XXII ayant appris la mort de Jean de Montécorvino, Mineur italien, et premier archevêque de cette église, qu'il avait gouvernée vingt-trois ans, s'empressa de nommer à sa place Fr. Nicolas, qui reçut comme auxiliaires vingt-six Frères Mineurs, dont vingt prêtres et six laïques. Le Souverain-Pontife remit en outre, au nouveau prélat, des lettres de recommandation datées d'Avignon, octobre 1333; il y en avait pour Léon IV, roi d'Arménie, et pour le kakan, c'est-à-dire l'empereur des Tartares. Fr. Nicolas, avant de devenir archevêque de Pékin avait été professeur de théologie à la faculté de Paris.

En 1338, Benoît XII, successeur de Jean XXII, reçut à Avignon une ambassade de l'empereur mongol de la Chine; c'était Chunti, le dernier kakan tartare qui ait régné sur ce pays. L'ambassade était composée de Fr. André Franco, Mineur, et de quinze autres envoyés. Le monarque asiatique demandait la bénédiction du Pape, se rappelait à son souvenir et reclamait l'envoi de moines pour établir des communications régulières avec le Saint-Siége. Fr. Franco était encore chargé d'autres lettres de la part de princes Alains, qui étaient Chrétiens, et se plaignaient que depuis la mort de Fr. Jean de Montécorvino, archevêque de Pékin, c'est-à-dire depuis huit ans, ils étaient privés de pasteur. On voit, par là, que Fr. Nicolas n'était pas encore arrivé à son église métropolitaine en 1238. Il s'était arrêté dans le Tchaggataï (Asie cen-

trale, Turkestan, Kachgar), où il contribuait beaucoup aux progrès de la foi catholique. Mais ces progrès ne furent que momentanés (*Voy.* Pascal de Vittoria et Richard de Bourgogne), tandis que dans les Etats directement soumis au Kakhan (Mongolie, Chine), la foi catholique et l'ordre de Saint-François continuèrent encore longtemps à faire fleurir la paix et à étendre leurs conquêtes. Entre les missionnaires de cet ordre, on cite principalement Fr. Jean de Florence, Italien (*Voy.* ce nom), et nonce apostolique près de l'empereur de Chine. Il fut envoyé, en cette même année 1338, et il prêcha intrépidement le nom de Jésus-Christ, éleva de nouvelles églises, fit pénétrer l'Evangile dans différentes parties de l'empire. Mais il n'est plus question nulle part de Fr. Nicolas. A l'exception du P. Richard, qui dit que ce prélat arriva en 1338 à Pékin, et fut très-bien reçu par l'empereur, je ne trouve aucune trace de sa présence en Chine. Il eut pour successeur Fr. Côme, Mineur, qui fut dans la suite transféré au siége de Saraï, dans le royaume tartare de Kaptchak. — *Voy.* Côme.

NICOLAS, archevêque de Naxivan au xvi^e^ siècle. — Ce prélat était Arménien. Il siégea sous Pie IV, ayant succédé à Etienne II, mort en 1559. Elu lui-même en 1560, il mourut en 1598, dans un âge avancé, après un pontificat de près de quarante ans. Nicolas est le dix-huitième archevêque de Naxivan après le B. Barthélemi de Bologne et sans compter Fr. Jean de Florence, évêque de Tiflis, qui avait administré cette Eglise pendant quinze ans après la mort du fondateur.

NICOLAS ASCELIN (Fr.), Prêcheur choisi par Innocent IV en 1245, pour être envoyé chez les Tartares, avec les Frères Simon de Saint-Quentin, Alexandre et Albert, auxquels Richard de Crémone et André de Longjumeau se joignirent en route. — A cette époque, l'attention de l'Occident était éveillée par les conquêtes de Gengiskhan (1164-1227), qui avait étendu son empire de la mer du Japon à la mer Caspienne. Dans le démembrement de cet immense Etat, Batu, petit-fils de Gengis khan (1227-1276), obtint la Russie méridionale et orientale ; il conquit ou envahit la Pologne, la Silésie, la Moldavie, la Hongrie, et fit trembler l'Occident. Tchagataï eut l'Asie centrale, Mangou la Perse ; Okhtaï la Chine ; l'un d'eux, cependant, conservait la prééminence sur les autres, et portait le titre de Kakhan, empereur suprême. Cette dignité appartenait à Okhtaï.

Innocent IV s'étant donc déterminé, au mois de mars 1245, à envoyer des missionnaires chez les Tartares, pour tâcher d'adoucir la férocité de ces peuples, choisit les Dominicains, puis les Franciscains, deux ordres nouvellement fondés et déjà répandus aux quatre vents du monde, remplissant la chrétienté, prêchant la foi sur toutes ses frontières, offrant enfin aux souverains Pontifes une mine précieuse et abondante de dévouement, où ils pouvaient toujours puiser pour les besoins de l'Eglise.

Quand le prieur des Dominicains de Paris annonça à ses frères que des missions allaient s'ouvrir en Tartarie, tous offrirent de s'y consacrer ; et tels étaient alors la ferveur religieuse et le zèle apostolique dans cet ordre, que des sanglots remplirent la salle capitulaire, les uns demandant à être envoyés dans ces pays, les autres pensant aux immenses fatigues et à la mort certaine réservées à ceux qui seraient désignés. Les uns pleuraient de joie parce qu'ils avaient la permission de partir, les autres de regret parce qu'ils ne pouvaient l'obtenir.

Ascelin ayant donc été désigné comme chef de la légation, partit avec les frères nommés plus haut, se rendit en Asie, suivit le sud de la mer Caspienne, traversa l'Assyrie et la Perse, et arriva en août 1247 à l'armée de Batchou. Ce général commandait les armées tartares de la Perse ; il est, du reste, désigné comme un des plus puissants chefs mongols. Il envoya son principal conseiller et des interprètes demander aux religieux qui ils étaient. Les Dominicains répondirent qu'ils se présentaient en qualité d'ambassadeurs du Pape, le plus élevé en dignité d'entre les Chrétiens, qui l'honoraient tous comme leur Père. Très-surpris de cette réponse, les Tartares demandèrent alors aux missionnaires s'ils ne savaient pas que le Kakhan (*Khan* veut dire *Seigneur ; Kakhan, Seigneur suprême*) était fils du ciel, titre chinois qui veut dire *empereur*, et que nos historiens ont rendu par fils de Dieu. F. Ascelin repartit que le Pape ignorait ce que c'était que le Kakhan. Les barbares furent très-choqués. Leur étonnement redoubla lorsqu'ils virent que, contre l'usage constant des ambassadeurs en Asie, ceux-ci n'apportaient aucun présent, et surtout lorsque les religieux refusèrent de se prosterner devant Batchou, qui demandait cet hommage comme lieutenant du fils du ciel et en témoignage de sujétion de la part du Pape. Après en avoir délibéré entre eux, les Frères Prêcheurs déclarèrent qu'ils consentaient à rendre à Batchou les honneurs réclamés pour lui, mais à condition qu'il se ferait chrétien. A cette proposition, les Tartares entrèrent en fureur et accablèrent les missionnaires d'injures. Batchou, auquel on fit part de ce qu'ils venaient de dire, voulut les mettre à mort, malgré leur caractère d'ambassadeurs. Quelques officiers ouvrirent l'avis d'écorcher vif le chef de l'ambassade, de remplir sa peau de paille, et de la renvoyer au Pape par ses compagnons. Mais la plus ancienne des six femmes de Batchou et les officiers chargés des affaires des ambassades s'opposèrent à cet acte de barbarie, en représentant au chef qu'il s'ôtait par là les chances de recevoir désormais des ambassadeurs et par conséquent des présents ; qu'on pourrait exercer des représailles sur ses propres envoyés ; qu'enfin le Kakhan (chef suprême) avait déjà manifesté son mécontentement de ce que dans une occasion semblable on avait arraché le cœur d'un ambassadeur. Ces détails de mœurs montrent

à quel peuple Ascelin et ses compagnons avaient affaire. Batchou consentit à laisser vivre les missionnaires, mais il voulut qu'ils se rendissent à l'orde impériale, afin d'être témoins de la magnificence et de la gloire du Kakhan (*ordre* signifie *tente* et par extension *armée*, *puissance*, dans le sens de royaume, nation). Ascelin déclara que sa mission se bornait à joindre la première armée des Tartares. On ne donna aux religieux que du pain noir et un peu d'eau pour toute nourriture; souvent on les faisait jeûner jusqu'au soir, et alors on leur donnait du lait de chèvre ou de vache, quelquefois de jument. Au lieu de vin, on mêlait quelques gouttes de vinaigre à de l'eau qu'on leur présentait. Cette manière de vivre était probablement celle des Tartares, depuis le roi et sa cour jusqu'aux derniers soldats, et il n'est pas présumable que par ce traitement on ait voulu leur témoigner le mécontentement que leur fermeté et leur dignité avaient produit.

Après de longs délais, les lettres du Pape ayant été traduites du latin en grec, du grec en persan, et du persan en tartare par les interprètes des diffé entes nations qui étaient à la cour, et le Kakhan, qu'on avait sans doute consulté, ayant transmis ses ordres, on se prépara à renvoyer l'ambassade et à faire remettre au Pape une expédition des lettres du ciel, c'est-à-dire de la volonté de l'empereur suprême. Ces titres ne doivent pas surprendre. L'empereur de Chine, qui est Tartare comme Batchou et le Kakhan dont il est question ici, prend encore aujourd'hui le titre de *fils du ciel*, c'est-à-dire fils de Dieu, et l'empire chinois se nomme de là *Céleste Empire* ou empire divin, comme on dit en Occident *les royaumes très-catholique*, *très-chrétien*, *très-fidèle*, *l'empire apostolique*, pour dire les royaumes d'Espagne, de France, de Portugal, l'empire d'Autriche. D'ailleurs, les empereurs romains se qualifiaient divins pendant leur vie et étaient dieux après leur mort. Les coutumes des Tartares ne sont donc pas si étranges qu'elles pourraient paraître au premier abord.

Dans la lettre destinée au Pontife romain, le Kakhan parlait en maître du monde, et traitait de rebelles dignes de mort les princes qui méconnaîtraient sa domination. Ces idées sont encore la base du droit public des Chinois, qui ne reconnaissent d'autre souverain dans l'univers que leur empereur, le *fils du ciel;* ils traitent par conséquent de révolte toute tentative d'indépendance, et de brigands tous les peuples qui osent faire la guerre à l'empire. Le Pape avait reproché à l'empereur tartare les dévastations et les massacres dont il ensanglantait toutes ses conquêtes. Celui-ci s'en justifie en disant que Dieu, dont il était le lieutenant, le voulait ainsi (telle était aussi la doctrine d'Attila). De plus il somma le Pape, sous peine d'être perdu et exterminé, de se transporter en personne devant lui, et de venir trouver celui qui par sa puissance « contient toute la face de la terre. » Il lui recommanda encore de se faire précéder d'ambassadeurs pour annoncer sa venue prochaine et ses dispositions pacifiques ou hostiles, et il lui demanda enfin une prompte réponse à sa lettre.

Ascelin revint à Rome pendant l'été de 1248; son voyage avait ainsi duré plus de trois ans. Avec lui, ou peu de temps après, arrivèrent deux Tartares, Aybeg et Sargis, envoyés du Kakhan, dont ils apportaient la lettre. Malgré la teneur de ce message, le Pape les reçut avec la plus grande distinction et leur donna des vêtements magnifiques. Ces bons procédés avaient pour but de disposer par la douceur les Mongols à recevoir de nouveaux envoyés. — *Voy.* LAURENT DE PORTUGAL.

La lettre du Kakhan Okhtaï avait été traduite trois fois de langages inconnus en d'autres plus connus, à mesure que les envoyés approchaient des contrées occidentales. Ascelin a laissé une relation de son voyage, laquelle a été traduite par Bergeron.

NICOLAS BREAKSPEARE ou BRISELANCE, Anglais, pape au XII^e^ siècle, sous le nom d'Adrien IV. — *Voy.* ce nom.

NICOLAS DE BANTHERA (Fr.), Mineur, fut sacré évêque en 1307 avec six autres Franciscains et envoyé comme eux au fond de la Tartarie, où ils devaient être suffragants de Fr. Jean de Montecorvino, élu archevêque de Kan-Balick ou Cambalu qui n'est autre que la ville de Pékin. — Fr. Nicolas périt en route, ainsi que deux autres prélats, dans un pays très-cruel, situé à l'entrée de l'Inde inférieure. C'est ainsi que s'exprime Fr. André de Pérouse, celui des sept évêques suffragants qui a survécu à tous ses collègues, étant devenu troisième évêque de Zeyton en Chine. On ne peut guère savoir au juste de quel pays ce bon religieux veut parler, car rien n'est si incertain que la géographie historique des pays orientaux. Fr. André ajoute que plusieurs autres missionnaires sont morts et enterrés dans les mêmes lieux que Fr. Nicolas de Banthéra. — *Voy.* JEAN DE MONTECORVINO.

NICOLAS DE HANAPS (Le P.), Dominicain français, de Reims en Champagne, était patriarche de Jérusalem, légat apostolique pour le royaume de Chypre, la Syrie et l'Arménie. — Il gouvernait en même temps l'église de Saint-Jean d'Acre, lorsque ce boulevard du catholicisme en Terre-Sainte fut arraché aux Latins par Melek Aschraf, soudan d'Egypte. C'était le 4 mai 1291. Fr. Nicolas n'avait pas cessé d'exhorter les assiégés à défendre la ville tant qu'il y avait eu quelque espoir de succès. Lorsque la ville fut prise, il exposa sa personne pour faciliter la fuite à une partie de son peuple. Il fallut l'entraîner comme par force dans une chaloupe pour gagner ensuite une galère qui était proche. Plusieurs Chrétiens se précipitant dans la mer et nageant vers son embarcation, il leur tendit les mains et reçut avec bonté tous ceux qui se présentèrent. Mais le nombre en étant trop grand, la chaloupe remplie et surchargée coula bientôt à fond. Ainsi mou-

rut dans l'exercice de la charité le dernier patriarche latin de Jérusalem qui ait séjourné dans le pays, car ceux à qui les Papes ont depuis donné ce siége n'en ont eu que le titre. Ils étaient patriarches *in partibus*, et leur juridiction était liée jusqu'à ces derniers temps, où Pie IX résolut de rétablir cette illustre Eglise dans son état normal. Il institua M. Valerga, missionnaire italien, en qualité de patriarche de Jérusalem, et lui ordonna de résider dans son diocèse.

Il n'est pas inutile de faire remarquer ici que Jérusalem, capitale du royaume catholique latin de ce nom, ne resta au pouvoir des Chrétiens croisés que pendant quatre-vingt-huit ans, de 1099 à 1187. Reprise à cette époque par les infidèles, elle leur appartint jusqu'en 1229, que l'empereur Frédéric II l'occupa pendant dix ans, jusqu'en 1239. Les infidèles s'en emparèrent alors, et en 1291 ils achevèrent par la prise de Saint-Jean d'Acre d'expulser les Français de la Palestine.

A la prise de Saint-Jean d'Acre, des religieuses Clarisses renouvelèrent, sans doute par une inspiration particulière du Saint-Esprit, le sacrifice des vierges d'Antioche. Leur supérieure, apprenant que les musulmans étaient déjà dans la place, et craignant moins pour sa vie que pour sa chasteté et pour celle de ses sœurs, les rassembla en chapitre : « Nous voici, mes filles, leur dit-elle, au moment où nous allons nous présenter à notre Epoux. Le sacrifice que nous lui ferons de notre vie lui sera agréable si nous mourons pures de corps et de cœur. Faites donc ce que vous me verrez faire. » Alors elle se coupa le nez, et son visage défiguré fut couvert de sang. A son exemple toutes les autres se découpèrent la figure de différentes manières. Lorsque les mahométans pénétrèrent dans le monastère l'épée à la main, la colère succéda bientôt chez eux à un premier étonnement, et ils massacrèrent toutes ces victimes volontaires de la pureté. « C'est ainsi, dit le P. Touron, que ces sages vierges, par une action que de célèbres auteurs appellent illustre parce qu'ils supposent l'inspiration particulière du Saint-Esprit, en perdant la vie conservèrent leur chasteté. »

NICOLAS DE HONGRIE (Fr.), Mineur hongrois, missionnaire au XIV^e^ siècle dans la Bulgarie, où la foi catholique obtenait alors les plus beaux succès sur le schisme et l'infidélité, puisqu'en 1366 huit Franciscains, tirés de la mission de Bosnie et envoyés à la demande de Fr. Pérégrin, évêque dans cette province, convertirent en cinquante jours deux cent mille personnes, dont un état nominatif fut envoyé au ministre général des Frères Mineurs.

Fr. Nicolas de Hongrie était un religieux tellement austère qu'il portait des cercles de fer aux bras et aux jambes, qu'il avait une cuirasse pour cilice, et que depuis seize ans il n'avait pas pris d'autre nourriture qu'un peu de pain et d'eau une fois par jour. Quel empire ne faut-il pas exercer sur soi-même pour mener un tel genre de vie pendant si longtemps ! Comme la religion élève l'homme au-dessus de la nature et l'affranchit des humiliantes nécessités du corps ! L'héroïsme de Fr. Nicolas de Hongrie fut récompensé de la couronne du martyre. Il fut, le 12 février 1369, décapité en haine de l'Eglise romaine avec deux autres prêtres de son ordre, un allemand et un dalmate, et deux frères lais, dont l'un était italien et l'autre hongrois. C'est à l'instigation et par l'ordre des prêtres grecs schismatiques que leur martyre fut consommé hors de la capitale et près du Danube. Des prodiges inouïs firent éclater la sainteté de leur cause. — *Voy.* Fr. ANTOINE DE SAXE.

NICOLAS DE MOLANO (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Tartarie et en Chine au XIV^e^ siècle, fut envoyé par le pape Benoît XII avec Fr. Jean de Florence, Fr. Nicolas Bonet et Fr. Grégoire de Hongrie auprès de l'empereur Chanti, qui avait demandé des nonces. Les quatre Franciscains étaient effectivement revêtus de ce titre : ils arrivèrent à Pékin, et leur zèle apostolique fit dans tout l'empire des conquêtes extraordinaires. — *Voy.* JEAN DE FLORENCE.

NICOLAS DE MONTECORVINO (Fr.), Mineur italien, missionnaire dans la Terre-Sainte au XIV^e^ siècle, résidait à Jérusalem dans le couvent de son ordre, lorsqu'un musulman y entra dans le dessein de visiter la maison. C'était un renégat hongrois, que la miséricorde divine attirait en ce lieu pour lui dessiller les yeux et surtout pour toucher son cœur, car il n'avait embrassé l'islamisme que par ambition et non par croyance. Après s'être distingué dans les armes, il avait renoncé à sa religion pour s'attirer davantage la faveur du sultan d'Égypte. Le souvenir de la foi chrétienne qu'il avait professée le porta à se rendre pendant la semaine sainte à Jérusalem, afin d'y voir les sanctuaires qui attiraient tant de pèlerins. Arrivé dans la Ville sainte, un mouvement de la grâce le conduisit au couvent des Pères de Terre-Sainte. Peut-être était-il un personnage assez important pour être connu, ou bien il apprit aux religieux qui le recevaient qu'il était un chevalier hongrois, au service du sultan d'Egypte ; qu'il avait été chrétien et s'était fait musulman, afin d'avoir devant lui une carrière plus large et plus brillante. Fr. Nicolas lui parla si vivement des joies du paradis réservées aux Chrétiens fidèles, des tourments de l'enfer inévitables pour ceux qui renient Jésus-Christ, des mérites de la passion du Rédempteur, de l'impiété de la loi de Mahomet, qu'entraîné et subjugué par ce discours, l'apostat se convertit à la foi et détesta l'islamisme. Comme il demandait à Fr. Nicolas quelle satisfaction il pouvait offrir pour réparer le scandale de son apostasie, le missionnaire lui répondit : « Puisque vous avez renié publiquement la foi chrétienne, il faut que maintenant vous la confessiez en public, affirmant que Jésus-Christ est réellement Dieu, que l'Evangile est vrai et que l'Alcoran n'est qu'une source empoisonnée d'erreurs. » Le chevalier exposa que cette démarche le conduirait infailliblement à la mort : « Ne savez-vous

pas, reprit le missionnaire, que vous devez certainement mourir tôt ou tard? Dieu vous accorderait une insigne faveur si vous perdiez la vie en lui rendant témoignage, et il n'y a pas lieu de redouter la mort quand elle ouvre les portes du ciel. — Loin de la craindre maintenant, je la désire, dit Thomas (c'est le nom que portait le chevalier hongrois avant de renier son baptême); seulement, en considérant ma faiblesse, j'appréhende que ma résolution ne chancelle à la vue des tourments lorsque je n'aurai plus personne qui m'encourage. » Pénétré à ces mots de la charité la plus ardente, Fr. Nicolas lui demanda : « Confesserez-vous que Jésus-Christ est Dieu, et que sa religion est vraie, si, pour son amour, je vous assiste et m'expose aux mêmes dangers que vous? — Je promets à Dieu et à vous, répondit Thomas, que si vous m'accompagnez, je rendrai courageusement témoignage à la divinité de Jésus-Christ et à la vérité de l'Evangile en présence du sultan, et que je révoquerai mon adhésion aux erreurs impies de Mahomet. » Quand ils se furent engagés ainsi, deux autres religieux du couvent, Fr. François et Fr. Pierre animèrent encore le renégat à laver sa faute dans son sang et voulurent aussi l'accompagner au Caire afin de soutenir sa généreuse résolution. L'arrivée de ces trois moines dans la capitale de l'Egypte éveilla les inquiétudes des marchands européens. Pénétrant le but des religieux, ils les supplièrent de s'éloigner pour n'être pas cause d'une persécution qui envelopperait tous les Chrétiens du Caire. Mais les Frères Mineurs, s'élevant au-dessus de ces craintes, persistèrent à faire le sacrifice de leur vie temporelle à la gloire de Dieu, que l'apostasie de Thomas avait outragé. Comme ce dernier était très-connu du sultan, il n eut pas de peine à être admis en sa présence avec ses compagnons le dimanche de Pâques 1358. Le jour de la Résurrection du Sauveur était ainsi le jour où le renégat devait publiquement ressusciter à la vie chrétienne : « Quoique je sois indigne de la miséricorde divine, dit Thomas au sultan, puisque j'ai renié mon Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, mis en croix pour notre salut, et que je me sois donné au démon et à Mahomet son organe trompeur, le Seigneur s'est tourné vers moi dans sa clémence et m'a remis dans la voie de la vérité d'où je m'étais éloigné en aveugle. Aussi, après avoir, à la suggestion du mauvais esprit, renié mon Dieu devant vous, c'est également devant vous qu'aujourd hui je viens déclarer ma conversion. J'ajoute même au désaveu de mes erreurs que votre loi est fausse; que Jésus-Christ est à la fois vrai Dieu et homme véritable, et que sa religion est le seul chemin du salut. » Le sultan (c'était Hassan, qui régna de 1364 à 1371), profondément ému de ces paroles d' un homme qu'il affectionnait et qu'il voulait retenir à son service, se contenta de dire : « Il est évident que ces moines devaient te conduire à cette folie. » Fr. Nicolas reprit aussitôt sans crainte : « Ce n'est pas nous qui l'avons déterminé à cette démarche, mais Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même par notre entremise ; » et, rempli pour ainsi dire de l'esprit de Dieu, il parla ensuite assez longtemps sur la divinité de la religion chrétienne et sur la fausseté de l'islamisme. Le sultan l'écouta avec tranquillité, mais sans correspondre aux efforts que les missionnaires tentaient courageusement pour changer son cœur. Quand Fr. Nicolas eut terminé son exposition de la foi, le prince se tournant vers les Frères François et Pierre, leur demanda ce qu'ils pensaient des choses que leur compagnon venait de dire. Ils répondirent que la croyance de Nicolas était la leur et qu'ils en proclamaient comme lui la vérité. Aussitôt le sultan ordonna de conduire les trois religieux en prison, mais de mettre Thomas dans un cachot particulier. Le prince espérait qu'on le ramènerait plus aisément, dès qu'abandonné à lui-même il serait privé d'instructions et de conseils. Tantôt on essaya de l'intimider par la perspective de souffrances cruelles, tantôt on chercha à le séduire par des promesses accompagnées de prières si instantes qu'il en était ébranlé et qu'on le voyait sur le point d'y condescendre ; mais, soutenu par les prières incessantes des religieux et fortifié intérieurement par la grâce de Jésus-Christ, il surmonta les tentations et répondit constamment qu'il ne pouvait trahir son Rédempteur ni déserter la vraie foi, quelques adversités ou quelques avantages qu'on lui réservât. Peu de jours après les captifs furent reconduits devant le sultan qui, s'adressant d'abord au chevalier, lui demanda s'il persistait dans sa résolution : « Je confesse de tout mon cœur mon Seigneur Jésus-Christ et son Evangile, répondit Thomas; j'abjure et je repousse la loi maudite de Mahomet. » Le prince se tournant vers les autres, reprit : « Sachez tous que si vous ne rétractez pas ce que vous avez dit contre l'Alcoran et le prophète, et si vous n'abandonnez pas la croyance de Jésus pour embrasser la nôtre, vous n'échapperez pas à la mort, mais vous périrez comme notre loi le prescrit. » Fr. Nicolas, animé d'un zèle ardent, répondit aussitôt : « Si nous craignions de mourir pour notre foi, nous ne nous serions pas présentés devant vous. Mais comme notre religion est véritable, et qu'en répandant notre sang pour lui rendre témoignage, nous sommes sûrs d'obtenir la vie éternelle, nous nous inquiétons peu de la mort que vous parlez de nous faire subir. Elle nous fera éviter cette mort perpétuelle qui est le juste châtiment de Mahomet et de ses sectateurs volontaires. »

Transporté de colère, le sultan livra les confesseurs au cadi ou juge, qui les condamna à être coupés par morceaux, puis consumés par le feu (4 avril 1358). Les bourreaux procédèrent à cette exécution avec des raffinements de cruauté. Thomas fut mis le premier en pièces; Fr. Nicolas de Montecorvino et les FF. François et Pierre versèrent leur sang après lui. Les Chrétiens ayant voulu ramasser les membres épars des martyrs, les

bourreaux s'y opposèrent. Mais une lumière miraculeuse parut tout à coup, et causa une telle frayeur aux mahométans, que les fidèles eurent le temps de recueillir et de soustraire au bûcher les restes des quatre athlètes de Jésus-Christ.

NICOLAS DE PEROUSE (Fr), Prêcheur italien, missionnaire en Orient au XIVe siècle, parcourut toute la Palestine en affermissant les Chrétiens dans la foi et en régénérant beaucoup d'infidèles par le baptême. Le P. Fontana, Dominicain, rapporte les travaux apostoliques de ce religieux à l'an 1330.

NICOLAS DE PISTOIA (Fr.), Dominicain italien, missionnaire en Orient au XIIIe siècle, accompagnait Fr. Jean de Montecorvino dans l'Inde. — Ils partirent l'un et l'autre en 1291 de Tauris, alors capitale de la Perse, et restèrent treize mois ensemble. Ils parcoururent de vastes contrées, peu connues même de nos jours, et arrivèrent à Méliapour, sur la côte orientale de l'Indoustan. Fr. Nicolas y mourut en 1291 et il y fut enterré dans une église de Saint-Thomas. Pour Fr. Jean de Montecorvino, il baptisa une centaine de personnes et continua sa route jusqu'au Cathai, c'est-à-dire à la Chine septentrionale, fut bien accueilli par Koublaï, empereur des Tartares, et devint archevêque de Pékin.

Plus de deux cents ans après, lorsque les Portugais découvrirent l'Inde par la voie de la mer et par le cap de Bonne-Espérance, ils trouvèrent des restes de christianisme et le corps de l'apôtre saint Thomas dans la contrée et dans le lieu même où Fr. Nicolas de Pistoia avait été enterré. Tout porte à croire, par conséquent, que la foi avait été prêchée et l'Eglise solidement établie dans ces régions éloignées par saint Thomas, l'un des douze apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

NICOLAS DE TAULICIS (Fr.), Mineur dalmate, de l'Etroite-Observance du B. Paulet, et missionnaire au XIVe siècle, était un homme d'une foi héroïque et d'une éminente piété. Il reçut le jour à Sabenico, ville épiscopale de la Dalmatie. — On le mit à la tête d'une mission destinée à évangéliser les infidèles, et composée de Fr. Donat, Mineur catalan, né près de Perpignan; de Fr. Pierre de Narbonne, Français, comme son nom l'indique, et religieux du même ordre; et enfin de Fr. Etienne de Lanich, Mineur corse. Ils se trouvaient tous les quatre à Jérusalem en 1391, lorsque le Saint-Esprit leur inspira d'entrer, l'un des jours solennels des mahométans, dans la mosquée du temple et d'y prêcher avec une sainte hardiesse sur les vérités de la religion chrétienne et contre les erreurs de l'islamisme. Par ces démarches d'éclat dont il existe plus d'un exemple, la Providence mettait en quelque sorte les musulmans en demeure de sortir de leur fatal aveuglement et d'ouvrir les yeux à la lumière : appels répétés de la miséricorde divine auxquels, pour leur malheur, ils n'opposèrent qu'un endurcissement et une obstination incroyables.

Surpris d'abord de la présence des missionnaires dans la mosquée, les infidèles devinrent furieux quand ils les entendirent traiter Mahomet d'imposteur et sa loi de blasphème. Ils se jetèrent en tumulte sur les religieux, les accablèrent de coups, puis les précipitèrent à demi morts dans une affreuse prison. Les captifs y passèrent trois jours sans manger ni boire, chantant continuellement les louanges du Seigneur et s'exhortant à la persévérance. Au bout de ce temps, on les tira de leur cachot pour les forcer à se rétracter devant tout le peuple. Mais, au lieu de se dédire, ils recommençaient à évangéliser sur la place publique avec une nouvelle force et une inébranlable fermeté. Alors les musulmans, outrés de colère, s'élancèrent sur eux et les taillèrent en pièces à coups de haches et d'épées. Cette exécution barbare eut lieu le 11 novembre 1391. Pour consumer les corps des victimes, on les jeta deux fois dans le feu, mais deux fois le bûcher s'éteignit. Plus aveuglés que jamais, les musulmans entassèrent le bois pendant trois jours, tenant ainsi les restes sacrés sous l'action d'une flamme sans cesse renouvelée. Les dépouilles des martyrs n'en restèrent pas moins intactes et lassèrent par leur miraculeuse résistance aux atteintes du feu l'obstination des infidèles. Ceux-ci, convaincus de leur impuissance, renoncèrent à les brûler et se contentèrent de les enterrer en secret, afin que les Chrétiens ne pussent les environner de témoignages de vénération et d'honneur.—Il n'est point fait mention qu'un prodige aussi éclatant ait converti les mahométans, et c'est ce que bien des personnes auront autant de peine à croire que le miracle lui-même; mais il est probable que ces sectateurs fanatiques regardaient les religieux chrétiens comme des hommes infâmes adonnés aux noirs secrets de la magie, et disposant momentanément, par un exécrable pacte, de toute la puissance des démons. L'ignorance crasse, les préjugés et les passions produisent tous les jours des convictions aussi enracinées et aussi stupides.

NICOLAS DE VICENCE (Fr.), Prêcheur italien, missionnaire en Asie, fut adjoint par le pape Grégoire X au Fr. Guillaume de Tripoli, religieux du même ordre, nommé nonce apostolique auprès de l'empereur des Tartares vers l'an 1272. — Ils ne purent pénétrer jusqu'à leur destination, les troupes du soudan Bibars leur ayant intercepté le passage.

NICOLAS DU ROSAIRE (Le P.), Dominicain portugais, missionnaire et martyr à la fin du XVIe siècle dans le Monomotapa (intérieur de l Afrique méridionale vers l'Orient) .— Il avait fait ses vœux de religion au couvent de son ordre, à Lisbonne. On l'envoya au Mozambique, d'où il pénétra jusque dans l'empire de Monomotapa, évangélisé trente ans auparavant par le P. Sylveira, Jésuite, qui avait baptisé l'empereur du pays et cueilli ensuite la palme du martyre. Le P. Nicolas du Rosaire, marchant sur les traces de cet apôtre, annonçait Jésus-Christ et sa loi sainte

partout où il passait, sans se rebuter ou s'effrayer de l'extrême férocité des infidèles. Mais on le prit aux environs de Séna ; on le lia à un arbre, on le perça de flèches, et les barbares, après avoir mis son corps en pièces, le firent cuire et le mangèrent. C'était en 1592. En 1604, les Chrétiens du Monomotapa redemandèrent des Jésuites au provincial de la compagnie à Goa : les Hollandais ayant mis le siége devant Mozambique, on ne put leur faire passer les religieux qu'ils désiraient ; mais en 1608 l'empereur ayant réclamé le secours des Portugais contre une partie de ses sujets révoltés (les mahométans), on lui envoya des missionnaires, particulièrement des Jésuites, qui prêchèrent l'Evangile au loin, convertirent des infidèles et réformèrent les mœurs de beaucoup de Chrétiens.— *Voy.* SUAREZ.

NICOLAS-ROBERT, septième archevêque de Sultanyeh, en Perse, au XV^e^ siècle. — Il fut transféré de l'évêché de Ferrare à cette église en 1401 par le pape Boniface IX, mais celui-ci nomma presque aussitôt à sa place Fr. Guillaume Belcts, Prêcheur anglais. Le motif de cette mesure, c'est que l'évêque de Ferrare avait négligé de se faire expédier ses bulles dans le temps prescrit. Ce prélat hésitait peut-être à quitter une Eglise située dans la chrétienté pour aller dans un pays lointain au milieu des infidèles.

NICOLAS ROMAIN (Fr.), Prêcheur, missionnaire en Perse au XIV^e^ siècle, était vicecustode de son ordre dans ce pays lorsque Fr. Jourdain Catalan, français et religieux Dominicain comme lui, se trouvant à Caga, port sur le golfe Persique, écrivit aux Frères Prêcheurs et Mineurs qui se trouvaient dans ces pays et leur annonça qu'il connaissait dans l'Inde des stations propres pour la prédication de l'Evangile. C'étaient Supera, Paroco et Columbum, trois villes situées sur la côte occidentale de cette péninsule. A la réception de cette lettre, Fr. Nicolas Romain partit pour se rendre dans la contrée que lui désignait son confrère. On ne sait pas quelle fut l'issue de l'entreprise du Fr. Nicolas ; mais Fr. Jourdain devint évêque de Columbum, convertit un grand nombre d'infidèles et pénétra pour Jésus-Christ dans des régions extrêmement reculées du côté de l'Orient. — *Voy.* CATALAN.

NICOLETTI (Le P. BASILE, en religion BASILE DE LUCQUES), Mineur Observantin italien, de Lucques, missionnaire en Albanie (Turquie d'Europe). — C'est vers la fin de décembre 1845 qu'il est allé rejoindre ses confrères dans ce pays et partager leur périlleux apostolat.

NICOMEDE, prêtre et religieux abyssin, était au milieu du XV^e^ siècle supérieur du couvent que sa nation possède à Jérusalem. — Cette maison était occupée par des moines éthiopiens longtemps avant l'époque où Nicomède la gouvernait.

Fr. Albert de Sarzana, Mineur italien de l'Observance, que le pape Eugène IV avait nommé en 1439 commissaire général pour Jérusalem, l'Inde et l'Ethiopie, conféra avec Nicomède avant de pénétrer dans cette dernière contrée ; il était chargé de remettre des lettres du Souverain Pontife à Zara-Jacob, empereur des Abyssins, mais il ne put arriver jusqu'à ce monarque. — *Voy.* ALBERT DE SARZANA et ZARA-JACOB.

NICOMÉDIE, ville métropole de Bithynie, dans l'Asie Mineure. Elle s'appelait anciennement Obbia. Nicomède, roi de Bithynie, l'ayant augmentée, lui donna son nom. Cette ville fut une des premières qui embrassèrent la religion chrétienne, et son nom est célèbre dans l'Eglise par le grand nombre de martyrs qui y furent tourmentés, principalement dans la dernière persécution générale.

D'après la tradition, saint Prochore, un des sept premiers diacres, fut ordonné par l'apôtre saint Pierre premier évêque de cette ville.

Il est inutile de dire qu'aujourd'hui Nicomédie appartient aux Turcs, et que le schisme grec y a supplanté la véritable Eglise depuis bien des siècles. Au moyen âge, il y a eu quelques évêques latins ; le premier, institué par le pape Innocent III, en 1208, mourut en 1211 sans avoir été sacré ; on ignore également le nom du second, qui lui succéda en la même année 1211. Ensuite il y a une lacune de plus de cent ans jusqu'à Fr. Albert, Mineur, qui occupait ce siége en 1348, lorsqu'il fut transféré par Clément VI à l'Eglise de Lésina (île de la mer Adriatique), où il mourut en 1351. Le titre archiépiscopal de Nicomédie a toujours été conservé dans l'Eglise romaine. Il est aujourd'hui possédé (*in partibus*) par M. Cometti, prélat de la cour de Rome. Les Turcs nomment Nicomédie Isnik ou Isnikmid, Ismid et Nicor. Elle a trente-cinq mille âmes et est le chef-lieu d'un saudjacat. La population est musulmane, grecque, arménienne et juive. Il y a un très-petit nombre de catholiques, dont le soin est confié au vicaire apostolique de Constantinople, M. Hillereau, archevêque de Petra *in partibus*.

NICON, surnommé le Métanoïte, moine asiatique, missionnaire en Arménie et en Grèce au X^e^ siècle. — Il naquit dans le Pont, d'une famille noble ; dès sa jeunesse il s'enfuit secrètement pour aller se renfermer dans un monastère, où il mena une vie très-austère pendant douze ans. L'amour dont il brûlait pour Dieu et l'esprit de componction dont il était pénétré donnaient une telle onction à ses discours que ceux qui l'entendaient parler des choses du ciel étaient vivement touchés. Ses supérieurs, témoins du fruit extraordinaire que produisaient ses instructions publiques et particulières, le destinèrent à prêcher la parole de Dieu au peuple. Ils l'envoyèrent en qualité de missionnaire dans l'Arménie, puis dans l'île de Crète, qui était alors soumise aux mahométans. Il évangélisa cette île pendant près de vingt ans et rétablit l'ordre dans toutes ses églises. La pénitence était le sujet ordinaire de ses prédications, et à l'exemple de saint Jean-Baptiste, il avait

coutume de commencer par ces mots : *Faites pénitence*, en grec *Metanoète, changez, convertissez-vous;* c'est ce qui le fit surnommer le Métanoïte. Il eut la consolation de voir un grand nombre de pécheurs revenir sincèrement à Dieu, et renouvela la face du christianisme partout où il exerça son zèle. Il ne se contentait pas d'une conversion superficielle et momentanée, il s'attachait surtout aux résultats solides de la persévérance. L'onction avec laquelle il expliquait les maximes les plus austères de l'Evangile les faisait paraître aimables même aux mahométans.

De l'île de Crète il passa sur le continent de l'Europe et prêcha l'Evangile dans le Péloponèse, l'Achaïe, l'Epire et les autres contrées de la Grèce. Il mourut dans un monastère du Péloponèse en 998. Il est honoré le 26 novembre.

NIDECIUS (André-Patrice), évêque de Livonie, mort en 1583. — Il a laissé quelques ouvrages de théologie. Le diocèse de Livonie a été supprimé à la suite de la prétendue réforme, qui y fit invasion. La Livonie, aujourd'hui province russe, a 783,000 âmes, dont 763,000 luthériens, 14,00, Gréco-Russes, 5,500 catholiques, quelques Juifs et mahométans. Elle dépend du diocèse de Mohilef, qui s'étend de la Baltique jusqu'au Kamtchatka et à l'Amérique russe.

NIEVA (Le P. Dominique de), Dominicain espagnol au XVI^e^ et XVII^e^ siècle. — Il était en 1606 prieur du couvent de Manille dans les îles Philippines (Océanie), lorsqu'il fut nommé procureur général de cette province auprès du Saint-Siége et du roi d'Espagne. Il partit aussitôt pour aller remplir cette charge; mais il périt en mer, ayant été noyé pendant la traversée. Il s'était occupé de la propagation de la foi parmi les Chinois, puisqu'il a laissé plusieurs ouvrages écrits dans leur langue, comme une *Grammaire* et un *Dictionnaire*, un *Mémorial de la vie chrétienne*, un traité *De l'oraison*, une *Préparation à la confession et à la communion*. — On sait qu'il y a un grand nombre de Chinois dans presque toute l'Océanie et surtout dans les grandes îles voisines de l'Asie, comme Luçon : c'est probablement la conversion de ces infidèles qui excitait le zèle du P. de Niéva.

NINIEN ou NINYAS (Saint), apôtre des Pictes méridionaux qui habitaient l'Ecosse, dans la partie de ce royaume voisine de l'Angleterre. — La mission de saint Ninien date du V^e^ siècle. Il naquit dans le pays qu'il évangélisa plus tard, et son extraction était distinguée selon le monde, puisqu'il eut pour père un prince des Bretons Cumbriens, qui habitaient les pays nommés aujourdhui comtés de Cumberland et de Galloway. Il parut dès son enfance uniquement né pour la vertu. S'étant rendu à Rome pour s'y mieux appliquer à l'étude et à la piété, il fit beaucoup de progrès dans l'une et dans l'autre. De plus en plus zélé pour la gloire de Dieu, il résolut de retourner dans son pays, où l'on n'avait encore qu'une connaissance bien imparfaite du christianisme. Il paraît qu'il fut sacré évêque à Rome avant son départ de cette ville.

Arrivé dans sa patrie, il acheva d'instruire ceux qui avaient déjà quelque teinture des vérités de l'Evangile. Il retira de l'idolâtrie ceux qui y étaient encore plongés, adoucit la férocité de Tudovald, roi des Pictes, et bâtit une église de pierres dans le pays qu'on nomme aujourd'hui le Galloway. Jusque-là les Bretons septentrionaux n'avaient pas encore vu d'édifices de pierres. Ils donnèrent à la ville où était cette église un nom qui dans leur langue veut dire maison blanche. C'est aujourd'hui Whitehern. Saint Ninien y fixa son siége épiscopal et dédia l'église sous l'invocation de saint Martin. On croit qu'il avait visité le tombeau de ce saint dans le cours de ses voyages. Il porta la lumière de la foi dans le pays des Cumbriens (Cumberland) et dans toutes les provinces habitées par les Pictes méridionaux jusqu'aux monts Grampians. L'église de Whitehern devint une école de saints et d'hommes apostoliques. Quant à saint Ninien, il mourut le 16 septembre 432. Ses reliques ont été conservées dans sa ville épiscopale jusqu'à la prétendue réforme du XVI^e^ siècle.

NIO, île de l'Archipel, entre Naxos et Santorin.—Elle fait partie du royaume de Grèce et a fort peu d'importance. Sa petite population est grecque schismatique. Au moyen âge elle a eu des évêques catholiques latins. On connaît les quatre suivants :

Hector, au commencement du XIV^e^ siècle.

Michel (Fr.) de Padrolo, Prêcheur, nommé par Eugène IV en 1443, pour remplacer Hector. Puis il existe une lacune d'un siècle jusqu'à

Pierre (Fr.) de Xaca ou Jaca, Prêcheur espagnol, qui siégait en 1560 sous Pie IV.

Jérome (Fr.) Clavigo, du même ordre et sans doute de la même nation que le précédent. Il siégait en 1564. Ces deux derniers prélats n'ont peut-être été que titulaires de l'Eglise de Nio.

Le P. Richard, Dominicain, dans son *Dictionnaire des Sciences sacrées*, place l'île de Nio entre Lemnos et le dédroit des Dardanelles. Ce serait alors une autre île du même nom, car il n'est pas possible de confondre des positions si différentes. Du reste cette seconde île de Nio serait encore moins importante que celle qui est au sud de Naxos et de Paros, et aucun géographe n'en fait mention. Je crois qu'il y a simplement une erreur dans l'indication du P. Richard et qu'il ne faut point supposer d'île de Nio à proximité de l'Hellespont.

S'il existe quelques catholiques à Nio, ce qui est fort douteux, ils sont confiés au soin de l'archevêque de Naxos ou de l'évêque de Santorin. Le premier de ces prélats est M. Castelli, Dominicain, et le second est M. Cuculla. Je crois que ce dernier est Grec de nation et était prêtre de l'Eglise de Syra.

NIZILON ou EUSTACHE (Saint). — C'était un jeune seigneur d'une illustre famille, qui occupait à la cour d'Olgend, grand duc de Lithuanie, la charge de chambellan. Ayant refusé d'enfreindre les règles de la loi chrétienne à laquelle il s'était converti, il fut condamné à

mort et étranglé après qu'on lui eut cassé les jambes et arraché la peau de la tête. Deux autres chambellans furent également martyrisés : c'est à Vilna qu'ils furent mis à mort vers l'an 1342 et cette ville les honore comme ses patrons.

NOB (Saint), abbé éthiopien, honoré le 17 juin dans l'Eglise abyssine.—Le Martyrologe ne cite que son nom et son titre. On sait que le mot d'*abbé* dans la liturgie et dans le langage officiel de l'Eglise signifie supérieur de religion et non pas simplement clerc, ecclésiastique, selon l'acception commune aujourd'hui.

NOBREGA (Le P. Emmanuel de), Jésuite portugais, homme d'une grande vertu, d'une rare prudence et qui possédait une instruction solide, fut envoyé au Brésil par le P. Rodriguez, provincial du Portugal, avec cinquante missionnaires, que le roi Jean III avait demandés au Pape et à saint Ignace de Loyola. Ils s'embaquèrent au mois d'avril 1549 avec Thomas de Souza, premier gouverneur général du Brésil, et abordèrent à l'endroit où est aujourd'hui la ville de Bahia ou San-Salvador.

On leur assigna en arrivant un emplacement sur lequel ils eurent à bâtir une maison et une église. Ils allèrent eux-mêmes chercher le bois sur la montagne, extraire la pierre et le sable, puiser l'eau, et charriant ces matériaux sur leurs épaules, ils bâtirent la maison de Dieu. Ils remplissaient en outre, pendant ce temps, les fonctions spirituelles auprès de la colonie portugaise, jusqu'à ce qu'il vint de la mère patrie un prêtre séculier qui les déchargea de ce soin ; de sorte qu'ils s'appliquèrent à convertir les indigènes. C'était là le principal objet de leur mission. Laissant au curé l'église et la maison qu'ils avaient bâties, ils allèrent se fixer non loin de là sur une colline qu'ils nommèrent le Calvaire et près de laquelle résidaient un certain nombre de sauvages nommés Tupinambas.—La petite troupe apostolique se divisa en deux pour subvenir aux besoins spirituels sur deux points différents à la fois. Le P. Nobréga envoya à Saint-Vincent le P. Nugnez, avec le Fr. Jacques de Saint-Jacques (*Voy.* Nugnez); lui-même se rendit à Pernambuco ; pour ses compagnons, les PP. Antoine Pireo et Aspilcuéta avec le Fr. Rodriguez, ils restèrent au Calvaire. De là ils allèrent visiter los Ilhéos, Porto-Seguro et Espirito Santo. Le P. Aspilcuéta, compatriote de saint François Xavier, avait appris avec facilité la langue des sauvages et il ne cessait d'évangéliser ceux de la côte qui l'écoutaient favorablement. Il n'osait, à cause de leurs habitudes barbares et de leur inconstance, baptiser tous ceux dont l'intelligence saisissait les vérités du christianisme, mais il régénérait les mourants et ramenait aux écoles beaucoup d'enfants qui y recevaient une éducation et une instruction chrétiennes. Les missionnaires traduisirent en langue tupinamba l'Oraison Dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des apôtres, les Commandements de Dieu, les principaux points du catéchisme, et apprirent ces morceaux par cœur; puis ils parcouraient les peuplades en les récitant à haute voix ou en les chantant, afin de fixer l'attention des indigènes qu'ils attiraient en même temps par des signes affectueux ; puis ils leur racontaient la création du monde, la chute des premiers hommes, la miséricorde, la puissance et la grandeur de Dieu.

En 1550, quatre nouveaux missionnaires de la Compagnie vinrent à l'aide des premiers apôtres : c'étaient les PP. Roteric, François Pireo, Payva et Blaise ; d'autres arrivèrent ainsi chaque année, de manière que la mission s'étendit à un plus grand nombre de points. Les sauvages étonnés et ravis embrassèrent volontiers la doctrine qu'on leur proposait ; mais la morale du christianisme était admise plus difficilement. Ces peuples avaient un penchant extrême à l'anthropophagie. Ils mangeaient leurs prisonniers de guerre : les Jésuites eurent des peines infinies et coururent de grands dangers en voulant leur enlever le corps de quelques malheureux qu'ils avaient tués pour les dévorer. Ils purent à la vérité, par la persuasion, détourner quelques sauvages de ces actes de barbarie, mais sur d'autres points ils furent moins heureux et se trouvèrent obligés de renoncer à leurs tentatives en faveur de l'humanité; autrement ils auraient irrité les sauvages et amené peut-être la ruine de la mission et de la colonie. Ils demandèrent seulement à pouvoir converser avec les malheureux qu'on engraissait pour les manger; ne pouvant leur sauver la vie, ils s'attachaient à sauver l'âme de ces infortunés ; ils leur expliquaient les mystères du christianisme, faisaient naître en eux le désir de devenir enfants de Dieu, leur suggéraient la douleur de leurs péchés, et leur conférant le baptême, les mettaient en état de recevoir avec le coup de massue qui terminait leur existence sur la terre, la couronne impérissable qui ceint le front des élus. Mais le démon, jaloux du salut de ces malheureux, persuada aux cannibales que l'eau répandue sur la tête des victimes rendait leur chair moins bonne à manger, et ils ne permirent plus qu'on les baptisât. Les Jésuites continuèrent cependant un aussi beau ministère, mais ils furent obligés de dissimuler, et ils les baptisèrent au moyen de l'eau d'un mouchoir qu'ils exprimaient sans affectation et dont ils lavaient le front du néophyte en prononçant à voix basse la formule essentielle du baptême.

Les missionnaires eurent à lutter non-seulement contre la barbarie des sauvages, mais aussi contre leurs superstitions. Ces peuples avaient des sorciers ou devins qui prétendaient guérir les maladies d'une manière surnaturelle. Le P. Nobréga en rencontra même un qui prétendait être Dieu, fils du Dieu du ciel qui se manifestait à lui au milieu de la foudre et des éclairs. Le Jésuite le réfuta en présence de tout le peuple et l'étreignit entre les arguments d'une logique si serrée qu'il le réduisit au silence. L'exhortant ensuite à changer de vie, il lui

promit de prier le Dieu de miséricorde de lui pardonner ses impostures et ses crimes ; le sorcier touché de la grâce se convertit. Sur huit cents sauvages qui attendaient le baptême, on le conféra à une centaine d'entre eux. Choisis comme mieux préparés, ils furent régénérés dans l'eau du salut ; à la suite de leur baptême, ils furent atteints de diverses maladies ; les sorciers prétendirent que c'était l'effet de l'eau qu'on avait répandue sur eux. Heureusement pour le salut de la mission qu'ils ne tardèrent pas à guérir. Alors ces fervents chrétiens se mirent à construire des églises qui devinrent autant de centres de civilisation ; car les sauvages, d'abord nomades, se fixèrent autour des temples, s'assujettissant à une police qui entretenait l'ordre, et cultivant la terre, dont les fruits leur assuraient une nourriture abondante et des moyens d'échange. C'est ainsi que les Jésuites réhabilitaient des hommes tombés si bas dans l'échelle sociale. Aussi des âmes généreuses quittèrent le monde pour s'associer à leurs travaux. De ce nombre, on cite principalement Pierre Corréa qui, avant de se faire Jésuite, exerçait un métier peu honorable. Il allait à la chasse des sauvages, prenait par ruse ou par violence tous ceux qu'il pouvait enlever et les vendait comme esclaves. — *Voy.* Correa.

Cette mission du Brésil dont on vient de voir les commencements, fut principalement illustrée par le P. d'Anchiéta (*voy.* ce nom), qui arriva en 1553 avec six autres religieux de la compagnie. Les Jésuites y étant devenus nombreux, elle fut érigée en province, et le P. Nobréga en fut le premier provincial. En cette qualité, il résidait à Saint-Vincent, au midi du Rio-Janeiro, où il n'existait pas encore de ville alors.

Vers l'an 1564, on voit encore ce religieux exposer sa vie pour aller faire la paix avec des sauvages fort cruels, les Tamoyos, qui, aidés de quelques Français calvinistes, inquiétaient par leurs incursions la capitainerie de Saint-Vincent. Le P. Nobréga n'hésita point à se mettre à la merci de ces barbares ; il partit avec le P. d'Anchiéta et le frère Antoine Louis, coadjuteur. Les Tamoyos, d'abord furieux, se calmèrent en apercevant la figure calme du vieillard et entendant les douces paroles d'Anchiéta. Les Pères étaient logés chez un vieillard que leur sainteté et leur chasteté frappaient d'étonnement. Il les protégea souvent contre les autres sauvages qui voulaient les tuer pour les manger. En retour, il se recommanda à leurs prières, et Dieu lui fit la grâce de se convertir et de recevoir le baptême. La négociation traînant en longueur, le P. d'Anchiéta resta chez les Tamoyos et le P. Nobréga revint à Saint-Vincent, où il continua à faire des démarches pour cet objet. Enfin la paix fut conclue par ses soins et ceux d'Anchiéta.

NOCTURI (Fr. Nicolas), Prêcheur au XIV^e^ siècle, avait le titre de chapelain du pape Boniface IX. — Il travailla beaucoup à ramener les Grecs du Bas-Empire à la foi catholique. Pour le mettre à même de rendre de plus grands services, le Pape lui concéda, au faubourg de Péra près de Constantinople, l'église et l'hôpital de Saint-Antoine. Mais malgré les efforts des catholiques et les conquêtes individuelles opérées par les missionnaires, malgré les nombreuses démarches que firent les papes, au moyen de leurs légats, la plupart Franciscains ou Dominicains, la réunion collective de l'Eglise orientale n'eut jamais lieu d'une manière durable. La nation grecque, par une obstination et un fanatisme inconcevables, se roidit contre toutes les sollicitations de la charité catholique et renouvela le spectacle d'un endurcissement dont on n'a vu qu'un seul exemple dans le monde, celui que donnent les Juifs depuis qu'ils ont crucifié N.-S. Jésus-Christ.

NOELENE, en latin *Noelena*, titre d'évêché *in partibus*. — La situation géographique de cette Eglise ne m'est pas connue ; l'abbé de Commanville n'en fait pas mention dans son Histoire de tous les évêchés de l'Univers. Le titre d'évêque de Noelena a été porté au XVIII^e^ siècle, par M. Lefèvre, prélat français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire à Siam, puis en Cochinchine, vicaire apostolique de ce dernier royaume. Il fut sacré en 1743 et mourut au Camboge le 27 mars 1760, après vingt-trois ans d'apostolat. Il était de Calais, en Artois.

NOGUEIRA (Bernard), prêtre portugais, missionnaire en Abyssinie au XVII^e^ siècle, et martyr. — C'est à tort que le P. Tanner en fait un Jésuite. On ne sait à quelle époque il entra en Ethiopie : c'était sans doute sous le règne de Mélec-Séghed (1605 à 1632), lorsque la religion catholique professée et protégée par ce monarque était florissante. Facilidas, fils et successeur de ce prince (1632-1665) fut au contraire un persécuteur déclaré : en 1633 il exila le P. Mendez, Jésuite, patriarche d'Ethiopie et tous les autres missionnaires. Cependant, sept d'entre eux restèrent en secret dans le pays : c'étaient le P. Almeida, évêque de Nicée et coadjuteur, qui fut pendu et assommé à coups de pierres en 1638 ; les PP. Franceschi et Rodriguez, qui partagèrent son sort ; les PP. Paez et Péreira, martyrisés en 1635 ; les PP. de Sainte-Croix et Cardeira, qui furent également pendus et lapidés en 1640. L'Eglise catholique d'Abyssinie, qui était en ruines, n'avait plus pour pasteurs que quelques prêtres portugais et indigènes : c'étaient MM. Nogueira, vicaire général du patriarche ; Perez, Almanza, Gonzalez et Jean Gabriel, portugais, Melca-Christos, Abala Melca-Christos, Orasi Christos et Paul de Sainte-Croix, éthiopiens. Il y avait encore, à ce qu'il paraît, quelques autres prêtres abyssins, Tensa Christos, Zara Christos, Jean, Théodore, Ihum Laça-Mariam, à qui Nogueira donne le titre honorifique de Dom. On ne peut exprimer ce que souffrirent ces pieux confesseurs. Ils étaient tous mourants de faim, manquant de tout, toujours sur le point d'être égorgés, comme ils le furent presque tous. C'est au milieu des privations, de la misère, des dangers, des

souffrances qu'ils parcouraient le pays pour administrer les sacrements au petit nombre de Chrétiens restés fidèles. L'existence de M. Nogueira n'est guère connue que par une lettre touchante qu'il écrivit de Massouah le 30 janvier 1649 au P. Mendez, patriarche, retiré dans l'Inde. Il lui expose l'état déplorable de la mission, sa détresse personnelle, l'espèce d'isolement et d'abandon où on le laisse. Il rapporte que ses compagnons, les quatre prêtres portugais et deux Abyssins, Melca Christos et Tensa Christos n'étaient plus que des squelettes animés, qu'ils avaient été battus, jetés en prison; que l'excès de la misère avait fait tomber leur peau; qu'ils avaient été réduits à mendier de porte en porte, et qu'ils avaient souffert tout ce que la pauvreté avait de plus rude. Il rend compte aussi du martyre de Zara Christos, prêtre éthiopien, et du sénateur Ando, homme pieux et instruit. Ils avaient été mis à mort en haine de la religion le 21 octobre 1647. Au mois de septembre 1648, on avait emprisonné MM. Jean, Théodore, Melca Christos, et Ihum Laça Mariam; le capitaine Donacéos avait été exilé; tous les Portugais de Frémona avaient apostasié et s'étaient conduits d'une manière indigne à l'égard du vicaire général, jusqu'à le dénoncer aux persécuteurs. Enfin M. Nogueira annonce qu'il part de Massouah sans consolation, sans espérance, sans secours, n'ayant ni vivres ni habits et n'osant demeurer davantage, de peur des Turcs. Les marchands indous de Massouah l'avaient mal accueilli; les lettres qu'il avait écrites étaient restées sans réponse; en un mot, il semblait délaissé de tout le monde. Avec sa lettre il en transmettait une du prince Sela Christos, oncle de l'empereur Facilidas et catholique fervent. Ce prince était exilé et réduit à la misère, parce qu'il avait constamment refusé d'apostasier. Sa lettre est touchante. Il se plaint des princes chrétiens, et surtout du Portugal, qui ne daigne pas porter le moindre secours à la pauvre Eglise d'Ethiopie. Il se plaint aussi du Souverain Pontife, qui semble les avoir oubliés et délaissés.

M. Nogueira, rentré en Abyssinie en 1649, exerça encore son pénible ministère pendant plus de quatre ans. Après avoir vu la persécution faire autour de lui un grand nombre d'autres victimes, il fut pris et pendu en 1653. Facilidas ne mourut que douze ans après. Pendant ce laps de temps on ne sait ce qui se passa en Ethiopie. Il n'y avait plus de prêtres européens. La persécution y sévissait d'une manière incessante, et le catholicisme finit par s'y éteindre sous l'étreinte du despotisme, comme au Japon, comme partout.

NOGUERA (Le P.), Jésuite, fut envoyé au Congo en qualité de missionnaire avec le P. Gomez (*voy.* ce nom) pour remplacer les PP. Diaz et Ribera, que saint Ignace avait été forcé de révoquer, parce qu'ils s'étaient mêlés de soins temporels qui tendaient à dénaturer l'apostolat. — Le P. Noguéra fut prévenu par la mort au moment de commencer ses travaux apostoliques, et il ne resta au Congo d'autres Jésuites que le P. Gomez, qui ne tarda pas lui-même à en être expulsé par le roi Alvare en 1555.—*Voy.* ALVARE, CONGO, etc.

NOGUETTE (M. ROBERT), prêtre français, du diocèse de Chartres, membre de la société des Missions-Etrangères et missionnaire en Cochinchine à la fin du XVII^e^ siècle. — Il partit de France en 1680, et après avoir travaillé plus de vingt ans en Orient, il mourut en 1702, à Pondichéry (Indoustan).

NOM DE-JESUS, ville épiscopale d'Océanie dans l'archipel des Philippines. — C'est la même ville que Zébu, capitale de l'île du même nom où Magellam fut tué. Le nom de Zébu ou Cébu est indigène. La ville a été appelée Nom-de-Jésus par les Espagnols, à cause de la ressemblance des noms et parce que, au XVI^e^ siècle, lors de sa fondation, les Espagnols donnaient des noms de religion à tous les pays qu'ils découvraient : la Vraie-Croix, au Mexique, Sainte-Foi, la Floride, à cause de Pâques fleuries; la Trinité de Buenos-Ayres, Sainte-Croix de la Montagne (les Rois ou Lima au Pérou, Saint-François de Quito, Saint-Domingue ou Dominique, l'archipel des Onze mille Vierges, Saint-Sauveur, etc.)

NORIEGA (Le P. JACQUES), Jésuite espagnol du XVII^e^ siècle, missionnaire aux îles Mariannes, en Océanie. — Il se rendit dans cet archipel en 1671. Le P. de Sanvitores, ainsi que plusieurs autres Jésuites, y prêchait la foi depuis trois ans avec un zèle héroïque et un succès immense. Ce saint religieux couronna par le martyre une carrière évangélique de douze ou quatorze ans, dont quatre passés aux îles Mariannes : il avait baptisé cinquante mille sauvages. Tout ce qu'on sait du P. Noriéga, c'est qu'il fut un digne coopérateur de cet apôtre, mais le détail de ses travaux et le temps de sa mort ne sont pas mentionnés. —*Voy.* SANVITORES.

NOTRE-DAME DE LUMIERE, église de Goa où fut érigée, en 1541, par les soins de Michel Vaz, grand vicaire du diocèse et du P. Jacques de Borba, missionnaire franciscain, la confrérie de Sainte-Foi, pour la formation de catéchistes et de prêtres indigènes tirés de toutes les nations de l'Orient. — *Voy.* SAINTE-FOI et SAINT-PAUL.

NOUELI, prêtre de la congrégation de la Mission, mort de la peste en 1647, à Alger, où il était missionnaire. — Cet ecclésiastique était à la fleur de l'âge quand il fut emporté par le fléau.

NOUVELLE-GRENADE, contrée de l'Amérique méridionale dont la capitale est Santa-Fé de Bogota. — C'est maintenant une république indépendante dont la population s'élève à plus d'un million d'habitants.

NOUVELLES LETTRES EDIFIANTES. — Recueil publié en 1818 et années suivantes en 8 volumes in-12 et contenant, en général sous forme de lettres, la relation de ce qui s'est passé de plus intéressant depuis 1767 jusqu'en 1817 ou 1818 dans les missions confiées à la congrégation des Missions-Etrangères de Paris.

NUEVA-SEGOVIA ou NOUVELLE-SEGOVIE, ville épiscopale espagnole d'Océanie, dans l'île de Luçon (Archipel des Philippines). — On la nomme aussi Cagayan parce qu'elle est située dans la province de ce nom, une des seize de l'île de Luçon. Un évêché y fut érigé vers l'an 1595, et le P. Benavides, Dominicain, zélé missionnaire qui avait souffert en Chine pour la foi, en fut institué premier évêque. Le pays était encore presque tout idolâtre; en sept ans d'épiscopat il en convertit la plus grande partie avec l'aide de vingt religieux de son ordre, qu'il avait amenés d'Espagne. On le transféra, en 1602, à Manille dont il devint ainsi le premier archevêque,

La Nouvelle-Ségovie paraît être un bourg sans importance; il n'est cité dans aucune Géographie. Cependant il y a toujours un évêché qui est occupé maintenant par le P. Barreiro, Augustin espagnol, institué sur ce siége en 1848.

NUGNEZ ou NUNEZ (Le P. Edouard), Prêcheur portugais ou peut-être espagnol, et prédicateur illustre, était au commencement du XVI^e^ siècle évêque de Laodicée *in partibus* (Syrie ou Asie Mineure). — Après la découverte de la route maritime de l'Inde orientale, plusieurs missions de Franciscains (*voy.* Henri de Coimbre) et de Dominicains (*voy.* Dominique de Souza), ayant été envoyées au Malabar, le roi de Portugal, Emmanuel le Fortuné, exprima au souverain Pontife le désir qu'il y eût dans ces contrées un évêque pour exercer les fonctions pontificales et élever des sujets aux ordres sacrés. Le pape Alexandre VI, déférant à ce vœu si digne d'un monarque chrétien, désigna le P. Nugnez pour cette destination, et celui-ci s'embarqua vers l'an 1500 ou peut-être quelques années plus tard, lors du départ des douze premiers Dominicains sous la conduite de Fr. Dominique de Souza. C'est principalement le royaume de Côlam ou Koulan (Malabar) qui fut avec les provinces voisines le théâtre de ses travaux apostoliques. Les autres Dominicains le fécondèrent aussi de leurs sueurs et plusieurs infidèles furent par leurs efforts réunis éclairés des lumières de la foi. En 1506 Fr. Dominique de Souza écrivit en Europe pour demander un renfort d'ouvriers évangéliques, et le pape Jules II, informé des progrès de la religion dans l'Inde, voulut qu'on y envoyât d'autres Frères Prêcheurs.

Le P. Nugnez, évêque de Laodicée, mourut en 1528. J'ignore si c'est en Europe ou dans l'Inde qu'il termina sa carrière. Le P. Paulin de Saint-Barthélemi, Carme allemand, le place dans son *India Christiana* en tête des évêques de Goa, bien que cette Eglise n'ait été érigée que plus tard. Il ne fut qu'évêque régionnaire du pays dont on a fait depuis le diocèse de Goa, et même on ne voit pas formellement qu'il ait eu la juridiction que le Saint-Siége donne ordinairement aux vicaires apostoliques : il paraîtrait plutôt avoir travaillé comme simple missionnaire revêtu du caractère épiscopal pour faire les ordinations et administrer les autres sacrements qui demandent le ministère d'un évêque, tandis que la juridiction, l'autorité, le gouvernement spirituel étaient délégués aux supérieurs religieux. Le P. Vaqueiro, Franciscain, fut évêque après lui.

NUGNEZ ou plutôt NUNEZ (Le P. Léonard), Jésuite portugais et missionnaire au Brésil, partit pour ce pays au mois d'avril 1549 avec le P. Nobréga (*voy.* ce nom) et d'autres religieux du même ordre. — Après avoir contribué à former les premiers établissements de Bahia et du Calvaire, il fut envoyé à Saint-Vincent avec le Fr. Jacques de Saint-Jacques. Il prenait plus particulièrement soin des esclaves, et c'est lui qui eut le bonheur de faire sentir ses torts à Pierre Corréa, Portugais qui faisait profession de réduire des Indiens en esclavage pour les vendre. — *Voy.* Correa.

NUGNES (Le P. Nicolas), Jésuite portugais ou espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle en Océanie, et un des premiers apôtres de son ordre. — Saint François Xavier, revenant des îles Moluques à Malacca, au mois de juillet 1547, trouva dans cette ville les PP. Ribera, Nugnès et Beyva qu'il envoya aux îles qu'il venait d'évangéliser.

NUGNEZ (Pierre), Jésuite espagnol et compagnon d'apostolat du P. Azevedo avec lequel il fut mis à mort par les hérétiques, ainsi que quarante autres Jésuites embarqués sur le *Saint-Jacques* pour les missions du Brésil. — *Voy.* Alvaro.

NUGNEZ (Le P. Jean Barreto), prélat espagnol ou portugais, de l'ordre des Jésuites, missionnaire en Afrique et patriarche d'Ethiopie au XVI^e^ siècle. — Il fut un des premiers disciples de saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie. D'abord on l'employa pendant plusieurs années dans la Barbarie (Maroc et Alger) à travailler à la délivrance des esclaves et à la conversion de renégats. De là il fit un voyage à Lisbonne pour chercher de quoi racheter les Chrétiens que le roi d'Alger avait enlevés au roi de Fez en le chassant de son royaume. C'est dans la capitale du Portugal qu'il apprit que son supérieur l'avait désigné pour être patriarche d'Ethiopie. Tous les saints ont toujours eu de l'éloignement pour les dignités. A la nouvelle de sa nomination le P. Nugnez éperdu écrivit fortement à Rome pour détourner le coup et protesta qu'il ne refusait point la mission d'Ethiopie, mais qu'il aimerait mieux, si la chose dépendait de lui, passer le reste de ses jours à la chaîne avec les esclaves de Barbarie que d'accepter la dignité épiscopale. Il conjurait ensuite saint Ignace de ménager sa faiblesse et lui demandait dans le cas où la décision serait irrévocablement prise de lui envoyer du moins sa volonté par écrit, afin qu'un ordre signé de sa main le consolât et le soutînt dans les rencontres.

Le pape Paul III (1534-1549) avait déjà au commencement de son pontificat institué un patriarche latin pour l'Ethiopie, et il l'avait fait à la prière de David III empereur de ce pays (1508-1540). Jean Bermudez, c'est le nom du prélat, avait le titre de patriarche d'A-

lexandrie et il devait succéder dans le gouvernement de l'Eglise abyssine à l'évêque Marc envoyé par le patriarche des Coptes d'Egypte. Mais Claudius, fils et successeur de David (1540-1559), après avoir maltraité Bermudez, l'obligea à quitter le pays; et par une contradiction singulière, ce monarque, qui était schismatique obstiné, demanda dans le même temps au Saint-Siége et au roi de Portugal un patriarche et des évêques. Jean III s'adressa à saint Ignace de Loyola et lui demanda des religieux de sa compagnie pour cette nouvelle mission. C'est alors que le P. Nugnez fut désigné et institué par le pape Jules III (1550-1555) du vivant de Bermudez, qui mourut à Lisbonne en 1575, et qui était exilé de l'Abyssinie depuis plus de vingt ans. On donna au P. Nugnez deux coadjuteurs, le P. Oviédo, évêque d'Hiérapolis, et le P. Carnéro, évêque de Nicée, l'un et l'autre Jésuites. Dix autres religieux de la même société leur furent adjoints: c'étaient les PP. Gonzalez, Pascal et Alphonse Lopez, qui tous trois moururent de faim dans une île déserte; les PP. Antoine et Emmanuel Fernandez, le P. Gualdanez qui fut massacré par les Turcs, le P. Cardoso, qui fut assassiné en 1574 par des voleurs, dans un bois; le P. Lobo, qui poursuivit le cours de son apostolat jusqu'en 1596.

Le P. Nugnez fut sacré à Lisbonne, ainsi que le P. Oviédo, et ils partirent ensuite pour les Indes avec le P. de Mesquita. Le P. Carnéro évêque élu de Nicée, qui fut sacré à Goa, s'était embarqué auparavant avec les neuf autres Jésuites. Lorsque le patriarche arriva à Goa, le clergé de cette ville fut unanimement d'avis qu'il ne devait pas exposer la dignité dont il était revêtu aux outrages d'une nation hérétique et schismatique. Il resta donc à Goa tandis que le P. Oviédo se rendit en Abyssinie avec cinq autres religieux pour lui préparer les voies. Il eurent beaucoup à souffrir de la part de Claudius, mais surtout sous le règne de Ménas, 1559-1563, prince cruel et fanatique qui les persécuta d'une manière odieuse. Pendant ce temps le P Nugnez, retiré dans le collége de la compagnie à Goa, y vivait en simple religieux, ne se faisant remarquer que par sa profonde humilité et sa parfaite obéissance à la volonté des supérieurs. C'est ainsi qu'il termina saintement sa vie dans les exercices de piété, le 22 décembre 1562, sans avoir jamais mis le pied en Abyssinie. A sa mort le titre de patriarche passa au P. Oviédo qui selon les dispositions prises par le Saint-Siége, avait le titre de coadjuteur avec future succession.

Jean Bermudez, exilé d'Ethiopie, arriva à Goa en 1556. Le P. Nugnez, qui venait d'Europe, se trouva en même temps dans cette ville. Comme il portait le titre de patriarche d'Ethiopie, Bermudez lui en contesta la légimitité, et il se disposait à se pourvoir judiciairement devant un tribunal ecclésiastique: L'Ethiopie, dis-aitil, lui était confiée depuis plusieurs années; le pape Paul III l'en avait chargé. Le P. Nugnez, loin de vouloir plaider pour conserver une dignité qui lui était d'un poids insupportable, regardait comme un grand bonheur d'avoir trouvé quelqu'un qui, en la réclamant, l'en délivrait. Il écrivit à saint Ignace une lettre remplie d'allégresse, le priant instamment d'agir auprès du Pape pour que, délivré de ce fardeau, on ne lui en imposât pas d'autre. Il ajoutait qu'il était prêt à traverser les mers pour aller se prosterner aux pieds du Souverain Pontife et le conjurer de ne plus le charger du salut de tant d'âmes au péril de la sienne propre.

Mais de fait il se trouvait être le légitime patriarche d'Ethiopie, et il fut bien obligé de courber la tête. Bermudez n'avait été institué et n'était reconnu par l'Eglise romaine qu'en qualité de patriarche latin d'Alexandrie, avec la charge spirituelle sans doute des Portugais qui vivaient en Ethiopie; quant à cette dernière Eglise (composée d'indigènes abyssins), s'il en cumulait le gouvernement, ayant succédé à l'évêque copte Marc, c'était par la volonté de l'empereur David, qui mourut avant d'avoir pu réaliser complétement son projet. Le Souverain Pontife n'était point intervenu dans cette question de discipline intérieure d'une Eglise orientale, et Claudius, fils et successeur de Ménas, n'ayant pas jugé à propos de suivre les vues de son père, n'avait point reconnu Bermudez pour évêque d'Axum ou d'Ethiopie; il avait demandé un autre évêque égyptien au patriarche copte d'Alexandrie; puis il en avait demandé un nouveau au Pape, et cette fois le Souverain Pontife, en instituant le P. Nugnez, l'avait vraiment fait patriarche d'Ethiopie et non d'Alexandrie, puisque ce dernier siége n'était pas vacant.

NUGNEZ (Le P. Jean), Jésuite, fut envoyé à Ceuta en 1548 avec le P. Gonzalès par le P. Simon Rodriguez, sous-provincial, à la demande du gouverneur de la même ville de Ceuta, qui était alors le chef-lieu des possessions portugaises dans le nord de l'Afrique. — Les habitants chrétiens y étaient tombés dans une effroyable corruption de mœurs. Par le ministère des deux Jésuites la ville fut, au témoignage du gouverneur, totalement transformée, et le spectacle de la dissolution fit place à une régularité presque semblable à celle des communautés religieuses. De là les missionnaires se rendirent à Tétouan, ville musulmane et voisine de Ceuta; ils y trouvèrent environ six cents esclaves Chrétiens dont ils rachetèrent une partie, et fortifièrent des consolations de la religion ceux dont ils ne purent rompre les chaînes.

O

OBDA, ancien évêché d'Irlande qui n'existe plus et dont on a peut-être même oublié la position. Du moins il ne se trouve plus dans les auteurs, et il est omis même dans l'His-

toire de l'abbé de Commanville. Il figure ici parce que saint Virgile, missionnaire en Autriche au VIII[e] siècle, en avait amené l'évêque avec lui, et c'est ce prélat qui fit les fonctions pontificales dans le diocèse de Strasbourg durant les deux premières années de l'épiscopat de saint Virgile, qui, ayant été nommé à ce siége, continuait néanmoins de vaquer exclusivement à la prédication.

OBOLE (SAINT), martyr avec deux cent soixante autres Chrétiens, sur les frontières de l'Egypte et de l'Ethiopie. — Ils sont honorés le 14 juillet. Le Martyrologe les cite encore le 25 du même mois, mais ne fait point connaître l'époque à laquelle ils souffrirent. Peut-être était-ce lors de l'invasion musulmane qui fut le signal de la ruine de la religion dans ces malheureuses contrées. — *Voy.* BATALAN.

OCHIA, titre d'évêché au moyen âge. — On en connaît un seul évêque, qui était de l'ordre des Dominicains, et on ne sait autre chose que son nom. Il s'appelait frère Nicolas ou Guillaume. Ce fait est mentionné dans l'*Oriens Christianus* du P. Lequien qui l'a emprunté au P. Pio, Dominicain italien (dans ses *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*). Le P. Pio cite comme autorité Marietta, historien espagnol qui n'existe pas à la bibliothèque Nationale, mais il est difficile de croire que le savant P. Lequien aurait donné place à un fait imaginaire dans son ouvrage si estimé sur l'Orient chrétien. Du reste, c'est lui qui classe Ochia dans le Japon, d'après Baudrand qui était alors un oracle en géographie comme aujourd'hui Malte-Brun ou Balbi. On peut donc admettre la réalité de ce fait, que le Japon a été évangelisé au XIV[e] siècle par les Dominicains comme la Chine l'était alors par les Franciscains. Ces missionnaires, partis de Rome ou de l'Europe occidentale, traversaient à pied toute l'Europe orientale et cette épouvantable distance qui sépare les monts Ourals ou l'Euphrate de la mer Jaune et de la mer Bleue. Aujourd'hui les plus hardis voyageurs anglais n'oseraient songer à une pareille entreprise, et on regarderait comme un fou celui qui la tenterait. Et à une époque où les inimitiés nationales étaient bien plus tranchées qu'aujourd'hui, où les obstacles de toute sorte pullulaient, de pauvres moines sans défense partaient un bâton à la main et se rendaient à l'autre bout du monde! Cela se faisait sans ostentation, et excitait si peu d'enthousiasme qu'on a complétement perdu leur trace: il ne reste d'une entreprise si gigantesque qu'un nom, une date, un fait incertain et ignoré ou dédaigné de tous les historiens. Ni Fleury, ni Rohrbacher n'en ont parlé dans leurs Histoires de l'Eglise; le P. Charlevoix n'en fait aucune mention dans son Histoire du Japon : le P. Lacordaire qui l'aurait cité dans sa Vie de saint Dominique comme tant d'autres travaux des premiers Frères Pêcheurs, n'en parle pas non plus. Il va sans dire que M. Henrion n'en dit pas un mot dans son *Histoire des Missions*. C'est cependant un événement aussi important que curieux! Combien d'autres faits semblables sont restés ensevelis dans la poussière des archives et pourraient être mis en évidence pour l'honneur de l'Eglise et l'édification des fidèles.

ODERIC DE FRIOUL, ou DE PORT-NAON (Le B.), Mineur italien, missionnaire dans l'extrême Orient, naquit à Port-Naon ou plutôt Port-de-None, en Frioul, vers l'an 1286; il entra dès sa tendre jeunesse dans l'ordre des Frères Mineurs, où il se distingua par l'austérité de sa vie et son humilité.

Il maltraitait cruellement sa chair par des cilices et des flagellations, marchait nu-pieds, couvert d'une simple tunique et ne se nourrissait que de pain et d'eau. Il refusa toujours les dignités qu'on lui offrit dans son ordre. Ami de la solitude et de la prière, il obtint de ses supérieurs la permission de mener la vie érémitique, dans laquelle il fit encore de grands progrès en vertu et en sainteté, de sorte qu'il opéra dès lors une foule de conversions et fit même des miracles. Pressé par le désir de gagner des âmes, il sollicita et obtint de ses supérieurs l'autorisation de passer chez les infidèles. C'était vers l'an 1314 et il avait à peu près trente ans. Il traversa probablement par terre la péninsule sud-est de l'Europe, et il vint s'embarquer sur la mer Noire. Ayant pris terre à Trébizonde, il passa dans la grande Arménie, franchit ce pays, puis vint à Tauris et de là à Sultanyeh, résidence d'été du roi mongol de la Perse. Il s'embarqua de nouveau dans ce port pour la côte de Malabar. Il apprit à Tana la mort glorieuse de quatre Frères Mineurs : Thomas de Tolentino, Jacques de Padoue, Pierre de Sienne, Italiens, et Démétrius de Tiflis, Frère lai, Géorgien de nation. Il recueillit celles de leurs reliques qui étaient déposées à Supéra, et les emporta avec lui. Il descendit ensuite vers le sud jusqu'au cap Cormorin. il visita les îles de Ceylan, de Sumatra, de Java, de Bornéo, puis il passa en Chine; l'énumération des difficultés qu'il eut à surmonter pour y arriver peut faire supposer qu'il y pénétra par les contrées marécageuses où se trouve aujourd'hui l'empire Birman; peut-être traversa-t-il le Camboge et le Laos, peut-être le Tong-King. Enfin il entra dans la ville de Zeyton ou Cayton, grande ville située près de l'Océan et nommée Siven-Tcheu par les Chinois; Zeyton est son nom persan. Elle était le siége d'un évêché qui fut successivement occupé par Fr. Gérard, Fr. Pérégrin et Fr. André de Pérouse. Odéric déposa dans cette ville les reliques des martyrs de Tana, puis traversa la Chine du sud au nord et séjourna trois ans à Cambalu ou Pékin. L'empereur tartare qui y régnait, laissait la religion chrétienne fort libre ; il respectait et honorait les missionnaires, était leur bienfaiteur et avait pour eux les plus grands égards. Un jour que Fr. Odéric était assis avec quatre Fr. Mineurs à l'ombre d'un arbre

ou près d'un chemin où l'empereur allait passer, l'un d'eux, qui était évêque, le voyant s'approcher, se leva, revêtit ses habits pontificaux, éleva une croix et se mit à prier pour le souverain en chantant le *Veni Creator*. Koublaï voyant la croix se leva sur son char, ôta son chapeau couvert de perles et baisa le signe du salut. Comme c'est l'usage en Orient qu'on ne s'approche jamais les mains vides d'un supérieur et surtout d'un monarque, Fr. Odéric lui présenta un petit panier de pommes. L'empereur en prit deux dont il mangea l'une, et garda l'autre. C'était le successeur de ce Koublaï qui avait donné une consistance nouvelle à l'institution aulique du *Talé Lama*. Par sa hiérarchie de prêtres et de moines, par ses cérémonies et ses rites, le lamaïsme offre tant de traits de ressemblance avec le catholicisme, que des auteurs ont cru que c'était une Eglise chrétienne dégénérée dans son isolement depuis que saint Thomas l'avait fondée, ou depuis la prédication des missionnaires nestoriens au VI^e^ ou VII^e^ siècle; quelques impies du XVIII^e^ siècle ont émis au contraire l'opinion absurde et ridicule que le catholicisme tirait de là son origine. On peut croire avec plus de raison que Koublaï dans cette institution imita les Chrétiens, soit les hérétiques du rit chaldéen, soit les catholiques latins. Ce prince était indifférent à toutes les religions et pensait qu'au fond elles sont toutes identiques et qu'il n'y a de variation que dans la forme. Une croyance aussi superficielle dénote beaucoup d'ignorance et de légèreté; il est présumable que son frère, qui était à peu près dans les mêmes dispositions politiques, contribuait notablement à lui faire envisager les choses ainsi. Il en résultait, dans tous les cas, un bien relatif : c'est que l'empereur laissait libres toutes les religions; païens, nestoriens, juifs, mahométans, boudhistes, catholiques vivaient en paix dans ses Etats et à sa cour, et cet état de choses, s'il eût duré, aurait certainement tourné au profit de la vérité.

L'empereur engagea Fr. Odéric à retourner en Europe pour y demander des missionnaires. Le saint religieux agréa cette proposition et revint à travers la Tartarie et le Thibet. Il traversa le pays où avait régné Ung-Khan ou Thogrul, monarque chrétien de la secte des nestoriens et même revêtu, dit-on, du sacerdoce, de sorte qu'en Europe il était connu sous le nom de *Prêtre Jean*. Au Thibet, qui était alors soumis au Khan, il trouva des missionnaires de l'ordre des Frères Mineurs, qui chassaient les démons et convertissaient beaucoup d'âmes. Le Fr. Odéric parla de l'Abassi qui demeurait dans la capitale du Thibet : « Ce mot, dit-il, signifie *Pape* dans la langue du pays. C'est le chef de tous les idolâtres, auxquels il distribue, suivant la coutume, les grades et les dignités. On voit que le religieux voyageur parle du Talé-Lama; c'était un Thibétain à qui Koublaï avait donné cette charge en l'entourant de beaucoup d'éclat et d'une certaine puissance même temporelle.

Fr. Odéric termine ainsi le récit de ses voyages : « Moi, frère Odéric de Frioul, j'atteste devant Dieu que toutes les choses que j'ai écrites ici, je les ai vues de mes propres yeux ou je les ai apprises d'un grand nombre d'hommes dignes de foi. J'en ai vu beaucoup d'autres que je n'ai point écrites, parce qu'elles paraîtraient impossibles à nos compatriotes, à moins qu'ils ne les eussent vues comme moi, Prêcheur, dans les terres des infidèles. »

Les historiens qui ont écrit sur le B. Odéric ne disent pas quelle voie il suivit pour revenir en Europe. Reprit-il le même chemin par où il était venu, c'est-à-dire l'Inde, la Perse, Trébizonde, la Bulgarie; ou bien traversa-t-il par terre la Tartarie, pour venir s'embarquer soit sur la mer Noire, soit sur l'Archipel ou la Méditerranée? cette seconde hypothèse me paraît plus plausible. Ce qui est certain, c'est qu'il revint en Italie en 1330 après seize ans de voyages. Les auteurs disent qu'il avait baptisé plus de vingt mille infidèles. Pour lui, il garde un silence absolu à cet égard; son humilité était aussi profonde que ses travaux furent immenses. On est vraiment stupéfait en songeant à de tels résultats et à des pérégrinations qui n'ont pas leur égale. (*Voy.* S. HYACINTHE DE KOUSKI et JOURDAIN CATALANI.) Il est presque impossible aujourd'hui de se faire une idée de la difficulté et de la grandeur de pareilles entreprises. Il faudrait pour cela se reporter toujours au temps où elles ont eu lieu. Alors les communications étaient tellement difficiles qu'il était plus long, plus pénible, plus périlleux à un évêque irlandais, anglais ou polonais de se rendre à Rome qu'aujourd'hui à un missionnaire apostolique d'aller en Amérique, dans l'Inde, en Chine et même en Océanie bientôt. Par conséquent, quels ne devaient pas être les obstacles, les dangers, les longueurs d'un voyage d'Italie au Thibet, à la Chine, aux îles Malaises, aller et retour presque toujours par terre? D'ailleurs les moyens de transport par mer étaient fort imparfaits, d'Ormus à Ceylan, de Ceylan à Java, de Bornéo à la Chine, etc. On manque maintenant de comparaison pour apprécier de pareilles courses. Les voyages de Fr. Odéric me semblent plus merveilleux que celui d'un missionnaire qui aujourd'hui partirait de la ville du Cap, remonterait directement au nord dans l'Intérieur des terres, traverserait l'Afrique et reviendrait à Alger ou à Tunis en passant près du lac Tchad et en visitant un grand nombre de royaumes à droite et à gauche de sa route. Or, on n'a jamais fait ce trajet. On n'essaye pas de l'entreprendre; ce serait, je ne dirai pas impossible, mais extravagant; la réussite passerait pour fabuleuse; on n'a même jamais été par terre du Congo à l'Abyssinie, de la Sénégambie au Mozambique : le plus grand obstacle est l'état social des peuples de ces contrées. Je crois que celui des pays parcourus par Fr. Odéric au moyen âge n'était pas plus rassurant. (*Voy.* PAUL DE

Hongrie.) Les Tartares massacraient quelquefois les missionnaires par centaines. Qui sait combien de Franciscains et de Dominicains ont été alors et dans les mêmes circonstances assommés, brûlés vifs, écorchés, mangés, ou sont morts de faim, du climat, sous la dent des bêtes? Les noms et les souffrances d'un petit nombre d'entre eux sont parvenus jusqu'à nous, mais on peut facilement se figurer le sort réservé à cet essaim de missionnaires qui, pendant les XIII^e^ et XIV^e^ siècles, fouillaient tout l'ancien monde et allaient chercher dans les pays les plus reculés et chez des nations barbares et ignorées, des âmes pour les conquérir à Jésus-Christ, leur bon maître. Nous voyons que sur sept évêques envoyés à Fr. Jean de Montecorvino, il en perdit trois en route : on le sait par hasard: deux lignes d'une lettre de Fr. André de Pérouse, évêque de Zeyton, nous l'ont révélé : « Fr. Nicolas de Banthéra, dit-il, Fr. Andruce d'Assise et un autre évêque sont morts à l'entrée de l'Inde inférieure dans un pays très-cruel où plusieurs autres sont morts et enterrés. Donné à Zeyton (Chine) l'an 1326, au mois de janvier; adressé au Frère gardien du couvent des Mineurs de S. François à Pérouse (Italie). » Il serait important pour la gloire de Jésus-Christ et l'honneur de sa sainte épouse l'Eglise romaine, d'exhumer des vieilles chroniques et des archives poudreuses des couvents, tant de si grands et de si beaux dévouements ignorés ou méprisés par un sot orgueil qui nous fait dédaigner le moyen âge. Les hommes de ce temps-là, il faut en convenir, nous valaient bien sous beaucoup de rapports. Nous avons peine à entretenir ces belles cathédrales qu'ils ont semées par le monde chrétien, et nous ne savons plus ou ne pouvons plus en faire de pareilles, même en les copiant simplement; nos professeurs de théologie ne font pas souvent des ouvrages comme la *Somme* de saint Thomas; nos encéclopédistes se mettent une centaine pour composer autant d'ouvrages que Raymond Lulle. (*Voy.* Lulle). Park et Caillé, qu'on a tant exaltés pour leurs voyages en Afrique, valent-ils en conscience Marc-Pol? Quels philosophes avons-nous aujourd'hui qui approfondissent la logique, la métaphysique, la théodicée comme Scot, Bacon, Albert le Grand, Vincent de Beauvais, Alexandre de Halès, saint Bonaventure? Existe-t-il des essaims de prédicateurs qui remuent le monde comme les enfants de saint Dominique et de saint François le faisaient alors? Le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, *l'Imitation de Jésus-Christ*, appartient au moyen âge et son sublime auteur, outre l'honneur incomparable de le faire, a eu le mérite encore plus grand de se dérober à la gloire. Notre siècle de boutiques, de réclames et d'admiration mutuelle produit-il tant de génie et de vertu?

Quant au grand homme et au saint religieux qui nous occupe, revenu à Pise après seize ans de voyages incomparables, de travaux héroïques et d'immenses succès, il allait s'embarquer pour la France et venir à Avignon rendre compte au Pape de l'état de l'Orient et demander pour la Tartarie cinquante Frères Mineurs de diverses provinces, qui voudraient s'y rendre avec lui : mais il fut atteint d'une grande maladie qui l'obligea de retourner dans le Frioul pour y respirer l'air natal. Il dicta par l'ordre de ses supérieurs le résumé de son voyage à Guillaume de Solagna et mourut le 14 janvier 1331. On lui attribue plusieurs miracles de son vivant et après sa mort, et il est honoré comme saint dans l'ancien patriarcat d'Aquilée (diocèses d'Udine, Venise, etc.).

L'itinéraire de cet apôtre de la foi est le même que celui de Jean de Mandeville, voyageur anglais (1327-1360), qui copie des pages entières de la Relation du religieux italien, et dont les observations, quand il ne les copie pas, ont toujours pour objet les mêmes particularités.

O' DONNELL, prêtre irlandais, du collége de Tous-Les-Saints, près de Dublin. — Il est parti en 1849 pour la mission de Madras (Indoustan) avec un confrère et condisciple M. Mac Glue. Le vicariat apostolique de Madras est dirigé par M. Fennelly, Irlandais aussi, évêque de Castorie *in partibus*. On en a démembré naguère le vicariat apostolique de Vizagapatam, confié à la société de Saint-François de Sales d'Annecy (Savoie), et la mission d'Hyderabad, gouvernée par M. Murphy, autre prélat irlandais, évêque de Philadelphie *in partibus* et coadjuteur de M. Fennelly. Avant cette division, la mission était immense et comprenait plus de cent mille catholiques, avec autant de Chrétiens engagés dans le malheureux schisme de Goa. Ce sont presque tous des Indous, et il paraît que malheureusement les soins des missionnaires anglais s'adressent plutôt au petit nombre de Chrétiens européens qui sont dans le pays.

ODULPHE (Saint), prêtre français, missionnaire dans les Pays-Bas au IX^e^ siècle. — Dès son enfance, il se distingua par la pureté de sa vie et par ses progrès dans les lettres et la vertu. Après son ordination sacerdotale, on le fit curé d'Orescoth dans le Brabant. Ensuite il se joignit à l'illustre missionnaire saint Frédéric, évêque d'Utrecht, pour travailler, conjointement avec lui, à la réformation des mœurs des Frisons (Hollandais actuels). Il est étonnant combien il eut à souffrir et jusqu'à quel point il porta la pratique de la douceur, de la patience et de la charité. La contemplation et la prière le soutenaient au milieu de ses fatigues et de ses peines. Dans sa vieillesse, il se fixa à Utrecht, dont il était chanoine. Jamais il ne voulut relâcher de ses exercices; le jeûne, les veilles et autres semblables austérités paraissaient ranimer ses forces. Il redoublait de ferveur et de vigilance à mesure qu'il approchait de sa fin, craignant toujours de perdre la couronne pour laquelle il combattait. A ses derniers moments, il exhorta ses frères à vivre saintement, se recommanda à leurs prières et leur promit de se souvenir d'eux devant

le Seigneur. On ignore la date de sa mort. L'Eglise honore sa mémoire le 12 juin.

O' FLANAGHAN, prêtre irlandais, missionnaire en Amérique aux Etats-Unis. — Il est sorti du séminaire des Missions-Etrangères de Dublin en 1846, et s'est rendu dans le diocèse de Vincennes (république de l'Indiana) avec un confrère, M. Murphy. Pendant la même année, quatre autres prêtres formés dans cette maison se sont rendus à la Nouvelle-Ecosse, à la Guyane anglaise ou en Australie. Ce sont M. Walsh, envoyé à Halifax ; M. Lordan et M. O' Brien, à Demerary, et M. Mac Ginty, à Sydney.

O' HAGAN (Jacques), ecclésiastique irlandais, sorti en 1850 du séminaire de Drum-Condra pour la mission de Calcutta (Bengale-Indoustan), avec un étudiant du même établissement, M. Jean Hoyne, envoyé à la même destination. M. O' Hagan n'était encore que dans les ordres mineurs lors de son départ, et il a sans doute été promu au sacerdoce sur le lieu même de la mission par Mgr Carew ou Mgr Oliffe.

OJEDA ou OGEDA (le P. Jean), Dominicain espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines. — Il s'y rendit en 1586 par la voie du Mexique. D'autres Frères Prêcheurs, au nombre de plus de vingt-cinq, y furent envoyés en même temps sous la direction du P. Jean de Castro, vicaire général. Ils formèrent une nouvelle province de l'ordre sous le nom de Saint-Rosaire et convertirent un très-grand nombre d'indigènes. Mais on ne sait rien de particulier sur le P. Ojéda. (*Voy.* Dominique de Salazar, Jean Chrysostome de Séville, Benavidès.)

O' LEARY (Le P. Arthur), Capucin irlandais du XVIII^e^ siècle, missionnaire dans sa patrie. — Il naquit à Cork, fit ses études au collége de Saint-Malo et y embrassa l'ordre des Capucins, après quoi il fut chapelain d'un régiment irlandais au service de la France. S'étant dégoûté de cette place, il retourna dans son pays, y exerça le ministère apostolique, publia des ouvrages pour la défense de la religion et pour exhorter les catholiques à rester fidèlement attachés au gouvernement établi. Cette conduite lui fit des amis même parmi les protestants. Vers 1789, il alla se fixer à Londres et y exerça le ministère. En 1800, il y prononça, dans la chapelle catholique de la place Soho, l'oraison funèbre du pape Pie VI devant un grand concours de la noblesse française et étrangère. Il mourut le 8 janvier 1812, laissant plusieurs ouvrages estimés.

OLENA ou OLENE, petite ville de Grèce dans le Poloponèse. — Elle était située sur le Pirus, à une lieue de la mer Ionienne, entre Patras et le cap Araxus. C'est aujourd'hui un bourg nommé Caminitza. Olène a eu au moyen âge des évêques catholiques, parmi lesquels on connaît les suivants :

1. Guillaume, moine français de l'ordre de Cluni. Il était de Pontoise et devint abbé de son ordre. Nommé évêque d'Olène en 1250, il mourut en 1263.

2. Un autre prélat, dont on ignore le nom, occupait ce siége en 1278 sous le pape Nicolas III.

3. En 1311, le pape Clément V écrivait à un évêque d'Olène, au sujet de l'abolition des Templiers ; son nom n'est pas non plus cité.

4. Nicolas, transféré en 1334 à l'Eglise d'Avellino (Italie méridionale).

5. Jean, Cistercien, nommé en 1334.

6. Pierre (Fr. Pierre Nicolai), Prêcheur, nommé en 1391. Il mourut ou fut transféré à un autre siége ou donna sa démission peu de temps après, car au mois d'août 1591 le pape Boniface IX lui donna pour successeur

7. Antoine, de Macerata, Augustin.

8. Théodore (Fr.), Chrysonergi, Prêcheur grec, de Constantinople. Il siégeait en 1421.

Il y a ensuite plus de deux siècles et demi pendant lesquels on ne trouve aucun évêque d'Olène jusqu'à

9. Raymond (le P. Raymond Lizoli), Dominicain italien, de Milan, et vicaire apostolique dans les missions de la Chine. Il devint évêque d'Olène en 1696.

Le titre d'Olène est toujours conservé dans l'Eglise catholique. M. Portier, de Lyon, évêque de Mobile aux Etats-Unis d'Amérique, portait le titre d'évêque d'Olène, lorsqu'il était vicaire apostolique des Florides. Ensuite M. Thomas Griffith, Anglais, a été institué évêque d'Olène en 1833, et coadjuteur du vicaire apostolique de Londres. Il est lui-même devenu vicaire apostolique de cette ville, et est mort il y a quelques années. C'est aujourd'hui M. Neyret, Savoyard, vicaire apostolique de Vizagapatam dans l'Indoustan, qui est évêque d'Olène depuis le 31 mars 1849. Cette Eglise était sous la métropole de Patras. S'il y a aujourd'hui quelques catholiques à Caminitza, ce qui est fort douteux, ils sont sous le gouvernement spirituel de M. Alberti, évêque de Syra dans l'Archipel, et délégué apostolique pour les missions de la Grèce continentale.

OLIVIER, prêtre français du diocèse de Nantes, missionnaire en Amérique au commencement du XIX^e^ siècle. — Il exerçait le ministère apostolique en 1803 sur les bords du Mississipi ; sa résidence était à la Prairie du Rocher, village des Illinois ; il desservait en outre Kaskaskias, Cahokia, Saint-Louis du Missouri, Sainte-Geneviève, etc. C'était alors un vieillard vénérable.

O' MALLEY (Jean), prêtre irlandais, missionnaire dans l'Amérique du Sud. — Il est sorti du séminaire des Missions-Etrangères de Dublin et s'est rendu en 1843 dans la Guyane anglaise, à Démérari.

ONESIPHORE (Saint), disciple des apôtres et sans doute leur coopérateur dans l'œuvre de la diffusion de l'Evangile. — Saint Paul en fait mention dans sa *Lettre à Timothée*. Le Martyrologe romain rapporte que saint Onésiphore, après avoir été cruellement flagellé, termina sa vie par un supplice horrible : on l'attacha à des chevaux fougueux qui le traînèrent jusqu'au moment où il rendit son âme à Dieu. On l'honore le 6 septembre.

ORASI-CHRISTOS, prêtre abyssin catholique, missionnaire dans sa patrie au XVII^e^ siècle. — Il était du monastère de Debra-Oré, et il fut converti à la foi sans doute par les Jésuites qui évangélisaient l'Abyssinie sous le règne de Socinios (1605-1632), empereur catholique. Facilidas, fils et successeur de ce monarque (1632-1665), fut un apostat et un persécuteur qui exila le patriarche et les missionnaires, fit mettre à mort ceux qui étaient restés secrètement dans le pays et détruisit la véritable religion dans ses États. En 1640, lorsque les derniers Jésuites (les PP. Cardeira et de Santa-Croce) furent pendus et assommés à coups de pierres, il ne resta plus pour administrer les fidèles abyssins, les consoler, les fortifier contre la persécution, qu'un petit nombre de prêtres indigènes et portugais sous la conduite de M. Nogueira, vicaire général du patriarche Mendez, exilé dans l'Inde. Orasi-Christos était un de ces héroïques confesseurs. On ne saurait exprimer tout ce qu'ils eurent à souffrir. Nus, mourant de faim, dénués de tout, ils étaient continuellement sur le point d'être égorgés, comme ils le furent presque tous. On n'a pas de détail plus particulier sur leurs travaux, leurs douleurs, l'époque et le lieu de leur mort. Il paraît qu'Orasi-Christos n'existait plus en 1649, car il n'est pas fait mention de lui dans une lettre que M. Nogueira écrivit alors à son évêque. Ce vicaire général fut pris et pendu quatre ans après.

ORIENCE, vulgairement ORENS (SAINT), évêque d'Auch au IV^e^ siècle. — On ne sait presque rien de sa vie, sinon que pendant environ quarante ans qu'il gouverna l'Eglise d'Auch (323-364), il travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des Ariens et à celle des idolâtres qui habitaient au pied des Pyrénées. Il eut à souffrir dans un ministère si difficile bien des peines et des persécutions qui firent éclater l'amour dont il était embrasé pour Jésus-Christ. Son culte a toujours été fort célèbre dans la ville d'Auch qui l'honore le 1^er^ mai parmi ses patrons, et qui gardait autrefois son corps dans le monastère de son nom (Saint-Orens).

ORIOL (Le B. JOSEPH), prêtre séculier espagnol du XVII^e^ siècle. — Il naquit à Barcelone (Catalogne) le 23 novembre 1650. Son père était fabricant d'étoffes de soie ; il mourut lorsque le petit Joseph n'avait encore que quelques années. Sa mère se remaria à un homme de mérite et pieux, nommé Dominique Pujolar qui prit le plus grand soin de l'éducation de son beau-fils. A une vive ardeur pour l'étude, bien rare dans les jeunes gens de son âge, Joseph joignait une piété exemplaire et il fut ordonné prêtre en 1676 à l'âge de 26 ans. Il entra alors en qualité de précepteur chez un général nommé Gasnéri. Après avoir passé neuf ans dans la maison de ce seigneur, il se rendit à Rome en habit de pèlerin et célébra les saints mystères aux tombeaux des saints apôtres. Revenu dans sa patrie, il y vécut dans la retraite, les austérités, la prière et dans une union continuelle avec Dieu. Pendant plus de vingt ans il ne vécut que de pain et d'eau, en y ajoutant les jours de fête quelques herbes sauvages crues ou bouillies sans aucun assaisonnement. Jamais il ne donnait plus de quatre heures au sommeil, mais il s'occupait avec ardeur du salut de son prochain, instruisant les pauvres et formant à la pratique d'une haute vertu ceux d'entre eux qui montraient de bonnes dispositions. En 1693, étant âgé de 43 ans, il voulut se consacrer aux missions du Japon dans l'espoir d'y remporter la palme du martyre; mais une maladie dangereuse l'arrêta en chemin et le força de revenir à Barcelone, où il mourut neuf ans après, le 22 mars 1702. Le pape Pie VII l'a mis au nombre des bienheureux le 5 septembre 1806. De son vivant Joseph Oriol faisait une multitude de miracles; les malades arrivaient par troupes à de certaines heures dans une église désignée par lui ; là, en présence d'une foule de Chrétiens, il les guérissait.

La Vie de ce saint prêtre a été écrite en italien par le P. Masden, ex-Jésuite espagnol; Rome, 1805, un volume in-4.

ORMUS, Petite île d'Asie dans le golfe Persique, près des côtes de la Perse et en particulier de la province de Laristan ; elle est située à une petite distance de la ville de Bender-Abassi. — Le détroit d'Ormus, auquel elle donne son nom, est un peu plus à l'orient. Elle est stérile et produit à peine assez d'herbe pour nourrir quelques chèvres. Il y a une vingtaine de familles qui vivent de la pêche et n'ont à boire que de l'eau de pluie recueillie dans des citernes.

Ce rocher a été autrefois un lieu opulent par la pêche des perles : au moyen âge il appartenait à un petit sultan fort riche. Le grand Albuquerque s'empara d'Ormus en 1514 et les Portugais le gardèrent plus de cent ans : c'est l'époque de sa splendeur ; c'était un poste important sous le rapport commercial, maritime et politique, comme Macao par rapport à la Chine, comme aujourd'hui Hong-Kong près de Canton, Gibraltar en Espagne et Helgoland en Allemagne.

Ormus était également une station pour les ouvriers apostoliques ; elle fut le théâtre des travaux du P. Barzée Jésuite et de beaucoup d'autres missionnaires qui de là faisaient des tentatives de propagande sur les contrées voisines. Cependant le fanatisme mahométan des peuples arabes et persans devait interdire tout espoir de succès, malgré la terreur répandue par les armes portugaises dans tout l'Orient. Quoi qu'il en soit, Ormus joue un grand rôle dans les relations des missions au XVI^e^ siècle.

En 1622 ou 1623 le roi de Perse Cha-Abbas, aidé des Anglais, enleva cet îlot aux Chrétiens. Aujourd'hui il appartient au roi arabe de Mascate qui y tient une garnison de deux cents soldats ; mais la Perse conserve toujours un droit de suzeraineté. Du reste la pêche des perles n'y a plus aucune importance. On dit qu'Ormus est convoité par l'Angleterre. Il est essentiel que cette puissance ait auprès de chaque contrée un rocher inexpugnable qui serve de nid pour ses contrebandiers ou de

refuge pour ses vaisseaux et de point d'appui à son influence.

ORONTE (Saint), martyr en Ethiopie, est cité dans le Martyrologe, le 3 septembre, avec les saints Raurava, Saul et Sauve, martyrs aussi dans la même contrée.

ORSI (Le P. Sebastien d'), Jésuite italien, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle.—On ne connaît guère qu'une circonstance de sa vie. Lorsqu'éclata la persécution de 1615, excitée par le mandarin Kio-Tchin, le P. Longobardi, successeur du P. Ricci, et supérieur général des Jésuites de Chine, accourut de Nankin à Pékin avec le P. Aleni et s'efforça de faire parvenir à l'empereur un mémoire en faveur de la religion. Les P. Pantoja et d'Orsi le secondaient; mais toutes leurs peines furent inutiles, les missionnaires furent exilés, quelques-uns même horriblement maltraités. (*Voy.* Vagnon.) Il y en eut qui restèrent en se cachant. Vers l'an 1623 ou 1625, l'empereur les rappela parce que leurs talents pouvaient lui être utiles dans le péril pressant où les invasions des Tartares commençaient à mettre ses Etats. Les auteurs n'entrent dans aucun détail sur les travaux apostoliques et la mort du P. d'Orsi.

ORTEGUILLA, Indien américain de la côte de Cumana. — Il avait été domestique au couvent des Franciscains de la Nouvelle-Tolède, et lors de la destruction de cet établissement en 1520, il fut le plus acharné à demander la mort d'un religieux qui n'avait pu échapper par la fuite. C'était le Fr. Dominique. Ce missionnaire fut assommé, traîné la corde au cou, et son cadavre subit mille outrages. Ortéguilla, dont l'influence avait beaucoup contribué à décider le sort du religieux, le dépouilla de sa robe et s'en revêtit pendant plusieurs jours. — (*Voy.* Dominique).

ORTHOSIADE ou ORTHOSIE, ville épiscopale de Phénicie sous la métropole de Tyr, était située près d'Arade et du fleuve Eleuthère. On la nomme aujourd'hui Tortosa. — Elle a eu au moyen âge deux évêques latins. On en connaît un nommé Fr. Arnaud, Mineur, nommé par le pape Clément VI en 1345. Il y a en Carie une autre Orthosie, qui était aussi évêché, mais elle n'a pas eu de prélats du rite latin; aussi je crois que c'est le titre de la première qui a été conservé dans l'Eglise catholique. Il était possédé naguère par M. Viard, prêtre français de la société de Marie et missionnaire en Océanie. Ce religieux ayant été nommé coadjuteur du vicaire apostolique de la Nouvelle-Zélande sous le titre d'évêque d'Orthosie *in partibus*, a ensuite été institué premier évêque de Port-Nicholson; c'est un siége érigé récemment dans la même île de la Nouvelle-Zélande, que l'émigration anglaise envahit rapidement en détruisant la population indienne, comme les Espagnols ont fait à Haïti au XV^e^ siècle et au commencement du XVI^e^.

OSIAS (Saint), confesseur en Abyssinie. — Il est honoré le 18 novembre, et son nom se trouve au Martyrologe après celui de saint Alphée avec ses compagnons.— *Voy.* Alphée.

OSTE (Edouard), prêtre belge du diocèse de Gand, missionnaire dans le sud de l'Afrique, partie orientale de la colonie du cap de Bonne-Espérance. — Il est parti pour ce pays en 1849 à la suite de M. Devereux qui venait d'en être institué vicaire apostolique sous le titre d'évêque de Panéade. Ce prélat emmenait en outre cinq autres missionnaires, dont deux Prémontrés et six Sœurs de l'Assomption. M. Oste est désigné avec le titre d'instituteur : il exerçait peut-être cette modeste et honorable profession dans la Flandre sa patrie, ou bien il se proposait de s'y consacrer au cap de Bonne-Espérance. C'est un genre de dévouement bien méritant et bien fructueux qui anime les maîtres d'école vraiment chrétiens ; certains esprits peuvent regarder cela en pitié comme une petite chose, mais on ne saurait disconvenir qu'il faut un genre de courage peu commun pour embrasser une carrière aussi aride dans le seul but de jeter la bonne semence en de jeunes cœurs. C'est le but qui ennoblit et épure la tâche : quelque rebutant que soit un métier, s'il mène à la fortune ou aux honneurs, il n'y a pas de dévouement à s'y appliquer; mais il n'en n'est point ainsi dans le cas présent, et l'homme à propos de qui sont faites ces réflexions n'a pas pour le soutenir des espérances humaines fort brillantes. Quitter tout, renoncer aux douceurs de son pays pour aller à l'autre bout du monde inculquer à des enfants les éléments des lettres et de la religion ! quels trésors de dévouement Dieu ne voit-il pas dans le cœur de bien des personnes modestes et profondement ignorées!—*Voy.* Van Cauvelaert et Dubois.

OTHON (Saint), Fr. Mineur, fut en 1219 envoyé par saint François d'Assise avec saint Bérard et d'autres missionnaires de son ordre, annoncer la foi aux musulmans de l'Occident. — Après avoir prêché à Séville, puis à Maroc; après avoir souffert de cruels supplices dans cette dernière ville, ils furent conduits devant le souverain. Ce prince leur avait pardonné déjà deux fois leur zèle, qui était un crime grave à ses yeux. Pendant qu'on les conduisait chargés de chaînes, un musulman les exhorta à renoncer à Jésus-Christ pour embrasser la loi de Mahomet. Fr. Othon, à cette proposition, cracha contre terre, afin de montrer son horreur pour l'apostasie. Cette conduite courageuse lui valut un soufflet; suivant le conseil de Jésus-Christ, il tendit l'autre joue et pria Dieu de pardonner à cet homme qui lui faisait du mal. Après avoir résisté aux tourments et aux caresses, aux séductions du souverain et aux tortures des bourreaux, ils furent décapités par le roi lui-même, le 16 janvier 1220. Ils ont été canonisés en 1481 par le pape Sixte IV. — *Voy.* Bérard.

OTTAVIANI (Le P. François), Jésuite italien, missionnaire à la fin du XVII^e^ siècle dans le Levant et en particulier dans l'île de Chio. — Cette ville ayant été surprise par les Vénitiens en 1694, puis abandonnée par eux

l'année suivante, les Turcs voulurent y abolir la religion catholique; ils démolirent ou aliénèrent les églises, proscrivirent le clergé et prohibèrent, sous peine de mort, l'exercice du culte latin. La protection de la France sauva l'île du schisme. Un vice-consul y fut établi, avec un Jésuite pour chapelain; c'était le P. Martin. Tous les catholiques de l'île accoururent à son église pour recevoir les secours et les consolations de la religion. De cinq confrères qu'il appela pour le seconder, deux, le P. Ottaviani et le P. Albertin, succombèrent au travail et à l'excès des fatigues que ce ministère leur faisait essuyer, car ils étaient les seuls prêtres latins de l'île pour six ou sept mille fidèles. La mort du P. Ottaviani et de son compagnon doit être rapportée aux premières années du XVIII^e^ siècle (1700 à 1705). On ne sait rien autre chose sur leur carrière apostolique.

OTTOBONI (Le CARDINAL MARC), prélat italien du XVII^e^ siècle. — Il était de Venise; il naquit en 1610, devint évêque de Brescia, puis de Frascati, cardinal et préfet de la Propagande. Il exerçait cette charge importante lorsque le P. Navarrette, Dominicain espagnol et missionnaire en Chine, vint à Rome, en 1673, rendre compte de l'affligeante division qui existait entre les missionnaires au sujet des cérémonies chinoises, tour à tour condamnées ou tolérées par le Saint-Siége, suivant les exposés contradictoires qu'on lui en avait faits. Le cardinal Ottoboni fut d'avis qu'il fallait envoyer en Chine un chef de toute la mission, avec le caractère épiscopal et une grande autorité, afin d'apaiser les troubles et de ramener l'uniformité, l'entente et la bonne harmonie entre tous les ouvriers apostoliques. Ce plan était excellent; mais le choix du P. Navarrette, que le préfet de la Propagande proposait pour exercer cette commission, n'était pas aussi heureux et aussi habile. Le P. Navarrette, engagé dans ces discussions et d'un caractère trop éloigné de la modération, n'aurait pas eu l'indépendance et le tact nécessaires pour concilier les esprits. Il refusa et fit bien. La dispute sur les cérémonies chinoises dura encore bien longtemps, parce qu'on tarda trop à exécuter l'idée du cardinal Ottoboni. Ce n'est que longtemps après que le Saint-Siége envoya successivement deux légats en Chine, M. de Tournon et M. Mezzabarba, et le pape Benoît XIV termina enfin cette affaire en 1740, en condamnant les cérémonies chinoises.

Le cardinal Ottoboni fut élu pape, en 1689, prit le nom d'Alexandre VIII, et mourut, en 1691, après quinze mois de pontificat.

OTTOMAN ou OSMAN (Le PRINCE), appelé en religion le P. Dominique de Saint-Thomas, Dominicain turc du XVII^e^ siècle et membre de la famille impériale qui règne à Constantinople. — Il naquit dans cette ville, le 2 janvier 1642. Son père était le sultan Ibrahim, qui gouverna l'empire ottoman de 1640 à 1649, et sa mère, nommée Zafira, était une des femmes du sérail. Ce monarque avait promis avec serment qu'il regarderait le premier enfant accordé à ses vœux comme un don du ciel, consacré au prophète, et qu'il l'enverrait circoncire à la Mecque, avec des présents dignes d'un empereur. Osman étant son premier-né, dut être envoyé en Arabie pour accomplir le vœu d'Ibrahim. En 1644, on l'embarqua à Constantinople pour Alexandrie avec Zafira, sa mère, sur *la Grande Sultane*, bâtiment de 120 canons, qui fut escorté de neuf vaisseaux de guerre. L'escadre arriva heureusement à Rhodes vers la mi-septembre de 1644. Ensuite, ayant repris la mer, elle rencontra sept vaisseaux de l'ordre de Malte, commandés par le chevalier de Bois-Boudran qui, après un combat de cinq heures, se rendit maître de la flotte mahométane et de tout l'équipage. C'était le 28 septembre 1644. Le respect que les Turcs portaient à Zafira et à Osman, les richesses qu'ils avaient avec eux et le grand nombre d'esclaves qui les accompagnaient, ne laissèrent point de doute sur l'éminente qualité des prisonniers, et bientôt l'aveu de quelques officiers acheva de prouver la vraie condition d'Osman et de sa mère, qui furent amenés à Malte. Zafira y mourut le 6 janvier 1645 ou 1646, laissant entre les mains des Chrétiens l'héritier présomptif du trône de Mahomet II; cet enfant avait alors trois ou quatre ans. On envoya au Pape le procès-verbal des dépositions émanées des autres captifs, et qui constataient la qualité du prince Osman. Cependant le sultan Ibrahim, furieux de ce qui était arrivé à son fils aîné et de la mort de Zafira, l'une de ses femmes favorites, déclara la guerre à l'ordre de Malte, et la ville de La Canée, dans l'île de Candie, fut prise sur les Vénitiens, sous prétexte qu'on y avait donné retraite aux chevaliers après la prise d'Osman. Mais bientôt après, les débauches et les cruautés de l'empereur excitèrent contre lui un soulèvement général. Il fut étranglé (1649) par suite d'une conjuration de palais, et son second fils, Mahomet IV, né le 22 mars 1642, d'une autre femme que Zafira, fut porté sur le trône et l'occupa près de quarante ans.

Pendant ce temps, le prince Osman, prisonnier à Malte, était traité avec tous les égards dus à son rang, et comme on le croyait destiné à reprendre un jour le sceptre des mains de son frère Mahomet, on ne l'élevait point dans la religion chrétienne. Les chevaliers agissaient ainsi par politique et dans l'intérêt de la chrétienté. On le laissa donc entre les mains de ses suivantes, et ces femmes lui inculquèrent, avec l'islamisme, les préjugés les plus violents contre la foi de Jésus-Christ. Mais lorsqu'il entra dans sa treizième année (1654), Mahomet, son frère, étant d'ailleurs affermi depuis quatre ou cinq ans sur le trône, on songea à le faire élever chez les Fr. Prêcheurs de Malte. Il entra au couvent, le 17 novembre 1654, et un des religieux fut particulièrement chargé de l'instruire et de travailler à sa conversion. La naissance du jeune prince, l'éducation qu'il avait reçue jusque-là, la voix du sang, le souvenir des malheurs qu'il avait déjà

éprouvés, tout l'attachait à la loi du faux prophète et lui inspirait de la répugnance pour l'Evangile. Aussi, quoiqu'il fût d'un caractère fort doux dans toutes les autres circonstances, il se montrait intraitable dès qu'on voulait lui parler de Jésus-Christ; sa fierté et son impatience éclataient aussitôt; il ne gardait aucune retenue, surtout lorsqu'on essayait de lui montrer la fausseté de sa religion. Un mot contre l'Alcoran l'affligeait au point de lui ôter l'appétit et le sommeil. Le religieux qui lui servait de précepteur et de catéchiste vit donc, pendant assez longtemps, ses peines infructueuses, malgré son habileté et sa patience. Enfin la grâce toucha le cœur du jeune infidèle et éclaira son esprit; dès lors, il devint un tout autre homme : docile aux instructions et sensible à la charité de ceux qui voulaient sauver son âme, il ne proposait plus ses difficultés que pour en avoir la solution. Enfin, persuadé de la vérité et de la sainteté de nos mystères, il demanda avec ferveur et humilité d'être reçu, par le baptême, au nombre des Chrétiens. On l'admit au sacrement de la régénération, et il fit sa première communion le même jour, 23 octobre 1656, à l'âge de quatorze ans et demi. En abjurant Mahomet pour s'attacher à Jésus-Christ, il quitta son nom d'Osman et reçut, avec l'eau du baptême, celui de Dominique; on ne l'appela plus, dès lors, que Dominique Ottoman, du nom de sa nation, qui était en même temps le nom patronymique de sa famille. Le jeune prince, une fois devenu chrétien, bénissait sans cesse les miséricordes du Seigneur qui l'avait appelé, par la servitude corporelle, à la vraie et éternelle liberté des enfants de Dieu.

Il y avait un peu plus de deux ans qu'il était régénéré dans l'eau du baptême, lorsqu'il exprima le désir de se consacrer entièrement à Dieu en embrassant la vie religieuse. Sa demande ayant été agréée, il en éprouva une vive joie et redoubla de ferveur. L'évêque de Malte lui donna le sacrement de confirmation, le 4 août 1658, et ayant fait choix de l'ordre des Frères-Prêcheurs, il prit l'habit de Saint-Dominique, le 20 octobre de la même année. On conçoit facilement avec quel intérêt, à la fois vif et touchant, l'Eglise de Malte vit un fils du Grand-Seigneur, né pour commander à tant de millions d'infidèles, amené par la Providence au pied des autels de Jésus-Christ pour y faire le sacrifice de sa personne. Une modestie pleine de grâce et de majesté arrêtait d'ailleurs les yeux de toute l'assemblée sur le jeune et fervent novice.

Pendant son année de probation, il ne voulut user d'aucune dispense, bien qu'il fût d'une complexion délicate et souvent attaqué d'une fièvre quarte. On ne pouvait se lasser d'admirer sa piété soutenue, son exactitude scrupuleuse à suivre la règle, son goût pour la prière et pour la mortification, en un mot l'oubli complet de toutes les grandeurs humaines. Ce fut le 21 octobre 1659, à dix-sept ans et neuf mois, qu'il prononça ses vœux solennels, sous le nom de Dominique de Saint-Thomas; le même jour, il fut guéri de la fièvre quarte. Les chevaliers de Malte, qui avaient constamment refusé de très-fortes sommes offertes par le Grand-Seigneur pour la rançon du prince captif, renoncèrent absolument, lors de sa profession religieuse, à tous les droits qu'ils pouvaient avoir sur sa personne, comme sur le captif appartenant à l'ordre.

Le Pape ayant décidé que Fr. Dominique de Saint-Thomas poursuivrait ses études en Italie, on le conduisit à Naples, en 1660, puis à Rome, où le pape Alexandre VII et le général des Dominicains lui accordèrent quelques priviléges, en raison de sa haute naissance. Ainsi le Pape, par un bref spécial, le déclara enfant du couvent de la Minerve, à Rome (c'est le premier en dignité dans l'ordre de Saint-Dominique), et le maître général voulut qu'à l'avenir Fr. Ottoman ne dépendît que de lui seul. Mais le modeste religieux laissait les autres se préoccuper de son illustre origine; pour lui, bien loin de se prévaloir des honneurs et des faveurs exceptionnelles dont il était l'objet, il obéissait ponctuellement aux supérieurs de tous les lieux où il se trouvait, et même au Frère Convers chargé d'avoir soin de lui.

Le cardinal Antoine Barbérini, protecteur de l'ordre des Frères-Prêcheurs, se trouvant alors à Paris, jugea convenable d'y appeler le Fr. Dominique de Saint-Thomas, dans l'espoir que le roi de France, Louis XIV, déclarerait bientôt la guerre aux Turcs et que le cardinal Mazarin se servirait du prince Ottoman pour semer la division parmi les infidèles. Le jeune religieux, se prêtant à tout par obéissance, partit pour Paris et reçut malgré lui, sur la route, tous les honneurs dus au fils du Grand-Seigneur. A Turin, le saint Suaire qui enveloppa le corps de Jésus-Christ fut exposé, à son occasion, avec la pompe accoutumée. La vue de cette relique précieuse et des souvenirs qu'elle rappelle fit verser des larmes au jeune prince. Poursuivant son voyage avec deux Dominicains, il fut surpris par la nuit au passage des Alpes, et ne trouvant pour abri qu'une mauvaise cabane dans un lieu désert, il témoigna plus de contentement de ce dénûment forcé que de tout l'éclat des cours.

Arrivé à Paris, il y fut reçu avec honneur par Louis XIV, et ravit la capitale par sa modestie, sa gravité et sa présence d'esprit. Les ambassadeurs turcs s'étant prosternés à ses pieds et témoignant avec larmes combien ils avaient de douleur de voir le fils du Grand-Empereur aussi mal vêtu, Fr. Dominique leur répondit qu'il s'affligeait bien plus de leur aveuglement; qu'il bénissait mille fois la miséricorde du Seigneur à son égard; que l'habit qu'on regardait comme si vil lui paraissait plus précieux que la pourpre des rois qui ne croyaient pas en Jésus-Christ.

Les ambassadeurs turcs terminèrent les différends entre la France et leur gouvernement. Mais le prince Osman reçut des lettres des patriarches grecs et du fils du prince de

Valachie, qui lui promettaient un puissant concours, s'il voulait faire valoir ses droits et prendre les armes contre son frère Mahomet IV. L'ambassadeur de Venise le pressa de profiter, pour le bien de la chrétienté, des dispositions favorables des peuples. A la vérité, le désir de régner le touchait peu, mais il n'aurait pas reculé devant les plus grands dangers pour étendre l'empire de Jésus-Christ et procurer les lumières de l'Evangile à sa nation.

Ayant passé à Venise, en 1667, il eut une entrevue avec le doge et le sénat de cette république, qui achevait alors de perdre l'île de Candie : on croyait fermement que si le prince Osman paraissait dans l'île, sa présence y opérerait une révolution. Le Pape Clément IX condescendit aux vœux que les Vénitiens lui exprimèrent à cet égard; mais l'expédition, mal combinée, ne réussit pas : la ville de Candie se rendit aux Turcs, et Fr. Dominique revint en Italie.

Des raisons d'Etat et de politique avaient empêché jusque-là ses supérieurs d'appeler aux ordres sacrés un sujet que la Providence pouvait destiner au trône. Ces raisons n'existant plus après la paix conclue entre les Vénitiens et les Turcs, le 17 septembre 1669 on l'avertit de se disposer à recevoir l'ordination sacerdotale. Il s'y prépara par le jeûne, la prière, la méditation des Livres saints, et surtout par une profonde retraite. Il y a apparence que c'est à Rome et vers l'an 1670 (il avait alors vingt-huit ans) qu'il fut fait prêtre, au couvent de la Minerve, maison mère de son ordre. Depuis lors, on ne le voyait plus guère qu'à l'autel où il célébrait les saints mystères avec une ferveur angélique, ou bien dans quelques exercices de charité.

Zélé pour le salut des âmes, il se proposait d'établir en Italie un couvent dans lequel on élèverait des missionnaires particulièrement destinés à évangéliser les Mahométans. Il s'appliquait avec beaucoup d'affection à instruire les Turcs catéchumènes qui se trouvaient à Rome. Il sollicita même du général de son ordre la permission d'aller en Arménie (où les Dominicains avaient une mission florissante) pour y fortifier les Chrétiens contre la persécution et attirer les infidèles à la foi, au péril de sa vie. Il demanda cette grâce si souvent et avec tant de ferveur qu'il l'aurait enfin obtenue, si le cardinal Altiéri, alors protecteur de l'ordre de Saint-Dominique, n'y avait mis obstacle, en considération de la faiblesse de sa complexion et des dangers auxquels cette entreprise l'aurait particulièrement exposé.

Néanmoins on ne voulut pas le priver de toute occasion de satisfaire son zèle, et dans ce but le P. Thomas de Rocaberti, général, après l'avoir fait docteur de l'ordre en 1675, l'envoya, la même année, à Malte, en l'établissant vicaire général (c'est-à-dire supérieur) des couvents des Frères-Prêcheurs situés dans cette île. Une maladie contagieuse ravageait alors le pays : cette circonstance, bien loin de le retenir, lui fit presser davantage son départ, afin de soulager le peuple et les religieux confiés à ses soins. Le fils du sultan Ibrahim devait finir sa carrière dans le lieu où il avait commencé à connaître Jésus-Christ. Il mourut à Malte, le 25 octobre 1675 ou 1676, dans la trente-cinquième ou trente-sixième année de son âge. Il avait toujours été zélé catholique, bon religieux et prêtre exemplaire. Le P. Octavien Bulgarini a donné sa Vie en italien, sous le titre de : *Vie du P. Dominique de Saint-Thomas.* Quelques auteurs révoquent en doute certains détails de sa vie; mais ce qu'on vient d'en lire ne semble pas pouvoir être contesté. Je l'ai tiré du P. Touron et de Feller, le premier cité par M. Henrion, dans son *Histoire des Missions.*

Le P. Ottoman n'est pas précisément un missionnaire, il ne l'a été que de désir ; mais il est si surprenant de trouver dans l'histoire de l'Eglise un Dominicain turc, de la famille impériale, et ce fait touche de si près aux missions, que le lecteur ne me saura pas mauvais gré de l'avoir mentionné ici.

OUFLAY, ou OUFLOY (SAINT), moine italien qui mena la vie de stylite en Occident, dans le VI^e^ siècle.— Il était Lombard d'origine. Il vint en France par dévotion, pour saint Martin de Tours, pratiqua la vie monastique pendant quelque temps dans le Limousin, sous la conduite de l'abbé Saint-Yrieix. De là, il passa dans le territoire de Trèves, où il se construisit un petit ermitage et y éleva une colonne sur laquelle il restait exposé à toutes les rigueurs des saisons. Du pain, de l'eau et quelques herbes faisaient toute sa nourriture. Les habitants des villages voisins étaient encore païens, il leur persuada de briser leurs idoles, et surtout d'abattre une grande statue de Diane pour laquelle ils avaient beaucoup de vénération. On croit communément que le paganisme disparut de l'Occident avec facilité et pour ainsi dire de lui-même. L'exemple de ces païens, qui remplissaient encore des villages entiers au VI^e^ siècle à portée de l'illustre Eglise de Trèves, montre, parmi cent exemples, qu'il fallut au contraire bien du temps, bien des efforts et la sainteté éclatante d'un grand nombre de personnages pour éteindre ces restes d'idolâtrie.

Sur les représentations des évêques, saint Ouflay quitta le genre de vie qu'il menait, et étant rentré par obéissance dans l'ordre commun, il mourut en paix sur la fin du VI^e^ siècle. Sa fête est marquée au 21 octobre et au 17 juillet. On nomme aussi saint Ouflay, saint Wifelaïc et saint Walfroie.

OUSTAS, ou JUSTE, empereur d'Abyssinie au XVIII^e^ siècle (1709 à 1714). — Il succéda à Tiphilis. Oustas n'était pas de la famille impériale : c'était un parvenu, ou ce qu'on appelle en style légitimiste, un usurpateur. A la mort de Tiphilis, il était gouverneur des provinces de Lasta et de Tigré. Il s'empara du trône par son adresse et le conserva par sa fermeté. Lorsqu'il découvrait un complot contre lui, il faisait jeter en prison les conspirateurs, après leur avoir fait couper le nez et les oreilles

Ce monarque était bien disposé pour la religion catholique : il accueillit favorablement trois Franciscains (*Voy.* Weiss), que le pape Clément XI avait envoyés en Ethiopie comme missionnaires. Il se rendait quelquefois auprès d'eux, se confessait, entendait la messe et communiait de leur main, sans que personne osât murmurer, tant le respect qu'il avait su inspirer à ses sujets était grand et profond. Mais étant tombé malade en 1714, il vit ses ennemis relever la tête et profiter de sa faiblesse pour faire sacrer empereur David IV, héritier légitime de la couronne. Oustas survécut à l'avénement de son successeur, et on le laissa mourir de sa maladie sans abréger ses jours par une mort violente.

David IV, qui était partisan du schisme, livra les Franciscains à la haine des moines hérétiques, qui les firent lapider.

OVERRY, ou AWERRI, nommée encore Owyhère, capitale d'un petit royaume de la Guinée septentrionale, non loin de celui de Benin. — Les mœurs des habitants, nommés Yackéris, contrastent par leur douceur et leur civilisation avec celles de leurs voisins. Les voyageurs y remarquent des traces de christianisme au milieu de l'idolâtrie. En effet, l'Evangile y fut prêché avec quelque succès au XVII^e^ siècle. — *Voy.* Ange de Valence.

OVIEDO (Le P. André), prélat espagnol de l'ordre des Jésuites, évêque d'Hiérapolis *in partibus*, puis patriarche d'Ethiopie et missionnaire dans cette contrée au XVI^e^ siècle. — Il fut un des premiers disciples de saint Ignace de Loyola, fondateur de la compagnie. C'était un homme d'une grande vertu, d'une austérité et d'une piété admirables. Son penchant le portait à vivre en anachorète, mais il sut sacrifier cet attrait à l'obéissance et au salut des âmes. Claudius (1540-1559), empereur d'Ethiopie, ayant demandé au Pape et à Jean III, roi de Portugal, un patriarche et des évêques, saint Ignace, à qui le roi Jean III s'adressa pour en obtenir des hommes animés d'un dévouement apostolique, choisit parmi ses disciples les PP. Jean Nugnez, André Oviédo et Melchior Carnéro. Le premier, qui était à Lisbonne, fut fait patriarche. Le P. Oviédo, qui fut appelé de Naples, et le P. Carnéro, qui se trouvait à Rome, furent institués évêques, afin de lui succéder dans cette charge lorsqu'il viendrait à mourir. On leur donna dix autres Jésuites pour les seconder : c'étaient les PP. de Mesquita, Antoine et Emmanuel Fernandez, Gualdanez, Cardoso, Lobo, Gonzalez, Pascal et Alphonse Lopez. Ces trois derniers, pendant la traversée, moururent de faim dans une île déserte. Le P. Carnéro prit les devants avec neuf compagnons, et fut sacré à Goa. Les PP. Nugnez et Oviédo s'embarquèrent ensuite après avoir été sacrés à Lisbonne. Le P. Mesquita les accompagnait. A leur arrivée à Goa, le clergé de cette ville fut unanimement d'avis qu'il ne convenait pas d'exposer aux outrages d'une nation hérétique et schismatique la dignité patriarcale dont le P. Nugnez était revêtu. On avait fait sonder les véritables dispositions de Claudius, par une ambassade composée de Jacques Diaz, avec le P. Rodriguez, Jésuite. L'empereur avait déclaré qu'il n'abandonnerait pas la religion de ses ancêtres, niant avec mauvaise foi qu'il eût promis de se réunir à l'Eglise romaine ; alors le P. Oviédo fut envoyé en Ethiopie pour lui préparer les voies. Il emmena avec lui les PP. Emmanuel et Antoine Fernandez, Gualdanez, Cardoso et Lobo, venus avec le P. Carnéro, évêque de Nicée. Ils abordèrent heureusement à Massouah, dont les Turcs reprirent possession cinq jours après. Ayant ainsi échappé à un danger imminent, ils allèrent trouver l'empereur qui les reçut avec bienveillance ; mais quand on lui parla de renoncer au schisme, il refusa comme il avait déjà fait. Au lieu de rompre avec lui, l'évêque d'Hiérapolis prit le parti de temporiser, et exerça son zèle auprès des Portugais et des Abyssins, ramenant les premiers à la piété, et retirant les autres du schisme. Claudius fut irrité quand il apprit les progrès des missionnaires. Le P. Oviédo lui ayant proposé alors de discuter avec les religieux les plus savants de son empire les points sur lesquels on différait de croyance, il y consentit avec peine ; cependant la discussion eut lieu publiquement, et les Jésuites eurent tout l'avantage. Pour dessiller les yeux de ces aveugles volontaires, l'évêque composa plusieurs traités qu'il répandit avec succès parmi les Abyssins. Mais le Négus lui déclara nettement, au mois de décembre 1558, qu'il ne se soumettrait jamais à l'autorité spirituelle du Pape. Peu de temps après, il alla rendre compte à Dieu de son obstination. Il mourut dans un combat le 22 mars 1559.

Ménas, son frère et son successeur (1559-1563), était un homme sombre, irascible et cruel. Il reçut d'abord assez bien les félicitations des missionnaires au sujet de son avénement au trône ; mais peu après il révéla ses véritables dispositions. Ayant appris que le P. Oviédo avait converti deux Ethiopiens, un vieillard de soixante ans et un jeune homme de vingt ans, l'un et l'autre d'un rang distingué, il les fit appeler en sa présence, et les trouvant inaccessibles aux promesses, il fit trancher la tête au jeune néophyte, et exila l'autre hors de l'empire. Puis il fit saisir le prélat et ses compagnons afin de leur infliger un châtiment dont leurs disciples fussent épouvantés. On amena devant lui l'évêque d'Hiérapolis, et d'un air féroce et brutal il lui défendit, sous peine de mort, de prêcher la religion romaine. Oviédo lui répondit qu'il ne pouvait tenir la vérité captive. Furieux de cette liberté, Ménas se jeta sur lui, le battit indignement, lui arracha la barbe, déchira ses vêtements et l'exila, ainsi que le P. Lobo, sur une montagne déserte, où les deux apôtres éprouvèrent toutes sortes de souffrances pendant sept mois qu'ils y restèrent. Ménas publia ensuite plusieurs décrets rigoureux contre les Portugais, et leur défendit d'épouser à l'avenir des femmes du pays. Ayant ensuite rappelé l'évêque

de son exil, Ménas lui défendit de rester en Abyssinie sous peine de mort. Oviédo répondit qu'il fallait plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes; qu'on pouvait lui trancher la tête, mais non l'empêcher de travailler au salut des âmes. Irrité de cette sainte liberté, l'empereur tira son épée, et il allait percer le prélat, lorsque les prières de sa femme et de ses principaux officiers arrêtèrent son bras. Il se contenta de faire battre cruellement le généreux évêque qui fut renvoyé en exil sur la montagne; mais cette fois l'ordre de bannissement s'étendit à tous les Portugais qui se trouvaient en Abyssinie. Le P. Oviédo et ses compagnons parvinrent à s'y soustraire et se rendirent auprès d'Isaac Baharnégus, que Ménas avait irrité, et qui était en révolte contre lui. Il montra aux Portugais le désir de protéger et même d'embrasser la foi catholique; mais le 13 janvier 1563 la fièvre emporta Ménas, qui eut pour successeur Mélec-Séghed (1563-1595), son fils, âgé de douze ans.

Le P. Nugnez, patriarche d'Ethiopie, était mort le 22 décembre 1562 à Goa où il vivait en simple religieux. L'évêque d'Hiérapolis se trouva par le fait investi de la dignité de patriarche. Ce vénérable prélat était réduit à la plus extrême misère. Naguère, les dons des Portugais soutenaient la mission; mais cette ressource venant à manquer, les Jésuites furent obligés de se procurer une charrue et des bœufs pour labourer la terre et produire l'orge nécessaire à leur subsistance. Le patriarche n'avait pas même une robe pour se couvrir. Ayant voulu écrire à Sébastien, roi de Portugal, il ne put disposer d'une feuille de papier, il se vit réduit à se servir d'un feuillet arraché à quelque vieux livre. Instruit de l'état déplorable où était la mission d'Abyssinie, où la présence d'un patriarche était malheureusement inutile, ce monarque fit prier le Pape d'ordonner au P. Oviédo de passer au Japon, où il n'y avait point d'évêque, et où son zèle trouverait un aliment plus utile. Le saint pape Pie V, par un bref du 3 février 1566, enjoignit effectivement à ce prélat de passer en Chine ou au Japon s'il pouvait sortir d'Abyssinie. Le P. Oviédo fit réponse au Saint-Père qu'il ne pouvait passe résoudre à abandonner son Eglise, par la raison même qu'il n'y recueillait que des souffrances; que les choses pourraient s'accommoder par la suite en Ethiopie, et que toute sa vie il se reprocherait de s'être éloigné de son troupeau. Le Pape admira une si grande vertu et n'insista point. Le P. Carnéro, évêque de Nicée, qu'il avait nommé coadjuteur du patriarche pour le Japon comme il l'était pour l'Ethiopie, reçut l'ordre de partir à sa place; mais il mourut à Macao, d'où il devait gouverner l'Eglise de Chine en même temps que celle du Japon. Le P. Oviédo resta donc en Abyssinie, à Frémona (à trois lieues d'Axum), où il avait été relégué; il y réunit un petit troupeau qui grossit tous les jours et qu'il distribua dans des bourgs bâtis tout exprès.

Mélec-Séghed, au rapport de l'Anglais Bruce, était plus tolérant que Ménas son père. Il n'empêchait point les missionnaires catholiques de baptiser, de prêcher, d'évangéliser; il parlait même souvent avec éloge de leur morale, de leur sobriété, de leur patience, de la pureté de leurs mœurs. Malgré ces dispositions pacifiques, on ne voit pas que le P. Oviédo et ses compagnons aient eu beaucoup de liberté dans leur ministère apostolique. Tout porte à croire que leur exil ou leur emprisonnement à Frémona fut maintenu. Le patriarche y mourut au mois de septembre 1577. Le P. Cardoso avait été assassiné en allant à Dembéa, le 22 mai 1574; le P. Antoine Fernandez, établi par le P. Oviédo supérieur de la mission, survécut peu au prélat. Le P. Gualdanez ayant été chargé d'aller à Massouah, fut rencontré par des Turcs qui le massacrèrent. Le P. Emmanuel Fernandez, l'un des plus âgés, mourut ensuite, et le P. Lobo, resté seul, vécut jusqu'en 1596. L'année suivante il arriva de Goa un prêtre indo-portugais, nommé Michel de Silva, qui était envoyé par l'archevêque de Goa, et qui prépara les voies au P. Pierre Paez, restaurateur de la mission.

Quant au P. Oviédo, son extrême pauvreté, jointe aux persécutions qu'il souffrit avec une patience invincible; sa charité, les miracles que Dieu faisait fréquemment par son entremise, l'avaient rendu également vénérable aux schismatiques et aux catholiques. Après sa mort, tous honorèrent son tombeau. Il s'y opéra beaucoup de guérisons et de conversions qui firent regarder le prélat comme un thaumaturge continuant son apostolat jusque dans la tombe.

P

PACELLI (Le P. Paul), Jésuite italien, de Rome, missionnaire en Chine, dans le diocèse de Nankin. — Il est parti de Marseille pour l'Orient le 1er novembre 1846, avec le P. Fornier, religieux français de la même compagnie.

PACHECO (Le P. Alphonse), Jésuite portugais ou espagnol, missionnaire au XVIe siècle dans l'Indoustan. — Il travaillait à évangéliser l'île de Salsette (sur la côte occidentale, près de Goa), lorsqu'il fut martyrisé par les idolâtres le 15 juillet 1583, avec quatre autres Jésuites, le P. François, le P. Berna, le Fr. Aragna et leur vénérable supérieur, le P. Aquaviva, qui avait évangélisé le Grand-Mogol et qui faillit convertir l'empereur Akbar. — *Voy.* Aquaviva.

PACHECO (Emmanuel), Jésuite portugais, était embarqué, en 1570, sur le vaisseau *le Saint-Jacques*, qui menait quarante religieux

de la compagnie, sous les ordres du P. Azévédo, dans les missions du Brésil. Ils furent pris et mis à mort comme nous l'avons tant de fois raconté. — *Voy.* AZEVEDO.

PACIFIQUE DE CEREDANO (Le B.), Mineur italien, missionnaire dans sa patrie au XV^e^ siècle. — Il naquit dans le diocèse de Novare (Piémont), qu'il ne faut pas écrire Navarre comme le livre que j'ai sous les yeux (Godescard, édition Doney) : Novare et Navarre sont aussi distincts que Canara et Canada, Galice et Gallicie, Boulogne et Bologne, etc. Etant entré dans l'ordre de Saint-François, Fr. Pacifique s'y distingua par sa capacité pour la direction des âmes, et composa une *Somme* des cas de conscience qui fut appelée *Somme pontificale*, parce que le pape Sixte IV l'approuva. La sainteté de sa vie et ses succès dans la prédication engagèrent le même Pontife à le nommer commissaire apostolique pour prêcher la Croisade contre les Turcs, qui dans leurs invasions en Italie commettaient d'épouvantables atrocités et mettaient en péril, par leur progrès, la civilisation du monde entier. Le B. Pacifique de Cérédano mourut dans l'île de Sardaigne en 1482. Les Franciscains honorent sa mémoire le 5 juin.

PACIFIQUE DE SAINT-SEVERIN (Le B.), Mineur observantin italien, missionnaire dans sa patrie au XVII^e^ siècle et au XVIII^e^. — Il naquit à Sépéda, dans la province d'Ancône, et entra en 1670 chez les FF. Mineurs de l'Observance à Torans, dans le diocèse d'Osini (Etat-Pontifical). Il fit ses vœux l'année suivante et se mit ensuite à étudier les belles-lettres et la théologie. Devenu prêtre, il se livra à l'exercice des fonctions du saint ministère avec une ferveur admirable. Son bonheur était de parler de Jésus-Christ et d'inspirer à tout le monde le plus vif amour pour cet aimable Sauveur. Il prêchait souvent, faisait le catéchisme, entendait les confessions, visitait les malades, et répandait partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Grands et petits accouraient pour l'écouter et se retiraient frappés de ce qu'ils avaient vu et entendu. Il fit une multitude de conversions parmi les pécheurs les plus scandaleux et les plus endurcis. Sa sainteté touchait les cœurs, car il excellait, par l'esprit de pauvreté et d'humilité qui brillait en lui, entre tous ses frères dans l'ordre si pauvre et si humble de Saint-François. Dieu appela Fr. Pacifique à une vie meilleure le 14 septembre 1721. Le Pape Pie VI l'a mis au rang des bienheureux en 1785.

PAEZ (Le P. PIERRE), Jésuite portugais, missionnaire en Orient et principalement en Abyssinie à la fin du XVI^e^ siècle et au commencement du XVII^e^. — Il passa d'abord du Portugal dans l'Indoustan avec le P. Montserrat, autre Jésuite, où il fut désigné pour la mission d'Abyssinie. Le 2 février 1589 ils partirent de Goa pour ce dernier pays et firent voile vers Zeila (Afrique, côte d'Adel). Il ne restait plus alors en Ethiopie qu'un seul Jésuite, le P. Lobo, qui vécut jusqu'en 1596. Le P. Oviédo, patriarche, était mort en 1577. Pendant la traversée ils furent pris par des pirates mahométans et livrés à Hassan, gouverneur de l'Arabie ottomane qui, sur leur aveu qu'ils étaient Portugais, les traita d'espions et les mit au nombre des esclaves qui cultivaient ses jardins. Dans cette affreuse condition ils trouvèrent encore moyen de procurer les secours de la religion à vingt-six Portugais et quelques Indous catholiques, leurs compagnons de captivité. Il y avait deux ans qu'ils étaient esclaves lorsqu'ils faillirent être délivrés par l'intervention de la première femme d'Hassan, née d'une famille chrétienne et qui protégeait secrètement les Chrétiens. Elle avait eu pitié des deux missionnaires, et, usant habilement de son influence sur son époux, elle avait obtenu de lui qu'il les déclarât libres. Mais la cupidité paralysa ce premier mouvement. Un marchand turc ayant aperçu parmi les hardes du P. Montserrat quelques ornements sacerdotaux, représenta au gouverneur Hassan que, sans doute, ce Portugais était un évêque, et qu'on pourrait en obtenir une bonne rançon. On ramena les deux Jésuites aux travaux des esclaves et avec un surcroît de rigueur, afin de les obliger à se racheter promptement. Ils étaient employés à ramer sur les galères et avaient affaire à un maître barbare qui, autrefois esclave chez les Chrétiens, voulait se venger de la manière cruelle dont il avait été traité. Le P. Monserrat, épuisé par ces travaux excessifs, était sur le point d'expirer, lorsqu'il fut racheté ainsi que son compagnon par un marchand mahométan, agent secret de Mathias d'Albuquerque, vice-roi des Indes. Le P. Paez fut donc remis en liberté et regagna Goa au mois de décembre 1596, après plus de six ans d'un cruel esclavage.

De retour dans l'Indoustan, il exerça son zèle à Cambaye, à Baçaïm, à Din (côte occidentale), mais sans perdre de vue l'Abyssinie. Un prêtre indo-portugais nommé Melchior de Sylva, envoyé dans cet empire par l'archevêque de Goa, était parvenu à y pénétrer en 1598, et, conformément au but de sa mission, il prit des renseignements exacts sur l'état du pays, et revint à Goa communiquer à l'autorité ecclésiastique le résultat des informations qu'il avait faites. Sur ces indications le P. Paez partit de Din le 22 mars 1603. Il était déguisé en Arménien et se trouvait seul Chrétien à bord du navire. Cette fois il aborda sans accident au port de Massouah et pénétra en Abyssinie au mois de mai. Arrivé à Frémona où les Portugais possédaient une église et où le patriarche Oviédo était mort 26 ans auparavant, il se livra à l'étude de la langue Ghéez, que parlent les Abyssins, et il s'y rendit si habile qu'il l'emportait sur les indigènes eux-mêmes. Alors il se mit à instruire la jeunesse, et reçut à son école les enfants des Abyssins comme ceux des Portugais. Les progrès des disciples étendirent au loin la réputation du maître. Alors un officier portugais parla du missionnaire à l'empereur Jacob qui régnait alors. Celui-ci fit ordonner au P. Paez de venir auprès de

lui après la saison des pluies. Au mois de juin 1604 l'apôtre se présenta à Za-Denghel, successeur de Jacob, qui venait d'être déposé. C'est dans la ville de Damas qu'eut lieu l'entrevue. Le P. Paez fut reçu par le nouvel empereur avec la plus grande distinction. Ce monarque causa longuement et familièrement avec lui sur le roi de Portugal, sur les mœurs des Européens, sur les prêtres et la religion catholique : ensuite on fixa l'heure pour une conférence publique qui devait avoir lieu dans trois jours avec les moines du pays. La controverse roula sur les cérémonies judaïques dont ces religieux reprochaient l'abolition à l'Eglise romaine, et sur les deux natures en Jésus-Christ. Le P. Paez montra tant de lucidité et d'érudition, il cita si à propos l'Ecriture et les saints Pères que l'auditoire et les moines eux-mêmes furent saisis d'admiration. L'empereur fit de lui le plus brillant éloge et convint que jusque-là les Abyssins n'avaient eu de Chrétien que le nom. Sur la demande de ce monarque, le P. Paez lui remit un exemplaire du catéchisme qu'il avait apporté exprès. Plusieurs fois il parla des heures entières en présence de ce prince qui, charmé de l'entendre, l'engageait souvent à prolonger son discours. Le P. Paez s'était également concilié l'estime et le respect de l'impératrice et de quelques grands personnages de la cour. Ces dispositions favorables de la cour d'Ethiopie pour la religion catholique ayant été annoncées à Goa par le P. Paez, on lui envoya de cette ville des auxiliaires : d'abord le P. Fernandez (Antoine), Portugais et le P. de Angelis (François-Antoine), Italien. S'étant déguisés en Arméniens pour entrer en Abyssinie, ils parvinrent heureusement à y pénétrer. Ensuite, lorsqu'on connut leur arrivée dans la mission, on fit partir le P. de Azévédo (Louis), Portugais, et le P. Romano (Laurent ou Louis), Italien. Ils réussirent également dans leur entreprise et parvinrent en Abyssinie comme leurs devanciers.

Bientôt une révolution sanglante précipita du trône Za-Doughel qui était si favorable à la foi catholique. Il avait voulu employer la contrainte au service de la vérité et forcer ses sujets d'embrasser la croyance qu'il jugeait la meilleure. L'aristocratie qui est très-turbulente dans ce pays, et qui n'attendait qu'un prétexte, se révolta contre son autorité. L'évêque schismatique, nommé Pierre, délia les sujets du serment de fidélité à leur monarque. Celui-ci ayant présenté la bataille aux insurgés contre l'avis du P. Paez qui lui conseillait de traîner en longueur, fut vaincu et tué d'un coup de lance. Son successeur Jacob II, qui avait déjà régné, ne fit que passer sur le trône et fut également tué dans une bataille contre un compétiteur, le célèbre Socinios ou Mélec-Séghed qui régna glorieusement pendant vingt-sept ans, et protégea comme Za-Denghel la religion catholique. C'est le dernier monarque abyssin qui ait été favorable aux missionnaires, et de son temps la foi romaine brilla d'un vif éclat en Ethiopie. Depuis lors, elle y a toujours été persécutée, proscrite, ou du moins dans une situation très-précaire.

Dès les premiers jours qui suivirent son avénement, Socinios rappela le P. Paez à la cour. Sur la demande de ce religieux il lui accorda la jouissance à perpétuité d'une petite presqu'île qui s'avance dans le lac Dembéa, sur le côté méridional. C'était un site charmant et très-sain. Le Jésuite y bâtit un couvent avec des pierres et de la chaux. Ce mode de construction dont les Abyssins n'avaient aucune idée excita chez eux une profonde admiration, mais ils furent encore bien plus surpris lorsque le même religieux entreprit de bâtir de la même manière un palais que le roi lui avait demandé. Ils éprouvaient une admiration mêlée de terreur en voyant élever l'un sur l'autre plusieurs étages qu'ils prenaient pour autant de maisons. Le P. Paez déploya en cette occasion toute son industrie et l'étendue de ses talents : il fut à la fois architecte, maçon, charpentier, serrurier, et il parvint à offrir à l'empereur un palais vaste et bien distribué. Ce palais était situé dans la partie méridionale de la même presqu'île dont il vient d'être parlé. L'endroit précis où il s'élevait était appelé Gorgora. Mélec-Séghed le reçut avec une vive satisfaction ; il augmenta le territoire que les Jésuites possédaient déjà à Frémona, puis il déclara au P. Paez qu'il avait résolu d'embrasser la religion catholique. Il écrivit à ce sujet au Pape et au roi de Portugal, les 14 octobre et 10 décembre 1607. — Comme les Gallas faisaient des invasions continuelles dans son empire, il demandait au roi de Portugal un certain nombre de soldats pour repousser ces barbares. Un frère de l'empereur, nommé Sela-Christos (*image du Christ*), prince très-instruit dans la littérature sacrée et également habile dans la guerre, abjura le schisme et l'hérésie entre les mains du P. de Angelis, puis il partit pour combattre les Gallas. Revenu vainqueur il donna aux Jésuites un terrain à Colléla pour bâtir une maison qui fut la troisième que ces religieux possédèrent en Abyssinie. Plusieurs illustres personnages se convertirent également et l'empereur en témoigna une vive satisfaction. Ce prince ayant reçu du roi Philippe III et du pape Paul V des lettres datées de Madrid le 15 mars 1609, et de Rome l'an 1611, renvoya immédiatement au Pape et au roi une ambassade qui ne put parvenir en Europe. — *Voy.* FERNANDO (Antoine). Pendant ce temps la foi catholique multipliait ses conquêtes en Abyssinie. L'empereur présida plusieurs conférences où les schismatiques furent manifestement battus, et il fit proclamer le dogme catholique des deux natures en Jésus-Christ. Sur les plaintes que l'évêque schismatique faisait à ce sujet, Socinios lui ordonna de venir lui-même soutenir la dispute. Il se présenta en effet, et ne pouvant triompher par la raison, il eut recours aux injures, puis voulut se retirer. Mais l'empereur l'obligea d'entendre jusqu'à la fin la réfutation de ses erreurs. Alors il confessa le dogme catholique, et Socinios le

fit reconnaître de nouveau comme évêque. Mais bientôt ce pasteur versatile tint un autre langage : il revint à son erreur et, en fulminant sur les convertis l'excommunication dont les Abyssins ont une crainte extrême, il détermina plusieurs apostasies dans la province de Gajam. Il était soutenu dans le schisme par un frère de l'empereur, nommé Emana Christos. Pendant ce temps, le P. Paez ne cessait de répandre la foi catholique en Abyssinie. Aussi savant et aussi laborieux que zélé pour la religion, il mettait à profit ses moindres loisirs en visitant les curiosités du pays, ou en se livrant à des travaux littéraires. Il crut avoir découvert en 1618 les sources du Nil qu'un voyageur chrétien, M. d'Abbadie, a reconnues récemment. Il s'occupa aussi à traduire en langue amharique un traité *De la Doctrine chrétienne* et composa encore dans cette langue un traité *Des mœurs des Abyssins*. Enfin, il composa un ouvrage *sur l'histoire de l'Abyssinie* de 1555 à 1622; mais cet ouvrage est inédit, et s'il existe encore, c'est dans un coin poudreux et ignoré de quelques bibliothèques, soit en Italie, soit en Portugal ou en Espagne.

En 1618, le P. Paez vit arriver deux nouveaux auxiliaires dans sa mission. C'étaient le P. de Matos (Jacques), Portugais, et le P. Bruni (Antoine), Italien. Mais le P. Romano lui fut enlevé par la mort en janvier 1621. Le P. Paez ne lui survécut guère plus d'un an. Pendant cette année, il eut la consolation de recevoir dans le sein de l'Eglise catholique l'empereur Socinios et de lui administrer le sacrement de pénitence; et comme si par ce dernier acte il avait complété son apostolat, il rendit son âme en paix le 22 mai 1622. Sa carrière de missionnaire avait duré plus de trente-trois ans au milieu des vicissitudes les plus étranges : d'abord esclave de maîtres barbares, puis favori et conseiller tout puissant d'un grand empereur.

Le voyageur écossais Bruce porte sur le P. Paez un jugement qui doit être recueilli : il faut que le mérite d'un Jésuite soit bien grand pour arracher à un protestant fanatique l'expression d'une opinion favorable ou même impartiale. On sait d'ailleurs quel profond mépris les Anglais en général professent pour tout ce qui est espagnol ou portugais : « Pierre Paez, dit Bruce, avait été sept ans captif chez les musulmans d'Arabie et dix-neuf ans missionnaire en Abyssinie dans les temps les plus difficiles; mais il s'était toujours tiré des situations les plus périlleuses à son honneur et à l'avantage de sa religion. Il était d'une haute taille et d'une forte constitution, mais extrêmement maigre à cause de son abstinence et de ses travaux continuels. Paez était surtout doué d'un bon esprit qu'il avait sans cesse perfectionné par l'étude et par la pratique. Indépendamment de ce qu'il connaissait parfaitement, la théologie scolastique et tous les livres qui avaient rapport à sa profession, Paez entendait très-bien le latin, le grec et l'arabe. On pourrait ajouter le gheez et l'amharique, deux langues d'Abyssinie dans lesquelles il excellait. Il était bon géomètre, excellent mécanicien; il travaillait toujours de ses mains, et en bâtissant il se montrait aussi bon ouvrier qu'architecte plein de jugement et de goût. Il s'était rendu de lui-même peintre, sculpteur, maçon, serrurier, maréchal, carrier : et il était en état d'élever des couvents et des palais, de les orner, de les meubler, sans avoir besoin d'appeler un seul homme à son secours. C'est ainsi qu'il fit le monastère de Colléla, ainsi que le couvent et le palais de Gorgora. A tant de talents, Paez joignait une affabilité, une douceur, une sensibilité qui ne lui permit jamais de converser même avec les hérétiques sans s'en faire des amis. Il était toujours de bonne humeur et disposé à exciter le premier la joie par des propos innocents et puérils; mais le trait le plus distinctif du caractère de Paez, c'étaient la patience et le zèle qu'il avait pour l'instruction de la jeunesse : aussi la plupart de ses disciples moururent dans la persécution qui suivit bientôt, ardents à maintenir la vérité de cette religion que leur précepteur leur avait enseignée. En un mot, il était en Abyssinie le grand pivot du catholicisme. A son arrivée il y avait cent ans que les semences en étaient répandues dans le pays, mais elles n'avaient encore produit que bien peu de fruits qui commençaient même à disparaître. Dix-neuf ans de travail de ce vigilant missionnaire changèrent tellement les choses que la religion romaine fut embrassée publiquement par le monarque.»

Jacques Bruce, auteur de ce jugement, était né en 1729 ou 1730. Après avoir parcouru pour son commerce presque toutes les contrées de l'Europe méridionale, il fut consul de sa nation à Alger, puis il voyagea en Abyssinie de 1769 à 1772. Il revint en Egypte, puis en France, en Italie, et enfin en Angleterre (1774). En 1790, il publia la Relation de ses voyages. Sans être exempte de fautes cette relation est très-précieuse et très-estimée. Bruce est mort le 27 avril 1794 à 65 ans.

PAEZ (Le P. Gaspard), Jésuite portugais, missionnaire en Abyssinie au XVII^e^ siècle. — Il ariva dans cet empire en 1623 avec trois autres religieux de la compagnie, les PP. Baradas, Gardeira et Antoine d'Almeida, visiteur. C'était sous le règne de Socinios ou Mélec-Séghed (1605 à 1632), qui venait de se convertir à la foi catholique (1622) par les soins du P. Paez. L'année suivante 1624, un patriarche latin d'Ethiopie fut sacré à Lisbonne : c'était le P. Mendez, Jésuite portugais, qui arriva en Abyssinie en 1625 avec huit autres religieux de son ordre. En 1626, Mélec-Séghed déclara solennellement, dans une assemblée nationale, la religion catholique religion de l'Etat, et prescrivit à tous ses sujets de l'embrasser. Pendant quatre ou cinq ans, les missionnaires firent des conversions innombrables, mais elles n'étaient pas assez libres, et toutes n'étaient pas sincères et solides. Les schismatiques, à qui on faisait violence, excitèrent des révoltes conti-

nuelles; le fils même de l'empereur, qui voulait hâter le moment où il monterait sur le trône, se mit à la tête du parti hérétique qui était fort puissant. Il intimida le monarque, saisit toute l'autorité, et dans une nouvelle assemblée des grands de la nation, fit décider qu'on reviendrait à la foi ancienne (celle d'Alexandrie), que le catholicisme serait proscrit sous peine de mort et les missionnaires expulsés. Mélec-Séghed, réduit à l'impuissance, mourut de douleur en 1632. Alors Facilidas persécuta ouvertement la religion catholique. Les patriarches et les missionnaires, condamnés à l'exil, étaient trop connus pour pouvoir rester en se cachant. Ils furent forcés de s'embarquer à Massouah. (*Voy.* MENDEZ.) Cependant, pour ne pas laisser le troupeau abandonné à la fureur des loups, sept Jésuites se dévouèrent à rester cachés dans l'intérieur de l'empire. C'étaient le P. Almeida, évêque de Nicée et coadjuteur du patriarche, et les PP. Paez, Cardeira, Franceschi, Rodriguez, Pereira et de Sainte-Croix. Tous subirent le martyre, les uns plus tôt, les autres plus tard. Ils avaient encore quelques protecteurs parmi les grands seigneurs du pays, sans quoi ils n'auraient pu échapper aussi longtemps à la fureur de leurs ennemis. Parmi ces protecteurs, on compte d'abord le roi Jean Achay, Baharnégus; mais il ne tarda pas à les abandonner; ensuite Técla-Emmanuel, vice-roi du Tigré : il fut disgracié par l'empereur Facilidas, qui lui ôta sa place, le chargea de chaînes, et lui donna pour successeur Melca-Christos, propre frère d'Emmanuel, mais animé de dispositions bien différentes, car c'était un ennemi violent du christianisme. Za-Mariam vice-roi du Tembea, protégeait aussi les missionnaires même à main armée; il finit par succomber et fut tué. Sa chute entraîna la prise et le martyre des derniers Jésuites en 1640. — *Voy.* FACILIDAS.

Quant au P. Paez, il fut pris en 1635 avec les PP. de Sainte-Croix et Péreira. Ils s'étaient cachés dans une sombre vallée avec quelques portugais. Melca Christos, nouvellement installé dans la vice-royauté de Tigré, ayant été informé de leur retraite, mit des troupes en embuscade et surprit les trois missionnaires, qui par son ordre furent percés de coups : c'était le 25 avril 1635. Le P. Paez expira sur-le-champ; le P. Péreira mourut de ses blessures huit jours après; quant au P. de Sainte-Croix, laissé également pour mort, les Portugais qui l'avaient recueilli pour l'ensevelir parvinrent à le guérir, et il exerça encore le ministère apostolique pendant cinq ans. En 1640, il fut découvert avec le P. Cardeira, pendu à un arbre et assommé à coups de pierres.

Facilidas ayant expulsé ou tué tous les missionnaires européens, séquestra son empire du reste du monde et y détruisit le catholicisme. Il régna jusqu'en 1665.

PAGET (Le P. JEAN-MARIE), Mariste savoyard, du diocèse de Chambéry, missionnaire en Océanie. — Il est parti au mois de décembre 1844 pour le vicariat apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie nouvellement érigé par le Saint-Siége, et s'est embarqué avec M. Epalle, évêque de Sion, premier vicaire apostolique de cette mission, et onze autres religieux de la même société de Marie, dont cinq Pères et six Frères.

PAHARI, prince mongol, fils du sultan Akbar qui régnait au XVI^e^ siècle sur l'Indoustan. — Ce monarque musulman aimait beaucoup la religion chrétienne, qu'il fut près d'embrasser. Il protégeait les missionnaires Jésuites, et confia à l'un d'eux, le P. Montserrat, l'éducation de son fils Pahari âgé de treize ans; mais ce jeune prince périt dans une bataille quelques années avant la mort d'Akbar, c'est-à-dire vers l'an 1600. Sélim, autre fils de l'empereur, et qui monta ensuite sur le trône sous le nom de Géhan-Ghir, fut également disciple du P. Montserrat, et quand il fut devenu empereur, on espéra longtemps qu'il allait embrasser la religion chrétienne. — *Voy.* AQUAVIVA.

PALLU (ETIENNE), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire au XVII^e^ siècle dans le royaume de Siam. — Il partit pour les Indes en 1686, et à peine arrivé dans sa mission, il fut enlevé par une mort prématurée, en 1687. Il était du diocèse de Tours comme son illustre homonyme l'évêque d'Héliopolis, et peut-être son parent.

PALMERINHA, nom que les Portugais donnent au pays de Cancao dans l'Indo-Chine. — *Voy.* CANCAO.

PANAMA, ville d'Amérique, sur l'isthme du même nom qui joint l'Amérique du Nord à l'Amérique du Sud. — Elle fut fondée en 1518 ou 1519 par les Espagnols, et l'évêché de Sainte-Marie l'Ancienne, ou de Darien, y fut transféré cette année-là. Il n'existait que depuis quatre ou cinq ans, ayant été établi en 1514 ou 1515 par Léon X. C'est le plus ancien de l'Amérique continentale.

En 1670, le pirate anglais Morgan s'empara de Panama et la ruina de fond en comble. Elle avait alors 6 à 7,000 maisons, et c'était l'époque de sa plus grande splendeur. Les habitants la rebâtirent à 6 ou 7 kilomètres de là, vers le couchant. Elle n'a plus été à beaucoup près aussi considérable : son commerce a surtout langui à la fin du XVIII^e^ siècle et dans la première moitié du XIX^e^; mais comme elle est située sur le plus important passage du monde entier, l'avenir ne peut manquer de lui réserver une destinée extrêmement prospère.

Voici la série de ses premiers évêques :

1. Vincent I^er^ (Fr.) de Pédrosa, Prêcheur. Il mourut sans doute très-peu de temps après son institution, ou bien refusa ou se désista, car le suivant est regardé comme premier évêque de Darien et de Panama.

2. Jean I^er^ (Fr.) de Quévédo, Mineur. — *Voy.* JEAN DE QUEVEDO.

3. Jean II (Fr.) de La Guarda, Prêcheur.

4. Martin (Fr.) de Béza, Mineur, né à Séville.

5. Thomas (Le P.) de Berlanga, Dominicain.

6. Vincent II (Le P.) de Pédraza, religieux du même ordre.

7. Paul (Le P.) de Torrès, Hiéronymite.

8. Jean III (Le P.) de Vaca, Bénédictin.

9. François Ier (Abrégo). Il mourut en 1574.

Par conséquent tous les prélats qui précèdent et pour lesquels aucune date n'est indiquée, ont siégé de 1514 à 1574. C'est une moyenne de sept années d'épiscopat, mais plusieurs n'ont sans doute fait que passer, et les noms de ceux qui ont pu refuser ou qui n'ont pas été sacrés ne laissent pas que d'être mentionnés. Il faut aussi tenir compte des translations, et surtout des vacances qui étaient déjà fort longues, à cause de l'éloignement.

10. Emmanuel (Le P.) de Mercado, Hiéronymite. Il mourut en 1580.

11. Barthélemi Martinez. Il fut transféré à Santa-Fé de Bogota.

12. Pierre, duc de Ribera.

13. Antoine Calderon. Il fut transféré à l'Eglise de Santa-Cruz de la Sierra (haut Pérou).

14. François II (Le P.) de La Camata, Dominicain.

15. Augustin Carvajal. Il fut transféré à Guamanga (Pérou).

16. Christophe (Le P.) Martinez, Prémontré. Nommé en 1625, il mourut en 1640.

17. Ferdinand (Le P.) de Ramirez, Trinitaire. Il fut sacré en 1643.

18. Bernard d'Isaire. Il siégait en 1649.

La ville de Panama avait sous la domination des Espagnols, il est inutile de le dire, des couvents de Dominicains, de Franciscains, de religieux de la Merci et de Saint-Jean de Dieu, outre les Jésuites. Toutes ces institutions, tombées pour la plupart dans un grand relâchement, ont sans doute péri lors des dernières révolutions, ou depuis que le pays s'est affranchi. Aujourd'hui, Panama dépend de la république de la Nouvelle-Grenade, où le gouvernement est aux mains d'un parti exalté, en rupture ouverte avec l'Eglise.

PANCRACE (Saint), premier évêque de Taormine en Sicile, où il fut envoyé, selon le Martyrologe romain, par l'apôtre saint Pierre, pour y annoncer l'Evangile. — Après avoir jeté les semences de la foi dans cette contrée, il scella sa prédication par le martyre. On l'honore le 3 avril.

PANIUM, ou PHANARIUM, ville épiscopale de la Thrace, dans la Propontide, près d'Héraclée.— Au moyen âge il y a eu des évêques latins de Panide dans le patriarcat de Constantinople. C'est peut-être la même Eglise que Panis, Panius ou Phanarium. Voici parmi ses évêques ceux que l'on connaît :

En 1208, le pape Innocent III écrivit à l'évêque de Panide : mais son nom n'est pas cité. Il y a ensuite un intervalle d'un siècle jusqu'à Jacques de Bologne, Augustin, qui siégeait en 1314. Après un espace d'environ cent cinquante ans, pendant lequel on ne trouve pas d'évêque de Panide, vient Jean, qui eut pour successeur immédiat Bertaud, ou Bertald (Fr. Bertaldus), Dominicain, nommé par Paul II en 1468).

PANOSIOTATOS, mot grec qui signifie *le Tout-très-saint*. — C'est l'humble titre qu'on donne au patriarche schismatique de Constantinople, qui n'est le successeur d'aucun apôtre. Les évêques grecs en ont d'équivalents. On ne dit pas chez eux l'archevêque ou l'évêque de telle ville, mais le saint d'Héraclée, le saint de Chalcédoine. — Dans l'Eglise catholique, au contraire, le Pape, successeur du chef des apôtres, ne prend que le titre de Père, dont Pape est le synonyme, et celui de Serviteur des serviteurs de Dieu ; on lui donne celui de Très-saint Père, mais jamais on ne l'appelle le Très-saint d'une manière absolue.

PANSE (Saint), missionnaire égyptien dans sa patrie, aux premiers siècles de l'Eglise. — Il faisait partie d'une nombreuse troupe apostolique qui, sous la conduite de saint Paul son chef, se dispersa par toute l'Egypte pour y prêcher l'Evangile. Après avoir travaillé avec un zèle infatigable à répandre la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, ils furent tous pris au nombre de trente-sept, et mis à mort par le glaive, par le feu et par le supplice de la croix. — *Voy.* Paul.

On honore tous ces glorieux martyrs le 18 janvier.

PANSUT (Pierre-Antoine), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Chine au XVIIIe siècle. — Il était du diocèse de Saint-Claude (Jura). Il partit en 1777 pour le Sut-Chuen ; mais une mort prématurée l'enleva au début de son apostolat, le 27 juin 1779.

PANTALE (Saint), évêque de Bâle, missionnaire au Ve siècle sur les bords du Rhin (Suisse, France, Allemagne) et martyr. — C'était un homme célèbre par sa science et sa vertu, et il se distingua aussi par son zèle pour la propagation de l'Evangile dans les contrées circonvoisines du Rhin. Il ne reculait jamais devant les difficultés, et ne craignait pas d'exposer sa vie toutes les fois qu'il s'agissait de faire le bien dans son diocèse. On rapporte qu'ayant mis ordre aux affaires de son Eglise et fuyant la persécution des Huns, il fut arrêté par ces barbares qui ravageaient alors ce pays. On lui fit souffrir le martyre avec sainte Ursule et ses compagnes. Son corps fut inhumé et conservé à Cologne dans l'église des Machabées. Sa tête fut plus tard transférée à Bâle, et religieusement gardée dans la cathédrale de cette ville jusqu'aux troubles de la prétendue réformation. On en fait la fête le 12 octobre dans la partie de la haute Alsace qui dépendait du diocèse de Bâle, dont saint Pantale est le patron

PANTALEON (Saint), missionnaire en Ethiopie, un des neuf propagateurs de la foi chrétienne dans ce pays après saint Frumence, qui en fut l'apôtre au IVe siècle. — *Voy.* Aleff.

PANTOJA (Le P. Emmanuel), Dominicain portugais ou espagnol, missionnaire à la fin du XVI^e^ siècle dans l'Afrique orientale (Mozambique), Zanguebar, Cafrerie, Monomotapa, etc.). — D'après les *Monuments dominicains* du P. Fontana, il évangélisait en l'année 1584 ces contrées peu connues ; mais on ne cite guère que son nom et celui de ses compagnons, les PP. Couto, Ususmaris, Madeira, de Sanctis, tous du même ordre. Il est à regretter qu'on n'ait aucun détail sur la vie et les travaux de tous ces religieux. L'époque de leur mort et même les noms des pays particuliers où chacun d'eux a prêché l'Evangile ne sont pas indiqués.

PANTOJA ou plutôt PANTOYA (le P. Jacques), Jésuite espagnol, missionnaire en Chine à la fin du XVI^e^ siècle et au commencement du XVII^e^ — Il naquit en 1571 à Val-de-Mora, dans le diocèse de Tolède (peut-être Val-de-Moro, en Castille, à 6 lieues au midi de Madrid). Etant entré dans la Compagnie de Jésus, il fut sur sa demande destiné pour la mission de l'Orient. C'est sans doute dans les dernières années du XVI^e^ siècle qu'il passa à Macao, d'où le P. Ricci, fondateur de l'Eglise de Chine, l'appela auprès de lui à Nankin où il avait fondé la troisième résidence de la société dans l'intérieur de l'empire chinois. De là ils partirent ensemble pour Pékin, le 20 mai 1600 avec le Fr. Fernandez, Chinois. Arrivés dans la capitale le 4 janvier 1601, ils furent assez heureux pour être admis dans le palais de l'empereur Chint-Soog dont ils gagnèrent la bienveillance par des présents, des curiosités rares et surtout par leurs talents et leur mérite personnel. Non-seulement ils excellaient dans les sciences de l'Europe ; mais ils s'adonnèrent avec tant d'application à l'étude de la langue, de la philosophie, de la littérature et des systèmes des Chinois qu'ils parvinrent l'un et l'autre à composer dans l'idiome du pays des ouvrages classés par cette nation orgueilleuse parmi ses chefs-d'œuvre de style. Dans l'immense encyclopédie des meilleurs livres chinois, composée par l'ordre de l'empereur Khien-Loung, on trouve les Œuvres du P. Pantoja : il est avec le P. Ricci et le P. Verbiest, le seul européen qui ait eu cet honneur.

Mais la science et la littérature n'étaient que le but secondaire des missionnaires Jésuites : c'était pour eux un moyen plutôt qu'un but. Ils avaient principalement en vue de gagner des âmes à Jésus-Christ, de faire briller la lumière de l'Evangile aux yeux des infidèles, et la science n'était à leurs yeux qu'un moyen d'obtenir la liberté de prêcher la foi chrétienne. Le P. Pantoja et le P. Ricci s'appliquaient donc surtout à former à Pékin un noyau solide de fidèles instruits et éprouvés. Dieu bénit tellement leurs travaux que l'Eglise fondée par eux dans cette capitale étendit de grands et féconds rameaux dans toutes les provinces de l'empire. Parmi leurs néophytes on distinguait des hommes du plus grand mérite, tels que le mandarin Paul Ly, ou de la plus haute dignité, comme le ministre Sion.

Le P. Ricci mourut en 1616, et eut pour successeur le P. Longobardi ; mais je ne trouve dans aucun auteur l'époque à laquelle le P. Pantoja termina sa carrière apostolique.

PAPIAS (Saint), évêque d'Hiéraple en Phrygie et disciple de l'apôtre saint Jean, au rapport de saint Irénée, évêque de Lyon, qui lui-même était disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne et compagnon de saint Papias. Ce dernier était un homme simple, d'un esprit peu pénétrant et ne s'attachant pas assez à distinguer le vrai de ce qui ne l'est pas. On lui reproche d'avoir écrit des choses étranges et d'être tombé dans des erreurs assez graves, qui toutefois ne furent condamnées que longtemps après sa mort. Quoi qu'il en soit, Papias était un homme apostolique, et il a toujours été regardé comme saint au IV^e^ siècle. saint Jérôme lui donne ce titre. Au VI^e^, des auteurs grecs le nomment martyr, quoiqu'on ne sache rien de sa mort. Le Martyrologe Romain l'appelle bienheureux. Saint Papias avait eu non-seulement le bonheur de recevoir la céleste vérité de la bouche du dernier survivant des apôtres, mais il chercha encore à s'instruire par les disciples de Jésus-Christ et les plus anciens parmi ceux qui l'avaient vu ou qui avaient connu les apôtres, afin de puiser à la véritable source la science du salut. Il n'est pas douteux qu'il ait fait fructifier le talent qu'il avait reçu en répandant la lumière parmi les gentils dont on l'avait fait évêque. La fête de saint Papias est le 22 février, jour de la fête de saint Pierre à Antioche.

PAPIAS (Saint), missionnaire égyptien dans sa patrie, aux premiers siècles de l'Eglise. — Ayant formé avec trente-six autres généreux Chrétiens le projet de prêcher l'Evangile, ils se partagèrent en quatre troupes apostoliques, une pour le nord, une pour le midi, une pour l'orient et l'autre pour le couchant. Saint Papias, avec huit compagnons, eut cette dernière partie à évangéliser. Il travailla comme les autres avec une ardeur infatigable à faire connaître Jésus-Christ. Tous furent pris et mis à mort pour la foi. Papias et ses compagnons furent crucifiés. Récombe avec huit autres qui avaient évangélisé le nord périrent par le glaive. Théonas et les huit qui avaient eu le midi en partage, et Paul, le chef de toute la troupe qui avait prêché à l'orient avec neuf compagnons furent brûlés. On honore ces trente-sept martyrs le 18 janvier. — *Voy.* Paul.

PAPOUL (Saint, en latin Papulus), prêtre, missionnaire au III^e^ siècle dans le midi de la France et martyr. — Il partagea les travaux apostoliques de saint Saturnin évêque de Toulouse et prêcha la foi avec lui aux peuples du Languedoc et des provinces voisines. La couronne du martyre fut la récompense de son zèle. Il souffrit vers le commencement du règne de Dioclétien (284-305), dans

le Lauraguais, petit territoire dont le chef-lieu, Castelnaudary (Aude), est à huit ou neuf lieues de Toulouse et de Carcassonne. On y a bâti depuis une église avec un abbaye, et il s'y est formé une ville qui porte le nom de Saint-Papoul (1250 hab. à 7 kil. de Castelnaudary),et que le pape Jean XXII a érigée en évêché en 1317. Ce siége a été supprimé par Pie VII en 1801. La fête de saint Papoul tombe le 3 novembre. | On gardait autrefois les reliques de cet apôtre à Toulouse dans l'église de Saint-Sernin ou Saturnin et elles y sont peut-être encore.

PARESCE (Le Fr. Ange-Marie), Jésuite italien, de la province de Naples, missionnaire aux Etats-Unis. — Il est parti d'Europe pour le Nouveau-Monde en 1845, avec sept autres Jésuites italiens, clercs et scolastiques comme lui. Ce religieux a dû être promu aux ordres sacrés et au sacerdoce en Amérique ; peut-être est-il le même que le P. Paresce délégué en 1853 à Rome par la province de Maryland pour l'élection d'un général qui a été le P. Beckx, belge. — *Voy.* Gacciarini.

PARMENAS (Saint), un des sept premiers diacres ordonnés à Jérusalem par les apôtres peu de temps après l'Ascension. — Le Martyrologe place sa fête au 23 janvier, et dit de lui que s'étant abandonné à la grâce divine, il s'appliqua avec une entière fidélité au ministère de la prédication que les apôtres lui avaient confié et qu'il parvint sous Trajan à la gloire du martyre dans la ville de Philippes (Macédoine).

PASCAL (Saint), pape du IXe siècle. — Il était Romain et succéda en 817 à Etienne IV sur la chaire de saint Pierre. Il s'occupa avec zèle de la conversion des barbares du nord, comme l'avaient déjà fait ses plus illustres prédécesseurs. Il envoya entre autres Ebbon, archevêque de Reims, aux peuples du Danemark encore plongés dans l'idolâtrie et leur procura ainsi le bonheur d'être éclairés des lumières de l'Evangile. Il fit aussi passer des sommes considérables pour racheter les Chrétiens captifs et maures, en Grèce et en Afrique. Sa sainte mort arriva le 14 mai 824 après sept ans de pontificat. On l'honore le jour de sa mort.

PASCAL DE CAMARASA, Capucin, missionnaire en Amérique. — Il est parti de Gênes au mois de septembre 1852 avec vingt-quatre religieux de son ordre pour aller évangéliser les Aramans peuple indigène du Chili dont on a débité beaucoup de merveilles malheureusement imaginaires. Quinze autres Capucins s'embarquaient à Brest au mois d'octobre pour la même destination, et enfin quatorze de ces religieux sont partis de Rochefort presque dans le même temps pour compléter le personnel de cette importante mission. Il est probable que ces religieux ne sont pas tous prêtres et qu'un grand nombre d'entre eux sont de simples frères lais. On sait d'ailleurs que les Capucins sont astreints à une règle austère qui ne leur permet pas de se livrer individuellement aux œuvres du zèle apostolique : autant que possible, ils font concorder la vie conventuelle avec les travaux extérieurs du ministère sacré, et c'est sans doute le plan des supérieurs en envoyant simultanément un si nombreux essaim de missionnaires sur le même point.

PASCAL DE VITTORIA (Fr.), Mineur espagnol, missionnaire en Orient au XIVe siècle. — Le nom de ce religieux indique qu'il était de la Biscaye. Il partit d'Avignon vers 1330 ou 1332 avec Fr. Gonsalve de Transtorna qui paraît avoir été son compatriote. Ils avaient reçu dans cette ville la bénédiction de leur général ; mais Fr. Gonzalve n'alla guère au delà de la mer Noire et n'arriva pas jusqu'à Seraï (dans le gouvernement actuel de Saratov, Russie). D'Avignon ils s'étaient d'abord rendus à Assise pour gagner l'indulgence : ils gagnèrent ensuite Venise, prirent l'Adriatique et arrivèrent par mer à Constantinople. Ils traversèrent ensuite la mer Noire pour se rendre en Tartarie et F. Pascal entra seul à Seraï, F. Gonzalve étant, comme on l'a dit, revenu en occident, on ne sait pour quel motif. Le Franciscain espagnol apprit dans cette première capitale de Tartarie la langue en usage parmi les peuples qu'il allait évangéliser, ce qui lui permit de prêcher dès lors sans interprète aux musulmans et aux chrétiens schismatiques et hérétiques. Pendant son séjour à Séraï, il fut témoin en 1334 du martyre de F. Etienne, Mineur hongrois, qui avait d'abord eu le malheur d'apostasier la foi (*Voy.* Etienne). F. Pascal ayant quitté Seraï, continua à cheminer vers l'orient, sur les fleuves et par terre, traversa une ville nommée Hus, qu'il dit être le pays du patriarche Job. Il arriva enfin dans le Tchaggathaï alors troublé par des révolutions politiques. Dans un autre lieu, où une fête des musulmans avait attiré un grand concours de peuple et d'imans (prêtres), il se mit à prêcher sans crainte Jésus-Christ et se logea en face même de la mosquée. Le principal iman vint pendant vingt-cinq jours disputer avec lui sur l'Alcoran. La discussion était si suivie et si acharnée que le missionnaire avait à peine le temps, dit-il, de manger un peu de pain et de boire de l'eau une fois par jour, mais la victoire lui resta et il réduisit ses adversaires à confesser le dogme de la sainte Trinité. On tenta de le séduire en lui offrant des richesses, des honneurs, des plaisirs. Comme il repoussait la tentation avec fermeté, on le lapida deux fois, on appliqua le feu à son visage et à ses pieds, on lui arracha la barbe. Il supporta toutes ces avanies, tous ces tourments avec une joie calme et il rendait grâce à Dieu dont la miséricorde daignait permettre qu'il souffrît ces opprobres et ces mauvais traitements pour la gloire de son nom.

De Hus il mit cinq mois pour arriver à Ili-Balik, et il ne cessa point, pendant tout ce trajet, de porter l'habit de son ordre ni de prêcher en public. Balik signifie en tartare *résidence*, c'est ainsi que Khan-Balik veut dire *résidence royale*. Ce dernier nom s'entend de Pékin. Quant à Ili, elle est la capitale de la Dzoungarie qui appartient à la

Chine. Le pays n'est pas éloigné de la Sibérie et de la Tartarie Indépendante ou Turkestan. S'attendrait-on à trouver au XIVe une mission florissante dans ces contrées musulmanes, aujourd'hui encore inaccessibles aux Européens? Cependant, lorsque Fr. Pascal y arriva, il y avait un évêché catholique latin, occupé par F. Richard de Bourgogne, Mineur français qui avait avec lui des religieux choisis pour leurs talents et leurs vertus apostoliques : c'étaient FF. François d'Alexandrie et Raymond Ruffi, Mineurs italiens, tous deux d'Alexandrie en Piémont; Fr. Pierre Martel, Mineur français de la province de Narbonne; F. Laurent d'Alexandrie, compatriote des FF. François et Raymond, et un noir, F. Jean des Indes, du tiers ordre de Saint-François; amené à la foi par les Franciscains, il avait embrassé la vie religieuse, s'était attaché aux missionnaires et servait d'interprète à l'archevêque de Kambalu ou Pékin. En effet, ce dernier, nommé Fr. Nicolas, aussi de l'ordre des Mineurs, qui avait été professeur de théologie à Paris, avait été institué vers l'an 1333 métropolitain de Cambalu, comme on disait alors, à la place de F. Jean de Montecorvino, premier pasteur de cette Eglise qu'il gouverna plus de vingt ans comme évêque et près de quarante en qualité de missionnaire. Il se rendait dans sa mission par l'Arménie et le Tchaggathaï, lorsqu'il s'arrêta dans ce dernier empire tartare parce que les circonstances lui parurent très-favorables pour y propager l'Évangile. Il n'arriva à Pékin qu'en 1338, selon le F. Richard, et fut très-bien reçu de l'empereur Chun-ti qui peu auparavant avait envoyé au pape Benoît XII une ambassade composée de F. André Franco, Mineur, et de quinze autres envoyés. La religion faisait des progrès extraordinaires en Chine et dans tout l'empire de Chun-ti, principalement par le zèle de F. Jean de Florence, et des trois autres Mineurs qui y étaient nonces apostoliques. — *Voy.* JEAN DE FLORENCE.

Le roi Mongol du Tchaggathaï était malade lorsque les PP. Mineurs vinrent y fonder une mission. On ne sait si c'était avant l'arrivée de P. Nicolas, archevêque de Pékin, et de sa suite, ou bien s'ils étaient eux-mêmes au nombre des vingt-six Franciscains (dont vingt prêtres et six laïques) qui accompagnaient ce prélat en Chine. Fr. François d'Alexandrie qui avait quelques connaissances en chirurgie, guérit le prince Mongol d'une fistule et d'un chancre; cette cure lui valut l'entière confiance du prince qui l'appelait son frère, et lui demandait ses conseils. Le P. François lui en donna, sans doute, dont ce monarque se trouva bien. Il remarquait d'ailleurs que ces missionnaires étaient des hommes d'un talent supérieur, d'une grande vertu, d'une entière pureté de mœurs et d'un désintéressement admirable, et il en concluait qu'ils avaient pour mobiles des principes bons et saints. Mais, soit qu'il n'eût pas le courage de combattre ses passions, soit qu'il fût retenu par des raisons de politique, il n'osait embrasser lui-même la religion chrétienne dont la morale lui paraissait si belle; il voulut du moins que son fils eût ce bonheur. Il confia à F. François ce jeune prince, âgé de huit ans, pour l'élever dans la religion chrétienne. En effet, l'enfant reçut le baptême et fut nommé Jean. Un tel exemple attirait journellement des posélytes à la foi. C'est probablement sur ces entrefaites, ou peu auparavant, que F. Pascal de Vittoria arriva à Ili. C'est sans doute aussi ce qui retint plusieurs années l'archevêque de Pékin loin de son Eglise; il entrevoyait la possibilité d'établir solidement la religion catholique dans ce pays, qui servirait d'intermédiaire entre l'Occident et sa mission encore beaucoup plus reculée. F. Pascal écrivit, le 10 août 1338, au gardien et aux religieux du couvent de Vittoria la relation de son voyage. Ce missionnaire était arrivé seul, comme nous l'avons vu, après avoir traversé, de la Crimée à la Dzoungarie, d'immenses régions peu connues et habitées par des Tartares, les uns mahométans, les autres païens, mais tous assez barbares, puisque, au bruit de leurs invasions, la frayeur faisait avorter les femmes enceintes. Sans être intimidé par leur caractère bien connu, ni par le fanatisme musulman, F. Pascal annonçait Jésus-Christ partout sur son passage et disputait avec les imans. On se borna à lui arracher la barbe, à lui jeter des pierres, à lui faire flamber les pieds et le visage, mais il aurait pu être empalé, ou écorché, ou brûlé vif : cela se faisait; et sans doute bien d'autres religieux éprouvèrent le même sort sans que leur histoire ou même leur nom soient arrivés jusqu'à nous. On est dans l'admiration à la vue d'un courage si héroïque dans un pauvre religieux isolé. Aujourd'hui les hommes ne sont plus de cette trempe; le zèle apostolique a d'ailleurs d'autres allures. Le livre des martyrs n'est cependant point fermé dans l'Eglise catholique. Elle en envoie encore au ciel chaque année, soit parmi les Européens, soit d'entre les peuples d'un caractère plus faible, comme les Chinois, les Coréens, les Tonkinois, etc. Mais pas un des nombreux missionnaires qui évangélisent l'Orient n'oserait entreprendre ce qu'a fait Fr. Pascal et ce que tant d'autres ont fait avant et après lui comme une chose toute simple. On regarderait cela comme une folie, et les supérieurs, de qui seuls la chose dépend, diraient unanimement dans leur expérience qu'il ne faut pas tenter Dieu. Cette réflexion n'a d'autre but que de faire ressortir le courage extraordinaire des missionnaires au moyen âge et la grandeur de leurs entreprises.

Les heureuses circonstances qui favorisaient la propagation de la foi dans la Tartarie centrale ne durèrent malheureusement pas longtemps. Le souverain, favorable aux missionnaires et qui avait donné à l'évêque un terrain où l'on construisit une belle église, fut empoisonné par un prince de sa famille. Celui-ci était mahométan et il usurpa le trône. Irrité du zèle avec lequel les Franciscains travaillaient à détruire non-seulement l'idolâtrie,

mais encore le mahométisme auquel il était lui-même attaché, il ordonna par trois édits successifs à tous les Chrétiens, ses sujets, de renoncer à leur religion et de se faire musulmans sous peine de mort. Les évêques et les six religieux auxquels on proposa publiquement une abjuration formelle de leur foi, furent, sur leur refus, outragés et cruellement maltraités de toutes manières. Enfin, comme ils ne cessaient de prêcher Jésus-Christ, on leur trancha la tête au mois de juin 1342 et toute la chrétienté qu'ils avaient formée fut dispersée. Des sept Franciscains martyrs, un était évêque, F. Richard, français; trois étaient prêtres : Pascal, espagnol; François et Raymond, italiens; et trois étaient laïques : FF. Pierre, français ; Laurent, italien, et Jean, indien.

Aujourd'hui la Dzoungarie est un des pays du monde le plus reculé et le plus inaccessible. Il faut faire, pour y arriver, des détours immenses qui décuplent le chemin. Et on ne cite pas d'Européen qui ait visité ces régions. On sait cependant que le mahométisme y est la religion généralement professée, et, chose merveilleuse, on y trouve un certain nombre de Chrétiens. Ce sont des Chinois de différentes provinces qui ont été condamnés à l'exil pour refus d'apostasier la foi. Ils sont à une distance énorme de leur pays et bien peu y reviennent; la plupart y sont esclaves chez des musulmans. Il est même question d'y établir une mission : c'est M. Hue, Lazariste français, qui en parle dans une lettre imprimée dans les *Annales de la Propagation de la Foi*. Cet intrépide apôtre, dont les voyages sont comparables à ceux de Fr. Pascal de Vittoria, de Fr. Jourdain, catalan, du B. Odéric de Frioul et de Fr. Hyacinthe de Konski, tressaille à l'idée d'une mission composée uniquement de confesseurs de la foi. Il va sans dire qu'on regarde les difficultés comme extraordinaires, et on attendra sans doute que la religion ait pris quelque consistance au Thibet et chez les Mongols, avant de pénétrer dans ce pays où le fanatisme mahométan fera bien des martyrs.

PASCOT (Antoine), prêtre français, membre de la congrégation des Missions-Etrangères et missionnaire dans le royaume de Siam. — Il partit pour l'Orient en 1678, travailla quelques années dans la mission de Siam, et revint mourir à Paris en 1689. Il était de la Bourgogne ; on n'indique pas de quel diocèse.

PASIO (Le P. François), Jésuite italien, missionnaire au XVI^e^ siècle dans l'extrême Orient, et particulièrement en Chine. — Le P. Ruggiéri venait d'y pénétrer ; il avait gagné l'amitié du vice-roi de Canton, qui lui avait permis d'entrer dans l'empire quand il le jugerait à propos, et ce gouverneur avait même envoyé une barque à Macao pour prendre le missionnaire. Celui-ci, quoiqu'il eût été mandé seul, y monta avec le P. Pasio, un autre Jésuite qui n'était pas encore prêtre et quelques jeunes Chinois. C'était le 18 décembre 1582 qu'ils s'embarquèrent à Macao. Le vice-roi les accueillit parfaitement bien, fut enchanté de leurs présents et surtout de leurs vertus et de leurs talents. Il leur accorda une maison commode à Tchao-King, sa résidence, et leur permit de faire venir deux autres religieux.

PATARE, ville épiscopale de Lycie dans l'Asie Mineure sous la métropole de Myre. — C'est la patrie de saint Nicolas, archevêque de Myre. Joseph Novella, Franciscain réformé italien et missionnaire en Chine, a été, le 22 mai 1847, institué évêque de Patare *in partibus* et coadjuteur du vicaire apostolique du Houquang. Il y a lieu de croire que son titre épiscopal est la même ville qui a vu naître saint Nicolas. Cependant, on n'y voit pas d'évêques latins au moyen âge.

Quant à Myre, le titre du rite latin en est possédé actuellement par M. Antoine Garibaldi, de Gênes, ex-nonce apostolique à Paris. Il a été institué le 22 janvier 1844.

PATERNE ou PAIR (Saint), missionnaire dans le diocèse de Coutances au VI^e^ siècle, puis évêque d'Avranches. — Il naquit à Poitiers, où son père exerçait une charge importante. Elevé sous les yeux d'une mère vertueuse qui lui inspira les grandes maximes de la piété chrétienne, il fut convaincu de bonne heure de la vanité des choses terrestres et embrassa l'état monastique à l'abbaye d'Ansion, connue depuis sous le nom de Saint-Jouin, dans le diocèse de Poitiers. Ensuite, pour avancer dans les voies de la perfection, il quitta son pays, s'éloigna de ses parents et se retira, avec un autre religieux (S. Scubilion), dans la forêt de Scicy, au diocèse de Coutances.

Ayant été ordonné prêtre par saint Léontien, évêque de Coutances, il prêcha l'Evangile aux idolâtres du pays. Il en convertit une multitude incroyable, et vint à bout de faire démolir un temple antique qui avait toujours été en grande vénération chez les Gaulois. On voit encore ici un exemple entre mille que la France ne devint pas chrétienne du jour où Clovis fut baptisé avec ses guerriers. Après la race conquérante, il fallut faire entrer dans le bercail de l'Eglise la race gauloise incomparablement plus nombreuse ; elle n'avait pas été tout absorbée dans le paganisme romain et avait, surtout dans les campagnes, gardé son culte national qui était celui des Druides; il fallut extirper cette superstition de toutes les provinces : chacune opposa des obstacles d'une nature particulière et nécessita le dévouement de bien des missionnaires pendant plusieurs siècles ; saint Paterne convertissant un si grand nombre de païens dans le diocèse de Coutances vers le milieu du VI^e^ siècle, est un de ces pieux ouvriers qui, après Dieu, ont fécondé par leurs travaux, leurs sueurs, leurs prières et leur sainteté, cette belle partie de la vigne du Seigneur qu'on appelle l'Eglise de France. Il eut pour coopérateurs dans ses missions saint Sénateur ou Sénier, saint Gand, évêque d'Evreux ; Saroaste, prêtre, qui vivaient avec lui dans la forêt de Scicy. Son zèle le porta aussi à fonder plusieurs monastères. Elevé pour ses vertus sur le siége épiscopal d'Avranches, il

gouverna son diocèse pendant treize ans avec beaucoup d'édification, et mourut vers l'an 565, le même jour que saint Scubilion, son ami et son fidèle compagnon. On les enterra ensemble dans l'oratoire de Scicy, qui est aujourd'hui l'église paroissiale de Saint-Pair-sur-Mer, ainsi nommée, à cause du saint prélat.

Il ne faut pas confondre saint Paterne ou saint Pair, évêque d'Avranches, avec saint Paterne ou Padern de Vannes. Celui-ci, né dans la Basse-Bretagne vers 490, passa dans le pays de Galles (Angleterre), s'y fit moine, fonda des monastères et des églises, se rendit en Irlande, puis à Jérusalem, où il fut sacré évêque, revint ensuite dans le pays de Galles d'où il passa dans l'Armorique (Bretagne) et devint évêque de Vannes. Par amour pour la paix, il fut obligé de se retirer chez les Français et mourut vers l'an 555 hors de son diocèse.

PATOUILLET (Le P. Louis), Jésuite français du XVIII^e^ siècle, né à Dijon en 1699, mort à Avignon vers 1777.—Il a écrit, outre plusieurs ouvrages pour la défense de la religion, deux lettres à un évêque sur le livre du P. Norbert, Capucin, en 1745. (*Voy.* ce nom.) Il a aussi continué le Recueil des Lettres édifiantes après le P. Duchalde, et il en fit paraître deux volumes en 1749. Le P. Patouillet avait du zèle et était animé d'un bon esprit, mais il n'eut pas toujours assez de prudence, de critique et de mesure.

PATROBAS (Saint), disciple de l'apôtre saint Paul. — L'Eglise l'honore le 4 novembre avec saint Philogone. Leurs noms sont cités ensemble au Martyrologe romain, mais il n'est pas dit s'ils étaient évêques, prêtres ou simples fidèles, en quel pays ils finirent leurs jours et s'ils eurent la gloire du martyre.

PATTON (Saint), moine écossais et abbé d'Amharbaric dans sa patrie au VIII^e^ siècle et au commencement du IX^e^. — Il succéda dans le gouvernement de cette maison à saint Tanton, qui s'était fait missionnaire en Allemagne et qui, devenu dans la suite évêque de Werden, finit par recevoir la palme du martyre de la main des infidèles de son diocèse qu'il évangélisait. Saint Patton passa lui-même sur le continent à l'exemple de tant d'autres moines ses compatriotes qui évangélisèrent le nord de la France, la Belgique, la Hollande et toute l'Allemagne. Après la mort de Swidbert, évêque de Werden en Westphalie, il lui succéda sur ce siége dont il devint le second évêque, et il fut lui-même remplacé par saint Tanton, dont nous venons de parler. Il eut également la confiance de Charlemagne tant que ce grand empereur vécut. On honore saint Patton en Ecosse et en Allemagne le 13 et le 30 mars. Il fut canonisé ainsi que saint Tanton par le Saint-Siége, du temps de Havunch, huitième évêque de Werden.

PAUL (Saint), primitivement appelé Saul, Apôtre des nations; l'Apôtre par excellence, un des premiers et le plus grand, le plus illustre entre tous les missionnaires de l'Evangile, du moins en ce sens que ses travaux apostoliques sont beaucoup plus connus et plus célèbres que ceux des douze disciples choisis et envoyés par Notre-Seigneur. — *Voy.*, pour sa *Vie*, soit le *Dict. d'Hagiographie*, soit celui de *Biographie*, soit celui d'*Histoire ecclésiastique*.

PAUL (Saint), apôtre et premier évêque de Narbonne (France).—Selon les anciennes traditions, il aurait été disciple des apôtres. Le Martyrologe Romain consacre cette opinion et ajoute sous forme dubitative qu'il était le même que le proconsul Sergius Paulus converti et baptisé par l'Apôtre des nations, qui prit de lui le nom de Paul et qui l'établit évêque de Narbonne lorsqu'il alla en Espagne. Après avoir rempli avec fruit le ministère de la prédication évangélique et opéré d'éclatants miracles, Paul, dit encore le même Martyrologe, passa à une meilleure vie.

Selon saint Grégoire de Tours et les critiques modernes, la mission du premier évêque de Narbonne serait de deux siècles moins ancienne. Ce saint Paul n'aurait rien de commun que le nom avec le proconsul Sergius Paulus, ne serait point disciple des apôtres et aurait été envoyé de Rome dans les Gaules pour y prêcher l'Evangile au commencement ou au milieu du III^e^ siècle, peut-être avec saint Saturnin de Toulouse. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il eut beaucoup à souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Il ne termina cependant point sa vie par le martyre.

Godescard paraît tellement prononcé pour cette dernière opinion, qu'il ne daigne pas citer l'autre, même pour la réfuter. On pourrait être plus explicite et moins tranchant.

PAUL (Saint), missionnaire égyptien et martyr. — Il forma avec trente-six autres Chrétiens, ses compatriotes, le projet de prêcher l'Evangile en Egypte : c'étaient tous des hommes riches et de bonne naissance, mais encore plus distingués par les dons de la grâce que par ceux de la fortune. Ils reconnaissaient tous pour chef Paul, digne imitateur du grand apôtre dont il portait le nom. Ils se partagèrent en quatre bandes pour donner plus d'étendue à leur zèle. Paul, ayant avec lui neuf de ses confrères, alla du côté de l'orient; Récombe s'avança vers le nord avec huit autres; Théonas, à la tête d'un pareil nombre, fut chargé de prêcher dans la partie méridionale de l'Egypte; enfin l'occident échut en partage aux huit derniers, qui avaient Papias pour chef. Ces saints missionnaires travaillèrent avec une ardeur infatigable à faire connaître Jésus-Christ : ils instruisaient les ignorants et purifiaient les vrais pénitents de leurs péchés. Malheureusement la plupart des Egyptiens préférèrent leurs ténèbres à la lumière qui frappait leurs yeux. Le gouverneur, averti de ce qui se passait, fit arrêter tous ces zélés prédicateurs. Quand on les lui eut

amenés, il employa d'abord les promesses et les menaces pour les obliger à sacrifier Paul lui répondit, au nom de tous, qu'il leur ferait plaisir de ne pas les épargner, parce qu'ils aimaient mieux mourir que de renoncer à leur foi. Sur cette déclaration, ils furent tous condamnés à mort. Paul et ses neuf compagnons qui avaient prêché au midi et Théonas avec les huit qui avaient évangélisé l'orient, souffrirent le supplice du feu. Papias et ses huit compagnons, à qui l'occident était échu en partage, furent crucifiés; quant à Récombe, avec les huit autres missionnaires qui avaient travaillé dans le nord, ils eurent la tête tranchée. Leur martyre arriva le 18 janvier; mais leurs actes ne disent point en quelle année. Outre les quatre chefs de cette illustre troupe apostolique, le Martyrologe cite encore saint Panse, saint Horpèse, saint Plèse, saint Pinuce, saint Bustammon, saint Péthique et saint Ecomène; les noms des vingt-six autres sont inconnus.

Tout ceci est tiré de Godescard, qui lui-même l'a tiré de leurs actes sincères, publiés par Dom Ruinart. Le premier de ces auteurs, qui est si prodigue de notes et quelquefois d'érudition un peu indigeste, ne cherche point à indiquer, même d'une manière approximative, l'époque où florissait cette troupe apostolique, comme l'histoire ne nous en présente guère. Est-ce dans la persécution romaine des premiers siècles ou dans la persécution arabe qu'ils furent mis à mort? Il était nécessaire, ce semble, de se poser cette question. Un mot, un seul de la relation qu'on vient de lire, me paraît résoudre la difficulté : « Le gouverneur, est-il dit, cherchait à les faire sacrifier. » Ceci indique un païen et non un musulman. Il est donc déjà acquis que la prédication de saint Paul et de ses trente-six compagnons doit être restreinte aux trois ou quatre premiers siècles de l'Eglise. Sans arriver à préciser l'année, on pourrait encore, par des moyens que je n'ai pas, connaître d'une manière plus rapprochée l'époque de leur apostolat et de leur martyre.

PAUL (Saint), premier évêque de Lucques (Italie). — Selon la tradition de cette Eglise et le Martyrologe romain, il fut sacré en cette qualité par l'apôtre saint Pierre, qui lui donna mission de prêcher la foi dans cette partie de l'Italie. Après avoir fondé l'Eglise de Lucques par ses prédications, il scella de son sang les vérités qu'il avait enseignées, ayant été tué par les idolâtres avec d'autres compagnons, soit de ses coopérateurs dans le ministère apostolique, soit d'entre les néophytes. Il avait souffert plusieurs tourments avant de consommer son sacrifice. On honore la mémoire de saint Paul le 12 juillet.

PAUL (Saint), premier évêque de Léon, en Bretagne, et apôtre des Osismiens. — Il était Breton, non de l'Armorique, mais de la Grande-Bretagne. Né d'une illustre famille de Cornouailles, il fut élevé avec son cousin saint Samson sous la direction de saint Illut, à qui ses parents l'avaient confié dès sa plus tendre enfance. Ensuite, par le conseil de ce pieux précepteur, il se retira dans un désert pour y mener la vie d'anachorète. De là il passa dans la Petite-Bretagne ou Armorique, et s'arrêta dans une île vis-à-vis de la côte habitée par les Osismiens, peuple barbare et plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie (leur principale ville était Carhaix, aujourd'hui dans le Finistère). On croit que l'île dont il s'agit était l'île de Molène, située entre celle d'Ouessant et la côte. Saint Paul y vécut encore en ermite, ne subsistant que de pain et d'eau, avec un peu de poisson les jours de grandes fêtes.

Néanmoins, le déplorable aveuglement des Osismiens le toucha de compassion; et, comme il avait reçu en Angleterre l'ordination sacerdotale, il passa sur le continent pour prêcher la foi à ces pauvres idolâtres. Sa mission eut les plus heureux succès. Withur, comte ou gouverneur de toute la côte, écrivit à Childebert, roi des Francs, pour lui rendre compte du mérite et des travaux de Paul; en un mot il fit si bien que l'excellent prêtre fut promu à l'épiscopat. Le saint mit tout en œuvre pour s'opposer à son sacre; mais on n'eut égard ni à ses représentations ni à ses larmes. Lors donc qu'on lui eut imposé le fardeau pastoral, il ne pensa plus qu'à remplir dignement les fonctions de son ministère, et Dieu bénit tellement ses travaux et ses efforts, qu'il extirpa de son diocèse toutes les superstitions du paganisme. Il avait fixé son siége à Léon, ville des Osismiens, qui dans la suite a pris son nom (Saint-Pol de Léon). Non content de travailler par lui-même, il formait des coopérateurs pour continuer et consolider son œuvre : c'est ainsi qu'il fonda dans l'île de Batz, par la libéralité de Withur, un monastère qui fut peuplé de fervents religieux bretons, venus comme lui des Cornouailles.

Cependant il soupirait avec ardeur après la solitude. S'étant donc déchargé de l'épiscopat sur un de ses disciples, il passa le reste de ses jours dans la retraite et mourut le 12 mars vers l'an 573, à l'âge de près de cent ans. Sa fête se célébrait autrefois le 10 octobre : on la fait aujourd'hui le 12 mars. En 1562 les protestants ont détruit ses reliques, qui, dans la crainte des Normands, avaient été transférées à Saint-Benoît-sur-Loire, puis à Tours. Quel glorieux exploit pour des réformateurs de la plus sainte des religions, que de profaner et de brûler la dépouille mortelle d'un vénérable évêque qui, mille ans auparavant, avait tiré des ténèbres de l'idolâtrie un peuple barbare et l'avait amené à la connaissance et à la pratique du christianisme!

PAUL (Pères de Saint-). — On donna ce nom aux Jésuites dans les Indes, parce qu'ils étaient chargés du collége de Saint-Paul, célèbre séminaire fondé à Goa en 1541 par Michel Vaz, prêtre portugais, vicaire général du diocèse, et Fr. Jacques de Borba, Fran-

ciscain. Cet établissement avait pour but la formation de catéchistes et de prêtres indigènes de toutes les nations de l'Inde de l'extrême Orient, et même de l'Afrique orientale, comme l'Abyssinie. Telle était l'importance et l'immensité de cette belle œuvre, qu'elle valut aux Jésuites qui en étaient chargés les noms de Paulistes et de Pères de Saint-Paul. C'est ainsi qu'on les désigna longtemps dans les Indes.

PAUL (Fr.), Prêcheur, missionnaire en Orient au commencement du XIV^e^ siècle, fut envoyé du couvent de Pérouse (Italie), travailla en Grèce et à Constantinople à ramener les Grecs à l'unité, prêcha la parole de Dieu en Crimée, dans l'Asie Mineure, dans l'île de Chypre. — On peut rapporter ses travaux apostoliques à l'an 1330 environ.

PAUL, Chrétien chinois, qui vivait à la fin du XVI^e^ siècle et qui fut les prémices de l'apostolat des Jésuites dans ce vaste empire. — Il était lettré et gradué au troisième degré à Pékin et avait la réputation d'être très-instruit. Se trouvant à Tchao-Kong (province de Canton) en 1583 ou 1584 lorsque les PP. Ruggiéri et Ricci y furent admis par le vice-roi, il prenait un plaisir singulier à parler avec eux de la religion, et il affectionnait surtout le P. Ruggiéri, auteur d'un catéchisme en langue chinoise. Il entreprit même de traduire ce livre en style plus élégant afin de le faire accepter des classes élevées. Pendant qu'il faisait ce travail, Dieu éclaira son esprit et lui dessilla les yeux du cœur, de sorte qu'il saisit toutes les vérités exposées dans le catéchisme. Doué d'un sens droit, et habile dans la parole, il exposait ces dogmes avec exactitude et avec feu, apportant à l'appui des mystères des arguments qu'on ne lui avait jamais suggérés. Bientôt il demanda le baptême ; et comme il était le premier à le recevoir, on voulait qu'il fût solidement instruit et bien éprouvé. Les missionnaires tenaient aussi à gagner le consentement des mandarins. Pour cela ils leur firent connaître les préceptes du Décalogue, qui furent trouvés pleins d'une sagesse divine. Le néophyte lui-même prêchait les vérités qui l'avaient subjugué. Enfin l'autorisation ayant été accordée par les mandarins, Paul fut baptisé solennellement à Tchao-Kong par le P. Cabral, provincial des Indes, le 18 décembre 1584. On lui donna le nom de Paul en l'honneur du grand Apôtre des nations. Il partit aussitôt après pour sa ville natale, jaloux qu'il était de gagner à la foi sa femme, ses enfants et ses compatriotes.

PAUL PEYRONALLE (Le P.), Dominicain italien, de la Calabre, archevêque de Naxivan, de 1655 à 1664, figure dans la liste des prélats de cette Église sous le nom de Paul II.

On sait que l'Italie méridionale nommée autrefois Grande-Grèce contenait en effet beaucoup de Grecs. Pendant les dix premiers siècles de l'ère chrétienne, il y avait un grand nombre d'évêques, de prêtres et de fidèles qui gardaient ce rite. Le nombre en a ensuite diminué graduellement, mais on peut voir dans la Géographie de Vaissette, qu'au milieu du XVIII^e^ siècle, il y avait encore bien des paroisses grecques. Le nom de Peyronalle indique que cet archevêque Dominicain, de l'Arménie, devait être Grec d'origine. C'est effectivement en Calabre que le rite grec s'est le plus conservé. Il est bien entendu que ces Grecs d'Italie n'ont pas en général suivi le schisme de leurs frères d'Orient.

PAUL d'AREZZO (le B.), Théatin italien, évêque de Plaisance, cardinal, archevêque de Naples aux XVI^e^ siècle.—Il naquit en 1511 à Itri, dans le diocèse de Gaëte. Il embrassa d'abord la carrière du barreau. Après avoir reçu le bonnet de docteur en droit, en l'université de Bologne où il avait étudié, il exerça pendant près de dix ans la profession d'avocat à Naples, où il devint ensuite conseiller royal. Mais, arrivé à l'âge de plus de quarante ans, il renonça à cette haute position et aux belles espérances que lui offrait encore le monde et se fit religieux dans l'ordre des Théatins. Saint André Avellino fut son compagnon de noviciat. Paul prononça ses vœux le 2 février 1558 entre les mains du B. Marinon et fut ensuite ordonné prêtre à l'âge de cinquante ans. On l'appliqua aux fonctions du saint ministère pour lesquelles il montra beaucoup de zèle. Le pape saint Pie V le promut à l'évêché de Plaisance, avec l'ordre formel d'accepter, car l'humble religieux avait déjà refusé deux autres évêchés auxquels on l'avait nommé. Pendant son court épiscopat, il changea la face du diocèse de Plaisance, où le clergé et les fidèles vivaient dans un grand relâchement. Créé ensuite cardinal par le même pape Pie V, il prit part à l'élection de Grégoire XIII, qui le transféra malgré ses résistances sur le siége métropolitain de Naples, où il travailla à réformer les abus comme il avait fait à Plaisance. La conversion des Juifs, des hérétiques et des esclaves mahométans devint un des principaux objets de sa sollicitude.

Il mourut âgé de soixante-sept ans, le 17 juin 1578, des suites d'une chute dans laquelle il s'était cassé la cuisse. Il a été déclaré bienheureux le 13 mai 1775. Les Théatins honorent sa mémoire le 17 juin, jour de sa mort. Sa Vie a été écrite par le P. Tracy, avec celle de saint André Avellino, etc., Paris, 1774, in-12.

PAUL DE BORGO SAN SEPOLCRO (Fr.), Mineur italien, partit en 1370, avec sept autres religieux de son ordre, pour les missions de la Chine, sous la direction de Fr. Guillaume de Prato, nouvellement institué archevêque de Pékin, et qui emmenait en outre douze autres Franciscains, suivis, la même année, d'un troisième essaim de soixante missionnaires. — *Voy.* GUILLAUME DE PRATO.

PAUL DE HONGRIE (Le B), Frère Prêcheur, envoyé par saint Dominique, ainsi que saint Hyacinthe de Konski et le B. Sa-

doc, au nord et à l'est de l'Europe pour y prêcher l'Evangile, convertit un grand nombre d'idolâtres en Croatie, en Esclavonie, en Transylvanie, en Moldavie, en Valachie, en Servie et en Bosnie. — Il alla même présenter le flambeau de la foi aux habitants de la Cumanie (*Voy.* saint HYACINTHE), et les Frères Mineurs partagèrent avec les Frères Prêcheurs le soin de cette mission. Les Tartares ayant envahi la contrée où le zèle de Fr. Paul s'exerçait avec fruit, il souffrit le martyre, en 1242, avec quatre-vingt-dix religieux de son ordre. Les uns furent brûlés, d'autres décapités, d'autres tués à coups de flèches ou de lances.

Il paraît que le B. Paul fut nommé de Hongrie parce qu'il fut le fondateur des premiers couvents de son ordre dans la Hongrie et qu'il termina son apostolat dans ces contrées par un glorieux martyre. Ainsi la Hongrie n'était peut-être pas sa patrie.

PAUL DE HONGRIE (Fr), Mineur hongrois, fut adjoint en 1413, avec Fr. François d'Alexandrie et six autres religieux aux FF. Jean Armandi et Petruccio de Pérouse, que le pape Jean XXIII renvoyait dans les missions d'Orient qu'ils venaient d'explorer. — Le mot *Orient* a par lui-même un sens assez vague : dans le cas présent il désigne des pays très-vastes, puisque la Russie, la Bosnie, la Terre-Sainte, Rhodes, Chypre et d'autres contrées avaient été l'objet des explorations de Fr. Armandi et de Fr. Petruccio. — *Voy.* ces deux noms.

PAUL DE SAINTE-CROIX, prêtre abyssinien catholique, missionnaire dans sa patrie au XVII^e^ siècle, sous le règne de l'empereur Facilidas (1632 à 1665). — Ce monarque apostat et persécuteur parvint à détruire dans ses Etats la religion catholique que les missionnaires Jésuites avaient rendue florissante sous le règne de son père Socinios (1505-1632). Il commença par exiler le patriarche et les Jésuites (1633). Quelques-uns de ces religieux étant restés secrètement dans l'empire pour secourir leurs néophytes, il les fit successivement mettre à mort (1635, 1638, 1640). — *Voy.* CARDEIRA, DE SANTA-CROCE et NOGUEIRA.

PAULIN (SAINT), premier évêque de Lucques (Italie). — La tradition de cette Eglise est qu'il fut disciple de saint Pierre, envoyé et sacré par lui. Du reste, les détails de son apostolat sont inconnus et fort incertains ; le fait principal relatif à l'époque et à la source de sa mission étant lui-même douteux, il n'est pas à propos de s'engager dans la recherche, le récit et la discussion de choses secondaires qui reposent sur un fondement si incertain.

PAULMIER DE GONNEVILLE, chanoine normand du XVII^e^ siècle, qui descendait d'un roi de la Nouvelle-Hollande (Océanie), et qui proposa au pape Alexandre VII l'établissement d'une mission parmi les populations australes.

PAUMARD (ETIENNE), prêtre français, membre de la congrégation des Missions-Etrangères et missionnaire dans le royaume de Siam à la fin du XVII^e^ siècle. — Il évangélisa ce pays pendant environ vingt ans, et mourut le 20 juillet 1696. Il était parti de France en 1676. M. Paumard était du diocèse du Mans.

PAXENT (SAINT). — On croit que ce saint reçut la couronne du martyre à Paris, dans les premiers temps du christianisme, et il est probable qu'il fut un des disciples de saint Denys. Telle est du moins la tradition de plusieurs églises de France, et le culte qu'on lui rend dans celle de Paris paraît confirmer cette opinion. La fête de ce saint tombe le 23 septembre.

PA-YE, mot chinois servant à désigner celui qui, dans une ville de troisième ordre, commande la partie de la force publique spécialement chargée de mettre les criminels et les délinquants sous la main de la justice ; le Pa-ye est une espèce de capitaine de gendarmerie. Il en est quelquefois question dans les lettres des missionnaires.

PEAUX-ROUGES. — Nom sous lequel on désigne les Indiens de l'Amérique, particulièrement de l'Amérique du Nord, pour éviter la confusion entre les Indiens d'Amérique et les Indiens ou Indous d'Asie, et pour les distinguer des Européens (anglais, espagnols, français ou autres) transplantés en Amérique dont ils sont devenus le peuple dominant. Les Peaux-Rouges disparaissent rapidement de l'Amérique, et dans un demi siècle il n'y en aura plus. La barbarie espagnole en avait détruit beaucoup par le fer : la cupidité et l'égoïsme des anglais achèvent de les exterminer par l'eau-de-vie, les maladies et la faim. Les Hurons, les Iroquois, les Algonquins, les Sioux, les Osages, les Natchez, sont les principales nations des Peaux-Rouges. Ils ont été autrefois évangélisés par les Jésuites, au XVIII^e^ siècle, et ce sont encore aujourd'hui les Jésuites qui s'occupent le plus de les convertir et de les civiliser. Les Guaranis du Paraguay étaient également des Peaux-Rouges. La masse de la population du Mexique, du Pérou et de presque toute l'Amérique espagnole, est composée de Peaux-rouges civilisés et convertis. Aux Etats-Unis, au contraire, on les expulse et on les détruit pour y substituer des Européens et des nègres. Les Peaux-Rouges sont un peuple réellement inférieur, surtout ceux des climats méridionaux, qui sont de vrais enfants. On a vu des nègres devenir des hommes distingués : je ne sache pas qu'on puisse en dire autant des Peaux-Rouges du Mexique et de toute l'Amérique méridionale. Il n'est pas à ma connaissance non plus qu'on ait jamais formé des prêtres de cette race : ce qu'on nomme clergé indigène en Amérique est composé d'Européens soit créoles, soit peut-être métis. Quant à des Indiens proprement dits ou Peaux-Rouges (Guaranis, Péruviens, Aztèques, Iroquois, etc.), on n'en a jamais tiré des lévites, et si quelques auteurs semblent

dire le contraire, c'est qu'ils font confusion des Indiens avec les Européens transplantés dans le pays. C'est comme si on confondait un français né à Alger avec un Bédouin ou un Kabyle. Il y a cependant des auteurs graves qui commettent cette méprise et en font la base de remarques piquantes, de dissertations, de livres entiers et même de systèmes. Les Peaux-Rouges sont ainsi nommés parce qu'ils ont réellement la couleur cuivrée. Ils forment environ un millier de petites nations distinctes, qui s'étendent d'un pôle à l'autre, depuis les Esquimaux et les Groenlandais jusqu'aux Patagons et aux Pecherais de la Terre-de-Feu. Ils donnent aux Européens, aux blancs de quelque nation que ce soit, le nom de visages pâles.

PÉKIN, ville d'Asie, capitale de la Chine et de la province de Petchili, siége d'un évêché catholique érigé en 1688. — On dit que Pékin a deux millions d'habitants et la province trente à quarante millions, sur lesquels on compte trente à quarante mille catholiques. Pékin au moyen âge a été archevêché latin sous le nom de Cambalu. Les empereurs mongols laissaient toute liberté à la religion chrétienne et à ses apôtres. Après la révolution qui renversa cette dynastie, la foi s'éteignit peu à peu et ne fut prêchée de nouveau qu'au milieu du XVII^e^ siècle, par le P. Ricci, Jésuite italien, le premier missionnaire qui soit entré à Pékin dans ces temps plus modernes. Depuis lors il y a toujours eu à Pékin une florissante mission de Jésuites portugais, français, italiens, allemands, qui surent gagner la faveur des empereurs, et en particulier de l'illustre Kang-Hi. En 1688, le Saint-Siége érigea à Pékin un évêché, dont le premier titulaire fut le P. Bernardin de l'Eglise (Bernardin de la Chiesa), franciscain italien transféré de l'évêché d'Argolis *in partibus*. Ce prélat gouverna le diocèse de Pékin pendant près de cinquante ans, et il eut pour successeur le P. Polycarpe Soura, Jésuite portugais. L'évêché de Pékin subsiste encore, mais il est vaquant depuis une quinzaine d'années. Le Portugal, qui a le patronnage de cette Eglise comme fondateur, prétend y nommer des évêques : cette prétention est devenue une cause de détriment et de ruine pour les églises lointaines, qui sont des missions, et non des prélatures, et à qui il faut des missionnaires, et non des bénéficiers. Aussi le Saint-Siége refuse maintenant d'instituer les sujets nommés par le gouvernement portugais, et il a chargé un prélat français, de la congrégation des Lazaristes, M. Mouly, évêque de Fussule et vicaire apostolique de la Mongolie, d'administrer le diocèse de Pékin. Ce prélat a pour coadjuteur M. Anouilh, évêque d'Abydos, et il est secondé par une dixaine de missionnaires français et une dixaine de prêtres chinois de la congrégation de Saint-Lazare. Il paraît que les Lazaristes français ont eu quelque peine à faire reconnaître leur pouvoir par l'universalité des Chrétiens du Pe-tchi-li, dont les principaux étaient depuis si longtemps inféodés au clergé portugais.

PELLERIN (Henri), prélat français du diocèse de Quimper, membre de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Cochinchine, évêque de Byblos *in partibus* et vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale. — Il est parti de France au mois de décembre 1843 avec cinq autres prêtres de sa société, M. Dustuyne et M. Legrand envoyés aussi en Cochinchine, M. Plaisant, M. Mauduet, et M. Lacrampe destinés pour la presqu'île de Malacca.

PELVI (le P.), Jésuite, un des premiers missionnaires de sa compagnie en Chine au XVI^e^ siècle. — Son nom semble indiquer qu'il était italien, comme le P. Ricci, le P. Ruggieri, les PP. Cattaneo, Longobardi, Aleni Pasio, etc., premiers fondateurs de cette mission. Il ne paraît pas que le P. Pelvi soit arrivé en Chine avant 1588, et la mort l'avait déjà enlevé en 1595 à Tchao-Tchéou dans la province de Canton, lorsque le P. Ricci entreprit pour la première fois de pénétrer jusqu'à Pékin. Les PP. Cattaneo et Longobardi le remplacèrent.

PEMBA, île d'Afrique située sur la côte orientale de cette partie du monde. — Elle dépend géographiquement du Zanguebar et appartient au souverain arabe de Mascate. Autrefois (XVI^e^ et XVII^e^ siècle), elle avait ses rois particuliers, vassaux et tributaires des Portugais qui ont dû profiter de cette circonstance pour y faire connaître la religion chrétienne. Aujourd'hui la population est sans doute musulmane.

PEPIN, roi de France de 752 à 768. On l'a surnommé le Bref, c'est-à-dire le Petit, à cause de sa petite taille. — Lorsqu'il prit le titre de roi il y avait déjà plus de dix ans qu'il exerçait la souveraine puissance. Pendant tout le cours de son règne, il montra le plus grand zèle pour la propagation de la foi au nord et à l'est de son vaste empire chez les barbares païens, et au midi chez les Maures mahométans. Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, Susdbert, compagnon de saint Willibrod, et beaucoup d'autres missionnaires éprouvèrent les effets de sa libéralité et de sa protection. En un mot, Pépin se montra sous ce rapport le digne prédécesseur de Charles le Grand son fils.

PERAMBIL CIANDI, nom indigène d'un évêque indou, vicaire apostolique du Malabar au XVII^e^ siècle.—*Voy.* Alexandre de Campo. 16 mai.

PEREGRIN (Saint), premier évêque d'Auxerre au III^e^ siècle. — Il fut envoyé de Rome dans les Gaules par le pape Sixte II qui associa à sa mission saint Marse, prêtre; saint Corcodème, diacre; saint Jovien, sous-diacre et saint Jovinien, lecteur. Tout ce qu'on sait de saint Pérégrin c'est qu'il convertit à la religion chrétienne un grand nombre des idolâtres qui habitaient le territoire d'Auxerre. Son martyre arriva à ce qu'on croit vers l'an 304, sous le règne de Dioclétien.

Le Martyrologe romain rapporte qu'on lui

coupa la tête. Son corps fut enterré dans le lieu où il avait souffert pour Jésus-Christ, à Baugy, en Auxerrois. On fait sa fête le 16 mai.

PÉREGRIN (Fr.), Mineur, missionnaire en Orient, évêque de Zeyton en Chine au XIVe siècle, fut envoyé en 1307 à Pékin ou Cambalu, capitale du Cathai ou Chine septentrionale qui venait d'être érigée par Clément V en métropole. — Ce Pape, informé des succès obtenus par la prédication de Fr. Jean de Montecorvino, le nomma archevêque de Kan-Balikh avec pouvoir pour lui et ses successeurs de créer des évêchés en Orient, d'instituer des évêques et d'ordonner des clercs et des prêtres dans tous ces pays, à la condition seulement de recevoir le pallium et la mission du siége apostolique, et d'observer la subordination envers les successeurs de saint Pierre. Le même Pontife chargea le ministre général des Franciscains de choisir sept de ses religieux pour les envoyer rejoindre l'archevêque élu. On les sacra évêques avant leur départ, afin qu'ils pussent à leur arrivée donner la consécration à Fr. Jean de Montecorvino dont ils devaient être les suffragants. Trois de ces prélats moururent dans le voyage d'Italie au Cathai, à travers les immenses régions de la Haute-Asie. Un autre revint en Italie ; les trois derniers, Fr. Gérard, Fr. Pérégrin et Fr. André de Pérouse, arrivèrent à Kan-Balikh et sacrèrent Jean de Montecorvino archevêque de cette ville. L'empereur Temour, successeur de Koublaï, reçut par eux les lettres du Souverain Pontife et les traita avec égards et d'une manière honorable ; pendant cinq ans il leur faisait une pension sur le trésor de l'Etat ; il leur réservait une place dans les fêtes nationales et recevait leur bénédiction. Il permit même de bâtir une église si près de son palais que de sa chambre il entendait les chants religieux.

Fr. Jean ayant, entre autres villes, érigé en évêché celle de Zeyton ou Siven-Tcheu située dans une des provinces maritimes de la Chine, y nomma Fr. Gérard pour remplir ce siége. Après la mort de Fr. Gérard qui fut enterré dans son église, Fr. Pérégrin fut désigné pour lui succéder et mourut à son tour en 1322, après quatorze ans de séjour en Chine. On ne sait pas combien avait duré son épiscopat. Il eut pour successeur Fr. André de Pérouse, qui avait précédemment refusé la même charge ; Fr. Pérégrin avait vu arriver en Chine dix ans auparavant trois nouveaux évêques franciscains que le pape Clément V envoya pour remplacer ceux qui étaient morts dans le trajet. C'étaient Fr. Thomas, Fr. Jérôme et Fr. Pierre de Florence.

PEREGRIN (Fr.), Mineur, missionnaire et évêque en Bosnie au milieu du XIVe siècle, conseilla, ainsi que Louis, roi de Hongrie, au vicaire des Frères Mineurs de Bosnie (les vicaires dans l'ordre de Saint-François sont sans doute ce qu'on nomme provinciaux dans la plupart des autres ordres religieux), conseilla, dis-je, au vicaire des Frères Mineurs de Bosnie d'envoyer des missionnaires chez les Bulgares dont le chef était très-bien disposé pour la religion catholique. Le religieux en envoya huit dont les prédications eurent un succès immense, mais sans doute peu solide, car il ne subsista pas. Ils baptisèrent ou firent entrer dans le sein de l'Eglise deux cent mille personnes en cinquante jours ; on dressa la liste nominative de ces convertis, et le roi Louis l'envoya au ministre général des Frères Mineurs en lui disant que la multitude des infidèles et des hérétiques disposés à recevoir la foi était si grande qu'il faudrait deux mille religieux pour les instruire. Le général des Franciscains fit publier ces nouvelles le 2 août 1366 par le Provincial à Assise, en présence de tous les Frères Mineurs qui avaient coutume de se retirer en grand nombre au couvent de Notre-Dame des Anges pour gagner l'indulgence de la Portioncule ; et ce religieux, selon l'ordre de son supérieur, exhorta vivement ses frères à une si sainte entreprise. Les cinq Franciscains qui, deux ans et demi après, subirent un glorieux martyre dans la capitale de la Bulgarie, étaient peut-être du nombre de ceux qui écoutaient ces discours. De ces cinq Frères Mineurs, il y avait un allemand, un dalmate, deux hongrois et un italien. Admirable caractère de l'Eglise catholique qui réunit sous un même drapeau tant de peuples divers et opposés de langage, de mœurs, de caractère, d'opinions, d'intérêts ! — *Voy.* ANTOINE DE SAXE.

PEREIRA (Le P. BERNARD), Jésuite portugais, missionnaire au XVIIe siècle en Afrique. — Il partit en 1625 pour l'Abyssinie avec sept autres religieux de son ordre, que le P. Mendez, sacré récemment patriarche d'Ethiopie, emmenait dans sa mission. Ayant pris, ainsi que le P. Machado, la voie de Zeila (côtes d'Adel), ils furent l'un et l'autre jetés en prison, par le roi du pays, qui leur fit trancher la tête. — *Voy.* MACHADO.

PEREIRA (Le P. JEAN), Jésuite portugais, missionnaire au XVIIe siècle en Abyssinie, et martyr. — On ne sait à quelle époque il arriva dans cet empire, ni quelle fut la durée de ses travaux apostoliques. Il est présumable qu'il vint comme le précédent avec le patriarche Mendez, en 1625, et qu'il évangélisa l'Ethiopie pendant les cinq années que la religion catholique professée publiquement par l'empereur Mélec-Séghed ou Socinios (1605 à 1632), était la religion de l'Etat. Ensuite Facilidas, fils de ce monarque, s'étant, du vivant de son père, saisi de l'autorité (1631), par l'appui du parti schismatique, la foi romaine fut proscrite et les missionnaires exilés (1633). Sept d'entre eux, cependant, eurent le courage de rester en secret dans le pays, pour donner aux néophytes les secours de la religion pendant la persécution. Le P. Péreira était de ce nombre ; mais il fut pris avec les PP. Paez et Bruno de Sainte-Croix, dans une sombre vallée où ils s'étaient cachés avec quelques Portugais. Melca-Christos, vice-roi du Tigré, à qui ils avaient été dénoncés, s'étant placé en embuscade, à la tête d'un détachement de troupes, fit percer de coups les rois martyrs : c'était le 25 avril 1635. Le P.

Paez expira sur-le-champ. Les deux autres respiraient encore lorsque les Portugais, informés de ce qui s'était passé, vinrent relever leurs corps pour leur donner la sépulture : Le P. Péreira vécut jusqu'au 2 mai, qu'il rendit le dernier soupir. Quant au P. de Sainte-Croix, il guérit et exerça encore le ministère apostolique pendant cinq ans. Ayant été pris de nouveau, il fut pendu à un arbre et tué à coups de pierres, en 1640, avec le P. Cardeira. Les PP. Franceschi et Rodriguez avaient subi le même supplice en 1638, avec le P. Apollinaire Almeida, évêque de Nicée et coadjuteur du patriarche.

PEREZ (Jacques), Jésuite portugais, et missionnaire au Brésil ; il fut massacré par les calvinistes avec ses quarante confrères sur *le Saint-Jacques*. — *Voy.* Azevedo et d'Acosta.

PEREZ GODOY (François), Jésuite espagnol, de Torijos, faisait partie comme le précédent d'un essaim de missionnaires que le P. Azevedo conduisait au Brésil en 1570. — Il reçut comme ses confrères la couronne du martyre de la main des Calvinistes qui les mirent tous à mort. — *Voy.* Azevedo.

PEREZ DE MARCHENA (Fr. Jean), Mineur Observantin espagnol au xv^e^ siècle, était gardien du couvent de l'Arabida, en Andalousie (près de Palos de Moguer ou même dans la ville). — S'étant appliqué à l'étude de la cosmographie, il adopta avec enthousiasme les idées de Christophe Colomb, qui avait conçu le courageux dessein d'aller aux Indes en prenant la route du couchant. Fr. Jean pensait comme le grand Italien, que l'Inde devait s'étendre à une distance prodigieuse vers l'est, et que la terre étant ronde, l'extrémité orientale de cette contrée mystérieuse pouvait s'avancer jusqu'à une centaine de lieues à l'ouest des Canaries, et que dans tous les cas, il était impossible que plus de la moitié du globe, depuis l'Espagne jusqu'à la Chine, fût vide de toute terre habitée : il pensait donc qu'il devait y avoir là à l'occident une grande contrée inconnue, des peuples nouveaux et par conséquent plongés encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Le désir de tirer tant d'âmes des ombres de la mort et d'éclairer ces régions du flambeau de la foi, remplissait et agitait son cœur. Il fit donc à Colomb un accueil hospitalier, et l'encouragea dans un moment où tout le monde repoussait ce grand homme, méprisait ses offres et dédaignait ses plans audacieux et féconds. Fr. Pérez avait été confesseur d'Isabelle, reine de Castille ; il jouissait donc d'un certain crédit qu'il employa à la réussite de l'entreprise. Il commença par procurer à son protégé la protection du nouveau confesseur de la reine, le P. Ferdinand de Talavéra, Hiéronymite. C'était vers l'an 1484 ou 1485. Toutefois le gouvernement occupé d'affaires beaucoup plus urgentes, et en particulier de la conquête de Grenade, différa cinq ou six ans de donner suite à cette entreprise. Le marin italien, découragé, résolut de passer en France, pour faire d'autres tentatives auprès du roi de ce pays. Mais avant de partir il voulut revoir le P. Pérez auquel il avait confié le soin de son fils. Ce religieux appréciant le tort que la perte d'un si grand génie allait faire à son pays, n'omit rien pour l'empêcher. Il convoqua à une réunion ses amis les plus intimes et les navigateurs du port de Palos, entre autres Alphonse Pinzon ; il intéressa aux vues de son ami le cardinal Mendoza et d'autres personnages très-influents, comme Louis de Saint-Ange et Alphonse Quintanilla. Lui-même consulté par la reine, insista dans de fréquents entretiens sur l'utilité et la sainteté de l'entreprise d'où dépendait le salut éternel de tant d'âmes. Un autre religieux s'intéressait encore à Colomb, c'était le Fr. Jacques Déza, Dominicain, professeur de théologie à Salamanque, et précepteur de l'infant Jean de Castille. C'est en grande partie à ces deux religieux (Fr. Jean Pérez et Fr Jacques Déza, l'un Mineur et l'autre Prêcheur, que l'Espagne doit l'avantage d'avoir régné pendant trois siècles sur une des quatre parties du monde.

Colomb partit enfin de Cadix le 3 août 1492. Dans la nuit du 11 au 12 octobre, il découvrit le Nouveau-Monde. La terre qu'il aperçut en premier lieu était une des îles Lucayes Guanahani, qu'il nomma Saint-Sauveur. De là il passa à Cuba, puis à Haïti, et il ramena de son voyage sept indigènes qui furent présentés au roi et à la reine, dans la ville de Barcelone. Ces puissants monarques les firent instruire dans la religion et voulurent les tenir eux-mêmes sur les fonts du baptême.

Christophe Colomb étant reparti le 25 septembre 1493, pour les pays qu'il venait de découvrir, emmena avec lui une troupe de missionnaires séculiers, Bénédictins, Franciscains, Dominicains, Augustins, qui avaient à leur tête dom Buil, Bénédictin catalan, revêtu du titre de vicaire apostolique. Fr. Jean Pérez se joignit à cette pieuse colonie, et exerça d'abord son ministère apostolique à Isabelle, la première ville que les Espagnols aient bâtie à Haïti. De là, il se rendit à San-Domingo (Saint-Domingue), lorsque Barthélemi Colomb eut, par l'ordre de son frère, fondé cette ville à laquelle il donna le nom célèbre de Saint-Domingue en l'honneur de Dominique Colomb, leur père. F. Pérez y bâtit une église dédiée à Saint-François d'Assise, et une demeure pour les religieux ses frères. Construite d'abord à la hâte et en terre, ces deux édifices furent dans la suite remplacés par une grande église et par un beau couvent en pierre que Christophe Colomb fit construire pour témoigner sa reconnaissance à Fr. Jean, car il le regardait, après Dieu, comme l'auteur de sa fortune.

L'histoire ne dit plus rien de ce religieux dans la suite ; ses travaux apostoliques ne sont pas rapportés plus au long, non plus que le lieu et le temps de sa mort. Quant aux circonstances qui ont dû entraver son ministère, *voy.* l'article Buil.

PERIGAUD (François), Missionnaire français, du séminaire des Missions-Etrangères, un des premiers que cette congrégation envoya en Orient. — Il partit en 1662, mais il mourut avant d'arriver à sa destination. C'est à Masulipatan, dans l'Indoustan (sur la côte de Coromandel au nord de Madras), qu'il fut enlevé prématurément en 1663; M. Brunel, son confrère, mourut dans le même voyage et dans la même ville. Trois autres missionnaires qui les accompagnaient, avaient également expiré pendant la traversée : c'étaient MM. de Sessonnat, Chevreau et Robert M. Périgaud était breton, du diocèse de Rennes.

PERM, gouvernement de l'empire de Russie, situé vers l'Oural; c'est-à-dire partie en Europe et partie en Asie ou Sibérie. — La lumière de l'Evangile fut portée dans ce pays au XIV^e^ siècle, par un évêque dont l'histoire n'a pas conservé le nom et qui fut écorché vif par les Barbares qu'il voulait éclairer et policer. Après lui, saint Etienne fut l'apôtre de ce peuple alors indépendant et soumis plus tard à l'unité russe par Jean IV le Terrible, un bon type d'autorité sans limites, sans contrôle et pure de tout parlementarisme.

Les Permiens ou Biarmiens, avaient des mœurs, des institutions et une langue toute particulière : saint Etienne leur composa un alphabet et inventa pour eux des caractères, Comme saint Cyrille et saint Méthodius l'avaient fait pour les Slaves. — (*Voy.* à l'article Etienne de Perm, quelques détails curieux sur l'état actuel des Permiens et sur l'état de la religion dans ces pays inconnus.) Les rares catholiques qu'on y rencontre sont probablement des martyrs polonais qui travaillent aux mines de l'Oural, où ils sont déportés pour n'avoir pas voulu renier leur foi.

PERNAS (Fr. Alphonse), Mineur, dont le nom semble indiquer qu'il était espagnol ou portugais, fut institué en 1449 évêque de Maroc, dans l'empire de ce nom. — L'évêché de cette ville avait été fondé au XIII^e^ siècle, et il eut pour premier pasteur Fr. Agneau, auquel succéda Loup-Dain, tous les deux Mineurs. — *Voy.* ces noms et l'art. *in partibus.*

Il existe toujours une petite chrétienté à Maroc, et elle est gouvernée par quelques Franciscains espagnols qui paraissent s'y être maintenus sans interruption depuis plus de six cents ans : mais l'évêché n'est plus que *in partibus.* Il y a quelques années, le P. Paronolin, Franciscain espagnol ou portugais, était préfet apostolique de Maroc. Un des derniers évêques *in partibus* de Maroc, était M. Guillon, écrivain de mérite, mort en 1847.

PERNOT (Jean-Claude), Missionnaire français, du diocèse de Besançon, et de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris. — Il est parti le 19 septembre 1852, avec cinq autres prêtres de la même société et de la même nation destinés pour la Chine, le Tong-King, et le royaume de Siam : c'étaient MM. Lavigne, Vénard, Theurel, Perrier et Coulon.

PEROCHEAU (Jacques-Léonard), prélat français, missionnaire en Chine, évêque de Maxule *in partibus*, coadjuteur du vicaire apostolique du Sut-Chuen, puis lui-même vicaire apostolique de cette province depuis 1838. — Il est du diocèse de la Rochelle (Charente-Inférieure). S'étant consacré à l'apostolat à une époque où les missions étaient presque anéanties, et où bien peu d'ecclesiastiques se présentaient pour les tirer de leurs ruines, il fut, à cause d'ailleurs de son mérite distingué, élevé à l'épiscopat en France même, avant son départ. La mission du Sut-Chuen à laquelle on le destinait avait vu en 1814 son vicaire apostolique (M. Dufresne) périr sous le glaive et le coadjuteur (M. Florens) mourir de misère en fuyant le même sort. On fut obligé pour conférer l'ordination épiscopale au nouveau prélat désigné (M. Fontana) de faire sacrer en France en qualité de coadjuteur M. Pérocheau, qui alla à son tour en Chine donner la consécration à son vicaire apostolique. C'est en 1818 que M. Pérocheau fut ordonné évêque à Paris. Il partit peu après pour sa mission, qu'il évangélise depuis trente-cinq ans environ. M. Fontana étant mort en 1838, M. Pérocheau est vicaire apostolique du Sut-Chuen depuis cette époque. C'est le doyen de l'épiscopat dans sa congrégation et même dans toute la Chine, l'Inde, la Haute Asie, l'extrême Orient, l'Océanie, etc. De plus c'est un des prélats les plus distingués qu'il y ait dans les missions. Il avait d'abord sous sa juridiction trois immenses provinces le Sut-Chuen, le Kouei-Tchéou et le Yunnam: mais ces deux dernières ont été érigées en vicariats apostoliques distincts depuis quelques années. Il ne reste à M. Pérocheau que la plus grande, la principale, le Sut-Chuen qui contient de 30 à 40 millions d'âmes, c'est-à-dire autant de population que la France entière. Sur ce nombre, il y a 50 à 60,000 Chrétiens (1 ou 2 sur 1000), et la mission du Sut-Chuen est regardée avec celle de Nankin ressuscitée récemment, comme la plus belle de la Chine. Nulle part en effet, on y voit un nombre aussi compact de Chrétiens et de missionnaires, et surtout de prêtres indigènes. Il y en a 30 à 40, plus une douzaine de missionnaires français. On voit que sous le rapport du clergé indigène la mission du Sut-Chuen est bien au-dessous de celle du Tong-King occidental gouvernée par M. Retord: là on compte les prêtres du pays par centaines: aussi il y a près de 400,000 Chrétiens au Tong-King, et ce nombre augmente notablement chaque année. Quant au Sut-Chuen, on y baptise tous les ans plusieurs centaines d'adultes (entre 300 et 600). De plus on pratique dans cette mission une œuvre sublime et qui n'est nulle part aussi développée: c'est l'œuvre du baptême des enfants des païens en danger de mort. M. Pérocheau a fait faire des progrès étonnants à cette œuvre dans son vicariat. Par l'excellente organisation qu'il lui a imprimée, on est arrivé à baptiser de 100 à 120,000 enfants par an : les neuf dixiè-

mes d'entre eux meurent aussitôt après. Ainsi quand Dieu appellera à lui ce vénérable évêque, il pourra se présenter les mains pleines de plus d'un million d'âmes sauvées par ses soins. Quelle couronne pour l'éternité !

Depuis 1838 ou 1840, M. Pérocheau a pour coadjuteur M. Desflèches, de Grenoble, institué évêque de Sinite.

Il serait vivement à désirer, ce semble, que la mission du Sut-Chuen fût divisée en quatre ou cinq vicariats apostoliques. Un seul évêque, si zélé qu'il soit, ne peut pas paître quarante millions de brebis, et encore moins travailler efficacement à les faire entrer dans le bercail. L'administration de 50 ou 60,000 Chrétiens gouvernés par 12 prêtres français et 32 prêtres chinois, et dispersés sur une si grande étendue de pays et parmi une telle multitude d'infidèles, suffirait à occuper le zèle de plusieurs vicaires apostoliques. Saint Liguori, la gloire de l'épiscopat moderne, avait un petit diocèse de 25,000 âmes, et, lui qui n'a jamais laissé une minute inoccupée, se plaignait de succomber sous le faix. Il paraît incontestable que s'il y avait cinq vicariats apostoliques au Sut-Chuen au lieu d'un seul, le clergé indigène augmenterait et le nombre des baptêmes d'adultes prendrait un accroissement sensible.

PERPETUE (Sainte), chrétienne de Rome qui fut baptisée par l'apôtre saint Pierre. — Elle convertit à Jésus-Christ, Nazaire son fils et Africain son mari. Les premiers fidèles, à l'origine de l'Eglise, étaient animés de l'esprit de prosélytisme qu'on ne peut pas ne pas avoir si l'on est vraiment Chrétien. C'est ainsi que les néophytes de Chine, de Corée, du Tong-King, amènent au baptême les infidèles de leur connaissance. La religion ne se propage guère que de cette manière dans les pays où les missionnaires ne peuvent pas prêcher.

Sainte Perpétue est honorée dans l'Eglise le 4 août.

PERREARD, religieux savoyard de la congrégation des Oblats de Marseille et du diocèse d'Annecy. — Il a été envoyé au mois de mai 1851 dans les missions de l'île Ceylan (Inde) avec trois autres prêtres dont deux Français, les PP. Lallemand et Duffo, et un Corse, le P. Pulicani.

PERRIN (Le P. Pierre), Jésuite français, du diocèse de Lyon, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Bordeaux pour le Maduré au commencement de l'année 1840 avec deux confrères, un français et un espagnol, le P. Tassis, d'Avignon, et le P. Serra.

PESCIAROLI (Le P. Louis), Passioniste italien, du diocèse d'Orte (Etats-Romains), missionnaire en Australie. — Il est parti de Londres à la fin de 1842 avec trois autres religieux de sa société: le P. Vaccari, de Rome, préfet apostolique; le P. Snell, de Lyon, et le P. Lencioni de Lucques. M. Polding, qui venait d'être institué premier archevêque de Sydney, les emmenait en Océanie pour ouvrir une nouvelle mission chez les sauvages de la nouvelle Hollande: on sait que les tribus dispersées sur ce continent sont placées au dernier degré de l'échelle humaine: aussi les Anglais les ont déclarés incivilisables et les détruisent philanthropiquement pour se substituer à leur place: dans cinquante ans cette race sera entièrement anéantie. La religion seule pourrait en sauver quelques débris en les civilisant, en leur apprenant le travail avec quelques arts indispensables et surtout en les préservant de l'eau-de-vie anglaise, en les détournant d'accepter des armes que les envahisseurs britanniques ont soin de leur distribuer afin qu'ils s'entre-détruisent d'eux-mêmes.

PETHEQUE (Saint), missionnaire égyptien dans sa patrie, à une époque inconnue, mais qui doit être comprise dans les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne. — Il était du nombre de ces trente-six généreux Chrétiens qui se dispersèrent par toute l'Egypte pour y prêcher l'Evangile. Après avoir travaillé avec un zèle infatigable à répandre la connaissance de Jésus-Christ et à ranimer la ferveur de ceux qui étaient déjà Chrétiens, ils furent tous pris avec saint Paul leur chef et mis à mort pour la foi. On les martyrisa par le fer, par le feu, par le supplice de la croix. Ils sont tous honorés le 18 janvier. — *Voy.* Paul.

PETIT (Fr. Elie), Prêcheur français, était revêtu du caractère épiscopal lorsqu'il fut envoyé en Orient l'an 1374, par le pape Grégoire XI, avec un grand nombre de Dominicains afin de travailler au nord et au midi de l'Asie à la propagation du christianisme. — A cette époque la Géorgie, l'Arménie et la Tartarie, continuaient à être le théâtre du zèle des FF. Prêcheurs qui y obtenaient de grands succès. Le Pape Grégoire XI leur écrivit de 1371 à 1374 jusqu'à huit lettres pour les féliciter de leur généreuse ardeur à répandre la foi et de leur constance héroïque à supporter les fatigues, les persécutions et la mort.

On ne sait rien de particulier sur la mission de Fr. Elie Petit et de ses nombreux compagnons. J'ai seulement saisi l'occasion de dire, sous son nom, qu'en 1374 un grand nombre de Dominicains avaient été envoyés en Orient. En 1397, beaucoup d'autres partirent pour l'Arménie; mais le nom d'aucun d'eux n'est cité.

Dans les premières années du xv^e^ siècle, un Frère, Elie Petit, Dominicain français, reçut du Pape Grégoire XII (en 1407 ou 1408) les pouvoirs nécessaires pour réconcilier à l'Eglise les musulmans ou les schismatiques qui après s'être convertis à la foi retombaient dans leurs anciennes erreurs: c'est à Péra, faubourg de Constantinople, que ces désertions affligeantes avaient lieu, en même temps que des conversions assez nombreuses. Il est présumable que le P. Petit dont il est ici question est le même que le prélat envoyé plus de trente ans auparavant combat-

tre pour Jésus-Christ au nord et au midi de l'Asie. L'âge et les fatigues l'avaient sans doute ramené dans un couvent de son ordre, à l'ombre de l'étendard chrétien qui dominait encore à Constantinople.

PETIT-JEAN (Claude-Antoine), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, et du diocèse de Besançon, missionnaire dans l'Indoustan, à la fin du xviii^e^ siècle. — Il partit pour Pondichéry en 1781 et mourut prématurément dès le 11 septembre 1783.

PETRA, ville archiépiscopale de l'Asie, dans l'Arabie première ou Palestine troisième — On la nomme aussi Rabba ou Cyriacopolis. Elle est aujourd'hui à peu près ruinée et s'appelle Herac ou Harac qui est le même nom que Hhrac, Crach, suivant la manière dont on essaie de figurer l'aspiration. Petra a donné son nom à l'Arabie Pétrée. Elle a eu quelques évêques latins au moyen âge; entre autres Guerric, qui est cité par Guillaume de Tyr (mort en 1184). Il paraît que le titre en a été conservé dans l'Eglise romaine, car M. Hilléreau, missionnaire français en Orient et vicaire apostolique de Constantinople, a été institué le 14 juin 1835 archevêque de Petra *in partibus*. Ce prélat était auparavant évêque de Calédonie *in partibus*. Il y avait une autre Pétra, évêché dans la Lazique (Mingrélie et Iméréthie actuelle). Une ville de Pétra, différente, dit-on, de la métropole de l'Arabie Pétrée, se trouvait en Palestine. Mais il est évident que le titre de M. Hilléreau ne s'applique à aucune de ces dernières.

Un évêque arménien de Pétra en Lazique, nommé Joachim, fut envoyé par Constantin V, patriarche de sa nation, au concile de Florence tenu par Eugène IV pour la réunion des schismatiques orientaux.

PETRONILLE (Sainte, connue vulgairement sous les noms de sainte Perrine, Perronelle, Pernelle), illustre vierge du i^er^ siècle, était, suivant quelques-uns, la fille de saint Pierre. Son nom (*Petronilla*) est le diminutif de celui de Pierre (*Petrus*), et c'est peut-être ce qui a donné lieu à cette opinion, que le Martyrologe romain adopte de la manière la plus explicite. — Sainte Pétronille fut au moins la fille spirituelle du prince des apôtres, c'est-à-dire, qu'il la convertit à Rome, où elle mourut et fut enterrée sur le chemin d'Ardée.

Le Martyrologe romain déjà cité rapporte que sainte Pétronille refusa d'épouser un noble romain nommé Flaccus, et qu'ayant obtenu trois jours pour penser à cette union qu'elle repoussait, elle les passa dans le jeûne et la prière. Puis le troisième jour arrivé, elle rendit l'esprit immédiatement après avoir reçu le sacrement de Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit de ces traditions, il est certain que l'apôtre saint Pierre était marié avant sa vocation à l'apostolat; saint Jerôme et d'autres Pères disent que dès ce moment-là il vécut dans la continence. Selon saint Augustin il avait une fille qu'il guérit d'une paralysie ; saint Clément d'Alexandrie rapporte que la femme de saint Pierre souffrit, remporta la couronne du martyre et que cet apôtre l'exhorta lui-même à confesser la foi.

Sainte Pétronille qui peut avoir été leur fille selon la chair, tient un rang distingué parmi les apôtres, les prophètes et les martyrs. L'Eglise l'honore le 31 mai.

PETRUCCIO DE PEROUSE (Fr.), Mineur italien, au xv^e^ siècle, explora la Terre-Sainte, Rhodes, Chypre, la Bosnie, la Russie et d'autres contrées de l'Orient, pour étudier les moyens d'y propager la foi. — Il était accompagné dans ces courses apostoliques par Fr. Jean Armandi, Mineur italien comme lui. Ils vinrent en 1413 soumettre au Pape Jean XXIII le résultat de leurs recherches et de leurs observations. Le Pontife loua leur zèle, les fit repartir pour l'Orient, avec huit autres missionnaires, parmi lesquels on cite Fr. Paul de Hongrie et Fr. François d'Alexandrie. Il leur donna les pouvoirs ordinaires de missionnaires apostoliques et les autorisa à se faire seconder même par des religieux d'autres ordres, pourvu que ceux-ci fussent agréés par leurs supérieurs propres. Enfin il les engageait à établir des noviciats et des couvents partout où ils le jugeraient utile aux progrès de la foi.

On ne connaît pas la suite de cette intéressante mission. Le P. Wadding en rapporte seulement l'origine, le plan, les préparatifs et l'organisation, comme on vient de le lire. L'histoire de la propagation de l'Evangile offre bien d'autres lacunes dans ce siècle et dans les précédents. Quelle prodigieuse abondance de faits édifiants et curieux ne pourrait-on pas recueillir si les annalistes avaient enregistré tous les actes du zèle apostolique qui se passaient de leur temps et sous leurs yeux. Mais il n'est point étonnant qu'ils ne l'aient pas fait autrefois, lorsqu'on voit la même chose se reproduire de nos jours où les missions sont florissantes et font l'objet de l'intérêt général, tant des personnages éminents qui les gouvernent, que des simples fidèles qui s'associent par milliers dans tout l'univers pour les soutenir; où les moyens de publicité et de communication sont infiniment plus grands; où les nations les plus reculées excitent l'attention qu'on accordait autrefois aux seuls pays voisins; où la vie du catholicisme diminuant d'intensité dans les anciennes nations chrétiennes, l'Eglise rachète cet affaiblissement intérieur par une plus grande expansion chez les nations idolâtres, infidèles, hérétiques, et forme les plus glorieuses entreprises apostoliques et surtout les plus universelles qu'on ait jamais faites. Eh bien! aujourd'hui, les neuf dixièmes des faits qui constituent l'histoire des missions sont totalement inconnus au public. La chose paraît à peine croyable, cependant elle est très-certaine. Les *Annales de la Propagation de la Foi* elles-mêmes ne donnent que très-peu de documents. L'*Ami de la religion* était autre-

fois un journal ecclésiastique qui tenait ses lecteurs au courant de l'Histoire de l'Eglise dans toutes les parties du globe. Aujourd'hui les rédacteurs ont déserté les matières ecclésiastiques pour faire des tartines politiques, et on ne trouve plus dans ce recueil aucun des renseignements qu'on serait tenté d'y chercher, puisqu'ils étaient l'ornement du journal depuis 1814 jusqu'à 1840. Ces deux publications sont donc à peu près nulles, ou du moins on peut dire qu'elles sont totalement insuffisantes; or il n'en existe pas d'autres. Aussi les missions catholiques qui sont sans contredit la gloire de l'Eglise, qui lui feraient un honneur infini aux yeux du siècle, de l'hérésie et de l'incredulité, ces belles entreprises apostoliques de nos jours sont généralement inconnues et destinées à être ensevelies dans un profond oubli.

Sans doute la Propagande à Rome concentre les matériaux les plus satisfaisants et les plus complets sur ce sujet : mais elle ne publie rien. Les lecteurs ne seront donc pas surpris de me voir signaler si souvent des lacunes sur la vie, les travaux, la mort, de tant de missionnaires, sur les dates et les événements relatifs à tant d'Eglises lointaines dont on ne connaît l'histoire que par fragments épars et sans suite; rien n'est plus commun que de trouver dans ce livre des indications incomplètes qui laissent à désirer d'une manière évidente et certaine d'autres faits plus nombreux et pour le moins aussi importants. Il convenait de donner une fois pour toutes quelque explication à cet égard.

PEZANT (Le P. Jean), prêtre français de la société de Marie, missionnaire en Océanie. — Il est parti au mois de janvier 1840 pour la Nouvelle-Zélande avec M. Tripe, prêtre du diocèse de Fréjus, en Provence. Deux catéchistes de la société de Marie les accompagnaient. M. Tripe est rentré en France dès l'an 1843. — Le P. Pezant est du diocèse de Clermont. Les *Annales de la Propagation de la Foi* n'ont point parlé de ce religieux : peut-être exerce-t-il encore le ministère apostolique parmi les Maoris.

PEZERSKY (Saint), prêtre et moine en Moscovie ou Russie. — On honore sa mémoire le 10 juillet. Le Martyrologe ne cite que son nom et ses titres. Il est bien regrettable que Godescard, dans sa *Vie des Saints*, se soit borné à reproduire cette simple nomenclature sans donner la moindre note sur l'époque à laquelle vivait saint Pezersky et sur quelques-unes de ses actions les plus remarquables.

PHAN-RANG ou PHEM-RI, province de Cochinchine nommée aussi Binh-Thuan. — Ce pays faisait autrefois partie du Ciampa, Etat puissant, aujourd'hui entièrement soumis à la Cochinchine. C'est seulement dans la province de Phan-Rang qu'on trouve encore des Ciam-Pois, peuple différent des Cochinchinois. — Quelquefois Phan-Rang sert à désigner seulement une partie du Binh-Thuân : le reste de la province s'appelle Phan-Ri. Il en est qui font de ces deux districts, deux provinces différentes.

PHARNACE (Saint), confesseur, mort en Mingrélie (Asie Caucasienne), dans un lieu appelé Saint-Phocas. — Il est honoré le 3 juin. L'époque à laquelle il vivait ne m'est pas connue; j'ignore également si la Mingrélie était son pays ou s'il n'était pas Grec et exilé dans ces montagnes pour avoir confessé la foi sous le règne de quelque empereur hérétique du temps du Bas-Empire.

La Mingrélie est un pays chrétien, du rite géorgien. Elle est devenue au XVI^e^ siècle une principauté distincte de la Géorgie et la séparation politique a amené l'indépendance dans la hiérarchie ecclésiastique. Les princes Mingréliens ont voulu que leur clergé relevât d'un patriarche distinct. Depuis 1803, la Russie est maîtresse de ce pays qui n'a guère plus de mille cinq cents familles. Le patriarche de Mingrélie paraît depuis lors être devenu un simple évêque soumis au Saint-Synode de Saint-Pétersbourg. L'ignorance des Chrétiens de ces contrées dépasse tout ce qu'on peut croire, et leur corruption est telle que leurs mœurs sont celles des infidèles. Ils ne sont donc Chrétiens que de nom, et leur pays dépend naturellement des missions. Autrefois les Théatins italiens y exerçaient leur zèle, avec peu de fruits, il est vrai ; mais le despotisme russe qui naguère a brutalement expulsé les Capucins de la Géorgie (1846), ne tolérerait aucune tentative apostolique sur la Mingrélie. Un missionnaire qui y pénétrerait serait sûr d'aller terminer ses jours à la chaîne et aux travaux forcés dans les mines de l'Oural ou de la Sibérie, à moins qu'il ne périt sous le knout (le fouet russe). La peine de mort étant abolie dans cet excellent empire si respecté et si admiré de nos hommes bien pensants qui vont jusqu'à en désirer l'avénement parmi nous, la plus forte peine qu'on puisse infliger à un homme, c'est de le condamner à recevoir trois mille coups de fouet. Il est vrai qu'on meurt toujours avant la fin du second mille; l'humanité russe, combinée avec les exigences de l'ordre, veut qu'on achève l'exécution de la sentence, c'est-à-dire, le troisième mille sur un cadavre. Cela s'est fait depuis vingt ans, pour plus d'un prêtre catholique, dont le seul crime était de ne pas vouloir apostasier sa foi. O fureur du despotisme!

PHEBE (Sainte), diaconesse de l'Eglise de Corinthe, eut l'honneur de loger saint Paul, lorsque l'Apôtre des nations vint annoncer l'Evangile à Corinthe dont il voulait faire le centre de toute sa mission d'Achaïe. — Il la nomma diaconesse de Cenchrée qui était le port et comme un faubourg de Corinthe et le centre de relations fort étendues avec toute la Grèce, l'Italie et l'Asie. On croit que sainte Phébé porta aux Romains la Lettre que saint Paul leur écrivit de Corinthe en l'an 58, à l'occasion d'un voyage qu'elle fit à Rome. Le saint apôtre commence en ces termes le dernier chapitre de cette Lettre: *Je vous recommande notre sœur Phébé, diaconesse de l'église qui est au port de Cenchrée, afin que vous la receviez au nom du*

Seigneur comme on doit recevoir les saints, et que vous l'assistiez dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de vous, car elle en a elle-même assisté plusieurs et moi en particulier.

Voilà tout ce qu'on sait de sainte Phébé. Mais il est bien certain qu'elle a secondé autant qu'elle pouvait le faire l'apostolat de celui qui lui rend un si bon témoignage. D'ailleurs les premiers Chrétiens étaient tous des missionnaires. Ils n'avaient rien plus à cœur que l'extension de la foi, le salut de leurs frères et la sanctification de tous : sainte Phébé est honorée le 3 septembre.

PHELAN (Patrice), prêtre irlandais, du séminaire de Drumcondra, parti en 1850 pour les missions d'Angleterre. Un autre prêtre, M. François Danahec, sorti du même établissement, se rendait dans les missions d'Ecosse pendant la même année.

PHIEN-TRAN, mots annamites qui signifient les gouvernements *frontières* ou *du dehors*. Ce sont comme les Marches en Europe. — Voici les noms particuliers des provinces du Tong-King auxquels s'applique le nom de Phiên-Trân :

1° Yen-Quang, à la frontière orientale ; 2° Lang-Bac, Thai-Nguyên et Tuyên-Quang, à la frontière septentrionale près de la Chine ; 3° Hung-Hoa, Thanh-Hoa et Nghe-An, à la frontière occidentale près du Laos. Cette dernière occupe aussi la frontière méridionale et confine à la Cochinchine. Les quatre autres provinces du Tong-King, Bac (le nord), Nam (le midi), Dong (l'est), et Doai (l'ouest), sont les provinces intérieures nommées Tu-Trân ; elles empruntent leur nom à leur situation par rapport à la capitale.

PHILIPPE (Saint), un des douze premiers apôtres envoyés par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour convertir le monde. — *Voy.* le *Dict. d'Hagiographie.*

PHILIPPE (Saint), solitaire anglais, missionnaire en Allemagne au VIII^e^ siècle. — Il avait quitté sa patrie fort jeune pour aller faire un pèlerinage à Rome au tombeau des saints apôtres, et on l'ordonna prêtre dans cette ville où il séjourna plusieurs années. Ensuite le désir qu'il avait de vivre dans la solitude le détermina à se retirer sur les bords du Rhin, et s'étant fait construire une cellule et un oratoire dans les environs de Worms, il résolut d'y finir ses jours dans la prière et la méditation des vérités éternelles. De temps en temps néanmoins il sortait de sa retraite et parcourait les villages voisins pour soulager les pauvres et répandre la parole de Dieu parmi les habitants de ces campagnes. Le Seigneur le rappela à lui à la fin du VIII^e^ siècle, le 11 mai, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire.

PHILIPPE (Saint), moine éthiopien, un des saints les plus vénérés par les Abyssins. — Il est cité dans le *Voyage* de Combes et Tamisier. — *Voy.* Lalibéla.

PHILIPPE (Fr.), Prêcheur, et prieur de son ordre en Terre-Sainte, travailla avec succès vers l'an 1237 à ramener à la foi catholique le patriarche des Syriens ou Jacobites qui était nestorien ; mais la conversion de ce prélat ne fut pas durable et il ne tarda pas à retourner à son ancienne erreur.

PHILIPPE (Fr.), Prêcheur, missionnaire en Orient, au XIV^e^ siècle, eut le malheur d'apostasier la foi qu'il prêchait et d'embrasser l'islamisme. L'oubli de la vigilance chrétienne l'avait entraîné sur une pente funeste et l'attrait des voluptés charnelles le fit rouler au fond de l'abîme : il en vint jusqu'à professer, comme on l'a dit, l'ignoble religion de Mahomet, et à combattre l'Evangile dont la morale est moins commode que celle du faux prophète. Le pape Jean XXII signale avec douleur le scandale donné par ce malheureux renégat qui n'était point le seul dans le même cas. (*Voy.* Bonacurse.) Cependant Dieu lui fit la grâce de revenir à résipiscence et de pleurer son crime, et le Souverain Pontife investit ses supérieurs, des pouvoirs nécessaires pour le réconcilier à l'Eglise. On rapporte ces faits à l'an 1333. — *Voy.* Jacques de Ristoja.

PHILIPPE, Dominicain abyssin, au XIV^e^ siècle, était fils d'un des rois soumis à l'empereur d'Ethiopie. — Il fut converti en 1316 par ces huit Frères Prêcheurs qui, après avoir baisé les pieds du Pape Jean XXII, se rendirent en Abyssinie par la Palestine et l'Egypte. Ils l'agrégèrent à leur ordre et le constituèrent gardien de la foi des autres Abyssins qu'il avait convertis à la foi catholique. A son tour le prince Philippe, devenu religieux de l'ordre de Saint-Dominique, donna probablement l'habit à plusieurs autres personnes qu'il avait tirées du schisme et de l'hérésie. On cite principalement sainte Claire, comme lui fille d'un des princes vassaux du Négus, et qui ne mourut qu'en 1396. Quant à Fr. Philippe, on ignore le détail des travaux apostoliques de sa longue carrière. Il reçut le martyre en 1366, dans la circonstance suivante : En qualité de gardien de la foi, il avait été obligé d'user de sévérité contre un chef qui avait pris deux femmes. Une feinte pénitence l'induisit à croire que le coupable se réconciliait à l'Eglise. Attiré de cette manière dans un piége, il reçut une blessure mortelle et on l'accabla de coups jusqu'à ce qu'il expira.

C'est ainsi que cet illustre Dominicain fut mis à mort pour avoir voulu contenir la passion d'un prince luxurieux.

La dissolution des mœurs est en effet ce qui oppose partout le plus grand obstacle à la religion, principalement en Afrique, au Congo où la polygamie excitait chez les néophytes les mêmes regrets que les oignons d'Egypte chez les Hébreux ; et en Abyssinie où le relâchement des liens du mariage a défiguré le christianisme. La religion mahométane qui n'impose aucun frein aux convoitises déréglées de la chair a pu sans grandes merveilles s'étendre dans tous ces pays, surtout par la force du sabre. De récents rapports apprennent que les musulmans sont toujours extrêmement zélés pour la propagation de leur religion et que leurs progrès

dans cette partie du monde sont incessants et considérables. Ceux qu'a faits le christianisme de Jérusalem où les apôtres le prêchèrent en premier lieu, jusqu'à Rome, en Afrique, en Espagne, en Gaule, au Nord, et par tout l'empire Romain ; ses conquêtes modernes dans la Chine, le Japon, le Tong-King, le Paraguay, les îles de l'Océanie, non pas en tirant le cimeterre et en flattant les passions, mais par la parole et en combattant toutes les idées reçues et toutes les satisfactions de la nature dont on suivait les penchants jusqu'à les adorer, sont à bon droit cités comme une preuve éclatante de la vérité des dogmes qu'il enseigne et de la divinité de son origine. C'est là le prodige le plus éclatant, le miracle des miracles, et quand on vient mettre en parallèle la diffusion rapide, immense, et soi-disant étonnante du mahométisme, on se moque du bon sens de ceux à qui on s'adresse.

Il convient de faire observer ici qu'outre le Fr. Philippe dont il vient d'être parlé, il y avait un autre Fr. Philippe, Dominicain, Ethiopien comme lui et issu du sang royal. Ce dernier obtint également la couronne du martyre, par la même cause, dans les mêmes circonstances : l'époque seule diffère. C'est en 1340 et avec Fr. Técla Havaret qu'il fut mis à mort pour avoir reproché à quelques princes leurs mœurs impures. Les chroniqueurs disent que ce sont des princes de l'Inde : mais sous le nom d'Inde il faut entendre ici l'Ethiopie. La forme du nom Tecla Havaret l'indique évidemment. Il n'est pas vraisemblable qu'un Abyssin aurait alors été dans l'Indoustan prêcher la foi catholique à peine rétablie dans sa patrie. Or le schisme dominait : d'ailleurs les notions géographiques qu'on avait au moyen âge sur ces pays étaient pleines de confusion et le nom d'Inde était appliqué vaguement à tous les pays peu connus de l'Orient et du midi.

Du reste l'existence de cette mission dominicaine, de ces quatre Prêcheurs éthiopiens les deux Philippe, Tecla Havaret et Tecla Mimanot, est mise en doute par des auteurs de poids. Cependant elle n'est pas démontrée fausse, et j'ai cru devoir la laisser subsister ici.

PHILIPPE D'ARGYRION (Saint), apôtre de la Sicile. On honore sa mémoire le 12 mai. — Le Martyrologe dit qu'il fut envoyé dans cette île par le Saint-Siége, et qu'il en convertit à Jésus-Christ la plus grande partie. Mais l'époque où il florissait n'est point indiquée, le nom du Souverain Pontife qui lui donna mission ayant été omis. La Sicile a reçu la foi dès le I^er^ siècle, et elle honore, parmi les fondateurs de ses églises, plusieurs disciples de l'apôtre saint Pierre ; mais on ne voit pas trop en quel temps un seul missionnaire aurait converti la plus grande partie de l'île. Il faut peut-être entendre qu'il fit des conversions dans presque toute la Sicile, ce qui est plus supposable, mais ne serait pas la même chose. Du reste, je n'ai aucune donnée pour conjecturer le siècle auquel se rapporte la prédication de ce saint. Le champ est tout à fait incertain. S'agit-il d'un missionnaire apostolique envoyé par saint Pierre, par quelqu'un de ses successeurs immédiats, ou pendant la première période de l'histoire de l'Eglise (les persécutions), ou beaucoup plus tard pour réparer les ruines spirituelles qu'y avaient faites les invasions et la domination des mahométans ? S'agit-il enfin de quelque Franciscain ou Dominicain dont la parole enflammée changea, au XIII^e^ ou au XIV^e^ siècle, la face de l'Eglise de Sicile tombée dans le relâchement ? tout cela est possible, mais rien ne peut fixer l'esprit à cet égard. Le nom d'Argyrion est grec : mais on sait qu'il y avait beaucoup de Grecs dans l'Italie méridionale et la Sicile. Il y en a même encore. Ce nom indique-t-il la patrie du saint ou bien un lieu où il serait mort ? Aucune de ces questions historiques ne peut être résolue par moi.

PHILIPPE DE GALÉFIA, Capucin italien et missionnaire au Congo, fut mangé par les noirs de la province de Sundi, vers l'an 1675. — Les notables du pays ayant obtenu du roi la permission de brûler tous les sorciers qu'ils pourraient découvrir, se rendirent dans un lieu où on les savait assemblés et mirent le feu à leurs huttes. Ceux qui échappèrent aux flammes rencontrèrent en fuyant le P. Philippe de Galéfia ; et, le croyant sans doute instigateur des traitements barbares dont ils étaient l'objet, ils lui donnèrent la mort et firent un festin de sa chair. Ceux qui poursuivaient les sorciers acquirent la preuve du fait.

Il est probable que les notables et le roi dont il est question avaient en vue le bien de la religion chrétienne, et voulaient arracher le peuple aux superstitions abrutissantes dans lesquelles les sorciers le tenaient plongé. Mais leurs zèle, mêlé de beaucoup d'ignorance et de barbarie nationales, égarait sur les moyens à employer, et certainement le missionnaire sur qui les victimes firent retomber leur vengeance n'était pas l'instigateur d'une mesure diamétralement opposée à l'esprit de la religion de douceur, de mansuétude et de liberté qu'il prêchait. Quand on embrasse un état aussi pénible pour la nature que celui de missionnaire, et qu'outre les souffrances de chaque jour on est continuellement exposé à une mort cruelle, il est permis de supposer qu'on n'est point agité par des passions violentes, et qu'on ne cherche pas à faire des Chrétiens par des moyens contraires à ceux de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Un apôtre souffre la mort et ne cherche pas à la faire donner à ses adversaires.

Les *Annales du Catholicisme* présentent, par milliers, dans tous les siècles et dans tous les pays, des exemples éclatants du premier cas ; on n'en cite, au contraire, aucun du second. Les protestants me répondront par l'inquisition : mais il faut remarquer que les inquisiteurs étaient des magistrats catholiques dans un pays exclusivement catholique, où l'hérésie, et principalement la propagation de l'hérésie, était un crime contre les lois de l'Etat ; il n'y a là rien de

commun avec la position d'un apôtre chez les infidèles; ensuite, l'inquisition ne faisait périr personne; elle recherchait, instruisait, appréciait, constatait, déclarait l'hérésie, et le bras séculier exécutait, punissait; c'était une chose politique; je le trouve odieux; mais ne l'imputez pas à l'Eglise. — Cet état à cessé; le principe contraire a complétement prévalu en politique, l'inquisition a disparu devant le souffle de la philosophie : celle-ci y a substitué d'abord, pour s'implanter, le régime de 1793, qui n'était pas fort doux; ensuite, quand le fruit a eu mûri, nous avons vu, dans un pays philosophique et point inquisiteur, des transportations sans jugement, au nombre de plus de dix mille pour fait d'hérésie, non religieuse, mais politique, et Dieu sait ce que l'avenir nous réserve de voir!

PHILIPPE DU PUY (Fr.), Mineur français, fut martyrisé en Asie avec deux mille Chrétiens, l'an 1288, au château d'Azoth en Palestine. — Saint Antoine de Padoue avait prédit ce martyre à la mère de Philippe, lorsqu'elle le portait encore dans son sein. Cet enfant béni vécut avec la pureté d'un ange, se fit Frère Mineur, et entreprit par dévotion le pèlerinage de la Terre-Sainte. Il se trouvait à Azoth, lorsque cette ville tomba par trahison, au pouvoir des musulmans. Les Chrétiens qui s'y trouvaient furent condamnés à mort au nombre de deux mille. Frère Philippe, pour soutenir et fortifier ses compagnons, demanda à mourir le dernier. Les infidèles lui accordèrent volontiers cette grâce, espérant que la vue de tant de sang ferait faillir son courage et qu'il renierait Jésus-Christ; mais au contraire, le saint ne profita du répit qui lui était donné que pour encourager les martyrs; et ceux-ci, animés par l'espérance de la couronne qu'il leur montrait suspendue sur leurs têtes, présentaient successivement le cou au glaive des bourreaux. Le sultan, instruit des discours que tenait Fr. Philippe, ordonna qu'on lui coupât les articulations des doigts une à une en présence des Chrétiens. Il ne cessa pas, pour cela, de les exhorter à cueillir la palme du martyre. Excités par son exemple, ils continuèrent de mépriser les offres des infidèles, qui cherchaient à les séduire par des caresses et de l'argent, et les supplices étalés pour ébranler leur constance, s'écriant qu'ils s'en rapportaient à Fr. Philippe pour le choix de la vie ou de la mort. Irrité de la constance de ce religieux, le sultan le fit écorcher vif jusqu'à la partie inférieure du corps et lui fit couper la langue. La sérénité avec laquelle il supporta ces tourments augmenta la fureur des musulmans et enflamma le cœur des Chrétiens : ils se trouvaient d'autant plus disposés à accepter la mort qu'ils la lui voyaient souffrir avec une fermeté invincible. Sa langue mutilée ne lui permettant plus de parler, il exhortait ses compagnons par ses gestes et par les mouvements expressifs de son corps tout sanglant. Enfin, il fut décapité avec les autres. Les cadavres de tant de Chrétiens demeurant épars dans les rues pendant plusieurs jours sans recevoir la sépulture, auraient dû naturellement exhaler une mauvaise odeur, mais il en sortait au contraire un doux parfum, qui n'était que le signe de la sainteté et de la gloire des martyrs.

J'ai dit que F. Philippe du Puy était français; cette indication n'est cependant pas dans les auteurs; mais, à cette époque, les religieux Mineurs et Prêcheurs portaient assez souvent le nom de leur pays, comme font encore aujourd'hui les Capucins. Cet usage permet de croire, avec quelque fondement que Fr. Philippe était du Puy, en France. On voudra bien appliquer cette remarque à beaucoup d'autres religieux dont la nationalité n'est pas autrement indiquée.

PHILOGONE (Saint), disciple de saint Paul. — Il est honoré le 4 novembre avec saint Patrobas. Le Martyrologe ne cite que leurs noms.

PHU (c'est-à-dire *département*), division administrative en usage au Tong-King. — Chacune des treize provinces ou *xu* de ce royame se divise en un certain nombre de départements ou *phu*, qui se subdivisent eux-mêmes en arrondissements ou *huyén*. Chaque *phu* a un préfet militaire et un préfet civil.

PHUOC (Marthe), Chrétienne cochinchinoise, martyre au XVII^e^ siècle. — C'était une veuve d'une rare piété. Elle faisait la fonction de catéchiste avec un zèle et un fruit merveilleux. Un grand nombre de personnes de son sexe avaient été converties par ses instructions. Ces nombreuses conversions avaient excité contre elle une haine violente de la part des zélateurs de l'idolâtrie, et l'avaient rendue encore plus respectable aux Chrétiens. Souvent elle avait, par ses prières, guéri des maladies que les médecins jugeaient incurables. Sébastienne de Souza, femme de Jean de la Croix, fondeur de canons du roi de Cochinchine, déposa avec serment que Marthe l'avait guérie d'une fièvre violente et très-dangereuse, accompagnée d'un mal de tête insupportable, seulement en lui mettant les mains sur la tête et en priant pour elle. Ses entretiens et son exemple répandaient partout la bonne odeur de Jésus-Christ et animaient à la vertu les femmes et les filles chrétiennes.

C'est dans la persécution de 1664 qu'elle souffrit le martyre. Elle fut condamnée à mort avec deux Chrétiens, Matthieu Neu et Damase Dao; mais ceux-ci eurent la tête tranchée avant que Marthe n'eût vu la fin de ses souffrances. Un zélé chrétien, nommé Joseph Trang, a déposé sous la foi du serment des circonstances suivantes qui signalèrent le glorieux triomphe de cette veuve vraiment digne des premiers siècles de l'Eglise :

« Ayant appris, dit Trang, que Marthe Phuoc était en prison, j'allai la voir, et la trouvai avec plusieurs Chrétiens, hommes et femmes, emprisonnés comme elle pour cause de religion : *Bonne mère*, lui dis-je (sans doute

qu'elle était âgée), *apprenez-moi comment toutes les choses se sont passées.*

« Elle me répondit : *Les magistrats m'ont ordonné de faire connaître les personnes que j'avais instruites dans la loi de Dieu; j'ai répondu que je ne pouvais déclarer personne. Sur mon refus, les soldats ont commencé à me tourmenter. Ils m'ont versé de l'eau bouillante dans les oreilles; ont mis entre mes doigts et dans mes narines des mèches allumées, ont fait rougir des lames de fer et me les ont appliquées toutes ardentes sur les joues, sur les côtes et sur les mamelles. Pour n'être pas exposée à de plus longs tourments que je redoutais de ne pouvoir supporter, je déclarai quelques personnes que je savais déjà arrêtées. La douleur que me causent mes plaies n'est pas ce qui m'afflige le plus; mais je ne puis soutenir le poids de ma cangue et je crains de mourir dans la prison et d'être privée de la couronne du martyre.*

« *Bonne mère*, lui dis-je, *que cette crainte ne vous trouble pas; souvenez-vous de ce que vous avez enseigné aux autres : ceux qui meurent pour Jésus-Christ dans les prisons reçoivent la couronne comme ceux qui périssent.* Cette pauvre femme avait un scrupule qui confond la lâcheté de bien des Chrétiens. Elle demanda à Joseph Trang : *Puis-je demeurer par terre et pousser des gémissements et des sanglots comme si j'étais mourante, pour éviter qu'on me tourmente de nouveau, car les soldats me feraient encore souffrir s'ils me voyaient assez de force pour supporter d'autres tortures.* Je lui répondis : *Je ne vois pas que vous commettiez en cela aucune faute.*

« Son visage était extrêmement enflé, et ses yeux presque éteints; ses oreilles paraissaient toutes brûlées. Je me prosternai en versant des larmes, continue Trang; malgré sa résistance, je baisai ses pieds et le bord de sa robe : *Que faites-vous*, me dit-elle; *je ne suis qu'une malheureuse pécheresse. Retirez-vous, de peur que les soldats ne vous arrêtent, et conjurez de ma part mes frères chrétiens de prier pour moi, afin que Dieu m'accorde le secours et la force de mourir pour son saint nom.*

« Je me retirai, et l'on ne tarda pas de la conduire au lieu du supplice. Je la suivis. Pendant le chemin, j'entendis le magistrat qui lui disait : *Mère Phuoc, vous avez professé et enseigné la loi des Portugais* (le christianisme), *il va vous en coûter la vie.* Elle répondit : *Je mourrai avec joie pour la vérité de ma religion.*

« Dès qu'on fut arrivé sur la place publique où elle devait être exécutée, les soldats lui ôtèrent la cangue et lui lièrent les mains sur la tête... Un d'entre eux la perça d'un coup de lance sous l'aisselle droite; un autre lui enfonça son épée dans le côté gauche. En même temps un soldat délia ses mains et lui coupa la tête de trois coups de sabre. »

Des informations canoniques furent faites sur les lieux peu d'années après, au sujet de ce glorieux martyre. Mais le Saint-Siége n'a point encore rendu de décision qui permette de rendre un culte à Marthe Phuoc.

PHUONG, mot annamite, qui signifie *quartier*. — La ville de Kécho, capitale du Tong-King, est divisée en dix-huit *phuongs* ou quartiers, formant deux *huyên* (arrondissements) qui composent à eux seuls un *phu* ou département.

PHU-XUAN, capitale de la Cochinchine. — Elle est située dans la province de Hué et on donne le plus souvent ce dernier nom à la ville elle-même. (*Voy.* HUE.) — On appelle aussi Phu-Xuân la province de Hué et même toute la haute Cochinchine ou Cochinchine septentrionale dont elle fait partie. La ville de Phu-Xuân est située au 16e degré 30 minutes de latitude nord. Elle est bâtie dans une île formée par plusieurs bras d'un fleuve que d'assez grands navires peuvent remonter quoique l'entrée en soit difficile. Elle a été fortifiée à l'européenne en 1804 par l'ordre du roi Gia-Laong, mais elle ne contient que le palais du roi, sa garde, les tribunaux et les édifices officiels : le peuple et une grande partie des mandarins demeurent au delà du fleuve dans les communes voisines.

PIASTRE, nom d'une monnaie qui est usitée dans une immense étendue de pays, et pour ainsi dire sur toutes les mers et les côtes du monde, même où l'on s'attendrait le moins à la trouver en usage, comme la Chine, l'Indo-Chine, l'Inde, etc.— La valeur n'en est pas absolument identique partout. En général on la compte en chiffre rond pour *cinq* francs. Dans les Relations des missionnaires du séminaire des Missions-Etrangères, on compte souvent en piastres. Ainsi le *Romain* ou *Viatique* envoyé annuellement à chaque évêque et à chaque prêtre qui exerce le ministère évangélique chez les infidèles, est de 200 piastres ou 1,000 francs pour un évêque, et 100 piastres ou 500 francs pour un simple missionnaire.

PIAT ou PIATON (SAINT), apôtre de Tournay et martyr au IIIe siècle. — C'était un prêtre italien ou grec, de Bénévent. Rempli de zèle pour la propagation de la foi, il quitta sa patrie et vint dans les Gaules afin d'y prêcher l'Evangile. On met sa mission à peu près dans le même temps que celle de saint Denys de Paris et de ses compagnons, c'est-à-dire vers le milieu du IIIe siècle. Il pénétra dans la Gaule-Belgique, convertit au christianisme le territoire de Tournay et reçut la palme du martyre vers l'an 286 sous le règne de l'empereur Maximien-Hercule. Les païens percèrent son corps avec d'énormes clous dont on se servait pour attacher des poutres ensemble et qui étaient un instrument de supplice en usage chez les Romains. Il paraît que c'est à Séclin, à deux lieues de Lille, que saint Piat gagna sa couronne par ce supplice atroce, après avoir beaucoup souffert à Tournay. — Au VIIe siècle, saint Eloi, au rapport de saint Ouen, trouva dans ce lieu le corps du missionnaire et les clous dont il avait été percé. Il renferma le tout dans une châsse. Lors des invasions des Normands, ces précieux restes furent transportés successive-

ment à Saint-Omer, puis à Chartres. Ils y étaient encore en 1794; les révolutionnaires, dans leur haine aveugle contre la religion, arrachèrent de sa châsse le saint corps qui était entier, bien conservé et desséché par l'action du temps, et ils l'enterrèrent dans un cimetière sans doute au nom de l'égalité. L'égalité était une chose fort sotte dans cette circonstance-là. Un homme qui vous a comblés de biens, au prix de son repos, de son bonheur, de sa vie même ne doit pas être pour vous l'égal du premier venu. Certainement les révolutionnaires de Chartres ne savaient pas ou ne réfléchissaient pas quelles obligations l'humanité, la civilisation, le progrès ont à saint Piat et à tous ceux qui ont comme lui arraché le genre humain et surtout les basses classes à un esclavage incurable et à un état social où le faible était à perpétuité broyé par le fort, sans compensation et sans dédommagement aucun. Quoi qu'il en soit, le corps de l'apôtre de Tournay fut retrouvé vingt-deux ans après cette profanation, le 21 août 1816 et reconnu par ceux-là même qui l'avaient enterré, et il est encore l'objet de la vénération publique dans l'église où il a été réintégré. La ville de Séclin honore également saint Piat d'un culte particulier.

Saint Eubert ou Eugène, compagnon d'apostolat de saint Piat, fut également martyrisé, et on garde son corps à Lille dans l'église Saint-Pierre. — Le Martyrologe romain dit que saint Piat partit de Rome avec Saint-Quentin et ses compagnons. On sait que ceux-ci évangélisaient aussi la Gaule-Belgique, c'est-à-dire le nord de la France, et en particulier le Vermandois où est aujourd'hui la ville de Saint-Quentin.

PIERRE (Saint), martyr en Ethiopie. — Il souffrit avec sa mère sainte Rafique et ses quatre frères, Agathon, Ammon, Amone et Jean. Ils sont tous honorés le 4 septembre.

PIERRE (Saint), premier évêque de Braga en Portugal. — Le Martyrologe romain indique sa fête au 26 avril. Ce prélat versa son sang pour la foi qu'il avait prêchée : on ne dit pas à quelle époque il vint annoncer Jésus-Christ en ces contrées et fonder l'Eglise de Portugal ; car c'est Braga qui a la primatie dans le royaume, et sans doute parce que cette cité reçut l'Evangile avant les autres villes de Lusitanie.

PIERRE (Saint), évêque et martyr, cité dans le Martyrologe romain à la date du 4 octobre. — Ayant été accusé devant un chef de Sarrasins (Arabes musulmans) d'enseigner la foi de Jésus-Christ, on lui coupa les mains et les pieds et on le crucifia. C'est par ce supplice qu'il termina son martyre à Damas en Syrie. Si les Agaréniens dont le Martyrologe fait mention sont les mahométans, la mort de saint Pierre aurait eu lieu au plus tôt à la fin du VII^e^ siècle et peut-être longtemps après cette époque.

PIERRE, diacre abyssin ou copte, au XV^e^ siècle, fut envoyé au concile de Florence par Zara-Jacob, empereur d'Abyssinie qui le nomma à cet effet son ambassadeur auprès du Pape Eugène IV et de ce concile vraiment œcuménique, puisqu'on y vit les évêques ou les députés des Russes, des Grecs, des Maronites, des Arméniens, des Syriens, des Coptes, des Chaldéens, des Ibériens, des Valaques, des Abyssins qui tous firent profession de l'unité catholique, reconnaissant la primauté et l'autorité du successeur de saint-Pierre dans l'Eglise de Jésus-Christ.

Le diacre Pierre n'était pas le seul envoyé de l'empereur éthiopien : André, prêtre copte et religieux de l'ordre de Saint-Antoine, était aussi son fondé de pouvoirs, en même temps qu'il représentait le patriarche d'Alexandrie. Il n'est pas dit si Pierre était Copte ou Abyssin. Je serais porté à croire qu'il était sujet du prince qui l'envoyait et de la même nation que lui; mais ce fait n'a pas une extrême importance : ce qui est plus digne d'attention, c'est que l'empereur Zara-Jacob accepta avec plaisir l'union qui avait été conclue au concile. Il y avait été préparé, à ce qu'il paraît, par des missionnaires Franciscains que Fr. Albert de Sarrana envoya pendant la captivité de Fr. Thomas de Scarlino. — *Voy.* Zara-Jacob et Albert de Sarrana.

PIERRE (Saint), Fr. Mineur, fut en 1219 envoyé par saint François d'Assise avec saint Bérard et trois autres missionnaires de son ordre annoncer Jésus-Christ aux mahométans de l'Occident.—Ils prêchèrent la foi à Séville, puis à Maroc, au milieu des persécutions et de cruels supplices, et furent enfin décapités dans cette dernière ville le 16 janvier 1220. — *Voy.* Bérard.

PIERRE (Fr.), Mineur, missionnaire à Valence en Espagne, y fut mis à mort en 1238 avec Fr. Jean. — La ville était encore au pouvoir des musulmans, et le roi qui professait cette religion, mit à mort les deux prédicateurs de l'Evangile qui avaient refusé d'apostasier. Lui-même se convertit plus tard et fut baptisé sous le nom de Vincent. — *Voy.* Jean.

PIERRE (Fr.),Mineur, missionnaire en Arménie au XIII^e^ siècle, fut envoyé dans ce pays en 1290, à la sollicitation du roi Nétoum II, par le ministre général de l'ordre de Saint-François. — Fr. Pierre accompagnait les FF. Raymond (*Voy.* ce nom), Thomas de Tolentino, Ange de Cingoli, Marc de Montelupon et Pierre de Macerata. Le roi d'Arménie conçut une telle vénération pour eux qu'il voulut se faire lui-même Franciscain.

PIERRE (Fr.), Mineur, missionnaire au fond de la Tartarie, vint, en 1321, trouver le Pape Jean XXII, qui le renvoya comblé de grâces spirituelles et avec des brefs pour les princes mongols.

PIERRE (Fr.), Mineur, au XIV^e^ siècle, quitta volontairement le couvent de son ordre à Jérusalem où il résidait, pour aller, dans l'espoir du martyre, confesser Jésus-Christ devant Hassan sultan d'Egypte. — Il accompagnait un renégat hongrois nommé Thomas qui s'était converti, et que les religieux avaient déterminé à réparer d'une manière éclatante le scandale de son apostasie. Fr. Nicolas de Montecorvino, Mineur italien,

qui avait été l'instrument de cet heureux retour, s'était offert le premier à partager le sort de celui qu'il avait ramené à Dieu, et Fr. François, autre Mineur italien, s'était joint à lui avec Fr. Pierre. Ces trois religieux ayant, ainsi que Thomas, confessé Jésus-Christ devant le sultan, furent condamnés à être coupés en morceaux, puis brûlés. On commença l'exécution par Thomas, et les Franciscains subirent ensuite le même supplice; c'était en 1358. Des Chrétiens zélés purent, à la faveur d'un prodige qui épouvanta les musulmans, dérober les précieux restes des martyrs au bûcher qui devait les consumer. — *Voy.* Fr. Nicolas de Montecorvino.

PIERRE (Fr.), Prêcheur, de la congrégation des Frères-Unis, fut institué archevêque de Naxivan, en Arménie, après Fr. Martin de Chiari, du même ordre et de la même congrégation. — Il siégeait en 1423. Son successeur, Matthieu I^er^, fut nommé vers 1438, sous le Pape Eugène IV. Pierre I^er^ est le dixième archevêque de Naxivan.

PIERRE, troisième roi chrétien du Congo, fils et successeur d'Alphonse, qu'on pourrait nommer le Grand (*Voy.* ce nom), monta sur le trône, en 1525.—Son glorieux père, qui avait travaillé toute sa vie et pendant un règne de trente-trois ans, à procurer à tous ses sujets le bienfait inappréciable de la foi, lui avait recommandé en mourant de détruire l'idolâtrie et de protéger les missionnaires. A cette époque, une bonne partie des habitants du Congo étaient Chrétiens; il y avait des missionnaires Dominicains, Franciscains, Augustins et séculiers. Pierre hérita des vertus d'Alphonse : il le surpassa même en pieuses libéralités et augmenta les ressources affectées à l'entretien des églises et du clergé. L'évêque de Saint-Thomas (*Voy.* ce nom), qui sans doute occupait le premier ce siége de nouvelle création, avait reçu du Pape juridiction sur le Congo, ce qui lui donna lieu de prendre le titre d'évêque du Congo. Il se rendit dans ce royaume pour y faire la visite pastorale et régler les affaires ecclésiastiques avec l'autorité de son caractère et de sa mission. Le roi Pierre voulut qu'on lui rendît les plus grands honneurs. La route, depuis la mer jusqu'à la capitale, fut nettoyée soigneusement et couverte de nattes. Le peuple y accourut en foule de toutes les parties du royaume, pour voir un spectacle si nouveau. A l'approche du prélat, le roi, avec le clergé et sa cour, alla au-devant de lui et le conduisit à l'église de Sainte-Croix, érigée en cathédrale. L'évêque y établit un chapitre de vingt-huit chanoines, plusieurs chapelains et bénéficiers. Il le pourvut d'orgues, de chantres, d'un maître de musique, et régla avec magnificence les détails du culte. Enfin il détermina les circonscriptions des paroisses et des missions. Se sentant près de sa fin, il exprima le désir d'avoir pour successeur un des princes du sang royal, qu'Alphonse avait envoyés en Portugal pour y faire leurs études et recevoir les saints ordres, s'ils en étaient jugés dignes. L'évêque de Saint-Thomas avait lui-même ordonné prêtre ce jeune clerc. Le prélat mourut peu après, et le roi Pierre le regretta vivement, car il lui était très-affectionné.

Cependant le prêtre nègre, parent du roi du Congo, partit pour Rome lorsqu'il apprit la désignation dont il avait été l'objet de la part de l'évêque de Saint-Thomas. Le Pape Clément VII l'examina, et l'ayant trouvé capable de porter le fardeau de l'épiscopat, il le sacra évêque de Saint-Thomas et du Congo, puis le renvoya à son troupeau, en le comblant de bénédictions et de présents. Mais malheureusement ce jeune prélat ne revit jamais sa patrie ; il mourut en route, et l'Eglise du Congo demeura plusieurs années sans évêque. Il est permis de croire que la religion fit une grande perte dans la personne de cet évêque nègre. En effet, en rapprochant les dates, on voit qu'il n'avait pas séjourné plus de six ou sept ans en Portugal et en Europe, et parti laïque du Congo, il fut après un temps aussi court promu, sans doute fort jeune, à l'épiscopat, par le Pape, qui le sacra lui-même *après examen*. La race noire et l'Eglise catholique ont donc le droit de s'enorgueillir de ce jeune prélat du sang d'Alphonse, et d'un mérite distingué, qu'une mort prématurée relégua dans un tel oubli que je ne puis que citer ici son nom, et qui eût peut-être jeté dans l'Eglise un aussi vif éclat que son parent sur le trône. Pierre survécut peu à l'évêque nègre et mourut en 1530, dans les sentiments les plus chrétiens. Après un règne de cinq ans, il laissa la couronne à son frère François. — *Voy.* ce nom.

PIERRE, Chrétien cochinchinois du XVII^e^ siècle, martyr. — Etant allé visiter des confesseurs en prison, il fut arrêté lui-même, mis aux fers avec eux; puis on lui coupa les bras et on lui trancha la tête. C'était en 1666. — *Voy.* Lin.

PIERRE (Le P.), Passioniste, missionnaire en Océanie. — Il est parti le 7 octobre 1847 pour l'Australie, avec M. Polding, archevêque de Sydney, qui emmenait aussi dans son diocèse cinq Bénédictins, anglais, français, italiens; deux diacres irlandais, deux séminaristes de la même nation et deux Sœurs. Voici les noms de ces diverses personnes, destinées, comme le P. Pierre, pour le diocèse de Sydney (Nouvelle-Galles du Sud): le P. Jean, Bénédictin français; le P. Emmanuel Rogério, Bénédictin italien ou peut-être espagnol, de la congrégation du Mont-Cassin; MM. Caldwel, les deux frères, sous-diacres, Bénédictins anglais de Douai, et le Fr. Edmond Moore, du même ordre et de la même nation, tiré du collége de Saint-Grégoire, à Downside, près de Batte ; M. Luckie et M. Ryan, diacres irlandais du séminaire de Tous-les-Saints, près Dublin; M. Connery et M. Shéridan, étudiants, dont les noms paraissent indiquer qu'ils sont Irlandais : ces quatre ecclésiastiques et les deux religieux sous diacres ont sans doute été depuis élevés au sacerdoce en Océanie.

La colonie apostolique était accompagnée de deux Sœurs, Anglaises de nation, dont

une de l'ordre de Saint-Benoît, sœur Magdeleine Le Clerc, bénédictine du couvent de Notre-Dame, à Stanbrook, près de Worcester, et sœur Scolastique Grégory, du prieuré de Princethorp, près de Coventry : cette dernière paraît être également Bénédictine. — Le P. Pierre est un ancien supérieur de son ordre en Belgique. Quatre Passionistes l'avaient déjà devancé en Australie. — *Voy.* VACCARI.

PIERRE D'ALFARO, Mineur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines (Océanie) et en Chine. — Il arriva d'Espagne à Manille, capitale de ces îles, le 2 juillet 1578, avec quatorze religieux de son ordre, dont il était supérieur. Ce sont les premiers Franciscains qui aient évangélisé les Philippines. Ils y fondèrent une custodie du nom de Saint-Grégoire, et huit ans après, cette custodie fut érigée en province, le 15 novembre 1586.

A peine arrivés dans l'Archipel, les Franciscains construisirent une église à Manille, et se mirent à apprendre la langue du pays, afin de prêcher la foi aux idolâtres. En neuf ans, ils en baptisèrent deux cent cinquante cinq mille de leur main. Le P. Pierre d'Alfaro, ayant entendu parler de la proximité de la Chine, de l'immensité de cet empire, de sa population innombrable, des tentatives faites précédemment par les Augustins pour y annoncer l'Evangile (*Voy.* MARTIN DE ERRADA), conçut un vif désir d'y pénétrer aussi, espérant que peut-être son ordre aurait la gloire de gagner cette nation à Jésus-Christ. Un Chinois, autrefois bonze, qui venait d'être converti au christianisme par les Frères Mineurs chez lesquels il reçut le baptême, à la joie de toute la ville de Manille, stimula encore ses désirs. Fr. Pierre sollicita donc du gouverneur, François de Sande, la permission de passer en Chine; mais ce magistrat la lui refusa, afin de ne pas compromettre des relations récemment ouvertes avec les Chinois, ou bien à cause du peu de succès qu'avait eu la mission du P. Martin de Errada. Le zèle qui animait le saint religieux le porta alors à s'embarquer sans autorisation. Il prend avec lui trois prêtres de son ordre, Fr. Jean-Baptiste de Pisaro, Fr. Augustin de Tordésilla et Fr. Sébastien de Becotia. Quatre naturels des îles Philippines et quelques soldats espagnols les accompagnaient, ainsi qu'un esclave chinois qu'ils avaient acheté, et à qui ils avaient rendu la liberté afin qu'il leur servît d'interprète.

Malgré leur inexpérience dans le métier de marin, ils se confient à un petit navire, traversent une flotte nombreuse qui garde la côte et entrent dans le port de Canton (Chine). Leur pauvre habit, si étrange par rapport au pays, attire d'abord l'attention. Il y avait alors dans cette grande ville quelques Chinois chrétiens, qui parlaient le portugais. Ils avaient sans doute été convertis par les Portugais de Macao. L'un d'eux ayant demandé aux religieux ce qu'ils voulaient, ceux-ci lui expliquèrent le motif pour lequel ils venaient dans ce pays, qui était de montrer le chemin du ciel aux habitants de la Chine. C'est ainsi qu'ils se reconnurent mutuellement pour chrétiens et pour prêtres.

Fr. Pierre d'Alfaro et ses compagnons, mandés devant le mandarin, déclarèrent par interprète qu'ils étaient de la nation espagnole et qu'ils venaient dans l'intention de faire connaître le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et que Dieu seul les avait conduits jusqu'à ce port dont ils ignoraient encore le nom. L'interprète ne rendit pas bien ce qu'ils voulaient dire : il expliqua au magistrat qu'ils étaient voués au service de Dieu à la manière des bonzes chinois, qu'en se rendant de l'île Luçon à une autre île, ils avaient été battus par une tempête et obligés de se jeter dans la chaloupe qui les avait amenés dans ce port. Interrogés au sujet du Chinois qui les accompagnait, ils firent connaître comment ils l'avaient acheté; mais l'interprète falsifia encore leurs réponses. On visita leur navire, et comme ils n'apportaient ni armes, ni richesses, on leur permit de séjourner à Canton. Ils allèrent loger dans la maison du Chrétien chinois, y disposèrent une chambre en chapelle et y célébrèrent la messe. Ils allaient chaque jour, deux à deux, mendier de porte en porte, conformément à la Règle de leur ordre; mais cette pratique étant insolite en Chine, le gouverneur leur envoya de l'argent pour les défrayer. Les Portugais de Macao vinrent d'ailleurs à leur aide.

Cependant l'interprète leur annonça que le haytao venait d'ordonner qu'ils quittassent l'empire. Ce fonctionnaire était comme le préfet maritime de Canton, et le gouverneur général ou vice-roi de la province lui avait commis le soin de prendre une décision à l'égard des religieux. Ceux-ci lui présentèrent, par le conseil du même interprète, une requête dans laquelle ils lui demandaient un délai de quatre mois, parce que la saison n'était pas favorable pour s'embarquer. Le mandarin leur demanda ce qu'ils comptaient faire dans cet intervalle : ils dirent qu'ils apprendraient la langue du pays, afin de pouvoir prêcher la loi de Jésus-Christ; mais l'interprète n'osa pas traduire ces dernières paroles. Comme on refusait d'accorder le délai de quatre mois, le Chinois chrétien se retrancha à demander qu'on tolérât du moins leur séjour jusqu'à l'arrivée des négociants portugais avec lesquels ils s'en retourneraient. Le mandarin voulut savoir si les Espagnols et les Portugais étaient de la même nation; Fr. Pierre d'Alfaro lui répondit qu'ils formaient deux nations différentes, mais qu'ils avaient la même religion.

Le vice-roi, à qui la dernière requête des Franciscains avait été remise, voulut leur parler. Comme il résidait à trente lieues de Canton, les religieux durent se rendre auprès de lui. Pendant le voyage qu'ils faisaient par eau, ils observèrent différentes choses qui frappaient leur curiosité : par exemple, la manière dont on employait les buffles à traîner la charrue et à labourer la terre; au lieu de joug, de mors ou de bride, ils avaient

un anneau passé dans les naseaux, qu'on perçait à cet effet, et leur conducteur les dirigeait par cet anneau au moyen d'une corde.

Lorsque les religieux furent arrivés à la résidence du vice-roi, celui-ci prit grand plaisir à les voir, et il admira beaucoup ce qu'ils avaient apporté, entre autres, une pierre d'autel en jaspe noir, si luisant qu'on pouvait s'y mirer, et plusieurs images faites de plumes de diverses nuances, si habilement entrelacées, que chacune paraissait peinte avec les plus vives couleurs. Ce jaspe et ces petits tableaux faits avec des plumes provenaient du Mexique, par où les missionnaires avaient sans doute passé pour venir d'Espagne aux Philippines. Le vice-roi prit également plaisir à feuilleter les livres imprimés qu'avaient les Franciscains. Charmé de tout ce qu'il voyait, il accorda le délai de quatre mois; mais le Chrétien chinois induisit encore ces religieux en erreur à ce sujet : il exagéra cette faveur au point de dire qu'on les autorisait à résider en Chine aussi longtemps qu'ils voudraient, parce qu'on les regardait comme des hommes utiles et exemplaires.

Dans cette fausse persuasion, ils retournèrent à Canton, où on les consigna dans un des faubourgs, avec défense d'entrer dans la ville sans une permission expresse. Cette restriction singulière leur fit découvrir le mensonge de leur interprète. Ils voulurent alors faire connaître leurs véritables intentions au gouvernement, et lui demander à bâtir un monastère. Mais personne n'osa leur servir d'organe auprès de lui. Voyant donc que les quatre mois allaient expirer, Fr. Pierre d'Alfaro et un des religieux prirent le parti de se retirer à Macao, afin d'y apprendre la langue chinoise en attendant l'occasion de s'introduire ensuite en Chine. Les deux autres prêtres, pensant que Dieu ne voulait pas encore ouvrir les portes de la Chine aux prédicateurs de la foi, résolurent de retourner aux îles Philippines: mais l'un d'eux mourut à Canton. L'autre arriva à Manille, le 2 février 1580, avec les trois soldats espagnols qui les avaient accompagnés, et sans doute aussi les quatre indigènes de cet archipel.

Quant au P. Pierre d'Alfaro, il se rendit à Macao avec son compagnon, y bâtit aussitôt un couvent de son ordre, du consentement de Melchior Ariès, qui en était évêque, et des magistrats portugais. L'église de ce monastère fut consacrée au mois de novembre 1579. La vie édifiante et le désintéressement des Franciscains leur attirèrent la vénération d'un grand nombre de Chinois, dont plusieurs abandonnèrent les idoles pour embrasser la foi chrétienne. Mais ces conversions, dues aux soins et aux prières de Fr. Pierre d'Alfaro, ne suffisant point à son zèle, il quitta Macao pour porter l'Evangile dans l'intérieur de la Chine. Les dates manquent pour se rendre compte de l'importance probable de cette mission, pour laquelle le saint religieux prit sans doute le parti de ne point s'astreindre à l'autorisation des mandarins, contrairement au système suivi jusqu'alors. A défaut de détails sur les lieux qu'il parcourut, sur ses travaux, ses succès, le temps même que dura son apostolat en Chine dans cette seconde phase, on rapporte seulement qu'il tomba malade de fatigue et rendit son âme à Dieu au 2 avril. L'année et le lieu de cette mort précieuse n'ont pas été conservés : il y a lieu de croire cependant que c'était en 1585 ou 1586. Les Chroniques et Martyrologes de l'ordre de Saint-François donnent le titre de Bienheureux au P. Pierre d'Alfaro, comme à beaucoup d'autres de leurs religieux, dont la vertu éminente a éclaté aux yeux de leurs frères; mais l'Eglise n'a ratifié ce jugement particulier par aucune décision.

PIERRE D'ARAGON (Fr.), Mineur espagnol, missionnaire en Bosnie au XIVe siècle. — C'était un religieux d'un zèle ardent et d'une admirable constance dans la foi : ces deux qualités firent qu'on l'employa beaucoup dans les missions contre les hérétiques. Il contribua singulièrement aux progrès du catholicisme en Bosnie. Rarement il discutait avec les sectaires sans en ramener plusieurs à l'unité. Se trouvant un jour avec des opiniâtres sur lesquels le raisonnement n'avait pas de prise, il entra, en leur présence, dans un grand feu et y resta fort longtemps sans en subir les atteintes. Ce prodige toucha ceux que les raisons solides et l'éloquence du prédicateur n'avaient pas convaincus. Saint Pierre d'Aragon mourut le 5 octobre 1340.

Huit ans après sa mort, en 1348, le Pape Clément VI ordonna aux Franciscains et aux Dominicains hongrois de faire évangéliser par des missionnaires pieux et instruits les Cumans et autres infidèles qui se trouvaient à proximité; le zèle des enfants de Saint-François et de Saint-Dominique répondit à l'attente du Saint-Siége. On ne sait trop quel pays habitaient alors ces célèbres Cumans ; ce qui est certain, c'est que l'apostolat de cette nation, si longtemps rebelle au christianisme, était dévolu, comme celui de Bosnie, aux missionnaires slaves, hongrois, polonais, et principalement aux religieux des deux ordres par excellence, les Mineurs et les Prêcheurs. Aujourd'hui encore la Bosnie est évangélisée par les premiers, qui y sont au nombre de près de quatre cents, y compris les frères lais, les novices et les étudiants. Ils ont 130,000 catholiques dans cette province. — Quant aux Cumans, ils n'existent plus comme peuple et se sont fondus dans les Hongrois. Après avoir envahi successivement les pays situés entre l'Oural et le Volga (au IXe siècle), entre le Don et le Dniéper (au XIe), ils vinrent en Hongrie, et on trouve encore aujourd'hui, entre Pesth et Debreczim, à vingt ou vingt-cinq lieues de l'une et l'autre, un peu vers le sud, des districts au nombre de six qui ont conservé le nom de Cumanie.

PIERRE D'ARMANGOL (ou ARMENGOL), religieux espagnol de l'ordre de la Merci, naquit vers l'an 1238 dans le diocèse de Ta-

ragone, de parents nobles et pieux. Son père, nommé Arnauld Armangol de Moncade, était de la famille des comtes d'Urgel, alliée à celle des rois de Castille. — Pierre reçut une éducation soignée et conforme à sa naissance; mais loin d'en profiter et de marcher sur les traces de ses vertueux parents, il passa sa jeunesse dans la débauche, s'abandonna à toutes sortes d'excès et devint même chef d'une troupe de brigands qui parcouraient les montagnes, pillaient les voyageurs et les accablaient de mauvais traitements, au point qu'ils en avaient fait mourir plusieurs. Dieu eut pitié de lui et le toucha au plus fort de ses égarements. Le malheureux jeune homme, repentant de ses crimes, alla se jeter aux pieds du P. Guillaume de Bas, religieux français de la Merci, et supérieur général de l'ordre après saint Pierre Nolasque, à qui il avait succédé. A la suite d'austères épreuves, le jeune Armangol de Moncade reçut l'habit de l'ordre en 1258, au couvent de Barcelone. On voit qu'il n'avait guère qu'une vingtaine d'années. Dès lors il devint un homme nouveau : aiguillonné par le souvenir de ses désordres passés, il se livrait à une rigoureuse pénitence, passant la plus grande partie du jour et de la nuit en jeûnes, en veilles, en larmes, en sanglots, en prières, en disciplines sanglantes, se couvrant de haires et de cilices, pratiques qui prouvaient son extrême douleur.

Une conversion si parfaite lui attira la confiance de ses supérieurs, et ils le joignirent aux religieux qu'ils envoyaient parmi les infidèles pour traiter de la rédemption des captifs. Ses premiers travaux eurent lieu dans les royaumes de Grenade et de Murcie, qui alors appartenaient encore aux Maures mahométans. Il avait le cœur percé de la misère des esclaves et travailla à les soulager avec un dévouement qui touchait les musulmans eux-mêmes. Le succès qu'il obtint détermina le général de l'ordre à lui confier une rédemption pour la diriger en chef, et il l'envoya à Alger. En moins de deux mois, il y racheta trois cent quarante-six esclaves, qu'il fit partir aussitôt pour l'Espagne sous la conduite de quatre de ses confrères. Quant à lui, il resta parmi les Maures avec le P. Guillaume Florentin, son compagnon, parce qu'il voulait aller à Bougie, ville de l'Etat d'Alger, pour y délivrer plusieurs religieux de son ordre qui y étaient restés en otage et briser les fers des Chrétiens captifs, qui, par les cruels traitements qu'ils éprouvaient, étaient en danger d'apostasier : Pierre fit en effet ce voyage et procura la liberté à cent dix-neuf esclaves. Il était près de s'embarquer pour retourner en Europe, lorsqu'on l'avertit que dix-huit enfants chrétiens se trouvaient très-exposés à perdre la foi et les mœurs, s'ils restaient plus longtemps entre les mains de maîtres impies et corrompus qui, par leurs cruautés, les avaient presque réduits à apostasier et à devenir victimes de leurs débauches. A cette nouvelle, le cœur charitable du religieux est ému de compassion : il court au lieu où se trouvaient ces jeunes esclaves, il les exhorte à résister courageusement à toutes les tentatives de séduction qu'on tenterait pour les perdre; il les embrasse avec tendresse et finit par leur promettre de leur procurer la liberté au prix de la sienne et de sa vie même, s'il le faut, pourvu qu'ils conservent la foi de leur baptême. En ayant obtenu la promesse, il se rend chez le maître et traite avec lui de la rançon des esclaves, moyennant la somme de mille ducats; mais comme il n'avait plus d'argent, il propose de rester en otage et même esclave jusqu'au moment où le religieux qui allait conduire les autres Chrétiens reviendrait et rapporterait la somme convenue. Sa proposition ayant été agréée, les enfants sont rendus à la liberté et embarqués pour l'Espagne avec les autres Chrétiens rachetés précédemment.

Pendant sa captivité volontaire, Pierre eut des occasions fréquentes d'exercer la charité dont son cœur était embrasé. Non-seulement il exhortait les esclaves chrétiens à rester fidèles envers Dieu, mais encore il instruisit plusieurs Maures des vérités de la religion, et en ayant converti quelques-uns, il leur procura la grâce du baptême. Quoiqu'il l'eût fait en secret, les mahométans fanatiques en eurent connaissance et l'accusèrent devant le cadi ou juge. Le saint fut jeté dans une noire prison, où l'on devait le laisser mourir de faim; mais les Maures qui lui avaient vendu les jeunes esclaves, voyant qu'il ne les payait pas, parce que l'argent qu'il leur avait promis éprouvait quelque retard à arriver, l'accusèrent d'être un espion envoyé par les rois chrétiens pour connaître l'état du pays et le firent condamner à être pendu. La sentence fut exécutée avec autant de précipitation qu'on avait mis d'injustice à la prononcer, et le bourreau, ayant secoué Pierre, le laissa au gibet comme un homme qu'il croyait mort. Ceux dont il était débiteur demandèrent que son cadavre restât suspendu et qu'il servît de pâture aux oiseaux de proie. Il y était effectivement depuis six jours, lorsque le P. Florentin arriva d'Espagne à Bougie, apportant avec lui l'argent pour la rançon. Pour recevoir la somme qu'il s'empressa de payer, on lui cacha d'abord la mort de Pierre; mais il apprit bientôt que son compagnon avait été condamné à mort et exécuté depuis six jours. Pénétré de douleur, il sollicite la permission de retirer le corps du gibet pour l'enterrer. L'ayant obtenue, il se rend au lieu du supplice en versant d'abondantes larmes et s'attendant à trouver un cadavre; mais il y trouve un martyr encore vivant. Pierre, que l'on croyait mort depuis longtemps, lui adressa ces paroles : « Mon frère, ne pleurez pas, je suis encore vivant; j'ai été soutenu par la sainte Vierge, qui m'a assisté tous ces jours-ci. » En effet, par l'intercession de cette glorieuse patronne de l'ordre de la Merci, la corde n'avait pas étranglé le saint religieux. Le P. Florentin, rempli d'une joie difficile à décrire, détache du gibet le bienheureux martyr en presence de toute la ville qui était

accourue pour voir cette merveille et de quelques matelots espagnols faisant partie de l'équipage du navire qui venait d'apporter le P. Florentin. Plusieurs mahométans se convertirent à la vue du miracle. Chacun dans la ville de Bougie voulut voir le martyr, et des mahométans allèrent en secret lui demander le baptême. Le divan lui-même (le conseil qui administrait la ville) rendit implicitement témoignage à la vérité du prodige, en décidant, sur la demande du P. Florentin, que les créanciers du saint seraient privés des mille ducats formant le prix de sa rançon; avec cet argent, on racheta vingt-six esclaves, qui furent remis au saint et à son compagnon, et tous ensemble partirent pour Barcelone en Espagne. Ces événements se passaient vers l'an 1294. Saint Pierre avait par conséquent cinquante-six ans environ, et il y en avait à peu près trente-six qu'il était religieux de la Merci. Depuis lors il eut le cou tors et le visage très-pâle, portant ainsi sur son corps la preuve du prodige dont il avait été l'objet. Il vécut encore dix ans plein de reconnaissance envers la sainte Vierge, à laquelle il devait sa conservation. Il s'était retiré dans un monastère solitaire dédié à sa protectrice sous le nom de Notre-Dame des Prés. Il redoublait ses austérités afin de reconquérir ainsi la couronne du martyre qui lui avait échappé en Afrique. Il ne vivait que de pain et d'eau, et passait son temps dans l'exercice continuel de la prière et de la pénitence. Lorsqu'il parlait de son martyre, il avait coutume de dire à ses frères : « Croyez-moi, je pense n'avoir vécu que le peu de jours heureux que j'ai passés au gibet, parce qu'alors je me croyais mort au monde. » La réputation de sa sainteté et le bruit du miracle dont il avait été l'objet attiraient un grand nombre de personnes, qui venaient le voir dans sa solitude et réclamer son secours; il les recevait avec bonté, les soulageait et guérissait leurs infirmités. Une grave maladie l'ayant réduit à l'extrémité, il prédit sa mort cinq jours d'avance et expira le 27 avril 1304. Le culte immémorial qu'on lui rendait fut approuvé le 28 mars 1686 par le Pape Innocent XI, et Benoît XIV a inséré son nom dans le Martyrologe romain.

PIERRE DE BOLOGNE (Fr.), Mineur italien, missionnaire, au commencement du XIVe siècle, dans le Kaptkchak, empire tartare fondé par Gengis-Khan dans la partie orientale et méridionale de la Russie européenne d'aujourd'hui. — Ce religieux était gardien ou supérieur d'un monastère de son ordre près de Séraï, capitale du Kaptkchak et évêché. Il eut la douleur de voir un de ses moines, Fr. Etienne, Hongrois de nation et âgé de vingt-cinq ans, apostasier la religion chrétienne pour se faire musulman. Mais ce malheureux répara promptement par un glorieux martyre le scandale abominable qu'il avait donné, et il expira le 22 avril 1334. Ce n'est qu'à l'occasion de Fr. Etienne que le nom de Pierre de Bologne est arrivé jusqu'à nous. — *Voy.* ETIENNE.

PIERRE DE CORDOUE (Fr.), Prêcheur espagnol, missionnaire en Amérique au XVIe siècle. — Son général, sur la demande du Pape Jules II, qui en avait été prié par Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne, ayant ordonné au provincial d'Espagne d'envoyer dans l'île de Haïti plusieurs sujets animés du zèle apostolique, Fr. Pierre de Cordoue fut désigné avec les FF. Dominique de Mendoza, Thomas d'Avila, Bernard de Saint-Dominique et Thomas Barlânga, tous prêtres. C'étaient des missionnaires d'élite, et le P. Pierre de Cordoue, leur supérieur, qui avait le titre de vicaire général, montra un courage inébranlable à défendre les Indiens contre l'oppression, les mauvais traitements et la barbarie des Espagnols. C'est en 1510 que cette colonie de saints religieux arriva à Haïti. Ils établirent aussitôt des catéchismes réglés pour les enfants des colons européens et pour les indigènes : ils trouvaient dans ceux-ci une docilité qui les charmait.

Ce qui leur parut l'obstacle principal au succès de leur apostolat, c'est le joug tyrannique que les Espagnols imposaient aux naturels du pays et le cruel esclavage où ils les détenaient. Les religieux entreprirent de remédier à un abus si déplorable. Le P. de Montesino ne craignit pas de revendiquer du haut de la chaire chrétienne les droits de la justice méconnue. Le P. Pierre de Cordoue, qui était son supérieur, en reçut des plaintes de la part des intéressés : il soutint son confrère et la cause fut portée au tribunal de la métropole; le roi lui-même convoqua à cet effet un comité extraordinaire à Burgos : un Franciscain, nommé Fr. Alphonse d'Espinar, était chargé de plaider la cause des colons; il était pour l'autorité, c'est-à-dire pour l'emploi de la force dans l'œuvre de la conversion et de la civilisation des Indiens, et prétendait que c'étaient de grands enfants, sans caractère, sans énergie aucune, et dont on ne pouvait absolument rien faire que par la contrainte. Le P. de Montesino et le P. de Cordoue, qui étaient passés en Espagne peu après lui, plaidèrent chaleureusement pour le bon droit; mais trop d'intérêts étaient engagés au maintien de l'iniquité : ceux qui se partageaient les Indiens comme esclaves en Amérique avaient soin de faire une part aux ministres et aux personnes influentes à la cour, qui en touchaient tranquillement les revenus : de cette manière ils s'assuraient l'impunité par la complicité. Le roi Ferdinand ne donna point gain de cause aux Dominicains. Il fit appeler le P. Pierre de Cordoue et lui dit qu'il croyait à la pureté de son zèle, mais que presque tous les jurisconsultes et théologiens du royaume étaient d'avis qu'il ne fallait rien changer à ce qui existait, sauf la répression de quelques abus; en conséquence qu'il eût à s'abstenir, ainsi que ses religieux, d'incriminer l'ordre de choses établi; qu'ils pouvaient édifier et éclairer l'Amérique par leurs lumières et la sainteté de leur vie comme ils l'avaient fait jusque-là, mais qu'ils n'avaient pas à se mêler de police et de gouvernement. Ce discours fit comprendre au Dominicain que son

ministère et celui de ses confrères serait peu fructueux dans les pays soumis aux Espagnols ; c'est pourquoi ils prièrent le roi de leur permettre d'aller prêcher les Indiens indépendants qui vivaient sur le continent de l'Amérique. Ferdinand, goûtant leur dessein, leur accorda l'autorisation qu'ils demandaient et expédia l'ordre de les faire défrayer et transporter dans le pays qu'ils avaient indiqué.

Le P. Pierre de Cordoue et le P. de Montesino s'embarquèrent peu après pour Haïti, et le gouverneur de cette colonie, Jacques Colomb, leur fournit un vaisseau qui devait les porter sur la côte de Cumana (Amérique du Sud, Venezuela), but de leurs travaux apostoliques. Le P. de Cordoue ne s'y rendit pas lui-même, jugeant sa présence plus nécessaire à Haïti : il désigna pour cette mission le P. de Montesino, le P. François de Cordoue et le P. Garcis. La maladie retint le premier à Porto-Rico : les deux autres entreprirent d'évangéliser les sauvages de la côte de Venezuela ; mais ils y furent massacrés par représailles d'un infâme guet-apens où des Espagnols avaient fait tomber le chef et un certain nombre de ces indigènes. — *Voy.* MONTESINO, FRANÇOIS DE CORDOUE, etc.

Il n'est plus question, dans la suite, du P. Pierre de Cordoue. Sans doute il continua de gouverner la maison de son ordre à Haïti, où le roi d'Espagne avait voulu que les Dominicains fussent établis mieux qu'auparavant.

PIERRE DE DEZA, prêtre espagnol, fut institué, en 1504, archevêque de Xaragua, siége qui venait d'être érigé dans l'île de Haïti par le Pape Jules II ; mais cette mesure n'eut pas de suite, et les bulles ne furent point expédiées ; la métropole projetée de Xaragua fut supprimée en 1511 ou 1513, et en même temps on créa trois évêchés : Saint-Domingue et La Conception, dans l'île de Haïti, et Saint-Jean de Porto-Rico dans l'île de Porto-Rico. — Ces trois évêchés étaient placés sous la métropole de Séville. Pierre de Déza fut pourvu, lors de cette seconde création, de l'évêché de la Conception, et Alphonse Mansa de Salamanque, qui avait été désigné en 1504 pour ce dernier siége, fut promu à celui de Porto-Rico. Pierre de Déza ne put se rendre immédiatement dans son Eglise de La Conception. Plusieurs incidents l'en empêchèrent ; et dès l'an 1527, l'évêché de cette ville fut uni à celui de Saint-Domingue à cause de la modicité des ressources qu'il présentait, et vingt ans après Saint-Domingue fut érigé en archevêché. Quant à Pierre de Déza, les auteurs ne rapportent aucune circonstance particulière sur son épiscopat et ne font point mention de sa mort. Le P. Jacques Déza, Dominicain et archevêque de Séville, était son oncle.

PIERRE DE DUEGNAS ou DUENAS (Fr)., religieux espagnol de l'ordre des Frères Mineurs, fut élevé à la cour des rois de Castille ; ensuite il prit, étant encore bien jeune, l'habit de Saint-François, et à l'âge de 18 ans il fut envoyé, avec un prêtre nommé Jean de Cetina, chez les Maures de Grenade pour y prêcher l'Evangile. C'était en 1396. Après avoir reçu la bénédiction de leurs supérieurs, ils partirent en annonçant partout Jésus-Christ sur leur passage et faisant voir aux musulmans les erreurs de l'Alcoran. Arrivés à Grenade le 8 janvier 1397, ils se concertèrent avec un religieux portugais de leur ordre, nommé Eustache, qui était chapelain des marchands chrétiens, et prirent ensemble connaissance de la topographie de la ville, afin de déterminer le lieu le plus convenable pour annoncer la parole de Dieu. En les voyant parcourir la cité, le peuple s'émut et les arrêta. Conduits devant le juge, ils déclarèrent franchement leur dessein. Ce magistrat, ne voulant pas prendre sur lui de les maltraiter en l'absence du roi, leur ordonna, sous peine de mort, de quitter le territoire musulman. F. Jean de Cetina lui représenta que la force était une bien mauvaise raison, et qu'ordinairement on ne l'employait que quand on n'en avait pas de meilleure ; il finit par lui offrir de monter sur un bûcher ardent en même temps qu'un prêtre de Mahomet, afin qu'on vît par cette épreuve lequel des deux était ministre de la vérité ou d'une fausse religion. Le cadi trouva plus prudent de traiter les deux Franciscains d'insensés et maintint son arrêt d'expulsion. Sans tenir compte de cette décision inique, les religieux se mirent à prêcher courageusement dans la ville. Le peuple les arrêta aussitôt et les conduisit encore au cadi, qui cette fois les condamna aux travaux forcés avec les autres Chrétiens captifs. Les rigueurs et les fatigues de ce genre de vie leur causèrent une grave maladie. Craignant vivement que le martyre ne leur échappât, ils prièrent Dieu et obtinrent leur guérison après deux mois d'esclavage. De retour à Grenade, ils se mirent à expliquer aux musulmans la parole du bon Pasteur et les fourberies de Mahomet qu'ils qualifiaient de faux prophète. Irrités de cette insulte, les infidèles traduisirent les deux missionnaires directement devant leur roi Mohammed Ben Balva. Sur l'aveu sincère et courageux de F. Jean de Cetina, ce prince lui asséna un coup de bâton et le menaça de lui faire trancher la tête. Ensuite il le fit fouetter et battre d'une manière atroce ; enfin il lui coupa le cou de sa propre main. Se tournant alors vers Pierre, il lui dit : « Imprudent, apprends à être sage aux dépens d'autrui. Ton sort est entre tes mains. Tu subiras un plus cruel châtiment si tu t'obstines dans ton aveuglement ; au contraire, tu vivras et je t'entourerai d'honneurs et de richesses si tu te repens du passé. » Le monarque bourreau espérait, à cause de la jeunesse du religieux, l'amener à l'apostasie. Mais cet intrépide confesseur lui répondit d'un air assuré : « Que vos trésors se perdent avec vous. J'estime plus vos supplices que vos bienfaits. Mon compagnon a triomphé de vous au milieu de votre royaume ; il est déjà dans la gloire du ciel ; je ne souhaite que de le suivre, et comme je lui ai été uni dans la foi,

vous comblerez mes vœux en me faisant partager son sort. — Tu crois donc, reprit le prince, que ton compagnon est au ciel ? Si cela est, prie-le de revenir et de ressusciter. — Cette résurrection serait facile au pouvoir de Dieu, répliqua Pierre ; il ne lui coûterait pas plus de réunir l'âme à ce corps meurtri qu'il ne lui en a coûté de l'y placer une première fois. Je ne lui ferai pourtant pas cette demande imprudente, car j'ignore si ce miracle est nécessaire. » Une réponse aussi sensée et aussi ferme fit évanouir toutes les espérances du tyran ; il renonça aux caresses et fit fustiger cruellement Fr. Pierre. Mais cette flagellation n'inspira au jeune missionnaire que de tendres élans de reconnaissance envers Dieu. Voyant que la rigueur ne réussissait pas mieux qu'à l'égard de F. Jean, le roi eut de nouveau recours aux promesses ; mais ce grossier appât n'ébranla point la fidélité du martyr qui voyait déjà le ciel entr'ouvert et les délices de la rémunération éternelle. Furieux de voir le saint jeune homme également constant à mépriser la richesse et les douleurs, le roi-bourreau lui trancha la tête de sa propre main, le 19 mai 1397. Ensuite le peuple traîna le cadavre par les rues et le mit en pièces. Les Chrétiens de Grenade parvinrent cependant à recueillir les membres dispersés des deux missionnaires, et des Catalans les transportèrent en pays catholique. Pierre de Duégnas est désigné comme simple frère lai, c'est-à-dire laïque. Son âge donne lieu de croire, en effet, qu'il ne fut pas promu aux ordres, et c'est sans doute par erreur que M. Henrion lui attribue le miracle arrivé dans un local étroit, au moment du sacrifice de la messe. — *Voy.*, pour plus de détails, Fr. Jean de Cetina.

PIERRE DE FANO (Fr.), Mineur italien, missionnaire à Smyrne au xv^e^ siècle. — Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était, en 1453, gardien de son ordre dans cette ville et qu'il avait pour compagnon de ses travaux un autre religieux de la même nation et du même ordre, nommé Ponce Santolli. — *Voy.* Smyrne.

PIERRE DE FERRARE (Fr.), Mineur italien, gardien de Terre-Sainte au xv^e^ siècle, demeurait au couvent de Saint-Sauveur à Beyrouth, lorsque le Pape Eugène IV le nomma commissaire apostolique auprès des Maronites, des Druses et des Syriens. — Cette mission date de l'an 1444. Les Papes ont toujours eu depuis des représentants auprès des catholiques des rites orientaux, et très-souvent ils confiaient cette charge à des Franciscains : le dernier qui l'ait remplie est M. Villardell, Mineur espagnol qui est mort en 1852. Il avait le titre de légat apostolique au mont Liban, et était archevêque de Philippes, *in partibus*.

PIERRE DE FLORENCE (Fr.), Mineur italien, missionnaire et évêque en Chine au xiv^e^ siècle, fut envoyé, en 1311 ou 1312, par le Pape Clément V, auprès de Jean de Montecorvino, archevêque de Pékin. — Il était accompagné de deux autres religieux de son ordre, Fr. Thomas et Fr. Jérôme, sacrés comme lui évêques et nommés suffragants du métropolitain des Tartares. Quatre ans auparavant, le même prélat avait reçu trois autres évêques, les Frères André de Pérouse, Gérard et Pérégrin, qui gouvernaient successivement le diocèse de Zeyton (Chine). Tous ces apôtres étaient de l'ordre de Saint-François qui en a produit tant de milliers dont on ignore même les noms. Ceux dont le souvenir est arrivé jusqu'à nous étonnent par la grandeur, l'immensité de leurs travaux et par la place obscure que la futilité et les fausses idées des hommes leur ont assignée dans l'histoire. — *Voy.* Jean de Montecorvino, Gerard, etc.

PIERRE DE GOMBOA (Le P.), Augustin espagnol, missionnaire au xvi^e^ siècle dans les îles Philippines. — Il est un des premiers qui aient évangélisé ces îles, où il aborda en 1555 avec le P. André de Urdaneta, et les PP. Jacques de Herrera, Martin de Errada et André de Aguirre, du même ordre. Ils prirent terre à l'île de Zébu où Michel de Legaspi, chargé de faire la conquête de l'Archipel, fonda la ville de Nomde-Jésus ou Zébu (érigée plus tard en évêché). Ils y leurent leur premier couvent et commencèrent à travailler à la conversion des indigènes. On ne sait rien de particulier sur leur apostolat ; mais aujourd'hui tout le pays est catholique, et ses habitants originaires sont civilisés.

PIERRE DE KIOVIE (Saint), archevêque, cité au Martyrologe le 21 décembre, sans aucune indication sur le temps où il vivait, le siége qu'il occupait, le genre de sa mort, etc. — Je présume que ce prélat appartenait au rite grec-russe, et qu'il occupait le siége de Kiew d'où il aura reçu le nom de Kiovie. Cependant il pourrait se faire qu'il n'en fût pas ainsi. Saint Pierre de Kiovie est désigné comme étant mort en Volhynie.

PIERRE DE LUCQUES (Le P.), Mineur-Observantin italien, missionnaire en Chine. — Il est parti pour ce pays en 1845. Deux autres religieux de son ordre, le P. Sandrini, Italien, et le P. Benoît Dominique, Espagnol, ont été envoyés à la même époque dans le Chansi, province de Chine. Pour le P. Pierre de Lucques, on n'indique pas à quelle province de cet empire il était destiné : c'était peut-être le Chensi ou le Chantong, ou le Houquang ; il y a des Franciscains dans ces trois vicariats apostoliques.

PIERRE DE MACERATA (Fr.), Mineur italien, fut envoyé en 1290 dans la mission d'Arménie avec le F. Raymond et quatre autres religieux de son ordre. (*Voy.* Raymond.) Hetoum, roi d'Arménie, conçut une grande estime pour les Franciscains et prit même l'habit de leur ordre.

PIERRE DE MONTEPULCIANO (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Chine et en Tartarie, partit en 1370 avec sept autres religieux de son ordre destinés, ainsi que soixante Frères Mineurs qui venaient d'être envoyés dans les mêmes contrées, à seconder Fr. Guillaume de Prato, quatrième archevêque de Cambalu ou Pékin, parti en cette même

année 1370 avec douze missionnaires. — Ces quatre-vingt-un religieux, y compris le prélat, étaient de l'ordre de Saint-François : il est douteux qu'ils aient pu parvenir jusqu'à la Chine. — *Voy.* Guillaume de Prato.

PIERRE DE NAPLES (Fr.), vicaire général des Mineurs Observantins au xv^e^ siècle. — Il reçut en 1476 du Pape Sixte IV, pour lui et ses successeurs, le pouvoir de choisir un nonce commissaire apostolique, révocable à volonté, et dont la charge serait de veiller sur l'Eglise des Maronites, et de maintenir ce peuple dans la pureté de la foi et dans la discipline ecclésiastique. Ce sont les prédications et les grands succès de Fr. Griffon et de Fr. François de Barcelone, Mineurs belge et espagnol, qui donnèrent lieu à cette institution. Ils avaient prêché pendant vingt-cinq ans dans le Liban et leurs travaux avaient changé la face de cette belle Eglise qui est encore aujourd'hui une des plus ferventes du globe. Il y a là 500,000 Catholiques qui pratiquent tous, sans exception, leurs devoirs religieux, et sont très-attachés à l'Eglise romaine. Quelques erreurs et certains abus s'étaient glissés chez eux à l'époque où Fr. Griffon et Fr. François y exercèrent leur apostolat, et le Saint-Siége, pour maintenir le bien que ces deux religieux y avaient opéré et pour prévenir les désertions si communes chez les peuples orientaux, institua d'une manière permanente un nonce apostolique auprès de leur patriarche : ce nonce, nommé et révocable par le général des Observantins, était sans doute toujours pris dans cet ordre. Aujourd'hui, il y a encore un délégat apostolique au Mont-Liban, et il représente le Saint-Siége auprès des Maronites et des autres catholiques orientaux qui ont quatre patriarches en Syrie. Tout porte à croire que ces délégats sont la continuation des nonces commissaires que les généraux des Observantins avaient la charge d'entretenir depuis le pontificat de Sixte IV ; mais ils sont maintenant nommés par la Propagande. MM. Gandolphy, Irlandais; Losana, Piémontais; Auvergne, Français; Fasio, Italien, et Villardell, Espagnol, ont rempli cette place au xix^e^ siècle : les deux derniers étaient des Franciscains, et M. Villardell vient de mourir récemment (1852). L'institution des délégats latins répond à celle des nonces et internonces que le Saint-Siége a dans les différents pays, surtout auprès des cours : les nonciatures de Cologne, de Suisse, de La Haye, ont rendu de grands services à la religion catholique ; mais la charge de délégué latin auprès des chrétiens orientaux est surtout fort utile pour maintenir ces peuples dans la pureté de la foi, dans la discipline ecclésiastique, pour les protéger contre le fanatisme des infidèles et les rallier à l'Occident, centre de la civilisation comme de la vérité chrétienne.

PIERRE DE NARBONNE (Fr.), Mineur français de l'Etroite Observance du B. Paulet, était missionnaire en Orient sous la conduite de Fr. Nicolas Taulicis, religieux dalmate du même ordre, lorsqu'il fut massacré à Jérusalem le 11 novembre 1391, ainsi que son supérieur et ses deux compagnons. Ils avaient eu la sainte audace d'aller dans la mosquée du Temple un jour de fête, annoncer au milieu d'une nombreuse assemblée de musulmans la bonne nouvelle de Jésus-Christ et traiter Mahomet d'imposteur et l'Alcoran de livre de blasphème. Les infidèles ne purent jamais, quelques efforts qu'ils fissent, réduire en cendres les corps de ces saints martyrs. — *Voy.* Nicolas de Taulicis.

PIERRE DE PALERME (Le B.), Prêcheur italien du xv^e^ siècle.—Son nom dans le siècle était Pierre Jérémi. Il naquit à Palerme, en 1381, de parents nobles, commença ses études dans cette ville et alla les achever à la célèbre université de Bologne, qui était dans sa splendeur et attirait des jeunes gens des pays les plus éloignés. Après de rapides progrès faits dans les sciences, il était sur le point de prendre le bonnet de docteur, quand il résolut de renoncer à tout pour se faire religieux. Son père, dont les vues se trouvaient contrariées par ce projet, s'y opposa longtemps. Mais enfin il se laissa vaincre par les prières réitérées de Pierre et par les marques extraordinaires de vocation qu'il remarqua en lui. L'ordre de Saint-Dominique fut celui que choisit le pieux jeune homme.

A peine ordonné prêtre, il commença à remplir avec zèle les fonctions du ministère évangélique. Saint Vincent Ferrier, dont il reçut alors la visite, l'exhorta vivement à continuer, lui assurant que ses travaux étaient agréables à Dieu. En effet, le saint religieux ne négligeait rien de ce qui pouvait attirer les bénédictions du ciel sur ses travaux : prières ferventes, mortifications assidues, humilité profonde, tels sont les moyens par lesquels il cherchait surtout à convertir les pécheurs. Il pratiquait même dans ce but des austérités qui font frémir la nature et qui sortent de la ligne ordinaire : aussi vit-on plusieurs jeunes seigneurs de familles nobles, touchés d'une telle sainteté, renoncer aux vanités du siècle pour suivre Jésus-Christ ; on cite principalement le B. Licci qui lui dut son entrée dans l'ordre des Frères Prêcheurs.

Plus tard, Pierre fut appelé à diriger plusieurs maisons de son ordre et il y fit fleurir la discipline régulière. En 1439, il assistait au concile de Florence et s'y faisait remarquer par l'étendue et la solidité de sa science. Le Pape Eugène IV voulut ensuite l'envoyer en Sicile pour travailler à y réformer le clergé régulier et séculier; mais l'humble religieux, effrayé d'une pareille tâche, refusa de s'en charger : il consentit seulement à s'occuper des monastères de son ordre. Le succès répondit à son zèle et à ses efforts. On vit revivre la ferveur et la pratique exacte de la Règle parmi les Frères Prêcheurs, et les fidèles eux-mêmes, accourus en foule sur son passage, écoutaient avec une pieuse avidité ses touchantes exhortations et s'en retournaient pénétrés de repentir et résolus de commencer une vie nouvelle. On peut dire que son voyage à travers la Sicile ne fut qu'une mission continuelle.

Le B. Pierre se retira ensuite à Palerme où

il vécut dans la retraite. Sa bienheureuse mort arriva le 3 mars 1452. Il était dans sa soixante et onzième année. Le Pape Pie VII a approuvé son culte.

PIERRE DE SAINT-DENYS, religieux français de l'ordre de la Merci se trouvait à Tunis pour le rachat des captifs. Etant resté ensuite dans cette ville pour consoler les autres esclaves dans leur misère, il se mit à prêcher publiquement les vérités de la foi chrétienne et à contredire la doctrine de Mahomet. Accusé d'impiété devant le gouverneur, il fut condamné à mort et abandonné à la fureur des soldats. Des marchands chrétiens offrirent inutilement de l'argent à ses bourreaux pour lui sauver la vie. Le confesseur de Jésus-Christ promit, en ce moment, que dans le cas où on ne le ferait pas mourir, il passerait le reste de ses jours à Tunis pour y servir et y consoler les esclaves. Mais sa mort était résolue, il fut donc conduit au supplice et proféra le nom de Jésus jusqu'au dernier soupir, malgré les coups de bâton qu'on lui appliquait sur la bouche pour l'en empêcher. Les infidèles lui tranchèrent la tête en 1247, et on jeta son corps dans un grand feu.

PIERRE DE SAINT-FRANÇOIS, nommé dans le monde Palma Pignatelli d'Artois, duc de Saint-Elie, Carme déchaussé italien, missionnaire au XVII^e^ siècle dans l'Indoustan, archevêque d'Ancyre *in partibus*, et vicaire général du Grand-Mogol. Ce prélat était neveu du Pape Innocent XI. — *Voy.* PIERRE-PAUL DE SAINT-FRANÇOIS.

PIERRE DE SASSO-FERRATO (FR. PIERRE DE LA ROCHE-FERRÉE), Mineur italien au XIII^e^ siècle, était un des premiers disciples de saint François qui l'envoya prêcher en Espagne avec Fr. Jean de Pérouse, qui était prêtre. — Pierre n'était que frère lai; cependant il paraît qu'il prêchait aussi, ou du moins il catéchisait. Ils se rendirent donc en Espagne, s'arrêtèrent à Téruel, en Aragon, y fondèrent un couvent de frères Mineurs, évangélisèrent le pays et passèrent à Valence chez les musulmans : ils y furent mis à mort pour la foi vers l'an 1230. Le roi qui les avait condamnés était un fervent musulman. Touché de la grâce, il se convertit, reçut le baptême, abandonna son royaume à Jacques, roi d'Aragon, et céda jusqu'à son palais pour en faire un couvent de frères Mineurs. C'est ainsi qu'il répara autant qu'il était en lui par une sincère pénitence le crime qu'il avait commis en faisant couler le sang de deux innocents, de deux envoyés de Dieu, dont l'un était revêtu de l'onction sainte du sacerdoce.

Fr. Pierre fut enseveli dans le même tombeau que Fr. Jean de Pérouse, et il s'opéra beaucoup de miracles par leur intercession. L'éclatante conversion de leur persécuteur n'est pas entre autres un prodige à dédaigner. Les Papes Clément XI et Benoît XIV ont approuvé le culte qu'on rendait de temps immémorial aux deux martyrs soit dans leur ordre, soit dans les Eglises de Téruel et de Valence; enfin Pie VI les a béatifiés le 2 avril 1783.

PIERRE DE SIENNE (Fr.), Mineur italien, se trouvait, en 1322, à Tauris, dans les missions de la Perse, lorsque Fr. Jourdain Catalan, Prêcheur français, écrivit aux religieux de l'un et de l'autre ordre qui évangélisaient ce pays pour leur annoncer qu'il connaissait dans l'Inde trois villes avantageusement disposées pour servir de station aux missionnaires, qui de là pourraient répandre la foi dans toute cette contrée. L'espérance du martyre et le désir de gagner des âmes à Jésus-Christ parmi les musulmans et les idolâtres déterminèrent quatre FF. Mineurs à le suivre : c'étaient Fr. Thomas de Tolentino, qui depuis trente ans exerçait son zèle apostolique en Arménie, Fr. Jacques de Padoue, Fr. Pierre de Sienne et Fr. Démétrius de Tiflis, les trois premiers Italiens et probablement prêtres; le dernier était Géorgien, et simple frère lai, c'est-à-dire laïque : sa fonction était de servir d'interprète aux missionnaires, car il connaissait beaucoup les langues orientales.

L'intention de Fr. Jourdain et de ses compagnons était d'aller semer la parole de Dieu jusqu'au Cathai (Chine septentrionale) en passant par l'Inde. Ils s'embarquèrent à Ormus pour aller d'abord à Columbum (Côlam ou Koulan sur la côte de Malabar), mais la mauvaise volonté du pilote ou peut-être la tempête les fit aborder à Tana, dans l'île Salsette, près du lieu où se trouve aujourd'hui la ville de Bombay. Ils y furent accueillis par des Chrétiens nestoriens, mais les musulmans dominaient dans le pays, et le magistrat ayant appris l'arrivée des religieux chrétiens les fit venir devant lui. Fr Jourdain était absent, Fr. Pierre de Sienne resta à la maison pour garder les effets des missionnaires ainsi que les vases sacrés et les autres choses saintes, et les FF. Thomas de Tolentino, Jacques de Padoue et Démétrius de Tiflis se rendirent au tribunal. Sur leur refus d'apostasier, on les fit beaucoup souffrir; on éleva un bûcher, et Fr. Jacques y fut jeté, mais le feu le respecta; on recommença l'épreuve une seconde fois avec de la poix, de la résine et en frottant d'huile et de beurre le corps de cet athlète de Jésus-Christ : la puissance de Dieu et la vérité de la religion se manifestèrent par un second miracle. Cependant les trois missionnaires furent massacrés la nuit suivante sur l'ordre du gouverneur, homme faible excité contre son gré par le juge qui était un musulman fanatique. On vint ensuite arrêter Fr. Pierre qui n'avait pas quitté sa retraite et on voulut le forcer à prononcer seulement le mot *Ilal* ou *Allah* qui veut dire *Dieu*. Les musulmans attachaient un sens perfide à cette expression éminemment sainte. Ils voulaient désigner l'unité de Dieu par exclusion du mystère de la sainte Trinité : dans leur esprit, Fr. Pierre de Padoue en prononçant le mot *Allah*, *Dieu unique*, aurait abjuré ce dogme chrétien qu'ils ne connaissent pas convenablement et dont ils ont une grande horreur. Fr. Pierre refusa constamment de se prêter à leurs desseins. Il fut cruellement battu, puis jeté en prison et enfin pendu à un arbre. Il resta ainsi deux jours

sans être étranglé, il y glorifiait Dieu, confirmait les néophytes dans la foi et prêchait aux infidèles comme du haut d'une chaire. Enfin on le détacha et on lui coupa la tête hors de la ville.

Fr. Jourdain, qui revint à Tana à la nouvelle de l'arrestation de ses compagnons d'apostolat et recueillit leurs précieux restes, ne put trouver la dépouille mortelle de Fr. Pierre de Sienne. Le lâche gouverneur fut puni de mort pour avoir au mépris de miracles éclatants condamné avec impiété des hommes protégés de Dieu. Avant de recevoir ce juste châtiment il avait rendu la liberté à la religion, par suite d'une vision nocturne qui jeta le trouble et l'épouvante dans son esprit. Les quatre Franciscains lui avaient apparu aux quatre coins de son lit avec des glaives de feu en le menaçant de mort s'il ne cessait de persécuter les chrétiens. — Les réparations de cet homme faible ne furent pas assez satisfaisantes sans doute pour apaiser la justice divine. Fr. Jourdain convertit à la suite de ces événements un grand nombre de mahométans et d'idolâtres. — *Voy.* CATALAN et JACQUES DE PADOUE.

PIERRE DE SOTO (Fr.), Prêcheur espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines. — Il partit en 1586 avec le P. Jean Chrysostome de Séville qui conduisait dans cet archipel un essaim de plus de vingt Dominicains ; ces religieux firent de grands fruits parmi la population indigène et contribuèrent beaucoup avec leurs successeurs à le civiliser et à le convertir. Aucune circonstance de la vie de Pierre de Soto n'est rapportée en particulier, non plus que l'époque et le lieu de sa mort.— *Voy.* DOMINIQUE DE SALAZAR, JEAN CHRYSOSTOME DE SEVILLE, BENAVIDÈS.

PIERRE DE TRÉJA (Le B.), Mineur italien du XIII^e^ siècle. — *Voy.* CONRAD D'OFFIDA.

PIERRE DE VILLOA (Fr.), Prêcheur espagnol ou portugais, missionnaire dans l'Inde au commencement du XVI^e^ siècle. — Vasco de Gama venait de découvrir la route du cap de Bonne-Espérance et il avait ainsi ouvert une communication avec les opulentes contrées de l'Orient dont l'accès par terre était à peu près fermé depuis un siècle et demi. A la suite des conquérants, des navigateurs, des marchands, les apôtres saisirent avec empressement le moyen de pénétrer dans des pays inconnus et qui promettaient à leur zèle une riche moisson d'âmes. Fr. Henri de Coimbre et une troupe de Franciscains et de prêtres séculiers partit en 1500. Fr. Dominique de Souza et onze autres Dominicains, au nombre desquels était Fr. Pierre de Villoa, s'embarquèrent en 1503. Un évêque de ce dernier ordre était joint à leurs travaux : c'était le P. Edouard Nuñez, évêque de Laodicée, le premier prélat européen qui ait paru dans les Indes. Tous ensemble se mirent à évangéliser la côte occidentale de l'Indoustan, c'est-à-dire le royaume de Koulan ou Côlam (Malabar) et les provinces voisines, et par leurs soins plusieurs idolâtres ouvrirent les yeux à la lumière de la foi. Trois ans après Fr. Dominique de Souza réclama un renfort d'ouvriers apostoliques et le Pape Jules II voulut qu'on envoyât d'autres Fr. Prêcheurs pour les seconder. Le P. Nuñez mourut en 1528. Quant au général et aux autres Dominicains, on ne sait rien de particulier sur chacun d'eux.

PIERRE L'ANACHORÈTE (SAINT), mourut sur les confins de l'Egypte et de l'Abyssinie, j'ignore à quelle époque ; il était peut-être de ce pays. L'Eglise célèbre sa mémoire le 12 septembre. Son surnom indique assez qu'il menait la vie solitaire.

PIERRE MARTYR (Le P.), Dominicain italien, de Parme, archevêque de Naxivan au XVIII^e^ siècle, fut élu en 1709 après que le P. Castelli, son prédécesseur, eut été transféré à Marcianopolis.— Il siégea 13 ans et mourut en 1722. Il fut remplacé par le P. Féni, du même ordre et de la même nation que lui. —Pierre Martyr, nommé Pierre II dans l'Histoire des archevêques de Naxivan, était de la congrégation de Sainte-Sabine.

PIERRE MAVIMENE (SAINT), martyr de Jésus-Christ, honoré dans l'Eglise le 2 février. Il avait dit à quelques Arabes qui venaient le voir dans sa maladie : « Quiconque n'embrasse pas la foi catholique est damné, comme votre faux prophète Mahomet. » Ces quelques paroles si raisonnables, si énergiques et si généreuses, furent cause de sa mort. Il fut massacré sur-le-champ. Le Martyrologe romain n'indique pas l'époque à la quelle vivait saint Pierre Mavimène : seulement cette circonstance de fanatiques mahométans, Arabes de nation, qui pour toute discussion font égorger un malade parce qu'il a exprimé un sentiment contraire à leur croyance, prouve que le martyre de ce courageux chrétien eut lieu au plus tôt dans la seconde moitié du VII^e^ siècle. A notre époque d'éclectisme et de septicisme, il y a beaucoup de gens qui, respectant tous les dogmes, tous les cultes, excepté le vrai, ne parlent qu'avec égard et sur un ton plein de déférence de cette religion féroce qui ne raisonne jamais qu'à coups de sabre et qui a couvert le monde de sang et d'infamies épouvantables. Bon Dieu ! si c'était la religion chrétienne qui eût dans son histoire et sa doctrine la centième partie de ces monstruosités, avec quels terribles emportements ne prononcerait-on pas son nom !

PIERRE NOLASQUE (SAINT), fondateur de l'ordre de Notre-Dame de la Merci, pour la rédemption des captifs, naquit vers l'an 1189, le 1^er^ août, jour de saint Pierre aux Liens, au Mas des Saintes-Puelles. C'est un bourg du Lauraguais qui était alors dans le diocèse de Toulouse, fut plus tard compris dans celui de Saint-Papoul, et qui aujourd'hui dépend probablement de celui de Carcassonne. Sa famille était une des premières du Languedoc, et ses parents fort pieux. Ils lui donnèrent une excellente éducation. Le jeune Pierre avait une sensibilité extraordinaire pour les malheureux et distribuait en aumônes les petites sommes qu'on lui accordait pour les amusements de son âge. Il contracta

la sainte habitude de donner quelque chose tous les matins au premier pauvre qu'il rencontrait, sans lui laisser même le temps de lui demander. Il assistait régulièrement à l'Office divin, même aux Matines qui se disent à minuit. Du reste, à cette époque de foi, bien des laïques y étaient fort exacts.

Saint Pierre ayant perdu son père à l'âge de quinze ans, on ne put jamais le déterminer à se marier, il aspirait à un état plus parfait. Il fit vœu de continence perpétuelle, et se mit à la suite de Simon de Montfort qui faisait la croisade contre les Albigeois.

Pierre, roi d'Aragon, ayant été vaincu et tué à Muret par les Croisés, son fils Jacques, âgé de six ans, fut aussi fait prisonnier. Simon de Montfort, touché du malheur de ce jeune prince, en eut un soin tout particulier, et comme une bonne éducation est le plus précieux de tous les biens, il le confia à saint Pierre Nolasque et les envoya tous les deux en Espagne. A la cour de Barcelone, résidence des rois d'Aragon, Pierre vécut dans la prière, l'étude et les devoirs de sa charge.

Un grand nombre de Chrétiens gémissaient alors dans l'esclavage sous la domination des Maures d'Espagne et d'Afrique. La dureté de leur état et les dangers que couraient leur vertu et leur foi, firent la plus vive impression sur le cœur de Pierre; il forma aussitôt le beau projet d'employer tous ses biens à leur rachat. Toutes les fois qu'il voyait des Chrétiens esclaves des Mahométans : « Voilà, disait-il, de quoi amasser des trésors qui ne périront jamais. » Animé de ce sentiment, il racheta plus de 2000 captifs. Pour que cette œuvre ne fût pas passagère, il proposa l'établissement d'un ordre religieux qui se dévouerait par état à la rédemption des esclaves. Dans la même nuit, saint Pierre Nolasque, saint Raymond de Pegnafort et le roi d'Aragon, eurent une vision : la sainte Vierge leur apparut à tous les trois et les exhorta à ne pas différer l'exécution d'un projet qui serait si glorieux pour la religion. Le roi promit de loger le nouvel ordre dans son palais et s'en déclara le protecteur. Le 10 août 1223, fête de saint Laurent, Pierre Nolasque fit dans la cathédrale de Barcelone les trois vœux de religion, entre les mains de Béranger, évêque de cette ville; il en ajouta un quatrième par lequel il s'obligeait à engager tous ses biens et même sa liberté s'il était nécessaire pour le rachat des captifs. Saint Raymond prêcha, donna ensuite l'habit religieux à Pierre, et le déclara premier général de son ordre, dont il avait dressé lui-même les constitutions. Deux gentilshommes firent profession le même jour, et peu à peu le nombre des religieux s'augmenta au point que, en 1232, le roi leur bâtit un magnifique couvent à Barcelone. En 1235, saint Raymond, étant à Rome, obtint du pape Grégoire IX la confirmation de la nouvelle société et l'approbation de ses constitutions. Le roi d'Aragon, qui appréciait le but de l'ordre de Notre-Dame de la Merci (*Dominæ nostræ de Mercede, du Rachat*), lui donna plusieurs maisons dans le royaume de Valence. Il fonda entre autres, celle de Notre-Dame de la Merci del Puche, en mémoire de ce qu'il avait pris la ville de Valence par la vertu des prières de saint Pierre Nolasque. A partir de 1238, les couvents devinrent des hôpitaux où l'on recevait les esclaves rachetés lorsqu'ils étaient malades ou fatigués d'un long voyage : on y admettait aussi d'autres pauvres infirmes.

Dès que le saint eut embrassé la profession monastique, il quitta la cour malgré toutes les instances du roi. Comme il voulait donner une nouvelle perfection à son ordre, il représenta à ses religieux qu'il ne suffisait pas de racheter quelques captifs dans les pays soumis aux princes chrétiens, mais qu'il fallait encore élire deux personnes qui allassent exercer cette bonne œuvre dans les pays gouvernés par les infidèles. Son avis fut reçu avec un applaudissement unanime, et on le nomma lui-même avec un second pour remplir cette fonction, qui a fait donner le titre de rédempteurs à ceux qui en étaient chargés. Il partit de Barcelone pour le royaume de Valence, où sa charité donna le spectacle le plus édifiant. Les divers exercices de cette vertu l'occupaient si fort qu'il ne lui restait pas un instant pour respirer. Tout son temps se passait à visiter, à instruire, à consoler les captifs. Il était dans l'impossibilité de les racheter tous, mais du moins il en racheta le plus qu'il put. Les Mahométans furent singulièrement frappés de l'éclat de ses vertus, et il y en eut plusieurs d'entre eux qui ouvrirent les yeux à la lumière de l'Evangile.

Le saint fit encore d'autres voyages sur les côtes d'Espagne, et toujours avec le même succès. Il eut beaucoup à souffrir dans le royaume d'Alger, où on le chargea même de fers pour la foi de Jésus-Christ : mais rien ne pouvait lier sa langue; il continuait, malgré la défense qu'on lui en avait faite, d'éclairer les infidèles sur les erreurs de leur croyance. Son courage était d'autant plus invincible, que le martyre était l'objet de ses désirs les plus ardents. Tant que dura sa captivité, il se livra, au péril de sa vie, à cet acte de charité spirituelle.

Quelque temps après son retour à Barcelone, saint Pierre Nolasque voulut se démettre du généralat, afin de vivre en simple religieux, mais personne ne voulut y consentir. Tout ce qu'il obtint par ses prières et par ses larmes, c'est qu'on lui donna un vicaire pour le décharger d'une partie du fardeau. Il aimait beaucoup à distribuer l'aumône à la porte du monastère, parce que cette fonction le mettait à même d'instruire les pauvres et de les exhorter à la pratique de la vertu.

Saint Louis, roi de France, avait une singulière estime pour lui et lui écrivit plusieurs lettres pour lui témoigner le désir qu'il avait de le voir. Ces deux serviteurs de Dieu eurent une entrevue en Languedoc en 1243. Le roi reçut le religieux avec les démonstrations de la joie la plus vive, l'embrassa tendrement et lui proposa de le suivre en Terre-Sainte. Pierre Nolasque désirait depuis long-

temps faire ce voyage, et il eût volontiers accompagné saint Louis si le mauvais état de sa santé ne l'en eût empêché. Il éprouva en effet, dans les dernières années de sa vie, une langueur continuelle, principalement occasionnée par la fatigue et les austérités de la pénitence. Ses infirmités augmentant de jour en jour, il se démit, en 1249, du généralat et de l'office de rédempteur pour ne plus penser qu'à l'éternité. Il mourut le jour de Noël 1256, à soixante-sept ans. Il a été canonisé par Urbain VIII, en 1628.

PILLON (Jacques-Robert), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire au XVIII^e^ siècle dans la Cochinchine. — Il partit de France en 1787, et fut enlevé par une mort prématurée, le 21 janvier 1791, lorsqu'il ne faisait que débuter dans la carrière apostolique. Il était du diocèse de Coutances, en Normandie.

PIN (Jean), Missionnaire français du diocèse de Nevers, membre de la congrégation des Missions-Etrangères. — Il partit de France en 1686 pour les missions d'Orient, et devint vicaire apostolique de Tché-Kiang, en Chine. On n'indique pas l'époque à laquelle il exerça cette charge et combien dura son administration. On ne lui assigne non plus aucun titre d'évêché *in partibus*, cependant son nom est précédé d'une croix, ce qui fait supposer qu'il fut sacré ou au moins institué évêque. Il mourut en 1692 au Congo (Afrique méridionale). C'est sans doute sur la côte de cette contrée, en revenant en France ou en retournant en Chine, qu'il fut surpris par une mort prématurée, après six ans d'apostolat. Il n'est pas présumable que le Saint-Siége lui eût confié une mission dans la chrétienté du Congo, placée sous l'étroite dépendance des Portugais. Ce peuple était animé d'une trop grande susceptibilité nationale et voyait avec trop de regret que les missions d'Asie ne lui fussent pas exclusivement réservées, et il n'eût pas souffert au Congo la présence d'un évêque français.

PINHEIRO ou PINNEIRO, Jésuite portugais, missionnaire au XVI^e^ siècle dans l'Inde et principalement dans le Grand-Mogol. — Il fut envoyé de Goa à Lahore, en 1594, avec le P. Jérôme Xavier, neveu du grand apôtre des Indes. Ces deux religieux avaient ordre de se rendre à la cour de l'empereur Akbar qui paraissait sur le point de se faire chrétien. (*Voy.* Xavier, Aquaviva, Léitan.) Ils partirent de Goa le 3 décembre 1594 et arrivèrent à Lahore le 5 mai suivant. Akbar les reçut avec honneur, leur assigna un logement près de son palais, leur fit bâtir une église, fréquenta leurs offices, y priant à genoux avec eux, mais il ne se fit pas chrétien. Le P. Xavier l'accompagna à Kachemir, et le P. Pinheiro resta à Lahore travaillant à la conversion des idolâtres et des Mahométans. La religion de ceux-ci avait été à dessein avilie par l'empereur qui la professait, parce qu'il était né dans son sein, mais qui cependant semblait avoir pour elle une aversion marquée. D'ailleurs, la politique lui avait conseillé l'idée extravagante de faire une religion nouvelle et de se faire adorer lui-même comme Dieu. C'était aussi pour accréditer son culte qu'il dépréciait le mahométisme. Le P. Pinheiro sut profiter des dispositions que toutes ces circonstances avaient mises au cœur des Musulmans pour attirer à la foi de Jésus-Christ ceux qui désertaient les mosquées. Son zèle fut couronné de succès : d'abord, l'inconstance naturelle aux Indous ne lui permettait de baptiser que les moribonds, mais peu à peu il prit confiance en leur vertu, et le jour de la Pentecôte 1599, il conféra solennellement le baptême à de nombreux catéchumènes qu'il avait longtemps préparés. La cérémonie fut imposante et magnifique ; on avait couvert de branchages les rues de Lahore, afin de se préserver des ardeurs du soleil. Des tambours, des trompettes et d'autres instruments précédaient les néophytes qui se rendirent en procession à l'église; le P. Pinheiro les attendait à la porte et il les baptisa à la vue d'un grand peuple que la nouveauté de ce spectacle avait attiré. Peu de temps après, le P. Corsi vint partager ses travaux. Akbar, qui protégeait les missionnaires, les estimait et leur témoignait la plus grande affection, mourut en 1605 : son successeur, Géhanguir, était moins bien disposé pour la religion ; cependant il laissait encore toute liberté à la foi de se répandre dans son empire, et les missionnaires poursuivirent leur œuvre à Agra et à Lahore, comme s'ils eussent habité les cités les plus tranquilles de l'Europe. Ensuite, Aureng-Zeb fut un zélé musulman, surtout à l'égard des idoles. Puis les guerres, les troubles et les ravages épouvantables de l'invasion persane, vinrent sans doute détruire la chrétienté de Lahore dont il n'est plus question à partir du règne de Géhanguir. Aujourd'hui et depuis bien longtemps, le catholicisme ne compte plus de sectateurs indigènes dans cette ville, tandis qu'il s'est perpétué à Agra, où réside un évêque.

PINHO (Custode de), évêque indou au XVII^e^ siècle. — Il avait été brahme, fut élevé à Rome au collége de la Propagande ; devint évêque d'Hiérapolis *in partibus*, vicaire apostolique du Grand-Mogol, de Vizapour, et de Golconde, commissaire apostolique du Malabar. Il avait eu pour prédécesseur dans cette charge un autre brahme, évêque de Chrysopolis *in partibus*.

PINUCE (Saint), missionnaire égyptien, honoré comme martyr le 18 janvier avec tous ses compagnons. — Ils étaient au nombre de trente-sept, et reconnaissaient pour chef un d'entre eux nommé Paul, et digne imitateur du grand Apôtre, dont il portait le nom. — S'étant partagés en quatre troupes pour donner plus d'étendue à leur zèle, ils se dispersèrent en différentes directions, et travaillèrent avec un zèle infatigable à faire connaître Jésus-Christ à leurs compatriotes et à ranimer la ferveur de ceux qui étaient déjà Chrétiens. Le gouverneur romain, informé de ce qui se passait, les fit prendre, et après les avoir sollicités vainement à sacrifier aux idoles, il les fit mourir par le feu, par le fer, par le

supplice de la croix. On honore ces trente-sept martyrs ensemble. (*Voy.* Saint Paul.) Quant à l'époque de leur mission, elle est inconnue; seulement par les circonstances de leurs supplices, il est facile de conjecturer que c'était dans les premiers siècles de l'Eglise.

PIPERI (Le P. Jacques), Jésuite grec, missionnaire dans le Levant au commencement du XVIII^e^ siècle. — Il était natif de l'île de Chio. On voit dans une lettre du P. Tarillon, datée de 1714, qu'il avait été précepteur de langue latine dans la famille Mauro-Cordato, une des principales du Fanar : son élève, étant devenu prince de Moldavie, demanda un autre Jésuite pour instruire son fils. C'est ainsi que ces religieux savaient disposer habilement en leur faveur les personnages puissants et naturellement hostiles ; ils faisaient ensuite tourner cette influence au service de la foi catholique qu'ils propageaient avec tant de succès.

PIPERI (Le P. Matthieu), Jésuite grec, qui vivait à la même époque que le précédent, et qui était peut-être son frère ou du moins son parent. — Le P. Matthieu Piperi exerçait le saint ministère dans la mission de Salonique rétablie en 1706, et pendant que le P. Braconnier, son supérieur, visitait les îles Thasso, Scopoli, Négrepont, le mont Athos, etc., de son côté il explorait le pays célèbre où se trouvent les monts Pélion et Ossa, le mont Olympe qui rappelle tant de souvenirs, etc. Il trouvait dans tous ces cantons des gens d'un caractère doux, mais de vrais sauvages pour la religion, comme dit le P. Tarillon, un de ses confrères, dans la Relation qu'il en fait.

PIRAN (Saint). — Les Bretons nomment ainsi saint Kiaran ou Kenerin, évêque irlandais qui vivait avant saint Patrice, qui prêcha la foi dans sa patrie au IV^e^ siècle, et que les Irlandais appellent le premier-né de leurs saints. — *Voy.* Kiaran.

PIREO (Le P. Antoine), Jésuite portugais et l'un des premiers missionnaires du Brésil ; s'embarqua au mois d'avril 1549 pour ce pays avec le P. Nobréga, son supérieur. (*Voy.* ce nom.) — Il est probable que les suivants étaient ses parents ou même ses frères.

PIREO (François), Jésuite portugais, partit pour la mission du Brésil en 1550 avec le P. Roteric et deux autres. — *Voy.* ce nom.

PIREO (Ambroise), Jésuite portugais, s'embarqua le 13 mai 1553 à Lisbonne avec le P. d'Anchiéta (*Voy.* ce nom), pour la mission du Brésil où se trouvaient déjà deux missionnaires de son nom, partis l'un en 1549 et l'autre en 1550.— *Voy.* plus haut.

PIREZ (Grégoire), prêtre portugais, missionnaire au XVII^e^ siècle en Ethiopie. — Il exerça le ministère apostolique dans cet empire à une époque de désolation, c'est-à-dire sous le règne de Facilidas, monarque apostat et persécuteur (1632-1665) qui, pendant un règne de trente-trois ans, parvint à détruire la religion catholique dans ses Etats. Il commença par expulser, en 1633, le patriarche latin Mendez et les Jésuites ses compagnons. Le P. Alméida, coadjuteur du prélat, étant resté en secret dans le pays avec six autres Jésuites, ils furent tous pris et martyrisés successivement en 1635, 1638 et 1640. Alors l'Eglise d'Abyssinie n'eut plus pour consoler et fortifier les fidèles que quelques prêtres portugais et indigènes, gouvernés par M. Nogueira, vicaire général du patriarche. De ce nombre était M. Pirez : on ne peut se figurer à quel affreux dénûment ils furent réduits, et ce qu'ils souffrirent de misère. En 1649, ils étaient réduits à l'état de squelettes ambulants par la faim, la nudité, les mauvais traitements ; la plupart périrent martyrs, mais on ne sait comment ni à quelle époque. M. Nogueira fut pendu dans le Gojam en 1653

PIRMIN (Saint), abbé et chorévêque qui vivait au VIII^e^ siècle. — On ignore la patrie et l'époque de la naissance de ce saint, on croit pourtant avec assez de fondement qu'il était d'origine française, puisque l'Austrasie et l'Alsace furent le principal but de ses travaux et de son zèle. Il s'appliqua principalement à corriger le sel de la terre, c'est-à-dire le clergé, et c'est dans la partie la plus sainte de ce corps qu'il porta de salutaires réformes. La plupart des monastères de la France orientale (qui alors s'étendait assez loin en Allemagne) lui durent leur retour à la discipline régulière, et plusieurs même leur fondation. Telles furent les abbayes de Nornbach, à deux lieues de Spire, de Reichnau près de Constance, de Schutterer, de Gengembach, de Sedwzzach, de Marmoutier, de Neuwiller dans les provinces Rhénanes et de Murbach en Alsace.

Il serait difficile de décrire les travaux et les voyages multipliés que le zèle fit entreprendre à saint Pirmin pour soutenir, encourager, corriger les nombreux religieux qui se trouvaient ainsi plus ou moins dépendants de sa juridiction. Il était ennemi déclaré du relâchement, et il poursuivit sans ménagement tous les vices qu'il rencontrait dans les monastères jusqu'à ce qu'il eut la consolation de voir régner partout la ferveur et la sévérité de la discipline. Il mourut au milieu de ses courses apostoliques, le 3 novembre 754. Ses reliques, conservées dans l'abbaye d'Hornbach jusqu'au XVI^e^ siècle, ont été alors transférées à Inspruck où elles sont encore aujourd'hui. Saint Pirmin est honoré le 3 novembre.

Le Martyrologe romain cite ce même jour un saint Pirmin, évêque de Meaux, qui ne paraît pas être le même que celui dont on vient de lire la vie.

PITTSBOURG, ville de l'Amérique du Nord, dans la Pensylvanie (Etats-Unis). — C'est une des cités les plus florissantes de l'Union. Son industrie et ses manufactures lui ont fait donner le surnom de Birmingham américain; elle a été fondée en 1780, près du fort Duquesne, qui avait été bâti

par les Français. En 1843 le Pape Grégoire XVI a érigé à Pittsbourg un évêché pour la partie occidentale de la Pensylvanie, et M. Michel O'Connor a été institué sur ce nouveau siége le 11 août de la même année. Le diocèse de Pittsbourg compte 45,000 catholiques, 57 prêtres et 26 séminaristes avec deux communautés d'hommes. La population de la Pensylvanie entière est d'environ 2,000,000 d'âmes; on peut donc supposer que le diocèse de Pittsbourg en comprend environ la moitié. Ainsi les catholiques formeraient dans ce pays environ la vingtième partie de la population, tout le reste est protestant: mais c'est déjà un grand point que la véritable Eglise brille aux yeux de ces derniers, et il est indubitable que l'avenir lui appartient, grâce à la liberté de conscience, de culte et de prosélytisme dont chacun jouit aux Etats-Unis, et qui par la nature des choses profite plus à la vérité qu'à l'erreur.

PLESE (Saint), martyr égyptien des premiers siècles de l'Eglise, et missionnaire dans sa patrie. — Il était au nombre de ces trente-six Chrétiens qui, animés d'un zèle généreux pour le salut de leurs compatriotes, formèrent le dessein de se consacrer à leur prêcher l'Evangile. Ils reconnaissaient pour leur chef Paul, digne imitateur de l'apôtre de ce nom. S'étant dispersés dans différentes directions au nord et au midi, au levant et au couchant, afin de donner plus d'étendue à leur zèle, ils travaillèrent avec un zèle infatigable à faire connaître et aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais ils furent pris avec leur chef, et sur leur refus d'apostasier la religion du vrai Dieu pour le culte des idoles, on les fit mourir par le glaive, sur le bûcher ou attachés à des croix. Ils sont tous honorés le 18 janvier. — *Voy.* Paul.

POCARD (Yves), prêtre français, du diocèse de Vannes et de la société des Missions-Etrangères, missionnaire, à la fin du XVIII^e^ siècle, dans l'empire d'Annam. — Il partit en 1787 pour la Cochinchine, mais à peine avait-il commencé de s'y livrer au ministère apostolique qu'il fut enlevé par une mort prématurée le 14 février 1790.

POISSEMEUX (Le P. Augustin), Jésuite français, du diocèse de Vannes, missionnaire en Chine, dans le Kiang-Nan (diocèse de Nankin). — Il est parti pour ce pays en 1845, ainsi que sept autres religieux de la compagnie, dont voici les noms : le P. Rocher, de Grenoble; le P. Lemaître, neveu de Mgr Bouvier, évêque du Mans; le P. Tingun, d'Angers; le P. Werner, de Strasbourg; le P. Rose, de Tours; le P. Sica, Italien, du royaume de Naples, et Fr. Deleuze, Belge, de Tournay.

POLIGNANI, missionnaire italien dans l'empire Birman. — En 1840, il desservait environ mille Chrétiens, comme on le voit dans la lettre du P. Abbona, datée de Maulmeine, 15 octobre de la même année, et insérée dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, tome XIII, page 326-335. Cette lettre ne dit point quels lieux habitaient ces mille Chrétiens. Quant au P. Polignani il n'est pas cité ailleurs, et on croit que c'était un oblat piémontais. Peut-être exerce-t-il encore son ministère dans le pays.

PONCELOUIS (Jean), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans le Tong-King, au XVIII^e^ siècle. — Il était du diocèse de Rouen, et partit pour les Indes en 1746. Après avoir travaillé environ douze ans dans les chrétientés de l'extrême Orient, il mourut le 19 octobre 1759.

PONCET (Charles), médecin français qui vivait au XVII^e^ siècle et au commencement du XVIII^e^. — Il alla dans le Levant exercer son art. Se trouvant établi au Caire (Egypte), il eut occasion de traiter en 1698 un marchand nommé Nadgi-Ali et le guérit. Ce marchand, envoyé en Egypte par Yassous I^er^, empereur d'Ethiopie, était chargé de plusieurs commissions pour le monarque, entre autres de lui amener quelques médecins s'il en trouvait. Satisfait de la manière dont M. Poncet l'avait traité, il lui offrit de le conduire à l'empereur d'Ethiopie, lui promettant de lui faire faire fortune dans le pays. M. Poncet communiqua la chose à M. Maillet, consul français au Caire, et lui demanda son avis. Celui-ci, qui avait fort à cœur la propagation de la foi, lui conseilla d'accepter la proposition, espérant introduire avec lui quelques Jésuites à la cour d'Abyssinie Effectivement, M. Poncet étant parti du Caire, le 10 juin 1698, avec Nadgi-Ali, fut accompagné d'un Jésuite déguisé en domestique; c'était le P. de Brévédent, homme extrêmement distingué par ses talents et sa piété. Ils s'embarquèrent à Boulac, sur le Nil qu'ils remontèrent, et traversant la haute Egypte et la Nubie, ils passèrent à Manfelout, puis à Dongolah où ils arrivèrent le 13 novembre. Partis de cette ville le 6 janvier 1699, ils se dirigèrent vers Sennaar, et résidèrent trois mois à la cour du roi de cette ville qui les combla d'honneurs. Le 3 juillet ils étaient arrivés à Barko, petite ville située à une demi-journée de chemin de Gondar, capitale d'Ethiopie. Le P. de Brévédent y mourut six jours après d'un flux de sang. M. Poncet lui-même était très-malade. Mais le 21 juillet il put reprendre sa route et arriva à Gondar où il alla loger au palais de l'empereur.

La première partie du voyage de Poncet qui est imprimé dans les *Lettres édifiantes* est curieuse et estimée. La seconde, commençant à partir de la mort du P. de Brévédent, l'est beaucoup moins; on révoque en doute la sincérité de son récit, et les aventures qu'il eut depuis ne donnent pas de confiance dans la sûreté de son caractère. Il y en a qui prétendent que M. Poncet n'a jamais vu l'empereur d'Ethiopie, et que s'il l'a vu, ce n'a pu être qu'en secret.

Quoi qu'il en soit, d'après sa Relation, M. Poncet fut présenté à l'empereur qui lui

témoigna mille bontés, et ayant été assez heureux pour guérir ce monarque et un de ses fils, il s'attira encore davantage ses bonnes grâces et celles de toute la cour. Cette position lui permit de faire beaucoup d'observations sur le pays et ses habitants. Il eut occasion de parler de religion avec l'empereur et inspira à ce prince un vif regret de la perte du P. de Brévédent.

A son arrivée à la cour, M. Poncet avait présenté à l'empereur la lettre de M. de Maillet, consul de France au Caire. Yassous se la fit interpréter sur-le-champ et en parut satisfait. Il fit au médecin plusieurs questions sur Louis XIV dont il lui parla comme du plus grand et du plus puissant prince de l'Europe, et lorsque M. Poncet repartit pour la France, il le fit accompagner d'un personnage qu'il accrédita comme son ambassadeur auprès du grand roi. Le choix s'était d'abord porté sur un prêtre nommé Grégoire, mais on lui préféra un étranger nommé Mourad, neveu d'un des ministres du Négus. Ce qui détermina Poncet à quitter l'Ethiopie, c'est qu'il ne pouvait, malgré tous les remèdes, rétablir sa santé ébranlée depuis la maladie qu'il avait faite à Barko. L'air natal lui étant nécessaire, il prit congé de l'empereur et partit, le 2 mai 1700, pour Massouah, en passant par Emfras, Coga, Adoua, Duvarna et Arcova ou Arkiko, et s'embarqua à Massouah, le 28 octobre, pour Djedda en Arabie, près de la Mecque. Il resta un mois dans ce port, attendant Mourad, retardé par divers incidents. C'est pourquoi M. Poncet s'embarqua de nouveau, le 12 janvier 1701, pour Suez en passant par Yambo et Tor. En chemin il alla visiter le Sinaï et séjourna un mois au monastère grec de Sainte-Catherine bâti sur cette célèbre montagne. Il en connaissait l'archevêque qu'il avait guéri au Caire et qu'il trouva paralysé de la moitié du corps (il avait 93 ans). Il le mit cependant en état de célébrer pontificalement le jour de Pâques, ce qu'il n'avait pu faire depuis longtemps. Enfin arriva l'ambassadeur Mourad qui avait été retardé par la mort du prince Basile, fils aîné de l'empereur, puis maltraité par le schérif de la Mecque qui lui avait enlevé les enfants éthiopiens qu'il amenait en France, et pour comble de disgrâce le vaisseau sur lequel étaient les présents destinés à Louis XIV par Yassous Ier avait fait naufrage près de Tor. Mourad s'étant reposé cinq jours au Sinaï, reprit avec M. Poncet la route de Tor, d'où ils se rendirent par mer à Suez et profitèrent d'une caravane pour gagner le Caire où M. de Maillet leur procura tout ce dont ils avaient besoin, et convint avec eux que l'ambassadeur passerait en France accompagné de M. Poncet.

Ce dernier parut donc à la cour de Louis XIV. Le monarque, revenu dans sa vieillesse à des mœurs plus décentes, s'adonnait à la piété et portait beaucoup d'intérêt à la propagation de la foi, comme du reste il l'avait toujours fait par politique autant que par religion. L'arrivée d'un ambassadeur du Négus d'Ethiopie causa beaucoup d'impression par l'espoir qu'on avait de faire annoncer l'Evangile dans un pays si impénétrable. Cet enchaînement de circonstances faisait ressortir M. Poncet auprès des cours de Versailles et de Rome, car le Saint-Siége qu'on dut consulter pour combiner une mission religieuse s'occupait aussi de tirer parti de l'ambassade en faveur de la religion. M. Poncet proposa un second voyage en Abyssinie où il devait être accompagné par le P. du Bernat, Jésuite, missionnaire en Egypte. Ce religieux alla l'attendre à Suez, se faisant à son tour passer pour le domestique du médecin. M. Poncet, ayant quitté l'Europe avec Mourad, vint en Egypte, et s'embarqua à Suez pour Djedda; mais le P. du Bernat arrivé dans ce port fut obligé de revenir au Caire, tandis que Mourad et Poncet poursuivaient leur destinée errante. Le premier mourut à Mascate dans l'Yémen. Le second, après avoir en vain cherché fortune dans ce pays, passa à Surate (Indoustan), d'où il se rendit à Ispahan, capitale de la Perse. Il mourut dans cette ville laissant une réputation au moins équivoque. Les uns le regardent comme un aventurier et un imposteur, prétendant qu'il trompa les cours de Versailles et de Rome, qu'il n'avait jamais vu l'empereur d'Abyssinie; que Mourad était un ambassadeur supposé, un intrigant et un compère dressé à jouer son rôle, et que Poncet, arrivé à Gedda dans son second voyage, emporta et s'appropria les présents destinés par le roi Louis XIV à l'empereur Yassous Ier. C'est principalement M. de Maillet, consul au Caire, qui juge ainsi Poncet. Salt et Bruce, voyageurs anglais, le traitent plus favorablement et reconnaissent qu'il a rendu des services à la géographie de contrées inconnues. — La Relation de son premier voyage du Caire à Gondar, aller et retour (1698 à 1701) est insérée, comme on l'a vu, dans les *Lettres édifiantes*. Elle respire un ton de simplicité et même de sincérité. On y distingue les sentiments chrétiens qui existaient généralement à cette époque. Depuis lors les voyageurs ont pris d'autres errements et ne se préoccupent plus guère dans leurs recherches que des intérêts politiques, commerciaux ou scientifiques. Quant aux médecins ils ont généralement déserté la piété et suivi les sentiers boueux du matérialisme.

PONS ou PONCE (Saint), *Pontius* en latin, martyr au IIIe siècle. — Selon le Martyrologe romain, il convertit par la force de ses prédications et par son adresse, les deux empereurs Philippe à la foi de Jésus-Christ. Mais cette circonstance n'est point certaine. Ce qui est plus sûr, c'est qu'ayant généreusement confessé la foi pendant la persécution de Valérien, il souffrit le martyre vers l'an 258 à Cimèle, dans les Alpes. Cette ville a été détruite dans la suite par les Lombards, et on a bâti Nice dans le voisinage de ses ruines

Il ne reste plus de Cimèle que la célèbre abbaye de Saint-Pons de Cimiès. Les reliques du saint martyr furent transférées au monastère de Tomières en Languedoc, où le Pape Jean XXII érigea un siége épiscopal, sous le nom de Saint-Pons de Tomières. Cet évêché a subsisté jusqu'en 1801. Le concordat de cette époque a compris le diocèse de Saint-Pons dans celui de Montpellier.

PORQUET (Alexandre), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans le royaume de Siam à la fin du XVII^e^ siècle. — Il partit en 1687 pour l'Asie et revint ensuite à Paris, où il fut directeur du séminaire de sa congrégation. J'ignore combien de temps il avait travaillé dans le vicariat apostolique de Siam. M. Porquet était de la Normandie.

PORRAS (Le vén. Martin de), membre du tiers ordre de Saint-Dominique, qui vivait en Amérique, à Lima, capitale du Pérou, et qui mourut dans cette ville au XVII^e^ siècle. — Bien qu'il n'ait pas été missionnaire, je crois devoir le citer ici, parce que sa canonisation est poursuivie à Rome, et que le petit nombre de saints *reconnus* que l'Amérique a donnés à l'Eglise appartiennent au sujet que je traite.

PORTER (Le P. François), Mineur-Observantin irlandais au XVII^e^ siècle. — Il naquit dans le comté de Méath et mourut le 7 avril 1702. Il professa longtemps la théologie à Rome et composa en latin, outre plusieurs ouvrages de polémique contre les protestants, un *Abrégé des annales ecclésiastiques d'Irlande*.

PORTIER (Le P. Jacques), Jésuite français, missionnaire dans le Levant, au commencement du XVIII^e^ siècle. — En 1713 ou 1714, il était supérieur de la mission de sa compagnie à Constantinople, comme on le voit dans la lettre du P. Tarillon à M. de Ponchartrain. (*Voy.* Tarillon.) A cette époque, il venait d'établir deux instructions qui se faisaient tous les lundis, en langue turque, dans l'église des Jésuites à Galata : l'une avait lieu le matin pour les vierges arméniennes nommées aussi Maraboutes, qui étaient consacrées à Dieu et vivaient d'une manière fort retirée et fort austère dans les maisons de leurs parents. L'autre conférence se tenait dans l'après-midi; on y développait les principaux points de la religion orthodoxe et les devoirs ecclésiastiques à beaucoup de jeunes diacres et sous-diacres arméniens, qui, par là, s'aguerrissaient contre les erreurs et promettaient de faire un jour d'excellents missionnaires, lorsqu'ils seraient devenus prêtres ou vertabiets (docteurs).

Le P. Tarillon dit du P. Portier que c'était un homme vraiment apostolique, mais il ne fait connaître aucun détail sur sa vie. La place que le P. Portier occupait en 1714 donne lieu de croire qu'il était depuis longtemps dans les missions, car on ne pouvait nommer à ce poste qu'un religieux qui eût une grande pratique des hommes et des choses de l'Orient.

POSTEL (Julien), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans le royaume de Siam à la fin du XVII^e^ siècle. — Dieu l'appela à lui dès les premiers pas qu'il eut faits dans la carrière apostolique; car étant parti en 1698, il mourut dès le 12 novembre 1700. Cet ecclésiastique était de la Normandie.

POTENTIEN (Saint), missionnaire en France et martyr au III^e^ siècle. — Il fut avec saint Altin le compagnon de saint Savinien, premier évêque de Sens. Les trois apôtres, arrivés dans cette métropole, logèrent chez un des principaux citoyens nommé Victorin, et le convertirent à Jésus-Christ ainsi que d'autres idolâtres, entre autres Sérotin et Eodald. Saint Potentien et Sérotin, qui est aussi honoré comme saint, allèrent, dit-on, prêcher l'Evangile à Troyes, pendant que saint Altin avec saint Eodald portait le flambeau de la foi à Orléans, à Chartres, etc. Revenus tous à Sens, ils y souffrirent le martyre, et on les honore ensemble le 31 décembre, bien qu'ils ne paraissent pas être morts ensemble.

PRIMADICE (Fr. Jacques), Mineur italien, de Bologne, était religieux de l'Observance au XIV^e^ siècle. — Le Pape Eugène IV le chargea, en 1437, d'une mission pour Caffa (en Crimée) et pour Péra, près de Constantinople. De plus, le Souverain Pontife, dans son ardent désir de sauver les âmes, lui donnait juridiction sur le pays des musulmans, des idolâtres, des Grecs, des Bulgares, des Comans, des Ethiopiens, des Ibères, des Alains, des Khazares, des Goths, des Syriens, des Perses, des Mèdes, des Ruthènes ou Russes, des Ziques, des Jacobites, des Nubiens, des Géorgiens, des Nestoriens, des Arméniens, des Indiens, des Turcs, des Tartares, des Polonais, des Hongrois de la haute Hongrie et des autres nations qui n'avaient pas encore embrassé la foi catholique.

Fr. Jacques Primadice, nommé vicaire du ministre général de l'ordre pour tous ces pays et investi des pouvoirs qui lui avaient été conférés par le Pape, partit de Bologne, sa patrie, le 10 juillet 1839, pour se rendre à Caffa. Puis il se rendit avec les Frères François et Louis de Bologne en Arménie, et conduisit de ce pays à Florence des députés catholiques. L'union des Arméniens avec l'Eglise romaine fut conclue le 22 novembre de cette année. Mais elle fut malheureusement éphémère comme celle des Grecs, publiée le 6 juillet précédent.

En 1442, Fr. Jacques Primadice fut de nouveau envoyé en Orient, sans doute pour consommer ou réaliser, en Arménie même, l'union qui avait été prononcée au concile par les députés de cette Eglise.

PRISQUE (Saint). — Le Martyrologe romain cite, à la date du 1^er^ septembre, deux saints Prisque, tous les deux à Capoue, dans l'Italie méridionale; le premier est un martyr du I^er^ siècle, et il est représenté comme

un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ; le second est un évêque africain qui, après avoir enduré bien des tourments dans sa patrie pendant la persécution des Vandales, fut embarqué sur un vieux navire avec plusieurs de ses compagnons d'infortune et arriva comme eux sur les côtes de Campanie. Ils s'y dispersèrent de tous côtés et propagèrent merveilleusement la religion catholique. Ce sont saint Castrense, saint Tammare, saint Rosius, saint Héraclius, saint Secondin, saint Adjuteur, saint Marc, saint Auguste, saint Elpide, saint Conion et saint Vindonius. Ils paraissent avoir été tous évêques et avoir gouverné différentes églises dans leur nouvelle patrie.

PROCHORE (Saint), un des sept premiers diacres que les apôtres ordonnèrent à Jérusalem pour veiller et servir aux tables et surtout à la table sainte, afin d'être eux-mêmes plus libres de vaquer à la prédication. — Saint Prochore s'étant rendu célèbre par sa foi et ses miracles, reçut la couronne du martyre à Antioche selon le Martyrologe romain. On l'honore le 9 avril. Le même jour on fait la fête de sainte Marie de Cléophas, sœur de la sainte Vierge.

PROCUREUR (*pro* et *curator*), celui qui prend soin pour un autre. — Les congrégations de Missionnaires ont ordinairement un de leurs membres qui, sous le nom de procureur, est chargé de tous les soins matériels concernant les missions. Il correspond avec les missionnaires qui sont chez les infidèles; il les fournit de livres, d'objets de piété, de vêtements, d'argent et de tous les effets dont ils ont besoin; il s'occupe de leur embarquement, il veille sur leur santé, il pourvoit à tous leurs besoins. En un mot, il est le bras de sa société pour l'œuvre des missions, et chaque missionnaire, principalement les religieux, faisant abnégation de tout, il est leur providence visible. Outre ces procureurs qui demeurent en France dans les maisons de leur société, la congrégation des Missions-Etrangères, celle de Saint-Lazare, l'ordre de Saint-Dominique, la Propagande de Rome ont chacun leur procureur à Macao ou à Hong-Kong, pour leur servir d'intermédiaire avec leurs missionnaires respectifs qui sont dans l'empire chinois et les contrées adjacentes. Ce procureur résidant dans un pays européen situé à la porte de la Chine, reçoit les missionnaires à leur arrivée d'Europe, les met au fait des usages, des vêtements, des manières du pays où ils vont entrer, leur procure les moyens d'y pénétrer clandestinement au moyen de chrétiens chinois qui se dévouent à faire cette contrebande. Par l'intermédiaire de ces mêmes chrétiens, nommés courriers, qui portent et rapportent les lettres et tous les effets dont les missionnaires ont besoin dans l'intérieur de l'empire, le procureur correspond d'une part avec ses supérieurs d'Europe, d'autre part avec les missionnaires. Il tient les premiers au courant de tout ce qui se passe dans les missions et transmet aux derniers les instructions émanées de Rome ou du centre de leur congrégation et leur envoie de l'argent, des ornements d'église, des livres, des images saintes, des chapelets et autres objets de piété, et enfin des nouvelles de leur patrie, les lettres de leurs parents et amis, etc.

Autrefois la congrégation des Missions-Etrangères avait, outre son procureur de Macao, un autre procureur à Pondichéry; mais cette charge n'existe plus. — L'établissement des missions d'Océanie a donné lieu de fonder deux procures, l'une des Picpussiens à Valparaiso (Chili) pour les missions d'Océanie orientale, et l'autre des Maristes, à Sidney (Australie) pour celles de l'Océanie occidentale. Les fonctions de ces procureurs sont les mêmes qu'aux portes de la Chine, sauf la différence des lieux et des circonstances.

PROTUS (Saint), prêtre martyr et missionnaire en Sardaigne, au commencement du IVe siècle. — Il fut envoyé dans cette île par le pape Caïus, avec le diacre saint Janvier, et ils y furent immolés à Jésus-Christ pendant la persécution de Dioclétien. C'est le Martyrologe romain qui donne cette indication, à la date du 25 octobre, jour de la fête des saints Protus et Janvier.

PTOLEMEE (Saint), évêque, honoré le 24 août. — Selon le Martyrologe romain, il était disciple de saint Pierre qui l'envoya prêcher l'Evangile en Toscane, et il scella par l'effusion de son sang les vérités qu'il annonçait. C'est à Népi qu'il souffrit le martyre avec son disciple, saint Romain, évêque de la même ville.

PULLIA (Le B. Nicolas), Prêcheur italien, missionnaire dans sa patrie au XIIIe siècle. — Il naquit en 1197 à Giovenezzo dans le royaume de Naples, de parents nobles et très-pieux qui lui donnèrent une éducation soignée, après avoir, par leurs exemples et leurs discours, jeté dans son cœur innocent des semences profondes de la crainte de Dieu. Aussi le petit Nicolas, prévenu d'ailleurs des bénédictions célestes, était un ange de vertu dans l'âge le plus tendre, et il s'exerçait à la mortification à une époque de la vie où l'on connaît à peine en quoi elle consiste. L'aimable jeune homme étudiait à la célèbre université de Bologne, lorsque saint Dominique parut dans cette ville pour y annoncer la parole de Dieu. Dès le premier discours que Nicolas entendit, il se sentit tellement enflammé du désir des biens éternels qu'il ne songea plus qu'à embrasser la vie religieuse. Il alla donc sans délai se prosterner aux pieds du saint, qui le reçut avec affection, et l'admit au nombre de ses disciples en lui donnant l'habit de son ordre. Le nouveau novice devint bientôt un modèle de perfection; on admirait surtout son innocence et sa candeur, qui le faisaient aimer de tout le monde. Saint Dominique le prit pour son compagnon et le forma lui-même au ministère de la prédication dans ses courses apostoliques. Après la mort de l'illustre patriarche, Fr. Nicolas continua de travailler au salut des âmes et en

convertit un grand nombre. Ses sermons produisirent des effets extraordinaires à Trani, en sorte que l'archevêque de cette ville et les principaux habitants voulurent qu'il y fondât un couvent de son ordre. Plus tard ses frères l'élurent provincial de Rome, et il gouverna avec beaucoup de sagesse. Après avoir travaillé pendant plus de quarante ans à procurer la gloire de Dieu et la sanctification des fidèles, ce saint religieux mourut le 11 février 1265, dans le couvent de Pérouse, qu'il avait fondé et où son corps repose encore. Le pape Léon XII a approuvé son culte le 22 mars 1828. Sa fête se célèbre le 14 février.

PUPIER, prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse de Lyon, missionnaire en Orient au XIXe siècle. — Il partit en 1821 pour la mission de Siam. La traversée de France au Bengale dura plus de cinq mois sans mettre pied à terre : le 10 novembre il arriva à l'embouchure du Gange, d'où il se rendit à Calcutta dans le but d'y chercher un navire pour Pulo-Pinang. Il aborda dans cette dernière île le 12 décembre, sur un vaisseau commandé par des officiers anglais, et il se mit à travailler au séminaire chinois que sa congrégation entretient dans cette île pour la formation d'un clergé indigène. Ce séminaire n'était pas nombreux alors, mais les élèves étaient très-pieux et assez forts en théologie. Dans plusieurs lettres que M. Pupier écrivit, soit de Calcutta, soit de Pinang, et qui sont insérées dans le n° 2 des *Annales de la Propagation de la Foi*, il donne des détails intéressants sur l'état de la religion catholique dans l'Inde, le Thibet, les îles d'Afrique, l'île de Pulo-Pinang, etc.

PYROMALLE (Le P. Paul), Dominicain italien, de la Calabre, missionnaire apostolique en Perse et dans la Grande-Arménie, fut nommé en 1653 archevêque de Naxivan, à la mort d'Augustin, prélat arménien qui gouvernait cette Eglise depuis vingt-six ans. Le P. Pyromalle siégea à son tour pendant neuf ans, et il fut, en 1664, transféré à l'évêché de Bisignano en Italie. Il mourut trois ans après, en 1667.

Q

QUANG-NAM, province de l'empire d'Annam, au midi du Tong-King et au nord de la Cochinchine. — On la comprend souvent dans le Tong-King, bien qu'en réalité elle fasse partie de la Cochinchine. Au XVe siècle. Thangtong, roi du Tong-King de la dynastie des Lê, la conquit sur le Ciampa ou la Cochinchine et l'annexa à son royaume ainsi que la province de Thuan-Hoa. Le Quang-Nam est dans la partie septentrionale de la Cochinchine : c'est le même pays qu'on appelle aussi province de Cham. Le port de Touranne s'y trouve situé.

QUADRAT (Saint), homme apostolique qui mourut à Magnésie (Asie-Mineure). — Le Martyrologe le cite avec cette simple mention, à la date du 21 septembre. Il n'est pas présumable que ce soit le même personnage que saint Quadrat d'Athènes. Le mot *homme apostolique*, sous lequel on le désigne, peut signifier que c'était un missionnaire, qu'il passa sa vie à propager l'Evangile; ou bien que c'était un homme d'une vertu apostolique, c'est-à-dire vraiment chrétienne; ou bien encore que c'était un disciple des apôtres, un Chrétien qui vivait dans les temps apostoliques à l'origine de l'Eglise, dans le premier siècle de l'ère vulgaire.

QUERAN ou KUIARAN (Saint), Irlandais, missionnaire dans sa patrie au Ve siècle. — Il était né à Ossory (Irlande, Leinster), fit un voyage à Rome, et à son retour prêcha l'Evangile à ses compatriotes avant la mission de saint Patrice. Il mourut dans la Grande-Bretagne, où il s'était retiré pour mener la vie érémitique à 20 kil de Padstow, comté de Cornvall. — Le savant Usher met la naissance de saint Quéran en 352 et son retour de Rome en Irlande en 402. — Dans le pays de Cornouailles, saint Kiaran ou Quéran est connu sous le nom de saint Piran.

QUERBEUF (Le P. Yves-Mathurin-Marie de), Jésuite français du XVIIIe siècle, naquit en Bretagne en 1726 et mourut vers 1793, et à ce qu'on croit dans les Pays-Bas, où il s'était retiré pendant la Révolution. Il a contribué au recueil des *Lettres édifiantes*. Le P. de Querbeuf était un écrivain distingué et il a publié plusieurs ouvrages estimés.

QUERIMBA, îles d'Afrique, situées sur la côte orientale, au nord de Mozambique. — Elles appartenaient autrefois aux Portugais et leur étaient encore soumises dans le milieu du XVIIIe siècle. A cette époque il y avait dans la principale d'entre elles une église et un religieux Dominicain qui la desservait sous l'autorité de l'archevêque de Goa. Elles ont été depuis lors ravagées par les insulaires de Madagascar et sont maintenant stériles et sans importance. Elles dépendent encore nominalement des Portugais et forment un gouvernement dépendant du gouverneur général de Mozambique. La côte voisine des îles Quérimbe porte le même nom. On ne voit pas que les Portugais y aient des établissements; leur influence s'y étendait autrefois et ils ont dû y faire connaître l'Evangile. Du reste, tous ces pays sont fort peu connus.

QUILOA, île et royaume d'Afrique sur la côte de Zanguebar. — Les Portugais la prirent au commencement du XVI^e^ siècle et leur domination y dura longtemps. Au XVIII^e^ siècle le roi de Quiloa était encore leur vassal. Ce roi étendait sa domination sur le continent et était le plus puissant souverain de la côte. Sa capitale, située sur l'île de Quiloa dont elle portait le nom, était une ville opulente par le commerce. Aujourd'hui la puissance du roi nègre est très-déchue ainsi que la splendeur de sa capitale. Il a un ministre mahométan qui paraît le tenir en tutelle. Du reste, toute cette côte est soumise à l'influence arabe. Lorsque les Portugais découvrirent et prirent Quiloa au XVI^e^ siècle, elle était habitée en partie par des Chrétiens abyssins. Ce fait doit être noté comme très-curieux, car l'Abyssinie est à une fort grande distance et on considère toujours ce peuple comme isolé et bloqué dans l'intérieur des terres. Au XVIII^e^ siècle la population de Quiloa, qui est presque blanche, était partie musulmane, partie idolâtre. Il est à croire que les Portugais leur ont autrefois annoncé l'Evangile, sans grand succès apparemment. Du reste ces pays sont fort peu connus relativement à leur histoire et à leur état présent.

QUIROGA (Le CAPITAINE DE), gouverneur espagnol de l'archipel des Mariannes dans les dernières années du XVII^e^ siècle. — Il contribua beaucoup à extirper les derniers restes d'idolâtrie de ces îles où le P. de Sanvitores, illustre et saint Jésuite, avait jadis porté l'Evangile et versé son sang pour la foi. (*Voy.* SANVITORES.) Après une révolte (1685) qui avait failli anéantir dans le sang et les ruines tous les résultats des travaux apostoliques de tant de missionnaires pendant vingt années, et replonger le pays dans une dégradante idolâtrie et dans l'état sauvage, le capitaine fit des expéditions dans différentes îles, contint le vieux parti idolâtre et s'appliqua surtout à procurer l'instruction religieuse aux païens. Ce militaire chrétien parcourait avec le zèle d'un missionnaire les districts restés sauvages, et il disait partout aux infidèles : « Je ne vous demande qu'une chose, c'est d'écouter les prédicateurs de l'Evangile et de vous montrer dociles à leurs instructions. » Aussi depuis cette époque, c'est-à-dire depuis l'an 1699, les îles Mariannes sont tout à fait catholiques.

Il est permis de croire, pour faire cette réflexion en passant, que si les généraux français d'Afrique suivaient le plan du capitaine Quiroga, dans la mesure que comportent le caractère, les mœurs des habitants et la nature du pays, la France dépenserait moins de millions et moins de sang pour conquérir, conserver et utiliser l'Algérie. Je ne parle pas d'aller pousser les Arabes à un désespoir fanatique en leur prêchant ostensiblement et avec éclat une religion qu'ils abhorrent : mais je me permettrai sans présomption de croire qu'on pourrait insinuer peu à peu notre foi dans leurs cœurs, en n'attaquant pas leurs convictions de front, mais en répandant l'instruction chez eux peu à peu, en substituant les frères de la doctrine chrétienne aux marabouts (cela serait possible du consentement des Arabes eux-mêmes), en les émerveillant par le dévouement de nos angéliques sœurs de Charité; en ne leur imposant rien par autorité, et en laissant faire le zèle des prêtres qui serait toujours, quoi qu'on en dise, réglé par une grande prudence et une grande circonspection. Ce sont même là d'excellents moyens de gouvernement, de domination; car la force pure a beau être forte, une goutte d'huile ne nuit jamais : et la goutte d'huile consisterait à dissiper les préjugés et l'ignorance des musulmans, et à les attirer par la douceur à notre religion. Au contraire, tout acte de zèle est interdit aux prêtres : on ne tolère pas qu'ils apprennent l'arabe, ni qu'un prêtre oriental, maronite et sachant l'arabe, mette le pied en Algérie : tout cela, dit-on, de peur que les Arabes, se sentant attaqués ou menacés dans leur religion, qui leur est encore plus chère que leur nationalité perdue, n'en viennent à une révolte terrible. C'est une erreur très-grave et très-intéressée. Sans doute les Arabes mahométans abhorrent le christianisme; mais sait-on ce qui allume leur fanatisme encore bien davantage? C'est le spectacle de l'indifférence religieuse, de l'absence de toute religion, de toute croyance, de tout signe de foi : spectacle déplorable que les Français et le gouvernement donnent généralement en Afrique. Les Arabes sont extrêmement religieux quoique dans l'erreur, et ils regardent comme l'être le plus vil, comme la plus dégradée des créatures, l'homme qui n'a aucune religion, ni vraie ni fausse et qui vit en soi-disant philosophe. (On ne devrait pas prostituer le nom de philosophe à ces sortes de gens). On a vu bien des fois nos prêtres accueillis avec respect, avec vénération dans les tribus même hostiles à la France, et si on tolérait les rapprochements, que le sabre défend, on acquerrait bien vite la conviction que les Arabes ont plus d'étoffe pour faire de bons et d'excellents Chrétiens que les épicuriens, les voltairiens et les libéraux français, soit nobles, soit épiciers, soit démagogues.

Je demande bien pardon à mon lecteur de m'être laissé entraîner si loin des îles Mariannes et du capitaine Quiroga : l'importance du sujet au point de vue de la propagation de la foi et au moins la pureté de mes intentions, me donneront peut-être quelque titre à l'indulgence et m'obtiendront grâce, je l'espère.

QUITEVE, titre que portaient les empereurs de Monomotapa (Afrique méridionale). — L'un d'eux fut converti et baptisé à la fin du XVI^e^ siècle par le P. Sylveira, Jésuite portugais. — *Voy.* SYLVEIRA).

R

RAOUL DE GRANVILLE (Fr.), Dominicain français, était chef des missions de son ordre en Terre-Sainte et provincial de ce pays, lorsque les mulsulmans reprirent Saint-Jean d'Acre en 1291, et anéantirent l'établissement chrétien que les Croisés avaient fondé, 200 ans auparavant, aux lieux qui furent témoins de la naissance et de la mort de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, et des premiers événements de l'histoire de l'Eglise. Fr. Raoul avait animé le courage de ses frères jusqu'à l'époque malheureuse où les Latins furent expulsés du pays. Depuis ce jour fatal, la prédication de l'Evangile devint plus odieuse que jamais aux musulmans, et les missionnaires éprouvèrent en plusieurs manières la cruauté de ces infidèles. Dès qu'ils en saisissaient un, ils l'égorgeaient sans pitié, ou s'ils différaient son supplice, c'était pour le rendre plus long et plus barbare. Fr. Raoul de Granville se rendit alors en Italie, soit pour informer les supérieurs du triste état de la religion en Palestine, soit pour laisser ralentir un peu la persécution et le fanatisme des mahométans tout à fait éloignés en ce moment d'écouter la parole du salut.

RAPHAEL, Chrétien cochinchinois au XVII^e^ siècle, confesseur. — Il était soldat, et d'une famille honorable. Le second fils du roi avait une affection particulière pour lui. Ses compagnons l'accusèrent devant ce prince d'être chrétien. Il le confessa et soutint sa foi avec constance : c'était en 1666. Le prince n'ayant pu le déterminer à apostasier, le fit fustiger, le renvoya de peur que le roi son père en étant instruit ne le punît de mort. C'est ainsi que le martyre manqua à ce généreux néophyte. D'autres furent plus heureux et donnèrent leur vie pour Jésus-Christ. — *Voy.* BARTHÉLEMY.

RAS, titre qu'on donne en Abyssinie à quelques grands personnages. Le mot *ras* paraît signifier *tête*, et il s'emploie au figuré dans le sens de *prince*, de *chef*. On fait du mot ras le nom particulier du personnage décoré de ce titre : *Ras Ali*, *Ras Athanasios*, etc.

RAIMOND (Fr.), Mineur, missionnaire en Arménie à la fin du XIII^e^ siècle. — Hétoum I^er^, roi de ce pays, voyant les progrès que les Frères Prêcheurs faisaient sur le schisme dans ses Etats, s'adressa en 1266, au chapitre général de l'ordre pour obtenir que d'autres missionnaires fussent encore chargés de ranimer et de soutenir la foi catholique en Arménie. A sa demande, le chapitre décida qu'une maison de Frères Prêcheurs serait établie dans cette contrée. D'un autre côté, Fr. Jean de Montecorvino, Mineur italien, qui se rendait chez les Tartares et jusqu'en Chine, où il fut plus tard archevêque de Pékin, fut chargé en 1289 par le pape Nicolas IV de remettre une lettre où ce pontife remerciait le roi Hétoum II de l'accueil fait aux Frères Mineurs; ce religieux était porteur d'une autre lettre de tinée à la princesse Marie, sœur du roi, à laquelle le pape recommandait les religieux destinés à être les instruments de l'union avec l'Eglise romaine. On voit par là qu'il y avait des missionnaires Dominicains en Arménie avant 1266 et des missionnaires Franciscains avant 1289. L'année suivante, Hétoum ayant demandé au ministre général des Frères Mineurs qu'il envoyât de nouveaux missionnaires dans son royaume, on en fit partir six, savoir : les Frères Raymond, Thomas de Tolentino, Pierre de Macerata, Ange de Cingoli, Marc de Montelupone, et un autre Pierre. Le roi conçut une profonde vénération pour ces zélés religieux, et leur accorda toute sa confiance. Ayant été obligé à cette époque de solliciter les secours du pape Nicolas IV, et du roi de France et d'Angleterre contre les musulmans, il accrédita pour ses ambassadeurs Fr. Thomas de Tolentino et Fr. Marc de Montelupone; il prit même en 1294 l'habit de Saint-François; les événements ne lui permirent cependant pas de renoncer tout à fait au gouvernement. Du reste, à cette époque, le roi Hétoum I^er^, prédécesseur d'Hétoum II, et le prince Hétoum, l'historien, étaient l'un et l'autre religieux dans l'ordre des Prémontrés.

En 1292, deux ans après le départ de Fr. Raymond et de ses compagnons pour l'Arménie, six nouveaux missionnaires Franciscains se rendirent dans le même royaume pour y travailler au salut des âmes.

RAYMOND DE SAINT-VICTOR (Fr.), religieux français de l'ordre de la Merci, fut envoyé à Alger, avec le Fr. Guillaume de Saint-Léonard, pour racheter des captifs. Après avoir échappé à un naufrage et avoir été dépouillés par les mahométans de l'argent qui devait servir à la rançon des esclaves, ils furent retenus par d'autres infidèles de l'Andalousie, et comme ils témoignaient un grand mépris pour l'alcoran, ils furent décapités dans leur prison; c'était vers l'an 1242.

RAYMOND LULLE (Le B.), en espagnol LULIO ou plutôt LULLO qu'on prononce *Lulio*, personnage étonnant, d'un génie immense, d'une prodigieuse activité de corps et d'esprit, dont la longue carrière renferme les événements les plus singuliers et qui finit par être martyrisé à l'âge de quatre-vingts ans en prêchant la foi aux infidèles. Il était Mineur, mais seulement du Tiers-Ordre. Le point dominant de sa vie, du moins par rapport aux missions, c'est le zèle infatigable et persévérant avec lequel il propagea en Occident chez les religieux de Saint-François l'étude de la langue arabe, qu'il jugeait avec raison fort utile sinon indispensable pour prêcher avec fruit l'Evangile aux musul-

mans; et son opinion était non-seulement très sensée, mais elle dénote une grande étendue et une grande hauteur de vues. Au reste, voici un abrégé de la vie de ce missionnaire : elle présente des traits fort singuliers, et une espèce de décousu qui sans doute a pour cause l'éloignement où nous sommes de son temps, la manière incomplète dont ses biographes ont retracé sa vie et une certaine originalité de caractère. D'ailleurs, les historiens contemporains n'auront probablement pas saisi l'ensemble de ses plans et la portée extrêmement remarquable de son esprit.

Raymond Lulle naquit vers l'an 1235 à Palma, dans l'île Majorque, de parents nobles, Aragonais d'origine et venus de Catalogne aux Baléares à la suite de Jacques le Victorieux, roi d'Aragon, de 1213 à 1276, qui conquit l'île Majorque sur les musulmans et la donna plus tard à son fils puîné, nommé aussi Jacques, et qui régna de 1262 à 1311 sur Montpellier, le Roussillon et les Baléares. Raymond resta dans le monde jusqu'à l'âge de trente ans, et il y menait une vie peu chrétienne, s'abandonnant à des amours criminelles. Il occupait une charge importante à la cour, celle de sénéchal et majordome du roi. Quoique marié et père de famille, il entretenait un amour doublement adultère avec une dame mariée, douée d'une grande beauté de visage, mais dont le sein était rongé par un hideux cancer. Pour éteindre sa passion, cette dame, qui était chrétienne, lui fit connaître l'infirmité repoussante dont elle était affligée. Ce remède ne suffit pas à guérir Raymond. Mais Dieu, qui avait de grands et miséricordieux desseins sur lui, l'appela d'une manière directe et sensible à son service et à la prédication de son Evangile. Un jour qu'il composait une chanson amoureuse sur l'objet de sa flamme adultère, il vit ou crut voir Jésus-Christ en croix et fut effrayé. Il quitta sa criminelle occupation, la reprit cependant le lendemain et eut la même vision, ce qui lui arriva jusqu'à cinq fois dans la semaine. Emu et bouleversé d'une apparition aussi persistante, il se prit à réfléchir sérieusement, et, après une agitation très-grande, il crut que Dieu lui demandait de quitter le monde et de se dévouer à son service. Il résolut aussitôt de donner sa vie pour Jésus-Christ en travaillant à la conversion des Sarrasins ou musulmans. Mais comme il n'avait pas fait les études nécessaires pour réussir, il en fut sensiblement affligé en y réfléchissant. Cependant il conçut immédiatement l'idée de faire pour la conversion des infidèles un livre excellent comme on n'en avait pas encore fait. Il s'affermit fortement dans cette pensée, quoiqu il ne sût encore comment s'y prendre pour la réaliser : c'est aussi dès cette époque et immédiatement après sa conversion qu'il forma le plan de procurer en différents pays l'établissement de monastères où l'on étudierait l'arabe et les autres langues des infidèles; on pourrait ensuite en tirer des missionnaires qui iraient évangéliser ceux-ci avec fruit. Cette idée ne quitta plus Raymond Lulle et il travailla pendant cinquante ans à son exécution, au milieu de voyages incessants et tout en composant une multitude innombrable d'écrits qui excitent l'étonnement et l'admiration. Il résolut immédiatement d'aller trouver le pape, les rois, les princes chrétiens, afin de leur persuader de prêter la main à ses projets pour l'étude de l'arabe et l'apostolat des Sarrasins.

Cependant l'habitude de la vie mondaine et voluptueuse qu'il avait menée le retint encore trois mois dans une grande tiédeur, et il négligeait l'œuvre que le Seigneur lui avait inspirée. Mais le jour de la fête de Saint-François d'Assise, étant allé chez les Frères Mineurs de Majorque, il entendit prêcher un évêque qui raconta comment ce grand saint avait tout quitté pour Jésus-Christ. Raymond, touché de cet exemple, résolut de le suivre. Il se sépara de ses enfants et de sa femme, sans doute du consentement de celle-ci, car il est inutile de supposer qu'en se donnant à Dieu, il manquât d'une manière si grave à des devoirs naturels et à la discipline constante de l'Eglise catholique, qui ne permet jamais à l'un des époux, excepté dans le cas d'une volonté mutuelle, de séparer ce que Dieu a uni. Il vendit la plus grande partie de son bien et le donna aux pauvres, consacra le reste à la subsistance de sa femme et de ses enfants, et il partit avec la résolution de ne jamais revenir chez lui. C'était vers l'an 1266, et il avait environ trente et un ans.

Il fit d'abord divers pèlerinages à Notre-Dame de Roc-Amadour en Quercy, à Saint-Jacques de Compostelle en Galice, et en d'autres lieux de dévotion. Ensuite, il voulait aller à Paris étudier pour la fin qu'il se proposait. Mais à la prière de ses parents, de ses amis et surtout de saint Raymond de Pegnafort, il revint à Majorque en 1267. Il se revêtit d'un habit grossier et s'appliqua à l'étude de l'arabe : pour se familiariser avec cette langue, il acheta un esclave mahométan qui ne connaissait que l'idiome de son pays, et il se fit disciple de cet Africain. Raymond vécut ainsi neuf ans dans la solitude et, à ce qu'il paraît, sur une montagne nommée Randa, habitant une petite cabane qu'il avait construite de ses mains. Il était dès lors affilié aux Frères Mineurs, mais seulement dans le troisième ordre, et comme il menait une vie érémitique, il se qualifiait d'ermite du tiers ordre de Saint-François. Cette existence d'anachorète lui permettait de se livrer avec ardeur à l'étude, et principalement à l'étude de la langue arabe qu'il voulait savoir parler et écrire de manière à pouvoir attaquer les erreurs des mahométans avec la plume et la parole. En 1276, il arriva que l'esclave africain ayant proféré un blasphème contre Jésus-Christ en l'absence de Raymond, celui-ci le sut et le frappa au visage. L'esclave en conçut un tel ressentiment qu'un jour se trouvant seul avec son maître, il lui donna un coup de couteau dans l'estomac, en criant

d'une voix terrible : « Tu es mort. » Raymond, gravement blessé, parvint cependant à désarmer et garrotter ce furieux qu'il fit mettre en prison : le lendemain, étant allé à sa geôle pour le voir, il trouva qu'il s'était pendu avec la corde dont on l'avait lié. Henrion, qui n'a suivi que Wadding, présente sur ces faits une version qui me paraît moins sûre. Selon lui, Raymond Lulle aurait mené pendant neuf ans une existence tout à fait solitaire, s'adonnant à la contemplation et à l'étude en particulier, et c'est seulement après cette période qu'il aurait acheté un esclave africain pour se familiariser avec la langue arabe, dont il connaissait déjà les principes. Et ce musulman s'étant aperçu que son maître ne se servait de lui pour apprendre son langage que dans le but d'attaquer la loi de Mahomet, le poignarda par fanatisme religieux, et s'étrangla de dépit de n'avoir pu ôter la vie à un homme qui songeait à détruire l'islamisme. Rohrbacher, qui de son côté cite les Bollandistes et Godescard, fait entendre que Raymond Lulle passa ces neuf années dans sa maison, qu'il se retira sur la montagne seulement après la mort de son esclave, s'y livra à la contemplation, eut des révélations, commença à composer le premier de ces nombreux écrits, et lui donna le titre de *Grand art* ou *art général*. Du reste, toutes ces variantes, comme on le voit, ne portent que sur des circonstances secondaires, et par conséquent sont peu importantes : le fond de l'histoire est constant et reste bien avéré.

Cependant le roi de Majorque, qui résidait alors à Montpellier, ayant appris les travaux de Fr. Raymond, le manda auprès de lui, et le fit examiner ainsi que ses livres par un Fr. Mineur qui rendit un bon témoignage de ces derniers. Notre saint composa à Montpellier un nouvel ouvrage intitulé : l'*Art démonstratif*, et obtint du roi l'établissement d'un couvent pour treize Frères Mineurs qui y apprendraient la langue arabe : de là il se rendit à Rome pour solliciter auprès du pape et des cardinaux la fondation de pareils couvents en divers pays du monde pour apprendre les langues. Il avait tout lieu d'espérer que le pape Honorius IV serait bien disposé en faveur de son projet, car ce Pontife avait lui-même ordonné d'organiser à Paris l'enseignement des langues orientales, et il avait écrit à ce sujet au cardinal Jean Cioletti, légat apostolique en France. Mais lorsque Fr. Raymond arriva à Rome, le pape venait de mourir. Le contre-temps le détermina à prendre le chemin de Paris, où il voulait communiquer son *Art*. C'était en 1287.

En effet, par ordre du chancelier, il expliqua publiquement son livre de l'Art général dans la célèbre université de cette ville, et lorsqu'il eut vu la manière d'étudier à Paris, il retourna à Montpellier en 1289, y composa l'*Art de trouver la vérité* et reçut du ministre général des Frères Mineurs l'autorisation de professer sa méthode dans les couvents de l'ordre de Saint-François. De Montpellier il se rendit à Gênes, où il traduisit son dernier ouvrage en arabe, puis il passa à Rome pour la seconde fois, en 1291, sous le pontificat de Nicolas IV, toujours dans le but de solliciter l'établissement de ses monastères pour l'étude des langues orientales. Mais le Pape distrait par d'autres soins et préoccupé de graves affaires ne put réaliser ses vœux. Alors Fr. Raymond retourna à Gênes, avec l'intention de s'y embarquer pour les pays des infidèles, afin d'essayer ce qu'il pourrait à lui seul pour leur conversion; car il espérait, en conférant avec les savants musulmans, leur prouver par le moyen de son *Art*, les mystères de l'Incarnation et de la Trinité : le bruit s'en répandit dans Gênes et y causa une admiration générale.

Mais au moment de partir, ayant déjà fait embarquer ses livres, ses hardes, il fut arrêté par l'idée que les Sarrasins le feraient mourir aussitôt son arrivée ou le jetteraient dans une prison pour le reste de ses jours; et soit par crainte, ce qui n'est pas supposable dans un homme d'une pareille trempe, soit qu'il tînt à la vie pour réaliser ses idées et ses projets, dont il appréciait l'importance comme s'ils eussent appartenu à un autre, il laissa partir le navire et demeura à Gênes. Aussitôt que le vaisseau fut éloigné, il eut tellement honte de sa faiblesse et du scandale qu'il avait donné qu'il en tomba malade, et, malgré les conseils et les efforts de ses amis, il s'embarqua avant d'être guéri sur un autre bâtiment qui allait à Tunis, et arriva dans cette ville en bonne santé. Il apportait avec lui tous les livres qu'il avait déjà composés dans l'intention de combattre l'islamisme; son premier soin fut de chercher les hommes les plus savants dans la loi de Mahomet pour discuter avec eux, les convaincre de la religion chrétienne, et former ainsi un noyau de disciples d'élite. Les ayant réunis, il leur dit : « Je suis bien instruit des preuves de la religion chrétienne, et je suis venu pour entendre les preuves de la vôtre, afin de l'embrasser si je la trouve plus forte. » C'est le système qu'employa plus tard dans l'Inde avec tant de succès le P. Robert Nobilis, Jésuite italien. C'est une manifestation fort ingénieuse de la charité et à mon sens elle n'a rien que de licite. Le missionnaire ne doute pas pour cela un seul instant de la vérité de la religion chrétienne; il a à cet égard un genre de certitude qui exclut la possibilité d'une certitude contraire ou différente, et il est assuré d'avance de n'avoir qu'à réfuter des erreurs chez ses adversaires. La proposition de Raymond Lulle n'était donc qu'une espèce d'exorde par insinuation. Avec des gens qui se bouchent fortement les oreilles pour ne pas entendre, on peut employer une sorte de stratagème, de détour, une diversion par les yeux.

Les musulmans ayant apporté à Fr. Raymond les preuves de leur religion, il y répondit facilement et s'efforça par des raisonnements métaphysiques de leur prouver les mystères de la Trinité et de l'Incarnation. On le

laissait faire ses conférences avec liberté, et quoiqu'il s'en occupât assidûment, il trouva encore assez de loisir pour composer sa *Table générale des sciences*. Ce livre rentrait toujours dans son plan d'inoculer la religion par le raisonnement et la science. Il croyait avoir persuadé plusieurs mahométans et se flattait d'être arrivé au moment de leur conférer le baptême, lorsque l'un deux, homme de distinction, s'adressa au roi de Tunis, lui représentant que ce chrétien attaquait la religion établie, et s'efforçait de renverser le culte du prophète, et il demandait qu'on lui coupât la tête. Le prince tint conseil et il penchait pour qu'on fît mourir Raymond : celui-ci était déjà en prison et près d'obtenir la couronne du martyre, lorsqu'un savant docteur arabe, qui l'avait entendu avec un vif intérêt discourir sur le christianisme, persuada au roi de se borner à chasser sur-le-champ le missionnaire chrétien, en lui faisant défense de jamais revenir dans le royaume sous peine d'être lapidé, si on l'y retrouvait. Fr. Raymond se rembarqua donc pour Gênes, et de là il vint à Naples, où il continua d'enseigner et de composer ses livres.

Il resta dans cette ville jusqu'à l'élection du pape saint Célestin V (juillet 1294), puis il se rendit à Rome auprès de Boniface VIII, successeur de ce pontife, qui n'avait occupé la chaire de saint Pierre que cinq mois. Il sollicita encore aux pieds du vicaire de Jésus-Christ les affaires qu'il avait à cœur depuis si longtemps, surtout l'établissement de l'étude des langues orientales. Pendant son séjour à Rome, il composa son *Arbre des sciences* et son livre des *Articles de foi*, et déposa le tout sur l'autel de saint Pierre. Mais pour l'exécution de ses projets, il ne réussit pas mieux sous le pontificat de Boniface VIII que sous les précédents. Ainsi il retourna à Gênes et ensuite à Paris où il était au mois d'août 1298. On dit qu'il y obtint du roi Philippe le Bel la fondation d'un collége, mais ce fait n'est pas constant.

Retourné dans l'île de Majorque, il se mit à disputer tous les jours avec les Sarrasins et les Juifs, qui s'y trouvaient en grand nombre. Sur le bruit que le khan des Tartares allait s'emparer de la Syrie, il s'embarqua en 1300 pour l'île de Chypre, où il apprit que la nouvelle était fausse. Pour utiliser son temps, il pria le roi de Chypre d'obliger les infidèles et les schismatiques à venir conférer avec lui pour les convertir; ou bien de l'envoyer aux sultans de Syrie et d'Egypte pour les instruire de la foi catholique. Mais le roi n'eut aucun souci de ces deux projets.

Alors Raymond pénétra jusqu'en Arménie, et, après avoir parcouru cette contrée, il redescendit en Palestine, annonçant le christianisme aux mahométans et s'efforçant de ramener à l'unité les nestoriens, les jacobites et autres chrétiens tombés dans le schisme ou dans l'hérésie. Revenu à Chypre et s'appliquant toujours à prêcher et à enseigner, il tomba malade, fut empoisonné par des ennemis et guérit chez un chevalier du Temple qui lui donna l'hospitalité. Ensuite il passa à Gênes, y publia plusieurs livres, vint de nouveau à Paris, où il enseigna sa doctrine avec succès.

A Lyon, en 1395, on le vit entreprendre un Résumé général de la philosophie, puis composer à Montpellier un traité où il essayait d'expliquer le mystère de la sainte Trinité. De là il se rendit encore une fois en Afrique et arriva à Bougie. Après avoir souffert tous les genres d'opprobre de la part du peuple de cette ville, il réussit à y convertir soixante-dix philosophes sectateurs d'Averroès, qui regardaient la foi comme opposée à la raison.

On voit qu'il n'y a rien de bien nouveau sous le soleil, ou plutôt que le cercle de l'erreur est assez restreint. Notre siècle si orgueilleux de la diffusion et du peu de profondeur de ses lumières serait humilié s'il savait combien d'opinions du jour et de nouveautés de toutes sortes étaient déjà vieilles et usées dès le moyen âge, en plein XIII^e^ siècle.

Ensuite Raymond se dirigea sur Alger, où il attira plusieurs infidèles au christianisme. Les imans (prêtres de Mahomet) l'ayant fait jeter en prison, il cherchait à instruire ceux même à la garde desquels il était confié. On lui mit un bâillon pour l'empêcher de parler, et on le priva de nourriture pendant plusieurs jours, afin d'abattre sa force. Il avait alors soixante-dix ans au moins. Enfin on le promena ignominieusement par toute la ville en l'accablant de coups; puis on le bannit, en prononçant la peine de mort contre lui s'il osait revenir.

Quoiqu'il fût sous le poids d'une première condamnation de cette espèce à Tunis, il eut l'audace d'y rentrer. Il y avait quatorze ans qu'on l'en avait chassé, il n'avait alors que cinquante-sept ans; aujourd'hui les rides de la vieillesse pouvaient protéger le septuagénaire, du moins en le rendant méconnaissable : en tout cas il n'y resta pas longtemps et retourna à Bougie. Parmi les docteurs musulmans avec lesquels il eut des conférences sur la religion, se trouvait un philosophe arabe qui, se sentant confondu par la logique de Lulle, en vint à l'argumentation de la violence et prit le parti de faire jeter ce chrétien dans un cachot. Le courageux vieillard y serait mort sans l'assistance des marchands génois qui obtinrent qu'on le plaçât dans une prison moins malsaine et moins affreuse, où il demeura encore plus de six mois. Il put y recevoir la visite des savants du pays, attirés par son éloquence et par le charme qu'ils éprouvaient à l'entendre s'exprimer en arabe avec éloquence et facilité. Ils mirent une insistance extrême à lui prouver les vérités de leur religion et à la lui faire professer; ils ne négligèrent aucun des moyens qui pouvaient contribuer à leur faire obtenir la victoire sur un chrétien aussi savant et d'un tel caractère. Raisonnements,

prières, menaces, espérances flatteuses, tout fut mis en usage pour convaincre, intimider ou séduire Raymond Lulle; le Docteur illuminé, comme on le surnommait, resta ferme et inébranlable dans sa foi. Les raisons en faveur des deux religions chrétienne et mahométane s'étant multipliées, au point qu'on ne pouvait plus dans les discussions suivre l'ordre de la logique scolastique, il fut convenu entre les sectateurs de Mahomet et le docteur chrétien, que chaque parti développerait méthodiquement ses arguments par écrit. Alors l'infatigable Raymond, à qui un volume de théologie ne coûtait pas plus qu'un voyage d'Europe en Afrique, se mit à composer un livre. Son ouvrage était presque entièrement terminé, lorsque le souverain du pays, craignant les effets d'une pareille discussion, lui fit ouvrir les portes de sa prison et le chassa de Bougie comme un perturbateur du repos public. On peut croire que ce zélé vieillard éprouva une vive douleur en se voyant forcé de quitter le pays au moment où il se flattait de commencer cette guerre intellectuelle qu'il désirait depuis si longtemps faire aux Sarrasins.

Il s'embarqua donc avec tous ses livres sur un vaisseau génois. Assailli par une tempête à douze ou quinze kilomètres du port de Pise, il fit naufrage et presque tout l'équipage périt : pour lui il se sauva à l'aide d'une table sur laquelle il trouva encore moyen de placer ses livres.

Les traverses ne rebutaient pas cet homme entreprenant; il échouait presque toujours, et il recommençait sans cesse ses tentatives avec un courage indomptable.

Il s'occupa alors de reprendre les principes de sa méthode, de les résumer et de les abréger; mais il menait la vie active de front avec la vie intellectuelle. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, les Pisans, les Génois lui remirent, à sa prière, des lettres pour le pape. L'objet de ces lettres était un plan pour délivrer les Lieux Saints de la domination des Turcs, dont Fr. Raymond voulait toutefois opérer la conversion. Les dames de Gênes s'engageaient même à contribuer de leurs deniers à l'expédition; mais le pape jugea le projet de Lulle impraticable. Alors celui-ci revint à Paris où il se mit à enseigner sa doctrine, revêtue de l'approbation de quarante docteurs et bacheliers de l'Université. En 1310, il acheva et dédia au roi de France un nouvel ouvrage intitulé : *Les douze principes;* il y combat les Averroïstes et réclame contre eux l'assistance du monarque. Il fit aussi une *Logique* dans le même but.

La même année, il vit avec joie le pape Clément V fonder à Rome des chaires pour les langues hébraïque, arabe et syriaque, qui étaient si utiles aux missionnaires; et l'année suivante, Fr. Aimery, maître général des Dominicains, disposa que dans un couvent de chaque province on enseignerait trois des langues nécessaires pour travailler à la conversion des Juifs, des infidèles et des idolâtres. Enfin, la même année, le concile général de Vienne ayant été convoqué, Lulle s'y rend et demande l'établissement dans toute la chrétienté, de colléges ou de monastères pour son double objet, l'étude des langues orientales et la manière de réfuter le mahométisme; ensuite la réduction des ordres religieux militaires en un seul pour combattre puissamment les ennemis de la foi, et enfin la suppression de l'enseignement de la doctrine d'Averroës. De ses trois demandes, il n'obtint que l'établissement ou la confirmation d'écoles pour l'enseignement de sa méthode.

Le concile prescrivit la fondation, pour l'étude des langues orientales, de cinq colléges aux frais du pape et des évêques de chaque ville où ils étaient placés, savoir : Rome, Bologne, Paris, Oxford et Salamanque. Cependant le collége de Paris faisait exception; c'était le roi de France, lui-même, qui se chargeait de le fonder et de l'entretenir.

Fr. Raymond revint ensuite dans cette dernière ville, y acheva plusieurs ouvrages de théologie, et traduisit ses livres du catalan ou du latin en arabe, pour la conversion des mahométans, qu'il avait toujours en vue.

Enfin, dans le dernier essor de son zèle, il partit en 1314 une troisième fois pour l'Afrique, à l'âge de quatre-vingts ans. Il débarqua en Égypte, alla jusqu'à Jérusalem, puis vint à Tunis le 14 août 1314. Là, toujours sous le poids d'une condamnation capitale, il visita les disciples qu'il avait précédemment instruits dans la religion chrétienne, les exhortant à persévérer, et leur enseignant par son exemple à braver la mort même pour la gloire de Dieu et le triomphe de la foi. Dès qu'il eut affermi leur courage, il se dirigea, en 1315, vers Bougie, où sa tête était également mise à prix. Pendant quelques jours, il prit toutes les précautions que conseillait la prudence afin de s'assurer que les Chrétiens de cette ville étaient demeurés fermes dans leurs croyances. Il se cachait parmi les marchands chrétiens, et ne parlait qu'en secret aux mahométans qu'il avait déjà instruits et qui lui étaient affectionnés; puis les ayant encore affermis dans leurs bonnes dispositions, et ne pouvant plus se contenir, il sortit tout à coup des retraites qu'on lui ménageait; il s'annonça aux infidèles, comme ramené, malgré son ban, par le désir de leur salut, et il leur prêcha Jésus-Christ avec confiance, en pleine place publique, ajoutant qu'il ne comprenait pas la folie de ceux qui mettaient leur confiance dans la doctrine infâme de Mahomet : « Pour moi, ajouta-t-il, je suis prêt à montrer, soit par des raisons, soit aux dépens de ma vie, que le salut du genre humain ne se trouve que dans la foi de Jésus-Christ, mon Seigneur. Les princes m'ont autrefois expulsé d'ici et de Tunis, se sentant vaincus par mes raisons; ils ont craint que je ne vous éclairasse des vérités chrétiennes que vous étiez prêts à écouter; maintenant, c'est le seul désir du martyre et de votre salut qui m'a ramené ici. »

Ce discours, où il proclamait hautement la foi chrétienne, émut tellement les assistants qu'ils se jetèrent sur Fr. Raymond, le chargèrent d'injures et bientôt de coups et de soufflets. Environné par une multitude hostile, dont le cercle, en s'avançant sur lui, se rétrécissait de plus en plus, Raymond Lulle recula pas à pas jusqu'au rivage, contenant encore la fureur des musulmans par son aspect vénérable, par la fermeté de sa parole et surtout par le mépris du danger. Mais le souverain du pays apprit avec inquiétude avec quel calme héroïque Raymond parlait à la multitude furieuse. Il anima ceux des habitants qui étaient restés étrangers à cette scène, leur représentant l'injure que l'on faisait à la loi de Mahomet, et bientôt tout ce qu'il y avait de fanatiques musulmans à Bougie se porta sur la plage vers laquelle Lulle était toujours repoussé. Enfin plusieurs pierres jetées à ce vénérable vieillard octogénaire le firent fléchir, et il tomba sur la grève où cependant il fit un dernier effort pour se relever et dire quelques mots. Alors la populace furieuse se jeta sur lui, l'accabla de coups et le laissa pour mort. La nuit tombait, son corps resta sur le rivage. Pendant toute cette scène, les Chrétiens d'Europe qui se trouvaient à Bougie n'avaient osé défendre Raymond Lulle. Les Européens craignaient en général de voir leurs relations commerciales compromises, et la prudence quelquefois l'emportait sur le zèle, l'amour du lucre sur l'humanité. Néanmoins, ils ne demeurèrent pas insensibles au sort du confesseur de Jésus-Christ. Quelques marchands génois, désirant procurer à son corps les honneurs de la sépulture, vinrent dans une barque pendant la nuit pour l'enlever du rivage. Comme ils se disposaient à remplir ce pieux devoir, ils s'aperçurent que Lulle respirait encore ; au lieu d'aller prendre terre pour l'inhumer, ils se dirigèrent vers leur navire et mirent à la voile pour Majorque, dans l'intention de reconduire Raymond dans sa patrie ; mais le reste de vie qu'il conservait dura peu, et lorsque le vaisseau arriva en vue de l'île Majorque, ce robuste chrétien rendit son âme à Dieu le 29 juin 1315, à l'âge de quatre-vingts ans. C'est ainsi qu'il couronna par une glorieuse mort cinquante années de luttes, d'efforts, de voyages, de fatigues, d'entreprises et de travaux pour la propagation de la foi. Le vice-roi et les principaux de l'île vinrent prendre le corps, qui fut mis dans le tombeau de la famille Lulle, puis transféré à l'église des Franciscains qui l'avaient réclamé, et on le vénéra depuis comme un martyr.

Rorhbacher varie un peu sur le récit de la mort de Raymond Lulle. Il prétend que les infidèles, après l'avoir insulté et frappé, le traînèrent au palais du roi, qui le condamna à mort, en sorte qu'il fut lapidé hors de la ville, le 29 juin 1315, jour de Saint-Pierre. Des marchands chrétiens ayant demandé et obtenu son corps, le transportèrent avec honneur jusqu'à un vaisseau qui devait partir la nuit suivante. Ils voulaient le transporter à Gênes, leur patrie, mais les vents contraires les poussèrent à Majorque, où on reçut ses restes comme ceux d'un martyr. Depuis lors il est honoré publiquement comme saint dans le diocèse de Majorque. De 1605 à 1617, on a fait plusieurs informations pour procéder à sa canonisation solennelle; mais l'Eglise n'a encore rien décidé à ce sujet, et il a le rang de Bienheureux par le fait qu'il est honoré dans une Eglise particulière. Quoiqu'on attribue ordinairement ce personnage aux Frères Mineurs, cependant il n'était que du tiers-ordre, ce qui est tout différent. Nulle part les historiens ne disent s'il reçut le sacerdoce, et cette circonstance sur laquelle ils gardent un silence absolu, ne ressort d'aucun fait de sa vie. Cependant, il est tout à fait présumable qu'il était prêtre. Il serait singulier qu'un laïque, et un laïque séculier, eût enseigné à cette époque dans les universités, eût composé tant de livres de théologie, eût surtout prêché la foi dans les pays lointains, en Barbarie, en Egypte, en Palestine, en Arménie. Mais il faut considérer Raymond Lulle comme un missionnaire séculier, car sa qualité de membre du tiers-ordre de Saint-François n'était qu'une affiliation, une participation aux mérites spirituels des deux premiers ordres, et ne comportait ni l'obéissance au général et aux supérieurs, ni les pratiques de la vie religieuse, ni le port de l'habit de Saint-François; mais seulement une vie chrétienne, modeste, mortifiée, qu'on pouvait passer dans le siècle, et même dans les liens du mariage.

Le B. Raymond Lulle a laissé une quantité prodigieuse d'écrits, qui suffiraient seuls pour occuper une longue carrière bien remplie. On est émerveillé qu'un homme ait pu composer tant d'ouvrages quand le récit de sa vie est tout entier rempli de voyages par terre et par mer, dans la chrétienté et chez les indèles, à la cour des rois et dans les universités, en négociations et en cours de science et de philosophie. Voici d'après M. Delécluse l'énumération des traités que Lulle a composés : ils sont au nombre de 486, savoir: 60 *sur l'Art démonstratif de la vérité;* 7 *sur la Grammaire et la Rhétorique;* 22 *sur la Logique;* 4 *sur la Mémoire;* 8 *sur la Volonté;* 12 *sur la Morale et la Politique;* 8 *sur le Droit;* 32 *sur la Philosophie et la Physique;* 26 *sur la Métaphysique;* 19 *sur les Mathématiques;* 20 *sur l'Anatomie et la Médecine;* 49 *sur la Chimie;* 212 *sur la Théologie*, et sans doute sept sur des matières diverses. Peu d'hommes aujourd'hui seraient capables de faire une pareille Encyclopédie. Il est vrai qu'on n'est pas bien certain que tous les ouvrages qui portent son nom soient de lui; peut-être plusieurs auteurs contemporains ou subséquents, pour donner de la vogue à leurs écrits, les ont-ils décorés du nom célèbre de l'ermite Franciscain des Baléares. Dans ce système on concilierait les contradictions qui résultent des écrits de cet homme si fameux. Ces réflexions sont de Feller, qui, dans son *Dictionnaire historique*, maltraite d'une manière étrange le B. Raymond Lulle : « Les

écrivains, dit-il, qui prononcent difficilement sur le caractère des hommes extraordinaires pour lesquels le bien et le mal semblent plaider avec une force à peu près égale regardent Raymond Lulle comme un personnage presque indéfinissable. Sa vie fut d'abord dissipée et même libertine ; il se montra ensuite frère très-fervent dans le tiers ordre de Saint-François ; amateur de la solitude et solliciteur assidu des princes qu'il vit tous et pressa jusqu'à l'importunité pour le faire entrer dans les plans de son zèle ; négociateur d'une activité unique, auteur de plus de volumes qu'un homme n'en pourrait transcrire et presque lire durant la mesure ordinaire de la vie, accusé d'hérésie et martyrisé chez les mahométans d'Afrique ; homme, en un mot, si différent de lui-même et chargé de tant de contrariétés inconciliables que si tout ce qu'on en raconte est vrai, les faits les plus romanesques ne sont plus chimériques. On lui attribue jusqu'à la découverte du Grand Œuvre : il la revendique lui-même dans un passage qui est réellement de lui et prétend qu'il l'a apprise par révélation. » Enfin Feller le compare, sous une forme dubitative, il est vrai, à quelques charlatans célèbres, et il ajoute qu'il « aura sans doute fait pénitence de ses travers par une vie austère et qu'il voulait brûler ses livres, mais que ses disciples les dérobèrent à cet acte de justice et de sagesse. » Peut-on accumuler plus d'affreuses calomnies contre un grand homme et un saint ? — Cette diatribe n'a d'autre mérite que l'antithèse qui y abonde. On a sacrifié à cette figure la probité historique elle-même. Que dirait Feller d'un écrivain qui, pour ridiculiser saint Augustin, ferait ressortir comme une bizarrerie sa vie de débauches d'une part, et d'un autre côté sa carrière épiscopale si illustre et ses immortels ouvrages de piété et de théologie ? Que dirait-il si on usait du même procédé vis-à-vis de saint Ignace de Loyola, tour à tour martyr de la vanité dans le siècle, puis catholique ardent et exalté, accusé ensuite d'hérésie et finalement canonisé ? Feller pense cependant, et tous les bons esprits avec lui, que saint Ignace fut un grand homme, un caractère héroïque entre les saints et un des plus beaux et des plus profonds génies dont l'histoire fasse mention. Conçoit-on que le Jésuite Feller reproche à Raymond Lulle son infatigable activité à solliciter les princes, quand on sait quel grand et noble but se proposait ce missionnaire ? Lui simple ermite, il voulait faire de toutes les forces vives de la chrétienté une croisade spirituelle contre la barbarie mahométane ; il voulait réunir en un puissant faisceau cette masse de dévouements qu'on nommait les ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, et auxquels il manquait précisément une direction plus centralisée, une organisation plus ferme, plus complète, plus suivie : on eût remué le monde avec cette idée, si elle avait été dans la tête d'un Innocent II ou d'un Grégoire VII. On ne voit vraiment pas où sont les contrariétés inconciliables dont parle Feller, et il n'y a pas plus de romanesque et d'incroyable dans Raymond Lulle que dans Jean de Montecorvino, Odéric de Frioul, Franco de Pérouse, Jourdain Catalan, Hyacinthe de Kouski ; seulement, tous ces religieux étaient simplement des apôtres qui ont prêché jusqu'au dernier soupir aux infidèles qu'ils avaient devant eux, tandis que Raymond Lulle, visant plus haut et plus loin, concevait un vaste ensemble dans lequel la chrétienté entière aurait donné en masse et avec ordre contre son ennemi le plus voisin, le plus formidable et le plus pressant, qui était le mahométisme. Dans des institutions précieuses on aurait formé des missionnaires où les successeurs eussent profité de l'expérience des devanciers ; où la langue et la religion des musulmans seraient devenues familières à force d'étude, et ce point était précisément fort négligé par les missionnaires au moyen âge. Leur but, en prêchant la foi aux Musulmans, était plutôt de s'acquitter d'une commission divine et de tendre le cou au cimeterre que de convertir. Fr. Raymond au contraire voulait lutter avec leurs savants ; ce système suivi avec persévérance aurait peut-être entraîné la masse ignorante du peuple, et qui sait ce qui aurait pu arriver dans le cas où l'on aurait entamé l'empire des califes en faisant passer une seule de ces nations dans le camp chrétien ? Celle-là ne pouvait-elle pas en amener d'autres à la foi véritable, prévenir la chute des Tartares et la ruine de ces belles et intéressantes Eglises que le courage des apôtres ordinaires avait été fonder jusqu'au fond de l'Asie ? Feller n'a pas réfléchi à tout cela, lorsqu'il peint Raymond Lulle comme une espèce d'intrigant de cour et qu'il ridiculise jusqu'à son glorieux martyre dont il fait une moitié d'antithèse. Quant à l'accusation du grand œuvre, il faudrait savoir ce qu'il en est ; l'article où elle est contenue est traité avec trop de dédain et de légèreté pour qu'on l'accepte comme vraie avant la preuve. En résumé, Feller apprécie Raymond Lulle à peu près comme Fleury le fait des martyrs Franciscains de Maroc et de Ceuta que l'Eglise catholique a canonisés : « Ces Frères Mineurs qui vont se faire tuer à Maroc et à Ceuta, dit-il, saint Cyprien les eût désavoués. » Une réflexion aussi peu sensée procède du même esprit qui a inspiré le jugement injuste porté par Feller sur Raymond Lulle. Deplus grands personnages que ces deux auteurs ont sacrifié à l'esprit, aux préjugés de l'époque où ils écrivaient. Or, du temps de ces deux historiens, on n'avait pas de bienveillance pour le moyen âge, c'est un fait constant. De nos jours au contraire on commence à secouer le sot préjugé qui ne permettait pas de trouver que cette période eût rien produit de bien ; en étudiant, en examinant, en raisonnant froidement sans parti pris, sans prévention, on découvre que le moyen âge si méprisé a produit au contraire des choses bonnes, souvent admirables ; d'une telle grandeur, d'un tel héroïsme que nous sommes loin de pouvoir y atteindre soit pour le génie, soit pour la vertu, et que vraiment notre époque

est petite, mesquine et ridicule de vanité et d'infériorité en comparaison de celle que nous dédaignons avec une assurance et un aplomb dignes de commis-voyageurs.

On conçoit que ces découvertes froissent bien des orgueils: aussi, pendant longtemps on a trouvé plus commode de ne tenir aucun compte du moyen âge et de regarder sans distinction comme stupide, odieux et ridicule tout ce qu'il a produit: ses hommes, ses institutions, son histoire, sa foi, ses vertus, ses saints, ses monuments, ses arts, tout cela a été hardiment et en masse taxé de barbarie par ceux qui ne pouvaient faire aussi bien, puis par ceux qui parlent de ce qu'ils ne connaissent pas. Aujourd'hui il y a peut-être une tendance à se jeter dans l'excès opposé et à préconiser tout ce que le moyen âge présente de plus défectueux, de plus triste et de plus répréhensible, mais après ces oscillations en sens contraire, l'opinion reprendra son assiette naturelle, qui est la vérité, et le moyen âge, comme la religion qui faisait sa vie, ne peut qu'y gagner.

Le bienheureux Raymond Lulle est apprécié par M. l'abbé Rohrbacher avec plus de justice que par Feller: « Sans doute, dit-il, ses idées n'ont pas toujours été assez nettes et assez justes, son langage n'a pas toujours été assez clair ni assez correct; mais toujours la seule conception d'une œuvre pareille, son *Arbre des Sciences*, son *Encyclopédie*, sa *Méthode*, son *Plan d'attaque* contre l'infidélité musulmane, cela seul témoigne d'un immense génie; et la constance d'y travailler jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans et jusqu'au martyre montre une foi plus grande que le génie même. »

« Nous souhaitons, ajoute-t-il, que Dieu suscite à son Eglise un homme qui, joignant la foi et la science divine de saint Thomas et de saint Bonaventure à l'infatigable constance de Raymond Lulle, reprenne son œuvre, profite de ses travaux et des progrès qu'on a faits dans les connaissances matérielles, et élève l'œuvre immense de ce savant à sa perfection, pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. »

« On voit que Rohrbacher apprécie le B. Lulle au point de vue de ses ouvrages. Si l'entreprise n'était pas au-dessus de mon pauvre talent, je voudrais en faire autant sous le rapport de l'apostolat et de la concentration des forces de la chrétienté contre ses doubles adversaires: forces agressives contre le paganisme, le mahométisme, l'infidélité, le schisme, l'hérésie même, aujourd'hui à peu près inertes et passives, mais offrant sept ou huit cents millions d'âmes à sauver; forces défensives pour la lutte contre l'ennemi actif, l'indifférence, l'incrédulité, la haine de toute religion positive et par-dessus tout de la seule véritable religion. Cet esprit est la forme sous laquelle l'ennemi de tout bien combat actuellement contre l'Eglise sur toute la ligne. Il est malheureusement renforcé par un allié puissant parce qu'il est juste, et qui par conséquent pourrait et devrait être du coté de la religion : c'est l'amour de la liberté et de l'équité qui veut battre en brèche et mettre en poussière toutes les grandes iniquités du vieil ordre social, dont la religion est rendue solidaire, parce qu'elle s'appuie sur elles. Si Dieu suscitait maintenant dans un poste éminent de son Eglise un homme du caractère de Raymond Lulle, quelles entreprises gigantesques il formerait pour faire entrer dans le bercail de Jésus-Christ tous ces millions d'hommes et ces nouvelles nations, ces grands continents qui aujourd'hui ne sont plus éloignés de nous et qui étaient inconnus de son temps! Que d'efforts il ferait pour empêcher les vieilles nations chrétiennes égarées par un esprit trompeur de s'élancer avec emportement hors du giron de l'Eglise! Il y a tant d'ignorants à éclairer, tant de gens prévenus à désabuser, tant d'abus à détruire, tant de livres nouveaux à composer pour réfuter l'erreur; tant de bons ouvrages anciens à rajeunir pour qu'ils puissent être lus; tant de calomnies historiques à anéantir, tant d'événements glorieux et inconnus à produire pour l'honneur de l'Eglise; tant de saints religieux à organiser pour une immense croisade de la parole et du dévouement, etc. Que de millions d'âmes béniraient, aimeraient et glorifieraient Dieu pendant l'incommensurable série des siècles éternels, si certaines hypothèses étaient réalisées dans le temps, si certaine ligne était suivie, si certains événements se produisaient, ou si surgissaient certains hommes *selon le cœur de Dieu*, qualité qui n'exclut point les idées grandes, justes et généreuses!

RAYMOND NONNAT (Saint), religieux espagnol de l'ordre de la Merci et cardinal, naquit en 1204 à Portel, diocèse d'Urgel, en Catalogne, de parents nobles, mais d'une fortune médiocre. — On lui donna le surnom de Nonnat, parce que sa mère étant morte avant qu'il ne vînt au monde, on le tira de son corps par l'opération césarienne. Dès son enfance, il ne témoignait de goût que pour les exercices de piété et l'accomplissement de ses devoirs. Il étudia les belles-lettres avec beaucoup de succès et en peu de temps, car il était doué d'une grande pénétration d'esprit. Son père, remarquant en lui de l'inclination pour la vie monastique ou du moins pour l'état ecclésiastique, l'envoya à la campagne pour y faire valoir une ferme. Le saint obéit sans répliquer, et, par amour pour la solitude, il se chargea lui-même du soin de garder le troupeau, imitant dans les montagnes et les forêts la vie des anciens anachorètes. Quelque temps après, ses amis le pressant d'aller à la cour d'Aragon, où il ne pourrait manquer de faire son chemin à cause de ses qualités personnelles et de sa parenté avec les illustres maisons de Foix et de Cardone, il se délivra de leurs importunités en prenant l'habit religieux dans l'ordre de la Merci pour le rachat des captifs. Cette résolution était arrêtée depuis longtemps dans son esprit, et son choix était dirigé par la charité. Dès son enfance, en effet, il s'était senti beaucoup de compassion pour les malheureux. Il était principalement touché des

souffrances des Chrétiens qui gémissaient sous l'esclavage des Maures. Le danger où ils étaient de perdre la foi l'affligeait de la manière la plus sensible; il priait Dieu de les soutenir par sa grâce, et il aurait voulu, comme l'apôtre saint Paul, être immolé pour le salut de leurs âmes. Saint Raymond fit ses vœux à Barcelone entre les mains de saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre.

Deux ou trois ans après, on le trouva digne, par sa ferveur, sa mortification et ses autres vertus, d'exercer l'office de rédempteur et de succéder dans cette charge à saint Pierre Nolasque. Il fut envoyé en Barbarie et obtint, à Alger, la liberté d'un grand nombre d'esclaves. Lorsque ses fonds furent épuisés, il se donna lui-même en otage pour la rançon des Chrétiens dont la situation était la plus rude et dont la foi courait le plus de risques. Le sacrifice généreux qu'il fit de sa liberté irrita les musulmans, et ils le traitèrent avec tant d'inhumanité qu'il serait mort entre leurs mains, si la crainte de perdre la somme stipulée n'eût engagé le magistrat de la ville (le cadi) à donner des ordres pour qu'on l'épargnât. On lui permit en conséquence d'aller où il voudrait. Il en profita pour visiter les Chrétiens et les consoler. Il ouvrit aussi les yeux à quelques Juifs et à plusieurs musulmans qui reçurent le baptême. Le gouverneur en ayant été informé, le condamna à être empalé. Mais ceux qui étaient intéressés au payement de la rançon des captifs pour lesquels il était en otage, obtinrent une commutation de peine et il souffrit une cruelle bastonnade. Ce supplice ne ralentit pas son courage. Il croyait n'avoir rien fait tant qu'il voyait ses frères en danger de périr pour l'éternité; aussi ne laissait-il échapper aucune occasion de venir à leur secours. Il mettait comme saint Jean Chrysostome l'aumône spirituelle bien au-dessus de celle qui ne s'exerce que sur le corps: « Quand un homme, disait-il, donnerait aux pauvres des trésors immenses, cette bonne œuvre n'approcherait pas de celle qu'on fait en contribuant au salut d'une âme. Ce dernier acte de charité est préférable à la distribution de 10,000 talents; il vaut mieux que le monde entier, car un homme est plus précieux que tout l'univers. » — Sans doute le saint ne déprimait pas la charité corporelle, il n'avait point l'intention d'affaiblir son mérite, ni d'atténuer les magnifiques promesses que Jésus-Christ a faites de sa bouche divine à tous ceux qui nourrissent les affamés, qui vêtissent les personnes nues, qui donnent à boire aux altérés, qui réchauffent ceux qui ont froid, en un mot, qui subviennent dans les pauvres aux besoins les plus pressants et les plus ordinaires de notre nature infirme et déchue. Les gens dénués de ces secours matériels ou de l'argent avec lequel on les obtient communément, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a dit qu'il se substituait à eux, qu'il regardait comme fait à lui-même tout le bien qu'on ferait à ces pauvres, de manière que le chrétien qui secourt un malheureux, de quelque manière que ce soit, par un vêtement, un verre d'eau, un morceau de pain, une légère pièce de monnaie, une parole douce ou bienveillante, rend réellement ce service à Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Pouvait-on trouver une idée plus émouvante, un moyen plus doux et plus fort d'exciter les fidèles à la pratique de la charité. Comme les personnes qui se livrent à cette vertu doivent avoir le cœur inondé de joie et de consolation! On comprend bien dès lors cette autre parole des divines Ecritures : « L'aumône couvre la multitude des péchés. » Effectivement c'est une conséquence rigoureuse des promesses de Jésus-Christ, lesquelles promesses ne peuvent pas manquer d'être tenues à la lettre, car la terre et le ciel sont moins solides. Or qui n'a pas des péchés à couvrir? Et si l'aumône matérielle, celle qui s'exerce sur les besoins du corps est si méritante, d'après l'assurance positive de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, combien plus grande encore est la valeur spirituelle et la partie de l'aumône qui a pour but de sauver éternellement des âmes rachetées par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Tel est le raisonnement des saints cités plus haut. Y a-t-il après cela un prêtre, un seul chrétien digne de ce nom, qui refuserait de participer, par exemple, à l'œuvre de la Propagation de la foi, s'il en connaissait le but et s'il réfléchissait aux principes incontestables qu'on vient de lire?

Cette digression, que le lecteur voudra bien pardonner, nous a jeté bien loin de notre sujet.

Saint Raymond Nonnat, n'ayant plus d'argent pour racheter les captifs, résolut de travailler de nouveau à la conversion des infidèles et à l'instruction des Chrétiens. La première œuvre de charité était très-périlleuse, car c'est un crime capital chez les musulmans, de chercher à les détourner de leur religion, et on s'expose à une mort certaine. Le gouverneur, informé que saint Raymond recommençait ses tentatives, en fut extrêmement irrité; il le fit fouetter au coin de toutes les rues de la ville, ensuite on lui perça les lèvres avec un fer rouge sur la place publique et on lui ferma la bouche avec un cadenas que l'on ouvrait seulement tous les trois jours pour le faire manger. Ensuite on le chargea de chaînes, et on le jeta dans un cachot. Il y resta huit mois et n'en sortit que lorsque les Pères de la Merci eurent apporté la rançon qu'envoyait saint Pierre Nolasque. Il demanda qu'il lui fût permis de vivre au milieu des esclaves, qui avaient un pressant besoin de secours; mais les ordres de son supérieur étaient précis et l'obligeaient de revenir en Espagne. Quand il y fut arrivé, le pape Grégoire IX le nomma cardinal. Cette dignité ne changea ni ses sentiments ni sa manière de vivre. Il préféra sa cellule à un palais qu'on lui offrait et se contenta du strict nécessaire. Le Pape le demanda à Rome dans l'espérance qu'il lui serait utile pour le gouvernement de l'Eglise. Notre saint obéit immédiatement et se mit en route, voyageant

comme un pauvre religieux. Arrivé à Cardone, à huit ou dix kilomètres de Barcelone, il fut attaqué d'une fièvre violente, et l'on vit bientôt des symptômes qui annoncèrent sa fin. Il expira le 31 août 1240 à 37 ans. On l'enterra près de la ferme où il avait gardé les troupeaux dans sa jeunesse. Saint Pierre Nolasque y fit bâtir un couvent de son ordre en 1255. Le pape Alexandre VII fit, en 1657, insérer au Martyrologe romain le nom de saint Raymond Nonnat.

RAYNIER (Fr.), Mineur, au XIII^e^ siècle, missionnaire en Grèce. — Il fut, en 1255, institué par le pape Alexandre IV évêque de Maïna, en Laconie. Maïna est la capitale de ces braves peuplades connues dans la suite sous le nom de Maïnotes, et que les Turcs ne purent jamais soumettre. On ne sait rien sur la vie et les actions de Fr. Raynier : les auteurs ecclésiastiques ne disent pas à quelle nation il appartenait et n'entrent dans aucun détail sur ses travaux. L'époque de sa mort n'est point connue. Il est dit seulement qu'il eut pour successeur un religieux augustin, nommé Jacques, qui assista au concile de Lyon en 1274.

RECOMBE (Saint), missionnaire égyptien dans sa patrie aux premiers siècles de l'Eglise. (*Voy.* Saint Paul, celui dont il était compagnon.) — Il forma avec trente-six autres généreux Chrétiens le projet de prêcher l'Evangile à ses compatriotes. Afin de donner plus d'étendue à leur zèle, ils se partagèrent en quatre troupes, qui se dirigèrent dans autant de directions. Récombe eut le nord avec huit compagnons ; Paul, le supérieur de toute l'expédition apostolique, eut l'orient avec neuf de ses confrères ; Théonas et Papias, chacun avec huit autres, obtinrent en partage, le premier le midi, et l'autre l'occident. Après avoir travaillé avec un zèle infatigable à faire connaître Jésus-Christ, ils furent tous pris et martyrisés. Saint Récombe eut la tête tranchée avec ses huit coopérateurs. Saint Papias et les siens furent crucifiés. Tous les autres, au nombre de dix-neuf, y compris Paul, leur chef, furent mis à mort par le feu. On honore tous ces saints missionnaires le 18 janvier, et dom Ruinart a publié leurs actes sincères.

RELIGIEUX. — On nomme ainsi celui qui a fait les vœux de religion, c'est-à-dire de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Il y en a de différents ordres ; les plus célèbres dans les missions et même en général sont les Bénédictins, les Mineurs, les Prêcheurs et les Jésuites. L'histoire de chacun de ces ordres, seulement au point de vue des travaux et des conquêtes apostoliques, est un monde entier malheureusement trop peu connu. Les Bénédictins ont, au moyen âge, converti et civilisé l'Europe barbare, surtout l'Angleterre et l'Allemagne. Ensuite ils ont fait place à d'autres, à des nouveaux venus d'une ferveur et d'une puissance inouïes : les Mineurs et les Prêcheurs, dont les lointains voyages et les étonnantes conversions au XIII^e^, au XIV^e^ et au XVI^e^ siècle ont de quoi frapper de stupeur l'admiration la plus robuste : du Groenland aux montagnes de l'Atlas, de la Hongrie jusqu'à la Chine et au Japon, à travers toute la Tartarie ; de la Livonie à Ceylan et à l'Archipel indien, ils couvraient, au moyen âge, toutes ces routes inconnues de leurs missionnaires. Aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, ils ont beaucoup contribué à la conversion de l'Amérique et des îles Philippines, et ont fait de grandes choses dans l'Inde et le Japon. Enfin sont venus les Jésuites, les plus connus de tous, quoiqu'ils soient loin de l'être comme ils le méritent. Ceux-ci ont embrassé tout le globe dans leur zèle, leurs travaux, leur dévouement, leurs martyres. On croit qu'ils ont, en moins de deux siècles et demi d'existence, produit 12,000 missionnaires, autant d'écrivains, et 700 martyrs. D'un pôle à l'autre de l'Amérique, ils ont enfanté des merveilles célèbres ; au Japon, ils avaient formé une chrétienté de 1,800,000 âmes, dont l'héroïsme a égalé, s'il n'a surpassé, ce que l'histoire rapporte de l'ancien monde aux temps de Dioclétien ; en Chine, ils avaient conquis par des prodiges de science et d'habileté la faveur d'un grand monarque, Kang-hi, le Louis XIV de cet empire. Ils crurent être sur le point de le convertir et avec lui trois ou quatre cents millions de Chinois, ce qui eût triplé les forces numériques de l'Eglise. Dans l'Inde, ils ont également captivé la bienveillance d'Akbar, le plus célèbre des empereurs mogols, et, au midi de cette péninsule, ils avaient formé l'admirable Eglise du Maduré. Outre saint François-Xavier, ils ont eu le P. Nobili ; mais il faut renoncer à citer des noms propres : il y en a trop d'illustres. Dans le Levant, les *Lettres édifiantes* ont fait connaître une partie de leurs travaux parmi ces vieux chrétiens dégénérés. En Afrique, ils ont gagné à l'Eglise les empereurs d'Ethiopie et du Monomotapa. L'Archipel indien a vu un grand nombre de leurs missionnaires à la suite de saint Xavier. En un mot, il serait plus facile de compter les plages qu'ils n'ont pas fécondées de leurs sueurs et de leur sang, les nations, les tribus qui ne leur doivent pas des apôtres ; ils ont eu un saint Claver pour les nègres, un P. Cachod pour les bagnes de Constantinople, des centaines de héros pour les bûchers du Japon, et pour la hache des Anglais, non moins féroces autrefois que les Tayco-Sama ; ils ont préservé de l'hérésie une grande partie de l'Europe centrale, septentrionale et orientale. Ce qui distingue particulièrement cet institut de tous ceux qui l'ont précédé, c'est sa puissante organisation, fondée sur une obéissance parfaite, absolue. Voilà ce qui l'adapte mieux que tout autre aux besoins des temps modernes, à la lutte contre les moyens d'action que l'enfer emploie actuellement sur la face du monde ; c'est là le secret, le vrai mobile des étonnantes haines que cette société a provoquées partout et toujours ; et comme l'homme ne fait rien d'entièrement absurde, les Jésuites ont malheureusement prêté le flanc : ils sont hommes, ils n'ont pas toujours été parfaits. Ils ont fait des fautes, particulièrement en Chine et en Ethiopie ; leur habileté, qui est

grande mais qu'on a exagérée, s'est plus d'une fois trouvée en défaut. Quoi qu'il en soit, ils ont fait de grandes, d'étonnantes et de glorieuses choses : mais mon opinion est qu'ils auraient travaillé plus solidement, qu'ils auraient perpétué leur œuvre et fait prendre racine à la religion dans bien des pays où leur suppression a entraîné la ruine des missions, s'ils avaient, comme la congrégation des Missions-Etrangères, travaillé sérieusement à former partout un clergé indigène, régulier et séculier. Ils ont cherché récemment à se justifier sur ce point; mais il me semble que les faits parlent trop haut et qu'il vaudrait mieux avouer qu'on s'est trompé. — *Voy.* CLERGÉ INDIGÈNE.

D'autres religieux, moins célèbres que ces quatre grands ordres, ont travaillé ou travaillent encore à la conversion des infidèles, des hérétiques et de tous les dévoyés : les Augustins, les Carmes, les Hiéronymites, les Oratoriens, les Barnabites, les Servites, les Trinitaires, les Mercédariens (la Merci), les Rédemptoristes, les Passionistes, les Lazaristes, les Oblats de Marseille et ceux de Turin, les Picpussiens, les Maristes, les Spiritains (le Saint-Esprit), les Pères de la Miséricorde, et tant d'autres congrégations que produit l'étonnante fécondité de l'Eglise catholique toujours jeune, toujours belle et digne de son céleste Epoux.

Les religieux occupent la principale place dans l'histoire et la géographie des missions; de leur nature ils sont meilleurs missionnaires que les séculiers, par la raison bien simple que l'union fait la force, que l'association est un levier d'une force incalculable et que les dévouements isolés ne peuvent produire que des fruits éphémères, des résultats sans ensemble. Ensuite il est facile de comprendre qu'un homme qui renonce à toutes les jouissances d'ici-bas, richesses, honneurs, famille, indépendance personnelle, et qui se sacrifie tout entier avec toutes ses facultés pour la gloire de Dieu, est susceptible d'un plus grand dévouement qu'un prêtre qui vit dans le monde, et eût-il les mêmes talents, le même degré de vertu, par le fait qu'il devient religieux, il acquiert une toute autre valeur. Des sujets médiocres, du moment qu'ils s'abdiquent par l'obéissance, peuvent être appliqués à une spécialité, astreints à un travail et à une vigilance opiniâtres : dès lors ils deviennent des hommes de mérite. Ajoutez à cela qu'ils profitent de l'expérience de leurs devanciers, et de tout leur ordre; qu'ils sont avertis de leurs fautes, soutenus et encouragés mutuellement, toutes ressources que n'ont pas, du moins au même degré, les séculiers, les ouvriers isolés.

On m'objectera peut-être une exception éclatante, la société des Missions-Etrangères, qui a un passé honorable et qui occupe aujourd'hui une des principales places dans les Missions: mais les florissantes chrétientés que cultive cette société ont toutes été fondées par d'autres missionnaires: elle les a seulement conservées et agrandies, surtout le Sutchuen : c'est là une tâche bien importante, bien fructueuse et dans laquelle personne n'excelle comme elle; mais ce n'est pas tout à fait l'apostolat dans le sens strict du mot, et je ne vois pas qu'ils aient fait aucune conquête proprement dite. A part la Corée, qui présente le phénomène inouï d'une chrétienté se formant elle-même sans apôtres, sans prêtres, on voit que le séminaire des Missions-Etrangères a fait, à différentes époques, des tentatives à Madagascar, à l'Ile Nias, aux Iles Nicobar, dans le Laos, etc., sans jamais y établir de chrétientés. Le Saint-Siége l'a chargé du Japon, du Thibet exploré par M. Huc, mais jusqu'ici il ne s'est manifesté encore aucun résultat pour l'établissement de la foi dans ces pays. Quant aux missions qu'ils avaient en Amérique et en Perse, ils ne les ont pas conservées. Mais ce qu'il y a de mieux à répondre à l'objection que je me suis faite plus haut, c'est que les missionnaires du séminaire des Missions-Etrangères, bien qu'ils ne fassent pas de vœux de religion, ne sont point des séculiers proprement dits : ils jouissent d'une partie des avantages qui font la force des ordres religieux : ils ne sont point isolés, mais associés, par conséquent ils se perpétuent. Lorsque les anciens sont hors de combat, des ouvriers plus jeunes, formés dans le même esprit, viennent les remplacer, continuer et accroître leur œuvre. Les résultats prouvent de la manière la plus heureuse que cette simple agrégation d'hommes apostoliques peut faire un bien durable et très-grand. Du reste, le principal mérite de la société des Missions-Etrangères, c'est sa belle œuvre du clergé indigène. Quoique les religieux n'en aient jamais fait autant, que je sache, il ne sont nullement impropres, de leur nature, à l'éducation, à la formation des jeunes prêtres, de quelque nation que ce soit. Je crois au contraire que leur organisation, l'esprit d'obéissance, de dévouement dont ils sont animés, la force de cohésion dont j'ai parlé les rend éminemment propres à cette œuvre comme à toutes les autres œuvres d'édification, et pour dire toute ma pensée, les rend plus aptes que personne à l'éducation d'un clergé pieux, instruit, et imprégné de l'esprit de soumission au Saint-Siège et à l'Eglise. Maintenant que Rome recommande fortement cet objet à tous les chefs de Mission par tout l'univers sans distinction d'ordres religieux ou d'évêques séculiers, l'avenir, je l'espère, se chargera de le prouver, et l'expérience donnera raison à l'opinion que j'émets.

REMBERT (SAINT), moine flamand, missionnaire dans le Nord, en Allemagne et en Scandinavie, au IX^e^ siècle. — Il naquit près de Bruges (Flandre occidentale) et se fit moine à Turholt qui n'était pas éloigné de sa patrie. Saint Auschaire l'associa à ses travaux apostoliques (*Voy.* AUSCHAIRE), et il avait une telle opinion de son mérite, de son zèle et de sa sainteté que dans sa dernière maladie il le désigna en ces termes pour son successeur : « Rembert est plus digne d'être archevêque que je ne suis digne d'être son

diacre. » Lorsqu'on songe à la grandeur du personnage qui portait ce jugement, on doit concevoir une idée fort avantageuse de la valeur de saint Rembert : malheureusement, on ne connaît pas bien le détail de ses actions, et les travaux par lesquels il seconda la mission de l'illustre apôtre du Nord. Celui-ci étant mort en 865, saint Rembert fut choisi d'une voix unanime pour gouverner les diocèses de Brême et de Hambourg, qui avaient été réunis sous l'administration de saint Auschaire. Outre ces deux Eglises importantes, notre saint avait encore l'inspection générale sur celles de Suède, de Danemark et de l'Allemagne du nord, afin qu'il mît la dernière perfection à l'ouvrage que son prédécesseur avait si heureusement commencé. Son zèle, toujours infatigable lorsqu'il s'agissait d'accroître le règne de Jésus-Christ, lui inspira le dessein d'aller prêcher l'Evangile aux Slaves et aux Vandales qui habitaient la province actuelle de Brandebourg et vivaient dans une barbarie voisine de l'état sauvage. On ne sait pas si la généreuse tentative de saint Rembert eut quelque succès. Sa charité pour les malheureux était si grande qu'il vendit les vases sacrés afin d'avoir de quoi racheter les captifs qui gémissaient sous l'esclavage des Normands (hommes du nord, brigands et pirates de différentes contrées septentrionales). Malgré la multiplicité de ses occupations, le saint archevêque savait trouver des moments pour vaquer à l'exercice de la prière. Il mourut le 11 juin 888, après 23 ans d'épiscopat dans des pays à demi barbares et encore remplis de païens et de chrétiens peu solides dans la foi. Le Martyrologe romain place la fête de saint Rembert le 4 février, jour où il fut élu archevêque. Ce saint missionnaire a laissé une *Vie* de son maître saint Auschaire : elle est écrite avec beaucoup de fidélité, d'élégance et d'onction.

REMI (Fr.), Mineur, missionnaire en Amérique au commencement du XVI^e^ siècle. — Après avoir travaillé pendant plusieurs années (vers 1510 et 1515) et avec succès parmi les idolâtres de cette partie du monde, sans doute dans les Antilles ou sur les côtes de Cumana et de Darien (Colombie), il revint en Europe dans le but d'y recruter un renfort d'ouvriers apostoliques. Il en réunit plusieurs en Picardie et les conduisit en Espagne. Parmi ces religieux on remarquait un frère du roi d'Ecosse, qui, sous l'humble habit de St-François, se distinguait plus par son zèle que par l'éclat de sa naissance. Quelles durent être la vertu et l'humilité de cet homme qui quitta les degrés d'un trône pour embrasser l'état si pauvre des enfants de Saint-François, l'état plus dur encore de missionnaire chez des sauvages et qui n'a pas même laissé son nom à l'histoire!

Fr. Remi partit pour l'Amérique avec quatorze religieux de son ordre, auxquels le cardinal Ximenès, qui gouvernait alors l'Espagne, joignit quelques dominicains; et ce grand ministre, qui était aussi Franciscain, pourvut avec libéralité à leur embarquement. On manque absolument de détails sur la suite de leur apostolat. On sait seulement que vers cette époque des Frères Mineurs espagnols, les PP. Salzédo, Botello et un autre dont on ne sait pas le nom furent massacrés, coupés en morceaux et dévorés par les Caraïbes.

Ce fait d'un Stuart devenu simple religieux Cordelier et missionnaire chez les sauvages de l'Amérique est aussi curieux que peu connu. Ce qui sort aussi de la ligne des faits ordinaires, c'est cette troupe de missionnaires français envoyés dans l'Amérique espagnole à une époque où l'exclusivisme national, entretenu encore par la rivalité et l'hostilité des deux pays, ne permettait guère de tolérer dans les possessions d'un peuple des missionnaires d'un autre peuple dont ils auraient pu passer pour les agents. Assurément on ne s'attend à rien moins qu'à trouver des missionnaires français en Amérique vers les années 1515 et 1520.

RENOUARD (Le P. BERNARDIN), Capucin normand, partit en 1634 avec le P. Alexis de Saint-Lô pour la côte de l'Afrique occidentale, où ils firent une mission qui ne dura que huit mois. — *Voy.* ALEXIS DE SAINT-LÔ.

REYMOND (CLAUDE FRANÇOIS DE), missionnaire français en Orient, membre de la congrégation des Missions-Etrangères. — Il partit en 1753, fut nommé évêque *in partibus* et sans doute vicaire apostolique du Sutchuen, en Chine, à la place de M. Jean-Baptiste Maigrot mort l'année précédente ; mais il fut enlevé lui-même par une mort prématurée le 19 mars 1756, avant d'avoir été sacré. C'est à Macao, à l'entrée de la Chine, qu'il expira dès le début de sa carrière apostolique. Son successeur, M. Kerhervé, évêque de Gortyne, mourut également sans avoir reçu l'ordination épiscopale. M. de Reymond était de Saint-Claude en Franche-Comté (Jura).

RHETIE, nom ancien d'un pays situé au midi du Danube et traversé par les Alpes. — Il correspond à ce qu'on nomme aujourd'hui le canton des Grisons (Suisse), partie de la Valteline (Autriche), Tyrol (idem) et partie méridionale de la Bavière : ses villes principales étaient Curia (Coire) *Tridentum* (Trente) *Brigantia*, (Bregenz) et *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg).

Le pays des Grisons, qui est du diocèse de Coire, ayant embrassé au XVI^e^ siècle la prétendue réforme du christianisme par Calvin, le Saint-Siége y envoya des missionnaires capucins : au commencement du siècle suivant (1622) l'un d'eux, le P. Jean Rey, allemand, nommé en religion le Fr. Fidèle de Sigmaringen, y reçut le martyre en de la main des hérétiques. Il a été canonisé en 1746 par Bénoît XIV. Depuis lors l'ordre des Capucins n'a pas cessé d'y entretenir une mission qui est gouvernée par un préfet apostolique. Ce sont principalement des religieux italiens qu'on y envoie. La majorité du canton des Grisons est toujours calviniste ; mais il y a une forte proportion de Catholiques (30,000 sur 80,000). C'est ce pays qui est souvent désigné sous le nom de Mission de Rhétie, ou

Rhétie supérieure, en italien *Rezia superiore*. Le dernier préfet apostolique s'appelait le P. Séraphin de Civita-Nova.

RHO (Le P. Jacques, en chinois *Lo-Ya-Kou*), Jésuite italien, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle et fort célèbre. — Il naquit en 1593 à Milan d'une famille noble. Son père était un savant jurisconsulte qui s'était fait un nom dans la jurisprudence. Quant à lui, il entra à l'âge de vingt ans chez les Jésuites ; après avoir fait de médiocres progrès dans ses premières études, il obtint des succès étonnants en mathématiques. Destiné aux missions de la Chine, il vint à Rome et y reçut la prêtrise des mains du P. Bellarmin, illustre religieux de la compagnie et cardinal-archevêque de Capoue. Bientôt après il partit pour l'Orient (1618 ou 1620) avec le P. Trigaut, qui était revenu de Chine en Europe chercher du renfort et emmenait avec lui quarante-quatre missionnaires Jésuites, entre autres le célèbre P. Schall.

Après avoir achevé sa théologie à Goa, le P. Rho se rendit à Macao, mais il ne lui fut pas possible d'aller plus loin à cause de la persécution qui sévissait dans l'intérieur de l'empire Chinois contre les chrétiens. Forcé de rester quelque temps à Macao, il trouva moyen de se rendre utile aux habitants. Les Hollandais assiégeaient cette ville et ils l'auraient emportée (1622), si le P. Rho n'eût appris aux Portugais à se servir de leur artillerie. Macao fut délivré et il le mit ensuite à l'abri de toute tentative par de nouvelles fortifications.

Lorsquil eut pénétré dans le Céleste Empire, il mit tous ses soins à étudier la langue, et en peu temps il parvint à la parler et à l'écrire aussi facilement qu'un lettré aurait pu le faire. Il pénétra en 1627 dans la province de Chan-Si pour y prêcher l'Evangile aux habitants, dont le caractère rude et altier contraste avec la mollesse et le peu d'énergie des autres Chinois. Sept ans après (1634) un ordre de l'empereur le manda à la cour pour travailler à la réforme et à la rédaction du Calendrier chinois. Ce n'était point une tâche facile; il l'entreprit avec le P. Schall et au bout de quelques années l'ouvrage fut terminé à la satisfaction de l'empereur. Ce prince offrit en récompense aux deux Jésuites des titres et des emplois considérables, mais ils ne voulurent accepter qu'une pension et une somme d'argent pour bâtir une église.

Après avoir par ses discours et ses ouvrages opéré un grand nombre de conversions, le P. Rho fut enlevé par une mort prématurée, le 16 ou le 27 avril 1638. Il n'avait encore que 45 ans. On lui fit des funérailles honorables, auxquelles assistèrent beaucoup de mandarins et d'officiers de la cour. Son nom chinois était Lo-Ya-Kou, c'est-à-dire Rho (les chinois n'ont pas d'*r* : ils le remplacent par un *l*) *La-Kou*, abréviation de *Jacobus*, Jacques, prénom du missionnaire. Il était surnommé Wei-Chao.

Le P. Rho a laissé : 1° un travail immense pour la correction du Calendrier chinois, avec la collaboration du P. Schall. Le P. Alegambe l'estime à cent cinquante volumes. 2° Deux Lettres en italien ou en latin, sur sa traversée et sur les affaires en Orient. (*De sua navigatione et rebus Indicis*), Milan, 1620. — Cette date paraît erronée, en la rapprochant de l'époque où partit le missionnaire et en réfléchissant à la lenteur des voyages à cette époque. 3° *Tables des mouvements solaire et lunaire*, et de celui *des planètes*, en latin. 4° *Sur la mesure du ciel et de la terre*, en chinois; 5° Divers Traités relatifs à la religion, aussi en chinois, savoir : *Du jeûne, De l'amône, Des bons conseils, Des œuvres de miséricorde.*

On est confondu en voyant le nombre et la grandeur de ces travaux littéraires et scientifiques, de la part d'un homme dont la carrière fut si courte et qui consacra la plus grande partie de son existence aux fonctions actives de l'apostolat, aux voyages, etc. Quels hommes prodigieux a produits cette illustre société de Jésus!

RHODES (Le P. Alexandre de), Jésuite français, missionnaire au XVII^e^ siècle en Orient, principalement dans le Tong-King, dont il fut l'apôtre, et en Cochinchine, en Chine, à Malacca, dans l'Indoustan, dans le Levant, etc. — Il naquit à Avignon le 15 mars 1591. Etant parti pour Rome à l'âge de 18 ans, il y embrassa la règle de Saint-Ignace en 1612, dans le dessein de se consacrer entièrement aux missions chez les infidèles. Il brûlait du désir d'aller particulièrement dans celle du Japon, alors ravagée par l'horrible persécution qui l'anéantit entièrement. Les supérieurs ayant reconnu sa vocation et cédé à ses instances, il quitta Rome au mois d'octobre 1618, pour se rendre à Macao (Chine) et s'embarqua à Lisbonne le 4 avril 1619. Le voyage dura six mois, pendant lesquels le P. de Rhodes et les missionnaires qui l'accompagnaient eurent la consolation de vivre avec de bons Chrétiens ; ils jouissaient de toute la liberté possible pour l'exercice public de leur culte, et le jour de la Fête-Dieu, ils portèrent le Saint-Sacrement en procession sur le navire. Dans le cours de la traversée ils firent cinq fois la communion générale de toutes les personnes embarquées avec eux.

Le P. de Rhodes arriva à Goa le 9 octobre 1619, jour de la fête de Saint-Denis, apôtre de la France, qu'il prit depuis comme son protecteur particulier dans tous ses voyages. En attendant que la persécution s'adoucît au Japon, il s'appliqua à apprendre le Canarin, langue parlée à Goa et aux environs, de sorte qu'il put ainsi se rendre utile pendant les trentre mois qu'il demeura dans ce pays. Le 16 avril 1622 il quitta Goa pour continuer sa route vers l'Orient. S'étant arrêté quelque temps à Malacca, il paraît qu'il y travailla au salut des âmes, comme saint François Xavier avait fait au même lieu soixante-dix ans auparavant, car il rapporte qu'il y connut deux célèbres missionnaires de sa compagnie, le P. Gaspard Ferreira, Portugais,

avec lequel il baptisa plus de deux mille idolâtres et qui mourut au Bengale et le P. Margico, Italien, qui, étant allé dans la suite prêcher la foi à Siam, y obtint de grands succès et mourut martyr.

De Malacca le P. de Rhodes se dirigea vers Macao, où il aborda le 29 mai 1623. Il y employa un an à apprendre la langue japonaise. Ses supérieurs voyant que la persécution ne se ralentissait pas et que l'entrée du Japon était fermée, crurent que Dieu permettait ce malheur pour ouvrir les portes de la Cochinchine à l'Evangile. Ils envoyèrent donc en 1624 dans ce royaume le P. Gabriel de Mattos, en qualité de visiteur de la mission de Cochinchine et lui adjoignirent cinq Jésuites européens, au nombre desquels était le P. de Rhodes, et un Japonais qui entendait fort bien les lettres chinoises. Du reste les Jésuites évangélisaient la Cochinchine depuis près de dix ans. L'un d'eux, le P. François Buzoni, Italien, qui y pénétra en 1615, peut en être considéré comme l'apôtre.

Le P. de Mattos avec ses six compagnons partit de Macao au mois de décembre 1624, et en dix-neuf jours ils arrivèrent tous en Cochinchine pleins du désir d'y bien travailler. Ils y rencontrèrent le P. de Pina (*voy.* ce nom), qui s'était rendu savant dans la langue du pays entièrement différente du chinois. « Pour moi, je vous avoue, dit le P. de Rhodes, dans sa Relation, que quand je fus arrivé à la Cochinchine et que j'entendais parler les naturels du pays, particulièrement les femmes, il me semblait entendre gazouiller des oiseaux et je perdais l'espérance de pouvoir jamais apprendre un pareil langage. » Il l'apprit cependant et avec rapidité, car au bout de six mois il était en état de prêcher.

En 1625 la persécution vint entraver le zèle des missionnaires qui évangélisaient la Cochinchine au nombre de dix, et l'année suivante le P. de Rhodes quitta ce pays après y avoir séjourné environ dix-huit mois, éprouvant une extrême satisfaction d'y voir croître le nombre des enfants de Dieu. Voici à quelle occasion ses supérieurs le retirèrent de cette vigne pour l'envoyer dans une autre :

Le P. Baldinoti, Jésuite italien, ayant été envoyé en 1626 de Macao au Tong-King, vit le roi, lui fit des présents et fut bien reçu à la cour. Il remarqua la grandeur, la beauté du pays, l'esprit, le caractère et les excellentes dispositions de la nation. Malheureusement il ignorait la langue et ne put que baptiser quatre petits enfants moribonds. Se voyant donc inutile devant un si grand ouvrage, faute de savoir parler, il écrivit aux Jésuites qui étaient en Cochinchine, les priant et les conjurant d'avoir pitié de tout un grand peuple qui se perdait faute de quelqu'un qui le mît dans le bon chemin. Il écrivit en même temps à Macao et s'y rendit en personne, afin de solliciter qu'on envoyât au plus tôt dans le Tong-King un missionnaire qui sût la langue du pays. Les supérieurs jetèrent les yeux sur le P. de Rhodes qui remplissait bien cette dernière condition et qui était moins nécessaire en Cochinchine.

De ce dernier royaume il revint sans doute à Macao, où ses supérieurs lui adjoignirent pour compagnon le P. Marquez, Portugais. S'étant embarqués ensemble, ils arrivèrent heureusement à un port du Tong-King nommé Chouaban, dans la province de Sinoa, le 19 mars 1627. Le roi fit aussitôt bâtir au P. de Rhodes une maison et une belle église dans sa capitale nommée Kécho. C'est, dit le missionnaire, une fort grande et fort belle ville, dont les murailles ont au moins six lieues de tour; les rues en sont larges, et un peuple infini y circule sans cesse. Le bruit se répandit par tout le royaume que des prédicateurs d'une religion nouvelle venaient d'arriver dans le pays et que le roi les favorisait. Il se fit un si grand concours pour les entendre que le P. de Rhodes était obligé de prêcher au moins quatre fois par jour et le plus souvent six fois. Les dispositions de ces nombreux auditeurs étaient excellentes, et la semence de la parole divine produisit au centuple : une sœur du roi et dix-sept de ses proches parents furent baptisés; plusieurs capitaines de réputation et beaucoup plus de soldats embrassèrent également la foi. Il y eut la première année mille deux cents personnes de baptisées; la seconde, il y en eut deux mille, et la troisième trois mille cinq cents. Ce qui étonna le plus le P. de Rhodes, ce fut la facilité avec laquelle il convertissait les prêtres des idoles, ordinairement plus obstinés dans l'erreur que le simple peuple. Il en baptisa deux cents qui le secondèrent avec un succès admirable dans ses travaux apostoliques : un seul d'entre eux, dit-il, m'amena cinq cents personnes qu'il avait détrompées, et à qui il avait enseigné les vérités de la foi. Depuis lors ces bonzes convertis furent les plus fervents catéchistes de la mission.

Le P. de Rhodes, voyant qu'il était le seul prêtre en état de prêcher, car son compagnon ne savait pas la langue, s'avisa de prendre, en sa compagnie, pour l'aider à la conversion des âmes, quelques Chrétiens pleins de zèle et de piété, et qui ne fussent pas engagés dans les liens du mariage. Parmi le grand nombre qui se présenta, il choisit les plus capables et en fit un séminaire qui réussit très-bien, au point que l'apôtre ne craint pas de dire que c'est là ce qui l'a maintenu, lui et ses successeurs. Ce séminaire s'augmentant de jour en jour, il s'y trouva bientôt plus de cent élèves-catéchistes que les Chrétiens entretenaient à leurs frais; quant aux missionnaires, ils avaient pris le parti de ne rien demander à leurs néophytes, pas même ce qui était nécessaire pour subsister. Ils refusaient rigoureusement tout présent, protestant qu'ils ne cherchaient rien autre chose que leurs âmes. Les Chrétiens étaient ravis de ce désintéressement, et ils s'en servaient comme d'un argument plein de force contre les païens. Pourquoi, leur disaient-ils, ces Pères voudraient-ils nous tromper? Ils viennent de loin, prennent

beaucoup de peine, et ne reçoivent rien de nous : ce sont des hommes vertueux et d'un grand talent ; ils ont du bien dans leur pays, que gagneraient-ils à nous abuser? Il faut bien croire que c'est Dieu qui les pousse et que ce qu'ils disent est vrai. A un raisonnement si solide les païens demeuraient convaincus, et l'on ne saurait dire combien se sont convertis par cette seule considération.

Le P. de Rhodes, après avoir goûté quelque temps de calme et fondé la mission du Tong-King sur de larges assises, fut tout à coup en butte à la persécution. C'étaient précisément les succès qu'il obtenait et les belles espérances qu'il devait en augurer qui soulevèrent l'orage contre lui. Les femmes du roi et les eunuques préposés à leur garde, craignant que le souverain n'embrassât une religion qui condamne la polygamie, lui firent rendre un édit par lequel il interdit à ses sujets de suivre la nouvelle doctrine apportée d'Europe, parce qu'elle dérogeait aux coutumes du royaume et mettait l'Etat en péril. Les ennemis de la foi chrétienne, persuadés à bon droit que le meilleur moyen d'en arrêter la propagation était d'éloigner l'apôtre, firent entendre au roi que le P. de Rhodes était un sorcier dont le souffle renversait la tête à ceux à qui il parlait, sans que personne pût s'en défendre. Dès lors le roi cessa de donner au missionnaire les mêmes témoignages d'amitié ; il craignait de le voir et de lui parler ; quand le Père voulut aller à lui pour se justifier, il trouva toutes les avenues fermées : si quelquefois ses amis eurent assez de crédit pour le faire entrer au palais, le roi se tenait toujours loin du missionnaire à qui il donnait une audience précipitée et fort courte dans la crainte d'être ensorcelé par son souffle.

Les deux Jésuites furent bannis du Tong-King au mois de mai 1630 et revinrent à Macao, où le P. de Rhodes séjourna dix années (1630-1640), professant la théologie et parcourant de temps en temps la province de Canton (Chine méridionale). Son apostolat au Tong-King n'avait donc duré que trois ans (1627 à 1630), pendant lesquels il amena à la foi et baptisa environ 7,000 personnes. On n'eut garde d'abandonner cette Eglise naissante qu'il venait de former. les PP. de Amaral, de Fonte et Chardin, Jésuites, y furent envoyés peu de temps après. Le 18 février 1631 ils s'embarquèrent à Macao, et lorsqu'ils arrivèrent au Tong-King, les fidèles les reçurent avec des transports de joie. Pendant les dix mois qu'ils venaient d'être abandonnés à eux-mêmes, ils s'étaient accrus de 2340 néophytes instruits et baptisés par les catéchistes. Huit ans après, en 1639, on comptait déjà 82,500 chrétiens, et ce nombre ne cessait d'augmenter avec une rapidité surprenante. Dans les seules années 1645 et 1646, on baptisa 24,000 Tong-Kinois. Aujourd'hui encore, la mission du Tong-King est la plus belle qu'il y ait au monde, on y compte près de 400,000 catholiques, et s'il n'arrive pas en Europe de révolution qui paralyse l'apostolat, il est permis de croire que le chiffre des convertis sera doublé à la fin du XIX^e^ siècle. La prospérité inouïe de cette florissante Eglise vient en grande partie de ce qu'on y a formé depuis près de deux siècles un nombreux clergé indigène. Outre quatre évêques européens, avec autant de coadjuteurs et une trentaine de missionnaires, il y a maintenant environ soixante prêtres du pays ; des mesures sont prises, principalement par un illustre prélat, M. Retord, évêque d'Acanthe, pour que ce nombre soit beaucoup augmenté dans l'avenir ; aussi, dans son seul vicariat apostolique, les Chrétiens s'accroissent de près de 5,000 par an. Mais revenons au P. de Rhodes, à qui l'on doit rapporter, après Dieu, l'heureux développement de l'Eglise annamite.

En 1640, ses supérieurs le renvoyèrent en Cochinchine, où la persécution mit des entraves à son zèle et l'obligea de se retirer aux îles Philippines ; il ne tarda pas à revenir dans sa chère mission, dont il fut encore obligé de s'éloigner une seconde fois : mais il avait eu la précaution d'organiser ses catéchistes comme naguère ceux du Tong-King. Il les distribua en deux troupes, qui évangélisaient le royaume simultanément au nord et au midi, pendant qu'il attendait lui-même à Macao un moment favorable pour se réunir à eux. Ayant trouvé cette occasion, il passa pour la quatrième fois en Cochinchine. C'était le cinquième et dernier voyage qu'il fit dans l'empire annamite ; ses travaux apostoliques furent alors suivis de conversions éclatantes. Jusque-là, l'Eglise cochinchinoise, quoique assez vivement persécutée à diverses reprises, n'avait point eu de martyrs. Au mois de juillet 1644, un jeune catéchiste nommé André, âgé de dix-neuf ans, et disciple du P. de Rhodes, cueillit le premier la palme des héros chrétiens ; les soldats exécuteurs le percèrent de leurs lances à différentes reprises, mais n'ayant pu lui arracher la vie de cette manière, ils lui tranchèrent la tête avec leurs sabres, en frappant à coups redoublés Le P. de Rhodes assista ce généreux disciple jusqu'à son dernier soupir, et il donne la relation touchante de ses souffrances et de son triomphe. Lui-même fut arrêté à son tour et condamné à mort, mais on se contenta de l'exiler, et le 3 juillet 1645 il quitta la Cochinchine, « de corps, dit-il, et certes non pas de cœur, aussi peu que le Tong-King. La vérité est qu'il se trouve entier dans tous les deux, et je ne crois pas qu'il puisse en jamais sortir. »

Ses supérieurs voyant qu'il était ainsi banni de la Cochinchine, jugèrent sagement que ce serait une témérité de l'y renvoyer peu de temps après, puisque cela ne servirait qu'à aigrir le roi et à l'irriter contre les Chrétiens. Dans cette pensée et en attendant que sa colère fût calmée, ils prirent la résolution de l'envoyer en Europe, pour aller chercher des secours spirituels et temporels, c'est-à-dire des auxiliaires et des aumônes. Ils crurent qu'il était assez instruit des

besoins de ces pays qu'il évangélisait depuis vingt ans, et qu'il représenterait au Pape les extrêmes besoins qu'avaient ces chrétientés d'avoir des évêques. Ces derniers mots, copiés textuellement dans la Relation du P. de Rhodes, imprimée avant l'origine de la Congrégation des Missions-Etrangères, font voir que l'idée de former un clergé indigène et de faire gouverner les missions par des évêques n'appartenait pas en propre au P. de Rhodes, c'est-à-dire à un individu dans la Compagnie de Jésus, mais à cette Compagnie elle-même dans la personne des supérieurs. L'étroite dépendance où elle était des Portugais pour ses missions en Afrique, en Amérique, en Océanie, et surtout en Asie, l'obligeait à la plus grande circonspection, et même à user de détours dans cette œuvre essentielle des évêques missionnaires, puisque le Portugal tenait à ce que toutes les églises, toutes les missions, tous les évêchés établis ou à établir dans l'extrême Orient fussent soumis non-seulement à son influence nationale, mais même à son autorité politique (1). Cette réflexion, faite dans des ouvrages récents, par le P. Bertrand, et le P. Cahour, Jésuites, est aussi solide qu'importante : elle montre la prévention fâcheuse de ceux qui croient que les Jésuites, comme tels, et par la nature de leur institution, sont opposés à l'œuvre de la formation d'un clergé indigène.

Le P. de Rhodes, ayant donc été député en Europe en qualité de procureur de la province du Japon à Rome (2), était l'organe et le mandataire de ses supérieurs pour proposer au Pape la création de nouveaux évêchés dans l'Asie orientale, en dehors du patronage des Portugais, et la nomination à ces siéges de sujets pris hors de la compagnie de Jésus, attendu que, placée en quelque sorte, pour ses missions, entre les mains du roi de Portugal, la société provoquerait leur ruine et encourrait la haine du roi, si elle consentait à accepter pour ses membres des évêchés indépendants de la couronne du Portugal. L'Église de Cochinchine ne fut point délaissée pendant ce voyage du P. de Rhodes : les PP. Sacano et de Roca, Italiens, y furent envoyés dès l'an 1645, et le 21 décembre de la même année le P. de Rhodes s'embarqua à Macao. Il relâcha à Malacca tombé au pouvoir des Hollandais depuis six ans. Le cœur du missionnaire fut navré de l'extrême changement qu'il remarqua dans cette ville, où il avait passé vingt-trois ans auparavant. Non-seulement la religion catholique n'y dominait plus, mais elle était proscrite avec rigueur. L'église des Jésuites, consacrée à la sainte Vierge, où saint Xavier avait prêché si souvent et fait tant de miracles cent ans auparavant, était devenue un prêche d'hérétiques, où l'on vomissait mille blasphèmes contre la Vierge et les saints. Un grand nombre d'autres églises richement bâties, qui existaient sous la domination des Portugais, étaient abattues ou profanées. Le fanatisme protestant tolérait bien dans la ville un temple païen et des sacrifices idolâtriques, mais il ne souffrait pas que les catholiques eussent la plus petite chapelle.

De Malacca, le P. de Rhodes passa à Java (Océanie), où les Hollandais le mirent en prison pour avoir dit la Messe chez un particulier : il n'en sortit que pour s'embarquer. Arrivé à Surate, sur la côte occidentale de l'Indoustan, et au nord de Bombay, il y trouva un compatriote, un religieux français, qui y desservait une église : c'était le P. François Zénon, Capucin de la province d'Anjou. S'étant embarqué de nouveau à Surate, l'infatigable Jésuite gagna les côtes de Perse, d'où il voyagea par terre jusqu'à Smyrne, en passant par Chiraz, Ispahan, l'Arménie et l'Asie-Mineure. Il observait curieusement l'état des missions dans tous ces pays. A Chiraz, il y avait des Carmes déchaussés; à Dyulfa, près d'Ispahan, les Augustins, les Carmes et les Capucins avaient de beaux couvents. L'Arménie était évangélisée par les Dominicains. Les renseignements qu'il recueillit sur les travaux et les succès de ces religieux, et les vues qu'il jeta lui-même sur le pays, pour y propager la foi, ne furent point inutiles. Il exposa le tout à Rome, et on verra plus bas que le Saint-Siége l'envoya plus tard en Perse fonder une nouvelle mission, dont il avait conçu le plan en traversant ce royaume.

Ayant pris la mer à Smyrne, il arriva enfin à Rome le 27 juin 1649. Le P. Caraffa, général de la compagnie, venait de mourir le 8 du même mois : le P. Piccolomini fut élu le 21 décembre pour lui succéder : il gouverna la compagnie pendant dix-huit mois et mourut le 17 juin 1651. On le remplaça par le P. Gottifredi, élu le 21 janvier 1652, et mort dès le 12 mars de la même année; puis par le P. Nickel, élu cinq jours après. Le P. de Rhodes combina ses plans avec le P. Piccolomini; et, afin de ne pas compromettre la compagnie aux yeux du Portugal, il présenta, en son propre nom, un mémoire, dans lequel il exposa la nécessité d'un clergé indigène très-nombreux, et proposa l'érection de plusieurs évêchés indépendants du patronage. Aussitôt après son arrivée à Rome, il avait commencé à faire connaître par toute la ville le dessein qui l'amenait des extrémités de la terre, et il en parla souvent au Pape Innocent X qu'il trouva bien disposé. Ce Pontife voulut même le sacrer premier évêque du Tong-King, mais l'humble religieux refusa constamment, et il ne fut pas possible de vaincre sa résistance à cet égard. Cependant il ne tarda pas à rencontrer des

(1) C'est par suite de ce système dont les Portugais n'ont jamais voulu se départir, que les évêchés de Pékin et de Nankin (Chine), sont vacants aujourd'hui; le gouvernement de Lisbonne ayant la prétention de présenter des sujets pour ces siéges, à peu près comme la reine d'Angleterre nomme l'évêque anglican de Paris.

(2) Cette province comprenait, outre le Japon, le Tong-King et la Cochinchine.

obstacles dans la réalisation de l'œuvre à laquelle il se dévouait : les choses demeurèrent en un état de stagnation capable de décourager un zèle moins ardent et une patience moins éprouvée. Malgré toutes les oppositions qu'on lui suscitait, il n'en persévéra pas moins dans sa généreuse entreprise, et on ne saurait dire combien il lui fallut de courage pour arriver au but si désiré qu'il poursuivait. Tous les jours il était à la porte des cardinaux pour leur représenter ces nouvelles chrétientés qui leur tendaient les mains (1). Il demeura ainsi trois ans dans la capitale du monde chrétien, partie pour assister aux trois congrégations générales de sa société où furent élus généraux les PP. Piccolomini, Gottifredi et Nickel, partie pour les affaires du Tong-King et de la Cochinchine, demandant toujours des évêques et des missionnaires afin d'empêcher tant de personnes de se damner.

Son insistance fut couronnée de quelque succès. Le 7 août 1651, les cardinaux, formant la congrégation de la Propagande, rendirent un décret par lequel ils proposaient au Pape de créer un patriarche, deux ou trois archevêques et douze évêques pour les églises de l'Asie orientale. Tous ces prélats, missionnaires, devaient être choisis parmi les prêtres séculiers ou réguliers, selon que le Pontife romain le jugerait plus utile au bien des âmes, et ils devaient avoir pour instructions spéciales la formation de prêtres chinois et annamites, en aussi grand nombre que possible. Mais ce beau plan ne fut jamais exécuté d'une manière complète, et on doit le regretter amèrement.

Tout le monde jugeait le P. de Rhodes le plus capable d'être le premier évêque de l'Eglise du Tong-King, dont il était déjà l'apôtre et le père; le souverain Pontife le pressa plusieurs fois d'accepter cette dignité : mais le Jésuite, content de son état, tremblant à la vue de cette élévation, tira du fond de son humilité des raisons qui ne permirent pas au Pape de le consacrer. D'ailleurs, en acceptant hors du patronage l'épiscopat, il aurait inévitablement indisposé le roi de Portugal contre la Compagnie, et causé un grand tort aux missions orientales. Il fut donc seulement chargé de trouver des sujets capables. Ses recherches, parmi le nombreux clergé de Rome, ayant été infructueuses, il tourna les yeux vers sa propre patrie, la France, le pays très-chrétien, le plus pieux royaume du monde, selon l'expression du même missionnaire. A cet effet, il sortit de Rome le 11 septembre 1652, après avoir baisé les pieds du Pape.

Arrivé en France, il y eut à peine fait connaître le but auquel il tendait, que de toutes les provinces il reçut des lettres de Jésuites zélés, qui demandaient en grand nombre à être envoyés dans les Indes. De tous ceux qui se présentaient, vingt furent choisis par les supérieurs, et on les fit passer au secours des chrétientés d'Orient. Mais, ajoute le P. de Rhodes, « ce n'était pas encore là le couronnement de tous nos desseins, il fallait trouver des sujets d'un mérite distingué, que le Pape voulût élever à l'épiscopat, » et ces sujets devaient être pris hors de la compagnie, non pas, comme le prétend M. Luquet, parce que l'expérience avait démontré au P. de Rhodes que les Jésuites n'avaient pas tout ce qu'il fallait pour s'appliquer, avant toutes choses, à la formation d'un clergé indigène, mais à cause de la position d'étroite dépendance où se trouvait la compagnie de Jésus, par rapport au gouvernement portugais, comme il a déjà été dit.

A cette époque vivait, à Paris, un Jésuite d'un mérite distingué, tant pour la portée de son esprit que pour ses vertus. Il avait, malgré les instances du cardinal Mazarin, refusé d'être le confesseur du roi; ce religieux était le P. Bagot : il dirigeait la plus grande partie des jeunes gens, formant la Congrégation (2) établie au collége Louis-le-Grand (alors collége de Clermont), tenu par les Jésuites. Encouragés par ses conseils, plusieurs de ces élèves formèrent ensemble une société plus intime, dont le but était de se livrer aux œuvres de zèle et de charité, près des pauvres de la ville, et de leurs condisciples du collége.

Le P. de Rhodes, venu à Paris, ayant communiqué ses vues au P. Bagot, son confrère, celui-ci le mit en rapport avec la pieuse communauté, dans laquelle le missionnaire crut trouver les vases d'élection qu'il cherchait; et il n'hésita point de proposer à la Propagande plusieurs de ces jeunes gens comme très-capables d'être élevés à l'épiscopat. Des prélats français appuyèrent sa demande auprès du Pape et de la Propagande, et M. Bagni, nonce à Paris, en choisit trois des plus distingués, auxquels on se proposait de donner bientôt la consécration épiscopale. Le premier d'entre eux était M. Pallu, chanoine (3) de Saint-Martin de Tours, qui devint, dans

(1) Aujourd'hui, il y a dans les empires Annamite, Chinois, Birman et royaumes adjacents, 27 évêques vicaires apostoliques, et plus de 800,000 Catholiques. Si ces vingt-sept Eglises avaient reçu chacune un évêque il y a deux cents ans, tout porte à croire que le nombre des fidèles serait incomparablement plus grand.

(2) On sait que la Congrégation était une société spirituelle, ou confrérie de la sainte Vierge, composée des plus pieux élèves dans chaque collége dirigé par les Jésuites. Les liens d'une suave et intime amitié contractés au collége par ces jeunes gens subsistaient bénévolement dans le monde : les congréganistes se retrouvaient dans toutes les carrières et dans tous les rangs de la société : ils s'entr'aidaient sans doute quelquefois. Il a pu même se trouver des âmes basses qui ont eu principalement en vue les avantages secondaires de la congrégation, et les ont exploités : c'est de là que les libéraîtres, il y a un quart de siècle, ont tant crié contre l'envahissement de la congrégation. Ils voulaient la liberté d'association pour eux seuls, jamais pour leurs adversaires.

(3) Plusieurs de ces jeunes gens se destinaient à l'état ecclésiastique, et ils pouvaient en porter déjà les insignes, qui était le petit collet. C'était l'usage alors de conférer des bénéfices, dès l'âge le plus tendre, à ceux qui devaient entrer dans

la suite, évêque d'Héliopolis, et vicaire apostolique du Tong-King, etc. On peut le regarder comme le fondateur de la congrégation des Missions-Etrangères : du moins, c'est ici le berceau de cette société vénérable qui occupe aujourd'hui une si grande place dans les missions (1). M. Pallu, et les autres jeunes gens qui brûlaient du désir d'aller annoncer Jésus-Christ à l'extrémité de l'Orient, firent exprimer par le P. Bagot au P. Général des Jésuites, le désir qu'ils avaient de s'unir à la Compagnie de Jésus. Celui-ci, qui, d'après la correspondance du P. de Rhodes, voyait déjà en eux des évêques, fut, à bon droit, surpris de cette demande. Il ne pouvait les admettre dans la société, à cause de la circonspection qu'il devait garder vis-à-vis du roi de Portugal : autant eût valu, en effet, qu'on nommât des Jésuites pour remplir les nouveaux siéges à créer, et la compagnie ne manquait pas d'hommes parfaitement aptes sous tous les rapports.

Après avoir trouvé les sujets qu'il désirait tant dans l'intérêt de l'Eglise annamite, le P. de Rhodes s'occupa activement de se procurer les moyens pécuniaires indispensables pour ses grands projets. Des dames pieuses et charitables que saint Vincent de Paul réunissait alors dans la pratique des bonnes œuvres (2), furent la principale ressource de l'entreprise et les plus célèbres d'entr'elles s'empressèrent d'y contribuer par d'abondantes aumônes. On peut citer entre autres Mlle de Bouillon, Mme de Miramion, dont le zèle, pour cette œuvre, ne s'est jamais démenti; et surtout Mme d'Aiguillon qui soutint, presque seule, pendant quelque temps, le projet du P. de Rhodes.

De nouvelles complications ne tardèrent pas à naître, et semblèrent anéantir l'œuvre de la création des évêques. L'autorité qu'on se proposait de leur conférer portait ombrage à de puissants adversaires. L'ambassadeur de Portugal à Rome, craignant que cette institution ne préjudiciât aux droits de son souverain, souleva, à la cour pontificale, une opposition très-violente qui a abouti au funeste schisme de l'Inde portugaise. Dans ces conjonctures fâcheuses, le Pape Innocent X vint à mourir (7 janvier 1655), au moment où il prenait les dernières mesures pour écarter tous ces obstacles. La mort du Pontife parut entraîner la ruine entière des projets du P. de Rhodes. En vain le clergé de France, assemblé en séance, le 13 avril 1655, fit rédiger, par l'évêque de Vence, une lettre adressée au nouveau Pape Alexandre VII, en faveur des évêques à nommer au Tong-King et en Cochinchine. Cette lettre, approuvée et signée le 6 mai suivant, ne suffit pas pour faire prévaloir la mesure qui rencontrait tant d'obstacles. Ses adversaires s'y opposèrent plus fortement que jamais, et tentèrent les plus grands efforts pour en arrêter l'exécution, afin d'écarter les deux hommes qui avaient témoigné jusqu'alors plus de zèle à la faire réussir. Ils eurent assez de crédit pour obtenir du Général des Jésuites que le P. de Rhodes fût envoyé hors de la chrétienté, avec injonction de partir sans délai, et que le P. Bagot fût éloigné de Paris. Les deux religieux obéirent comme les Jésuites savent le faire, c'est-à-dire ponctuellement.

Le P. de Rhodes eût désiré vivement accompagner les nouveaux évêques dans l'empire d'Annam : ce fut un malheur véritable pour la foi que les circonstances en aient décidé autrement; car ses vertus et sa capacité, l'autorité d'apôtre qu'il avait justement méritée par ses grands travaux, auraient été d'un grand secours aux vicaires apostoliques, et auraient étouffé bien des semences de division dont l'effet fut depuis si funeste à ces pauvres Eglises. La tournure que venaient de prendre les affaires ne permettaient guère de le renvoyer dans l'empire Annamite, ou en Chine, il s'y serait trouvé dans une très-fausse position : les efforts qu'il venait de faire pendant cinq ans pour obtenir l'érection de nouveaux siéges-épiscopaux ayant profondément blessé les autorités portugaises. Le général de la compagnie voulant donc utiliser son zèle, ses talents et son expérience, l'envoya en Perse pour y fonder une nouvelle mission de Jésuites, dont il fut établi supérieur.

En s'éloignant, le serviteur de Dieu ne perdit point l'espoir de voir réaliser ses vœux les plus chers pour les chrétientés du Tong-King et de la Cochinchine. Il n'hésitait même pas à en donner l'assurance à ses amis, leur annonçant d'une manière positive que le projet ajourné réussirait infailliblement tôt ou tard, et que la Providence procurerait à l'Eglise annamite des évêques dont elle avait tant besoin. En effet, comme il avait conseillé à ses jeunes amis de Paris, M. Pallu et ses pieux confrères, de faire un pèlerinage de dévotion à Rome, avant de se consacrer aux missions orientales, ils entreprirent ce pèlerinage en 1657, et pendant le séjour qu'ils firent dans la capitale du monde chrétien, le Saint-Siége décida la création des évêques. M. Pallu fut sacré évêque d'Héliopolis, dans la basilique de Saint-Pierre, par le cardinal Barberini, préfet de la Propagande. L'œuvre du séminaire des Missions-Etrangères était fondée : elle a subsisté jusqu'à nos jours, et elle prend, surtout depuis quinze ou vingt ans, une extension incomparablement plus grande que par le passé. Quant au P. de Rhodes, qui prit une si

l'Eglise. Ainsi, le titre de chanoine donné à M. Pallu n'indique pas, comme il le ferait aujourd'hui, un prêtre d'un âge déjà mûr : il veut dire un jeune ecclésiastique (tonsuré) pourvu d'un canonicat et en touchant les revenus.

(1) Elle a en Asie dix-huit vicariats apostoliques et une mission : elle dirige environ 500,000 Chrétiens chinois, coréens, hindous, annamites, siamois, etc. Elle est chargée de travailler à la conversion de plus de cent millions d'idolâtres; elle forme un nombreux clergé indigène, et se trouve aux postes les plus périlleux de la chrétienté.

(2) Cette réunion de dames est devenue en se modifiant, et en prenant une forme plus arrêtée, la congrégation des Sœurs de Charité, un des plus beaux titres de gloire de l'Eglise catholique.

grande part à cet établissement, tant par son zèle personnel que comme instrument dans la main de ses supérieurs, il partit pour la Perse en 1655, et y mourut le 5 novembre 1660. On n'a pas de détails sur ses travaux pendant cette dernière partie de sa vie. Mais ce qu'on sait de son zèle et de sa capacité fait aisément conjecturer qu'il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à la propagation de la foi dans ce royaume.

Pendant une carrière apostolique de quarante-deux ans, non-seulement il avait évangélisé plusieurs grandes régions très-différentes les unes des autres pour la langue, le génie des peuples et la situation géographique; non-seulement il avait converti une multitude d'âmes, traité les affaires les plus importantes, fait des voyages continuels et pénibles, vu l'Italie, la France, le Portugal, le tour de l'Afrique, l'Indoustan, Malacca, Macao, la Chine, les deux royaumes de l'empire d'Annam, où il aborda tant de fois, Manille et Java en Océanie, la Perse, l'Arménie, le Levant, où il retourna mourir; mais il trouva encore le temps au milieu de ces occupations immenses de composer un certain nombre d'ouvrages importants. Par exemple, un *Dictionnaire de la langue annamite*, imprimé à Rome en 1651; un *Catéchisme* en tong-kinois et en latin, Rome, 1652; la *Relation des progrès de l'Évangile dans le royaume de Tong-King*, en italien, Rome, 1650, in-4°, réimprimé en français et en latin à Lyon, 1651 et 1652 son Itinéraire qui a pour titre : *Divers voyages et missions du P. Alexandre de Rhodes en la Chine et autres royaumes de l'Orient*. Cet Itinéraire est en français, et il comprend plusieurs parties. M. Luquet rapporte dans ses *Lettres* à l'évêque de Langres, que le P. de Rhodes dédia le sommaire de ses voyages à Mme d'Aiguillon, bienfaitrice des missions. Ce sommaire n'est autre que l'Itinéraire dont il vient d'être parlé. On doit encore au P. de Rhodes, dit Feller, d'autres ouvrages où la piété, ainsi qu'une sage curiosité trouve à se satisfaire.

RIBERA, ou RIBEIRA (Blaise), Jésuite portugais, de Braga, fut massacré, avec quarante autres religieux, le 17 juillet 1570, en haine de la religion catholique, sur *le Saint-Jacques*, par des calvinistes. — *Voy.* Azevedo, Souric, Fonseca.

RIBERA (Le P. Christophe de), Jésuite portugais, missionnaire au Congo en 1549, avait été tiré du collége de Coïmbre à la demande du roi Jean III, fondateur de cette maison qui a fourni tant d'apôtres. — Il partit avec le P. Vaz, son supérieur (*Voy.* ce nom), et deux autres Jésuites : ils prêchèrent tous les quatre avec beaucoup de succès. En cinq mois le P. Ribera, pour sa part, instruisit solidement et baptisa dix-sept cents idolâtres; mais, après la mort du P. Vaz, supérieur de la mission, il crut devoir, sans doute pour le bien de la religion, faciliter de tout son pouvoir les relations des Européens avec les indigènes. Il s'occupa beaucoup de cet objet et des soins temporels qui le détournèrent de ses fonctions apostoliques. Le P. Soveral se rendit en Europe auprès de saint Ignace de Loyola, pour lui rendre compte de l'état des choses, lui exposant qu'il croyait la mission compromise par la ligne de conduite de ses frères. Le saint fondateur désapprouva en effet les PP. Ribera et Diaz, et même les frappa de révocation, et envoya d'autres missionnaires à leur place. — *Voy.* Alvare I^er^.

RIBERT (Saint), missionnaire anglais en Flandre, puis en Normandie. — Cette indication est tirée du Martyrologe, qui ne donne pas l'époque à laquelle se rapportent la vie et la mission de saint Ribert. On attribue à ce personnage le titre de chorévêque, et il paraît être mort dans le Ponthieu, canton de la Picardie, qui avait pour capitale Abbeville. Il n'est pas dit formellement que saint Ribert fût Anglais, mais seulement qu'il vint des îles Britanniques prêcher en Flandre; aussi il était peut-être Irlandais, Ecossais ou Breton.

RICCI (Le P. Matthieu), Jésuite italien, missionnaire en Chine au XVI^e^ siècle et au commencement du XVII^e^. — On doit le regarder comme le fondateur de l'Eglise de Chine dans les temps modernes, car la prédication des Franciscains et des Dominicains qui l'ont précédé au XVI^e^, ou qui ont travaillé simultanément avec lui, n'a été suivie d'aucun résultat solide et stable, parce que ces missionnaires ne surent pas, comme les Jésuites, condescendre à certaines exigences de l'orgueil national des Chinois, pénétrer dans leurs idées et dans leurs mœurs, s'insinuer auprès des grands par le moyen des sciences profanes et gagner ainsi la faveur de pouvoir prêcher l'Evangile d'une manière durable. Les autres missionnaires qui n'étaient pas doués de cette sainte habileté, allèrent droit au but et se brisèrent contre les obstacles insurmontables que présentaient la nature, la constitution séculaire, les mœurs, les idées et l'organisation politique et sociale du peuple chinois. J'ai parlé de l'Eglise de Chine dans les temps modernes par opposition aux missions très-florissantes, mais moins connues, que les Franciscains y avaient au XIV^e^ siècle. (*Voy.* Jean de Montecorvino, etc.) Lorsque les prédicateurs de l'Evangile revinrent par mer, au XVI^e^ siècle, sur les vaisseaux des Portugais, ils ne trouvèrent plus aucun débri de ces belles chrétientés, mais seulement quelques traditions sur des points secondaires, comme l'eau bénite, etc., des indices matériels; mais l'Eglise était à fonder tout de nouveau dans l'Empire, et c'est le P. Ricci qui doit en être regardé comme le fondateur, avec les autres missionnaires de la compagnie de Jésus.

Il naquit en 1552 à Macerata, ville épiscopale de la marche d'Ancône (Italie centrale, Etat de l'Eglise), et fut destiné d'abord à l'étude du droit; mais, ayant préféré la vie religieuse, il entra en 1571 dans la nouvelle société que saint Ignace de Loyola venait de fonder. Celui qui le dirigea dans son noviciat, était le P. Alexandre Valignani, mis-

sionnaire célèbre qu'un prince du Portugal appelait l'apôtre de l'Orient. Ricci conçut bientôt l'idée de le suivre aux Indes, et ne resta en Europe que le temps qu'il fallait pour faire les études nécessaires à une pareille entreprise. Il vint même achever son cours de théologie à Goa où il arriva en 1578, et il professa ensuite la rhétorique. Le P. Valignani, alors visiteur de la compagnie dans tout l'Orient, se trouvait à Macao où il prenait des mesures pour ouvrir à ses confrères les portes de la Chine. Il n'y avait alors dans cette colonie portugaise qu'une station temporaire pour les missionnaires de la société de Jésus : le P. Valignani y appela des religieux à poste fixe et leur recommanda de bien apprendre la langue : c'était une entreprise fort difficile tant en elle-même que par le défaut des secours qu'on a aujourd'hui. Le choix des hommes destinés à fonder la mission de Chine était d'une grande importance : il tomba sur les PP. Ruggieri, Pasio et Ricci, trois Jésuites italiens d'un mérite éminent. Ce fut le P. Ruggieri qui passa le premier à Canton et ayant su s'y concilier la bienveillance des autorités chinoises (*Voy.* Ruggieri), et même du vice-roi, il pénétra de là à Tchao-King-Fou, capitale de la province, avec le P. Pasio et un autre Jésuite. Ses talents, sa modestie, son caractère aimable et la manière habile dont il savait s'insinuer dans l'esprit des magistrats les plus élevés en dignité, firent qu'on toléra cette grave infraction aux lois du pays, mais qu'on lui permit même de faire venir de Macao deux autres Jésuites, entre lesquels était le P. Ricci. Ils étaient alors à Tchao-King cinq religieux de la compagnie, dont trois prêtres : les PP. Ruggieri, Pasio et Ricci. Ils avaient entièrement gagné l'amitié du vice-roi, au point que celui-ci les déclara publiquement domiciliés en Chine, avec autorisation de voyager dans tout l'Empire comme régnicoles. Mais leur protecteur étant venu à sortir de charge, ils furent obligés de revenir à Macao. Un stratagème ingénieux dont il se servit les fit rappeler par son successeur ; mais ils comprenaient combien leur position était précaire ; et ils sentaient que les lois de l'empire excluant formellement les étrangers, l'empereur seul pouvait y déroger de manière à leur assurer un lendemain, et à leur permettre d'entreprendre quelque chose de grand, de durable et qui ne fût pas circonscrit dans les limites d'une province. A cet effet, le P. Ruggieri fut envoyé en Europe pour négocier auprès du Pape Sixte V et de Philippe II, roi d'Espagne, l'envoi d'une ambassade solennelle vers l'empereur de Chine. Cette ambassade devait demander au monarque d'ouvrir aux missionnaires les portes de son empire : mais elle n'eut pas lieu, et le P. Ricci arriva à ce résultat par le seul secours de son génie personnel.

C'est en 1580 ou 1581 que le P. Ruggieri avait pénétré pour la première fois à Canton. Le P. Ricci était entré en Chine deux ans après, ayant été appelé à Thao-King par son confrère. Ils avaient converti dans cette ville un lettré chinois, baptisé sous le nom de Paul, et environ quarante autres personnes, en sorte qu'ils concevaient les plus belles espérances pour l'avenir ; mais après le départ du P. Ruggieri pour l'Europe (1588), le P. Ricci et le P. d'Almeida, son compagnon, furent obligés de quitter Tchao-King, sans doute par suite d'un changement de vice-roi. Néanmoins le P. Ricci obtint de résider à Tchao-Tchéou, ville de la province de Canton. Un Chinois, nommé Tchin-Taï-Sa l'y pria de lui apprendre la chimie et les mathématiques. Le missionnaire se prêta volontiers à ce désir, et son disciple devenu l'un de ses plus zélés catéchumènes, fut baptisé au mois de septembre 1594. Les Pères d'Almeida et Pelvi, compagnons du P. Ricci, lui ayant été enlevés par la mort, furent remplacés par le P. Cataneo. L'apôtre, persuadé que le moindre succès qu'il pourrait obtenir à la cour, profiterait plus au christianisme que les efforts tentés dans les provinces, méditait de se rendre à Pékin. L'occasion de réaliser ce voyage s'offrit au mois d'avril 1595. Car un des principaux mandarins qui traversait Tchao-Tchéou pour aller dans la capitale, ayant eu la curiosité de voir les Jésuites et de les consulter sur la santé de son fils, le P. Ricci répondit qu'il ne pourrait guérir cet enfant pendant le court séjour que le mandarin faisait dans la ville, mais qu'il l'accompagnerait volontiers, afin de lui continuer ses soins. L'offre fut acceptée. Le religieux laissa à Tchao-Tchéou le P. Cataneo, et se mit en route. Mais un accident survenu dans le trajet persuada au mandarin que la présence du prêtre étranger lui portait malheur. Il le congédia en le faisant conduire jusqu'à Nankin. Ricci ne put s'y arrêter. Il se retira dans le Kiang-Si, à Nan-Tchang-Fou, ville de trois cent mille âmes et chef-lieu de la province. Le vice-roi, les mandarins et les lettrés firent un accueil honorable au missionnaire, en sorte que les Jésuites eurent, dès l'an 1597, deux résidences en Chine, une à Tchao-Tchéou (dans le Quang-Tong) où demeuraient le P. Cataneo, le P. Longo-Cardi et un troisième qui n'était pas prêtre, avec deux postulants chinois ; l'autre à Nan-Tchang-Fou (dans le Kiang-si) où se trouvaient le P. Ricci, supérieur de toute la mission de la Chine, le P. Poério, un Jésuite qui n'était pas prêtre et deux élèves chinois du collége de Macao.

Jusque-là les missionnaires avaient porté l'habit de bonzes (prêtres et moines païens de la Chine), mais le caractère et les mœurs ignobles de ceux-ci n'étaient propres qu'à les faire mépriser des Chinois. C'est pourquoi, de l'avis du P. Valignani, visiteur général de la compagnie en Orient et du P. de Serqueyra, Jésuite, coadjuteur, puis évêque du Japon, qui se trouvait alors à Macao, ils quittèrent ce costume pour adopter celui des lettrés. En effet, le meilleur moyen de s'assurer l'estime des Chinois était de mon-

trer dans les prédicateurs de l'Évangile, des hommes éclairés, voués à l'étude des sciences. On a fait de ce changement un sujet de reproche aux Jésuites de la Chine; mais il était indispensable dans un empire où la considération n'est accordée qu'à la culture des lettres.

Cette estime s'attacha particulièrement au P. Ricci qui composa à Nan-Tchang-Fou un *Traité sur la Mémoire artificielle*, un *Dialogue sur l'Amitié*, à l'imitation de celui de Cicéron. On assure, dit M. Rémusat, que ce livre fut regardé par les Chinois comme un modèle que les plus habiles lettrés auraient peine à surpasser. Afin de propager le Christianisme, il fit d'ailleurs imprimer un *Abrégé de la doctrine chrétienne* et s'occupa d'une exposition plus développée dont il appropria la forme aux mœurs et aux habitudes d'esprit des indigènes.

L'année suivante (1598), un grand mandarin de l'ordre judiciaire, ami des Jésuites, ayant passé à Tchao-Tchéou, pour se rendre à Pékin, le P. Cataneo alla à Nan-Tchang-Fou prévenir le P. Ricci de l'occasion qui s'offrait. Celui-ci, au passage du mandarin, sollicita l'autorisation de l'accompagner, et l'ayant obtenue, il se rendit dans la capitale. Mais pendant le séjour qu'il y fit, il ne put avoir accès auprès de l'empereur. Le bruit s'était répandu en Chine, à cette époque, que Taï-Kosama, empereur du Japon, projetait une irruption en Corée et jusque dans l'empire. La crainte qu'il inspirait avait encore augmenté la défiance que les Chinois ont naturellement pour les étrangers, le P. Ricci fut pris pour un Japonais, ainsi que plusieurs de ses néophytes qui s'étaient rendus successivement à Nankin et à Pékin, et personne ne consentit à les présenter à la cour. Le seul avantage que produisit cette course fut l'assurance acquise par Ricci que Pékin était bien la ville de Cambalu si célèbre au moyen âge, par les relations de Marc-Polo et des missionnaires Franciscains, et que la Chine était bien le royaume de Cathai dont on parlait tant en Europe sans en connaître la véritable situation.

Le P. Ricci quitta donc la capitale et revint à Nankin où il fit quelque séjour avec avantage; car sa réputation d'homme savant s'accrut considérablement, et les Jésuites y achetèrent une maison qu'on leur accorda de pouvoir posséder à perpétuité. Ce fut leur troisième résidence dans l'intérieur de la Chine sans compter leur collége de Macao, qui était la pépinière d'où l'on transplantait les missionnaires en Chine et au Japon.

Cependant, les Chinois très-soupçonneux à l'égard des étrangers, n'admettaient pas, en général, que les Jésuites eussent pénétré dans l'Empire simplement pour y prêcher la loi divine, et ils supposaient que c'était là un prétexte et qu'il devait cacher une arrière-pensée. Le P. Ricci comprit plus que jamais combien l'autorisation impériale lui était nécessaire pour dissiper toutes ces défiances, et il résolut de retourner à Pékin pour la solliciter. Les Portugais lui ayant fait passer des présents destinés au monarque, il sollicita et obtint des magistrats la permission de venir à la cour, pour les offrir lui-même en qualité d'ambassadeur. Laissant à Nankin le P. Cataneo, il partit le 20 mai 1600 avec le P. Pantoja, Jésuite espagnol, et le Frère Fernandez, Chinois élevé à Macao, et coadjuteur dans la compagnie (1). Pour être accueilli dans la capitale et à la cour, il fallait n'y paraître qu'avec des chefs-d'œuvre qui donnassent une haute idée des sciences et des arts de l'Europe. Aussi, les objets qu'emportait le P. Matthieu Ricci étaient-ils des curiosités rares qu'il s'était procurées de longue main dans ce but. Cependant, il plaçait son plus sûr moyen de succès dans cette vie de prière et de pénitence qui fait la force de l'homme apostolique. Des traverses devant lesquelles tout autre qu'un missionnaire plein de foi et de confiance en Dieu aurait reculé, éprouvèrent sa patience. Enfin il arriva à Pékin le 4 janvier 1601, parvint à être admis dans le palais de l'empereur Chin-Tsong ou Van-Lié qui lui fit un bon accueil et vit avec intérêt plusieurs de ces présents, notamment une horloge et une montre à sonnerie, deux objets encore nouveaux en Chine à cette époque.

Non-seulement on toléra que le P. Ricci se fixât dans la ville avec ses compagnons, mais encore on lui accorda des priviléges assez importants. A la faveur impériale une fois déclarée pour lui, vint se joindre l'estime des mandarins qui admiraient dans sa personne un savant du premier ordre et reformaient à son école leurs fausses idées en matière de sciences. Ces Chinois si vantés en Europe pour l'étendue et l'antiquité de leurs connaissances admettaient en physique cinq éléments, entre autres le bois et le métal : l'existence de l'air leur était inconnue, et ils regardaient comme vide l'espace qu'il occupe. D'un autre côté, leurs études opiniâtres et continuelles en astronomie ou plutôt en astrologie ne leur avaient point appris que les éclipses de lune arrivent par l'interposition de la terre entre cette planète et le soleil. Quant au peuple, ses croyances à cet égard ressemblaient beaucoup à celles des tribus indiennes de l'Amérique. Les plus habiles géographes chinois regardaient comme un principe indubitable que la terre était carrée et ne concevaient pas qu'il pût exister des antipodes.

Le P. Ricci réfutant ces erreurs grossières fut écouté comme un oracle, et on reçut très-bien à Pékin sa carte de l'univers, quoiqu'il donnât à la Chine beaucoup moins d'étendue que les Chinois ne lui en attri-

(1) On voit que le P. Ricci recevait de temps en temps des coopérateurs, et que peu à peu la mission se renforçait.

buent ordinairement. On lui a reproché, sans donner de preuve du fait, d'avoir disposé sa carte de manière à flatter les préjugés erronés des Chinois qui placent leur pays au milieu de la terre, regardant le reste du monde comme quelques petites îles, et toutes les nations étrangères comme des tribus sauvages. Toutes les contrées du monde sont, si on le veut, au centre de la terre, puisque celle-ci est ronde. Le P. Ricci qui n'était pas apôtre de la géographie, mais de la religion chrétienne, aurait donc pu ne pas heurter inutilement la croyance des Chinois: mais il suffit de jeter les yeux sur sa mappemonde pour se convaincre pleinement qu'on a avancé une calomnie contre lui.

En rectifiant ainsi les idées des Chinois sur les choses naturelles, le P. Ricci se servit de l'ascendant que lui donnait la supériorité de ses talents et l'admiration de ses auditeurs pour faire accepter les choses surnaturelles que le Christianisme nous enseigne et que les missionnaires développèrent dans leurs entretiens, leurs prédications et leurs livres. Ricci composa un Catéchisme qu'un mandarin lettré traduisit en chinois d'une manière à la fois exacte et élégante.

Dès l'an 1602, six personnages d'une condition élevée furent admis au baptême. Il y avait parmi eux un juge impérial, un beau-frère de l'impératrice, un fils du médecin de l'empereur, et le célèbre lettré Paul Ly, qui, de néophyte devenu apôtre, attira à Jésus-Christ sa mère, sa femme, ses enfants, ses domestiques et ensuite ses amis.

En Chine la condition des femmes est à peu près la même qu'en Turquie. Les idées et les mœurs des Chinois sous ce rapport offrent une grande analogie avec celles des Ottomans, c'est-à-dire que les femmes sont renfermées, bannies de la société, que toute communication avec des hommes étrangers leur est impossible et que la susceptibilité des hommes à cet égard est extrême. Les Jésuites furent donc forcés de se plier aux mœurs du pays et ne purent faire connaître la religion aux femmes qu'avec beaucoup de précautions et de lenteurs. Elles ne reçurent d'abord les notions de la foi que de leurs maris ou de leurs frères convertis au Christianisme. Les premières qui embrassèrent la foi devinrent les catéchistes de leurs parentes; et les missionnaires se firent une loi de respecter autant que possible cette séparation des sexes qu'ils trouvaient établie, ménageant ainsi les préjugés et la susceptibilité d'un peuple ombrageux. Quand la catéchumène était suffisamment instruite et disposée, le prêtre venait à la maison, l'interrogeait en présence du mari ou des plus proches parents, sur la doctrine chrétienne, puis lui conférait le baptême. La facilité avec laquelle les dames chinoises surmontèrent la honte d'être vues par des hommes et surtout des étrangers était un signe évident que la grâce coopérait dans leurs cœurs. Peu à peu, les Chinois conçurent une si haute opinion de la vertu des Pères qu'ils permirent aux femmes d'aller à l'église entendre la Messe, se confesser ou consulter les religieux sur les affaires de leur conscience. Partout où la femme n'est pas chrétienne, la corruption des mœurs oblige de la soumettre à un joug matériel dégradant. Aussitôt qu'elle est régénérée en Jésus-Christ, elle acquiert une liberté extérieure et une dignité morale qui lui étaient jusque-là inconnues.

En 1604, une circonstance favorisa singulièrement la propagation du Catéchisme composé par le P. Ricci. Il y eut à Pékin une immense réunion de lettrés de toutes les parties de l'empire, au nombre de plus de trente mille, pour un concours solennel à la suite duquel l'empereur faisait des nominations et des promotions aux charges publiques. Plusieurs de ces lettrés visitèrent les missionnaires qui gagnèrent leur estime, et la plupart en quittant Pékin emportèrent avec eux le Catéchisme et d'autres livres chrétiens composés par ces religieux. Le P. Ricci, à lui seul, composa en chinois quinze ouvrages, les premiers de ce genre qu'on doive à des Européens. On remarque que dans le nombre son *Thien-Tchu-Chi-ly* c'est-à-dire : *La véritable doctrine de Dieu*, dont le style fut retouché par Siou, ministre d'Etat (en chinois *Ko-Lao*). Tel est le mérite littéraire de cette production qu'on la comprit dans la grande collection des meilleurs ouvrages chinois en 160,000 volumes (1) que l'empereur Khien-Long fit composer au XVIII^e^ siècle. Eu égard à l'exclusivisme chinois, c'est un insigne honneur qui ne fut jamais accordé à d'autres étrangers, excepté à un ouvrage du P. Pantoja et à un troisième du P. Verbiest, rédigés également en chinois. On ne conçoit pas que le P. Ricci soit parvenu à connaître le génie, les secrets d'une langue aussi difficile que le chinois, et à l'écrire de manière à mériter les éloges des lettrés eux-mêmes qui lisaient son livre pour se former le style. D'un autre côté, il est également étonnant qu'un homme qui n'avait fait sa théologie qu'en voyageant, ait pu mettre dans son livre tant de force de raisonnement et de clarté.

Jusque-là les Jésuites occupaient à Pékin une maison à loyer. Mais l'empereur les ayant reconnus comme regnicoles, ils purent en acheter une et s'y installèrent le 27 août 1605. Une vaste chapelle y fut disposée, et des personnages du plus haut rang s'y réunissaient pour entendre la parole de Dieu. L'année suivante 1606, le P. Ricci re-

(1) Ces volumes consistent sans doute en de simples feuilles roulées comme chez les Grecs et les Romains, et sont loin de valoir ce que nous nommons aujourd'hui en Europe un volume. S'il en est ainsi, les 160,000 feuilles chinoises dont il s'agit, pourraient peut-être former une encyclopédie de 1,600 volumes.

çut par un mahométan une lettre d'un de ses confrères, le P. Goës, Jésuite portugais qui, parti de l'empire du Grand Mogol (Indoustan septentrional), était parvenu jusqu'à la grande muraille Séchem à travers le Thibet et les régions immenses et inexplorées de la Tartarie. Mais ce religieux mourut de fatigue à Sou-Tcheou dans le Chensi, en mars ou avril 1607. En recevant les lettres que le P. Ricci et ses compagnons lui firent parvenir par un jeune Chinois nommé Jean Ferdinand, il les avait baisées avec une pieuse joie et avait entonné le cantique du saint vieillard Siméon.

Cependant la persécution vint agiter l'Eglise naissante de Chine : elle ne vint point des idolâtres, mais des Chrétiens. Un différend s'étant élevé à Macao entre le vicaire général de ce diocèse et un religieux Franciscain, les Jésuites furent choisis pour arbitres. Ils donnèrent raison au Franciscain, et son adversaire poussa le ressentiment jusqu'à la plus incroyable méchanceté. Il imagina et fit répandre parmi les Chinois de Macao, le bruit que les Hollandais et les Jésuites avaient formé ensemble un complot pour faire placer la couronne impériale sur la tête d'un de ces religieux. La défiance des Chinois leur persuada facilement que cette absurde invention était une vérité. En Europe on a bien cru et on croit encore sur les Jésuites des choses de cette force-là. Les magistrats de Canton ayant reçu avis de la conspiration par les Chinois de Macao, firent saisir dans le premier moment le Fr. Martinez ou Miz, qui arrivait dans la ville, et le mirent à la torture. C'était un Jésuite chinois, le premier dont il est fait mention dans l'histoire. Ce religieux expira dans les tourments en confessant Jésus-Christ et en protestant de son innocence et de celle de ses Frères. Bientôt après les persécuteurs eurent eux-mêmes honte de leur crédulité et la tempête qui aurait pu ruiner de fond en comble l'Eglise chinoise, se dissipa.

Le P. Ricci continuait à Pékin ses travaux scientifiques et son apostolat. Il établit dans cette ville un noviciat et y reçut de jeunes Chinois qu'il forma à la pratique des vertus, à la connaissance des lettres et à l'étude des mathématiques. Son nom avait acquis non-seulement dans la capitale, mais jusqu'au fond des provinces de cet immense empire une telle renommée que les Chinois le comparaient à Confucius. Outre les travaux auxquels il se livrait dans le but direct de répandre la foi, il ne cessait de recevoir les mandarins et les grands que la curiosité ou l'amour de la science conduisait vers lui ; il entretenait avec un bon nombre de personnages de distinction des relations que les usages de la Chine rendaient fort assujettissantes, et comme si tous ces soins n'eussent été qu'un jeu pour sa vieillesse, il enseignait en chinois les livres de Géométrie d'Euclide, il composait dans cette langue des ouvrages de morale religieuse et des traités scientifiques ; ce qui ne l'empêchait pas de remplir la charge de supérieur des missionnaires de sa compagnie en Chine. Tant de travaux épuisèrent promptement ses forces. Il mourut à Pékin le 11 mai 1610 à 58 ans, après trente ans d'apostolat, après avoir, sans autres armes que la grâce de Dieu et son mérite personnel, fondé aussi solidement que possible et au milieu d'incroyables difficultés une mission qui faillit cent ans plus tard sous Kang-Hi, tripler le nombre des enfants de l'Eglise. Si ce grand monarque s'était converti, comme on l'espéra longtemps, toute la Chine serait aujourd'hui chrétienne, 300,000,000 d'âmes !

Les funérailles du P. Ricci, le premier étranger qui obtint cet honneur dans la capitale, se firent avec la plus grande solennité. Les principaux lettrés qui se trouvaient à Pékin voulurent contribuer par leur présence à la pompe des obsèques. Les Chrétiens le portèrent processionnellement, la croix levée, au travers de la capitale dans une métairie des faubourgs que l'empereur Van-Li venait d'accorder pour servir de sépulture à l'humble religieux. Un temple d'idoles qu'un mandarin y avait fait construire fut consacré au vrai Dieu. On y établit aussi pour les Jésuites une habitation dont le P. d'Orléans disait, 80 ans plus tard (en 1693), qu'elle était le sanctuaire de la religion en Chine. Les Jésuites l'occupèrent sans doute jusqu'à la dissolution de leur compagnie, à la fin du XVIII^e^ siècle. Maintenant même que tous ces monuments de pierre sont ruinés ou abandonnés, les Chinois conservent encore avec respect le souvenir du P. Ricci.

Voici un passage qui résume bien les travaux et le caractère du missionnaire et présente un excellent portrait historique : « Le zèle courageux, infatigable, mais sage, patient, circonspect, lent pour être plus efficace, et timide pour oser davantage, devait être le caractère de celui que Dieu avait destiné pour être l'apôtre d'une nation délicate, soupçonneuse et naturellement ennemie de tout ce qui ne naît pas dans son pays. Il fallait un cœur vraiment magnanime pour recommencer tant de fois un ouvrage si souvent ruiné et savoir si bien profiter des moindres ressources. Il fallait ce génie supérieur, ce rare et profond savoir pour se rendre respectable à des gens accoutumés à ne respecter qu'eux, et pour enseigner une loi nouvelle à ceux qui n'avaient pas cru jusque-là que personne pût leur rien apprendre. Mais il fallait aussi une humilité et une modestie pareilles à la scienne pour adoucir à ce peuple superbe le joug de cette supériorité d'esprit auquel on ne se soumet volontiers que quand on le reçoit sans s'en apercevoir. Il fallait aussi une grande vertu et une union continuelle avec Dieu pour se rendre supportables à soi-même par l'onction de l'esprit intérieur, les travaux d'une vie aussi pénible, aussi pleine de dangers, où l'on peut dire que le plus long martyre aurait épargné bien des souffrances. »

On peut encore consulter sur le P. Ricci

l'ouvrage de son confrère le P. Trigault intitulé : *Le voyage fait à la Chine par les Pères de la Compagnie de Jésus*, dédié au Pape Paul V. — *Voy.* TRIGAULT.

La Vie de ce grand religieux a été écrite par le P. d'Orléans, prêtre français de la même compagnie, qui l'a publiée à Paris en 1693. Ce fut le P. Longobardi, Italien, qui exerça après lui la charge de supérieur général des missionnaires Jésuites en Chine ; il avait été désigné par le P. Ricci lui-même, et il eut à son tour pour successeur le célèbre P. Schall, allemand.

Il convient de faire observer ici que la question des cérémonies chinoises date de l'époque même du P. Ricci. Ce missionnaire pénétré de la nécessité qu'il y avait de ne pas heurter les idées et les coutumes des Chinois, parce que c'eût été le moyen de fermer pour toujours la porte de l'Evangile à un peuple aussi orgueilleux et aussi susceptible, avait adopté dans leurs croyances leurs rites, leur philosophie, tout ce qu'il croyait n'être pas formellement contraire à la foi chrétienne, et il professait ouvertement un profond respect pour Confucius et sa doctrine, interprétant aussi favorablement qu'on le pouvait les œuvres de ce philosophe. Malheureusement il alla trop loin, fit des concessions qui ne pouvaient absolument pas être faites, car le Saint-Siége les a solennellement condamnées depuis, et les Jésuites n'ont pas été toujours exempts de tort dans cette affaire. Le P. Longobardi était sur cette question d'une opinion contraire à celle du P. Ricci : la question des rites chinois existait donc dès lors, et l'intervention des missionnaires appartenant à d'autres corps religieux la rendit célèbre, parce qu'elle envenima le débat d'une manière déplorable.

Les missionnaires qui entrent en Chine prennent un nom conforme au génie de la langue du pays, parce que les noms européens ne peuvent ni s'écrire, ni se prononcer en chinois. Cette coutume remonte au P. Ricci qui se faisait appeler Li ou Li-Matéou. Li est la première syllabe de Ricci, de la seule manière que les Chinois puissent l'articuler. Matéou est la traduction de Matthieu, son nom de baptême. Il avait aussi reçu le nom de Si-Thaï. Dans les Annales de l'Empire il est appelé Li-Ma-Téou.

RICHARD, prêtre français de la congrégation de Saint-Sulpice, missionnaire en Amérique au commencement du XIX^e^ siècle. — Il exerçait le ministère apostolique en 1803 dans le Michigan, au Détroit qui est devenu depuis un évêché. C'était un ecclésiastique pieux et zélé.

RICHARD (Fr.), Prêcheur anglais, missionnaire en Orient au XIV^e^ siècle, partit, à ce qu'il paraît, du couvent de Péra près de Constantinople, et alla vers l'an 1330 annoncer l'Evangile aux peuples fixés vers le nord de la mer Noire. — Il s'y trouvait, entr'autres, des Ziques et des Alains schismatiques dont les chefs chargèrent Fr. Richard, et son compagnon Fr. François, Dominicain italien, d'aller porter au Pape l'acte de leur soumission au Saint-Siége. C'était Jean XXII qui gouvernait alors l'Eglise. Lorsqu'il apprit de la bouche des deux missionnaires les succès et les espérances de la religion dans ces pays lointains, il fut au comble de la joie et écrivit le 22 mai 1333 aux Dominicains, dont le chapitre général était assemblé à Dijon, de ne pas laisser évanouir une occasion aussi avantageuse, et de profiter de ces bonnes dispositions pour envoyer un grand nombre de missionnaires qui porteraient un coup décisif en faveur de la religionn chrétienne chez les peuples orientaux. De son côté, il érigea un archevêché à Vospro, sur le Bosphore cimmérien, ou détroit d'Iénikalé, et un évêché à Cherson, ville maritime de la Crimée. Il institua Fr. François sur le premier siége, et Fr. Richard devint le premier évêque du second. Comme ils devaient passer par Constantinople en retournant dans leur mission, Jean XXII les nomma nonces apostoliques, avec mission de travailler à ramener les Grecs à l'unité ; ils avaient déjà essayé, lorsqu'ils traversèrent cette ville pour venir en Occident, d'y préparer les esprits à un retour qui eût été si heureux. Investis d'un titre et d'une charge qui leur donnaient plus d'autorité, ils firent, dans le même but, de nouveaux efforts qui échouèrent comme tant d'autres, devant l'obstination du clergé schismatique. Arrivés dans leurs églises, ils travaillèrent avec un grand succès à la conversion des idolâtres et des musulmans. Vospro et Cherson étaient les points de départ de leurs fréquentes missions, ils rayonnaient de là dans un vaste cercle et envoyaient de toutes parts les ouvriers évangéliques que différents ordres leur fournissaient pour la propagation de l'Evangile.

Un peu avant l'époque où avaient lieu ces importantes conquêtes spirituelles, le même pape Jean XXII avait chargé Fr. Thomas, Dominicain et évêque, d'évangéliser avec plusieurs religieux de son ordre quelques tribus païennes de la nation des Alains qui habitaient entre le fleuve Oural, le mont Caucase et la mer Noire. Fontana rapporte cette mission à l'an 1330.

RICHARC CUGNET, prêtre savoyard, du diocèse d'Annecy, membre de la congrégation de Saint-François de Sales d'Annecy, et missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1851 pour le vicariat apostolique de Vizagapatam dans cette contrée, avec deux autres prêtres et un diacre du même diocèse et de la même congrégation, et six sœurs de Saint-Joseph. Voici les noms des ecclésiastiques : M. Decompoix, prêtre d'Annecy, M. Delalex, prêtre d'Annecy et M. Domenge-Héritier, diacre d'Annecy. Les religieuses sont : Mlle Boissat, dite Sœur Saint-Jean, du diocèse de Chambéry ; Mlle Coudurier, dite Sœur Marie des Anges, du même diocèse ; Mlle Culat, ou sœur Marie-Augustine, du même pays que les précédentes ; Mlle Bosson, en religion sœur Ursule, du diocèse

d'Annecy; Mlle Arambourg (Sœur Rose), d'Annecy; et Mlle Grand ou Sœur Saint-Augustin, du diocèse de Lausanne et Genève (Suisse).

Le vicariat apostolique de Vizagapatam où se rendent ces missionnaires et ces religieuses est évangélisé depuis 1845 par la congrégation de Saint-François de Sales qui y a déjà envoyé seize prêtres dont trois sont morts. Il est situé entre celui de Madras et celui du Bengale. Son étendue et sa population sont immenses : la plus grande partie des Indiens sont idolâtres; il y a même des sauvages anthropophages; on y trouve aussi des protestants et un petit nombre de catholiques. Cette mission est gouvernée par M. Neyret, évêque d'Olène *in partibus* et vicaire apostolique.

RICHARD DE BOURGOGNE (Fr.), Mineur français, missionnaire au XIV^e^ siècle en Orient, et évêque d'Ili, en Dzoungarie, dans le Djaggathai, ou Tartarie centrale. — En allant prendre possession de son Eglise, ce prélat avait choisi pour compagnons des religieux de son ordre d'un mérite distingué, d'une grande science et d'un zèle apostoliques. C'étaient Fr. François d'Alexandrie et Fr. Raymond Ruffi, prêtres italiens, d'Alexandrie en Piémont, Fr. Pierre Martel, et Fr. Laurent d'Alexandrie, laïques, le premier Français, le second Piémontais. Fr. Pascal de Vittoria, prêtre espagnol, était venu les rejoindre en passant par le Kaptchak, où il fut témoin du martyre (avril 1334) de Fr. Etienne de Grand Varadin, mineur hongrois, qui avait eu le malheur d'apostasier la foi et avait lavé son crime par un long et atroce supplice glorieusement enduré. — *Voy.* PASCAL DE VITTORIA.

On peut croire que la mission de Fr. Richard de Bourgogne date environ de l'année 1330, et que Fr. Pascal de Vittoria dut y arriver vers 1335. Fr. Nicolas, Mineur français, et second archevêque de Pékin, parti pour son Eglise en 1333, avec vingt-six Frères Mineurs, dont vingt prêtres et six frères, se trouvait avec les missionnaires d'Ili : voyant que les circonstances étaient très-favorables à la fondation d'une église dans ce pays, et comprenant sans doute l'importance d'un pareil établissement dans un royaume intermédiaire entre la Chine et l'Occident, il s'était arrêté avec sa suite pour coopérer à la mission d'Ili, et il y resta jusqu'en 1338; puis il se rendit définitivement à Pékin, et fut très-bien reçu par l'empereur, et la religion catholique fit en Chine des progrès merveilleux. — *Voy.* JEAN DE FLORENCE.

En partant pour Cambalu ou Pékin, Fr. Nicolas avait laissé à Ili un religieux noir, nommé Fr. Jean des Indes, qui, amené à la foi par les Frères Mineurs, s'était attaché à eux, avait embrassé le tiers ordre de Saint-François, et servait d'interprète à l'archevêque. C'était, comme son nom l'indique, un Indien, et sans doute du midi de l'Indoustan, puisqu'on dit qu'il était noir. Il avait peut-être émigré fort loin de son pays, soit pour le commerce, soit à la suite d'un grand, ou pour tout autre motif, car les missionnaires, du moins ceux qui se rendaient en Chine et en Tartarie orientale n'auraient pu le rencontrer dans son pays. Du reste, dans le langage du temps, Inde veut dire tout pays lointain à l'orient et au sud, et Indien signifie, un oriental, du midi de l'Asie, Arabe, Indou, nègre, etc. Quoi qu'il en soit, ce bon religieux n'accompagna pas jusqu'à Pékin l'archevêque Nicolas, il resta au contraire à Ili et y trouva le martyre en 1342.

Avant d'entrer dans le récit de la mission d'Ili, il convient de faire observer qu'on ne sait rien de l'époque où Fr. Richard quitta la chrétienté pour se rendre d'Occident dans le Tchagataï ou Djaggathaï. Peut-être faisait-il partie de la mission conduite en Chine par Fr. Nicolas, archevêque de Pékin : car il est probable que dans les vingt prêtres Mineurs dont ce prélat était accompagné, il y en avait quelques-uns qui étaient sacrés évêques, pour lui servir de suffragants, comme on avait fait à l'égard des FF. Jean de Montecorvino et Franco de Pérouse.

Lorsque la mission s'établit dans le pays, le roi mongol de Tchagathaï résidant à Ili-Balik, était malade (Balik signifie en Tartare *résidence*). Fr. François d'Alexandrie, qui apparemment avait quelques connaissances en chirurgie, réussit à le guérir d'un chancre et d'une fistule, et cette cure lui valut l'entière confiance du prince qui l'appelait son père, et se conduisait par ses conseils. Le Franciscain lui en donna sans doute, dont ce monarque se trouva bien. D'un autre côté, le prince tartare ne fut pas sans réfléchir que les étrangers qu'il avait à sa cour, étaient des hommes doués de talents supérieurs, et que leur admirable pureté de mœurs et leur parfait désintéressement les rendaient plus recommandables encore. Il en conclut qu'ils devaient avoir pour mobile des principes vrais et saints. Mais il n'osa pas embrasser la religion qu'ils prêchaient, quoiqu'il en trouvât la morale fort belle. Des motifs politiques ou le joug des passions dont il n'avait pas le courage de s'affranchir, le tinrent éloigné du Christianisme, mais il confia son fils, âgé de huit ans, à Fr. François, afin que ce religieux l'élevât dans la foi catholique. En effet, le jeune prince reçut le baptême sous le nom de Jean. Un tel exemple attira journellement des prosélytes à la foi, et il est à présumer qu'elle se fût propagée dans tout le Tchagathaï sans une catastrophe politique qui survint malheureusement bientôt après. Le souverain si favorable aux missionnaires, et qui avait mis à la disposition de l'évêque Richard un terrain où l'on construisit une belle église, fut empoisonné par un prince de sa famille; celui-ci était mahométan, et il usurpa le trône. A cette

époque l'islamisme commençait à se répandre parmi les Mongols de l'Occident, d'abord païens et ennemis des Arabes musulmans. Les rois de Perse l'embrassèrent au XIV^e^ siècle; Urbek, dans le Kaptchak (Russie méridionale et orientale), était aussi de la religion du prophète. Enfin, on voit ce même culte intolérant et sanguinaire monter avec un usurpateur sur le trône de Tchagathaï. En Chine il en était tout autrement. Le grand Khan était en correspondance amicale et en relation d'ambassades avec les Papes, et le Catholicisme faisait dans son empire des progrès merveilleux : mais des quatre royaumes fondés par Gengiskan, trois étaient déjà la proie des musulmans : par conséquent le Christianisme devait, dans un temps peu éloigné, disparaître devant cette religion de boue et de sang. Tamerlan, qui était mahométan zélé, lui donna le coup de grâce, et à l'extrême Orient une réaction chinoise qui expulsa les Tartares, détruisit en même temps la religion chrétienne que ces étrangers avaient tolérée ou protégée. Voilà le motif pour lequel les missions de Tartarie, de Chine, de l'Inde, du Kaptchak, de la Perse même, disparurent de l'histoire à la fin du XIV^e^ siècle, de sorte qu'il n'en est plus question au XV^e^ ; mais au XVI^e^, le Catholicisme apparaît de nouveau avec les navigateurs portugais.

Quant aux motifs qui firent préférer aux Mongols l'islamisme à la religion de Jésus-Christ, il n'est pas difficile de les trouver. Il suffit que dans chaque royaume quelques-uns de leurs princes aient trouvé plus commode d'embrasser une doctrine qui lâche la bride aux passions, qui donne satisfaction aux plaisirs des sens : les courtisans n'auront pas eu de peine à suivre l'exemple des monarques et l'islamisme s'est ainsi propagé dans tout le peuple. La sainte religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas ces moyens de prosélytisme. Ensuite, le voisinage de peuples puissants, les Arabes et les Turcs, qui professaient avec un ardent fanatisme le culte de Mahomet obligeait les rois Mongols à embrasser la même religion, s'ils voulaient garder paisiblement leurs conquêtes et leurs trônes. Les Chrétiens étaient trop loin; l'ardeur des croisades était passée, et comme il fallait absolument détruire les puissances musulmanes ou être détruit par elles, les Mongols qui n'avaient plus les mœurs aussi belliqueuses qu'à la première invasion, se laissèrent aller à la pente naturelle qui était d'embrasser l'islamisme, et c'est ainsi que le culte du faux prophète domine ou s'étend encore aujourd'hui de Belgrade à Canton et à la Nouvelle Guinée, et de la Sibérie au cap de Bonne-Espérance.

L'usurpateur du trône de Tchagathaï, irrité du zèle avec lequel les Franciscains extirpaient non-seulement l'idolâtrie, mais encore l'islamisme qu'il professait lui-même, rendit trois édits par lesquels il ordonnait à tous les Chrétiens, sous peine de mort, de renoncer à Jésus-Christ, pour se faire musulmans. Ces ordres étaient généraux et s'étendaient par conséquent à l'évêque et aux six missionnaires. On leur proposa publiquement une abjuration formelle de leur religion. Sur leur refus, ils furent attachés tous les sept au moyen d'une longue corde et exposés ainsi aux insultes de la populace qui les accabla de soufflets, de coups de fouets, de crachats, de coups de couteau et leur coupa le nez et les oreilles. Enfin, lorsqu'on vit que ni les opprobres ni les mauvais traitements ne pouvaient faire changer ces courageux apôtres, et qu'ils ne cessaient même au milieu de cruels tourments d'élever la voix pour prêcher le Christianisme et montrer la fausseté de l'Alcoran, on leur trancha la tête au mois de juin 1342. La populace se précipita ensuite sur le couvent des Franciscains, qui fut pillé ou incendié.

Parmi les Chrétiens, les uns prirent la fuite, les autres cédèrent à la violence et à la persécution en apostasiant la foi encore mal affermie dans leurs cœurs; d'autres enfin, plus généreux, souffrirent la captivité et une longue misère jusqu'à ce que Dieu livra le persécuteur à un autre tyran qui lui fit éprouver le sort le plus cruel.

Cet épisode glorieux pour le Catholicisme et pour l'ordre de Saint-François, a paru digne d'être rapporté en détail : c'est la seule fois qu'on voit ce pays ignoré apparaître dans l'Eglise catholique. Il n'en est plus question depuis. L'islamisme y domine, et la politique chinoise qui y est maîtresse, n'a pas de peine à le prémunir du contact des étrangers. Aucun Européen ne le visite. Il confine à la Sibérie et à la Tartarie indépendante, pays également inaccessibles. Cependant, par une circonstance merveilleuse qui ne peut se trouver que dans le Catholicisme, la Dzoungarie, cet ancien Tchagathaï, et la ville d'Ili elle-même contiennent une Chrétienté comme il n'y en a pas d'autre sous le soleil, car elle n'est composée que de confesseurs de la foi. Ce sont des Chinois de toutes les provinces de l'Empire qui, dans leur pays, ont été condamnés à l'exil pour leur refus constant d'apostasier. Il se trouve quelquefois des prêtres parmi eux. Tous passent leur vie en esclavage à cette extrémité du monde, sans communication avec l'Eglise et le reste de la terre. Quel touchant spectacle, digne des anges et des hommes. Il est question de fonder une mission dans ce pays ! — *Voy.* PASCAL DE VITTORIA.

Lorsque j'ai dit qu'il n'y avait pas de Chrétienté pareille sous le soleil, j'oubliais que près de là, en Sibérie et dans les mines de l'Oural, il existe des centaines de prêtres catholiques du rite grec, qui ont été jetés dans cet affreux séjour pour avoir aussi généreusement confessé leur foi et refusé constamment de renoncer à leur union avec la sainte Eglise romaine. Le féroce et hypocrite despote du nord est encore plus redoutable à

la religion que l'autorité débile et facilement pénétrable de l'empereur tartare qui règne à Pékin. Le sabre et la police russes feront avec l'aide du temps, ce qu'ont fait l'espionnage et les supplices japonais : ils anéantiront le catholicisme en Russie, en Pologne, peut-être jusqu'en Turquie d'Europe et d'Asie, en Perse et dans les pays slaves de l'Autriche.

Gémissons, adorons, humilions-nous et prions pour que tant de millions d'âmes, qui ne connaissent pas le nom de Jésus-Christ, ne restent pas plus longtemps assises à l'ombre de la mort!

RICHMOND. — Ville d'Amérique, dans les Etats-Unis, capitale de la république de Virginie. Elle avait 20,000 âmes en 1840. Ce chiffre a dû augmenter depuis. La population de l'Etat est de près de 1,050,000 âmes, dont un tiers sont esclaves. Le souverain pontife Pie VII a érigé un évêché à Richmond, en 1820, et M. Kelly fut institué aussitôt sur ce nouveau siége; mais le pays, qui était presque tout protestant, présentait trop peu de ressources pour la subsistance d'un évêque. M. Kelly ne tarda pas à être transféré à une autre église (en Irlande), et le Saint-Siége prit le parti de confier à l'archevêque de Baltimore l'administration de l'évêché de Richmond. En 1840, on sentit la nécessité de donner aux Catholiques de la Virginie un évêque particulier qui donnât tous ses soins à ce petit troupeau; M. Wheelan fut nommé évêque de Richmond, le 15 décembre de cette année; il gouverna pendant dix ans son diocèse, qui comprenait tout l'Etat de Virginie. En 1850, le Souverain Pontife, Pie IX, l'a partagé en deux par la création d'un nouvel évêché à Wheeling. M. Wheelad fut transféré à ce nouveau siége, et M. Mac Gill fut institué évêque de Richmond, dont le diocèse comprend la partie orientale de la Virginie. Il n'y a guère que sept mille Catholiques et huit prêtres; le diocèse de Wheeling est encore moins riche en clergé et en fidèles, de sorte qu'on compte tout au plus un Catholique sur cent âmes dans ce pays. L'esclavage y fleurit dans toute sa magnificence; il y a même pris une forme particulière, car la cupidité a vraiment des ressources infinies. Les propriétaires de ce bétail humain s'adonnent surtout à la reproduction des noirs; ils en ont des haras, ils croisent les sujets, les accouplent de la manière la plus fructueuse et vendent les petits pour le sud où l'on a le plus besoin de bras et où l'on ne s'occupe pas de l'élève des nègres. Tout ceci se fait au soleil, en plein XIX^e^ siècle, à dix jours de distance de l'Europe chrétienne. Ce commerce d'âmes, opéré avec les circonstances les plus repoussantes, est pratiqué par un peuple qui se vante d'être civilisé, humain, et surtout d'être ardent partisan de la famille et de la propriété, et qui, dans son orgueil, se croit le premier peuple du monde. On conçoit que la religion catholique ne peut guère fleurir sous un ciel témoin d'abominations semblables.

RICHOU, Lazariste français, du diocèse d'Angers, missionnaire dans le Levant. — Il est parti de France pour Smyrne, le 1^er^ août 1845, avec quatre sœurs de charité et deux Frères coadjuteurs destinés tous pour la même ville, et de plus un autre prêtre Lazariste, M. Faveyrial, de Lyon, envoyé dans l'île de Santoria (Grèce). Les *Annales de la Propagation de la Foi* ont annoncé deux fois le départ de M. Richou et de M. Faveyrial, à la fin du cahier n° 104, de janvier 1846, tome XVIII, page 84 et dans le cahier suivant, n° 105, mars 1846, même tome, page 184.

RICOLD DE MONTECROIX (Fr.), Prêcheur italien, missionnaire en Orient, naquit à Florence et se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. — Il entreprit de longs et pénibles voyages pour connaître les savants de son temps et profiter de leurs lumières. De retour dans sa patrie, il prit ensuite l'habit de Saint-Dominique chez les Frères-Prêcheurs du couvent de Sainte-Marie la Neuve. S'étant appliqué à la méditation des saintes Ecritures dans le repos du cloître, il se sentit embrasé de zèle pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères, et ne songea plus, dès lors, qu'à faire valoir ses talents dans ce noble but : « Lorsque je commençai, dit-il, à réfléchir sérieusement sur cette bonté infinie de notre Dieu qui, par un excès d'amour, a daigné se rendre semblable à nous et paraître sur la terre pour montrer aux hommes le chemin du ciel, me souvenant que j'avais supporté avec joie les plus grandes fatigues pour contenter ma curiosité ou pour apprendre ce qu'il est permis d'ignorer, je conçus un très-grand désir de consacrer mes forces et le reste de mes jours au service de Jésus-Christ en prêchant son Evangile. La volonté de mes supérieurs, favorisant encore ce dessein, je ne doutai plus de la volonté de Dieu. Ainsi, ayant reçu l'ordre de notre Père général, avec les instructions et la bénédiction du Pape, je partis pour l'Orient et me rendis à Saint-Jean d'Acre. » C'était vers l'an 1275. Il s'arrêta sans doute quelque temps en Palestine où il voulut commencer sa mission et visita les Lieux-Saints, Jérusalem, Bethléem, Nazareth. Il pénétra ensuite plus avant chez les infidèles. Après bien des périls et des fatigues, il arriva à Bagdad, sur le Tigre, à une journée de l'ancienne Babylone. Il y avait dans cette ville une célèbre école musulmane : le missionnaire s'y arrêta, afin d'apprendre l'arabe, dont il se servit pour réfuter l'Alcoran et prêcher l'Evangile à ses aveugles sectateurs. Non-seulement il disputa avec les docteurs musulmans, mais il entreprit de traduire leur loi, dans le but d'en mieux faire connaître les absurdités aux prédicateurs de la foi qui n'entendaient pas l'arabe. Il ne put toutefois achever cette traduction, dégoûté qu'il était de tant d'extravagances. Au lieu d'une simple version de la dernière partie de l'Alcoran, il écrivit des Réflexions ou Commentaires sur tout cet ouvrage et l'adressa en forme de

lettres aux Eglises chrétiennes. Il composa un autre ouvrage pour expliquer et réfuter les erreurs des Juifs, des Mahométans et des idolâtres, et adressa celui-ci à tous les peuples orientaux. Un autre livre qu'il fit sous le titre de : *Généreuse confession de la foi chrétienne, faite en présence des idolâtres*, est rempli de l'esprit apostolique.

Les prédications continuelles du missionnaire parmi les ennemis de la croix, ses disputes avec les docteurs musulmans, les écrits qu'il composa en Orient ne manquèrent pas de lui susciter des persécutions de la part des schismatiques, des Juifs, des Mahométans et des idolâtres; mais la Providence multiplia en sa faveur les miracles de protection, et son ministère, qui procura le salut de bien des âmes, ne lui attira pas la gloire du martyre. Le zèle apostolique et l'obéissance religieuse l'avaient engagé dans une longue et pénible mission; les mêmes motifs, après vingt-cinq ou trente années de travail, le ramenèrent en Europe. Le Pape Benoît XI (1303 à 1304), qui appartenait comme lui à l'ordre des Frères-Prêcheurs, le rappela de l'Orient. Ricold entreprit un ouvrage important, écrit en latin, sous le nom d'*Itinéraire*; il avait en vue d'aider ceux que la Providence conduirait pour y porter la lumière de l'Evangile dans les pays qu'il avait parcourus lui-même, afin qu'instruits d'avance de tout ce qu'il leur importait de savoir, ils fussent plus en état de combattre l'erreur et de prêcher avec fruit les vérités du Christianisme. C'est là, en effet, un des avantages qu'ont les religieux : chacun profite de l'expérience que les prédécesseurs ont gagnée au profit de tout le corps; on peut même employer quelques membres spécialement à acquérir pour tous les autres certaines notions fort utiles, qu'un missionnaire isolé ne pourrait recueillir sans s'écarter du but qu'il s'était proposé; et se consacrât-il à cette tâche ingrate, il ne serait point assuré que son œuvre profitera à d'autres et secondera des dévouements individuels. Quant au livre de Fr. Ricold, il est parvenu jusqu'à nous, et il est extrêmement curieux au point de vue de la géographie du moyen âge et de l'état des missions à cette époque. On y trouve une description de toutes les contrées de l'Orient; on apprend quels étaient, au XIIIe siècle, les lois, les coutumes, les opinions, les dogmes, les hérésies, les sectes de ces nations diverses, en un mot tout ce qui pouvait être remarqué dans leur religion, dans leurs mœurs, dans leur organisation. Dès le milieu du XIVe siècle, ce livre fut traduit en français, par Jean d'Ypres, moine de Saint-Bertin.

Fr. Ricold mourut le 31 octobre 1309. Il y avait au moins six ans qu'il était de retour de ses missions d'Orient.

RIEULE (Saint), en latin *Regulus*, apôtre et premier évêque de Senlis, en France. — Il vint à Rome annoncer la foi dans les Gaules et particulièrement de Senlis, dans le même temps que saint Denys évangélisait Paris. Dieu bénit ses travaux apostoliques, par la conversion d'un grand nombre d'infidèles. Il fut le premier évêque de Senlis et mourut en paix au milieu de son troupeau. On l'honore le 30 mars.

Le même jour, on fait la fête d'un autre saint Rieule, évêque d'Arles. Il est probable qu'il fut aussi envoyé de Rome dans les Gaules; on ne sait rien du détail de ses actions, mais son existence ne peut être révoquée en doute; elle est attestée par divers monuments, tels que les anciens diptyques de l'Eglise d'Arles, publiés par Dom Mabillon, un Sacramentaire du XIe siècle, plusieurs Bréviaires manuscrits des XIIIe et XIVe siècles, le Bréviaire de 1501, le Missel de 1530, un autre Bréviaire de 1549, le Propre des Saints de 1612 et de 1656, un Catalogue manuscrit des évêques et archevêques d'Arles, dressé en 1457, par le cardinal de Foix. Mais saint Rieule n'est connu que par le culte qu'on lui rend, et il n'est pas possible de s'arrêter à ce que les légendaires disent de lui.

Il n'est peut-être pas impossible que saint Rieule d'Arles, et saint Rieule de Senlis, soient le même missionnaire qui, venu d'Italie en France, aura prêché la foi en différents lieux, notamment, et en premier lieu, à Arles, où elle était déjà établie; il aura poursuivi ses courses apostoliques plus au nord et jusqu'à Senlis, où il mourut, de sorte que les deux Eglises l'honorent comme leur évêque.

RINFROY (Saint), compagnon de saint Dizier, fut assassiné en Alsace avec cet évêque, vers la fin du VIIe siècle, par des hérétiques endurcis ou par leurs émissaires. — Saint Dizier avait converti la plus grande partie d'entre eux, mais les plus obstinés, irrités des résultats de ses travaux, s'en vengèrent par un double crime. — *Voy.* Dizier.

RIVET, prêtre français, missionnaire en Amérique, à la fin du XVIIIe siècle. — Il avait été professeur de rhétorique au collége de Limoges. La révolution française l'ayant forcé de fuir à l'étranger, il passa en Amérique, où M. Carroll, évêque de Baltimore (Etats-Unis), lui donna des pouvoirs de vicaire général et l'envoya en qualité de curé au Poste-Vincennes dans l'Indiana. Il y avait là une petite congrégation, ou paroisse française, perdue dans l'immensité des forêts et des déserts. M. Rivet la desservit pendant huit ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort arrivée en 1803. Il était à peu près le seul missionnaire qu'il y eût dans tout l'Indiana. L'Illinois était desservi par M. Olivier, de Nantes; M. Badin, d'Orléans, évangélisait le Kentucky; M. Richard, le Michigan. Chacune de ces provinces, qui forment aujourd'hui un ou plusieurs diocèses, n'avait guère qu'un seul prêtre.

RIVIERE (Le P.), religieux français de l'ordre de la Merci, se rendit à Alger

en 1720 avec les PP. Comlin et Bernard, Trinitaires (*Voy.* ces noms), sous les auspices de M. du Sault, envoyé extraordinaire du gouvernement de Louis XV auprès des puissances barbaresques. — *Voy.* David.

RIVOAL (Guillaume), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire au XVIII^e^ siècle en Cochinchine. — Il était de la Bretagne, et il partit pour l'Orient en 1733 avec M. de Bourgerie, prêtre belge de la même congrégation. C'est tout ce qu'on sait de lui. Il paraît cependant qu'il arriva dans le royaume où il était envoyé, et qu'il y exerça quelque temps le ministère apostolique : peut-être revint-il en France.

ROBERT, prêtre français, membre de la congrégation des Missions-Etrangères, et un des premiers missionnaires que cette société ait envoyés en Orient. — Il partit en 1662; mais il mourut en mer pendant le voyage. De quatre missionnaires embarqués avec lui, deux eurent le même sort, MM. Chevreau et de Sessonnat; les deux autres, MM. Brunel et Périgaud, moururent dans l'Inde à Mazulipatan, au mois de décembre 1663, avant d'arriver à leur mission. M. Robert était de l'ancien diocèse de Sisteron (Basses-Alpes).

ROBES NOIRES. — Nom sous lequel les Indiens de l'Amérique, principalement de l'Amérique du Nord, désignent les missionnaires. Ils se rappellent toujours par tradition les Jésuites qui les ont évangélisés dans le XVIII^e^ siècle, et il faut que le dévouement de ces religieux et leur enseignement aient fait sur l'esprit et dans le cœur de ces peuples une impression bien profonde, puisque le souvenir des robes noires est présent dans toutes les tribus. Tous les Indiens gardent pour la robe noire un respect religieux : ils n'en parlent jamais sans donner quelque signe d'attendrissement ou de reconnaissance; les plus féroces même s'humanisent; on en a vu dans un état d'ivresse furieuse, sortir immédiatement de leur délire au nom ou à la vue de la robe noire. L'habit des Jésuites, comme on sait, est une robe noire, assez semblable à la soutane des prêtres. Or ce sont les Jésuites seuls qui, au XVII^e^ et surtout au XVIII^e^ siècle, ont évangélisé les Indiens de cette partie de l'Amérique qu'on nomme aujourd'hui les Etats-Unis et l'Amérique Anglaise, ou Nouvelle-Bretagne. Ils ont enduré à cet apostolat des fatigues inénarrables et ont souvent versé leur sang : mais ils ont laissé, par leur enseignement et leurs exemples, un prestige inouï chez les Indiens, qui donnent aujourd'hui le nom de *Robe noire* aux prêtres séculiers, comme aux nouveaux Jésuites et à tous les missionnaires. La renommée et le respect des Robes noires a pénétré jusque chez des tribus qui n'ont jamais été évangélisées; le sentiment que les Indiens conservent à cet égard facilite beaucoup le ministère apostolique, et préserve les missionnaires de bien des dangers auxquels seraient exposés de simples voyageurs ou des marchands.

ROCCA (Le P. Jean de la), Jésuite portugais, de Lisbonne, missionnaire en Orient au XVII^e^ siècle, évêque d'Hiérapolis *in partibus*, et coadjuteur du patriarche d'Ethiopie. — Le P. Mendez, religieux de la même nation, ayant été sacré à Lisbonne patriarche d'Ethiopie, le 25 mai 1624, on lui donna deux coadjuteurs : le P. Sicco, sous le titre d'évêque de Nicée et avec future succession, et le P. de la Rocca, sous le titre d'évêque d'Hiérapolis. Le premier périt dans la traversée; tout ce qu'on sait du second, c'est qu'arrivé à Goa (Indoustan), il fut contraint d'y rester. Il eut pour successeur le P. Apollinaire d'Almeida, autre Jésuite de Lisbonne. — *Voy.* Almeida et Mendez.

ROBLES (Fr. Jean), Mineur espagnol de la province de Castille, missionnaire en Amérique au commencement du XVI^e^ siècle. — C'était un religieux rempli de piété et de sagesse, que le cardinal Ximénès, Franciscain comme lui, honorait de son estime, de sa confiance et de son amitié. Cet illustre ministre, après l'avoir employé à la conversion des musulmans de Grenade, l'envoya dans l'île San-Domingo avec Fr. François Ruiz, Fr. Jean de Trassiéra et Fr. Alphonse d'Espinar, pour y remplir une mission de confiance et pour travailler à la conversion des païens que renfermaient ces pays nouvellement découverts. Fr. Robles s'embarqua à San-Lucar (Andalousie) le 16 février 1502 avec Ovando, nommé gouverneur de San-Domingo, et il arriva à sa destination le 14 avril de la même année, ainsi que tous ses compagnons. — *Voy.* Alphonse d'Espinar et Ruiz.

ROCHA, Jésuite portugais, missionnaire au XVII^e^ siècle dans le royaume de Camboge (Indo-Chine). — Il y travaillait avec beaucoup de zèle en l'an 1666, lorsque M. Chevreuil, pro-vicaire de M. de la Motte-Lambert, évêque de Bérithe et vicaire apostolique de ces régions, vint y exercer le ministère apostolique. Le Jésuite, écrivant à un de ses confrères missionnaire en Chine, rend témoignage du zèle, de l'éminente vertu de l'ecclésiastique français. C'est tout ce qu'on sait de ce religieux.

ROCHER (Le P. Jean-Louis), Mariste français du diocèse de Lyon, missionnaire en Océanie. — Il partit de Londres pour l'Australie au mois de novembre 1844 avec le P. Dubreuil et le F. Leblanc, de la même société. Ces trois religieux allaient fonder à Sidney une maison de procure pour leurs missions chez les sauvages des îles voisines.

RODERIC (Fr.), Mineur, troisième évêque de Maroc, fut nommé à cette Eglise en 1289 par le Pape Nicolas IV, à la demande des Chrétiens du pays et des rois de Castille et

de Portugal. — Le premier évêque de Maroc fut Fr. Agneau, Mineur, nommé en 1220 aussitôt après l'érection du siége. Il eut pour successeur, en 1246, Fr. Loup-Ferdinand Dain, religieux aragonnais du même ordre, qui fut lui-même remplacé par Fr. Roderic en 1289. Il est très-probable qu'il y a eu de longs intervalles entre l'épiscopat de ces trois Franciscains. — Nicolas IV accorda beaucoup de priviléges à Fr. Roderic, et l'institua légat apostolique pour toute l'Afrique.

RODOLPHE (Le P. Nicolas), général de l'ordre des Frères Prêcheurs au XVII^e^ siècle. — Il apporta une grande sollicitude à l'œuvre des missions chez les infidèles. Ayant été élu dans le chapitre général tenu à Rome en 1629, il fit ordonner par ce même chapitre, que tous les missionnaires Dominicains dans les Indes orientales et occidentales se serviraient du Catéchisme romain pour l'instruction des néophytes; et de savants religieux traduisirent ce catéchisme dans les diverses langues des peuples qu'évangélisaient les Frères Prêcheurs. Plusieurs autres règlements concernant les missions furent encore dressés dans le même chapitre. On assura aussi un fonds pour le même objet, et le P. Rodolphe en destina une partie à la rédemption des captifs.

Il ne se passa presque pas d'année que le zélé supérieur n'envoyât des apôtres en Afrique, en Amérique et en Asie. Outre les Espagnols, accoutumés depuis plus de cent ans à traverser les mers, plusieurs Dominicains italiens et quelques Français (entre autres le P. Goar, envoyé en 1631 dans le Levant par le P. Rodolphe) se dévouèrent généreusement à ce ministère. Quelques-uns couronnèrent leur pénible et glorieuse carrière par le martyre. Le P. Fontana a consigné dans ses *Monuments dominicains* les Relations exactes qui étaient adressées, année par année, tantôt au général de l'ordre, tantôt à la Propagande, quelquefois au Souverain Pontife. Le P. Rodolphe, attentif à ce que les missions, tant en Orient qu'en Occident, fussent toujours pourvues d'un nombre suffisant d'ouvriers évangéliques, entrait à cet égard dans les plus grands détails. Les supérieurs des missions lui écrivaient régulièrement pour lui rendre compte de tout ce qui se passait au sujet de la religion, soit dans les îles Philippines et les autres parties de l'Asie, soit en Amérique. Les provinciaux, dans les différentes parties de l'Europe, étaient aussi chargés de lui faire connaître de temps en temps le nombre des missionnaires que leurs provinces avaient déjà fournis, et les noms de ceux qui seraient bientôt en état d'aller exercer au loin le saint ministère.

Ce qui est dit ici en particulier du P. Rodolphe devrait exister d'une manière permanente dans tous les ordres religieux et dans toutes les congrégations : ce n'est autre chose que la centralisation. Aucune société ne l'a pratiquée aussi bien que les Jésuites; c'est le levier puissant qui leur a fait entreprendre tant et de si grandes choses dans les cinq parties du monde; c'est là surtout ce qui leur a permis de poursuivre leur œuvre avec la même vigueur sans jamais dégénérer, comme il est arrivé aux autres corporations qui n'avaient pas ce lien constitué d'une manière aussi forte et aussi complète. Pour faire le bien, de nos jours, il faudrait que chaque ordre religieux, chaque société fût centralisée aussi étroitement dans la main de son général, et le Saint-Siége, la Propagande pour les missions feraient de tous ces faisceaux partiels un seul et vaste ensemble, à la puissance duquel rien ne saurait résister.

RODRIGUE DE LIMA, ambassadeur portugais en Abyssinie au XVI^e^ siècle. — Il fut envoyé par Emmanuel le Fortuné (1495-1521) auprès de David III, empereur d'Ethiopie (1508-1540), dont la mère, la régente Hélène, avait demandé des secours contre les musulmans, en promettant le tiers de l'empire au roi de Portugal. C'est en 1520, au mois d'octobre, que David reçut l'ambassadeur Rodrigue de Lima. Il l'accueillit froidement: le caractère brusque et bizarre de ce seigneur l'avait indisposé; d'ailleurs il était mécontent des promesses exorbitantes faites par sa mère, et ayant remporté quelques victoires sur ses ennemis, il n'avait plus un aussi pressant besoin de secours, et il refusa de livrer le tiers de son empire. Du reste on avait mis un temps infini à répondre à la demande faite par la régente. David à son tour laissa l'ambassadeur portugais attendre six ans à sa cour sans lui donner une parole décisive. Enfin, en 1526, il se décida à le faire partir pour Lisbonne. La caravane que les Abyssins envoyaient annuellement à Jérusalem par l'Egypte, avait été, en 1525, massacrée dans ce dernier pays tombé depuis peu au pouvoir de Selmi, empereur des Turcs; et le sultan, maître aussi de l'Arabie, menaçait d'étendre sa domination sur l'Abyssinie pour compléter la possession de la mer Rouge; c'est pour ce motif qu'il renvoya Rodrigue dans sa patrie avec de nouvelles propositions adressées au roi Jean III, successeur d'Emmanuel. Rodrigue, qui avait craint d'être indéfiniment retenu, partit avec empressement. Il emmenait avec lui un moine abyssin nommé Zaga-Zaab qui avait appris la langue portugaise et que David accréditait comme son ambassadeur près de Jean III; mais celui-ci, se trouvant bien en Portugal, mit très-peu de zèle à remplir la commission.

Rodrigue de Lima avait conduit en Ethiopie trois prêtres portugais ses chapelains. Ils se nommaient Alvarez, Mendez et Fernandez. Le premier, qui a laissé une Relation estimée de l'ambassade, fut à son retour chargé par David de se rendre auprès du pape Clément VII; il trouva ce pontife à Bologne et lui baisa les pieds au nom de l'empereur d'Ethiopie dont il lui remit une lettre.

Le médecin attaché à Rodrigue pendant

son ambassade, se nommait Bermudez : il sut s'attirer les bonnes grâces de l'empereur David, et Marc, patriarche d'Ethiopie, qui s'était réuni à l'Eglise romaine, le désigna pour son successeur, à la demande de ce monarque. Bermudez fut en effet institué patriarche d'Alexandrie par le pape Paul II (1534-1540), successeur de Clément VII (1523-1534). — *Voy.* Bermudez.

RODRIGUEZ (Emmanuel), Jésuite portugais, faisait partie de cette nombreuse colonie apostolique qui fut, en haine de la foi, massacrée par les calvinistes avec le P. Azévédo son chef, au moment où elle se rendait au Brésil pour y propager la religion catholique. — *Voy.* Azevedo.

RODRIGUEZ (Le P.) Jésuite portugais ou espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle en Ethiopie, et le premier de sa compagnie qui ait mis le pied dans cette contrée. Claudius, empereur d'Ethiopie (1540-1559) ayant demandé et obtenu du Saint-Siége un patriarche et des évêques, qui furent les PP. Nugnez, Oviédo et Carnéro, choisis parmi les premiers Jésuites, on fit partir ces prélats de Lisbonne pour Goa d'où ils devaient se rendre dans leur mission ; mais auparavant le P. Rodriguez fut envoyé vers l'empereur pour s'assurer de ses dispositions réelles et de la manière dont il recevrait le patriarche. La précaution était sage : Claudius protesta que sans cesser d'être l'allié du roi de Portugal, il n'abandonnerait pas en matière de religion les coutumes de ses ancêtres, c'est-à-dire que de fait il était fort attaché au schisme, dans lequel il s'obstina jusqu'à sa mort. Comme on le pressait de déclarer s'il n'avait pas exprimé à Jean III, roi de Portugal, l'intention de se réunir à l'Eglise romaine, il nia le fait d'un air confus ou l'expliqua par l'inexactitude du secrétaire qui avait écrit la lettre. Du reste il n'interdit pas positivement aux missionnaires l'entrée de l'Abyssinie.

En conséquence de ces dispositions le clergé de Goa fut unanimement d'avis qu'on ne devait pas exposer aux outrages d'une nation hérétique et schismatique la dignité patriarcale dont le P. Nugnez était revêtu. Ce prélat fut donc retenu à Goa ainsi que le P. Carnéro, évêque de Nicée, son second coadjuteur : ils vécurent l'un et l'autre en simples religieux dans la maison de leur société à Goa, et le P. Oviédo, évêque d'Hiérapolis, premier coadjuteur, alla avec cinq Jésuites préparer les voies. Il eut beaucoup à souffrir, surtout sous le règne de Ménas, frère et successeur de Claudius (1559-1563).

Quant au P. Rodriguez, il paraît qu'après avoir terminé sa mission d'exploration il revint à Goa en rendre compte à ses supérieurs et ne fut plus renvoyé en Abyssinie. C'est tout ce qu'on sait de lui.

RODRIGUEZ (Fr. Vincent), Jésuite portugais, fut un des six premiers missionnaires envoyés au Brésil par saint Ignace. Il partit en 1549 avec le P. Nobréga. — *Voy.* ce nom.

RODRIGUEZ (Le P. Ambroise), Dominicain espagnol, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines (Océanie). — Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il s'embarqua en 1586, avec le P. Jean de Castro et plus de vingt autres religieux de son ordre, passa par le Mexique et se rendit aux Philippines où de grands succès couronnèrent les travaux des FF. Prêcheurs. — *Voy.* Dominique de Salazar, Jean Chrysostome de Séville.

RODRIGUEZ (Le P. François), Jésuite portugais ou espagnol, missionnaire au XVII^e^ siècle en Ethiopie.—On ne sait à quelle époque il arriva dans ce pays. Il est à croire qu'il y exerça le ministère apostolique sous le règne de l'empereur Mélec-Séghed ou Socinios (1605-1632). Ce monarque, converti en 1621 par le P. Paez, fit publiquement profession de la religion catholique et la déclara religion de l'Etat en 1626. L'année précédente était arrivé du Portugal, avec plusieurs missionnaires, un patriarche latin que le monarque avait demandé au Saint-Siége : c'était le P. Mendez, Jésuite, qui fut sacré à Lisbonne. Après quelques années de travaux et de succès, vint la persécution, par suite d'un changement de règne. L'empereur Mélec-Séghed ayant employé son autorité, c'est-à-dire la force pour hâter le conversion de ses sujets, ceux qui refusaient de changer de religion irrités de la violence qu'on leur faisait excitèrent des révoltes ; le fils aîné de l'empereur, Facilidas, se mit à la tête des mécontents afin d'arriver plus tôt au trône qu'il ambitionnait ; et ayant intimidé son père il saisit toute l'autorité, fit proscrire la religion catholique et expulser les missionnaires. C'était en 1631 ou 1632, du vivant de Socinios, réduit à l'impuissance. Le P. Mendez et la plupart des Jésuites furent forcés de s'embarquer pour retourner dans l'Inde. Cependant le P. Almeida, évêque de Nicée et coadjuteur du patriarche, se dévoua avec six autres prêtres à rester caché dans l'intérieur de l'empire pour fortifier et consoler les néophytes pendant la persécution. Quelques seigneurs qui n'avaient pas apostasié comme leur souverain, les protégèrent et leur donnèrent asile ; c'étaient Jean Akay, roi du Baharnagash, Técla Emmanuel, vice-roi du Tigré ; Za-Mariam, vice-roi du Temben. Le premier, gagné par l'empereur, abandonna bientôt ses hôtes ou du moins se refroidit beaucoup à leur égard ; le second fut disgracié, destitué et chargé de chaînes ; le troisième périt les armes à la main en défendant le catholicisme. La chute de Técla Emmanuel qui fut remplacé par Melca-Christos, schismatique zélé et violent persécuteur, eut pour effet la prise et le martyre des PP. Paez, Pereira et de Sainte-Croix, en 1635. Alors l'empereur feignit d'être apaisé, de vouloir rendre aux Jésuites la liberté et sa bienveillance ; il prescrivit de leur rendre leurs maisons et témoigna le désir de les voir à sa cour. Za-Mariam pensa que c'était un leurre de la part du monarque, qui voulait simplement savoir s'il existait encore des Jésuites dans ses Etats. Jean Akay était d'a-

vis au contraire que les nouvelles dispositions de l'empereur ne cachaient pas de piége et qu'on ferait bien d'en profiter. Le P. Almeida partageait ainsi que les autres Jésuites l'opinion de Za-Mariam ; cependant ils aimèrent mieux se livrer que de continuer le genre de vie qu'ils menaient et qui compromettait les Chrétiens dont ils recevaient l'hospitalité. L'évêque de Nicée se rendit donc à la cour avec le P. Rodriguez et le P. Franceschi. Sur leur passage ils ne reçurent que des marques d'honneur ; mais arrivés auprès de Facilidas, il les fit charger de chaînes, et condamner à mort par un tribunal fanatique ou complaisant, puis il ordonna de différer l'exécution et les confia à la garde d'un geôlier barbare, qui fit endurer à ses prisonniers la faim, la soif et toutes sortes de tourments. Exilés ensuite dans une île du lac Dembéa, ils y furent en butte à la haine des moines schismatiques dont elle était peuplée, et comme ils recevaient en secret la visite de quelques néophytes fidèles qui venaient puiser auprès des confesseurs la consolation et la force contre les persécutions, les moines demandèrent avec instance qu'on mît à mort ces ennemis de la foi d'Alexandrie. L'empereur y ayant consenti, l'évêque de Nicée, le P. Rodriguez et le P. Franceschi furent pendus à des branches d'arbres et assommés à coups de pierres : c'était au mois de juin 1638.

Le P. Cardeira subit le même sort en 1640. Il restait quelques prêtres portugais et abyssins qui prenaient soin du petit nombre des fidèles dont la persécution n'avait pas encore fait des apostats. Ces prêtres furent presque tous martyrisés. Bernard Nogueira, vicaire général du patriarche, fut pendu en 1653. Lorsque Facilidas mourut, en 1665, le catholicisme était à peu près détruit dans son empire. — *Voy.* Nogueira.

RODRIGUEZ (Le P. François), Jésuite portugais, missionnaire dans l'Indoustan. — Il était à Goa au XVI^e^ siècle, lors de la conversion d'une princesse musulmane, petite-fille du roi de Dékan, qui fut baptisée le 15 août 1557 et reçut le nom de Marie. — *Voy.* ce nom.

L'année précédente ce religieux avait contribué à une mission fructueuse que quinze Jésuites firent dans les îles de Divaz et de Choran, au nord de Goa. Ces deux petites îles étaient comme un château fort, où se retranchait la superstition : principalement celle de Divaz où l'on adorait une célèbre idole de Ganésa avec sa tête d'éléphant. A l'issue de la mission, le P. Nugnez Barreto, Jésuite, patriarche d'Ethiopie, baptisa une grande multitude dans chacune des deux îles, et le P. Fernandez, compagnon du P. Rodriguez, ayant continué à évangéliser Choran pendant 27 ans, y laissa à sa mort cinq mille Chrétiens qu'il avait convertis.

ROGER (Fr.), Mineur anglais, missionnaire au XIV^e^ siècle chez les Tartares du nord, par lesquels il semble qu'on doive entendre les peuples qui habitaient vers le sud-ouest de la mer Caspienne. — Il y avait dans ce pays une nombreuse mission de Franciscains, avec un vicaire à leur tête, et ils obtenaient de grands succès. Il est même parlé de dix mille infidèles qui se convertirent à la foi catholique dans les seuls monts Caspiens. (*Voy.* François de Podio, sur la situation de ce pays et sur ces Tartares du nord.) L'âge et la fatigue ayant diminué successivement le nombre des ouvriers évangéliques qui fécondaient la mission de leurs sueurs, le vicaire (ou supérieur) envoya, en 1390 ou 1391, Fr. Roger avec Fr. Ambroise de Sienne auprès du Saint-Siége pour demander des auxiliaires. Le Pape leur en accorda vingt-quatre à prendre dans toute nation, pourvu qu'ils partissent de leur plein gré et que leurs supérieurs les jugeassent propres au ministère dont ils se chargeaient.

ROMAIN. — On appelle romain le secours annuel que le séminaire des Missions-Etrangères envoie à chaque évêque et à chaque prêtre européen en mission chez les infidèles d'Orient. Ce secours est de mille francs pour un évêque et de cinq cents francs pour un prêtre. On lui donne aussi le nom de viatique.

ROMANI (Le P.), Jésuite italien, missionnaire en Afrique dans la grande île de Madagascar. — Il s'est embarqué à Cherbourg (France) pour cette destination le 15 mai 1846 avec d'autres religieux de sa compagnie, un Bénédictin français, trois ecclésiastiques séculiers et un cathéciste que M. Monnet, évêque de Pella et vicaire apostolique emmenait dans sa mission. — Voici les noms de tous ces apôtres : le P. Ferreti, Jésuite italien ; le P. Piras et le P. Boï, Jésuites sardes, c'est-à-dire italiens de l'île de Sardaigne ; le Fr. Jouveton, le Fr. Caulier (Benjamin) et le Fr. Caulier (Florent), religieux français de la même compagnie, le premier du Puy et les deux autres de Cambrai (Nord), et tous trois simples coadjuteurs ; le P. Duteil, sous-diacre, Bénédictin français de l'abbaye de Solesmes, diocèse du Mans ; enfin deux prêtres, un ecclésiastique et un frère coadjuteur, tous Français : M. Calvinhac, prêtre du séminaire du Saint-Esprit et du diocèse de Saint-Flour en Auvergne (Cantal) ; M. Ferroy, prêtre du diocèse de Grenoble, vicaire général ou plutôt apostolique de M. Monnet ; M. Goré, du diocèse de Saint-Brieuc, élève du séminaire du Saint-Esprit. Il n'était pas prêtre, à ce qu'il semble ; il a peut-être été ordonné en Afrique ; enfin le Fr. Gallot, coadjuteur, du diocèse de Coutances en Normandie (Manche).

ROMANO (Le P. Louis ou Laurent), Jésuite italien, missionnaire en Abyssinie au XVII^e^ siècle. — Il passa d'abord d'Europe dans l'Indoustan, puis il fut envoyé de Goa en Ethiopie l'an 1604 avec le P. Azevedo, religieux portugais de la même société. Za-Denguel régnait alors en Abyssinie. Ce monarque eut bientôt pour successeur Mélec-Séghed qui plus tard se convertit à la foi romaine et qui ayant conçu beaucoup d'affection et d'estime pour le P.

Paez, Jésuite portugais, protégeait ouvertement les missionnaires. C'est dans ces conjonctures favorables que le P. Romano travailla avec succès dans l'Église d'Ethiopie pendant environ 17 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort arrivée en janvier 1621. On ne sait rien de particulier sur les circonstances de son apostolat.

ROMULE ou ROMULUS (Saint), premier évêque de Fiesole en Toscane et missionnaire en Italie au Ier siècle. — Selon le Martyrologe romain il était disciple de l'apôtre saint Pierre et avait reçu de lui la mission de prêcher l'Evangile; ayant fait connaître Jésus-Christ en plusieurs endroits de l'Italie, il reçut à son retour à Fiesole la couronne du martyre avec quelques compagnons. C'était sous le règne du féroce Domitien (81 à 96 de Jésus-Christ). Saint Romulus est honoré le 6 juillet.

ROONEY, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti le 4 octobre 1847 avec M. Barry et deux religieuses de Jésus-Marie pour le vicariat apostolique d'Agra. Les sœurs de Jésus-Marie ont leur maison mère à Lyon. Il est probable que M. Rooney et M. Barry sont deux prêtres français, de ce diocèse, et qu'ils n'appartiennent à aucune congrégation religieuse.

ROOST (André), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans le royaume de Siam. — Il partit pour les Indes en 1714 et mourut au mois de juin 1729 après quinze ans de travaux apostoliques. M. Roost était bachelier de Sorbonne et appartenait par sa naissance au diocèse de Rouen : peut-être n'était-il pas originaire de France; son nom du moins semble assez l'indiquer.

ROSETTI, prêtre séculier italien, missionnaire dans la partie de l'Inde Transgangétique, que nous nommons aujourd'hui l'empire Birman. — Il fut emmené par M. Vittoni, autre missionnaire séculier et le premier apôtre de la Birmanie avec le P. Calchi, Barnabite. Le roi de Pégu avait été si satisfait de la doctrine de ce dernier et il avait conçu une si haute idée de la puissance et de la dignité du Souverain Pontife, représentant et vicaire de Dieu sur la terre, qu'immédiatement il avait envoyé, avec des présents, l'abbé Vittoni comme ambassadeur auprès de ce chef suprême et universel des Chrétiens et de tout le genre humain. Dans ce voyage M. Vittoni ne négligea point les intérêts de sa mission: il obtint de Rome que le vicariat apostolique de Pégu fût divisé en deux parties : Pégu, qui serait confié au zèle des PP. Barnabites, et Ava, qui serait évangélisé par les prêtres séculiers. Les Barnabites envoyèrent le P. Gallizia pour seconder le P. Calchi dans la portion de territoire qui leur resta, et l'abbé Vittoni, nommé probablement supérieur ou vicaire apostolique d'Ava, comme le P. Calchi l'était de Pégu, emmena l'abbé Rosetti avec lui. C'est en 1727 qu'ils s'embarquèrent tous ensemble, le religieux et les prêtres séculiers. Lorsqu'ils arrivèrent à Siriam, le P. Calchi était mort depuis trois mois. Le zèle de cet apôtre se retrouva dans l'âme de son successeur le P. Gallizia, qui, travaillant avec un courage infatigable et un succès proportionné à ses efforts, baptisa un nombre immense de gentils. Quant à l'abbé Rosetti, il se rendit à Ava avec M. Vittoni. On n'a aucun détail sur ses travaux et ceux de ses confrères : trouvèrent-ils leur tombe sur le sol de l'Inde ou sur celui de l'Europe? Nulle tradition n'a pu l'apprendre au P. Abbona qui a recueilli les traits les plus saillants de l'apostolat chrétien dans l'empire Birman. Ce qui est certain, c'est qu'en 1740, environ dix ans après l'époque où nous sommes arrivés, la mission séculière qu'on avait tenté d'établir à Ava fut supprimée, sans doute parce que les missionnaires qui l'avaient entreprise n'y étaient plus et n'avaient pas eu de successeurs. Tel doit être nécessairement le sort de tout établissement formé dans des conditions semblables. Le zèle individuel ne peut rien enfanter de solide et de durable. C'est donc en 1740 que le cardinal Pétral, préfet de la Propagande, prit une mesure approuvée par le pape Benoît XIV, et qui réunissait la mission d'Ava à celle de Pégu et les confiait l'une et l'autre aux PP. Barnabites italiens. Le P. Gallizia, le second apôtre du pays, qui était venu en Italie après dix ans de séjour au milieu de ces infidèles, fut nommé vicaire apostolique et revêtu du caractère épiscopal sous le titre d'Elisma *in partibus*. Aucun évêque catholique n'avait sans doute paru dans ce pays avant lui.

ROSINI (Le P. Sauveur), Barnabite italien de Nice. — Il partit pour les missions de l'extrême Orient avec M. Mezza-Barba, patriarche d'Alexandrie *in partibus*, que le pape Innocent XII envoyait en qualité d'ambassaseur auprès de l'empereur de Chine. C'est en 1719 que ce prélat quitta Rome avec un cortége imposant. Parmi les ecclésiastiques qui l'accompagnaient, il y avait quatre Barnabites, hommes d'un mérite distingué et religieux accomplis : c'étaient les PP. Ferrari, Alexandre, Calchi et Rosini. Le légat avait le pouvoir de les diriger sur les missions qui auraient le plus besoin d'ouvriers apostoliques. C'est ainsi qu'il envoya le P. Calchi annoncer l'Evangile aux infidèles du Pégu (dans l'Inde au delà du Gange) et ce religieux y fonda une chrétienté qui subsiste encore, et qui depuis cent ans a eu un certain nombre d'évêques. Elle est aujourd'hui confiée aux Oblats de Turin, et Mgr Balma, membre de cette congrégation, la gouverne avec le titre de vicaire apostolique.

Quant aux trois autres Barnabites, compagnons du P. Calchi, j'ignore sur quelle partie de l'Asie ils furent dirigés par Mgr Mezza-Barba. Peut-être revinrent-ils en Europe après l'avoir simplement secondé dans sa légation qui ne fut pas couronnée de succès.

ROSIUS (Saint), évêque africain au Ve siècle, et missionnaire dans l'Italie méridionale. — La persécution des Vandales ariens

le chassa de son pays avec onze autres dont le Martyrologe romain cite les noms en donnant à entendre qu'ils étaient évêques : ce sont saint Prisque, saint Castrense, saint Tammare, saint Rosius, saint Héraclius, saint Secondin, saint Adjuteur, saint Marc, saint Auguste, saint Elpide, saint Conion et saint Vindonius. On les embarqua sur un vieux navire, et ils furent ainsi poussés vers les côtes de Campanie. S'étant dispersés dans différents lieux de cette province, et ayant eu le gouvernement de plusieurs églises, ils prêchèrent et propagèrent la religion catholique avec des fruits abondants. On célèbre la fête de tous ces saints le 1er septembre.

ROTERIC (Le P. Sauveur), Jésuite, missionnaire au Brésil, partit en 1550 avec trois autres religieux pour seconder le P. Nobréga (*voy.* ce nom) qui l'année précédente était allé fonder la mission.

ROTH (Le P. Michel), Jésuite russe-allemand, du XVIIIe siècle, missionnaire dans sa patrie. — Il naquit en 1721 dans la Courlande, comme son nom l'indique. Il fit des missions à Dunabourg (Witepsk) et dans la Lithuanie et la Livonie. Il est célèbre dans ces pays par son zèle et ses travaux, par les établissements qu'il forma et les écrits qu'il composa pour l'instruction des peuples. Il mourut le 3 décembre 1785 au village de Dagda, dans l'exercice de ses fonctions.

ROUFFIAC (Le P. Auguste), religieux français de la congrégation des Oblats de Marseille, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Marseille pour l'île de Ceylan le 23 avril 1853 avec un confrère, le P. Victor Lacombe de la même société et envoyé aussi dans cette mission.

Le P. Rouffiac est du diocèse d'Alby. Pendant qu'il prenait la route de l'Asie, quatre autres Oblats s'embarquaient les uns pour l'Afrique (Cafrerie) et un autre pour l'Amérique (Canada).—*Voy.* Barret et Reboul.

ROULLEAUX, Mariste français, du diocèse de Grenoble, missionnaire en Océanie. — Il n'était encore que clerc lorsqu'il partit vers la fin de 1840, avec les PP. Séon, Borjon, Garin et Rozet, envoyés ainsi que six autres Maristes dans l'Océanie occidentale et particulièrement dans la Nouvelle-Zélande. Le P. Roulleaux, après avoir été promu aux saints ordres et au sacerdoce, passa ensuite dans les archipels situés plus au nord, et il y montra beaucoup de zèle et de dévouement dans les postes les plus périlleux. Son nom n'avait pas été cité dans les *Annales de la Propagation de la Foi* lorsqu'il quitta la France.

ROUPIE, monnaie usitée dans l'Indoustan, principalement à Bombay et à Calcutta : à Bombay elle vaut 2 fr. 37 c.; à Calcutta, on distingue les roupies courantes qui valent 2 fr. 18 centimes et les roupies sèches, dites aussi roupies d'argent, dont la valeur s'élève à 2 fr. 53 cent. Un lak roupie fait cent mille roupies d'argent ou 253,000 fr. On écrit quelquefois *un lac de roupies*, ce qui fait image dans notre langue ; cent laks font un crore ou 25,300,000 fr.

ROZET (Le P. Louis), Mariste français, du diocèse de Lyon, missionnaire en Océanie. — Il est parti de France pour la Nouvelle-Zélande à la fin de 1840 avec les PP. Séon, Borjon et Garin, religieux de la même société, envoyés aussi dans l'Océanie occidentale. Sept autres Maristes et deux auxiliaires séculiers les accompagnaient. Le P. Rozet a toujours exercé le ministère évangélique auprès des Maoris (indigènes de la Nouvelle-Zélande).

RUF (Saint), évêque et martyr. Selon le Martyrologe romain il était de famille patricienne et fut baptisé avec toute sa famille, c'est-à-dire avec tous ses parents et ses domestiques ou esclaves, par saint Apollinaire, disciple de saint Pierre. Saint Ruf paraît avoir été évêque de Capoue et martyrisé dans la même ville. On honore sa mémoire le 27 août.

RUF (Saint), disciple des apôtres. — Saint Paul en parle dans son *Epître aux Romains*. La fête de saint Ruf est célébrée par l'Eglise le 21 novembre. Le premier évêque d'Avignon se nomme aussi saint Ruf, et on l'honore le 14 du même mois. Quelques auteurs ont prétendu, mais sans fondement, que c'était le même personnage. On croit généralement que saint Ruf d'Avignon vivait au milieu du IIIe siècle. — *Voy.* Rufus.

RUF (Saint), missionnaire apostolique du Ier et du IIe siècle de l'Eglise. — Animé du même esprit que saint Ignace, évêque d'Antioche, il partagea avec saint Zozime ses chaînes et ses souffrances et mourut comme lui pour Jésus-Christ sous le règne de Trajan, vers l'an 116. On ignore si ce fut à Antioche ou à Philippes que Zozime et Ruf prêchèrent l'Evangile ; on ne sait pas non plus quelle ville de l'Orient fut le théâtre de leur triomphe. On les honore le 18 décembre.

RUFFI (Fr. Raymond), Mineur italien d'Alexandrie en Piémont, missionnaire au XIVe siècle, dans le Tchagathaï ou Tartarie centrale, fut martyrisé au mois de juin 1342 avec Fr. Richard de Bourgogne, évêque d'Ili (dans la Dzoungarie); Fr. Pascal de Vittoria, Espagnol; Fr. François d'Alexandrie, Piémontais comme lui; F. Laurent d'Alexandrie, laïque, son compatriote aussi; F. Pierre Martel, laïque français, et F. Jean des Indes, noir du Tiers-ordre de Saint-François. Son nom indique qu'il était Indou. Il avait été converti par les Franciscains, s'était attaché à eux en qualité d'interprète et de confrère, et il obtint la même palme que ses pères et ses maîtres dans la foi. — *Voy.* Richard de Bourgogne.

RUFFIN DE PARME (Le P.), Frère mineur réformé italien, de la ville ou des environs de Parme, missionnaire en Turquie. — Il est parti de Civita-Vecchia le 4 septembre 1845 pour Constantinople, avec un religieux de son ordre et de la même nation,

le P. Léonard de Jési, destiné à la mission d'Egypte.

RUFINIEN (Saint), second évêque connu de Bayeux. — Ce pays avait été évangélisé au IIIe ou IVe siècle par saint Spire qui fonda l'Eglise de Bayeux et en fut le premier évêque. — Saint Rufinien continua son œuvre : mais l'histoire de sa vie est entièrement inconnue; on l'honore le 5 septembre. Sa fête n'est célébrée que depuis 1688.

RUGGIERI (le P. Michel), dont le nom se trouve quelquefois francisé en Roger, Jésuite italien, de Naples, missionnaire en Orient au XVIe siècle, un des premiers de sa compagnie qui aient établi la religion chrétienne dans l'intérieur de la Chine. — Avant lui, des religieux de différents ordres avaient annoncé l'Evangile aux Chinois, mais les effets de leur zèle avaient été nuls ou bien leur prédication n'avait eu que des résultats isolés, passagers et sans consistance. Quant aux Jésuites, ils avaient fait différentes tentatives sur ce grand empire avant le P. Ruggieri. Saint François Xavier était mort en 1552, dans une petite île située sur les côtes de la province de Canton, au moment où il allait y pénétrer. Le P. Carnéro, évêque de Nicée et coadjuteur du patriarche d'Ethiopie, éloigné de sa mission par la persécution, était allé exercer son zèle dans ces parages et était mort à Macao. En 1556 le P. Nugnez Barreto, vice-provincial de la compagnie dans les Indes, en se rendant au Japon avait passé à Sancian, à Macao et de là à Canton où il parla de science et de morale avec les mandarins. Enfin en 1563, trois Jésuites s'étaient joints à une ambassade portugaise chargée de riches présents pour l'empereur de Chine. On reçut les dons du Portugal, mais sans vouloir donner suite aux relations diplomatiques. Il fallut donc encore attendre. Cependant il y avait à Macao une maison et une église à l'usage des Jésuites, et quelques-uns d'entre eux y venaient de temps à autre pour les besoins spirituels de la colonie portugaise. Le P. Valignani, visiteur de la compagnie dans les Indes, fit venir de Goa dans cette maison trois Pères pour y rester à poste fixe et apprendre la langue chinoise tout en exerçant le saint ministère auprès des Portugais. L'un de ces trois missionnaires était le P. Ruggieri.

Il était né à Naples, avait pris le degré de docteur en droit avant de se faire Jésuite et avait occupé des emplois importants dans le monde. C'était un homme intelligent, sage et d'une grande expérience. Il arriva à Macao au mois de juillet 1579. Comme il était déjà avancé en âge, il n'apprit le chinois qu'avec difficulté. Etant parvenu néanmoins à parler couramment le langage du peuple, il résolut de passer de Macao à Canton pour apprendre la langue mandarine, c'est-à-dire le chinois proprement dit par opposition aux dialectes particuliers des différentes provinces. Il n'était pas facile de réaliser ce plan, parce qu'un autre Jésuite ayant converti l'année précédente un jeune bonze, qui fut pour ce fait bâtonné, puis condamné à l'exil, le gouverneur de Canton avait interdit de laisser séjourner aucun Père dans la ville.

Mais ce magistrat venait d'accomplir le temps de sa charge. Le P. Ruggieri profitant de la circonstance se hasarda à faire une tentative, et suivit les marchands portugais qui chaque année allaient y trafiquer pendant trois ou quatre mois. Après avoir soigneusement recommandé l'affaire à Dieu, il présenta au nouveau gouverneur une requête où il sollicitait l'autorisation d'avoir une demeure dans la ville pendant le séjour qu'y feraient les Portugais, attendu, disait-il, qu'il ne pouvait commodément exercer son ministère et offrir le saint sacrifice sur le navire. Cette demande parut raisonnable, le gouverneur l'accueillit et désigna au religieux une petite maison près de la ville. Le P. Ruggieri y disposa une chapelle et l'orna avec le plus de goût qu'il put. La nouvelle s'en étant répandue, beaucoup de Chinois et même des mandarins inférieurs attirés par la curiosité vinrent voir le missionnaire qui les accueillit avec empressement et avec bonté. Il gagna ainsi leur affection, de sorte qu'ils virent avec peine venir le temps où cet étranger fut obligé de se retirer avec les marchands portugais.

L'année suivante, il présenta une demande semblable qui fut accueillie avec bienveillance. Quelques envieux ayant semé le bruit que la complaisance du mandarin était achetée à prix d'argent, ce magistrat somma publiquement le missionnaire de déclarer franchement, puisqu'il se disait ministre du Dieu de vérité, si la permission obtenue avait été motivée par quelque présent. Le P. Ruggieri protesta avec énergie qu'il n'en était rien ; et le gouverneur, satisfait de ce témoignage rendu à son innocence, alla quelques jours après avec un des premiers juges visiter lui-même la demeure et la chapelle du P. Ruggieri. Depuis lors, les principaux mandarins commencèrent à s'y rendre et recherchèrent l'amitié du missionnaire.

Sur ces entrefaites il vit arriver dans sa maison le P. Sanchez, religieux espagnol de sa compagnie. Ce dernier avait été envoyé à Macao par l'évêque de Manille pour amener par la persuasion les autorités portugaises de la colonie à reconnaître l'union de la couronne de Portugal avec celle d'Espagne sur la tête de Philippe II. Pendant le voyage il était tombé dans une flotte chinoise qui gardait les côtes, et comme il avait une lettre du gouverneur des Philippines pour le gouverneur de Canton, on le conduisit à ce magistrat, qui le reçut avec bienveillance. Alors le P. Sanchez avait appris qu'un religieux comme lui habitait un des faubourgs de la ville, et il s'était fait conduire à la demeure de ce confrère. Les deux Jésuites, ainsi réunis providentiellement, s'embrassèrent avec effusion et purent conférer, tant sur les affaires de la mission que

sur le but du voyage entrepris par le P. Sanchez. On va voir combien ce voyage avança les affaires de la religion dans l'empire.

Les lois chinoises étant très-strictes sur les étrangers, il fallut une sentence dans les formes pour régulariser la position du P. Sanchez. Le premier magistrat (en chinois Gan-Cha-Fou) la rendit très-favorable : « Attendu, disait-il, que ces hommes (le P. Sanchez et les Espagnols qui l'accompagnaient) se rendant à Macao, ne portent pas d'armes et ne font de mal à personne, ils peuvent passer librement. Ils mériteraient une punition pour avoir apporté au vice-roi une lettre écrite sur un papier trop court, et dont la teneur n'était pas rédigée en forme de requête à un supérieur; mais attendu qu'ils sont étrangers et qu'ils ignorent nos lois, ils sont dignes de pardon. » Cette sentence fut transmise au vice-roi de la province de Canton, qui résidait à Tchao-King. Comme il était nouvellement investi de cette dignité, il voulut à cette occasion entamer une enquête sur la colonie portugaise de Macao, et cita devant lui l'évêque et le commandant, qui en étaient les chefs spirituel et temporel. Mais ils jugèrent à propos de se faire représenter par des délégués, et l'évêque choisit le P. Ruggieri pour le sien. Ces délégués ayant offert de riches présents et déclaré qu'ils reconnaissaient la suzeraineté de l'empereur, furent accueillis favorablement, et le missionnaire obtint du vice-roi l'autorisation d'entrer en Chine et d'en sortir quand bon lui semblerait; d'avoir dans la ville même de Canton une maison dont la chapelle serait ouverte au public, et enfin de se rendre de Canton à Tchao-King toutes les fois qu'il voudrait. On conçoit combien ces concessions étaient importantes eu égard au naturel soupçonneux des Chinois et aux lois qui rendent leur empire impénétrable. Le P. Ruggieri, se portant caution de son confrère le P. Sanchez, obtint encore que le vice-roi signât la sentence rendue en sa faveur par le magistrat de Canton; en sorte que les deux Jésuites purent aller ensemble à Macao, où ils arrivèrent à la fin de mai 1582. Le P. Valignani, qui était de retour du Japon, et qui remplissait toujours les fonctions de visiteur de la Compagnie de Jésus dans l'Orient, vit ainsi le plus ardent de ses désirs accompli. Naguère placé à une fenêtre de la maison de Macao, il jetait un regard douloureux sur le continent de la Chine en s'écriant : « Ah! rocher, rocher, quand t'ouvriras-tu, rocher! » Le P. Ruggieri venait de percer cette pierre. Quant au P. Sanchez, il s'occupa de la commission dont il avait été chargé, puis retourna immédiatement aux Philippines.

Le P. Ruggieri, au contraire, tomba malade à Macao; de sorte qu'il ne put retourner en Chine avec une personne que le commandant envoya au vice-roi de la province de Canton pour lui offrir un présent en reconnaissance des faveurs obtenues. Mais le missionnaire chargea cette personne de lui remettre de sa part des lunettes, dont on fait grand cas en Chine, et de lui annoncer qu'il se réservait de lui porter une horloge. Le vice-roi, touché de ce souvenir, fit transmettre au Père un sauf-conduit ou passeport écrit sur une lame d'argent. Bientôt même il envoya à Macao une jonque chinoise pour recevoir le missionnaire, qui s'y embarqua le 18 décembre 1582 avec le P. Pasio, Jésuite italien comme lui, un autre religieux de la compagnie qui n'était pas encore prêtre, et quelques jeunes Chinois. Comme on s'étonnait de le voir ainsi accompagné tandis qu'il avait été mandé seul, il répondit que, comme religieux, il n'avait pas l'habitude d'aller seul (c'est effectivement une règle des Jésuites), et qu'il avait dû amener deux membres de son ordre, l'un qui l'accompagnerait quand il irait voir le vice-roi, et l'autre qui, en son absence, garderait la maison. Cette réponse fut acceptée, et le P. Ruggieri fut très-bien accueilli. L'horloge qu'il offrit au vice-roi excita la surprise de celui-ci et le mit dans l'enchantement. Il voulut reconnaître ce cadeau; mais les Pères refusèrent tout présent et exposèrent dans une requête que leur seule ambition était d'être autorisés à faire leur séjour dans l'empire, attendu que faisant profession de servir Dieu et de cultiver les sciences, ils avaient entendu parler de l'intelligence, des lois et du savoir des Chinois, et qu'ils n'avaient pas hésité à quitter leur patrie et à faire un long voyage de trois ans pour venir les étudier, mais que cette étude leur serait beaucoup moins facile à Macao que dans l'intérieur de la Chine.

Le vice-roi regarda comme un honneur pour son pays que de tels hommes fussent venus de si loin pour l'habiter; et comme il se piquait d'ailleurs de cultiver la philosophie et les mathématiques, dans lesquelles les missionnaires étaient versés, il souscrivit à leur requête, leur assigna une demeure plus commode à Tchao-King, et leur permit d'y faire venir deux autres religieux. Le P. Ricci fut en conséquence envoyé de Macao avec un autre Jésuite qui n'était pas prêtre, en sorte qu'il y eut à Tchao-King cinq missionnaires dont trois prêtres : le P. Ruggieri, le P. Pasio et le P. Ricci, formés ensemble tous trois au collége de Rome. Le dernier est le plus célèbre. Il continua l'œuvre de Ruggieri et fut le véritable fondateur de l'Eglise catholique de Chine dans ces temps modernes.

Peu de jours après l'arrivée du P. Ricci, le vice-roi fit publier dans toute la ville qu'il déclarait les Jésuites domiciliés en Chine et qu'il voulait qu'on les tînt pour tels. Par une faveur encore plus grande, eu égard au rang des vice-rois en Chine, qui semblent de plus grands personnages que les rois d'Europe (puisque leurs administrés sont quelquefois au nombre de 40 à 70 millions d'hommes), il daigna aller visiter les étrangers dans leur demeure, à la grande

surprise de tout le peuple. Dans cette visite solennelle, il portait une robe de soie rouge, au bout de laquelle étaient suspendues des clochettes d'or et d'argent. Son secrétaire avertit les Pères de ne pas aller au-devant de lui, afin de lui laisser le plaisir de la surprise qu'il leur ménageait. Il causa familièrement avec eux, parcourut leur maison, entra dans la chapelle qu'ils avaient ornée de leur mieux, puis s'éloigna avec son cortége. Le grand amiral, étant venu à Tchao-King, témoigna aussi beaucoup de bienveillance aux Jésuites. A l'exemple de ces hauts personnages, les autres mandarins leur prodiguèrent des égards ; quelquefois même ils les traitaient d'égal à égal ; ce qui était une grande distinction, les Chinois regardant ordinairement tous les étrangers comme des barbares méprisables. Un mandarin des plus distingués, ayant envoyé son jeune fils visiter les Jésuites, fut si reconnaissant des caresses dont les religieux le comblèrent, qu'il leur fit dire qu'on apprendrait comment il savait honorer et servir ceux qui honoraient et appréciaient ce qui lui appartenait. En effet, ce fonctionnaire leur fut très-utile dans la suite.

Cependant les missionnaires s'appliquaient à étudier la langue mandarine à l'usage des grands, qu'ils tâchèrent de prêcher d'abord par l'exemple de leurs vertus et qu'ils s'efforçaient de se concilier de plus en plus par leurs attentions. Le P. Ruggieri composa un catéchisme en langue chinoise, et afin de bien faire comprendre au peuple par des exemples sensibles l'excellence du christianisme, il traduisit les Vies des saints. Mais au moment où ils allaient prêcher publiquement la foi à Tchao-King, le vice-roi dont la faveur les avait introduits étant sur le point de sortir de charge, leur conseilla dans leur intérêt de retourner pour un temps à Macao. C'était contre les lois de l'empire qu'il les avait tolérés, et son successeur ne manquerait pas de le trouver mauvais, ne fût-ce que pour se faire valoir. Les Pères furent donc obligés de retourner à Macao, fort tristes de s'éloigner d'une vigne dont ils avaient franchi la haie. Ils comprirent que tant qu'ils se borneraient à gagner les bonnes grâces de quelques vice-rois particuliers, leur établissement ne reposerait que sur une base mal assurée, ces magistrats changeant tous les trois ou quatre ans, et même plus souvent.

Cependant le vice-roi, qui appréciait leur mérite et qui les avait admis à Tchao-King, avait eu recours, pour leur épargner le regret d'une expulsion formelle et définitive, à un stratagème qui réussit complétement. Il fit consigner dans les actes de son administration que quelques personnages de sainte vie, d'une profonde sagesse et très-versés dans les lois divines et humaines, étaient venus de l'Occident tout exprès afin d'étudier les lois et les coutumes de la Chine; qu'il les avait tolérés pendant un temps à Tchao-King; mais que bientôt il les avait renvoyés pour ne pas laisser des étrangers dans l'empire contre la défense des lois.

Le nouveau vice-roi, dont la curiosité était piquée par cet éloge, éclairé d'ailleurs sur le mérite des missionnaires par ce que lui en disaient les principaux mandarins, leur envoya une jonque les prendre à Macao, en leur faisant dire que si son prédécesseur les avait méconnus en les congédiant, il saurait les dédommager en leur donnant une habitation et une maison de prières. Les PP. Ruggieri et Ricci s'embarquèrent aussitôt pleins de joie. A leur arrivée ils reçurent le plus gracieux accueil ; le vice-roi leur assigna une demeure, leur donna un terrain pour bâtir une église, et leur délivra des lettres-patentes qui les autorisaient à circuler comme regnicoles par toute la Chine. Quand ce fonctionnaire sortit de charge à son tour, son successeur confirma ces lettres-patentes à la sollicitation du mandarin dont les Jésuites avaient traité le fils avec tant de bienveillance, et qui avait été fort sensible à ce procédé. De *gan-cha-fou*, c'est-à-dire premier magistrat, il était devenu *lan-si-tao*, dignité plus élevée de deux degrés. Non-seulement il les soutint de son crédit, mais il leur fit bâtir à ses frais une église et une maison dans une belle situation près de la ville et y fit mettre les inscriptions suivantes en chinois : sur l'un des bâtiments : *Ici demeurent de saints personnages qui sont venus de l'Occident* ; et sur l'autre : *Ici l'on prêche la véritable loi du Roi des cieux.*

Protégés par le vice-roi et le *lan-si-tao*, les Jésuites reçurent de fréquentes visites, notamment celle d'un lettré, gradué au troisième degré à Pékin, et en grande réputation de savoir. Il avait un singulier plaisir à parler des choses de la foi avec les religieux, affectionnant surtout le P. Ruggieri, auteur du Catéchisme, et entreprit de traduire ce livre en un style plus élégant, afin de le faire accepter par les classes élevées.

Pendant qu'il se livrait à ce travail, la grâce éclaira son intelligence, en sorte qu'il saisit toutes les vérités contenues dans le Catéchisme. C'était un homme d'un sens droit, et du reste habile dans l'art de la parole ; il développait ces principes avec une exactitude et une chaleur qui étonnaient les Pères, apportant à l'appui des mystères de la foi des arguments qu'on ne lui avait jamais suggérés. Il ne tarda pas à demander le baptême ; mais comme il devait être le premier à le recevoir, on jugea à propos de l'éprouver en différant. On voulait qu'il fût assez solidement instruit pour répondre de sa foi à quiconque l'interrogerait. Comme la conversion d'un homme si connu devait avoir un grand éclat, on voulait aussi y préparer peu à peu les mandarins en imprimant et distribuant la traduction du Catéchisme que ce lettré venait de préparer. On en offrit des exemplaires aux principaux mandarins et on répandit à profusion les Commandements de Dieu, que l'on avait imprimés sur une feuille à part. En les li-

sant, les mandarins les trouvèrent si conformes à la raison, qu'ils s'écrièrent que les hommes ne pouvaient les avoir inventés et que c'était une loi descendue du ciel.

Après avoir ainsi disposé les esprits, les Pères recommencèrent à exposer publiquement les vérités du christianisme dans leur église avec l'approbation du *lan-si-tao*, premier magistrat en l'absence du vice-roi, et comme le lettré s'exprimait avec plus de facilité qu'eux dans sa langue maternelle, ils le chargèrent de faire quelques exhortations, ce dont il s'acquitta avec grand succès. Plusieurs des auditeurs se réunirent aux catéchumènes que l'on préparait sans bruit au baptême.

Quelque sécurité que la protection du vice-roi et du *lan-si-tao* assurât aux Jésuites, le P. Ruggieri comprenait très-bien que l'autorisation de prêcher librement par tout l'empire ne pouvait émaner que de l'empereur; aussi écrivit-il au gouverneur des Philippines et à l'évêque de Manille de presser le roi d'Espagne d'envoyer dans ce but une ambassade à Pékin. Le gouverneur des Philippines ayant eu occasion d'envoyer un navire à Macao, y fit embarquer le P. Sanchez, dont il a été parlé précédemment, et le chargea d'aller à Tchao-King se concerter avec les Jésuites sur les moyens de propager la foi en Chine. Le P. Ruggieri, averti de l'arrivée de ce religieux dans la colonie portugaise, demanda pour lui au vice-roi l'autorisation de se rendre à Tchao-King; mais il ne put l'obtenir : on lui permit seulement d'aller lui-même à Macao, et on lui accorda la faculté de ramener avec lui le P. Cabral, provincial de la Compagnie dans l'Inde (en Orient).

En lui accordant cette faveur : « Vois, Père, lui dit le *lan-si-tao*, quoique tu aies déclaré au commencement que tu venais pour apprendre le langage et les coutumes de la Chine, et que je l'aie dit à mon tour aux autres mandarins, je sais bien que tu n'as pas d'autre dessein que de publier la loi divine; mais j'en suis bien aise, et tu n'as pas besoin de te cacher de moi pour cela. Au contraire, je te permets de baptiser le lettré que tu as à la maison et tous les autres qui voudront se faire chrétiens. Je permets aussi au Père dont tu parles de venir ici, et je souhaite que tu divulgues ta loi dans toute la Chine; car je l'ai vue et montrée à d'autres. Elle nous plaît fort et ne contrarie en rien notre police et notre manière de gouverner. »

Le P. Ruggieri conféra à Macao avec le P. Sanchez, qui ensuite retourna à Manille. Le P. Cabral, provincial de l'Inde, étant arrivé de son côté à Tchao-King, y baptisa, le 18 décembre 1584, le lettré, qui fut appelé Paul, et un autre Chinois, chez qui les Pères avaient d'abord logé en mettant le pied dans la ville. On entoura cette cérémonie de toute la magnificence possible. Ensuite le provincial, qui avait terminé sa visite, retourna à Macao, et Paul regagna sa ville natale pour gagner à la foi sa femme, ses enfants et ses compatriotes.

Les Pères Ruggieri et Ricci reçurent bientôt du renfort dans la personne de deux religieux de leur société : le P. Edouard de Sande et le P. Antoine d'Almeida; le premier demeura à Tchao-King avec le P. Ricci et le second accompagna le P. Ruggieri, à qui le lan-si-tao facilita le moyen de parcourir le Tché-Kiang, dont ce mandarin était originaire.

La province de Tché-Kiang n'est pas contiguë à celle de Canton; elle se trouve beaucoup plus au nord et confine à celle de Nankin. Elle a plus de vingt millions d'habitants, c'est-à-dire la population de la Grande-Bretagne, ou de l'Italie, ou de la Prusse, avec quelques royaumes voisins, et plus que l'Espagne avec le Portugal. Hang-Tchéou est sa capitale : c'est une ville immense, fortifiée, commerçante et industrieuse. Les Pères Ruggieri et d'Almeida partirent de Canton le 20 novembre 1585, avec le frère du lan-si-tao, leur protecteur, et ils arrivèrent le 23 janvier 1586 à Hang-Tcheou que Marco Polo avait visitée au moyen âge et qu'il nomme Quinsay dans sa Relation. Le P. Ruggieri la compara à Venise qu'il connaissait; Almeida la trouve plus grande qu'aucune ville du Portugal, à l'exception de Lisbonne. Des Relations plus récentes, entre autres celles du P. Grosier, enchérissent beaucoup sur ces évaluations, puisqu'elles donnent un million d'âmes à Hang-Tcheou. Quoi qu'il en soit, le père du lan-si-tao donna l'hospitalité aux deux missionnaires qui disposèrent une de leurs chambres en chapelle. Les plus grands mandarins les invitèrent à leur table; et même l'un d'eux pria le P. Ruggieri d'assister aux funérailles de sa mère. Le religieux, comme on le pense bien, s'en excusa à cause des superstitions qui se pratiquent dans ces cérémonies; il leur déclara que les prières des Chrétiens ne servaient de rien à ceux qui, pendant leur vie, n'avaient pas adoré le Seigneur du ciel. Il prit occasion de là pour expliquer que la loi de Dieu est nécessaire au salut, et qu'elle surpasse toutes les autres en sainteté. Les bonzes eux-mêmes témoignèrent des égards aux deux Jésuites et leur demandèrent de l'eau bénite; car une tradition perpétuait le souvenir d'un saint personnage qui avait parcouru la Chine en donnant une eau sainte, avec laquelle il guérissait les malades et opérait d'autres miracles. La même tradition existait aussi non-seulement dans le Tché-Kiang, mais dans la province de Canton, à Tchao-King, où les païens entraient dans l'église des Jésuites et prenaient de l'eau bénite. Il faut évidemment rattacher cette croyance et cette pratique à la prédication chrétienne des Franciscains et d'autres religieux qui, au moyen âge, évangélisèrent avec succès l'immense empire de Chine. (*Voy.* JEAN DE MONTECORVINO, ODERIC DE FRIOUL, etc.)

Le P. Ruggieri et son compagnon ne purent satisfaire le désir des bonzes, arrêtés

qu'ils étaient par la crainte d'une profanation. Comme ils ne devaient pas se fixer à Hang-Tchéou, ils n'osèrent pas non plus conférer le baptême à tous ceux qui le demandaient et qu'ils avaient catéchisés. Mais ils régénérèrent le père du lan-si-tao, septuagénaire vertueux et assez instruit qu'ils avaient catéchisé avec soin durant quatre mois. Le P. Ruggieri crut devoir accorder la même grâce au fils d'un lettré. Cet enfant était aux portes du tombeau. Le père, après s'être adressé aux bonzes qui ne purent le guérir avec leurs superstitions, eut recours aux missionnaires, désespérant toutefois de le voir survivre; mais à peine baptisé, il se trouva mieux et guérit en peu de jours, comme le P. Ruggieri l'écrivait le 8 novembre 1586.

De Hang-Tchéou, les deux Jésuites revinrent à Tchao-King où ils trouvèrent quarante nouveaux Chrétiens. Le visiteur et le provincial de la compagnie de Jésus, dans l'Inde, espérèrent, à la nouvelle de ces succès, que la Chine allait se convertir à l'Evangile. Il leur parut urgent de ne plus laisser dépendre l'admission des missionnaires dans un si vaste empire de la simple volonté des vice-rois qui changeait fort souvent, mais de faire en sorte que le Pape et le roi d'Espagne obtinssent de l'empereur même qu'il leur ouvrît ses Etats.

Le P. Ruggieri, mieux instruit que les autres Pères de tout ce qui concernait la Chine, où il avait demeuré plus longtemps qu'eux, parut l'homme le plus propre à plaider cette grande cause à Rome et à Madrid, où le P. Sanchez, de son côté, devait se rendre des Philippines. L'affection des mandarins pour le P. Ruggieri dont ils ne voulaient pas se séparer, ne lui permit pas de sortir immédiatement de la Chine. Il finit cependant par retourner à Macao, avec le P. de Sande, laissant les Pères Ricci et d'Almeida à Tchao-King. Il s'embarqua en 1588 et n'arriva en Espagne qu'un an après le P. Sanchez, et s'acquitta de sa mission auprès de Philippe II et de Sixte V. On ne dit pas positivement quel en fut le succès.

Il ne paraît pas que le P. Ruggieri soit retourné en Orient : peut-être son âge ne le lui permit-il pas. Les auteurs n'indiquent point l'année de sa mort, mais il n'est plus parlé de lui dans la suite de l'histoire de l'Eglise chinoise.

Il m'a semblé à propos d'entrer dans des détails circonstanciés sur les origines d'une mission si importante. On peut voir à l'article Ricci la suite de l'établissement du christianisme en Chine. Tout ce qui précède est en grande partie tiré d'Henrion qui, lui-même l'a extrait de Dujarric, d'Alvarez-Lémédo, traduit par Coulon et Trigault.

RUIZ (Fr. François), Mineur espagnol, missionnaire en Andalousie, puis en Amérique au XV^e^ et au XVI^e^ siècle. — Il était le compagnon et le fidèle ami du cardinal Ximénès. Franciscain comme lui. Ce grand ministre, cet illustre prélat, après avoir employé avec succès Fr. Ruiz à la conversion des musulmans de Grenade, l'envoya en 1502 dans l'île de Saint-Domingue avec plusieurs autres religieux du même ordre : Fr. Jean de Trassiera, Fr. Jean Robles, Fr. Alphonse d'Espinar et dix autres Observantins. Les derniers étaient destinés à évangéliser les indigènes de ce pays; de plus, Fr. Ruiz et les deux Fr. Jean avaient à remplir une mission de confiance : ils devaient juger le gouverneur Bovadilla qui, à la faveur de l'immense éloignement où il était, avait commis les plus grands excès et d'énormes abus de pouvoir, surtout à l'égard des Indiens qu'il traitait de la manière la plus rigoureuse. Les religieux s'acquittèrent de leur mandat et renvoyèrent Bovadilla prisonnier en Espagne ; mais il mourut dans la traversée. Fr. François Ruiz, dont le climat d'Haïti altérait profondément la santé, n'y fit qu'un séjour très-court. Parti de San-Lucar (Andalousie) le 6 février 1502 avec Nicolas Ovando, le nouveau gouverneur, et arrivé à Saint-Domingue le 14 avril, il quitta cette île et l'Amérique au bout de six mois, et rapporta en Europe une corbeille toute remplie de petites idoles. Le cardinal Ximénès les plaça au collége d'Alcala, comme monuments d'autant de victoires gagnées sur le démon.

RUPERT ou ROBERT (Saint), évêque de Worms, puis de Saltzbourg, apôtre de la Bavière, de l'Autriche, du Tyrol au VII^e^ siècle. — L'époque précise à laquelle il florissait n'est pas certaine, car D. Mabillon et Bulteau croient, sur d'assez bonnes raisons, que saint Rupert a vécu un siècle plus tard qu'on ne croit communément et qu'il fonda l'Eglise de Saltzbourg vers l'an 700. C'est l'opinion qui est suivie par Godescard, Rohrbacher, Feller, etc.

Rupert était de la race des rois de France. Dès sa jeunesse, il s'exerça à la pratique de la vertu, jeûnant, veillant, mortifiant son corps ; il était aussi un modèle de chasteté, de tempérance et de charité pour les pauvres. Un mérite si distingué le fit élever sur le siége épiscopal de Worms ; mais les habitants de ce diocèse, dont la plupart étaient encore idolâtres, ne purent souffrir un pasteur dont la sainteté condamnait leurs désordres, ils l'accablèrent d'outrages et le chassèrent de la manière la plus indigne (696 ou 697).

Théodon, duc de Bavière, qui le connaissait de réputation, lui envoya des députés pour le prier de venir instruire les peuples de la province de Norique. Le saint évêque y envoya d'abord des missionnaires, puis y alla lui-même ; le duc, plein de joie, vint au-devant de lui jusqu'à Ratisbonne où il le reçut au milieu de sa cour avec la plus grande distinction. Saint Rupert l'ayant instruit dans la foi et la morale catholiques le baptisa avec plusieurs de sa nation, tant nobles que des gens du peuple. Il avait converti également Ragintrude, sœur du duc.

A cette époque la Bavière avait plus d'é-

tendue qu'aujourd'hui : ce qu'on nomme maintenant l'archiduché d'Autriche en faisait partie et s'appelait la Bavière orientale. L'Evangile avait été annoncé longtemps auparavant, surtout par saint Severin dans la Vindélicie et la Norique. (Ce sont les noms anciens du pays.) Les lois des Bavarois donnent des preuves certaines de ce fait, mais il n'existait aucune organisation d'évêchés sous une métropole et, par conséquent, aucune succession assurée d'évêques. On conçoit que dans cet état de choses, surtout à une pareille époque et avec les révolutions politiques qui changeaient fréquemment le pouvoir de mains, les Bavarois, sans être précisément idolâtres, n'étaient pas non plus absolument chrétiens. Saint Rupert, ayant trouvé des cœurs dociles et des esprits bien disposés, ralluma le flambeau de la foi presqu'éteint par les superstitions et les hérésies qui s'étaient élevées comme des ronces et des épines dans cette vigne délaissée. On peut dire que la conversion du duc entraîna celle de toute la Bavière; ce prince promit au prélat de choisir un lieu pour établir un siége épiscopal et de bâtir des églises avec des logements pour les ecclésiastiques. Saint Rupert s'étant embarqué sur le Danube vint jusqu'aux frontières de la Pannonie Inférieure (Hongrie), prêchant la foi sur son passage. En revenant, il passa à Lauréac, ancienne métropole du pays; il y guérit des malades par ses prières et y convertit plusieurs personnes; ensuite ayant appris que dans un lieu situé vers le midi, il y avait beaucoup d'édifices, mais presque ruinés et couverts d'arbres, il y alla lui-même et demanda ce lieu au duc Théodon qui le lui accorda volontiers. C'était l'antique ville de Juvave, ruinée par les guerres et les invasions des Barbares, principalement d'Attila. Saint Rupert y établit son siége épiscopal, bâtit une belle église en l'honneur de saint Pierre, et un cloître pour les clercs qui célébraient l'office tous les jours; par les libéralités du duc il put édifier encore un grand nombre d'églises et de monastères. Théodebert ou Dioptert, fils et successeur de Théodon, imita ce prince dans ses bienveillantes dispositions en faveur de Rupert. La religion qui vivifie tout tira Juvave de ses ruines : une nouvelle ville y fut construite sous le nom de Saltzbourg, et le titre métropolitain de Lauréac y fut transféré du temps de Charlemagne. Depuis lors, Saltzbourg a toujours été archevêché, et l'une des plus illustres églises d'Allemagne.

Saint Rupert ayant besoin d'ouvriers pour l'aider à prêcher l'Evangile, retourna dans son pays (en France), et en amena douze missionnaires, avec sa nièce, sainte Erentrude; il donna à cette dernière le gouvernement du monastère de Numberg qu'il avait fondé. Pour lui, continuant de travailler à l'extension et à l'affermissement de la foi, il visitait assidûment sa mission, bâtissant des églises et ordonnant des clercs.

Après s'être donné un successeur, il mourut l'an 718, le jour de Pâques, 27 mars Il venait encore de dire la Messe et de prêcher. En Bavière et en Autriche on fait sa principale fête le 25 septembre, mais c'est le 27 mars, jour de sa bienheureuse mort, que le Martyrologe romain en fait mention en ces termes : « A Saltzbourg, S. Rupert, évêque et confesseur qui propagea admirablement l'Evangile en Bavière et en Autriche. »

Il convient de faire remarquer, pour rendre plus facile l'intelligence de ce qui précède, que la ville de *Laureacum*, l'ancienne métropole de la Norique, est aujourd'hui un petit bourg nommé Lorch, situé dans la haute Autriche, près de Malthausen et de la rive méridionale du Danube, entre les embouchures du Traun et de l'Enno dans ce fleuve, à une petite distance de Linz, entre Passau et Vienne. Les évêques de Passau ont prétendu longtemps que les droits de Lauréac étaient passés à leur siége. Le 14 décembre 1693, le pape Innocent XII a décidé la contestation en faveur des archevêques de Saltzbourg.

RUST (George), savant théologien irlandais du XVII^e^ siècle, fut institué évêque des Russes, du rite latin. Mais il est certain qu'il n'en eut que le titre. — L'évêché de Connor (Irlande) dont il était doyen ayant été divisé en deux après la mort de Jérémie Taylor, en 1667, George Rust obtint celui de Dromore, et mourut jeune en 1670. L'évêché de Dromore subsiste toujours; il est occupé depuis 1833 par M. Michel Blake. Quant à celui de Connor, il a été depuis uni à Down, et M. Corneille Denvir est évêque des deux siéges depuis 1835.

RUTKUSKI (François), prêtre polonais, du diocèse de Breslau en Silésie (Prusse), missionnaire en Amérique, aux Etats-Unis. — Il est parti pour cette destination le 12 mai 1847 avec M. Melchers, vicaire général de Saint-Louis (Missouri), qui conduisait dans ce diocèse une colonie de quatorze ecclésiastiques français, allemands, suisses, italiens, etc. (*Voy.* Melchers.)

Il est extrêmement rare et presque phénoménal de voir un missionnaire catholique partir de la Pologne, de la Hongrie, de la Bohême, de la Dalmatie, de la Prusse orientale, etc., pour les missions étrangères. En général, la partie orientale de l'Europe catholique ne fournit pas d'apôtres. C'est un indice frappant et certain du peu de vie de ces Eglises. Le Portugal, qui autrefois tenait une glorieuse place dans le monde des missions, est aussi tombé dans une stérilité absolue : aussi dans quelle décadence y est le catholicisme! L'Espagne est bien déchue aussi de son ancienne splendeur sous le même rapport; mais elle n'est pas tombée aussi bas que le Portugal, et d'ailleurs, certains indices démontrent qu'elle est en voie de se relever. La France et l'Italie sont les deux grandes et principales pépinières d'hommes apostoliques. L'Angleterre et l'Irlande envoient des prêtres en grand nombre dans les cinq parties

du monde, mais seulement dans les colonies et possessions britanniques et aux Etats-Unis, pays anglais : on ne trouve pas dans cette nation des missionnaires proprement dits, comme ceux qui vont en Chine, en Tartarie, en Corée, au Thibet, au Tong-King, en Polynésie, en Guinée, etc. Il faut excepter quelques rares religieux anglais ou irlandais, mais on n'en nommerait pas dix. Cette digression pourra servir à montrer par un point de vue particulier les pays catholiques où il y a de la séve et ceux où la vie religieuse est dans un état de torpeur. Ce qui contribue à paralyser l'Eglise en Portugal, en Autriche, en Pologne, etc., c'est, d'une part, l'esprit étroit de nationalité avec ses prétentions exagérées, et d'un autre côté, les entraves que le despotisme apporte à l'essor de l'esprit chrétien qui est nécessairement libéral et humanitaire. Si les évêques de ces pays avaient respectivement leur liberté d'action pour le gouvernement spirituel de leur clergé et des peuples, comme aux Etats-Unis, les Eglises dont il s'agit sortiraient certainement de leur sommeil léthargique.

S

SABRAO, petite île de l'Océanie, dans la Malaisie ou Archipel Indien. Elle a environ quatorze lieues de long sur six de large, et est située près de celle de Flores. Ses habitants ont les cheveux crépus, le teint foncé, et paraissent de la race des Papous : on dit qu'ils sont encore cannibales. L'île de Sabrao appartient nominalement au Portugal. C'est avec Timor et Solor le seul débris de son ancienne domination dans cette partie de l'Océanie, où il avait porté la puissance de ses armes et le nom de Jésus-Christ dans tant d'îles retombées maintenant au sein de l'infidélité.

SACHE (Le P. Louis), Jésuite français, du diocèse de Tours, missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti pour le Canada, en 1845, avec le P. Pedelupé, de Marseille ; le P. Menet, de Nantes, et le P. de Kohler, de Strasbourg, tous trois de la même société. Ce dernier n'était alors que tonsuré : il a été élevé aux saints ordres et à la prêtrise en Amérique.

SADOC (Le B.), Prêcheur, missionnaire en Hongrie, fut envoyé dans ce pays par saint Dominique, l'an 1221, dans le chapitre général de l'ordre, qu'on tenait à Bologne. — Ayant reçu la bénédiction de son saint patriarche, il se mit en route avec ses compagnons, sous la conduite du B. Paul de Hongrie. Après avoir prêché l'Evangile en Hongrie pendant plusieurs années, il fut envoyé à Sandomir, en Pologne, pour y gouverner une maison de Dominicains, et dans ce nouvel emploi, comme dans celui qui l'avait précédé, il continua à donner à tous ses frères et à tous les fidèles l'exemple des vertus qu'il leur prêchait. Tandis que le saint religieux était tout occupé à s'avancer dans la perfection et à y faire marcher les autres, les Tartares ayant fait une irruption à Sandomir, le massacrèrent avec quarante de ses compagnons, en haine de la religion chrétienne.

La veille de leur mort, celui qui lisait le Martyrologe, y trouva ces mots inscrits en lettres d'or : *A Sandomir, le supplice de quarante et-un martyrs.* D'abord incertain s'il les lisait ou non, il finit par les prononcer à haute voix. Sadoc et les autres religieux étonnés voulurent voir le livre. Mais les lettres d'or s'évanouissaient entre leurs mains. Le prieur, se tournant alors vers ses frères, leur dit : « Ces lettres, divinement tracées, sont un avertissement du ciel, mes frères bien-aimés, et elles n'ont pas été mises en vain sous les yeux de ce jeune et innocent novice ; l'auteur de la vie et de la mort nous invite ainsi à nous préparer pour demain à gagner la vie qui ne finit pas. Qu'aucun de nous ne néglige donc de se fortifier par la réception du saint et doux viatique. Le Tartare nous ôtera la vie, mais une vie mortelle, passagère et pleine de douleurs ; au contraire, une vie éternelle et pleine de félicité nous sera accordée par Jésus-Christ, le roi des martyrs. » En conséquence, les religieux se préparèrent par la réception des sacrements au combat qui les attendait et passèrent en prières le reste du jour et la nuit qui suivit. Le lendemain, les Tartares prirent Sandomir d'assaut; Sadoc ayant réuni tous ses frères dans l'église, ils y chantèrent le *Salve Regina*; c'est alors que les barbares les massacrèrent.

Sadoc et ses compagnons furent aussitôt honorés comme martyrs. Alexandre IV, mort le 25 mai 1261, approuva leur culte pour le diocèse de Sandomir.—On voit que c'était seulement un an après leur martyre. Pie VII approuva ce culte pour l'ordre entier des Dominicains.

Le récit qu'on a lu plus haut est tiré du P. Abraham Bzovius, Dominicain polonais (1637), cité par le P. Fontana, du même ordre. M. Henrion, qui le reproduit, mentionne partout quarante-neuf martyrs, au lieu de quarante et un; Rohrbacher et Godescard ne parlent que de quarante et un.

SAGERA (Fr. François), Mineur Observantin espagnol, était missionnaire de Terre-Sainte à la fin du xv^{e} siècle, lorsque le gardien du Mont-Sion l'envoya en Abyssinie avec saint Jean de Calabre et un neveu de l'empereur d'Ethiopie, qui retournait de Jérusalem dans son pays.—Une maladie arrêta F. Sagera en chemin, et il fut forcé de retourner à Jérusalem. Fr. Jean de Calabre et un autre Franciscain arrivèrent au terme de leur

voyage; mais le mauvais vouloir d'un nouvel empereur rendit leur mission stérile. — *Voy.* Jean de Calabre.

•SAIGON, province de Cochinchine, dans la partie méridionale du royaume. — Elle a été conquise sur le Camboge. Le chef-lieu de la province se nomme également Saigon et sert de résidence à un vice-roi cochinchinois, de qui relèvent trois ou quatre autres provinces, enlevées également au Camboge et annexées à la Cochinchine par conquête. Outre la ville de Saigon, qui a servi de résidence à Gia-Laong, dans les dernières années du XVIII^e^ siècle, et la province de Saigon, dont elle est le chef-lieu, on désigne encore quelquefois, par ce nom, toute la Basse-Cochinchine, dont Saigon est la capitale.

La ville de Saigon est bâtie sur le fleuve Mé-Nam, à environ trente lieues de son embouchure; les navires européens peuvent y remonter, le fleuve étant très-profond. Vers 1790, lorsque le roi Nguy-En-Anh y résidait, un officier français avait entouré cette ville de fortifications à l'européenne, mais depuis que le monarque a transféré (1800) sa résidence à Huê ou Phu-Xuân, Saigon est en grande partie déserte. Cette province est occupée depuis quelques années par les Français, qui en ont fait la conquête pour venger le massacre de missionnaires qui évangélisaient ce pays.

SAINT-BASILE (Le P. Antoine-Marie de), Jésuite au XVII^e^ siècle, missionnaire aux îles Mariannes, en Océanie. — Le P. de Sanvitores, illustre et saint religieux du même ordre, avait le premier porté la lumière de l'Evangile dans cet archipel, habité par des sauvages, et il avait péri martyr de son zèle, après avoir baptisé cinquante mille idolâtres. Le P. de Saint-Basile, qui vint travailler dans cette mission, après la mort du P. de Sanvitores, c'est-à-dire après 1672, fut également martyrisé, le 5 janvier 1676. Le P. Ezquerra, second supérieur de la mission, avait été aussi massacré, le 2 février 1674. Le P. de Solorzano, autre supérieur de cette même mission, termina aussi sa vie par le martyre; d'autres Jésuites italiens, slaves, espagnols, autrichiens, cimentèrent de leur sang les fondements de cette Eglise ignorée. — *Voy.* l'article Ezquerra.

SAINT-CHARLES, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans le Missouri (Haute-Louisiane). — Ce fut une des premières paroisses catholiques du pays, dès l'arrivée de M. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans (1818). Saint-Charles est à trente kilomètres nord-ouest de Saint-Louis. Elle fut fondée par les Français, en 1780, et nommée d'abord Petite-Côte. Elle fut, jusqu'en 1826, chef-lieu provisoire de l'Etat de Missouri.

SAINT-DOMINGUE. — Ville de l'île de Haïti (Amérique, Antilles), fondée en 1494, sous le nom de Nouvelle-Isabelle, par Barthélemy Colomb; presque détruite, en 1504, par un ouragan et rétablie, en 1594, dans sa position actuelle. L'époque de sa splendeur était le XVI^e^ siècle. Aujourd'hui elle se gouverne en république indépendante, et elle est le chef-lieu d'une partie de l'île. Le siége archiépiscopal qui y fut érigé en 1547, subsiste toujours. Auparavant l'Eglise de Saint-Domingue était simplement évêché sous la métropole de Séville. La date de sa création n'est pas bien fixée : c'est en 1511 ou 1513; mais il est plus probable qu'il faut la rapporter à 1513, sous le pape Léon X. Voici la série des premiers évêques et archevêques de Saint-Domingue :

1. Garcie (le P.), de Padilla, Franciscain. Il avait d'abord été désigné, en 1504, pour l'évêché de Larez de Guahaba, sous la métropole de Xaragua, mais ces deux créations n'ayant pas eu de suite, il fut nommé, en 1511 ou 1513, premier évêque de Saint-Domingue; mais il mourut en Espagne, peu de temps après son sacre, ou même sans avoir été sacré, au dire de quelques auteurs.

2. Alexandre Gerardino, Italien, de Rome. Il fut nommé en 1520, et mourut en 1525. Il a laissé quelques ouvrages en latin : *Abrégé des conciles; Vies des Souverains Pontifes; Du devoir des Princes*, etc.

3. Louis (Le P.) de Figueroa, Hiéronymite. Il mourut le jour même qu'il reçut ses bulles de Rome.

4. Sébastien Ramirez. Il fut transféré à Cuença, en Espagne.

5. Alphonse de Fuente Mayor, professeur de droit canonique à l'Université de Salamanque. Il fut nommé en 1534.

6. Jacques I^er^ de Covarruvias. Il fut transféré à Ségovie.

7. Jean de Salsedo, chanoine de Grenade. Il fut nommé, en 1547, premier archevêque de Saint-Domingue.

8. Jean II (Le P. Jean de Arsola), Hiéronymite.

9. André (Le P.) de Carvajal, Franciscain, transféré de Porto-Rico à l'archevêché de Saint-Domingue, en 1568; il mourut en 1579.

10. Alphonse II (Lopez). Il fut transféré de Saint-Domingue à un autre siége.

11. Nicolas (Le P.) Ramos, Franciscain. Il avait été transféré de Porto-Rico à l'archevêché de Saint-Domingue.

12. Augustin (Le P.) d'Avila, Dominicain. Nommé en 1600. Il mourut en 1604.

13. Christophe (Le P.) Rodriguez, Dominicain. Il fut transféré à l'évêché d'Arequipa, ou peut-être plutôt de cet évêché au siége métropolitain de Saint-Domingue. Il était de Salamanque. Nommé premier évêque d'Arequipa le 7 octobre 1611, il mourut en 1614.

14. Jacques II (Le P.) de Contreras, Augustin, professeur d'Ecriture sainte à l'Université de Mexico, puis provincial de son ordre. Il mourut archevêque de Saint-Domingue, en 1618.

15. Pierre I (Le P.), Solier, Augustin, aussi transféré de Porto-Rico à la métropole de Saint-Domingue, en 1619. Il mourut l'année suivante.

16. Dominique (Le P.) de Valdérama, Dominicain, professeur de théologie à l'Université de Lima, ensuite évêque de La Paz (Haut-Pérou), puis archevêque de Saint-Domingue.

17. Pierre II (Le P.) d'Oviedo, Bernardin. On le transféra de l'archevêché de Saint-Domingue à celui de Charcas (Haut-Pérou).

18. Ferdinand (Le P.) de Véra, Augustin. Il avait été auparavant évêque de Cuzco (Pérou).

19. Bernardin d'Almanza. Il fut transféré à l'archevêché de Santa-Fé de Bogota.

20. Facond (Le P.) de Saint-Torrès, Bénédictin. Il mourut en 1640.

21. Jacques III, Guevarra, docteur en droit canonique dans l'Université de Valladolid et visiteur général de l'archevêché de Mexico. Il mourut en allant prendre possession de l'Eglise de Saint-Domingue.

22. François Ier, Buxerio. Ce prélat était né à Madrid. Il fut nommé, mais non sacré.

23. François II, Pio, professeur en droit canonique dans l'Université de Tolède, et chanoine de Ségovie. Il fut nommé archevêque de Saint-Domingue en 1648.

Aujourd'hui l'archevêché de Saint-Domingue est occupé par M. Thomas de Portes, institué le 20 janvier 1848. Ce prélat est natif du pays.

Saint-Domingue, la plus ancienne des principales villes du Nouveau-Monde, en tant que ville européenne, et premier siége d'Amérique, puisqu'il fut érigé en 1513, avec Porto-Rico, est aujourd'hui une cité déchue depuis bien longtemps. Il n'y a plus que 12,000 âmes. L'église métropolitaine est dédiée au Verbe incarné. Il y avait autrefois des églises magnifiques, des couvents de Franciscains, de Dominicains, de religieux de la Merci : ces dernières institutions ont sans doute péri. Du reste, elles avaient besoin de réforme; mais de nos jours c'est le plus souvent la destruction qui vient à la place de la réforme. — *Voy.* Haïti.

SAINT-FERREOL (Le P. Gabriel de), Jésuite français, du diocèse de Grenoble, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti, en 1845, pour le Maduré, ainsi que sept autres religieux de sa compagnie : quatre Français, un Suisse, un Indo-Portugais et un Irlandais.

SAINT-FRANÇOIS (Le P. Pierre-Paul de), nommé dans le monde Palma Pignatelli d'Artois, duc de Saint-Elie, Carme Déchaussé italien, missionnaire dans l'Indoustan, au XVIIe siècle, archevêque d'Ancyre *in partibus* et vicaire apostolique du Grand-Mogol. Ce prélat était neveu du pape Innocent XI.

SAINT-GUVER. — Ville d'Allemagne, sur la rive gauche du Rhin, entre Wésel et Boppart (Prusse rhénane). Elle doit son origine à saint Goard, missionnaire français du VIe siècle, qui y vécut longtemps dans une cellule, s'adonnant à la pénitence et à la prière. — *Voy.* Goard.

SAINTIN (Saint), premier évêque de Meaux. — Quelques auteurs pensent qu'il a occupé le siége de Verdun avant celui de Meaux : s'il en était ainsi, il aurait vécu dans le IVe siècle, et ne serait pas disciple de saint Denys de Paris. Cependant cette seconde opinion est plus autorisée. Le Martyrologe romain veut que saint Saintin ait été disciple de saint Denys l'Aréopagite, sacré par lui évêque de Meaux, et qu'il ait le premier prêché la foi dans cette ville. Cette version peut être admise, sauf la circonstance de saint Denys l'Aréopagite, confondu avec saint Denys de Paris. On sait que les critiques modernes rejettent unanimement l'identité des deux évêques. Enfin des critiques distinguent deux Saintin, l'un évêque de Verdun, l'autre premier évêque de Meaux. Ce qui est certain, c'est que ces deux Eglises honorent l'une et l'autre un saint Saintin; on ne saurait non plus révoquer en doute que l'Evangile ait été établi à Meaux par un saint du nom de Saintin, et c'est à ce titre de missionnaire et de fondateur d'église qu'il figure ici.

SAINT-JEAN DE LA CROIX (Le P. Dominique), Carme déchaussé, missionnaire au XVIIIe siècle dans l'Indoustan.

SAINT LEOPOLD (Le P. de Kollonitz), Carme déchaussé hongrois, appelé en religion le P. Innocent de Saint-Léopold, missionnaire au XVIIIe siècle dans l'Indoustan, évêque *in partibus*, etc. — Le cardinal de Kollonitz, archevêque de Vienne en Autriche, était son frère.

SAINT-LOUIS. Ville des Etats-Unis d'Amérique, dans la Haute-Louisiane. — Elle est aujourd'hui la capitale d'une république particulière qu'on nomme le Missouri du nom du fleuve qui la baigne et qui se jette dans le Mississipi. C'est là que M. Dubourg, institué évêque de la Nouvelle-Orléans, en 1815, alla fixer sa résidence en 1818 à son arrivée en Amérique avec une colonie de missionnaires, qui y firent fleurir la religion catholique, par l'apostolat proprement dit, l'enseignement, les institutions de bienfaisance et toutes les œuvres de zèle. Après cinq ans de séjour à Saint-Louis, M. Dubourg alla résider (1823) dans sa ville épiscopale, à la Nouvelle-Orléans; mais il obtint un coadjuteur qui devait rester à Saint-Louis, c'était M. Rosat, Lazariste italien, qui fut institué évêque de Tenagre *in partibus*. Peu après (1826) Saint-Louis fut érigé en évêché distinct, et M. Rosat fut placé sur ce siége dont il fut le premier évêque. A cette époque Saint-Louis était une petite ville, pleine d'avenir à la vérité, mais encore peu importante. Toutes nos géographies, qui sont fort arriérées, lui donnent encore 5,000 âmes de population, mais elle en a aujourd'hui au moins 100,000. Le catholicisme y ayant singulièrement grandi par suite de l'émigration immense qui s'y porte, et aussi par le zèle des missionnaires soit séculiers, soit Jésuites, Lazaristes ou autres, Saint-Louis est devenue métropole. Le Saint-Siége l'a érigée en archevêché en 1850. Lorsque M. Dubourg y

arriva en 1818, il n'y avait qu'une seule église qui était une misérable chaumière en bois et percée à jour de tous côtés : le prélat trouva moyen d'intéresser les riches propriétaires de la ville à la reconstruction de cet édifice ; et en effet, on arrêta qu'il fallait bâtir une église de 130 pieds de long sur 80 de large. Quelques années après la nef en était déjà achevée : elle avait coûté 100,000 fr. Le roi de France (Louis XVIII) avait donné six beaux tableaux pour l'orner, et les protestants eux-mêmes étaient charmés d'y voir officier d'après le cérémonial catholique ; quelques-uns y louaient des places : on les prêchait en leur langue et on obtenait un bon nombre de conversions.

Aujourd'hui le catholicisme n'en est plus à ces commencements : il occupe dans cette grande ville et toute la contrée une place large et solide, grâce à la liberté pour tous ; l'erreur s'y dissout, et lui s'organise, devient compact et se développe, et son sort ne dépend pas du caprice d'un despote, dont la protection fait des hypocrites, dont la haine produit des ruines, dont les bienfaits deviennent des chaînes et mènent à la torpeur et à la mort. Là le catholicisme est agissant et son action lui assure la prépondérance sur les fausses sectes qui n'ont pour elles ni la grâce de Dieu, ni le dévouement, seules armes à employer pour gagner des âmes.

SAINT-MARTIN (Jean de), Jésuite portugais de Illecas, fut envoyé au Brésil en 1570 avec le P. Azevedo, provincial. Il est un des quarante missionnaires qui furent massacrés sur le *Saint-Jacques* par des Calvinistes et jetés à la mer. — *Voy.* Azevedo.

SAINTE-CROIX. — Les FF. Mineurs-Observantins dont un grand nombre évangélisèrent les principales îles des Antilles (Haïti, Cuba, Jamaïque, Porto-Rico), donnèrent le nom de Sainte-Croix à la province de leur ordre qu'ils érigèrent en 1505 pour ces nouveaux pays. C'est au chapitre général de l'ordre, tenu cette année-là à Laval (France), qu'eut lieu l'érection de la province et l'imposition du nom de Sainte-Croix, à cause du miracle qui y était arrivé et que le P. Wadding rapporte ainsi : « Les premiers Espagnols qui découvrirent l'île d'Haïti plantèrent une grande croix de cèdre devant le bourg de la Véga (*Voy.* Conception de la Vega), afin qu'on reconnût par ce signe sacré que des Chrétiens y étaient venus. Après le départ des étrangers, les gens du pays voulurent abattre cette croix ; mais malgré les efforts de six cents d'entre eux, ils ne purent parvenir à la renverser ; alors ils l'entourèrent de bois et y mirent le feu pour la réduire en cendre, mais la croix resta intacte. En même temps une femme d'une beauté incomparable apparut à ces paysans et les chassa. Depuis lors les Chrétiens conservèrent avec vénération le bois honoré par un tel prodige, et on en transporta en divers endroits des morceaux dont l'attouchement guérit plusieurs malades. C'est en mémoire de l'événement que les Franciscains appelèrent province de Sainte-Croix leur province des Antilles.

SAINTE-GENEVIEVE, petite ville ou bourg d'Amérique dans les Etats-Unis (Etat du Missouri). — C'est une des plus anciennes paroisses catholiques du diocèse de Saint-Louis. M. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans (1815-1825) y fonda au commencement de son épiscopat (1818 ou 1819) une école de Frères de la Doctrine Chrétienne, la première sans doute que cette utile congrégation ait eue aux Etats-Unis. Dès l'année 1803 la paroisse de Sainte-Geneviève était desservie ou du moins visitée par M. Olivier, prêtre français qui résidait à la Prairie du Rocher (Illinois).

SAINTE-LUDWINE (Le P. Célestin de), Carme déchaussé, missionnaire au XVII^e^ siècle dans l'Indoustan.

SAINTE-ROSE, couvent de Dominicains anglais ou anglo-américains, fondé dans le Kentucky, au commencement du XIX^e^ siècle, par le P. Fenwick, marylandais, qui avait embrassé en Europe l'ordre des Frères-Prêcheurs, et qui consacra sa fortune à faire cette fondation. — Les premiers missionnaires Dominicains dans le Kentucky furent le P. Wilson et le P. Tuite qui y arrivèrent vers l'an 1806. Le premier devint provincial de son ordre et le second maître des novices, car ils se recrutèrent des collaborateurs dans le pays et purent étendre le cercle de leurs travaux dans l'Ohio, dont le P. Fenwick devint premier évêque, et dans le Tennessée qui eut aussi pour premier évêque un Dominicain anglais, le P. Miles.

Sainte-Rose est situé dans le comté de Washington, chef-lieu Springfield (Kentucky). Dès l'an 1822, il y avait dans ce monastère six prêtres profès, six novices et autant d'élèves, et à la même époque il avait déjà produit sept missionnaires natifs du pays.

SAINTE-THERESE (Le P. Bernard de), Carme français du XVII^e^ siècle, missionnaire en Orient, évêque de Babylone, vicaire apostolique de la Perse, etc. — Il contribua beaucoup à la fondation du séminaire des Missions-Etrangères de Paris. Son nom dans le monde était Jean Duval.

SALAZ (Jean-Jacques), prêtre piémontais, de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire dans l'Indoustan au XVIII^e^ siècle. — Il était du diocèse d'Aoste et partit en 1759 pour Pondichéry, mais il mourut au début de la carrière le 14 mai 1760.

SALSETTE ou SALCETTE, nom d'une île et d'une presqu'île de l'Indoustan, sur la côte occidentale de cette contrée, mais fort éloignées l'une de l'autre. — L'île est située au nord de celle de Bombay, à laquelle elle est réunie par une chaussée d'environ 200 mètres, construite en 1805. Son étendue est d'environ six lieues de long sur quatre à cinq de large, et sa population, évaluée à 50,000 âmes, compte un tiers de catholiques, sous la juridiction du vicaire apostolique de Bombay. Le géographe Hamilton prétend qu'ils sont encore attachés à une foule

de croyances et d'usages superstitieux, mais il faudrait bien s'entendre sur la valeur de ce dernier mot : les protestants croient que tous les catholiques sont superstitieux et idolâtres. On trouve dans l'île de Salsette des antiquités indoues fort curieuses, entre autres deux figures gigantesques que les Portugais ont conservées dans leur temple converti en église. Un souvenir plus intéressant pour le chrétien, c'est que dans cette île de Salsette se trouvait, à ce qu'on croit, une ville nommée Tana où quatre missionnaires Franciscains furent martyrisés au moyen âge. C'étaient FF. Thomas de Tolentino, Jacques de Padoue et Pierre de Sienne, Italiens, et un Géorgien, Fr. Démétrius de Tiflis. — *Voy.* ce nom.

La presqu'île de Salsette est située à deux ou trois lieues de Goa et appartient encore aux Portugais. Constantin de Bragance, vice-roi des Indes, l'ouvrit en 1560 au zèle apostolique des Jésuites qui l'ont évangélisée les premiers ; pendant deux cents ans ils y ont fait un grand nombre de conversions et ont scellé leur prédication du sang de plusieurs d'entre eux. On ne trouve pas dans les géographies modernes ce dernier pays de Salsette, qui avait environ 80,000 âmes lorsqu'on commença d'y prêcher l'Evangile; mais il est bien certain qu'il forme un canton dépendant de Goa; avec celui de Bardès ou Bardez et l'île de Goa, il est le noyau de ce qui reste aujourd'hui aux Portugais dans les Indes. L'Annuaire de la *Revue des Deux-Mondes*, de 1850, qui classe Salsette dans les possessions portugaises, y signale l'existence de mines de fer. Diu et Damaon sont des ports isolés et détachés à une grande distance au nord de Goa et même de Bombay. La population totale de ces cinq cantons (Goa, Bardez, Salsette, Damaon et Diu), était en 1848 de 406,503 habitants sujets du Portugal. Parmi eux il y a peu d'Européens, un certain nombre de métis, et l'immense majorité se compose d'Indous, c'est-à-dire de gens du pays. Quant à la religion, le catholicisme y est professé par le plus grand nombre, puisqu'il compte 232,213 fidèles formant l'archidiocèse de Goa. Les païens sont encore au nombre de 168,845, le reste professe le mahométisme. Ainsi la vraie religion domine encore aujourd'hui dans la presqu'île de Salsette qu'on nomme souvent improprement île de Salsette.

SALINIER, prêtre du diocèse d'Alby, membre de la congrégation des Missions-Etrangères. — Il est parti en 1851 pour les missions de la Chine, et s'est embarqué à Londres à destination de Hong-Kong, avec M. Faurie, de Bordeaux, et M. Vinçot, de Besançon, tous deux missionnaires de la même société envoyés aussi en Chine.

SALMON, prêtre français du diocèse de Blois, missionnaire en Amérique, à la fin du XVIII^e^ siècle. — Obligé de quitter la France à l'époque de la grande révolution, il passa aux Etats-Unis en 1799. M. Carolli, évêque de Baltimore, l'envoya dans le Kentucki où il n'y avait que deux prêtres français, M. Fournier, de Blois, arrivé en 1797 et M. Badin, d'Orléans, ordonné aux Etats-Unis en 1793. Le Kentucki était encore peuplé en grande partie par des Indiens sauvages, ou pour mieux dire il était presque désert : les premiers colons européens étaient arrivés depuis quelques années, et ils n'étaient pas encore nombreux. Parmi eux se trouvaient des catholiques émigrés du Maryland et d'autres pays : c'était le noyau de la véritable église dans cette contrée. Mais l'exercice du ministère était fort pénible à cause de la grande étendue sur laquelle les fidèles étaient disséminés. Il fallait monter à cheval presque tous les jours, braver la solitude des forêts, les ténèbres de la nuit, les intempéries de l'air, pour assister et administrer les malades aux jours marqués. M. Salmon était peu formé à l'exercice du cheval, son zèle le porta le 9 novembre 1799 à visiter une congrégation éloignée où il instruisait une protestante qui depuis a embrassé la foi. Déjà faible et convalescent, par suite d'une maladie grave, il fit une chute de cheval qui le conduisit au tombeau en trente-six heures. Un domestique l'ayant trouvé demi-mort dans un bois, alla demander du secours à un fermier barbare et fanatique qui refusa, par le seul motif que l'infortuné était prêtre catholique. Un autre fermier du voisinage, M. Guynn, qui était catholique, ayant été informé de l'accident survenu, s'empressa de prodiguer au moribond tous les soins en son pouvoir, mais M. Salmon était atteint trop gravement et il ne tarda pas à expirer.

SALVADO ou plutôt ROXINDE SALVADO, Bénédictin espagnol du diocèse de Pampelune en Navarre, missionnaire en Océanie, évêque de Port-Victoria dans la Nouvelle-Hollande. — Parti pour l'Australie en 1845 avec le P. Serra, religieux du même ordre et de la même nation, il s'embarqua ainsi que son confrère et vingt-cinq autres personnes à la suite de M. Brady, missionnaire irlandais, que le Saint-Siége venait de nommer premier évêque de Perth, et vicaire apostolique de Port-Essington et de la Sonde. Ces deux vicariats apostoliques comprenaient la moitié de la Nouvelle-Hollande et renfermaient une population considérable d'indigènes. Du reste la situation n'en est indiquée nulle part. Ce sont sans doute de nouveaux établissements anglais dont aucune géographie ne fait mention. Je suppose qu'ils sont situés sur la côte septentrionale de l'Australie et dans la partie qui regarde les grandes îles de l'archipel Indien. L'un des deux vicariats sera devenu probablement le diocèse de Port-Victoria dont M. Salvado a été institué premier évêque au mois d'août 1849. Il est inutile de chercher dans aucune géographie et sur aucune carte la situation de cette ville nouvelle : tout ce que nous avons sous ce rapport est en retard d'au moins dix ans, en sorte qu'il se fonde des provinces, des districts, des villes en grand nombre dans l'Amérique du Nord, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-

Hollande et même le cap de Bonne-Espérance, sans qu'on puisse se rendre compte de leur situation et de leur importance. Du reste, il n'existe malheureusement en France, comme nous l'avons déjà dit, aucun journal ecclésiastique qui tienne le public chrétien au courant de ces nouveaux mondes qui se créent : autrefois on avait l'*Ami de la Religion;* mais maintenant on ne lit plus dans ce journal sa chronique religieuse d'autrefois. Les *Annales de la Propagation de la Foi,* ne peuvent de leur côté, à cause de leur cadre restreint, donner des lettres suivies de chaque mission dans les cinq parties du monde, ni même enregistrer les faits les plus substantiels concernant le mouvement de la religion dans les deux mondes, comme érections de nouvelles missions, de nouveaux évêchés etc., avec les détails essentiels sur les points qui s'y rattachent directement. Il résulte de là, qu'à moins d'être membre de la congrégation de la Propagande de Rome, on ne saurait dire où se trouvent Saint-Paul de Minesota, nouvel évêché des Etats-Unis, La Sonde, Port-Essington, Port-Victoria, Maitland, Melbourn, Port-Nicholson etc., évêchés ou vicariats apostoliques en Océanie. Ce n'est que d'après le *Cracas* de Rome, que j'ai pu citer ce fait très-important de l'érection de Port-Victoria en évêché, et de l'institution de M. Salvado sur ce siége en 1849, mais sans pouvoir donner aucun détail relatif aux circonstances morales où se trouvent la religion dans ce pays nouveau, au nombre des missionnaires, des églises, des catholiques, des conversions; aux travaux, aux succès, aux espérances et aux luttes des ouvriers évangéliques et à la nature des obstacles qu'ils rencontrent.

SALVINI (Le P. Dominique-Marie), Dominicain italien, de la congrégation de Sainte-Sabine, archevêque de Naxivan, fut sacré en 1732, ayant succédé au P. Féni, religieux du même ordre et de la même nation.

Dominique Salvini est le 35e archevêque de Naxivan, depuis que le B. Barthélemi de Bologne, Dominicain italien du XIVe siècle, fonda cette Eglise. La série de ces prélats, donnée dans Le Quien, s'arrête au P. Salvini ; mais il eut des successeurs jusqu'au XIXe siècle, et en 1815 il y avait encore un archevêque de Naxivan nommé Adéodat de Babick, qui se trouvait à Rome cette année-là. — *Voy.* Naxivan, Barthelemi de Bologne.

SALZEDO (Le P. Ferdinand), Franciscain espagnol, missionnaire en Amérique au commencement du XVIe siècle. Tout ce qu'on sait de ce religieux, c'est qu'en annonçant l'Evangile aux Caraïbes, peuple anthropophage qui habitait les Antilles et les côtes voisines de l'Orénoque, il fut massacré par ces barbares, coupé en morceaux et dévoré, ainsi que le P. Jacques Botello et un autre moine du même ordre dont on ne sait pas le nom. Les sauvages se servirent des habits de ces religieux en guise d'étendards. A cette époque, un frère du roi d'Ecosse, un Stuart, devenu simple Frère Mineur, était missionnaire chez les sauvages de l'Amérique.

SAMUEL (Saint), Frère Mineur et missionnaire dans l'empire de Maroc, fut décapité et mis en morceaux le 10 octobre 1221 à Ceuta, avec six religieux du même ordre. Ils sont honorés le 13 octobre.

SANCHEZ (Le P. Alphonse), Jésuite espagnol, missionnaire en Orient au XVIe siècle. — Il exerçait le ministère apostolique dans les îles Philippines, lorsque le gouverneur de cet archipel et l'évêque de Manille, l'envoyèrent à Macao pour y négocier la soumission de cette colonie à l'Espagne dont le roi Philippe II venait de réunir le Portugal à ses Etats. Il s'embarqua à Manille le 14 mars 1582, avec des lettres de recommandation pour le *hay-tao* ou gouverneur de Canton qui était prié de favoriser son voyage. Le P. Sanchez ayant été rencontré en mer par la croisière chinoise, fut mené à l'amiral (*supi*) qui la commandait, puis au grand amiral (*tchang-pan*) ; de là au hay-tao de Canton où il rencontra le P. Ruggieri, religieux italien de la compagnie, qui commençait la mission de Chine. Le hay-tao ayant renvoyé le P. Sanchez au *gan-tcha-fou* ou chef de la justice, parce que ces sortes d'affaires étaient de sa juridiction, celui-ci rendit une sentence portant que les Pères étaient des hommes paisibles et qu'ils pouvaient librement passer. Le hay-tao confirma cette sentence qui fut transmise au vice-roi. Celui-ci ayant voulu connaître le P. Ruggieri, lui accorda à cette occasion l'autorisation d'entrer en Chine et d'en sortir quand il voudrait, d'avoir dans la ville même de Canton une maison avec chapelle ouverte au public, et d'aller de Canton à Tchao-King, sa résidence, quand il le jugerait à propos. Le P. Ruggieri, à qui le voyage du P. Sanchez avait procuré ces concessions importantes, le reconduisit jusqu'à Macao où ils arrivèrent à la fin de mai 1582. Après avoir rempli sa mission politique dans cette colonie, le P. Sanchez retourna immédiatement aux îles Philippines.—*Voy.* Ruggieri.

En 1583 ou 1584, le gouverneur des Philippines à qui le P. Ruggieri avait écrit pour l'engager à presser le roi d'Espagne d'envoyer une ambassade solennelle à l'empereur de Chine, dans l'intérêt de la religion, fit passer de nouveau le P. Sanchez à Macao, avec ordre de se rendre ensuite à Tchao-King et de s'entendre avec le P. Ruggieri ; mais les autorités chinoises lui refusèrent l'entrée de l'empire, conformément aux lois dont on l'avait précédemment dispensé par faveur. Le P. Ruggieri vint donc conférer avec lui à Macao, ensuite le P. Sanchez retourna à Manille. Le vaisseau sur lequel il était embarqué fut battu par la tempête et jeté à Malacca où il fallut

quatre mois pour le réparer. Enfin le missionnaire arriva sain et sauf à Manille d'où il revint en Espagne, à Madrid, pour traiter auprès du roi Philippe II l'affaire de l'ambassade. Mais on ne voit pas que cette négociation ait eu de suite, bien que le P. Ruggieri, qui avait aussi passé en Europe dans le même but et n'était arrivé à Madrid qu'un an après le P. Sanchez, eût plaidé cette cause auprès du roi d'Espagne Philippe II et du Pape Sixte V.

SANCHEZ (Hernand ou Ferdinand), Jésuite espagnol, parti en 1570 pour les missions du Brésil, avec le P. Azevedo, provincial. — Il partagea le sort de ses quarante compagnons qui furent massacrés sur le *Saint-Jacques* par des calvinistes en haine de la foi catholique. — *Voy.* Azevedo.

SANCIAN, île de Chine, dont le vrai nom est Chang-Tchuen-Chan. — Elle est située au midi de cet immense empire et à l'entrée du golfe de Canton, près de la côte : on lui donne quinze lieues de tour, elle est stérile et peu habitée. Cependant elle jouit d'une immense célébrité parce qu'elle fut le théâtre de la mort du plus grand apôtre que la religion chrétienne ait eu dans les temps modernes. C'est là, en effet, qu'expira saint François Xavier, Jésuite espagnol, et le plus illustre missionnaire de sa compagnie. Il avait évangélisé l'Orient pendant dix ans et baptisé de sa propre main environ huit cent mille infidèles. L'Indoustan, l'Indo-Chine, l'Océanie et le Japon avaient été, par son ministère, éclairés du flambeau de la foi ; et il expira sur cette petite île, au moment où il allait prêcher Jésus-Christ dans l'empire chinois. Ce qu'il avait enduré de travaux, de souffrances et de fatigues pendant les dix ans de son apostolat, est quelque chose d'incroyable. Du reste, les hérétiques eux-mêmes rendent pleinement hommage à sa grandeur d'âme, à la noblesse de son caractère, à ses vertus, à ses talents, à son mérite, en un mot à sa sainteté.

SANDE (Le P. Edouard ou Emmanuel), Jésuite espagnol, missionnaire en Chine au XVI^e^ siècle, l'un des premiers apôtres de sa Compagnie dans ce vaste empire. — Le P. Ruggieri, Italien, étant parvenu à force de soins, d'adresse, et par un heureux concours de circonstances, à gagner l'amitié et l'estime du vice-roi qui gouvernait les provinces de Canton et de Quang-Si, obtint de résider à Tchao-King, ville située à vingt lieues à l'ouest de Canton ; puis on lui accorda successivement d'amener avec lui plusieurs de ses confrères, le P. Ricci, le P. Pasio, le P. Cabral, et en 1584, et le P. d'Almeida et le P. de Sande. Celui-ci travailla quelque temps à Tchao-King avec le célèbre P. Ricci, qui alla ensuite planter la foi jusqu'à Pékin, à la cour même de l'empereur. En 1587 ou 1588 le P. de Sande retourna à Macao avec le P. Ruggieri qui se rendait en Europe pour y négocier dans l'intérêt de la mission une ambassade du roi d'Espagne et du Pape auprès de l'empereur de Chine. — Le P. de Sande était peut-être parent de François de Sande, nommé au mois d'août 1575, gouverneur des Philippines, et qui était auparavant alcade ou juge à l'audience royale du Mexique.

SANDRINI (Le B. Barthelemi), Mineur du diocèse du Lucques, Observantin italien dans la province Franciscaine de Toscane, missionnaire en Chine. — Il est parti de Civita-Vechia (près de Rome), le 2 février 1844, à destination du vicariat apostolique du Chan-Si. Il a été suivi peu après du P. Benoît Dominique, Espagnol, et du P. Pierre de Lucques, Italien, tous deux du même ordre. Seulement ce dernier paraît avoir été envoyé dans une province autre que le Chan-Si (sans doute le Hou-Quang, le Chan-Tong ou le Chan-Si). Le départ du P. Sandrini a été annoncé deux fois dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, tome XVI, page 331, n° 97, novembre 1844, et tome XVII, page 368, n° 101, juillet 1845.

SAN-PETRI ou DE SAINT-PIERRE (Le P.), Dominicain italien ou espagnol, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle. — On ne sait rien de ses travaux apostoliques, sinon qu'il fut emprisonné en 1665, à Canton, avec presque tous les autres missionnaires de la Chine, savoir, 21 Jésuites, trois Dominicains et un Franciscain. Le P. San-Petri est connu principalement à l'occasion du différend entre les Jésuites et les Dominicains sur les cérémonies chinoises. Les premiers pensaient généralement que ces cérémonies (honneurs rendus à Confucius et aux ancêtres) étaient purement civiles et par conséquent permises. Les Dominicains admettaient au contraire que ces usages étaient idolâtriques et défendaient aux Chrétiens d'y participer. Le P. San-Petri, quoique Dominicain, partageait le sentiment des Jésuites. Pendant qu'il était renfermé à Canton, il publia que, « à considérer les principales sectes de la Chine, l'opinion des missionnaires de la Compagnie de Jésus était plus probable que l'opinion contraire et d'ailleurs très-utile pour ne pas dire nécessaire afin d'ouvrir aux infidèles la porte de l'Evangile. — *Voy.* Polanco.

Il signa ce témoignage de sa main dans la maison des Jésuites de Canton, où il était prisonnier avec les autres missionnaires, le 4 août 1668.

Un autre Dominicain partageait aussi à cette époque le sentiment des Jésuites : c'était le P. Grégoire Lopez, Chinois de nation, qui devint évêque et vicaire apostolique de Nankin et mourut dans cette ville en 1687, cinq ans après son sacre. Après plus de cent ans de controverse, l'opinion des Jésuites a été solennellement et définitivement condamnée, en 1742, par le Pape Benoît XIV, qui a proscrit leur ligne de conduite, et défendu aux Chrétiens chinois de

participer aux cérémonies en usage dans leur nation pour honorer Confucius et les ancêtres.

SAN-SALVADOR, en portugais, SAINT-SAUVEUR en français; BANZA-CONGO en langue du pays: ce qui signifie *Ville-Congo* ou simplement *la capitale*. — Capitale du Congo, en Guinée méridionale. Cette ville est fort peu connue ainsi que tout le pays; les géographes n'en parlent que d'après d'anciennes relations. Il paraît qu'elle a encore 25,000 âmes, telle est du moins l'opinion de Balbi. Vaissette, au milieu du XVIII^e^ siècle, lui en donnait 80,000 dont 4,000 portugais. Il y avait alors dix à douze églises ou chapelles; la cathédrale était Sainte-Croix, où les rois du pays ont leur sépulture. Le chapitre se composait de vingt-huit chanoines et de plusieurs chapelains et était uni à celui d'Angola; cette église était bâtie en pierres, ainsi que Notre-Dame, Saint-Pierre, Saint-Antoine de Padoue. Celle de Sainte-Ignace, desservie par les Jésuites, était fort belle; ils y avaient un collége. Les Capucins avaient celle de Notre-Dame de la Victoire.

La ville est appelée San-Salvador, parce que le roi qui y régnait à l'époque où les Portugais découvrirent le pays et y envoyèrent les premiers apôtres, ayant consenti à se faire chrétien, on projeta de bâtir une église pour l'y baptiser, et cette église devait être dédiée à saint Sauveur; mais une révolte grave obligea d'avancer la cérémonie, et on ne construisit qu'une église provisoire qui fut consacrée sous le même vocable. Alphonse II, roi chrétien, en bâtit aussi une sous le titre de Saint-Sauveur, en mémoire de la victoire éclatante qu'avec une poignée de sujets fidèles il avait remportée par le secours du ciel sur son frère qui commandait à une armée immense de païens. C'est de cette église célèbre que la ville a pris son nom, et c'est sans doute la même qui est nommée quelquefois Sainte-Croix, ayant été commencée par Alvare, le 3 mai, jour de Sainte-Croix. Cependant l'évêché qui y fut créé sous le règne de Pierre (1525 à 1530), à ce qu'il paraît, fut érigé dans l'église de Sainte-Croix, et uni à celui de l'île Saint-Thomas dont le premier titulaire qui était portugais, organisa le chapitre et détermina la circonscription des paroisses et des missions. Il mourut dans la ville même en témoignant le désir d'avoir pour successeur un jeune nègre de la famille royale de Congo, qu'il avait ordonné prêtre en Portugal, le roi Alphonse l'ayant envoyé en Europe pour y faire ses études. Ce prince fut sacré à Rome évêque de Saint-Thomas et du Congo par le Pape Clément VII, mais il mourut avant d'arriver dans ses diocèses. Les deux Eglises, longtemps vacantes, furent encore unies sous le troisième évêque, qui était portugais et qui rétablit dans le Congo la discipline ecclésiastique compromise pendant la vacance du siége et sous le quatrième, André de Gliova, espagnol, qui en fit la visite pastorale vers l'an 1560, sous Alvare I^er^. Sous Alvare II (1587-1614, le Congo obtint un évêque particulier. Il paraît que cet état de choses dura quelque temps; l'abbé de Commanville en 1700, mentionne cet évêché comme étant encore alors sous la métropole de Lisbonne. Vaissette, en 1750, le dit uni ou soumis à celui d'Angola. Aujourd'hui l'évêque d'Angola et celui de Saint-Thomas ne prennent ni l'un ni l'autre le titre d'évêque de San-Salvador ou du Congo; l'Eglise de ce pays est gouvernée par un simple préfet apostolique, et les notices de Rome pour ces dernières années n'y indiquent aucun titulaire. — Il est bon de noter ici que l'abbé de Commanville rapporte au XV^e^ siècle l'érection de l'évêché qui, dans ce cas, aurait été fondé entre 1492 et 1500, au commencement du règne d'Alphonse. Je crois cette opinion peu probable: puisque c'est seulement sous le règne de Pierre (1525-1530) qu'il est question pour la première fois d'un évêché à San-Salvador, et que d'ailleurs le même auteur représente l'érection du siége épiscopal du Congo comme postérieur à celle de l'île Saint-Thomas, découverte en 1595, et qu'il ne fait aucune mention de leur union qui dura assez longtemps. Sur l'Etat présent du pays, *voy.* l'article CONGO.

SANVITORES (Le P. JACQUES-LOUIS DE), Jésuite espagnol au XVII^e^ siècle et premier apôtre des îles Mariannes en Océanie. — Ce saint religieux était d'une des plus illustres familles de Burgos (Vieille-Castille), et il avait été appelé d'une manière providentielle à embrasser la règle de saint Ignace de Loyola. Les missions étrangères étaient, depuis son enfance, l'objet de ses désirs les plus ardents: comme préparation, ses supérieurs l'employèrent d'abord à donner de temps en temps des missions dans les campagnes.

Pendant qu'il se livrait à ce ministère sacré, il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. Ayant fait, avec la permission de son supérieur, le vœu spécial de se consacrer à l'apostolat chez les infidèles, et s'étant recommandé dans ce but à saint François Xavier et au P. Mastrilli, glorieux martyr du Japon, il se vit bientôt guéri et en état de travailler à la conversion des peuples lointains auxquels il avait toujours désiré prêcher l'Evangile. On le destina à la mission des îles Philippines (Océanie), et il s'embarqua le 15 mai 1660. Le vaisseau qu'il montait prit, sans doute, la voie d'Amérique, puisqu'il passa devant les îles des Larrons, ainsi nommées parce que Magellan, qui les avait découvertes cent quarante ans auparavant, avait été victime de quelques vols de la part des indigènes. Elles furent dans la suite appelées Mariannes en l'honneur de la reine Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV, roi d'Espagne, laquelle s'intéressa et contribua beaucoup à leur conversion. Les conquérants espagnols les avaient dédaignées jusque-là à cause de leur pauvreté.

En passant devant ces îles restées sau-

vages et indépendantes, et par conséquent enveloppées dans les ténèbres de l'idolâtrie, le zélé missionnaire ne put retenir ses larmes; il se jeta aux pieds de son crucifix pour demander à Dieu de ne point abandonner un peuple assis à l'ombre de la mort, et il eut intérieurement un pressentiment qu'il l'évangéliserait lui-même.

Cependant le vaisseau continua sa route et déposa le P. de Sanvitores aux îles Philippines, le 10 juillet 1662. Ainsi la traversée avait duré près de vingt-six mois, sans doute par suite de quelque relâche ou d'autres circonstances particulières, car Magellan, qui fit le premier ce voyage, y avait employé moins de temps, et son vaisseau acheva le tour du monde en trois ans et quelques mois. Mais pour apprécier le dévouement des missionnaires, il faut toujours se reporter aux moyens imparfaits qui étaient à leur disposition dans le temps et le lieu où ils vivaient.

Le zélé Jésuite se livra aux travaux apostoliques parmi les habitants des îles Philippines, et il produisit des fruits abondants : cependant il ne perdait point de vue le peuple délaissé dont le sort l'avait tant ému. Il en écrivit au P. Nithard, Jésuite allemand et confesseur de la reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche. Cette princesse, informée de l'abandon des îles des Larrons, avait témoigné de la douleur de ce qu'on n'y prêchait pas l'Evangile. Le P. de Sanvitores mandait donc à son confrère d'engager la reine à prendre cet archipel sous sa protection et à exprimer le désir qu'on y envoyât des missionnaires. Ce moyen réussit complétement. Marie-Anne n'eut pas de peine à obtenir du roi Philippe IV son mari les ordres nécessaires pour la réalisation d'un projet si pieux et si important. Ce monarque prescrivit, le 24 juin 1665, au gouverneur des îles Philippines, de fournir des moyens de transport au P. de Sanvitores et aux religieux qui seraient désignés pour le seconder. C'étaient les PP. Thomas Cardonoso, Louis de Medina, Pierre de Casanova, Louis de Moralès et Laurent Bustillos, choisis par le P. Sanvitores lui-même. Le premier était pris parmi les Jésuites des îles Philippines et les quatre derniers étaient tirés du Mexique.

Le vaisseau jeta l'ancre au mois de juin 1668 devant l'archipel des Larrons, au quel le P. de Sanvitores donna le nom d'îles Mariannes, en l'honneur de la pieuse reine qui procurait à ses habitants les moyens de connaître la vraie religion. Les PP. de Medina et de Casanova débarquèrent les premiers; ils se rendirent à l'île principale nommée Guaham, et furent bien accueillis par le chef Kipoha. Après avoir élevé une grande croix au bord de la mer, comme pour prendre possession du pays au nom de Jésus-Christ, ils retournèrent au vaisseau, accompagnés des principaux indigènes. On invita le P. de Sanvitores à descendre sur le rivage. Il y commença son apostolat en célébrant les saints mystères, pour demander à Dieu la conversion de ce peuple infidèle; et, comme il avait appris sa langue pendant la traversée, sans doute à l'aide de quelques-uns des indigènes qui passaient assez souvent aux îles Philippines, il se mit à l'évangéliser et à prêcher dans l'idiome local. Dès cette première allocution, quinze cents auditeurs furent convaincus. Les missionnaires établirent à Agagna le centre de leurs travaux apostoliques, et ils en firent le chef-lieu de la mission. Kipoha donna au P. de Sanvitores l'emplacement nécessaire pour bâtir une église et la maison des Jésuites.

Ces religieux entreprirent d'évangéliser simultanément les principales îles. Celle de Rota échut au P. de Casanova; les PP. Cardenoso et de Moralès furent envoyés dans celle de Tinian, et le P. de Medina resta à Guaham avec le supérieur. Tout l'archipel avait été placé, par le Saint-Siége, sous la juridiction de l'évêque de Zébu, ou Nom-de-Jésus, dans les îles Philippines, et c'est auprès de lui que les Jésuites avaient pris leurs pouvoirs.

Le peuple des Mariannes, qui se donnait à lui-même le nom de Chamorris, était divisé en plusieurs castes : les nobles (*matoas*), les demi-nobles (*atchaots*) et le peuple (*mangatchang*). Les premiers dominaient et avaient le privilége de construire des pirogues, de faire la guerre et de pêcher. Quant aux mangatchangs, la navigation leur était interdite, et leur condition sociale ressemblait à celle des parias de l'Inde. Tous ces indigènes croyaient à l'immortalité de l'âme, à des récompenses ou des peines dans l'autre monde, non pas suivant qu'on avait été juste ou méchant pendant la vie, mais selon qu'on mourait tranquillement et sans douleur, ou bien dans l'agitation et dans une agonie pénible. Ils croyaient aussi aux mauvais esprits et à leur intervention parmi les hommes : les âmes des ancêtres les défendaient contre l'influence malfaisante de ces génies ou kaïfi. Un certain oiseau, nommé Otag, était de leur part l'objet d'une crainte superstitieuse. Ils avaient deux sortes de prêtres ou sorciers. Les makanas et les éamtes : ceux-ci, d'un ordre inférieur, guérissaient certaines maladies; les premiers prédisaient l'avenir, et, pour cela, ils gardaient chez eux, dans des paniers, les crânes des morts. Ils se partageaient en deux classes bien différentes : les *makanas matoas*, ou prêtres nobles qui ne faisaient que du bien, et les *makanas mangatchangs* ou prêtres parias qui ne faisaient que du mal.

C'est à ce peuple superstitieux que les Jésuites venaient apporter la lumière de l'Evangile. Le principe de l'égalité de tous les hommes devant Dieu heurta l'orgueil des nobles et des *atchaots*, ou demi-nobles. Le P. de Sanvitores leur avait fait concevoir une si haute idée du baptême et des grâces que ce sacrement procure, qu'ils ne jugèrent pas les *mangatchangs* dignes d'un tel don. Ce ne fut pas sans peine que le missionnaire parvint à faire croire qu'en matière de salut il n'existe aucune différence entre le noble

et celui qui ne l'est pas; enfin, le préjugé céda et Kipoha fut baptisé le premier, sous le nom de Jean. En régénérant les insulaires, le P. Sanvitores donnait à chacun d'eux de quoi se couvrir. La toile qu'il avait apportée à cet effet n'ayant pas suffi longtemps, il voulut qu'on se servît de feuilles de palmier, et, pour faire accepter cet étrange vêtement, il s'en revêtit lui-même par-dessus sa soutane. Son exemple détermina les néophytes à employer le même moyen.

Un Chinois païen, qui se trouvait dans ces îles, traversait l'œuvre des missionnaires en semant dans l'esprit des crédules sauvages des préventions si hostiles, que les PP. de Médina et de Moralès furent en butte à la violence, et reçurent des blessures assez graves. Le P. de Sanvitores se sent inspiré d'aller trouver cet ennemi du Christianisme. Il engage une discussion avec lui en présence de tout le peuple. Il n'eut sans doute pas de peine à démontrer qu'il était plus savant que son adversaire sur la religion, et à le convaincre d'erreur : mais il fit plus, il opéra ce qui ne dépend point des raisonnements, de l'éloquence, en un mot, de la supériorité d'un homme sur un autre : il toucha et convertit le Chinois qui demanda le baptême en tombant à ses pieds.

Après avoir renversé cet obstacle, et envoyé le P. de Moralès porter l'Evangile à Anataxan, Sarignan, Almaguan, Pagan et Grigan, le P. de Sanvitores se mit à visiter par lui-même les îles Tinian et Saïpan. De retour à Guaham au mois de janvier 1669, il fonda à Agagna un séminaire, sous le titre de Saint-Jean de Latran, pour l'éducation de la jeunesse indigène. Les enfants y étaient instruits dans la doctrine chrétienne et élevés dans la piété. Ils allaient par les rues, une clochette à la main, avertir les autres enfants de venir au catéchisme. Enfin, les plus intelligents et les plus âgés d'entre eux servaient de catéchistes et d'interprètes aux missionnaires qu'ils secondaient ainsi dans l'œuvre de Dieu. La reine d'Espagne, qui avait pris les îles Mariannes sous sa protection, consolida cette institution par acte du 18 avril 1673, et lui assigna trois mille écus de revenu annuel. Elle prescrivit aussi l'établissement d'une maison d'éducation dans le même genre pour les jeunes filles.

La guerre civile déchirait souvent le peuple Chamorri. D'île à île, de village à village, ils étaient divisés par des inimitiés constantes, qui se traduisaient souvent en luttes et en massacres. Les PP. de Casanova et de Medina qui évangélisaient Tinian, n'ayant pu prévenir ni calmer l'hostilité des deux principales bourgades de l'île, nommées Marpo et Sonharom, le P. de Sanvitores accourut de Guaham et se plaça en médiateur entre les deux armées. Les esprits étaient trop animés pour qu'on écoutât ses exhortations : on lui lança une grêle de pierres, sous laquelle il aurait dû succomber; mais il resta au contraire immobile, et les sauvages virent avec un profond étonnement que les projectiles, dès qu'ils touchaient le missionnaire ou son crucifix, tombaient en poussière à ses pieds. Ce prodige n'apaisa cependant pas leur fureur, et il fallut d'assez longues négociations pour les ramener. On convint enfin, le 24 janvier 1670, qu'on oublierait le passé; qu'on bâtirait deux églises, une à Marpo et l'autre à Souharom, que la réconciliation se ferait solennellement entre les deux armées qui s'y rendraient en bon ordre. Le P. de Medina se mit à la tête de l'armée de Marpo qui défila sous l'étendard de la sainte Vierge et des saints protecteurs de la mission. De l'autre côté, le P. Sanvitores marcha à la tête de l'armée de Sonharom avec une grande croix à la main. On s'aborda de part et d'autre; on se fit des présents d'écailles de tortue, qui sont, chez les Chamorris, un symbole de paix, comme chez nous les branches d'olivier ou de chêne. Les Marpois en présentèrent une fort grande qui fut consacrée à la sainte Vierge et déposée dans l'église Notre-Dame de Guadalupe. Enfin, on appela Champ de la Sainte-Croix le lieu où l'apôtre avait failli être lapidé, et on y bâtit depuis un ermitage sous le nom de Notre-Dame de la Paix. On voit que les Jésuites rendaient quelquefois de petits services à l'humanité, et qu'ils ne sont pas si noirs qu'on les fait.

Le P. de Sanvitores eut, quelques jours après, la douleur de perdre deux de ses coopérateurs, le P. de Médina et le Fr. Hippolyte de la Croix, catéchiste. Le premier étant passé dans l'île de Saypan, fut tué le 29 janvier 1670, d'un coup de lance qui lui traversa la gorge, et il fut ainsi le premier martyr de sa Compagnie aux îles Mariannes. Le Fr. Hippolyte qui l'accompagnait reçut également plusieurs coups de lance qui lui arrachèrent la vie. Les corps des deux martyrs furent transportés dans l'église d'Agana, capitale de l'archipel, et Jean Lopez, évêque de Zébu, fit faire des informations canoniques sur leur mort.

L'année suivante, un renfort de quatre missionnaires arriva aux Mariannes pour seconder les premiers apôtres : c'étaient les PP. François Solano, Alphonse Lopez, Jacques Noriega et François Ezquerra. Ils prirent terre le 9 juin 1671. Le supérieur envoya le P. Ezquerra dans l'île de Rota, et le P. Lopez eut à évangéliser les îles de Saïpan et de Tinian où il établit, à Souharom, un séminaire d'enfants semblables à celui d'Agana. Pour faciliter l'administration spirituelle de l'île Guaham, le P. Sanvitores la divisa en quatre parties, dont chacune eut une église qui desservait quarante villages ou hameaux.

Jean Kipoha, ce chef qui avait été baptisé le premier parmi le peuple Chamorri, était un fort mauvais Chrétien. Il déshonorait son caractère par la licence de ses mœurs, et il était un sujet de douleur et d'amertume pour les missionnaires. Le Fr. Bazan, catéchiste, lui ayant fait des représentations, Kipoha, aveuglé par sa passion, le fit assassiner le 31 mars 1672. Le P. Sanvitores vit encore deux autres de ses catéchistes tomber

sous les coups des indigènes : c'étaient les frères Nicolas de Figueroa et Damien Bernal, ce qui, en quatre ans, portait à cinq le nombre des missionnaires qui avaient fécondé de leur sang la semence de l'Evangile dans ces îles. Deux jours après, le P. de Sanvitores devint lui-même le sixième martyr de l'Eglise qu'il avait fondée.

S'étant rendu, le 2 avril 1672, avec le Fr. Pierre Calangsor, catéchiste, au village de Tumham pour y baptiser la fille d'un Chrétien apostat, nommé Matapang, ce barbare, qui avait sans doute été prêtre des idoles, lui dit : « Entre dans ma maison, imposteur; tu y trouveras une tête de mort que je garde; baptise-la, j'y consens. — Laisse-moi baptiser ta fille malade, répond le serviteur de Dieu; tu me tueras ensuite si tu veux. Je perdrai volontiers la vie du corps pour procurer la vie de l'âme à cette enfant. » Matapang ne voulut rien entendre, et repoussa le religieux qui se mit alors à catéchiser la jeunesse du village. Mais l'apostat était décidé à assassiner le prêtre, et il alla chercher un complice pour le coup qu'il méditait. Profitant de son absence, l'apôtre pénètre avec son catéchiste dans la maison d'où il venait d'être chassé et il baptise la jeune fille. Sur ces entrefaites arrivent les meurtriers Matapang et un païen nommé Hirao, qui tue d'abord le Fr. Calangsor. Le P. de Sanvitores voit que sa dernière heure a sonné, il présente le crucifix aux deux indigènes en leur disant : « Sachez que Dieu est le Souverain Seigneur de toutes les nations, et qu'il est le seul maître qu'on doive adorer dans l'île de Guaham; » et il ajoute : « Matapang, que Dieu te fasse miséricorde! » A peine a-t-il achevé de prononcer ces paroles que Hirao lui décharge un grand coup sur la tête, et Matapang lui passe ensuite sa lance au travers du corps.

Ainsi mourut ce saint prêtre. Il était âgé de quarante-cinq ans; il avait établi la foi dans treize îles, fondé huit églises, organisé trois séminaires pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse des deux sexes; enfin, il avait baptisé près de cinquante mille indigènes. Matapang dépouilla son corps qu'il trouva couvert d'un rude cilice et d'une ceinture de fer. Les fatigues et les privations sans nombre dont l'apostolat est hérissé ne suffisaient pas à ce disciple de Jésus crucifié : il y ajoutait les douleurs et les souffrances volontaires d'une cruelle mortification. L'apostat arrachant le petit crucifix que l'apôtre portait à son cou, le brisa en s'écriant : « Voilà celui que les Espagnols reconnaissent pour leur Dieu et pour leur Maître. » Il jeta du feu et de la cendre sur les traces de sang; porta, avec Hirao, les deux corps sur le rivage, leur attacha une grosse pierre aux pieds et les précipita dans la mer. Dieu fit éclater la sainteté du P. Sanvitores par des guérisons miraculeuses.

Le P. Solano fut supérieur de la mission après lui; mais il mourut le 13 juin suivant, n'ayant exercé cette fonction que pendant deux mois. Il fut remplacé par le P. Ezquerra, que les idolâtres massacrèrent le 2 février 1674. (*Voy.* ces noms.)

Il ne faut pas s'étonner de tous ces martyres et de beaucoup d'autres qui les ont suivis. Les sauvages de l'Océanie sont de grands enfants, dont l'esprit a peu de consistance et qui se jouent de la vie d'un homme. Peut-être les premiers missionnaires, ne connaissant pas bien le caractère de ces nations, ont-ils été trompés par les bonnes dispositions qu'ils ont vues d'abord en eux pour l'Evangile, et les ont-ils baptisés sans les avoir bien instruits et bien éprouvés. Ensuite, le naturel inconstant et barbare des néophytes aura repris le dessus, et les plus grandes difficultés de la mission ont commencé. Il est permis de supposer qu'il en a été ainsi, lorsqu'on voit le P. Sanvitores baptiser 50,000 sauvages en quelques années d'apostolat. Aussi, après lui, le P. Ezquerra, le P. de Saint-Basile, le P. de Mauroy, le P. de Solozzano, le P. de Angelis, les PP. Strobach et Boranga furent massacrés dans l'espace d'environ dix ans. Il faut, en général, plusieurs générations, pour qu'un peuple passe des préjugés et des vices du paganisme aux mœurs et à la foi chrétiennes, et les exemples du contraire sont rares. Le plus éclatant peut-être, mais dans de petites proportions, est celui des îles Gambier qui ont été récemment converties en totalité par la parole de quelques prêtres français, et dont les habitants, anthropophages, sont devenus doux et policés. Ils étaient dévorés par la misère, fruit de leur paresse : aujourd'hui, ils travaillent régulièrement, quoique sous un climat assez chaud. Ils étaient pourris de vices et de maladies et asservis à des superstitions dégradantes : aujourd'hui, ils sont plus chastes que les populations chrétiennes de l'Europe en général, et la foi a jeté dans leurs cœurs de profondes racines. En un mot, ce petit peuple de 4,000 âmes est unanimement chrétien; il pratique la morale de l'Evangile d'une manière si sérieuse, qu'il n'y a, dans l'île, ni gouvernement, ni police, ni gendarmes, ni tribunaux, ni force armée, ni prison, ni loi écrite, mais seulement un roi dont la place est une vraie dignité sinécuriste; quelques missionnaires qui mettent le bon accord partout; quatre églises, où le catéchisme qu'on enseigne supplée à tout code civil et pénal; tout le monde, à peu près, est marié; au lieu d'aller nus, ces sauvages sont aujourd'hui vêtus et logés sainement; la population augmente par la cessation de l'anthropophagie, des guerres civiles, des famines et de la promiscuité. Ce beau spectacle, sur lequel on n'appelle pas assez l'attention du monde civilisé, n'est pas une simple fantaisie ou une invention des missionnaires : on a des relations de marins français, fort peu chrétiens du reste, qui ont visité ce petit bijou social, et en ont rendu témoignage. Ils avaient cependant étudié les missionnaires avec des yeux fort prévenus, et s'attendaient à trouver en eux

des Rodin, des Tartuffe et autres jolis types de nos grands génies. Ils ont trouvé des hommes d'une valeur réelle, d'une modestie et d'une droiture plus grandes encore que leurs autres mérites; ils ont vu des océaniens complétement civilisés par la parole de quelques prêtres dénués de tout moyen coactif ou pécuniaire comme ceux qu'emploient les missionnaires bibliques à Taïti, à Sandwich, à Tonga, etc. On peut lire, à ce sujet, une curieuse Relation de M. Lesson, officier de marine, laquelle a paru, entre autres, dans la *Revue de l'Orient*.

Pour revenir aux îles Mariannes et au P. de Sanvitores, leur apôtre, que cette trop longue digression a fait perdre de vue, on ne trouve pas maintenant que l'œuvre des Jésuites ait produit, après des siècles, des fruits aussi consolants que ceux des missionnaires de Gambier. La population a énormément diminué dans les îles Mariannes, et il paraît que tout l'Archipel contient seulement 8 ou 9,000 âmes qui végètent sous la domination espagnole. J'ignore à quelle cause il faut attribuer ce dépérissement, mais on peut affirmer hardiment que la principale est celle-ci : L'action des missionnaires n'a pas été unique et elle n'a pas été totalement libre. Quand on a fait ses preuves comme au Paraguay, au Canada, aux îles Philippines, où, par le seul lien de la religion, on a réuni et maintenu en société quatre millions d'hommes sauvages, aussi infimes dans l'échelle intellectuelle que ceux de la Nouvelle-Hollande, que les Anglais auraient exterminés comme ils font partout, et que les Hollandais auraient pressurés pour en tirer tout l'or possible sans les faire avancer d'un pas dans la voie de la civilisation; lorsque, dis-je, on a des faits aussi grands et aussi beaux dans son histoire, on ne doit pas être en butte à des reproches faits à la légère par des hommes prévenus, passionnés, ignorants ou systématiques.

SARDHANA, petite ville située dans le nord de l'Indoustan, près du Gange. — C'était autrefois la capitale d'une petite principauté fondée par un officier allemand au service du grand Mongol. Cet officier, nommé Sombre, avait épousé une indoue, qui lui survécut longtemps et qu'on nommait la Bégoum Sombre, c'est-à-dire la princesse Sombre. Elle s'était convertie à la religion catholique et avait fait aux missionnaires des libéralités importantes pour la construction d'une belle cathédrale et d'un séminaire à Sardhana. Enfin elle voulut avoir un évêque. Il paraît que le Saint-Siége érigea alors Sardhana en vicariat apostolique, qui a toujours été vacant jusqu'ici et administré par le vicaire apostolique d'Agra. Cependant les *Annales de la Propagation de la Foi* font mention d'un Capucin italien, nommé le P. Jules-César, qui était évêque à Sardhana vers 1825 ou 1830. Aujourd'hui Sardhana est une simple chrétienté gouvernée par un missionnaire Capucin. Mais il figure toujours dans les notices de Rome comme vicariat apostolique vacant.

SARRANT (Louis), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire au Tong-King, à la fin du XVII^e^ siècle. — Il partit pour l'Orient en 1681, ainsi que MM. Delavigne et Lefèvre, destinés pour la même mission; mais la mort l'enleva prématurément le 14 février 1687, après cinq ans d'apostolat. Cet ecclésiastique était du diocèse de Limoges.

SASAN ou ATZBEHA, frère d'Abréha, premier roi chrétien d'Abyssinie, qui l'associa à son trône. — Les deux monarques furent baptisés, en 341, par saint Frumence, prêchèrent la foi à leurs sujets qui professaient en général le judaïsme, et sont honorés comme saints dans l'Eglise d'Ethiopie. — *Voy.* S. Frumence.

SAUGER (Le P. Robert), Jésuite français, missionnaire au commencement du XVIII^e^ siècle dans le Levant, en particulier à Naxos. — Le P. Tarillon, autre Jésuite français, rapporte, dans une lettre écrite le 4 mars 1714, à M. de Pontchartrain, secrétaire d'Etat du roi Louis XIV, qu'à son départ de Naxos (1712), tous les habitants grecs et latins de l'île lui firent tous de très-vives instances de hâter, autant qu'il le pourrait, l'établissement d'une communauté d'Ursulines françaises, la mort du P. Robert Sauger ayant suspendu l'accomplissement de cette œuvre. On peut inférer de là que le P. Sauger était missionnaire à Naxos, peut-être supérieur de la mission; qu'il s'occupait avec zèle de la fondation d'un couvent d'Ursulines à Naxos, et qu'il mourut quelque temps avant l'année 1712.

Le couvent d'Ursulines que le P. Sauger avait voulu établir l'a été dans la suite, peut-être par les soins du P. Tarillon, et il subsiste encore aujourd'hui dans l'île.

SAULI (Le B. Alexandre), Barnabite italien du XVI^e^ siècle, supérieur général de son ordre, puis évêque d'Aleria (Corse) et de Pavie (Lombardie), surnommé l'apôtre de la Corse, à cause du zèle avec lequel il évangélisa ce pays agreste et à moitié sauvage. — Il appartenait à une illustre famille de la Lombardie qui a produit plusieurs grands hommes, des cardinaux et des évêques distingués par leurs talents et leur piété. Il naquit à Milan, dit Godescard, l'année même que fut fondée la congrégation des Clercs réguliers de Saint-Paul ou Barnabites : mais l'année de cette fondation ne peut pas être bien déterminée : elle eut lieu entre les années 1526 et 1530; l'approbation de la société par le Saint-Siége date de 1533. Alexandre parut dès son enfance prévenu des plus abondantes bénédictions du ciel : ses parents lui donnèrent des maîtres habiles sous lesquels il fit des progrès rapides dans les lettres et les sciences, mais surtout dans la vertu. Il se consacra jeune à la vie religieuse dans la nouvelle congrégation des Barnabites qui venait d'être établie par les Pères Zacharia, Ferrari et Morigia. Il y endurcit son corps à la

fatigue par les travaux et les veilles, se livrant avec zèle à la prédication et à l'administration de la pénitence. Il avait un talent singulier pour toucher et convertir les pécheurs. On le chargea ensuite d'enseigner la philosophie et la théologie dans l'université de Pavie; mais il continua d'exercer en même temps le ministère extérieur. Ayant été invité à prêcher dans la cathédrale de Milan, ses sermons produisirent des fruits merveilleux. Saint Charles Borromée fut ravi de joie à la vue de ses succès apostoliques. Le P. Sauli n'avait pas encore trente-deux ans lorsqu'il fut nommé supérieur général de sa congrégation. Il déploya beaucoup de capacité dans cette place et fut ensuite nommé évêque d'Aleria, en Corse : c'est là le théâtre où brillèrent ses éminentes vertus.

L'île de Corse avait été convertie à la foi dès les premiers siècles par des missionnaires venus de Rome. L'histoire de leurs travaux est peu connue, et même, à l'exception de saint Petreius, je ne trouve cités nulle part les noms de ces premiers apôtres qui eurent à lutter contre de terribles obstacles, c'est-à-dire le caractère altier, les passions et les habitudes violentes des habitants, et la nature du sol qui est abrupte et couvert de forêts. Il est certain toutefois qu'il y a eu dans la Corse des saints et des martyrs dès la première Eglise, c'est-à-dire avant le temps de l'empereur Constantin. Cinq évêchés y avaient été établis, à différentes époques, Aleria, Mariana, Nebbio, Sagone et Ajaccio. L'Eglise d'Aleria, une des plus anciennes, eut, au VI^e^ siècle, un évêque nommé Pierre, à qui le Pape saint Grégoire le Grand écrivit des lettres. Mais les invasions, les guerres, l'anarchie politique, les incursions des étrangers et des pirates, toutes ces causes jointes au naturel des habitants maintinrent le pays dans un état social qui n'était guère plus avancé que celui de Madagascar ou de la Nouvelle-Calédonie. Le Christianisme avait cependant jeté de profondes racines dans les mœurs, mais sans les adoucir ; il n'y a pas encore bien longtemps que certain prêtre avait coutume de déposer sur l'autel, avant d'y célébrer la Messe, une paire de pistolets chargés. Ce trait dépeint le pays. Lors donc que le P. Sauli fut nommé évêque d'Aleria, en 1571, par le Pape saint Pie V, cette Eglise était réduite à l'état le plus déplorable, il n'y avait plus ni piété ni discipline.

Le nouveau prélat, après avoir été sacré par saint Charles Borromée, archevêque de Milan, partit sans délai avec trois prêtres de sa congrégation. Son auguste père était au lit de la mort. Une circonstance si attendrissante ne put, dans l'esprit de l'apôtre, prévaloir sur l'intérêt de la gloire de Dieu, du salut des âmes et de son devoir, il n'entendait que les gémissements de son Eglise isolée. Il ne fut pas non plus arrêté par la vue de l'esclavage qu'il avait à craindre de la part des corsaires musulmans qui infectaient toutes les côtes de l'île de Corse. Il s'embarqua plein de confiance en Dieu et la navigation fut heureuse. Sa douleur fut vive en voyant que Dieu était partout méconnu. Aleria n'était plus que le titre d'une église : à peine y avait il, dans toute l'étendue du diocèse, un lieu où l'on pût décemment faire l'office divin. Les bourgades, à l'exception de trois ou quatre, étaient inhabitées, les peuples dispersés dans les bois et les montagnes. Plongés dans une ignorance grossière, ils ne savaient pas les premiers éléments de la religion. Le clergé n'avait pas moins besoin d'être instruit que le peuple.

Le saint évêque, sans église et même sans maison, fixa d'abord sa demeure à Talone, bourg situé à quatre lieues des ruines d'Aleria ; il y convoqua son clergé à un synode, comme faisait saint Charles Borromée à Milan, et il commença par dresser dans cette réunion de sages règlements pour commencer à remédier aux abus. On voit comment procédait cet homme apostolique : d'abord, la réforme du clergé : le clergé, c'est le sel de la terre, et s'il s'affadit, selon l'expression de Notre-Seigneur, c'est là le mal suprême et la source de tous les maux.

Après la tenue de son synode, il entreprit la visite de son diocèse. Il alla dans les hameaux les plus écartés et pénétra jusqu'aux endroits les plus inaccessibles; la vue d'un pasteur si charitable attendrissait ces hommes sauvages : ils venaient se jeter à ses pieds et montraient une entière docilité. Ses paroles portaient la lumière et la foi dans les esprits et le feu de la charité dans les cœurs. Partout il lui fallut réformer d'anciens abus, abolir des coutumes scandaleuses, fonder des églises ou relever celles qui étaient ruinées, pourvoir à la décence du culte du Seigneur. Il porta enfin sa sollicitude sur un point qui fait la préoccupation de tous les évêques vraiment dignes de ce nom : la formation d'un bon clergé, et l'éducation de la jeunesse : des colléges et des séminaires furent institués par lui dans ce but.

Les trois missionnaires Barnabites qu'il avait amenés avec lui étant morts sous ses yeux, il se trouva sans coopérateurs et dans un très-grand embarras ; cependant, loin de se décourager, il redoubla ses travaux sans craindre d'épuiser sa santé. La continuité de ses occupations ne l'empêcha pas non plus de s'assujettir à des jeûnes continuels et à une abstinence rigoureuse. Quoiqu'il eût très peu de revenus, il faisait des aumônes abondantes. Les déprédations des corsaires l'obligèrent souvent à changer de demeure ; on le vit transporter son séminaire et son clergé, de Talone, qui est sur la côte orientale, à Algagliola, sur la côte occidentale, et de cette ville à Corte dans le centre de l'île; puis à Cervione, où il bâtit sa cathédrale et fonda un chapitre de chanoines. Il avait un rare talent pour réunir les esprits et les cœurs divisés, aussi lui donna-t-on dans toute la Corse le surnom d'Ange de Paix. Son talent n'était pas l'éloquence et la con-

ciliation humaines ; ces dons échoueraient devant les haines féroces qui divisent de génération en génération les habitants de cette île; mais la sainteté de sa vie, la pureté de ses intentions et la charité qui était le mobile de toutes ses démarches, désarmaient les vengeances les plus farouches et bannissaient les ressentiments invétérés.

Tel fut le ministère vraiment saint du B. Alexandre Sauli dans la Corse, pendant un épiscopat de vingt ans. Son application au soin du troupeau spirituel qui lui était confié le porta à composer différents écrits appropriés aux besoins de son clergé ; c'est ainsi qu'il adressa aux prêtres des avertissements remplis de sagesse, où il les instruisait sur la conduite qu'ils devaient tenir et sur la manière dont ils devaient diriger les âmes : il publia aussi des entretiens dans lesquels il exprime la doctrine de l'Eglise avec beaucoup de précision et de netteté. Saint François de Sales estimait singulièrement ce livre et disait que la matière y était épuisée. Tous les ouvrages du B. Sauli sont en italien et ont été publiés à Gênes ou à Pavie. En voici les titres : 1° *Les constitutions de l'évêque d'Aleria;* 2° *Instruction substantielle et courte pour ceux qui se préparent à recevoir les ordres et à entendre les confessions ;* 3° *Courte instruction sur les choses nécessaires au salut ;* 4° *Doctrine du Catéchisme romain en forme de dialogue ;* 5° Plusieurs *Lettres pastorales*, et un grand nombre d'autres ouvrages manuscrits.

Le saint allait de temps en temps à Rome visiter la Chaire de Pierre, selon la promesse que font les évêques lorsqu'ils reçoivent le Saint-Esprit dans leur consécration. Il y allait comme au centre de l'apostolat et avec tant de dévotion, qu'il y éprouvait en lui-même ce que dit saint Chrysostome, que l'esprit apostolique y vit toujours, et que du tombeau des apôtres et de leurs cendres inanimées, il sort encore des étincelles du feu sacré dont ils embrasèrent la terre. Tous ses voyages furent comme autant de missions par les grands fruits que produisirent partout ses prédications, ses conseils et ses exemples. Gênes, Milan, Rome, en ont plusieurs fois rendu témoignage ; le Pape Grégoire XIII fut extrêmement frappé lorsqu'il l'entendit prêcher. Saint Philippe de Néri l'honorait aussi beaucoup à cause de ses talents et de son éminente sainteté. Les ennemis de la religion eux-mêmes résistaient difficilement à la force et à l'onction de ses discours. Ayant eu une conférence avec un calviniste de Genève, qui était venu dogmatiser en Corse, il lui fit ouvrir les yeux et le ramena dans le sein de l'Eglise. A Rome, dans un seul sermon, il convertit quatre Juifs instruits qui passaient pour les colonnes de leur secte.

La réputation du saint apôtre de la Corse et la vénération qu'on lui portait étaient si grandes, que la ville de Tortone le demanda pour évêque, et qu'on lui offrit même l'archevêché de Gênes; mais il ne voulut point quitter l'Eglise d'Aleria, sa première épouse, qu'il chérissait tendrement malgré sa pauvreté. Il fallut des ordres positifs du Pape Grégoire XIV, pour l'obliger à accepter l'évêché de Pavie. Il consentit par obéissance à sa translation qui eut lieu en 1591. A peine arrivé dans ce nouveau diocèse, il en entreprit la visite, mais il mourut l'année suivante, le 23 avril 1592, à Calozzo près d'Asti. Sa sainteté ayant été attestée par plusieurs miracles, il fut béatifié à Rome en 1742. Sa Vie a été écrite en latin par Gabutio : en 1805, une autre Vie de ce grand prélat a été publiée en français à Rome ; c'est un ouvrage posthume du savant cardinal Gerdil, qui appartenait au même ordre que le B. Sauli.

SAURAT (Fr. Vital, que d'autres historiens nomment Gonzalve), Mineur français, de la province d'Aquitaine, c'est-à-dire du midi de la France, de la partie située entre la Loire et les Pyrénées, partit en 1332 pour la grande Arménie avec d'autres religieux de son ordre et de sa province dont il était supérieur. Le ministre général des Mineurs envoya ces missionnaires à la demande de Zacharie, archevêque de Saint-Thaddée. (Il s'agit sans doute d'un prélat et d'un siége du rite arménien.) Fr. Saurat, par ses prédications et au moyen des livres qu'il traduisit en arménien, opéra beaucoup de conversions. L'année suivante, on envoya dans le même pays d'autres missionnaires Franciscains, sous la conduite de Fr. Roger Guérin. Enfin, dans le même temps, les Dominicains y établissaient solidement le Catholicisme par les prédications du P Barthélemy le Petit, premier archevêque de Naxivan. — *Voy.* tous ces noms.

SAURE (Le P. François), Jésuite, missionnaire en Amérique. — Il est parti du Havre le 16 novembre 1845 pour la Nouvelle-Grenade, avec dix autres religieux de sa compagnie, cinq Pères, trois Frères scolastiques et deux Frères coadjuteurs; voici leurs noms : le P. de Assensi, le P. Piquer, le P. Bujan, le P. Cotanilla, le P. Segura, le Fr. Cenarrura, le Fr. Legarra, le Fr. Felin, scolastiques; le Fr. Trobat et le Fr. Béitia, coadjuteurs. Tous ces religieux paraissent espagnols à en juger par leurs noms. On sait que la Nouvelle-Grenade est un pays espagnol et catholique. Il y a cependant beaucoup de bien à faire sous plus d'un rapport. Les Jésuites, comprenant toute l'importance de leur concours pour le bien de la religion dans ces contrées, n'épargnèrent rien dans le but d'y fonder des établissements de différents genres. En peu d'années ils eurent des colléges à Santa-Fé de Bogota et à Médellin pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse séculière. L'évêque de Popayan leur confia la direction de son séminaire : la formation, ou plutôt la réforme, d'un bon clergé du pays est un des besoins les plus urgents dans toute l'Amérique méridionale. Ils établirent aussi un noviciat dans la même ville de Popayan, et une résidence à Pasto, en vue des missions qu'ils projetaient parmi les Indiens. Les soins donnés à la jeunesse ne

les empêchaient point de faire des missions pour les fidèles, et ces exercices étaient accompagnés des bénédictions célestes et produisaient des fruits vraiment extraordinaires. Malheureusement le parti populaire arriva au pouvoir par les élections, et les Jésuites objet de sa haine, furent bannis en 1850. Ils s'étaient beaucoup accrus, étant alors trente Pères, vingt et un scolastiques et seize coadjuteurs. Pourquoi, lors de tous changements politiques en ce genre, les sympathies populaires échappent-elles à des hommes d'un si éclatant mérite? Ce grand mal ne saurait-il être prévenu par un système de conduite modifié, peut-être quelque peu? Le temps n'est plus où il suffisait de captiver la bienveillance d'un roi ou de quelques personnes influentes, ou même d'une classe élevée de la société. Aujourd'hui, l'opinion règne en souveraine, surtout dans les républiques; c'est l'opinion qu'il faut gagner et rien n'est plus facile, il suffit de le vouloir. Les Jésuites, hommes de dévouement et de désintéressement, n'auraient qu'à se faire connaître tels qu'ils sont pour régner sur les cœurs des masses, comme ils régnaient sur les cœurs des rois par une sainte habileté et par leur mérite supérieur: mais il faudrait s'adresser au peuple, étudier ses tendances, chercher la fibre qu'il faut faire résonner en lui, en appeler à son intelligence et à ses sentiments d'honneur et de générosité; la chose en vaut la peine. En s'enveloppant dans sa vertu et en laissant s'accumuler l'ignorance, la prévention, la haine, on n'arrive qu'à un triste résultat, celui d'exciter et de souffrir des persécutions; et le bien qu'on aurait opéré par un autre système, fait place à un mal immense.

SAUT DES CASTILLANS (Le), rocher situé dans la grande Canarie, l'une des îles du groupe de ce nom, en Afrique. — On le nomme ainsi, parce que dans ce lieu les païens, à qui cinq missionnaires Franciscains étaient venus prêcher Notre-Seigneur Jésus-Christ, jetèrent ces religieux à la mer. Leur martyre se consomma le 10 septembre 1450. — *Voy.* GRANDE CANARIE, CANARIE, etc.

SAUTOLLI (Fr. PONCE), Mineur italien, missionnaire à Smyrne au XIV^e^ siècle.— Le P. Wadding, Mineur irlandais, annaliste de son ordre, rapporte qu'il était en 1354 dans cette ville avec un autre Franciscain, Fr. Pierre de Fano. Il paraît que la mission était confiée surtout à ce dernier, et que Fr. Ponce le secondait. C'est tout ce qu'on sait de lui. — *Voy.* SMYRNE.

SAUVE (SAINT), martyr en Ethiopie. — Le Martyrologe place sa fête au 3 septembre avec celle de saint Oronte, saint Raurave et saint Paul, qui sont sans doute ses compagnons de martyre.

SAVARY (FRANÇOIS), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans le royaume de Siam, au XVII^e^ siècle. — Il partit de France en 1666, mais la mort l'enleva prématurément au début de sa carrière apostolique, en 1669. Il était du diocèse de Poitiers.

SAVARY (FRANÇOIS-MICHEL), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans le Tong-King au XVIII^e^ siècle.— Il était de Caen (diocèse de Bayeux, en Normandie), et il partit en 1753 pour l'Orient. Après avoir fourni une belle carrière de près de trente ans d'apostolat, il mourut le 19 mars 1783.

SAVINIEN (SAINT), premier évêque de Sens au III^e^ siècle. — Il fut envoyé dans les Gaules pour y prêcher l'Evangile, et vint à Sens avec saint Potentien et saint Altin. Les trois missionnaires logèrent dans cette ville chez un des principaux citoyens, nommé Victorin. Ils le convertirent avec plusieurs autres païens, entre autres Eodald et Sérotin, qui sont honorés comme saints et qui se consacrèrent à aller avec saint Potentien et saint Altin, porter le flambeau de la foi dans d'autres pays, à Troyes, à Orléans, à Chartres; mais ils revinrent tous à Sens et y furent martyrisés ainsi que saint Savinien avec d'autres disciples. On les honore ensemble le 31 décembre, cependant ils ne paraissent pas avoir tous souffert le même jour.

SCARPANTO, île de l'Archipel grec, entre Crète et Rhodes, au sud-ouest de cette dernière. — On lui donne environ 75 kilomètres de tour. Elle a pour capitale une ville nommée aussi Scarpanto, d'autres l'appellent Avdemo. Le nom ancien de l'île est Carpathos. Malgré son étendue assez considérable (48 kilomètres sur 12), elle n'a guère que 3000 âmes. Elle appartient à la Turquie, et le schisme grec y domine. Au moyen âge, Scarpanto a eu des évêques catholiques sous la métropole de Rhodes: on connaît les quatre suivants:

Nicolas I^er^. Il mourut à Venise en 1326.

Nicolas II (Fr.), de Machilona, Mineur, institué par le Pape Jean XXII, le 26 mai 1326.

Nicolas III, Sorboli, Carme italien, de Venise. Il mourut en 1368.

Nicolas IV (Fr.) d'Abraham, Prêcheur, nommé par Boniface IX, en 1400.

SCHALL (Le P. JEAN-ADAM DE BELL), Jésuite allemand, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle, un des plus célèbres personnages historiques que présentent les annales des missions. — Il naquit en 1591, à Cologne, d'une bonne famille, et entra dans la compagnie de Jésus à Rome, en 1611. Après s'être appliqué avec succès aux mathématiques, il fut envoyé dans les missions de la Chine et partit en 1618 ou 1620 avec le P. Trigaut, qui était revenu en Europe pour chercher un renfort de missionnaires, et emmenait avec lui quarante-quatre Jésuites. Un des compagnons de voyage du P. Schall fut le P. Rho, italien, mathématicien célèbre avec qui il travailla plus tard au calendrier chinois.

Entré en Chine en 1622, le P. Schall fut

envoyé au nord, dans la province de Chensi, et résida quelque temps à Siganfou, s'y occupant à la fois du ministère apostolique et de l'étude des sciences, qui ont rapport à l'astronomie, parce qu'auprès des Chinois, la science était le passe-port du missionnaire. Aussi fit-il construire une belle église à Siganfou, autant avec les libéralités des païens, dont il avait gagné la bienveillance par sa science dans les mathématiques, qu'avec le secours des Chrétiens du pays.

Sur sa réputation scientifique, l'empereur l'appela auprès de lui et le chargea avec le P. Rho de travailler à la correction du calendrier chinois, et après la mort de ce dernier (1638), il resta investi seul de l'emploi et l'exerça sous les règnes consécutifs de trois empereurs Hoaï-Tsoung, de la dynastie des Ming et Chuntchi et Khang-Hi, de la dynastie tartare.

Le P. Schall fut en effet témoin d'une grande révolution qui fit succéder sur le trône de cette immense monarchie, une famille de chefs Mantchous à la dynastie chinoise qui régnait depuis l'expulsion des Mongols, descendant de Gengis-Kan et de Koublaï. Un Chinois rebelle, nommé Li-Tsen-Tching, s'étant emparé du Chensi du Honan, assiégea et prit Pékin, et l'empereur Hoaï-Tsoung, se pendit de désespoir (il avait trente-six ans), ainsi que son premier ministre, les impératrices et les ennuques les plus fidèles. Ce fut le dernier empereur de la famille chinoise des Ming. Un général fidèle, nommé Ou-san-Kouéi, qui commandait dans le Leoo-Tong, outré de voir l'usurpateur qui souillait le trône, appela les Mantchous pour le renverser. Ceux-ci firent comme les Vandales avaient fait en Afrique : après avoir vaincu Li-Tsen-Tching ils gardèrent leur conquête pour eux-mêmes et proclamèrent leur chef empereur de Chine (1644). Il y eut des résistances très-vives dans la plupart des provinces : mais comme les Polonais, comme les Irlandais, comme tous les peuples qui succombent, les Chinois, malgré leur force bien supérieure à celle des conquérants, furent placés et brisés sous le joug de l'étranger, parce qu'ils étaient divisés entr'eux. Chaque province eut sa révolte successive, dont les chefs ne surent pas se concerter entr'eux. Ce fut le midi qui résista le plus longtemps. Le fils aîné de Hoai-Tsoung était reconnu empereur à Canton, sous le nom de Young-Li ou Jung-Lié. La ville ne fut prise qu'à la fin de 1650. Il y avait des missionnaires dans les deux camps. La femme de Jung-Li fut baptisée sous le nom d'Hélène, et son fils sous le nom de Constantin. Pendant ce temps, le P. Schall jouissait de la faveur des Tartares à Pékin, comme il avait eu celle des Hoaï-Tsoung.

Chun-Tchi n'avait que six ans quand il fut proclamé empereur de Chine : les affaires de l'Etat étaient gouvernées par un conseil de régence composé de quatre princes, ses oncles. L'un d'eux, nommé Ama-Vang, fut, sous le nom de Chun-Tchi, le vrai conquérant de la Chine. Il mourut en 1651. Le jeune empereur dégrada sa mémoire, le fit arracher de son tombeau, et fit trancher la tête à son cadavre. Telle est la reconnaissance des rois. Chun Tchi n'avait que treize ans quand il commença à régner par lui-même. Il fit quelques réformes et montra beaucoup de goût pour les sciences, en particulier pour celles de l'Europe. Le P. Schall qui, sous le dernier empereur des Ming, avait déjà travaillé dix ans (1634-1644) au calendrier et à la réforme de l'astronomie, lui présenta sur le système adopté par les Européens dans cette dernière science, un long travail dont Chun-Tchi confia l'examen à une commission composée des membres les plus habiles du bureau des affaires célestes, ou comme disent les missionnaires du tribunal des mathématiques. Le résultat de cet examen fut favorable, et la science européenne fut substituée à celle des Mahométans, qui seule était usitée en Chine depuis trois siècles. L'empereur donna au P. Schall le titre de maître des secrets du ciel ou maître des doctrines subtiles, le fit président du bureau des affaires célestes, et mandarin, lui accorda le privilége de pouvoir lui présenter directement ses requêtes sans l'intervention des tribunaux, lui permit la libre entrée de ses appartements et alla même contre toutes les règles de l'étiquette le visiter chez lui quatre fois par an. Il est d'usage en Chine, que quand une fois le souverain s'est assis sur un siége, on le recouvre aussitôt d'une étoffe jaune, qui est la couleur impériale, et dès lors il n'est plus permis à personne de s'y asseoir. Un jour que Chun-Tchi, selon sa coutume, s'était rendu chez le savant Jésuite, comme il s'asseyait indifféremment partout, sur le lit ou sur le premier siége qu'il rencontrait, le P. Schall lui dit en riant : « Mais, où Votre Majesté veut-elle que je m'asseoye dorénavant ? — Partout où vous voudrez, repartit l'empereur; nous n'en sommes pas là, vous et moi. » Dans ses visites, il se plaisait à admirer l'élégance de l'église et à goûter les fruits du jardin qui l'avoisinait. Il n'appelait jamais le P. Schall que Miao-Fou, c'est-à-dire respectable Père, témoignant ainsi par ce titre donné spontanément et en dehors de tout appareil officiel, l'affection, la confiance et le respect qu'il éprouvait pour le savant étranger.

Le P. Schall n'oubliait pas que le motif qui l'avait amené en Chine n'était point de gagner les bonnes grâces et la faveur de l'empereur, et de devenir un courtisan heureux; ce n'était là qu'un moyen pour arriver à un but autrement noble et grand, qui est de gagner des âmes à Jésus-Christ en les éclairant des lumières de la foi; aussi profitait-il avec soin de la bienveillance du monarque dans l'intérêt de la propagation de l'Evangile. Il obtint un décret qui permettait aux missionnaires de bâtir des églises et de prêcher librement la religion chrétienne dans tout l'Empire. Grâce à cette disposition, les autres Jésuites, répandus

dans les provinces, baptisèrent en quatorze ans plus de cent mille Chinois, retirés des ténèbres de l'idolâtrie. Dans le moment même de sa plus grande faveur, le P. Schall ne cessa pas d'exercer l'apostolat par lui-même, et tel était l'ardeur de son zèle, qu'un jour, pour confesser deux prisonniers condamnés à mort, il se déguisa en charbonnier et sous un prétexte que lui fournissait la rigueur de la saison, il entra dans la prison le sac sur le dos, comme pour vendre sa marchandise.

La fin du règne de Chun-Tchi ne répondit pas à ces beaux commencements, et firent évanouir les espérances qu'on avait eues de le voir se convertir au Christianisme. S'étant épris d'un violent amour pour une dame tartare qui était remarquable par sa beauté, il se débarassa du mari de la femme, comme avait fait David plus de vingt-cinq siècles auparavant, et épousa la veuve : mais celle-ci mourut peu de temps après. L'empereur voulait se tuer de désespoir; pour apaiser sa douleur, il fit, à la manière barbare de sa nation, immoler trente hommes sur la tombe de cette créature, et ensuite, après s'être rasé la tête, il courut de pagode en pagode comme un insensé. La raison cependant parut lui revenir un peu, mais il mourut bientôt (1662), à l'âge de vingt-quatre ans, laissant le trône à son plus jeune fils Kang-Hi, qui avait huit ans. Il nomma à ce prince quatre tuteurs.

Pendant la minorité de Kang-Hi, les bonzes et les mahométans, rivaux du P. Schall pour les sciences et la religion, et également jaloux de la faveur et de la supériorité de l'étranger, qui les supplantait, déterminèrent les régents à exciter contre les Chrétiens une persécution dont l'illustre Jésuite fut le premier victime. Il y avait alors en Chine vingt-neuf missionnaires, tous religieux ; c'était un Franciscain, trois Dominicains et vingt-cinq Jésuites. D'abord, ils furent tous mandés à la capitale, puis exilés à Canton, à l'exception de quatre Jésuites, détenus à Pékin. Parmi ces derniers étaient le P. Schall et le P. Verbiest, flamand, arrivé depuis deux ou trois années seulement, et qui, après avoir évangélisé le Chen-Si, fut appelé à Pékin par le P. Schall pour être associé à ses travaux astronomiques.

Celui-ci était accusé d'avoir eu l'audace de présenter à l'empereur défunt l'image d'un supplicié (un crucifix), d'être à la tête d'une secte infâme, et enfin d'avoir été cause de l'omission de quelques rites prescrits, lors de la sépulture d'un prince impérial. Jeté en prison avec ses trois compagnons, chargé de fer, traîné pendant neuf mois de tribunaux en tribunaux, il fut enfin sur le dernier chef d'accusation, condamné à être étranglé, puis coupé et haché en morceaux. Ce fait et les sacrifices humains que nous avons vus naguère, montre bien ce qu'il en est de la douceur et de l'humanité des Chinois si vantées par les ennemis de la religion. Hors du Christianisme, la civilisation la plus avancée n'est qu'une écorce qui cache la corruption et la barbarie. La Grèce ancienne, l'empire Romain, la Russie chrétienne de nom, la Chine, le Mexique du temps des Aztèques, le Japon et tous les pays musulmans donnent de frappants exemples de cette vérité.

Le P. Schall trouva quelque soulagement à la disgrâce et au sort affreux qui frappait sa vieillesse dans le dévouement du P. Verbiest son confrère. Celui-ci, s'oubliant pour défendre celui qu'il regardait comme son maître, rappela les vertus et les services du vénérable missionnaire et du savant mandarin ; mais il ne put prévenir la sentence qui le vouait au supplice. Par bonheur une comète qu'on vit paraître sur ces entrefaites, un incendie qui consuma quatre cents appartements du palais impérial, des tremblements de terre qui renversèrent un grand nombre de maisons, furent regardés comme autant de signes évidents de la colère céleste. On mit les captifs en liberté, mais le P. Schall profita peu de cette grâce, il fut renfermé de nouveau, la sentence d'ailleurs n'avait pas été révoquée, et quoiqu'atteint de paralysie il fut encore porté, la cangue au cou, devant deux tribunaux. Tant d'épreuves épuisèrent ses forces. Consumé de souffrances et de travaux, il mourut le 15 août 1666, à soixante-quinze ans, après en avoir passé quarante-quatre dans les pénibles travaux de l'apostolat. Il y avait, en comptant les quatre années de sa disgrâce, trente-deux ans qu'il était à la cour, et qu'il travaillait aux sciences. Il avait été pendant vingt-trois ans mandarin et président du tribunal des mathématiques. Son successeur fut le P. Verbiest, qui vit briller, sous le règne de Kang-Hi, les jours les plus splendides que la religion chrétienne ait eus en Chine. Le P. Schall avait succédé en qualité de supérieur des missionnaires Jésuites dans l'empire au P. Longobardi, successeur lui-même du célèbre P. Ricci.

Le nom chinois pris par le P. Schall était Thang-Jo-Vang, et son surnom Thoa-Wei. C'est avec ce double nom qu'il a publié ses nombreux ouvrages en langue chinoise, presque tous relatifs à des sujets d'astronomie, d'optique, de géométrie et de mathématiques. Beaucoup avaient été faits en société avec le P. Rho, de Milan (*Voy.* Rho). entr'autres, l'immense travail pour la correction du calendrier chinois, estimé à cent cinquante volumes. Le P. Intorcetta a apporté en Europe quatorze volumes in-4° des œuvres des PP. Schall et Rho, qu'il présenta en 1671 au pape Clément X, et qui furent placés à la bibliothèque du Vatican. Outre les ouvrages indiqués à l'article Rho, le P. Schall a publié en chinois les traités du P. Lessius, *sur la Providence de Dieu* et *sur les huit béatitudes;* une *Explication des images représentant la vie de Notre-Seigneur.* Maximilien, duc de Bavière, avait envoyé ces images à la Chine pour être présentées à l'empereur. L'*Histoire de la mission de la Chine*, publiée en latin, à Vienne, en 1665, in-8°, a été rédigée principalement sur les lettres du P. Schall.

SCOLOPIO, prélat et missionnaire italien, évêque *in partibus* et vicaire apostolique d'Ava et Pégu (Empire Birman). — Il vint en 1830 avec une colonie de missionnaires rétablir cette mission autrefois florissante sous la direction des PP. Barnabites italiens qui l'avaient fondée en 1722 (*Voy.* CALCHI), et lui avaient donné un certain nombre de vicaires apostoliques, dont la série fut interrompue à la suite de la grande révolution. Lorsque Mgr Scolopio vint en renouer la chaîne, il ne restait plus à son arrivée à Pégu qu'un seul prêtre, et cette mission était menacée de s'éteindre. — Les nouveaux missionnaires amenés par M. Scolopio, n'étaient point de la congrégation des Barnabites, mais peut-être de celle des Oblats nouvellement fondée dans le Piémont. J'ignore si le prélat lui-même en était membre; il a eu pour successeur M. Cao, évêque de Zama *in partibus*, et Italien aussi,

SCUUM. — Nom donné par les Pégouans idolâtres au Paradis ou lieu de récompense dans l'autre vie. Ils se le figurent à peu près comme les Mahométans, mais ils ne le croient pas éternel : les âmes des justes sortent de là et reviennent sur la terre habiter d'autres êtres jusqu'à ce qu'elles passent à la fin de leurs transmigrations dans le neiban, qui veut dire le néant, la privation de tout être, l'annihilation de l'âme et du corps. Telle est la doctrine de la métempsycose à laquelle ils sont obstinément attachés.

SEBASTIANI, Carme italien, missionnaire au XVII^e^ siècle, dans l'Indoustan, puis évêque d'Hierapolis *in partibus*, et vicaire apostolique du Malabar. Son nom de religion, sous lequel il est plus connu, était Joseph de Sainte-Marie.

SEBASTIEN, empereur chrétien du Monomotapa au XVI^e^ siècle. — Il fut converti et baptisé en 1561, par le P. Sylveira, jésuite portugais, ensuite, à l'instigation de quelques mahométans, il le fit massacrer; mais il témoigna du regret de son crime, accueillit favorablement d'autres missionnaire de la même compagnie, les PP. Fernandez de Toar et de Goes qui évangelisèrent ses sujets pendant plusieurs années. Malheureusement la guerre ayant éclaté entre lui et les Portugais, les belles espérances qu'on avait conçues pour la propagation de l'Evangile, dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, se trouvèrent anéanties, et la mission du Monomotapa ayant passé ensuite des Jésuites aux Dominicains, on ignore la suite des affaires de la religion dans cet empire. Sébastien en fut sans doute le seul monarque chrétien. Le Monomotapa comme l'Ethiopie s'est demembré au XVIII^e^ siècle, par suite de guerres civiles. Les Portugais y ont peut-être encore quelque influence. Ils sont les seuls Européens qui possèdent quelques établissements dans ces contrées; et s'ils n'étaient pas déchus en religion comme en tout, on pourrait y reprendre les missions et pénétrer chez les peuples neufs et inconnus de l'Afrique centrale.

SEBASTIEN D'APPARITIO (Le B.), Mineur observantin espagnol, qui passa en Amérique la plus grande partie de sa longue vie (67 ans sur 98), et c'est uniquement à ce titre que je le cite. — Le petit nombre de saints canonisés ou béatifiés qui se rapportent à cette partie du monde, sont en effet du domaine des missions.

Sébastien d'Apparitio naquit en 1502, à Gudina en Galice (Espagne). Son père, Jean d'Apparitio, était un garçon laboureur, et sa mère se nommait Thérèse. Le petit Sébastien passa ses premières années dans un travail pénible qu'il sanctifiait par une grande piété. Il alla ensuite à Salamanque où il vécut, pendant quelque temps, à peu près dans le même état, c'est-à-dire sans doute qu'il était domestique. On pourrait le proposer pour modèle aux personnes de cette condition. Content de son sort, parfaitement fidèle à ceux qui l'employaient, exact à remplir tous ses devoirs, il remettait toutes ses épargnes à ses pauvres parents. En 1532 ou 1533, il quitta sa patrie et s'embarqua en cette dernière année. Il passa quelque temps dans le port où il avait débarqué, puis il se rendit à Mexico, capitale de l'empire du Mexique que Cortez avait conquis à l'Espagne environ trente ans auparavant. Sébastien arrivé dans ce pays nouveau et excessivement riche continua de travailler honnêtement à la culture de la terre, ce qui n'était guère l'usage de ses compatriotes; par ce moyen il acquit des richesses assez considérables; ensuite il se livra au commerce et y réussit; mais craignant les tentations qui suivent d'ordinaire l'acquisition et la possession des biens terrestres, il abandonna les entreprises commerciales et reprit ses travaux de labourage. Il fut marié deux fois et dans ces deux mariages, du consentement de son épouse il garda la continence. Il était doux envers tout le monde, charitable pour les pauvres, fervent pour les devoirs de religion et ponctuel dans ses pratiques de piété. En 1572, arrivé à l'âge de soixante-dix ans, il renonça à ses grandes richesses et à l'abondance où il vivait, et distribuant aux pauvres et aux fidèles tout ce qu'il possédait, il se fit religieux dans un couvent de Franciscains de l'Etroite observance; là oubliant tout ce qu'il avait laissé dans le monde, il fit profession en qualité de simple frère lai (laïque). Pendant vingt-huit ans qu'il vécut encore, il persista dans la pratique invariable d'une pénitence merveilleuse, des œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, de la simplicité de cœur, de la foi et de la prière. Il mourut le 25 février 1600, à 98 ans et fut mis au nombre des bienheureux par le Pape Pie VI, le 12 septembre 1786.

Cette notice, comme on le voit, laisse à désirer. On ne dit point quelles œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle il pratiquait sous l'habit de Saint-François, en quels lieux il vécut comme séculier, et dans quel couvent il fit profession, mena la vie religieuse et s'endormit de la mort des justes.

dans les provinces, baptisèrent en quatorze ans plus de cent mille Chinois, retirés des ténèbres de l'idolâtrie. Dans le moment même de sa plus grande faveur, le P. Schall ne cessa pas d'exercer l'apostolat par lui-même, et tel était l'ardeur de son zèle, qu'un jour, pour confesser deux prisonniers condamnés à mort, il se déguisa en charbonnier et sous un prétexte que lui fournissait la rigueur de la saison, il entra dans la prison le sac sur le dos, comme pour vendre sa marchandise.

La fin du règne de Chun-Tchi ne répondit pas à ces beaux commencements, et firent évanouir les espérances qu'on avait eues de le voir se convertir au Christianisme. S'étant épris d'un violent amour pour une dame tartare qui était remarquable par sa beauté, il se débarassa du mari de la femme, qui avait fait David plus de vingt-cinq ans auparavant, et épousa la veuve : mais ci mourut peu de temps après. Il voulait se tuer de désespoir; pour sa douleur, il fit, à la manière de sa nation, immoler trente hommes à la mémoire de cette créature, et ensuite, il courut de rasé la tête, comme un insensé. La parut lui revenir un peu bientôt (1662), à l'âge de laissant le trône à Kang-Hi, qui avait prince quatre tuteurs.

Pendant la minorité et les mahométans les sciences et jaloux de la l'étranger, nèrent les Chrétiens Jésuite alors tous Dor ils

cache la corrup ancienne, l'en tienne de n temps des pays m exemples

Le P à la d sa vi bie d

DES MISSIONS CATHOLIQUES. SEB

SEBASTIEN D'APPARITIO (Le B.), Mineur observantin espagnol, qui passa en Amérique la plus grande partie de sa longue vie (67 ans sur 98), et c'est uniquement à ce titre que je le cite. — Le petit nombre de saints canonisés ou béatifiés qui se rapportent à cette partie du monde, sont en effet du domaine des missions.

Sébastien d'Apparitio naquit en 1502, à Gudina en Galice (Espagne). Son père, Jean d'Apparitio, était un garçon laboureur, et sa mère se nommait Thérèse. Le petit Sébastien passa ses premières années dans un travail pénible qui il alla ensuite à Salamanque pour modèle aux personnes de son sort, parfaitement pieté. Il avait pendant quelque temps, à peu près le même état, c'est-à-dire sans vécut, pendant qu'il était domestique. On pourrait le dire à ceux qui l'employaient, qu'il était domestique. Content

à Manille (îles Philippines) par les Dominicains : et il introduisit dans l'empire quelques-uns de ces religieux animés du désir d'y prêcher la foi de Jésus-Christ. C'étaient les PP. Benavidès et Cobo ; ils firent effectivement des conversions, mais ils ne tardèrent pas à être emprisonnés, puis expulsés. Leur tentative se rapporte aux dernières années du XVI^e^ siècle, vers 1587, suivant le P. Touron, et 1596, suivant le P. Fontana. (*Voy.* BENAVIDÈS.) On ne sait rien autre chose de Thomas Seignan.

SELA-CHRISTOS (c'est-à-dire *Image du Christ*), prince Ethiopien au XVII^e^ siècle. — Il était frère de l'empereur Socinios ou Melec-Seghed qui régna de 1605 à 1632 et qui fut converti à la foi catholique par le P. Paez, Jésuite portugais. Sela-Christos était un homme très-instruit dans la littérature sacrée, habile dans l'art de la guerre et d'une grande bravoure personnelle. Il se convertit aussi au catholicisme et fut un illustre confesseur de la foi. Sur le point de partir à l'armée pour combattre les Gallas, il voulut auparavant renoncer au schisme et fit son abjuration entre les mains du P. de Angelis, Jésuite italien. C'est vers l'an 1606 ou 1607. Revenu victorieux, il donna aux Jésuites un terrain dans un lieu nommé Colela pour y bâtir une maison qui fut la troisième de leur ordre (les deux autres étaient à Frémona et à Gorgora).

Sela-Christos était un néophyte fervent et zélé qui portait le plus vif intérêt à la conversion de ses compatriotes. Sous la direction des Jésuites, il fit imprimer plusieurs ouvrages des docteurs catholiques traduits en Abyssin. C'étaient des Commentaires sur l'Evangile par le P. Maldonat, sur les Epîtres de saint Paul par Tolet et Ribera, et d'autres écrits de ce genre propres à réfuter les erreurs des Abyssins. Emana-Christos, son frère, ayant encouru la disgrâce de l'empereur pour son obstination dans le schisme et ses menées séditieuses, fut dépouillé de la dignité de Ras (c'est-à-dire prince) qui fut conférée à Sela-Christos.

Lorsque le P. Mendez, Jésuite, patriarche d'Ethiopie, arriva dans sa mission en 1625, l'empereur convoqua pour l'année suivante une assemblée solennelle des grands de la nation où il se déclara catholique, jura obéissance et fidélité au Pape Urbain VIII et fit profession de la foi romaine. Son exemple fut suivi par son fils qui montra beaucoup d'enthousiasme et fut plus tard apostat, et par tous les princes et les nobles. Sela-Christos dégaînant son épée et la tenant levée, protesta qu'il serait fidèle à Melec-Sehged et à son fils tant que ces princes le seraient eux-mêmes à ce qu'ils venaient de jurer, qu'autrement, il tournerait son glaive contre eux.

On fit des lois sévères pour proscrire toute autre religion que la religion catholique romaine. Ce fut une mesure déplorable. A la vérité il y eut beaucoup de conversions ; mais toutes n'étaient pas libres, sincères et solides ; un grand nombre au contraire préparaient de faciles apostasies pour le moment de la réaction qui ne pouvait tarder. Les schismatiques obstinés, ne pouvant souffrir d'être contraints à quitter leurs croyances, excitèrent des révoltes à main armée. A peine l'insurrection était-elle comprimée dans une province, qu'elle reparaissait dans une autre, et les cinq ou six dernières années de Melec-Seghed furent employées aux guerres civiles. Ce monarque lui-même se lassa de verser le sang de ses sujets. Son fils, l'héritier présomptif de sa couronne, impatient de régner à son tour, conspira contre lui, se mit ostensiblement à la tête du parti schismatique qui était fort puissant, qui avait des racines vivaces dans la nation. Melec-Seghed intimidé, se laissa arracher l'autorité que son fils employa à proscrire la religion catholique. Ce malheureux monarque mourut de chagrin en 1632.

Facilidas montant sur le trône par l'appui des schismatiques dut persécuter la religion catholique ; il le fit à outrance et il parvint à arracher la foi romaine de ses Etats. Craignant les talents et le courage de Sela-Christos, son oncle, il le dépouilla et le relégua dans un désert. Ensuite il exila le patriarche et les missionnaires (1633), fit mettre à mort un petit nombre de ces religieux qui étaient restés en secret (*Voy.* FACILIDAS), d'autres qui cherchèrent à pénétrer dans son empire furent décapités par son ordre ou à son instigation (*Voy.* PETRA-SANTA, FRANÇOIS, CHERUBIN, AGATHANGE DE VENDOME), et ayant ainsi séquestré ses sujets du centre de l'unité, et intercepté tous les secours que leur foi pouvait recevoir du dehors, il obtint facilement avec le temps leur entière apostasie.

Après les martyres des derniers Jésuites, les PP. Cardeira et de Santa-Croce, en 1640, il resta encore dans le pays cinq prêtres portugais, MM. Noqueira, vicaire général du patriarche exilé, Pirez, Gabriel, Almança, Gonzalès et quatre ou cinq prêtres abyssins catholiques, Melca Christos, etc. On ne saurait exprimer tout ce que souffrirent ces pieux confesseurs : nus, mourant de faim, dénués de tout, continuellement sur le point d'être égorgés comme ils le furent presque tous, ils consolaient, encourageaient, fortifiaient de tout leur pouvoir les néophytes fidèles à qui ils administraient les sacrements.

Une lettre que M. Nogueira écrivit en 1649 à son évêque le P. Mendez, contenait certains détails sur cette mission si cruellement persécutée ; elle renfermait en même temps une autre lettre que le prince Sela-Christos adressait de son exil à tous les Chrétiens catholiques. Il peint son affliction, la désolation de l'Eglise catholique en Abyssinie. Il s'étonne, il se plaint que les Portugais ne viennent pas à leur secours comme autrefois. Mais le Portugal était déjà bien déchu. Le prince Sela-Christos se plaint aussi respectueusement et tendrement du Souverain Pontife qui semble avoir oublié

les infortunés Chrétiens d'Abyssinie. « Tous les jours, dit-il, mes chaînes deviennent plus pesantes (il y avait plus de seize ans qu'il était en exil) ; tous les jours on me dit: Rangez-vous de notre parti, rentrez dans notre communion, et nous vous rappellerons de votre exil. On me tient ce discours pour me perdre et pour faire périr avec moi tout ce qu'il y a ici de catholiques. On veut ruiner l'Eglise de Dieu et la ruiner de fond en comble. Si donc il y a encore des Chrétiens au delà des mers, qu'ils nous en donnent des preuves, qu'ils nous reconnaissent pour leurs frères en Jésus-Christ, nous qui soutenons la vérité comme eux, qu'ils nous délivrent de cette hérésie et de cette captivité d'Egypte. »

M. Nogueira fut pris et pendu en 1653, dans la province de Gojam. Depuis lors on n'a plus rien su de ce qui se passait dans l'intérieur de l'empire éthiopien, du moins jusqu'à la mort de Facilidas (1665). On ignore combien de temps le prince Sela-Christos vécut encore après cette lettre de 1649. Il devait être âgé à cette époque, puisqu'il s'était converti plus de quarante ans auparavant, à la veille d'une expédition militaire, et par conséquent à l'âge de vingt ou trente ans. Il est bien à regretter que les écrivains qui s'occupent d'histoire ecclésiastique moderne ne daignent pas recueillir des faits aussi honorables pour la religion catholique. Bien peu de personnes, parmi les personnes instruites, savent qu'il a existé dans la famille impériale d'Ethiopie un aussi glorieux confesseur de la foi que le prince Sela-Christos.

SEMEDO (Le P. Alvarez), Jésuite espagnol ou portugais, missionnaire en Chine au xvii^e^ siècle.—Il exerçait le ministère apostolique à Nankin en 1615, lorsqu'éclata la persécution excitée par le mandarin Kio-Tchin, sur la fin du règne de l'empereur Wan-li, Ce monarque aimait et protégeait les Jésuites. Le P. Ricci avait passé à sa cour les neuf dernières années de sa vie (1601-1610) et il avait joui d'une faveur accordée bien rarement à des étrangers. Mais on avait surpris la religion de Wan-li, et il avait signé sans le savoir un décret de bannissement contre tous les missionnaires qui se trouvaient dans l'empire. A la vérité, cette mesure ne fut exécutée dans toute sa rigueur qu'à Nankin : ailleurs les Jésuites purent se cacher. Le P. Semedo et le P. Vagnon qui se trouvaient à Nankin, souffrirent mille indignités : on leur fit endurer les traitements les plus barbares, surtout au P. Vagnon. (*Voy.* ce nom.) Le P. Semedo étant gravement malade fut exempté de la bastonnade ; mais on ne lui épargna ni la prison, ni les insultes, ni la cage de bois : c'est le véhicule dans lequel il fut transporté jusqu'à la frontière avec son compagnon d'apostolat, expulsé comme lui hors de Chine (30 juin 1616). Ils y rentrèrent l'un et l'autre, le P. Semedo en 1619, sous un déguisement, et le P. Vagnon en 1621. Quelques années après, les édits de persécution furent rapportés et les Jésuites purent reprendre ostensiblement et en liberté leur ministère apostolique tant à Pékin que dans leurs autres résidences des provinces comme Nankin, Kang-Tcheou, Kiatin, etc. Il n'est plus parlé dans la suite du P. Alvarez Semedo et l'époque de sa mort m'est inconnue. Ce religieux a écrit une histoire de Chine sous le titre d'*Histoire universelle du grand royaume de la Chine*. On en a une traduction en français par Louis Coulon, Lyon, 1667, un volume in-4°. Malgré l'étendue de son titre, l'*Histoire universelle* du P. Semedo ne parle que des événements contemporains de l'auteur : elle contient du reste, au jugement de M. Pauthier, des observations curieuses sur les mœurs et sur les coutumes de la Chine. Le P. Semedo y raconte qu'il était à Pékin avec un grand nombre de Chrétiens, lorsqu'arrivèrent dans cette capitale 400 canonniers portugais de Macao, qui avaient été enrôlés par le gouvernement chinois et qui venaient au secours de l'empereur Hi-Tsoung (1621-1627) attaqué par les Tartares Mandchous. Ils n'étaient que 200 hommes d'armes, avec chacun un domestique; et encore de ces 200 hommes le plus grand nombre étaient des Chinois de Macao, élevés et formés à l'européenne : deux capitaines les commandaient, savoir : Pierre Cordeiro et Antoine Rodriguez del Capo.

SEMERIA (Le P. Etienne), religieux italien de la congrégation des Oblats de Marseille, missionnaire en Asie. — Il est parti vers la fin de 1847 pour l'île de Ceylan, avec trois autres membres de sa congrégation, dont deux prêtres; ce sont le P. Ciamin, de Nice, en Piémont; le P. Keating, de Carlow, en Irlande, et le Fr. de Destephanis, catéchiste. Le P. Semeria est du diocèse de Ventimiglia (Piémont.)

SERCA-CHRISTOS, prince abyssin au xvii^e^ siècle, vice-roi de la province de Gojam, sous le règne de l'empereur Socinios (1605-1632). — Lorsque ce monarque, converti par les Jésuites, reconnut solennellement la religion catholique comme religion de l'Etat, Serca-Christos, comme presque tous les autres seigneurs, fit profession de la foi que le monarque venait d'embrasser ; mais sa conversion n'était pas sincère : le culte auquel il était le plus fidèle au fond de son cœur, était celui de l'ambition. Serca-Christos était un de ces adorateurs du pouvoir qui savent se plier à tout, et discerner le soleil levant pour être le premier à l'adorer. Il voyait bien que Basilidesou Facilidas, fils de l'empereur, était très-impatient de régner, et que pour arriver plus vite au trône, il flattait le parti schismatique comprimé par Socinios, mais encore très-puissant. Beaucoup d'Abyssins, en effet, n'avaient embrassé la foi catholique que par une complaisance servile pour le maître, et attendaient une occasion favorable pour revenir à leur ancienne croyance. Serca-Christos, le plus emporté d'entre eux, organisa un complot qui avait pour but de placer Basilides sur le trône. L'empressement excessif qu'il

mit dans cette affaire, fit avorter la conspiration ; mais l'empereur, qui avait tout découvert, fut épouvanté, et de peur d'aigrir le mal, il n'osa sévir. Serca-Christos était un homme violent et cruel.

SÉNIER, ou SÉNATEUR (Saint), missionnaire au VI^e^ siècle dans le diocèse de Coutances. — Il fut le compagnon des travaux de saint Paterne, ou saint Pair, qui convertit tant de païens dans cette partie de la Normandie (*Voy.* Paterne), et il lui succéda sur le siége épiscopal d'Avranches. Il mourut vers l'an 570 : on l'enterra près de son prédécesseur, dans la forêt de Scicy, qui avait été le lieu de leur demeure pendant le cours de leurs missions. C'est aujourd'hui un pays nommé Saint-Pair-sur-Mer. Saint Sénier, ou Sénateur, est honoré le 18 septembre.

SEON (Le P. Joseph), Mariste français, du diocèse de Belley (Ain), missionnaire en Océanie. — Il est parti de France, vers la fin de 1840, pour les îles de l'Océanie occidentale, avec les PP. Borjon, Garin et Rozet, deux séminaristes, dont l'un a été depuis promu au sacerdoce (c'est le P. Roulleaux), cinq frères catéchistes, et deux artistes laïques et séculiers, qui allaient offrir à leurs frères inconnus de la Polynésie le secours de leurs talents et le dévouement de leur charité. Le P. Séon paraît avoir toujours exercé le ministère apostolique à la Nouvelle-Zélande, aussi bien que les PP. Borjon, Garin et Rozet.

SERAI, ou SARAI, ou SARA, ville capitale du Kaptchak, royaume Tartare qui exista longtemps dans la Russie méridionale et orientale, et dont les débris n'ont disparu qu'à la fin du XVIII^e^ siècle. — Un évêché latin y fut érigé au commencement du XIV^e^ siècle par le Pape Clément V, et Fr. Etienne, Franciscain, en fut institué le premier pasteur en 1315 au plus tard, d'après Henrion, qui cite Wadding. Les PP. Lequien et Richard, qui citent le même auteur, disent qu'il fut institué par Jean XXII en 1321. Il est possible qu'il y ait eu successivement deux prélats du même nom. A cette époque, le kan ou roi du Kaptchak, Uzbek-Kan, bien que mahométan, laissait une grande liberté au christianisme et aux missionnaires. Il paraît qu'en général les Tartares étaient les moins fanatiques des musulmans.

Uzbek, dont le règne fut long et glorieux (1305-1342), était en correspondance avec le Pape. Jean XXII lui écrivit en 1318 pour le remercier de la liberté qu'il accordait aux missionnaires, l'engager à se faire chrétien lui-même, et le prier d'abroger un édit qu'il avait rendu pour interdire le son des cloches. En 1338, Benoît XII lui écrivit aussi, et à son fils Djanibek, pour les remercier d'une faveur qu'ils avaient faite aux Frères Mineurs qui évangélisaient ce pays, en leur donnant un terrain à leur convenance dans une ville que l'on construisait alors. En 1342, Uzbek lui-même et son fils Djanibek envoyèrent au même Pape Benoît XII une ambassade composée de deux Tartares catholiques et de Fr. Elie de Hongrie, Mineur, missionnaire dans le pays. (*Voy.* ce nom.)

Huit ans auparavant, un jeune Franciscain hongrois, nommé Etienne, avait subi un glorieux martyre à Saraï.

C'est que les musulmans sont impitoyables pour les renégats qui retournent à la religion chrétienne. Encore aujourd'hui, un Chrétien qui se serait fait mahométan et voudrait revenir à sa religion ne serait pas en sûreté à Constantinople même. Or le Fr. Etienne avait eu le malheur d'apostasier le christianisme. On le tourmenta pendant six jours dans des supplices atroces, et on finit par le mettre en lambeaux. — *Voy.* Etienne.

On ne sait pas la succession des évêques de Seraï. Les auteurs ne citent après Etienne que Fr. Côme, Mineur aussi, qui fut transféré de Cambalu à Pékin, en 1370, par Urbain V. Le P. Wadding, Mineur irlandais, annaliste de son ordre, dit que le Fr. Etienne avait le titre d'évêque de Séraï des Arméniens, et Fr. Côme, celui d'évêque de Seraï des Tartares (*Episcopus Saraicensis Armenorum, et episcopus Saraicensis Tartarorum*). Peut-être les Arméniens étaient-ils dès lors, comme aujourd'hui, très-répandus dans ce pays, et la même ville contenait-elle, comme cela a lieu souvent de nos jours en Orient, deux siéges épiscopaux, un pour chaque rite ; alors Fr. Etienne était chargé de l'Eglise arménienne, et Fr. Côme gouvernait celle des Tartares Chrétiens : c'est ainsi que maintenant il y a à Ispahan (Perse) un évêché latin et un arménien, tous deux catholiques ; à Lemberg, en Autriche, il y a un archevêché latin, un grec et un arménien, tous catholiques aussi ; à Alep, en Syrie, il y a quatre archevêchés catholiques, un pour les Grecs, un pour les Maronites, un pour les Arméniens, et un pour les Syriens, etc.

Dans l'hypothèse où il y aurait eu une double succession de prélats à Séraï, il n'est parvenu jusqu'à nous qu'un évêque de chaque siége : Fr. Côme pour les Latins, et Fr. Etienne pour les Arméniens. Il n'est pas impossible que ces derniers, en reconnaissant la primauté de saint Pierre, aient reçu un prélat latin envoyé par le Pape.

Enfin, il est encore permis de supposer que ceux qui ont cité Wadding, c'est-à-dire les PP. Lequien et Richard et M. Henrion se soient mépris en ne faisant pas assez attention à ce titre d'évêque de Saraï des Arméniens, et aient à tort fait de Fr. Etienne un évêque de Saraï dans le Kaptchak, tandis que cette ville aurait été en Arménie, et aurait eu, au moyen âge, un évêque nommé Etienne pris dans l'ordre des Franciscains. Cette dernière opinion paraît peu admissible.

Le Kaptchak, après avoir eu une époque de splendeur sous les descendants de Gengis-

Khan, Batou et Uzbek, se démembra et s'affaiblit peu à peu. Tamerlan lui porta un coup terrible; enfin, les Russes firent à l'égard de cette puissance musulmane comme les Espagnols avec les Maures : ils finirent par détruire entièrement leurs anciens dominateurs. La religion catholique s'y éteignit sans doute peu à peu par les guerres, la persécution, le schisme russe, plus funeste à l'Eglise que l'infidélité musulmane elle-même; enfin, par le relâchement et les divisions intestines de l'Eglise dans l'Occident, et par la difficulté des communications; mais on ignore les circonstances qui accompagnèrent la décadence et la destruction de cette Eglise. Aujourd'hui Seraï, dont le nom veut dire *palais* comme Balick veut dire *résidence*, Seraï, dis-je, n'existe plus; on en voit à peine des vestiges dans le gouvernement de Saratov. Balbi mentionne ce fait curieux; mais il ne fait pas mention, comme d'autres auteurs, que cette ville ait été sur le Volga. Il la place auprès d'un lac salé nommé Elton.

D'après le dernier concordat conclu, le 3 août 1847, entre le Souverain Pontife Pie IX et S. M. Nicolas, l'empereur de Russie, le gouvernement de Saratov est compris dans le diocèse de Kherson, nouvellement érigé par le Pape; il est convenu qu'il y aura à Saratov un évêque suffragant de l'évêque de Kherson. Je ne crois pas que cette clause ait été exécutée jusqu'ici.

L'Almanach de Gotha de 1845 porte qu'il y a 33,000 catholiques dans le gouvernement de Saratov, dont la population est de 1,700,000 âmes. Il est probable que ces catholiques sont principalement des colons allemands.

SERAO (Jérôme), Lazariste italien, missionnaire en Afrique, dans la Nubie. — Il est parti de Naples, le 6 décembre 1843, avec le Fr. Filippini, de la même congrégation. Leur destination était le Sennaar (Nubie méridionale), où M. Montuori, autre Lazariste italien, missionnaire en Abyssinie, venait d'ouvrir une mission importante. M. Serao et le Fr. Filippini devaient aller le rejoindre dans ce pays et travailler de concert à dissiper les ténèbres du mahométisme et de l'idolâtrie. J'ignore si cette mission a eu des suites; le silence absolu que la presse religieuse a gardé sur ce sujet depuis dix ans semble indiquer que la tentative faite alors pour y fonder une chrétienté n'a pas tardé à échouer.

SERAPHIN DE CORTONE (Le P.), Capucin italien, parti d'Europe en 1654 pour la Guinée méridionale, fut nommé préfet apostolique de Matanda. — Zingha, reine de ce pays, et baptisée sous le nom d'Anne, avait apostasié, puis était revenue au Christianisme, et avait envoyé à Rome le P. Antoine-Marie de Monte Padrone, Capucin, pour demander au Pape Innocent X des missionnaires qui travaillassent à la conversion de ses sujets. C'est ce qui détermina la Propagande à envoyer le P. Séraphin de Cortone avec onze autres Capucins, parmi lesquels était le P. Cavazzi et deux frères laïques du même ordre. On n'a pas d'autres détails sur l'apostolat du P. Séraphin. — *Voy.* Zingha et Cavazzi.

SERAPHIN DE SICILE (Fr.), Mineur italien du xv^e^ siècle). — Il fut envoyé vers le Souverain Pontife Eugène IV en 1441 ou 1442, par le gardien du Mont-Sion, avec une lettre dans laquelle ce religieux annonçait d'une manière positive que Zara Jacob, empereur d'Ethiopie, acceptait avec plaisir l'union de l'Eglise d'Abyssinie avec l'Eglise romaine. Cette union avait été conclue en Italie au concile de Florence, par ses députés qui firent entendre des plaintes si éloquentes et si douloureuses sur l'isolement où on les laissait, depuis tant de siècles, par rapport à l'Eglise universelle et principalement l'Eglise romaine, qui est le centre de la vérité et de l'unité. Il est difficile de distinguer au juste si ces envoyés étaient ceux de Nicomède, supérieur du couvent des Abyssins de Jérusalem, ou les ambassadeurs de Zara Jacob lui-même. Quelques auteurs veulent que le diacre Pierre ait été envoyé par l'abbé Nicomède : le P. Wadding dit qu'il fut député directement par l'empereur. La circonstance de la personne est assez peu importante : ce qui l'est davantage et ce qui est indubitable, c'est que Zara Jacob envoya des députés au concile œcuménique et au Pape, et la lettre apportée par le P. Séraphin de Sicile fait foi qu'il accepta l'union avec empressement. La même lettre rend compte d'une autre ambassade du même prince envoyée également pour l'honneur et l'avantage de la religion chrétienne. Celle-ci était adressée au sultan d'Egypte, prince infidèle qui persécutait l'Eglise. L'empereur lui fit tenir un langage énergique et même menaçant, et en obtint tout ce qu'il demandait.

SERAPION LE SINDONITE (Saint), Egyptien, qui vivait au iv^e^ siècle. — Sa vie est un digne sujet de méditations pour ceux que Dieu appelle à travailler dans les missions. En effet, ce saint homme comprenait si bien le prix des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, que pour en sauver quelqu'une il vendait tout ce qu'il possédait, ses vêtements, son livre d'évangiles et sa personne même. Touché du malheureux état d'un bateleur païen, il se vendit à lui en qualité d'esclave dans l'espérance de le convertir. Il se mit donc à le servir avec une exactitude, une soumission, un dévouement parfaits; ce qui ne l'empêchait pas de vaquer à la prière et à la méditation, et de se contenter de pain et d'eau pour toute nourriture. Enfin, ses discours et ses exemples produisirent l'effet qu'il souhaitait. Le bateleur se convertit avec sa famille et renonça au théâtre. Il ne voulut plus que Séraphin fût son esclave et le mit en liberté par reconnaissance; mais il ne put le déterminer à garder les vingt pièces d'argent qu'il avait reçues en se vendant.

Quelque temps après il se vendit encore

pour soulager une veuve affligée : son nouveau maître fut si content de ses services qu'il l'affranchit et, de plus, lui fit présent d'un habit, d'une tunique et d'un livre d'évangiles. A peine sorti de cette maison, Sérapion rencontra un pauvre auquel il donna son habit; à quelque distance de là un second pauvre, transi de froid, eut la tunique, de sorte qu'il ne resta plus au saint pour se couvrir qu'un simple linge en forme d'écharpe: c'est l'usage de ce vêtement qui l'a fait surnommer le Sindonite. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il avait fait de ses habits : « Voilà, dit-il en montrant son livre d'évangiles, voilà ce qui m'en a dépouillé. » Ce livre même, qui était pour lui le plus précieux trésor, il ne le garda pas longtemps, il le vendit pour assister une personne réduite à la dernière misère. Il croyait l'entendre continuellement lui crier : *Allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres.* Il vendit donc le livre, et en donna le prix aux membres de Jésus-Christ qu'il voyait souffrir.

N'ayant plus rien que sa personne, il l'aliéna encore plusieurs fois par charité pour le prochain. Renonçant à sa liberté, cédant son travail à qui voulait l'acheter, il se rendait esclave afin de pouvoir secourir un pauvre ou de convertir soit un pécheur, soit un païen. Au nombre de ceux à qui il se vendit de la sorte fut un Spartiate sectateur de l'abominable hérésie des manichéens: il eut le bonheur de le ramener avec toute sa famille dans le sein de la véritable Eglise.

De Lacédémone Sérapion passa à Rome, afin de se perfectionner sur les grands modèles de vertu que cette dernière ville renfermait. Revenu ensuite en Egypte, il y mourut dans le désert à l'âge de soixante ans, vers l'an 388. On l'honore dans l'Eglise le 21 mars. Il ne faut pas le confondre avec son contemporain, compatriote et homonyme saint Sérapion d'Antinoé, dont on fait la fête le même jour : celui-ci était prêtre et supérieur de dix mille moines qui vivaient du travail de leurs mains, se louant aux fermiers du pays pour cultiver leurs terres et ramasser leurs moissons. Ils apportaient à l'abbé, c'est-à-dire au Père, au supérieur, tout ce qu'ils gagnaient, et celui-ci, après avoir prélevé le nécessaire pour eux et les pauvres du pays, envoyait le surplus aux malheureux de la capitale (Alexandrie).

Il a existé dans l'antiquité païenne un personnage nommé Diogène, dont tout homme un peu lettré, eût-il échoué dès sa cinquième, connaît et se pique d'admirer le détachement des choses matérielles, la fière indépendance et la simplicité de vie qui le mettaient à l'abri d'une grande partie des misères humaines. Mais cet homme, bouffi d'orgueil, insolent jusqu'à la grossièreté, crapuleux dans ses mœurs, n'avait guère que l'insouciance brutale du sauvage et formait en somme un caractère assez repoussant. La philosophie de Sérapion le Sindonite, ce cynique chrétien, s'il était permis d'accoler de pareils mots, n'est-elle pas bien plus sublime, plus pure, plus utile aux autres hommes? Personne, ce me semble, à moins d'être brouillé avec le bon sens, ne pourra refuser de convenir qu'il y a entre le philosophe grec et le chrétien égyptien une différence énorme et tout à l'avantage de ce dernier. Comment se fait-il que son nom ne jouisse pas de l'admiration du vulgaire, soit même à peine connu d'une seule personne sur mille lettrés? Quel est ce mystère incroyable et pourtant réel? Je ne chercherai point à l'expliquer, mais il y a là comme dans tant d'autres cas, de quoi rougir de honte pour le cœur humain.

SERAPION (Saint), religieux anglais de l'ordre de la Merci, un des premiers disciples de saint Pierre Nolasque (*Voy.* ce nom), fut envoyé en qualité de rédempteur d'abord à Murcie en Espagne, puis à Alger. S'étant fait la caution de plusieurs esclaves, il resta en otage à Alger jusqu'au payement total de la somme dont on était convenu pour la liberté des captifs délivrés. Pendant ce séjour forcé à Alger, il ranima la foi chancelante des Chrétiens restés en esclavage, et de plus il eut le bonheur de convertir et de baptiser plusieurs mahométans, ce qui lui coûta la vie. Le chef maure, irrité de son zèle à étendre le royaume de Jésus-Christ, le fit bâtonner et jeter dans une prison obscure; il le condamna ensuite à une mort honteuse et cruelle. En effet, ce héros de la charité fut exposé tout nu aux risées de la populace; ensuite on l'attacha à deux poteaux éloignés, le bras droit et le pied gauche liés à l'un, le bras gauche et le pied droit liés à l'autre, de manière que son corps, dans cette position violente, formait comme une croix. Enfin, les bourreaux, pour multiplier ses douleurs, coupèrent son corps en morceaux. Au milieu de ces tourments, Sérapion ne cessa de bénir Dieu et d'exhorter les captifs à la patience. Son supplice eut lieu en 1240. — Benoît XIII le déclara martyr en 1728, et approuva le culte qu'on lui avait rendu de tout temps dans l'ordre de la Merci.

SERARD (Philippe), prêtre français, de la société des Missions Etrangères, missionnaire au Tong-King à la fin du XVIII^e^ siècle. — Il fut envoyé dans ce royaume en 1767 et l'évangélisa pendant 37 ans, jusqu'à sa mort, arrivée le 2 octobre 1804. Cet ecclésiastique était de la Normandie.

SERGEANT (Jean), prêtre anglais, missionnaire au XVII^e^ siècle dans sa patrie. — Il naquit en 1621 de parents protestants, étudia à Cambridge, et fut d'abord secrétaire d'un évêque anglican. S'étant fait catholique, il alla étudier au collége anglais à Lisbonne, et y fut ordonné prêtre. En 1652, il retourna dans sa patrie, et y exerça les fonctions du ministère apostolique sous les noms de Sergeant, de Smith et de Holland, car la persécution obligeait les prêtres de se déguiser ainsi. Peu après son arrivée, Sergeant fut

nommé par les autres prêtres catholiques d'Angleterre chanoine et secrétaire de leur chapitre. Il eut un long différend avec M. Tallest, archevêque de Dublin, qui l'accusait d'hétérodoxie ; mais il paraît que ce prélat avait tort. M. Sergeant composa un grand nombre d' ouvrages de controverse connus en Angleterre. Dans un âge très-avancé, il travaillait encore pour le soutien de la foi catholique. Il mourut en 1707, à 86 ans.

SEROTIN (Saint), missionnaire sénonais qui travailla avec saint Potentien à répandre la foi chrétienne à Troyes. — Il était païen et habitant de la ville de Sens, lorsque saint Savinien vint y prêcher l'Evangile au IIIe siècle avec ses deux compagnons, saint Potentien et saint Attin. Converti à Jésus-Christ ainsi que saint Eodald, et Victorin, l'hôte des missionnaires, il s'attacha non-seulement à la religion, mais encore à la personne de ceux qui l'avaient éclairé de sa divine lumière, et de néophyte devenu missionnaire à son tour, il se joignit à saint Potentien qui était venu annoncer la bonne nouvelle à Troyes. Pour saint Eodald, il avait de son côté suivi saint Attin dans ses courses apostoliques à Orléans, à Chartres, à Corbeil à Paris, où partout ils avaient opéré de grandes conversions. Revenus à Sens, tous ces dignes ministres de Jésus-Christ souffrirent le martyre dans cette ville avec saint Savinien, et ils sont honorés ensemble, bien qu'ils ne soient probablement pas morts en même temps.

SERRA (Fr. François), Mineur italien ou espagnol de Sardaigne. — Il était vers l'an 1600 esclave à Alger, comme tant d'autres Chrétiens que les Barbaresques enlevaient, soit sur mer, soit en faisant des descentes sur les côtes de la Méditerranée. Fr. François Ziran, son cousin, qui accompagnait l'ambassadeur d'Espagne près d'un roi kabyle, vint le racheter. Il témoigna ensuite sa reconnaissance à son libérateur au péril de sa vie, lorsque les Algériens eurent pris ce dernier, et enfin il procura à ses glorieux restes une sépulture honorable. Fr. Ziran avait été écorché vif et lorsqu'on lui eut arraché le nombril, il expira en disant : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » On lui avait à plusieurs reprises offert la vie et une position avantageuse, s'il eût voulu renoncer à sa religion et embrasser la loi du prophète. — *Voy.* Ziran.

SERRA (Le P. Thomas), Dominicain espagnol, missionnaire en Chine au XVIIe siècle. — Il entra en 1631 dans la province du Fo-Kien avec le P. Coqui, religieux italien du même ordre, et ils furent les deux premiers Frères Prêcheurs qui s'établirent d'une manière fixe dans cet empire : depuis, ils ont toujours eu des apôtres, qui se sont succédé régulièrement au Fo-Kien ; encore aujourd'hui, cette mission est cultivée exclusivement par les enfants de saint Dominique. On ne sait rien de particulier sur la vie du P. Serra, et l'époque de sa mort n'est point indiquée. — *Voy.* Coqui.

SERRA (Le P. François-Xavier), Jésuite espagnol, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de Bordeaux vers le commencement de l'année 1840 avec deux autres religieux de sa compagnie, le P. Perrin et le P. Tassis, Français : tous les trois étaient envoyés dans le Maduré.

SERRA (Le P. Joseph-Marie-Benoit), Bénédictin espagnol, missionnaire en Australie, évêque de Daulie *in partibus* et coadjuteur de Perth, dans cette contrée. — Il est parti pour l'Océanie vers la fin de l'année 1845 avec M. Brady, Irlandais, qui venait d'être sacré à Rome premier évêque de Perth. Ce prélat s'embarqua à Londres pour son nouveau diocèse avec vingt-sept personnes, dont six sœurs irlandaises de la Miséricorde, deux Bénédictins espagnols, les Pères Serra et Salvado, le premier du diocèse de Barcelone et le second du diocèse de Pampelune ; un prêtre italien, M. Confalonieri, du diocèse de Trente ; deux prêtres et un frère de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, etc.

Le P. Serra, institué deux ans après évêque de Daulie et coadjuteur de Mgr Brady, a été depuis, à ce qu'il paraît, institué administrateur apostolique du diocèse de Perth. C'est une ville située sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande ; elle est le chef-lieu d'une colonie nommée Swan-River, c'est-à-dire rivière des Cygnes.

Chargé ainsi d'un immense pays où tout était à créer, il est venu en Europe chercher des auxiliaires et il a emmené avec lui quarante religieux de son ordre, tous italiens et espagnols, à l'exception d'un Irlandais. Ces moines vont tenter sur les sauvages du Nouveau-Monde les moyens de civilisation qui jadis ont tiré l'Europe de la Barbarie. Ils se sont embarqués à Cadix, le 6 octobre 1849. Voici leurs noms ; ils sont dignes d'être inscrits avec respect, comme étant les premiers apôtres d'un continent encore peu connu, mais destiné à devenir important dans la balance du globe :

Fr. Urguhart, Irlandais ; Frères Garredo, Aragon, Griver, Pupades, Terres, et Marino, Espagnols. Ces sept premiers sont prêtres, les autres ne le sont pas. Ce sont : Frères Reguasco, Turi, Ferrava, Ascione, Filomeno, Balzano, Rizzo, Italiens ; et Frères Ventura, Lopez, Marsa, Suarez, Illa, Rubio, Cortada, Marce, Barbara, Brea, Estevan, Magardas, Sala, Sotillos, Rodriguez, Miquelet, Boladeras, Mascaro, Rech, Argemi, Villardel, Perez, Rodo, Perejuan, Rodoreda, Espagnols.

Il paraît que cet essai a réussi d'une manière consolante, car les journaux ont annoncé que le même Mgr Serra s'était encore embarqué en Espagne, en 1853, emmenant avec lui dans la Nouvelle-Hollande quarante autres moines Bénédictins. Du reste, on n'a pas d'autre détail sur leurs travaux, leurs fondations, les obstacles et les revers par lesquels ils peuvent être éprouvés. Il n'existe plus en France de jour-

ral ecclésiastique qui s'occupe de ces matières, et les *Annales de la Propagation* sont plus qu'insuffisantes pour répondre à leur titre.

SERRANO (Le P. André), Jésuite espagnol, missionnaire aux îles Philippines aux XVII^e^ et XVIII siècles. — Quelques sauvages des îles Pelew ayant été poussés par un naufrage sur les côtes de Samar en 1696, on conçut le dessein d'établir une mission dans leur pays, et le P. Serrano fut envoyé à Rome avec le P. Dominique Medel, pour traiter de cette affaire auprès du Saint Siége. Le Pape Clément XI accueillit la proposition qui lui était faite par l'organe des deux religieux, munis de lettres de l'archevêque de Manille, et il remit, le 1^er^ mars 1705, au P. Serrano plusieurs brefs adressés à Louis XIV, au roi d'Espagne, aux archevêques de Mexico et de Manille.

Ces quatre personnages pouvaient en effet contribuer beaucoup au succès d'une entreprise si difficile; de plus, il pouvait être question, à l'égard de l'archevêque de Manille, de juridiction ordinaire ou métropolitaine; quant au prélat américain, c'était peut-être de son Eglise qu'on voulait tirer des missionnaires, comme cela eut lieu pour les îles Mariannes en 1668 (*voy.* Sanvitores); enfin la chose dépendait principalement du roi d'Espagne, souverain de tous ces pays, et Louis XIV, grand-père de ce monarque, était alors âgé et très-religieux aussi. Le P. Serrano se rendit de Rome à Paris, où il obtint du roi de France une lettre de recommandation pour Philippe V; il passa ensuite en Espagne, où sa négociation se termina sans doute d'une manière favorable, puisque la mission eut lieu en 1710 (*Voy.* Duberron.) Ce furent les Pères Duberron et Cortil qui l'entreprirent. Ils débarquèrent aux îles Sonsorol le 5 décembre 1710. On ignore complétement le détail de ce qui leur arriva dans ce pays barbare. Quelques indigènes, interrogés dans la suite à ce sujet, firent entendre que les Pères avaient été tués, puis mangés.

Le P. Serrano, revenu à Manille, s'y embarqua pour aller en aide aux deux premiers apôtres des îles Carolines, dont on ignorait le sort. Mais après trois jours de navigation, une tempête brisa son navire, et il périt avec presque tout l'équipage : il n'échappa que deux Indiens et un Espagnol, pour en porter la Nouvelle à Manille.

Vingt ans après, les Pères Cantova et Walter firent encore une autre tentative, qui valut le martyre au premier, et n'eut pas plus de succès que celles des Pères Duberron, Cortil et Serrano. C'était dans les Falalep, et à la suite d'un naufrage de quelques Carolins sur les îles Mariannes, que cette infructueuse mission fut entreprise.

SEVENO (Guillaume), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan à la fin du XVIII^e^ siècle. — Il partit en 1785 pour Pondichéry. Une mort prématurée l'enleva au début de sa carrière apostolique, le 4 février 1788. M. Séveno, comme son nom l'indique, était Bas-Breton, du diocèse de Vannes.

SEVER (Saint), évêque d'Avranches (en Normandie) — Il naquit de parents pauvres, dans le pays de Coutances, et fut d'abord au service d'un seigneur du pays, nommé Corbec, qui était encore plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie. Mais il le gagna à Jésus-Christ par ses bons exemples et ses instructions. Le désir de la retraite l'engagea à quitter son maître pour se faire ermite dans un bois peu éloigné de là. Plusieurs personnes étant venues se mettre sous sa conduite, il se forma un nouveau monastère où l'on pratiquait les plus grandes austérités. Séver fut fait prêtre, et ensuite à la mort de saint Sénier, évêque d'Avranches, on l'élut pour lui succéder. Cette nouvelle l'accabla de douleur, mais il craignit d'aller contre la volonté de Dieu en refusant. Du reste, étant évêque il menait le même genre de vie que lorsqu'il était moine. Il avait pour son troupeau et surtout pour les pauvres la charité la plus tendre, et comme il joignait le don de la parole à celui des miracles, il renouvela en peu de temps la face de son diocèse. Les superstitions de l'idolâtrie, qui n'étaient pas encore déracinées, disparurent pour faire place à la foi. Saint Séver ayant obtenu qu'on lui donnât un successeur, se retira dans son désert, où il mourut de la mort des justes, on ne sait en quelle année. Son corps fut depuis transféré à Rouen par ordre de Richard, duc de Normandie. On l'honore à Coutances, le 5 juillet, à Rouen le 1^er^ février, et dans d'autres Eglises le 7 juillet.

SEVIN (Charles), prêtre français, de Paris, membre de la congrégation des Missions-Etrangères et missionnaire dans le royaume de Siam vers la fin du XVII^e^ siècle —Il partit pour les Indes en 1670, fut ensuite rappelé en Europe et mourut au séminaire de Paris en 1707. J'ignore combien de temps il avait travaillé dans la mission de Siam.

SIAM, royaume d'Asie dans l'Indo-Chine, entre l'empire d'Annam à l'est et l'empire des Birmans à l'ouest, la presqu'île de Malaca au sud et le Laos au nord. — Il est peuplé d'environ 6 millions d'âmes, y compris une partie du Laos et de la presqu'île de Malaca, tributaires du roi de Siam, ou soumis à son autorité directe. Sur ces six millions d'âmes, il y a à peine un tiers de Siamois et près d'un tiers de Chinois. On y compte environ 7,000 catholiques, gouvernés par un évêque, vicaire apostolique de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris. Ce prélat est secondé par sept ou huit prêtres français, quatre prêtres du pays et un certain nombre de catéchistes et de religieuses. Ils opèrent chaque année environ deux cents conversions et s'adonnent à la formation d'un clergé indigène plus nombreux.

L'Evangile a été annoncé à Siam au XVI^e^ siècle par des Dominicains et des Jé-

suites portugais, à la suite et par l'influence de cette nation. Au XVII^e^ siècle, quelques ecclésiastiques français ayant fondé la congrégation des Missions-Etrangères, et deux d'entre eux, sacrés évêques, ayant été faits vicaires apostoliques de l'empire d'Annam et de la Chine, abordèrent à Siam, y trouvèrent des facilités pour la prédication de l'Evangile et obtinrent du Saint-Siége que leur juridiction s'étendrait sur ce royaume. Ils y fondèrent un collége célèbre, pour la formation d'un clergé indigène des diverses nations de l'Orient. Le souverain qui régnait alors à Siam, Chaou Naraye, était un homme d un esprit élevé : il les protégea, entra par leur intermédiaire en relations avec Louis XIV et le Pape; son premier ministre, qui était un grec nommé Constance Phaulkan, embrassa la foi catholique, fit venir des Jésuites français, savants mathématiciens, qui ensuite passèrent à la Chine, et protégea la religion de tout son pouvoir. Les ambassades se croisaient de Versailles à Siam : on croyait que le roi allait se faire chrétien, ce qui eût déterminé la conversion de son royaume; mais il n'eut pas le courage de faire une démarche aussi hardie; il survint une révolution qui hâta sa mort; les missionnaires furent maltraités d'une manière barbare, en particulier M. Lanneau, évêque de Metellopolis, et lorsque le premier feu de la persécution fut passé, la mission ne fit plus guère que végéter. A la fin du XVIII^e^ siècle, les Birmans firent à Siam une invasion désastreuse qui anéantit presque la chrétienté de ce royaume. Ensuite, le manque de missionnaires par suite de la révolution en Europe, contribua encore au dépérissement de cette église ou à la lenteur avec laquelle elle sort de ses ruines. Les vicaires apostoliques qui se sont succédé à Siam depuis M. Lanneau sont M. de Cicé, évêque de Sabule; M. Texier de Keralay, évêque de Rosalie; M. Brigot, évêque de Tabraca; M. Lebon, évêque de Metellopolis; M. Coudé, évêque de Rhési; M. Garnault, évêque de Miletopolis; M. Florens, évêque de Sozopolis; M. Courvezy, évêque de Bidopolis, et M. Pallegoix, évêque de Mallos. Ce dernier a composé, sous le nom d'*Histoire du Thai* (nom indigène des Siamois), un petit ouvrage excellent et qui donne l'idée la plus juste du pays et de son histoire. Il serait à désirer, comme le dit cet évêque, que chaque mission eût aussi son historien parmi ceux qui l'évangélisèrent. La science et la piété y gagneraient beaucoup.

SICART (CLAUDE), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans le royaume de Siam à la fin du XVII^e^ siècle. — Il s'embarqua pour les Indes en 1681. Après avoir travaillé quelque temps dans le vicariat apostolique de Siam, il fut rappelé en France et y mourut, on ne dit pas en quelle année. Cet ecclésiastique était provençal, du diocèse d'Aix.

SICCO (Le P. JACQUES), Jésuite italien ou Portugais, évêque de Nicée *in partibus*, et coadjuteur du patriarche d'Ethiopie au XVII^e^ siècle. — Il avait été d'abord professeur de théologie à Coimbre (Portugal), puis à Rome. Le P. Mendez, Jésuite portugais, ayant été sacré à Lisbonne patriarche d'Ethiopie le 25 mai 1624, le P. Sicco fut institué son coadjuteur avec future succession et le titre d'évêque de Nicée *in partibus;* mais, en se rendant par mer dans sa mission, il périt pendant la traversée. — *Voy.* MENDEZ.

SICCUS (Le P. SÉRAPHIN), général de l'ordre de Saint-Dominique de 1622 à 1629. — Il était fort zélé pour les missions, et il signala son gouvernement par plusieurs mesures importantes, prises dans l'intérêt de la propagation de la foi. A peine entré en charge, il fit renouveler et confirmer par le Saint-Siége les priviléges précédemment accordés aux Dominicains qui se dévoueraient aux fonctions apostoliques dans les pays infidèles. Ensuite il résolut d'établir dans plusieurs couvents de son ordre en Russie l'étude des langues des Arméniens, des Valaques et des Tartares. Le Pape Urbain VIII favorisa l'exécution de ce projet, en étendant à ceux qui étudieraient ou enseigneraient ces langues les priviléges accordés par Paul V à ceux qui s'appliqueraient à l'étude du grec, de l'hébreu, du chaldéen et de l'arabe.

Un autre point attira l'attention du P. Siccus. Il soutint de tout son pouvoir le couvent des Dominicains de Raguse et deux autres qu'on avait commencé de bâtir dans ce pays. Placées sur les frontières des Turcs, ces deux maisons étaient très-utiles, et même indispensables, pour la conservation de la foi parmi des peuples tributaires des musulmans et toujours exposés à leurs insultes. Aussi Urbain VIII, à la prière du P. Siccus, écrivit-il au roi d'Espagne, Philippe IV, pour solliciter ses libéralités en faveur de ces monastères, qu'il appelait des forteresses du christianisme.

Enfin, dans le chapitre général des Dominicains, tenu à Toulouse en 1628, on lut les Relations envoyées par les supérieurs des îles Philippines sur ce qui s'était passé pendant les années précédentes au Japon, dans le royaume de Solor, dans les Moluques, et quelques autres parties des Indes orientales. Les noms, les travaux immenses, les succès glorieux d'un grand nombre de missionnaires, dont la plupart venaient de terminer leur vie par le martyre; la multitude d'insulaires et d'autres païens qui avaient abandonné les idoles pour s'attacher à l'Evangile; la constance, le courage dont plusieurs de ces néophytes avaient fait preuve en confessant le nom de Jésus-Christ dans les supplices; l'ardeur surhumaine avec laquelle des femmes et même des enfants avaient enduré le martyre : tous ces récits excitèrent le zèle de nouveaux ministres apostoliques, et le P. Rodolphe, successeur du P. Siccus dans la charge de général, envoya un grand nombre de ses religieux pour continuer l'œuvre de ceux qui succombaient

ou agrandir par de nouvelles conquêtes le champ du Père de famille. On trouve dans les monuments dominicains de Fontana des détails assez circonstanciés à cet égard.

SIDOINE (Saint), évêque de Passau au VIIIe siècle, était un de ces moines écossais qui, à cette époque, passèrent en grand nombre sur le continent, convertirent une foule innombrable de barbares dans toute l'Allemagne, surtout dans le Nord, et couvrirent la France et la Germanie de monastères qui étaient autant de foyers de civilisation. Saint Sidoine était compagnon de saint Virgile, évêque de Saltzbourg. — *Voy.* ce nom.

SIGEFRID (Saint), connu vulgairement sous le nom de saint Sifroy, évêque anglais, apôtre de la Suède au Xe siècle. — Ce royaume avait déjà reçu l'Evangile au IXe siècle par le ministère de saint Anschaire, archevêque de Hambourg et de Brême; mais il était ensuite retombé dans l'idolâtrie. Le roi Olof-Scolcong, qui voulait rétablir la religion chrétienne dans ses Etats, s'adressa à l'Angleterre pour avoir des missionnaires et pria le roi Edred de lui en procurer. Ce prince jeta les yeux sur Sigefrid. C'était un saint prêtre d'York, qui était animé de l'esprit apostolique, comme la suite de sa vie le démontra. A peine arrivé en Suède, il se mit à combattre le paganisme avec un zèle et un succès merveilleux. C'est à Wexio, dans le Gothland méridional, qu'il prêcha en premier lieu, et il y établit un siége épiscopal; il parcourut ensuite tout le sud et l'ouest du Gothland et plusieurs autres provinces, qu'il gagna toutes à Jésus-Christ. Jamais missionnaire ne se montra plus fidèle imitateur des apôtres. Il était d'une charité et d'un désintéressement qui faisaient honorer son ministère des païens eux-mêmes. Ses trois neveux, qu'il avait laissés à Wexio pendant qu'il annonçait l'Evangile dans d'autres provinces, ayant été inhumainement massacrés par les idolâtres, le roi, indigné d'une action aussi noire, voulut punir de mort les meurtriers; mais saint Sigefrid intercéda pour eux, et il le fit avec tant d'instance qu'il obtint leur grâce, bien que l'impunité accordée à ces scélérats pût avoir des résultats funestes à l'œuvre évangélique. C'est du moins ce que pensait le roi, et son avis était partagé par des personnes zélées pour la justice, pour la religion et pour le prince. Saint Sigefrid ne voulut même jamais consentir à accepter une amende, à laquelle les assassins avaient été condamnés en sa faveur : malgré son extrême pauvreté et le besoin pressant d'argent qu'il éprouvait pour assurer la fondation de la nouvelle Eglise, il aima mieux s'en remettre à la Providence pour ce double objet et ne pas rendre son caractère odieux ou méprisable à des malheureux dont l'âme était pour lui plus précieuse que l'univers entier, et qu'il tenait sans doute à gagner par la douceur et la miséricorde. Si tous les ministres de l'Evangile avaient agi avec ce désintéressement, la Suède ne serait pas aujourd'hui protestante; car le protestantisme, comme doctrine, révolte tout à fait le bon sens : son principe n'est qu'une source d'absurdités et ne peut séduire que les passions auxquelles il donne du large; mais il a eu une raison d'être : c'était de voler les biens de l'Eglise. La richesse de cette curée a fait tourner les têtes; car les continuateurs de l'apôtre saint Sigefrid, loin de rester pauvres comme lui, ou de vivre simplement de l'autel comme les divines Ecritures les y autorisaient, avaient acquis à la longue une fatale opulence qui a été la vraie cause de la ruine de la religion en Suède et par tout le nord de l'Europe.

Saint Sifroy mourut vers l'an 1002 et fut enterré dans la cathédrale de Wexio, où son tombeau devint célèbre par un grand nombre de miracles. Le Pape Adrien IV, compatriote du saint apôtre, et qui avait lui-même travaillé avec beaucoup de zèle à la conversion de la Hongrie et de plusieurs autres contrées du Nord, le canonisa vers l'an 1158. Les Suédois ont honoré saint Sifroy comme leur apôtre tant qu'ils ont été catholiques. Sa fête tombait le 15 janvier. Ses trois neveux, nommés Sunaman, Unaman et Wiaman, sont également honorés, avec le titre de martyrs.

SIGIBOLDE (Saint), second évêque de Séez en Normandie, vers le Ve siècle. — Quelques auteurs le placent avant saint Latuin, regardé communément comme l'apôtre du pays. Quoi qu'il en soit, c'était un pasteur plein de zèle pour l'établissement et la propagation de l'Évangile. On l'honore le 8 juillet.

SIEN (Vincent), prêtre tong-kinois, missionnaire dans sa patrie au XIXe siècle. — Il était âgé de 87 ans lorsqu'il fut pris dans la persécution de 1838. Pour conserver un reste de vie, il foula aux pieds la croix et renonça par écrit à la religion chrétienne; mais, rendu à la liberté, il sentit l'énormité de sa faute et écrivit à son supérieur, le P. Hermosilla, en sollicitant la pénitence et le pardon. Ce religieux le consola et l'encouragea afin de l'aider à se relever de sa chute; mais le scandale demandant une réparation, il suspendit M. Sien de la célébration des saints mystères et de l'administration des sacrements. Le coupable se soumit avec la plus édifiante humilité.

SILVIN D'AUCHY (Saint), évêque régionnaire et missionnaire dans le nord de la France aux VIIe et VIIIe siècles. — Quelques auteurs le font naître en Flandre, à Doest, près de Bruges, ou en Brabant, à Doestbourg; mais il est à peu près certain qu'il était des environs de Toulouse, et que sa famille occupait un rang distingué dans ce pays. Il passa les années de sa jeunesse à la cour des rois Childéric II et Thierry III; puis, au moment où tout était disposé pour son mariage, il renonça au monde pour vivre dans la solitude. Etant passé à Rome, il y fut sacré évêque pour aller prêcher l'Evangile aux infidèles. C'est sans fondement que

quelques auteurs l'ont fait évêque de Toulon ou de Térouane ; les plus habiles critiques conviennent qu'il n'était attaché à aucune église en particulier, mais qu'il avait été sacré pour faire mission chez les infidèles.

Le diocèse de Térouane, qui alors était encore rempli de païens, fut le principal théâtre de son zèle apostolique, et comme il joignait la force de l'exemple à la solidité des instructions, il gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. Il mourut le 15 février 718 à Auchy en Artois. C'est de là que lui vient le surnom sous lequel il est connu. On l'honore le 17 février.

SIMEON, second évêque de Jérusalem, au 1er siècle de l'Eglise, parent de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair, et un de ses disciples du second ordre. — Il était fils de Cléophas, autrement dit Alphée, frère de saint Joseph, et sa mère, nommée Marie, était sœur de la sainte Vierge. Les plus habiles interprètes pensent qu'il est le même que Simon, frère de saint Jacques le Mineur, de saint Jude et de saint Joseph, dont il est parlé dans l'Evangile comme d'un frère de Notre-Seigneur, c'est-à-dire d'un proche parent. Il naquit huit ou neuf ans avant le Sauveur et se mit sans doute de bonne heure à sa suite avec son père, sa mère et ses trois frères. Il paraît également certain qu'il reçut le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte avec la sainte Vierge et les apôtres, et qu'il travailla ensuite pour l'Evangile comme tant d'autres disciples qui s'employaient à l'œuvre de la prédication. On croit qu'il aida particulièrement son frère l'apôtre saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, dans le gouvernement de son Eglise.

Lorsque les Juifs eurent massacré ce prélat en 62, Siméon eut le courage de leur reprocher cette horrible cruauté, quoiqu'il sût bien qu'il s'exposait au danger d'éprouver le même sort. Quelque temps après, les apôtres et les disciples s'étant assemblés à Jérusalem pour élire un évêque de cette ville à la place de saint Jacques, ils nommèrent tout d'une voix son frère Siméon, dont l'épiscopat dura 44 ans (62-106).

C'est pendant ce temps qu'arriva la prise et la ruine de Jérusalem par les Romains. Saint Epiphane et Eusèbe rapportent que Dieu avertit miraculeusement les Chrétiens de cette ville d'en sortir promptement, parce qu'il allait déployer sur elle ses vengeances de la manière la plus formidable. Dociles à la voix du ciel, les Chrétiens partirent avec leur évêque et se retirèrent à Pella, petite ville située à l'orient du Jourdain, à environ quinze lieues de Jérusalem.

Ceci arriva l'an 66, avant que Vespasien eût formé le siége de la ville sainte. Après la ruine de cette malheureuse cité, les Chrétiens repassèrent le Jourdain et vinrent habiter au milieu de ses débris. On y vit bientôt refleurir l'Eglise, au rapport d'Eusèbe et de saint Epiphane. Dieu s'en déclara visiblement le protecteur, et il la glorifia par tant de prodiges, qu'un grand nombre de Juifs embrassèrent le Christianisme.

La joie qu'avait saint Siméon de voir tous les jours multiplier le troupeau de Jésus-Christ fut troublée par la naissance de deux hérésies : celle des Nazaréens et celle des Ebionites, qui niaient également la divinité de Jésus-Christ.

Vespasien avait eu à combattre les révoltes incessantes des Juifs, et il ne put les dompter, par Titus son fils, qu'au prix des plus grands efforts. Aussi fit-il rechercher rigoureusement tous les descendants de la race royale de David, afin de les faire mettre à mort et prévenir ainsi de nouvelles insurrections en enlevant aux débris du peuple hébreu ce point de ralliement. Domitien suivit ce même exemple, ainsi que Trajan. Le saint évêque Siméon, qui était de l'ancienne famille des rois de Juda et qui descendait de David comme Notre-Seigneur, avait pu échapper à toutes les poursuites, du temps de Vespasien et de Domitien ; mais, sous le règne de Trajan, les hérétiques et les Juifs le dénoncèrent au gouverneur Atticus comme Chrétien et comme membre de la famille royale des Juifs. Le vénérable vieillard avait alors cent vingt ans. Il y en avait quarante-quatre qu'il gouvernait l'Eglise de Jérusalem. Les Romains eurent la barbarie de lui faire subir pendant plusieurs jours les plus cruels tourments, qu'il souffrit avec une patience étonnante. Enfin il fut condamné au supplice de la croix, et termina sa vie par le même supplice que son divin Maître, l'an 106 suivant la chronologie du P. Pagi. L'Eglise catholique célèbre sa fête le 18 février.

SIMON, Chrétien cochinchinois martyrisé dans la persécution de 1664. — On ne sait aucune circonstance particulière sur son genre de mort. — *Voy.* Kim.

SIMON (Saint), surnommé le Chananéen, le Chanaanite ou le Zélé, un des douze premiers apôtres que Notre-Seigneur envoya lui-même prêcher l'Evangile. (*Voy.* sa *Vie* dans le *Dict. d'Hagiographie.*)

SIMON BEHOR (Saint), moine nègre, martyrisé dans sa patrie en Ethiopie par les Sarrasins musulmans. Il est honoré le 10 décembre. — Le Martyrologe ne dit point en quel temps il vivait ; mais la désignation de ceux qui l'ont mis à mort montre déjà qu'il n'appartient point aux premiers temps de l'Eglise, et on voit par l'histoire d'Abyssinie que les Mahométans n'intervinrent guère dans le pays avant le XIVe siècle : on pourrait en conclure, selon les probabilités, que saint Simon Behor était de cette époque ou même d'un siècle plus rapproché de nous.

SIMON DE REGGIO (Fr.), Mineur Observantin italien, de Reggio en Lombardie, fut envoyé à la fin du XVe siècle avec le Fr. Antoine de Monza et deux autres religieux du même ordre et de la même nation en Abyssinie, où il y avait une mission de Fran-

ciscains composée de Fr. Jean de Calabre et d'un Fr. catéchiste. — On ne voit pas que cette mission ait eu de suite ni même que Fr. Antoine de Monza et ses compagnons soient arrivés en Ethiopie. — *Voy.* JEAN DE CALABRE et ANTOINE DE MONZA.

SINICE (SAINT), un des premiers missionnaires qui évangélisèrent le nord de la France. — Il fut le compagnon des voyages et des travaux de saint Sixte ou Xyste, premier évêque de Reims et de Soissons, et il lui succéda dans le gouvernement de ces Eglises, qui n'étaient pas encore séparées. Le Martyrologe romain rattache à saint Pierre la mission de saint Sixte ; mais des auteurs plus judicieux la placent seulement à la fin du IIIe siècle. (*Voy.* SIXTE). On n'a rien d'authentique sur la vie de saint Sinice comme sur celle de saint Sixte ; le détail de leurs travaux apostoliques n'est point parvenu jusqu'à nous. Il paraît qu'ils ne souffrirent point le martyre, comme quelques-uns l'avaient prétendu sans preuves.

SINITE, titre d'évêché *in partibus* (*Sinita* ou *Sinitense castellum*), était une ville d'Afrique dans la Numidie.— On la range sous la métropole de Cirthe (Constantine en Algérie). L'évêché de Sinite a été occupé ou plutôt le titre de cette Eglise a été porté par M. Fontana, prélat italien, vicaire apostolique du Sut-Chuen en Chine, mort en 1838. Il l'est actuellement par M. Desflèches, Français, coadjuteur dans la même mission.

SIQUEYRA (LOPEZ DE), quatrième gouverneur portugais de Goa (Indoustan). — Il fit dans cette ville en 1518 un couvent de Franciscains auprès d'une mosquée qui avait été convertie en église quelques années auparavant (1510 ou 1511) par Albuquerque, premier gouverneur général. — Ce couvent fut comme un séminaire d'apôtres et un foyer de science et de zèle. Il en sortit une foule d'excellents religieux qu'on vit accompagner les Portugais à la guerre, encourager les soldats, catéchiser les idolâtres et les convertir à la foi chrétienne, ouvrir des écoles pour l'enfance, subvenir dans les hôpitaux à tous les besoins de l'âme et du corps, remplir, en un mot, tous les devoirs du ministère évangélique à la plus grande gloire du vrai Dieu, dont ils répandirent la connaissance au loin parmi les peuples idolâtres. Il est inutile d'ajouter que la plupart de ces missionnaires, peu jaloux de la renommée, se sont contentés d'arroser de leur sueur le champ du père de famille. Leurs noms ignorés des hommes sont écrits dans le livre de vie.

SIROU (PHILIPPE-ROBERT), prêtre français, de la société des Missions-Etrangères, missionnaire dans le royaume de Siam au XVIIIe siecle.— Il était du diocèse de Séez en Normandie (Orne) et partit pour les Indes en 1753 ainsi que M. Bonet, destiné à la même mission ; mais il mourut dès le 5 janvier 1761, après avoir travaillé sept ans dans la chrétienté de Siam.

SIU, ou SIOU, Chrétien chinois, au commencement du XVIIe siècle. — C'était un des plus illustres disciples du P. Ricci, Jésuite italien, fondateur de l'Eglise de Chine. Il était *ko-la-o*, c'est-à-dire ministre d'Etat à la cour de l'empereur Chin-Tsong. Le P. Ricci le convertit pendant le séjour qu'il fit à Pékin (4 janvier 1601 à 1610 11 mai). Un ouvrage composé en chinois par le missionnaire sous le nom de *Tien-Tchu-Chi-Ly*, c'est-à-dire *Véritable doctrine de Dieu* (ou *du ciel*), fut retouché pour le style par le néophyte, et plus tard jugé digne d'être admis dans la grande collection des chefs-d'œuvre de l'esprit humain en Chine, collection que l'empereur Khien-Long fit composer en 160,000 volumes, ou 300,000 selon d'autres auteurs.

SIXTE (SAINT), premier évêque de Reims. — On ne sait presque rien de la vie de ce prélat missionnaire. L'opinion la plus probable est qu'il fut envoyé dans les Gaules sous le règne de l'empereur Dioclétien, après la mort de saint Crépin et de saint Crépinien, qui furent martyrisés à Soissons en 287. (*Voy.* leurs noms.) A cette époque, le christianisme ne faisait que s'établir dans le nord de la France, et il avait à lutter contre les plus cruelles persécutions. Saint Sixte contribua sans doute à étendre la vraie religion et à dissiper les ténèbres du paganisme, mais l'histoire ne nous a pas conservé de détails certains sur ses travaux apostoliques, ni sur les diverses actions de sa vie. Il était chargé non-seulement de l'Eglise de Reims, mais encore de celle de Soissons et sans doute de plusieurs autres, comme, de nos jours, ces vicaires apostoliques dont la juridiction n'a pour ainsi dire pas de bornes territoriales en Mongolie, au Thibet, en Guinée, etc. A la fin du IIIe siècle, il n'y avait pas encore de diocèses établis dans la Belgique et les pays plus au nord.

Saint Sixte, chargé d'un si pénible apostolat, eut pour compagnon de ses voyages et de ses travaux saint Sinice, qui fut son successeur. Quelques auteurs prétendent, mais sans preuves, qu'ils terminèrent l'un et l'autre leur vie par le martyre.

Le Martyrologe romain, qui nomme saint Sixte, ou Xyste, le 1er septembre, en fait un disciple de l'apôtre saint Pierre, qui l'aurait sacré premier évêque de Reims, et il rapporte qu'il souffrit le martyre sous le règne de Néron. En général, il ne faut pas traiter légèrement les légendes du Martyrologe romain : elles méritent au contraire d'être consultées avec respect, car elles peuvent mettre sur la trace de précieuses traditions. Mais malheureusement on ne peut pas toujours faire fond sur elles : trop souvent elles sont en désaccord avec la vérité historique la plus universellement établie. Cette réflexion peut s'appliquer en particulier à saint Sixte. Le judicieux Godescard place l'apostolat de cet évêque au IIIe siècle, et il ne fait même aucune mention de l'époque qui lui est assignée

par le Martyrologe romain, tant l'opinion émise dans ce livre lui semble peu soutenable.

SOCINIOS, ou SUSNEIOS, empereur d'Ethiopie au XVII^e^ siècle. — Il est aussi connu sous le nom de Melec-Seghed, c'est-à-dire auguste souverain, qu'il prit en montant sur le trône. L'empereur Za-Denghel ayant été tué dans une guerre civile en 1604, Jacob, qui avait régné avant lui et avait été déposé, revint de son exil et ressaisit le pouvoir. Mais Socinios se mit aussi sur les rangs, et les deux rivaux s'étant livré bataille le 13 octobre 1604 dans la province de Gojam, près le mont des Olives (Devrazet), Jacob fut complétement battu et perdit la vie, et Socinios monta sur le trône en 1605 sous le nom de Melec-Seghed. Son règne dura vingt-sept ans, et fut presque toujours agité par des guerres étrangères ou intestines, des révoltes et des troubles religieux.

A peine arrivé au pouvoir, le nouvel empereur accueillit avec distinction le P. Pierre Paez, Jésuite portugais, homme d'un grand mérite, qui était revenu seul en Abyssinie pour y rétablir la religion catholique, à peu près détruite par les persécutions précédentes. Ce missionnaire sut gagner la faveur du monarque en lui rendant d'importants services, et il parvint à le convertir à la foi catholique en 1621. (*Voy.* PAEZ.) Le Négus semblait comprendre la supériorité des Européens, et c'est peut-être en partie pour devenir un souverain semblable à ceux de l'Europe qu'il favorisa et embrassa la foi romaine. Il espérait, par ce moyen, obtenir des secours des Portugais contre les Gallas païens et les musulmans, qui attaquaient continuellement ses Etats, et contre les insurrections intérieures des grands gouverneurs de province, qui étaient presque indépendants et remuaient sans cesse. Dès l'année 1607 il écrivit au roi de Portugal et au Pape pour exposer sa position et demander le secours d'un corps de soldats portugais. En 1609, Philippe III, roi d'Espagne et de Portugal, lui fit réponse, et le Pape Paul V lui adressa également un bref en 1611. A la réception de ces dépêches, Melec-Seghed envoya une nouvelle ambassade en Europe : elle était composée d'un seigneur abyssin, fervent catholique, nommé Fécur-Egzie (*le bien-aimé du Seigneur*), et du P. Fernandez, Jésuite; mais les deux députés ayant voulu prendre la voie de Melinde, ne purent parvenir jusqu'à cette ville, et revinrent sur leurs pas.

Cependant le P. Paez profitait, dans l'intérêt de la religion, de la liberté qui lui était accordée et de la faveur dont le souverain l'entourait personnellement. Plusieurs de ses confrères, Portugais ou Italiens, étaient venus successivement le rejoindre : d'abord, les PP. Fernandez et de Angelis; puis, les PP. de Azevedo et Romano; ensuite, les PP. de Matos et Bruni, en 1618. — En 1622 arrivèrent les PP. Lameira, Barretto et Franco, et en 1623 les PP. Antoine d'Almeida, Baradas, Gardeira et Gaspard Paez; mais le P. Pierre Paez était mort le 22 mai 1622. C'était un homme vraiment distingué, et l'empereur avait pour lui une singulière estime. Il lui donna, près du lac Dembea, un terrain dans un site délicieux, pour y bâtir une maison de son ordre; on nommait ce lieu Gorgora. Melec-Seghed augmenta aussi le territoire que les Jésuites possédaient déjà à Frémona; et Sela-Christos, son frère, converti par le P. de Angelis, leur donna à Collela un terrain pour bâtir un troisième couvent.

Melec-Seghed ayant demandé au Pape un patriarche catholique à la place de l'évêque copte envoyé par le patriarche Jacobite d'Alexandrie, le P. Mendez, Jésuite portugais, fut choisi et sacré à Lisbonne le 25 mai 1624, en qualité de patriarche d'Ethiopie; on lui donna pour coadjuteurs les PP. Sicco et de la Rocca, et plus tard le P. Apollinaire d'Almeida : ces trois Jésuites furent évêques de Nicée et d'Hiérapolis. Les PP. Machado, Pereira, Lobo et cinq autres Jésuites partirent avec le patriarche, et furent successivement suivis de neuf autres religieux du même ordre.

Le patriarche Mendez ayant passé du Portugal dans l'Inde, s'embarqua à Baçaïm avec ses compagnons, arriva à Baylour, port d'Abyssinie dans la province de Dankali, et, après avoir traversé pendant six semaines des déserts infestés de Gallas et de bêtes féroces, il parvint le 17 juin 1625 au pied des montagnes de Duan, où il fut reçu par le P. Baradas, un neveu de l'empereur et plusieurs notables abyssins et portugais. Quatre jours après, ils étaient à Frémona, et le 15 février 1626 ils furent reçus en grande pompe à la cour de Melec-Seghed. Ce monarque, qui professait la foi catholique depuis 1621, voulut déclarer solennellement sa nouvelle croyance. Il convoqua donc une assemblée des princes, des chefs militaires, des gouverneurs, des moines, des prêtres et des notables avec un peuple immense, et là, en présence du patriarche, des missionnaires, des Portugais et de toute sa cour, il reconnut la primauté du Pape et jura fidélité et obéissance à Urbain VIII, qui occupait le Siége de saint Pierre. Son fils Facilidas et tous les seigneurs firent le même serment avec enthousiasme; on décréta que la foi catholique devait être reçue par tous les Abyssins, et des décrets sévères proscrivirent, sous peine de mort, l'hérésie jacobite, professée jusque-là par toute la nation.

Les missionnaires se livrèrent avec un zèle infatigable à l'instruction des Abyssins; ils en convertirent un nombre immense dans presque toutes les provinces. Comme ils ne pouvaient suffire au travail, ils choisirent des prêtres et des moines du pays, distingués par leurs vertus et leurs talents, et s'en firent d'utiles auxiliaires. Malheureusement, pour amener les héréti-

ques à la vérité, on n'employait pas que le zele apostolique ; les mesures de rigueur exaspérèrent les partisans de l'ancienne religion. Des révoltes formidables éclatèrent contre l'empereur; à peine l'insurrection était-elle comprimée dans une province qu'elle éclatait dans une autre. Tecla-Georgis, vice-roi du Tigré et gendre de l'empereur, mécontent de ce monarque pour une cause étrangère à la religion, se mit à la tête des mécontents, tua son chapelain catholique et livra bataille à l'empereur; il fut entièrement défait, pris et pendu. Alors les montagnards du Lasta se révoltèrent à leur tour contre leur gouverneur, qui les tyrannisait. Ils exigèrent le rétablissement de la liturgie nationale que le patriarche avait remplacée par la liturgie romaine. Leur insurrection était tellement formidable que l'empereur dut céder. A sa demande, le P. Mendez rétablit le rite éthiopien, après en avoir corrigé les nombreuses erreurs.

Ce n'était pas assez des révoltes continuelles que Melec-Seghed était obligé de noyer dans le sang ; son propre fils Facilidas, impatient de régner, conspira contre lui, et s'appuya sur le parti des schismatiques, qui était très-puissant. L'empereur ayant découvert le complot, fut consterné et n'osa sévir de peur d'augmenter le mal, de pousser le coupable à une révolte ouverte et de perdre son trône. Il était d'ailleurs lassé lui-même de verser le sang de ses sujets pour la nouvelle religion qu'il avait embrassée et à laquelle il tenait moins qu'à sa couronne et à sa vie. Des courtisans, hérétiques dans le cœur, profitèrent habilement de ces dispositions, et parvinrent à causer dans l'esprit de l'empereur un refroidissement marqué pour le catholicisme. Intimidé par l'attitude hostile de son fils, il accorda d'abord la liberté religieuse : cette mesure, qui eût été bonne autrefois, était désastreuse en ce moment, elle ouvrait la porte à une réaction violente contre le catholicisme. Tous les hypocrites et les lâches qui s'étaient convertis par des motifs intéressés saluèrent le soleil levant et passèrent dans le camp ennemi. Facilidas n'eut pas de peine à attirer toute l'autorité dans ses mains ; il en profita pour convoquer une nouvelle assemblée nationale, dans laquelle on devait décider la question de la religion. Ces sortes d'assemblées ne sont, entre les mains des despotes, qu'un moyen de tromper les peuples et de faire consacrer la volonté du maître. On en éloigne tout ce qui n'est pas servile, et on décide avec enthousiasme ce que le prince a décidé d'avance. C'est ce qui arriva en Ethiopie. On eut soin d'éloigner de l'assemblée le patriarche et les missionnaires; l'ancienne foi fut rétablie, le catholicisme proscrit; le bannissement des Jésuites fut décidé; on décréta l'obligation, sous peine de mort, de professer la foi d'Alexandrie, et la persécution commença pour durer pendant tout le règne de Facilidas, et aboutir à la ruine totale du catholicisme. Voilà le fruit ordinaire des mesures de violence employées au service de la vérité.

L'empereur Melec-Seghed, dépossédé par son fils de toute l'autorité, eut la douleur de voir ces événements pendant la dernière année de sa vie. Ce prince, faible et peu habile, était animé d'intentions droites, et son dévouement au catholicisme n'est pas douteux ; mais, après avoir employé des moyens de terreur que la religion doit désavouer, il ne sut pas même persévérer dans son système répréhensible et s'arrêta devant les obstacles terribles qu'il avait soulevés par son imprudence, de sorte que les amis de la liberté, les ennemis instinctifs du catholicisme, les adversaires nombreux des Jésuites, les adorateurs du succès quel qu'il soit se réunirent tous pour blâmer ce prince et le juger sévèrement. Il serait bien difficile d'approuver tout ce qui a été fait sous son règne, par son ordre ou de son consentement : l'hérésie proscrite, sous peine de mort, dans un pays où elle comptait pour partisans l'immense majorité des sujets ; la liturgie nationale, les coutumes enracinées, le sacerdoce indigène supprimés d'une manière violente et remplacés par un rite étranger ; des usages nouveaux, une ordination différente ; l'exhumation de personnages vénérés dont la dépouille mortelle se trouvait dans l'intérieur des temples, et dont les cendres furent jetées au vent pour cause d'hérésie, etc. On reproche aussi avec raison à Melec-Seghed la manière barbare dont il traita ceux de ses sujets qui professaient la religion juive. Irrité et fatigué de leurs révoltes incessantes, il résolut de les exterminer et de peupler leurs montagnes au moyen de colonies chrétiennes. Ce projet sanguinaire fut mis à exécution avec une aveugle fureur. Tous les Juifs qu'on put surprendre furent assassinés à l'improviste. Ceux de la province de Dembea qui consentirent à embrasser la religion de leurs bourreaux furent seuls épargnés. On donnait à ces Juifs abyssins le nom de fallachas : ils existaient en Abyssinie depuis l'antiquité la plus reculée ; ils prétendaient remonter au temps de Salomon ; ils avaient formé, au moyen âge, un puissant royaume indépendant ; d'ailleurs les Chrétiens leur avaient emprunté bien des rites, comme le sabbat, la circoncision, etc. Ils ne furent pas entièrement exterminés, et il en existe encore un bon nombre en Ethiopie. On ne doit pas se placer au point de vue des idées actuelles pour juger l'empereur Melec-Seghed, mais considérer le pays où il régnait, les mœurs à moitié barbares du peuple qu'il gouvernait, le siècle où il vivait. A cette époque, la liberté et la tolérance étaient choses inconnues en Europe. Les Catholiques y persécutaient les protestants ; les protestants en Suède, en Danemark, en Hollande, et surtout en Angleterre, en Irlande, en Ecosse proscrivaient le catholicisme par des amendes, la prison, la confiscation, l'exil, les

tortures, la mort; on pendait, on décapitait, on écartelait les Jésuites à Londres, à Stockholm, à Copenhague. Quant à la liberté civile, on en avait à peine l'idée; c'était le bon temps où le pouvoir était illimité, où la soumission était absolue, où l'autorité semblait instituée uniquement pour le bien-être de ceux qui étaient investis et le tourment de ceux qui la subissaient; où le gouvernement n'était qu'un vol et un brigandage organisés; une série de violences et d'iniquités sans frein, sans contrôle, sans autre limite que l'excès du mal. Il y a des écrivains, de nos jours, qui entreprennent avec beaucoup de talent de réhabiliter et de ramener cette époque. Puissent-ils ne pas réussir!

Quant à l'empereur Socinios ou Melec-Seghed, les événements qui terminèrent son règne ne sont pas présentés de la même manière dans les différents auteurs. Combe et Tamisier disent que ses troupes, fatiguées de guerres incessantes, refusèrent de marcher contre les insurgés; que le monarque lassé de vivre sous la tutelle des missionnaires, annonça qu'il rétablirait l'ancienne religion, s'il revenait vainqueur de son expédition. Les hérétiques furent effectivement défaits d'une manière complète; l'empereur victorieux revint à Duncas, et d'après sa promesse, rendit libres les deux religions. Il fit publier sa volonté le 14 juin 1632, abdiqua le même jour en faveur de son fils Facilidas, et mourut le 7 septembre suivant, fidèle à la religion catholique. Ce récit paraît superficiel et fautif. Henrion dit que l'empereur, dans sa dernière expédition contre les montagnards du Lasta, s'était engagé, par vœu, avec ses principaux officiers, à ne rien négliger, s'ils étaient vainqueurs, pour assurer le rétablissement de la foi catholique dans toute l'Abyssinie. Ils remportèrent une victoire signalée. Mais la vue des monceaux de cadavres qui couvraient le champ de bataille émut l'empereur; des partisans secrets du schisme profitèrent de ces dispositions pour lui insinuer que les révoltes s'éterniseraient tant qu'on voudrait imposer le catholicisme, et lui représentèrent que la couronne et la vie du monarque étaient en danger. Melec-Seghed n'était pas assez généreux pour tenir à sa foi plus qu'à son trône et à son existence; intimidé par les prières menaçantes de son fils qui s'appuyait sur le parti du schisme, il consentit qu'on réunît cette assemblée nationale où la question religieuse devait être décidée, où elle le fut en effet au gré du vrai souverain Facilidas, en qui on saluait l'aurore d'un nouveau système de gouvernement. Le patriarche, accusé comme chef de sédition, reçut défense de prêcher; les missionnaires furent bannis, le catholicisme proscrit sous peine de mort, par un décret que Facilidas publia le 14 juin 1632. Melec-Seghed, réduit à l'impuissance et navré de tous ces événements, se livrait aux remords, ne pouvait plus prendre ni nourriture ni sommeil; s'apercevant des progrès du mal, il fit appeler le P. Dematos, Jésuite, renouvela devant lui la promesse de rétablir la religion catholique s'il recouvrait la santé, mais il expira entre ses bras, le 26 septembre 1632, dix ans après sa conversion. Il avait soixante-un ans et en avait régné vingt-huit.

Ce récit n'est peut-être pas entièrement exact; il semble surtout incomplet en ce sens qu'on aura dissimulé ou interverti différentes circonstances; mais il paraît plus sincère et plus exact que l'autre, qui est fait légèrement et dans un esprit peu favorable à la religion.

SODERINI (Le P. Tibère), Jésuite italien, de Rome, missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti du Havre, le 20 mars 1843, pour les missions des sauvages de l'Amérique, avec trois autres religieux de la même Compagnie, un Italien, un Suisse et un Maltais, savoir : le P. Zerbinetti, de Ferrare; le P. Jose, de Bâle, et le Fr. Magri, de Malte, coadjuteur temporel.

SOERIO (Le P. Jean, on trouve quelquefois son nom écrit Poerio), Jésuite, un des premiers missionnaires de sa société en Chine, et compagnon du P. Ricci. Son nom semble indiquer qu'il était Italien comme ce dernier, qui l'appela auprès de lui en 1596 ou 1597 à Nan-Tchang-Fou, lorsqu'il eut fondé cette résidence dans la province de Kiang-Si. A cette époque, après environ quinze ans d'efforts, il n'avait pas encore pu pénétrer jusqu'à Pékin. On ne connaît guère du P. Soerio que son existence, avec l'époque et le pays où il travailla comme missionnaire; mais cette circonstance qu'il fut un des premiers apôtres de la Chine ne permettait pas de passer son nom sous silence.

SOHIER, prélat français, du diocèse du Mans et de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Cochinchine, évêque de Gadara *in partibus* et coadjuteur du vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale. — Il est parti de Bordeaux dans les derniers jours de 1841 avec sept autres prêtres de la même société, destinés pour l'Indoustan, la Malaisie Asiatique, le royaume de Siam et d'autres contrées de l'Orient. Parmi eux on remarquait M. Luquet, devenu évêque d'Hésébon et coadjuteur du vicariat apostolique de Pondichéry, et M. Dégouts, du diocèse d'Auch, envoyé en Cochinchine, comme M. Sohier.

SOL ou SOLA (Saint), missionnaire anglais, en Allemagne, au VIII^e^ siècle. — Il suivit son compatriote saint Boniface, apôtre de cette dernière contrée, se mit au nombre de ses disciples et mérita d'être élevé au sacerdoce. Se sentant ensuite appelé à un genre de vie plus parfait, il se retira, de l'avis de saint Boniface lui-même, dans une solitude près d'Eischtaedt en Bavière, et s'y renferma dans une cellule, vaquant uniquement à la prière. Charlemagne avait une grande estime pour lui. Il mourut le 3 décembre 790. On fait sa fête le même jour, 3 décembre.

SOLANO (Le P. François), Jésuite espagnol, missionnaire aux îles Mariannes en Océanie. — Il arriva dans cet archipel le 9 juin 1671, avec les PP. Lopez, Noriega et Ezquerra. Le P. Sanvitores (*voy.* ce nom) évangélisait le pays avec un grand succès depuis trois ans, et lorsqu'il eut couronné son glorieux apostolat par le martyre, le P. Solano lui succéda en qualité de supérieur de la mission. C'était le 2 avril 1672 ; mais malheureusement il ne remplit pas cette charge bien longtemps, n'ayant survécu que deux mois au saint fondateur, et c'est le 13 juin suivant qu'il termina une carrière trop courte pour les insulaires au salut desquels il s'était consacré. Le P. Ezquerra l'ayant remplacé, fut martyrisé deux ans après, le 2 février 1674.

SOLDANO (Le P. Séraphin), Dominicain italien, de la Sicile, conçut le dessein d'aller dans les pays dont les Turcs venaient de faire la conquête et d'y élever l'étendard de la croix. — La férocité bien connue de ces ennemis du nom de Chrétien, la quantité de martyrs qu'ils faisaient, les épouvantables cruautés qu'ils commettaient quelquefois sur leurs victimes, rien ne put ébranler son courage. Il partit, brûlant du désir de sauver les âmes des infidèles ; mais les vents poussèrent son navire en Grèce, où il prêcha aux schismatiques l'autorité et la primauté de l'Eglise romaine. Il y convertit beaucoup de dissidents, et après de longs travaux il y termina sa vie en 1467.

SOLOR, île d'Océanie, dans la Malaisie ou Notasie, qu'on appelle aussi Archipel indien et Archipel asiatique.—Elle est située entre les îles Sabrao et Flores, et a environ dix lieues de long sur cinq de large. Ses habitants sont de deux races : les Malais, qui habitent les côtes, et les Ahorigènes ou naturels, qui vivent à l'état sauvage dans les montagnes de l'intérieur. Il est inutile de dire qu'ils sont païens. Les Malais sont en général mahométans. Cependant les Portugais sont maîtres de ces pays depuis plus de trois cents ans ; des religieux de cette nation y avaient formé une chrétienté florissante. Les Hollandais s'étaient emparés des établissements portugais, en 1813, mais ils les ont rendus peu après. Le catholicisme paraît s'être maintenu dans l'île, principalement sur la côte septentrionale ; mais on sait combien le zèle religieux des Portugais est déchu depuis longtemps. Un gouvernement ombrageux, susceptible et exclusif, n'aurait pas permis au Saint-Siége de prendre des mesures convenables pour la conservation et l'extension de la foi, ni surtout d'y envoyer des missionnaires étrangers, qui auraient rendu un peu de vie à l'Eglise du pays, ranimé la foi et amélioré les mœurs. S'il y a encore des Chrétiens à Solor aujourd'hui, ils ne diffèrent peut-être bien des infidèles que par le nom. L'île est placée, comme tous les établissements portugais, sous la juridiction de l'archevêque de Goa. L'éloignement de ce grand siége, qui de plus est souvent vacant, contribue à la décadence du christianisme dans l'île de Solor.

SOLORZANO (Le P.), religieux espagnol, de l'ordre de la Merci. — Son général le donna à Christophe Colomb, en qualité de confesseur, et pour remplir les fonctions d'aumônier de la petite flottille avec laquelle l'illustre navigateur italien mit à la voile, le 3 août 1492, pour aller découvrir l'Amérique : « Le P. Solorzano s'acquitta de ses fonctions avec tant de zèle et de succès, qu'il peut être considéré comme le premier apôtre du Nouveau Monde : son ordre en fut récompensé par les grands établissements qu'il fit en Amérique, où il posséda huit grandes provinces, et où ses religieux procurèrent d'admirables conversions. » Cette réflexion, tirée de l'histoire de l'ordre de la Merci, est un peu empreinte de la partialité qu'inspire si souvent l'esprit de corps. Le religieux, que son supérieur avait donné à Colomb pour être aumônier de la flotte, ne s'occupa probablement pas du tout de procurer la lumière de l'Evangile aux Américains, dont il ignorait la langue, et il revint peut-être en Espagne, avec Colomb, dès l'année suivante, 1493, comme il était de sa fonction de le faire. On comprend qu'il y a une exagération insoutenable à en faire un apôtre du Nouveau Monde, parce qu'il aura dit la messe pendant quelques mois à Cuba et à Haïti, pour les matelots espagnols et en présence de sauvages auxquels il ne pouvait expliquer le sens de nos divins mystères. Il ne faut pas donner à si bon marché le beau titre d'apôtre, réservé en général à celui qui a évangélisé le premier une nation, un pays, ou qui a opéré un très-grand nombre de conversions, ou bien encore qui a régénéré un peuple chrétien tombé dans le relâchement et l'ignorance.

SOLORZANO (Le P. Emmanuel), Jésuite espagnol, missionnaire aux îles Mariannes, à la fin du XVII^e^ siècle. — Il arriva en 1679 dans cet archipel où le P. de Sanvitores, du même ordre et de la même nation que lui, avait planté la croix en 1668, et obtenu la palme du martyre quatre ans après. Le P. de Solorzano, ayant été nommé supérieur de la mission, la religion devint florissante parmi les Mariannais, qui, dans leur langue, se nomment eux-mêmes Chamorris. Cependant ces hommes, accoutumés à vivre sans frein, et à croupir dans des superstitions et des mœurs dégradantes, se révoltaient de temps en temps contre le joug de l'Evangile, qui est aussi lourd pour les lâches que doux aux âmes généreuses. C'est sans doute dans une de ces séditions que le P. de Solorzano couronna son apostolat par le martyre : cinq autres Pères Jésuites et cinq Frères catéchistes avaient eu le même sort avant lui, en divers lieux et en différentes années ; trois autres, les PP. de Angelis, Strobach et Boranga, le premier Italien et les autres Allemands, furent encore massacrés dans la suite, avant que l'édifice du christianisme fût solidement établi parmi ces peuplades.

SORIN (Le P.), prêtre français, de la con-

grégation de Sainte-Croix du Mans missionnaire en Amérique. — Il est parti, en 1841, pour les Etats-Unis, avec six Frères de sa société, qui allaient sous sa direction dans le diocèse de Vincennes, se dévouer à un humble et utile ministère, l'instruction primaire des petits enfants.

Nous apprenons de bonne source que cette mission n'a point eu de succès et qu'elle est même effacée des annales de la congrégation.

SOSTHENES (Saint), disciple de l'apôtre saint Paul. — Il était chef de la synagogue de Corinthe, lorsqu'il se convertit à Jésus-Christ. Il fut cruellement battu en présence du proconsul Galion, et consacra ainsi, selon l'expression du Martyrologe romain, par une brillante initiative, les prémices de sa foi. Saint Paul fait mention de ce généreux néophyte en écrivant à l'Eglise de Corinthe. On célèbre la mémoire de saint Sosthènes le 28 novembre.

SOULERIN (Jean-Marie), prêtre français, de la congrégation de Saint-Basile d'Annonay (Ardèche), missionnaire en Amérique. — Il est parti au commencement de 1853, pour le diocèse de Toronto (Haut-Canada), et s'est embarqué au Havre avec trois confrères de sa société : M. Malbos, prêtre ; M. Vincent et M. Flaneric, simples clercs. Les deux premiers sont, comme M. Soulerin, du diocèse de Viviers (Ardèche) ; M. Flaneric est irlandais.

SOVERAL (Le P. Jacques), Jésuite portugais et missionnaire au Congo, arriva dans ce pays, en 1549, avec le P. Diaz, supérieur, et deux autres Jésuites. (*Voy.* Diaz.) — Pendant que ses confrères faisaient des fruits abondants par la prédication, baptisaient une foule d'infidèles et tiraient les Chrétiens de leur relâchement, il établit dans la capitale du royaume, à San-Salvador, une école où il enseignait la lecture, l'écriture et surtout la religion chrétienne à six cents jeunes nègres. Malheureusement le supérieur de la mission mourut bientôt ; les PP. Diaz et Ribera s'engagèrent dans une fausse voie, et le P. Soveral, voyant les progrès de la religion compromis, crut devoir partir pour l'Europe, où il rendit à saint Ignace de Loyola, fondateur et alors supérieur général de la compagnie, un compte fidèle de l'état des choses dans le Congo, et de la conduite de ses frères. Le saint patriarche se vit dans l'obligation de révoquer les missionnaires et de les remplacer par d'autres. — *Voy.* Alvare, Noguera, etc.

SOZOPOLIS. — On compte plusieurs évêchés de ce nom en Orient : l'un en Pisidie (Asie-Mineure), sous la métropole d'Antioche de Pisidie ; un autre dans la province d'Hénimont, sous la métropole d'Andrinople (Thrace). Celui-ci a eu des évêques latins au moyen âge : on n'en connaît qu'un seul : Fr. Guillaume, Mineur. Il siégeait sous le Pape Innocent VI, en 1356.

C'est sans doute de ce dernier siége qu'était titulaire, il y a vingt ans à peine, le vénérable M. Florens, vicaire apostolique de Siam ; M. Laribe, Lazariste français, vicaire apostolique du Kiang-Si, en Chine, lui a succédé comme évêque de Sozopolis, en 1840, et il est mort, le 28 juillet 1850. Il y a tout lieu de croire que depuis Fr. Guillaume jusqu'à M. Florens, il y avait eu d'autres évêques latins du même titre, et même qu'il y en avait eu avant le Franciscain du XIV^e^ siècle.

SPACCAPIETRA, Lazariste italien, de Naples, évêque d'Arcadiopolis *in partibus*, et délégué apostolique auprès du gouvernement de l'île d'Haïti. C'est tout récemment (1853) qu'il a été institué évêque et sacré à Rome, pour être envoyé au monarque nègre de ce pays (Soulouque), qui éprouvait un vif désir d'être sacré solennellement par un légat du Pape. Le Saint-Siége espérait, qu'à la faveur de ce désir, son envoyé pourrait obtenir des conditions avantageuses pour la religion, et c'est sans doute là ce qui tient le plus au cœur du souverain Pontife. Voilà soixante ans que l'Eglise catholique est dans l'état le plus déplorable à Haïti. La population y est catholique de nom et de fait païenne. Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la population adulte vivent publiquement dans le concubinage, dans l'ignorance religieuse la plus abjecte ; le pays n'est même pas pourvu d'une autorité religieuse légitime ; il n'y a que des prêtres intrus ou avec des pouvoirs douteux. Ces prêtres de hasard et de circonstance, l'écume des différents clergés de l'Europe et de l'Amérique, viennent là pour s'enrichir et ne font point honneur à la religion ; quelques-uns ne sont même pas ordonnés. Aussi le peuple est à peu près sans sacrements et sans instruction religieuse. Il ne faut donc pas s'étonner de sa dégradation, citée comme un modèle du genre. Cependant c'est une race extrêmement religieuse, ayant même de l'inclination pour la superstition plutôt que pour l'incrédulité, l'indifférence ou le protestantisme. Il y a bien longtemps que le Saint-Siége négocie, afin d'y établir la religion sur un pied respectable. Ces négociations, continuellement rompues et reprises à chaque changement de gouvernement, n'ont jamais abouti et ne peuvent pas aboutir. Rome voudrait que le catholicisme fût officiellement reconnu religion de l'Etat, et que les ministres du culte reçussent un traitement convenable, et fussent reconnus par le pouvoir. Hélas ! il ne faut pas trop compter sur le budget haïtien. D'ailleurs les prétentions locales qui se formulent sont d'une nature bien triste : par exemple, le gouvernement ne voudrait-il pas que le Souverain Pontife reconnût le divorce dans le concordat à passer avec lui ! Hélas ! si on eût envoyé des missionnaires à Haïti comme en Guinée, en Abyssinie, au Tong-King et en Chine, en demandant simplement pour eux la liberté qui ne leur eût pas été refusée, il y aurait au moins un noyau important de bons catholiques, il y aurait un certain

nombre de bons prêtres noirs, non suspects au sentiment national, et le peuple haïtien ne serait peut-être pas tombé dans le honteux état de dégradation où on le voit. Il est à craindre que si on continue le même système employé jusqu'ici, il ne redevienne tout à fait païen et sauvage, comme sur les côtes du Congo. Déjà le culte des couleuvres et la secte des Vaudoux y sont en honneur! Si, au contraire, cette nation, dont l'importance numérique est assez considérable, avait été ramenée à prendre sérieusement son rang parmi les peuples catholiques; si on y eût introduit la pratique et les mœurs du christianisme, comme aux îles Gambier et Wallis, par exemple, son exemple ne serait pas sans influence sur le reste de la race nègre, tant en Amérique qu'en Afrique. Espérons que cette malheureuse race ne portera pas jusqu'à la fin des siècles la malédiction prononcée sur Caïn, son premier père, et que le sang de Notre-Seigneur, qui a été versé pour elle comme pour nous, lui sera enfin abondamment et efficacement appliqué.

SPECULATORES, premier mot latin d'une Bulle de 1659 par laquelle le Pape Clément IX accorda aux vicaires apostoliques, dans l'extrême Orient, le pouvoir de faire les informations canoniques sur les nouveaux miracles.

Il importait à la gloire de Dieu et à l'honneur de l'Eglise, que les Chrétiens de ces pays pussent honorer publiquement quelques saints de leur nation. Ils ne manquaient pas de martyrs qu'ils regardaient comme des saints, particulièrement dans le Tong-King, et auxquels ils rendaient un culte solennel, sans qu'aucune décision du Saint-Siége eût prescrit ou autorisé ce culte, disant que par le fait qu'ils avaient enduré la mort plutôt que de renoncer à la religion, ils avaient été canonisés par la bouche même de Jésus-Christ. C'est ainsi, en effet, que les saints des premiers siècles ont été déclarés tels par la voix du peuple chrétien; mais l'Eglise a eu de très-sages raisons de changer sa discipline sur ce point. Les missionnaires, entre autres, M. Hainques, engagèrent donc les Tongkinois à ne pas continuer d'honorer des martyrs d'un culte public, l'Eglise ayant interdit, sous des peines fort graves, de prévenir sa décision par rapport aux nouveaux saints.

Cependant la constatation des miracles par lesquels il plaisait à Dieu de faire éclater la sainteté de ses serviteurs, était tout à fait impossible à cause des persécutions et de l'immense éloignement de l'Inde et de la Chine, relativement au centre de la chrétienté; ces circonstances et d'autres encore ne permettaient point d'accomplir les formalités nécessaires pour la canonisation des saints. C'est pour obvier à cet inconvénient que le Pape dérogea aux règles ordinaires en faveur des Eglises naissantes.

J'ignore si la Bulle s'appliquait à tous les vicaires apostoliques en général de l'Inde et de la Chine, ou si elle regardait personnellement les trois premiers vicaires apostoliques français : MM. Pallu, de La Motte-Lambert et Cotolendi, à l'exclusion de leurs successeurs.

SPINOLA (Fr. François), Mineur italien, de l'Observance, reçut au XV^e^ siècle, de Fr. Ange Salvet, ministre général de son ordre, la mission d'évangéliser, avec quelques compagnons, l'île de Chio, Péra, Caffa et les monts Caspiens. (Pour la situation de ce dernier pays, *voy.* François de Podio, Roger, Ambroise de Sienne.) Fr. François fit beaucoup de fruit dans ces contrées, et Fr. Antoine de Massa, qui avait succédé à Ange Salvet dans la charge de ministre général, ayant appris cet heureux résultat, l'établit son vicaire sur tous les Observantins de l'Orient, du Nord et de la Russie. Fr. François Spinola avait acquis deux couvents à Constantinople et à Péra. Le Pape Martin V confirma cet établissement en 1427 et permit au missionnaire d'en fonder six autres, c'est-à-dire deux dans chacun des vicariats de Russie, d'Orient et du Nord. A cette époque, les Frères Mineurs établis à Caffa (Russie méridionale d'aujourd'hui), près de la porte Cajador célébraient l'office divin, dit le P. Wadding, avec une piété qui charmait les Chrétiens et les Tartares eux-mêmes: ils s'occupaient avec sollicitude de catéchiser les enfants; ils recueillaient et élevaient ceux qui avaient été exposés, et le Pape demanda à la charité des fidèles de leur procurer les moyens de continuer ces saints exercices.

SRIZIER (François-Jacques), prêtre français, de la congrégation des Missions-Etrangères et du diocèse de la Rochelle, missionnaire dans l'Indoustan au XVIII^e^ siècle. — Parti en 1776 pour Pondichéry, il mourut dès le 10 octobre 1782 après six ans seulement d'apostolat. Il avait reçu en Sorbonne le degré de bachelier, qui n'a rien de commun avec le titre du même nom, conféré depuis par l'Université de France.

STACHYS (Saint), premier évêque de Byzance, fut ordonné en cette qualité par l'apôtre saint André.—Le Martyrologe romain, en indiquant sa fête au 31 octobre, fait mention de cette circonstance, qui est loin d'être certaine. Les Grecs donnent à saint Stachys une quinzaine de successeurs jusqu'à l'époque où l'empereur Constantin fit de Byzance une seconde Rome. Mais il est probable que toute cette série de prélats est de pure invention. Les évêques de Constantinople ayant voulu s'égaler à ceux de Rome qui étaient reconnus successeurs de saint Pierre, se sont forgé une suite de prédécesseurs jusqu'à saint André, et sur cet échafaudage ils avaient pu conclure qu'ils étaient dans l'Eglise supérieurs aux Papes, puisque saint André a été appelé par Notre-Seigneur avant saint Pierre, son frère, et qu'il était l'aîné de celui-ci. Tout ce système et toutes ces prétentions ne sont que puérilités, et l'importance civile et politique nouvellement acquise par Constantinople, n'a pu dé-

placer le centre de l'Eglise ni donner aux évêques de la capitale du Bas-Empire une primauté ou une indépendance que Jésus-Christ n'a point fondée, et qui est formellement contraire au sens commun et à l'Evangile. Il faut être Grec pour ne pas convenir de cela.

STEPHANI (Le Fr. Pierre), Dominicain arménien, de la congrégation des Frères-Unis, vivait au commencement du xv^e^ siècle. — Il fut longtemps supérieur de la maison de Sainte-Marie d'Egypte, que sa nation possédait à Rome. Ce vénérable religieux y accueillit beaucoup de schismatiques, afin d'être plus à même de les instruire, et les voyageurs ramenés par ses soins à l'unité n'étaient pas plutôt rentrés en Arménie, qu'ils pressaient leurs compatriotes d'abjurer l'erreur. — Le P. Fontana, historien de l'ordre de Saint-Dominique, fait mention du P. Stéphani sous l'année 1404.

STEYAERT (Martin), prêtre flamand, vicaire apostolique de Bois-le-Duc (Hollande), au xvii^e^ siècle. — Il naquit en 1647 et mourut le 17 avril 1701. Il était laborieux, zélé, charitable et attaché au Saint-Siége. Il est plus connu comme théologien que comme missionnaire. Ses œuvres ont été publiées à Louvain, en 1703 ; 6 vol. in-8.

STOCK (Barthélemi), missionnaire irlandais en Amérique. — Il est sorti du collége de Tous-les-Saints, près de Dublin, et s'est embarqué en 1849, n'étant encore que sous-diacre, pour le diocèse de Richmond (Virginie, Etats-Unis). Un autre sous-diacre irlandais, M. Mulvey, élève du même établissement, a également gagné le diocèse de Richmond en la même année, pendant que M. Tuohig, leur condisciple, se rendait à Pittsbourg en Pensylvanie.

STORK, Bénédictin anglais, missionnaire dans l'empire Birman. — Le P. Abbona, Oblat piémontais, dans une lettre du 15 octobre 1840, datée de Maulmein, dit que le P. Stork dirigeait alors environ 2,000 Catholiques dans cette ville. Les *Annales de la Propagation de la Foi* ne disent rien de plus sur ce religieux.

STRATIMIRE, roi ou prince de Bulgarie au xiv^e^ siècle, était vassal de la Hongrie. — Il se révolta contre son souverain, Louis, roi de ce dernier pays, qui lui déclara la guerre, et réprima sa révolte avec un succès complet et rapide. Ayant conquis son royaume en fort peu de temps, il le lui rendit ensuite. Touché sans doute de ce procédé généreux, Stratimire resta fidèle à la Hongrie et ne s'occupa plus qu'à procurer la conversion de ses sujets à la foi catholique. A la prière du roi Louis et de Fr. Pérégrin, Mineur, évêque de Bosnie, le vicaire des Franciscains de cette province envoya huit missionnaires chez les Bulgares. Leur apostolat fut couronné d'un succès prodigieux : en cinquante jours ils convertirent deux cent mille personnes. La liste nominative en fut dressée et envoyée au ministre général de l'ordre de Saint-François, qui fit publier ces nouvelles le 2 août 1336, en présence d'un très-grand nombre de Mineurs. Par son ordre, le provincial les exhorta vivement à aller seconder leurs frères dans une mission si fructueuse ; car le roi de Hongrie écrivait que la multitude des hérétiques et des infidèles disposés à se convertir était si grande, qu'il faudrait au moins deux mille religieux pour les instruire. Ces circonstances seraient suffisantes pour écarter toute idée d'exagération ; l'adhésion des Bulgares à la foi catholique est certaine ; mais l'instruction qu'ils devaient recevoir postérieurement leur fut-elle donnée? C'est bien douteux. Voilà ce qui rendait ces conversions si peu durables. Au reste, le chiffre cité plus haut n'est pas du tout incroyable ni impossible : il s'est reproduit bien des fois dans l'histoire de l'Eglise : en Lithuanie, au Congo, etc. Il est très-probable, d'ailleurs, que la plupart des convertis étaient des schismatiques ; or, l'Eglise admettant parfaitement la validité des baptêmes et même des ordinations conférés par les schismatiques et les hérétiques, pourvu que l'essentiel du sacrement soit conservé, il n'y avait qu'à recevoir leur abjuration, ce qui se faisait sans doute collectivement. Naguère, un événement du même genre s'est encore produit dans l'intérieur de l'Afrique. *La voix de la Vérité*, journal religieux, a annoncé, en 1849, que cent cinquante mille Abyssins venaient de se réunir à l'Eglise romaine. Les *Annales de la Propagation de la Foi* ont, au mois de janvier 1850, confirmé le même fait avec des détails assez explicites ; cependant, les missionnaires Lazaristes italiens qui ont été l'instrument de cette conversion n'étaient qu'au nombre de trois, et c'est M. de Jacobis, l'un d'eux, aujourd'hui évêque de Nilopolis, du rite éthiopien et vicaire apostolique de l'Abyssinie, qui a presque seul contribué à un aussi heureux retour vers l'unité. On sait que les Abyssins sont chrétiens depuis quinze cents ans. Mais ils ont presque toujours été schismatiques. L'ignorance, la superstition, l'erreur, les pratiques et les croyances juives, la violence des passions qui sont le plus opposées à la morale évangélique, la licence invétérée qui règne dans les mœurs, l'isolement au milieu des mahométans et des païens, tous très-barbares, l'éloignement du centre de la vérité chrétienne ont extrêmement défiguré la religion dans ce pays ; mais le baptême y est toujours valide, et il a suffi pour faire rentrer tant d'âmes dans le sein de l'Eglise, que tous les convertis fissent profession de la foi catholique. Du reste, on n'a point de détails sur un événement aussi consolant, d'une si grande portée. Il en est de même, malheureusement, pour tant de faits intéressants qui constituent les entreprises, les combats, les triomphes, les douleurs, en un mot, l'histoire suivie de l'Eglise catholique dans les pays de mission.

Quant au roi Stratimire, il n'en est plus parlé dans la suite, et on ne sait pas s'il vivait encore, lorsque dix Frères Mineurs furent surpris dans la capitale de la Bulgarie par un prince voisin, qui était schismatique. Celui-ci s'empara de la ville par la connivence des coreligionnaires qu'il comptait parmi ses habitants. Cinq des missionnaires, allemands, hongrois, italiens, dalmates, qui ne purent échapper, furent martyrisés par ordre des prêtres grecs ennemis de l'Eglise catholique romaine. C'était le 12 février 1369. (*Voy.* ANTOINE DE SAXE.) Trente ans après, le royaume de Bulgarie fut détruit par les Turcs.

STROBACH (Le P. AUGUSTIN), Jésuite slave ou allemand, né dans la Moravie en Autriche (cette province est slave, mais le P. Strobach est plutôt allemand). — Il fut envoyé par ses supérieurs en Polynésie, dans la mission des îles Marianne, que le P. De Sanvitores, Jésuite espagnol, avait fondée en 1668, et qu'il avait arrosée de son sang quatre ans après. L'île de Tinian, qui avait été évangélisée tour à tour par les Pères Cardenoso, de Moralès, de Casanova, de Médina, premier martyr de cette Eglise, et ensuite par le P. Lopez, échut en partage au P. Strobach, qui y trouva le même sort que douze Jésuites avaient déjà eu dans l'Archipel. C'est vers l'an 1682 à 1685 qu'il fut massacré dans l'île de Tinian, pendant une sédition causée probablement par le désir de secouer le joug de Jésus-Christ pour retourner aux idoles et à la vie licencieuse que ces natures corrompues avaient peine à abandonner. Le P. Boranga, Jésuite autrichien, et le P. de Angelis, religieux italien de la même compagnie, partagèrent son sort. — *Voy.* SANVITORES.

STUCKLAND (Le P. GUILLAUME), Jésuite anglais, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti en 1847 pour le Maduré, avec neuf autres religieux de sa compagnie dont deux italiens, six français et un allemand. — *Voy.* BRUNI.

STURME (SAINT), moine et abbé allemand, missionnaire dans sa patrie et fondateur de la célèbre abbaye de Fulde. Il sortait d'une maison noble de Bavière. Dès son enfance on le confia à saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, lequel l'envoya à l'abbaye de Fritzlar.

Il reçut les saints ordres dès qu'il eut atteint l'âge prescrit par les canons. Les supérieurs l'ayant chargé d'annoncer la parole de Dieu, il convertit les infidèles et porta les mauvais Chrétiens à rentrer en eux-mêmes. Trois ans après, il se retira dans un désert avec deux compagnons pour mener la vie anachorétique; mais les incursions des brigands de la Saxe l'obligèrent de se retirer. Il fonda, avec la protection et le secours de saint Boniface, du roi Carloman et de quelques seigneurs, le célèbre monastère de Fulde, ainsi nommé parce qu'il était sur la rivière de ce nom.

L'empereur Charlemagne avait beaucoup de vénération pour saint Sturme; il le chargea de plusieurs affaires importantes et réclama l'exercice de son zèle pour la conversion des Saxons. Sturme mourut à Fulde, le 17 décembre 779. Il fut canonisé en 1139 par le pape Innocent II. Ses reliques se conservent encore dans l'abbaye de Fulde, qui a été érigée en évêché depuis environ cent ans.

SUAKEM, ville maritime d'Afrique en Nubie, sur la côte de la mer Rouge. — Elle est construite partie sur un îlot, partie sur le continent. C'est une place fort commerçante, principalement en esclaves. On lui attribue 8,000 âmes la plupart Arabes. Elle était autrefois gouvernée par un émir qui dépendait nominalement du pacha de Djeddah en Arabie, mais qui paraît être soumis actuellement au pacha d'Egypte. Au XVII^e^ siècle, on y voyait un pacha duquel dépendait la ville de Massouah sur la côte d'Abyssinie. Le port de Suakem est un des meilleurs et des plus fréquentés de la mer Rouge.

SUAREZ, Jésuite portugais ou espagnol, missionnaire au commencement du XVII^e^ siècle dans le Monomotapa. — Ce vaste empire aujourd'hui dissous s'étendait alors à une grande profondeur dans l'intérieur de l'Afrique. Le souverain résidait à Zimbaoé sur le Zambèze. Un Jésuite, le P. Sylveira, y porta l'Evangile au XVI^e^ siècle, et parvint à baptiser l'empereur. Mais peu de temps après il fut martyrisé à l'instigation de quelques mahométans (1561). Trente ans plus tard, un Dominicain portugais, le P. Nicolas du Rosaire y fut tué à coups de flèches, dépecé, cuit et mangé, sans doute par quelque tribu sauvage chez qui il avait eu le courage de pénétrer (1592). En 1604, les Chrétiens du Monomotapa se souvenant du P. Sylveira, leur apôtre, demandèrent des Jésuites au provincial de Goa (Inde); mais les Hollandais, qui tenaient la mer et assiégeaient Mozambique, interceptaient alors le passage.

En 1608, l'empereur implora le secours des Portugais ses alliés, contre une partie de ses sujets révoltés (les mahométans) : on répondit à son appel, l'empire fut pacifié et le monarque reconnaissant donna de riches mines d'or à ceux qui venaient de protéger sa vie et son trône. Une troupe choisie de missionnaires se joignit aux Portugais que l'amour de l'or attirait dans ce pays. Pendant que ceux-ci couraient après des richesses périssables, ceux-là s'occupaient de gagner des âmes à Jésus-Christ, amassant ainsi des trésors plus précieux que l'univers entier.

En 1610, le provincial des Jésuites de Goa put enfin satisfaire le vœu que lui avaient exprimé les Chrétiens du Monomotapa. Il leur envoya six religieux de la compagnie, entre autres le P. Suarez et le P. Alexis. (*Voy.* ce dernier nom.) Après avoir échappé à grand'peine à un naufrage sur les côtes de Cafrerie, ils arrivèrent dans la capitale du Monomotapa. Le P. Alexis y succomba presqu'aussitôt; mais le P. Suarez, qui paraît avoir été le supérieur de la mission, se mit à l'œuvre avec ses compagnons. Il raffermit la religion dans ces contrées, bâtit des égli-

ses en divers lieux, conféra le baptême à 350 infidèles dans le courant de la première année. Pendant ce même espace de temps beaucoup de Chrétiens réformèrent leurs mœurs, et l'Evangile fut prêché souvent et au loin. Le P. Suarez, écrivant ces détails un an après son arrivée (1611), parle avec attendrissement d'un vieillard âgé de cent vingt ans, qui avait été baptisé par le P. Sylveira et qui racontait d'un ton ému le martyre de cet apôtre, arrivé cinquante ans auparavant.

La mission du Monomotapa, aussi intéressante que peu connue, a eu évidemment une suite, mais cette suite n'est pas rapportée. Ce qu'on vient d'en lire est tiré de l'histoire du P. Du Jarric, Jésuite français. Comme il a fait imprimer son livre au commencement du XVII^e^ siècle, et qu'il ne pouvait naturellement donner que les événements antérieurs à son temps, il s'arrête au début de la mission du P. Suarez. Il serait difficile d'indiquer un ouvrage qui fît suite à son *Histoire des choses les plus mémorables qui se sont passées aux Indes orientales*. C'est seulement dans les histoires ou plutôt dans les archives de chaque ordre religieux qu'on pourrait trouver les documents nécessaires. Malheureusement, comme j'ai eu occasion de le dire plusieurs fois dans ce dictionnaire, l'isolement et la méfiance de la nation portugaise, l'obscurité où elle vit, l'ombre dans laquelle elle tient à cacher tout ce qui regarde ses possessions d'outre-mer; d'un autre côté l'indifférence du public chrétien pour ces sortes de matières, et la légèreté avec laquelle on fait aujourd'hui les ouvrages les plus importants, s'opposent absolument à ce que le voile soit levé sur l'histoire de l'apostolat dans cette partie de l'Afrique depuis l'an 1610; de sorte que tant d'entreprises glorieuses pour la religion, tant de traits héroïques, tant de beaux dévouements qui ont sans doute éclaté dans ces pays et qui feraient honneur à l'Eglise et aux ordres religieux devant le siècle, restent ensevelis dans un profond oubli! — A la vérité, certaines corporations monastiques se sont fort relâchées, et il y a bien des misères à cacher: mais les Jésuites, jusqu'au moment de leur suppression, n'avaient dégénéré en rien de leur ferveur primitive. Leur apostolat était aussi actif, aussi entreprenant, aussi dévoué, aussi courageux après trois siècles qu'au berceau de l'ordre. Il est malheureux qu'on n'exhume pas de la poussière des archives tant de monuments d'une vraie et solide gloire.

SUAREZ (Antoine), Jésuite espagnol, destiné aux missions du Brésil, s'embarqua en 1570 sur *le Saint-Jacques* avec le P. Azévédo, provincial, et quarante autres religieux du même ordre. Le vaisseau qu'ils montaient fut pris par des protestants français, non loin des îles Canaries. Ces sectaires immolèrent tous les Jésuites en haine du catholicisme. — *Voy.* Azévédo.

SUBBIANI (Le P. Hiacynthe), Dominicain italien, missionnaire au XVII^e^ siècle en Orient, archevêque *in partibus* d'Edesse et coadjuteur de Smyrne, puis vicaire apostolique à Constantinople. — Il naquit à Arezzo en Toscane, l'an 1593, et ayant embrassé la vie religieuse dans l'ordre de Saint-Dominique, il prêcha pendant vingt ans en Italie, puis résolut d'aller, au péril de sa vie, porter le flambeau de l'Evangile chez les infidèles. De l'avis de la congrégation de la Propagande, le pape Urbain VIII l'envoya en Orient avec le titre de missionnaire apostolique. Il parcourut les côtes de l'Archipel et plusieurs autres contrées de la Turquie, rappelant les schismatiques à l'obéissance de l'Eglise romaine, et prêchant Jésus-Christ aux Musulmans. Il convertit plusieurs apostats, et fortifia dans la foi quelques esclaves qu'il n'avait pas le moyen de racheter. Sa constance fut souvent mise à de rudes épreuves. Il eut beaucoup à souffrir de la faim, de la soif, des fatigues, de la nudité; les plus grands dangers le menacèrent quelquefois, mais son zèle n'en fut jamais ralenti. Selon les ordres du Saint-Siége, après avoir visité, consolé et encouragé les catholiques, qui conservaient encore une foi pure dans quelques endroits de l'Asie, sous la domination des infidèles, il vint à Rome au commencement de l'année 1644, rendre compte à la Propagande de l'état où il avait trouvé les églises chrétiennes en Orient. Sur son rapport, on prit de nouvelles mesures pour propager l'Evangile dans ces régions. On jugea aussi à propos de le renvoyer dans le Levant, mais avec des pouvoirs plus amples et le caractère épiscopal. Urbain VIII le nomma archevêque d'Edesse et coadjuteur de l'archevêque de Smyrne, qui était le P. de Marchis, Dominicain italien, comme lui. Le P. Subbiani fut encore chargé du soin de deux églises métropolitaines, celle d'Ephèse et celle de Mitylène ou Mételin, tombées l'une et l'autre dans le plus triste état, et réduites à l'état de missions.

Le pape Urbain VIII étant mort le 29 juillet 1644, sans avoir déclaré en consistoire la nomination du P. Subbiani ni fait expédier ses bulles, Innocent X, son successeur, remplit ces formalités. Le nouveau prélat partit sans délai pour l'île de Chio, où il était attendu. Il y fut sacré dès le 29 septembre de la même année par son archevêque le P. de Marchis, et la cérémonie se fit en présence d'une grande multitude de Chrétiens et de Turcs. Les besoins de l'Eglise de Chio, et les instances des Chrétiens l'arrêtèrent quelque temps dans cette île. Il y fut témoin du martyre d'un de ses compagnons d'apostolat, le P. Baldrati, Dominicain italien comme lui. Ce religieux, accusé faussement d'avoir renié Jésus-Christ pour Mahomet, et d'être retourné ensuite à la religion chrétienne, ayant exprimé hautement l'horreur qu'il avait pour le faux prophète, fut brûlé ou plutôt assommé et massacré sur un bûcher, le 10 février 1645.

Le P. Subbiani dressa la relation exacte de ce martyre et l'envoya à Rome. Mais une mort si glorieuse et les sentiments qu'elle

donna occasion aux Chrétiens de manifester, aigrirent les Turcs, principalement contre les Dominicains. Ils accusaient ces religieux et surtout le P. Subbiani, d'avoir excité leur confrère à mal parler de Mahomet, et de l'avoir soutenu dans les épreuves qu'on lui avait fait subir. Le gouverneur en prit occasion de multiplier ses vexations. Il s'attacha surtout à persécuter l'archevêque d'Edesse, qui fut incarcéré, privé de recevoir la visite de ses frères et menacé souvent d'être brûlé à petit feu. Il resta ainsi enfermé près d'un an, offrant chaque jour à Dieu le sacrifice de sa vie. Délivré enfin par une protection spéciale du ciel, il se rendit à Smyrne, pendant que le P. de Marchis, archevêque de cette ville, était retenu à Chio. En qualité de coadjuteur, le P. Subbiani exerça les fonctions pastorales, pourvut aux besoins les plus pressants du clergé, et, après avoir donné les instructions nécessaires à celui qu'il laissait pour vicaire général, il se disposait à visiter les autres églises confiées à sa sollicitude, lorsque arrivèrent des lettres du Pape qui le nommaient vicaire apostolique de l'Église patriarcale de Constantinople, et lui enjoignaient de se rendre sans délai dans cette ville impériale. Le Saint-Siége souhaitait avec ardeur que les patriarches latins nommés par le Pape (depuis le commencement du XIII^e^ siècle) pour conduire les catholiques dans le patriarcat de Constantinople, pussent résider dans la capitale de l'empire, et c'était afin de solliciter cette permission à laquelle les patriarches grecs s'étaient toujours fortement opposés, qu'on envoyait l'archevêque d'Edesse à la cour du sultan.

Il ne se dissimula pas que la commission était pleine de difficultés et de périls; mais, accoutumé à se roidir contre tous les obstacles et à mettre sa confiance en Dieu, il ne pensa qu'à obéir. Avant même qu'on lui eût procuré la recommandation d'aucun souverain, il entra dans Constantinople avec assurance, et s'adressa d'abord à l'ambassadeur français, qui lui fit un accueil favorable Mais loin de lui promettre d'intervenir auprès du gouvernement turc, il lui déclara que sa vie était sérieusement compromise s'il ne se retirait en toute hâte d'un lieu où un évêque catholique ne pourrait jamais être toléré. Le zélé prélat ne se laissa point ébranler, et bien que ses sollicitations n'eussent pas tout l'effet désiré, il exerça, contre l'attente des politiques, son ministère sous les yeux des Grecs et des Turcs avec assez de tranquillité, parce qu'il avait gagné l'affection de plusieurs à l'époque de ses premiers voyages en Orient. Pendant dix années entières, il remplit publiquement, tantôt au faubourg de Péra, tantôt à Constantinople même, les fonctions épiscopales, instruisant les fidèles, conférant les ordres, célébrant les saints mystères pontificalement, aimé des catholiques et respecté des musulmans. Sa prudence contribua beaucoup à lui concilier l'estime et la vénération. En exposant les dogmes de la foi catholique et les règles de la morale chrétienne, il s'abstenait de déclamer contre les erreurs des schismatiques et n'attaquait jamais ouvertement l'islamisme. Se bornant à prouver la vérité et la sainteté de notre religion, il pensait par là réfuter suffisamment les Grecs et les Turcs, et leur montrer assez ce qu'ils devaient croire et pratiquer. On ne saurait trop admirer cette condescendance habile et cette louable réserve, qui n'ont pas toujours été imitées. Mais elles ne trouvèrent point grâce devant le fanatisme des schismatiques. Les Grecs et leur patriarche auraient bien souhaité trouver en lui moins de modération, afin d'avoir quelque prétexte de lui susciter des contradictions. Ne pouvant l'attaquer de cette manière, le patriarche fit jouer d'autres batteries. Il répandit de l'argent à pleines mains parmi les ministres du grand seigneur et d'autres personnes influentes; il mit en mouvement toutes ses créatures, ses amis et ceux dont il disposait à quelque titre que ce fût, et entreprit de rendre l'archevêque d'Edesse suspect de mauvais desseins contre les intérêts du sultan. Ce dernier, instruit de tout ce qui se tramait contre lui, pressentit que l'intrigue réussirait; d'ailleurs les circonstances du temps lui étaient défavorables. Il comprit que l'unique moyen d'épargner aux catholiques de Constantinople une persécution générale était de quitter volontairement la ville. Il revint donc à Rome en 1655, au commencement du pontificat d'Alexandre VII. Il avait alors soixante-deux ans et en avait passé quinze dans les missions d'Orient. Son âge déjà avancé ne lui permettant point d'entreprendre de nouveaux travaux apostoliques, il consacra le reste de ses jours à la prière et à la retraite dans le couvent de Sainte-Sabine, puis dans celui de la Minerve, où il mourut l'année suivante, le 15 octobre 1656. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Paul, sur la route d'Ostie.

On a de ce prélat deux Relations, l'une sur ses missions et ses visites dans le Levant, comprenant tout ce qu'il avait fait en Orient : elle a été imprimée par le P. Fontana; l'autre, relative au martyre du P. Alexandre; elle a été aussi imprimée, en italien et en français. Le savant Léon Allacci l'a complétée au moyen des renseignements qu'il avait fait prendre à Chio, sa patrie.

Le P. Fontana dit du P. Subbiani que c'était un homme ferme, intrépide, né pour de grandes choses, et qui ressemblait au pape Sixte V pour l'élévation du génie, et même pour les traits du visage.

La mission dont le Saint-Siége l'avait chargé à Constantinople n'a jamais été réalisée. Les patriarches latins de cette ville sont toujours, depuis deux cents ans, des prélats romains qui ne portent qu'un vain titre, et la Propagande fait gouverner les catholiques de Constantinople par des vicaires apostoliques. C'est aujourd'hui un prélat français, M. Hilléreau, archevêque de Petra *in partibus*, qui remplit cette charge.

SUITBERT surnommé LE JEUNE (Saint), moine anglais du VIII^e^ siècle, missionnaire en Allemagne, et premier évêque de Verden (Westphalie). — Il était religieux dans un monastère de la Grande-Bretagne, lorsque, apprenant les heureux succès des armes de Charlemagne, dans l'Allemagne et la Saxe, il demanda à ses supérieurs la permission de quitter son couvent et sa patrie pour aller évangéliser les peuples de ces contrées. Il eut le bonheur et la gloire d'en convertir un grand nombre à la religion de Jésus-Christ, et Charlemagne qui avait pour lui une estime particulière, le nomma au siége épiscopal de Verden en Westphalie, qu'il venait d'établir. On fixe communément la mort de saint Suitbert au 30 avril 807. Son nom et sa mémoire étaient, et à bon droit, en très-grande vénération dans les pays qu'il a le premier éclairés des lumières de la foi.

Cette notice extraite de Godescard est, comme on le voit, bien incomplète : elle ne mentionne ni le lieu, ni l'époque de la naissance du saint, ni le monastère où il était avant de partir pour les missions de l'Allemagne, ni le temps où il avait fait profession de l'état monastique, non plus que la durée de son apostolat et de son épiscopat, et les circonstances particulières de ses travaux ; mais les historiens ecclésiastiques ne me fournissent aucun moyen de combler toutes ces lacunes. — Saint Suitbert est honoré le 30 avril, jour de sa mort.

La ville de Verden a été évêché jusqu'à la prétendue Réforme (XVI^e^ siècle), c'est-à-dire pendant plus de huit cents ans. Le siége a été sécularisé, c'est-à-dire supprimé, en 1648. Elle est aujourd'hui dans le royaume de Hanovre, à 31 kilomètres sud-est de Brême. Il ne faut pas la confondre avec Werden, petite ville située à 22 kilomètres nord-est de Dusseldorf. Verden est sur l'Aller et a 3,500 âmes. Elle dépend du cercle de Stade, où il n'y a que 350 catholiques sur 264,000 protestants. C'est en 1568 que les peuples de ce pays ont abandonné la religion qui les avait tirés de la barbarie et ont embrassé celle d'un rénégat orgueilleux et libertin, nommé Luther. On peut s'exprimer ainsi sans erreur et sans exagération, car la religion de Luther n'est pas le christianisme qu'avait prêché saint Suitbert.

Tout le royaume de Hanovre, d'après les nouveaux concordats, dépend pour le spirituel et au point de vue catholique, des évêchés d'Hildesheim et d'Osnabrück Il y a en tout dans ce royaume 1,759,000 âmes dont 214,000 seulement sont restés catholiques ; tout le reste est protestant ou juif.

SULPICE II LE PIEUX ou LE DEBONNAIRE (Saint), évêque de Bourges au VII^e^ siècle.— Né d'une des premières familles du Berry, il fut élevé avec soin dans les sciences et la piété. Quand il fut maître de ses biens, il les distribua aux pauvres et à l'Eglise, et entra dans l'état ecclésiastique. Ayant été ordonné prêtre, il fut choisi par le roi Clotaire II pour être son aumônier. En 624, il succéda sur le siége de Bourges à saint Austrégisile, vulgairement appelé saint Outrille. Son premier soin fut de travailler à la réformation de quelques abus qui s'étaient glissés dans la discipline ecclésiastique. Tout son temps était partagé entre la prière et les fonctions pénibles de l'épiscopat. Il eut le bonheur de convertir tous les Juifs de son diocèse. On remarquait surtout en lui une tendre charité pour les pauvres : aussi étaient-ils ceux de ses diocésains dont l'instruction le touchait le plus vivement. Il mourut en 644, et sa fête est célébrée le 17 janvier. Les Sulpiciens n'ont rien de commun avec ce saint prélat, sinon qu'ils ont été fondés par un curé de Paris, dont la paroisse a pour patron saint Sulpice. L'église de la même paroisse possède un os du bras de ce saint.

SULTANYEH ou SULTANIE, ville de Perse, dans l'Irak-Adjemi, aujourd'hui déserte. — On admire ses immenses et magnifiques ruines ; elle fut fondée dans les premières années du XIV^e^ siècle par le roi mongol Oldjaïton ou Aldjapton, qui avait été, dit-on, baptisé sous le nom de Nicolas, et qui se fit musulman dans la suite. Il y établit sa résidence, et elle devint fort riche et très-peuplée. Quelques auteurs pensent que c'est l'ancienne Tigranocerte. — Cette opinion ne paraît pas fondée. En 1318, le pape Jean XXII l'érigea en archevêché. Il y avait alors vingt-cinq églises chrétiennes.

1. Fr. Franco de Pérouse, Prêcheur italien, en fut le premier évêque ; institué en 1318, il se démit en 1323.

Il avait six suffragants, parmi lesquels on compte :

2. Fr. Guillaume Adam, Prêcheur français, qui le sacra en 1318, lui remit le pallium, et enfin lui succéda en 1323. (Ce prélat mourut en 1329.)

3. Jean (Jean de Cora), Dominicain italien, fut institué en 1330. Jourdain, son suffragant, lui apporta le pallium. L'archevêque Jean assista aux obsèques de Jean de Montecorvino, Franciscain italien, archevêque de Pékin.

4. Antoine siégeait en 1347, au rapport du P. Fontana, Dominicain. Il était peut-être du même ordre que cet auteur.

5. Boniface siégeait en 1393. Selon le P. Wadding, Franciscain irlandais, et la même observation convient pour cet historien qui s'est occupé seulement des annales de son ordre.

6. Jean II, Dominicain, transféré de Naxivan en 1398.

7. Nicolas Robert, évêque de Ferrare, Italien, transféré en 1401, par Boniface IX, à l'archevêché du Sultanyeh ; ayant négligé de faire expédier ses bulles dans le temps prescrit, le même Pape nomma à sa place le prélat suivant.

8. Guillaume Belets, Dominicain anglais, qui siégea peu.

9. Jean III, en 1404, mort en 1423.

10. Jean IV, Dominicain arménien, de la congrégation des Frères-Unis, élu en 1423, mort en 1425.

11. Thomas d'Abaranco, Frère-Uni, comme le précédent, et son successeur immédiat.

Le P. Lequien, Dominicain, qui donne la liste de ces prélats, ne fait pas connaître les circonstances qui amenèrent la ruine de l'Eglise de Sultanyeh; peut-être les derniers archevêques n'étaient-ils déjà que titulaires, et les horribles dévastations de Tamerlan avaient-elle dispersé ou détruit les Chrétiens. Il paraît, d'après le P. Richard, Dominicain, qu'au milieu du XVIII^e^ siècle, Sultanyeh avait encore trois mille maisons; aujourd'hui, selon Balbi, il n'y a plus que des ruines.

SUNAMAN (SAINT), anglais, martyr en Suède au X^e^ siècle. — Il était neveu de saint Sifroi, apôtre de ce pays. Ce prélat l'avait emmené avec lui, sans doute pour le seconder dans ses travaux. Après avoir prêché à Wexio, dans le midi du Gottland, et y avoir établi un siége épiscopal, il laissa Sunaman dans cette ville avec deux autres de ses neveux, Unaman et Wiaman, et se rendit dans d'autres provinces pour y annoncer Jésus-Christ; mais, pendant son absence, les infidèles massacrèrent les trois jeunes gens. On les honore comme martyrs. C'est vers la fin du X^e^ siècle qu'ils furent immolés en haine de Jésus-Christ.

Saint Sigefrid, leur oncle, donna, à l'occasion de cette précieuse mort, un bel exemple de douceur et de désintéressement apostolique. Le roi de Suède avait condamné les meurtriers à une grosse amende en faveur du saint évêque; il la refusa constamment, malgré son extrême pauvreté et les pressants besoins de son église naissante. Il eût pu cependant l'accepter sans encourir le déshonneur qui, aujourd'hui, serait la conséquence d'une pareille transaction. Il était reçu dans les idées, les mœurs et les lois de ce temps et de presque toute l'Europe, qu'on pouvait racheter le meurtre pour de l'argent, et il en est encore ainsi chez bien des nations.

SYLVA (MICHEL DE), prêtre indo-portugais, missionnaire au XVI^e^ siècle en Ethiopie. — Il naquit à Goa (Indoustan), sans doute d'un père portugais et d'une mère indienne, car le nom qu'il portait est purement portugais.

Dans les dernières années du XVI^e^ siècle, la mission d'Ethiopie avait vu mourir successivement tous ses apôtres accablés par les travaux et surtout par la persécution et l'isolement. Le P. Oviédo, patriarche, mourut en 1577; le P. Cardoso avait été assassiné en 1574; le P. Antoine Fernandez, supérieur de la mission après la mort du patriarche, lui survécut peu; le P. Gualdanez fut massacré ensuite par les musulmans; le P. Emmanuel Fernandez mourut ensuite, et le Fr. Lobo, le dernier survivant des apôtres envoyés sur la demande de l'empereur Claudius (1540-1559), mourut en 1596. A la fin de cette même année, M. Melchior de Sylva fut envoyé par l'archevêque de Goa, qui l'avait fait son vicaire général, pour s'enquérir avec exactitude de l'état de la mission. Indou d'origine, son air, ses manières orientales, la couleur de son teint, lui permettaient de tromper la vigilance des ennemis de la foi. Il se rendit à Massouah en 1597, et pénétra en Abyssinie sans qu'on soupçonnât qui il était. Les informations qu'il prit, tout en travaillant comme missionnaire en Ethiopie, furent rapportées par lui à Goa et transmises de cette ville en Portugal et furent imprimées à Lisbonne en 1607.

C'est sur ces informations que fut envoyé, en 1603, le P. Pierre Paez, restaurateur de l'Eglise d'Abyssinie. — *Voy.* PAEZ.

SYLVEIRA (Le P. GONZALVE), Jésuite portugais, missionnaire au XVI^e^ siècle, dans l'Indoustan et dans le Monomotapa (Afrique orientale), où il fut martyrisé après avoir baptisé l'empereur et sa cour.—Ce religieux était d'une grande naissance, son père étant comte de Sortella: il devint provincial de sa compagnie à Goa. Lorsqu'il remplissait cette charge, il prit part à l'expédition dans laquelle Constantin de Bragance, vice-roi des Indes, s'empara, sur le roi de Cambaye, de la ville de Damao, que les Portugais ont toujours possédée depuis et qui leur appartient encore. C'est le 2 février 1559, jour de la Purification, que les troupes chrétiennes entrèrent dans cette forteresse, possédée jusque-là par les mahométans. Le vice-roi voulant faire célébrer immédiatement une Messe en action de grâces pour remercier la sainte Vierge, à la protection de qui il croyait devoir son triomphe, le P. Sylveira se trouva seul à jeun de tous les prêtres séculiers ou réguliers qui accompagnaient l'armée: ce fut donc lui qui chanta la Messe. Ensuite Constantin de Bragance lui dit en présence de tous les officiers que, puisqu'il avait été seul en état de prendre possession de la mosquée au nom de Jésus-Christ, il la lui remettait, par l'autorité du roi de Portugal, afin qu'elle servît d'église et de maison aux Jésuites. Ces religieux ne cessèrent depuis lors de desservir cette église au grand avantage des Chrétiens et des infidèles. On y baptisa notamment la femme de l'ancien gouverneur mahométan de la ville. Cette généreuse dame montra le plus grand courage pour renoncer aux délices dans lesquelles elle avait vécu jusque-là, et pour résister aux sollicitations pressantes de son mari et de sa mère. Ni les supplications, ni les larmes de celle-ci ne purent l'attendrir, et elle rompit entièrement avec toute sa famille pour s'attacher à Jésus-Christ.

L'année suivante, le P. Sylveira, ayant eu pour successeur le P. de Quadros dans la charge de provincial des Indes, fut envoyé par lui en Afrique sur la côte orientale avec deux autres Jésuites, les PP. Acosta et Fer-

nandez ; on espérait étendre la foi dans ces vastes régions. Le fils du roi d'Inhambane venait d'être baptisé à Mozambique, et toute sa famille montrait des dispositions pour embrasser la religion chrétienne. Le P. Sylveira et ses compagnons quittèrent donc Goa en 1560, et, après avoir gagné Mozambique, ils passèrent dans le pays d'Inhambane. A peine arrivés, ils tombèrent malades, accablés sous le poids des chaleurs. Le P. Sylveira, d'une constitution très-robuste, faillit perdre la vie ; il souffrait aux yeux des douleurs intolérables. Cependant les missionnaires guérirent et se rendirent à la résidence du roi, dans un lieu nommé Tonge. Ce prince les accueillit avec la joie la plus vive en apprenant qu'ils étaient venus tout exprès pour lui enseigner la loi divine. Ils commencèrent donc à annoncer la bonne nouvelle qui fructifia dans beaucoup d'âmes, et les Cafres convertis accouraient en foule au baptême ; le roi se fit aussi chrétien et reçut sur les fonts sacrés le nom de Constantin, la reine celui de Catherine, et la sœur du monarque fut appelée Isabelle. Pour assurer le bien qui venait d'être fait et pour lui donner une grande extension, les religieux se divisèrent en deux troupes : les PP. Acosta et Fernandez restèrent dans l'Inhambane pour prendre soin de cette nouvelle chrétienté, et le P. Sylveira résolut de pousser plus avant dans l'intérieur, et d'aller prêcher l'Évangile au puissant empereur du Monomotapa, persuadé, avec raison, que la conversion de ce grand monarque entraînerait celle d'une foule de princes du second ordre et de tous leurs peuples. Le P. Sylveira retourna donc de l'Inhambane à Mozambique, centre des établissements portugais, d'où il espérait pouvoir pénétrer dans le Monomotapa. Cet empire s'étendait alors sur d'immenses contrées comprenant tout le bassin du fleuve Zambèze, et dans l'intérieur des terres il occupait des profondeurs inconnues encore aujourd'hui. S'étant donc embarqué à Mozambique, le missionnaire suivit la côte africaine en se dirigeant vers le midi, pour arriver à l'embouchure du Zambèze, qu'il se proposait de remonter. Une tempête menaça le navire d'un naufrage ; le P. Sylveira ayant prié le Seigneur de l'apaiser, l'ouragan cessa aussitôt. Il voulut alors célébrer une messe d'action de grâces sur le rivage. Telle est la chaleur de ces pays, que le sol brûlait les pieds des portugais, malgré leurs chaussures, dont ils étaient protégés. Le Jésuite, après avoir dit la Messe, se trouva la tête couverte de grosses cloches ; il refusa d'y appliquer aucun remède : animé d'une sainte haine de lui-même, il laissa la nature suivre son cours. Cependant en poursuivant le voyage, on arriva à Quilimané, ville bâtie sur l'une des branches par lesquelles le Zambèze se jette dans la mer. Le Quilimané qui donne son nom à la ville, est une belle rivière, large d'une demi-lieue à son embouchure. Les autres branches du Zambèze sont le Louabo et le Louaboel, et le Couama : ce dernier nom est quelquefois employé pour désigner le fleuve lui-même, qui prend sa source à une distance très-éloignée dans les terres, et dont la partie inférieure est seule connue. Le missionnaire ne voulut pas s'arrêter à Quilimané, bien qu'un chef mahométan du voisinage, dégoûté de l'islamisme, lui eût permis de prêcher l'Évangile : il lui tardait de voir l'empereur du Monomotapa, dans la pensée que ce prince une fois converti, les rois, ses tributaires, suivraient bientôt son exemple. A l'embouchure du Cuama, il offrit les saints mystères pour obtenir que le ciel favorisât ses travaux, et il pria ses compagnons de voyage de trouver bon qu'à partir de ce moment il vécût tout à fait à l'écart, afin de se préparer par la retraite et la prière à une entreprise dont le succès devait être si important et si décisif pour la conversion d'immenses régions. Retiré dans un coin du navire, il fit étendre devant lui une voile qui l'isolait des matelots, et vaqua uniquement à l'oraison et à la lecture des Vies des saints, ne prenant chaque jour pour nourriture qu'une poignée de riz et un verre d'eau. En remontant le Zambèze, on arriva à Séna, où les Portugais avaient un établissement qu'ils possèdent encore. Séna est à soixante lieues de Quilimané. Le P. Sylveira envoya de là prévenir l'empereur du Monomatapa de son arrivée. Il confessa les Portugais de l'établissement, purifia leurs mœurs, légitima leurs unions, catéchisa et baptisa environ cinq cents esclaves qu'ils avaient achetés, visita le roi d'Inhamior, qui résidait à une lieue de Séna et était tributaire de l'empereur. Emu des représentations du missionnaire, ce petit roi offrit d'embrasser le christianisme avec toute sa famille ; mais le P. Sylveira n'avait pas avec lui un seul prêtre qu'il pût lui laisser pour le maintenir dans la foi ; en outre, il craignait de froisser l'empereur s'il baptisait son tributaire avant de le baptiser lui-même. Sacrifiant donc à l'espérance d'un bien plus grand et général toutes les occasions particulières qu'il rencontrait pour gagner des âmes à Jésus-Christ, il prit le parti de ne pas se laisser détourner de son but en s'arrêtant près du roi d'Inhamior ; il l'exhorta seulement à persévérer dans ses bonnes dispositions et différa de le faire chrétien. Deux mois après, un Portugais, nommé Antoine Cayade, qui habitait la capitale du Monomotapa, vint chercher le P. Sylveira de la part de l'empereur. Le missionnaire, plaçant sur ses épaules ses ornements, son calice, et une pierre sacrée, suivit à pied son guide : il n'y a pas de montures dans le pays, si ce n'est des éléphants. Quand on rencontrait un cours d'eau, il le passait à gué, enfoncé quelquefois jusqu'au cou, son paquet sur la tête ; ou bien il se plaçait sur un radeau, que des Cafres poussaient devant eux en nageant. Il arriva ainsi la veille de Noël dans un village nommé Chétuchin, où il dit ses trois messes avec une grande consolation spirituelle. Après y avoir séjourné une semaine, recommandant à Dieu sa mission avec plus de ferveur que

jamais, il se remit en route et entra enfin dans la capitale de l'empire. Quelques Relations la nomment Zimbaoé, mais il paraît que ce mot n'est pas un nom propre, et signifie simplement *résidence du roi;* chaque souverain, dans ces régions, a son Zimbaoé, surtout depuis la distribution de l'empire du Monomotapa. L'empereur, sachant que le P. Sylveira était d'un sang illustre, lui envoya présenter de l'or, des bœufs et des esclaves; mais le missionnaire refusa ces cadeaux et fit dire au monarque, par Antoine Cayade, qu'on saurait bientôt quelles richesses il était venu chercher. Le prince, étonné d'un pareil désintéressement qui contrastait avec les procédés habituels des Portugais, s'écria: « Cet homme n'est pas comme les autres qui courent par mer et par terre avec tant de sollicitude après l'or et la fortune. » Il conçut la plus haute opinion de Sylveira, et lui fit le lendemain une réception magnifique, l'admettant dans son cabinet même, où aucun étranger n'avait accès; l'impératrice-mère y était assise sur un tapis, et Sylveira, à l'invitation du prince, s'assit à côté de lui sur un autre tapis. Cayade, placé à la porte mais en dehors, servit d'interprète. L'empereur demanda au Père combien il voulait d'or, de bœufs, de terres et de femmes. Le religieux répliqua qu'il n'ambitionnait rien de tout cela et qu'il voulait avoir l'empereur lui-même. Celui-ci se tournant vers l'interprète, lui dit : « Il faut que cet homme qui ne désire rien de ce que les autres estiment tant, soit d'une nature supérieure au reste des hommes. » Malgré ce premier refus, il renouvela ses offres en y ajoutant d'autres promesses; mais le missionnaire le remercia humblement et prit congé de l'empereur et de sa mère. Revenu à sa demeure, il y disposa une salle en forme de chapelle, et y dressa un autel au-dessus duquel il plaça un beau portrait de la sainte Vierge, qu'il avait apporté des Indes. Quelques Cafres attachés à l'empereur, passant devant la porte de la chapelle pendant que le religieux célébrait la messe, aperçurent ce portrait, et dans la naïve admiration qu'il leur causa, demeurèrent persuadés qu'ils venaient de voir une femme. Ils dirent au prince que le P. Sylveira avait amené avec lui une jeune fille dont ils vantèrent la beauté. L'empereur envoya aussitôt prier le missionnaire de lui amener sa compagne. Celui-ci devina aisément la méprise; il enveloppa le portrait d'un tissu de soie et le porta au monarque; mais avant de le découvrir, il déclara que c'était l'image de la Mère de Dieu, créateur du ciel et de la terre, sous la puissance duquel sont tous les rois et les empereurs de l'univers.

Alors il leva le voile. A la vue du portrait, le monarque éprouvant plus que de l'admiration, fut pénétré d'un tel respect qu'il se prosterna à terre et la vénéra. Cette image lui plut au point qu'il pria le Père avec instance de la lui donner, exprimant l'intention de la conserver toujours dans sa demeure. Le P. Sylveira lui en fit volontiers cadeau afin de gagner son cœur. Après avoir orné d'une riche tapisserie le lieu où le portrait devait être placé, il l'y posa lui-même dans la chambre de l'empereur, et éleva au-dessous un petit autel. Pendant cinq nuits consécutives, la Mère de Dieu apparut au prince endormi telle que ce portrait la représentait, mais environnée d'une grande lumière et si belle qu'il ne pouvait se lasser de la contempler. Il lui semblait voir briller sur son visage une majesté et une beauté plus qu'humaines. Etonné de ces apparitions, il en parlait chaque matin à sa mère et en entretenait fréquemment les Portugais, qui le rapportèrent au missionnaire. Enfin il manda ce Père, lui dit ce qu'il voyait, ajoutant qu'à son grand regret il ne pouvait comprendre les paroles que Marie lui adressait chaque nuit. Le P. Sylveira profita de cette circonstance pour l'engager à recevoir le baptême : « Ce langage, lui dit-il, est un langage divin, et on ne peut le comprendre si on ne professe la religion du fils de Marie, créateur du ciel et de la terre, rédempteur du genre humain. » Le prince témoigna qu'il voulait mettre ce conseil à profit et, deux jours après, il fit dire au Jésuite par Cayade qu'il avait résolu, ainsi que sa mère, d'embrasser le christianisme, et il l'invita à venir les baptiser au plus tôt. Le P. Sylveira alla le trouver, mais il différa le baptême afin d'exposer à loisir aux deux catéchumènes et à plusieurs Cafres attachés à leur service, les principaux points de la foi chrétienne et les commandements de Dieu. Quand il jugea les néophytes suffisamment instruits, il les régénéra solennellement dans l'eau du baptême. C'était en 1561. Il y avait quinze jours seulement qu'il était arrivé dans la capitale. L'empereur fut nommé Sébastien, et sa mère Marie. Après la cérémonie, le monarque sachant que le Père n'accepterait pas d'or, lui envoya cent bœufs. Le missionnaire les reçut afin de ne pas déplaire au prince, mais il chargea aussitôt Cayade de les faire tuer, dépecer et distribuer aux pauvres. Cette libéralité émerveilla le peuple, qui célébra avec enthousiasme ses louanges. Trois cents Cafres, parmi lesquels les plus illustres de l'empire, reçurent aussi le baptême. Ces néophytes se montraient si attachés à la doctrine et à la personne du missionnaire qu'ils ne le quittaient pas, afin d'apprendre toujours quelque chose de sa bouche. Ils lui faisaient sans cesse des présents de lait, de beurre, de chevreaux pour sa nourriture; mais le missionnaire les distribuait immédiatement aux malheureux et ne mangeait qu'un peu de millet cuit et quelques herbes sauvages. A l'exemple du souverain et des grands, la masse s'ébranla et tout l'empire semblait prêt à se soumettre à la croix.

Quand on réfléchit que le Monomotapa était alors la puissance prépondérante de toute l'Afrique orientale et méridionale; qu'il s'étendait à plus de 300 lieues dans l'intérieur et confinait au Congo, baigné par la mer opposée, et gouverné à cette épo-

que par une dynastie de rois catholiques dont les premiers monarques ont été des hommes distingués, on conçoit quelles durent être et la joie et les espérances du missionnaire. Il voyait déjà les deux Eglises du Congo et du Monomotapa se donnant la main et toute cette partie du monde éclairée de proche en proche des lumières de la foi. Dieu, dont les jugements sont impénétrables, ne l'a pas permis ainsi, et les pays que le christianisme aurait civilisés sont encore habités par des hordes féroces; ce sont même les pays les moins connus qu'il y ait dans tout l'univers.

Voici comment l'homme ennemi vint semer la zizanie dans le champ du Père de famille, où la mauvaise herbe étouffa complétement le blé, car depuis trois siècles il ne produit plus que des ronces et des épines. Quatre mahométans qui jouissaient d'un certain crédit auprès de l'empereur furent les instruments dont l'enfer se servit pour arriver à ses desseins. Ils peignirent le P. Sylveira comme un espion envoyé par le vice-roi de l'Inde afin de reconnaître les forces du Monomotapa et d'y fomenter une révolte qui en facilitât la conquête aux Portugais. Ils ajoutèrent que le missionnaire, habile magicien, employait l'eau et les paroles du baptême pour s'attacher tous ceux qu'il arrosait, ainsi que l'expérience avait déjà montré ailleurs les funestes effets de ces enchantements; que si on le laissait échapper sans le punir, il y avait lieu de craindre que les Cafres, divisés en deux partis, ne vinssent à s'entretuer.

L'empereur et sa mère, dupes de ces grossiers mensonges, résolurent de faire mourir celui qui leur avait donné la vie de l'âme. A peine l'empereur et sa mère eurent-ils décidé sa mort que le religieux en fut instruit d'une manière surnaturelle: « Je sais, dit-il à Cayade, que l'empereur veut me faire périr; je suis prêt, quand il plaira au Seigneur, de répandre mon sang pour son service. » Cayade sourit, regardant la chose comme impossible et tout à fait invraisemblable. Quelques jours après, connaissant par révélation que le moment de sa mort était arrivé, le Jésuite chargea ce même interprète de réunir tous ses compatriotes afin qu'il leur administrât les sacrements de pénitence et d'Eucharistie, car, ajouta-t-il, après cette journée je ne le pourrai plus faire. Surpris de plus en plus, mais non persuadé, Cayade alla chercher les Portugais et ne les rencontra point, parce qu'ils étaient sortis de la ville. Le P. Sylveira les attendit jusqu'à midi, conservant les hosties consacrées; puis comme personne n'arrivait, il les consomma toutes. Le même jour, il baptisa environ cinquante païens, auxquels il distribua les chapelets qui lui restaient. Le soir, les Portugais revinrent. Il entendit seulement leur confession sans pouvoir les communier, et les exhorta à demeurer inébranlables dans la foi, quelques persécutions qui pussent survenir. Il avait l'air calme et la sérénité était peinte sur son visage pendant qu'il leur parlait. Un peu après il les chargea de porter les ornements sacrés chez Antoine Cayade, afin de les soustraire à toute profanation. Cette précaution annonçait qu'il avait la certitude de mourir la nuit même. Quand les Portugais se furent retirés, il demeura seul vêtu d'une aube, un crucifix à la main, se disposant à la mort, qu'il attendait d'heure en heure. Antoine Cayade s'étant présenté de nouveau, il lui dit: « Je suis plus prêt à recevoir la mort que mes ennemis ne le sont à me la donner. Je pardonne volontiers à l'empereur et à sa mère, car ils ont été séduits par les mahométans. » Il achevait ces mots d'un air riant, lorsqu'Antoine Cayade s'éloigna, ne pouvant croire que réellement l'empereur méditât une action si cruelle: néanmoins il envoya de ses serviteurs au Père pour lui tenir compagnie pendant la nuit, et c'est par eux qu'on a su les détails de son martyre. Le Père, après le départ de Cayade, commença à se promener devant sa demeure d'un pas plus rapide que de coutume; on eût dit à le voir qu'il tardait à son âme de sortir de la prison du corps. Tantôt il tournait ses regards vers le ciel, où il espérait se réunir bientôt à Dieu; tantôt il mettait ses bras en croix ou levait les mains en haut pour offrir sans doute sa vie au Sauveur, qui avait sacrifié la sienne sur une croix pour le racheter; en même temps il poussait de profonds soupirs. Après avoir passé ainsi une partie de la nuit, il se retira dans sa chambre, pria devant son crucifix, qui lui restait pour toute consolation, se jeta sur son lit de roseaux et s'endormit. Huit soldats qui le guettaient s'étant aperçus de son sommeil se jetèrent sur lui pour l'étrangler. Leur chef, nommé Mocruma, avec lequel le missionnaire causait familièrement et qui partageait quelquefois son repas, le tira du lit et, l'ayant fait tomber à terre, monta sur sa poitrine et la foula tellement avec ses pieds qu'il la brisa. Quatre des soldats, prenant le martyr par les pieds et par les bras, le relevèrent, pendant que deux autres, lui passant la corde au cou, achevèrent la victime, en tirant chacun de leur côté. Le sang du missionnaire jaillit en abondance par la bouche et par le nez. C'était le 15 mars 1561, selon le P. Tanner, ou le 15 mars suivant, d'après le P. du Jarric, dont l'opinion paraît mieux fondée, et qui rapporte tous ces détails. Telle fut la fin glorieuse du P. Gonzalve Sylveira, apôtre de l'Afrique orientale et du Monomotapa. Il a eu des successeurs: les PP. de Toar et de Goës, qui propagèrent la foi dans l'empire pendant plusieurs années; ensuite cette mission fut confiée aux Dominicains, qui l'ont peut-être encore; mais depuis bien longtemps elle est tombée dans une décadence encore plus grande que celle du Congo. D'ailleurs on ne sait rien de l'apostolat de ces religieux, sinon qu'ils se sont perpétués dans différents couvents bâtis à proximité des établissements portugais. Le P. Sylveira résume donc en lui seul à peu près toute l'histoire de l'Eglise catholique

dans ces immenses régions de l'Afrique orientale. Je n'ai pas cru devoir abréger ce qu'on rapporte de lui, et les détails ne m'ont point paru trop longs. Voici ce qui se passa immédiatement après sa mort. Les barbares l'ayant tué prirent le crucifix qu'il avait entre les mains et dont il s'était sans doute muni au moment du danger, et ils le mirent en pièces ; ensuite ils traînèrent le corps la corde au cou jusqu'auprès d'une rivière et le jetèrent à l'eau; car les musulmans qui avaient conseillé la mort du missionnaire avaient dit à l'empereur que si le cadavre demeurait sur la terre, il infecterait l'air et amènerait la peste. Le prince ne se contenta pas d'avoir fait périr le P. Sylveira, il donna encore l'ordre de massacrer les cinquante Chrétiens qu'il avait baptisés la veille de son martyre ; mais les grands de l'empire, mécontents de cette nouvelle cruauté, représentèrent au monarque que si on faisait mourir ces cinquante personnes parce qu'elles s'étaient laissé verser de l'eau sur la tête (indiquant ainsi le baptême), on devait par le même motif les comprendre eux-mêmes dans la même proscription ainsi que l'empereur, et qu'ils méritaient tous la mort. Cette observation adoucit le prince. Par la manière dont ces nouveaux Chrétiens parlent du baptême à un monarque néophyte, on voit que toutes les conversions faites par le P. Sylveira étaient bien peu solides. Le Jésuite n'avait résidé que peu de temps dans la capitale ; il ne savait pas la langue du pays et n'avait pas suffisamment éprouvé ses catéchumènes. La mobilité de ces peuples étant extrême, il ne faut pas se fier à un bon mouvement qu'ils montrent d'abord : le lendemain, ils sont tout changés. L'absence de caractère est un des signes caractéristiques du sauvage, qui ne vit que par les sens : ses sentiments et son langage varient comme ses impressions. Les dispositions cruelles où se trouvait l'empereur du Monomotapa ne durèrent pas longtemps. Deux jours après la mort du P. Sylveira, les Portugais qui demeuraient dans sa capitale allèrent le trouver et lui firent envisager le crime qu'il avait commis en tuant l'apôtre qui ne voulait que son salut et celui de ses sujets. Ils lui parlèrent du Dieu juste et vengeur des iniquités, et lui firent même entendre que les Portugais pourraient bien le punir par la force des armes, d'avoir versé le sang d'un personnage illustre comme était le fils du duc de Sortella, d'ailleurs prêtre, religieux et ancien provincial dans son ordre. L'empereur commença à s'excuser, témoigna du regret, rejeta le crime sur ceux qui le lui avaient conseillé et fit mourir l'un d'eux. Les deux autres dont la tête était mise à prix purent s'échapper. Le Fr. de Quadros, provincial de la compagnie de Jésus dans les Indes, ayant appris la mort du P. Sylveira qu'il avait envoyé au Monomotapa, conçut une vive douleur de la perte d'un si excellent missionnaire ; mais la considération du bonheur que ce religieux s'était acquis par sa précieuse fin et l'ardeur que son exemple communiqua à tous les religieux de la compagnie pour le martyre, consolèrent le provincial, qui, loin de se décourager, s'anima à procurer la conversion des Cafres, et, au mois de janvier 1562, il envoya au Monomotapa les PP. de Toar et de Goës avec le P. Fernandez, qui depuis deux ans évangelisait avec peu de succès le royaume d'Inhambane. Cette mission avait eu une suite à peu près aussi triste que celle du Monomotapa proprement dit. Des deux missionnaires, le P. Acosta, épuisé par des maladies continuelles et par le climat, avait été obligé de retourner à Goa, dans l'Inde ; l'autre, le P. Fernandez, resta plus de deux ans parmi les Cafres de ce pays, dont l'inconstance et la cruauté mirent bien souvent sa vie en danger. Longtemps esclaves de leurs sens, ils ne purent secouer le joug tyrannique de leurs anciennes habitudes : ils s'abandonnaient donc à leur barbarie et à leur légèreté naturelles. C'est pourquoi les supérieurs du P. Fernandez crurent devoir le retirer de ce royaume pour l'envoyer au Monomotapa après la mort du P. Sylveira : ils jugeaient avec raison comme le saint martyr que si on convertissait ce grand pays, les petits royaumes voisins soumis à son influence seraient évangelisés plus facilement.

T

TABERD (Jean-Baptiste-Louis), prélat français, de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Orient au XIXe siècle, évêque d'Ysauropolis *in partibus*, et vicaire apostolique du royaume de Cochinchine.— Il était du diocèse de Lyon et partit pour les missions en 1820 avec trois compagnons, M. Géland, qui revint en France en 1831 sans être entré dans sa mission ; M. Gagelin, alors sous-diacre, et qui fut martyrisé en 1833 en Cochinchine, et M. Olivier, qui devint évêque au Tong-King. Après avoir passé par Batavia, d'où il écrivit une lettre insérée dans le 1er numéro des *Annales de la Propagation de la Foi*, il parvint en Cochinchine le 18 ou 19 mai 1821. Le 24, il vit le vénérable prélat qui gouvernait la mission, puis il commença par s'appliquer à l'étude de la langue du pays. Dès le 15 août il pouvait s'essayer à la prédication et au saint ministère. Dans une lettre en date du 2 octobre 1821, insérée dans le n° 2 des *Annales*, il rend compte de ses premiers pas dans l'apostolat et donne des détails intéressants sur l'état de la mission de la Cochinchine, qui comptait alors un évêque presque octogénaire, M. La Bartette, quatre prê

tres européens, une vingtaine de prêtres cochinchinois, et 60,000 Chrétiens environ. Il y avait aussi une quinzaine de maisons religieuses de femmes, établies par M. La Barthette, et qui vivaient du produit de leur travail. Chaque maison contenait 25 à 30 personnes au plus.

TAI-YE, mot chinois, qui signifie gouverneur d'une ville de troisième ordre. Les Relations des missionnaires en font quelquefois mention.

TALBOT (Pierre), archevêque irlandais au XVII^e siècle. — Il naquit en Irlande en 1620 d'une branche de l'illustre famille dont il porte le nom. Son zèle pour la religion le porta à quitter la cour, où il était aumônier de la reine d'Angleterre (Catherine de Portugal, femme de Charles II) et à repasser en Irlande, où il travailla si utilement pour l'Eglise que le pape Clément IX le fit archevêque de Dublin. Arrêté et renfermé par les protestants dans une étroite prison, il y mourut en odeur de sainteté vers 1682. Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie contre les hérétiques. — Son frère Richard Talbot, duc de Tyrconel, servit Charles II, puis Jacques II, qui le fit vice-roi d'Irlande.

TAMMARE (Saint), évêque africain et missionnaire dans l'Italie méridionale au V^e siècle. — La persécution des Vandales le hassa de sa patrie après divers tourments endurés pour Jésus-Christ. Il fut enfin embarqué dans un vieux navire, ainsi que onze de ses compagnons, et tous abordèrent heureusement en Campanie. Ils se dispersèrent dans ce pays et y propagèrent merveilleusement la religion catholique. On donna à ces zélés confesseurs le gouvernement de plusieurs Eglises. Le Martyrologe romain les cite tous le 1^er septembre. Ce sont, outre saint Tammare : saint Prisque, saint Castrense, saint Rosius, saint Héraclius, saint Secondin, saint Adjuteur, saint Marc, saint Auguste, saint Elpide, saint Conion, saint Vindonius.

TANCREDE (Fr.), Prêcheur, vicaire des couvents de son ordre en Terre-Sainte, puis provincial du même pays, était animé d'un zèle brûlant pour la propagation de la foi véritable. Il attira dans l'Eglise catholique une foule de mahométans, de Juifs et d'hérétiques. Il paraît qu'il mourut vers l'an 1241. Il avait été institué dans les charges citées plus haut par le B. Jourdain de Saxe, second général de l'ordre des frères Prêcheurs, lequel mourut en 1235 dans un naufrage à la vue des côtes de Palestine. Il allait en Terre-Sainte visiter la province que son ordre avait dans ce pays et se rendre compte par lui-même des fruits de salut que ses Frères y opéraient.

TANNER (Le P. Mathias), Jésuite allemand, naquit à Pilsen en Bohême l'an 1630, en brassa l'Institut de Saint-Ignace à seize ans, enseigna successivement les belles-lettres, la philosophie, la théologie et l'Ecriture sainte, et mourut vers la fi du XVII^e siècle. — Outre plusieurs ouvrages théologiques en latin et en tchèque ou bohémien, il a écrit un livre *Sur la Société de Jésus combattant jusqu'à l'effusion du sang et à la perte de la vie*, Prague, 1675, in-folio, en latin, avec de belles figures. C'est l'histoire des Jésuites qui ont souffert pour la foi : elle est d'un style pur et élégant. Le P. Alegambe, Jésuite flamand, a continué ce beau récit. On sait que la compagnie de Jésus a donné sept cents martyrs à l'Eglise. Un si glorieux passé n'a pu cependant lui mériter de la modération de la part de ses ennemis. Le P. Tanner a encore donné une *Histoire de la Société de Jésus, ou Vie et actions illustres des Pères de la Société*, etc. Prague, 1694, in-fol. avec figures, écrite aussi en latin et avec la même élégance. Je cite ces ouvrages, parce qu'on peut y trouver des documents précieux pour l'histoire des missions. Le premier surtout contient ce qu'on peut appeler les fleurs de l'apostolat, car s'il est vrai que les philosophes meurent dans leur lit, il est également certain que les religieux qui se dévouent à aller au loin initier les hommes à la connaissance de la vérité, désirent principalement sceller leur parole de leur sang, couronner leur œuvre en sacrifiant leur vie, ce qui leur arrive fort souvent.

TANTON (Saint), moine écossais, abbé d'Amarbaric dans sa patrie, puis missionnaire en Allemagne au VIII^e siècle, et enfin le troisième évêque de Werden (près de Dusseldorf). — Il était en grande faveur auprès de l'empereur Charlemagne. Les infidèles le martyrisèrent en 815. On l'honore le 16 février. Il eut pour successeur dans son abbaye et son évêché saint Pattou, son compatriote.

TARIN (Jean-François), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire en Orient au XVIII^e siècle.—Il était du diocèse de Paris; il quitta la France en 1787 pour se rendre en Cochinchine, mais à peine entré en mission, il fut enlevé par une mort prématurée le 4 avril 1791.— La même année que lui était parti pour le même pays un autre missionnaire, qui avait renoncé à bien des avantages dans le monde : c'était M. Vital Gabriel de Dienne, comte de Brioude; mais il mourut au Tong-King dès le mois d'octobre 1788.

TARILLON (Le P.), Jésuite français, missionnaire dans le Levant au commencement du XVIII^e siècle. — Il y a, dans la collection des *Lettres édifiantes*, une lettre ou plutôt un long mémoire écrit par ce religieux et adressé à M. le comte de Pontchartrain, secrétaire d'Etat, ministre sous Louis XIV, qui protégeait beaucoup les missions de Grèce. (On comprenait alors sous ce nom la Turquie d'Europe, et une partie de la Turquie d'Asie.) Ce mémoire, daté de Paris, 4 mars 1714, donne d'assez amples détails sur l'histoire et l'état où se trouvaient à ce moment les missions desservies par les Jésuites à Constantinople, à Salonique, à Naxos, à Santorin, à Tine, à Chio et à Smyrne. On y trouve aussi quelques indications

sur la carrière apostolique du P. Tarillon, qui dit avoir séjourné longtemps dans l'île de Chio. Il y était encore en 1709. Comme la religion catholique en avait été proscrite en 1695, et que tout le clergé régulier et séculier avait été chassé, le P. Tarillon avait été apparemment un des premiers prêtres à y rentrer, avec le P. Martin, et les Pères Albertin, Ottaviani, d'Andria, Grimaldi, tous de son ordre, qui y reparurent, du moins le P. Martin, dès l'an 1696. Peut-être même le P. Tarillon se trouvait-il déjà au nombre des Jésuites qui, avant 1694, avaient dans l'île une résidence florissante depuis près de cent ans. En effet, ce qu'il rapporte de ses excursions à Mételin, à Samos et dans d'autres îles, ne paraît guère convenir à la période écoulée de 1696 à 1709, la persécution étant alors presque continuelle et le nombre des religieux tout à fait insuffisant pour les besoins de la population catholique de Chio.

Quoi qu'il en soit, le P. Tarillon fit trois voyages à l'île Mételin, l'ancienne Lesbos. L'archevêque grec lui donna tous ses pouvoirs dans les trois villes et les quatre-vingts villages de sa juridiction : « Seigneur Père, lui disait-il d'un air ouvert et familier, amenez ici deux ou trois de vos Pères Francs, et prêchez mes peuples tant qu'il vous plaira, vous ne ferez pas peu si vous les faites gens de bien, car j'ai bien de la peine à en venir à bout. »

Les Mosconisses sont un groupe de petites îles à l'est de Mételin et près du continent ou de l'Anatolie. La plus grande de ces îles a un gros bourg de plus de six cents maisons. Le P. Tarillon y alla deux fois : les habitants du bourg le priaient de demeurer, lui promettant de faire tout ce qu'il dirait.

Enfin à Samos, où il séjourna trois semaines, prêchant et instruisant tant qu'il voulait dans les églises et dans les places publiques, il remarqua que les habitants étaient les plus spirituels qu'il eût vus dans tout l'Archipel grec, et qu'ils avaient grand besoin de missionnaires zélés. L'évêque et les principaux ecclésiastiques avaient souvent invité les Jésuites à passer chez eux. On comptait dans l'île de Samos 12 à 15,000 âmes dans dix-huit villages ou bourgs dont trois ressemblaient à des villes :

« Le peuple de Mételin, de Samos et des îles Mosconisses est doux, dit le P. Tarillon, et je n'y ai parlé nulle part des vérités du salut sans être écouté avec attention et respect. »

On voit par la lettre de ce missionnaire qu'il revint en France au commencement de l'année 1713 ou peut-être en 1712, et qu'au mois de mars 1714 il était sur le point de retourner en Grèce, c'est-à-dire en Turquie, selon notre manière actuelle de parler. Réalisa-t-il ce projet? Combien de temps vécut-il encore? Que fit-il en Orient, s'il y passa une seconde fois? C'est ce qui n'est indiqué nulle part. Les *Lettres édifantes*, qu'on prend souvent pour une histoire suivie des missions, ne sont qu'un recueil de traits détachés, capables d'intéresser et d'édifier un lecteur ordinaire, mais non de satisfaire les personnes avides de connaissances solides et complètes sur la matière. Par conséquent on n'y trouve pas tous les renseignements désirables, et il n'existe aucun ouvrage qui puisse combler cette lacune.

TAVERO (Pierre), Portugais qui se trouvait à la fin du XVI^e^ siècle à la cour du Grand-Mogol. — Il contribua, avec Antoine Cabral, qui était ambassadeur du vice-roi de Goa à la même cour, à exciter dans le cœur de l'empereur Akbar le désir de connaître la religion chrétienne et d'avoir auprès de lui des missionnaires Jésuites. — *Voy.* Aquaviva.

TAZENA, roi d'Abyssinie à la fin du V siècle ou au commencement du VI^e^, porta la foi en Nubie, et M. Sapéto, Lazariste italien, actuellement missionnaire dans ces contrées, établit qu'il répandit l'Evangile jusque dans le Bournou, au cœur même de la Nigritie. — Tazéna était le père et le prédécesseur de saint Caleb, surnommé Elesbaan, c'est-à-dire le Béni, qui est honoré dans l'Eglise romaine le 27 octobre.

TCHA, nom chinois de la cangue. — C'est un instrument de supplice dont il a souvent été fait usage à l'égard des Chrétiens et qui reparaît continuellement dans les Relations des missionnaires. — *Voy.* Cangue

TCHAO-KING, ville de Chine dans la province de Canton. — Elle est située sur le Si-Kiang, à vingt-cinq lieues à l'ouest de Canton, et elle est la résidence du vice-roi qui gouverne les provinces de Canton et de Kouang-Si. — Le P. Ruggiéri, Jésuite italien, étant parvenu à gagner l'amitié et l'estime du vice-roi qui remplissait ce poste en 1582, obtint de lui l'autorisation d'y résider avec le P. Pasio et trois autres religieux de sa société, parmi lesquels était le célèbre P. Ricci qui, continuant l'œuvre du P. Ruggiéri, parvint à pénétrer jusqu'à Pékin et y fonda la nouvelle Eglise de Chine, qui a jeté un vif éclat au commencement du XVIII^e^ siècle et subsiste encore. — Le 18 décembre 1584, le P. Cabral, provincial des Jésuites, y baptisa solennellement deux adultes dont un lettré, nommé Paul : c'étaient les premiers de la mission de la compagnie en Chine. En 1586, le P. Ruggiéri, qui était allé faire une excursion dans le Tché-Kiang, trouva à son retour quarante nouveaux chrétiens à Tchao-King.

TCHAO-TCHEOU, ville de Chine, dans la province de Canton. — Elle est à une assez grande distance dans l'intérieur, et située sur la gauche du fleuve Si-Kiang, appelé Tigre à son embouchure (c'est la rivière de Canton). On représente Tchao-Tchéou comme une ville murée et très-importante. — Elle est le siége de la douane générale de la province de Quang-Tong (ou *Canton*). Les Jésuites y eurent une résidence dès le XVI^e^

siècle. Le P. Ricci, après avoir été obligé de quitter Tcho-King par suite du changement dans le personnel des gouverneurs de la province de Canton, obtint ensuite de se fixer à Tchao-Tcheou vers l'an 1590.

Les missionnaires qui s'introduisent par là dans l'empire sont obligés de prendre de grandes précautions pour franchir ce pas difficile. Un Jésuite y fut reconnu et arrêté au mois de février 1769. En donnant quatre mille piastres (somme énorme pour les missions et surtout pour le pays), il obtint d'être relâché. MM. Alary et Gleyo, prêtres du séminaire des Missions-Etrangères, furent plus heureux quelques jours après : ils passèrent sans encombre par la connivence d'un douanier chrétien.

TCHE-KIANG, province de Chine.— Elle est évangélisée actuellement par les Lazaristes et elle forme un vicariat apostolique distinct, confié à M. Danicourt, évêque d'Antiphelle depuis 1850. Auparavant le Tché-Kaing formait avec le Kiang-Siun seul vicariat apostolique dont était chargé M. Rameaux, évêque de Myre.

TCHIN-TAI-SO, chinois qui vivait à la fin du XVI^e^ siècle. — Ayant connu le P. Ricci dans la province de Canton vers l'an 1590, il le pria de lui apprendre la chimie et les mathématiques. Le missionnaire se prêta volontiers à son désir et Tchin-taï-So, gagné à Jésus-Christ par le moyen de cette amorce scientifique, devint un des plus zélés catéchumènes du P. Ricci et fut baptisé au mois de septembre 1594. C'était avant que le Jésuite eût encore pu pénétrer jusqu'à Pékin, capitale de l'empire.

TECLA (Emmanuel), prince abyssin au XVII^e^ siècle. — Il était vice-roi du Tigré au commencement du règne de Facilidas (1632-1665), et peut-être aussi dès le règne précédent (Mélec-Séghed, 1605 à 1632). Presque toute la noblesse avait embrassé le catholicisme en 1626 à l'exemple de ce dernier monarque, mais les conversions étaient en grande partie intéressées. Quant à Tecla-Emmanuel, il montra plus de caractère et de sincérité ; car au commencement du règne de Facilidas, sous un monarque qui était persécuteur déclaré de la foi romaine et finit par l'anéantir dans ses Etats, il eut le courage de protéger les Jésuites cachés dans l'intérieur de l'empire. (*Voy.* Almeida.) L'empereur le destitua et le fit charger de chaînes. Melca-Christos, ennemi violent des catholiques, fut nommé à sa place. C'était le propre frère de Tecla-Emmanuel. Aussitôt en place, il signala sa haine pour la foi romaine et son dévouement à l'empereur : s'étant placé en embuscade avec des troupes dans un sombre vallon où on lui avait dénoncé l'existence de quelques Jésuites fuyant la persécution, il en prit trois, les PP. Gaspard Paez, Pereira et Bruno de Sainte-Croix, qui furent percés de coups le 25 avril 1635.

Quant à Tecla-Emmanuel, l'histoire d'Abyssinie n'en fait plus mention dans la suite. Il vécut sans doute dans l'obscurité, ne voulant pas acheter par une bassesse la faveur du tyran et jouir au prix de sa conscience des richesses et des honneurs réservés souvent aux plats valets du pouvoir.

TECLA-GEORGIS, prince abyssin au XVII^e^ siècle. — Il était vice-roi de l'importante province du Tigré et neveu de l'empereur Socinios qui, en 1626, reconnut solennellement la religion catholique comme la religion de l'empire, et imposa à ses sujets l'obligation d'embrasser comme lui la foi romaine. Cette contrainte irrita beaucoup d'esprits ; il y eut des révoltes à main armée. Tecla-Georgis, qui, à l'exemple de l'empereur, s'était converti à la vraie religion, apostasia, leva l'étendard de l'insurrection et se mit à la tête des mécontents, c'est-à-dire du parti schismatique. Le motif qui l'avait déterminé à prendre cette résolution était puisé en dehors des considérations religieuses. La femme de ce vice-roi, fille de l'empereur Socinios, avait une conduite déréglée; il s'en plaignit au monarque, qui n'en tint aucun compte. La tristesse, le dépit, la colère, le désespoir, s'emparèrent successivement de son âme, et il en appela à la force des armes. Les moines schismatiques soufflèrent partout le feu de la révolte : on résolut de massacrer les missionnaires catholiques qui se trouvaient dans la province ; mais, prévenus à temps par les néophytes qui leur étaient restés fidèles, ils parvinrent à s'échapper. Georgis tourna alors sa fureur contre un prêtre du pays, nommé Jacques, qui était son propre confesseur. Il avait été élevé par les Jésuites dans le séminaire de Frémona, et passait pour l'un des meilleurs maîtres de la vie spirituelle qu'il y eût en Abyssinie. Georgis se le fit amener pieds et poings liés au milieu du camp, lui porta un coup, et aussitôt les conjurés le percèrent de leurs épées. Ceux qui n'avaient pu le frapper vivant, trempèrent dans son sang la pointe de leurs dards et jurèrent de ne pas déposer les armes avant qu'on eût aboli la religion catholique et mis à mort ou chassé ceux qui la professaient.

L'empereur regretta vivement l'imprudence et l'injustice qu'il avait commise et se prépara néanmoins à soumettre son gendre par la force. C'était le seul parti qui lui restât. Il nomma donc vice-roi du Tigré un catholique fervent, nommé Keba-Christos; il l'envoya avec une armée nombreuse combattre la révolte. Tecla-Georgis et les siens furent entièrement défaits. Trois jours après la bataille, on le trouva dans une grotte où il s'était caché. Il fut amené au camp de l'empereur et condamné à être pendu. C'était en 1627 ou 1628.

TECLA-HAVARET ou Tecla-Hawariat ou Theclavaret (Fr.), Prêcheur éthiopien au XIV^e^ siècle, était issu de sang royal et allié à la famille régnante d'Abyssinie. — Il avait sans doute été converti par ces huit Frères Prêcheurs qui, après

avoir baisé les pieds du pape Jean XXII, se rendirent en Terre-Sainte pour visiter le tombeau de Notre-Seigneur, passèrent de là en Egypte et parvinrent, dit-on, avec les plus pénibles efforts jusqu'en Abyssinie, où ils prêchèrent la foi catholique avec beaucoup de fruit et donnèrent l'habit de Saint-Dominique à un certain nombre de convertis, entre autres au fils d'un des petits rois vassaux de l'empereur. Ce prince se nommait Philippe. Ils lui confièrent après sa profession le soin de cette Eglise naissante. Ayant reproché à un roi du pays ses mœurs impures il reçut la palme du martyre en 1366. Quant à Fr. Thécla-Havaret, il fut aussi martyrisé en 1340 pour le même motif avec un Fr. Philippe, Dominicain abyssin comme lui et différent du religieux qui avait été constitué gardien de la foi. Quand on dit qu'ils furent martyrisés aux Indes, ce nom s'applique évidemment à l'intérieur de l'Afrique orientale que les chroniqueurs d'Europe, fort ignorants en géographie à cette époque, appelaient du nom vague et générique d'Inde, comme tous les pays lointains situés vers l'orient et le midi. La forme des noms Técla-Havaret et Técla-Haimanat indique évidemment l'Abyssinie. De graves auteurs contestent l'histoire de ces huit Dominicains qui prêchèrent la foi en Abyssinie au XIV^e^ siècle, et par conséquent ce qui a rapport aux deux Philippes et aux deux FF. Técla-Havaret et Técla-Haimanout, à sainte Claire etc.; mais leur opinion n'est point démontrée. Le nom de ces personnages glorieux pour l'Eglise catholique ne pouvait donc être passé sous silence.

TECLA-IMANOUT ou TECLA-HAIMANOT (Fr.), Prêcheur abyssin au XIV^e^ siècle, fut converti à la foi catholique et reçu dans l'ordre des Frères Prêcheurs, soit par les huit Dominicains qui vinrent de Jérusalem y annoncer la vraie foi en 1316, soit par le prince Philippe qu'ils avaient converti, admis à la profession religieuse et établi gardien de la foi dans cette Eglise naissante. Il est probable que Fr. Philippe reçut à son tour les vœux d'autres convertis et les agrégea à l'ordre de Saint-Dominique. Quoiqu'il en soit, Fr. Técla-Imanout annonça l'Evangile dans l'Inde, d'après le P. Fontana; y fonda des couvents de son ordre, y convertit un roi, baptisa ses sujets mahométans et mourut en 1336.

TEILLARD, prêtre français du diocèse de Saint-Flour (Cantal), missionnaire en Amérique. — Il est parti au commencement de 1849 pour les missions du Canada.

TEMUDO (Le P. Gregoire ou Georges), Dominicain portugais du XVI^e^ siècle, missionnaire dans l'Indoustan et premier évêque de Cochin, dans cette contrée. — Tout ce qu'on sait sur sa carrière apostolique, c'est qu'il fit porter des fruits merveilleux à la vigne spirituelle arrosée de ses sueurs; mais le P. Fontana, qui résume sa vie en ce peu de mots, n'entre dans aucun détail.

La ville de Cochin, située sur la côte occidentale de l'Indoustan, ayant été érigée en évêché l'an 1557, le P. Témudo en fut nommé le premier pontife. Pendant un épiscopat de onze ans, il travailla avec un courage infatigable à organiser et à étendre cette nouvelle Eglise. En 1568, il fut transféré à l'archevêché de Goa, qu'il gouverna encore trois ans, étant mort en 1571. Le P. Paulin de Saint-Barthélemy, Carme autrichien, dit dans son *Inde orientale chrétienne*, que c'était un homme d'un grand zèle pour la religion et d'une pureté de mœurs admirable. Il eut pour successeur sur le siége de Cochin le P. Henri de Tavora, Dominicain comme lui. Ce dernier fut également promu à l'archevêché de Goa.

TENNESSEE, Etat ou république de l'Amérique du Nord dans les Etats-Unis. — Il est situé au midi du Kentucky, et au nord de l'Alabama, entre les Carolines à l'est et l'Arkansas à l'ouest. Il tire son nom de la rivière de Tennessée, qui se jette dans l'Ohio après un cours de plus de 250 lieues. Le Tennessée a une étendue égale au cinquième de celle de la France. Les commencements de sa colonisation remontent au XVII^e^ siècle. Le comte de Clarendon et plusieurs autres propriétaires obtinrent en 1664 de Charles II, roi d'Angleterre, l'autorisation d'y fonder des établissements, ce qu'ils exécutèrent malgré l'opposition des Indiens Chérokis, indigènes du pays. La prospérité du Tennessée ne date que d'un siècle plus tard (1773) : il faisait alors partie de la Caroline. En 1796, il fut admis comme Etat dans l'union. Sa capitale est Nashville. En 1790 on y comptait 35,000 habitants ; en 1800, 105,000 ; en 1810, 261,000; en 1820, 422,000 ; en 1830, 684,000; en 1840, 830,000. Actuellement la population doit dépasser 1,000,000 d'âmes ; sur ce nombre, un quart sont des esclaves nègres. Le Tennessée est un pays tout anglais et tout protestant : c'est assez dire qu'il n'y a rien à espérer pour l'abolition de l'esclavage. On peut croire qu'un temps viendra où les Brésiliens, les Espagnols, les Portugais mettront leurs esclaves en liberté comme l'ont fait les hispano américains, parce que ces peuples sont accessibles au rationalisme, pris dans le bon comme dans le mauvais sens; mais il ne faut jamais attendre des Anglais une idée large et généreuse. Si les esclaves des Antilles, de la Jamaïque, du Cap, de Maurice et de Démérari ont été affranchis, c'est par la mère patrie et non par les propriétaires d'esclaves, comme l'ont fait naguère les républicains de Vénézuéla et les nobles Hongrois en 1849, les boyards Valaques en 1847, les nobles français pour leurs serfs en 1789, etc. L'esclavage est donc solidement établi au Tennessée, et un long avenir lui est assuré, à moins d'un cataclysme impossible à prévoir. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que le gouvernement du pays ne prendra pas la moindre mesure d'humanité pour préparer une émancipation pacifique.

Le Tennessée dépendait autrefois du dio-

cèse de Baltimore, 1789-1808, puis de celui de Bardstown (Kentucky), 1808 1837. En 1837, le pape Grégoire XVI a érigé un évêché à Nashville et a nommé pour gouverner cette nouvelle Eglise le P. Miles, Dominicain anglais, qui administre son diocèse depuis près de vingt ans. Il est assisté de quelques religieux de son ordre, et il a en tout neuf prêtres avec environ 4,000 catholiques, c'est-à-dire 1 sur 250 âmes. Le Tennessée est donc avec les Carolines, la Géorgie, l'Alabama et le Nord de la Nouvelle Angleterre, le pays des Etats-Unis où la véritable Eglise de Jésus-Christ est le moins répandue et le moins connue.

TERNATE, petite île d'Océanie dans les Moluques. — Elle n'a que 18 kilomètres sur 9. L'autorité de son roi, qui est lui-même soumis aux Hollandais, s'étend sur Banca et quatre autres îles voisines et même sur une partie de Gilolo et de Célèbes. La province hollandaise de Ternate comprend également les îles de Tidor, Motir, Machian et Bachian.

Les habitants de Ternate sont malais et mahométans. Il y a aussi, outre les Hollandais, des Chinois et des Portugais devenus presque noirs. En 1775, ces derniers y avaient encore une église.

Les Portugais s'emparèrent de Ternate en 1521, et y établirent la religion chrétienne ainsi que dans les îles voisines. Le gouverneur Galva y fonda même un collége ou séminaire pour les jeunes gens de l'Archipel des Moluques.

L'île de Ternate a appartenu successivement aux Espagnols, aux Hollandais, aux Anglais.

THADDEE (Fr.), Prêcheur, missionnaire en Perse, et suffragant de Guillaume Adam, religieux du même ordre, qui, en 1323, fut institué archevêque de Sultanyeh (Perse), après Fr. Franco de Pérouse. Fr. Thaddée devint ensuite évêque de Caffa (Théodosie) en Crimée. Le Pape Jean XXII avait, l'an 1320, érigé en évêché cette ville, que les Génois venaient d'enlever aux Grecs. Fr. Jérôme, Mineur, et ancien suffragant de Pékin, en fut le premier évêque ; mais, dès l'an 1321, il fut obligé de se retirer à cause des mauvais traitements des Génois, et c'est Fr. Thaddée qui lui succéda.

THAYON, magicien cochinchinois au XVII^e^ siècle, s'étant converti à la religion chrétienne, fut pris et mis aux fers pour ce motif, mais sa foi ne se démentit pas... Il confessa hautement Jésus-Christ. Le roi, à qui il n'était point inconnu à cause de son ancienne renommée comme magicien, fut étrangement surpris et fort irrité de son changement. Il ordonna une dispute publique des bonzes et des plus savants lettrés avec les Chrétiens, afin qu'ensuite chacun suivît la religion qui lui paraîtrait la plus conforme à la raison. C'était un piége tendu aux Chrétiens pour les découvrir et les arrêter. On en jeta quarante dans les cachots et on les condamna à mourir de faim. Quelques-uns, après avoir souffert plusieurs jours ce supplice, purent s'échapper ; d'autres furent mis en liberté : une jeune fille de dix-huit ans, nommée Foi, persévéra jusqu'à la mort, ainsi qu'une femme nommée Monique. Quant à Thayon, cause innocente de toutes ces cruautés, il n'en est plus parlé dans la suite, et il ne paraît pas qu'il ait été martyr. Tous ces faits se passaient en 1666.

THEAU (Saint), moine allemand et missionnaire en Belgique au VII^e^ siècle. — Il naquit en Saxe, c'est-à-dire dans l'Allemagne septentrionale. Ses parents étaient païens, car, à cette époque, presque tous les Germains du Nord ou Saxons n'avaient d'autre religion que le culte des idoles, et leur civilisation avait quelque rapport avec celle des Circassiens aujourd'hui. Ce n'est pas le bras de fer de Charlemagne qui les a civilisés : la force ne peut rien, témoin les Caucasiens précités. Ils n'ont été tirés de la barbarie que par la religion chrétienne et par les missionnaires qui la prêchaient. Des brigands ayant enlevé Théau de la maison paternelle, lorsqu'il était à peine sorti de l'enfance, ils le condu sirent dans les Pays-Bas, où ils le vendirent comme esclave. Il eut le bonheur d'être racheté par saint Eloi, qui le fit instruire dans la foi chrétienne, lui procura la grâce du baptême et l'envoya ensuite à son abbaye de Solignac dans le Limousin pour y être formé à la piété et pour recevoir une instruction religieuse. Quelque temps après, le même saint fit venir son jeune protégé à Paris, afin de lui apprendre l'orfévrerie dans laquelle il excellait ; mais ayant ensuite été élu évêque de Noyon, il conféra le sacerdoce à Théau et le chargea de prêcher l'Evangile à Tournay et dans d'autres lieux des Pays-Bas. Après la mort de saint Eloi, le missionnaire revint à Solignac, se renferma dans une solitude et y vécut dans les austérités d'une rude pénitence; ce qui ne l'empêcha point d'atteindre à l'âge de 94 ans. Il mourut vers l'an 702. Les habitants du comté d'Ysenghien, près de Courtrai, l'honorent comme leur patron. Sa fête se célèbre le 7 janvier. Plusieurs églises en Auvergne, en Limousin, en Flandre et ailleurs sont dédiées à saint Théau, dont le nom est modifié de bien des manières suivant les lieux. Dans la Flandre on l'appelle Thilloine, Tielman, Tilman ; en latin on dit *Thillo*, *Tillonius*, *Tilmannus*.

THEODORIC de Indagine, religieux augustin, fut nommé évêque des Russes, du rite latin, par le pape Urbain VI, le 30 avril 1367. Il succédait dans ce titre à un prélat nommé Henri. Le premier qui l'ait possédé est Fr. Gérard, Dominicain polonais au XIII^e^ siècle. (*Voy.* Gerard). Quant à Théodoric de Indagine, son nom semblerait indiquer qu'il était italien, et je serais porté à croire qu'il n'eût que le titre d'évêque des Russes sans aller gouverner son Eglise en-

vahie ou détruite par le schisme oriental. Il eut pour successeur Jean Hoppe.

THÉODULPHE (Saint), moine et abbé de Lobbes au VIII^e siècle, et évêque régionnaire dans le nord de la France et les Pays-Bas. — Il marcha sur les traces de saint Ursmar son prédécesseur, qui était aussi évêque régionnaire, et qui, par commission du Saint-Siége, prêcha l'Evangile aux païens de divers diocèses de France, de Belgique et d'Allemagne. — Saint Théodulphe florissait au milieu du VIII^e siècle. Saint Erme ou Ermine qui gouverna l'abbaye de Lobbes après saint Ursmar et avant saint Théodulphe, était aussi évêque régionnaire. (*Voy.* Ursmar.)

THEONAS (Saint), missionnaire égyptien dans sa patrie, aux premiers siècles de l'Eglise. (*Voy.* Saint Paul). — Il forma, avec trente-six autres généreux Chrétiens le projet de prêcher l'Evangile à ses concitoyens. Tous reconnaissaient pour chef un d'entre eux nommé Paul, qui était un digne imitateur du grand Apôtre, son homonyme. S'étant divisés en quatre troupes pour donner plus d'étendue à leur zèle, Théonas et ses huit compagnons eurent le midi à évangéliser; le nord échut à Récombe, qui avait aussi huit coopérateurs; l'occident échut à Papias avec huit autres, et Paul, avec neuf coopérateurs, se dirigea vers l'orient; ils travaillèrent avec un zèle infatigable à faire connaître Jésus-Christ, et scellèrent leur prédication par le sacrifice de leur vie. Saint Théonas et saint Paul furent brûlés ainsi que leurs dix-sept compagnons; saint Récombe et les siens périrent par le glaive, et saint Papias avec les huit derniers fut crucifié. Tous ces glorieux martyrs sont honorés le 18 janvier. Dom Ruinart a publié leurs Actes.

THÉOTIME (Saint), LE PHILOSOPHE, évêque de Tomes en Scythie, au IV^e siècle. — Il avait été élevé dans la science philosophique des Grecs, et fut d'abord grand partisan de leurs systèmes; mais éclairé ensuite des lumières de l'Evangile, il tourna toutes ses pensées vers les sublimes vérités de la religion. Son zèle et ses vertus le firent appeler au siége épiscopal de Tomis, dans la petite Scythie. C'est aujourd'hui une bourgade de la Bulgarie, mais on est incertain si c'est Tomisvar ou Ovidiopol. On ne sait rien de l'épiscopat de saint Théotime et de ses travaux apostoliques chez les Scythes; la seule circonstance de sa vie qui nous soit revélée par l'histoire, c'est l'honorable résistance qu'il fit à saint Epiphane dans un synode tenu à Constantinople et où ce dernier voulait condamner Origène et proscrire en masse tous ses écrits sans distinguer les bons des mauvais. Ceci se passait dans les premières années du V^e siècle.

Le Martyrologe romain place la fête de saint Théotime le Philosophe au 20 avril, et il dit que les Barbares infidèles vénéraient eux-mêmes le prélat à cause de son insigne sainteté et de ses miracles.

THEVET (le P. André), Franciscain français de la famille des Cordeliers, naquit à Angoulême en 1502, voyagea en Italie, explora la Grèce, l'Asie Mineure, la Terre Sainte; de retour en France, il s'embarqua encore au Havre avec le chevalier de la Villegonon, qui, après avoir apostasié le catholicisme, partait pour l'Amérique. Dans cette singulière société, notre religieux visita le Brésil, et revint dans sa patrie en 1556 ou 1557.

Il obtint alors du Pape la dispense de ses vœux religieux, et vécut en ecclésiastique séculier. La reine Catherine de Médicis le fit son aumônier, et lui procura les titres d'historiographe de France et de cosmographe du roi. Il mourut en 1590 à quatre-vingt-huit ans, « laissant, dit Feller, quelques mauvais ouvrages. » Je ne sais pas si ces ouvrages sont bien mauvais ou s'ils le sont tous, mais la description du Brésil qu'il a publiée sous le titre de *Singularités de la France antarctique* (c'est le nom que les Français donnaient alors à cette contrée), renferme des choses vraiment curieuses et remarquables. L'auteur rapporte entre autres choses que les sauvages du pays reconnaissaient un être suprême nommé Maire Monan, qui avait créé le ciel et la terre, et toutes choses, et qui cependant s'était incarné et changé en enfant pour instruire son peuple. Cette tradition est étonnante, et avec d'autres du même genre, qu'on a recueillies sur différents points du Nouveau-Monde, elle pourrait servir à faire conjecturer, sinon à prouver, que l'Evangile avait été prêché en Amérique avant la découverte du pays par les Européens.

THIEN, mot chinois qui signifie *le ciel.* — Il y eut au XVII^e et au XVIII^e siècle une grande discussion entre les missionnaires pour savoir si on pouvait l'employer dans le sens de Seigneur du ciel ou Dieu. Le pape Benoît XIV en proscrivit l'usage dans cette acception. — *Voy.* Tien, qui est le même mot.

THOMARELLI (Fr. Jean), Mineur observantin italien, missionnaire en Palestine au XV^e siècle, et gardien du Mont-Sion après Fr. Jacques de Magnavacca. — Pendant qu'il exerçait cette charge, il jouit de la protection du soudan d'Egypte qui, autrefois, disgracié et exilé à Jérusalem, avait reçu des services des Frères Mineurs, pendant que ses amis le délaissaient dans le malheur. (*Voy.* François de Plaisance.) Profitant donc de la bienveillance de ce prince, nommé Khatibey, Fr. Jean Thomarelli fit réparer les églises de Bethléem et du Saint-Sépulcre. Jean de Navarre, sénéchal de Jérusalem et comte palatin, ne pouvant subvenir aux frais de la réparation des saints lieux, sollicita tous les princes chrétiens d'y contribuer, et le pape Sixte IV les y exhorta de son côté, l'an 1476.

THOMAS ou DIDYME (Saint), un des douze premiers apôtres envoyés par Notre-Seigneur Jésus-Christ à la conquête du monde. — *Voy.* le *Dict. d'Hagiographie.*

THOMAS (Fr.), Mineur, fut envoyé en

1307 en Orient, avec quatre autres religieux de son ordre : FF. François, Ange, Jean et Monald d'Ancône, pour soutenir la foi des Chrétiens et travailler à la conversion des infidèles. Fr. Ange fut tué par les Bulgares dont il traversait le pays pour se rendre en Tartarie ; Fr. François fut tué en célébrant les saints mystères, et Fr. Monald en prêchant. On n'a point de détails sur les travaux et la mort des autres.

THOMAS (Fr.), Franciscain, missionnaire en Asie au XIV^e^ siècle, fut sacré évêque avant son départ, et envoyé avec deux autres, les FF. Jérôme et Pierre de Florence, par le pape Clément V, l'an 1311 ou 1312, en qualité de suffragant de Jean de Montecorvino, archevêque de Cambalu ou Pékin. — Ce dernier prélat, à qui on avait envoyé sept évêques en 1307, lors de l'érection de la métropole des Tartares, n'en avait vu arriver que trois, Fr. Gérard, Fr. Pérégrin et Fr. André de Pérouse, qui furent successivement évêques de Zeyton (Chine). Trois autres, entr'autres les FF. Nicolas de Banthéra et Accurse d'Assise, étaient morts pendant cet immense voyage d'Italie au Cathaï, et le quatrième était retourné en Italie. On ne sait rien de l'apostolat de Fr. Thomas, qui a dû cependant produire des fruits abondants pour le ciel, car alors la prédication de l'Evangile était libre en Chine, et on voit que Fr. Jean de Montecorvino avait converti plus de trente mille infidèles, et que le B. Odéric de Frioul en baptisa plus de vingt mille.

THOMAS (Fr.), missionnaire en Arménie au XIV^e^ siècle, et deuxième archevêque de Naxivan, était probablement un Prêcheur arménien de la congrégation des Frères-Unis. Dans la série des archevêques de Naxivan, il est nommé Thomas de Cîteaux. La congrégation des Frères-Unis, établie l'an 1330 par le B. Barthélemy de Bologne, Dominicain italien, était composée de moines arméniens de l'ordre de Saint-Basile, qui avaient non-seulement quitté le schisme, mais adopté même l'habit, la règle, les statuts, la liturgie et le patronage des Dominicains. Vingt ans après, les persécutions des musulmans les avaient déjà réduits à un si petit nombre et à une telle misère qu'ils craignaient de voir anéantir entièrement leur congrégation si utile à l'Eglise dans ces contrées. Pour prévenir un pareil malheur, ils résolurent de s'incorporer dans l'ordre de Saint-Dominique, auquel ils se trouvaient déjà attachés par tant de liens. En conséquence, ils envoyèrent en 1355 deux religieux, Fr. Thomas et Fr. Eleuthère, au Saint-Siége, afin d'obtenir du Pape et du maître général des Dominicains, que celui-ci voulût bien recevoir sous son autorité leurs personnes et leurs monastères. Cette requête, présentée par les deux députés, fut accueillie favorablement. Fr. Simon de Langres, vingt et unième général des Dominicains, donna son consentement, et Innocent VI fit expédier deux bulles pour cette fusion, la première, le 31 janvier 1356, et la seconde le 30 juin suivant.

Eleuthère fut établi supérieur de la congrégation des Frères-Unis, comme vicaire du maître-général des Fr. Prêcheurs, et le pape sacra Thomas en qualité d'archevêque de Naxivan. Il succédait ainsi au B. Barthélemy de Bologne ou Barthélemy le Petit, mort le 15 août 1333 et qui avait été le premier prélat de cette Eglise en même temps que l'apôtre de l'Arménie, tombée dans le schisme. Après lui, Fr. Jean de Florence, autre Prêcheur italien et évêque de Tiflis, avait gouverné le diocèse de Naxivan jusqu'à sa mort, arrivée en 1348. Il y avait eu ainsi une longue vacance lorsque Thomas fut préposé à l'Eglise de Naxivan. On ignore combien de temps ce prélat administra son diocèse ; on lui assigne pour successeur Fr. Jean, Dominicain, transféré, en 1398, à l'archevêché de Sultanyeh, en Perse.

THOMAS, Dominicain, évêque missionnaire au XIV^e^ siècle chez les Alains. — Ces peuples nomades et pasteurs, de race tartare, vivaient sous des tentes, adoraient un sabre nu planté en terre et se nourrissaient du lait et de la chair de leurs troupeaux. Ils vivaient surtout de guerre et de brigandages continuels, et ambitionnaient la gloire de porter à la selle de leurs chevaux les chevelures arrachées à leurs ennemis. Ces mœurs tiennent de celles des Cosaques et des Indiens de l'Amérique du nord. Les Alains, dont une partie étaient Chrétiens schismatiques, et les autres encore païens, habitaient, à ce qu'il semble, entre l'Oural, le mont Caucase et la mer Noire. Ceux qui étaient Chrétiens s'unirent à l'Eglise romaine par suite des prédications de Fr. François de Camerino et de Fr. Richard, Prêcheurs, le premier Italien, et le second Anglais, qui devinrent, l'un archevêque de Vospro, et l'autre évêque de Chersonèse. (*Voy.* FRANÇOIS et RICHARD.) Quelques tribus d'Alains païens ayant demandé des missionnaires, le pape Jean XXII leur envoya Fr. Thomas, du même ordre que les Frères Prêcheurs. Ce religieux était évêque ; aidé de plusieurs moines de son ordre, il évangélisa les Alains. On ne sait pas si sa mission fut favorisée de succès, et surtout si elle eut des suites, car une circonstance fâcheuse accompagna toutes ces glorieuses entreprises apostoliques du moyen âge : c'est le défaut de suite, c'est le caractère passager, le manque de consistance qu'on remarque dans toutes les Eglises fondées chez les infidèles à cette époque ; aucune ne présente le spectacle imposant des missions des Jésuites dans l'Inde, en Amérique, au Paraguay, en Chine, au Japon ; ou des belles églises non pas fondées, mais entretenues si glorieusement depuis près de deux siècles à l'extrême Orient, par la congrégation des Missions-Etrangères. Au contraire, les chrétientés établies au moyen âge par les Franciscains et les Dominicains au prix de tant de fatigues, de tant de périls, de tant de sueurs et de sang, après avoir jeté le plus

vif éclat, ont été pour la plupart éphémères. Cela tient sans doute aux révolutions, aux troubles, à la difficulté des communications, au relâchement survenu en Occident chez les religieux; mais la cause principale est dans le gouvernement de ces missions et des ordres monastiques eux-mêmes. On ne s'attachait pas assez à continuer l'œuvre des prédécesseurs; d'ailleurs, les apôtres des nations infidèles restaient toujours des étrangers pour ceux qu'ils avaient convertis; ils ne s'appliquaient pas suffisamment à former un clergé indigène. Aujourd'hui que l'expérience des siècles et de tant de succès momentanés, et par conséquent infructueux et stériles, a éclairé ceux qui président à l'œuvre des missions, on s'applique par tout l'univers à former des prêtres nationaux : cet objet est recommandé par la Propagande d'une manière plus pressante en quelque sorte que la conversion même des infidèles : une telle ligne de conduite est extrêmement louable, et si elle est suivie avec persistance pendant deux ou trois générations, l'Eglise catholique aura pris racine presque par tout le globe. En agissant autrement, chaque siècle des milliers de missionnaires sortent de la chrétienté et vont prêcher l'Evangile aux infidèles, c'est-à-dire aux quatre cinquièmes des habitants de la terre; mais leur conversion est toujours à recommencer, et l'Eglise en est là après dix-huit cents ans. Que de millions d'âmes ont péri par ce vice de direction! En adorant les impénétrables desseins de Dieu qui l'a permis ainsi, de ce Dieu qui est si miséricordieux envers nous, mais qui n'est, pour ainsi dire, que rigoureusement juste envers quatre ou cinq cents millions d'hommes morts depuis cinquante générations sans avoir été éclairés de la lumière de la foi, il est licite, il est méritoire, il est obligatoire même de chercher, sous l'action de la Providence, à concourir, autant qu'il est en nous, à mieux assurer le salut de ceux qui vivent aujourd'hui, et de ceux qui verront le jour dans les siècles futurs. C'est ce qu'on a compris en recommandant si vivement la formation de clergés indigènes. Le paganisme sera ainsi combattu au cœur même de la place, et les assiégeants, les missionnaires venus du centre de la chrétienté, auront moins de peine à le détruire définitivement.

THOMAS (Fr.), Mineur, fut institué le 5 juillet 1449, par le pape Nicolas V, évêque d'Arca dans l'Arménie Seconde, sous la métropole de Mélitène; c'est tout ce qu'on sait sur ce prélat. — *Voy.* Arca.

THOMAS (Charles), prêtre Franciscain du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire en Cochinchine au XVII^e^ siècle. — Il partit pour ce pays en 1674, ainsi que M. Lenoir, de Boulogne-sur-Mer, et, après avoir exercé le ministère apostolique pendant environ six ans, il mourut dès 1681. Cet ecclésiastique était du diocèse de Paris.

THOMAS D'ABARANCO (Fr.), Prêcheur arménien, de la congrégation des Frères-Unis, devint archevêque de Sultanyeh en Perse après Jean IV, religieux du même ordre et de la même congrégation, qui avait occupé ce siége de 1423 à 1425, époque de sa mort. On ne sait rien de Thomas d'Abaranco, et il est, du moins d'après le P. Lequien et le P. Richard, le dernier archevêque catholique qui ait gouverné l'Eglise de Sultanyeh. Aujourd'hui l'ancienne capitale des souverains mongols de la Perse est complétement ruinée, et Ispahan est le seul évêché catholique qui existe dans ce pays.

THOMAS D'AVILA (Fr.), Prêcheur espagnol, missionnaire en Amérique au XVI^e^ siècle. — Il partit pour Haïti en 1510 avec le P. Pierre de Cordoue, supérieur; Fr. Dominique de Mendoza, Fr. Bernard de Saint-Dominique et Fr. Barlanga. Ces religieux prirent courageusement contre leurs compatriotes le parti des Indiens injustement opprimés : ils s'attirèrent la haine des maîtres sans pouvoir soulager les malheureux réduits en esclavage. (*Voy.* Montesino, Pierre de Cordoue, etc.) — On ne rapporte rien de particulier du P. Thomas d'Avila.

THOMAS DE FOLIGNO (Fr.), Mineur italien, était religieux laïque dans son ordre. C'était un homme d'une grande mortification; il eut le bonheur de cueillir la palme du martyre en 1369, le 22 février, dans les missions de la Bulgarie, avec Fr. Ladislas de Hongrie, laïque aussi et trois prêtres, les FF. Antoine de Saxe, Grégoire de Trau et Nicolas de Hongrie; cinq autres avaient pu échapper aux persécuteurs. Des prodiges inouïs glorifièrent les corps des martyrs. — *Voy.* Antoine de Saxe.

THOMAS DE JATUME (Le P.), Dominicain arménien, archevêque de Naxivan au XVII^e^ siècle. — Il était docteur en théologie et provincial d'Arménie lorsqu'il fut élu pour succéder à Matthieu d'Avenic, aussi Arménien et de l'ordre des Prêcheurs. (*Voy* ce nom.) Thomas vint à Rome et fut confirmé par Clément X en 1676. C'est un Allemand nommé Sébastien Knab qui gouverna après lui l'Eglise de Naxivan. Il figure dans l'histoire de cette Eglise sous le nom de Thomas II; il est le 23^e^ prélat qui l'ait gouvernée depuis le bienheureux Barthélemy de Bologne, son fondateur.

THOMAS DE MARTIN (Fr.), Dominicain portugais ou espagnol, missionnaire dans l'Inde au commencement du XVI^e^ siècle. — Il partit en 1503 avec Fr. Dominique de Souza, vicaire général, et onze autres religieux de son ordre. On ne sait rien de particulier sur ses actions et sa mort. — *Voy.* Dominique de Souza.

THOMAS DE SCARLINO (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Orient au XV^e^ siècle, accompagnait Fr. Albert de Sarzana, commissaire général dans le Levant. (*voy.* Albert de Sarzana), et se trouvait avec lui en Egypte lorsque celui-ci fut condamné à mort par le sultan, qui consentit ensuite à lui faire grâce de la vie moyennant rançon, mais lui refusa l'autorisation de passer en

Abyssinie et dans l'Inde où il était envoyé par le Pape.

Sans tenir compte de la défense faite par le prince infidèle, F. Albert de Sarzana et ses compagnons résolurent d'obéir à leur supérieur légitime, c'est-à-dire à Dieu plutôt qu'aux hommes, et de ne pas manquer le but de leur voyage ; mais une grave maladie, dont le commissaire général fut atteint vint traverser leurs desseins. Albert, se voyant retenu par ce contre-temps, confia aux autres religieux, ses confrères, le soin de poursuivre leur mission. Il chargea en particulier Fr. Thomas de Scarlino et trois autres, dont deux frères lais et un prêtre, de porter les lettres d'Eugène IV en Abyssinie et dans l'Inde, en prenant des chemins détournés pour se dérober à la surveillance des musulmans. C'était vers l'an 1444 ou 1445. Les quatre Franciscains souffrirent horriblement et trouvèrent des obstacles insurmontables à leur entreprise. Ils furent faits prisonniers deux fois, accablés de coups, condamnés aux travaux forcés (on les faisait ramer comme des galériens), éprouvés par les ennuis de la prison et les souffrances de la faim. Enfin la Providence les arracha à un sort aussi affreux : des marchands chrétiens les rachetèrent deux fois. A peine mis en liberté, ils reprenaient l'exécution de leur dessein, qui était de pénétrer dans l'empire chrétien d'Abyssinie, et de là dans l'Inde. On les reprit encore sur les frontières de l'Éthiopie, par conséquent à l'extrémité méridionale de la Nubie. Cette fois, on les pressa d'abandonner le christianisme en leur promettant de les marier avec de belles femmes et de les combler de richesses. Ils repoussèrent constamment ces tentatives de séduction et protestèrent courageusement contre les impiétés de l'islamisme. Alors les persécuteurs changèrent de système et les accablèrent des plus cruels traitements. Les missionnaires furent frappés de verges, puis renfermés pendant trois mois dans une vieille citerne, où on les laissa vingt jours sans manger ni boire. — L'un des deux prêtres, autre que Fr. Thomas de Scarlino, ayant succombé à la souffrance, on laissa quelque temps son cadavre pourri au milieu des survivants pour ajouter par ses exhalaisons infectes à l'horreur de leur position. Après un jeûne de trois semaines, ils reçurent chaque jour une poignée de farine ou de son humecté.

Enfin les bourreaux, confondus de tant de courage et d'une telle persévérance, les retirèrent de la citerne pour les placer dans la prison de la ville. Ils permirent même à Fr. Thomas d'aller pendant le jour mendier de maison en maison de quoi se nourrir, ainsi que ses compagnons, auprès desquels il revenait le soir. Le saint missionnaire, en échange de ce qu'on lui donnait, offrait ses services et se soumettait aux travaux les plus pénibles. Rien ne le rebutait : les injures, les moqueries, les violences, les blessures même, il endurait tout avec patience afin de se procurer les aliments nécessaires à leur subsistance. Un jour on le traita encore plus mal qu'à l'ordinaire. Les fanatiques mahométans le traînèrent dans la boue, le fouettèrent et le blessèrent cruellement.

Fr. Thomas revint ainsi vers ses frères; il avait le cœur rempli de joie : « Je suis aujourd'hui fort riche, leur dit-il; Dieu m'a fait trouver un trésor et j'ai beaucoup gagné pour vous. Les ennemis de notre foi m'ont traité avec une barbarie extrême et je les ai vaincus par une patience digne d'un Chrétien. Voici les marques de ma victoire : je les porte sur mon corps meurtri. Rendons à Dieu des actions de grâces et prions-le qu'il guérisse mes blessures, s'il le juge convenable pour sa gloire. »

A cette vue, à ces paroles, les deux confesseurs, ravis de la constance de Thomas, se mirent en prières et ils obtinrent de Dieu une guérison si parfaite que les cicatrices même ne parurent pas. Ce miracle anima davantage le valeureux soldat de Jésus-Christ. Comme il brûlait du désir du martyre, il s'approchait des mosquées, annonçant le Sauveur aux mahométans qui y entraient, et témoignant par tous les moyens en son pouvoir qu'il était prêt à mourir pour la foi : en même temps il détestait l'impiété du faux prophète. Tantôt on le méprisait comme un fou, tantôt on l'accablait de coups de pied et de coups de poing; on le flagella encore une fois ; enfin, au bout d'une année de souffrance, il apprit par un renégat européen qu'il venait d'être condamné avec ses compagnons à avoir la tête tranchée. Il courut aussitôt porter cette bonne nouvelle à ses confrères, qui la reçurent avec de vifs transports de joie; ils s'exhortèrent mutuellement au martyre, et rendant grâces à Dieu, ils se préparèrent à souffrir en dignes disciples de Jésus-Christ. Mais le B. Albert, leur supérieur, qu'une maladie avait retenu en Egypte comme on l'a vu, ayant été informé de leur position par d'autres missionnaires qu'il avait fait passer en Abyssinie en suivant une autre route, instruisit de leur danger le pape Eugène IV, qui envoya une rançon pour les délivrer. Heureusement l'argent arriva à temps, et la sentence de mort ne reçut point son exécution. Fr. Thomas de Scarlino revint en Italie avec ses deux compagnons. L'autre, qui était prêtre, était mort de faim en prison. Les trois religieux vinrent se jeter aux pieds du Pape, qui les reçut avec bonté et les combla de grâces spirituelles. Thomas se retira au couvent de Monteplano dans l'Abruzze. C'est de là qu'il était parti pour les missions étrangères. Il y mena une vie angélique; mais le souvenir du séjour au milieu des infidèles, sans qu'il eût remporté la palme du martyre, lui causait une sorte de honte et de trouble. Aussi résolut-il de retourner chez les musulmans. Dieu se contenta de son désir, et Fr. Thomas de Scarlino lui remit son âme le 31 octobre 1447 au couvent de Riéti.

THOMAS DE SISTOLA (Le P.), religieux

Capucin et missionnaire au Sogno, province de la Guinée méridionale, à la fin du XVII^e^ siècle. — Ce religieux souffrit cruellement dans les circonstances ci-après. Les Portugais ayant voulu conquérir le Sogno en 1680, le prince qui y régnait fut tellement irrité de cette tentative qu'il fit traîner hors de ses Etats deux Capucins qui s'y trouvaient; l'unique motif de sa détermination est que ces missionnaires venaient du Portugal. Il les fit lier avec leurs propres cordons et traîner par les pieds, le visage dans le sable, l'espace de trois kilomètres. On les laissa sur les confins de la province dans une petite île du Zaïre. Le Ciel y fut leur soutien pendant deux ou trois jours. Le P. Thomas, le moins blessé des deux, prit quelques oiseaux pour leur subsistance. Quelques pêcheurs idolâtres vinrent à leur secours et les transportèrent dans la capitale du royaume d'Angoy. Un païen de cette ville les reçut avec humanité, leur donna à souper et les logea dans une maison; mais les missionnaires, craignant un piége, prirent le parti de fuir. Le P. Thomas chargea son compagnon sur ses épaules, et se mit en marche avec son fardeau. Ils s'arrêtèrent sous un grand arbre et y passèrent la nuit. Le lendemain matin ils ne pouvaient plus marcher, et, redoutant toujours d'être découverts, ils se cachèrent tant bien que mal dans le feuillage de l'arbre. Leur hôte, surpris de ne plus les retrouver dans sa maison, marcha sur leurs traces et arriva à l'arbre où ils étaient cachés. Ne les apercevant pas, il pensa qu'ils avaient été enlevés par quelque esprit. « Ils auront voulu, dit-il en se parlant à lui-même, me priver de la récompense que j'avais droit d'attendre pour le service que je leur avais rendu.» Ce propos fit sourire les Capucins qui l'entendaient et qui, concevant enfin une meilleure opinion de lui, furent tout à fait rassurés. Ils avancèrent la tête hors du feuillage et se firent reconnaître : « Nous sommes ici, dirent-ils avec confiance; ne doutez pas de notre reconnaissance. » Le noir, charmé de les revoir, leur offrit deux hamacs et les fit transporter à Cabinde, port situé à deux journées de distance. L'un des Capucins ne tarda pas de mourir, et le P. Thomas de Sistola ne se rétablit qu'après de longues douleurs.

Cependant le prince du Sogno, avant de leur faire subir ce traitement barbare, avait, par l'intermédiaire de quelques marchands des Pays-Bas, écrit à l'internonce de Bruxelles pour lui demander d'autres missionnaires. Ce prélat lui envoya deux Franciscains avec un frère lai. Ils avaient ordre d'obéir au supérieur des Capucins, s'il s'en trouvait encore sur les lieux. Ils furent accueillis avec des caresses extraordinaires; mais lorsqu'ils eurent connaissance de la conduite cruelle du roi à l'égard des Capucins, ils ne pensèrent plus qu'à abandonner le pays. L'un quitta le Sogno pour passer dans l'Angola; le second représenta au prince qu'il était obligé de chercher les malheureux Capucins, ses frères, pour leur donner les secours de la charité, et il se garda bien de retourner au Sogno. Le frère lai à son tour, feignant d'aller à la recherche des deux prêtres, s'échappa de la province. Le couvent ne se trouva plus habité que par un autre frère lai, nommé Léonard, que le roi enferma à clef dans la crainte qu'il ne fît comme ses confrères. Le peuple, désolé du départ des missionnaires, se souleva contre le persécuteur, qui fut enchaîné et déporté dans une île du Zaïre et remplacé par un autre chef du choix des révoltés. Ayant appris que le prince dépossédé sollicitait le secours des nations voisines pour se rétablir, ils se saisirent encore de sa personne, lui mirent au cou une pierre fort pesante et le jetèrent dans le Zaïre avec cette imprécation : « Va, monstre inhumain, va finir tes jours dans le même fleuve que tu as fait traverser à des prêtres innocents. »

Quelque temps après, le P. Joseph-Marie, Capucin, fut envoyé du Loanda au Sogno, pour reconnaître l'état de la mission. Arrivé au Zaïre, il fit avertir le nouveau prince de ses intentions. Le peuple se porta en foule au-devant du missionnaire. Tous lui jurèrent de mourir pour défendre la religion et ses ministres, et on le pressa de demeurer dans le couvent. Il répondit qu'il était envoyé pour prendre le Fr. Léonard et les ornements sacrés, et qu'il devait retourner ensuite à Loanda. Sur les vives instances du peuple et du roi, il consentit cependant à demeurer et engagea le P. Thomas de Sistola à reprendre son emploi. Depuis lors, les Capucins furent respectés.

THOMAS DE TOLENTINO (Fr.), Mineur italien, missionnaire en Arménie, partit pour ce pays en 1290 avec Fr. Raymond et quatre autres Franciscains. (*Voy.* RAYMOND.) Déjà précédemment les religieux du même ordre évangélisaient ce royaume tombé depuis longtemps dans le schisme et l'hérésie. — Le roi Hétoum II avait la plus grande vénération pour ces missionnaires et leur accordait une grande confiance. Ayant eu besoin de demander des secours en Occident contre les musulmans, il accrédita Fr. Thomas de Tolentino et Fr. Marc de Montelupone pour ses ambassadeurs près du pape Clément IV, et des rois de France et d'Angleterre. Enfin, en 1294, il prit l'habit de Saint-François, comme son prédécesseur Hétoum I^er^, qui s'était fait religieux dans l'ordre des Prémontrés.

A l'âge de soixante ans, Fr. Thomas de Tolentino quitta l'Arménie où il était revenu et se joignit, avec trois autres religieux de son ordre, dont deux italiens et un géorgien, au Fr. Jourdain Catalan, Prêcheur français, qui voulait pénétrer jusqu'au Cathai (Chine septentrionale) en prêchant l'Evangile. Ils s'embarquèrent à Ormus, abordèrent à Colam ou Colombum sur la côte de Malabar, et comptaient passer de là à Saint-Thomas de Méliapour; mais la tempête ou la mauvaise volonté du pilote les conduisit à Tana dans l'île Salsette, non loin des villes actuelles de

Bombay et de Goa. Ils abordèrent dans ce pays au mois d'avril 1322. Des chrétiens nestoriens les y accueillirent ; mais le pays était mahométan, et le magistrat ayant appris que des religieux de l'Occident étaient venus y prêcher la foi, les fit venir devant lui. Interrogés sur la religion, ils proclamèrent Jésus-Christ, et comme on leur demandait ce qu'ils pensaient de Mahomet, Thomas ne put taire que cet imposteur entraînait à une perte éternelle ceux qui suivaient sa fausse loi. Les musulmans furieux demandent une rétractation, et emploient pour cela les menaces, puis les promesses. Voyant les Franciscains inébranlables dans la foi, ils les lient à des poteaux après leur avoir arraché le capuchon et les exposent à l'ardeur d'un soleil dévorant qu'on ne peut supporter à cette latitude et dans cette saison pendant une heure sans succomber. Les religieux y demeurèrent six heures depuis Tierce jusqu'à None, c'est-à-dire de neuf heures du matin jusqu'à trois heures du soir. Une douce rosée venait de temps en temps mitiger l'ardeur des rayons du soleil et ils ne cessèrent de chanter les louanges de Dieu. L'étonnement des persécuteurs ne diminua point leur haine. Ils firent dresser un bûcher pour brûler vifs les confesseurs, en leur disant que si leur foi était vraie comme ils le prétendaient, ils ne seraient point brûlés. Il en arriva effectivement ainsi par deux fois au Fr. Jacques de Padoue, le plus jeune des missionnaires, qui fut seul admis à cette épreuve. Tout le peuple, parmi lequel il y avait des idolâtres, des musulmans, des adorateurs du feu, des nestoriens, fut témoin d'un si éclatant prodige et cria que ces hommes étaient justes et saints. Le gouverneur lui-même, qui présidait au supplice, les embrassa, donna de grands éloges à leur religion, leur promit sa protection, mais leur conseilla de s'éloigner momentanément pour éviter la malveillance du cadi ou magistrat. Ils le firent, en déclarant qu'ils ne fuyaient ni les embûches, ni la mort dont on pouvait les menacer pour Jésus-Christ. La nuit suivante, le cadi alla trouver le gouverneur, se plaignit de l'injure faite à Mahomet et exposa que le peuple musulman allait quitter la loi du prophète pour embrasser celle de Jésus-Christ. Le gouvernenr résista d'abord à ces insinuations et parla de l'innocence des martyrs; mais le juge inique ayant fait entendre le langage de la menace, ce nouveau Pilate craignit la disgrâce du prince et envoya quatre satellites ou gendarmes à la poursuite de ceux qu'il jugeait innocents. On les trouva vers le milieu de la nuit occupés à chanter Matines, et les militaires, en leur protestant qu'ils savaient qu'ils étaient bons et saints et qu'ils exécutaient à regret les ordres qu'ils avaient reçus, les massacrèrent l'un après l'autre, en commençant par Fr. Jacques de Padoue, que le feu avait épargné deux fois. Un de ces bourreaux prit par la barbe Fr. Thomas, que son âge rendait vénérable, et lui plongea son épée dans le dos. Comme au moment de sa chute il invoquait la sainte Vierge à haute voix, un autre l'acheva en lui coupant le cou. Ensuite on mutila leurs corps d'une manière horrible. Les miracles qu'ils firent après leur mort déterminèrent la conversion d'un grand nombre d'idolâtres, qui furent baptisés par Fr. Jourdain Catalan. — Les reliques des quatre martyrs furent emportées par le B. Oderic de Frioul, Mineur italien, qui les déposa à Zeyton, évêché de Chine créé par Jacques de Montecorvino archevêque de Pékin, et contemporain de ces événements. — *Voy.* CATALANI, JACQUES DE PADOUE.

THIEBAUT (ANTOINE), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire dans le Tong-King au XVIII^e^ siècle. — Il y fut envoyé en 1765 et y mourut le 11 février 1790, après vingt-cinq ans d'apostolat. Cet ecclésiastique était du diocèse de Besançon.

THOMINE-DESMAZURES, prêtre français du diocèse de Bayeux en Normandie (Calvados), missionnaire en Chine. — Il était chanoine et vicaire général dans son pays lorsqu'il quitta cette position avantageuse pour embrasser, dans un âge déjà avancé, la pénible carrière de l'apostolat. Etant entré au séminaire des Missions-Etrangères, il fut envoyé en Chine dans la province de Sut-Chuen, et s'embarqua à Anvers, à la fin de 1847, avec six autres missionnaires de la même société.

THU (SIMON), chrétien cochinchinois du XVII^e^ siècle, catéchiste, confesseur. — Il avait eu le malheur d'apostasier dans la persécution de 1664, mais il répara sa lâcheté deux ans après. Ayant été arrêté avec quarante Chrétiens attirés dans un piége, on le condamna comme eux à mourir de faim. Plusieurs parvinrent à s'évader, d'autres persévérèrent jusqu'à la mort. Les souffrances de la prison et de la faim se prolongeant pour quelques-uns les rendirent si abattus et si couverts d'ulcères qu'on en eut pitié et qu'on leur donna la liberté. Les plus robustes ne furent délivrés qu'au commencement de l'année 1667; Simon Thu seul fut retenu dans les fers par ordre exprès du roi, parce qu'il avait exercé les fonctions de catéchiste. Pendant une année entière il souffrit des tourments sans interruption ; enfin, ayant été compris dans une sorte d'amnistie, il fut mis en liberté. — Il est arrivé assez souvent à une époque plus récente que des Chrétiens annamites, condamnés à mourir de faim en prison, y prolongeaient leur existence pendant des mois entiers, parce que les Chrétiens trouvaient moyen de leur faire passer des aliments du dehors. Pour Simon Thu, il n'est pas dit que les persécuteurs continuèrent, la dernière année de sa détention, à le vouloir faire mourir de faim.

THYRSE (SAINT), diacre, disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui l'envoya dans les Gaules avec saint Andoche, prêtre, et saint Andéol, afin de répandre dans cette contrée la connaissance de Jésus-Christ. — Andéol fut martyrisé dans le Vivarais ; quant aux SS. Andoche et Thyrse, ils évangélisèrent plusieurs provinces et terminè-

rent leurs courses apostoliques en Bourgogne, ayant été mis à mort dans la ville de Saulieu, en même temps qu'un homme du pays, nommé Félix, qui leur avait donné l'hospitalité dans sa maison. Les saints Andoche, Thyrse et Félix sont honorés le 24 septembre.

TIBERGE (Louis), prêtre français du XVIII^e^ siècle, abbé d'Andres, dans l'ancien diocèse de Boulogne, et directeur du séminaire des Missions-Etrangères de Paris. — Il mourut dans cette ville en 1730, laissant quelques ouvrages de piété écrits avec une simplicité noble et encore estimés et en usage dans plusieurs séminaires. Il s'était signalé avec M. Brisacier, supérieur de sa congrégation, lors des différends sur les affaires eclésiastiques de Chine entre les Jésuites et d'autres missionnaires, et il prit le parti qu'avait soutenu M. Maigrot, évêque de Conon, c'est-à-dire qu'il se déclara contre les cérémonies chinoises que toléraient les Jésuites. J'ignore s'il avait lui-même exercé le saint ministère apostolique dans les pays de l'extrême Orient, comme il arrive ordinairement aux directeurs du séminaire des Missions-Etrangères. Les auteurs disent seulement que c'était un prêtre pieux et instruit, et qu'il jouissait dans son temps d'une grande considération.

TIEN (Le P. François), religieux chinois de la congrégation de la Sainte-Famille, missionnaire dans sa patrie. — Il est arrivé dans la province de Hong-Quong en 1842 avec un autre prêtre de la même société, le P. Dracopoli, grec, et deux Franciscains italiens. Ils venaient d'Italie, où le P. Tien était allé faire ses études au collége chinois de Naples et se préparer à la réception du sacerdoce et à l'apostolat. — *Voy.* Dracopoli.

TIEN-TCHU-CHI-LY, mots chinois qui signifient *la véritable doctrine de Dieu* (ou plutôt *du ciel*). — C'est le titre d'un ouvrage composé en chinois à Pékin dans les premières années du XVII^e^ siècle par le P. Ricci, Jésuite italien, le premier missionnaire des temps modernes qui ait pénétré dans cette capitale. Un de ses disciples, nommé Sin, qui était ministre d'Etat à la cour de l'empereur Chin-Tsong, ayant retouché le style de ce livre, il fut plus tard jugé digne d'être admis dans l'Encyclopédie des meilleurs ouvrages chinois, recueillis en 160,000 volumes par ordre de l'empereur Khien-Long, au XVIII^e^ siècle.

TILPE, Père Jésuite, missionnaire aux îles Mariannes (Polynésie), où le P. Sanvitores avait porté la foi en 1668. (*Voy.* Sanvitores). — Lors de la sédition qui s'éleva vers l'an 1682 à 1685 dans cet archipel, et principalement à Guaham, l'une des îles, plusieurs Jésuites furent massacrés. C'étaient : les PP. de Solorzana, de Angelis, Strobach et Boranga. Le P. Tilpe est un de ceux qui échappèrent, et c'est à cette occasion que son nom est cité : sans cela il serait probablement inconnu comme tant d'autres missionnaires qui, dans le cours des siècles, ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang des plages ignorées, luttant contre les plus stupides superstitions et contre toutes les dépravations du cœur humain. Quelle belle phalange de ces héros on voit à la suite de saint Ignace de Loyola !

TIMON (Saint), un des sept premiers diacres qui furent élus à Jérusalem, dès l'origine de l'Eglise, afin de laisser aux apôtres plus de liberté dans la prédication de l'Evangile. — Le Martyrologe romain rapporte que saint Timon fut d'abord docteur à Bérée, et qu'ensuite, continuant à prêcher la parole de Dieu, il vint à Corinthe, qu'il y fut jeté dans le feu par les Juifs et les païens, mais que n'en ayant reçu aucune atteinte, il fut attaché à une croix et termina ainsi son martyre. On honore ce saint diacre le 19 avril.

TIMOTHEE (Saint)), évêque, compagnon d'apostolat de saint Paul, et missionnaire au I^er^ siècle dans différentes contrées de l'Europe et de l'Asie, principalement dans l'Asie Mineure.— *Voy.* le *Dict. d'Hagiographie*.

TIMOTHEE, patriarche des nestoriens, sur la fin du VIII^e^ siècle et au commencement du IX^e^, résidait au monastère de Beth-Aba en Assyrie. — Il envoya successivement plusieurs de ses religieux prêcher l'Evangile chez les Tartares voisins de la mer Caspienne. Ces missionnaires hérétiques paraissent avoir eu de grands succès, et des églises s'établirent en Asie, en Tartarie, dans l'Inde jusqu'à la Chine septentrionale. Il y eut même dans ces régions reculées et mystérieuses, que le moyen âge connaissait encore beaucoup moins que nous, des souverains qui se firent Chrétiens, et l'un d'eux, assez puissant, était revêtu en même temps du double caractère sacerdotal et royal. On eut en Occident une vague connaissance de ce fait extraordinaire, et le roi-prêtre était désigné sous le nom de *prêtre Jean*. Un tel personnage devait exciter la curiosité générale. Le goût des voyages et des pays lointains qui commença à être éveillé par les croisades, eut, pendant plusieurs siècles, pour un de ses objets principaux la découverte du prêtre Jean. On le chercha dans toute l'Asie, et même en Afrique. Les navigateurs portugais qui, à la fin du XV^e^ siècle, découvrirent peu à peu les côtes de Guinée, crurent en trouver des notions, des indices, jusque chez les noires peuplades de l'Afrique occidentale. Ce prêtre Jean était-il l'empereur d'Abyssinie, puissant souverain chrétien, perdu au milieu de nations barbares, païennes ou musulmanes, toutes à peu près inaccessibles, et dont les Etats étaient situés comme au bout du monde ? Etait-ce le grand lama du Thibet, chef d'une religion païenne dont la forme extérieure, et principalement la hiérarchie des ministres, ressemble tellement à celle de l'Eglise catholique, que plusieurs savants ont cru que le lamaïsme, avec ses milliers de moines, son innombrable clergé et son pontife suprême, est un reste du christianisme établi soit par saint Thomas ou un autre apôtre, soit par les prédications

des moines nestoriens au VI^e^, VII^e^, VIII^e^ ou IX^e^ siècle, mais dégénéré et corrompu par de longs siècles d'isolement? Quoi qu'il en soit, ce système représente la plus grande puissance théocratique qui ait jamais existé sur le globe, car encore aujourd'hui le tale-lama spirituel a nominalement une autorité temporelle assez étendue; il a surtout une puissance d'influence énorme. Sa voix révérée pourrait soulever et précipiter sur le monde des millions de guerriers dont nous ne soupçonnons pas même l'existence. Enfin, ce fameux prêtre Jean n'a jamais pu être trouvé d'une manière positive, mais il a occupé les imaginations chrétiennes du moyen âge pendant au moins quatre siècles, et il a été un grand mobile de voyages et de découvertes.

A la fin du XII^e^ siècle, un monarque tartare, nommé Thogrul-Ung-Khang, qui résidait à Caracorung, en Mongolie, était Chrétien et même prêtre, mais de la secte des nestoriens, et il avait du zèle pour la piété. En 1176, il écrivit des lettres d'amitié aux souverains chrétiens de l'Europe. Un médecin du pape Alexandre VIII, nommé Philippe, se trouvait alors au fond de l'Inde (ou de l'Orient), dans l'empire de ce monarque; ce médecin apprit de plusieurs illustres personnages de sa cour que Thogrul avait un grand désir d'être instruit de la foi catholique et apostolique, ayant fortement à cœur de ne s'écarter en rien, ni lui ni son peuple, de la doctrine du Saint-Siége. Il souhaitait surtout avoir une église à Rome, un autel à Saint-Pierre et un autre à Jérusalem dans l'église du Saint-*Sépulcre*, afin que des hommes sages de son royaume pussent y demeurer pour s'y instruire à fond de la doctrine des apôtres et en instruire à leur tour le roi et le peuple. Informé de ces heureuses dispositions par son médecin Philippe, le pape le renvoya dans l'Inde (c'est-à-dire en Orient) en qualité de légat, avec une lettre au roi et prêtre Jean, datée de Venise le 28 septembre 1177. Le Pape y rappelait au chef chrétien des Tartares le centre de l'unité divine pour l'humanité chrétienne et la civilisation véritable; il le félicitait de ses bonnes dispositions, de son désir d'être plus parfaitement instruit dans la doctrine de la foi catholique et d'avoir pour cela une église à Rome et à Jérusalem. Il acquiesçait à tous ces vœux et pour l'exécution lui envoyait son ami et médecin Philippe comme légat *a latere*, avec une ample instruction sur les points où les Chrétiens de Tartarie paraissaient s'écarter de la doctrine apostolique. De plus, il lui promettait une église à Rome, un autel dans celle des saints apôtres Pierre et Paul de la même ville, et un autre dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Il le priait en conséquence de bien recevoir le légat Philippe et de renvoyer avec lui des ambassadeurs pour l'exécution de ces demandes et d'autres semblables qu'il jugerait à propos de faire.

On ne sait pas quelles furent les suites particulières de cette légation; mais on voit, par les historiens du moyen âge, que, même après la mort du prêtre Jean, le christianisme continua de dominer dans son royaume, et que son fils David y régnait au XIII^e^ siècle.

Le célèbre Gengis-Kan était gendre de Thogrul, mais il ne professait point le christianisme. Il est probable que le royaume dont Caracorum était la capitale se trouva compris dans l'immense empire de ce conquérant. Des historiens assurent même que le gendre et le beau-père s'étant brouillés, une grande bataille fut livrée entre eux; que Thogrul ou Ung-Khan y perdit quarante mille hommes et la vie; qu'une ligue plus formidable ayant ensuite été formée contre le vainqueur, celui-ci la dissipa dans une bataille non moins sanglante; qu'il fut alors nommé Gengis-Kan, c'est-à-dire roi des rois; que Caracorum devint sa propre capitale; qu'il accueillait des hommes de toutes les religions, en sorte qu'on ne savait laquelle il professait lui-même; que, parmi ses enfants et les princes de sa famille, il y en avait de chrétiens, de juifs et de mahométans. Il voulait que chacun eût la liberté de professer la religion qui lui plairait, pourvu qu'on crût en l'unité de Dieu

Les conquêtes et les ravages de ses successeurs jusqu'en Russie, en Pologne et en Hongrie, éveillèrent par l'épouvante l'attention sérieuse de l'Occident, et furent la cause déterminante de toutes ces missions et de toutes ces ambassades des papes et de saint Louis chez les Tartares. — *Voy.* Ascelin.

TING-TCHEOU, ville de Chine, dans la province de Fo-Kien.— Elle est située à une grande distance dans l'intérieur des terres, et au milieu d'un pays montagneux, près de la province de Kiang-Si. C'est une ville de premier ordre. Elle fut évangélisée au XVII^e^ siècle par le P. Garcia (Jean), Dominicain espagnol, qui entra en Chine en 1635, après avoir exercé l'apostolat en Amérique et en Océanie. — A la même époque, un catéchiste chinois, nommé Grégoire Lopez, qui devint dans la suite Dominicain, missionnaire, évêque et vicaire apostolique, mais qui n'était alors qu'aspirant à l'état ecclésiastique et religieux, contribua par son zèle à y bâtir une église et un hospice (1651)

TINSORER (Jean), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères. — Il partit pour l'Orient en 1765. On ne sait pas dans quelle mission il fut envoyé ni combien de temps il exerça le ministère apostolique. M. Tinsorer était de la Bretagne, et il avait le degré de docteur en Sorbonne. Le Catalogue imprimé à la suite des *Lettres* de M. Luquet à l'évêque de Langres, n'indique point non plus l'époque de sa mort.

TITE ou TITUS (Saint), disciple de saint Paul, naquit de parents idolâtres et fut probablement converti à la foi par saint Paul, puisqu'il l'appelle son fils. — Tite était l'interprète du grand Apôtre des nations, qui

lui était étroitement attaché à cause des grandes vertus qu'il avait reconnues en lui. Il avait une telle estime pour ce disciple, qu'il le nommait son frère et le coopérateur de ses travaux. Il le représente comme un homme brûlant de zèle pour le salut des âmes, et il parle de lui avec les expressions de la plus tendre et de la plus vive amitié. — *Voy.* le *Dict. d'Hagiographie.*

TITULAIRE (Evêque titulaire). — On emploie souvent ce mot dans l'histoire des missions, et le sens en est fort équivoque, du moins bien des personnes ne s'en rendent pas compte.

En effet, évêque titulaire a une double signification.

1° Le Saint-Siége institue des évêques pour des Eglises d'Orient ou d'Afrique, qui sont ruinées ou tombées dans le schisme, dans l'infidélité, quelquefois même complétement et matériellement anéanties. Non-seulement l'intention du Pape n'est point que les évêques nommés par lui à ces églises aillent les relever autant qu'ils le pourront, mais il les décharge de ce soin et de ce devoir, leur donne d'autres fonctions et leur interdit de s'occuper de leurs Eglises propres, dont la juridiction est confiée à d'autres personnes. C'est ainsi qu'il y a des patriarches d'Alexandrie, de Constantinople, d'Antioche, des archevêques de Carthage, d'Athènes, d'Ephèse, de Sardes, de Thèbes, des évêques de Maroc, de Bide, de Nilopolis, de Samosate, de Castorie, d'Hermopolis, etc. Tous ces prélats ne sont que titulaires, c'est-à-dire qu'ils ont seulement le titre de leur église; ils en portent le nom, ils sont revêtus du caractère épiscopal, mais leur juridiction propre, ordinaire, est liée par le Pape, qui la délègue à d'autres, tandis qu'eux-mêmes sont employés ailleurs dans l'Eglise générale.—Ainsi M. Lucciardi, naguère patriarche de Constantinople, n'avait point juridiction sur cette ville : c'est M. Hilléreau qui exerce ladite juridiction, mais à titre de délégué, et lui-même est archevêque de Pétra, en Arabie, de la même manière, c'est-à-dire *in partibus.*

Je vais en citer d'autres exemples en grand nombre.

M. Viale Prela, nonce à Vienne en Autriche, archevêque actuel de Carthage, n'a le pouvoir d'exercer aucun acte de juridiction épiscopale dans le royaume de Tunis, sur le territoire duquel sont les ruines de Carthage; c'est M. Sutter, évêque de Rosalie *in partibus,* qui est chargé du soin des catholiques de ces pays. — M. Courvézy, évêque de Bide en Algérie, ne peut pas non plus s'occuper de son église; c'est M. Pavy, évêque d'Alger, qui en a le devoir. Bide, ou Bidopolis, est la ville actuelle de Blidah, qui est une cure du diocèse d'Alger. — M. Guillon, évêque de Maroc, s'était cru obligé, lorsqu'il devint titulaire de cet évêché, d'envoyer une lettre pastorale à ses ouailles de Maroc; mais il était dans une erreur profonde à ce sujet. Tous ses pouvoirs étaient liés par le Pape, dont l'autorité est supérieure à toute autre dans l'Eglise, et le Souverain Pontife avait confié le soin effectif des catholiques de Maroc à des religieux Franciscains espagnols. Naguère c'était, je crois, le P. Paronolim qui en était chargé, à titre de préfet apostolique.

M. Mouly, Lazariste français, vicaire apostolique de Mongolie, et administrateur de Pékin, est évêque de Fussule *in partibus.* Fussule est en Afrique, et par conséquent sous la juridiction de M. Sutter ou de M. Pavy.

M. Rouchouse, vicaire apostolique en Océanie, était évêque titulaire de Nilopolis en Egypte. Si la ville épiscopale de Nilopolis existe encore, et si elle a des Chrétiens, c'est M. Guasco, vicaire apostolique en Egypte, qui a seul le droit et le devoir de leur conférer ou de leur faire conférer les sacrements. Lui, de son côté, est évêque *in partibus* de Fessé : c'est, je crois, la ville de Fez dans l'empire de Maroc. Ses pouvoirs naturels et ordinaires à l'égard de cette Eglise sont liés. — M. Mioland, archevêque de Toulouse, était auparavant archevêque de Sardes *in partibus infidelium :* cependant il n'aurait pu validement ni confesser, ni marier à Sardes sans avoir obtenu pour cela l'agrément de M. Mussabini, archevêque de Smyrne, dont Sardes dépend aujourd'hui. — M. Foscolo, patriarche d'Alexandrie, n'a également aucun pouvoir spirituel sur cette ville : c'est seulement M. Guasco, évêque de Fessé, qui exerce la juridiction. Toutes les Eglises de Chine, de l'Inde, et la plus grande partie des missions, sont ainsi gouvernées à titre délégué et révocable par des évêques dont les Eglises sont très-éloignées; c'est seulement un titre qu'ils ont, et une raison de recevoir le caractère épiscopal. Il en est de même des coadjuteurs, auxiliaires et suffragants, dans la chrétienté. Mais le Pape pourrait délier ce qu'il a lié, et alors les choses reprendraient leur cours naturel. Ces prélats seraient par là même investis de leur juridiction ordinaire : c'est ce qui est arrivé il n'y a pas bien longtemps à Jérusalem. Jusqu'en 1847, les patriarches légitimes de cette ville n'étaient que titulaires. Le 4 octobre de la même année, Pie IX a institué M. Valerga patriarche de Jérusalem sans lier sa juridiction, et aujourd'hui ce prélat y réside et y fait les fonctions épiscopales. Si l'Eglise jugeait qu'il en résulte quelque chose de fâcheux, ou que cette mesure empêche un plus grand bien, elle pourrait lier de nouveau la juridiction du patriarche et de ses successeurs, et faire gouverner ces contrées au spirituel par un prêtre ou un évêque qui n'aurait qu'une juridiction déléguée, révocable, précaire : elle agit ainsi fort souvent pour le plus grand bien de la religion. Quelquefois certaines circonstances exceptionnelles l'y obligent : ainsi, en 1815, M. Fesch, archevêque de Lyon, reçut défense de gouverner son Eglise; cet état de choses a duré vingt-cinq ans. Il y avait à Lyon un archevê-

que administrateur qui n'était point archevêque de Lyon, mais qui exerçait sur ce diocèse la juridiction au nom et de la part du pape. Il est indubitable que M. Fesch ou ses délégués n'avaient pas pouvoir de confesser, de marier, d'exercer en un mot les actes qui exigent juridiction, parce que les pouvoirs ordinaires et divins de ce prélat avaient été liés, suspendus par une autorité également ordinaire et divine, mais d'un ordre supérieur, et sous laquelle tous les évêques du monde sont comme les prêtres et les fidèles dans un simple diocèse. On a pu autrefois contester tout cela par rapport à l'évêque de ce diocèse; mais la chose est parfaitement établie aujourd'hui : les événements ont été plus forts que la pseudo-logique des gallicans, et s'ils avaient assez de ténacité pour admettre toujours leurs anciennes règles avec une inflexible obstination, il leur faudrait conclure que le Saint-Siége a, principalement depuis soixante ans, introduit une épouvantable confusion dans l'Eglise de Dieu; et comme les gallicans sont pour la plupart très-bons chrétiens, bons catholiques et point du tout impies, ils n'admettront point cela, et ils confesseront que Dieu a donné par la main du temps un fort soufflet à leurs vieux adages.

2° Titulaire est employé dans un autre sens. On vient de voir qu'il signifie très-souvent *diminutif*. Ainsi, on dit, Tel évêque n'est que titulaire, c'est-à-dire son église est ruinée, n'a plus de Chrétiens; seulement le titre en subsiste encore et il s'en trouve investi. Dans d'autres cas, titulaire est *augmentatif :* on arrive à être titulaire par mode d'accroissement. Par exemple, quand une église qui subsiste, qui est florissante même, est gouvernée d'une manière indirecte, soit par un administrateur perpétuel, soit par le coadjuteur d'un évêque caduc, soit par un vicaire apostolique, soit par un administrateur pour qui cette fonction est personnelle, lorsque le titulaire qui n'exerce plus sa juridiction ordinaire vient à mourir ou donne sa démission, ou est solennellement déposé, le personnage, ordinairement revêtu du caractère épiscopal, qui exerce réellement la juridiction, devient titulaire. Il acquiert le titre et le joint à l'exercice qu'il en faisait. Ainsi, M. de Pins, archevêque titulaire d'Amasie et administrateur apostolique de Lyon en 1838, s'il eût été nommé archevêque de cette église primatiale, serait devenu titulaire. Rien n'aurait été changé à sa position et à son pouvoir; seulement, il aurait eu le titre de Lyon qu'il n'avait pas, il serait parvenu à être titulaire de Lyon. — M. Menjaud, qui gouvernait le diocèse de Nancy depuis longtemps, est devenu titulaire de cette Eglise depuis la mort de M. Forbin-Janson.

Ainsi voilà donc les deux sens du mot *titulaire* bien distingués ou du moins bien distincts dans le sens diminutif : les diocèses de Famagouste, de Nankin, de Pékin, d'Ispahan, de Bosnie, de Knin en Dalmatie, de Nicopolis en Bulgarie, de Kiew en Russie, ruinés par les malheurs des temps, ne sont plus guère que titulaires. Il n'en reste pour ainsi dire que le titre : la plupart n'ont pas d'évêques propres ou ordinaires dans le sens augmentatif; tel prélat qui gouvernait de fait le diocèse et avait tous les pouvoirs légitimes pour cela, est devenu titulaire de son Eglise. — Piligliano en Toscane, qui n'était autrefois que la résidence des évêques de Soana, est devenu par érection un évêché titulaire, un titre réel d'évêché. — De même Anneci, où habitaient les évêques de Genève, est devenu un évêché réel, un diocèse en titre, un évêché titulaire, différent de celui de Genève, qui n'est guère que *titulaire* (sens diminutif), comme Bâle et Lausanne, c'est-à-dire que ces titres antiques et vénérables subsistent, mais qu'il n'y a pas ou presque pas de catholiques, pas de chapitre, pas de cathédrale, pas d'évêque qui réside dans la ville, mais un simple curé. — *Voy. In partibus* et DUCHESNE.

TLAN (Le), petit autel que les Annamites et les Chinois ont dans leurs maisons. On y expose les tablettes des ancêtres. Cette pratique est interdite par la religion chrétienne comme idolâtrique, et ceux des néophytes qui, sous la contrainte de la persécution, rétablissent ce tlan chez eux, donnent par là même un signe d'apostasie.

TOICT (Le P. NICOLAS DU), Jésuite flamand et missionnaire en Amérique au XVII^e^ siècle. — Il naquit à Lille et entra dans la compagnie de Jésus en 1630. Ayant sollicité comme une faveur d'être envoyé dans les missions étrangères, ses supérieurs le destinèrent au Paraguay, et il y travailla avec un zèle digne de ce théâtre classique de l'apostolat moderne. Il déployait surtout une charité et une activité admirables. Devenu supérieur des missionnaires de cette province, il mourut consumé de travaux, vers l'an 1680. Il a laissé une *Histoire des missions dans le Paraguay, l'Uraguay*, etc., Liége, 1675, in-folio, en latin. L'ouvrage du P. de Charlevoix sur le même sujet, qui est d'ailleurs plus récent et écrit en français, a sans doute fait oublier le livre du P. du Toict.

TOMKO ou TOMKUS, évêque de Dalmatie, florissait au commencement du XVII^e^ siècle. — Le siége qu'il occupait semble indiquer que c'était un prélat missionnaire, car il était évêque latin de Bosnie. L'Eglise catholique a toujours eu un bon nombre d'enfants dans cette province, au moyen âge comme aujourd'hui, et à l'époque où Tomko en était évêque, ce devait être une mission bien pénible, à cause du fanatisme des Turcs. Mais c'est surtout par ses ouvrages que ce personnage est connu, et comme ils ne sont pas étrangers à l'histoire de la propagation de la foi, il convient, à ce titre, d'en parler ici. Outre un livre *Sur la noblesse Dalmate*, Rome, 1692, Tomko a donné la *Vie de saint Pierre Bérislas*, 1621, et une *Vie des saints Illyriens*, 1631. On y

trouve des détails curieux sur l'Eglise d'Illyrie, qui est peu connue.

TONG-KING, c'est-à-dire, en chinois, *ville royale située à l'orient*, tong signifiant *orient*, et king *capitale* ou *ville royale*, royaume d'Asie dans l'Indo-Chine, au midi de la Chine. — Il fait partie de l'empire d'Annam. Ses bornes sont la Chine au nord, la Cochinchine au sud, le Laos à l'ouest et la mer de Chine à l'est. Son étendue équivaut à peu près au quart de la France. Sa population ne peut être évaluée que d'une manière très-approximative. Les uns la portent à 7,000,000 d'âmes, d'autres l'élèvent au double de ce chiffre. Les guerres civiles, les épidémies, les famines, les inondations, qui y sont très-fréquentes, enlèvent souvent une partie considérable du peuple, qui pullulle de nouveau dès que les calamités sont passées. Il y a actuellement, au Tong-King, 400,000 Chrétiens environ, tous Catholiques (l'hérésie ne pénètre point dans les pays de persécution). Ces Chrétiens sont gouvernés par quatre vicaires apostoliques, revêtus du caractère d'évêque; deux d'entre eux sont Espagnols, tirés de l'ordre de Saint-Dominique, et les deux autres sont Français, de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris. Outre un certain nombre de missionnaires européens, il y a au moins cent cinquante prêtres du pays, et l'on s'applique à en augmenter le nombre autant que possible. C'est à cette institution du clergé indigène qu'on peut attribuer la prospérité exceptionnelle de la mission du Tong-King.

Le Tong-King a longtemps été une province de la Chine. Depuis le x^e^ siècle il a eu des rois particuliers de différentes dynasties, mais la domination chinoise y était intermittente. En 1428, la dynastie Lê ressaisit le pouvoir qu'elle avait eu déjà, de l'an 981 à 1006. Cette dynastie a régné sur le Tong-King et la Cochinchine, jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle; mais depuis le XVI^e^ siècle, l'autorité des Lê ne fut que nominale; le pouvoir réel était entre les mains de deux familles : les Trinh et les Nguyên; les premiers étaient régents du Tong-King et les autres exerçaient la même charge en Cochinchine. Ils avaient toute l'autorité, et se faisaient continuellement la guerre entre eux, comme s'ils eussent été indépendants, en sorte que les Tong-Kinois et les Cochinchinois formaient, sous le même sceptre, deux peuples ennemis. A la fin du XVIII^e^ siècle (en 1770 environ), il se forma en Cochinchine, dans la province de Quin-Hon, un parti qui avait pour chef un homme du peuple, nommé Nhac : on appelait ce parti les Tay-Son, comme qui dirait les montagnards de l'Ouest, à cause du lieu de leur origine. Ces Tay-Son conquirent toute la Cochinchine et le Tong-King, et causèrent des maux effroyables aux deux pays par une guerre civile de trente ans. A la fin, le dernier rejeton des Nguyên, qui avait été presque dépossédé et résidait à Saïgon (Cochinchine méridionale), parvint avec le secours de la France et des missionnaires de cette nation à reconquérir sur les Tay-Son tout l'empire d'Annam (Cochinchine, Tong-King, etc.). Il supprima la dynastie des Lê en 1802, prit le nom de Gia-Laong et mourut en 1820. Il a eu pour successeur Minh-Menh, son fils, mort en 1841. Celui-ci a été remplacé par Thien-Tri, et ce dernier par Tu-Duc, actuellement régnant.

Le Tong-King se divise en onze provinces : quatre qui sont censées intérieures, et sept extérieures ou frontières. Les premières sont nommées Tu-Trân ou gouvernements principaux; elles sont groupées autour de la capitale Ké-Cho, qui ne dépend d'aucune d'elles et qui leur sert de centre commun. Ces quatre provinces tirent leurs noms de leur position respective, par rapport à la ville royale. Ce sont : Xu-Bac (province du nord); Xu-Nam (province du sud); Xu-Dong (province de l'est), et Xu Doai (province de l'ouest). Les sept autres provinces, appelées Phiên-Trân ou gouvernement du dehors ou frontières, sont : Xu-Yên-Quang, Xu-Lang, Xu-Thai, Xu-Tuyên, Xu-Hung, Xu-Thanh et Xu-Nghê. Chaque province ou Xu est divisée en plusieurs *phu* ou départements; chaque phu se subdivise en *huyên* ou arrondissements; les *huyên* en *tông* ou cantons, les *tong* en *xa* ou communes, et beaucoup de *xa* sont partagés en *thôn* ou section, ayant chacun leur maire. — La capitale, nommée par le peuple Kécho (le marché), et appelée en style officiel Thang-Lông-Thanh (*la ville du dragon jaune*), forme à elle seule un *phu* partagé en deux *huyên*, qui ont chacun dix-huit *phuong* ou quartiers.

Les noms des provinces, tels qu'on vient de les lire plus haut, sont les noms vulgaires. En style officiel, on les désigne différemment : le Xu-Nam s'appelle Son-Nam-Xu; le Xu-Bac, Kinch-Bac-Xu; le Xu-Hang, Hung-Hoa-Xu et ainsi des autres. (*Voy.* chaque nom de province.)

Un grand fleuve, nommé Soug-Ca, qui prend sa source en Chine, traverse le Tong-King et le partage en deux portions presque égales. Tout le pays, à gauche du fleuve, est appelé dans les lettres des missionnaires Tong-King oriental, et toute la partie à droite du fleuve est désignée sous le nom de Tong-King occidental. Le Tong-King oriental est évangélisé, depuis 1693, par les Dominicains espagnols, qui y ont toujours eu, à partir de cette époque, un évêque vicaire apostolique, de leur ordre. Depuis 1848 ce vicariat est divisé en deux : l'un et l'autre sont gouvernés par des évêques espagnols, tirés de l'ordre de Saint-Dominique. Il y a dans cette partie 160 à 180,000 Chrétiens. — Quant au Tong-King occidental, il est confié aux missionnaires français de la congrégation des Missions-Etrangères, qui y a toujours entretenu depuis le milieu du XVII^e^ siècle un évêque vicaire apostolique. En 1846, cette mission a été divisée en deux vicariats apostoliques, pourvus chacun d'un évêque et d'un coadjuteur. Le nombre des Chrétiens est de plus de 200,000, et il s'accroît notablement d'année en année.

L'Evangile a été annoncé au Tong-King, au XVII^e^ siècle, par les Jésuites, entre autres le P. de Rhodes, Français, qui y obtint les succès les plus signalés. Ensuite ses supérieurs l'envoyèrent en Europe demander au Saint-Siége d'instituer des évêques pour ce royaume, afin qu'on pût y former des prêtres du pays; c'est ce qui a donné naissance à la congrégation des Missions-Etrangères. La Compagnie de Jésus ne pouvait se charger elle-même de cette œuvre, parce que le Portugal, dont elle dépendait beaucoup pour ses missions, voulait étendre son patronage onéreux sur toutes les Eglises de l'Asie orientale, et que ces vues, d'un nationalisme étroit, faisaient de la religion, entre leurs mains, un instrument de conquête et d'exploitation coloniale. Cependant la Compagnie de Jésus continua toujours d'évangéliser le Tong-King, concurremment avec les prêtres français du séminaire des Missions-Etrangères, et elle y a eu des missionnaires jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, époque de sa suppression. On peut dire que ce sont les Jésuites qui ont formé l'Eglise du Tong-King, les prêtres séculiers n'ont fait que l'entretenir et l'accroître. A la fin du XVII^e^ siècle, les Dominicains et les Augustins espagnols vinrent aussi des îles Philippines au Tong-King, et on leur attribua spécialement la partie orientale du royaume, où quelques Jésuites continuèrent aussi, jusqu'à l'époque de leur suppression, d'exercer simultanément avec eux le ministère apostolique.

La religion chrétienne a presque toujours été proscrite et persécutée au Tong-King; jamais les lois du pays ne lui ont reconnu une liberté pleine et entière: elle a été tolérée par intervalles, mais le plus souvent elle a été en butte aux vexations et à la haine du gouvernement et des mandarins ou fonctionnaires publics.

TONG-KING CENTRAL. — On appelle ainsi un nouveau vicariat apostolique érigé dans le Tong-King en 1848, et démembré de l'ancien vicariat apostolique du Tong-King oriental. Il est, comme celui-ci, gouverné et évangélisé par les Dominicains espagnols venus des îles Philippines. — *Voy.* TONG-KING ORIENTAL.

TONG-KING MÉRIDIONAL. — Le Tong-King méridional est un nouveau vicariat apostolique, érigé en 1846, dans le royaume de Tong-King, dont il comprend le sud. Il a été démembré du Tong-King occidental, et il est desservi, comme celui-ci, par les prêtres français du séminaire des Missions-Etrangères.

TONG-KING ORIENTAL. — On appelle ainsi, en style ecclésiastique, la partie du Tong-King qui est située à gauche du fleuve Song-Ca. Cette partie est aussi bien au nord qu'à l'orient, mais l'usage constant est de l'appeler partie orientale : elle est évangélisée, depuis la fin du XVII^e^ siècle, par les Dominicains espagnols venus des îles Philippines. De 1693 à 1848 elle a formé un seul vicariat apostolique, gouverné par un évêque espagnol de l'ordre des Frères-Prêcheurs. En 1848, on l'a partagé en deux vicariats apostoliques distincts, dont l'un a retenu l'ancien nom, et l'autre a été appelé *Tong-King central.* Ces dénominations ne sont pas rigoureusement exactes, sous le rapport géographique.

TONG-KING OCCIDENTAL, partie du Tong-King située à droite du fleuve Song-Ca. — Cette partie est autant au midi qu'à l'ouest; mais l'usage invariable, depuis près de deux cents ans, est de l'appeler *Tong-King occidental.* Depuis la fin du XVII^e^ siècle, jusqu'en 1846, le Tong-King occidental a formé un seul vicariat apostolique, confié aux missionnaires de la congrégation des Missions-Etrangères. En 1848, le souverain pontife Pie IX a partagé cette mission en deux vicariats apostoliques distincts, dont l'un a retenu l'ancien nom de Tong-King occidental, et l'autre a été appelé Tong-King méridional.

TORPET, vulgairement TROPÈS (SAINT), un des premiers Chrétiens, disciple des apôtres et martyr. — Il était, selon le Martyrologe romain, un des principaux officiers de l'empereur Néron et de ceux dont saint Paul dit, dans sa lettre aux fidèles de Philippes (Macédoine) : « Les saints vous saluent tous et principalement ceux qui sont dans la maison de César. » Après avoir été battu, puis exposé aux bêtes pour Jésus-Christ, il eut la tête tranchée, et consomma ainsi son martyre, le 29 avril. On fait sa fête le 17 mai, à cause de la translation de son corps. Le culte de ce saint est célèbre en Italie, en France, en Portugal. Il y a, dans la Provence, une ville de son nom : c'est Saint-Tropès (Var).

TORQUAT (SAINT), évêque, missionnaire en Espagne au I^er^ siècle de l'ère chrétienne. — Selon le Martyrologe romain, il fut ordonné à Rome par les saints apôtres Pierre et Paul, et envoyé en Espagne avec six autres pour y prêcher la parole de Dieu. Après avoir évangélisé plusieurs villes et soumis à la foi de Jésus-Christ une multitude innombrable de peuples, ils moururent en paix dans différents lieux du pays, savoir : saint Torquat, à Cadix; saint Ctésiphon, à Vierze; saint Second, à Avila; saint Indalèce, à Portilla; saint Cécilius, à Elvire; saint Hésychius, à Gibraltar, et saint Euphrase, à Audujar. On les honore tous le 15 mai. (*Voy.* les noms de VIERZE, PORTILLA, ELVIRE, ANDUJAR, pour la situation de ces villes.)

Jusqu'à quel point cette tradition est-elle authentique? Il ne m'appartient pas de le décider. Cependant, les histoires ecclésiastiques passent entièrement sous silence la mission de ces sept évêques. En suivant les traditions de l'Eglise mère et maîtresse de toutes les autres et centre de l'unité et de la vérité, j'ai cru devoir citer ici saint Torquat et ses compagnons.

TOURON (Le P. ANTOINE), Dominicain français du XVIII^e^ siècle, né en Languedoc

en 1686, mort à Paris le 2 septembre 1775. — Il a écrit une *Vie de saint Thomas d'Aquin*, une *Vie de saint Dominique*, une *Vie de saint Charles Borromée*, une *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, où l'on trouve beaucoup de documents précieux pour l'histoire des missions, et une *Histoire d'Amérique*, qui n'est guère que l'histoire de son ordre en Amérique. Ce dernier ouvrage contient également un grand nombre de notices sur les missionnaires Dominicains qui ont évangélisé le Nouveau Monde.

TRANG, Chrétien cochinchinois, qui vivait au XVII^e^ siècle. — Il était fort zélé et visitait les martyrs et les confesseurs dans les prisons. Il alla voir en particulier Marthe Phuoc, catéchiste âgée, qui endura pour Jésus-Christ des tourments atroces. C'est par Trang qu'on a su presque tous les détails du combat soutenu par cette généreuse néophyte, en 1664. — *Voy* PHUOC.

TRENTO (Le P. JÉRÔME), Jésuite italien, célèbre prédicateur et missionnaire au XVIII^e^ siècle. — Il naquit à Padoue le 13 janvier 1713, entra dans la compagnie à l'âge de quinze ans, mais il ne fit profession que plus tard, en 1746. Après avoir parcouru le cycle de l'enseignement, il s'appliqua à la prédication. Depuis 1746 qu'il prononça ses vœux jusqu'en 1784, date de sa mort, il remplit le ministère apostolique, et eut un rare succès. Tantôt il prêchait dans les villes les plus populeuses de l'Italie, d'autres fois dans les missions. A l'autorité de la parole il joignait l'exemple d'une vie vraiment religieuse. Il mourut le 19 avril 1784 à Venise, où il venait de prêcher le carême dans l'église Saint-Léon. Il a laissé des sermons, des discours, des panégyriques.

TRESAIN (SAINT), prêtre irlandais, missionnaire en France au VI^e^ siècle. — On l'honore le 7 février. Sa Vie, qui est dans Godescard, ne donne aucun détail sur ses travaux apostoliques et rapporte seulement que saint Trésain, ayant quitté sa patrie, vint prêcher l'Evangile en France; il fut fait curé de Mareuil-sur-Marne et mourut au VI^e^ siècle. Le pays qu'on désigne ici sous le nom de Mareuil-sur-Marne est sans doute Mareuil-sur-Ay, village du département de la Marne situé à 30 kilomètres de Reims et à 5 kilomètres d'Epernay. Il est bâti sur la rive droite de la Marne et a sept cents habitants. On y récolte d'excellents vins. Les reliques de saint Trésain étaient autrefois gardées avec beaucoup de vénération à Avenay, qui est un bourg de onze cents habitants, non éloigné de Mareuil, et celèbre aussi par ses bons vins, dont le culte à probablement prévalu sur celui de saint Trésain. Les voyageurs du commerce pensent qu'il y a là un progrès...

TRIGAULT (Le P. NICOLAS), Jésuite flamand, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle. — Il naquit en 1577 à Douai, qui alors ne dépendait pas encore de la France et n'y fut réuni qu'en 1667. A l'âge de 17 ans il entra dans la compagnie de Jésus (1594), professa les humanités à Gand, puis se disposa par l'étude des sciences et les langues orientales à la carrière des missions. Ayant obtenu de ses supérieurs d'être envoyé en Chine, il partit en 1606, se rendit à Lisbonne où, en attendant le départ du vaisseau qui devait le transporter en Orient, il écrivit la Vie du P. Barzée, du même pays et de la même société que lui, compagnon de saint François-Xavier et apôtre de l'île d'Ormus.

Enfin le P. Trigault s'embarqua le 5 février 1607 et il arriva à Goa le 10 octobre suivant. Sa santé affaiblie l'obligea d'y séjourner quelques années. Il ne partit pour Macao qu'en 1610, l'année où le P. Ricci mourait à Pékin, après y avoir fondé la mission de Chine au prix de trente ans de travaux. Il paraît que le P. Trigault travailla quelque temps dans l'intérieur de l'empire avec les autres missionnaires de sa compagnie, qui avait le P. Longobardi pour supérieur. Mais bientôt il fut chargé (1613) d'aller en Europe rendre compte de l'état et des besoins de l'Eglise de Chine, nouvellement fondée. Arrivé dans l'Inde, il poursuivit son voyage par terre et, muni d'un sac de cuir qui renfermait ses provisions, il traversa non sans courir de grands dangers la Perse, l'Arabie déserte, une partie de l'Egypte. Arrivé au Caire, il s'embarqua sur un navire marchand qui l'amena à Otrante (Italie méridionale), d'où il gagna Rome. Ses supérieurs le présentèrent au pape Paul V, qui accepta la dédicace de son livre intitulé : *Le voyage fait au royaume de la Chine par les Pères de la compagnie de Jésus*. Cet ouvrage, très-utile à consulter pour l'histoire des missions, est à la fois une description de la Chine, des mœurs et des arts de ses habitants, une histoire de l'établissement des Jésuites dans cet empire et une excellente biographie du P. Ricci.

Le P. Trigault, qui était venu en Europe principalement pour y chercher un renfort d'ouvriers apostoliques, repartit de Lisbonne en 1628 avec quarante-quatre missionnaires de sa compagnie, tirés de différentes nations. Tous avaient sollicité comme une faveur la permission de le suivre. Parmi eux on comptait des hommes d'un éclatant mérite. Il suffit de citer le P. Rho et le P. Schall, le premier Italien, et le second Allemand. —*Voy.* ces noms.

Plusieurs de ces religieux moururent pendant la traversée; le P. Trigault lui-même tomba malade à Goa et sa vie fut longtemps en péril : enfin il se rétablit, et s'embarqua le 20 mai 1620. Il atteignit Macao, d'où il entra en Chine sept ans après en être sorti. Pendant son absence, la persécution avait ravagé (1615 à 1620) cette chrétienté (*Voy.* SENADO et VAGNON), dans les derniers temps de l'empereur Chin-Tsong; mais à l'avénement de Hi-Tsong, son successeur, elle s'apaisa. Le P. Trigault mourut à Nankin le 14 novembre 1628. Il

n'avait que 51 ans, et il y en avait plus de vingt qu'il travaillait à la propagation de la foi ou qu'il voyageait dans l'intérêt des missions.

Outre la Vie du P. Barzée, imprimée à Anvers en 1610, il a laissé beaucoup d'autre ouvrages. En voici trois très-importants: 1° *Dictionnire chinois*, en 3 volumes, imprimé en Chine. — 2° *De l'expédition chrétienne en Chine d'après les commentaires de Matthieu Ricci* (en latin), Augsbourg, 1615, in-4°, et Cologne, 1617, in-8°. — Il y assure que l'imprimerie a été en usage en Chine avant d'être connue en Europe; mais c'était un art fort imparfait. Cette impression se faisait non avec des caractères mobiles, mais avec des caractères gravés sur des planches, d'où le système est appelé stéréotypie et n'a point changé jusqu'à ce jour dans cet empire immobile. — 3° *Les triomphes du christianisme au Japon* (*De Christianis apud Japonicos triumphis*), Munich 1623, avec des Additions du P. Rudérus et des figures. C'est l'histoire de ceux qui ont souffert pour la foi au Japon.

TRINH, famille tong-kinoise, qui exerça la principale autorité dans sa patrie pendant les XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Elle était originaire de la province de Thanh-Hoa (Tong-King). Voici ce qui amena son élévation. Le général Mac-Dang-Daong ayant usurpé la couronne de Tong-King, en 1528, sur la dynastie des Lê, abdiqua en 1530 en faveur de son fils Mac-Dang-Duanh, qui régna trois ans en paix (1530-1533) Un général tong-kinois, nommé Nguyên-Do, originaire de la province de Thanh-Hoa, rétablit sur le trône, en 1533, un prince de la famille des Lê, et continua de faire la guerre aux Mac, sans parvenir à les chasser entièrement. Cette guerre civile dura presque tout le reste du XVI^e^ siècle. Nguyên-Do mourut en 1545; son fils, Nguyên-Hoang, était trop jeune pour lui succéder dans sa place de général en chef et de premier ministre. Ce fut son gendre, Trinh-Kiêm, chef de la famille des Trinh. Il sut se rendre héréditaire, agrandir son autorité, diminuer celle du roi nominal. Ses successeurs persévérèrent dans la même politique, et sous le nom de régent (*chna*), ils furent les véritables maîtres du pays, tandis que les *vua* (rois) Lê n'étaient que des ombres de rois.

De son côté, Nguyên-Hoang, beau-frère de Trinh-Kiem, devint gouverneur des deux provinces les plus méridionales du Tong-King, conquises au XV^e^ siècle sur le Ciampa (1); il s'y rendit indépendant du régent du Tong-King, tout en reconnaissant l'autorité nominale du roi Lê. Ses descendants, à qui il transmit également sa place, conquirent peu après le reste du Ciampa, et s'en formèrent un royaume, connu sous le nom de Cochinchine, qui n'était officiellement qu'une province de l'empire d'Annam sous le sceptre des Lê; mais les régents Nguyên en Cochinchine et les régents Trinh au Tong-King étaient réellement indépendants et rois absolus, et ils se faisaient presque continuellement la guerre entre eux.

A la fin du XVIII^e^ siècle, il s'éleva, en Cochinchine, un parti politique, nommé les Tay-Son, dont le fondateur et le chef était un homme du peuple, nommé Nhac. Ce parti conquit presque toute la Cochinchine et le Tong-King, détruisit l'autorité des Trinh, dont le dernier fut tué en 1786. Les Nguyên furent aussi presque anéantis. Il n'en resta qu'un rejeton, nommé Nguyên-Anh, qui au commencement du XIX^e^ siècle reconquit tout l'empire d'Annam sur les Tay-Son et supprima l'antique dynastie des Lê pour fonder sa propre dynastie, celle des Nguyên, laquelle règne aujourd'hui sur tout l'empire d'Annam.

TRIPE (JEAN-ANDRÉ), prêtre français du diocèse de Fréjus en Provence (Var), missionnaire en Océanie. — Il a été envoyé, en 1840, dans la Nouvelle-Zélande par la Société de Marie, avec un autre prêtre, M. Pezant, du diocèse de Clermont. Ils étaient accompagnés de deux frères de la même congrégation.

M. Tripe, après avoir évangélisé la Nouvelle-Zélande pendant environ douze années, est revenu en France, en 1843.

TROND, en latin *Trudo* (SAINT), prêtre belge, missionnaire au VII^e^ siècle dans sa patrie. — Il naquit dans le territoire de Nasbaye, dont la ville principale est Tongres. Ses parents étaient distingués par leur naissance et jouissaient d'une fortune considérable. Quand la mort les lui eut enlevés, il se retira à Metz, et se mit sous la conduite du pieux évêque de cette ville, nommé Cloud: il partageait son temps entre l'étude, la prière et les œuvres de charité. Ayant été ordonné prêtre, il retourna dans sa patrie, où il y avait encore beaucoup de païens; par ses prédications il en extirpa les restes de l'idolâtrie. Il fit bâtir dans une de ses terres un monastère qui servait en même temps d'école où la jeunesse pût se former aux sciences et à la piété. Ce monastère, appelé dans la suite Saint-Trond, à cause de son fondateur, a donné naissance à la ville qui, aujourd'hui, porte le même nom. Trond ou Trudon mourut en 639. Il ne paraît pas qu'il ait jamais embrassé l'état monastique, comme quelques-uns l'ont cru. L'Eglise honore sa mémoire le 23 novembre.

TRONVIN (SAINT), évêque, honoré le 10 février. — Le Martyrologe, en citant son nom, dit qu'il était évêque des Pictes, en Ecosse, et que le Vénérable Bède fait mention de lui dans ses ouvrages. Il paraît qu'il mourut à Strenescalc, en Angleterre; mais l'époque de cette mort n'est pas indiquée, non plus que le détail des travaux du saint prélat.

(1) Ces deux provinces, nommées Thuân-Hoa et Quang-Nam, répondent à ce qu'on appelle maintenant la Cochinchine septentrionale.

TROPHIME (Saint), disciple de saint Paul, prédicateur de l'Evangile dans les Gaules et premier évêque d'Arles. — Il était d'Ephèse (Asie Mineure), où il naquit de parents païens. Ayant été envoyé dans les Gaules, il annonça l'Evangile en Provence et fonda le siége d'Arles. Cette Eglise l'a toujours honoré comme son premier évêque : on pense qu'il n'avait pas été tourmenté pour la foi et qu'il mourut en paix vers la fin du Ier siècle.

Plusieurs savants, fondés sur l'autorité de saint Grégoire de Tours, soutiennent que la mission de saint Trophime d'Arles est moins ancienne ; que ce saint n'est point le disciple de l'Apôtre des nations, et qu'il passa dans les Gaules, dans le milieu du IIIe siècle, avec saint Saturnin de Toulouse, saint Paul de Narbonne, saint Martial de Limoges, saint Austremoine d'Auvergne, saint Gatien de Tours et saint Denis de Paris ; que cependant on peut mettre la mission de saint Trophime d'Arles quelques années plus tôt que celle des autres saints, et qu'il mourut vers l'an 260. Mais la tradition de l'Eglise d'Arles est que saint Trophime, son fondateur, est le même que le disciple de l'apôtre saint Paul et le compagnon de ses travaux.

Le Martyrologe romain consacre aussi cette opinion, que saint Trophime d'Arles est celui dont parle saint Paul dans sa lettre à Timothée, et il ajoute qu'il fut sacré évêque par cet apôtre; qu'il fut le premier envoyé à Arles pour y annoncer l'Evangile de Jésus-Christ, et que toute la Gaule reçut les ruisseaux de la foi de cette source de prédication.

La cathédrale d'Arles lui est dédiée depuis la fin du XIIe siècle. — La fête de ce saint évêque est célébrée le 29 décembre.

TSAMA (Saint), missionnaire en Abyssinie.—Il est un des neuf personnages qui prêchèrent la foi chrétienne dans cet empire après saint Frumence. — *Voy.* Alef.

TUAN (Pierre), prêtre tong kinois, missionnaire dans sa patrie au XIXe siècle et martyr. — Il était du vicariat apostolique du Tong-King oriental. Pendant la persécution de 1838, s'étant réfugié avec le P. Fernandez, Dominicain espagnol, dans le vicariat du Tong-King occidental, ils y furent pris l'un et l'autre par la trahison d'un païen. Le Dominicain fut mis à mort, et Tuân ayant refusé d'apostasier, fut également condamné au dernier supplice; mais épuisé par les souffrances de la prison, il fut atteint d'une dyssenterie à laquelle on ne daigna apporter aucun remède, et il expira le 15 juillet 1838, âgé de soixante-treize ans, dont trente-quatre s'étaient écoulés dans les pénibles travaux de la mission.

TUITE, Dominicain anglais, missionnaire dans l'Amérique au commencement du XIXe siècle. — Il est un des premiers religieux de son ordre qui aient exercé le ministère apostolique aux Etats-Unis. C'est vers l'an 1806 qu'il arriva au Kentucki avec le P. Wilson, du même ordre et de la même nation. Ils fondèrent ensemble un établissement qui prospéra dans la suite et leur permit de se recruter des collaborateurs qu'ils formèrent parmi les natifs du pays. En 1822 ou 1823 il en était déjà sorti sept missionnaires. Cette petite colonie dominicaine implantée dans le Kentucki a produit des apôtres qui ont évangélisé des états voisins, l'Ohio et le Tennessée : les premiers évêques de ces deux pays ont été des Dominicains, l'un anglais, le P. Miles, évêque de Nashville, et l'autre américain, le P. Fenwick, évêque de Cincinnati.— Quant au P. Wilson, il devint provincial de son ordre, et le P. Twite devint maître des novices. Leur résidence principale était le couvent de Sainte-Rose dans le comté de Vashington, chef-lieu Springfield.

TURIBE (Saint), évêque d'Astorga au Ve siècle.— Son prédécesseur, Dictinius, avait eu le malheur de tomber dans l'hérésie des priscillianistes. Saint Turibe au contraire combattit fortement cette secte, montra beaucoup de zèle pour la discipline et s'efforça de déraciner l'erreur de son diocèse. Le pape saint Léon Ier, le Grand, lui écrivit une lettre qu'on a encore, l'encourageant et le secondant dans ses travaux. Saint Turibe mourut en 460, et il est honoré le 16 avril. Le même jour on fait la fête d'un autre saint Turibe, évêque du Mans.

Un troisième prélat du même nom illustra dans les temps modernes l'Eglise d'Amérique, et il est beaucoup plus connu que ses deux patrons.

TU-TAN, terme employé dans quelques anciennes relations de missions, comme celle du P. Du Jarric, pour désigner un vice-roi de province en Chine. Le véritable mot est *Tsong-To*, qui signifie *gouverneur général*.

TU-TRAN, mots annamites qui signifient les quatre gouvernements principaux. — On désigne par là au Tong-King les provinces de Xu-Nam (midi), de Xu-Dong (est), de Xu-Bac (nord), et de Xu-Doai (ouest), ainsi dénommées à cause de leur position géographique par rapport à Kécho, la capitale du royaume. Cette ville qui ne fait partie d'aucun gouvernement est comme le noyau ou centre commun des quatre provinces intérieures. Les autres provinces sont appelées Phiên-Tran, les gouvernements du dehors ou frontières, parce qu'elles sont rangées autour des Tu-Trân, et leur servent comme d'enveloppe et de barrières de séparation d'avec les Etats voisins.

TYSSANIER, Jésuite français, missionnaire au XVIIe siècle dans le Tong-King. — Il y travailla pendant plusieurs années, et étant ensuite revenu en Europe, il fit imprimer à Paris, en 1663, une Relation de ce pays et de sa mission. On y trouve des détails assez intéressants sur la religion qu'on y professe. Il dit entr'autres choses que les disciples de Confucius ne connaissent point de Dieu.

U

ULFRID ou WOLFRED (Saint), missionnaire anglais en Allemagne et en Suède, évêque et martyr de ce dernier pays au XI^e^ siècle. — Après avoir édifié l'Angleterre par sa vertu, l'avoir éclairée par sa science et instruite par ses prédications, il passa la mer dans le désir d'aller annoncer la foi aux infidèles. Il commença par prêcher quelque temps dans les pays septentrionaux de l'Allemagne, puis son zèle le porta à passer en Suède. Ce royaume était alors gouverné par le pieux Olaüs ou Olav II, qui prit le premier le titre de roi de Suède. Les discours et les exemples du saint y produisirent bientôt les plus merveilleux effets. Ayant été élevé à l'épiscopat, il s'appliqua avec une nouvelle ardeur à répandre de toutes parts les lumières de l'Evangile. Un jour qu'il prêchait avec beaucoup de véhémence contre les impiétés de l'idolâtrie, il prit une hache pour mettre en pièces la grande idole du pays, appelée Tarstans ou Thor. Le roi lui-même l'appuyait de son autorité dans cette action, mais les païens furieux se jetèrent sur lui et le massacrèrent dans le moment. C'est en l'an 1028 qu'il couronna ainsi sa carrière apostolique par le martyre.

ULRIC (Fr.), Mineur d'une grande sainteté, parcourait au XIV^e^ siècle avec Fr. Martin, du même ordre que lui, les pays barbares voisins de la mer Baltique et du golfe de Finlande pour y semer la parole de Dieu. — S'étant arrêtés en Livonie, dans un lieu fortifié, Fr. Martin célébra les saints mystères, et pendant ce temps Fr. Ulric se présenta sur la place publique, un crucifix à la main, exhortant avec chaleur les païens à abandonner leurs idoles et à adorer le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre. Les barbares furieux se précipitèrent sur lui et l'amenèrent à leur duc. Ce prince l'entendant glorifier Jésus-Christ en sa présence, ordonna qu'on lui fît souffrir une mort cruelle et qu'on jetât Martin en prison. Quant à Fr. Ulric, pendant qu'on le conduisait hors de la ville, il continuait de prêcher la foi avec intrépidité. On lui coupa les mains et les bras par morceaux, ensuite le nez et les oreilles, puis on le lia au tronc d'un arbre et on l'accabla d'insultes. Un miracle opéré en ce moment à la prière du martyr, ayant converti plusieurs des idolâtres qui se trouvaient présents, on les massacra aussitôt avec lui, et tous ces corps mutilés furent jetés dans le fleuve, qui les porta jusqu'à une ville habitée par des Chrétiens. Ces glorieux débris surnageaient et une colonne de feu fixée au-dessus du corps d'Ulric l'indiquait d'une manière spéciale à la vénération des fidèles, qui leur procurèrent une sépulture honorable. Le Fr. Martin subit aussi un supplice ignoble et cruel. Tous ces événements se passaient en 1342. A peu près à la même époque, les Livoniens martyrisèrent cinq autres Frères Mineurs, dont quatre périrent par le glaive au même lieu que Fr. Ulric et Fr. Martin. Pour le cinquième, qui était gardien (supérieur du couvent), on lui coupa les mains, les pieds et la partie supérieure de la tête, puis on le jeta dans le fleuve, qui l'entraîna à deux cents lieues de là sur les terres des Chrétiens, où il exhala le dernier soupir aussitôt qu'on le recueillit.

Les noms de ces courageux missionnaires ne sont point arrivés jusqu'à nous. D'autres en beaucoup plus grand nombre ont arrosé de leurs sueurs, de leurs larmes et peut-être de leur sang ce champ ingrat qui, encore aujourd'hui, est un sujet de douleur pour l'Eglise. On voit qu'à cette époque les enfants de saint François, qui remplissaient le monde depuis un siècle, et évangélisaient toute la chrétienté et les grandes missions, les théâtres éclatants du martyre et des conversions nombreuses, avaient aussi des hommes d'un humble et héroïque dévouement à jeter sur les plages barbares et inconnues, et ils pénétraient fort avant dans les terres. Ce fleuve qui charrie le corps d'un gardien à deux cents lieues est évidemment la Dwina, qui a à peu près ce cours, et qui arrose à son embouchure des pays alors catholiques. Riga avait depuis 1186 un évêché qui, en 1215, fut érigé en archevêché par Innocent III. C'était la métropole de toute la Livonie, de la Prusse et de la Courlande. Napsal, Revel, Dorpat et deux autres évêchés étaient ses suffragants ; mais il n'y avait de Chrétiens que sur les côtes et ils étaient Latins. Les habitants de l'intérieur étaient idolâtres et très-barbares. Il ne faut pas les confondre avec les Russes, qui sont d'une autre race : ils en diffèrent autant que ceux-ci sont distincts des Polonais. Les Russes étaient Chrétiens orientaux, mais divisés, faibles et asservis aux Tartares. Depuis ils ont brisé le joug, ont subjugué toutes les nations voisines et formé l'immense empire qui est l'un des prédominants aujourd'hui dans le monde de la force. Quant aux Livoniens ou Lettons, qui forment encore de nos jours le fond de la population en Lithuanie, en Esthonie, en Courlande et en Livonie, ils ne sont pas encore, même aujourd'hui tellement pénétrés par l'esprit du christianisme qu'ils aient quitté leurs mœurs rudes et farouches et leurs superstitions ; mais au XIV^e^ siècle ils étaient encore plus disséminés dans les forêts et les glaces. Du reste, complétement païens et de mœurs sanguinaires, ils vivaient à l'état sauvage. Les FF. Mineurs étaient les pionniers du christianisme dans ces régions affreuses, et, après de pénibles services, ils couronnaient souvent leur carrière par un martyre douloureux et ignoré du reste du monde.

UNAMAN (Saint), Anglais, martyr en

Suède au x^e^ siècle. — Il était neveu de saint Sigefrid, apôtre du pays, qui l'amena avec lui dans sa mission, sans doute pour partager ses travaux apostoliques; mais les infidèles le massacrèrent à Wexio, ainsi que S. Sunaman et S. Wiaman, pendant que Sigefrid prêchait l'Evangile sur un autre point du Gothland. L'Eglise honore ces trois saints du titre de martyrs, parce qu'ils furent mis à mort en haine de Jésus-Christ. — *Voy.* SIGEFRID.

URBAIN (SAINT), disciple des apôtres. — Saint Paul en parle dans sa *Lettre aux Romains*, et le Martyrologe, qui place sa fête au 31 octobre, dit qu'il fut tué pour l'Evangile de Jésus-Christ, ainsi que saint Ampliat et saint Narcisse. C'est la haine des Juifs et des païens qui leur procura le martyre.

URBAIN I^er^ (SAINT), pape au III^e^ siècle. — Il était de Rome, et il monta sur la chaire de saint Pierre en 223, après la mort de saint Calixte I^er^; son pontificat dura sept ans. C'était sous le règne de l'empereur Alexandre-Sévère (222-235). Ce prince, naturellement doux, aimait les Chrétiens, qui néanmoins furent persécutés de son temps en plusieurs endroits, soit par le peuple fanatisé, soit par les gouverneurs, qui suivaient le courant de l'opinion, sachant bien qu'on n'oserait pas les réprimer. Il est dit dans les actes de sainte Cécile que le pape saint Urbain encourageait les martyrs et qu'il convertit à la foi un grand nombre d'idolâtres. On lui a toujours donné, dans la liturgie, le titre de martyr; cependant il n'est pas certain qu'il ait péri de mort violente en témoignage de la foi (230). L'Eglise fait la fête de saint Urbain le 25 mai.

URREA (Fr. ANTOINE DE LA CONCEPTION), Franciscain, fut envoyé aux îles Philippines avec plus de vingt autres missionnaires du même ordre. Le vaisseau qui les portait fit naufrage en 1672, sur les Mariannes; mais heureusement les passagers apostoliques purent être sauvés, et une hospitalité fraternelle leur fut donnée par les Jésuites qui évangélisaient cet archipel depuis vingt-quatre ans, et qui l'avaient arrosé de leurs sueurs et du sang de plus de dix martyrs. En ce moment ils réparaient les ruines de leurs chrétientés, qu'une révolte des païens avait failli anéantir. Trois ou quatre Pères Jésuites avaient été massacrés; leur maison et les séminaires avaient été brûlés, mais une activité infatigable, comme celle qui est inhérente aux enfants de saint Ignace et à leur organisation, eut bientôt fait refleurir la religion. D'ailleurs l'autorité espagnole, avertie sans doute par ce qui s'était passé, veilla de plus près à ce que de pareils désordres n'eussent plus lieu; le gouverneur Quiroga, entre autres, parcourut tout l'archipel avec le courage d'un bon militaire et la foi d'un chrétien, et fit donner l'instruction religieuse à ce qui restait d'idolâtres, de manière que les vieilles superstitions disparurent, et que les mœurs païennes firent place, avec le temps et l'instruction sagement répandue, à un état de choses conforme à celui qu'on voit dans les pays de la chrétienté.

Le F. Urrea écrivant, le 8 avril 1692, des îles Philippines, où il était enfin parvenu avec ses confrères, au P. Laurent Bustrillos, vice-provincial et supérieur de la mission de son ordre aux Mariannes, rend témoignage du zèle tout apostolique dont il a été témoin dans ces îles, et du sentiment d'émulation que les Franciscains en avaient conçu.

URSICIN (SAINT), ordinairement appelé saint Ursanne, moine et missionnaire en Suisse au VII^e^ siècle. — Il était un des nombreux disciples de saint Colomban, et fut formé sous ce grand homme, à Luxeuil. Lorsque Colomban se vit forcé de quitter Luxeuil à cause des intrigues de la reine Brunehaut, Ursicin se joignit à lui et voulut l'accompagner dans son exil. Mais n'ayant pu l'obtenir, il se retira dans les montagnes de la Suisse, et annonça la parole de Dieu aux peuples de cette contrée. Son penchant pour la solitude le porta à se fixer ensuite dans un canton désert, sur les bords du Doubs. Là, il ne vécut que de fruits sauvages et de racines; sa boisson était l'eau du fleuve. Mais sa retraite fut découverte par quelques bucherons. Alors une multitude de fidèles vint à lui : on construisit un petit monastère et une église dédiée à saint Pierre. Il se forma plus tard autour de cet établissement une petite ville qu'on nomme aujourd'hui Saint-Ursanne. Voilà, pour le dire en passant, un trait entre mille de l'histoire de la civilisation moderne dans l'Europe occidentale. C'est là l'origine d'une foule de villes en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Italie, en Pologne, en Hongrie, en Suisse, en Danemark, en Scandinavie, en Ecosse, en Irlande, et dans toute la chrétienté.

Saint Ursicin mourut au moment où il était entouré d'une très-nombreuse communauté; on ne sait pas l'année de sa mort. Plusieurs papes ont autorisé son culte.

URSIN (SAINT), premier évêque de Bourges au II^e^ siècle. — Il fut ordonné évêque par les disciples des apôtres, vint dans les Gaules prêcher l'Evangile à Bourges et y établit une Eglise dont il fut le premier pasteur. C'est saint Grégoire de Tours qui dans ses ouvrages a conservé et transmis le souvenir de la mission de saint Ursin, car insensiblement on avait cessé d'honorer son tombeau; la foi s'était beaucoup affaiblie à Bourges, et cette ville avait oublié que saint Ursin avait été son apôtre; c'est-à-dire que les chrétiens, après avoir peu à peu diminué en nombre, furent dispersés ou retombèrent dans l'idolâtrie, en sorte que leur Eglise s'éteignit. Il vint depuis à Bourges de nouveaux prédicateurs, qui firent de nombreuses conversions. Le corps de saint Ursin fut découvert miraculeusement en 560. On honore ce digne pasteur le 29 décembre.

URSMAR (SAINT), moine, abbé et évêque

régionnaire du nord de la France, où il exerça les fonctions apostoliques. — Il était né en 644 ou 645 à Avesnes, et il montra dès son enfance beaucoup de dispositions pour la piété, l'humilité et la patience. Ses prières étaient ferventes et il avait un grand zèle pour le bien spirituel du prochain. Etant entré à l'abbaye de Lobes, qui venait d'être fondée près de la Sambre par saint Landelin, il y embrassa la vie monastique, et devint en 686 abbé de ce monastère. Cette dignité fut pour lui un motif de redoubler de ferveur dans ses exercices religieux. Il ne buvait que de l'eau, ne mangeait jamais de viande ni de poisson, et fut dix ans sans goûter de pain. De si rudes mortifications ne lui ôtaient rien de son activité : il fonda hors de sa maison deux autres monastères, et son zèle ne pouvant se renfermer dans le cloître, il en sortit pour travailler à la conversion des pécheurs et pour aller prêcher la foi aux idolâtres du nord de la France, des Pays-Bas et d'une partie de l'Allemagne. Les diocèses de Cambrai, d'Arras, de Tournay, de Noyon, de Thérouane, de Laon, de Metz, de Cologne, de Trèves et de Maëstricht, qui renfermaient encore beaucoup de païens, furent évangélisés par lui; la sainteté de sa vie touchait le cœur de ceux à qui il s'adressait et gagnait les idolâtres à l'Eglise de Jésus-Christ. Sacré évêque régionnaire, il exerçait les fonctions épiscopales en vertu d'une commission du Saint-Siége. Saint Landelin, son prédécesseur, qui mena une vie si pénitente après les orages de la jeunesse, avait été honoré du même caractère. Saint Ermine et saint Théodulphe furent successeurs de saint Ursmar, en la même qualité d'évêques régionnaires.

Saint Ursmar mourut le 17 avril 713, dans sa soixante-neuvième année. Il est honoré comme patron à Luxembourg, à Lobes et à Binche, petite ville à quatre lieues de Mons; sa fête se célèbre le 18 avril, et c'est à Binche qu'on garde ses reliques.

USUMARIS (Le P. Pierre), Dominicain portugais, missionnaire à la fin du XVI^e^ siècle, dans l'Afrique orientale (Mosambique, Monomotapa, etc.) — Il est cité dans les *Monuments dominicains* du P. Fontana comme exerçant l'apostolat en 1584, ainsi que les PP. Couto, Pantoja, Madeira, de Sanctis, tous religieux du même ordre; mais on ne rapporte aucun détail précis sur sa vie, ses travaux et même sur les pays qu'il aurait évangélisés.

V

VACCARI (Le P. Raymond), Passioniste italien, du diocèse de Rome, missionnaire chez les sauvages de l'Australie, ou Nouvelle-Hollande (Océanie), et préfet apostolique. — Il est parti d'Angleterre pour cette destination vers la fin de 1842, avec M. Polding qui venait d'être institué premier archevêque de Sydney. Ce prélat emmenait avec lui un Bénédictin, six Frères de la Doctrine Chrétienne et quatre religieux passionistes, savoir : le P. Lancioni, de Lucques; le P. Snell, de Lyon; le P. Pesciaroli, d'Orte (Etats-Romains), et le P. Vaccari, de Rome, nommé préfet apostolique de cette mission nouvellement confiée à sa société.

VACHET (Bénigne), prêtre français du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire en Cochinchine au XVII^e^ siècle.— J'ignore combien de temps il travailla dans ce royaume où il s'était rendu en 1699, ainsi que son compatriote M. Langlois, mort dans les prisons pour la foi en 1700; il revint en France et décéda à Paris au séminaire de sa congrégation en 1720, c'est-à-dire plus de cinquante ans après l'époque où il était parti pour les missions. M. Vachet était Normand, du diocèse de Rouen.

VAENA ou VENA (Alphonse), Jésuite espagnol, de la Nouvelle-Castille, fut destiné par ses supérieurs pour les missions du Brésil, et partit en 1570, avec Azevedo et quarante autres religieux de la compagnie qui furent massacrés sur *le Saint-Jacques*, non loin des îles Canaries, par des protestants français. — *Voy.* Azevedo, Acosta.

VAGNON (Le P. Alphonse), Jésuite espagnol ou peut-être français, missionnaire en Chine, au commencement du XVII^e^ siècle. — Il exerçait les fonctions apostoliques à Nankin avec le P. Alvarez Semedo, lorsque éclata la persécution de 1615, excitée par le mandarin Kio-Tchin. C'était à la fin du règne de Wan-Li (1573-1620). La signature de ce monarque avait été surprise, et les Jésuites qui travaillaient sur différents points de l'empire à la prédication de l'Evangile furent ou emprisonnés ou expulsés, ou du moins inquiétés. Le plus maltraité de tous fut le P. Vagnon. C'est le 30 août 1615 que de Pékin à Nankin arriva l'ordre de l'arrêter, ainsi que les autres Jésuites. Le P. Longobardi, supérieur de la mission, qui se trouvait en ce moment à Nankin parvint à gagner la capitale avec le P. Aleni, et s'efforça avec les PP. Pantoja et d'Orsi, de faire parvenir un mémoire à l'empereur, mais il ne put y réussir. Quant au P. Vagnon, il fut incarcéré ainsi que le P. Alvarez Semedo; le Fr. Fernandez, Jean Yao, Chrétien chinois, et quelques autres néophytes. On les traîna d'un tribunal à un autre en les accablant d'affronts, d'outrages et de toutes sortes d'indignités. Chacun les maltraitait à coups de pieds, à coups de poings : on les soufflétait, on leur couvrait le visage de fange et de crachats, on leur arrachait la barbe. C'est ainsi que sont traités souvent en Chine les scélérats qui n'ont pas d'argent pour se racheter de ces vexations.

Le P. Vagnon avait déjà été soumis à la bastonnade, lorsque le mandarin lui de-

mandant comment il prétendait faire adorer comme un Dieu un criminel judiciairement condamné à mort (Jésus-Christ); le missionnaire saisit cette occasion d'expliquer le mystère de l'Incarnation, et s'exprima avec une courageuse liberté. Mais le tyran ne put souffrir cette généreuse réponse, et il lui fit décharger encore vingt coups de bâton pour amortir le feu qui l'animait. Comme ses plaies n'étaient pas bien fermées, elles se renouvelèrent toutes avec des douleurs incroyables, et le sang qui en sortit rejaillit jusqu'aux pieds du mandarin. Le P. Sémédo, qui était malade, n'endura pas ce supplice.

Le 6 mars 1616, on les conduisit, la corde au cou, devant le mandarin, et comme le P. Sémédo ne pouvait marcher, on le porta sur une table. Le persécuteur prononça qu'ils avaient encouru la peine de mort pour avoir prêché une religion nouvelle en Chine; mais que l'empereur, dans sa bonté, leur accordait la vie, se contentant de leur faire appliquer à chacun dix coups de bâton, et de les renvoyer dans leur pays. La maladie extrême du P. Sémédo l'exempta encore de ces coups; mais le P. Vagnon les reçut si rudement, qu'il fut plus d'un mois sans pouvoir guérir ses plaies.

Après l'exécution de cette sentence on livra la maison des Jésuites au pillage, tout fut saccagé, les meubles, les livres surtout, les exécuteurs criant que les Jésuites étaient indignes de porter le nom de lettrés. Puis on les enferma dans une cage de bois très-étroite (c'est l'usage de transporter ainsi les criminels condamnés à mort), avec une chaîne au cou, les fers aux mains, les cheveux longs, les habits en désordre pour indiquer que c'étaient des étrangers et des barbares; et ainsi renfermés comme des bêtes, on les porta, le 30 avril, à travers de la ville de Nankin, précédés de trois grandes tables où leur sentence était écrite en grosses lettres; cette sentence défendait à tous les Chinois d'avoir aucun commerce avec eux.

Etant sortis de la ville dans cet équipage, ils voyagèrent pendant trente jours vers le midi. On les portait dans leur cage à la frontière de l'empire (à Canton) d'où ils devaient être expulsés. Arrivés à la première ville de la province de Canton, ils furent reçus par le vice-roi (*tutan* en chinois) qui les reprit aigrement d'avoir osé prêcher une nouvelle loi en Chine, et les remit ensuite entre les mains des mandarins inférieurs qui les traînèrent par tous les tribunaux, et à la fin les jetèrent hors de leur ville (sans doute la ville de Canton) pour prendre la route de Macao. Les deux confesseurs y arrivèrent en effet après quelques jours de chemin.

Cinq ans après, en 1621, le P. Vagnon rentra en Chine pour reprendre ses travaux apostoliques; le P. Sémédo y était rentré lui-même en 1619. En 1622 la persécution assoupie sembla se ranimer. On affectait de confondre les Chrétiens avec certains sectaires qui avaient excité des troubles dans la province du Chantong. Les missionnaires furent obligés de se cacher avec le plus grand soin. Mais bientôt le principal instigateur et le boute-feu de cette persécution, le mandarin Kio-Tchin étant tombé en disgrâce, les Jésuites recouvrèrent leur liberté d'action. Il n'est plus parlé du P. Vagnon, depuis le moment où il rentra en Chine en 1621.

VALERE (Saint), un des premiers évêques de Trèves. — Selon une tradition que confirme le Martyrologe romain, il serait venu dès le premier siècle prêcher l'Evangile dans cette partie de l'Allemagne et serait disciple de saint Pierre. D'autres critiques prétendent qu'il fut envoyé par le Saint-Siége, au III^e^ siècle, avec saint Materne, évêque de Cologne, de Trèves et de Tongres, et saint Euchaire, premier évêque de Trèves. On fait la fête de saint Valère le 29 janvier.

Les traditions qui rapportent la mission d'Euchaire, de Valère et de Materne aux temps apostoliques, sont conciliées par certains auteurs qui disent que le premier était évêque de Trèves, et mourut en l'an 73; que le second était sous-diacre, qu'il lui succéda sur le siége épiscopal, et mourut en 88; enfin, que saint Materne, sous-diacre à l'époque où il fut envoyé de Rome vers le Rhin, gouverna après eux l'Eglise de Trèves, qu'il y joignit l'administration de Cologne et de Tongres, et qu'il fut l'apôtre des Pays-Bas.

VALERE (Saint), premier évêque de Conserans (France pyrénéenne) au V^e^ siècle. — C'est lui qui fonda ce siége, sans doute après avoir beaucoup travaillé pour établir la foi chrétienne, et déraciner les superstitions du paganisme parmi les peuples de ces montagnes. Il eut pour successeur, en 504, saint Lizier, Espagnol, qui gouverna l'Eglise de Conserans pendant 44 ans. Il a laissé son nom à une ville du pays, Saint-Lizier (Ariége).

Le Conserans était une province de la Gascogne, et avait pour capitale Saint-Girons. Il est aujourd'hui compris dans le département de l'Ariége.

VALIGNANI (Le P. Alexandre), Jésuite italien, missionnaire au XVI^e^ siècle dans tout l'Orient, et principalement au Japon. — C'était un homme d'un mérite éminent que les PP. Mercuriau et Aquaviva, successivement généraux de la société de Jésus, firent visiteur général de toutes les missions de la compagnie dans les Indes, c'est-à-dire en Orient. Né en 1537 à Civita di Chieti (1), dans les Abruzzes, d'une famille distinguée, il se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique et obtint des bénéfices. Ses talents auraient pu l'élever aux hon-

(20) Civita, en italien, veut dire *ville*. Civita di Chieti est la même que ville de Chieti, chef-lieu de l'Abruzze citérieure, et archevêché.

neurs dans l'Eglise, mais il renonça à tout et embrassa l'état religieux chez les Jésuites. Après avoir passé par les épreuves ordinaires, il remplit la place de maître des novices et dirigea en cette qualité le célèbre P. Ricci, qui plus tard fonda l'Eglise chinoise.

Le P. Mercuriau (23 avril 1573 au 1er août 1580) qui connaissait sa prudence, le chargea d'aller dans les Indes vivifier les chrétientés fondées par saint François Xavier et cultivées par les successeurs de cet apôtre. C'était vers l'an 1575 à 1578. Sa mission était tout extraordinaire par sa nature et par son étendue. Elle s'étendait à l'Indoustan (Goa, la Pêcherie, etc.); à Ormus (Perse); au Mozambique (Afrique); à Malacca (Indo-Chine); à l'Archipel indien ou Océanie occidentale (Moluques, etc.); à la Chine et au Japon (1). J'ignore les mesures d'autorité qu'il prit dans les premières de ces régions; c'est son apostolat du Japon qui est le plus connu. Mais avant d'y aborder, il passa à Macao, établissement portugais nouvellement fondé à l'entrée de la Chine. Des Jésuites venaient de temps en temps administrer les secours spirituels à cette colonie au berceau. Le P. Carnéro, évêque de Nicée et religieux de la compagnie, y était mort naguère; de là on pouvait espérer de pénétrer dans cet immense empire auquel saint Xavier avait tant désiré de prêcher l'Evangile. Pressentant les destinées de la société de Jésus sur la Chine, et animé du désir de gagner tant d'âmes à Dieu et à la véritable Eglise, il fit venir de Goa trois Pères afin qu'ils restassent à Macao à poste fixe et qu'ils y apprissent le chinois, tout en exerçant leur ministère auprès du peuple portugais. L'un d'eux était le P. Ruggiéri qui entra effectivement en Chine, et prépara les voies au P. Ricci, le véritable fondateur de cette grande mission. Il arriva à Macao au mois de juillet 1579.

VAN CAUWELAERT (Jean), prêtre belge, du diocèse de Malines, missionnaire en Afrique dans la colonie du cap de Bonne-Espérance (partie orientale). — Il est parti d'Anvers en 1849 avec M. Devereux, évêque de Panéade et vicaire apostolique de ce pays. Ce prélat emmenait en outre six missionnaires belges, anglais et irlandais, dont deux religieux et dix sœurs ou postulantes de diverses nations. Voici les noms des ecclésiastiques : le P. Hoendervangers, Prémontré belge du diocèse de Malines, abbaye de Grimberghe; le P. de Sany, du même ordre et de la même abbaye; M. Dubois, du même diocèse, professeur; M. Oste, du diocèse de Gand (Belgique), instituteur; M. Ricards, sous-diacre irlandais, du diocèse de Ferns; M. Orielly, catéchiste anglais, de l'ancien vicariat apostolique de Londres. Quoiqu'on ne donne à M. Dubois et à M. Oste d'autre titre que ceux de professeur et d'instituteur, il est probable qu'ils sont en outre prêtres l'un et l'autre. Quant à M. Ricards il a dû être élevé au sacerdoce en Afrique.

Parmi les dix religieuses, il y avait deux françaises, une créole française de l'Amérique, une anglaise, trois irlandaises et trois belges. Voici leurs noms : Sœur Marie Gertrude du Saint-Sacrement, supérieure, du diocèse de Paris; Sœur Marie Liguori de la Visitation, sœur de Chœur professe, de la Guadeloupe; Sœur Françoise de Sales du Sacré-Cœur, sœur de Chœur professe, de l'ancien vicariat apostolique du Nord, en Angleterre; Sœur Marie Régis, novice sœur de Chœur, du diocèse de Ferns (Irlande); Sœur Marie-Stanislas (*idem*); Sœur Marie Brigitte, sœur converse, du même diocèse; Sœur Marie-Véronique, sœur converse, du diocèse de Coutances; mademoiselle Marie-Antoinette Van Gauwelaert, postulante du diocèse de Malines (Belgique); mademoiselle Thérèse Van Cauwelaert, *id.*; mademoiselle Jeanne Van Derveken, sœur converse postulante, même diocèse. Toutes ces religieuses appartiennent à la congrégation de l'Assomption.

VAN DER MANS (Le P.), Jésuite flamand, missionnaire au commencement du XVIIIe siècle dans le Levant. — Il n'est connu que par son dévouement pour les esclaves chrétiens renfermés dans le bagne de Constantinople. (*Voy.* Bagne.) S'étant renfermé avec eux dans un temps de peste, afin de les assister, de les confesser, de les aider à bien mourir, il fut victime de son héroïque charité. Les mourants qu'il assista en grand nombre lui communiquèrent la peste en moins de quinze jours, et il mourut de joie et de reconnaissance de la grâce que Dieu lui faisait. Ces sentiments et des actions de ce genre sont communs chez les Jésuites missionnaires dans le Levant, et le P. Van Der Mans n'est cité que par hasard dans une lettre du P. Tarillon à M. de Pontchartrain, ministre de Louis XIV. Le motif pour lequel il est nommé entre beaucoup d'autres, c'est qu'à l'époque où la lettre fut écrite (1714), il se trouvait le dernier qui eût été emporté en remplissant ce ministère, mais l'assistance des esclaves chrétiens du bagne donnait aux Jésuites de Constantinople une occupation continuelle, et rien n'était plus fréquent que la peste dans cette grande ville. — *Voy.* Cachod.

On ignore l'époque précise de la mort du P. Van Der Mans. Il y a apparence qu'il faut la rapporter aux premières années du XVIIIe siècle.

VANG (IGNACE), Chrétien cochinchinois, martyr au XVIIe siècle. — Il eut la tête tranchée avec Michel Mien et Pierre Ky, dans la persécution de 1664, vers la fin de cette année-là, et après l'exil des missionnaires. — *Voy.* Ky.

(1) Quelques années après, le P. Aquaviva, successeur du P. Mercuriau, en ratifiant ses pouvoirs, lui écrivait : « Quand vous êtes dans les Indes, je vous regarde comme y étant moi-même. Je ne pourrais mieux gouverner la part de la Compagnie qui vous est confiée, et si vous étiez à ma place, vous ne gouverneriez pas moins bien la compagnie tout entière. »

VAN-LI, empereur de Chine au XVI^e^ siècle. — C'est le même que Chin-Tsong, de la dynastie des Ming, sous le règne duquel le P. Ricci arriva à Pékin en 1601 et fut présenté à la cour. — Tous les empereurs chinois ont deux noms, qu'ils portent de leur vivant; l'autre est leur nom officiel et historique : c'est celui qui est le plus usité et le seul qui devrait l'être. — *Voy.* CHIN-TSONG.

VARO (Le P. FRANÇOIS), Dominicain espagnol, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle. — On sait fort peu de chose de la vie de ce religieux et de ses travaux apostoliques. Il exerçait le saint ministère dans le Fo-Kien et peut-être aussi dans Tché-Kiang et le Kouang-Tong vers la fin du XVII^e^ siècle. Il paraît avoir été le compagnon du P. Navarette, qui en parle avec éloge dans ses Traités historiques de la Chine; ce qui est certain, c'est qu'il travailla avec le P. Grégoire Lopez, Dominicain chinois, missionnaire dans sa patrie, pendant plus de trente ans (1654 à 1682), sacré ensuite à Manille, évêque de Basilée (1682); il est mort à Nankin (1687), vicaire apostolique de cette ville et d'une partie de la Chine : « On a écrit, dit le P. Navarette, le nombre des personnes que lui (le P. Lopez) et le P. Varo ont baptisées à Fo-Keou. » Il y a une ville de Fo-Keou dans le Ho-Nan, mais c'est sans doute de Fou-Tcheou, capitale du Fo-Kien, qu'on veut parler ici. Les géographes ne citent pas de ville de Fo-Keou. Pour citer une date plus précise au sujet de l'apostolat du P. Varo, il convient de rapporter ce que le même Père Navarette dit encore de lui dans ses Traités historiques. En citant les gens de distinction qui se trouvaient parmi les Chrétiens de l'Église du Fo-Kien, il parle de quatre mandarins militaires, et de soixante-dix bacheliers ou licenciés, dont trente-quatre vivaient en 1671, « comme le P. François Varo me l'a mandé, » ajoutait-il.

Le P. Navarette avait été après le P. Moralès, mort en 1664, préfet apostolique des missions des Dominicains en Chine. Ces missions comprenaient le Fo-Kien, le Tché-Kiang et le Kouang-Tong. Mais la persécution qui éclata cette année même et l'année suivante l'enleva à son troupeau. Il fut détenu à Canton avec presque tous les missionnaires de Chine (vingt et un Jésuites, trois Dominicains et un Franciscain), puis s'évada et revint en Europe où il était arrivé en 1672. Depuis lors il ne retourna plus en Chine. On ne sait si le P. Varo fut aussi prisonnier à Canton avec le P. Navarette, mais il paraît certain qu'il lui succéda dans la charge de supérieur ou préfet apostolique des missions de son ordre, car le *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques* par les PP. Richard et Giraud cite le P. François Varo, comme ayant été évêque. Il fut institué par Innocent XI, qui gouverna l'Église de 1676 au 12 août 1689. Malheureusement ces auteurs ne donnent aucun détail, et renvoient simplement à la *Gazette de France* de 1688, page 404, et de 1694, page 102, ajoutant que le P. Varo avait exercé longtemps auparavant le ministère apostolique en Chine. Le titre de son évêché, l'époque de sa mort, la durée de son épiscopat et de sa carrière de missionnaire sont inconnus. On ne sait pas non plus s'il était préfet ou vicaire apostolique du Fo-Kien, ou bien s'il n'aurait pas été le premier évêque en titre de Nankin, où le même Pape érigea un siége épiscopal en 1688, mesure qui fut confirmée et exécutée en 1690, par Alexandre VIII. Le P. Cicéri, Jésuite, nommé par Innocent XII (qui règna de 1691 à 1700) est le premier évêque connu de Nankin.

Il est à noter que le P. Varo est le premier Dominicain espagnol qui ait été nommé évêque en Chine. — Toutefois *voy.* GRANGIA.

VASILLO (Fr. ANDRÉ), Mineur polonais, avait été confesseur d'Élisabeth, reine de Hongrie, et il était déjà revêtu du caractère épiscopal lorsqu'il fut placé en 1388 sur le siége de Vilna en Lithuanie. — Cet évêché venait d'être érigé à la suite du baptême de Jagellon, grand duc du pays. La conversion du prince avait entraîné tout le peuple à quitter l'idolâtrie pour l'Evangile, car il prêchait et instruisait lui-même ses sujets pour suppléer au ministère des prêtres polonais dont les Lithuaniens n'entendaient pas la langue : d'ailleurs on avait coupé les bois sacrés, objet de la crainte religieuse de ce peuple païen; on avait éteint le feu perpétuel auquel il rendait également un culte; les lézards et les serpents qu'il adorait furent également détruits. Les idolâtres voyant leurs dieux impuissants à se venger comme à se défendre, reconnaissaient et abandonnaient leurs erreurs. Il s'en convertissait un si grand nombre qu'on ne conférait individuellement le baptême qu'aux principaux personnages; pour les autres, les prêtres n'auraient pu y suffire : on les baptisait en troupes et par aspersion. Ce grand changement fut sans doute sincère, mais il ne fut pas complet, et l'instruction chrétienne qu'on leur donna après leur admission dans l'Église ne fut probablement pas suffisante; les vieilles superstitions n'avaient pas été dissipées en un instant, et quatre siècles pendant lesquels la religion catholique a constamment été la religion nationale et dominante dans ce pays n'ont pas imbu le peuple d'un esprit suffisamment chrétien : on trouve encore bien des restes de l'ancienne idolâtrie, et les Lithuaniens passent toujours pour fort superstitieux. Du reste, le pays est rempli de Juifs, et pour comble de malheur la persécution violente et hypocrite et les habiles intrigues du gouvernement Russe y propagent aujourd'hui le schisme avec le plus grand succès. (*Voy.* à ce sujet l'article MELSAT, Mineur, missionnaire en 1370, dans la Russie et la Lithuanie).

C'est en 1386 que le grand duc Jagellon fut baptisé à Cracovie, sous le nom de Wladislas, et épousa Hedwige, reine de Pologne. Tel est l'heureux événement qui amena la réunion de la Lithuanie à ce royaume. Immédiatement après son baptême, Wla-

Uislas chargea des Frères Mineurs de disposer les Lithuaniens au christianisme. Lui-même se rendit au milieu d'eux l'année suivante, avec la reine sa femme et l'archevêque de Gnesne. C'est ce prélat qui érigea l'évêché de Vilna, sans doute par l'autorité que le Saint-Siége lui avait donnée spécialement à cet effet. La cathédrale fut dédiée à saint Stanislas, et le siége relevait d'ailleurs immédiatement du Pape : on prévoyait peut-être le moment prochain où l'immense étendue du pays nouvellement conquis à Jésus-Christ, et le nombre considérable des habitants allaient obliger à créer d'autres évêchés et à ériger Vilna en métropole. Ce dernier projet, s'il a existé, ne fut point réalisé, et même Vilna paraît avoir été placé dans la suite sous l'archevêché de Gnesne, ainsi que les évêchés de Samogitie, de Livonie, de Smolensk, érigés postérieurement, car il n'y a jamais eu en Pologne que deux métropoles, Gnesne aujourd'hui en Prusse, et Lemberg aujourd'hui en Autriche. Celle de Mohileff n'a été érigée qu'à la fin du XVIII^e^ siècle dans la Russie polonaise et celle de Varsovie au XIX^e^ siècle.

Le siége de Vilna est aujourd'hui occupé par M. Winceslas Zilinsky, institué le 3 juillet 1848. Ce prélat doit avoir quatre suffragants, évêques *in partibus*, à Vilna, à Troki, en Courlandes, et à Brzesc. Une seule de ces places est remplie actuellement par M. Cywinski, évêque d'Elcon (Thrace).

VAZ (Le P. Georges), Jésuite portugais, fut, à la demande de Jean III, roi de Portugal, tiré du collége de Coïmbre, fondé par ce prince, et envoyé au Congo en qualité de missionnaire. — C'était sous le règne d'Alvare I^er^. (*Voy.* ce nom.) Vers 1549, le P. Vaz fut nommé supérieur de la mission qui était composée des PP. Ribera, Diaz et Soberal. Tous ces religieux arrivèrent à l'île de Saint-Thomas, située dans le golfe de Guinée, et appartenant aux Portugais. Une maladie les y retint quelque temps. Ils partirent ensuite au Congo. Le roi Alvare alla avec sa famille au-devant d'eux, et leur fit un accueil plein de bienveillance. Les Jésuites se mirent à prêcher contre les superstitions païennes, s'occupant aussi de réformer les mœurs dépravées des nègres déjà chrétiens. Le P. Vaz convertit plus de trente mille idolâtres, bâtit plusieurs églises à San-Salvador, mourut de fatigue et sous le poids du climat.

VAZ (Simon), prêtre portugais, missionnaire au XVI^e^ siècle dans les Moluques (Océanie). — Il établit, avec François Alvarez, autre prêtre de la même nation, une chrétienté florissante dans l'île de Gilolo, dont le roi alla se faire baptiser à Ternate. Revenu ensuite dans sa capitale, il l'évangélisa en véritable missionnaire. Mais aveuglé ensuite par un faux zèle, il fit une action qui prouve que, si sa conversion avait été sincère, elle n'était pas assez éclairée. Voyant sa femme et ses enfants en danger de tomber entre les mains de ses ennemis qui le menaçaient, il les tua lui-même pour assurer leur salut : ensuite, il chercha le martyre en proférant publiquement des imprécations contre Mahomet. Cependant par un sentiment de déférence, on l'épargna : mais Simon Vaz fut massacré, et Alvarez gravement blessé eut peine à regagner Ternate.

VEGA (Le P. Christophe de), Jésuite espagnol ou portugais, missionnaire au XVI^e^ siècle dans l'Indoustan et en particulier dans le Grand-Mogol. — L'empereur Akbar, qui montrait les plus favorables dispositions pour la foi chrétienne, avait déjà marié toutes les femmes de son sérail, ne s'en réservant qu'une seule, et il se disposait à quitter le Koran pour l'Evangile. C'est pourquoi il envoya à Goa un diacre arménien, nommé Guimon, pour demander des missionnaires au vice-roi des Indes et au provincial des Jésuites ; on lui envoya le P. Leitan et le P. de Véga qu'il reçut avec honneur à Lahore, en 1591. Après avoir conféré avec eux dans des entretiens intimes sur la religion, il n'eut pas le courage de faire une démarche décisive et retomba dans les hésitations dont il avait fait preuve précédemment avec le P. Aquaviva, autre Jésuite qu'il avait eu à sa cour. Les Pères Leitan et de Véga, cédant à une impatience très-blâmable, se retirèrent au bout de peu de temps (deux ans au plus). Ils furent remplacés par le P. Xavier, neveu du grand apôtre et le P. Pinheiro. — *Voy.* Aquaviva et Xavier.

VEN (Matthieu), Chrétien cochinchinois qui a souffert le martyre au XVII^e^ siècle, avec Damase Dao.—C'était pendant la persécution de 1664, vers la fin de cette année-là ; tous les missionnaires avaient été précédemment exilés, et il y eut plus de quarante Chrétiens mis à mort pour la foi. Matthieu Ven avait été arrêté pendant qu'il recueillait le sang de quelques martyrs : on le condamna à mort en même temps que Dao et une vertueuse veuve nommée Marthe Phuoc, qui souffrit d'une manière extraordinaire. Avant de livrer sa tête au bourreau, Ven fit au peuple qui l'environnait une instruction et une exhortation très-pathétique pour encourager les fidèles à mourir généreusement pour Jésus-Christ, en leur rappelant les magnifiques promesses de ce bon Maître à ceux qui le confessent devant les hommes, et ces autres paroles d'un grand docteur : « Le sang des martyrs est la semence des Chrétiens. » Pendant ce temps Dao s'était mis à genoux. Ensuite on leur coupa la tête à tous les deux successivement.

VENTIMIGLIA (Le P. Antoine), Théatin sicilien, de Palerme, missionnaire en Océanie au XVII^e^ siècle, dans l'île Bornéo. — Il est probablement le seul lien par lequel cette immense et magnifique région se rattache à l'Eglise catholique. On donne à Bornéo le nom d'île, mais il convient de dire qu'elle est la plus grande et la plus belle

du globe. Son étendue égale celle de la France et de l'Italie ensemble. Un climat enchanteur, un sol d'une fécondité prodigieuse, des mines abondantes en métaux les plus précieux, et même en diamants, en un mot, toutes les richesses de la nature ont été prodiguées par la main du Créateur à cette reine des îles. Mais nul pays au monde n'a été plus dénué du seul vrai bien, qui est la religion. Ses peuples, qui appartiennent à plusieurs races très-distinctes, sont ou mahométans ou plongés dans la plus grossière idolâtrie et généralement barbares et misérables. On évalue leur nombre à trois millions d'âmes, mais ce chiffre est fixé de la manière la plus arbitraire. Y en a-t-il moins, y en a-t-il le double ou le triple? nul ne le sait; seulement, la dernière supposition est plus favorable. Le passé pour cette grande contrée et pour toutes les nations qui l'habitent est complétement nul. Au point de vue chrétien, on peut savoir toute l'histoire ecclésiastique, même l'histoire des missions; on peut parcourir les annales de chaque ordre religieux, sans que le nom de Bornéo vienne jamais sous les yeux ou dans la mémoire du Chrétien instruit. Aussi les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des prêtres et religieux catholiques, je parle de ceux qui sont zélés pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ignorent complétement qu'il y a là au milieu de ce bel archipel indien, un pays où Jésus-Christ n'a jamais été prêché et qui serait assez grand pour faire six ou sept cents diocèses comme ceux d'Italie, et vingt-cinq provinces ecclésiastiques comme celles de France. Voilà pourquoi je vais recueillir bien précieusement ce que dit Henrion d'après Gemelli Carreri sur le P. Ventimiglia qui est, je le répète, le seul lien, du moins à ma connaissance, par lequel Bornéo, une si grande région, se rattache à l'Eglise universelle dans tout l'espace des siècles. Du reste, le caractère de ce missionnaire, comme on va le voir, n'est point indigne de ce théâtre, quoique, à vrai dire, il y brille plus par la solitude où il se trouve que par la grandeur de ses travaux apostoliques.

Les Théatins de Goa cherchaient à être employés dans une mission où d'autres n'eussent pas encore semé la parole de Dieu, afin de pouvoir mieux le faire eux-mêmes, comme dans leur propre champ. Un tel désir est bien naturel, légitime même. De plus, il est le résultat d'un instinct commun à toutes les corporations religieuses même les plus dévouées, et qui ont le plus d'abnégation.

Il n'y avait jamais eu de mission à Bornéo, dit Henrion ou Gemelli Carreri, quand le roi de Banjermassing (partie sud-est de l'île), qui était musulman, exprima le désir que les Portugais fondassent un comptoir dans son royaume, offrant d'y autoriser l'érection d'une église pour le libre exercice du christianisme. Un Portugais nommé Louis-François Coetinho, qui était sans doute un négociant et à qui peut-être le prince mahométan avait fait la proposition dont il s'agit, en fit part aux Théatins qui avaient une maison à Goa, alors la Rome de l'Orient. Ils regardèrent ce bon chrétien comme un ange que Dieu leur envoyait pour réaliser leurs saintes intentions. Ils hésitèrent d'autant moins à se charger de la mission, que Coetinho, suppléant à leur dénûment par sa générosité, promit de faire passer à ses frais dans l'île Bornéo le P. Antoine Ventimiglia, qui sollicitait la faveur d'y être envoyé.

Ce religieux quitta Goa le 5 mai 1687 avec Coetinho, son bienfaiteur et son compagnon. Il fut obligé de passer par Macao où il reçut l'hospitalité chez les Ermites de Saint-Augustin; enfin il arriva le 2 février 1688 au port de Banjermassing. Il vit quelques Biadjous qu'il commença à instruire. Les Biadjous sont une des nations qui habitent l'île de Bornéo et ils sont en général païens, au rapport des géographes, en particulier de Rienzi qui paraît les avoir visités. Balbi les dépeint comme une nation nombreuse, guerrière, assez industrieuse, mais anthropophage et extrêmement féroce; elle occupe une partie de l'intérieur de Bornéo, et il y en a peu sur la côte de Banjermassing. On s'opposa à ce que le P. Ventimiglia pénétrât dans l'intérieur.

Le 27 mai il remit à la voile pour Macao, d'où il repartit le 8 janvier 1689 avec deux esclaves, l'un chinois, l'autre biadjou. Coetinho, maître du premier, lui avait donné la liberté, afin qu'il accompagnât le missionnaire. Le second, nommé Laurent, avait été vendu par les musulmans de Bornéo à une dame portugaise, nommée Fructueuse Gomez qui, à l'instar de Coetinho, l'avait aussi affranchi dans le même but.

Lorsque le P. Ventimiglia fut de retour à Banjermassing, les Biadjous étaient en guerre avec les musulmans. L'apôtre loua une barque pour remonter la rivière, afin de se mettre en communication avec les indigènes sans en être empêché comme l'année précédente. Cette barque fut transformée en chapelle, où les Biadjous commencèrent à venir écouter le Théatin, accouru une seconde fois de si loin pour leur montrer le chemin du salut. Ils lui donnèrent le nom d'aïeul (*tatum*), en témoignage de leur profonde vénération. Un chef de village (*anga*, dans leur langue) ayant demandé le baptême au missionnaire, le mit en relation avec deux souverains de l'intérieur dont l'un était son gendre, et qui envoyèrent deux cents barques au devant du *tatum*, impatiemment attendu. Un troisième prince pressa le P. Ventimiglia de le visiter à son tour. Cependant les Portugais le dissuadaient de passer outre, alléguant que ces avances et ces visites étaient un piége dans lequel ils ne pouvaient le laisser tomber. L'apôtre n'eut garde de se rendre à de telles objections. L'heureux succès que Dieu attachait à son œuvre redoublait sans doute son ardeur, et il se flatait de l'espoir d'établir sur des bases

solides une Eglise que d'autres viendraient agrandir après lui. Dans une de ses lettres, il dit qu'il aurait certainement quitté la gloire même du Paradis pour travailler dans cette vigne du Seigneur jusqu'à la fin du monde, sans autre récompense que celle d'accomplir la volonté divine. La charité de ce bon religieux et son zèle pour le salut des âmes, atteignaient, comme on voit, un degré d'héroïsme et d'abnégation qui dépasse les conditions ordinaires de la perfection.

Le 25 juin, les Portugais quittèrent Banjermassing pour se retirer à Macao. De son côté, le P. Ventimiglia pénétra dans sa mission avec le Chinois de Coetinho, le Biadjou Laurent, un matelot indou du Bengale et un quatrième compagnon qui s'était offert à lui. Il emporta une belle croix de bois incorruptible, au pied de laquelle les armes du Portugal étaient sculptées, avec cette légende en latin : *Force et gloire des Portugais*, paroles qui rappellent le zèle et les grandes actions de ce petit peuple pour l'exaltation de la sainte Croix et la propagation de l'Evangile. En effet, pour le dire ici en passant, il est inconcevable qu'une nation aussi peu importante par elle-même ait contribué à faire connaître le nom de Jésus-Christ dans une étendue de pays aussi immense. Le Brésil, grand comme l'Europe, la Guinée et surtout le Congo, les îles d'Afrique, le Maroc, la Cafrerie, toute la côte orientale depuis le Zanguebar jusqu'au Monomotapa, l'Abyssinie, l'Arabie, la Perse, Ormus, toute l'Inde, de Bombay et du Bengale jusqu'à Malacca, et du cap Comorin jusqu'au Thibet, la Chine, le Japon, Java, les Moluques, enfin Bornéo ont subi sa domination ou son influence, et ont reçu ses missionnaires par centaines. Dieu l'en a récompensé par une splendeur inouïe; mais depuis qu'il s'étudie à contrister l'Eglise catholique par des susceptibilités ridicules, et en lui présentant certaines prétentions absurdes, rien n'est comparable à l'humiliation et à la décadence matérielle où il est tombé; ce n'est plus aujourd'hui qu'une colonie pressurée par l'Angleterre : ce qui lui reste de puissance politique nominale sert à entretenir la guerre civile et un gaspillage financier qui n'a eu d'égal qu'en Espagne, lorsque ce dernier pays eut suivi les mêmes erremens, et perdu comme lui des colonies qui formaient le quart du globe.

Pour le P. Ventimiglia, il remonta la rivière de Banjermassing, se dirigeant vers l'intérieur. Quand sa barque approcha de celles des souverains dont l'anga lui avait procuré la connaissance, ceux-ci passèrent sur le bateau du missionnaire, aux pieds duquel ils se prosternèrent. Ensuite ils prirent place à ses côtés et sur le même siége que lui. L'un d'eux annonça à tout le peuple, qui était sans doute sur une flotille de pirogues, que le tatum Ventimiglia était venu de pays éloignés pour enseigner aux Biadjous la vraie et sainte religion sans laquelle on ne saurait être sauvé, et que, détaché de tout intérêt temporel, il ne souhaitait que de conduire les âmes au ciel. L'autre prince répondit qu'on écouterait l'apôtre avec respect, et tout le cortége acclama la même promesse d'une voix unanime. Ils l'auraient souscrite avec du sang tiré de leurs bras si le Père ne les en avait empêchés. Il leur remit alors la croix pour la déposer dans la première église qu'ils devaient bâtir, et ils la vénérèrent tous. De la barque du missionnaire on passa ensuite dans celle d'un des rois, où par honneur le P. Ventimiglia eut la place la plus élevée.

Tels furent les commencements de la mission de Bornéo, à laquelle notre apôtre travailla avec tant d'ardeur, qu'en six mois il baptisa 1,800 Biadjous. Il demanda à ses supérieurs de lui envoyer des auxiliaires pour cultiver avec lui cette vigne immense. Mais il mourut bientôt après, en 1691. Le P. Grégoire Rauco, Théatin, dit à Gemelli que Dieu honora par plusieurs miracles le corps de son serviteur, que pour ce motif, les Biadjous le conservèrent avec respect dans une cabane, et qu'ils firent même mourir un lépreux qui s'en approchait comme les autres.

Il n'est guère possible de croire que le P. Ventimiglia ait reçu les confrères qu'il avait demandés pour seconder et continuer son œuvre, ni même qu'on en ait jamais envoyé. Ainsi, voilà tout ce que nous avons à dire pour quatre ou cinq millions d'hommes et pendant l'espace de cinquante générations ! Il n'est pas surprenant qu'il en ait été ainsi. L'Archipel indien n'est connu que depuis cinq ou six cents ans au plus de l'Europe où est le centre de vérité et où résident ceux à qui tout pouvoir a été donné d'en haut. Il paraît que Fr. Oderic de Frioul y passa au XIV^e^ siècle; mais ce point est bien obscur, et à coup sûr l'île de Bornéo était alors une contrée aussi inconnue, même dans son existence, qu'aujourd'hui les régions de l'Afrique centrale vers l'équateur le sont dans leurs détails topographiques. Ensuite le mahométisme y fit, comme à Java, à Sumatra et aux Moluques, de grands progrès, et on sait que cette religion de boue et de sang est la plus effrayante malédiction que Dieu puisse envoyer à un pays. Toutes sortes d'erreurs et de corruption, des théogonies et des polythéismes de tous genres ont disparu au son de la trompette évangélique, mais je n'ai pas connaissance que jamais apôtres aient converti un pays mahométan. Il faudrait d'abord qu'une puissance chrétienne jetât la camisole de force à ces peuples barbares et fanatiques pour qu'on pût leur prêcher la vérité; quelques âmes privilégiées ouvriraient les yeux, la masse se murerait dans son endurcissement; car je le répète, la profession de la religion mahométane est un signe humainement certain de prédestination à la mort éternelle, tant les exceptions sont rares relativement aux cent millions d'hommes qui professent ce culte abominable et vrai-

ment digne de pourceaux. Une pareille religion, jointe à la férocité et à la dissolution naturelles sous ces climats, ne suffisait pas encore : il a fallu que les Hollandais se chargeassent de compléter la barrière qui prive Bornéo de l'influence du catholicisme. On sait que ce peuple fanatique et intolérant a traduit sa politique étrangère en un seul principe : le culte exclusif de l'or; et cette âpre soif du gain l'a poussé à tout. Aujourd'hui, ses haines hérétiques sont bien amorties, du moins elles ne se réalisent pas en violences infâmes comme autrefois; mais des susceptibilités jalouses existent toujours à l'endroit de la véritable Eglise, et l'apostolat catholique n'aurait pas la liberté d'entreprendre son œuvre dans ce bel archipel où le drapeau néerlandais ombrage vingt millions de sujets ou de tributaires. On craint que la vraie religion, transformant en hommes ce riche et nombreux bétail, ne le rende plus difficile à exploiter et à pressurer, et la considération de l'or passe avant toute noble pensée. Je ne veux pas insulter une nation qui compte plus d'un tiers de catholiques dans son sein; lors même qu'elle serait toute protestante, je ne me permettrais pas d'en parler sur ce ton, si la vérité ne m'y contraignait. Ce n'est pas parce qu'ils sont hérétiques que j'élève contre eux les faibles accents de mon indignation; si un peuple catholique avait eu un pareil système de frapper monnaie avec des âmes créées à l'image de Dieu, je ne ferais pas difficulté d'en user de même à son égard. C'est ainsi que je voue à l'exécration de tous les honnêtes gens et de tous les Chrétiens l'abominable exploitation de nègres qui se pratique à Cuba par l'Espagne dégénérée. Il y a là aussi quatre ou cinq cent mille nègres traités avec une férocité qui dépasse toute croyance. Ces malheureux, qu'on regarde comme des bestiaux, ne sont même pas ménagés, selon l'intérêt bien entendu de leurs possesseurs. Condamnés, comme nos chevaux et nos bœufs, aux travaux forcés à perpétuité pour faire la fortune du maître, ils sont accablés de coups pour qu'ils produisent plus vite, et lorsqu'ils meurent, au bout de quelques années de ce labeur excessif et écrasant, on les remplace par d'autres qu'on va arracher à leur patrie : le colon opulent et celui qui veut le devenir, ont calculé qu'il était plus lucratif de crever ces bestiaux humains dans un court espace de temps, en leur faisant rendre davantage de travail, sauf à relever les déboursés qu'exige l'achat de nègres neufs, dont ce système nécessite l'emplette à des époques fixes et prévues. Il va sans dire que les esclaves ne sont pas mariés; il n'y a pas, dans les grandes plantations, une femme sur cent nègres; ils ont bien le temps de songer à la famille, ces malheureux amenés là par la force, pour périr à la peine et sous les coups, en faisant la fortune d'hommes qui les traitent de barbares et de paresseux, et qui se croient infiniment meilleurs. Non, un tel pays n'est pas chrétien : c'est un lieu de malédiction et d'horreur : c'est un bagne, seulement les rôles sont renversés; la riche et élégante chiourme des blancs mériterait plutôt que les nègres, de traîner la charrue sous le fouet et l'aiguillon. De si effroyables iniquités crieront vengeance contre ces Caïns raffinés. Ils trouveraient probablement fort mauvais un nouveau massacre de Saint-Domingue, si ces vils nègres servaient à l'exécuter. Du reste, il ne manque pas, même chez nous, de gens bien pensants, qui croient que le bon ordre règne à la Havane, parce que l'on y aborde et que le travail y engendre continuellement la richesse au profit d'un petit nombre. Et ces mêmes hommes ne rougissent pas de parler de principes sociaux, d'invoquer la justice, quand, par une force majeure, ils sont victimes de quelque violence ou de quelque oppression!

VENTURA (Fr. Raphael), Bénédictin espagnol, parti de Cadix le 6 octobre 1849 pour l'Australie, avec Mgr Serra, évêque de Daulie *in partibus*, et trente-huit autres moines espagnols ou italiens du même ordre. — Ces religieux vont travailler à la conversion et à la civilisation des sauvages de la Nouvelle-Hollande. — *Voy.* Serra.

VENTURIN (Le B.), Prêcheur italien, naquit à Bergame en 1304; il fut élevé dans la piété et dans les belles-lettres par les soins de son père nommé Laurent, philosophe distingué et littérateur de mérite, qui joignait à la science l'intégrité des mœurs et un grand zèle pour la religion. A cette école domestique, le jeune Venturin fit des progrès étonnants. Dès sa plus tendre enfance, il avait un attrait particulier pour la prière et pour la charité : il aimait à distribuer aux pauvres ce qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs; souvent, il partageait avec eux la nourriture dont il ne pouvait se priver entièrement.

Dès qu'il eut atteint l'âge de quinze ans, déjà tout embrasé de l'amour de Dieu et du désir de travailler au salut de son prochain, il résolut de se consacrer à Dieu dans l'ordre de Saint-Dominique, dont il reçut l'habit dans le couvent de Bergame. Sa vertu fit l'admiration des plus avancés : silencieux, modeste, recueilli, mortifié, d'une douceur et d'une humilité extraordinaires, il faisait ses délices d'une oraison pour ainsi dire continuelle.

A l'âge de vingt-sept ans, ses supérieurs l'employèrent au ministère de la prédication. Dieu bénit son zèle par des succès éclatants et prodigieux. Il avait jusqu'à quarante et cinquante mille auditeurs; aussi prêchait-il souvent en pleine campagne. On remarquait, comme un trait particulier de la protection divine, que tout son auditoire entendait sa parole, sans en rien perdre, malgré la distance et le nombre des assistants.

Les fruits que produisait ce saint et éloquent Prêcheur étaient proportionnés au nombre des personnes qui se pressaient

autour de sa chaire. On voyait au sortir du sermon des hommes vindicatifs renoncer à leur vengeance, et courir au-devant de leurs ennemis pour les embrasser et faire la paix ; des femmes, jusqu'alors sans pudeur, s'éloigner pour toujours de l'occasion du crime et se soumettre sans murmure aux rigueurs de la pénitence ; les usuriers abandonnaient leur infâme trafic et restituaient aux peuples ce qu'ils leur avaient volé ; les riches rachetaient leurs péchés par des aumônes, et les voluptueux leurs désordres passés par des mortifications proportionnées. En un mot, la parole de Fr. Venturin faisait refleurir partout la piété, la discipline, les bonnes mœurs.

Le serviteur de Dieu parcourut ainsi presque toutes les villes d'Italie, toujours avec le même succès. Dans un temps où les divisions politiques déchiraient cette belle contrée et faisaient répandre beaucoup de sang, il établit une pieuse société de Chrétiens, animés d'un autre esprit que celui de la discorde, qui faisait de si affreux ravages. Leur seul drapeau était la croix, et ces trois paroles formaient leur devise : *Paix, pénitence, miséricorde.* Ils avaient un habit particulier, et leur nombre s'élevait à plus de dix mille : le bon exemple de leurs vertus et de leurs austérités publiques rétablissait souvent la paix et la concorde dans les villes agitées par les passions et les troubles des partis.

Quant à Fr. Venturin, il était humble au milieu des plus grands applaudissements, ferme et constant parmi les persécutions violentes et les noires calomnies qu'il eut à supporter.

Il fut traité de séducteur, et même déféré au Pape comme prêchant une doctrine erronée; le pape Benoît XII, prévenu contre lui, le condamna, sans preuves, à se retirer dans un couvent sur les montagnes du Gévaudan, et lui interdit le retour en Italie, l'exercice de la prédication, et lui ôta tous les pouvoirs. C'est une circonstance qui se reproduit uniformément dans la vie de tous les grands saints ; il faut qu'ils soient traversés, persécutés, attaqués dans leur honneur, et soumis à des rigueurs imméritées; et souvent les instruments de ces persécutions sont les personnages que leur position paraîtrait devoir le plus éloigner d'un pareil rôle. La cause en est simple : outre les desseins de Dieu d'éprouver ses serviteurs, d'épurer leurs vertus par la souffrance, on conçoit facilement que l'ennemi de tout bien ne voit pas d'un œil tranquille les beaux succès et les grands fruits de salut opérés par les personnages dont il s'agit. C'est ce qui avait lieu en particulier pour l'illustre Prêcheur italien.

Fr. Venturin se soumit humblement sans se plaindre, et connaissant le prix des souffrances, il ne cessait de remercier Dieu de l'avoir jugé digne d'endurer quelque chose pour la gloire de son nom. Il demeura ainsi dans la retraite uniquement occupé de la grande affaire que Jésus-Christ appelle la seule nécessaire, jusqu'à ce que Clément IV, ayant succédé à Benoît XII, se hâta de lui rendre justice. Il l'appela à prêcher en sa présence et devant tout le Sacré-Collége. Le saint annonça depuis avec succès la croisade contre les Turcs. Ensuite, il alla répandre la semence évangélique chez divers peuples de l'Orient; il sollicita quelques princes, entre autres, le roi de Rascie, ou de Servie, d'abandonner le schisme grec pour se réunir à l'Eglise romaine. Il passa de là jusqu'à Smyrne, en Asie, avec le premier archevêque latin de cette ville. (*Voy.* SMYRNE.) Il accompagnait aussi le dauphin de Vienne, chef de l'armée des croisés. Les Chrétiens avaient, en 1344, repris Smyrne sur les Turcs (qui la possédaient depuis douze ans), et après en avoir purifié les églises, ils y avaient rétabli le culte du vrai Dieu. Ce fut là le dernier théâtre du zèle de Fr. Venturin; il y séjourna quelques mois, prêchant, instruisant à son ordinaire, administrant les sacrements, servant les infirmes de ses propres mains ; jour et nuit on le voyait auprès des malades attentif à pourvoir à tous leurs besoins, spirituels et temporels. Tant de travaux, joints à de plus grandes infirmités, abrégèrent sa vie : il la termina le 28 mars 1346. Il était peu chargé d'années, mais de beaucoup de mérites, et il termina sa glorieuse carrière de quarante-deux ans, dans l'exercice de la charité. Il y avait vingt-six ans qu'il était Dominicain. Dieu fit éclater sa sainteté par plusieurs miracles, avant et après sa mort, et il fut honoré des fidèles par un culte religieux.

L'Eglise de Smyrne fut aussi le théâtre des missions des Frères Mineurs. On y voit, en 1353 et 1354, Fr. Pierre de Fano et Fr. Ponce Sautolli, religieux italiens de cet ordre. Elle eut cinq archevêques latins jusqu'en 1424, qu'elle retomba définitivement au pouvoir des Turcs. Les prélats qu'elle a eus depuis, n'ont sans doute été que des archevêques *in partibus.* — *Voy.* SMYRNE.

VERBIEST (Le P. FERDINAND), Jésuite flamand, missionnaire en Chine au XVII^e^ siècle. — Il naquit à Bruges (Belgique), vers l'an 1630, entra jeune dans la compagnie de Jésus, et ayant fait de grands progrès dans les mathématiques, on le destina à la mission de la Chine. Il partit pour ce pays en 1659 avec le P. Couplet, du même ordre et du même pays que lui. Le P. Verbiest évangelisa d'abord la province de Chensi, où le P. Schall avait exercé auparavant les fonctions de missionnaire avec grand succès. Ce dernier avait ensuite été appelé à la cour, où ses vastes connaissances et ses grands travaux dans l'astronomie et les autres sciences, lui valaient la protection et l'amitié de l'empereur Chun-Tchi. Instruit des talents du P. Verbiest, il l'appela auprès de lui, à Pékin, pour le seconder, et ne tarda pas à l'associer à ses travaux astronomiques. Les deux religieux profitaient de

leur position et de leur faveur auprès du monarque, pour obtenir des concessions avantageuses à la religion et aux missionnaires, qui s'occupaient de la prêcher. Mais le jeune empereur Chun-Tchi étant mort sur ces entrefaites (1662), il s'éleva, pendant la minorité de Kang-Hi, son successeur, une persécution violente contre les Chrétiens, et surtout les missionnaires. Elle était excitée par la jalousie des savants et par la haine des bonzes. Le P. Schall, le P. Verbiest et deux de leurs confrères furent mis en prison; tous les religieux qui exerçaient dans les provinces les fonctions de l'apostolat, furent expulsés de Chine : il y en avait vingt-cinq, dont 21 Jésuites, 3 Dominicains et un Franciscain.

Le vénérable P. Schall fut condamné à être étranglé et coupé en morceaux, pour avoir omis quelques rites nationaux dans les funérailles d'un prince de la famille impériale. Le P. Verbiest, qui l'honorait comme son maître, oubliant ses propres souffrances, éleva la voix avec courage en faveur du vieillard : il ne put prévenir la sentence qui le vouait au supplice.

Mais divers sinistres qui arrivèrent coup sur coup, une comète, un incendie, un tremblement de terre épouvantèrent les persécuteurs, qui y virent des signes de la colère céleste, et le P. Schall ne fut pas exécuté. Une éclipse de soleil, dont le P. Verbiest annonça le précis, et sur laquelle les astronomes chinois se trompèrent lourdement, lui rendit sa considération; mais il ne sortit de prison que quelque temps après.

Le P. Schall mourut le 15 août 1666. Sa place de président du tribunal des mathématiques (en chinois *bureau des affaires célestes*), qu'il avait occupée, fut donnée à un Chinois. Celui-ci la remplit si mal, que l'empereur Kang-Hi, mécontent, y nomma, en 1669, le P. Verbiest, qui avait redressé les erreurs du Chinois. Ce célèbre monarque n'avait alors que quinze ans, et il commençait à régner par lui-même. Depuis lors il aima, protégea et favorisa constamment les missionnaires. Le P. Verbiest lui donnait des leçons de mathématiques. En 1681, il fut chargé par ce prince de diriger la fabrication des canons de fonte, pour remplacer les anciennes pièces qui se trouvaient hors de service. L'opération réussit malgré le défaut d'intelligence, ou la mauvaise volonté des ouvriers qui travaillaient sous ses ordres; et il eut le bonheur de pouvoir offrir à l'empereur un parc d'artillerie de trois cents pièces, la plupart de campagne. L'empereur, après avoir vu l'effet de ces nouveaux canons, fut si charmé, qu'il se dépouilla de son manteau et en revêtit le Jésuite.

Le pieux missionnaire n'employait son crédit que pour procurer de nouveaux avantages à la religion, et il ne désespérait pas de la voir s'établir jusque dans les provinces les plus reculées de l'Empire. Aussi reçut-il du pape Innocent XI un bref dans lequel ce souverain Pontife approuvait sa conduite en Chine, blâmée par les missionnaires Dominicains.

En 1683, le P. Verbiest offrit à l'empereur le *Calcul des éclipses de soleil et de lune pour deux mille ans*, formant trente-deux volumes de cartes avec leur application. Ce beau travail lui valut de nouvelles faveurs de la part de Kang-Hi. Il en profita pour obtenir du monarque la permission d'introduire dans l'empire cinq Jésuites français du plus grand mérite qui, après avoir travaillé quelques années dans la mission de Siam, étaient venus à Ning-Po dans le but de se consacrer à la conversion des Chinois, parce qu'ils comprenaient de quelle importance pour la religion était la conquête d'un si grand peuple : c'étaient les PP. de Fontaney, le Comte, Bouvet, Gerbillon et de Visdelou. Sur la demande que le P. Verbiest avait faite à ce sujet à l'empereur, ce prince répondit : « Qu'ils viennent tous à ma cour; ceux qui savent les mathématiques, demeureront auprès de moi pour me servir; les autres iront dans les provinces où bon leur semblera. » Partis de Siam au mois de juillet 1686, ils avaient été obligés d'y revenir, par la difficulté de la navigation et l'inhabileté de leur pilote; et ayant appris que les Portugais voyaient de mauvais œil l'introduction en Chine de religieux d'une autre nation que la leur, ils s'étaient de nouveau embarqués, le 19 juin 1687, mais cette fois sur un vaisseau chinois, qui allait directement à Ning-Po, dans le Tché-Kiang, sans aborder à Macao.

Le vice-roi du Tché-Kiang n'était pas disposé à leur ouvrir les portes de l'Empire; mais le crédit du P. Verbiest auprès du souverain ayant aplani toute difficulté, ils quittèrent Ning-Po pour se rendre à Pékin, et arrivèrent dans cette dernière ville, le 7 février 1688. Ils n'y trouvèrent plus celui qui les avait fait entrer en Chine. Le P. Verbiest, à la suite d'une langueur qui le consumait depuis quelques années, avait été enlevé dix jours auparavant, le 28 janvier, par une courte maladie. Il n'avait que cinquante-huit ans, et en avait passé vingt-neuf en Chine. Sa perte causa la plus vive douleur aux Chrétiens, aux Jésuites ses confrères, qui gouvernaient l'église de cette ville, et aux cinq missionnaires nouvellement arrivés, et qui avaient le plus vif désir de lui communiquer leurs desseins, de profiter de ses lumières et de son expérience, de prendre ses règles de conduite, car tous les Chrétiens de la Chine le regardaient comme leur père et comme le restaurateur de la religion dans leur pays.

Les obsèques du P. Verbiest eurent lieu le 11 mars 1688, et furent d'une grande magnificence. L'empereur y avait envoyé des mandarins de sa cour pour honorer l'illustre défunt. Parmi ces mandarins étaient le beau-père du monarque, le premier capitaine de la garde impériale, etc. A cette occasion, la croix parut en triomphe dans les rues de Pékin. Les mandarins, à cheval, ac-

compagnaient immédiatement le corps, qui était précédé par les Jésuites, habillés de blanc, qui est la couleur de deuil à la Chine. Le cortége était fermé par une troupe de cinquante cavaliers. Mais ce qui honore plus le missionnaire que tout cet appareil matériel, c'est la profonde douleur que témoignaient les Chrétiens. Ils l'accompagnaient en grand nombre, et leurs larmes et leurs cris auraient attendri les plus insensibles. Les rues étaient garnies des deux côtés d'un peuple innombrable, qui gardait le silence en voyant passer le convoi funèbre. La sépulture des Jésuites étant hors de la ville, il fallut en traverser ainsi une grande partie. Le corps du P. Verbiest fut déposé non loin de ceux du P. Ricci et du P. Schall, ses prédécesseurs dans l'apostolat de la Chine.

Le P. Verbiest a laissé un grand nombre d'ouvrages qui sont de deux sortes, les uns relatifs à la théologie où il traite de l'Eucharistie, de la pénitence, de la rémunération du bien ou du mal; les autres, en bien plus grand nombre, roulent sur des sujets de mathématiques, de physique et d'astronomie. Il avait encore écrit une Grammaire mandchoue, une Relation de deux voyages faits par lui en Tartarie, etc. Mais un de ses plus beaux titres de gloire est d'avoir introduit à Pékin ces Jésuites français qui, avec leurs successeurs, jetèrent dans ce pays un si vif éclat pendant plus d'un siècle (1688-1788).

VERCRUYSSE (Le P. Aloys ou Louis), Jésuite belge, de Courtray, diocèse de Bruges, missionnaire dans l'Amérique du nord. — Il est parti d'Anvers, le 12 décembre 1843, avec le célèbre P. de Smet, qui s'en retournait chez les sauvages des Etats-Unis et de l'Orégon : quatre autres religieux de la même société les accompagnaient à cette destination : les PP. Accolti, Ravalli et Nobilis, italiens, et le Fr. Huybrechts, belge. Le même jour s'embarquaient sept Sœurs de Notre-Dame, appelées à fonder un établissement de charité pour les sauvages de l'Orégon.

VERDET (Le P. Maurice-Casimir), religieux français de la congrégation des Oblats de Marseille et du diocèse d'Avignon. — Il est parti le 23 mars 1852 pour les missions du Texas, avec six autres religieux de sa société, dont un Frère, seize ecclésiastiques séculiers des diocèses de Lyon, Strasbourg, Nancy, Carcassonne et Toulouse, trois Frères de Marie (congrégation établie à Bordeaux), quatre Sœurs du Verbe incarné (congrégation dont le siége est à Lyon), quatre religieuses Ursulines et trois postulantes, en tout trente-sept personnes. On sait que la république du Texas est presque aussi grande que la France; la population y est peu considérable, mais elle s'accroît rapidement, et dans une assez forte proportion, pour les catholiques.

M. Odin, Lazariste français de Lyon, est le premier évêque de ce pays nouveau.

Les sept Oblats sont : le P. Verdet; le P. Vignolle, de Bayonne; le P. Parisot de Saint Dié; le P. Olivier, du Mans; le P. Kéralum, de Quimper; le P. Gaye, de Tarbes, et le Fr. Roudet, de Grenoble. Le P. Verdet est de Malancène, arrondissement d'Orange (Vaucluse).

VEREN, titre d'évêché *in partibus*. — C'est la traduction imparfaite de l'adjectif *Verensis, Verensis Ecclesia*, l'Eglise de Véra ou Vère. Ce titre a été porté par M. Jean Labartette, Français, vicaire apostolique de la Cochinchine, mort en 1823, après cinquante ans d'apostolat. La situation géographique de l'ancienne ville de Véra m'est inconnue : l'abbé de Commanville a omis ce nom dans son *Histoire de tous les archevêchés et évêchés de l'univers*.

VERGUET (Le P. Clair-Marie Léopold), Mariste français, du diocèse de Carcassonne, missionnaire en Océanie. — Il est parti, au mois de décembre 1844, pour le vicariat apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie, nouvellement érigé par le Saint-Siége, et s'est embarqué avec onze autres Maristes, dont cinq prêtres et six Frères, que M. Epalle, évêque de Sion, de la même société, emmenait avec lui dans ces immenses archipels où l'Evangile n'avait pas encore été annoncé.

VERISIE (*Verisia* ou *Verisium*, *Verisiensis Ecclesia*), ville épiscopale de Macédoine ou Thrace, sous la métropole de Thessalonique ou de Thèbes. — Elle a eu, au moyen âge, des évêques latins, parmi lesquels on ne connaît que le suivant :

Guarin, nommé en 1206 ou 1207. Il fut transféré, en 1210, à l'archevêché de Thessalonique.

Le successeur de Guarin fut sacré en 1211 : son nom est oublié. En 1213, le pape Innocent III écrivit à l'évêque de Vérisie de se rendre au concile de Latran, qui devait se tenir en 1215. C'était probablement le même qui avait été sacré en 1211, et avait succédé à Guarin.

VERJUS (Le P. Antoine), Jésuite français du XVII^e^ siècle, naquit à Joigny (Yonne), en 1632, et mourut le 16 mai 1704. — Il fut procureur des missions du Levant, qu'il étendit, et auxquelles il procura beaucoup d'avantages. Il a écrit une *Vie de M. Le Nobletz*, missionnaire en Bretagne; une *Vie de saint François de Borgia*, et un Catéchisme pour les nouveaux convertis, traduit du P. Canisius. Le P. Verjus était un homme d'un mérite distingué et de famille noble : son frère était comte de Crécy et ministre d'Etat; son autre frère, François Verjus, mourut évêque de Grasse, en 1710. — Il y a dans la première édition des *Lettres édifiantes*, un éloge du P. Verjus, qui est bien écrit et donne une haute idée de ce religieux.

VERSEAU (Le P.), Jésuite français, missionnaire dans le Levant, à la fin du XVII^e^ et au commencement du XVIII^e^ siècle — Comme les Franciscains réformés venaient d'être chargés par le pape Innocent XII (1691-1700) du soin d'évangéliser, s'il était possible, l'Abyssinie, où les Jésuites avaient autrefois

opéré tant de conversions et donné tant de martyrs à l'Eglise, les Jésuites français, protégés alors par Louis XIV, résolurent de faire une tentative de leur côté. Après avoir obtenu l'agrément du monarque, et la promesse d'en être secondés, ils s'adressèrent au Souverain Pontife, et firent partir le P. Verseau de France pour Rome, avec de bonnes recommandations. Ensuite il se rendit, avec un compagnon, au Caire (Egypte) où il arriva en 1697, avec l'ordre au consul français, M. Maillet, de le protéger lui et les siens. Le consul reçut les deux Jésuites dans sa maison et engagea les négociants français du Caire à leur en acheter une, ce qui était encore sans exemple. Le P. Verseau prit des informations sur la mission d'Ethiopie, puis il partit pour la Syrie où il fit sa résidence en qualité de supérieur général des missions de sa compagnie, en Syrie, en Egypte et en Ethiopie. Lorsque le P. de Brevedent partit du Caire, en 1698, pour ce dernier pays, avec M. Poncet, médecin français, il dépendait du P. Verseau. L'occasion du départ étant unique et extrêmement pressante, le P. de Brevedent présuma, mais n'attendit pas le consentement de son supérieur. Ensuite, comme la caravane s'arrêta longtemps dans la Haute Egypte, le P. Verseau envoya le P. Grenier au Caire, pour détourner le P. de Brevedent de son voyage. Il arriva assez à temps pour le rappeler; mais trouvant la chose à moitié consommée et satisfait des mesures qui avaient été prises, il le laissa continuer sa route. Tout ceci se passait en 1698. Le P. de Brevedent mourut en 1699, avant d'arriver à Gondar. Le P. Grenier fit ensuite lui-même une autre tentative avec le P. Paulet. Ils arrivèrent jusqu'au Sennaar, mais on n'a jamais eu depuis de leurs nouvelles.

Quant au P. Verseau, il n'en est pas fait mention dans les *Lettres édifiantes*. Ce recueil contient une lettre du P. Treffond, qui lui avait succédé comme supérieur général des missions de sa compagnie, en Syrie et en Egypte. La Lettre dont il s'agit est sans date, mais elle paraît se rapporter à l'année 1725.

VERTHAMON (Jean-Hyacinthe de), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, missionnaire en Chine, au XVIII^e^ siècle. — Il partit en 1742 pour l'Orient, envoyé sans doute dans la mission du Su-Tchuen. Après avoir évangélisé cette contrée quelque temps, il revint à Rome, puis en France. L'année de sa mort n'est pas indiquée. M. de Verthamon était du diocèse de Limoges.

VERZEAU (Le P. Adrien), Jésuite français, missionnaire dans le Levant, au commencement du XVIII^e^ siècle. — Il est cité dans la lettre du P. Tarillon à M. de Pontchartrain, ministre de Louis XIV, en date du 4 mars 1714. A cette époque, il était supérieur de la mission des Jésuites à Smyrne, composée de quatre Pères seulement, mais il travaillait autant que plusieurs autres. C'est tout ce que la lettre dit de lui et aucun autre document ne donne les détails désirables sur sa carrière apostolique.

VEZIK (Fr. Nicolas), Prêcheur polonais, confesseur et prédicateur ordinaire de Wladislas, roi de Pologne. — On sait que ce prince, nommé Jagellon, lorsqu'il était duc de Lithuanie et païen, se fit baptiser à Cracovie (*voy.* Vasillo) en 1386, et épousa Hedwide, reine de Pologne. Il contribua ensuite, avec le zèle d'un apôtre, à tirer ses anciens sujets de l'idolâtrie et de la barbarie, et comme les missionnaires polonais avaient peine à se faire comprendre des Lithuaniens, à cause de la différence de langue et de race, le roi suppléait, par ses propres instructions, à la prédication des prêtres. Aussi les conversions furent innombrables (*voy.* Melsat), et on érigea, en 1388, à Vilna, la capitale, un évêché qui y subsiste toujours, depuis 464 ans.

Un petit pays voisin fut bientôt après le théâtre de nouvelles conquêtes évangéliques : c'est la Samogitie, nommée Szamalt par ses habitants. Ses ducs étaient sous la dépendance des grands ducs de Lithuanie. Mais, en 1141, elle fut définitivement annexée au royaume de Pologne. A cette époque, le pays était encore païen et les Samogètes étaient asservis aux mêmes superstitions que naguère les Lithuaniens. S'imaginant que les forêts, dont ce pays montagneux est entrecoupé, étaient la demeure des dieux, ils leur rendaient un culte religieux. Ils adoraient aussi les oiseaux, les bêtes fauves et surtout le tonnerre; les prêtres entretenaient avec soin un feu perpétuel sur le sommet d'une montagne, et ils étaient persuadés qu'ils encourraient la colère céleste, si ce feu venait à s'éteindre. Ils menaçaient également le peuple de la vengeance des dieux, s'il osait toucher aux bois sacrés. L'aveuglement de ces pauvres infidèles et la perte de tant d'âmes, excitèrent le zèle de Nicolas Vezik, de Wladislas roi de Pologne et de Witold son frère, qu'il avait fait grand duc de Lithuanie. Ils se rendirent dans la Samogitie, accompagnés d'hommes pieux et éclairés. Afin de rendre les idolâtres plus dociles à l'enseignement de la foi qu'on venait leur annoncer, on commença par leur montrer d'une manière sensible la vanité de tout ce qu'ils avaient cru sur la parole de leurs prêtres. Le roi Wladislas s'étant rendu au sommet de la montagne où brûlait le feu perpétuel, l'éteignit lui-même en y versant beaucoup d'eau. Il commanda ensuite à ses soldats de se répandre dans les forêts des environs, d'en couper les arbres, et d'y tuer tous les animaux qu'ils rencontreraient. Ses ordres ayant été exécutés, les Samogètes, étonnés de voir qu'il n'en arrivait aucun mal ni au roi, ni à ses soldats, doutèrent de la puissance de leurs dieux et de la sincérité de leurs prêtres. Après avoir délibéré sur ce qui venait de se passer, ainsi que sur la doctrine qu'on leur annonçait, ils chargèrent l'un des plus considérables d'entre eux, devenu l'organe de la population, de déclarer à Wladislas que leurs divinités ayant été

assez lâches pour se laisser vaincre par celles des Polonais, ils avaient résolu d'abandonner leur culte pour s'attacher à celui du Dieu vainqueur. On profita de ces dispositions pour les pénétrer de la véritable religion. Le roi, beaucoup mieux instruit de la langue et des coutumes du pays que les missionnaires qui le suivaient, voulut être le premier prédicateur de la foi parmi ces barbares. Fr. Nicolas Vezik, avec quelques autres Dominicains, continua pendant plusieurs années ce que Wladislas avait si heureusement commencé. Le nombre de ceux qui renoncèrent à l'idolâtrie et embrassèrent le christianisme, fut assez considérable pour qu'on établît douze paroisses et qu'on érigeât Samogitte en évêché, vers l'an 1415 (Vaissette dit 1413). La résidence en fut fixée à Midnik ou Miednick, où l'on bâtit la cathédrale. Ce diocèse subsiste toujours; il n'a pas cessé de s'appeler et il s'appelle encore évêché de Samogitie (qui est la province). Mais il paraît que la résidence n'est plus à Miednik, ville extrêmement petite, où l'on a mis un simple suffragant. D'après le concordat, passé le 3 août 1847, entre le pape Pie IX et l'empereur Nicolas Ier, c'est à Telska, autre petite ville du pays, qu'est dorénavant fixée la résidence de l'évêque. Ce prélat est actuellement M. Mathias Wolonczewski, institué le 23 septembre 1849; il doit avoir deux suffragants, dont l'un à Midnick; mais aucune de ces deux places n'est remplie en ce moment. L'abbé de Commanville, comme dom Vaissette, rapporte à l'an 1413 l'érection de l'évêché de Samogitie, sous la métropole de Gnesne. Il y a donc 439 ans que ce siége existe. Je ne vois nulle part quel en fut le premier prélat : on ne dit pas que ce soit Fr. Nicolas Vezik; ce religieux continua cependant d'y travailler encore longtemps avec d'autres missionnaires de l'ordre de Saint-Dominique. Quoiqu'ils fussent appuyés par une autorité suffisante, ils ne laissèrent pas d'être exposés, et Fr. Vezik notamment, à la persécution et aux piéges que leur tendaient les prêtres des idoles; mais Dieu ne les livra pas à leur mauvaise volonté. Il se servit, au contraire, du ministère des Dominicains pour changer les persécuteurs et convertir les plus obstinés. En 1422, sous le pontificat de Martin V, Fr. Nicolas se vit entouré d'une multitude de fidèles qu'il avait régénérés en Jésus-Christ par le baptême.

L'apostolat de la Samogitie fut continué par d'autres, sans doute de l'ordre de Saint-Dominique, et peu à peu le paganisme disparut. Mais ce peuple ne prit pas tout d'un coup des mœurs civilisées. La vie nomade y subsista encore pendant deux siècles. La plupart, à la manière des Tartares, erraient dans les bois avec leurs troupeaux et leurs familles. Le roi Sigismond-Auguste, dernier descendant de Jagellon (1548), leur persuada enfin de bâtir des maisons et de vivre en société. La France fait de même maintenant en Algérie avec les Arabes.

La Samogitie est comprise dans le gouvernement russe de Vilna. Elle avait pour capitale Rossienne, et pour villes principales Midnick et Telska. — Le diocèse de Samogitie, d'après le concordat de 1848, dont il a déjà été parlé, qui comprend le gouvernement de Courlande et celui de Kowno, a été démembré récemment de celui de Vilna, qui est divisé en onze districts ou cercles, parmi lesquels ceux de Kowno, de Telcha ou Telska et de Rossienne, semblent être la portion attribuée à l'évêché de Samogitie. Le reste du gouvernement, avec celui de Grodno, forme le diocèse de Vilna. — Il est bon de remarquer que les trois provinces de Courlande, de Grodno et de Vilna, ont ensemble plus de deux millions huit cent mille habitants, et qu'il est seulement question du rite latin lorsqu'on parle des évêchés de Samogitie et de Vilna. Il existait en Lithuanie, il y a trente ans, un archevêché et quatre évêchés catholiques du rite grec. Ils ont eté anéantis par la grande apostasie de 1839, que l'empereur a obtenue en achetant et en décorant les évêques et les prêtres, en bâtonnant ou en exilant les laïques, en un mot par un système de terreur dont la Convention n'eût pas désavoué la violence, mais dont l'habile hypocrisie surpasse tout ce que nous avions vu jusqu'ici en Occident.

Pour compléter les notions sommaires qu'on vient de lire sur l'état présent et l'origine du catholicisme dans ces malheureux pays, il faut dire que la Courlande est protestante et ne renferme qu'une petite minorité de catholiques. Les Danois y fondèrent des établissements au XIIe siècle, et tâchèrent d'attirer les indigènes au catholicisme.

En 1219, Waldemar II, roi de Danemark, fit dans cette vue ériger la province en évêché, avec résidence à Pilsten. Le diocèse de Courlande relevait alors de l'archevêché de Lunden : il passa dans la suite sous celui de Riga, car les chevaliers teutoniques, maîtres de la Livonie, prirent ce pays après de longues guerres et le possédèrent jusqu'au milieu du XVIe siècle, époque à laquelle leur apostasie le fit passer au protestantisme et détruisit l'évêché de Courlande; il paraît, d'après Commanville, que le titulaire renia aussi sa foi comme les religieux militaires. Vaissette dit que de son temps, en 1755, les catholiques n'y avaient que quatre églises sous la juridiction de l'évêque de Samogitie. Il n'y a pas lieu de croire, ce semble, que la situation se soit beaucoup améliorée depuis. Cependant l'almanach de Gotha, pour 1845, indique 45,000 catholiques sur 512,000 âmes.

D'après la même autorité, le gouvernement de Vilna aurait 848,500 âmes dont 527,800 catholiques.

VIARD (François-Didier), prêtre français, missionnaire au Tong-King au XVIIIe siècle. — Il fut envoyé dans ce royaume par le séminaire des Missions-Etrangères en 1768, et mourut prématurément dès le 8 décembre 1770, lorsqu'il était

à peine entré en mission. Cet ecclésiastique était Lorrain, du diocèse de Verdun (Meuse).

VIATIQUE. — Dans les relations des missions, on donne ce nom au secours annuel envoyé d'Europe aux évêques et aux missionnaires européens qui évangélisent les contrées infidèles de l'Orient. Ce viatique est de 1,000 fr. pour les évêques et de 500 fr. pour les missionnaires. Le mot *viatique* veut dire *secours de route;* on sait que dans le langage ordinaire des Chrétiens il s'entend de la sainte communion administrée aux mourants pour les fortifier dans le redoutable passage de la vie à l'éternité. Les missionnaires, dont la vie apostolique n'est qu'un véritable et perpétuel voyage, un passage sensible du temps vers l'éternité, appellent *viatique* le secours que leurs frères d'Europe leur envoient pour subvenir à leurs plus pressants besoins. Le viatique s'appelle aussi *romain.*

VICAIRE APOSTOLIQUE. — On donne ce nom à des ecclésiastiques, soit prêtres, soit le plus souvent évêques, qui exercent une juridiction déléguée et révocable au nom du Souverain Pontife, successeur de saint Pierre; c'est de là qu'ils sont nommés apostoliques. Le plus souvent les vicaires apostoliques gouvernent, comme tenant la place du Pape, les missions chez les infidèles, chez les hérétiques, partout en un mot où la hiérarchie catholique des évêques n'existant pas, le Pape se trouve être l'évêque propre et naturel de ces pays et les fait gouverner au spirituel par des vicaires. —*Voy.* Duchêne, Titulaire, *In partibus.*

Il y a actuellement 1° vingt vicariats apostoliques en Europe, savoir : Ecosse orientale, Ecosse occidentale, Ecosse septentrionale, Gibraltar, Suède, Bois-le-Duc, Bréda, Limbourg et Luxembourg en Hollande; Hambourg, Anhalt, Saxe, en Allemagne, Valachie, Moldavie, Servie, Bosnie, Herzégovine, Philippopolis, Constantinople, en Turquie, Grèce continentale. — Il y en avait huit en Angleterre. Ils ont été supprimés par l'érection de treize diocèses pourvus d'évêques titulaires et ordinaires.

2° Quarante-sept vicariats apostoliques en Asie : savoir, Asie-Mineure, Alep, Mésopotamie avec Kurdistan et Arménie-Mineure, Perse, Bombay, Agra, Sardhana, Patna, Bengale occidental, Bengale oriental, Vizagapatam, Madras, Pondichéry, Maissour, Combatour, Maduré, Jafnapatam, Colombo, Vérapoli, dans l'Indoustan, Ava et Pégu, Siam oriental, Siam occidental ou Presqu'île de Malacca, Camboge et Laos, Cochinchine occidentale, Cochinchine orientale, Cochinchine septentrionale, Tong-King méridional, Tong-King occidental, Tong-King central, Tong-King oriental, en Indochine; Sut-Chuen, Yaunam, Koluectcheon, Fo-Kien, Tche-Siang, Kiang-Ki, Honan, Chan-Tong, Houquang, Chan-Si, Chensi, en Chine, Lassa, Kou-Kou-Noor au Thibet, Mongolie, Mandchoue et Leastong, Corée, Japon.

3° En Afrique, dix vicariats apostoliques, savoir : Tunis, Egypte, Abyssinie, Gallas, Afrique centrale, Guinée, Cap de Bonne-Espérance, partie occidentale, Cap, partie orientale, Cafrerie, île Maurice.

4° En Amérique, six vicariats apostoliques : la Guyane anglaise ou Demerari, la Guyane hollandaise ou Surinam, les Antilles hollandaises ou Curaçao, la Jamaïque, le Nouveau-Mexique. Le territoire à l'est des Montagnes-Rocheuses, le Texas, la Floride, la Trinité, la Nouvelle-Ecosse, Terre-Neuve, le territoire de la Baie-d'Hudson, l'Orégon, qui formaient des vicariats apostoliques, ont successivement fait place à des évêchés ou à des provinces ecclésiastiques.

5° En Océanie, huit ou neuf vicariats, savoir : Batavia, l'Australie, la Mélanésie avec la Micronésie, la Nouvelle-Calédonie, l'Océanie centrale, les îles des Navigateurs, les îles Sandwich, les îles Marquises, les îles de la Société, etc. Ces trois derniers sont formés de l'ancien vicariat apostolique de l'Océanie orientale. Celui de l'Océanie occidentale a été partie démembré, partie remplacé par deux diocèses érigés dans la Nouvelle-Zélande.

Total, quatre-vingt-douze vicariats apostoliques.

L'heureuse fécondité de l'Eglise catholique, toujours belle et toujours jeune, donnant chaque jour de nouveaux enfants à son Epoux, fait que cette petite statistique ne sera plus vraie dans un an ou deux, par suite de nouvelles créations qui ont lieu continuellement. Hyderabad, Koulan, Mangalore, dans l'Inde; le Kouang-Tong, le Kouang-Si, en Chine, les îles Bermudes, en Amérique; l'île Madagascar, en Afrique, devront prochainement être ajoutés à cette liste. D'autres vicariats trop grands seront partagés; tels sont le Sut-Chuen, la Guinée, Batavia, la Melanésie, le Tong-King occidental, l'Abyssinie, l'Afrique intérieure, le Japon, la Cafrerie, etc. En comparant la notice ci-dessus avec celle qui a été publiée il y a vingt ans dans les *Annales de la Progation de la Foi,* il y a une différence énorme dont ou peut se convaincre par un simple rapprochement. Peu de vicariats n'ont pas été dédoublés depuis lors.

VICENCE (Zacharie de), prélat italien qui florissait au commencement du XVI^e^ siècle. — Il était évêque de la Garde dans le Groënland (Amérique du Nord), mais il ne paraît pas qu'il ait pu parvenir jusqu'à son Eglise, car le dix-septième évêque du Groënland parti de Norwége au commencement du XV^e^ siècle pour se rendre dans son diocèse, ne put aborder à cause des glaces amoncelées vers la côte. Depuis cette époque les communications ont été interrompues entre le Groënland et le reste du monde. On aura sans doute continué jusqu'à l'époque de la prétendue réforme à pourvoir l'évêché lorsqu'il venait à vaquer, c'est pourquoi on trouve au XVI^e^ siècle un évêque catholique du Groënland, mais il était italien, et sans doute les prélats qui ont gouverné au

moyen âge cette chrétienté hyperboréenne, étaient choisis dans une contrée moins éloignée et dans des climats moins chauds; c'étaient presque tous des Scandinaves, des Irlandais ou des Islandais; je crois que plusieurs ont été tirés de l'ordre de Saint-Dominique. Du moins il y avait au Groënland un couvent de Frères Prêcheurs qui était une mission permanente pour les Esquimaux.

Quant à Zacharie de Vicence, il n'est cité qu'à titre d'hymnographe. Les *Annales d'Islande* donnent l'histoire de ces seize prélats qui ont évangélisé le Groënland et gouverné son peuple pendant les XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles; ce serait un curieux et pittoresque récit que celui de l'apostolat chrétien pénétrant au moyen âge jusque sous les glaces du pôle; mais je ne sais s'il a été traduit des langues scandinaves dans tous les cas je n'ai pu me le procurer.

VICTORIC (SAINT), missionnaire dans le nord de la France. — On croit qu'il était compagnon de saint Denys, ainsi que saint Tuscien, avec lequel il alla prêcher l'Evangile aux païens du nord, principalement aux Morins, dont la principale ville était Cassel. Ils subirent un martyre épouvantable à Amiens. — *Voy.* TUSCIEN (S.).

VICTORIN (SAINT), martyr au III^e^ siècle, honoré par l'Eglise d'Auvergne le 15 mai. — Il servait le prêtre d'un temple fameux appelé Vasse en Celtique. Saint Cassius, qu'on croit avoir été disciple de saint Austremoine, apôtre d'Auvergne, lui ouvrit les yeux sur l'impiété des superstitions païennes, le convertit au christianisme et en fit le compagnon de ses travaux évangéliques. Ils reçurent ensemble la palme du martyre vers l'an 266.

VICTORIUS DE SAINTE-MARIE, évêque italien de l'ordre des Carmes-Déchaussés, missionnaire au XVIII^e^ siècle dans l'Indoustan, vicaire apostolique de Bombay, sous le titre d'évêque de Gabale.

VIERZE. — On traduit ainsi dans le Martyrologe romain le nom latin de *Vergium*, ville d'Espagne où mourut saint Ctésiphon, évêque, l'un des sept premiers missionnaires envoyés de Rome parsaint Pierre, pour prêcher l'Evangile dans la péninsule ibérique. La situation de Vierze (l'ancienne *Vergium*) ne m'est pas connue : aucun géographe n'en fait mention.

VIGIER (FRANÇOIS DE), prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire en Chine au commencement du XVIII^e^ siècle. — Il partit pour cette contrée en 1707. C'est tout ce qu'on sait de lui. Le Catalogue publié par M. Luquet, dans ses *Lettres* à l'évêque de Langres, n'indique ni le diocèse d'où il était, ni la durée et les circonstances de son apostolat, ni l'époque, la manière et le lieu de sa mort.

VIGILE (SAINT), évêque de Trente (Tyrol), et martyr au IV^e^ siècle. — Ayant été préposé, vers l'an 385, au gouvernement de ce diocèse où il y avait encore beaucoup de païens, il chargea saint Sisinnius, saint Martyrius et saint Alexandre, missionnaires venus d'Asie, d'aller leur prêcher l'Evangile. Lorsque ces trois ouvriers apostoliques eurent versé leur sang pour Jésus-Christ, il envoya la relation de leur martyre à son métropolitain saint Simplicien, archevêque de Milan, et à saint Jean Chrysostome qui venait d'être élevé sur le siége patriarcal de Constantinople (398). Il envisageait la gloire des trois martyrs avec une sainte envie, et se regardait comme un lâche et un mercenaire : tant était vive l'impatience qu'il avait de faire comme eux le sacrifice de sa vie. Ce bonheur lui fut enfin accordé. Il fut, au rapport de Fortunat, massacré pour la foi par une troupe de paysans idolâtres. Usuard rapporte son martyre vers l'an 400 ou 405, et dit qu'il fut lapidé. L'Eglise honore l'évêque Vigile comme un saint et fait sa fête le 26 juin. Voici en quels termes il est fait mention de lui dans le Martyrologe romain : « A Trente, saint Vigile, évêque, qui, s'efforçant d'extirper les restes de l'idolâtrie, fut accablé sous une grêle de pierres que lui jetèrent des hommes barbares et féroces, et accomplit son martyre pour le nom de Jésus-Christ. »

VIGOR (SAINT), évêque de Bayeux au VI^e^ siècle. — Il naquit dans l'Artois et fut disciple de saint Vaast, évêque d'Arras. Ayant quitté sa patrie, il vint dans la Neustrie et s'arrêta au territoire de Bayeux. L'idolâtrie régnait encore dans ce pays, bien qu'il y eût des Chrétiens et une église. Touché d'un si triste spectacle, Vigor travailla avec un zèle infatigable à déraciner les superstitions du paganisme, et ses efforts furent suivis des plus heureux succès. Après la mort de l'évêque de Bayeux (on croit que c'était saint Contest) il fut élu unanimement pour lui succéder. Il mourut, selon l'opinion la plus probable, vers le milieu du VI^e^ siècle. On fait sa fête à Bayeux le 3 novembre, et son nom est cité au Martyrologe romain le 1^er^ du même mois.

VILLARD (Le P. JACQUES), Dominicain français, partit vers 1700 pour les missions de la Guinée, avec le P. Loyer, préfet apostolique; ils abordèrent à Issiny, où ils restèrent environ quinze ans; mais ne recevant ni secours, ni renfort, ni nouvelles de France, ils furent obligés de rentrer dans leur patrie en 1715, etc. Ce malheureux pays resta abandonné à l'idolâtrie.

VILLEMIN (PIERRE-CLAUDE-ALEXIS), prêtre français de la congrégation des Missions-Etrangères, et missionnaire en Orient au XVIII^e^ siècle. — Il était du diocèse de Besançon, et partit en 1781 pour le royaume de Siam. M. Luquet, dans le Catalogue qu'il a donné à la suite de ses *Lettres* à l'évêque de Langres, ne dit pas combien de temps il travailla dans cette mission, ni à quelle époque il mourut.

VIMMER (Le P. BONIFACE), Bénédictin allemand, de la Bavière, missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti à la fin de 1845 ou au commencement de l'année suivante, avec vingt-deux compagnons d'apostolat, pour fonder un couvent de son

ordre en Pensylvanie (Etats-Unis). Le P. Vimmer sortait de l'abbaye de Metten, en Bavière.

Dans le même temps, le P. Gartener, Prémontré allemand, allait dans le Wisconsin (diocèse de Dubuque) fonder un établissement de l'ordre de Saint-Norbert à la Prairie du lac.

VINAIGRE (Ferdinand), prêtre portugais, missionnaire dans les îles Moluques (Océanie), au commencement du XVI^e^ siècle. — Tout ce qu'on sait de ses travaux apostoliques, c'est qu'il secondait le zèle d'Antoine Galvan, gouverneur de ces îles, dont il fut encore plus l'apôtre que le conquérant et l'administrateur. — *Voy.* Galvan.

VINCENNES, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans la république d'Indiana. — Elle est située sur la Wabash, à 50 lieues au sud-ouest d'Indianopolis, capitale de l'Etat. C'est une ville encore peu importante; les géographes ne lui donnent ordinairement que 1,500 habitants; mais ce chiffre a pu doubler ou même tripler depuis l'époque à laquelle il se rapporte, attendu que les géographies qu'on a en France sont toutes fort arriérées, et que le pays progresse avec une rapidité inouïe. Vincennes a été fondée, dès l'année 1735, par des émigrants français du Canada. On l'appelait alors le poste Vincennes : mais cet établissement, perdu dans un éloignement immense, n'eut jamais une importance bien grande.—En 1795, M. Rivet, missionnaire français, vint y résider en qualité de curé. Il avait reçu de M. Carroll, évêque de Baltimore, les pouvoirs de vicaire général. Il mourut en 1803, après avoir évangélisé pendant huit ans le pays nommé depuis Indiana, en mémoire des Indiens qui l'habitaient, et où il n'y avait alors qu'un petit nombre de colonies européennes disséminées sur une vaste étendue. L'Indiana, après avoir fait partie du diocèse de la Nouvelle-Orléans, qui comprenait toute la Louisiane, fut attribué, en 1808, au diocèse de Bordstown (Kentucky). En 1834, le Saint-Siége érigea un évêché à Vincennes, et M. Bruté en fut le premier évêque. Il eut pour successeur M. de la Hailandière, qui fut lui-même remplacé par M. Bazin : mais ce prélat étant mort presque aussitôt, M. de Saint-Palais fut institué, en 1848, évêque de Vincennes. Il est Français, ainsi que ses trois prédécesseurs. Le diocèse de Vincennes, qui comprend la république d'Indiana, compte environ 50,000 catholiques, et son clergé se compose de 38 prêtres seulement. La population de l'Indiana dépasse un million d'âmes : malheureusement, un grand nombre sont esclaves. Il est inutile de dire que la religion catholique est sur le pied de l'égalité avec les sectes protestantes, et qu'elle jouit d'une grande liberté : aussi ses fondements sont solides, son avenir est assuré, et elle étend ses conquêtes, tandis que le protestantisme se dissout.

VINCENT (Saint), missionnaire africain en France, au IV^e^ siècle. — Il vint dans ce pays avec saint Domnin et saint Marcellin; celui-ci devint le premier évêque et l'apôtre d'Embrun. (*Voy.* Marcellin.) Saint Vincent et saint Domnin furent chargés par lui d'aller prêcher la foi à Digne et dans d'autres endroits où il ne pouvait se rendre en personne. C'est tout ce qui est dit de ces deux apôtres. Quant à saint Marcellin, il mourut à Embrun vers l'an 374.

VINCENT LE LEVITE (Saint), diacre, missionnaire en France au II^e^ ou III^e^ siècle et martyr. — L'abbé Butler, dans sa *Vie des Saints*, dit seulement qu'il prêcha l'Evangile dans les Gaules à l'époque marquée ci-dessus ; que les idolâtres l'ayant arrêté le conduisirent à Agen (Aquitaine) devant le gouverneur romain. Celui-ci le fit étendre sur des pieux pointus et plantés en terre, et ordonna qu'on lui déchirât le corps à coups de fouet. Le saint fut ensuite décapité. Son culte est fort ancien en France. Dans le VI^e^ et dans le VII^e^ siècle, on venait de toute l'Europe visiter son tombeau à Agen. Sa fête se célèbre le 9 juin. Quelques auteurs l'ont confondu avec saint Vincent, qui souffrit à Sarragosse en Espagne.

VINCENT DE FONSECA (Fr.), Prêcheur portugais, archevêque de Goa au XVI^e^ siècle. — Il fut institué sur ce grand siége en 1583 et succéda à un autre Dominicain, Fr. Henri de Tavora, mort en 1581, empoisonné par les brames en haine de la foi. F. Vincent, pendant un pontificat de huit ou dix ans, travailla beaucoup à l'extension du royaume de Jésus-Christ et en particulier à la réunion des Chrétiens indigènes qui suivaient le schisme et l'hérésie des nestoriens, en même temps que le rite syro-chaldéen. Pour cet effet, il tint à Goa en 1585 un synode, auquel assistèrent Fr. Didace ou Jacques de la Conception, Mineur, évêque de Malacca, et beaucoup de prêtres. Mar-Abraham, évêque syrien d'Angamalé, y abjura son hérésie. Mais l'erreur ne fut pas déracinée pour cela ; car au commencement du XVII^e^ siècle, Alexis Ménerès, Augustin, un des successeurs du P. de Fonséca, travailla encore beaucoup pour ramener ces indo-chaldéens à l'unité. — *Voy.* Malabares.

VINCENT DU LAC (Fr.), missionnaire dans l'Inde au XVI^e^ siècle. — Il était probablement portugais de nation et de l'ordre des Franciscains comme Fr. Jean d'Albuquerque, évêque de Goa, avec qui il s'embarqua en 1537 ou 1538, étant déjà avancé en âge ; c'est sans doute parce qu'il était très-habile catéchiste qu'on l'envoya en mission, sans tenir compte de cette circonstance qui eût été un cas d'exclusion pour d'autres. On ne sait rien de particulier sur ses travaux apostoliques.

VINCENT DE SAINTE-CATHERINE (Le P.), Carme-Déchaussé italien), missionnaire au XVII^e^ siècle dans l'Indoustan.

VINDONIUS (Saint), évêque africain et missionnaire en Italie au V^e^ siècle. — La persécution des Vandales l'ayant chassé de son pays après qu'il eut enduré bien des souffrances, il parvint en Campanie avec onze autres confesseurs qu'on avait embarqués

sur un vieux vaisseau. Ils se dispersèrent en différents endroits de l'Italie méridionale, eurent le gouvernement de plusieurs églises et se mirent à propager la religion catholique avec un succès merveilleux. Les noms glorieux de ces douze évêques, tous saints et honorés le 1er septembre sont : Prisque, Castrense, Tammare, Rosius, Héraclius, Secondin, Adjuteur, Marc, Auguste, Elpide, Conion et Vindonius. Le Martyrologe romain, qui les cite, ne rapporte aucune circonstance spéciale à saint Vindonius, non plus qu'à chacun de ses onze compagnons.

VIRGILE (Saint), missionnaire irlandais en Autriche et évêque de Saltzbourg au VIIIe siècle. — Il était universellement respecté dans sa patrie pour son savoir et ses vertus, lorsqu'il passa en France sous le règne de Pepin le Bref (752-768). Ce monarque lui témoigna beaucoup de vénération et le retint deux ans auprès de sa personne. Il ne consentit à son départ qu'après l'avoir fait placer sur le siége de Saltzbourg qu'on nommait encore alors Juvave, et il écrivit en sa faveur au duc de Bavière Odilon, qui était son ami et son beau-frère. Virgile, effrayé de l'étendue de ses devoirs, chargea un prélat irlandais, l'évêque d'Oboa qu'il avait amené avec lui, de faire les fonctions épiscopales, ne se réservant que le ministère de la prédication. Cependant il consentit à se laisser sacrer en 766. C'est lui qui reconstruisit l'Eglise de Saint-Pierre, devenue depuis cathédrale, et qui y transféra le corps de saint Rupert, fondateur du siége épiscopal. — *Voy.* Rupert.

Virgile baptisa à Saltzbourg Chétimar et Vétume, qui furent successivement ducs de Carinthie, et il envoya dans ce pays des missionnaires qui, sous la conduite de l'évêque Modeste, y plantèrent la foi. Lorsqu'il eut mis ordre aux affaires de sa propre Eglise, il fit la visite de la Carinthie et pénétra jusqu'aux frontières des Huns (Hongrie *Hungaria*), c'est-à dire jusqu'au confluent de la Drave et du Danube, par delà la Croatie et la Styrie, au fond de l'Esclavonie. Peu de temps après son retour dans son diocèse, il fut atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau. Il mourut le 27 novembre 780, après s'être préparé avec beaucoup de ferveur au passage de l'éternité. — On trouve son histoire dans Canisius, qui a donné les Vies de tous les saints évêques de Saltzbourg.

L'Eglise célèbre la fête de saint Virgile le 27 novembre, jour anniversaire de sa mort.

VIRGINIE, république de l'Amérique du Nord dans les Etats-Unis, au midi du Maryland et de la Pensylvanie, au nord de la Caroline et du Tennessée, à l'ouest du Kentucky et de l'Ohio. Sa capitale est Richmond. — Les Anglais s'y établirent en 1584 et lui donnèrent le nom de Virginie en l'honneur de leur reine Elisabeth, prétendue vierge. On comprenait alors sous le nom de Virginie, une étendue de pays beaucoup plus grande, puisque la Caroline et la Pensylvanie en furent détachées, la première en 1622, l'autre en 1682. Réduite à ses limites actuelles, la Virginie est grande comme le tiers de la France. En 1790, elle avait 746,000 habitants; en 1800, 886,000; en 1810, 974,000; en 1820, 1,065,000; en 1830, 1,211,000. Actuellement ce chiffre doit s'élever à 1,500,000, sur quoi il y a environ 500,000 esclaves nègres. On s'adonne spécialement, dans la Virginie, à l'élève de ce bétail humain pour l'exportation. Les maîtres d'esclaves s'appliquent à croiser leurs nègres et leurs négresses, dont ils ont des haras, et ils vendent les petits pour le midi, où l'on a plus besoin de bras. Il va sans dire que ces maîtres sont des amis très-prononcés de la famille et de la propriété : et si l'on s'avisait de trouver leur industrie immorale, on serait signalé comme partisan des doctrines subversives de la société.

La Virginie est un pays tout protestant. Le nombre des catholiques s'y élève à 12,000 environ, c'est-à-dire moins de 1 pour 100; mais il convient peut-être, pour avoir la vraie proportion, de déduire les nombreux esclaves qu'on traite comme s'ils n'avaient pas d'âme. Afin d'assurer la sécurité des maîtres, on s'applique à détruire, dans leurs malheureuses victimes, tout sentiment de dignité humaine; on s'efforce de les dégrader autant que possible; il est interdit de leur apprendre à lire : on ne doit pas beaucoup leur faciliter l'instruction religieuse, car rien n'élève et n'ennoblit les caractères comme la religion, et un troupeau d'esclaves qui seraient solidement chrétiens, toucherait de bien près à la liberté.

En 1820, le Saint-Siége érigea un évêché à Richmond, capitale de la Virginie, et institua sur ce siége M. Kelly, mais le pays offrait trop peu de ressources pour faire subsister un évêque; M. Kelly fut peu après transféré à une autre Eglise en Irlande, et l'archevêque de Baltimore fut chargé de l'administration spirituelle du diocèse de Richmond. En 1840, le moment sembla venu de donner aux catholiques de la Virginie un évêque particulier; M. Wheelan fut institué évêque de Richmond le 15 décembre de cette année, et en 1850, la Virginie fut divisée par le pape Pie IX en deux diocèses, Richmond pour la Virginie orientale, et Wheeling pour la Virginie occidentale. M. Wheelan fut transféré à ce nouveau siége, et M. Mac Gill institué évêque de Richmond. Les deux diocèses ont ensemble 14 prêtres et 12,000 catholiques. Il y a 8 séminaristes pour recruter ce faible clergé.

VIRGULETAN (Le P. Antoine), Franciscain réformé, missionnaire au XVIe siècle en Abyssinie. — Envoyé par le Pape dans cette contrée du temps de l'empereur Claudius (1540-1559), il y prêcha la foi catholique sans obtenir d'autre résultat que de glorieuses souffrances. Jeté d'abord en prison, puis déporté dans l'îlot de Snakem (Nubie), il y mourut de faim en 1546. Des marchands portugais transportèrent son corps à Diu (Indoustan), où on l'inhuma dans l'église des Franciscains. Jean de Luca, dans sa con-

tinuation de Wadding, rapporte qu'il s'opéra des miracles à son tombeau.

Antoine Virgulétan est évidemment la traduction d'*Antonius Virgoletanus* ou Antoine de Virgoleta. Il est étonnant qu'à un siècle de distance deux missionnaires Franciscains du même nom aient évangélisé l'Abyssinie à peu près au milieu des mêmes circonstances. On croirait à une méprise des auteurs, si les dates n'étaient pas précisées de manière à éloigner l'idée d'une confusion : l'un meurt de faim à Suakem en Nubie l'an 1546, l'autre a la tête tranchée à Massouah (Abyssinie) en 1542.

VIROT, prêtre français du diocèse de Besançon et du séminaire des Missions-Etrangères, missionnaire dans l'Indoustan. — Il est parti de France au mois de décembre 1842 pour le vicariat apostolique de Pondichéry avec M. Luquet, devenu depuis évêque d'Hésébon et coadjuteur de cette mission. D'autres ecclésiastiques de la même société, embarqués avec eux, étaient destinés pour la Malaisie, la Cochinchine et Siam. — M. Virot, après avoir exercé quelques années le ministère apostolique dans la mission de Pondichéry, y est mort du choléra.

VISAGES PALES, nom que les Indiens de l'Amérique du Nord donnent aux Européens, aux blancs de quelque nation que ce soit, Anglais, Français, Espagnols, etc. — Les blancs les nomment Peaux-Rouges à cause de leur teint cuivré et pour éviter toute équivoque avec les Indous de l'Asie, nommés aussi Indiens, et les Européens fixés en Amérique qu'on appelle pour cette raison Américains. — *Voy.* PEAUX-ROUGES.

VITTONI (JOSEPH), prêtre séculier italien, et un des premiers missionnaires qui aient annoncé Jésus-Christ dans les pays connus aujourd'hui sous le nom d'Empire Birman. — Il paraît avoir quitté Rome en 1719 avec M. Mezzabarba, patriarche d'Alexandrie, et légat apostolique en Orient. Ce prélat emmenait avec lui, entre autres missionnaires, quatre Barnabites italiens, les Pères Ferrari, Alexandre, Calchi et Rossini, hommes savants et animés d'un zèle tout apostolique. Ayant reçu du Pape le pouvoir de diriger sur les provinces qu'il saurait avoir le plus besoin de prêtres les religieux qui l'accompagnaient, il envoya le P. Calchi et l'abbé Vittoni à Pégu, dont l'abandon spirituel l'avait touché. En effet, l'Evangile n'avait pas encore été prêché dans ce pays, quoiqu'il fût attribué au diocèse indo-portugais de Saint-Thomas de Méliapour. C'est le 3 octobre 1721 que le P. Sigismond Calchi partit de Canton avec le titre et les pouvoirs de vicaire apostolique. Il arriva, ainsi que son compagnon, dans les premiers jours de 1722 à Siriam, qui était alors le port du Pégu. Des envieux semèrent d'abord d'atroces calomnies contre les deux missionnaires : mais le roi ayant reconnu leur innocence, la proclama par un acte solennel. Le P. Calchi, admis à parler de la religion en présence de ce prince, le fit avec tant de succès, que le monarque enthousiasmé voulut que l'abbé Vittoni se rendît à Rome avec des rubis, de l'ambre et des pierres précieuses qu'il devait déposer aux pieds du Souverain Pontife comme un gage de la haute estime que le roi du Pégu avait conçue pour sa personne et sa dignité.

Le missionnaire déféra au désir du monarque qui montrait d'excellentes dispositions en faveur de la religion, et qui accorda une entière liberté au P. Calchi. Laissant donc ce religieux occupé des travaux apostoliques, il quitta Pégu et vint s'acquitter de sa mission auprès du Souverain Pontife. Il obtint que les contrées sur lesquelles le P. Calchi étendait sa juridiction seraient divisées en deux parties, dont l'une resterait confiée à l'ordre des Barnabites, et l'autre serait évangélisée par les prêtres séculiers. Après avoir réglé cette importante affaire, il s'embarqua en 1727 pour retourner en Asie. Il était accompagné de M. Rosetti, prêtre séculier et italien et du P. Gallizia, Barnabite de la même nation, que sa société envoyait à l'aide du P. Calchi. Mais à leur arrivée, ils ne trouvèrent plus cet apôtre : la mort l'avait enlevé trois mois auparavant. Le P. Gallizia continua son œuvre et convertit une foule innombrable d'infidèles dans la mission de Pégu ou de Siriam qui lui était attribuée. Quant à M. Vittoni et son confrère M. Rosetti, ils se rendirent à Ava, qui formait une mission particulière dont le premier était sans doute supérieur ou vicaire apostolique.

Le P. Abbona, Oblat piémontais, qui, dans une lettre datée de Moulmein, 15 octobre 1840, a réuni les documents relatifs à l'histoire de l'Eglise birmane, déclare que nulle tradition n'a pu lui apprendre quelle fut la fin de ces deux prêtres, ni le lieu où ils moururent, soit dans l'Inde, soit en Europe, et il ne dit rien non plus de leurs travaux. La mission d'Ava fut en 1740 ou 1741 réunie de nouveau à celle du Pégu et confiée au zèle des Pères Barnabites italiens. Le premier vicaire apostolique qui les gouverna l'une et l'autre avec le titre d'évêque fut le même P. Gallizia, qui avait abordé à Siriam avec l'abbé Vittoni. Cette mesure fut prise par le cardinal Petra, préfet de la Propagande, et approuvée par le pape Benoît XIV.

Quelques personnes trouveront peut-être mauvais que dans cette galerie des missions il soit si peu question de prêtres séculiers et presque exclusivement de religieux. Il y a à cela une raison bien simple : je ne connais pas une mission proprement dite qui ait été fondée par des prêtres séculiers et qui ait pu subsister longtemps. Il faut évidemment un lien quelconque entre les apôtres d'un pays et ceux qui leur succèdent. Autrement la mission est délaissée à la mort des fondateurs, et ce lien, l'expérience a prouvé qu'il ne peut pas être simplement celui qui rattache les prêtres à leurs évêques dans les églises ordinaires. On pourrait peut-être me citer une exception à cette règle, exception tellement importante, il est vrai, qu'elle dé-

truirait la règle elle-même : c'est la glorieuse congrégation des Missions-Etrangères, dans laquelle on n'est lié, je crois, par aucun vœu particulier d'obéissance ou de stabilité, et qui a cependant jeté sur les missions un lustre égal à celui de la Compagnie de Jésus. Mais encore est-ce une congrégation. Par conséquent, il y a cohésion, il n'y a pas isolement. D'anciens missionnaires, revenus en pays chrétien, s'y occupent d'une manière permanente à former pour la continuation de leur ministère les jeunes lévites ou les prêtres qu'un saint zèle anime et qui volent ensuite aux extrémités du monde prendre la place de ceux que la mort, les fatigues ou les persécutions ont jetés hors de combat. De cette manière, les conquêtes des premiers missionnaires ne sont pas délaissées, et il y a un esprit de suite, une tradition, une chaîne non interrompue, et voilà ce que ne peuvent faire des prêtres séculiers, dans le sens qu'on donne à ce mot, c'est-à-dire des prêtres isolés qui suivraient l'inspiration de leur zèle particulier et ne seraient incorporés à aucune société.

VITUS, ou VIT (Fr.), Prêcheur, missionnaire en Lithuanie, fut sacré en 1252 premier évêque de ce pays, alors sauvage et païen. — Les Lithuaniens adoraient Perkun, dieu de la foudre, et, de plus, différentes sortes d'animaux, comme des lézards et des serpents. On chercha à attirer ces pauvres idolâtres au christianisme. Le Pape accorda à Mindowe, ou Mendog (1238 à 1264), leur prince, le titre de roi, afin de le disposer par cette faveur à protéger les missionnaires et à faciliter leur pénible ministère. Mais à peine ce barbare eut-il obtenu ce qu'il ambitionnait qu'il se mit à persécuter la religion, et le paganisme reprit bientôt son empire. C'est seulement au XIV^e^ siècle qu'on entreprit de nouveau d'évangéliser la Lithuanie : on pourrait difficilement se faire une idée de ce qu'eurent à souffrir les premiers missionnaires d'un peuple si grossier et sous un tel climat. La persécution sévissait d'ailleurs de temps à autre, et elle éclatait avec un degré d'intensité proportionné à la rudesse et à l'énergie de ces farouches enfants du Nord. Dans le cours de l'année 1325, ils martyrisèrent trente-six Frères Mineurs. Ces religieux avaient d'abord été bien accueillis, on leur avait permis de bâtir des couvents, et ils en avaient construit deux en 1323 ; à ces beaux commencements succédèrent bientôt des dispositions toutes différentes : au lieu de moissonner des âmes mûres pour le royaume de Jésus-Christ, ils cueillirent la palme du martyre.

VOEL, ou VODOAL LE BENI (Saint), moine écossais, missionnaire en France au VII^e^ siècle, ou au commencement du VIII^e^. — Il est nommé également Vodoal, Voel, ou Voé, et surnommé Benoît (le Béni). Afin de servir Dieu plus librement, il quitta sa patrie, qui était le pays des Pictes, en Ecosse, et il parcourut plusieurs provinces de France, employant à l'instruction des peuples le talent qu'il avait pour la parole. Arrivé à Soissons, il y fixa sa demeure dans une petite maison, et vécut en reclus dans un silence rigoureux, ne sortant que pour célébrer la sainte Messe, ou pour rendre service au prochain. Il mourut vers l'an 720, le 5 février, jour auquel on fait sa fête.

VOGLIOLO (Le Fr. François), religieux italien du diocèse d'Asti (Piémont), membre de la congrégation des Oblats de Turin, et missionnaire dans l'empire Birman (Indo-Chine). — Il est parti pour ce pays en 1842 comme simple Frère coadjuteur, avec M. Ceretti, évêque d'Antinople, et dix autres Oblats. — *Voy.* Delpino.

VOISEL (Fr.), Mineur, missionnaire en Perse, fut mis à mort en 1284, lors de la persécution suscitée dans ce pays par le premier roi tartare qui se soit fait musulman. — Deux autres Frères Mineurs, l'un vieux et l'autre jeune, furent liés à un poteau par les mahométans, qui leur écorchèrent la tête. Comme les deux martyrs n'en récitaient pas moins à haute voix le *Salve Regina*, on les noya.

W

WALFROIE (Saint), moine lombard au VI^e^ siècle, cité parce qu'il convertit des villages païens au territoire de Trèves. — On l'appelle aussi saint Ouflay. — *Voy.* ce dernier nom.

WALLE, Jésuite belge, missionnaire en Amérique. — Il est parti au commencement de 1843 pour le Guatémala avec un autre religieux de la compagnie, le P. Génon, et un confrère coadjuteur. Ils accompagnaient des colons belges destinés à former un établissement à l'île Ruatan.

WALMESLEY (Charles), prélat anglais, missionnaire au XVIII^e^ siècle dans sa patrie, évêque de Rama *in partibus* et vicaire apostolique de l'Angleterre occidentale. — Il naquit en 1722 dans le comté de Lancastre, étudia à Paris et y prit le bonnet de docteur en théologie. Son amour pour l'étude et son zèle pour la religion le firent connaître de bonne heure. Il s'instruisit non-seulement dans les sciences ecclésiastiques, mais encore dans les mathématiques et l'astronomie, et publia des mémoires sur ces sciences en 1745, 1746 et 1747. Il publia quelques écrits sur le calendrier grégorien lorsqu'on l'adopta en Angleterre en 1752. En 1756, M. Walmesley fut institué évêque de Rama et coadjuteur de M. York, vicaire apostolique du district de l'Ouest. Les infirmités de celui-ci l'empêchant de remplir ses fonctions, M. Walmesley devint en 1763 pro-vicaire, et prit part à tout ce qui se fit dans l'Eglise catholique d'Angleterre.

Il eut de longues et vives discussions soi-

au sujet du serment par lequel on voulait rattacher les catholiques anglais au gouvernement séculier de leur pays, soit avec un comité établi à Londres et composé de catholiques qui cherchaient à s'immiscer dans l'administration spirituelle de leurs coreligionnaires, au détriment de l'autorité épiscopale. M. Walmesley a publié sous le nom de Pastorini, des ouvrages estimés sur les matières ecclésiastiques. Ces ouvrages ont été traduits en français, en allemand, en italien et en latin. Après quarante et un ans d'épiscopat, M. Walmesley mourut le 25 novembre 1797 à Bath, où il résidait. Il a laissé la réputation d'un prélat instruit, vertueux et zélé.

WALTER, Jésuite, missionnaire au XVIII^e^ siècle en Océanie. — Il entreprit avec le P. Cantova, religieux espagnol de la même compagnie, d'aller porter l'Evangile dans les îles Carolines, où personne ne l'avait encore annoncé. Le P. Cantova fut massacré par les sauvages qu'il cherchait à tirer de leurs erreurs et de leur barbarie, et le P. Walter, qui était retourné aux îles Mariannes dans l'intérêt de la mission, fut traversé dans l'exécution de ses desseins par des vents contraires et par des circonstances fâcheuses qui ne lui permirent pas de venir au secours de son confrère. Les Carolines furent donc abandonnées, et elles sont encore plongées dans l'idolâtrie aujourd'hui. Il est malheureusement à présumer que la corruption des Européens y devancera la lumière de la vraie religion, pour le malheur temporel et spirituel de ces pauvres sauvages. —*Voy.* CANTOVA.

WASNON, ou WASNULFE (SAINT), missionnaire écossais dans le nord de la France et en Belgique au VII^e^ siècle. — Saint Vincent, comte de Hainaut, ayant invité plusieurs moines d'Irlande et d'Ecosse à passer dans les Pays-Bas pour y prêcher la foi, saint Wasnulfe est le plus célèbre de ceux qui répondirent à sa prière. Quelques auteurs disent qu'il était évêque; mais leur opinion n'est appuyée d'aucun fondement. Après avoir rempli avec autant de zèle que de succès les fonctions de prédicateur de l'Evangile, il mourut vers l'an 651 à Condé; et il est honoré comme patron de cette ville, qui a gardé ses reliques. Sa fête tombe le 1^er^ octobre.

WEBER (PHILIPPE), prêtre français du diocèse de Cambrai et du séminaire du Saint-Esprit, missionnaire en Afrique dans la grande île de Madagascar. — Il est parti de France le 10 septembre 1844 avec un autre prêtre de la même congrégation, M. Richard, de Bourges, et M. Dalmond, préfet apostolique, qui emmenait, en outre, six Jésuites : le P. Colain et le P. Denicau, de Bordeaux; le P. Bobilier, de Besançon, le P. Negraguet, de Rhodez, le Fr. Souffre et le Fr. Remacle ; et enfin deux catéchistes : M. Brunet, de Paris, et un jeune homme de Madagascar dont on n'a pas donné le nom. Six autres prêtres et six catéchistes ont dû partir quelque temps après pour la même destination. Ils attendaient un navire de l'Etat qui devait se rendre à l'île Bourbon ; enfin M. Dalmond comptait encore en touchant à cette île sur deux nouveaux apôtres, ce qui aurait porté à vingt-quatre le nombre de ses collaborateurs.

Depuis cette époque les choses ont beaucoup changé. M. Dalmond est mort; tous les missionnaires ont reçu défense d'aborder à Madagascar, et cette mission, qui est aujourd'hui confiée aux Jésuites seuls, consiste seulement dans les petites îles avoisinantes, comme Nossibé, Mayotte, Sainte-Marie, et dans une pépinière de jeunes Chrétiens malgaches qu'on forme à l'île Bourbon : ce seront autant de catéchistes ou de prêtres qu'on se propose de renvoyer dans leur pays pour y implanter la foi. Ils seront moins suspects et moins faciles à reconnaître que les blancs.

WEISS (Le P. LIBERAT), Franciscain allemand, de l'Autriche, missionnaire et préfet apostolique en Abyssinie au XVIII^e^ siècle. — Il fut envoyé dans ce pays en 1704 par le pape Clément XI avec deux autres religieux de son ordre, le P. Michel Pio de Zerba, italien, de la province de Padoue, et le P. Samuel de Bienno, ou de Beamo, italien aussi, de la province de Milan. Après d'inutiles tentatives pour pénétrer par terre en Abyssinie, ils prirent la voie de la mer et arrivèrent en 1712 à Gondar, capitale du pays. L'empereur Oustas, qui régnait alors, avait conçu une idée avantageuse de la religion catholique; il reçut favorablement les missionnaires, et leur donna pour interprète un moine abyssin nommé Grégoire, qui avait été à Jérusalem, et qui était très-attaché à la communion de Rome. Charmé de leur désintéressement et de leur exacte pauvreté, il leur défendait néanmoins de prêcher en public dans la crainte d'ameuter le peuple, et il leur recommandait sans cesse les ménagements et la patience. Se dérobant lui-même à ses courtisans pendant la chasse, il allait visiter les missionnaires, entendait la Messe, communiait de leurs mains. Les Franciscains profitèrent de ces dispositions favorables pour convertir quelques personnes. Mais, en 1714, il arriva une révolution; Oustas fut renversé du trône et remplacé par David, schismatique zélé. Alors le supérieur du couvent de Debra-Libanos déclara dans une assemblée du clergé et offrit de prouver que trois prêtres catholiques avec un interprète abyssin étaient établis dans la province de Walkayt depuis plusieurs années et qu'ils avaient été entretenus, protégés, consultés par l'ex-empereur Oustas, qui assistait à leur Messe célébrée suivant le rite romain. David ordonna aussitôt d'arrêter les missionnaires et leur interprète. Ils furent traduits devant une assemblée de fanatiques, où on leur fit une seule question : « Recevez-vous comme règle de foi le concile de Chalcédoine (1), et croyez-vous que le Pape

(1) C'est le IV^e^ concile général. Il eut lieu au V^e^ siècle, et condamna les erreurs d'Eutychès que professent les Abyssins.

Léon l'a présidé et dirigé régulièrement et légitimement? » Deux prêtres abyssins nommés Masmaré et Adug-Tesfo, qui avaient été au Caire et à Jérusalem et qui entendaient l'arabe, servaient d'interprètes. Les Franciscains répondirent affirmativement et de la manière la plus catégorique à la question qui leur était posée. Alors un cri de fureur s'éleva dans toute l'assemblée, et l'on n'entendit que ces paroles : « Qu'ils soient lapidés. Quiconque ne leur jettera pas trois pierres sera maudit et ennemi de la Vierge ! » La cruelle sentence fut exécutée sans retard. On leur passa une corde au cou, on les traîna sur une place derrière l'église d'Abbo, sur le chemin de Tedda, et là ils périrent sous une grêle de pierres. C'était le 3 mars 1716. Leur interrogatoire avait eu lieu la veille. On leur avait promis la vie s'ils voulaient se faire circoncire, honorer Dioscore comme un saint, reconnaître une seule nature en Jésus-Christ et participer aux sacrements usités en Ethiopie. Sur leur refus constant ils avaient été ramenés en prison, d'où on les tira le lendemain pour les lapider.

D'après le récit de Picot, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique au* XVIII^e^ *siècle*, il semblerait que leur martyre eut lieu à Gondar. — Henrion, qui a emprunté plusieurs détails au voyageur protestant Bruce, paraît indiquer que le P. Weiss et ses compagnons furent mis à mort dans la province de Walkayt.

Plusieurs versions parlent de quatre missionnaires lapidés dans cette circonstance, parce qu'en séparant les noms Libérat et Weiss, on en fait deux hommes. C'est une erreur qui est partagée entre autres par Picot, ordinairement si exact. M. Henrion, qui souvent l'est très-peu, se trouve ici dans le vrai.

Le P. Weiss et ses compagnons, martyrisés en 1716, forment le dernier anneau des missions en Ethiopie. Depuis lors jusqu'en 1837 ou 1838 que le Saint-Siége y a envoyé des Lazaristes italiens, je ne sache pas qu'on ait fait aucune tentative pour annoncer la foi catholique dans cet empire.

WEMMERS (Le P. Jacques), Carme flamand de l'ancienne Observance, naquit à Anvers en 1598, passa en Italie où il se rendit très-habile dans la langue éthiopienne, ce qui fit que la Propagande lui confia l'inspection de la mission d'Ethiopie. — En 1645, il fut nommé évêque du grand Caire et vicaire apostolique en Ethiopie.

La mission de ce pays, confiée aux Jésuites portugais, était presque anéantie ; le P. Mendez, patriarche, et la plupart des missionnaires avaient été chassés ; le P. Alméida évêque de Nicée et d'autres Jésuites qui s'étaient dévoués à exercer l'apostolat malgré la persécution avaient été mis à mort. — *Voy.* Mendez et Almeida.

Le vicaire apostolique se mit donc aussitôt en route pour l'Egypte, mais la mort l'enleva à Naples. Il avait publié un *Dictionnaire éthiopien* en latin, Rome, 1638 in-4. Cet ouvrage lui attira les plus grands éloges de la part du P. Kircher, savant Jésuite allemand, et d'Abraham Ecchellensis, Maronite non moins versé dans les connaissances de tout ce qui tenait à l'Orient.

WERENFRID (Saint), moine anglais, missionnaire en Hollande au VIII^e^ siècle.—Il suivit ou accompagna saint Willibrod apôtre de la Frise et partagea ses travaux. L'abbé Butler ajoute dans sa *Vie des Saints*, que Wérenfrid planta la foi dans le territoire de Batavia et qu'il choisit pour principal théâtre de son zèle la petite ville d'Elste où il fut enterré, que les personnes tourmentées de la goutte allaient utilement y implorer la guérison ou le soulagement de leurs maux et que Balderic ou Baudry XV^e^ évêque d'Utrecht y bâtit une église collégiale sous le vocable du saint missionnaire. Cette ville d'Elste a changé de nom ou n'est plus qu'un village, car les géographes n'en font pas mention. Pour le territoire de Batavia, l'hagiographe veut sans doute parler du pays des Bataves, ce qui est une désignation assez vague et se traduit communément par province de Hollande. S'il s'agit en particulier de l'île des Bataves (Bommeler Waard) elle est située entre le Wahal et la Meuse et a pour ville principale Bommel.

L'époque de la mort de saint Wérenfrid n'est pas indiquée, non plus que la durée de ses travaux apostoliques.

WHEELAN, Franciscain irlandais, missionnaire en Amérique au XVIII^e^ siècle. — C'est le premier prêtre qui ait exercé le ministère apostolique dans le Kentucky. Il y fut envoyé en 1788 pour prendre soin d'un petit nombre de catholiques qui y avaient émigré du Maryland en 1785. Mais comme on était alors en guerre contre les sauvages et que cet état de choses dura jusqu'en 1795, le P. Whéelan et deux de ses successeurs furent, ainsi que les colons eux-mêmes, obligés de traverser le pays ennemi, au milieu des plus grands dangers, pour se rendre dans leur mission : éloigné de tout prêtre, ayant à lutter contre la misère, l'hérésie, les préjugés des peuples qui accusaient les catholiques d'être idolâtres, le P. Whéelan abandonna au bout de deux ans et demi (1791), un poste si difficile à tenir, et il n'eut pas même la satisfaction d'y voir élever une seule chapelle.

WHIDA ou OUIDA, royaume de Guinée, en Afrique, dont les habitants, quoique superstitieux et idolâtres comme presque tous les nègres, avaient une idée confuse d'un être suprême. — Les Français qui s'y établirent en 1666 conçurent là-dessus de belles espérances pour la conversion de ce peuple, et l'un d'eux, M. du Casse, y conduisit deux Capucins. Ceux-ci apprirent la langue du pays et prêchèrent d'abord avec tant de succès qu'ils disposèrent le roi à recevoir le baptême. Sa conversion eût été suivie de celle de tout le peuple, mais les protestants, établis sur la côte, craignant qu'un événement

de cette nature ne ruinât leur commerce, cabalèrent avec force et excitèrent par des présents les prêtres idolâtres à défendre l'ancienne religion. Ceux-ci n'eurent pas de peine à exciter un soulèvement contre les deux missionnaires. La veille du jour où le roi devait être baptisé, les séditieux mirent le feu à la chapelle catholique, environnèrent le palais du roi et n'auraient pas épargné les Capucins si le prince ne les avait protégés de tout son pouvoir ; mais voyant sa propre vie menacée, il renonça au christianisme qu'il allait embrasser et promit aux prêtres nègres de persévérer dans l'idolâtrie. Un des Capucins mourut de chagrin ou de poison quelques jours après ; l'autre fut obligé de se rembarquer.

En 1674 la compagnie française voulut renouveler cette tentative et transporta deux Dominicains dans le pays ; mais les mêmes Européens protestants recommencèrent la même opposition à ces desseins. Les missionnaires ne purent obtenir la moindre audience, ni du roi, ni des grands ; le peuple refusa de les écouter, et ils moururent tous deux probablement par le poison. Les Français furent obligés de renoncer à la conversion de ce peuple, et se bornèrent à avoir un seul chapelain pour leur comptoir. — *Voy.* Gonzalve et Loyer.

Les Portugais firent aussi une tentative pour retirer le peuple de Wida des erreurs de l'idolâtrie. En 1699, un religieux Augustin de cette nation vint de l'île de Saint-Thomas dans le but de convertir les nègres et il s'adressa d'abord au roi. Ce prince répondit qu'il louait les intentions du missionnaire, mais qu'il était résolu de s'en tenir à ses fétiches, quoique le Père lui parût un fort honnête homme. L'Augustin ayant dit à un notable parmi les indigènes que si le peuple de Whida persistait dans ses honteuses superstitions et dans ses mœurs déréglées, il n'échapperait pas aux tourments éternels de l'enfer, le noir lui répondit froidement : « Nous ne valons pas mieux que nos ancêtres ; ils ont professé le même culte et mené la même vie. Si nous sommes condamnés à brûler, au moins nous aurons la consolation de brûler avec eux. » Cette réponse ôta toute espérance au missionnaire, qui prit congé du roi et remit à la voile.

C'est dans ce pays qu'on rend un culte spécial au serpent. Il occupe le premier rang dans leur théogonie païenne, puisqu'il est le premier des quatre grands fétiches qui sont le serpent, les arbres, la mer, l'agoye, espèce de monstre affreux, fait en terre noire, ayant l'apparence d'un crapaud plutôt que d'un homme. Sa tête est couronnée de lézards et de serpents, entremêlés de plumes rouges, et l'on voit sortir au sommet la pointe d'une sagaie qui transperce un gros lézard. — Les petits fétiches sont au nombre d'au moins trente mille. Tout peut devenir un fétiche, une corne, un clou, une patte de crabe, une épine, une coque de limaçon, une tête d'oiseau, une racine, un os de poulet, un caillou, un noyau de datte, une arête de poisson, une boule de suif ornée de quelques plumes de perroquet, une tête de singe desséchée ; le sacerdoce de cette religion comprend des hommes et des femmes. Les prêtres sont tous pris dans la même famille chez laquelle cette dignité est inhérente et héréditaire. Ils se nomment bétis. Les prêtresses sont recrutées chaque année dans le peuple. On les choisit à l'âge de huit ou douze ans au plus. Elles peuvent se marier, et tandis que les autres femmes ne sont que les esclaves de leurs maris, les prêtresses du serpent, nommées bétas, ont une autorité absolue sur ceux qui sont assez fous pour les épouser, et elles peuvent même exiger qu'ils les servent à genoux. Ils doivent les respecter comme le serpent dont elles portent l'empreinte en tatouage sur leurs corps. Il serait trop long d'entrer dans le détail de toutes les absurdes superstitions dans lesquelles vit ce pauvre peuple. Mais le spectacle navrant de pareilles misères intellectuelles s'efface encore devant la cruauté des habitants de l'empire de Dahomey. — *Voy.* ce nom.

WIAMAN (Saint), anglais martyrisé à Wexio en Suède, vers la fin du x^e^ siècle, avec saint Sunaman et saint Unaman. — Ils étaient tous trois neveux de saint Sigefrid, apôtre de la Suède, qui les avait amenés dans ce pays, afin qu'ils le secondassent dans ses travaux apostoliques. — *Voy.* Sigefrid.

WIBERT (Saint), moine anglais du viii^e^ siècle. — Son compatriote, saint Boniface, missionnaire en Allemagne, l'engagea à venir seconder ses travaux apostoliques en propageant la vie religieuse dans les nouvelles chrétientés des bords du Rhin ; Wibert déféra à ce désir, et le saint prélat le fit abbé (supérieur) d'Ordof, puis de Fritzlar. On rapporte la mort de saint Wibert à l'année 741, et sa fête est célébrée le 13 août.

WILDOR, prêtre français, du séminaire des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire dans le Tong-King au commencement du xviii^e^ siècle. — Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il partit pour l'Orient en 1701, et qu'il était de l'ancien diocèse d'Orange, compris aujourd'hui dans celui d'Avignon. — Le Catalogue donné par M. Luquet à la suite de ses Lettres à l'évêque de Langres, n'indique pas l'année de sa mort ni la durée de sa carrière apostolique.

WILGAIN, en latin *Wulganius* (Saint), missionnaire anglais en France au viii^e^ siècle. — Il naquit dans la Grande-Bretagne, sans qu'on sache s'il était anglais ou breton. C'est dans le territoire de Lens en Artois qu'il vint prêcher la foi, et cette ville l'honore encore comme son patron. Mais le détail de ses actions, de ses travaux apostoliques, de toute sa vie en un mot, n'est point parvenu jusqu'à nous. C'est le 2 décembre qu'on fait la fête de saint Wilgain.

WILLIGER (Le Fr. Georges), Jésuite suisse, du diocèse de Bâle (partie allemande), missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti du Havre au mois d'oc-

enfants imitent naturellement ce qu'ils voient faire, un jeune Mongol petit-fils d'Akbar, et fils de l'héritier de la couronne, fléchit les genoux, et joignit les mains à l'exemple des missionnaires. L'empereur, ravi de le voir entrer de si bonne heure dans ses sentiments, lui dit : « Mon fils, ces prêtres européens vous serviront dans la suite de pères, imitez-les, profitez de leurs instructions et rendez-vous digne par là de gouverner un jour les grands royaumes que je vous ai conquis. »

Jamais les missionnaires n'approchaient du trône d'Akbar, qu'il ne les saluât par une inclination de tête, et ne les fît asseoir à l'européenne, distinction qu'il n'accorda ni aux ambassadeurs, ni aux rois mêmes qui vinrent quelquefois à sa cour. Il se trouvait souvent aux fêtes que les Pères célébraient dans leur chapelle, assistait à leurs prières et les récitait à genoux avec eux. En outre, il assigna une place pour bâtir une église et promit de subvenir à tous les frais de la construction.

Lorsqu'il semblait n'avoir plus que le baptême à recevoir, il lui arrivait de soutenir en public, par un sentiment d'orgueil vraiment étrange, des égarements en matière de religion qu'il désavouait en secret. Dieu l'en punit par des coups d'éclat. Le jour de Pâques 1597, Akbar célébrait avec ses fils une fête en l'honneur du soleil, au milieu d'une terrasse où il avait fait dresser des tentes sur un autel en forme de trône ; l'astre du jour, figuré avec des pierres précieuses, éblouissait les regards ; le jour était serein, lorsque tout à coup la foudre tombant du ciel renversa l'autel, communiqua le feu au temple et de là à la ville. Les trésors immenses qu'Akbar y avait réunis furent consumés par l'incendie.

Forcé de quitter un lieu où tout lui reprochait son impiété, Akbar se retira à Kachemir, accompagné du P. Xavier qui avait alors pour compagnon le P. Benoît de Goës. Quant au P. Pinheiro, il resta à Lahore, s'occupant avec succès de la conversion des idolâtres et des mahométans. Le P. Corsi fut envoyé peu de temps après pour partager ses travaux.

Quant à Akbar, le ciel lui réserva une autre épreuve, bien douloureuse. Son fils Pahari, élève du P. Montserrat (*Voy.* ce nom), périt dans une bataille. Reconnaissant à ce trait la main du Tout-Puissant, il renonça au culte du soleil et à l'idée de se faire adorer lui-même comme il l'avait fait autrefois. Le P. Xavier qui aida par ses discours les impressions que la grâce faisait sur son cœur, était encore auprès de lui quand il mourut à Agra le 13 octobre 1605. Il fut inhumé à une lieue et demie de cette ville dans un magnifique tombeau qu'il s'était préparé. Selon le P. Catron, historien du Grand-Mogol, c'est un préjugé qu'Akbar mourut chrétien. D'après les sentiments qu'il avait manifestés toute sa vie, il est en effet probable, qu'en voyant de près sa dernière heure qui allait sonner et toutes les vanités dont son cœur n'avait pu se détacher pendant la vie sur le point de lui échapper pour toujours, il aura demandé le baptême au P. Xavier et l'aura reçu, si ce religieux n'a pas été tenu éloigné de son lit de mort. Dans l'intérieur du tombeau où repose Akbar et qui est un grand édifice en marbre, surmonté d'un dôme, on voyait un grand Crucifix, une belle statue de la sainte Vierge et une de saint Ignace. Les successeurs de ce prince avaient caché ces emblèmes religieux sous des tapisseries magnifiques, afin de ne pas allumer le fanatisme des mahométans.

Le successeur d'Akbar, Géhanguir, montra encore quelques bonnes dispositions pour le christianisme ; mais il ne fit pas concevoir les mêmes espérances qu'Akbar, et après lui les empereurs du Grand-Mogol ne manifestèrent plus aucune velléité d'embrasser le christianisme; s'ils ne le persécutèrent pas selon l'esprit musulman, ils montrèrent au moins beaucoup de zèle pour propager leur secte aux dépens de l'idolâtrie.

Quant au P. Xavier, il n'est plus parlé de lui dans la suite. Il eut pour successeur le P. Joseph d'Acosta.

XIMENES (Le P. Christophe), Jésuite espagnol, missionnaire aux îles Philippines aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. — Il naquit dans le diocèse de Salamanque et passa aux îles Philippines où il demeura pendant trente-trois ans, constamment occupé de la conversion des peuples de cet archipel ; et il était parvenu à posséder parfaitement la langue dans laquelle il composa, en sept volumes, différents traités sur les mystères de notre foi. Feller, qui lui consacre ces quelques mots dans sa biographie, ajoute qu'il mourut en 1629, à l'âge de 57 ans. Il y a peut-être erreur dans l'un de ces deux chiffres : s'ils étaient exacts l'un et l'autre, le P. Ximénez aurait été envoyé dans les missions à 24 ans. Ce n'est pas impossible ; mais ordinairement les Jésuites choisissent pour ce ministère un âge plus mûr. Ensuite, en rapportant que notre religieux traduisit en langue indigène (en tagal) la *Doctrine chrétienne* (catéchisme) du P. Bellarmin, Feller cite l'année 1590 comme date de cette édition donnée à Manille. Le P. Ximénez aurait eu alors onze ans, ce qui devient tout à fait impossible. Quoi qu'il en soit sur l'époque précise à laquelle se rapportent les glorieux travaux de ce Jésuite espagnol, époque que je ne peux vérifier, il n'est pas douteux qu'il ait passé trente-trois ans de sa vie à inculquer les vérités chrétiennes à de pauvres sauvages, d'un esprit extrêmement borné. C'est un rôle auquel les missionnaires de la compagnie de Jésus ne se rebutaient pas ; il y a dans l'histoire de plusieurs siècles et dans la géographie des Deux-Mondes des merveilles qui l'attestent. Cet héroïsme leur était commun avec d'autres religieux. Bien des centaines de Dominicains, Franciscains, Augustins, Carmes et autres, tous espagnols, ont façonné à la civilisation les indigènes des îles Philippines

et de l'Amérique, depuis Buenos-Ayres jusqu'à la Californie : les Anglais admettent, répandent et font croire à tout l'univers que les Espagnols sont une nation cruelle et arriérée, et que leur gouvernement est l'idéal de la stupidité. Or, le procédé uniforme des Anglais, lorsqu'ils s'emparent d'un pays, est d'en supprimer les nations indigènes comme trop dégradées et incivilisables, et de se substituer en leur lieu et place : c'est ainsi qu'ils ont fait en Australie, à la Nouvelle-Zélande, et d'une manière gigantesque dans l'Amérique du Nord. — Le savoir-faire est une chose bien précieuse, et parfois il arrive qu'on parvient en calomniant les autres à se faire une bonne réputation et à en vivre.

XIMENES DE CISNEROS (Fr. François), Mineur espagnol du XV^e^ et du XVI^e^ siècle (né en 1437, mort en 1517 à 80 ans). — Il devint confesseur d'Isabelle reine de Castille en 1492, archevêque de Tolède en 1495, cardinal en 1507, premier ministre, et enfin régent du royaume. Il peut être regardé comme le plus grand homme et le meilleur citoyen qu'ait eu l'Espagne. C'était de plus un saint prélat et un religieux rempli de zèle pour le salut des âmes. Dirigeant un jour ses regards des hauteurs de Gibraltar vers les rives de l'Afrique, il fut profondément ému du lamentable état de tant d'âmes aveuglées et éprouva un vif désir d'aller au prix de son sang les arracher à l'erreur. C'était en 1495, l'année même où il fut nommé au siége de Tolède, le plus grand et le plus riche du monde catholique après Rome; mais il ne l'accepta que sur l'ordre exprès du Pape, en 1498. Dans cet intervalle il s'occupait avec zèle du rétablissement de la religion chrétienne dans l'immense ville musulmane de Grenade qu'on venait de prendre sur les Maures. Le P. Ferdinand de Talavéra, de l'ordre de Saint-Jérôme, avait été transféré d'Avila à l'archevêché de cette denière ville aussitôt après la conquête, et c'est conjointement avec un si pieux prélat que le P. Ximénès donnait ses soins à la conversion des Mahométans dont il y avait au moins un million dans la partie de l'Andalousie récemment annexée aux royaumes de Ferdinand et d'Isabelle. Consulté sur les moyens à prendre pour les attirer à la foi et pour les amener à la connaissance de la vérité, ce Cordelier dont on connaît le zèle et dont l'autorité temporelle ne connaissait pas pour ainsi dire de limites, puisqu'il avait toute la confiance de la reine, ce religieux dont la vertu était encore plus grande que le pouvoir, ne conseilla point l'emploi de la force, mais il émit l'avis qu'on usât de douceur; c'est là en effet le seul moyen de faire des Chrétiens. Tel fut le succès de l'instruction que les ministres de Jésus-Christ donnèrent aux infidèles sous la direction des deux archevêques, qu'en un seul jour, le 16 décemdre 1499, Ximénès administra le baptême de ses propres mains à plus de trois mille catéchumènes. A cette époque il était canoniquement institué archevêque de Tolède, diocèse d'une étendue et d'une importance uniques, car il y avait plus de trois cent mille communiants, cinq mille prêtres, dix mille religieux ou religieuses, le clergé de la cathédrale seulement était de plus de six cents prêtres ou clercs. De plus la province ecclésiastique se composait de quatorze évêchés suffragants. Malgré les innombrables occupations que le gouvernement d'une telle Eglise devait donner au prélat, surtout dans le commencement de son administration, il comprenait si bien le prix de la conversion des infidèles qu'il trouvait le temps de vaquer à ce soin dans une église voisine.

C'est en partie le zèle du salut des infidèles qui le porta à entreprendre à ses frais personnels des conquêtes territoriales en Afrique (1509). On a vu plus haut que le malheureux sort des mahométans de ce pays, qu'il est impossible d'éclairer par les voies ordinaires de la prédication, le touchait jusqu'aux larmes. Il eut le bonheur et la gloire de planter à Oran l'étendard de la croix et le drapeau de l'Espagne, et cette ville est restée sonmise aux Chrétiens pendant près de trois siècles (1509 — 1708 et 1732 à 1792). Elle a été reprise en 1831 par les Français, et elle fait partie du diocèse d'Alger.

XIMENES (Fr. Albert), Prêcheur espagnol, missionnaire apostolique au XVI^e^ siècle dans les îles Philippines (Océanie). — Il partit en 1589 avec plus de vingt autres religieux de son ordre qui se rendaient dans la même mission sous la direction du P. Jean de Castro, vicaire général, un des fondateurs de l'église des Philippines aussi belle que peu connue. On n'a aucun détail sur son apostolat, et l'époque de sa mort n'est pas certaine. — *Voy.* Dominique de Salazar, Benavidès, S. Jean Chrysostome de Séville, Pierre d'Alfaro.

XURON DE MILAN (Fr.), Prêcheur et missionnaire en Asie, fut chargé par saint Dominique d'évangéliser en 1221 avec quelques compagnons la Palestine et la Syrie et d'y former des résidences. Il s'acquitta de sa mission en baptisant beauconp d'infidèles.

Y

YAO (Jean), Chrétien chinois qui vivait au commencement du XVII^e^ siècle. — C'était un des plus fervents néophytes de l'Eglise de Nankin, lorsqu'éclata la persécution excitée en 1615 par le mandarin Kio-Thin, vers la fin du règne de Man-Li. Il y eut ordre d'arrêter et d'expulser tous les missionnaires. Ceux de Nankin, le Fr. Vagnon

et le P. Sémédo, furent maltraités avec une extrême barbarie, puis chassés de la Chine. Dès le premier jour de la persécution, les chrétiens firent éclater leur ferveur. Jean Yao, entre autres, courut à la maison des Jésuites, tenant à la main sa profession de foi, dans laquelle étaient réunis les principaux articles de la religion chrétienne. Interpellé par les gardes : « Je veux mourir en chrétien, dit-il, et verser mon sang avec les Pères, pour la foi de Jésus-Christ. » Le lendemain, le P. Sémédo, le Fr. Fernandez et quelques chrétiens qui demeuraient avec eux, furent emprisonnés aussi bien que le P. Vagnon. On ne sait si le confesseur Jean Yao, qui s'était offert spontanément aux persécuteurs, eut aussi le même sort. — *Voy.* VAGNON.

YARED (SAINT), Abyssin, né dans le Sémen, sous le règne de Guébra-Mascal, fils et successeur de saint Caleb, surnommé Elesbaan ou le Béni, qui vivait au VI^e^ siècle. — La tradition des Ethiopiens reconnaît ce saint pour auteur de la musique nationale, et prétend que la mélodie des chants nationaux lui fut miraculeusement inspirée.

Ce saint personnage est cité ici seulement comme un des innombrables témoignages de la catholicité de l'Eglise, qui a produit des saints jusque chez les peuples déshérités qui appartiennent à la race noire. Il est bien certain qu'à cette époque l'Eglise d'Ethiopie était encore dans l'unité : elle ne fut pervertie qu'à la fin du VII^e^ siècle. Quant à saint Caleb Elesbaan, il est honoré dans l'Eglise romaine le 27 octobre. Les Abyssins mettent aussi au nombre des saints Abréha et Atzbéha : le premier était roi du pays au IV^e^ siècle; le second était son frère, qu'il avait associé au trône. Ils furent tous les deux baptisés par saint Frumence en 341.

YE, mot chinois qui désigne d'une manière générique tous les fonctionnaires de l'ordre administratif, de l'ordre judiciaire, de l'ordre militaire, etc. — Les Européens traduisent *ye* par *mandarin*. On distingue les mandarins lettrés ou civils et les mandarins militaires. Le mot *ye* s'ajoute à la suite des autres termes qui désignent spécialement telle ou telle classe de mandarins. Un *tai-ye* est le gouverneur d'une ville de troisième ordre; un *pa-ye* commande la gendarmerie; le *lao-ye* est le lieutenant du gouverneur; le *tao-ye* est un gouverneur d'un ordre supérieur. Les vice-rois des provinces ne portent pas le titre de *ye;* ils s'appellent *tsong-tou.*

YEMASA (SAINT), missionnaire en Ethiopie. — Il est un des neuf principaux propagateurs de la foi chrétienne dans cet empire, après saint Frumence qui en fut l'apôtre au IV^e^ siècle. — *Voy.* ALEF.

YEN (Le P. VINCENT), Dominicain tong-kinois, missionnaire dans sa patrie au XIX^e^ siècle, et martyr. — Arrêté le 2 juin 1838, il fut abreuvé d'insultes et de mépris. Les mandarins le pressèrent en vain d'apostasier. Le gouverneur alla jusqu'à lui demander de se faire seulement passer pour médecin, lui promettant la vie et la liberté pour ce mensonge. Mais le P. Yên ne voulut pas manquer le martyre, ni racheter sa vie à ce prix. Le 30 juin 1838 il fut décapité, à l'âge de plus de 70 ans, après avoir fécondé la mission de ses sueurs pendant quarante ans.

YOLOFS, peuple et empire d'Afrique dans la Sénégambie, avait pour souverain, à la fin du XV^e^ siècle, Biran, qui désigna pour son successeur Béhémoï son frère; mais il fut tué et remplacé par Sibéla son second frère, jaloux de la préférence accordée à Béhémoï. — Jean II, roi de Portugal, espérant convertir ce dernier à la religion chrétienne, lui envoya des missionnaires pour l'instruire et des soldats pour l'aider à reconquérir son trône; mais Béhémoï mit des lenteurs et des délais à sa conversion, ce qui le rendit suspect à ses auxiliaires. La perte d'une bataille le contraignit de nouveau d'aller chercher du secours en Portugal. On commença par le catéchiser avec vingt-quatre Yolofs qu'il avait amenés à sa suite. Il fut baptisé au mois de décembre 1489 par l'évêque de Ceuta. Jean II fut son parrain et lui donna son nom. A la suite de cette cérémonie eurent lieu des fêtes brillantes en l'honneur du roi nègre, qui fit hommage de ses Etats au roi de Portugal. Celui-ci prenait le titre de seigneur de Guinée, en vertu de la bulle de Martin V. (*Voy.* HENRI DE PORTUGAL.) Béhémoï, le lendemain de son baptême, fut fait chevalier par le roi, qui lui donna ses armoiries et le renvoya avec les secours nécessaires pour reconquérir son royaume. On commençait à construire sur le Sénégal un fort qui devait appartenir aux Portugais, lorsque l'amiral de cette nation, soit par la crainte de quelque trahison, soit pour un autre motif ignoré, tua lâchement le prince Yolof.

Aujourd'hui l'empire Yolof existe encore, mais il a été démembré, et les royaumes actuels de Cayor, de Walo, de Baol, de Syn, de Saloum et de Yolof en ont été formés. Le trône est héréditaire chez toute cette race, mais en ligne collatérale. Le roi de Cayor est païen, mais tous ses sujets sont mahométans, ainsi que la plupart des Yolofs des autres royaumes. Ils mêlent leurs anciennes superstitions à leur nouvelle religion.

On les nomme indifféremment Yolofs, Iolofs, Jolofs, Ghiolofs, Yalofs, Jalofs, Ialofs, Ghialofs. Cette variété donne un exemple de la difficulté de bien écrire les noms lointains et peu connus dont la géographie et l'histoire ont à s'occuper.

YON (SAINT), prêtre, missionnaire et martyr en France au III^e^ siècle. — Il était disciple de saint Denys, apôtre de Paris, et il planta la foi dans la petite ville de Châtres, nommée aujourd'hui Arpajon. — Après avoir gouverné plusieurs années l'Eglise qu'il avait fondée, il fut arrêté par les idolâtres, et le préfet Julien lui fit trancher la

tête. Il est honoré le 5 août dans le diocèse de Paris. Le Martyrologe romain en fait mention le 2 septembre.

Arpajon, autrefois du diocèse de Paris, fait aujourd'hui partie de celui de Versailles, puisqu'il est compris dans le département de Seine-et-Oise (arrondissement de Corbeil), où il est chef-lieu de canton. C'est une petite ville de 2,200 habitants, à 31 kilomètres sud de Paris, dans une belle vallée. On la nomme aussi Châtres. Les reliques de saint Yon y étaient autrefois conservées dans l'église Saint-Clément, et elles doivent s'y trouver encore, si elles n'ont pas été détruites pendant la révolution.

YOUNG, Dominicain anglo-américain, missionnaire dans sa patrie au XIX^e^ siècle. — Il était neveu du P. Fenwick, et probablement du Maryland comme lui. Ayant embrassé aussi l'état religieux dans l'ordre des Frères-Prêcheurs, il se joignit à son oncle (qui avait fondé le couvent de Sainte-Rose dans le Kentucky), et passa avec lui dans l'Ohio en 1820 ou 1821. Ce sont les deux premiers missionnaires qui aient évangélisé cette vaste province. En deux ans ils y élevèrent trois églises. Le P. Fenwick devint premier évêque de Cincinnati, capitale de l'Ohio. Quant au P. Young, il n'en est plus parlé dans la suite. — *Voy.* FENWICK, OHIO, CINCINNATI.

YUNNAM, province de Chine, située au midi de l'empire, près du royaume des Birmans. — C'est un pays de montagnes, habité par plusieurs nations très-distinctes des Chinois et également distinctes entre elles. Il y a aussi des Chinois, qui sont le peuple dominant. Quant à la religion, on y trouve surtout des païens de toute sorte et des mahométans. Ces derniers ont une physionomie distincte et bien tranchée. On y compte enfin un petit troupeau de quelques milliers de catholiques confié aux soins de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris. Au XVIII^e^ siècle cette province avait eu quelques vicaires apostoliques; mais ensuite elle fut placée sous l'administration des vicaires apostoliques du Sut-Chuen. En 1840, elle en fut distraite, au grand avantage de la religion, et M. Ponsot, institué évêque de Philoménie, en fut nommé vicaire apostolique. Depuis 1846, il a pour coadjuteur M. Chauveau, évêque de Sebastopolis. Ces deux prélats sont secondés par quelques missionnaires français qui s'efforcent de répandre les lumières de la foi parmi des millions de païens dont ils sont environnés.

Z

ZACHARIE, évêque catholique de La Garde, dans le Groënland, vivait au commencement du XVI^e^ siècle. — Il était de Vicence en Italie. Tout ce qu'on dit de lui, c'est qu'il était zélé pour la discipline ecclésiastique et qu'il composa de pieuses hymnes approuvées par le pape Clément VII. Il est probable que ce prélat ne se rendit jamais dans son église, dont on n'a plus eu de nouvelles depuis ce temps-là. Le christianisme avait été porté au Groënland par les Scandinaves, Norwégiens, Irlandais ou autres Normands dès le XI^e^ ou XII^e^ siècle (*voy.* ERIC); et il y eut une succession de seize évêques. Le dernier et dix-septième, qui y fut envoyé de Norwége en 1406, ne put aborder sur la côte à cause des montagnes de glace qui s'y trouvaient amoncelées. On présume qu'il y a eu une révolution physique qui a changé la face du pays; car il est reconnu aujourd'hui inhabitable à la latitude où jadis florissaient des monastères et des centaines de villages. D'un autre côté, il est impossible de révoquer en doute l'ensemble des relations du moyen âge qui donnent les détails les plus circonstanciés sur la description et l'histoire de la colonie pendant quatre cents ans. On n'invente pas tout un système de faits, qui d'ailleurs est puisé à des sources différentes les unes des autres. Cependant il n'y a plus que des glaces insurmontables là où subsista si longtemps un peuple chrétien et relativement avancé en civilisation. Il faut, pour expliquer ces deux points contradictoires, que la nature ait changé la face du pays, ce qui n'est pas sans exemple dans les annales du monde.

ZAFRA ou ZAVRA, ou ZEMRA, Jésuite espagnol de Tolède, un des quarante martyrs immolés en 1570 par les calvinistes français. — *Voy.* AZEVEDO.

ZAGA-ZAAB, moine abyssin du XVI^e^ siècle, ambassadeur en Portugal. — Il avait appris la langue portugaise dans sa patrie, sans doute auprès de Rodrigue de Lima (1) ou de ses chapelains. Lorsque l'empereur David III renvoya Rodrigue dans sa patrie, en 1526, il le fit accompagner par Zaga-Zaab, qu'il accrédita pour son ambassadeur à la cour de Portugal. En même temps François Alvarez, prêtre portugais, était envoyé par le même monarque auprès du pape Clément VII. Zaga-Zaab était chargé de demander à Jean III (1521-1557), successeur d'Emmanuel, des secours contre les Turcs d'Egypte et d'Arabie, et contre les musulmans et les Juifs d'Abyssinie, qui mettaient l'Etat en danger. Arrivé à Lisbonne en 1527, le moine éthiopien ne se pressa pas de mettre fin à sa mission. Comme il menait en Portugal une vie plus

(1) Rodrigue de Lima fut envoyé en ambassade par Emmanuel le Fortuné, auprès de David, empereur d'Ethiopie. Il arriva en 1520 en Abyssinie, et en repartit en 1526.

douce et plus agréable que dans sa patrie, il y prolongea son séjour, jusqu'à ce que Bermudez, nouvel envoyé de David III, vint à Lisbonne pour le même objet (en 1535 au plus tôt); et ayant obtenu du roi des vaisseaux et un petit corps d'armée, repartit pour l'Ethiopie, emmenant avec lui Zaga-Zaab, qui rentra dans sa patrie en passant par Ejude. — *Voy.* Bermudez.

ZA-MARIAM, prince abyssin au XVII^e^ siècle. — Il était vice-roi de la province de Temben, au commencement du règne de Facilidas (1632-1665), et il protégeait de tout son pouvoir, sous ce monarque persécuteur, le peu de missionnaires jésuites qui étaient restés cachés dans l'empire après l'expulsion du patriarche Mendez et des autres religieux. Lorsque Facilidas, après le martyre des PP. Paez, Pereira, et de Sainte-Croix (1635), parut apaisé et feignit d'accorder aux autres Jésuites la liberté de retourner en paix dans leurs maisons, Za-Mariam comprit et ne cessa de leur répéter que ce retour de bienveillance n'était qu'un leurre et un piége. Par là, en effet, l'empereur cherchait simplement à connaître s'il existait encore des missionnaires européens dans ses Etats. Le P. Almeida, évêque de Nicée et coadjuteur du patriarche, ayant jugé à propos de se livrer avec les PP. Rodriguez et Franceschi, ils furent pendus tous les trois à des arbres dans une île du lac Dembéa, et assommés à coups de pierres en juin 1638.

Il ne restait plus ensuite que les PP. de Sainte-Croix et Cardeira. Za-Mariam ne voulut jamais consentir à ce qu'ils quittassent l'asile qu'il leur avait ouvert. Mais ensuite ce généreux défenseur du catholicisme, après avoir remporté une victoire sur le vice-roi du Tigré (Melca-Christos, persécuteur ardent), fut tué par un détachement de troupes ennemies au milieu duquel il tomba. Les missionnaires, privés de protecteurs, ne tardèrent pas à tomber entre les mains de leurs ennemis, et subirent, en 1640, le même supplice que le P. Almeida.

Quelques prêtres portugais, ayant à leur tête M. Nogueira, vicaire-général du patriarche Mendez, et quelques prêtres abyssins convertis, prirent soin ensuite des catholiques; et après avoir enduré des misères et des privations inexprimables, ils furent presque tous martyrisés. Bernard Nogueira fut pendu en 1653. Les catholiques étant restés sans pasteur, cédèrent peu à peu à la persécution et retombèrent dans le schisme. En 1670, M. Antoine Andrada, Ethiopien de naissance et évêque de Callipolis, fut martyrisé dans sa patrie où il venait de pénétrer avec quelques missionnaires qui partagèrent son sort.

ZAMAS (Saint), premier évêque de Bologne en Italie, où il étendit merveilleusement la foi. — Il avait été ordonné par le pape saint Denys, qui régna de 259 à 269. — Le Martyrologe Romain fait mention de saint Zamas le 24 janvier.

ZAMORA (Le P. Jean-Marie), en latin *Zamorus*, Capucin italien, missionnaire en Allemagne au XVII^e^ siècle. — Il naquit en 1579 à Udine (Frioul) et embrassa l'institut de Saint-François à l'âge de 18 ans. Après avoir été ordonné prêtre, il se livra à la prédication. Les succès qu'il obtint dans cette carrière engagèrent ses supérieurs à l'envoyer dans la Bohême en qualité de commissaire général pour exercer dans ce royaume et dans les principales villes d'Allemagne, le ministère de la parole et combattre par ses prédications les hérésies qui s'étaient introduites dans ces provinces. Après avoir honorablement rempli sa mission, le P. Zamora revint dans sa patrie, refusa plusieurs emplois et vécut en simple religieux dans son couvent. Il mourut à Vérone le 30 août 1649 à l'âge de 70 ans, laissant quelques ouvrages de théologie et de piété.

ZANGUARAMA, ville de l'île de Cuba (Amérique), dont Las-Casas fut curé (en 1512) avant d'entrer dans l'ordre des Frères Prêcheurs. — Il y prit comme partout la défense des Indiens opprimés. Ceux-ci l'aimaient tendrement et lui étaient si soumis qu'il suffisait pour obtenir d'eux quelque chose, qu'un indigène se présentât en son nom, un vieux papier à la main, publiant que c'était une lettre qu'il leur écrivait. — *Voy.* Las-Casas.

Zanguarama est évidemment un nom indigène, et comme cette race a disparu, ayant été détruite ou absorbée par les Espagnols, la ville, si elle existe encore, aura perdu sa dénomination indigène pour prendre un nom espagnol. On n'en trouve aucune trace dans la géographie moderne.

ZANNONI (Le P. Bernardin), Jésuite italien, né à Reggio en Modénais, vers l'an 1550, mort le 29 mars 1620 à l'âge de 70 ans, se dévoua tout entier à la prédication, à l'instruction des fidèles, à la direction des consciences. — Il contribua beaucoup à la fondation des religieuses Annonciades Célestes et laissa un grand nombre d'ouvrages de piété.

ZARA-CHRISTOS, prêtre éthiopien catholique, missionnaire dans sa patrie au XVII^e^ siècle et martyr. — Il fut converti au catholicisme soit sous le règne de Socinios (1605-1632), soit sous celui de son fils Facilidas (1632-1665). Le premier de ces monarques avait été amené à la foi catholique en 1621 par le P. Paez, Jésuite, et il en avait fait la religion d'Etat. Un patriarche tiré du même ordre et qu'il avait demandé au Saint-Siége présidait aux travaux apostoliques d'un certain nombre de missionnaires qui eurent les plus grands succès. Facilidas fut apostat et persécuteur, il exila les missionnaires, fit mettre à mort ceux qui étaient restés en secret dans l'empire et parvint à détruire la religion catholique en Ethiopie. C'est en 1640 que les deux derniers Jésuites furent martyrisés. On les pendit et on les assomma à coups de pierres. Ils s'appelaient Louis Cardeira et Bruno de Santa-Croce. Après

cela il ne resta plus pour soutenir et consoler les Chrétiens du pays, que cinq prêtres portugais et quelques moines indigènes ramenés à l'unité par les Jésuites. Ils étaient gouvernés par M. Nogueira vicaire général du patriarche Mendez, exilé dans l'Inde. Cet ecclésiastique, dans une lettre écrite en 1649 de Massouah, rend compte du martyre de Zara-Christos arrivé le 21 octobre 1647. Avec lui on fit mourir également en haine de la religion un sénateur nommé Ando, homme pieux et instruit. L'abbé Zara-Christos était disciple de l'abbé Kéril, frère de l'abbé Grégoire. C'est tout ce qu'on sait de ce martyr. M. Nogueira fut lui-même pris et pendu dans la province de Gojam en 1653. Le tyran Facilidas ne mourut que douze ans après, lorsque la religion catholique était sans doute entièrement détruite par la persécution et le manque de prêtres.

ZERBA (Le P. Michel Pie de), Franciscain italien, de la province de Padoue, missionnaire au XVIIIe siècle en Abyssinie. — Il fut envoyé dans ce pays en 1704 par le pape Clément XI, avec deux autres religieux de son ordre, le P. Weiss, allemand, préfet apostolique, et le P. Samuel de Bienne, italien. Arrivés en 1712 après bien des difficultés, ils reçurent un accueil favorable de l'empereur Oustas; mais David IV, successeur de ce dernier, les abandonna à la haine des schismatiques et ils furent tués à coups de pierres le 3 mars 1716. — *Voy.* Weiss.

ZERBINATTI (Le P. Pierre), Jésuite italien, de Ferrare (Etats-Romains), missionnaire dans l'Amérique du Nord. — Il est parti en 1843 pour se rendre chez les sauvages du Nouveau-Monde et s'est embarqué au Havre le 20 mars avec trois autres religieux de sa société : le P. Sodérini, de Rome; le P. Joset, suisse de Bâle et le Fr. Magri, maltais coadjuteur temporel.

ZEGLA, ville de la côte d'Adel près de l'Abyssinie. — Elle est aujourd'hui toute mahométane; au IVe et au Ve siècle elle avait reçu la foi chrétienne et on cite un de ses évêques nommé Moïse. Cette ville fit partie du royaume d'Hurrur, célèbre dans l'histoire d'Abyssinie par sa haine fanatique contre le nom chrétien.

ZEYTON, dénomination persane d'une ville de Chine dont le vrai nom était Siven-Tcheu, mais elle est plus connue sous le nom de Zeyton ou Cayton. — On ignore sa position : les anciennes relations disent qu'elle était maritime. Sur cette donnée et d'après d'autres circonstances, on pourrait conjecturer que c'est Canton ou Nankin : du moins elle devait être située soit vers l'une ou l'autre de ces deux villes, soit sur les côtes du Tché-Kiang ou du Fo-Kien. Baudrand parle d'une ville de Queitum, Queite, qui paraîtrait être la même ; mais il la place dans le Hounan sur les confins du Kouang-Tong.

Quoi qu'il en soit, Zeyton a été un évêché latin au XIVe siècle. Fr. Jean de Montecorvino, Mineur italien, ayant été en 1307 nommé par Clément V archevêque de Cambalu ou Pékin, qu'il évangelisait avec succès depuis environ douze ans, on consacra évêques en cette même année 1307, sept Frères Mineurs qu'on lui donna comme suffragants et qui devaient aller sacrer leur métropolitain. Il en périt trois en route, un autre revint en Europe. Les trois qui parvinrent au Cathai, sont Fr. Gérard, Fr. Pérégrin et Fr. André de Pérouse. Ils arrivèrent en 1308, avec les bulles de Jean. En 1311, Clément V envoya encore trois autres suffragants pour remplacer ceux qui étaient morts : c'étaient Fr. Jérôme, Fr. Thomas et Fr. Pierre de Florence. En érigeant Cambalu en métropole, le Souverain Pontife avait donné à Fr. Jean et à ses successeurs le pouvoir de créer des évêchés en Tartarie et en Chine, d'en nommer les prélats, de les instituer, de les sacrer. Mais pour eux-mêmes ils devaient recevoir de Rome l'institution et le pallium. En vertu de cette disposition Fr. Jean de Montecorvino érigea en cathédrale une église qu'une dame arménienne, et chrétienne par conséquent, venait de faire bâtir à Zeyton, et il désigna Fr. Gérard pour évêque de ce nouveau diocèse. Fr. Gérard y fut enterré. Après lui, le métropolitain désigna Fr. André de Pérouse pour occuper le siége, mais au refus de celui-ci, il institua Fr. Pérégrin qui mourut à son tour en 1322 et fut remplacé par Fr. André de Pérouse. Ce religieux avait bâti auprès de Zeyton un beau couvent où il vivait avec vingt-deux Frères. Il quitta sa chère solitude pour se charger du gouvernement de l'Eglise de Zeyton; mais il ne renonça pas entièrement à son monastère et continua d'y consacrer une partie de ses soins et de son temps. Il vécut jusqu'à un âge très-avancé. En 1326 il écrivait encore au gardien ou supérieur du couvent des Mineurs à Assise une lettre fort curieuse où il lui rend compte de l'histoire et de l'état de la religion en Chine. On lui connaît un successeur, Fr. Jacques de Florence qui fut martyrisé en 1365 avec Fr. Guillaume de la Terre de Labour, son compagnon, Mineur italien comme lui. C'est dans la Médie (la Perse actuelle, province de l'Irak-Adjemi, capitale Téhéran, jadis Sultanyeh) que ces deux apôtres reçurent la mort de la main des mahométans. Il est fort présumable qu'ils revenaient de la Chine en Europe, et dans ce cas il serait permis de conjecturer que Fr. Jacques de Florence aurait succédé immédiatement à Fr. André de Pérouse. On ne connaît plus après lui aucun évêque de Zeyton.

Il n'est fait mention non plus d'aucun autre évêché érigé en Chine par Fr. Jean de Montecorvino. L'immense étendue et la population si compacte de ce pays, les succès de la religion, la liberté entière dont elle jouissait à cette époque donnent lieu de croire que l'archevêque de Pékin créa d'autres églises épiscopales, ou bien qu'il employa ses trois suffragants arrivés en dernier lieu, en les envoyant dans quelques provinces à titre d'évêques régionnaires ou comme ses vicaires révocables. — *Voy.*

Jean de Montecorvino, Oderic de Frioul, Jean de Florence, légat du Pape à la cour de l'empereur Mongol en Chine.

ZHERREN (Pierre), prêtre suisse, de la congrégation des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire au XVII^e siècle dans le royaume de Siam. — Il partit pour l'Orient en 1680 et peu de temps après son arrivée dans la mission, il fut enlevé par une mort prématurée le 24 juin 1681. On ne dit pas à quel diocèse de la Suisse il appartient : son nom paraît indiquer qu'il était de la Suisse allemande.

ZIMBAOE, ancienne capitale de l'empire du Monomotapa (Afrique orientale) aujourd'hui dissous. — Le P. Sylveira, Jésuite portugais du XVI^e siècle, y baptisa l'empereur Sébastien et une partie de sa cour, puis y fut martyrisé. Il paraît que Zimbaoé n'est pas un nom propre, mais signifie simplement capitale, résidence du souverain et qu'il y en a plusieurs dans ces contrées. — *Voy.* Monomotapa, Sylveira, Mozambique.

ZINGHA (Anne), princesse nègre, née en 1582, était sœur de Ngolam-Bandi, roi de Matamba. — Elle fut chargée par ce monarque d'aller négocier la paix avec les Portugais, et se rendit à cet effet auprès de Jean Corréa de Souza, vice-roi d'Angola. Un fait arrivé dans l'entrevue qu'elle eut avec lui, donne une grande idée de la fierté de cette femme. Elle s'aperçut que le vice-roi était assis sur un fauteuil de velours frangé d'or, et qu'on avait disposé pour elle, vis-à-vis de ce fauteuil, un tapis de pied sur lequel deux coussins garnis de velours et d'or étaient le seul siége dont elle pût faire usage. Froissée de cette distinction, elle ne consentit point à accepter un cérémonial où elle n'était pas traitée sur le pied de l'égalité. Elle fit un signe à la plus belle et la plus jeune de ses femmes, qui s'agenouilla aussitôt, s'appuya sur ses mains et sur ses coudes et présenta respectueusement son dos à sa maîtresse. Zingha s'assit dessus et demeura dans cette attitude tout le temps de l'audience. Le vice-roi reconduisant la princesse lui montra la femme sur la quelle elle s'était assise qui restait immobile dans la posture que le geste de sa maîtresse lui avait fait prendre. Zingha répondit qu'il ne convenait pas à l'ambassadrice d'un grand roi de se servir deux fois du même siége et que celui-là ne pouvant plus lui être utile, elle le laissait à la place où il se trouvait et abandonnait cette esclave au gouverneur.— Certes une pareille hauteur est un argument de quelque poids contre les détracteurs de la race noire qui prétendent que tous les peuples de cette couleur sont d'un caractère incorrigiblement vil et d'une nature radicalement inférieure. Non, ces pauvres gens qu'on voit dans un état voisin de la brute, ne sont descendus si bas, que par suite de l'ignorance et de la dégradation où les tiennent des hommes qui se disent plus humains, qui se prétendent animés de sentiments généreux et délicats, et qui en réalité exploitent et perpétuent à leur profit cette ignorance, cette infériorité intellectuelle, cet obscurcissement des facultés morales qu'ils reprochent sans cesse à leurs victimes.

Quoi qu'il en soit, les Portugais accédèrent au traité de paix que demandait Zingha, et de plus, ils tâchèrent de lui inculquer les vérités du christianisme. Elle reçut le baptême en 1622 dans la cathédrale de Saint-Paul de Loanda, à l'âge de 40 ans, et on lui donna le nom d'Anne. Le vice-roi envoya à Ngolam-Bandi, frère de la princesse et roi de Matamba, un prêtre nègre nommé Denys de Faria pour travailler à sa conversion ; mais au moment d'être baptisé, ce prince déclara qu'il ne convenait pas à sa dignité de s'humilier devant un homme qui était le fils d'une de ses esclaves. Sous ce prétexte frivole, il ajourna la cérémonie et éloigna le prêtre. On voit que souvent les conversions chez ces peuples avaient bien peu de fonds, et qu'on admettait les néophytes au baptême sans exiger d'eux les dispositions nécessaires. La conduite que Zingha tint plus tard est une nouvelle preuve de cette facilité regrettable. — Cependant le roi de Matamba envoya en 1625 ses deux autres sœurs Cambi et Frangi à Saint-Paul pour être instruites dans la religion et baptisées. Il mourut empoisonné en 1627, et sa sœur Zingha s'empara de la couronne, abjura le christianisme, arrosa les temples et les idoles de sang humain, et se concilia l'affection des Jagas, peuple féroce et belliqueux, répandu à l'orient de Matamba et qui tout entier la reconnut pour sa reine.

Plus de vingt ans après, dans une invasion qu'elle fit sur le territoire d'Ovando, on lui amena les PP. Bonaventure de Carriglio et François de Véas, Capucins, qui y donnaient une mission et qui avaient été faits prisonniers. Ils parurent enhaînés en sa présence. Elle les reçut avec distinction, écouta favorablement les exhortations qu'ils lui firent pour la ramener au christianisme, et leur permit ensuite de retourner à San-Salvador. Ils arrivèrent dans cette capitale du Congo les jambes tellement déchirées et ulcérées par les roseaux et les épines qui couvraient le chemin, qu'il mirent quatre mois à se guérir. Zingha avait été touchée de leurs discours, elle résolut de revenir à la religion; et écrivit au Pape, par le P. Antoine Marie de Pradon, qui porta ses vœux à Rome. La Propagande décida d'envoyer pour les royaumes de Congo, d'Angola et de Matamba douze Capucins et deux Frères lais. Le P. Séraphin de Cortone fut nommé préfet apostolique de Matamba où régnait la princesse convertie. Zingha, naguère aussi corrompue que féroce, et du reste âgée alors de 60 ans, ne conserva plus qu'un mari avec lequel l'Eglise consacra son union : mais il n'eut aucune part à son gouvernement et ne fut que le premier de ses esclaves. La religion ne détruit pas la nature dans les cœurs qu'elle subjugue, mais elle opère seulement un travail de direction, et

laisse aux caractères leur originalité particulière en les faisant servir à l'harmonie générale. On voit que cette reine, quoique sincèrement revenue à Dieu, avait conservé son caractère altier et dominateur : du reste l'anomalie qu'on signale ici au sujet de la position de son mari se rencontre dans presque tous les pays de l'Europe, la Russie, la Suède, l'Autriche, l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne, etc.

Anne, c'est le nom que reprit Zingha en redevenant chrétienne, bâtit dans sa capitale une grande église qui fut dédiée à la sainte Vierge, et nommée Sainte-Marie de Matamba. La ville, appelée Cabazzo lorsque la reine était païenne, fut désormais consacrée à la Mère de Dieu et connue sous la même dénomination que l'église. Au mois de mai 1659, elle construisit encore sur les bords de la rivière de Vamba une ville nouvelle et une autre église sous l'invocation de la sainte Vierge, beaucoup plus belle et plus grande que la première. Le Fr. Ignace, Capucin, en fut l'architecte. Les pierres étaient transportées des rochers voisins sur les épaules des esclaves; la reine encourageait les ouvriers dont le nombre se montait à dix-sept mille. Aussi la ville et l'église furent terminées en peu de temps, et Anne y communia dès l'année 1660. Elle parut alors toute changée; son ancienne fierté et sa rigueur s'étaient adoucies. Elle était compatissante, humble, affable et charitable. Cependant elle aimait toujours le faste et la parure, sa cour était aussi nombreuse que celle des souverains d'Europe. Trois cents femmes étaient attachées à son service particulier où l'on observait régulièrement l'étiquette : dix d'entre elles ne s'éloignaient jamais de sa personne pendant dix jours, et après ce laps de temps elles étaient remplacées par dix autres. Anne se parait dans sa vieillesse avec autant de soin que dans son jeune âge. Dans les grands jours, quand elle donnait audience, elle se couvrait de draps d'Europe et des brocarts les plus riches : l'or, les perles, les diamants façonnés en colliers, en bracelets, en chaînes, ornaient son cou, ses bras, ses pieds; une magnifique couronne brillait sur sa tête; pour sceptre elle avait un bâton couvert de velours et garni de petites sonnettes d'argent. Elle aimait la chasse, et quoique chargée d'années, elle s'y exerçait comme lorsqu'elle était jeune. Depuis sa conversion, elle n'avait rien perdu de son génie martial, et elle ne négligeait pas le soin de ses troupes. Elle passait fréquemment des revues, et alors on la voyait armée et vêtue comme une amazone. Elle voulait que les femmes de son palais s'exerçassent à tirer de l'arc et à lancer le javelot, afin de pouvoir la suivre au combat. Elle n'avait point d'écurie, parce que dans ce pays on ne se sert ni d'ânes, ni de chevaux, ni de mulets; quelques Portugais seulement en entretenaient à Loanda, plus pour la pompe que pour le besoin. Au lieu de chevaux, des esclaves robustes, nourris dans des cas particuliers, étaient toujours à la disposition de la cour, soit pour porter les personnes dans un hamac, soit pour transmettre les lettres. Ils obéissaient à un intendant qui les distribuait sur la route comme des relais, et ils faisaient jusqu'à trente lieues en un jour avec une vitesse qui dépassait celle d'un bon cheval. A moins qu'Anne ne fût malade, elle mangeait toujours en public. Son couvert était mis sous le portique du palais où elle donnait aussi ses audiences. Là, on étendait sur le plancher un grand tapis ou une natte : on la couvrait d'une grande nappe de toile d'Europe, ou bien de ces toiles d'écorce qu'on fabriquait dans le pays. La reine s'asseyait sur un coussin ou sur ses talons, et sans cuiller, ni couteau, ni fourchette, elle prenait dans les plats la viande qu'elle déchirait par morceaux et mangeait. Lorsque elle buvait, tous les assistants battaient des mains, ou faisaient de leurs doigts comme des castagnettes, et un des premiers officiers lui touchait le doigt du pied gauche, pour signifier que ses sujets souhaitaient que la nourriture qu'elle prenait se répandît par tout son corps, depuis la tête jusqu'aux extrémités des membres. Son beau-frère, Gingo-Mona, prosterné à ses pieds, ramassait les os, les arêtes et autres résidus de son repas, et les allait cacher en terre, de peur qu'ils ne fussent trouvés et ne servissent à faire contre la reine quelques maléfices. On ne sera sans doute pas étonné que la religion n'eût pas aboli ces superstitions chez un peuple qui y est violemment enclin, et qui ne faisait que de se convertir. En France, où l'on est Chrétien depuis tant de siècles, des superstitions tout aussi absurdes n'ont jamais pu être entièrement déracinées de l'esprit des peuples les plus pieux, les plus foncièrement Chrétiens. La reine Anne jetait quelquefois, en mangeant, des morceaux de viande aux officiers et aux femmes de sa suite, qui les recevaient avec respect et les mangeaient sur-le-champ. Ces coutumes ne sont pas aussi barbares qu'elles le paraissent; si elles étaient racontées dans Homère ou dans les chroniqueurs chrétiens du moyen âge, et attribuées aux petits rois et aux princes de ces temps reculés, elles nous sembleraient l'effet d'une simplicité naïve.

Le P. Cavazzi, un des Capucins qui résidèrent auprès d'elle dans ses dernières années, assure qu'il vit un jour à la table de la reine jusqu'à quatre-vingts plats, et il fut surpris de ce qu'il y avait de petits lézards, des sauterelles, des grillots, et autres semblables animaux, surtout un plat de souris rôties, avec la peau et le poil. Anne voyant la surprise du religieux, le pressa d'en goûter au moins une, et comme il s'en excusait avec respect : « Les Européens, dit-elle, ne savent pas que ce sont des morceaux friands.» Lorsqu'elle recevait des étrangers élevés en dignité, elle mangeait à l'européenne; ses officiers et ses femmes, richement vêtus à la portugaise,

la servaient comme en Europe avec de la vaisselle d'argent ou de vermeil ; mais cela lui arrivait rarement et lui imposait une gêne qu'elle n'aimait pas.

Depuis sa nouvelle conversion, Anne s'occupait activement à propager le christianisme dans ses Etats, émettant des édits pour déraciner l'idolâtrie, faisant venir de Loanda des femmes portugaises pour initier celles de sa cour aux arts de l'Europe. Un an ou deux avant sa mort elle reçut par le P. Cavazzi un bref du pape Alexandre VII, sans doute pour la féliciter de sa conversion sincère et de son zèle à procurer celle de ses sujets. Enfin, après s'être confessée et avoir reçu l'extrême-onction elle expira sans agonie le crucifix entre ses bras, c'était le 17 septembre 1663. Elle avait quatre-vingt-un ans. Son corps fut exposé sur un lit de parade, couvert d'un grand drap; il y était assis, appuyé sur un riche coussin qu'un page d'honneur, immobile comme une statue, soutint pendant plusieurs heures. On l'avait embaumée et on brûla, à l'entour, une grande quantité de parfums. Les obsèques de cette princesse furent célébrés dans une église dédiée à la mère de la sainte Vierge, sa sainte patronne. On déposa sa dépouille mortelle dans un caveau dont les murs étaient tapissés de soie relevée de galons d'or, et dont le plancher était couvert de belles nattes sur lesquelles on avait étendu de magnifiques tapis. On déposa aussi dans ce caveau, conformément aux lois du pays, ses arcs, ses flèches, ses plus riches habits, ses meubles les plus précieux, et une somme d'argent qui montait à plus de 80,000 fr.

Telle fut cette femme vraiment extraordinaire et qui paraîtrait telle lors même qu'elle ne serait pas de la race noire. Les détails qui précèdent nous viennent des Capucins italiens, et lors même qu'il faudrait en rabattre quelque chose, à cause du caractère national qui est enclin à l'exagération, il subsisterait encore un caractère fort remarquable, une grandeur de vues et une vigueur d'esprit qu'on ne s'attend pas à trouver au Congo et dans une femme. Après avoir parlé de l'exagération italienne, je dois dire que tout ce récit paraît parfaitement vraisemblable. Les restes de superstition n'y sont point dissimulés par les missionnaires, non plus que le caractère de cette princesse, qui après sa conversion n'avait pas entièrement perdu la dureté et l'orgueil du paganisme. On y trouve l'amour du luxe qui est si naturel aux nègres, même dans la vie européenne à laquelle plusieurs sont mêlés. On en a encore un exemple éclatant dans le personne de Soulouque, empereur d'Haïti, qui, dominant sur un petit pays ruiné par la paresse et une mauvaise administration, consacre des sommes extravagantes à s'entourer d'un luxe fabuleux. D'ailleurs si l'on n'ajoute pas confiance au récit d'hommes qui, par dévouement pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, embrassent une existence aussi pénible que celle des missionnaires européens, sous un climat brûlant, au milieu de privations et de souffrances sans nombre, je ne vois pas trop où sera la certitude morale provenant du témoignage des hommes.

Barbe, sœur de Zingha, et Chrétienne comme elle, lui succéda. C'est peut-être une des deux princesses Cambi et Frangi dont il a été parlé plus haut, et qui serait citée ici sous son nom de baptême. Elle flotta longtemps entre le christianisme qu'elle professait, et le culte des idoles auquel elle avait renoncé. Elle était d'un caractère faible et asservie à son mari, ennemi juré des missionnaires et qui empoisonna le P. Cavazzi. Enfin, Barbe se déclara ouvertement pour le paganisme. Les prêtres du pays nommés singhilles reprirent le dessus; les grands et le peuple, dont la conversion n'était pas assez complète, revinrent avec emportement à leur religion nationale et à leurs anciennes habitudes ; on livra aux flammes la ville et l'église de Sainte-Marie de Matamba. Barbe mourut païenne, le 24 mars 1666. François, son parent et son successeur, chercha à faire revivre le christianisme. Aujourd'hui le Matamba est un pays fort peu connu, et probablement retombé depuis longtemps dans ses superstitions, le catholicisme ne pourrait y pénétrer de nouveau que par les Portugais, et ce peuple est aujourd'hui si peu zélé pour la religion qu'il a autrefois glorieusement propagée, qu'on a peu d'espérance à concevoir de ce côté.

ZIRAN (Fr. François), Mineur observantin italien, martyrisé au XVII^e^ siècle à Alger. — Ce religieux n'était pas précisément missionnaire, et ce n'est pas comme tel que les infidèles le mirent à mort ; mais nous rapportons ici son histoire à cause de l'horrible supplice qu'il endura. Les musulmans le condamnèrent comme ennemi, comme espion, pour un motif politique enfin; mais il est évident que la haine du nom chrétien dicta surtout leur atroce sentence. Le récit qui suit est tiré de Férot et des chroniques des Frères Mineurs :

« Fr. François Ziran naquit au XVI^e^ siècle dans l'île de Sardaigne, entra dans l'ordre de Saint-François chez les religieux observantins et y reçut le sacerdoce. On l'adjoignit en qualité de compagnon à Fr. Matthieu Aquira que le roi d'Espagne Philippe III (1598-1621) envoyait comme ambassadeur au souverain du Couco. C'était un chef Kabyle dont les Etats étaient situés à l'est d'Alger entre cette ville et Bougie. On sait que les Kabyles sont une nation toute différente des Maures, des Arabes et des Turcs : on les regarde comme les véritables aborigènes ou autochtones de l'Algérie. Ils habitent des montagnes où ils ont toujours conservé leur indépendance pendant que le reste du pays était soumis successivement aux Carthaginois, aux Vandales, aux Romains, aux Grecs, aux Arabes et aux Turcs. Encore aujourd'hui la France ne les a pas soumis en-

tièrement. Les souverains du Couco étaient donc ennemis des Turcs d'Alger, et comme tels disposés à s'entendre avec le roi d'Espagne, non moins ennemi de ceux-ci, comme corsaires et comme infidèles. Voilà ce qui amenait les relations diplomatiques entre les rois catholiques et les chefs Kabyles du Couco, et pour ces missions sans honneur, sans autre profit que les périls les plus graves, on employait l'humble dévouement des Frères Mineurs.

Fr. Ziran, laissant Fr. Aquira prendre les devants, s'arrêta à Alger pour y racheter Fr. François Serra, son parent, qui y était esclave. Tandis qu'il s'occupait de lui rendre la liberté, un chrétien porteur de lettres adressées par Fr. Aquira à Fr. Ziran et à quelques habitants d'Alger, fut saisi comme espion et pendu à un crochet de fer. On brûla vif un Portugais, et huit autres Chrétiens furent empalés. Fr. Ziran n'eut que le temps de s'éloigner avec quatre esclaves qu'il délivra. Il gagna le Couco, où il rendit compte à Fr. Aquira de ce qui s'était passé. Bientôt le prince de Couco voulut à son tour députer quelqu'un au roi d'Espagne pour régler les relations commerciales et s'entendre au sujet de la protection que celui-ci réclamait en faveur de la religion catholique. Comme il n'avait dans ses Etats personne qui entendît suffisamment les langues et les affaires d'Europe, il pria Fr. Ziran de se charger de cette commission et l'accrédita comme son ambassadeur auprès du roi d'Espagne. Le religieux partit donc pour Madrid. C'était le mercredi 1er janvier 1603. Il suivait la route de terre, côtoyant les bords de la Méditerranée, lorsqu'une troupe de soldats algériens le rencontra tout à coup. Son escorte, inférieure en forces, se voyant hors d'état de résister ou de fuir, le livra aux Algériens qui célébrèrent bruyamment cette capture avec des instruments de musique et par des détonations d'arquebuse. On s'empara des lettres dont Fr. Ziran était porteur, on lui passa une lourde chaîne au cou, on lui lia les mains derrière le dos, on lui cracha au visage, et dans cet état d'ignominie on le conduisit accablé d'opprobres, de coups et de mauvais traitements, jusque dans Alger, où il entra le vendredi 10 janvier aux acclamations frénétiques de la population infidèle. Le pacha le fit jeter en prison en défendant, sous peine de mort, à tout chrétien d'aller le visiter. Dans ces conjonctures périlleuses, Fr. Serra n'oublia point son libérateur. Au mépris de la mort dont il était menacé, il saisit, un vendredi, le moment où les Maures étaient à la mosquée pour s'approcher du captif et lui annoncer que sa dernière heure s'avançait. On voulait alors le brûler vif. Le prisonnier répondit avec humilité et résignation : « Je ne mérite pas que Dieu me fasse une telle grâce. Toutefois, plaise à la divine Majesté que je me voie consumer dans les flammes pour Jésus-Christ ! » Comme les Maures revenaient de la mosquée, Fr. Serra s'éloigna en toute hâte. Le vendredi suivant, 17 janvier, il retourna à la même heure aux prisons et put encore communiquer avec le prisonnier; il lui dit en versant d'abondantes larmes que son exécution était décidément fixée au lendemain, et qu'il subirait le genre de mort le plus cruel : « Dieu veuille, répondit Fr. Ziran, que mon supplice ouvre les yeux aux musulmans et les convertisse à la foi ! Je ne demande qu'un confesseur afin de me préparer à mourir en état de grâce. » Serra, qui sans doute n'était pas prêtre, repartit que les ordres rigoureux du prince ne permettaient pas de le lui procurer. « Dieu qui sonde les cœurs agréera ma bonne volonté, » reprit le martyr, qui passa toute la nuit en prières, afin d'obtenir du ciel la grâce de ne pas succomber. Le samedi 18 janvier 1603, jour consacré à la sainte Vierge, pour laquelle Fr. Ziran avait une tendre dévotion, le pacha le condamna à être écorché tout vif, et ordonna que sa peau remplie de paille serait placée à la porte Bab-Azoun. Le religieux, qui désirait vivement souffrir pour Jésus-Christ, remercia Dieu les larmes aux yeux et dit d'une voix émue : « Rendons grâces au Seigneur qui m'a choisi quoique serviteur indigne. » Ceux qui venaient de lui signifier cette sentence terrible, voyant que non-seulement il ne montrait aucune crainte, mais qu'il les accueillait avec une fermeté magnanime et un visage joyeux, essayèrent par des paroles caressantes de modifier sa résolution : « Si tu veux te faire mahométan, lui dirent-ils, et abandonner ton idolâtrie pour suivre notre sainte loi, nous te promettons de te soustraire à la mort et de t'assurer un sort honorable. » Mais le saint religieux rejeta cette proposition avec horreur, et s'efforça au contraire de convertir à Jésus-Christ ceux qui la lui faisaient, en leur parlant de la mort éternelle à laquelle ils couraient en suivant la loi de Mahomet.

Cependant la sentence était proclamée dans Alger et reçue du peuple avec applaudissement. Quand l'heure de l'exécution fut arrivée, le bourreau entra dans la prison, dépouilla Fr. Ziran de son habit religieux, le revêtit par dérision d'une large chemise blanche, et le traînant après lui avec la chaîne attachée au cou du martyr, il le conduisit dans toute la ville, précédé d'un trompette grotesquement habillé qui criait à chaque carrefour : « Le pacha ordonne que ce prêtre chrétien soit écorché vif pour avoir servi d'espion au roi d'Espagne et au prince du Couco, et pour avoir volé des esclaves Chrétiens à Alger. » Pendant ce temps, le courageux soldat de Jésus-Christ chantait à haute voix le cantique : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino*, qu'avaient chanté jadis les trois enfants juifs dans la fournaise.

Enfin le triste cortége parvint à la porte Bab-Azoun. On fit monter Fr. Ziran sur un petit tertre afin qu'il fût mieux vu de la multitude. On creusa un trou dans lequel il posa ses pieds, et ses mains furent liées à deux poteaux, en sorte qu'il offrait

l'image d'un crucifix. Seulement son corps, au lieu d'être attaché à l'instrument du supplice, était à découvert entre les deux pièces de bois. Quatre bourreaux s'approchent, un rasoir à la main. Avant de le blesser dans sa chair, ils essayent encore de tuer son âme en l'exhortant à l'apostasie. Mais lui, armé de la grâce de Dieu, et l'âme d'autant plus ferme que le corps était plus éprouvé: « Je suis Chrétien, dit-il, et comme tel je ne crains pas de mourir, sachant bien que la mort me fera entrer dans la vie éternelle, et que Jésus-Christ qui me fortifie dans cette épreuve sera tout à l'heure ma récompense. Je déteste et j'ai en horreur votre fausse loi de Mahomet, œuvre du démon ; je prie le Dieu du ciel et de la terre de lever le voile qui couvre vos yeux si obstinément fermés à la lumière, de vous convertir à la foi et de vous faire entrer dans l'Eglise hors de laquelle il n'y a point de salut. » Il continua alors le cantique commencé, en disant : *Benedicite, spiritus et animæ justorum, Domino.*

A ces mots, l'un des bourreaux leva son rasoir et se mit à lui ouvrir la peau par derrière, en commençant à la hauteur du cou et en faisant une énorme incision perpendiculaire le long du dos; puis il en fit une autre transversalement, de l'épaule gauche à l'épaule droite en forme de croix. Les quatre exécuteurs s'emparant de la tête en découpèrent la peau, également en forme de croix, et se mirent à écorcher, chacun de leur côté le pauvre religieux qui, au grand étonnement de la foule, acheva son cantique à haute voix. La tête une fois écorchée, le plus affreux n'était pas de la contempler dans cet état difforme, mais de voir remuer cette bouche dénudée, et d'entendre cette voix qui, après avoir terminé le cantique, chantait sans faiblir : *Sainte Marie, priez pour nous*, et poursuivait les litanies de la sainte Vierge pendant que les bourreaux inhumains écorchaient le reste du corps.

Lorsque la partie supérieure du corps fut dépouillée et qu'on fut arrivé au nombril, les bourreaux arrachèrent violemment cette partie si sensible qu'on réservait pour le dernier tourment. Ensuite on détacha Fr. Ziran qui, élevant la tête et la voix s'écria : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, et il expira.*

A l'instant il s'éleva une si furieuse tempête que les Maures furent contraints de s'enfuir. Frappés de terreur, ils s'écriaient : « Vraiment ce prêtre était un saint homme, un serviteur de Dieu. » Ceux qui étaient allés chercher du bois pour brûler le corps ne purent s'en approcher à cause du tourbillon du vent. Seuls, Fr. Serra et deux autres chrétiens arrivèrent jusqu'aux reliques. Ils prirent avec un pieux respect ce corps écorché ; ils l'inhumèrent en l'arrosant de leurs larmes dans le cimetière des Chrétiens, et en mémoire de l'événement, ils tracèrent sur une lame de plomb une courte épitaphe qui relatait le nom du martyr, la date, la cause et le lieu de sa mort.

La suite du récit prouve que Fr. Ziran n'avait pas rendu l'âme au milieu du supplice, mais qu'il avait été dépouillé entièrement, et que les bourreaux avaient écorché la partie inférieure de son corps avant de lui arracher le nombril. En effet, les Maures étant venus après l'orage pour dresser le bûcher et ne trouvant plus le corps, se contentèrent de prendre la peau qu'ils emplirent de paille en forme de crucifix, et qu'ils attachèrent à la porte Bab-Azoun. Mais un vent impétueux la renversa bientôt. Les fidèles la ramassèrent précieusement et la conservèrent avec honneur comme la dépouille vénérable d'un confesseur de la foi.

ZOZIME (Saint), prédicateur évangélique du I^er^ et du II^e^ siècle de l'Eglise. — On croit qu'il était disciple de saint Ignace, évêque d'Antioche; ce qui est certain, c'est qu'animé du même esprit que ce grand pontife il partagea ses chaînes et ses souffrances, et mourut comme lui pour Jésus-Christ sous le règne de Trajan, vers l'an 116. Il serait difficile de décider si c'est à Antioche ou à Philippes de Macédoine qu'il annonça Jésus-Christ, et dans quelle ville d'Orient il remporta avec saint Ruf, son compagnon, la palme du martyre. On n'a d'autre monument à cet égard qu'une lettre de saint Polycarpe évêque de Smyrne, laquelle ne précise point les faits, mais les suppose connus.

ZUCCHELLI (Le P. Antoine), Capucin autrichien, de la province de Styrie, né à Gradiska dans ce pays, partit au mois de septembre 1696 pour le Congo, et arriva le 9 novembre 1698 à Loanda, résidence du vice-roi portugais, qui gouvernait l'Angola, le Benguela, et le Maopongo. Le P. François de Pavie, préfet apostolique, accueillit le missionnaire à l'hospice des Capucins; le recteur des Jésuites et le prieur des Carmes-Déchaussés (cet ordre était établi dans le pays depuis 1659, trente-neuf ans auparavant), lui conseillèrent de rester quelques temps dans le pays pour s'acclimater avant de pénétrer dans l'intérieur. A cette époque, les missions du Congo continuaient de prospérer. (*Voy.* Mérolla, Jérome de Montéléone, Cavazzi, etc.) Il succombait un grand nombre de religieux à l'influence d'un climat meurtrier pour la race blanche; mais cette considération n'empêchait point qu'il ne s'en présentât continuellement de nouveaux, désireux de supporter les mêmes fatigues, de braver les mêmes dangers. L'insalubrité du pays, la férocité des peuples qui l'habitent, les souffrances qu'on éprouve lorsqu'on est transplanté sous la brûlante ardeur du soleil de la zone torride, avaient précisément déterminé le P. Zucchelli à demander la faveur d'être envoyé dans les missions du Congo. Il quitta le couvent de Loanda dans les premiers jours de l'an 1700, et se dirigea vers le Sogno.

Son apostolat ne fut pas sans consolations, mais le climat ne lui permit pas une longue

carrière. Il tomba tellement malade qu'il fut obligé de revenir en Europe dès l'an 1704; il arriva à Venise le 11 septembre de cette année, et il regagna son couvent de Gradiska, où il remercia Dieu au pied de l'autel d'avoir échappé à tant de dangers et d'avoir surmonté tant de souffrances. Il a écrit la narration de son voyage; il embrasse un sujet moins vaste que Cavazzi, historien des apôtres ses contemporains et ses prédécesseurs. Il se borne à ce qui lui est personnel, il écrit ce qu'il a fait, ce qu'il a vu, il met plus d'ordre dans ses naïfs récits, son style est d'ailleurs plus clair et moins diffus. Il est le dernier missionnaire dont on ait ces sortes de relations. Peut-être à partir de cette époque le Portugal n'a-t-il plus toléré des missionnaires italiens dans ses possessions de l'Afrique australe, et les écrits des religieux portugais n'auront pas été connus hors de leur patrie, ou bien si les Italiens y ont encore été admis, ils n'ont plus écrit leurs voyages et leur histoire, à l'instar de Cavazzi, de Carli, de Zucchelli, n'ayant rien de nouveau à faire connaître après ces illustres devanciers, et jugeant à tort que leurs travaux personnels étaient indignes d'être connus du public chrétien. Quoi qu'il en soit, depuis cent cinquante ans, ce pays intéressant n'a plus attiré l'attention de l'Europe. Il est donc important d'y constater l'état de la religion à cette époque. Les Capucins avaient au Congo huit maisons; la principale à Loanda était au milieu de la ville, dans une position agréable et salubre, et toute bâtie en pierre; le supérieur général y résidait; les autres étaient à Bengo, à Massangano, à Danda, à Caenda, à Embuella, à Incussu et à Sogno (ces deux dernières dans l'intérieur). Dans la ville de Loanda, ils se bornaient à confesser et à prêcher, et restreignaient leur ministère pour ne pas élever de contestations avec le clergé séculier. Leur mission devait s'étendre sur les trois royaumes d'Angola, de Congo, et de Ginga; mais le nombre des missionnaires n'était pas en rapport avec l'immensité des besoins et l'étendue du pays, et un grand nombre de villes et de villages étaient quelquefois huit ou dix ans sans voir de prêtres et restaient sous l'influence des prêtres des fétiches. D'ailleurs, sous peine de la vie, les missionnaires qui se répandaient dans les campagnes étaient obligés d'être rentrés à l'hospice (c'est ainsi qu'on nomme les résidences des Capucins, un hospice est moins important qu'un couvent) avant les premières pluies, qui commencent en octobre, continuent en novembre et en décembre, par de légères ondées, cessent presque entièrement en janvier et en février, et reprennent avec une violence extrême en mars et en avril. Ces six mois sont ceux où l'on est le plus incommodé par la chaleur; pendant les six autres, c'est-à-dire, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'octobre, l'air est plus tempéré, et d'ordinaire pendant tout cet intervalle, il ne tombe pas une goutte de pluie. Le petit nombre de religieux et le climat n'étaient cependant pas le plus grand obstacle à la propagation de la religion; la difficulté la plus réelle était la dissolution des mœurs, la polygamie, l'usage de s'unir sans règle et sans frein, d'avoir plusieurs femmes ou plusieurs maris et d'en changer au gré du caprice. Le peuple y est aussi extrêmement insouciant, se contente des aliments les plus grossiers, va nu, sans besoins, sans désirs, sans soucis, sans prévoyance, vivant comme les oiseaux de l'air, se complaisant dans l'oisiveté, toujours gai et heureux dans son extrême indigence. On conçoit combien de peines les missionnaires devaient éprouver avec ces natures inertes pour leur inculquer des idées relevées, sérieuses, faire des hommes de ces sauvages et corriger tant de vices.

Outre les Capucins, il y avait, comme on l'a vu, des Carmes-Déchaussés, des Jésuites, dont le dévouement n'a fait défaut nulle part et savait affronter les plus terribles obstacles; il paraît que le Congo possédait aussi des Bernardins portugais : enfin la ville de Saint-Paul de Loanda possédait un évêché portugais, un chapitre, un clergé séculier.

Ce qu'est devenue la religion dans ces pays depuis cent cinquante ans, on ne peut guère que le présumer. Le cardinal Castelli, préfet de la congrégation de la Propagande, écrivait vers 1775 au préfet de la mission de Loango (M. Belgarde ou M. Descourvières, prêtres séculiers français), qu'il y avait plus de cent mille Chrétiens fervents dans le seul royaume du Congo. Le Sogno, province du Congo, était presque entièrement Chrétien. Aujourd'hui le Congo est encore une préfecture apostolique. Le *Cracas* de 1843 et celui de 1852 la désignent comme vacante. — *Voy.* Congo.

ZUZAYRE (Etienne), Jésuite espagnol de la Biscaye, parti en 1570 pour les missions du Brésil, avec le P. Azevedo, et quarante autres religieux de la compagnie. Le vaisseau qui les transportait fut pris par des Calvinistes qui, en haine de la religion, massacrèrent tous ces religieux. — *Voy.* Azevedo.

DES MISSIONS PROTESTANTES

DEPUIS LA RÉFORMATION JUSQU'A NOS JOURS.

—

En considérant seulement le peu de choses qu'on peut dire sur les missions protestantes pendant trois siècles, dix fois moins peut-être que sur les missions catholiques pendant les derniers dix ans, on comprendra quelle différence existe entre le zèle catholique et le zèle protestant, entre les fruits des missions catholiques et ceux des missions protestantes.

—

A

ABBEOXUTA, centre de la mission des méthodistes dans le pays de Joruba, dans la Sierra-Leone, Afrique occidentale. — C'est de là que se sont répandus les missionnaires protestants dans tout le pays. Abbéoxuta a été fondée en 1825, après que la guerre entre les noirs, dont le but était de se procurer des esclaves à vendre, a ruiné près de cent trente petites villes, et a réuni plus de 100,000 habitants dans un même endroit. Il est à observer que presque aucun dictionnaire géographique ne parle de ce pays; mais on trouve des détails sur lui dans l'*Encyclopédie théologique protestante*, imprimée en 1858. Malgré les efforts des ministres protestants contre l'esclavage (quoique quelques auteurs les accusent d'en favoriser le maintien), malgré les traités conclus par les Anglais en 1841 avec les chefs des noirs, on n'a pu obtenir d'eux que de renoncer à la guerre civile pour obtenir des esclaves à vendre, et l'esclavage continue à exister en pleine force à Abbéoxuta.

ABDUL-MESSIH, missionnaire protestant converti du mahométanisme par Martyn, missionnaire anglais, traducteur de la Bible en Bengali. — On considère Abdul-Messih comme un des principaux missionnaires protestants dans les Indes anglaises, qui a donné l'exemple au commencement de ce siècle aux autres missionnaires protestants de s'occuper des idolâtres.

ABEIH, une des neuf stations des missionnaires Américains en Syrie. — Dans un rapport très-récent sur cette mission, il est dit que son objet est de convertir au protestantisme les Grecs, les *Papistes*, les Maronites, les Arméniens, les Druses et les Juifs. Tout ce qu'on sait sur le succès, c'est que dans les neuf stations, les Américains ont gagné, il y a déjà assez longtemps, une vingtaine de pauvres enfants.

ABENAQUIS, une des peuplades sauvages de l'Amérique du nord, où les protestants américains viennent d'établir une mission.

ABYSSINIE. — Les missionnaires protestants sont venus pour la première fois dans ce vaste pays en 1752. On a eu de grandes espérances au commencement, mais on n'a pu y rien obtenir. Seulement en 1818, la Société biblique a publié la Bible, traduite en langue du pays (Amharien) par un moine de l'Abyssinie. En 1830, la Société des missions de l'Eglise anglicane a envoyé en Abyssinie deux missionnaires, dont le premier était Gobat, aujourd'hui évêque protestant de Jérusalem. En 1837, quoique plusieurs missionnaires soient venus les rejoindre, ils ont dû renoncer à rester dans le pays à cause de l'insuccès et de la mauvaise disposition de l'autorité.

AFRICAIN (L'*Institut africain*), Société qui a contribué à la liberté des esclaves dans la Sierra-Leone.

AINTAB, une des seize stations de la mission protestante auprès des Arméniens, formée sous la protection de l'ancien ambassadeur anglais sir Stratford Redcliffe et du grand-visir Reschid-Pacha.

AKIM-NEGER, mission protestante dans l'Afrique occidentale, fondée en 1826 par la Société protestante de Bâle. — Une partie de l'Ecriture sainte a été traduite en la langue des indigènes de cette station.

AKXA-NEGER, station semblable à la précédente, mais plus près de la mer. — Les Herruhuter, cette secte piétiste, y sont venus pour la première fois en 1737, mais la fièvre a décimé la mission jusqu'à ce qu'elle a été rétablie en 1826, justement sur l'endroit où ont été déposés les anciens missionnaires, dont le rapport appelle la mort prématurée la *Semence des nègres*, par imitation de l'expression catholique, *Le sang des martyrs est la semence des Chrétiens.*

ALEPPE. — Ville de Turquie, une des stations principales des missionnaires américains pour la conversion des Arméniens au protestantisme, établie avant 1856.

ALGER. — Les protestants y ont fait un essai de mission en 1740.

ALIMI, chef d'une tribu des nègres qui, en 1765, a reçu les premiers missionnaires protestants de Paramaribo, dont le fils a été baptisé protestant en 1771, et dont le petit-fils, chef de tribu également et protecteur des missionnaires protestants, est mort en 1848.

AMAFRONDAG, tribu des Cafres, dans l'Afrique méridionale, dont diverses Socié-

tés protestantes ont tâché de faire des essais de conversion.

AMBOINA, île en Asie, dont 30,000 habitants ont été, au XVII^e^ siècle, convertis, dit-on, au protestantisme par les chapelains *du gouvernement*.

AMOY, port de mer en Chine, une des cinq stations dont s'occupent les protestants de ce côté de la Chine depuis 1842. — Plus de vingt Sociétés des missions, surtout anglaises, s'y intéressent.

AMURANG, station des missions protestantes dans Célèbes, depuis 1822.

AUGEKOKS, magiciens ou prêtres des Groënlandais, attaqués pour la première fois par Egède, missionnaire protestant norwégien, qui est arrivé au Groënland en 1721.

ANTIGUA, aux Indes, où les missions protestantes ont commencé en 1756.

ANTIOCHE, une des seize stations des missionnaires américains pour la conversions des Arméniens.

ARABI, chef d'une tribu chez les nègres de Paramaribo qui a été baptisé par les protestants au dernier siècle, et a favorisé la première mission protestante dans son pays.

ARABKIR, une des seize stations pour la conversion des Arméniens, formées par les missionnaires protestants en Turquie.

ARAWAKKES, peuplade nègre de l'Amérique méridionale, qui a accepté la première les missionnaires protestants en 1748 sous la direction de Schuman, appelé apôtre des Arawakkes. — Il a converti près de trois cents personnes au christianisme dans cette tribu. En 1808 cependant il ne restait plus un seul protestant parmi eux. En 1831 on a repris, et ensuite de nouveau abandonné les essais. D'autres missionnaires protestants de deux Sociétés et sectes diverses font actuellement un troisième essai.

ARMENIENS. — Dès le XVI^e^ siècle, l'Eglise arménienne a été l'objet d'une attention stérile de la part des protestants. Aussi pendant trois siècles ils n'ont plus fait d'essai à cet égard. Mais il y a peu d'années on s'est imaginé que pour faire dominer le protestantisme sur toute l'Asie, il fallait commencer par pervertir les Arméniens. En 1815, on a commencé à y songer à Malte, en y établissant une mission préparatoire dans ce but avec une imprimerie, etc. Le missionnaire anglais Jowett et l'américain Pliny Fisk, ont commencé à Malte l'œuvre de l'évangélisation protestante de l'Orient, et l'ont fait continuer aux îles Ioniennes en 1819, en Grèce en 1829, après l'avoir établi en 1818 à Constantinople. On a voulu traduire la Bible en diverses langues d'Orient, mais à la manière protestante, ce qui a réveillé l'opposition, et toutes ces missions ont été abandonnées sans avoir laissé aucun résultat, sauf des écoles à Syra et à Athènes. Les missionnaires Schauffleh, Daught et Goodell s'occupèrent dès 1831, exclusivement, des Arméniens de Constantinople. Le patriarche voyant que les protestants avaient obtenu quelques succès, a pris, en 1845, des mesures qu'ils croient être des persécutions, et plusieurs néophytes quittèrent Constantinople pour l'Arménie proprement dite. Dix ans après, avec l'aide de l'ambassadeur anglais et de Reschid-Pacha, les Arméniens protestants ont été légalement reconnus, et ils possèdent douze stations, savoir : Constantinople avec le séminaire des Prédicants à Bebek, ensuite Baktchéyouk, Smyrne, Tokat, Sivas, Césarée, Trébizonde, Erserum, Arabkir, Aietab, Alep, Antioche ; ainsi vingt-neuf petites stations, vingt-sept missionnaires, un médecin de la mission, vingt-neuf aides-missionnaires, cinq ministres indigènes, deux missionnaires indigènes, dix présidents ou catéchistes anglais, et soixante-treize catéchistes indigènes. Le nombre des Arméniens protestants est de trois mille cinq cent trente-huit. Dans les quarante-quatre écoles libres, mille cent cinquante-un enfants reçoivent l'instruction. Au séminaire de Bebek, il y a quarante étudiants, et les autres écoles de théologie à Smyrne, Tokat, Erserum et Aietab comptent ensemble vingt-un étudiants. De l'Arménie turque, les protestants ont essayé de propager leur doctrine dans l'Arménie russe, par des missionnaires venus de Bâle ; mais l'ukase de 1833 a complétement supprimé cette propagande.

ARRAKAN. — Depuis que cette province de l'Inde est tombée sous la domination anglaise, en 1826, les missionnaires protestants s'efforcent d'y répandre les Bibles, mais les rapports de ces missionnaires mêmes ne parlent d'aucun résultat jusqu'à présent.

ASCHANTE, en Afrique. — En 1834, les méthodistes y ont commencé leurs missions.

ATHÈNES. — Les missionnaires n'ont qu'une école à Athènes, après plusieurs essais infructueux pour propager le protestantisme.

AUSTRALIE. — Les missions protestantes y ont commencé en 1849. On comprend ici la Nouvelle-Hollande.

AUSTRALIENS, nom qu'on donne aux nègres et aux malais habitant les îles de l'Australie autour de la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande. — Le nombre des Australiens peut être évalué à 2 millions. Déjà en 1795, on a songé à Londres à christianiser par le protestantisme ces peuples sauvages. Le 5 mars 1797, trente missionnaires sont partis pour Tahïti. Le roi Pomaré I^er^ les a bien reçus, mais le peuple les a maltraités, et ils s'en sont retournés presque tous en Europe. Le missionnaire Nolt, supérieur de ceux qui sont restés à Tahïti, propagea l'Evangile par les sermons et l'éducation, au point qu'en 1815 le protestantisme y a pu triompher sur le paganisme, établir des églises, des écoles, etc. Tout cela a servi à l'introduction du catholicisme dans les îles du Sud depuis 1836.

Avec peu de différence dans les efforts, mais avec moins de succès le protestantisme a essayé d'évangéliser les Australiens des autres îles.

B

BAKTCHEYOUK, une des stations du protestantisme arménien en Turquie.

BALDÆUS, célèbre missionnaire protestant à l'île de Ceylan, qui a condamné ses confrères admettant les païens au baptême sans les faire renoncer au paganisme.

BAMBEY. — Les Frères Moraves ont essayé, mais avec peu de succès, des missions en 1765, 1813, dans ce pays des nègres de l'Amérique méridionale. Ils les ont abandonnées en 1848.

BANGKOK, capitale du pays de Siam, où les missionnaires Gulzla et Samlin ont fondé en 1828 une mission protestante, mais sans résultat jusqu'à ce jour.

BARBADOS. — Les premiers protestants y sont venus en 1765.

BARMEN, ville en Allemagne, un des premiers centres des missions protestantes chez les païens, — La Société de Barmen a été fondée en 1818 par l'inspecteur Blumhardt de Bâle. Cette Société était d'abord une annexe de celle de Bâle, où elle payait les frais d'éducation de quelques missionnaires. Mais après qu'on a fondé à Barmen les Annales de la propagation de la foi protestante, on a pu, en 1827, y fonder aussi un séminaire, et Barmen est devenu le centre de la société Rhénane des missions étrangères protestantes.

BARNSTEIN, missionnaire de la Société Rhénane qui est allé le premier propager le protestantisme à Bornéo en 1835.

BARTICA GROVE, paroisse protestante, fondée chez les nègres de l'Amérique méridionale en 1831. — Elle n'existe plus.

BATAVIA.—Il y a dans cette ville quatre missionnaires protestants avec vingt-neuf auxiliaires pour évangéliser les païens. Les missionnaires ont un inspecteur du gouvernement et sont entretenus aux frais de l'Etat.

BATTA, peuplade cannibale de l'île de Sumatra que les protestants, comme disent leurs rapports, ont songé à évangéliser, mais sans oser en faire l'essai.

BAN, une des Fidchi, dont le roi s'est converti au protestantisme par les soins des méthodistes, a pris le nom de Georges, et est devenu lui-même prédicant et maître d'école méthodiste pour son peuple, après avoir remporté des victoires sur ses ennemis.

BEBEK, station protestante en Turquie pour la conversion des Arméniens, ayant un grand séminaire avec quarante étudiants.

BEIRUT, en Syrie. — D'après le conseil du missionnaire américain Fisk, ses confrères ont choisi, en 1824, Beirut comme centre de leur activité en Syrie. Jusqu'à présent les résultats ont été, de leur aveu même, presque nuls. A Beirut le séminaire américain compte cependant vingt-quatre étudiants, convertis de diverses croyances, qu'on destine à protestantiser plus tard.

BERKEL. — En 1810, fut fondé dans ce village un séminaire pour l'évangélisation de l'Afrique méridionale.

BERNAN, missionnaire protestant qui a repris en 1831 les missions abandonnées depuis 1808 chez les Arawakkes. — Il avait au commencement de grandes espérances, mais les maladies de ses confrères lui ont fait abandonner cette mission.

BETCHUANES, une des peuplades nomades de l'Afrique méridionale que les protestants ont voulu convertir; mais ils y ont renoncé à cause des pérégrinations continuelles de cette peuplade.

BIBLIQUE (Société), fondée en 1804 à Londres, répandue partout, possédant des sommes énormes, imprimant des Bibles dans presque toutes les langues connues, et aidant les missionnaires protestants qui se font parfois illusion sur leurs progrès à tel point qu'ils comptent le nombre des convertis par le nombre des Bibles qu'on accepte de leurs mains, sans vouloir les lire.

BIRMA, empire, aux Indes. — Les premiers missionnaires protestants y sont entrés en 1808 et l'ont abandonné en 1815. Cependant un Américain nommé Judson, ministre Baptiste, a repris l'œuvre jusqu'à devenir célèbre par ses connaissances linguistiques, sa traduction de la Bible, ses prédications, ses écoles, qu'on a dû suspendre en 1824, à cause de la guerre entre les Birmans et les Anglais. Après la paix, deux provinces de Birma, savoir : Martaban et Tenasserim passèrent sous la domination anglaise, et les missionnaires ont commencé leurs prédications chez les montagnards, appelés Carènes. En 1856, la mission chez les Birmans et les Carènes a été considérée comme la plus prospère de toutes les missions protestantes du globe. En voici la statistique : cent quatre-vingt-quatre paroisses avec autant de temples, vingt-cinq mille convertis, cinq mille quatre cent quarante-quatre qui vont à la cène, cent trente quatre ministres et leurs auxiliaires supportés par les paroisses, deux mille élèves dans les écoles, quatre-vingts séminaristes indigènes. On compte jusqu'à cent mille les convertis Birmans et Carènes, mais ces chiffres nous paraissent trop ronds pour y ajouter une complète foi.

BLUMHARDT, inspecteur de l'école des Missions de Bâle, secrétaire de la Société chrétienne, fondateur du grand établisse-

ment des Missions à Bâle, et de la Société des Misssions-Etrangères à Barmen.

BOGUE, docteur Écossais, connu par ses soins pour réunir ensemble dans l'œuvre des Missions-Etrangères toutes les sectes protestantes. A l'anniversaire de l'établissement de la Société de Londres pour la propagation de la foi chez les païens, il s'est écrié : Voyez, nous sommes réunis ici aux funérailles du bigotisme ecclésiastique. Puisse-t-il être enterré si profondément que pas un atome de ses cendres ne sorte jamais de son tombeau!... »

BORNEO, grande île de l'Archipel des Indes, avec un million de mahométans malais, près de 4 millions de païens dajakes, avec de nombreuses colonies de Chinois, Javanais, Arabes, appartenant en grande partie à la Hollande, excepté le nord, où, à Sourawak, un Anglais, sir J. Brookes, s'est déclaré sultan. — En 1835 les missionnaires de la Société Rhénane, en 1839 les Américains, et plus tard les Anglais sont venus prêcher à Bornéo et à Sourawak. Les missions n'y font que commencer. La Bible a été traduite en langue des Dajakes.

BRAINERD (David), missionnaire protestant parmi les Indiens de New-Jersey, dans l'Amérique du nord. Il a fondé, à Bethel, une paroisse de ses convertis, à qui il a appris aussi l'agriculture. Il est mort, âgé de 30 ans, en 1747, et à la fin du XVIII^e^ siècle, on voyait à peine les traces de ses travaux.

BRAHMANISME, religion des Indous : « Là où domine le brahmanisme, disent les rapports des missions protestantes, il y a peu d'espoir de conversion.» — La première mission des protestants chez les Indiens du culte de Brahma a été commencée, vers 1700, sous la protection du gouvernement danois, par des missionnaires venus de Halle. On s'est occupé presque exclusivement de la caste des Parias. Il y avait, en 1840, quelques conversions chez les Bramines, mais ayant su les dissidences protestantes, surtout la négation de la divinité de Jésus-Christ par le rationalisme protestant, les convertis se sont découragés.

BRANER, fondateur de l'école des missions protestantes chez les païens. — Il a ouvert cette école en 1836. On en exclut l'étude des langues anciennes, et il s'est élevé une discussion là-dessus; mais ce sont surtout ces disputes religieuses de diverses sectes qui ont été le danger de cet établissement.

BREME, société des missions protestantes de Brême. — Cette société a été la première de ce genre, fondée au nord de l'Allemagne. Elle a végété dans l'isolement, depuis 1819 jusqu'en 1834. On a envoyé des députés de divers endroits du nord de l'Allemagne pour donner à la société de Brême une nouvelle vie. Aussi le résultat fut la création de la société du nord de l'Allemagne pour les missions étrangères. Les statuts sont semblables à ceux de la Société Rhénane et ont été acceptés en octobre 1836.

BRESIL. Déjà, en 1557, l'amiral Coligny et Villegagnon, que les protestants eux-mêmes appellent un aventurier sans conscience, ont essayé de faire une propagande protestante au Brésil, mais cet essai n'a eu aucune suite.

BROOKES (Sir J.), riche Anglais qui a fondé une espèce de royaume à Sarawak, au nord de l'île de Bornéo, et qui protége dans ce pays les missions protestantes.

BROWN (David), fameux missionnaire anglais au service de la Compagnie des Indes, qui a commencé, vers 1800, à s'occuper le premier des indigènes.

BUCHANAN (Claudius), chapelain de la Compagnie des Indes, qui, marchant sur les traces de David Brown, a réussi le premier à introduire le protestantisme parmi quelques indigènes. Après avoir parcouru une grande partie des Indes méridionales pour étudier les langues et les usages des divers peuples qui les habitent, il s'est rendu, en 1807, en Angleterre, pour y publier divers écrits dans le but de réveiller le zèle anglican pour la conversion des Indous. Ainsi, il a publié des écrits *sur les sacrifices des veuves brûlées toutes vivantes à la mort de leurs maris; sur les suicides obligatoires à l'occasion de la fête djaganatho; sur les noyades des malades et des vieillards dans le Gange; sur le meurtre des enfants*, etc Il a développé la conduite tyrannique et antichrétienne du gouvernement anglais vis-à-vis des Indous, et la nécessité d'y établir des missions et une hiérarchie anglicane. Ces écrits ont produit une grande impression sur l'opinion publique, et quand, en 1803, les discussions ont eu lieu à la chambre des Communes pour renouveler les priviléges de la Compagnie des Indes, on a mis pour condition à ces priviléges que la Compagnie devrait favoriser de toutes ses forces l'établissement des missions et des écoles protestantes parmi les indigènes. Ensuite les écrits de Claudius Buchanan ont contribué à la défense, faite par le gouvernement anglais, de tolérer le suicide des veuves (1829), et à la facilité donnée aux chrétiens anglais ou indigènes d'obtenir les emplois inférieurs dans la Compagnie (1830-1840). Enfin, en 1833, le Parlement anglais a autorisé aussi l'établissement des missions chrétiennes aux Indes britanniques pour tous les missionnaires, tandis que jusqu'à cette époque elles n'étaient permises qu'aux Anglais seuls.

BUDD (Henri), catéchiste protestant, indigène de Hudson-Bay, qui, après avoir converti 85 Indiens, a été ordonné ministre protestant.

BURCHARDT, docteur-éditeur et compilateur de la *Bibliothèque des missions protestantes.*

BUTCHER, missionnaire protestant allemand, élève de l'Ecole des missions de Janieke, parti en 1806 pour l'Afrique occidentale avec deux autres confrères. Leur mission n'eut aucun résultat.

C

CALABAR, station d'une mission protestante de peu d'importance.

CALCUTTA. — La première mission protestante a commencé dans les domaines de la Compagnie des Indes, en 1806, à Calcutta. Jusqu'à cette époque, la Compagnie avait pour système de tyranniser les Indous, d'en tirer tous les avantages possibles sous le rapport matériel, de l'aveu de tous les auteurs protestants, et de flatter les erreurs des Indous, en défendant l'établissement des missions chrétiennes parmi eux et la libre prédication aux missionnaires protestants eux-mêmes à l'égard de leurs propres compatriotes ou co-religionnaires, les obligeant à se tenir au texte imprimé et approuvé des homélies de l'Eglise anglicane. Ainsi un chapelain anglican a été persécuté à Calcutta pour avoir prêché aux Européens un sermon de sa propre composition (M. Henri Martin), et un autre (Carez) a dû quitter Calcutta et se réfugier à Serampore.

CAMERUN, petite station des missions protestantes en Afrique.

CAMPBELL, premier missionnaire protestant qui, en 1812, a organisé une station dans l'Afrique méridionale.

CANARA, province occidentale des Indes, où les missionnaires de Bâle, chassés de la Russie, ont fondé la première station protestante, vers 1844. Cette mission, secondée par un savant théologien de Tubingue, a eu des succès exceptionnels. Un brahmin s'est trouvé parmi les convertis, et, après avoir fait sa théologie à Bâle, est retourné à Canara en qualité de missionnaire. Cette mission s'est répandue au nord (Mohratta) et au midi (Tulu), même jusqu'au Malabar, et compte maintenant 15 stations, avec 45 missionnaires, 16 maîtresses d'école, 56 catéchistes et maîtres indigènes et plus de 2,000 élèves.

CANDACE, vaisseau bâti aux frais des missions allemandes, qui a conduit huit missionnaires et huit colonistes dans l'Afrique orientale, en 1854, dans le but d'évangéliser le pays des Gallas.

CANTON. — Après la paix de l'Angleterre avec la Chine, en 1843, Bâle a envoyé les premiers missionnaires protestants à Canton, avec ordre de ne pas résider dans la ville, mais d'évangéliser la ville de Canton; ils étaient au nombre de trois. Cette mission est tombée par la mort d'un des missionnaires, en 1854, par le retour de l'autre et par la reprise des hostilités, en 1857, entre Canton et l'Angleterre.

CAREY (Guillaume), premier missionnaire protestant anglais, qui est venu, en juillet 1793, aux Indes, et qui a fondé la mission de Serampore, n'osant pas rester à Calcutta. Chassé de Calcutta, il a été bien reçu à Serampore, dont le gouverneur était son condisciple. Il a commencé alors ouvertement la mission baptiste. Il connaissait trente langues orientales, et on a traduit sous sa direction l'Ecriture sainte en plus de vingt langues des Indes. Il s'occupait de la littérature des Indous, afin de gagner leur confiance. Aussi, dix ans après son exil de Calcutta, on l'a rappelé dans cette capitale pour enseigner au collége, fondé en 1800 au fort William, le sanscrit et autres langues orientales. Il a profité de sa position pour former une espèce de paroisse, d'abord des Anglais, ensuite des pervertis arméniens et portugais, enfin de quelques Indous et Mahométans convertis au protestantisme.

CELEBES. — Les missionnaires hollandais ont commencé à prêcher le protestantisme à Célèbes en 1822, d'abord aux protestants qui avaient cessé toutes les pratiques religieuses, ensuite aux païens et aux mahométans. Il y a à Célèbes un séminaire avec 18 élèves et 127 écoles avec près de 11,000 enfants.

CESAREE. — Là se trouve une des seize stations des missions protestantes pour protestantiser les Arméniens de l'empire Turc.

CEYLAN. — Déjà, au XVII^e^ siècle, les Hollandais, après avoir ruiné plusieurs missions catholiques avec la domination portugaise dans les Indes, ont envoyé des prédicateurs protestants à Ceylan. Pour gagner les indigènes au protestantisme, le gouvernement de l'île a déclaré que personne ne pourra avoir aucun emploi, ni même jouir de la protection des lois, sans souscrire la formule de la confession helvétique ou au moins se faire baptiser et justifier par le témoignage d'un maître d'école qu'il savait le *Pater* et les dix commandements. Aussi plus de 300,000 Singhalais ont été forcés, avant la fin du XVII^e^ siècle, de se faire baptiser. Mais à peine s'est-on relâché dans l'application de ces lois et de ces priviléges, que les indigènes sont retournés à leurs idoles, et partout où le gouvernement anglais, en s'emparant des possessions hollandaises, proclamait la liberté, les indigènes abondonnaient le christianisme protestant. Depuis 1791, lorsque les Anglais se sont emparés de Ceylan, jusqu'en 1802, plus de 900 églises chrétiennes protestantes ont été changées en temples d'idoles du plus affreux paganisme. Les nouvelles missions protestantes ont commencé à Ceylan en 1812 ; mais malgré leurs efforts, des milliers d'anciens protestants sont retournés au paganisme dans le courant de 1813. Les baptistes, les méthodistes, les anglicans, les Américains ont commencé de nouvelles missions protestantes, en s'occupant d'abord à former des missionnaires et des maîtres d'école indigènes. Les missionnaires américains se sont établis dans le district de Jaffno exclusivement, et y possèdent actuellement 7 stations, 6 endroits de réunion hors des stations, 7 missionnaires, 1 médecin de la mission, 7 maîtresses d'écoles, 2 ministres indigènes, 3 auxiliaires prédicateurs indigènes, 21 catéchistes, 57 maîtres d'école, 2 séminaires pour la formation des ministres et des catéchistes, et de nombreuses écoles. La Société des missions anglicanes qui travaillent dans la capitale, à

Colombo et dans le district de Cotta, ainsi que dans l'ancienne résidence Kandy, a 7 stations, 9 missionnaires européens et 2 indigènes, 3 catéchistes européens et 3 indigènes, 78 maîtres et 28 maîtresses d'école indigènes, un séminaire théologique à Cotta et 37 écoles avec 2,959 enfants. Le nombre de leurs adhérents parmi les natifs est de 2,344, parmi lesquels 360 vont à la cène.

CHARTIER, missionnaire Gènevois qui, en 1557, a suivi l'aventurier Villegagnon au Brésil. — Trompé, comme il disait, par Villegagnon, il est retourné en Europe, après deux mois de prédication aux indigènes.

CHEROQUOIS, Indiens de l'Amérique du nord, que les protestants ont essayé d'évangéliser au commencement du XVIII^e^ siècle, mais les guerres et les migrations de ces Indiens ont empêché, disent les rapports protestants, les succès qu'on croyait pouvoir espérer.

CHINE. — C'est en 1742 que les Frères Moraves ont songé les premiers à introduire le protestantisme en Chine, mais leurs projets sont restés à l'état de plan, quelque grandioses qu'ils fussent. Les rapports des missions protestantes disent qu'aucun pays n'est si propre au protestantisme que la Chine, et cependant à peine y voit-on l'ombre d'un fruit, d'un succès jusqu'à ce jour. Les Sociétés des missions protestantes insistent à dire que la Chine, avec ses 360 millions d'habitants, l'industrie de son peuple, son aptitude pour l'agriculture et le commerce, ses nombreuses écoles, ses examens, qui ouvrent à chacun la carrière, l'absence des castes, la doctrine de Confucius enfin, qui ne s'embarrasse pas des formes religieuses, tout cela, selon les protestants, est une preuve que la Chine est un champ fécond pour le protestantisme! Plus tard, ils ont dit la même chose des Tao-Pings, ces rebelles qui n'admettent d'autre Dieu que leur tyran. La Société anglaise des missions a envoyé, en septembre 1807, le premier missionnaire protestant en Chine. Il s'est établi à Canton pour y étudier les mœurs et la langue du pays et essayer de traduire la Bible en chinois. Il a trouvé un secours, en 1813, dans un autre missionnaire anglais, M. Milne, et en 1823 fut imprimée la traduction chinoise de la Bible, quoiqu'une traduction catholique existât depuis plus d'un siècle. En 1810, a été converti le premier Chinois au protestantisme. Il s'appelait Leang-Afa, et est devenu catéchiste. Après cette conquête et pendant que des milliers de Chinois se convertissaient au catholicisme, il n'y avait pas de Chinois protestants, et Gutzlaff même, le plus célèbre missionnaire protestant et consul anglais en Chine, n'a laissé aucun fruit vivant de sa mission. (*Voy.* GUTZLAFF.) Mais après la guerre d'opium et la paix entre l'Angleterre et la Chine, par laquelle l'Angleterre a reçu Hong-Kong et l'ouverture de cinq ports à son commerce, plus de vingt Sociétés de missions protestantes ont dirigé leurs efforts vers la Chine. Plus de 400 Européens et Américains missionnaires, maîtres et maîtresses d'école, sont venus en Chine, où ils sont restés plus ou moins longtemps. Dans ce moment, il y a à Chang-Hai 22 missionnaires protestants, 3 médecins de ces missionnaires, 20 maîtresses d'école; à Ning-Po, 16 missionnaires et 17 femmes de ministres et maîtresses d'école; à Hong-Kong et Macao, 22 missionnaires avec 18 femmes et *vierges*, disent les rapports protestants; à Sut-Chuan, 7 missionnaires et 3 femmes; à Amoy, 8 missionnaires avec 6 femmes et vierges : en tout 143. On érige des chapelles, on publie des traités, mais on n'a que des espérances, pas de fruit à constater.

CHINOIS (INSTITUT), fondé à Cassel, en Allemagne, en 1849, et réuni depuis avec deux autres sociétés allemandes pour les missions protestantes en Chine.

CHINOISE (SOCIÉTÉ), formée en 1856, en Allemagne, de trois autres sociétés ayant le même but : l'évangélisation de la Chine par le protestantisme. — Cette société a expédié un missionnaire en Chine, mais il s'en est retourné. La constance germanique ne s'est pas découragée. La femme du ministre qui a quitté la Chine a été nommée *agent* des missions allemandes et on a formé une Société de femmes selon l'avis de Gutzlaff, qui proclamait que c'est surtout par des missionnaires femmes que la Chine devait être convertie. Enfin les nouveaux insuccès l'ont fait réunir à la Société de l'évangélisation de la Chine par les Allemands, et cette Société a de grandes espérances depuis les derniers traités entre la Chine et l'Angleterre.

CHRETIENNE (SOCIÉTÉ) des missions étrangères d'Allemagne.— Elle doit son origine à des luttes au sein du protestantisme même, quand il voulait s'occuper des missions étrangères, des luttes entre les stricts luthériens et les évangéliques, entre ceux qui croient en Jésus-Christ ou non, parmi les protestants allemands. Cette Société a pour but d'établir les différences des sectes. Elle a son centre à Bâle, et ses branches partout en Allemagne. Elle a pour organe un journal qui porte son nom; et, après Bâle, ses principaux théâtres d'action sont Berlin et Elberfeld.

CHRISTIANSBURG, mission des Frères Moraves en Afrique, commencée vers 1750, et terminée en 1770, sans laisser de traces. — Depuis que les possessions danoises, où était cette station, ont passé à l'Angleterre, les méthodistes ont repris la mission.

CHRISTOPHE, duc de Wurtemberg, promoteur des missions protestantes chez les païens au XVII^e^ siècle : ses efforts n'ont eu aucun résultat pratique.

COCHINCHINE. — Les protestants voulaient y tenter une mission en 1807, mais elle n'a jamais été qu'à l'état de projet.

COKE (THOMAS), le premier des ministres anglicans, qui, s'étant fait méthodiste avec

John Wesley, s'est occupé des missions de sa secte. — Il est parti en 1786 avec trois missionnaires aux Indes occidentales. Après la mort de Wesley, en 1795, il est devenu le chef de toutes les missions méthodistes. Durant son administration, il a envoyé 43 missionnaires en Amérique et aux Indes occidentales. Après avoir traversé dix-huit fois l'Atlantique, il a exprimé, en 1813, dans l'assemblée générale à Londres, son désir d'aller prêcher aux Indes orientales, et quoique âgé de 76 ans, il y est parti avec 7 missionnaires. Mais il n'a pu atteindre lui-même son but. Le 3 mai 1814 on l'a trouvé mort dans sa cabine. Ses compagnons ont fondé la mission méthodiste à l'île de Ceylan. Les plus grands succès de Thomas Coke ont été sur les côtes d'Antigua, et il courait d'île en l'île depuis 1786 pour évangéliser les nègres. Aussi, en 1811, il avait, sur quinze de ces îles, 27 missions méthodistes avec 12,000 convertis.

COLIGNY (L'Amiral), le premier des hommes d'Etat protestants qui ait songé à établir les missions protestantes parmi les païens. — Il a expédié une mission au Brésil en 1557, mais elle n'a eu aucun résultat.

COMPAGNIE DES INDES-ORIENTALES. — Depuis la fondation de cette Compagnie jusqu'en 1833, elle empêchait toute espèce de mission, et entravait plutôt qu'elle ne favorisait toute espèce de piété, au point qu'il existait un proverbe disant que, « chaque Anglais qui va dans les possessions de la Compagnie devait laisser sa conscience et sa religion au cap de Bonne-Espérance. » Le motif de cette conduite était le gain matériel et les extorsions qu'on croyait pouvoir exercer sur les Indous et les mahométans, en ayant l'apparence de protéger plutôt leur religion que le christianisme. Un acte du Parlement a mis fin à ces abus.

CONFESSIONS. — La querelle des diverses confessions ou sectes depuis 1820 dans le protestantisme, a entravé beaucoup les missions protestantes. Au commencement du XIXe siècle il n'y avait de marquant que la distinction entre la foi et l'incrédulité, et sans doute les incrédules ne s'occupaient pas des missions. En face de l'incrédulité, les différentes sectes paraissaient oublier pour un instant leurs différences confessionnelles, et c'est dans cet esprit que se sont formées parmi les membres de diverses sectes les sociétés des missions protestantes en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en Suisse. C'est ainsi qu'on a fondé, en 1795, la Société de Londres pour les missions étrangères, la Société des traités religieux en 1799, et la Société biblique en 1804. Mais cette unité n'était qu'apparente. Les querelles, les luttes, les séparations ont commencé presque en même temps. Quatre ans après la fondation de la Société de Londres, ses membres, qui appartenaient à l'Eglise épiscopale, se sont séparés des autres, et ont formé *Church missionary Society*, c'est-à-dire, *Société des missions de l'Eglise*, et, dans le mot Eglise, ils entendaient exclusivement l'Eglise anglicane. Bientôt, dans le sein même de l'Eglise anglicane, les querelles, entre ce qu'on appelle l'Eglise haute, c'est-à-dire, plus rapprochée du catholicisme, et l'Eglise basse, ont donné lieu à de nouvelles divisions et à une véritable animosité. La Société, dite *des missions de l'Eglise*, s'est déclarée pour l'Eglise basse, et a déclaré une guerre à la Société dite *pour l'Evangélisation des païens*. En même temps, les sectes se sont séparées sur le terrain des missions, comme elles étaient séparées déjà sur le terrain des croyances. Les baptistes, les méthodistes, les indépendants ont fondé des sociétés de missions absolument différentes les unes des autres.

La même division s'est développée dans les sociétés des missions protestantes sur le continent, avec la seule différence qu'elle procédait plus lentement. On a commencé par se diviser sur le terrain qui partage les strictes luthériens des protestants, dits évangéliques. C'est en 1817, à l'occasion du jubilé de la réforme, qu'on a commencé à songer à n'avoir rien de commun avec ceux qui ne tiennent pas à la lettre de la doctrine de Luther. La réaction n'a pas tardé, et s'est réalisée par l'édit d'union entre les luthériens et les réformés en Prusse. Mais les luthériens ne se tinrent pas pour battus, et d'abord ils se sont séparés des évangéliques sur le terrain des sociétés des missions; ensuite, ils se sont séparés entre eux en des sociétés diverses, dont les unes n'exigent que la Confession d'Augsbourg, les autres tous les livres symboliques du luthéranisme. Les évangéliques sont représentés par la société de Bâle, les luthériens modérés par les sociétés rhénane et du nord de l'Allemagne. Les rapports des missions protestantes avouent que les suites de ces divisions confessionnelles sont surtout déplorables par rapport à l'évangélisation des païens et par rapport aux néophytes ; car tous observent que beaucoup de missionnaires protestants ne se contentant pas de la conversion des païens, s'efforcent de les attirer ensuite d'une secte à l'autre, et produisent en eux une véritable confusion d'esprit. Nous avons connu un brahmine converti par les protestants piétistes, et venu, après de grands sacrifices, à Hambourg, où, le premier sermon qu'il a entendu dans une église protestante a été la négation de la divinité de Jésus-Christ, tandis que sa conversion et tous les sacrifices qu'il avait faits, n'étaient dus qu'à sa conviction de la vérité de ce dogme. Il serait difficile d'exprimer les tourments que cet homme de bonne foi endurait à la vue du spectacle des querelles, des divisions et des impiétés de certains ministres protestants. En Laponie, les querelles religieuses entre les ministres luthériens de diverses tendances, et entre eux et les méthodistes : les uns affirmant que le Saint-Esprit seul enseigne tout ; les autres, que la Bible contient toute vérité ; les troisièmes propageant uniquement le caté-

chisme de Luther ; d'autres enfin prêchant l'ascétisme ; toutes ces querelles ont eu pour résultat final une révolte des Lapons, un massacre, trois peines capitales, et l'indifférence des Lapons poussée à tel point, qu'on ne peut pas dire s'ils sont Chrétiens, païens ou incrédules.

CONSTANTINOPLE. — Les Frères Moraves y ont commencé la première mission protestante vers 1740. En 1818, se sont établis, à Constantinople, des missionnaires anglais, écossais, américains pour protestantiser les Grecs et les Arméniens. Leurs succès n'étaient qu'éphémères, et ils ont renoncé à leurs prédications à Constantinople, ne conservant, pour résultat de ces missions, que des écoles à Syra et à Athènes. En 1831, de nouveaux missionnaires, surtout américains, sont venus à Constantinople pour s'occuper uniquement des Arméniens, et, en 1856, ils avaient un séminaire dans ce but, près de cette ville, à Bebek.

COOXO (Hervey), îles. — La Société de Londres a songé à ces îles dès 1795, mais on n'y a commencé les missions protestantes qu'en 1821, par le moyen des missionnaires établis à Tahiti.

CORRIE (Daniel), un des missionnaires anglais, qui, malgré les obstacles mis par la Compagnie des Indes, a commencé de prêcher l'Évangile aux indigènes, au commencement de ce siècle.

COTTA, à l'île de Ceylan.—Là se trouve le séminaire des missions étrangères protestantes.

CREEK INDIENS. — Les protestants ont essayé de les évangéliser en même temps que les Iroquois en 1783, mais leurs pérégrinations et les guerres ont empêché de continuer la mission, dont les débris se sont réunis en 1840 à Canaan et à New-Springplace à l'extrême-ouest.

CRI-INDIENS, sur la rivière Rouge. — Un des indigènes de cette peuplade est devenu ministre protestant en 1842, et ses succès, comme d'autres motifs, ont donné lieu au gouvernement britannique d'y établir en 1849 un évêché anglican sous le titre de Rupertsland. Le Nouveau-Testament et quelques livres religieux ont été traduits dans la langue des Cri-Indiens et imprimés avec de nouveaux caractères qui représentent des syllabes au lieu des lettres. Actuellement on trouve répandues, à des distances immenses, et occupées principalement de ces Indiens, 8 stations, avec 11 missionnaires européens, 3 indigènes, 19 auxiliaires indigènes et 2,000 Indiens convertis, parmi lesquels environ 800 vont régulièrement à la cène. On y a 16 écoles avec 700 enfants.

CROMWELL. — Le tyran, après avoir terminé la guerre civile, avait proposé un plan d'établir, à l'exemple de la Congrégation *De propaganda fide* et du Collége de la propagation de la foi à Rome, un collége protestant pour défendre et propager partout le protestantisme. Ce collége devait avoir 7 directeurs et 4 secrétaires, et recevoir des subsides de l'Etat. Le globe devait être partagé en 4 provinces, dont chacune aurait un représentant à Londres. La première province se composerait de la France, de la Suisse et de l'Italie; la seconde comprendrait le Palatinat et le midi de l'Allemagne; la troisième, le nord de l'Allemagne; la quatrième, les Indes orientales et occidentales. Les secrétaires devaient être en perpétuelle correspondance pour rechercher tous les moyens de protestantiser le monde. Les protestants eux-mêmes reconnaissent l'absurdité de ce plan.

CROWTHER (Samuel), missionnaire protestant nègre, qui a traduit en langue de Joruba une grande partie de l'Ecriture sainte.

CUMBERLAND, près de Hudson-Bay, où les protestants ont essayé des missions en 1823, et ont eu quelques conversions remarquables en 1840.

D

DAJAKES, habitants de l'île de Bornéo, chez lesquels, en 1835, un missionnaire de la Société rhénane a établi une petite mission. — Il a traduit une partie de la Bible en leur langue.

DAKOTA, Indiens de l'Amérique du nord, où la grande Société américaine des missions (Amer.-Board of commissioners for foreign missions) a établi deux stations avec deux missionnaires, trois dames auxiliaires, et compte quarante-trois convertis.

DAMES PROTESTANTES (Société des) pour l'éducation des filles dans les pays païens. — C'est une société presbytérienne qui a son centre en Ecosse, et s'occupe des Indes et de la Chine.

DELAWARES. — Les premiers missionnaires protestants qui sont venus chez les Indiens de l'Amérique du nord étaient les Frères Moraves, qui y arrivèrent en 1735, sous la direction de Spangenberg, et en 1739, le ministre Kauct y a prêché. Après soixante ans de difficultés, les Delawares convertis ont émigré au Canada et se sont établis en 1792 à Tairfield.

DEMERARA. — C'est en 1807 que la société de Londres a établi une mission chez les noires de Demerara. Quand, en 1824, les nègres se sont révoltés, on a attribué la révolte à un missionnaire protestant, J. Smitth, qui a été mis en prison par les Européens et condamné à mort. Il mourut en prison. Il y a aujourd'hui à Demerara seize stations avec des missionnaires et plusieurs auxiliaires indigènes. Outre la société de Londres, les méthodistes et la secte dite des Frères de Plimouth y prêchent à part.

DOBER (Leonhardt), missionnaire envoyé vers 1732 par les Frères Moraves à Saint-Thomas, possession danoise aux Indes occidentales. Il ne reçut en partant que trois

écus pour les frais de son voyage, mais il eut plus de succès que les riches missionnaires protestants de nos jours.

DRACHART, missionnaire de la société de la Haute-Eglise (partie de l'Eglise anglicane) qui est parti en 1771 pour le Labrador, y a fondé la station Nian avec d'autres missionnaires, mais n'a pas vu de résultat de son activité à cause des obstacles suscités par les commerçants anglais dont l'intérêt était de répandre surtout l'usage de l'eau-de-vie parmi les Esquimaux.

DRUSES. — Les Américains et les missionnaires de la société dite de l'Eglise anglicane y ont fait des essais de conversion, mais ne s'occupent guère que de l'éducation de quelques enfants.

DSHALAMERK, montagnes habitées par des nestoriens, où le docteur Grant est venu prêcher en 1837. — Là se trouvent près de 100,000 nestoriens et le siége de leur patriarche. Les Turcs ont cru que les missionnaires américains propageaient parmi les nestoriens la révolte, et en 1843 a eu lieu une guerre d'extermination des Turcs et des Kurdes. Les excès du Pacha de Mossul ont forcé la Porte ottomane à des mesures de réaction, et les nestoriens, ainsi que leurs missionnaires américains, ont reçu une nouvelle protection.

DUFF, docteur, missionnaire écossais, envoyé par l'Eglise presbytérienne en 1829 aux Indes orientales; c'était la première fois qu'une Eglise protestante envoyait directement et officiellement un missionnaire. — Sa première station était Calcutta, ensuite Bombay et Madras. Il a quitté l'Eglise établie, en 1843, quand il a vu qu'une grande partie de cette église s'est déclarée, à la suite du docteur Chalmers, libre de tout rapport avec l'Etat.

DUFF, nom du premier vaisseau des missions anglaises, qui ont donné pour le construire 125,000 fr. — Ce vaisseau aborda à Tahiti, le 4 mars 1797, avec cinquante missionnaires de la Société de Londres.

DWIGHT, missionnaire américain, venu en 1831 à Constantinople pour protestantiser les Américains; il s'était préparé à cette mission à Malte.

E

EGEDE (Jean), missionnaire protestant sans contredit le plus dévoué et le plus heureux dans ses entreprises.—Egède, curé luthérien du diocèse de Drontheim, en Norwége, a sacrifié en 1718 sa paroisse, et s'est adressé au collége des missions de Copenhague, pour obtenir l'autorisation d'aller au Groënland dans le but de rechercher s'il y restait quelque chose de l'ancien christianisme qui y florissait au moyen âge. Sa femme, après avoir refusé longtemps de le suivre, a consenti à l'accompagner. L'opinion publique, qui regardait comme ridicule son entreprise, ne l'a pas découragé. Il a eu le succès de voir se former une société de commerce pour le Groënland qui a équipé trois vaisseaux. Le roi de Danemark a nommé Egède curé de la colonie en projet au Groënland, lui a donné 200 écus pour les frais de voyage et 300 écus d'appointement. Accompagné de sa femme, de quatre enfants et de quarante colons, Egède arriva au Groënland le 12 juin 1721. Les commencements étaient très-difficiles à cause des difficultés de la langue des Esquimaux, des immenses étendues, de l'absence des moyens ordinaires de subsistance, des murmures des colons. Cependant Egède tenait bon. De nouveaux ministres auxiliaires arrivèrent; le fils aîné d'Egède commença à l'aider dans ses travaux. Il apprit bientôt la langue et put traduire, quoique avec de grands défauts, quelques parties de l'Ecriture sainte. Les Esquimaux commencèrent à écouter avec plaisir tout ce qui touche Jésus-Christ. Le plus grand danger qui menaçât la mission, provenant du découragement du gouvernement danois qui avait dessein de supprimer la colonie fondée, par Egède, disparut, et celui-ci reçut même de nouveaux encouragements du roi. Mais la mort de sa femme et ses forces épuisées sous le rude climat du Groënland l'obligèrent de retourner en 1735 à Copenhague, d'où il a continué à diriger sa mission jusqu'en 1758, année de sa mort, après y avoir envoyé des Frères Moraves.

EGEDE (Paul), fils du précédent, qui l'a remplacé dans la direction des missions protestantes chez les Esquimaux du Groënland.

EGYPTE. — Les premiers missionnaires protestants qui sont venus en Egypte étaient les Frères Moraves. Ils y arrivèrent en 1752; mais l'absence de tout succès a obligé les supérieurs des Frères Moraves de Hernhut de supprimer cette mission en 1783. La société de l'Eglise anglicane a envoyé de nouveaux missionnaires en Egypte en 1826, missionnaires allemands et suisses. En 1832, ils ont établi une école pour les Coptes, et en 1833 un séminaire et une chapelle au Caire, prétendant qu'il fallait commencer par les Coptes pour venir aux mahométans. Mais les choses allèrent mal et la société de l'Eglise anglicane n'a aujourd'hui qu'un seul missionnaire en Egypte.

EIMEO, une des îles de la Société, où commencèrent les missions protestantes.

ELBERFELD. — C'est dans cette ville de l'Allemagne qu'a été fondée la première société des missions étrangères protestantes de l'Allemagne. C'est durant la semaine de la Pentecôte que quelques piétistes, encouragés par les nouvelles des missions reçues de l'Angleterre, ont formé une association dans le but de recueillir des aumônes, les nouvelles des missions et de les favoriser.

ELLIOT (Jean), né en 1603 en Angleterre et élevé à Cambridge, suivit dans l'Amérique anglaise des colons de la secte des in-

dépendants, dont il embrassa la doctrine. — En 1646, il s'établit parmi les Indiens, après avoir appris avec beaucoup de difficulté leur langue. Ses prédications faisaient une grande impression sur les Indiens, et ils lui confièrent l'instruction de leurs enfants. Ils le suivirent eux-mêmes et établirent sous sa direction une colonie. En 1674 il y avait déjà quatorze villages formés sur le modèle européen par Elliot. En même temps il traduisit la Bible dans la langue des Indiens, et en 1661 la version du Nouveau-Testament a été imprimée; mais en 1674, d'autres chefs indiens ont attaqué et presque ruiné les établissements d'Elliot. Il ne s'est pas découragé, a repris son œuvre de nouveau et eut la consolation en mourant, en 1690, de voir des milliers de ses convertis pleurer à son agonie. Les protestants appellent Elliot apôtre des Indiens.

ELVERS, membre de la Société des missions étrangères de la Hesse Electorale, auteur, en 1845, du projet qui a réussi de former pour toute l'Allemagne un Institut pour la conversion des Chinois, dont le siége est à Cassel.

ERNEST, dit LE PIEUX, duc de Saxe-Gotha, qui, après le duc Christophe de Wurtemberg fût l'un des souverains de l'Allemagne qui s'occupèrent le plus activement des missions pour les païens.

EROMANGO, île des nouvelles Hébrides, où le missionnaire protestant John Williams a été martyrisé le 20 novembre 1839.

ERZERUM, une des seize stations des missions protestantes américaines pour les Arméniens.

ESQUIMAUX. — Les Esquimaux sont répandus, au nombre de plus de 20,000, sur les immenses déserts du Groënland et du Pôle nord en Amérique. Leur religion est nulle ou consiste dans la sorcellerie, et ils sont faibles d'esprit comme de corps. — On sait que durant tout le moyen âge le catholicisme florissait au Groënland, et avait là un siége épiscopal dépendant du métropolitain de Drontheim. On ignore comment le christianisme et même toute la population, qui pouvait compter jusqu'à 40,000 âmes, a disparu avant le XV^e^ siècle. On attribue cela à la peste et à un changement radical du climat. Aussi jusqu'à ce jour, les côtes jadis les plus florissantes du Groënland ne sont qu'un amas de glaciers presque inabordables. C'est en 1721 qu'Egède est venu le premier évangéliser les Esquimaux. Le 20 mai 1733, se sont établis parmi eux des missionnaires choisis parmi les Frères Moraves, et ils ont établi près de Godhaab leur centre de mission, appelé Nouveau-Hernhut. Seulement en 1735, les Esquimaux ont commencé à leur demander d'être instruits dans le christianisme. En 1747, il y avait 134 Esquimaux baptisés. En 1801, jour de l'Epiphanie, tous les Esquimaux du Groënland reçurent le baptême. En 1823, le Nouveau-Testament fut traduit en esquimau et imprimé. En 1829 et 1830, d'autres Esquimaux venus de l'Amérique ont embrassé le christianisme. Mais le gouvernement danois ou plutôt la compagnie Groëlandaise, voyant dans l'établissement des Esquimaux sur des terrains fixes un préjudice à son commerce et aux colons européens, les a obligés à reprendre la vie nomade. En 1857, M. Rinx, gouverneur du Groëland, a publié un ouvrage scientifique sur les Esquimaux. Ils ont une imprimerie, une lithographie, où les indigènes seuls travaillent et publient des livres et des cartes géographiques en leur langue. Les Esquimaux du Labrador ont reçu les premiers missionnaires protestants en 1752. C'étaient aussi des Frères Moraves. Quand le roi d'Angleterre fit don, en 1769, d'un terrain à la mission dans le Labrador, la Société de Londres pour l'évangélisation des païens, a pris la mission des Esquimaux sous sa protection, et a même acheté un vaisseau dans ce but. Cependant les commerçants anglais et leur eau-de-vie entravaient toute prédication parmi les Esquimaux du Labrador jusqu'en 1804, où après trente-quatre années de travaux les missionnaires ont recueilli les premiers fruits. Il y a aujourd'hui quatre grandes stations et plusieurs autres petites composées des Esquimaux convertis, et dont les missionnaires parcourent dans toutes les directions les endroits les plus rapprochés des régions arctiques pour former de nouvelles missions, de nouvelles paroisses, parmi les Esquimaux nomades.

F

FANTE, pays de l'Afrique où les méthodistes ont établi une mission en 1834 pour les nègres.

FIDCHI, îles de l'Océan pacifique, habitées par des cannibales, que les missionnaires méthodistes sont venus évangéliser de Tahiti. — Les succès furent exceptionnels à cause de la conversion du roi, qui s'est mis à prêcher ensuite lui-même pour convertir sa nation. Aussi, après un quart de siècle, on compte aux îles Fidchi 82 chapelles, 53 stations, 13 missionnaires, 78 catéchistes indigènes payés, 73 prédicateurs indigènes non payés, 9,780 convertis, 151 écoles avec 6,000 enfants.

FISC, missionnaire américain qui a commencé la mission pour les Arméniens de la Turquie.

FORONOGA, île où le missionnaire Julius est venu s'opposer aux conversions pratiquées par la force ou par l'appât du gain par le gouvernement Hollandais dans ses colonies. Il a eu du succès dans cette île.

FRANCKE, un des fondateurs du piétisme. — C'est lui qui a donné l'impulsion aux nouvelles missions protestantas au XVII^e^ siècle.

FREETOWN, première ville de Sierra-

Leone, où s'est formée, en 1796, une colonie de nègres, un an après l'arrivée des méthodistes. — Mais après l'arrivée d'autres missionnaires de différentes sectes, la lutte entre eux, avec le gouvernement et le climat de l'Afrique occidentale, a laissé cette mission sans aucun résultat, jusqu'en 1818 ou plutôt 1826, époque où des missionnaires venus de l'Allemagne y ont opéré quelques conversions.

FREDERIC IV, roi de Danemark, a fondé en 1711 une rente annuelle de 2,000 écus, qui devait être employée à perpétuité pour l'évangélisation des païens. — En 1736, cette rente a été augmentée de 1,000 écus.

FREDERICHSTAHL, station des missions protestantes au sud du Groënland. En 1829 et 1830 de nombreuses bandes d'Esquimaux, venus de l'est, y ont embrassé le christianisme et ont voulu s'y fixer, mais la compagnie groënlandaise les a dispersés, croyant leur vie nomade plus avantageuse à son commerce et à ses colons.

FUTCHAN, un des cinq ports de la Chine ouverts aux Anglais après la guerre d'opium. Gutzlaff voulait y fonder une mission protestante.

G

GALLAS. — L'évangélisation de ce pays fut entreprise par une société des missions allemandes, fondée par le pasteur luthérien Harms. En 1853, il est parti sur un vaisseau acheté par la société, et appelé *Candace*, avec huit missionnaires et huit colonistes pour le pays des Gallas. Le sultan de Mascat les a empêchés de débarquer, et tous les essais faits depuis par les protestants pour évangéliser le pays des Gallas sont restés infructueux.

GARDINER (Allen), capitaine, protecteur des missions protestantes, qui a fondé une société pour évangéliser les sauvages de la Patagonie et de la Terre-de-Feu. — En septembre 1850, il est parti pour la Patagonie avec cinq missionnaires et un chirurgien. Mais un an plus tard, quand un autre vaisseau est venu s'informer d'eux, il les a trouvés tous morts de faim. Ce triste événement n'a pas découragé la société formée par Gardiner, de poursuivre ses projets. En 1856, de nouveaux missionnaires, soutenus par cette société, sont partis pour la Patagonie.

GEORGETOWN, ville principale de Demerara où se trouve une chapelle protestante en mémoire de J. Smith, missionnaire condamné à mort, et mort en prison, à cause des sympathies qu'il montrait pour les nègres.

GERICKE, piétiste de Halle, un des principaux promoteurs des missions protestantes.

GILBERT (Archipel de), dans l'Océan pacifique, que diverses missions protestantes, dont le centre est à Tahiti, ont projeté d'évangéliser.

GNADENHATTEN, une des stations principales, au milieu du XVIII^e^ siècle, des missions protestantes pour les indigènes de l'Amérique du nord. Les sauvages attaquèrent à force armée les missionnaires, et ils brûlèrent leurs maisons avec tous leurs habitants, en massacrant ceux qui voulaient s'échapper du feu.

GOBAT (Samuel), deuxième évêque protestant de Jérusalem pour deux sectes à la fois, savoir, les Anglicans et les Prussiens, né en Allemagne et élevé en Suisse avant d'aller évangéliser ou protestantiser les Cophtes, etc., en Turquie.

GOODELL, missionnaire américain en Turquie. — Il est arrivé en 1831 à Constantinople, et s'est occupé de protestantiser les Arméniens.

GOSSNER, missionnaire protestant, qui, sous l'impulsion de Néander, célèbre historien ecclésiastique de Berlin, a fondé, avec d'autres prédicateurs connus, la Société des missions à Berlin en 1823. Les luttes perpétuelles des sectes dans cette société qui voulait amalgamer le protestantisme prussien avec le protestantisme anglais, ont eu des suites très-fâcheuses pour les missionnaires; Gossner s'est séparé de sa société en 1836, et a déployé une activité indépendante dans l'intérêt des missions, d'autant plus que la société primitive de Berlin est devenue strictement et exclusivement luthérienne. Il a fondé une société nouvelle sous le nom de *Société évangélique des missions pour la propagation du Christianisme parmi les indigènes des pays païens.* La société n'avait ni statut, ni séminaire, ni aucune profession de foi. Il disait que la science est inutile au missionnaire, que la piété suffit, et qu'il devait vivre du travail de ses mains et prêcher par l'exemple du travail et la simplicité de sa vie, autant que par la parole. Gossner a réuni autour de lui des jeunes gens, la plupart simples artisans, et il leur enseignait l'Evangile dans les moments libres de ses autres occupations, et après une courte préparation, il les envoyait chez les païens, à ses propres frais, ainsi qu'avec les secours qu'il recevait de ses amis, des Allemands en Russie et ailleurs. Une fois rendus sur les lieux, ils étaient soutenus par leur propre travail et par les secours des diverses missions anglaises. La première mission, fondée sur ces bases par Gossner, était celle de la Nouvelle-Galles du sud, chez les Papias de la Nouvelle-Zélande, commencée en 1838 par huit missionnaires ou frères. Ensuite, des missions semblables ont été établies aux îles de Chatham, près de la Nouvelle-Zélande et aux autres îles de la mer du Sud, ainsi que dans l'Amérique du nord et aux Indes-orientales. Ses plus grands succès furent ceux obtenus dans le Petit-Naggur au nord des Indes. Il a envoyé près de quatre-vingts frères dans diverses missions, mais l'espé-

rance qu'ils pourraient se soutenir eux-mêmes ne s'est pas réalisée. Gossner est mort le 1er avril 1858.

GRANDPIERRE (Le Docteur), pasteur protestant, né à Neuchâtel, élevé à Bâle, fait ministre à Batignolles en 1844, et directeur du séminaire des missions étrangères protestantes à Paris. Ce séminaire s'occupe presque exclusivement de l'Afrique du sud.

GRAAT (Le Docteur), missionnaire américain qui, vers l'an 1836, a commencé la mission chez les nestoriens.—En 1839, il est allé jusqu'à les rechercher dans leurs montagnes, entourées des Kurdes sauvages. Il n'a pas eu de succès, avant que la Porte ottomane eût pris la mission sous sa protection.

GRAUL (Le Docteur), d'abord directeur du séminaire des missions protestantes à Dresde, ensuite inspecteur d'un établissement semblable, mais plus important à Leipsick. Graul est surtout connu par sa haine aveugle contre le catholicisme qu'il combat par des calomnies aussi constantes qu'absurdes et ridicules, au lieu de s'occuper des missions pour lesquelles il est payé. Il y a peu de livres protestants comme ceux de Graul, très-répandus, dont on puisse tirer presque à chaque page, comme d'un apologiste involontaire, des arguments en faveur du catholicisme. Cependant c'est aux livres de Graul aussi qu'on doit en grande partie l'esprit de haine et de persécution qui anime les protestants allemands du nord, contre les catholiques paisibles.

GRECE.—Les Américains y ont commencé les premières missions protestantes après la paix de 1829. Ils n'ont réussi qu'à avoir une école à Athènes.

GRECQUE (Eglise).—La Société anglicane a fondé en 1815 une mission préparatoire à Malte, dans le but de protestantiser les Chrétiens de l'Eglise grecque en Turquie, comme moyen, disent ses rapports, pour parvenir à la conversion des Mahométans. Ces efforts pour protestantiser l'Eglise grecque n'ont pas eu l'ombre d'un succès.

GROENLAND, pays entre l'Europe et l'Amérique du nord, habité actuellement par des colons danois et les Esquimaux, en partie nomades. — Le luthéranisme règne dans tout ce pays depuis 150 ans, et n'a pas permis jusqu'à présent aux missionnaires catholiques de s'y établir. Les missionnaires danois vont au Groënland, comme un moyen d'avoir un avancement à leur retour après peu d'années fixées dans ce but par le gouvernement. Les Frères Moraves y travaillent surtout.

GRIQUA, près du Cap en Afrique, habité par les Hottentots, où les missions protestantes ont commencé vers la fin du XVIIIe siècle.

GRUNDLER, un des premiers missionnaires allemands, formé à Halle dans le séminaire piétiste.

GUINEE. — Les missions protestantes ont commencé en Guinée parmi les nègres libres, en 1737.

GUNDERT (Le Docteur), missionnaire de la société de Bâle, qui a eu le succès de convertir, vers 1844, quelques Indous de la caste Brahmine.

GUSTAVE Ier, WASA, roi de Suède. — Pour tromper le Pape, les catholiques et peut-être lui-même sur ses intentions ambitieuses et hostiles contre l'Eglise, il a fondé d'après les instances du Pape une mission parmi les Lapons, qui n'était qu'une mission protestante, quoiqu'il assurât le Pape dans ses lettres, comme d'une preuve de son dévouement, qu'il travaillait à gagner tous les païens de son royaume à l'Eglise.

GÜTZLAFF, fameux missionnaire prussien aux Indes et en Chine, et ensuite consul anglais après la paix, due en partie à ses efforts, qui a suivi la guerre d'opium. Né à Pyritz en Poméranie en 1803, garçon ferblantier à Stettin, il a fait une poésie en l'honneur du roi Frédéric-Guillaume III, quand ce roi traversait la Poméranie. On sait que Frédéric-Guillaume III, un des promoteurs de la sainte alliance, est le fondateur d'une nouvelle secte appelée l'Eglise évangélique, et dont le but, bon en soi, d'unir les réformés et les Luthériens, qui se haïssaient entre eux, dans une seule religion protestante, a été complétement gâté par deux inconséquences que voici : le roi n'exigeait pas que les protestants de son royaume eussent telle ou telle croyance intérieure, mais qu'ils se conformassent à la liturgie et aux autres conditions extérieures d'une même religion. Ainsi il disait : Qu'un homme vienne à la communion croyant à une certaine présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ, selon la doctrine de l'impanation de Luther, ou qu'il vienne à la communion sans croire à aucune présence réelle, selon la doctrine de Calvin, peu importe, pourvu que l'un et l'autre viennent dans la même église et suivent les règlements royaux. L'autre inconséquence a été une persécution violente contre ceux qui refusaient cet indifférentisme et tenaient à la doctrine de Luther. Le gouvernement les a persécutés et a obligé plusieurs milliers d'émigrer en Amérique pour éviter ces persécutions. Il n'en reste guère en propre que 5,000 personnes, considérées comme sectaires dangereux. Or ce roi étant une espèce de piétiste, a pu à juste titre mériter le surnom de Sacristain, que Frédéric II donnait à Joseph II, et il n'a mérité qu'un résultat encore moins consolant, savoir, l'impiété, l'incrédulité, qui s'est installée par suite de l'indifférentisme piétiste du roi, même dans les chaires de ses universités. Frédéric Guillaume III, après avoir lu la poésie de Gutzlaff, lui dit : « Mon cher, tu feras mieux d'être missionnaire, que ferblantier, » et il l'a placé à ses frais au séminaire de Janike à Berlin. Après avoir terminé ses études, Gutzlaff a été envoyé d'abord par une société de Rotterdam à Batavia et ensuite, avec les secours d'une société anglaise, aux missions des Indes orientales. Il y montra un véritable zèle, mais qui n'a pas eu de suc-

cès. Alors il a songé à la Chine et s'est présenté au gouverneur des Indes pour lui demander sa protection et l'autorisation d'aller évangéliser les Chinois. La première question que le gouverneur lui a faite a été celle-ci : « Etes-vous marié ? — Non, répondit Gutzlaff, je n'ai pas même le temps d'y songer. — Alors, dit le gouverneur, je ne vous laisserai pas aller en Chine, car on vous prendra pour un missionnaire papiste.» Gutzlaff s'est ému et a ajouté : « Ainsi je dois me marier, avant d'avoir votre autorisation pour aller en Chine ? — Sans doute, répondit le gouverneur. — Mais où voulez-vous que je trouve une femme ? et le temps presse. — Qu'à cela ne tienne, dit le gouverneur, j'ai une gouvernante près de mes enfants et je vous marie dans une semaine. » Gutzlaff consentit, mais à l'heure fixée pour les noces, on n'a pu le trouver nulle part. Enfin, après des recherches de plusieurs heures, on l'a trouvé disputant avec un brahmine sur le christianisme, et il a avoué naïvement que la dispute religieuse lui avait fait complétement oublier sa fiancée. Enfin il a été marié et est parti avec la protection du gouvernement anglais pour la Chine. D'abord il est allé à Singapour, ensuite à Siam (1828), où il a fondé une mission à Baukok, capitale de l'empire. Il a appris en peu de temps la langue et les mœurs chinoises. Ses nombreux voyages sur les côtes de la Chine et surtout sa connaissance de la langue chinoise, qui lui a procuré la place d'interprète du gouvernement anglais, lui offrirent des occasions de parler de l'Evangile aux Chinois. Mais ne voyant aucun résultat de ses efforts directs, il a formé le projet d'évangéliser les Chinois par les Chinois. Dans ce but il a fondé la Société dite chinoise, dont tous les membres devraient être des Chinois convertis et s'obliger à prêcher l'Evangile dans l'intérieur de l'Empire. Mais cela n'a conduit à rien, et cette société a cessé d'exister même de nom, à la mort de Gutzlaff. Devenu consul anglais avec d'énormes appointements, il n'y a pour résultat de son activité que quelques livres publiés en chinois, deux petites filles chinoises aveugles achetées, baptisées et envoyées à Londres, la sympathie de quelques amis, qu'il a excités, à son retour en Europe, à s'occuper des Chinois, et un procès d'argent entre sa veuve et la Société des missions.

GUYANE. — Les protestants ont commencé la mission en Guyane en 1738. C'étaient deux Frères Moraves. Schuman comptait dix ans plus tard près de trois cents nègres convertis. La mission a été supprimée en 1808, reprise, mais sans fruit, en 1831. Quelques missionnaires y sont partis depuis peu.

H

HALLE, ville allemande non loin de Berlin, célèbre par son université et la fondation du piétisme. — De là est partie une des premières impulsions pour les missions protestantes. Les établissements de Franck, fondateur du piétisme, étaient le centre de cette activité. C'est à Halle qu'on a publié les annales des missions, depuis 1710 jusqu'en 1767, sous le titre : *Annales des missionnaires royaux danois aux Indes orientales*, et ensuite sous le titre : *Nouvelle histoire des établissements des missions évangéliques pour la conversion des païens aux Indes orientales*. Ces Annales ont contribué beaucoup à soutenir les missions protestantes. C'est à Halle que se trouvait le séminaire principal des missionnaires protestants soutenu par le collége des missions étrangères de Copenhague et ensuite par la Société anglaise de la propagation de l'Evangile. C'est à Halle qu'on faisait des quêtes abondantes pour les missions. C'est à Halle enfin que se sont formés plusieurs missionnaires protestants célèbres parmi leurs coreligionnaires comme Ziegelbach, Gründler, Schultze, Géricke et Schwartz.

HAMBERG, missionnaire envoyé par la Société de Bâle en Chine après la paix de 1843. — Il est mort en Chine en 1854 après avoir eu quelques succès à Pukok et Silons, non loin de Hong-Kong.

HARMS, pasteur à Hermansburg (Luneburg), à qui ont été confiés les élèves du séminaire de Hambourg, supprimé en 1849.— Toute sa paroisse s'est formée dans une association pour la propagation de l'Evangile. Son plan était d'envoyer dans les missions non-seulement des missionnaires et des maîtres d'école, mais encore des colons zélés, qui par leurs travaux devaient soutenir les missionnaires. Ceux-ci avaient pour instructions de chercher la conversion non des individus, mais des nations, se confiant dans la grâce du baptême qui compléterait ce qui pourrait manquer du côté de la perfection individuelle. Le grand intérêt que l'œuvre de Harms excitait en Allemagne lui a permis d'acheter en 1853 un vaisseau, qui a conduit ces missionnaires et les colons au port Natal. Pour le cas de la mort de Harms un comité s'est formé pour continuer la Société, qui reçoit déjà près de 60,000 francs par an en dons volontaires.

HASBEGO, une des stations des missionnaires américains en Syrie.

HATTI HUMAIUM, édit de tolérance publié par le sultan en 1856 et qui permet aux protestants comme aux catholiques de faire des prosélytes, même parmi les mahométans. — Depuis cet édit deux musulmans après être devenus protestants, ont été ordonnés ministres sous les noms de Freeman et Williams.

HAVEN, missionnaire au Labrador en 1771.

HAWAI ou SANDWICH (Iles), où travaillent les missionnaires de la grande Société américaine. — La population de ces îles que Cook croyait être de son temps de 400,000 âmes, n'est aujourd'hui que de 100,000,

à cause du despotisme gouvernemental, des guerres intestines, des sacrifices humains, du meurtre des enfants, de la pluralité des femmes, etc. L'histoire de l'introduction du christianisme dans ces îles est assez curieuse. Leur excellente position, au point de vue commercial, entre l'Asie et l'Amérique, a engagé déjà en 1786 quelques américains à s'y établir. Le roi de ces îles, Kamehameha I^er^, a appris d'eux les éléments de la civilisation européenne sans vouloir embrasser le christianisme. Pendant qu'il bâtissait des forteresses et les remplissait de canons, créait une flotte, favorisait le commerce, l'industrie et l'étude de la angue anglaise parmi les indigènes, il favorisait le paganisme plus que jamais et proclamait des lois, dites *Tabou*, d'après lesquelles certaines matières premières et certaines occupations devaient uniquement servir à son avantage. Ce monopole était sanctionné par la peine de mort. Kamehameha I^er^ étant mort en 1819, sa conduite a produit une si forte réaction que son successeur Kamehameha II non-seulement a aboli les lois Tabou, mais a ordonné également, à la satisfaction de l'immense majorité de son peuple, de brûler tous les temples païens et leurs idoles. Le faible parti païen a été vaincu dans une seule bataille, avant que les premiers missionnaires fussent arrivés. Mais peu de temps après, un certain nombre de missionnaires américains, accompagnés de trois indigènes des îles Sandwich, instruits et convertis en Amérique, se sont rendus au mois de mars 1820 à Hawaï. Le terrain était admirablement préparé pour eux, et ils furent reçus à bras ouverts. « Il est vrai, disent les rapports protestants, que ce changement de tout un peuple était, en grande partie, purement extérieur; cependant il ne manquait pas de véritables convertis. » En 1831 fut fondé un institut pédagogique à Lahaienna, qui possède une imprimerie et publie régulièrement un journal dans la langue de Hawaï. Le port de mer Honolulu a aussi une imprimerie qui a publié en 1838 la Bible en langue de hawaï. Alors le paganisme a disparu et non-seulement les protestants, mais les catholiques ont pu introduire dans ces îles les lois de la civilisation européenne. Dix des missionnaires étrangers, aujourd'hui pasteurs fixes, et appartenant à la Société américaine des missions, sont soutenus par les indigènes, ainsi que huit ministres auxiliaires et deux maîtresses d'école. Dix autres pasteurs américains et cinq veuves sont aidés en partie par la Société américaine, en partie par les indigènes. Six maîtres d'école sont soutenus uniquement par la Société américaine, qui a pour objet de ses soins près de 20,000 indigènes, qui de leur côté aident les missionnaires pour d'autres entreprises et ont offert plus de 100,000 francs en 1856 pour la mission dans leur pays, et ailleurs, surtout dans la Micronesie. Aussi il y a à Hawaï une Société spéciale des missions étrangères.

HEBER (Le Docteur), deuxième évêque anglican de Calcutta (1824-1827), connu par le contraste de sa conduite avec son prédécesseur, son esprit de conciliation, ainsi que par son zèle pour la conversion des Indous et son énergie pour combattre les missionnaires protestants qui tenaient à la distinction des castes parmi les convertis.

HERMANSBOURG, ville dans l'Allemagne du Nord, où ont été envoyés les séminaristes du collége des missions à Hambourg en 1849, après les dissensions des sectes qui ont miné ce collége. — C'est le pasteur Harms, curé de Hermansbourg, à qui on a confié ce soin.

HERWEY (Iles), autrement Cooks, où les missions protestantes ont commencé en 1821, d'abord par le soin de catéchistes natifs de Tahiti ou de Rarotonga, ensuite par des missionnaires européens.

HIAB, chef des nègres, fils d'Arabi, a régné depuis 1821 jusqu'en 1848, époque où il est mort, le vendredi saint, après avoir aidé les missionnaires et professé le christianisme à l'exemple de son père.

HOFFMANN (Guillaume), inspecteur de la Société des missions de Bâle, rédacteur du Magasin évangélique des missions depuis 1838.

HOMS, une des stations des missions américaines pour protestantiser les Arméniens en Turquie.

HONG-KONG. — Depuis la paix de 1843 entre l'Angleterre et la Chine, les missionnaires protestants se sont établis à Hong-Kong et dans ses environs.

HONOLULU, résidence du prince et port de mer aux îles Sandwich, où les protestants, après avoir converti les indigènes, ont établi une imprimerie et édité la Bible en langue du pays.

HORNE (Melville), ministre anglican, qui, après avoir passé un temps considérable aux Indes, a publié à Londres, en 1794, des lettres sur les missions adressées au clergé protestant de la Grande-Bretagne. — Il expose dans ces lettres, avec une force incomparable et une grande éloquence, le devoir des Eglises protestantes de s'occuper des missions; avec un esprit pratique, vraiment anglais, il indique tous les moyens pour accomplir ce devoir. Il montre en détail comment il faut établir dans ce but des associations, organiser les comités, examiner la vocation des missionnaires, les préparer, leur choisir diverses stations; comment on peut exciter l'intérêt du peuple par des écrits, par la prédication, par des conversations dans ce but; bref, tout ce qui a été depuis mis en pratique. Son idée pricipale, c'est de réunir tous les Chrétiens dans l'œuvre des missions, sans engager personne à changer ses convictions religieuses: « Ce ne sont pas les principes, dit-il, qui sont le plus urgents pour cette œuvre, mais un cœur large. » Ces lettres ont produit une immense impression, quand elles ont été publiées.

HOTTENTOTS, population près du Cap

de Bonne-Espérance, qui a eu les premiers missionnaires protestants en 1736, ensuite en 1792. — George Schmidt, missionnaire Frère Morave, considérant les persécutions auxquelles les Hottentots, la race la plus faible et la moins intelligente du Cap, étaient exposés, a formé parmi eux une petite paroisse de convertis, en 1737, dans l'endroit appelé Gnadenthal ou Val-de-Grâce. En 1744, cette station a été abandonnée jusqu'en 1792. Les Frères Moraves l'ont reprise de nouveau. De nouvelles persécutions menaçaient encore leur œuvre, quand en 1795 et en 1806 les Anglais conquirent la colonie du Cap, et proclamèrent une pleine liberté des missionnaires. Aujourd'hui, la mission parmi les Hottentots compte plusieurs stations, et est du nombre de celles des missions protestantes qui ont eu les meilleurs résultats.

HUDSONIA, ou RUPERTSLAND (pays de Rupert), comprend les immenses déserts et forêts qui vont depuis l'ouest du Canada et de Hudson-Bay jusqu'à l'Océan-Pacifique. — Ce pays est depuis 1670 sous la direction de la compagnie de Hudson-Bay, qui y a fondé un grand nombre de factories, de dépôts de commerce. La population indigène, qui comptait près d'un demi-million d'habitants disseminés partout, se composait d'Indiens d'une race forte, intelligente, partagés entre un très-grand nombre de tribus, jadis maîtres du nord de l'Amérique; elle est aujourd'hui en pleine décadence, laissant la place libre aux Européens, dont le nombre augmente toujours. Ce n'est qu'en 1822 que le premier missionnaire protestant, J. West, appartenant à la Société des Missions de Londres, a fondé une station pour évangéliser les Indiens. Cette station a été établie sur la rivière Rouge, au sud du lac Winnipez. Beaucoup d'Indiens ont envoyé leurs enfants à l'école de West. Il en a formé un grand nombre de catéchistes. Plusieurs stations ont été fondées. Depuis, on a formé un évêché anglican (1849) pour la Hudsonia, qui compte aujourd'hui huit stations, avec onze missionnaires et trois indigènes, dix-neuf auxiliaires indigènes, seize écoles avec sept cents enfants, et plus de deux mille Indiens convertis.

HUNG-TSIU-TSEUN, une des provinces de la Chine, où les révoltés ont commencé leur guerre, dite de Taï-Ping, contre la dynastie Mantchou. — Ces révoltés ont d'abord excité toutes les sympathies des missionnaires protestants, mais n'ont pris de leur enseignement que ce qui pouvait aider leur révolte et leur système nouveau de paganisme; ils les ont maltraités, et leur ont prouvé la fatale illusion du protestantisme à cet égard.

I

IMHOF (Le baron), gouverneur général des colonies hollandaises des Indes occidentales, dont le nom reste en bénédiction parmi les missionnaires protestants. — Il a fondé à Batavia un séminaire pour former des missionnaires parmi les indigènes, et a fait traduire la Bible en langue malaise.

INDIENS. — Les persécutions religieuses du gouvernement anglais contre tous ceux qui ne voulaient pas reconnaître la suprématie absolue de l'Eglise établie ont amené des émigrations en masse vers l'Amérique du Nord. Au XVII^e^ siècle, les protestants émigrés, imitant les catholiques, ont commencé à s'occuper de la conversion des Indiens. Les plus célèbres parmi leurs missionnaires sont Elliot et cinq générations des Mayhen. Jusqu'en 1674, les protestants ont eu quatorze grandes et petites paroisses parmi les Indiens. Les frères Moraves établirent ensuite les missions chez les Indiens, savoir : à Sainte-Croix en 1733, à Saint-Jean de Jamaïque en 1754, à Antigua en 1756, à Trankebar en 1759, aux îles Nicobar en 1758, chez les Indiens de Hudson-Bay en 1822.

INDIEN (Archipel). — Cet Archipel compte près de vingt millions d'habitants, partagés en colons européens, en aborigènes, qui occupent surtout l'intérieur des grandes îles et adorent les fétiches et les démons; en Chinois et en Malais qui occupent les bords de la mer et suivent la religion indoue et le mahométisme. Ce sont les Portugais qui, au XVI^e^ siècle, ont commencé à prêcher la vérité dans ces îles, et après eux les Espagnols. Le protestantisme s'y est introduit avec le gouvernement hollandais, et on comptait en 1800 près de 30,000 Chrétiens, convertis la plupart par la force et les avantages matériels. Depuis la domination anglaise, les baptistes anglais ont établi en 1814 la mission aux îles Moluques; les Hollandais fondèrent la mission aux Célèbes en 1822.

IONIENNES (Iles). — Les protestants ont fondé en 1819 une mission aux îles Ioniennes pour y protestantiser les Grecs; mais ne voyant aucun succès, ils y ont renoncé.

IROQUOIS. — Les protestants ont commencé à évangéliser les Iroquois en 1743. Le plus célèbre parmi leurs missionnaires était David Zeisberger. On ne connaît aucun résultat de ces missions.

ISENBERG, missionnaire protestant en Abyssinie. Sa mission a commencé en 1830, s'est terminée en 1837 et n'a eu aucun résultat.

J

JAFFA, une des stations de la mission protestante, dépendante de l'évêque anglican de Jérusalem.

JAMAIQUE. — Les protestants y établirent la première mission en 1754. Depuis 1814, les baptistes y ont établi une mission qui comptait, en 1831, trente-quatre paroisses avec 10,000 convertis. En 1823, le gouverne-

ment anglais a érigé à la Jamaïque un siége épiscopal de l'Eglise anglicane.

JANICKE, pasteur à Berlin, qui y a fondé le séminaire des missions étrangères en 1800. — Il y formait des jeunes gens, la plupart artisans, pour les mettre ensuite à la disposition des diverses sociétés des missions chez les païens. Aucun établissement ne compte autant de noms célèbres dans l'histoire des missions protestantes que le séminaire de Janicke. C'est là qu'ont été formés Nylander, Pacalt, Schmelen, Nicolaison, Gützlaf, etc. Janicke est mort le 21 juillet 1827, et, malgré les efforts du comité qui lui a succédé, cet établissement a cessé d'exister quelques années après la mort de son fondateur.

JAVA. — Ce district comptait en 1788 près de 180,000 païens convertis au protestantisme par la force et les avantages matériels, offerts par le gouvernement hollandais. De 1784 à 1788, 40,000 ont été convertis de cette manière; mais dès que le gouvernement anglais s'est emparé de Ceylan et y a proclamé la liberté de conscience, des dizaines de milliers de protestants sont retournés au paganisme.

JERUSALEM. — La Société des missions de la haute Eglise anglicane en Syrie, ne voyant pendant de longues années aucun résultat pratique de ses efforts, a eu recours aux moyens politiques : ainsi elle a obtenu du gouvernement anglais l'établissement d'un évêché anglican à Jérusalem; mais le gouvernement, se défiant des vues trop exclusives de cette société, n'a accédé à sa demande qu'au prix d'assez grands sacrifices. L'évêque protestant de Jérusalem devait être successivement tantôt anglican et évangélique prussien. Cet amalgame a produit de grands débats dans le clergé anglican, surtout depuis la publication d'une brochure du célèbre savant d'Oxford William Palmer, du collége de Sainte-Madeleine. Mais le gouvernement n'a pas voulu changer son plan. Le premier évêque protestant de Jérusalem, docteur Alexander, Juif converti, a fait son entrée solennelle dans la cité sainte le 21 janvier 1842, entouré, non du clergé, mais de sa femme et de plusieurs demoiselles, ses filles, montées sur des mulets. On comprend la fâcheuse impression que cela a produite sur presque tous les habitants de Jérusalem. Aussi l'aversion contre le protestantisme date du jour même de son entrée à Jérusalem, et l'évêque Alexander est mort sans avoir pu produire aucun fruit En 1846, Gobat lui a succédé, et surtout grâce à l'argent anglais et à l'édit de tolérance de 1856, il a eu quelques succès. Actuellement le diocèse protestant de Jérusalem compte 4 missionnaires européens, 1 agent européen, 1 directeur d'une *fabrique industrielle*, 1 catéchiste européen et un maître d'école indigène, 2 écoles avec 54 enfants, en tout 116 indigènes professant le protestantisme, dont 54 seulement le pratiquent et sont dispersés dans 5 stations, savoir : Jérusalem, Nazareth, Jaffa, Nablus et Khaifa.

JOHNSON (G.), d'abord ouvrier né en Allemagne, ensuite missionnaire anglais à Sierra-Leone depuis 1826. Il y a eu beaucoup de succès, favorisant la civilisation ainsi que la religion parmi les nègres. — Il a eu tant de convertis, disent les rapports protestants, qu'on a pu y établir en 1853 un évêché anglican, et qu'on espère que cette partie de l'Afrique occidentale cessera bientôt d'être pays de mission.

JORUBALAND. — Pays de l'Afrique occidentale, où les protestants ont établi une mission en 1845. —Jusqu'en 1825, les guerres intestines dans le but de se procurer des esclaves à vendre, ont miné ce pays. Plus tard, un seul chef a réuni sous sa direction les restes de cent trente villages décimés, et a sous son autorité près de cent mille noirs. En 1841 l'Angleterre a conclu un traité avec les chefs du pays pour la défense de l'exportation des nègres, quoique l'esclavage reste encore dans toute sa force dans le pays. Les habitants de Jorubaland sont les plus intelligents de l'Afrique occidentale, et depuis 1837 ils exercent le commerce, ce qui a fait prospérer le pays au point que de nombreux émigrants y viennent d'autres provinces environnantes. La Société de l'Eglise anglicane et les méthodistes y ont envoyé des missionnaires en 1845, en partie à l'invitation des indigènes. Les fruits ont surpassé les espérances, et aujourd'hui tous les missionnaires sont des ministres indigènes, dirigés par quelques Européens.

JOWETT, missionnaire anglais, qui, après s'être préparé à Malte et avoir parcouru la Turquie, a donné la première impulsion aux missions protestantes dans l'empire ottoman et en Grèce. —Les succès n'ont pas répondu aux espérances.

JUDSON (ADONIRAM), missionnaire américain de la secte des baptistes, qui s'est rendu à Birma aux Indes, avec sa femme, vers 1820; mais ses premiers succès ont été arrêtés par la guerre anglo-birmane en 1824.

JUNIUS, chapelain à l'île Formose, qui a commencé un des premiers à s'opposer à la conversion au protestantisme par la force et les avantages temporels, et a eu du succès, quoique ce succès ait été acheté, ce que constatait sa thèse, par une défection immense des anciens convertis.

K

KAJARNAK, jeune Esquimau qui, en 1738, est venu le premier demander le baptême avec ces paroles, adressées à Egède : « Comment s'est-il passé avec Jésus-Christ? Dis-le-moi encore une fois. Je voudrais aussi sauver mon âme. »

KALMOUCKS. — Quand Catherine II a établi la colonie, très-prospère depuis, de

Sarepta, sur le Volga, pour les émigrés allemands, les Frères Moraves y sont venus en 1765 pour évangéliser les Kalmoucks. Il ne paraît pas qu'ils y aient obtenu quelque résultat. L'empereur Nicolas a défendu aux missionnaires protestants de résider en Russie, et a annulé même le testament d'un riche habitant de Sarepta, qui donnait sa fortune pour un temple protestant.

KAM, missionnaire hollandais aux îles Moluques, qui, en 1818, soutenu par d'autres missionnaires hollandais, a eu des succès remarquables.

KAMEHAMEHA Ier, roi des îles Hawaï ou Sandwich, qui, en 1786, a reçu les missionnaires américains dans son royaume et avec eux divers éléments de la civilisation européenne, mais n'a jamais voulu embrasser le christianisme; il continua à régner, en tout ce qui touchait ses intérêts personnels, en véritable tyran. Il est mort en 1819.

KAMEHAMEHA II, son successeur, a aboli les lois du monopole royal dit le *tabou*, ainsi que les idoles et le culte païen, après avoir brûlé leurs pagodes.

KARENNES, peuple des montagnes dans les provinces de Martaban et Tenasserim, aux Indes orientiales, qui, à la paix de 1824, sont passées à l'Angleterre. Alors les protestants ont commencé la mission chez les Karennes. Nulle part les missions protestantes n'ont eu un si facile succès que chez les Karennes, succès qu'on attribue à des principes de doctrine et à des prophéties anciennes de ce peuple, en rapport avec le christianisme.

KHAIFA, une des cinq stations de l'évêché anglican de Jérusalem.

KHEREV (J.-J.), missionnaire hollandais, qui, en 1798, s'établit dans l'Afrique du Sud.

KINGSMILL (Iles de), dont les missions des îles Sandwich ont commencé depuis peu à s'occuper.

KNIBB, missionnaire baptiste, qui a prêché en Angleterre en 1832 avec la plus grande énergie l'émancipation des noirs, et a subi aux Indes occidentales les plus grandes persécutions de la part des anciens propriétaires des nègres.

KURDES, peuple du Kurdistan persan, où les missionnaires américains ont pénétré vers 1835, mais n'ont pas obtenu de résultat.

L

LABRADOR. — La mission protestante des Frères Moraves a commencé en 1770 au Labrador, chez les Esquimaux. Auparavant, et depuis 1752, ils exploraient ce pays. En 1769, le roi d'Angleterre leur a donné trois milles allemands carrés sur les côtes du Labrador. La société de Londres de la Propagation de l'Evangile chez les païens a acheté un vaisseau, nommé *Labrador*, pour le transport des missionnaires, et en 1771 on y a fondé la station Naïn, qu'occupèrent trois FF. Moraves, avec leurs épouses et huit célibataires. Jusqu'en 1804, l'eau-de-vie répandue par les commerçants anglais parmi les Esquimaux empêchait tout progrès de la mission; alors commença, disent les rapports protestants, un réveil universel qui dure encore. Il y a quatre stations avec des paroisses assez nombreuses, et dont les missionnaires ont publié le Nouveau Testament et les Psaumes en langue indigène, et parcourent les pays environnants pour la conversion des Esquimaux. Cependant, à juger d'après certains faits, ces conversions sont loin d'être parfaites. L'évêque de Saint-John, à la Terre-Neuve, racontait que deux frères esquimaux, partis du Groënland, et probablement protestants, car on assure que tous les Esquimaux groënlandais ont été baptisés par les Frères Moraves), se rendant à Labrador sur des traîneaux quand la mer était gelée, un seul, parvenu à Labrador, a déclaré en y arrivant que le défaut de nourriture pour ses chiens, qui conduisaient les traîneaux, l'avait obligé de tuer son propre frère pour donner son cadavre en pâture à ces animaux.

LAHAINALUNA, ville des îles Sandwich, où les missionnaires protestants ont formé un séminaire pour les maîtres d'école, et une imprimerie, qui publie régulièrement un journal dans la langue du pays.

LAPONIE. — Les protestants assurent qu'ils furent les premiers à évangéliser les Lapons. Cela est faux par trois raisons historiques. Les Papes pressaient depuis des siècles les rois de Suède de s'en occuper, et Gustave Wasa, premier roi protestant, n'a commencé la mission chez les Lapons qu'à l'instigation du Pape, comme le prouvent les lettres de ce roi, et pour tromper Rome par son zèle apparent, sur ses schismes et hérésies. Ensuite, il y avait aux colléges des Jésuites en Autriche, déjà au XVIe siècle, des élèves lapons. Enfin, dès le XIIIe siècle, le catholicisme possédait sur les côtes de la Laponie norwégienne (à l'île de Throndenaess) une église, un séminaire, une bibliothèque. Les ruines de l'église sont encore parfaitement conservées et servent de temple aux protestants. Les images et les inscriptions qui s'y trouvent peintes sur l'autel : *Angeli visitant cives suos et proponitur corpus Christi Domini*, montrent suffisamment les croyances catholiques. La bibliothèque avait tant de manuscrits catholiques que l'archevêque protestant de Drontheim l'a fait transporter dans son palais pour empêcher les séminaristes protestants de pencher vers le catholicisme. Cette bibliothèque fut brûlée bientôt après avec celle du prélat luthérien et son palais. Au XIIIe siècle également fut bâtie par le roi de Norwége Hakon Hakonson, l'église de la Sainte-Vierge Marie dans la Laponie Norwégienne. Ce n'est qu'en 1716 que le premier missionnaire protestant s'est occupé des Lapons païens, ou retombés probablement dans le paganisme, plutôt que d'embrasser le protestantisme, qui persécutait avec des cruautés inouïes en Suède et en

Norwége tous ceux qui voulaient rester catholiques. Cette hypothèse des Lapons retombés dans le paganisme, est d'autant plus probable que la nature de ce peuple est si contraire à la nature abstraite du protestantisme, qu'aujourd'hui même les Lapons protestants conservent, avec la profession de foi extérieure du protestantisme, des pratiques païennes et des idées soit incrédules, soit fanatiques. Les premiers missionnaires protestants, au nombre de trois avec Thomas Von Westen, comme supérieur, se rendirent dans la Laponie orientale, qui se trouve entre la Norwége et la Russie. Ils ont emporté avec eux une quantité de catéchismes et de Nouveaux Testaments en langue *danoise*, complétement inconnue alors aux Lapons, et se sont occupés de parcourir le pays et d'envoyer des maîtres d'écoles ambulants. En retournant à Drontheim, Thomas Von Westen a conduit avec lui quelques enfants lapons qui devaient former les prémices du séminaire lapon. De Drontheim il dirigeait sa mission lointaine; il y fit bâtir quelques chapelles et églises, y envoya de nouveaux missionnaires et catéchistes, et y retourna en 1718. Le fruit de cette seconde mission fut l'intérêt pour le christianisme réveillé dans des centaines de Lapons, même enfants. En 1725, on comptait en Kumarken 1, 725 Lapons baptisés, en Norland 5, 028, dans les montagnes de la province de Drontheim 428. Le nombre des missionnaires était de 11, celui des maîtres d'écoles de 26. On répandit à pleines mains des bibles, des catéchismes, des ouvrages piétistes d'Arendt, mais dans une langue que quelques Lapons seulement pouvaient comprendre. En avril 1727, Von Westen est mort, et avec lui cessa l'impulsion donnée aux missions protestandes parmi les Lapons. Dans la Laponie suédoise, la propagante protestante, commencée dans des vues politiques pour tromper le Pape, continua au commencement du XVIII^e^ siècle dans des vues plus politiques encore, savoir, pour tromper la Norwége et le Danemark, en érigeant des temples protestants en Laponie norvégienne, afin de prétendre ensuite que tout endroit où de pareilles chapelles suédoises étaient bâties appartenait à la Suède. Mais, malgré la négligence des autorités danoises, la Suède n'a réussi qu'en partie à tromper le Danemark et quelques endroits où étaient des temples suédois, par exemple, Kautokeino, font encore aujourd'hui partie de la Laponie norwégienne. En 1735, les Frères Moraves ont essayé d'évangéliser de nouveau les Lapons, mais pendant près d'un siècle, c'est-à-dire jusqu'en 1825, personne ne s'est occupé d'une manière sérieuse et avec des résultats réels de la conversion de ce peuple. Le prédicant norwégien Stockfleth commença le premier à apprendre sérieusement la langue lapone, et à rechercher les Lapons dans leurs tentes pour les instruire. Il a traduit le Nouveau Testament en lapon, et a publié plusieurs écrits religieux en langue du peuple. « Mais, disent les rapports protestants de 1858, quoique Stockfleth en Norwége et Lestadius en Suède aient gagné la sympathie des Lapons, quoique ces deux ministres aient réussi à placer presque partout des ministres protestants connaissant la langue du peuple; quoiqu'ils aient fait entrer extérieurement toute la masse du peuple lapon dans l'organisation des paroisses, cependant le paganisme reste presque partout intérieurement, et, dans certains endroits plus isolés, même extérieurement. Les ministres veillent beaucoup pour défendre l'usage des crucifix catholiques, mais répandent à profusion les portraits de Luther, que les Lapons appellent : *Gros dieu noir*. En tuant les rennes, les Lapons font toutes les pratiques du paganisme, et enterrent leur argent dans l'idée qu'ils le reprendront après leur mort. Pour le reste, c'est un peuple gai, curieux, défiant, comme tous les peuples opprimés, respectant la propriété, inconstant, rusé et hospitalier. Comme nous avons sous les yeux les rapports officiels de Stockfleth, publiés en 1860, nous allons en résumer quelques parties. Le livre est dédié au roi Charles XV, et dans la dédicace, après avoir assuré le roi que les Lapons l'appellent *Notre père le roi* (ce qui est complétement faux, vu que les Lapons s'inquiètent en général très-peu des autorités qui les gouvernent, et qu'il y a à peine un Lapon sur cent ou sur mille qui connaisse le nom du roi), il développe l'idée que, pour conserver l'indépendance des frontières norwégiennes contre les invasions de la Suède et surtout de la Russie, les 16,000 Lapons norwégiens sont d'une immense importance. La sympathie dévouée et très-louable de Stockfleth pour les Lapons l'aveugle, car nous avons entendu le gouverneur même du centre de la Laponie norwégienne affirmer qu'à la première occasion les Lapons norwégiens accepteraient le joug russe par une raison fort simple, c'est que les Russes ne gênent aucunement les usages de ce peuple, tandis que le zèle louable de Stockfleth pour la nationalité lapone a excité depuis 1853 une telle réaction parmi quelques membres du gouvernement norwégien, qu'ils ne songent à rien moins que de défendre aux Lapons de conserver leur langue, qu'ils suppriment les écoles où on l'enseignait, et que les ministres protestants, paresseux pour apprendre la langue de leurs ouailles, s'excusent sur le patriotisme norwégien exagéré, et exigent que les Lapons apprennent le norwégien. Stockfleth a quitté pour la dernière fois la Laponie en 1852. Durant 27 années de missions lapones, cet homme dévoué a formé l'alphabet lapon en ajoutant à l'alphabet latin quelques nouvelles lettres et a publié avec cet alphabet le Nouveau Testament en langue lapone. Stockfleth exigeait de tous ses collaborateurs la connaissance de la langue du pays, et formait des maîtres d'école indigènes pour cette langue. Non content d'apprendre et de faire apprendre la langue lapone, Stockfleth, trouvant en Laponie

beaucoup de Finois émigrés, propagea le goût pour l'étude de leur langue. Il reçut même d'après ses nombreuses instances, des secours du gouvernement pour aller en Finlande dans ce but. Après avoir publié une partie de l'Evangile en lapon en 1839, Stockfleth a publié la grammaire lapone en 1840; l'histoire biblique, la liturgie, les livres de prières, en 1852; un grand Dictionnaire lapon-norwégien, en 1854; plusieurs ouvrages de Luther, des ouvrages historiques et statistiques à l'usage des Lapons, enfin quelques parties de l'Ancien Testament après que le Nouveau Testament en lapon a eu deux éditions après 1850. Les caractères latins ont excité un instant de l'opposition contre les publications de Stockfleth, mais il ne s'est pas découragé et tous les Lapons les préfèrent maintenant aux caractères gothiques de la Norwége. Toutefois ce n'est pas la traduction des ouvrages en lapon, mais le zèle et l'affection constante de Stockfleth pour les Lapons, qu'il visitait partout avec sa femme héroïque, qui lui ont gagné la confiance de ce peuple. Mais à peine était-il parti (c'est le propre des missions protestantes de dépendre des personnalités), l'esprit de diverses sectes et l'opposition au système de Stockfleth à propager le christianisme sans sacrifier les nationalités, ont produit une terrible fermentation parmi les Lapons. L'amour de la nationalité existait en eux sans qu'on voulût continuer à le satisfaire. De l'autre côté, les prédicants de la Laponie suédoise, excités par des missionnaires méthodistes, prêchaient l'ascétisme et l'intelligence absolue de la Bible, que chacun pouvait interpréter à sa manière, tandis que les prédicants de la Laponie norwégienne, élevés à la faculté de théologie de Christiania dans les idées de Schleiermacher que le *criterium* de la vérité était la satisfaction intérieure personnelle, mêlées aux idées des méthodistes sur l'impeccabilité pour les régénérés, ainsi que les idées des quakers sur l'inspiration individuelle, infaillible, prêchaient toutes ces doctrines, capables de rendre fanatiques et folles des têtes plus fortes que celles des Lapons. Aussi une révolution religieuse, fanatique, sanglante, éclata dans la Laponie norwégienne, dès que les prédicants et les autorités refusèrent d'accepter les conséquences admirablement logiques que les Lapons tiraient de l'enseignement de leurs prédicateurs. S'appuyant sur ces doctrines, ils exigeaient qu'on permît à chacun d'eux d'interpréter l'Ecriture-sainte dans les temples et de prêcher, même aux femmes lapones, si le Saint-Esprit les inspirait. A l'appui de leur demande ils citaient de nombreux textes et des paroles de leurs prédicants, ainsi que leur désintéressement, en apportant aux pieds de leurs prédicateurs tout ce qu'ils possédaient en fait de parure, en or et en argent, ajoutant qu'ils voulaient imiter les apôtres et retourner à la simplicité de la race lapone. Au lieu d'observations à une pareille demande, on dit que le représentant de l'autorité a reçu les députés lapons à coups de poings et de bâtons. Ils s'adressèrent au ministre protestant; mais il n'a pas laissé le temps à ces malheureux d'exposer leurs griefs, et ayant appris la conduite qu'a tenue le gouverneur à leur égard, il s'est enfui. Alors les Lapons s'adressèrent au négociant qui était le plus en rapport avec eux pour le commerce, qui favorisait à outrance leurs idées religieuses. Il les a reniés par respect humain et parce qu'il voyait que les probabilités tournaient contre les succès de leurs exigences. Alors la patience des Lapons est venue à bout. De brebis ils sont devenus tigres. Ils ont mis le feu à la maison du négociant et l'ont assassiné. Ils ont brûlé la maison du gouverneur et l'ont massacré avec une cruauté inouïe, en faisant passer trois fois au nom de la Sainte-Trinité, leurs couteaux à travers son cœur. Le sacristain averti à temps, a fait venir la population norwégienne. La lutte commença. Les Lapons se servaient de leurs couteaux, de leurs dents, en arrachant, en coupant quelques oreilles et quelques nez à force de dents. Le triomphe est resté aux Norwégiens. Les meneurs lapons se sont laissé prendre et garrotter; les autres se sont dispersés dans les immenses déserts. Après avoir gémi longtemps dans les cachots de Drontheim, trois des principaux meneurs alpons ont été condamnés à mort. Le roi Oscar, qui a publié une Dissertation contre la peine de mort et qui a dit en montant au trône : « La seule grâce que je demande à Dieu, c'est de ne prononcer jamais la peine de mort, » a refusé de sanctionner le jugement, disant avec raison : « Les Lapons sont bien coupables, mais ils ont été excités par un fanatisme religieux; il suffira de les condamner aux travaux forcés à vie. » Et pour avoir un appui à sa générosité, il s'est adressé à l'évêque luthérien de la capitale de la Laponie. Cet évêque M. Juell, à qui les catholiques devaient en grande partie la liberté de conscience par le décret de Stockholm, du 16 juillet 1845, qui abrogeait la peine de mort, décrétée par les protestants contre tout prêtre catholique qui mettait le pied en Norwége, était digne du roi Oscar. Non-seulement il a fait tous ses efforts pour sauver les Lapons condamnés à mort; mais quand ils étaient conduits dans les prisons de sa ville épiscopale, il a acheté à ses propres frais des rennes et tout ce qui pouvait rappeler à ces malheureux leurs meilleurs jours, disant : « Laissez ces Lapons vivre en prison, comme sous leurs tentes. » Mais un fanatisme protestant, pire que celui des Lapons, ne dormait pas. Le même pasteur qui paraît avoir excité le plus le fanatisme lapon par ses idées sur l'inspiration individuelle du Saint-Esprit, par sa doctrine de l'impeccabilité après la perfection, par son criterium de salut placé dans un pur senti-

ment subjectif, a été le premier persécuteur des Lapons. Homme habile, mais modeste et tolérant en apparence, homme hospitalier, sympathique aux Lapons, mais fanatique implacable, il a engagé les Lapons condamnés à mort de se confesser à lui, en vertu du principe méthodiste, mais contre les lois de l'Eglise luthérienne. Et quel usage a-t-il fait de cette confession, à laquelle il n'avait aucun droit, et comment a-t-il payé la confiance des Lapons? Il a publié leur confession, en a déduit le devoir du gouvernement de les mettre à mort, et, au grand regret du roi et du bon évêque, ils ont été exécutés, et ce misérable ministre fanatique a eu pour récompense un avancement. Quelle honte pour le protestantisme, quelle preuve de sa soif du sang !

Depuis ce temps tout est rentré dans l'ordre apparent, et sous l'apparence de la soumission à l'Eglise d'Etat, les Lapons cachent l'incrédulité ou le paganisme. Un des hommes les plus instruits parmi eux, interprète du gouvernement, directeur de plusieurs écoles, nous disait: « Je ne crois ni en saint Paul, ni en Jésus-Christ, ni à l'immortalité de l'âme, ni en Dieu; je suis libre penseur, et les ministres protestants ne me demandent pas ce que je crois, mais ce que j'enseigne en leur faveur. » Ni cet homme ni le ministre traître ne sont pas les pires sujets de la mission protestante parmi le Lapons.

LEANG-AFA, premier chinois qui en 1816 s'est converti au protestantisme. Très-peu ont suivi son exemple.

LECHLER, missionnaire protestant, qui est venu en Chine en 1857 et s'en est retourné.

LIBERIE. Libre Etat nègre en Afrique. Les sociétés américaine et ensuite anglaise des missions ont commencé à y prêcher en 1825. Les missionnaires protestants y ont bâti des chapelles, des écoles; ont établi une imprimerie et un journal appelé : *Le Flambeau de l'Afrique*, rédigé par des nègres. En 1827 on y a fondé aussi une société pour la conversion des nègres des pays environnants.

LICHTENAU, paroisse formée au milieu du XVIII^e^ siècle par les missionnaires Moraves parmi les Indiens de l'Amérique du Nord. — Pendant la guerre de l'Amérique les colons européens, jaloux du progrès des indigènes, y ont massacré 96 indiens convertis au christianisme, parmi eux 34 enfants. Le rapport envoyé en Europe à cette occasion dit que la mission de Lichtenau ressemblait alors à un arbre dont on a coupé les racines au moment de sa plus belle floraison. Après la paix de 1783, les restes de cette mission, poursuivis de nouveau par les colons, se sont dirigés vers l'extrême Ouest.

LIAN-KIOU (Iles). — On a fondé depuis peu en Angleterre une société des missions qui porte le nom de la société de Lian-Kiou.

LIVINGSTONE (Le Docteur), célèbre missionnaire et surtout voyageur de l'Afrique du Sud. — Il a parcouru le premier le territoire depuis Kolobeng, station de la société de Londres; tout le continent depuis Loando dans l'ouest, jusqu'à Kilimane à l'est, pour se mettre en rapport avec diverses peuplades inconnues et les faire connaître aux missions protestantes.

LOUIS-PHILIPPE, roi. — Les missionnaires protestants lui adressent tantôt des éloges, tantôt des reproches démesurés pour sa conduite relativement aux missions protestantes à Taïti.

LUTKENS, prédicateur à la cour de Frédéric IV, roi de Danemark, à qui a été confié le soin de trouver des missionnaires protestants pour les possessions danoises de Trankebar. — Ne pouvant trouver aucun missionnaire danois, Lütkens s'est adressé au piétiste Francke, à Halle en Prusse. Il a eu la direction de la mission Dano-allemande aux Indes orientales jusqu'à sa mort en 1712.

M

MADAGASCAR. — En 1817, la société de Londres a envoyé les premiers missionnaires protestants à Madagascar. Jusqu'en 1828 ils y ont établi des écoles, un séminaire, une imprimerie, ont traduit la bible et comptaient quelques centaines de convertis. La veuve du roi Radama I^er^, mort en 1828, a expulsé les missionnaires en 1836 après des persécutions sanglantes contre les protestants comme contre les catholiques. Quelques débris de la mission protestante se sont réfugiés à l'île Maurice. Le nouveau roi Radama II qui règne depuis la mort de sa mère est favorable aux chrétiens.

MAGAZINE EVANGELICAL, premier journal anglais pour les missions protestantes, fondé en 1793, et qui a contribué beaucoup à répandre les missions protestantes parmi les païens.

MAKASSAR, aux îles Célèbes, où les protestants ont commencé la mission en 1822, d'abord pour les Européens, ensuite pour les indigènes. Cette mission continue.

MALABARES, première mission danoise aux Indes orientales, envoyée par le roi de Danemark Frédéric IV en 1699, avec l'aide des missionnaires allemands.

MALAKKA, aux Indes orientales, passé des Portugais aux Hollandais, des Hollandais aux Anglais en 1795. — A la suite des gouvernements protestants, les missions protestantes se sont établies en ce pays. Il n'y a pas eu de succès, quoique les missionnaires protestants les plus célèbres y aient séjourné ces derniers temps.

MALAIS.— Les protestants ont évangélisé les Malais, d'abord par des avantages temporels que leur offrait le gouvernement

hollandais ; ensuite par la prédication, la traduction de la Bible en leur langue et les écoles. — Durant la courte domination anglaise, qui a refusé les avantages temporels aux néophytes, un très-grand nombre de convertis est retourné au paganisme. Cependant on compte encore près de 30,000 Malais qui se disent Chrétiens.

MALTE. — Les missionnaires protestants anglais et américains y ont fondé une station pour s'y préparer aux missions d'Orient. En 1846 on y a établi l'institut dit : *Malta protestant collége.* Son but est de pervertir les Catholiques et les Grecs de la Méditerranée et de convertir les mahométans et les païens. Dans le programme il est dit que comme le collége de la Propagande à Rome a des indigènes de tous les pays, ainsi le collége protestant de Malte doit chercher des enfants indigènes, pour représenter tous les peuples non protestants de la Méditerranée, dont Malte deviendrait le centre religieux protestant, savoir, dit le rapport : 38 millions, Chrétiens non protestants, 350,000 Juifs, 60 millions Mahométans et païens. — Là doivent se former des missionnaires, des maîtres d'écoles, des lecteurs de la Bible, des interprètes, des médecins, des marchands, etc., etc., en même temps que de jeunes Anglais destinés à devenir des employés du gouvernement en Orient. Le second but c'est la formation d'une nouvelle littérature chrétienne orientale ; 19 bourses libres sont fondées dans ce collége, quoique le programme les porte jusqu'à 100. Sur 198 élèves qui depuis quinze ans ont été à ce collége, 149 ont été Anglais. A présent il y a parmi les élèves indigènes trois Bulgares, huit Turcs convertis et deux Persans. Cela ne répond pas encore au programme plus que pompeux.

MAMBUKKI. Une des tribus des Cafres, dont s'occupent les missions protestantes avec quelques succès, depuis la domination anglaise au Cap, en 1806.

MANADO, une des paroisses protestantes aux îles Célèbes, composée d'Européens et de quelques convertis.

MANAHASSE, station du même pays et du même genre.

MANGALOR.—La société des Missions de Bâle, profitant de la liberté donnée par la Compagnie des Indes orientales aux étrangers, de se fixer dans ses possessions, liberté qui coïncidait avec les menaces du gouvernement russe d'expulser les missionnaires de Bâle de la Géorgie, a envoyé des missionnaires aux Indes orientales, où ils ont eu depuis 1834 des succès considérables, surtout pour l'établissement à Mangalor d'un séminaire pour les catéchistes indigènes. Cinquante-six d'entre eux travaillent déjà dans les quinze stations de ces missions.

MARECHAL (Iles du). — Ces îles font partie de la Micronésie. La société des missions des îles Sandwich s'en occupe, mais plutôt dans son programme qu'en réalité.

MARONS-NEGRES, habitants de l'Amérique du Sud-Ouest, où les protestants ont commencé les missions en 1765. — C'est le gouvernement de Paramaribo, qui y a envoyé alors les Frères Moraves. Les fièvres ont détruit deux fois la mission en 1813 et en 1848. Maintenant on l'a reprise de nouveau, trouvant toutefois peu de sympathie parmi les indigènes, excepté quelques-uns de leurs chefs.

MARONITES. — Le programme des missions américaines de l'Orient dit que leur objet, est entre autres choses, de protestantiser 200,000 Maronites.

MARQUISES (Iles), dans l'Océan Pacifique. — Les protestants y ont essayé plusieurs fois des missions, mais sans le moindre succès. Depuis que la France y a établi en 1838 des missions catholiques, les protestants ne veulent plus y retourner.

MARSDEN (Samuel), aumônier anglais à Sydney, qui entreprit le premier la conversion des indigènes de la Nouvelle-Zélande. — Il a invité la société dite Ecclésiastique à y envoyer des missionnaires. Aussi en 1810 trois missionnaires et quelques pieux artisans sont partis pour l'île ; mais effrayés par les récits des massacres commis par les indigènes sur un vaisseau anglais, ils ne débarquèrent à la Nouvelle-Zélande qu'en 1814, sous la protection personnelle de Marsden.

MARSHMAN, missionnaire de la société des baptistes, travailla aux Indes orientales et publia des ouvrages estimés sur la littérature et les usages des Indous. — Il disait que pour agir avec fruit sur les Indous il faut étudier à fond leur religion, leur histoire, leurs travaux littéraires.

MARTABAN, province des Indes orientales, qui après la guerre entre les Birmans et les Anglais, passa en 1826 à l'Angleterre. — Depuis ce temps les missions protestantes ont eu quelques succès parmi les peuples des montagnes du Martaban.

MARTHE (Vignede), station principale des missions protestantes au XVII^e^ siècle parmi les Indiens de l'Amérique du Nord, aujourd'hui dans le Massachusetts.— On comptait en 1643 près de 500 convertis, auxquels se joignirent un peu plus tard 300 de l'île Nantuket.

MARTIN (Frédéric), fondateur des missions protestantes aux Indes occidentales. — On range ces missions parmi celles qui ont eu le plus de résultats. Si le gouvernement soutenait ce missionnaire, les maladies et les persécutions ne l'épargnaient pas. De 1735 à 1750 il a fondé un très-grand nombre de stations parmi les païens qu'il a convertis. Le rapport sur les missions fondées par Martin, dit, qu'en 1832, il y avait sur ces diverses stations plus de 37,000 baptisés.

MARTIN (Henri), aumônier de la Compagnie des Indes, missionnaire en Perse. — Venu aux Indes en 1806, il fut persécuté à Calcutta pour avoir prêché des sermons de sa composition au lieu de lire des homélies approuvées par l'Eglise anglicane. Après un long temps de silence, il a ob-

tenu enfin la liberté de prêcher, a traduit la Bible en langue indigène et a eu quelques succès parmi les mahométans aux Indes et en Perse.

MASKAT (Iman de), un des princes de l'Afrique orientale, où les protestants ont essayé de fonder une mission; mais ils ont dû l'abandonner en 1857, sans d'autres résultats que quelques connaissances nouvelles en géographie.

MAURICE (Ile), appartenant à l'Angleterre. — Les missionnaires protestants y travaillent parmi les Malgaches, qu'ils ont convertis à Madagascar et ont fait émigrer à l'île Maurice parmi les coolis ou ouvriers agriculteurs d'origine indienne. C'est la Société de Londres qui a commencé les missions à l'île Maurice, dans les premières années de ce siècle.

MAYHEW, famille de missionnaires anglais, qui a travaillé pendant cinq générations parmi les indigènes des Indes occidentales anglaises.—En 1643, Thomas Mayhew, après avoir prêché aux Indiens, dans l'Etat de Massachusetts, s'étant noyé, son père, qui s'appelait également Thomas, a repris ses travaux évangéliques et a formé la station de la Vigne de Marthe, où peu à peu huit cents convertis ont fait sa joie. A sa mort, en 1680, son petit-fils lui a succédé dans la même mission; enfin, le dernier descendant (Zacharie) de cette famille est mort comme missionnaire des Indiens, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, en 1803. Cette famille, en y ajoutant les travaux de John Elliot, compagnon du premier Mayhew, a fondé vingt-quatre paroisses, composées uniquement d'Indiens convertis.

MEDHURST, un des fondateurs des missions protestantes en Chine. — Il n'a pas eu de succès.

MELANESIE. — Depuis peu, quelques missionnaires protestants se sont rendus en Mélanésie, mais on n'a encore aucune nouvelle d'eux qui puisse constater quelque résultat.

MESURADO, cap où, en 1822, les nègres libres ou libérés ont commencé à former l'Etat devenu depuis Liberia. — Les missions protestantes de l'Angleterre, de l'Amérique, ainsi que de Bâle, y ont envoyé dès cette époque des prédicants; mais ceux de Bâle sont bientôt retournés en Suisse.

MIDDLETON, premier évêque anglican à Calcutta, de 1814 à 1824, connu comme rigide anglican et attaquant les presbytériens, les baptistes et autres sectes protestantes, au lieu de s'occuper des païens.

MICRONESIE. — La Société américaine ainsi que l'Association des missions établie à Hawaï, s'occupent depuis peu de la Micronésie, sans y constater encore aucun résultat.

MILNE, missionnaire de la Société de Londres, connu par ses travaux dans la traduction de la Bible en chinois. Il est arrivé en 1813 à Canton, et a terminé avec Morrison la traduction de la Bible en 1819. Elle fut imprimée en 1823. On lui attribue aussi la conversion du premier et unique Chinois en son temps, au protestantisme.

MOERENHOUT, Belge, et consul américain à Taïti, que les rapports des missions protestantes injurient d'une manière qui serait même indécente dans une rue, et cela, parce qu'il a défendu contre eux la liberté des missions catholiques.

MOFFAT, missionnaire dans l'Afrique du sud. — Il appartenait à la Société de Londres, et s'est fait connaître par une traduction de la Bible en langue indigène des Bétchuanes, près du Cap.

MOGLING, missionnaire aux Indes orientales, savant théologien de l'Université de Tubingue, envoyé en 1834 par la Société de Bâle. Il a eu quelques succès.

MOLUQUES (Iles).— Au XVIIe siècle, les Hollandais ayant établi des colonies dans ces îles, y ont envoyé des prédicants et ont tâché de convertir les indigènes au protestantisme par la force et les avantages temporels. — Depuis la domination anglaise dans quelques colonies hollandaises, la plupart de ces indigènes sont revenus au paganisme. La Société de Londres a envoyé, en 1814, des missionnaires baptistes aux îles Moluques. On a ramené l'esprit du Christianisme, disent les rapports, parmi ceux qui n'étaient Chrétiens que de nom; surtout on a cité le missionnaire Kam comme le plus actif. Depuis 1818 les missionnaires hollandais soutiennent les Anglais. Dernièrement un séminaire a été fondé à l'île Amboine pour le clergé indigène protestant. Ce séminaire compte dix-huit élèves.

MONGOLIE. — Ce pays n'a de rapport avec les missions protestantes que parce que, en 1742, les Frères Moraves y ont été envoyés; mais ils ne sont allés que jusqu'à Ispahan, et cela en 1747.

MONROVIA, premier établissement de la république Liberia, où les missionnaires anglais et américains ont eu quelques succès depuis 1825.

MORRISON, fameux missionnaire en Chine, connu par sa traduction de la Bible faite avec l'aide du missionnaire Milne à Canton. — Il s'est préparé à Malakka et Singapour. Depuis 1807, qu'il s'est établi à Canton, il a pris les usages chinois et a publié sa Bible en 1823. Il n'a eu d'autres résultats de sa mission.

MOSKITO (Côtes de). — Les Frères Moraves y ont des missions, qu'ils disaient assez prospères en 1857.

MOSSUL. — Le pacha de cette ville a cru voir, en 1843, dans les missionnaires protestants américains des agitateurs politiques et les a persécutés ainsi que les nestoriens qui les suivirent, jusqu'à ce que la Porte-Ottomane a pris le parti des nestoriens contre le pacha de Mossul.

MULATRES. — Les mulâtres qui habitent les Etats du sud de l'Amérique du nord, ainsi que les nègres, sont exclus en général par la législation locale de l'instruction chrétienne, sans pour cela être empêchés de se

dire Chrétiens. Les Frères Moraves et les méthodistes ont pu s'occuper depuis 1848 des mulâtres de la Floride de l'est et de quelques autres parties de l'Union.

N

NABLUS, une des cinq stations appartenant aux missions protestantes de l'évêché anglican de Jérusalem.

NAIN, première station des missions protestantes, fondée à Labrador en 1771.

NAMAGUA, une des tribus des Hottentots, où les missionnaires de la secte Morave ont commencé les prédications en 1737.

NANKING. — Dans ces dernières années les Taï-Pings ou révoltés chinois avaient fait de cette ville le centre de leur rébellion. Ayant appelé à eux des prédicants protestants ils ne firent que se jouer de la confiance de ces missionnaires.

NANTUKET (Ile), près de Massachussetts, où on comptait déjà, avant 1680, trois cents Indiens convertis par les protestants.

NAZARETH, une des cinq stations des missions protestantes dépendantes de l'évêque anglican de Jérusalem.

NEANDER (Le docteur Auguste), célèbre théologien et historien de Berlin, connu par son abnégation, sa réfutation du rationalisme et mythisme dans la religion, par sa piété et son zèle. — En 1822, il a rédigé un *Appel* pour former une association de la Propagation de la foi protestante parmi les païens. En 1824, le roi a approuvé les statuts de cette association. Peu de temps avant sa mort, le docteur Néander reconnaissait (et cela après ving-huit ans de réflexion et d'expérience) que c'est la destinée, la vocation de l'Eglise romaine, et non des protestants, d'évangéliser les païens.

NEGRES. — Les missions protestantes chez les Nègres ont commencé en 1737. Le premier missionnaire fut Georges Schmidt. Il a prêché chez les Hottentots et les Nègres de 1737 à 1744. Peu après est venu Kemp, ancien officier de cavalerie, médecin, etc., puis Kecherer (1799), Campbell (1812), docteur Philips(1818),divers missionnaires de la Société de Londres, les méthodistes (1820). Mais les missions des Nègres proprement dits, quoique les Hottentots appartiennent aussi à leur race, qui ont eut lieu en Libérie, à Sierra-Leone, à Antigua (1786), chez les Krobo nègres (1826),Aghantes nègres (1834), ont eu des succès moins considérables, sauf quelques exceptions. En Amérique, on ne s'occupe guère des nègres que depuis 1848. En 1823, on a établi deux évêchés anglicans pour les nègres à Jamaico et à Barbados. Le nombre des nègres convertis et baptisés par les protestants dans diverses parties du globe, monte à plus de 120,000.

NESTORIENS.—Ils se trouvent en Perse et en Turquie. Les protestants s'en occupent depuis 1850. A cette époque les missionnaires Eli Emist et Dwight ont fait parmi eux un voyage d'exploration. Le premier qui s'est établi parmi eux, au nom du protestantisme, fut le missionnaire américain Perkins, et il en fut ainsi de plusieurs autres, dont le docteur Grant est le plus connu. On a commencé la mission à Urumia en Perse. En 1842, par suite de la protection du gouvernement persan, de la sympathie de l'évêque nestorien Jean, on a gagné aussi la sympathie du peuple nestorien; on a traduit la Bible en langue indigène; on a établi 40 écoles avec 635 garçons et 128 filles; on a eu 22 prêtres indigènes et 56 maîtres d'école également indigènes, un séminaire a été établi en 1836, qui, en 1843, comptait 75 élèves. En 1839, le docteur Grant est allé évangéliser les nestoriens des montagnes, dont on évalue le nombre à 100,000; mais ce n'est qu'après de grandes persécutions de la part des Curdes et du pacha de Mossul, qu'il a pu obtenir la protection des autorités. Toutes les missions protestantes parmi les nestoriens, comptent aujourd'hui 3 stations principales, 5 secondaires, 6 missionnaires, un imprimeur, 10 missionnaires femmes, 35 prédicants indigènes, 7 auxiliaires indigènes; dans la plaine, 58 écoles avec 800 garçons et 300 filles; dans les montagnes, 2 écoles avec 13 garçons et 18 filles. Les séminaires sont considérés comme en grand progrès, ainsi que les paroisses des nestoriens faits protestants.

NOUVELLES-HEBRIDES, îles de l'Océan Pacifique. — Ces îles à l'extrême ouest n'offraient aucune chance à cause des cannibales qui les habitent. Cependant la Société des missions de Londres y a fait le premier essai en 1837, qui s'est terminé par l'assassinat de Williams et deux autres missionnaires; ce massacre a excité l'intérêt général, non-seulement en Angleterre, mais aux îles de la Société, etc. Aussi le résultat a été brillant, disent les rapports protestants; presque chaque endroit des îles a été évangélisé. On y compte aujourd'hui 64 stations principales, 6,800 indigènes qui vont à la cène, 2,000 enfants dans 225 écoles et séminaires, 50,000 convertis.

NOUVELLE-HOLLANDE. — Ce pays vaste comme l'Europe et promettant des succès aux émigrants, surtout par la découverte des mines d'or, compte près de 2,000,000 d'indigènes Le premier missionnaire protestant qui s'en est occupé fut Threckeld, qui est resté parmi ces indigènes dix-huit ans, depuis 1824. Il a étudié leurs usages et a traduit dans leur langue plusieurs extraits du Nouveau-Testament; cependant il n'a converti personne en dix-huit ans de mission. Les méthodistes ont également échoué; le même sort a été réservé aux missionnaires de la Société Ecclésiastique et de Dresde; enfin les Frères Moraves y ont commencé la mission en 1849, mais ils abandonnèrent les indigènes, nommés *Papuas*, après huit ans de travaux infructueux.

NOUVELLE - ZELANDE. — Les protestants y ont commencé leurs missions vers 1815. Un des chefs des indigènes, Schongi, les a pris sous sa protection, mais après sa

mort tout paraissait perdu, quand tout commença à vivre. En 1856, la Bible fut traduite en langue indigène. Des conversions faites par quatre sociétés diverses des missions protestantes furent suivies de l'établissement d'un évêché anglican en 1842, mais le premier évêque, puységiste de conviction, commença par attaquer les missionnaires d'autres sectes. Aujourd'hui, la Société dite Ecclésiastique y a 21 stations avec 23 missionnaires européens et 6 auxiliaires, une maîtresse d'école, un missionnaire indigène, 411 catéchistes et maîtres d'école; la mission compte près de 20,000 membres. Les méthodistes ont dans la Nouvelle-Zélande 83 chapelles et 142 lieux de prière, 21 missionnaires, 2 catéchistes, 12 maîtres d'école, 283 ministres indigènes non payés, 167 écoles du dimanche avec 5,000 élèves, 371 maîtres d'école, 88 écoles quotidiennes avec 2,600 enfants. On y compte, les Européens compris, 10,000 protestants.

NEW-SPRINGPLACE, dans le nord-ouest de l'Amérique, où en 1840 les débris de diverses missions protestantes parmi les Indiens ont formé leur centre.

NICOLAYSON, un des missionnaires les plus distingués élevé par Janicke à Berlin.

NICOBAR (Iles). — Les protestants y ont commencé leurs missions en 1768; c'étaient des Frères Moraves : ils y ont souffert beaucoup et n'ont obtenu aucun résultat.

NITCHMANN (David), missionnaire Frère Morave qui, en 1732, le premier de sa secte commença les missions à Saint-Thomas, aux Indes occidentales. — Il était charpentier de profession et n'avait que six écus pour son long voyage. Nitchmann et le potier Dober (Léonhard) sont considérés comme les premiers des missionnaires Frères Moraves en général.

NONANCTUM, village formé parmi les Indiens convertis dans l'Amérique du Nord, au commencement du XVII^e^ siècle, par John Elliot. — Jusqu'en 1674, quatorze autres villages des convertis ont été formés par lui. Vers 1690, cette mission a été reprise après plusieurs insuccès.

NOTT, missionnaire protestant, auquel on attribue les succès des missions au commencement de ce siècle à Tahiti.

NYLANDER, missionnaire très-estimé parmi les protestants, élevé à Berlin au séminaire de Janicke. — En 1806 il a commencé sa mission à Sierra-Leone, parmi les nègres; mais malgré son dévouement, elle n'a pas eu de succès.

O

ODSCHIBWAS, Indiens de l'Amérique du Nord, où la grande Société américaine des missions compte une station, un missionnaire, deux femmes missionnaires et un catéchiste indigène.

OPIUM (Guerre d'). — La guerre d'Opium joue un grand rôle dans l'histoire des missions protestantes en Chine, d'abord parce que, après la paix entre l'Angleterre et la Chine en 1842, cinq ports, savoir: Canton, Auroy, Sutchan, Ningpo et Schanghaï, outre l'île de Hong-Kong, passée à l'Angleterre, ont été ouverts aux missionnaires protestants, qui se bornaient auparavant à la ville de Canton, ensuite parce que c'est un missionnaire protestant, Gutzlaff, qui a contribué à la conclusion de la paix et fut nommé par la suite consul anglais, cumulant ainsi les fonctions de missionnaire avec celles de consul.

P

PACALT, un des missionnaires protestants, élève de Janicke à Berlin, dont se glorifie le plus le protestantisme.

PALESTINE. — Après des efforts aussi longs qu'infructueux, les missionnaires protestants voulaient renoncer à leurs missions en Palestine, quand l'établissement de l'évêché anglo-prussien à Jérusalem, en 1841, et l'édit de tolérance de 1856, ont rallumé leurs espérances et ils y ont obtenu quelques succès.

PAPUAS, indigènes de la Nouvelle-Hollande qu'on croit être au nombre de près de 2,000,000, mais ce nombre paraît diminuer. Depuis 1824 le missionnaire Threckeld, ensuite plusieurs autres ont voulu les convertir, mais ils n'y ont jamais obtenu une seule conversion.

PARAMARIBO. — En 1737 cinq Frères Moraves sont venus à Paramaribo, capitale de la Guyane hollandaise, pour convertir les nègres. Ils étaient protégés par le gouvernement hollandais. En 1776 le premier baptême d'un nègre a eu lieu, et en 1778 un temple protestant des Frères Moraves fut érigé à Paramaribo. Quelques propriétaires d'esclaves engagèrent ces missionnaires à instruire leurs nègres, ce qui a donné lieu à de nombreuses conversions. Dans la ville de Paramaribo se trouve aujourd'hui une paroisse protestante, composée de 5,500 nègres, et plus de cent diverses plantations ont des écoles et le service divin. Le Nouveau Testament a été traduit dans la langue des indigènes.

PATAGONIE. — Dans toute l'Amérique du Sud, excepté à l'extrême point non loin du cap Horn, il n'y a pas une mission protestante. En Patagonie ou pays du Feu, habité par quelques 15,000 sauvages adorant les fétiches et exerçant la magie, un capitaine, Allen-Gardiner, a fondé une mission; en 1856 de nouveaux missionnaires protestants de la société dite de Patagonie sont venus dans ce pays.

PEGU, province des Indes orientales, où les missionnaires anglais ont eu de grands succès depuis la prise de possession de cet

ancien royaume par la compagnie des Indes. En 1856 on y comptait 184 paroisses organisées, dont chacune a son temple protestant, 25,000 indigènes convertis, 134 ministres protestants indigènes, soutenus presque tous par leurs paroissiens, près de 2000 enfants fréquentant les écoles et 80 séminaristes indigènes se préparant à devenir ministres.

PELTZER (Hermann), fondateur de la Société rhénane des missions protestantes. — Il avait un si grand zèle pour cette œuvre qu'à l'âge de 66 ans il a commencé d'apprendre l'anglais pour traduire en allemand les Relations des missions anglaises. Il les a publiées vers 1699 sous le titre : *Nouvelles sur la propagation du règne de Jésus.*

PERKINS, missionnaire américain, qui en 1834 est venu le premier de Malte à Urumaz en Perse pour protestantiser les nestoriens. Il a eu, disent les rapports, des succès.

PERSE. — Le plan pour la conversion de cet empire au protestantisme fut fait en 1742. En 1747 deux Frères Moraves arrivèrent comme missionnaires à Ispahan; mais leur mission fut sans résultat. Depuis, l'aumônier de la compagnie des Indes, Henri Martin, et les missionnaires de Bâle établis à Tébris y ont fait des efforts également infructueux. Enfin depuis 1834 les missionnaires américains ont eu des succès parmi les nestoriens et y ont converti aussi cinq ou six musulmans.

PHILIPS (Le Docteur), missionnaire qui est venu en 1818 dans l'Afrique du Sud et y a eu quelques succès.

PLUTSCHON, missionnaire, qui est parti le 29 novembre 1703 de Copenhague pour Trankebar, afin de commencer sous la protection du roi du Danemark les missions protestantes allemandes aux Indes occidentales.

POMARÉ Ier, roi des îles de la Société ou de Georges, qui a accueilli avec bienveillance 30 missionnaires anglais qui sont venus à Taïti le 5 mars 1797. — Cependant malgré sa bienveillance le peuple les regardait de mauvais œil, et les capitaines et les matelots européens les gênaient à tel point que la plupart de ces missionnaires sont retournés en Europe, sans disposer Pomaré Ier à recevoir le christianisme. Il est mort en 1803 et a eu pour successeur Pomaré II.

POMARE II. — Attaqué par le parti païen à cause de ses simpathies ouvertes pour le christianisme, il a dû chercher un refuge avec les missionnaires sur une île voisine de Taïti, appelée Eiméo. Une guerre se déclara, Pomaré II triompha, le christianisme se propagea à Eiméo et de là à Taïti, dont les habitants rappélèrent Pomaré II. Des centaines d'indigènes demandèrent le baptême. Quelques années plus tard une nouvelle révolte du parti païen se déclara contre Pomaré, mais en 1815 il en est devenu maître et continua à régner en favorisant le christianisme, l'établissement des temples, des écoles, la traduction de la Bible, les progrès de la législation, de l'agriculture, de l'industrie.

POMAREE, reine de Taïti, connue dans les discussions entre les missionnaires protestants et les missionnaires catholiques, qui ont eu pour résultat le triomphe du catholicisme, et un certain déshonneur jeté sur le ministère en France qui a été forcé par l'Angleterre de payer une indemnité au missionnaire protestant Pritchard.

PORT-NATAL. — Huit missionnaires et huit colons envoyés en 1854 par le pasteur luthérien Harms de Hermunsburg dans le Luneburg, dans le but d'évangéliser les Gallas, ne pouvant pas y parvenir à cause des entraves mises par le sultan de Mascat, qui est maître des côtes de Zanguebar dans l'Afrique orientale, se rendirent au Port-Natal, appartenant à l'Angleterre, pour travailler à la conversion des Zula Cafres. Ils y achetèrent du gouvernement un terrain considérable en 1856 et dirigèrent de là leurs missionnaires dans l'intérieur du pays. Au mois de septembre 1856 de nouveaux missionnaires sont venus de Hermunsburg les joindre. Enfin en 1858 douze nouveaux missionnaires et un grand nombre de colons sont venus au Port-Natal du même endroit de l'Allemagne. Il faut observer que c'est l'unique mission protestante sur les côtes orientales de l'Afrique. On espère que la victoire remportée par les Anglais contre les Cafres favorisera leur conversion.

PULO-PINANG, ou l'île du prince de Galles, achetée en 1786 par la compagnie des Indes orientales, où les protestants ont fait quelques essais de missions.

R

RADAMA Ier, roi de Madagascar. — Après avoir soumis les quatre cinquièmes de l'île, il a favorisé l'introduction du christianisme et de la civilisation. Les missionnaires de la Société de Londres venus en 1817 à Madagascar ont gagné ses sympathies, et ont pu faire des conversions, établir des écoles, des séminaires pour le clergé indigène, une imprimerie, où la langue malgache fut traduite. Radama Ier est mort en 1828, laissant le trône à sa veuve, Ranavalona, dont le règne a été une persécution constante contre les Chrétiens.

RADAMA II, fils du précédent et de Ranavalona, à laquelle il a succédé en 1860. — Favorable aux Chrétiens dès son enfance, il les protége ainsi que tous les progrès de la civilisation chrétienne. Il a triomphé déjà d'une émeute des païens, et s'est mis en rapport avec la France et l'Angleterre.

RAFFLES (Sir Stamford), gouverneur de l'île de Java durant la courte domination de l'Angleterre, qui a favorisé l'introduction des missionnaires protestants, au point que le gouvernement hollandais a approuvé tout ce qu'il a fait et a continué à protéger les missionnaires anglais.

RAJATEA, îles du nord-ouest de l'Océan-

Pacifique, qui ont été le centre de l'activité des missions protestantes pour les autres îles. — Le missionnaire John Williams, appelé par les protestants l'Apôtre de la mer du Sud, est venu à Rajatéa en 1817 et y a travaillé jusqu'à son martyre, disent les rapports protestants, en 1839, le 20 novembre, subi à l'île Eromanga, du groupe des îles des Nouvelles-Hébrides. Il y a eu beaucoup de convertis parmi les païens.

RANAVALONA, reine de Madagascar, veuve du roi Radama Ier, et mère du roi Radama II. — Elle a régné depuis 1828 jusqu'en 1860. Son règne a été une suite de persécutions contre les Chrétiens. Elle a commencé sa tyrannie par des édits vexatoires, a exilé les missionnaires protestants en 1836, et condamné à mort les Chrétiens; mais son zèle pour le paganisme n'a pu extirper le christianisme de son île.

RANGUN, sur les côtes de l'empire birman, où les premiers missionnaires protestants, de la secte des baptistes, sont venus en 1807. — Ils ont abandonné le pays en 1815 sans avoir obtenu aucun résultat. En 1813, un missionnaire baptiste américain s'est établi à Rangun, et a pu y établir des écoles, traduire la Bible, etc.

RAUCH (Chrétien-Henri), missionnaire, Frère Morave, venu en 1739 prêcher aux Indiens de l'Amérique du Nord. Ses sermons et sa conduite confiante vis-à-vis des Indiens lui conquirent leurs sympathies, et un de leurs chefs, Tchoop, connu par son ivrognerie, assurait que le sermon sur les souffrances et la mort de Jésus-Christ et la confiance que montrait Rauch en se couchant tranquillement parmi les sauvages, lui ont touché le cœur. En 1742 fut établie la première paroisse, composée des Indiens convertis par Rauch et ses confrères.

RHENINS, missionnaire allemand aux Indes. — Il appartenait d'abord à la Société anglaise dite ecclésiastique, mais il la quitta en lui reprochant de nombreux abus. — Il a fait, en 1837, un appel aux émigrants allemands en Amérique pour avoir leur appui, et le résultat fut la formation d'une association des missions étrangères parmi les Protestants allemands de l'Amérique, qui a envoyé de l'argent et ensuite, en 1841, un missionnaire à Rhenins.

RICHER, missionnaire protestant français, envoyé, en 1557, par l'amiral Coligny pour prêcher aux sauvages des côtes du Brésil. — Il est revenu, ainsi que tous ses compagnons, avant moins de deux ans de sa mission, sans avoir obtenu de résultat.

RICHTER (Henri), théologien et pédagogue protestant, qui fut directeur du séminaire des missions étrangères à Barmen depuis 1827.

RIO-PONGAS, dans l'Afrique occidentale, où les missionnaires allemands, élevés par Janicke à Berlin, sont venus en 1804. — Mais après onze ans de travaux, et la mort de sept missionnaires sur quinze par les fièvres, ils ont vu brûler tous leurs établissements par les marchands d'esclaves, et se sont enfuis dans la colonie anglaise de Sierra-Leone.

ROTTERDAM. — Là fut fondée en 1797 la Société des missions, qui s'est donné ce titre prétentieux : *Société néerlandaise des Missions pour la propagation du vrai Christianisme, surtout parmi les païens.* C'était la première association des missions protestantes sur le continent. Rotterdam a aussi un séminaire des Missions, où sont ordinairement de dix à vingt élèves.

RUCKERT, prédicateur à Berlin, qui a succédé à Janicke son beau-père en 1827, pour diriger avec un comité le collége des Missions. — Cependant, comme ce comité manquait de l'esprit du fondateur, le collége a cessé d'exister pendant que Ruckert en avait la direction.

RUPERTSLAND, dans le nord-ouest de l'Amérique, où les protestants ont commencé leurs missions en 1822. — Sa population appartient en partie à la race des indigènes, qui occupaient jadis seuls tout le nord de l'Amérique. La première mission protestante, dirigée par J. West de la Société de Londres, s'établit sur la rivière Rouge, au sud du lac Winipeg. Plusieurs écoles et de nouvelles stations furent établies. En 1840, le catéchiste indigène Henri Budd y a converti quatre-vingt-cinq Indiens. En 1849, le gouvernement a fondé un évêché anglican dit de Rupertstand. Presque tout le Nouveau Testament et quelques livres pieux sont traduits dans la langue des indigènes. On compte aujourd'hui dans le diocèse anglican de Rupertsland : 8 stations, 11 missionnaires européens, 3 indigènes, 19 auxiliaires missionnaires indigènes, 16 écoles avec 700 enfants, et près de 2,000 Indiens convertis au protestantisme, sur une population dispersée de près de 500,000 âmes.

S

SAMOA, île de l'Océan Pacifique que les protestants ont commencé à évangéliser en 1830, d'abord par le moyen des catéchistes, natifs de Taïti et de Rarotonga.

SANDWICH (îles). — *V.* Hawai.

SANGUEBAR, ou plutôt ZANGUEBAR (Côtes de), dans l'Afrique orientale. — Le missionnaire Krapf s'y est rendu en 1837 pour évangéliser les païens de Wanika et Wacamba, mais cette mission a cessé d'exister depuis 1857, sans produire aucun résultat.

SAINT-CHISTOPHE, île des Indes occidentales, où les premiers missionnaires protestants sont venus en 1777. C'étaient des Frères Moraves.

SAINTE-CROIX, île des Indes occidentales, où les missionnaires protestants ont commencé leur mission en 1732.

SAINT-JEAN, île aux Indes occidentales. — Les Frères Moraves y sont venus en 1754.

SAINT-THOMAS, île appartenant au Danemark. — Les missionnaires Moraves, un

potier, Leonhard Dober, l'autre charpentier, David Nitschmann, y sont arrivés en 1732. Des colons les suivirent. On a eu des succès à Saint-Thomas et dans d'autres îles danoises des Indes occidentales.

SARAWAK, au nord de l'île Bornéo, où l'Anglais sir J. Brookes a formé un royaume sur le modèle des autres sultans. — Depuis ce temps plusieurs Sociétés des missions protestantes y travaillent pour évangéliser les indigènes, mais jusqu'à présent sans succès notable.

SAREPTA, grand village russe formé par des émigrants allemands sur les embouchures du Volga.—Les Frères Moraves y ont envoyé des missionnaires en 1765, mais dans le XIXe siècle ils ont cessé d'y paraître, à cause des défenses du gouvernement russe.

SCHANG-HAI. — Il y a aujourdhui à Schang-Haï 22 missionnaires protestants, 3 médecins de la mission, 1 auxiliaire, 4 vierges maîtresses d'école et 16 femmes auxiliaires.

SCHAUFLER, missionnaire américain distingué. — En 1831, il est venu à Constantinople pour s'occuper des Arméniens.

SCHEKOMEKO, première paroisse protestante formée en 1742 parmi les Indiens convertis sur le territoire de New-York. — Mais en 1746 les colons européens forcèrent ces Indiens d'émigrer, et après cinquante ans de pérégrinations, cette tribu s'est fixée en 1792 à Fairfield, au Canada.

SCHIRNDING (Baron). — C'est par suite de ses exhortations et de son appui, que Janicke a fondé en 1800, à Berlin, le séminaire des missions étrangères.

SCHMELEN, un des missionnaires distingués sortis de l'école de Janicke.

SCHMIDT (Bernard), missionnaire, mort il y a peu de temps aux Indes dans un âge très-avancé, et qui a le plus combattu le rationalisme impie dont, selon lui, la plupart des missionnaires protestants allemands parmi les païens étaient imbus, durant le temps que ce rationalisme régnait dans les écoles de théologie de l'Allemagne.

SCHMIDT (Georges), simple paysan de la secte des Frères Moraves, qui s'est rendu en 1737 au cap de Bonne-Espérance pour convertir les Hottentots. — Il a eu des succès rapides au point de réunir une paroisse de convertis à Baveanskloof, aujourd'hui appelée Val-de-Grâce. Les colons ne voyaient pas de bon œil son établissement, et il a dû quitter en 1744 sa petite paroisse. En 1792, les Frères Moraves y envoyèrent d'autres missionnaires, qui ont été heureux d'y retrouver quelques restes des travaux de Schmidt.

SCHONGI, chef des Indiens de la Nouvelle-Zélande, connu d'abord par sa cruauté et ensuite par sa douceur. — Il a pris les missionnaires protestants sous sa protection et c'est à lui qu'ils doivent leurs premiers succès ; il est mort en 1828.

SCHULTZE, missionnaire, élève du séminaire des Missions de Halle.— Il a passé quelque temps aux Indes orientales, et à son retour à Halle y enseigna la langue tamale aux autres missionnaires.

SCHUMANN, missionnaire morave, nommé par les protestants apôtre des Arawakkes.—Il s'est rendu en 1748 chez les nègres de la Guyane, appelés Arawakkes. Bientôt il a eu trois cents convertis dont il a formé une paroisse. En 1808, la mission des Arawakkes cessa d'exister.

SCHUCHA, sur la mer Caspienne, où les missionnaires protestants de Bâle sont venus se fixer en 1822, avec la protection de l'empereur Alexandre Ier, et dans le but de prendre le soin spirituel des colons allemands et de travailler à la conversion des Tartares, des Circassiens, des mahométans, des Arméniens, etc. — Les colonies allemandes à Karass et Madchar, de ce côté du Caucase, et celles de la Transcaucasie, soutenaient les missionnaires de Schucha. Ils y ont publié la Bible pour les Arméniens, ont établi des écoles, etc. Mais l'ukase de Nicolas en 1833 a chassé les missionnaires protestants de Schucha et de tout l'empire.

SCHWARTZ (Frédéric), missionnaire, élève de Halle, né à Luneburg en 1726.— Après avoir préféré la secte piétiste et étudié le tamul, il s'est rendu à Trankebar, et après quelques mois de séjour, il y a commencé à prêcher en langue indigène. Il s'est rendu ensuite à Trichinopoli, pour y former un séminaire indigène : il créa dans plusieurs endroits des paroisses, des écoles, et a eu bientôt une si grande influence que les Anglais et les princes indiens, entre autres Heider Ali, choisissaient Schwartz comme négociateur dans leurs différends. Le Radcha de Taajor l'a choisi pour tuteur de son fils, et quand Schwartz est mort, en février 1798, son pupille lui a érigé un monument en marbre. Il reste à peine quelques traces de 50 années des missions de Schwartz.

SENEKAS, tribu des Indiens de l'Amérique du Nord, où les missionnaires américains ont quatre stations, quatre missionnaires, huit auxiliaires, un prédicateur indigène, quatre catéchistes, onze écoles comptant 300 élèves, 117 convertis.

SERAMPORE, dans le Bengale, où les protestants ont commencé la mission en 1793. Williams, Carey était son fondateur.— On y a publié vingt-sept traductions diverses de la Bible. Le motif de l'établissement des missionnaires dans la possession danoise de Serampore, quoique Calcutta ne soit qu'à quelques lieues, fut la persécution de la compagnie anglaise des Indes orientales, et la protection du gouverneur danois, ancien disciple du missionnaire Schwartz.

SIAM.— Gutzlaff et Tomlin ont parcouru l'empire de Siam en 1828, et ont fondé à Bangkok, sa capitale, une mission protestante, comptant sur le gouvernement libéral actuel de ce pays.

SIDON, une des neuf stations des missionnaires Américains en Syrie.

SIERRA-LEONE, colonie anglaise de l'Afrique occidentale, où les missionnaires

protestants, forcés de quitter Rio-Pongas, ont commencé leur mission en 1815. — Les premiers succès eurent lieu en 1818, et la mission s'est développée, en 1826 surtout, par les soins de Johnson. Cependant déjà en 1787, un philanthrope anglais, Granville Sharp, avait formé et exécuté le plan de réunir sur les côtes occidentales de l'Afrique, à l'embouchure du fleuve Sierra-Leone, sur des terrains achetés dans ce but, les nègres libres. En 1796, ce plan qui sans doute avait également en vue l'évangélisation de ces nègres, a eu un si grand succès qu'une ville, Freetown (ville libre), a été bâtie sur la péninsule de Sierra-Leone. En 1808, le gouvernement anglais a reconnu la colonie comme sienne. En 1823, la population des nègres libres était de 12,000 de diverses tribus de l'Afrique, qui ont formé une langue à part, dite : nègre-anglaise. Aujourd'hui la population est de 50,000. Il y a eu dès 1795 des essais de missions envoyées par les méthodistes, la Société Ecossaise, les Sociétés de Glasgow et de Londres, mais les querelles entre les missionnaires, les maladies et d'autres motifs ont rendu ces essais absolument infructueux, tellement que les protestants même avouent que ni ces missions, ni celles de la Société Ecclésiastique anglaise de 1804 et 1806, ne doivent être regardées comme sérieuses. Depuis 1818, Johnson d'abord, simple ouvrier, ensuite catéchiste et ministre, est considéré comme fondateur des missions de Sierra-Leone. Les villes et les villages, le commerce et l'industrie surgissent en même temps que les églises, les écoles. Des ministres, des catéchistes, des maîtres d'école indigènes commencent à remplacer les Européens. Un évêque anglican y a été établi en 1853. Les méthodistes espèrent que bientôt Sierra-Leone ne sera plus un pays de missions. Près de 35,000 nègres ont embrassé le christianisme.

SIMEON (Charles), un des fondateurs de la Société pour l'évangélisation de l'Afrique et de l'Orient, constituée le 12 avril 1799 à Londres.

SIVAS, une des seize stations des missions américaines parmi les Arméniens de la Turquie.

SMITH (Eli), missionnaire américain qui est venu le premier en Orient, en 1830, pour préparer les moyens de protestantiser les Nestoriens, les Arméniens, etc.

SMITH (J.), missionnaire à Demerara, que les colons ont accusé de révolutionner leurs nègres, et ont condamné à être pendu ; mais il est mort en prison en 1824. — On a érigé depuis à Georgetown, capitale de Demerara, une chapelle à sa mémoire, qui porte aussi son nom : Smith Chapel.

SMYRNE, une des seize stations des missions américaines parmi les Arméniens, avec un séminaire théologique.

SPANGENBERG, évêque des Frères Moraves. — Il a établi comme principe des missions Moraves, pour convertir les nations, de s'occuper, à chaque conversion individuelle, de la formation progressive des paroisses. En 1735, il a commencé lui-même les missions dans l'Amérique du Nord, savoir en Géorgie et en Pensylvanie.

SPENER (Ph. J.), fameux fondateur des piétistes à Halle, auxquels il a prescrit de travailler, sans craindre aucun sacrifice, à la conversion des infidèles et des incrédules.

STACH (Matthieu et Chrétien), deux Frères de la secte Morave qui se rendirent comme missionnaires au Groënland, y arrivèrent le 20 mai 1733, dans la colonie de Godhaab, et y établirent le nouveau Herrnhut. — Ils jurèrent en 1735 de ne pas quitter la mission, et en 1747 ils comptaient cent trente-quatre convertis.

STEMKOF, d'abord secrétaire de la Société des missions à Bâle, qui en 1801 a conçu et exécuté le plan d'unir les efforts des Sociétés anglaises et allemandes pour la conversion des païens.

STOCKFLETH (Nils-Joachim-Chrétien-Vibé), missionnaire norwégien luthérien chez les Lapons, né le 11 janvier 1787 a Frédéricstad. — Il a été élevé au collége de Christiansand, et y remplissait les fonctions d'enfant de chœur ; il étudia depuis 1803 à l'Université de Copenhague. Parmi ses professeurs se trouvait le comte suédois Horn, qui prit part en 1792 à l'assassinat de Gustave III, et changea son nom dans l'exil. Mais la mort de sa mère empêcha Stockfleth de continuer ses études en droit, et il avait à peine un morceau de pain pour vivre. Il se fit meunier, et ensuite en 1809, devint militaire, prit part à la guerre et ne quitta le service qu'en 1820. Puis, après avoir été précepteur dans une famille, il fut reçu en 1824 comme ministre luthérien. Il n'a accepté ces fonctions que sous condition d'aller prêcher chez les Lapons. Il n'avait pas alors de concurrents même pour la ville principale de la Laponie norwégienne orientale. De là, Stockfleth a commencé ses missions qu'il a continuées de longues années. Le premier des missionnaires protestants des Lapons, il a voulu étudier sérieusement leur langue, et il a publié dans leur dialecte plusieurs parties de la Bible, un Dictionnaire, une Grammaire, et d'autres ouvrages. Si ses efforts ne furent pas couronnés de succès, il ne faut pas l'attribuer à Stockfleth, mais à la nature du protestantisme. Si son œuvre sympathique pour les Lapons est sur le point d'être abandonnée ce n'est pas à lui qu'il faut l'attribuer, mais aux idées étroites de quelques employés et prédicants norwégiens, qui, ne voulant pas se donner la peine d'apprendre la langue des Lapons, veulent étouffer leur nationalité.

SUMATRA, colonie hollandaise, où les essais des missionnaires protestants de la Société de Londres et des baptistes ont été absolument infructueux.

SURABAYO (île de), colonie hollandaise avec 100,000 habitants, où le gouvernement a établi à ses frais une mission protestante pour les indigènes. — Il y a là un

de catéchismes en langue norwégienne. D'abord, il a commencé sa mission en étudiant la religion, les mœurs, les besoins des Lapons; ensuite, il envoya ses compagnons comme missionnaires, choisit plusieurs maîtres d'école ambulants pour le même but, et enfin prit avec lui quelques enfants lapons, pour servir de commencement à un séminaire lapon à Drontheim. De là il dirigea ses missions, fit bâtir des chapelles et des écoles dans les endroits principaux de la Laponie et s'y rendit de nouveau en 1718. Des centaines de Lapons écoutèrent sa parole. Le succès a été si considérable, qu'en 1725 on comptait las nombres suivants : convertis : en Laponie norwégienne, 1725; à Nordland, 5,028; dans le diocèse de Drontheim, 428; en tout, 7,181 : missionnaires, 11; maîtres d école et catéchistes, 26. Plusieurs églises et écoles érigées. Mais en 1727, après la mort de Westen, en avril de la même année, tout a été abandonné, malgré les efforts de quelques-uns de ses disciples.

WIGGERS, auteur du meilleur ouvrage sur les missions protestantes, publié en deux volumes en 1845 et 1846, sous le titre : *Histoire de la mission évangélique.*

WILBERFOICE, philanthrope anglais, un des fondateurs de la Société anglaise des missions, dite Société Ecclésiastique, et fondée le 12 avril 1799.

WILLIAMS, missionnaire de la mer du Sud, appelé par les protestants, apôtre de la mer du Sud, commença ses prédications en 1819, à Ragotéa et fut assassiné à Eromanga, une des îles dites Nouvelles Hébrides, le 20 novembre 1839. Par ses traductions de la Bible, ses établissements divers pour le clergé indigène, ses voyages d'une île à l'autre, il a fait connaître et estimer l'Evangile parmi les sauvages. D'abord il voyageait sur un vaisseau construit par lui-même ; ensuite, il en obtint un plus grand en Angleterre afin de visiter non-seulement les îles rapprochées entre elles, mais même les plus éloignées. C'est ainsi qu'il a évangélisé les îles Hervey ou Cook depuis 1821, ensuite les îles de Saméa, depuis 1830. Son système était d'envoyer toujours d'abord des catéchistes indigènes de Rarotonga ou Taïti, et de les faire suivre par des missionnaires européens. Sa mort, en 1839, que les protestants considèrent comme un martyre, a excité tellement le zèle des missionnaires anglais et des catéchistes indigènes que les cannibales des Nouvelles Hébrides ont embrassé depuis presque tous le christianisme.

WILSON (Daniel), métropolitain anglican aux Indes orientales, qui a occupé le siége de Calcutta depuis 1838 jusqu'à sa mort, 1er janvier 1858. — Il était un ardent protecteur des missions et un ennemi déclaré de l'abus établi par quelques pasteurs protestants, de conserver, même parmi les convertis et dans les temples, la distinction des castes.

WILSON, capitaine qui en 1796 a excité le premier le zèle des missionnaires anglais pour les sauvages de la mer du Sud. — Il a pu obtenir l'achat d'un grand vaisseau, nommé Duff, et qui a coûté plus de 125,000 francs et sur lequel il partit avec vingt-neuf missionnaires, après un meeting où assistaient plus de 8,000 personnes.

WINNIPEG (Lac de), premier centre des missions protestantes de Hudson-Bay.

WOODSTOCX-MILLS, dans la Floride orientale, où les Frères Moraves ont commencé une mission parmi les nègres. Cette mission ne date que de 1848.

Z

ZEISBERGER (David), missionnaire, Frère Morave, natif de la Moravie. — Il a commencé en 1743 une mission parmi les indiens de l'Amérique du nord, surtout les Iroquois. Il a appris leur langue, leurs usages, même leurs exercices comme guerriers et chasseurs, et a gagné complétement leur confiance et par suite de nombreuses conversions. Il est mort en novembre 1808, à l'âge de 87 ans, après 60 ans de mission.

ZIEGENBALG (Bartholomée), missionnaire piétiste, partit le 20 novembre 1705 pour Trankebar, sous la protection du roi de Danemark. — C'est le premier missionnaire allemand du protestantisme parmi les païens. Il a eu de grandes difficultés à convertir les indigènes; cependant, après avoir appris leur langue, il a traduit la Bible et le Catéchisme en Tamul, composé des cantiques et a fondé, parmi les parias, la première paroisse protestante des Indous.

ZINZENDORF (Le comte), fondateur de la Société des Frères Moraves, qui se trouvant, en 1731, à l'occasion du couronnement du roi Chrétien VI du Danemark, à Copenhague, résolut d'engager ses sectaires à se livrer à des missions parmi les païens. — Du reste, déjà à l'âge de quatorze ans il avait été enthousiasmé pour la cause des missions par les récits de Ziegenbalg, alors en Europe. Il prit avec lui un nègre converti, de Copenhague à Hernhut, centre des Frères Moraves, pour exciter leur zèle. Il réussit dans ses efforts, et bientôt excités par son éloquence, les Frères Moraves sont devenus les plus zélés missionnaires protestants.

ZULU, une tribu de Cafres, parmi lesquels les missionnaires protestants ont fait quelques établissements.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

203
M 588

38655

AUTHOR MIGNE, J.P. (Ed.)

TITLE Encyclopedie Theologique

Tome 3.59 V. 3:59

DATE LOANED | BORROWER'S NAME

STORAGE - CBPL

Dictionnaire des Missions Catholiques

38655